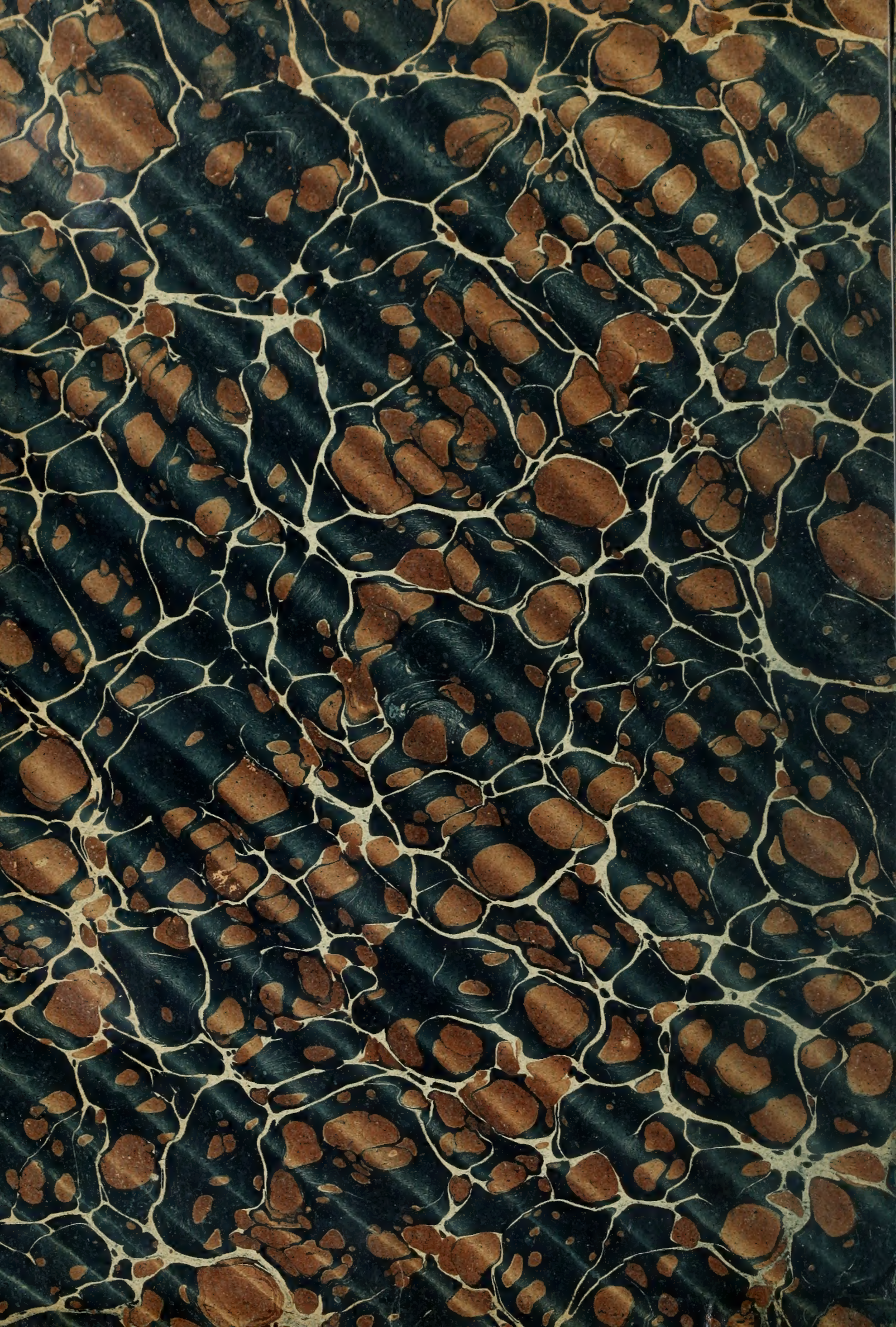
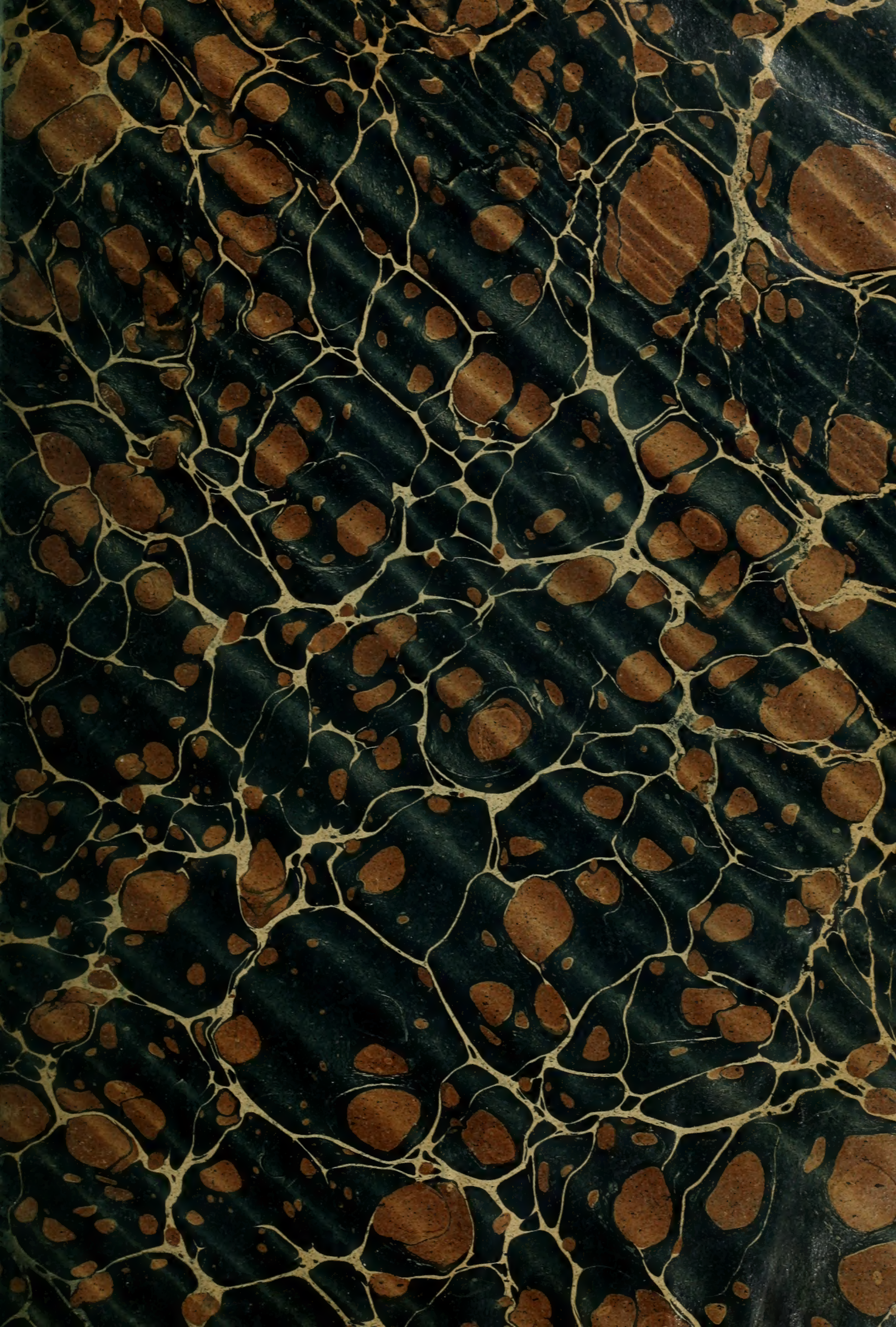






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT AUGUSTIN

TOME NEUVIÈME

5

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT AUGUSTIN

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

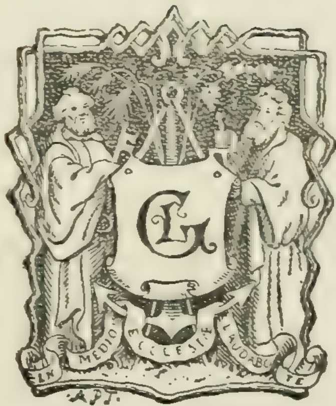
SOUS LA DIRECTION DE M. RAULX

Doyen de Vaucouleurs

TOME NEUVIÈME

SERMONS. — Quatrième série : Sermons sur les Psaumes

Je voudrais joindre ensemble saint Augustin et saint Chrysostome : l'un élève l'esprit aux grandes considérations ; l'autre le ramène à la capacité du peuple.
(Boss. Ed. de Bar, XI, 441.)



BAR-LE-DUC, LOUIS GUERIN, EDITEUR

1871

SERMONS DE SAINT AUGUSTIN.

QUATRIÈME SÉRIE.

DISCOURS SUR LES PSAUMES.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXI.

SERMON AU PEUPLE.

SOUMISSION A DIEU.

Séparé des méchants par la dignité de sa vocation, le chrétien, comme l'Eglise entière, se voit persécuté par eux, tantôt d'une manière sanglante, tantôt par des procédés violents et toujours honteux pour ceux qui les emploient. La lutte entre Babylone et la cité de Dieu, entre les justes et les pécheurs, durera jusqu'à la fin des siècles. Néanmoins, il reste soumis à Dieu : loin de se venger, il souhaite et demande la conversion de ses adversaires; il attend de Dieu son secours en ce monde et sa gloire en l'autre. Voilà les seuls biens réels qu'on puisse désirer; aussi, dans sa charité, s'efforce-t-il de détourner ses ennemis de l'amour des faux biens du monde et de les rapprocher de Dieu : là, ils apprendront à connaître la vérité qui éclaire l'homme, et à pratiquer la vertu qui le sauve.

1. La grâce de Dieu, qui répand sur nous ses délices afin de féconder notre terre [1], nous fait trouver dans l'étude et l'intelligence de la parole sainte un plaisir si suave, que nous nous sentons pressés, nous, de vous l'expliquer, et vous, de l'entendre. Je le remarque avec bonheur et je m'en réjouis; vous n'éprouvez aucun ennui à nous écouter : vous apportez même à nos discours un goût intérieur très-prononcé, et, sous son influence, loin de repousser cette salutaire nourriture de vos âmes, vous la recevez avidement, et vous en faites votre profit. Aussi vous entretiendrons-nous encore aujourd'hui, pour vous expliquer, autant que le Seigneur nous le permettra, le psaume que nous venons de chanter. Voici son titre : « Pour la fin, pour Idithun, psaume à David ». Je me souviens de vous avoir déjà indiqué le sens du mot Idithun. Si j'entre bien dans la pensée de l'auteur, et si je rends bien toute la force de l'expression hébraïque, je le traduirai dans notre langue par ces autres mots : Homme qui les dépasse. Celui dont les paroles vont nous occuper, en dépasse donc d'autres ; puis, du lieu élevé où il est parvenu, il jette sur eux un regard de dédain. Voyons donc jusqu'où il s'est avancé : cherchons à connaître ceux qu'il a dépassés, et l'endroit où il s'est arrêté encore, quoiqu'il en ait dépassé plusieurs: cherchons à connaître cette demeure invisible, où il trouve sa sécurité, cet abri tranquille du haut duquel il contemple le spectacle qui s'étend à ses pieds, cette maison spirituelle en dehors de laquelle il se penche, non pour s'exposer à une chute dangereuse, mais pour

[1] Ps. LXXXIV, 13.

appeler à lui les hommes indolents qu'il a devancés, et leur dépeindre les délices de sa retraite. Il a marché plus vite qu'eux ; il s'est élevé au-dessus d'eux : quelqu'un néanmoins est encore plus élevé que lui ; aussi veut-il d'abord nous faire entendre sous l'égide de qui il se trouve, et nous persuader que s'il en a dépassé d'autres, c'est la preuve de la rapidité de sa marche, mais non un sujet d'orgueil pour lui.

2. Voyez, d'abord, en quel endroit il a trouvé la sécurité ; car il dit : « Est-ce que mon âme « ne sera pas soumise à Dieu ? » Il avait appris que « celui qui s'élève sera humilié, et que « celui qui s'humilie sera élevé [1] ». Il craint de ressentir les atteintes de l'orgueil, et cette crainte le fait trembler ; non seulement il ne se prévaut pas de son élévation et ne méprise pas ce qu'il voit au-dessous de lui, mais il s'humilie en présence du Dieu qui le domine ; aussi répond-il aux envieux, qui gémissent d'avoir été distancés par lui, et qui semblent lui faire des menaces : « Mon âme « ne sera-t-elle pas soumise à Dieu ?» Parce que je vous ai devancés, est-ce pour vous un motif de me tendre des piéges ? Vous voulez m'abattre par vos injures ou me tromper par vos artifices ; croyez-vous que la pensée de mon élévation au-dessus de vous me fait oublier celui qui se trouve au-dessus de moi ? « Mon âme ne sera-t-elle pas sou« mise à Dieu ? » Tant que je marche, si haut que je monte, si grande que soit la distance qui nous sépare les uns des autres, je me trouverai toujours inférieur à Dieu ; jamais je ne m'élèverai contre lui. C'est donc en toute sécurité que je m'élève au-dessus de tout le reste, puisque celui-là me tient dans sa dépendance, qui est supérieur à toutes choses. « Mon âme ne sera-t-elle pas soumise à Dieu ? « C'est de lui que vient mon salut ; c'est lui « qui est mon Dieu et mon Sauveur : il est mon « protecteur, je ne serai plus ébranlé ». Je sais quel est celui qui se trouve au-dessus de moi, qui tend une main secourable et miséricordieuse à ceux qui le connaissent, dont les ailes protectrices m'offrent un abri sûr : « Je ne « serai plus ébranlé ». Pour vous, dit-il à quelques-uns, en les devançant, vous faites tous vos efforts pour m'ébranler ; « mais que le pied de l'orgueil ne me fasse point tomber ». Car de là vient que s'accomplit aussi cet autre passage du même psaume : « Et que la main des « méchants ne m'ébranle point [1] » ; passage conforme à celui-ci : « Je ne serai plus ébranlé ». Ces paroles : « Que la main des méchants ne « m'ébranle pas », correspondent en effet à celles-ci : « Je ne serai plus ébranlé » ; comme le verset : « Que le pied de l'orgueil ne me « fasse point tomber », correspond à cet autre : « Mon âme ne sera-t-elle point soumise au « Seigneur ? »

3. Placé en un lieu élevé, fortifié et sûr, trouvant dans le Seigneur son refuge, et en Dieu sa sécurité comme dans une forteresse inexpugnable, cet homme porte ses regards sur ceux qu'il a devancés, il semble les défier, de même que s'il était à l'abri d'une haute tour, suivant cette parole des livres saints qui a trait à sa personne : « Vous êtes comme une tour im« prenable en face de vos ennemis [2] ». Il jette donc les yeux sur eux, et leur dit : « Jusques à quand « accablerez-vous un homme ? » Vous l'accablez d'un insupportable fardeau, par vos insultes, vos outrages, les piéges que vous lui tendez et vos mauvais traitements : le fardeau que vous lui imposez, ses forces sont à peine suffisantes à le porter ; pour n'en être pas surchargé, il se tient dans la soumission à l'égard de son Créateur. « Jusques à quand accablerez-vous « un homme ? » Si vous ne voyez en moi qu'un homme, « travaillez tous à me donner la « mort ». Ecrasez-moi, faites-moi souffrir, « don« nez-moi le coup de la mort ». Jetez-vous sur moi « comme sur une muraille qui penche, « comme sur une maison qui tombe de vétusté ». Employez toutes vos forces à m'ébranler et à me renverser. Mais n'a-t-il pas dit : « Je ne serai « plus ébranlé ? » Où est l'effet de ses paroles ? « Je ne serai plus ébranlé » ; pourquoi ? « Parce « que Dieu me sauve et me protége ». Vous êtes des hommes, et, comme tels, vous pouvez accabler un homme en le surchargeant ; mais avez-vous un pouvoir quelconque sur le Dieu qui est devenu son protecteur ?

4. « Donnez-lui tous la mort ». Quel est l'homme dont le corps ait assez d'étendue pour recevoir les coups de tous ? Ne l'oublions pas : en nous se personnifie l'Eglise, le corps de Jésus-Christ ; tête et corps, tout ensemble, Jésus-Christ ne forme qu'un seul homme. Le Sauveur du corps et ses membres sont deux en une même chair [3] ; ils sont deux, et, pourtant, mêmes plaintes, mêmes souffrances, et, après le règne du

[1] Matth. XXIII, 12.

[1] Ps. XXXV, 12. — [2] Ps. LX, 4. — [3] Gen. II, 24 ; Eph. V, 31.

péché, même repos éternel. Le Christ, considéré dans sa personne particulière, n'est pas seul à souffrir: si nous le considérons dans son ensemble, il n'y a que lui pour souffrir. Si, en effet, le Sauveur t'apparaît comme tête et corps tout ensemble, lui seul est soumis à l'épreuve ; mais si tu ne vois en lui que la tête, cette épreuve a lieu en d'autres que lui. Si, en ce cas, l'épreuve n'atteignait que Jésus-Christ en qualité de chef, comment l'apôtre saint Paul, l'un de ses membres, dirait-il avec vérité qu'« il supplée, dans sa « chair, à ce qui manque aux souffrances du « Sauveur[1] ? » Qui que tu sois, dès lors que tu entends mes paroles, lors même que tu ne les entendrais pas encore (mais tu dois les entendre si tu appartiens au corps du Christ), qui que tu sois, sache le bien : par cela même que tu fais partie des membres du Sauveur, les souffrances que te font endurer ceux qui ne sont pas de ce nombre, suppléent à l'insuffisance de celles du Sauveur. Il y manquait quelque chose, tu l'y ajoutes: tu en combles la mesure, sans qu'il y ait surabondance en elles: tu souffres dans la proportion de ce qu'attendait de toi le Sauveur, qui a souffert en sa propre personne, c'est-à-dire comme notre chef, et qui souffre dans ses membres, c'est-à-dire encore , en nous-mêmes. Nous composons tous ensemble une sorte de république, au bonheur de laquelle nous contribuons selon nos moyens et notre devoir; et, dans la mesure de nos forces, nous formons comme un faisceau commun de souffrances. La somme de toutes ces souffrances n'arrivera à sa perfection qu'à la fin des temps. « Jusques à quand accablerez-vous un « homme ? » Tout ce que les Prophètes ont souffert, depuis le jour où le juste Abel a perdu la vie jusqu'au jour où a été répandu le sang de Zacharie[2], a pesé sur cet homme, parce qu'avant l'Incarnation du Fils de Dieu il a existé des membres du Christ: il en avait été ainsi de ce patriarche qui, au moment de sa naissance, montra sa main avant de montrer sa tête [3], quoique sa main fût parfaitement unie à sa tête et ne fît qu'un avec elle. Mes frères, n'allez pas vous imaginer que tous ces justes qui ont souffert persécution de la part des méchants n'aient pas été du nombre des membres de Jésus-Christ ; et ce que je dis des justes du Nouveau Testament, je le dis aussi

[1] Coloss. I, 24. — [2] Matth. XXIII, 35. — [3] Gen. XXXVIII, 27.

de ceux qui ont été envoyés par Dieu avant l'avénement du Sauveur pour l'annoncer. Pourrait-il, en effet, ne pas appartenir au corps du Christ, celui qui appartient à cette cité dont le Christ est le roi? Cette cité sainte, cette Jérusalem céleste est une, et elle n'a qu'un roi, et son roi c'est le Christ ; car il lui parle ainsi : « Un homme appellera Sion sa mère » ; il l'appellera « sa mère », parce qu'il est « homme. Car un homme appellera Sion sa « mère, et cet homme a été formé en elle, et cet « homme est le Très-Haut qui l'a fondée[1] ». Le roi de Sion, qui l'a fondée, le Très-Haut s'est fait homme en elle, et le plus humble de tous les hommes. Dans les temps qui ont précédé sa venue, il a envoyé quelques-uns de ses membres pour annoncer qu'il viendrait; puis il les a suivis, uni à eux par les liens les plus étroits. Rappelle-toi les circonstances de la naissance de ce patriarche, dont je parlais tout à l'heure, et qui a préfiguré le corps mystique du Sauveur. Sa main était sortie du sein maternel avant sa tête, et pourtant elle était toujours unie à la tête, et sous sa dépendance. En exaltant l'excellence du premier peuple de Dieu, et en gémissant du malheur qu'avaient eu les branches naturelles d'être retranchées de l'arbre, l'Apôtre a dit du Sauveur[2]: « L'adoption des enfants de Dieu « leur appartient: sa gloire, son alliance, son « culte, sa loi et ses promesses; leurs pères « sont les patriarches, et c'est de leurs pères « qu'est sorti, selon la chair, Jésus-Christ même, « qui est le Dieu supérieur à tout, et béni dans « tous les siècles. Jésus-Christ est donc né d'eux», comme de Sion, « selon la chair », parce qu' « il s'est fait homme en elle » ; parce que « le Christ, Dieu élevé au-dessus de tout, est « béni dans tous les siècles » ; parce qu' « il est « le Très-Haut, et qu'il l'a fondée». Parce qu' « il « est né d'eux, le Sauveur est fils de David » : il en est le Seigneur, parce qu' « il est le Dieu supé- « rieur à tout, et que tous les siècles le bénis- « sent[3] ». Les paroles du Psalmiste, que nous venons de citer, appartiennent donc à tous ceux qui ont fait partie des habitants de cette ville depuis le jour du meurtre du juste Abel jusqu'à celui de l'assassinat de Zacharie: par le sang innocent du Précurseur des Apôtres, des martyrs, des chrétiens fidèles, de toutes les parties de cette ville, de tous les membres de cet homme qui est le Christ, un cri se fait

[1] Ps. LXXXVI, 5. — [2] Rom. XI, 21. — [3] Rom. IX, 4, 5.

entendre, cri unique : « Jusques à quand « accablerez-vous un seul homme ? Faites-le « tous mourir ». Nous verrons si vous pouvez le détruire et l'anéantir ; nous verrons si vous êtes capables d'effacer son nom de la mémoire des hommes ! O peuples, nous verrons si vous ne nourrissez pas de vains projets[1], lorsque vous dites : « Quand mourra-t-il ? « quand son nom sera-t-il effacé de dessus la « terre[2] ? » Jetez-vous « sur cet homme, comme « sur une muraille qui penche, comme sur une « vieille maison qui va tomber en ruines » ; poussez-le avec violence. Ecoutez ce qu'il a dit tout à l'heure : « Dieu me protége, aussi « ne serai-je plus ébranlé » ; comme la vague pousse devant elle un monceau de sable, ainsi m'ont poussé les méchants ; mais le Seigneur m'a reçu dans ses bras[3].

5. « Ils ont conspiré en eux-mêmes pour « m'ôter ma gloire[4] ». Obligés de céder aux violences des méchants, les chrétiens tombent sous les coups de leurs persécuteurs, et néanmoins ils restent victorieux : le sang des martyrs est une semence féconde qui multiplie les fidèles ; les ennemis de notre religion se voient forcés de respecter ses disciples : le temps de les faire mourir est passé. « Cependant ils ont conspiré en eux-mêmes pour « m'ôter ma gloire ». Aujourd'hui il est impossible de répandre le sang chrétien, on s'acharne à les déshonorer. La gloire qui s'attache à leur nom est pour les impies la source d'intolérables tourments intérieurs : autrefois vendu par ses frères, transporté loin de son pays au milieu de nations figurées par l'Egypte, jeté honteusement en prison, accusé par le faux témoignage d'une femme, ce nouveau Joseph, ce Joseph spirituel, l'Eglise, a vu se réaliser en lui cette parole prophétique : « Le glaive a transpercé son âme[5] » ; mais aujourd'hui il est parvenu au faîte de la gloire ; loin d'être soumis à ses frères, et vendu par eux, il soulage leur disette par l'abondance du froment qu'il leur distribue[6]. Son humilité, sa chasteté, son incorruptibilité, ses afflictions, ses souffrances, lui ont fait remporter la victoire sur ses ennemis : ils sont témoins de l'honneur qui l'entoure, et cet honneur, ils voudraient l'en dépouiller. Ce passage de la sainte Ecriture : « Le pécheur « verra », est présent à leur pensée. Ils ne peuvent pas ne pas voir, puisqu'une ville, placée sur la montagne, se trouve forcément exposée à tous les regards[1]. « Le pécheur verra » donc « et frémira de colère ; il grincera des « dents, et séchera de désespoir[2] ». Ils cachent dans le secret de leur cœur, mais leur visage ne trahit point au dehors la méchanceté qui les porte au mal et à la colère : voilà pourquoi le corps du Christ dépeint ainsi leurs pensées : « Ils ont conspiré en eux mêmes « pour m'ôter ma gloire ». Car ils n'osent pas dire ce qu'ils pensent. Quoiqu'ils nous souhaitent du mal, souhaitons-leur du bien : « Seigneur, jugez-les : faites-les tomber du « haut de leurs pensées[3] ». Y aurait-il, pour eux, rien de plus utile et de meilleur, que de tomber de l'endroit où ils se trouvent, où ils se sont élevés pour faire le mal ? Cette chute leur inspirant des pensées toutes différentes, ils pourraient dire avec le Psalmiste : « Vous « avez affermi mes pieds sur la pierre[4] ».

6. « Cependant ils ont conspiré en eux-mêmes « pour me ravir ma gloire ». Tous se sont-ils déclarés contre un seul ? Un seul s'est-il déclaré contre tous ? Tous se sont-ils levés contre tous ? Un seul l'a-t-il fait contre un seul ? Quand le Prophète dit : « Vous accablez « un homme », il ne parle que d'un seul ; et quand il ajoute : « Faites-le tous mourir », il indique une conspiration de tous contre un seul ; mais c'est, à vrai dire, une conspiration de tous contre tous, puisqu'elle est dirigée contre tous les chrétiens unis en un seul corps.

Maintenant, des diverses erreurs opposées au Christ, de ses différents ennemis, peut-on dire qu'ils ne font qu'un, ou doit-on les désigner sous le nom de tous ? Oui, j'ose dire qu'ils ne font qu'un, car il y a une seule ville et une seule ville, un seul peuple et un seul peuple, un seul roi et un seul roi. Et quand je dis : Il y a une seule ville et une seule ville, j'entends une seule Babylone et une seule Jérusalem. Qu'on leur donne d'autres noms mystérieux, peu importe ; car, en réalité, il n'y a que deux villes, l'une qui a pour roi le démon, l'autre que gouverne le Christ. Il y a, dans l'Evangile, un passage qui me frappe singulièrement et dont le sens ne vous échappe point ; le voici : Plusieurs personnes avaient été invitées aux noces, sans distinction aucune entre les bons et les méchants, et la salle du

[1] Ps. II, 1. — [2] Ps. XL, 6. — [3] Ps. CXVII, 13. — [4] Ps. LXI, 5. — [5] Ps. CIV, 18. — [6] Gen. XXXVII, XXXIX, XLI.

[1] Matth. V, 14. — [2] Ps. CXI, 10. — [3] Ps. V, 11. — [4] Ps. XXXIX, 3.

festin se trouvait remplie de convives, car des serviteurs avaient été envoyés de tous côtés, avec ordre d'amener au repas tous ceux qu'ils trouveraient, sans faire attention à ceux qui le méritaient et à ceux qui en étaient indignes : le roi entra alors pour voir ceux qui étaient à table ; et, apercevant un homme qui n'avait point la robe nuptiale, il lui adressa ces paroles que vous connaissez : « Mon ami, pour-« quoi es-tu venu ici, puisque tu n'as pas la « robe nuptiale ? Celui-ci garda le silence ». Le roi commanda qu'on lui liât les pieds et les mains, et qu'on le jetât dans les ténèbres extérieures. Ce malheureux fut donc enlevé de vive force de la salle du festin et précipité dans les tourments. Quel était cet homme? Quelle place tenait-il, quel nombre représentait il au milieu de cette foule de convives? Le Seigneur a voulu nous faire comprendre que cet homme représentait à lui seul un corps composé d'un grand nombre de membres; après nous avoir dit que le roi donna ordre de jeter cet homme hors de la salle, et de le précipiter dans les tourments qu'il avait mérités, il a, en effet, immédiatement ajouté : « Car il y en a beaucoup d'appelés, et peu « d'élus[1] ». Comment ? Vous avez invité au festin une foule d'hommes : un grand nombre s'y sont rendus : vous avez commandé, vous avez fait annoncer partout le repas des noces, le nombre des convives s'est démesurément accru [2], la chambre nuptiale s'est trouvée remplie de convives, un seul d'entre eux a été exclu de l'assemblée, et vous dites : « Il « y en a beaucoup d'appelés, et peu d'élus? » Ne serait-il pas plus exact de dire : Tous sont appelés, il y en a beaucoup d'élus : un seul a été renvoyé. Si le Seigneur disait : Beaucoup ont été appelés ; la plupart d'entre eux ont été choisis ; quelques-uns d'entre eux ont été réprouvés, il serait assez naturel de penser que ce petit nombre d'hommes réprouvés se trouvent représentés par l'homme qui fut seul exclu ; mais ce n'est pas ainsi qu'il s'exprime; il dit d'abord qu'un seul des invités a été renvoyé, puis il ajoute : « Il y en « a beaucoup d'appelés et peu d'élus ». Si ceux qui sont restés dans la salle du festin ne sont pas les élus, où les trouver? L'homme réprouvé en a été chassé, les élus y sont restés : il y a peu d'elus, parce que ce malheureux réprouvé en représente, dans sa personne, une multitude d'autres. Tous ceux dont les désirs ne s'élèvent pas au-dessus de ce bas monde, qui préfèrent à Dieu les joies de la terre, qui cherchent leur avantage, et non la gloire de Jésus-Christ[1], tous ceux-là sont les citoyens d'une seule et même ville, de la Babylone mystique qui a pour roi le démon ; de même, cette autre ville, que le Christ gouverne, se compose de toutes les personnes animées de sentiments célestes, dont les pensées sont toutes spirituelles, qui vivent ici-bas avec tremblement, dans la crainte d'offenser Dieu ; qui s'efforcent de ne point commettre le péché, et ne rougissent point d'avouer leurs fautes lorsqu'elles ont eu le malheur d'en commettre : en un mot, elle compte pour habitants les hommes humbles et doux, les chrétiens qui sont devenus saints, justes, pieux et bons. Babylone a paru la première en ce monde; mais si elle l'emporte par son ancienneté, elle est loin de l'emporter sous le rapport de l'excellence et de la gloire : elle est donc l'aînee : Jérusalem est plus nouvelle; son existence date d'une époque moins éloignée de nous. La première remonte à Caïn, la seconde à Abel. A chacune de ces deux villes appartient une société d'hommes d'un caractère particulier, que gouverne un roi différent de l'autre ; toujours opposées l'une à l'autre, ces deux sociétés lutteront ensemble jusqu'à la fin du monde ; aujourd'hui leurs membres se trouvent confondus ensemble, mais alors aura lieu leur séparation : les uns seront placés à droite, et les autres à gauche ; aux uns l'on dira : « Venez, bénis de mon « Père, possédez le royaume qui vous a été « preparé dès le commencement du monde » ; et aux autres : « Allez au feu éternel, qui a « été préparé pour le démon et ses anges[2] ». Elevé, le jour de son triomphe, au-dessus de tout, le Roi de la Ville sainte, le Christ dira à ses sujets : « Venez, bénis de mon Père, « possédez le royaume qui vous a été préparé « dès le commencement du monde ». A ceux qui seront à sa gauche, aux habitants de la ville des pécheurs, il tiendra un autre langage : « Allez au feu éternel ». Fera-t-il une distinction entre le roi de cette ville et ses sujets ? Non, car il ajoutera : « Qui a été préparé « pour le démon et ses anges ».

7. Attention, mes frères ; attention, je vous en prie : ce serait pour moi un véritable plaisir

[1] Matth. XXII, 10-14. — [2] Ps. XXXIX, 6.

[1] Philip. II, 21. — [2] Matth. XXV, 34, 41.

de vous parler encore quelques instants de cette cité sainte, dont la pensée fait le charme de mon âme. En effet, ô cité de Dieu, on m'a dit de toi de bien belles choses[1]. Si jamais, ô Jérusalem, ton souvenir s'efface de ma mémoire, que ma main droite tombe elle-même en oubli[2] ! Cette ville, dont le souvenir m'est si doux, est vraiment notre patrie : je ne dis pas assez, elle est notre seule patrie; tout ce qui se trouve en dehors d'elle n'est pour nous qu'un triste lieu d'exil. Je ne vous entretiendrai donc pas de choses qui vous soient inconnues: vous approuverez ce que je vais vous dire, car je ne ferai que raviver vos souvenirs ; vous connaissez d'avance l'objet de mes enseignements. L'Apôtre a dit : « Ce qui est spirituel n'a pas été formé « le premier; ce qui est animal l'a été d'abord : « ensuite est venu ce qui est spirituel[3] ». Puisque Caïn est né le premier, et qu'Abel est venu au monde après lui, Babylone est donc la plus ancienne[4]. Mais, comme les deux fils d'Adam que nous venons de nommer, « l'aîné « sera l'esclave du plus jeune » ; de même si Babylone l'emporte sur Jérusalem par l'ancienneté, Jérusalem est bien supérieure à Babylone par la dignité[5]. Mais pourquoi celle-ci a-t-elle existé avant celle-là? L'Apôtre nous le dit : « Ce qui est spirituel n'a pas été formé « le premier : ce qui est animal l'a été d'abord ; « ensuite est venu ce qui est spirituel ». Et pourquoi Jérusalem l'emporte-t-elle en dignité sur Babylone? Parce que « l'aîné sera l'esclave « du plus jeune ». La sainte Ecriture nous apprend que Caïn bâtit une ville[6]. On en était alors au commencement de toutes choses : les hommes n'avaient encore accompli aucun travail : nulle autre ville n'existait. Il est pour toi facile de le comprendre : Caïn et Abel comptaient déjà un grand nombre de descendants : leurs familles s'étaient suffisamment étendues pour pouvoir composer une société et former la population d'une ville. L'aîné des deux frères bâtit donc une ville, à une époque où il n'y en avait pas d'autre. Jérusalem, la ville sainte, cité et royaume de Dieu, ombre et figure de l'avenir, Jérusalem fut bâtie ensuite. Grand et ineffable mystère, indiqué dans ces paroles de saint Paul : « Ce qui « est spirituel n'a pas été formé le premier; « ce qui est animal l'a été d'abord ; ensuite « est venu ce qui est spirituel ». Caïn fut donc le premier à édifier une cité, et il l'édifia quand il n'en existait pas encore d'autre. Mais, au moment où Jérusalem fut construite, on en voyait déjà une ; elle porta d'abord le nom de Jébus, d'où est venu à ses habitants celui de Jébuséens. Cette ville tomba au pouvoir des ennemis : ils la soumirent à leur puissance et la détruisirent, et sur ses ruines, avec ses débris, on en éleva une nouvelle : c'était Jérusalem, la vision de paix, la cité de Dieu[1]. Parce qu'on est enfant d'Adam, on n'est point pour cela citoyen de Jérusalem : ses descendants traînent à leur suite les chaînes du péché, et comme conséquence de leur état de péché, ils en subissent la peine, ils sont condamnés à mourir. La vieille ville de Jébus les compte donc, en un sens, au nombre de ses habitants; mais s'ils veulent appartenir au peuple de Dieu, il faut qu'en eux le vieil homme soit détruit et fasse place au nouveau ; comprenez-vous maintenant pourquoi Caïn a bâti une ville à une époque où il n'y en avait pas encore? Chacun de nous est d'abord sujet aux passions mauvaises et à la mort, pour devenir bon ensuite : « car, de même « que plusieurs sont devenus pécheurs par la « désobéissance d'un seul, ainsi par l'obéissance « d'un seul plusieurs deviendront justes[2] ». « Nous mourons tous en Adam[3] », et chacun de nous tire de lui son origine. Passons donc à Jérusalem; le vieil homme sera détruit en nous, et le nouveau y sera édifié. Comme il aurait pu parler aux Jebuséens au moment de la ruine de leur ville et de la construction de Jérusalem, l'Apôtre nous parle à nous-mêmes, et nous dit : « Dépouillez-vous du vieil « homme, et revêtez-vous de l'homme nou- « veau[4] ». Et à tous ceux d'entre nous qui font maintenant partie de Jérusalem, et qui brillent de l'éclat de la grâce, saint Paul dit encore : « Autrefois vous avez été ténèbres ; « mais aujourd'hui, vous êtes lumière dans le « Seigneur[5] ». La cité des méchants est donc aussi ancienne que le monde : elle durera jusqu'à la consommation des siècles ; les habitants de la cité de Dieu ne sont que des pécheurs convertis.

8. Les habitants de ces deux villes sont maintenant confondus ensemble ; à la fin des temps ils seront séparés : une lutte acharnée règne

[1] Ps. LXXXVI, 3. — [2] Ps. CXXXVI, 5. — [3] I Cor. XV, 46. — [4] Gen. IV, 1, 2. — [5] Gen. XXV, 23. — [6] Gen. IV, 17.

[1] Jos. XVIII, 28. — [2] Rom. V, 19. — [3] I Cor. XV, 22. — [4] Colos. III, 9, 10. — [5] Eph. V, 8.

entre eux tous, car les uns combattent pour l'iniquité et les autres pour la justice; ceux-ci pour la vérité, ceux-là pour la vanité. Par suite de ce mélange temporaire des bons et des méchants, il arrive que des citoyens de Babylone dirigent les affaires de Jérusalem, comme parfois les habitants de Jérusalem ont entre les mains la direction des affaires de Babylone. La preuve de ce que j'avance vous paraît difficile à apporter; la voici néanmoins: Prenez patience; des exemples vous en convaincront. Suivant le langage de l'Apôtre, « tout » ce qui arrivait au peuple juif « était figure : et « tout a été écrit pour nous servir d'instruction, « à nous qui nous sommes rencontrés à la fin « des temps [1] ». Portez donc votre attention et vos regards sur ce premier peuple qui a été l'image du peuple suivant, du peuple chrétien ,et vous toucherez du doigt la preuve de mes paroles. Il y eut à Jérusalem de mauvais rois, tout le monde le sait : on en connaît le nom et le nombre. Ils étaient donc tous, sans exception , des citoyens de Babylone , et pourtant ils gouvernaient Jérusalem, en dépit de leur méchanceté : ils devaient, plus tard, en être éloignés pour partager le sort des démons. Par contre, nous voyons à la tête de l'administration de Babylone des habitants de la cité de Dieu. Vaincu par le prodige de la fournaise ardente, Nabuchodonosor n'a-t-il point confié le gouvernement de son royaume aux trois jeunes hébreux ? Les satrapes eux-mêmes ne leur étaient-ils pas soumis ? En réalité, l'autorité supérieure a donc été exercée à Babylone par des habitants de Jérusalem [2]. Remarquez-le, mes frères : le même fait se reproduit encore, et de nos jours, dans l'Eglise. En effet, le Sauveur a dit : « Faites ce qu'ils enseignent, mais ne les « imitez pas ». Tous ceux auxquels s'appliquent ces paroles, sont des citoyens de Babylone, qui dirigent les affaires de Jérusalem. De fait , s'ils n'étaient en rien chargés de l'administration de cette ville, dirait-on d'eux : « Faites ce qu'ils disent ? Ils sont assis sur « la chaire de Moïse ». Et, d'autre part, s'ils étaient du nombre des citoyens de Jérusalem, et destinés à régner éternellement dans les cieux avec Jésus Christ, ajouterait-on : « Ne « les imitez pas [3] ? » Non ; puisque cette sentence sera prononcée contre eux : « Retirez-« vous de moi, vous tous qui êtes des ouvriers « d'iniquité [1] ». Vous le voyez donc, les habitants de la cité des méchants se trouvent parfois à même de gérer les affaires de la cité des justes. Assurons-nous maintenant que le rôle rempli par les uns l'est aussi quelquefois par les autres. Tout gouvernement de ce monde doit périr un jour ; sa puissance disparaîtra le jour où se manifestera cette puissance royale à laquelle nous faisons allusion, quand nous disons dans notre prière : « Que votre règne arrive [2] », et dont il a été prédit : « Et son règne n'aura pas de fin [3] ». Ce gouvernement terrestre a donc à sa tête des citoyens sortis de nos rangs. Que de fidèles, en effet, que de justes, dans les villes qu'ils habitent, remplissent les fonctions de magistrats, de juges, de ducs et de comtes, et sont revêtus de l'autorité royale ! Ils sont tous vertueux et bons ; ils ne pensent qu'aux choses admirables que l'on dit de vous, ô bienheureuse cité [4] ! Pour eux, tout ce qu'ils font dans cette passagère Babylone est un embarras et une entrave : le docteur de la Cité de Dieu leur commande de garder la fidélité à leurs supérieurs, soit « au roi, comme ayant « une autorité souveraine, soit aux gouverneurs, « comme envoyés de sa part pour punir ceux « qui font mal, et traiter favorablement ceux « qui font bien ». S'ils servent des maîtres, ils doivent leur obéir [5] : chrétiens, ils doivent se montrer soumis aux païens ; parmi eux l'homme vertueux est obligé de se montrer fidèle même aux méchants, quoique sa sujétion à leur égard soit purement temporaire, et que sa destinée soit de régner éternellement. Ainsi en sera-t-il jusqu'au moment où l'iniquité arrivera à son terme [6]. Les serviteurs ont donc l'ordre de supporter l'autorité de leurs maîtres, même lorsqu'elle se montre injuste et méchante : il faut que les citoyens de Jérusalem supportent les habitants de Babylone, et leur montrent, si j'ose parler ainsi, plus de déférence que s'ils appartenaient eux-mêmes à la société des pécheurs, car en eux doit s'accomplir cette parole du Sauveur : Si l'on te commande « de marcher l'espace de « mille pas, fais-en deux mille [7] ». C'est à cette Babylone, répandue en tous lieux, dispersée jusqu'aux extrémités de la terre, confondue, pour le moment, avec Jérusalem, c'est à elle que s'adressent les paroles du

[1] I Cor. x, 11. — [2] Dan. III, 97. — [3] Matth. XXIII, 2, 3.

[1] Luc, XIII, 27. — [2] Matth. VI, 10. — [3] Luc, I, 33. — [4] Ps. LXXXVI, 3. — [5] I Pierre, II, 13, 18. — [6] Ps. LVI, 2. — [7] Matth. V, 41.

Psalmiste : « Jusques à quand accablerez-vous « un seul homme ? Faites-le tous mourir ». Vous tous qui êtes en dehors comme des épines dans les buissons, comme des arbres stériles dans les forêts, vous qui tenez au dedans la place de l'ivraie ou de la paille ; qui que vous soyez, séparés déjà des bons ou mêlés encore avec eux, ou destinés à exercer encore la patience des justes, et à vous en voir un jour forcément éloignés, « faites-les tous mourir ; « jetez-vous sur moi comme sur un mur qui « penche, comme sur une maison qui tombe « en ruine. Ils ont conspiré en eux-mêmes pour « me ravir mon honneur ». Ils ne l'ont pas dit ; ils se sont contentés de le penser. « Ils ont « conspiré en eux-mêmes pour me ravir mon « honneur ».

9. « Dans l'excès de ma soif, j'ai couru ». Ils me rendaient le mal pour le bien[1]. Ils me faisaient mourir, ils me repoussaient ; pour moi, j'avais soif de leur salut ; ils voulaient me ravir ma gloire, et moi je brûlais du désir d'en faire les membres de mon corps. Effectivement, lorsque nous buvons, que faisons-nous si ce n'est d'introduire dans notre corps, et de faire passer jusqu'à l'extrémité de nos membres, une humidité et une fraîcheur qui se trouvent hors de nous ? Ainsi agit Moïse avec la tête du veau d'or. Cette tête avait une signification prophétique et cachait un grand mystère, car elle représentait la société des méchants, qui par leur amour excessif des avantages temporels ne ressemblent que trop aux jeunes bœufs dont la plus grande jouissance consiste à manger l'herbe des champs[2]. Car « toute chair n'est « que de l'herbe[3] ». Parmi les Israélites, il y avait, comme je l'ai dit, une société d'impies. Vivement irrité de leur idolâtrie, Moïse jeta dans le feu la tête du veau d'or, la fit réduire en poussière, et jeta cette poussière dans de l'eau qu'il fit ensuite boire au peuple[4]. La colère du législateur des Israélites fut elle-même une prophétie. Cette société des impies est jetée par Dieu dans le creuset des tribulations, et par sa parole il la réduit en poussière : car, peu à peu se dissipe leur union, elle s'use insensiblement, pareille à un vêtement qui vieillit ; tous ceux qui deviennent chrétiens s'en séparent : ce sont, en quelque sorte, des grains de poussière qui se détachent de l'ensemble : unis les uns aux autres, ils sont les ennemis de la foi ; dès qu'ils s'éloignent les uns des autres, ils l'embrassent avec empressement. Pouvait-il y avoir un signe plus clair des effets du baptême ? A l'aide de l'eau baptismale les hommes ne devaient-ils pas entrer dans le corps de cette Jérusalem spirituelle, dont le peuple juif était l'image ? La société des pécheurs a été jetée dans l'eau, et ce mélange n'est-il pas devenu comme un breuvage destiné aux enfants d'Adam ? Tel est le breuvage après lequel, dans l'ardeur de sa soif, soupirera jusqu'à la fin celui qui parle en ce psaume : il a soif, il s'élance, il boit une multitude d'âmes, et, pourtant sa soif ne sera jamais étanchée : voilà pourquoi il disait à la Samaritaine : « Femme, j'ai soif, « donne-moi à boire[1] ». Elle reconnut auprès du puits que le Christ avait soif, et ce fut lui qui la désaltéra ; elle reconnut la première de quelle nature était la soif du Fils de Dieu, et, par sa foi, elle l'étancha. Attaché à la croix, il dit : « J'ai soif[2] », et néanmoins les Juifs ne lui donnèrent point le breuvage qui pouvait le désaltérer. Il avait soif de leur salut, et ils ne lui offrirent que du vinaigre. Au lieu de lui donner de ce vin nouveau qui doit remplir des outres nouvelles, ils lui apportèrent du vin si vieux qu'il en était gâté et corrompu[3]. Au vin corrompu on donne indifféremment le nom de vin vieux et celui de vinaigre ; par là on désigne ceux qui demeurent dans le vieil homme, et dont il a été dit : « Pour eux, il n'y a pas de changement[4] ». Jamais ils ne seront détruits comme les Jébuséens, jamais on ne se servira d'eux pour bâtir Jérusalem[5].

10. A l'exemple de son divin chef, l'Eglise court altérée, depuis le commencement du monde, et jusqu'à la fin des temps la soif la poussera à courir toujours. N'aurait-on pas le droit de lui dire : O corps sacré de Jésus-Christ, ô sainte Eglise du Sauveur, d'où vous vient cette soif brûlante ? que vous manque-t-il ? Hé quoi ! vous jouissez ici-bas d'une gloire sans égale ; vous êtes environnée de l'éclat le plus brillant ; vous êtes parvenue au faîte de la grandeur ; manquerait-il encore quelque chose aux prérogatives dont le Seigneur vous a enrichie jusqu'à présent ? Vous voyez s'accomplir en vous cette prophétie : « Tous les rois de la

[1] Ps xxxiv, 12. — [2] Ps. cv, 20. — [3] Isaïe, xl, 6. — [4] Exode, xxxii, 20.

[1] Jean, iv, 7. — [2] Jean, xix, 28. — [3] Matth. ix, 17. — [4] Ps. liv, 20. — [5] II Rois, v, 6.

« terre l'adoreront, et toutes les nations seront « soumises à son empire[1] ». Pouvez-vous désirer davantage ? Que souhaitez-vous encore ? La multitude des peuples qui vous obéissent ne vous suffit-elle pas ? Hélas, répondrait-elle, de quels peuples me parlez-vous ? « Ils me « bénissaient du bout des lèvres, et, dans le « fond du cœur, ils me maudissaient. Il y a « beaucoup d'appelés et peu d'élus[2] ». Une femme affligée d'un flux de sang toucha la frange du vêtement de Jésus, et se trouva guérie : le Sauveur s'était aperçu qu'elle le touchait, car il avait senti qu'une vertu était sortie de lui pour la guérir ; il s'étonna de l'action que cette femme s'était permise, et dit à ses disciples : « Qui est-ce qui m'a tou- « ché ? » Tout surpris d'une question pareille, ils lui répondirent : « Une foule énorme se « presse autour de vous, et vous demandez qui « est-ce qui a pu vous toucher ? » Et il ajouta : « Quelqu'un m'a touché[3] », comme s'il avait voulu dire : La foule me presse, mais une seule personne m'a touché. Ceux qui, dans les solennités de Jérusalem, remplissent nos églises, profitent des fêtes de Babylone pour remplir les théâtres : cette foule immense sert, respecte et honore la foi de Jésus-Christ ; mais de quelles personnes se compose-t-elle ? De chretiens qui participent aux sacrements du Sauveur, et qui, néanmoins, détestent ses commandements ; de gens qui ne reçoivent pas ces sacrements de la loi nouvelle, parce qu'ils sont encore juifs ou païens : ils honorent, ils louent, ils prêchent la foi de Jésus-Christ ; mais, en réalité, « ils ne la bénissent « que du bout des lèvres ». Je ne m'arrête pas à leurs paroles, dit l'Eglise : Celui qui m'a éclairé de sa divine lumière sait qu'« ils me « maudissent dans le secret de leur cœur ». Ils me maudissent, dès lors qu'ils cherchent à me ravir ma gloire.

11. O Idithun, ô corps de Jésus-Christ, qui distancez ces impies, quelle sera votre ligne de conduite au milieu de tant de scandales ? Que ferez-vous ? Vous laisserez-vous aller au découragement ? Ne persévérerez-vous pas jusqu'à la fin ? Quoiqu'il ait été dit que, « quand l'iniquité abondera, on verra se re- « froidir la charité », n'écouterez-vous pas ces autres paroles : « Celui qui persévérera jus- « qu'à la fin sera sauvé[4] ? » Les auriez-vous inutilement devancés ? Et vos pensées ne s'élèveraient-elles plus vers le ciel[1] ? Les pécheurs sont affectionnés aux choses de la terre ; citoyens et habitants de ce monde, ils n'ont de goût que pour lui ; ils ne sont que de la terre ; les serpents trouvent en eux leur nourriture. Que ferez-vous donc au milieu d'eux ? Leurs pensées et leurs œuvres sont opposées aux miennes ; ils se jettent sur moi et cherchent à me renverser, comme on cherche à renverser un mur qui a perdu son aplomb : en dépit de leurs efforts, je leur apparais toujours droit et ferme ; alors ils s'ingénient à me ravir ma gloire : de leur bouche sortent mes louanges, et ils me maudissent dans le secret de leurs âmes : partout où ils le peuvent, ils creusent des piéges sous mes pas, et ils ne manquent aucune occasion de me calomnier : « Quoi qu'il en soit, mon âme res- « tera soumise au Seigneur[2] ». Qui est-ce qui pourra supporter tant de luttes ouvertes et cachées ? Comment ne point défaillir au milieu d'un si grand nombre d'ennemis connus et de faux frères ? Comment résister à de si difficiles épreuves ? Un homme en est-il capable ? Et s'il en a la force, est-ce en lui-même qu'il la trouve ? Oh ! si j'ai devancé mes ennemis, je ne m'en prévaus pas, car je ne veux pas que Dieu me frappe et m'humilie. « Mon âme sera « soumise au Seigneur, car c'est de lui que me « vient ma patience ». Au milieu de tant de scandales, qui est-ce qui peut me soutenir, sinon l'attente de ce que nous espérons sans le voir encore[3] ? La douleur m'accable aujourd'hui, bientôt sonnera pour moi l'heure du repos. La tribulation est maintenant mon partage : plus tard, je recouvrerai mon innocence. L'or brille-t-il de tout son éclat dans le creuset du joaillier ? On le verra dans toute sa beauté, quand on l'emploiera à former un collier ou d'autres ornements ; mais, auparavant, il lui faut passer par le creuset, pour se débarrasser de tout alliage et paraître au grand jour dans toute sa splendeur. Au creuset il y a de la paille, de l'or et du feu : le souffle de l'orfèvre s'y fait sentir, le feu prend à la paille et purifie l'or ; la paille est réduite en cendres : l'alliage se sépare de l'or. Le creuset, c'est le monde ; la paille n'est autre que les pécheurs : les justes tiennent la place de l'or, la tribulation fait l'office du feu ; le joaillier, c'est Dieu : ce que veut le

[1] Ps. LXXI, 11. — [2] Matth. XXII, 14. — [3] Marc, V, 25-31. — [4] Matth. XXIV, 13, 12.

[1] Philipp. III, 20. — [2] Ps. LXI, 6. — [3] Rom. VIII, 25.

jouillier, je le fais ; partout où il me place, je m'y tiens : mon devoir est de souffrir : à Dieu, de me purifier ; la paille prendra feu, elle semblera destinée à me brûler et à me consumer ; mais, en définitive, elle se réduira en cendres ; pour moi, je sortirai des flammes débarrassé de toutes souillures. Comment cela ? « Parce que mon âme sera soumise à Dieu, et « que ma patience vient de lui ».

12. Quel est celui qui vous donne la patience ? « Il est mon Dieu et mon Sauveur ; il est mon « protecteur, et je ne serai point ébranlé[1] ». « Il « est mon Dieu », voilà pourquoi il m'appelle ; « il est mon Sauveur », aussi me justifie-t-il : « il « est mon protecteur », il me glorifiera donc : sur la terre ont lieu ma vocation et ma justification ; ma glorification se fera dans le ciel : « jamais je n'en sortirai » ; ici-bas je me trouve dans un lieu d'exil, où je n'aurai point de séjour permanent : plus tard, je m'en éloignerai pour entrer dans une demeure éternelle. Je ne suis maintenant auprès de vous qu'un étranger sur la terre, à l'exemple de tous mes ancêtres[2]. Je sortirai donc du lieu de mon pèlerinage ; mais mon habitation céleste, je ne la quitterai pas.

13. « J'attends de Dieu mon salut et ma gloire[3] ». En Dieu je trouverai mon salut et ma gloire, j'y puiserai l'un et l'autre : le salut, parce que sa grâce me sépare des impies et me rend juste[4] ; la gloire, parce qu'après m'avoir justifié, il me conduira à l'honneur des élus. En effet, « Dieu a appelé « ceux qu'il a prédestinés » ; et pourquoi les a-t-il appelés ? « Il a justifié ceux qu'il « a appelés, et ceux qu'il a justifiés, il les a « comblés de gloire[5] ». La justification aboutit au salut, et la glorification à l'honneur éternel. Qu'il en soit ainsi de la glorification, il est inutile de le prouver, cela est évident. Pour ce qui concerne la justification, nous allons essayer de le démontrer. Cette démonstration est d'autant plus facile que nous la trouvons dans l'Evangile. Certaines personnes qui se croyaient justes, blâmaient le Sauveur de ce qu'il s'asseyait à la table des pécheurs, et prenait ses repas avec des publicains et des hommes de mœurs relâchées. Que répondit le Sauveur à ces personnes orgueilleuses, à ces forts de la terre qui s'élevaient avec tant d'insolence, à ces gens qui se glorifiaient de la santé plus factice que réelle de leur âme ? « Ceux qui « se portent bien n'ont pas besoin de médecin : « il n'est nécessaire que pour les malades ». A ses yeux, quels hommes se portent bien ? quels hommes sont malades ? Le voici, car il ajoute : « Si je suis venu, c'est pour appeler, « non pas les justes, mais les pécheurs[1] ». Suivant lui, ceux qui jouissent d'une bonne santé, ce sont les justes ; or, au lieu d'être effectivement justes, les Pharisiens se contentaient de croire qu'ils l'étaient : aussi, en concevaient-ils de l'orgueil, et partaient-ils de là pour reprocher aux malades la présence et les soins du médecin : toutefois, ils devinrent eux-mêmes si malades, qu'ils firent mourir ce médecin. Quoi qu'il en soit, le Sauveur donna aux justes le nom de sains, et celui de malades aux pécheurs. Celui qui a devancé les impies, s'exprime donc ainsi : Dieu lui-même est l'auteur de ma justification, et si plus tard je suis glorifié, il en sera encore la cause : « J'attends de Dieu mon salut et ma gloire » ; « mon salut », pour être sauvé ; « ma gloire », pour être glorifié. Mais puisque je ne saurais parvenir, dès maintenant, à la gloire, que me reste-t-il pour le moment ? « En Dieu, je « trouverai du secours, car il sera la source de « mon espérance », jusqu'au jour où je parviendrai à la justification et au salut ; car « nous « ne sommes sauvés que par l'espérance, et l'on « n'espère pas ce que l'on voit[2] », jusqu'au jour où j'entrerai dans cette gloire ineffable, dans le royaume du Père éternel, où les justes brilleront de l'éclat du soleil[3]. En attendant ce jour fortuné, Idithun se trouve environné de tentations, d'iniquités, de scandales, d'hommes qui le combattent ouvertement, qui s'efforcent de le tromper par leurs paroles menteuses, qui le bénissent de bouche et le maudissent de cœur, qui veulent lui ravir sa gloire ; il s'écrie : « En Dieu je trouverai mon « Sauveur », parce qu'il soutient ceux qui combattent. Contre qui avons-nous à combattre ? « Nous avons à combattre, non contre des « hommes de chair et de sang, mais contre les « principautés et les puissances[4]. En Dieu « donc je trouverai mon secours : il est la « source de mon espérance ». J'espère, car les biens qu'il m'a promis ne sont pas devenus mon partage : je crois, parce que je ne vois pas encore l'objet de ma foi. Lorsque

[1] Ps. LXI, 7. — [2] Ps. XXXVIII, 13. — [3] Ps. LXI, 8. — [4] Rom. IV, 5. — [5] Rom. VIII, 30.

[1] Matth. IX, 12, 13. — [2] Rom. VIII, 24. — [3] Matth. XIII, 43. — [4] Eph. VI, 12.

enfin je le posséderai, je serai sauvé et glorifié; avant que luise pour nous ce jour fortuné, Dieu ne nous abandonnera pas : quoiqu'il diffère de nous accorder ses dons éternels, il n'en est pas moins « mon soutien « et la source de mon espérance ».

14. « O peuples, espérez tous en lui [1] ». Imitez Idithun; devancez vos ennemis: laissez bien loin derrière vous ceux qui vous résistent, qui s'opposent à votre marche vers le ciel, qui vous haïssent. « O peuples, espérez « tous en lui, répandez vos cœurs en sa pré« sence ». Ne vous laissez point aller au découragement, quand on vous dira : Où est donc votre Dieu? « Mes larmes », a dit le Prophète, « sont devenues mon pain durant le jour et « pendant la nuit, parce qu'on me dit tous les « jours : Où est ton Dieu ? » Et il a ajouté : « J'ai « fait de cela le sujet de mes réflexions, et j'ai « répandu mon âme pour l'élever au-dessus de « moi [2] ». J'ai gardé le souvenir de ce que j'ai entendu : « Où est ton Dieu ? » je me le suis rap« pelé, et j'ai répandu mon âme pour l élever « au-dessus de moi ». Je cherchais Dieu, et, pour parvenir jusqu'à lui, je suis sorti de moi-même, j'ai répandu mon âme et l'ai élevée au-dessus de moi. « O peuples, espérez donc « tous en lui ; répandez vos cœurs en sa pré« sence », et, pour cela, priez, confessez vos fautes, livrez-vous à l'espérance. Ne retenez pas vos cœurs, ne les emprisonnez pas en eux-mêmes, « répandez-les en sa présence » ; pour les répandre ainsi, vous ne les perdrez pas. Car il est « mon protecteur ». S'il te protége, que craindrais-tu à répandre le tien? Décharge-toi de toutes tes peines sur le Seigneur [3], et mets en lui ton espérance. « Répandez vos cœurs « en sa présence; il est notre soutien ». Pourquoi craindre les calomniateurs et les médisants qui vous environnent? Dieu les déteste [4]. S'ils le peuvent, ils vous attaquent ouvertement: quand ils en sont incapables, ils vous tendent des piéges : ils feignent de vous louer: en réalité, ils vous maudissent, parce qu'ils sont vos ennemis; mais, encore une fois, pourquoi les craindre? « Dieu est notre sou« tien ». Sont-ils de force à lutter avec lui ? Sont-ils plus puissants que lui ? « Dieu est notre sou« tien ». Soyez donc tranquilles. Si Dieu est pour nous, qui est-ce qui sera contre nous [5] ? « Répandez vos cœurs en sa présence », en vous approchant de lui, en élevant vos âmes jusqu'à lui. « Dieu est notre soutien ».

15. Puisque vous êtes parvenus en lieu sûr, puisque vous êtes protégés contre vos ennemis par une tour inexpugnable, prenez pitié de ceux qui vous inspiraient de la crainte : vous, aussi, vous devez éprouver les ardeurs de la soif, et courir : placés dans la forteresse, regardez les adversaires d'un œil de commisération, et dites: « Toutefois, les hommes « sont vains, les enfants des hommes sont men« teurs [1] ». Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur pesant ? Vous êtes vains, enfants des hommes, vous êtes menteurs : pourquoi donc aimez-vous la vanité ? Pourquoi allez-vous à la recherche du mensonge [2] ? Tenez-leur ce langage imprégné de compassion et de sagesse. Si vous avez devancé vos ennemis, si vous les aimez, si vous ne prétendez détruire en eux le vieil homme qu'afin d'y faire naître l'homme nouveau, si vous aimez celui qui juge les nations et relève les ruines [3], tenez-leur ce langage; mais, en leur parlant de la sorte, ne vous laissez point conduire par les sentiments de haine, ne cherchez point à rendre le mal pour le mal [4]. « Les enfants des hommes sont trom« peurs dans leurs balances; ils s'accordent « ensemble dans la vanité ». Ils sont en grand nombre, mais en définitive ils ne font qu'un, et l'homme qui les représente tous dans sa personne, est celui-là même qui a été chassé du festin des noces [5]. Ils sont tous d'accord pour rechercher les avantages de ce monde; ils sont tous charnels et ne veulent que les plaisirs de la chair ; et s'ils espèrent quelque chose pour l'avenir, leurs espérances sont aussi toutes charnelles. Divisés, pour tout le reste, en une multitude de partis différents, ils ne font plus qu'un dès qu'il s'agit de la vanité. Leurs erreurs sont innombrables, et se manifestent avec une surprenante variété de formes : un royaume ainsi divisé ne saurait subsister longtemps [6] ; mais, en eux tous on remarque un penchant égal et pareil de tous points pour la vanité et le mensonge, un dévouement absolu pour le même roi, pour ce maître avec lequel ils seront éternellement condamnés au feu [7]. « Ils s'accordent ensemble « dans la vanité ».

16. Mais voyez quelle soif Idithun ressent

[1] Ps. LXI, 9. — [2] Ps. XLI, 4, 5. — [3] Ps. LIV, 23. — [4] Rom. I, 29, 30. — [5] Rom. VIII, 31.

[1] Ps. LXI, 10. — [2] Ps. IV, 3. — [3] Ps. CIX, 6. — [4] Rom. XII, 17. — [5] Matth. XXII, 13. — [6] Matth. XII, 25. — [7] Matth. XXV, 41.

à leur endroit : voyez avec quelle ardeur il court vers eux dans l'excès de sa soif. Altéré du désir de leur salut, il se tourne vers eux et leur dit : « Ne mettez point « votre espérance dans l'iniquité ». Pour moi, je mets la mienne en Dieu. « Ne mettez point « votre espérance dans l'iniquité [1] ». Vous tous qui ne voulez ni vous approcher, ni marcher plus vite que les méchants, prenez garde ; « ne « mettez point votre espérance dans l'iniquité ». Je vous ai devancés : j'ai placé mon espérance dans le Seigneur : « l'iniquité se trouve-t-elle « en lui [2] ? » « Ne mettez point votre espérance « dans l'iniquité ». — Faisons ceci ; agissons encore de telle autre manière ; pensons aussi à cela : tendons telle embûche : voilà bien le langage de ceux qui s'accordent dans la vanité. Pour toi, tu es altéré ; par ceux qui ont déjà servi à étancher ta soif, tu as appris à connaître ceux qui nourrissent contre toi de pareilles pensées. « Ne mettez point votre espérance dans l'ini- « quité ». Elle est vaine, ce n'est rien ; la puissance n'appartient qu'à la justice. On peut, pour quelque temps, obscurcir la vérité : jamais on ne sera à même d'en triompher complétement. L'iniquité peut momentanément fleurir, mais son éclat est de courte durée. « Ne mettez point votre espérance dans « l'iniquité, ne désirez point commettre la ra- « pine ». Tu n'es pas riche, et tu veux t'emparer du bien d'autrui ? Que gagnes-tu ? Que perds-tu ? O ruineux bénéfice ! Tu gagnes de l'argent, et tu perds la justice. « Ne désirez point « commettre la rapine ». — Je suis pauvre, je n'ai rien. — Voilà pourquoi tu veux te rendre voleur ? Tu vois ce que tu dérobes, et tu ne vois pas de qui tu deviens la proie ? Ignores-tu donc que l'ennemi rôde autour de toi comme un lion rugissant, et qu'il cherche à te dévorer [3] ? Le bien d'autrui que tu veux t'approprier, est dans une souricière ; tu le prends et tu es pris. O pauvre, ne désire donc point commettre la rapine ; que tes désirs se portent vers Dieu, car de lui nous viennent les choses nécessaires à la vie [4]. Il t'a créé, il te nourrira. Le voleur reçoit de lui sa nourriture, et il laisserait mourir de faim un innocent ? Il pourvoira à la subsistance, car il fait lever le soleil sur les bons et sur les méchants, et tomber la pluie sur les justes et les pécheurs [5]. Si sa main bienfaisante s'ouvre pour ceux qui doivent être réprouvés, se fermera-t-elle pour les futurs élus ? Ne désirez donc point commettre la rapine. Ceci soit dit au pauvre, qui peut-être ne devient voleur que sous l'influence de la nécessité. Voici maintenant pour le riche. Je n'éprouve, dit-il, aucun besoin de manquer à la probité : rien ne me manque ; je me trouve dans l'abondance. O riche, prête aussi l'oreille à la voix du Prophète : « Si vous possédez d'abondantes « richesses, n'y attachez pas votre cœur ». L'un est riche, l'autre n'a rien, que celui-ci ne cherche pas à s'approprier les biens qui ne sont pas à lui ; que celui-là ne s'affectionne pas à ce qu'il possède. « Si vous avez d'abondantes « richesses, n'y attachez pas votre cœur ». C'est-à-dire, si elles surabondent chez toi, si elles semblent y couler comme de source, puissent-elles ne point t'inspirer une folle confiance en toi-même ! Puisses-tu ne pas y accoler ton cœur ! « Si tu as d'abondantes « richesses », prends-y garde : tu n'as pas moins à craindre que le pauvre. Ne vois-tu pas, en effet, que si tu leur donnes tes affections, tu passeras comme elles ? Tu es riche, tu ne désires plus rien, parce que ta fortune est grande. Ecoute l'Apôtre parlant à Timothée : « Recommande aux riches de ce monde de ne « point être orgueilleux » ; et, pour expliquer ces paroles du Psalmiste : « N'y attachez pas « votre cœur », il ajoute : « Et de ne pas mettre « leur confiance en des biens incertains [1]. Si « vous avez d'abondantes richesses, n'y atta- « chez » donc « pas votre cœur » : n'y mettez pas votre confiance, n'en concevez nul orgueil ; qu'elles ne soient point le mobile de vos espérances, car on dirait de vous : « Voilà un « homme qui n'a pas attendu de Dieu son « secours, mais qui a placé sa confiance dans « ses grandes richesses, et mis sa force dans « la vanité [2] ». O vous, enfants des hommes, qui êtes vains et menteurs, ne commettez point de rapines, et, si les richesses abondent chez vous, n'y attachez pas votre cœur ; n'aimez donc plus la vanité, ne cherchez plus le mensonge ! Heureux l'homme qui a mis son espérance dans le Seigneur Dieu, et qui ne porte son attention ni sur la vanité, ni sur les trompeuses folies du monde [3] ! Vous aspirez à devenir trompeurs, vous voulez commettre une fraude ? De quoi vous servez-vous ? De fausses balances. Car, dit le Psalmiste, « les enfants

[1] Ps. LXI, 11. — [2] Rom. IX, 14. — [3] I Pierre, V, 8. — [4] I Tim. VI, 17. — [5] Matth. V, 45.

[1] I Tim. VI, 17. — [2] Ps. LI, 9. — [3] Ps. XXXIX, 5.

« des hommes trompent avec leurs balances ». Ils cherchent à induire les autres en erreur en se servant de fausses balances. Vous trompez, par de mensongères apparences, ceux qui vous regardent ; mais il y en a un autre pour peser : il y en a un autre pour juger du poids; l'ignorez-vous? Celui pour lequel vous employez une balance fausse ne s'aperçoit pas de votre supercherie ; mais elle est connue de celui qui vous pèse tous les deux suivant les règles de son incorruptible justice. Ne désirez donc ni fraude ni rapine ; ne mettez donc pas davantage votre espérance dans ce que vous possédez ; je vous en avertis, je vous en préviens. Tel est le langage que vous tient Idithun.

17. Mais continuons : « Dieu a parlé une « fois, et j'ai entendu ces deux choses: la puis« sance est à Dieu, et la miséricorde vous « appartient, Seigneur; vous rendrez à chacun « selon ses œuvres[1] ». Voilà ce que dit Idithun. Du lieu élevé où il était parvenu, il a entendu une voix et il nous a répété ce qu'elle lui a dit. Mes frères, ses paroles me surprennent et me troublent ; aussi, je vous en conjure, veuillez me prêter toute votre attention, car je vais vous faire part de la crainte et de l'espérance qu'elles m'inspirent. Par la grâce de Dieu nous sommes parvenu à vous expliquer ce psaume dans tout son entier; nous n'avons plus à développer que le dernier verset, et quand nous l'aurons fait, il ne nous en restera plus rien à dire. Veuillez donc vous joindre à moi ; efforçons-nous de comprendre ce passage, autant, du moins, que nous le pourrons. S'il m'est impossible d'en pénétrer parfaitement le sens, et qu'un autre parmi vous en soit capable, j'en ressentirai plus de joie que d'envie. Il est difficile de comprendre comment, après avoir dit d'abord « que Dieu « a parlé une fois », le Prophète ajoute que, néanmoins, « il a entendu deux choses ». Si, en effet, il avait dit : Le Seigneur a parlé une fois, et j'ai entendu une chose, la difficulté serait à moitié résolue; nous n'aurions plus qu'à pénétrer le sens de ces paroles : « Dieu a parlé une seule fois ». Nous avons donc deux questions à traiter : l'une relative à ces mots : « Dieu a parlé une fois » ; l'autre concernant ces paroles : « J'ai entendu deux choses », et la contradiction qui semble exister entre ces deux passages.

18. « Dieu a parlé une fois ». Que dis-tu, ô Idithun? Toi qui as devancé les impies, est-ce bien ton langage? « Dieu a parlé une seule « fois? » Je consulte l'Ecriture, et elle me dit en un autre endroit : « Dieu a parlé souvent, et « en plusieurs manières à nos pères, par les « Prophètes[1] ». Pourquoi donc dire : « Dieu a « parlé une seule fois ? » N'est-ce pas ce même Dieu qui a parlé à Adam dès le commencement du monde? N'est-ce pas le même Dieu qui a parlé à Caïn, à Noé, à Abraham, à Isaac, à Jacob, à Moïse et à tous les Prophètes? A lui seul, Moïse n'a-t-il pas souvent entendu la parole du Seigneur? Dieu a donc conversé avec plusieurs hommes, et bien des fois. Il a aussi parlé à son Fils, pendant qu'il vivait sur la terre; il lui a dit : « Tu es mon fils bien« aimé[2] ». Il a encore parlé aux Apôtres et à tous les saints; et si sa voix ne retentissait pas du haut du ciel, elle se faisait, du moins, entendre au fond du cœur ; car c'est là que le Seigneur s'adresse particulièrement aux hommes pour les instruire. Aussi David disait-il : « J'écouterai ce que le Seigneur Dieu « me dira dans le secret de mon âme, parce « qu'il adressera des paroles de paix à son peu« ple[3] ». Qu'est-ce donc à dire : « Dieu a parlé « une seule fois ? » Idithun s'était élevé bien haut, puisqu'il était parvenu à l'endroit où Dieu n'a parlé qu'une fois. Je vais, en deux mots, expliquer à votre charité ma pensée tout entière. Sur la terre, sans doute, au milieu des hommes, Dieu a parlé maintes fois, en différentes manières, en plusieurs endroits, par l'organe d'une foule de créatures diverses; mais, en lui-même, il n'a parlé qu'une fois, parce qu'il n'a engendré qu'un Verbe. Idithun, en devançant ses ennemis, s'était donc élevé, par la force pénétrante, par la vivacité, pleine de hardiesse et de confiance, de son esprit, au-dessus de ce monde et de tout ce qu'il renferme; il s'était élevé au-dessus des airs et des nuages, du sein desquels le Seigneur avait parlé souvent et à une multitude d'hommes : il s'était élevé par l'essor puissant de sa foi, même au-dessus des anges : car, pareil à l'aigle, il avançait toujours, et, méprisant les régions terrestres, il s'élançait par-delà les nuées qui enveloppent l'univers, et dont la Sagesse a dit : « J'ai couvert toute la terre d'une « nuée[4] ». Après avoir laissé bien loin derrière

[1] Ps. LXI, 12, 13.

[1] Hebr. I, 1. — [2] Matth. III, 17. — [3] Ps. LXXXIV, 9. — [4] Eccli. XXIV, 6.

lui toutes les créatures, brûlant du désir de trouver Dieu, répandant son âme au-dessus de lui, il était enfin parvenu à un ciel pur; il était arrivé jusqu'au Principe, jusqu'au Verbe, Dieu en Dieu : alors il trouva l'unique Verbe d'un Père unique; alors il comprit que Dieu n'a parlé qu'une fois, alors il vit le Verbe, par qui tout a été fait[1], et en qui toutes choses subsistent ensemble, dans leur entier, sans inégalité aucune. Car Dieu savait parfaitement ce qu'il faisait par son Verbe, et puisqu'il le savait, ce qu'il faisait était donc en lui avant d'exister. Si les choses, qu'il a créées, ne se trouvaient pas en lui, avant de sortir du néant, comment aurait-il pu connaître ce qu'il faisait ? Mais est-il possible de dire que Dieu faisait des choses sans les connaître d'avance? Les créatures étaient donc en lui comme dans leur archétype. Si, maintenant, on ne peut avoir la connaissance d'un objet qu'après sa création, par quel moyen a-t-il eu cette connaissance ? Remarquez-le, mes frères, ce sont les créatures seules, c'est vous, ce sont les hommes sortis du néant et placés en ce bas monde, qui ne connaissent pas les œuvres de Dieu, tant qu'elles n'ont pas apparu à leurs regards; pour le Créateur, elles n'avaient rien de caché, même quand elles étaient encore au nombre des êtres possibles : lorsqu'il les a faites, il les connaissait donc. Avant leur création, toutes choses étaient, par conséquent, dans le Verbe, qui les a faites. Et depuis le jour où elles sont sorties du néant, elles sont encore dans le même Verbe, mais elles ne sont de la même manière ni dans le Verbe, ni dans le monde : elles sont, en effet, dans l'état où elles se trouvent, tout autres que dans l'idée de l'Eternel artiste qui les a créées. Qui est-ce qui pourra expliquer de tels mystères ? Nous essayons de le faire; mais suivez Idithun, et voyez vous mêmes.

19. Dieu n'a parlé qu'une fois : nous l'avons démontré de notre mieux ; voyons maintenant comment Idithun a entendu deux choses : « J'ai entendu deux choses ». De ces paroles il ne suit pas nécessairement qu'il n'ait entendu que deux choses : « J'ai », dit-il, « entendu deux choses ». Tirons-en donc cette seule conséquence : Il a entendu deux choses qu'il nous est utile de savoir. Peut-être en a-t-il entendu beaucoup d'autres qu'il est inutile de nous dire. Le Seigneur ne s'est-il pas exprimé en ce sens ? « J'ai « beaucoup de choses à vous dire, mais vous « ne pouvez maintenant les comprendre [1] ». Que veut donc dire le Prophète par ces paroles : « J'ai entendu deux choses? » Je vous les ferai connaître; mais, faites-y bien attention, si je vous parle, ce ne sera pas en mon nom, mais de la part de celui que j'ai entendu. « Dieu a parlé une seule fois » ; il n'a engendré qu'un seul Verbe, son Fils unique, Dieu comme lui. Toutes choses sont en ce Verbe, parce que tout a été fait par lui : il n'a engendré qu'un seul Verbe, en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science [2]. Il n'a engendré qu'un seul Verbe, « il n'a parlé qu'une seule fois ». En lui, « j'ai entendu les deux choses » que je vais vous dire : elles ne viennent pas de moi, je ne vous les rapporterai donc pas comme de moi : voilà pourquoi je vous dis que « je les « ai entendues. L'ami de l'époux se tient à côté « de lui et l'écoute [3] », afin de dire la vérité. Il l'écoute, afin de ne point parler de lui-même, et de ne pas dire de faussetés [4]. Tu n'auras donc point le droit de me dire : Qui es-tu, pour me parler ainsi ? Pourquoi me tiens-tu ce langage, car j'ai entendu ces deux choses : je t'en parle, parce que je les ai entendues, comme j'ai appris que Dieu a parlé une seule fois. J'ai entendu ces deux choses, qu'il t'est nécessaire de savoir : à force de m'élever au-dessus de toutes les créatures, je suis parvenu jusqu'au Verbe unique de Dieu, et j'ai appris en lui que le Seigneur a parlé une seule fois : tu ne dois donc pas mépriser mes paroles.

20. Qu'il nous rapporte donc enfin ces deux choses, car il nous importe singulièrement de les connaître. « La puissance « est à Dieu : Seigneur, la miséricorde vous « appartient ». La puissance et la miséricorde, sont-ce bien là les deux choses dont il a entendu parler? Oui, sans doute : comprenez donc bien ce que c'est que la puissance et la miséricorde de Dieu. Toutes les Ecritures se rapportent, à vrai dire, à ces deux points. Telles sont les causes de la mission des Prophètes, de la vocation des patriarches, de la promulgation de la loi, de l'Incarnation même de Notre-Seigneur

[1] Jean, I, 3.

[1] Jean, XVI, 12. — [2] Coloss. II, 3. — [3] Jean, III, 29. — [4] Jean, VIII, 44.

Jésus-Christ, du ministère des Apôtres, de la prédication et de la glorification de la parole de Dieu dans l'Eglise : oui, en voilà les deux causes : la puissance et la miséricorde divines. Craignez sa puissance, aimez sa miséricorde. N'ayez pas en sa miséricorde une confiance telle que vous meprisiez sa puissance : ne redoutez pas, non plus, sa puissance, au point de perdre toute confiance en sa miséricorde. L'une et l'autre se trouvent en lui à un égal degré. Il humilie celui-ci, il élève celui-là ; par sa puissance il abaisse l'un, il élève l'autre par sa miséricorde [1]. « Dieu voulant manifester sa juste « colère et faire voir sa puissance, souffre, avec « une patience infinie, les vases de colère des« tinés à la perdition ». Voilà pour sa puissance; voici pour sa miséricorde : « Afin de « faire connaître les richesses de sa bonté envers « les vases de miséricorde qu'il a préparés pour « la gloire ». C'est donc le propre de sa puissance de condamner les pécheurs. Et personne n'osera lui dire : Qu'avez-vous fait ? « Car, ô « homme, qui es-tu pour te permettre d'ac« cuser Dieu [2] ? » Que sa puissance t'inspire donc la crainte, et te fasse trembler; mais que sa miséricorde anime ta confiance. Le démon, lui aussi, est une puissance ; mais le plus souvent, quand il veut faire du mal, il est réduit à l'impuissance, parce qu'il dépend d'un pouvoir supérieur. De fait, si le démon pouvait faire autant de mal qu'il le désire, tous les justes disparaîtraient ; il ne laisserait pas un fidèle en ce monde. Par l'intermédiaire des vases de perdition, il se précipite sur eux comme sur un mur qui penche ; toutefois il ne l'ébranle qu'autant que Dieu le lui permet : le Seigneur lui-même soutiendra ce mur, afin qu'il ne croule pas ; car, en donnant au démon le pouvoir de tenter l'homme, il accorde à celui-ci son bienveillant secours. Le pouvoir d'éprouver les justes n'appartient donc à Satan que dans une certaine mesure. « Vous « nous ferez boire avec mesure les larmes qui « couleront de nos yeux », dit le Prophète [3]. Parce que Satan a reçu l'autorisation de te maltraiter, n'en conçois aucune appréhension, car tu as un Sauveur rempli de bonté pour toi. Si donc il te tente, c'est pour ton bien ; c'est pour t'exercer, t'éprouver et t'aider à te connaître toi-même. D'où peut, en effet, nous venir la tranquillité, sinon de la puissance et de la miséricorde divines? Où pouvons-nous trouver la sécurité, sinon à cette source féconde? Car l'Apôtre a dit : « Dieu « est fidèle, et il ne permet pas que vous « soyez tentés au-dessus de vos forces [1] ».

21. « A Dieu donc appartient la puissance. « Car toute puissance vient de Dieu [2] » ; ne dis donc pas : Pourquoi le Seigneur donne-t-il au démon une pareille puissance? Ne devait-il pas lui refuser tout pouvoir ? — Celui qui accorde la puissance est-il dépourvu de justice ? Tu peux murmurer injustement contre lui; pour lui, jamais il ne perdra l'équité. « Y a-t-il de l'injustice en « Dieu ? Non [3] ». Il faut bien t'en persuader : puisse ton ennemi ne jamais réussir à t'en faire perdre la mémoire ! Les motifs qui portent Dieu à agir de telle ou telle manière, tu peux ne pas les connaître ; mais il est sûr que la justice même ne peut se rendre coupable d'injustice. Tu accuses le Seigneur d'injustice : mais discutons ensemble un instant, et prête-moi ton attention. Tu l'accuses d'injustice : connais-tu les règles de la justice ? Pour porter une telle accusation sans blesser le droit, il est indispensable de savoir toutes les lois de la justice : il faut comparer ensemble l'équité et l'injustice. Comment, en effet, saurais-tu qu'une chose est injuste, si tu ne sais pas ce qui est juste ? Qui est-ce qui sait si ce que tu appelles un procédé inique n'est pas de tous points conforme aux règles du droit? — Non, dis-tu, je maintiens mon opinion. Et tu le soutiens avec autant de fermeté que si tu le voyais de tes propres yeux; tu te prononces avec autant d'assurance dans le sens de l'injustice, que si tu tenais en tes mains l'infaillible règle de la justice et que l'appliquant à la conduite de Dieu, tu aperçusses une différence entre les deux. A t'entendre, ne croirait-on pas avoir devant soi un expert chargé de discerner entre la ligne droite et celle qui ne l'est pas? Je t'adresse donc cette question : Comment sais-tu que telle chose est juste ? Où est cette règle de justice dont la présence t'apprend que telle autre est injuste ? D'où vient ce je ne sais quoi, dont ton âme se trouve de toutes parts imprégnée, même au sein des ténèbres, ce je ne sais quoi qui éclaire ton esprit? D'où sort notre règle de justice ? N'aurait-elle ni source ni prin-

[1] Ps LXXIV, 8. — [2] Rom. IX, 22, 23, 26. — [3] Ps. LXXIX, 6.

[1] I Cor. X, 13. — [2] Rom. XIII, 1. — [3] Rom. IX, 14.

cipe? Diras-tu qu'elle a son principe en toi-même? Es-tu capable de te la donner? Personne ne peut te donner ce qu'il n'a pas. Si donc tu es injuste, tu ne peux devenir juste qu'en te conformant à une règle immuable de justice; tu deviens injuste dès que tu t'en éloignes: si tu t'en approches, tu deviens équitable. Que tu t'en éloignes, que tu t'en approches, elle est toujours la même. Où réside-t-elle donc? Sur la terre? Non. Si tu cherchais à y trouver de l'or ou des pierres précieuses, à la bonne heure; mais, ne l'oublie pas, nous parlons de la justice. La chercheras-tu dans la vaste profondeur des mers, au sein des nuages, dans les étoiles, parmi les Anges? Sans doute, elle habite au milieu des Anges, mais ils la puisent eux-mêmes à sa source; elle se trouve en chacun d'eux, et elle ne procède toutefois que d'un seul principe. Elève donc tes regards, monte au ciel, dirige-toi vers l'endroit où Dieu n'a parlé qu'une fois, et tu trouveras la source de la justice là où se trouve la source de la vie. « Parce qu'en vous, Seigneur, est la source « de la vie [1] ». De ce qu'avec tes faibles lumières tu crois pouvoir prononcer entre le juste et l'injustice, il ne suit nullement que l'injustice se rencontre en Dieu: trop souvent tu te trompes dans tes appréciations; mais quand elles sont justes, à quoi le dois-tu, sinon à un rayon de la justice divine qui est descendu sur toi? En lui donc se trouve la source de la justice. Ne cherche pas l'iniquité où l'on rencontre la pure lumière. Il est très-possible que tu ignores la raison des choses. S'il en est ainsi, accuse ton ignorance; souviens-toi de ce que tu es: pense à ces deux choses: « La puissance est à Dieu; Seigneur, « la miséricorde vous appartient. Ne cherche « point à connaître ce qui est au-dessus de « toi: ne sonde point la profondeur des con-« seils divins qui dépassent les bornes de ton « intelligence; qu'il te suffise de connaître les « commandements du Seigneur, et que jamais « tu n'en perdes le souvenir [2] ». A ces commandements se rapportent les deux choses entendues par Idithun: « La puissance est à Dieu; « et, Seigneur, la miséricorde vous appar-« tient». Ne crains pas ton ennemi; il ne te fera jamais que ce qu'il a reçu le pouvoir de te faire: crains plutôt celui à qui appartient la puissance suprême: redoute celui qui peut

[1] Ps. XXXV, 10. — [2] Eccli. III, 22.

faire tout ce qu'il veut, dont les œuvres, loin d'être entachées d'injustice, sont, au contraire, marquées au coin de la plus intègre justice. Nous supposions injuste telle ou telle chose: mais dès lors que Dieu l'a faite, sa justice est démontrée.

22. Quand un homme fait mourir un innocent, fait-il bien ou mal? Certes, il fait mal. Pourquoi Dieu lui permet-il d'agir ainsi? Avant de faire cette question, ne devrais-tu pas te souvenir que tu dois à Dieu ce commandement: « Partage ton pain avec le pauvre, « abrite ceux qui n'ont point d'asile, donne « des vêtements à celui qui en manque [1]? » La justice, de ta part, consiste à observer cette prescription divine: « Lavez-vous de vos « taches, purifiez-vous: dépouillez-vous de « votre malignité, éloignez-la de mes yeux: « apprenez à faire le bien, à rendre justice à « l'orphelin et à la veuve; puis vous viendrez, « et nous discuterons ensemble, dit le Sei-« gneur [2] ». Tu prétends discuter avec Dieu: commence par te rendre digne d'engager cette discussion, en accomplissant tes devoirs, et alors tu demanderas au Tout-Puissant raison de ses actes. O homme, il ne m'appartient pas de te faire connaître les desseins de l'Eternel: je n'en ai pas le pouvoir; je me borne à te dire que le meurtre d'un innocent est un crime, et que ce crime n'aurait pas lieu, si Dieu ne le permettait pas; et de ce qu'un homme se soit rendu coupable d'une telle faute, il ne suit pas du tout que le Seigneur ait participé à cette iniquité en la permettant. Sans examiner la cause de cet homme, au sort duquel tu t'intéresses si vivement, et dont la mort te fait verser des larmes: je pourrais te dire dès maintenant qu'il n'aurait pas été assassiné, s'il n'avait pas été coupable, et, par là, je me trouverais en opposition avec toi, puisque tu soutiens son innocence: encore une fois, je pourrais te faire cette réponse; car, pour appuyer ton assertion sur une base sûre, pour dire avec apparence de raison, que cet homme a été injustement mis à mort, il faudrait avoir préalablement scruté son cœur jusque dans les plus secrets replis, examiné à fond tous ses actes, et disséqué chacune de ses pensées: or, tu ne l'as pas fait: je serais donc à même de clore ici la discussion. Mais tu me parles d'un juste, qu'on a pu, sans contredit et sans aucun doute, ap-

[1] Isaïe, LVIII, 7. — [2] Isaïe, I, 16-18.

peler de ce nom : d'un juste qui n'avait commis aucune faute, et que, néanmoins, les pécheurs ont fait mourir, qu'un traître a livré aux mains de ses ennemis : tu me donnes pour exemple le Christ lui-même : certes, nous ne pouvons dire qu'il y ait eu en lui aucun péché, puisqu'il payait des dettes qu'il n'avait pas contractées [1]. Que répondre à cette objection ? — Je te tiens, me diras-tu. — Moi aussi je te tiens. Tu me proposes une difficulté relativement au Christ : il me servira lui-même à la résoudre. Nous savons quels ont été les desseins de Dieu à l'égard de son Fils : il a lui-même pris soin de dissiper à cet égard notre ignorance. Puis donc que tu connais les motifs pour lesquels le Seigneur a permis à des scélérats de faire mourir son Fils, et que ses desseins sont de nature à obtenir ton assentiment, et, si tu es juste, à ne point te révolter, tu dois croire aussi qu'à l'égard des autres Dieu a ses vues, quoique tu ne les connaisses pas.

Mes frères, il a fallu le sang d'un juste pour effacer la cédule de nos péchés : nous avions besoin d'un exemple de patience et d'humilité : le signe de la croix était nécessaire pour triompher du démon et de ses anges [2]. Il était indispensable pour nous que Notre-Seigneur souffrît, car il a racheté le monde par sa passion. De quels bienfaits ses souffrances ont été pour nous la source ! Toutefois, le Sauveur, le juste par excellence, ne les aurait jamais endurées, si les pécheurs ne l'avaient attaché à la croix. Mais est-ce bien à ses bourreaux qu'il faut imputer les heureux résultats de sa mort ? Non : ils l'ont voulue, Dieu l'a permise : la volonté seule de faire périr Jésus-Christ aurait suffi à les rendre criminels ; mais Dieu n'aurait point permis une pareille mort, s'il y eût eu injustice à le faire. Les Juifs ont voulu tuer le Sauveur : supposons qu'un obstacle se soit opposé à la perpétration de leur crime, seraient-ils pour cela innocents ? Personne n'oserait ni le penser ni le dire. « Car le « Seigneur examine le juste et le pécheur [3] », et « il pénètre jusque dans les pensées de « l'impie [4] ». Il recherche, non pas ce qu'on a pu faire, mais ce qu'on a voulu faire. Si donc les Juifs avaient voulu faire mourir le Christ, sans pouvoir toutefois parvenir à leurs fins, ils n'en seraient pas moins coupables ; mais tu n'aurais pas reçu les bienfaits dont sa passion a été la source. Les impies ont donc agi de manière à le faire condamner : Dieu a permis cette condamnation, afin d'opérer ton salut. Ce que l'impie a voulu faire, lui est imputé à crime ; ce que Dieu a permis est venu de sa puissance : la volonté des Juifs a été contraire aux lois de la justice : la permission que Dièu leur a donnée y a été conforme. Aussi, mes frères, le scélérat qui a trahi le Sauveur, Juda et les bourreaux du Christ, étaient, les uns et les autres, des méchants, des impies et des pécheurs ; tous étaient dignes de condamnation : et, pourtant, le Père « n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a « livré pour nous tous [1] ». Distingue, discerne, si tu le peux : offre à Dieu les vœux que tu as faits avec un sage discernement [2]. Vois ce qu'a fait le Juif prévaricateur : vois ce qu'a fait le Dieu juste : l'un a voulu faire mourir le Christ, l'autre l'a permis : la conduite de celui-ci est digne de louanges, la conduite de celui-là mérite le blâme le plus sévère. Condamnons les intentions perverses des pécheurs : glorifions les desseins équitables du Très-Haut. Le Christ est mort : quel mal a-t-il éprouvé ? Ceux qui ont travaillé à sa perte, se sont perdus eux-mêmes. Mais, pour lui, ils n'ont pu lui causer aucun dommage, même en le livrant au dernier supplice. En mourant dans sa chair, il a porté à la mort le coup de grâce, il nous a enseigné la patience, et nous a donné, dans sa résurrection, le modèle de la nôtre. Quelle précieuse occasion de faire le bien les méchants ont-ils fournie au juste, en le faisant mourir ? T'aider par sa grâce à faire le bien, tirer le bien du mal même que tu fais, n'est-ce pas une des preuves les plus sensibles de la grandeur de Dieu ? Ne t'en étonne pas. Quand il permet de faire le mal, ce n'est point sans motifs : il ne le fait, du reste, qu'avec poids, nombre et mesure : sa conduite est à l'abri de tout reproche. Pour toi, fais seulement tous tes efforts pour lui appartenir ; mets en lui ta confiance ; qu'il soit ton soutien et ton salut ; qu'en lui tu trouves un asile inviolable, une imprenable forteresse ; qu'il soit ton refuge, et il ne permettra pas que tu sois tenté au-dessus de tes forces, et il t'en fera sortir avec

[1] Ps. LXVIII, 5. — [2] Coloss. II, 14, 15. — [3] Ps. X, 6. — [4] Sag. I, 9.

[1] Rom. VIII, 32. — [2] Ps. LXV, 13.

avantage, en sorte que tu seras à même de supporter l'épreuve[1]. Lorsque tu es éprouvé par la tentation, tu dois voir en cela l'action de sa puissance ; mais sa miséricorde se manifeste, quand il ne permet pas que tu sois tenté au-delà de tes forces. « La puissance est « à Dieu, et à vous, Seigneur, appartient la « miséricorde : aussi vous rendrez à chacun « selon ses œuvres ».

Après l'explication de ce psaume, comme on montrait au milieu du peuple un homme qui s'était livré à l'astrologie judiciaire, Augustin ajouta :

Dans l'ardeur de sa soif, l'Eglise veut faire entrer aussi dans son corps, l'homme que vous avez sous les yeux. Dès lors, il vous est facile de comprendre combien il en est parmi les chrétiens pour la bénir du bout des lèvres, et la maudire du fond du cœur. Autrefois chrétien fidèle, il revient aujourd'hui à elle dans les sentiments de pénitence et de crainte salutaire que lui inspire la puissance divine, et vient se jeter dans les bras de la miséricorde du Tout-Puissant. D'abord fidèle à sa foi et à ses devoirs, il a été séduit par l'ennemi, et il est devenu astrologue. Après avoir été lui-même séduit, il a séduit les autres ; après avoir été trompé, il s'est fait trompeur ; il en a attiré à son erreur ; il les a jetés dans l'illusion, il a proféré quantité de mensonges contre le Dieu qui a donné aux hommes le pouvoir de faire le bien, et non celui de faire le mal. Il disait que l'adultère et l'homicide ne sont pas l'effet de notre volonté ; que Vénus est l'auteur du premier, et Mars du second ; il ajoutait que la source de la justice se trouve, non pas en Dieu, mais en Jupiter : enfin, mille autres blasphèmes abominables sont sortis de sa bouche. A combien de chrétiens il a extorqué de l'argent? Vous vous en feriez difficilement une idée. Que de fidèles ont acheté ses mensonges ! Pourtant, nous leur disions : Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur lourd ? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge[2] ? Maintenant, s'il faut l'en croire, il déteste le mensonge et reconnaît qu'avant d'en tromper tant d'autres il avait été lui-même la dupe du démon. Nous pensons, mes Frères, qu'une grande frayeur a été la cause de sa conversion. Qu'ajouterons-nous ? Si cet astrologue abandonnait aujourd'hui le paganisme pour entrer dans l'Eglise, nous en ressentirions, sans doute, une grande joie ; mais ne devrions-nous pas craindre que le mobile de sa conversion fût un secret désir d'entrer dans la cléricature ? Celui-ci est pénitent ; il ne demande qu'indulgence et pardon. Ouvrez donc les yeux sur lui ; dilatez vos cœurs en faveur de cet homme repentant, nous vous en conjurons : celui que vous voyez, aimez-le du fond de vos entrailles ; portez incessamment sur lui vos regards. Considérez-le bien ; apprenez à le connaître, et partout où il ira, montrez-le à ceux de vos frères qui ne sont point ici : ces soins et cette vigilance seront, de votre part, une œuvre de miséricorde, qui empêchera ce séducteur de se détourner du bien et de redevenir l'ennemi de la vérité. Soyez ses gardiens ; que ses discours et sa conduite n'aient rien de caché pour vous : votre témoignage servira à nous assurer qu'il est vraiment revenu à Dieu. Ainsi placé sous votre surveillance, ainsi recommandé à votre compassion, il n'aura plus rien de caché pour vous. Vous savez, par les Actes des Apôtres, qu'un grand nombre d'hommes perdus, c'est-à-dire exerçant la même profession, et soutenant des doctrines perverses, apportèrent aux pieds des disciples du Sauveur tous leurs livres : on en brûla alors un si grand nombre, que l'Ecrivain sacré a cru devoir les estimer, et en consigner la valeur dans son récit[1]. Il l'a fait, sans doute, pour la plus grande gloire de Dieu et pour empêcher de tels hommes de désespérer de la bonté de celui qui sait, quand il le veut, chercher ce qui était perdu[2]. Celui-ci était perdu ; mais Dieu l'a cherché, il l'a retrouvé, il l'a ramené ; cet homme rapporte avec lui, pour les faire brûler, des livres qui devaient le condamner au feu éternel ; du foyer ardent où ils seront bientôt consumés, il tirera pour son âme un véritable rafraîchissement. Sachez-le pourtant, mes frères, il y a longtemps qu'il frappe à la porte de l'Eglise, il avait commencé à le faire avant Pâques : dès avant Pâques, il demandait à l'Eglise chrétienne un remède à ses maux. Mais comme l'art dont il a fait profession, le rendait un peu suspect de mensonge et de dissimulation, nous avons cru devoir différer de le recevoir, dans la crainte d'être trompé ; mais, enfin, nous l'avons reçu, pour ne pas l'exposer à une

[1] I Cor. x, 13. — [2] Ps. iv, 3.

[1] Act. xix, 19. — [2] Luc, xv, 32.

nouvelle et plus dangereuse tentation. Offrez donc à Dieu, pour lui, vos prières par la médiation du Sauveur. Que chacun de vous conjure aujourd'hui le Seigneur de lui faire miséricorde; car nous savons, et nous en sommes sûr, que vos prières effacent toutes ses impiétés. Que Dieu soit avec vous!

DISCOURS SUR LE PSAUME LXII.

SERMON AU PEUPLE.

DÉVOUEMENT A DIEU.

Ce psaume est une prophétie, qui concerne le Messie personnifié dans ses membres. Figuré par David, le chrétien se trouve, en cette vie, comme dans un désert aride, où rien ne saurait satisfaire ses désirs; aussi a-t-il soin de s'unir à Dieu par ses pensées, ses affections et ses espérances. Pour sa récompense, il reçoit les consolations divines en ce monde, et jouira, dans l'autre, de l'éternelle béatitude. Au souvenir de ses immortelles destinées, il redouble ses prières et ses bonnes œuvres pour obtenir les bénédictions célestes, la sagesse, la vigueur de l'âme, la possession de Dieu, et dans le sentiment de tranquillité que lui inspire sa confiance en Dieu, il oublie ses épreuves et défie ses ennemis.

1. Il en est peut-être parmi vous, qui ne connaissent pas encore suffisamment le Christ; car celui qui a répandu son sang pour tous les hommes, choisit ses serviteurs dans tous les rangs de la société; c'est pourquoi je veux aujourd'hui vous parler de manière à être agréable à ceux qui ont déjà la science de la religion, et à instruire ceux-là mêmes qui n'ont pas encore du Sauveur une connaissance parfaite. Les psaumes que nous chantons ont été composés et écrits sous l'inspiration de l'Esprit-Saint bien avant l'époque où Notre-Seigneur Jésus-Christ est né de la Vierge Marie. David, auteur de ces psaumes, régna sur la nation juive; c'était, de tous les peuples de l'univers, le seul qui reconnût l'unité de Dieu, et l'adorât, dans cette conviction, comme le Créateur du ciel, de la terre, de la mer, et de tous les êtres visibles ou invisibles qu'ils renferment. Pour les autres nations, elles se prosternaient, non pas aux pieds du divin Auteur de l'univers, mais devant des créatures ou devant des idoles fabriquées de mains d'hommes; ainsi, elles rendaient le culte suprême au soleil, à la lune, aux étoiles, à la mer, aux montagnes ou aux arbres. Ce sont autant de merveilles sorties des mains du Très-Haut, et dans la pensée de l'Eternel elles doivent nous porter à l'adorer lui-même; mais nous ne serons jamais en droit d'en faire l'objet de notre culte et de les adorer à sa place. David régna donc sur le peuple juif; et il fut la souche de cette famille au sein de laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ prit naissance par la Vierge Marie [1]; car celle qui est devenue la Mère du Sauveur, descendait de la race royale de David [2]. Ce saint roi composa nos psaumes, et, dans ses admirables cantiques, il annonça le Christ, qui ne devait venir que bien plus tard en ce monde; les Prophètes ont aussi prédit ce qui le concernait, longtemps avant que la Vierge Marie lui donnât le jour selon la chair; ils ont prédit ce qui devait arriver de notre temps, et les événements dont nous lisons aujourd'hui le récit; nous en sommes les témoins oculaires; et l'accomplissement de leurs prédictions doit nous remplir de joie. Ces saints personnages ont annoncé d'avance ce qui fait le sujet de nos espérances les plus vives; ils ne pouvaient en contempler l'accomplissement que dans un esprit prophétique, puisqu'ils en étaient si éloignés; pour nous, nous en lisons l'histoire, nous en entendons le narré; nous nous en entretenons, et, dans l'univers entier, nous trouvons la preuve évidente que toutes les paroles contenues dans l'Ecriture se sont littéralement vérifiées. Y en aurait-il parmi nous un seul pour ne pas se réjouir? Tant

[1] Rom. I, 3. — [2] Luc, II, 7.

de prédictions importantes se sont réalisées jusqu'à nos jours ! Ne doivent-elles pas nous donner l'espoir bien fondé que toutes les autres s'accompliront infailliblement ? C'est un fait dont vous ne pouvez douter, mes frères, puisqu'il se passe sous vos yeux ; le monde entier, l'univers, toutes les nations, les peuples de tous les pays s'empressent de connaître Jésus-Christ, et embrassent la foi chrétienne ; vous voyez comme partout s'évanouissent les superstitions païennes ; il suffit d'ouvrir les yeux pour s'en convaincre ; n'êtes-vous pas, en effet, témoins de la vérité de ce que nous vous lisons ? Les événements, que vous êtes à même de constater, parce qu'ils ont lieu devant vous, ont été prédits de temps immémorial ; nous lisons les écrits où ils ont été consignés d'avance, et nous assistons, en même temps, à la réalisation de ces écrits. D'autres événements ne se sont pas encore produits, que les Prophètes ont néanmoins aussi annoncés ; ainsi, il est prédit qu'après être venu ici bas pour subir le jugement des hommes, Notre-Seigneur Jésus-Christ y reviendra pour les juger à son tour ; qu'après avoir paru sur la terre au sein des humiliations, il apparaîtra plus tard environné de gloire ; qu'après avoir donné aux hommes l'exemple de la patience, il reviendra un jour pour les juger selon leurs mérites, et rendre aux justes et aux pécheurs suivant leurs œuvres. Ces événements, ce retour du Sauveur, du souverain Juge des vivants et des morts, qui font le sujet de notre espérance, nous devons les croire. Quand, en effet, nous voyons, de manière à ne pouvoir en douter, l'accomplissement d'un si grand nombre de prophéties, est-il pour nous bien difficile de croire à celles qui ne sont pas encore réalisées ? Ne serait-ce pas, en vérité, le comble de la démence, de refuser sa foi à quelques prédictions non encore vérifiées par l'événement, lorsque tant d'autres prononcées si longtemps d'avance, se trouvent déjà justifiées par les faits ?

2. Le psaume qui nous occupe en ce moment a donc trait à la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, considéré comme chef et corps de l'Eglise tout ensemble. Comme chef, il est le fils de Marie, qui a souffert, qui a été enseveli, qui est ressuscité et monté au ciel, qui est assis à la droite du Père, et intercède pour nous auprès de lui. Il est notre chef, nous sommes ses membres ; car il est le chef de l'Eglise, qui est répandue par toute la terre ; elle est son corps : à ce corps appartiennent non-seulement les fidèles aujourd'hui vivants, mais encore ceux qui ont existé avant nous, et ceux qui viendront après nous jusqu'à la consommation des siècles ; la tête de ce corps, c'est le Christ qui est monté aux cieux [1]. Nous ne pouvons donc ignorer quel est le chef de l'Eglise, quel en est le corps : Jésus-Christ est le chef ; le corps, c'est nous. Aussi, quand nous entendons parler le Sauveur, nous devons reconnaître dans ses paroles, celles du chef et celles de ses membres ; car tout ce qu'il a souffert, nous le souffrons en lui et avec lui, et tout ce que nous souffrons, il le souffre en nous et avec nous. Dans le corps humain, la tête souffre-t-elle sans que la main partage ses douleurs ? La main, à son tour, peut-elle endurer quelque douleur, sans que la tête en ressente aussi les atteintes ? Le mal qui torture le pied, ne torture-t-il pas en même temps la tête ? Aussi, qu'un de nos membres vienne à souffrir, tous nos autres membres se hâtent, pour ainsi dire, de compatir à ses douleurs, et par là même de contribuer à les alléger ; d'où je conclus avec raison, que si nous avons souffert en sa personne quand il souffrait, il souffre aussi en nous lorsque nous souffrons ; quoique monté au ciel, et assis à la droite de son Père, il partage les tribulations, les épreuves, les extrémités et les tourments où son Eglise se trouve exposée, où elle doit se purifier, comme l'or se purifie dans le creuset. Que nous ayons souffert en sa personne, j'en trouve la preuve dans les épîtres de saint Paul : « Si vous êtes morts avec Jésus-Christ à ce « bas monde, pourquoi le laissez-vous vous « imposer des lois, comme si vous étiez en« core vivants [2] ? ». « Notre vieil homme », dit-il ailleurs, « a été crucifié avec lui, afin que « la chair du péché fût détruite en nous [3] ». Si donc nous sommes morts avec le Christ, nous sommes aussi ressuscités avec lui. « C'est « pourquoi », ajoute le même Apôtre, « si « vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, re« cherchez ce qui est au ciel, où Jésus-Christ « est assis à la droite de Dieu ; n'ayez d'affec« tion que pour les choses du ciel, et non « pour celles de la terre [4] ». Nous sommes donc morts et ressuscités avec le Christ ; j'ajoute qu'il meurt lui-même et ressuscite avec nous ; car ne l'oublions pas, il est tout à

[1] Coloss. I, 18. — [2] Coloss. II, 20. — [3] Rom. VI, 6. — [4] Coloss. III, 1.

la fois le chef et le corps de son Eglise ; par conséquent, ses paroles sont les nôtres comme nos paroles sont les siennes. Ecoutons donc les différents versets de ce psaume, et reconnaissons-y les paroles du Christ lui-même.

3. Voici quel en est le titre : « Pour David, « quand il était dans le désert d'Idumée[1] ». Par le mot d'Idumée, on entend ce monde ; car les habitants de ces contrées étaient un peuple nomade, et adoraient les idoles : on n'entend donc pas ce mot dans un bon sens ; et, puisqu'il en est ainsi, il signifie la vie présente, où nous sommes éprouvés par tant de peines et de si vives douleurs. Le monde est à vrai dire un désert, où l'on éprouve une soif ardente ; aussi allez-vous entendre les cris plaintifs d'un homme torturé par la soif au sein d'un désert. Si, à son exemple, nous endurons le même tourment, comme lui aussi nous aurons, plus tard, le bonheur de voir notre soif étanchée. Quiconque, en effet, ressentira les ardeurs de la soif, sera désaltéré dans le séjour éternel ; car, dit le Seigneur, « bienheureux ceux qui ont faim et soif de la « justice, parce qu'ils seront rassasiés[2] ». En ce monde nous ne devons point chercher à nous rassasier : il nous faut avoir soif : nous ne serons rassasiés qu'au ciel ; aujourd'hui, pour que nous ne tombions pas en défaillance dans le désert de cette vie, le Seigneur répand en nos cœurs la divine rosée de sa parole, et nous empêche d'être entièrement consumés par l'ardeur de notre soif ; par là, nous conservons le goût et le désir de ce qui peut l'étancher : nous sommes altérés et nous pouvons nous rafraîchir au moyen de la grâce que Dieu nous accorde. Néanmoins, nous éprouvons le tourment de la soif : dans cette situation pénible, notre âme s'adresse à Dieu ; que lui dit-elle ?

4. « O Dieu, ô mon Dieu, mon cœur veille « et s'élève vers vous dès le point du jour[3] ». Qu'est-ce que veiller ? C'est ne pas dormir. Qu'est-ce que dormir ? Il y a un sommeil de l'âme, et il y a un sommeil du corps. C'est pour nous tous une indispensable nécessité de dormir corporellement : privé de ce repos bienfaisant, l'homme se fatigue, le corps perd ses forces, car il est trop faible pour supporter longtemps l'action d'un esprit vif et appliqué à des choses sérieuses : laissez à votre âme toute sa liberté ; qu'elle s'occupe continuellement : vous verrez bientôt que votre corps est incapable de soutenir une pareille épreuve, parce qu'il participe à la faiblesse de la matière ; il succombera infailliblement sous le poids du travail ; il périra. Aussi, Dieu a-t-il accordé à notre enveloppe mortelle le sommeil qui doit réparer ses forces, et lui permettre de supporter la fatigante activité de notre âme. Mais prenons garde de laisser notre âme s'endormir aussi, car le sommeil de l'âme est chose mauvaise. Celui du corps est bon, puisqu'il contribue à en réparer les forces, à entretenir sa vigueur : quant au sommeil de l'âme, il consiste à oublier Dieu, et toute âme qui perd le souvenir du Créateur, s'y trouve plongée. C'était à des personnes de ce caractère que l'Apôtre parlait en quelque endroit de ses épîtres : elles avaient oublié leur Dieu, et, dans leur sommeil, elles songeaient à adorer les idoles. Les adorateurs des faux dieux ne ressemblent-ils pas, en effet, à des gens qui rêvent de choses vaines ? Que leur âme se réveille, aussitôt elle reconnaît son Créateur, elle n'adore plus les divinités qu'elle a elle même fabriquées. L'Apôtre, parlant à ces sortes de personnes, s'exprime donc ainsi : « Lève-toi, toi qui « dors ; sors d'entre les morts, et Jésus-Christ « t'éclairera[1] ». Par ces paroles, saint Paul voulait-il éveiller un homme endormi du sommeil du corps ? Non ; son intention était de faire sortir du sommeil de l'âme des chrétiens qu'il désirait voir éclairés de la lumière du Christ. Le Prophète n'était point plongé dans cet assoupissement spirituel, quand il disait : « O Dieu, ô mon Dieu, je veille et m'élève « vers vous dès le point du jour ». Ton cœur ne serait pas éveillé si le point du jour n'était venu dissiper le sommeil de ton âme. Le Christ éclaire les âmes, et les empêche ainsi de rester endormies : elles s'assoupissent, dès que les rayons de sa lumière ne parviennent plus jusqu'à elles. C'est pourquoi le Psalmiste lui dit ailleurs : « Eclairez mes yeux, Sei- « gneur, afin que je ne m'endorme point « d'un sommeil de mort[2] ». Car si les âmes se détournent elles-mêmes de la lumière divine, celle-ci les environne de son éclat ; mais elles ne l'aperçoivent point parce qu'elles dorment. Il en est de ces âmes comme d'une personne qui s'endort au milieu du jour ; le

[1] Ps. LXII, 1. — [2] Matth. V, 6. — [3] Ps. LXII, 2.

[1] Eph. V, 14. — [2] Ps. XII, 4.

soleil est levé, il brille de tous ses feux, et, pourtant, la personne dont nous parlons se trouve comme plongée dans les ténèbres, parce qu'étant assoupie, elle ne remarque en aucune manière la splendeur du jour qui l'environne. Ainsi, le Sauveur est à côté de certains chrétiens : la vérité leur est annoncée, mais leur âme est encore ensevelie dans le sommeil. Si vous êtes vous-mêmes éveillés, vous leur direz donc sans cesse : « Toi, qui « dors, lève-toi et sors d'entre les morts, et « le Christ t'éclairera ». Par toute votre vie, par votre conduite, vous devez prouver aux autres que vous veillez dans le Christ ; les païens, qui dorment, s'en apercevront : ils se réveilleront au bruit de vos veilles, ils sortiront de leur assoupissement, et commenceront à dire avec vous en Jésus-Christ : « O Dieu, ô mon Dieu, je veille et m'élève « vers vous dès le point du jour ».

5. « Mon âme a soif de vous ». Voilà ce que produit le séjour du désert d'Idumée. Voyez de quelle soif le Prophète est tourmenté : voyez ce qu'il y a de bien dans cette soif. « Mon âme a soif de vous ». Il en est qui ont soif, mais ce n'est pas de Dieu qu'ils sont altérés. Quiconque souhaite vivement posséder un objet, est brûlé par l'ardeur de ses désirs, qui sont, à vrai dire, la soif de son âme. Et remarquez, je vous prie, combien de désirs se partagent le cœur humain. L'un voudrait de l'or, l'autre de l'argent, celui-ci des propriétés, celui-là des héritages ou des richesses considérables, ou de nombreux troupeaux, ou bien encore, une maison spacieuse, des honneurs, une épouse, des enfants : vous le voyez, les désirs qui remplissent le cœur de l'homme, sont innombrables : il en est desséché et consumé ; aussi, qu'il est petit le nombre de ceux qui savent dire à Dieu : « Seigneur, mon âme a soif de vous ! » à peine en trouverait-on pour tenir ce langage, car les hommes ont soif de ce monde, ils ne comprennent point qu'ils se trouvent au désert d'Idumée et que leur âme devrait y avoir soif de Dieu. « Mon âme a soif de vous » : tel doit être notre langage ; oui, nous devons tous répéter ces paroles, parce qu'en Jésus-Christ nous ne devons faire qu'un cœur et qu'une âme : puisse notre âme être altérée de Dieu dans le désert d'Idumée !

6. « Seigneur », dit le Prophète, « mon âme a « soif de vous : mon corps lui-même sèche « du désir de vous voir ». C'est trop peu que mon âme soit altérée : il faut que mon corps éprouve aussi le même tourment. Mais comment, en quel sens peut-il partager les tortures de mon cœur, puisque à un corps altéré il faut de l'eau pour se rafraîchir, et que le cœur ne peut étancher sa soif qu'à la source de la sagesse ? C'est à cette fontaine sacrée que nos âmes seront désaltérées, selon cette autre parole du Psalmiste : « Ils seront enivrés des « biens de votre maison, et vous les rassasie-« rez du torrent de vos délices [1] ». Nous devons donc avoir soif de la sagesse et de la justice, et nous n'en serons pleinement rassasiés qu'à la fin de notre vie, au moment où Dieu nous mettra en possession des biens qu'il nous a promis. Le Seigneur nous a promis de nous élever au même rang que les anges [2] : ils ne souffrent pas, comme nous, de la faim et de la soif, car ils se nourrissent d'un aliment immortel : la vérité, la lumière, la justice fait leur nourriture. C'est pourquoi, rien ne manque à leur bonheur : du sein de cette inénarrable félicité, du haut de cette Jérusalem céleste qu'ils habitent, et dont nous sommes encore exilés, ils portent sur nous leurs regards, ils nous plaignent de ce que nous sommes ainsi éloignés du séjour du bonheur : par l'ordre de Dieu, ils viennent à notre aide pour nous faire parvenir plus sûrement un jour à cette éternelle patrie qui doit nous réunir les uns aux autres, et où nous puiserons dans le Seigneur, comme en une source féconde, la vérité et l'éternité qui doivent mettre le comble à nos désirs. « Mon « corps lui-même », dit le Prophète, « sèche « du désir de vous voir », parce que, Dieu l'a dit, notre chair ressuscitera d'entre les morts. A notre âme donc est promise la béatitude céleste ; à notre corps, la résurrection. Oui, nous ressusciterons dans notre chair : le Seigneur nous en fait la promesse formelle. Ecoutez-le donc bien ; apprenez-le, et ne l'oubliez pas : voilà le sujet de notre espérance : voilà pourquoi nous sommes chrétiens. Car nous n'avons pas embrassé la foi pour acquérir un bonheur terrestre, qui devient souvent l'apanage des voleurs et des scélérats : nous sommes chrétiens, et, comme tels, nous avons le droit et le devoir de prétendre à un bonheur bien différent : nous entrerons en possession de ce bonheur quand se seront entiè-

[1] Ps. XXXV, 9. — [2] Luc, XX, 36.

rement écoulés les temps réservés à l'existence de ce monde. La résurrection de la chair, voilà ce que nous attendons, voilà ce que Dieu nous promet; et elle se fera de manière qu'à la fin des siècles, le corps aujourd'hui habité par notre âme, reviendra à la vie. La grandeur de ce mystère ne doit point effrayer votre foi, car le Dieu qui nous a créé lorsque nous n'existions pas encore, trouvera-t-il une difficulté insurmontable à nous rétablir dans l'état où nous nous trouvons aujourd'hui? Vous n'avez donc aucun motif de douter de la réalité des promesses divines, par cela même que vous voyez les morts se corrompre, et tomber en cendres et en poussière. De ce qu'on brûle le corps d'un défunt, ou de ce que des chiens le dévorent, il ne suit nullement qu'il ne doive pas ressusciter : vous auriez tort de le croire, parce que ces cadavres ont beau être déchirés ou réduits en cendres, ils sont toujours relativement à Dieu dans leur entier : ils ne font, en effet, que retourner et retomber dans ces éléments du monde, du sein desquels le Seigneur les avait primitivement tirés pour en former notre corps : nous ne pouvons plus les apercevoir; mais le Seigneur sait où il les reprendra pour nous les rendre, comme, avant de nous créer, il a su où les prendre pour nous les donner. Tel sera donc le caractère de cette résurrection, que notre corps d'aujourd'hui, qui est destiné à sortir plus tard vivant d'entre les morts, ne sera plus, comme maintenant, sujet à la corruption. Aujourd'hui, par une conséquence nécessaire de la fragilité de notre chair mortelle, il faut que nous mangions sous peine d'éprouver le tourment de la faim et de perdre nos forces : il faut que nous buvions, ou que nous ressentions les ardeurs de la soif, et la défaillance : il est indispensable pour nous de nous reposer, parce qu'autrement nous tomberions en langueur, et que le sommeil nous accablerait bientôt. D'autre part, si nous consacrons au sommeil trop de temps, nous nous affaiblissons: c'est pour nous une impérieuse nécessité de sortir de notre assoupissement. Quoique nous buvions et mangions uniquement pour réparer nos forces, si nos repas sont prolongés, au lieu de nous fortifier, ils nuisent à notre santé. Restons droits trop longtemps, nous nous fatiguons, il faut nous asseoir : que nous demeurions, au contraire, trop longtemps assis, la fatigue vient à la rescousse, et nous oblige à nous lever. Remarquez-le encore : notre corps ne demeure jamais dans le même état. De l'enfance nous passons avec une rapidité extrême à la jeunesse : tu crois encore rencontrer un enfant, que déjà tu ne le reconnais plus, il est déjà devenu grand : à cette première jeunesse succède aussi vite l'adolescence : la jeunesse a disparu, et tu n'en saurais plus trouver les traces : l'homme fait se forme à la suite de l'adolescence, que tu chercherais inutilement à retrouver. Enfin, l'âge mûr fait place à la vieillesse, sans laisser aucun vestige de son passage, et le vieillard meurt, et tu n'en vois plus rien. Nos différents âges n'ont donc pas de stabilité : nous ne nous arrêtons nulle part, et, partout, nous rencontrons fatigue, lassitude et corruption. L'objet de nos espérances, la glorieuse résurrection que le Seigneur nous promet, voilà ce qui nous soutient au milieu de nos innombrables défaillances; aussi éprouvons-nous une soif ardente pour ce bienheureux séjour, où nous serons revêtus d'incorruptibilité; aussi, notre corps soupire-t-il lui-même vivement après le jour où il verra Dieu. Plus il souffre au sein de cette Idumée, dans la solitude de ce désert, plus ses désirs s'enflamment; plus il se fatigue, plus il souhaite d'entrer dans la demeure de son éternel repos.

7. Mes frères, on peut encore dire, en un autre sens, que le corps même du véritable chrétien, du fidèle sincère, a soif de Dieu, dès ce monde. Si, en effet, il a besoin de pain, d'eau, de vin, d'argent, du secours d'une bête de somme, il les demande à Dieu, et il ne les demande, ni aux démons, ni aux idoles, ni à je ne sais quelles puissances de ce monde. Il en est qui, pendant le cours de leur vie, au moment où ils souffrent de la faim, abandonnent le vrai Dieu pour s'adresser à Mercure ou à Jupiter, ou à cette fausse divinité à laquelle ils donnent le nom de Céleste ou à quelqu'autre démon semblable : dès lors que, dans leur détresse, ils ont recours à de pareils soutiens, il est évident que leur corps n'a point soif du Tout-Puissant. Pour ceux d'entre nous, qui soupirent après lui, ils doivent le faire, tout à la fois, par leur âme et par leur corps : par leur âme, car Dieu lui donne une nourriture qui lui est propre, c'est-à-dire, sa parole sainte : par leur corps, puisque le Seigneur lui procure les aliments

nécessaires : par l'une et par l'autre, parce qu'il les a créés tous les deux. Pour tes besoins matériels, tu sollicites le secours des démons : est-ce qu'après avoir tiré ton âme du néant, le Très-Haut leur a laissé le soin de créer ton corps? Ne l'oublie pas, ton âme et ton corps ont un auteur commun ; c'est le maître de l'univers : ils sont tous deux sortis de ses mains; tous deux également en reçoivent leur nourriture : aussi faut-il qu'ils ressentent pour Dieu une soif égale, et que dans la multitude innombrable de leurs souffrances, ils soient pareillement et tout ensemble rassasiés.

8. Notre âme et notre corps soupirent donc ardemment, non après une créature quelconque, mais après vous, Seigneur, qui êtes notre Dieu ; or en quel lieu se trouvent-ils pour éprouver cette soif qui les dévore? Le voici : « C'est dans un pays désert, où l'on ne « trouve ni chemin ni fontaine ». Nous l'avons déjà dit : l'Idumée, ce désert dont il est parlé au titre de notre psaume, n'est autre que ce bas monde. C'est « un pays désert », où n'habite aucun homme; mais il y a plus : « on n'y trouve ni chemin ni fontaine ». Si seulement on rencontrait un chemin dans ce désert : si seulement l'homme qui s'y trouve engagé était à même d'y apercevoir une issue. Mais non : on n'y rencontre personne, la présence d'un de ses semblables n'y vient point réjouir et réconforter le malheureux voyageur : il ne sait pas même par où il pourra en sortir; il est donc condamné à y rester malgré lui. Si, du moins, en ce triste lieu d'exil où il se voit forcé de demeurer il pouvait trouver une source d'eau vive pour s'y rafraîchir. O l'affreux désert! O l'horrible, l'effrayant séjour! Pourtant, le Seigneur a pris pitié de notre infortune; il a tracé pour nous une voie dans le désert de notre vie, il nous a donné Notre-Seigneur Jésus-Christ[1]. Pour nous consoler dans ce désolant pèlerinage, des prédicateurs de sa parole ont été envoyés par lui vers nous; il nous a donné de l'eau pour nous désaltérer dans cette aride solitude, car il a rempli ses Apôtres de l'Esprit-Saint qui est devenu en eux une source d'eau vive, jaillissant jusqu'à la vie éternelle[2]. Nous avons donc ici-bas tout ce que nous pouvons désirer : toutefois, ces secours précieux accordés à notre faiblesse, ce n'est point le désert qui nous les fournit. Aussi, le Psalmiste nous a-t-il d'abord parlé des privations pénibles auxquelles nous condamne le désert. Si, après avoir reçu son charitable avertissement, tu viens à trouver pour ta consolation, ou des compagnons bienveillants, ou une route sûre, ou encore des sources abondantes, tu devras conclure que le désert est incapable de te procurer de pareils adoucissements à tes peines, et qu'il faut en rendre grâces à celui qui a bien voulu ne pas te délaisser dans la solitude.

9. « Ainsi, j'ai paru en votre présence dans « votre sanctuaire, afin de voir votre gloire « et votre puissance ». D'abord, mon âme a ressenti les ardeurs de la soif dans la solitude du désert; mon corps a partagé ses tourments dans cette terre où l'on ne rencontre ni hommes, ni chemins, ni fontaines : « Aussi, « j'ai paru en votre présence, dans votre sanc« tuaire, pour voir votre gloire et votre puis« sance ». Nul ne peut entrer en possession du véritable bien qui est Dieu, s'il n'a d'abord éprouvé les tortures de la soif au milieu du désert de la vie, au sein des peines de ce monde où il se trouve plongé. « J'ai paru », dit le Prophète, « en votre présence, dans « votre sanctuaire ». On trouve dans votre sanctuaire les plus douces consolations. « J'ai « paru en votre présence » ; qu'est-ce à dire? Afin que vous me voyiez, et vous m'avez vu, afin que je pusse vous contempler à mon tour. « J'ai paru devant vous pour voir ». David ne dit pas : J'ai paru devant vous, afin que vous voyiez; mais il dit : « J'ai paru en « votre présence pour voir moi-même votre « puissance et votre gloire ». C'est pourquoi l'Apôtre s'exprime ainsi : « Maintenant nous « connaissons Dieu, ou plutôt, il nous con« naît[1] ». Vous avez d'abord apparu devant Dieu, afin que Dieu pût ensuite apparaître devant vous. « Pour contempler votre puis« sance et votre gloire ». Que dans ce désert, dans cette solitude, l'homme prétende en tirer et en recevoir son secours, jamais il ne sera admis à contempler la puissance et la gloire du Très-Haut. Il y demeurera condamné à mourir de soif, car il n'y rencontrera ni chemins, ni consolations, ni sources d'eaux vives qui le désaltèrent et l'empêchent de périr. Si, au contraire, il élève vers Dieu ses regards, et que, du fond de son cœur, il lui dise : « Mon âme a soif de vous, Seigneur,

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Jean, IV, 14.

[1] Gal. IV, 9.

« et mon corps partage ses désirs » ; si, au milieu de ses privations, il n'attend de personne autre que Dieu l'adoucissement de ses peines et les choses nécessaires à la vie ; si, enfin, il souhaite vivement le jour où, suivant la promesse divine, son corps sortira vivant du tombeau, il trouvera les plus abondantes consolations dans le souvenir qu'il aura gardé du Tout-Puissant.

10. Mes frères, avant le jour de sa bienheureuse résurrection, pendant le cours de sa vie mortelle et de sa fragile existence, notre corps trouve des adoucissements à ses maux dans le pain, l'eau, les fruits, le vin, l'huile, qui entretiennent en lui la vie, et nous sont à tel point nécessaires, que s'ils nous font défaut, nous ne tardons pas à succomber : il y trouve une sorte de bonheur, quoiqu'il ne soit point encore parvenu à jouir de cette santé parfaite au sein de laquelle il ne ressentira ni privations, ni douleurs. Ainsi en est-il de notre âme, même quand elle est encore unie à notre corps, même au milieu des épreuves et des dangers de ce monde, et des infirmités inhérentes à sa nature : elle aussi trouve son soulagement dans la parole sainte, dans la prière et les entretiens spirituels. Pour elle, comme pour notre corps, il y a donc ici-bas quelque diversion à ses peines. Mais lorsqu'aura eu lieu notre résurrection, quand notre corps ne réclamera plus de jouissances matérielles, il habitera le séjour de l'immortalité, et s'y trouvera établi pour jamais : alors aussi un aliment divin deviendra la nourriture de notre âme : elle sera sustentée par le Verbe éternel, qui a fait toutes choses [1]. C'est donc pour nous un devoir de rendre grâces au Tout-Puissant de ce qu'il ne nous abandonne pas à notre malheureux sort ; il nous donne, en effet, les choses nécessaires à la vie du corps et à celle de l'âme ; et lors même qu'il nous éprouve en ne pourvoyant pas à tous nos besoins, il veut seulement nous instruire et nous porter à l'aimer davantage ; ainsi, au lieu de nous laisser corrompre par les plaisirs sensuels, nous conservons de lui un souvenir salutaire. Parfois, il nous retire ce qui nous est nécessaire, il nous frappe, mais pour nous apprendre qu'il est toujours notre maître et qu'il ne cesse d'être notre Père, soit qu'il nous bénisse, soit qu'il nous châtie. Sa providence nous réserve un magnifique et inamissible héritage. Eh quoi ! si tu veux léguer à ton fils une coupe, un cellier ou un autre objet quelconque, tu lui conseilles d'en faire un bon usage, et pour lui inspirer la sagesse, pour l'empêcher d'abuser de tes riens, et l'exciter à ménager des objets qu'il lui faudra pourtant, comme toi, abandonner plus tard à d'autres, tu lui infliges de sévères corrections, et tu prétendrais n'en pas recevoir de notre Père céleste ! Et tu ne voudrais pas être préparé par les privations et les épreuves, à la possession de l'inamissible héritage qu'il nous réserve ! Cet héritage n'est autre que Dieu lui-même ; nous le posséderons et il nous possédera éternellement.

[1] Jean, I, 3.

11. Apparaissons donc devant Dieu, dans son sanctuaire, afin qu'il nous apparaisse à son tour ; que la sainteté et la vivacité de nos désirs nous transporte jusqu'aux pieds de son trône, et alors nous serons les témoins de la puissance et de la gloire de son Fils. Il ne s'est encore manifesté qu'à un petit nombre d'hommes ; que les autres pénètrent dans son sanctuaire, et ils l'y contempleront. Beaucoup s'imaginent qu'il n'a été qu'un homme, puisque, suivant le témoignage des Apôtres du christianisme, il est né d'une femme, qu'il a été crucifié et qu'il est mort, qu'il a conversé, bu et mangé avec les hommes, et qu'il a agi à la manière des autres : ils ne voient en lui qu'un homme comme un autre ; et, pourtant, vous en avez la preuve dans le passage de l'Evangile qu'on vous lisait tout à l'heure, il a établi sa grandeur divine quand il a dit : « Mon Père et moi, nous ne sommes « qu'un [1] ». Voilà celui qui s'est abaissé jusqu'à se faire homme pour nous relever du sein de notre faiblesse ! C'est le souverain Maître de l'univers ! C'est l'égal du Père éternel ! Voilà comment le Seigneur nous a aimés, avant même que nous l'aimions ! Si, avant d'aimer notre Dieu, nous avons reçu de lui un témoignage d'ineffable affection dans la personne de son égal, de son Fils, qui s'est fait homme comme nous, que ne devons-nous pas attendre de lui pour le moment où nous l'aimerons éternellement ? Parce que le Fils de Dieu est devenu semblable à nous, beaucoup de personnes en conçoivent je ne sais quelle basse idée ; la raison en est facile à saisir, c'est qu'elles n'ont point pénétré dans son

[1] Jean, X, 30.

sanctuaire, c'est qu'il ne leur a encore manifesté ni sa puissance ni sa gloire ; en d'autres termes, elles n'ont point encore purifié leur cœur ; par conséquent, elles ne comprennent point la grandeur de sa puissance ; elles ne lui rendent point grâces de ce que, malgré sa majesté infinie, il est descendu jusqu'à nous, pour y naître et y souffrir dans l'humiliation ; elles sont, en un mot, incapables de contempler sa puissance et sa gloire.

12. « Car votre miséricorde vaut mieux que « toutes les vies[1] ». Il y a, en ce monde, pour l'homme, des manières de vivre de plus d'un genre ; mais, dans le ciel, Dieu ne nous en réserve que d'une sorte ; et quand il nous l'accordera, ce sera, non en raison de nos mérites, mais par un effet de sa miséricorde. Car pour mériter une pareille faveur, qu'avons-nous fait ? En vertu de quelles bonnes œuvres avons-nous prévenu les dons et les grâces du Seigneur ? A-t-il trouvé en nous des actes de vertu à récompenser ? Ou plutôt, n'y a-t-il pas trouvé des fautes à punir ? Ah, sans doute il aurait pu, sans injustice, nous punir, car il nous a pardonné bien des chutes ; et n'est-ce pas justice que de châtier un pécheur ? Et puisqu'il aurait pu, sans blesser nos droits, nous frapper à cause de nos péchés ; ç'a donc été de sa part une grande preuve de miséricorde de ne pas nous punir, de nous justifier, de changer notre malice en bonté, et notre impiété en un véritable esprit de religion. « La miséricorde du Seigneur vaut donc « mieux que toutes les vies ». De quelles vies parle le Prophète ? De celles qu'embrassent les hommes. Celui-ci choisit la vie du commerçant, celui-là la vie du cultivateur : l'un préfère l'existence du banquier ; l'autre, celle du soldat : chacun se décide suivant son goût, d'une manière ou d'une autre. Voilà donc divers genres de vie, mais « votre « miséricorde est préférable à toutes les vies ». Ce que vous accordez aux convertis, vaut mieux que ce que choisissent les méchants. Vous nous mettez en possession d'une vie bien autrement précieuse que toutes celles que nous aurions pu choisir dans le monde. « Parce « que votre miséricorde est préférable à toutes « les vies, ma bouche chantera vos louanges ». Vos louanges ne sortiraient point de mes lèvres, si votre miséricorde ne me prévenait : elles ne sont donc qu'un effet de votre généreuse bonté à mon égard : non, je ne serais nullement capable de vous bénir, si vous ne m'en donniez vous-même le pouvoir. « Parce « que votre miséricorde est préférable à toutes « les vies, ma bouche chantera vos louanges ».

13. « De la sorte je vous bénirai en cette « vie, et je lèverai mes mains vers vous en « invoquant votre saint nom[1] ». « Je vous béni- « rai de la sorte dans ma vie » : c'est-à-dire, dans la vie dont vous m'avez gratifié ; non pas dans la vie que j'ai choisie parmi toutes celles que se partagent mes semblables, et pour des motifs mondains, mais dans celle que vous m'avez miséricordieusement accordée, afin que je vous bénisse. « Je vous béni- « rai de la sorte dans ma vie ». Quel sens donner à ces mots, « de la sorte ? » J'attribuerai, non à mes mérites, mais à votre bonté pour moi, cette vie au sein de laquelle je chanterai vos louanges. « Et je lèverai mes « mains en invoquant votre saint nom ». Prie donc, et durant ce pieux exercice élève tes mains. Attaché à la croix, Notre-Seigneur a élevé ses mains en notre faveur : Il a étendu les bras pour nous. S'il a agi ainsi en sa douloureuse passion, c'était afin de nous faire étendre les nôtres vers les bonnes œuvres : sa croix a donc été pour nous une source de grâces. Jésus a élevé ses mains vers le ciel : il s'est offert lui-même pour nous en sacrifice à Dieu son Père, et, par là, il a effacé toutes nos fautes. Levons donc nous-mêmes les nôtres vers le trône du Tout-Puissant dans l'exercice de la prière, afin qu'occupées à opérer toutes sortes de bonnes œuvres, elles ne se fatiguent point inutilement à s'étendre vers le ciel. Que fait, en effet, celui qui élève ses mains vers Dieu ? C'est pour nous un devoir de le faire et de prier le souverain Maître, car, « je veux », dit l'Apôtre, « que « les hommes prient en tout lieu, et lèvent « vers le ciel leurs mains pures, avec un « esprit éloigné de toute colère et de toute « contention[2] ». Pourquoi ce devoir ? Pourquoi ce commandement ? Afin qu'au moment où nous élèverons nos bras vers Dieu, le souvenir de nos actions se présente à nous. Tu agis ainsi pour demander ce que tu désires ; par là, tu penses à les employer au bien, pour ne pas avoir à rougir de cette action : « Et j'élèverai mes mains, en invoquant votre « saint nom ». C'est ainsi qu'en priant nous

[1] Ps. LXII, 4.

[1] Ps. LXII, 5. — [2] I Tim. II, 8.

nous soutenons dans cette Idumée, dans ce désert, dans ce pays où l'on ne trouve ni chemins ni fontaines, dans cette solitude affreuse où le Christ s'est fait notre voie [1] ; voie, néanmoins, qui ne nous est pas venue de cette terre maudite. « J'élèverai mes mains en in« voquant votre saint nom ».

14. Mais quand j'élèverai mes mains pour invoquer votre saint nom, que vous dirai-je? Que pourrai-je vous demander? Mes frères, toutes les fois que vous élevez vos mains vers le trône de l'Eternel, réfléchissez à ce que vous allez lui demander ; car, ne l'oubliez pas, vous vous adressez au Tout-Puissant. Ne sollicitez de sa part rien de ce que lui demandent ceux qui n'ont pas encore la foi : il faut que l'objet de votre prière soit digne de lui et de vous. Voyez quels biens le Seigneur accorde même aux impies ; et tu demanderais à ton Dieu des richesses? Mais n'en comble-t-il pas les scélérats eux-mêmes , ceux qui ne croient pas en lui ? Ce qu'il donne aux méchants mérite-t-il vraiment ta considération ? Ne sois donc pas étonné, si les bienfaits accordés par la Providence aux pécheurs sont peu de chose , puisqu'ils sont dignes de pareilles gens ; n'attribue donc aucun prix aux faveurs que Dieu leur départit. Sans doute, tous les biens temporels viennent du Créateur ; pourtant, veuillez y faire attention, les dons qu'il répand sur les impies comme sur les justes, doivent être considérés comme étant de mince valeur : il nous en réserve de bien autres. Toutefois, que les uns nous apprennent à juger sainement des autres. Voyez quels bienfaits il répand sur ceux qui l'offensent. Il fait luire sur eux les rayons du soleil ; mais, remarquez-le, les bons et les méchants se trouvent, en cela, également favorisés. Il fait descendre sur leurs propriétés les ondées du ciel, comme sur le reste de la terre. Qui est-ce qui pourrait dire la fécondité que ces pluies apportent avec elles ! Néanmoins, elles sont encore le partage des justes et des pécheurs, car nous lisons dans l'Evangile : « Il fait lever son soleil sur les « bons et sur les méchants, et fait tomber la « pluie sur les justes et sur les pécheurs [2] ». La chaleur et la lumière du soleil, l'abondance des pluies, et tous les biens, dont elles sont la source, nous devons les demander à Dieu, parce qu'ils nous sont nécessaires; mais à ces bienfaits de la Providence ne doivent pas se borner nos désirs, parce qu'ils sont communs à ceux qui servent le Seigneur et à ceux qui l'offensent. Quel doit donc être l'objet de nos prières, au moment où nous élevons nos mains vers le ciel ? Le Psalmiste nous l'indique autant, du moins, que la chose lui est possible. Pourquoi avoir dit : Autant que la chose lui est possible ? Autant qu'une bouche d'homme est capable de le dire à une oreille humaine : car l'Esprit-Saint se sert ici de l'intermédiaire d'un homme et de certaines comparaisons pour se mettre à la portée des plus ignorants, et même des enfants. Que dit donc le Prophète ? Que demande-t-il? « J'élèverai mes mains vers vous en invoquant « votre saint nom ». Qu'obtiendra-t-il ? « Mon « âme sera remplie et comme engraissée de « vos bénédictions ». Pensez-vous, mes frères, qu'il sollicite pour son âme une sorte d'embonpoint matériel ? oh ! non, il ne borne pas ses désirs à si peu de chose : il ne souhaite ni béliers ni porcs engraissés ; il ne ressemble point à ces hommes, qui entrent dans une taverne, pour y demander des mets aussi substantiels et s'y rassasier ; et si nous le croyions capable de pareille chose, en vérité serions-nous dignes d'écouter la parole sainte? Nous devons donc entendre ce verset dans un sens spirituel. Il y a une sorte de graisse propre à notre âme : cet aliment, qui satisfait surabondamment à ses besoins, n'est autre que la sagesse. Les âmes auxquelles elle fait défaut, maigrissent en quelque sorte, et dépérissent à tel point que bientôt elles se trouvent trop faibles pour opérer n'importe quelle bonne œuvre. Mais pourquoi cette faiblesse extrême dans la pratique des vertus chrétiennes? Parce que l'embonpoint qui résulte pour elles d'une alimentation riche, leur fait défaut. L'apôtre saint Paul nous parle de cet état de luxuriante santé spirituelle, et recommande à chacun de nous de faire le bien ; écoute ses paroles, les voici : « Dieu aime « celui qui donne de bon cœur et avec joie [1] ». Cette vigueur, où notre âme la puise-t-elle, sinon en Dieu, comme à une source abondante? Mais qu'est-ce que cette énergie en comparaison de celle que le Seigneur nous accordera dans le ciel, lorsqu'il sera lui-même notre nourriture ? Pendant le cours de cette vie passagère, sur cette terre d'exil, nous ne pouvons pas dire ce que nous serons pen-

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Matth. V, 45.

[1] II Cor. IX, 7.

dant l'éternité; aujourd'hui, pendant que nous élevons nos mains vers Dieu, nous lui demandons peut-être cette surabondance, au sein de laquelle nous serons un jour rassasiés, où disparaîtra tout à fait notre indigence; où, enfin, nous ne désirerons plus rien, parce que nous posséderons tout ce qui peut ici-bas enflammer nos désirs, tout ce que nous aimons comme étant digne de nos affections. Déjà nos ancêtres sont morts, mais Dieu est toujours vivant : nous ne pouvons, par conséquent, jouir toujours de la présence de nos pères; mais dans le ciel, dans la véritable patrie, nous serons toujours en la présence du Dieu vivant, de notre Père céleste. Dès lors que notre patrie d'ici-bas est terrestre, tant de plaisirs qu'elle nous offre, nous en sortirons un jour : d'autres hommes y naîtront nécessairement, et ils apparaîtront sur la scène de ce monde, pour en éloigner leurs parents, qui l'habitent aujourd'hui. Un enfant ne reçoit l'existence que pour dire à l'auteur de ses jours : Que fais-tu ici? Venir après d'autres, naître, et chasser devant nous ceux qui nous ont précédés dans le chemin de la vie, voilà notre destinée sur la terre : au ciel, nous vivons tous simultanément, sans nous remplacer les uns les autres, parce que personne ne cédera sa place et personne ne sera là pour la prendre. O bienheureuse patrie! qui est-ce qui pourrait en dépeindre les charmes? Sur la terre tu aimes les richesses? Au ciel, tu posséderas Dieu lui-même. Tu éprouves un indicible plaisir à te désaltérer à une source d'eau vive? Y a-t-il rien de plus limpide ou de plus pur que la source de la sagesse éternelle? Le Seigneur, qui a créé l'univers, te tiendra lieu de tout ce que tu peux aimer. « Mon âme sera rem« plie et comme engraissée de vos bénédic« tions, et mes lèvres s'ouvriront avec bon« heur pour vous louer. Au milieu de ce « désert, j'élèverai mes mains vers vous en in« voquant votre saint nom : et mon âme sera « remplie et comme engraissée de vos béné« dictions, et mes lèvres s'ouvriront avec « bonheur pour vous louer ». Pendant que la soif nous tourmente, c'est pour nous un devoir de prier; quand nous n'en souffrirons plus, au lieu de prier Dieu, nous le louerons : « Et mes lèvres s'ouvriront avec bonheur « pour vous louer ».

15. « Je me souviendrai de vous sur ma « couche, et, dès le matin, je méditerai vos « merveilles, parce que vous êtes mon pro« tecteur [1] ». Ce lit du Prophète, c'est son repos. Puisse celui qui jouit du repos, ne pas oublier le Seigneur! Plaise à Dieu que celui qui est tranquille, ne se laisse pas corrompre, et ne perde point le souvenir du Tout-Puissant! Et dès lors qu'il en sera ainsi, il gardera le souvenir du Seigneur dans tout ce qu'il fera. Par le point du jour il entend les actions de l'homme, parce que, dès le matin, chacun se met au travail. Que dit-il donc? ou plutôt, que veut-il dire par ces paroles : « Je me souviendrai de vous sur ma « couche, et dès le matin je méditerai vos « merveilles? » Il veut dire : Si je ne me souviens pas de vous sur ma couche, je ne serai pas davantage disposé, dès le matin, à méditer vos merveilles; car celui qui oublie Dieu au sein du repos, pensera-t-il à lui au moment d'agir? Mais l'homme qui en garde le souvenir pendant le repos, ne l'oublie pas non plus dans l'action; car il craint alors de tomber en défaillance. « Et dès le matin je « méditerai vos merveilles, parce que vous « êtes mon protecteur ». De fait, si Dieu ne venait à notre secours, jamais nous ne serions capables d'opérer le bien et d'accomplir nos devoirs. Nos actions doivent être marquées au coin de l'honnêteté : et puisque Jésus-Christ nous instruit de ce que nous avons à faire, notre conduite doit être lumineuse et pure. L'Apôtre nous en avertit : « Celui qui fait mal », dit-il, « agit dans les ténèbres, et non pas « aux premiers rayons du soleil. Ceux qui « s'enivrent, s'enivrent pendant la nuit; et « ceux qui dorment, dorment pendant la nuit : « pour nous, qui sommes des enfants de lu« mière, soyons sobres ». Il nous recommande de vivre honnêtement, et de marcher à la lumière du jour. « Marchons avec honnêteté, « comme au grand jour [2]. Parce que », ajoute-t-il, « vous êtes les enfants du jour et de la « lumière, et non les enfants de la nuit et des « ténèbres [3] ». Quels sont ces enfants de la nuit et des ténèbres? Ce sont ceux qui font toujours le mal. Et ils sont à tel point des enfants de la nuit, qu'ils craignent de laisser voir leurs œuvres : ils ne font le mal en public, que quand beaucoup d'autres agissent de la sorte : et lorsqu'ils sont presque seuls à le faire, ils se cachent. Pour commettre publi-

[1] Ps. LXII, 7, 8. — [2] Rom. XIII, 13. — [3] I Thess. V, 5-8.

quement le péché, on se trouve, à la vérité, exposé à la lumière du soleil, mais on est plongé dans les ténèbres du cœur. Il n'y a donc, pour agir dès le matin, que ceux qui se conduisent chrétiennement. Celui qui se souvient du Christ pendant le repos, s'en souvient aussi pendant le cours de toutes ses actions, et le Sauveur lui vient en aide pour l'accomplissement de ses devoirs, afin que sa faiblesse ne l'entraîne point à des chutes déplorables. « Je me souviendrai de vous sur « ma couche, et, dès le matin, je méditerai « vos merveilles, parce que vous êtes mon « protecteur ».

16. « Et je tressaillerai de joie à l'ombre « de vos ailes » . Mes bonnes œuvres me jettent en des transports de joie, parce que vos ailes sont étendues sur moi. Je ne suis qu'un petit oiseau : si vous ne me protégez, le vautour m'enlèvera. S'adressant à Jérusalem, à cette ville qui l'a fait mourir sur la croix, Notre-Seigneur dit quelque part : « Jérusa« lem, Jérusalem, combien de fois j'ai voulu « rassembler tes enfants, comme la poule « rassemble ses petits sous ses ailes [1] ! » Nous sommes petits : que Dieu donc nous garde à l'ombre de ses ailes! Et quand nous serons devenus grands, il nous sera encore utile d'être protégés par le Seigneur, et de nous tenir toujours, comme si nous étions petits, sous ses ailes, parce qu'il sera toujours plus grand que nous : jamais nous ne parviendrons à l'égaler, n'importe à quelle hauteur nous puissions parvenir. Que personne donc ne dise : Daigne le Seigneur étendre sur moi sa protection, parce que je suis petit! car, à aucune époque, on ne pourra arriver à un tel point de grandeur, qu'on soit à même de se suffire sans lui. Sans le secours de Dieu, tu n'es rien. Aussi devons-nous désirer son incessant secours, et si nous savons nous montrer petits à son égard, nous trouverons en lui la source d'une véritable grandeur. « Et je tressaillerai de joie à l'ombre de vos « ailes ».

17. « Mon âme s'est étroitement uni à evous « pour vous suivre [2] ». Voyez le Prophète : comme il s'attache fortement à Dieu, sous l'influence de ses désirs et de la soif qui le tourmente! Puissions-nous éprouver nous-mêmes ses sentiments affectueux pour le Seigneur! Puissent ces sentiments germer dans vos cœurs, y recevoir la rosée de la grâce, y grandir, y arriver à un tel degré de vigueur que vous puissiez dire du fond de votre être : « Mon âme s'est unie étroitement au Seigneur « pour le suivre ». Quel est donc ce lien étroit, et si j'osais parler ainsi, cette glu qui nous unit à Dieu? C'est la charité. Si seulement cette charité, cette glu établissait l'union entre le Tout-Puissant et ton âme, et la faisait venir après Dieu! Je dis après Dieu, et non avec lui, parce qu'il doit te précéder, et tu dois le suivre; car quiconque veut marcher devant lui, prétend vivre au gré de ses propres caprices et dans l'indépendance à l'égard de l'Eternel. Aussi Pierre fut-il repoussé, pour avoir osé donner des conseils à Jésus-Christ la veille de sa passion. Alors, cet Apôtre était encore faible et ignorant : il ne savait pas encore de quelle utilité devait être, pour le genre humain, le douloureux sacrifice du Sauveur. Notre-Seigneur, qui était venu en ce monde pour nous racheter du prix de son sang, prédit à ses disciples les circonstances diverses de son agonie et de sa mort. Pierre fut saisi d'épouvante en apprenant de la bouche même de Jésus que son Maître allait bientôt mourir; il s'imaginait que le Christ vivrait toujours tel qu'il le voyait, car il ne voyait rien que d'un œil charnel, et son affection pour le Sauveur était tout humaine. Aussi s'écria-t-il : « Mais, non, Seigneur, il n'en « sera pas ainsi : vous prendrez pitié de vous-« même ». « Arrière, Satan, arrière », répondit Jésus : « loin de goûter les choses de Dieu, « tu n'as de goût que pour celles du monde [1] ». Quel est le sens de ces mots : « Tu n'as de « goût que pour les choses de ce monde ? » Le voici : Tu veux marcher devant moi; c'est pourquoi retourne en arrière, et, au lieu de m précéder, tu me suivras. A la suite du Sauveur, il pourrait dire : « Mon âme s'est « unie étroitement à vous pour vous suivre ».

Le Psalmiste ajoute avec raison : « Et « votre main droite m'a soutenu. Mon âme « s'est unie étroitement à vous pour vous « suivre, et votre main droite m'a soutenu ». Jésus-Christ a tenu ce langage en nous, c'est-à-dire, dans l'homme dont il s'était revêtu pour nous racheter; l'Eglise le dit elle-même dans la personne de Jésus-Christ son chef, car elle a déjà souffert ici-bas de cruelles persécutions, et en souffre aujourd'hui encore

[1] Matth. XXIII, 37. — [2] Ps. LXII, 9.

[1] Matth. XVI, 22, 23.

dans chacun de ses enfants. Où est le parfait chrétien, qui n'éprouve toutes sortes de tentations? Tous les jours, le démon et ses anges le tourmentent pour le pervertir; dans ce but, ils emploient tour à tour les désirs mauvais, les passions coupables, la promesse du gain, la crainte des pertes temporelles, l'espérance de la vie, la peur de la mort, l'inimitié d'un grand de la terre, l'amitié d'un prince. Le démon ne néglige rien pour nous faire perdre l'amitié de Dieu : aussi vivons-nous en de continuelles persécutions : aussi rencontrons-nous, dans Satan et ses anges, d'infatigables ennemis; mais pourquoi trembler? Si l'esprit infernal est pareil à un vautour, ne sommes-nous point cachés sous les ailes d'une poule divine, et peut-il nous atteindre? Cette poule, qui nous rassemble sous ses ailes, jouit d'une force invincible. Sans doute, elle est devenue faible pour nous; mais Notre-Seigneur Jésus-Christ, la sagesse de Dieu incarnée, trouve en lui-même une force irrésistible. On peut donc attribuer à l'Eglise, comme au Christ, ces paroles : « Mon âme s'est unie étroite« ment à vous pour vous suivre, et votre « main droite m'a soutenu ».

18. « Mes ennemis ont inutilement cherché « à perdre mon âme [1] ». Quel mal m'ont causé ceux qui cherchaient à me perdre? Si seulement ils cherchaient mon âme pour s'unir à elle par les liens d'une même foi! Mais non : ils l'ont cherchée pour me l'ôter. Et toutefois, à quoi pouvaient aboutir leurs efforts? étaient-ils capables de détruire le lien, la glu, qui la tenaient unie à Dieu? « En effet, qui nous sé« parera de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce « l'affliction, ou l'épreuve avec ses ennuis, ou « la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou « le glaive [2] ? Votre main droite m'a soutenu. « La force du lien qui m'attache à vous, Sei« gneur, et votre main toute-puissante ont « paralysé leurs efforts, et c'est inutilement « qu'ils ont cherché à perdre mon âme ». Ces ennemis dont parle le Psalmiste, désignent, si l'on veut, ceux qui ont persécuté ou voudraient persécuter l'Eglise; mais ils représentent particulièrement les Juifs, qui ont cherché à perdre l'âme du Christ, soit comme chef, puisqu'ils l'ont crucifié, soit comme corps, en persécutant après la mort du Sauveur ses premiers disciples. « Ils ont cherché « à perdre mon âme : ils seront précipités « dans les profondeurs de la terre ». Dans la crainte de perdre la terre, ils ont attaché à la croix le Fils de Dieu; c'est pourquoi ils ont été précipités dans les profondeurs de la terre. Par « ces profondeurs de la terre », que peut-on entendre? Les passions, les désirs terrestres. Il vaut bien mieux vivre sur la terre, que de s'enfoncer dans ses abîmes sous l'influence des passions mondaines. Quiconque, en effet, s'abandonne aux désirs terrestres, contrairement à ses intérêts éternels, se place sous la terre, car il la préfère réellement à son âme; il la met au-dessus de lui : il se constitue en dessous d'elle. Notre-Seigneur opérait d'innombrables prodiges : attiré par un spectacle si nouveau, le peuple se précipitait sur ses pas; dans la crainte de perdre la terre, on entendit les Juifs s'écrier : « Si nous le laissons vivre, les Romains vien« dront, et ils nous enlèveront notre ville et « notre pays [1] ». Ils ont craint de perdre la terre, et du même coup ils se sont jetés dans ses abîmes, et ce qu'ils craignaient leur est arrivé. La mort du Sauveur leur parut le moyen le plus sûr de n'être pas dépossédés de leur terre, et ce fut précisément elle qui causa leur ruine. Le Christ leur avait dit : « On vous ôtera votre royaume, pour le donner « à un peuple qui accomplira les devoirs de « la justice [2] ». En conséquence de cette menace, ils le mirent à mort; des malheurs sans fin, des persécutions atroces suivirent de près leur déicide. Vaincus par les empereurs romains et les rois des nations étrangères, chassés du pays même qui fut témoin du supplice sanglant du Christ, ils ont laissé leur patrie au pouvoir des chrétiens : le crucifié y règne aujourd'hui, partout retentissent ses louanges; on n'y rencontre plus un seul Juif : tous ses ennemis ont disparu. La Judée n'a plus d'autres habitants que les disciples du Sauveur. Les Juifs ont eu peur de se voir enlever leur pays par les Romains : pour éviter cette catastrophe, ils ont cloué Jésus-Christ à la croix, et, en punition de leur crime, les Romains sont venus les dépouiller de leur royaume. Donc, « mes ennemis seront préci« pités dans les profondeurs de la terre ».

19. « Ils tomberont sous le tranchant du « glaive [3] ». L'accomplissement de cette prophétie a eu lieu d'une manière frappante à l'égard des Juifs : leurs ennemis sont venus

[1] Ps. LXII, 10. — [2] Rom. VIII, 35.

[1] Jean, XI, 48. — [2] Matth. XXI, 43. — [3] Ps. LXII, 11.

et les ont exterminés. « Ils seront la proie des « renards ». Sous ce nom se trouvent désignés les rois qui gouvernaient le monde au moment où la nation juive fut détruite. Ecoutez bien, mes frères ; apprenez et comprenez que le Prophète donne à ces rois le nom de renards. Le Sauveur lui-même a ainsi appelé le roi Hérode : « Allez, dites à ce renard [1] ». Voyez, et remarquez-le attentivement : les Juifs n'ont pas voulu du Christ pour leur roi, et ils sont devenus la proie des renards. Au moment où Pilate, gouverneur de la Judée pour les Romains, céda aux vociférations des Juifs et condamna Jésus à mort, il leur dit : « Voulez-vous donc que je crucifie votre « roi ? » Car on l'appelait le Roi des Juifs, et il l'était effectivement. Ceux-ci lui refusèrent ce titre, et répondirent : « Nous n'avons pas « d'autre roi que César [2] ». Ils repoussèrent la domination d'un Agneau, pour se soumettre à celle d'un renard : ce fut donc avec justice qu'ils devinrent la proie des renards.

20. « Mais le roi [3] » ; le Prophète veut parler ici du roi que les Juifs ont éloigné d'eux pour se soumettre à un renard : « Mais le roi », c'est donc à dire, le véritable roi, dont la puissance a été consacrée par l'inscription placée sur l'instrument de son supplice : inscription écrite en hébreu, en grec et en latin, et conçue en ces termes : Voici « le Roi des « Juifs ». Par elle, tous les témoins de la mort du Sauveur ont pu connaître la gloire du roi des Juifs, comme aussi se convaincre du crime honteux de ces déicides qui ont repoussé leur vrai Maître pour se plier sous le joug d'un renard, du César romain. « Mais le « Roi mettra sa joie en Dieu » ; pour eux, ils deviendront la proie des renards, « mais le « roi se réjouira dans le Seigneur ». Ils avaient cru remporter une éclatante victoire sur leur roi en le condamnant à la mort de la croix, et voilà que par son supplice sanglant, il a racheté l'univers. « Mais le Roi se « réjouira dans le Seigneur, et tous ceux qui « jurent par son nom, seront honorés ». Pourquoi « ceux qui jurent par son nom, « seront-ils honorés ? » Parce qu'ils auront choisi le Christ pour leur roi, au lieu de choisir un renard : parce qu'au moment où les Juifs l'outrageaient, Jésus-Christ a payé le prix de notre rançon. Nous lui appartenons donc puisqu'il nous a rachetés, et qu'à cause de nous il a vaincu le monde, non par la force des armes, mais avec le bois dérisoire de sa croix. « Mais le roi se réjouira dans le « Seigneur, et tous ceux qui jurent par son « nom, seront honorés ». Qui est-ce qui jure par son nom ? Tous ceux qui lui consacrent leur vie ; tous ceux qui lui font des promesses et les accomplissent ; tous ceux qui se font chrétiens. Voilà ce que le Prophète veut dire par ces paroles : « Ceux qui jurent par son « nom, seront honorés. La bouche des mé« chants sera fermée pour toujours ». Quelles iniques paroles les Juifs ont prononcées ! Quels méchants discours ont tenus les Juifs et ceux qui ont défendu le culte des idoles en persécutant les chrétiens ! Par les mauvais traitements qu'ils faisaient subir aux disciples du Sauveur, ils s'imaginaient pouvoir en finir bientôt avec eux, et pendant ce temps-là le nombre des chrétiens augmenta sensiblement, tandis qu'ils disparurent eux-mêmes, et qu'il n'en resta pas de traces. « La bouche des mé« chants sera fermée pour toujours ». Aujourd'hui, il n'y a personne pour oser parler en public contre Jésus-Christ : tous redoutent sa puissance, « parce que la bouche des mé« chants sera fermée pour toujours ». Quand le Sauveur était revêtu de la faiblesse de l'Agneau, les renards étaient remplis de hardiesse pour l'attaquer et l'insulter ; mais ils gardent le silence depuis qu'il est devenu le lion de la tribu de Juda, et qu'il a vaincu [1]. « Car la bouche des méchants sera fermée « pour toujours ».

[1] Luc, XIII, 32. — [2] Jean, XIX, 15. — [3] Ps. LXII, 12.

[1] Apoc. V, 5.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXIII.

SERMON AU PEUPLE.

VANITÉ DE LA CRAINTE DES MÉCHANTS.

Les paroles de ce Psaume conviennent parfaitement à Jésus-Christ souffrant dans son corps et dans sa personne. Il demande à Dieu d'être délivré de la crainte de leurs ennemis, car ils ne sont pas redoutables. Les Juifs ont tendu des piéges au Sauveur : ils ont mis en jeu toute leur malice, ils l'ont fait mourir : mais en définitive, à quoi ont-ils réussi? à travailler à leur propre confusion, car Jésus-Christ est ressuscité, l'Evangile a été prêché dans le monde. Mais si la crainte de nos ennemis est vaine, celle de Dieu est nécessaire pour établir, dans notre cœur, la droiture qui nous préservera de la condamnation finale et nous sauvera.

1. Nous solennisons le jour anniversaire de la mort de saints martyrs : une telle fête doit nous combler de joie, en même temps qu'elle doit nous rappeler leurs souffrances, et les immortelles espérances qui les ont soutenus au milieu de leurs supplices. Jamais ils n'auraient eu assez de force et de courage pour supporter, avec un corps fragile, les tortures auxquelles ils ont été condamnés, s'ils n'avaient eu en vue les inénarrables délices du repos céleste. Pour entrer dans l'esprit de cette solennité, nous allons nous entretenir ensemble de ce psaume. Hier, j'ai entretenu bien longuement votre charité ; et, pourtant, il m'est impossible de célébrer ce grand jour, sans remplir encore à votre égard les devoirs de ma charge. Le psaume qui nous occupe en ce moment, a particulièrement trait à la passion du Seigneur : il convient donc d'en donner aujourd'hui l'explication, car les martyrs n'auraient pu se montrer si fermes, s'ils n'avaient porté leurs regards sur celui qui a souffert le premier ; ils n'auraient pu souffrir comme lui, s'ils n'avaient eu dans le cœur l'espérance de la résurrection glorieuse, dont il leur a donné la preuve anticipée dans sa personne. Du reste, votre sainteté ne l'ignore pas : Notre-Seigneur Jésus-Christ est notre chef, et tous ceux qui lui sont unis par la charité, sont ses membres ; et quand vous entendez sa voix, vous le savez très-bien, c'est tout à la fois la voix du chef et celle des membres, et cette voix concerne et regarde non-seulement le Seigneur Jésus, qui est déjà monté au ciel, mais encore les membres de ce chef sacré, qui doivent l'y suivre un jour. Reconnaissons donc, dans ce psaume, la parole du Sauveur et la nôtre : et que personne d'entre nous ne dise que nous sommes aujourd'hui exempts de souffrances et de tribulations : car, je vous l'ai dit souvent, si l'Eglise était autrefois battue par la tempête dans la généralité de ses membres, elle est maintenant tourmentée en particulier dans chacun d'eux. Le Seigneur tient enchaînée la puissance du démon, et il n'est pas à même de faire tout le mal qu'il pourrait et voudrait faire ; mais le pouvoir de tenter les fidèles, autant qu'il est utile à leur avancement dans le chemin de la vertu, lui a été laissé. Il ne nous serait nullement avantageux d'être exempts d'épreuves ; ne prions donc pas Dieu de nous en préserver, mais demandons-lui la grâce de ne point succomber à la tentation.

2. Disons-lui donc comme le Prophète : « O Dieu, écoutez la prière que je vous « adresse dans mon affliction : délivrez-moi « de la crainte de mon ennemi [1] ». Les ennemis du nom chrétien ont persécuté les martyrs : quelle était alors la prière adressée à Dieu par le corps du Christ? Il demandait que ses membres fussent délivrés des persécutions de leurs ennemis et n'eussent point, de la part de ceux-ci, à subir le dernier supplice. Leur prière a-t-elle été inutile, parce qu'ils sont morts au milieu des tourments ? au sein de la douleur et de l'humiliation, ils ont espéré en Dieu : et néanmoins, le Seigneur ne les a-t-il pas abandonnés, comme s'il mépri-

[1] Ps. LXIII, 2.

sait leur fidélité et les témoignages de leur suprême confiance? Oh! non, mes frères. « Y « a-t-il un seul homme qui ait invoqué Dieu, « et se soit vu rejeté de lui? Où est celui qui « a mis son espérance dans le Seigneur, et « qui s'en est trouvé abandonné [1]? » Leur prière était exaucée, ils succombaient, et néanmoins ils étaient délivrés de la puissance de leurs ennemis. Ceux d'entre les chrétiens qui cédaient à la crainte et aux menaces, on les laissait vivre, et par là même ils devenaient les victimes de leurs adversaires. En mourant, les uns triomphaient; les autres succombaient, même en continuant de vivre: aussi, dans les transports de leur joie et de leur reconnaissance, les martyrs disaient-ils: « Si le Seigneur n'avait été avec nous, ils « nous auraient dévorés tout vivants [2] ». Plusieurs sont devenus, de leur vivant, les victimes de leurs adversaires; plusieurs autres étaient alors déjà morts. Ceux qui ont regardé comme indigne d'un homme sérieux la foi chrétienne, étaient déjà morts, quand ils ont été anéantis par leurs ennemis; mais ceux-là ont succombé de leur vivant, au pouvoir des persécuteurs, qui ont reconnu dans l'Evangile l'expression de la vérité, qui voyaient dans le Christ le Fils de Dieu, qui ont fait profession extérieure de cette vérité qu'ils croyaient de toute la force de leur âme, et qui néanmoins ont faibli au milieu des tortures, et sacrifié aux idoles. Les uns étaient déjà morts, quand ils ont été dévorés par leurs adversaires: les autres sont morts, parce qu'ils ont été dévorés. Quoique dévorés vivants, ils n'ont pu survivre à leur défaite. C'est pourquoi telle est la prière des martyrs: « Seigneur, déli« vrez mon âme de la crainte de mes enne« mis ». Je ne vous demande pas qu'ils ne me fassent point mourir, mais je vous demande de ne point craindre mon ennemi, lors même qu'il me donnerait le coup de la mort. Le serviteur demande donc, dans cette prière, le courage que le divin Maître exigeait de ses disciples: « Ne craignez pas », leur disait-il, « ceux qui tuent le corps et ne « peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui « qui a le pouvoir de tuer le corps et l'âme, « et de les précipiter dans la géhenne du « feu [3]. Oui », ajoutait-il en un autre endroit, « oui, je vous le dis, craignez un tel « homme [4] ». Qui sont ceux qui donnent la mort au corps? Ce sont les ennemis. Quelle recommandation fait le Seigneur? De ne pas les craindre. Prions-le donc de nous accorder ce qu'il exige de nous. « Seigneur, préservez « mon âme de la crainte de mon ennemi ». Que je sois à l'abri de la crainte de mon ennemi, mais que la crainte de votre saint nom me domine tout entier. Puissé-je redouter, non point celui qui tue le corps, mais celui qui peut tuer le corps et l'âme, et les précipiter dans la géhenne du feu! Me voir complétement à l'abri de la crainte, ce n'est point là l'objet de mes désirs: ce que je veux, c'est de ne pas craindre mon ennemi, c'est de vous servir, Seigneur, dans la crainte de vos jugements.

3. « Vous m'avez protégé contre l'assem« blée des méchants, contre la multitude de « ceux qui commettent l'iniquité [1] ». Ici, portons nos regards sur notre chef. Beaucoup de martyrs ont pu, à juste titre, se plaindre des procédés des méchants et des pécheurs, mais nul d'entre eux n'a eu à souffrir, de leur part, autant que le Sauveur: en considérant ce qu'il a enduré, nous comprendrons bien mieux ce qu'ils ont supporté. Il a été protégé contre l'assemblée des méchants: Dieu lui accordait son secours; il n'a pas lui-même abandonné son corps à la volonté perverse des pécheurs: Fils de Dieu incarné, Fils de Dieu et Fils de l'homme tout ensemble, Fils de Dieu à cause de la substance divine qu'il possédait, Fils de l'homme, à cause de la forme d'esclave dont il s'était revêtu [2], il le protégeait: car il avait le pouvoir de donner sa vie et de la reprendre [3]. Quel mal ses ennemis ont-ils pu lui faire? Ils ont fait mourir son corps, mais ils n'ont pu faire mourir son âme. Veuillez remarquer ceci. C'eût été peu pour lui d'exciter de bouche ses disciples au martyre: il fallait qu'il leur prêchât d'exemple: ses leçons n'en devaient être que plus puissantes sur leurs cœurs. Vous savez quelles étaient ces assemblées de méchants: c'étaient celles des Juifs; vous connaissez l'iniquité de cette multitude de pécheurs: elle a consisté dans le dessein formé par eux de faire mourir Notre-Seigneur Jésus-Christ. « J'ai opéré sous « vos yeux un si grand nombre de bonnes « œuvres: pour laquelle voulez-vous me mettre « à mort [4]? » Il avait supporté patiemment les indiscrets empressements de tous leurs

[1] Eccli. II, 11, 12. — [2] Ps. CXXIII, 3. — [3] Matth. X, 28. — [4] Luc, XII, 5

[1] Ps. LXIII, 3. — [2] Phil. II, 6, 7. — [3] Jean, X, 18. — [4] Jean, X, 32.

malades, guéri tous leurs infirmes, prêché au milieu d'eux la parole de Dieu ; il avait mis le doigt sur leurs vices pour leur en inspirer la haine, et non pour leur faire détester le médecin, qui voulait leur rendre la santé de l'âme : au lieu de lui témoigner de la reconnaissance pour tant de guérisons, ils se montrèrent ingrats : à les voir s'emporter contre lui, on eût dit qu'une fièvre violente leur avait ôté le sens, et qu'une sorte de rage les animait à l'égard du bienveillant médecin, qui était venu apporter un remède à leurs maux : ils formèrent donc le projet de le perdre, comme s'ils voulaient s'assurer de ce qu'il était : un homme, comme les autres, sujet à la mort, ou un homme supérieur aux autres, et à l'abri des coups du trépas. Le livre de la Sagesse de Salomon a prédit les paroles qu'ils prononcèrent alors : « Condamnons-le à mou« rir d'une mort infâme : éprouvons si ce qu'il « a dit est véritable. S'il est le Fils de Dieu, que « Dieu le délivre [1] ! » Voyons ce qu'il en est advenu.

4. « Ils ont aiguisé leurs langues comme « une épée. Les dents des enfants des hommes « sont comme des armes et des flèches : leur « langue est comme une épée perçante [2] ». Ce que le Psalmiste dit ailleurs, nous le retrouvons ici : « Ils ont aiguisé leur langue « comme une épée ». Que les Juifs ne disent pas : Nous n'avons pas fait mourir le Christ. Car s'ils l'ont traduit au tribunal de Pilate, c'était afin de rejeter sur le gouverneur romain l'odieux de la condamnation du Sauveur, et de n'être point eux-mêmes accusés. En effet, lorsque Pilate leur dit : « Faites-le vous« mêmes mourir », ils lui firent cette réponse : « Il ne nous est permis de faire mourir per« sonne [3] ». Leur dessein était donc de faire peser sur un seul, sur le juge, toute la responsabilité de leur crime; mais pouvaient-ils tromper le souverain Juge ? Ce qu'a fait Pilate pèse donc sur lui dans la proportion de la part qu'il a prise à la perpétration du déicide. Mais, si l'on compare sa conduite à celle des Juifs, il est de beaucoup moins coupable qu'eux. Autant que possible, il insista en sa faveur pour le tirer de leurs mains : dans cette intention, il le fit flageller et le présenta tout ensanglanté à leurs regards. En le soumettant au supplice de la flagellation, ce faible juge n'avait certainement pas la volonté de se déclarer contre Jésus et de lui faire du mal : ce qu'il avait en vue, c'était de donner à leur fureur une sorte de satisfaction; il s'imaginait qu'en le voyant meurtri de la sorte, ils s'adouciraient un peu et se désisteraient de leur projet homicide [1]. Il suivit donc ce plan de conduite, mais s'apercevant qu'ils persévéraient dans leurs idées sanguinaires, il lava ses mains, vous le savez, et il déclara qu'il n'était pour rien dans la condamnation de cet homme, et qu'il était innocent de sa mort [2]. Néanmoins, il le condamna. Il agit contre son gré, et tout le monde lui impute l'injustice de cette condamnation; et ceux qui l'ont forcé à rendre l'inique sentence seraient innocents ! Oh ! non, Pilate a prononcé le verdict ; il a donné l'ordre de crucifier Jésus ; il l'a, en quelque sorte, tué de sa main : mais, en réalité, ô Juifs, c'est vous qui lui avez donné le coup de la mort. Et comment lui avez-vous ôté la vie ? De quel instrument vous êtes-vous servi ? Du glaive de votre langue, car vous l'avez aiguisée comme une épée. Et à quel moment avez-vous frappé votre victime ? C'est lorsque vous vous êtes écriés : « Crucifie-le, crucifie-le [3] ! »

5. Mais je ne veux point passer sous silence une pensée qui me vient à l'esprit : je vais vous en faire part, afin que vous ne vous laissiez point troubler par la lecture de nos saints livres. Un évangéliste nous rapporte que Notre-Seigneur Jésus-Christ a été crucifié à la sixième heure [4] ; selon le récit d'un autre écrivain sacré, il l'a été à la troisième [5]. Si nous ne comprenions point cette apparente contradiction, c'en serait assez pour nous jeter dans le trouble. Il est dit que dès le commencement de la sixième heure, Pilate monta à son tribunal, et, de fait, quand le Sauveur fut élevé en croix, il était six heures. Mais l'autre évangéliste, considérant les dispositions intérieures des Juifs, et leur désir ardent de détourner d'eux l'odieuse responsabilité de leur déicide, les condamne, par son récit, comme réellement coupables de la mort du Sauveur, puisqu'il nous dit que Jésus a été crucifié à la troisième heure. Si, en effet, nous pesons toutes les circonstances rapportées par l'écrivain sacré, nous voyons qu'au moment où ils firent comparaître le Christ au tribunal de Pilate, ils firent tous

[1] Sag. II, 18-20. — [2] Ps. LVI, 5. — [3] Jean, XVIII, 31.

[1] Jean, XIX, 1, 5. — [2] Matth. XXVII, 24. — [3] Luc, XXIII, 21. — [4] Jean, XIX, 14. — [5] Marc, XV, 25.

leurs efforts pour le faire crucifier; de là on peut conclure que quand ils ont crié : « Cru-« cifie-le, crucifie-le », on en était à peu près à l'heure de tierce. Par leurs cris ils devinrent donc les véritables auteurs de sa mort : les agents du pouvoir l'attachèrent à la croix à midi, et les violateurs de la loi demandèrent son supplice à la troisième heure : ce que les uns ont accompli au milieu du jour, les autres l'avaient commandé à neuf heures du matin : le Christ a été mis à mort par la langue de ceux-ci, et par la main de ceux-là. Les plus coupables n'étaient certainement pas ceux qui agissaient par obéissance, c'étaient ceux qui par leurs clameurs arrachaient à Pilate une sentence capitale. Voilà donc le but où tendaient les malicieux efforts des Juifs ; voilà le résultat auquel ils voulaient parvenir : en finir avec Jésus-Christ, mais ne pas le condamner eux-mêmes ; le faire mourir, et ne pas en assumer la responsabilité devant l'opinion publique. « Ils « ont aiguisé leur langue comme une épée ».

6. « Ils ont bandé leur arc et empoisonné « leurs flèches ». Sous le nom d'arc le prophète veut désigner des embûches, des piéges. Celui qui se sert de l'épée pour se battre de près, attaque son ennemi en face ; mais employer des flèches, c'est vouloir le frapper en traître ; car une flèche vient vous blesser avant même que vous ayez le temps d'y penser. Mais qui est-ce qui pouvait être dupe de ces artifices du cœur humain ? Etait-ce Notre-Seigneur Jésus-Christ ? « Mais il n'avait pas be-« soin qu'on lui apprît ce qui se trouvait dans « le cœur de l'homme, car il savait parfaitement « ce qui s'y trouvait ». C'est le témoignage que lui rend l'évangéliste [1]. Ecoutons néanmoins leurs discours, voyons les projets qu'ils ont formés, dans l'idée que le Christ ignorait leurs desseins. « Ils ont bandé leur arc, et empoi-« sonné leurs flèches pour en percer l'inno-« cent dans les ténèbres ». Vous savez de quelles ruses ils se sont servis : ils ont acheté à prix d'argent un homme de sa société, l'un de ses disciples, pour qu'il les aidât à mettre la main sur lui [2] ; des faux témoins ont été fournis par eux : tels sont les piéges et les artifices dont ils ont fait usage « pour percer « l'innocent dans les ténèbres ». Abominable conduite ! se mettre dans l'ombre, en un lieu caché, pour lancer des flèches sur un homme innocent, pour frapper et faire mourir celui qui n'avait pas en lui-même une tache aussi large que la pointe d'une de ces flèches. Leur victime n'était autre que cet innocent Agneau, qui jamais ne fut souillé, qui toujours fut parfaitement pur et exempt de toute tache, et qui à aucune époque n'eut besoin d'être purifié, parce qu'en aucun temps il ne contracta de souillure. Il a rendu à beaucoup la robe blanche de leur innocence en leur pardonnant leurs fautes; mais, pour lui, il n'a jamais cessé de porter ce vêtement d'éclatante blancheur, parce qu'il n'a jamais commis le péché. « Pour percer l'innocent dans les ténèbres ».

7. « Ils les ont lancées à l'improviste et « sans rien craindre [1] ». Quelle dureté de cœur ! Vouloir faire mourir Celui qui ressuscitait les morts ! « A l'improviste », c'est-à-dire, en traîtres, comme subitement, dans l'intention de surprendre leur victime. Notre-Seigneur se trouvait au milieu d'eux ; il semblait ignorer leurs projets ; pour eux, ils ne savaient jusqu'où allaient son ignorance et sa pénétration à leur égard : ils connaissaient même si peu ses pensees, qu'à vrai dire ils ne savaient pas qu'il n'ignorait rien de ce qui les concernait, qu'il était au courant de tout ce qui se passait, et qu'il était venu pour les laisser faire de sa personne ce qu'ils croyaient pouvoir attribuer à leurs propres forces et à leur volonté personnelle. « Ils les ont lancées « à l'improviste et sans rien craindre ».

8. « Ils se sont affermis dans leurs desseins « pervers ». « Ils se sont affermis ». Une foule de miracles s'est opérée sous leurs yeux : loin d'en être ébranlés, ils ont persévéré dans leurs projets et leurs discours pervers. Le Christ a été traduit devant le tribunal de Pilate : alors le juge a tremblé ; mais ceux qui lui ont livré l'Innocent n'ont ressenti aucune crainte. L'un a été effrayé, quoiqu'il fût investi du pouvoir ; parvenus au comble de la fureur, les autres n'ont ressenti ni trouble ni tourment : Pilate a voulu laver ses mains, les Juifs ont souillé leur langue. Pourquoi ? « Parce qu'ils se sont affermis dans leurs des-« seins pervers ». Pourtant, que n'a pas fait Pilate ? Que n'a-t-il pas dit ? Quels moyens n'a-t-il pas employés pour les arrêter dans la funeste voie où la fureur les engageait ? « Ils « ne se sont pas moins affermis dans leurs « desseins pervers ». Ils se sont écriés : « Cru-« cifie-le, crucifie-le ». Répéter ce qu'on a déjà

[1] Jean, II, 25. — [2] Matth. XXVI, 14, 15.

[1] Ps. LXIII, 6.

dit, c'est donner à ses paroles une force nouvelle ; c'est en augmenter la malice. Mais voyons comment ils se sont affermis dans leurs projets mauvais. « Faut il dire », s'écria le juge, « que je crucifie votre Roi ? » Et ils répondirent : « Nous n'avons point d'autre roi « que César [1] ». « Ils se sont affermis dans « leurs desseins mauvais ». Pilate leur offrait pour roi le Fils de Dieu ; pour eux, ils lui préférèrent un homme, et par ce choix ils devinrent dignes d'avoir César pour maître, et de n'avoir point le Christ pour roi. Voici encore comment « ils se sont affermis dans « leurs desseins pervers ». Pilate ajouta : « Je « ne trouve en cet homme rien qui le rende « digne de mort [2] ». Et ces hommes « qui s'é- « taient affermis dans leurs mauvais projets », s'écrièrent : « Que son sang retombe sur nous « et sur nos enfants [3] ! » « Ils se sont endurcis « dans leur injuste résolution. Ils se sont opi- « niâtrés dans leurs méchants projets », non au détriment du Sauveur, mais « pour leur propre « perte ». Comment, en effet, ne seraient-ils pas devenus les victimes de leurs entêtements, puisqu'ils ont dit : « Que son sang retombe « sur nous et sur nos enfants ? » Leur endurcissement a donc tourné contre eux, car il est dit en un autre endroit de l'Ecriture : « Ils ont « creusé devant moi une fosse dans laquelle ils « sont eux-mêmes tombés ». Loin de tomber vaincu sous les coups de la mort, Jésus-Christ en est devenu le vainqueur ; quant à eux, iis sont devenus les victimes de leur iniquité, parce qu'ils ont voulu y persévérer.

9. On ne saurait en douter, mes frères, car c'est une chose certaine ; il faut que tu fasses mourir le péché en toi, ou que le péché te fasse périr à son tour ; mais ne t'imagine pas que le péché, dont je parle, soit un ennemi extérieur : reporte tes regards sur ton propre cœur, et tu verras que cet ennemi est intimement uni à ce cœur pour te combattre. Ah ! ne te laisse pas vaincre par ces passions intérieures, qui sont tes adversaires les plus dangereux, si tu n'en triomphes pas entièrement ; les luttes que tu dois le plus redouter, te viennent de toi-même ; ton âme te déclare la guerre : c'est là, et nulle part ailleurs, que se trouve pour toi le danger. Tu tiens à Dieu par une partie de ton être ; par l'autre partie, tu tiens au monde et tu y cherches ton bonheur : et toutes les deux se livrent un continuel combat ; puissions-nous tenir à Dieu, y tenir chaque jour davantage, ne point nous en séparer, ne rien perdre de notre attachement pour lui ; car il sera pour nous la source d'une force irrésistible ; et si nous persévérons à combattre avec courage, nous triompherons inévitablement de notre adversaire intérieur. Votre chair est comme la demeure du péché : puisse-t-elle ne pas en devenir le trône. « Que « le péché », dit l'Apôtre, « ne règne point « dans ton corps, pour lui faire accomplir ses « mauvais desirs [1] ». Si tu ne cèdes point à ses convoitises, si persuasives, si entraînantes qu'elles puissent être, tu réussiras, en leur résistant, à les empêcher de régner en toi, et à les détruire : par là, tu n'éprouveras plus de ces luttes intestines où se trouve compromise ton innocence. Mais quand se consommera ce triomphe ? Quand la mort sera ensevelie dans sa défaite, et que notre chair mortelle sera devenue incorruptible [2]. Alors, tu n'éprouveras plus aucune résistance de la part de la matière, et Dieu seul fera désormais ton bonheur. Les Juifs portaient donc envie au Sauveur, ils n'avaient d'autre désir que celui de dominer, et d'exercer le pouvoir souverain : aux yeux de plusieurs d'entre eux, Jésus leur enlevait ce pouvoir; aussi la soif ardente qu'ils ressentaient pour la domination les poussait-elle à se révolter contre lui. S'ils avaient résisté à leur désir coupable, ils auraient triomphé de leur envie : elle ne les aurait point vaincus, et le Seigneur, qui était venu pour les guérir, les aurait sauvés de la mort. Mais, parce qu'ils ont nourri la fièvre qui les consumait, ils ont repoussé leur médecin ; ils ont agi selon les mouvements et les ardeurs de leur fièvre, et toutes les ordonnances de leur médecin, ils n'en ont tenu aucun compte; voilà pourquoi ils sont devenus les victimes de leur malice : le Sauveur, au contraire, y a échappé ; car la mort a été détruite en lui, tandis que l'iniquité a trouvé la vie en eux ; et parce qu'ils l'ont laissée subsister, ils sont morts eux-mêmes.

10. « Ils se sont concertés pour dresser leurs « pieges en secret, et ils ont dit : Qui est-ce qui « les verra ? » Ils s'imaginaient que leurs projets homicides étaient ignorés de leur victime, de Dieu lui-même. Mais supposons que le Sauveur ne fût qu'un homme, et que pareil aux autres hommes, il ne connût pas les pensées

[1] Jean, XIX, 15. — [2] Luc, XXIII. 14, 22. — [3] Matth. XXVII, 25.

[1] Rom. VI, 12. — [2] I Cor. XV, 54.

qu'ils nourrissaient contre lui ; Dieu lui-même pouvait-il les ignorer ? O cœur humain, pourquoi donc as-tu dit : Qui est-ce qui me verra? Oublies-tu que le Seigneur t'a créé, et qu'il ne te perd pas de vue? « Ils ont dit : Qui « est-ce qui les verra? » Dieu les voyait ; et le Christ aussi, parce qu'il est Dieu. Mais pourquoi s'imaginaient-ils qu'il ne les voyait pas ? Ecoute ce qui suit.

11. « Ils se sont étudiés à former des projets « criminels, mais ils n'ont pu réussir dans « leur malice[1] », c'est-à-dire dans leurs desseins cruels et malins. Ne le livrons pas nous-mêmes, ont-ils dit; servons-nous pour cela de l'un de ses disciples : ne le faisons pas mourir, mais forçons le juge à le condamner à mort. Faisons tout ce qu'il faut pour nous débarrasser de lui; mais ayons soin de ne point laisser même soupçonner que nous nous en occupons. Eh quoi! ne vous a-t-on pas entendus crier : « Crucifie-le, crucifie-le? » Si vous êtes aveugles, n'en est-ce pas assez? Faut-il encore que vous soyez sourds? L'innocence simulée n'est pas plus de l'innocence, que la justice feinte n'est de la justice. C'est une double injustice d'abord, parce qu'en soi il y a injustice, et qu'à ce péché vient se joindre la dissimulation. Voilà pourquoi ils n'ont pu réussir dans leurs mauvais desseins. Plus ils croyaient mettre de finesse dans l'élaboration de leurs plans, moins ils réussissaient, parce qu'en s'éloignant de la lumière de la vérité et de la justice, ils se précipitaient dans les abîmes des conseils méchants. La justice a un éclat qui lui est propre : elle répand ses rayons sur l'âme qui s'attache à elle, et elle lui communique son éclat : par une raison contraire, plus l'âme humaine s'éloigne de la lumière de la justice, et s'efforce de l'affaiblir par ses attaques, plus aussi s'éteint en elle ce flambeau divin, plus profonde est sa chute dans l'abîme des ténèbres. Ces hommes, qui scrutaient l'art de faire du mal au juste, s'éloignaient donc de la justice, et plus ils s'en écartaient, plus aussi ils défaillaient dans leur pénible travail. O l'adroit moyen de faire croire à leur innocence! Lorsque Judas, repentant d'avoir trahi le Christ, vint jeter à leurs pieds l'argent qu'ils lui avaient donné comme prix de sa trahison, ils ne voulurent point remettre cet argent dans le trésor, « car », dirent-ils, « c'est le prix du « sang : nous ne devons pas le faire entrer « dans le trésor[1] ». « Ce trésor » n'était autre qu'un coffre, consacré à Dieu, où l'on renfermait l'argent destiné au soulagement des serviteurs du Très-Haut qui manquaient du nécessaire. O homme! que ton cœur soit plutôt ce coffre divin où se conservent les richesses du Seigneur! Puisse-t-on y voir une monnaie divine! Puisse ton âme être cette précieuse monnaie, et porter sur elle l'image de ton souverain empereur! D'après cela, quel nom donner à ces sentiments de feinte innocence qui portèrent les Juifs à n'oser mettre dans le trésor du temple le prix du sang de Jésus-Christ, et à ne pas craindre de répandre ce sang lui-même, et d'en souiller leur conscience?

12. Mais que leur est-il advenu? « Ils n'ont « pu réussir dans leurs malicieux desseins ». Pourquoi cet échec? Parce qu'ils ont dit : « Qui est-ce qui s'en apercevra? » Ils s'imaginaient et tâchaient de se persuader que personne ne découvrirait le fil de leur trame. Remarque bien ce qui arrive à une âme méchante : elle s'éloigne de la lumière de la vérité, et par cela même qu'elle ne voit plus Dieu, elle se figure que Dieu ne la voit plus. Ainsi en est-il advenu des Juifs : ils se sont écartés de la vérité; ils se sont jetés dans les ténèbres, ils n'ont plus vu le Seigneur et ils ont dit : Qui est-ce qui nous aperçoit? Celui-là même qu'ils attachaient à la croix, suivait la trace de leurs dissimulations méchantes; pour eux, ils ne pouvaient ni faire réussir leurs projets, ni voir désormais le Fils de Dieu et le Père éternel. Mais puisque le Sauveur n'ignorait rien de ce qui concernait ses ennemis, pourquoi s'est-il soumis à tomber en leurs mains, et à se voir par eux mis à mort? Pourquoi a-t-il laissé réussir les plans qu'ils avaient formés contre lui? Pourquoi? Parce qu'il s'était fait homme pour sauver les hommes, il avait caché sa divinité sous les traits de l'humanité pour donner à ceux qui ne le connaissaient pas un exemple de force d'âme et de courage : il connaissait lui-même la malice de ceux qui le persécutaient, mais il souffrait leurs mauvais traitements pour en venir à ses fins.

13. Voyons ce qui suit : « L'homme et le « cœur profond s'approcheront, et Dieu sera « exalté[2] ». Les Juifs avaient dit : Qui est-ce qui nous verra? « Ils n'ont pu faire réussir

[1] Ps. LXIII, 7.

[1] Matth. XXVII, 6. — [2] Ps. LXIII, 8.

« leurs malicieux projets ». L'homme a pénétré tous leurs desseins, et il leur a permis de s'emparer de son humanité sainte : s'il n'avait pas été revêtu de notre humanité, jamais ses ennemis n'auraient pu, ni mettre la main sur lui, ni le voir, ni le frapper, ni le crucifier, ni le faire mourir : par la même raison, il n'aurait pas été délivré de leurs embûches. « Cet homme, ce cœur profond », c'est-à-dire ce cœur secret, s'approcha donc : aux regards d'un homme, il n'offrait que l'apparence des hommes ; mais sous cette enveloppe mortelle, se dérobait à leurs yeux la divinité : on n'apercevait donc point en lui cette nature divine qu'il partageait avec le Père et qui le rendait égal au Père ; on n'y voyait que la forme d'esclave, par laquelle il lui était devenu inférieur. Il nous instruit lui-même de ces différents états où il se trouve, suivant qu'on le considère ou comme Dieu ou comme homme. Comme Dieu, il nous dit : « Mon Père et moi, nous ne sommes « qu'un [1] ». Comme homme, il ajoute : « Mon « Père est plus grand que moi [2] ». Mais pourquoi, comme Dieu, peut-il dire : « Mon Père « et moi nous ne sommes qu'un ? » Parce qu'« étant de la nature de Dieu, il n'a pas cru « commettre un larcin en disant qu'il était « égal à Dieu ». Pourquoi encore a-t-il pu dire comme homme : « Mon Père est plus « grand que moi ? » Parce qu'« il s'est anéanti « lui-même en prenant la nature d'esclave [3] ». L'homme et le cœur profond se sont approchés, et Dieu a été exalté. L'homme a été mis à mort, et le Dieu a été glorifié. Qu'il ait été crucifié, ç'a été la suite de la faiblesse humaine : s'il est ressuscité et monté au ciel, ç'a été l'effet de sa puissance divine [4]. « L'homme « s'approchera, et aussi le cœur profond », c'est-à-dire le cœur secret, le cœur caché, qui ne faisait paraître ni ce qu'il savait, ni ce qu'il était. Aussi les Juifs supposaient-ils qu'il n'était autre que ce qu'il semblait être : ils le mirent donc à mort cet homme qui s'était retiré dans la profondeur de son humilité, mais Dieu fut exalté dans la grandeur de sa gloire par sa puissance infinie, et dans la suprême majesté de sa gloire, il s'est retiré dans ce séjour céleste, qu'il n'avait point quitté, même au temps de ses humiliations.

14. « L'homme s'approchera, et aussi le cœur « profond, et Dieu sera glorifié ». Aussi, mes frères, considérez la profondeur du cœur de l'homme. De quel homme ? De celui dont le Prophète a parlé ainsi : « Un homme dira à « Sion : Tu es ma mère. Et cet homme a été « formé en elle : il est le Très-Haut qui l'a « fondée [1] ». Le Très-Haut, qui a jeté les fondements de Sion, a été formé et s'est fait homme dans cette ville dont il est devenu le fondateur. « L'homme s'est donc approché, et « aussi le cœur profond ». Considère la profondeur du cœur de cet homme, et, si tu le peux, et autant que tu le pourras, vois Dieu dans l'abîme de ce cœur. L'homme s'est approché ; et parce qu'il était Dieu, parce qu'il devait souffrir volontairement, parce qu'il devait encourager les faibles par son exemple, parce qu'enfin les efforts de ses ennemis et de ses persécuteurs devaient rester inutiles, vu que, malgré l'humanité et la chair mortelle dont il était revêtu, il était Dieu ; voici ce qu'ajoute le Psalmiste : « Leurs flèches sont « devenues comme des traits lancés par des « enfants ». Qu'est devenue la fureur des Juifs ? A quoi ont abouti les rugissements du lion, les cris effrénés de ce peuple ivre de colère : « Crucifie-le ! Crucifie-le ? » Les piéges, creusés par ceux qui ont tendu leur arc, ont-ils servi à prendre leur victime? Mais non, car « leurs flèches sont devenues comme des « traits lancés par des enfants ». Vous le savez : les enfants se servent de roseaux pour faire des flèches. Avec de telles armes, qui pourraient-ils blesser ? Comment pourraient-ils en blesser d'autres ? Quels bras pour lancer un trait ? Quels traits entre pareilles mains? Quelles mains ? Quelles armes? « Leurs flèches « sont devenues comme des traits lancés par « des enfants ».

15. « La malice de leur langue n'a pas réussi ; « elle s'est retournée contre eux-mêmes [2] ». Qu'ils aiguisent leur langue comme on aiguise un glaive, qu'ils s'affermissent, s'ils le veulent, dans leurs injustes résolutions ; en vérité, ils ont eu raison de s'y affermir, puisque « la « malice de leur langue n'a pas réussi, et « qu'elle s'est retournée contre eux ». Leurs projets pouvaient-ils réussir contre Dieu ? « L'iniquité », a dit le Prophète, « s'est menti « à elle-même [3]. La malice de leur langue n'a « pas réussi ; elle s'est retournée contre eux ». Le Sauveur est sorti vivant du tombeau où l'avaient jeté ses ennemis. Ceux-ci avaient

[1] Jean, X, 30. — [2] Id. XIV, 28. — [3] Phil. II, 6, 7. — [4] II Cor. XIII, 4.

[1] Ps. LXXXVI, 5. — [2] Ps. LXIII, 9. — [3] Id. XXVI, 12.

passé devant sa croix ou s'y étaient arrêtés, comme le Psalmiste l'avait prédit longtemps auparavant en ces termes : « Ils ont percé « mes mains et mes pieds, et compté tous « mes os ; ils m'ont regardé et considéré « attentivement [1] ». Alors, ils secouaient la tête en disant : « S'il est le Fils de Dieu, qu'il « descende donc de la croix ! » Ils avaient voulu, en quelque sorte, s'assurer s'il était le Fils de Dieu, et, à leur avis, ils avaient reconnu qu'il ne l'était pas, puisqu'en dépit de leurs insultes, il n'était pas descendu de la croix ; s'il l'avait fait, ils auraient avoué sa filiation divine [2]. Pour toi, mon frère, que penses-tu de ce qu'il est resté sur sa croix, et de ce que, néanmoins, il est ressuscité ? Quel profit ont-ils tiré de leur conduite à son égard ? Et quand même il ne serait point sorti vivant de son tombeau, en auraient-ils été plus avancés? Non, car il leur serait advenu ce qui est advenu aux persécuteurs des martyrs. Les martyrs ne sont point encore revenus à la vie ; leurs persécuteurs n'y ont rien gagné, puisque nous célébrons aujourd'hui le triomphe éternel des victimes. A quoi a donc abouti la fureur des ennemis de notre Dieu ? « Leurs flèches sont devenues comme « des traits lancés par des enfants ; la malice « de leur langue n'a pas réussi, elle s'est re- « tournée contre eux ». Jusqu'où ont-ils poussé cette malice, dont les calculs leur ont fait défaut? Jusqu'à placer des gardes auprès du tombeau du Christ ; car bien qu'ils l'eussent fait mourir, qu'il fût enseveli, il leur inspirait encore des craintes. Ils dirent donc à Pilate : « Ce séducteur ». Ainsi appelaient-ils Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ce devait être là un sujet de consolation pour tous les chrétiens que le monde calomnie. Ils s'adressèrent donc à Pilate et lui dirent : « Etant encore en « vie, ce séducteur a dit qu'il ressusciterait « trois jours après sa mort. Ordonnez donc « qu'on garde son tombeau jusqu'au troisième « jour, de peur que ses disciples ne viennent « l'enlever, et qu'ils ne disent au peuple qu'il « est ressuscité d'entre les morts ; cette der- « nière erreur serait pire que la première. « Vous avez des gardes, leur répondit Pilate : « allez, et gardez-le comme vous voudrez. « Ils s'en allèrent donc, établirent une garde « près du sépulcre, en y plaçant des soldats, « et ils apposèrent leur sceau sur la pierre [3] ».

[1] Ps. XXI, 17, 18. — [2] Matth. XXVII, 40-43. — [3] Matth. XXVII, 63-66.

Les Juifs appostèrent auprès du tombeau de Jésus des soldats pour le garder : tout à coup la terre trembla, et le Sauveur sortit vivant du séjour de la mort, et il s'opéra, autour de son tombeau, de tels prodiges que les soldats, chargés de le garder, auraient pu en rendre témoignage s'ils avaient voulu rapporter les faits comme ils les avaient vus ; malheureusement, l'amour de l'argent, qui avait aveuglé un compagnon de Jésus, dans la personne de Judas, paralysa la langue des soldats auxquels fut confiée la garde du divin tombeau. « Nous vous donnerons de l'argent, leur « dirent les Juifs : vous direz donc que, « pendant votre sommeil, ses disciples sont « venus et l'ont enlevé [1] ». En vérité, « les « profonds calculs de leur malice ont été « déjoués ». O malheureuse astuce ! ne faut-il pas que tu aies perdu de vue la lumière d'une réflexion éclairée, que tu te sois précipitée dans les ténèbres d'une noire méchanceté pour tenir ce langage : Dites que, pendant votre sommeil, ses disciples sont venus et qu'ils l'ont enlevé ? Comment ! tu en appelles au témoignage de gens endormis ! Ne dormais-tu pas toi-même en imaginant une pareille combinaison, qui montre surabondamment ta faiblesse? Car s'ils dormaient, qu'ont-ils pu voir? Et s'ils n'ont rien vu, méritent-ils le nom de témoins? « Mais ils « n'ont pu réussir dans leurs vains projets ». Ils se sont écartés des rayons de la lumière divine ; ils ont vu échouer leurs entreprises, et puisqu'au moment d'agir, ils n'ont pu venir à bout de rien, ils ont manifesté leur impuissance. Pourquoi cela ? Parce que l'homme s'est approché, et aussi le cœur profond, et Dieu a été exalté. Oui, aussitôt que la résurrection de Jésus-Christ fut connue dans le monde, au moment où, par la descente du Saint-Esprit, des disciples, jusqu'alors découragés et dominés par la crainte, se montrèrent assez fermes pour annoncer la mort de leur Maître et tout ce qu'ils avaient vu, alors fut exaltée et glorifiée la grandeur du Dieu qui avait paru au pied d'un tribunal, et y avait subi une condamnation ignominieuse pour nous relever du milieu de notre bassesse jusqu'à lui : et quand les Apôtres, pareils à des trompettes divines, eurent annoncé à l'univers l'avénement futur de Celui qu'ils avaient vu jugé par des hommes, et qui viendra les juger à

[1] Matth. XXVIII, 12, 13.

son tour, alors « tous ceux qui les virent, « furent plongés dans le trouble ». Dieu fut donc glorifié : le Christ fut annoncé ; dès lors plusieurs d'entre les Juifs s'aperçurent que leurs coréligionnaires avaient échoué dans la réalisation de leurs projets : une foule de miracles s'opéraient, en effet, sous leurs yeux, au nom de Celui qu'ils avaient crucifié et fait mourir de leurs propres mains. Ils se séparèrent donc de cœur et d'affection de leurs frères endurcis, trouvant dans l'opiniâtre impiété de ces malheureux aveugles un sujet de dégoût et d'horreur : et, mieux inspirés par rapport à leur salut, ils s'adressèrent aux Apôtres, et leur dirent : « Que « ferons-nous? Tous ceux qui les virent, fu« rent plongés dans le trouble [1] ». En d'autres termes, on vit tomber dans le trouble tous ceux qui s'aperçurent de l'inutilité de leurs projets, et comprirent que leurs malicieux complots tourneraient à leur propre confusion et à leur propre perte.

16. « Et tout homme fut saisi de crainte [2]». Ceux qui n'éprouvèrent pas ce sentiment de crainte ne méritaient pas même le nom d'hommes. « Tout homme fut saisi de « crainte » : c'est-à-dire, toute personne raisonnable et capable d'apprécier les événements : aussi, devrait-on donner le nom de bêtes, et même de bêtes brutes et sauvages, aux hommes qui demeurèrent alors insensibles à la crainte ; et le peuple juif est encore aujourd'hui un lion qui rugit et fait des victimes. Mais la crainte s'empara de tout homme, c'est-à-dire, de quiconque voulut se soumettre au joug de la foi, et conçut une sainte frayeur à la pensée du jugement à venir. « Et tout homme fut saisi de crainte, et « ils publièrent hautement les œuvres de « Dieu ». A celui qui disait : « Seigneur, dé« livrez-moi de la crainte de mes ennemis », s'appliquent donc ces paroles : « Tout homme « a été saisi de crainte ». Il était délivré de la crainte de ses ennemis, mais il était sous l'impression de la crainte de Dieu. S'il redoutait quelqu'un, c'était, non pas celui qui peut tuer le corps, mais celui qui peut précipiter tout à la fois le corps et l'âme dans la géhenne du feu [3]. Les Apôtres ont prêché l'Evangile. D'abord, Pierre fut saisi de crainte, il avait peur de l'ennemi : son âme n'était pas encore à l'abri de toute appréhension à l'égard de ses adversaires. Questionné par une servante sur sa présence au milieu des disciples du Sauveur, il renia trois fois son divin Maître [1]. Après sa résurrection, Jésus affermit cette colonne de l'Eglise. Pierre annonce alors la bonne nouvelle sans trembler, et, néanmoins, sous l'influence de la crainte ; sans trembler en face de ceux qui peuvent tuer le corps ; sous l'influence de la crainte à l'égard de celui qui peut précipiter tout à la fois le corps et l'âme dans la géhenne du feu. « Tout homme a été saisi de crainte, et « ils ont hautement publié les œuvres de « Dieu ». Dès que les Apôtres eurent commencé à publier les œuvres du Très-Haut, les princes des prêtres les firent comparaître devant eux, et leur firent des menaces en leur intimant « la défense de prêcher au nom de « Jésus-Christ. Mais ceux-ci leur répondirent : « Dites-nous à qui, de Dieu ou des hommes, « il vaut mieux obéir [2] ? » Que pouvaient-ils répondre à une pareille question ? Auraient-ils osé dire qu'il vaut mieux obéir aux hommes qu'à Dieu? Non, et leur réponse n'était pas douteuse, et ils devaient déclarer que la soumission envers Dieu doit avoir le pas sur la soumission à l'égard des hommes ; aussi, parce qu'ils connaissaient la volonté du Tout-Puissant, les Apôtres dédaignèrent-ils les menaces des prêtres. « La crainte, dont « l'homme fut saisi », devint donc la source de sa fermeté et de son courage, et « ils pu« blièrent hautement les œuvres de Dieu ». Si l'homme éprouve des sentiments de crainte, ce n'est point son semblable, mais son créateur qui doit les lui inspirer. Redoute ce qui est supérieur à l'homme, et jamais l'homme ne te fera trembler. Appréhende la mort éternelle, et tu ne t'inquiéteras nullement de la vie présente. Soupire après les immortelles voluptés du paradis ; que l'immuable tranquillité du ciel soit l'objet de tes désirs, et tu te riras du monde entier et de tous ses faux biens. Aime et crains en même temps ; aime ce que Dieu te promet, crains l'effet de ses menaces, et les promesses de l'homme ne corrompront point ton cœur, et ses menaces ne t'ébranleront pas. « Tout homme a été « saisi de crainte, et ils ont publié hautement « les œuvres de Dieu, et ils les ont com« prises ». Qu'est-ce à dire : « Ils ont compris « ses prodiges ? » Etait-ce là, ô Seigneur Jé-

[1] Act. II, 1-37. — [2] Ps. LXIII, 10. — [3] Matth. X, 28.

[1] Matth. XXVI, 69. — [2] Act. V, 27-29.

sus, ce que vous taisiez lorsque, pareil à une innocente brebis, vous alliez à la mort, sans ouvrir la bouche pour vous plaindre de vos bourreaux, lorsque nous vous considérions plongé dans les souffrances et la douleur, et ressentant toute notre faiblesse? Etait-ce pour cela, ô le plus beau des enfants des hommes, que vous nous dérobiez la vue de vos charmes infinis [1], et que vous sembliez n'avoir ni grâce ni beauté [2]? Attaché à la croix, vous supportiez les insultes et les ricanements de vos ennemis : « S'il est le Fils de Dieu », disaient-ils, « qu'il descende donc de sa croix [3] ! » De tous vos serviteurs, de tous ceux qui connaissent votre suprême puissance, en est-il un seul qui ne se soit entièrementé crié : Oh! si seulement il descendait du haut de sa croix pour la confusion de ceux qui le blasphèment de la sorte! Mais il ne devait pas en être ainsi : il fallait que le Sauveur mourût pour le salut de ceux qui étaient condamnés à mourir, comme il devait ressusciter pour nous communiquer la vie éternelle. Voilà ce que ne comprenaient pas ceux qui le défiaient de descendre de sa croix; mais quand, après sa résurrection, il monta glorieusement au ciel, ils comprirent les œuvres de Dieu : « Ils ont « publié les œuvres de Dieu, et ils les ont « comprises ».

17. « Le juste se réjouira dans le Seigneur [4] ». La tristesse ne doit plus être aujourd'hui le partage du juste. Au moment où le Sauveur mourut sur la croix, les Apôtres étaient plongés dans la tristesse. Ils s'en retournèrent, le cœur accablé de chagrin et d'ennui, car ils croyaient avoir perdu toute lueur d'espérance. Le Sauveur sortit d'entre les morts, et, malgré le prodige de sa résurrection, leur tristesse était toujours la même, quand il vint les visiter. Par un effet de sa volonté, les deux disciples qui voyageaient sur le chemin d'Emmaüs ne le reconnurent point : ils gémissaient et pleuraient ; il différa de se faire connaître à eux jusqu'au moment où il leur eut exposé le sens des Ecritures, et montré, par les passages de nos saints livres, que les événements devaient avoir lieu comme ils avaient eu lieu effectivement. Il leur fit comprendre que, d'après les oracles sacrés, le Seigneur devait ressusciter le troisième jour. Mais serait-il ressuscité d'entre les morts le troisième jour, s'il était descendu de sa croix? Aujourd'hui vous êtes tristes en voyageant ; mais combien vous seriez heureux et fiers si votre Sauveur, pour répondre aux insultantes provocations des Juifs, était descendu de sa croix! Vous seriez au comble de la joie, s'il leur avait, par là, fermé la bouche. Mais attendez que le médecin vous fasse connaître ses projets et agisse : il ne descend pas de sa croix ; il veut mourir de la main de ses ennemis, pour vous préparer le remède qui doit vous guérir. Le voilà maintenant ressuscité ; il vous parle, vous ne le reconnaissez pas encore, mais vous n'en ressentirez que plus de joie lorsque vos yeux s'ouvriront. Plus tard, et par la fraction du pain, il se manifeste à eux, et ils le reconnaissent [1], et leur joie se traduit en exclamation : « Le juste se réjouira « dans le Seigneur ». On annonce l'heureuse nouvelle à un disciple incrédule : le Seigneur a été vu, il est ressuscité ; la tristesse de cet Apôtre continue, car il ne croit pas à l'événement dont on lui parle : « Si je ne mets pas « mes doigts à la place de ses clous, si je ne « touche pas ses plaies, je ne croirai pas ». Le Sauveur lui donne son corps à toucher; il y porte la main, il le palpe et s'écrie : « Mon « Seigneur et mon Dieu! Le juste se réjouira « dans le Seigneur ». Ils se sont donc réjouis dans le Seigneur, les justes qui ont vu et touché, et qui ont cru. Mais les justes d'aujourd'hui, qui ne voient point et ne touchent point, peuvent-ils, eux aussi, se réjouir dans le Seigneur? Oui, car le Seigneur a dit à Thomas lui-même : « Parce que tu m'as vu, tu « m'as cru; bienheureux ceux qui n'ont pas « vu, et qui ont cru [2] ». Réjouissons-nous donc tous dans le Seigneur; que, réunis dans le sentiment d'une même foi, nous formions tous ce juste dont parle le Psalmiste : ne formons tous qu'un seul corps uni au même chef, et réjouissons-nous, non en nous-mêmes, mais dans le Seigneur ; car notre souverain bien réside, non en nous, mais en celui qui nous a créés : lui seul est notre bien et la source de notre joie. Qu'aucun d'entre nous ne se réjouisse en lui-même ; que personne ne présume ou ne désespère de lui-même ; que personne ne place son espérance dans son semblable, car nous devons nous efforcer d'amener les autres à partager notre confiance, mais jamais nous ne devons les considérer comme le motif et le principe de notre espérance.

[1] Ps. XLIV, 3. — [2] Ps. LIII, 2-7. — [3] Matth. XXVII, 40. — [4] Ps. LXIII, 11.

[1] Luc, XXIV, 16-16. — [2] Jean, XX, 25-29.

18. « Le juste se réjouira dans le Seigneur, et il espérera en lui, et tous ceux « qui ont le cœur droit seront au comble « de l'allégresse ». Le Seigneur Jésus est ressuscité, il est monté au ciel, il nous a prouvé par là l'existence d'une autre vie, il a manifesté au grand jour les desseins qu'il tenait cachés au plus profond de son cœur, et fait voir qu'ils n'étaient pas vains; il a répandu son sang comme prix de notre rédemption : la sagesse de ses plans divins a éclaté au grand jour : on a publié ses prodiges : le monde entier y a cru; le juste, n'importe en quelle contrée du monde il se trouve, « se « réjouira donc dans le Seigneur, et mettra « son espérance en lui, et tous ceux qui ont le « cœur droit, seront au comble de l'allé« gresse ». Qui sont ceux dont le cœur est droit? Mes frères, nous vous le disons souvent, et il est bon pour vous de le bien comprendre. Qui sont ceux dont le cœur est droit ? ce sont les hommes qui attribuent les tribulations, au milieu desquelles ils vivent, non à un défaut de sagesse de la part de Dieu, mais à sa sagesse, et qui les regardent comme un moyen providentiel destiné à la guérison de leur âme : de pareilles gens ne sont point infatués de la pensée de leur propre justice, au point de supposer qu'ils souffrent sans l'avoir mérité, ou d'accuser Dieu de ce que les plus grands pécheurs ne sont pas les plus affligés. Encore une fois, remarquez-le, car nous vous l'avons souvent dit. Souffres-tu quelque maladie dans ton corps, ou une perte dans tes biens, ou une séparation pénible occasionnée par la mort, dans ta famille ? Parmi ceux qui t'entourent, tu en remarques de plus méchants que toi, et sans te croire vraiment juste, tu les reconnais moins bons encore ; je t'en conjure, ne sois point jaloux de ce qu'ils réussissent, et se trouvent à l'abri des châtiments célestes. Puissent les desseins du Très-Haut ne point ébranler ta foi ! Ne dis pas : Je suis pécheur, et Dieu me punit : pourquoi donc n'inflige-t-il aucune punition à cet homme, qui l'a évidemment offensé plus grièvement que moi ? J'ai mal fait, je le sais bien ; mais si coupable que je sois, le suis-je autant que lui ? Si tu parlais ainsi, tu donnerais la preuve sans réplique de la fausse direction imprimée à tes pensées. Que le Dieu d'Israël est bon, mais pour ceux qui ont le cœur droit ! Tes pieds glissent sous toi, parce que tu t'irrites contre les pécheurs, en voyant la paix dont ils jouissent [1]. Laisse agir le médecin ; celui qui connaît la blessure sait le remède qu'il doit y appliquer. Mais pourquoi cet autre n'est-il pas maltraité ? Pourquoi? parce qu'il est impossible d'espérer le sauver. On te fait de douloureuses incisions, parce que tu pourras guérir. Souffre donc, avec droiture de cœur, toutes tes épreuves. Le Seigneur sait ce qu'il doit t'accorder, et ce qu'il doit te refuser. Ce qu'il te donne doit servir à te consoler, et non à te corrompre ; s'il te refuse ses dons, supportes-en la privation et ne blasphème pas. Si la conduite de Dieu te déplaît et te fait blasphémer, si tu te complais en toi-même, c'est la preuve que tu as le cœur tordu et perverti ; et le pis, en tout cela, c'est que tu veux faire du cœur de Dieu ce que tu fais du tien : tu veux lui imposer tes volontés au lieu d'agir selon son bon plaisir. Eh quoi ! Voudrais-tu détourner aussi du bien le cœur de Dieu ? Il est si droit ! Prétendrais-tu lui communiquer la fausseté du tien ? Ne vaudrait-il pas mieux, mille fois, ramener le tien à la droiture de celui de Dieu ? N'est-ce point là ce que t'a enseigné ce Dieu, dont les souffrances faisaient tout à l'heure le sujet de nos entretiens ? Ne te montrait-il pas qu'il s'était revêtu de ta faiblesse, quand il disait : « Mon âme est triste jusqu'à la « mort ? » Ne te figurait-il pas en sa personne, quand il disait : « Mon Père, si c'est possible, « que ce calice s'éloigne de moi ? » Le cœur du Père et celui du Fils n'étaient pas différents l'un de l'autre : ce n'était, à vrai dire, qu'un seul cœur ; mais en se revêtant de la forme d'esclave, il a pris ton cœur pour l'instruire par ses exemples. Or, voilà qu'en face de la tribulation, ton cœur est tout différent du sien : il voudrait ne pas être éprouvé ; il se met en contradiction avec la volonté divine. Puisque le cœur de Dieu ne peut se prêter aux mauvaises dispositions du tien, conforme donc le tien à celui de Dieu ; écoute ce qu'il dit à son Père : « Toutefois, ne faites pas ce que « je veux, mais faites ce que vous voulez [2] ».

19. Aussi, « tous ceux qui ont le cœur droit, « seront loués ». Qu'en conclure ? C'est que, si « ceux qui ont le cœur droit, doivent être « loués », ceux qui ont le cœur tordu et déréglé seront condamnés. Tu as à choisir de deux choses l'une : choisis donc tandis qu'il en est

[1] Ps. LXXII, 1-3. — [2] Matth. XXVI, 38, 39.

temps. Si ton cœur est droit, tu iras à la droite et tu seras loué. Comment cela ? « Venez, « bénis de mon Père : recevez le royaume qui « vous a été préparé dès l'origine du monde ». Si, au contraire, tu as le cœur tordu et déréglé, si tu te moques de Dieu, si tu te joues de sa Providence ; si tu dis en toi-même : Il est évident que Dieu ne s'occupe pas des choses de ce monde ; car, s'il en prenait soin, ce scélérat serait-il dans l'abondance et moi dans la disette ? il est sûr que ton cœur n'est pas droit. Viendra le jugement, et alors on connaîtra les motifs secrets de la conduite de Dieu : alors aussi, parce que tu n'auras pas voulu rétablir ton cœur dans la droiture et le rendre semblable à celui de Dieu, parce que tu auras négligé de te rendre digne d'aller à la droite du Seigneur, en cet endroit « où « seront loués ceux qui ont le cœur droit », tu iras à la gauche, et tu y entendras ces paroles : « Allez au feu éternel, qui a été pré« paré au démon et à ses anges [1] ». Sera-t-il temps alors de redresser son cœur ? Redressez-le donc maintenant, mes frères ; redressez-le dès aujourd'hui. Quel obstacle pourrait s'y opposer ? On chante le psaume devant toi ; on te lit l'Evangile ; tu entends de bonnes lectures, de saintes instructions ; le Seigneur est patient : tu l'offenses et il t'épargne ; tu renouvelles tes infidélités, et il ne te punit pas, et tu ajoutes encore au nombre de tes fautes. Jusques à quand le Très-Haut usera-t-il d'indulgence à ton égard ? Prends-y garde ! Tu pourrais bien éprouver à la fin les rigueurs de sa justice. Nous vous effrayons, parce que nous sommes saisis de crainte : rassurez-nous, et nous ne vous troublerons plus. Mais j'aime beaucoup mieux trembler à la pensée de Dieu, que de puiser ma confiance dans la pensée de n'importe quel homme, « car tout homme a été saisi de « crainte, et ils ont publié les œuvres de « Dieu ». Daigne le Seigneur nous compter au nombre de ceux qui ont tremblé et fait connaître ses ouvrages. Nous vous prêchons maintenant en son nom, mes frères, parce que nous craignons. Nous sommes témoins de votre empressement à écouter sa parole, du vif désir que vous avez de nous entendre, de votre bonne volonté. La terre de votre cœur est suffisamment imprégnée de la rosée du ciel. Puisse-t-elle produire du froment et non des épines, car si les celliers du père de famille doivent contenir le bon grain, les épines seront livrées aux flammes. Tu sais ce que tu dois faire de ton champ, et Dieu ne saurait ce qu'il doit faire de son serviteur ? Pour une terre fertile, la pluie qui l'arrose est un bienfait du ciel ; et, si elle tombe sur un champ couvert de ronces et d'épines, en est-elle moins précieuse ? Et ce champ peut-il rendre la pluie responsable de sa stérilité ? La pluie elle-même ne rendra-t-elle pas témoignage contre lui, et ne dira-t-elle pas : J'ai répandu partout, d'une manière égale, la douceur de mes ondées ? Quelles sont tes œuvres ? Remarque-le attentivement, afin de juger de ce qui t'est réservé. Si tu produis du froment, sois-en sûr, tu iras dans le cellier du Père de famille ; si tu produis des épines, le feu sera ton partage ; mais le temps d'être mis dans les greniers célestes ou jeté dans le feu éternel n'est pas encore venu : préparons-nous donc à ce moment décisif, et nous n'éprouverons aucune crainte. Vous qui m'écoutez et moi qui vous parle au nom de Jésus-Christ, nous vivons encore ; et puisqu'il en est ainsi, n'avons-nous ni le moyen ni le temps de réformer nos pensées, et de devenir de parfaits chrétiens ? Et si vous le voulez, pourquoi cette conversion n'aurait-elle pas lieu dès aujourd'hui ? Pourquoi ce changement de nos mœurs ne se ferait-il pas dès maintenant ? Pour en venir là, faut-il faire de grandes acquisitions, des recherches pénibles, de lointains voyages aux Indes ? Faut-il noliser des vaisseaux choisis entre tous ? Non ; change ton cœur au moment même où je t'adresse la parole, et ainsi sera accompli ce que, depuis si longtemps, on te presse de faire ; et si tu ne le fais pas, ta mauvaise volonté sera pour toi la source d'une punition éternelle.

[1] Matth. XXV, 34, 41.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXIV.

SERMON AU PEUPLE.

LA DÉLIVRANCE.

Ézéchiel et Jérémie chantent le retour de Babylone à Jérusalem, d'où le crime du Calvaire a de nouveau banni les Juifs. Babylone ou *confusion* est la ville de Caïn, Jérusalem ou *vision de la paix* est la ville d'Abel. Ces deux cités mélangées ici-bas seront séparées par Dieu au jugement, Jérusalem à sa droite, Babylone à sa gauche. Nous sommes de Babylone par l'amour du monde, et de Jérusalem par l'amour de Dieu. — Ce Psaume est pour ceux qui commencent à sortir de Babylone, ou à aimer Dieu, à chanter Jérusalem, à l'habiter par le cœur. Ici-bas, quand nous soupirons après Jérusalem, la chair résiste, mais la mort sera détruite et la charité fera de nous un holocauste. Toute chair ou tous les hommes viendront au Seigneur; on leur a prêché l'idolâtrie, mais Dieu leur remettra leurs fautes par l'expiation du Calvaire, dont l'effet est figuré par l'entrée du grand prêtre seul dans le Saint des Saints, figure demeurée incomprise pour les Juifs incrédules. Bienheureux au contraire les hommes unis à Dieu par l'Incarnation. Dieu leur donnera dans sa maison le spectacle de la justice. C'est le Christ qui doit nous exaucer, lui l'espoir de la terre et non d'une partie, l'espoir de la mer ou du monde, où il nous prend dans ses filets Soyons les bons poissons. Dieu prépare les montagnes ou les apôtres, trouble le fond des mers, ou les cœurs impies, les amène au bien. Le monde révolté est vaincu. Dieu visite la terre, l'arrose, laisse croître l'ivraie jusqu'à la moisson, féconde le désert, multiplie le bercail. L'hymne de joie.

1. Le titre du psaume nous fait connaître ici la voix d'une sainte prophétie. Voici cette inscription : « Pour la fin, psaume de David, « cantique de Jérémie et d'Ezéchiel au nom « du peuple de la captivité, au moment du « retour [1] ». Tous ne savent point ce qui se passa chez nos pères au temps de la captivité de Babylone, mais ceux-là seulement qui ont écouté ou lu avec soin les saintes Ecritures. Le peuple d'Israël fut donc captif, emmené de Jérusalem, et réduit en servitude à Babylone [2]. Mais le saint prophète Jérémie annonça que ce peuple reviendrait de cette captivité, après soixante et dix années, qu'il rebâtirait cette même cité de Jérusalem, dont il avait pleuré la dévastation par ses ennemis [3]. Or, en ce même temps il y avait, parmi ce peuple captif à Babylone, des Prophètes, et entre autres le prophète Ezéchiel. Ce peuple donc attendait que fussent accomplies les soixante-dix années, selon la prophétie de Jérémie. Il arriva, qu'après ces soixante-dix années, le temple se releva de ses ruines, et une grande partie de ce peuple revint de la captivité. Mais comme l'Apôtre a dit : « Toutes ces choses qui leur « arrivaient étaient des figures ; elles ont été « écrites pour nous instruire, nous qui vivons « à la fin des temps [4] », nous devons connaître d'abord ce qui est pour nous la captivité, ensuite la délivrance ; nous devons connaître Babylone, dans laquelle nous sommes captifs, et Jérusalem, où nous aspirons à retourner. Ces deux cités sont réellement et littéralement deux cités. Cette Jérusalem, à la vérité, n'est plus habitée par les Juifs. Après la mort du Sauveur sur la croix, ce crime fut vengé par de grands fléaux ; arrachés de ce lieu, où leur fureur insolente, leur délire impie avait éclaté contre leur médecin, ils furent dispersés parmi les nations, et leur terre échut aux chrétiens : alors s'accomplit ce que leur avait dit le Seigneur : « C'est pourquoi le royaume « de Dieu vous sera enlevé, et donné à un « peuple pratiquant la justice [1] ». En voyant des foules si nombreuses à la suite du Seigneur qui prêchait le royaume des cieux, et qui faisait des miracles, les princes de cette cité s'écrièrent : « Si nous le laissons ainsi, chacun « le suivra, et les Romains viendront et nous « extermineront nous et notre ville [2] ». Afin de ne point perdre la ville, ils mirent à mort le Seigneur, et ils la perdirent précisément à cause de cette mort. Donc cette cité de la terre était la figure d'une cité éternelle dans le ciel : mais dès que fut prêchée au grand jour la cité ainsi figurée, celle qui en était l'ombre fut rejetée : aussi n'y voit-on plus aujourd'hui

[1] Ps. LXIV, 1. — [2] IV Rois, XXIV, 25. — [3] Jérém. XXV, 11, et XXIX, 10. — [4] I Cor. X, 11.

[1] Matth. XXI, 43. — [2] Jean, XI, 48.

ce temple qui avait été construit pour symboliser dans l'avenir le corps du Seigneur. Nous avons la lumière, la figure a passé : et toutefois nous sommes encore dans une certaine captivité : « Tant que nous sommes sous notre « chair », dit l'Apôtre, « nous sommes éloi« gnés du Seigneur [1] ».

2. Voyez aussi les noms de ces deux cités, Babylone et Jérusalem. Babylone signifie confusion, et Jérusalem, vision de la paix. Fixez votre attention sur la cité de confusion, pour comprendre la cité de la paix ; supportez l'une et soupirez après l'autre. A quoi pouvons-nous distinguer ces deux cités? Pouvons-nous les séparer l'une de l'autre ? Elles sont mélangées, et mélangées dès l'origine même du genre humain ; elles doivent arriver ainsi jusqu'à la fin des siècles. Jérusalem a commencé par Abel, Babylone par Caïn ; car les murailles de ces villes ne se sont élevées que plus tard. Cette Jérusalem était dans la terre des Jébuséens ; car elle s'appelait d'abord Jébus [2], et la race des Jébuséens en fut chassée, quand le peuple de Dieu, délivré de l'Egypte, fut introduit sur la terre promise. Babylone fut bâtie au milieu des régions de la Perse, et leva longtemps sur les autres nations sa tête orgueilleuse. Ces deux villes ont donc été bâties à des époques fixes, afin d'être la figure de ces autres cités commencées jadis, et qui doivent durer jusqu'à la fin des siècles, mais se séparer à la fin. Comment alors pouvons-nous les montrer, aujourd'hui qu'elles sont mélangées ? Dieu saura les discerner quand il mettra les uns à sa droite, les autres à sa gauche. Jérusalem occupera la droite et Babylone la gauche. Jérusalem entendra ces paroles : « Venez, bénis de mon Père, re« cevez le royaume qui vous a été préparé « dès l'origine du monde ». Babylone s'entendra dire : « Allez au feu éternel préparé au « diable et à ses anges [3] ». Toutefois, avec la lumière de Dieu, nous pouvons donner des marques pour distinguer les pieux fidèles, même dès aujourd'hui, et les citoyens de Jérusalem des citoyens de Babylone. Ces deux cités subsistent par deux amours : Jérusalem par l'amour de Dieu, Babylone par l'amour du monde. Que chacun interroge son cœur, et il saura de quelle ville il est citoyen ; et s'il reconnaît qu'il est de Babylone, qu'il extirpe de son cœur les convoitises pour y planter la charité ; s'il se reconnaît au contraire habitant de Jérusalem, qu'il endure la captivité et soupire après sa délivrance. Plusieurs, en effet, qui avaient pour mère la sainte Jérusalem, étaient retenus par leurs convoitises dans la corruption de Babylone, et leurs désirs corrompus en avaient fait des citoyens de cette ville : beaucoup en sont là aujourd'hui encore, et beaucoup après nous continueront à en être là sur cette terre : mais le Seigneur, qui a fondé Jérusalem, connaît ceux qu'il a prédestinés pour en être les habitants, bien qu'il les voie encore sous le joug du démon, attendant qu'il les rachète par le sang du Christ : il les connaît avant qu'ils se connaissent eux-mêmes. Telle est donc l'allégorie sous laquelle ce psaume est chanté. Aussi a-t-il dans son titre le nom de deux prophètes qui existaient aux jours de la captivité, de Jérémie et d'Ezéchiel qui chantaient, « lorsqu'ils com« mençaient à sortir ». Commencer à sortir, c'est commencer à aimer. Il en est beaucoup en effet qui sortent secrètement, et les affections du cœur sont les pieds de ceux qui sortent ; et ils sortent de Babylone. Qu'est-ce à dire, de Babylone ? De la confusion. Comment sortir de Babylone ou de la confusion ? Ceux qui étaient d'abord mélangés par de semblables désirs commencent à se distinguer par la charité ; une fois séparés, ils ne sont plus dans la confusion. Et s'ils sont encore mélangés d'une manière corporelle, du moins ils sont séparés par leurs saintes aspirations. Ecoutons donc maintenant, mes frères, écoutons ; et que nos désirs soient bien ceux de notre cité. Et quelle est donc la joie que nous chante le Prophète ? Comment raviver en nous cet amour de notre cité qu'un trop long éloignement nous a fait oublier ? Mais c'est de là que notre Père nous a envoyé ses lettres, que Dieu nous a fait parvenir ses saintes Ecritures, lettres qui nous ont inspiré le désir du retour ; car, aimer notre éloignement, c'était passer à l'ennemi, et tourner le dos à la patrie. Quel est donc l'objet de ces chants ?

3. « C'est en Sion, ô Dieu, qu'il convient de « chanter votre gloire [1] ». Sion est notre patrie ; car Sion n'est autre que Jérusalem ; et vous devez connaître le sens d'un tel nom. De même que Jérusalem signifie vision de la paix, de même Sion signifie regard, ou vision

[1] II Cor. v, 6.— [2] II Rois, v, 6 et Josué, XVIII, 28.— [3] Matth. XXV, 34, 41.

[1] Ps. LXIV, 2.

et contemplation. Je ne sais quel spectacle si grand nous est promis ; et ce spectacle, c'est Dieu lui-même fondateur de la cité. Belle et splendide cité, dont le fondateur est plus splendide encore ! « Il convient de chanter « votre gloire, ô Dieu », dit le Prophète. Mais où ? « En Sion », et non point à Babylone. Quiconque s'est mis en devoir d'en sortir, chante alors Jérusalem dans son cœur, d'après cette parole de l'Apôtre : « Notre conversation « est dans le ciel [1] ». « Quoique nous vivions « dans la chair », dit-il encore, « nous ne « combattons pas selon la chair [2] ». Déjà nous sommes en Jérusalem par le désir, déjà nous avons jeté dans cette terre notre espérance comme une ancre, afin de ne point faire naufrage sur cette mer. De même, alors que nous disons avec raison qu'un navire est à terre dès qu'il est à l'ancre, il flotte à la vérité, mais il est en quelque sorte amené à terre, pour résister aux vents et aux tempêtes ; ainsi contre les tentations de notre pèlerinage ici-bas, nous avons notre espérance fixée dans la cité de Jérusalem, et qui nous empêche d'être jetés contre les écueils. Celui-là donc chante en Sion, qui chante selon cette espérance ; qu'il dise alors : « C'est en Sion, ô « Dieu, qu'il convient de chanter votre gloire » : oui, en Sion, non point à Babylone. Mais peut-être maintenant encore êtes-vous à Babylone. J'y suis, nous répond cet homme plein d'amour, ce citoyen ; j'y suis, mais de corps seulement, et non de cœur. Ayant ainsi fait ces deux affirmations que j'y suis de corps et non de cœur : je ne chante point Babylone, car c'est mon cœur qui chante, et non point mon corps. Les citoyens de Babylone entendent, je le sais, ma voix corporelle ; mais le fondateur de Jérusalem entend les chants de mon cœur. De là vient que l'Apôtre exhortait les habitants à chanter des cantiques d'amour pleins de l'espérance de retourner à cette splendide cité, vision de la paix : « Chantez », leur disait-il, « chantez du fond de vos cœurs « à la gloire de Dieu [3] ». Qu'est-ce à dire : « Chantez dans vos cœurs ? » Ne chantez point de cette Babylone où vous êtes ; mais chantez de cette patrie d'en haut que vous habitez par l'espérance. Donc, « c'est en Sion qu'il con« vient, ô Dieu, de chanter votre gloire ». C'est l'hymne de Sion, et non l'hymne de Babylone, qui vous est agréable. Ceux qui chantent à Babylone, sont citoyens de Babylone, et ne chantent point pieusement, même quand ils chantent l'hymne de Dieu. Ecoute la parole de l'Ecriture : « La louange n'est pas bonne « dans la bouche du pécheur [1]. C'est en Sion, « ô Dieu, qu'il convient de vous bénir ».

1 Philip. III, 20. — 2 II Cor. X, 3. — 3 Eph. V, 19.

4. « C'est à Jérusalem qu'on s'acquittera « des vœux qu'on vous aura faits ». Ici-bas nous faisons des vœux, là haut nous les acquitterons. Qui donc fait ici-bas des vœux qu'il n'acquitte point ? Celui qui ne persévère pas jusqu'à la fin dans les vœux qu'il a faits. Aussi le Psalmiste a-t-il dit ailleurs : « Faites des vœux au Seigneur votre Dieu, « et accomplissez-les [2]. C'est en Jérusalem que « l'on tiendra ses vœux ». C'est là que nous serons entièrement, c'est-à-dire corps et âme, à la résurrection des justes ; c'est là que nos vœux seront totalement accomplis ; non-seulement notre âme y sera, mais aussi notre chair, qui ne sera plus corruptible, car nous ne serons plus à Babylone, mais notre corps sera devenu céleste. Quel changement nous est promis ? « Tous nous ressusciterons », dit l'Apôtre, « mais nous ne serons pas tous « changés ». Il indique aussi ceux qui seront changés. « En un clin d'œil, au son de la der« nière trompette, car la trompette sonnera, « et les morts ressusciteront incorruptibles « désormais, c'est-à-dire dans leur intégrité, « et nous serons changés ». Plus loin il nous explique en quoi consistera ce changement : « Il faut », dit-il, « que ce corps corruptible « soit revêtu d'incorruptibilité, et que ce « corps mortel soit revêtu d'immortalité, et « après que ce corps de corruption sera re« vêtu d'incorruptibilité, que ce corps de « mort sera revêtu d'immortalité, cette parole « de l'Ecriture s'accomplira : La mort a été « absorbée dans sa victoire. O mort, où est « donc ton aiguillon [3] ? » Dès que commencent à se former en nous les prémices de l'esprit qui nous font soupirer après Jérusalem, nous ressentons en notre chair corruptible bien des résistances qui deviendront insensibles quand la mort sera absorbée dans sa victoire. La paix régnera, il n'y aura plus de guerre. Or, le règne de la paix sera aussi le règne de cette cité qui est la vision de la paix. La mort ne nous sera donc plus un obstacle. Maintenant, combien n'avons-nous pas à lutter contre la mort ! De là viennent

1 Eccli. XV, 9. — 2 Ps. LXXV, 12. — 3 I Cor. XV, 51-55.

ces sensualités de la chair, qui nous suggèrent tant de désirs coupables ; et quand même nous n'y consentirions pas, il nous faut néanmoins lutter pour n'y point consentir. La convoitise de la chair nous a donc tout d'abord conduits sans résistance, puis entraînés malgré nos efforts. Puis est venu le secours de la grâce, et alors, sans pouvoir désormais nous conduire ou nous entraîner, elle a lutté contre nous ; et après la lutte viendra la victoire. Si elle te livre aujourd'hui des assauts, du moins qu'elle ne te renverse pas ; et quand la mort sera absorbée dans la victoire, la lutte alors cessera. Qu'est-il dit ? « La mort sera « notre dernier ennemi détruit [1] ». J'accomplirai mon vœu. Quel vœu ? Le même que l'holocauste. Or, on appelle holocauste ce qui est entièrement consommé par le feu ; l'holocauste est donc le sacrifice où tout est brûlé ; car ὅλον signifie entièrement, et καῦσις, brûlure. Holocauste donc, brûlé entièrement. Que cette flamme nous gagne, flamme divine qui est en Jérusalem ; que la charité nous embrase jusqu'à la consomption de tout ce qu'il y a de mortel en nous, et que tout ce qui nous fait obstacle s'en aille en sacrifice au Seigneur. De là vient qu'il est dit ailleurs : « Dans votre amour, Seigneur, répandez vos « bénédictions sur Sion, afin que s'élèvent les « murailles de Jérusalem ; alors vous accep- « terez le sacrifice de justice, les oblations et « les holocaustes [2]. C'est en Sion, ô mon Dieu, « qu'il faut chanter votre gloire, et nos vœux « pour vous s'accompliront en Jérusalem ». Ici nous cherchons si Jésus-Christ notre Seigneur et Sauveur ne nous serait point présenté comme le roi de cette cité : chantons donc jusqu'à ce que nous arrivions à quelque donnée plus claire. Déjà je pourrais vous dire à qui il est dit : « C'est vous, ô Dieu, qu'il « convient de chanter dans Sion, et nos vœux « pour vous s'accompliront en Jérusalem ». Mais, si je le disais, ce serait à moi plutôt qu'à l'Ecriture que l'on croirait ; et peut-être ne me croirait-on pas. Ecoutons la suite.

5. « Exaucez ma prière », dit le Prophète, « c'est à vous que s'adressera toute chair [3] ». Et le Seigneur nous dit qu'il a reçu la puissance sur toute chair [4]. Il commence donc à paraître en roi, quand il est dit : « C'est à « vous que toute chair doit s'adresser. Toute « chair donc », dit le Prophète, « doit s'adresser « à vous ». Pourquoi toute chair doit-elle venir à lui ? Parce qu'il a pris une chair. Où toute chair viendra-t-elle ? Les prémices de la chair lui viennent d'un sein virginal : or, les prémices posées, le reste a dû suivre, et l'holocauste s'achever. Comment « toute « chair ? » Tout homme. Et comment tout homme ? Veut-il nous prédire que tous croiront en Jésus-Christ ? Les impies, qui doivent être damnés, ne seront-ils pas en grand nombre ? Chaque jour bon nombre d'incrédules ne meurent-ils point dans leur infidélité ? Comment donc entendrons-nous : « Toute « chair viendra vers vous ? » Toute chair, dit le Prophète, la chair de toute race : de toute race donc la chair viendra vers nous. Qu'est-ce à dire : la chair de toute race ? Est-il venu des pauvres, sans que vinssent aussi des riches ? ou des hommes d'humble condition, sans que vinssent aussi des grands ? ou des ignorants, sans que vinssent des savants ? ou des hommes, sans que vinssent des femmes ? ou des maîtres, sans que vinssent des esclaves ? ou des vieillards, sans que vinssent des jeunes gens ? ou des jeunes gens, sans que vinssent des adolescents ? ou des adolescents, sans que vinssent des enfants ? ou des enfants, sans que l'on apportât des nouveau-nés ? ou des Juifs (car c'est de là que vinrent les Apôtres, et tant de milliers d'autres, qui furent croyants [1] après avoir été persécuteurs), sans que vinssent des Grecs ? ou des Grecs, sans que vinssent des Romains ? ou des Romains, sans que vinssent des barbares ? Et qui peut énumérer toutes les nations qui viennent à celui à qui s'adressent ces paroles : « C'est à vous que « toute chair doit venir ? Exaucez ma prière, « car toute chair doit venir à vous ».

6. « Les paroles des méchants ont prévalu « sur nous, et vous nous pardonnerez nos « iniquités [2] ». Que signifie : « Les paroles des « méchants ont prévalu sur nous, et vous « nous pardonnerez nos iniquités ? » Que nous sommes nés sur cette terre, et que nous avons rencontré des méchants dont nous avons écouté le langage. Que l'attention de votre charité m'aide à expliquer ma pensée. Tout homme apprend la langue du pays, de la contrée, de la ville où il est né ; il est imbu de ses mœurs, de sa vie. Comment un enfant né parmi les païens n'adorerait-il pas la pierre, quand ce culte lui est inoculé par ses parents ?

[1] I Cor. xv, 26. — [2] Ps. L, 20, 21. — [3] Id. LXIV, 3. — [4] Jean, XVII, 2.

[1] Act. II, 41. — [2] Ps. LXIV, 4.

Ce sont les paroles qu'il entend tout d'abord : il a sucé l'erreur avec le lait ; et comme ceux qui lui parlaient étaient ses ancêtres, et que l'enfant qui apprenait à parler était tout jeune, comment ce jeune enfant pouvait-il ne point suivre l'autorité de ses ancêtres, et ne point regarder comme bien ce qu'il leur entendait louer ? Donc les nations converties à la foi du Christ, et se souvenant dans la suite des impiétés de leurs ancêtres, pouvaient dire avec Jérémie : « Vraiment nos pères ont « adoré le mensonge et la vanité, qui ne leur « ont servi de rien [1] » : parler ainsi, c'est renoncer à leur culte et aux sacriléges impiétés de leurs ancêtres. Mais pour leur insinuer ce culte sacrilége, il a fallu la persuasion de ceux qui leur paraissaient une autorité d'autant plus plausible, qu'elle était consacrée par un âge plus grand ; quiconque veut quitter Babylone pour venir à Jérusalem, doit faire cet aveu et dire : « Les discours des impies ont « prévalu sur nous ». Nos guides nous ont enseigné le mal et nous ont faits citoyens de Babylone ; nous avons abandonné le Créateur pour adorer la créature ; nous avons laissé celui qui nous a faits pour adorer ce que nous avons fait . « Les discours des impies ont pré- « valu sur nous » ; mais pourtant ne nous ont pas étouffés. Pourquoi ? « Vous nous par- « donnerez nos iniquités ». Que votre charité veuille bien écouter. « Vous pardonnerez nos « iniquités », ne se dit qu'à un prêtre qui fait une offrande, pour l'expiation de l'impiété, et se rendre Dieu propice. On dit que l'impiété nous est remise, quand Dieu se rend propice à notre impiété. Qu'est-ce, pour Dieu, qu'être propice à notre impiété ? C'est nous la remettre, nous en accorder le pardon. Mais, pour obtenir de Dieu le pardon, il faut un sacrifice propitiatoire. Le Seigneur notre Dieu nous a donc envoyé un prêtre qui est le nôtre ; il a pris en nous de quoi offrir à Dieu, c'est-à-dire les saintes prémices de notre chair dans le sein de la Vierge. Tel est l'holocauste qu'il a offert à Dieu : il a étendu ses mains sur la croix, pour dire : « Que ma « prière s'élève comme l'encens en votre pré- « sence, que mes mains élevées soient comme « le sacrifice du soir [2] ». Car le Seigneur, vous le savez, fut mis en croix vers le soir [3] : et alors nos impiétés ont été pardonnées, autrement elles nous eussent absorbés : les discours des méchants ont prévalu sur nous : nous avions pour guides les prédicateurs de Jupiter, de Saturne, de Mercure . « Les dis- « cours des impies ont prévalu sur nous ». Mais que ferez-vous ? « Vous serez indulgent « pour nos impiétés ». C'est vous qui êtes prêtre et victime, qui offrez et qui êtes l'offrande. Il est le prêtre qui a pénétré jusqu'au sanctuaire du voile qui est à l'intérieur, et seul de tous ceux qui ont porté une chair comme la nôtre, il intercède pour nous [1]. Voilà ce que figurait chez le premier peuple, et dans le premier temple, cette entrée du grand prêtre seul dans le Saint des saints, alors que tout le peuple était debout au dehors : et celui qui pénétrait seul dans l'intérieur du voile, offrait le sacrifice pour le peuple qui se tenait au dehors [2]. Pour qui le comprenait bien, c'est l'esprit qui donne la vie ; pour qui ne comprenait pas, c'est la lettre qui tue. Tout à l'heure, à la lecture de l'Apôtre, vous avez entendu : « La lettre tue, mais l'esprit vivifie [3] ». Les Juifs, en effet, n'ont jamais compris ce qui avait lieu chez ce peuple, et ne le savent pas même aujourd'hui. Car c'est d'eux qu'il est dit : « Quand on lit Moïse, il y a un voile sur « leur cœur [4] ». Or, ce voile est une figure : la figure passera et fera place en eux à la vérité. Mais quand ce voile disparaîtra-t-il ? Ecoute l'Apôtre : «Quand ce peuple sera con- « verti au Seigneur, le voile sera levé [5] ». Donc, tandis qu'ils ne sont point convertis au Seigneur, ils ont le cœur voilé en lisant Moïse. Voilà ce que figurait encore la face lumineuse de Moïse, « en sorte que les enfants d'Israël « ne pouvaient fixer les yeux sur sa face » ; vous l'avez entendu tout à l'heure dans la lecture ; et il y avait un voile entre la face de Moïse qui parlait, et le peuple qui écoutait sa parole. Ils écoutaient donc sa parole à travers le voile et sans voir sa face. Que dit alors l'Apôtre ? « En sorte que les enfants d'Israël ne « pouvaient fixer les yeux sur la face de Moïse. « Ils ne pouvaient la contempler », dit-il, « jusqu'à la fin [6] ». Qu'est-ce à dire : « jus- « qu'à la fin ? » Jusqu'à ce qu'ils comprissent le Christ. Car, l'Apôtre l'a dit : « Le Christ « est la fin de la loi, pour justifier ceux qui « croiront [7] ». Il est vrai qu'il y a une splendeur sur la face de Moïse, face corporelle et mortelle : or, cette splendeur pourrait-elle

[1] Jérém. XVI 19. — [2] Ps. CXL, 2. — [3] Matth. XXVII, 46.

[1] Hébr. VI, 19, 20. — [2] Id. IX, 7. — [3] II Cor. III, 6. — [4] Id. 15. — [5] II Cor. III, 16. — [6] Ibid. 17. — [7] Rom. X, 4.

être durable pour l'éternité ? Assurément elle doit disparaître à la mort. Mais la splendeur de la gloire et de la béatitude en Notre-Seigneur Jésus-Christ est éternelle. Tout cela n'était qu'une figure qui passait avec le temps, et ce que couvrait cette figure était la vérité. Aussi les Juifs lisent, mais sans comprendre le Christ ; la portée de leur vue ne va point jusqu'à la fin, parce que le voile qu'ils rencontrent leur dérobe la vue de la lumière intérieure. Vois ici le Christ sous un voile. Notre-Seigneur lui-même a dit : « Si vous « croyiez Moïse, vous me croiriez aussi : « car c'est de moi qu'il a écrit [1] ». Or, après que nos péchés nous sont remis, ainsi que nos impiétés, par la vertu de ce sacrifice du soir, nous passons au Seigneur, et le voile est levé : c'est pourquoi quand le Seigneur fut sur la croix, le voile du temple se déchira [2]. « Exau« cez ma prière, toute chair doit venir à vous. « Les discours des impies ont prévalu sur « nous, et vous nous remettrez nos impiétés ».

7. « Bienheureux celui que vous avez élu « et adopté [3] ». Qui donc est choisi par lui et adopté ? Qui est élu par notre Sauveur Jésus-Christ? Ou bien lui-même en sa chair, en son humanité serait-il élu et adopté ? Alors ce langage s'adresserait à lui, comme Verbe de Dieu, qui était dès le commencement, ainsi que le dit l'Evangéliste : « Au commen« cement était le Verbe, et le Verbe était en « Dieu, et le Verbe était Dieu [4] » ; car il est aussi Fils de Dieu, Verbe de Dieu, dont il est dit encore : « Toutes choses ont été faites par « lui, et rien n'a été fait sans lui » : en sorte que ce serait à lui, Fils de Dieu devenu prêtre pour nous, après avoir adopté une chair, que s'adresserait cette parole : « Bienheureux « celui que vous avez élu et adopté »; c'est-à-dire bienheureux l'homme dont vous vous êtes revêtu, qui a commencé dans le temps, qui est né d'une femme, le temple en quelque sorte de celui qui est toujours éternel, et qui a été éternellement. Ou plutôt le Christ aurait-il adopté quelque bienheureux, et alors on désignerait, non pas au pluriel, mais au singulier celui qu'il a adopté? En effet, c'est un seul qu'il a adopté, car il n'adopte que l'unité. Il n'adopte ni les schismes, ni les hérésies, qui se divisent à l'infini ; il n'y a point là l'unité que l'on puisse adopter. Mais ceux qui demeurent dans l'union du Christ, et qui sont ses membres, ne font en quelque sorte qu'un seul homme, dont l'Apôtre a dit : « Jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'u« nité dans la connaissance du Fils de Dieu, « à l'état de l'homme parfait, à la mesure de « l'âge de la plénitude du Christ [1] ». Un seul homme est donc adopté, qui a pour chef le Christ : « Car le Christ est lui-même le chef « de l'homme [2] ». C'est encore là « cet homme « bienheureux qui n'est point allé dans les « conseils des impies [3] », et le reste qu'on lit dans le Psaume : c'est lui qui est adopté. Mais il ne l'est pas à l'exclusion de nous ; car nous faisons partie de ses membres, nous sommes gouvernés par un même chef, nous vivons dans un même esprit, nous désirons tous la même patrie. Voyons donc si ce qui est dit du Christ, l'est aussi de nous, et nous concerne ; interrogeons nos consciences, et pénétrons cet amour ; si cet amour est faible et nouvellement éclos, car il a bien pu éclore dans quelque cœur, que celui-là arrache les épines qui croissent auprès, c'est-à-dire, les soucis du monde, de peur qu'ils ne viennent à s'accroître et à étouffer le germe sacré. « Bien« heureux celui que vous avez élu et adopté ». Soyons en lui et nous serons adoptés à notre tour ; soyons en lui et nous serons élus.

8. Et que nous donnera-t-il? « Cet élu », dit le Prophète, « habitera dans vos taberna« cles ». Telle est la Jérusalem que chantent ceux qui commencent à sortir de Babylone : « Il habitera dans vos tabernacles ; nous se« rons comblés des biens de votre maison [4] ». Quels sont les biens de la maison de Dieu ? Mes frères, imaginons un palais bien riche, qui regorge de richesses, où tout soit en abondance, où brillent des vases d'or et d'argent, qui renferme de nombreux serviteurs, de grands troupeaux, beaucoup de chevaux ; un palais enfin qu'embellissent les peintures, les marbres, les lambris dorés, les colonnes, les galeries, les appartements divers ; voilà ce que l'on désire, mais lorsqu'on est encore dans la confusion de Babylone. Retranche tous ces désirs, habitant de Jérusalem, retranche tout cela ! Si tu désires le retour, que la captivité n'ait point de charmes pour toi. Es-tu sur le chemin du retour ? Ne regarde point en arrière, ne t'arrête pas en chemin. Il ne manque pas d'ennemis qui te vanteront

[1] Jean, V, 46. — [2] Matth. XXVII, 51. — [3] Ps. LXIV, 5. — [4] Jean, I, 1-3.

[1] Ephés. IV, 13. — [2] I Cor. XI, 3. — [3] Ps. I, 1. — [4] Id. LXIV, 5.

la captivité, l'éloignement : que les discours des méchants ne prévalent plus sur toi. Soupire après la maison de Dieu, soupire après les biens de sa maison ; mais ne désire point ces biens que tu souhaites ordinairement dans ta demeure, ou dans celle de ton voisin, ou même dans celle de ton patron. Il est un autre bien qui est propre à la maison de Dieu. Qu'avons-nous besoin d'énumérer les biens de cette maison ? Qu'il nous les indique celui qui chante son retour de Babylone : « Nous « serons comblés », dit-il, « des biens de votre « maison ». Quels sont ces biens ? Nous avions élevé les désirs de notre cœur, jusqu'à l'or, l'argent, et ce qu'il y a de précieux : ne désirons rien de tout cela, c'est une charge plutôt qu'un soulagement. Méditons donc ici-bas ces biens de Jérusalem, ces biens de la maison du Seigneur, ces biens du temple du Seigneur ; car la maison du Seigneur est le temple même du Seigneur. « Nous serons « comblés des biens de votre maison ; et votre « saint temple est admirable à cause de la « justice [1] ». Voilà les biens de la maison de Dieu. Le Prophète ne dit point : Votre saint temple est admirable dans ses colonnes, admirable dans ses marbres, admirable dans ses lambris dorés ; mais admirable à cause de la justice. Vos yeux extérieurs peuvent se fixer sur le marbre et l'or, mais c'est l'œil intérieur qui voit la beauté de la justice. Oui, dis-je, c'est à l'œil intérieur que l'éclat de la justice est visible. S'il n'y a rien de beau dans la justice, pourquoi aimer un vieillard juste ? Qu'y a-t-il dans son corps qui flatte le regard ? Des membres courbés, un front couvert de rides, une tete aux cheveux blancs, une faiblesse exhalant des plaintes continuelles. Mais ce vieillard décrépit n'ayant rien qui puisse plaire à tes yeux, charmera tes oreilles : par quelle mélodie ? par quel chant ? Si ses chants étaient beaux dans sa jeunesse, avec l'âge tout a disparu. Le son de sa parole aura peut-être des charmes pour toi, quand sa bouche dépouillée de ses dents ne laisse échapper que des sons incomplets ? Toutefois s'il est juste, s'il n'ambitionne pas le bien d'autrui, s'il trouve sur son bien une part pour le pauvre, s'il a de bons conseils, une réflexion sage, une foi pure, s'il est prêt à immoler ses membres débiles pour rendre témoignage à la vérité, beaucoup de martyrs étaient en effet des vieillards. D'où viendra notre amour pour lui, qu'y a-t-il en lui qui charme nos yeux ? Rien absolument. Il y a donc une beauté de justice, que voient les yeux de notre âme, qui nous porte à l'amour, à l'enthousiasme : voilà ce qui eut des charmes pour les hommes, dans ces martyrs dont les membres étaient déchirés par les bêtes. Mais alors que tout était souillé de sang, que les entrailles se répandaient sous les morsures des bêtes, n'était-ce point là une horreur pour les yeux ? Qu'y avait-il d'aimable, sinon que ces membres déchirés et hideux couvraient une beauté de justice parfaite. Tels sont les biens de la maison de Dieu, prépare-toi à t'en rassasier. Mais pour t'en rassasier en arrivant dans ce palais, il te faut en avoir faim et soif dans ton pèlerinage ici-bas : que ce soit donc là ta faim et ta soif, parce que tels sont les biens de Dieu. Ecoute ce roi à qui l'on tient ce langage, qui est venu pour te ramener, qui s'est fait lui-même ta voie [1]. Que dit-il ? « Bienheureux ceux qui ont faim « et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés [2] ». Le temple de Dieu est saint, admirable à cause de la justice. Et par ce temple, mes frères, n'imaginez rien que vous-mêmes. Aimez la justice, et vous êtes le temple de Dieu.

9. « Exaucez-nous, ô Dieu notre Sauveur ». Il nous montre maintenant le Dieu qu'il invoque. Notre Sauveur est, à proprement parler, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous voyons plus clairement de qui le Prophète avait dit : « Toute chair doit aller à vous. Exaucez-nous, « ô Dieu notre Sauveur ». Cet homme adopté pour le temple de Dieu, est multiple, et néanmoins unique. C'est dans la personne d'un seul qu'il a dit : « O Dieu, exaucez ma prière ». Et comme dans cet homme unique, il y en a plusieurs, il dit maintenant : « Exaucez-nous, « ô Dieu notre Sauveur ». Ecoute plus clairement que c'est de lui qu'il est question : « Exaucez-nous, ô Dieu, notre Sauveur, vous, « l'espoir des confins de la terre et des îles « lointaines ». Voilà pourquoi il est dit : « Toute chair doit venir à vous ». Elle vient de toutes parts. « Vous êtes l'espoir de tous « les confins de la terre », non pas l'espérance d'un seul angle de terre, non pas l'espoir de la Judée seulement, non pas l'espoir de l'Afrique seule, non pas l'espoir de la Pannonie,

[1] Ps. LXIV, 6.

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Matth. V, 6.

non pas l'espoir de l'Orient ou de l'Occident ; mais « l'espoir de tous les confins de la terre « et dans la mer bien loin » ; oui, des confins de la terre. « Et dans la mer au loin » : c'est au loin, parce que c'est dans la mer. La mer est ici la figure de ce monde, amer à cause de la salaison, troublé par les tempêtes, et où les hommes guidés par leurs convoitises coupables et dépravées, sont devenus des poissons se dévorant les uns les autres. Voyez cette mer dangereuse, cette onde amère, aux flots meurtriers ; voyez de quels hommes elle est remplie. Qui souhaite un héritage, autrement que par la mort d'un autre ? Qui convoite un gain, sinon au détriment d'un autre ? Combien veulent s'élever par la chute même des autres ? Combien encore désirent que les autres vendent leurs biens, afin de les acheter ? Quelle oppression mutuelle, comme on se dévore dès qu'on le peut ! Et quand un grand poisson en a dévoré un plus petit, il est à son tour dévoré par un plus grand encore. O poisson méchant, tu fais ta proie d'un plus petit, et tu deviens la proie d'un plus grand. Voilà ce qui arrive chaque jour et sous nos yeux : nous en sommes témoins, ayons-le en horreur. Gardons-nous d'en agir ainsi, mes frères, car c'est Dieu qui est l'espoir des confins de la terre. Et s'il n'était pas aussi l'espérance, « au loin sur la mer », il ne dirait pas à ses disciples : « Je ferai de vous des pêcheurs « d'hommes [1] ». Déjà pris au milieu de la mer dans les filets de la foi, réjouissons-nous d'y nager encore à travers ces filets ; car cette mer est houleuse encore, mais les filets dans lesquels nous sommes engagés seront tirés sur le rivage. Ce rivage est le terme de la mer, et dès lors la fin du monde pour nous. Jusque-là, mes frères, vivons saintement dans ces filets ; ne les déchirons point pour sortir dehors. Beaucoup d'autres ont rompu ces filets, et ont fait des schismes et sont allés au dehors. Ils ne pouvaient, disaient ils, souffrir les poissons mauvais enfermés dans le filet ; et voilà qu'ils sont devenus pires encore que ceux qu'ils disaient n'avoir pu tolérer. Ces filets, en effet, ont pris de bons et de mauvais poissons ; car le Seigneur a dit : « Le royaume « des cieux est semblable à un filet jeté dans « la mer, et qui rassemble toutes sortes de « poissons ; et lorsqu'il est plein on le retire, « et, s'asseyant sur le rivage, on réunit les

[1] Matth. IV, 19.

« bons dans un vase, et on jette les mauvais : « il en sera ainsi », continue-t-il, « à la con- « sommation des siècles ». Voilà qu'il nous montre le rivage, qu'il montre le terme de la mer. « Les anges viendront, et sépareront les « mauvais du milieu des justes, et ils les « jetteront dans la fournaise du feu : c'est « là qu'il y aura pleur et grincement de « dents [1] ». Courage donc, ô habitants de Jérusalem, qui êtes dans les filets, qui êtes les bons poissons ; tolérez les mauvais, mais ne brisez point les filets : « Ils vous retiennent « dans la mer, mais ils ne vous retiendront « plus au rivage. Celui qui est l'espérance « des confins de la terre, est aussi l'espérance « au loin sur la mer ». Or, comme c'est sur la mer, c'est au loin.

10. « Il prépare les montagnes dans sa puis- « sance [2] » : non pas dans leur puissance. C'est lui en effet qui a préparé ces grands prédicateurs, qu'il appelle des montagnes ; humbles en eux-mêmes, ils sont élevés en lui. Il prépare donc les montagnes dans sa puissance. Et que dit une de ces montagnes ? « Nous « avons reçu en nous-mêmes une réponse de « mort, afin de ne point mettre notre con- « fiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui « ressuscite les morts [3] ». Mettre sa confiance en soi-même, et ne point la mettre dans le Christ, c'est n'être point de ces montagnes qu'il prépare dans sa puissance. « C'est donc « en sa puissance qu'il prépare les monta- « gnes. Il se revêt de force ». Je comprends la force : Mais « se revêtir », qu'est-ce ? Ceux qui placent le Christ au milieu d'eux, l'environnent, c'est-à-dire qu'ils sont pour lui comme un vêtement. Nous l'avons tous communément, il est au milieu de nous : nous sommes pour lui un vêtement, nous tous qui croyons en lui ; et comme notre foi n'est point l'œuvre de nos forces, mais de sa puissance, il est donc « revêtu de sa force », mais non de notre vertu.

11. « C'est vous qui troublez le fond des « mers [4] ». Voilà ce qu'il a fait : son œuvre est visible. Il a préparé les montagnes dans sa puissance, et les a envoyées prêcher : il s'est environné de foi dans sa force, et la mer s'est troublée, le siècle s'est troublé, et s'est mis à persécuter les saints. « Environné de force, « vous troublez le fond des mers ». Le pro-

[1] Matth. XIII, 47-50. — [2] Ps. LXIV, 7. — [3] II Cor. I, 9. — [4] Ps. LXIV, 8.

phète ne dit point : Vous troublez la mer, mais « le fond de la mer ». Ce fond de la mer c'est le cœur des impies. De même que c'est par le fond que l'on bouleverse avec plus de violence, parce que le fond contient tout : ainsi tout ce qui est l'œuvre de la langue, des mains, des puissances diverses, pour persécuter l'Église, vient du fond. Si la racine de l'iniquité n'était point dans le cœur, tout cela ne marcherait point contre le Christ. Il a troublé le fond, peut-être à dessein de l'épuiser : car en certains fléaux il a épuisé la mer jusqu'au fond, et en a fait un désert. C'est ce que dit un autre psaume : « Il a fait de la mer une « terre sèche [1] ». Tous les impies et les païens qui ont embrassé la foi, étaient la mer, et sont devenus la terre : stériles d'abord à cause de l'eau salée, ils sont devenus fertiles en fruits de justice. « Vous troublez le fond des mers : « et qui supportera le bruit de ses flots ? » Qu'est-ce à dire, « qui supportera ? » Quel homme supportera le bruit des flots, les injonctions des puissances du monde ? Mais d'où vient qu'on les supporte ? C'est qu'il a préparé les montagnes dans sa puissance. Pourquoi donc se demander qui les supportera ? Il veut dire : Par nous-mêmes nous ne pourrions supporter ces persécutions, si Dieu ne nous en donnait la force. « C'est vous qui troublez le « fond de la mer : et qui supportera le bruit « de ses flots ? »

12. « Les nations seront dans l'effroi [2] ». D'abord l'effroi pour les nations ; mais ces montagnes préparées dans la force du Christ, ont-elles été dans l'effroi ? La mer s'est troublée, elle s'est ruée contre ces montagnes : ses lames ont été brisées, et les montagnes sont demeurées inébranlables. « Les nations « seront dans le trouble, toutes en proie à la « crainte [3] ». Déjà la crainte s'est emparée de toutes; ceux qui naguère étaient troublés, sont maintenant dans l'effroi. Les chrétiens, sans rien craindre, ont inspiré de la crainte. Ceux qui les persécutaient les redoutent. Car il a vaincu celui qui est environné de sa puissance; et toute chair vient à lui, au point d'effrayer les obstinés sur leur petit nombre. « Et tous ceux qui habitent les confins de la « terre, seront dans la crainte à cause de vos « miracles ». Car les Apôtres ont opéré des miracles qui ont jeté dans la crainte et amené à la foi les confins de la terre.

[1] Ps. LXV, 6. — [2] Id. LXIV, 8. — [3] Ib. 9.

13. « Vous répandrez la joie sur nos dé-« marches au matin et au soir [1] », c'est-à-dire : vous nous les rendrez agréables. Que nous est-il promis dès cette vie ? « Vous répandrez « la joie sur les démarches du matin et du « soir ». Nous marchons en effet le matin, comme nous marchons le soir. « Le matin » signifie la prospérité du siècle, et « le soir » la tribulation du siècle. Que votre charité veuille bien le remarquer, l'une et l'autre servent d'épreuve à notre âme ; la corruption est l'écueil de la prospérité, comme l'abattement, de l'adversité. Aussi le matin est-il le symbole de la prospérité, parce que le matin a sa joie après les tristesses de la nuit. Mais les ténèbres sont tristes, alors que vient le soir : c'est pourquoi au soir du monde fut offert le sacrifice du soir. Gardons-nous donc de toute tristesse le soir, et de toute corruption le matin. Voilà je ne sais quel homme qui t'offre un bénéfice pour t'engager au mal, c'est là le matin ; une forte somme d'argent te sourit, c'est le matin pour toi. Garde-toi de toute corruption, et tu auras une heureuse issue. Or, si tu as une issue, tu ne seras point pris au piége. Cette promesse d'un gain est en effet un appât sur un piége : tu es embarrassé, tu ne trouves point d'issue; tu es pris au piége. Or, le Seigneur ton Dieu t'a ouvert une issue pour échapper au piége du gain, alors qu'il dit dans son cœur : Je suis ton trésor. Ne t'arrête pas aux promesses du monde, mais aux promesses du Créateur du monde : considère les promesses que fait le Seigneur, à tes œuvres de justice, méprise celles que te fait un homme pour te détourner de la justice et t'amener à l'injustice. Ne considère donc point les promesses du monde, mais celles du Créateur du monde ; et tu pourras au matin t'échapper par l'issue que t'ouvre cette parole du Seigneur : « Que sert à l'homme de gagner le « monde entier, s'il vient à perdre son âme [2] ? » Mais celui qui n'a pu te corrompre en te promettant de l'or, ni t'amener à l'iniquité, va recourir aux menaces, il va devenir ton ennemi, et te dire : Si tu n'agis selon mon gré, moi j'agirai, je t'en ferai repentir, tu auras en moi un ennemi. Quand il t'offrait un gain, c'était le matin pour toi ; maintenant que le soir est venu, tu es triste. Mais celui qui t'a donné une issue le matin t'en donnera une le soir encore. De même qu'au flambeau du Sei-

[1] Ps. LXIV, 9. — [2] Matth. XVI, 26.

gneur, tu as méprisé le matin du monde, que les souffrances du Seigneur te fassent aussi mépriser le soir, et dire à ton âme : Que peut me faire cet homme, que n'ait enduré pour moi mon Dieu ? Gardons la justice, et ne consentons pas à l'iniquité. Qu'il sévisse contre ma chair, le piége sera brisé, et je volerai vers mon Dieu, qui me dit : « Ne crains point ceux « qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer « l'âme [1] ». Et même au sujet du corps il nous donne une garantie, en disant : « Il ne périra « pas un cheveu de votre tête [2] ». Il donne ici cette magnifique image : « Vous mettrez la « joie dans mes issues du matin et du soir ». Si ces démarches en effet n'ont pour vous aucun charme, il vous en coûtera peu de sortir de là. Tu donneras tête baissée dans le gain qui t'est promis, si tu goûtes peu les promesses du Sauveur. Et derechef, tu céderas à la tentation et à la crainte, si tu ne trouves tes délices dans les douleurs qu'il a le premier endurées, pour te ménager une issue. « Vous mettrez la joie dans nos démar- « ches du matin et du soir ».

14. « Vous avez visité la terre et l'avez en- « ivrée [3] ». Par où a-t-il enivré la terre ? « Quelle est la splendeur de votre calice qui « enivre [4] ! Vous avez visité la terre et l'avez « enivrée » : vous avez envoyé vos nuages qui ont épanché la rosée de la vérité, et la terre a été enivrée. « Vous avez multiplié ses « richesses ». Par quel moyen avez-vous multiplié ses richesses ? « Le fleuve du Seigneur « a été rempli d'eau ». Quel est ce fleuve de Dieu ? Le peuple de Dieu. Le premier peuple a été rempli de manière à arroser tout le reste de la terre. Ecoute le Seigneur qui promet des eaux : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne « et qu'il boive. Quiconque croit en moi, des « fleuves d'eau vive couleront de son sein [5] ». S'il y a des ruisseaux, il n'y a cependant qu'un fleuve ; parce que dans l'unité tous n'en forment qu'un seul. Il y a plusieurs Eglises, et néanmoins une seule Eglise, plusieurs fidèles et une seule épouse du Christ ; ainsi plusieurs écoulements ne forment qu'un seul fleuve. Beaucoup d'Israélites embrassèrent la foi, et furent remplis de l'Esprit-Saint : puis ils se répandirent dans les nations et commencèrent à prêcher la vérité ; et ce fleuve de Dieu, qui a été rempli d'eau, arrosa toute la terre.

[1] Matth. x, 28. — [2] Luc, xxi. 18. — [3] Ps. lxiv, 10.— [4] Id. xxii, 5. — [5] Jean, vii, 37, 38.

« Vous avez ainsi préparé leur nourriture : « parce que telle est votre préparation ». Ce n'est point parce qu'ils avaient bien mérité de vous, ceux à qui vous avez pardonné leurs péchés : leurs mérites étaient mauvais ; mais vous l'avez fait à cause de votre miséricorde : « Comme c'est ainsi que vous préparez, vous « leur avez préparé leur nourriture ».

15. « Arrosez ses sillons ». Creusons d'abord des sillons qui seront ensuite arrosés : que notre cœur trop dur s'ouvre au soc de la parole de Dieu. « Arrosez ses sillons, mul- « tipliez ses fruits ». Voilà ce que nous voyons ; les hommes croient, leur foi engendre d'autres croyants, et ces croyants d'autres croyants encore : il ne suffit point à l'homme d'être fidèle et de gagner l'unique nécessaire. Ainsi se multiplie la semence ; on jette quelques grains et des moissons surgissent. « Arrosez ses sillons, multipliez ses pro- « duits, et le germe tressaillera pénétré de ses « rosées [1] » ; c'est-à-dire, avant peut-être qu'elle ne puisse recevoir toute l'eau du fleuve, « quand « elle germera, elle tressaillera de sa rosée, ou « de ce qui lui est convenable ». Aux enfants, en effet, ainsi qu'aux faibles, on ne donne qu'une faible rosée des mystères, parce qu'ils ne pourraient supporter la vérité dans sa plénitude. Ecoutez quelle douce rosée est donnée aux enfants à leur naissance, ou quand, nouvellement nés, ils sont le moins coupables : « Je « n'ai pu », dit l'Apôtre, « vous parler comme « à des hommes spirituels, mais comme à des « hommes charnels, comme à des enfants en « Jésus-Christ [2] ». Quand il dit : « Des enfants « en Jésus-Christ », il parle d'enfants déjà nés, mais incapables de goûter cette abondante sagesse, dont il dit : « Nous prêchons « la sagesse aux parfaits [3] ». Qu'il se réjouisse de ses gouttes de rosée, à sa naissance et pendant son accroissement ; devenu parfait, il prendra la nourriture de la sagesse : de même que l'on donne d'abord du lait à un enfant et qu'il devient capable de nourriture ; toutefois, c'est de cette nourriture, dont il était d'abord incapable, que s'est formé le lait. « Et quand « elle germera, elle se réjouira de quelques « gouttes de rosée ».

16. « Vous bénirez la couronne des années « de votre bonté [4] ». C'est aujourd'hui le moment de semer, la semence croît, la moisson viendra ensuite. Et aujourd'hui, au milieu

[1] Ps. lxiv, 11. — [2] I Cor. iii, 1. — [3] Id. ii, 6. — [4] Ps. lxv, 12.

de ces semailles, l'ennemi est venu semer de la zizanie; et voilà que les méchants, les faux chrétiens, ont germé au milieu des bons; ils leur ressemblaient par la tige, mais non par le fruit. On appelle zizanie ces plantes qui, à leur naissance, ressemblent au froment, comme l'ivraie et la folle avoine et tant d'autres qui leur ressemblent dans leurs premières tiges. De là vient que le Seigneur parlait ainsi à propos de la zizanie répandue : « Son ennemi vint et sema de la zizanie au « milieu du froment; or, après que l'herbe « eut poussé et produit son fruit, la zizanie « parut aussi. Donc c'est l'ennemi qui est « venu semer la zizanie » : mais qu'a-t-il fait au froment? Ce froment n'est pas étouffé par l'ivraie; au contraire, on a laissé l'ivraie pour laisser croître le froment. Car le maître lui-même dit à quelques ouvriers qui voulaient arracher la zizanie : « Laissez croître l'un et « l'autre jusqu'à la moisson, de peur qu'en « voulant arracher la zizanie vous n'arrachiez « aussi le froment; mais au temps de la « moisson je dirai aux moissonneurs : Arra-« chez d'abord la zizanie, faites-en des gerbes « pour les brûler; mais amassez le froment « dans mon grenier [1] ». Cette fin de l'année est la moisson du siècle. « Vous bénirez la « couronne des années de votre bonté ». Lorsque tu entends couronne, cela signifie l'honneur de la victoire. Triomphe du démon, et tu seras couronné. « Vous bénirez la « couronne des années de votre bonté ». Il nous remet encore la bonté de Dieu sous les yeux, afin que nul ne se glorifie de ses mérites.

17. « Et vos campagnes seront pleines de « fécondité, les confins du désert s'engraisse-« ront, et les collines auront une ceinture de « joie [2] ». Les campagnes, les collines, les confins du désert, tout cela désigne les mêmes hommes. Dans les plaines tout est de niveau; donc, à cause de ce niveau, les peuples justes sont comparés à des campagnes. Ce sont des collines à cause de leur élévation; parce que Dieu élève jusqu'à sa sublimité ceux qui s'humilient. Les confins du désert désignent toutes les nations. Pourquoi confins du désert? Elles étaient desertes, en effet, puisque nul prophète ne leur était envoyé; elles étaient donc semblables au désert que nul homme ne traverse. Nulle parole de Dieu n'a été envoyée aux Gentils. Les prophètes n'ont prêché qu'au peuple d'Israël. Alors vint le Seigneur, le froment dont ce peuple d'Israël embrassa la foi. Car le Christ disait à ses disciples : « Vous dites que la moisson est en-« core éloignée; levez les yeux, et voyez les « campagnes qui blanchissent pour la mois-« son [1] ». Il y eut donc une première moisson, il y en aura une seconde à la fin des temps. La première moisson se composa de Juifs, parce que c'était à eux que les Prophètes étaient envoyés pour prêcher l'avénement du Sauveur. C'est pourquoi le Seigneur disait à ses disciples : « Voyez comme les « campagnes blanchissent pour la moisson » : c'étaient les campagnes de la Judée. « D'au-« tres », leur dit-il encore, « ont travaillé, et « vous êtes entrés dans leurs travaux [2] ». Les prophètes ont travaillé pour semer, et vous, c'est avec la faux que vous entrez dans leurs labeurs. La première moisson est donc faite, et c'est de ce premier froment qui fut alors purifié, que l'on a ensemencé toute la terre, pour produire cette autre moisson que l'on doit recueillir à la fin des temps. Dans cette seconde moisson, il a été semé de l'ivraie, de là le travail actuel. De même que dans la première moisson les Prophètes travaillèrent jusqu'à l'arrivée du Sauveur : ainsi, dans cette seconde, ont travaillé les Apôtres, et travaillent tous les prédicateurs de la vérité, jusqu'à la fin des siècles, alors que le Seigneur enverra ses anges pour la récolte. C'était donc tout d'abord le désert, mais « les « confins du désert se sont engraissés ». Voilà que dans les endroits où les Prophètes ne s'étaient pas fait entendre, on a reçu le Seigneur des Prophètes : « Les confins du désert « s'engraisseront, et les collines auront une « ceinture de joie ».

18. « Les béliers dans les troupeaux ont « été environnés [3] » : il faut sous-entendre « de joie ». La joie qui faisait une ceinture aux collines, environnait aussi les béliers. Et ces béliers sont les mêmes que les collines. Collines à cause de la sublimité de la grâce; béliers, comme chefs du bercail. Donc les béliers ou les Apôtres ont été environnés de joie, ils ont tressailli devant leurs moissons, ils n'ont pas travaillé en vain ni prêché inutilement. « Donc les chefs des troupeaux ont « été environnés, et les vallées donneront des

[1] Matth. XIII, 25-30. — [2] Ps. LXIV, 13.

[1] Jean, IV, 35. — [2] Id. 38. — [3] Ps. LXIV, 14.

« blés en abondance »; et les peuples humbles porteront des fruits nombreux. « Ils crie« ront », et à cause de ces cris ils produiront du froment en abondance. Que doivent-ils crier? « Ils chanteront une hymne ». Autre chose est de crier contre Dieu, et autre de chanter une hymne; autre de proférer des chants sacriléges, autre de chanter les louanges de Dieu. Proférer le blasphème, c'est produire des épines; chanter une hymne, c'est produire du froment.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXV.

PRÊCHÉ A CARTHAGE.

LA FOI EN LA RÉSURRECTION.

Double erreur des Juifs qui ont attendu dans la résurrection les biens de la terre, et cru qu'ils ressusciteraient seuls. Jésus répond que nous serons alors comme des anges. C'est un bonheur que toute la terre doit chanter, chanter même extérieurement ou sur le psaltérion, afin que les hommes en soient édifiés. La grâce est pour tous, mais n'est point le salaire de nos mérites. De là cette crainte que doivent nous inspirer les œuvres de Dieu, qui donne la lumière aux humbles et aveugle les orgueilleux. Les Juifs ont été retranchés, et les Gentils insérés à leur place: de cette insertion Dieu retranche encore les hérétiques. Le mensonge de ses ennemis concourt à sa gloire. Mensonges d'accusation, mensonges contre sa résurrection. Jésus triomphe en montant au ciel. Les Gentils qui étaient une mer sont devenus une terre sèche. Toute âme humble passe à pied sec le fleuve de la vie, pour s'épanouir en Jésus-Christ, qui est ici-bas notre espérance, qui sera notre force. Au rejeton d'Abraham, nous devons ce que nous sommes, il nous éclaire, nous maintient dans la vertu, nous soutient dans les épreuves, nous aide à supporter les hommes. C'est lui qui nous garantit du feu qui nous consumerait, de l'eau qui nous corromprait. Offrons-lui des holocaustes, c'est-à-dire que le feu ne laisse en nous rien de terrestre, des holocaustes intérieurs, par la charité, qui lui amèneront les bœufs et les boucs, les innocents et les coupables. Il fait à notre âme cette faveur, qu'il la tire du culte des idoles pour la tourner vers lui, qu'il nous détourne de l'iniquité, nous donne la prière, et par la prière la miséricorde.

1. Ce psaume a pour titre : « Pour la fin, « chant du psaume de la résurrection [1] ». Lorsque dans l'énoncé d'un psaume vous entendez « pour la fin », comprenez : pour le Christ, d'après cette parole de l'Apôtre : « Le « Christ est la fin de la loi, pour justifier « ceux qui croiront [2] ». Vous allez donc entendre un chant de résurrection, et savoir qui ressuscite, autant qu'il voudra bien lui-même nous en donner l'intelligence. Nous autres, chrétiens, nous connaissons la résurrection qui s'est opérée dans notre chef, et qui aura lieu dans ses membres. « Le Christ est « chef de l'Eglise, et l'Eglise forme les mem« bres du Christ [3] ». Ce qui s'est tout d'abord accompli dans le chef, doit ensuite s'accomplir dans le corps. Telle est notre espérance : voilà pourquoi nous croyons, voilà ce qui nous soutient, ce qui nous fait supporter la malice de ce monde, parce que l'espérance nous console, jusqu'à ce que l'espérance devienne réalité; or, elle se réalisera quand nous ressusciterons, alors que devenus célestes nous serons semblables aux anges. Qui oserait l'espérer, si la vérité même ne l'avait promis ? Ces promesses, cette espérance, les Juifs les avaient aussi; de là vient qu'ils se glorifiaient de leurs bonnes œuvres, comme des œuvres de justice, parce qu'ils avaient reçu la loi, et qu'en la prenant pour règle de vie, ils devaient posséder ici-bas des biens temporels, et à la résurrection des morts, acquérir ces mêmes biens qui faisaient leur joie ici-bas. Aussi les Juifs ne pouvaient-ils répondre aux Sadducéens, qui niaient la résurrection future, et qui leur proposaient la question qu'ils firent au Seigneur. Nous comprenons, en effet, par l'admiration que leur causa la solution du Seigneur, que cette question était pour eux insoluble. Les Sadducéens le questionnaient donc au sujet d'une femme qui avait eu sept

[1] Ps. LXV, 1. — [2] Rom. X, 4. — [3] Coloss. I, 18.

maris, non pas simultanément, mais successivement. Pour favoriser l'accroissement du peuple, la loi ordonnait que si un homme venait à mourir sans enfants, son frère, s'il en avait, épouserait sa veuve, afin de susciter des enfants à son frère [1]. Ils proposèrent donc une femme qui avait eu sept maris, tous morts sans enfants, et qui n'avaient épousé cette veuve de leur frère, que pour accomplir ce devoir, et firent alors cette question : « A la « résurrection, duquel des sept sera-t-elle la « femme [2] ? » Assurément, cette question n'eût été pour les Juifs ni insoluble, ni même difficile, s'ils n'avaient pas espéré après la résurrection le même genre de biens qu'en cette vie. Mais le Seigneur en leur promettant d'être comme les anges, et non point dans la corruption d'une chair humaine, leur dit : « Vous êtes dans l'erreur, ne sachant ni les « Ecritures, ni la puissance de Dieu ; à la ré- « surrection, les hommes n'auront point de « femmes, ni les femmes de maris, ils ne se- « ront plus assujétis à la mort, mais ils se- « ront comme les anges de Dieu [3] ». Il leur montre qu'il y a besoin de succession, là seulement où il y a des décès à pleurer ; mais qu'il n'est plus besoin de successeurs quand il n'y a point de décès. C'est pour cela qu'il ajoute : ils ne seront plus assujétis à la mort. Toutefois, comme les Juifs croyaient à la résurrection future, quoique d'une manière charnelle, ils furent heureux de cette réponse faite aux Sadducéens, avec lesquels ils étaient en dispute au sujet de cette question captieuse et obscure. Donc les Juifs croyaient à la résurrection des morts ; et ils espéraient qu'eux seuls ressusciteraient pour la vie heureuse, à cause de l'œuvre de la loi, à cause de la justification des saintes Ecritures, qu'ils possédaient seuls, à l'exclusion des Gentils. « Le « Christ a été crucifié, l'aveuglement est tombé « sur une partie d'Israël, jusqu'à ce que la « plénitude des nations entrât dans l'Eglise [4] » : ainsi dit l'Apôtre. Or, la résurrection fut promise aux Gentils, quand ils crurent à la résurrection de Jésus-Christ. De là vient que notre psaume combat cette orgueilleuse présomption des Juifs, et célèbre la foi des Gentils appelés à la même espérance de résurrection.

2. Voilà, mes Frères, en quelque manière le sens du psaume. Arrêtez votre attention sur le peu que j'ai dit et que je viens d'exposer ; ne vous en laissez détourner par aucune autre pensée : le psaume contredit la présomption des Juifs, qui se basaient sur les justifications de la loi, et ont crucifié Jésus-Christ, lequel est ressuscité le premier, et les Juifs seront les seuls de ses membres qui ne ressusciteront point avec lui, mais tous ceux qui ont cru en lui, c'est-à-dire les Gentils. Voici comme il commence : « Sonnez de la trompette au Sei- « gneur [1] ». Qui sonnera ? « Toute la terre ». Donc la Judée ne sera point seule. Voyez, mes Frères, comme il est question de l'Eglise entière répandue dans l'univers ; et non-seulement plaignez les Juifs, qui enviaient cette faveur aux Gentils, mais pleurez encore plus sur les hérétiques. Car s'il faut plaindre ceux qui ne sont point amenés au bercail, combien plus encore ceux qui n'y sont venus que pour en sortir ? « Que toute la terre donc sonne « de la trompette au Seigneur ». Qu'est-ce à dire : « Sonnez de la trompette ? » Poussez des cris de joie, si les paroles vous manquent. Les paroles ne vont point dans la trompette, mais seulement les sons joyeux; c'est le cœur qui déborde, qui jette sa joie au dehors, avec de simples cris que nulle parole ne peut rendre. « Que toute la terre sonne de la trom- « pette au Seigneur » : que nul ne se fasse entendre sur une partie seulement. Non, dis-je, que nul ne divise la terre; que la terre entière soit dans la joie, que cette joie soit catholique. Dire catholique, c'est dire universelle : quiconque divise se sépare du tout ; il veut hurler, mais non sonner de la trompette. « Que la terre sonne de la trompette au « Seigneur ».

3. « Chantez des psaumes en son nom [2] ». Que veut dire le Prophète? que les chants des psaumes soient une gloire pour son nom. Hier je vous ai dit ce que signifie chanter un psaume, et il me semble que votre charité s'en souvient. Chanter un psaume, c'est prendre une lyre appelée psaltérion, et mettre l'action de la main qui touche d'accord avec la voix. Si donc vous êtes dans la jubilation, que Dieu vous entende ; mais touchez votre harpe, afin que les hommes vous voient et vous entendent; mais non pas en votre nom. « Gar- « dez-vous, en effet, de faire vos œuvres de « justice en présence des hommes, afin d'en

[1] Deut. XXV, 5. — [2] Matth. XXII, 28. — [3] Id. 23-30; Luc, XX, 27-36. — [4] Rom. XI, 25.

[1] Ps. LXV, 2. — [2] Id.

« être vu[1] ». Au nom de qui, me diras-tu, faut-il toucher de la harpe, afin que mes œuvres soient dérobées au regard des hommes? Voyez dans un autre endroit : « Que « vos œuvres aient de l'éclat aux yeux des « hommes, afin qu'ils voient vos bonnes ac- « tions, et qu'ils glorifient votre Père qui est « dans les cieux[2]. Qu'ils voient vos bonnes ac- « tions et qu'ils glorifient », non pas vous, mais Dieu. Car si vous ne faites le bien que pour en tirer une certaine gloire, on vous fera la réponse que fit le Sauveur à propos de certains hommes de cette catégorie : « En « vérité, je vous le déclare, ils ont reçu « leur récompense » ; et encore : « Autre- « ment vous n'aurez point de récompense de « votre Père qui est dans les cieux[3] ». Donc, diras-tu, je dois cacher mes œuvres, et ne point les faire en présence des hommes? Point du tout. Que dit en effet le Sauveur? « Que « vos œuvres aient de l'éclat en présence des « hommes ». Je demeurerai donc dans l'incertitude. D'une part, vous me dites : « Gar- « dez-vous de faire vos œuvres de justice « devant les hommes» ; et d'autre part : «Que « vos œuvres aient de l'éclat en présence des « hommes ». Quel précepte écouter ? que faire? que laisser? Il y a pour l'homme la même impossibilité de servir deux maîtres, qui donnent des ordres différents, que d'en servir un seul, dont les ordres sont différents aussi. Mais le Seigneur n'a point dit : Mes préceptes sont différents. Remarque bien la fin, et chante pour la même fin; vois pour quelle fin tu dois agir. Si tu agis pour en tirer ta gloire, voilà ce que je défends; mais si c'est pour la gloire de Dieu, voilà ce que j'ordonne. Chantez donc sur la harpe, non pas en votre nom, mais au nom du Seigneur votre Dieu. A vous le chant, à lui la louange; à vous de vivre saintement, à lui d'en retirer la gloire. D'où vous vient le moyen de vivre saintement? Si vous l'aviez de toute éternité, votre vie n'aurait jamais été coupable; si vous l'aviez de vous-mêmes, votre vie n'aurait jamais manqué d'être sainte. « Chantez « donc sur la lyre au nom du Seigneur ».

4. « Mettez votre gloire dans ses louan- « ges[4] ». Le Prophète veut que toute notre volonté soit pour la gloire de Dieu, il ne nous laisse aucun sujet de nous louer nous-mêmes. Il n'en faut que plus nous glorifier et nous réjouir; attachons-nous au Seigneur, et qu'en lui soit notre louange. Dans la lecture de l'Apôtre vous avez entendu : « Considérez « votre vocation, mes Frères, vous trouverez « parmi vous peu de sages selon la chair, peu « de puissants et peu d'illustres ; mais Dieu a « choisi ce qui est fou selon le monde, pour « confondre les sages ; il a choisi ce qui est « faible selon le monde, afin de confondre les « forts; il a choisi ce qu'il y a de plus vil, ce « qui n'est rien comme ce qui est quelque « chose, afin de détruire ce qui est[1] ». Qu'a-t-il voulu dire? qu'a-t-il voulu montrer ? Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est Dieu, est venu restaurer le genre humain, et donner sa grâce à tous ceux qui comprennent qu'elle est un don de lui, et non un mérite de leur part; et pour que nul homme ne pût se glorifier selon la chair, il a choisi les infirmes. Car le mérite ne fit pas choisir Nathanaël lui-même. Que diras-tu, en effet ? Voilà Matthieu le Publicain, choisi sur son comptoir[2], et le Sauveur ne choisit point Nathanaël, à qui néanmoins il rend témoignage en ces termes : « C'est là un vrai israélite, « sans déguisement[3] ». On comprend alors que Nathanaël était savant dans la loi. Non pas que le Sauveur ne dût pas choisir des savants; mais s'il les eût choisis tout d'abord, ils auraient attribué leur élection au mérite de leur doctrine ; la louange eût été pour leur science, et la louange de la grâce dans le Christ en eût souffert. Il lui rendit témoignage comme à un bon fidèle qui n'a pas de déguisement, et néanmoins il ne le mit pas au nombre de ses disciples, qu'il choisit d'abord parmi les illettrés. Et qu'est-ce qui nous fait comprendre qu'il était habile dans la loi? Quand l'un de ceux qui avaient suivi le Seigneur lui dit : « Nous avons trouvé le « Messie, appelé le Christ» ; il demanda d'où il était, et comme on lui répondit : « De Naza- « reth » ; « il peut », dit-il à son tour, « venir « quelque chose de bien de Nazareth ». Mais dès qu'il comprenait que de Nazareth pouvait venir quelque bien, il était habile dans la loi et avait examiné attentivement les Prophètes. Je sais que l'on donne à ces paroles une autre accentuation, mais qui n'est pas adoptée par les plus habiles, et d'après laquelle il aurait répondu avec un certain désespoir : « De Nazareth peut-il venir quelque

[1] Matth. vi, 1. — [2] Id. v, 16. — [3] Id. vi, 1, 2. — [4] Ps. lxv, 2.

[1] I Cor. i, 26-28. — [2] Matth. ix, 9. — [3] Jean, i, 41-47.

« bien ? » C'est-à-dire, est-ce bien possible ? et donnant à sa réponse l'accent du doute. Nous lisons ensuite : « Venez et voyez[1] ». Or, cette réponse : « Venez et voyez », peut convenir à chaque manière de parler. Si c'est le doute qui vous fasse dire : « De Nazareth peut-il « venir quelque chose de bon ? » la réponse est : « Venez et voyez », puisque vous ne croyez point. Si vous dites affirmativement : « De Nazareth il peut venir quelque chose de « bon » ; la réponse sera aussi : « Venez et « voyez » combien est bon ce que je vous dis de Nazareth ; venez voir que vous avez raison de croire, faites-en l'expérience. On peut aussi conclure en faveur de son habileté dans la loi, de ce qu'il ne fut pas admis au nombre des disciples par celui qui a choisi ce qu'il y a de faux selon le monde, alors que le Seigneur lui rendait ce témoignage : « Voilà un « vrai israélite, sans déguisement ». Dieu choisit donc ensuite des orateurs; mais ceux-ci eussent pu s'enorgueillir, s'il n'eût d'abord choisi des pêcheurs : il choisit des riches; mais ils auraient cru que c'était en considération de leurs richesses, s'il n'avait d'abord choisi des pauvres ; il choisit ensuite des empereurs ; mais il était plus avantageux pour Rome de voir un empereur y faire son entrée en déposant son diadème, et en pleurant au souvenir d'un pêcheur, qu'un pêcheur pleurant au souvenir d'un empereur. « Dieu a « choisi ce qu'il y a de faible selon le monde « pour confondre ce qui est fort ; il a choisi « ce qu'il y a de méprisable pour réduire au « néant ce qui est, comme ce qui n'est point[2] ». Et quelle est la suite ? L'Apôtre conclut ainsi : « Afin que nulle chair ne se puisse glorifier « devant Dieu[3] ». Voyez comment il nous interdit la gloire pour nous donner la gloire ; il nous interdit la nôtre afin de nous donner la sienne ; il nous enlève de la gloire ce qui est futile, pour nous en donner la plénitude ; une gloire chancelante, pour nous donner la gloire solide. Combien donc notre gloire n'en est-elle pas plus forte et plus solide pour être en Dieu ? Ce n'est point alors en toi-même qu'il faut te glorifier, la vérité te le défend ; mais cette parole de l'Apôtre est le précepte de la vérité : « Que celui qui se glorifie, le « fasse dans le Seigneur[4] ». N'imitez point les Juifs, qui voulaient attribuer leur justification en quelque sorte à leurs propres mérites, et portaient envie aux Gentils qui arrivaient à la grâce évangélique pour obtenir la rémission de tous leurs péchés ; comme si eux-mêmes n'avaient aucun pardon à obtenir ; comme s'ils ne devaient plus attendre que la récompense de leurs bonnes œuvres. Malades encore, ils se croyaient guéris, et leur maladie n'en était que plus dangereuse. Car si leur maladie eût été moindre, ils n'eussent pas dans leur délire tué le médecin. « Mettez votre « gloire à le bénir ».

[1] Jean, I, 41-47. — [2] I Cor. I, 27, 28. — [3] Id. 29. — [4] I Cor. I, 31.

5. « Dites au Seigneur : Que vos œuvres « sont redoutables[1] ! » Pourquoi redoutables, et non pas aimables ? Ecoutez cette autre parole du psaume : « Servez le Seigneur avec « crainte, et chantez ses louanges avec trem« blement[2] ». Qu'est-ce que cela signifie ? Entendez la réponse de l'Apôtre : « Travaillez « à votre salut », nous dit-il, « avec crainte et « avec tremblement ». Pourquoi « avec crainte « et tremblement ? » Il en donne la raison : « Car c'est Dieu qui, par sa volonté, opère en « vous le vouloir et le faire[3] ». Si donc c'est Dieu qui agit en toi, tu ne fais le bien que par la grâce de Dieu, et non par tes propres forces. Donc, à ta joie unis la crainte ; de peur que Dieu n'enlève à ton orgueil ce qu'il a donné à ton humilité. Et afin que vous pussiez comprendre que tel fut pour les Juifs le sort de leur orgueil, eux qui se croyaient justifiés par les œuvres de la loi, et qui tombaient par là même, un autre psaume a dit : « Les « uns comptent sur leurs chariots, les autres « sur leur cavalerie », comme sur des degrés, sur des instruments d'élévation. « Mais nous », dit le Prophète, « nous nous glorifierons dans « le nom du Seigneur notre Dieu. Ceux-là donc « mettent leur confiance dans leurs chars et « dans leurs coursiers ; mais nous, c'est dans « le Seigneur notre Dieu que nous mettons « notre gloire ». Vois comment les uns se glorifient d'eux-mêmes, et comment les autres ne s'exaltent qu'en Dieu. Aussi qu'est-il dit ensuite ? « Leurs pieds ont été garrottés, et ils sont « tombés. Nous, au contraire, nous nous sommes relevés et redressés[4] ». Ecoute le même langage de la part de Notre-Seigneur lui-même : « Je suis venu », dit-il, « afin d'éclairer ceux « qui ne voient point, et d'ôter la vue à « ceux qui voient[5] ». Considère d'une part la bonté, et d'autre part une certaine sévérité.

[1] Ps. LXV, 3. — [2] Ps. II, 11. — [3] Philip. II, 12, 13. — [4] Ps. XIX, 8, 9. — [5] Jean, IX, 39.

Et pourtant, où trouver plus de bonté, plus de miséricorde, plus de justice? Pourquoi dès lors « ceux qui ne voient point doivent-ils « voir? » A cause de cette bonté du Seigneur. Pourquoi aussi « ceux qui voient deviendront-« ils aveugles? » A cause de leur orgueil. Ils voyaient donc, en effet, et les voilà frappés de cécité? Ils ne voyaient pas, en réalité, seulement ils croyaient voir. Voyez en effet, mes Frères, quand les Juifs disaient : « Som-« mes-nous donc des aveugles? » le Seigneur répondit : « Si vous étiez des aveugles, vous « n'auriez point de péchés; mais maintenant « que vous dites : Nous voyons, votre péché « demeure en vous [1] ». Tu viens au médecin et tu dis que tu vois? Plus de collyres alors, tu demeureras aveugle; avoue que tu es aveugle, et mérite ainsi de voir. Considère les Juifs et considère les Gentils. « Ceux qui ne « voient point, verront, dit le Seigneur, et je « suis venu pour que ceux qui voient soient « frappés d'aveuglement ». Les Juifs voyaient Notre-Seigneur Jésus-Christ dans sa chair, les Gentils ne le voyaient point; voilà que ceux qui l'ont vu l'ont crucifié, ceux qui ne l'ont point vu, ont cru en lui. Qu'avez-vous donc fait, ô Christ? qu'avez-vous fait contre ces superbes? Nous voyons par votre faveur, et nous sommes vos membres. Vous avez caché le Dieu, pour ne montrer que l'homme. Et pourquoi? « Afin qu'une partie d'Israël tom-« bât dans l'aveuglement et que la plénitude « des nations entrât ». C'est pour cela que vous avez dérobé le Dieu à leurs regards, pour ne leur offrir que l'homme. Ils voyaient donc, et ne voyaient pas : ils voyaient ce que vous aviez emprunté, et non ce que vous étiez; ils voyaient la forme de l'esclave, et non la forme de Dieu [2] : cette forme de l'esclave qui a fait dire : Mon Père est plus grand que moi [3], et non la forme de Dieu, au sujet de laquelle vous venez d'entendre : « Mon « Père et moi sommes un [4] ». Ce qu'ils voyaient, ils l'ont saisi; ce qu'ils voyaient ils l'ont crucifié. Ils ont insulté l'homme qu'ils voyaient sans connaître ce qu'il cachait. Ecoute ces mots de l'Apôtre : « S'ils l'avaient « connu, ils n'eussent jamais crucifié le Sei-« gneur de la gloire [5] ». Donc, ô Gentils qui êtes appelés, voyez les branches que Dieu a retranchées dans sa justice, et vous que sa bonté veut bien insérer, et devenus participants de l'olivier fécond, n'allez point vous élever ou vous enorgueillir. « Ce n'est point « vous qui portez la racine, mais bien la ra-« cine qui vous porte ». Soyez plutôt dans l'effroi en voyant retrancher les branches naturelles. Car les Juifs sont les fils des Patriarches et enfants d'Abraham selon la chair. Que dit encore l'Apôtre? « Mais, diras-tu, ces « branches ont été retranchées afin que je « fusse inséré à leur place. Il est vrai; leur in-« crédulité les a fait retrancher; mais toi, « poursuit-il, qui es debout à cause de ta foi, « ne cherche pas à t'élever, mais crains; car, « si Dieu n'a point épargné les branches na-« turelles, il ne t'épargnera pas non plus [1] ». Considère ces rameaux qui sont brisés, et toi inséré, loin de t'enorgueillir sur ces rameaux retranchés, dis plutôt à Dieu : « Combien vos « œuvres sont redoutables, ô Dieu! » Mes frères, si nous n'avons point à nous enorgueillir contre les Juifs retranchés du tronc des Patriarches, s'il nous faut plutôt craindre et dire à Dieu : « Combien vos œuvres sont « redoutables! » combien moins nous est-il permis de nous prévaloir contre les blessures de nouveaux retranchements? Les Juifs ont été retranchés d'abord et les Gentils unis; de cette insertion, les hérétiques ont été de nouveau retranchés; mais gardons-nous de nous prévaloir contre eux, de peur qu'en insultant à ces malheureux retranchés, nous ne méritions de l'être à notre tour. Quel que soit l'évêque dont vous entendiez la voix, je vous en supplie, mes frères, vous tous qui êtes dans le sein de l'Eglise, gardez-vous de toute insulte contre ceux qui sont dehors; mais plutôt priez pour eux, afin qu'ils rentrent à l'intérieur. « Car Dieu a la puissance de les « enter de nouveau [2] ». C'est là ce que l'Apôtre a dit des Juifs, et qui s'est accompli en eux. Le Seigneur ressuscita, et beaucoup embrassèrent la foi : ils ne le connurent point en le crucifiant, et néanmoins plus tard ils crurent en lui, et un tel forfait leur fut pardonné. Le sang du Seigneur a été répandu et pardonné à des homicides, pour ne pas dire à des déicides : « Car s'ils eussent connu le Sei-« gneur de la gloire, ils ne l'eussent jamais « crucifié [3] ». Naguère donc, Dieu a pardonné aux homicides le sang innocent qu'ils avaient répandu; ils ont bu par la grâce ce même

[1] Jean, IX, 40, 41. — [2] Philipp. II, 6, 7. — [3] Jean, XIV, 28. — [4] Id. X, 30. — [5] I Cor. II,

[1] Rom. XI, 17-20. — [2] Ibid. 23. — [3] I Cor. II, 8.

sang versé par leur fureur. « Dites donc à « Dieu : Combien vos œuvres sont redouta- « bles ! » Pourquoi redoutables ? « Parce « qu'une partie d'Israël est tombée dans l'a- « veuglement jusqu'à ce que la plénitude des « nations entrât dans l'Eglise [1] ». O plénitude des nations, dites à Dieu : « Combien vos « œuvres sont redoutables ! » Réjouissez-vous, mais avec tremblement, ne vous élevez point au-dessus des rameaux retranchés. « Dites à « Dieu : Combien vos œuvres sont redouta- « bles ! »

6. « Vos ennemis mentiront contre vous, « à cause de votre puissance [2] ». Ils mentiront contre vous, de manière à grandir votre puissance. Qu'est-ce à dire ? Redoublez d'attention, mes frères. La puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est surtout manifestée dans la résurrection, d'où est venu le titre à notre psaume. Or, à sa résurrection il apparut à ses disciples [3]. Il n'apparut point à ses ennemis, mais à ses disciples. Tous le virent crucifié, les fidèles seuls le virent ressuscité : afin que, dans la suite, celui-là crût qui en aurait la volonté, et que la résurrection fût promise à celui qui croirait. Beaucoup de saints ont fait des miracles, nul d'entre eux n'est ressuscité après sa mort : parce que ceux qu'ils ont ressuscités n'ont ressuscité que pour mourir encore. Que votre charité veuille bien le remarquer. Le Seigneur nous a dit en nous parlant de ses œuvres : « Croyez « à mes œuvres, si vous ne voulez point croire « en moi [4] ». Il faisait valoir aussi les anciennes merveilles des Prophètes, sinon les mêmes absolument, du moins les mêmes en grand nombre, émanant de la même puissance. Le Seigneur marcha sur la mer, et y fit marcher Pierre [5]. Le Seigneur n'était-il point là quand la mer ouvrit ses eaux, afin de livrer passage à Moïse et au peuple d'Israël [6] ? C'était le même Seigneur qui opérait ces merveilles. Il accomplissait les unes dans sa chair, les autres dans la chair de ses serviteurs. Toutefois, ce qu'il n'a point fait par l'entremise de ses serviteurs (car c'était lui qui opérait toutes ces merveilles), c'est que l'un d'eux mourût et revînt ensuite à la vie éternelle. Si donc les Juifs pouvaient dire, quand le Seigneur faisait des miracles : C'est ce que Moïse a fait aussi, ce qu'a fait Elie, ce qu'a fait Elisée : s'ils pouvaient s'attribuer de semblables miracles, car ces Prophètes ont ressuscité des morts, et fait de nombreuses merveilles : voilà que quand ils lui demandent un signe qui lui soit propre, il attire leur attention sur un miracle qui ne doit s'accomplir qu'en lui seul, et leur dit : « Cette génération mauvaise « et adultère demande un signe, et il ne lui en « sera point donné d'autre que celui du pro- « phète Jonas. De même, en effet, que Jonas « fut trois jours et trois nuits dans le ventre « de la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera « trois jours et trois nuits dans le sein de la « terre [1] ». Comment Jonas fut-il dans le ventre de la baleine? N'est-ce point de manière à en sortir vivant? Or, les enfers furent pour le Seigneur ce que la baleine fut pour Jonas. Voilà le miracle propre qu'il signale à l'attention, le principal miracle. Il y a plus de puissance à ressusciter après la mort qu'à ne point mourir. La merveille donc de la puissance du Seigneur, dans son humanité, resplendit dans le miracle de sa résurrection. Voilà ce que l'Apôtre nous signale en disant : « Non pas avec ma justice qui vient de la loi, « mais avec celle qui vient de la foi en Jésus- « Christ, qui est la justice que donne Dieu par « la foi, afin de le connaître, ainsi que la puis- « sance de sa résurrection [2] ». Voilà ce qu'il signale aussi en un autre endroit : « Quoique « crucifié selon la faiblesse de la chair, il vit « néanmoins par la puissance de Dieu [3] ». Si donc la puissance de Dieu se montre dans son éclat à la résurrection du Seigneur, qui forme le titre de notre psaume, quel est le sens de ces paroles : « Dans l'éclat de votre « puissance, vos ennemis mentiront contre « vous », sinon : vos ennemis mentiront jusqu'à vous crucifier, et vous serez crucifié pour ressusciter? Donc leur mensonge fera éclater votre puissance dans toute son étendue. Pourquoi un ennemi ment-il ordinairement? Afin de diminuer la puissance de celui qui est l'objet de son mensonge. Pour vous, dit le Prophète, c'est le contraire qui arrive. Votre puissance apparaîtrait moins, si ces hommes ne mentaient point contre vous.

7. Voyez même, dans l'Evangile, le mensonge des faux témoins, et considérez qu'il a pour sujet sa résurrection. Quand on demandait en effet au Sauveur : « Par quel signe « nous montrez-vous que vous pouvez faire

[1] Rom. XI, 17-25. — [2] Ps. LXV, 3. — [3] Act. X, 41. — [4] Jean, X, 38. — [5] Matth. XIV, 25, 29. — [6] Exod. XIV, 21.

[1] Matth. XII, 39, 40. — [2] Philipp. III, 9, 10. — [3] II Cor. XIII, 4.

« de telles choses[1] ? » en outre de ce qu'il avait dit au sujet de Jonas, il ajoute dans le même sens, mais sous une autre comparaison, afin de nous montrer que cette merveille tant signalée est particulière au Sauveur : « Détruisez », dit-il, « le temple de Dieu, et je le rétablirai « en trois jours. Et ils répondirent : On a mis « quarante-six ans à bâtir ce temple, et vous le « relèverez en trois jours ? » Et l'Evangéliste, nous exposant le sens de ces paroles, ajoute : « Or, il disait cela en parlant du temple de « son corps[2] ». Donc, il promettait de montrer aux hommes sa puissance, dans cette chair qui lui suggérait la comparaison du temple, et qui était en effet le temple où se cachait sa divinité. Les Juifs ne voyaient alors que l'extérieur du temple, mais ne voyaient pas la divinité qui en habitait l'intérieur. Ces paroles fournirent aux faux témoins un mensonge qu'ils débitèrent contre lui, oui, ces mêmes paroles dans lesquelles il signalait sa résurrection future, en parlant du temple. Voici en effet ce que déposèrent contre lui les témoins, quand on leur demanda ce qu'ils avaient entendu dire : « Nous l'avons entendu « qui disait : Je détruirai ce temple et le res- « susciterai en trois jours[3] ». Ils avaient donc entendu : « Je le ressusciterai après trois « jours ». Ils n'avaient pas entendu : « Je dé- « truirai », mais bien : « Détruisez ». Ils changèrent un mot et quelques lettres, afin d'ourdir un faux témoignage. Mais, ô vanité de l'homme, ô infirmité de l'homme, à qui veux-tu changer une parole ? Tu changes une parole à la Parole incomparable ? Tu peux changer ta parole, mais peux-tu changer la parole de Dieu ? Aussi est-il dit ailleurs : « Et « l'iniquité s'est donnée à elle-même le dé- « menti[4] ». Pourquoi donc, ô Seigneur, vos ennemis ont-ils menti contre vous, vous que chante la terre entière ? « Le mensonge de vos « ennemis contre vous fera ressortir l'éclat de « votre puissance ». Ils diront : Je détruirai, quand vous aurez dit : « Détruisez ». Pourquoi vous accusent-ils d'avoir dit : Je détruirai, et ne disent-ils point ce que vous avez dit : « Détruisez ? » Ils veulent, ce semble, se défendre en vain contre l'accusation d'avoir détruit le temple. Car si le Christ est mort quand il l'a voulu, c'est vous néanmoins qui l'avez tué. Nous vous l'accordons, ô imposteurs, c'est lui qui a détruit le temple. Car l'Apôtre a dit : « C'est lui qui m'a aimé et qui « s'est livré à la mort pour moi[1] ». Il est dit du Père : « Qu'il n'a pas épargné son propre « Fils, mais qu'il l'a livré pour nous tous[2] ». Si donc c'est le Père qui a livré son Fils, si c'est le Fils qui s'est livré lui-même, qu'a fait Judas ? Le Père, en livrant son Fils à la mort pour nous, a fait une bonne œuvre : le Christ, en se livrant lui-même pour nous, a fait une bonne œuvre : Judas, en livrant son Maître au profit de son avarice[3], a commis un crime. Car, le profit qui nous revient de la passion du Christ ne sera point attribué à la malice de Judas : Judas recevra le châtiment de sa trahison, et le Christ la louange de ses faveurs. Que lui-même ait détruit son temple, qu'il l'ait détruit, celui qui a dit : « J'ai le pouvoir « de donner ma vie, et le pouvoir aussi de la « reprendre : nul ne me l'ôte, mais je la « donne de moi-même et de moi-même la re- « prends[4] ». Qu'il ait donc détruit son temple, c'est l'œuvre de sa grâce et de votre malice. « Selon l'étendue de votre puissance, vos en- « nemis mentiront contre vous ». Les voilà qui mentent, voilà que l'on croit en eux, vous voilà saisi, vous voilà crucifié, vous voilà insulté, voilà qu'ils branlent la tête : « S'il est « Fils de Dieu, qu'il descende de la croix[5] ». Voilà que vous donnez votre vie à votre gré, que votre côté est ouvert par la lance[6], que les sacrements coulent de votre flanc sacré ; vous êtes déposé de la croix, enveloppé de linceuls, placé dans le sépulcre, des gardes aussi sont mis tout près, de peur que vos disciples ne vous enlèvent : l'heure de la résurrection arrive, la terre s'ébranle, les tombeaux s'ouvrent, votre résurrection est secrète, votre apparition manifeste. Où sont donc alors ces menteurs ? où est le faux témoignage de leur malice ? N'est-ce point pour faire éclater votre puissance qu'ils ont menti contre vous ?

8. Voyons aussi ces gardiens du sépulcre ; qu'ils racontent ce qu'ils ont vu ; qu'ils reçoivent de l'argent, et vendent leur mensonge : qu'ils parlent, ces pervers à qui d'autres pervers ont donné le mot d'ordre ; qu'ils parlent, les hommes corrompus par les Juifs, qui n'ont pas voulu être intègres avec le Christ ; qu'ils viennent parler et mentir à leur

[1] Jean, II, 18. — [2] Jean, II, 19-21. — [3] Matth. XXVI, 61. — [4] Ps. XXVI, 12.

[1] Gal. II, 20.— [2] Rom. VIII, 32.— [3] Matth. XXVI, 15.— [4] Jean, X, 18. — [5] Matth. XXVII, 40. — [6] Jean, XIX, 34.

tour. Que diront-ils ? Parlez, et voyons ; mentez, vous aussi, pour faire éclater la grande puissance du Seigneur. Que direz-vous ? Quand nous étions endormis, les disciples sont venus et l'ont enlevé du sépulcre [1]. O folie ! ô véritable rêve ! Ou bien vous étiez éveillés, et vous avez dû défendre d'approcher ; ou bien vous dormiez, et vous ne savez ce qui est arrivé. Les voilà qui mentent comme des ennemis, le nombre des menteurs s'accroît, afin que s'accroisse encore le prix du mensonge. « Car c'est pour faire éclater votre puissance, « que vos ennemis mentent contre vous ». Ils ont donc menti, ils ont menti, pour faire éclater votre puissance ; et vous avez apparu aux hommes véridiques à l'encontre des menteurs, et vous avez apparu à ces hommes véridiques, dont vous-même avez fait la véracité.

9. Aux Juifs de rester dans leurs mensonges ; à vous, parce qu'ils ont menti pour faire éclater votre puissance, à vous s'applique ce qui suit : « Que la terre entière vous adore « et vous chante des psaumes ; qu'elle célèbre « votre nom sur des guitares, ô Tout-Puis- « sant [2] » ; naguère si humilié, maintenant « Tout-Puissant » ; humilié entre les mains de ses ennemis menteurs ; « Tout-Puissant », au-dessus des anges qui chantent sa gloire. « Que toute la terre vous adore et célèbre « votre gloire, qu'elle chante votre nom sur « des guitares, ô Tout-Puissant ».

10. « Venez et voyez les œuvres du Sei- « gneur ». O nations, nations éloignées, laissez les Juifs dans leurs mensonges, venez avec des aveux. « Venez et voyez les œuvres « du Seigneur : il est terrible dans ses des- « seins sur les enfants des hommes [3] ». Lui-même est appelé Fils de l'homme, et a été véritablement fait fils de l'homme ; vrai Fils de Dieu dans la forme de Dieu, vrai fils de l'homme dans la forme de l'esclave [4] ; mais ne jugez pas de cette forme de l'esclave, par la condition de ceux qui lui ressemblent : « Il « est terrible dans ses desseins sur les enfants « des hommes ». Voilà que, dans leurs trames, les enfants des hommes ont imaginé de crucifier le Christ, et ce crucifié a frappé d'aveuglement ceux qui le clouèrent sur la croix. Qu'avez-vous donc fait, ô enfants des hommes, en tramant de noirs complots contre votre Seigneur, en qui se dérobait la majesté pour ne laisser voir que l'infirmité ? Vous avez formé un dessein de perdition, lui d'aveuglement et de salut : d'aveuglement contre les superbes, de salut en faveur des humbles ; mais d'aveuglement contre les superbes, afin que cet aveuglement les humiliât, que l'humilité leur fît confesser leurs fautes, que la confession les éclairât. « Vous êtes terrible « dans vos desseins sur les enfants des « hommes ». Vraiment terrible ! Voilà qu'une partie d'Israël tombe dans l'aveuglement ; voilà que les Juifs desquels est né le Christ sont dehors ; voilà que les Gentils, les adversaires des Juifs, sont à l'intérieur avec le Christ [1]. « Vous êtes terrible dans vos des- « seins sur les enfants des hommes ».

11. Aussi qu'a-t-il fait dans ce dessein redoutable ? Il a changé la mer en une terre sèche. C'est là ce que dit ensuite le Prophète : « Qui fait de la mer une terre sèche [2] ». Le monde était une mer qui avait l'amertume de la salaison, une mer troublée par la tempête, où bouillonnaient les flots de la persécution. Or, cette mer est tellement devenue une terre sèche, que le monde, naguère surchargé d'eau amère, a maintenant soif d'eau douce. Qui a fait ce changement ? « Celui qui change la mer en terre sèche ». Que dit maintenant l'âme de toutes les nations ? « Notre âme est pour vous comme « une terre sans eau [3] ». C'est lui qui « change la mer en une terre sèche, et fait « traverser le fleuve à pied sec ». Ceux-là mêmes qui étaient la mer sont devenus une terre sèche. « Ils passeront le fleuve à pied « sec ». Qu'est-ce que le fleuve ? C'est tout ce qui meurt en cette vie. Voyez un fleuve ; un flot vient et passe, un autre lui succède pour passer encore. N'est-ce pas là dans un fleuve le jeu des eaux qui naissent de la terre pour s'écouler ? Quiconque est né sur la terre, devra céder sa place à celui qui naîtra : et cet ordre des choses qui passent constitue une espèce de fleuve. Mais que l'âme avide ne se jette point dans ce fleuve ; loin de s'y jeter, qu'elle se tienne sur les bords. Et comment traversera-t-elle ces charmes des choses passagères ? Qu'elle croie au Christ, et elle les traversera à pied sec : lui-même la guidera, elle passera à pied sec. Qu'est-ce à dire, passer à pied sec ? passer facilement. Sans chercher un cheval pour passer, sans s'élever dans son

[1] Matth. XXVIII, 13. — [2] Ps. LXV, 4. — [3] Id. 5. — [4] Philipp. II, 6.

[1] Rom. XI, 25. — [2] Ps. LXV, 6. — [3] Id. CXLII, 6.

orgueil pour traverser le fleuve : elle passera humblement et passera sûrement. « Ils passe« ront le fleuve à pied sec ».

12. « C'est là que nous nous réjouirons en « lui ». Enfants d'Israël, vous vous glorifiez de vos œuvres : déposez cet orgueil qui vous porte à vous glorifier de vous-mêmes, et recevez la grâce de vous glorifier dans le Christ. C'est là que nous nous épanouirons, mais pas en nous-mêmes. « C'est là que nous nous ré« jouirons en lui ». Quand serons-nous dans cette allégresse ? Quand nous aurons passé le fleuve à pied sec. La vie éternelle nous est promise, la résurrection nous est promise, et là notre chair ne passera plus ; elle passe maintenant qu'elle est sous l'empire de la mort. Voyez s'il est un âge qui se puisse tenir dans le même état. L'enfant veut croître, il ne sait pas que sa vie est un espace qui se rétrécit par la succession des années. Car l'accroissement ne multiplie point nos années, il nous les enlève au contraire ; de même que l'eau du fleuve ne marche qu'en s'écartant de la source. L'enfant veut croître pour échapper à la tutelle de ses parents : il croît et le temps passe vite, il arrive à l'adolescence ; que celui qui a dépassé les années enfantines s'en tienne à la jeunesse, s'il le peut ; elle-même fuit rapidement. Vient ensuite la vieillesse : faites qu'elle soit éternelle ; la mort y mettra fin. Donc toute chair qui naît forme un fleuve. Or, afin que la convoitise des choses d'ici-bas ne vienne point bouleverser ou précipiter encore ce courant, celui-là le passe facilement, qui le passe avec humilité, ou à pied, en prenant pour guide celui qui l'a passé le premier, qui jusqu'à la mort but en chemin l'eau du torrent, et pour cela leva la tête [1]. Si donc nous passons le fleuve à pied, c'est-à-dire si nous traversons sans regret cette vie mortelle qui s'écoule, nous nous réjouirons en lui. Mais en qui maintenant nous réjouissons-nous, si ce n'est en lui, ou dans l'espérance de le posséder ? Si donc nous avons quelque joie aujourd'hui, c'est la joie de l'espérance ; alors seulement nous nous réjouirons en lui. C'est en lui maintenant, mais par l'espérance : « Alors ce « sera face à face [2] ».

13. « C'est là que nous nous réjouirons en « lui ». En celui « qui règne éternellement « par sa vertu [3] ». Pour nous, quelle vertu avons-nous ? Est-elle éternelle ? Si notre vertu était éternelle, nous ne serions point déchus, ni tombés dans le péché, nous n'aurions point mérité d'être châtiés par la mort [1]. Il nous a donc adoptés celui dont notre faute nous avait séparés. « C'est lui qui règne éter« nellement par sa vertu ». Devenons ses cohéritiers, et nous serons forts en lui, mais lui l'est par sa propre vertu. Nous serons éclairés, et lui la lumière qui nous doit éclairer ; éloignés de lui nous ne sommes plus que ténèbres ; pour lui, il ne peut s'éloigner de lui-même. C'est sa flamme qui nous réchauffe ; loin de lui, il n'y avait que glace pour nous, près de lui sa flamme nous échauffe de nouveau. Disons-lui dès lors qu'il nous garde dans sa vertu, parce que nous trouverons notre joie dans celui « qui « règne éternellement par sa propre vertu ».

14. Mais ces avantages, il ne les procure pas seulement aux Juifs qui arrivent à la foi. Comme les Juifs s'étaient beaucoup élevés en présumant de leur propre vertu, voilà que plus tard ils connurent quelle vertu leur avait donné une force salutaire, et plusieurs d'entre eux embrassèrent la foi ; or, cela ne suffit point au Christ ; le don qu'il nous a fait est grand, c'est un don précieux ; mais ce don qu'il nous a fait ne doit point s'arrêter aux Juifs seulement. « Ses regards s'arrêtent sur « les nations. Donc « il porte ses regards sur « les nations [2] ». Que faisons-nous alors ? diront les Juifs en murmurant : ils ont donc aussi ce que nous avons nous-mêmes ; à eux l'Evangile, comme à nous l'Evangile ; à eux la grâce de la résurrection, comme à nous la grâce de la résurrection ; à quoi nous sert que nous ayons reçu la loi, que nous ayons vécu dans les justifications de la loi, que nous ayons observé les préceptes de nos pères ? C'est donc inutilement ? Pour eux les mêmes faveurs que pour nous ! point de litige, point de contestation. « Que les rebelles ne s'exaltent « point en eux-mêmes ». O chair misérable et corrompue, n'es-tu donc pas pécheresse ? Que profère donc ta langue ? Considère ta conscience. Tous ont péché, tous ont besoin de la grâce de Dieu [3]. Reconnais-toi donc, ô faiblesse humaine, tu n'as reçu la loi que pour transgresser la loi, car tu n'as ni gardé ni observé les préceptes que tu as reçus. Il ne t'est revenu de la loi que la prévarication que

[1] Ps. CIX, 7. — [2] I Cor. XIII, 12. — [3] Ps. LXV, 7.

[1] Gen. III, 17. — [2] Ps. LXV, 7. — [3] Rom. III, 23.

tu as commise, et non la justification que la loi ordonne. Si donc le péché a abondé, pourquoi cette jalousie quand la grâce surabonde[1]? Loin de toi les murmures: « Que les murmurateurs ne s'exaltent pas en eux-mêmes ». Cette parole: « Que les murmurateurs ne s'exaltent pas », semble d'abord une malédiction; qu'ils s'élèvent au contraire, mais pas en eux-mêmes. Qu'ils s'humilient en eux-mêmes, qu'ils s'élèvent dans le Christ. « Car celui qui « s'humilie sera élevé, et celui qui s'élève sera « humilié[2]. Que les rebelles ne s'élèvent pas « en eux-mêmes ».

15. « Nations, bénissez notre Dieu[3] ». Voilà que Dieu a repoussé les murmurateurs et leur en a donné la raison : plusieurs se sont convertis, plusieurs sont demeurés dans leur orgueil. Ne les redoutez point, quand ils envient aux nations la grâce de l'Evangile : voilà qu'est venu ce rejeton d'Abraham en qui sont bénies les nations[4]. Benissez celui en qui vous êtes bénies. « Na« tions, bénissez le Seigneur notre Dieu, « écoutez chanter ses louanges ». Loin de vous louer vous-mêmes, c'est lui qu'il faut chanter. Pourquoi le louer? parce que nous devons à sa grâce tout ce qu'il y a de bon en nous. « C'est lui qui a rendu la vie à mon âme[5] ». Telle est donc l'hymne de sa louange : « Il « a rendu la vie à mon âme ». Elle était donc morte, et morte en toi. De là vient qu'il ne vous sied point de vous élever en vous-mêmes. Voilà que ton âme était morte en toi; d'où lui viendra la vie, sinon de celui qui a dit: « Je suis la voie, la vérité et la vie[6] ? » Ainsi que l'a dit l'Apôtre à quelques fidèles: « Autrefois vous étiez ténèbres, et maintenant « vous êtes lumière dans le Seigneur[7] ». Donc les ténèbres sont en vous et la lumière dans le Seigneur : en vous est la mort, dans le Seigneur la vie. « C'est lui qui a donne la vie « à mon âme ». Le voilà qui donne la vie à notre âme, par la foi que nous avons en lui; dans notre âme il met la vie : mais que nous faut-il faire, sinon persévérer jusqu'à la fin[8]? Et qui nous le donnera, sinon celui dont il est dit ensuite : « Il n'a point laissé chanceler « mes pieds? » C'est donc lui qui rend la vie à mon âme, lui qui dirige mes pieds de peur qu'ils ne chancellent, qu'ils ne fléchissent et n'entraînent ma chute; c'est lui qui nous fait vivre, qui nous fait persévérer jusqu'à la fin, pour que nous vivions éternellement. « Il n'a « pas laissé mes pieds chanceler ».

16. Pourquoi dire, ô Prophète : « Il n'a point « fait chanceler mes pieds ? » Qu'avez-vous donc enduré, ou qu'auriez-vous pu endurer, qui eût pu faire chanceler vos pieds? Quoi ? Ecoutez la suite. Pourquoi ai-je dit qu'« il « n'a point fait chanceler mes pieds? » C'est que nous avons passé par des épreuves qui eussent fait chanceler nos pieds, si lui-même ne nous dirigeait et ne raffermissait nos pas. Qu'est-ce que cette épreuve? « Vous nous avez « éprouvés, ô Dieu ; vous nous avez fait passer « par le feu comme on y fait passer l'argent[1] ». Ce n'est point comme la paille, mais comme l'argent, que vous nous avez fait passer par le feu : nous mettre au feu, ce n'était point nous mettre en cendres, mais laver nos souillures. « Vous nous avez donc mis au feu comme on « y met l'argent ». Voyez comment Dieu sévit contre ceux dont il a fait vivre l'âme. « Vous nous avez poussés dans un piége » : non pour nous y prendre et nous donner la mort, mais pour nous en délivrer et nous donner l'expérience. « Vous avez mis les tribulations « sur notre dos[2] ». Nous redresser mal, c'était nous enorgueillir; nous redresser mal, c'était nous courber, afin que, courbés, nous pussions nous redresser parfaitement. « Vous avez mis « les tribulations sur notre dos, vous avez « élevé les hommes sur nos têtes[3] ». Voilà ce qu'a enduré l'Eglise dans les persécutions, dans ses persécutions nombreuses et de tous genres : voilà ce qu'elle a souffert en particulier, ce qu'elle endure encore maintenant. Car il n'est personne qui se puisse dire en cette vie exempt de tribulations. Des hommes donc s'élèvent sur nos têtes : nous sommes assujétis à ceux que nous ne voulons point, et souvent nous subissons des supérieurs que nous savons être plus coupables que nous. L'homme qui est sans faute est un homme bien supérieur ; plus ses fautes sont nombreuses au contraire, plus il est abaissé. Mais il nous est bon de nous considérer comme des pécheurs, et de supporter dès lors ceux qui sont placés sur nos têtes ; afin d'avouer par là au Seigneur, que nous souffrons justement. Pourquoi ne souffrir en effet qu'avec impatience ce que fait celui qui est

[1] Rom. V, 20. — [2] Matth. XXIII, 12. — [3] Ps. LXV, 8. — [4] Gen. XII, 3. — [5] Ps. LXV, 9. — [6] Jean, XIV, 6. — [7] Ephés. V, 8. — [8] Matth. X, 22.

[1] Ps. LXV, 10. — [2] Id. 11. — [3] Id. 12.

juste ? « Vous avez mis sur notre dos les tri-« bulations : vous avez imposé les hommes « sur nos têtes ». Dieu semble agir ainsi dans sa colère : demeure sans crainte, car il est un père, et ne sévit jamais afin de perdre. S'il t'épargne pendant que tu vis dans le désordre, il n'en est que plus irrité. Toutes ces tribulations ne sont que les fouets qui doivent te corriger, pour n'être pas l'arrêt de ton châtiment. « Vous avez mis les tribulations « sur notre dos, vous avez élevé les hommes « sur nos têtes ».

17. « Nous avons passé par le feu et par « l'eau [1] ». Le feu et l'eau, voilà deux dangers pour cette vie. L'eau paraît éteindre le feu, et le feu paraît dessécher l'eau. Telles sont aussi les épreuves si fréquentes en cette vie. Le feu dessèche, l'eau corrompt : et nous avons à craindre le feu de la tribulation, comme l'eau de la corruption. Dans les angoisses, ce que le monde appelle malheur devient comme un feu ; dans la prospérité, l'abondance vient à couler, et c'est comme une eau. Garde-toi donc, et du feu qui te brûlerait, et de l'eau qui te corromprait. Tiens ferme contre le feu ; tu dois passer au feu, tu es jeté dans la fournaise comme un vase d'argile, afin d'être consolidé dans ta forme. Mais le vase, une fois consolidé par le feu, ne craint plus l'eau : et toutefois, s'il n'est solidifié par le feu, il se dissoudra dans l'eau comme une boue. Ne t'empresse donc point de te jeter dans l'eau ; passe par le feu pour aller à l'eau, afin de traverser l'eau. Aussi dans les sacrements, dans les catéchismes, dans les exorcismes, nous commencons par le feu. Et d'où viendrait en effet que les esprits immondes s'écrient : Je brûle, si ce n'est point là un feu ? Or, après les feux de l'exorcisme on arrive au baptême : de même que du feu à l'eau, et de l'eau au rafraîchissement. Ce qui a lieu dans les sacrements, a lieu aussi dans les épreuves de cette vie. Nous éprouvons tout d'abord la crainte, c'est là le feu ; après la crainte, il nous faut redouter la félicité du monde qui nous corromprait. Mais quand le feu ne t'a point fait rompre, et que dans l'eau, loin d'être submergé, tu as surnagé, la règle te fait arriver au repos, et ainsi tu passes par le feu et par l'eau pour arriver au rafraîchissement. Car ce que les sacrements renferment en signes, ce sont les choses qui doivent nous arriver dans la perfection de la vie éternelle. Or, quand nous serons arrivés à ce rafraîchissement, mes frères bien-aimés, nous n'aurons plus à craindre aucun ennemi, aucun tentateur, aucun jaloux, aucun feu, aucune eau ; ce sera un rafraîchissement continuel. Mais ce nom de rafraîchissement lui vient du repos. Dites que c'est une chaleur, c'est vrai ; dites que c'est un rafraîchissement, c'est vrai encore. En mauvaise part, le rafraîchissement arriverait à nous engourdir ici-bas. Mais là, il n'y a plus de torpeur, il n'y a que le repos ; ce que l'on appelle chaleur ne nous suffoquera point, ce sera une ferveur d'esprit. Considère cette chaleur dans un autre psaume : « Nul ne « peut se dérober à sa flamme [1] ». Que dit encore l'Apôtre ? « Ayez la ferveur de l'es-« prit [2] ». Donc « nous avons passé par l'eau « et par le feu ; et vous nous avez conduits au « rafraîchissement. »

18. Considérez que si le Prophète ne se tait point au sujet du rafraîchissement, il ne se tait pas non plus au sujet du feu qu'il nous faut désirer : « J'entrerai dans votre maison « avec des holocaustes [3] ». Qu'est-ce que l'holocauste ? Ce qui est brûlé totalement, mais par le feu divin. Car on appelle holocauste ce sacrifice dans lequel tout est brûlé. Autres sont en effet les sacrifices partiels et autre l'holocauste. Il y a holocauste quand tout est embrasé, tout est consumé par le feu divin ; s'il n'y en a qu'une partie, c'est le sacrifice. Tout holocauste est donc un sacrifice, mais tout sacrifice n'est pas un holocauste. Aussi cette promesse d'holocaustes vient-elle du corps du Christ, c'est le Christ qui parle dans son unité. « J'entrerai dans votre maison au « moyen des holocaustes ». Que votre feu brûle tout ce qui est en moi, qu'il ne reste rien de moi, que tout soit à vous. C'est là ce qui doit arriver à la résurrection des justes, « quand ce corps corruptible sera revêtu « d'incorruptibilité, que ce corps mortel sera « revêtu d'immortalité, alors arrivera ce qui « est écrit : La mort est absorbée dans sa « victoire [4] ». La victoire est comme un feu divin ; et comme elle doit absorber jusqu'à notre mort, c'est un holocauste. Rien de mortel ne demeurera dans notre chair, rien de coupable dans notre cœur ; tout ce qui est

[1] Ps. LXV, 12.

[1] Ps. XVIII, 7. — [2] Rom. XII, 11. — [3] Ps. LXV, 13. — [4] I Cor. XV, 54.

de la vie mortelle sera consumé, afin d'être consommé dans la vie éternelle ; tout alors sera donc holocauste.

19. Et qu'arrivera-t-il dans ces holocaustes? « Je vous rendrai ces vœux dont mes « lèvres ont fait la distinction [1] ». Quelle distinction entre des vœux? Il y a cette distinction, que tu dois t'accuser, mais bénir Dieu ; comprendre que tu es créature, et lui créateur ; que tu es ténèbres, et lui la lumière ; que tu dois lui dire : « C'est à vous, Seigneur, « d'allumer le flambeau qui m'éclaire ; à « vous, ô mon Dieu, de dissiper mes ténè-« bres [2] ». Dire en effet, ô mon âme, que ta lumière vient de toi, c'est ne faire aucun discernement ; et sans discernement, il n'y aura dans tes vœux nulle distinction. Rends au Seigneur des vœux distincts, confesse que tu es mobile, et lui immuable; confesse que tu n'es rien sans lui, et que lui au contraire sans toi est parfait ; que tu as besoin de lui, et qu'il n'a nul besoin de toi. Crie vers lui : « J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, « et vous n'avez nul besoin de mes biens [3] ». T'agréer en holocauste, ce n'est pour lui ni croître, ni augmenter, ni s'enrichir, ni se perfectionner : ce qu'il fait pour toi, ce qu'il fait à ton sujet, est un profit pour toi, nullement pour lui. Par ce discernement, tu rends à Dieu les vœux dont tes lèvres ont fait la distinction. « Je vous rendrai les vœux qu'ont « discernés mes lèvres ».

20. « Les vœux que ma bouche a proférés « au jour de ma tribulation [4] ». Combien est douce parfois, combien est nécessaire la tribulation ! Qu'a proféré sa bouche dans sa détresse? « Je vous offrirai des holocaustes de « moelle [5] ». Qu'est-ce à dire : « De moelle? » J'aurai pour vous un amour intérieur, non point superficiel ; mais cet amour pour vous sera dans la moelle de mes os. Rien en moi n'est plus intérieur que cette moelle ; les os sont plus à l'intérieur que la chair, et la moelle est plus intérieure encore que les os. Donc n'adorer Dieu qu'à l'extérieur, c'est chercher bien plus à plaire aux hommes; c'est avoir d'autres sentiments intérieurs, et dès lors ne pas offrir des holocaustes de moelle : que Dieu voie la moelle, et il agrée l'homme tout entier. « Je vous offrirai des « holocaustes de moelle, avec de l'encens et « des béliers ». Ces béliers sont les chefs de l'Eglise ; et le corps du Christ parle ici tout entier : voilà ce qu'il offre à Dieu. Qu'est-ce que l'encens? la prière. « Avec de l'encens et « des béliers. » Car les béliers prient sans cesse pour leurs troupeaux. « Je vous offrirai « des bœufs et des boucs ». Nous voyons des bœufs fouler le grain, puis immolés à Dieu. A propos des prédicateurs de l'Evangile, l'Apôtre nous a indiqué la manière de comprendre ce passage : « Vous ne lierez point la « bouche au bœuf qui foule le grain. Est-ce « que Dieu se soucie des bœufs [1] ? » Ces béliers sont donc grands, ces bœufs sont grands. N'y a-t-il rien pour ces autres, qui sont peut-être coupables de quelques péchés, qui sont tombés peut-être en voyage, et dont la blessure est guérie par la pénitence? Qu'ils se rassurent, le Prophète a dit aussi des boucs : « Je vous offrirai des holocaustes de moelle, « avec de l'encens et des béliers : je vous of-« frirai des bœufs et des boucs ». Cette addition sauve aussi les boucs ; par eux-mêmes ils ne pourraient être sauvés, mais unis aux bœufs, ils deviennent agréables. Ils se sont fait avec la monnaie de l'iniquité [2] des amis qui les ont reçus dans les tabernacles éternels. Ces boucs ne seront donc point à la gauche, puisqu'ils se sont fait des amis avec la monnaie de l'iniquité. Quels boucs seront à la gauche? Ceux à qui il est dit : « J'ai eu faim, et vous ne « m'avez point donné à manger [3] » ; et non ceux qui ont racheté leurs péchés par l'aumône.

21. « Venez, écoutez, vous tous qui crai-« gnez le Seigneur, et je vous raconterai [4] ». Allons, écoutons ce qu'il doit nous raconter. « Venez, écoutez, et je vous raconterai ». Mais à qui dit-il : « Venez et écoutez? A vous tous « qui craignez Dieu ». Si vous ne craignez point Dieu, je ne raconte point. Il n'y a rien à raconter où n'est pas la crainte de Dieu. Que la crainte de Dieu ouvre les oreilles, afin que ma narration trouve où entrer et par où entrer. Mais que raconterai-je? « Ces grands « biens que Dieu a faits à mon âme ». Le voilà qui veut raconter, mais que va-t-il raconter? Les espaces de la terre, sa distance des cieux, le nombre des astres, et les phases du soleil et de la lune? Ces créatures marchent dans l'ordre tracé ; et ceux qui les ont étudiées avec trop de curiosité n'en ont point connu le

[1] Ps. LXV, 14. — [2] Id. XVII, 29. — [3] Ps. XV, 2. — [4] Id. LXV, 14. — [5] Ibid. 15.

[1] I Cor. IX, 9.— [2] Luc, XVI, 9.— [3] Matth. XV, 42.— [4] Ps. LXV, 16.

Créateur [1]. Voici donc ce qu'il faut écouter et retenir : « O vous qui craignez Dieu : le grand « bien qu'il a fait à mon âme », et si vous le voulez, à la vôtre. « Le bien qu'il a fait à mon « âme, ma bouche le crie vers lui [2] ». Et ce bien fait à son âme, c'est de pouvoir crier vers Dieu ; voilà ce bien qu'il préconise, comme fait à son âme. Voilà, mes frères, que nous étions païens, sinon en nous-mêmes, du moins en nos pères. Or, que dit l'Apôtre ? « Vous le « savez, quand vous étiez païens, vous vous « laissiez conduire à des idoles muettes [3] ». Que telle soit maintenant l'hymne de l'Eglise : « Quel grand bien il a fait à mon âme, ma « bouche le crie vers lui ». Homme, je m'adressais à la pierre, je m'adressais à un bois sourd, je parlais à des simulacres sourds et muets ; mais l'image de Dieu s'est retournée vers son Créateur. « Moi qui disais au bois : « Tu es mon Père ; et à la pierre : Tu m'as en« gendré [4] » ; je dis maintenant : « Notre Père, « qui êtes aux cieux [5] ». Ma bouche a crié vers lui : « Ma bouche », et non une bouche étrangère. Quand je criais vers la pierre, dans une vie pleine de vanité, à l'exemple de mes pères [6], je criais par une bouche étrangère : quand j'ai crié vers le Seigneur, selon le don qu'il m'en a fait, l'inspiration qu'il m'a envoyée, « c'est par ma bouche que j'ai crié « vers lui ; et sous ma langue je l'ai glorifié ». Qu'est-ce à dire : « J'ai crié vers lui, je l'ai « glorifié sous ma langue ? » Je l'ai prêché en public, je l'ai confessé en secret. C'est que ma langue glorifie le Seigneur ; tu dois le glorifier sous ta langue, c'est-à-dire penser à l'intérieur ce que tu dis avec certitude. « Ma « bouche a crié vers lui, et je l'ai glorifié sous « ma langue ». Vois quelle intégrité intérieure il désire, celui qui offre des sacrifices de moelle. C'est là, mes frères, ce qu'il faut faire, ce qu'il faut imiter afin que vous puissiez dire : « Venez et voyez le grand bien qu'il « a fait à mon âme ». Tout ce que raconte le Prophète est l'effet de la grâce de Dieu en notre âme. Voyez ce qu'il dit ensuite.

22. « Si dans mon cœur j'ai vu l'injus« tice, que le Seigneur ne m'exauce point [7] ». Voyez, mes frères, combien facilement, combien journellement les hommes accusent en rougissant les iniquités des autres hommes : il a mal agi, agi en fripon, c'est un homme criminel. C'est là sans doute ce que l'on dit au sujet des hommes. Mais considère si dans ton cœur tu ne vois point l'injustice, de peur de méditer intérieurement ce que tu blâmes dans un autre, et de crier contre lui, non parce qu'il est coupable, mais parce qu'il est surpris. Reviens à toi, et sois ton juge intérieurement. Dans le secret de ton intérieur, dans la veine intime de ton cœur, où tu es seul avec celui qui te voit, prends à dégoût ton iniquité, afin de plaire à Dieu. Garde-toi d'avoir pour elle un regard de complaisance ou d'amour, mais plutôt un regard de dédain et de mépris, jusqu'à t'en séparer. Et la joie qu'elle t'a promise pour t'entraîner au péché, et les menaces lugubres qu'elle t'a faites, pour te jeter dans les forfaits, tout cela n'est rien, tout cela doit passer : tout cela doit être méprisé, foulé aux pieds, et non pris en considération pour être accepté. Souvent elle s'insinue par la pensée, souvent encore par les conversations des méchants. « Les mauvais « entretiens corrompent les bonnes mœurs : « pour toi, ne te laisse point séduire [1] ». C'est peu d'en détourner les yeux, peu encore de n'en point parler : ne les regarde point du cœur, c'est-à-dire, n'aie pour eux ni inclination, ni consentement. Journellement nous prenons le regard pour l'affection ; ainsi nous disons de Dieu : Il m'a regardé. Qu'est-ce à dire : Il m'a regardé ? Avant cela ne te voyait-il donc point ? Ou ses regards, dirigés en haut, ont-ils dû s'abaisser sur toi, provoqués par tes supplications ? Il te voyait, même auparavant ; mais dire : Il m'a regardé, c'est dire : Il m'a aimé. A un homme qui te voit, et dont tu implores la pitié, tu dis : Faites attention à moi. Il te voit cependant, et tu lui dis : Regardez-moi. Qu'est-ce à dire : Regardez-moi ? Accordez-moi votre amour, votre attention, votre pitié. Quand donc le Prophète nous dit : « Si j'ai envisagé l'iniquité « dans mon cœur », ce n'est point qu'il n'y ait dans le cœur humain aucune suggestion criminelle. Il y a toujours suggestion, et suggestion incessante ; mais que le regard ne s'y repose point. Regarder l'iniquité, c'est regarder en arrière ; c'est encourir la sentence du Seigneur qui dit dans l'Evangile : « Nul n'est « propre au royaume de Dieu, s'il regarde en « arrière en mettant les mains à la charrue [2] ». Que me faut-il donc faire ? Ce que nous dit

[1] Sag. XIII, 9. — [2] Ps. LXV, 17. — [3] I Cor. XII, 2. — [4] Jérém. II, 27. — [5] Matth. VI, 9. — [6] I Pierre, I, 18. — [7] Ps. LXV, 18.

[1] I Cor. XV, 33. — [2] Luc, IX, 62.

l'Apôtre : « J'oublie ce qui est en arrière, pour « m'étendre vers ce qui est en avant [1] ». Tout notre passé qui est derrière, est une iniquité. Nul n'est bon avant de venir au Christ; tous ont péché, et sont justifiés par la foi [2]. La justice ne sera parfaite que dans cette vie : mais c'est lui qui nous inspire les bonnes mœurs, pour y arriver, lui qui nous en fait don. Loin de toi donc, oh! loin de toi, de compter sur tes mérites. Et quand l'iniquité te sera suggérée, loin de toi d'y consentir. Que dit en effet le Prophète? « Si dans mon cœur « j'ai vu complaisamment l'iniquité, que le « Seigneur ne m'exauce point ».

23. « Si le Seigneur m'a écouté », c'est que je n'ai point regardé l'iniquité dans mon cœur. « Et il a écouté la voix de ma prière [3] ».

24. « Béni soit mon Dieu, qui n'a point « rejeté ma prière, ni éloigné de moi sa misé-« ricorde [4] ». Il continue dans le même sens, depuis l'endroit où il dit : « Venez, entendez, « et je vous raconterai, à vous tous qui crai-« gnez le Seigneur, combien il a fait pour « mon âme [5] ». Vous avez entendu ses paroles, et il conclut enfin : « Béni soit mon Dieu, « qui n'a point rejeté ma prière, ni détourné « de moi sa miséricorde ». C'est ainsi que l'interlocuteur arrive à la résurrection, où nous sommes déjà en espérance : bien plus, en réalité ; car ces paroles sont les nôtres. Tant que dure notre séjour ici-bas, supplions le Seigneur de ne point rejeter notre prière, de n'éloigner point de nous sa miséricorde; c'est-à-dire, de nous accorder la persévérance dans la prière et de persévérer lui-même à nous prendre en pitié. Plusieurs ne prient qu'avec nonchalance, dans la phase de leur conversion : ils ont d'abord de la ferveur, puis vient la nonchalance, puis la froideur, puis la négligence : ils se croient en sûreté. L'ennemi veille : et toi, tu dors. Le Seigneur nous prescrit dans l'Evangile « de toujours prier, de « ne point nous lasser ». Il apporte en exemple ce juge d'iniquité, qui ne craignait point Dieu, n'avait aucun respect pour les hommes, et qu'importunait cette veuve qui chaque jour le suppliait de l'entendre : il cède à l'ennui, lui que la pitié ne fléchissait point; et ce juge inique se dit en lui-même : « Quoi-« que je ne craigne point Dieu, et que je m'in-« quiète peu des hommes, cependant, parce « que cette veuve m'importune tous les jours, « j'entendrai sa cause et lui ferai justice. Or, « le Seigneur ajoute : Si un juge d'iniquité « en agit de la sorte, votre Père ne vengera-« t-il pas ses élus, qui crient à lui jour et « nuit? Assurément, vous dis-je, il leur fera « promptement justice [1] ». Ne cessons donc point de prier. Un retard dans ce qu'il doit nous accorder, n'est pas un refus : certains de sa promesse, ne cessons de prier, et ceci est encore un de ses bienfaits. Aussi a-t-il dit : « Béni soit mon Dieu qui n'a point éloi-« gné de moi ma prière et sa miséricorde ». Tant que la prière ne sera pas loin de tes lèvres, sois en sûreté, parce que sa miséricorde n'est pas loin de toi.

[1] Philip. III, 13. — [2] Rom. III, 22. — [3] Ps. LXV, 19. — [4] Id. 20. — [5] Id. 16.

[1] Luc, XVIII, 1-8.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXVI.

SERMON AU PEUPLE.

LA BÉNÉDICTION DE DIEU.

—

C'est le Seigneur qui nous bénit, parce qu'il nous cultive et qu'il habite en nous; parce que, si nous travaillons avec lui par la grâce, c'est lui seul qui donne l'accroissement. C'est à lui que nous devons demander la bénédiction. Mais pour nous bénir, nous donnera-t-il les biens de la terre ? C'est là une bénédiction qui ne vient que de lui, et toutefois il les donne aux bons et aux méchants : ne le servons donc point pour les obtenir, ne pleurons point s'ils nous sont enlevés, le donateur nous reste. Le chrétien travaille au grand jour comme la fourmi, et comme elle, jouit invisiblement. La bénédiction de Dieu, c'est sa lumière qui fera resplendir en nous son image, c'est la voie de Dieu ou Jésus-Christ béni chez tous les peuples. C'est là le salut. Nous chanterons alors le cantique de l'homme nouveau ; il ne restera rien du vieil homme. La terre donnera d'heureux fruits, ou *des cohéritiers du Christ.* Appelons son avénement et son règne.

1. Dans les deux psaumes que nous avons exposés naguère, votre charité s'en souvient, nous avons exhorté notre âme à bénir le Seigneur, et nos chants pieux ont répété : « O mon âme, bénis le Seigneur [1] ». De même que dans ces psaumes nous avons engagé notre âme à bénir le Seigneur, de même en celui-ci nous devons dire : « Que Dieu nous prenne « en pitié et qu'il nous bénisse [2] ». Que notre âme bénisse le Seigneur et que le Seigneur nous bénisse. Que nous bénissions le Seigneur, nous grandissons; qu'il nous bénisse, nous grandissons encore : l'un et l'autre nous sont utiles. Nos bénédictions n'ajoutent rien à sa majesté, nos malédictions n'y dérogent en rien. Maudire le Seigneur, c'est se ravaler soi-même ; le bénir, c'est s'élever soi-même. C'est le Seigneur qui nous bénit le premier, il est juste que nous le bénissions ensuite. L'une de ces bénédictions est la pluie, l'autre la récolte. Elle est donc dévolue à Dieu qui nous donne la rosée et la culture, comme la récolte au laboureur. Ainsi chantons ses louanges, non point avec une dévotion stérile, non point d'une voix sans portée, mais dans la sincérité du cœur. Dieu est en effet appelé cultivateur [3]. L'Apôtre a dit : « Vous êtes le « champ que Dieu cultive, l'édifice qu'il « bâtit [4] ». Dans les choses visibles de ce monde, la vigne n'est pas un édifice, ni l'édifice une vigne; quant à nous, nous sommes la vigne du Seigneur, parce qu'il nous cultive pour nous faire produire ; nous sommes l'édifice de Dieu, parce qu'en nous cultivant il habite en nous. Que dit en effet le même apôtre? « J'ai planté, Apollo a arrosé, Dieu « a donné l'accroissement. Donc celui qui « plante n'est rien, non plus que celui qui « arrose, mais Dieu, qui donne l'accroisse- « ment [1] ». C'est donc lui qui fait croître. Mais les autres sont-ils les agriculteurs? Car on appelle agriculteur celui qui plante, celui qui arrose; or, l'Apôtre a dit : « J'ai planté, « Apollo a arrosé ». Demandons comment l'Apôtre l'a fait. Il répond : « Non pas moi, « mais la grâce de Dieu avec moi [2] ». Quelque part que tu ailles, soit du côté des anges, c'est Dieu qui te cultive; soit du côté des Prophetes, c'est Dieu qui te cultive; soit du côté des Apôtres, je vois encore que c'est lui qui te cultive. Mais nous, que sommes-nous donc? Peut-être les ouvriers de ce cultivateur, et cela par les forces qu'il nous a départies, par la grâce dont il nous a fait don. C'est donc lui qui nous cultive, lui qui nous donne l'accroissement. Mais tous les soins du vigneron pour sa vigne, se bornent à la bêcher, à la tailler, et aux autres travaux de la culture; quant à faire pleuvoir sur sa vigne, il ne le saurait. S'il peut quelquefois l'arroser, avec quoi le peut-il? Il conduira bien l'eau dans la rigole, mais c'est Dieu qui donne la source d'eau. Enfin, dans sa vigne, il ne peut faire croître le sarment, il ne peut former du fruit, il ne peut modifier les espèces, il ne peut changer le temps de la germination. Mais Dieu qui peut

[1] Ps. CII, 1, et CIII, 1.— [2] Id. LXVI, 2.— [3] Jean, XV, 1.— [4] I Cor. III. 9.

[1] I Cor. III, 6-9. — [2] I Cor. XV, 10.

tout est notre agriculteur, et nous sommes en sûreté. Quelqu'un objectera peut-être : Vous dites que c'est Dieu qui nous cultive; et moi je soutiens que les Apôtres sont aussi des agriculteurs, eux qui ont dit : « J'ai planté, « Apollo a arrosé ». Si je parle de moi-même, qu'on ne me croie point; si c'est le Christ, malheur à quiconque refuse de le croire! Que dit donc Notre-Seigneur Jésus-Christ? « Je suis la vigne, et vous les branches, mon « Père est le vigneron[1] ». Que la terre soit donc aride, et qu'elle crie à la soif; car il est écrit: « Mon âme, sans vous, est comme une terre « sans eau[2] ». Que notre terre, qui est nous-mêmes, soupire donc après la pluie, et dise : « Que le Seigneur nous prenne en pitié, et « qu'il nous bénisse ».

2. « Qu'il fasse resplendir son visage sur nous « et qu'il nous bénisse[3] ». On demandera peut-être ce que c'est que « nous bénir ». L'homme souhaite que Dieu le bénisse en bien des manières: celui-ci demande pour bénédiction que le Seigneur comble sa maison des biens nécessaires à cette vie ; celui-là voudrait pour bénédiction l'exemption de toute maladie corporelle; cet autre, malade peut-être, demandera que Dieu le bénisse en lui rendant la santé; un autre encore désire des enfants, et dans son chagrin de n'en voir point naître, voudrait pour bénédiction une postérité. Qui peut énumérer toutes les manières dont les hommes voudraient obtenir de Dieu ses bénédictions? Et qui de nous peut dire que ce n'est point par une bénédiction de Dieu que la campagne donne des récoltes, qu'une maison regorge de richesses temporelles, que nous possédons une santé corporelle inaltérable, ou que nous la recouvrons après l'avoir perdue? La fécondité des épouses, les vœux chastes de ceux qui désirent des enfants, qui en est le maître, sinon le Seigneur notre Dieu? Lui qui a créé quand rien n'était, maintient son œuvre par les générations successives. Telle est l'œuvre de Dieu, le don de Dieu. C'est peu pour nous de dire : Voilà l'œuvre de Dieu, le don de Dieu; mais lui seul fait ces œuvres et ces dons. Peut-on dire, en effet, que Dieu fait ces œuvres, et qu'un autre sans être Dieu les fait aussi? C'est Dieu qui les fait, et qui les fait seul. C'est donc vainement qu'on le demande, soit aux hommes, soit aux démons; tout ce que reçoivent les ennemis de Dieu, ils le reçoivent de lui; et quand ils l'obtiennent après l'avoir demandé à d'autres, c'est de lui qu'ils l'obtiennent sans le savoir. De même que, s'ils sont châtiés, et qu'ils attribuent à d'autres ces châtiments, c'est par lui qu'ils sont châtiés à leur insu : de même s'ils se fortifient, s'ils sont rassasiés, sauvés, délivrés, et que dans leur ignorance ils l'attribuent aux hommes, aux démons ou aux anges : ceux-ci ne peuvent rien que par celui qui a tout pouvoir. Si nous parlons ainsi, mes frères, c'est afin que, si nous désirons parfois les biens de la terre, ou pour subvenir à nos besoins, ou même à cause de notre faiblesse, nous ne les demandions qu'à celui qui est la source de tout bien, le créateur et le réparateur de toutes choses.

3. Mais il y a certains dons que Dieu fait même à ses ennemis, d'autres qu'il ne réserve qu'à ses amis. Quels sont les dons qu'il fait à ses ennemis? Ceux que je viens d'énumérer. Les bons, en effet, ne sont point seuls pour avoir des maisons qui regorgent des biens de la terre, ils ne sont point seuls pour avoir la santé, pour sortir de maladie, pour avoir des enfants, ni seuls pour avoir de l'argent, et tout le reste qui est nécessaire pour cette vie du temps qui doit passer : les méchants possèdent tout cela, souvent même les bons ne l'ont point; mais souvent encore les méchants en éprouvent la disette, et parfois plus que les bons; parfois les bons plus que les méchants. Dieu a donc voulu que ces biens du temps fussent mêlés; s'il ne les donnait qu'aux bons seulement, les méchants croiraient que c'est pour ce motif qu'il faut adorer Dieu; et s'il ne les donnait qu'aux méchants, ceux des bons qui sont faibles craindraient d'en être privés. Notre âme est en effet bien faible, et peu disposée au règne de Dieu, et Dieu qui nous cultive doit la nourrir. Tel arbre en effet qui peut braver les tempêtes, n'est sorti de terre que comme une herbe chétive. Ce vigneron divin sait donc bien tailler et émonder les arbres robustes, ainsi que donner des tuteurs à ceux qui sont nouvellement nés. Aussi, mes bien-aimés, comme je vous le disais tout à l'heure, si les biens n'étaient l'apanage que des bons seulement, tous se convertiraient à Dieu afin de les posséder; et s'ils n'étaient l'apanage que des méchants, les faibles craindraient que leur conversion ne les privât de ce qui serait aux méchants seuls.

[1] Jean, XV, 5, 1. — [2] Ps. CXLII, 6. — [3] Ps. LXVI, 2.

Dieu les a donc donnés sans distinction aux bons et aux méchants. Au contraire, que les bons seuls soient privés de ces biens, et les faibles craindront alors de se convertir au Seigneur; et s'il n'y a que les méchants pour en être privés, on ne verrait de peine que dans le châtiment des méchants. Donc, si Dieu les accorde aux bons, c'est pour les consoler dans leur pèlerinage; s'il les accorde aux méchants, c'est pour avertir les bons de désirer d'autres biens qui ne leur seraient pas communs avec les méchants. Il les enlève ensuite aux bons quand il lui plaît, afin qu'ils sondent leurs forces; et qu'ils sachent, eux qui l'ignoraient jusque-là, s'ils peuvent dire : « Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté : ainsi « qu'il a plu au Seigneur, il a été fait; que le « nom du Seigneur soit béni[1] ». Voilà une âme qui bénit le Seigneur, qui a produit des fruits, fertilisée qu'elle était par la rosée des bénédictions : « Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté ». Il a soustrait les dons, mais non le donateur. Toute âme simple et bénie, qui ne s'attache pas aux choses de la terre, qui ne se traîne point avec des ailes embarrassées par la glu, mais dont les deux ailes reflètent l'éclat des vertus dans la double émeraude de la charité, s'élève en liberté dans les airs; elle se voit enlever ce qu'elle foulait, sans s'y reposer aucunement, et dit avec sécurité : « Le Seigneur l'a donné, le Seigneur « l'a ôté : ainsi qu'il a plu au Seigneur, il a « été fait; que le nom du Seigneur soit béni ». Il a donné, il a ôté : celui qui a donné subsiste, et il ôte ce qu'il a donné : que son nom soit béni. C'est donc pour cela que ces biens sont parfois ôtés aux bons. Mais qu'un homme faible ne vienne point nous dire : Quand pourrai-je avoir toute la force du saint homme Job? Tu admires la force de l'arbre, parce que tu es nouvellement né; et ce grand arbre, dont tu admires la force, ne fut qu'un roseau, sans celui qui te couvre de ses branches et de son ombre. Craindrais-tu que ces biens ne te soient enlevés, parce que tu es bon? Remarque alors qu'ils sont enlevés aussi bien aux méchants. Pourquoi donc retarder ta conversion? Ce que tu crains de perdre en devenant bon, tu le perdras peut-être en demeurant mauvais. Si tu les perds étant vertueux, tu as pour consolateur celui qui te les a ôtés; ta cassette sera sans or, mais ton cœur plein de foi : pauvre au dehors, tu seras riche à l'intérieur; tu porteras avec toi des richesses que nul ne pourra t'enlever, dusses-tu échapper nu au naufrage. Si donc, dans ton impiété, tu es exposé à quelque perte, pourquoi cette perte ne te rendrait-elle pas bon, puisque tu vois aussi bien des méchants essuyer des pertes? Mais leur désastre alors est bien plus grand; il n'y a rien dans la maison, et moins encore dans la conscience. Qu'un impie vienne à perdre ces biens, il ne possède plus rien à l'extérieur, et n'a rien non plus pour se reposer intérieurement. Il fuit les lieux témoins de son désastre, et où jadis il étalait orgueilleusement ses richesses aux yeux des hommes; il n'ose plus affronter les regards des autres, il ne peut rentrer en lui-même, où il ne trouve rien. Loin d'imiter la fourmi, il ne s'est amassé aucun grain pendant l'été[1]. Qu'ai-je dit pendant l'été? Quand la vie était calme pour lui, quand ce siecle était pour lui souriant de prospérité, quand il avait des loisirs, quand chacun vantait son bonheur, c'était alors l'été pour lui. Il eût imité la fourmi, s'il eût entendu la parole de Dieu, s'il eût amassé du grain, s'il fût rentré en lui-même. Mais était venue l'épreuve de la tribulation, et survenu l'engourdissement de l'hiver, la tempête de la crainte, le froid du chagrin, ou quelque dommage, quelque danger pour la vie, la perte des siens, quelque déshonneur, quelque humiliation; voilà l'hiver. La fourmi se retire alors vers les approvisionnements qu'elle a faits pendant l'été; là, dans son intérieur le plus secret, où nul ne la voit, elle jouit du fruit de son travail d'été. Quand, aux beaux jours, elle faisait ses provisions, chacun la voyait; nul ne la voit quand elle s'en nourrit en hiver. Qu'est-ce que cela, mes Frères? Voyez la fourmi de Dieu : chaque jour, à son lever, elle court à l'église de Dieu, elle prie, elle entend des lectures, chante des hymnes, réfléchit à ce qu'elle a entendu, rentre en elle-même et fait une secrète provision des grains qu'elle amasse dans l'aire. Voilà ce que font ceux qui ont la sagesse d'écouter ce que nous disons ici; chacun les voit venir à l'église, sortir de l'église, écouter le sermon, écouter la lecture, chercher un livre, l'ouvrir, le lire : tout cela se fait visiblement. C'est la fourmi qui voyage, qui porte, qui fait des provisions, sous les yeux de ceux qui la regar-

[1] Job, I, 21.

[1] Prov. VI, 6, et XXX, 25.

dent. Un jour viendra l'hiver, et pour qui ne vient-il pas? Arrive un accident, la pauvreté. Les autres plaignent cet homme dans son malheur, et ne connaissent point les provisions de cette fourmi. Malheur, disent-ils, à celui-ci qui a fait cette perte, à celui-là qui en a fait une autre, quel est son courage, pensez-vous? Quel est son accablement? Chacun mesure d'après soi-même, compatit selon ses forces, et se trompe en cela même, qu'il veut appliquer à celui qu'il ne connaît point sa propre mesure. Tu vois un homme qui fait une perte, ou qui subit une humiliation, ou réduit à l'indigence : que crois-tu alors? Qu'il a commis quelque crime, pour être ainsi accablé. Que telle soit la pensée, le sentiment de mes ennemis. Ne sais-tu donc pas, ô homme, que tu es ton propre ennemi, quand aux jours d'été tu n'amasses point ce qu'il a amassé? Maintenant c'est la fourmi qui se nourrit intérieurement de ses labeurs de l'été; tu pouvais la voir amasser, tu ne la vois pas se rassasier. Autant qu'il a plu à Dieu de nous suggérer ces réflexions, de soutenir notre faiblesse et notre humilité, nous vous expliquons, selon notre pouvoir, pourquoi Dieu donne indistinctement ses biens aux bons et aux méchants, et les enlève aux méchants comme aux bons. Vous les donne-t-il, n'en soyez point orgueilleux; vous les enlève-t-il, n'en soyez pas accablé. Tu crains qu'il ne les retire; il peut les enlever au bon comme au méchant : il est donc préférable que tu sois bon, pour perdre ce qui est de Dieu; car alors Dieu te reste. Quant à ce méchant, je lui dirai pour l'exhorter : Tu essuieras quelque perte (qui est exempt de la mort de ses proches?) un malheur viendra fondre sur toi, une calamité imprévue, le monde est plein, les exemples abondent : je t'avertis pendant l'été, il ne manque pas de grains à ramasser; vois la fourmi, ô paresseux[1], amasse en été, puisque tu le peux : l'hiver ne te permettra pas d'amasser, mais seulement de manger tes provisions. Combien en est-il dont la tribulation est telle qu'ils ne peuvent ni lire, ni écouter, ni peut-être aborder ceux qui les consoleraient? La fourmi est demeurée dans ses galeries; qu'elle examine si elle a fait pendant l'été une provision qui la garantisse contre l'hiver.

4. Maintenant que Dieu nous bénira, pourquoi nous bénira-t-il ? Quelle bénédiction demande cette prière : « Que Dieu nous « bénisse ? » La bénédiction qu'il réserve à ses amis, qu'il n'accorde qu'aux bons. Ne désire pas comme bien précieux ce que les méchants reçoivent aussi : Dieu, dans sa bonté, les accorde, « lui qui fait luire son « soleil sur les bons et sur les méchants, et « pleuvoir sur les justes et sur les injustes [1] ». Qu'y a-t-il donc de réservé pour les bons ? de réservé pour les justes ? « Que les rayons « de sa face tombent sur nous ». La lumière de ce soleil, vous la répandez sur les méchants comme sur les bons, répandez sur nous la lumière de votre face. Les bons et les méchants partagent avec les troupeaux la vue de cette lumière. « Mais bienheureux ceux dont « le cœur est pur, parce qu'ils verront Dieu [2]. « Que les rayons de sa face tombent sur « nous ». Il y a deux manières d'entendre cette parole, expliquons l'une et l'autre : répandez sur nous les rayons de votre face, montrez-nous votre visage. Car Dieu n'a pas besoin de faire briller son visage, comme si ce visage était parfois sans lumière; mais, faites-le briller sur nous, afin que nous puissions voir ce qui nous était dérobé, et que ce qui est sans que nous le voyions, nous soit révélé ou brille sur nous. Ou bien, rendez brillante sur nous votre image; comme s'il disait : faites briller sur nous votre visage; vous avez gravé en nous votre face, vous nous avez fait à votre image et à votre ressemblance [3]; vous avez fait de nous votre monnaie; mais votre image ne doit point demeurer dans l'obscurité : envoyez un rayon de votre sagesse, qu'elle dissipe nos ténèbres, et que votre image brille enfin sur nous; que nous sachions que nous sommes votre image, que nous entendions ce qui est dit au Cantique des cantiques : « A moins que tu ne te connaisses, ô la plus « belle des femmes [4] ». Voilà ce qui est dit à l'Eglise : « Puisses-tu te connaître toi-même ». Qu'est-ce à dire ? Puisses-tu connaître que tu es à l'image de Dieu. O âme précieuse de l'Eglise, rachetée par le sang de l'Agneau sans tache, vois quelle est ta valeur, examine ce que l'on a donné pour toi. Disons donc et désirons surtout « que le Seigneur fasse « rayonner son visage sur nous ». Nous portons en nous son image; de même que l'on voit la face des empereurs dans leur statue, Dieu a mis aussi dans son image son visage

[1] Prov., VI, 6 : XXX, 25.

[1] Matth. V, 45. — [2] Id. 8. — [3] Gen. I, 26. — [4] Cant. I, 7.

sacré; mais les impies ne savent point que cette image de Dieu est en eux. Que doivent-ils dire, afin que Dieu fasse rayonner cette face sur eux-mêmes ? « C'est vous, Seigneur, « qui allumerez mon flambeau; ô mon Dieu, « éclairez mes ténèbres [1] ». Je suis dans la nuit du péché; mais qu'un rayon de votre sagesse dissipe ces ténèbres épaisses, que votre face devienne visible; et s'il arrive à cause de moi quelque difformité, eh bien ! reformez vous-même ce que vous avez formé. « Que le Seigneur fasse briller en nous son « visage ».

5. « Afin que nous connaissions votre voie « sur la terre [2] ». « Sur la terre », ici-bas, en cette vie « que nous connaissions votre voie ». Qu'est-ce que « votre voie? » Celle qui conduit à vous. Que nous sachions où aller, que nous sachions encore par où aller : l'un et l'autre nous sont impossibles dans nos ténèbres. Vous êtes loin de ceux qui voyagent, vous nous avez tracé la route par laquelle nous devons retourner à vous : « Que nous connaissions « votre voie sur la terre ». Quelle est cette voie de Dieu, puisque nous désirons de « con- « naître votre voie sur la terre ? » C'est à nous de la chercher, sans pouvoir la connaître par nous-mêmes. Nous pouvons l'apprendre de l'Evangile : « Je suis la voie », dit le Seigneur; le Christ a donc dit : « Je suis la voie ». Craindrais-tu d'errer ? Il ajoute, « et la vé- « rité ». Qui peut errer dans la vérité ? On n'est dans l'erreur que pour avoir dévié de la vérité. Le Christ est la vérité, le Christ est la voie : marche. Crains-tu de mourir avant d'y arriver? « Je suis la vie : je suis », a-t-il dit, « la voie, la vérité et la vie [3] ». Comme s'il disait : Que crains-tu ? Tu marches par moi, tu marches vers moi, tu reposes en moi. Que veut dire alors le Prophète : « Que nous con- « naissions votre voie sur la terre », sinon que nous connaissions ici-bas votre Christ ? Mais que le psaume réponde lui-même; de peur que vous ne pensiez qu'il faut chercher en d'autres endroits de l'Ecriture un témoignage qui manquerait ici, il montre, en reprenant le verset, ce que signifie : « Afin que « nous connaissions votre voie sur la terre » ; et comme si tu demandais : sur quelle terre et quelle voie ? « Et votre salut », dit-il, « dans toutes les nations ». Tu demandes en quelle terre ? Ecoute : « Dans toutes les na- « tions ». Tu demandes quelle voie ? Ecoute encore : « Votre salut ». Est-ce pour lui-même que le Christ est le salut ? Et que disait donc dans l'Evangile ce vieillard Siméon, ce vieillard dont les années se prolongent jusqu'à l'enfance du Verbe ? Voilà que ce vieillard prit dans ses mains le Verbe de Dieu enfant. Pourquoi celui qui a daigné habiter les entrailles d'une vierge aurait-il dédaigné d'être dans les bras d'un vieillard ? Il est donc dans les bras du vieillard tel qu'il fut dans le sein de la Vierge; faible enfant dans les entrailles maternelles et dans les mains séniles, pour nous donner la force, lui par qui tout a été fait (si tout est par lui, sa mère est aussi par lui) : il est venu humble, infirme, et toutefois d'une infirmité qui doit changer : « Car s'il a été crucifié dans l'in- « firmité de la chair, il vit néanmoins dans « la force de Dieu [1] », dit l'Apôtre. Il était donc dans les mains du vieillard. Et que lui dit ce vieillard ? Que dit-il, en se félicitant d'être bientôt délivré, en voyant qu'il tient dans ses bras celui par qui et en qui doit lui venir le salut ? « Seigneur », dit-il, « laissez « maintenant votre serviteur aller en paix, « puisque mes yeux ont vu votre salut [2]. Que « Dieu donc nous bénisse, qu'il ait pitié de « nous, qu'il fasse briller sur nous les rayons « de sa face, afin que nous connaissions votre « voie en cette vie ». Sur quelle terre ? « Dans « toutes les nations ». Quelle voie ? « Votre « salut ».

6. Quand la terre connaîtra la voie de Dieu, quand toutes les nations connaîtront le salut de Dieu, qu'arrivera-t-il ? « Que tous les « peuples vous bénissent, ô mon Dieu ; que « tous les peuples », dit le Prophète, « publient « vos louanges [3] ». Voici l'hérétique : J'ai, dit-il, des populations dans l'Afrique; un autre à telle autre partie : Moi, j'ai des populations en Galatie. Fort bien ; tu as des peuples en Afrique, celui-ci en Galatie; et moi je cherche celui qui a des sectateurs partout. Vous avez bien osé tressaillir à ces paroles : « Que les « peuples vous bénissent, ô mon Dieu ». Remarquez, dans le verset suivant, que le Prophète ne parle point d'une partie quelconque : « Que tous les peuples publient vos louan- « ges ». Marchez dans la voie avec toutes les nations, marchez dans la voie avec tous les peuples, ô fils de la paix, fils de l'Eglise, qui

[1] Ps. XVII, 29. — [2] Id. LXVI, 3. — [3] Jean, XIV, 6.

[1] II Cor. XIII, 4. — [2] Luc, II, 29, 30. — [3] Ps. LXVI, 4.

est seule catholique ; marchez dans la voie, marchez en chantant des hymnes. Voilà ce que font les voyageurs pour alléger leur fatigue. O vous donc, chantez dans cette voie, je vous en supplie par la voie elle-même, chantez dans cette voie : chantez un cantique nouveau ; que nul ne chante rien du vieil homme ; chantez les hymnes de la patrie, rien de vieux. Nouvelle voie, nouveau voyageur, nouveau cantique. Ecoute l'Apôtre qui t'exhorte à chanter un cantique nouveau : « Si donc quelqu'un est à Jésus-Christ, c'est « une nouvelle créature : le passé n'est plus, « tout est devenu nouveau [1] ». Chantez un cantique nouveau dans la voie que vous connaissez sur la terre. En quelle terre ? « Dans « toutes les nations ». Donc le cantique nouveau n'appartient point à telle partie. Chanter dans une partie, c'est chanter le passé : quoi qu'il puisse chanter, c'est le passé qu'il chante, c'est le vieil homme qui chante, il est divisé, il est charnel. Il est certainement charnel, autant qu'il est le vieil homme ; autant il est l'homme nouveau, autant il est l'homme spirituel. Voilà ce que dit l'Apôtre : « Je n'ai pu « vous parler comme à des hommes spirituels, « mais seulement comme à des hommes char- « nels ». Comment leur prouvera-t-il qu'ils sont charnels ? « Quand l'un dit : Je suis à « Paul ; et l'autre : Je suis à Apollo, n'êtes- « vous pas », dit saint Paul, « des hommes char- « nels [2] ? » Chantez donc en esprit un cantique nouveau dans la voie sûre. Ainsi chante le voyageur, souvent même il chante pendant la nuit. Autour de nous se font entendre des ennemis redoutables, ou plutôt sans se faire entendre ils gardent le silence, d'autant plus redoutable que leur silence est plus profond ; et toutefois on chante bien qu'on redoute les voleurs. Combien est-il plus sûr pour toi de chanter dans le Christ ? Il n'y a dans cette voie aucun voleur, à moins que tu n'ailles te jeter chez les voleurs, en quittant cette voie. Chante, je le répète, chante en sûreté un cantique nouveau dans le chemin que tu connais « sur la terre », c'est-à-dire « dans « toutes les nations ». Remarque bien qu'il ne chante pas avec toi le cantique nouveau, celui qui ne veut être que dans une partie du monde. « Chantez », dit le Prophète, « un canti- « que nouveau » ; et il continue : « Que toute « la terre chante le Seigneur [3]. Que les peuples « vous bénissent, ô mon Dieu ». Ils ont trouvé votre voie, qu'ils vous confessent. Chanter c'est confesser, confesser tes fautes et la vertu de Dieu. Confesse ton iniquité, confesse la grâce de Dieu : accuse-toi, glorifie le Seigneur ; réprime-toi, et bénis le, afin que quand il viendra il trouve que tu t'es châtié, et se donne à toi pour Sauveur. Pourquoi craindre de le confesser, vous qui avez trouvé cette voie dans tous les peuples ? Pourquoi craindre de le confesser, et dans cette confession de chanter un cantique nouveau avec toute la terre, dans toute la terre, et dans la paix catholique ? Craindrais-tu d'avouer tes fautes à Dieu, de peur qu'il ne te condamne à cause de tes aveux? Si tu te caches par défaut d'aveu, tu te confesseras pour être condamné. Tu crains de faire des aveux, toi que le défaut d'aveu ne saurait cacher ; tu seras condamné par ton silence, tandis que l'aveu pourrait te sauver. « Que les peuples vous « confessent, ô mon Dieu, que tous les peuples « chantent vos louanges [1] ».

7. Et parce que cet aveu ne nous conduit pas au supplice, le Prophète continue : « Que « les nations tressaillent et soient dans l'al- « légresse ! » Si l'aveu devant un homme arrache des pleurs aux fripons, que l'aveu devant Dieu donne la joie aux fidèles. Au tribunal d'un homme, on force un voleur à l'aveu par la crainte et la torture : souvent même la crainte étouffe cet aveu qu'arracherait la douleur : et tel qui gémit dans les tourments, mais qui craint la mort après son aveu, supporte la torture autant qu'il est possible; mais s'il est vaincu par la douleur, son aveu fait son arrêt de mort. Pour lui donc il n'y a nulle joie, nulle allégresse; avant l'aveu, il est déchiré par les ongles de fer, après l'aveu, il est condamné, livré au bourreau; partout il est malheureux. Mais « que les nations tressaillent et soient dans « l'allégresse ! » Quelle en sera la cause ? la confession. Pourquoi ? Parce que c'est au Dieu de bonté qu'elles font des aveux; s'il exige la confession, c'est pour délivrer les humbles; s'il damne celui qui refuse l'aveu, c'est pour châtier son orgueil. Sois donc dans la tristesse avant l'aveu, et après l'aveu dans la joie, car tu seras guéri. Le pus s'était amassé dans ta conscience, l'abcès était formé, la douleur ne te laissait aucun repos : le mé-

[1] II Cor. v, 17. — [2] I Cor. III, 1, 4. — [3] Ps. XCV, 1.

[1] Ps. LXVI, 5.

decin applique le lénitif des paroles, souvent il tranche, il attaque l'endroit douloureux avec le fer de la chirurgie; reconnais alors la main du médecin; fais un aveu, et que cet aveu fasse écouler tout le pus de la plaie; tressaille ensuite et sois dans la joie; le reste sera bientôt guéri. « Que les peuples vous « confessent, ô mon Dieu, que tous les peuples « vous bénissent ! » Et à cause de leur confession, « que les nations soient dans la joie « et dans l'allégresse, parce que vous jugez « les peuples dans l'équité ». Nul ne saurait vous tromper; qu'il se réjouisse d'être jugé, celui qui a craint son juge. Dans sa prévoyance, il a prévenu sa face par l'aveu [1]; et quand ce juge viendra, il jugera les peuples dans l'équité. De quoi servira la ruse de l'accusateur dès que la conscience est témoin, alors que tu seras là en présence de ta cause, et que le juge ne requiert aucun témoin ? Il t'a envoyé un avocat : à cause de lui et par lui fais ton aveu; prends en main ta cause, il est un défenseur pour le pénitent, un intercesseur pour celui qui avoue, et pour l'innocent un juge. Peux-tu craindre avec raison, quand c'est ton avocat qui est ton juge ? « Que les nations donc soient dans la joie, « qu'elles tressaillent, parce que vous jugez « les peuples avec justice ». Mais ils pourront redouter d'être mal jugés; qu'ils se laissent redresser et diriger par celui qui voit ce qu'ils ont à juger. Qu'ils soient redressés ici-bas, et qu'ils ne craignent plus le jugement. Voyez ce qui est dit dans un autre Psaume : « Sauvez-moi, Seigneur, par votre « nom, et jugez-moi dans votre puissance [2] ». Que dit-il ? Si vous ne me sauvez pas d'abord en votre nom, j'ai tout à craindre quand vous me jugerez dans votre puissance; mais si votre nom est pour moi un nom de salut, comment craindre celui qui me jugera dans sa puissance et dont le nom m'a d'abord sauvé ? Ainsi encore dans cet endroit : « Que « tous les peuples vous confessent ! » Et de peur que vous n'en veniez à redouter cette confession, « que les nations », dit-il, « soient « dans la joie et dans l'allégresse ! » Pourquoi « cette joie et cette allégresse ? Parce que vous « jugez les peuples dans l'équité ». Nul contre nous ne vous fait des présents, nul ne peut vous corrompre, nul vous tromper. Sois donc en sûreté, ô mon frère. Mais qu'as-tu pour ta défense ? Nul ne peut corrompre Dieu, c'est évident. Mais n'est-il pas d'autant plus à craindre qu'il est plus corruptible ? Quelle est donc la garantie de sûreté ? Cette parole déjà émise : « O Dieu, « sauvez-moi par votre nom, et jugez-moi « dans votre puissance ». De même ici encore : « Que les nations soient dans la joie et « dans l'allégresse, parce que vous jugez les « peuples dans l'équité ». Et pour ôter la crainte aux pécheurs, il ajoute : « Et vous « dirigez les nations sur cette terre ». Les nations étaient dépravées, elles étaient dans la voie de perdition, elles étaient corrompues; leur dépravation, leur perdition, leur corruption leur faisait redouter l'avènement du souverain Juge : sa main s'est montrée, elle s'est étendue miséricordieuse sur les peuples, ils sont dirigés dans la voie droite ; comment craindre pour juge celui qu'elles ont vu les redresser ? Qu'elles s'abandonnent à sa main miséricordieuse, puisqu'il dirige les nations sur la terre. Sous sa direction, les peuples ont marché dans la foi, ont tressailli en lui, ont fait de bonnes œuvres; et si dans leur navigation sur la mer, l'eau entre parfois par les moindres fissures, si par quelque fente elle arrive dans la sentine, en l'épuisant chaque jour au moyen des bonnes œuvres, de peur qu'elle n'entre davantage, et qu'arrivant au comble elle ne fasse sombrer le navire, en l'épuisant chaque jour, par la prière, le jeûne, l'aumône, et surtout en disant avec un cœur pur : « Pardonnez-nous « nos offenses, comme nous pardonnons à ceux « qui nous ont offensés [1] » ; en parlant ainsi, marche en toute sûreté, tressaille dans ton chemin, chante sur ta route. Ne crains point ton juge; il a été ton Sauveur avant que tu fusses fidèle. Tu étais impie, quand il t'a cherché pour te racheter : t'abandonnera-t-il pour te perdre, maintenant que tu es racheté, « lui qui dirige les peuples en cette « terre ? »

8. Le Prophète est dans la joie, il tressaille, il répète pour nous exhorter les mêmes versets. « Que les peuples vous confessent, ô mon « Dieu, que tous les peuples vous confessent: « la terre a donné son fruit [2] ». Quel fruit ? « Que tous les peuples vous confessent ! » La terre existait, elle était couverte d'épines ; alors est venue la main de celui qui les ar-

[1] Ps. XCIV, 2. — [2] Ps. LIII, 3.

[1] Matth. VI, 12. — [2] Ps. LXVI, 6.

rache, est venu l'appel de sa majesté et de sa miséricorde; la terre a confessé Dieu, la terre a donné son fruit. Mais eût-elle donné son fruit, si déjà elle n'avait reçu la rosée? La terre eût-elle donné son fruit, si la divine miséricorde n'était venue d'en haut? Lisez-moi, diras-tu, quand la terre a reçu la rosée avant de produire ses fruits. Ecoutez cette pluie du Seigneur : « Faites pénitence; car le royaume « de Dieu approche [1] ». Il a fait pleuvoir, et cette pluie est un tonnerre qui épouvante : craignez-le quand il tonne, et recevez sa pluie. Après cette voix de Dieu qui est tonnerre et pluie, après cette voix examinons ce passage de l'Evangile. Voilà une femme de mauvaises mœurs, mal famée dans la cité, qui se précipite dans une maison étrangère, où elle n'était point conviée, mais où l'appelait un convié, non par la parole, mais par la grâce. Cette malade savait qu'elle avait une place dans la maison où venait s'asseoir le médecin. Elle entre donc, cette pécheresse, mais elle n'ose aller qu'à ses pieds ; elle pleure donc à ses pieds, les arrose de ses larmes, les essuie de ses cheveux, les oint d'un parfum [2]. Qu'y a-t-il d'étonnant pour toi ? « La terre a « donné son fruit ». Voilà ce qui s'est accompli, sous la pluie qui tombait de la bouche du Seigneur : voilà des faits que nous lisons dans l'Evangile ; en tous les lieux où il a fait pleuvoir par ses nuées, en envoyant les Apôtres qui ont prêché la vérité. « La terre a pro« duit des fruits abondants », et cette maison a rempli toute la terre.

9. Vois ce que dit ensuite le Prophète : « Que « Dieu nous bénisse, le Seigneur notre Dieu ; « que notre Dieu nous bénisse [3] ». « Qu'il nous « bénisse », ainsi que je l'ai dit ; qu'il nous bénisse, et nous bénisse encore, que sa bénédiction soit un accroissement. Que votre charité veuille bien le voir : déjà la terre a produit son fruit en Jérusalem. C'est là le berceau de l'Eglise : c'est là qu'est venu l'Esprit-Saint, qu'il a rempli ceux qui habitaient en un même lieu ; là qu'ont éclaté les miracles, qu'on a parlé toutes les langues [4]. Ceux qui étaient là furent remplis de l'Esprit de Dieu et se convertirent ; en recevant avec crainte la pluie divine, ils ont donné par la confession un fruit si précieux, qu'ils mettaient leurs biens en commun, les distribuaient aux pauvres, en sorte que nul ne revendiquait rien en propre, que tous les biens étaient communs, et qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme en Dieu [1]. Le Seigneur leur avait donné, en effet, le sang qu'ils avaient répandu, il le leur avait donné avec son pardon, afin qu'ils apprissent à boire ce sang répandu par eux. Admirable fruit ! Oui, « la terre donna là son fruit », un fruit très-beau, un fruit excellent. N'y a-t-il que cette terre pour avoir donné son fruit ? « Que le Seigneur nous bénisse, le Seigneur « notre Dieu ; que Dieu nous bénisse ». Qu'il nous bénisse encore ; car le sens d'une bénédiction est surtout l'accroissement. Prouvons-le par la Genèse ; vois les œuvres de Dieu. Le Seigneur fit la lumière, et il sépara la lumière des ténèbres ; il appela jour la lumière, et nuit les ténèbres. Il n'est pas dit : Il bénit la lumière ; car c'est la même lumière qui reparaît dans l'alternative des jours et des nuits. Il appela ciel le firmament entre les eaux et les eaux ; il n'est pas dit qu'il bénit le ciel. Il sépara les eaux de l'aride, il donna le nom de terre à l'aride, et celui de mer aux eaux rassemblées ; il n'est pas dit non plus que Dieu les bénit. Il en vint ensuite aux êtres qui devaient avoir la fécondité de la reproduction et vivre dans les eaux. Ceux-ci, en effet, se multiplient d'une manière étonnante, et Dieu les bénit en disant : « Croissez et « multipliez, remplissez les eaux de la mer, « et que les oiseaux se multiplient sur la « terre ». De même, quand il eut tout soumis à l'empire de l'homme, qu'il avait créé à son image, il est écrit : « Dieu les bénit en disant : « Croissez et multipliez, couvrez la face de la « terre [2] ». Donc, l'effet propre de la bénédiction, est cette fécondité qui parvient à couvrir la surface de la terre. Ecoute encore dans ce psaume : « Que Dieu nous bénisse, le Sei« gneur notre Dieu ; que Dieu nous bénisse ». Et quelle sera la force de cette bénédiction ? « Et qu'il soit révéré sur tous les confins de « la terre ». Telle est donc, mes frères, la bénédiction féconde qui nous vient de Dieu, au nom de Jésus-Christ, qu'il a rempli de ses enfants la face de la terre, après les avoir adoptés pour son royaume comme les cohéritiers de son Fils unique. Il n'a engendré qu'un Fils unique, mais il n'a point voulu qu'il fût seul ; oui, dis-je, il n'a point voulu qu'il demeurât seul, ce Fils unique engendré par lui. Il lui a fait des frères, et lui a préparé des

[1] Matth. III, 2. — [2] Luc, VII, 37, 38. — [3] Ps. LXVI, 7. — [4] Act. II, 1-4.

[1] Act. IV, 32. — [2] Gen. I, 1-28.

cohéritiers, sinon par la génération, du moins par l'adoption. Il lui a fait d'abord partager notre nature mortelle, afin que nous crussions que nous pouvons être participants de sa divinité.

10. Voyons donc, mes frères, quel est notre prix. Tout est prédit, tout est en évidence, l'Evangile parcourt l'univers entier; le travail qui s'opère aujourd'hui dans le genre humain, est un témoignage formel, tout ce qui est prédit dans les Ecritures s'accomplit. De même que tout ce qui est prédit jusqu'aujourd'hui est arrivé, ainsi le reste s'accomplira. Craignons le jour du jugement, car le Seigneur viendra. Il est venu dans l'humilité, il viendra dans la gloire; il est venu pour être jugé, il viendra pour juger. Reconnaissons-le dans son humilité, afin de ne point redouter sa gloire; embrassons-le quand il est humble, afin de désirer sa grandeur. Car il viendra dans sa bonté, si nous soupirons après lui. Or, ceux-là soupirent après lui, qui croient en lui, qui gardent ses commandements. Dussions-nous ne point le vouloir, il viendra. Désirons donc son avénement, puisqu'il viendra toujours malgré nous. Comment désirer son avénement? Par une vie sainte, et des actions pures. Que le passé n'ait pour nous aucun attrait, et le présent aucun charme! N'imitons point le serpent qui se bouche l'oreille de sa queue, ou qui appuie son oreille sur la terre [1]; que le passé ne nous empêche point d'écouter, que le présent ne nous détourne point de penser à l'avenir; oublions le passé pour nous jeter vers ce qui est en avant [2]. Ce qui nous occupe aujourd'hui, nous fait gémir aujourd'hui, soupirer aujourd'hui, parler aujourd'hui; ce que nous sentons quelque peu, sans pouvoir l'atteindre, nous l'atteindrons, et nous en jouirons à la résurrection des justes. Notre jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle [3], seulement brisons contre la pierre qui est le Christ [4], ce que nous tenons du vieil homme. Qu'il y ait vérité, mes frères, dans ce que l'on raconte du serpent ou de l'aigle, que ce soit un adage répandu chez les hommes plutôt qu'une vérité; les saintes Ecritures n'en sont pas moins vraies, et n'ont point sans motif parlé de la sorte; mettons en pratique la leçon qu'elles nous donnent, sans nous inquiéter si le fait est réel. Sois donc tel que ta jeunesse se puisse renouveler comme celle de l'aigle; et sache bien qu'elle ne peut être renouvelée, qu'à la condition que le vieil homme qui est en toi sera brisé contre la pierre; c'est-à-dire que sans le secours de la pierre, sans le secours du Christ, tu ne peux arriver au renouvellement. Que la douceur de ta vie passée ne te rende point sourd à la voix de Dieu; que les biens présents ne te retiennent pas, ne t'enlacent pas, ne te fassent point dire: Je n'ai pas le temps de lire, le loisir d'entendre. C'est là mettre son oreille contre la terre. Qu'il n'en soit pas ainsi de toi, mais deviens ce qui est le contraire selon toi, c'est-à-dire, oublie le passé, avance-toi vers l'avenir, et brise le vieil homme contre la pierre. Et si l'on te propose des paraboles que tu retrouves dans les saintes Ecritures, accepte-les avec foi; si tu n'y vois qu'un adage, tu peux n'y point croire. Peut-être en est-il ainsi, peut-être non. Mais toi, fais-en ton profit, et que cette parabole te conduise au salut. Tu ne veux point de cette parabole, fais ton salut par une autre, mais fais-le toutefois; et attends avec sécurité le royaume de Dieu, afin que ta prière ne soit pas en opposition avec toi. Car toi, ô chrétien, quand tu dis: « Que votre règne arrive », comment peux-tu bien dire: « Que votre règne arrive [1]? » Examine ton cœur et vois bien: « Que votre règne arrive ». Me voici, répond-il; ne crains-tu rien? Nous l'avons dit souvent à votre charité; mais prêcher la vérité n'est rien, si le cœur est en désaccord avec la langue, et entendre la vérité n'est rien, si cette audition ne produit aucun fruit. Nous vous parlons de cette chaire, comme d'un lieu plus élevé; mais nous sommes à vos pieds attérés par la crainte, il le sait ce Dieu qui se rend propice aux humbles; car la voix de la louange a moins de charmes pour nous que la piété des pénitents, que les œuvres des cœurs droits. Combien encore vos progrès seuls font notre seule joie; combien les louanges nous paraissent dangereuses, il le sait celui qui doit nous tirer de tout danger; qu'il nous délivre ainsi que vous de toute tentation, et daigne enfin nous reconnaître, et nous couronner dans son royaume.

[1] Ps. LVII, 5. — [2] Philip. III, 13. — [3] Ps. CII, 5. — [4] Id. CXXXVI, 9, et I Cor X, 4.

[1] Matth. VI, 10.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXVII.

LA PRÉDICATION ÉVANGÉLIQUE.

Ce chant est intitulé : *Psaume du Cantique*. Selon quelques-uns, *Cantique* désignerait la part de l'intelligence, *Psaume* l'exécution extérieure ; alors cantique serait plus général, et l'on devrait dire *livre des Cantiques*, ce qui n'a pas lieu toutefois.— Le Christ s'est levé, les Juifs ses ennemis ont tremblé, puis ont été bannis des lieux où ils croyaient l'avoir vaincu ; pour les justes, au contraire, ils seront rassasiés. Chantez donc, ô justes, celui qui est ressuscité. Pour lui ouvrir les cœurs par la foi, vous aurez à souffrir, mais le Seigneur va délivrer les uns, ressusciter les autres d'entre vous, et habiter en vous quand vous n'aurez qu'une seule âme. Quand le Christ traversa les nations qui étaient alors un désert spirituel, les Apôtres qui sont des cieux et des montagnes firent tomber la rosée de la grâce par la volonté du Seigneur. La loi chez les Juifs était imparfaite ou laissait dans l'imperfection, mais le Seigneur l'a perfectionnée par la loi de grâce. Il a donné au peuple ancien la manne, au peuple nouveau l'Eucharistie. Avec la grâce le bien s'est fait par amour et non par crainte. De là ce verbe qui vient aux prédicateurs avec la force du bien-aimé, qui a enchaîné le démon, lui a repris ses dépouilles, distribué ses ministres pour la beauté de l'Eglise. Dormir entre les héritages serait dormir entre les deux Testaments, avoir l'indifférence pour la terre, la patience pour le ciel. Les saints sont les ailes de l'Eglise, qui portent au loin ses louanges. Chez la colombe argentée, il y a des rois ou plutôt des hommes qui ont un ministère différent, et qui obtiennent la rémission des péchés. Le Christ est la montagne fertile ainsi que la lumière, les Apôtres ne sont l'un et l'autre que par lui ; Dieu réside en eux, ils en sont le char glorieux. Ils accomplissent la charité qui résume tous les préceptes. Le Christ sans ses membres a reçu des dons pour les hommes, comme Dieu il nous fait des dons. La captivité qu'il captive désigne ceux qui embrassent le joug du Seigneur ; béni soit le Dieu du salut qui a voulu mourir afin de nous apprendre la résignation. Il brise la tête de ses ennemis en les amenant à la foi, en précipitant dans l'abîme les obstinés. En nous tournant vers le Seigneur nous deviendrons ses chiens par la fidélité et la prédication. Les traces du Seigneur ont été vues dans les vertus des vierges, la conversion de Paul, le courage des martyrs. Honte aux hérétiques qui cherchent à séduire les âmes faibles. Les pays lointains comme l'Ethiopie étendront les mains vers lui, il nous rendra vainqueurs de la mort.

1. Le titre de ce Psaume ne semble point soulever de pénible discussion, il paraît au contraire simple et facile. Il porte, en effet : « Pour la fin, psaume du cantique, à David « lui-même [1] ». Déjà dans plusieurs psaumes nous vous avons donné le sens de cette expression : « Pour la fin »; c'est que « le Christ « est la fin de la loi pour justifier ceux qui croi« ront [2] », la fin qui perfectionne, et non qui termine ou qui détruit. Toutefois, si l'on veut s'appliquer à rechercher le sens de cette expression, « Psaume du cantique » : pourquoi n'est-il pas dit simplement ou Psaume ou Cantique, mais l'un et l'autre? ou quelle est la différence entre Psaume du cantique, et Cantique du psaume, car nous voyons dans quelques psaumes de semblables titres ? on trouvera peut-être cette différence : nous abandonnons ce travail à certains esprits subtils et qui ont plus de loisirs que nous. Quelques-uns [3] avant nous ont assigné cette différence entre le cantique et le psaume, que le cantique est un chant oral, tandis que le psaume s'exécute sur un instrument visible qui est le psaltérion, et qu'alors le cantique serait l'œuvre mentale de l'intelligence, le psaume l'œuvre corporelle. Ainsi dans ce psaume soixante-septième, que nous entreprenons d'exposer, nous trouvons cette parole : « Chantez au Seigneur, chantez son « nom sur vos instruments [1] » ; ils ont fait cette distinction : « Chantez au Seigneur », désignerait les divers sentiments qui occupent notre cœur et qui sont connus à Dieu, invisibles pour les hommes ; mais les bonnes œuvres doivent être en évidence pour les hommes, afin qu'ils glorifient notre Père qui est dans les cieux [2] ; c'est donc avec raison qu'il est dit : « Chantez le nom du Seigneur « sur vos instruments », c'est-à-dire, publiez sa louange, que son nom se redise avec allégresse. Autant qu'il m'en souvienne, j'ai suivi moi-même ailleurs cette distinction. Je me rappelle que nous avons lu aussi : « Bénissez « Dieu sur vos instruments [3] », car le bien que nous faisons d'une manière visible n'est pas agréable aux hommes seulement, mais à Dieu. Or, tout ce qui plaît à Dieu n'est pas toujours de nature à plaire aux hommes, qui souvent ne peuvent le voir. Aussi serions-nous

[1] Ps. LXVII, 1. — [2] Rom. X, 4. — [3] Hilaire, prolog. sur les Ps.

[1] Ps. LXVII, 5. — [2] Matth. V, 16. — [3] Ps. XLVI, 7, 8.

étonnés que l'on trouvât dans quelque autre endroit de l'Ecriture : « Chantez son nom », comme nous y trouvons ces deux expressions : « Chantez Dieu et bénissez son nom sur vos instruments ». Si l'on trouve cette expression, nous avons perdu notre peine en assignant une différence. Ce qui m'étonne encore, c'est que généralement on dise des psaumes plutôt que des cantiques, au point que le Seigneur a dit : « Ce qui est écrit à mon sujet dans la loi, « dans les Prophètes et dans les Psaumes [1] ». On dit encore le livre des Psaumes, et non des Cantiques : « Comme il est écrit au livre « des Psaumes [2] », est-il dit ; tandis que, d'après notre distinction, il semble qu'on devrait les appeler des Cantiques, car il peut y avoir cantique sans psaume, et non psaume sans cantique. Il peut y avoir en effet dans notre esprit des pensées dont les actes ne soient pas corporels ; mais il n'est aucun acte louable dont la pensée n'ait occupé notre esprit. Dès lors, tout psaume serait un cantique, mais tout cantique ne serait pas un psaume ; et pourtant, avons-nous dit, on emploie le nom générique de psaumes, non de cantiques, et l'on ne dit point livre des Cantiques, mais des Psaumes. Si l'on comprenait et si l'on discutait le sens des paroles où ce titre porte seulement « Psaume », et où il y a seulement « Cantique », non plus « Psaume « du cantique », ainsi que dans le nôtre, mais « Cantique du psaume » ; je ne sais si l'on pourrait justifier cette distinction. Aussi, comme nous l'avions déjà fait, laissons-nous ces discussions à ceux qui peuvent s'y livrer, qui ont le loisir d'établir ces différences, et de les marquer de quelque point certain ; nous, et autant qu'il nous est possible, avec le secours de Dieu, examinons et exposons le texte du psaume.

2. « Que Dieu se lève, et que ses ennemis « soient dissipés [3] ». Ainsi a-t-il été fait ; le Christ s'est levé, lui, le Dieu suprême, béni dans tous les siècles [4], et les Juifs ses ennemis se sont dispersés dans toutes les nations, vaincus qu'ils étaient dans ces mêmes lieux où ils avaient sévi contre lui, et d'où ils étaient chassés dans l'univers entier : et maintenant ils haïssent encore, mais ils craignent, et sous le poids de cette crainte ils font ce qui suit : « Et que ceux qui le haïssent fuient « devant sa face ». La fuite, pour l'âme, c'est la crainte. Car s'il s'agit d'une fuite corporelle, comment pourraient-ils fuir la face de Celui qui montre partout l'effet de sa présence ? « Où irai-je devant votre esprit », a dit le Psalmiste, « et où fuir devant votre face [1] ? » C'est donc l'esprit en eux, et non le corps qui fuit ; c'est-à-dire qu'ils craignent sans pouvoir se cacher ; et s'ils fuient, ce n'est pas cette face qu'ils ne sauraient voir, mais celle qu'ils sont forcés d'envisager. Car on appelle sa face, sa présence au moyen de son Eglise. C'est pourquoi quand leur haine fit explosion, il leur dit : « Un jour vous verrez le Fils de l'homme « venant sur les nuées du ciel [2] ». C'est ainsi qu'il est venu dans son Eglise, la jetant sur tous les confins de la terre où ses ennemis sont dispersés. Or, il est venu sur des nuées semblables à celles dont il a dit : « Je com« manderai aux nuées de ne plus vous donner « de la pluie [3] ». « Que ceux qui le haïssent, « fuient donc en sa présence » : qu'ils craignent la présence de ses saints et de ses fidèles, dont il a dit : « Ce que vous avez fait « au moindre des miens, c'est à moi que vous « l'avez fait [4] ».

3. « Qu'ils disparaissent comme la fumée [5] ». Des flammes de leur haine, il s'est élevé comme une vapeur d'orgueil ; ils ont opposé leur bouche au ciel [6], en criant : « Crucifiez-« le, crucifiez-le [7] », ils ont insulté leur captif, l'ont raillé sur la croix : et bientôt ils ont disparu en vaincus de ces mêmes lieux où ils s'étaient enflés de leur victoire. « Comme « la cire fond devant la flamme, que les im« pies disparaissent devant le Seigneur ». Peut-être le Psalmiste a-t-il voulu désigner ici ceux dont l'endurcissement se fond dans les larmes de la pénitence : et toutefois on peut y voir encore une menace du jugement à venir ; car s'ils ont péri parce qu'ils se sont élevés comme la fumée, c'est-à-dire, enflés d'orgueil, ils ne peuvent espérer au dernier jour que la damnation, en sorte qu'ils disparaîtront pour toujours de sa présence, quand il se montrera dans tout son éclat, comme le feu qui est la lumière des justes et le châtiment des pécheurs.

4. Voici la suite : « Que les justes se ras« sasient, qu'ils tressaillent en la présence du « Seigneur, qu'ils s'abreuvent de ses joies [8] ».

[1] Luc, XXIV, 44. — [2] Act. I, 20. — [3] Ps. LXVII, 2. — [4] Rom. IX, 5.

[1] Ps. CXXXVIII, 7. — [2] Matth. XXVI, 64. — [3] Isaïe, V, 6. — [4] Matth. XXV, 40. — [5] Ps. LXVII, 3. — [6] Id. LXXII, 9. — [7] Jean, XIX, 6. — [8] Ps. LXVII, 4.

Car, alors, ils entendront : « Venez, bénis « de mon Père, et recevez le royaume[1]. Qu'ils « soient donc dans la joie » ceux qui ont été dans la tristesse, « et qu'ils tressaillent en « présence du Seigneur ». Cette allégresse ne donnera point une vaine jactance, comme il arrive en présence des hommes, mais elle éclatera en présence de Celui qui voit sans se tromper ses propres dons. « Qu'ils s'abreu- « vent de ses joies » ; non pas dans une allégresse mêlée de crainte[2], comme il arrive ici-bas, tant que la vie de l'homme sur la terre est une tentation[3].

5. Enfin il se tourne vers ceux à qui il a inspiré une si grande espérance, et les stimule en cette vie, par ces exhortations : « Chantez « au Seigneur, bénissez son nom sur vos ins- « truments[4] ». Nous avons dit à propos du titre ce que nous pensions de cette parole. Chanter à Dieu, c'est vivre pour Dieu ; bénir son nom sur des instruments, c'est travailler pour sa gloire. C'est donc par ces chants, par ces accords, c'est-à-dire par cette vie et par ces œuvres qu'il vous faut « ouvrir la voie », dit le Prophète, « à Celui qui s'élève au-dessus « de l'Occident ». Ouvrez la route au Christ, afin que les cœurs s'ouvrent à lui par la foi, au moyen de ceux dont les pieds sont beaux, en apportant l'Evangile[5]. Car c'est lui qui s'élève au-dessus du couchant ; soit que nul ne puisse le recevoir en se tournant à lui par une vie nouvelle, sans avoir abjuré le vieil homme, et renoncé au monde ; soit que s'élever au-dessus de l'Occident, se dise de la résurrection qui triomphe de la mort corporelle. « Car le Seigneur est son nom ». Et si les Juifs l'eussent connu, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la gloire[6].

6. « Tressaillez en sa présence ». O vous à qui il est dit : « Chantez au Seigneur, bé- « nissez son nom sur vos instruments, ouvrez « la route à celui qui s'élève au-dessus de « l'Occident, tressaillez aussi en sa présence[7] », comme des hommes tristes qui sont néanmoins dans la joie[8]. Pour lui ouvrir la route, pour lui préparer le moyen de venir et de s'emparer des nations, vous aurez à souffrir des choses tristes de la part des hommes. Toutefois, loin de vous toute défaillance, tressaillez au contraire, non plus en présence des hommes, mais devant Dieu. Soyez pleins de joie dans votre espérance, et patients dans la tribulation[1]. « Tressaillez en présence de Dieu ». Mais ceux qui jettent le trouble en vous devant les hommes, « seront troublés à leur tour, de- « vant la face de Dieu qui est le Père de l'or- « phelin, et rend justice à la veuve[2] ». Ils regardent comme dans la désolation ceux que le glaive de la parole de Dieu vient séparer, les parents des enfants, les époux de leurs épouses[3] ; mais ceux qui sont ainsi délaissés, et dans le veuvage, reçoivent les consolations « de celui qui est le Père des « orphelins, qui rend justice à la veuve » ; ils reçoivent ses consolations, ceux qui lui disent : « Voilà que mon père et ma mère m'ont dé- « laissé, mais le Seigneur m'a pris sous sa « garde[4] » : qui ont mis leur espoir en Dieu, qui ont persisté nuit et jour dans la prière[5] : en présence de Dieu, ils seront dans le trouble, ces méchants qui verront qu'ils n'ont rien obtenu parce que le monde entier a suivi le Seigneur[6].

7. C'est en effet de ces orphelins et de ces veuves, c'est-à-dire de ceux qui se privent de tout commerce avec les espérances d'ici-bas, que le Seigneur se fait un temple, et c'est de ce temple qu'il dit ensuite : « Dieu habite « son sanctuaire ». Le Prophète nous indique, en effet, ce qu'est ce sanctuaire, quand il dit : « C'est Dieu qui fait habiter ensemble « ceux qui ont une même âme[7] » ; qui sont unanimes ou qui ont les mêmes sentiments : tel est le sanctuaire du Seigneur. Car après avoir dit : « Le Seigneur est dans son sanc- « tuaire », comme si nous lui demandions quel est ce lieu, puisque le Seigneur est partout entièrement, et qu'il n'est aucun espace corporel qui le puisse contenir, le Prophète s'explique aussitôt, afin que nous ne cherchions pas le Seigneur en dehors de nous, mais que plutôt, n'ayant qu'une même âme pour habiter la même demeure, nous méritions que le Seigneur daigne habiter avec nous. Le sanctuaire du Seigneur, c'est ce que cherchent les hommes quand ils veulent un lieu où leurs prières soient exaucées. Qu'ils soient donc eux-mêmes ce qu'ils cherchent, et qu'ils repassent avec amertume ce qu'ils disent dans leur cœur ou plutôt dans le silence le plus profond[8], qu'ils n'aient qu'une

[1] Matth. XXV, 34. — [2] Ps. II, 11. — [3] Job, VII, 1. — [4] Ps. LXVII, 5. — [5] Isaïe, LII, 7. — [6] I Cor. II, 8. — [7] Ps. LXVII, 5. — [8] II Cor. VI, 10.

[1] Rom. XII, 12. — [2] Ps. LXVII, 6. — [3] Matth. X, 34, 35. — [4] Ps. XXVI. 10. — [5] I Tim. V, 5. — [6] Jean, XII, 19. — [7] Ps. LXVII, 7. — [8] Ps. IV, 5.

même âme, « dans la même demeure », afin qu'ils deviennent de vastes appartements habités par le Seigneur, et qu'ils soient exaucés en eux-mêmes. Il est, en effet, un vaste édifice, meublé non-seulement de vases d'or et d'argent, mais aussi de vases de bois et d'argile. Les uns sont pour l'ornement, les autres pour l'ignominie ; mais si quelques-uns purifient en eux ce qui tient au vase d'ignominie [1], ils seront unanimes « dans une « maison » et deviendront ainsi le sanctuaire de Dieu. De même, en effet, que dans un vaste palais, le maître ne prend point son repos dans un appartement quelconque, mais dans le lieu le plus honorable et le plus secret ; de même le Seigneur n'habite point chez tous ceux qui sont dans sa demeure, car il n'habite point en ceux qui sont des vases d'ignominie, mais il a son sanctuaire en ceux qu' « il fait habiter par l'accord des « manières ou des mœurs, dans une seule « maison ». Le mot grec, en effet, τρόποι, se peut traduire en latin par manières ou mœurs. Le grec ne porte pas non plus : « Il fait habiter « dans »; mais simplement : « Il fait habiter ». « Le Seigneur est » donc « dans son lieu sacré ». Quel est ce lieu? Car c'est Dieu qui se le prépare. C'est Dieu, en effet, « qui fait habiter « dans une même demeure les hommes d'une « même âme » : c'est là son sanctuaire.

8. Vois aussi par le verset suivant que c'est bien la grâce qui se construit cet édifice, bien que ceux dont elle le construit ne l'aient prévenue par aucun mérite. « C'est lui qui dans « sa force délivre les captifs ». Car il brise les entraves pesantes du péché, qui leur faisaient obstacle pour marcher dans la voie des commandements : il les délivre avec cette force qu'ils n'avaient pas avant sa grâce. « Il « en est de même de ces rebelles qui habitent « les sépulcres [2] »; c'est-à-dire de ces pécheurs tout à fait morts, qui ne s'occupent que d'œuvres mortes. Ceux-ci sont rebelles, en effet, en résistant à la justice. Pour ces autres, qui sont captifs, ils voudraient peut-être marcher, mais ils ne le peuvent; ils prient Dieu de leur en donner le pouvoir et lui disent : « Délivrez-moi de mes chaînes [3] » ; et lorsque Dieu les exauce, ils lui rendent grâce en disant : « Vous avez brisé mes chaînes [4] ». Quant à ces rebelles qui habitent les sépulcres, ils ressemblent à ceux dont l'Ecriture a

[1] II Tim. II, 20. — [2] Ps. LXVII, 7. — [3] Id. XXIV, 17. — [4] Id. CXV, 17.

dit ailleurs : « Un mort, non plus que s'il « n'existait pas, ne loue point le Seigneur [1] ». De là cette autre sentence : « Quand le pécheur « est descendu au fond de l'abîme, il dé- « daigne [2] ». Il y a une différence entre désirer la justice et la combattre ; entre vouloir secouer le joug du mal, et défendre ses fautes plutôt que d'en faire l'aveu : or, la grâce du Christ délivre les uns et les autres dans sa force. Quelle force, sinon la force de résister au péché jusqu'à en mourir? Car les uns et les autres de ces hommes deviennent propres à entrer dans la construction du sanctuaire de Dieu, les uns par la délivrance, les autres par la résurrection. Il ne fallut au Christ qu'un ordre pour délier cette femme que Satan tenait courbée vers la terre depuis dix-huit ans [3], et qu'un cri pour triompher de la mort de Lazare [4]. Celui qui a opéré ces merveilles sur des corps, peut en produire de bien plus admirables dans nos cœurs, et faire « que « nous n'ayons qu'une âme pour habiter dans « un même palais, en délivrant les captifs « dans sa puissance, ainsi que les rebelles qui « habitent les sépulcres ».

9. « Seigneur, quand vous sortiez à la vue « de votre peuple [5] ». Le Seigneur sort quand il se montre dans ses œuvres. Or, il ne se montre pas à tous, mais seulement à ceux qui savent discerner l'œuvre divine. Car je ne parle point maintenant de toutes ces œuvres qui sont évidentes pour tous les hommes, des cieux, de la terre, des mers et de tout ce qu'ils renferment; mais de ces œuvres par lesquelles « il délivre dans sa force les captifs « ainsi que les rebelles qui habitent les sé- « pulcres, et fait habiter un même palais à « ceux qui ont un même cœur ». C'est ainsi qu'il marche sous les yeux de son peuple, ou sous les yeux de ceux qui comprennent cette grâce. Enfin, il poursuit : « Quand vous « parcouriez le désert, la terre fut ébranlée». C'était un désert que ces nations qui ne connaissaient point le Seigneur : un désert que ces lieux où Dieu n'avait donné aucune loi; où n'habitait nul prophète pour annoncer l'avénement du Seigneur. Donc « quand « vous parcouriez le désert », ou quand votre nom fut prêché parmi les Gentils, « la terre « fut ébranlée », ces hommes terrestres furent poussés à embrasser la foi. Mais pourquoi fut-

[1] Eccli. XVII, 26. — [2] Prov. XVIII, 3. — [3] Luc, XIII, 1. — [4] Jean, XI, 43, 44. — [5] Ps. LXVII, 8.

elle ébranlée? « C'est que les cieux répandirent « leur influence devant la face du Seigneur ». Vous reportez-vous en esprit à ces moments où Dieu traversait le désert en présence de son peuple, sous les yeux des enfants d'Israël, et s'environnait pendant le jour d'une colonne de nuées, et d'une colonne de feu pendant la nuit[1]; alors vous comprendrez que « les cieux « s'épanchèrent devant le Seigneur », puisqu'il fit pleuvoir la manne pour son peuple[2]; voilà ce qu'exprimerait ensuite le Prophète : « La « montagne de Sinaï est en présence du Dieu « d'Israël, Dieu laisse tomber sur son héri- « tage une pluie bienfaisante[3] »; parce que ce fut sur le mont Sinaï que Dieu s'entretint avec Moïse, quand il donna la loi[4]. Alors la manne serait cette pluie bienfaisante que Dieu fit tomber sur son héritage, c'est-à-dire sur son peuple, car ce fut à eux seuls, et non aux autres peuples, que Dieu donna cette nourriture; et quand il dit ensuite : « Il est épuisé », on doit comprendre que ce même héritage s'est affaibli ; car ils murmurèrent et conçurent du dégoût pour la manne ; ils voulaient pour nourriture des viandes, et tout ce qui constituait leur alimentation ordinaire en Egypte[5]. Mais si nous nous en tenons aux termes de la lettre sans recourir au sens spirituel, il nous faudra montrer quels étaient les hommes dont le corps était enchaîné, et quels étaient ceux qui habitaient les sepulcres et qui furent délivrés par la puissance divine. Ensuite, si ce peuple de Dieu, si cet héritage s'épuisa, dans son dégoût pour la manne, au lieu de dire après cela : « Mais toi, tu l'as rendu « parfait », il faudrait dire : Mais toi, tu l'as frappé, car ces murmures et ces dégoûts, outrageants pour le Seigneur, furent suivis d'une plaie bien douloureuse[6]. Enfin, tout ce peuple mourut au désert, et nul, excepté deux hommes, ne mérita d'entrer dans la terre promise[7]. Sans doute on pourrait dire que cet héritage devint parfait dans sa postérité ; nous devons toutefois nous attacher au sens spirituel pour être plus à l'aise. « Tout se passait en « figure pour ce peuple[8] »; jusqu'à l'arrivée de la lumière et la disparition des ombres[9].

10. Que Dieu donc ouvre à nos instances ; et que ses mystères se découvrent à nos yeux, autant qu'il daignera nous l'accorder. Pour ébranler la terre et l'amener à la foi, quand l'Evangile parcourait les nations, « les cieux « se sont épanchés devant la face du Sei- « gneur » ; ces mêmes cieux dont le Psalmiste a chanté ailleurs : « Les cieux racontent « la gloire de Dieu ». Car c'est d'eux qu'il est dit un peu plus bas : « Il n'est point « de langue, point d'idiôme qui n'entende « cette voix ; son éclat s'est répandu dans « tout l'univers, il a retenti jusqu'aux der- « niers confins de la terre[1] ». Toutefois ce n'est pas à ces cieux qu'il faut attribuer une telle gloire, comme si la grâce qui a fécondé le désert des nations, et mis en mouvement la terre vers la foi, pouvait venir des hommes. Ce n'est point par eux-mêmes que les cieux se sont épanchés, mais bien « devant la face « du Seigneur », qui habitait en eux, et qui leur faisait habiter la même demeure dans l'union des âmes. Ils sont aussi les montagnes dont il est dit : « J'ai levé les yeux vers les « montagnes, d'où me viendra le secours ». Et toutefois, afin de ne point laisser croire qu'il met sa confiance dans des hommes, le Psalmiste ajoute aussitôt : « Mon secours me « viendra du Seigneur qui a fait le ciel et la « terre[2] ». C'est encore à lui qu'il est dit ailleurs : « C'est vous qui répandez une lu- « mière admirable du haut des montagnes « éternelles[3] »; bien qu'elle vienne des montagnes éternelles, c'est vous néanmoins qui la répandez. De même ici : « Les cieux se « sont épanchés », mais, « devant la face du « Seigneur ». Car eux-mêmes ont été sauvés par la foi, et cela ne vient point de leurs mérites, puisque c'est un don de Dieu : cela ne vient pas des œuvres, afin que nul ne se glorifie. Nous sommes, en effet, son ouvrage[4]. « C'est lui qui nous fait habiter la « même demeure dans l'union des âmes ».

11. Mais que dit ensuite le Prophète : « La « montagne de Sinaï, en face du Dieu d'Is- « raël ? » Faut-il sous-entendre, s'est épanchée ; afin d'appeler encore montagne de Sinaï ce qu'il vient d'appeler du nom de ciel; de même que nous avons donné aux cieux le nom de montagne ? Dans ce sens nous ne devons pas nous étonner qu'il soit dit : « La monta- « gne », et non les montagnes, comme il avait été dit : Les cieux, et non le ciel ; car dans un autre psaume, après avoir dit : « Les cieux

[1] Exod. XIII, 21. — [2] Id. XVI, 13. — [3] Ps. LXVII, 10. — [4] Exod. XIX, 18. — [5] Nombres. XI, 5. 6. — [6] Id. 33. — [7] Id. XIV, 29, 30. — [8] I Cor. X, 11. — [9] Cant. II, 17.

[1] Ps. XVIII, 2-5. — [2] Id. CXX, 1, 2. — [3] Ps. LXXV, 5. — [4] Ephés. II, 8-10.

« racontent la gloire de Dieu [1] », il répète en d'autres termes la même pensée selon la coutume des saintes Ecritures : « Et le firma- « ment nous annonce ses œuvres ». Il a d'abord dit : « Les cieux », et non le ciel, et ensuite il dit : Le firmament, et non les firmaments. Or, « Dieu appelle ciel le firmament [2] », ainsi qu'il est dit dans la Genèse. Ainsi donc, les cieux et le ciel, les montagnes et la montagne ont une signification semblable et nullement différente : de même que les nombreuses Eglises, et la seule Eglise, n'ont pas un sens divers, mais un seul et même sens. Mais pourquoi « cette montagne de Sinaï, qui « engendre dans la servitude [3] », comme l'a dit l'Apôtre ? Faut-il entendre par là cette loi donnée sur le mont Sinaï [4], et que « les « cieux auraient épanchée devant la face du « Seigneur », afin d'ébranler la terre ? Et cet ébranlement de la terre serait-il le trouble des hommes incapables d'accomplir cette loi ? Mais, s'il en est ainsi, cette loi est encore cette pluie bienfaisante, dont le Prophète a dit ensuite : « Vous ménagerez, Seigneur, une pluie « désirable à votre héritage »; car il n'en a pas agi de la sorte avec aucun peuple, et ne leur a pas manifesté ses jugements [5]. Cette pluie que Dieu a réservée à son héritage est donc la loi qu'il lui a donnée. « Elle s'est af- « faiblie », la loi ou la nation qui est notre héritage. On peut entendre que la loi s'est affaiblie, en ce sens qu'elle ne s'accomplissait point, non qu'en elle-même elle fût faible, mais parce qu'elle aboutissait à la faiblesse chez les hommes qu'elle menaçait sans leur donner le secours de la grâce. C'est en effet le terme dont s'est servi l'Apôtre en disant : « Ce qui était impossible à la loi, chez l'homme « en qui la chair l'affaiblissait [6] », voulant nous montrer que c'est dans un sens spirituel qu'elle doit s'accomplir. Il dit néanmoins qu'elle s'affaiblit, parce que les faibles ne peuvent l'accomplir. Mais l'héritage qui s'affaiblit nous désignerait sans ambiguité le peuple après que la loi lui fut donnée. « Car la loi « est venue, en sorte que le péché a abondé [7] ». Alors le verset suivant : « Vous lui avez donné « la perfection », se rapporte à la loi qui a été perfectionnée, selon l'Apôtre, c'est-à-dire accomplie ; c'est ce que dit le Seigneur dans l'Evangile : « Je ne suis point venu pour dé- « truire, mais pour accomplir la loi [1] ». De là vient que l'Apôtre, après avoir dit que la loi était affaiblie par la chair, puisque la chair ne peut accomplir ce qui ne s'accomplit que par l'esprit, c'est-à-dire par une grâce spirituelle, dit encore : « Afin que la justice de la « loi soit accomplie en nous qui ne marchons « pas selon la chair, mais selon l'esprit [2] ». Ainsi donc : « Vous lui avez donné la perfec- « tion ; parce que l'amour est la plénitude « de la loi [3], et que l'amour de Dieu a été ré- « pandu dans nos cœurs », non par nous-mêmes, mais « par l'Esprit-Saint qui nous a été « donné [4] » ; tel serait le sens de : « Vous lui « avez donné la perfection », si l'on entend que c'est la loi qui a été perfectionnée ; mais, si c'est l'héritage, le sens est plus facile à saisir. Si l'on veut, en effet, que l'héritage du Seigneur, ou le peuple de Dieu ait été affaibli à cause de la loi, « parce que la loi est « entrée, de telle manière que le péché a « abondé » ; alors ces paroles : « Vous l'avez « perfectionné », s'entendraient dans le même sens que ces autres du même saint Paul : « Où le péché a abondé, la grâce a sura- « bondé [5] ». Car le péché se multipliant a multiplié aussi les infirmités, et ensuite ils ont précipité leur marche [6] ; car ils ont gémi et ont demandé à Dieu d'accomplir avec son secours ce qu'ils ne pouvaient accomplir avec un simple précepte.

12. Il y a dans ces paroles un autre sens, qui me paraît plus probable. Cette pluie abondante s'entend bien mieux de la grâce, qui nous est donnée sans être appelée par aucune œuvre méritoire. « Si c'est par grâce, « ce n'est point en vue des œuvres, autre- « ment la grâce ne serait plus grâce [7]. Je ne « suis pas digne d'être appelé Apôtre », est-il dit encore, « puisque j'ai persécuté l'Eglise « de Dieu; mais c'est par la grâce de Dieu que « je suis ce que je suis [8] ». Telle serait la pluie volontaire : « Car il nous a volontairement « appelé par la parole de la vérité [9] ». C'est donc une pluie de son amour. De là vient qu'il est dit ailleurs : « Vous nous couvrez « de votre amour, comme d'un bouclier [10] ». Or, quand le Seigneur traversait le désert, c'est-à-dire quand l'Evangile était annoncé aux nations, « les cieux distillèrent » cette

[1] Ps. XVIII, 2. — [2] Gen. I, 8. — [3] Gal. IV, 24. — [4] Exod. XIX, 18. — [5] Ps. CXLVII, 20. — [6] Rom. VIII, 3. — [7] Rom. V, 20.

[1] Matth. V, 17. — [2] Rom. VIII, 3, 4. — [3] Id. XIII, 10. — [4] Id. V, 5. — [5] Id. 20. — [6] Ps. XV, 4. — [7] Rom. XI, 6. — [8] I Cor. XV, 9, 10. — [9] Jacques, I, 18. — [10] Ps. V, 13.

pluie : non d'eux-mêmes cependant, mais « en présence du Seigneur », car eux-mêmes aussi lui doivent la grâce d'être ce qu'ils sont. Et s'il est parlé du « mont Sinaï », c'est que celui qui a travaillé plus que tous les autres, non pas lui, mais la grâce de Dieu avec lui[1], afin qu'il s'épanchât plus abondamment parmi les nations, c'est-à-dire dans le désert où le Christ n'avait pas été annoncé, pour ne point bâtir sur le fondement d'un autre[2]; celui-là, dis-je, était Israélite, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin[3]; il avait été engendré dans la servitude, en cette Jérusalem terrestre, qui est esclave avec ses enfants ; et c'est pourquoi il persécutait l'Eglise. Car, selon l'avis qu'il nous en donne : « De même que le Fils engendré « selon la chair poursuivait le Fils selon l'es« prit; ainsi en est-il maintenant[4] ». Mais j'ai obtenu miséricorde, parce que j'ai agi dans l'ignorance, n'ayant point la foi[5]. Admirons donc « les cieux qui s'épanchent « à la face du Seigneur », admirons plus encore cette « montagne de Sinaï », c'est-à-dire celui qui fut tout d'abord persécuteur, Hébreu fils d'Hébreux, et Pharisien en ce qui regarde la loi[6]. Que faut-il admirer? Qu'il n'ait point agi de lui-même, mais « devant la face du « Dieu d'Israël », d'Israël dont il dit : « Et à « l'Israël de Dieu[7] »; et dont le Seigneur a dit : « C'est là un vrai Israélite, sans déguise« ment[8] ». Telle est la pluie de grâce que le Seigneur a ménagée à son héritage, et que ne précédaient point les mérites des bonnes œuvres. « Cet héritage s'est affaibli ». Car l'Apôtre a reconnu qu'il n'est rien par luimême, ni par ses propres forces, mais qu'il doit à la grâce de Dieu ce qu'il est. Il a reconnu ce qu'il a dit plus tard : « Je me glo« rifierai dans mes infirmités[9] ». Il a reconnu la vérité de cette parole : « Ne t'élève point « dans ta sagesse, mais crains[10] ». Il a compris, que « Dieu donne la grâce aux hum« bles[11]. Il s'est affaibli, mais vous, ô Dieu, « l'avez conduit à la perfection ; parce que la « vertu se perfectionne dans la faiblesse[12] ». Dans quelques exemplaires et latins et grecs, on ne trouve pas : « La montagne de Sinaï », mais simplement : « En face du Dieu de Sinaï, « en face du Dieu d'Israël ». C'est-à-dire : « Les cieux se sont épanchés en face du Dieu « d'Israël »; et comme si l'on demandait de quel Dieu : « En face du Dieu de Sinaï », dirait le Prophète, « du Dieu d'Israël », c'est-à-dire en face du Dieu qui a donné sa loi au peuple d'Israël. Pourquoi donc « les cieux s'épan« chent-ils en face de Dieu »; en face de ce Dieu, sinon pour accomplir ainsi la prophétie : « Celui qui a donné la loi, donnera aussi « la bénédiction[1] ? » « La loi », pour effrayer celui qui présume des forces de l'homme; « la bénédiction », qui délivre celui qui espère en Dieu. Vous donc, ô mon Dieu, avez donné la perfection à votre héritage : parce qu'en lui-même il s'est affaibli, afin de recevoir de vous le perfectionnement.

13. « Les animaux qui sont les vôtres, habi« teront en cette terre ». « Qui sont les vôtres », non qui s'appartiennent ; qui vous sont soumis, non abandonnés à eux-mêmes ; qui ont besoin de vous, non point qui se suffisent. Enfin, il est dit ensuite : « Vous l'avez préparé « dans votre bonté, Seigneur, pour celui qui « est pauvre[2] ». « Dans votre bonté », et non dans le droit qu'il en avait. Il est pauvre, en effet, parce qu'il est infirme, afin d'être conduit à la perfection : il reconnaît son indigence, afin d'être rassasié. Telle est la bonté dont il est dit ailleurs : « Le Seigneur épan« chera ses bénédictions, et notre terre don« nera son fruit[3] » ; en sorte que le bien se fera, non par crainte, mais par amour; non par l'effroi du châtiment, mais par la joie intime de la justice. Telle est, en effet, la vraie et saine liberté. Mais le Seigneur la prépare à celui qui est pauvre, non point à celui qui est dans l'abondance, et qui rougirait de cette pauvreté : c'est de tels hommes qu'il est dit : « Nous sommes « en butte à l'outrage du riche, au mépris des « superbes[4] ». Il appelle orgueilleux ceux qu'il a d'abord appelés riches.

14. « Le Seigneur donnera son Verbe » : c'est-à-dire, la nourriture à ses animaux qui habiteront cette terre. Mais que feront ces animaux auxquels il donnera le Verbe, sinon ce qui est dit ensuite? « Qu'ils évangéliseront « avec une grande force[5] ». Avec quelle force, sinon avec cette force qui lui fait délivrer les captifs? Peut-être appellerait-il ici force, la vertu d'opérer des miracles qui éclata dans les prédicateurs de l'Evangile.

[1] I Cor. xv, 10. — [2] Rom. xv, 20. — [3] Philip. iii, 5. — [4] Gal. iv, 23, 29. — [5] I Tim. i, 13. — [6] Philip. iii, 5. — [7] Galat. vi, 16. — [8] Jean, i, 47. — [9] II Cor. xii, 9. — [10] Rom. xi, 20. — [11] Jacques, iv, 6. — [12] II Cor. vii, 9.

[1] Ps. lxxxiii, 8. — [2] Ps. lxvii, 11. — [3] Id. lxxxiv, 13. — [4] Id. cxxii, 4. — [5] Id. lxvii, 12.

15. Quel est donc celui qui « donnera le « Verbe à ceux qui prêcheront l'Evangile avec « une grande force ? C'est », dit le Prophète, « le roi des vertus du Bien-Aimé [1] ». Le Père est donc le roi des vertus du Fils. Car, le bien-aimé, à moins que l'on ne précise quel est ce bien-aimé, s'entend par antonomase du Fils unique de Dieu. Le Fils est-il le roi des vertus, c'est-à-dire des vertus qui lui obéissent ? Car « il doit donner la parole à ceux qui évangéli- « seront avec une grande force, celui qui est roi « des vertus », et dont il est dit : « Le Seigneur « des vertus est lui-même le roi de gloire [2] ». Qu'il n'ait point dit : Le roi de ses vertus, mais simplement : « Le roi des vertus du bien- « aimé », c'est une manière de parler très-fréquente dans les Ecritures, pour peu qu'on y fasse attention : c'est ce qui arrive surtout quand le nom propre est exprimé, afin que l'on ne puisse douter que c'est bien du même personnage qu'il est question. Voilà ce que l'on trouve assez fréquemment dans le Pentateuque : « Et Moïse fit » tel et tel objet « comme « le Seigneur l'avait commandé à Moïse [3] » ; en langage ordinaire on aurait dit : Moïse fit ce que lui commanda le Seigneur; le texte sacré porte, au contraire : « Moïse fit ce que le « Seigneur commanda à Moïse », comme si Moïse, à qui Dieu avait commandé, n'était pas Moïse qui exécuta, quoique ce fût bien le même cependant. Ces locutions se rencontrent bien difficilement dans le Nouveau-Testament, et toutefois l'Apôtre s'en servait quand il disait : « A propos de son Fils qui lui est né de la race « de David selon la chair, qui a été prédestiné « Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit « de sainteté, par la résurrection d'entre les « morts, de Jésus-Christ Notre-Seigneur [4] » ; comme si autre était le Fils de Dieu qui est né de la race de David selon la chair, et autre Jésus notre Seigneur, tandis que c'est bien le même. Dans les anciens livres on rencontre fréquemment cette locution : et c'est pourquoi, quand elle amène tant soit peu d'obscurité, on doit recourir aux exemples du même genre qui portent leur évidence en eux-mêmes ; ainsi elle est quelque peu obscure dans le passage du Psaume que nous exposons. Si l'on disait, en effet, Jésus-Christ roi des puissances de Jésus-Christ, le passage serait aussi clair que celui-ci : « Moïse accomplit ce que Dieu avait « commandé à Moïse » ; mais comme il est dit : « Roi des vertus du bien-aimé », il ne vient pas facilement à l'esprit que celui qui est le bien-aimé soit aussi le Roi des vertus. Cette expression donc : « Roi des puissances du « bien-aimé », peut s'entendre comme s'il était dit, roi de ses vertus, puisque le roi des vertus est le Christ, et que le bien-aimé est aussi le même Christ. Ce sens toutefois n'est pas si rigoureux, qu'on n'en puisse donner un autre : car on peut entendre que le Père est le roi des vertus de son Fils bien-aimé, et ce même bien-aimé lui dit : « Tout ce qui est à moi « est à vous, et tout ce qui est à vous est à « moi [1] ». Mais vient-on à me demander si Dieu le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ peut être aussi appelé roi, je ne sache pas qu'il y ait un homme pour oser le dépouiller de ce titre, quand l'Apôtre a dit : « Au roi « des siècles, au Dieu immortel, invisible, « unique [2] ». Et si l'on veut appliquer cette parole à la Trinité, nous y trouvons encore Dieu le Père. Mais à moins d'entendre d'une manière charnelle, cette expression : « O Dieu ! « donnez votre jugement au roi, et votre jus- « tice au fils du roi [3] » ; je ne sais si l'on peut y voir autre chose que « à votre Fils ». Donc le Père est aussi roi. De là vient que « le roi « des puissances du bien-aimé », peut s'entendre de deux manières. Aussi, après avoir dit : « Le Seigneur donnera son Verbe à ceux « qui évangéliseront avec une grande puis- « sance » : comme la puissance vient de celui qui gouverne, et doit servir les desseins de celui qui la donne, le Prophète ajoute : « Le Seigneur qui donnera le Verbe à ceux qui « évangéliseront avec une grande puissance, « est le roi des puissances du bien-aimé ».

16. Voici le verset suivant : « Bien-Aimé, et « pour partager les dépouilles de la beauté « de la maison [4] ». Il répète, afin de mieux appeler l'attention : cette répétition toutefois ne se trouve pas dans tous les exemplaires, et les plus soignés la marquent d'une étoile, ou du signe que l'on appelle astérisque, et par lequel on veut faire connaître ce qui manque dans le texte des Septante, mais qui est dans l'hébreu. Mais que l'on admette que cette expression, « bien-aimé » est répétée ou qu'elle n'est exprimée qu'une fois, voici, je crois, le sens qu'il faut donner à ce qui suit : « Et pour

[1] Ps. LXVII, 13. — [2] Id. XXIII, 10. — [3] Nombres, XVII, 11, selon les Septante. — [4] Rom. I, 3, 4.

[1] Jean, XVII, 10. — [2] I Tim. I, 17. — [3] Ps. LXXI, 2. — [4] Ps. LXVII, 13.

« partager les dépouilles de la beauté de la « maison », comme s'il y avait : « C'est au « bien-aimé de partager les dépouilles qui « embelliront le palais », c'est-à-dire, de celui qui est bien-aimé quand il assigne les dépouilles en partage. Cette maison embellie, c'est l'Eglise qu'enrichit le Christ, quand il l'orne de dépouilles : comme un corps est beau par la distribution proportionnée des membres. Or, on appelle dépouilles ce que l'on enlève à l'ennemi. L'Evangile nous en explique la nature, quand nous lisons : « Nul « ne peut entrer dans la maison d'un homme « fort, pour en enlever les dépouilles, sans « avoir auparavant lié le fort [1] ». Le Christ a donc enchaîné le diable avec des liens spirituels, quand il a triomphé de la mort, et s'est élevé de l'abîme jusque dans les cieux ; il l'a enchaîné par le sacrement de son incarnation, puisqu'il a été permis au démon de le faire mourir, bien qu'il ne trouvât en lui rien qui fût digne de mort ; et c'est après l'avoir ainsi enchaîné, que le Christ lui a enlevé ses dépouilles. Il exerçait alors son pouvoir sur les enfants de la rébellion [2], dont l'infidélité servait ses desseins. Or, le Seigneur en purifiant ces vases par la rémission des péchés, et en sanctifiant ces dépouilles enlevées à l'ennemi terrassé et enchaîné, les a distribuées pour l'embellissement de son palais ; en faisant des uns des Apôtres, des autres des Prophètes, d'autres des pasteurs et des docteurs, pour les fonctions du ministère, et l'édification du corps du Christ [3]. « De même, en effet, que « notre corps est un, bien qu'il ait plusieurs « membres, et que tous ces membres, quoique « nombreux, ne composent néanmoins qu'un « seul corps : ainsi en est-il du Christ. Or, « tous sont-ils Apôtres ? Tous sont-ils Prophè- « tes ? Tous sont-ils des puissances ? Tous ont- « ils le don de guérir ? Tous parlent-ils diverses « langues ? Tous sont-ils interprètes ? Mais c'est « le seul et même Esprit qui opère toutes ces « choses, distribuant à chacun ses dons, selon « qu'il lui plaît [4] ». Telle est la beauté du palais auquel on distribue des dépouilles ; en sorte que celui qui l'aime s'exalte de cette beauté et s'écrie : « Seigneur, j'aime la ri- « chesse de votre maison [5] ».

17. Dans les versets qui vont suivre, le Prophète adresse la parole à ces mêmes membres qui font la beauté de l'édifice, et s'écrie : « Si vous vous endormez au milieu « des héritages, ailes de la colombe argentée, « et dont le cou est enrichi de reflets d'or et « d'émeraude [1] ». Cherchons d'abord quel est l'ordre de ces paroles, et comment se termine la pensée ; car elle n'est point définie, puisqu'il est dit : « Si vous dormez ». Ensuite, quand il parle de ces « ailes argentées de la « colombe », faut-il l'entendre au singulier, et dire, de cette aile, *hujus pennæ*, ou au pluriel, ces ailes, *hæ pennæ* ? Mais le grec exclut absolument le singulier et emploie ici le pluriel. Cependant c'est encore une question incertaine, s'il faut lire, ces ailes, ou bien, ô ailes, comme si on leur adressait la parole. Ainsi donc, les paroles qui ont précédé, ont-elles donné l'achèvement à cette pensée, en sorte qu'elle soit ainsi réglée : « Le Seigneur « donnera son Verbe à ceux qui évangélise- « ront avec une grande puissance, si vous « dormez au milieu de l'héritage, ô vous, « ailes de la colombe argentée » ? Ou bien trouve-t-elle son complément dans les paroles qui suivent, de cette manière : « Si vous « dormez au milieu de l'héritage, les ailes de « la colombe argentée deviendront blanches « comme la neige du Selmon [2] ». C'est-à-dire que ces ailes blanchiront, si vous dormez au milieu de l'héritage ; en sorte qu'il adresserait la parole à ceux qui sont partagés comme des trophées pour l'ornementation du palais ; c'est-à-dire : Si vous dormez entre deux héritages, ô vous qui êtes distribués pour l'embellissement du palais, par la manifestation de l'Esprit, ainsi qu'il est nécessaire, en sorte qu'à l'un l'Esprit-Saint ait donné la parole de la sagesse, à l'autre la parole de la science selon le même Esprit, à celui-ci la foi, à cet autre le don de guérir dans le même Esprit, et le reste [3]. Si donc vous vous endormez au milieu de l'héritage, alors les ailes de la colombe argentée deviendront blanches comme la neige du Selmon. On peut encore l'entendre de cette manière : « Si vous, ô ailes de la colombe argentée, « dormez au milieu des héritages, ils blan- « chiront comme la neige du Selmon », c'est-à-dire les hommes qui recevront par la grâce la rémission de leurs péchés. Aussi est-il dit à propos de l'Eglise, au Cantique des cantiques : « Quelle est celle-ci qui s'élève dans sa

[1] Matth. XII, 29. — [2] Eph. II, 2. — [3] Id. IV, 11, 12. — [4] I Cor. XII, 11, 12, 29, 30. — [5] Ps. XXV, 8.

[1] Ps. LXVII, 14. — [2] Id. 15. — [3] I Cor. XII, 7, 9.

« blancheur[1] ? » Dieu accomplissant ainsi la promesse qu'il a faite par le Prophète : « Vos « péchés fussent-ils comme le vermillon, je « vous rendrai blancs comme la neige[2] ». On peut donc comprendre ce passage de manière que dans cette expression : « des ailes d'une « colombe argentée », il faille sous-entendre, vous serez ; et alors le sens deviendrait : O vous qui êtes distribués pour l'embellissement du palais, si vous dormez au milieu des héritages, vous serez des ailes d'une colombe argentée : c'est-à-dire, vous vous élèverez dans les hauteurs, mais en vous rattachant à l'Eglise par des liens sacrés. Par cette colombe argentée, je ne vois pas ce qu'il nous est possible d'entendre mieux que celle dont il est dit : « Ma colombe est uni« que[3] ». Elle est argentée, parce qu'elle est instruite des divins enseignements ; et ces enseignements du Seigneur sont appelés dans un autre endroit : « Un argent qui a passé à « l'épreuve du feu de la terre, et qui est pu« rifié sept fois[4] ». Il y a donc un grand bien à dormir entre ces deux héritages dans lesquels on prétend voir les deux testaments, en sorte que dormir entre deux héritages, ce serait reposer sur l'autorité de ces Testaments, c'est-à-dire, s'en rapporter à leur autorité, terminer dans la paix et à l'amiable toute dispute, dès que l'on apporte des témoignages et des preuves de l'un ou de l'autre. S'il en est ainsi, quelle leçon paraît donnée à ceux qui évangélisent avec une grande puissance, sinon que le Seigneur doit leur donner sa parole, afin qu'ils puissent évangéliser, s'ils se reposent entre les deux héritages? Alors donc leur sera donnée la parole de vérité, s'ils ne négligent point l'autorité des deux Testaments ; en sorte qu'ils seront eux-mêmes des ailes de la colombe argentée, eux dont la prédication porte jusqu'au ciel la gloire de l'Eglise.

18. Mais « entre les épaules » : c'est là une partie du corps ; cette partie tient à la région du cœur, et toutefois en arrière ; les plumes de son dos, dit le Prophète, et il ajoute que cette partie de la colombe argentée a des reflets d'or, c'est-à-dire la force de la sagesse, et je ne crois pas que par cette force on puisse mieux entendre que la charité. Mais pourquoi le dos, et non la poitrine? Je m'étonne en effet de cette parole d'un autre psaume, où il est dit : « Il te couvrira de son ombre entre ses « épaules, et tu espéreras sous ses ailes[1] » ; tandis que les ailes ne peuvent abriter que ce qui est sous la poitrine. En latin, *inter scapulas*, entre les épaules, peut s'entendre peut-être de part et d'autre, en avant et en arrière, en sorte que par épaules, nous comprenions ces parties du corps au milieu desquelles est placée la tête ; il est possible encore que l'hébreu se puisse entendre de la même façon ; mais dans le grec, μετάφρενα ne peut se dire que de la partie postérieure, ce qui est *inter scapulas*, entre les épaules. Or, est-ce là qu'est l'éclat de l'or, c'est-à-dire la sagesse et la charité, parce que c'est là que les ailes sont attachées en quelque sorte, ou bien, parce que c'est là que l'on porte le fardeau léger? Que sont en effet ces deux ailes, sinon les deux préceptes de la charité, qui renferment toute la loi et les Prophètes[2]? Qu'est-ce que le fardeau léger, sinon la charité que l'on accomplit par ces deux préceptes? Tout ce qui est difficile dans ces deux préceptes devient léger pour celui qui aime. Et nous n'avons pas d'autre raison de bien comprendre cette parole : « Mon fardeau est « léger[3] », sinon que Dieu nous donne l'Esprit-Saint, par qui la charité est répandue dans nos cœurs[4], afin que par amour nous fassions de bon cœur ce que la crainte fait faire à celui qui agit en esclave ; car on n'est pas ami du bien, quand on préférerait que le bien ne fût point commandé, si cela était possible.

19. On peut demander encore : Pourquoi n'est-il pas dit : Si vous dormez parmi les héritages, mais « au milieu des héritages » ; que veut dire « au milieu des héritages? » Si l'on eût traduit le grec d'une manière plus expresse, on eût dit : Dans le milieu des héritages, ce que je n'ai lu chez aucun interprète ; c'est pourquoi il me semble que la traduction : « Au milieu des héritages », a la même valeur. Je dirai donc ce que j'en pense. Cette expression, dans le grec, s'emploie pour désigner un lien, un pacte, qui devient indissoluble ; c'est ainsi que l'Ecriture s'en sert pour désigner le testament formé entre le Seigneur et son peuple : car, au lieu que le latin dit : « Entre vous et moi », le grec porte : « Au mi« lieu du mien et du vôtre ». Ainsi encore à propos du signe de la circoncision, alors que

[1] Cant. III, 6, selon les Septante. — [2] Isaïe, I, 8. — [3] Cant. VI, 8. — [4] Ps. XI, 7.

[1] Ps. XC, 1. — [2] Matth. XXII, 40. — [3] Id. XI, 30. — [4] Rom. V, 5.

Dieu, s'adressant à Abraham, lui dit : « Il y « aura une alliance entre toi et moi, et toute « ta postérité [1] » ; le grec porte : « Au milieu « du mien et du tien, et au milieu de ta pos« térité ». De même quand le Seigneur parlait à Noé de cet arc-en-ciel qui sera un signe établi [2], il répète souvent cette expression, ainsi traduite en latin : *Inter me et vos*, « entre vous et moi », ou « entre moi et toute « âme vivante », et chaque fois que l'on rencontre ces idées, nous voyons dans le grec : « au milieu du mien et du tien », ἀνὰ μέσον. David et Jonathan conviennent d'un signe pour ne pas se tromper dans leurs conjectures [3] ; et ce que le latin exprime par « entre « eux deux », le grec l'exprime par « au mi« lieu d'eux deux », ou ἀνὰ μέσον. Mais nos traducteurs ont eu raison de ne point traduire cet endroit du psaume par « entre les héri« tages », comme il est d'ordinaire dans la langue latine, mais de dire « au milieu des « héritages », comme dans le milieu des héritages, ce que dit le grec avec plus de précision, et ce qui se dit ordinairement des choses qui doivent être en parfait accord, ainsi que je le disais tout à l'heure. L'Ecriture alors commande de dormir entre les héritages, à ceux qui sont les ailes de la colombe argentée, ou qui doivent le devenir par ce moyen. Or, ces héritages sont les deux Testaments, et quelle leçon devons-nous en tirer, sinon de ne point contredire à l'accord des deux Testaments, mais de les comprendre et d'acquiescer à leur autorité, d'être tout à la fois le signe et l'enseignement de leur accord, puisque nous sentons qu'ils ne disent rien de contraire l'un à l'autre, et que nous le montrons dans l'admiration de la paix, et comme dans le sommeil de l'extase? Mais si nous voyons les Testaments dans les héritages, κλήροις, puisque c'est là un nom grec, et qui ne signifie pas Testaments, c'est que ces deux Testaments nous donnent l'héritage, dont le nom en grec est κληρονομία, comme celui de l'héritier, κληρονόμος. Or, κλῆρος, en grec, signifie un lot tiré au sort, et les sorts que nous a promis le Seigneur, se nomment les parties de cet héritage, distribuées au peuple. De là vient que la tribu de Lévi ne dut point avoir de sort, parce qu'elle devait vivre de la dîme [4]. De κλῆρος viennent ces noms de clergé et de clercs, donnés à ceux qui ont pris un rang dans les divers degrés du ministère ecclésiastique, car ce fut par le sort qu'on élut Matthias, le premier, disons-nous, qui ait été ordonné par les Apôtres [1]. C'est pourquoi à cause de l'héritage qui nous vient par testament, comme l'effet qui nous vient de la cause, on a désigné les Testaments eux-mêmes sous le nom d'héritages.

20. Toutefois, il me vient à l'esprit un autre sens bien préférable, si je ne me trompe, et qui nous fait comprendre par les sorts les héritages eux-mêmes ; l'héritage de l'Ancien Testament, bien qu'il soit l'ombre symbolique de l'avenir, serait la félicité de la terre ; l'héritage du Nouveau Testament serait le bonheur sans fin, et dormir au milieu des héritages signifierait qu'on ne recherche point celui-là avec ardeur, mais que l'on attend celui-ci avec patience. Ceux en effet qui servent Dieu pour ce motif, ou plutôt qui, pour ce motif ne le servent point, en cherchant dans cette vie et sur cette terre la félicité, voient le sommeil les fuir, ils ne dorment point. Agités par la flamme de leurs convoitises, ils se jettent dans les crimes, dans les forfaits ; le désir d'acquérir, la crainte de perdre leur enlèvent le repos. « Mais celui qui « m'écoute », a dit la Sagesse, « habitera dans « l'espérance ; libre de crainte, il s'abstiendra « de tout mal [2] ». Autant que je puis voir, tel est le sens de dormir au milieu des sorts, c'est-à-dire au milieu des héritages ; c'est habiter l'héritage éternel, non point encore en réalité, mais en espérance, et faire trève avec tout désir de bonheur terrestre. Et quand viendra l'objet de notre espérance, nous ne reposerons plus entre deux héritages, mais nous régnerons dans l'héritage nouveau, l'héritage véritable, dont l'ancien était la figure. Si donc nous entendons ces paroles : « Si vous « dormez au milieu des héritages », comme s'il était dit : Si vous mourez au milieu des héritages, comprenant que l'Ecriture, comme il lui arrive d'ordinaire, appellerait du nom de sommeil, la mort corporelle ; la plus sainte mort qui vient clore les jours de cette vie, est celle de l'homme qui persévère à réprimer en lui les désirs des biens terrestres, et à n'espérer jusqu'à la fin que l'héritage du ciel. Ceux qui dormiront ainsi au milieu des héritages auront des ailes

[1] Gen. XVII, 2, 7. — [2] Id. IX, 12. — [3] I Rois, XX, 20-23. — [4] Nombres, XVIII, 20.

[1] Act. I, 26. — [2] Prov. I, 33.

comme la colombe argentée ; parce qu'au jour de la résurrection, ils s'envoleront sur les nuées, à travers les airs, au-devant du Christ, afin de vivre toujours avec le Seigneur [1] ; ou bien parce qu'à l'occasion de ceux qui meurent ainsi, la gloire de l'Eglise éclate et plus haut et plus loin, et s'élève comme sur les ailes de la plus sublime louange. Ce n'est pas en effet sans raison qu'il est écrit : « Ne louez aucun homme avant sa « mort [2] ». Donc, tous les saints de Dieu, depuis l'origine du genre humain jusqu'au temps des Apôtres, parce qu'ils ont bien su dire : « Je n'ai point désiré les jours de « l'homme, vous le savez [3] » ; et encore : « J'ai « fait une prière au Seigneur et je la renou- « vellerai [4] » ; et depuis le temps des Apôtres, qui a marqué plus clairement la différence entre les deux Testaments, les Apôtres eux-mêmes, les martyrs et les autres justes, comme les chefs du troupeau avec leur postérité, tous se sont endormis au milieu des héritages, méprisant la félicité du règne terrestre, pour mettre leur espérance dans ce royaume des cieux qu'ils ne tenaient pas encore. Et comme ils ont goûté cet heureux sommeil, voilà qu'ils sont comme les ailes de cette Eglise qui est la colombe argentée, et qu'elle-même s'élève par les louanges qu'on leur donne : ainsi la renommée de leur sainteté est pour ceux de l'avenir une invitation à les imiter, et ceux-ci, dormant à leur tour ce même sommeil, deviendront des ailes nouvelles, qui porteront jusqu'aux siècles derniers la sublime renommée de l'Eglise.

21. « Pendant que celui qui habite au-dessus « des cieux partage les rois à cause d'elle, voilà « qu'elle deviendra plus blanche que la neige « du Selmon [5] ». Celui qui habite au-dessus des cieux est le même « qui monte au plus haut des « cieux, pour accomplir toutes choses, tandis « qu'il distribue les rois à cause d'elle », c'est-à-dire à cause de cette colombe argentée. Car l'Apôtre continue en disant : « C'est lui aussi « qui a fait les uns Apôtres, les autres Pro- « phètes, ceux-ci évangélistes, ceux-là pas- « teurs et docteurs ». Qu'est-ce autre chose que partager les rois à cause d'elle, sinon « pour l'œuvre du ministère, pour l'édifi- « cation du corps du Christ [6] » ; puisque ce corps du Christ, c'est elle-même ? Ils sont appelés « rois », du mot régir : et que doivent-ils régir principalement, sinon les convoitises de la chair, de peur que le péché ne règne dans leur corps mortel, qu'ils n'abandonnent leurs membres au péché comme des instruments d'iniquité ; et afin qu'ils se donnent à Dieu, comme devenus vivants de morts qu'ils étaient, et que leurs membres soient des instruments de justice [1] ? C'est ainsi qu'ils seront des rois, séparés d'abord des étrangers, parce qu'ils ne porteront point le joug avec les infidèles, séparés entre eux, par leur propre ministère, mais dans la concorde. « Tous, en effet, « ne sont point Apôtres, ni tous Prophètes, ni « tous docteurs ; tous également n'ont point « le don de guérison, ni tous le don des lan- « gues, ni tous le don de les interpréter. « Or, c'est le seul et même Esprit qui opère « toutes ces choses, distribuant à chacun ses « dons selon qu'il lui plaît [2] » ; et c'est en donnant cet Esprit que celui qui habite les cieux, établit une distinction parmi les rois à cause de la colombe argentée. C'est de ce même Esprit-Saint que l'ange parlait à la Mère, pleine de grâce, de celui qui habite les cieux, quand elle demandait comment elle pourrait enfanter, elle qui ne connaissait point d'homme, et qu'il lui répondait : « L'Esprit-Saint descendra en vous, et la « vertu du Tout-Puissant vous couvrira de « son ombre [3] ». Qu'est-ce à dire, « vous cou- « vrira de son ombre », sinon sera pour vous un ombrage ? De là vient que ces rois, que la grâce de l'Esprit-Saint en Jésus-Christ a partagés à cause de la colombe argentée, « de- « viendront blancs comme la neige de Sel- « mon ». Car Selmon signifie *ombre*. Or, ce n'est point par leurs mérites ou par leur propre vertu qu'ils ont leurs attributs. « Qui est- « ce, en effet, qui met de la différence entre « vous », dit saint Paul ? « et qu'avez-vous « que vous n'ayez point reçu [4] ? » Donc, pour être discernés des impies, ils reçoivent la rémission des péchés, de celui qui a dit : « Vos « péchés fussent-ils comme le vermillon, je « vous rendrai blancs comme la neige [5] ». Voilà comment « ils deviendront blancs comme « la neige du Selmon », c'est par la grâce de l'Esprit du Christ, par qui leur sont assignés même leurs dons propres : c'est de lui qu'il est dit, comme je l'ai rappelé plus haut :

[1] I Thess. IV, 16. — [2] Eccli. XI, 30. — [3] Jérém. XVII, 16. — [4] Ps. XXVI, 4. — [5] Ps. LXVII, 15. — [6] Ephés. IV, 10-12.

[1] Rom. VI, 12, 13. — [2] I Cor. XII, 11, 29, 30. — [3] Luc, I, 35. — [4] I Cor. IV, 7. — [5] Isaïe, I, 18.

« L'Esprit-Saint descendra en vous, la vertu « du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; « c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous « s'appellera le Fils de Dieu[1] ». Or, cette ombre s'entend d'un abri contre la flamme des convoitises charnelles ; de là vient que cette vierge n'a point conçu le Christ par les désirs de la chair, mais par la foi de l'esprit. Or, l'ombre tient du corps et de la lumière ; c'est pourquoi ce Verbe qui était au commencement cette lumière véritable, afin de nous offrir un ombrage au milieu du jour, « s'est « fait chair, et a demeuré parmi nous[2] » ; c'est-à-dire que l'homme s'est uni à Dieu, comme le corps à la lumière, et a couvert d'une ombre protectrice ceux qui croient en lui. Ce n'est point, en effet, d'une ombre de cette nature qu'il est dit : « Tout cela s'est « évanoui comme une ombre[3] » ; ni d'une ombre semblable que l'Apôtre a dit : « Que « personne donc ne vous condamne au su- « jet du manger ou du boire, ou à cause des « jours de fêtes, des nouvelles lunes, des jours « de sabbat : tout cela est l'ombre de l'ave- « nir[4] ». Mais c'est d'une ombre pareille qu'il est dit : « Protégez-moi à l'ombre de vos « ailes[5] ». Ainsi, quand celui qui habite les cieux fait le discernement des rois à cause de la colombe argentée, qu'ils ne vantent point leurs mérites, qu'ils ne se confient point dans leur propre vertu : « Ils deviendront blancs « comme la neige du Selmon »; ils seront purifiés par la grâce à l'ombre du Christ.

22. C'est cette montagne de Selmon que le Prophète appelle ensuite « Montagne de « Dieu, montagne fertile, montagne lai- « teuse[6], ou grasse ». Quel autre sens que celui de la fertilité peut-on donner à une montagne grasse ? Car cette montagne, c'est-à-dire « Selmon » est encore appelée de ce même nom. Mais nous, quelle montagne devons-nous entendre par cette « montagne « de Dieu, cette montagne fertile, cette mon- « tagne grasse », sinon ce même Christ, Notre-Seigneur, dont un autre Prophète a dit : « Voilà que dans les derniers jours, la « montagne du Seigneur se manifestera au- « dessus du sommet des montagnes[7] ? » Voilà cette montagne qui est laiteuse à cause des enfants qui ont besoin de lait pour nourriture[8], montagne fertile, qui fortifie, qui enrichit de ses dons excellents; car le lait qui se coagule en fromage devient une admirable figure de la grâce : il est le produit de la surabondance du cœur maternel, et il est donné, avec une délicieuse miséricorde, gratuitement aux enfants. Dans le grec il y a doute si ce terme laiteux est à l'accusatif ou au nominatif; parce que dans cette langue le mot montagne est du genre neutre ; c'est pourquoi plusieurs latins ont traduit, non pas *Montem Dei*, mais *Mons Dei*. Je crois qu'il est mieux de dire, à l'accusatif : « En « Selmon, montagne de Dieu », c'est-à-dire en cette montagne de Dieu, qui est appelée Selmon, dans le sens que nous avons donné plus haut selon nos forces.

23. Il dit ensuite que « la montagne de « Dieu est une montagne laiteuse, une mon- « tagne fertile », afin que nul n'ose désormais comparer Notre-Seigneur Jésus-Christ aux autres montagnes, appelées aussi montagnes de Dieu ; on lit en effet : « Votre jus- « tice est comme les montagnes de Dieu[1] » ; de là vient que l'Apôtre a dit : « Afin que « nous aussi, nous soyons en lui la justice de « Dieu[2] ». C'est de ces montagnes qu'il est dit ailleurs : « Vous projetez du haut de vos « montagnes éternelles une lumière admi- « rable[3] » : parce que la vie éternelle leur a été donnée, que par elle l'éminente autorité des livres saints a été consolidée ; mais elles empruntaient leur lumière à celui à qui il est dit : « C'est vous qui éclairez. J'ai levé les « yeux vers la montagne, d'où me viendra le « secours » : et cependant ce n'est point par elles-mêmes que ces montagnes me donneront du secours ; mais « mon secours me viendra « du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre[4] ». Une de ces montagnes, quoique supérieure, après avoir dit qu'elle avait travaillé plus que toutes les autres, ajoutait : « Non pas moi, « mais la grâce de Dieu avec moi[5] ». Afin donc que nul n'ait l'audace de comparer cette montagne qui désigne le plus beau des fils des hommes[6], à ces autres montagnes, qui sont les fils des hommes : car il y en eut qui dirent que ce Fils était Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres Jérémie, ou quelqu'un des Prophètes[7] ; voilà que David les apostrophe en disant : « Pourquoi vous imaginer « que les montagnes fertiles, sont la monta-

[1] Luc, I, 35.— [2] Jean, I, 14.— [3] Sag. V, 9.— [4] Coloss. II, 16, 17.— [5] Ps. XVI, 8. — [6] Id. LXVII, 16. — [7] Isaïe, II, 2. — [8] I Cor. III, 1.

[1] Ps. XXXV, 7. — [2] II Cor. V, 21. — [3] Ps. LXXV, 5. — [4] Id. CXX, 1, 2. — [5] I Cor. XV, 10. — [6] Ps. XLIV, 3. — [7] Matth. XVI, 14.

« gne sur laquelle il a plu au Seigneur d'ha-« biter? Pourquoi le soupçonner [1] ? » Ils sont à la vérité des lumières, puisqu'il leur a été dit : « Vous êtes la lumière du monde [2] » ; mais voici encore une autre parole : « Lumière « véritable, qui éclaire tout homme [3] » ; de même ces Apôtres sont des montagnes, et néanmoins il est une montagne bien supérieure, établie sur le sommet des autres montagnes [4]. Ces montagnes tirent donc leur gloire de celle qu'elles portent ; et l'une d'elles a dit : « A Dieu ne plaise que je me glo-« rifie, sinon en la croix de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié « pour moi et moi pour le monde [5] : afin que « celui qui se glorifie, ne se glorifie point en « lui-même, mais en Dieu [6]. Pourquoi vous « imaginer que les montagnes fertiles sont « cette montagne, en laquelle il plaît au Sei-« gneur d'habiter? » Non pas qu'il n'habite point dans les autres; mais parce qu'il y habite par lui-même. « Car c'est en lui que « réside la plénitude de la divinité [7] » ; non pas d'une manière figurative comme dans le temple construit par Salomon [8], mais d'une manière corporelle, ou solide et réelle. « Car « Dieu était en lui se réconciliant le monde [9] ». Soit que nous entendions ceci du Père, puisque le Christ a dit : « C'est le Père, qui de-« meure en moi, qui accomplit les œuvres. « Je suis en mon Père, et mon Père est en « moi [10] » ; soit que l'on entende par là que « Dieu était dans le Christ », le Verbe dans l'homme ; le Verbe n'en était pas moins dans la chair, de manière que lui seul peut être appelé spécialement le Verbe fait chair [11], c'est-à-dire l'homme ne formant avec le Verbe qu'une seule personne qui est le Christ. « Pourquoi donc vous imaginer que les mon-« tagnes fertiles sont cette même montagne « en laquelle il a plu à Dieu d'habiter » ; et bien autrement qu'en ces autres montagnes dont l'une vous paraît être lui-même? Bien qu'ils soient enfants de Dieu par la grâce de l'adoption, il n'en faut pas conclure que l'un d'eux est le Fils unique de Dieu, à qui son Père disait : « Asseyez-vous à ma droite jus-« qu'à ce que je vous aie fait de vos ennemis « un marchepied [12]. Car le Seigneur habitera « jusqu'à la fin » ; c'est-à-dire, le Seigneur habitera ces montagnes qu'il ne faut point comparer à cette autre montagne, élevée sur le point culminant des montagnes [1], pour les diriger à leur terme, lequel est lui-même contemplé dans sa divinité ; « car, le Christ est la « fin de la loi pour justifier ceux qui croi-« ront [2] ». Il a donc plu à Dieu d'habiter cette hauteur élevée sur le sommet des montagnes, et à qui il dit : « Vous êtes mon Fils bien-« aimé, en qui j'ai mis mes complaisances [3] ». Or, le Seigneur est lui-même une montagne qui habitera, pour les mener à leur fin, ces autres montagnes sur lesquelles il est élevé. « Il n'y a qu'un seul Dieu et un médiateur « entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ « homme [4] », qui est la montagne des montagnes, comme le Saint des saints. De là cette parole : « Moi en eux, et vous en « moi [5]. Pourquoi donc vous imaginer que « les montagnes fertiles sont la montagne « qu'il a plu au Seigneur d'habiter? » Car le Seigneur, montagne fertile, habitera les autres montagnes fertiles pour les conduire à leur fin, de sorte qu'elles feront partie de celles auxquelles il a dit : « Sans moi vous « ne pouvez rien faire [6] ».

24. Ainsi s'accomplit encore ce qui suit : « Les chars de Dieu sont des myriades » : ou « ils se multiplient de dixaines de mille », ou de dix fois mille. Il n'y a ici qu'un mot grec, μυριοπλάσιον, que les traducteurs latins ont rendu, chacun comme il a pu. Il était difficile, en effet, de le rendre en latin ; car, chez les Grecs, mille s'exprime par χίλια, tandis que μυριάδες ou myriades, signifie plusieurs dixaines de milliers : car une myriade signifie dix mille. Le Prophète a donc voulu désigner par ce nombre cette grande foule de saints et de fidèles qui, en portant Dieu, deviennent en quelque sorte les chars de Dieu. C'est en demeurant dans cette foule, et en la gouvernant, qu'il la mène à sa fin, comme l'on conduit un char vers un lieu marqué. Car « c'est « Jésus-Christ tout d'abord, ensuite ceux qui « sont à Jésus-Christ, ensuite la fin [7] ». Telle est la sainte Eglise : elle se compose de ceux dont il est dit ensuite : « Ils tressaillent par « milliers. Car ils s'épanouissent dans l'espé-« rance », jusqu'à ce qu'ils arrivent à la fin, qu'ils attendent dans la patience [8]. C'est bien

[1] Ps. LXVII, 17. — [2] Matth. V, 14. — [3] Jean, I, 9. — [4] Isaïe, II, 2. — [5] Gal. VI, 14. — [6] I Cor. I, 31. — [7] Coloss. II, 9. — [8] III Rois, VI, 1. — [9] II Cor. V, 19. — [10] Jean, XIV, 10. — [11] Id. I, 14. — [12] Ps. CIX, 1.

[1] Isaïe, II, 2. — [2] Rom. X, 4. — [3] Matth. III, 17. — [4] I Tim. II, 5. — [5] Jean, XVII, 23. — [6] Id. XV, 5. — [7] I Cor. XV, 23, 24. — [8] Rom. VIII, 25.

justement, qu'après avoir dit : « Ils tressaillent par milliers », l'écrivain sacré ajoute aussitôt : « Le Seigneur est en eux ». Et ne « nous étonnons pas qu'ils se réjouissent, puis« que le Seigneur est en eux ». Car « c'est par « de nombreuses tribulations qu'il nous faut « entrer dans le royaume de Dieu [1] » ; mais « le Seigneur est en eux ». Dès lors, s'ils sont « comme dans la tristesse, néanmoins ils « sont toujours dans la joie [2] » ; non pas dans la joie que donne la possession de la fin, mais dans la joie que donne l'espérance ; « ils sont « aussi patients dans la tribulation [3] », parce que « le Seigneur est en eux, en Sina, la « montagne sainte ». En interprétant les noms hébreux, nous trouvons que Sina signifie préceptes : il a d'autres sens encore, mais c'est là, je crois, le plus convenable pour le moment. Car en nous expliquant d'où vient la joie de ces myriades qui composent le char de Dieu, « Le Seigneur est avec eux », dit le Prophète, « en Sina, sur la montagne sainte » ; c'est-à-dire, le Seigneur est avec eux dans ses préceptes ; et le précepte est saint, comme l'a dit l'Apôtre : « Donc la loi est sainte, et le com« mandement est saint, juste et bon [4] ». Mais de quoi nous servirait un précepte, si nous ne trouvions en lui le Seigneur, dont il est dit : « C'est Dieu qui, par sa bonne volonté, opère « en nous le vouloir et le faire [5] ? » Car un commandement sans le secours de Dieu, n'est qu'une lettre qui tue [6]. « Puisque la loi est en« trée pour faire abonder le péché [7] ». Mais comme la plénitude de la loi, c'est la charité [8] », voilà que la loi s'accomplit par la charité, et non par la crainte. « La charité de Dieu est en effet « répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint « qui nous a été donné [9] ». Ces milliers sont donc dans la joie, parce qu'ils accomplissent la justice de la loi, autant que l'Esprit de grâce leur vient en aide, parce que « le Seigneur « est en eux, en Sina, dans son sanctuaire ».

25. S'adressant maintenant au Seigneur : « Vous êtes monté au plus haut des cieux », lui dit le Prophète, « entraînant captive la « captivité même ; vous avez reçu des dons « pour les hommes [10] ». Voilà ce que l'Apôtre nous rappelle, quand il parle ainsi du Christ Notre-Seigneur : « La grâce », nous dit-il, « a « été donnée à chacun de nous selon la me« sure du don de Jésus-Christ : c'est pourquoi « il est dit qu'en montant au ciel il a em« mené captive la captivité elle-même, et a « répandu ses dons sur les hommes. Qu'est« ce à dire qu'il est monté, sinon qu'il « était descendu auparavant dans les lieux « inférieurs de la terre ? Celui qui est des« cendu est le même qui est monté au-dessus « de tous les cieux, afin de remplir toutes « choses [1] ». Il est donc hors de doute que c'est au Christ qu'il est dit : « Vous êtes « monté en haut, emmenant captive la capti« vité ; vous avez reçu des dons pour les hom« mes ». Ne soyez pas étonnés que l'Apôtre, citant ce même passage, ne dise point : « Vous « avez reçu des dons pour les hommes » ; mais bien : « Il a répandu ses dons sur les « hommes ». Il a parlé d'après son autorité apostolique, en ce sens que le Fils est Dieu avec son Père. Dans ce sens, le Christ a répandu ses dons sur les hommes, en leur envoyant l'Esprit-Saint, lequel Esprit vient du Père et du Fils. Mais dans ce sens que ce même Christ a un corps, qui est l'Eglise, et des membres qui sont les fidèles (d'où vient cette parole : « Vous êtes le corps du Christ, « ainsi que ses membres [2] »), assurément il a lui-même reçu des dons pour les hommes. Car le Christ s'est élevé au ciel, où il est assis à la droite de son Père [3] ; mais s'il n'était pas aussi sur la terre, il n'eût point crié : « Saul, « Saul, pourquoi me persécuter [4] ? » Comme donc ce même Christ nous dit : « Ce que vous « aurez fait au moindre des miens, c'est à « moi que vous l'aurez fait [5] » ; pourquoi douterions-nous que dans ses membres il reçoit lui-même les dons que ses membres reçoivent ?

26. Mais que signifie : « Il a fait captive la « captivité ? » Est-ce qu'il a vaincu la mort qui tenait captifs ceux qui étaient sous son empire ? Ou bien le Prophète appellerait-il captivité les hommes qui étaient sous le joug du démon ? Alors nous aurions une allusion à cette captivité dans le titre d'un autre psaume : « Quand l'édifice était construit après la cap« tivité [6] » ; c'est-à-dire l'Eglise après l'idolâtrie. Par captivité, il désigne alors les hommes qui étaient retenus captifs, comme l'expression milice nous laisse entendre ceux qui portent les armes, et cette captivité fut, dit-il, captivée par le Christ. Pourquoi n'y

[1] Act. XIV, 21. — [2] II Cor. VI, 10. — [3] Rom. XII, 12. — [4] Id. VII, 12. — [5] Philip. II, 13. — [6] II Cor. III, 6. — [7] Rom. V, 20. — [8] Id. XIII, 10. — [9] Id. V, 5. — [10] Ps. LXVII, 19.

[1] Ephés. IV, 7-10. — [2] I Cor. XII, 27. — [3] Marc, XVI, 19. — [4] Act. IX, 4. — [5] Matth. XXV, 40. — [6] Ps. XCV, 1.

aurait-il pas une captivité heureuse, si les hommes peuvent être en captivité pour leur bonheur? Aussi fut-il dit à Pierre : « A l'avenir tu seras preneur, *capiens*, d'hommes[1] ». Ils sont donc captifs, parce qu'ils sont pris, et pris, parce qu'ils sont sous le joug ; oui, sous ce joug qui est doux[2], et ils sont délivrés du péché dont ils étaient esclaves, pour servir la justice dont ils étaient affranchis[3]. Il est donc en eux celui qui « a répandu ses dons sur les « hommes, et a reçu les dons pour les hom« mes ». De là vient que cette captivité, cet esclavage, ce char, ce joug ne pèsent point sur des hommes qui gémissent, mais bien sur des hommes « qui tressaillent par milliers. Car le « Seigneur est en eux, sur le Sinaï, « dans son sanctuaire[4] ». Il est une autre interprétation qui donne à Sina le sens de mesure, et qui revient à la nôtre; car l'Apôtre, en nous parlant de ces dons d'une joie toute spirituelle, dans ce que nous avons cité plus haut, ajoute : « A chacun de nous a été donnée « la grâce, selon la mesure du don de Jésus« Christ ». Puis vient alors ce qui suit ici : « C'est pourquoi il est dit qu'en montant au « ciel, il a emmené captive la captivité, et a « répandu ses dons sur les hommes[5] »; ce qu'exprime ici : « Vous avez reçu des dons « pour les hommes ». Quoi de plus évident que l'accord entre ces vérités?

27. Qu'ajoute ensuite le Prophète? « Même « ceux qui ne croient pas pour habiter[6] »; ou, comme portent certains manuscrits : « Refusant de croire à toute habitation ». Refuser la foi, qu'est-ce autre chose que ne pas croire? Mais il n'est pas facile de comprendre ceux dont il parle ici. Comme s'il donnait raison de ce qu'il a dit plus haut, après avoir écrit : « Vous avez emmené cap« tive la captivité, et reçu des dons pour les « hommes », le Prophète ajoute : « Ceux-là « même qui ne croient point pour habiter », c'est-à-dire, dont la foi est insuffisante pour habiter. Que veut dire le Prophète, et de qui parle-t-il? Cette captivité voudrait-elle nous expliquer ce qui la rendait une captivité mauvaise avant qu'elle devînt bonne? Son incrédulité la mettait sous le joug de son ennemi, « qui agit sur les enfants de rébellion, parmi « lesquels vous avez été autrefois, quand vous « viviez parmi eux[7] ». C'est donc par les dons de la grâce, que celui qui a reçu des dons pour les hommes, a emmené captive cette captivité. Ils n'avaient pas, en effet, la foi pour habiter. C'est de là que les a délivrés la foi, afin que devenus croyants, ils pussent habiter dans la maison du Seigneur, qu'ils devinssent même la maison de Dieu, et ce char de Dieu où des milliers tressaillent d'allégresse.

28. De là vient l'enthousiasme du Prophète, qui voyait dans l'avenir ce qu'il chantait alors, et s'écriait à son tour dans une sainte allégresse : « Le Seigneur Dieu est « béni, béni soit le Seigneur, de jour en « jour[1] ». Quelques manuscrits grecs portent « chaque jour ». Car il y a dans le grec, ἡμέραν καθημέραν, ce qui peut se rendre d'une manière plus vraie, par « chaque jour »; expression qui a le même sens que « de jour en « jour ». Tous les jours, en effet, jusqu'à la fin, il emmène captive la captivité, recevant des dons pour les hommes.

29. Et comme il dirige ce char vers la fin, voilà que le Prophète continue en disant : « Le Dieu de notre salut nous assure une « course heureuse, il est notre Dieu, le Dieu « qui nous sauve[2] ». Il nous montre ici le prix de la grâce. Qui pourrait vivre, si Dieu ne nous guérissait? Mais de peur qu'on ne s'avise de dire : Pourquoi donc mourons-nous, si la grâce de Dieu nous donne le salut? aussitôt le Prophète ajoute : « L'assujétisse« ment à la mort est la part du Seigneur« Dieu » ; comme s'il disait : Pourquoi donc, ô homme, t'indigner d'avoir une condition mortelle? Ton Dieu n'a pas eu d'autre issue que la mort. C'est donc à toi de te consoler plutôt que de t'indigner, car « le Seigneur « aussi est assujéti à la mort. Or, c'est par l'es« pérance que nous avons le salut; et si nous « ne voyons pas ce que nous espérons, nous « l'attendons par la patience[3] ». Supportons donc aussi la mort avec patience, à l'exemple de celui que nul péché ne rendait tributaire de la mort, et qui, tout Dieu qu'il était, bien que nul ne pût lui ôter la vie, qu'il ne la donnât de lui-même, a voulu passer par la mort.

30. « Toutefois le Seigneur brisera la tête « de ses ennemis, il abattra le front superbe « de ceux qui marchent dans leurs for« faits[4] » ; c'est-à-dire, qui s'élèvent avec jactance, qui s'enorgueillissent dans leurs

[1] Luc, v, 30. — [2] Matth. xi, 30. — [3] Rom. vi, 18. — [4] Ps. LXVII, 18. — [5] Ephés. iv, 7, 8. — [6] Ps. LXVII, 19. — [7] Ephés. ii, 2, 3.

[1] Ps. LXVII, 20. — [2] Id. 21. — [3] Rom. viii, 24. — [4] Ps. LXVII, 22.

crimes, alors qu'ils devraient s'humilier et dire : « Seigneur, ayez pitié de moi, qui suis « un pécheur ». Mais il brisera leur tête, « car « celui qui s'élève sera humilié [1] ». Ainsi, bien que la mort soit aussi le partage du Seigneur, cependant ce même Seigneur, parce qu'il est Dieu, est mort selon la chair, volontairement et non par nécessité. « Il brisera « la tête de ses ennemis » ; non-seulement de ceux qui insultaient au crucifié, et lui disaient en branlant la tête : « S'il est le Fils de « Dieu, qu'il descende de la croix » ; mais la tête de tous ceux qui s'élèvent contre sa doctrine, et qui raillent sa mort comme celle d'un homme. Car celui-là même dont il a été dit : « Il a sauvé les autres et ne peut se sau« ver lui-même [2], est le Dieu de notre vie, le « Dieu qui peut nous sauver » ; mais afin de nous donner une leçon d'humilité et de patience, et d'effacer de son sang la cédule de nos péchés, il a voulu être lui-même assujéti à la mort, afin que cette mort ne fût plus pour nous une cause d'effroi, mais bien celle dont il nous délivre en mourant de la sorte. Toutefois celui-là qui meurt au milieu des insultes « brisera la tête de ses ennemis » dont il a dit : « Ressuscitez-moi, et je me vengerai « d'eux [3] » ; soit en leur rendant le bien pour le mal, quand il s'assujétit nos têtes par la foi ; soit en rendant la justice pour l'injustice, quand il abat la tête des orgueilleux. Chacune de ces manières, en effet, brise la tête de ses ennemis, qui doivent secouer leur orgueil, soit en se corrigeant par l'humilité, soit en roulant dans les profondeurs de l'abîme.

31. « Le Seigneur dit : Je sortirai de Ba« san [4] » ; ou, comme on lit dans quelques manuscrits : « Je ferai sortir de Basan ». Or, c'est lui qui nous change pour nous sauver, lui dont il est dit : « Il est le Dieu de notre salut, « le Dieu qui nous sauve ». C'est à lui que l'on dit ailleurs : « Changez-nous, ô Dieu des « vertus, montrez-nous votre face et nous « serons sauvés [5] » ; et ailleurs encore : « Changez-nous, ô Dieu de notre salut [6] ». Je sortirai de Basan, dit le Prophète. Or, Basan signifie confusion. Qu'est-ce donc que sortir de la confusion, sinon rougir de nos fautes et demander à Dieu qu'il nous les pardonne dans sa miséricorde ? De là vient que le publicain n'osait lever les yeux au ciel ; il était dans la confusion en jetant les yeux sur lui-même ; aussi descendit-il justifié [1], car le Seigneur a dit : « Je ferai sortir de Basan ». Basan signifie encore sécheresse, et il est bien de comprendre que c'est le Seigneur qui nous délivre de la sécheresse ou de la disette. Tout pauvre, en effet, qui se croit dans l'abondance, qui croit regorger quand il est dans la disette, ne se convertit point. « Bien« heureux, en effet, ceux qui ont faim et soif « de la justice, parce qu'ils seront rassasiés [2] ». C'est de cette pauvreté que le Seigneur nous délivre ; car c'est dans la sécheresse de l'âme qu'on lui a dit : « J'ai levé les mains vers « vous, mon âme sans vous est comme une « terre sans eau [3] ». Mais on peut dire avec raison, comme on lit dans certains manuscrits : « Je reviendrai de Basan ». Car il se tourne en effet vers nous, celui qui a dit : « Revenez à moi, et je reviendrai à vous [4] » ; mais il n'y revient que quand la confusion remet incessamment sous nos yeux notre péché [5], et que quand la sécheresse nous fait soupirer après la rosée de celui qui réserve une pluie fertile à son héritage. Car la sécheresse affaiblit cet héritage, qui est rétabli quand se retourne vers lui celui à qui il est dit : « En vous tournant vers moi, vous « m'avez rendu la vie [6] ». « Le Seigneur dit : « Je sortirai de Basan, je ferai sortir pour le « fond de l'abîme ». Si « je les fais sortir », comment est-ce « pour le fond de l'abîme ? » Car c'est pour lui-même que le Seigneur nous fait sortir, ou opère notre conversion, quand il nous convertit d'une manière salutaire, et ce n'est point pour nous jeter dans les abîmes. Peut-être l'expression latine est-elle fautive, et aurait-elle dit le fond de l'abîme au lieu de profondément ? Car ce n'est point lui qui se tourne vers nous, mais il fait revenir à lui ceux que le poids de leurs péchés a plongés dans l'abîme de ce siècle ; c'est de là que revenait David quand il disait : « Du « fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, ô mon « Dieu [7] ». Si l'on ne traduit pas : « Je ferai « sortir » ; mais, « je sortirai pour les profon« deurs de l'abîme », il faut comprendre en ce sens que le Seigneur promet de pénétrer par sa miséricorde les profondeurs de l'abîme, pour en délivrer les pécheurs les plus désespérés. Dans quelques manuscrits grecs, j'ai trouvé

[1] Luc, XVIII, 13, 14. — [2] Matth. XXVII, 40, 42. — [3] Ps. XL, 11. — [4] Id. LXVII, 23. — [5] Id. LXXIX, 20. — [6] Id. LXXXIV, 5.

[1] Luc, XVIII, 13. — [2] Matth. V, 6. — [3] Ps. CXLII, 6. — [4] Zach. I, 3. — [5] Ps. L, 5. — [6] Id. LXX, 20. — [7] Id. CXXIX, 1.

non plus, « dans le fond de l'abîme », mais, « dans les profondeurs », ἐν βυθοῖς, ce qui confirme notre premier sens, c'est-à-dire que le Seigneur ramène à lui ceux qui l'invoquent du fond des abîmes. Et toutefois, il n'est point contre la vérité d'entendre par là que le Seigneur se tourne vers ces âmes pour les délivrer; et il les ramène à lui, ou il se tourne pour les délivrer, de manière à teindre son pied dans le sang. C'est ce que dit le Prophète au Seigneur : « De manière que votre pied « sera teint de sang[1] »; c'est-à-dire, que ceux qui se tournent vers vous, ou vers lesquels vous vous tournez pour opérer leur délivrance, fussent-ils au fond de la mer submergés sous le poids de leurs péchés, feront de tels progrès dans la grâce, puisque « cette « grâce aura abondé où avait abondé le « péché [2] »; que parmi vos membres, ils deviendront votre pied pour aller prêcher l'Evangile, et que, pour votre nom, endurant un long martyre, ils combattront jusqu'au sang. C'est là, je crois, la meilleure manière de comprendre ce pied teint de sang.

32. Il ajoute : « La langue de vos chiens le « sera aussi du sang de vos ennemis [3] » : il appelle chiens ceux-là mêmes qui doivent combattre jusqu'au sang pour la foi en l'Evangile, aboyant en quelque sorte pour leur Dieu. Il n'entend pas ces autres chiens dont l'Apôtre a dit : « Evitez les chiens [4] », mais bien « ceux qui se nourrissent des miettes « qui tombent de la table de leur maître ». La chananéenne, qui faisait cet aveu, mérita d'entendre : « O femme, votre foi est grande, « qu'il vous soit fait selon votre désir [5] ». Voilà des chiens à louer, et non à détester; ils sont fidèles à leur maître, et défendent sa maison en aboyant contre les voleurs. Le Prophète ne dit pas seulement « des chiens », mais « de vos chiens » ; et ce n'est point leurs dents, mais leur langue qu'il trouve louable : car ce n'est point sans raison, ni sans un grand mystère, que Gédéon reçut l'ordre de ne conduire avec lui que les soldats qui lécheraient l'eau du fleuve, à la manière des chiens ; et que dans une si grande multitude il ne s'en trouva que trois cents de semblables [6]. Dans ce nombre, en effet, nous retrouvons le signe de la croix, à cause de la lettre grecque , qui, dans les nombres, signifie trois cents. C'est de semblables chiens qu'il est dit dans un autre psaume : « Ils se « changeront vers le soir, et souffriront de la « faim comme des chiens [1] ». Si quelques chiens, en effet, ont encouru le blâme d'Isaïe, ce n'est point parce qu'ils étaient chiens, mais parce qu'ils aimaient à dormir, et ne savaient plus aboyer [2]. Il nous montre par là que si ces chiens veillaient et aboyaient dans l'intérêt de leur maître, ils seraient des chiens dignes d'éloges, comme le seront ceux dont il est dit : « Il en est de même de la langue de « vos chiens ». Toutefois le Prophète a prédit que d'ennemis ils deviendraient tels par cette admirable conversion dont il a déjà parlé. Aussi le psaume dit-il que « vers le soir ils « se convertiront, et souffriront de la faim « comme des chiens ». Et comme si nous lui demandions d'où leur viendra cet avantage, de devenir les chiens de celui dont ils étaient auparavant les ennemis, il nous répond : « C'est de lui-même ». Voici, en effet, ce que nous lisons: « La langue de ceux qui, d'en- « nemis, sont par vous, vos chiens ». C'est-à-dire par votre amour, par votre miséricorde, par votre grâce. Comment, en effet, l'auraient-ils pu par eux-mêmes? Quand nous étions ennemis, nous avons été réconciliés à Dieu par la mort de son Fils [3] : c'est pour cela que le Seigneur prit la mort pour son partage.

33. « O Dieu, vos traces ont été vues ». Vos pas, quand vous veniez dans le monde, comme pour parcourir l'univers entier, sur ce char de triomphe ; ces mêmes pas qui sont les fidèles et les saints, et qu'il appelle nuées dans l'Evangile, quand il dit : « Un jour vous « verrez le Fils de l'homme venant sur les « nuées [4] ». Or, à l'exception de cet avénement où il paraîtra juge des vivants et des morts [5], et qui lui fait dire : « Vous verrez un « jour le Fils de l'homme venant sur les « nuées ; vos démarches ont été vues », c'est-à-dire ont été manifestées, et la grâce du Nouveau Testament a été révélée. De là vient qu'il est dit : « Combien sont beaux les pieds « de ceux qui annoncent la paix, qui annon- « cent les biens [6] ! » Cette grâce, en effet, et ces démarches étaient cachées dans l'Ancien Testament : mais quand les jours ont été accomplis, et qu'il a plu à Dieu de révéler son

[1] Ps. LXVII, 24. — [2] Rom. V, 20. — [3] Ps. LXVII, 24. — [4] Philip. III, 2. — [5] Matth. XV, 28. — [6] Juges, VII, 5, 6.

[1] Ps. LVIII, 15. — [2] Isaïe, LXVI, 10. — [3] Rom. V, 10. — [4] Matth. XXVI, 64 ; Marc, XIII, 26. — [5] II Tim. IV, 1. — [6] Rom. X, 15.

Fils, et de le faire prêcher aux nations[1], « vos « pas ont été vus, ô Dieu : les pas de mon « Dieu, du roi qui est dans son sanctuaire ». Dans quel « sanctuaire », sinon dans son temple ? « Or, le temple de Dieu est saint », dit l'Apôtre, « et vous êtes ce temple[2] ».

34. Mais afin que ces démarches fussent plus visibles, « voilà que les princes mar« chaient les premiers, accompagnés des sym« phonistes, et au milieu des jeunes filles frap« pant des tambours[3] ». Ces princes sont les Apôtres, ce sont eux qui ont marché en avant, appelant les peuples à leur suite. « Ils ont « marché les premiers », prêchant la nouvelle alliance, « unis aux symphonistes », ou à ceux dont les bonnes œuvres, devenant invisibles, étaient pour Dieu une louange semblable à une symphonie. Ces mêmes princes étaient « au milieu de jeunes filles qui frap« paient des tambours », ou qui faisaient honneur à leur ministère ; car les ministres qui gouvernent les nouvelles Eglises sont ainsi au milieu d'elles : ce sont en effet de jeunes filles qui bénissent Dieu dans une chair domptée ; et tel serait le sens de ces tambours, qui se forment d'une peau sèche et étirée.

35. Aussi, de peur qu'on ne donne à tout cela un sens charnel, et qu'on ne voie dans ces paroles des chœurs érotiques, le Prophète ajoute : « Bénissez le Seigneur au milieu des « Eglises ». Comme s'il nous disait : Pourquoi ces jeunes filles qui frappent des tambours vous feraient-elles croire à des divertissements lascifs ? « Bénissez le Seigneur « dans ses Eglises » ; car ce sont des Eglises que nous désignent ces expressions symboliques ; les églises sont de jeunes filles embellies d'une grâce nouvelle ; les églises frappent des tambours, et la chair châtiée est une spirituelle symphonie. « Bénissez donc Dieu « dans vos assemblées, et le Seigneur aux « sources d'Israël[4] ». C'est en effet de là qu'il a choisi ceux dont il a fait des sources. Car c'est de là qu'il a choisi les Apôtres, ceux qui ont entendu tout d'abord : « Celui qui boira « de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais « soif, mais elle deviendra en lui une fon« taine d'eau jaillissante jusqu'à la vie éter« nelle[5] ».

36. « Là était le jeune Benjamin ravi en « extase[1] ». Là était Paul, le dernier des Apôtres, qui dit : « Pour moi, je suis enfant d'Is« raël, de la race d'Abraham, de la tribu de « Benjamin[2] » ; et tout à fait en extase, alors que le miracle si éclatant de sa vocation tenait les assistants dans la stupeur. Car l'extase est le ravissement de l'esprit : ce qui arrive quelquefois par une crainte excessive ; parfois encore, par une révélation, alors que l'esprit abandonne les sens corporels, afin de voir tout ce qui doit lui être démontré. Tel est le sens que l'on pourrait donner à cette expression, en extase ; parce qu'à cette parole, adressée du haut du ciel au persécuteur : « Saul, « Saul, pourquoi me persécuter[3] ? » les yeux du corps furent privés de la lumière, et il répondait à Dieu, qu'il voyait des yeux de l'esprit ; quant à ceux qui étaient avec lui, ils l'entendaient répondre sans voir à qui il s'adressait. On peut encore dans cette extase entendre celle dont il parle, quand il dit qu'il connaît un homme élevé jusqu'au troisième ciel, sans savoir néanmoins si ce fut avec son corps ou sans son corps ; mais qu'enfin il fut ravi au paradis et qu'il entendit des paroles ineffables, qu'il n'est pas permis à l'homme de rapporter[4]. « Les princes de Juda, les pre« miers entre tous, les princes de Zabulon, « les princes de Nephtali[5] ». Comme il désigne les Apôtres sous le nom de princes, parmi lesquels se trouve « le jeune Benja« min dans son extase », paroles que chacun, sans hésitation, applique à saint Paul ; ou bien comme sous ce nom de princes, il désigne tous ceux des différentes Eglises qui se distinguent et peuvent servir de modèles, on se demande pourquoi ces noms des tribus d'Israël ? S'il n'était fait mention que de Juda, comme c'est dans cette tribu que sont nés les rois, et même Jésus-Christ selon la chair[6], nous serions portés à croire que cette tribu nous désigne les princes du Nouveau Testament : mais comme le Prophète ajoute : « Les « princes de Zabulon, les princes de Neph« tali », on est porté à croire qu'il y eut des Apôtres dans ces tribus, et non dans les autres. A la vérité, je ne vois point comment on prouverait cette opinion ; mais comme je ne vois pas non plus comment on la réfuterait, et qu'il est question là des princes de l'Eglise, des chefs de ceux qui bénissent Dieu dans les

[1] Gal. IV, 4. — [2] I Cor. III, 7. — [3] Ps. LXVII, 26. — [4] Id. 27. — [5] Jean, IV, 13, 14.

[1] Ps. LXVII, 28. — [2] Philip. III, 5. — [3] Act. IX, 4-7. — [4] II Cor. XII, 2-4. — [5] Ps. LXVII, 28. — [6] Rom. IX, 9.

églises, je ne vois dans ce sens aucune absurdité ; mais je préfère celui qui ressort de l'étymologie de ces noms. Ce sont en effet des noms hébreux, et Juda veut dire confession ; Zabulon, la maison du courage ; Nephtali, ma dilatation. Tous ces noms nous désignent les véritables princes des Eglises, dignes de nous conduire, dignes d'être nos modèles, dignes de nos hommages. Dans l'Eglise, en effet, les martyrs tiennent le premier rang, et sont au faîte des honneurs. Or, dans le martyre, il y a d'abord une confession, et la force d'endurer tout ce qu'il faudra pour la soutenir ; viennent ensuite les tourments, et après les tourments, la dilatation de l'allégresse qui en est la récompense. On peut encore l'entendre dans le sens des trois vertus que recommande l'Apôtre, la foi, l'espérance et la charité [1] ; la confession est l'œuvre de la foi, la force l'œuvre de l'espérance, et la dilatation l'œuvre de la charité. C'est en effet par la foi que l'on croit de cœur pour obtenir la justice, et que l'on professe de bouche pour obtenir le salut [2]. Or, pour celui qui est dans les tourments, la réalité est triste, mais l'espérance donne des forces. Car, « si nous espérons ce que nous ne « voyons point, nous l'attendons par la pa- « tience [3] ». Quant à l'allégresse, elle est le fruit de la charité répandue dans nos cœurs ; car « la charité parfaite bannit la crainte [4] » : et cette crainte serait un tourment pour notre âme qu'elle jetterait dans l'inquiétude. Donc, « les princes de Juda marchent les premiers » de ceux qui bénissent le Seigneur dans les assemblées. « Les princes de Zabulon, les « princes de Nephtali », les princes de la confession, de la force, de l'allégresse ; les princes de la foi, de l'espérance et de la charité.

37. « Seigneur, déployez votre force ». Il n'y a qu'un seul Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui toutes choses ont été faites, et nous sommes en lui [5] ; nous lisons qu'il est la Vertu de Dieu, la sagesse de Dieu [6]. Or, comment Dieu peut-il déployer son Christ, sinon en le faisant connaître ? « Dieu mani- « feste sa charité envers nous, puisque c'est « quand nous étions encore pécheurs que le « Christ est mort pour nous [7]. Que ne nous « donnera-t-il point après nous l'avoir donné [8] ? « Déployez votre force, ô mon Dieu ; confir- « mez ce que vous avez fait en nous [1] ». Déployez en nous enseignant, confirmez en nous aidant.

[1] II Cor. XIII, 13. — [2] Rom. X, 10. — [3] Id. VIII, 25. — [4] I Jean, IV, 18. — [5] I Cor. VIII, 6. — [6] Id. I, 24. — [7] Rom. V, 8. — [8] Id. VIII, 32.

38. « Dans votre temple qui est à Jé- « rusalem, les rois vous offriront des pré- « sents [2] ». Dans votre temple et dans cette Jérusalem libre, qui est notre mère [3], et qui est aussi votre temple saint ; dans ce temple donc « les rois vous offriront des présents ». Quels que soient ces rois, ou les rois de la terre, ou ces rois à qui le roi des cieux assigne un rang chez la colombe argentée, « ces rois vous « offriront des présents ». Et quels présents vous seront plus agréables, que les sacrifices de louanges ? Mais ces louanges éprouvent une dissonance de la part de ceux qui se nomment chrétiens, et ont une foi différente. Faites alors ce qui suit : « Réprimez les bêtes des « roseaux [4] ». Car ce sont des bêtes, et leur inintelligence les rend nuisibles : ils sont les bêtes des roseaux, parce qu'ils pervertissent le sens des Ecritures au profit de leurs erreurs. De même que par la langue on désigne souvent la parole, de même par roseaux on peut fort bien entendre les Ecritures ; c'est ainsi que dans l'hébreu, le grec ou le latin, ou dans toute autre langue, on désigne l'effet par le nom de l'instrument. Il est d'usage en latin de donner à l'écriture le nom de style, parce que l'on écrit avec le style ; on peut donc appeler aussi roseau, ce que l'on écrit avec le roseau. L'apôtre saint Pierre dit que ces hommes ignorants et légers détournent les Ecritures à des sens pervers, et pour leur propre ruine [5] : voilà ces bêtes des roseaux, dont il est dit ici : « Réprimez ces bêtes féroces des « roseaux ».

39. C'est d'eux encore que le Prophète a dit : « C'est une troupe de taureaux parmi les gé- « nisses des peuples, afin que soient tirés « dehors ceux qui sont éprouvés comme l'ar- « gent [6] ». Il les appelle taureaux à cause de leur orgueil, de leur cou raide et indocile ; il désigne ainsi les hérétiques. « Ces génisses « des peuples » doivent s'entendre, selon moi, des âmes faciles à séduire, et qui suivent ces taureaux sans résistance. Ils ne séduisent point les peuples entiers, qui renferment des hommes stables et graves ; de là ce mot des Ecritures : « C'est au milieu d'une grave assem- « blée que je vous bénirai [7] » ; mais ils sédui-

[1] Ps. LXVII, 29. — [2] Id. 30. — [3] Gal. IV, 26. — [4] Ps. LXVII, 31. — [5] II Pierre, III, 16. — [6] Ps. LXVII, 31. — [7] Id. XXXIV, 18.

sent les génisses qu'ils rencontrent parmi ces peuples. « Il en est en effet parmi eux qui « s'insinuent dans les maisons, qui emmènent « après eux comme captives des femmes char« gées de péchés, et entraînées par toutes « sortes de désirs ; qui apprennent toujours, « sans parvenir à connaître la vérité [1] ». Cette autre parole de l'Apôtre : « Il faut des héré« sies, afin qu'on reconnaisse ceux d'entre « vous qui ont une vertu éprouvée [2] », nous la retrouvons encore dans ce qui suit : « Afin « que soient mis dehors ceux qui sont éprouvés « par l'argent », c'est-à-dire éprouvés par la parole du Seigneur. Car « la parole du Sei« gneur est une parole chaste, c'est un ar« gent éprouvé par le feu terrestre [3] ». Qu'ils soient tirés dehors, est-il dit, qu'ils soient visibles, qu'ils apparaissent; ou, comme dit saint Paul, « qu'on les reconnaisse ». De là vient que dans l'argenterie, on appelle *exclusores,* ou tireurs dehors, ceux qui donnent la forme aux objets qu'ils tirent d'une masse en fusion. Il est en effet dans l'Ecriture bien des sens cachés, connus seulement de quelques esprits supérieurs; et l'on ne s'en sert jamais d'une manière plus efficace et plus convenable que pour répondre aux hérétiques. Alors en effet ceux-là même que touche peu la doctrine, secouent leur sommeil, écoutent avec ardeur, et les hérétiques sont réfutés. Combien de sens n'a-t-on pas découverts dans les saintes Ecritures pour prouver contre Photius que le Christ est Dieu ! Combien pour prouver qu'il est un homme, contre Manès ! Combien en faveur de la Trinité, contre Sabellius ! Combien en faveur de l'unité dans la Trinité, contre les Ariens, les Eunomiens, les Macédoniens ! Combien en faveur de l'Eglise répandue dans l'univers entier, du mélange des bons et des méchants jusqu'à la fin des siècles, de leur impuissance à nuire aux bons en partageant les mêmes sacrements, contre les Donatistes, les Lucifériens et autres, s'il en est encore, qui partagent leurs erreurs et s'éloignent de la vérité ! Combien encore, contre tant d'autres hérétiques, dont il serait trop long d'établir ici la nomenclature, ou de faire mention, ce qui n'est point nécessaire dans cet ouvrage ! Les auteurs approuvés qui ont mis en relief tous ces sens, seraient demeurés inconnus, ou auraient moins de célébrité que ne leur en ont donné les contradictions de ces orgueilleux que l'Apôtre compare à des taureaux, c'est-à-dire à des hommes rebelles et indociles au joug pacifique et doux de la discipline, quand il dit qu'il faut élire pour évêque, un homme « capable d'exhorter par la saine « doctrine, et de convaincre ceux qui la con« tredisent [1] ». Il en est beaucoup en effet d'insoumis ; ce sont là ces taureaux dont le cou ne saurait supporter le joug, la charrue, l'attelage : des hommes aux paroles vaines et qui séduisent les âmes ; les âmes, le Prophète les appelle des génisses. Telle est donc l'utilité que se propose la Providence divine quand elle permet que des taureaux s'assemblent parmi les génisses des peuples, afin que soient tirés dehors, ou mis en évidence, ceux qui sont éprouvés comme l'argent. Car Dieu ne permet les hérésies, que pour manifester ceux qui sont éprouvés. Toutefois on pourrait comprendre encore : « Des taureaux « se réunissent parmi les génisses des peu« ples, afin d'éloigner de ces génisses, ceux « qui sont éprouvés comme l'argent ». Le but des docteurs hérétiques est en effet d'exclure de la portée des âmes qu'ils cherchent à séduire, c'est-à-dire d'en éloigner, ceux qui sont éprouvés comme l'argent, et dès lors capables d'enseigner la parole de Dieu. Peu importe l'un ou l'autre sens que l'on donne à cette expression ; voici la suite : « Dispersez les nations qui veulent la guerre ». Car elles ne cherchent point à se corriger, mais bien à contredire. Le Prophète annonce donc qu'ils seront plutôt dispersés eux-mêmes, ceux qui, loin de se corriger, s'étudient à disperser le troupeau du Christ. S'il les appelle des nations, ce n'est point que les familles s'y reproduisent, mais c'est à cause des sectes qui se perpétuent pour confirmer l'erreur.

40. « Des envoyés viendront de l'Egypte. « L'Ethiopie préviendra sa main [2] ». Ces dénominations d'Egypte et d'Ethiopie désignent les nations converties à la foi, c'est la partie pour le tout ; il appelle envoyés les prédicateurs de la réconciliation. « Nous sommes « donc », dit saint Paul, « des ambassadeurs au « nom du Christ, comme si Dieu vous exhor« tait par notre bouche ; nous vous conjurons « au nom du Christ de vous réconcilier à « Dieu [3] ». Ce n'est donc plus d'Israël seulement, où furent choisis les Apôtres, mais des autres nations qu'il s'élèvera des prédicateurs

[1] II Tim. III, 6, 7. — [2] I Cor. XI, 19. — [3] Ps. XI, 7.

[1] Tit. I, 9. — [2] Ps. LXVII, 32. — [3] II Cor. V, 20.

de la paix chrétienne : voilà ce qui est prédit en figure. Mais dire : « L'Ethiopie préviendra « sa main », signifie, elle préviendra sa vengeance : c'est-à-dire, en se tournant vers lui, afin d'obtenir la rémission des fautes, et de n'encourir point l'obstination, en demeurant dans le péché. C'est ce qui est dit dans un autre psaume : « Prévenons sa face par des hymnes « d'allégresse [1] ». De même que « sa main » signifie sa vengeance, « sa face » désigne sa présence et son apparition, qui aura lieu au jugement. Comme donc il a entendu par l'Egypte et l'Ethiopie, les peuples de l'univers entier ; voilà qu'il ajoute : « A Dieu les royau-« mes de la terre ». Ce n'est donc point à Arius, ni à Sabellius, ni à Donat, ni aux autres taureaux à la tête haute, mais « à Dieu, qu'ap-« partiennent les royaumes de la terre [2] ».

41. Plusieurs manuscrits latins, et principalement les grecs, séparent ces versets de manière à ne pas dire dans le même verset : « A « Dieu les royaumes de la terre » ; mais « à « Dieu » est à la fin d'un verset. Il faut lire : « L'Ethiopie préviendra la main pour Dieu », et dans le verset suivant : « Royaumes de la terre, « chantez le Seigneur, faites résonner vos « harpes en l'honneur de Dieu ». Cette distinction, d'accord avec un plus grand nombre de manuscrits et plus recommandable par l'autorité, est sans doute préférable, et me semble prêcher la foi qui précède les bonnes œuvres ; car l'impie est justifié par la foi sans aucun mérite de bonnes œuvres , comme le dit l'Apôtre : « A l'homme qui croit en celui qui « justifie l'impie, la foi est imputée à jus-« tice [3] », en sorte que la foi commence, ensuite les œuvres de la charité. Car on ne peut appeler bonnes œuvres que celles qui viennent de l'amour de Dieu. Mais il faut que la foi les précède, afin que les œuvres viennent de la foi, et non pas que la foi vienne des œuvres, car nul homme ne peut agir par amour de Dieu, si d'abord il ne croit en Dieu. Telle est la foi dont il est dit : « En Jésus-Christ, ni la « circoncision, ni l'incirconcision ne servent « de rien, mais la foi qui agit par la charité [4] ». Telle est la foi dont il est dit à l'Eglise elle-même dans les cantiques : « Tu viendras, tu « passeras outre par l'initiative de la foi [5] ». Elle est venue comme le char de Dieu, environnée de myriades qui applaudissaient, suivant une route favorable, et passant de ce monde à son Père [1], afin que s'accomplît en elle cette parole de l'Epoux lui-même, qui passa de ce monde au Père : « Je désire que « là où je suis, eux-mêmes soient avec moi [2] », mais par l'initiative de la foi. Comme la foi doit donc précéder, afin que les bonnes œuvres viennent ensuite, et qu'il n'y a de bonnes œuvres que celles qui suivent la foi ; ces paroles : « L'Ethiopie préviendra la main pour « Dieu », ne paraissent avoir d'autre sens que celui-ci : L'Ethiopie croira en Dieu. C'est ainsi qu'elle préviendra sa main, ou ses œuvres. La main de qui, sinon de l'Ethiopie? Il n'y a dans le grec aucune ambiguité à cet égard ; car le mot « sa », qui est du féminin, ne laisse aucun doute. Ainsi ces paroles n'auraient d'autre sens que celui-ci : « L'Ethiopie « étendra d'abord ses mains vers Dieu », c'est-à-dire fera précéder ses œuvres par sa croyance en Dieu. « J'estime », dit l'Apôtre, « que l'homme « est justifié par sa croyance en Dieu sans les « œuvres de la loi. Dieu n'est-il que le Dieu « des Juifs ? N'est-il pas aussi le Dieu des na-« tions [3] ? » Ainsi donc l'Ethiopie, qui paraît être la dernière des nations, sera justifiée par la foi sans les œuvres de la loi. Car elle ne se glorifie point des œuvres de la loi pour être justifiée ; elle ne met pas ses mérites avant sa foi, mais sa foi avant ses mérites. Dans plusieurs manuscrits, on ne lit point « ses mains », mais « sa main », ce qui a la même valeur, car cela s'entend toujours des œuvres. J'aimerais mieux que l'on eût traduit en latin : « L'Ethiopie « étendra d'abord ses mains, *suas*, ou sa main, « *suam*, vers le Seigneur », cela serait plus clair qu'avec *ejus*, et cela serait possible sans blesser la vérité, puisque dans le grec le pronom αὐτῆς, d'elle, ne signifie pas seulement *ejus*, mais encore *suam* ou *suas; suam* si c'est la main, *suas* si l'on dit les mains. Cette expression du grec χεῖρα αὐτῆς, que nous lisons dans plusieurs manuscrits, peut se dire de sa main ; cette autre, qui est rare dans les manuscrits grecs, χεῖρας αὐτῆς, peut se rendre en latin par les mains d'elle, *manus ejus*, ou par *manus suas*, ses mains.

42. Après avoir parcouru dans sa prophétie, tout ce que nous voyons accompli déjà, le Prophète nous exhorte à bénir le Christ, dont il nous prédit le futur avéne-

[1] Ps. XCIV, 2. — [2] Id. LXVII, 33. — [3] Rom. IV, 5. — [4] Gal. V, 6. — [5] Cant. IV, 8, suiv. les Septante.

[1] Jean, XIII, 1. — [2] Id. XVII, 24. — [3] Rom. III, 28, 29.

ment. « Royaumes de la terre, chantez le Seigneur, bénissez-le sur vos instruments, « chantez le Seigneur qui s'élève par-dessus « le ciel des cieux, à l'Orient [1] » ; ou, comme on lit dans quelques manuscrits : « Qui s'élève sur le ciel du ciel à l'Orient ». Ces paroles ne désignent point le Christ pour celui qui ne croit ni à sa résurrection, ni à son ascension. Et quand le Seigneur ajoute : « A « l'Orient », n'est-ce point pour désigner le lieu même de cette résurrection et de cette ascension, qui s'effectuèrent dans les pays orientaux ? Il est donc assis par-dessus le ciel du ciel, à la droite de son Père. Voilà ce qu'a dit l'Apôtre : « C'est lui qui est monté par- « dessus tous les cieux [2] ». Que peut-il y avoir encore des cieux, après le ciel du ciel ? Nous pouvons aussi dire les cieux des cieux, comme le firmament fut appelé ciel [3] : et cependant au lieu de ciel, nous lisons les cieux, dans ces paroles : « Et que les eaux qui sont par-dessus les « cieux bénissent le Seigneur [4] ». Et comme c'est de là que le Christ doit venir pour juger les vivants et les morts, voyez ce qui suit : « Voici qu'il fera entendre sa voix, la voix de la « force ». Celui qui sera « sans voix comme « l'agneau devant celui qui le tond [5], voilà « qu'il fera retentir sa voix » : non pas la voix de la faiblesse, comme s'il devait être mis en jugement ; mais « la voix de la force », comme il convient à un juge. Il ne sera plus comme auparavant un Dieu caché, qui n'ouvre point la bouche devant le tribunal des hommes ; mais « Dieu, notre Dieu viendra d'une ma- « nière visible, et ne se taira point [6] ». Pourquoi perdre l'espoir, ô infidèles ? pourquoi vos sarcasmes ? Que dit le mauvais serviteur : « Voilà que mon maître tarde à venir [7] ? Voilà « que le Seigneur fera entendre sa voix, la « voix de la force ».

43. « Rendez gloire au Dieu dont la ma- « gnificence éclate en Israël [8] ». Ce qui a fait dire à l'Apôtre : « Et à l'Israël de Dieu [9]. Car « tous ceux qui viennent d'Israël ne sont point « pour cela israélites [1] » ; puisqu'il y a aussi un Israël selon la chair. De là cette parole de l'Apôtre : « Voyez Israël selon la chair [2]. Ceux « qui sont enfants d'Abraham selon la chair, « ne sont point pour cela enfants de Dieu, « mais ce sont les enfants de la promesse qui « sont réputés enfants d'Abraham [3] ». Ainsi donc « la gloire se montrera en Israël » dans son plus vif éclat, quand il n'y aura plus dans son peuple aucun mélange de méchants, quand il sera comme une masse de froment purifiée par la ventilation [4], comme cet Israël qui est sans déguisement [5], « et sa vertu sera « sur les nuages ». Car il ne viendra point seul pour juger, mais il viendra « avec les « anciens de son peuple [6] », à qui il a promis qu'ils s'assiéront sur des trônes pour juger [7], et qui doivent juger les Anges eux-mêmes [8]. Voilà ces nuages.

44. Enfin, de peur qu'on ne donne à ces nuages une autre signification, le Prophète ajoute : « Le Seigneur est admirable dans ses « saints, le Dieu d'Israël [9] ». C'est alors, en effet, que se vérifiera dans sa plénitude cette expression d'Israël, ou qui voit Dieu : « Car « nous le verrons tel qu'il est [10] ». « Béni soit « le Seigneur ; c'est lui qui donnera la vertu et « la force à son peuple » aujourd'hui faible et fragile. « Car aujourd'hui nous portons notre « trésor dans des vases de terre [11] ». Alors, par une heureuse transformation dans notre corps : « Il donnera la force et le courage à « son peuple. Et ce corps qui est semé dans « l'infirmité, se relèvera dans la force [12] ». Il nous donnera donc la force qu'il nous a promise dans sa chair, et que l'Apôtre appelle : « La vertu de la résurrection [13] », une force capable de « détruire la mort, notre enne- « mie [14] ». Nous aussi, en finissant, avec le secours de Dieu, ce psaume long et difficile à comprendre, écrions-nous : « Dieu soit béni ». Ainsi soit-il.

[1] Ps. LXVII, 33, 34. — [2] Ephés. IV, 10. — [3] Gen. I, 8. — [4] Ps. CXLVIII, 4. — [5] Isaïe, LIII, 7. — [6] Ps. XLIX, 3. — [7] Luc, XII, 45.— [8] Ps. LXVII, 35.— [9] Gal. VI, 16.

[1] Rom. IX, 6. — [2] I Cor. X, 18. — [3] Rom. IX, 8. — [4] Matth. III, 12.— [5] Jean, I, 47.— [6] Isaïe, III, 14.— [7] Matth. XIX, 28.— [8] I Cor. VI, 3. — [9] Ps. LXVII, 36. — [10] I Jean, III, 2. — [11] II Cor. IV, 8. — [12] I Cor. XV, 43. — [13] Philip. III, 10. — [14] I Cor. XV, 26.

PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME LXVIII.

PREMIÈRE PARTIE DU PSAUME.

LA RÉDEMPTION PAR LE CHRIST.

Bien que l'Eglise soit en paix, elle a cependant de quoi gémir avec le Christ qui parle dans le psaume, qui s'en est fait l'application, ainsi que les Apôtres en parlant de lui. Il est pour ceux qui doivent changer. Or, nous changeons en mal par notre faute, et en bien par la grâce de Dieu. Cette grâce nous vient de la Passion, ou de la Pâque, du passage de Jésus-Christ. Les eaux l'ont submergé, ou la foule a prévalu contre lui. Nous avons horreur de la mort, et le désir ou plutôt la promesse de l'immortalité nous aide à souffrir. Nous sommes le limon où le Christ est plongé, pour nous donner la substance, ou bien soit la richesse spirituelle, soit l'innocence. Le Christ s'est fatigué à crier contre les scandales des Scribes et des Pharisiens. Si ses yeux se sont lassés d'espérer en Dieu, c'est dans la personne des Apôtres et des disciples. Ses ennemis le haïssent, non comme on hait le méchant, mais ils le haïssent sans sujet ; car il reprend simplement au démon ce que celui-ci a volé. Il ne parle de son imprudence et de ses fautes, qu'au nom de l'Eglise qui demande à Dieu que l'on ne puisse rougir de ses membres. Le zèle de la maison de Dieu l'a fait traiter comme étranger par les enfants de la synagogue. On lui a donné pour nourriture le fiel ou le péché. Il s'est revêtu d'un sac, ou plutôt de notre chair, et on l'a persiflé. Il demande à Dieu l'accomplissement des promesses, au temps marqué par Dieu. Seulement que Dieu le délivre, et ne laisse point l'abîme se refermer sur lui.

1. Nous apparaissons au monde pour être agrégés au peuple de Dieu au moment où cet arbrisseau qui a germé d'un grain de sénevé étend au loin ses rameaux ; où ce levain d'abord méprisable a fermenté dans trois mesures de farine[1], c'est-à-dire dans l'univers entier que repeuplèrent les trois fils de Noé[2] : car on vient en foule de l'Orient et de l'Occident, de l'Aquilon et du Midi pour reposer avec les patriarches, tandis que leurs descendants selon la chair, mais qui n'ont pas imité leur foi, sont chassés dehors[3]. Nous avons donc ouvert les yeux en face de cette gloire de l'Eglise du Christ : elle jadis stérile, mais à qui l'on prédisait la joie, et l'on annonçait qu'elle aurait une postérité plus nombreuse que celle qui avait l'Epoux[4], nous voyons qu'elle a oublié les opprobres et les ignominies de son veuvage : aussi pouvons-nous être dans l'étonnement quand nous lisons dans quelques prophéties des paroles d'humilité dans la bouche du Christ ou dans notre bouche. Il est possible encore que nous en soyons moins touchés ; car nous ne sommes point venus dans le moment où, sous le pressoir de la persécution, l'on en goûtait la lecture. Mais si nous considérons combien nos tribulations sont nombreuses, combien est étroit[5] le chemin où nous marchons, si tant est que nous y marchions, et par quelles douleurs, par quelles angoisses il nous conduit à la vie éternelle : si nous examinons combien ce que l'on appelle bonheur en cette vie est plus à craindre que le malheur ; car le malheur bien souvent nous fait recueillir de la tribulation un fruit excellent, tandis que le bonheur corrompt notre âme par une fausse sécurité, et donne lieu aux tentatives du démon ; en considérant donc avec prudence et droiture, comme la victime déjà prête, que la tentation est le fond de la vie humaine sur la terre[1], que nul homme n'est dans une sécurité parfaite, qu'il ne doit être sans crainte que quand il arrivera dans la patrie, d'où nul ami ne s'en va, où n'entre aucun ennemi ; même aujourd'hui dans les splendeurs de l'Eglise nous retrouvons nos cris dans ces cris de détresse. Alors comme membres du Christ, unis à notre chef par les liens de la charité, pour nous maintenir réciproquement, nous dirons des psaumes, ce qu'en dirent les martyrs qui ont passé avant nous ; car depuis le commencement jusqu'à la fin, la tribulation est connue à tous les hommes. Toutefois reconnaissons dans le grain de sénevé[2] le psaume que nous entreprenons d'exposer, et dont nous voulons parler à votre charité au nom du Seigneur. Détournons quelque peu notre pensée de la hauteur de cet arbrisseau, de

[1] Matth. XIII, 31-33, et Luc, XIII, 19-21. — [2] Gen. IX, 19. — Matth. VIII, 11. — [4] Isaïe, LIV, 1, et Gal. IV, 27. — [5] Matth. VII, 14.

[1] Job, VII, 1. — [2] Matth. XIII, 31.

l'étendue de ses branches, et de cette majesté où viennent se reposer les oiseaux du ciel ; et voyons de quelle petitesse a pu surgir cette immensité qui nous plaît dans cet arbre. C'est le Christ qui parle ici, vous le savez déjà, le Christ non-seulement comme chef, mais aussi dans ses membres. Nous le reconnaissons à ses paroles. Que le Christ parle ici, il ne nous est aucunement permis d'en douter. Il y a ici en effet des plaintes prophétiques accomplies dans sa passion : « Ils « m'ont donné du fiel pour nourriture, et du « vinaigre pour étancher ma soif [1] » : c'est là ce qui fut alors réalisé à la lettre, et dans tous les détails de la prophétie. Après que le Christ suspendu à la croix a dit : « J'ai soif », et qu'à cette parole on lui a offert dans une éponge, du vinaigre qu'il goûta; après qu'il s'est écrié : « Tout est con« sommé », et que baissant la tête, il a rendu l'esprit [2], voulant nous montrer que toutes les prophéties à son sujet étaient accomplies, dès lors il ne nous est plus permis d'y voir une autre signification. Les Apôtres parlant du Christ ont puisé des témoignages dans ce psaume. Qui oserait s'écarter de leurs sentiments? quel agneau ne suivra les béliers du troupeau? C'est donc le Christ qui parle ici ; et pour nous, il est mieux d'indiquer les endroits où la parole est à ses membres, afin de montrer que c'est le Christ tout entier qui parle ici, que de douter que ce langage appartienne au Christ.

2. Voici le titre du psaume : « A David, « pour la fin, pour ceux qui doivent chan« ger [3] ». Il faut entendre par là changer avec avantage, car on peut changer en pire ou en mieux. Adam et Eve devinrent pires ; mais ceux qui s'éloignent d'Adam et d'Eve, pour s'attacher à Jésus-Christ, deviennent meilleurs : « De même en effet que la mort est « entrée par un seul homme, c'est aussi par « un seul homme que nous vient la résurrec« tion : et de même qu'Adam est pour tous « une cause de mort, le Christ sera pour tous « une source de vie [4] ». Adam, tel que Dieu l'avait fait, a changé cet état contre l'état bien inférieur de son iniquité ; mais les fidèles échangent l'état que leur a fait l'iniquité, contre l'état supérieur de la grâce. Nous changer en mal, c'est l'effet de notre iniquité ; nous changer en mieux, ce n'est point l'effet de notre justice, mais bien de la grâce de Dieu. C'est donc à nous qu'il faut attribuer notre changement en mal, et c'est Dieu qu'il faut bénir de notre changement en bien. Ce psaume est donc : « Pour ceux qui doivent « changer ». Mais d'où a pu venir ce changement, sinon de la passion du Christ? Le mot *Pâques* signifie en latin passage ; car Pâques n'est pas un mot grec, mais bien un mot hébreu. Dans la langue grecque, il a le sens de passion, puisque πασχειν signifie souffrir : mais à s'en tenir à l'expression hébraïque, on trouve un autre sens. Pâques signifie donc passage. C'est le sens que lui donne saint Jean, qui s'exprime ainsi à propos de la cène que célébra le Christ, la veille de sa passion, et dans laquelle il institua le sacrement de son corps et de son sang : « Quand vint « pour Jésus l'heure de passer de ce monde à « son Père [1] ». Il nous montre donc le passage de la pâque. Mais si celui qui était venu pour nous n'avait passé de ce monde à son Père, comment pourrions-nous y passer d'ici-bas, nous qui ne sommes point descendus pour relever quoi que ce soit , mais qui sommes tombés? Pour lui, il n'est point tombé, mais il est descendu afin de relever ce qui était tombé. Pour lui comme pour nous, c'est donc un passage que d'aller de cette vie à son Père, de ce monde au royaume des cieux, d'une vie pénible à la vie sans fin, d'une vie terrestre à la vie céleste, d'une vie corruptible à la vie incorruptible, d'une vie d'angoisses à une perpétuelle sécurité. « Pour « ceux qui changeront », voilà donc le titre du psaume. Mais la cause de notre changement, ou la passion de Notre-Seigneur, nos plaintes dans ces douleurs, voilà ce qu'il nous faut examiner, ce qu'il faut reconnaître, afin de gémir, nous aussi; mais cette attention, cette reconnaissance, ces gémissements doivent nous faire changer, afin que s'accomplisse pour nous le titre du psaume : « Pour « ceux qui seront changés ».

3. « Sauvez-moi, ô Dieu, parce que les eaux « pénètrent jusqu'à mon âme [2] ». Ce grain est aujourd'hui méprisé, parce qu'il ne semble pousser que d'humbles cris. Au jardin il est submergé, et le monde un jour doit admirer la majestueuse étendue de cette plante dont le germe a été méprisé par les Juifs.

[1] Ps. LXVIII, 22. — [2] Jean, XIX, 28-30. — [3] Ps. LXVIII, 1. — [4] I Cor. XV, 21, 22.

[1] Jean, XIII, 1. — [2] Ps. LXVIII, 2.

Considérez, en effet, ce grain de sénevé, chétif, noirâtre et tout à fait méprisable, afin de voir comment se vérifie le mot du Prophète : « Nous l'avons vu, et il n'avait ni « apparence ni beauté [1] ». Il se plaint que les eaux pénètrent jusqu'à son âme : parce que ces foules tumultueuses, désignées sous le nom des eaux, ont prévalu sur le Christ au point de le faire mourir. Elles ont eu la puissance sur lui jusqu'à le mépriser, le saisir, le garrotter, l'insulter, le souffleter, lui cracher au visage. Jusqu'à quel point encore? jusqu'à le mettre à mort. Donc « les eaux ont « submergé jusqu'à son âme ». Car il appelle son âme, cette vie, et c'est jusque-là que peut s'avancer la fureur de ses ennemis. Mais l'auraient-ils pu, si lui-même ne l'eût permis? Pourquoi donc pousser des cris comme s'il souffrait malgré lui, sinon parce que le chef est pour nous la figure des membres? Pour lui, il a souffert, parce qu'il l'a voulu ; mais les martyrs ont souffert, quand même ils ne l'eussent point voulu. Voici, en effet, comment le Sauveur prédit à Pierre sa passion : « Dans ta vieillesse, lui dit-il, un autre te « ceindra et te conduira où tu ne voudras « point [2] ». Quel que soit notre désir d'être unis au Christ, nous ne voudrions pas mourir néanmoins ; et si nous souffrons volontiers ou du moins avec patience, c'est qu'il n'y a point d'autre passage par lequel nous puissions nous unir au Christ. Si nous pouvions par quelqu'autre moyen aller au Christ, ou à la vie éternelle, qui voudrait mourir? Saint Paul, exposant quelque part notre nature intime, ou cette union de l'âme et du corps, et cette familiarité mutuelle que fait naître l'attachement, l'intime liaison, dit que nous avons dans le ciel une demeure éternelle, que la main de l'homme n'a point faite : c'est-à-dire l'immortalité qui nous est préparée, et dont nous serons revêtus à la fin du temps, quand nous ressusciterons d'entre les morts ; et il ajoute : « Notre désir sera, « non pas d'en être dépouillés, mais de l'a« voir comme un second vêtement, en sorte « que ce qu'il a de mortel soit absorbé par la « vie [3] ». Si cela était possible, nous dit-il, nous voudrions devenir immortels, nous voudrions que l'immortalité nous arrivât, et nous changeât dès maintenant tels que nous sommes, afin que notre mortalité actuelle fût absorbée par la vie, que notre corps ne passât point par la mort, pour ressusciter à la fin des temps. En vain donc nous passons du mal au bien, le passage n'en a pas moins son amertume ; il a de ce fiel que les Juifs donnèrent au Seigneur dans sa passion, tout ce qui nous fait souffrir a de cette âcreté, symbole de ceux qui l'abreuvèrent de vinaigre [1]. C'était donc nous qu'il figurait d'avance, qu'il personnifiait en lui-même, quand il dit : « Sauvez« moi, ô Dieu, car les eaux submergent jus« qu'à mon âme ». Ceux qui l'ont persécuté ont même pu le tuer, mais ils n'auront plus aucun pouvoir sur lui. Car le Seigneur nous a prémunis d'avance, quand il a dit : « Ne « craignez point ceux qui tuent le corps, et « n'ont plus rien à vous faire ; mais craignez « celui qui peut précipiter l'âme et le corps « dans l'enfer [2] ». Plus notre crainte est grande, et moins nous méprisons les biens médiocres; plus nous désirons l'éternité, plus nous méprisons les biens du temps. Ici-bas nous savourons jusqu'aux délices passagères, et les tribulations même d'un moment nous sont amères. Mais qui ne boirait à la coupe des tribulations passagères, par crainte du feu éternel ; et qui ne mépriserait les délices d'un moment, en espérant les délices de la vie éternelle? Crions donc au Seigneur, afin qu'il nous délivre de cette vie, de peur que dans l'accablement nous ne cédions à l'iniquité, et ne soyons réellement submergés : « Sauvez-moi, ô Dieu, car les eaux vont jus« qu'à submerger mon âme ».

4. « J'ai été fixé dans le limon de l'abîme, « il n'a point de substance [3] ». Qu'est-ce qu'il appelle limon? ceux qui persécutent? Car l'homme a été pétri de limon [4]. Mais déchoir de la justice, a fait de ceux-ci le limon de l'abîme ; quiconque résiste à leurs persécutions et à leurs efforts pour l'entraîner, fait de l'or au moyen de ce limon. En lui le limon doit mériter de prendre une forme céleste et d'être mis au nombre de ceux dont le titre du Psaume a dit : « Pour ceux qui « doivent changer ». Or, quand ceux-ci étaient un limon, j'ai été plongé en eux, c'est-à-dire qu'ils m'ont saisi, qu'ils ont prévalu sur moi, qu'ils m'ont donné la mort. « J'ai été fixé dans « le limon de l'abîme, et ce n'est point une « substance ». Qu'est-ce à dire : « Ce n'est point « une substance? » Est-ce le limon qui ne serait

[1] Isaïe, LIII, 2. — [2] Jean, XXI, 18. — [3] II Cor. v, 1, 4.

[1] Matth. XXVII, 34. — [2] Id. x, 28. — [3] Ps. LXVIII, 3. — [4] Gen. II, 7.

pas une substance? Ou bien, est-ce moi qui, arrêté dans le limon, ne suis pas une substance? Qu'est-ce à dire : « J'ai été fixé? » Le Christ a-t-il été arrêté de la sorte? Ou bien tout arrêté qu'il fut, n'a-t-il pas été, comme il est écrit au livre de Job, « la terre livrée « aux mains de l'impie [1]? » A-t-il été fixé d'une manière corporelle, car on put le tenir ainsi et il fut crucifié ? Et il n'eût pas été crucifié, s'il n'eût été fixé par des clous. Comment donc dire de lui qu'« il n'est pas une substance? » D'autre part, est-ce que ce limon n'est pas substantiel ? Nous comprendrons ce que signifie : « Il n'y a pas de substance », si tout d'abord nous pouvons comprendre ce qu'est une substance. Substance a quelquefois le sens de richesses, et c'est ainsi que l'on dit : Il a de la substance ; et encore : Il a perdu toute substance. Mais, dans ce cas, pouvons-nous croire que : « Il n'y a pas de substance », signifie : Il n'y a pas de richesses, comme s'il s'agissait ici de richesses, ou qu'il en fût aucunement question ? Ou peut-être ce limon a-t-il le sens de pauvreté, et alors il n'y aura de richesses pour nous que quand nous aurons part à l'éternité? Nous posséderons alors les véritables richesses, puisque nous ne manquerons de rien. On pourrait alors entendre cette parole en ce sens, et le Psalmiste dirait : « J'ai « été fixé dans le limon de l'abîme, et il n'y a « pas de substance», pour dire, j'ai été réduit à la pauvreté. Car le Christ se plaint ici d'être « pauvre et souffrant [2] ». Et l'Apôtre a dit de lui : « Etant riche, il s'est fait pauvre à cause « de vous, afin que vous soyez enrichis de sa « pauvreté [3] ». Alors le Seigneur, pour nous signaler sa pauvreté, aurait dit : « Il n'y a « aucune substance ». Revêtir la forme de l'esclave, c'était, pour lui, descendre à la dernière pauvreté. Quelles sont donc ses richesses? « Ayant la nature de Dieu, il n'a point cru « que ce fût une usurpation de s'égaler à « Dieu ». Voilà ses richesses immenses, incomparables. D'où vient alors sa pauvreté? De ce qu' « il s'est anéanti, en prenant la forme « de l'esclave, en se rendant semblable aux « hommes ; et reconnu homme par tout ce « qui était en lui, il s'est humilié, se rendant « obéissant jusqu'à la mort » ; en sorte qu'il a pu dire : « Les eaux ont pénétré jusqu'à « mon âme ». Ajoutez aussi à la mort : et que pourrez-vous ajouter de plus? L'ignominie de la mort. Aussi l'Apôtre a-t-il dit : « Et la mort « de la croix [1] ». Immense pauvreté! mais d'où viendront d'immenses richesses. Car si le comble a été à son indigence, il sera mis aussi aux richesses qui nous viendront de sa pauvreté. Quelles richesses n'a-t-il point pour nous enrichir de son indigence ! Que ne produiront point en nous ses richesses, quand sa pauvreté nous enrichit de la sorte !

[1] Job, IX, 24. — [2] Ps. LXVIII, 30. — [3] II Cor. VIII, 9.

5. « Je suis fixé dans le limon de l'abîme, « et il n'y a nulle substance ». On peut encore entendre par substance, ce qui nous fait ce que nous sommes. Mais cette interprétation devient plus difficile à saisir, quoique les choses soient d'un fréquent usage ; toutefois, comme l'expression est inusitée, il faut la remarquer et l'expliquer tant soit peu ; avec de l'attention cette explication ne nous fatiguera point. On dit un homme, on dit le bétail, on dit le ciel, le soleil, la lune, la pierre, la mer, l'air ; tous ces objets sont des substances, par cela même qu'ils existent. Les natures s'appellent aussi des substances. Dieu est une certaine substance ; car ce qui n'est pas substance, n'est absolument rien. Etre quelque chose, c'est donc être une substance. De là vient que dans la foi catholique, on nous prémunit contre les raisons des hérétiques, en nous faisant dire que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont d'une seule substance. Qu'est-ce à dire d'une seule substance? Par exemple, si le Père est de l'or, le Fils est de l'or, le Saint-Esprit est de l'or. Tout ce qu'est le Père comme Dieu, le Fils l'est aussi, le Saint-Esprit l'est aussi. Mais être Père, ce n'est pas son être absolu, car Dieu n'est point appelé Père par rapport à lui-même, mais par rapport à son Fils ; en lui-même, il s'appelle Dieu. Aussi dès lors qu'il est Dieu, par là même il est substance. Et parce que le Fils est de même substance que lui, assurément le Fils est Dieu aussi. Mais comme être Père n'est point le propre de sa substance, et qu'il n'est ainsi appelé qu'à cause du Fils, nous ne disons pas que le Fils est Père, comme nous disons que le Fils est Dieu. Si tu demandes ce qu'est le Père, on te répond : Il est Dieu. Tu demandes ce qu'est le Fils ; on répond : Il est Dieu. Tu demandes ce que c'est que le Père et le Fils; on répond encore : Dieu. Si l'on t'interroge sur le Père seul, réponds qu'il est Dieu ; sur le Fils seul, ré-

[1] Philip. II, 6-8.

ponds aussi qu'il est Dieu ; sur l'un et l'autre, réponds non qu'ils sont des Dieux, mais un Dieu. Il n'en est pas ainsi des hommes. Tu demandes ce qu'est Abraham, notre père, on te répond : Un homme; on exprime sa substance. Tu demandes ce qu'est Isaac son fils, on répond : Un homme ; Isaac et Abraham sont de la même substance. Tu demandes ce que c'est qu'Abraham et Isaac, on ne répond plus un homme, mais des hommes. Il n'en est pas ainsi dans la divinité. La substance y est tellement une, qu'elle admet l'égalité, mais non la pluralité. Si donc l'on te fait cette objection : Puisque, selon toi, le Fils est tout ce qu'est le Père, assurément le Fils est Père aussi, tu répondras : J'ai dit que substantiellement, le Fils est tout ce qu'est le Père, mais non en ce qui est dit dans un autre sens. En lui-même il est appelé Dieu ; par rapport à son Père, il est appelé Fils. De même, le Père est appelé Dieu en lui-même, et Père par rapport à son Fils. Celui qui est appelé Père par rapport au Fils n'est pas Fils, et celui qui est appelé Fils par rapport au Père, n'est pas Père; mais celui qui est Père, considéré en lui-même, ou le Père ; et celui qui est Fils, considéré en lui-même, ou le Fils, voilà Dieu. Que signifie donc : « Il n'y a point de substance ? » Si nous entendons ainsi la substance, comment comprendre ce qu'a voulu dire le Psalmiste : « J'ai été fixé dans le limon de l'abîme, et il n'y « a pas de substance ? » Dieu a fait l'homme, et l'a fait substance [1] ; et que n'est-il demeuré tel que Dieu l'avait fait? Si l'homme était demeuré ce que Dieu l'avait fait, celui que Dieu a engendré n'eût pas été cloué comme homme. Mais comme l'iniquité a fait déchoir l'homme de la substance dans laquelle Dieu l'avait créé [2] (car l'iniquité n'est pas une nature créée par Dieu ; mais l'iniquité est cette perversité que l'homme a faite) ; voilà que le Fils de Dieu est descendu dans le limon de l'abîme, et y a été cloué ; et comme il était retenu dans leurs iniquités, il n'était point cloué à une substance. « J'ai été fixé dans le limon de l'abîme, « et il n'y a point de substance. Tout a été « fait par lui, et rien n'a été créé sans lui [3] ». Toutes les natures sont ses œuvres ; l'iniquité n'a pas été faite par lui, parce que l'iniquité n'est point une œuvre. Les substances qui le bénissent ont été faites par lui. Or, toutes les substances qui le bénissent sont mentionnées par les trois enfants dans la fournaise ; en sorte que l'hymne des bénédictions passe des choses terrestres aux choses célestes, ou des choses célestes aux choses terrestres pour arriver à Dieu [1]. Non que toutes ces créatures aient l'intelligence pour louer Dieu ; mais parce que les réflexions que toutes nous inspirent enfantent la louange, et que la contemplation de ces créatures fait jaillir de notre âme une hymne au Créateur. Tout bénit donc Dieu, oui, tout ce qu'a fait Dieu. Mais dans cette hymne, pourriez-vous remarquer la voix de l'avarice ? Le serpent lui-même y bénit Dieu , mais non l'avarice. Toutes les bêtes qui rampent sont appelées à louer Dieu ; oui, toutes les bêtes rampantes sont nommées , mais aucun vice n'y est nommé. Car le vice vient de nous, de notre volonté ; et le vice n'est point une substance. C'est dans les vices que le Seigneur a été embarrassé quand il a souffert la persécution ; dans les vices des Juifs, et non dans la substance de l'homme, qui a été faite par lui. « J'ai été fixé », dit-il, « dans le limon de « l'abîme, et il n'y a nulle substance ». J'ai été fixé, et n'ai point retrouvé ce que j'avais fait.

6. « Je suis allé en pleine mer , et la « tempête m'a submergé [2] ». Béni soit celui qui , dans sa miséricorde , est arrivé à la profondeur des mers, et qui a daigné descendre dans les entrailles d'un monstre marin ; mais qui en a été rejeté le troisième jour [3]. Il est arrivé jusqu'à la profondeur des mers, profondeur où nous étions engloutis, profondeur où nous avions fait naufrage : c'est là qu'il est venu, et la tempête l'a englouti : car c'est là qu'il a été le jouet des flots ou plutôt des hommes ; ou de ces voix qui disaient : « Crucifiez-le, crucifiez-le », alors que Pilate s'écriait : « Je ne trouve au- « cun motif de le condamner à la mort », et que s'élevaient de plus en plus ces clameurs : « Crucifiez-le , crucifiez-le [4] ». La tempête allait croissant jusqu'à ce qu'elle eut submergé celui qui était venu en pleine mer. Et le Seigneur endura entre les mains des Juifs, ce qu'il n'avait pas souffert en marchant sur la mer [5] ; et non-seulement ce qui ne lui était point arrivé, mais ce qu'il n'avait pas laissé subir à Pierre. « Je suis allé en « pleine mer, et la tempête m'a submergé ».

[1] Gen. I, 27. — [2] Id. III, 6. — [3] Jean, I, 3.

[1] Dan. III, 21-90. — [2] Ps. LXVIII, 3. — [3] Matth. XII, 40. — [4] Jean, XIX, 6. — [5] Matth. XIV, 25.

7. « Je me suis épuisé à crier; mon gosier « en est devenu rauque[1] ». Où? et quand? Interrogeons l'Evangile. Car notre psaume nous fait connaître d'avance la passion du Sauveur. Nous savons en effet qu'il a souffert : nous lisons et nous croyons que les eaux pénétrèrent jusqu'à son âme; nous savons encore que la tempête le submergea, puisque les séditieux eurent le pouvoir de le faire mourir : mais qu'il se soit fatigué à force de crier, que son gosier en soit devenu rauque, non-seulement nous ne lisons pas cela, mais nous lisons le contraire, puisqu'il ne répondait point à leurs provocations, afin d'accomplir ce qui est dit dans un autre psaume : « Je suis comme un homme qui n'entend « point et qui n'a point de réponse en sa « bouche[2] »; et cette autre prophétie d'Isaïe : « Il a été comme la brebis que l'on va égor- « ger, et non plus que l'agneau devant celui « qui le tond, il n'a point ouvert sa bouche[3] ». Or, s'il ressemble à l'homme qui n'entend point, qui n'a point de réponse en sa bouche, comment s'est-il fatigué à crier, et son gosier en est-il devenu rauque? Ou bien, se taisait-il parce que son gosier était rauque pour avoir tant crié en vain? Car nous connaissons par un autre psaume cette parole tombée de la croix : « O Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous « abandonné[4] ?» Mais cette parole fut-elle bien élevée et bien longue pour que le gosier du Sauveur en devînt rauque? Au contraire, longtemps il cria : « Malheur à vous scribes et « pharisiens[5] ! » Longtemps il cria : « Malheur « au monde à cause des scandales[6] ! » Et en effet il criait comme un homme à la voix rauque, aussi ne le comprenait-on point, quand les Juifs demandaient: « Que dit-il? C'est « là une parole dure, et qui peut l'entendre? « Nous ne savons ce qu'il dit[7] ». Il prononçait toutes sortes de paroles, mais son gosier était rauque pour eux, et ses paroles n'étaient point comprises. « Je me suis épuisé à crier, mon « gosier en est devenu rauque ».

8. « Mes yeux se sont lassés à vous attendre, « ô mon Dieu[8] ». Loin de nous d'appliquer ces paroles à notre chef, loin de nous de croire qu'ils aient cessé d'espérer en son Dieu, les yeux de celui en qui était Dieu, se réconciliant le monde[9], de celui qui était le Verbe se faisant chair pour habiter parmi nous[1], en sorte que non-seulement Dieu était en lui, mais qu'il était Dieu. Tel n'est donc point le sens; et les yeux de notre chef n'ont point cessé d'espérer en son Dieu; mais ses yeux ont pu faillir dans son corps, c'est-à-dire dans ses membres. Telle est donc la voix des membres, la voix du corps, mais non la voix du chef. Mais comment la retrouvons-nous dans son corps, dans ses membres? Que puis-je vous dire encore? Que vous rappellerai-je? A sa passion, à sa mort, ses disciples n'osèrent plus croire qu'il fût le Christ. Les Apôtres furent dépassés par le voleur qui crut, alors que ceux-ci venaient à défaillir[2]. Vois donc ces membres qui désespèrent : vois s'entretenant en chemin après la résurrection ces deux disciples, dont l'un était Cléophas, et dont les yeux ne pouvaient le reconnaître. Comment l'eussent-ils connu des yeux, quand leur esprit chancelait à son égard? Il y avait dans leurs yeux un phénomène semblable à celui de leur esprit. Ils parlaient de lui entre eux, et interrogés par lui sur le sujet de leur entretien, ils répondirent : « Etes-vous donc « le seul étranger à Jérusalem? Ignorez-vous « ce qui s'est passé, comment Jésus de Nazareth, « puissant en œuvres et en paroles, a été mis « à mort par les anciens et les princes des « prêtres? Pour nous, nous espérions qu'il dé- « livrerait Israël[3] ». Ils avaient espéré, ils n'espéraient plus. Leurs yeux s'étaient lassés à espérer dans leur Dieu. C'est donc en leur nom que le Sauveur a dit : « Mes yeux se sont lassés « d'espérer en mon Dieu ». Ce fut cette espérance qu'il leur rendit, quand il leur fit toucher ses plaies; et après les avoir touchées, Thomas revint à l'espérance qu'il avait perdue, et s'écria : « Mon Seigneur, et mon Dieu ». Tes yeux, ô Thomas, se sont lassés d'espérer en ton Dieu; tu as touché ses plaies, et tu as retrouvé ton Dieu : tu as touché la forme de l'esclave, et tu as reconnu ton Seigneur. Toutefois le Seigneur lui dit : « Tu as cru, parce « que tu as vu ». Et comme pour nous désigner d'avance par la voix de sa miséricorde : « Bienheureux », a-t-il ajouté, « ceux qui ne « voient point et qui croient[4] ». « Mes yeux se « sont lassés d'espérer en mon Dieu ».

9. « Ils se sont multipliés plus que les che- « veux de ma tête, tous ceux qui me haïssent

[1] Ps. LXVIII 1. — [2] Id. XXXVII, 15. — [3] Isaïe, LIII, 7. — [4] Ps. XXI, 2. — [5] Matth. XXIII, 13, 14.— [6] Id. XVIII, 7. — [7] Jean, VI, 61, et XVI, 18.— [8] Ps. LXVIII, 4. — [9] II Cor. V, 19.

[1] Jean, I, 14. — [2] Luc, XXIII, 42. — [3] Id. XXIV, 13-21. — [4] Jean XX, 28, 29.

« sans sujet [1] ». Comment multipliés ? En s'adjoignant un des douze[2]. « Ils se sont « multipliés plus que les cheveux de ma tête, « ceux qui me haïssent sans sujet ». C'est aux cheveux de sa tête qu'il compare ses ennemis. Il fut donc bien juste de les raser, quand il fut crucifié au Calvaire[3]. Que les membres s'appliquent cette parole, et apprennent à subir une haine injuste. Et s'il est nécessaire, ô Chrétien, que le monde te haïsse dès aujourd'hui, pourquoi ne pas agir de manière à rendre sa haine injuste, afin de reconnaître ta propre voix, dans le corps mystique de ton Seigneur, et dans ce psaume qui le prophétise ? Comment se pourra-t-il que le monde te haïsse gratuitement ? Il le fera si tu ne causes à personne aucun mal qui puisse t'attirer cette haine, puisque gratuitement signifie sans sujet. C'est peu que l'on te haïsse sans sujet, agis encore de manière que l'on te rende le mal pour le bien. « Ils se sont for« tifiés contre moi, ces ennemis qui me « poursuivent injustement ». Ce qu'il a dit d'abord : « Ils se sont multipliés plus que les « cheveux de ma tête » ; le Psalmiste le répète ici : « Mes ennemis se sont fortifiés « contre moi »; et après avoir dit d'abord : « Ils me haïssent gratuitement », il répète : « Ils me poursuivent d'une manière injuste ». Telle est la voix des martyrs, non point dans les tourments qu'ils endurent, mais dans leur cause. Ce n'est point d'être persécuté, ni d'être saisi, ni flagellé, ni emprisonné, ni proscrit, ni mis à mort, que l'on est louable ; mais endurer tout cela pour une bonne cause, voilà ce qui honore. Car l'honneur est dans la bonté de la cause, et non dans l'atrocité de la peine. Quelque grands qu'eussent été les supplices des martyrs, peuvent-ils être égaux aux supplices de tous les voleurs ensemble, de tous les sacriléges, de tous les scélérats ? Ceux-ci n'ont-ils pas encouru aussi la haine du monde ? Oui assurément. La grandeur de leur malice remplit plus que la moitié du monde, et ils sont en quelque sorte bannis de la société même des mondains, car ils troublent même la paix terrestre ; et ils sont en butte à des maux nombreux, mais non sans sujet. Voyez encore la plainte de ce larron crucifié avec le Seigneur : quand d'autre part un des larrons insultait au Seigneur cloué à la croix, et lui disait : « Si tu es « le Fils de Dieu, délivre-toi », l'autre le fit taire en disant : « Tu ne crains pas Dieu, « quand tu es condamné au même supplice ? « Pour nous, c'est justement que nous som« mes châtiés de nos crimes [1] ». Voilà que ce n'est point sans sujet : mais l'aveu lui fait rejeter ce qu'il a de corrompu, et il devient apte à prendre la nourriture du Seigneur. Il a rejeté son iniquité, il l'accuse, et cet aveu l'en guérit. Voilà donc deux larrons, voilà aussi le Seigneur : ils sont en croix, comme lui-même est en croix : le monde hait les uns, mais non sans sujet ; le monde hait l'autre, mais gratuitement : « J'ai payé ce que je n'ai point « enlevé ». Telle est bien la gratuité. Je n'ai rien dérobé, et je dédommage ; je n'ai point péché et je subis le châtiment. Celui-là est le seul pour être tel, il n'a rien dérobé. Non-seulement il n'a rien dérobé, mais ce qu'il n'a point acquis par la rapine, il l'abandonne, pour venir jusqu'à nous. « Il n'a point cru « que ce fût une usurpation, pour lui, de « s'égaler à Dieu : et pourtant il s'est anéanti, « en prenant la forme d'un esclave [2] ». Il n'a donc rien usurpé. Quel est l'usurpateur ? Adam. Quel est le premier usurpateur ? Celui qui séduisit Adam [3]. Quelle fut l'usurpation du diable ? « J'établirai mon trône vers l'aqui« lon, et je serai semblable au Très-Haut [4] ». Il usurpa ce qui ne lui avait pas été donné ; c'est là un vol. Donc le diable usurpa ce qu'il n'avait pas reçu ; il perdit ce qu'il avait reçu ; et celui qu'il voulait tromper, il le fit boire à la coupe de son orgueil : « Goûtez », dit-il, « et « vous serez comme des dieux [5] ». Ils voulurent usurper la divinité, ils perdirent le bonheur. Il est donc voleur, de là vient qu'il subit le châtiment. « Pour moi », dit le Psalmiste, « j'ai payé ce que je n'ai point ravi ». Or, le Seigneur, aux approches de sa passion, parle ainsi dans l'Evangile : « Voici venir le prince « de ce monde », c'est-à-dire le diable, « et il « ne trouvera rien en moi » ; c'est-à-dire, il ne trouvera pas de quoi m'ôter la vie : « mais « afin que tous sachent bien que je fais la vo« lonté de mon Père, levez-vous, sortons « d'ici [6] ». Il s'en alla pour souffrir, afin de payer ce qu'il n'avait point usurpé. Qu'est-ce à dire : « Il ne trouvera rien en moi ? » Aucune faute. Le diable a-t-il donc perdu quelque chose de son héritage ? Qu'il compte avec

[1] Ps. LXVIII, 5. — [2] Matth. XXVI, 14. — [3] Id. XXVII, 33.

[1] Luc, XXIII, 39-41. — [2] Philip. II, 6, 7 — [3] Gen. III, 1. — [4] Isaïe, XIV, 13. — [5] Gen. III, 5. — [6] Jean, XIV, 30.

les voleurs, « il ne trouvera rien en moi ». Toutefois en disant qu'il n'a rien usurpé, faisant allusion au péché, il affirme qu'il n'a rien pris qui ne fût à lui ; c'est là le vol, c'est là l'iniquité ; mais il a repris au démon ce que celui-ci avait enlevé. « Personne », dit-il, « n'entre dans la maison d'un homme fort, et « n'enlève ce qui lui appartient, s'il n'a d'abord « garrotté cet homme fort[1] ». Or, il a lié le fort, et lui a enlevé sa dépouille ; il ne l'a point volée, et il peut vous répondre : ces dépouilles avaient été enlevées à mon palais ; je ne commets pas un vol, je reprends ce qui était volé.

10. « Seigneur, vous connaissez mon im« prudence[2] ». Il parle de nouveau, au nom de son corps. Quelle imprudence, en effet, peut-il y avoir dans le Christ? N'est-il point la Force et la Sagesse de Dieu? Parlerait-il de cette imprudence dont l'Apôtre a dit : « Ce qui pa« raît en Dieu une folie est plus sage que les « hommes[3]? » « Mon imprudence », c'est-à-dire, ce qu'ont tourné en dérision, contre moi, ceux qui se croyaient sages. Vous savez pourquoi : « Vous connaissez mon imprudence ». Qu'y a-t-il de plus semblable à l'imprudence, que de souffrir qu'on le saisisse, qu'on le flagelle, qu'on lui crache au visage, qu'on lui donne des soufflets, qu'on le couronne d'épines, qu'on l'attache à la croix, quand il pouvait, d'un seul mot, renverser tous ses persécuteurs? Tout cela ressemble à de l'imprudence, cela paraît de la folie, mais cette folie est supérieure à tous les sages. C'est une folie à la vérité; mais jeter le grain en terre, paraît une folie pour quiconque ignore les usages du laboureur. On ne le sème qu'avec des fatigues, on le porte dans l'aire, on le bat, on le vanne; et ce n'est qu'après avoir affronté les dangers et les intempéries du ciel, après avoir coûté des travaux aux campagnards, des soins aux maîtres, que le froment pur est mis dans le grenier. Aux approches de l'hiver, on tire du grenier ce froment émondé, et on le jette; cela paraît imprudent; mais l'espoir du semeur fait que ce n'est pas imprudence. Le Seigneur donc ne s'est pas épargné, parce que son Père « ne l'a point épargné, mais l'a « livré pour nous tous[4] ». C'est de lui que l'Apôtre a dit : « Il m'a aimé et s'est livré lui« même pour moi[5]. Car si le grain de froment « ne tombe à terre pour y mourir », comme il l'a dit lui-même, « il ne rapportera aucun « fruit[1] ». C'est là mon imprudence, et tu la connais. Pour eux, s'ils l'eussent connu, ils n'eussent jamais crucifié le roi de gloire[2]. « O Dieu, vous connaissez mon imprudence, « et mes fautes ne vous sont point cachées ». Il est clair, évident, manifeste, que ces paroles doivent s'entendre du corps du Christ; car lui n'eut aucune faute, il se chargea de celles des autres, mais n'en commit aucune. « Et mes fautes ne vous sont point cachées » : c'est-à-dire, je vous ai confessé toutes mes fautes, et avant qu'elles fussent dans ma bouche, vous les avez connues dans ma pensée, vous avez vu les blessures que vous deviez guérir. Mais où? Assurément dans son corps et dans ses membres, dans ses fidèles, d'où était venu pour s'attacher à lui ce membre, qui faisait l'aveu de ses fautes. « Et mes pé« chés », dit-il, « ne vous sont point cachés ».

11. « Qu'ils ne rougissent point de moi, « ceux qui espèrent en vous, Seigneur, Dieu « des vertus[3] ». Voici de nouveau la voix du chef : « Qu'ils ne rougissent point de moi » ; qu'on ne leur dise point : Où est celui qui vous disait : « Vous croyez en Dieu, croyez « aussi en moi[4]. Qu'ils ne rougissent point à « mon sujet, ceux qui espèrent en vous, Sei« gneur, Dieu des vertus. Qu'ils n'éprouvent « aucune confusion à cause de moi, ceux qui « vous cherchent, ô Dieu d'Israël ». Ceci peut s'entendre du corps; mais à condition de ne point faire de ce corps un seul homme : car un seul homme ne saurait être son corps, mais seulement un faible membre ; tandis que son corps est composé de plusieurs membres. Son corps dans son intégrité, c'est l'Eglise entière. C'est donc avec raison que l'Eglise tient ce langage : « Qu'ils ne rougissent « point à mon sujet, ceux qui espèrent en « vous, ô Dieu des vertus ». Que je ne sois plus en butte aux soulèvements des persécuteurs, que je n'aie pas à lutter contre la jalousie de mes ennemis, et les aboiements de ces hérétiques sortis de mon sein, mais qui n'étaient point de moi : car s'ils eussent été de moi, ils fussent demeurés avec moi[5]. Que leurs scandales ne m'accablent point, « de manière « qu'ils rougissent de moi, ceux qui espè« rent en vous, Seigneur, ô Dieu des vertus ».

[1] Matth. XII, 29. — [2] Ps. LXVIII, 6. — [3] I Cor. I, 25. — [4] Rom. VIII, 32. — [5] Gal. II, 20.

[1] Jean, XII, 24, 25. — [2] I Cor. II, 8. — [3] Ps. LXVIII, 7. — [4] Jean, XIV, 1. — [5] I Jean, II, 19.

« Qu'ils ne soient point couverts de confusion « à cause de moi, ceux qui vous cherchent, ô « Dieu d'Israël ».

12. « Car c'est à cause de vous que j'ai sup- « porté les opprobres, et que l'ignominie a « couvert mon visage [1] ». Ce serait peu de dire : « J'ai supporté » ; il va plus loin : « C'est « pour vous que j'ai supporté ». Souffrir parce que tu as péché, c'est souffrir pour toi, et non pour Dieu. « Quelle gloire vous revient-il », dit saint Pierre, « de souffrir parce que vous « êtes châtiés à cause de vos péchés [2] ? » Mais souffrir parce que tu as gardé le commandement de Dieu, c'est là souffrir pour Dieu; et ta récompense t'attend dans l'éternité, parce que c'est pour Dieu que tu as souffert l'outrage. De là vient qu'il a souffert le premier, afin de nous apprendre à souffrir. Mais s'il a souffert, lui à qui l'on ne pouvait faire aucun reproche; à combien plus juste raison devons-nous souffrir, nous à qui notre ennemi peut bien n'avoir aucune faute à reprocher, mais qui avons en nous une autre cause d'un châtiment bien mérité ? Un homme t'appelle voleur, et tu ne l'es pas ; c'est une injure que tu reçois ; toutefois tu n'es pas tellement innocent qu'il n'y ait en toi rien qui déplaise à Dieu. Or, si celui qui n'avait absolument rien dérobé, qui a dit en toute vérité : « Voici le « prince de ce monde, et il ne trouvera rien « en moi [3] », a été appelé pécheur, appelé inique, appelé Béelzébub [4], appelé insensé ; toi, serviteur, tu ne veux pas entendre, après l'avoir mérité, ce que le Seigneur a entendu sans le mériter aucunement ? Il est venu pour te donner l'exemple, et comme s'il l'eût fait sans motif, tu n'en profites d'aucune sorte. Pourquoi a-t-il entendu ces injures, sinon afin que tu puisses les entendre sans te décourager ? Mais les entendre, pour toi, c'est l'abattement : c'est donc en vain que le Christ les a entendues, puisqu'il les entendait pour toi et non pour lui. « C'est donc à cause de « vous que j'ai supporté l'opprobre, que l'irré- « vérence a couvert ma face ». « L'irrévérence, dit-il, « a couvert mon visage ». Qu'est-ce que l'irrévérence ? Ne savoir point rougir. C'est faire un reproche à un homme que dire de lui : C'est un homme irrévérent. C'est pour l'homme un grand défaut que de ne savoir plus rougir. L'irrévérence est donc une sorte d'impudence. Or, un chrétien doit avoir cette irrévérence, quand il se trouve au milieu des hommes qui n'aiment point le Christ. S'il rougit du Christ, il sera effacé du livre des vivants. Il te faut donc cette impudence quand on insulte au Christ devant toi : lorsqu'on t'appelle adorateur d'un crucifié, sectateur d'un supplicié, disciple d'un homme puni de mort ; rougir alors, c'est mourir. Ecoute en effet l'arrêt de celui qui ne trompe jamais : « Quiconque rougira de moi devant les hom- « mes, à mon tour je rougirai de lui en pré- « sence des anges de Dieu [1] ». Veille donc sur toi ; aie de l'impudence, du front, quand tu entends injurier le Christ ; oui, aie du front. Que peux-tu craindre pour ton front, que tu as muni du signe de la croix ? Tel est le sens de ces paroles : « C'est à cause de vous que « j'ai supporté l'injure, que l'irrévérence a « couvert mon visage ». « A cause de vous, j'ai « supporté l'injure » : et parce que je n'ai point rougi de vous, quand on m'injuriait à cause de vous, « voilà que l'impudence a en- « vahi mon visage ».

13. « Je suis devenu étranger à mes pro- « pres frères, j'ai été méconnu par les fils de « ma mère [2] ». Il est devenu étranger pour les fils de la synagogue. Dans sa patrie on disait : « Ne savons-nous pas qu'il est le fils « de Marie et de Joseph [3] ? » Et pourquoi est-il dit à un autre endroit : « Pour celui-là nous « ne savons d'où il est [4] ? Je suis donc devenu « étranger aux fils de ma mère ». Ils n'ont su d'où j'étais, et leur chair était ma chair : ils ne savaient pas que je suis né de la race d'Abraham ; c'est en lui que mon corps était caché, lorsqu'il ordonna à son serviteur de mettre sa main sous sa cuisse, et qu'il jura par le Dieu du ciel [5]. « Je suis devenu un étran- « ger pour les fils de ma mère ». Pourquoi ? Comment ne m'ont-ils point connu ? Pourquoi m'ont-ils traité comme un étranger ? Comment ont-ils bien osé dire : « Nous ne « savons d'où il est ? Parce que le zèle de « votre maison m'a dévoré [6] » ; c'est-à-dire, parce que j'ai poursuivi en eux leurs iniquités, parce qu'au lieu de les supporter patiemment je les ai repris, parce que j'ai cherché votre gloire dans votre maison, que j'ai frappé du fouet ceux qui commettaient des malversations dans le temple [7] : c'est là aussi qu'il

[1] Ps. LXVIII, 8. — [2] I Pierre, II, 20. — [3] Jean, IX, 24. — [4] Matth. X, 25.

[1] Luc, IX, 26. — [2] Ps. LXVIII, 9. — [3] Luc, IV, 22. — [4] Jean, IX, 29. — [5] Gen. XXIV, 9. — [6] Ps. LXVIII, 10. — [7] Jean, II, 15.

est dit que « le zèle de votre maison m'a dé« voré ». De là vient que je suis un hôte, un étranger; de là encore : « Nous ne savons d'où « il est ». Ils sauraient d'où je suis, s'ils connaissaient vos commandements. Et si je les avais trouvés fidèles à vos préceptes, le zèle de votre maison ne m'eût point dévoré. « Et « les injures de ceux qui vous outragent sont « retombées sur moi ». C'est là le passage que citait saint Paul (vous venez de l'entendre lire), et il ajoute : « Tout ce qui est écrit, « n'est écrit que pour nous instruire, et pour « nous donner l'espérance dans la consolation « des saintes Ecritures [1] ». Il attribue donc au Christ cette parole : « Les injures de ceux qui « vous outragent sont retombées sur moi ». Pourquoi sur vous? Peut-on outrager le Père, sans outrager le Christ lui-même? Pourquoi « les injures de ceux qui vous outragent, re« tombent-elles sur moi? » Parce que celui qui me connaît, connaît aussi le Père [2] : parce que nul n'a insulté le Christ, sans insulter Dieu ; parce que nul ne peut honorer le Père, sinon celui qui honore le Fils [3]. « Les injures de « ceux qui vous outragent retombent sur « moi », parce qu'elles arrivent jusqu'à moi.

14. « J'ai couvert mon âme du jeûne, et « l'on m'en a fait un sujet d'opprobre [4] ». Dans un autre psaume déjà, nous vous avons exposé le sens spirituel du jeûne du Christ [5]. Pour lui, il y avait jeûne, quand nul ne croyait en lui : il avait faim d'âmes qui crussent en lui : il avait soif aussi quand il dit à la Samaritaine : « J'ai soif, donnez-moi à « boire [6] ». Or, il avait soif de la foi. Et quand sur la croix il dit aussi : « J'ai soif [7] », il désirait la foi de ceux dont il avait dit : « Père, « pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils « font [8] ». Mais qu'est-ce que les hommes lui ont donné à boire dans sa soif ? Du vinaigre. Qui dit aigri, dit aussi vieilli. Ils l'ont donc abreuvé du vieil homme, en refusant d'être des hommes nouveaux. Pourquoi n'ont-ils pas voulu être nouveaux? Parce qu'ils ne sont point de ceux dont le titre du psaume a dit : « Pour ceux qui doivent changer ». Donc « j'ai « couvert mon âme du jeûne ». Enfin il repoussa le fiel qu'ils lui avaient offert : il aima mieux jeûner que de goûter l'amertume. Car ceux qui provoquent l'aigreur n'entrent point dans son corps mystique, et il a dit d'eux : « Les âmes à fiel ne s'élèveront point en elles« mêmes [1] ». Donc « j'ai couvert mon âme de « jeûne, et l'on m'en a fait un sujet d'oppro« bre ». Ils m'ont fait un sujet d'opprobre, de mon désaccord avec eux, c'est-à-dire de ce qu'ils me faisaient jeûner ; car n'être point d'accord avec ceux qui persuadent le mal, c'est jeûner à son sujet ; et ce jeûne attire l'opprobre, c'est-à-dire l'insulte à celui qui ne consent point au mal.

15. « Et le sac a été mon vêtement [2] ». Déjà nous avons quelque peu parlé du sac [3]. « Pour « moi, quand ils se livraient à la violence « contre moi, je me couvrais d'un cilice, j'hu« miliais mon âme dans le jeûne. Le sac a été « mon vêtement » : c'est-à-dire, j'ai opposé ma chair à leurs sévices : j'ai caché ma divinité. « Le sac », parce que le Christ avait une chair mortelle, pour condamner, par le péché, le péché dans la chair [4]. « J'ai pris « un sac pour vêtement : et je suis devenu « pour eux une parabole », c'est-à-dire un sujet de dérision. On appelle parabole, prendre pour type un homme dont on dit du mal; ainsi par exemple : qu'il périsse comme un tel, voilà une parabole, ou une comparaison, une ressemblance en fait de malédiction. « Je « suis devenu pour eux une parabole ».

16. « Ils m'insultaient, ceux qui étaient assis « sur la porte [5] ». Ici, « sur la porte » n'a d'autre signification qu'en public. « Et ceux qui bu« vaient du vin, chantaient contre moi ». Pensez-vous, mes frères, que cela ne soit arrivé qu'au Christ? Chaque jour cela lui arrive dans ses membres : quand parfois un serviteur de Dieu est obligé de défendre ces ivresses, ces débauches, soit dans quelque maison champêtre, soit dans quelque bourgade, où n'a pas été entendue la parole de Dieu ; c'est peu d'y chanter, on veut encore chanter contre celui qui interdit ces chants. Comparez le jeûne du Christ, avec leurs orgies. « Ils « chantaient contre moi, ceux qui buvaient « le vin », le vin de l'erreur, le vin de l'impiété, le vin de l'orgueil.

17. « Pour moi, je vous adresse ma prière, « ô mon Dieu [6] ». Pour moi, j'étais près de vous. Comment? En vous invoquant. Si l'on te maudit, ô Chrétien, et que tu n'aies rien à

[1] Rom. XV, 4. — [2] Jean, XIV, 9. — [3] Id. V, 23. — [4] Ps. LXVIII, 11. — [5] Voyez Disc. sur le Ps. XXXIV, Serm. II, n° 1. — [6] Jean, IV, 7. — [7] Id. XIX, 28. — [8] Luc, XXIII, 34.

[1] Ps. LXV, 7. — [2] Id. LXVIII, 12. — [3] Voyez Disc. sur le Ps. XXXIV, Serm. II, n° 3. — [4] Rom. VIII, 3. — [5] Ps. LXVIII, 13. — [6] Id. 14.

faire ; si l'on te jette l'opprobre à la face, et que tu n'aies aucun moyen de ramener au bien celui qui t'insulte, il ne te reste qu'à prier. Mais souviens-toi de prier aussi pour lui. « Pour moi, je vous adresse ma prière, ô « mon Dieu. Au temps où il vous plaira, Sei- « gneur ». Voilà le grain de froment qui est enfoui, il en sortira un fruit. « Au temps « où il vous plaira, Seigneur ». Les Prophètes ont fait mention de ce temps, dont l'Apôtre a dit : « Voici maintenant le temps favorable, « voici maintenant le jour du salut [1]. Au « temps où il vous plaira, dans votre infinie « miséricorde ». Le temps où il plaît à Dieu est « dans sa miséricorde infinie ». Si cette miséricorde n'était infinie, que ferions-nous dans l'infinité de nos fautes ? « Dans votre miséri- « corde infinie, exaucez-moi dans la vérité de « votre salut ». Il dit votre vérité, comme il a dit, « votre miséricorde » ; car toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité [2]. Comment miséricorde ? En pardonnant les péchés. Comment vérité ? En acquittant ses promesses. « Exaucez-moi dans la vérité de votre « salut ».

18. « Retirez-moi de la fange, afin que je n'y « demeure point [3] ». C'est de cette fange qu'il a dit plus haut : « Je suis fixé dans le limon de « l'abîme, et ce n'est point une substance [4] ». Après avoir écouté l'explication de ce premier passage, il ne vous reste rien de plus à comprendre ici. Le Christ veut donc être tiré du bourbier où plus haut il se dit enfoncé. « Tirez- « moi de cette fange, afin que je n'y demeure « point ». Et il explique lui-même : « Que je sois « délivré de ceux qui me haïssent ». Ils sont donc le limon qui me submergeait. Mais voici peut-être une réflexion qui nous est suggérée. Tout à l'heure il disait : « J'ai été fixé », maintenant il dit : « Tirez-moi de cette fange, afin « que je n'y demeure point » ; tandis que, selon le premier sens, il devrait dire : Sauvez-moi, en me tirant de cette fange qui m'arrêtait, et non en m'empêchant de m'y arrêter. Il y était donc resté d'une manière corporelle, et non selon l'esprit. Il parle ainsi en se conformant à l'infirmité de ses membres. Lorsque tu es saisi par celui qui te pousse au péché, ton corps est tenu en réalité, tu es alors enfoncé dans le limon de l'abîme, d'une manière corporelle ; mais tant que tu n'y as pas consenti, tu n'y demeures point ; tu y demeures au contraire, si tu y consens. C'est donc à toi de prier, afin que ton âme ne soit point retenue comme ton corps, et que tu sois libre dans les chaînes. « Délivrez-moi de « ceux qui me haïssent, délivrez-moi du sein « de l'abîme ».

19. « Que le tourbillon des eaux ne me « submerge point [1] ». Mais déjà il était submergé. C'est vous qui avez dit : « Je suis jeté « en pleine mer » ; et encore : « La tem- « pête m'a submergé ». La tempête a submergé son corps, mais qu'elle ne submerge pas mon esprit. Quand il est dit : « Si l'on « vous poursuit dans une cité, fuyez dans une « autre [2] » ; cela signifie que ceux-là ne devaient y demeurer ni selon le corps, ni selon l'esprit. Il n'est pas à désirer pour nous d'y être embarrassé, même d'une manière corporelle ; et nous devons l'éviter autant que possible. Quelque peu que nous y demeurions, nous sommes alors tombés entre les mains des méchants, notre corps y est embarrassé, et dès lors nous sommes fixés dans le limon de l'abîme ; il nous reste à prier pour notre âme, afin qu'elle n'y demeure point, c'est-à-dire que nous n'y consentions point, et que les vagues ne nous submergent point, de manière à nous plonger dans les profondeurs de la vase. « Que le gouffre ne m'en- « gloutisse point, que le puits de l'abîme ne « se referme point sur moi ». Qu'est-ce à dire, mes frères ? Que demande le Prophète ? Il est profond, l'abîme de l'iniquité humaine ; quiconque s'y laisse tomber, tombe dans un gouffre insondable. Mais si de ces profondeurs il confesse à Dieu ses péchés, le puits ne se refermera point sur lui ; c'est ce qu'exprime ainsi un autre psaume : « Du fond de l'abîme, « j'ai crié vers vous, Seigneur ; Seigneur, « écoutez ma voix [3] ». Mais s'il lui arrive ce qui est dit dans une autre sentence des Ecritures : « Quand l'impie est descendu dans les « profondeurs du mal, il méprise [4] » ; alors le puits se referme sur lui. Pourquoi se ferme-t-il ? Parce que lui-même a fermé la bouche. Voilà ce pécheur qui ne fait point d'aveu ; il est vraiment mort, et alors s'accomplit en lui ce qui est dit ailleurs : « Un mort ne confesse « pas plus le Seigneur que s'il n'était pas [5] ». Voilà, mes frères, ce que nous devons craindre par-dessus tout. Si tu vois un homme tombé

[1] II Cor. VI, 2. — [2] Ps. XXIV, 10. — [3] Id. LXVIII, 15. — [4] Id. 3.

[1] Ps. LXVIII, 16.— [2] Matth. X, 23.— [3] Ps. CXXIX, 1, 2.— [4] Prov. XVIII, 3. — [5] Eccli. XVII, 26.

dans l'iniquité, il est plongé dans le gouffre ; mais si tu lui énumères ses fautes, et qu'il réponde : J'ai péché, je l'avoue, le puits ne se referme pas sur lui ; mais si tu l'entends dire : Quel mal ai-je fait ? il prend alors la défense de ses fautes ; l'abîme se referme sur lui, et il n'y a nulle issue pour en sortir. Sans l'aveu, il n'y a point de place pour la miséricorde. Tu te fais le défenseur de ton péché, comment Dieu peut-il t'en délivrer ? Pour que Dieu soit ton libérateur, sois toi-même ton accusateur.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME LXVIII.

DEUXIÈME PARTIE DU PSAUME.

LA RÉDEMPTION PAR LE CHRIST (SUITE).

L'abîme se referme sur nous par le refus de l'aveu de nos fautes. Dieu veut que l'on fasse appel à sa bonté, et même quand il permet l'affliction, il agit avec miséricorde. Hâtez-vous de me secourir, non-seulement d'une manière spirituelle et dans mon âme, mais d'une manière ostensible, afin que mes ennemis puissent profiter de ma délivrance, comme la délivrance des enfants de la fournaise convertit Nabuchodonosor. Vous savez ce que l'on nous reproche. Mon cœur n'a trouvé personne qui s'affligeât avec lui sur les hommes qui se perdent. Les fidèles composent la nourriture du Seigneur, les hommes y jettent le fiel des contradictions et de l'hérésie, et le Seigneur refuse d'en boire, parce que ces hommes n'entrent point dans son Eglise. Par un juste châtiment de Dieu ils doivent trouver un piége dans ce qui est visible, être courbés vers les biens de cette vie, être en butte à la haine, et laisser désertes leurs habitations. S'ils ont aidé à l'accomplissement des desseins de Dieu, c'est par leur malice. Les Juifs ont persécuté celui qui voulait expier nos fautes : en voulant tuer un juste, ils ont encore tué un Dieu ; ils ne doivent point lire leur nom sur le livre de vie. Le pauvre et l'affligé trouveront le soulagement dans la face de Dieu, ou dans le bonheur de l'autre vie. Ils béniront Dieu, c'est là le vrai sacrifice. Nous qui sommes captifs, nous entrerons dans la cité de la délivrance, si nous servons Dieu par amour pour sa gloire.

1. Il nous reste à vous expliquer aujourd'hui, mes frères, la seconde partie du psaume, dont nous avons entretenu hier votre piété. Je vois qu'il me faut acquitter ma dette, si toutefois la longueur du psaume ne me laisse pas encore aujourd'hui votre débiteur. Je vous en préviens d'avance, et vous supplie de ne pas attendre de moi de longues discussions sur les passages qui sont clairs par eux-mêmes. De cette manière nous pourrons au besoin nous arrêter sur les endroits obscurs, et peut-être acquitter notre dette ; et ainsi de jour en jour, vous payer à mesure que nous deviendrons débiteur. Voyons donc la suite du psaume, après ce verset : « Que l'abîme ne se referme point sur « moi [1] ». Hier, nous avons insisté auprès de votre charité, en vous suppliant d'apporter toute l'attention de votre âme, toute la ferveur de votre piété pour écarter de nous cette malédiction. Car l'abîme, ou le gouffre de l'iniquité se ferme sur l'homme qui, non-seulement est plongé dans le péché, mais qui se ferme l'issue même de la confession. Quand cet homme en vient à dire : Je suis pécheur ; l'abîme s'illumine d'un rayon de lumière dans ses profondeurs. Le psaume continue donc par les lamentations de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans ses tourments, de Jésus-Christ dans le chef et dans les membres. Comme nous vous l'avons dit : en certains endroits il faut discerner les paroles du Chef ; mais les paroles qui ne peuvent convenir au Chef, il faut les attribuer aux membres. Le Christ parle comme s'il était seul ; car il est bien seul, celui dont il est dit : « Ils seront « deux dans une même chair [1] ». S'il n'y a qu'une seule chair, pourquoi s'étonner qu'il n'y ait qu'une seule voix ? Voici donc la suite : « Exaucez-moi, Seigneur, parce que votre « miséricorde est pleine de bonté [2] ». Il nous exprime pour quel motif il doit être exaucé : la divine miséricorde est pleine de bonté. N'était-il pas plus conséquent de dire :

[1] Ps. LXVIII, 16.

[1] Gen. II, 24, et Ephés. V, 31. — [2] Ps. LXVIII, 17.

Exaucez-moi, Seigneur, afin qu'il y ait de la bonté dans votre miséricorde ? Pourquoi dire : « Exaucez-moi, parce que votre miséri- « corde est pleine de bonté ? » Quand il était dans la tribulation, il a parlé de la miséricorde en termes quelque peu différents, puisqu'il disait : « Exaucez-moi, Seigneur, parce « que je suis dans la peine ». Dire alors : « Exaucez-moi , parce que je suis dans la « peine », c'est exprimer le motif pour lequel il veut être exaucé : mais pour un homme qui est dans l'affliction, il faut que la divine miséricorde soit pleine de bonté. A propos de cette bonté dans la miséricorde du Seigneur, écoutez cette autre parole de l'Ecriture : « Comme la pluie au temps de la sécheresse, « ainsi est admirable la miséricorde de Dieu « au temps de la tribulation [1] ». Ce qu'il appelle admirable dans un endroit, il l'appelle dans l'autre pleine de bonté. Donc, quand le Seigneur permet ou fait que nous soyons dans quelque tribulation, même alors il agit avec miséricorde : car sans nous soustraire alors la nourriture, il en stimule le désir. Aussi que dit-il maintenant? « Exaucez-moi, « Seigneur, parce que votre miséricorde est « pleine de bonté ». Je vous en supplie, ne différez pas de m'entendre; telle est l'affliction qui m'accable, que votre miséricorde me sera douce. Vous n'avez différé de me secourir, que pour me faire apprécier la douceur de votre secours : il n'y a donc plus lieu de différer : la tribulation s'est élevée pour moi au comble du malheur ; que votre miséricorde vienne y apposer l'œuvre de la bonté. « Exaucez-moi, Seigneur, parce que votre « miséricorde est pleine de bonté. Jetez les « yeux sur moi, selon l'étendue de votre com- « passion » ; et non selon le grand nombre de mes fautes.

2. « Ne détournez pas votre visage de votre « serviteur [2] ». Or, cette expression « de votre « serviteur », ou de celui qui est petit, est un acte d'humilité ; parce que dans l'épreuve de la tribulation je n'ai pas eu l'orgueil : « Ne « détournez pas votre face de votre serviteur ». Telle est l'admirable miséricorde de Dieu que le Prophète chantait plus haut. Car dans le verset suivant il explique ce qu'il a dit : « Je « suis dans la tribulation, hâtez-vous de me « secourir ». Qu'est-ce à dire : « Hâtez-vous? » Ne différez pas davantage : la tribulation m'accable ; les malheurs sont venus sur moi, que votre miséricorde les suive.

3. « Veillez sur mon âme et rachetez-la [1] ». Cela n'a pas besoin d'explication : voyons ce qui suit. « Délivrez-moi à cause de mes enne- « mis ». Voilà une prière que nous devons admirer, qu'il ne faut pas effleurer légèrement, ni négliger en courant ; il faut l'admirer : « Délivrez-moi, à cause de mes enne- « mis ». Qu'est-ce à dire : « A cause de mes « ennemis, délivrez-moi ? » Afin que ma délivrance les confonde, les tourmente. Quoi donc ! si nul ne devait souffrir de ma délivrance, ne faudrait-il pas me secourir? Eh ! ta délivrance n'est-elle si agréable pour toi, que quand elle devient la damnation d'un autre ? Voilà qu'il n'y a aucun ennemi, que ta délivrance doive couvrir de confusion ou tourmenter ; en demeureras-tu là ? Ne voudras-tu pas être délivré ? Ou bien, tes ennemis doivent-ils profiter de ta délivrance, au point de pouvoir se convertir ? Mais ce qui doit nous étonner, c'est que le Prophète ait ainsi motivé sa prière. Est-ce qu'un serviteur de Dieu n'est délivré par le Seigneur son Dieu, que pour le progrès des autres ? Mais alors, si nul n'en devait profiter, ce serviteur de Dieu ne serait-il donc point délivré ? A quelque point de vue que j'envisage soit le châtiment, soit ta délivrance des ennemis, je ne vois point le motif de cette prière : « Délivrez-moi, à cause « de mes ennemis »; à moins d'entendre par là un autre motif, et quand je vous l'aurai exposé, avec le secours de Dieu, chacun de vous en jugera selon l'esprit qui habite en lui. Il y a pour les saints une certaine délivrance occulte : elle a lieu pour eux. Il en est une autre, publique et évidente : elle a lieu à cause de leurs ennemis, que Dieu veut punir ou délivrer. A la vérité Dieu n'a pas délivré des violences de la persécution ces frères Macchabées [2], dont Antiochus, dans sa fureur, fit venir la mère, afin que ses caresses rappelassent ses enfants à l'amour de la vie, et qu'en cherchant à vivre pour les hommes ils mourussent devant Dieu. Mais cette mère, différente d'Eve et semblable à l'Eglise, vit mourir avec joie, afin de les retrouver vivants, ceux qu'elle avait enfantés avec douleur ; elle les exhortait à choisir la mort pour les lois de la patrie et du Seigneur leur Dieu, plutôt que de vivre en les méprisant. Que

[1] Eccli. XXXV, 26. — [2] Ps. LXVIII, 18.

[1] Ps. LXVIII, 19. — [2] II Machab. VII.

devons-nous croire ici, mes frères, sinon qu'ils furent délivrés ? Mais leur délivrance fut occulte : enfin Antiochus lui-même, qui les fit mettre à mort, crut avoir fait ce que sa cruauté lui dictait, ou plutôt lui imposait. Mais ce fut d'une manière évidente que les trois enfants furent délivrés des flammes de la fournaise [1] ; puisque leurs corps en furent retirés, et que l'on vit qu'ils étaient sains et saufs. Les uns donc furent couronnés d'une manière invisible, les autres délivrés au grand jour : tous néanmoins furent sauvés. Quel fruit ces trois enfants tirèrent-ils de leur délivrance ? pourquoi leur couronnement fut-il différé ? Nabuchodonosor lui-même se convertit à leur Dieu ; il prêcha ce Dieu qui avait délivré ses serviteurs, ce même prince qui l'avait méprisé en jetant les jeunes hommes dans la fournaise. Il y a donc une délivrance occulte, et une délivrance évidente. La délivrance occulte est pour l'âme, tandis que la délivrance évidente est pour le corps : l'âme est délivrée secrètement, le corps l'est ostensiblement. Si donc il en est ainsi, reconnaissons la voix du Seigneur dans ce psaume : ce qu'il nous a dit plus haut : « Veillez sur mon « âme et délivrez-la », s'entend de la délivrance invisible. Reste alors à délivrer le corps : et en effet, à la résurrection du Sauveur, et quand il monta aux cieux, quand il envoya d'en haut l'Esprit-Saint [2], ceux qui l'avaient mis à mort embrassèrent la foi, et d'ennemis qu'ils étaient devinrent ses amis, par l'effet de la grâce, et non par leur propre justice. C'est pourquoi le Prophète poursuit : « Déli« vrez-moi à cause de mes ennemis. Veillez « sur mon âme », mais secrètement : « A « cause de mes ennemis, délivrez » aussi mon corps. Car il ne servirait de rien à mes ennemis que vous eussiez seulement délivré mon âme : ils croiront qu'ils ont fait quelque chose, qu'ils ont atteint leur but. Qu'est-il besoin de répandre mon sang, si je dois passer par la corruption [3] ? Donc « veillez sur mon âme « et délivrez-la », car vous seul le savez : ensuite, « à cause de mes ennemis, délivrez« moi », afin que ma chair ne voie point la corruption.

4. « Vous connaissez mes opprobres, et ma « confusion et ma honte [4] ». Qu'est-ce que l'opprobre ? la confusion ? la honte ? On appelle opprobre ce que nous reproche un ennemi. La confusion est le reproche qui aiguillonne notre conscience. La honte est la rougeur qu'amène sur un front innocent la fausse accusation d'un crime. Le crime n'existe pas, ou s'il existe, il n'est point le fait de celui à qui on le reproche ; mais à cause de la faiblesse de l'âme humaine, souvent nous rougissons même quand on nous impute faussement un crime ; non point parce qu'on nous l'objecte, mais parce qu'on le croit. Tout cela se rencontre dans le corps mystique du Seigneur. Car en lui, il ne pouvait y avoir de honte, puisqu'il n'y avait pas de crime. Toutefois on reprochait aux chrétiens le fait même d'être chrétiens. C'était une gloire ; les âmes fortes l'entendaient volontiers, et l'entendaient de manière à ne pas rougir du nom du Seigneur. Une certaine impudence avait envahi leur visage, ils avaient le front de Paul qui s'écriait : « Je ne rougis pas de « l'Evangile, car il est la vertu de Dieu pour « sauver ceux qui croiront [1] ». O Paul, n'es-tu pas, toi aussi, adorateur d'un crucifié ? C'est peu pour moi, répond-il, de n'en pas rougir ; mais ma gloire unique est où mon ennemi voit une honte pour moi. « Loin de moi de « me glorifier, sinon en la croix de Jésus« Christ Notre-Seigneur, par qui le monde est « crucifié pour moi, et moi pour le monde [2] ». Contre un tel front l'on ne pouvait jeter que l'opprobre. Car il ne pouvait y avoir de confusion pour sa conscience déjà guérie, ni de honte pour son visage. Mais quand on vint reprocher à quelques-uns d'avoir tué le Christ, ils furent justement aiguillonnés par leur mauvaise conscience ; une confusion salutaire les convertit, en sorte qu'ils purent s'écrier : « Vous avez connu ma confusion [3] ». Vous donc, Seigneur, connaissez non-seulement mon opprobre, mais aussi ma confusion, et chez plusieurs ma honte ; ils croient en moi à la vérité, mais ils rougissent de me confesser publiquement et devant les hommes ; la langue humaine a sur eux plus de force que la promesse divine. Voyez donc ces hommes : ce sont eux que l'on recommande à la bonté de Dieu, non plus afin qu'il les abandonne en cet état, mais afin qu'il les soutienne de son secours. Un homme qui croyait, mais qui craignait encore, a dit en effet : « Je crois, « Seigneur, mais aidez mon incrédulité [4].

[1] Dan. III, 49. — [2] Act. I, 9, et II, 4. — [3] Ps. XXIX, 10. — [4] Id. LXVIII, 20.

[1] Rom. I, 16 — [2] Gal. VI, 14. — [3] Ps. CXXXVIII, 2. — [4] Marc, IX, 23.

« Tous ceux qui me persécutent sont en votre « présence [1] ». Si donc j'essuie un opprobre, vous savez pourquoi ; une confusion, vous savez pourquoi ; une honte, vous savez encore pourquoi ; délivrez-moi donc, à cause de mes ennemis, parce que vous connaissez tout cela, mais eux ne le connaissent point ; et comme ils sont devant vous sans connaître cela, ils n'ont pu ni éprouver de la honte, ni se corriger, si vous ne me délivrez en considération de mes ennemis.

5. « Mon cœur a attendu l'outrage et la « misère [2] ». Qu'est-ce à dire : « A attendu ? » Il a prévu qu'il en serait ainsi, il l'a prédit. L'avénement du Christ n'avait point d'autre but. S'il n'eût voulu mourir, il n'eût point voulu naître ; c'est en vue de sa résurrection qu'il a fait l'un et l'autre. Il y avait en effet dans le genre humain deux choses fort connues, une troisième était ignorée. Les hommes connaissaient la naissance et la mort, mais nous ne savions ressusciter ni vivre éternellement. Or, pour nous apprendre ce que nous ne savions point encore, Dieu a voulu passer par deux phases bien connues. C'est donc pour cela qu'il est venu. « Mon cœur a attendu l'ou« trage et la misère ». Mais de qui est cette misère? Il a attendu la misère, mais c'est plutôt la misère de ceux qui le crucifiaient, qui le persécutaient; en sorte qu'il y avait misère chez eux, et chez lui miséricorde. Car il prenait en pitié leur misère, quand sur la croix il s'écriait : « Mon Père, pardonnez« leur, car ils ne savent ce qu'ils font [3]. Mon « cœur a attendu l'outrage et la misère : j'ai « attendu quelqu'un qui s'affligeât avec moi, « et nul ne s'est rencontré ». De quoi donc m'a-t-il servi d'attendre? c'est-à-dire de quoi m'a-t-il servi de prophétiser? de quoi m'a servi de prêcher que je venais pour cela? Voilà que s'accomplit ce que j'ai dit : « J'ai « attendu que l'on s'affligeât avec moi, et nul « ne s'est rencontré ; j'ai espéré un consola« teur, et n'en ai point trouvé [4] »; c'est-à-dire, nul ne s'est rencontré. Cette parole du verset précédent : « J'ai attendu quelqu'un qui s'af« fligeât avec moi », il la répète au verset suivant : « J'ai espéré un consolateur ». Ce qu'il a dit encore plus haut : « Et nul ne s'est « rencontré » ; il le répète ici : « Et n'en « ai point trouvé ». Il n'y a donc rien d'ajouté, c'est la première pensée qu'il répète. Mais en examinant de près cette pensée, on peut soulever quelques questions. Ses disciples ne furent-ils donc point dans l'affliction quand il fut conduit pour être supplicié, quand il fut cloué à la croix, quand il mourut? Leur tristesse fut si grande qu'ils en pleuraient encore, quand Marie Madeleine, qui le vit la première, vint alors leur raconter ce qu'elle avait vu [1]. C'est l'Evangile qui nous le rapporte ; ce n'est point de notre part une parole hasardée, ce n'est point un soupçon. Il est constant que les disciples en furent dans la tristesse, dans les larmes. Des femmes qui lui étaient étrangères pleuraient quand on le conduisait au supplice, et se tournant de leur côté, il leur dit : « Pleurez, mais sur vous, « et non sur moi [2] ». Comment donc attenditil sans le trouver quelqu'un qui s'affligeât avec lui? Nous regardons, et nous voyons de la tristesse, des pleurs, des lamentations ; et de là vient que cette parole nous étonne : « J'ai attendu que l'on s'affligeât avec moi, et « nul ne s'est rencontré ; que l'on me conso« lât, et je n'ai trouvé personne ». Toutefois, avec plus d'attention, nous verrons qu'il a attendu que l'on s'affligeât avec lui, sans trouver personne. Les disciples étaient pris d'une tristesse charnelle, au sujet de cette vie périssable, qu'il devait échanger contre la mort et recouvrer par la résurrection ; tel était le sujet de leur tristesse. Ils devaient s'attrister au contraire au sujet de ces aveugles qui avaient tué le médecin, de ces infortunés qui, dans la fougue de leur démence, insultaient celui qui leur apportait le salut. Lui voulait les guérir, eux voulurent le tuer ; de là cette tristesse du médecin. Or, vois s'il y eut quelqu'un pour s'affliger avec lui. Il ne dit pas en effet : J'ai attendu que l'on s'affligeât, et nul ne s'est rencontré ; mais « que l'on s'affligeât avec moi », c'est-à-dire pour le même sujet qui m'affligeait moi-même, « et je n'ai trouvé personne ». Pierre l'aimait assurément beaucoup, lui qui, sans hésiter, se précipita pour marcher sur les flots, et fut délivré à la parole du Seigneur [3] : lui qui, dans son amour, le suivit audacieusement quand on le conduisait à la mort, et pourtant le renia trois fois dans son trouble. Pourquoi? sinon parce qu'il voyait un mal dans la mort? Car il évitait ce qu'il croyait

[1] Ps. LXVIII, 21. — [2] Id. — [3] Luc, XXIII, 34. — [4] Ps. LXVIII, 21.

[1] Jean, XX, 18, et Marc. XVI. 9 — [2] Luc, XXIII, 28. — [3] Matth. XIV, 29, 31.

un mal. Il gémissait de voir dans le Seigneur ce que lui-même voulait éviter. Aussi avait-il dit auparavant : « A Dieu ne plaise, Seigneur! « veillez sur vous, il n'en sera pas ainsi » : quand il mérita d'être appelé « Satan », après s'être entendu dire : « Tu es bienheureux, « Simon, fils de Jean [1] ». Donc nul ne partageait cette tristesse au sujet de ceux pour lesquels Jésus disait : « Mon Père, pardonnez-leur, « ils ne savent ce qu'ils font. J'ai attendu que « l'on s'affligeât avec moi, et nul ne l'a fait ». Non, il ne s'est trouvé personne. « J'ai cherché « des consolateurs et n'en ai point trouvé ». Quels sont ces consolateurs? Ceux qui avancent dans la vertu. Car ce sont eux qui nous consolent, telle est la consolation pour les prédicateurs de la vérité.

6. « Ils m'ont donné du fiel pour nourri« ture, et dans ma soif m'ont abreuvé de « vinaigre [2] ». Ceci s'est accompli à la lettre, ainsi que nous le voyons dans l'Evangile. Mais, remarquons-le bien, mes frères, ne pas trouver de consolateurs, ne trouver personne qui s'affligeât avec moi, voilà ce qui était pour moi du fiel, voilà pour moi l'amertume, voilà le vinaigre; il m'était amer à cause de ma douleur, c'était le vinaigre, parce qu'il avait vieilli. Nous lisons à la vérité, comme le raconte l'Evangile [3], qu'on lui offrit du fiel; mais pour breuvage, et non pour nourriture. Toutefois ce qui était prédit ici s'est accompli à la lettre, et c'est dans ce sens qu'il faut entendre : « Ils m'ont donné du « fiel pour nourriture » ; et non-seulement dans cette parole, mais dans ce fait même nous devons rechercher un mystère, percer l'obscurité, entrer dans le temple par la déchirure du voile, et voir une figure ou dans la manière de prédire, ou dans la manière dont le fait s'est accompli. « Il m'ont donné « du fiel pour nourriture », dit le Prophète. Ce qu'ils m'ont présenté n'était point une nourriture, c'était plutôt un breuvage; mais, « ils l'ont donné pour nourriture » : le Seigneur en effet avait déjà pris une nourriture, et elle fut arrosée de fiel. Il avait pris une nourriture agréable, en mangeant la Pâque avec ses disciples : ce fut là qu'il établit le sacrement de son corps [4]. Or, sur cette nourriture si agréable, si douce, de l'unité du Christ que l'Apôtre nous signale dans ces paroles : « Nous sommes tous un seul pain, un seul « corps [1] » ; sur cette nourriture, qui vient jeter le fiel, sinon les contradicteurs de l'Evangile, semblables aux persécuteurs du Christ? Car il y eut moins de crime pour les Juifs de le crucifier quand il était sur la terre, qu'il n'y en a pour ceux qui le méprisent dans le ciel. Ce que firent donc les Juifs en lui jetant un breuvage amer sur la nourriture qu'il avait prise, ceux-là le renouvellent qui, par une vie criminelle, apportent le scandale dans l'Eglise : voilà ce que font les hérétiques en corrompant la doctrine. Or, qu'ils ne s'élèvent point en eux-mêmes [2]; eux qui apportent le fiel sur des mets si délicats. Mais que fait le Seigneur? Il ne les admet point parmi ses membres. Voilà ce que figurait le Seigneur quand il goûta le fiel qu'on lui présentait, et qu'il n'en voulut point boire [3]. Ne rien endurer de leur part, ce serait ne rien goûter; mais comme il faut les endurer, il faut aussi goûter du fiel. Et comme ces gens ne peuvent compter parmi les membres du Christ, lui les goûte seulement, mais eux n'entrent point dans son corps. « Voilà qu'ils « m'ont donné du fiel pour nourriture, et « dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinai« gre ». J'avais soif, et l'on m'a donné du vinaigre : c'est-à-dire, je désirais d'eux la foi, et je n'ai trouvé que le vieil homme.

7. « Que leur table soit un piége devant « eux [4] ». Ils m'ont tendu un piége, en me présentant un pareil breuvage, qu'ils trouvent un semblable piége. Mais pourquoi « devant eux? » Il suffirait de dire : « Que « leur table soit un piége ». Il y a des hommes qui connaissent leurs iniquités, et qui néanmoins y persévèrent avec une singulière obstination : leur piége est alors devant eux. Ils conjurent leur propre perte, et descendent vivants dans l'enfer [5]. Enfin, qu'est-il dit à propos des persécuteurs? « Si le Seigneur « n'eût été avec nous, ils nous eussent peut« être engloutis tout vivants [6] ». Qu'est-ce à dire « vivants? » C'est-à-dire, que nous eussions consenti à leurs desseins, bien que nous sussions que nous n'y devions point consentir. Le piége est donc devant eux, et ils ne se corrigent point. Ou bien le piége est-il sous leurs yeux, afin qu'ils ne tombent point? Voilà qu'ils connaissent le piége, et ils y mettent le

[1] Matth. XVI, 17, 22, 23. — [2] Ps. LXVIII, 22. — [3] Matth. XXVII, 34. — [4] Luc, XXII, 19.

[1] I Cor. X, 17. — [2] Ps. LXV, 7. — [3] Matth. XXVII, 34. — [4] Ps. LXVIII, 23. — [5] Id. LIV, 16. — [6] Id. CXXIII, 2, 3.

pied, et ils baissent le cou qui va être enlacé. Combien il eût été mieux d'éviter le piége, de connaître le péché, de condamner son erreur, de s'épargner l'amertume, d'entrer dans le corps du Christ, et de chercher la gloire de Dieu ! Mais, telle est la présomption de leur esprit, que le piége est sous leurs yeux, et que néanmoins ils y tombent. « Que leurs yeux « soient obscurcis, afin qu'ils ne voient point[1] », dit ensuite le Prophète : afin que s'ils ont vu sans motif, il leur arrive de ne point voir du tout. « Que leur table donc soit devant eux « comme un piége ». « Qu'elle devienne un « piége devant eux », ce n'est point là un souhait, mais une prophétie : il n'appelle point ce malheur, il le prédit. C'est une réflexion que souvent nous avons faite, et il vous en souvient; il ne faut pas voir une imprécation malveillante, dans une parole prophétique, inspirée par l'Esprit de Dieu. Que cela donc arrive, puisqu'il est impossible que ces événements n'arrivent point. Et quand nous voyons l'Esprit de Dieu prédire aux méchants de semblables malheurs, sachons les comprendre de manière à les éviter pour nous. Car il nous est utile de le comprendre, et de tirer ce profit de nos ennemis. « Que leur table soit « donc pour eux aussi une représaille et une « pierre d'achoppement ». Est-ce là une injustice ? Non, c'est une justice. Pourquoi ? Parce que c'est une représaille. Rien ne peut leur arriver qui ne leur soit dû. C'est donc une représaille contre eux, une pierre de scandale ; parce qu'ils sont pour eux-mêmes un scandale.

8. « Que leurs yeux s'obscurcissent afin « qu'ils ne voient point, tenez leur dos tou- « jours incliné ». Telle est la conséquence. Dès lors que leurs yeux sont obscurcis de peur qu'ils ne voient, il est de rigueur que leur dos soit toujours courbé. D'où vient cela ? C'est qu'après avoir cessé de connaître les choses d'en haut, leurs pensées ont dû s'occuper des choses de la terre. Celui-là n'a point le dos courbé, qui sait comprendre : Les cœurs en haut. Car il se dresse pour attendre l'espérance qui nous est réservée dans le ciel, surtout s'il y envoie ce trésor qui doit suivre son cœur[2]. Mais ceux qui ne comprennent point l'espérance d'une vie future, sont aveuglés déjà, et s'occupent des choses d'ici-bas : c'est avoir le dos courbé. Telle est

[1] Ps. LXVIII, 24. — [2] Matth. VI, 21.

la maladie dont le Seigneur guérit cette femme de l'Evangile, que Satan avait enchaînée depuis dix-huit ans, qui était courbée et que redressa le Sauveur. Comme il avait opéré cette guérison le jour du sabbat, les Juifs en furent scandalisés : il était bien juste que ces hommes courbés[1] se scandalisassent de la voir redressée : « Tenez leur dos sans cesse « incliné ».

9. « Versez sur eux votre colère, et que le « feu de votre indignation les atteigne[2] ». Tout cela est clair : toutefois l'expression « les « atteigne » semble dire qu'ils fuiront. Mais où fuiront-ils ? Dans le ciel ? Vous y êtes, Seigneur. Dans les enfers ? Vous y êtes présent[3]. Ils ne veulent point prendre leurs ailes pour voler directement : « Que le feu de votre co- « lère les atteigne », et ne leur permette point de s'enfuir.

10. « Que leur habitation devienne dé- « serte[4] ». Voilà ce qui est manifeste. De même qu'il ne demandait pas seulement une délivrance occulte, quand il disait : « Veillez « sur mon âme et délivrez-la », mais qu'il la voulait d'une évidence corporelle, quand il ajoutait : « Délivrez-moi à cause de mes enne- « mis » : de même ici, il prédit à ses ennemis quelques-unes de ces calamités obscures dont il parlait tout à l'heure. Combien, en effet, voit-on d'hommes pour comprendre le malheur de celui dont le cœur est aveuglé ? Qu'il vienne à perdre les yeux du corps, chacun plaint son infortune : qu'il perde les yeux de l'esprit, tout en demeurant dans l'abondance de tout bien, on vante son bonheur ; mais ceux-là seulement qui sont aveuglés comme lui. Quelle évidence faut-il donc, pour que chacun voie la vengeance exercée contre eux ? Car l'aveuglement des Juifs est une vengeance cachée : quelle sera la vengeance manifeste ? « Que leur habitation soit déserte, et que nul « n'habite sous leurs tentes ». Voilà ce qui est arrivé pour la ville de Jérusalem, dans laquelle on vit les principaux crier contre le Fils de Dieu : « Crucifiez-le, crucifiez-le[5] » ; et prévaloir sur lui, puisqu'ils eurent le pouvoir de mettre à mort celui qui avait ressuscité les morts. Combien alors ils se crurent et grands et puissants ! Vinrent ensuite les représailles du Seigneur ; la ville fut prise d'assaut, les Juifs vaincus, et combien de milliers

[1] Luc, XIII, 16. — [2] Ps. LXVIII, 25. — [3] Id. CXXXVIII, 8. — [4] Id. LXVIII, 26, et Act. I, 20. — [5] Jean, XIX, 6.

d'hommes égorgés! Aujourd'hui aucun juif n'y peut retourner. Le Seigneur ne leur permet point d'habiter ces mêmes lieux où ils purent crier si fort contre lui. Ils ont perdu ce séjour de leur démence, et puissent-ils connaître, même aujourd'hui, le lieu de leur repos! Quel bien leur a fait Caïphe en s'écriant: « Si nous le laissons ainsi, les Romains viendront et nous extermineront, nous et notre « ville[1]? » Ils ne l'ont point laissé vivre et pourtant il vit; et les Romains leur ont enlevé et la ville et la puissance. Tout à l'heure, à la lecture de l'Evangile, nous entendions ces paroles : « Jérusalem, Jérusalem, combien de « fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme « une poule rassemble ses poussins sous ses « ailes, et tu n'as pas voulu? Voilà que votre « habitation deviendra déserte[2] ». C'est là ce qui est dit ici : « Que leur habitation soit dé« serte et que nul n'habite sous leur tente. « Que nul n'y habite », mais nul d'entre eux. Car ces mêmes lieux sont habités par beaucoup d'hommes, mais par aucun juif.

11. Pourquoi? « Parce qu'ils ont persé« cuté celui que vous avez frappé, et ils ont « ajouté à la douleur de mes blessures[3] ». Comment donc ont-ils péché en poursuivant celui que Dieu lui-même avait frappé? De quoi pouvons-nous incriminer leurs intentions? de malice. Car ce qui s'est accompli à propos du Christ était nécessaire. Il était venu pour souffrir à la vérité, et néanmoins il a puni ceux qui l'ont fait souffrir. Judas qui l'a trahi a été châtié, et le Christ a été crucifié : mais il nous a rachetés de son sang, et il a puni Judas du prix qu'il en avait reçu. Ce misérable rejeta, en effet, cet argent au prix duquel il avait vendu le Seigneur, et il ne connut point le prix auquel le Seigneur l'avait racheté[4]. Voilà ce qui arriva à Judas. Mais comme nous voyons qu'en toutes choses le Seigneur mesure ses représailles, et qu'il ne laisse personne dépasser dans sa violence le pouvoir qui lui a été donné; comment ceux-ci purent-ils ajouter quelque chose, ou comment le Seigneur fut-il frappé? Evidemment, il parle ici au nom de ceux qui lui forment un corps, d'où lui est venue sa chair, c'est-à-dire du genre humain, de cet Adam qui, le premier, fut frappé de mort à cause de son péché[5]. C'est donc une peine pour les hommes de naître mortels : et quiconque persécute les hommes, ajoute à cette peine. L'homme serait-il donc condamné à mourir, si Dieu ne l'eût frappé? Pourquoi donc, ô homme, sévir encore contre lui? Est-ce peu, pour l'homme, d'être condamné à mourir un jour? Chacun de nous porte donc sa peine : et c'est ajouter à cette peine que vouloir nous persécuter. Cette peine, Dieu nous l'a infligée. Car le Seigneur prononça contre l'homme cette sentence : « Au jour où vous y « toucherez », dit-il, « vous mourrez[1] ». C'est dans cette mort qu'il avait pris une chair, et notre vieil homme a été crucifié avec lui[2]. C'est donc au nom de cet homme qu'il dit: « Ils ont persécuté celui que vous avez frappé, « et ils ont ajouté à la douleur de mes plaies ». A quelle douleur de mes plaies? A la douleur de mes péchés; car ce sont ses péchés qu'il appelle des plaies. Ici, sans vous arrêter au chef, voyez les membres; c'est en leur nom que lui-même a parlé dans cet autre psaume, où il élève la voix, puisqu'il en récita hautement le premier verset, quand il était en croix : « O Dieu, mon Dieu, jetez les yeux sur moi, « pourquoi m'avez-vous abandonné? » Là il continue en disant : « Le rugissement de mes « péchés éloigne de moi votre salut[3] ». Telles sont les blessures que les voleurs ont infligées en chemin à celui qu'il prit sur son cheval; près duquel le prêtre et le Lévite avaient passé avec mépris et qu'ils n'avaient pu guérir : or, le Samaritain étant venu à passer, en eut pitié, s'en approcha et le mit sur sa propre monture[4]. Samarite, en latin, signifie gardien; or, quel est le gardien, sinon notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ? Et comme il est ressuscité d'entre les morts pour ne plus mourir[5], voilà qu'il ne s'endort point, qu'il ne sommeillera point, celui qui est gardien d'Israël[6]. « Ils ont ajouté à la douleur de mes « plaies ».

12. « Ajoutez sans cesse l'iniquité à leur « iniquité[7] ». Qu'est-ce que cette parole? Qui n'en frémirait point? C'est à Dieu que l'on dit : « Ajoutez l'iniquité à leur iniquité ». Comment Dieu pourra-t-il ajouter l'iniquité? A-t-il donc l'iniquité pour l'ajouter? Nous savons combien est vrai ce mot de saint Paul : « Que pouvons-nous dire? Est-ce qu'il y « aurait en Dieu de l'iniquité? Loin de nous

[1] Jean, XI, 48. — [2] Matth. XXIII, 37, 38. — [3] Ps. LXVIII, 27. — [4] Matth. XXVII, 5. — [5] Gen. III, 19.

[1] Gen. II, 17. — [2] Rom. VI, 6. — [3] Ps. XXI, 2. — [4] Luc, X, 30-34. — [5] Rom. VI, 9. — [6] Ps. CXX, 4. — [7] Id. LXVIII, 28.

« cette pensée[1] ». Comment dire alors : « Ajoutez l'iniquité à leur iniquité ? » Comment devons-nous comprendre cela ? Que Dieu nous aide à vous le dire, et à vous le dire brièvement à cause de votre fatigue. Il y avait iniquité chez eux, parce qu'ils avaient tué un homme juste ; une autre est venue s'y joindre, parce qu'ils ont crucifié le Fils de Dieu. Ils ont pu sévir contre son humanité. « Mais s'ils l'eussent connu, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la gloire[2] ». Il y avait donc pour eux iniquité à vouloir tuer un homme, et à cette iniquité s'est jointe celle de crucifier le Fils de Dieu. Qui donc y a joint cette iniquité ? Celui qui a dit : « Ils « respecteront peut-être mon Fils, je le leur « enverrai[3] ». Ils avaient la coutume de mettre à mort les serviteurs qui leur étaient envoyés pour lever le prix de la location et du fermage. Le Maître leur envoya son Fils, en sorte qu'ils le tuèrent aussi. Il a donc ajouté l'iniquité à leur iniquité. Mais Dieu en a-t-il agi ainsi dans sa colère, ou dans ses justes représailles ? « Que leur table », dit le Prophète, « soit pour eux un châtiment et un « scandale ». Ils méritaient d'être aveuglés au point de méconnaître le Fils de Dieu. Et pour Dieu, ajouter l'iniquité à leur iniquité, ce n'était pas blesser, c'était ne pas guérir. De même que pour augmenter une fièvre, une maladie, tu n'as pas besoin d'y ajouter une autre maladie, il suffit de n'apporter aucun soulagement ; ainsi parce qu'ils sont devenus tels qu'ils ne méritaient plus la guérison, ils ont en quelque sorte progressé dans leur malice, selon cette parole : « Quant aux « méchants et aux criminels, ils se fortifient « de plus en plus dans le mal[4] », et l'iniquité s'ajoute à leur iniquité. « Et qu'ils n'entrent « pas dans l'héritage de votre justice ». Cette parole est assez claire.

13. « Qu'ils soient effacés du livre de « vie[5] ». Y furent-ils donc inscrits un jour ? Mes frères, nous ne devons pas entendre par là que Dieu inscrive quelqu'un sur le livre de vie, ou qu'il l'en efface. Si un homme a dit : « Ce que j'ai écrit est écrit », à propos de l'inscription : « Roi des Juifs[6] », Dieu inscrira-t-il pour effacer ensuite ? Il connaît l'avenir, et avant l'origine du monde il a marqué ceux qui doivent régner avec son fils

[1] Rom. IX, 14. — [2] I Cor. II, 8. — [3] Matth. XXI, 37. — [4] II Tim. III, 13. — [5] Ps. LXVIII, 29. — [6] Jean, XIX, 22.

dans la vie éternelle[1]. Voilà ceux qu'il a inscrits, ceux que contient le livre de vie. Enfin, dans l'Apocalypse, que dit l'Esprit de Dieu à propos des persécutions de l'Antechrist que ce même livre nous annonce pour l'avenir ? « Alors », est-il dit, « s'uniront à lui ceux qui « ne sont pas inscrits au livre de vie[2] ». D'où il suit que ceux-là certainement ne le suivront pas, qui y sont inscrits. Mais alors comment les autres peuvent-ils être effacés d'un livre où ils ne sont pas inscrits ? Le Prophète parle ici dans le sens de leurs espérances, car ils se croiront inscrits. Qu'est-ce à dire : « Qu'ils « soient effacés du livre de vie ? » Qu'ils soient assurés que leur nom n'y est point. C'est encore en ce sens qu'il est dit dans un autre psaume : « Mille tomberont à votre gauche, « et dix mille à votre droite[3] », c'est-à-dire beaucoup heurteront contre le scandale, et parmi ceux qui espéraient siéger avec vous, et parmi ceux qui espéraient se tenir debout à votre droite, être séparés des boucs de la gauche[4]. Nul donc ne doit se tenir à sa droite et tomber ensuite, ou être chassé après avoir siégé avec lui ; mais plusieurs de ceux qui se croyaient avec lui devaient tomber dans le scandale ; c'est-à-dire beaucoup de ceux qui espéraient s'asseoir avec vous, Seigneur, beaucoup de ceux qui espéraient se tenir debout à votre droite doivent néanmoins tomber. Ainsi donc, dans notre psaume, ceux qui espéraient être inscrits dans le livre de Dieu par les mérites de leur propre justice, et à qui il est dit : « Sondez les Ecritures, puisque vous croyez « par elles arriver à la vie éternelle[5] », seront effacés du livre de vie, c'est-à-dire connaîtront qu'ils n'y sont point inscrits, quand leur condamnation leur sera signifiée. Car le verset suivant nous donne cette explication : « Et « qu'ils ne soient point inscrits avec les « justes ». Je dis donc : « Qu'ils soient effacés », dans le sens de leur espérance ; mais que puis-je dire d'après votre justice ? « Qu'ils n'y « soient point inscrits ».

14. « Moi, je suis pauvre et affligé[6] ». Pourquoi cette parole ? Est-ce pour nous faire comprendre que les malédictions de ce pauvre viennent de l'amertume de son cœur ? Car il a prédit bien des maux qui leur arriveront. Et comme si nous lui disions : Pourquoi tant d'invectives ? Modérez votre colère ; il nous

[1] Rom. VIII, 29. — [2] Apoc. XIII, 8. — [3] Ps. XC, 7. — [4] Matth. XXV, 33. — [5] Jean, V, 39. — [6] Ps. LXVIII, 30.

répond : « Moi, je suis pauvre et affligé ». Ils m'ont réduit à cette indigence, et accablé de cette douleur : voilà pourquoi je parle de la sorte. Toutefois ce n'est point ici l'emportement de l'invective, c'est la prédiction d'un prophète. Car il nous dira plus tard, au sujet de sa pauvreté et de son affliction, de quoi nous les faire apprécier, afin que nous apprenions à être pauvres et à souffrir. « Bienheureux « les pauvres, parce que le royaume des cieux « leur appartient » ; et : « Bienheureux ceux qui « pleurent, parce qu'ils seront consolés[1] ». Voilà ce dont lui-même nous a donné l'exemple ; aussi dit-il : « Moi je suis pauvre et af- « fligé ». C'est tout son corps qui parle ainsi, car en cette vie le corps du Christ est pauvre et affligé. Il y a pourtant des chrétiens qui sont riches, il est vrai, mais ils sont pauvres, s'ils sont vraiment chrétiens ; et en comparaison des richesses du ciel qu'ils espèrent, ils ne voient dans leur or que de la poussière. « Moi je suis pauvre et affligé ».

15. « Et le salut de votre face m'a soutenu, « ô mon Dieu ». Ce pauvre a-t-il donc été abandonné? Eh ! quand as-tu daigné faire asseoir à ta table un pauvre guenilleux? Eh bien ! c'est le salut de la face de Dieu qui a soutenu cet indigent ; il a caché sa pauvreté dans sa propre face. C'est de lui en effet qu'il est dit : « Vous les cacherez dans le secret de « votre face[2] ». Or, voulez-vous connaître les richesses qui sont dans cette face? Les richesses d'ici-bas te donnent le moyen de manger ce que tu veux, et quand tu veux ; mais les richesses de Dieu te délivrent à jamais de la faim. « Moi, je suis pauvre et affligé, et le « salut de votre face m'a aidé, ô mon Dieu ». En quoi? Est-ce à n'être plus ni pauvre ni indigent? « Je célébrerai le Seigneur dans « mes cantiques ; je le glorifierai de mes « louanges[3] ». Nous l'avons dit déjà, ce pauvre célèbre le nom du Seigneur dans ses cantiques, il le glorifie de ses louanges. Comment oserait-il chanter, s'il n'était délivré de la faim? « Je célébrerai le nom du Seigneur « dans mes cantiques, je le glorifierai de mes « louanges ». Immenses richesses. Quelles perles en l'honneur de Dieu n'a-t-il pas extraites de ce trésor intérieur? « Je le glorifierai de mes « louanges ». Voilà mes richesses. « Le Sei- « gneur a donné, le Seigneur a ôté ». Il est donc resté pauvre? Loin de là. Vois ses richesses : « Comme il a plu au Seigneur, ainsi « a-t-il été fait ; que le nom du Seigneur soit « béni[1]. Je célébrerai le nom du Seigneur « dans mes cantiques, je le glorifierai de mes « louanges ».

16. « Et cela plaira au Seigneur ». Mes louanges lui plairont : « Bien plus que le « jeune taureau qui commence à montrer des « ongles et des cornes[2] ». Ce sacrifice de louanges lui sera plus agréable que celui d'un jeune taureau. « Le sacrifice de la « louange me glorifiera, et telle est la voie « dans laquelle je montrerai le salut de Dieu. « Immolez au Seigneur un sacrifice de louan- « ges, et rendez au Très-Haut vos homma- « ges[3] ». Donc je louerai le Seigneur, et cela lui sera plus agréable que l'offrande d'un jeune taureau qui commence à montrer des cornes et des ongles. La louange qui s'exhalera de ma bouche, plaira au Seigneur, bien plus qu'une grande victime immolée sur ses autels. Faut-il parler des ongles et des cornes de ce jeune taureau? Tout homme qui est bien armé, qui est riche en louanges de Dieu, doit avoir des cornes pour secouer son antagoniste, et des ongles pour soulever la terre. Vous savez ce que font les jeunes veaux qui se développent, et qui acquièrent en grandissant l'audace des taureaux ; car ici le mot jeune désigne une vie nouvelle. Si donc un hérétique vient à vous contredire, qu'il soit secoué. Un autre ne contredit point, mais il a des inclinations abjectes et terrestres, qu'il soit soulevé par vos ongles. Donc, plus que ce jeune taureau, ma louange doit vous plaire, cette louange qui doit succéder à mon indigence et à mon affliction, alors que je serai dans l'éternelle société des anges, où il n'y aura plus ni adversaire à combattre, ni paresseux à soulever de la terre.

17. « Que les pauvres voient et se réjouis- « sent[4] ». Qu'ils croient, et s'épanouissent dans l'espérance. Qu'ils soient plus pauvres encore, afin de mériter d'être rassasiés : de peur qu'en exhalant la surabondance de leur orgueil, ils ne se voient privés du pain qui donne la véritable vie. « Cherchez le Sei- « gneur », vous qui êtes pauvres ; ayez faim, ayez soif[5], c'est lui qui est le pain vivant descendu du ciel[6]. « Cherchez le Seigneur, et « votre âme vivra ». Vous cherchez le pain

[1] Matth. v, 3-5. — [2] Ps. XXX, 21. — [3] Id. LXVIII, 31.

[1] Job, I, 21. — [2] Ps. LXVIII, 32. — [3] Id. XLIX, 14, 23. — [4] Id. LXVIII, 33. — [5] Matth. v, 6. — [6] Jean, VI, 51.

qui donne la vie à votre corps : cherchez le Seigneur, afin qu'il donne la vie à votre âme.

18. « Car le Seigneur a exaucé les pauvres ». Il a exaucé les pauvres, et il ne les eût point exaucés, s'ils n'eussent été vraiment pauvres. Veux-tu être exaucé? Sois pauvre : que ce soit la douleur, et non le dégoût, qui crie en toi. « Car le Seigneur a exaucé les pauvres, « et n'a point méprisé ses captifs [1] ». Il a enchaîné les serviteurs qui l'avaient offensé : mais quand ils ont crié dans leurs entraves, il ne les a point méprisés. Quelles sont ces entraves? Une chair mortelle, une chair corruptible, telles sont les entraves qui nous enchaînent. Et voulez-vous connaître combien ces chaînes sont lourdes? C'est de là qu'il est dit : « Le corps qui se corrompt ap« pesantit l'âme [2] ». Quand les hommes veulent s'enrichir ici-bas, ils cherchent des lambeaux pour couvrir ces entraves. Mais que ces entraves te suffisent pour vêtements, ne cherche rien au-delà de ce qui suffit pour subvenir à la nécessité. Chercher le superflu, c'est vouloir appesantir tes chaînes. Dans une semblable détresse, qu'il ne reste simplement que tes entraves. Qu'à chaque jour suffise sa peine [3]. C'est là cette peine qui nous fait crier vers le Seigneur : « Parce « que le Seigneur a exaucé les pauvres, et n'a « point dédaigné ses captifs ».

19. « Que les cieux le bénissent, ainsi que « la terre et les mers et tous les animaux qui « rampent dans leurs abîmes [4] ». Pour ce pauvre, il n'y a de vraie richesse, qu'à considérer les créatures, et à louer le Créateur. « Que les cieux le bénissent, et la terre et les « mers, et les animaux qui rampent dans « leurs abîmes ». Il n'y a vraiment pour louer Dieu que ces créatures qui nous le font bénir quand nous les considérons?

20. Ecoute un autre verset : « Car le Sei« gneur sauvera Sion ». Il rétablit son Eglise, et incorpore à son fils unique les nations fidèles; sans toutefois frustrer ceux qui croient en lui des dons qu'il a promis. « Car le Sei« gneur sauvera Sion, et l'on bâtira des cités « en Juda [1] ». Ces villes seront des Eglises. Que nul ne nous dise : Quand sera-ce que l'on bâtira des cités en Juda? Puisses-tu connaître cette construction, devenir une pierre vivante et faire partie de l'édifice. C'est maintenant que l'on bâtit les villes de Juda, car Juda signifie confession. C'est avec la confession de l'humilité que se bâtissent les villes de Juda : en sorte qu'on laisse au dehors les orgueilleux qui rougissent de la confession. « Dieu « donc sauvera Sion ». Quelle Sion? écoute la suite : « Et la postérité de ses serviteurs « la possédera, et il n'y aura pour l'habiter « que ceux qui aiment son nom [2] ».

21. Le psaume est terminé, mais arrêtons-nous quelque peu sur ces deux derniers versets : ils nous prémunissent en effet contre le désespoir qui nous empêcherait d'entrer dans cette construction. « C'est la postérité de ses « serviteurs », dit le Prophète, « qui doit habi« ter Sion ». Mais « cette postérité de ses servi« teurs », quelle est-elle? Ce sont les Juifs, me diras-tu peut-être, les Juifs nés d'Abraham : mais nous, qui ne sommes point issus d'Abraham, comment habiterons-nous cette cité? Ils ne sont point de la race d'Abraham, ces Juifs auxquels il fut dit : « Si vous êtes « les fils d'Abraham, faites les œuvres d'A« braham [3] ». C'est donc la postérité de ses serviteurs, ou ceux qui imiteront la foi de ses serviteurs, qui habiteront cette ville. Enfin le dernier verset nous explique le précédent. Dans la crainte que tu ne vinsses à croire que ces paroles : « Elle servira d'asile à la posté« rité de ses serviteurs », s'appliquent aux Juifs, et à dire : Nous sommes la postérité des nations qui ont adoré les idoles, et rendu un culte aux démons; qu'avons-nous à espérer dans cette cité? voilà que le Prophète rassure tes espérances et ajoute : « Elle sera l'asile de « ceux qui aiment le nom du Seigneur ». Car la postérité de ses serviteurs est dans ceux qui aiment son nom. Et comme ses serviteurs ont l'amour de son nom, quiconque aime son nom peut se dire de la postérité de ses serviteurs; et quiconque n'aime point son nom doit renier qu'il appartienne à cette postérité.

[1] Ps. LXVIII, 34. — [2] Sag. IX, 15. — [3] Matth. VI, 34. — [4] Ps. LXVIII, 35.

[1] Ps. LXVIII, 36. — [2] Id. 37. — [3] Jean, VIII, 39.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXIX.

SERMON POUR UNE FÊTE DE MARTYRS.

LE CHANT DES MARTYRS.

Les martyrs ont dû souffrir dans leur corps et dans leur foi ; et ceux qui font partie de l'Église ou du corps de Jésus-Christ doivent souffrir de quelque façon. Le démon, qui était lion quand il persécutait, est aujourd'hui serpent et nous persécute par les scandales, surtout de la part des chrétiens. Il est enchaîné dans le cœur des impies, il sévit par le scandale. Tous donc doivent subir l'épreuve, tous ont besoin du secours de Dieu. Honte à ceux qui recherchent la vie du Christ pour l'opprimer, qui nourrissent la haine contre lui. Que tous marchent docilement à sa suite ; qu'ils ne cherchent pas les applaudissements des flatteurs, qui les perdraient. Gloire à Dieu toujours, et à lui seul. Oublions le passé, allons toujours en avant.

1. Béni soit le grain de froment qui a voulu mourir afin de se multiplier[1] : béni soit le Fils de Dieu, Jésus-Christ notre Seigneur et Sauveur, qui n'a pas dédaigné de subir la mort pour nous rendre dignes de vivre en lui. Il était seul jusqu'à son passage, ainsi que l'a chanté le Psalmiste : « Me voilà « seul jusqu'à ce que j'aie passé[2] » : car c'était un grain à part, mais qui portait en lui le germe d'une grande multitude ; et dans combien d'autres grains chantons-nous sa louange, quand nous célébrons les fêtes des martyrs qui ont souffert comme lui ? Ses membres si nombreux sont donc unis par les liens de la paix et de la charité à notre Sauveur, qui est notre chef unique, et ne forment qu'un seul homme, comme vous le savez pour l'avoir si souvent entendu : et souvent leur voix retentit dans les psaumes comme la voix d'un seul homme, et le cri de l'un est comme le cri de tous, parce que tous ne sont qu'un en un seul. Ecoutons donc les travaux des martyrs, et les dangers qu'ils ont courus en ce monde, dans l'ouragan de toutes les haines ; dangers non-seulement pour ce corps qu'ils devaient toujours quitter, mais dangers pour leur foi. Car ils pouvaient céder aux douleurs atroces de la persécution ou à l'amour de la vie, et cette défaillance leur eût fait perdre les promesses de Dieu, qui les avait prémunis contre la crainte par ses paroles et par son exemple : par ses paroles, en disant : « Ne craignez « point ceux qui tuent le corps, mais qui ne « peuvent tuer l'âme[1] » ; par ses exemples, en accomplissant lui-même ses prescriptions, alors qu'il n'évitait ni ceux qui le frappaient, ni ceux qui lui donnaient des soufflets, ni ceux qui lui crachaient au visage, ni ceux qui le couronnaient d'épines, ni ceux qui le faisaient mourir sur la croix. Lui qui ne méritait rien de tout cela, a voulu l'endurer pour ceux qui le méritaient ; il se donnait comme un remède à leur maladie. Les martyrs ont donc souffert ; mais ils eussent défailli, sans le secours de celui qui a dit : « Voilà que je suis avec vous jusqu'à la con« sommation des siècles[2] ».

2. Ce psaume est donc le cri de ceux qui souffrent et par conséquent des martyrs qui sont en danger au milieu de leurs douleurs, mais qui mettent leur confiance dans leur chef. Ecoutons-les, unissons-nous à eux, parlons avec eux, du moins par les sentiments du cœur, sinon en souffrant de la même manière. Pour eux, ils ont reçu la couronne, tandis que nous sommes au milieu des périls : non que nous ayons à subir les persécutions qu'ils endurèrent, mais les persécutions plus dangereuses peut-être de tous les scandales. Car ils sont plus multipliés de nos jours, que quand le Seigneur s'écriait : « Malheur au monde, à cause des scandales, « et comme l'iniquité abonde, la charité se « refroidit chez plusieurs[3] ». Personne à Sodome ne faisait subir à Loth une persécution corporelle[4] ; nul ne l'empêchait d'y

[1] Jean, XII, 25. — [2] Ps. CXL, 10.

[1] Matth. X, 28. — [2] Id. XXVIII, 20. — [3] Id. XVIII, 7, et XXIV, 12. — [4] Gen. XIX, 39.

habiter. Pour lui toute persécution était dans les mœurs corrompues des Sodomites. Ainsi, depuis que le Christ est assis dans les cieux, depuis qu'il est glorifié, que les rois ont courbé la tête sous son joug, qu'ils ont incliné leur front devant son signe, et qu'il ne reste personne qui ose publiquement insulter le Christ, nous n'en gémissons pas moins au milieu des symphonies et des mélodies ; et les ennemis des martyrs, impuissants à les poursuivre de leurs cris et du glaive, les poursuivent de leurs vices. Plût à Dieu que nous n'eussions à souffrir que des païens ! nous nous consolerions en attendant que la croix du Sauveur vînt marquer ces hommes qu'elle n'a point touchés encore, et que sa puissance vînt enchaîner leur fureur. Mais nous en voyons qui portent sur leur front le signe du Christ, porter sur ce même front l'impudence de la luxure, qui insultent plus qu'ils n'honorent les martyrs aux jours de leur solennité. Voilà ce qui nous fait gémir, ce qui est pour nous une persécution, pour peu que nous ayons de cette charité qui s'écrie : « Qui donc est faible sans que je sois faible « avec lui ; qui est scandalisé sans que je « brûle [1] ? » Nul serviteur de Dieu n'est donc sans persécution ? elle est vraie cette parole de l'Apôtre : « Aussi tous ceux qui veulent « vivre avec piété en Jésus-Christ, souffriront « persécution [2] ». Cherchons-en l'origine, cherchons-en la manière, car le diable a deux formes. C'est un lion qui bondit, un dragon qui tend des embûches. Que ce lion nous menace, il est un ennemi ; que ce dragon nous tende un piége, il est encore un ennemi. Quand serons-nous en sûreté ? Tous auront beau devenir chrétiens, le diable deviendra-t-il chrétien à son tour ? Il ne cesse de nous tenter, il est sans cesse en embuscade. Il est enchaîné, garrotté dans le cœur des impies, de peur qu'il ne sévisse contre l'Eglise et ne la tourmente selon ses désirs. L'honneur rendu à l'Eglise, la paix des chrétiens, voilà ce qui fait grincer des dents à l'impie ; impuissant à sévir contre elle, il a recours aux danses, aux blasphèmes, aux impudicités, non pour frapper les corps des chrétiens, mais pour déchirer les âmes. Elevons donc une voix unanime, et répétons ces paroles : « O Dieu, soyez atten- « tif à me secourir [3] ». Car dans ce monde nous avons besoin d'un secours incessant.

[1] II Cor. XI, 29. — [2] II Tim. III, 12. — [3] Ps. LXIX, 2.

Quand ce besoin cessera-t-il ? Maintenant toutefois, que nous sommes dans l'angoisse, disons surtout : « O Dieu, soyez attentif à me « secourir ».

3. « Qu'ils soient couverts de honte et de « confusion, ceux qui recherchent ma vie [1] ». C'est le Christ qui parle ; qu'il parle comme chef, qu'il parle dans son corps mystique, l'interlocuteur est le même qui a dit : « Pour- « quoi me persécutez-vous [2] ? » C'est lui qui a dit en effet : « Tout ce que vous avez fait au « moindre des miens, c'est à moi que vous « l'avez fait [3] ». Vous connaissez donc la voix de cet homme, de l'homme tout entier, du chef et des membres ; il est inutile de la signaler bien souvent, puisque vous la connaissez. « Qu'ils soient couverts de honte et de confu- « sion », dit le Christ, « ceux qui en veulent à « ma vie ». Il a dit dans un autre psaume : « Je « regardais à droite, et je voyais que nul ne « me connaissait ; la fuite m'était fermée, et « nul n'était là pour rechercher ma vie [4] ». Ici donc il dit de ses persécuteurs que nul ne cherche sa vie ; et dans notre psaume, il appelle la honte et la confusion sur ceux qui recherchent sa vie. Il se plaignait qu'on ne le cherchât point pour l'imiter ; il gémissait de ce qu'on le cherchât pour l'opprimer. C'est chercher la vie du juste, que penser à l'imiter ; c'est chercher encore la vie du juste, que songer à le tuer. Comme donc on peut chercher la vie du juste en deux manières, chacun de ces psaumes nous exprime l'une de ces manières. Dans l'un, il se plaint que l'on ne recherche point sa vie, pour souffrir comme lui ; mais il dit ici : « Qu'ils soient « couverts de honte et de confusion, ceux qui « cherchent ma vie ». S'ils cherchent cette vie, ce n'est point pour en avoir deux ; puisqu'ils ne recherchent point cette vie comme le voleur cherche la tunique du voyageur ; il ne tue que pour voler et posséder. Mais quiconque poursuit pour tuer, ôte la vie, et ne s'en revêt point. Ils cherchent donc ma vie, parce qu'ils veulent me tuer. Et toi, qu'appelles-tu sur eux ? « Honte et confusion ». Que devient alors cette parole que tu as apprise de la bouche de ton Seigneur : « Aimez « vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous « haïssent, et priez pour ceux qui vous persé- « cutent [5] ? » Te voilà persécuté, et maudissant

[1] Ps. LXIX, 3. — [2] Act. IX, 4. — [3] Matth. XXV, 40. — [4] Ps. CXLI, 5. — [5] Matth. V, 44.

ceux qui te persécutent, comment prends-tu pour modèle ton Seigneur qui a tant souffert et qui, sur la croix, s'écriait : « Mon Père, « pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils « font[1] ? » A ce langage le martyr peut répondre et dire : Tu me proposes un modèle dans le Seigneur qui dit : « Mon Père, par-« donnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils « font » ; reconnais ma voix, afin qu'elle soit aussi la tienne. Qu'ai-je dit de mes ennemis ? « Honte et confusion sur eux ». Telle est la vengeance que Dieu a exercée sur les persécuteurs des martyrs. Ce même Saul qui persécutait Etienne a été couvert de honte et de confusion. Il respirait le carnage, il cherchait ceux qu'il pouvait saisir pour les livrer à la mort; il entend cette parole d'en haut : « Saul, Saul, pourquoi me persécuter ? » Il est renversé, couvert de honte, et ce persécuteur acharné se relève pour obéir[2]. Voilà ce que les martyrs appellent sur leurs persécuteurs : « Honte et confusion ». En effet, s'ils ne sont sous le poids de la honte et de la confusion, ils défendront inévitablement leurs actions : ils se font en eux-mêmes une gloire de saisir, de garrotter, de frapper, de tuer, de danser, d'insulter : qu'ils rougissent donc une fois de tels actes, qu'ils en soient confus. S'ils rougissaient, ils se convertiraient; car ils ne peuvent se convertir que sous le poids de leur confusion et de leur honte. Faisons ces vœux pour nos ennemis; faisons-les en toute sûreté. Pour moi, je l'ai dit, et je le dis avec vous : oui, « honte et confusion » à ceux qui dansent, qui chantent, qui insultent aux martyrs : qu'un jour, dans ces murs, ils frappent leur poitrine avec confusion.

4. « Qu'ils soient repoussés en arrière et « qu'ils rougissent, ceux qui cherchent à me « nuire[3] ». D'abord c'était la violence des persécuteurs, maintenant c'est la haine de ceux qui méditent le mal. Après les temps de persécution, l'Eglise a vu naître des temps bien différents. Ce fut d'abord un choc violent contre cette Eglise, quand les rois la persécutèrent ; et comme ces attaques de la part des rois étaient prédites et qu'on devait y croire, une fois ce temps écoulé, un autre devait suivre. Ce temps qui devait suivre est donc arrivé ; les rois ont embrassé la foi, la paix a été donnée à l'Eglise ; cette Eglise a été comblée de dignités même sur la terre, même en cette vie, et toutefois les persécuteurs ne laissent pas de frémir, ils roulent dans leurs pensées leurs projets d'attaque. C'est dans ces pensées que le diable est enchaîné comme dans l'abîme : il frémit sans briser ses chaînes. Car le Prophète a dit de ces temps : « Le pécheur verra et frémira de « colère ». Et que fera-t-il ? ce qu'il fit d'abord? — Saisis, enchaîne, frappe. — Il ne le fait point. Que fera-t-il donc ? « Il grincera « des dents et séchera de rage[1] ». C'est contre ceux-là que s'irrite le martyr, et néanmoins ce martyr prie pour eux. De même en effet qu'il appelait le bien sur ceux dont il disait : « Honte et confusion à ceux qui cherchent « ma vie » ; de même encore : « Qu'ils soient « rejetés en arrière et qu'ils rougissent, ceux « qui méditent le mal contre moi ». Pourquoi ? Afin qu'ils ne marchent pas en avant, mais qu'ils suivent avec docilité. Blâmer la religion chrétienne, et prétendre vivre selon ses propres lumières, c'est vouloir marcher avant le Christ : comme si ce Christ eût été dans l'erreur, ou qu'il eût été assez faible, assez impuissant pour vouloir mourir, ou pour être réduit à mourir entre les mains des Juifs : comme s'il était bien courageux pour un homme d'éviter tout cela, de se détourner de la mort, de feindre la mort afin d'y échapper, de tuer son âme, afin de vivre selon le corps ; voilà ce que l'on regarde comme les conseils de la force et de la prudence. Quiconque blâme ainsi le Christ, le précède, prend en quelque sorte le pas sur lui ; qu'il croie au Christ et le suive avec docilité. Car le Seigneur tint lui-même à Pierre le langage que tenait le Prophète dans ses souhaits contre les persécuteurs qui méditent le mal contre lui. Pierre en un certain endroit voulut précéder le Seigneur. Le Sauveur alors parlait de sa passion, et s'il ne l'eût subie, nous ne serions point sauvés ; et Pierre qui, un peu auparavant, avait proclamé le Fils de Dieu, dans cette confession fameuse qui lui valut le nom de Pierre, sur laquelle dut être bâtie l'Eglise, s'écria quand le Seigneur parla de sa passion prochaine : « Point du tout, « Seigneur, veillez sur vous, cela n'arrivera « point ». Un peu auparavant : « Tu es bien-« heureux, Simon, fils de Jean », avait dit le Seigneur, « parce que ce n'est ni le sang ni « la chair qui t'ont révélé ceci, mais mon

[1] Luc, XXIII, 34. — [2] Act. VII, 57 ; IX, 1, 4, 6. — [3] Ps. LXIX, 4.

[1] Ps. CXI, 10.

« Père qui est dans le ciel » ; et tout à coup : « Va derrière moi, Satan ». Qu'est-ce à dire : « Derrière moi ? » Suis-moi. Tu veux aller devant moi, tu veux me donner des conseils ; c'est à toi plutôt de suivre les miens : voilà le sens de Va derrière moi, marche après moi. Il modère celui qui le précédait, et le replace en arrière ; il l'appelle Satan, parce qu'il a voulu prendre le pas sur le Seigneur. Tout à l'heure il était « bienheureux », maintenant c'est « Satan ». Pourquoi tout à l'heure était il « bienheureux ? » « Parce que ce n'est « ni le sang ni la chair qui t'ont révélé ceci », dit le Sauveur, « mais mon Père qui est dans « le ciel ». Pourquoi Satan maintenant ? « Parce que tu ne comprends pas ce qui est « de Dieu, mais ce qui est des hommes [1] ». Nous donc, qui voulons célébrer dignement les fêtes des martyrs, souhaitons d'imiter les martyrs ; ne cherchons point à précéder les martyrs, et n'allons pas nous croire plus de prudence qu'ils n'en avaient, parce que nous avons évité les tourments qu'ils endurèrent pour la justice et pour la foi, tourments qu'ils furent loin d'éviter. « Qu'ils soient donc re- « jetés en arrière et qu'ils rougissent », ceux qui méditent le mal et nourrissent leurs cœurs de luxure. Qu'ils entendent cette parole de l'Apôtre : « Quel fruit avez-vous jamais re- « cueilli de ces actes qui vous font rougir « maintenant [2] ? »

5. Quelle est la suite ? « Qu'ils fuient avec « ignominie ceux qui me disent : Courage ! « courage [3] ! » Il y a deux sortes de persécuteurs, ceux qui blâment et ceux qui flattent. La langue du flatteur est plus funeste que la main de l'assassin ; et l'Ecriture l'appelle une fournaise. En parlant de la persécution, l'Ecriture a dit, à propos des martyrs mis à mort : « Elle les a éprouvés comme l'or dans « la fournaise, et les a reçus comme la vic- « time de l'holocauste [4] ». Or, écoutez cette ressemblance avec la langue des flatteurs. « C'est au feu que l'on éprouve l'or et l'ar- « gent ; mais pour l'homme, l'épreuve est la « langue des flatteurs [5] ». Il y a donc feu d'une part, et feu d'autre part, et il te faut sortir victorieux de l'un et de l'autre. La réprimande t'a brisé, et tu as été brisé dans la fournaise comme un vase d'argile. La parole t'a formé, et puis est venue l'épreuve de la tribulation ; ce qui a été formé a dû passer par la cuisson, et si la forme était irréprochable, le feu devait la consolider. Aussi le Christ a-t-il dit dans sa douleur : « Ma force « s'est desséchée comme l'argile [1] ». Car la douleur et la fournaise de la tribulation m'ont rendu plus fort. Mais si tu es assailli par les louanges et par les applaudissements des flatteurs, et que tu leur souries, achetant de l'huile et ne la portant pas avec toi, non plus que les cinq vierges folles [2] ; la bouche des flatteurs sera une fournaise qui te brisera. Mais nous ne pouvons rien sans cela ; il nous faut et y entrer et en sortir ; il nous faut encourir un certain blâme de la part des méchants, des hommes sans pudeur, et recevoir aussi les applaudissements des flatteurs : mais il faut également en sortir. Prions donc celui dont il est dit : « Que le Seigneur veille sur « ton entrée et sur ta sortie [3] », afin que tu puisses y entrer sans déshonneur, et sans déshonneur en sortir. Car l'Apôtre a dit : « Dieu « est fidèle, et il ne permettra pas que vous « soyez tentés au-delà de vos forces [4] ». Telle est pour toi l'entrée. Il n'est pas dit : Vous ne serez point tentés. Sans tentation il n'y a pas d'épreuves, et sans épreuve il n'y a nul progrès. Que désire donc l'Apôtre ? « Dieu est « fidèle, et il ne permettra point que vous « soyez tentés au-dessus de vos forces ». Tu as entendu l'entrée, écoute aussi la sortie : « Mais il ménagera dans la tentation une « issue, afin que vous la puissiez supporter [5]. « Qu'ils fuient avec ignominie ceux qui me « disent : Courage ! courage ! » Pourquoi me louer ? Qu'ils louent le Seigneur. Qui suis-je pour être loué moi-même ? Qu'ai-je fait ? Qu'y a-t-il en moi que je n'aie reçu ? « Si tu l'as « reçu », dit l'Apôtre, « pourquoi te glorifier « comme si tu ne l'avais pas reçu [6] ? Qu'ils « fuient donc avec ignominie ceux qui me « disent : Courage ! courage ! » C'est une huile semblable qui a parfumé la tête des hérétiques [7], et ils nous disent : C'est moi, c'est moi ; on leur répond : C'est vous, Seigneur. Ils ont accueilli ces acclamations : « Courage ! « courage ! » « Ce courage ! courage ! » les a entraînés, et ils sont devenus les guides aveugles des aveugles qui les suivaient [8]. C'est à pleins poumons que l'on crie à Donat ce que nous venons de chanter : « Courage ! courage ! » guide

[1] Matth. XVI, 16-23. — [2] Rom. VI, 21. — [3] Ps. LXIX, 4. — [4] Sag. III, 6. — [5] Prov. XXVII, 21.

[1] Ps. XXI, 16. — [2] Matth. XXV, 3. — [3] Ps. CXX, 8. — [4] I Cor. X, 13. — [5] Id. — [6] Id. IV, 7. — [7] Ps. CXL, 5. — [8] Matth. XV, 14.

fidèle, guide illustre. Mais lui ne répond pas : « Qu'ils fuient avec confusion ceux qui me « disent : Courage ! courage ! » et il n'a point voulut les redresser, et leur faire dire au Christ : Guide fidèle, chef illustre. Et pourtant l'Apôtre, craignant les applaudissements des hommes qui le louaient véritablement dans le Christ, ne voulut point être loué à la place du Christ ; et quand plusieurs disaient : « Moi « je suis à Paul » . « Est-ce que Paul a été cruci- « fié pour vous ? » leur dit-il avec la liberté du Seigneur, « ou seriez-vous baptisés au nom de « Paul[1] ? » Que ce soit donc là le refrain des martyrs même dans la persécution des flatteurs. « Qu'ils fuient avec confusion, ceux qui « me disent : Courage ! courage ! »

6. Et qu'arrivera-t-il quand ils seront repoussés, quand ils seront tous dans la confusion, soit ceux qui cherchent ma vie, soit ceux qui méditent le mal contre moi, soit ceux qui ont des desseins pervers, et dont une feinte bienveillance veut adoucir les coups que portera leur langue ? quand ils seront repoussés et couverts de confusion, qu'arrivera-t-il ? « Qu'ils soient dans l'allé- « gresse, qu'ils tressaillent en vous [2] » : non pas en moi, non plus en tel ou tel, mais bien en Celui qui les a faits lumière, alors qu'ils étaient ténèbres. « Qu'ils tressaillent en « vous, qu'ils soient dans l'allégresse, tous « ceux qui vous cherchent ». Autre est rechercher Dieu, et autre est rechercher les hommes. « Qu'ils soient dans la joie ceux « qui vous cherchent ». Donc ils ne seront pas dans la joie ceux qui se recherchent eux-mêmes, et que vous avez recherchés le premier, avant qu'ils aient songé à vous rechercher. Cette brebis ne cherchait point encore son pasteur, elle errait loin du troupeau, quand le Christ est descendu pour elle, l'a recherchée, l'a reportée sur ses épaules [3]. Pourrait-il, ô brebis, te mépriser quand tu le cherches, Celui qui le premier t'a recherchée, alors que tu le méprisais et que tu ne le cherchais point ? Comment donc enfin rechercher Celui qui le premier t'a recherchée, et t'a reportée sur ses épaules ? Fais ce qu'il a dit : « Celles qui sont mes brebis entendent « ma voix et me suivent[4] ». Si donc tu cherches Celui qui t'a cherché le premier, tu deviens sa brebis, tu entends la voix de ton pasteur et tu le suis ; vois ce qu'il t'a montré de lui-même, ce qu'il t'a montré de son corps, afin que tu ne sois point trompé sur lui ni trompé sur l'Eglise, afin que nul ne te dise : Celui-ci est le Christ, quand ce ne serait point lui ; ou bien : Voici l'Eglise, quand ce ne serait point l'Eglise. Il en est beaucoup en effet qui ont dit que le Christ n'avait point de chair, ou que le Christ n'est point ressuscité dans son corps : garde-toi de suivre leurs voix. Ecoute la voix du véritable pasteur, qui se revêtit d'une chair, pour courir après la chair qui était perdue. Il ressuscita et dit : « Touchez et voyez, car un esprit n'a ni chair « ni os, comme vous voyez que j'en ai [1] ». C'est devant toi qu'il se montre, suis sa voix. Il te montre aussi l'Eglise, afin que nul ne te puisse tromper en s'appelant l'Eglise : « Il « fallait », dit il, « que le Christ souffrît et res- « suscitât d'entre les morts le troisième jour, « et que l'on prêchât en son nom la pénitence « dans toutes les nations, en commençant par « Jérusalem [2] ». Telle est la voix du pasteur, garde-toi de suivre la voix des étrangers [3] ; le voleur n'est pas à craindre pour toi, si tu suis la voix du pasteur. Mais comment la suivras-tu ? Si tu ne dis à aucun homme, en applaudissant à ses propres mérites : « Cou- « rage, courage ! » et si tu ne l'entends point pour l'applaudir, de peur que l'huile des pécheurs ne parfume ta tête [4]. « Qu'ils tres- « saillent en vous, qu'ils soient dans l'allé- « gresse, tous ceux qui vous cherchent, et qu'ils « disent ». Que diront-ils dans leurs jubilations ? « Gloire à Dieu à jamais ». Qu'ils disent aussi, tous ceux qui sont dans l'allégresse et qui vous cherchent. Que dire ? Qu'ils disent « Gloire à Dieu à jamais, ceux qui « aiment votre salut ». Non-seulement, « gloire « à Dieu », mais « gloire à jamais ! » Tu étais égaré, tu errais loin de lui : il t'a appelé : « gloire à Dieu ». Il t'a soufflé la pensée de confesser tes fautes, tu les a confessées, il t'en accorde le pardon : « gloire à Dieu ». Voilà que tu commences à vivre dans la justice ; et il me paraît juste qu'à ton tour tu sois glorifié. Il fallait bénir le Seigneur quand il te rappelait de tes égarements ; il fallait le bénir encore quand il t'a pardonné les fautes que tu confessais ; maintenant que tu as entendu sa parole et fait des progrès, que tu es justifié, que tu as atteint les suprêmes degrés de la vertu, il est bien juste pour toi de recueillir

[1] I Cor. I, 12, 13. — [2] Ps. LXIX, 5. — [3] Luc, XV, 4, 5. — [4] Jean, X, 3.

[1] Luc, XXIV, 39. — [2] Id. 46. — [3] Jean, X, 5. — [4] Ps. CXL, 5.

quelque gloire. « Qu'ils disent : Gloire à Dieu « à jamais ». Tu es pécheur, bénis-le, afin qu'il t'appelle ; tu confesses tes fautes, bénis-le, afin qu'il te pardonne ; tu marches déjà dans la justice, bénis-le, afin qu'il te dirige ; tu persévères jusqu'à la fin, bénis-le, afin qu'il te glorifie. « Gloire donc au Seigneur, toujours « gloire ». Que tel soit le refrain des justes, le refrain de ceux qui cherchent le Seigneur. Quiconque ne tient pas ce langage ne le cherche point. Voilà : « Gloire à Dieu. Qu'ils « tressaillent en vous, qu'ils soient dans l'allé« gresse, ceux qui le cherchent, et qu'ils disent : « Gloire au Seigneur à jamais, tous ceux qui « aiment votre salut » : non pas leur salut, comme s'ils pouvaient se sauver eux-mêmes ; non comme si le salut venait de l'homme et que l'on pût être sauvé par lui. « Gardez-vous », est-il dit, « de mettre votre confiance dans les « princes, dans les fils des hommes, en qui « le salut n'est pas [1] ». Pourquoi ? « Le salut est « l'œuvre du Seigneur, et votre bénédiction est « sur votre peuple [2] ». Donc « gloire à Dieu à « jamais ». Quels hommes parlent ainsi ? « Ceux qui aiment votre salut ».

7. « Voilà que le Seigneur sera glorifié » : et toi ne le seras-tu jamais nulle part ? Quelque peu en lui, nullement en moi-même ; mais si toute ma gloire est en lui, c'est lui qui sera glorifié, et pas moi. Mais qu'es-tu donc ? « Pour moi je suis un pauvre, un in« digent [3] ». Pour Dieu, il est riche, il nage dans l'abondance, il n'a besoin de rien. Voilà ma lumière ; ce qui m'éclaire, c'est que je m'écrie : « C'est vous, Seigneur, qui allume« rez mon flambeau ; ô mon Dieu, vous éclai« rerez mes ténèbres [4]. C'est Dieu qui délie « les captifs ; Dieu qui relève les blessés ; « Dieu qui rend aveugles les sages ; Dieu qui « veille sur les prosélytes [5] ». Et toi donc ? « Moi je suis pauvre et indigent ». Je suis comme l'orphelin ; et mon âme est comme une veuve dans la désolation et dans l'isolement : je cherche du secours ; et je confesse toujours mon infirmité. « Pour moi je suis « pauvre et indigent ». Mes péchés m'ont été pardonnés, j'ai commencé à suivre les préceptes du Seigneur : et pourtant je suis encore pauvre et indigent. Pourquoi pauvre et indigent ? « Parce que je ressens dans mes membres une « autre loi qui résiste à la loi de mon esprit [6] ».

[1] Ps. CXLV, 2, 3. — [2] Id. III, 9. — [3] Id. LXIX, 6. — [4] Id. XVII, 29. — [5] Id. CXLV, 7. — [6] Rom. VII, 23.

Pourquoi pauvre et indigent ? Parce que, « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la « justice [1] ». J'ai encore faim, encore soif : Dieu diffère, mais ne refuse point de me rassasier. « Je suis pauvre et indigent : Seigneur, « secourez-moi ». C'est par là qu'il a commencé : « O Dieu, soyez attentif à me secou« rir. Seigneur, secourez-moi ». On peut très-bien dire de Lazare qu'il fut secouru : ce pauvre, cet indigent, qui fut porté dans le sein d'Abraham [2]. Il est le symbole de l'Eglise de Dieu, qui doit sans cesse confesser qu'elle a besoin de secours. Voilà ce qui est vrai, ce qui est pieux. « J'ai dit au Seigneur : Vous « êtes mon Dieu ». Pourquoi ? « Parce que vous « n'avez pas besoin de mes biens [3] ». Il n'a nul besoin de nous, mais nous avons besoin de lui, c'est pour cela qu'il est véritablement notre Seigneur. Car toi, tu n'es pas pleinement le maître de ton serviteur : tous deux vous êtes hommes, tous deux vous avez besoin de Dieu. Si tu crois que ton serviteur a besoin de toi pour lui donner du pain, toi aussi tu as besoin de ton serviteur pour t'aider dans ton travail. Vous avez l'un de l'autre un besoin réciproque. Nul d'entre vous n'est donc complétement maître, nul complétement serviteur. Ecoute le vrai maître dont tu es le vrai serviteur : « J'ai dit au Seigneur : « Vous êtes mon Dieu ». Pourquoi êtes-vous mon Seigneur ? « Parce que vous n'avez nul « besoin de mes biens ». Qu'es-tu donc, toi ? « Moi je suis pauvre et indigent ». Voilà le pauvre, l'indigent : que Dieu le nourrisse, que Dieu le soulage, que Dieu lui vienne en aide : « Seigneur », dit le Psalmiste, « secou« rez-moi ».

8. « Vous êtes mon secours, mon Sauveur, « ô mon Dieu ; ne tardez point ». Vous êtes mon aide, mon libérateur : j'ai besoin de secours, aidez-moi ; je suis dans l'embarras, délivrez-moi. Nul autre que vous ne peut me tirer de cet embarras. Nous sommes enlacés dans les nœuds de soins divers ; de part et d'autre nous sommes déchirés comme par des aiguillons et des épines, nous marchons dans l'étroit sentier ; nous sommes arrêtés par les buissons : disons alors à Dieu : « C'est vous « mon libérateur ». Celui qui nous a montré la voie étroite [4], me l'a fait suivre. Que cette parole, mes frères, soit toujours la nôtre. Si longtemps que nous ayons vécu ainsi, quels

[1] Matth. V, 6. — [2] Luc, XVI, 22. — [3] Ps. XV, 2. — [4] Matth. VII, 14.

que soient nos progrès, que nul ne dise : Il me suffit, me voilà juste. C'est le langage de celui qui est resté en chemin, et qui ne sait point arriver. Il s'arrête à l'endroit où il dit : cela suffit. Ecoute l'Apôtre, à qui rien ne suffit ; vois comment il veut du secours jusqu'à ce qu'il arrive : « Mes frères », dit-il, « je ne pense pas avoir encore atteint mon « but [1] ». De peur qu'ils ne se croient arrivés, il leur dit encore : « Celui qui se flatte de savoir « quelque chose ne sait pas même encore « comment il faut le savoir [2] ». Que dit-il donc? « Mes frères, je ne pense pas avoir atteint « mon but ». Il avait dit d'abord : « Non que « que j'aie déjà recueilli, ou que je sois par« fait » ; et il continue : « Mes frères, je ne « pense pas avoir atteint mon but ». S'il n'a rien recueilli, il est pauvre et indigent ; s'il n'est pas encore parfait, il est pauvre et indigent. Il a raison de dire : « Seigneur, aidez« moi ». Mais il a une pensée, et une pensée plus élevée. Voyons toutefois ce qu'il dit : « Que celui qui a la puissance de faire infini« ment plus que tout ce que nous demandons « et tout ce que nous pensons [3] ». Voyez qu'il n'est point arrivé, qu'il n'a pas atteint son but. Que dit-il donc? « Mes frères, je ne pense « pas avoir atteint mon but ; je sais unique« ment que j'oublie ce qui est derrière moi, « et pour m'avancer vers ce qui est devant moi, « je m'efforce d'atteindre le prix auquel Dieu « m'a appelé d'en haut [4] ». Il court donc, et toi tu t'arrêtes. Il dit qu'il n'est point encore parfait, et tu te glorifies de ta perfection ! Honte à ceux qui te disent : « Courage ! cou« rage ! » Honte à toi entre tous, puisque en toi-même tu te dis : « Courage ! courage ! » Car se louer, c'est se dire : « Allons ! cou« rage ! » Quiconque s'entend louer par les autres et accueille ces louanges, ne porte point son huile avec soi : son flambeau s'éteint, l'Epoux lui fermera la porte [5].

9. Voilà brièvement, mes bien-aimés, les instructions du psaume, dans cette solennité des martyrs ; ainsi comprenons que les martyrs ont enduré une douleur corporelle ; mais nous, de quelque paix que nous jouissions, il nous est nécessaire de subir une tribulation spirituelle [6] ; il faut que parmi les scandales, et l'ivraie, et la paille, cette masse qui est l'Eglise exhale les gémissements, jusqu'à ce que vienne la moisson, jusqu'à ce que vienne le vanneur, jusqu'au jour où tout sera vanné une dernière fois, afin que le froment soit séparé de la paille, et placé dans les greniers [1]. Mais en attendant, crions vers le Seigneur : « Je suis pauvre, indigent ; ô Dieu, se« courez-moi. Seigneur, vous êtes mon sou« tien, ne tardez pas ». Qu'est-ce à dire : « Ne « tardez point ? » Beaucoup disent : Le Christ ne viendra de longtemps. Eh quoi donc ! parce que nous lui disons : Ne tardez point, viendra-t-il avant le moment qu'il a fixé ? Quel est le sens de ce vœu : « Ne tardez « point? » Que son avénement ne me paraisse point trop tardif. Il vous paraît bien éloigné, mais il ne paraît pas éloigné à Dieu pour qui un millier d'années n'est qu'un jour, ou trois heures de veille [2]. Si tu n'as la patience, ce temps te paraîtra long, et s'il te paraît long, tu te détacheras de Dieu, tu ressembleras à ceux qui se fatiguèrent dans la solitude, et qui s'empressèrent de demander à Dieu ces délices qu'il leur réservait dans la patrie ; et comme ils ne trouvaient point dans le voyage ces jouissances qui les eussent peut-être corrompus, ils murmurèrent contre Dieu, et retournèrent de cœur en Egypte [3] : le corps en était sorti, le cœur y retournait. Loin de toi, ah ! loin de toi ces sentiments. Crains la parole du Seigneur qui dit : « Sou« venez-vous de l'épouse de Loth [4] ». Elle était en chemin, délivrée de Sodome, elle regardé en arrière ; elle demeura à l'endroit où elle avait regardé : elle fut changée en statue de sel [5], afin de te donner la sagesse. C'est une leçon qui t'est donnée, afin que tu aies plus de courage, et que tu ne demeures pas follement en chemin. Considère celui qui y demeure, et va plus loin ; considère celui qui regarde en arrière, et avec Paul, avance-toi vers celui qui est devant toi. Que signifie, ne pas regarder en arrière ? « J'oublie », répond-il, « ce qui est derrière moi ». Alors tu poursuivras la palme à laquelle tu es appelé d'en haut, et dont tu te glorifieras plus tard. Car le même Apôtre nous dit : « Il ne me « reste qu'à attendre la couronne de justice, « que le Seigneur, comme un juste juge, me « donnera en ce grand jour [6] ».

[1] Philip. III, 13. — [2] I Cor. VIII, 2. — [3] Ephés. III, 20. — [4] Philip. III, 12-14. — [5] Matth. XXV, 3, 10. — [6] Id. XIII, 30.

[1] Matth. III, 12. — [2] Ps. LXXXIX, 4. — [3] Exod. XVI, 2, et Act. VII, 39. — [4] Luc, XVII, 32. — [5] Gen. XIX, 29. — [6] II Tim. IV, 8.

PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME LXX.

PREMIÈRE PARTIE DU PSAUME.

LA GRACE PAR LE CHRIST.

Le chrétien doit savoir qu'il n'est rien que par Dieu. Saint Paul, tout pécheur qu'il était, fut justifié par la divine miséricorde ; tel est le don qui nous délivre : il est gratuit, puisque nous ne méritons que le châtiment. Les fils de Jonadab obéissent aux prescriptions de leur père et Dieu les bénit. Jérémie se sert de leur exemple pour encourager le peuple à subir la captivité. D'ailleurs nous devons servir un maître comme nous servirions le Christ, et nous sommes captifs sous la loi du péché, depuis Adam qui fut le premier et en qui nous mourons tous, mais nous vivrons en Jésus-Christ par la foi. Le Seigneur nous délivre donc par sa justice, et cette justice deviendra la nôtre en demeurant en nous, sans que néanmoins elle nous soit propre. Mais ne nous élevons pas comme le pharisien au-dessus de celui qui ne l'a point reçue encore, et qui pourra nous surpasser, comme Paul en surpassa tant d'autres. C'est la miséricorde de Dieu qui nous abrite contre sa colère. Cet homme qui demande la délivrance, c'est l'Eglise qui demandera la patience à ce même Dieu, son protecteur dès sa jeunesse, qui chantera Dieu ici-bas et dans le ciel, qui paraît un prodige dans la voie que le Christ a suivie avant nous, lui que l'on a cru délaissé de Dieu. Honte à ceux qui compromettent notre âme par le découragement ! Dieu les confondra pour leur bien. Ajoutons à sa louange en le remerciant de ses dons invisibles. Renonçons au trafic ou à la gloire que l'on tire de ses bonnes œuvres, et à la lettre de la loi. Comme l'eau de la piscine, le peuple Juif fut troublé à l'avénement du Christ, qui vint s'ajuster à nous pour nous ressusciter, tandis que la loi n'était que le bâton d'Elisée.

1. Dans toutes les saintes Ecritures, la grâce de Dieu qui nous délivre, se signale à notre attention afin de nous stimuler davantage. Voilà ce que chante le Prophète, dans le psaume dont nous voulons entretenir votre charité. Le Seigneur m'aidera, afin que j'en conçoive une idée convenable, et que je vous l'explique aussi d'une manière qui vous soit utile. Je suis en effet dominé par la crainte et par l'amour de Dieu ; par la crainte, car il est juste; par l'amour, car il est miséricordieux. « Qui « pourrait en effet lui dire : Que faites-vous[1] », s'il condamnait l'injuste? Combien est grande sa miséricorde, pour qu'il justifie l'injuste ? De là vient que l'Apôtre, dans ce que vous venez d'entendre, nous prêche la grâce : et cette prédication lui attirait l'inimitié des Juifs, qui s'appuyaient sur la lettre de la loi, qui s'éprenaient de leur propre justice, et la vantaient. C'est d'eux que l'Apôtre a dit : « Je leur rends « ce témoignage, qu'ils ont le zèle de Dieu, « mais non selon la science ». Et comme si nous lui demandions : Qu'est-ce qu'avoir le zèle de Dieu non point selon la science? il ajoute aussitôt : « Ne connaissant point la « justice de Dieu, et voulant établir la leur, « ils ne se sont point soumis à la justice de « Dieu[2] ». Ils se glorifient de leurs œuvres, dit-il, et se privent ainsi de la grâce; et comme s'ils étaient pleins de confiance dans leur fausse santé, ils se dérobent au médecin. C'est contre ces présomptueux que le Seigneur avait dit : « Je ne suis point venu inviter les justes, mais « les pécheurs à la pénitence. Ce ne sont point « ceux qui se portent bien, mais les malades « qui ont besoin du médecin[1] ». Toute la grande science d'un homme est donc de savoir que de lui-même il n'est rien, et que c'est de Dieu et pour Dieu qu'il est tout ce qu'il peut être. « Qu'avez-vous », dit saint Paul, « que vous n'ayez point reçu; et si vous « avez reçu, pourquoi vous glorifier comme si « vous n'aviez point reçu[2] ? » Telle est la grâce que nous prêche saint Paul : ce fut ainsi qu'il s'attira l'inimitié des Juifs qui se glorifiaient de la lettre de la loi et de leur propre justice. C'est donc en nous prêchant cette grâce que l'Apôtre, dans le passage qu'on vient de nous lire, nous tient ce langage : « Pour moi, je « suis le moindre des Apôtres, indigne même « du nom d'apôtre, parce que j'ai persécuté « l'Eglise de Dieu[3]. Mais Dieu m'a fait misérie« corde », a-t-il dit ailleurs, « parce que j'ai agi « dans l'ignorance n'ayant point la foi ». Et un peu plus loin : « C'est une vérité certaine, « et digne d'être reçue en toute soumission, « que Jésus-Christ est venu dans ce monde « pour sauver les pécheurs, dont je suis le pre-

[1] Sag. XII, 12. — [2] Rom. X, 2, 3.

[1] Matth. IX, 12, 13. — [2] I Cor. IV, 7. — [3] Id. XV, 9.

« mier». N'y avait-il donc point de pécheurs avant lui? Pourquoi dire alors : « Je suis le « premier ? » J'ai devancé les autres, non par le temps, mais en malice. « Or », poursuit-il, « j'ai obtenu miséricorde, afin que je fusse « le premier en qui Jésus-Christ fît éclater sa « longanimité, et que je servisse d'exemple à « ceux qui croiront en lui, pour la vie éter« nelle [1] »; c'est-à-dire, afin que tout homme inique, tout pécheur désespérant de lui même, s'armant en quelque sorte d'un courage de gladiateur, résolu de suivre ses penchants, parce qu'il se croit damné sans ressource, jette les yeux sur l'apôtre saint Paul, à qui Dieu a pardonné une telle cruauté, une si noire malice, et qu'il abjure son désespoir pour se retourner vers Dieu. Telle est donc la grâce que Dieu nous prêche dans ce psaume : parcourons-le, afin de voir s'il en est ainsi, ou si je ne lui donne pas un sens étranger. Je crois en effet que c'est là le sentiment qui y règne, et qui résonne dans presque toutes ses syllabes : c'est-à-dire qu'il a pour objet de nous prêcher le don gratuit de la grâce de Dieu, qui nous délivre, malgré notre indignité, non point à cause de nous, mais bien à cause d'elle-même : et quand même je ne vous tiendrais point ce langage, et que je ne vous aurais point fait ce préambule, tout homme entrerait dans ce sentiment, pour peu qu'il eût d'intelligence, et qu'il apportât son attention aux paroles de ce psaume. Le texte seul suffirait pour changer son opinion, s'il eût été d'un autre avis, et l'amener à ce qui retentit dans le psaume. Qu'est-ce à dire? que nous placions en Dieu toute notre espérance, que par nous-mêmes nous ne présumions aucunement de nos forces; de peur qu'en nous attribuant ce qui vient de Dieu, nous ne perdions ce que nous avons reçu.

2. Le titre de notre psaume est comme d'ordinaire une inscription placée sur le seuil pour indiquer ce que l'on fait dans la maison : « Pour David, psaume des fils de Jonadab, et « de ceux qui furent emmenés les premiers « en captivité [2] ». Jonadab fut un homme dont Jérémie releva les vertus dans ses prophéties, et qui avait prescrit à ses enfants de ne point boire de vin, non plus que d'habiter dans des maisons, mais dans des tentes. Or, les fils demeurèrent dans les prescriptions de leur père, et méritèrent ainsi que le Seigneur les bénît [3]. Ce n'était point le Seigneur, mais bien leur père qui avait fait ces prescriptions. Ils les acceptèrent néanmoins comme si elles émanaient de leur Dieu : car si le Seigneur n'avait pas enjoint de ne point boire de vin, et d'habiter sous des tentes, il avait toutefois ordonné aux enfants d'obéir à leur père. Le fils ne doit donc refuser obéissance à son père, que quand le père lui commande contrairement à son Dieu. Car le père n'a plus alors le droit de s'irriter de la préférence que l'on donne à Dieu, sur lui. Mais quand le père commande ce que Dieu ne défend point, on doit lui obéir comme à Dieu, puisque Dieu a ordonné d'obéir à un père. Dieu bénit donc les fils de Jonadab à cause de leur obéissance, et les opposa à son peuple rebelle, lui reprochant de n'obéir point à son Dieu, tandis que les fils de Jonadab étaient fidèles aux prescriptions de leur père. Or, Jérémie, dans ce rapprochement, avait pour but de les préparer à être emmenés à Babylone, à ne point résister à la volonté de Dieu, et à n'attendre de l'avenir que la servitude. Telle est donc la couleur que l'on a voulu donner au titre du psaume; aussi après avoir dit : « Des fils de Jonadab », on ajoute : « Et des premiers qui furent emmenés « en captivité », non que les fils de Jonadab aient été captifs, mais parce que l'exemple de leur obéissance à leur père était proposé à ceux qui allaient être emmenés captifs, afin qu'ils comprissent que leur captivité était le châtiment de leur rébellion envers Dieu. Ajoutez à cela que Jonadab signifie le volontaire de Dieu. Qu'est-ce à dire volontaire de Dieu? Qui sert Dieu de plein gré. Qu'est-ce à dire volontaire de Dieu? « Seigneur, vos volontés « sont dans mon âme, je chanterai vos louan« ges [1] ». Qu'est-ce à dire encore le volontaire de Dieu? « Je vous fais le sacrifice de ma vo« lonté [2] ». Car si l'enseignement des Apôtres avertit le serviteur d'obéir à l'homme qu'il a pour maître, non point comme par nécessité, mais de bon gré, et d'affranchir son cœur, par un service volontaire, combien plus votre volonté doit être pleine, entière, affectueuse, quand il s'agit du service de Dieu qui voit cette volonté ? Qu'un serviteur te serve à contre-cœur, tu peux bien voir sa main, son visage, sa présence, mais non découvrir son cœur. Et pourtant l'Apôtre leur dit : « Ne « servez point sous le regard seulement » :

[1] I Tim. I, 13, 15. 16. — [2] Ps. LXX, 1. — [3] Jérém. XXXV, 6-10.

[1] Ps. LV, 12. — [2] Id. LIII, 8.

Qu'est-ce à dire, « sous le regard ? » Quoi donc! mon maître va-t-il pénétrer la manière dont je le sers, pour me dire de ne point servir « à « cause de son œil ? » Il ajoute : « Servez comme « si vous serviez le Christ ». Cet homme, votre maître, ne voit point, mais le Christ, votre Maître, vous voit. « Servez donc de cœur », dit l'Apôtre, « et d'une pleine volonté[1] ». Tel fut Jonadab, ou plutôt, tel est le sens de son nom. Mais que signifient « ceux qui furent les pre-« miers emmenés captifs ? » Les Juifs furent emmenés en captivité une première, une seconde et une troisième fois. Mais le psaume ne parle ni pour ceux, ni de ceux qui furent emmenés les premiers : en discutant le psaume, en le sondant, en scrutant le sens de tous les versets, on voit qu'il a un tout autre sens, et qu'il n'y est aucunement question de je ne sais quels hommes, qui, à telle invasion de leurs ennemis, furent, je ne sais à quelle époque, emmenés captifs de Jérusalem à Babylone. Mais que nous dit le psaume, sinon ce que vous avez entendu à la lecture de saint Paul? Il nous prêche la grâce de Dieu ; et il nous la prêche, parce que de nous-mêmes nous ne sommes rien : il nous la prêche, parce que tout ce que nous sommes, c'est par la divine miséricorde, et que de nous-mêmes nous ne sommes que méchants. Pourquoi donc nous appeler « captifs ? » et pourquoi ce mot de captivité doit-il nous signaler la grâce du libérateur ? L'Apôtre nous fait cette réponse : « Chez moi l'homme intérieur se plaît « dans la loi de Dieu : mais je sens dans mes « membres une loi contraire à la loi de l'es-« prit, et qui me tient captif sous la loi du « péché qui est dans mes membres ». Te voilà donc réduit en captivité. Que dit alors le psaume? Ce que dit ensuite l'Apôtre : « Malheu-« reux homme que je suis, qui me délivrera « de ce corps de mort? La grâce de Dieu par « Jésus-Christ Notre-Seigneur[2] ». Mais après l'explication du terme « captifs », pourquoi « les premiers ? » Cela devient clair, si je ne me trompe. C'est qu'auprès des fils de Jonadab toute désobéissance devient coupable. Or, c'est la désobéissance qui nous a réduits en captivité, car Adam lui-même fut coupable de désobéissance. Aussi saint Paul a-t-il dit, et c'est la vérité, « que tous meurent en Adam, « en qui tous ont péché[3] ». Il est donc vrai que « les premiers furent emmenés en capti-« vité » : puisque « le premier homme est « l'homme terrestre formé de la terre, le se-« cond est l'homme céleste, qui vient du ciel. « Comme le premier fut terrestre, ses enfants « sont terrestres; comme le second est céleste, « ses enfants sont célestes. De même que nous « avons porté l'image de l'homme terrestre, « portons aussi l'image de Celui qui est dans « le ciel ». Le premier homme nous a rendus captifs, le second nous délivrera de la servitude. « De même en effet que tous meurent en « Adam, tous aussi vivront en Jésus-Christ[1] ». Mais ils meurent en Adam à cause de leur naissance charnelle, ils seront délivrés dans le Christ par la foi du cœur. Tu n'étais pas libre de ne point naître d'Adam, et tu es libre de croire au Christ. Autant donc tu voudras appartenir au premier homme, autant tu feras partie de la captivité. Et qu'est-ce à dire : Tu voudras appartenir ? ou même tu appartiendras? Tu en fais partie déjà : crie donc : « Qui « me délivrera de ce corps de mort[2] ? » Ecoutons ce même cri dans la bouche du Psalmiste :

3. « Mon Dieu, j'ai crié vers vous, que ma « confusion ne soit pas éternelle ». Déjà je suis dans la confusion, mais que ce ne soit pas éternellement. Comment serait-il exempt de confusion celui à qui l'on dit : « Que vous « revient-il de ces actes dont vous rougissez « maintenant[3] ? » Comment donc pourrions-nous échapper à la confusion éternelle ? « Approchez-vous de lui, recevez sa lumière, « et votre face n'aura point à rougir[4] ». Vous avez été dans la confusion en Adam ; retirez-vous d'Adam, approchez-vous du Christ, et vous n'aurez plus à rougir. « Seigneur, c'est « en vous que j'ai mis mon espoir, je ne serai « point confondu éternellement ». Si je suis confondu en moi-même, jamais en vous je ne serai confondu.

4. « Délivrez-moi dans votre justice et ra-« chetez-moi[5] ». Non point dans ma justice, mais dans la vôtre : en comptant sur la mienne, je serais au nombre de ceux dont il est dit : « Dans leur ignorance de la loi de Dieu, et « leurs efforts pour établir leur propre jus-« tice, ils ne se sont point soumis à la justice « de Dieu[6] ». Donc « en votre justice », et non dans la mienne. Qu'est-ce, en effet, que la mienne ? L'iniquité l'a précédée. Et quand je

[1] Ephés. VI, 6, 7. — [2] Rom. VII, 22-25. — [3] Id. V, 12.

[1] I Cor. XV, 47-49, 22. — [2] Rom. VII, 24. — [3] Id. VI, 21. — [4] Ps. XXXIII, 6. — [5] Id. LXX, 2. — [6] Rom. X, 3.

serai juste, ce sera par votre justice : car je ne serai juste que quand vous m'aurez donné la justice ; et cette justice ne sera la mienne qu'en demeurant en moi, puisqu'elle viendra de vous. Je crois, en effet, à celui qui justifie l'impie, afin que ma foi me soit imputée à justice [1]. Cette justice sera donc à moi, mais non comme si elle m'était propre, comme si j'avais pu me la donner moi-même : ainsi que le croyaient ceux qui se glorifiaient dans la lettre de la loi, et qui dédaignaient la grâce. Car il est dit ailleurs : « Jugez-moi, Seigneur, selon ma justice [2] ». Et le Prophète assurément ne se glorifiait point de sa propre justice. Mais rappelons-nous ce mot de l'Apôtre : « Qu'avez-vous que « vous n'ayez point reçu [3] ? » Et parlez de votre justice, sans oublier que vous l'avez reçue, et sans rien envier à ceux qui l'ont reçue. Le Pharisien aussi reconnaissait qu'il était redevable à Dieu, quand il disait : « Je « vous rends grâces de ce que je ne suis point « comme le reste des hommes ». « Je vous « rends grâces », très-bien ; « de ce que je ne « suis point comme le reste des hommes » : pourquoi ? Te plairait-il d'être bon, parce que les autres sont mauvais ? Que va-t-il ajouter enfin ? « Ils sont injustes, voleurs et « adultères, tel qu'est ce Publicain ». Ce n'est plus là se réjouir, c'est insulter. Quant à l'humble captif, « il n'osait lever les yeux au « ciel, mais il frappait sa poitrine en disant : « Seigneur, soyez-moi propice, car je suis un « pécheur [4] ». C'est donc peu de reconnaître que le bien qui est en toi vient de Dieu, si tu ne veilles à ne point t'élever au-dessus de celui qui ne l'a point encore, et qui te devancera peut-être quand il l'aura reçu. Quand Paul lapidait Etienne [5], de combien de chrétiens n'était-il pas persécuteur ? Et néanmoins après une fois converti, il surpassa ceux qui l'avaient précédé. Dis donc à Dieu ce que tu entends dans le psaume : « Seigneur, j'ai mis « en vous mon espoir, je ne serai point con« fondu éternellement. Délivrez-moi, rache« tez-moi, dans votre justice », et non dans la mienne. « Inclinez votre oreille vers moi ». C'est là confesser sa bassesse. Dire : « Inclinez« vous vers moi », c'est avouer que l'on ressemble au malade qui est couché devant le médecin qui est debout. Vois enfin que c'est un malade qui parle : « Inclinez votre oreille « jusqu'à moi, et sauvez-moi ».

5. « Soyez pour moi un Dieu protecteur ». Que les flèches de l'ennemi ne m'atteignent point, car je ne puis me défendre. C'est peu que « Dieu soit mon protecteur » ; le Prophète ajoute : « Servez-moi de forteresse, afin « de me sauver [1] ». « Soyez pour moi une for« teresse », soyez vous-même mon lieu fortifié. Où donc allais-tu, Adam, lorsque tu fuyais Dieu, et que tu te cachais dans les arbres du jardin ? Où allais-tu, quand tu fuyais sa face qui avait fait ta joie [2] ? Tu l'as fui, et tu es mort ; tu es devenu captif, et Dieu te recherche et ne t'abandonne point ; il laisse sur les montagnes ses quatre-vingt-dix-neuf brebis, et recherche la brebis égarée ; et en la retrouvant il s'écrie : « Il était mort et il est « ressuscité ; il était perdu, et il est re« trouvé [3] ». Ainsi Dieu devient le lieu de notre refuge, lui qui tout d'abord nous faisait craindre et fuir. « Soyez pour moi », dit le Prophète, « un lieu fortifié, afin de me sauver ». Je ne puis avoir de salut qu'en vous ; si vous n'êtes mon repos, mon mal ne saurait se guérir. Levez-moi de terre, que je me repose en vous, afin que je m'élève dans un lieu sûr. Qu'y a-t-il de plus sûr ? Quels adversaires, dis-moi, pourras-tu craindre, quand il sera ton refuge ? Qui pourra t'atteindre de ses traits cachés ? Je ne sais de quel homme on raconte que du sommet d'une montagne il cria à l'empereur qui passait : Je n'ai cure de toi, et à qui l'empereur répondit : Ni moi de toi. Il n'avait que le dédain pour un empereur avec des armes éclatantes, et une puissante armée. Où était-il ? dans un lieu fortifié. S'il se trouvait en sûreté, sur un terrain élevé, que sera-ce de toi, en celui qui a fait le ciel et la terre ? « Soyez donc pour moi un Dieu protecteur, « un lieu de sûreté afin de me sauver ». Et si je me choisis un autre lieu, il n'y a point de salut pour moi. Cherche, ô homme, si tu peux trouver un lieu plus fortifié. Tu ne saurais échapper à Dieu qu'en fuyant vers Dieu. Si tu veux échapper à sa colère, cherche un refuge dans sa miséricorde. « C'est vous, en effet, qui « êtes mon ferme appui, vous qui êtes mon « refuge ». Qu'est-ce à dire : « Mon ferme « appui ? » C'est par vous que je suis ferme, en vous qu'est ma force. « Car c'est vous qui « êtes mon ferme appui, vous qui êtes mon

[1] Rom. IV, 5. — [2] Ps. VII, 9. — [3] I Cor. IV, 7. — [4] Luc, XVIII, 11. 13. — [5] Act. VII, 59.

[1] Ps. LXX, 3. — [2] Gen. III, 8. — [3] Luc, XV, 4, 24.

« refuge » : je me réfugierai donc en vous, afin de trouver en vous la force quand je serai faible par moi-même. Car c'est la grâce du Christ qui te donne la force et te fait inébranlable contre les efforts de l'ennemi. Mais il y a là toujours de l'humaine fragilité, toujours de la captivité première, toujours la loi des membres qui résiste à la loi de l'esprit, et qui veut me captiver sous cette loi du péché [1] ; toujours le corps qui se corrompt et appesantit l'âme [2]. Quelque fermeté que vous donne la grâce de Dieu, tant que vous portez ce vase de terre qui renferme le trésor de Dieu, cette argile vous laisse toujours dans la crainte [3]. « C'est donc vous qui êtes mon « ferme appui », afin qu'en cette vie je puisse résister à toutes les tentations. Quel qu'en soit le nombre, quelque trouble qu'elles me causent : « c'est vous qui êtes mon refuge ». Il me reviendra de l'aveu de ma faiblesse d'être timide comme le lièvre, parce que je suis plein d'épines comme le hérisson. Mais il est dit dans un autre psaume, que « la pierre est le refuge des hérissons et des « lièvres [4] » ; or, cette pierre était le Christ [5].

6. « Délivrez-moi, mon Dieu, de la main « du pécheur [6] ». Ils sont pécheurs en général, ces hommes au milieu desquels gémit celui qui va être délivré de la captivité ; celui qui s'écrie : « Malheureux homme que je suis, « qui me délivrera de ce corps mortel ? La « grâce de Dieu par Jésus-Christ, Notre-Sei« gneur [7] ». Au dedans j'ai pour ennemi cette loi qui est dans nos membres ; au dehors encore des ennemis : à qui en appeler ? A celui que le Prophète implorait : « Purifiez« moi, mon Dieu, de mes fautes cachées, et « n'imputez pas à votre serviteur les fautes « des autres [8] ». Dire donc : « Sauvez-moi », c'est lui demander de te guérir de tes maux intérieurs, ou de cette faiblesse qui te rend esclave, de celle qui te rattache au premier homme, et qui te fait gémir avec les premiers captifs. Mais une fois délivré de tes propres iniquités, veille aux iniquités de ceux avec lesquels il te faut vivre jusqu'à ce que cette vie soit écoulée. Mais quand le sera-t-elle ? La voilà qui finit pour toi, mais finira-t-elle pour l'Eglise avant la fin des temps ? Or, cet homme qui parle ici, c'est le Christ dans son unité. Sans doute il y a beaucoup de fidèles qui ont quitté ce corps, et qui jouissent du repos que Dieu donne aux âmes de ses serviteurs ; mais le Christ a des membres aussi dans ceux qui vivent maintenant, et dans ceux qui doivent naître ensuite. Donc, jusqu'à la fin des siècles subsistera cet homme qui demande à Dieu la délivrance de ses péchés, et de cette loi des membres qui résiste à la loi de l'esprit. Il gémira sur les fautes de ceux au milieu desquels il doit vivre jusqu'à la fin des siècles. Or, ces pécheurs sont de deux sortes : les uns qui ont reçu la loi, les autres qui ne l'ont pas reçue. Tous les païens n'ont reçu aucune loi, les Juifs et les Chrétiens ont reçu la loi. Le nom de pécheur est donc un nom générique ; il signifie transgresseur de la loi, si on a reçu la loi, ou simplement pécheur sans la loi, si on ne l'a point reçue. L'Apôtre fait mention de ces deux catégories, et dit : « Ceux qui ont péché sans la loi, pé« riront sans la loi, et ceux qui ont péché avec « la loi, seront jugés par la loi [1] ». Mais toi, qui gémis entre ces deux pécheurs, dis à Dieu ce que tu entends dans ce psaume : « Mon « Dieu, délivrez-moi de la main du pécheur ». De quel pécheur ? « De la puissance du trans« gresseur de la loi, et de l'homme inique ». L'homme qui a violé la loi est inique à la vérité, car on ne peut la violer sans iniquité ; mais si tout violateur de la loi est coupable, tout injuste n'est point, pour cela, violateur de la loi. « Sans la loi », dit l'Apôtre, « il n'y « a pas violation de la loi [2] ». Donc, ceux qui n'ont pas reçu la loi peuvent être appelés injustes, mais non prévaricateurs. Les uns et les autres sont jugés selon leurs mérites. Mais moi, qui veux être délivré de la servitude par votre grâce, je crie vers vous : « Délivrez-moi « de la main du pécheur ». Qu'est-ce à dire : « De sa main ? » De sa puissance, de peur que sa violence ne m'arrache un consentement ; de peur que ses artifices ne me persuadent l'iniquité. « Délivrez-moi de la main du pré« varicateur de la loi, et de l'injuste ». Mais, diras-tu, pourquoi demander que Dieu te délivre de la main du transgresseur de la loi, et de l'injuste ? Garde-toi d'y consentir ; et à ses violences, oppose la patience et le calme. Mais quelle patience opposer quand ne nous soutient plus celui qui est une forteresse ? Pourquoi lui dis-je : « Délivrez-moi de la

[1] Rom. VII, 23. — [2] Sag. IX, 15. — [3] II Cor. IV, 7. — [4] Ps. CIII, 18. — [5] I Cor. X, 4. — [6] Ps. LXX, 4. — [7] Rom. VII, 24, 25. — [8] Ps. XVIII, 13, 14.

[1] Rom. II, 12. — [2] Id. IV, 15.

« main du violateur de la loi, et de l'injuste? » Parce qu'il n'est point en moi d'être patient, mais en vous, qui donnez la patience.

7. De là vient que je dis ensuite : « C'est « vous qui êtes ma patience ». Et si vous êtes ma patience, j'ai raison de dire encore : « Vous êtes, Seigneur, mon espérance dès « ma jeunesse [1] ». Dieu est-il ma patience parce qu'il est mon espoir, ou mon espoir parce qu'il est ma patience? « L'affliction », dit l'Apôtre, « produit la patience, la patience « la pureté, la pureté l'espérance; or, cette « espérance n'est pas vaine [2]. Je m'applaudis « d'avoir mis en vous mon espoir, ô mon Dieu, « je ne serai point confondu éternellement. « Seigneur, vous êtes mon espoir dès ma jeu- « nesse ». Est-ce bien dès ta jeunesse que Dieu est ton espoir? Ne l'est-il pas dès la mamelle, dès la plus tendre enfance? Oui, dit le Prophète. Car, voyons la suite, de peur que cette parole : « Mon espérance dès ma jeu- « nesse », ne semble dire que Dieu n'a rien été pour mon enfance, ma naissance même. « C'est en vous que j'ai été affermi dès le sein « de ma mère ». Ecoute encore : « Dès le « sein de ma mère vous êtes mon protec- « teur [3] ». Pourquoi donc « dès ma jeunesse », sinon depuis que j'ai commencé à espérer? Car auparavant je n'espérais pas en vous, bien que vous fussiez mon protecteur, pour me faire arriver avec bonheur au temps où j'ai commencé à espérer en vous. Or, j'ai commencé à mettre en vous mon espoir, dans ma jeunesse, alors que vous m'avez armé contre le diable, afin que sous l'armure de vos milices, muni de votre foi, de la charité, de l'espérance et de tous vos autres dons, je pusse combattre tous vos ennemis invisibles, et entendre ces paroles de l'Apôtre : « Nous n'avons « plus à combattre contre le sang et la chair, « mais contre les principautés, contre les puis- « sances, contre les princes du monde, et de « ces ténèbres, contre les esprits de malice [4] ». Il est donc jeune encore, celui qui livre ces combats; mais nonobstant sa jeunesse, il succombera, s'il ne met son espoir en celui qu'il invoque en disant : « Vous êtes, Seigneur, « mon espoir dès ma jeunesse ».

8. « Vous serez toujours le sujet de mes « cantiques ». Est-ce dès l'origine de mon espoir jusqu'à présent? Non, mais « tou- « jours ». Qu'est-ce que « toujours? » Non-

[1] Ps. LXX, 5.— [2] Rom. V, 3, 5.— [3] Ps. LXX, 6.— [4] Ephés. VI, 12.

seulement tant que dure la foi, mais au temps de la vision. « Car, maintenant que « nous sommes en cette vie, nous sommes « éloignés du Seigneur; puisque nous allons « à lui par la foi, sans le voir à découvert [1] ». Or, un temps viendra que nous verrons à découvert ce que nous croyons sans le voir : et notre joie sera de voir ce que nous aurons cru; tandis que la vue de ce qu'ils n'auront point voulu croire fera la confusion des impies. Alors ce sera la réalité; maintenant ce n'est que l'espérance. « Or, l'espérance qui « verrait ne serait plus l'espérance; si nous ne « voyons pas ce que nous espérons, nous « l'attendons par la patience [2] ». Tu gémis donc maintenant, tu cours maintenant au lieu de ton refuge, afin d'être sauvé; maintenant que tu es malade, tu cherches le médecin; que sera-ce quand tu auras une santé parfaite? Quand tu seras comme les anges de Dieu [3], pourras-tu oublier la grâce qui t'a délivré? Non. « C'est vous que je chanterai « toujours ».

9. « Beaucoup me regardent comme un « prodige [4] ». Ici-bas, dans cette vie de l'espérance, vie de sanglots, vie d'humilité, vie de douleur, vie d'infirmité, vie de gémissements dans nos chaînes; quoi donc en cette vie? « Beaucoup me regardent comme un prodige». Pourquoi « comme un prodige? » Pourquoi m'insulter quand ils voient un prodige en moi? Parce que je crois ce que je ne vois pas encore. Eux qui n'ont de bonheur que dans ce qu'ils voient, mettent leurs délices dans l'ivresse, dans la luxure, dans l'adultère, dans l'avarice, dans les richesses, dans la rapine, dans les dignités du siècle, dans l'éclat d'une muraille de boue; voilà leurs délices; mais moi je suis une voie bien différente; je méprise les biens présents, je redoute jusqu'au bonheur de ce monde, et n'ai de sécurité que dans les promesses de Dieu. Pour eux : « Mangeons et buvons, et nous mourrons « demain [5] ». Que dis-tu? Répète encore. « Mangeons », dit-il, « et buvons ». Continue; qu'as-tu dit ensuite? « Car demain nous « mourrons ». Tu m'effrayes sans me séduire. La raison que tu me donnes me glace d'effroi, et m'empêche de t'écouter. « Nous mourrons « demain », dis-tu, et tout à l'heure : « Man- « geons et buvons ». Car, après avoir dit :

[1] II Cor. V, 6. — [2] Rom. VIII, 24. — [3] Matth. XXII, 30. — [4] Ps. LXX, 7. — [5] I Cor. XV, 32.

« Mangeons et buvons », tu as ajouté : « Parce « que nous mourrons demain ». Ecoute-moi, au contraire : jeûnons et prions, car nous mourrons demain. C'est en marchant dans cette voie étroite et rude, que « je parais à « plusieurs une monstruosité ; mais vous êtes, « ô Dieu, mon puissant appui ». Venez, Seigneur Jésus, venez me dire : Ne te décourage point dans cette voie, j'y ai marché le premier, moi-même je suis la voie[1], c'est moi qui conduis, je conduis en moi et jusqu'à moi. Que je sois donc « un prodige pour beaucoup » : je n'ai rien à redouter, parce que « vous êtes, « Seigneur, mon puissant protecteur ».

10. « Que ma bouche soit pleine de vos « louanges, afin que tout le jour je chante « votre gloire et votre magnificence[2] ». Qu'est-ce à dire : « Tout le jour ? » sans interruption. Dans la prospérité, car vous me consolez ; dans l'adversité, parce que vous m'épurez ; avant ma naissance, parce que vous m'avez créé ; après ma naissance, parce que vous m'avez sauvé ; après mon péché, parce que vous m'avez pardonné ; dans ma conversion, parce que vous m'avez aidé ; dans ma persévérance, parce que vous la couronnez. Oui, Seigneur, « que ma bouche soit pleine de vos « louanges, afin que je chante votre gloire « tout le jour, et votre magnificence ».

11. « Ne me rejetez pas au temps de ma « vieillesse[3]. Vous qui êtes l'espérance de mes « jeunes années, ne me rejetez pas au temps « de ma vieillesse ». Quel est ce temps de la vieillesse ? « Au déclin de ma force, ne m'a- « bandonnez pas ». Le Seigneur te répond au contraire : Que ta force s'affaiblisse, afin que la mienne demeure en toi et que tu puisses dire avec l'Apôtre : « Quand je suis faible, « c'est alors que je suis fort[4] ». Ne crains point d'être abandonné dans cette impuissance, dans cette vieillesse. Quoi donc ! ton Dieu n'a-t-il pas été infirme sur la croix ? Ses ennemis ne le regardaient-ils point comme un homme sans force, comme un captif, un opprimé ? N'ont-ils pas branlé la tête, comme des taureaux pleins de force et de puissance, en lui disant : « S'il est fils de Dieu, qu'il descende « de la croix[5] ? » Cette faiblesse lui valut-elle d'être abandonné, quand il aima mieux ne pas descendre de la croix, afin que l'on ne pût voir en cela une concession aux insolences, plutôt qu'une manifestation de sa force ? Que t'apprend-il, en demeurant à la croix, sans vouloir en descendre, sinon à supporter les insultes, sinon à demeurer fort dans ton Dieu ? C'est peut-être de lui qu'il est dit : « Je suis pour beaucoup un prodige, et vous « êtes mon ferme appui ? » Appui dans son infirmité, mais non dans sa force ; en ce sens qu'il nous a personnifiés en lui-même, et non qu'il est descendu. Je suis devenu un prodige pour beaucoup. Ce serait là sa vieillesse, puisque le vieil homme désigne bien une vieillesse, et l'Apôtre a dit : « Notre vieil « homme a été crucifié avec lui[1] ». Si notre vieil homme était en lui, il y avait donc une vieillesse ; car la vieillesse vient de vieux. Et pourtant, comme cette parole est vraie : « Ta « jeunesse se renouvellera comme celle de « l'aigle[2] » ; il est ressuscité le troisième jour et nous a promis la résurrection pour la fin des siècles. Le chef a précédé, les membres doivent suivre. Pourquoi craindre qu'il ne t'abandonne, qu'il ne te méprise au temps de la vieillesse, au déclin de tes forces ? C'est, au contraire, au déclin de ta propre force que la sienne se fera sentir en toi.

12. Pourquoi parlé-je ainsi ? « Parce que « mes ennemis ont parlé contre moi, et ceux « qui épiaient ma vie se sont concertés en di- « sant : Voilà qu'il est abandonné de Dieu ; « poursuivez-le, saisissez-le, car il n'est per- « sonne pour le délivrer[3] ». Voilà ce qui est dit du Christ. Cette puissance de divinité qui le rend égal à son Père, lui avait fait ressusciter les morts ; et quand il tombe entre les mains de ses ennemis, le voilà faible et saisi comme un homme sans force. Comment l'eût-on saisi, si ses ennemis n'eussent dit d'abord : « Dieu l'a délaissé ? » De là cette plainte qu'il exhale sur la croix : « O Dieu, mon Dieu, « pourquoi m'avez-vous abandonné[4] ? » Mais Dieu avait-il bien abandonné son Christ, lui qui était alors dans le Christ, se réconciliant le monde[5] ? Et ce Christ, né des Juifs selon la chair, était Dieu, et Dieu par-dessus toutes choses, béni dans tous les siècles[6]. Dieu donc l'avait-il abandonné ? Point du tout. Mais il parle ici en notre nom, au nom de notre vieil homme crucifié avec lui[7] ; c'est encore de ce vieil homme qu'il avait pris un corps, puisque Marie était fille d'Adam. Il s'appropriait donc

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Ps. LXX, 8. — [3] Id. 9. — [4] II Cor. XII, 10. — [5] Matth. XXVII, 39, 40.

[1] Rom. VI, 6. — [2] Ps. CII, 5. — [3] Id. LXX, 10, 11. — [4] Id. XXI, 2. — [5] II Cor. V, 19. — [6] Rom. IX, 5. — [7] Id. VI, 6.

la pensée de ses ennemis, quand il disait sur la croix : « Pourquoi m'avez-vous abandonné[1] ? » D'où leur vient la pensée malheureuse que vous m'avez abandonné? « Car « s'ils eussent connu le Seigneur de la gloire, « ils ne l'eussent point crucifié[2]. Poursuivez-le et saisissez le ». Toutefois, mes frères, ces paroles conviennent mieux aux membres du Christ, et nous devons y retrouver nos propres paroles ; car c'est en notre nom que le Christ les a proférées, et non dans sa puissance et dans sa majesté. C'était dans l'humanité dont il s'était revêtu pour nous, et non dans cette puissance qui nous a créés.

13. « Seigneur, mon Dieu, ne vous éloignez « pas de moi[3] ». Ainsi en est-il, et il ne s'éloigne point. Le Seigneur est toujours près de ceux qui ont le cœur contrit[4]. « Mon Dieu, « soyez attentif à me secourir ».

14. « Qu'ils soient confondus, anéantis, les « ennemis de mon âme[5] ». Quel souhait ? « Qu'ils soient confondus et anéantis ». Pourquoi ce souhait ? « Parce qu'ils compromettent « mon âme ». Qu'est-ce à dire « qu'ils la compromettent? » Qu'ils l'engagent comme dans une rixe. Car on appelle compromis des hommes que l'on engage dans des querelles. Si donc il en est ainsi, évitons ceux qui compromettent notre âme. Qu'est-ce à dire : qui compromettent notre âme? Qui nous provoquent à résister à Dieu, à le maudire dans nos malheurs. Quand est-ce que tu es assez droit pour goûter la bonté du Dieu d'Israël, qui est bon pour les humbles de cœur[6] ? Quand est-ce que tu es droit? Veux-tu l'entendre ? Lorsque Dieu te plaît dans le bien que tu fais, et que tu ne le maudis point dans les maux que tu endures. Comprenez bien ces paroles, mes frères, et soyez en garde vis-à-vis de ceux qui compromettent vos âmes. Tous ceux qui ont sur vous une influence de découragement dans le chagrin et dans les épreuves, aboutissent à vous le faire maudire dans vos souffrances, et à tirer de votre bouche ces paroles : Qu'est-ce que cela? qu'ai-je fait? Ainsi donc, tu n'as rien fait, tu es juste, et Dieu est injuste ? Mais, diras-tu, je suis pécheur, je l'avoue, je ne me dis point juste ; néanmoins, pour être pécheur, le suis-je autant que tel autre qui est heureux? Autant que Gaïus-Seïus? Je connais ses crimes, ses iniquités, dont je suis bien loin, tout pécheur que je suis ; et pourtant je le vois dans une prospérité florissante, quand je languis dans une telle misère. Si donc je dis : Que vous ai-je fait, ô mon Dieu, ce n'est pas que je n'aie fait aucun mal, mais je n'en ai pas fait assez pour endurer ce que je souffre. Encore une fois, c'est toi qui es juste, et Dieu qui est injuste. Eveille-toi, misérable, ton âme est compromise. Je ne me dis point juste, me répondras-tu. Que dis-tu donc? Je suis pécheur, mais les fautes que j'ai commises ne méritent pas de si grands maux. A la vérité, tu ne dis point à Dieu : Je suis juste et vous injuste ; mais bien : Je suis injuste, et vous plus injuste encore. Voilà comment ton âme est engagée, voilà ton âme qui guerroie. Quelle âme, et contre qui ? Ton âme, et contre Dieu ; ton âme, qui est créature, en guerre contre son créateur ; âme ingrate, par cela même que tu cries contre lui. Reviens donc à l'aveu de ta faiblesse ; implore le secours du médecin. N'estime pas heureux ceux qui ne fleurissent que pour un temps. Dieu te châtie, et il les épargne ; il ne te châtie peut-être, et ne te purifie comme un fils, qu'afin de te laisser son héritage. Reviens donc, prévaricateur, reviens en ton cœur[1], et n'engage point ton âme. Celui que tu veux combattre est beaucoup plus fort que toi. Plus grandes seront les pierres que tu lanceras contre le ciel, et plus elles t'écraseront par leur chute. Reviens donc et reconnais-toi. C'est à Dieu que tu t'en prends ; c'est à toi de rougir et de t'en prendre à toi-même. Tu ne ferais aucun bien sans sa bonté ; tu n'aurais rien à souffrir sans sa justice. Eveille-toi donc à cette voix : « Le Seigneur a donné, le Sei« gneur a ôté ; comme il a plu au Seigneur, « ainsi a-t-il été fait: que le nom du Seigneur « soit béni[2] ». Ils étaient injustes, ces hommes pleins de santé, assis auprès de Job[3] ; et néanmoins, lui que Dieu devait recevoir dans le ciel, était flagellé, et eux, qu'il devait punir un jour, étaient alors épargnés. Quelles que soient donc les afflictions qui t'arrivent, les outrages que tu essuies, n'engage point ton âme ; ne l'engage pas contre Dieu, ni même contre ceux qui te font subir ces traitements. La moindre haine que tu conçoives contre eux compromettrait ton âme à leur égard. Rends plutôt grâces à Dieu, et prie-le pour eux. C'est peut-être une invocation en leur

[1] Matth. XXVII, 46. — [2] I Cor. II, 8. — [3] Ps. LXX, 12. — [4] Id. XXXIII, 19. — [5] Id. LXX, 13. — [6] Id. LXXII, 2.

[1] Isaïe, XLVI, 8. — [2] Job, I, 21. — [3] Id. II, 13.

faveur, que cette parole que tu as entendue : « Qu'ils soient confondus, anéantis, ceux qui « engagent mon âme ». « Qu'ils soient con« fondus, anéantis», car ils présument de leur justice ; qu'ils soient confondus, voilà ce qui leur convient, afin qu'ils reconnaissent leurs péchés ; qu'ils en soient dans la confusion, dans la défaillance, eux qui avaient tort de présumer de leur justice, qu'ils disent dans leur défaillance : « Quand je suis faible, c'est « alors que je suis puissant[1] ». Qu'ils disent encore : « Ne me rejetez point aux jours de « ma vieillesse[2] ». C'est donc leur bien que souhaitait le Prophète, dans cette confusion de leurs maux, dans cette défaillance de leurs forces pour le mal, afin que, confondus et anéantis, ils cherchent à échanger cette confusion contre la lumière, et cette faiblesse contre la force. Ecoute ce qui vient ensuite : « Qu'ils revêtent la confusion et la « honte, ceux qui cherchent ma ruine. La « confusion et la honte » : la confusion, à cause de leur conscience criminelle, et la honte pour devenir modestes. Qu'il en soit ainsi d'eux, et ils deviendront bons. N'accuse donc plus de violence le prophète ; puisse-t-il être exaucé en leur faveur. La parole d'Etienne paraissait violente, alors que de sa bouche enflammée s'exhalait cette apostrophe : « Hom« mes à la tête dure, incirconcis de cœur et « d'oreilles, vous résistez toujours au Saint« Esprit[3] ». Quel transport de colère, quelle véhémence contre ses adversaires ! Son âme te paraît engagée ? Loin de là, il cherchait leur salut, il enchaînait par ses paroles ces frénétiques à l'aveugle délire. Vois en effet que son âme n'était engagée ni contre Dieu ni contre eux-mêmes. « Seigneur Jésus », dit-il, « re« cevez mon esprit[4] ». Il ne s'emporta point contre Jésus, puisqu'il endurait d'être lapidé pour sa parole ; son âme n'était donc point compromise vis-à-vis de Dieu. Elle ne l'était pas non plus vis-à-vis de ses ennemis, puisqu'il s'écrie : « Seigneur, ne leur imputez « pas ce péché[5]. Qu'ils revêtent la confusion « et la honte, ceux qui méditent ma ruine ». Voilà ce que cherchent tous ceux qui m'affligent, ils cherchent à me nuire. Voilà ce que cherchait cette femme, qui donnait ce conseil : « Blasphème ton Dieu, et meurs[6] », et cette autre épouse de Tobie, qui disait à son mari : « Où sont toutes vos justices[1] ? » Elle parlait ainsi pour l'animer contre Dieu, qui l'avait rendu aveugle, et compromettre son âme par ce sentiment coupable.

15. Si donc, dans la tentation, nul n'a pu t'indisposer contre Dieu, nul ne t'a extorqué une résistance dans le malheur, ou ne t'a inspiré l'aversion contre ceux qui te font souffrir, ton âme n'est point engagée. Tu peux dire en toute sûreté ce qui suit : « Pour moi, « j'espérerai toujours en vous, j'ajouterai à « vos louanges[2] ». Qu'est-ce à dire ? Voici ce qui doit nous surprendre : « J'ajouterai à vos « louanges ». Voudrais-tu perfectionner la louange du Seigneur ? Peut-on ajouter à cette louange ? Si cette louange est pleine, que pourras-tu y ajouter ? On a chanté Dieu dans ses bienfaits, dans toutes ses créatures, dans la création de toutes choses, dans l'ordre et la disposition des siècles, dans l'ordre des temps, dans la hauteur des cieux, dans la fécondité de la terre, dans l'immensité des mers, dans la beauté des créatures qui naissent de toutes parts, dans les fils mêmes des hommes, dans la loi qu'il doit donner, dans la délivrance de son peuple de la captivité égyptienne, et dans ses autres merveilles si nombreuses ; mais on ne l'avait pas encore béni d'avoir ressuscité notre chair pour la vie éternelle. Que ce soit donc là le surcroît de louange qui lui vient de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ : en sorte que ce soit sa louange qui enchérisse sur toute louange passée ; c'est ainsi que nous pouvons parfaitement l'entendre. Mais toi, homme pécheur peut-être, qui craignais de compromettre ton âme, qui n'espérais que de lui seul la délivrance de ta première captivité, qui n'espérais plus en ta propre justice, mais en la grâce de celui que prêche notre psaume, que pourras-tu ajouter à la louange de Dieu ? J'y ajouterai, dit-il. Voyons ce qu'il y ajoutera. Votre louange, ô Dieu, pourrait être parfaite, et nul défaut ne paraîtrait dans cette louange ; non, rien n'y manquerait, quand même vous condamneriez tous les injustes. Car ce ne serait pas une moindre louange, pour le Seigneur, que cette justice qui condamne l'iniquité ; ce serait là une grande gloire. Vous avez fait l'homme, vous lui avez donné son libre arbitre, vous l'avez placé dans le paradis, en lui donnant un précepte ; vous l'avez

[1] II Cor. XII, 10. — [2] Ps. LXX, 9. — [3] Act. VII, 51. — [4] Id. 56. — [5] Id. 59. — [6] Job, II, 9.

[1] Tobie, II, 22. — [2] Ps. LXX, 14.

menacé d'une mort bien juste, s'il le violait; vous n'avez rien négligé, nul n'en pouvait exiger plus de vous; il a péché, et le genre humain est devenu une masse de pécheurs naissant d'autres pécheurs[1]; et si vous condamniez cette masse d'iniquités, qui pourrait dire : Vous agissez injustement? Vous seriez alors dans la justice, et là serait toute votre gloire; mais comme vous avez délivré le pécheur même et justifié l'impie, « j'ajouterai « à vos louanges un surcroît de gloire ».

16. « Ma bouche publiera votre justice[2] », et non la mienne. C'est par là que j'enchérirai sur toutes vos louanges; car toute ma justice, si tant est que je sois juste, n'est que votre justice en moi, et non la mienne : puisque c'est vous qui justifiez l'impie[3]. « Ma « bouche publiera votre justice, et votre sa- « lut durant tout le jour ». Qu'est-ce à dire, « votre salut? » C'est à Dieu qu'il appartient de nous sauver[4]. Que nul ne prétende se sauver lui-même. C'est Dieu qui peut nous sauver. Nul ne se sauvera par ses forces, le salut vient du Seigneur, le salut de l'homme est vanité[5]. « Je chanterai votre salut tout le « jour » : en tout temps. Es-tu dans l'adversité? chante le salut de Dieu; dans la prospérité? chante encore le salut du Seigneur. Ne chante point dans la prospérité que c'est le Seigneur qui sauve pour te taire dans le malheur : ce ne serait plus « durant tout le « jour », comme il vient d'être dit. Car tout le jour comprend aussi la nuit. Ainsi, par exemple, dire que trente jours se sont écoulés, n'est-ce point dire autant de nuits? et les nuits ne sont-elles point comprises dans le mot jour? Qu'est-il dit en effet dans la Genèse? « Et le soir et le matin formèrent « un jour[6] ». Donc le jour entier s'entend aussi de la nuit; car la nuit sert au jour, et non le jour à la nuit. Tout ce que tu fais dans ta chair mortelle doit servir à la justice; agis toujours pour obéir à Dieu et non au stimulant de la chair, de peur d'assujétir le jour à la nuit. Donc tout le jour, c'est-à-dire dans la prospérité comme dans le malheur, chante les louanges de Dieu; tout le jour, ou dans la prospérité, toute la nuit ou dans le malheur; et néanmoins chante pendant tout le jour, la louange de Dieu, afin de ne point dire en vain : « Je bénirai le Seigneur en tout « temps, sa louange sera toujours en ma « bouche[1] ». Job louait le Seigneur, quand il jouissait heureusement de ses enfants, de ses troupeaux, de ses serviteurs, de tout son bien; c'était le jour alors : vint ensuite le malheur, la pauvreté se rua sur lui; il perdit et ce qu'il possédait, et ceux auxquels il le réservait; c'était alors la nuit. Vois-le cependant qui loue Dieu tout le jour. Quand s'éteignit pour lui le jour du bonheur, parce que l'éclat de la lumière ou de la prospérité disparut, cessa-t-il de bénir Dieu? Le jour ne brillait-il pas dans son cœur, d'où s'échappaient ces rayons : « Le Seigneur a donné, « le Seigneur a ôté; comme il a plu au Sei- « gneur, il a été fait; que le nom du Seigneur « soit béni[2]? » Or, ce n'était encore là que comme les heures du soir : la nuit devint ensuite plus épaisse, les ténèbres plus profondes, c'est-à-dire, la maladie du corps, la pourriture et les vers; et dans cette pourriture néanmoins, il ne cessa de louer Dieu durant cette nuit extérieure, lui que faisait tressaillir la lumière de son âme. Et quand sa femme le portait au blasphème, et compromettait son âme, il répondit à cette misérable, qui était comme l'ombre de la nuit : « Vous parlez comme une femme insen- « sée ». Véritable fille des ténèbres, « Si nous « avons reçu les biens de la main de Dieu; « comment n'en pas recevoir les maux[3]? » Nous l'avons béni pendant le jour, nous tairons-nous pendant la nuit? « J'annoncerai « votre salut tout le jour », même avec sa nuit.

17. « Car je n'ai point connu le trafic ». Ce qui me porte à vous « bénir tout le jour », dit le Prophète, « c'est que je ne connais point « le négoce[4] ». Quel est ce négoce? Que les trafiquants écoutent, et changent de vie; qu'ils ne soient plus ce qu'ils ont été, qu'ils désavouent, qu'ils oublient leur passé; enfin qu'ils n'aient pour ce passé ni approbation ni louange; qu'ils le blâment et le condamnent, qu'ils se corrigent si le trafic est un péché. Car de là vient ce je ne sais quel besoin d'acquérir, qui vous porte au blasphème, ô trafiquants, dès que vous essuyez quelque perte; et dès lors vous ne louez pas Dieu durant tout le jour. Et quand il vous arrive de tromper sur le prix des marchandises, et que non contents de mentir, vous ajoutez le serment au mensonge; comment la louange de

[1] Gen. II et III. — [2] Ps. LXX, 15. — [3] Rom. IV, 5. — [4] Ps. III, 9. — [5] Id. LIX, 13. — [6] Gen. I, 5.

[1] Ps. XXXIII, 2. — [2] Job, I, 21. — [3] Id. II, 10. — [4] Ps. LXX, 15.

Dieu est-elle dans votre bouche pendant tout le jour, alors que, si vous êtes chrétiens, vos paroles sont une cause de blasphème contre le nom du Seigneur[1]? et l'on dit : Voilà des chrétiens ! Si donc le Psalmiste chante le Seigneur pendant tout le jour, parce qu'il ignore le trafic, que les chrétiens se corrigent et ne trafiquent plus. Mais, me dira un négociant : je fais venir de bien loin des marchandises, dans ces lieux où elles ne se trouvent point, et afin de vivre, je cherche le bénéfice de ma peine, en vendant au-dessus du prix d'achat. Comment vivre autrement, et n'est-il pas écrit : « L'ouvrier est « digne de son salaire[2]? » Mais il s'agit ici de mensonge et de parjure ; ce n'est point le défaut du négoce, c'est le mien propre : car il ne m'est pas impossible, si je le veux, de m'exempter de ce défaut. Je ne veux donc pas attribuer au négoce une faute qui m'est propre : si je mens, c'est moi qui ments, et non le négoce. Je pourrais dire : J'ai acheté à tel prix, je revends à tel autre : achetez si cela vous agrée. Une telle franchise n'éloignerait pas les acheteurs, tous viendraient au contraire, appréciant ma loyauté plus que mes marchandises. Ainsi donc, me dira-t-on, conseillez-nous de ne recourir ni au mensonge ni au parjure, mais non de renoncer au négoce qui me fait vivre. Où irai-je si vous me tirez de là ? Deviendrai-je artisan ? Cordonnier, ferai-je des chaussures ? Les cordonniers ne sont-ils point menteurs ? Ne sont-ils point parjures ? Quand ils ont vendu une chaussure et en ont reçu le prix, ne laissent-ils pas l'ouvrage déjà commencé, pour se mettre à un autre, trompant ainsi celui qu'ils avaient promis de satisfaire bientôt ? Ne disent-ils pas souvent : Je le fais aujourd'hui, je l'achève aujourd'hui ? Et puis, sont-ils exempts de tromperies dans leurs marchandises ? Ils font les mêmes parjures, ils font les mêmes mensonges : mais ce n'est point à leur profession, c'est à leur malice qu'il faut s'en prendre. Tout artisan donc, assez méchant pour ne point craindre Dieu, tombe dans le mensonge, dans le parjure, ou par avidité du gain, ou par appréhension d'une perte et de la pauvreté ; ils sont loin de louer Dieu sans cesse. Pourquoi donc me retirer de mon trafic ? Pour devenir un laboureur murmurant contre Dieu quand il tonne, recourant aux sortiléges par crainte de la grêle, cherchant à résister au ciel même, souhaitant la faim aux pauvres, afin de vendre ce que j'ai gardé ? C'est là que vous voulez m'amener ? Mais, direz-vous, les bons laboureurs n'en sont point là. Les bons trafiquants, non plus, ne font ce que vous leur attribuez. Direz-vous que c'est un mal d'avoir des enfants, parce que pour un mal de tête qui leur arrive, des mères coupables et infidèles ont recours à des ligatures sacriléges, à des enchantements ? Tout cela est le vice des hommes, et non des conditions. Voilà ce que peut me répondre un négociant. Cherchez donc, ô évêque, la manière d'entendre ces négoces, dont il est parlé dans notre psaume ; de peur que vous l'entendiez mal et ne m'interdissiez tout trafic ; dites-moi comment je dois vivre : si je suis bien, je m'en trouverai bien : je sais toutefois que si je suis mauvais, il ne faut pas l'attribuer à mon trafic, mais bien à mon injustice. A ne dire que la vérité on ne trouve point de contradicteur.

18. Cherchons donc ce que l'on appelle ici négoce, puisque ne point le connaître, c'est bénir Dieu tout le jour. Négoce signifie en grec action, et en latin, *negatum otium,* nul repos : qu'il vienne de l'action, ou de la négation du repos, exposons ce qu'il est. Un négociant plein d'activité met en quelque sorte sa confiance dans ses actes, loue ses propres œuvres et n'arrive point à la grâce de Dieu. Il est donc en opposition avec cette grâce de Dieu, que préconise notre psaume ; car il nous entretient de la grâce de Dieu, de manière que nul ne se glorifie de ses œuvres ; de même qu'il est dit quelque part : « Les médecins « ne rendront point à la vie[1] », et pourtant les hommes doivent-ils pour cela renoncer à la médecine ? Qu'est-ce que cela signifie ? Cette expression désigne les orgueilleux, qui promettent le salut aux hommes, tandis que le salut vient de Dieu[2]. De même alors que le Prophète nous met en garde contre les médecins, c'est-à-dire contre ces orgueilleux prometteurs de salut, par cette parole : « Je « publierai votre salut tout le jour » ; de même il nous met en garde contre les trafiquants qui se confient dans leur industrie et dans leurs affaires : « Ma bouche publiera « votre justice », et non la mienne. Quels

[1] Rom. II, 24. — [2] Luc, X, 7.

[1] Ps. LXXXVII, 11. — [2] Id. III, 9.

sont ces trafiquants, c'est-à-dire ceux qui mettent leur confiance dans leurs affaires? Ceux qui, dans leur ignorance de la justice de Dieu, veulent établir leur propre justice, et se soustraire à celle qui vient de Dieu [1]. C'est donc là un vrai négoce, parce qu'il ne laisse aucun repos, *negat otium*. Quel mal y a-t-il à refuser tout repos? Le Seigneur eut raison de chasser du temple ceux dont il disait : « Il « est écrit : Ma maison est une maison de « prière ; et vous en faites une maison de « négoce [2] » : c'est-à-dire, en vous glorifiant de vos œuvres, sans chercher le repos, sans écouter cette parole de l'Ecriture qui condamne votre agitation et votre empressement : « Faites trêve, et voyez que je suis le Sei- « gneur [3] ». Qu'est-ce à dire : « Faites trêve, « et voyez que je suis le Seigneur », sinon que c'est Dieu qui agit en vous, afin de ne point vous glorifier de vos œuvres? N'entendras-tu point la voix de celui qui dit : « Ve- « nez à moi, vous tous qui ployez sous le « fardeau du labeur, et je vous soulagerai. « Prenez sur vous mon joug et apprenez que « je suis doux et humble de cœur, et vous « trouverez le repos pour vos âmes [4]? » Voilà le repos que l'on nous prêche à l'encontre du négoce : voilà le repos à l'encontre de ceux qui n'aiment point le repos, qui travaillent, qui se glorifient de leurs œuvres, qui ne cherchent pas en Dieu le repos, et qui s'éloignent d'autant plus de la grâce, qu'ils s'enorgueillissent plus de leurs œuvres.

19. Mais dans quelques exemplaires on lit : « Parce que je ne connais point la littéra- « ture ». Au lieu de « négoce » dans certains exemplaires, d'autres portent : « la littéra- « ture ». Il n'est pas facile de trouver un accord entre ces deux expressions ; et néanmoins la différence des interprétations sert plutôt à nous montrer le véritable sens qu'à nous induire en erreur. Cherchons donc aussi le sens de littérature, et n'allons pas heurter les grammairiens, comme nous avons heurté les négociants ; car un grammairien peut vivre honnêtement dans son art sans parjure, comme sans mensonge. Cherchons quelle est cette littérature que ne connaît point celui qui a dans la bouche, pendant tout le jour, la louange de Dieu. Il y a chez les Juifs une certaine littérature, car c'est à eux que nous rapportons ces paroles, et c'est là que nous en comprendrons le sens. Tout à l'heure, à propos des trafiquants, leurs actes et leurs œuvres nous ont montré que l'on appelle négoce, l'art détestable stigmatisé par ces paroles de l'Apôtre : « Dans leur ignorance de « la justice de Dieu, et leur volonté d'établir « leur propre justice, ils ont refusé toute sou- « mission à la justice de Dieu [1] » ; et que le même Apôtre condamne encore : « Cela ne « vient pas de nos œuvres, afin que nul ne se « puisse applaudir [2] ». Comment donc? Ne ferons-nous aucun bien? Nous en ferons ; mais Dieu lui-même agira en nous : « Car « nous sommes son ouvrage, étant créés en « Jésus-Christ par les bonnes œuvres [3] ». De même que nous avons trouvé, dans ces paroles, la condamnation des trafiquants, c'est-à-dire de ceux qui se glorifient de leurs œuvres, qui s'élèvent dans ce négoce ennemi du repos, qui s'agitent plutôt qu'ils n'agissent en bien, puisque ceux-là font le bien en qui Dieu lui-même agit : ainsi nous trouverons chez les Juifs, je ne sais quelle littérature. Dieu veuille m'aider à vous exprimer en paroles, ce qu'il fait entrevoir à mon esprit. Les Juifs, pleins de présomption dans leurs vertus, et dans la justice de leurs œuvres, se glorifiaient avec orgueil de la loi, de ce qu'ils avaient reçu la loi, que n'avaient pas reçue les autres nations ; et dans cette loi, ils s'applaudissaient, non plus de la grâce, mais de la lettre, car la loi sans la grâce n'est plus qu'une lettre ; elle demeure pour nous convaincre d'iniquité, et non pour nous donner le salut. Que dit en effet l'Apôtre? « Si la loi « qui a été donnée avait pu produire la vie, il « serait vrai de dire que la justice vient de la « loi ; mais la loi écrite a tout renfermé sous « le péché, afin que la promesse de Dieu fût « donnée par la foi en Jésus-Christ, chez « ceux qui croiront [4] ». C'est de cette loi qu'il a dit ailleurs : « La lettre tue, mais l'esprit « vivifie [5] ». Tu n'as que la lettre, si tu es prévaricateur de la loi. « Toi qui avec la « lettre de la loi et la circoncision », dit-il encore, « es transgresseur de la loi [6] ». N'a-t-on pas raison de chanter et de dire : « Délivrez- « moi de la main du violateur de la loi, et de « l'injuste [7] ? » Tu as donc une lettre, mais tu n'accomplis pas cette lettre. Comment ne

[1] Rom. X, 3. — [2] Matth. XXI, 13. — [3] Ps. XLV, 11. — [4] Matth. XI, 28, 29.

[1] Rom. X, 3. — [2] Ephés. II, 9. — [3] Id. 10. — [4] Gal. III, 21, 22. — [5] II Cor. III, 6. — [6] Rom. II, 27. — [7] Ps. LXX, 4.

l'accomplis-tu point? « Parce que tu dérobes, « tout en prêchant qu'il ne faut point dérober; tu es adultère tout en prohibant « l'adultère; tu es sacrilége malgré ton horreur pour les idoles. Vous êtes cause que le « nom du Seigneur est blasphémé parmi les « nations, ainsi que cela est écrit [1] ». De quoi donc peut te servir une lettre que tu n'accomplis pas? Et pourquoi ne point l'accomplir? Parce que tu présumes de toi-même. Pourquoi ne pas l'accomplir? Parce que tu es un trafiquant plein de confiance dans tes œuvres : tu ne sais point qu'il te faut le secours de la grâce pour accomplir le précepte de la loi. Voilà que Dieu commande; fais ce qu'il prescrit. Tu veux agir comme de toi-même, et te voilà tombé ; alors pèse sur toi cette lettre qui te punira sans te sauver. Il est donc vrai de dire que « la loi vient de Moïse, « et la grâce de Jésus-Christ [2] ». Moïse a écrit cinq livres; et dans les cinq galeries qui environnaient la piscine, il y avait des malades qui étaient couchés, mais sans pouvoir être guéris [3]. Voilà comment pèse sur toi cette lettre, qui peut convaincre un coupable, mais non sauver un homme injuste. Dans ces galeries, qui figuraient les cinq livres de Moïse, on exposait les malades plutôt qu'on ne les guérissait. Qu'est-ce donc qui guérissait alors la maladie? le mouvement de l'eau. Dans la piscine ainsi agitée descendaient les malades, et un seul était guéri, comme symbole de l'unité : tout malade qui descendait alors n'était point guéri pour cela. Admirable symbole de l'unité dans ce corps qui crie vers Dieu de tous les confins de la terre! Nul autre n'était guéri, si l'eau n'était troublée de nouveau. L'agitation de la piscine figurait donc la perturbation du peuple juif, à l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Car on croyait que l'eau était troublée dans la piscine par l'arrivée de l'ange. Cette eau donc, environnée de cinq galeries, c'était le peuple Juif environné de la loi : il y avait des malades dans chacune des galeries, et ils n'étaient guéris que quand l'eau était troublée et agitée. Le Christ est venu, l'eau a été troublée, il a été crucifié, que le malade descende afin d'être guéri. Comment descendre? qu'il s'humilie. Vous tous alors, qui aimez la lettre sans la grâce, vous demeurerez sous les galeries, vous serez malades, couchés à terre, sans guérison : car vous avez présumé de la lettre. « Si la loi donnée eût pu produire la vie, la « justice alors viendrait de la loi [1] ». Mais la loi a été donnée afin que vous devinssiez coupables, que coupables vous fussiez saisis de crainte, que la crainte vous fît implorer le pardon, et qu'ainsi vous n'eussiez plus de confiance dans vos forces, ni de présomption dans la lettre. Voilà ce que nous figurait encore le prophète Elisée qui envoya par son serviteur son bâton, afin de ressusciter un mort. Le fils de la veuve qui l'hébergeait venait de mourir; dès qu'il l'apprit, il donna son bâton à son serviteur : « Va », lui dit-il, « et pose-le sur le cadavre [2] ». Le Prophète ne savait-il point ce qu'il faisait? Le serviteur alla donc, mit le bâton sur le cadavre, et le mort ne ressuscita point. « Si la loi qui a été « donnée, pouvait produire la vie, la justice « viendrait de la loi ». Mais cette loi envoyée par le serviteur ne donne point la vie : et toutefois celui qui avait envoyé son bâton par son serviteur, vint ensuite donner la vie. Comme l'enfant n'était pas en effet ressuscité, Elisée vint lui-même, figurant Notre-Seigneur, qui s'était fait précéder de son serviteur avec sa loi, comme avec un bâton. Il vint auprès de ce mort étendu par terre, et mit ses membres sur ses membres. C'était un enfant, un tout jeune homme : le Prophète contracta sa taille naturelle, et se raccourcit dans la proportion de l'enfant qui était mort. Ce mort ressuscita, quand le Prophète vivant se fût proportionné à lui, et le maître fit ce que n'avait point fait le bâton ; la grâce produisit l'effet que la lettre n'avait point produit. Ceux donc qui sont demeurés avec le bâton du Prophète se glorifient dans la lettre : aussi n'ont-ils point la vie. Pour moi, je veux me glorifier dans votre grâce. « Dieu me garde », a dit saint Paul, « de me glorifier, sinon en la « croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ [3] », sinon en ce Dieu vivant qui s'est proportionné à mon cadavre, afin de me ressusciter, afin que de la sorte, je n'eusse plus la vie, mais que Jésus-Christ vécût en moi [4]. Je me glorifie donc de la grâce, et ne « connais point « la littérature » ; c'est-à-dire que je réprouve de tout mon cœur ces hommes qui mettent leur confiance dans la lettre pour s'éloigner de la grâce.

20. Le Prophète a donc raison d'ajouter :

[1] Rom. II, 21-27. — [2] Jean, I, 17. — [3] Id. V, 2.

[1] Gal. III, 21.— [2] IV Rois, IV, 29.— [3] Gal. VI, 14.— [4] Id. II, 20.

« J'entrerai dans la puissance du Seigneur [1] » ; non point dans la mienne, mais dans celle du Seigneur. Pour eux, en effet, ils se glorifient dans la lettre, et dès lors n'ont point connu la grâce jointe à la lettre. « Car c'est Moïse « qui a donné la loi, et Jésus-Christ la grâce « et la vérité [2] ». C'est lui qui est venu pour accomplir la loi, quand il nous a fait don de la charité, par laquelle on peut l'accomplir ; « puisque la loi dans sa plénitude, c'est la « charité [3] ». Mais les Juifs n'ayant point la charité, c'est-à-dire, n'ayant point l'esprit de la grâce : « Car la charité de Dieu est répan- « due dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui « nous a été donné [4] » ; en sont restés à se glorifier dans la lettre. Et comme « la lettre « tue, et que l'esprit vivifie [5] ; moi qui n'ai « point connu la lettre, j'entrerai dans la « puissance du Seigneur ». Tel est le sens que vient confirmer et achever d'éclaircir le verset suivant, de manière à le fixer dans le cœur des hommes, et à ne laisser notre intelligence dans aucun doute. « Seigneur », dit le Prophète, « je ne me souviendrai uni- « quement que de votre justice ». Uniquement ! Pourquoi donc, mes frères, ajouter *uniquement*? Il suffirait de dire : Je me souviendrai de votre justice. « Uniquement », dit le Prophète, et non de la mienne. « Qu'avez- « vous, en effet, que vous n'ayez point reçu ? « Et si vous avez reçu, pourquoi vous glorifier, « comme si vous n'aviez point reçu [1] ? » C'est uniquement votre justice qui me délivre, il n'y a de moi que le péché seulement. Que je ne m'applaudisse donc point de mes propres forces, que je ne demeure point dans la lettre : que je répudie toute littérature, c'est-à-dire tous les hommes qui se glorifient de la lettre, qui semblables à des frénétiques s'appuient sur leurs forces pour leur malheur : que je répudie ces hommes, afin que je vive dans la puissance du Seigneur, que je sois fort alors même que je serai faible, et que vous, ô Dieu, soyez puissant en moi, parce que « je me souviendrai uniquement de votre « justice ».

[1] Ps. LXX, 16. — [2] Jean, I, 17. — [3] Rom. XIII, 10. — [4] Id. V, 5. — [5] II Cor. III, 6.

[1] I Cor. IV, 7.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME LXX.

DEUXIÈME PARTIE DU PSAUME.

LA GRACE PAR LE CHRIST (SUITE).

L'orgueil nous a éloignés de Dieu, la fatigue nous y ramènera par la grâce, qui est un don gratuit et que n'a précédée en nous aucun mérite, car c'est de l'homme animal créé le premier, que nous vient la captivité, et du second homme, ou de l'homme spirituel, la délivrance. Ecoutons le Seigneur, et ne tuons point l'héritier. Dès notre jeunesse il nous a montré que nous sommes des déserteurs, que la grâce seule nous ramène comme le Prodigue, que depuis notre conversion, c'est encore lui qui est notre guide, car il est la voie, en dehors de laquelle nous ne pouvons marcher sans trouver la mort, puisqu'il est la vie. Et l'Eglise publiera jusqu'à la fin du monde la grâce du Christ, la délivrance par le Christ, les merveilles qui sont l'œuvre du Christ. L'homme a voulu être comme Dieu, et s'éloigner de Dieu, tandis qu'il ne peut être comme Dieu qu'en demeurant en lui. La défense de toucher à l'arbre de la science du bien et du mal était le moyen de maintenir l'homme dans une soumission qu'il voulut secouer, et en dehors de Dieu qui est le bien, il ne trouva qu'une profonde misère. Il ne revient à Dieu qu'en disant : « Qui est semblable à Dieu ? » Le Christ alors nous tire de l'abîme, une première fois en ressuscitant dans cette chair qu'il tient de nous ; une seconde fois, en nous donnant l'espérance de la résurrection ; une troisième fois, quand nous ressusciterons réellement. Chantons, et des lèvres et du cœur, sa justice qui se multiplie. Bénissons-le avec l'Eglise jusqu'à la fin des temps.

1. Hier nous avons démontré à votre charité que ce psaume nous prêche la grâce de Dieu, qui nous sauve gratuitement, sans que nous ayons auparavant mérité autre chose que la damnation ; mais comme nous ne pouvions l'expliquer entièrement hier, nous avons réservé pour aujourd'hui la seconde partie, vous promettant d'acquitter notre dette

avec le secours de Dieu. Et maintenant qu'il nous faut l'acquitter, soyez attentifs et ouvrez vos cœurs comme des champs fertiles qui rendent la semence au centuple, et ne sont point rebelles à la céleste rosée. Nous avons parlé hier du titre du psaume, et toutefois pour le rappeler à votre mémoire et le faire connaître à ceux qui étaient absents hier, nous en disons rapidement un mot, que doivent se rappeler ceux qui ont entendu, et écouter ceux qui ne le savent point. Ce psaume est pour les enfants de Jonadab, nom qui signifie volontaire de Dieu, et nous enseigne qu'il faut servir Dieu avec une volonté spontanée, c'est-à-dire une volonté bonne, pure, sincère et parfaite, et non avec déguisement : c'est ce qu'indiquent encore ces paroles d'un autre psaume : « Je vous offrirai « des sacrifices volontaires [1] ». C'est donc pour les fils de Jonadab, ou pour les fils de l'obéissance, que l'on chante ce psaume, et pour ceux qui les premiers furent conduits en captivité, afin que nous reconnaissions aussi notre gémissement, et qu'à chaque jour suffise sa malice [2]. Si l'orgueil nous a éloignés de Dieu, que la fatigue nous ramène à lui. Et comme nous ne pouvons retourner à lui que par la grâce, cette grâce nous est donnée gratuitement ; car si elle n'était gratuite, elle ne serait plus une grâce. Or, si elle est grâce, parce qu'elle est gratuite, nul mérite en vous ne l'a précédée, pour vous la faire accorder. Car si vos bonnes œuvres l'avaient précédée, ce serait une récompense, et non un don gratuit : or, le salaire que nous méritions, c'est l'enfer. Notre délivrance n'est donc point due à nos mérites, mais bien à la grâce de Dieu. Bénissons-le donc, et reconnaissons que nous lui sommes redevables de tout ce qui est en nous, et de notre salut. C'est ainsi que le Prophète conclut tout ce qu'il a déjà dit : « Seigneur, je me souviendrai uniquement de « votre justice [3] ». C'est là que nous avons terminé hier notre instruction. Ces premiers captifs sont donc ceux qui appartiennent au premier homme : car c'est à cause du premier homme, en qui nous mourons tous, que nous sommes captifs. « En effet, ce n'est point « l'homme spirituel qui fut formé le premier, « mais bien l'homme animal d'abord, ensuite « l'homme spirituel [4] ». Le premier homme a donc fait les premiers captifs, et le second homme les seconds rachetés. Car ce nom de rachetés dit hautement que nous étions captifs. D'où nous eût-on rachetés, si auparavant nous n'eussions été en servitude ? Pour exprimer plus clairement cette captivité que nous insinuait l'épître de saint Paul, nous avons emprunté ses paroles, afin de la prêcher en répétant avec lui : « Je vois dans mes membres « une loi qui résiste à la loi de mon esprit, et « qui me rend captif sous la loi du péché qui « règne dans mes membres [1] ». Telle est notre première captivité qui fait conspirer la chair contre l'esprit [2]. C'est là le châtiment du péché, de diviser contre lui-même l'homme qui n'a pas voulu avoir un seul maître. Car rien n'est aussi avantageux pour l'âme que l'obéissance. Et si cet assujétissement est si avantageux à l'âme, dans un serviteur pour obéir à son maître, dans un fils pour obéir à son père, dans une épouse pour obéir à son mari ; combien le sera-t-il plus dans l'homme pour obéir à Dieu? Adam fit l'expérience du mal, et tout homme est Adam, de même que tout homme est Christ en ceux qui croient, parce que tous sont membres du Christ : Adam fit donc l'expérience du mal, qu'il n'eût jamais ressenti s'il fût demeuré fidèle à cette parole : « N'y touche point [3] ». Après cette expérience du mal, qu'il obéisse au médecin qui veut le relever, lui qui n'a point voulu croire au médecin pour n'être point malade. Car un bon, un fidèle médecin donne à ceux qui sont en santé le moyen de ne point leur devenir nécessaire. Car ce n'est point l'homme en santé, mais bien le malade qui a besoin du médecin [4]. Or, un médecin habile qui vous aime assez pour ne point chercher à vendre son art, qui a plus de joie de vous voir en santé que de vous voir malade, donne aux hommes qui se portent bien des conseils qu'ils doivent observer pour ne point tomber malades. Mais qu'on néglige ces conseils, et qu'on arrive à la maladie, on a recours au médecin. On invoque, sous l'empire du mal, celui que l'on méprisait en santé. Qu'on le supplie du moins, et que dans le délire de la fièvre on ne s'emporte pas jusqu'à le frapper. Vous avez entendu tout à l'heure, dans la lecture de l'Evangile, une parabole contre ces frénétiques. Etaient-ils sains d'esprit ceux qui disaient : « Voici l'hé« ritier, venez, tuons-le, et l'héritage sera pour

[1] Ps. LIII, 8.— [2] Matth. VI, 34.— [3] Ps. LXX, 16.— [4] I Cor. XV, 46.

[1] Rom. VII, 23. — [2] Gal. V, 17. — [3] Gen. II, 17. — [4] Matth. IX, 12.

« nous[1] ? » Assurément non : car après avoir tué le fils, ils eussent tué le père ; est-ce là de la sagesse ? Enfin les voilà qui ont tué le fils : mais le fils est ressuscité, et la pierre qu'ont repoussée ceux qui bâtissaient, est devenue la pierre angulaire[2]. Ils se sont heurtés contre elle, et se sont meurtris ; elle tombera sur eux pour les écraser. Mais il n'en est pas de même de celui qui chante dans notre psaume, et qui dit : « J'entrerai dans la puissance du Sei« gneur » : non pas dans la mienne ; mais dans celle « du Seigneur ». « Seigneur, je me « souviendrai uniquement de votre justice ». Je ne reconnais en moi aucune justice, je me souviendrai uniquement de la vôtre. C'est de vous que je tiens tout le bien qui est en moi ; et tout le mal qui est en moi vient de moi. Au lieu du supplice que je méritais, vous m'avez donné la grâce que je ne méritais point. C'est donc uniquement de votre justice que je veux me souvenir.

2. « O Dieu, vous m'avez instruit dès ma « jeunesse[3] ». Que m'avez-vous enseigné ? Que je dois me souvenir uniquement de votre justice. Si je considère en effet ma vie passée, je comprends ce que je méritais, et ce qui m'a été accordé au lieu de ce que je méritais. Je méritais la peine, j'ai reçu la grâce ; je méritais l'enfer, j'ai reçu la vie éternelle. « O « Dieu, vous m'avez instruit dès ma jeu« nesse ». A la première lueur de cette foi qui m'a renouvelé, vous m'avez appris qu'il n'y avait en moi rien qui pût me faire croire que vos dons étaient mérités. Qui peut se tourner vers Dieu, s'il n'est dans l'iniquité ? Qui est racheté, sinon le captif ? Qui peut dire que sa captivité était injuste, quand il a quitté son général pour suivre un déserteur ? C'est Dieu qui est le général, et le déserteur, c'est le diable : le général a intimé un ordre, le déserteur a insinué la révolte[4] ; est-ce au commandement ou à la fourberie que tu as prêté l'oreille ? Le diable te paraît-il préférable à Dieu ? Celui qui fait défaut, à celui qui t'a créé ? Tu as cru à la promesse du diable, et tu as rencontré la menace de Dieu. Maintenant donc, délivré de sa servitude, heureux en espérance, mais pas encore en réalité, marchant dans la foi, et non dans la claire vue, notre interlocuteur s'écrie : « O Dieu, « vous m'avez instruit dès ma jeunesse ». Depuis que je me suis tourné vers vous, que vous avez renouvelé en moi ce que vous aviez fait, créé de nouveau ce que vous aviez créé, réformé ce que vous aviez formé ; depuis que je me suis tourné vers vous, j'ai compris qu'il n'y avait d'abord en moi aucun mérite, mais que votre grâce m'a été donnée gratuitement, afin que je me souvinsse uniquement de votre justice.

3. Mais après la jeunesse ? Car « vous « m'avez instruit », dit le Prophète, « dès mes « jeunes années » ; qu'est-il arrivé après la jeunesse ? Dès l'abord de ta conversion, tu as compris qu'avant ton retour à Dieu, il n'y avait rien de juste en toi, et que l'iniquité a précédé tout d'abord, afin que, à l'iniquité une fois bannie, pût succéder la charité ; ayant revêtu l'homme nouveau, seulement par l'espérance, et pas encore dans la réalité, tu as compris qu'en toi nul bien n'avait précédé, que la grâce de Dieu t'a seule tourné vers Dieu. Mais depuis ta conversion, as-tu du moins quelque mérite qui t'appartienne, et dois-tu compter sur tes forces ? Les hommes disent quelquefois : Laissez maintenant, j'avais besoin d'être mis sur le bon chemin ; il suffit, je suivrai ma route. Le guide qui t'a montré le chemin reprend : Ne veux-tu point que je te conduise ? Mais toi, dans ta présomption : Non, non, c'est assez, je suivrai ma route. On te laisse, et ton ignorance t'égare de nouveau. Il eût été bien pour toi qu'il te conduisît toujours, celui qui t'avait mis d'abord sur la voie. S'il ne le fait, tu vas t'égarer encore ; dis-lui donc : « Seigneur, « conduisez-moi dans votre voie, et je mar« cherai dans votre vérité[1] ». Mais prendre une voie nouvelle, c'est la jeunesse pour toi ; c'est un renouvellement, le commencement de la foi. Car auparavant tu errais dans tes propres voies, tu t'égarais dans les sentiers âpres et épineux ; meurtri dans tous tes membres, tu cherchais ta patrie, ou cette stabilité d'esprit qui te fît dire : C'est bien, et te le fît dire avec une pleine confiance, libre de toute épreuve, et enfin de toute captivité ; or, c'est là ce que tu ne trouvais point. Que dirai-je ? Qu'un guide est venu te montrer la voie ? C'est la voie elle-même qui est venue vers toi, et tu as été remis dans cette voie, sans que tu l'aies aucunement mérité, puisque tu étais dans l'erreur. Mais depuis

[1] Matth. XXI, 38. — [2] Ps. CXVII, 22. — [3] Id. LXX, 17. — [4] Gen. II, 17, et III, 1.

[1] Ps. LXXXV, 11.

que tu y marches, es-tu ton propre guide? Celui qui t'a enseigné la voie t'a-t-il délaissé? Non, dit le Psalmiste : « Vous m'avez enseigné dès ma jeunesse; et jusqu'à ce jour, je « publierai vos merveilles ». Car il y a du merveilleux dans ce que vous faites pour moi, pour me diriger et me mettre sur la route; et ce sont là vos merveilles. Quelles sont, crois-tu, les merveilles de Dieu? et de toutes ces merveilles, qu'y a-t-il de plus admirable que de ressusciter les morts? Mais suis-je donc un mort, diras-tu? Si tu étais mort, on ne te dirait point : « Lève-toi, ô toi « qui dors, sors d'entre les morts, et le Christ « t'illuminera [1] ». Tous les infidèles sont morts, comme tous les pécheurs, ils ont la vie corporelle, mais l'âme est morte. Or, rendre la vie à celui dont le corps est mort, c'est le mettre en état de voir encore cette lumière, et de respirer l'air; mais ce n'est pas être pour lui l'air et la lumière; il commence à revoir ce qu'il voyait auparavant. Ce n'est pas ainsi que l'on ressuscite une âme. Dieu seul ressuscite une âme, comme il est vrai de dire que seul il rend la vie au corps; mais pour Dieu, ressusciter un corps, c'est le rendre au monde; tandis que ressusciter une âme, c'est la ramener à lui-même. Supprimez l'air de ce monde, et le corps meurt aussitôt; que Dieu se retire, et notre âme est morte. Pour Dieu, ressusciter une âme, c'est la mettre en lui-même; en dehors de lui, elle meurt de nouveau. Or, il ne la ressuscite point pour l'abandonner à elle-même, comme il ressuscita Lazare, mort depuis quatre jours, et rendu à la vie du corps par la présence corporelle du Sauveur. Il approcha son corps du sépulcre et cria : « Lazare, sortez, « dehors » : Lazare se leva et sortit du sépulcre, tout lié qu'il était, puis on le délia et il s'en alla [2]. La présence du Seigneur le rendit à la vie, mais il vécut en l'absence du Seigneur. Et toutefois, en le ressuscitant par sa présence corporelle et visible, il le ressuscita encore par cette invisible majesté dont aucun lieu n'est privé. Or, bien que le Seigneur fût présent, d'une manière visible, pour ressusciter Lazare; quand le Seigneur s'éloigna de cette ville ou de ce lieu, Lazare cessa-t-il de vivre? Ce n'est pas ainsi que notre âme revient à la vie. Dieu la ressuscite, et voilà qu'elle meurt de nouveau, si Dieu l'abandonne. Je vais vous dire une chose hardie, et vraie néanmoins : nous avons deux vies, la vie de l'âme et la vie du corps. De même que l'âme est la vie du corps, ainsi Dieu est la vie de notre âme; et comme le corps meurt quand il perd son âme, l'esprit meurt quand il perd son Dieu. C'est donc une grâce de la part de Dieu de nous ressusciter et de demeurer avec nous. Aussi, parce qu'il nous délivre de notre mort, et qu'il renouvelle en quelque sorte notre vie, nous lui disons : « O Dieu, vous m'avez instruit dès mes jeunes « années ». Et parce qu'il ne s'éloigne point de ceux qu'il ressuscite, de peur que son éloignement ne leur donne la mort, nous lui disons : « Et jusqu'à présent j'annoncerai vos « merveilles », car je ne vis qu'en union avec vous; c'est vous qui êtes la vie de mon âme; elle meurt si vous l'abandonnez à elle-même. « C'est donc jusqu'à présent », c'est-à-dire, tandis que ma vie, ou plutôt mon Dieu est en moi. Mais après?

4. « Et jusqu'à ma vieillesse, et mes der- « niers jours [1] ». Voilà deux expressions pour désigner la vieillesse, et dont le sens est distinct en grec. L'âge mûr qui succède à la jeunesse, a chez les Grecs un nom particulier, et il en est un autre pour la vieillesse qui vient après l'âge mûr : on appelle πρεσβύτης, l'homme de l'âge mûr, et γέρων, le vieillard. Mais comme ces deux noms sont confondus en latin, on a désigné la vieillesse par deux expressions, vieillesse et derniers jours; vous savez que ce sont là deux âges différents. « Vous m'avez instruit de votre grâce, dès « ma jeunesse; et jusqu'à présent », après ma jeunesse, « j'annoncerai vos merveilles », car vous êtes avec moi pour me garantir de la mort, vous qui êtes venu me ressusciter : « Et jusqu'à ma vieillesse, et le déclin de ma « vie »; c'est-à-dire, jusqu'à mon dernier moment, si vous n'êtes avec moi, je n'aurai aucun mérite; que votre grâce demeure donc en moi. Ainsi parlerait un homme seul, toi, lui ou moi; mais comme c'est la parole d'un noble interlocuteur, c'est-à-dire de l'unité même, c'est la parole de l'Eglise; cherchons la jeunesse de l'Eglise. A son avénement, le Christ est crucifié, il meurt, il ressuscite, il appelle les nations, les voilà qui se convertissent, de généreux martyrs se présentent pour le Christ, le sang des fidèles est répandu,

[1] Ephés. v, 14. — [2] Jean, xi, 41-44.

[1] Ps. LXX, 18.

voilà que s'élève dans l'Eglise une abondante moisson : c'est sa jeunesse. Mais, à mesure que le temps marche, que l'Eglise confesse toujours et dise : « Jusqu'à ce jour j'annoncerai « vos merveilles ». Non-seulement dans ma jeunesse, alors que Paul et Pierre, que les premiers Apôtres les annonçaient ; mais dans le cours des âges, moi ou plutôt l'unité des membres qui composent votre corps, « j'an- « noncerai vos merveilles ». Et après? « Jus- « que dans la vieillesse et mes derniers jours, « je publierai vos merveilles » ; car l'Eglise sera ici-bas jusqu'à la fin des temps. Eh! si elle ne devait subsister ici-bas jusqu'à la fin des siècles, à qui le Seigneur aurait-il dit : « Je suis avec vous, jusqu'à la consommation « des temps [1]? » Pourquoi fallait-il nous tenir ce langage dans les saintes Ecritures? C'est qu'on devait rencontrer des ennemis de la foi chrétienne qui diraient : Les chrétiens ne sont que pour un instant, ils disparaîtront, le culte des idoles reviendra, tout sera rétabli comme auparavant [2]. Combien de temps subsisteront les chrétiens? « Jusqu'à la vieillesse, « et les dernières années » ; c'est-à-dire jusqu'à la fin des siècles. Et toi, misérable infidèle, tu attends que le Christianisme passe, et tu passeras sans être chrétien : tandis que les chrétiens doivent demeurer jusqu'à la fin des temps ; et toi, dans ton infidélité, à la fin d'une vie si courte, de quel front te présenteras-tu devant un juge que tu auras blasphémé pendant ton existence? Donc, « depuis ma jeu- « nesse jusqu'aujourd'hui, et jusqu'à ma vieil- « lesse et mes derniers jours, Seigneur, ne « m'abandonnez pas ». Et cela ne sera point pour un temps, comme le disent nos ennemis. « Ne m'abandonnez point, que je n'aie « publié votre puissance devant toute généra- « tion à venir ». A qui le bras du Seigneur a-t-il été montré [3]? Le bras du Seigneur, c'est le Christ. Ne m'abandonnez donc point : qu'ils ne soient point dans la joie, ceux qui disent : Les chrétiens ne sont que pour un temps. Qu'il y ait toujours des hommes pour annoncer votre bras. A qui? « A toutes les « races futures ». Si donc c'est à toutes les races futures, c'est jusqu'à la fin des siècles; car à la fin du monde, il n'y aura plus de génération à venir.

5. « Je publierai votre puissance et votre « justice [1] ». C'est là montrer votre bras à toutes les générations à venir. Et quelle est l'œuvre de votre bras? notre délivrance gratuite. Voilà ce que je dois publier, votre grâce à toute génération à venir; je dirai à tout homme qui doit naître : Tu n'es rien par toi-même, invoque le Seigneur ; le péché vient de toi, le mérite vient de Dieu : ce qui t'est dû, c'est le châtiment, et si tu reçois une récompense, Dieu couronnera ses dons, et non pas tes mérites. Je dirai à toute génération à venir : Tu es venu de la captivité, tu appartenais à Adam. A toute génération à venir, je montrerai non mes forces, non ma justice, mais « votre puissance et votre jus- « tice, ô Dieu, jusqu'aux plus hautes mer- « veilles qui sont votre ouvrage ». Jusqu'à quel point « votre justice et votre puissance? » jusqu'à la chair et au sang? Bien plus « jus- « qu'aux merveilles les plus élevées qui sont « votre ouvrage ». Les cieux sont en haut, les Anges sont en haut, ainsi que les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances; ils vous doivent ce qu'ils sont, ils vous doivent la vie, et surtout la vie de justice, et la vie heureuse. Jusqu'où donc « publierai je votre « justice et votre puissance? » « Jusqu'aux « plus hautes merveilles qui sont votre ou- « vrage ». Ne croyez pas que l'homme seul ait part à la grâce de Dieu. Qu'était l'ange avant d'être créé? Que serait-il s'il était délaissé de son Créateur? Donc « je publierai votre « justice et votre puissance, jusqu'aux plus « hautes merveilles qui sont votre ouvrage ».

6. Toutefois l'homme se glorifie : et pour être de la première captivité, il écoute la suggestion du serpent : « Goûtez, et vous serez « comme des dieux [2] ». Des hommes comme des dieux! « O Dieu, qui est semblable à « vous? » Rien, ni dans l'abîme, ni dans l'enfer, ni sur la terre, ni dans les cieux; car c'est vous qui avez tout créé. Comment l'œuvre entre-t-elle en lice avec l'ouvrier? « O Dieu, « qui est semblable à vous? » Pour moi, dit ce misérable Adam, et tout homme est en Adam, lorsque, cédant à la perversité, je veux être semblable à vous, je me vois réduit à en appeler à vous, de ma triste captivité; heureux jadis sous un roi plein de bonté, je suis devenu l'esclave de mon séducteur; et maintenant je crie vers vous, parce que je suis tombé en me séparant de vous. Et pourquoi

[1] Matth. XXVIII, 20. — [2] Voi. Discours sur le Ps. XL, n. 1. — [3] Isa. LIII, 1.

[1] Ps. LXX, 19.— [2] Gen. III, 5.

suis-je tombé loin de vous? Parce que j'ai cédé à la malice, et voulu être semblable à vous. Quoi donc? N'est-ce pas à devenir semblable à lui, que le Seigneur nous appelle? N'est-ce point lui qui nous dit : « Aimez vos « ennemis ; priez pour ceux qui vous persé- « cutent : faites du bien à ceux qui vous haïs- « sent? » C'est là nous inviter à lui devenir semblables. Et puis, que dit-il ensuite? « Afin « que vous soyez les enfants de votre Père « qui est dans les cieux ». Or, que fait ce Père? Le voici assurément : « Il fait lever son « soleil sur les bons et sur les méchants, et « pleuvoir sur les justes et sur les injustes [1] ». Donc vouloir du bien à ses ennemis, c'est ressembler à Dieu ; et ce n'est point là de l'orgueil, mais de l'obéissance. Pourquoi? Parce que nous sommes faits à l'image de Dieu. « Faisons l'homme », dit-il, « à notre image et « à notre ressemblance [2] ». Il n'y a donc point usurpation à garder en nous l'image de Dieu, et puissions-nous ne point la perdre par notre orgueil. Mais qu'est-ce que cette prétention orgueilleuse d'être semblable à Dieu? Quel motif, pensez-vous, fait dire à cette âme captive : « Seigneur, qui est semblable à vous? » Quelle malice y a-t-il dans cette ressemblance? Ecoutez et comprenez, si vous le pouvez ; nous espérons que celui qui nous met lui-même ces paroles dans la bouche, nous donnera aussi le pouvoir de les comprendre. Dieu n'a besoin d'aucun bien, il est le bien suprême, et tout bien vient de lui. Pour être bons, nous avons besoin de Dieu ; mais lui, pour être bon, n'a nul besoin de nous, et non-seulement de nous, mais pas même « de ces « merveilles si hautes qui sont son ouvrage » ; il n'a besoin ni des esprits célestes, ni des esprits supérieurs encore, ni de ce que l'on nomme le ciel des cieux, pour être supérieur en bonté, en puissance, en félicité. Que serait tout ce qui n'est point lui, si lui-même ne l'eût créé? Quel besoin peut avoir de toi celui qui était avant toi, et qui est si puissant, qu'il t'a créé lorsque tu n'étais pas? Mais cette œuvre, est-ce l'œuvre des parents à l'égard des enfants? Cette génération est plutôt l'œuvre d'une convoitise charnelle, qu'une création : Dieu crée alors qu'ils engendrent. Mais si tu crées aussi bien que Dieu, dis-moi ce que ta femme doit mettre au monde. Pourquoi te demander de me le dire? Que ta femme le dise, elle qui ne sait ce qu'elle porte. Et toutefois les hommes engendrent des fils, pour être la consolation et le soutien de leur vieillesse. Or, Dieu n'a-t-il créé tout ce qui existe que pour avoir un soutien dans ses vieux jours? Dieu connaît ce qu'il crée, et ses desseins de bonté sur sa créature, et ce qu'elle deviendra par sa propre volonté : Dieu connaît tout cela, et le coordonne avec sagesse. Mais l'homme, pour être quelque chose, se tourne vers celui qui l'a créé. Pour lui, s'en éloigner, c'est se glacer ; s'en rapprocher, c'est se réchauffer ; s'en éloigner, c'est la nuit ; s'en rapprocher, c'est la lumière. Celui qui lui a donné l'être lui donne encore le bien-être. Enfin ce fils le plus jeune qui voulut avoir en main la part de cet héritage que son père lui gardait si avantageusement, devint maître de lui-même et s'en alla dans un pays éloigné, où il servit un maître méchant et garda les pourceaux. Mais la faim corrigea cet orgueilleux, que l'abondance avait éloigné [1]. Donc tout homme qui aspire à être semblable à Dieu, qui veut se tenir auprès de lui, qui lui garde toute sa force [2], comme a dit le Prophète, ne doit point s'en éloigner ; qu'il s'attache à lui, afin d'en recevoir l'empreinte, comme la cire reçoit l'empreinte d'un anneau ; qu'en s'attachant à lui, il en reçoive l'image, et dise avec le Prophète : « Il m'est bon de m'attacher à « Dieu [3] », alors il gardera cette image, cette ressemblance à laquelle il a été fait. Mais si vouloir imiter Dieu n'est qu'un acte pervers, et de même que Dieu n'a besoin de personne pour le gouverner et le conduire, si l'homme veut user de sa puissance pour se diriger et se conduire comme Dieu, sans aucune main étrangère, que lui restera-t-il alors, mes frères, sinon de languir loin de ce feu divin, de s'évanouir loin de cette vérité, de changer toujours et d'aboutir au néant, loin de celui qui est souverainement, qui est immuable?

7. Voilà ce qu'a fait le diable : il a voulu imiter Dieu, mais d'une manière criminelle. Loin d'être soumis à la puissance divine, il a voulu une puissance à l'encontre de Dieu même. Quant à l'homme, il entendit le Seigneur Dieu qui lui intimait ce précepte : « Ne touchez point [4] ». A quoi? A cet arbre. Et qu'était-ce que cet arbre? S'il est bon.

[1] Matth. v, 44, 45. — [2] Gen. I, 26.

[1] Luc, XV, 12-16. — [2] Ps. LVIII, 10. — [3] Id. LXXII, 28. — [4] Gen. II, 17.

pourquoi n'y pas toucher? S'il est mauvais, que fait-il dans le paradis? C'est au contraire parce qu'il est un bon arbre qu'il est dans le paradis : mais je te défends d'y toucher. Pourquoi n'y pas toucher? Parce que je veux ton obéissance et non tes contradictions. Voilà ton service, ô serviteur; mais ne sers point d'une manière perverse. Serviteur, écoute avant tout l'ordre du Maître, et tu comprendras le sens du précepte. Cet arbre est bon, et je te défends d'y toucher. Pourquoi? Parce que je suis maître, et toi serviteur. C'est là toute la raison. Te paraît-elle faible, et dédaignerais-tu de me servir? Quel est ton avantage, sinon d'être soumis à ton maître? Or, s'il est avantageux pour toi d'être sous un maître, et d'obéir, que devait-il te commander? Pouvait-il exiger quelque chose de toi? Devait-il te dire : Offre-moi un sacrifice? N'a-t-il pas fait toutes les créatures, et toi-même entre ces créatures? Devait-il te dire : Sois à mon service, ou près de ma couche, quand je prends mon repos, ou à table quand je répare mes forces, ou dans le bain quand je me lave? Eh quoi! parce que Dieu n'avait nul besoin de tes services, ne devait-il rien te commander? Mais s'il fallait t'intimer un ordre, afin de te faire sentir, pour ton avantage, que tu es sous la dépendance d'un maître, il devait faire quelque défense, non pas que l'arbre fût mauvais, mais parce que tu avais besoin d'obéir. Or, le Seigneur ne pouvait te faire mieux sentir l'avantage de l'obéissance, qu'en prohibant pour toi ce qui n'était point mauvais. Il n'y a que l'obéissance qu'on puisse rémunérer, il n'y a que la désobéissance que l'on châtie. L'arbre est bon, mais je te défends d'y toucher. Tu ne mourras point, si tu n'y touches point. Interdire cet arbre, était-ce donc interdire tous les autres? Le jardin n'est-il pas plein d'arbres fruitiers? Te manquerait-il quelque chose? Je t'interdis celui-là, je te défends d'en goûter. Il est bon, mais l'obéissance est meilleure encore. Si tu viens à y toucher, cet arbre deviendra-t-il un poison, qui te fera mourir? Non : mais toucher au fruit défendu est une désobéissance qui t'assujétit à la mort. Aussi cet arbre est-il appelé l'arbre de la science du bien et du mal[1], non que ses fruits la pussent donner; mais peu importe la nature de l'arbre, et la nature de ses fruits, il était ainsi appelé parce que l'homme qui ne voudrait point faire le discernement du bien et du mal, d'après le précepte de Dieu, le devait faire par sa propre expérience, et n'enfreindre la défense que pour trouver la mort. Mais d'où vient, mes frères, qu'Adam y toucha? Que lui manquait-il? Oui, dites-le-moi, que lui manquait-il dans le paradis, au milieu de ces richesses, au milieu des délices, alors que ses délices étaient de voir la face de Dieu, cette face qu'il craignait après le péché comme la face d'un ennemi? Que lui manquait-il pour toucher à cet arbre? N'est-ce pas qu'il voulut user de sa puissance, et mit son bonheur à violer une défense, afin de n'être sous aucune domination, et d'être comme Dieu, puisque Dieu n'a aucun maître? Funeste liberté! criminelle présomption! Le voilà qui mourra parce qu'il s'est éloigné de la justice! Voilà qu'il a violé le précepte, qu'il a secoué de ses épaules le joug de la discipline, et brisé dans sa fureur le frein qui le dirigeait; où est-il maintenant? Le voici captif, et il s'écrie : « Seigneur, qui est semblable à vous? » J'ai voulu follement devenir semblable à vous, et me voilà semblable aux bêtes. Sous votre empire, assujéti à vos lois, j'étais véritablement semblable à vous : mais l'homme était en honneur, et il ne l'a pas compris, il s'est comparé aux animaux sans raison, et leur est devenu semblable[1]. Dans cette malheureuse ressemblance avec l'animal, crie donc enfin, et dis au Seigneur : « O Dieu, « qui est semblable à vous? »

8. « Que d'angoisses, et nombreuses et accablantes, vous m'avez fait éprouver[2]! » Tout cela est bien juste, esclave orgueilleux; car tu as voulu, dans ton insolence, être semblable à ton Seigneur, toi qui étais fait à son image. Et tu voudrais trouver le bonheur en t'éloignant du bien suprême? Dieu te dit alors : Si tu trouves la félicité en t'éloignant de moi, je ne suis pas le bien pour toi. Mais si Dieu est bon, souverainement bon, d'une bonté qui lui soit propre et ne lui vienne point d'ailleurs; s'il est pour nous le souverain bien, que serais-tu loin de lui, sinon mauvais? Et s'il est notre bonheur, que peux-tu espérer en t'éloignant de lui, sinon le malheur? Reviens donc, instruit par le malheur, et dis : « Seigneur, qui est semblable à vous? Que « d'angoisses, et nombreuses et accablantes, « m'avez-vous fait éprouver! »

[1] Gen. II, 17.

[1] Ps. XLVIII, 13. — [2] Id. XX, 20.

9. Toutefois ce n'était point un abandon, mais bien un châtiment, une épreuve. Ecoutons cette action de grâce du Prophète: « Vous « êtes revenu, et vous m'avez rendu à la vie et « retiré une seconde fois des entrailles de la « terre[1] ». Quelle fut donc la première fois? Pourquoi « une seconde fois? » O homme, tu es tombé de bien haut, esclave rebelle, orgueilleux contre Dieu, tu es tombé de bien haut! Cette parole s'est accomplie en toi: « Quiconque s'élève sera humilié »; que cette autre s'accomplisse de même: « Quiconque « s'abaisse sera élevé[2] ». Sors enfin de l'abîme. Me voici, dit-il, je reviens et je le reconnais: « O Dieu, qui est semblable à vous? Quelles « tribulations, et nombreuses et accablantes, « vous m'avez fait éprouver! Mais vous êtes re« venu, vous m'avez rendu à la vie, et m'avez « une seconde fois retiré des entrailles de la « terre ». Je comprends. Vous m'avez retiré des abîmes de la terre: vous m'avez retiré des profondeurs et de l'abîme du péché. Mais comment une « seconde fois? » Quelle fut la première? Voyons la suite du psaume. Elle vous expliquera peut-être ce que nous ne comprenons pas encore, ce que signifie « une « seconde fois ». Ecoutons donc. « Combien « d'angoisses, et nombreuses et accablantes, « m'avez-vous fait éprouver! Et vous êtes « revenu, et m'avez rendu à la vie, vous « m'avez retiré une seconde fois des en« trailles de la terre ». Mais ensuite? « Vous « avez multiplié votre justice, vous vous « êtes tourné vers moi pour me consoler, « et me retirer de nouveau des entrailles de « la terre[3] ». Voici encore une fois « de nou« veau ». S'il nous paraissait difficile d'en préciser le sens une première fois, que sera-ce maintenant qu'il est répété? « De nouveau », signifie d'abord deux fois, et le voici encore une fois. Puisse m'aider celui de qui vient la grâce; puisse m'aider ce bras que nous annonçons à toute créature à venir; puisse-t-il m'aider lui-même, et que sa croix soit une clef qui m'ouvre ce mystère sacré. Ce n'est pas sans raison en effet qu'à sa mort sur la croix, le voile du temple[4] fut déchiré en deux parties, parce que la passion de Jésus-Christ mettait à découvert les mystères les plus cachés. Puisse-t-il assister ceux qui retournent à lui; que le voile soit enlevé[5]; et que Jésus-Christ notre Seigneur et Sauveur nous dise pourquoi le Prophète parle ainsi: « Vous m'avez fait « éprouver des peines sans nombre et acca« blantes; et revenant à nous, vous nous avez « vivifié, et retiré de nouveau des entrailles « de la terre ». Voilà une première fois « de « nouveau ». Cherchons ce qu'il signifie, et nous trouverons pourquoi il est répété une seconde fois.

10. Qu'est-ce que le Christ? « Au commen« cement était le Verbe, et le Verbe était Dieu, « et le Verbe était en Dieu. Il était au commen« cement avec Dieu. Toutes choses ont été « faites par lui, et rien n'a été fait sans lui ». Prodigieuse élévation! Incommensurable élévation! Et toi captif, où es-tu? Dans la chair, dans la mort. Qui est donc ce Verbe? Et toi qui es-tu? Qu'a fait ensuite ce Verbe? Et pour qui? Qui est-il, sinon le Verbe, comme on l'appelle? Quel Verbe? Est-ce une parole qui résonne et qui passe? C'est le Verbe qui est Dieu et en Dieu, le Verbe par qui tout a été fait. Qu'est-il pour toi? « Le Verbe qui s'est fait chair, pour « habiter parmi nous[1]. Celui qui n'a pas épar« gné son propre Fils, mais qui l'a livré pour « nous, que ne nous donnera-t-il pas avec « lui[2]? » Voilà ce qu'il est, ce qu'il devient, et pour qui. Le Fils de Dieu prend une chair à cause du pécheur, de l'homme inique, du déserteur, de l'orgueilleux, de ce misérable qui voulait être semblable à son Dieu! Il est devenu ce que tu es, ô fils de l'homme, afin que nous devinssions fils de Dieu. Il s'est fait chair; d'où est venue cette chair? De la vierge Marie[3]. D'où venait la vierge Marie? D'Adam. C'était donc de ce premier captif, et la chair du Christ venait de cette masse de servitude. A quoi bon? Pour te servir de modèle. Il a pris en toi le moyen de mourir pour toi; il a pris en toi de quoi offrir pour toi, afin de t'instruire par son exemple. Que devait-il t'apprendre? Que tu dois ressusciter. Comment pourrais tu le croire, si tu ne voyais la résurrection dans une chair tirée de la masse de ta mortalité? C'est donc en lui que nous sommes ressuscités tout d'abord, et nous sommes ressuscités, parce que le Christ est ressuscité; car ce n'est point le Verbe qui est mort, puis ressuscité: mais c'est la chair qui, dans le Verbe, est morte, puis ressuscitée. Le Christ est mort dans cette chair qui doit mourir en toi, et ressuscité dans cette

[1] Ps. LXX, 20. — [2] Luc, XIV, 11. — [3] Ps. LXX, 21. — [4] Matth. XXVII, 51. — [5] II Cor. III, 16.

[1] Jean, I, 1-3, 14. — [2] Rom. VIII, 32. — [3] Luc, II, 7.

même chair comme tu dois ressusciter. Son exemple t'apprend à ne rien craindre, mais à espérer. Tu redoutais la mort, et le voilà qui meurt; tu désespérais de ressusciter, le voilà qui ressuscite. Mais, diras-tu, le Christ est ressuscité; et moi, ressusciterai-je? Il est ressuscité dans cette chair qu'il a prise de toi et pour toi. C'est donc ta nature qui t'a précédé en lui : c'est ce qu'il tenait de toi qui est monté au ciel avant toi; tu y es donc monté aussi toi-même. Le Christ y est monté le premier, et nous en lui : parce que sa chair était de nature humaine. Donc, à sa résurrection nous avons été retirés des entrailles de la terre. Alors cette parole : « Vous m'avez retiré « des entrailles de la terre », se justifie à la résurrection de Jésus-Christ. Et quand nous avons cru en lui, « il nous a tirés de nouveau « des entrailles de la terre ». Voilà encore « de « nouveau ». Ecoute l'Apôtre qui nous en prêche l'accomplissement : « Si donc vous êtes « ressuscités avec le Christ, cherchez ce qui est « d'en haut, goûtez ce qui est d'en haut, où le « Christ est assis à la droite de Dieu; goûtez ce « qui est du ciel, non ce qui est sur la terre[1] ». Le Christ est donc ressuscité le premier; nous aussi nous sommes ressuscités, mais seulement par l'espérance. Ecoute le même apôtre saint Paul qui nous dit : « Nous gémissons « intérieurement dans l'attente de l'adoption, « qui sera la délivrance de notre corps ». Tu es encore dans les gémissements, encore dans l'attente. Qu'as-tu donc reçu du Christ? Ecoute ce qui suit : « Nous sommes sauvés par l'espé« rance; or, l'espérance qui verrait, ne serait « plus une espérance. Car, comment espérer « ce que l'on voit déjà? Si nous espérons ce « que nous ne voyons pas, nous l'attendons « par la patience [2] ». Ainsi donc, c'est par l'espérance que nous sommes tirés de l'abîme une seconde fois. Pourquoi une « seconde « fois? » Parce que le Christ nous avait déjà précédés; et comme nous ressusciterons en réalité; puisque nous vivons dans l'espérance, et que maintenant nous marchons dans la foi; nous avons été retirés des entrailles de la terre, par la foi en celui qui est ressuscité avant nous des entrailles de la terre; notre âme est sortie de l'infidélité, de l'incrédulité. Ainsi s'est accomplie en nous une première résurrection par la foi. Mais si elle doit être la seule, que devient cette parole de saint Paul : « Nous attendons l'adoption qui déli« vrera notre corps? » et cette autre du même endroit : « Le corps est mort à cause du « péché, mais l'esprit vit à cause de la jus« tice? Or, si l'esprit qui a ressuscité le Christ « d'entre les morts, vit en nous, celui qui a « ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, « vivifiera aussi vos corps mortels à cause de « son esprit qui habite en vous [1] ». Donc, nous sommes déjà ressuscités en esprit par la foi, l'espérance et la charité. Mais il nous reste à ressusciter dans notre corps. Te voilà donc une première fois et une seconde fois tiré des entrailles de la terre. Une première fois, dans le Christ qui nous a précédés; une seconde fois, en espérance, et cette espérance deviendra une réalité. « Vous avez multiplié votre justice », dans ceux qui ont embrassé la foi, et qui sont ressuscités d'abord en espérance : « Vous avez « multiplié votre justice ». Car le châtiment vient de cette justice : « Et le temps est venu », dit saint Pierre, « de commencer le jugement « par la maison de Dieu [2] », ou par les saints. « Or, Dieu châtie tout homme qu'il adopte « pour fils [3]. Vous avez multiplié votre jus« tice » : puisque vous n'avez pas épargné vos fils eux-mêmes, et que vous ne préservez pas du châtiment ceux à qui vous réservez l'héritage éternel. « Vous avez multiplié votre « justice et vous vous êtes retourné pour me « consoler » : et comme vous ressusciterez mon corps à la fin des temps, « vous m'avez « tiré de la terre encore une fois ».

11. « Pour moi, je chanterai toujours votre « vérité sur les instruments du psaume [4] ». L'instrument du psaume est le psaltérion. Mais qu'est-ce que le psaltérion? Un instrument de bois avec des cordes. Que signifie-t-il? Il diffère quelque peu de la harpe : ceux qui le connaissent prétendent qu'il y a cette différence, que dans le psaltérion, ce bois creux auquel sont ajustées ces cordes qui doivent résonner, est à la partie supérieure, tandis qu'il est à la partie inférieure dans la harpe. Et comme l'esprit vient du ciel, tandis que la chair vient de la terre, le psaltérion paraît être un instrument céleste, tandis que la harpe serait terrestre. Or, comme le Prophète avait parlé de nous tirer deux fois des entrailles de la terre, une fois selon l'esprit et par l'espérance, une seconde fois, d'une ma-

[1] Coloss. III, 1, 2. — [2] Rom. VIII, 23-25.

[1] Rom. VIII, 10, 11 — [2] I Pierre, IV, 17.— [3] Prov. III, 12; Hébr. XII, 6. — [4] Ps. LXX, 22.

nière corporelle et en réalité ; écoutez ces deux résurrections : « Pour moi, je chanterai, « en votre honneur, votre vérité sur l'instru-« ment du psaume ». Voilà pour l'esprit : et que sera-ce du corps ? « Je vous chanterai « sur la harpe, ô saint d'Israël ».

12. Ecoutez encore cette résurrection, une première fois et une seconde fois. « Mes lè-« vres tressailliront quand je chanterai votre « gloire [1] ». Comme les lèvres peuvent se dire de l'homme intérieur aussi bien que de l'homme extérieur, et que le sens qu'elles ont ici peut être incertain ; le Prophète ajoute : « Ainsi que mon âme que vous avez rachetée ». Donc, avec ces lèvres intérieures, sauvés en espérance, retirés des abîmes de la terre par la foi et la charité, et attendant néanmoins la délivrance de notre corps [2], que disons-nous à Dieu ? Le Prophète a déjà parlé « de « notre âme que Dieu a rachetée ». Mais pour ne point nous laisser croire que notre âme seule est rachetée par la délivrance dont il a parlé, « et encore », dit-il. Qu'est-ce à dire encore ? « Mais encore ma langue », c'est bien la langue du corps, « publiera tout le jour votre « justice [3] » ; c'est-à-dire éternellement, à jamais. Mais quand est-ce qu'il en sera ainsi ? A la fin des siècles, lorsque notre corps sera ressuscité et semblable aux anges. Comment savons nous que c'est de la fin du siècle qu'il est dit : « Et mon âme chantera votre justice « pendant tout le jour ? » C'est qu'alors « se-« ront couverts de honte et de confusion ceux « qui cherchent à me nuire ». Or, quand seront-ils dans la honte et dans la confusion, sinon à la fin des siècles ? Ils ne peuvent être confondus qu'en deux manières, ou quand ils croiront au Christ, ou quand le Christ viendra les juger. Tant que l'Eglise, en effet, sera sur la terre, tant que le froment gémit au milieu de la paille, tant que gémissent les épis mêlés à l'ivraie[1], les vases de miséricorde parmi les vases de colère destinés à l'ignominie[2], tant que gémit le lys au milieu des épines, il ne manquera pas d'ennemis pour dire : « Quand « mourra-t-il ? quand périra sa mémoire et « son nom [3] ? » C'est-à-dire : A bientôt, et il n'y aura plus de chrétiens ; ils ne sont que depuis un temps, et un temps viendra qu'ils disparaîtront. Mais en parlant de la sorte, ces ennemis meurent pour l'éternité et l'Eglise demeure, montrant le bras de Dieu à toute génération à venir. Mais à la fin des temps le Christ viendra dans sa gloire, et les morts ressusciteront tous, chacun portant ses œuvres : les bons seront séparés et mis à la droite, et les méchants à la gauche [4] ; et nos insulteurs d'autrefois seront confondus, et nos railleurs couverts de honte ; et c'est ainsi qu'après la résurrection, ma langue publiera votre justice et chantera votre louange pendant tout le jour, pendant que la honte et l'ignominie feront le partage de ceux qui cherchent à me nuire.

[1] Ps. LXX, 23. — [2] Rom. VIII, 23. — [3] Ps. LXX, 24.

[1] Matth. III, 12 ; XIII, 30. — [2] II Tim. II, 20. — [3] Ps. XL, 6. — [4] Matth. XXV, 33.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXXI [1].

LE VRAI SALOMON OU LE CHRIST.

C'est le Christ qui nous donne la véritable paix avec Dieu. Il a reçu le pouvoir de juger et de sauver ceux qui sont humbles, pauvres selon l'esprit divin, qui ne prétendent point tenir la justice d'eux-mêmes. C'est de Dieu que vient le jugement ou la droiture, la justice. C'est aux montagnes ou aux hommes de recevoir et de maintenir la paix, aux collines d'obéir aux montagnes, mais sans les préférer au Christ, comme font les schismatiques. Les premières nous réconcilient avec Dieu, l'obéissance des collines arrive au perfectionnement. Le démon ou calomniateur sera humilié quand Jésus nous donnera la grâce, mourra et ressuscitera, régnera avec le soleil ou s'assiéra à la droite de Dieu, tandis que la lune ou l'Eglise qu'il a devancée dans le ciel, réparera par les générations successives les pertes de la mort. Il descend par la grâce comme la pluie sur la toison. La lune ou l'Eglise sera élevée. Conversion des Ethiopiens ou Gentils, schismes. Le Christ nous arrache au puissant ou au démon, nous pardonne, nous rachète de l'usure ou du châtiment, nous fait grandir à ses yeux, vit éternellement, recueille l'or de l'Arabie ou la sagesse des convertis, affermit les montagnes ou accomplit les promesses des saintes Ecritures, s'élève au-dessus du monde par le fruit de la charité, qui est le froment et qui domine le monde. Que son nom soit béni, puisque de lui nous vient la bénédiction.

1. « Pour Salomon », tel est le titre du psaume : et toutefois ce qu'il contient ne peut s'accorder avec le récit de l'Ecriture au sujet de Salomon, roi charnel d'Israël, mais convient très-bien à Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi ce nom de Salomon ne nous paraît ici qu'une figure de l'avenir qui nous annonce le Christ. Car Salomon signifie pacifique, et dès lors s'applique d'une manière bien vraie et bien convenable à celui qui nous sert de médiateur, afin que d'ennemis que nous étions, nous soyons réconciliés à Dieu, par la rémission de nos péchés. « Car « lorsque nous étions ennemis, nous avons « été réconciliés à Dieu par la mort de son « Fils [2] ». Ce même Fils est le véritable pacifique, « puisque des deux peuples, il n'en a « fait qu'un seul, en détruisant dans sa propre « chair le mur de séparation, ou leurs inimi« tiés; abolissant par ses décrets la loi chargée « de préceptes, pour former en lui seul un « homme nouveau de ces deux peuples, met« tant la paix entre eux ; il est donc venu prê« cher la paix à ceux qui étaient éloignés et « la paix encore à ceux qui étaient proches [3] ». Lui-même nous dit dans l'Evangile : « Je vous « laisse ma paix, je vous donne ma paix [4] ». Et dans une foule d'autres témoignages le Christ notre Seigneur se montre pacifique ; non point dans le sens de cette paix que le monde connaît et recherche, mais de cette paix dont le Prophète a dit : « Je leur don« nerai de vraies consolations, et paix sur « paix [1] » : c'est-à-dire, qu'à la paix de réconciliation j'ajouterai la paix de l'immortalité. Car après l'accomplissement des promesses de Dieu, le même Prophète nous fait espérer une dernière paix dans laquelle nous vivrons éternellement avec Dieu, lorsqu'il nous dit : « Seigneur, notre Dieu, donnez-nous votre « paix, après nous avoir donné toutes choses [2] ». Cette paix alors sera parfaite, « quand la mort « notre dernière ennemie sera détruite [3] ». Mais en qui cela s'accomplira-t-il, sinon dans ce roi de paix et de réconciliation? « De même, « en effet, que tous meurent en Adam, de « même tous seront vivifiés en Jésus-Christ [4] ». Après avoir trouvé le vrai Salomon, le vrai pacifique, écoutons maintenant les enseignements du psaume.

2. « O Dieu, donnez au roi votre jugement, « et votre justice au fils du roi [5] ». Le Seigneur dit lui-même dans l'Evangile : « Le « Père ne juge personne, mais il a donné tout « jugement au Fils [6] ». C'est bien là : « ô Dieu, « donnez votre jugement au roi ». Et ce roi est aussi fils du roi, car le Père est roi lui-même : aussi est-il écrit qu'un roi fit des noces à son fils [7]. Cette répétition est dans l'usage des Ecritures. Ainsi cette expression : « Votre jugement », est répétée dans « votre

[1] Tiré de l'épître CLXIX à Evode, n. 1.— [2] Rom. V, 10.— [3] Ephés. II, 11-17. — [4] Jean, XIV, 27.

[1] Isa. LVII, 19, suiv. les Septante. — [2] Id. XXVI, 12, suiv. les Septante — [3] I Cor. XV. 26. — [4] Id. 22.— [5] Ps. LXXI, 1. — [6] Jean, V, 22. — [7] Matth. XXII, 2.

« justice »; et cette autre : « Au roi », dans « au Fils du roi »; de même qu'il est dit ailleurs : « Celui qui habite dans les cieux se « rira d'eux, et le Seigneur les persiflera [1] ». Or, « celui qui habite les cieux », est bien le même que « le Seigneur»; et « se rira d'eux » a le même sens que « les persiflera ». Il en est de même dans « les cieux qui racontent la « gloire de Dieu et le firmament qui annonce « l'œuvre de ses mains [2] ». « L'œuvre de ses « mains » est une répétition de « sa gloire », et « annoncer » une répétition de « raconter ». Or, ces répétitions sont fréquentes dans les Ecritures, soit qu'elles redisent les mêmes paroles, soit qu'elles expriment le même sens avec des paroles différentes : elles se trouvent principalement dans les psaumes, et dans ce style dont le but est d'émouvoir les âmes.

3. Le Prophète continue : « De juger votre « peuple dans la justice ; et vos pauvres dans « l'équité [3] ». Ces paroles : « De juger votre « peuple dans la justice », font voir suffisamment que le Père, qui est roi, a donné au roi son Fils le jugement et la justice pour juger votre peuple. Cette même expression se trouve dans Salomon : « Proverbes de Salomon, fils « de David, de connaître la sagesse et la dis« cipline [4] »; c'est-a-dire, proverbes de Salomon, qui enseignent la sagesse et la discipline. De même « votre jugement de juger votre peu« ple », signifie votre jugement afin qu'il juge votre peuple. Mais ces expressions : « Votre « peuple », et ensuite « vos pauvres »; et ces autres, « dans la justice », puis « dans l'équité », sont encore des répétitions. Le Prophète nous apprend ainsi que le peuple de Dieu doit être pauvre, sans orgueil, plein d'humilité. « Bien« heureux en effet les pauvres de gré, parce « que le royaume des cieux est à eux [5] ». Telle était la pauvreté du bienheureux Job, même avant qu'il eût perdu ses richesses terrestres. Ce qu'il est bon de remarquer ici, car il est plus facile pour quelques-uns de distribuer tous leurs biens aux pauvres que de se faire les pauvres de Dieu. Ils s'enflent et sont pleins de jactance ; ils croient que c'est à eux-mêmes, et non à la grâce de Dieu, qu'ils doivent de vivre saintement, et voilà que leur vie n'est pas sainte, quelque nombreuses que paraissent leurs bonnes œuvres. Ils croient tout tenir d'eux-mêmes, et se glorifient comme s'ils n'avaient rien reçu [1] : ce sont des riches en eux-mêmes, et non des pauvres de Dieu ; pleins de leurs mérites, et non indigents pour l'amour de Dieu. Or, l'Apôtre l'a dit : « Quand « je distribuerais tous mes biens aux pauvres, « et que je livrerais mon corps aux flammes, « si je n'ai point la charité, cela ne me sert « de rien [2] »; comme s'il disait : Il ne me servirait de rien de distribuer mes biens aux pauvres, si je ne devenais pauvre pour Dieu. « La charité ne s'enfle point d'orgueil [3] » : et il n'y a point de charité en celui qui est ingrat envers l'Esprit-Saint, par qui la charité est répandue dans nos cœurs [4]. Aussi ces hommes n'appartiennent-ils pas au peuple de Dieu, parce qu'ils ne sont point pauvres selon Dieu. Ainsi parlent en effet les pauvres selon Dieu : « Pour nous, nous n'avons pas reçu « l'Esprit de ce monde, mais l'Esprit qui vient « de Dieu, afin de connaître les dons que Dieu « nous a faits [5] ». Tandis que dans notre psaume, afin d'exprimer ce mystère d'un Dieu qui s'unit à l'homme, ou du Verbe fait chair [6], il est dit à Dieu le Père qui est Roi : « Donnez « votre justice au Fils du Roi » : ceux-ci ne veulent point qu'on leur donne la justice, ils prétendent l'avoir en eux-mêmes. « Ignorant « cette justice qui vient de Dieu, et voulant « établir leur propre justice, ils ne sont point « soumis à la justice de Dieu [7] ». Ils ne sont donc point affamés de Dieu, mais pleins d'eux-mêmes, puisqu'ils ne sont pas humbles, mais superbes. Or, ce Fils du Roi viendra juger le peuple de Dieu dans la justice, et les pauvres dans l'équité, et par ce jugement, il séparera les pauvres qui sont à lui, c'est-à-dire, ceux qu'il a enrichis de sa pauvreté. Car c'est vers lui que ce peuple de pauvres élève cette voix : « Jugez-moi, ô Dieu, et séparez ma cause de « cette nation qui n'est point sainte [8] ».

4. Il y a ici dans les expressions un ordre qui est changé ; après avoir dit d'abord : « Dieu, donnez votre jugement au roi, et votre « justice au fils du roi », énonçant d'abord le jugement, ensuite la justice, le Prophète au verset suivant met au premier rang la justice, et au second le jugement : « Pour juger votre « peuple dans la justice, et vos pauvres selon « le jugement » ; et montre ainsi que ce jugement a le sens de justice, et que peu importe à quel rang vienne cette expression, qui a le

[1] Ps. II, 4. — [2] Id. XVIII, 2. — [3] Id. LXXI, 2. — [4] Prov. I, 1. — [5] Matth. V, 3.

[1] I Cor. IV, 7. — [2] Id. XIII, 3. — [3] Id. 4. — [4] Rom. V, 5. — [5] I Cor. II, 12. — [6] Jean, I, 14. — [7] Rom. X, 3. — [8] Ps. XLII, 1.

même sens. On appelle d'ordinaire partial, un jugement injuste; mais on ne dit guère une justice inique ou injuste; car si elle est fausse, elle sera injuste, et dès lors ne s'appellera plus justice. Dire alors jugement, puis le répéter sans le nom de justice, puis dire justice et lui donner ensuite le nom de jugement, c'est montrer suffisamment qu'il appelle jugement ce que d'ordinaire on appelle justice, c'est-à-dire ce qui ne peut s'entendre d'un faux jugement. Quand le Seigneur nous dit en effet : « Ne jugez point selon l'apparence, mais jugez selon le sens droit [1] », il montre qu'un jugement peut être sans droiture; et en disant : « Portez un jugement « droit », il défend l'un et ordonne l'autre. Mais quand il dit le jugement, sans aucune qualification, il veut que l'on entende la justice. C'est ainsi qu'il a dit : « Vous omettez ce « qu'il y a d'important dans la loi, la miséri« corde et le jugement [2] » ; et que Jérémie a dit aussi : « Il amasse des richesses, mais « non avec jugement [3] ». Il ne dit pas qu'il amasse des richesses avec un jugement faux ou pervers, ni avec un jugement droit ou injuste; mais bien « non avec jugement », réservant ainsi le nom de jugement à tout ce qui est droit et juste.

5. « Que les montagnes reçoivent la paix « pour le peuple, et les collines la justice [4] ». Les montagnes sont plus hautes, les collines moins élevées. Le Prophète désigne ici ceux qu'il appelle ailleurs « les grands et les pe« tits ». Ce sont là « ces montagnes qui bon« dirent comme des béliers, et ces collines « comme des agneaux, quand Israël sortit de « l'Egypte [5] » ; c'est-à-dire, quand le peuple de Dieu fut délivré de l'esclavage de ce monde. Ces montagnes sont donc les hommes qui, dans l'Eglise, dominent par une sainteté supérieure et qui sont capables d'instruire les autres [6] ; qui ne parlent que pour enseigner la vérité, qui règlent leur vie afin d'être des modèles de sainteté. Mais pourquoi « la paix « est-elle pour les montagnes, et la justice pour « les collines ? » Serait-il indifférent de dire que les montagnes reçussent la justice pour le peuple, et les collines la paix ? Car la justice comme la paix est nécessaire aux uns et aux autres, et il est possible que la paix ne soit qu'un autre nom de la justice. Telle serait en effet la véritable paix, non plus comme les hommes injustes la font entre eux. Ou peut-être, ne faut-il pas dédaigner la distinction du Prophète, et dire : « La paix aux montagnes « et la justice aux collines ? » Car ceux qui sont éminents dans l'Eglise doivent apporter tous leurs soins à maintenir la paix, à ne pas briser les liens de l'unité, à ne point causer de schismes dans l'Eglise par leur conduite orgueilleuse. Quant aux collines, elles doivent imiter les montagnes, et leur être soumises, de manière néanmoins à leur préférer Jésus-Christ : de peur que séduites par l'éclat apparent de quelques montagnes dangereuses, elles n'en viennent à se séparer du Christ et à rompre avec l'unité. Voilà pourquoi le Prophète appelle « sur les montagnes la paix, « pour le peuple ». Qu'elles disent : « Soyez « mes imitateurs, comme je le suis du « Christ [1] ». Mais qu'elles disent encore : « Quand « un ange venu du ciel, ou nous-mêmes vous « annoncerions un Evangile autre que celui « que vous avez reçu, qu'il soit anathème [2] ». Qu'elles disent enfin : « Paul a-t-il été cruci« fié pour vous, ou seriez-vous baptisés au « nom de Paul [3] ? » Qu' « ils reçoivent cette « paix pour le peuple » de Dieu, ou pour les pauvres de Dieu, qui leur fasse désirer de régner, non sur eux, mais avec eux. Qu'à leur tour ceux-ci ne disent point : « Moi je suis à « Paul, moi à Apollo, moi à Céphas », mais bien tous : « Moi je suis au Christ [4] ». La justice dès lors consiste pour les serviteurs à ne point se préférer ni même s'égaler au Seigneur, et à lever les yeux vers les montagnes d'où le secours doit leur venir, de manière cependant à ne pas attendre ce secours des montagnes elles-mêmes, mais bien du Seigneur qui a fait le ciel et la terre [5].

6. On peut très-bien encore donner à ces paroles : « Que les montagnes reçoivent la paix « pour le peuple », le sens d'une paix qui nous réconcilie avec Dieu, car les montagnes la reçoivent pour son peuple. Voilà ce que nous prêche l'Apôtre : « Le passé n'est plus, tout « est devenu nouveau : or, tout vient de Dieu « qui nous a réconciliés avec lui par le Christ, « et nous a confié le ministère de la récon« ciliation ». Voilà comment les montagnes reçoivent la paix pour son peuple. « Car Dieu « était dans le Christ se réconciliant le monde, « n'imputant plus aux hommes leurs péchés,

[1] Jean, VII, 24. — [2] Matth. XXIII, 23. — [3] Jérém. XVII, 11. — [4] Ps. LXXI, 3. — [5] Id. CXIII, 1, 4, 13. — [6] II Tim. II, 2.

[1] I Cor. XI, 1. — [2] Gal. I, 8. — [3] I Cor. I, 13. — [4] Id., 1 — [5] Ps. CXX, 1, 2.

« et mettant en nous la parole de réconcilia-« tion ». En qui la met-il, sinon dans ces montagnes qui reçoivent la paix pour son peuple? Voilà que les messagers de la paix s'écrient ensuite : « Nous remplissons donc la « fonction d'ambassadeurs du Christ, c'est Dieu « même qui vous exhorte par notre bouche ; « nous vous conjurons, au nom du Christ, de « vous réconcilier avec Dieu [1] ». Telle est la paix que les montagnes reçoivent pour son peuple, c'est-à-dire la prédication et le message de la paix : aux collines la justice, ou l'obéissance qui est, pour l'homme ainsi que pour toute créature douée de raison, l'origine et le perfectionnement de la justice. Entre ces deux hommes, Adam qui fut pour nous la source de la mort, et le Christ ou l'auteur de notre salut, la grande différence consiste « dans cette désobéissance d'un seul homme « qui en a rendu tant d'autres pécheurs, « comme l'obéissance d'un seul homme en « établira un grand nombre dans la justice [2]. « Que les montagnes reçoivent donc la paix « pour le peuple, et les collines la justice »: afin que l'accord des uns et des autres justifie cette parole : « Voilà que la justice et la paix « se sont embrassées [3] ». Il est vrai que l'on trouve dans certains exemplaires : « Que les « montagnes et les collines reçoivent la paix »: je crois qu'il faut l'entendre des prédicateurs de l'Evangile, soit des premiers, soit des seconds. Alors dans ces manuscrits on lit ainsi le verset suivant : « C'est dans la justice qu'il « jugera les pauvres du peuple ». Toutefois on préfère les exemplaires qui portent, comme nous venons de l'expliquer : « Que les mon-« tagnes reçoivent la paix pour le peuple, « et les collines la justice ». D'autres encore lisent : « Pour votre peuple » ; d'autres n'ont point « votre », mais seulement « le peuple ».

7. « Il jugera les pauvres du peuple, et « sauvera les fils des pauvres [4] ». Les pauvres et les fils des pauvres me paraissent identiques, de même que la cité de Sion n'est autre que la fille de Sion. Mais si l'on veut une distinction : par « les pauvres », nous entendrons « les montagnes » ; et par « les fils « des pauvres, les collines » : alors les pauvres seraient les Prophètes et les Apôtres, et leurs fils, ou « les fils des pauvres », seraient ceux qui sous leur autorité s'avancent dans la vertu. Le Prophète dit d'abord que Dieu « les « jugera », ensuite qu'il « les sauvera », pour nous donner un aperçu du jugement qu'il doit exercer ; car il ne doit les juger que pour les sauver, ou les séparer de ceux qui seront damnés et réprouvés, et leur donner ainsi le salut qu'il est prêt de révéler dans ces derniers temps [1]. Ceux-là lui disent en effet : « Ne « perdez point mon âme avec les impies [2] » ; et encore : « Jugez-moi, ô Dieu, et séparez « ma cause de celle d'une nation qui n'est « point sainte [3] ». Remarquons aussi que le Prophète ne dit point : Il jugera le pauvre peuple ; mais bien : « Les pauvres du peuple ». Quand il dit plus haut : « Afin de juger le « peuple dans la justice et vos pauvres dans « l'équité », il identifie le peuple de Dieu avec ses pauvres, ou simplement ceux qui sont bons et qui doivent être placés à sa droite. Mais comme, en cette vie, ceux de la droite et ceux de la gauche paissent ensemble, ainsi que des boucs et des agneaux que l'on doit séparer à la fin des jours [4], le Prophète appelle ce mélange peuple de Dieu. Et comme le Prophète donne ici un sens favorable au jugement, et l'entend de ceux qu'il doit sauver ; « il jugera les pauvres du peuple », signifie dans son langage, qu'il discernera pour les sauver ceux de son peuple qui sont pauvres. Après avoir dit quels sont ceux qui sont pauvres [5], comprenons encore qu'ils sont indigents. « Il humiliera le calomniateur ». Nous ne connaissons pas de plus grand calomniateur que le diable. Voici une de ses calomnies : « Est-ce gratuitement que Job honore le Sei-« gneur [6] ? » C'est lui que le Seigneur Jésus humilie, en donnant sa grâce aux siens, afin qu'ils servent Dieu gratuitement, c'est-à-dire qu'ils trouvent leurs délices dans le Seigneur [7]. Il l'a humilié encore, quand le diable, ou le prince de ce monde, ne trouvant rien en lui [8], le mit à mort sous les calomnies de ces Juifs qui étaient pour le calomniateur des instruments dociles, agissant par ces enfants de rébellion [9]. Ce fut une humiliation pour lui de voir celui qu'ils avaient mis à mort, ressuscitant et détruisant cet empire de la mort, dans lequel il exerçait une telle puissance, que par un seul homme qu'il avait séduit, il entraînait le genre humain dans

[1] II Cor. v, 17-20. — [2] Rom. v, 19. — [3] Ps. LXXXIV, 11. — [4] Id. LXXI, 4.

[1] I Pierre, I, 5. — [2] Ps. XXV, 9. — [3] Id. XLII, 1. — [4] Matth. XXV, 32. — [5] Plus haut, n. 3. — [6] Job, I, 9. — [7] Ps. XXXVI, 4. — [8] Jean, XIV, 30. — [9] Ephés. II, 2.

une éternelle damnation. Il fut surtout humilié, parce que si le péché d'un seul homme a fait ainsi régner la mort, à plus forte raison ceux qui reçoivent l'abondance de la justice et de la grâce, régneront dans la vie par un seul qui est Jésus-Christ[1], qui a confondu le calomniateur, ainsi que les accusations mensongères, les juges d'iniquité, les faux témoins, que ce calomniateur suscitait pour le perdre.

8. « Il demeurera autant que le soleil, ou « avec le soleil[2] ». Quelques-uns de nos interprètes ont cru qu'il était mieux de traduire ainsi, parce qu'il y a dans le grec συμπαραμενεῖ, qu'on ne peut traduire en latin en un seul mot, que par *compermanebit*, il condemeurera : et comme on ne pouvait rendre cette pensée en une seule expression latine, on a dit : « Il demeurera avec le soleil ». Condemeurer au soleil n'aurait en effet d'autre sens que « demeurer avec le soleil ». Mais qu'y a-t-il de si grand à demeurer avec le soleil pour celui par qui tout a été fait, et sans qui rien n'a été fait[3], sinon la condamnation de ceux qui s'imaginent que la religion du Christ ne doit subsister que pour un temps, pour disparaître ensuite ? « Il subsis« tera donc avec le soleil », tant que le soleil se lèvera et se couchera ; c'est-à-dire que l'Eglise de Dieu ou le corps mystique du Christ subsistera sur la terre tant que s'écouleront les siècles. Quand le Prophète ajoute : « Et avant la lune, de génération en généra« tion », il aurait pu dire aussi bien : Et avant le soleil, c'est-à-dire et avec le soleil et avant le soleil ; ce qui signifierait : et avec les temps et avant les temps. Or, ce qui précède le temps est éternel : et l'on doit regarder comme vraiment éternel, ce qui ne varie point avec le temps, comme le Verbe qui était au commencement. Mais le Prophète a préféré symboliser dans la lune ces accroissements et ces dépérissements des choses mortelles. Aussi après avoir dit : « Avant la lune », le Prophète voulant en quelque sorte nous expliquer le sens qu'il y attache, ajoute : « Dans les générations des « générations » ; comme s'il disait : « Avant « la lune », c'est-à-dire, avant « les généra« tions des générations », qui passent avec la mort et la succession des choses mortelles, comme les phases d'accroissement et de disparition de la lune. Dès lors, dans quel sens plus plausible peut-on dire que le Christ subsistera, « avant la lune », sinon que par son immortalité il a devancé tout ce qui est mortel ? On pourrait encore entendre très-bien qu'après avoir humilié le calomniateur, le Christ est assis à la droite de son Père, et qu'il demeure ainsi « avec le soleil ». Car on entend par le Fils la splendeur de la gloire éternelle[1] : le soleil serait alors le Père, et le Fils en serait l'éclat. Toutefois cela doit s'entendre de la substance invisible du Créateur, et non de cette substance visible des créatures, qui est celle des corps célestes, dont le plus éclatant est le soleil, objet de notre comparaison, comme on en tire des objets terrestres, tels que la pierre, le lion, l'agneau, l'homme qui a deux fils, et le reste. Donc après avoir humilié le calomniateur, il demeure « avec le soleil » : car après avoir vaincu le diable par sa résurrection, il est assis à la droite du Père[2], où il ne mourra plus, et où la mort n'a plus d'empire sur lui[3]. Et cela « devant la lune », comme le premier-né d'entre les morts précédant son Eglise qui passe avec les hommes, par les phases de la mort et de la succession. Voilà « les générations des générations ». A moins d'entendre par génération notre naissance temporelle, et par « générations des généra« tions », notre naissance dans l'éternité. Voilà l'Eglise que précède le Christ, afin de demeurer « avant la lune », lui, le premier-né d'entre les morts. Mais comme il y a dans le grec γενεὰς γενεῶν, plusieurs ont traduit non plus « générations », au pluriel, mais « la génération des générations ». Car γενεας répond à deux cas du grec, et pour traduire par l'accusatif pluriel, τὰς γενεάς, ou les générations, plutôt que par le génitif singulier, τῆς γενεᾶς, il n'y a pas de raison évidente, sinon que l'on a préféré traduire à l'accusatif « les générations des générations », comme une explication de ce qu'il entendait par « la « lune », qui est aussi à l'accusatif.

9. « Il descendra comme la pluie dans la « toison, et comme la rosée qui dégoutte sur « la terre[4] ». C'est là une allusion qui nous rappelle que c'est dans le Christ que doit s'accomplir cette figure qui eut lieu sous Gédéon. Ce juge demanda pour signe au Seigneur que la toison placée dans l'aire, fût trempée de rosée, quand l'aire demeurerait

[1] Rom. v, 17. — [2] Ps. LXXI, 5. — [3] Jean, I, 3.

[1] Hébr. I, 3. — [2] Marc, XVI, 19. — [3] Rom. VI, 9. — [4] Ps. LXXI, 6.

sèche[1]; et ensuite que la toison demeurât sèche, tandis que l'aire serait mouillée; ce qui arriva en effet. Nous voyons en cela le peuple d'Israël, ou le premier peuple qui est une toison desséchée dans l'aire immense de l'univers entier. Ce même Christ est descendu comme la rosée dans la toison, tandis que l'aire était encore desséchée : aussi a-t-il dit : « Je ne suis envoyé que vers les brebis « perdues de la maison d'Israël[2] ». C'est là qu'il a choisi et la mère qui devait lui donner cette forme de l'esclave dans laquelle il devait se rendre visible pour les hommes, et ces disciples auxquels il a donné ce précepte : « N'allez point par la voie des gentils, n'en- « trez point dans les villes des Samaritains : « allez d'abord vers les brebis de la maison « d'Israël qui ont péri[3] ». Mais leur dire : « allez tout d'abord à ces brebis », c'est leur dire qu'au temps marqué pour tremper l'aire e la divine rosée, ils devront aller aussi vers ces autres brebis qui ne sont point de l'antique bercail d'Israël, et dont il a dit : « J'ai « d'autres brebis qui ne sont point de ce ber- « cail, il faut que je les amène, afin qu'il n'y « ait qu'un troupeau et qu'un pasteur[4] ». De là cette parole de l'Apôtre : « Je dis que le « Christ a été le ministre pour le peuple cir- « concis, afin de vérifier la parole de Dieu, « et de confirmer les promesses faites à nos « Pères ». C'est ainsi que la pluie est descendue sur la toison, pendant que l'aire demeurait sèche. Mais l'Apôtre continue : « Les gentils « doivent louer Dieu de sa miséricorde[5] »; puisque au temps marqué s'accomplit cette promesse du Prophète : « Le peuple que je « n'ai point connu, m'a servi, il m'a obéi en « entendant ma voix[6] » : or, nous voyons aujourd'hui le peuple juif qui demeure dans l'aridité, tandis que dans l'univers entier les nuées de la grâce arrosent pleinement tous les peuples. Notre psaume a pris un autre terme pour désigner la même pluie; il la nomme : « des gouttes de rosée qui tom- « bent », non plus sur la toison, mais « sur « la terre ». Qu'est-ce en effet que la pluie, sinon des gouttes qui tombent? Aussi, Dieu a-t-il, selon moi, désigné ce peuple sous le nom d'une toison, ou bien parce qu'il devait être dépouillé du droit d'enseigner comme on dépouille une brebis de sa toison; ou bien parce qu'il renfermait cette pluie divine en lui-même sans permettre de l'annoncer aux peuples incirconcis.

10. « La justice s'élèvera en ses jours, ainsi « que l'abondance de la paix, jusqu'à ce que la « lune disparaisse[1] ». Cette expression « dispa- « raisse » est rendue chez d'autres interprètes par « soit enlevée », et chez d'autres encore par « soit élevée »: chacun a traduit à sa guise le verbe grec ἀνταναιρεθῇ. Mais il y a peu de différence entre « disparaisse » et « soit enlevée ». « Disparaître » a plus ordinairement le sens d'être enlevé, de n'être plus, que celui d'être élevé plus haut. « Etre enlevé », ne peut guère s'entendre que dans le sens d'être perdu, de n'exister plus; « être élevé », n'a d'autre sens que d'être plus haut : ce qui se prend quelquefois en mauvaise part, et désigne l'orgueil; ainsi : « Ne t'élève point dans ta « sagesse[2] ». Dans un sens favorable, il signifie un plus grand honneur, ainsi quand on élève un objet: par exemple: « Pendant la nuit « élevez vos mains vers le sanctuaire, et bénis- « sez le Seigneur[3] ». Si donc nous traduisons par « disparaisse », qu'en résultera-t-il, sinon que, pour la lune, « disparaître » aura le sens de n'être plus? Peut-être le Prophète a-t-il voulu nous dire qu'il n'y aura plus de mortalité, quand « la mort notre dernière ennemie « sera détruite[4] »; en sorte que l'abondance de la paix sera telle que rien ne s'opposera à la félicité des bienheureux, de la part des infirmités de la mort: ce qui arrivera dans ce séjour dont Dieu nous a donné l'infaillible promesse, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, et dont il est dit: « En ses jours s'élèvera la « justice ainsi que l'abondance de la paix » : jusqu'à ce que la mort soit vaincue, et que toute mortalité soit détruite et absorbée. Mais si la lune désigne ici, non plus cette mortalité de la chair que subit ici-bas l'Eglise, mais bien l'Eglise elle-même qui doit être délivrée de cette mortalité pour demeurer éternellement, il faut traduire ainsi : « En ses jours s'élèvera « la justice et l'abondance de la paix, jusqu'à « ce que la lune soit élevée » ; comme si l'on disait: En ses jours s'élèvera la justice qui dompte les contradictions et les rébellions de la chair, et une paix surgira pour aller croissant et se multipliant, jusqu'à ce que la lune s'élève, ou plutôt jusqu'à la glorification de

[1] Juges, VI, 36 et seq. — [2] Matth. XV, 24. — [3] Id. X, 5, 6 — Jean, X, 16. — [4] Rom. XV, 8, 9. — [6] Ps. XVII, 45.

[1] Ps. LXXI, 7. — [2] Eccli. XXXII, 6. — [3] Ps. CXXXIII, 2. — [4] I Cor. XV, 26.

l'Eglise qui doit régner par la gloire de la résurrection, avec ce premier-né d'entre les morts, qui l'a précédée dans cette gloire, et qui est assis à la droite de son Père[1] : c'est là demeurer « avec le soleil et avant la lune », que ce même soleil doit ensuite élever en gloire.

11. « Il dominera depuis la mer jusqu'à « la mer, et depuis le fleuve jusqu'aux extré- « mités de la terre[2] ». Ainsi doit régner celui dont il est dit : « En ses jours s'élèvera la « justice et l'abondance de la paix, jusqu'à ce « que la lune soit exaltée ». Si par lune on entend ici l'Eglise, on voit combien il doit étendre au loin cette Eglise, puisqu'il ajoute : « Il dominera depuis la mer jusqu'à la mer ». Car la terre est environnée de cette grande mer, qu'on appelle Océan, dont nous avons dans nos terres quelques portions étroites que forment ces mers si connues sillonnées par nos vaisseaux. « Depuis la mer jusqu'à « la mer », ou depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre, voilà ce que le Prophète assigne à la domination du Christ, dont le nom et la puissance devaient être prêchés dans l'univers entier pour le dominer. Et pour que nous ne donnions pas un autre sens à ces paroles : « Depuis la mer jusqu'à « la mer », le Prophète ajoute : « Depuis le « fleuve jusqu'aux extrémités de la terre ». Or, « jusqu'aux extrémités de la terre », était exprimé dans ces paroles : « Depuis la mer jus- « qu'à la mer ». Mais quand le Prophète nous parle « du fleuve », il veut dire que le Christ a commencé à signaler sa puissance sur le fleuve du Jourdain, où il choisit ses disciples, où il fut baptisé et où l'Esprit-Saint descendit sur lui alors que cette voix se fit entendre du ciel : « Celui-ci est mon fils bien-aimé[3] ». Tel est donc le point de départ de sa doctrine : c'est de là que l'autorité de cet enseignement céleste s'est répandue jusqu'aux confins de la terre, que l'Evangile du royaume des cieux a été prêché dans l'univers entier, pour servir de témoignage à toutes les nations : puis arrivera la fin de toutes choses.

12. « Devant lui les habitants de l'Ethiopie « se prosterneront, et ses ennemis baiseront « la poussière[4] ». Les Ethiopiens désignent ici les nations, c'est la partie pour le tout, et le Prophète choisit ici la nation la plus reculée sur les confins de la terre. « Ils se prosterne- « ront en sa présence », est-il dit, pour, ils l'adoreront. Or, comme il doit naître en diverses contrées de la terre des schismes qui porteront envie à l'Eglise catholique répandue dans le monde entier ; comme ces schismes se diviseront et porteront chacun le nom de son auteur ; comme ils s'attacheront aux hommes qui les ont provoqués, jusqu'à combattre même cette gloire du Christ resplendissante chez tous les peuples, voilà que le Prophète à ces paroles : « Les Ethiopiens se « prosterneront devant lui », ajoute : « Et ses « ennemis baiseront la poussière » : c'est-à-dire, aimeront les hommes et porteront envie à cette gloire du Christ, qui a fait dire : « Elevez- « vous, Seigneur, au-dessus des cieux, et que « votre gloire apparaisse à la terre[1] ». L'homme a mérité, par son péché, d'entendre : « Tu « es terre, et tu retourneras dans la terre[2] ». Or, baiser cette terre, c'est-à-dire, se soumettre avec joie à l'autorité de ces hommes frivoles, les aimer, y trouver ses délices, c'est contredire les saintes Ecritures, qui préconisent l'Eglise catholique, dont le règne s'étendra, non plus sur quelque partie de la terre, comme il en est des schismes, mais qui envahira successivement l'univers entier et jusqu'aux Ethiopiens, c'est-à dire aux plus éloignés, comme aux plus dépravés des hommes.

13. « Les rois de Tharsis et des îles lui ap- « porteront des présents ; les rois des Arabes « et de Saba lui amèneront des offrandes. Tous « les rois de la terre l'adoreront, toutes les na- « tions lui seront assujéties[3] ». Il n'est pas besoin d'expliquer ce passage, mais d'en contempler la vérité. Elle éclate aux yeux, non-seulement des fidèles qui en tressaillent, mais des infidèles qui en gémissent. A moins peut-être que nous ne demandions le sens de « ces offrandes qu'on doit amener ». Car on amène ce qui peut marcher. Or, serait-il ici question de victimes à immoler ? Loin de nous de croire à une telle justice en ses jours. Mais les offrandes préconisées par ce verset, nous semblent désigner les hommes que l'autorité des rois amène au sein de l'Eglise du Christ, bien que ces rois aient aussi amené à Dieu des présents par leurs persécutions, en immolant des martyrs, sans savoir ce qu'ils faisaient.

14. Le Prophète expliquant pourquoi les

[1] Marc, XVI, 19. — [2] Ps. LXXI, 8. — [3] Matth. III, 17. — [4] Ps. LXXI, 9.

[1] Ps. CVII, 6. — [2] Gen. III, 19. — [3] Ps. LXXI, 10, 11.

princes doivent rendre au Christ un si grand honneur, et toutes les nations le servir, ajoute : « Parce qu'il arrachera le pauvre des « mains du puissant, ce pauvre qui n'a per- « sonne pour soutien [1] ». Ce pauvre, cet indigent, c'est le peuple qui croit en lui. Et dans ce peuple il est aussi des rois qui l'adorent, qui ne dédaignent pas de paraître pauvres et indigents, c'est-à-dire qui confessent leurs péchés, qui sentent le besoin de la gloire de Dieu, afin que ce roi fils du roi les délivre du puissant. Or, ce puissant est le même que le Prophète vient d'appeler calomniateur, et qui tient, non de sa propre force, mais des péchés des hommes, le pouvoir de les soumettre à sa tyrannie. C'est pourquoi il est appelé le fort, et ici le puissant. Mais celui qui a humilié le calomniateur, et qui est entré dans la maison du fort, afin de le garrotter et de lui enlever ses dépouilles [2], a « délivré aussi le faible des « mains du puissant, et le pauvre qui était « sans appui ». Nulle autre force, nul autre juste, pas même un ange n'eût pu le faire. Comme ces pauvres n'avaient aucun appui, le Christ est venu les sauver.

15. Mais on peut objecter : Si l'homme était au pouvoir du démon à cause de ses péchés, ces mêmes péchés plaisaient-ils donc au Christ pour qu'il délivrât le pauvre des mains du puissant? Loin de là ; lui-même doit « par- « donner au pauvre et à l'indigent [3] », c'est-à-dire remettre les fautes à l'homme humble, qui n'a pas confiance dans ses propres mérites, qui n'espère point son salut de sa propre force, mais qui sent le besoin de la grâce du Sauveur. « Et il sauvera les âmes des « pauvres ». Le Prophète nous signale ainsi le double effet de la grâce ; et dans la rémission des péchés, quand il dit : « Il pardonnera « au pauvre et à l'indigent » ; et dans la part qui nous est donnée à la justice, quand il ajoute : « Il sauvera les âmes des pauvres ». Nul en effet ne peut sans la grâce de Dieu se procurer le salut, qui est la justice parfaite. Car l'accomplissement de la loi, c'est la charité, et la charité n'existe point en nous par notre propre force, mais elle est répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné [4].

16. « Il délivrera leurs âmes de l'usure et « de l'iniquité [5] ». Quelles sont ces usures, sinon les péchés, que l'on nomme encore des dettes [1] ? On leur donne, je crois, le nom d'usures, parce qu'un pécheur souffre dans les châtiments un mal plus grand que celui qu'il a commis en péchant. Un meurtrier, par exemple, tue le corps d'un homme, et ne peut rien sur son âme : mais pour lui, il se condamne corps et âme à l'enfer. De là vient qu'à propos de ces contempteurs de la loi en cette vie, de ces railleurs du supplice à venir, il est dit : « Je viendrai pour exiger le salaire « avec usure [2] ». Or, les âmes des pauvres sont délivrées de ces usures, par le sang qui a été répandu pour la rémission des péchés. Racheter de l'usure, c'est donc racheter du péché qui mérite un plus grand châtiment ; or, le Christ nous rachète de l'iniquité en nous donnant le secours de sa grâce pour pratiquer la justice. Il y a dès lors ici une répétition de ce qui a été dit plus haut : puisque « pardonner au pauvre et à l'indigent », c'est le « délivrer de l'usure », et « sauver les âmes « des pauvres », c'est les sauver « de l'ini- « quité » ; le mot « racheter » serait sous entendu dans l'un et dans l'autre cas. Et en effet, pardonner, c'est racheter de l'usure ; sauver, c'est racheter de l'iniquité. Ainsi « pardonner au pauvre et à l'indigent, et « sauver les âmes des pauvres, c'est racheter « leurs âmes de l'usure et de l'iniquité.— Son « nom sera pour eux un nom de gloire ». Car ils relèvent par des louanges le nom d'un si grand bienfaiteur, ceux qui répondent qu'il est digne et juste de rendre grâces au Seigneur leur Dieu. On trouve en d'autres exemplaires : « Et ton nom est glorieux à ses « propres yeux ». Car si le monde ne voit dans les chrétiens que des hommes à mépriser, leur nom est grand devant celui qui le leur a donné, et qui ne se souvient plus, pour le leur reprocher [3], du nom qu'ils portaient auparavant, lorsqu'ils étaient engagés dans les superstitions des Gentils, ou de ces noms qui désignaient leurs crimes avant qu'ils fussent chrétiens : voilà le nom qui est honorable à ses yeux, bien qu'il paraisse méprisable à nos ennemis.

17. « Et il vivra, et on lui donnera de l'or « de l'Arabie [4] ». « Vivre » ; de qui ne peut-on point parler ainsi, quelque peu de temps qu'il doive passer sur la terre ? Le Prophète veut donc nous signaler cette vie du « Christ

[1] Ps. LXXI, 12 — [2] Matth. XII, 29. — [3] Ps. LXXI, 13. — [4] Rom. V, 5. — [5] Ps. LXXI, 14.

[1] Matth. VI, 12.— [2] Id. XXV, 27.— [3] Ps. XV, 4.— [4] Id. LXXI, 15.

« qui déjà ne meurt plus, et sur qui la mort « a perdu son empire [1] ». « Il vivra donc » celui dont on a méprisé la mort : puisque, selon le mot d'un autre Prophète : « Sa vie « fut retranchée de dessus la terre [2] ». Mais qu'est-ce à dire qu'on « lui donnera de l'or « de l'Arabie ? » De là, en effet, Salomon tira de l'or, et cela devient pour le Psalmiste une figure du véritable Salomon, ou du véritable pacifique. L'ancien Salomon, en effet, ne domina point « depuis le fleuve jusqu'aux extré-« mités du monde ». Cette prophétie nous marque alors que les sages du monde eux-mêmes croiront au Christ. Par l'Arabie nous entendons les Gentils ; par l'or, cette sagesse qui est au-dessus des autres sciences, comme l'or au-dessus des métaux. De là cette parole : « Recevez la prudence comme l'argent, et l'or « comme un or éprouvé [3]. Il sera l'objet « éternel de leurs vœux ». Comme il y a dans le grec, περὶ αὐτοῦ, plusieurs ont traduit qu'on fera des vœux « à son sujet » ; d'autres, « pour « lui-même », ou « pour lui ». Or, qu'est-ce que faire des vœux « à son sujet », sinon peut-être dire : « Que votre règne arrive [4] ? » Or, l'avénement du Christ sera pour les fidèles l'entrée du royaume de Dieu. Mais il est assez difficile de comprendre « pour lui », sinon que prier pour l'Eglise, c'est aussi prier pour lui, puisqu'elle est son corps mystique. C'est en effet le Christ et l'Eglise que figure ce grand sacrement : « Ils seront deux dans une même « chair [5] ». Quant au reste du sujet : « Tout le « jour ils le béniront », il est assez évident que c'est pendant les siècles.

18. « Il sera sur la terre le ferme appui des « hautes montagnes [6]. Car toutes les promes-« ses de Dieu ont en lui leur affirmation [7] » ; c'est-à-dire, se confirment en lui. Car c'est en lui que s'accomplit tout ce qu'ont annoncé les Prophètes au sujet de notre salut. Il convient, en effet, d'entendre par ces montagnes les auteurs dont Dieu s'est servi pour nous donner les livres saints ; Jésus-Christ devient pour eux un ferme appui, parce que c'est à lui que se rapporte tout ce que Dieu a fait écrire. Il a voulu que cela fût écrit sur la terre, parce que c'est pour ceux qui vivent sur la terre qu'il l'a fait écrire ; et que lui-même n'est venu sur la terre qu'afin de le confirmer, ou d'en montrer en lui l'accomplissement. « Il fallait », dit-il, « que s'ac-« complît tout ce qui a été écrit à mon sujet « dans la loi, dans les Prophètes et dans les « psaumes [1] » : c'est-à-dire « sur les hautes « montagnes ». Voilà que « dans les derniers « jours, la montagne du Seigneur se mani-« festera et s'élèvera sur le sommet des mon-« tagnes [2] ». Ce que le psaume exprime ainsi : « Sur les hautes montagnes. Et son fruit « dominera les sommets du Liban ». Le Liban a d'ordinaire pour nous le sens des dignités du siècle, car c'est une montagne dont les arbres sont très-élevés, et dont le nom signifie blancheur. Or, quelle merveille que le fruit du Christ s'élève au-dessus de tous les prestiges du siècle, puisque tous ceux qui aiment ce fruit ont dédaigné ce qu'il y a d'éclatant et d'élevé dans le monde ? Si nous entendons le Liban dans un sens favorable, à cause « des « cèdres du Liban que Dieu a plantés [3] », que devons-nous entendre par ce fruit qui s'élève au-dessus du Liban, sinon celui que nous marque saint Paul, quand il va parler de la charité : « Je vous montrerai une voie plus « élevée encore [4] ? » C'est là ce qu'il met au premier rang dans les dons de Dieu, quand il dit : « Or, le fruit de l'Esprit-Saint est la « charité [5] », et le reste, qu'il énumère ensuite. « Et ils fleuriront dans la cité comme « les plantes de la terre ». Le mot de cité n'est point ici déterminé, et il n'est point dit : sa ville, ou la ville de Dieu, mais seulement : dans la cité ; nous le prendrons en bonne part, et ce sera dans la cité de Dieu, ou dans l'Église, qu'ils fleuriront comme l'herbe ; mais une herbe qui porte du fruit, comme le froment ; car lui-même a le nom de plante dans les saintes Ecritures ; ainsi dans la Genèse Dieu ordonne à la terre de produire toute espèce d'arbres, toute espèce de plantes [6], et il n'est point dit toute espèce de froment, ce qui n'eût pas été omis certainement, s'il n'eût pas été compris sous le nom générique des plantes ; on en trouve encore beaucoup d'exemples dans les Ecritures. Mais si nous devons donner à ces paroles : « Ils fleuriront « comme les plantes de la terre », le sens de : « Toute chair est une herbe, et tout éclat pour « l'homme n'est qu'une fleur des plantes [7] », alors la cité nous désignera la société du

[1] Rom. VI, 9. — [2] Isa. LIII, 8 ; Act. VIII, 33. — [3] Prov. VIII, 10, 11. — [4] Matth. VI, 10. — [5] Ephes. V, 31, 32. — [6] Ps. LXXI, 16. — [7] II Cor. I, 20.

[1] Luc, XXIV, 44. — [2] Isa. II, 2. — [3] Ps. CIII, 16. — [4] I Cor. XII, 31. — [5] Gal. V, 22. — [6] Gen. I, 11. — [7] Isa. XL, 6.

monde, et ce n'est pas sans raison que Caïn en fut le premier fondateur[1]. Or, quand ce fruit du Christ est élevé au-dessus du Liban, c'est-à-dire au-dessus des arbres à longue vie et des bois incorruptibles, comme ce fruit est éternel, l'homme dans tout son éclat et dans toute sa grandeur ici bas, n'est plus comparé qu'à une herbe, car tous ceux qui croient en Jésus-Christ, qui espèrent la vie éternelle, n'ont que du mépris pour une félicité passagère, et ainsi s'accomplit ce qu'a dit le Prophète : « Toute chair est une herbe, « et toute beauté de la chair n'est qu'une fleur « de l'herbe; l'herbe se dessèche, la fleur « tombe, mais la parole de Dieu demeure « éternellement ». C'est en cela que le fruit du Christ domine les cèdres du Liban. Jamais la chair n'a été qu'une herbe, et la beauté de la chair que la fleur d'une herbe; mais comme l'on n'enseignait pas la félicité qu'il fallait choisir et préférer, la fleur de l'herbe était en honneur, et non-seulement on ne la dédaignait point, mais on la recherchait avec empressement. Or, comme si toutes ces fleurs mondaines commençaient à devenir viles dès qu'on s'en détourne et qu'on les dédaigne : « Voilà », dit le Prophète, « que son fruit sera « élevé au-dessus du Liban, et qu'ils fleuri« ront dans la cité comme les fleurs de la « terre [2] » ; c'est-à-dire que l'on estimera par-dessus tout les promesses éternelles, et que l'on regardera comme l'herbe des champs ce qui occupe l'attention du monde.

19. « Que son nom soit béni à jamais : son « nom durera plus que le soleil [3] ». Le soleil ici marque les temps. Donc le nom du Christ durera éternellement. Car l'éternité a devancé les temps, et ne finira point avec les temps. « C'est en lui que seront bénies les tribus de « la terre »; puisque c'est en lui que s'accomplit la promesse faite à Abraham. « Il n'est « point dit, en effet : En ceux qui naîtront, « comme s'ils devaient être plusieurs; mais « bien comme en parlant d'un seul : En celui « qui naîtra, et qui est le Christ [4] ». Il fut dit

[1] Gen. IV, 17.— [2] Isa. XL, 6-8.— [3] Ps. LXXI, 17.— [4] Gal. III, 16.

à Abraham, en effet : « En celui qui naîtra « de toi seront bénies toutes les tribus de la « terre [1]. Or, ce ne sont pas les enfants selon « la chair, mais les enfants de la promesse, « qui font partie de sa race [2]. Toutes les na« tions le béniront ». C'est là une répétition qui explique ce qui précède. Ces peuples qui seront bénis en Jésus-Christ le grandiront, non point en ajoutant à sa grandeur, puisque par lui-même il est grand, mais en le bénissant, en chantant sa grandeur. C'est ainsi que nous grandissons Dieu ; ainsi disons-nous encore : « Que votre nom soit sanctifié [3] », bien qu'il soit saint éternellement.

20. « Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, « qui seul opère les merveilles [4] ». A la vue de ces merveilles qu'il vient d'énumérer, le Prophète échappe un hymne, et bénit le Seigneur, le Dieu d'Israël. Alors s'accomplit ce qui est dit à cette veuve stérile : « Celui qui « t'a délivrée, ce Seigneur d'Israël, sera ap« pelé le Dieu de toute la terre [5] ». C'est lui qui « seul fait des merveilles », parce que c'est lui qui en opère dans tous ceux qui en font : « Lui qui seul opère des miracles ».

21. « Et que le nom de sa gloire soit béni « dans l'éternité et dans les siècles des siè« cles [6] ». Comment traduire en latin, si nous ne pouvons dire : Dans l'éternité, et dans l'éternité de l'éternité ? Comme si « l'éter« nité » avait un autre sens que « le siècle », ce qui n'est pas. Mais le grec porte : εἰς τὸν αἰῶνα, καὶ εἰς τὸν αἰῶνα τοῦ αἰῶνος, que l'on traduirait plus facilement par : Dans les siècles, et dans les siècles des siècles; alors « les siècles » s'entendraient de la durée du temps, et « les siècles des siècles » marqueraient ce qui est de l'avenir. « Et toute la terre sera rem« plie de sa gloire. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il ». Vous l'avez ordonné, Seigneur, et cela s'accomplit : cela s'accomplit jusqu'à ce qu'enfin la parole partie « du fleuve », parviendra « jusqu'aux dernières extrémités de la terre ».

[1] Gen. XXII, 18. — [2] Rom. IX, 8. — [3] Matth. VI, 9. — [4] Ps. LXXI, 18. — [5] Isa. LIV, 5. — [6] Ps. LXXI, 19.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXXII.

SERMON AU PEUPLE [1].

VANITÉ DES BIENS TERRESTRES.

Dans l'Ancien Testament était caché le Nouveau, comme le fruit dans sa racine. De cette racine Dieu a retranché des branches pour y greffer les Gentils qui doivent craindre et persévérer dans le bien. Les promesses temporelles, figures des promesses spirituelles, n'étaient que pour un temps, non plus que les hymnes de David, ou ce culte de la synagogue, mère des Apôtres ou des chefs du bercail. Ce peuple tiré de la servitude, puis errant dans le désert, et introduit dans la terre promise, était la figure du peuple chrétien, délivré par le baptême. Toutefois la terre promise qui finit pour les Juifs, les force à chercher une terre sans fin. La synagogue servait Dieu pour les biens du temps et se scandalisait de voir ces biens entre les mains des impies. Elle ne bénit plus le Seigneur, elle l'accuse, puis arrive à comprendre qu'il faut chercher Dieu lui-même. — Le Prophète a failli s'égarer en voyant la prospérité des impies, qui pèchent dans l'abondance et non par nécessité, qui haïssent tout avertissement, qui se glorifient du mal sans penser à leur fin. Mais la mort changea les rôles pour Lazare et pour le mauvais riche. Le vrai fidèle se demande si Dieu n'a pas soin des choses d'ici-bas ; il se rassure par l'autorité des livres saints, qui prêchent la providence et la justice ; il méprise des biens que Dieu donne à ses ennemis. Il s'unit à Dieu pour voir, à la lueur du jugement, que l'élévation des impies n'est qu'une vaine fumée, leur félicité, celle d'un songe ; qu'il n'y a qu'à nous laisser mener par la main à la possession de Dieu, seul et souverain bien.

1. Ecoutez, écoutez, ô vous, mes frères bien-aimés, qui êtes les entrailles du corps de Jésus-Christ, vous qui avez mis votre espoir dans le Seigneur votre Dieu, qui détournez les yeux des vanités et des folies mensongères [2] ; et vous qui les regardez encore, écoutez, pour ne les regarder plus. Ce psaume a pour inscription ou pour titre : « Fin des « psaumes de David, fils de Jessé, psaume « d'Asaph [3] ». Nous avons beaucoup de psaumes qui portent le nom de David, mais nulle autre part qu'en celui-ci ne se lit cette addition : « Fils de Jessé », qui, nous devons le croire, n'est pas sans motif ni sans raison. Partout en effet Dieu se montre à nous, et stimule en nous l'amour et le pieux désir de comprendre. Que signifie : « Fin des psaumes « de David, fils de Jessé ? » On appelle hymnes des louanges que l'on chante en l'honneur de Dieu ; des chants qui contiennent la louange du Seigneur. Une louange qui ne serait point la louange de Dieu, ne serait plus une hymne ; de même une louange, et même louange de Dieu, mais que l'on ne chante pas, n'est pas l'hymne. Dès lors, l'hymne renferme ces trois conditions : la louange, la louange de Dieu, puis le chant. Que signifie donc : « Fin « des hymnes ? » C'est dire : fin des louanges que l'on chante en l'honneur de Dieu. Le Prophète semble nous annoncer un événement triste et lamentable. Car celui qui chante une louange, non-seulement loue, mais loue avec allégresse, et celui qui chante une louange, non-seulement chante, mais aime celui qu'il chante. La louange témoigne d'un zèle de prédication ; le chant est l'élan du cœur. Donc « fin des hymnes de David », dit le Prophète, et il ajoute : « Du fils de Jessé ». Car ce David, fils de Jessé [1], fut roi en Israël, dans l'Ancien Testament, lorsque le Nouveau Testament était caché dans l'Ancien comme le fruit dans la racine : cherchez du fruit dans la racine, vous n'en trouverez point, et néanmoins vous n'en trouverez point dans les branches qui ne soient issus de la racine. En ces jours donc, et chez ce peuple issu le premier d'Abraham selon la chair, car le second peuple aussi est issu d'Abraham, mais selon l'esprit ; chez ce peuple donc encore charnel où quelques Prophètes comprenaient et les desseins de Dieu, et le moment où il devait se révéler au monde ; ces Prophètes annoncèrent les temps à venir et l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et comme ce Christ qui devait naître selon la chair, était caché dans la génération patriarcale comme dans sa racine, et devait se manifester au temps marqué, semblable au fruit qui appa-

[1] Ce sermon prêché au peuple, probablement en 411, la veille de la fête de saint Cyprien. Voir Lettre CXL à Honor. — [2] Ps. XXXIX, 5. — [3] Id. LXXII, 1.

[1] I Rois, XVI, 18.

raît, ainsi qu'il est écrit : « Voilà que fleurit « la tige sur la racine de Jessé[1] » ; de même, cette nouvelle alliance dont le Christ est l'auteur, était voilée dans ces premiers temps, connue seulement des Prophètes, et de quelques âmes d'élite, à qui Dieu, sans découvrir le présent, voulait bien révéler l'avenir. Pour n'en citer qu'un exemple, en effet, que signifie, mes frères, cette action d'Abraham, qui envoie son serviteur fidèle chercher une épouse à son fils unique, et lui dit : « Pose ta « main sur ma cuisse, et jure-moi[2] ? » Que signifiait la cuisse d'Abraham, que touchait le serviteur en faisant serment ? Qu'y avait-il, sinon cette promesse : « En ta postérité se« ront bénies toutes les nations[3] ? » Cette cuisse désigne le corps entier ; or, du corps d'Abraham, par Isaac, par Jacob, et pour abréger, par Marie, est né Jésus-Christ Notre-Seigneur.

2. Comment ferons-nous voir que la racine était chez les Patriarches ? Interrogeons saint Paul. Voilà que des Gentils convertis au Christ prétendent s'élever contre les Juifs qui ont crucifié le Christ, bien que de ce peuple soit sortie une muraille qui est venue s'unir à l'angle, ou dans le Christ, à cette autre muraille venant des incirconcis ou des Gentils. Donc les Gentils prétendent s'élever, et l'Apôtre abaisse ainsi leurs prétentions : « Si toi, « qui n'étais que l'olivier sauvage, as été « greffé parmi les branches, ne t'élève point « au-dessus des rameaux naturels. Si tu te « glorifies, ce n'est point toi qui portes la ra« cine, mais la racine qui te porte ». L'Apôtre le déclare donc : sur le tronc des Patriarches on a retranché des branches à cause de leur infidélité, et l'on a inséré l'olivier sauvage, afin de lui donner part au suc et à la séve de l'olivier franc ; c'est là l'Eglise venue de la gentilité. Qui enta jamais un olivier sauvage sur un olivier franc ? C'est le franc que l'on greffe sur le sauvage, et l'on ne voit point le sauvage sur le franc. Quiconque le ferait, ne recueillerait que des baies sauvages. C'est en effet ce que l'on ente qui pousse et qui porte du fruit. Car le fruit n'est point celui de la racine, mais celui de la greffe. L'Apôtre veut nous montrer que Dieu, par sa toute-puissance, a fait que l'olivier sauvage, greffé sur l'olivier franc, ne donnât plus de fruits sauvages, mais bien l'olive, et c'est à la toute-puissance de Dieu qu'il attribue ce miracle, en nous disant : « Si tu as été re« tranché de l'olivier sauvage, ta tige natu« relle, pour être enté, contre ta nature, sur « l'olivier franc, ne te glorifie point contre « les branches. Mais, diras-tu », poursuit l'Apôtre, « ces branches ont été rompues, afin « que je fusse inséré. Il est vrai, elles ont été « rompues à cause de leur incrédulité ; et toi, « c'est par la foi que tu es debout : crains au « lieu de t'élever dans ta sagesse ». Qu'est-ce à dire : « Ne point s'élever dans sa sagesse ? » Ne pas s'enorgueillir de son insertion, mais craindre que l'infidélité n'aboutisse au retranchement, comme il en a été d'eux-mêmes. « Car c'est leur infidélité », dit-il encore, « qui les a fait retrancher ; mais toi, tiens « ferme dans la foi, crains au lieu de t'élever. « Car si Dieu n'a point épargné les branches « naturelles, il ne t'épargnera point non plus ». Puis il continue par ce passage si intéressant, si beau, qu'il faut si bien écouter : « Vois « donc », nous dit-il, « la bonté et la sévérité « de Dieu : sa sévérité pour ceux qu'il a re« tranchés, et sa bonté pour toi, qui es inséré, « si tu persévères dans le bien. Autrement », c'est-à-dire si tu ne persévères pas dans le bien, « tu tomberas à ton tour, et pour eux, « s'ils ne demeurent point dans l'infidélité, « ils seront insérés de nouveau[1] ».

3. Ainsi donc, mes frères, dans l'Ancien Testament, notre Dieu avait fait au peuple charnel des promesses temporelles et terrestres. Il leur promit un royaume terrestre, il leur promit cette terre vers laquelle on les conduisit après la délivrance de l'Egypte : Josué les introduisit dans la terre promise, qui vit s'élever cette Jérusalem terrestre, où régna David. Ils reçurent donc cette terre après la délivrance de l'Egypte et le passage de la mer Rouge ; après des allées et des venues dans le désert, ils furent mis en possession de la terre et du royaume. Maîtres du royaume, comme ils n'avaient reçu que des biens terrestres, ils méritèrent par leurs péchés d'être attaqués, vaincus, emmenés captifs ; enfin la ville elle-même fut entièrement détruite. Telles étaient ces promesses qui ne devaient point durer, et qui étaient des figures de promesses plus durables ; en sorte que ce cours de promesses temporelles était la figure prophétique de l'avenir. Il devait donc

[1] Isa. XI, 1. — [2] Gen. XXIV, 2. — [3] Id. XXII, 18.

[1] Rom. XI, 17-24.

finir ce royaume, qui était le royaume de David fils de Jessé, le royaume d'un homme, d'un saint, d'un prophète, lequel voyait et annonçait le Christ à venir, et issu de lui-même selon la chair; il n'était néanmoins qu'un homme, il n'était pas le Christ, il n'était pas notre roi, le Fils de Dieu, mais seulement le roi David, fils de Jessé. Il devait périr ce royaume qu'avaient reçu ces hommes charnels, et dont ils bénissaient Dieu. Rien ne leur paraissait grand comme cette délivrance temporelle de leurs oppresseurs, comme le passage de la mer Rouge qui les dérobait à la poursuite de leurs ennemis, comme cette course à travers le désert qui aboutit à fonder une patrie et un empire. C'était là pour eux le seul motif de louer Dieu ; ils ne comprenaient point les promesses divines que dérobaient ces figures. Or, quand s'évanouirent ces biens qui portaient à louer Dieu un peuple charnel qui eut David pour roi, durent cesser aussi « les hymnes de David, « fils de Jessé », et non fils de Dieu. Nous voilà, Dieu aidant, sauvés de l'écueil que ce titre nous présentait; vous comprenez ce que signifie : « Fin des psaumes de David, fils de « Jessé ».

4. Qui parle dans ce psaume? « Asaph [1] ». Qu'est-ce que « Asaph? » D'après le sens que nous donne la traduction de l'hébreu en grec, et du grec en latin, « Asaph » signifie synagogue. Voici donc la voix de la synagogue. Mais à ce mot de synagogue, n'écoute pas ta haine contre cette meurtrière du Sauveur. Il est vrai que cette synagogue a mis à mort le Sauveur, nul n'en doute ; mais souviens-toi que c'est de la synagogue que sont venus ces chefs du bercail dont nous sommes les agneaux. De là cette parole du psaume : « Amenez au Seigneur les fils des béliers [2] ». Or, quels sont ces béliers? C'est Pierre, c'est Jean, c'est Jacques, c'est André, c'est Barthélemy, ce sont les autres Apôtres. C'est de là que vient Saul d'abord, ensuite appelé Paul, c'est-à dire tout d'abord orgueilleux, puis humble. Car, vous le savez, Saül, d'où vient le nom de Saul, fut un roi superbe et insoumis. Ce ne fut point par une espèce de jactance que l'Apôtre changea son nom ; mais Saul devint Paul, ou plutôt l'orgueilleux devint humble. Car Paul, ou *paulum*, désigne la médiocrité. Or, veux-tu savoir ce que signifie Saul? Ecoute ce même Paul, te racontant ce qu'il a été par sa propre malice, et ce qu'il est devenu par la grâce de Dieu : écoute quel était Saul, et quel est Paul. « Tout d'a- « bord, j'ai été un blasphémateur », nous dit-il, « j'ai persécuté, j'ai outragé [1] ». Voilà Saul, écoute maintenant Paul : « Je suis », dit-il, « le moindre des Apôtres ». Qu'est-ce à dire le moindre, sinon le plus petit ou Paul? Et il ajoute : « Je ne suis pas digne d'être « appelé Apôtre ». Pourquoi ? parce que j'ai été Saul. Comment Saul? Qu'il nous l'explique : « Parce que j'ai persécuté l'Eglise de « Dieu : mais la grâce de Dieu m'a fait ce « que je suis [2] ». Il se dérobe à sa propre grandeur, il se fait petit en lui-même, et grand en Jésus-Christ. Le voilà Paul, que dit-il? « Dieu », nous dit-il, « n'a point repoussé « son peuple ». et il parle du peuple Juif, « son peuple qu'il a connu dans sa prescience. « Car moi aussi, je suis enfant d'Israël, de la « race d'Abraham, et de la tribu de Benja- « min [3] ». Donc Paul lui-même nous vient de la synagogue, Pierre et les autres Apôtres de la synagogue. Donc à ce nom de synagogue, ne t'arrête pas à ce qu'elle mérite, mais à ce qu'elle a produit. Donc la synagogue parle dans ce psaume, alors que finissent les psaumes de David, fils de Jessé : c'est-à-dire, alors que touchaient à leur fin, ces objets temporels d'un culte que ce peuple charnel rendait à Dieu. Pourquoi devaient-elles finir, sinon pour que l'on en cherchât d'autres? Et quelles autres chercher? d'autres qui n'étaient point là? Nullement, mais bien celles qui étaient voilées sous ces figures, et non celles qui n'y étaient point; mais celles qui s'y cachaient sous l'enveloppe des mystères, comme le fruit dans sa racine. Quelles autres chercher? Ces promesses qui étaient pour nous des figures [4].

5. Voyez rapidement, comme nous étions peints dans ces figures. Le peuple d'Israël est sous le joug de Pharaon et des Egyptiens [5]; le peuple chrétien, que Dieu se réservait, était avant la foi sous l'empire du démon, assujéti à leur prince. Voilà un peuple esclave en Egypte, et un peuple esclave de ses péchés ; car ce n'est que par le péché seulement que le diable peut nous dominer. Moïse délivra du joug de l'Egypte le peuple ancien, et

[1] Ps. LXXII, 1. — [2] Id. XXVIII, 1.

[1] I Tim. I, 13.— [2] I Cor. XV, 9, 10.— [3] Rom. XI, 1, 2.— [4] I Cor. X, 6. — [5] Exod. I, 10.

Notre-Seigneur Jésus-Christ délivre le peuple nouveau de sa vie ancienne du péché. Le premier peuple dut passer par les eaux de la mer Rouge, le second par celles du baptême. Les ennemis de l'un sont submergés dans la mer Rouge[1], tous les péchés de l'autre dans les eaux du baptême. Soyez attentifs, mes frères : après le passage de la mer Rouge, ce n'est point aussitôt la patrie, ce n'est pas aussitôt le triomphe, comme s'il n'y avait plus d'ennemis à combattre ; mais il restait la solitude, et dans ce pèlerinage, il restait les embûches des ennemis : ainsi après le baptême, il nous reste la vie chrétienne dans les épreuves. Dans ce désert, on soupirait après la terre promise, et quel est l'objet des soupirs des chrétiens quand ils sont purifiés par le baptême? Règnent-ils donc avec Jésus-Christ? Ils ne sont point encore parvenus à cette patrie qui nous est promise, mais qui ne doit point se terminer, et où les hymnes de David ne finiront point. Que tous les fidèles veuillent bien écouter mes paroles, et qu'ils sachent où ils sont : ils sont au désert, et soupirent après la patrie. Leurs ennemis sont morts par le baptême, ceux-là toutefois qui les suivaient par derrière. Qu'est-ce à dire qui les suivaient par derrière? Nous avons devant nous l'avenir, derrière nous le passé ; tous les péchés du passé sont noyés dans les eaux du baptême ; et nos tentations ne sont plus derrière nous, mais dans les embûches du voyage. Aussi l'Apôtre marchant encore dans ce désert s'écriait : « J'oublie ce qui est « derrière moi, pour m'avancer vers ce qui « est devant moi, afin d'atteindre la palme à « laquelle Dieu m'a appelé d'en haut[2] ». Comme s'il disait : Je veux atteindre la patrie céleste que Dieu m'a promise. Et dans ce désert, mes frères, tout ce qu'endura ce peuple, tous les dons que lui fit le Seigneur, tous les châtiments qu'il lui infligea, sont des figures de ce qui doit nous arriver dans le désert de cette vie, quand nous marcherons en Jésus-Christ cherchant notre patrie, et qui sera pour nous une source de consolations ou d'épreuves. Il ne faut donc pas s'étonner de voir à sa fin ce qui n'était qu'une figure de l'avenir. Ce peuple fut conduit à la terre promise, mais devait-elle durer toujours? S'il en était ainsi, elle ne serait pas une figure, mais bien une réalité. Comme donc elle n'était qu'une figure, le peuple n'aboutit qu'à une situation temporaire ; or, une situation temporaire devait finir, et en finissant nous forcer à chercher ce qui n'a point de fin.

6. Donc, la synagogue, ou ceux qui servaient Dieu avec piété, mais en vue des biens terrestres, des biens de cette vie (car il est des impies qui demandent ces biens d'ici-bas aux démons, et le peuple avait cette supériorité sur les Gentils, que s'il recherchait les biens présents, les biens temporels, il les demandait néanmoins au seul Dieu créateur et des choses visibles et des choses invisibles); ces hommes pieux donc, mais charnels, cette partie de la synagogue, bonne en ce temps-là, mais non d'une piété spirituelle comme celle des Prophètes, et de ceux qui attendaient un royaume céleste et éternel ; cette synagogue vit les biens que Dieu prodiguait à son peuple, et qu'il lui promettait pour l'avenir l'abondance des richesses de la terre, une patrie, la paix, une félicité terrestre. Mais il n'y avait là que des symboles ; et sans comprendre les promesses que cachaient ces figures, elle s'imagina que c'était beaucoup pour Dieu de la traiter ainsi, et qu'il n'avait rien de mieux à donner à ceux qui le servent avec amour et fidélité. Dans cette pensée elle vit des hommes pécheurs, impies, blasphémateurs, des adorateurs de démons, des fils du diable, qui vivaient dans les excès de la malice et de l'orgueil, et qui possédaient néanmoins ces biens de la terre et du temps, dont la convoitise la portait à servir Dieu. Alors surgit dans son cœur une exécrable pensée, bien capable de la faire chanceler dans la voie de Dieu, et même de l'en écarter. Or, voici la pensée qui tourmentait ce peuple de l'Ancien Testament : à Dieu ne plaise qu'elle soit aussi chez ceux de nos frères qui sont charnels, quand on leur prêche ouvertement la félicité ! Que dit alors cette synagogue? Que dit ce peuple? Nous servons Dieu, et voilà des châtiments, des fléaux, voilà qu'on nous prive de ce que nous aimons, de ce que nous regardions comme une grande faveur de Dieu : des hommes criminels au contraire, des hommes injustes, orgueilleux, blasphémateurs, remuants, ont en abondance tous ces biens, pour lesquels nous servons le Seigneur ; c'est donc inutilement que nous le servons. C'est jusque-là qu'est tombé le peuple de notre psaume, peuple qui touche à sa fin, qui chan-

[1] Exod. XIV, 22, 23. — [2] Philip. III, 13, 14.

celle. Il voit en effet que ces biens terrestres qui lui font servir Dieu, coulent en abondance chez ceux qui ne servent point le Seigneur, et le voilà qui chancelle, qui tombe en défaillance, qui disparaît avec les hymnes de David, parce qu'en de semblables cœurs il n'y avait plus de louanges. Qu'est-ce à dire, qu'en de semblables cœurs il n'y avait plus de louanges? Qu'avec de telles pensées on ne bénit plus le Seigneur. Comment en effet bénir Dieu, quand peu s'en faut qu'on ne l'accuse d'injustice, parce qu'il donne tant de biens aux méchants, et qu'il en prive ceux qui le servent? A ces hommes, Dieu paraissait n'avoir aucune bonté; or, ceux qui ne voient en Dieu aucune bonté, sont loin de le louer, et comme ils cessent de louer Dieu, la louange fait défaut chez eux. Plus tard néanmoins ce peuple comprit ce que Dieu l'avertissait de chercher, quand il privait ainsi ses serviteurs des biens temporels qu'il donnait à ses ennemis, à des impies, à des blasphémateurs; cet avertissement lui fit connaître qu'en outre des biens que Dieu donne aux bons et aux méchants, et dont il prive quelquefois les méchants comme les bons, il en est qu'il réserve particulièrement aux bons. Qu'est-ce à dire, qu'il réserve pour les bons? Que leur réserve-t-il? Lui-même. Nous pouvons, si je ne me trompe, aller rapidement dans le psaume; nous le comprendrons avec le secours du Seigneur. Voyons revenir de ses erreurs et se repentir, celui qui avait cru que Dieu manquait de bonté, parce qu'il donnait aux méchants les biens terrestres et les refusait à ceux qui le servent. Il a compris ce que Dieu réserve à ses adorateurs; dans cette pensée, et comme pour se châtier de cette erreur, il s'écrie:

7. « Quelle bonté chez le Dieu d'Israël! » Mais pour qui? « Pour ceux qui ont le cœur « droit ». Qu'est-il pour l'impie? Il paraît injuste. C'est ainsi que dans un autre psaume il est dit: « Vous êtes saint pour l'homme « saint, innocent avec l'innocent, et pervers « avec l'homme pervers [1] ». Qu'est-ce à dire « pervers avec le pervers? » L'homme corrompu ne verra chez vous que corruption. Non que Dieu se puisse laisser corrompre. Loin de là: il est ce qu'il est; mais de même que le soleil est agréable pour l'homme qui a les yeux purs, sains, fermes et vigoureux, tandis qu'il paraît avoir des aiguillons pour les yeux chassieux, qu'il est la joie de l'un, et le tourment de l'autre, non que lui-même change, mais bien l'objet qu'il frappe; ainsi dès que tu seras corrompu, tu verras en Dieu la corruption, tu seras changé, mais non lui. Tu trouveras ton supplice dans ce qui fera la joie des bons. Telle est la pensée du Prophète qui s'écrie: « Combien est bon le Dieu « d'Israël, pour l'homme au cœur droit ».

8. Mais pour toi, ô Prophète? « Pour moi, « mes pieds ont failli chanceler [1] ». Quand est-ce que les pieds chancellent, sinon quand le cœur n'est point droit? Et d'où vient que le cœur n'était point droit? Ecoute: « Peu s'en faut « que mes pas ne glissent ». Tout à l'heure il disait: « Ont failli », maintenant « peu s'en « faut »; tout à l'heure: « Ses pieds chance- « laient », maintenant « ses pas glissent ». Mes pieds ont failli chanceler, peu s'en faut que mes pas ne s'égarent. « Des pieds chance- « lants »; mais dans quelle voie ont-ils chancelé, de quelle voie mes pas se seraient-ils égarés? « Mes pieds chancelaient » pour s'égarer, « mes « pas glissaient » pour tomber, non pas tout à fait, mais « presque ». J'allais à l'erreur, sans y être encore; je tombais, mais je n'étais pas encore tombé.

9. Mais pourquoi? « C'est », répond le Prophète, « que je porte envie aux pécheurs, en « voyant la paix dont ils jouissent [2] ». J'ai considéré les pécheurs, je les ai vus dans la paix. Quelle paix? Une paix temporelle, fragile, caduque et terrestre, mais telle cependant que je la désirais de Dieu. J'ai vu chez ceux qui ne servaient point le Seigneur, ce que je désirais pour prix de mes adorations; et mes pieds ont chancelé, et mes pas ont presque glissé.

10. Mais il va vous dire en quelques mots pourquoi les méchants possèdent ces biens: « C'est que leur mort est inévitable, et que « leur châtiment s'affermira. Aussi ne sont-ils « point dans les travaux des hommes, et ne « seront-ils point châtiés comme eux [3] ». J'ai compris, nous dit-il, pourquoi ils ont la paix et fleurissent ici-bas. C'est que leur mort est inévitable, c'est-à-dire que la mort est pour eux certaine, et qu'elle sera éternelle; elle ne se détournera point d'eux, et ils ne pourront s'en détourner; « c'est que leur mort est iné- « vitable, et que leur châtiment s'affermira ». Un châtiment qui s'affermit, n'est plus un

[1] Ps. XVII, 26, 27.

[1] Ps. LXXII, 2. — [2] Id. 3. — [3] Id. 4, 5.

châtiment passager ; il est ferme pour l'éternité. C'est donc parce que Dieu leur réserve des maux qui doivent durer éternellement, qu'« ils ne sont point aujourd'hui dans les « travaux des hommes, et qu'ils ne sont point « châtiés avec eux ». Toutefois n'est-il point châtié avec les hommes, ce diable auquel on prépare un supplice sans fin ?

11. Aussi qu'arrive-t-il ici-bas à ceux qui ne sont point châtiés avec les hommes, qui ne souffrent point avec eux ? « Voilà », dit le Prophète, « que l'orgueil les domine [1] ». Voyez ces orgueilleux incorrigibles ; voyez cette victime dévouée au sacrifice, qu'on laisse errer à son gré, dévaster comme il lui plaît, jusqu'au jour où l'on doit l'égorger. Or, il est bon, mes frères, de voir dans les paroles du Prophète, cette victime dont nous parlons. L'Ecriture qui en fait mention ailleurs, nous dit que ces hommes sont destinés à l'immolation, qu'on ne les épargne qu'en leur laissant une triste liberté [2]. « C'est pourquoi », dit le Prophète, « ils sont au pouvoir de l'or« gueil ». Qu'est-ce qu' « être au pouvoir de « l'orgueil ? Leur iniquité, leur impiété, les « enveloppe comme un vêtement ». Il ne dit pas qu'ils sont couverts, mais « enveloppés », complétement revêtus de leur impiété. Malheur bien légitime ! sous leur manteau, ils ne voient point, ils ne sont vus de personne, et leur intérieur est invisible. Tel en effet qui pourrait sonder l'âme de ces hommes que l'on croit heureux ici-bas, tel qui verrait les tortures de leur conscience, tel qui découvrirait dans leurs cœurs ces déchirements, ces tyrannies de la crainte et de la convoitise, les trouverait malheureux dans ce qu'on regarde comme un bonheur ; « mais enveloppés « de leur iniquité et de leur impiété », ils ne voient point et ne sont point vus. L'Esprit-Saint les connaissait quand il en parlait de la sorte ; et nous devons les regarder avec cet œil qui nous montre la vérité, quand on nous ôte le voile de l'impiété. Sachons donc les connaître, et fuyons-les nonobstant leur bonheur ; nonobstant leur bonheur, ne les imitons point : gardons-nous de demander au Seigneur notre Dieu, comme une grande faveur, des biens qu'ont mérité d'obtenir ceux qui ne le servent point. Car il nous réserve un tout autre bien, un bien vraiment désirable : écoutez quel bien.

12. Voici d'abord leur portrait. « Leur iniquité sortira de leur abondance [1] ». Voyez si cette grosse victime ne se reconnaît point ici. Ecoutez, mes frères, et ne passons pas légèrement sur cette parole : « Leur iniquité « sortira comme de leur embonpoint ». Il y a des méchants, mais méchants par maigreur, et qui sont méchants précisément parce qu'ils sont maigres, c'est-à-dire des âmes faibles, chétives, et comme sous l'empire de la nécessité ; ils sont mauvais à la vérité, et vraiment condamnables ; car on doit plutôt subir la nécessité que de commettre le crime. Et toutefois autre est pécher dans la nécessité, autre dans l'abondance. Qu'un pauvre mendiant commette un vol, son péché vient de sa maigreur ; mais un riche dans l'abondance, pourquoi s'empare-t-il du bien d'autrui ? Le péché vient chez l'un de sa maigreur, chez l'autre de sa graisse. Aussi, dis à ce pauvre : Pourquoi cette injustice ? et le voilà qui s'humilie, qui se repent, qui s'afflige. C'est la nécessité, dit-il, qui m'y a forcé. Comment n'as-tu pas craint le Seigneur ? La nécessité m'a contraint. Dis à un riche au contraire : Pourquoi cette injustice, et ne crains-tu pas le Seigneur ? si tu as toutefois assez de considération pour le pouvoir faire. Vois s'il daignera même t'écouter, et si l'iniquité qui vient de son abondance ne rejaillira point sur toi. Car ces hommes déclarent la guerre à tous ceux qui les instruisent et qui les reprennent, ils deviennent ennemis de quiconque dit la vérité, accoutumés qu'ils sont aux flatteries, ayant eux-mêmes l'oreille délicate, et le cœur corrompu. Qui ose dire à un riche : C'est mal à toi de prendre le bien d'autrui ? Et si quelqu'un ose le dire, et qu'il soit de telle condition qu'on n'ose point lui résister, que répondra ce riche ? Il n'ouvre la bouche que pour blasphémer Dieu. Pourquoi ? parce qu'il est orgueilleux. Pourquoi ? parce qu'il est dans l'abondance. Pourquoi ? parce qu'il est une victime dévouée au sacrifice. « Leur iniquité « sortira de leur graisse ».

13. « Ils ont tout dépassé dans la pensée de « leur cœur ». C'est intérieurement qu'ils ont dépassé. Qu'est-ce à dire « dépassé ? » Au-delà de la voie. Qu'est-ce à dire encore ? Ils ont dépassé les bornes de la nature humaine, et ne se croient plus des hommes comme les autres hommes. Oui, dis-je, ils ont franchi les bornes de la nature humaine. Parfois tu dis

[1] Ps. LXXII, 6. — [2] Prov. VII, 22.

[1] Ps. LXXII, 7.

à l'un de ces hommes : Ce pauvre que tu vois est ton frère, vous êtes issus des mêmes parents, d'Adam et d'Eve : n'écoute point ton orgueil, n'écoute point cette enflure de la vanité, quelque nombreux que soient tes serviteurs, quels que soient l'or et l'argent que tu possèdes, quelque précieux que soit le marbre de ton palais, quelque étincelant qu'en soit le dôme : non plus que le pauvre, tu n'as pour te couvrir qu'un même ciel, qui est le toit du monde. Rien ne t'appartient de tout ce qui te distingue du pauvre ; tout cela est étranger pour toi ; c'est en cela qu'il faut te voir, et non pas voir cela en toi-même. Considère ce que tu es en face du pauvre, mais considère toi-même, non ce que tu possèdes. Pourquoi mépriser ton frère ? Vous étiez nus l'un et l'autre dans les entrailles de vos mères ; et certes quand vous serez sortis de cette vie, quand l'âme aura quitté vos chairs en pourriture, démêle qui pourra discerner les ossements du pauvre et du riche. Je parle de l'égalité de nature qui est la condition du genre humain, et dans laquelle nous naissons tous ; or, celui que nous voyons riche en cette vie, n'y sera pas toujours, non plus que le pauvre. Le riche, à sa naissance, n'est point riche, à sa mort il ne sera point riche ; pour le riche comme pour le pauvre, même entrée dans la vie, même sortie de ce monde. J'ajoute même que leur sort peut être changé. Partout aujourd'hui on prêche l'Evangile ; remarque ce pauvre couvert d'ulcères, couché à la porte du riche, et dont le désir est de se rassasier des miettes qui tombaient de la table de ce riche ; vois ce même riche, revêtu comme toi de pourpre et de fin lin, et qui était chaque jour dans la bonne chère. Or, il arriva que ce pauvre mourut et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi et fut enseveli ; nul peut-être n'avait eu soin de la sépulture de l'autre ; et quand ce riche était dans les tourments de l'enfer, ne leva-t-il point les yeux, et ne vit il pas au sein d'une joie infinie celui qu'il avait méprisé au seuil de sa porte ? Ne désira-t-il point qu'une goutte d'eau tombât du doigt de celui qui avait envié jadis les miettes de sa table ? Combien, mes frères, dura l'angoisse du pauvre ? Combien durèrent les délices du riche ? Mais ce qui ensuite leur échut en partage est éternel. Comme il n'y avait donc pour lui nul moyen d'échapper à la mort, et comme son châtiment devait être sans fin, il n'a point partagé le labeur des hommes, ni subi avec eux son châtiment. Le pauvre, au contraire, flagellé en cette vie, doit se reposer en l'autre ; car Dieu châtie celui qu'il reçoit au nombre de ses enfants[1]. Mais à qui parle-t-on ainsi ? A l'homme de la bonne chère, qui est chaque jour vêtu de pourpre et de fin lin. A qui tenir ce langage ? A l'homme qui a tout dépassé « dans « la pensée de son cœur », qui dira un jour avec raison, mais trop tard : « Envoyez Lazare, « afin qu'il avertisse mes frères[2] » : car il ne tirera aucun profit de sa pénitence. Non point qu'il n'ait aucun regret, mais ce regret doit être éternel, ce regret ne produira point le salut. Ils ont donc « tout dépassé dans la « pensée de leur cœur ».

14. « Ils ont pensé et dit le mal[3] ». Mais ce n'est qu'en tremblant que les hommes disent le mal : comment ceux-ci le disent-ils ? « Ils « publient l'iniquité sur les hauteurs ». Non-seulement ils publient l'iniquité, mais ils le font à haute voix, aux oreilles de tous, avec orgueil : c'est à moi que tu as affaire, moi qui te donnerai une leçon, tu sauras qui je suis, tu y laisseras la vie. Avoir cette pensée, ce serait beaucoup, quand même tu ne la montrerais pas : quand même ce désir de vengeance demeurerait inconnu, et enseveli dans le secret de ton cœur. Mais à quoi bon ? Cet homme est-il maigre ? « Leur injustice sortira « comme de leur graisse. Ils publient l'iniquité « sur les hauteurs ».

15. « Ils opposent leurs bouches au ciel, et « leur langue dépasse la terre[4] ». Qu'est-ce à dire, « dépasse la terre ? » C'est la répétition de ce qui est dit : « Ils opposent leurs bouches « au ciel » ; car dépasser la terre signifie aller au-delà de tout ce qui est terrestre. Mais qu'est-ce qu'aller au delà de tout ce qui est terrestre ? C'est-à-dire que l'homme dans son langage ne songe point qu'il peut mourir subitement, qu'il menace comme s'il devait toujours vivre : sa pensée oublie l'humaine fragilité, et ne sait point de quel faible manteau il est revêtu ; il ignore ce que l'Ecriture a dit ailleurs à propos de ces orgueilleux : « Son âme s'en « ira et il retournera dans la terre, en ce jour « périront toutes ses pensées[5] ». Mais ces hommes, peu soucieux de leur dernier jour, n'ont qu'un langage d'orgueil ; ils opposent

[1] Hébr. XII, 6. — [2] Luc, XVI, 19-31. — [3] Ps. LXXII, 8. — [4] Id. 9. — [5] Id. CXLV, 4.

leurs bouches au ciel, et s'élèvent au-dessus de la terre. Rien de plus insensé qu'un voleur jeté dans une prison, qui ne penserait point à son dernier jour, au jour qui termine sa condamnation; et pourtant il peut encore s'enfuir. Mais où fuir la mort? Ce jour arrivera certainement. Quelle peut être pour toi la plus longue vie? Combien dure peu ce qui a une fin, quelle qu'en soit la durée! Ajoutez que cette durée n'est point longue; car celle qu'on appelle une longue vie est courte et encore incertaine. Pourquoi n'y point réfléchir? C'est que l'on oppose sa bouche au ciel, et que la langue dépasse la terre.

16. « Aussi mon peuple en reviendra-t-il « à ces pensées[1] ». Asaph lui-même en revient le premier. Il a vu que les biens sont pour les impies, sont pour les orgueilleux; il se retourne vers Dieu, et commence à lui en demander raison. Mais quand? « alors que les « jours s'accompliront pour eux ». Que sont « des jours accomplis? » « Lorsque les temps « ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils[2] ». Ainsi les temps étaient accomplis quand le Christ est venu nous apprendre à mépriser ce qui est temporel, à ne pas estimer ce que désirent les méchants, à souffrir ce que redoutent les hommes d'iniquité. Il s'est donc fait la voie, il nous a fait rentrer en nous-mêmes, et nous a montré ce qu'il faut demander à Dieu. Vois maintenant comment de ses pensées qui se détruisent mutuellement, et qui se brisent comme des flots par leur propre choc, il s'élève aux vrais biens désirables. « C'est pourquoi mon peuple en re« viendra là, et les jours s'accompliront en « eux ».

17. « Et ils ont dit: Comment Dieu le sait« il? le Très-Haut en a-t-il connaissance[3]? » Vois par quelles réflexions ils doivent passer. Les méchants sont heureux, donc Dieu n'a aucun soin des choses humaines. Est il vrai qu'il sache ce que nous faisons? Ecoutez les paroles du psaume; et je vous en supplie, mes frères, que des chrétiens ne disent plus: « Comment Dieu le sait-il? et le Très Haut en « a t-il connaissance? »

18. Comment peux-tu croire en effet que Dieu ignore ce qui se passe ici-bas, que le Très-Haut n'en a point de connaissance? Le Psalmiste répond: « Voilà que les pécheurs « et les heureux du siècle ont obtenu des

[1] Ps. LXXII, 10. — [2] Gal. IV, 4. — [3] Ps. LXXII, 11.

« richesses[1] ». Ils sont pécheurs, ils sont dans l'abondance, et néanmoins ils ont encore obtenu des richesses ici-bas. Il l'a déclaré, il n'a point voulu être pécheur, afin d'avoir des richesses. Cette âme charnelle vendait sa justice au prix des biens visibles et terrestres. Quelle justice peut-on acheter avec de l'or, comme si l'or était plus précieux que la justice? Quand un homme nie un dépôt, pour qui le dommage est-il plus grand, pour celui qui nie, ou pour celui à qui on le nie? L'un perd un vêtement, l'autre sa foi. « Voilà que les pé« cheurs et les riches du siècle ont obtenu « des biens ». Donc Dieu ne le sait pas? donc le Très-Haut n'en a point de connaissance?

19. « Et j'ai dit: C'est donc en vain que j'ai « justifié mon cœur ». Voilà que je sers Dieu, et je n'ai pas ces biens; ceux-là ne le servent point et sont dans l'abondance: « Donc c'est « vainement que j'ai justifié mon cœur, et que « j'ai lavé mes mains parmi les innocents[2] ». C'est donc en vain que j'ai fait cela. Où est la récompense pour une vie juste? Où est le prix de ma fidélité? Je vis dans la justice et j'ai faim, tandis que l'impie est dans l'abondance. « Et j'ai purifié mes mains parmi les « innocents ».

20. « Durant tout le jour je suis flagellé[3] ». Vos fléaux ne s'éloignent point de moi. Je vous sers fidèlement, et je suis châtié: cet autre ne vous sert point, il est au comble des biens. Terrible question que l'homme se pose à lui-même! Son âme est dans le trouble, elle est sur le point de passer au mépris de ce qui passe pour désirer ce qui dure éternellement. Telle est la pensée qui hâte pour l'âme ce passage. Dès qu'elle est agitée par la tempête, c'est pour arriver au port. Il en est de même de ces malades, qui souffrent moins lorsque la santé est bien loin encore, et dont la douleur est plus aiguë quand la guérison est proche. C'est ce que les médecins appellent des accès de crise, qui sont le passage à la convalescence: la fièvre est plus vive, mais aboutit à la santé; la crise est plus violente, mais la guérison est proche. Telles sont les récriminations du Psalmiste. Ses paroles sont fâcheuses, insolentes, presque blasphématoires: « Comment Dieu le sait-il? » Je dis « presque », et en effet il ne dit point: Dieu ne le sait point; il ne dit point: Le Très-Haut n'en a point connaissance; mais il se

[1] Ps. LXXII, 12. — [2] Id. 13. — [3] Id. 14.

questionne, il est dans l'hésitation et dans le doute. Il disait un peu auparavant : « Mes « pieds ont failli chanceler », comme il dit maintenant : « Comment Dieu le sait-il, et le « Très-Haut en a-t-il connaissance? » Il n'affirme point, mais son doute est dangereux, et tel est le péril qui le ramène à la santé. Ecoute bien cette guérison : « C'est donc en « vain que j'ai justifié mon cœur, et que j'ai « lavé mes mains parmi les innocents, tout « le jour je subis la flagellation, je suis châtié « dès le matin ». Or, le châtiment est une correction : châtier, c'est se corriger. Qu'est-ce à dire : « dès le matin ? » Sans délai. Il est un délai pour les impies, il n'en est point pour moi. Pour eux le châtiment est tardif, ou même nul, pour moi il vient « dès le « matin. — Tout le jour je suis flagellé, et « mon châtiment est du matin ».

21. « Et je disais : Voilà ce que je raconte-« rai [1] » ; ou ce que j'enseignerai. Qu'enseigneras-tu? Que le Très-Haut n'en a point connaissance, et que Dieu ne sait rien? Veux-tu donc enseigner que les justes mènent sans profit une vie juste, que l'homme de bien sert Dieu inutilement, puisque Dieu, ou favorise les méchants, ou n'a souci de personne? Est-ce là ce que tu veux dire, enseigner? Il cède à l'autorité qui le domine. Quelle autorité? Souvent l'homme veut s'abandonner à ces sentiments; mais il est retenu par les saintes Ecritures qui lui disent de vivre toujours dans la justice, qui lui répètent que Dieu a soin des choses d'ici-bas, et qu'il met une différence entre le juste et l'impie. Voilà donc ce qui retient le Psalmiste, alors qu'il voudrait enseigner une telle doctrine. Et que dit-il? « Si je disais : Voilà ce que je raconterai : je « rejetterais la race de vos enfants ». Mon langage serait une condamnation portée contre vos enfants, contre les justes. Ou bien, comme on lit dans certains exemplaires : « Parmi vos « enfants à qui ai-je parlé ? » ou bien auquel de vos enfants ai-je parlé? Auquel mon langage convenait-il, qui l'approuvait? Parler ainsi, c'est m'éloigner de tous. Celui-là m'approuve en effet qui est d'accord avec moi; mais point d'accord, point d'approbation. Je tiendrai un langage autre que celui d'Abraham, celui d'Isaac, celui de Jacob, et celui des Prophètes. Car ils se sont tous accordés à dire que Dieu prend soin de ce qui se passe ici-bas : et moi j'irai dire qu'il n'en prend aucun soin? Aurai-je donc plus de lumière qu'eux tous ? Telle est l'autorité salutaire qui éloigne de lui toute pensée impie.

22. Que dit ensuite le Prophète ? « Si je « disais : Voilà ce que j'enseignerai, je rejette-« rais la race de vos enfants ». Que fait-il donc pour ne point la rejeter ? « J'ai résolu de com-« prendre », nous dit-il. Il veut donc comprendre ce mystère; Dieu veuille bien l'aider et le lui faire connaître : toujours est-il, mes frères, qu'il évite une chute effroyable, alors qu'il ne présume point de sa science, et qu'il veut apprendre ce qu'il ne sait point. Naguère il prétendait que l'on crût à sa science, il voulait enseigner que Dieu n'a aucun soin des actions des hommes. C'est la doctrine impie et pernicieuse que prêchent tous les méchants. Il est bon que vous le sachiez, mes frères; il en est beaucoup qui prétendent et qui osent dire que Dieu n'a aucun souci des actions des hommes, que tout est gouverné par le hasard, ou que nos volontés sont sous l'influence des astres, et que chacun de nous, loin d'être dirigé selon ses propres mérites, ne l'est que par la fatalité de son étoile. Doctrine impie ! Doctrine effroyable ! C'est là que devait aboutir celui dont « les pieds ont quel-« que peu chancelé, dont les pas ont failli « trébucher [1] »; c'est à cette erreur qu'il courait : mais comme il n'était point d'accord avec la génération des enfants de Dieu, il entreprend de connaître ; le voilà qui condamne ce qui est en dissonance avec les justes de Dieu. Ecoutons ce qu'il va dire, car il a entrepris de connaître, et avec le secours de Dieu, il a compris, et nous en a fait part. « J'ai entrepris de connaître », dit-il, « et c'est « là un travail devant moi ». C'est vraiment un labeur pénible, de connaître comment Dieu prend soin de ce que font les hommes, quand les méchants sont heureux, les justes dans la peine ! C'est là une grande difficulté. Aussi, « c'est là un labeur pénible devant « moi ». C'est comme une muraille en face de moi ; mais le Prophète a dit : « Avec le « secours de Dieu j'irai au-delà du mur [2]. « C'est là un labeur pénible devant moi ».

23. Tu dis vrai, ô Prophète, c'est un labeur pénible. Mais pour Dieu, il n'est point de labeur; mets-toi en présence du Dieu qui ne connaît point la peine, et il n'y aura rien de

[1] Ps. LXXII, 15.

[1] Ps. LXXII, 16. — [2] Id. XVII, 30.

pénible pour toi. C'est ce qu'a fait le Prophète, car il précise combien de temps ce labeur sera devant lui : « Jusqu'à ce que j'entre dans « le sanctuaire du Seigneur, et que je comprenne la fin des choses [1] ». Voilà une grande parole, mes frères. Je suis dans un long travail, dit le Prophète, et je vois devant moi un labeur en quelque sorte inextricable, quand je veux examiner comment Dieu connaît les choses humaines et en prend soin, et comment n'est-il point injuste, alors que les pécheurs, les criminels sont heureux sur la terre, tandis que les hommes pieux, qui le servent avec fidélité, sont souvent dans l'épreuve, et brisés par la tribulation : voilà ce qu'il est très-difficile de comprendre, mais seulement « jusqu'à ce que j'entre dans le « sanctuaire de Dieu ». Mais que verras-tu dans ce sanctuaire, afin de résoudre cette difficulté? « Je comprendrai », dit le Psalmiste, « la fin des choses », non celles qui sont présentes. C'est vers le sanctuaire de Dieu que je dirige mes yeux pour voir la fin, peu soucieux du présent. Tout ce qui porte le nom d'homme, toute cette masse de mortels doit subir l'examen, tout alors sera pesé ; et alors seront appréciées les œuvres des hommes. Aujourd'hui tout est enveloppé d'un nuage, mais Dieu connaît les mérites de chacun. « Je comprendrai », dit le Prophète, « quelle « est la fin » ; non par moi-même, car il n'y a devant moi que labeur. Comment alors « comprendrai-je la fin? » En entrant dans le sanctuaire de Dieu. C'est donc là qu'il comprendra pourquoi les méchants sont heureux ici-bas.

24. « A cause de leurs artifices, vous les « avez fait tomber [2] ». A cause de leurs artifices, ou de leur fraude : parce qu'ils cherchent la fraude, ils sont trompés. Qu'est-ce à dire : Ils sont trompés, parce qu'ils veulent tromper ? Ils veulent tromper les hommes par mille artifices, eux-mêmes sont trompés, et délaissent les biens de l'éternité, pour les biens du temps. Donc, mes frères, ils se trompent en voulant tromper. Je vous l'ai déjà dit, mes frères, quelle âme peut avoir celui qui vole un manteau, et qui perd la foi? Est-ce bien celui qui perd ce vêtement qui est victime de la fraude, ou celui qui éprouve un si grand dommage ? C'est le premier, si le manteau est plus précieux que la foi ; mais si la foi est infiniment préférable au monde entier, l'un perdra son manteau à la vérité, mais il est dit à l'autre : « Que sert à l'homme de « gagner le monde, s'il vient à perdre son « âme [1] ». Qu'arrive-t-il donc aux méchants? « A cause de leurs artifices vous les avez fait « tomber : vous les avez humiliés pendant « qu'ils s'élevaient ». Il n'est pas dit : Vous les avez humiliés, parce qu'ils s'élevaient : car ce n'est point après qu'ils se sont élevés que vous les avez humiliés, mais à l'instant même qu'ils s'élevaient vous les avez humiliés. Car s'élever ainsi, c'est déjà tomber. « Vous les avez « humiliés pendant qu'ils s'élevaient ».

25. « D'où leur est venue cette catastrophe « subite [2]? » Le Prophète s'étonne à leur sujet, il comprend leur dernière fin. « Ils se sont véritablement évanouis » comme une fumée qui ne s'élève que pour se dissiper. Comment dit-il qu' « ils se sont évanouis ? » Il en parle comme un homme qui comprend la fin des choses. « Ils se sont évanouis ; ils ont péri à cause de « leur iniquité ».

26. « Comme le songe d'un homme qui « s'éveille [3] ». Comment se sont-ils évanouis? Comme s'évanouit le songe d'un homme qui s'éveille. Suppose un homme qui voit en songe, qui dans son rêve croit avoir trouvé des trésors, il est riche, mais seulement jusqu'à ce qu'il s'éveille. Ces hommes se sont donc évanouis, « comme le songe de cet « homme à son lever » ; il cherche, et ne trouve rien; rien dans ses mains, rien dans son lit. Il s'était endormi pauvre, un songe l'avait enrichi; il eût été riche sans le réveil, mais il s'est éveillé, et n'a retrouvé que la misère, qui l'avait abandonné dans son rêve. Ainsi les méchants retrouveront la misère qu'ils ont entassée. Quand ils s'éveilleront de cette vie, alors s'évanouira ce qu'ils ont possédé pendant leur sommeil. Tel est le songe pour l'homme qui s'éveille. Et pour éviter cette objection : N'est-ce donc rien à vos yeux que cet éclat qui les environne, rien que cette pompe, rien que ces titres, que ces images, que ces statues, que ces louanges, que cette foule de clients ? « Seigneur », répond le Prophète, « vous anéantirez leur « image dans votre cité ». Je vous parlerai donc avec liberté, mes frères, dans la place que j'occupe et qui m'y autorise, car, quand nous nous mêlons à vous, c'est plus pour vous

[1] Ps. LXXII, 17. — [2] Id. 18.

[1] Matth. XVI, 26. — [2] Ps. LXXII, 19. — [3] Id. 20.

soutenir que pour vous instruire ; je vous en supplie donc, dans la crainte et dans l'amour du Christ, ô vous qui êtes privés de ces biens, ne les convoitez point, et vous qui les possédez, n'y mettez point votre confiance. Remarquez-le, je ne vous dit point : Vous serez damnés dès lors que vous les possédez ; mais : Vous serez damnés, si ces biens vous donnent de la présomption, s'ils stimulent votre orgueil, s'ils vous grandissent à vos propres yeux, s'ils vous font mépriser les pauvres, si dans l'exaltation de votre vanité, vous en venez à oublier la condition de la nature humaine. En ce cas, en effet, Dieu devrait à sa justice de châtier au dernier jour, et d'anéantir dans sa cité l'image de ces hommes. Que celui qui est riche le soit donc, selon le précepte de l'Apôtre : « Ordonnez », dit-il, « aux riches de ce « monde, de n'être point orgueilleux, de ne « point mettre leur confiance dans des ri« chesses incertaines, mais dans le Dieu vi« vant, qui nous donne avec abondance ce « qui est nécessaire à la vie ». Il réprime ainsi l'orgueil des riches, et leur donne un conseil. Comme si ces riches lui disaient : Nous avons les richesses, et vous nous défendez de nous enorgueillir, vous nous interdisez d'étaler toutes les pompes de nos richesses, que ferons-nous donc de ces biens ? N'ont-ils pas occasion d'en faire usage ? « Qu'ils soient riches « en bonnes œuvres », dit l'Apôtre, « qu'ils « donnent facilement, et qu'ils prêtent ». Que leur en reviendra-t-il ? « Qu'ils se fassent « ainsi un trésor, et s'établissent un fonde« ment solide pour l'avenir, afin d'arriver à « la véritable vie [1] ». Où doivent-ils s'amasser un trésor ? où l'interlocuteur a jeté les yeux, quand il est entré dans le tabernacle de Dieu. Que tous ceux d'entre vous, mes frères, qui sont riches, tremblent à cette parole ; que tous ceux qui ont des biens, de l'or, de l'argent, des esclaves, des honneurs, tremblent quand le Prophète s'écrie : « Seigneur, vous « réduirez au néant leur image dans votre « cité ». N'est-il pas bien juste que Dieu anéantisse leur image dans sa cité, lorsque dans leur cité terrestre ils ont anéanti l'image de Dieu ? « Vous réduirez donc au néant, « Seigneur, leur image dans votre cité ».

27. « Alors mon cœur s'est trouvé dans la « joie ». Voici l'objet de ses tentations. « Mon « cœur s'est trouvé dans la joie, et mes reins « se sont changés [1] ». Mes reins se changeaient, lorsque je faisais mes délices des biens temporels. On peut aussi donner ce sens : « Parce que mon cœur a mis sa joie « en Dieu, mes reins se sont changés », c'est-à-dire mes affections charnelles se sont changées, et je suis devenu entièrement chaste. « Mes reins se sont changés »; voyons de quelle manière.

28. « Voilà que j'ai été réduit au néant, et « je ne l'ai point connu [2] ». Moi qui vous parle maintenant contre les richesses, j'ai quelquefois désiré ces sortes de biens. Aussi, « ai-je été réduit au néant, quand mes pieds « chancelaient ». « J'ai été réduit au néant sans « rien connaître ». On voit dès lors qu'il ne faut pas désespérer de ces hommes dont je viens de parler.

29. Qu'est-ce à dire : « Je ne l'ai point « connu ? » « J'étais devant vous comme le « stupide animal, et néanmoins j'étais tou« jours avec vous [3] ». Il y a une grande différence entre ce nouvel interlocuteur et les autres. Celui-ci a ressemblé à l'animal par ses désirs terrestres, quand, réduit au néant, il n'a point connu les biens éternels ; mais il ne s'est point éloigné de Dieu, car il n'a point espéré recevoir ces biens des esprits malins, ni du diable. Je vous en ai déjà fait la réflexion, c'est la synagogue qui parle ici, ou ce peuple qui n'a point servi les idoles. J'ai donc ressemblé aux bêtes, en espérant de mon Dieu les biens terrestres ; mais je ne me suis jamais séparée de mon Dieu.

30. Dès lors qu'elle ne s'est point éloignée de Dieu, même en ressemblant à l'animal, elle ajoute : « Vous avez tenu la main de ma « droite [4] ». Elle ne dit point : Ma main droite, mais « la main de ma droite » ; si c'est la main de la droite, la main a donc une main. « Vous avez tenu la main de ma « droite », afin de me conduire. Que nous marque cette main ? la puissance. Nous disons de quelqu'un qu'il tient dans sa main ce qu'il tient en son pouvoir. C'est ainsi que, en parlant de Job, le diable dit à Dieu : « Etendez « votre main et ôtez-lui ce qu'il a [5] ». Que signifie : « Etendez votre main ? » Donnez-moi le pouvoir. La main de Dieu est donc la puissance de Dieu, selon qu'il est écrit ailleurs : « La mort et la vie sont dans les mains

[1] I Tim. VI, 17-19.

[1] Ps. LXXII, 21. — [2] Ibid. 22. — [3] Ibid. 23. — [4] Ibid. 24. — [5] Job. I, 11.

« de la langue [1] ». La langue a-t-elle donc des mains? Que signifie alors : « Dans les mains « de la langue », sinon au pouvoir de la langue? « C'est ta bouche qui te justifiera, et « ta bouche qui te condamnera [2]. Vous avez « tenu la main de ma droite », ou la puissance de ma droite. Quelle était ma droite? « Je suis toujours avec vous ». Ma gauche était de ressembler au stupide animal, ou d'avoir en moi des convoitises terrestres, mais ma droite était d'être toujours avec vous. Vous avez donc tenu la main de cette droite, ou plutôt vous en avez dirigé la puissance. Quelle puissance? « Il leur a donné la « puissance de devenir les enfants de Dieu [3] ». Asaph commence d'être parmi les enfants de Dieu, et appartient au Nouveau Testament. Vois comment Dieu a tenu la main de sa droite. « Vous m'avez dirigé selon votre vo« lonté ». Qu'est-ce à dire, « selon votre vo« lonté ? » Non point selon mes mérites. Qu'est-ce encore, « selon votre volonté ? » Ecoute l'Apôtre qui eut comme l'animal des désirs terrestres, et qui vécut selon l'Ancien Testament : que dit-il? « Tout d'abord, je fus « un blasphémateur, un persécuteur, un vé« ritable ennemi; mais j'ai obtenu miséri« corde [4] ». Qu'est-ce encore, selon votre volonté? « C'est par la grâce de Dieu que je « suis ce que je suis [5]. Et vous m'avez reçu « avec gloire ». Où m'avez-vous reçu? et dans quelle gloire? Qui nous l'expliquera? qui nous le dira? Attendons cet honneur, qui doit nous arriver à la résurrection, au dernier jour. « Et vous m'avez reçu avec « gloire ».

31. Le voilà qui commence à méditer le bonheur du ciel, à se reprocher d'avoir ressemblé à l'animal par ses désirs terrestres. « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et sans « vous, qu'ai-je désiré sur la terre [6]? » Vous comprenez ces paroles, je l'entends à ce bruit. Asaph compare à ses désirs terrestres, cette récompense du ciel qu'il doit recevoir, il a vu ce que Dieu lui réserve; alors il médite, et cette méditation l'enflamme d'un saint désir pour je ne sais quel bien ineffable que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, et qui n'est pas entré dans le cœur de l'homme [7]. Il ne dit pas : C'est tel ou tel bien que j'ai dans le ciel, mais : « Qu'y a-t-il au ciel « pour moi? » Qu'est-ce que je possède au ciel? Qu'est-ce que ce bien? Est-il grand? de quelle nature? Et comme ce bien du ciel ne doit point passer, « que puis-je désirer sur la « terre, si ce n'est vous? » Voilà que vous vous réservez à mon amour : (je m'explique, mes frères, comme je le puis; ayez de la condescendance pour moi, suppléez à mes efforts pour stimuler votre piété; il m'est impossible de m'expliquer parfaitement.) Vous me réservez dans le ciel des biens impérissables, et c'est vous-même. Et moi, je vous ai demandé, sur la terre, des biens que possèdent les impies, des richesses, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, des esclaves, que possèdent les méchants, qui sont le partage des criminels, le partage de tant de scélérats, le partage de tant de femmes débauchées, le partage de tant d'hommes souillés; voilà ce qui me paraissait considérable, et ce que je demandais à Dieu sur la terre, tandis que mon Dieu lui-même se réserve à moi dans le ciel. « Au ciel, quel est mon bien? » Ce bien, il peut maintenant le faire connaître. « Et que puis-je, après vous, désirer sur « la terre ? »

32. « Mon cœur et ma chair ont défailli, « ô Dieu de mon cœur [1] ». Voilà donc ce qui m'est réservé au ciel, « le Dieu de mon cœur, « le Dieu qui est mon partage ». Eh quoi! mes frères? Cherchons les richesses d'ici-bas, que les hommes se choisissent un apanage. Voyez-les déchirés par toutes sortes de passions contraires; les uns choisissent l'épée, les autres le barreau, ceux-ci les sciences diverses, ceux-là le négoce ou la culture des champs. Qu'ils se fassent une part dans les choses d'ici-bas; mais que le peuple de Dieu s'écrie : « C'est « Dieu qui est mon partage », non pas mon partage pour un temps, mais « mon partage « pour l'éternité ». Quand j'aurai de l'or éternellement, qu'est-ce que cela? Mais avoir Dieu, quand même ce ne serait pas éternellement, quel bien pour moi! Ajoutez que c'est Dieu qui daigne se promettre à moi, et m'assurer que je le posséderai éternellement. Ineffable bien que je posséderai sans cesse! Indicible félicité! « C'est Dieu qui est mon « partage ». Pour combien de temps? « Pour « l'éternité ». Voyons, en effet, comment notre interlocuteur a aimé Dieu; il a châtié son cœur : « C'est le Dieu de mon cœur, c'est

[1] Prov. XVIII, 21. — [2] Matth. XII, 37. — [3] Jean, I, 12. — [4] I Tim. I, 13. — [5] I Cor. XV, 10. — [6] Ps. LXXII, 25. — [7] I Cor. II, 9.

[1] Ps. LXXII, 26.

« le Dieu qui est mon héritage pour l'éternité ». Son cœur est donc chaste, il aime Dieu gratuitement sans lui demander d'autre récompense. Demander à Dieu toute autre récompense que lui-même, et le servir dans ce dessein, c'est estimer ce que l'on demande plus que Dieu dont on l'attend. Mais quoi! Dieu n'a-t-il donc nulle récompense à nous donner? Aucune, si ce n'est lui-même. La récompense de Dieu, est Dieu même. Voilà pour le Prophète l'objet de son amour, de ses transports : tout autre amour ne serait plus un amour chaste. Loin de ce feu immortel, c'est le froid, c'est la corruption. Ne t'en éloigne point, ô mon frère, tu aurais pour apanage la corruption, pour apanage la souillure. Asaph revient, il cède au repentir, il choisit la pénitence, il s'écrie: « Dieu est mon partage ». Quelles délices pour lui dans ce partage qu'il a choisi!

33. « Voilà qu'ils périront, ceux qui s'éloignent de vous[1] ». Celui-ci donc s'était « éloigné de Dieu, mais pas loin. « Je ressemble », dit-il, « au stupide animal, mais « je suis toujours avec vous ». Les autres, au contraire, se sont retirés bien loin de Dieu; car non-seulement ils ont désiré les biens terrestres, mais ils les ont demandés aux mauvais anges et au diable. « Ceux qui s'éloignent de « vous, périront ». Et qu'est-ce que s'éloigner de Dieu? « Vous perdrez, Seigneur, quiconque « porte son amour à d'autre qu'à vous ». L'amour chaste est opposé à cette fornication spirituelle. Qu'est-ce que l'amour chaste? L'amour de l'âme pour Dieu son époux. Mais que désire-t-elle de cet époux qu'elle aime de toute sa flamme? Va-t-elle, comme les femmes de la terre, se choisir un homme pour gendre ou pour époux, et lui demander les richesses, comme si elle n'aimait que son or, ses campagnes, son argent, ses pierreries, ses chevaux, ses esclaves, et le reste? Point du tout. Asaph n'aime que Dieu, il l'aime gratuitement parce qu'il trouve en lui toutes choses, et que c'est par lui que tout a été fait[2]. « Vous perdrez », dit-il, « tous ceux qui « portent loin de vous leur amour ».

34. Mais toi, Prophète, que fais-tu? « Pour moi, « il m'est bon de m'attacher au Seigneur[3] ». C'est là le comble des biens. Désires-tu mieux? Je te plains de ton désir. Mes frères, que voulez-vous de plus? Le bien suprême est de nous attacher à Dieu, quand nous le verrons face à face[1]. Et quel est le bien aujourd'hui? Aujourd'hui, que je parle en étranger, « mon « bien est de m'attacher à Dieu » ; mais comme je ne suis que voyageur, comme je n'ai pas encore atteint le but, « je mets en Dieu « mon espérance ». Tant que tu n'es pas encore attaché à Dieu, mets en lui ton espoir. Es-tu dans l'agitation? Jette l'ancre sur la terre ferme. Adhère au Seigneur, sinon par la présence, du moins par l'espoir. « Mon bien « est de mettre en Dieu mon espérance ». Et qu'arrivera-t-il, si tu mets en Dieu ton espoir? Que devras-tu faire, sinon louer le Seigneur, et le faire bénir par les autres? Si tu étais partisan d'un habile cocher, ne forcerais-tu pas les autres à l'aimer avec toi? Tout partisan d'un cocher parle de lui partout sur son passage, il veut déterminer les autres à l'aimer aussi. On aime gratuitement des hommes flétris, et l'on ne veut pas aimer Dieu sans récompense! Aimez donc le Seigneur gratuitement, et n'enviez cet amour à personne. Emparez-vous de lui, vous tous qui le pouvez, vous tous qui devez le posséder. Il peut vous suffire, car il ne connaît point de limites; vous le posséderez tous tout entier, il est tout entier à chacun de vous. Que ce soit donc là ton occupation, ô mon frère, dans ton séjour ici-bas, mets ton espoir dans le Seigneur. Que dit ensuite le Prophète? « Afin que je publie toutes vos « louanges, sous les portiques de la fille de « Sion ». « Afin que je publie toutes vos « louanges », dit le Prophète, mais où? « Sous « les portiques de la fille de Sion » ; parce que l'on prêche Dieu inutilement, en dehors de l'Eglise. C'est peu de louer Dieu, c'est peu de publier toutes ses louanges. Il faut le prêcher « sous les portiques de la fille de « Sion ». Cherche l'unité de l'Eglise, et ne jette point le schisme parmi les peuples, porte-les à l'unité, n'en fais qu'un seul corps.

J'ai oublié depuis quel temps je vous parle. Notre psaume est fini; la sueur me fait conjecturer que j'ai parlé bien longtemps: mais il m'est difficile de vous satisfaire; vous me faites violence, et puissiez-vous par cette violence ravir le ciel!

[1] Ps. LXXII, 27. — [2] Jean, I, 3. — [3] Ps. LXXII, 28.

[1] I Cor. XIII, 12.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXXIII.

SERMON AU PEUPLE.

LA FOI PASSE DES JUIFS AUX GENTILS.

C'est la synagogue ou le peuple Juif qui parle dans ce psaume, lequel paraît faire suite au précédent, car il s'agit de la disparition des figures de l'Ancien Testament, de la destruction de la ville et du temple, qui étaient ces monuments de la promesse de Dieu. Aujourd'hui que l'homme céleste a paru, l'homme terrestre a dû disparaître. Dieu fit d'abord des promesses temporelles à l'homme encore enfant ; puis des promesses spirituelles à l'homme devenu adulte. Les premières ont dû disparaître avec l'Ancien Testament, pour faire place aux promesses du ciel. Pour s'être attachés aux premières, les Juifs ont perdu et les biens temporels et les biens célestes. — Néanmoins la synagogue est l'héritage de Dieu, héritage délivré par Moïse dont la houlette figurait le Christ, et recruté parmi les Juifs et parmi les Gentils. En réprimant ces derniers, Dieu leur a fait connaître le Christ. Dès lors les figures devaient disparaître. Rome alors exécuta contre Jérusalem la volonté de Dieu sans la connaître, puis crut au Messie, que la synagogue attend toujours. Toutefois les Juifs sortis du sein de Dieu, et lépreux comme la main de Moïse, y rentreront après la conversion des Gentils, ils seront guéris par le serpent d'airain. Le Seigneur a donc affermi la mer ou converti les Gentils, et détruit la puissance du démon, qu'il a donné en pâture à ses adorateurs, comme Moïse fit boire à Israël la tête du veau d'or, réduite en poussière et jetée dans l'eau. Ces peuples sont incorporés au Christ, comme les serpents des magiciens de Pharaon furent absorbés par celui de Moïse. — C'est Dieu qui fait jaillir, et l'eau de la vie éternelle, et celle qui passe avec la rapidité du torrent, c'est-à-dire la doctrine pure, qui fait taire le démon et l'orgueilleux, qui a fait le jour ou la doctrine des parfaits, et la nuit ou celle des moins parfaits, l'homme spirituel et l'homme charnel. Toutefois le Prophète implore le pardon de son peuple coupable, qui n'a point adoré les faux dieux, qui a fait pénitence à la parole de Pierre, qui comprendra enfin le salut. Humilité du chrétien. — Nécessité de la foi aux promesses de Dieu.

1. Ce psaume a pour titre : « Intelligence « d'Asaph [1] ». Or, Asaph signifie, en latin, Assemblée, en grec, Synagogue. Voyons ce qui a été compris par cette synagogue, ou plutôt comprenons d'abord ce qu'était la synagogue, afin de comprendre ensuite ce qu'elle a compris. Toute réunion, en général, s'appelle synagogue ; or, on peut appliquer ce mot de réunion aux animaux comme aux hommes ; seulement ici, il n'est pas question d'animaux, puisqu'il est parlé d'intelligence. Ecoute en effet ce qu'il est dit de l'homme qui était en honneur, et qui a négligé de le comprendre : « L'homme était en honneur, il ne « l'a point compris, il s'est comparé aux ani« maux sans raison, et leur est devenu sem« blable [2] ». Inutile dès lors de nous arrêter ici plus longtemps, et de démontrer avec plus de soin qu'il ne s'agit point d'une assemblée d'animaux, mais bien d'une réunion d'hommes ; alors cherchons de quels hommes il est question. Assurément, il ne s'agit point de ces hommes qui, ne comprenant point l'honneur de leur condition, se sont comparés aux stupides animaux et leur sont devenus semblables, mais bien de ceux qui l'ont compris. C'est ce que marque le titre qui dit : « Intelligence « d'Asaph ». Nous allons donc entendre la voix d'une assemblée intelligente. Mais comme le nom de synagogue est tellement particulier à la réunion du peuple d'Israël, que toujours, en entendant synagogue, nous entendons le peuple juif, voyons si ce n'est point lui qui parle dans notre psaume. Mais alors quels juifs, et quel peuple d'Israël ? Ce n'est point la paille, mais le froment [1], non point les rameaux brisés, mais les rameaux affermis [2]. « Tous ceux qui sont nés d'Israël, ne sont « point tous israélites, mais c'est Isaac qui « sera appelé votre fils, c'est-à-dire, ce ne « sont point les enfants selon la chair, qui « sont enfants de Dieu, mais bien les fils de « la promesse, qui sont réputés de la race « d'Abraham [3] ». Il y a donc de vrais enfants d'Israël, au nombre desquels se trouvait celui dont le Sauveur a dit : « Voilà un vrai israé« lite, sans déguisement [4] ». Toutefois ils ne sont pas israélites dans le même sens que nous, car nous sommes aussi de la race d'Abraham. Et l'Apôtre s'adressait à des Gentils quand il disait : « Vous êtes de la race « d'Abraham , et les héritiers de la pro-

[1] Ps. LXXIII, 1. — [2] Id. XLVIII, 13.

[1] Matth. III, 12. — [2] Rom. XI, 17. — [3] Id. IX, 6-8. — [4] Jean, I, 47.

« messe [1] ». Nous sommes donc enfant d'Israël, quand nous suivons les traces d'Abraham notre père. Mais nous entendons ici ces Israélites, à la manière de l'Apôtre : « Pour moi », dit-il, « je suis enfant d'Israël, « de la race d'Abraham, de la tribu de Benjamin [2] ». Comprenons alors ceux dont les Prophètes ont dit : « Les restes d'Israël seront « sauvés [3] ». Ecoutons donc la voix de ces restes d'Israël échappés au naufrage ; cette voix de la Synagogue qui avait reçu l'Ancien Testament, et qui n'attendait que des récompenses temporelles, d'où lui venaient ses allures chancelantes. Que lisons-nous en effet dans un autre psaume, que le titre assigne à Asaph ? « Combien est bon le Dieu d'Israël « pour ceux qui ont le cœur droit ! Quant à « mes pieds, ils ont failli trébucher ». Et comme si nous lui demandions : Pourquoi vos pieds ont-ils failli trébucher ? « Mes pas « se sont presque égarés », nous dit-il, « parce « que j'ai porté envie aux pécheurs, en voyant « la paix dont ils jouissent ». Il n'attendait du Seigneur qu'un bonheur temporel, selon les promesses de l'Ancien Testament, et il voit que les impies jouissent de ce bonheur, qu'ils ont, sans adorer Dieu, ce qu'il attend pour prix de ses services ; alors ses pieds chancellent comme s'il servait Dieu en vain. « Voilà », dit-il en effet, « que les pécheurs et ceux qui « sont ici-bas dans l'abondance ont obtenu les « richesses. Est-ce donc en vain que j'ai jus- « tifié mon cœur [4] ? » Voyez combien ses pieds sont ébranlés, pour que son âme en vienne jusqu'à dire : Que me revient-il de servir le Seigneur ? Tel qui ne le sert point est heureux ; et moi qui le sers, je suis dans l'angoisse. Enfin, quand même je serais heureux, dès lors que celui qui ne sert point Dieu l'est aussi, comment ce bonheur viendrait-il du culte que je rends à Dieu? Or, le psaume que je viens de citer, précède immédiatement celui que nous expliquons.

2. Sans aucun dessein de notre part, mais bien par la Providence de Dieu, nous venons d'entendre fort à propos dans l'Evangile : « Que la loi fut donnée par Moïse, que la « grâce et la vérité viennent de Jésus- « Christ [5] ». Car si nous remarquons bien les différences entre les deux Testaments, l'Ancien et le Nouveau, nous ne trouverons ni les mêmes sacrements, ni les mêmes promesses, quoique ce soient les mêmes préceptes. Car : « Vous ne tuerez point ; vous ne commettrez « point la fornication ; vous ne déroberez « point ; honorez votre père et votre mère ; « vous ne direz point de faux témoignage ; « vous ne désirerez point le bien du pro- « chain ; vous ne désirerez point son épouse « non plus [1] » ; voilà ce qui nous est aussi ordonné. Quiconque néglige ces préceptes, s'écarte de la voie, et se rend indigne d'aller avec Dieu sur cette montagne sainte, dont le Prophète a dit : « Qui habitera, Seigneur, dans « vos tabernacles, ou qui reposera sur votre « sainte montagne [2] ? L'homme aux mains « innocentes, et au cœur pur [3] ». En examinant ainsi les préceptes, nous les trouvons semblables, ou à peine différents dans l'Evangile, de ce qu'en ont dit les Prophètes. Ainsi donc, ce sont les mêmes préceptes, mais non les mêmes sacrements, ni les mêmes promesses. Voyons pourquoi ce sont les mêmes préceptes ; c'est qu'ils déterminent la manière dont nous devons servir Dieu. Les sacrements sont différents, car les uns donnent le salut, les autres promettent le Sauveur. Les sacrements de la Nouvelle Alliance donnent le salut, tandis que c'est le Sauveur qui est promis dans ceux de l'Ancienne Alliance ; mais dès lors que l'on possède le Sauveur promis, à quoi bon s'arrêter aux promesses ? Je dis que nous possédons ce qui était promis, non point que nous ayons déjà la vie éternelle, mais parce que le Christ prédit par les Prophètes est venu. Les sacrements sont changés, ils sont devenus plus faciles, moins nombreux, plus salutaires, plus heureux. Pourquoi les promesses ne sont-elles pas les mêmes ? C'est que la terre de Chanaan fut promise aux Juifs, terre grasse et fertile, où coulaient des ruisseaux de lait et de miel ; un royaume leur fut promis, la félicité du temps leur était promise, la fécondité dans la famille et la victoire sur leurs ennemis [4]. Tout cela n'est qu'un bonheur de la terre. Mais comment ces promesses étaient-elles d'abord nécessaires ? « C'est que ce n'est point « le corps spirituel qui a été créé le pre- « mier », dit saint Paul, « mais bien le corps « animal, et ensuite le spirituel. Le premier « homme, est l'homme terrestre, formé de la « terre ; le second est l'homme céleste, venu

[1] Gal. III, 29. — [2] Rom. XI, 1. — [3] Id. IX, 27. — [4] Ps. LXXII, 1-3, 12, 13. — [5] Jean, I, 17.

[1] Exod. XX, 12-17. — [2] Ps. XIV, 1. — [3] Id. XXIII, 4. — [4] Exod. III, 8.

« du ciel. Comme le premier fut terrestre, « ses enfants sont terrestres, et comme le « second fut céleste, ses enfants sont célestes. « De même que nous avons porté l'image de « l'homme terrestre, il nous faut porter « l'image de l'homme qui est du ciel [1] ». L'Ancien Testament fut fait à l'image de l'homme terrestre, et c'est à l'image de l'homme céleste qu'est fait le Nouveau Testament. Mais afin que l'on ne crût point que le Créateur de l'homme terrestre n'est pas celui qui a fait l'homme céleste, voilà que Dieu, pour nous montrer qu'il a créé l'un et l'autre, a voulu être l'auteur des deux Testaments, et faire dans l'Ancien des promesses terrestres, et des promesses célestes dans le Nouveau. Mais jusques à quand, ô homme, seras-tu terrestre? Jusques à quand auras-tu du goût pour la terre? Parce que l'on donne à un enfant des jouets enfantins pour amuser son jeune esprit, faut-il, quand il grandit, ne pas les lui enlever des mains, afin de lui donner une occupation plus utile et plus digne de son âme? Toi-même, n'as-tu pas donné à ton fils des noix quand il était enfant, et un livre quand il a grandi? Si donc Dieu, par le Nouveau Testament, a secoué, des mains de ses fils, ces espèces de jouets d'enfants, afin de leur donner, à mesure qu'ils grandissent, quelque chose de plus utile, ce n'est pas une raison de croire qu'il n'a point donné les premiers biens, il est l'auteur des uns et des autres. « Mais la loi fut donnée « par Moïse, la grâce et la vérité par Jésus-« Christ [2] »; « la grâce », parce que c'est la charité qui accomplit ce que prescrivait la loi; « la vérité », parce que Dieu nous rend ce qu'il a promis. Voilà ce qu'a compris cet Asaph. Enfin tous ces biens temporels promis aux Juifs sont retranchés. Où est maintenant leur royaume? Où est le temple? Où est l'onction? Où est le sacerdoce? Où sont chez eux les Prophètes? Depuis l'avénement de celui que les Prophètes annonçaient, ils n'ont plus paru dans cette nation; elle a perdu les biens de la terre, et n'a pas encore acquis ceux du ciel.

3. Il ne faut donc point nous attacher aux biens de la terre, quoiqu'ils nous viennent de Dieu. Mais parce que nous ne devons pas nous y attacher, ce n'est pas une raison pour croire que ce soit un autre que Dieu qui nous les donne; c'est de lui qu'ils nous viennent : mais ne regarde pas comme une grande faveur de sa part, des biens qu'il donne même au méchant. Car s'il les estimait, il ne les donnerait point aux impies. Si donc il veut en faire le partage des méchants, c'est pour apprendre aux bons à lui demander ce qu'il ne donne pas aux impies. Quant aux Israélites, ils s'attachèrent misérablement aux biens terrestres, sans mettre son espoir dans Celui qui a créé le ciel et la terre; qui leur donna les biens terrestres, qui les délivra de la captivité temporelle de l'Egypte, qui leur ouvrit un passage à travers la mer Rouge, et engloutit leurs ennemis dans les flots [1]; sans mettre alors leur confiance dans Celui qui devait leur donner les biens célestes à l'âge viril, comme il leur avait donné les biens terrestres dans leur enfance, ils ont craint de perdre ce qu'ils avaient reçu et ont mis à mort le donateur. Nous vous parlons ainsi, mes frères, hommes du Nouveau Testament, afin que vous ne vous attachiez point aux biens d'ici-bas. S'ils sont inexcusables dans leur attachement pour ces biens, eux qui ne connaissaient point encore la nouvelle Alliance; combien moins pourront trouver d'excuses pour leurs convoitises terrestres, ceux qui connaissent les promesses spirituelles du Nouveau Testament! Rappelons-nous, mes frères, cette parole des persécuteurs du Christ: « Si « nous le laissons libre, les Romains vien-« dront, et nous enlèveront et la ville et le « royaume [2] ». Vous le voyez, ils ont craint de perdre des biens terrestres, et ont tué le Roi du ciel. Et que leur est-il arrivé? Ils ont même perdu les biens temporels: ils ont subi la mort dans ce même lieu où ils avaient mis à mort le Christ : l'appréhension de perdre la terre leur fit tuer l'Auteur de la vie, et ils n'en perdirent pas moins et la vie et la terre; et cela au temps même qu'ils l'avaient tué, afin qu'une telle coïncidence leur indiquât la cause de ces désastres. Les Juifs en effet célébraient la Pâque, lorsque leur ville fut détruite, et toute la nation était accourue en foule pour célébrer cette solennité. Ce fut alors que Dieu, par la main des méchants, bien qu'il soit toujours bon, par la main des injustes, bien qu'il demeure juste et agisse avec justice, tira des Juifs cette éclatante vengeance, qui les fit périr par milliers et détruisit leur ville.

[1] I Cor. xv, 46-49. — [2] Jean, I, 17.

[1] Exod. xiv, 22, 28. — [2] Jean, xi, 48.

Tel est le désastre que voit Asaph, et qu'il pleure dans notre Psaume ; dans ses lamentations il nous apprend à discerner les biens de la terre des biens du ciel, et l'Ancien Testament du Nouveau : afin que tu saches par où il te faut passer, ce qu'il te faut espérer, à quels biens tu dois renoncer ou t'attacher. Il commence donc ainsi.

4. « Pourquoi, Seigneur, nous avez-vous « rejetés jusqu'à la fin [1] ? » Nous avez-vous repoussés à jamais dans la personne de ce peuple Juif, dans la personne de cette assemblée qui est spécialement appelée Synagogue ? « Pourquoi, Seigneur, nous avez-vous rejetés « à jamais ? » Ce n'est point là une inculpation, c'est une question. « Pourquoi », quel motif vous a fait agir ainsi ? Qu'avez-vous fait ? « Vous nous avez rejetés jusqu'à la fin ». Qu'est-ce à dire, « à la fin ? » Peut-être jusqu'à la fin du monde. Ou bien nous auriez-vous rejetés jusqu'au Christ qui est la fin pour tous ceux qui croient [2] ? « Pourquoi, Seigneur, « nous avez-vous rejetés jusqu'à la fin ? votre « fureur s'est-elle enflammée contre les brebis « de votre bercail ? » Pourquoi cette colère contre les brebis de votre troupeau, sinon parce que nous nous attachions aux biens terrestres, et que nous ne connaissions point notre pasteur ?

5. « Souvenez-vous de votre peuple, que « vous avez possédé depuis le commence-« ment [3] ». Cette prière viendrait-elle des Gentils ? Dieu les a-t-il possédés à l'origine ? Et toutefois il possédait la race d'Abraham, le peuple d'Israël, né selon la chair des Patriarches qui sont aussi nos pères, car nous sommes devenus leurs enfants, non plus en vivant selon la chair, mais en imitant leur foi. Mais qu'est-il arrivé à ce peuple qui fut tout d'abord l'héritage de Dieu ? « Souvenez-vous, « Seigneur, de ce peuple que vous avez pos-« sédé depuis le commencement. Vous avez « racheté le sceptre de votre héritage [4] ». Ce peuple, qui est le vôtre, c'est « le sceptre de « votre héritage que vous avez racheté ». Reportons-nous à ce que Dieu fit tout d'abord : quand il voulut posséder en héritage ce peuple qu'il délivra de l'Egypte, quel signe donna-t-il à Moïse, alors que Moïse lui disait : « Quel signe leur donnerai-je, pour leur « montrer que vous m'envoyez ? Et le Sei-« gneur lui répondit : Que tiens tu en ta « main ? une houlette. Jette-la sur la terre. Et « Moïse jeta sur la terre sa houlette qui devint « un serpent, et Moïse eut peur et s'enfuit. « Or, le Seigneur lui dit : Saisis-le par la queue, « et il le saisit, et il redevint une houlette, « comme auparavant ». Qu'est-ce que cela signifie ? Car ce ne fut point une action sans motif. Interrogeons les saintes Ecritures. A quoi aboutit pour l'homme l'insinuation du serpent ? A la mort [1]. Donc la mort vient du serpent. Si la mort vient du serpent, dans le sceptre il faut voir le serpent, et dans le Christ la mort. De là vient que quand les Juifs mouraient au désert par la morsure des serpents, Dieu donna ordre à Moïse d'élever un serpent d'airain, et d'avertir le peuple que tout homme blessé par le serpent, qui le regarderait, serait guéri [2]. Ce qui arrivait ; et les hommes mordus par les serpents étaient guéris de cette blessure venimeuse, en regardant le serpent d'airain. Que signifiait cette merveille, être guéri d'un serpent par la vue d'un serpent ? Etre sauvé de la mort par la foi en un mort ? Et toutefois « Moïse eut peur « et s'enfuit [3] ». Que signifie cette fuite de Moïse, à la vue du serpent ? Quoi, mes frères, sinon ce que nous raconte l'Evangile ? A la mort du Christ, les disciples furent saisis de crainte, et oublièrent l'espérance qu'ils avaient eue en lui [4]. Mais qu'est-il dit ensuite ? « Prends-« le par la queue [5] ». Qu'est-ce à dire, « la « queue ? » Saisis la partie postérieure. C'est dans le même sens qu'il dit encore : « Tu me « verras par derrière [6] ». D'abord le sceptre de Moïse devint un serpent, et quand il en saisit la queue, ce fut un sceptre ; comme le Christ mourut d'abord, pour ressusciter ensuite. La queue du serpent est aussi la fin des siècles. Aujourd'hui l'Eglise marche à travers la mort. Les uns vont, les autres viennent par la mort comme par le serpent ; puisque c'est lui qui a semé la mort ; mais à la fin des siècles, que figure la queue du serpent, nous retournons à Dieu, nous devenons le royaume stable de Dieu, et alors s'accomplit en nous cette parole : « Vous avez racheté le sceptre « de votre héritage ». Mais l'interlocuteur est ici la Synagogue ; et c'est plutôt parmi les Gentils que paraît racheté le sceptre de l'héritage du Seigneur ; car il n'y avait dans les Juifs qu'une espérance cachée, soit dans ceux

[1] Ps. LXXIII, 1. — [2] Rom. X, 4. — [3] Ps. LXXIII, 2. — [4] Exod. IV, 1-4.

[1] Gen. III, 4, 5. — [2] Nomb. XXI, 8 ; Jean, III, 14. — [3] Exod. IV, 3. — [4] Luc, XXIV, 21. — [5] Exod. IV, 4. — [6] Id. XXXIII, 23.

qui devaient croire dans l'avenir, soit dans ceux qui crurent alors, à la descente du Saint-Esprit, quand les disciples parlèrent toutes les langues des peuples [1]. Alors en effet quelques milliers de Juifs, qui avaient crucifié le Christ, embrassèrent la foi : il s'en trouva même qui eurent assez de foi pour vendre leurs biens et en apporter le prix aux Apôtres [2]. Tout cela néanmoins se passait dans l'obscurité, tandis que c'était avec plus d'éclat que le sceptre de l'héritage de Dieu devait être racheté parmi les Gentils ; le Prophète alors nous montre ceux dont il a dit : « Vous avez racheté le sceptre « de votre héritage ». Il ne parle pas ainsi des Gentils, cela est visible chez eux. De qui dès lors ? « De la montagne de Sion ». Et comme on pouvait donner un autre sens à la montagne de Sion, le Prophète ajoute : « Cette « montagne sur laquelle vous avez demeuré », qu'habitait jadis votre peuple, sur laquelle fut construit le temple, où l'on célébra les sacrifices, et ces rites nécessaires alors qui promettaient le Christ. Promesses devenues inutiles en face de l'accomplissement. La promesse est nécessaire en effet avant qu'elle soit accomplie, afin que celui à qui elle est faite n'oublie point ce qui lui est promis, et ne meure par défaut d'espérance. Il doit donc espérer, afin de recevoir au temps marqué : dès lors il ne doit point abandonner la promesse. Aussi n'abandonnait-on point les figures, afin que les ombres ne disparussent qu'à l'aube du jour. « Cette montagne « de Sion, sur laquelle vous avez demeuré ».

6. « Jusqu'à la fin, élevez votre main contre « leur orgueil [3] ». De même que vous nous rejetiez jusqu'à la fin, de même « jusqu'à la « fin élevez votre main contre leur orgueil ». L'orgueil de qui ? De ceux qui ont renversé Jérusalem. Quels sont-ils, sinon les rois des Gentils ? La main du Seigneur s'est levée heureusement contre leur orgueil, jusqu'à la fin, car ils ont connu le Christ, et « le Christ « est la fin de la loi pour justifier ceux qui « croiront [4] ». Heureux souhait du Prophète ! Il semble parler avec colère, on dirait qu'il maudit. Plût à Dieu que ses malédictions s'accomplissent, ou plutôt réjouissons-nous de ce qu'elles s'accomplissent au nom de Jésus-Christ. Tous ceux qui tiennent le sceptre s'inclinent devant la croix ; ainsi s'accomplit cette parole : « Les rois de la terre l'adore-« ront, toutes les nations lui seront assujé-« ties [1] ». Déjà sur le front des rois, le signe de la croix est plus précieux que les perles de leur diadème. « Jusqu'à la fin, élevez votre « main contre leur orgueil. Que de ravages a « faits l'ennemi dans votre sanctuaire ! » Avec quelle fureur l'ennemi a sévi contre tout ce qui vous était consacré, contre le temple, contre le sacerdoce, contre tout ce qui était alors sacré ! Ces excès sont bien l'œuvre d'un ennemi. Car les Gentils, qui les commettaient alors, adoraient de faux dieux, de vaines idoles, et servaient les démons ; et, toutefois, ils ont causé de grands ravages dans la maison de Dieu. Comment l'auraient-ils pu, si Dieu ne l'eût permis? Or, comment Dieu l'eût-il permis , si ces rites figuratifs ne fussent devenus inutiles, par l'avénement de Celui qui avait fait ces promesses ? « Que de « ravages a donc faits l'ennemi dans votre « sanctuaire ! »

7. « Tous ceux qui vous haïssent ont signalé « leur orgueil [2] ». Vois ces esclaves des démons, ces idolâtres, comme l'étaient les Gentils quand ils détruisirent la ville et le temple de Dieu. « Ils signalèrent leur orgueil, au « milieu de vos solennités ». Rappelez-vous ce que nous avons dit, que Jérusalem fut renversée pendant cette solennité de Pâques, choisie par les Juifs pour crucifier le Seigneur. Assemblés ils sévirent, assemblés ils périrent.

8. « Quant à leurs signes, ils les ont placés « comme des signes, et n'ont point com-« pris [3] ». Ils avaient des signes à planter là : leurs étendards, leurs aigles, leurs dragons, étendards de Rome , leurs statues mêmes qu'ils placèrent d'abord dans le temple ; ou peut-être « leurs signes », seraient les oracles de leurs devins, inspirés par les démons. « Et « ils n'ont point compris ». Qu'est-ce qu'ils n'ont pas compris ? « Que vous n'auriez au-« cun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été « donné d'en haut [4] ». Ils n'ont pas compris que ce n'était point pour les élever en gloire que Dieu leur permettait d'affliger, de prendre et de détruire cette ville, mais que leur impiété servait à Dieu comme une hache dans sa vengeance. Ils sont devenus l'instrument de sa colère, et non les ministres de sa bonté. Car Dieu fait quelquefois ce que font souvent les hommes. Souvent dans sa colère , un

[1] Act. II, 4. — [2] Id. IV, 34. — [3] Ps. LXX II, 3. — [4] Rom. X, 4.

[1] Ps. LXXI, 11. — [2] Id. LXXIII, 4. — [3] Id. 5. — [4] Jean, XIX, 11.

homme ramasse la première baguette qu'il trouve à terre, le premier sarment venu, et après qu'il en a châtié son fils, il jette le sarment au feu, et réserve son héritage pour son fils : ainsi Dieu se sert des méchants pour châtier les bons, et donne ici-bas le pouvoir à ceux qui seront damnés pour exercer la patience de ceux qui seront sauvés. Eh quoi, mes frères? pourriez-vous croire que ce peuple ait été châtié, jusqu'à périr entièrement? Combien d'entre eux ont ensuite embrassé la foi, et combien doivent l'embrasser encore? Autre est la paille, autre le froment ; tous deux, néanmoins, subissent le fléau qui brise l'une et purge l'autre. Quel avantage pour nous Dieu n'a-t-il pas tiré de la trahison de Judas ? Quel bonheur n'a pas procuré aux Gentils infidèles la fureur des Juifs? Le Christ a été mis à mort, afin que cloué à la croix, il pût être regardé par tout homme blessé par le serpent [1]. C'est ainsi que, peut-être, les Romains avaient appris de leurs devins, qu'ils devaient marcher contre Jérusalem, et la prendre ; et quand ils l'eurent prise et détruite, ils dirent que c'était l'ouvrage de leurs dieux. « Quant à leurs signes, ils les ont placés « comme des signes, et n'ont point compris ». Que n'ont-ils pas compris? « Que cela venait « d'en haut ». Car si le décret n'en était venu d'en haut, jamais la fureur des Gentils n'eût eu contre le peuple juif de tels succès. Mais le décret est venu d'en haut, ainsi que l'a dit le prophète Daniel : « La parole est sortie dès « le commencement de ta prière [2] ». Voilà ce que signifie la réponse du Sauveur à Pilate, qui s'enflait dans son orgueil, qui plaçait son trophée comme un trophée, sans le comprendre, et qui disait au Christ : « Vous ne me ré« pondez point? Vous ne savez donc point que « j'ai le pouvoir de vous faire mourir, et le pou« voir de vous renvoyer absous ? » Mais le Sauveur, comme pour crever cette bulle de vanité, lui répond : « Vous n'auriez aucun pouvoir sur « moi, s'il ne vous était venu d'en haut [3] ». Ainsi, dans notre psaume, les Gentils « placent « leurs étendards comme des signes, sans « comprendre ». Comment n'ont-ils pas compris? « Que c'est un pouvoir d'en haut ». Les Romains, en effet, pouvaient-ils comprendre que c'était d'en haut que leur venait le pouvoir d'accomplir ces choses ?

9. Passons rapidement sur ces versets, puisque la ruine de Jérusalem leur donne de l'évidence, et qu'il est pénible de s'appesantir sur une plaie, fût-elle d'un ennemi. « Ils ont « uni leurs efforts pour abattre nos portes, « comme on abat les arbres d'une forêt; ils « ont ruiné l'édifice avec la scie et le mar« teau [1] ». Ils y ont mis l'unanimité, la constance : « ils ont employé la scie et le mar« teau pour ruiner l'édifice ».

10. « Ils ont incendié votre sanctuaire, et pro« fané sur la terre le tabernacle de votre nom [2] ».

11. « Ils ont dit dans leur cœur, et comme « réunis en famille ». Qu'ont-ils dit? « Venez, « faisons disparaître de la terre du Seigneur « toutes les solennités du Seigneur [3] ». C'est Asaph qui donne ici ce titre de Seigneur, car les forcenés n'appelaient pas ainsi celui dont ils détruisaient le temple. « Venez, « faisons disparaître de la terre les solen« nités du Seigneur ». Que fait Asaph? Où est « l'intelligence d'Asaph » dans tous ces malheurs? De quoi lui sert ce châtiment même qu'il a reçu? Son esprit dépravé ne se corrige-t-il point? Tout ce qui était debout jadis est maintenant détruit : plus de sacerdoce, plus d'autel des Juifs, plus de victimes et plus de temple. N'a-t-il donc plus à connaître rien qui doive succéder à ces ruines? et ce signe des promesses devrait-il disparaître, si l'objet des promesses n'était venu? Voyons donc ici l'intelligence d'Asaph, voyons s'il a fait des progrès à l'école du malheur. Ecoute ce qu'il dit : « Nous n'avons point vu « nos prodiges, tout prophète a disparu, « et Dieu ne nous connaît plus [4] ». Voilà ces Juifs qui accusent Dieu de ne les plus connaître, c'est-à-dire de les abandonner jusqu'alors dans la captivité, de ne point les délivrer, et qui attendent le Christ jusqu'à présent. Le Christ viendra sans doute, mais il viendra comme juge; il est venu d'abord nous appeler, il viendra ensuite nous juger. Il viendra, puisqu'il est venu ; il viendra, cela est évident, mais il viendra d'en haut. Il était devant toi, ô Israël! Tu t'es meurtri, en te heurtant contre lui : pour n'être point écrasé, regarde-le venir d'en haut. Voilà ce qu'ont annoncé les Prophètes: « Quiconque heurtera contre cette pierre sera « brisé, elle écrasera celui sur qui elle tom« bera [5] ». Petite elle meurtrit, grande elle

[1] Nomb. XXI, 8. — [2] Dan. IX, 13. — [3] Jean, XIX, 10, 11.

[1] Ps. LXXIII, 6. — [2] Id. 7. — [3] Id. 8. — [4] Id. 9. — [5] Isa. VIII, 14 15 ; Luc, XX, 18.

écrasera. Déjà tu ne comprends plus tes signes, il n'y a déjà plus de prophète, et tu dis : « Le Seigneur ne nous connaît plus ». C'est toi qui ne le connais plus. « Il n'y a plus de prophète, et Dieu ne vous connaît « plus ».

12. « Jusques à quand, ô Dieu, notre ennemi « nous insultera-t-il [1]? » Plains-toi, Asaph, comme un homme abandonné de Dieu, un homme que l'on méprise; plains-toi comme un malade, ô toi, qui as mieux aimé tuer le médecin que lui demander ta guérison : il ne te connaît plus. Voilà ce qu'il a fait pour toi, et dis qu'il ne te connaît plus. Ceux à qui il n'a pas été annoncé le verront, et ceux qui n'ont pas ouï parler de lui le connaîtront [2]; et tu viens nous dire : « Il n'est « plus de prophète, et il ne nous connaît « plus? » Où est donc ton intelligence? « L'ennemi méprise votre nom jusqu'à la « fin ». Or, cet ennemi méprise votre nom jusqu'à la fin, pour que dans votre colère vous le réprimiez, et qu'en le châtiant vous le connaissiez enfin, ou du moins jusqu'à la fin. Jusqu'à quelle fin? Jusqu'à ce qu'il vous connaisse lui-même, jusqu'à ce qu'il pousse des cris vers vous, et qu'il saisisse enfin la queue du serpent, pour retourner dans votre royaume.

13. « Pourquoi détourner votre main, et « retirer de votre sein votre main droite « pour toujours [3]? » Un autre signe donné à Moïse. Sa houlette fut un signe, comme sa main droite fut aussi un signe. Après le signe de la houlette, Dieu lui en donna un autre dans sa main droite. Donc le signe de la houlette fut suivi d'un autre signe : « Mettez », dit le Seigneur, « votre droite dans votre « sein. Et Moïse l'y mit. Retirez-la; et il la « retira, et voilà qu'elle était blanche », c'est-à-dire lépreuse. Car cette blancheur dans la peau n'est pas une blancheur de beauté, mais une blancheur de lèpre [4]. Or, l'héritage du Seigneur, ou son peuple, fut jeté dehors par le Seigneur et devint lépreux. Mais que dit ensuite le Seigneur? « Remettez votre main « dans votre sein, et Moïse l'y remit, et sa main « avait sa couleur naturelle [5] ». Quand sera-ce, dit Asaph, que vous agirez ainsi? Jusques à quand éloignerez-vous votre main de votre sein, afin qu'elle demeure impure au dehors? Remettez-la dans votre sein, afin qu'elle reprenne sa couleur naturelle, et connaisse son Sauveur. « Pourquoi jusqu'à la fin dé-« tourner votre main droite du milieu de votre « sein? » C'est là le cri d'un aveugle, d'un peuple sans intelligence, mais Dieu fait son œuvre. Pourquoi le Christ est-il venu? « Israël », dit l'Apôtre, « est tombé dans « l'aveuglement, jusqu'à ce que la plénitude « des nations fût entrée, et qu'ainsi tout « Israël fût sauvé [1] ». Reconnais donc, ô Asaph, ceux qui t'ont précédé, afin de les suivre au moins, si tu n'as pu les devancer. Car ce n'est pas en vain que le Christ est venu, ou qu'il a été mis à mort; ce n'est pas en vain que le grain de froment a été mis en terre, mais bien pour multiplier [2]. Le serpent ne fut élevé au désert que pour guérir ceux que le venin avait blessés [3]. Pèse donc ce qui a été fait; ne t'imagine pas que le Christ est venu en vain, de peur qu'il ne te condamne à son second avénement.

14. Asaph l'a compris, puisque le titre porte : « Intelligence d'Asaph ». Or, que dit-il? « Le Seigneur, notre roi avant tous les « siècles, a opéré le salut au milieu de la « terre [4] ». D'une part nous disons : « Il n'y a « plus de prophète, et Dieu ne nous connaît « plus »; d'autre part : « Notre Dieu est « notre roi avant tous les siècles »; car il est le Verbe qui était au commencement, et par qui les siècles ont été faits : « Il a donc opéré « le salut au milieu de la terre. Il est notre « Dieu, notre roi avant tous les siècles ». Qu'a-t-il fait? « Il a opéré le salut au milieu « de la terre » : et je me plains encore comme un homme abandonné. Voilà que Dieu produit le salut sur la terre, et moi je demeure terre. Asaph a bien compris : « Intelligence « d'Asaph ». Qu'est-ce que tout cela? Quel est le salut qu'a opéré le Christ sur la terre, sinon d'apprendre aux hommes à désirer les biens éternels, et à ne point demeurer attachés à ceux de la terre? « Le Seigneur, notre roi « avant tous les siècles, a opéré le salut au mi-« lieu de la terre ». Pendant que nous crions : « Jusques à quand, Seigneur, serons-nous en « butte aux outrages de nos ennemis? Jusques « à quand cet ennemi insultera-t-il à votre « nom? Jusques à quand éloignerez-vous de « votre sein votre main droite [5]? » Pendant

[1] Ps. LXXIII, 10. — [2] Isa. LII, 15; Rom. XV, 21. — [3] Ps. LXXIII, 11. — [4] Lévit. XIII, 25. — [5] Exod. IV, 6, 7.

[1] Rom. XI, 25. — [2] Jean, XII, 25. — [3] Nomb. XXI, 9. — [4] Ps. LXXIII, 12. — [5] Id. 9.

que nous parlons ainsi : « Dieu, notre roi « avant les siècles, a opéré le salut au milieu « de la terre » : et nous demeurons endormis. Déjà les nations s'éveillent, et nous dormons profondément, et comme si Dieu nous avait abandonnés, nous nous repaissons de rêveries. « Il a opéré le salut au milieu de la « terre ».

15. Corrige toi donc, ô Asaph, afin de comprendre, et dis-nous quel est ce salut que Dieu a opéré au milieu de la terre. Voilà que pour vous est détruit le salut du temps : qu'a fait le Seigneur ? Où sont ses promesses ? « Dans votre puissance vous avez affermi la « mer ». Le peuple juif était comme une terre sèche, et les Gentils, comme une mer d'amertume, l'environnaient de toutes parts : « Vous avez affermi la mer dans votre puis- « sance », elle est devenue comme une terre sèche, altérée des eaux du ciel. « Dans votre « puissance, vous avez affermi la mer, et « brisé sous les flots les têtes des dragons [1] ». Ces têtes des dragons, sont la puissance orgueilleuse de Satan, qui dominait sur les nations, et que vous avez brisée dans les eaux, Seigneur, en délivrant par le baptême ces malheureux esclaves.

16. Qu'a fait le Seigneur, après avoir brisé les têtes des dragons ? Ils ont en effet un prince, qui est le premier et le grand dragon. Et qu'en a fait Celui qui a opéré le salut au milieu de la terre ? Ecoutez : « Vous avez « écrasé la tête du dragon [2] ». De quel dragon ? Par les dragons nous avons entendu tous les démons qui sont aux ordres du diable. Que faut-il entendre par cet autre dragon dont le psaume parle au singulier, et dont le Seigneur a brisé la tête, sinon le diable luimême ? Qu'en a fait le Seigneur ? « Vous avez « écrasé la tête du dragon » ; tête qui est la source du péché, tête qui fut maudite, pour inviter la race d'Eve à prendre garde à cette tête du serpent [3]. Dieu donc avertit l'Eglise de fuir le commencement du péché. Quel est ce commencement du péché, ou la tête du dragon ? « Le commencement de tout péché, « c'est l'orgueil [4] ». Donc, briser la tête du dragon, c'était briser l'orgueil du diable. Mais qu'a fait de cette tête brisée, Celui qui a opéré le salut au milieu de la terre ? « Vous l'avez « donnée en pâture aux peuples de l'Ethio- « pie ». Qu'est-ce à dire ? Que devons-nous entendre par les peuples de l'Ethiopie, sinon toutes les nations de la terre ? Voilà ce que désigne la couleur de l'Ethiopien, qui est noir. Ceux qui étaient noircis par le péché, sont appelés à la foi, ces peuples dont il est dit : « Vous étiez autrefois ténèbres, aujourd'hui « vous êtes lumière dans le Seigneur [1] ». Ils sont donc noirs, quand Dieu les appelle, mais afin qu'ils ne demeurent point noirs. C'est d'eux qu'est formée l'Eglise, à qui l'on chante : « Quelle est celle-ci qui s'élève dans « sa blancheur [2] ? » Et sa noirceur ne lui fait-elle pas dire : « Je suis noire, mais je suis « belle [3] ? » Mais comment l'Ethiopien s'est-il nourri du dragon ? Ne s'est-il pas nourri plutôt de Jésus-Christ ? Mais de Jésus-Christ pour se consommer en lui, du dragon pour le consumer en eux. Nous avons en effet à ce sujet la figure d'un grand mystère ; cette figure, c'est le veau d'or qu'adora un peuple infidèle et apostat, qui recherchait les dieux de l'Egypte et répudiait celui qui l'avait délivré de l'esclavage des Egyptiens. Moïse, en effet, dans sa colère à la vue de ce peuple qui se prosternait devant une idole, et enflammé du zèle de Dieu, voulut infliger à ces idolâtres un châtiment temporel, qui leur fît éviter une mort sans fin. Il jeta dans le feu la tête du veau, la brisa, la réduisit en poudre, et la jeta dans l'eau pour la faire boire au peuple [4]. C'était là un grand symbole. O colère vraiment prophétique dans une âme toujours tranquille, éclairée d'en haut ! Que fait Moïse ? Jetez, lui fut-il dit, cette tète au feu, pour la rendre méconnaissable, faites-en une poudre, afin de la réduire peu à peu ; jetez cette poudre dans l'eau, et faites-la boire au peuple. Que nous dit cette figure, sinon que les adorateurs du diable ne sont qu'un même corps avec lui ? De même ceux qui connaissent le Christ, sont incorporés au Christ, selon cette parole de saint Paul : « Vous êtes le corps et les « membres du Christ [5] ». Or, il fallait consumer le corps du diable, et le consumer par les Israélites. C'est de ce peuple en effet que viennent les Apôtres, de lui que vient l'Eglise. Mais il fut dit à Pierre, à propos des Gentils : « Tue, et mange [6] ». Qu'est-ce à dire : « Tue et « mange ? » Tue ce qu'ils sont, et fais-les ce que tu es. Ici, « tue et mange » ; là, brise et bois : ici et là, c'est néanmoins la même

[1] Ps. LXXIII, 13.— [2] Ps. LXXIII, 14.— [3] Gen. III, 15.— [4] Eccli. X, 15.

[1] Ephés. V, 8. — [2] Cant. VIII, 5, suiv. les Septante. — [3] Id. I, 4. — [4] Exod. XXXII, 1-20.— [5] I Cor. XII, 27.— [6] Act. X, 13.

figure ; il fallait, en effet, oui certes, il fallait qu'un corps qui était au diable passât par la foi dans le corps du Christ. Ainsi le diable est consumé peu à peu en perdant ses membres. Voilà ce que figurait encore le serpent de Moïse. Car les mages de Pharaon changeront comme Moïse leurs verges en serpents, mais le serpent de Moïse dévorera toutes ces verges des mages [1]. Voilà ce qui arrive maintenant au corps du démon ; il est dévoré par les Gentils qui embrassent la foi, il est donné en pâture aux peuples de l'Ethiopie. Dire qu' « il « est donné en pâture aux peuples de l'Ethio- « pie », peut signifier encore qu'il est en proie à leurs morsures. A quelles morsures ? A leurs accusations, à leurs malédictions, à leurs représailles, dans le sens de cette prohibition de saint Paul : « Si vous vous déchirez, si « vous vous dévorez les uns les autres, prenez « garde de vous consumer réciproquement [2] ». Qu'est-ce à dire, « vous déchirer, vous dévo- « rer mutuellement ? » Disputer ensemble, médire l'un de l'autre, vous injurier réciproquement. Voyez ces morsures qui détruisent le diable aujourd'hui. Quel homme aujourd'hui, même chez les païens, dans sa colère contre son serviteur, ne le traite pas de satan ? Voilà donc le diable donné en pâture. Tel est le langage des chrétiens, le langage même des païens, qui le maudissent tous en l'adorant.

17. Voyons la suite, mes frères, et redoublez d'attention, je vous en supplie; on est heureux d'entendre ce que l'on voit s'accomplir dans le monde entier. Il n'en était pas ainsi quand le Prophète l'annonçait : c'était alors la promesse, mais non l'accomplissement; quel bonheur aujourd'hui pour nous, de voir se vérifier dans le monde entier les prophéties que nous lisons dans ce livre ! Voyons ce qu'a fait Celui que comprend Asaph, et qui « a opéré le salut au milieu de la terre ». « Vous avez fait jaillir des fontaines et des « torrents [3] »; qui ont fait couler l'eau de la sagesse, répandu les richesses de la foi, arrosé les Gentils dans l'erreur, et par leur influence ramené tous les infidèles aux douceurs de la foi. « Vous avez fait jaillir les fontaines et les « torrents ». Peut-être y a-t il ici un sens différent; peut-être un sens unique, et alors telle serait l'abondance des fontaines, qu'elles auraient formé des fleuves. « C'est vous qui « avez fait jaillir les fontaines et les torrents ». S'il y a une différence, c'est que chez les uns « la parole de Dieu est une source d'eau qui « jaillit jusqu'à la vie éternelle [1] », tandis que chez d'autres, cette parole qu'ils entendent, que leur langue publie, mais qui ne leur sert pas à mieux vivre, passe comme un torrent. Car les torrents ont cela de particulier qu'ils ne coulent pas toujours : quelquefois, néanmoins, on donne aux fleuves ce nom de torrents; c'est ainsi qu'il est dit : « Ils seront « enivrés par l'abondance de vos demeures, « et vous les abreuverez au torrent de vos « joies saintes [2] ». Or, ce torrent ne doit jamais tarir. Mais on appelle torrents proprement dits, ces cours d'eau, qui se dessèchent en été, et que grossissent les eaux de l'hiver. Voici donc un homme véritablement fidèle, qui doit persévérer jusqu'à la fin, qui n'abandonnera point Dieu au moment de l'épreuve, qui souffre tout pour la vérité, et non pour la fausseté ou l'erreur. Or, d'où lui vient cette vigueur, sinon de ce que le Verbe est devenu en lui « une source d'eau vive, qui jaillit « jusqu'à la vie éternelle ? » Tel autre reçoit cette parole ; il la prêche et ne se tait point, c'est une eau qui coule; l'été nous montrera si c'est une source ou un torrent. Toutefois qu'ils arrosent l'un et l'autre la terre, de la part de Celui « qui a opéré le sa- « lut sur toute la terre » : que les fontaines jaillissent, que les torrents s'écoulent. « C'est « vous qui avez fait jaillir les fontaines et les « torrents ».

18. « C'est vous qui avez desséché les fleuves « d'Etham ». Ici Dieu fait jaillir les fontaines et les fleuves; là il dessèche les fleuves, afin que d'une part les eaux se précipitent, et que d'autre part elles s'arrêtent. « Les fleuves « d'Etham », dit le Prophète. Qu'est-ce que Etham ? Un nom hébreu. Quel en est le sens ? Fort, robuste. Quel est ce fort, ce robuste dont Dieu dessèche les fleuves ? qui, sinon le dragon lui-même ? « Nul en effet n'entre dans la « maison du fort, pour en enlever les dé- « pouilles, avant d'avoir lié le fort [3] ». C'est là le fort qui a présumé de son pouvoir, pour abandonner Dieu ; ce fort qui a dit : « J'éta- « blirai mon trône du côté de l'Aquilon, je « serai semblable au Très-Haut [4] ». Il a présenté à l'homme cette coupe d'une force

[1] Exod. VII, 12. — [2] Gal. V, 15. — [3] Ps. LXXIII, 15.

[1] Jean, IV, 14. — [2] Ps. XXXV, 9. — [3] Matth. XII, 29. — [4] Isaïe, XIV, 13.

trompeuse. Ils voulurent être forts, nos pères qui croyaient devenir des dieux en touchant au fruit défendu. Adam était devenu fort, quand Dieu disait avec ironie : « Voilà « qu'Adam est devenu comme l'un de nous[1] ». Ils étaient forts ces Juifs qui présumaient de leur propre justice. « Sans connaître la justice « de Dieu, et dans leur désir d'établir leur « propre justice, les voilà comme des forts, « rebelles à la justice de Dieu[2] ». Voyez au contraire cet homme qui a dissipé sa force, et qui demeure faible, pauvre, se tenant debout et éloigné, sans oser lever les yeux au ciel, mais qui frappe sa poitrine, et qui dit : « Sei- « gneur, ayez pitié de moi, qui suis un pé- « cheur[3] ». Il est faible, et a conscience de sa faiblesse, ce n'est point un fort : c'est une terre sèche; qu'elle reçoive l'eau des fontaines et des torrents. Quiconque présume de sa vertu est encore dans sa force. Que leurs fleuves soient desséchés, qu'elles tarissent toutes ces doctrines des païens, des aruspices, des astrologues, des magiciens, puisque Dieu a desséché les eaux du fort : « C'est vous qui « avez tari les fleuves d'Etham ». Mort à ces doctrines, et que les âmes soient trempées de l'Evangile de vérité!

19. « A vous le jour, et à vous la nuit[4] ». Qui peut l'ignorer, puisque Dieu en est l'auteur, et que tout a été fait par son Verbe[5] ? C'est donc à Celui qui « a opéré le salut au « milieu de la terre », qu'il est dit : « A vous « le jour, et à vous la nuit ». Il nous faut donc comprendre ce qui regarde ici ce salut qu'il a opéré au milieu de la terre. « A vous le « jour ». Qui est ici désigné? Les hommes spirituels. « Et à vous la nuit ». Et ceux-là? Les hommes charnels. « A vous le jour, et à « vous la nuit ». Que l'homme spirituel tienne à l'homme spirituel un langage spirituel ; car il est dit : « Nous tenons aux parfaits le langage « de la sagesse, en communiquant les choses « spirituelles à ceux qui sont spirituels[6] ». Mais cette sagesse est au-dessus de l'homme charnel : « Car », dit le même Apôtre, « je n'ai « pu vous parler comme à des hommes spiri- « tuels, mais seulement comme à des hommes « charnels[7] ». Donc l'homme spirituel, s'adressant à l'homme spirituel, c'est « le jour qui « parle au jour ». Mais l'homme charnel qui ne sait point sa foi en Jésus crucifié, telle que peuvent l'avoir les petits, c'est « la nuit qui « donne la science à la nuit[1]. A vous le jour, « et à vous la nuit ». A vous appartiennent et les hommes spirituels et les hommes charnels; vous éclairez les uns au flambeau de la sagesse et de l'invariable vérité, vous consolez les autres par la manifestation de votre humanité, comme la lune qui vient consoler la nuit. « A vous le jour, et à vous la nuit ». Veux-tu connaître le jour? Vois, si tu le peux, élève ton esprit autant que tu en es capable. Voyons si tu appartiens au jour, voyons si tu en pourras soutenir la vue. Peux-tu contempler ce que tu viens d'entendre dans l'Evangile : « Au commencement « était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et « le Verbe était Dieu[2] ? » Car ta pensée ne peut embrasser d'autres paroles que celles qui passent à mesure qu'elles résonnent. Peux-tu comprendre le Verbe, non plus un son, mais Dieu? Ne comprends-tu pas ce qui est dit ici : « Que le Verbe était Dieu? » Te voilà donc méditant de telles paroles. « Tout « a été fait par lui », et il a même fait ceux qui parlent de la sorte. Qu'est-ce donc que ce Verbe? Le comprends-tu, homme charnel? Réponds-moi, comprends-tu? Non, tu ne comprends point, tu appartiens à la nuit : tu as besoin de la lune pour ne point mourir dans les ténèbres. « Car voilà que les pécheurs « ont bandé leur arc pour percer dans l'obs- « curité de la lune ceux qui ont le cœur « droit[3] ». La chair du Christ fut obscurcie, quand on la descendit de la croix, pour la placer dans le tombeau : et ceux qui l'avaient mis à mort, lui insultait; il n'était pas ressuscité encore, les disciples au cœur droit étaient percés de flèches, mais seulement dans l'obscurcissement de la lune. Donc, afin que le jour parle au jour, et que la nuit enseigne à la nuit, puisque « le jour est à vous, « comme la nuit est à vous »; daignez descendre, ô mon Dieu, et en même temps demeurer en votre Père; descendez et venez à ceux pour qui vous descendez. Daignez descendre, ô vous qui étiez en ce monde, vous, par qui le monde a été fait, vous que le monde n'a point connu. Que la nuit ait sa consolation; qu'elle ait « le Verbe qui s'est « fait chair et qui a demeuré parmi nous[4]. « A vous le jour, et à vous la nuit. C'est vous « qui avez fait le soleil et la lune » : le soleil

[1] Gen. III, 22. — [2] Rom. X, 3. — [3] Luc, XVIII, 13. — [4] Ps. LXXIII, 16. — [5] Jean, I, 3. — [6] I Cor. II, 13, 6. — [7] Id. III, 1.

[1] Ps. XVIII, 3. — [2] Jean, I, 1. — [3] Ps. X, 3. — [4] Jean, I, 14.

ou les hommes spirituels, la lune ou les hommes charnels. Que l'homme encore charnel ne soit point abandonné, mais conduit à la perfection. « Vous avez fait le soleil et la « lune » : le soleil, image des parfaits; la lune, image des moins parfaits, et vous ne les avez point abandonnés. Car voici ce qui est écrit : « Le sage demeure comme le soleil, « l'insensé change comme la lune[1] ». Quoi donc! parce que le soleil demeure, c'est-à-dire parce que « le sage demeure toujours « égal comme le soleil, et que l'insensé « change comme la lune », faut-il abandonner pour cela celui qui est encore charnel, encore faible? Que devient alors cette parole de l'Apôtre : « Je suis redevable aux « sages et aux insensés[2] ? C'est vous qui avez « fait le soleil et la lune ».

20. « C'est vous qui avez fixé les bornes de « la terre[3] ». Ne les a-t-il pas fixées tout d'abord, quand il a fondé la terre? Mais comment a-t-il mis des bornes à la terre, « Celui « qui a opéré le salut au milieu de la terre? » Comment, sinon, comme le dit l'Apôtre : « C'est par la grâce que nous sommes sauvés, « et cela ne vient pas de nous, c'est un don de « Dieu, qui ne vient pas de nos œuvres, afin « que nul ne s'élève? » Nos œuvres n'étaient donc pas bonnes? Elles étaient bonnes, mais comment? Par la grâce de Dieu. Suivons saint Paul, et voyons. « Nous sommes son « ouvrage, créés en Jésus-Christ dans les bonnes « œuvres[4] ». C'est ainsi qu'il a posé des bornes à la terre, « Celui qui a opéré le salut au mi« lieu de la terre. C'est vous qui avez posé « des limites à la terre, qui avez fait l'été et « le printemps ». L'été ou ceux dont l'âme est fervente. C'est vous, dis-je, qui avez fait les âmes ferventes; vous encore, qui avez fait le printemps, ou les nouveaux dans la foi. « L'été comme le printemps, vous les « avez faits ». Qu'ils ne se glorifient point, comme s'ils n'avaient rien reçu : « C'est vous « qui les avez faits ».

21. « Souvenez-vous de cette créature qui est « la vôtre ». Quelle est cette créature? « L'en« nemi a insulté au Seigneur[5] ». Pleure, ô Asaph, qui le comprends, pleure ton aveuglement du passé : « L'ennemi a insulté au « Seigneur ». On a dit au Christ, dans sa propre nation : « Celui-là est un pécheur, « nous ne savons d'où il vient : nous connais« sons Moïse, Dieu lui a parlé, celui-là est un « samaritain[1]. L'ennemi a donc insulté au « Seigneur : un peuple insensé a irrité votre « nom ». Asaph n'était alors qu'un peuple insensé, mais Asaph n'avait point encore d'intelligence. Qu'est-il dit au psaume précédent? « J'ai été pour vous comme le stupide animal; « mais j'étais toujours avec vous » ; car il n'a point couru après les dieux et les idoles des nations. Comme homme du moins il a connu le Seigneur, qu'il avait méconnu comme animal. Car il a dit : « Je suis toujours avec vous, « nonobstant ma stupidité ». Mais que disons-nous encore dans ce même psaume d'Asaph? « Vous avez tenu la main de ma droite, vous « m'avez conduit dans votre bonté, et m'avez « élevé en gloire[2] » : « dans votre bonté », et non dans votre justice; c'est votre don, non pas mon mérite. Ici encore : « L'ennemi a « insulté au Seigneur, et un peuple insensé « a irrité votre nom ». Tous ont-ils donc péri? Loin de là. Si des rameaux ont été brisés, il en reste néanmoins quelques-uns afin d'y greffer l'olivier sauvage[3]; la racine subsiste encore, et parmi ces rameaux que leur infidélité a fait briser, il en est qui ont été rappelés par la foi. Car l'apôtre saint Paul, brisé d'abord à cause de son infidélité, fut rejoint sur la tige par sa foi. Donc, « un peuple inso« lent a irrité votre nom », quand il s'est écrié : « Qu'il descende de la croix[4] ».

22. Mais toi, Asaph, que dis-tu, maintenant que tu comprends? « Ne livrez pas aux bêtes « une âme qui vous confesse[5] ». Je comprends, dit Asaph; et comme il est dit dans un autre psaume : « Je sais que j'ai péché, et je n'ai « point déguisé mon crime[6] ». Comment cela? C'est que Pierre osa bien reprocher aux Israélites, qui admiraient le prodige des langues, d'avoir mis à mort le Christ, ce Christ envoyé pour eux, « et qu'à ces paroles, « ils furent touchés au fond de leur cœur, « et ils dirent aux Apôtres : Que nous faut-il « faire? dites-le-nous. Et les Apôtres : Faites « pénitence, et que chacun de vous soit baptisé « au nom de Jésus-Christ; alors vos péchés « vous seront remis[7] ». Voilà donc la pénitence qui m'arrache cet aveu : « Ne livrez point « aux bêtes une âme qui vous confesse ».

[1] Eccli. XXVII, 12. — [2] Rom. I, 14. — [3] Ps. LXXIII, 17. — [4] Ephés. II, 8-10. — [5] Ps. LXXIII, 18.

[1] Jean, IX, 24, 29; VIII, 48. — [2] Ps. LXXII, 23, 24. — [3] Rom. XI, 17. — [4] Matth. XXVII, 40. — [5] Ps. LXXIII, 19. — [6] Id. XXXI, 5. — [7] Act. II, 37, 38.

Pourquoi cette confession? « C'est que je me « suis retourné dans ma douleur, en proie à « l'aiguillon[1] ». La componction a donc envahi leur cœur; l'orgueil et la cruauté font place chez eux à la douleur et au repentir. « Ne livrez pas aux bêtes une âme qui vous « confesse ». A quelles bêtes, sinon à celles dont les têtes furent brisées sur les eaux? Car le diable est appelé bête, lion et dragon. « Ne « livrez point », dit le Prophète, « au diable et « à ses anges, une âme qui vous confesse ». Que le serpent me dévore, si je goûte les choses de la terre, si je désire les biens d'ici-bas, si j'attends encore les promesses de l'Ancien Testament, au mépris du Nouveau qui est révélé. Maintenant que j'ai déposé tout orgueil, que je connais non plus ma justice, mais votre grâce, que les bêtes de l'orgueil n'aient plus aucun pouvoir sur moi. « Ne « livrez point aux bêtes une âme qui vous « confesse; et n'abandonnez point jusqu'à la « fin les âmes des pauvres ». Nous étions riches, nous étions forts, mais, « vous avez « desséché les fleuves d'Etham ». Aujourd'hui, loin d'établir notre justice, nous reconnaissons votre grâce, nous sommes dans l'indigence, exaucez vos mendiants. Nous n'osons lever les yeux au ciel, mais nous frappons nos poitrines, en disant: « Seigneur, « soyez-moi propice, à moi qui suis un pé« cheur[2]. N'oubliez pas jusqu'à la fin l'âme « de vos pauvres ».

23. « Jetez les yeux sur votre Testament[3] ». Accomplissez ce que vous avez promis; nous avons le contrat, nous attendons l'héritage. « Jetez les yeux sur votre Testament », non plus sur l'Ancien: ce n'est point la terre de Chanaan que je vous demande, ni une victoire temporelle sur mes ennemis, ni cette fécondité charnelle qui me donnera beaucoup d'enfants, ni des richesses de la terre, ni un salut passager: « Jetez les yeux sur ce testament », qui nous promet le royaume des cieux. Je comprends aujourd'hui votre Testament; Asaph en a l'intelligence, Asaph n'est plus l'animal stupide; il comprend ce qui est écrit: « Voici « venir des jours, dit le Seigneur, et j'établirai « avec la maison d'Israël et la maison de Juda, « une alliance nouvelle, non plus selon l'al« liance que j'ai formée avec leurs pères[4]. Jetez « les yeux sur votre Testament, parce que des « hommes ténébreux ont rempli sur votre terre « les maisons de l'iniquité ». Leurs cœurs étaient alors impies, car nos maisons sont bien nos cœurs: c'est là que se plaisent ceux qui ont le cœur pur[1]. « Jetez donc les « yeux sur votre Testament »; et que les restes soient sauvés[2]: car le grand nombre de ceux qui s'attachent à la terre, sont dans l'aveuglement et absorbés par la terre. La poussière est entrée dans leurs yeux; elle les aveugle, et ils sont devenus une poussière vaine qu'emporte le vent de la surface de la terre[3]. « Des « hommes de ténèbres ont rempli sur la terre « des maisons d'iniquités ». Ils n'ont vu que la terre et sont devenus aveugles; c'est d'eux que le Psalmiste a dit ailleurs: « Que leurs « yeux s'obscurcissent, et qu'ils ne voient « point, tenez leur dos toujours courbé[4] ». Ils sont donc « absorbés dans la terre, ces « aveugles qui ont occupé sur la terre les « demeures de l'iniquité »: parce qu'ils avaient des cœurs iniques. Or, nos demeures, avons-nous dit, sont nos cœurs. C'est là que nous habitons volontiers, quand nous les purifions de toute injustice. C'est là qu'est la conscience mauvaise, qui en repousse l'homme, et où Jésus-Christ ordonne au paralytique de rentrer, après lui avoir remis ses péchés, et enjoint de porter son grabat: « Prenez votre grabat, et allez en votre maison[5] »: portez votre chair, et rentrez dans votre conscience guérie. « Voilà que des aveugles ont « rempli sur la terre des maisons d'iniquité ». Ils sont aveugles et absorbés par la terre. Qui, ces aveugles? Ceux dont le cœur est impie. Dieu les traite selon leurs cœurs.

24. « Que l'homme humble ne retourne point « avec confusion »; puisque l'orgueil a confondu les autres. « Le pauvre et l'indigent béni« ront votre nom[6] ». Vous voyez, mes frères, combien doit être douce la pauvreté; vous voyez que les pauvres et les indigents appartiennent à Dieu; mais les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient[7]. Quels sont les pauvres d'esprit? Les humbles, ceux qui redoutent la parole de Dieu, qui confessent leurs péchés; mais non ceux qui présument de leurs mérites et de leur justice. Quels sont les pauvres d'esprit? Ceux qui louent Dieu du bien qu'ils peuvent faire, qui s'accusent du mal qu'ils commettent. « Sur

[1] Ps. XXXI, 4. — [2] Luc, XVIII, 13. — [3] Ps. LXXII, 20. — [4] Jérém. XXXI, 31, 32.

[1] Matth. V, 8. — [2] Rom. IX, 27. — [3] Ps. I, 4. — [4] Id. LXVIII, 24. — [5] Jean, V, 8. — [6] Ps. LXXIII, 21. — [7] Matth. V, 3.

« qui reposera mon esprit », dit le Prophète, « sinon sur l'homme humble, paisible, et « qui redoute ma parole [1] ? » Voilà donc Asaph qui a l'intelligence, voilà qu'il ne s'attache plus à la terre, voilà qu'il ne compte plus sur les promesses temporelles de l'ancienne alliance : il se fait votre mendiant, votre pauvre ; il a soif de vos fleuves, parce que les siens sont desséchés. Telles sont ses dispositions, que ses espérances ne soient point trompées : il a levé ses mains vers vous pendant la nuit, qu'il ne soit point frustré dans son attente [2]. « Que l'homme humble ne re- « tourne point dans la confusion : votre nom « sera béni du pauvre et de l'indigent ». Ils bénissent votre nom quand ils confessent leurs péchés, ils bénissent votre nom quand ils soupirent après les promesses de l'éternité. Ce ne sont point les hommes orgueilleux de leurs richesses, ni ceux qui se prévalent témérairement de leur propre justice, ce ne sont point ceux-là qui béniront votre nom : qui sera-ce donc ? « Le pauvre et l'indigent ».

25. « Levez-vous, Seigneur, et vengez ma « cause [3] ». Je parais abandonné, parce que je n'ai point recueilli le fruit de vos promesses. Voilà que mes larmes sont ma nourriture le jour et la nuit, pendant que l'on me dit sans cesse : Où est donc ton Dieu [4] ? Et comme je ne puis montrer mon Dieu, on me tourne en dérision comme si je suivais un fantôme. Non-seulement les païens, mais les Juifs, mais les hérétiques, mais souvent mes frères de l'Eglise catholique, répondent par la raillerie, à la prédication des promesses de Dieu, à l'annonce d'une résurrection à venir. On en voit même aujourd'hui qui ont été régénérés dans l'eau du salut éternel, qui portent le sacrement du Christ, et qui nous disent : Qui donc est ressuscité jusqu'à présent ? Depuis que j'ai enseveli mon père, je ne l'ai point entendu me parler du fond du sépulcre. Dieu a donné sa loi à ses serviteurs, afin de les occuper pour un temps ; mais qui est revenu du tombeau ? Que puis-je dire à ces hommes ? Leur montrerai-je ce qu'ils ne voient pas ? Je ne puis; car Dieu ne se rendra point visible pour les satisfaire. Qu'ils le fassent eux-mêmes, s'ils le peuvent : qu'ils agissent, qu'ils s'efforcent; qu'ils changent Dieu, puisqu'ils ne veulent point se changer eux-mêmes. Qu'il voie Dieu, celui qui le peut voir ; qu'il croie en Dieu, celui qui ne saurait le voir : mais voir Dieu, est-ce le voir des yeux ? C'est le voir de l'intelligence, le voir du cœur. Ce n'était point le soleil et la lune que voulait montrer Celui qui disait : « Bienheu- « reux ceux dont le cœur est pur, parce qu'ils « verront Dieu [1] ». Que le cœur impur, peu disposé à la foi, croie au moins ce qu'il ne peut voir. Je ne vois rien, dit-il, que croirai-je donc ? On voit aussi ton âme sans doute ? insensé ! ton corps est visible, mais ton âme, qui la verra ? Mais puisqu'il ne paraît de toi que ton corps, pourquoi ne pas l'ensevelir ? Cette parole vous étonne : Pourquoi ne pas t'ensevelir, puisqu'on ne voit que ton corps ? C'est que je suis en vie, réponds-tu, car tu le sens alors. Mais comment saurai-je que tu es en vie, puisque je ne vois point ton âme ? Comment le saurai-je ? C'est que je parle, me réponds-tu, c'est que je marche, c'est que j'agis. Insensé ! les œuvres de ton corps me feront croire à la vie, et les œuvres de la création ne te feront pas croire au Créateur ! Un autre me dira peut-être : après ma mort je ne serai plus rien : c'est un lettré sans doute, qui a pris cette maxime dans Epicure, dans ce je ne sais quel philosophe en délire, plus ami de l'orgueil que de la sagesse, à qui les philosophes eux-mêmes ont donné le nom de pourceau : c'est lui qui a placé le souverain bonheur dans les voluptés du corps, et il est appelé pourceau, parce qu'il se vautrait dans le bourbier de la chair. C'est à lui sans doute que notre savant a emprunté cette maxime : Après la mort, je ne serai plus rien. Que les fleuves d'Etham soient desséchés ; périssent ces doctrines des Gentils ; vivent les plantes de Jérusalem : qu'elles voient ce qu'elles pourront voir, qu'elles croient du fond du cœur ce qu'elles ne pourront voir. Assurément, tout ce que nous voyons aujourd'hui dans le monde n'existait pas encore, quand le Seigneur opérait le salut au milieu de la terre, et quand on faisait ces promesses : c'était alors le temps de la prophétie : aujourd'hui que nous la voyons s'accomplir, l'insensé dit encore dans son cœur : « Il n'y a « point de Dieu [2] ». Malheur aux cœurs pervers ; car tout ce qui reste à s'accomplir, s'accomplira en effet, comme s'est accompli ce qui ne l'était point encore au moment de la

[1] Isa. LXVI, 2. — [2] Ps. LXXVI, 3. — [3] Id. LXXIII, 22. — [4] Id. XLI, 4.

[1] Matth. V, 8. — [2] Ps. XIII, 1.

prophétie. Dieu, après avoir accompli toutes ses promesses, nous aurait-il trompés sur le seul jour du jugement? Le Christ n'était point autrefois sur la terre. Dieu nous l'a promis, Dieu nous l'a envoyé: une vierge n'avait pas enfanté; Dieu nous l'a promis, il nous l'a montré : un sang précieux n'avait pas été versé pour effacer la cédule de notre mort; Dieu nous l'a promis, il nous l'a montré : la chair n'était pas encore ressuscitée pour la vie éternelle; Dieu nous l'a promis, il nous l'a montré : les Gentils n'avaient point encore embrassé la foi; Dieu nous l'a promis, et il nous l'a montré : les hérétiques armés au nom du Christ, n'avaient pas encore combattu contre le Christ; Dieu nous l'a prédit et il l'a montré: les idoles des nations n'étaient point encore tombées à terre; Dieu l'a prédit et nous l'a montré : et quand il accomplit tant d'événements qu'il a promis, il nous aura trompés uniquement au sujet du jugement? Non, il viendra comme tout le reste est venu : avant leur accomplissement, tous ces événements étaient à venir, ils ont été d'abord annoncés, puis accomplis ensuite. Ce jour viendra donc, mes frères; que nul ne dise : Il ne viendra point; ou bien : Il viendra, mais ce ne sera de longtemps. Mais il est proche, le jour où tu sortiras de la terre. Qu'il nous suffise d'une première erreur : si une fois déjà nous n'avons pu demeurer fermes dans le précepte de Dieu, corrigeons-nous du moins par l'exemple. Le monde n'avait pas eu d'exemple de la chute du genre humain, quand il fut dit à Adam : « Si tu touches à ce « fruit, tu mourras ». Mais le serpent tortueux vint dire: « Tu ne mourras point ». L'homme crut au serpent et méprisa Dieu : l'homme crut au serpent, toucha au fruit défendu, et mourut [1]. La promesse de Dieu ne fut-elle pas justifiée plutôt que la promesse de l'ennemi? Elle le fut en effet, nous le savons : de là vient que nous mourons tous. Que cette expérience nous tienne sur nos gardes. Aujourd'hui encore le serpent vient murmurer à notre oreille et nous dire : Dieu voudrait-il damner les multitudes et ne sauver que le petit nombre? Que signifie ce langage, sinon : Agissez contre le précepte, vous ne mourrez point? Mais aujourd'hui comme alors, si nous cédons aux suggestions du diable pour mépriser les préceptes du Seigneur, viendra le jour du jugement qui justifiera les menaces de Dieu, et démentira les promesses de l'ennemi. « Levez-« vous, Seigneur, et jugez votre cause ». Vous êtes mort, et mort dans les opprobres. On me dit : Où est ton Dieu [1]? « Levez-vous, et jugez « ma cause ». Nul autre, en effet, que celui qui est ressuscité d'entre les morts, ne doit venir nous juger. Il était prédit qu'il viendrait, et il est venu, et les Juifs l'ont méprisé, dans son séjour sur la terre; et maintenant qu'il est assis dans les cieux, de faux chrétiens le méprisent. « Levez-vous, Seigneur, et « jugez ma cause ». Que je ne périsse point, puisque j'ai cru en vous; j'ai cru ce que je n'ai point vu, que mon espérance ne soit point trompée, que je recueille vos promesses. « Jugez ma cause. Souvenez-vous des « outrages de l'insensé, qui durent tout le « jour ». Aujourd'hui encore on insulte au Christ, et pendant tout le jour, ou jusqu'à la fin des siècles, il y aura des vases de colère. On nous dit encore aujourd'hui : les Chrétiens prêchent des chimères; on nous dit : la résurrection des morts est une rêverie. « Jugez ma cause, et souvenez-vous de vos « opprobres ». Mais de quels opprobres, sinon de « ceux que l'insensé vous prodigue pen-« dant tout le jour? » Est-ce en effet l'homme prudent qui parle ainsi. Prudent vient du latin *porro videns*, qui voit au loin. Si l'homme prudent voit au loin, c'est la foi qui donne cette longue vue; car nos yeux ne voient qu'à peine devant nos pieds. « Pendant tout le « jour ».

26. « N'oubliez pas la voix de ceux qui vous « invoquent [2] », les gémissements de ceux qui soupirent après vos promesses dans la Nouvelle Alliance, et qui marchent selon la foi. « N'ou-« bliez pas la voix de ceux qui vous invo-« quent ». Mais ceux là me disent encore : Où est ton Dieu? « Que l'orgueil de vos ennemis « s'élève toujours devant vous ». Gardez-vous d'oublier cet orgueil. Aussi Dieu ne l'oublie-t-il point, mais il le châtie ou le corrige.

[1] Gen. II, 17; III, 4, 6, 19.

[1] Ps. XLI, 11. — [2] Id. LXXIII, 23.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXXIV.

SERMON AU PEUPLE.

L'HUMILITÉ DE LA CONFESSION.

Le but auquel nous devons tendre, c'est la fin, ou Jésus-Christ qui doit nous juger, et accomplir ainsi ses promesses. Mais pour arriver à Dieu, il faut nous humilier, car Dieu ne s'approche du pécheur que quand celui-ci fait l'aveu de ses fautes ; et l'aveu est une humiliation volontaire, il purifie le temple où doit venir le Seigneur. Le Prophète redouble ici ses expressions, afin de confirmer sa pensée. Il a donc fait l'aveu de ses fautes, et seulement après cet aveu il invoque le Seigneur. C'est l'Eglise qui parle ici dans son chef et dans ses membres, quand il s'agit de la prédication; dans son chef seulement quand il s'agit de juger les justices. Le Christ les jugera quand le temps sera venu. Le temps sera pour celui qui gouverne le temps, parce qu'il viendra dans son humanité. La terre s'est effondrée sous les péchés des hommes, le Christ en a raffermi les colonnes ou les Apôtres que la résurrection confirma dans la foi, et qui prêchèrent l'Evangile. C'est par eux que le Christ nous avertit de pratiquer la justice, dit aux coupables de ne point s'enorgueillir, mais de s'humilier par l'aveu. Gardons-nous de blasphémer le Seigneur par nos murmures, de prendre sa patience pour l'impunité. Ne murmurons pas même intérieurement, car Dieu pénètre les pensées les plus intimes de notre cœur. Nous lui échappons en nous réfugiant en lui par la confession. Il abaisse l'orgueilleux ou le Pharisien, il élève l'humble ou le Publicain qui avoue ses fautes. Dans sa coupe est le vin pur du décalogue, les Gentils le boivent et sont raffermis ; et le vin trouble les enveloppes figuratives, que boivent les Juifs, et ils s'affaissent. Il brisera les impies dont nous devons mépriser les honneurs, élèvera les justes dont l'humilité doit nous plaire.

1. Ce psaume nous offre dans l'humilité un remède contre l'enflure de l'orgueil, et donne aux petits la consolation de l'espérance. Il prémunit les orgueilleux contre la présomption, et les humbles contre la défiance envers le Seigneur. Les promesses divines, en effet, sont invariables, certaines, inébranlables; elles sont fidèles et hors de doute, consolantes pour l'affligé. Car « toute la vie de l'homme « sur la terre », est-il écrit, « est une épreuve « sans fin [1] ». Nous n'avons point à choisir, ou à rechercher la prospérité, ou à fuir l'adversité seulement; l'une et l'autre sont à craindre; l'une qui corrompt, l'autre qui abat; ainsi tout homme, quel que soit son état en cette vie, n'a de refuge qu'en Dieu, et de joie qu'en ses promesses. La vie, quelles qu'en soient les joies, est un leurre pour beaucoup, Dieu ne trompe jamais. Tout homme qui se convertit à lui, ne fait que changer de plaisir; car les délices ne lui sont point retranchées, mais changées : ici-bas sans doute nos délices en Dieu ne sont point en réalité, mais l'espérance que nous en avons est tellement certaine, qu'elle seule est préférable à toutes les délices du monde, ainsi qu'il est écrit : « Mets tes délices dans le Seigneur ». Mais ne t'imagine pas avoir déjà ce que Dieu promet, car le Prophète ajoute aussitôt : « Et il t'ac« cordera les désirs de ton cœur [2] ». Mais si les désirs de ton cœur ne sont pas rassasiés, comment te complaire dans le Seigneur, sinon parce que tu es assuré des promesses qui le font ton débiteur? C'est donc pour affermir en nous l'espérance de notre prière, et pour que nous entrions en possession des promesses que Dieu nous a faites, que le titre du psaume porte : « Pour la fin, ne « corrompez pas ». Qu'est-ce à dire : « Ne cor« rompez point ? » Exécutez ce que vous avez promis. Mais quand ? « Pour la fin ». C'est bien là qu'il te faut diriger l'œil de ton esprit, « pour la fin ». Quoi que tu puisses rencontrer sur ta route, passe outre, afin d'arriver à la fin. Que la félicité du temps fasse tressaillir les orgueilleux, qu'ils s'enflent de leurs dignités, qu'ils étincellent d'or, qu'ils soient escortés de serviteurs, environnés de clients : tout cela passe et s'évanouit comme l'ombre. Quand viendra cette fin qui fait la joie de tous ceux qui espèrent dans le Seigneur, il n'y aura pour ces hommes qu'une tristesse sans fin. Quand les humbles recevront ce qui fait la risée des méchants, l'enflure des superbes ne sera plus qu'un deuil. Alors s'accomplira cette parole de la sagesse : ils diront à la vue de cette gloire des saints, jadis si patients quand on les humiliait, et si humbles quand on les élevait en gloire, ils diront donc : « Voilà ces hommes que nous « avons tournés en dérision ». Et ils ajoute-

[1] Job, VII, 1. — [2] Ps. XXXVI, 4.

ront : « De quoi nous a servi notre orgueil, « et que nous revient-il du faste de nos ri« chesses ? Tout s'est évanoui comme une « ombre [1] ! » Ils ont mis leur espoir dans des biens corruptibles, et cet espoir s'évapore; le nôtre, au contraire, se réalisera. Car afin de laisser à la promesse de Dieu son intégrité, sa stabilité, sa certitude, nous avons dit dans notre cœur et avec confiance : « Pour la fin, « ne corrompez point ». Ne craignez donc point qu'un potentat vienne altérer les promesses de Dieu. Lui-même ne les altère point, parce qu'il est véridique; et nul n'est plus puissant que lui pour faire avorter ses promesses : la promesse de Dieu est donc certaine, et déjà nous pouvons chanter ce premier verset du Psaume.

2. « Nous nous confesserons, Seigneur, nous « nous confesserons, et nous invoquerons « votre nom [2] ». Ne l'invoque pas avant d'avouer tes fautes, fais d'abord cet aveu, tu invoqueras ensuite. Invoquer Dieu, c'est l'appeler en toi : quel autre sens peut avoir invoquer ? Si donc tu l'invoques, ou si tu l'appelles en toi, chez qui descend-il ? Pas chez l'orgueilleux. Il est élevé, et nul ne l'atteint en s'élevant. Pour atteindre toute hauteur, il faut nous élever; et si nous ne pouvons y arriver, nous avons recours aux machines ou aux échelles, afin de parvenir au faîte : Dieu, au contraire, est élevé, et il n'y a que les humbles pour l'atteindre. Il est écrit : « Le « Seigneur est près de ceux qui ont un cœur « contrit [3] ». Cette contrition du cœur, c'est la piété, l'humilité. L'homme contrit se fâche contre lui-même. Qu'il soit en guerre avec lui-même, afin d'être en paix avec Dieu; qu'il soit son propre juge, afin d'avoir Dieu pour défenseur. Dieu vient donc, si nous l'invoquons; mais chez qui vient-il? Jamais chez l'orgueilleux. Ecoutez un autre témoignage : « Du haut de son trône, Dieu regarde les « humbles, il ne voit que de loin les orgueil« leux [4]. Ainsi le Seigneur jette les yeux sur « les humbles », mais non de loin, tandis que c'est de loin qu'il voit les orgueilleux. Or, après avoir dit que Dieu voit les humbles, de peur que les orgueilleux ne se rassurent dans l'impunité, comme si leur orgueil devait échapper à celui qui habite au plus haut des cieux, le Prophète les effraie en disant : Il vous voit, il vous connaît, mais de loin. Il fait les délices de ceux dont il s'approche; pour vous, superbes, dit le Prophète, hommes altiers, vous ne jouirez pas de l'impunité, car il vous voit; mais vous n'aurez point le bonheur, il ne vous connaît que de loin. Voyez ce que vous avez à faire : s'il vous connaît, il ne vous pardonnera point. Vous épargner, vaudrait mieux pour vous que vous connaître. Qu'est-ce que vous épargner, en latin *ignoscere*, sinon ne pas vous connaître, *non noscere ?* Que signifie ne pas vous connaître ? n'avoir point l'esprit contre vous, *non animadvertere*, car l'animadversion se dit d'un homme qui châtie. Ecoutez le Prophète, qui demande à Dieu de l'épargner : « Détournez « votre face de mes péchés [1] ». Que feras-tu donc, si le Seigneur détourne de toi son visage ? Voilà qui est fâcheux, il est à craindre qu'il ne t'abandonne. Mais que Dieu ne détourne point son visage, c'est l'animadversion. Dieu nous comprend, il a le pouvoir et de détourner sa face du pécheur, et de ne point la détourner de l'homme pénitent. Aussi est-il dit quelque part : « Détournez votre « face de mes péchés »; et ailleurs : « Ne dé« tournez point de moi votre visage [2] ». Ici, détournez-la de mes péchés; là, ne la détournez point de moi : confesse donc ton péché, et invoque le Seigneur. C'est par l'aveu que tu purifies le temple où viendra le Seigneur, sur ton invocation. Qu'il détourne sa face de ton péché, mais non de toi : qu'il détourne sa face de ce que tu as fait, mais non de ce qu'il a fait lui-même. En toi il a fait l'homme, et tu as fait tes péchés. Confesse-les donc, et invoque le Seigneur; dis-lui : « Nous vous « confesserons, Seigneur, nous vous confes« serons nos fautes ».

3. Cette répétition devient ici une confirmation ; ainsi ta confession ne te cause aucun repentir. Celui qui reçoit cet aveu n'est point un Dieu cruel, ni vindicatif, ni insulteur : confesse-toi sans crainte. Ecoute cette autre parole encourageante du psaume : « Confessez-vous au Seigneur, parce qu'il est « bon [3] ». Qu'est-ce à dire, « parce qu'il est « bon ? » Pourquoi redouter l'aveu? Le Seigneur est bon, il pardonne à celui qui avoue. Crains d'avouer devant un homme qui est juge, de peur qu'il ne te châtie, mais non devant Dieu; l'aveu te le rendra propice, et

[1] Sag. V, 3, 8, 9. — [2] Ps. LXXIV, 2. — [3] Id. XXXIII, 19. — [4] Id. CXXXVII, 6.

[1] Ps. L, 11. — [2] Id. XXVI, 9. — [3] Id. CV, 1; CVI, 1.

ta négation ne lui déroberait pas ta faute. « Nous vous confesserons, Seigneur, nous « vous confesserons, nous invoquerons avec « confiance votre saint nom ». Nous avons épuisé nos cœurs par la confession ; vous nous avez jetés dans l'effroi et purifiés. L'aveu nous humilie ; approchez-vous des humbles, ô vous qui vous éloignez des superbes. En beaucoup d'endroits de l'Ecriture, nous voyons, dans la répétition, une confirmation de la pensée. De là cette locution de Notre-Seigneur : « En vérité, en vérité [1] ». De là vient que dans plusieurs psaumes, nous lisons : « Ainsi soit-il, ainsi soit-il [2] ». Une seule fois suffisait pour le sens, la répétition n'est qu'une manière de le corroborer. Pharaon, roi d'Egypte, vous le savez, pendant que Joseph était en prison pour avoir aimé la chasteté, Pharaon, dis-je, eut un songe : sept vaches grasses qui furent dévorées par sept vaches maigres; et ensuite sept épis pleins dévorés par sept épis grêles. Or, quelle interprétation donna Joseph ? S'il vous en souvient, ce n'étaient point là deux songes, mais une même vision. « Il n'y a », dit Joseph, « qu'un même sens : la « seconde vision », ajouta-t-il, « vient confirmer « la première [3] ». Je vous fais ces réflexions, afin que la répétition, dans le langage des saintes Ecritures, ne vous apparaisse point comme un besoin de parler. Souvent, en effet, la répétition n'est qu'une confirmation de la pensée. « Mon cœur est prêt, Seigneur », dit le Prophète, « mon cœur est prêt [4] ». Ailleurs il s'écrie : « Attends le Seigneur, agis « avec courage, raffermis ton cœur, et attends « le Seigneur [5] ». Il y a dans les Ecritures une foule de répétitions semblables. Qu'il nous suffise de vous avoir expliqué cette manière de parler, pour observer cette règle en semblable rencontre. Revenons maintenant à notre Psaume : « Nous vous confesserons », dit le Prophète, « et nous en appellerons à « vous ». Je vous ai dit pourquoi l'aveu précède ici l'invocation. Invoquer, c'est inviter. Or, le Seigneur ne se rendra pas à ton invitation, si tu es orgueilleux ; et si tu es orgueilleux, tu ne pourras faire l'aveu de tes fautes. Or, tu ne caches rien à Dieu qu'il ne sache, et ton aveu ne lui apprend rien ; seulement il te purifie.

4. Le Prophète a donc avoué ses fautes, il a invoqué, ou plutôt, ils ont avoué, ils ont invoqué ; et il est dit au nom d'un seul : « Je « raconterai toutes vos merveilles ». Son aveu l'a déchargé de ses misères, l'invocation l'a comblé de biens, et il répand ces biens avec sa parole. Remarquez-le, mes frères, le Prophète parle au nom de plusieurs, quand il s'agit d'avouer ses fautes : « Nous vous con« fesserons, Seigneur, nous vous confesse« rons, et nous invoquerons votre nom ». Les cœurs sont multiples pour l'aveu, ils ne sont qu'un pour croire. Pourquoi sont-ils plusieurs pour l'aveu, un seul pour la foi ? C'est que les hommes confessent des péchés différents, et qu'ils n'embrassent qu'une même foi. Or, quand le Christ sera venu habiter dans l'homme intérieur par la foi [1], quand le Dieu invoqué aura pris possession du cœur qui fait l'aveu ; alors le Christ sera tout entier dans son chef et dans son corps, il sera un dans plusieurs membres. Ecoutez donc ces paroles du Christ ; car jusqu'alors elles ne paraissaient point lui appartenir : « Nous « vous confesserons, Seigneur, nous vous con« fesserons, nous invoquerons votre nom [2] ». Voici donc les paroles de notre chef. Or, que le chef parle, ou bien les membres, c'est le Christ qui parle : tantôt au nom du chef, tantôt au nom des membres. Qu'est-il dit en effet ? « Ils seront deux dans une seule chair. « Ce sacrement est grand, et moi, je le dis, dans « le Christ et dans l'Eglise [3] ». Et le Sauveur a dit lui-même dans l'Evangile : « Ils ne sont donc « plus deux, mais une seule chair [4] ». Pour nous faire comprendre qu'il y a ici deux personnes en quelque sorte, et qui n'en font plus qu'une seule par l'union du mariage ; voilà qu'un seul nous dit en Isaïe : « Il m'a mis, « comme à un époux, une couronne sur la « tête, et m'a paré de pierreries comme une « épouse [5] ». L'époux se dit du chef, et l'épouse du corps. C'est donc un seul qui parle, écoutons-le, et nous aussi parlons avec lui. Soyons ses membres, afin que sa voix soit aussi la nôtre. « Je publierai », dit-il, « toutes « vos merveilles ». Le Christ s'annonce lui-même, et il s'annonce par ceux qui sont déjà ses membres, et qui en amènent d'autres, afin que ceux qui n'en étaient pas encore, s'approchent de Dieu, et prennent place parmi ces membres qui ont déjà prêché l'Evangile ;

[1] Jean, I, 51. — [2] Ps. LXXI, 19 ; LXXXVIII, 53. — [3] Gen. XLI, 1-32. — [4] Ps. LVI, 8. — [5] Id. XXVI, 14.

[1] Ephés. III, 17. — [2] Ps. LXXIV, 2. — [3] Gen. II, 24 ; Ephés. V, 31, 32. — [4] Matth. XIX, 6. — [5] Isa. LXI, 10.

alors il n'y aura plus qu'un seul corps sous un seul chef, dans un même esprit, dans une même vie.

5. Que dit-il donc? « Quand le temps sera « venu », dit-il, « je jugerai les justices [1] ». Quand jugera-t-il les justices? Quand le temps sera venu. Le temps n'est donc pas venu; bénissons sa divine miséricorde qui prêche d'abord la justice, et ensuite juge les justices. Car s'il eût voulu juger avant d'avoir prêché, qui trouverait-il à sauver? Qui pourrait-il absoudre? C'est donc maintenant le temps de la prédication : « Je raconterai », dit-il, « toutes « vos merveilles ». Ecoute son récit, écoute sa prédication : car si tu le méprises : « Quand « le temps sera venu », dit-il, « je jugerai les « justices ». Je pardonne maintenant, dit-il, à celui qui fait l'aveu de ses fautes, je ne pardonnerai point à celui qui l'aura dédaigné. « Je chanterai en votre honneur, ô mon Dieu, « la miséricorde et le jugement [2] », dit-il dans un autre psaume. « La miséricorde et « le jugement ». C'est maintenant « la misé« ricorde », et après « le jugement »; la miséricorde qui pardonne les fautes, le jugement qui les châtie. Veux-tu ne point redouter le vengeur des crimes? Aime celui qui pardonne, ne rejette point ses faveurs, ne t'élève point, ne dis point : je n'ai rien à me faire pardonner. Ecoute ce qui suit : « Quand j'aurai « reçu le temps, je jugerai les justices ». Est-ce au Christ que le temps doit échoir? ou, le Fils de Dieu reçoit-il le temps? Le temps n'est pas pour le Fils de Dieu, mais c'est le Fils de l'homme qui a reçu le temps. Lui-même est tout à la fois le Fils de Dieu par qui nous avons été faits, et le Fils de l'homme qui nous a refaits. Il a revêtu l'humanité, mais sans se dépouiller; c'est l'homme qui a été élevé à un état supérieur, mais lui n'a pas été amoindri. Il n'a point cessé d'être ce qu'il était, il a pris ce qu'il n'était pas. Qu'était-il? « Ayant « la nature de Dieu, il n'a point cru faire « usurpation en s'égalant à Dieu ». Ainsi dit l'Apôtre. Et qu'a-t-il reçu? « Il s'est anéanti, « et a pris la forme de l'esclave [3] ». Il a donc pris le temps comme il a pris la forme de l'esclave. Il a donc été changé, diminué, rapetissé, il est tombé en quelque défaut? Loin de là. Comment donc « s'est-il anéanti en prenant « la forme de l'esclave? » Il a paru s'anéantir parce qu'il a pris une forme moindre, non qu'il soit déchu de son égalité avec Dieu. Que signifie donc, mes frères, cette parole : « Quand « j'aurai reçu le temps, je jugerai les jus« tices? » Fils de l'homme, il a reçu le temps; Fils de Dieu, il gouverne le temps. Ecoute comment, Fils de l'homme, il a reçu le temps pour juger. Nous lisons dans l'Evangile : « Dieu lui a donné la puissance de rendre « des jugements, parce qu'il est le Fils de « l'homme [1] ». Comme Fils de Dieu, il n'a pas reçu la puissance de juger, car il n'a jamais été privé de ce pouvoir judiciaire : mais comme Fils de l'homme, le temps lui a été assigné pour naître et pour souffrir, comme pour mourir, pour ressusciter, pour monter au ciel, enfin pour venir juger le monde. Ce langage est aussi celui de ses membres, car il ne doit pas juger sans eux; et il est dit dans l'Evangile : « Vous serez assis sur douze « trônes, jugeant les douze tribus d'Israël [2] ». C'est donc Jésus-Christ tout entier, dans son chef, et dans ses membres ou dans les saints, qui dit : « Quand le temps sera venu pour moi, « je jugerai les justices ».

6. Qu'arrive-t-il maintenant? « La terre « s'est effondrée ». Comment la terre a-t-elle pu s'effondrer, sinon à cause des péchés? Aussi pécher s'appelle encore défaillir, et défaillir signifie en quelque sorte déchoir de la solidité, de la force, de la justice et de la vertu, pour se répandre comme l'eau. Ce n'est que par l'amour des biens inférieurs que nous péchons : de même que la force, pour nous, est dans l'amour des biens supérieurs, de même l'amour des biens d'ici-bas est une défaillance et comme une dissolution. Voyant l'homme s'effondrer ainsi dans le péché, le Dieu de la clémence et du pardon, le Dieu qui pardonne le péché sans le châtier encore, s'écrie : « La terre s'est effrondrée, ainsi que « ses habitants [3] ». C'est la terre qui s'est effondrée dans ceux qui l'habitent. Le Prophète explique, au lieu d'ajouter. Comme si tu disais : Comment la terre s'est-elle effondrée? En a-t-on dérobé les fondements, et ne trouvant plus qu'un vide, s'y est-elle abîmée? Ce que j'appelle la terre désigne « tous ceux qui « l'habitent ». J'ai trouvé, dit-il, une terre pécheresse. Et qu'ai-je fait? « J'en ai affermi « les colonnes ». Quelles colonnes a-t-il affermies? Ce qu'il appelle colonnes, ce sont les Apôtres. Ainsi saint Paul, parlant des autres

[1] Ps. LXXIV, 3. — [2] Id. C, 1. — [3] Philip. II, 6, 7.

[1] Jean, V, 27. — [2] Matth. XIX, 28. — [3] Ps. LXXIV, 4.

Apôtres, disait : « Ceux qui paraissaient être « les colonnes [1] ». Mais que seraient ces colonnes, si Dieu ne les eût affermies ? Car elles furent ébranlées par un certain mouvement de la terre, et le désespoir s'empara de tous les Apôtres, à la passion du Sauveur. Ces colonnes donc ébranlées par la passion du Sauveur, se raffermirent à sa résurrection. Le fondement de l'édifice cria par ces colonnes, et dans toutes ces colonnes, ce fut l'architecte qui parla. L'apôtre saint Paul était une de ces colonnes, quand il disait : « Est-« ce que vous voulez éprouver la puissance « du Christ qui parle en moi [2] ? » C'est donc « moi », dit le Sauveur, « qui en ai raffermi « les colonnes » : je suis ressuscité, j'ai montré que la mort n'était point a craindre, j'ai prouvé à ceux qui la craignaient, que le corps même ne périt point par la mort. Mes blessures les effrayaient, mes cicatrices les ont rassurés. Le Christ pouvait ressusciter sans porter aucune cicatrice : était-ce trop en effet pour sa puissance, de rétablir son corps dans une intégrité si parfaite, qu'il ne parût aucune trace de ses anciennes plaies ? Il avait sans doute le pouvoir de guérir ses plaies sans cicatrice, mais il voulut à ces marques rétablir ces colonnes chancelantes.

7. Nous avons entendu, mes frères, qu'il ne cesse pas un jour de parler ; écoutons ce qu'il nous crie par ces colonnes. Il est temps d'écouter et de trembler à cette parole : « Quand le temps sera venu, je jugerai les « justices ». Le temps de juger les justices viendra pour lui ; pour vous est venu le temps de pratiquer la justice. S'il se taisait, vous ne pourriez faire aucun bien ; mais il crie par ses colonnes raffermies. Que crie-t-il ? « J'ai « dit aux injustes : Ne commettez pas l'in-« justice [3] ». Il crie donc, mes frères, et vous criez aussi certainement ; vous prenez plaisir d'entendre ses cris. C'est par lui que je vous en conjure, laissez-vous effrayer par cette voix ; car j'ai bien moins lieu de me réjouir de vos applaudissements, que vous d'être effrayés de ces paroles. « J'ai dit aux injustes : « Ne commettez point l'injustice ». Mais ils l'avaient déjà commise, et ils sont coupables : « la terre s'est effondrée avec ceux qui l'habi-« tent ». Ils sont touchés de repentir, ceux qui ont mis à mort le Sauveur, ils ont reconnu leur péché, ils ont appris des Apôtres à ne point désespérer leur pardon de celui qui prêche [1]. Il était médecin Celui qui était venu, aussi n'était-il point venu pour ceux qui avaient la santé. « Ce ne sont pas », avait-il dit, « ceux qui se portent bien qui ont besoin « du médecin, mais les malades. Je ne suis « point venu appeler les justes, mais les pé-« cheurs à la pénitence [2] ». Donc « j'ai dit aux « injustes : Ne commettez point l'injustice », et ils n'ont pas entendu. Voilà ce qui nous fut dit en effet autrefois : nous n'avons pas entendu, nous sommes tombés, nous sommes devenus mortels, engendrés dans la mort : « la terre s'est effondrée ». Afin de se relever, qu'ils écoutent du moins le médecin qui est venu près du malade : en santé ils ont refusé de l'écouter pour éviter la chute, maintenant qu'ils sont couchés à terre, qu'ils l'écoutent pour se relever. « J'ai dit aux injustes : Ne « commettez pas l'injustice ». Que faire ? nous l'avons commise. « Et vous, pécheurs, ne le-« vez point votre tête orgueilleuse ». Qu'est-ce à dire ? Si vous avez commis l'iniquité par convoitise, ne la défendez point par orgueil ; accusez-vous si vous l'avez commise. C'est lever la tête, qu'être coupable sans l'avouer. « J'ai dit aux injustes : Ne commettez point « l'injustice ; et aux coupables : Ne levez point « la tête ». Le Christ élèvera sa force au milieu de vous, si vous n'élevez point la vôtre. Votre force vient de l'iniquité, la force du Christ vient de sa majesté.

8. « Ne vous élevez donc pas ; ne proférez « point contre Dieu l'iniquité [3] ». Ecoutez ces paroles d'un grand nombre, que chacun de vous écoute, et soit touché de repentir. Que disent ordinairement les hommes ? Est-il vrai que Dieu jugera les actions des hommes ? Est-ce là l'occupation de Dieu ? Aurait-il souci de ce que l'on fait sur la terre ? Tant d'hommes injustes sont dans la prospérité, tant d'innocents dans la douleur ! Or, comme Dieu voulait l'avertir et le corriger, et qu'il lui est arrivé je ne sais quoi de fâcheux, qui lui découvre sa conscience, et lui fait comprendre qu'il est juste pour lui de souffrir à cause de ses péchés : d'où lui viennent ses arguments contre Dieu ? Comme il ne peut dire : Je suis juste, que pensez-vous qu'il va dire ? Il y en a de plus pécheurs que moi qui ne souffrent pas ainsi. Voilà l'iniquité des murmures de l'homme contre Dieu. Comprenez-en vous-

[1] Gal. II, 9. — [2] II Cor. XIII, 3. — [3] Ps. LXXIV, 5.

[1] Act. II, 37, 38. — [2] Matth. IX, 12, 13. — [3] Ps. LXXIV, 6.

mêmes l'injustice : afin de paraître juste, il accuse Dieu d'injustice. Dire, en effet : C'est injustement que je souffre, c'est accuser d'injustice Celui qui juge à propos de me soumettre à la douleur, et déclarer juste celui qui souffre injustement. J'en appelle à vous, mes frères, est-il bien que l'iniquité soit pour Dieu, la justice pour vous ? Parler de la sorte, c'est proférer l'iniquité contre Dieu.

9. Que dit le Seigneur dans un autre Psaume ? « Voilà votre œuvre », dit-il, après avoir énuméré plusieurs fautes, et « néan- « moins je me suis tu ». Qu'est-ce à dire : « Je me suis tu ? » Dieu ne se tait jamais en précepte, mais quelquefois en châtiment : il diffère sa vengeance, et ne prononce pas l'arrêt contre le coupable. Mais ce coupable dit alors : J'ai commis telle et telle faute, et Dieu ne m'a point châtié, me voilà en santé, rien de fâcheux ne m'est arrivé. « Voilà ce que tu as « fait, et j'ai gardé le silence : tu m'as soup- « çonné d'être injuste et de te ressembler ». Qu'est-ce à dire, « de te ressembler ? » Parce que tu es injuste, tu m'as cru injuste aussi ; tu m'as regardé comme l'approbateur, et non comme l'ennemi, le vengeur de tes crimes. Que dit ensuite le Seigneur ? « Je t'en con- « vaincrai, et je t'exposerai toi-même à tes « propres yeux[1] ». Qu'est-ce que cela signifie ? Que maintenant, dans tes péchés, tu te dérobes à toi même, tu ne te vois point, tu ne te considères point. Je te mettrai donc en face de toi-même, tu seras pour toi un supplice. C'est ainsi qu'il est écrit ici : « Ne dites point l'i- « niquité contre Dieu ». Remarquez, mes frères, beaucoup profèrent cette iniquité, mais ils n'osent le faire ostensiblement, de peur que les hommes de bien n'aient horreur de leurs blasphèmes ; mais dans leurs cœurs, ils rongent ces pensées, ils s'en font intérieurement un aliment abominable ; ils prennent plaisir à parler ainsi contre Dieu, et si la langue ne fait point d'éclat, le cœur n'est point muet. De là vient cette parole d'un autre Psaume : « L'insensé a dit dans son cœur : Dieu n'est « point[2] ». « L'insensé l'a dit » ; mais il a craint les hommes ; il n'a osé le dire où les hommes l'auraient entendu ; mais il l'a dit dans son cœur où l'entendait Celui qu'il blasphémait. Aussi voyez, mes bien-aimés, le Prophète, après avoir dit dans notre psaume : « Ne proférez « point l'iniquité contre Dieu », voit que beaucoup en agissent ainsi dans leurs cœurs, et il ajoute : « Car ni dans l'Orient, ni dans l'Occi- « dent, ni dans les déserts des montagnes. Dieu « n'est absent, partout il est juge[1] ». Dieu jugera vos iniquités, car s'il est un Dieu, il est présent partout. Comment te dérober aux yeux de Dieu ; où iras-tu pour qu'il n'entende point tes blasphèmes ? Si Dieu juge dans l'Orient, va dans l'Occident, et dis contre lui ce qu'il te plaira : s'il ne juge que dans l'Occident, va dans l'Orient, et parle à ton aise : s'il juge dans les déserts des montagnes, va au milieu des peuples, afin d'y murmurer sans crainte. Mais Dieu n'a pas un lieu spécial pour juger les hommes, il est caché partout, et partout il est visible ; nul ne peut le connaître tel qu'il est, et nul ne peut le méconnaître. Prends garde à ce que tu fais. Tu blasphèmes le Seigneur ; mais « l'Esprit du Seigneur a rempli « toute la terre », est-il dit dans un autre endroit de l'Ecriture, « et Celui qui contient « tout, a la science de la parole : de là vient « que le blasphémateur ne lui est pas in- « connu[2] ». Ne t'imagine donc pas que Dieu soit en certains lieux : il est avec toi tel que tu es toi-même. Qu'est-ce à dire, tel que tu es toi-même ? Bon, si tu es bon ; tu le croiras méchant, si tu es méchant ; un Dieu secourable, si tu es bon ; un Dieu vengeur, si tu es méchant. Ton juge est donc dans le secret de ton cœur. Pour faire le mal, tu fuis le public, tu rentres chez toi où nul ennemi ne te verra ; tu évites même chez toi les endroits les plus exposés, qui seraient le plus en vue ; tu vas dans le lieu le plus secret, encore là tu redoutes un témoin, tu te renfermes dans ton cœur, pour y méditer à l'aise : mais Dieu pénètre plus avant que ton cœur. En quelque lieu que tu fuies, Dieu s'y trouve. Comment te fuir toi-même ? Ne te suivras-tu point partout où tu iras ? Mais lorsque Dieu est plus en toi que toi-même, où fuir un Dieu irrité, sinon en s'abritant sous sa miséricorde ? Tu n'as donc point à fuir ; veux-tu lui échapper ? Fuis en lui même. Donc, ne proférez plus l'iniquité contre Dieu, pas même où vous le faites d'ordinaire. « Dans son lit », dit le Prophète, « l'ennemi a médité l'injustice[3] ». Qu'a-t-il médité dans son lit ? Ce lit, c'est son cœur, ainsi que le dit le Prophète : « Offrez un sacri- « fice de justice, et espérez dans le Seigneur ». Et déjà il avait dit : « Dites dans vos cœurs,

[1] Ps. XLIX, 21. — [2] Id. XIII. 1.

[1] Ps. LXXIV, 7, 8. — [2] Sag. I, 7, 8. — [3] Ps. XXXV, 5.

« et soyez dans vos lits percés de componc-« tion [1] ». Autant de fois le péché a stimulé votre cœur, autant de fois il vous faut sentir l'aiguillon de l'aveu. Dans le lieu même où tu as proféré l'iniquité contre Dieu, c'est là qu'il te juge : et ce n'est point le jugement qui est différé, mais le châtiment. Il te juge, il te connaît, il te voit ; il ne reste plus que le châtiment ; or, ce châtiment il te l'infligera, quand il sera en ta présence, et quand apparaîtra cette face majestueuse de Celui qui a été tourné en dérision, jugé, crucifié, amené devant un tribunal : lorsque tu seras en présence de cette majesté redoutable, c'est alors que tu subiras ton châtiment, si tu ne t'es corrigé. Que nous faut-il donc faire? Prévenons sa face par un humble aveu, ἐν ἐξομολογήσει [2]. Préviens-le par la confession, et alors viendra dans sa douceur Celui dont nous avons excité la colère. « Ni loin des déserts des montagnes, « parce que Dieu est juge ». Ni loin de l'Orient, ni loin de l'Occident, ni loin des déserts des montagnes : pourquoi ? « Parce que « Dieu est juge ». S'il était en quelque lieu, il ne serait plus Dieu : or, comme Dieu est un juge, et non pas un homme, ce n'est pas de quelque lieu qu'il faut l'attendre. Tu seras toi-même sa demeure, si tu es bon, si tu l'invoques en confessant tes fautes.

10. « Il abaisse l'un pour élever l'autre ». Quel est celui qu'abaisse un tel juge, et quel est celui qu'il élève ? Voyez ces deux hommes dans le temple, et voyez celui qu'il humilie, et celui qu'il élève. « Deux hommes », dit le Sauveur, « un pharisien et un publicain, « montèrent au temple pour prier » ; le pharisien disait : « Je vous rends grâces de ce que « je ne suis pas comme les autres hommes, « injustes, voleurs, adultères, ni même comme « ce publicain : je jeûne deux fois la semaine, « je donne la dîme de ce que je possède ». Il venait trouver le médecin, et il montrait ses membres pleins de santé, et cachait ses plaies. Mais que fait cet autre qui sait mieux prendre le moyen d'être guéri ? « Le publicain se te-« nait au loin, et se frappait la poitrine ». Vous le voyez debout et au loin, et pourtant il est proche de celui qu'il invoquait. « Et il frap-« pait sa poitrine en disant : Mon Dieu, soyez-« moi propice, à moi pécheur. En vérité, je « vous le déclare, le publicain s'en retourna « plus juste que le pharisien ; parce que tout « homme qui s'élève sera abaissé, et tout « homme qui s'abaisse sera élevé [1] ». Voilà, mes frères, l'explication de ce verset du psaume. Que fait Dieu dans sa justice ? « Il « abaisse l'un, et élève l'autre » : il humilie les orgueilleux, pour élever les humbles.

11. « Dans la main du Seigneur est une « coupe d'un vin pur et néanmoins mélangé ». Cela est bien juste. « Il en verse à l'un et « à l'autre; et toutefois la lie ne tarit point, « tous les pécheurs de la terre en boiront [2] ». Renouvelez quelque peu votre attention : il y a ici de l'obscurité ; mais, comme il vient de nous être dit dans l'Evangile : « Deman-« dez et l'on vous donnera ; cherchez et « vous trouverez ; frappez et l'on vous ou-« vrira [3] ». Mais, diras-tu, ou frapper afin que l'on m'ouvre ? « Ni à l'Orient, ni à l'Occident, « ni dans les déserts des montagnes, parce « que Dieu est juge ». Si donc il est présent ici et là, s'il n'est absent d'aucun lieu, frappe où tu es, sois debout, car on est debout pour frapper. Que signifie donc notre verset ? Voici la première difficulté : « Un vin pur, et néan-« moins mélangé ». S'il y a « mélange », comment est-il « pur ? » Du reste, que « cette « coupe soit dans la main du Seigneur », je m'adresse à des fidèles instruits dans l'Eglise du Christ, et qui ne se représentent pas intérieurement l'image de Dieu sous une forme humaine, qui ne se font point d'idoles dans leurs cœurs, maintenant que les temples sont fermés. Ce calice a donc une signification, et nous l'examinerons. « En la main du Sei-« gneur », ou plutôt en sa puissance, car sa main signifie son pouvoir ; comme on dit souvent des hommes : Il l'a sous la main ; c'est-à-dire, cela est en son pouvoir, il le fait à son gré. « Cette coupe est donc pleine d'un « vin pur et néanmoins trouble ». Le Prophète nous donne ensuite cette explication : « Il verse », dit-il, « à l'un et à l'autre, et « la lie ne tarit point ». Voilà pourquoi le vin est mélangé. Ne vous étonnez point que le vin soit tout à la fois pur et mélangé ; il est pur à cause de son intégrité, il est trouble à cause de sa lie. Mais qu'est-ce que ce vin, et cette lie ? Pourquoi « verser à l'un et à « l'autre », de manière à ne point tarir la lie ?

12. Rappelez-vous ce qu'il a dit plus haut : « Il abaisse l'un, il élève l'autre ». C'est ce

[1] Ps. IV, 6, 5. — [2] Id. XCIV, 2.

[1] Luc, XVIII, 10-14. — [2] Ps. LXXIV, 9. — [3] Matth. VII, 7.

qu'ont figuré dans l'Évangile ces deux hommes, l'un pharisien, et l'autre publicain ; et dans un sens plus large, voyons ici deux nations, les Juifs et les Gentils ; le peuple juif sera le pharisien, le peuple des Gentils le publicain. Les Juifs se vantaient de leurs mérites, les Gentils confessaient leurs péchés. Il peut me comprendre celui qui a lu dans les Écritures les lettres apostoliques, et les actes des Apôtres : et pour abréger, il voit comment les Apôtres exhortaient les Gentils à ne point désespérer, à la vue des grands désordres de leur vie ; et comment ils réprimaient les Juifs qui se glorifiaient dans les justifications de la loi, qui se regardaient eux-mêmes comme justes, et les Gentils comme des pécheurs, parce que les Juifs avaient une loi, un temple, et un sacerdoce [1]. Quant à ces idolâtres, qui rendaient un culte aux démons, ils étaient loin de Dieu, comme ce publicain qui se tenait éloigné dans le temple. Mais les Juifs se sont éloignés de Dieu par leur orgueil, comme les Gentils sont revenus à lui par l'humble aveu. Je vous dirai donc ce qu'il plaira au Seigneur sur « ce calice qui est en sa main, et plein d'un « vin pur ». Un autre pourra vous donner un sens meilleur ; telle est en effet l'obscurité de ce passage, qu'il est difficile de s'accorder sur un sens unique. Et toutefois, quelque sens que l'on y donne, pourvu qu'il s'accorde avec les règles de la foi, nous n'aurons ni envie contre les plus habiles, ni désespoir dans notre humilité. Je dirai donc à votre charité ce qui me vient à l'esprit, sans empêcher de prêter l'oreille à ceux qui pourront mieux dire. « Cette coupe d'un vin pur et pourtant « trouble », me paraît être la loi, qui fut donnée aux Juifs, et toute cette Écriture qu'on appelle ancienne alliance; c'est là que s'embarrassent toutes les interprétations. C'est là, en effet, qu'est caché le Nouveau Testament, comme enveloppé dans la lie des cérémonies légales. La circoncision de la chair est le symbole d'un grand mystère, et nous fait comprendre la circoncision du cœur. Ce temple de Jérusalem, est le symbole d'un grand mystère, et nous désigne le corps du Sauveur. La terre des promesses nous marque le royaume des cieux. L'offrande des victimes et des animaux était un grand symbole : mais tous ces sacrifices différents ne désignaient qu'un seul et même sacrifice, que le Seigneur, victime unique sur la croix : ce seul sacrifice a remplacé tous les autres, parce que tous les autres n'en étaient que la figure, c'est-à-dire le désignaient comme des symboles. Le peuple juif a donc reçu la loi, il a reçu des commandements justes et bons. Quoi de plus juste que ces préceptes : « Vous « ne tuerez point ; vous ne commettrez point « la fornication ; vous ne déroberez point ; « vous ne direz point de faux témoignage ; « honorez votre père et votre mère ; vous ne « désirerez point le bien du prochain ; vous « ne convoiterez pas l'épouse de votre pro- « chain ; vous adorerez un seul Dieu, et ne « servirez que lui seul [1] ». Tout cela constitue leur vin. Les autres préceptes charnels sont en quelque sorte descendus au fond, pour demeurer chez les Juifs, et afin qu'il en découlât un sens tout à fait spirituel. « Cette « coupe alors en la main du Seigneur », ou en la puissance du Seigneur, « est d'un vin « pur », c'est la sainteté de la loi, « et « néanmoins troublé » ; c'est-à-dire mélangé avec la lie du symbole charnel. Or, comme « il humilie celui-ci », ou le juif orgueilleux, « et abaisse celui-là », ou le gentil qui s'humilie : « Il a versé sur l'un et sur « l'autre », c'est-à-dire du peuple juif, sur le peuple païen. « Toutefois la lie n'est pas « épuisée », parce que toutes les enveloppes charnelles sont demeurées chez les Juifs. « Tous les pécheurs de la terre en boiront ». Qui en boira ? « Tous les pécheurs de la « terre ». Quels pécheurs de la terre ? Les Juifs étaient pécheurs à la vérité, mais orgueilleux : les Gentils étaient pécheurs aussi, mais humbles. « Tous les pécheurs boiront » ; mais vois pour qui la lie, et pour qui le vin pur. Car les uns se sont affaissés en buvant la lie, les autres se sont justifiés en buvant le vin ; ils se sont même enivrés, j'ose le dire sans crainte ; et puissiez-vous tous avoir cette ivresse. Souvenez-vous de cette parole : « Que « votre calice est enivrant et délicieux [2] ! » Eh quoi! mes frères, pensez-vous qu'ils n'étaient pas dans l'ivresse, tous ceux qui ont voulu mourir pour Jésus-Christ ? Ils étaient ivres au point de méconnaître leurs proches. Tous les parents qui essayaient, par l'amorce des biens terrestres, de les détourner du ciel, ne furent ni écoutés par ces hommes ivres, ni même connus. N'étaient-ils pas ivres ces

[1] Rom. II, 4.

[1] Exod. XX, 7-17 ; Deut. V, 6-21. — [2] Ps. XXII, 5.

hommes dont le cœur était ainsi changé ? N'était-ce pas de l'ivresse que ce mépris pour le monde ? « Tous les pécheurs de la terre « boiront », dit le Prophète. Qui boira le vin ? Les pécheurs le boiront, afin de ne point demeurer dans le péché, afin de devenir justes, et non afin d'être châtiés.

13. « Quant à moi » : tous boiront, mais pour moi, c'est-à-dire pour le Christ dans son corps : « Je serai dans une allégresse « éternelle, je chanterai le Dieu de Jacob [1] » : dans l'espérance que Dieu me donne cette promesse pour l'avenir, et dont il est dit : « Pour la fin, ne l'altérez pas. Je serai dans « une éternelle allégresse ».

14. « Et je briserai toute la force des impies, « et la force des justes sera élevée [2] ». Voici encore : « Il abaisse l'un, il élève l'autre ». Les pécheurs ne veulent point dompter ici ces forces qui seront infailliblement brisées à la fin. Tu ne veux point que le Christ les brise alors ; brise-les toi-même aujourd'hui. Car tu as entendu plus haut, et garde-toi de le mépriser : « J'ai dit aux pécheurs : N'agis-« sez plus injustement ; et aux coupables : « Ne vous élevez point avec orgueil ». Mais à ces paroles : « Ne vous élevez point avec or-« gueil », tu as répondu par le mépris et avec une orgueilleuse enflure : la fin viendra pour toi, et alors s'accomplira cette parole : « Je « briserai toutes les cornes des pécheurs, et « j'élèverai les cornes des justes ». Par les cornes des pécheurs, on entend ces dignités dont ils s'enorgueillissent, et par les cornes des justes les dons du Christ. Ce mot de cornes désigne en général tout ce qui est élevé. Dédaigne sur la terre une élévation terrestre, afin que tu sois un jour grand dans le ciel. Si tu aimes la gloire d'ici-bas, tu n'auras pas celle d'en haut : il y aura confusion pour toi, à voir ton orgueil brisé, et gloire pour toi à voir élever ta force. C'est donc maintenant qu'il faut choisir, et non plus alors. Tu ne pourras dire : Renvoyez-moi afin que je choisisse ; car tu as entendu : « J'ai « averti l'impie ». Si je ne l'ai point fait, prépare tes excuses, ta défense, mais si je l'ai dit, fais par avance l'aveu de tes fautes, afin de ne pas aboutir à la damnation ; car au jugement ton aveu serait trop tardif, et ta défense inutile.

[1] Ps. LXXIV, 10. — [2] Id. 11.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXXV.

SERMON AU PEUPLE.

LA JUDÉE OU L'ÉGLISE DE DIEU.

Dieu est connu en Judée ou chez les hommes qui sont entés dans la famille d'Abraham, par la foi. Parmi les douze fils de Jacob, Juda donna des rois à la nation, et Lévi des prêtres. Ceux-ci n'eurent point de partage dans la terre de Chanaan, et alors Joseph forma deux tribus. Comme l'avait prédit Jacob, le Christ est venu de Juda ; c'est le vrai roi que les Juifs n'ont vu que pour le crucifier, que les Gentils ont adoré sans l'avoir vu. La Judée est dès lors dans l'Eglise. Judée en effet signifie confession, et l'homme qui fait l'aveu de ses fautes est en accord avec Dieu. Jusque-là nous sommes en guerre, et il nous faudra combattre avec les armes de Dieu, jusqu'à la pacification définitive de la résurrection, qui détruira nos convoitises ; et alors nous verrons Dieu en Sion où il renverse les puissances ennemies. — Dieu répand sa lumière par les montagnes, ou par les prédicateurs de la vérité. Mais cette vérité ne leur appartient pas ; dès lors il ne faut suivre ni Donat, ni Maximien, ni même Paul ou Céphas, mais le Christ, et l'homme n'est rien qu'en s'attachant à lui. Nous séparer de l'Eglise, c'est nous séparer de Dieu. A la prédication de l'Evangile les orgueilleux se sont endormis pour se réveiller les mains vides, ils n'ont pas compris, comme Zachée, l'avantage qu'ils pouvaient tirer de leurs richesses pour la vie éternelle. Les cavaliers ou les orgueilleux se sont endormis, comme Pharaon, par un effet de la colère de Dieu, et ne s'éveilleront que pour regretter vainement leur vie. Mais l'homme qui voudra son salut, se confessera comme Paul, le persécuteur ; ce sera là sa première pensée, et sa seconde, ou les restes de sa pensée, sera de regretter son péché, de bénir Dieu qui nous les pardonne. Dans cette ferveur, nous faisons des vœux, mais alors il faut les accomplir. Les vœux sont une perfection, mais ne regardons point en arrière comme la femme de Loth. La vérité est le partage de tous, ce n'est pas à nous que nous devons de la connaître, mais à Dieu. Soyons humbles devant lui.

1. Les Juifs, dont la haine pour Notre-Seigneur Jésus-Christ est connue partout, tirent un sujet de vanité du psaume que nous venons de chanter. « Dieu est connu dans la « Judée », nous disent-ils, « son nom est « grand en Israël [1] » : ils reprochent aux Gentils de ne point connaître le Seigneur,

[1] Ps. LXXV, 2.

et se font gloire d'être les seuls pour le connaître ; car si le Prophète s'écrie : « Dieu est « connu dans la Judée », il est donc inconnu ailleurs. Il est vrai que Dieu est connu dans la Judée, si nous comprenons bien ce qu'est la Judée. Et nous aussi, nous avançons qu'à moins d'être dans la Judée, nul ne peut connaître Dieu. Que dit néanmoins l'Apôtre ? « Le Juif est celui qui l'est intérieurement, « qui est circoncis de cœur selon l'esprit et « non selon la lettre [1] ». Les Juifs ont donc reçu la circoncision de la chair, et il y a des Juifs circoncis dans la chair, d'autres circoncis dans le cœur. Nos pères, saints pour la plupart, avaient la circoncision de la chair, comme signe de leur foi, et la circoncision du cœur, comme l'effet de leur foi. Voilà que leurs enfants ont dégénéré de leur piété ; ils ne font valoir que leur nom et oublient leurs œuvres ; fils dégénérés de leurs pères, ils sont Juifs selon la chair, et païens de cœur. Car on appelle Juifs ceux qui sont nés d'Abraham, qui eut pour fils Isaac, duquel est né Jacob, qui eut pour fils les patriarches, et de ces douze patriarches est venu le peuple entier des Juifs. Mais ce nom de Juifs ou Judéens leur vient spécialement de Juda, l'un des douze fils de Jacob, patriarche comme les douze, dont la postérité régna sur le peuple des Juifs. Car ce peuple était divisé en douze tribus selon le nombre des douze fils de Jacob : ces tribus sont en quelque sorte des curies, des sociétés séparées. Ce peuple avait donc douze tribus, et parmi ces douze tribus, celle de Juda qui donnait des rois, et celle de Lévi qui donnait des prêtres. Mais les prêtres occupés au service du temple n'avaient aucune part dans la terre [2], et néanmoins cette terre devait être divisée en douze parts ; l'exception que l'on faisait en faveur de la tribu de Lévi, à cause de sa dignité, eût réduit à onze les portions de cette terre, si les deux fils de Joseph n'étaient venus compléter le nombre douze. Ecoutez comment cela se fit. Joseph était un des douze fils de Jacob ; c'est celui-là que ses frères vendirent pour l'Egypte, et que sa chasteté porta au comble des honneurs, parce que Dieu bénit toutes ses actions ; lui qui recueillit ses frères et son père, exténués par la faim, et qui venaient en Egypte chercher du pain. Ce Joseph eut deux fils, Ephraïm et Manassé. Jacob, en mourant, déclara qu'il adoptait ses deux petits-fils, et dit à Joseph : « Ceux qui naîtront à l'a« venir, seront vos enfants; ceux-ci sont à moi, « ils partageront la terre avec leurs frères [1] ». Or, cette terre promise n'était encore ni échue à ce peuple, ni divisée ; mais il parlait ainsi par l'esprit de prophétie. Avec les deux fils de Joseph, on compléta donc le nombre de douze, car alors on arrivait à treize ; puisque Joseph fournissait deux tribus, il y avait alors treize tribus. Si donc nous exceptons du partage la tribu de Lévi, tribu sacerdotale, occupée au service du temple, vivant de la dîme qu'elle recevait des tribus qui avaient une part dans les terres, nous retrouvons le nombre douze. Dans ces douze, c'était la tribu de Juda qui donnait des rois. Il est vrai que, tout d'abord, le roi Saül fut tiré d'une autre tribu [2], mais il fut réprouvé comme un mauvais roi ; vint alors David, de la tribu de Juda, et ce fut sa race, dans la tribu de Juda, qui donna des rois [3]. Voici ce qu'avait dit Jacob lorsqu'il bénissait ses enfants : « Le prince ne sortira point de « Juda, ni le chef de sa postérité, jusqu'à ce « que vienne celui à qui est faite la pro« messe [4] ». Or, Notre-Seigneur Jésus Christ est de la tribu de Juda ; car, ainsi que le dit l'Ecriture, et que vous venez de l'entendre, il est né de Marie, « dans la famille de David [5] ». Mais dans sa divinité qui le rend égal à son père, Notre-Seigneur Jésus-Christ est non-seulement avant les Juifs, mais avant Abraham [6] : non-seulement avant Abraham, mais avant Adam ; non-seulement avant Adam, mais avant le ciel et la terre, et avant les siècles : « Car « tout a été fait par lui, et rien n'a été fait « sans lui [7] ». Telle était donc la prophétie de Jacob : « Le prince ne sortira point de la fa« mille de Juda, ni le chef de sa postérité, « jusqu'à ce que vienne celui qui a reçu la « promesse » : parcourons les siècles, et nous trouverons que les Juifs ont toujours eu des rois de la tribu de Juda, d'où leur est venu ce nom de Juifs ; qu'ils n'ont eu aucun roi étranger avant cet Hérode, qui gouvernait quand le Sauveur vint au monde [8]. Avant lui tous les rois étaient de la tribu de Juda, mais jusqu'à « celui qui avait reçu la promesse ». Aussi à l'avénement du Sauveur, le royaume des Juifs fut détruit et leur fut enlevé. Ils n'ont plus de royaume aujourd'hui, parce

[1] Rom. II, 29. — [2] Nomb. XVIII, 20.

[1] Gen. XLVIII, 5, 6. — [2] I Rois, IX, 1. — [3] Id. XVI, 12. — [4] Gen. XLIX, 10. — [5] II Tim. II. — [6] Jean, VIII, 58. — [7] Id. I, 3. — [8] Luc, II, 1.

qu'ils ne veulent point reconnaître le véritable roi. Voyez, mes frères, s'ils doivent porter encore le nom de Juifs, ou plutôt, vous comprenez que ce nom ne leur convient plus. Car ils ont eux-mêmes abjuré ce nom, au point qu'ils ne méritent plus ce nom de fils de Juda que selon la chair. Où donc ont-ils abjuré ce nom ? Ils ont blasphémé, ils ont sévi contre le Christ, c'est-à-dire contre la race de Juda, le sang de David. Pilate leur dit : « Faut-il « crucifier votre roi ? » Ils répondent : « Nous « n'avons d'autre roi que César [1] ». O peuple, qui portes le nom de Juda, tu ne l'as plus; si tu n'as d'autre roi que César, le prince n'est donc plus en Juda : il est donc venu « celui « qui a reçu la promesse ». Ceux-là sont plus véritablement fils de Juda, qui de Juifs sont devenus chrétiens : quant aux fils de Juda qui n'ont pas cru au Christ, ils ont mérité de perdre jusqu'à leur nom. La véritable Judée est donc l'Eglise qui croit en ce roi, issu de la tribu de Juda par la Vierge Marie : qui croit en celui dont l'Apôtre parlait tout à l'heure dans sa lettre à Timothée : « Souvenez vous « que Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la race « de David, est ressuscité selon l'Evangile que « j'annonce [2] ». Car David est fils de Juda, et le Christ est fils de David. Or, en croyant au Christ nous appartenons à Juda : et nous avons connu le Christ, non pour l'avoir vu des yeux, mais nous le tenons par la foi. Qu'ils ne nous insultent donc plus, ces Juifs qui ne sont plus Juifs. Eux-mêmes l'ont dit : « Nous n'avons « d'autre roi que César » ; il leur était plus avantageux d'avoir pour roi le Christ de la race de David, de la tribu de Juda. Mais comme le Christ issu de David selon la chair, est aussi Dieu béni par-dessus tout dans les siècles, il est tout ensemble notre roi et notre Dieu : notre roi parce que comme Christ, Seigneur et Sauveur, il est né selon la chair dans la tribu de Juda ; notre Dieu, parce qu'il est avant Juda, avant le ciel et la terre, puisque c'est par lui qu'a été fait le monde spirituel comme le monde visible. Or, si « tout a été « fait par lui », Marie aussi, dont il est né, a été faite par lui. Dès lors, comment serait-il né comme le reste des hommes, Celui qui a fait la mère dont il devait naître ? Il est donc aussi notre Seigneur, selon ce mot de l'Apôtre à propos des Juifs : « Ils ont pour pères les « patriarches, de qui est sorti selon la chair « le Christ même, le Dieu au-dessus de toutes « choses, et béni dans tous les siècles [1] ». Mais les Juifs n'ayant vu le Christ que pour le crucifier, n'ont pas vu en lui un Dieu ; les Gentils, au contraire, qui sans le voir ont cru en lui, l'ont reconnu pour Dieu. Si donc ceux-ci ont compris le Seigneur qui se réconciliait le monde dans le Christ [2], tandis que ceux là l'ont crucifié, parce qu'ils n'ont point compris en lui un Dieu qui se cachait dans la chair, arrière cette Judée qui en porte le nom et qui ne l'est plus : et que la véritable Judée s'approche, elle à qui l'on a dit : « Approchez-vous « de Dieu, et vous serez éclairés, et la con« fusion ne sera point sur votre visage [3] ». Le visage du véritable Juif n'aura point à rougir. Car ils ont entendu, et ils ont cru : et l'Eglise est devenue la véritable Judée, où est connu le Christ, qui est homme de la lignée de David, et Dieu au-dessus de David.

2. « Dieu est connu dans la Judée, son « nom est grand dans Israël ». Nous devons prendre Israël dans le même sens que la Judée ; de même que les Juifs ne sont pas les vrais fils de Juda, de même ils ne sont pas le véritable Israélite. Que signifie en effet Israélite ? Qui voit Dieu. Or, de quelle manière ont-ils vu Dieu, ceux au milieu desquels il a vécu dans sa chair, et qui l'ont pris pour un homme qu'ils ont crucifié ? A sa résurrection il s'est montré Dieu à tous ceux auxquels il lui plaisait de se faire voir. Ceux-là donc sont dignes d'être appelés Israélites, qui ont mérité de comprendre que le Christ était un Dieu fait homme, sans mépriser ce qu'ils voyaient; mais en adorant ce qu'ils ne voyaient pas. Sans voir le Christ de leurs yeux, les Gentils l'ont vu en esprit, et leur humble foi a embrassé ce qu'ils ne voyaient point. Alors ceux qui l'ont touché de leurs mains l'ont crucifié ; ceux qui l'ont vu par la foi seulement, l'ont adoré. « Son nom est grand en Israël ». Veux-tu être Israélite? Souviens-toi de celui dont le Seigneur a dit : « Voilà un vrai Israélite, « sans déguisement [4] ». Si « le vrai Israélite « est sans déguisement », les hommes de fraude et de mensonge ne sont point Israélites. Qu'ils ne disent donc point que Dieu est chez eux, que son nom est grand en Israël. Qu'ils prouvent d'abord qu'ils sont Israélites, et moi je leur accorderai que « son nom est « grand en Israël ».

[1] Jean, XIX, 15. — [2] II Tim. II, 8.

[1] Rom. IX, 5. — [2] II Cor. V, 19. — [3] Ps. XXXIII, 6. — [4] Jean, I, 47.

3. « Son tabernacle est dans la paix, et sa « demeure en Sion[1] ». Sion est encore pour les Juifs commune patrie : la véritable Sion, c'est l'Église chrétienne. Voici en effet l'interprétation qu'on nous donne des noms hébreux : Judée signifie confession, et Israël qui voit Dieu. Or, Israël ne vient ici qu'après la Judée : « Dieu », dit le Prophète, « est connu dans la « Judée, son nom est grand dans Israël ». Veux-tu voir Dieu ? Confesse tes fautes, et tu prépareras en toi une place au Seigneur ; car « sa demeure est dans la paix ». Jusqu'à ce que tu aies fait l'aveu de tes fautes, tu es en guerre avec Dieu. Comment ne pas être en guerre, en effet, quand tu approuves ce qui lui déplaît ? Il punit le voleur, et tu approuves le vol ; il punit l'ivrogne, et tu approuves l'ivrognerie. Tu es en guerre avec Dieu, tu ne lui fais point une place dans ton cœur ; car « sa « demeure est dans la paix ». Mais que faire pour être en paix avec Dieu ? Commence par l'aveu. C'est le mot du Psalmiste : « Com« mencez, pour le Seigneur, par l'aveu des « fautes[2] ». Qu'est-ce à dire : « Commencez, « pour le Seigneur, par l'aveu des fautes ? » Commencez par vous rapprocher de Dieu. Comment ? En condamnant ce qui lui déplaît. Ta vie désordonnée lui est à charge : si elle est agréable pour toi, tu es en désaccord avec lui ; si elle te déplaît, tu te rapproches de lui par l'aveu. Vois donc de combien de manières tu es en désaccord avec lui, puisque c'est par cela même que tu lui déplais. O homme, tu as été fait à l'image de Dieu. Mais ta vie perverse et désordonnée a défiguré chez toi, a effacé chez toi l'image de ton créateur. Dans ce désaccord, si tu viens à te considérer et à te déplaire, tu redeviens semblable à Dieu, puisque tu détestes ce qu'il déteste.

4. Mais, diras-tu, comment puis-je être semblable à Dieu, quand je me déplais encore à moi-même ? — Aussi le Prophète a-t-il dit : « Commencez ». Commence par confesser tes fautes au Seigneur ; tu te perfectionneras dans la paix ; car tu es encore en guerre contre toi-même. Tu dois combattre non-seulement contre les suggestions du démon, contre ce prince de la puissance de l'air, qui règne sur les fils de l'incrédulité, contre le diable et ses anges, contre les esprits de malice[3] ; ce n'est pas seulement contre tout cela qu'il te faut combattre, mais aussi contre toi-même. Comment contre toi-même ? Contre tes habitudes mauvaises, contre les attaches invétérées de ta vie coupable, qui te ramènent toujours aux désordres du passé, te détournant d'une vie nouvelle. C'est une vie nouvelle en quelque sorte, qui t'est demandée, et tu es le vieil homme. La joie d'une vie nouvelle t'élève, et le poids du vieil homme te rabaisse : ce double mouvement est une guerre contre toi-même. Te haïr toi-même, c'est t'unir à Dieu, et cette union à Dieu te donne la force de vaincre, parce que tu as avec toi Celui qui est supérieur à tout. Vois ce que dit l'Apôtre : « Je suis soumis à la loi « de Dieu par l'esprit, et à la loi du péché par « la chair[1] ». Comment « par l'esprit ? » Parce que tu hais ta vie désordonnée. Comment « par la chair ? » C'est que tu n'es pas exempt des suggestions et des attraits du péché, mais ton cœur uni à Dieu te fait vaincre ce qui refuse en toi d'obéir. Tu avances d'une part, tu es retardé d'autre part. Traîne-toi vers celui qui t'élève en haut. Es-tu entraîné par le poids du vieil homme ? Redis dans tes cris : « Malheureux homme que je suis ! qui me « délivrera de ce corps mortel ? » Qui me délivrera de ce corps qui m'entraîne ? Car ce corps corruptible appesantit l'âme[2]. Qui donc me délivrera ? « La grâce de Dieu, par Jésus« Christ Notre-Seigneur[3] ». Pourquoi te laisser dans une longue guerre contre toi-même, jusqu'à ce que toute convoitise soit détruite ? C'est afin que tu comprennes que ton châtiment est en toi, que tu as en toi-même ton propre fléau ; que ton combat soit de même en toi. C'est ainsi que Dieu tire vengeance des rébellions : pour n'avoir point voulu de la paix avec Dieu, le pécheur est en guerre avec lui-même. Mais tiens tes membres en garde contre tes convoitises déréglées. Dans l'irritation, tiens-toi dans l'union de Dieu. Elle aura bien pu s'élever, mais non trouver des armes. L'irritation a ses transports, toi tu as des armes : qu'elle demeure désarmée, afin que ses vains soulèvements lui apprennent à ne plus se soulever.

5. Je vous parle ainsi, mes frères, de peur que cette parole : « Par la chair, je suis sou« mis à la loi du péché », ne vous fasse obéir à vos convoitises charnelles. Bien qu'il soit impossible de n'en point ressentir en cette vie, il ne faut point y consentir pour cela.

[1] Ps. LXXV, 3. — [2] Id. CXLVI, 7. — [3] Éphés. VI, 12.

[1] Rom. VII, 25. — [2] Sag. IX, 15 — [3] Rom. VII, 25.

Aussi l'Apôtre n'a-t-il pas dit : Que le péché n'entre point dans votre corps mortel. Il sait que dans un corps mortel il y aura toujours péché. Mais que dit-il donc? « Que le péché « ne règne point en votre corps mortel ». Qu'est-ce à dire, « qu'il ne règne pas? » Le même saint Paul nous l'explique. « En sorte », dit-il, « que vous lui obéissiez dans ses ten« dances[1] ». Il y a donc des tendances dans la chair, elle a ses inclinations; mais tu n'obéis point à ces tendances, tu n'es pas à la remorque de ces inclinations, ta volonté n'y est point : le péché est en toi, mais il a perdu son empire, puisqu'il n'y règne en aucune sorte. Alors sera détruite la mort, ta dernière ennemie[2]. Que nous promet l'Apôtre en disant que l'esprit en nous obéit à la loi de Dieu, tandis que la chair obéit à la loi du péché[3]? Apprends qu'il nous promet que ces désirs déréglés s'éteindront un jour dans notre chair. Car elle ressuscitera et sera changée; et quand cette chair mortelle sera devenue un corps spirituel, alors nulle convoitise du siècle, nul attrait charnel ne fera battre notre cœur, et ne nous détournera de la contemplation de Dieu. Ainsi donc s'accomplira ce que dit l'Apôtre : « A la vérité, « le corps est mort à cause du péché, mais « l'esprit est vivant à cause de la justice. Si « donc l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus« Christ habite en vous, celui qui a ressuscité « Jésus-Christ d'entre les morts, rendra aussi « la vie à vos corps mortels à cause de son « Esprit qui habite en vous[4] ». Donc après la résurrection, le corps jouira de cette paix où le Seigneur établit sa demeure : mais faisons d'abord l'aveu de nos fautes. « Dieu est connu « dans la Judée ». Confesse à Dieu ce que tu es, alors « son nom sera grand en Israël ». Tu ne vois pas Dieu tel qu'il est, vois-le par la foi, et alors s'accomplira cette parole : « Et il fixe dans la paix sa demeure, c'est en « Sion qu'il habite ». Sion signifie contemplation. Que veut dire contemplation? Nous contemplerons Dieu face à face[5]. Ici-bas on nous promet Celui en qui nous croyons sans le voir. Quelle sera notre joie quand nous le verrons? Mes frères, si la simple promesse nous fait ainsi tressaillir aujourd'hui, que sera-ce quand elle s'accomplira? Car Dieu accomplira ce qu'il a promis. Et qu'a-t-il promis? Lui-même, que nous verrons face à face, et dont la vue causera notre joie : et rien autre chose n'aura pour nous des charmes, parce que rien n'est supérieur à Celui qui a fait lui-même tout ce qui peut nous plaire. « Son tabernacle est dans la paix et il habite « en Sion » : c'est-à-dire que sa demeure s'établit dans une contemplation paisible, dans une vue bienheureuse, « en Sion ».

6. « C'est là qu'il a brisé la puissance de « l'arc, le bouclier, le glaive et la guerre[1] ». Où les a-t-il brisés? Dans cette paix éternelle, cette paix parfaite. Et maintenant, mes frères, ceux qui ont une foi saine, comprennent qu'ils ne doivent point présumer d'eux-mêmes; ils émoussent en eux-mêmes la pointe de leurs glaives, et toute la force de leurs menaces. C'est là que Dieu a brisé toutes les forces dont ils attendaient un secours temporel, et cette guerre qu'ils faisaient à Dieu en défendant leurs péchés.

7. « C'est vous qui répandez une lumière « admirable du haut des montagnes éter« nelles[2] ». Quelles sont ces montagnes éternelles? Celles que Dieu même a rendues éternelles; quelles sont ces montagnes élevées? les prédicateurs de la vérité. C'est vous qui les éclairez, mais du haut des montagnes éternelles : ces hautes montagnes reçoivent d'abord votre lumière, et la terre se revêt ensuite de cette lumière qu'ont reçue les montagnes. Mais les grandes montagnes qui ont reçu la lumière sont les Apôtres, les Apôtres éclairés des premiers rayons de cette lumière naissante. Ont-ils retenu pour eux ce qu'ils avaient reçu? Point du tout; afin de ne pas entendre cette parole : « Méchant et lâche « serviteur, que ne donnais-tu mon argent à « la banque[3]? » Si donc ils n'ont point retenu pour eux ce qu'ils avaient reçu, mais l'ont prêché à l'univers entier, voilà que « des « montagnes éternelles vous avez répandu « la lumière ». Vous avez rendu ces montagnes éternelles, et par elles vous avez promis aux autres une vie sans fin. « Du haut des « montagnes éternelles, c'est vous qui avez « répandu une admirable lumière ». C'est vous, dit le Prophète avec poids et magnificence, « c'est vous » ; afin que nul ne s'imagine que ce sont les montagnes qui l'éclairent. Il en est plusieurs en effet qui ont cru que la lumière était produite par les montagnes,

[1] Rom. vi, 12. — [2] I Cor. xv, 26. — [3] Rom. vii, 25. — [4] Id. viii, 10, 11. — [5] I Cor. xiii, 12.

[1] Ps. LXXV, 4. — [2] Id. 5. — [3] Matth. xxv, 26, 27.

et ils se sont partagé ces montagnes : et voilà que les montagnes se sont affaissées, et qu'eux-mêmes ont été brisés. Quelques-uns se sont choisi Donat, quelques autres ont suivi Maximien, celui-ci l'un, celui-là l'autre. Pourquoi s'imaginer que le salut vient des hommes, et non de Dieu? O homme! la lumière te vient au moyen des montagnes, mais celui qui éclaire, c'est Dieu, et non point les montagnes. « C'est vous qui éclairez », dit le Prophète, « vous », et non les montagnes. « C'est vous qui répandez la lumière », au moyen des montagnes éternelles, il est vrai : mais la lumière vient de vous. De là vient cette autre parole du Psalmiste : « J'ai levé « les yeux vers les montagnes, d'où me viendra le secours ». Quoi donc! est-ce dans les montagnes que tu espères, est-ce de là que ton secours doit venir? Es-tu demeuré sur les montagnes? Prends garde à toi. Il y a quelque chose au-dessus des montagnes; il y a, par-dessus les montagnes, Celui que redoutent les montagnes. « J'ai levé les yeux vers les « montagnes, d'où me viendra le secours ». Mais que dit ensuite le Prophète? « Mon se-« cours », a-t-il soin de dire, « me viendra « du Seigneur qui a fait le ciel et la terre [1] ». J'ai donc levé les yeux vers les montagnes, parce que ces montagnes m'enseignent les Ecritures; mais mon cœur espère en Celui qui éclaire toutes les montagnes.

8. Je vous parle ainsi, mes frères, afin que nul d'entre vous ne mette son espérance dans un homme. Car l'homme n'est quelque chose qu'en s'attachant à Celui qui l'a créé : dès qu'il s'en retire, il n'est plus rien, fût-il uni aux autres hommes. Prends donc conseil d'un homme, de manière à ne voir que Celui qui éclaire les hommes. Car toi-même tu peux avoir accès auprès de Celui qui t'instruit par un homme, car il ne t'a pas rejeté pour le faire approcher. Mais celui qui s'approche véritablement de Dieu, de manière que Dieu habite en lui, ne peut souffrir ceux qui ne mettent pas en lui seul leurs espérances. Aussi nous en fut-il donné un exemple, quand les fidèles se partagèrent les Apôtres, et se divisèrent en schismes, en disant : « Moi je suis « à Paul, et moi à Apollo, et moi à Céphas », ou à Pierre. L'Apôtre s'apitoie sur eux, et leur dit : « Le Christ est-il donc divisé? » et se choisissant lui même pour s'humilier devant eux, « Paul a-t-il donc été crucifié pour « vous », s'écrie-t-il, « ou serez-vous baptisés « au nom de Paul [1]? » O sainte montagne! qui ne cherche point sa gloire, mais la gloire de Celui qui éclaire les montagnes. Il ne voulait point qu'on mît son espoir en lui, mais en Celui en qui lui-même espérait. Quiconque dès lors se fera valoir aux yeux des peuples, de manière à les séparer au moindre trouble qui arrive, et à se faire un parti en divisant l'Église catholique, celui-là n'est pas une montagne éclairée par le Très-Haut. Qu'est-il donc? Aveuglé par lui-même, et non point éclairé par le Seigneur. Comment éprouver la fidélité de ces montagnes? S'il arrive dans l'Église quelque trouble contre les montagnes, soit par les séditions des hommes charnels, soit par les faux soupçons des autres hommes, une montagne fidèle repousse avec horreur tous ceux qui voudraient se donner à elle pour se séparer de l'unité. Elle-même demeurera dans l'unité quand elle ne souffrira point que l'unité se divise à son occasion. Pour ceux qui sont divisés, ils ont tressailli de joie, quand le peuple a fait schisme avec l'univers entier, pour suivre leur nom; ils se sont élevés, et ont été rejetés. Que ne s'humiliaient-ils! Dieu les eût relevés. Paul s'abaisse lui-même quand il dit : « Paul a-t-il donc été « crucifié pour vous? » Et ailleurs : « J'ai « planté, Apollo a arrosé; mais Dieu a « donné l'accroissement. Or, celui qui plante « n'est rien, non plus que celui qui arrose, « mais bien Dieu qui donne l'accroissement [2] ». Ces montagnes sont humbles en elles-mêmes, élevées aux yeux de Dieu; mais ceux qui s'élèvent en eux-mêmes sont humiliés par Dieu. « Car celui qui s'élève sera abaissé, et « quiconque s'abaisse sera humilié [3] ». Ces hommes dès lors, qui recherchent leur propre gloire, abreuvent de fiel les hommes pacifiques dans l'Église. Les uns s'efforcent de maintenir la paix, les autres de semer la discorde. Or, que dit à ce sujet un autre psaume? « Que les hommes de fiel ne s'élèvent point « en eux-mêmes [4]. C'est vous qui donnez la « lumière », écoutez bien, « vous qui donnez « une lumière admirable du haut des monta-« gnes éternelles ».

9. « Les hommes au cœur insensé ont été « dans le trouble [5] ». On a prêché la vérité,

[1] Ps. CXX, 1, 2.

[1] I Cor. I, 12, 13. — [2] Id. III, 6, 7. — [3] Luc, XIV, 11. — [4] Ps. LXV, 7. — [5] Id. LXXV, 6.

annoncé la vie éternelle aux hommes, et à cette lumière que répandaient les montagnes, les hommes ont fait bon marché de la vie présente pour acquérir la vie éternelle. « Mais « les hommes au cœur insensé ont été dans « le trouble ». Comment « se sont-ils trou- « blés ? » Quand on a prêché l'Evangile. Qu'est-ce donc que la vie éternelle ? Qui donc est ressuscité d'entre les morts ? Ainsi parlaient avec surprise les Athéniens, quand Paul leur annonçait la résurrection des morts, qu'ils prirent pour je ne sais quelle fable nouvelle [1]. Mais comme il parlait d'une autre vie, que l'œil n'a point vue, que l'oreille n'a pas entendue, que le cœur de l'homme n'a point comprise [2], voilà que « des insensés « ont été dans le trouble ». Or, que leur est-il arrivé ? « Ils ont dormi leur sommeil, et « n'ont trouvé dans leurs mains aucune de « leurs richesses ». Ils ont aimé les biens de cette vie, ils se sont endormis sur ces biens, et ces biens leur ont causé des délices, telles qu'en ressent un homme qui, dans son rêve, trouve des trésors ; tant qu'il ne s'éveille point, il est riche. Un songe l'a fait riche, le réveil va l'appauvrir. Le voila qui s'est endormi sur la terre, et sur la terre dure, pauvre, mendiant peut-être ; il s'est vu en songe dans un lit d'or ou d'ivoire, et sur des monceaux de plumes : tant qu'il dort, il est bien ; mais à son réveil il se retrouve sur la terre dure où il s'était endormi. Telle est l'image des riches. Ils sont venus en cette vie, où les ont tenus endormis les convoitises temporelles ; ils se sont trouvés au milieu des pompes et du luxe des richesses : ce luxe a passé devant leurs yeux, et ils n'ont point compris combien ils pouvaient en devenir meilleurs. Car, s'ils eussent connu une autre vie, ils s'y seraient amassé un trésor, avec ce qui doit périr ici-bas : c'est ce bien que connut Zachée, chef des publicains, quand il reçut Jésus dans sa maison, et qu'il dit : « Je « donne la moitié de mes biens aux pauvres, « et si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rendrai « quatre fois autant [3] ». Il n'était point dans l'illusion d'un songe, mais dans la foi d'un homme éveillé. Aussi le Seigneur, qui était venu comme un médecin auprès d'un malade, annonça la guérison de cet homme, en disant : « Le salut est entré aujourd'hui dans « cette maison, car celui-ci est aussi un en- « fant d'Abraham [1] ». D'où nous apprenons que nous devenons enfants d'Abraham en imitant sa foi : mais les Juifs ont dégénéré de cette foi, en s'enorgueillissant dans la chair. « Ces hommes donc ont dormi leur sommeil, « dans leurs richesses, et ensuite ils n'ont « rien trouvé dans leurs mains ». Ils se sont endormis dans leurs convoitises ; ce sommeil leur plaît, mais il passe, leur vie passe également, et ils se trouvent les mains vides, parce qu'ils n'ont rien mis en dépôt dans la main du Christ. Veux-tu trouver un jour quelque chose dans ta main ? Ne méprise pas maintenant la main du pauvre, et regarde les mains vides, si tu veux qu'un jour les mains soient pleines. Car le Seigneur l'a dit : « J'ai eu « faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai « eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai « été étranger, et vous m'avez recueilli », et le reste. Et ceux-ci : « Quand est-ce que nous « vous avons vu ayant faim, ou soif, ou « étranger ? » Alors le Sauveur leur répond : « Ce que vous avez fait au moindre des « miens, c'est à moi que vous l'avez fait [2] ». Il a voulu avoir faim dans les pauvres, Celui qui est riche dans les cieux ; et toi, ô homme, tu hésites à donner à l'homme, quand tu sais que lui donner, c'est donner au Christ, qui t'a donné le premier ce que tu donnes ensuite ? Mais les riches « ont dormi leur som- « meil, et ensuite n'ont retrouvé en leurs « mains aucune de leurs richesses ».

10. « A vos menaces, ô Dieu de Jacob, les « cavaliers se sont assoupis [3] ». Quels sont « ces hommes montés sur des chevaux ? » Ceux qui ont repoussé l'humilité. Monter à cheval n'est pas un péché, mais bien élever contre Dieu une tête orgueilleuse, et alors se croire en honneur. Tu es donc à cheval, ô riche ; Dieu tonne, et tu t'endors. O colère menaçante ! colère d'un Dieu ! Ecoutez bien, mes frères, ce qu'il nous faut craindre. La menace est un bruit, et d'ordinaire le bruit tire les hommes du sommeil. Mais au contraire, sous le poids de menaces divines, le Prophète s'écrie : « Au bruit de vos menaces, « ô Dieu de Jacob, les cavaliers se sont as- « soupis ». Tel était le sommeil de Pharaon, qui montait sur des chevaux [4]. Son cœur ne se réveilla point, parce que ce même cœur s'était endurci contre les menaces. L'en-

[1] Act. XVII, 18, 32. — [2] I Cor. II, 9. — [3] Luc, XIX,

[1] Luc, XIX, 9.— [2] Matth. XXV, 35-40. — [3] Ps. LXXV, 7.— [4] Exod. XIV, 8.

durcissement du cœur est un vrai sommeil. Voyez, mes frères, je vous en supplie, combien il en est qui sont endormis profondément; dans l'univers entier on prêche l'Evangile, on chante partout, *Amen* et *Alleluia*, et ils ne veulent point condamner la vie du vieil homme, pour s'éveiller à une vie nouvelle. Jadis l'Ecriture sainte n'était qu'en Judée, aujourd'hui elle est récitée dans tout l'univers. Il n'y avait qu'une nation où l'on prêchât le culte d'un seul Dieu, où le Créateur de toutes choses fût adoré; et maintenant où n'est-il point publié? Le Christ est ressuscité; bafoué sur la croix, il a mis sur le front des empereurs cette même croix, instrument de ses épreuves; et l'on sommeille encore! Effrayante colère du Seigneur, mes frères! Combien il est mieux pour nous d'écouter celui qui dit : « Debout, ô toi qui « dors, lève-toi d'entre les morts, et le Christ « sera ta lumière [1] ». Mais qui écoutera sa parole? Ceux qui ne montent point à cheval. Qui ne se grandit point sur des chevaux? Ceux qui ne s'élèvent pas, qui ne se font pas de leurs honneurs et de leur puissance, un certain piédestal. « Au bruit de vos menaces, ô Dieu de « Jacob, les cavaliers se sont assoupis ».

11. « Vous êtes terrible, et qui pourra vous « résister dans votre colère [2]? » Aujourd'hui qu'ils dorment leur sommeil, ils ne comprennent point votre colère, mais l'effet de cette colère est leur sommeil même. Un jour ils verront pour l'éternité ce qu'ils ne voient point aujourd'hui dans leur assoupissement; quand apparaîtra le Juge des vivants et des morts, alors « qui pourra vous résister dans « votre colère? » Ils discourent maintenant à leur gré, ils disputent contre Dieu, et osent dire : Quels sont les chrétiens? ou, qui est le Christ? ou bien : Quelle ineptie de croire ce que l'on ne voit pas, et de renoncer aux plaisirs que l'on voit de ses yeux, pour s'opiniâtrer à croire ce que les yeux ne voient point? Insensés, vous rêvez, vous aboyez, vous vous élevez contre Dieu de toute la force de vos blasphèmes. Jusques à quand, ô mon Dieu, jusques à quand les pécheurs pourront-ils se glorifier? Jusques à quand se répandront-ils en vains discours[3]? Mais quand cessera-t-on de répondre et de questionner, sinon quand on rentrera en soi-même? Quand est-ce qu'ils tourneront contre eux-mêmes ces dents acérées dont ils nous déchirent maintenant, en raillant les chrétiens, en jetant le ridicule sur la vie des saints? Ils ne se tourneront contre eux-mêmes, que quand s'accomplira l'oracle de la sagesse : « Ils diront alors en eux-mêmes, se repentant « et gémissant dans l'angoisse de leur es- « prit »; ils diront en voyant la gloire des saints : « Les voilà, ces hommes que nous « avions en mépris ». O vous, qui dormez depuis si longtemps! vous sortez de votre sommeil, et vous vous trouvez les mains vides. Vous les voyez, au contraire, ayant la gloire de Dieu à pleines mains, ces pauvres que vous tourniez en dérision. Dites alors, alors que vous ne pouvez résister à la colère de Dieu, ni de la main, ni de la langue, ni des paroles, ni de la pensée; dites, quand vous verrez à découvert Celui que vous avez tourné en dérision lorsqu'on vous annonçait son avénement; mais que diront-ils? « Nous avons donc erré loin de la voie de la « vérité, et la lumière de la justice n'a pas lui à « nos yeux, et le soleil ne s'est point levé pour « nous ». Comment le soleil de la justice se lèverait-il pour des hommes endormis? Mais ce sommeil est un effet de la colère et des menaces de Dieu. Peut être me dira-t-on : Mais si je ne montais pas à cheval; et alors ils s'accuseront d'être montés sur des chevaux. Ecoutez-les s'en prendre à ces chevaux sur lesquels ils ont dormi : « Nous avons « donc erré loin de la vérité, et la lumière de « la vérité n'a point lui à nos yeux, le soleil « ne s'est point levé pour nous. Que nous a « servi notre orgueil? que nous a procuré « l'ostentation de nos richesses? Tout a « passé comme une ombre [1] ». Te voilà donc enfin réveillé. Mais il eût mieux valu pour toi ne pas monter à cheval, et ne point t'assoupir alors que tu devais être éveillé, pour entendre la voix du Christ, qui eût été la lumière. « Vous êtes terrible, Sei- « gneur, et qui peut vous résister dans votre « colère? » Qu'arrivera-t-il alors?

12. « Du haut du ciel vous avez lancé vos « jugements, la terre s'en est émue, elle est « demeurée dans le silence [2] ». Elle qui se trouble, elle qui ose maintenant parler, sera dans le silence et dans le repos. Mieux vaudrait pour elle le repos aujourd'hui et la joie au dernier jour.

[1] Ephés. v, 14. — [2] Ps. LXXV, 8. — [3] Id. XCIII, 3.

[1] Sag. v, 3, 6, 8, 9. — [2] Ps. LXXV, 9.

13. « La terre a tremblé, elle est demeurée « dans la stupeur ». Quand ? « Alors que Dieu « se levait pour le jugement, afin de sauver « tous ceux qui ont le cœur doux[1] ». Quels sont ces hommes au « cœur doux ? » Ceux qui n'ont point monté sur des chevaux frémissants, mais qui ont humblement confessé leurs péchés. « Afin de sauver les hommes « au cœur doux ».

14. « C'est pourquoi la pensée de l'homme « vous confessera, et les restes de cette pensée « célébreront une fête en votre honneur ». « Une pensée » d'abord, et ensuite « les restes « de cette pensée ». Quelle est cette « pensée » première ? Celle qui commence, et la bonne « pensée » est celle qui commence l'accusation de ses fautes. La confession nous unit au Christ. Mais cette confession elle-même ou cette première « pensée » laisse en nous comme des suites, et ces mêmes « suites de « la pensée célébreront en votre honneur des « solennités. La pensée de l'homme vous con« fessera, et les suites de cette pensée célébre« ront des solennités en votre honneur[2] ». Quelle sera donc « la pensée qui confessera ? » Une désapprobation de notre vie passée, qui prend à dégoût ce que nous avons été, et nous fait ce que nous n'étions pas encore : telle est la première « pensée ». Toutefois, comme l'aveu de tes fautes qui est le fruit de ta première pensée, te doit éloigner du péché, sans te faire oublier que tu as été pécheur ; avoir été pécheur, c'est là célébrer une fête en l'honneur de Dieu. Encore plus de clarté. La première « pensée » est l'aveu qui nous fait rompre avec le passé : mais oublier les fautes dont nous avons été délivrés, c'est ne pas remercier Dieu, et ne point célébrer une fête en son honneur. Voyez la première « pensée » de Saul devenu apôtre, et déjà Paul. Il était d'abord Saul, quand une voix se fit entendre du ciel, au moment où il persécutait le Christ, enlevait les chrétiens, et les cherchait partout pour les traîner à la mort ; il entendit cette voix du ciel : « Saul, « Saul, pourquoi me persécuter[3] ? » Environné de lumière et néanmoins frappé d'aveuglement afin de ne voir qu'à l'intérieur, il émit sa première pensée d'obéissance. Il entendit ces paroles : « Je suis Jésus de Naza« reth que tu persécutes. Seigneur », dit-il alors, « que voulez-vous que je fasse[4] ? » C'est là une « pensée » de confession ; il appelle Seigneur Celui qu'il persécutait. Comment « les restes de cette pensée seront-ils « une fête ? » Saint Paul vous l'a dit lui-même, dans la lecture que vous avez entendue : « Souvenez-vous que Jésus-Christ, de « la race de David, est ressuscité selon l'Evan« gile que j'annonce[1] ». Qu'est-ce à dire, « Sou« venez-vous ? » Que cette « pensée », qui vous a fait tout d'abord avouer vos fautes, ne s'efface point de votre mémoire. Et voyez comme le même Apôtre se souvient du pardon qui lui a été accordé : « Tout d'abord », nous dit-il ailleurs, « je fus un blasphémateur, « un persécuteur, un ennemi[2] ». Mais dire : « Je fus un blasphémateur », est-ce l'être encore ? Pour n'être plus blasphémateur, il eut tout d'abord une « pensée » de confession : et pour se souvenir du pardon, il eut « ces suites de la pensée », et ces suites furent une fête en l'honneur de Dieu.

15. Le Christ en effet, mes frères, nous a renouvelés, il nous a pardonné nos fautes et il a opéré notre conversion. Oublier cette miséricorde et Celui qui nous l'a faite, c'est oublier le don du Sauveur : mais quand nous n'oublions point le don du Sauveur, Jésus-Christ n'est-il pas chaque jour immolé pour nous ? Il l'a été une fois ; croire en lui, c'était là une première « pensée » ; « les suites de « cette pensée », sont de nous souvenir de Celui qui est venu en nous, de ce qu'il nous a pardonné. Ces restes de notre pensée, ou ce souvenir fait que Jésus-Christ s'immole chaque jour pour nous, et renouvelle chaque jour en nous cette première grâce du renouvellement. Car le Seigneur nous a retrempés dans le baptême, et nous sommes devenus des hommes nouveaux, pleins de joie dans l'espérance, et de patience dans la tribulation[3]. Et toutefois ne perdons pas le souvenir de la grâce qui nous a été faite. Si votre « pensée » n'est point aujourd'hui ce qu'elle a été, car votre première « pensée » a été de sortir du péché, et si vous n'en sortez pas maintenant que cette œuvre est accomplie, ayez en vous « les restes de votre pen« sée », et n'oubliez point Celui qui vous a guéris. Oublier que vous fûtes blessés autrefois, c'est n'avoir plus « les restes de votre « pensée ». Que veut dire ici David, croyez-vous ? Car il parle ici au nom de tous. David

[1] Ps. LXXV, 10. — [2] Id. 11. — [3] Act. IX, 4. — [4] Id. 5.

[1] II Tim. II, 8. — [2] I Tim. I, 13. — [3] Rom. XII, 12.

nonobstant sa sainteté pécha gravement, et le prophète Nathan lui fut envoyé pour le réprimander. David confessa sa faute en disant : « J'ai péché [1] ». Cette pensée d'accusation fut sa première « pensée ». « La pensée de « l'homme vous confessera ». Quels furent « les restes de cette pensée ? » Ce fut de dire : « Mon péché est toujours devant moi [2] ». Quelle fut donc sa première « pensée ? » De sortir du péché. Mais s'il est sorti du péché, comment son péché peut-il être toujours devant lui, sinon qu'après l'exécution de sa première « pensée », « les restes de cette même pensée » offrent à Dieu une fête continuelle ? Tel est le souvenir que je vous supplie de garder, mes frères bien-aimés : que tout pécheur délivré se souvienne de ce qu'il a été, qu'il conserve « les restes de sa pensée ». Car il supportera ceux qui sont à guérir, s'il se souvient d'avoir été guéri. Que chacun donc se souvienne de ce qu'il a été, qu'il voie s'il ne l'est point encore, et il viendra en aide à Celui qui est encore ce que lui-même n'est plus. Que si au contraire il veut s'appuyer de ses propres mérites, et repousser les pécheurs comme indignes, et sévir contre eux sans aucune pitié, il monte alors à cheval, qu'il prenne garde à l'assoupissement. « Ils se sont assou« pis tous ceux qui sont montés sur des che« vaux ». Mais voilà qu'il descend de cheval, qu'il s'est humilié : qu'il n'y monte plus une seconde fois, c'est-à-dire, qu'il ne s'élève plus dans son orgueil. Comment cela se fera-t-il ? « Si les restes de sa pensée » sont pour Dieu une hymne de louanges.

16. « Faites au Seigneur, votre Dieu, des « vœux, et accomplissez-les [3] ». Que chacun fasse des vœux selon son pouvoir, et les accomplisse. N'allez point faire des vœux que vous n'accompliriez pas ; mais que chacun proportionne ses vœux à son pouvoir et les accomplisse. Ne soyez point tièdes à offrir des vœux ; car ce n'est point par votre force que vous les accomplirez. Vous serez en défaut si vous comptez sur vous-mêmes ; mais faites des vœux, si vous comptez sur le Dieu à qui vous les faites, car alors vous les accomplirez. « Faites au Seigneur votre Dieu des « vœux et accomplissez-les ». Quels vœux devons-nous faire communément à Dieu ? De croire en lui, d'espérer qu'il nous donnera la vie éternelle, de vivre saintement dans la vie commune à tous les chrétiens. Car il est une manière de vivre commune à tous. S'abstenir du vol, n'est pas un précepte enjoint aux vierges, et dont serait exempte une épouse ; ne pas commettre l'adultère, est un précepte commun à tous ; éviter les excès du vin, qui gorgent l'âme et souillent en nous le temple de Dieu, est encore un précepte pour tous ; il est aussi défendu à tous de ne point s'enorgueillir, à tous encore de ne point commettre l'homicide, de ne point haïr son frère, de ne vouloir aucun mal à personne. Voilà des vœux obligatoires pour tous. Mais il est encore des vœux particuliers à chacun. L'un a fait vœu d'être chaste dans le mariage, et de ne connaître aucune autre femme que la sienne ; de même une femme a fait vœu de ne connaître que son mari. Quelques-uns, après s'être engagés dans le mariage, ont fait vœu de n'en plus user, de ne plus rien désirer ou supporter de semblable ; d'autres sont allés plus loin encore que ces derniers. D'autres ont fait vœu, dès l'enfance, de garder la virginité, et de ne pas même se permettre le mariage, que ces derniers s'étaient permis : c'est un vœu plus parfait. Ceux-ci ont promis à Dieu de faire de leur maison l'asile de tous nos frères qui peuvent leur venir : c'est là un vœu agréable à Dieu. Celui-là promet de quitter son bien pour le donner aux pauvres, et de vivre en communauté dans la compagnie des saints : c'est encore un vœu méritoire. « Faites au Seigneur votre Dieu des vœux, « et accomplissez-les ». Que chacun fasse tel vœu qu'il voudra : qu'il ait soin seulement d'accomplir sa promesse. Quiconque après avoir fait un vœu, regarde en arrière, est déjà coupable. Voilà je ne sais quelle vierge qui veut se marier après avoir fait vœu de virginité. Que veut-elle ? Ce que veut toute autre fille. Que veut-elle encore ? Ce que veut sa mère. Est-elle donc si coupable ? Oui, sans doute. Pourquoi ? Parce qu'elle avait fait un vœu au Seigneur son Dieu. Que dit saint Paul à propos de ces personnes ? Il dit aux jeunes veuves de se marier si elles veulent [1] ; et pourtant il ajoute à un certain endroit : « Elle « sera plus heureuse, si elle demeure veuve, « et c'est ce que je lui conseille [2] ». Il dit qu'elle sera plus heureuse de demeurer veuve, mais il ne la condamne pas si elle veut se marier. Et que dit-il de celles qui ont fait

[1] II Rois, XII, 13. — [2] Ps. L, 5. — [3] Id. LXXV, 12.

[1] I Tim. V, 14. — [2] I Cor. VII, 40.

des vœux sans les accomplir? « Elles encou« rent la condamnation », dit-il, « parce « qu'elles éludent leur promesse déja faite [1] ». Qu'est-ce à dire, « elles éludent leur promesse « déjà faite? » Elles ont fait un vœu qu'elles n'accomplissent point. Que nul de nos frères qui ont embrassé la vie monastique ne dise : Je me retire du monastère, car il n'y aura pas que les moines pour aller au ciel, et ceux qui ne sont point ici, ne laissent pas d'être à Dieu. On lui répond : Ceux-là n'ont fait aucun vœu ; toi, tu en as fait, et tu regardes en arrière. Que dit le Seigneur en nous menaçant du jour du jugement ? « Souvenez vous de la femme de « Loth [2] ». Et il parle pour tous. Que fit la femme de Loth? Elle échappe à la ruine de Sodome, mais, chemin faisant, elle tourne la tête, et la voilà qui demeure où elle avait regardé. Elle est changée en statue de sel [3], et devient une leçon pour ceux qui la verront à l'avenir ; afin qu'ils deviennent sages, ne soient point insipides, ne regardent point en arrière, ne donnent point l'exemple pernicieux qui les fixerait pour devenir un exemple aux autres. Voilà ce que nous disons aujourd'hui à quelques-uns de nos frères que nous voyons s'affaiblir en quelque sorte dans leurs bonnes résolutions : Voulez-vous donc ressembler à tel ou tel ? en leur citant ceux qui ont regardé en arrière. Voilà des hommes fades en eux-mêmes, et qui servent de condiment aux autres: on les cite afin d'intimider par leur exemple, et de préserver de leur chute. « Faites au Seigneur votre Dieu des « vœux, et accomplissez-les ». Cette femme de Loth est pour tous un exemple. Qu'une femme mariée veuille commettre l'adultère, c'est là tourner la tête du lieu où elle était arrivée. Une veuve qui a fait vœu de demeurer en cet état, veut se marier, elle veut ce qui a été permis à d'autres qui sont mariés une seconde fois ; mais à elle cela n'est point permis, c'est regarder en arrière. Voila une vierge qui s'est consacrée à Dieu, elle avait toutes les vertus qui embellissent la virginité elle-même, et sans lesquelles cette pureté n'est que laideur. Que serait-ce en effet qu'une âme corrompue dans une chair intacte? Que dis je ? Que serait-ce qu'une chair immaculée, avec l'intempérance du vin, de l'orgueil, de la colère, de la langue ? Car tout cela est condamné par Dieu. Qu'elle se soit mariée avant d'avoir fait des vœux, elle n'était point condamnable ; elle a choisi mieux, elle s'est élevée au-dessus de ce qui lui était permis ; et voilà que son orgueil la porte à des excès. Je le répète. Il est permis de se marier avant d'avoir fait des vœux, mais de s'enorgueillir, jamais. Toi donc, ô vierge de Dieu, tu as renoncé au mariage qui était permis, et tu as de l'orgueil, ce qui n'est jamais permis. L'humilité dans une vierge est supérieure à l'humilité dans une épouse ; mais une épouse qui est humble est bien supérieure à une vierge orgueilleuse. Quant à celle qui s'est retournée vers le mariage, ce n'est point pour avoir voulu se marier qu'elle est condamnable, mais parce qu'elle s'était élevée au-dessus du mariage, et qu'elle a regardé en arrière comme la femme de Loth. Ne vous attardez point, mes frères, qui le pouvez, vous à qui Dieu donne d'aspirer à un état plus élevé : ce n'est point pour vous détourner des vœux, que je vous parle de la sorte, mais pour vous faire accomplir ce que vous avez promis. « Faites des vœux au Seigneur votre « Dieu, et accomplissez-les ». Peut-être que mon langage t'a détourné des vœux que tu voulais faire. Mais écoute ce que dit le Psalmiste. Il ne dit point : Ne faites aucun vœu ; mais au contraire : « Faites des vœux et « accomplissez-les ». Voudrais-tu ne faire aucun vœu, parce qu'il est dit : « Accomplis« sez-les ? » Alors tu voulais en faire, mais pour ne point les accomplir ? Fais l'un et l'autre au contraire. L'un sera le fruit de ta bonne volonté, l'autre du secours de Dieu. Considère Celui qui te conduit, et tu ne regarderas point en arrière le lieu d'où il t'a fait sortir. Ton guide est devant toi, le lieu d'où tu viens est derrière toi. Aime ton guide, et tu n'encourras pas sa condamnation en regardant derrière. « Faites des vœux au Sei« gneur votre Dieu, et accomplissez-les ».

17. « Tous ceux qui l'environnent, lui offri« ront des présents ». Qui est-ce qui environne le Seigneur ? En quel lieu peut être celui-ci pour dire : « Tous ceux qui l'environnent ? » Si tu as en pensée Dieu le Père, où peut n'être point Celui qui est présent partout ? Si c'est le Fils dans sa nature divine, il est avec le Père, présent partout : car il est la sagesse de Dieu, dont il est dit : « Elle atteint partout à cause « de sa pureté [1] ». Si tu envisages le Fils,

[1] I Tim. v, 12. — [2] Luc, XVII, 32. — [3] Gen. XIX, 26.

[1] Sag. VII, 24.

comme revêtu de notre chair, tel qu'on l'a vu parmi les hommes, il fut crucifié, il est ressuscité, et nous savons qu'il est monté au ciel. Qui donc est autour de Dieu ? Les anges. Et nous, n'offrons-nous aucun présent ? Car le Prophète a dit : « Tous ceux qui l'en- « vironnent lui offriront des présents ». Si Notre-Seigneur était enseveli quelque part sur la terre, si son corps était renfermé dans quelque tombeau comme celui des martyrs, nous remarquerions ceux qui seraient à l'entour, et les peuples qui avoisineraient ce tombeau, ou ceux qui y viendraient de toutes parts. Maintenant qu'il s'est élevé de la terre, il est au ciel. Que signifie : « Tous ceux qui « l'environnent lui offriront des présents ? » Je vais vous dire le sens que Dieu daigne m'inspirer au sujet de ces paroles : s'il s'en présente un meilleur, il sera également à vous, car la vérité est de tout le monde : elle n'est ni à vous ni à moi, ni à celui ci, ni à celui-là, elle est commune à tous. Peut-être est-elle au milieu de nous, afin d'être ainsi environnée de tous ceux qui l'aiment. Ce qui est commun à tous, est au milieu de tous. Qu'est-ce à dire au milieu ? Également éloignée de tous, également rapprochée de tous. Ce qui n'est pas au milieu, paraît un bien privé. Ce qui est public, se place au milieu, afin que tous ceux qui viennent en aient une part, en soient éclairés. Que nul ne dise : Ceci est à moi, de peur de s'approprier ce qui est au milieu pour tous. Qu'est-ce donc : « Tous ceux qui l'environnent « lui offriront des présents ? » Tous ceux qui comprennent que la vérité est commune à tous, qui ne tentent pas de se l'approprier avec orgueil comme leur bien propre, lui offriront des presents, parce qu'ils ont de l'humilité. Ceux, au contraire, qui s'emparent de ce qui est commun à tous, qui attirent séparément à eux ce qui est au milieu, n'offrent pas des présents à Dieu ; car « tous ceux qui l'envi- « ronnent offrent des présents au Dieu terri- « ble ». C'est au Dieu terrible que l'on fait des offrandes. Qu'ils le craignent dès lors, tous ceux qui l'environnent. Ils le craindront en effet, et le loueront avec frayeur, car ils ne l'environnent que pour l'atteindre, afin de le posséder en commun, d'en recevoir une lumière commune à tous. C'est là craindre Dieu. Chercher à se l'approprier, de sorte qu'il ne soit plus le bien de tous, c'est le propre de l'orgueil. Or, il est écrit : « Servez le « Seigneur avec crainte, et louez-le avec trem- « blement [1] ». Donc ceux qui l'environnent lui offriront des présents, car ceux-là sont humbles qui savent que la vérité est le bien de tous.

18. A qui offriront-ils des présents ? « Au « Dieu terrible, à celui qui ôte l'esprit des « princes [2] ». L'esprit des princes est un esprit d'orgueil. Ceux là ne sont pas de l'esprit de Dieu, qui regardent ce qu'ils savent, non comme le bien de tous, mais comme leur bien propre : il est, au contraire, à celui qui se regarde l'égal de tous, qui se met au milieu afin que tous puisent en lui ce qu'ils voudront et autant qu'ils voudront, non ce qui vient de l'homme, mais de Dieu, et dès lors ce qui est à eux puisqu'ils sont de Dieu. Tous ceux-là donc ont l'humilité, car ils ont échangé leur esprit contre l'esprit de Dieu. Qui leur a fait perdre leur esprit ? Celui qui le fait perdre aux princes, ainsi qu'il est dit dans un autre psaume : « Vous leur ôterez leur esprit et « ils seront sans force, et ils retourneront dans « leur poussière. Vous enverrez votre esprit, « et ils renaîtront, et la face de la terre sera « changée [3] ». Quelqu'un a peut-être compris une vérité ; s'il se l'attribue en propre, il a encore son esprit ; il est à souhaiter qu'il perde son esprit pour acquérir l'Esprit de Dieu ; il s'enorgueillit encore avec les princes : il est bon qu'il rentre dans sa poudre, et qu'il dise : « Souvenez-vous, Seigneur, que « nous ne sommes que poussière [4] ». Si tu confesses que tu es poussière, de cette poussière Dieu fera un homme. Tous ceux qui l'environnent lui offrent des présents. Tous ceux qui sont humbles se prosternent devant lui pour l'adorer. Ils offrent des présents au Dieu terrible. S'il est terrible, « tressaillez avec « crainte, devant Celui qui ôte l'esprit des « rois », ou qui réprime l'audace des orgueilleux. « Il est terrible aux rois de la terre ». Les rois de la terre sont redoutables en effet, mais il est plus redoutable que tous les rois, Celui qui l'est même aux rois de la terre. Sois un roi de la terre, et Dieu sera terrible pour toi. Mais, diras-tu, comment serai-je un roi de la terre ? Gouverne la terre, et tu seras un roi de la terre. Loin de toi cette soif du pouvoir, qui te ferait jeter les yeux sur de vastes provinces pour y déployer ta puissance ; gouverne la terre que tu portes. Écoute l'Apôtre

[1] Ps. II, 11.— [2] Id. LXXV, 13.— [3] Id. CIII, 29, 30.— [4] Id. CII, 14.

qui gouvernait la terre : « Je combats, non « comme frappant les airs ; mais je châtie mon « corps et je le réduis en servitude, de peur « qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois « réprouvé moi-même [1] ». Soyez donc, mes frères, soyez autour de Dieu, afin de ne pas attribuer le mérite de la vérité à celui qui vous l'annonce, quel qu'il soit : que cette vérité soit au milieu de vous comme le bien de tous. Soyez humbles, et si vous comprenez quelque peu ce bien inappréciable, ne vous en attribuez pas le mérite. Ce que nous pourrions comprendre mieux que vous, est à vous ; et ce que vous pourriez mieux comprendre, est à nous également : demeurons tous autour de Dieu et dans l'humilité. Et de la sorte en faisant abnégation de notre esprit, nous offrirons des présents à Celui qui est redoutable aux rois de la terre, c'est-à-dire à ceux qui gouvernent leur chair, dans la soumission au Créateur.

[1] I Cor. IX, 26, 27.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXXVI.

SERMON AU PEUPLE.

L'INTÉRIEUR DU CHRÉTIEN.

Idithun, ou *celui qui devance*, bondit jusqu'à ce qu'il arrive à la fin de la loi qui est le Christ, et en dehors de qui tout est affliction. Il demande à Dieu, non les biens de cette vie, ce serait reculer, mais Dieu lui-même, qu'il appelle en lui au jour de la tribulation. Cette tribulation, c'est la vie qui est une épreuve. L'homme qui *devance* cherche Dieu par de bonnes œuvres, il le cherche la nuit ou dans cette vie, qui est ténèbres, puisque nous avons besoin de la lumière des Ecritures, mais qui est lumière en comparaison de la vie des infidèles. C'est en cette vie qu'il faut chercher Dieu par des œuvres incessantes, et le chercher en sa présence pour éviter la déception Le Prophète est dans la tristesse, à la vue des pécheurs qui abandonnent la loi de Dieu ; pour se consoler des scandales, il se souvient de Dieu et cherche en lui le repos. Partout il rencontre des piéges, et il s'abrite dans le silence pour méditer les années éternelles, non point ces années dans lesquelles nous n'avons que le moment où nous parlons, encore nous échappe-t-il avec chaque syllabe. Dans le silence de son âme il comprend que Dieu ne nous repoussera point éternellement, car s'il y a en nous quelque pitié, elle vient de lui. En s'élevant au-dessus de lui-même, il arrive aux délices pures, et se complait dans les œuvres de Dieu, dans Dieu lui-même, qui est la sainteté, la grandeur, qui opère seul des merveilles, et fait connaître son Christ aux Juifs et aux Gentils. Alors les peuples ont confessé le Seigneur, à la voix des nuées ou des Apôtres, dont la prédication a transpercé les cœurs, et qui ont converti le monde entier à cette lumière du Christ, dont les Juifs ont méconnu les traces.

1. Voici l'inscription qui ouvre le psaume : « Pour la fin, psaume à Asaph pour Idithun [1] ». Vous savez ce que signifie « pour la fin ». « Car le Christ est la fin de la loi pour ceux « qui croiront [2] ». Idithun signifie celui qui devance les autres, et Asaph l'assemblée. Celle qui parle ici, est donc une assemblée qui s'avance pour arriver à la fin, qui est le Christ Jésus : et le psaume nous apprend ce qu'il nous faut devancer pour arriver à cette fin, où nous n'aurons plus rien à devancer. Car il nous faut incessamment dépasser tout ce qui nous est obstacle, tout ce qui nous embarrasse, tout ce qui nous retient comme une glu, tout fardeau qui appesantit notre vol, jusqu'à ce que nous arrivions à ce qui doit nous suffire, au-delà de quoi il n'y a plus rien, qui domine tout, et par qui tout existe. Un jour Philippe voulait voir le Père, et disait à Notre Seigneur Jésus-Christ : « Montrez-« nous le Père, et cela nous suffit [1] », comme s'il avait encore quelques obstacles à franchir pour arriver au Père, s'y reposer en toute sécurité, et n'avoir plus rien à dépasser. Tel est le sens de cette parole : « Cela nous suffit ». Or, Jésus-Christ, qui avait dit, dans toute la force de la vérité : « Mon Père et moi nous sommes « un », avertit Philippe et lui enseigna que

[1] Ps. LXXVI, 1. — [2] Rom. X, 4.

[1] Jean, X, 30.

tout homme qui comprend le Christ trouve aussi sa fin dans le Christ, parce que le Père et lui sont un. « Il y a si longtemps que je « suis avec vous, et vous ne me connaissez « point encore? Philippe, quiconque me voit, « voit aussi mon Père[1] ». Quiconque dès lors veut entrer dans les sentiments du psaume, les reproduire, les conserver, doit s'élever au-dessus de tous les désirs charnels, fouler aux pieds les pompes et les charmes du monde, et ne se proposer d'autre terme à sa course, que Celui par qui tout a été fait. Tout cela le fait languir, jusqu'à ce qu'il arrive à sa fin. Que nous dit alors celui qui devance?

2. « J'ai élevé ma voix pour crier vers le « Seigneur[2] ». Mais combien en est-il qui élèvent la voix au Seigneur, pour en obtenir des richesses, pour éviter quelque perte, pour la santé des leurs, pour l'affermissement de leur maison, pour une félicité temporelle, pour les dignités du monde, enfin pour leur propre santé, qui est le patrimoine du pauvre? C'est pour ces biens et pour d'autres semblables que beaucoup élèvent la voix vers le Seigneur; à peine s'en trouve-t-il qui élèvent la voix pour Dieu lui-même. Il arrive aisément qu'un homme cherche à obtenir quelque chose de Dieu, et ne cherche pas Dieu : comme si le don nous convenait mieux que le donateur. Quiconque demande à Dieu autre chose que lui-même, n'est pas encore l'homme qui devance. Que dit alors cet Idithun? « J'ai élevé « ma voix pour crier vers le Seigneur ». Et pour nous montrer qu'en élevant sa voix au Seigneur, il n'a d'autre but que le Seigneur lui-même, il ajoute : « Et ma voix s'adresse « à Dieu ». Notre voix peut, en effet, s'élever vers Dieu, et avoir un autre but que Dieu lui-même. Nos cris ont pour but l'objet qui nous les fait élever. Mais celui-ci qui aimait Dieu gratuitement, qui sacrifiait volontairement au Seigneur[3], qui s'était élevé au-dessus de tout ce qui est ici-bas, qui ne voyait plus au-dessus de lui rien qu'il pût désirer, sinon Celui d'où il venait, par qui et en qui il avait été créé, vers lequel il élevait sa voix, celui-ci, dis-je, n'adressait qu'au Seigneur ses cris. Est-ce donc en vain? Ecoute la suite : « Et il m'a entendu ». Oui, sans doute il se penche vers toi, quand tu le cherches, et non lorsque tu attends de lui autre chose que lui. Il est dit de quelques-uns, qu'« ils ont crié « sans que personne les sauvât, vers le Sei- « gneur, qui ne les a point écoutés[1] ». Pourquoi? Parce que leur voix ne cherchait point le Seigneur. Voilà ce que nous marque l'Ecriture, qui dit ailleurs, à propos de ces hommes : « Ils n'ont pas invoqué le Seigneur[2] ». Ils n'ont cessé de crier vers lui, et pourtant « ils n'ont point invoqué le Seigneur ». Que veut dire : « Ils n'ont point invoqué le Sei- « gneur? » Ils n'ont point appelé le Seigneur en eux; ils ne l'ont point attiré dans leurs cœurs, ils n'ont point voulu que le Seigneur habitât en eux. Aussi que leur est-il arrivé? « Ils ont été saisis de frayeur, où il n'y avait « nulle crainte[3] ». Ils ont redouté de perdre les biens du temps, parce qu'ils n'étaient point rassasiés de Celui qu'ils n'avaient point appelé en eux. Ils n'avaient point pour lui cet amour désintéressé qui leur eût fait dire : « Comme « il a plu au Seigneur, ainsi il a été fait : que « le nom du Seigneur soit béni[4] ». « Ma voix « donc est pour le Seigneur », dit le Prophète; puisse-t-il nous enseigner comment il en est ainsi.

3. « Au jour de ma tribulation, j'ai recherché « le Seigneur[5] ». Qui es-tu pour en agir de la sorte? Vois ce qui t'affecte au jour de la tribulation. Si tu es affligé d'être en prison, ton désir est d'être délivré; si tu souffres de la fièvre, tu désires la santé; si tu souffres de la faim, tu recherches la nourriture; si tu as essuyé quelque dommage, tu cherches de nouveaux gains; si l'éloignement de ta patrie te cause quelque douleur, tes désirs sont d'y retourner : qu'ai-je besoin d'énumérer tout le reste, et comment le pourrais-je? Veux-tu tout devancer? Au jour de la tribulation, recherche le Seigneur, et non autre chose par le Seigneur; oui, Dieu dans la tribulation, afin qu'il écarte la tribulation, et que tu puisses demeurer en lui en toute sécurité. « Au jour de la tribulation, j'ai recherché le « Seigneur », rien que Dieu, mais Dieu lui-même. Et comment l'as-tu recherché? « Toute « la nuit je l'ai recherché de mes mains en sa « présence ». Redis-le au Prophète, afin que nous le sachions, que nous le comprenions, que nous le pratiquions, s'il nous est possible. Qu'as-tu donc recherché au jour de la tribulation? « Dieu ». Comment l'as-tu cherché? « De mes mains ». Quand l'as-tu cherché?

[1] Jean, XIV, 8, 9. — [2] Ps. LXXVI, 2. — [3] Id. LIII, 8.

[1] Ps XVII, 42. — [2] Id. XIII, 5. — [3] Ibid. — [4] Job, I, 21. — [5] Ps. LXX

« La nuit ». Où l'as-tu cherché ? « En sa pré« sence ». Quel est le fruit de tes recherches? « Je n'ai pas été déçu ». Autant de particularités, mes frères, qu'il faut voir, qu'il faut sonder, qu'il faut examiner avec soin ; et quelle est cette affliction qui lui a fait rechercher Dieu; et qu'est-ce que rechercher Dieu des mains, et pendant la nuit, et en sa présence : car tout le monde comprend ce qui suit : « Et je n'ai « pas été déçu ». Que veut dire en effet : « Je « n'ai pas été déçu ? » j'ai trouvé ce que je cherchais.

4. Cette affliction n'est pas une peine telle quelle. Quiconque ne devance pas encore, ne connaît d'autre affliction que celle qui nous survient en des temps fâcheux; mais celui qui s'avance ici regarde toute sa vie comme une peine. Telle est son ardeur pour la céleste patrie, que son pèlerinage sur la terre est sa plus grande tribulation. Comment, je vous le demande, cette vie-ci ne serait-elle pas une calamité? Comment ne serait-elle point une tribulation, quand elle est appelée une tentation continuelle? On lit en effet dans le livre de Job : « La vie de « l'homme sur la terre n'est-elle pas une « épreuve[1]? » Nous dit-il que la vie de l'homme est éprouvée sur la terre? Du tout. « Elle « est elle-même l'épreuve »; si elle est épreuve, elle est aussi tribulation. Ainsi donc, dans cette tribulation, c'est-à-dire dans cette vie, l'homme qui *devance* a cherché Dieu. Comment? « De mes mains », répond-il. Qu'est-ce à dire, « de mes mains? » Par mes œuvres. Car il ne cherchait rien de corporel qu'il pût toucher, comme on cherche une monnaie d'or ou d'argent qu'on a perdue, ou toute autre chose que la main peut toucher. Il est vrai que Notre-Seigneur Jésus-Christ luimême voulut qu'on le touchât des mains, quand il montra ses plaies au disciple qui doutait. Mais quand après avoir touché les cicatrices des plaies, il se fut écrié : « Mon « Seigneur et mon Dieu » ; n'entendit-il pas : « Tu as cru, parce que tu as vu: bienheureux « ceux qui ont cru sans voir[2]? » S'il mérita ce reproche pour avoir cherché Jésus-Christ de ses mains, en sorte qu'il soit ignominieux d'avoir cherché Dieu de la sorte ; nous qui sommes appelés bienheureux parce que nous avons cru sans voir, pourquoi chercherionsnous le Seigneur, de la main ? Nous le chercherons, disons-nous, par nos œuvres. Quand le chercherons-nous? « La nuit ». Qu'est-ce à dire, « la nuit? » En cette vie. Car la nuit règne tant que ne paraît point le jour où Jésus-Christ Notre-Seigneur doit paraître dans sa gloire. Voulez-vous comprendre que nous sommes dans la nuit ? C'est que si nous n'avions un flambeau nous serions continuellement dans les ténèbres. Saint Pierre dit en effet : « Nous avons une preuve plus frappante « dans les oracles des Prophètes, sur lesquels « vous avez raison d'arrêter les yeux, comme « sur un flambeau qui luit dans un lieu « obscur, jusqu'à ce que vienne à poindre le « jour, et que l'étoile du matin se lève dans « vos cœurs[1] ». Il viendra donc après cette nuit, mais pendant cette nuit servons-nous d'un flambeau. C'est là sans doute ce que nous faisons actuellement : vous exposer les saintes Ecritures, c'est vous donner comme consolation dans nos ténèbres, un flambeau qui doit toujours être allumé dans vos demeures; car c'est à ce sujet qu'il est dit : « N'éteignez point l'esprit[2] ». Et comme pour expliquer cette parole, saint Paul ajoute : « Ne méprisez pas la prophétie ». C'est-à-dire, que votre lampe soit allumée. Or, cette lumière est appelée nuit lorsqu'on la compare avec le jour ineffable ; mais en face de la vie des infidèles, la vie des fidèles est bien une lumière. Nous avons déjà dit comment elle est nuit, et nous l'avons prouvé par le témoignage de saint Pierre, qui nous parle de flambeau et nous avertit d'être attentifs à ce flambeau, c'est-à-dire aux discours des Prophètes, « jusqu'à ce que le jour vienne, et que l'étoile « du matin se lève dans nos cœurs ». Saint Paul nous montre aussi que la vie des fidèles est un véritable jour, si nous la comparons à la vie des impies : « Loin de nous », dit-il, « ces œuvres des ténèbres, revêtons-nous des « armes de la lumière ; marchons dans la « décence comme dans le jour[3] ». Une vie honnête est donc le jour en comparaison de la vie des impies. Mais ce jour d'une vie fidèle ne suffit point à notre Idithun. Il veut s'élever au-delà de cette lumière, jusqu'à ce qu'il arrive à ce jour où il ne craindra plus les tentations de la nuit. Ici-bas, en effet, bien que la vie des fidèles soit une lumière, « la vie de « l'homme sur la terre est une épreuve[4] ». Elle est lumière et ténèbres ; lumière, si nous

[1] Job, VII, 1. — [2] Jean, XX, 27-29.

[1] II Pier. I, 19.— [2] I Thess. V, 19.— [3] Rom. XIII, 12.— [4] Job, VII, 1.

la comparons à la vie des infidèles; ténèbres, si nous la comparons à la vie des anges. Car les anges ont une lumière que nous n'avons pas encore, et nous avons une lumière que n'ont pas les infidèles : mais les fidèles n'ont point la vie des anges, ils n'en doivent jouir que quand ils seront comme les anges de Dieu, ce qui leur est promis pour le jour de la résurrection[1]. Ainsi donc, en ce jour qui est nuit encore, nuit en comparaison du jour auquel nous aspirons, jour en comparaison des ténèbres de notre vie passée : dans cette nuit, dis-je, recherchons Dieu de nos mains. Que nos bonnes œuvres ne s'arrêtent point; cherchons Dieu, et que nos désirs ne soient point stériles. Si nous sommes en voyage, faisons les dépenses pour arriver au terme. Cherchons Dieu de nos mains. Bien que ce soit pendant la nuit que nous le cherchions de nos mains, il n'y a point d'erreur, puisque nous le cherchons « en sa présence ». Qu'est-ce à dire, « en sa présence ? » « Gardez-« vous de faire vos bonnes œuvres devant les « hommes, afin qu'ils vous voient; autrement « vous n'aurez pas de récompense de votre Père « qui est dans les cieux. Lors donc que vous « faites l'aumône », dit il, lorsque vos mains cherchent Dieu, « ne sonnez pas de la trom-« pette devant vous, comme font les hypocrites; « mais que votre aumône soit dans le secret; « et votre Père qui voit dans le secret vous « le rendra[2] ». Donc « j'ai cherché de mes « mains en sa présence, et je n'ai pas été « déçu ».

5. Mais voyons ce qu'Idithun a enduré sur la terre et pendant cette nuit; écoutons avec la plus grande attention, comment les embarras et les afflictions de cette vie, l'ont mis dans une certaine nécessité de s'élever au-dessus de tout cela. « Mon âme a refusé toute « consolation[3] ». Tel était mon ennui sur la terre, que mon âme se fermait a toute consolation. D'où lui venait un tel ennui? La grêle avait-elle ravagé sa vigne, ou ses olives ne murissaient-elles point, ou la pluie avait-elle retardé ses vendanges ? D'où vient cet ennui? Ecoute un autre psaume, dont l'interlocuteur est le même : « L'ennui m'a saisi, à « la vue des pécheurs qui abandonnent votre « loi[4] ». Tel est le mal qui lui avait causé un si profond ennui, que son âme, dit-il, se refusait à toute consolation. Absorbé par l'ennui, plongé dans une tristesse sans ressource, il ne veut plus de consolation. Dès lors que lui reste-t-il ?

6. Vois d'abord ce qui le consolerait. N'avait-il pas cherché quelqu'un qui s'affligeât avec lui et sans le trouver[1]? Où pouvait-il se tourner pour être consolé, celui qui s'affligeait en voyant abandonner la loi de Dieu ? Où se tourner ? vers quelque homme de Dieu ? L'expérience ne lui a-t-elle pas fait rencontrer, de leur part, une douleur d'autant plus grande, qu'il en avait espéré une joie plus douce ? Quelquefois, en effet, on découvre des hommes justes, et l'on s'en réjouit; il faut d'autant plus s'en réjouir, que la charité est inséparable de cette joie ; mais si dans ces hommes qui causent notre joie, nous trouvons quelque dépravation, comme il arrive souvent, nous ressentons autant d'ennui que tout d'abord nous avions ressenti de joie ; c'est au point que, dans la suite, on craint de donner cours à sa joie, de s'abandonner à l'allégresse, de peur de rencontrer une tristesse plus grande encore que la joie que l'on a pu ressentir. Frappé donc de ces nombreux scandales, comme d'autant de plaies, il ferme son âme à toute consolation humaine, il n'en veut chercher aucune. Comment vivre alors? comment respirer? « Je me suis souvenu de « Dieu, et j'ai été dans la joie ». Mes mains n'avaient pas travaillé vainement, elles avaient trouvé le souverain Consolateur. Ce n'est point dans le repos que « je me suis souvenu de « Dieu, et que j'ai été dans la joie ». C'est donc Dieu qu'il faut prêcher, lui dont le souvenir a comblé de joie notre interlocuteur, l'a consolé dans la tristesse, et lui a rendu l'espoir du salut, c'est Dieu qu'il faut bénir. Il nous montre encore qu'il a été consolé, quand il dit : « J'ai communiqué». Qu'est-ce à dire : « J'ai communiqué ?» J'ai tressailli, j'ai répandu ma joie. On appelle communicatifs, ceux que le vulgaire nomme causeurs, et qui dans les transports de leur joie ne peuvent et ne veulent pas se taire. Voilà Idithun, et que dit-il ensuite ? « Et mon âme est tombée en « défaillance ».

7. L'ennui l'avait accablé, il retrouvait la joie dans le souvenir de Dieu, puis il tombe en défaillance, après avoir parlé; que dit-il ensuite? « Mes ennemis ont devancé le mo-

[1] Matth. XXII, 30. — [2] Id. VI, 1, 2, 4. — [3] Ps. LXXVI, 3. — [4] Id. CXVIII. 53.

[1] Ps. LXVIII, 21.

« ment de la veille[1] ». Mes ennemis ont veillé sur moi, ils ont veillé plus que moi, et dans cette vigilance ils m'ont surpris. Où ne sont point leurs piéges ? Mes ennemis n'ont-ils pas devancé l'heure de la veille ? Quels sont en effet mes ennemis, sinon ceux dont l'Apôtre a dit : « Vous n'avez pas à combattre contre « la chair et le sang, mais contre les princi- « pautés, contre les puissances, contre les « princes de ce monde ténébreux, contre les « esprits de malice répandus dans les airs[2] ? » C'est donc le diable et ses anges qu'il nous faut combattre ; et c'est avec raison qu'ils sont appelés gouverneurs du monde, puisqu'ils gouvernent ceux qui sont épris du monde. Sans doute l'Apôtre ne les appelle point gouverneurs du monde, comme s'ils avaient la direction du ciel et de la terre, mais par ce monde il entend les pécheurs : « Et le monde ne l'a point connu[3] ». Ainsi donc le monde gouverné par le démon, c'est le monde qui n'a pas connu le Christ. C'est contre ces démons que nous avons d'impérissables inimitiés. Quelle que soit ta haine contre un homme, tu songes à en finir, ou en recevant ses excuses, s'il t'a offensé le premier, ou en présentant les tiennes, si l'offense vient de toi, ou par de mutuelles excuses, si vos outrages sont réciproques : tu t'efforces d'en venir à une satisfaction, à un accord ; mais avec le diable et ses anges, nul accord n'est possible. Ils nous envient le royaume des cieux. Ils ne peuvent s'adoucir à notre égard : « Ce sont des ennemis qui ont devancé « toutes nos veilles ». Ils sont plus attentifs à nous tromper, que moi à me défendre. « Mes « ennemis ont devancé toutes mes veilles ». Comment n'auraient-ils point mis en demeure toute vigilance, eux qui ont tendu partout des piéges et des pierres de scandale ? Es-tu dans l'ennui ? tu dois craindre que la tristesse ne t'accable ; es-tu dans la joie ? crains que l'expansion de cette joie ne te conduise à la défaillance : « Mes ennemis ont devancé toutes « mes veilles ». Enfin, lorsque tu épanches ta joie, lorsque tu parles dans une sécurité parfaite, combien n'y a-t-il pas dans ton langage de ces choses que tes ennemis voudraient saisir et critiquer, et dont ils voudraient te faire un crime, fût-ce par la calomnie : voilà ce qu'il a dit, voilà ce qu'il pense, tel est son langage ? Que peut faire un homme, sinon ce qui suit : « Dans mon trouble, j'ai gardé le « silence ? » Il s'est donc troublé, et craignant que son ennemi aux aguets ne cherchât et ne trouvât dans ses épanchements matière à calomnie, il a gardé le silence. Mais Idithun n'a point cessé pour cela de s'épancher intérieurement : s'il a interrompu sa parole extérieure, où peut-être s'était glissée quelque envie de plaire aux hommes, il ne s'est point découragé, il n'a pas interrompu ses efforts pour devancer jusqu'à cette vanité. Et que dit-il ?

8. « J'ai médité les jours anciens[1] ». Semblable à celui que l'on maltraite au dehors, il se retire en lui-même dans le secret de sa pensée. Qu'il nous dise alors ce qu'il y fait : « J'ai médité les jours anciens ». Tant mieux. Voyez, je vous en supplie, quelles sont ses pensées. Dans son intérieur, dans son âme, il médite les jours anciens. Nul ne vient lui dire : Tu t'es mal exprimé ; nul ne lui dit : C'est trop parlé ; nul ne lui dit : Ton opinion est fausse. Que Dieu l'aide ainsi à se contenter de lui-même : qu'il médite les jours anciens, et qu'il nous dise ce qu'il a fait dans le secret de son âme, où en est-il arrivé ? qu'a-t-il devancé ? où en est-il demeuré ? « J'ai médité « les jours anciens, et je me suis souvenu des « années éternelles ». Quelles sont ces années éternelles ? Sublime pensée ! Voyez si cette pensée n'exige point un grand silence. Loin de moi tout bruit du dehors, tout fracas des choses humaines, quand je veux méditer intérieurement les années éternelles. Sont-elles bien éternelles, ces années qui sont les nôtres, qui furent celles de nos ancêtres, ou qui seront celles de notre postérité ? Gardons-nous bien de le croire. Que nous reste-t-il de ces années ? Dans la conversation, nous disons : Cette année ; mais que possédons-nous de cette année, sinon le jour où nous sommes ? car les jours qui ont précédé ont passé, et il n'en reste rien ; les jours à venir ne sont point encore. Nous ne sommes que dans un jour, et nous disons : Cette année ; disons plutôt : Aujourd'hui, si nous voulons parler du présent. Que nous reste-t-il, en effet, de toute l'année ? Tout ce qui est écoulé de l'année, n'existe déjà plus ; tout ce qu'il y a dans l'avenir n'existe point encore ; comment dire : Cette année ? Corrige ton langage et dis : Aujourd'hui. C'est vrai, je dirai : Aujourd'hui. Et mainte-

[1] Ps. LXXVI, 5. — [2] Ephés. VI 12. — [3] Jean, I, 10.

[1] Ps. LXXVI, 6.

nant encore fais-y attention ; les heures du matin sont écoulées, les heures à venir ne sont point encore. Corrige donc une seconde fois ton langage, et dis : Cette heure. Mais dans cette heure quelle est ta part ? Il s'en est écoulé une partie déjà, et l'autre partie n'existe point encore. Dis donc : Le moment. Quel moment ? Pendant que j'articule des syllabes, si j'en dois prononcer deux, la seconde ne résonne que quand l'autre n'est déjà plus ; et même dans cette syllabe, s'il y a deux lettres, la seconde lettre ne résonne que quand la première n'est plus. Quelle est donc notre part dans ces années ? Ces années sont mobiles ; il nous faut penser aux années éternelles, aux années qui demeurent, qui ne s'écoulent point dans le va-et-vient des jours, aux années dont l'Ecriture a dit ailleurs, en parlant à Dieu : « Pour vous, vous demeurez « le même, et vos années ne s'en vont point[1] ». Telles sont les années que cet homme qui devance a méditées en silence, et non dans un babil extérieur : « Et je me suis souvenu « des années éternelles ».

9. « Et j'ai médité la nuit dans mon cœur[2] ». Nul ne lui tend des piéges pour incriminer ses paroles, il a médité dans son cœur. « Je « babillais ». Tel est son babil, redouble d'attention, et ne laisse pas sommeiller ton esprit. Ce babil n'est plus extérieur, il est autre maintenant. Quel est-il maintenant ? « Je me répandais en paroles, et je sondais « mon esprit ». S'il fouillait la terre, pour y chercher un filon d'or, nul ne l'accuserait de folie, plusieurs même vanteraient sa sagacité à chercher l'or : quelles richesses n'a-t-il pas à l'intérieur, et qu'il ne cherche point? Idithun sondait son esprit, il s'entretenait avec son esprit, il s'épanouissait dans son babil. Il s'interrogeait, il s'examinait, il était à lui-même son juge. Aussi dit-il : « Je sondais mon es- « prit ». Il est à craindre qu'il ne demeure dans son esprit : il a babillé au dehors, et comme ses ennemis avaient devancé toute veille, il n'a trouvé là que de la tristesse, et son esprit a défailli. Après avoir babillé au dehors, il a cherché sa sûreté dans un entretien intérieur ; c'est là que dans le silence il médite les années éternelles : « Et je sondais mon « esprit », nous dit-il encore. Il est à craindre néanmoins qu'il ne se renferme dans son âme, et ne se jette plus en avant. Toutefois son action intérieure est préférable à l'action du dehors. Il y a progrès : voyons quelle en est l'étendue. Car il ne cesse de se porter en avant, jusqu'à ce qu'il arrive « à cette fin qui donne le titre à notre psaume : « Je ba- « billais », dit-il, « et je sondais mon âme ».

10. Et qu'as-tu trouvé, ô Prophète ? Que « Dieu ne nous repoussera point éternelle- « ment[1] ». L'ennui l'avait assailli en cette vie ; nulle part la confiance, nulle part une sécurité consolante. A quelques hommes qu'il pût s'adresser, il trouvait ou redoutait en eux le scandale. Nulle part il n'est en sûreté. Le silence avait pour inconvénient de se taire au sujet des bienfaits : parler et babiller au dehors était dangereux, car ses ennemis qui avaient devancé toutes ses veilles, cherchaient dans son langage de quoi le calomnier. En butte aux angoisses et à la violence, en cette vie il a beaucoup médité sur l'autre vie qui n'aura point ces épreuves. Et quand y arrivera-t-il ? Car nul doute à cet égard, les afflictions de cette vie sont un effet de la colère de Dieu. Voici en effet ce que dit Isaïe : « Mes « vengeances contre vous ne seront pas éter- « nelles, et ma colère contre vous ne durera « point à jamais ». Il nous en donne la cause. « C'est de moi que viendra l'Esprit, et moi « j'ai créé les âmes. Je l'ai affligé à cause de « son péché, je l'ai frappé, j'ai détourné de « lui ma face, et il s'en est allé, et s'est égaré « dans ses voies[2] ». Quoi donc ! cette colère de Dieu sera-t-elle éternelle ? Voilà ce que le Prophète n'a point trouvé dans son silence. Que dit-il en effet ? « Le Seigneur ne nous « repoussera point éternellement ; et cela « n'entrera plus désormais dans ses desseins » : c'est-à-dire, il n'entrera pas dans ses desseins de nous rejeter, et il ne continuera pas éternellement de nous rejeter loin de lui. Il faut qu'il rappelle à lui ses serviteurs, il faut qu'il recueille tous ces fugitifs qui reviennent au Seigneur, il faut qu'il écoute les plaintes de ceux qui sont enchaînés. « Le Seigneur ne « nous rejettera pas éternellement ; et cela « n'entrera plus désormais dans ses desseins ».

11. « Nous privera-t-il de sa miséricorde « jusqu'à la fin, et de race en race? Ou le « Seigneur oubliera-t-il sa clémence[3] ? » En toi et de toi-même, tu n'as pour les autres que cette miséricorde qui te vient de Dieu ; et Dieu oublierait la miséricorde ? Le ruisseau coule ;

[1] Ps CI, 28 — [2] Id. LXXVI, 7.

[1] Ps LXXVI, 8. — [2] Isa. LVII, 16, 17. — [3] Ps. LXXVI, 9, 10.

e la source elle-même se tarirait? « Dieu « oubliera-t-il de nous prendre en pitié? et « sa colère va-t-elle arrêter sa compassion ? » Ou sera-t-il en colère, de manière à n'avoir plus de pitié? Il lui est plus facile de s'arrêter dans sa colère que dans sa bonté. C'est ce qu'il avait dit encore par Isaïe : « Ma ven« geance contre vous ne sera point éternelle, « ni ma colère sans fin ». Et après avoir dit : « Il s'en est allé triste, et a marché dans ses « voies ». « Ces voies », dit-il, « je les ai vues, « et je l'ai guéri [1] ». Voilà ce qu'a reconnu le Prophète, et il s'est élevé au-dessus de lui-même, pour mettre sa joie en Dieu et s'épanouir là où il est, ainsi que dans ses œuvres, non pas dans son esprit, non point dans ce qu'il a été, mais dans celui qui est son Créateur. C'est de là qu'il s'est élancé pour s'élever. Voyez-le s'élancer, voyez s'il s'arrête quelque part, jusqu'à ce qu'il arrive à Dieu.

12. « Et j'ai dit ». Déjà élevé au-dessus de lui-même, que dit-il ? « Maintenant je com« mence » : je me surpasse moi-même. « Main« tenant je commence ». Nul péril ici désormais ; car il était dangereux pour moi de demeurer en moi-même. « Et j'ai dit : Mainte« nant, je commence, c'est là un changement « qui est l'œuvre de la droite du Très-Haut [2] ». C'est le Très-Haut qui a commencé à me changer; c'est là un commencement qui me donne la sécurité, c'est maintenant que j'entre dans ces régions du bonheur où nul ennemi n'est à craindre, maintenant que j'habite ces contrées où tous mes ennemis ne devanceront point mes veilles. « Je commence au« jourd'hui; ce changement est l'œuvre de la « droite du Très-Haut ».

13. « Je me suis souvenu des œuvres de « Dieu ». Voyez-le se donnant de l'espace dans les œuvres de Dieu. Il babillait au dehors, et dans son affliction son esprit s'en est allé : il a babillé dans le secret de son cœur, avec son esprit; et en sondant ce même esprit, il s'est souvenu des années éternelles, souvenu de la miséricorde de Dieu, car le Seigneur ne doit point nous rejeter éternellement : et le voilà qui se réjouit en sûreté dans ses œuvres, qui tressaille sans crainte. Ecoutons ces œuvres nous aussi, et prenons part à sa joie ; mais élevons cette joie au-dessus de nous-mêmes, et ne l'abaissons pas au niveau du temps. Car nous aussi, nous avons

[1] Isa. LVII, 18. — [2] Ps. LXXVI, 11.

notre lit secret. Pourquoi n'y pas entrer ? pourquoi n'y point travailler dans le silence? pourquoi n'y point sonder notre esprit? pourquoi n'y point méditer les années éternelles ? pourquoi ne pas nous réjouir dans les œuvres de Dieu ? Ecoutons-le maintenant; que sa parole fasse tellement nos délices, que même, sortis d'ici, nous fassions encore ce que nous faisions pendant qu'il parlait ; si toutefois nous avons commencé comme le Prophète l'a dit : « Maintenant, c'en est « fait ». Te réjouir des œuvres de Dieu, c'est t'oublier toi-même, si tu peux mettre en lui seul tes délices. Où trouver mieux que lui? Ne vois-tu pas que rentrer en toi-même, c'est trouver bien moins? « Je me suis souvenu « des œuvres de Dieu : parce que je me sou« viendrai, Seigneur, de toutes vos œuvres « depuis le commencement [1] ».

14. « Et je méditerai sur vos œuvres, et je « m'entretiendrai de vos charmes [2] ». Voilà un troisième entretien. Entretien au dehors, quand ton esprit a défailli ; entretien intérieur et dans le secret du cœur, quand il s'est avancé; entretien sur les œuvres de Dieu, quand il est arrivé au but qu'il poursuivait. « Je gloserai « sur vos charmes », non point sur les miens. Quel est l'homme qui vit sans charmes ? Et pourriez-vous croire, mes frères, qu'il n'y ait point de charmes pour l'homme qui craint Dieu, qui sert Dieu, qui aime Dieu? Pouvez-vous le croire et penser qu'il n'y ait rien d'attrayant dans les œuvres de Dieu, quand vous trouvez de l'attrait dans un tableau, dans le théâtre, dans la chasse aux bêtes fauves ou aux oiseaux, dans la pêche ? N'y aurait-il aucun attrait à méditer les œuvres de Dieu, à contempler le monde, à ramener sous nos yeux le spectacle de la nature, alors que l'on en recherche l'auteur, et qu'on ne le trouve jamais en désaccord, mais dans une harmonie incomparable?

15. « Votre voie, ô Dieu, est dans la sain« teté [3] ». Il envisage autour de nous les œuvres de la miséricorde suprême, il en glose, il s'épanouit dans leurs charmes. Tel est son point de départ. « Votre voie est dans « la sainteté ». Quelle est cette voie dans la sainteté? « Je suis », dit le Seigneur, « la « voie, la vérité et la vie [4] ». Revenez donc, ô hommes, revenez de vos passions. Où allez-vous? Où courez-vous? Pourquoi fuir ainsi,

[1] Ps. LXXVI, 12. — [2] Id. 13. — [3] Id. 14. — [4] Jean, XIV, 16.

non seulement loin de Dieu, mais loin de vous? Rentrez en vous-mêmes, ô prévaricateurs[1], sondez votre âme, repassez les années éternelles, reconnaissez la bonté de Dieu pour vous, et voyez les œuvres de sa miséricorde. « Sa voie est dans la sainteté ». Enfants des hommes, jusques à quand vos cœurs seront-ils appesantis? Que cherchez-vous dans vos délices? Pourquoi vous éprendre de la vanité, et courir après le mensonge? Sachez donc que le Seigneur a glorifié son saint[2]. « Votre voie est dans la sainteté ». Elevons-nous donc à lui, élevons-nous au Christ; c'est là qu'est sa voie. « O Dieu, votre voie est « dans le saint. Quel Dieu est aussi grand que « notre Dieu ? » Les Gentils trouvent des charmes dans leurs dieux; ils adorent des idoles, qui ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point, des pieds et ne marchent point[3]. Pourquoi marcher vers ce Dieu qui ne marche pas? Je n'adore point ces idoles, me dit il. Qu'est-ce que tu adores? La divinité qui y réside? Tu adores, sans aucun doute, ce qui a fait dire ailleurs : « Que « les dieux des nations sont des démons[4] ». C'est l'idole que tu adores, ou le démon? Ni l'idole, ni le démon, me répond-il. Quel est donc ton culte? Celui des étoiles, du soleil, de la lune, des corps célestes : qu'il vaudrait mieux adorer celui qui a fait le ciel et la terre! Quel Dieu est grand comme notre Dieu?

16. « Vous opérez des merveilles, et les « opérez seul[5] ». Vous êtes un Dieu véritablement grand, qui opérez des merveilles en notre corps et en notre âme, et le seul pour en opérer. Les sourds ont entendu, les aveugles ont vu, les malades ont été guéris, les morts ont ressuscité, les paralytiques ont recouvré la force. Ces merveilles toutefois sont corporelles; voyons les miracles sur l'âme. Des hommes naguère adonnés au vin sont devenus sobres; ceux qui tout à l'heure adoraient des idoles ont embrassé la foi; d'autres qui volaient le bien des autres donnent leurs biens aux pauvres. « Quel Dieu est grand « comme notre Dieu? Vous opérez des mer- « veilles et les opérez seul ». Moïse a fait des merveilles, mais non seul, Elie en a fait, Elisée en a fait, les Apôtres en ont fait; mais nul d'entre eux n'était seul. Pour les faire, ces merveilles, vous étiez avec eux; mais vous, pour les faire, vous n'aviez nul besoin d'eux. Ils n'étaient point avec vous, en effet, quand vous les avez faits eux-mêmes. « Vous « êtes un Dieu opérant des merveilles et les « opérant seul ». Comment seul? Peut-être le Père et non le Fils? ou le Fils et non le Père? Non, mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit. « Vous êtes un Dieu opérant seul des « merveilles ». Car il n'y a pas trois dieux, mais un seul Dieu qui fait des merveilles, et qui en fait dans celui qui devance. Car le jeter en avant et le faire arriver où il en est, c'est là une merveille de Dieu; mais quand il s'est tenu un langage intérieur et dans son âme, et qu'il s'est élevé au-dessus de son âme pour trouver ses délices dans les œuvres de Dieu, c'est lui qui a fait là une merveille. Mais qu'a fait le Seigneur? « Vous avez fait « connaître aux peuples votre puissance ». De là cette Eglise, ou Asaph qui devance, parce que le Seigneur a fait connaître sa puissance parmi les nations. Quelle puissance a-t-il montrée aux peuples? « Pour nous, « nous prêchons Jésus-Christ crucifié, scan- « dale pour les Juifs, folie pour les Gentils; « mais pour les Juifs qui sont appelés, aussi « bien que pour les Grecs, la puissance de « Dieu, la sagesse de Dieu[1] ». Si donc le Christ est la puissance de Dieu, c'est le Christ qu'il a fait connaître aux peuples. Pouvons-nous l'ignorer encore? Serions-nous dans une telle démence, dans une telle prostration, assez arriérés jusqu'à ne pas voir cette parole accomplie : « Vous avez montré aux peuples « votre puissance ? »

17. « Votre bras a racheté votre peuple[2] ». « Votre bras », c'est-à-dire votre puissance. A qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé[3]? « Votre bras a racheté votre peuple, les en- « fants d'Israël et de Joseph ». Comment paraît-il faire deux peuples « des fils d'Israël « et des fils de Joseph? » Ces fils de Joseph étaient-ils fils d'Israël? Oui, assurément. Voilà ce que nous savons, ce que nous lisons, ce que nous prêche l'Ecriture, ce que nous enseigne la vérité, que Israël ou Jacob eut douze fils parmi lesquels nous comptons Joseph, et que tous ceux qui sont nés de ces douze patriarches appartiennent au peuple d'Israël. Pourquoi dire alors, « les fils d'Israël « et les fils de Joseph? » Je ne sais point quelle distinction il veut nous indiquer.

[1] Isa. XLVI, 8.— [2] Ps. IV, 3, 4.— [3] Id. CXIII, 5-7.— [4] Id. XCV, 5. — [5] Id. LXXV, 15.

[1] I Cor. I, 23, 24. — [2] Ps. LXXVI, 16. — [3] Isa. LIII, 1.

Cherchons dans notre âme : peut-être y a-t-il quelque dessein de ce même Dieu qu'il nous faut chercher de nos mains au milieu de la nuit, afin de n'être point trompés ; c'est nous peut-être que nous trouverons dans cette distinction « des enfants d'Israël et de Jo« seph ». Par Joseph il a voulu entendre un autre peuple que celui d'Israël, le peuple des Gentils. Pourquoi Joseph désignerait-il les nations? Parce qu'il fut vendu en Egypte par ses frères [1]. La jalousie porta ses frères à vendre Joseph pour l'Egypte, et ainsi vendu il passa par la douleur et par l'humiliation ; reconnu, il se releva, grandit, commanda. A tous ces points de vue, qu'a-t-il symbolisé? Quoi, sinon le Christ, vendu par ses frères, rejeté de sa patrie, comme dans l'Egypte chez les nations? Là, humilié d'abord quand la persécution sévit contre les martyrs, il est élevé dans cette gloire que nous voyons ; car voilà que s'est accompli cet oracle : « Les rois « de la terre doivent l'adorer, les nations le « serviront [2] ». Donc Joseph est le peuple des nations, Israël est le peuple de la race des Hébreux. Dieu a racheté son peuple, « les « fils d'Israël et les fils de Joseph ». Par quoi? Par cette pierre de l'angle où se réunissent les deux murailles [3].

18. Le Prophète poursuit ainsi : « Les eaux « vous ont vu, ô Dieu [4] ». Quelles sont « ces « eaux? » Les peuples. Quelles sont « ces « eaux », est-il dit dans l'Apocalypse? et il est répondu : ce sont les peuples : par là, nous le voyons clairement, les eaux désignent les peuples [5]. Le Prophète a dit plus haut : « Vous avez fait connaître aux peuples votre « force. C'est donc à bon droit que les eaux « vous ont vu, ô Dieu ; les eaux vous ont « vu et ont frémi ». Et parce qu'elles ont frémi, elles ont changé. « Les eaux vous « ont vu, ô Dieu, les eaux vous ont vu et ont « frémi, et les abîmes ont été troublés ». Qu'est-ce que « l'abîme ? » La profondeur des eaux. Qui n'est pas ému parmi les peuples quand la conscience est frappée ? Tu cherches la profondeur des mers : quelle profondeur plus grande que la conscience humaine ? Telle est la profondeur qui s'est troublée, quand le Seigneur a racheté son peuple par la force de son bras. Quand l'abîme s'est-il troublé? C'est quand les peuples ont répandu leurs consciences par l'aveu. « Et « l'abîme s'est troublé ».

19. « Les eaux sont tombées avec fracas [1] ». La louange de Dieu, la confession des fautes, les hymnes, les cantiques, les prières, c'est là « le fracas des grandes eaux ». « Les nuées « ont grondé ». Le fracas des eaux, le trouble de l'abîme viennent de « la grande voix des « nuées ». Quelles nuées? Ceux qui ont prêché la parole de vérité. Quelles nuées? Ces nuées dont Dieu menace la vigne qui donne des épines et non des raisins : « Je comman« derai à mes nuées de ne point pleuvoir sur « elle [2] ». En effet, les Apôtres ont abandonné les Juifs pour aller chez les Gentils. Ces nuées « ont fait entendre leur voix » dans toutes les nations, et c'est en prêchant le Christ qu' « elles ont fait entendre leur voix ».

20. « Car vos flèches ont traversé [3] ». Le Prophète appelle des flèches, ce qu'il appelait des nuages. Les paroles des Evangélistes, en effet, sont des flèches, ou ressemblent à des flèches. Car, à proprement parler, une flèche n'est pas la pluie, ni la pluie une flèche ; mais la parole de Dieu est une flèche parce qu'elle frappe, et une pluie parce qu'elle arrose. Il n'est donc pas étonnant que l'abîme se trouble, quand « vos flèches le traversent ». Qu'est-ce à dire « traverser? » Qu'elles ne demeurent point dans les oreilles, mais qu'elles transpercent les cœurs. « La voix de votre ton« nerre est dans une roue ». Qu'est-ce à dire? Comment faut-il comprendre ? Dieu nous soit en aide. « La voix de votre tonnerre est « dans une roue ». Dans notre enfance le bruit du tonnerre nous paraissait le bruit d'un chariot sortant de l'étable : car les secousses du tonnerre ont de la ressemblance avec les secousses d'un chariot. Faut-il en revenir à ces puérilités pour comprendre : « La « voix de votre tonnerre est dans une roue » ; comme si Dieu avait dans les nuages des chariots dont la marche occasionnerait ces bruyantes secousses? Point du tout. Ce serait puéril, vain et frivole. Que signifie donc : « La « voix de votre tonnerre est dans une roue ? » Votre voix tourne. Je ne comprends pas davantage. Que faire alors? Interrogeons Idithun lui-même ; peut-être expliquera-t-il ce qu'il entend par « la voix de votre tonnerre « est dans une roue », et que je ne comprends point. Ecoutons ce qu'il dit ensuite : « Le

[1] Gen. XXXVII, 28. — [2] Ps. LXXI, 11. — [3] Ephés. II, 14. — [4] Id. LXXVI, 17. — [5] Apoc. XVII, 15.

[1] Ps. LXXVI, 18. — [2] Isa. V, 6. — [3] Ps. LXXVI, 19.

« feu de vos éclairs a brillé devant le globe « terrestre ». Parlez, ô Prophète, car je ne comprenais point. Le globe de la terre est une roue, car la circonférence du globe terrestre se nomme avec raison un cercle, d'où l'on appelle petit cercle une petite roue. « La « voix de votre tonnerre est dans une roue, le « feu de vos éclairs a brillé devant le globe « de la terre ». Ces nuages, dans une roue, ont parcouru l'univers entier; ils l'ont parcouru avec des tonnerres et des éclairs; ils ont troublé l'abîme par les tonnerres des préceptes et par les éclairs des miracles : car leur voix a retenti sur toutes les terres, et leurs paroles dans tous les confins de l'univers[1]. « La terre s'est troublée, elle a bondi « en frémissant » : c'est-à-dire, tous ceux qui l'habitent, et par figure la terre elle-même. Pourquoi? Parce que toutes les nations sont désignées sous le nom de mer, à cause de l'amertune de cette vie, exposée à des troubles et à des tempêtes. Puis, si l'on veut considérer que les hommes se dévorent comme les poissons, que le plus faible est la proie du plus fort, on voit que ce monde est une mer; et c'est là qu'allèrent les Evangélistes.

21. « Votre voie est dans la mer[2] ». Tout à l'heure c'était : « Votre voie est dans la sainteté » ; maintenant : « Votre voie est dans la « mer », parce que le Saint lui-même est dans la mer et qu'il a marché sur les eaux de la mer[3]. « Votre voie est dans la mer», c'est-à-dire que votre Christ est prêché parmi les Gentils. Il est dit, en effet, dans un autre psaume : « Que Dieu nous prenne en pitié et « nous bénisse ; qu'il fasse briller sur nous « la lumière de son visage, afin que nous « connaissions votre voie sur la terre ». Où « sur la terre ? » « Votre salut est chez « toutes les nations[4] ». Tel est le sens de « votre voie est dans la mer. Et vos sentiers « dans les grandes eaux » : c'est-à-dire chez des peuples nombreux. « Et l'on ne connaî- « tra plus vos traces ». Je ne sais à qui cette phrase fait allusion, je m'étonnerais si ce n'était aux Juifs. Voilà que la miséricorde du Christ est prêchée aux Gentils, en sorte que « votre voie est dans la mer, vos sentiers dans « les grandes eaux, et l'on ne connaîtra plus « vos traces ». Pourquoi et qui ne les connaîtra point, sinon ceux qui disent encore : Le Christ n'est point encore venu? Pourquoi dire que le Christ n'est point encore venu? Parce qu'ils ne connaissent point sa marche sur la mer.

22. « Vous avez conduit votre peuple comme « un troupeau, par les mains de Moïse et « d'Aaron[1] ». Il n'est pas facile de comprendre pourquoi cette addition. Aidez-nous de votre attention, car ces deux versets termineront le psaume et mon discours. Ne vous imaginez point qu'il doive durer encore, et que la crainte de cette longueur ne diminue point votre attention. Après ces paroles : « Votre « voie est dans la mer », que nous avons appliquées aux nations, « et dans les grandes « eaux vos sentiers », que nous avons entendues des peuples; voilà que le Prophète ajoute : « Et l'on ne connaîtra point vos sentiers ». Nous lui demandions qui ne les connaîtra point, et voilà qu'il ajoute aussitôt : « Vous « avez conduit votre peuple comme un trou- « peau, par les mains de Moïse et d'Aaron » : c'est-à-dire, c'est ce peuple que vous avez conduit par les mains de Moïse et d'Aaron qui ne connaîtra point vos traces. N'est-ce point un reproche, et un reproche amer qu'il fait à ce peuple quand il s'écrie : « Votre voie « est dans la mer? » Pourquoi « votre voix « est-elle dans la mer », sinon parce qu'elle est effacée de votre terre? Car les Juifs ont chassé le Christ, et ces malades n'ont point voulu leur Sauveur : et voilà qu'il s'est retiré chez les Gentils, chez tous les Gentils, parmi tous les peuples. Seuls, quelques restes de ce peuple ingrat ont été sauvés ; mais la multitude est restée dehors dans son ingratitude, cette cuisse de Jacob a boité dans toute son étendue[2]. Car la cuisse de Jacob désigne la nombreuse postérité, et la majeure partie de cette postérité est devenue légère et insensée, au point de méconnaître la trace du Christ sur les grandes eaux. « Vous avez conduit « votre peuple comme des brebis », qui ne vous ont point connu. Vous les avez comblés de tant de faveurs, vous avez divisé la mer, vous leur avez fait passer les eaux à pied sec, vous avez enseveli dans les flots leurs ennemis qui les poursuivaient; dans leur détresse vous leur avez fait pleuvoir la manne au désert, les conduisant « par la main de Moïse et « d'Aaron » ; et néanmoins ils vous ont chassé de leur terre, en sorte que votre voie a été dans la mer, et qu'ils n'ont point connu vos traces.

[1] Ps. XVIII, 5. — [2] Id. LXXVI, 20. — [3] Matth. XIV, 25. — [4] Ps. LXVI, 2, 3

[1] Ps. LXXVI, 21. — [2] Gen. XXXII, 31.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXXVII.

LES FIGURES DE L'ANCIENNE LOI.

Le Prophète nous avertit de chercher un sens caché dans ces figures que tous les enfants de la synagogue n'ont pas comprises. Le Prophète, s'adressant au peuple, parle au pluriel, parce que tous doivent écouter la loi, et avec humilité. Ce peuple ou la génération à venir, c'est l'Eglise formée des Juifs et des Gentils. Evitons les châtiments consignés par le Prophète, châtiments figuratifs bien au-dessous de la réalité. Il dit les énigmes dès le commencement, c'est-à-dire depuis la délivrance d'Egypte. Dieu commence à parler lui-même, puis il se sert d'un homme pour parler en son nom. Pour cet homme, le commencement c'est l'Ancien Testament qui donne la crainte ; la fin, c'est le Nouveau avec la grâce et la charité. Dans l'un tout est promesse figurative, dans l'autre tout s'accomplit. La loi est un témoignage parce qu'elle a mis en évidence le péché ; les Juifs l'ont reçue pour la faire connaître aux chrétiens sans l'avoir eux-mêmes comprise, parce qu'ils n'avaient ni le cœur en haut, ni la foi en Dieu : ils ne s'attachaient point à Dieu pour faire le bien par sa grâce. Ils comptaient sur leurs œuvres, et ont tourné le dos au jour du combat ; eux, les privilégiés de Dieu, les premiers n'ont point gardé son alliance, et dans les œuvres extérieures leur cœur, qui n'était pas en Dieu, n'était pas d'accord avec les mains. Ils ont oublié les merveilles opérées en présence de Moïse, d'Aaron, des anciens qui étaient en Israël, comme saint Paul pour les premiers fidèles. L'Egypte est pour nous le monde, Tanis l'humilité. Dieu, qui retint les eaux, peut arrêter nos convoitises coupables, éclairer notre marche, nous abreuver de l'Esprit-Saint. Ils eurent soif, ou mieux, leur cœur n'avait aucune sève, ils demandaient de la nourriture sans croire que Dieu pût leur en donner. Dieu leur en donna d'abord, puis les châtia. La foi leur eût donné le Verbe qui eût ouvert les nuées ou la bouche des prédicateurs pour en faire tomber la parole de l'Evangile, ce même pain qui nous vient par saint Paul. Notre indocilité provoque la colère du Seigneur qui n'épargne pas même ses élus. Les Juifs recherchaient Dieu par crainte de la mort, et non pour lui-même ; ils attendaient de sa bonté l'impunité de leurs crimes. Dieu pardonne sans doute, mais en cette vie, comme il fit tant de fois pour ce peuple qui aurait dû profiter des plaies d'Egypte. Dieu se servit des mauvais anges pour exercer sa justice, comme il se sert quelquefois des bons. Quant aux incrédules, ils sont la propriété des démons. L'endurcissement des Egyptiens est l'effet de l'abandon de Dieu, abandon qui les portait à haïr son peuple. Telle est la domination des mauvais anges, dont nous délivre la grâce de Dieu seulement, qui nous arrache à la puissance des ténèbres pour nous transporter au ciel, comme ce peuple arriva à la terre promise. Nous sommes alors les brebis du Seigneur, qui chasse devant nous les erreurs, nous met à la place des anges rebelles. Irrité de nouveau, Dieu rejeta le tabernacle de Silo, permit que l'arche fût prise, puis frappa les Philistins comme il frappe toute âme lâche. Il rejette en grande partie le peuple juif, choisit Juda d'où naquit le Christ ; de là le peuple chrétien fondé pour les siècles, enfanté par les églises juives, issu des Gentils, que Dieu fait paître dans la foi et dans l'innocence.

1. Ce psaume contient le récit de tout ce que Dieu a fait pour le peuple ancien : le Prophète avertit le peuple nouveau d'éviter l'ingratitude à l'égard des bienfaits de Dieu, de ne point provoquer sa colère, de recevoir ses faveurs avec soumission et fidélité, de n'être point « comme leurs pères, une race indocile « et rebelle, une race qui n'a point redressé « son cœur, et dont l'âme n'a point mis sa con« fiance en Dieu [1] ». Tel est le but du psaume, son utilité, l'excellent fruit qui nous en reviendra. Bien que tout y soit clair, et facile à exposer, le titre néanmoins attire notre attention. Ce n'est pas sans sujet qu'il porte : « Intelligence d'Asaph [2] » ; c'est afin que, loin de s'arrêter à la superficie, le lecteur attentif cherche un sens plus caché. Puis, avant de rappeler et d'exposer toutes ces merveilles, qui semblent n'avoir besoin que d'être dites pour être comprises, le Prophète s'écrie : « J'ouvrirai la bouche en paraboles, j'exposerai « les propositions depuis le commencement[1] ». Qui ne sortirait de son sommeil ? Qui oserait lire à la hâte et regarder comme intelligibles des figures, des paraboles, dont le nom seul indique un sens plus profond qu'il faut rechercher ? Parabole est en effet un mot grec employé dans le latin, et qui indique une comparaison ; car, chacun le sait, dans la parabole on compare ce que l'on dit avec ce que l'on veut faire entendre. Quant aux propositions, appelées en grec προβλήματα, ce sont des questions que la discussion doit résoudre. Qui donc alors oserait lire en courant des paraboles et des propositions ? Qui, au contraire, à ces mots, ne redoublerait d'attention pour les comprendre et en tirer du fruit ?

2. « Ecoutez ma loi, ô mon peuple [2] », est-il dit. Qui parle de la sorte, sinon Dieu, croirons-nous ? C'est lui qui a donné sa loi à son peuple qu'il avait rassemblé après l'avoir tiré de l'Egypte ; et cette assemblée porte le nom

[1] Ps. LXXVII, 8. — [2] Id. 1.

[1] Ps. LXXVII, 2. — [2] Id. 1.

de synagogue, ce que désigne encore Asaph. Mais cette parole : « Intelligence d'Asaph », inindiquerait-elle ce que comprenait un homme du nom d'Asaph, ou bien doit-on l'entendre au figuré, de ce qu'a pu comprendre la synagogue, ou ce même peuple à qui l'on dit : « Ecoutez ma loi, ô mon peuple ? » Mais alors pourquoi un prophète nous dirait-il de ce même peuple : « Israël ne m'a point connu, « mon peuple a manqué d'intelligence [1] ? » Assurément il y avait dans ce peuple des hommes qui comprenaient, qui croyaient ce qui a été révélé depuis, et qui par cette croyance appartenaient, non plus à la lettre de la loi, mais à l'esprit de grâce. Car ils ne manquaient pas de foi, ceux qui ont pu prévoir et prédire que cette foi nous serait révélée en Jésus-Christ, et que tous ces rites mystérieux de l'ancienne loi n'étaient que des ombres de l'avenir. N'y eut-il que les Prophètes pour avoir cette foi, et le peuple ne l'eut-il point ? Il l'avait sans doute, et tous ceux qui écoutaient fidèlement les Prophètes, recevaient la même grâce pour croire ce qu'ils entendaient. Mais le mystère du royaume des cieux était voilé dans l'Ancien Testament, pour être révélé dans le Nouveau, quand les temps seraient accomplis. « Je ne veux point », dit l'Apôtre, « vous laisser ignorer, mes frères, que vos « pères ont tous été sous la nuée, qu'ils ont « tous passé la mer Rouge, qu'ils ont tous été « baptisés sous la conduite de Moïse dans la « nuée et dans la mer, qu'ils ont tous mangé « le même pain mystérieux, qu'ils ont tous « bu le même breuvage spirituel. Car ils bu« vaient de l'eau de la pierre mystérieuse, « pierre qui les suivait, et cette pierre était « le Christ [2] ». C'était donc le même pain mystérieux, le même breuvage que le nôtre, le même par la signification, et non en apparence : car ce même Christ qui était pour eux figuré dans la pierre s'est manifesté à nous dans sa chair. « Mais », poursuit l'Apôtre, « la plupart d'entre eux ne furent point agréa« bles au Seigneur. Tous à la vérité mangè« rent la même nourriture spirituelle, tous « burent le même breuvage spirituel », c'est-à-dire un breuvage qui avait une signification spirituelle : « Mais tous ne furent pas agréables « à Dieu ». L'Apôtre dit que « tous ne furent « pas agréables »; il y en avait donc plusieurs qui plaisaient à Dieu : les mystères étaient

[1] Isa. I, 3. — [2] I Cor. X, 1-5.

communs à tous, mais la grâce qui est la force des sacrements, n'était pas commune à tous. Aujourd'hui en pleine lumière de cette foi qui était alors voilée, tous sont baptisés au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit [1], c'est pour tous le même bain de la régénération ; mais cette grâce, marquée par les sacrements, et par laquelle les membres du Christ sont régénérés dans leur chef, n'est pas la même pour tous. Car les hérétiques ont le même baptême, aussi bien que les faux frères qui sont dans la communion catholique. Il est donc vrai de dire ici que « tous ne furent « point agréables à Dieu ».

3. Ce n'est pas inutilement néanmoins, alors comme aujourd'hui, que cette voix se fait entendre : « Ecoutez ma loi, ô mon peuple ». On voit dans tous les exemplaires que le Prophète ne dit pas : Ecoute ; mais bien : « Ecou« tez ». Car le peuple se compose de nombreux individus, et c'est à tous que s'adresse au pluriel cette parole qui suit : « Inclinez l'oreille « aux paroles de ma bouche ». « Ecoutez » a le même sens que « prêtez l'oreille », et « ma « loi » est répétée dans ces expressions, « les « paroles de ma bouche ». Il écoute en effet pieusement la loi de Dieu et les paroles de sa bouche, celui dont l'oreille s'incline avec humilité, non pas celui qui élève la tête avec arrogance. Une eau que l'on verse est recueillie dans les bas-fonds de l'humilité, et ne tient point sur le cône de l'orgueil. Aussi est-il dit ailleurs : « Incline l'oreille, et reçois les paroles « de l'intelligence [2] ». Nous le voyons suffisamment, ce psaume est de l'intelligence à Asaph, car dans le titre, ce mot intelligence est au génitif; il y a de l'intelligence, et non intelligence, et nous devons l'écouter en inclinant l'oreille, ou avec une humble piété. Et même il n'est pas dit d'Asaph, mais bien à Asaph, comme nous le voyons par l'article grec, et dans certains exemplaires. Ces paroles sont donc des paroles d'instruction, des leçons comprises données à Asaph ; et Asaph n'est point un seul homme, mais bien le peuple de Dieu dont nous ne devons pas nous séparer. Sans doute le mot de Synagogue convient particulièrement aux Juifs, celui d'Eglise aux chrétiens, comme on dit un troupeau de bêtes, une réunion d'hommes ; cependant nous voyons le nom d'Eglise donné à la Synagogue, et c'est à nous qu'il convient plus particulière-

[1] Matth. XXVIII, 19. — [2] Prov. XXII, 17.

ment de dire : « Sauvez-nous, Seigneur, notre « Dieu, rassemblez-nous du milieu des peu- « ples, afin que nous confessions votre nom [1] ». Nous ne devons pas rougir, mais plutôt rendre à Dieu d'ineffables actions de grâce, de ce que nous sommes les brebis de ses mains, qu'il avait en vue quand il disait : J'ai d'autres brebis qui ne sont point de ce bercail, il me faut les amener, afin qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et un seul pasteur [2] ; en joignant le peuple fidèle sorti de la gentilité au peuple fidèle venu des Juifs, dont il disait plus haut : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de « la maison d'Israël [3] ». Car toutes les nations seront rassemblées devant lui, et il les séparera comme le berger sépare les boucs des brebis [4]. Cette parole donc : « Ecoutez ma loi, ô mon « peuple, inclinez l'oreille aux paroles de ma « bouche », nous devons comprendre qu'elle est adressée, non plus aux Juifs, mais à nous-mêmes, ou du moins à nous comme aux Juifs. Car après avoir dit : « Mais la plupart d'en- « tre eux ne furent point agréables à Dieu », pour montrer qu'il s'agit des Juifs qui déplurent à Dieu, l'Apôtre ajoute : « Ils périrent dans « le désert », puis : « Or, toutes ces choses ont « été des figures de ce qui nous regarde, afin « que nous ne nous livrions pas aux mauvais « désirs, comme ils s'y abandonnèrent. Ne « devenez point idolâtres comme quelques- « uns d'eux, ainsi qu'il est écrit : Le peuple « s'assit pour manger et pour boire, et ils se « levèrent pour se réjouir. Ne commettons « point la fornication, comme le firent quel- « ques-uns, et vingt-trois mille périrent en un « seul jour. Ne tentons point le Christ, comme « le tentèrent quelques-uns qui furent tués par « des serpents. Ne murmurez point comme « quelques-uns d'eux murmurèrent, et furent « frappés par l'ange exterminateur. Or, toutes « ces choses qui leur arrivaient, étaient des « figures : elles ont été écrites pour nous « instruire, nous qui nous trouvons à la fin « des temps [5] ». Ces chants sont donc principalement pour nous. Aussi, entre autres choses, est-il dit dans ce psaume : « Afin de « donner la lumière à une autre génération, « aux fils qui doivent naître et nous suivre ». Or, si la mort que donnaient les serpents, si les coups de l'ange exterminateur, si la fureur du glaive, n'étaient que des figures, comme le dit clairement saint Paul, bien que ces maux soient des faits réels ; car il ne dit pas : Tout cela se disait ou s'écrivait en figure ; mais : « Tout cela leur arrivait en figure » : avec quel pieux empressement ne devons-nous point éviter les maux dont elles étaient la menace figurative ? De même en effet que dans les biens la réalité figurée dépasse de beaucoup la figure elle-même, de même en fait de malheurs, ceux que nous représentent les figures sont incomparablement plus à craindre, que ces calamités déjà si grandes qui étaient figuratives. De même encore que la terre de la promesse, où l'on conduisait ce peuple, n'est rien en comparaison de ce royaume des cieux, où se dirige le chrétien ; de même ces châtiments, quelque sévères qu'ils soient, ne sont rien en comparaison des peines dont ils sont le symbole. Ce que saint Paul appelle ici figures, le Psalmiste, autant que nous pouvons le voir, l'appelle paraboles et énigmes. Nous ne devons pas nous attacher aux faits accomplis, mais bien aux instructions qu'ils nous donnent par une comparaison très-juste. Nous, peuple de Dieu, écoutons donc sa loi, et inclinons notre oreille aux paroles de sa bouche.

4. « J'ouvrirai ma bouche en paraboles », dit le Prophète, « je dirai les énigmes dès le com- « mencement [1] ». La suite nous montre assez quel est ce commencement dont le Prophète veut parler. Ce n'est point la création du ciel et de la terre, ni même la création de l'homme et du genre humain, c'est la délivrance de l'Egypte, alors que ce peuple fut réuni en un corps, en sorte que les instructions s'adressent à Asaph, qui signifie réunion. Mais, hélas ! quand le Prophète s'écriait : « J'ouvrirai la bouche en paraboles », pourquoi ne daignait-il pas ouvrir aussi notre intelligence ? Si seulement, en ouvrant la bouche en paraboles, il nous découvrait aussi ces paraboles elles-mêmes ; si en nous disant des énigmes, il nous en donnait aussi l'explication, nous ne serions point à la torture. Mais il y a ici une telle obscurité, une telle nuit, que même avec son secours, si nous parvenons à en tirer de quoi nourrir nos âmes, nous aurons encore mangé notre pain à la sueur de notre front [2] ; et cette peine à laquelle nous sommes condamnés depuis longtemps, pèse à la fois, non-seulement sur le corps, mais encore sur l'âme. Que le Pro-

[1] Ps. CV, 47. — [2] Jean, X, 16. — [3] Matth. XV, 21. — [4] Id. XXV, 32. — [5] I Cor. X, 5-11.

[1] Ps. LXXVII, 2. — [2] Gen. III, 19.

phète parle donc, et nous, écoutons ses paraboles et ses énigmes.

5. « Combien de merveilles nous avons en« tendues et apprises, combien d'événements « nous ont racontés nos pères [1] ! » C'est le Seigneur qui a parlé plus haut ; à qui en effet attribuer ces paroles : « Ecoutez ma loi, ô « mon peuple ? » Comment donc est-ce un homme qui parle tout à coup ? Car voici le langage d'un homme : « Combien de mer« veilles nous avons entendues et apprises, « combien d'événements nous ont racontés « nos pères ! » Ou plutôt, c'est Dieu qui, voulant parler par l'entremise d'un homme, ainsi que l'a dit l'Apôtre : « Voulez-vous éprouver « la puissance du Christ qui parle par ma « bouche [2] ? » c'est Dieu, dis-je, qui a luimême parlé tout d'abord, de peur qu'on ne méprisât un homme, si un homme venait à parler. Telle est en effet la parole divine, qu'elle s'insinue par les sens de notre corps ; c'est le créateur qui stimule, par une action invisible, la créature qui lui est soumise ; mais ce n'est point sa substance qui se change en quelque chose de corporel ou de temporel, afin de se servir de signes matériels et palpables, qui puissent agir sur les yeux et sur les oreilles, pour manifester sa volonté, autant que des hommes la peuvent comprendre. Si un ange peut se servir de l'air, d'un nuage, du feu, ou de quelque autre nature ou apparence qui ait du corps, si l'homme peut, au moyen d'un regard, d'un mot, de la main, d'une plume, de lettres, ou par tout autre signe, indiquer les secrets de son cœur ; et même si, tout homme qu'il est, il peut avoir pour messagers d'autres hommes, s'il dit à l'un : Allez, et il va ; à l'autre : Venez, et il vient ; et à son serviteur : Fais ceci ; et il le fait [3] : avec quelle puissance, et quelle efficacité bien plus grande, le Seigneur à qui tout est soumis, ne pourra-t-il pas se servir d'un ange ou d'un homme pour annoncer ce qu'il lui plaît ? C'est donc un homme qui dit : « Combien de merveilles nous avons enten« dues et apprises, combien d'événements « nous ont racontés nos pères ! » Et néanmoins nous devons écouter ces paroles comme celles de Dieu, et non comme des fables humaines. C'est pour cela que Dieu a commencé à dire : « Ecoutez ma loi, ô mon peuple, in« clinez l'oreille aux paroles de ma bouche.

[1] Ps. LXXVII, 3. — [2] II Cor. XIII, 3. — [3] Luc, VII, 8.

« J'ouvrirai la bouche en paraboles, je dirai « les énigmes depuis le commencement. Com« bien de merveilles », répond le Prophète, « avons-nous entendues et apprises, combien « d'événements nous ont racontés nos pères ! » « Nous avons entendu et appris », dit le Prophète ; ainsi dit-il ailleurs : « Ecoute et vois, « ô ma fille [1] ». Ce qui a été entendu dans l'ancienne loi, est compris dans la nouvelle : entendu quand se faisait la prophétie, connu quand elle s'accomplissait. Accomplir la promesse, c'est ne point tromper ceux qui l'ont écoutée. « Combien d'événements nous ont « racontés nos pères », Moïse et les Prophètes.

6. « Ils n'ont pas été cachés à leurs enfants, « de génération en génération ». Ce qui est génération pour nous, c'est la naissance spirituelle qui nous a été donnée. « Ils annon« çaient les louanges du Seigneur, ses gran« deurs, et les merveilles qu'il a faites [2] ». Le sens des paroles est celui-ci : « Nos pères nous « apprenaient ces merveilles, en publiant les « louanges du Seigneur ». Nous louons Dieu afin de l'aimer. Quel amour est plus avantageux ?

7. « Il a suscité un testament en Jacob, et « établi sa loi en Israël [3] ». Tel est le commencement dont il a été dit : « Je dirai les « énigmes depuis le commencement ». L'Ancien Testament est donc le commencement, et le Nouveau est la fin. C'est la crainte qui domine dans la loi, et « le commencement « de la sagesse, c'est la crainte du Seigneur [4]. « Or, la fin de la loi est le Christ qui doit jus« tifier ceux qui croiront [5]; c'est par sa grâce « que la charité a été répandue dans nos « cœurs, par le Saint-Esprit qui nous a été « donné [6], et la charité parfaite bannit toute « crainte [7], puisque c'est en dehors de la loi, « que la justice de Dieu est manifestée aujour« d'hui. Mais comme la Loi et les Prophètes « lui rendent témoignage [8] », c'est pour cela que « Dieu a établi un témoignage en Jacob, « et donné sa loi en Israël ». Aussi ce tabernacle dont la construction était une œuvre si admirable et pleine de si grandes figures, a-t-il été appelé tabernacle du témoignage [9]. C'est là qu'était le voile qui cachait l'arche de la loi, comme le ministre de la loi avait aussi un

[1] Ps. XLIV, 11. — [2] Id. LXXVII, 4. — [3] Id. 5. — [4] Id. CX, 10. — [5] Rom. X, 4. — [6] Id. V, 5. — [7] I Jean, IV, 18. — [8] Rom. III, 21. — [9] Exod. XL, 2.

voile sur la face, parce que c'était alors le temps des figures et des énigmes. Tout ce que l'on disait, tout ce que l'on faisait alors était caché sous les ombres figuratives, on ne le voyait qu'à travers l'obscurité des symboles. « Mais », dit l'Apôtre, « quand tu auras passé au Christ, « le voile sera enlevé [1] ». Toutes les promesses de Dieu ont en lui leur vérité, leur *amen* [2]. Quiconque adhère au Christ, possède tout bien, même sans le comprendre dans la lettre de la loi ; quiconque lui demeure étranger, ne comprend rien, ne possède rien. « Il a « établi un témoignage en Jacob, et donné sa « loi en Israël ». C'est là une répétition comme à l'ordinaire. Car « établir un témoignage », a le même sens que « donner sa loi » ; et « en « Jacob », le même sens que « Israël ». Ce sont là en effet les deux noms d'un même homme, de même que la loi et le témoignage sont les deux noms d'une même chose. Mais, dira quelqu'un, n'y a-t-il pas une différence entre « susciter » et « établir ? » Il y en a une, sans doute, comme entre « Jacob » et « Israël ». Ce ne sont point là deux hommes différents, mais deux noms donnés au même personnage, pour des causes différentes ; Jacob ou supplantateur, parce qu'en naissant il tenait le pied de son frère ; Israël parce qu'il vit Dieu [3]. De même « il suscita », diffère de « établir ». Le Prophète, en effet, si je ne me trompe, a dit : « Il suscita le témoignage », parce que ce témoignage suscita quelque chose. « Sans la loi », dit l'Apôtre, « le péché « était mort, et moi je vivais, lorsque je n'a- « vais point de loi : mais le commandement « étant survenu, le péché a repris la vie ». Voilà donc ce qu'a suscité la loi, qui est dès lors appelée témoignage ; elle a mis en évidence ce qui demeurait caché, comme le dit ensuite saint Paul : « Mais le péché, pour se « montrer péché, m'a donné la mort par ce « qui était bon [4] ». Cette expression : « Il a « imposé sa loi », désigne en quelque sorte un joug imposé aux pécheurs : de là cet autre mot : « La loi n'est pas imposée au juste [5] ». C'est donc un témoignage, puisqu'il devient une preuve ; et c'est une loi, parce qu'elle est une injonction, et néanmoins c'est une seule et même chose. De même donc que le Christ est une pierre, et que pour les fidèles il est la pierre angulaire [6], mais pierre de scandale et pierre d'achoppement pour les incrédules ; de même la loi est un témoignage ; pour ceux qui usent mal de la loi, témoignage qui sert à les convaincre et à les châtier ; pour ceux qui en usent avec droiture, témoignage qui démontre à qui les pécheurs doivent recourir pour être délivrés. « Car c'est par sa « grâce, que Dieu nous donne la justice, qui « a son témoignage dans la loi et les Pro- « phètes, et qui justifie l'impie [3]. Quelques- « uns ignorant cette justice, et voulant établir « celle qui leur est propre, ne se sont point « soumis à la justice de Dieu [1] ».

8. « Combien a-t-il adressé d'ordonnances à « nos pères, afin qu'ils les fissent connaître à « leurs fils, à la génération qui viendra, aux fils « qui sont à naître et qui viendront, et qui les ra- « conteront à leurs enfants ; afin qu'ils mettent « leur espérance en Dieu, qu'ils n'oublient point « les œuvres du Seigneur, et qu'ils recher- « chent ses préceptes ; afin qu'ils ne devien- « nent point comme leurs pères, une race « indocile et rebelle ; une race dont le cœur n'a « pas été droit, dont l'esprit n'a pas été fidèle « à Dieu [2] ». Ces paroles désignent en quelque sorte deux peuples, un peuple de l'Ancien, et un peuple du Nouveau Testament. Car le Prophète, en disant : « Combien il a adressé « d'ordonnances à nos pères, afin de les faire « connaître à leurs fils » ; fait voir qu'ils ont reçu ces ordonnances, « afin de les faire con- « naître à leurs fils » ; mais il ne dit point qu'ils les aient eux-mêmes connues ou accomplies : ils les recevaient seulement « pour « transmettre à une autre génération », ce qu'ils n'avaient pas compris eux-mêmes. « Les enfants qui naîtront et qui s'élèveront ». Ceux qui sont nés ne se sont point élevés : leur cœur n'était point en haut, mais bien sur la terre. Ce n'est qu'avec le Christ qu'on s'élève ; de là cette parole : « Si vous vous « êtes relevés avec le Christ, cherchez les « choses d'en haut [3]. Qu'ils disent à leurs en- « fants », s'écrie le Prophète, « de mettre en « Dieu leur espérance ». C'est ainsi que les justes ne cherchent point à établir leur propre justice, mais qu'ils découvrent leur voie en Dieu lui-même, espèrent en lui, afin que sa grâce agisse en eux [4]. « Et qu'ils n'ou- « blient point les œuvres de Dieu », en s'élevant eux-mêmes, en vantant leurs œuvres,

[1] II Cor. III, 13. [illegible] — [2] Id. I, 20. — [3] Gen. XXV, 25 ; XXXII, 28. — [4] Rom. VII, 8, [illegible], 13. — [5] I Tim. I, 9. — [6] Ps. CXVII, 22.

[1] Rom. X, 3. — [2] Ps. LXXVII, 5-8. — [3] Coloss. III, 1. — [4] Ps. XXXV [illegible].

comme si elles étaient leurs œuvres ; tandis que c'est Dieu qui, dans sa miséricorde, opère, chez tous ceux qui font le bien, et le vouloir et le faire[1]. « Et qu'ils recherchent ses commandements ». Comment les chercher, s'ils les savent déjà ? « Combien », dit le Prophète, « il a fait d'ordonnances à nos pères, qui doivent les transmettre à leurs fils, afin qu'une « autre génération en ait connaissance ». Que connaîtra-t-elle? Assurément les commandements qu'il a faits. Comment rechercheront-ils, sinon qu'en mettant leur confiance en Dieu, ils rechercheront en lui la grâce de les accomplir? « Afin qu'ils ne deviennent point, « comme leurs pères, une génération indocile « et rebelle, une génération dont le cœur n'a « pas été droit ». Et il nous en explique aussitôt le motif : « Leur esprit », dit-il, « n'a pas « été fidèle à Dieu » ; c'est-à-dire qu'ils n'ont pas eu cette foi, qui obtient de faire ce que la loi commande. Car la loi divine s'accomplit quand l'esprit de l'homme se met en accord avec l'esprit de Dieu : et cela n'arrive que par la foi en celui qui justifie l'impie[2]. Telle est la foi que n'eut point cette génération indocile et rebelle; de là cette parole du Prophète : « Son esprit n'avait point mis sa foi en Dieu ». Cette expression désigne admirablement la grâce de Dieu, qui ne se borne point à effacer le péché, mais qui se fait du cœur de l'homme un coopérateur dans les bonnes œuvres ; comme si le Prophète disait : Son esprit ne s'est point confié à Dieu. Pour le cœur, en effet, se confier en Dieu, c'est croire que nous ne pouvons sans Dieu arriver à la justice, mais bien avec Dieu. C'est encore là croire en Dieu, ce qui est plus que croire à Dieu. Souvent, en effet, il nous faut croire au premier homme venu, bien qu'il ne faille point croire en lui. Croire en Dieu, c'est donc nous attacher en lui par la foi, afin d'agir avec Dieu qui fait le bien. « Sans moi », dit l'Evangile, « vous ne pouvez faire aucun « bien[3] ». Que pouvait dire de plus l'Apôtre, qui nous déclare que « Celui qui s'attache à « Dieu devient un même esprit[4] ? » Autrement la loi n'est qu'un témoignage pour condamner le coupable, et non pour l'absoudre. Elle est une lettre menaçante qui convaincra les prévaricateurs, et non un esprit de grâce qui délivre et justifie les coupables. Donc cette génération, dont l'exemple est à éviter, fut indocile et rebelle, parce que « son esprit ne « se confia point dans le Seigneur » : parce que si elle crut parfois à Dieu, elle ne crut point en Dieu : elle ne s'attacha point à Dieu par la foi, afin que sanctifiée par Dieu, elle pût faire avec lui le bien qu'il eût fait en elle.

9. Continuons : « Les enfants d'Ephrem qui « bandent l'arc et lancent la flèche, ont tourné « le dos au jour du combat[1] ». En poursuivant la loi de la justice, ils ne sont point parvenus à la loi de la justice[2]. Pourquoi ? Parce qu'ils ne l'ont point recherchée par la foi. C'était en effet une génération dont l'esprit n'avait point cru en Dieu, et ils attendaient tout de leurs œuvres. Bander l'arc pour tirer des flèches, c'est là une œuvre extérieure, comme celle de la loi, mais ils n'ont point ainsi redressé leur cœur, où le juste vit de la foi[3] qui agit par la charité[4] ; or, c'est par la charité que l'on s'attache à Dieu qui, par sa grâce, opère en l'homme le vouloir et le faire[5]. Qu'est-ce, en effet, que bander l'arc, lancer la flèche, et tourner le dos au jour du combat, sinon écouter, promettre d'accomplir la loi au jour qu'on l'entend proclamer, puis fuir au jour de la tentation, s'exercer à la guerre et lâcher pied à l'heure de la bataille ? Le Prophète a dit avec raison : « Ils ont bandé et lancé l'arc » ; lorsqu'il aurait dû dire, ce semble, bander l'arc, et lancer les flèches, car on ne jette pas l'arc, on s'en sert pour lancer quelque chose. Ou bien, c'est une locution, comme celle dont nous avons déjà parlé à propos de cette expression : « Il a suscité un témoignage », pour dire, il a suscité quelque chose à propos de ce témoignage ; alors « lancer l'arc » signifierait lancer une flèche avec l'arc : ou bien il y a de l'obscurité dans les paroles, il y a un mot qu'il faut sous-entendre, et alors tel serait l'ordre véritable : « Les enfants d'Ephrem bandent « l'arc, et lancent », sous-entendu, des flèches; et le sens complet serait, bandent l'arc, et lancent des flèches. S'il y avait en effet : bander et lancer des flèches, il ne faudrait pas comprendre, bander des flèches ; mais après l'expression « bander », il faudrait sous-entendre « l'arc », bien que cette expression fût omise. Toutefois, quelques exemplaires grecs portent, dit-on, « bander et lancer avec « l'arc » ; il faut assurément sous-entendre

[1] Philipp. II, 13. — [2] Rom. IV, 5. — [3] Jean, XV, 5. — [4] I Cor. VI, 17.

[1] Ps. LXXVII, 9. — [2] Rom. IX, 31. — [3] Id. I, 17. — [4] Gal. V, 6.— [5] Philipp. II, 13.

« des flèches ». Mais par ces enfants d'Ephrem, le Prophète veut indiquer ici toute cette génération corrompue, et la partie désigne la généralité. Peut-être a-t-il choisi cette partie pour désigner le peuple tout entier, parce que c'était d'eux principalement qu'on devait se promettre le plus de bien ; puisqu'ils sont nés de celui que Jacob bénit comme son petit-fils, qu'il toucha de sa droite et qu'il préféra à son aîné par une bénédiction mystérieuse, bien que Joseph l'eût placé à gauche parce qu'il était le plus jeune[1]. Le reproche que l'on fait ici à cette même tribu, le silence de l'Ecriture sur la manière dont elle répondit à cette bénédiction, nous font comprendre qu'il y avait dans les paroles de Jacob un mystère, plus grand que ne l'attend la prudence de la chair. Elles marquaient en effet que les derniers seraient les premiers, et les premiers les derniers[2], lors de l'avénement du Sauveur, dont il est dit : « Celui qui vient après moi, « est fait devant moi[3] ». Ainsi le juste Abel a été préféré à son frère[4], Isaac à Ismaël[5], Jacob à Esaü né avec lui, mais le premier[6] : ainsi Pharès précéda par sa naissance, naquit avant son frère jumeau, qui avait voulu naître d'abord et avait montré la main[7] ; ainsi David fut préféré à ses frères aînés[8]; ainsi enfin le peuple chrétien fut préféré au peuple Juif, selon le sens de toutes ces figures et de tant d'autres qui furent proposées, non-seulement en actions, mais encore en paroles ; et c'est pour le racheter que le Christ a été mis à mort par les Juifs, comme Abel par Caïn[9]. Voilà donc ce que figurait l'action de Jacob qui croisa les mains, pour mettre la droite sur Ephraïm placé à sa gauche ; le préférant ainsi à Manassé placé à droite et qu'il touchait de sa main gauche. Ce ne sont donc point « les « fils d'Ephraïm, selon la chair, qui bandent « l'arc, lancent des flèches, et tournent le dos « au jour du combat ».

10. Le sens de cette parole : « Ils ont tourné « le dos au jour du combat », est expliqué dans les versets suivants qui le disent avec clarté : « Ils n'ont point gardé l'alliance du Seigneur, « et n'ont point voulu marcher dans ses lois[10] ». Ainsi donc, « tourner le dos au jour du com-« bat », c'est ne point garder l'alliance du Seigneur. Ils ont donc bandé l'arc et lancé les

[1] Gen. XLVIII, 14. — [2] Matth. XX, 16. — [3] Jean, I, 27. — [4] Gen. IV, 4, 5. — [5] Id. XXI, 12. — [6] Id. XXV, 23. — [7] Id. XXXVIII, 27-29.— [8] I Rois, XVI, 12. — [9] Gen. IV, 8. — [10] Ps. LXXVII, 10.

flèches, ils ont engagé leur promesse avec empressement : « Nous écouterons et nous fe-« rons tout ce que le Seigneur notre Dieu nous « a ordonné[1] : Ils ont tourné le dos au jour du « combat » ; car une promesse d'obéissance ne s'accomplit point par l'attention à écouter, mais dans la tentation. Celui dont l'esprit est en Dieu, éprouve alors que Dieu est fidèle, qu'il ne l'exposera point à une tentation au-dessus de ses forces, mais lui ménagera dans la tentation une issue, afin qu'il puisse la surmonter[2] et ne tourne point le dos au jour du combat. Quant à celui qui se glorifie en soi-même, et non pas en Dieu[3], quelque promesse qu'il ait faite d'être ferme, bien qu'il bande l'arc et lance des flèches, il tourne le dos au jour du combat. Parce que son esprit ne s'était point confié en Dieu, voilà que l'Esprit de Dieu n'est point en lui ; et comme il est écrit : « N'ayant point cru, il ne sera point « protégé[4] ». Quand après ces paroles : « Ils « n'ont point observé le testament du Sei-« gneur », le Prophète ajoute : « Et ils n'ont « point voulu marcher dans sa loi»; il répète la pensée précédente avec une certaine explication. Il nomme « Loi de Dieu », ce qu'il avait appelé plus haut, « le Testament de « Dieu », en sorte que cette parole : « Ils « n'ont point gardé », se trouve répétée dans « ils n'ont point voulu marcher ». Mais comme il pouvait dire plus simplement : Ils n'ont point marché dans sa loi ; il me semble qu'il veut nous faire peser quelque peu, pourquoi il a préféré dire : « Ils n'ont point voulu « marcher », au lieu de : Ils n'ont point marché. On aurait pu croire que la loi des œuvres était suffisante pour la justification, en voyant les hommes faire à l'extérieur les œuvres prescrites, bien qu'au fond de leur cœur ils eussent mieux aimé qu'elles ne fussent point prescrites, mais les faire néanmoins : ils paraissent donc marcher dans la loi de Dieu, mais ils n'y marchent pas réellement, puisque le cœur n'y est point. Car il est impossible d'appeler œuvre du cœur, l'œuvre que l'on fait par crainte du châtiment et non par amour de la justice. Quant à l'action extérieure, l'homme qui aime la justice et l'homme qui craint le châtiment, s'abstiennent également de voler ; les mains se ressemblent, et les cœurs sont bien différents ; l'œuvre est la même, la volonté dissemblable. De là cette

[1] Exod. XIX, 8. — [2] I Cor. X, 13. — [3] Id. I, 31. — [4] Eccli. II, 15.

parole flétrissante : « C'est là », dit le Prophète, « une génération qui n'a pas redressé « son cœur ». Il n'accuse pas l'œuvre, mais le cœur. Quand le cœur est droit, les œuvres sont droites ; mais quand le cœur n'est pas droit, les œuvres ne sont pas droites, quelle qu'en soit l'apparence. Le Prophète nous montre aussi pourquoi cette génération perverse n'a point redressé son cœur, quand il nous dit : « Son esprit n'a pas cru en Dieu ». Dieu est droit, en effet, et en s'attachant à lui comme à la règle immuable, tout cœur humain peut se redresser, quelque tortueux qu'il ait été. Mais pour unir notre cœur à Dieu et le redresser, il faut nous approcher de lui, non par une démarche, mais par la foi. Aussi, dans l'épître aux Hébreux, est-il dit de cette génération indocile et rebelle : « La « parole qu'ils entendirent ne leur servit de « rien, n'étant pas unie à la foi chez ceux qui « l'entendirent[1] ». Le Seigneur donc prépare la volonté dans un cœur droit, au moyen de la foi qui a précédé, et qui nous rapproche de Dieu toujours droit, de manière à redresser notre cœur. Cette foi est éveillée en nous par l'obéissance, alors que Dieu nous prévient et nous appelle dans sa miséricorde. Elle applique ensuite à Dieu notre cœur qui se redresse, et plus il se redresse, plus il voit ce qu'il ne voyait point, et peut faire ce qu'il ne pouvait faire. Voilà ce que n'avait point fait Simon, à qui l'apôtre saint Pierre disait : « Tu n'as « aucune part dans cette foi, car ton cœur « n'est point droit devant Dieu[2] »; nous montrant ainsi que sans Dieu notre cœur ne peut être droit, afin que les hommes commencent à ne plus marcher sous la loi comme des esclaves sous le poids de la crainte, mais qu'ils observent comme des enfants cette loi, dans laquelle n'ont point voulu marcher ces mêmes Juifs, qui sont demeurés sous le poids de leurs transgressions. C'est la charité, et non la crainte, qui donne cette volonté ; et la charité est répandue dans les cœurs qui croient par le Saint-Esprit[3]. C'est à eux qu'il est dit : « C'est la grâce qui vous a sauvés par la foi, « et cela ne vient pas de vous, c'est un don « de Dieu ; cela ne vient pas de vos œuvres, « afin que nul ne se glorifie. Car nous sommes « son ouvrage, créés en Jésus-Christ dans les « bonnes œuvres que Dieu a préparées, afin « que nous y marchions[4] », et que nous n'imitions point ceux qui « n'ont point voulu mar- « cher dans sa loi », qui n'ont point cru en Dieu, qui n'ont point dirigé vers lui leur voie, en espérant en lui, afin qu'il fît tout en eux.

[1] Héb. IV, 2.— [2] Act. VIII, 21.— [3] Rom. V, 5.— [4] Ephés. II, 8-10.

11. « Ils ont oublié ses bienfaits, les mira- « cles qu'il leur a fait voir, et les merveilles « qu'il opéra en présence de leurs pères[1] ». Il y a ici une question qu'il ne faut pas négliger. Tout à l'heure, en parlant de leurs pères, le Prophète les appelait une race perverse et indocile. « Qu'ils ne deviennent point comme « leurs pères, race indocile et rebelle, race « qui n'a pas redressé son cœur », et tout le reste qu'il a dit de cette race, détournant la race à venir de l'imiter, l'engageant « à « mettre en Dieu son espérance, à n'oublier « point les œuvres de Dieu, à rechercher ses « préceptes » ; ainsi que nous l'avons suffisamment expliqué. Maintenant que le Prophète nous parle de cette génération qui a oublié les bienfaits de Dieu, et les merveilles qu'il leur a fait voir, pourquoi vient-il ajouter : « Les merveilles qu'il a opérées en pré- « sence de leurs pères ? » De quels pères est-il question, car ils sont eux-mêmes ces pères, avec lesquels il ne veut point de ressemblance dans leurs enfants ? Si nous entendons par là ces hommes dont ils étaient nés, comme Abraham, Isaac et Jacob, ils étaient morts depuis longtemps quand le Seigneur opéra des merveilles en Egypte. Car nous lisons ensuite : « Sur la terre d'Egypte, dans les « champs de Tanis » ; c'est là, nous dit-on, que Dieu opéra des merveilles en présence de leurs pères. Ou bien ces mêmes pères étaient-ils présents en esprit, selon cette parole du Sauveur dans l'Evangile : « Car tous « vivent devant lui[2] ? » Ne serait-il pas plus facile d'entendre par ces pères, Moïse et Aaron, et ces anciens dont l'Ecriture nous dit qu'ils reçurent le même esprit que Moïse, afin de l'aider à conduire et à supporter le peuple[3] ? Pourquoi ne pas les appeler des pères ? Non point dans le sens que l'on donne à Dieu seul le nom de père, parce qu'il régénère dans le Saint-Esprit ceux qu'il adopte comme enfants dans l'héritage éternel ; mais ce nom de père serait un nom d'honneur à cause de leur âge et de leur pieux dévouement. Ainsi saint Paul déjà vieux disait : « Ce n'est point pour vous « donner de la confusion que j'écris ceci ; « mais ce sont des avis que je vous donne

[1] Ps. LXXVII, 11, 12. — [2] Luc, XX, 38. — [3] Nomb. XI, 16, 17.

« comme à des enfants bien-aimés [1] » ; et pourtant il n'ignorait pas cette parole du Seigneur : « N'appelez sur la terre personne « votre père ; car vous n'avez qu'un seul « père, qui est dans les cieux [2] ». Ce que le Christ n'a point dit sans doute pour ôter du discours ordinaire ce terme d'honneur, mais seulement pour nous empêcher d'attribuer, ou à la nature, ou à la puissance, ou à la sainteté d'aucun homme, la grâce de Dieu qui nous régénère pour la vie éternelle. En disant donc : « C'est moi qui vous ai engendré », il a précisé auparavant : « En Jésus-Christ et « par l'Evangile », afin qu'on ne lui attribuât point ce qui appartient à Dieu.

12. Donc « cette génération indocile et re« belle a oublié les bienfaits de Dieu, les « merveilles qu'il leur a montrées, les mira« cles opérés en présence de leurs pères, en « Egypte, dans le champ de Tanis ». Le Prophète alors commence à raconter la suite de ces merveilles. S'il y a là des paraboles et des énigmes, elles doivent, par la comparaison, nous rappeler quelques leçons. N'oublions pas le but qui est celui du psaume, et le fruit principal que nous devons en tirer ; ainsi que Dieu nous le marque, en stimulant si vivement notre attention : « Ecoutez ma loi, « ô mon peuple, inclinez l'oreille aux paroles « de ma bouche » : mettons notre confiance en Dieu, n'oublions point ses œuvres, recherchons ses préceptes : ne soyons point comme ces pères, une race indocile et rebelle, une génération dont le cœur n'est pas droit, dont l'esprit n'a point cru en Dieu. C'est à ce point qu'il nous faut tout rapporter. Ainsi tout ce que figurent ces actions symboliques, doit s'accomplir dans l'homme d'une manière spirituelle, ou par la grâce de Dieu, si ce sont des biens, ou par le jugement de Dieu si ce sont des malheurs ; de même que tout cela est arrivé pour Israël ou en bénédictions, ou en châtiments contre eux et contre leurs ennemis. Si nous retenons avec soin tous ces enseignements, plaçant en Dieu notre espérance, et n'oubliant pas ses bienfaits, si nous avons pour lui non plus cette crainte servile qui redoute seulement les maux du corps, mais cette crainte chaste qui demeure dans l'éternité, et qui redoute comme une grande peine d'être privée de la lumière de justice, alors nous ne deviendrons point comme ces pères, une génération indocile et rebelle. La terre d'Egypte est donc pour nous l'image de ce monde ; le champ de Tanis est une plaine qui désigne la loi de l'humilité, car Tanis signifie, en hébreu, humble précepte. Recevons donc en cette vie la loi de l'humilité, afin de mériter d'être élevés en gloire dans l'autre vie, gloire que nous a promise Celui qui s'est fait humble pour nous.

13. Car celui qui « a divisé la mer pour y « faire passer son peuple, qui a retenu les « eaux comme dans une outre [1] », en sorte que l'eau s'est arrêtée comme si elle eût été enfermée, peut aussi par sa grâce arrêter le cours de la convoitise et de nos désirs charnels, nous porter à renoncer au monde, afin que nos ennemis, c'est-à-dire nos péchés, étant abîmés dans les eaux, le peuple passe par le sacrement de baptême. Celui qui « les a conduits tout le jour à l'ombre d'une « nuée, et toute la nuit à la lueur du feu [2] », peut encore guider nos pas d'une manière spirituelle, si notre foi crie vers lui : « Redres« sez mes voies selon votre parole [3] ». C'est de lui qu'il est dit ailleurs : « Il redressera votre « course, et conduira en paix tous vos pas [4] », par Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui nous a été révélé en cette vie comme au grand jour, et qui a paru en sa chair comme il apparaissait dans la nuée ; mais qui viendra au jour du jugement comme dans une nuit de terreur. Car alors la tribulation sera pour le monde comme un feu qui brillera aux yeux des justes, et qui consumera les hommes injustes. Celui « qui brisa la pierre au désert, « et les désaltéra par d'abondantes eaux ; qui « fit sortir l'eau de la pierre, et les eaux cou« lèrent comme des fleuves [5] », peut sans doute épancher sur l'âme altérée par la foi, les dons de l'Esprit-Saint, dont cette action était la figure ; il peut le répandre de cette pierre spirituelle qui les suivait, et qui était le Christ [6] ; ce même Christ qui était là criant : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi » ; et encore : « Celui qui boira de l'eau que je « lui donnerai, des fleuves d'eau vive jailli« ront en lui ». Voilà ce qu'il disait, comme le marque l'Evangile, « de l'Esprit que devaient « recevoir ceux qui croiraient en lui [7] ». Telle est la pierre qui a frappé le bois de la croix,

[1] I Cor. IV, 14. — [2] Matth. XXIII, 9.

[1] Ps. LXXVII, 13. — [2] Id. 14. — [3] Id. CXVIII, 133. — [4] Prov. IV, 27. — [5] Ps. LXXVII, 15, 16. — [6] I Cor. X, 4. — [7] Jean, VII, 37-39.

comme la verge de Moïse, afin d'en faire couler la grâce pour les fidèles.

14. Et néanmoins ces hommes, comme une « race indocile et rebelle, ont continué de « pécher contre lui [1] » ; c'est-à-dire de ne point croire. C'est là en effet un péché dont l'Esprit-Saint doit convaincre le monde, comme l'a dit le Sauveur : « Il le convaincra « de péché, parce qu'ils n'ont point cru en « moi [2]. Ils ont irrité le Seigneur dans la sé« cheresse », ou, selon d'autres exemplaires, « dans un desert sans eau », expression plus précise qui vient du grec, et qui n'a d'autre sens que la secheresse. Or, cette sécheresse venait-elle du desert, ou plutôt de leur cœur? Ils avaient bu l'eau de la pierre, et alors c'était moins leurs entrailles que leurs cœurs qui étaient desséchés, et n'avaient aucune vigueur pour produire la justice. C'était néanmoins dans cette sécheresse qu'ils devaient être plus fidèles à Dieu, et le supplier de leur donner des mœurs pures, après avoir étanché leur soif; puisque c'est à lui qu'a recours toute âme fidèle : « Que mes yeux « voient la justice [3] ».

15. « Ils ont tenté Dieu dans le secret de « leurs cœurs, et lui ont demandé une nour« riture selon leurs désirs ». Autre chose est de demander avec fidélité, autre de demander pour tenter. Le Prophète continue : « Ils « murmurèrent contre Dieu, et dirent : Dieu « pourra-t-il preparer des tables au désert ; « sans doute il a frappé le rocher, et des eaux « en ont coulé, des torrents ont inondé la « terre ; mais pourra-t-il nous donner du pain « et dresser des tables pour son peuple [4]? » C'était donc sans y croire qu'ils demandaient une nourriture selon leurs désirs. Ce n'est pas ainsi que saint Jacques nous engage à demander la nourriture de notre cœur, mais il veut que nous la demandions avec foi, et non pour tenter ou avec murmure. « Si « quelqu'un de vous », dit il, « a besoin de « la sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui « répand ses dons sur tous libéralement et « sans les reprocher, et la sagesse lui sera « donnée : mais qu'il demande avec foi, et « sans hésiter [5] ». Telle est donc la foi qui manquait à cette génération, dont le cœur n'était point droit, et dont l'esprit n'avait pas cru en Dieu.

16. « Le Seigneur les entendit et différa, le « feu de sa colère s'alluma contre Jacob, et « sa fureur contre Israël [1] ». Le Prophete explique ce qu'il appelle un feu ; il nomme ainsi la colère de Dieu, bien que le feu véritable ait dévoré beaucoup de ces murmurateurs. Que signifie donc : « Le Seigneur en« tendit et différa ? » Est-ce d'introduire son peuple dans la terre promise qu'il différa? Il eût pu le faire en peu de jours, mais à cause de leurs péchés ils durent être accablés au désert, où le malheur les affligea pendant quarante ans. En ce cas ce fut son peuple qu'il différa d'introduire, et non ceux qui l'avaient tenté par leurs doutes ; car tous périrent au désert, et leurs enfants seulement entrèrent dans cette terre. Différa-t il seulement de les châtier, et voulut-il d'abord se prêter à leur incrédule convoitise, de peur qu'ils ne vinssent à attribuer sa colère à l'impuissance où il était de subvenir à leur demande, bien qu'ils ne l'eussent faite que pour le tenter et lui ôter la confiance? Donc « il « entendit et différa » sa vengeance ; et après qu'il eût fait ce qu'ils avaient pensé qu'il ne pourrait faire, alors « sa colère s'alluma con« tre Israël ».

17. Ensuite, après cette courte exposition, le Prophète reprend le cours de son récit : « Parce qu'ils n'ont pas cru en Dieu, ni espéré « dans son salut ». Après nous avoir dit pourquoi le feu de sa colère s'est allumé contre Jacob, et sa fureur contre Israël, c'est-à-dire, « parce qu'ils n'ont pas cru en Dieu ni espéré « dans son salut » ; il énumère à l'instant tous les bienfaits visibles qu'ils reçurent avec ingratitude. « Il avait cependant commandé « aux nuées, et ouvert les portes du ciel. Il « leur avait fait pleuvoir la manne pour apai« ser leur faim, et donné le pain du ciel. « L'homme mangea le pain des anges [2]. Dieu « leur donna des viandes en abondance. Il fit « élever dans les airs le vent d'Orient, et par « sa puissance le vent du midi. Il répandit les « viandes comme la poussière, et les oiseaux « comme le sable des mers. Il les fit tomber « au milieu de leur camp, autour de leurs « tentes. Et ils mangerent et furent rassasiés ; « Dieu contenta leurs désirs ». Voilà pourquoi il différait ; mais écoutons ce qu'il a différé. « Les viandes étaient encore dans leurs bou-

[1] Ps. LXXVII, 17.— [2] Jean, XVI, 9.— [3] Ps. XVI, 2.— [4] Id. LXXVII, 18-20. — [5] Jacques, I, 5, 6.

[1] Ps. LXXVII, 21. — [2] Le verset 25 est expliqué dans le discours sur le Ps. XXXIII, serm. 1, n. 6.

« ches, quand la colère de Dieu s'alluma « contre eux [1] ». Voilà ce qu'il avait différé. Tout d'abord « il différa » ; puis ensuite « sa « colère s'alluma contre Jacob, et sa fureur « contre Israël ». Si donc il avait différé, c'était dans le dessein de faire d'abord ce qu'ils croyaient impossible à sa puissance, et de les châtier ensuite comme ils le méritaient. S'ils eussent mis en Dieu leur espérance, il eût satisfait en eux, non-seulement leurs désirs charnels, mais les désirs de l'esprit. En effet, « Celui qui a pu commander aux nuées, ou« vrir les portes du ciel, faire tomber la « manne pour les nourrir, et leur donner le « pain du ciel de manière que l'homme man« geât le pain des anges, qui leur a donné des « vivres en abondance » pour rassasier ces incrédules, est assez puissant pour donner, à ceux qui croient en lui, le vrai pain du ciel dont la manne était la figure ; ce pain qui est vraiment le pain des anges, ce Verbe de Dieu, aliment incorruptible de ceux qui sont incorruptibles : c'est pour être la nourriture de l'homme qu'il s'est fait chair, et a demeuré parmi nous [2]. C'est là le pain que les nuées de l'Evangile font pleuvoir dans le monde entier. Il ouvre les cœurs des prédicateurs, comme des portes célestes, pour annoncer sa parole, non plus a une synagogue qui murmure et tente le Seigneur, mais à l'Eglise qui croit et met son espoir en lui. Celui qui « a fait lever dans les airs le vent d'orient, et « souffler par sa puissance le vent du midi; « qui leur fait pleuvoir les viandes comme la « poussière, et les oiseaux comme le sable « des mers ; qui les a fait tomber au milieu « de leur camp, autour de leurs tentes, pour « leur en faire manger et les rassasier ; qui « a comblé leurs convoitises et ne les a point « privés de leur désir »; celui-là peut nourrir la foi faible encore de ceux qui croient en lui sans chercher à le tenter par des signes et des paroles qui sortent de la chair, et qui traversent les airs à la façon des oiseaux. Ces paroles toutefois ne viendront point de l'Aquilon, région froide et ténébreuse, c'est-à-dire de l'éloquence mondaine qui plaît aux hommes, mais en faisant souffler dans les cieux le vent du midi. Où soufflera-t-il, sinon sur la terre ? afin que les faibles dans la foi entendent ce qui est de la terre, et se fortifient pour comprendre les choses du ciel. « Si je « vous dis des choses terrestres et que vous « ne les croyiez pas, dit le Sauveur, comment « croirez-vous les choses du ciel [1] ? » Il était en quelque sorte transféré du ciel, ce même saint Paul ravi jusqu'à Dieu en extase, et qui, se proportionnant à ses auditeurs, leur disait : « Je n'ai point voulu vous prêcher comme à « des hommes spirituels, mais bien comme « à des hommes charnels [2] ». Ravi en Dieu il avait entendu des paroles ineffables [3], qu'il ne lui était pas donné d'exprimer sur la terre en ces sons articules qui voltigent comme l'oiseau. Il a fait souffler l'Africus par sa puissance, c'est-à-dire ces vents du midi, ces souffles de la prédication qui portent la chaleur et la lumière. Tel est l'effet « de sa puis« sance », afin que l'Africus ne s'attribue point ce qui lui vient de Dieu. Ces vents donc viendront d'eux-mêmes vers les hommes, et leur apporteront les paroles venues d'en haut; afin que chacun, demeurant à sa place, ramasse autour de son pavillon ces sortes d'oiseaux, et adore Dieu dans le rang qu'il occupe, et que toutes les îles des nations arrivent à le connaître [4].

18. Mais pour les infidèles, comme pour cette nation indocile et rebelle, il arrive que les viandes sont encore dans leurs bouches, quand « la colère de Dieu s'allume contre « eux, et en tue un grand nombre »; c'est-à-dire la plus grande partie, ou, comme portent certains manuscrits, « les plus gras d'entre « eux ». Il est vrai que nous n'avons point vu cela dans les manuscrits grecs en notre possession. Mais si tel est le sens le plus vrai, que faut-il entendre par « les plus gras », sinon les plus orgueilleux, dont il est dit que « leur « iniquité semble venir de leur plénitude [5] ? « Et il abattit l'élite d'Israël ». Il y avait là des élus, à la foi desquels n'avait aucune part cette génération indocile et rebelle. Mais de quoi furent-ils empêchés, sinon d'être utiles à ceux que leur affection paternelle eût voulu conseiller ? De quoi peut servir la pitié humaine aux hommes qui ont irrité Dieu ? L'Ecriture, en disant que les élus furent liés, n'a-t-elle pas voulu nous faire comprendre que les hommes séparés de cette race par leur vie et leurs mœurs, étaient non-seulement des modèles de justice, mais aussi des modèles de patience, puisqu'ils étaient con-

[1] Ps. LXXVII, 23-31. — [2] Jean, I, 14.

[1] Jean, III, 12. — [2] I Cor. III, 1. — [3] II Cor. XII, 4. — [4] Sophon. II, 11. — [5] Ps. LXXII, 7.

fondus dans les châtiments du peuple ? Car je ne vois point pour quel autre motif Dieu aurait laissé emmener en captivité les saints et les pécheurs : aussi lisons-nous dans les manuscrits grecs, non plus ἐπέδησεν, ou « il « empêcha », mais συνεπέδησεν, qui se traduit mieux par « il lia ensemble ».

19. Mais « cette génération rebelle et indo« cile ne laissa pas de pécher encore et ne « crut point aux merveilles du Seigneur. Et « leurs jours se consumèrent dans la va« nité [1] ». Ils pouvaient, s'ils eussent cru en Dieu, passer leurs jours dans la vérité, dans l'immobilité de celui à qui le Prophète dit : « Vos années ne passeront point [2] ». Donc « leurs jours s'écoulèrent dans la vanité, et « leurs années dans la précipitation ». Car la vie des hommes passe bien vite, et celle qui nous paraît la plus longue, n'est qu'une vapeur de quelques instants.

20. Toutefois « dès qu'il les frappait, ils le « recherchaient », non par amour de la vie éternelle, mais par crainte de perdre une vie qui n'est qu'une fumée. Ce n'était donc point ceux qui mouraient, qui cherchaient Dieu, mais ceux qui craignaient de mourir comme eux; et si l'Écriture s'exprime comme si ceux qui mouraient eussent cherché Dieu, c'est qu'ils ne formaient tous qu'un peuple, et que le Prophète en parle comme d'un même corps. « Et ils retournaient à lui, et se hâ« taient de revenir à Dieu. Ils se souvenaient « que Dieu était leur refuge, que le Très« Haut était leur Sauveur [3] ». Mais tout cela n'était que pour obtenir des biens de la terre, éviter les maux de cette vie. Chercher Dieu en vue des biens temporels, ce n'est point aspirer à Dieu, mais à ces biens ; ce n'est point une crainte servile, mais un libre amour, qui honore le Seigneur. Ainsi donc ce n'est point Dieu que l'on sert, mais on sert ce que l'on aime. De là vient que Dieu, qui est supérieur à tout, meilleur que tout, est plus que tout digne de notre amour et de notre culte.

21. Voyons encore la suite : « Ils l'aimaient « du bout des lèvres », dit le Prophète, « mais « leur langue mentait au Seigneur. Leur « cœur n'était pas droit devant lui, ils n'é« taient point fidèles à son alliance [4] ». Mais Dieu, qui pénètre les secrets des hommes, et qui découvrait sans peine leur préférence, voyait que le langage du cœur n'était point d'accord avec celui des lèvres. Un cœur est droit devant Dieu quand il cherche Dieu pour Dieu. Il ne veut obtenir de Dieu qu'une seule faveur, qu'il réclamera toujours, c'est d'habiter dans la maison du Seigneur, et de contempler ses délices [1]. C'est à lui que le cœur des fidèles a dit : Je serai rassasié, non plus des viandes de l'Egypte, ni de ses melons, ni de ses concombres, ni de l'ail, ni de l'oignon, que cette génération indocile et rebelle préférait au pain du ciel [2], ni même de la manne visible, ou de la chair des oiseaux, mais je serai rassasié quand votre gloire m'apparaîtra [3]. Tel est l'héritage du Nouveau Testament auquel ce peuple ne fut point fidèle. La foi en cette alliance, bien que voilée alors, était chez les élus; aujourd'hui qu'elle est révélée, elle n'est que chez bien peu d'appelés. « Beaucoup en effet sont appelés, mais peu « sont élus [4] ». Telle était donc cette race corrompue et rebelle : même en paraissant chercher Dieu, elle ne l'aimait que des lèvres et sa langue était menteuse ; elle n'avait point pour Dieu la droiture du cœur, et lui préférait les faveurs qu'elle attendait de lui.

22. « Mais lui, plein de miséricorde, leur « pardonnera leurs offenses, et ne les perdra « point : sans cesse il retient sa colère, et ne « laisse point s'allumer sa fureur. Il se sou« vient qu'ils ne sont que chair, un esprit « qui s'en va pour ne plus revenir [5] ». Plusieurs, en lisant ces paroles, comptent sur la bonté de Dieu pour l'impunité de leurs crimes, même lorsqu'ils y demeurent, comme cette génération, que le Prophète appelle « indocile et rebelle, dont le cœur n'était pas « droit, et dont l'esprit ne croyait point en « Dieu » : avec laquelle toute ressemblance est funeste. Si Dieu, en effet, pour parler leur langage, ne perd point les méchants, il est certain qu'il ne perdra point non plus les bons. Pourquoi ne pas choisir de préférence ce qui est hors de doute ? Ceux dont la langue est menteuse, et dont le cœur tient un autre langage, pensent que Dieu est menteur, désirent même qu'il le soit, quand il menace de châtiments éternels ces prévaricateurs. Mais ni eux ne peuvent tromper Dieu par leurs mensonges, ni Dieu nous tromper par sa vérité. Que cette génération dépravée ne dé-

[1] Ps. LXXVII, 32, 33. — [2] Id. CI, 28. — [3] Id. LXXVII, 34, 35. — [4] Id. 36, 37.

[1] Ps. XXVI, 4. — [2] Exod. XVI, 3. — [3] Ps. XVI, 15. — [4] Matth. XX, 16. — [5] Ps. LXXVII, 38, 39.

tériore point les oracles divins, dont elle se glorifie, comme elle a détérioré son cœur; malgré cette corruption du cœur, les paroles de Dieu demeurent incorruptibles. C'est dans ce sens, en effet, que nous pouvons entendre ces paroles de l'Evangile : « Afin que vous « soyez les enfants de votre Père céleste, qui « fait luire son soleil sur les bons et sur les « méchants, et pleuvoir sur les justes et sur « les injustes [1] ». Qui ne voit avec quelle patiente miséricorde il pardonne aux méchants, mais avant de les juger? C'est ainsi qu'il épargna cette nation, et réprima sa colère pour ne pas la détruire et l'exterminer entièrement; c'est là ce que nous voyons dans les paroles de Dieu, dans les supplications de Moïse pour obtenir le pardon de leurs péchés, alors que Dieu lui dit : « Je les exterminerai, « et te ferai le chef d'une grande nation [2] ». Moïse insiste, déterminé à périr plutôt qu'eux; il savait qu'il parlait à un Dieu plein de miséricorde, qui ne pourrait le détruire, et qui leur pardonnerait en sa faveur. Voyons en effet, combien Dieu a pardonné, combien il pardonne encore. Il a introduit ces rebelles dans la terre promise, et conservé cette nation jusqu'à ce qu'ils se fussent engagés à tuer le Christ, par le plus grand de tous les crimes; bien qu'il les ait arrachés de leur terre pour les disséminer chez tous les peuples du monde, néanmoins il ne les a point détruits. Ce peuple subsiste encore, et se conserve par une succession continuelle, portant un signe, comme autrefois Caïn [3], afin qu'on ne le détruise pas entièrement. Ainsi s'accomplit cet oracle : « Dieu est plein de miséricorde, il « pardonnera leur crime, et ne les perdra « point. Sans cesse il retient sa colère, et n'al- « lume point sa fureur». S'il se livrait à toute sa colère, c'est-à-dire autant qu'ils en sont dignes, rien ne demeurerait de cette race criminelle. Ainsi ce même Dieu dont le Prophète chante la miséricorde et le jugement [4], pousse, encore aujourd'hui, la miséricorde jusqu'à « faire luire son soleil sur les bons et sur les « méchants », et à la fin du monde, au jugement, il séparera les méchants de la lumière éternelle, pour les jeter dans des ténèbres sans fin.

23. Toutefois, afin de ne point faire violence à la parole divine, et quand elle dit : « Dieu « ne les perdra point », afin de ne point dire au contraire : Il les perdra plus tard; voyons dans ce même psaume une façon de parler très-ordinaire dans l'Ecriture, et qui nous donnera une solution plus nette et plus vraie de cette difficulté. Parlant un peu plus loin de cette nation, après avoir montré les désastres essuyés à leur sujet par les Egyptiens, et rappelé la dernière plaie, le Prophète ajoute : « Il « frappa tout premier-né sur la terre d'Egypte, « les prémices de l'enfantement dans les ta- « bernacles de Cham. Puis il conduisit son « peuple comme des brebis, et leur fit traver- « ser le désert comme à un troupeau. Il les « conduisit dans l'espérance, et ils furent sans « crainte, et la mer couvrit leurs ennemis. « Il les conduisit à la sainte montagne, à la « montagne que sa droite avait conquise. Il « chassa devant eux les nations, et leur divisa « la terre comme on divise les héritages [1] ». Si quelqu'un voulait incidenter sur ces paroles et nous dire : Comment le Prophète peut il alléguer que Dieu leur ait fait ces grâces, puisque ceux qui sortirent de l'Egypte, ne furent pas introduits dans la terre promise, et qu'ils moururent au désert ? Que répondre, sinon que l'on dit *eux*, parce que c'est le même peuple, par la succession des enfants ? Ainsi quand nous entendons dire, surtout que les expressions sont au futur : « Et il leur par- « donnera leurs fautes et ne les détruira point : « toujours il retiendra sa colère, et sa fureur « ne s'allumera point » ; nous devons comprendre que cela s'est accompli dans ceux dont l'Apôtre a dit : « De même en nos jours, « les restes ont été sauvés par l'élection de la « grâce ». De là cette autre parole : « Dieu « aurait-il rejeté son peuple? Non, sans doute. « Car moi aussi je suis enfant d'Israël, de la « tribu de Benjamin, Hébreu fils d'Hébreux [2] ». L'Ecriture avait donc en vue ceux de ce peuple qui devaient croire au Christ, recevoir la rémission des péchés, et même de ce crime le plus grand de tous, qui leur fit tuer leur médecin, dans un accès de folie. Voilà ce qui a dicté cette parole du Prophète : « Dieu est « miséricordieux, il leur pardonnera leurs « péchés et ne les détruira point; il a surtout « modéré sa colère », jusqu'au point de leur pardonner la mort même de son Fils : « Et il ne « laissera point s'allumer sa fureur, puisque « les restes ont été sauvés ».

24. « Il se souvint que ce peuple est charnel,

[1] Matth. v, 45. — [2] Exod. XXXII, 10. — [3] Gen. IV, 15. — [4] Ps. C, 1.

[1] Ps. LXXVII, 51-54. — [2] Rom. XI, 5, 1; Philipp. III, 5.

« qu'il n'est qu'un souffle qui passe et ne re- « vient plus ». Aussi, dans ses instances miséricordieuses, les a-t-il rappelés par sa grâce, car ils ne pouvaient revenir par eux-mêmes. Comment une faible chair, comment un esprit qui passe sans retour, aurait il pu revenir à Dieu, sans l'élection de la grâce, quand le poids des châtiments qu'il a mérités l'entraîne au fond de l'abîme ? Et Dieu ne vous donne point cette grâce comme une récompense, mais elle est un don gratuit, afin que l'impie soit justifié [1], que la brebis égarée retourne au bercail, non par ses propres forces, mais sur les épaules du pasteur qui la rapporte [2]. Elle a bien pu s'égarer au gré de ses caprices, mais elle ne pourrait se retrouver elle-même, elle n'est retrouvée que par la bonté du pasteur qui la recherche. Il n'est pas en effet sans ressemblance avec cette brebis, ce fils qui rentre en lui-même, et se dit : « Je me « lèverai, et j'irai à mon père ». Un appel secret, une sainte inspiration le cherchait, et il ne doit sa résurrection qu'à celui qui donne la vie à tout : et par qui a-t-il été retrouvé, sinon par celui qui sauve et qui recherche ce qui était perdu [3] ? « Il était mort et il est res- « suscité; il était perdu et il est retrouvé [4] ». C'est ainsi que l'on peut répondre à cette autre difficulté des Proverbes, alors que l'Ecriture nous dit, à propos de la voie des impies : « Quiconque marche dans cette voie, n'en re- « viendra point [5] ». Parole qui nous porterait au désespoir sur le compte des impies : quand l'Ecriture nous marque l'effet de la grâce; car l'homme peut bien par ses propres forces marcher dans le sentier du mal, tandis qu'il n'en peut revenir par lui-même, si la grâce ne le rappelle.

25. « Combien de fois donc » ces hommes pervers et indociles « ont-ils aigri le Seigneur « au désert, et ont-ils provoqué sa justice dans « les terres sans eau ? Ils sont retournés à « leurs murmures, et ont tenté Dieu, et aigri « le saint d'Israël [6] ». C'est là une répétition de cette infidélité déjà flétrie; mais le Prophète ne la rappelle que pour nous énumérer les plaies dont le Seigneur frappa l'Egypte en leur considération. Ils devaient en conserver plus précieusement la mémoire, sans se montrer ingrats. Enfin quelle est la suite ? « Ils oubliaient le bras du Tout-Puissant, au « jour où il les délivra du joug de l'oppres- « sion ». Vient alors l'énumération des plaies de l'Egypte : « Le Seigneur a fait éclater sa « puissance en Egypte, et ses merveilles dans « les champs de Tanis : lorsqu'il changea « leurs fleuves en sang, et leurs pluies dont on « ne put boire » ; ou plutôt « toute source « d'eaux », comme nous lisons dans le grec, τὰ ὀμβρήματα, que nous traduisons en latin par *scaturigines*, ou des eaux qui s'élancent de dessous terre. Les Egyptiens creusèrent, et au lieu d'eau trouvèrent du sang. « Il envoya « contre eux des insectes qui les dévoraient, « et des grenouilles qui désolaient tout. Il « livra leurs récoltes à la rouille, et leurs « maisons aux sauterelles. Il fit périr leurs vi- « gnes par la grêle, et leurs sycomores par les « frimas. Il livra leurs brebis à la grêle, et « leurs troupeaux au feu du ciel. Il versa sur « eux toute sa colère, la fureur, l'indignation, « les tribulations, les influences des mauvais « anges. Il élargit les voies de sa colère, et ne « leur épargna point la mort, il livra leurs « bestiaux à la peste. Il frappa tout premier- « né de l'Egypte, et les prémices de l'enfan- « tement sous les tentes de Cham [1] ».

26. Tous ces fléaux de l'Egypte peuvent s'entendre d'une manière allégorique, selon qu'il plaît à chacun de les interpréter, et de leur trouver des analogies. Nous essayerons de le faire aussi, et nous y réussirons comme il plaira au Seigneur de nous éclairer. Nous y sommes forcés par les paroles de ce psaume : « J'ouvrirai ma bouche en parabole, j'expo- « serai les énigmes dès le commencement ». Aussi voyons nous dans ce récit du psaume des plaies dont l'Ecriture ne nous dit point que les Egyptiens aient été frappés, bien que tous ces fléaux soient décrits très-exactement dans l'Exode. Toutefois ce n'est pas sans raison que nous lisons dans le psaume ce qui n'est pas dit ailleurs ; comme nous ne pouvons y voir que des figures, nous devons comprendre que ces autres plaies qui sont arrivées très-certainement, n'ont été envoyées par Dieu et écrites par Moïse, que pour être des figures. C'est ce que nous pouvons remarquer en beaucoup d'endroits prophétiques de l'Ecriture. Elle nous raconte parfois des particularités que l'on ne trouve point dans l'histoire qu'elle en a écrite et qu'elle semble rappeler, souvent même on

[1] Philipp. IV, 4, 5. — [2] Luc, XV, 5. — [3] Id. XXIX, 10.— [4] Id. XV, 18, 21. — [5] Prov. II, 19. — [6] Ps. LXXVII, 40, 41.

[1] Ps. LXXVII, 45-51.

trouve le contraire; afin que nous jugions de là que son but n'est point celui que l'on croirait tout d'abord, mais qu'il faut nous élever à une pensée supérieure. Aussi, quant à ces paroles: « Il dominera depuis la mer « jusqu'à la mer, et depuis le fleuve jusqu'aux « extrémités de la terre [1] »; il est constant qu'elles n'ont pas été accomplies sous le règne de Salomon, que le psaume paraît chanter, tandis qu'il chante le Christ. Ainsi donc, dans ces plaies des Egyptiens, que nous marque d'une manière exacte le livre que l'on nomme Exode, et où l'Ecriture a pris soin de nous détailler ces fléaux dont ils furent accablés, nous ne trouvons pas ce que dit notre psaume: « Il détruisit leurs maisons par la rouille ». De plus, après avoir dit: « Il abandonna leurs « bestiaux à la grêle », le Prophète ajoute: « Et leurs possessions au feu du ciel ». Or, nous lisons bien dans l'Exode [2], que leurs bestiaux furent frappés de la grêle, mais non que leurs possessions aient été détruites par le feu. Il est vrai qu'à la grêle se mêlent des bruits et des feux, comme le tonnerre et les éclairs; et pourtant il n'est pas écrit que ces feux aient rien consumé. Enfin il n'est point dit que les plantes flexibles que la grêle ne pouvait blesser, aient été frappées ou blessées par des coups violents, puisqu'elles furent ensuite la proie des sauterelles [3]. De même encore il est dit: « Il fit périr leurs sycomores « par les frimas ». ce qui n'est pas dans l'Exode. Car les frimas diffèrent beaucoup de la grêle, et en hiver, pendant les nuits sereines, les frimas blanchissent la terre.

27. Quant à l'explication de ces figures, que chacun en parle comme il pourra, et que le lecteur en juge équitablement. Pour moi, l'eau changée en sang, désigne le jugement charnel que l'on porte sur les choses. Ces insectes marquent le cynisme de ceux qui ne respectent point les parents dont ils sont nés. Les grenouilles, la vanité qui parle sans cesse. La rouille nuit d'une manière invisible, tantôt on l'appelle rouille, et tantôt canicule: à quel vice comparer ce fléau, sinon à celui qui apparaît le moins, comme la confiance en soi même? C'est en effet un souffle nuisible qui la produit insensiblement dans les moissons; c'est le travail de cet orgueil secret, qui nous fait croire que nous sommes quelque chose, quand en effet nous ne sommes rien [4]. La sauterelle est cette bouche méchante qui blesse les autres par le faux témoignage. La grêle, c'est l'injustice qui enlève le bien d'autrui, qui produit les rapines, les larcins, les pillages, et où le spoliateur perd plus que ceux qu'il dépouille. La bruine marque le péché qui refroidit la charité pour le prochain, par le froid de la nuit, dans l'obscurité de la folie. Quant au feu, s'il s'agit d'un feu séparé des éclairs et de la grêle, puisqu'il est écrit qu' « il livra au feu leurs possessions », ce qui paraît dire qu'elles furent incendiées, ce que l'Ecriture ne dit point du feu du tonnerre, il semble désigner une colère violente qui porte souvent jusqu'au meurtre. La mort des troupeaux, autant que j'en puis juger, marque la perte de toute pudeur, parce que cette concupiscence, d'où provient la génération, nous est commune avec les bêtes, et la vertu de chasteté consiste à l'assujétir et à la régler. La mort des premiers-nés, c'est la perte de cette justice qui est le bien social parmi les hommes. Cependant, que tel soit le sens des figures, ou qu'un autre en donne un plus convenable, qui pourrait voir sans étonnement les dix plaies dont l'Egypte est frappée, et les dix préceptes inscrits sur les tables pour servir de code au peuple de Dieu? Chercher l'analogie de ces deux faits, c'est-à-dire de ces plaies et de ces préceptes, nous l'avons fait ailleurs [1], et nous n'en voulons point surcharger l'explication de notre psaume: disons seulement que les dix plaies d'Egypte sont exprimées ici, quoique l'ordre diffère de de celui de l'Exode, puisque au lieu des trois que nous y voyons [2], et qui manquent ici, c'est-à-dire des moucherons, des ulcères et des ténèbres, nous en trouvons trois dans le psaume, et qui manquent dans l'Exode, c'est-à-dire, la rouille, la bruine et le feu, non le feu des éclairs, mais le feu qui consuma leurs biens, et dont l'Exode ne parle point.

28. Mais il est assez clair que Dieu, par un juste jugement, les accable de ces maux, au moyen des mauvais anges, qui travaillent dans notre siècle comme dans l'Egypte et dans les champs de Tanis, où nous devons pratiquer l'humilité, jusqu'à ce que vienne le jour où nous mériterons de sortir glorieusement de cette bassesse. Egypte, en langue hé-

[1] Ps. LXXI, 8. — [2] Exod. IX, 25. — [3] Id. X, 1-15. — [4] Gal. VI, 3.

[1] Sermon sur les dix plaies et les dix préceptes, tom. V. — [2] Exod. VIII, 17; IX, 10; X, 22.

braïque, signifie ténèbres ou tribulations, et Tanis, comme nous l'avons dit, signifie un humble commandement. Ne passons donc point légèrement sur ce que le psaume nous dit des mauvais anges, à propos de ces plaies : « Il a déchaîné contre eux sa colère, son indignation, la désolation et la fureur, les influences des mauvais anges ». Qu'il y ait un diable avec ses anges, auxquels Dieu a préparé le feu éternel, il n'est aucun fidele pour l'ignorer : mais ceux qui sont moins capables de considération, comprendront difficilement la souveraine justice de Dieu qui se sert utilement des méchants mêmes, et qui déchaîne leur puissance contre ceux qu'il juge dignes de leur méchanceté. Quant à la substance de ces esprits, quel autre que Dieu les a faits ? Mais il ne les a point faits mauvais : il en use néanmoins dans sa bonté, c'est-à-dire avec sagesse et avec justice : comme au contraire les méchants abusent pour le mal des meilleures créatures. Dieu donc se sert des mauvais anges, non-seulement pour punir les méchants, comme ceux dont il est question dans notre psaume, comme le roi Achab, qu'un esprit de mensonge séduisit par l'ordre de Dieu, afin qu'il pérît dans la guerre [1], mais encore pour mettre les bons à l'épreuve, et en évidence, comme il arriva pour Job. Pour ce qui est de cette matière corporelle des éléments visibles, je crois que les bons anges peuvent s'en servir comme les méchants, selon le pouvoir qu'ils ont reçu ; de même que les hommes bons ou méchants s'en servent indifféremment, chacun à proportion de sa faiblesse. La terre est à notre usage, ainsi que l'eau, l'air et le feu, non-seulement dans ce qui est nécessaire pour sustenter notre vie, mais encore dans ce qui est superflu, ou amusant, ou même dans les œuvres d'art que l'on admire. Ces ouvrages sans nombre de mécanique, en grec μηχανήματα, n'ont pas d'autre objet que ces éléments. Mais la puissance des anges, soit bons, soit méchants, est bien plus grande, et des bons plus que des mauvais ; pour eux néanmoins comme pour nous, elle est subordonnée à l'ordre ou à la permission de Dieu. Pour nous, en effet, le pouvoir sur les éléments ne se mesure pas à la volonté ; et dans un livre authentique de l'Écriture, nous lisons que le diable a bien pu lancer le feu du ciel, pour consumer, par un coup d'une violence extrême et surprenante, les immenses troupeaux d'un saint personnage : et nul peut-être n'oserait attribuer au démon une telle puissance, s'il ne l'apprenait par l'autorité de l'Écriture. Mais cet homme que la grâce de Dieu avait rendu juste, fort et saintement clairvoyant, ne dit point : Le Seigneur l'a donné, le diable l'a ôté ; mais bien : « Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a « ôté [1] ». Il savait très-bien que le démon ne peut user de sa puissance sur les éléments et contre les serviteurs de Dieu, que selon la volonté et la permission de Dieu. Il confondait ainsi la malice du démon, parce qu'il connaissait celui qui s'en faisait un instrument pour l'éprouver. Quant aux fils de l'incrédulité, le démon s'en fait des esclaves [2], comme les hommes s'assujétissent les animaux ; et toujours néanmoins autant que le permet la souveraine justice de Dieu. Mais interdire au démon par une puissance supérieure, de traiter à son gré ceux qui sont à lui, et lui donner un pouvoir sur ceux qui lui sont étrangers, sont choses bien différentes. Ainsi un homme fait de son cheval ce qu'il veut, et toutefois il cesse d'en disposer, quand un pouvoir supérieur le lui interdit ; mais pour user du cheval d'un autre, il attend qu'on lui en donne le pouvoir. Dans un cas on restreint le pouvoir qui existait, dans l'autre on accorde une puissance qui n'existait pas.

29. S'il en est ainsi, et si Dieu se servit des anges pour frapper les Égyptiens, oserons-nous bien dire que ce furent ces mêmes anges qui changèrent les eaux en sang, ces mêmes anges qui produisirent les grenouilles, merveilles qu'imitèrent les magiciens de Pharaon par leurs enchantements ? Ces esprits méchants obsédaient-ils ce peuple d'une double manière, l'affligeant d'une part, le trompant de l'autre, selon la juste volonté de Dieu qui, dans sa toute-puissance, se sert très justement de la malice des méchants ? Je n'ose prononcer. Pourquoi les magiciens de Pharaon ne purent-ils produire des mouches [3] ? Est-ce parce que les démons n'en reçurent point le pouvoir ? Ou mieux, n'y a-t-il point là une raison cachée qui dépasse les forces de notre analyse ? Si nous prétendons en effet que Dieu n'agissait alors que par les anges mauvais, parce qu'il s'agissait de châtiments à infliger, et non de faveurs à distribuer, comme si Dieu ne

[1] III Rois, XXII, 22.

[1] Job, I, 16, 21. — [2] Éphés. II, 2. — [3] Exod. VII, 10, 12, VIII, 6, 7, 17, 18.

châtiait jamais par le ministère des bons anges, mais seulement par ces bourreaux de la milice céleste ; il nous faudra croire que Sodome fut ruinée par les mauvais anges, et que ce fut à de mauvais anges qu'Abraham et Loth donnèrent l'hospitalité. Loin de nous de le penser contre l'autorité si claire des Ecritures [1]. Il est donc évident que ces maux peuvent arriver aux hommes par les bons et par les mauvais anges. J'ignore quand cela se fait ou se doit faire. Mais Dieu qui le fait ne l'ignore pas, non plus que le confident qu'il lui plaît de se choisir. Toutefois, en prenant l'Ecriture pour règle de mes pensées, je lis que Dieu châtie par les bons anges, comme il arriva pour Sodome, et qu'il châtie par les mauvais anges, comme il arriva pour les Egyptiens : mais je ne sache pas que par le moyen des bons anges, il ait infligé aux justes une épreuve corporelle.

30. Quant au passage du psaume que nous expliquons, si nous n'osons attribuer aux mauvais anges ces merveilles sur les créatures ; nous avons de quoi leur attribuer, sans hésitation, la mort des troupeaux, le trépas des premiers-nés, et ce qui déchaîna tous les fléaux, cet endurcissement du cœur, qui s'opposait à la sortie du peuple de Dieu. Quand l'Ecriture dit que Dieu jeta leurs cœurs dans cette obstination si injuste et si criminelle [2], tel n'est point l'effet d'une inspiration de sa part, ou d'une excitation, mais simplement d'un abandon, en sorte que les diables ont fait, sur ces enfants de l'incrédulité [3], ce que Dieu leur a permis dans sa stricte justice. C'est dans ce sens qu'il nous faut entendre cette parole d'Isaïe : « Vous êtes irrité, Seigneur, et nous « sommes pécheurs. Aussi sommes-nous « tombés dans l'égarement. nous sommes « tous comme dans l'impureté [4] ». Quelque crime de ce peuple avait donné lieu à la juste colère de Dieu de leur retirer sa lumière, en sorte que leur âme aveuglée s'éloigna du chemin de la justice pour tomber dans des fautes dont rien ne peut diminuer la gravité. Quand nous voyons dans un autre psaume que Dieu convertissait le cœur des Egyptiens, afin qu'ils n'eussent que de la haine pour son peuple, et qu'ils traitassent injustement ses serviteurs [5], nous pouvons croire que Dieu agissait ainsi par ses mauvais anges, afin que les cœurs vicieux de ces incrédules fussent portés à la haine contre le peuple de Dieu, par ces mêmes anges qui se plaisent dans les mêmes vices, et que les merveilles qui suivirent pussent effrayer et corriger les bons.

On peut très bien croire aussi que les mauvais anges infligent à ceux que leur abandonne la divine justice, les plaies de l'âme, dont ces plaies sensibles sont la figure, d'après cet oracle : « J'ouvrirai ma bouche en parabole ». En effet, quand s'accomplit ce que nous dit saint Paul : « Dieu les a livrés aux convoitises « de leurs cœurs, afin qu'ils fissent des choses « honteuses [1] », il se trouve là des démons qui s'emparent avec joie de ces cœurs comme d'une propriété : puisque Dieu leur assujétit la corruption des hommes, à l'exception de ceux qu'il en délivre par sa grâce. Qui comprendra ces choses [2] ? Aussi, quand le Psalmiste a dit : « Il déchaîna contre eux sa colère, son indi- « gnation, la désolation et la fureur, et les « influences des anges mauvais » ; et qu'il ajoute : « Il élargit les voies à sa colère », quel esprit assez éclairé, assez pénétrant, peut se promettre d'aller au fond de la sentence renfermée dans ces paroles? La colère de Dieu s'était fait un sentier pour châtier par une justice occulte, l'impiété de l'Egypte. Mais il a élargi ce sentier, et par l'effet des mauvais anges, les a tirés de ces vices cachés pour les jeter dans des crimes publics, et venger d'une manière éclatante cette impiété déclarée. Pour délivrer l'homme de ce pouvoir des mauvais anges, il n'y a que la grâce de Dieu. dont l'Apôtre a dit : « C'est lui qui nous a arrachés à la « puissance des ténèbres, pour nous transpor- « ter dans le royaume de son Fils bien-aimé [3] » : voilà ce que figurait ce peuple, qu'il arrachait à la puissance des Egyptiens, pour les mettre en possession de cette terre qui leur était promise, et où coulaient des ruisseaux de lait et de miel, symbole de la douceur de la grâce.

31. Après avoir énuméré les plaies de l'Egypte, le Psalmiste continue : « Il mena « son peuple comme des brebis, et le condui- « sit comme un troupeau dans le désert. Il les « conduisit dans l'espérance, et ils furent sans « crainte, et la mer couvrit leurs ennemis [4] ». Voilà ce qui se produit d'une manière d'autant plus avantageuse, qu'elle est plus intérieure, alors que Dieu arrache notre âme à la puissance des ténèbres, et nous transfère dans des pâturages spirituels ; nous devenons les brebis

[1] Gen. XVIII et XIX. — [2] Exod. IV, 21. — Ephés. II, 2. — [4] Isa. LXIV, 5, 6. — [5] Ps. CIV, 25.

[1] Rom. I, 24. — [2] II Cor. II, 16. — [3] Coloss. I, 13. — [4] Ps. LXXVII, 52, 53.

de Dieu, marchant dans cette vie comme dans un désert, puisque nul ne comprend notre foi. Aussi l'Apôtre a-t-il dit : « Votre vie est « cachée en Dieu avec le Christ [1] ». Nous arrivons ensuite à l'espérance, car « l'espérance « est notre salut ». Nous ne devons plus craindre, « car si Dieu est avec nous, qui sera « contre nous [2] ? » La mer a englouti nos ennemis, parce que le baptême nous a remis nos péchés.

32. Le Prophète continue : « Il les fit entrer « sur la montagne sainte ». Combien vaut-il mieux entrer dans la sainte Eglise ? « La mon- « tagne acquise par sa droite [3] ». Combien est plus sublime encore cette Eglise acquise par le Christ, et dont il est dit : « A qui le bras du « Seigneur a-t-il été révélé [4] ? » « Il a chassé de- « vant eux les nations » : devant ses fidèles. Ces nations sont en quelque sorte les erreurs des Gentils, et les esprits du mensonge. « Il « leur a divisé la terre, comme on divise un « héritage. C'est le même esprit qui opère en « nous toutes ces choses, distribuant à chacun « ses dons comme il lui plaît [5] ».

33. « Il a fait reposer sous leurs tentes les « tribus d'Israël [6] ». C'est sous les tentes des nations, dit le Prophète, qu'il fit reposer les tribus d Israël. Cela s'accomplit bien mieux d'une manière spirituelle, selon moi, lorsque la grâce de Jésus-Christ nous élève dans cette gloire d'où furent chassés et précipités les anges prévaricateurs. Car tant de bienfaits visibles ne faisaient point déposer à cette « race « indocile et rebelle », la tunique du vieil homme. « Et de nouveau ils tentèrent le Sei- « gneur et l'irritèrent, ils ne gardèrent point « ses préceptes; ils se retirèrent de lui et vio- « lèrent son alliance, aussi bien que leurs « pères [7] ». Ils s'étaient liés envers Dieu par un pacte, et avaient dit librement : « Nous « ferons, et nous écouterons tout ce qu'a or- « donné le Seigneur notre Dieu [8] ». N'oublions pas que le Prophète a dit : « Aussi bien que « leurs pères ». Quoiqu'il paraisse dans tout le psaume ne parler que des mêmes hommes, il est évident qu'il est question ici de ceux qui étaient déja dans la terre promise, et qu'il appelle leurs pères les murmurateurs du désert.

34. « Ils se sont détournés », dit le Prophète, « comme un arc nuisible »; ou, comme on lit dans quelques exemplaires, « comme « un arc de travers ». Le Prophète nous explique ensuite plus clairement sa pensée : « Ils « l'ont irrité », dit-il, « sur les hauts lieux [1] ». Ce qui signifie qu'ils tombèrent dans l'idolâtrie. Un arc est de travers quand il combat, non plus pour le nom du Seigneur, mais contre ce même Seigneur qui a dit à ce peuple: « Tu n'auras pas d'autres dieux que moi [2] ». L'arc désigne ainsi l'intention de l'âme. C'est ce que nous dit le Prophète avec plus de clarté : « Ils ont allumé sa jalousie en adorant « des idoles ».

35. « Dieu les vit et les méprisa », c'est- « à-dire qu'il les vit pour en tirer vengeance, « et pour anéantir Israël [3] ». Ainsi méprisé de Dieu, que pouvait devenir un peuple qui n'était rien que par le secours de Dieu ? Il rappelle sans doute ce qui eut lieu quand Israël fut vaincu par les Philistins, du temps du grand prêtre Héli, alors que l'arche de Dieu fut prise, qu'il se fit un grand carnage des Israelites [4], ce qu'exprime ensuite le Prophète : « Il rejeta le tabernacle de Silo, ce tabernacle « où il avait demeuré avec les hommes [5] ». Nous dire : « Où il habita parmi les hommes », c'est nous dire pourquoi il rejeta ce tabernacle. Ces hommes n'étant pas dignes qu'il habitât parmi eux, pourquoi n'aurait-il point rejeté ce tabernacle, qu'il avait fait dresser non pour lui-même, mais pour ces hommes qu'il jugeait indignes de sa présence ?

36. « Il livra leur force à la captivité, et « aux ennemis l'arche de leur gloire [6] ». Il appelle force et gloire des Juifs, cette arche avec laquelle ils se croyaient invincibles, et dont ils étaient fiers. Dans la suite, comme ces hommes débauchés s'applaudissaient du temple du Seigneur, il les effraie par son Prophète : « Voyez », leur dit-il, « ce que j'ai « fait à Silo, où était mon tabernacle [7] ».

37. « Il livra son peuple au glaive, et mé- « prisa son héritage. Les jeunes guerriers « furent dévorés par le feu », ou par sa colère, « leurs jeunes filles ne furent point « pleurées [8] » : la crainte des ennemis ne le permettait point.

38. « Leurs prêtres tombèrent sous le glaive, « et leurs veuves ne furent point pleurées [9] ».

[1] Coloss. III, 3. — [2] Rom. VIII, 24, 31. — [3] Ps. LXXVII, 54. — [4] Isa. LIII, 1. — [5] I Cor. XII, 11. — [6] Ps. LXXVII, 55. — [7] Id. 56, 57. — [8] Exod. XIX, 8.

[1] Ps. LXXVII, 58. — [2] Exod. XX, 3. — [3] Ps. LXXVII, 59. — [4] I Rois, IV, 10, 11. — [5] Ps. LXXVII, 60. — [6] Id. 61. — [7] Jérém. VII, 12. — [8] Ps. LXXVII, 62, 63. — [9] Id. 64.

Les deux fils d'Héli furent tués en effet, et la femme de l'un, devenue veuve, mourut bientôt dans l'enfantement, et dans le trouble d'alors ne put être pleurée, ni ensevelie avec honneur[1].

39. « Le Seigneur s'éveilla comme d'un « profond sommeil ». Il paraît, en effet, dormir, quand il abandonne son peuple entre les mains de ceux qu'il déteste, et qui lui disent : « Où est ton Dieu[2] ? Il s'est éveillé « comme un homme endormi, comme un « homme puissant appesanti par le vin[3] ». Il n'y a que l'Esprit de Dieu pour oser parler de la sorte. Il prend le langage insolent des impies, qui s'imaginent que Dieu dort comme un homme ivre, quand il ne vient point au secours des hommes aussitôt qu'ils l'avaient cru.

40. « Il frappa ses ennemis par derrière[4] » : ces mêmes ennemis qui s'applaudissaient d'avoir pu prendre l'arche. Ils furent frappés dans la partie la plus cachée du corps[5], ce qui figure pour moi le châtiment dont sera frappé quiconque regardera en arrière. Tout cela doit être pour nous du fumier, selon le mot de l'Apôtre[6]. Recevoir l'arche de Dieu, sans se dépouiller de la vanité, c'est ressembler à ces peuples ennemis qui, après avoir pris l'arche de l'alliance, la placèrent près de leur idole. Et ces idoles tombent, nonobstant leurs efforts : « Car toute chair n'est qu'une « herbe des champs, toute gloire de l'homme « n'est que la fleur de l'herbe. L'herbe se « dessèche, la fleur tombe ; tandis que l'arche « du Seigneur demeure éternellement[7] », c'est-à-dire le royaume des cieux, le lieu secret de cette alliance, et où réside « le Verbe » de Dieu. Mais ceux qui aiment ce qui est par derrière, en sont justement châtiés : « Dieu « les couvre d'une éternelle ignominie ».

41. « Il rejeta le tabernacle de Joseph, et ne « choisit point la tribu d'Ephraïm. Mais il « choisit la tribu de Juda[8] ». Il n'est point dit qu'il ait rejeté le tabernacle de Ruben, qui fut le premier-né de Jacob, non plus que ceux qui suivirent Ruben et qui précédèrent Jacob dans l'ordre de naissance, pour choisir Juda après avoir rejeté les autres. On pouvait croire néanmoins que ces tribus étaient rejetées ; car Jacob, dans la bénédiction qu'il donne à ses fils, maudit les crimes détestables des aînés[1] : toutefois, parmi eux la tribu de Lévi mérita d'être la tribu sacerdotale, et de donner le jour à Moïse[2]. Le Prophète ne dit point que Dieu rejeta la tribu de Benjamin ; ou qu'il ne choisit point la tribu de Benjamin, qui fut la première à donner un roi ; car ce fut en elle que Saül fut élu[3]. Or, le peu de temps qui s'écoule entre la réprobation de Saül qui fut rejeté, et l'élection de David[4], nous ferait dire parfaitement bien, que Dieu rejeta Benjamin. Mais le Prophète ne donna que les noms de ceux que leurs mérites paraissaient rendre plus célèbres. Joseph nourrit en Egypte son père et ses frères. Vendu sans aucune pitié, il mérita d'arriver au comble de la gloire, par sa piété, sa chasteté, sa sagesse[5] : Ephraïm fut préféré à son aîné dans la bénédiction de Jacob son aïeul[6] : et pourtant Dieu « rejeta le tabernacle de Joseph, et « ne choisit point Ephraïm ». Que nous montre le Prophète par ces noms d'un mérite éclatant, sinon que ce peuple tout entier fut rejeté et réprouvé parce qu'il n'avait jamais recherché de Dieu que des biens temporels : et que si la tribu de Juda fut choisie, ce ne fut point à cause des mérites de Juda ? Joseph méritait beaucoup plus. Mais comme c'est de la tribu de Juda que le Christ est né selon la chair, l'Ecriture nous montre ici que le peuple du Christ, peuple nouveau, a été préféré à l'ancien peuple, par le Seigneur qui ouvre sa bouche en paraboles. Aussi dans ces paroles qui suivent : « La montagne de Sion qu'il a « aimée », nous aimons mieux voir l'Eglise du Christ, qui ne sert point Dieu à cause des biens temporels, mais qui plonge les regards de sa foi dans un lointain avenir et sur les biens éternels : car Sion signifie contemplation.

42. Nous lisons ensuite : « Il a bâti sa sanc« tification comme la corne du rhinocéros[7] », ou, comme l'ont dit quelques interprètes avec un mot nouveau, *son sanctifice*. Le rhinocéros est bien choisi pour figurer ceux dont l'espérance ferme s'élève vers un seul objet, et dont un autre psaume a dit : « J'ai fait une seule « demande au Seigneur, et la ferai toujours[8] ». Cette sanctification est, selon saint Pierre, « le « peuple saint, le sacerdoce royal[9] ». Quant à cette parole : « Il l'a fondée sur la terre « pour l'éternité » : le grec porte εἰς τὸν αἰῶνα :

[1] I Rois, IV, 19, 20. — [2] Ps. XLI, 11. — [3] Id. LXXVII, 65. — [4] Id. 66. — [5] I Rois, V, 6.— [6] Philipp. III, 8 — [7] Isa. XL, 6, 7.— [8] Ps. LXXVII, 67, 68.

[1] Gen. XLIX, 1-7. — [2] Exod. II, 1. — [3] I Rois, IX, 1, 2. — [4] Id. XVI, 1, 13. — [5] Gen. XLI, 40. — [6] Id. XLVIII, 19. — [7] Ps. LXXVII, 69. — [8] Id. XXVI, 4. — [9] I Pierre, II, 9.

le latin peut traduire *in æternum*, ou *in sæculum*, car c'est la même signification, aussi trouvons-nous tantôt l'un et tantôt l'autre dans les exemplaires latins. Il en est même qui traduisent au pluriel, dans les siècles, ce que nous n'avons point lu dans les exemplaires grecs que nous avions sous les yeux. Mais quel fidèle peut douter encore que l'Eglise, qui passe de cette vie à une autre, avec ceux qui naissent et qui meurent, est néanmoins fondée pour l'éternité ?

43. « Il a choisi David son serviteur [1] » ; ou la tribu de Juda à cause de David, David à cause du Christ : et dès lors Juda à cause du Christ. Aussi les aveugles criaient-ils sur son passage : « Ayez pitié de nous, fils de David » ; et ils recevaient la lumière à cause de sa miséricorde [2] ; parce qu'ils disaient vrai. Ce n'est donc point à la légère, mais avec réflexion que l'Apôtre fait cette recommandation à Timothée : « Souvenez-vous que Notre-Seigneur « Jésus-Christ, de la race de David, est res« suscité selon l'Evangile que je prêche. C'est « pour lui que je souffre dans les chaînes « comme un criminel ; mais la parole de « Dieu n'est point enchaînée [3] ». Ce Sauveur donc, fils de David selon la chair, nous apparaît ici en figure sous le nom de David, alors que Dieu ouvre la bouche pour parler en paraboles. Ne nous étonnons pas qu'après avoir dit : « Il choisit David », qui nous marque le Christ, le Prophète ajoute « son serviteur », et non son fils ; c'est ce qui nous montre que ce n'est point la substance du Fils unique, coéternelle au Père, qui est issue de David, mais bien la forme de l'esclave.

44. « Il l'a tiré du milieu des bergeries, il « l'a pris quand il gardait les brebis, pour être « le pasteur de Jacob son peuple, et d'Israël « son héritage [4] ». Ce David de qui est né Jésus-Christ selon la chair, fut tiré de la garde des troupeaux, pour conduire les peuples ; mais notre David ou Jésus-Christ, ne passa que des hommes à d'autres hommes, des Juifs aux Gentils, et cependant, selon la parabole, il a été transféré d'un troupeau de brebis à d'autres brebis. On ne retrouve plus dans ces contrées ces Eglises juives qui crurent en Jésus-Christ, qui vinrent de la circoncision peu après la passion et la résurrection du Sauveur, et dont l'Apôtre a dit : « J'étais inconnu de vi« sage aux Eglises de Judée, qui sont en Jésus« Christ ; seulement elles avaient appris que « celui qui nous persécutait, annonce mainte« nant la foi qu'il s'efforçait de détruire, et « elles bénissaient Dieu à mon sujet [1] ». Mais toutes ces Eglises de la circoncision n'existent plus aujourd'hui ; et ainsi le Christ n'est plus dans cette terre qu'on appelait la Judée. Il en est sorti pour être le pasteur des Gentils. A la vérité, il a été tiré de la garde des « brebis « pleines », comme dit le Psalmiste ; car elles étaient de celles dont il est parlé dans le cantique des cantiques, quand il est dit, à une Eglise composée de beaucoup d'églises, à un troupeau formé de plusieurs autres troupeaux : « Vos dents », ou plutôt ceux par qui vous parlez, ou dont vous vous servez pour manger les autres, et les faire ainsi entrer dans votre corps, ceux qui sont pour vous « des dents, « ressemblent à un troupeau de brebis nouvel« lement tondues, qui montent du lavoir ; « elles n'enfantent qu'un double fruit, et ne « connaissent point la stérilité [2] ». Ils ont déposé comme une toison les fardeaux du siècle, quand ils ont apporté aux pieds des Apôtres le prix de leurs biens vendus [3] ; ils sont sortis de ce même bain, dans lequel saint Pierre leur a dit de se laver parce qu'ils ont répandu le sang du Christ. « Faites pénitence », leur dit-il, « et que chacun de vous soit bap« tisé au nom du Seigneur Jésus-Christ, et « vos péchés vous seront remis [4] ». Ils ont porté un double fruit dans les œuvres des deux préceptes de la charité, envers Dieu, et envers le prochain : ainsi nulle de ces brebis n'a été stérile. Notre David a donc été tiré de la garde des brebis pleines, et garde maintenant, parmi les Gentils, d'autres brebis, qui sont aussi Jacob et Israël, ainsi que l'a dit notre Psaume : « Pour faire paître Jacob son « serviteur, et Israël son héritage ». Pour être venues en effet de la gentilité, ces brebis n'en sont pas moins de la race d'Abraham et de Jacob. Car cette race est celle d'Abraham, race de la promesse que lui fit le Seigneur, en disant : « C'est d'Israël que sortira votre « race [5] ». C'est ce que nous explique saint Paul : « Ce ne sont point les fils selon la « chair », dit-il, « mais les enfants selon la « promesse, qui entrent dans la postérité [6] ». C'était aux fidèles de la Gentilité que l'Apôtre

[1] Ps. LXXVII, 70. — [2] Matth. XX, 30, 31. — [3] II Tim. II, 8, 9. — [4] Ps. LXXVII, 71.

[1] Gal. I, 22-24. — [2] Cant. IV, 2. — [3] Act. II, 45 ; IV, 34. — [4] Id. II, 38. — [5] Gen. XXI, 12. — [6] Rom. IX, 8.

disait : « Si vous êtes au Christ, vous êtes la « postérité d'Abraham, les héritiers selon la « promesse [1] ». Quant à cette parole : « Jacob « mon serviteur, et Israël mon héritage », c'est une répétition de pensée, en usage dans l'Ecriture. A moins peut-être qu'on ne veuille mettre cette différence, que c'est Jacob qui sert en cette vie, et que l'héritage du Seigneur s'ouvrira par cette vie éternelle qui nous montrera Dieu face à face, d'où vient le nom d'Israël [2].

45. « Il les a fait paître dans l'innocence de « son cœur ». Quelle plus parfaite innocence que celle qui n'eut point de péché, non-seulement pour la vaincre, mais encore qu'elle pût vaincre ? « Il les a conduites d'une main « sage et prudente [3] ». Ou, comme on lit dans d'autres exemplaires, « de ses mains intel- « ligentes ». On pourrait croire qu'il serait mieux de dire : dans l'innocence de ses mains, et la sagesse de son cœur ; mais celui qui sait mieux que tout autre comme il convient de dire, attribue au cœur l'innocence et aux mains la sagesse. Et autant que j'en puis juger, c'est que beaucoup se croient innocents parce qu'ils s'abstiennent de faire le mal, à cause du châtiment qu'ils craignent; et qui ont la volonté de le faire, s'ils le pouvaient impunément. On peut croire à l'innocence de leurs mains, mais non à celle de leur cœur. Et néanmoins quelle peut être une innocence qui n'existe pas dans le cœur où est la ressemblance de l'homme avec Dieu ? Quand le Prophète nous dit que le Christ « a conduit « son peuple dans l'intelligence de ses mains», il semble parler de cette sagesse que le Christ produit dans ceux qui croient en lui; aussi dit-il « des mains », parce que c'est la main qui agit : ce que l'on peut entendre de la main de Dieu, car le Christ est tout ensemble homme et Dieu. Il est certain que le roi David, dont le Christ est issu, ne pouvait en agir ainsi à l'égard de ce peuple qu'il gouvernait, car il était homme : mais il le fait, celui à qui toute âme fidèle peut dire : « Donnez-moi « l'intelligence, et je sonderai votre loi [1] ». Dès lors, afin de ne point nous égarer loin de lui, en nous confiant en notre sagesse, comme si elle était bien la nôtre, soumettons-nous à ses mains par la foi. Qu'il produise lui-même cette sagesse en nous, afin qu'après nous avoir délivrés de toute erreur, il nous conduise où toute erreur est impossible. C'est là le fruit que doit recueillir le peuple de Dieu lorsqu'il écoute sa loi, qu'il incline l'oreille à sa parole, qu'il redresse son cœur en l'élevant à lui, s'unit à lui d'esprit par une foi vive, afin de ne point devenir une race indocile et rebelle. Mais qu'il apprenne de tout ce que nous avons dit, à mettre son espérance en Dieu, non-seulement pour la vie présente, mais aussi pour la vie éternelle; non-seulement pour recevoir la récompense qui est due à ses bonnes œuvres, mais aussi pour faire ces mêmes bonnes œuvres.

[1] Gal. III, 29. — [2] Gen. XXXII, 28. — [3] Ps. LXXVII, 72.

[1] Ps. CXVIII, 34.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXXVIII.

LES PERSÉCUTIONS DE JÉRUSALEM.

Sous la forme du passé, le Prophète se plaint à Dieu de ce que le Seigneur lui découvre pour l'avenir, et au nom de ceux qui vivront alors, s'il est question de la ruine de Jérusalem sous Titus, car alors l'héritage du Seigneur serait un peuple qui aurait rejeté le Christ, quoique les premiers fidèles en soient issus, ainsi que les premières Eglises qui appartiennent à cet héritage par leur foi, mais non le reste du peuple. La Jérusalem du Prophète serait l'Eglise formée de la gentilité et de la circoncision; le temple détruit se disait des fidèles égorgés, pierres vivantes de l'Eglise : Jérusalem est une hutte abandonnée, puisque les martyrs ou les fruits que l'on y gardait sont retournés au ciel. Le sang coula dans le monde entier, et la terreur empêchait que l'on donnât la sépulture. Le Prophète appelle colère la vengeance que Dieu tire de l'injustice, et son zèle le soin de notre âme; mais Dieu est toujours calme. Cette colère se répandra sur les ennemis de Dieu. La maison de Jacob, c'est l'Eglise dont plusieurs membres effrayés retourneront au paganisme. Mais comme les persécuteurs n'ont de pouvoir que selon la permission de Dieu, le Prophète implore son secours et sa délivrance, afin que les nations voient la puissance du Seigneur et se convertissent. S'il appelle la vengeance divine, c'est par amour de cette justice, ou qui corrige l'impie, ou qui détourne de l'impiété, ou qui du moins fait éclater l'équité du juge; il ne déteste que le vice. Les chaînes dans lesquelles il veut que Dieu l'entende, sont les infirmités qui font gémir les bons, ou les liens de la sagesse. Le sang des martyrs a fait vivre l'Eglise au lieu de la détruire; elle voit la réprobation des persécuteurs, et chante les louanges de Dieu, jusqu'à la fin des siècles.

1. Le titre de ce psaume est si court et si simple, qu'il n'est pas, je crois, besoin de nous y arrêter. Quant aux promesses et aux prophéties qu'il renferme, nous en avons sous les yeux l'accomplissement. Lorsque au temps de David on chantait ces prophéties, aucun malheur semblable n'était arrivé à la ville de Jérusalem, ni au temple de Dieu qui n'était point encore bâti. Qui ne sait que ce fut après la mort de David que Salomon son fils éleva ce temple au Seigneur ? Le Prophète rapporte donc comme au passé ce que l'Esprit du Seigneur lui montre dans l'avenir. « O Dieu, les « Gentils sont entrés dans votre héritage [1] ». Cette même manière de parler a fait dire à propos de la passion du Sauveur : « Ils m'ont « donné du fiel pour nourriture, et dans ma « soif m'ont abreuvé de vinaigre [2] » ; et d'autres particularités qui sont révélées, comme si elles étaient accomplies déjà. Ne nous étonnons pas que l'on parle ainsi au Seigneur. On ne cherche point à les lui apprendre comme s'il les ignorait, puisque c'est lui qui les révèle: mais alors c'est l'âme qui s'entretient avec Dieu, avec cette affectueuse piété qu'agrée le Seigneur. Quand les Anges font aux hommes des révélations, ils les font à des ignorants : mais ce qu'ils redisent à Dieu, il le sait; c'est ainsi qu'ils lui présentent nos prières, et que dans un langage ineffable ils demandent ce qu'ils ont à faire à l'éternelle vérité, comme à la loi immuable. Ici donc l'homme de Dieu se plaint à Dieu de ce que le Seigneur lui apprend, comme le disciple parle au maître qui sait et qui juge, qui approuve ce qu'il a enseigné, qui reprend ce qu'il n'a point enseigné, d'autant plus que le Prophète personnifie en lui-même ceux qui vivront quand arriveront ces malheurs. D'ordinaire, en effet, on représente à Dieu dans la prière les vengeances qu'il a exercées, on le conjure ensuite de prendre en pitié et de pardonner. De même le Prophète parle ici des malheurs qu'il prédit comme en parleraient ceux qui les ont essuyés : et cette plainte qui est une prière, est en même temps une prophétie.

2. « O Dieu ! les Gentils sont entrés dans votre « héritage : ils ont souillé votre saint temple, « et ont fait de Jérusalem une hutte pour « garder les fruits. Les cadavres de vos ser- « viteurs sont la proie des oiseaux du ciel, la « chair de vos saints, la pâture des bêtes sau- « vages. Leur sang a coulé comme l'eau au- « tour de Jérusalem, et nul n'était là pour les « ensevelir [1] ». Si quelqu'un de nous voit dans cette prophétie la ruine de Jérusalem, qui arriva sous l'empereur romain Titus, alors que Jésus-Christ était déjà ressuscité et monté au ciel, et qu'on prêchait son Evangile parmi les Gentils, je ne vois pas comment le

[1] Ps. LXXVIII, 1. — [2] Id. LXVIII, 22.

[1] Ps. LXXVIII, 1-3.

Prophète appelle héritage du Seigneur un peuple qui n'avait pas reçu Jésus-Christ, qui en le rejetant et en le livrant à la mort avait encouru la réprobation, qui n'avait pas voulu croire en lui-même après sa résurrection, et qui même avait égorgé ses martyrs. Ils étaient néanmoins du peuple d'Israël, ceux qui crurent d'abord au Christ, qui profitèrent de son avénement, pour qui s'accomplit avec fruit et d'une manière salutaire la promesse qui en avait été faite, et dont le Seigneur lui-même a dit : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui se sont égarées [1] » : ce sont là « les enfants de la promesse » parmi les Juifs, ceux « qui entrent dans la race d'Abraham [2] »; ils appartiennent à l'héritage de Dieu. De là sont venus Joseph, cet homme juste, et la vierge Marie qui a enfanté le Christ [3] ; de là Jean-Baptiste, l'ami de l'Epoux, et ses parents, Zacharie et Elisabeth [4] ; de là le vieillard Siméon et la veuve Anne, qui n'entendirent point la parole extérieure du Christ, mais qui le connurent tout enfant [5] ; de là les Apôtres ; de là Nathanaël sans déguisement[6]; de là cet autre Joseph, qui attendait aussi le royaume de Dieu [7]; de là cette grande foule qui le précédait et qui le suivait en chantant : « Beni soit celui qui vient au nom du Seigneur [8] » ; de là cette troupe de petits enfants, dont il est dit qu'ils accomplirent ce mot du Prophète : « C'est de la bouche des nouveaux-nés et des enfants à la mamelle que vous avez tiré une louange parfaite [9] ». De là ceux qui, après sa résurrection, furent baptisés [10], trois mille en un jour, et cinq mille en un autre jour, et qui, au feu de la charité, ne firent qu'un seul cœur et une seule âme, dont nul ne s'appropriait rien, mais qui possédaient tout en commun [11]. De là ces saints diacres, parmi lesquels Etienne reçut avant les Apôtres la couronne du martyre [12]. De là toutes ces Eglises de Judée, qui croyaient au Christ, qui ne connaissaient point le visage de Paul [13], mais ses persécutions fameuses, et surtout l'insigne miséricorde que lui fit le Christ. De là Paul lui-même selon la prophétie qui en avait été faite : « C'est un loup ravissant, au matin il enlève sa proie, au soir il partage les dépouilles [14] » ; c'est-à-dire que tout d'abord il persécute et égorge, et ensuite prêche et donne le pain de la vie. C'était là parmi les Juifs l'héritage du Seigneur. Aussi le plus humble des Apôtres [1], le docteur des Gentils a-t-il dit : « Que dirai-je? le Seigneur a-t-il réprouvé son peuple ? Loin de là ; car moi aussi je suis Israélite, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin. Dieu n'a point rejeté son peuple qu'il a choisi dans sa prescience [2] ». Ce peuple sorti de l'ancienne alliance pour entrer dans le corps mystique de Jésus-Christ, est l'héritage de Dieu. Cette parole en effet de l'Apôtre : « Dieu n'a point rejeté le peuple qu'il a connu dans sa prescience », est analogue à cette autre parole du Psalmiste, ainsi écrite : « Car le Seigneur ne rejettera point son peuple »; et il ajoute : « Il n'abandonnera point son héritage [3] » : ce qui prouve que ce peuple est bien l'héritage de Dieu. Avant de parler ainsi, l'Apôtre avait rappelé la prophétie qui annonce pour l'avenir l'incrédulité du peuple d'Israël : « J'ai tendu les bras durant tout le jour à ce peuple incrédule et rebelle à ma parole [4] ». Ici donc, pour empêcher que cette parole mal comprise ne fasse envelopper dans le crime d'incrédulité et de contradiction le peuple tout entier, l'Apôtre ajoute aussitôt : « Je dis donc : Est-ce que Dieu a rejeté son peuple ? Loin de là. Car moi, je suis Israélite, de la race d'Israël, et de la tribu de Benjamin ». Montrant ainsi qu'il ne parle que du premier peuple, et que si Dieu l'eût réprouvé, l'eût condamné tout entier, il ne serait point apôtre du Christ, lui, Israélite de la race d'Abraham, de la tribu de Benjamin. Il emploie aussi un témoignage très-important, quand il dit : « Ne savez-vous point ce que l'Ecriture rapporte d'Elie, de quelle sorte il demande justice à Dieu contre Israël ? Seigneur, ils ont tué vos Prophètes, ils ont détruit vos autels ; je suis demeuré seul, et ils me cherchent pour m'ôter la vie. Mais qu'est-ce que Dieu lui répond ? Je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant Baal. De même donc en ce temps-ci, quelques-uns, que Dieu s'est réservés par l'élection de sa grâce, ont été sauvés ». Tel est le petit nombre qui fait partie de l'héritage de Dieu ; mais non ceux dont il est dit un peu après : « Pour les autres, ils ont été aveuglés »; selon qu'il est écrit : « Qu'est-

[1] Matth. XV, 24. — [2] Rom. IX, 8. — [3] Matth. I, 16. — [4] Luc, I, 5. — [5] Id. II, 25, 36 — [6] Jean, I, 47. — [7] Id. XIX, 38 ; Luc, XXIII, 51. — [8] Matth. XXI, 9. — [9] Ps. VIII, 3. — [10] Act. II, 41 ; IV, 4. — [11] Id. IV, 32. — [12] Id. VII, 58. — [13] Gal. I, 22. — [14] Gen. XLIX, 27.

[1] I Cor. XV, 9. — [2] Rom. XI, 1, 2. — [3] Ps. XCIII, 14. — [4] Rom. X, 21 ; Isa. LXV, 2.

« il donc arrivé ? Ce que cherchait Israël, il « ne l'a point trouvé, mais les élus l'ont trou« vé ; et les autres sont tombés dans l'aveugle« ment [1] ». C'est donc cette élection, ce sont ces restes, c'est ce peuple de Dieu que Dieu n'a point rejeté, qui forme son héritage. Mais dans cet autre peuple qui n'a rien trouvé, dans ces autres qui furent aveuglés, ne se trouvait point l'héritage de Dieu dont on put dire après la glorification du Christ au temps de l'empereur Titus : « O Dieu, les Gentils sont entrés « dans votre héritage », et tout ce que notre psaume semble prédire sur la destruction de ce peuple, de la ville et du temple.

3. Dès lors, ou bien il nous faut entendre ces prophéties de ce que firent d'autres ennemis avant l'avénement du Christ en sa chair (car il n'y avait alors d'autre héritage de Dieu que ce peuple des saints Prophètes, lorsqu'il fut transporté à Babylone, et que la nation subit de tels désastres [2]; ce peuple des Macchabées, horriblement torturés par Antiochus, et qui furent si glorieusement couronnés [3]; le psaume nous prédit en effet ce qui fait les horreurs de la guerre) ; ou bien, s'il nous faut envisager l'héritage de Dieu après la résurrection et l'ascension du Seigneur, nous entendrons par ces calamités les maux que les idolâtres, les ennemis du nom chrétien ont fait endurer à l'Eglise dans cette foule innombrable de martyrs. Bien que le nom d'Asaph signifie synagogue ou assemblée, et que ce nom se donne ordinairement au peuple juif : néanmoins cette assemblée peut être nommée Eglise ; et déjà dans un autre psaume [4], nous avons donné le nom d'Eglise à l'ancien peuple. Cette Eglise est donc l'héritage de Dieu, formé de la circoncision et de la gentilité, c'est-à-dire du peuple d'Israël et des autres nations, par « cette pierre qu'ont « rejetée les architectes, et qui est devenue la « tête de l'angle [5] », et à cet angle se sont jointes deux murailles, venant de directions différentes. « C'est lui qui est notre paix ; lui qui « des deux peuples n'en a fait qu'un; pour « former en lui-même un seul homme nou« veau de ces deux peuples, mettant la paix « entre eux, les réunissant tous deux à Dieu « en un même corps [6] ». C'est dans ce corps que nous sommes les enfants de Dieu, et que nous crions « Abba, notre Père [1] ». « Abba » dans la langue des Juifs, « Père » dans la nôtre, car « Abba » signifie « Père ». De là cette parole du Sauveur : « Je ne suis envoyé « que vers les brebis d'Israël qui se sont « égarées [2] » : montrant ainsi que la promesse faite à ce peuple de lui envoyer le Messie était accomplie; et pourtant au même endroit il ajoute : « J'ai d'autres brebis qui ne « sont point de cette bergerie, il me faut les « amener, afin qu'il n'y ait qu'un seul trou« peau et qu'un seul pasteur [3] » : désignant ainsi les nations qu'il devait appeler à lui, non par sa présence corporelle, afin de justifier cette parole : « Je ne suis envoyé qu'aux « brebis de la maison d'Israël qui se sont éga« rées »; mais par son Evangile que devaient aller répandre « les pieds si beaux de ceux qui « annoncent la paix, qui prêchent les biens [4] : « leur voix s'est fait entendre dans toute la « terre, et leurs paroles jusqu'aux confins du « monde [5] ». De là encore cette parole de l'Apôtre : « Je déclare que Jésus-Christ a été le « ministre pour le peuple circoncis, afin de « vérifier la parole de Dieu et de confirmer « les promesses faites à nos pères ». Voilà bien : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis d'Is« raël qui se sont égarées ». L'Apôtre ajoute : « Pour les Gentils, ils doivent bénir la divine « miséricorde ». Voilà aussi : « J'ai encore « d'autres brebis qui ne sont pas de cette « bergerie, il me faut les amener, et il n'y « aura plus qu'un troupeau et qu'un pas« teur ». Telle est la double grâce exprimée dans ce mot du Prophète cité par saint Paul : « Nations, réjouissez-vous avec son peuple [6] ». C'est donc ce troupeau unique sous un seul pasteur qui forme l'héritage de Dieu, héritage non-seulement du Père, mais encore héritage du Fils. Car c'est le Fils qui a dit : « Le « cordeau a mesuré ma part dans des lieux ra« vissants, mon héritage est incomparable [7] ». Et cet héritage, par la bouche du Prophète, dit à Dieu : « Seigneur, notre Dieu, possédez» nous [8] ». Ce n'est point un héritage que le Père mourant ait laissé à son Fils ; mais c'est le Fils qui par sa mort l'a acquis d'une manière merveilleuse, et en a pris possession par sa résurrection.

4. Si donc c'est à cet héritage qu'il faut ap-

[1] Rom. XI, 1-7. — [2] IV Rois, XXIV, 14. — [3] II Macch. VII. — [4] Discours sur le Ps. LXXVII, n. 3. — [5] Id. CXVII, 22. — [6] Ephés. II, 14-16.

[1] Rom. VIII, 15; Gal. IV, 6. — [2] Matth. XV, 24. — [3] Jean, X, 16.— [4] Rom. X, 15.— [5] Ps. XVIII, 5.— [6] Rom. XV, 8-10.— [7] Ps. XV, 6.— [8] Isa. XXVI, 13, suiv. les Septante.

pliquer la prophétie de ce psaume : « O Dieu, « les nations sont entrées dans votre héri- « tage », et croire que les païens sont entrés dans l'Eglise, non par la foi, mais par la persécution, c'est-à-dire qu'ils l'ont envahie dans le dessein de la détruire et de la ruiner entièrement, comme le prouvent tant de cruautés inouïes, alors cette parole : « Ils ont pro- « fané votre saint temple », se doit appliquer, non plus aux bois et aux pierres, mais aux chrétiens eux-mêmes, dont saint Pierre a dit qu'ils sont les pierres vivantes formant la maison de Dieu [1]. D'où saint Paul a dit clairement : « Le temple de Dieu est saint, et « vous êtes ce temple [2] ». Voilà le temple que les persécuteurs ont profané, dans ces chrétiens qu'ils ont forcés à renier le Christ par les menaces et les tortures, et que leurs violences ont fait retourner au culte des idoles : toutefois plusieurs se sont relevés par la pénitence, et purifiés de cette souillure. C'est une âme pénitente qui a dit : « Purifiez-moi « de mes péchés »; et : « Créez en moi un cœur « nouveau, et renouvelez dans mes entraillles « un esprit de droiture [3] ». Le Prophète continue : « Ils ont fait de Jérusalem une hutte « pour garder les fruits » : l'Eglise peut très-bien être appelée ainsi : « La Jérusalem libre est « notre mère, dont il est écrit : Réjouis-toi, « stérile, qui n'enfantes pas, pousse des cris « de joie, élève la voix, toi qui n'es pas mère : « l'épouse délaissée a plus d'enfants que celle « qui a un époux [4] ». Cette expression, « une « hutte à garder les fruits », signifie, selon moi, le désert qu'a fait la fureur de la persécution : comme une hutte à garder les fruits, car on abandonne ces huttes aussitôt que les fruits sont cueillis. Et certes, quand les Gentils eurent persecuté l'Eglise, elle parut un désert, les âmes des martyrs avaient passé au banquet céleste, comme des fruits nombreux et d'une admirable beauté cueillis dans le jardin du Seigneur.

5. « Ils ont donné pour pature, aux oiseaux « du ciel, les cadavres de vos serviteurs, et la « chair de vos saints aux bêtes de la terre [5] ». Le mot de « cadavre » est répété dans « la « chair », et « vos serviteurs » dans « vos « saints ». Il n'y a de différence qu'entre « les oiseaux du ciel » et « les bêtes de la « terre ». Traduire « cadavre » est beaucoup mieux que traduire « dépouille mortelle », comme l'ont fait quelques-uns. Cadavre ne se dit que des morts, et dépouille mortelle se dit même d'un corps vivant. Lors donc que les martyrs, comme je l'ai dit, retournèrent comme d'excellents fruits à Dieu qui les cultivait, leurs cadavres et leurs chairs devinrent la proie des oiseaux du ciel et des bêtes de la terre ; comme s'ils eussent pu perdre quelque chose pour la résurrection, alors que Dieu, qui a compté les cheveux de notre tête [1], saura tirer des secrètes entrailles de la nature de quoi nous restaurer.

6. « Ils ont répandu le sang comme l'eau », c'est-à-dire avec abondance et avec mépris : « autour de Jérusalem [2] ». Si par Jérusalem nous entendons la ville de la terre, ce sang répandu autour de ses murs est celui de ses enfants que l'ennemi a pu rencontrer en dehors de ses murailles. Mais si nous comprenons cette Jérusalem dont il est dit : « Plus nom- « breux sont les fils de l'épouse abandonnée, « que les fils de celle qui a un époux [3] », son enceinte est l'univers entier. Car dans ce même endroit où le Prophète s'écrie : « L'é- « pouse abandonnée est plus féconde que « celle qui a un époux »; il continue à dire peu après : « Et le Dieu d'Israël qui t'a déli- « vrée sera appelé le Dieu de la terre en- « tière [4] ». En ce cas, l'enceinte de Jérusalem, dans notre psaume, comprendrait les lieux où l'Eglise était répandue, alors qu'elle croissait et portait des fruits dans le monde entier, et que la persécution, sévissant partout, fit un grand carnage des martyrs, répandant leur sang comme l'eau, et les enrichissant des trésors du ciel. Quant à cette parole : « Nul « n'était là pour les ensevelir » ; il n'est pas étonnant que, dans certaines contrées, la terreur ait été si grande, que nul n'ait osé donner la sépulture aux corps des saints ; ou que plusieurs martyrs soient demeurés longtemps sans sépulture, jusqu'à ce que des mains pieuses leur eussent rendu ce devoir.

7. « Nous avons été en opprobre à nos voi- « sins [5] ». Aussi n'est-ce point en présence des hommes, mais en présence de Dieu que la mort de ses saints est précieuse [6]. « Nous « sommes la fable et le jouet », ou comme d'autres ont traduit : « La dérision de ceux « qui nous environnent ». C'est une répétition

[1] I Pierre, II, 5. — [2] I Cor. III, 17. — [3] Ps. L, 4, 12. — [4] Gal. IV, 26 ; Isa. LIV, 1. — [5] Ps. LXXVIII, 2.

[1] Matth. X, 30. — [2] Ps. LXXVIII, 3. — [3] Isa. LIV, 1. — [4] Id. 5. — [5] Ps. LXXVIII, 4. — [6] Id. CXV, 15.

de la pensée précédente. Car cette expression, « en opprobre », est répétée dans « la « fable et le jouet » ; et « nos voisins » se trouve répété dans « ceux qui nous environ« nent ». Dès lors les voisins de la Jérusalem terrestre sont les autres peuples qui environnaient la Judée. Quant à la Jérusalem libre qui est notre mère, ses voisins et ceux qui l'environnent sont les ennemis chez qui elle habite dans l'univers entier.

8. Le Prophète se répand ensuite en prières, et nous montre que le récit qu'il vient de faire de tant de maux est moins un récit qu'une lamentation : « Jusques à quand, Seigneur, « durera votre colère, et votre zèle s'allu« mera-t-il toujours comme la flamme [1] ? » Il supplie le Seigneur de n'entrer point dans une fureur implacable; de ne point prolonger cette pression, cette affliction, ce massacre, mais de mettre un terme à ses châtiments, selon cette parole d'un autre psaume: « Jusques à quand serons-nous nourris du « pain des larmes, et abreuvés au calice des « pleurs [2] ?» Dire en effet : « Jusques à quand, « Seigneur, durera votre colère? » a bien le même sens que : Seigneur, mettez un terme à votre colère. Et quand nous lisons ensuite: « Votre zèle s'allumera-t-il comme une « flamme? » faut-il sous-entendre « jusques « à quand », et « jusqu'à la fin », comme s'il y avait : Jusques à quand votre colère s'allumera-t-elle comme une flamme? Sera-ce jusqu'à la fin ? Il faut en effet sous-entendre ces deux mots, comme plus haut nous avons sous-entendu celui-ci : « Ils ont donné ». Dans la première partie du verset, on lit : « Ils ont « donné les cadavres de vos serviteurs pour « servir de proie aux oiseaux du ciel » : ce verbe « ils ont donné », ne se trouve pas dans la seconde partie : « Et la chair de vos saints « aux bêtes de la terre »; il faut l'y sous-entendre. Quant à ce zèle et à cette colère de Dieu, ce n'est point une passion qui le trouble, comme l'en accusent quelques-uns [3] qui ignorent les Ecritures. La colère de Dieu, c'est la vengeance qu'il tire de l'injustice, et son zèle, la jalousie de notre pureté, le soin de notre âme qui mépriserait sa loi, et se séparerait de lui par une fornication spirituelle. Ces sentiments causent du trouble chez les hommes qui souffrent; mais sont paisibles chez Dieu qui les règle et à qui il est dit :

[1] Ps. LXXVIII, 5.— [2] Id. LXXIX, 6.— [3] Les Manichéens.

« Pour vous, Seigneur, vous jugez dans le « calme [1] ». C'est ce qui nous montre que les tribulations viennent aux hommes, et même aux fidèles, à cause de leurs péchés : quoique la gloire des martyrs en devienne plus éclatante par le mérite de la patience, et par leur humble piété à supporter les fléaux qui sont l'épreuve du Seigneur. C'est ce qu'ont témoigné et les Macchabées dans les tourments les plus cruels [2], et les trois jeunes hommes dans les flammes qui ne les touchaient point [3], et les saints Prophètes en captivité. Sans doute ils supportaient ce châtiment paternel avec force et humilité, et pourtant ils ne cachaient point que ces maux étaient la punition de leurs fautes. Ce sont eux qui disent dans le psaume : « Le Seigneur m'a châtié, et il m'a frappé de « verges, et ne m'a point livré à la mort [4] ». Il flagelle tous ceux qu'il reçoit parmi ses enfants: quel fils n'est point châtié de son père [5] ?

9. Quand le Prophète ajoute : « Répandez « votre colère sur les nations qui ne vous « connaissent point, et sur les royaumes qui « n'invoquent point votre nom [6] » : c'est encore une prophétie, et non une imprécation. Ce n'est point un souhait malveillant, mais un souffle prophétique qui a dicté ces paroles, de même qu'en parlant des maux qui doivent arriver à Judas, le Prophète semble appeler de ses désirs le châtiment que Judas aura bien mérité. Mais comme il n'y a point de commandement de la part du Prophète, quand il dit au Christ au mode impératif : « Ceignez votre glaive, ô le plus puissant des « rois ; revêtez-vous de votre éclat et de votre « gloire, et dans votre majesté, marchez à la « victoire et régnez [7] » ; il ne souhaite rien non plus, mais il prophétise, quand il dit : « Répandez votre colère sur les nations qui « ne vous connaissent point » : ce qu'il répète selon sa coutume, « et sur les royaumes qui « n'invoquent point votre nom ». Car, royaumes est la répétition de nations; et : qui n'invoquent point votre nom, la répétition de: qui ne vous connaissent point. Comment faut-il entendre cette parole du Sauveur dans l'Evangile : « Le serviteur qui ignore la vo« lonté de son maître et qui fait des actions « dignes du châtiment, en recevra moins : « mais le serviteur qui a connu la volonté

[1] Sag. XII, 18. — [2] II Macchab. VII, 1, 2, etc. — [3] Dan. III, 21. — [4] Ps. CXVII, 18. — [5] Hebr. XII, 6, 7. — [6] Ps. LXXVIII, 6. — [7] Id. XLIV, 4, 5.

« de son maître et fait des actes à châtier, le « sera davantage [1] », si la colère de Dieu est plus grande contre les nations qui ne connaissent point son nom ? Car en disant : « Répandez votre colère », il indique assez quelle grande colère nous devons entendre. Aussi dit-il ensuite : « Rendez à nos voisins « sept fois autant [2] ». Est-ce parce qu'il y a une grande différence entre le serviteur qui invoque le nom du Seigneur, bien qu'il ignore sa volonté, et l'étranger qui n'appartient pas à la famille d'un si grand maître, qui ignore Dieu au point de ne pas l'invoquer? Au lieu de Dieu, ils invoquent des idoles, des démons ou une créature quelconque; mais non le Créateur qui est béni dans les siècles. Le Prophète ne marque point ici que ceux dont il parle, ignorent la volonté de Dieu, au point de ne pas craindre le Seigneur; mais il désigne ceux qui ignorent le Seigneur, de manière à ne pas l'invoquer, et à se poser comme les antagonistes de son nom. Il y a donc une grande différence entre ces serviteurs qui ne savent point, à la vérité, la volonté de leur maître, mais qui font partie de sa famille, qui vivent dans sa maison, et ces ennemis qui, non-seulement veulent que ce maître leur soit inconnu, mais qui n'invoquent point son nom, et persécutent ses serviteurs.

10. « Ils ont dévoré la maison de Jacob », continue le Prophète, « ils ont mis le deuil « dans sa demeure [3] ». Jacob était en effet la figure de l'Eglise, comme Esaü l'était de la synagogue. De là cette prédiction : « L'aîné « sera le serviteur du plus jeune [4] ». Ce nom peut désigner aussi l'héritage du Seigneur, dont nous parlions, et contre lequel se sont rués les peuples par la persécution, afin de l'envahir et de le détruire après l'ascension du Seigneur. Mais il faut examiner comment nous comprendrons « la demeure de Jacob ». Il semble qu'on ne peut guère l'entendre que de cette ville qui possédait le temple, et où le Seigneur avait ordonné que la nation tout entière viendrait lui offrir des sacrifices, célébrer la Pâque et l'adorer. Car si le Prophète avait voulu désigner les assemblées chrétiennes, que la persécution empêchait et désolait, il aurait dû dire des demeures désolées, et non une demeure. Et pourtant nous pouvons encore ici prendre le singulier pour

[1] Luc, XII, 48, 47.— [2] Ps. LXXVIII, 12.— [3] Id. 7.— [4] Gen. XXV, 23.

le pluriel, comme on dit le vêtement pour les vêtements, le soldat pour les soldats, le troupeau pour les troupeaux: ces manières de parler qui sont ordinaires, non-seulement dans le commun du peuple, mais aussi chez les plus habiles maîtres de l'éloquence. L'Ecriture elle-même use de cette façon de parler, et a dit la sauterelle pour les sauterelles [1], la grenouille pour les grenouilles, et beaucoup d'autres locutions semblables. Cette expression : « Ils ont dévoré Jacob », marque parfaitement bien que les menaces des persécuteurs contraignirent beaucoup de chrétiens à entrer dans leurs corps, ou plutôt dans leur société.

11. Le Prophète sait fort bien que si, d'une part, Dieu doit châtier selon leur perversité la volonté des persécuteurs, d'autre part eux n'auraient eu contre son héritage aucune puissance, s'il n'avait voulu par le fouet du châtiment corriger son peuple de ses péchés. C'est pourquoi il ajoute : « Ne vous souvenez « point de nos anciennes iniquités [2] ». Je ne dis pas simplement de nos iniquités passées, et qui pourraient être bien récentes; mais des « anciennes », c'est-à-dire de celles qui viennent de nos pères. Car ce n'est plus le châtiment qui est dû à ces offenses, mais bien la condamnation. « Que vos miséricordes nous « préviennent ». Qu'elles nous arrivent avant le jugement. « Car la miséricorde est pré- « férable au jugement. Or, le jugement sera « sans miséricorde, mais pour celui qui « n'aura pas été miséricordieux [3] ». Et quand il ajoute : « Parce que nous sommes devenus « pauvres », il montre son désir que la volonté de Dieu nous prévienne, afin que notre pauvreté ou notre infirmité soit soutenue par sa miséricorde dans l'accomplissement des préceptes, et que nous n'arrivions pas au jugement pour y être condamnés.

12. Aussi lisons-nous ensuite : « Secourez- « nous, ô Dieu notre Sauveur [4] ». Cette expression « notre Sauveur », désigne clairement de quelle pauvreté il veut parler, quand il dit : « Parce que nous sommes réduits à une « extrême pauvreté ». C'est une faiblesse qui a besoin d'un sauveur. Demander un secours pour nous, ce n'est ni faire injure à la grâce, ni supprimer le libre arbitre. Car agir avec un secours, c'est faire quelque chose de soi-même. Le Prophète ajoute encore : « Déli-

[1] Ps. LXXVII, 45.— [2] Id. LXXVIII, 8. — [3] Jacques, II, 13.— [4] Ps. LXXVIII, 9.

« vrez-nous, pour la gloire de votre nom », afin que celui qui se glorifie, ne se glorifie point en lui-même, mais dans le Seigneur [1]. « Et pardonnez-nous nos péchés, à « cause de votre nom », mais non à cause de nous. Que méritons-nous en effet pour nos péchés, sinon un très-juste châtiment? Nous délivrer, ô Dieu, ou nous tirer de nos misères, c'est nous aider à faire le bien, et nous pardonner nos péchés, dont nous ne pouvons être exempts ici-bas. « Car nul « homme vivant ne sera juste en votre pré« sence [2]. Or, le péché, c'est l'injustice [3], et si « vous considérez nos injustices, qui subsis« tera devant vous [4] ? »

13. « Afin qu'on ne dise point dans les na« tions : où est leur Dieu [5] ? » Ces paroles qu'ajoute le Prophète, sont plutôt en faveur des nations. Car elles périssent misérablement si elles n'espèrent point en Dieu, si elles croient ou qu'il n'existe point, ou qu'il n'est pour les siens d'aucun secours, ne leur accorde aucune faveur. « Et que, sous nos yeux, « on sache parmi les nations, que vous ven« gez le sang de vos serviteurs qui a été ré« pandu » : c'est ce qui s'accomplit, ou bien quand ceux qui persécutaient l'héritage du Seigneur croient en lui ; c'est là en effet une vengeance qui fait mourir par le glaive de la parole de Dieu leur injuste cruauté : et c'est de ce glaive qu'il est dit : « Ceignez votre épée [6] » ; ou bien quand les ennemis de Dieu persévèrent jusqu'à la fin, et sont châtiés. Car les maux du corps qu'ils endurent en cette vie, leur sont communs avec les bons. Il est encore une autre vengeance, c'est l'extension et la fécondité de l'Eglise en ce monde, après ces persécutions dont ils pensaient l'exterminer ; c'est ce que voit tout pécheur, tout incrédule, tout ennemi de Dieu, qui en grince les dents, et en sèche de dépit [7]. C'est là un châtiment des plus sensibles ; qui oserait le nier? Mais je doute que cette expression « sous nos yeux », se puisse entendre avec justesse, de cette peine qui demeure cachée au fond du cœur, qui torture ceux qui nous applaudissent et nous sourient, sans que nous puissions voir ce qu'ils souffrent dans l'intérieur de l'âme. Mais si l'on entend par là cette foi des persécuteurs qui tue leur injustice ; ou le supplice qui vient torturer leur persévérance dans le mal, nous pouvons sans difficulté y appliquer ces paroles : « Que, sous nos yeux, on con« naisse vos vengeances parmi les nations ».

14. Ceci est une prédiction, avons-nous dit, et non point un désir. Ce qui nous donne lieu de remarquer en passant comment il faut entendre cette parole de l'Apocalypse à propos des martyrs qui sous l'autel du Seigneur font entendre ces plaintes : « Jusques à quand, « Seigneur, différerez-vous de venger notre « sang [1] ? » et de ne point laisser croire que ces âmes saintes veulent assouvir leur haine dans la vengeance, ce qui serait déroger à leur perfection. Et pourtant il est écrit : « Le juste « tressaillira à la vue des vengeances de l'im« pie, il lavera ses mains dans le sang du pé« cheur [2] ». Et saint Paul dit : « Ne vous « vengez point vous-mêmes, mes bien-aimés, « mais donnez place à la colère : car il est écrit : « La vengeance est à moi, et je l'exercerai, dit « le Seigneur [3] ». Dès lors, le Seigneur ne leur commande point de renoncer à la vengeance, mais de ne point se venger soi-même, et de laisser exercer sa colère au Dieu qui a dit : « La vengeance est à moi, et je l'exercerai ». Le Seigneur, à son tour, nous propose dans l'Evangile l'exemple d'une veuve qui, désirant d'être vengée, importuna un juge inique, et ce juge vaincu par ses instances, plutôt que dirigé par la justice, consent à l'écouter [4] : et le Seigneur nous tient ce langage, pour nous montrer que Dieu, beaucoup mieux que ce juge, rendra justice à ses élus, qui en appellent à lui, la nuit et le jour [5]. De là vient ce cri des martyrs, sous l'autel de Dieu, qui demandent justice et vengeance. Mais que devient donc cette parole : « Aimez vos enne« mis, faites du bien à ceux qui vous haïs« sent, et priez pour ceux qui vous persé« cutent [6] ? » Que devient cette autre parole : « Ne rendez pas le mal pour le mal, ni l'in« jure pour l'injure [7] ? » et encore : « Ne ren« dez à personne le mal pour le mal [8] ? » Car si l'on ne doit rendre à personne le mal pour le mal, non-seulement il ne faut faire aucun mal à cause du mal qu'on nous aurait fait, mais il ne faut pas même désirer un mal pour un mal que l'on nous aurait fait ou désiré. Or, celui-là désire un mal, qui tout en renonçant à se venger lui-même, attend et souhaite

[1] I Cor. I, 31. — [2] Ps. CXLII, 2. — [3] I Jean, III, 4. — [4] Ps. CXXIX, 3. — [5] Id. LXXVIII, 10. — [6] Id. XLIV, 4. — [7] Id. CXI, 10.

[1] Apoc. VI, 9, 10. — [2] Ps. LVII, 11. — [3] Rom. XII, 19 ; Deut. XXXII, 35. — [4] Luc, XVIII, 3-5. — [5] Apoc. VI, 9. — [6] Matth. V, 44. — [7] I Pierre, III, 9. — [8] Rom. XII, 17.

que Dieu châtie son ennemi. Si donc l'homme juste et le méchant demandent également à Dieu d'être vengés de leurs ennemis, en quoi diffèrent-ils, sinon en ce que le juste désire l'amendement plutôt que le châtiment de son ennemi? Et quand il voit que Dieu en tire vengeance, il met sa joie, non dans la peine qu'il endure, car il ne le hait point, mais dans la justice divine, parce qu'il aime Dieu. Et si Dieu exerce sa vengeance dès ce monde, il s'en réjouit, ou pour son ennemi, s'il se corrige, ou pour les autres, s'ils craignent de l'imiter. Lui-même en devient meilleur, non pas en repaissant sa haine du supplice d'un ennemi, mais en se corrigeant de ses fautes. C'est donc par bonté, et non par malice, que le juste se réjouit à la vue des vengeances divines, et qu'il lave ses mains, ou plutôt qu'il purifie ses œuvres dans le sang, c'est-à-dire dans la perte des pécheurs, et qu'il tire de là, non une joie criminelle du mal des autres, mais un exemple des divins avertissements. S'il s'agit de cette vengeance que Dieu se réserve pour l'autre vie à son dernier jugement, le juste trouve sa joie dans cette volonté de Dieu qui ne donne point le bonheur au méchant, ni à l'impie la récompense des justes; ce serait un acte injuste et contraire aux lois de la vérité qui fait les délices du juste. Aussi quand le Sauveur nous exhorte à l'amour de nos ennemis, il nous propose l'exemple de notre Père céleste, « qui fait « luire son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les « injustes[1] » : et néanmoins n'a-t-il pas pour eux des châtiments temporels, et à la fin l'enfer pour les endurcis obstinés? Il faut donc aimer le prochain sans haïr la justice de Dieu qui le punit, et aimer cette justice qui le châtie de manière à n'aimer point le châtiment, mais l'équité du juge. Un esprit haineux au contraire, s'afflige de voir son ennemi se convertir et échapper à la peine, et quand il le voit châtié, il se réjouit de se voir vengé, non qu'il aime la justice de Dieu, mais bien le malheur de son ennemi, et s'il abandonne sa cause à Dieu, c'est qu'il souhaite que Dieu châtie cet ennemi, plus que lui-même ne le pourrait faire : et quand il donne à manger à son ennemi qui a faim, à boire à celui qui a soif, il savoure méchamment cette parole : « En agissant ainsi, vous amassez sur sa « tête des charbons de feu[1] ». Il prétend aggraver ainsi la faute de son ennemi, appeler sur sa tête cette indignation de Dieu figurée, croit-il, par des charbons ardents; il ne comprend pas que ce feu est la douleur de la pénitence, qui brûle le cœur jusqu'à ce que le coupable, devant ces bienfaits d'un ennemi, baisse enfin par l'humilité une tête qu'élevait l'orgueil, en sorte que le bien de l'un ait vaincu le mal de l'autre. Aussi l'Apôtre a-t-il eu soin d'ajouter : « Ne vous laissez pas vaincre « par le mal, mais triomphez du mal par le « bien[2] ». Comment vaincre le mal par le bien, quand on n'est bon qu'en apparence, et mauvais au fond de l'âme ; quand sans nuire en actions, on nuit en désirs ; que la main est innocente, et la volonté sanguinaire? C'est donc ainsi que notre psaume prédit les châtiments des impies, en termes de désirs, en sorte qu'il nous faut comprendre que le serviteur de Dieu aime ses ennemis, ne souhaite à personne que le bien, c'est-à-dire la piété en cette vie, l'heureuse éternité en l'autre vie ; que dans les châtiments des méchants, il se réjouit, non des maux qu'ils souffrent, mais des justes jugements de Dieu ; et dans tous les endroits de l'Ecriture, où nous lisons leur haine contre les hommes, cette haine s'applique à leurs vices, que chacun devrait détester en soi-même, s'il s'aimait véritablement.

15. Quant à ces paroles : « Que les cris des en« chaînés s'élèvent jusqu'à vous », ou comme on lit dans d'autres exemplaires, « jusqu'en « votre présence[3] » ; nous ne voyons guère dans les saintes Ecritures, que les saints aient été jetés dans les entraves par leurs persécuteurs ; et si cela est arrivé dans les tourments, si grands et si variés qu'ils ont endurés, cela est arrivé si rarement qu'il n'est pas croyable que le Prophète ait voulu choisir ce supplice pour s'y arrêter. Mais ces chaînes sont bien l'infirmité, la corruption des corps qui appesantissent l'âme. Car le persécuteur profitait de cette faiblesse, comme d'une douleur et d'une peine, pour perdre l'âme en la poussant à l'impiété. Voilà les chaînes dont l'Apôtre voulait être délivré pour être avec le Christ ; mais il lui fallait prolonger son séjour en cette vie, à cause des fidèles qu'il formait à l'Evangile[4]. Jusqu'à ce qu'enfin ce corps corruptible ait revêtu l'incorruptibilité, et

[1] Matth. v, 45

[1] Rom. XII, 20. — [2] Rom. XII, 21. — [3] Ps. LXXVIII, 11. — [4] Philip. I, 23.

que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité[1], la chair qui est infirme retient dans des chaînes l'esprit qui est prompt. Mais ces liens ne sont lourds que pour ceux qui gémissent sous le poids qu'ils en ressentent[2], et qui soupirent après le ciel qu'ils doivent revêtir ; parce qu'ils ont horreur de la mort et s'ennuient dans cette vie mortelle. Tels sont les gémissements que redit le Prophète, afin que ces gémissements s'élèvent jusqu'à la présence de Dieu. Ces captifs enchaînés peuvent s'entendre encore de ceux qui sont liés par les préceptes de la sagesse ; et ces chaînes portées avec patience deviennent une gloire : de là cette parole : « Mets tes pieds dans ses liens[3] ». « Dans la force de votre bras », poursuit le Prophète, « adoptez les fils de la mort »; ou comme on lit en d'autres exemplaires, « les « fils de ceux que l'on a punis de mort ». L'Ecriture nous montre aussi clairement quel était ce gémissement des captifs qui endurèrent pour le nom de Jésus-Christ les effroyables persécutions, prophétisées dans notre psaume. Au milieu de tourments si divers, ils priaient pour l'Eglise, afin que leur sang ne demeurât point stérile, et que ces moyens par lesquels ses ennemis espéraient détruire la famille du Seigneur, la rendissent plus féconde. « Les fils de ceux qui ont été tués », dit le Prophète, et qui, loin de s'effrayer à la vue des souffrances des martyrs qui les avaient précédés, sont venus en foule embrasser la foi de Celui pour l'honneur duquel ils les voyaient donner leur vie, excités qu'ils étaient par leur gloire à les imiter. Aussi dit-il : « Selon la force de votre bras ». Car tel est l'effet qui en est résulté chez les peuples chrétiens, que les persécuteurs qui croyaient prévaloir, ne l'eussent jamais prévu.

16. « Rejetez », dit le Prophète, « rejetez « dans le sein de nos voisins, sept fois au- « tant[4] ». Non qu'il souhaite un mal : c'est une sentence qu'il annonce, l'avenir qu'il prophétise. Le nombre sept, ou sept fois autant, désigne une vengeance parfaite, car ce nombre est ordinairement celui de la perfection. De là vient que l'on entend dans le sens favorable cette parole : « Il en recevra « dans l'éternité sept fois autant[5] » ; ce qui comprend la totalité. « Comme n'ayant rien « et possédant tout[6] ». Il donne à ces hommes le nom de voisins, parce que l'Eglise habite au milieu d'eux jusqu'au jour de la séparation, puisque maintenant pour les chrétiens la séparation n'est point visible. « Rejetez dans « leur sein », dit le Prophète, c'est-à-dire d'une manière cachée, afin que la vengeance qui est secrète aujourd'hui, « soit visible un jour « sous nos yeux en face des nations ». Lorsque Dieu en effet livre un homme au sens réprouvé, cet homme reçoit dans son sein ce qui lui vaudra un supplice éternel. « Rendez-leur « l'injure qu'il vous ont faite, ô mon Dieu ». Voila ce qu'il faut leur rendre sept fois, c'est-à-dire, à cause des outrages qu'ils vous ont faits, réprouvez-les complétement dans le secret de leurs âmes ; car c'est là qu'ils ont outragé votre nom, en croyant vous effacer de la terre par la mort de vos persécuteurs.

17. « Pour nous, nous sommes votre peu- « ple[1] » : ce qui doit s'entendre de tous les chrétiens vrais et pieux. « Nous », que ces persécuteurs pensaient anéantir, « sommes votre « peuple, et les brebis de votre troupeau », afin que celui qui se glorifie, le fasse dans le Seigneur[2], « nous vous confesserons dans « le siècle ». D'autres manuscrits portent : « Nous vous confesserons éternellement ». L'ambiguité du grec a produit cette différence. L'expression du grec εἰς τὸν αἰῶνα, peut se traduire « dans l'éternité », ou « dans le « siècle ». Le verset suivant, selon l'ordinaire des saintes Ecritures et surtout des psaumes, est la répétition du précédent, en sens inverse; il met en premier lieu ce que le précédent mettait en second lieu, et en second lieu ce qu'il avait mis en premier lieu. « Nous vous « confesserons » est répété dans « nous annon- « cerons votre louange », et au lieu de dire « dans le siècle », la répétition porte « de géné- « ration en génération ». Répéter ainsi la génération désigne une durée sans fin, soit, comme plusieurs l'ont entendu, que l'on entende par là les deux générations, l'ancienne et la nouvelle, qui toutes deux néanmoins se forment en cette vie; car celui qui ne renaîtra point de l'eau et du Saint-Esprit n'entrera point dans le royaume des cieux[3]; ensuite ce n'est qu'en ce monde que l'on annonce la gloire de Dieu, puisque dans le siècle à venir nous le verrons tel qu'il est[4], on ne l'annoncera plus à personne. « Nous sommes votre

[1] I Cor. XV, [illegible] — [illegible] I — [3] Eccli. VI, 25.— [4] Ps. LXXVIII 12. — [5] Marc, X, 30. — [6] II Cor. VI, 10.

[1] Ps. LXXVIII, 13.— [2] I Cor. I, 31.— [3] Jean, III, 5.— [4] I Jean, III, 2.

« peuple, et les brebis de votre bercail », qu'ils ont prétendu détruire par la persécution : « Nous vous confesserons dans le siècle », car cette Eglise, qu'ils ont voulu anéantir, doit durer jusqu'à la fin du monde : « De généra-« tion en génération nous chanterons votre « louange », que ces impies voulaient faire cesser, en nous exterminant. En beaucoup d'endroits de l'Ecriture, nous vous l'avons dit, le mot de confession est employé pour la louange, comme il paraît ici. « Vous direz ceci « dans votre confession : Toutes les œuvres « du Seigneur sont parfaitement bonnes [1] »; et surtout dans cet endroit où Jésus-Christ, qui n'avait nulle faute à regretter et à confesser à son Père, lui dit : « Je vous confesse, « mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, « parce que vous avez dérobé ces choses aux « sages et aux prudents, pour les révéler aux « petits [2] ». Je vous cite ces passages pour vous faire comprendre que ces paroles : « Nous « chanterons vos louanges », ne sont qu'une répétition de « nous vous confesserons ».

[1] Eccli. XXXIX, 39. — [2] Matth. XI, 25.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXXIX.

SERMON AU PEUPLE.

LA VIGNE DU SEIGNEUR.

Ce psaume est pour ceux de la synagogue qui doivent se convertir au Christ. Joseph, dont il est ici question, fut déshonoré chez les siens, mis en honneur chez les étrangers ; il est l'image du Christ, et c'est de son bercail que nous devons faire partie. Le Dieu qui s'assied sur les Chérubins viendra s'asseoir en nous, si nous avons la charité. Qu'il se montre en face du peuple Juif qui a boité comme autrefois Jacob, d'une part méconnaissant le Christ à la croix, d'autre part lui donnant les Apôtres, puis après sa résurrection et son ascension les Eglises primitives. Dieu n'a donc point rejeté la prière de son serviteur. Les nations ont insulté ces serviteurs dans la personne des martyrs, puis les insulteurs se sont ou convertis ou cachés. Ainsi la vigne du Seigneur est sortie de la servitude, pour être plantée chez les nations vaincues Cette vigne qui fut d'abord le peuple juif, est aujourd'hui l'Eglise qui domine toutes les grandeurs. La première vigne ayant mis à mort et rejeté l'héritier, celui-ci en a brisé la clôture pour y faire entrer les nations qui ont détruit le royaume des Juifs. Toutefois cette vigne est de la race d'Abraham, affermissez-la dans l'homme de votre droite, qui détruira en nous le péché de la crainte et le péché de la convoitise, nous fera tourner cette crainte et cet amour du côté de Dieu, afin que nous méprisions toute créature pour nous attacher au Créateur.

1. Nous ne trouvons dans ce psaume que peu d'endroits qui puissent arrêter le discours, et que les auditeurs aient de la peine à comprendre. Aussi avec le secours de Dieu, et ce désir que vous avez d'entendre et de voir ce qui a été prédit et prophétisé autrefois, nous passerons légèrement sur les endroits qui sont clairs, puisque vous êtes instruits à l'école du Christ ; en sorte que si nous rencontrons quelques obscurités qui m'obligent à vous les expliquer, les passages évidents ne demandent qu'à être lus. C'est le chant de l'avénement de Jésus-Christ notre Seigneur et Sauveur, et de sa vigne. Mais c'est Asaph qui chante, Asaph, autant que j'en puis juger, éclairé, converti, et dont le nom signifie synagogue, vous le savez. Le psaume à pour titre : « Pour « la fin. Pour ceux qui doivent être chan-« gés [1] » : en mieux assurément ; car le Christ, qui est la fin de la loi [2], est venu pour tout améliorer. Le titre porte encore : « Témoi-« gnage à Asaph lui-même ». Bon témoignage de la vérité ; car ce témoignage confesse le Christ et sa vigne, le chef et les membres, le roi et le peuple, en un mot le mystère des saintes Ecritures, le Christ et l'Eglise. Ce titre finit par ces mots « pour les Assyriens » ; et ce mot Assyriens signifie ceux qui se redressent. Que cette race ne soit plus sans redresser son cœur [3], qu'elle devienne une race au cœur droit. Ecoutons donc ce que dit ce témoignage.

2. « Ecoutez-nous, vous qui paissez Israël ». Qu'est-ce à dire, « vous qui paissez Israël, « qui conduisez Joseph comme un troupeau [4] ? »

[1] Ps. LXXIX, 1. — [2] Rom. X, 4. — [3] Ps. LXXVII, 8. — [4] Id. LXXIX, 2.

On invoque le Seigneur afin qu'il vienne, on attend qu'il vienne, on désire qu'il vienne. Puissiez-vous trouver des cœurs droits, « vous « qui conduisez Joseph comme un troupeau »; ce même Joseph, à la manière d'un troupeau. Joseph est tout à la fois une brebis et un troupeau de brebis, et à ce nom de Joseph, qui a un grand sens dans l'hébreu, puisqu'il signifie augmentation, on se rappelle naturellement celui qui doit venir pour faire germer au centuple le grain de froment mort dans la terre[1]; ou pour multiplier le peuple de Dieu. Toutefois, puisque vous connaissez l'histoire de Joseph, souvenez-vous qu'il fut vendu par ses frères, déshonoré chez les siens, élevé en gloire chez les étrangers[2], et vous comprendrez de quel troupeau nous devons faire partie, avec tous ceux qui ont le cœur droit, afin que la pierre qu'ont rejetée les architectes, devienne la pierre angulaire[3], unissant les deux murs qui viennent de deux directions différentes, et s'unissent à l'angle dans un parfait accord. « Vous qui « êtes assis sur des chérubins ». Le chérubin est le siége de la gloire de Dieu, et signifie la plénitude de la science. C'est donc dans cette plénitude de la science que Dieu établit son trône; et quoique nous entendions par les chérubins les puissances et les sublimes vertus des cieux, tu peux néanmoins être chérubin si tu le veux. Car si le chérubin est le trône de Dieu, écoute ce que dit l'Ecriture: « L'âme du juste est le trône de la « sagesse[4] ». Comment, diras-tu, serai-je la plénitude de la science? Qui me donnera cette plénitude? Tu peux l'avoir: « La pléni« tude de la loi, c'est la charité[5] ». Ne t'égare pas, ne te répands pas en tant de sentiers. L'étendue des branches t'effraie, tiens-toi à la racine, sans t'inquiéter des vastes proportions de l'arbre. Que la charité demeure en toi, et tu auras nécessairement la plénitude de la science. Que peut ignorer celui qui fait la charité, puisqu'il est écrit: « Dieu est cha« rité[6]? »

3. « Vous qui êtes assis sur les chérubins, « apparaissez ». Nous nous sommes égarés précisément parce que vous ne paraissiez point. « En présence d'Ephraïm, de Benjamin et de « Manassé[7] ». Montrez-vous, dis-je, en face de la nation des Juifs, en face de votre peuple d'Israël. C'est là qu'est Ephraïm, là Manassé, là Benjamin. Mais voyons ce que ces noms signifient: Ephraïm veut dire multiplication, Benjamin fils de la droite, Manassé l'oubli. Paraissez donc en face du peuple qui a fructifié, en face du fils de la droite, en face de l'homme qui a oublié, afin qu'il n'oublie rien à l'avenir, et qu'il se souvienne que vous êtes son libérateur. Car si toutes les nations doivent se souvenir, si tous les confins de la terre doivent se convertir au Seigneur[1], le peuple issu d'Abraham n'aura-t-il pas aussi sa muraille qui s'appuiera sur l'angle, alors qu'il est écrit: « Les restes seront « sauvés[2]? Excitez votre puissance ». Vous étiez infirme, Seigneur, quand on criait: « S'il est « Fils de Dieu, qu'il descende de la croix[3] ». Vous paraissiez sans force. Vos persécuteurs l'emportaient sur vous, et vous l'aviez prophétisé d'avance, quand Jacob l'emporta dans la lutte, et que l'homme fut vainqueur de l'ange. Comment cela, si l'ange ne l'eût bien voulu? L'homme prévalut donc, l'ange fut vaincu; et l'homme vainqueur retint l'ange et lui dit: « Je ne vous laisserai point aller « que vous ne m'ayez béni[4] ». C'est là un grand mystère. Le vaincu attendit et bénit le vainqueur. Vaincu, parce qu'il l'a voulu, faible dans sa chair, puissant dans sa majesté. Il le bénit et lui dit: « Tu t'appelleras Israël[5] ». Toutefois il lui frappa la cuisse qui se dessécha, et rendit ainsi boiteux cet homme qu'il bénissait. Tu vois donc le peuple juif devenu boiteux: et en même temps vois la race bénie des Apôtres qui sort de ce peuple. « Excitez « votre puissance ». Jusques à quand paraîtrez-vous dans la faiblesse? O crucifié dans l'infirmité de la chair, « ressuscitez par la puissance « de Dieu[6]. — Eveillez votre puissance et « venez nous sauver ».

4. « Seigneur, hâtez notre retour ». Nous sommes loin de vous, et nous ne retournerons point à vous, si vous ne hâtez notre retour. « Eclairez votre visage, et nous serons sau« vés[7] ». La face de Dieu est-elle donc obscure? Cette face n'est pas obscurcie sans doute, mais Dieu l'a cachée sous un voile charnel, sous le voile de l'infirmité, et l'on n'a point connu sur la croix Celui qu'on devait reconnaître à la droite de son Père. C'est en effet ce qui est

[1] Jean, XII, 25. — [2] Gen. XXXVII, 28; XLI, 40. — [3] Matth. XXI, 40; Ps. CXVII, 22. — [4] Sag. VI. — [5] Rom. XIII, 10. — [6] I Jean, IV, 8. — [7] Ps. LXXIX, 3.

[1] Ps. XXI, 28. — [2] Rom. IX, 27. — [3] Matth. XXVII, 40. — [4] Gen XXXII, 26. — [5] Id. 25. — [6] II Cor. XIII, 4. — [7] Ps. LXXIX, 4.

arrivé. Asaph n'a point connu le Christ qui faisait des miracles sur la terre; et toutefois, quand après sa mort il est ressuscité, puis monté aux cieux, Asaph a chanté ce témoignage que nous lisons aujourd'hui dans ce psaume : « Donnez la lumière à votre face, et « nous serons sauvés ». Vous avez caché votre face, et nous avons langui; découvrez-la et nous serons sauvés.

5. « Seigneur, Dieu des vertus, jusques à « quand serez-vous irrité contre la prière de « votre serviteur ? » Il est aujourd'hui « votre « serviteur [1] ». Vous rejetiez ma prière quand j'étais votre ennemi, maintenant que je suis votre serviteur, la rejetteriez-vous? Vous nous avez convertis, nous vous reconnaissons, rejetterez-vous la prière d'un serviteur? Votre colère était celle d'un père qui corrige, non celle d'un juge qui condamne. Vous entrez en colère, parce qu'il est écrit : « Mon fils, en entrant au service de Dieu, de« meure ferme dans la justice et dans la « crainte , et prépare ton âme à la tenta« tion [2] ». Ne croyez point que votre conversion ait fait disparaître la colère de Dieu; elle est passée, puisqu'il ne vous damne point. Toutefois il frappe de verges, et ne vous épargne point : parce qu'il frappe tous ceux qu'il reçoit parmi ses enfants [3]. Si tu ne veux point être châtié, pourquoi solliciter l'adoption? Il flagelle tout enfant qu'il adopte. Il frappe, lui qui n'a pas épargné son Fils unique. Et néanmoins, « jusques à quand, Seigneur, rejetterez« vous la prière de votre serviteur? » Non point de votre ennemi, mais « de votre serviteur »; combien de temps encore?

6. Le Prophète continue : « Jusques à quand « serons-nous nourris du pain des larmes, et « nous abreuverez-vous avec mesure au calice « des pleurs [4] ? » Qu'est-ce à dire « avec me« sure ? » Ecoute l'Apôtre : « Dieu est fidèle, « et ne permettra point que vous soyez tenté « au-dessus de vos forces [5] ». Telle est donc la mesure, vos forces. C'est la mesure, car Dieu veut vous corriger, non vous accabler.

7. « Vous nous avez exposés à la contradic« tion de nos voisins [6] ». C'est ce qui est accompli, car Dieu a choisi, du milieu d'Asaph, des prédicateurs qui sont allés au milieu des Gentils, pour y annoncer le Christ, et auxquels on a dit : « Que veut celui-ci qui annonce de « nouveaux dieux [1] ? Vous nous avez exposés à « la contradiction de nos voisins ». Car ils prêchaient celui qui est en butte aux contradictions. Qui prêchaient-ils? Un Christ mort et ressuscité! Qui peut l'entendre? qui le comprendra? C'est une nouveauté. Toutefois des miracles s'opéraient, et ces miracles rendaient croyable ce qui était incroyable. Les hommes contredisaient; mais bientôt le contradicteur était vaincu, et de contradicteur devenait croyant. On employait cependant le fer et la flamme, les martyrs étaient nourris du pain de la douleur, abreuvés au calice des larmes, mais avec mesure, et non au-dessus de leurs forces, afin qu'à la mesure des larmes succédât la couronne de la joie. « Et nos en« nemis nous ont insultés ». Où sont maintenant ces insulteurs? Longtemps on a dit : Quels sont ces hommes qui adorent un homme mort, qui adorent un crucifié? Longtemps on l'a dit : où est maintenant l'orgueil de nos persifleurs? Ceux qui osent nous blâmer, ne vont-ils pas se réfugier dans les cavernes, de peur d'être en évidence? « Et « nos ennemis nous ont insultés ».

8. Mais écoutez ce qui suit : « Seigneur, « Dieu des vertus, tournez-nous vers vous, « montrez-nous votre visage, et nous serons « sauvés. Vous avez transporté votre vigne de « l'Egypte ; vous avez dissipé les nations et « vous l'avez plantée [2] ». Nous le voyons, tout cela s'est accompli. Combien de peuples ont été chassés? Les Amorrhéens, les Céthéens, les Jébuséens, les Gergéséens et les Evéens : il fallut les dissiper et les vaincre pour établir dans la terre promise Israël délivré de l'Egypte. Nous avons entendu d'où cette vigne a été tirée et où elle a été plantée. Voyons ce qu'elle est devenue ensuite, comment elle a embrassé la foi, quel a été son accroissement, son étendue. « Vous avez « transporté votre vigne de l'Egypte, vous « avez dissipé les nations, et vous l'avez « plantée ».

9. « Vous lui avez ouvert la voie, vous en « avez planté les racines, elle a rempli la « terre [3] ». Aurait-elle pu remplir la terre, si Dieu ne lui eût ouvert la voie? Quelle est cette voie ouverte en sa présence? « Je suis », dit le Seigneur, « la voie, la vérité, la vie [4] ». C'est donc avec raison qu'elle a rempli la terre. Ce qui est prédit de cette vigne, est

[1] Ps. LXXIX, 5.— [2] Eccli. II, 1.— [3] Hébr. XII, 6.— [4] Ps. LXXIX, 6. — [5] I Cor. X, 13. — [6] Ps. LXXIX, 7.

[1] Act. XVII, 18.— [2] Ps. LXXIX, 8, 9.— [3] Id. 10. — [4] Jean, XIV, 6.

accompli pour jamais. Mais qu'est-ce qui précède ? « Son ombre a couvert les monta- « gnes, et ses branches les cèdres les plus « élevés. Elle a étendu ses pampres jusqu'à « la mer, et ses rameaux jusqu'au fleuve [1] ». Il faut ici une explication, il ne suffit pas de lire et d'applaudir : aidez-moi de votre attention. Cette vigne, en effet, dont il est question dans notre psaume, embarrasse bien souvent les hommes peu attentifs. Nous avons déjà parlé de l'étendue de cette vigne, nous en avons dit l'origine et les causes de son accroissement. « Vous avez ouvert la voie en « sa présence, vous en avez planté les racines, « elle a rempli la terre ». Ceci est la prophétie de son extension. Toutefois cette vigne est le premier peuple Juif. Or, cette nation juive a régné depuis la mer jusqu'au fleuve. Depuis la mer, car nous voyons dans l'Ecriture qu'elle avoisine la mer [2], et jusqu'au fleuve du Jourdain. Car au-delà du Jourdain, il y avait quelque partie de ce peuple, mais en-deçà de ce fleuve était toute la nation. Le royaume des Juifs, le royaume d'Israël s'étendait donc « jusqu'à la mer, et jusqu'au « fleuve »; et non, « depuis la mer jusqu'à la « mer, et depuis le fleuve jusqu'aux confins « de la terre ». C'est le prolongement de cette vigne, dont le Prophète a dit : « Vous avez « ouvert un chemin en sa présence, vous en « avez planté les racines, elle a rempli la « terre ». Alors après vous avoir prédit l'extension de cette vigne, le Prophète revient à ses commencements, d'où elle s'est si fort agrandie. Veux-tu entendre le commencement ? « Depuis la mer jusqu'au fleuve ». Et la fin ? « Elle domine depuis la mer jusqu'à « la mer, et depuis le fleuve jusqu'aux con- « fins de la terre [3] ». C'est dire : « Elle a rem- « pli la terre ». Voyons donc le témoignage d'Asaph, ce qui est arrivé à la première vigne, et ce qui doit arriver à la seconde vigne, ou plutôt à la même vigne. Car c'est bien la même, et pas une autre. C'est de là qu'est venu le Christ : le salut vient des Juifs [4]; de là les Apôtres, de là ces premiers fidèles qui apportaient aux pieds des Apôtres le prix de leurs biens [5]; c'est d'elle qu'est venu tout cela. Et si quelques rameaux « ont été brisés « à cause de leur incrédulité : toi », peuple des Gentils, « tiens ferme dans la foi, ne « cherche pas à t'élever, mais crains. Car si « Dieu n'a point épargné les rameaux, il ne « t'épargnera point. Si tu te glorifies, ce n'est « point toi qui portes la racine, mais la racine « te porte [1] ». Cette vigne, en présence de laquelle Dieu ouvrit la voie, afin qu'elle remplît la terre, où fut-elle d'abord ? « Son ombre « a couvert les montagnes ». Quelles sont ces montagnes ? Les Prophètes. Pourquoi son ombre les a-t-elle couvertes ? Parce qu'ils étaient obscurs dans la prédiction de l'avenir. Tu entends dire aux Prophètes : Observe le sabbat; que l'enfant soit circoncis le huitième jour ; offre en sacrifice le bélier, le veau et le bouc. Ne t'étonne point, ce sont là des ombres qui couvrent la montagne de Dieu ; après l'ombre viendra la lumière. « Et « ses branches, les cèdres de Dieu », c'est-à-dire couvrent les cèdres de Dieu les plus hauts, mais de Dieu. Car il y a des cèdres qui sont le symbole des orgueilleux que Dieu doit détruire. Donc cette vigne, dans ses accroissements, a couvert les cèdres du Liban, les grandeurs du monde, les montagnes de Dieu, tous les saints Prophètes, les patriarches.

10. Mais jusqu'où « a-t-elle étendu ses ra- « meaux ? Jusqu'à la mer, et ses pampres « jusqu'au fleuve [2] ». Qu'en est-il arrivé ? « Pourquoi avez-vous détruit sa clôture ? » Déjà vous pouvez voir la ruine du royaume des Juifs ; déjà dans un autre psaume vous avez pu entendre : « Ils l'ont abattu avec la « hache et la cognée [3] ». Comment cela pourrait-il se faire, si la clôture n'était renversée ? Quelle est cette clôture ? ses forteresses. Car elle s'est élevée avec orgueil contre celui qui l'avait plantée. Les serviteurs qu'il envoyait pour recueillir sa redevance, les locataires les ont flagellés, meurtris, mis à mort. Le fils unique est venu lui-même, et ils ont dit : « Celui-ci est l'héritier ; venez, tuons-le, et « nous posséderons son héritage ; et l'ayant « tué, ils l'ont jeté hors de la vigne [4] ». Jeté hors de cette vigne, il la possède davantage. Aussi leur fait-il cette menace par Isaïe : « Je « détruirai sa clôture ». Pourquoi ? « J'ai at- « tendu qu'elle produisît du raisin, elle n'a « produit que des épines ». J'ai attendu des fruits de vertu, et n'ai trouvé que le péché. A quoi tend donc cette plainte à Asaph : « Pourquoi avez-vous renversé la clôture ? »

[1] Ps. LXXIX, 11, 12. — [2] Nombres, XXXIV, 5. — [3] Ps. LXI. [illegible] — [4] Jean, IV, 22. — [5] Act. II, 45 ; IV, 35.

[1] Rom. XI, 18-21. — [2] Ps. LXXIX, 13. — [3] Id. LXXIII, 6. — [4] Matth. XXI, 34-39.

Ignorez-vous donc pourquoi ? « J'ai attendu « qu'Israël fît la justice, il a fait l'iniquité [1] ». Ne fallait-il donc point renverser la clôture? Alors sont venues les nations, et sur les ruines de la clôture ont envahi la vigne et détruit le royaume des Juifs. C'est ce que déplore Asaph, mais non sans quelque espérance. Car il parle maintenant pour le redressement du cœur, et ce psaume est pour les Assyriens, ou ceux qui se redressent. « Pourquoi avez-« vous renversé sa clôture? et voilà qu'elle « est au pillage de tous ceux qui passent par « le chemin ». Qu'est-ce à dire : « Ceux qui « passent par le chemin ? » Ceux qui ont une domination temporelle.

11. « Le sanglier de la forêt l'a dévastée [2] ». Que faut-il entendre par ce sanglier de la forêt? Le pourceau était en horreur chez les Juifs, parce qu'il était pour eux l'image de l'impureté des Gentils. Or, ces Gentils ont détruit le royaume des Juifs; mais le roi qui l'a détruit n'était pas seulement un pourceau à leurs yeux, c'était un sanglier. Qu'est-ce qu'un sanglier, sinon un porc sauvage, un porc orgueilleux? « Le sanglier de la forêt l'a « ravagée ». « De la forêt », ou de la gentilité. Car la Judée était une vigne, les Gentils une forêt. Mais qu'a dit le Prophète, à propos de ces Gentils qui avaient embrassé la foi? « Alors bondiront tous les arbres des forêts [3]. « Le sanglier de la forêt l'a dévastée ; la bête « solitaire en a fait sa proie ». Qu'est-ce que « la bête solitaire? » Ce même sanglier, qui est une bête solitaire, vit à part à cause de son orgueil. Tel est en effet le langage de tout homme superbe : C'est moi, c'est moi, il n'y a que moi.

12. Mais quel est le fruit de tout cela? « Dieu des vertus, revenez enfin vers nous ». Nonobstant toutes ces catastrophes, « revenez « enfin, regardez du haut des cieux, et voyez, « visitez cette vigne. Amenez à la perfection « celle que votre droite a plantée [4] ». Perfectionnez-la sans en planter une autre. Car elle est la postérité d'Abraham, cette race en qui toutes les nations de la terre doivent être bénies [5]. Là est la racine qui porte l'olivier sauvage, greffé depuis. « Rendez parfaite cette « vigne que votre droite a plantée ». Mais comment la perfectionner? « Affermissez-la « dans ce fils de l'homme en qui vous avez « consolidé votre gloire ». Quoi de plus clair? Attendez-vous, mes frères, que je vous explique ces paroles? Ne vaut-il pas mieux répéter dans notre admiration : « Perfectionnez « cette vigne, que votre droite a plantée, et « perfectionnez-la dans le fils de l'homme? » Quel fils de l'homme? « Celui en qui vous « avez consolidé votre gloire ». O fondement inébranlable ! bâtissez tant que vous pourrez. « Nul en effet ne peut en poser d'autre que « celui qui a été posé, et qui est le Christ « Jésus [1] ».

13. « Tout ce que le feu a brûlé, tout ce « qui est creusé périra par la menace de votre « colère [2] ». Quels sont ces lieux brûlés et creusés par le feu, qui doivent périr devant la menace de son visage? Voyons et comprenons ce que le feu peut brûler et creuser. Qu'est-ce que le Christ a menacé? les péchés : les péchés ont donc été détruits par les menaces de son visage. Tous les péchés n'ont chez l'homme que deux racines : la cupidité et la crainte. Examinez, sondez vos cœurs, interrogez-les, approfondissez vos consciences, et voyez si les péchés peuvent venir d'autre part que de la crainte ou de la cupidité. On te propose un appât pour commettre le mal ; cet appât te plaît, et tu pèches parce que tu le désires. Mais si cet appât ne saurait te persuader, on t'effraie par des menaces, et tu agis sous l'empire de la crainte. Un homme veut te corrompre et t'amener au faux témoignage. Il y a mille rencontres semblables, mais je propose la plus claire, et qui laisse à juger des autres. Tu penses donc à Dieu, tu dis en toi-même : « Que sert à l'homme de « gagner l'univers, s'il vient à perdre son « âme [3] ? » Jamais le gain ne me dominera, jamais je ne perdrai mon âme pour un peu d'argent. Alors le tentateur a recours à la crainte ; il n'a pu corrompre par l'appât, il a recours aux menaces ; la perte des biens, le bannissement, la violence et peut-être la mort, voilà ses ressources. Les promesses ont échoué, les menaces auront peut-être plus d'efficacité sur vous. Mais s'il ne vous a fallu, pour résister à l'appât du gain, que cette parole de l'Ecriture : « Que sert à l'homme de « gagner l'univers entier, s'il vient à perdre « son âme » ; souvenez-vous de cette autre contre la crainte : « Ne redoutez point ceux « qui tuent le corps, et qui ne peuvent tuer

[1] Isa. V, 2, 5, 7. — [2] Ps. LXXIX, 14. — [3] Id. XCV, 12. — [4] Id. LXXIX, 15, 16. — [5] Gen. XXII, 18.

[1] I Cor. III, 11. — [2] Ps. LXXIX, 17. — [3] Matth. XVI, 26.

« l'âme[1] ». Quel que soit l'homme qui en veut à votre vie, il n'a de pouvoir que sur le corps, il ne peut rien sur l'âme. Ton âme ne peut mourir, à moins que tu ne la veuilles tuer toi-même. Que l'injustice des autres tue ta chair, mais que la vérité garde ton âme. Mais si tu t'éloignes de la vérité, comment ton ennemi pourrait-il te dépasser dans le mal que tu te fais à toi-même? Dans sa fureur, ton ennemi peut meurtrir ta chair, et toi, par le faux témoignage, tu donnes la mort à ton âme. Ecoute l'Ecriture : « La bouche qui « ment tue l'âme[2] ». Ainsi donc, mes frères, c'est l'amour ou la crainte qui nous conduit à tout bien, comme c'est l'amour ou la crainte qui nous conduit à tout mal. Pour faire le bien, tu aimes Dieu, tu crains Dieu ; pour faire le mal, tu aimes le monde ou tu crains le monde. Tourne vers le bien ces deux passions. Tu aimais la terre, aime la vie éternelle; tu craignais la mort, crains l'enfer. De quelque bien que le monde ait promis de payer ton iniquité, peut-il te donner aussi largement que Dieu donne au juste? Quelles que soient les menaces du monde contre le juste, le peut-il châtier comme Dieu châtie le pécheur? Veux-tu voir ta récompense en Dieu, si tu vis dans la justice? « Venez, « bénis de mon Père, recevez le royaume qui « vous a été préparé dès l'origine du monde ». Veux-tu voir ce qu'il réserve aux impies? « Allez au feu éternel, qui a été préparé au « diable et à ses anges[3] ». C'est bien pour toi de ne vouloir que le bonheur : car aimer, pour toi, c'est chercher le bonheur, et craindre, c'est écarter de toi le malheur. Mais tu ne cherches pas le bonheur où tu devrais le chercher. Tu te hâtes, parce que tu ne veux souffrir ici-bas ni indigence, ni aucune peine. Ton désir est bon ; mais souffre ce que tu ne désires point, afin d'acquerir ce que tu cherches. Que fera donc le Seigneur, dont la face détruit le péché? Quels sont les péchés que le feu dissipe et embrase? Qu'a produit ton amour mauvais? Il t'avait embrasé comme une fournaise. Qu'a produit ta crainte déréglée? Elle t'a creusé comme une fosse. Car l'amour embrase, la crainte abaisse. Les péchés qui naissent de l'amour déreglé sont donc comme des embrasements ; ceux d'une crainte servile, comme des fosses profondes. Il est vrai qu'une crainte juste humilie aussi notre âme, qu'un amour légitime l'embrase aussi, mais d'une manière bien différente. Car le vigneron supplie pour que l'arbre qui ne porte pas de bons fruits soit épargné, et s'écrie : « Je creuserai à l'entour et y mettrai « du fumier[1] ». Cette fosse marque la pieuse humilité d'une âme pénétrée de crainte ; et ce fumier les utiles négligences d'un pénitent. Quant au feu des bonnes œuvres, le Seigneur a dit : « Je suis venu apporter le feu « dans le monde[2] ». Tel est le feu qui embrase les âmes ferventes, et ceux qui brûlent de l'amour de Dieu et du prochain. Et alors de même qu'une crainte pieuse, et qu'un saint amour sont la source des bonnes œuvres ; de même un amour dépravé, une crainte mauvaise, produisent tous les péchés. Donc, « tout ce que le feu a brûlé, tout ce qu'il a « creusé », c'est-à-dire tous les péchés, « pé« riront par la menace de votre visage ».

14. « Que votre main s'étende sur l'homme « de votre droite, sur le fils de l'homme que « vous avez établi dans votre force, et nous « ne vous quitterons plus[3] ». Jusques à quand subsistera cette race corrompue et rebelle, qui ne redresse point son cœur[4]? Qu'Asaph dise à Dieu : Montrez votre miséricorde, faites-en sentir les effets à votre vigne, et rendez-la parfaite : « Car l'aveuglement est tombé « sur une partie d'Israël, jusqu'à ce que la « plénitude des nations entrât dans l'Eglise, « et qu'ainsi tout Israël fût sauvé[5] ». Quand la lumière de votre face se reflétera « sur « l'homme de votre droite, que vous avez « affermi dans votre force, nous ne nous éloi« gnerons plus de vous ». Jusques à quand dureront vos menaces? Combien encore vos accusations? Accordez-nous cette grâce, « et « nous ne vous quitterons plus. Vous nous « rendrez la vie, et nous invoquerons votre « nom ». Vous nous comblerez de vos faveurs, « vous nous rendrez la vie ». Autrefois nous aimions la terre, et non point vous. Mais vous avez fait mourir en nous les membres de l'homme terrestre[6]. Car cet Ancien Testament, qui a des promesses terrestres, semble porter les hommes à n'aimer point Dieu gratuitement, mais à l'aimer pour les biens qu'il nous donne ici-bas. Dis-moi : que peux-tu aimer, et préferer à Dieu? Aime, si tu le peux, quelque créature qu'il n'ait point faite.

[1] Matth. x, 28. — [2] Sag. i, 11. — [3] Matth. xxv, 34, 41.

[1] Luc, xiii, 8. — [2] Id. xii, 49. — [3] Ps. lxxix, 18, 19. — [4] Id. lxxvii, 8, 9. — [5] Rom. xi, 25, 26. — [6] Coloss. iii, 5.

Jette les yeux sur toutes les créatures, vois si l'amorce de la convoitise n'attache point ton cœur quelque part, le détournant ainsi de l'amour de Dieu, et si tu ne négliges point le Créateur pour t'éprendre de ses œuvres. Pourquoi les aimer, sinon à cause de leur beauté? Mais peuvent-elles égaler en beauté celui qui les a faites? Tu admires ces beautés parce que tu ne vois point celles de Dieu; mais sers-toi de ces beautés que tu admires, pour aimer Dieu que tu ne vois pas. Interroge la créature; si elle subsiste par elle-même, demeure en elle; mais si elle vient de Dieu, ce qui la rend nuisible à celui qui s'y attache, c'est la préférence qu'on lui accorde sur le Créateur. Pourquoi vous tenir ce langage? C'est, mes frères, à cause du verset que nous expliquons. Ils étaient donc morts, ceux qui n'avaient pour honorer Dieu, d'autre motif que d'obtenir de lui les biens charnels : or, l'amour des choses de la chair, c'est la mort [1]; et ils sont véritablement morts ceux qui ne servent point Dieu gratuitement, c'est-à-dire parce qu'il est bon, et non parce qu'il donne de ces biens dont il ne prive

[1] Rom. VIII, 6.

pas les méchants. Tu demandes à Dieu des richesses? Les voleurs en ont. Une épouse, une famille nombreuse, la santé du corps, les dignités du siècle? Vois combien de méchants possèdent ces biens. C'est pour cela seulement que tu sers Dieu? Alors tes pieds seront ébranlés, et tu penseras que tu sers Dieu en vain, quand tu verras jouir de ces biens ceux qui ne le servent point [1]. Donc ces biens, il les donne aux méchants, et se réserve lui-même aux bons. « Vous nous donnerez la vie » ; car nous étions morts, quand nous nous attachions aux biens de la terre : nous étions morts quand nous portions l'image de l'homme terrestre. « Vous nous donnerez « la vie » ; vous nous changerez en nous donnant la vie de l'homme intérieur, « et nous « invoquerons votre nom » ; c'est-à-dire nous vous aimerons. Dans votre douceur, vous nous remettrez nos péchés, vous nous justifierez, et serez notre unique récompense. « Seigneur, Dieu des vertus, revenez à nous, « montrez-nous votre face, et nous serons « sauvés [2] ».

[1] Ps. LXXII, 2. — [2] Id. LXXIX, 20.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXXX.

SERMON AU PEUPLE DE CARTHAGE.

LES PRESSOIRS DANS L'ÉGLISE.

On foule un pressoir et il en sort d'une part une huile que l'on conserve, d'autre part un marc que l'on rejette. En cette vie l'olive pend à l'arbre qui porte ainsi le marc et l'huile, la séparation aura lieu au jugement, l'injustice est le marc, la charité l'huile, et il y a aujourd'hui injustice et charité. Le psaume est au cinquième jour de la semaine, au jour où Dieu tira des eaux les créatures, comme il tire les chrétiens des eaux du baptême, alors l'affliction et le baptême préparent le discernement dès ici-bas. Recevez donc les biens d'en haut et donnez ceux d'en bas, à la prédication joignez l'œuvre temporelle ; prêchez fortement à chaque nouvelle lune ou nouvelle vie. Tel est le précepte pour Jacob et pour Joseph. Or, Joseph, qui signifie accroissement, s'accrut en effet après le passage de la mer Rouge, figure du baptême, et par le baptême le Christ prit son accroissement chez les Gentils, en leur parlant une langue inconnue pour eux. Israël fut délivré d'une dure servitude, comme les Gentils du péché. Toutefois nous sommes éprouvés aux eaux de la contradiction, et ces eaux sont les peuples qui barrèrent le passage à Samson ou au Christ, et dont la fureur fut brisée, voilà pour l'huile. Voyons le marc. Il y a des dieux récents chez les païens, chez les hérétiques ariens et manichéens qui, divisés en apparence sont d'accord à défigurer Dieu. Ce sont des renards se ménageant toujours une issue. Jésus tenait aux Pharisiens leurs pères un piége sur chacune des issues. On peut prendre au même piége les Manichéens, et attacher ces renards par la queue, ou par une doctrine postérieure, et y mettre le feu pour les incendier. Alors il n'y aura plus d'autre Dieu que celui qui *est*. Israël ingrat a été livré aux désirs du cœur, de là tout ce qui est honteux, la servitude, la foi mentie, et le châtiment éternel. En vain on se rassure parce que l'on appartient au Christ ; les crimes n'entreront point dans le ciel. Le Christ fera donc le discernement. Ceux qui auront pris le Christ pour base, et bâti avec le crime seront exclus ; ceux qui bâtissent avec l'or, l'argent, sont les élus ; ceux qui bâtissent avec le bois, la paille, ou avec des affections terrestres mais en demeurant attachés au Christ, seront sauvés. Avec le froment et le miel de la sagesse, les ennemis du Seigneur sont demeurés en arrière.

1. Nous avons entrepris, mes frères, de vous exposer ce psaume ; puisse votre calme aider notre voix qui est quelque peu sourde : mais l'attention des auditeurs me donnera des forces, avec le secours de Celui qui m'ordonne de parler. Ce psaume à pour titre : « Jusqu'à la fin, pour les pressoirs, au cinquième jour de la semaine, psaume pour « Asaph lui-même ». Combien de mystères accumulés dans un seul titre ! de manière à nous montrer dès l'abord, l'intérieur du psaume. En parlant du pressoir, n'attendez pas que nous vous disions rien des cuves, des presses, des corbeilles : le psaume n'en dit mot, ce qui nous indique tout particulièrement un mystère. En effet, si le psaume en parlait, il se trouverait des hommes pour croire qu'on doit entendre ces pressoirs dans le sens littéral, qu'il n'y faut rien voir de plus, qu'il n'y a là rien de figuratif, rien qui dessine quelque mystère ; ce psaume, pourrait-on dire, parle simplement des pressoirs, et vous allez imaginer je ne sais quelle allégorie. La lecture ne vous a rien laissé entendre de tout cela. Voyez donc dans ces pressoirs le mystère de l'Église, aujourd'hui sur la terre. Dans un pressoir, trois objets arrêtent nos regards : une presse, et de cette presse il sort, d'une part ce qu'il faut garder, d'autre part ce qu'il faut rejeter. On presse donc, on foule, on écrase sous le pressoir ; et de là sort invisiblement une huile qui se clarifie dans le vase, tandis qu'on voit le marc couler dans les rues. Fixez votre attention sur ce spectacle grandiose. Car Dieu ne cesse de nous donner de quoi contempler dans notre joie, et les folies du cirque n'ont rien de comparable avec ces spectacles, qui sont l'huile pour nous, tandis que le cirque est un marc impur. Vous entendez ces obstinés coasser leurs blasphèmes, et nous dire que les désastres sont plus fréquents depuis le christianisme ; c'est là, vous le savez, leur refrain favori. De là encore cet adage ancien déjà, qui date du christianisme : Dieu ne fait point pleuvoir, prenez-vous-en aux Chrétiens. Ainsi disaient les anciens, aujourd'hui on dit : Il pleut trop, prenez-vous-en aux chrétiens. Il ne pleut pas, nous ne semons point ; il pleut, nous ne battons point. Esprits aveugles qui s'enorgueillissent de ce qui devrait les humilier, qui préfèrent le blasphème à la prière. Quand donc ils se livrent à ces discours, à ces bravades, à ces insolences, à ces obstinations, et qu'ils le

font sans crainte, et hardiment, qu'ils ne vous troublent point. Songez que les pressoirs abondent, et tâchez d'être l'huile. Que ce marc tout noirci d'ignorance nous maudisse à son gré, qu'il nous insulte sur les places publiques où il est jeté ; mais toi, dans le secret de ton cœur, où pénètre l'œil de ton Père[1], sois une huile clarifiée dans la cuve. Tant que l'olive pend à l'arbre, elle est parfois agitée par la tempête, mais elle n'est point écrasée sous le pressoir; l'arbre porte à la fois, et ce qu'il faut rejeter, et ce qu'il faut conserver: mais quand elle est écrasée sous le pressoir, alors se fait la séparation, le discernement; on garde l'un, on jette l'autre. Voulez-vous connaître la force de ces pressoirs? Pour ne vous donner qu'un exemple des maux dont ils se rendent coupables ceux-là mêmes qui en murmurent : Combien de vols de nos jours, disent-ils, combien d'innocents opprimés, combien de pillages du bien d'autrui ! Dans ce pillage du bien d'autrui, vous ne voyez que le marc; et vous ne remarquez point l'huile ou la charité qui donne aux pauvres de son propre bien. Il n'y avait pas jadis tant de pillards des biens étrangers; mais il n'y avait pas non plus tant de donateurs de leur propre bien. Sois donc une bonne fois plus attentif à ce pressoir, et ne t'arrête pas a ce qui coule au dehors, tu trouveras mieux en cherchant. Examine, écoute, et vois faire à beaucoup ce qui attrista et fit retourner ce jeune homme riche, quand le Seigneur lui parla. Un grand nombre comprennent ce mot de l'Evangile : « Allez, vendez « ce que vous possédez, donnez-en le prix aux « pauvres, et vous aurez un trésor dans le « ciel, puis venez et suivez-moi[2] ». Combien n'en vois-tu point pour agir de la sorte? Il en est peu, dis-tu. Ceux là néanmoins sont l'huile, et ceux qui usent bien de ce qu'ils possèdent, sont l'huile aussi : réunis-les ensemble, et tu verras se remplir les greniers du père de famille. Tu vois un voleur tel que tu n'en as jamais vu; vois aussi des prodigues tels que tu n'en as jamais vus de semblables. Bénis donc les pressoirs; voilà que s'accomplit la prophétie de l'Apocalypse : « Que le juste « devienne plus juste encore, et que celui qui « est souillé, se souille encore[3] ». Les pressoirs sont dans ces mots : « Que le juste devienne « plus juste, et que celui qui est souillé, se « souille encore ».

[1] Matth. VI, 6. — [2] Id. XIX, 21. — [3] Apoc. XXII, 11.

2. Que signifie ce « cinquième du sabbat? » Quel en est le sens? Ayons recours aux premières œuvres de Dieu, nous y trouverons peut-être de quoi élucider ce mystère. Le sabbat est le septième jour, alors que Dieu se reposa de tous ses ouvrages[1]. Le jour qui suit le sabbat se nomme le premier jour, que nous appelons encore dimanche. Le second du sabbat est le second jour; le troisième du sabbat est le troisième jour; le quatrième du sabbat est le quatrième jour; le cinquième du sabbat est le cinquième jour, depuis le dimanche; après vient le sixième du sabbat, ou sixième jour, et le sabbat lui-même est le septième jour. Voyez donc à qui s'adresse le psaume. Il me semble qu'il s'adresse à ceux qui ont reçu le baptême. Or, le cinquième jour Dieu tira les créatures de la substance des eaux; le cinquième jour donc, ou le cinquième du sabbat, Dieu dit : « Que les eaux produisent « des créatures qui aient une âme vivante[2] ». Voyez donc en vous-mêmes, vous en qui les eaux ont produit des âmes vivantes. C'est vous qui appartenez aux pressoirs, et chez vous qui êtes le produit des eaux, il y a aussi de quoi garder, et de quoi rejeter. Car il en est beaucoup dont la vie ne répond point à la sainteté du baptême qu'ils ont reçu. Combien en est-il qui ont préféré aujourd'hui le cirque au théâtre? Combien qui ont reçu le baptême et qui occupent des loges sur le théâtre, ou se plaignent qu'on ne leur en fasse point? Ce psaume est « pour les pressoirs, « ou cinquième jour du sabbat », c'est-à-dire qu'on le chante « pour Asaph », à ceux qui sont sous le pressoir de l'affliction, et au sacrement du baptême. Or, il y eut un homme du nom d'Asaph, comme un Idithun, un Coré, comme d'autres noms que nous trouvons dans les titres des psaumes. Toutefois la signification de ces noms indique souvent un mystère caché. Asaph signifie en latin assemblée. Donc, « c'est pour les pressoirs, au cin- « quième du sabbat », que l'on chante ce psaume « à Asaph », c'est-à-dire, c'est pour l'affliction, qui établit le discernement, pour ceux qui ont reçu dans l'eau une naissance nouvelle, que l'on chante notre psaume à l'assemblée du Seigneur. Le premier mot du titre nous montre ce qu'il faut entendre par ces pressoirs : entrons maintenant, si cela vous est agréable, dans la maison où l'on tra-

[1] Gen. II, 2. — [2] Id. I, 20.

vaille, c'est-à-dire, pénétrons dans l'intérieur du pressoir. Entrons, examinons, soyons dans la joie, dans la crainte ; désirons et fuyons. Car ce sont là les sentiments qui vous vont assaillir dans l'intérieur de cette maison, ou dans le texte du psaume, quand nous commencerons à vous le lire, et à vous dire avec le secours de Dieu, ce qu'il lui plaira de nous inspirer.

3. Vous donc, ô Asaph, ô sainte Eglise de Dieu, « Tressaillez dans le Seigneur qui est « notre soutien [2] ». Vous qui êtes ici assemblés aujourd'hui, vous, l'Asaph du Seigneur, puisque c'est pour Asaph, ou pour vous que l'on chante ce psaume, « tressaillez en Dieu « qui est notre appui ». Que d'autres s'épanouissent au cirque, vous, tressaillez en Dieu ; que d'autres tressaillent dans celui qui les trompe, vous, tressaillez dans celui qui vous soutient ; que d'autres tressaillent dans leur Dieu, qui est leur ventre, vous, tressaillez dans le Dieu qui vous soutient. « Poussez des cris « devant le Dieu de Jacob ». Vous aussi, vous appartenez à Jacob, vous êtes même Jacob, le plus jeune peuple que sert le peuple aîné [1]. « Poussez des cris devant le Dieu de Jacob ». N'avez-vous point de paroles pour vous exprimer, ne cessez pas de tressaillir ; avez-vous des paroles, chantez ; n'en avez-vous point, tressaillez. L'excès de la joie, quand on ne trouve pas d'expressions suffisantes, se répand en tressaillements : « Tressaillez devant « le Dieu de Jacob ».

4. « Recevez le psaltérion, et donnez du tam-« bour [2] ». « Recevez » et « donnez ». Qu'est-ce à dire « recevez ? » Qu'est-ce à dire « donnez ? » « Recevez le psaltérion et donnez « du tambour ». Saint Paul nous le dit quelque part dans ses épîtres, en se plaignant avec douleur, que nul ne lui avait fait aucune part « à raison du don fait et reçu [3] ». Quel est ce « don fait et reçu », sinon ce qu'il nous dit ailleurs : « Si donc nous avons semé parmi « vous les biens spirituels, est-ce une grande « chose, que nous recevions quelque peu de « vos biens temporels [4] ? » Or, on fait le tambour avec un cuir, ce qui tient à la chair. Le psaume désigne donc les biens spirituels, et le tambour les biens du temps. Donc, ô peuple de Dieu, ô Eglise de Dieu, « Recevez le « psaltérion, et donnez du tambour » ; recevez les biens de l'esprit, donnez ceux du temps. C'est la l'exhortation que nous vous faisions à la solennité de votre saint martyr, de recevoir les biens de l'âme, et de donner les biens temporels. Ces édifices, en effet, que l'on élève pour un temps, afin d'y recevoir les vivants ou les morts, sont nécessaires, mais dans cette vie qui s'écoule. Car après le jugement, pourrons-nous emporter ces constructions au ciel ? Et sans elles, pourtant, nous ne pouvons faire ici-bas ce qu'il faut faire pour gagner le ciel. Si donc vous désirez recevoir les dons de l'esprit, soyez empressés à donner les biens temporels. « Recevez le « psaltérion, et donnez du tambour » ; recevez nos instructions, et donnez vos œuvres.

5. « Le psaltérion est harmonieux avec la « harpe ». Il me souvient d'avoir exposé à votre charité la différence entre le psaltérion et la harpe : ceux qui ont pris soin de la retenir, pourront la reconnaître ; ceux qui ne l'ont point entendue, ou retenue, pourront l'apprendre. Ces deux instruments de musique, le psaltérion et la harpe, ont cette différence, que le psaltérion a dans sa partie supérieure cette concavité qui rend les cordes sonores : on touche en bas les cordes qui résonnent en haut. Dans la harpe, au contraire, ce bois concave est en bas. L'un donc paraît descendre du ciel, et l'autre s'élever de la terre. Or, du ciel vient la prédication de la parole de Dieu. Mais si nous convoitons les biens du ciel, ne demeurons pas en arrière des œuvres terrestres ; car « le psaltérion est harmonieux, mais « d'accord avec la harpe ». C'est la répétition de ce qui est dit plus haut : « Recevez le psaume, « et frappez du tambour ». Ici le psaltérion est mis pour le psaume, et la harpe au lieu du tambour. Toutefois, c'est là pour nous un avertissement de répondre par des œuvres temporelles à la prédication de la parole de Dieu.

6. « Sonnez de la trompette [1] ». C'est-à-dire, prêchez plus clairement et avec plus de confiance, et ne craignez point, comme le dit quelque part un prophète : « Crie, et fais re-« tentir ta voix, comme l'éclat de la trom-« pette. Sonnez de la trompette au commen-« cement du mois de la trompette [2] ». Il était ordonné de sonner de la trompette au commencement de chaque mois. Les Juifs le font encore aujourd'hui, sans en comprendre le sens mystique. Tout commencement de mois est une nouvelle lune, mais toute nouvelle

[1] Gen. XXV, 23. — [2] Ps. LXXX, 3. — [3] Philipp. IV, 15. — [4] I Cor. IX, 11.

[1] Ps. LXXX, 4. — [2] Isa. LVIII, 1.

lune est une vie nouvelle. Qu'est-ce qu'une nouvelle lune? « Donc si quelqu'un est à « Jésus-Christ, c'est une nouvelle créature[1] ». Qu'est-ce à dire : « Sonnez de la trompette au « commencement du mois de la trompette[2] ? » Prêchez en toute confiance une vie nouvelle, ne craignez point le bruit de l'ancienne vie.

7. « Parce que c'est la loi en Israël, c'est un « décret établi par Dieu pour Jacob[3] ». La loi suppose un jugement. Car ceux qui ont péché contre la loi, seront jugés par la loi[4]. Celui-là même qui a établi la loi, le Christ Notre-Seigneur, Verbe fait chair, « est venu », dit-il, « en ce monde pour exercer un jugement, « afin que ceux qui ne voient point voient, « et que ceux qui voient deviennent aveu- « gles[5] ». Qu'est-ce à dire, « afin que ceux « qui ne voient point voient, et que ceux qui « voient deviennent aveugles » ; sinon afin que les humbles soient élevés, et les orgueilleux abaissés ? Car ceux qui voient réellement ne seront point aveuglés, mais ceux qui croient voir seront convaincus d'aveuglement. Tel est l'effet mystérieux du pressoir, que « ceux qui ne voyaient point voient, et « que ceux qui voyaient deviennent aveugles. »

8. « C'est un monument établi par le Seigneur « dans la maison de Joseph[6] ». Courage, mes frères ! Qu'est-ce que cela signifie? Joseph, en hébreu, signifie accroissement. Il vous en souvient, mes frères, vous savez que Joseph fut vendu en Egypte : c'est le Christ qui passe chez les nations. Ce fut là que Joseph après tant d'humiliations fut élevé en gloire[7] ; comme le Christ après les douleurs des martyrs fut en honneur dans le monde. Donc Joseph désigne ici les nations ; et il est appelé accroissement, parce que l'épouse stérile a plus d'enfants que celle qui a un époux[8]. « C'est un monument « établi par le Seigneur dans la maison de Jo- « seph, lorsqu'il sortit de la terre d'Egypte ». Voyez ici, mes frères, le cinquième jour du sabbat. Quand Joseph sortit de la terre d'Egypte, c'est-à-dire quand ce peuple que Joseph avait multiplié, traversa la mer Rouge[9]. Car alors les eaux produisirent des âmes vivantes[10]. Car alors le passage du peuple à travers la mer Rouge ne figurait que le passage des fidèles à travers les eaux du baptême ; nous en avons ce témoignage de l'Apôtre : « Je ne « veux pas, mes frères, vous laisser ignorer « que nos pères furent tous sous la nuée, que « tous passèrent la mer, que tous furent bap- « tisés, sous la conduite de Moïse, dans la nuée « et dans la mer[1] ». Donc le passage de la mer Rouge n'avait d'autre signification que le sacrement du baptême ; et les Egyptiens qui poursuivaient les Israélites figuraient la foule de nos péchés passés. Vous voyez là des symboles transparents. Les Egyptiens passent, ils poursuivent : nos péchés nous suivent, mais jusqu'à l'eau seulement. Pourquoi donc, ô toi, qui es en retard, pourquoi redouter de venir au baptême du Christ, de traverser la mer Rouge? Pourquoi rouge? Consacrée par le sang du Seigneur. Pourquoi n'oser venir ? Ta conscience serait-elle déchirée par le souvenir de quelque faute grave, en proie aux remords, et te dirait-elle que ta faute est trop grave pour en espérer le pardon? Crains sans doute qu'il ne demeure en toi quelque faute, qu'un seul Egyptien ne survive. Quand tu auras traversé la mer Rouge[2], et que tu seras délivré de tes péchés par une main forte et puissante, tu auras part aux mystères que tu ne connaissais point, ainsi qu'il en fut de Joseph, qui « au « sortir de l'Egypte entendit une langue à lui « inconnue ». Tu entendras donc un langage que tu ne connaissais point, que savent et entendent ceux qui aujourd'hui témoignent qu'ils comprennent et qu'ils connaissent. Tu apprendras où tu dois élever ton cœur : et tout à l'heure quand j'en parlais, plusieurs d'entre vous ont témoigné par leurs acclamations qu'ils comprenaient ; les autres sont demeurés muets, parce qu'ils entendaient une langue pour eux inconnue. Courage donc ! qu'ils se hâtent, qu'ils passent la mer, qu'ils apprennent. « Il entendit une langue inconnue « pour lui ».

9. « Il a délivré ses épaules des fardeaux[3] ». Qui « a délivré les épaules du fardeau », sinon celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui « êtes accablés par le travail et les fardeaux[4] ? » C'est le même sous une autre figure. Ce que faisait d'une part la persécution des Egyptiens, le fardeau des péchés le fait d'autre part. « Il a délivré ses épaules du fardeau ». Et comme si l'on disait : De quel fardeau ? « Ses « mains », répond le Prophète, « servaient

[1] II Cor. v, 17. — [2] Saint Augustin n'explique pas cette partie du verset : « Au jour de vos grandes solennités ». — [3] Ps. LXXX, 5. — [4] Rom. II, 12. — [5] Jean, IX, 39. — [6] Ps. LXXX, 6. — [7] Gen. XXXVII, 28; XLI, 37. — [8] Isa. LIV, 1. — [9] Exod. XIV, 22-31. — [10] Gen. I, 20.

[1] I Cor. X, 1, 2. — [2] Ps. CXXXV, 12. — [3] Id. LXXX, 7. — [4] Matth. XI, 28.

« à la corbeille ». Par corbeille il entend ici l'œuvre des esclaves; ainsi nettoyer, porter le fumier ou la terre, sont des œuvres que font des esclaves au moyen d'une corbeille : or, tout homme qui commet le péché, devient esclave du péché ; et si le Fils de Dieu vient vous délivrer, vous serez vraiment libres[1]. Les emplois abjects du monde sont bien désignés par des corbeilles; mais ces corbeilles, Dieu les remplit de morceaux de pain[2] : il remplit de morceaux de pain douze corbeilles, parce qu'il a choisi ce qu'il y a de plus vil selon le monde, pour confondre ce qu'il y a de plus élevé[3]. Mais quand Joseph servait à la corbeille, il y portait la terre, parce qu'il faisait des briques. « Ses mains ont servi à la « corbeille ».

10. « Dans la tribulation, tu m'as invoqué, « et je t'ai délivré[4] ». Toute conscience chrétienne doit se reconnaître ici ; et si elle a saintement traversé la mer Rouge[5], si dans sa fidélité à croire et à pratiquer, elle a compris une langue jusqu'alors inconnue, qu'elle sache que Dieu l'a exaucée dans la tribulation. Car c'est une grande tribulation que d'être accablée sous le fardeau du péché. Quelle joie pour une conscience qui en est délivrée! Te voilà baptisé, ta conscience, accablée hier, est soulagée aujourd'hui. Dieu t'a exaucé au jour de la tribulation, mais n'oublie pas la tribulation qui t'accablait. Avant d'approcher des eaux sacrées, quelles n'étaient point tes inquiétudes? Quels n'étaient point tes jeûnes? Et dans ton cœur, quelle amertume ! combien de prières saintes et ferventes? Tes ennemis sont tués, tes péchés détruits. « Tu m'as invo« qué dans la tribulation, et je t'ai délivré ».

11. « Je t'ai exaucé dans le secret de la « tempête », non de l'ouragan des mers, mais de la tempête du cœur. « Je t'ai exaucé dans « le secret de la tempête ; je t'ai mis à « l'épreuve aux eaux de la contradiction[6] ». C'est là une vérité, mes frères : celui qui a été exaucé dans le secret de la tempête, doit être éprouvé aux eaux de la contradiction. Lorsqu'il a embrassé la foi, qu'il a été baptisé, qu'il est entré dans les voies de Dieu, qu'il a fait couler comme une huile pure dans le vase préparé, et qu'il s'est séparé de cette lie qui coule vulgairement dans les rues, il trouve beaucoup de persécuteurs, beaucoup d'insolents qui le méprisent, le dissuadent, le menacent dès qu'ils le peuvent, qui l'effraient, et vont jusqu'à l'abattre. C'est là l'eau de la contradiction. Je ne doute pas qu'il n'y ait ici de ces menées, je me persuade qu'il est ici des fidèles, que leurs amis voulaient entraîner au cirque, à je ne sais quelle niaiserie dans cette solennité que nous célébrons ; ceux-ci peut-être les ont au contraire amenés à l'Eglise. Mais soit qu'ils les aient amenés ici, soit qu'ils aient refusé de les suivre au cirque, ils ont été mis à l'épreuve aux eaux de la contradiction. Ne rougis point d'annoncer ce que tu sais, et de défendre la foi contre les blasphémateurs. Si en effet Dieu t'exauce dans le secret de la tempête, c'est que le cœur croit pour arriver à la justice ; si tu es éprouvé aux eaux de la contradiction, c'est qu'il faut confesser de bouche pour arriver au salut[1]. A quoi est maintenant réduite cette eau de la contradiction? Elle est presque desséchée. Nos pères en ont ressenti la violence quand les nations se soulevaient contre la parole de Dieu, contre les mystères du Christ. L'eau se troublait alors, car l'Apocalypse nous montre que par les eaux il faut souvent entendre les peuples, quand à la vue des grandes eaux, et à cette question : Qu'est-ce que cela? on répond : « Ce sont les peuples[2] ». Nos pères ont donc passé par les eaux de la contradiction quand les nations frémirent, quand les peuples formèrent de vains complots, quand les rois de la terre se levèrent, et que les princes se liguèrent contre le Seigneur et contre son Christ[3]. Ce frémissement des peuples, c'était le lion rugissant, barrant le passage à Samson qui allait chercher une épouse chez les étrangers, c'est-à-dire au Christ qui descendait chez les Gentils pour s'unir à l'Eglise. Mais que fit le Seigneur? Il saisit ce lion redoutable, puis le broya, le mit en pièces : ce ne fut dans ses mains qu'un jeune chevreau. Qu'était-ce que toute la rage de ce peuple, sinon la langueur du péché ? Détruisez cette cruauté, et les rois ne frémissent plus contre le Christ, les gentils ne l'attaquent plus avec cette colère : nous trouvons au contraire chez les nations des lois favorables à l'Eglise, c'est le rayon de miel dans la gueule du lion[4]. Pourquoi craindrais-je cette eau de la contradiction qui est presque desséchée? Elle se tairait presque, si le marc

[1] Jean, VIII, 34, 36.— [2] Matth. XIV, 20.— [3] I Cor. I, 27.— [4] Ps. LXXX, 8. — [5] Ibid. — [6] Exod. XIV, 22

[1] Rom. X, 10 — [2] Apoc. XVII, 15. — [3] Ps. II, 1, 2. — [4] Jug. XIV, 5-8.

ne soulevait la contradiction. Quelle que soit la fureur des étrangers, si du moins les méchants d'entre nous ne les secondaient point! « Je t'ai entendu dans le secret de la tempête, « je t'ai mis à l'épreuve aux eaux de la con- « tradiction ». Vous vous souvenez de ce qui est dit du Christ, qu'il est né pour la ruine de plusieurs, comme pour la résurrection de plusieurs, et pour être un signe de contradiction [1]. Nous le savons, et nous le voyons. La croix se dresse comme un signe, et on la contredit. On contredit à la gloire de la croix; mais la croix était surmontée d'un titre que l'on ne pouvait altérer. Car il est dit dans un psaume : « Pour l'inscription du titre, ne « l'altérez point [2] ». C'était là un signe de contradiction, et les Juifs dirent à Pilate : « N'écrivez point roi des Juifs, mais écrivez « qu'il s'est dit roi des Juifs [3] ». Alors la contradiction fut vaincue, et Pilate répondit : « Ce « que j'ai écrit, je l'ai écrit ». « Je t'ai exaucé « dans le secret de la tempête, je t'ai mis à « l'épreuve aux eaux de la contradiction ».

12. Toutes les paroles du psaume, depuis le commencement jusqu'à ce verset, nous les avons entendues de l'huile du pressoir. Le reste est plus à déplorer et plus à craindre, car jusqu'à la fin il est question du marc du pressoir; et ce n'est peut-être point sans raison que l'on a placé ici une pause. Mais il est utile d'entendre ces paroles, afin que celui qui se trouve avec l'huile s'en réjouisse, et que celui qui est en danger de s'écouler comme le marc du pressoir, soit sur ses gardes. Ecoutez ces deux hommes: aimez l'un, craignez d'être comme l'autre. « Ecoute, ô mon peuple, « je te parlerai, et te convaincrai [4] ». Ce n'est point à un peuple étranger, ce n'est point à un peuple qui n'appartienne pas aux pressoirs, que le Seigneur a dit : « Jugez entre « ma vigne et moi [5]. Ecoute, ô mon peuple, « je te parlerai et te convaincrai ».

13. « Israël, si tu écoutais ma voix, il n'y « aurait point chez toi un Dieu nouveau [6] ». Un Dieu récent est un Dieu de fraîche date; or, notre Dieu n'est pas récent, il est de toute éternité, et sera dans l'éternité. Et si notre Christ est un homme récent, il est un Dieu éternel. Qu'y avait-il avant le commencement? Or, au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était

[1] Luc, II, 34.— [2] Ps. LIX, 1.— [3] Jean, XIX, 19-22.— [4] Ps. LXXX, 9. — [5] Isa V, 3. — [6] Ps. LXXX, 10.

Dieu. Et le Verbe notre Dieu s'est fait chair, afin d'habiter parmi nous [1]. A Dieu ne plaise qu'il y ait en quelqu'un de nous un Dieu récent. Un Dieu récent est une pierre ou un fantôme. Ce n'est point une pierre, diras-tu, c'est un Dieu d'or ou d'argent. C'est bien avec raison que le Prophète a dit de ces divinités précieuses : « Les idoles des nations sont l'ar- « gent et l'or ». Elles sont précieuses, puisqu'elles sont d'or et d'argent; elles sont précieuses et brillantes, et pourtant elles ont des yeux pour ne point voir [2]. Voilà des dieux récents. Quoi de plus récent qu'un dieu sorti d'une boutique? Bien que depuis plusieurs années ils soient couverts de toiles d'araignées: tout ce qui n'est pas éternel est récent. Ceci soit dit aux païens. Un autre prenant en vain le nom du Seigneur son Dieu, s'est fait du Christ une créature, un Christ inférieur et inégal au Père qui l'a engendré, un Christ qu'il appelle d'une part Fils de Dieu, quand d'autre part il nie qu'il soit Fils de Dieu. S'il est en effet le Fils unique du Père, il est tout ce qu'est le Père, et de toute éternité. Mais toi qui as imaginé dans ton cœur une autre doctrine, tu as fait un Dieu récent. Un autre encore s'est fait un Dieu qui combat contre les puissances des ténèbres, qui craint l'envahissement, qui se défend contre la corruption; qui est corrompu en partie, et veut arriver à l'intégrité, sans pouvoir l'acquérir, puisqu'il tient à la corruption. Voilà ce que disent les Manichéens, qui se font aussi dans leurs cœurs un Dieu récent. Tel n'est point notre Dieu, tel n'est point ton partage, ô Jacob. Ton Dieu est le Dieu qui a fait le ciel et la terre, qui n'a pas besoin de tes biens, qui ne redoute pas les maux.

14. Beaucoup d'hérétiques, à l'instar des païens, se sont fait eux-mêmes des dieux de toutes sortes, se sont formé des idoles étrangères; et s'ils ne les ont point placées dans leurs temples, ils ont fait pire en les élevant dans leurs cœurs, et en se faisant eux-mêmes les temples de divinités ridicules et mensongères. C'est une œuvre importante que briser ces idoles, et préparer en nous-mêmes un sanctuaire au Dieu vivant, et non de fraîche date. Tous ces hérétiques, différents d'opinions, se font aussi des divinités différentes; ils déchirent par l'erreur le symbole de la foi, et semblent se combattre, tandis

[1] Jean, I, 1, 14. — [2] Ps. CXIII, 4, 5.

qu'ils ne s'écartent point des pensées terrestres, et que dans ces pensées terrestres ils sont tous d'accord. L'opinion varie, la vanité est la même. C'est d'eux qu'il est dit dans un autre psaume : « Ils se sont liés par la vanité [1] ». Divisés par la diversité de leurs erreurs, ils s'accordent néanmoins dans une même vanité. Or, vous le savez, la vanité doit être en arrière, dans l'oubli. Aussi l'Apôtre, oubliant ce qui est en arrière, c'est-à-dire la vanité, pour s'avancer vers ce qui est devant lui, ou la vérité, s'efforce de remporter la palme à laquelle Dieu l'a appelé d'en haut par Notre-Seigneur Jésus-Christ [2]. Quoique ces hommes soient donc divisés en apparence, ils sont trop d'accord pour leur malheur. C'est dans ce sens que Samson attacha les renards par la queue [3]. Le renard avec ses artifices est le symbole des hérétiques, pleins de ruse et de fourberie, se cachant, pour mieux tromper, dans des tannières aux mille détours, et qui suffoquent par leur puanteur. C'est contre cette puanteur que saint Paul a dit : « Nous « sommes en tout lieu la bonne odeur de Jé« sus-Christ [4] ». C'est encore de ces renards qu'il est dit dans les cantiques : « Prenez-nous « ces petits renards qui ravagent les vignes, « et qui se dérobent dans des cavernes tor« tueuses [5] ». « Prenez-les pour nous », donnez-leur notre conviction ; car c'est prendre un homme que le convaincre d'erreur. Des renardeaux contredisaient un jour le Sauveur, et lui disaient : « Par quel pouvoir faites-« vous ces miracles ; et vous », leur dit-il, « répondez-moi un seul mot : d'où vient le « baptême de Jean ? du ciel ou des hommes ? » Dans les tanières des renards il y a ordinairement une entrée et une sortie : or, voilà que le chasseur a placé ses piéges sur chacune de ces issues. « Dites-moi : vient-il du ciel ou des « hommes ? » Ils comprennent que le piége est tendu de part et d'autre ; et ils se disent en eux-mêmes : « Si nous répondons qu'il « vient du ciel, il nous dira : Pourquoi donc « n'avez-vous point cru en lui ? » Car Jean a rendu témoignage au Christ. « Si nous disons « qu'il vient de la terre, le peuple nous lapi« dera, car on le regarde comme un Pro« phète ». Flairant donc le piége qui les menaçait de part et d'autre, ils répondirent : « Nous n'en savons rien ». Et le Seigneur : « Ni moi non plus, je ne vous dis point par « quel pouvoir j'opère ces merveilles [1] ». Vous alléguez l'ignorance quand vous savez, et moi je ne vous enseigne point ce que vous cherchez. Vous n'avez osé sortir dans aucune direction, et vous êtes demeurés dans vos ténèbres. Obéissons donc, nous aussi, à cette injonction du Verbe de Dieu : « Prenez ces « renardeaux qui ravagent nos vignes ». Voyons si nous pourrons en prendre quelques uns : plaçons nos piéges sur chaque entrée du terrier, afin que le renard soit pris, quelque route qu'il suive. Ainsi le Manichéen se fait un dieu nouveau ; il adore dans son cœur ce qui ne fut jamais ; posons-lui cette question : La substance divine est-elle corruptible ou incorruptible ? Prenez le parti que vous voudrez, l'issue qui vous plaira ; mais vous n'échapperez point : si vous dites qu'elle est corruptible, vous serez lapidés, non par le peuple, mais bien par vous-mêmes. Si vous dites que Dieu est incorruptible, comment l'incorruptible peut-il redouter le peuple des ténèbres ? Que peut faire une race corruptible à celui qui ne l'est pas ? Que pouvez-vous répondre, sinon : « Nous ne savons ? » Or, si vous répondez ainsi, non par fourberie, mais bien par ignorance, ne demeurez point dans les ténèbres ; que le renard se change en brebis, qu'il croie au Dieu invisible, incorruptible, au Dieu qui n'est point nouveau ; au Dieu seul, et non au Dieu soleil, car n'allons pas ouvrir un autre terrier au renard qui s'enfuit. Et toutefois nous ne redoutons point le nom de soleil, car il est dit dans nos saintes Ecritures, qu'il est « un soleil de justice, et que la santé « est sous ses ailes [2] ». On cherche dans l'ombre un abri contre l'ardeur de ce soleil, on se retire sous ses ailes pour se défendre de ses feux : la santé est sous ses ailes. Tel est le soleil qui fera dire aux méchants : « Nous nous « sommes donc égarés du sentier de la vérité, « et la lumière de la justice n'a pas lui à nos « yeux, le soleil ne s'est point levé pour « nous [3] ». Ces adorateurs du soleil diront : « Le soleil ne s'est point levé pour nous » : puisqu'en adorant ce soleil que Dieu fait lever sur les bons et sur les méchants [4], ils n'ont point fait lever sur eux ce soleil qui éclaire les bons. Chacun d'eux se fait donc, à sa fantaisie, un Dieu récent. Qui

[1] Ps. LXI, 10. — [2] Philipp. III, 13, 14. — [3] Juges, XV, 4. — [4] II Cor. II, 15. — [5] Cant. II, 15.

[1] Matth. XXI, 23-27 ; Luc, X, 2, etc. — [2] Malach. IV, 2. — [3] Sag. V, 6. — [4] Matth. V, 45.

empêchera un cœur erroné de se faire des fantômes à sa guise ? Ils sont donc tous des renards liés par la queue, c'est-à-dire qu'ils s'accordent dans une même vanité. De là vient que notre Samson, qui en hébreu signifie leur soleil, ou le soleil de ceux qu'il éclaire, et non de tous, comme celui qui se lève sur les bons et sur les méchants, mais le soleil de quelques-uns, le soleil de justice, car il figurait le Christ, attacha les renards par la queue, comme je commençais à vous le dire, et y mit une torche enflammée [1] : ce feu devait porter l'incendie, mais dans les moissons des étrangers. Donc les hérétiques, d'accord dans des enseignements postérieurs et comme liés par la queue, traînent après eux une torche incendiaire, mais sans force pour nos moissons. « Le Seigneur, en effet, « connaît ceux qui sont à lui, et tout homme « qui invoque le nom du Seigneur, doit se re- « tirer de l'iniquité. Or, dans un grand palais, « il y a non-seulement des vases d'argent et « d'or, mais aussi des vases de bois et d'ar- « gile ; les uns sont en honneur, les autres « méprisés. Si donc un homme se préserve « de toute impureté, il sera un vase d'hon- « neur, utile au Seigneur, et préparé pour « toutes sortes de bonnes œuvres [2] » ; et dès lors il ne craindra ni la queue des renards, ni leurs torches enflammées. Mais revenons à notre psaume. « Si tu m'écoutes », dit le Prophète, « il n'y aura en toi aucun Dieu « nouveau ». Ce qui m'étonne, c'est que le Prophète ait dit : « En toi », *in te*, et non pas, *a te*, de ta façon, comme si l'idole était quelque chose d'extérieur à l'homme : mais « en toi » : dans ton cœur, dans le travail de ton imagination, dans l'erreur qui t'égare, tu porteras avec toi ton Dieu nouveau, en demeurant dans le vieil homme. « Si donc tu veux m'é- « couter, moi », dit le Prophète, « parce que « je suis celui qui suis [3], il n'y aura en toi « aucun Dieu nouveau ; et tu n'adoreras point « un Dieu étranger ». Si ce Dieu étranger n'est point en toi, « tu ne l'adoreras point ». Si quelque faux dieu n'aborde point ta pensée, tu n'adoreras point un Dieu forgé par les hommes: « Il n'y aura en toi aucun Dieu nouveau ».

15. « C'est moi qui suis en effet ». Pourquoi veux-tu adorer ce qui n'est pas ? « Je suis le « Seigneur ton Dieu [4] » : parce que je suis celui qui suis. C'est moi, dit le Seigneur, qui suis d'abord au-dessus de toute créature ; et de plus que n'ai-je point fait pour toi dans le temps? « C'est moi qui t'ai tiré de l'Egypte ». Cette parole ne s'adresse point à Israël seulement, car nous sommes tous tirés de la terre d'Egypte, tous nous avons traversé la mer Rouge, et les ennemis qui nous poursuivaient ont péri dans les eaux. Ne soyons point ingrats envers Dieu, n'allons point oublier le Dieu qui subsiste, pour nous faire des dieux nouveaux. « C'est moi qui t'ai tiré de la terre « d'Egypte », dit le Seigneur, « ouvre la bouche « et je la remplirai ». Tu es à l'étroit en toi-même, à cause du dieu nouveau qui a envahi ton cœur : brise un vain simulacre et bannis de ta conscience un Dieu fictif : « Ouvre ta « bouche » par la confession et par l'amour ; « et je la remplirai », car c'est en moi qu'est la source de vie [1].

16. Voilà ce que dit en effet le Seigneur ; mais qu'est-il dit ensuite ? « Et mon peuple « n'a pas entendu ma voix [2] ». Dieu ne parlerait point de la sorte à tout autre qu'à son peuple. Car tout ce que dit la loi, nous savons qu'elle le dit à ceux qui sont sous la loi [3]. « Et « mon peuple n'a pas entendu ma voix; Israël « n'a pas fait attention à moi ». Qui a manqué d'attention ? pour qui ? « Israël, pour moi ». O âme ingrate, âme qui existe par moi, âme que j'ai appelée, âme que j'ai amenée à l'espérance, âme que j'ai purifiée de l'iniquité ! « Israël n'a pas fait attention à moi ». Ils sont baptisés, ils traversent la mer Rouge, mais ils murmurent pendant la route, ils contredisent, ils se plaignent, ils se laissent troubler par les séditions, ils n'ont qu'ingratitude pour celui qui les a délivrés des poursuites de leurs ennemis, qui les a conduits à pied sec, à travers les eaux, par le désert, leur donnant la lumière pendant la nuit, l'ombre de la nuée pendant le jour : « Et Israël n'a point « fait attention à moi ».

17. « Et je les ai livrés aux désirs de leurs « cœurs [4] ». Voici le pressoir. Les issues sont ouvertes, le marc va couler. « Et je les ai « livrés », non point à la pratique de mes préceptes ; mais « c'est aux désirs de leurs « cœurs » que je les ai livrés. C'est la plaie dont parle saint Paul : « Dieu les a livrés aux « désirs de leurs cœurs [5]. Je les ai livrés aux

[1] Juges, XV, 4. — [2] II Tim. II, 19-21. — [3] Exod. III, 14. — [4] Ps. LXXX, 11.

[1] Ps. XXXV, 10. — [2] Id. LXXX, 12. — [3] Rom. III, 19. — [4] Ps. LXXX, 13. — [5] Rom. I, 24.

« convoitises de leurs cœurs, ils suivront leurs « désirs corrompus ». De là vient tout ce qui vous fait horreur, si toutefois vous êtes l'huile pure qui coule dans les vases mystérieux du Seigneur; si toutefois vous aimez ces vases, de là vient tout ce qui vous fait horreur. Les uns se font les champions du cirque, d'autres de l'amphithéâtre, celui ci vante une loge sur la place publique, celui-là le théâtre, l'un est dans un sens, l'autre dans un autre sens, un troisième défend ses dieux nouveaux : « Ils « suivent la corruption de leurs pensées ».

18. « Si mon peuple m'avait écouté, si « Israël avait marché dans mes voies [1] ». Peut-être cet Israël se dit en lui-même : De toute évidence, me voilà prévaricateur, voilà que mon cœur m'entraîne dans ses convoitises ; mais que faire ? c'est là l'œuvre du diable, c'est l'œuvre des démons. Qu'est-ce que le diable, et que sont les démons? Tes ennemis assurément. « Si Israël eût marché « dans mes voies, j'aurais anéanti tous ses « ennemis [2] ». « Si mon peuple m'eût écouté », dit le Seigneur; comment peut-il être mon peuple s'il ne m'écoute point? « Si mon peuple « m'eût écouté ». Qu'est-ce que « mon peu-« ple ? » « Israël ». Qu'est-ce à dire « s'il m'eût « écouté? » « S'il eût marché dans mes voies». Il se plaint, il gémit sous l'oppression de ses ennemis; et « j'aurais réduit ses ennemis au « néant, j'aurais étendu ma main sur ses per-« sécuteurs ».

19. Et maintenant quelle plainte peuvent-ils faire de leurs ennemis ? Leurs plus grands ennemis sont eux-mêmes. Comment cela? Que dit ensuite le Prophète ? Vous vous plaignez de vos ennemis, et vous-mêmes, qu'êtes-vous? « Les ennemis du Seigneur ont menti à la foi « qu'ils lui avaient donnée [3] ». Renonces-tu au démon? J'y renonce. Et ils reviennent à ce qu'ils ont abjuré. Et pourtant à quoi donc as-tu renoncé, sinon aux actes mauvais, aux actes diaboliques, aux actes que Dieu condamne, aux vols, aux rapines, aux parjures, aux homicides, aux adultères, aux sacriléges, aux sacrifices abominables, aux vaines curiosités? C'est à tout cela que tu as renoncé, et tout cela néanmoins te courbe et te domine. Ton nouvel état devient pire que ton premier. Le chien retourne à son vomissement, et le pourceau lavé à son bourbier [4]. « Les ennemis « du Seigneur lui ont manqué de parole ».

[1] Ps. LXXX, 14. — [2] Id. 15. — [3] Id. 16. — [4] II Pierre, II, 20, 22.

Admirable patience du Seigneur! Pourquoi ne sont-ils point renversés? pourquoi le glaive n'en fait-il point justice? pourquoi la terre ne s'ouvre-t elle point pour les engloutir ? pourquoi ne sont-ils pas consumés par le feu du ciel ? c'est que la patience du Seigneur est grande. Seront-ils néanmoins impunis? Loin de là. Qu'ils ne se prévalent point sur la miséricorde du Seigneur, jusqu'à se promettre qu'il sera injuste en leur faveur. Ignores-tu que cette longanimité de Dieu est un moyen de t'amener à la pénitence? Et toutefois, par la dureté, par l'impénitence de ton cœur, tu amasses un trésor de colère, pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres [1]. Il ne rend pas toujours ici-bas justice, il la rendra alors. Le châtiment qu'il inflige ici-bas n'est que pour un temps : ce qu'il doit infliger alors, à l'incorrigible et à l'impénitent, sera éternel. Et pour comprendre qu'ils ne seront point impunis, écoute ce qui suit : « Les ennemis du Seigneur lui ont « manqué de parole ». Mais, diras-tu, que leur a-t-il fait? N'ont-ils pas la vie? ne peuvent-ils respirer, ni jouir de la lumière ? ne boivent-ils pas aux sources d'eau? ne mangent-ils point des fruits de la terre? « Leur châtiment sera « dans l'éternité ».

20. Que personne donc ne se flatte d'appartenir au pressoir; son avantage est d'être l'huile du pressoir. Avec des actions criminelles qui ne peuvent entrer dans le royaume des cieux, n'allons pas nous le promettre, en disant : J'ai le signe du Christ, les sacrements du Christ, je ne serai point effacé pour l'éternité; et si je dois être purifié, je serai sauvé par le feu. Que dit en effet l'Apôtre à propos de ceux qui sont sur la base? « Nul « ne peut poser d'autre fondement que celui « qui a été posé, et ce fondement, c'est Jésus-« Christ ». Mais, ajoutent-ils, que dit ensuite l'Apôtre ? « Que chacun prenne garde à ce « qu'il bâtit sur ce fondement. L'un bâtit en « or, en argent, en pierres précieuses; un au-« tre en bois, en foin, en chaume : le feu doit « éprouver l'ouvrage de chacun, car le jour « du Seigneur le fera connaître, et il sera ré-« vélé par le feu. Celui qui aura bâti un ou-« vrage qui subsistera, en recevra la récom-« pense» ; c'est-à-dire celui qui aura élevé sur ce fondement un édifice avec des œuvres

[1] Rom. II, 4-6.

de justice comme « l'or, l'argent, les pierres « précieuses ». Mais celui qui aura bâti avec le péché, comme, « le bois, le foin et la « paille », à cause du fondement, il ne laissera pas « d'être sauvé, quoiqu'en passant par le « feu [1] ». Je préfère l'excès de crainte, mes frères, et ne veux point vous donner une sécurité trompeuse. Je ne vous donnerai pas ce que je n'ai point, je vous effraie, parce que je suis effrayé ; je vous donnerais plus de sécurité, si j'en avais moi-même : je crains le le feu éternel. « Et leur châtiment sera dans « l'éternité », dit le Prophète ; ce que je ne comprends que du feu éternel, dont l'Ecriture nous dit ailleurs : « Leur feu ne s'éteindra « pas, et le ver qui les ronge ne mourra « point [2] ». Mais c'est des impies qu'il est parlé, et non de moi, me dira quelqu'un ; quelque pécheur, quelque adultère, quelque trompeur, quelque voleur, quelque parjure que je sois, j'ai pour base le Christ, je suis chrétien, je suis baptisé ; je passerai par le feu des expiations, mais je ne périrai point, à cause du fondement. Encore une fois, qui es-tu ? Chrétien. Continue encore, que disais-tu ? Coupable de vol, d'adultère et de tous ces crimes dont l'Apôtre a dit, que « ceux qui les com« mettent ne posséderont point le royaume « des cieux [3] ». Assurément, sans être corrigé de ces crimes, sans en avoir fait pénitence, peux-tu bien te promettre le royaume des cieux ? Je ne le pense point. « Car ceux qui « commettent ces crimes n'entreront point « dans le royaume des cieux ». Ignores-tu donc que la patience de Dieu t'amène a la pénitence [4] ? En te flattant d'illusoires espérances, par ta dureté, par l'impénitence de ton cœur, tu te fais une provision de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres. Considère donc le juge qui doit venir. Il a bien fait, et je lui en sais gré, de ne point nous avoir dérobé la sentence définitive ; il n'a point expulsé les coupables pour tirer le voile ensuite. Il a voulu nous dire, par avance, ce qu'il voulait faire. « Toutes les na« tions seront rassemblées devant lui ». Et qu'en fera-t-il ? « Il les séparera ; il placera « les uns à droite, les autres à gauche [5] ». Y a-t-il donc une place réservée au milieu ? Que dira-t-il à ceux de droite ? « Venez, bénis « de mon Père, recevez le royaume [1] ». Et à ceux de gauche ? « Allez au feu éternel, « qui a été préparé pour le diable et ses « anges [2] ». Si le feu ne t'effraie point, que la compagnie t'effraie. Si donc ces œuvres ne doivent point posséder le royaume des cieux, ou plutôt, non point les œuvres, mais ceux qui les commettent, car dans le feu il n'y aura pas d'œuvres semblables [3] ; et ceux qui seront dévorés dans les flammes ne commettront plus ni vol, ni adultère, mais « ceux qui « les commettent ne posséderont point le « royaume de Dieu » ; ces coupables ne seront donc point à la droite, en compagnie de ceux auxquels on dira : « Venez, bénis de mon « Père, recevez le royaume, puisque ceux qui « commettent ces crimes ne posséderont point « le royaume de Dieu ». Mais s'ils ne sont point à la droite, il ne leur reste de place qu'à la gauche. Et que dira le juge à ceux de gauche? « Allez au feu éternel ; — car leur « châtiment sera dans l'éternité ».

21. Expliquez nous, me diras-tu, comment ceux qui bâtissent sur ce fondement, avec le bois, le foin, la paille, ne doivent point périr, mais seront sauvés, et cependant comme par le feu. C'est là un passage difficile, et néanmoins j'en dirai brièvement ma pensée. Mes frères, il y a des hommes qui ont pour le monde un souverain mépris, qui n'ont aucun goût pour les choses qui passent avec le temps, qui ne s'attachent par aucune affection aux œuvres terrestres, qui vivent dans la sainteté, la chasteté, la continence, la justice, qui ont peut-être vendu tous leurs biens pour en donner le prix aux pauvres, ou bien qui possèdent comme s'ils ne possédaient pas, qui usent de ce monde comme s'ils n'en usaient pas [4]. Mais il en est d'autres qui ont quelque attache d'affection pour les biens que Dieu accorde à notre faiblesse. Tel qui ne prend point le bien d'autrui, s'attache au sien, de manière à se troubler de la moindre perte. Il ne convoite point l'épouse d'un autre, mais dans son affection pour la sienne, dans ses rapports avec elle, il ne garde plus cette prescription divine qui est la génération des enfants. Il ne s'empare point du bien des autres, mais en exigeant ce qui est à lui, il en vient avec ses frères à un procès. C'est à ces gens que s'adresse le reproche de l'Apôtre : « C'est déjà une faute « bien grave que vous ayez des procès entre

[1] I Cor. III, 10-15. — [2] Isa. LXVI, 24. — [3] Gal. v, 21. — [4] Rom. II, 4. — [5] Matth. XXV, 32.

[1] Matth. 34. — [2] Id. 41. — [3] Gal. v, 21. — [4] I Cor. VII, 30, 31.

« vous [1] ». Il ordonne toutefois que ces différends soient décidés dans l'Église, et non portés aux tribunaux ; et il les condamne comme des fautes. Car alors un chrétien dispute pour des biens terrestres, beaucoup plus qu'il ne convient à un homme à qui le ciel est promis. Ce n'est pas tout son cœur qu'il élève à Dieu, mais il en traîne une partie sur la terre. Enfin, s'il se présente une occasion d'aller au martyre, ceux qui ont le Christ pour fondement et qui bâtissent avec l'or, l'argent, ou les pierres précieuses [2], que disent-ils alors? Il m'est bon de mourir et d'être avec le Christ [3]. Ils courent avec allégresse, et ne ressentent rien ou que très-peu de la faiblesse de la chair. Ceux au contraire qui aiment leurs biens, leurs palais, sont dans un trouble étrange ; le foin, la paille et le bois sont en feu. Ils ont donc sur le fondement, du foin, de la paille et du bois ; mais dans ce qui est permis, non dans ce qui est criminel. Je dis donc, mes frères, as-tu le fondement? Attache-toi au ciel, et foule aux pieds la terre. En agissant ainsi tu ne bâtis qu'en or, en argent, en pierres précieuses. Mais si tu viens dire : J'aime cette terre, je crains de la perdre ; si cette perte qui te menace te cause de la tristesse, à la vérité tu ne préfères pas cette terre au Christ : car tel est ton attachement pour elle, que si l'on te disait : Que préfères-tu, de la terre ou du Christ? malgré ton chagrin de la perdre, néanmoins tu préférerais le Christ que tu as choisi pour fondement : alors tu seras sauvé, mais par le feu. Ecoute encore : Tu ne peux conserver ton bien que par un faux témoignage. L'éviter, c'est avoir le Christ pour fondement, puisque la vérité l'a dit : « La bouche qui ment, tue l'âme [4] ». Donc ton amour pour la terre ne saurait te porter au larcin, ni au faux témoignage, ni à l'homicide, ni au parjure, ni à renoncer au Christ; si donc tu abjures tout cela par amour du Christ, c'est lui que tu as pour base. Et toutefois ton attachement pour tes biens, ta douleur de les perdre, t'ont fait bâtir sur ce fondement, non plus avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses ; mais avec du bois, du foin, de la paille. Tu seras donc sauvé, lorsque ton édifice commencera à brûler, et dès lors comme par le feu. Que nul ne se persuade qu'en élevant sur ce fondement des adultères, des blasphèmes, des sacriléges, des idolâtries, des parjures, il pourra se sauver par le feu, comme si c'était là du bois, du foin et de la paille : mais celui-là seulement qui bâtit avec l'amour des choses temporelles, sur le fondement du royaume des cieux, ou plutôt sur le Christ, cet amour des biens de la terre brûlera, et lui sera sauvé, à cause de la solidité du fondement.

[1] I Cor. VI, 7. — [2] Id. III, 11. — [3] Philipp. I, 23. — [4] Sag. I, 11.

22. « Les ennemis du Seigneur lui ont « menti », en disant : Je vais à votre vigne, sans toutefois y aller [1] : « et leur châtiment « sera » non plus dans le temps, mais « dans « l'éternité ». Quels sont ces ennemis? « Ceux « qu'il a nourris du froment le plus pur [2] ». Vous savez quelle est cette fleur du froment dont se nourrissent plusieurs de ses ennemis, qui trahissent leur foi envers lui. « Il les a « nourris de la fleur du froment ». Il leur a donné ses sacrements. Judas même fut nourri de ce pur froment, quand il reçut le morceau de pain [3]. Cet ennemi du Seigneur a trahi sa foi. et son châtiment sera dans l'éternité. « Il « les a nourris de la fleur du froment, et les a « rassasiés du miel de la pierre ». Les ingrats ! « Et Dieu les a nourris de la fleur du fro- « ment, et rassasiés du miel de la pierre ». Au désert, cependant, ce fut de l'eau, et non du miel, que Dieu fit jaillir du rocher [4]. Le miel est la sagesse qui pour le cœur est la plus douce de toutes les nourritures. Combien donc parmi les ennemis du Seigneur trahissent sa foi, après avoir été nourris non-seulement de la fleur du froment, mais aussi du miel de la pierre, ou de la sagesse du Christ? Combien trouvent leurs délices à goûter sa parole, à connaître ses sacrements, à pénétrer ses paraboles ! Combien sont ravis de ce miel qui n'est pas d'un homme en effet, mais de la pierre. Or, la pierre était le Christ [5]. Combien sont rassasiés de ce miel, et s'écrient : Quelle douceur ! Y a-t-il rien de comparable? Peut-on rien dire ou rien comprendre de plus doux? Et pourtant, les ennemis du Seigneur lui ont menti. Je ne veux point m'arrêter davantage sur un sujet si affligeant ; et quoique le psaume se termine d'une manière si effrayante, remontons de la fin au commencement, et retournons à Dieu : « Tressaillez dans ce « Dieu qui est votre soutien ».

Exhortation à venir l'entendre le lendemain, et à mépriser les jeux séculaires.

23. Les spectacles des choses divines que

[1] Matth. XXI, 30. — [2] Ps. LXXX, 17. — [3] Jean. XIII, 26. — [4] Exod. XVII, 6. — [5] I Cor. X, 4.

vous admirez au nom du Christ, vous ont tenus sous la puissance de leur charme, et vous ont disposés non-seulement à désirer, mais à fuir. Ce sont là des spectacles utiles, salutaires, qui édifient sans détruire; ou mieux, qui détruisent et qui édifient; qui détruisent les dieux nouveaux, pour édifier notre foi, dans le Dieu qui est véritable, éternel. Nous supplions donc votre charité de venir demain encore. D'autres, nous dit-on, auront la mer dans le théâtre. et nous, en Jésus-Christ, le port du salut. Et comme après-demain, ou quatrième jour de la semaine, il nous sera impossible de nous assembler dans l'église de Saint-Cyprien, à cause de la fête des saints martyrs, nous y reviendrons demain.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXXXI.

JUGEMENT DE DIEU CONTRE LA SYNAGOGUE.

Dans ce psaume Asaph signifie la synagogue, dont les fils étaient les fils adoptifs de Dieu. C'est au milieu d'eux que Dieu a pris séance. Ce Dieu est le Fils envoyé aux brebis d'Israël, issu des patriarches comme ceux qu'il vient juger. Il a fait le discernement en permettant qu'une partie d'Israël tombât dans l'aveuglement, jusqu'après l'entrée des nations. Dieu reproche aux uns d'avoir tué l'héritier de la vigne, aux autres, qui étaient en grand nombre, de ne l'avoir point défendu. Toutefois ni les uns, ni les autres n'ont vu en lui le Christ. De sa mort vient cet ébranlement de la terre à la parole des Apôtres, et qui fit mépriser la terre pour le ciel. Le Christ est venu combattre l'orgueil par l'humilité, et si nous n'embrassons cette humilité nous mourrons comme des hommes terrestres, nous tomberons comme les princes du monde. Levez-vous donc, Seigneur, et jugez la terre, afin d'en prendre possession.

1. « Psaume pour Asaph[1] ». Ce titre que nous trouvons aussi dans plusieurs autres psaumes, désigne ou bien le nom de celui qui l'a composé, ou du moins ce que figure ce même nom, en sorte que nous pouvons le rapporter à la synagogue, ainsi qu'on interprête le nom d'Asaph, d'autant plus que tel est le sens indiqué par le premier verset. C'est ainsi qu'il commence : « Dieu a pris « séance dans l'assemblée des dieux ». Et par ces dieux n'allons pas comprendre les dieux des nations, comme les idoles, ou toute autre créature céleste ou terrestre qui ne serait point l'homme; puisque peu après ce verset, le même psaume nous désigne plus clairement ceux que nous devons entendre par ces dieux dans l'assemblée desquels le Seigneur a pris séance : « Je l'ai dit », s'écrie le Prophète, « vous êtes des dieux, vous êtes tous « les fils du Très-Haut, et néanmoins vous « mourrez comme des hommes, vous tom- « berez comme un des princes [2] ». C'est donc dans la synagogue de ces fils du Très-Haut, dont le Très-Haut lui-même disait par la bouche du prophète Isaïe : « J'ai nourri « des enfants, je les ai élevés, puis ils m'ont « méprisé[1] », c'est là que Dieu s'est assis. Par « la synagogue » nous entendons le peuple juif, car c'est à eux qu'appartient ce nom de synagogue, bien qu'on le donne parfois à l'Eglise. Toutefois les Apôtres n'ont jamais donné le nom de synagogue, mais bien celui d'Eglise à notre assemblée; soit qu'ils aient voulu distinguer l'une de l'autre, soit qu'il y ait réellement cette différence entre le rassemblement qu'on nomme synagogue et la convocation qui prend le nom d'Eglise, que l'on rassemble les animaux, d'où leur est venu ce nom de troupeau qui leur est propre, tandis que l'on convoque principalement des êtres doués de raison tels que les hommes. C'est pourquoi il est dit d'Asaph lui-même, dans un autre psaume : « Je suis devenu « devant vous comme l'animal stupide, et je « suis toujours avec vous [2] ». Et en effet, quoique soumis en apparence au seul Dieu véritable, il donnait néanmoins la préférence aux biens charnels, terrestres et temporels qu'il lui demandait comme les principales richesses. Nous voyons aussi que l'Ecriture leur donne souvent le nom de fils, non plus dans le sens de cette grâce qui appartient au

[1] Ps. LXXXI, 1. — [2] Id. 6, 7.

[1] Isa. I, 2. — [2] Ps. LXXII, 23.

Nouveau Testament, mais bien dans la faveur de l'Ancien. C'était aussi une faveur de Dieu qui lui faisait choisir Abraham, pour le rendre père d'une si nombreuse postérité; aimer Jacob, et haïr Esaü, avant qu'ils fussent nés; délivrer son peuple de l'Egypte, pour l'introduire dans cette terre promise d'où il avait chassé les Gentils. S'il n'y avait point là une grâce, quand il s'agit de nous qui avons reçu le pouvoir de devenir enfants de Dieu [1], non pour acquérir un royaume temporel, mais le royaume des cieux, le même Evangile ne dirait pas un peu après, que nous avons reçu grâce pour grâce [2], c'est-à-dire les promesses du Nouveau Testament, au lieu des promesses de l'Ancien. Nous voyons évidemment, je pense, dans quelle synagogue a pris séance le Dieu des dieux.

2. Cherchons maintenant si c'est le Père, ou le Fils, ou le Saint-Esprit, ou la sainte Trinité elle-même, qui s'est assis « dans la « synagogue des dieux, qui a pris place pour « les juger ». Chaque personne est Dieu en effet, et la Trinité n'est qu'un seul Dieu. C'est un point qu'il n'est pas facile d'éclaircir; car, on ne peut le nier, ce n'est point d'une manière corporelle que Dieu est présent dans les créatures, mais d'une manière spirituelle qui convient à sa substance, manière tout à fait admirable, et que comprennent à peine quelques intelligences. C'est en ce sens que le même Prophète a dit ailleurs : « Si je « monte aux cieux, vous y êtes; si je descends « aux enfers, vous voilà [3] ». Dieu donc se trouve dans l'assemblée des hommes d'une manière invisible, comme il remplit le ciel et la terre, ainsi qu'il le dit lui-même par son Prophète [4]. Cela est non-seulement évident, mais l'esprit humain, nonobstant sa faiblesse, comprend que Dieu se trouve dans tout ce qu'il a créé, pourvu que l'homme se tienne ferme, et qu'il l'écoute, et qu'il tressaille de joie à sa voix intérieure [5]. Ce psaume toutefois, autant que j'en puis juger, semble préciser un fait qui, depuis un certain temps, a motivé la présence de Dieu dans la synagogue des dieux. Car cette présence dans le ciel et sur la terre, n'est point particulière à la synagogue, et ne change point avec le temps. Donc ce « Dieu qui s'est assis dans la syna« gogue des dieux », est bien celui qui a dit de lui-même : « Je ne suis envoyé qu'aux « brebis de la maison d'Israël qui sont per« dues [1] ». Le Prophète nous en dit la raison : c'est « pour juger les dieux, au milieu « d'eux ». Je le reconnais donc; Dieu s'est assis dans la synagogue des dieux, « issus des « patriarches, et dont le Christ est né selon « la chair ». Car il n'a pris parmi eux une naissance charnelle, qu'afin que Dieu se trouvât dans la synagogue des dieux. Mais quel est ce Dieu? Car il n'est pas semblable aux dieux parmi lesquels il s'assied : aussi, comme l'a dit saint Paul, ce Dieu est-il « par-dessus « toutes choses béni dans tous les siècles [2] ». Je reconnais, dis-je, que Dieu s'est assis, je reconnais au milieu, ce Dieu qui est l'Epoux, et dont l'ami a dit : « Il en est un au milieu « de vous, que vous ne connaissez point [3] ». Car « ils ne l'ont point connu », dit peu après notre psaume : « Ils ne l'ont point su, ils « n'ont point l'intelligence, ils marchent « dans les ténèbres ». A son tour l'Apôtre nous dit qu' « une partie d'Israël est tombée « dans l'aveuglement, jusqu'à ce que la plé« nitude des nations entrât [4] ». Ils le voyaient donc présent au milieu d'eux, mais ils ne voyaient pas en lui un Dieu tel qu'il voulait paraître, et qui disait : « Celui qui me voit, « voit aussi mon Père [5] ». Le discernement qu'il fait des dieux n'a point pour base leurs mérites, mais sa grâce; car de la même masse d'argile il tire des vases destinés à la gloire, d'autres destinés à l'opprobre [6]. Quel est en effet celui qui te discerne? Qu'as-tu que tu n'aies pas reçu? Si donc tu as reçu, pourquoi te glorifier, comme si tu n'avais point reçu [7]?

3. Ecoute encore la voix de ce Dieu qui fait le discernement, écoute la voix du Seigneur, qui divise la flamme du feu [8] : « Jusques à « quand jugerez-vous injustement, et accueil« lerez-vous le visage des méchants [9]? » C'est ainsi que le Prophète a dit ailleurs : « Jus« ques à quand vos cœurs seront-ils appesan« tis [10]? » Jusqu'à l'avénement de Celui qui est la lumière du cœur. Je vous ai donné une loi, vous y avez opposé une obstination inflexible; je vous ai envoyé des Prophètes, et vous les avez accablés d'outrages, ou mis à mort, ou applaudi à ceux qui le faisaient.

[1] Malach. I, 2, 3. — [2] Jean, I, 12, 16 — [3] Ps. CXXXVIII, 8. — [4] Jérém. XXIII, 24. — [5] Jean, III, 29.

[1] Matth. XV, 24. — [2] Rom. IX, 5. — [3] Jean, I, 26. — [4] Rom. XI, 25. — [5] Jean, XIV, 9. — [6] Rom. IX, 21 — [7] I Cor. IV, 7. — [8] Ps. XXVIII, 7. — [9] Id. LXXXI, 2. — [10] Id. IV, 3.

Mais si des hommes qui ont fait mourir les envoyés de Dieu ne méritent pas qu'on leur adresse la parole, vous qui avez gardé le silence pendant ces cruautés, c'est-à-dire, vous qui avez voulu imiter, comme s'ils eussent été innocents, ceux qui se taisaient alors : « Jusques à quand jugerez-vous injustement, « et prendrez-vous le visage des pécheurs ? » Voulez-vous aujourd'hui encore tuer l'héritier qui vient ? N'est ce point lui qui a voulu pour vous être sans père comme un orphelin ? N'est-ce point pour vous qu'il a enduré la faim et la soif comme un pauvre ? N'est-ce point lui qui vous a dit : « Apprenez de moi « que je suis doux et humble de cœur [1] ? » N'est-ce point lui qui, étant riche, s'est fait pauvre pour l'amour de vous, afin que vous devinssiez riches par sa pauvreté [2] ? « Rendez « donc justice à l'orphelin et à l'indigent, « prenez en main la cause de l'homme faible « et du pauvre [3] ». Proclamez la justice, non point de ceux qui sont riches et orgueilleux pour eux-mêmes, mais de celui qui a daigné se faire humble et pauvre pour l'amour de vous.

4. Mais, hélas ! ils lui porteront envie, et loin de l'épargner, ils diront : « Voici l'hé- « ritier, tuons-le, et l'héritage sera pour « nous [4] ». « Arrachez donc le pauvre à l'op- « pression, et délivrez l'indigent de la main « du pécheur [5] ». Ainsi dit le Prophète, afin que dans ce peuple où est né le Christ et où il est mort, on sache qu'ils n'ont pas été innocents d'un si grand crime, ceux dont le nombre allait, selon le langage de l'Evangile, jusqu'à inspirer aux Juifs la crainte de n'oser mettre la main sur le Christ [6], et qui en vinrent ensuite à une telle connivence, qu'ils l'abandonnèrent à la criminelle jalousie des princes des Juifs, quand ils pouvaient, s'ils l'eussent voulu, se faire redouter et empêcher que l'on mît la main sur lui. C'est d'eux qu'il est dit ailleurs : « Ces chiens muets « n'ont su aboyer [7] ». Et cette autre parole : « Ainsi périt le juste, et nul n'y fait atten- « tion [8] ». Il a péri, en effet, autant qu'il était au pouvoir de ceux qui voulaient sa perte : comment eût-il pu périr en mourant, celui qui recherchait ainsi ce qui avait péri ? Or, si le Prophète adresse un reproche si sévère et si juste à ceux dont le silence a permis de commettre un tel crime : quels reproches, ou plutôt quels châtiments ne mériteront point ceux qui l'ont accompli par malice et de propos délibéré ?

5. Toutefois le verset suivant leur convient admirablement à tous : « Ils n'ont point su, « ils n'ont point compris, ils marchent dans « les ténèbres [1] ». Car si les uns l'eussent connu, ils n'auraient jamais crucifié le Seigneur de la gloire [2], et si les autres l'eussent connu, ils n'auraient jamais consenti à demander la délivrance de Barabbas, et la mort du Christ. Mais comme nous l'avons dit, « une partie d'Israël est tombée dans l'aveu- « glement, jusqu'à ce que la plénitude des « nations entrât [3] ». C'est par l'aveuglement de ce peuple, qu'après la mort du Christ, « tous les fondements de la terre ont été « ébranlés ». Ils ont donc été ébranlés et le seront encore, jusqu'à ce que soit entrée cette plénitude des nations, marquée dans la prédestination de Dieu. Car à la mort du Christ, la terre trembla, les pierres se fendirent [4]. Et si nous entendons par les fondements de la terre ceux qui jouissent ici-bas de grands biens, c'est avec raison que le Prophète prédit ici leur trouble, car ils ne verront qu'avec étonnement les hommes aimer et embrasser l'humilité, la pauvreté, la mort, qui leur paraissent une affreuse misère dans le Christ ; ou bien eux-mêmes, à leur tour, mépriseront les vaines félicités d'ici-bas, pour aimer et embrasser ce genre de vie. Ainsi s'ébranlent les fondements de la terre, quand les uns admirent ces changements, et que les autres les éprouvent en eux-mêmes. C'est ainsi que nous appelons avec quelque raison, fondements du ciel, les saints et les fidèles, qui entrent dans l'édifice du royaume des cieux, et que l'Ecriture en nomme les pierres vivantes [5], et dont la base primitive est le Christ né d'une vierge, et dont l'Apôtre a dit : « Nul ne peut poser un autre fondement « que celui qui a été posé, et ce fondement « c'est Jésus-Christ [6] ». Viennent ensuite les Apôtres, les Prophètes, dont l'autorité affermit le céleste édifice, afin qu'en marchant à leur suite, nous entrions dans cette même construction. Aussi l'Apôtre dit-il aux Ephésiens : « Déjà vous n'êtes plus des étrangers et des

[1] Matth. XI, 29. — [2] II Cor. VIII, 9. — [3] Ps. LXXXI, 3. — [4] Matth. XXI, 38. — [5] Ps. LXXXI, 4. — [6] Luc, XXII, 2. — [7] Isa. LVI, 10. — [8] Id. LVII, 1.

[1] Ps. LXXXI, 5. — [2] I Cor. II, 8. — [3] Rom. XI, 25. — [4] Matth. XXVII, 51. — [5] I Pierre, II, 5. — [6] I Cor. III, 11.

« hôtes, mais vous êtes de la cité des saints, « et de la maison de Dieu ; établis sur le « fondement des Apôtres et des Prophètes, « et dont Jésus-Christ lui-même est la prin- « cipale pierre de l'angle. C'est sur lui que « tout l'édifice construit s'élève en un temple « consacré au Seigneur [1] ». C'est en ce sens que nous pouvons appeler fondements de la terre ceux dont les hommes envient sur la terre la puissance et le bonheur, et dont l'autorité les porte à désirer ces mêmes biens terrestres, et en les acquérant ils paraissent élever terre sur terre, comme l'édifice supérieur est ciel sur ciel. Aussi est-il dit au pécheur : « Tu es terre, et tu retourneras en « terre [2] »; et encore :« Les cieux racontent la « gloire de Dieu, quand leur voix se fait en- « tendre dans tout le monde, et que leurs pa- « roles gagnent les confins de la terre [3] ».

6. Or, le règne de la félicité ici-bas n'est qu'orgueil ; cet orgueil qu'est venu combattre l'humilité du Christ, en faisant ces reproches à ceux qu'il veut rendre par l'humilité enfants du Très-Haut : « J'ai dit : Vous « êtes des Dieux, vous êtes tous les enfants du « Très-Haut. Et toutefois vous mourrez comme « des hommes, vous tomberez comme un des « princes [4] ». Soit qu'en disant : « Vous êtes « des Dieux, vous êtes tous les enfants du « Très-Haut » ; il s'adresse à ceux qu'il a prédestinés à la vie éternelle ; et qu'il dise aux autres : « Pour vous, vous mourrez comme « des hommes, vous tomberez comme un des « princes », faisant ainsi un discernement entre les dieux eux-mêmes ; soit qu'il leur adresse à tous un même reproche, afin de discerner ensuite ceux qui se corrigeront par l'obéissance ; « Pour moi », dirait-il, « je l'ai « dit : Vous êtes des Dieux, vous êtes tous les « fils du Très-Haut » : c'est-à-dire, je vous ai promis à tous le bonheur céleste : « Mais « vous », à cause de la faiblesse de la chair », vous mourrez comme des hommes », et l'orgueil de votre cœur « vous fera non plus vous « élever, mais bien tomber comme un des « princes », c'est-à-dire comme le démon. Comme s'il disait : Telle est la brièveté de votre vie, que vous mourez avec la même rapidité que les autres hommes, et pourtant cela ne vous corrige point : mais comme le diable, dont les jours sont nombreux en ce siècle, puisqu'il n'est point revêtu d'une chair mortelle, vous vous élevez de manière à tomber. C'est par l'orgueil du démon que les princes des Juifs se sont aveuglés jusqu'à être perfidement jaloux de la gloire du Christ ; tel est le vice qui a porté et qui porte encore à mépriser un Christ qui s'abaisse jusqu'à la mort de la croix, des hommes qui aiment l'éclat du monde.

[1] Ephés. II, 19-22. — [2] Gen. III, 19. — [3] Ps. XVIII, 2, 5. — [4] Id. LXXXI, 6, 7.

7. C'est donc pour guérir cette plaie que le Prophète a dit en son propre nom : « Levez- « vous, ô Dieu, et jugez la terre [1] ». La terre s'est enflée d'orgueil quand on vous a crucifié : levez-vous d'entre les morts, et jugez la terre. « Car vous exterminerez dans toutes « les nations »; et que devez-vous exterminer, sinon la terre ? c'est-à-dire ceux qui ont des goûts terrestres, soit que vous détruisiez, dans les fidèles, tout orgueil et toute affection pour la terre, soit que vous sépariez d'eux les infidèles, comme une terre qu'il faut oublier et fouler aux pieds. C'est ainsi que Dieu juge la terre, et la détruit parmi les peuples, au moyen de ses membres dont la conversation est dans le ciel. N'oublions pas de le remarquer, dans plusieurs exemplaires : « Parce « que toutes les nations seront votre héri- « tage », ce qui peut très-bien s'adapter avec notre sens, et rien n'empêche d'accepter l'un et l'autre. Car on entre dans son héritage par la charité que Dieu cultive, dans sa miséricorde, par sa grâce et ses préceptes, afin de détruire toute affection mondaine.

[1] Ps. LXXXI, 8.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXXXII.

CHANT DE L'ÉGLISE POUR LE JUGEMENT.

Asaph signifie synagogue : alors le peuple de Dieu qui chante sa victoire sur ses ennemis, serait l'allégorie du peuple chrétien qui triomphera au dernier jugement, et qui dit au Christ : Qui sera semblable à vous, vous que les hommes ont méconnu au point de vous juger, lorsque vous viendrez les juger dans votre gloire? Les ennemis de Dieu seront tumultueux et auront pour chef le démon, que le Christ tuera du souffle de sa bouche; ainsi s'évanouiront leurs complots, leur désir de détruire le peuple de Dieu. En vain sera-t-il leur chef, ils périront comme les princes de Chanaan. Loin d'assujétir le peuple du Seigneur, il leur faudra se soumettre à la vérité, et devenir comme la paille que le vent emporte, comme une forêt incendiée, une montagne embrasée. Et toutefois leur confusion deviendra salutaire, car plusieurs se convertiront.

1. Voici le titre du psaume : « Chant du « psaume pour Asaph[1] ». Or, nous l'avons dit souvent, Asaph signifie assemblée. Donc cet homme qui portait le nom d'Asaph était dans le titre de plusieurs psaumes la figure du peuple de Dieu. Mais en grec, une assemblée s'appelle synagogue, nom qu'a retenu d'une manière particulière le peuple juif, au point de s'appeler la synagogue, comme le peuple chrétien s'appelle plus communément l'Eglise, qui est aussi une assemblée.

2. C'est donc le peuple de Dieu, qui s'écrie dans ce psaume : « O Dieu, qui sera sembla« ble à vous[2] ? » Parole que l'on ne peut mieux entendre selon moi que du Christ, car s'étant rendu semblable aux autres hommes, il a été regardé comme un homme ordinaire par ceux qui l'ont méprisé[3]. Mais alors il venait pour être mis en jugement ; au contraire, quand il viendra pour juger, alors s'accomplira cette parole : « O Dieu, qui est sem« blable à vous ? » Si le langage des psaumes ne s'adressait pas souvent au Christ Notre-Seigneur, nous n'y trouverions pas cette parole, que nul fidèle n'hésite à lui appliquer : « Votre « trône, ô Dieu, est dans les siècles des siècles, « le sceptre de l'équité est le sceptre de votre « empire : vous avez aimé la justice et haï « l'iniquité ; aussi votre Dieu vous a-t-il oint, « ô Dieu, d'une huile de joie, plus que tous « ceux qui doivent la partager[4] ». C'est à ce même Christ qu'il est dit maintenant : « O « Dieu, qui sera semblable à vous ? » Vous avez voulu, dans votre humilité, devenir semblable à beaucoup d'autres, et même aux voleurs crucifiés avec vous[1] ; mais quand vous viendrez dans votre splendeur, « qui « sera semblable à vous ? » Qu'y aurait-il d'extraordinaire à dire à Dieu : « Qui sera « semblable à vous ? » si cette parole ne s'adressait à ce Dieu qui a voulu devenir semblable aux hommes, qui a pris la forme de l'esclave, s'est rendu semblable aux autres hommes, et a été reconnu pour un homme dans ce qui a paru de lui[2]. Aussi le Prophète ne dit-il point : Qui est semblable à vous ? comme il devrait le dire si son langage s'adressait à la divinité. Mais comme ce langage s'adresse à la forme de l'esclave, ce Christ n'apparaîtra différent des autres hommes que quand il viendra dans sa gloire. C'est pourquoi le Prophète ajoute : « Ne vous taisez « point, ne demeurez point dans l'inaction ». D'abord il s'est tu quand il a été jugé ; quand, semblable à l'agneau devant celui qui le tond, il a été sans voix, il n'a pas ouvert la bouche[3], et a fait taire sa puissance. Et pour montrer qu'il faisait taire cette puissance, avec ce seul mot : « C'est moi[4] », il fit reculer et tomber à terre ceux qui le cherchaient pour le saisir. Comment donc pourrait-on le saisir et le mettre à mort, s'il ne se comprimait, et pour ainsi dire, ne s'adoucissait lui-même ? Quelques-uns, en effet, ont traduit cette parole : « Ne restez point dans l'inac« tion », comme s'il y avait : « Ne vous « adoucissez point, ô Dieu ! » Lui-même dit ailleurs : « Je me suis tu, me tairai-je tou« jours[5] ? » Et le Prophète qui lui dit : « Ne

[1] Ps. LXXXII, 1.— [2] Id. 2.— [3] Isa. LIII, 12.— [4] Ps. XLIV, 7, 8.

[1] Luc, XXIII, 33. — [2] Philipp. II, 7. — [3] Isa. LII, 7. — [4] Jean XVIII, 5, 6. — [5] Isa. XLII, 14.

« gardez point le silence », dit ailleurs, en parlant de lui : « Dieu, notre Dieu, viendra « dans sa gloire, et ne se taira point [1] ». Il est dit ici : « Ne gardez point le silence ». Car il l'a gardé quand il est venu sans être connu, et pour être jugé ; mais il ne le gardera point quand il viendra dans sa gloire pour juger le monde.

3. « Car voici que vos ennemis s'assem« blent en tumulte, et ceux qui vous haïssent « ont levé la tête [2] ». Le Prophète me paraît faire ici allusion aux derniers temps, alors que s'échappera librement ce que la crainte retient dans les cœurs, et s'échappera dans une telle confusion que ce sera plutôt un bruit qu'une parole ou un discours. Ce ne sera point alors qu'ils commenceront à haïr, mais après vous avoir haï, ils lèveront la tête. Non point leurs têtes, mais « la tête », parce qu'ils en viendront à n'avoir d'autre chef que celui qui s'élève contre tout ce que l'on appelle Dieu, ce que l'on adore comme Dieu ; en sorte que s'accomplit principalement en lui cette parole : « Quiconque s'élève sera hu« milié [3] », alors que ce Dieu « qui ne doit « ni se taire ni s'adoucir » le tuera du souffle de sa bouche, et le détruira par l'éclat de sa présence [4].

4. « Ils ont formé des desseins méchants », ou, comme portent certains exemplaires, « des « complots pleins d'artifice contre votre « peuple, et ont conspiré contre vos saints [5] ». Ceci est une ironie ; comment pourrait-on nuire au peuple de Dieu, à sa famille, à des saints qui savent dire : « Si Dieu est pour « nous, qui sera contre nous [6] ? »

5. « Ils ont dit : Venez, exterminons-les « du milieu du peuple [7] ». Le singulier est mis ici pour le pluriel ; comme on dit : A qui est ce bétail, même en parlant d'un troupeau, et l'on comprend par là tous les bestiaux. Dans quelques exemplaires, il y a « des na« tions », parce que les traducteurs ont plutôt suivi le sens que l'expression. « Venez, exter« minons-les du milieu du peuple ». C'est là le son dont parlait le Prophète, et qui est plutôt un bruit confus qu'une parole ; vain bruit, vaines imprécations ! « Et qu'à l'avenir « on ne se rappelle plus le nom d'Israël ». D'autres ont dit plus clairement : « Qu'il ne « soit plus fait mention d'Israël à l'avenir ». Car, *memoretur nominis*, se rappeler du nom, est une locution vicieuse et inusitée ; il est mieux de dire, se rappeler le nom, mais le sens est le même. Celui qui a traduit : *Memoretur nominis*, a suivi l'expression grecque. « Israël » s'entend ici de toute la race d'Abraham, à qui l'Apôtre a dit : « Vous êtes la « postérité d'Abraham, les héritiers selon la « promesse [1] ». Ce n'est donc point l'Israélite charnel, dont le même Apôtre a dit : « Voyez « Israël selon la chair [2] ».

6. « Ils ont formé une ligue, ils ont fait « contre vous un testament [3] », comme s'ils pouvaient l'emporter. Par testament, l'Ecriture n'entend pas seulement cet acte qui n'a de valeur qu'à la mort du testateur ; mais elle donne ce nom à toute convention, à tout accord. Laban et Jacob avaient fait un testament [4], et pourtant cette convention ne devait durer que pendant leur vie ; on trouve une infinité de ces expressions dans les pages révélées.

7. Le Prophète marque ensuite les ennemis du Christ sous quelques noms des Gentils ; et le sens de ces noms nous marque assez ce qu'il veut nous faire entendre, car ces noms s'appliquent parfaitement aux ennemis de la vérité. Les Iduméens signifient des hommes sanguinaires ou terrestres ; les Ismaélites obéissent à eux-mêmes, non pas à Dieu, mais à eux. Moab, ou de son père, ce que nous ne pouvons mieux comprendre qu'en nous rappelant l'histoire de cette fille de Loth, qui usa criminellement de son père, et en conçut un fils, que cette union incestueuse fit appeler Moab [5]. Un père est bon, mais comme la loi, si l'on en use d'une manière légitime, et non d'une manière criminelle et incestueuse [6]. Les Agaréniens signifient les prosélytes, ou les étrangers ; entre les ennemis du peuple de Dieu, ce nom s'appliquerait, non plus à ceux qui en deviennent les citoyens, mais bien à ceux qui conservent chez lui un sentiment étranger et venu d'ailleurs, et qui se montrent dès qu'ils trouvent l'occasion de nuire. Gebal signifie une vallée vaine, une fausse humilité. Ammon, un peuple troublé, un peuple d'affliction. Amalech un peuple qui lèche, de là vient cette expression : « Ses « ennemis lècheront la terre [7] ». Les étrangers, bien que ce nom seul indique un peuple

[1] Ps. XLIX, 3. — [2] Id. LXXXII, 3. — [3] Luc, XIV, 11. — [4] II Thess. II, 4, 8. — [5] Ps. LXXXII, 4. — [6] Rom. VIII, 31. — [7] Ps. LXXXII, 5.

[1] Gal. III, 29. — [2] I Cor. X, 18. — [3] Ps. LXXXII, 6. — [4] Gen. XXXI, 44. — [5] Id. XIX, 36, 37. — [6] I Tim. I, 8. — [7] Ps. LXXI, 9.

hétérogène, et par conséquent ennemi, se disent en hébreu des Philistins, et signifient des hommes qui tombent de boisson, comme ceux qu'enivrent les plaisirs du monde. Tyr s'appelle Sor en hébreu, ce qui signifie angoisse ou tribulation, ce qu'il faut entendre dans le sens dont l'Apôtre a dit des ennemis de Dieu : « Angoisse et tribulation contre « tout homme qui fait le mal [1] ». Tous les ennemis sont donc marqués dans ce verset du psaume : « Les Iduméens sous leurs tentes « et les Ismaélites, Moab et les Agaréniens, Gé- « bol, Ammon et Amalech, et les étrangers « et les habitants de Tyr [2] ».

8. Et comme pour nous expliquer ce qui rend ces peuples ennemis du peuple de Dieu, le Prophète ajoute : « Car Assur est venu avec « eux [3] ». Or, Assur peut s'entendre au figuré du diable qui agit sur les enfants de la rébellion [4], comme sur ses instruments, afin d'attaquer le peuple de Dieu. « Ils sont venus au « secours des enfants de Loth », dit le Prophète, parce que tous ces ennemis, excités par le démon, qui est leur prince, « ont prêté leur « secours aux fils de Loth », qui signifie celui qui se détourne. Or, les anges apostats peuvent bien se nommer les fils de celui qui se détourne, puisqu'ils se sont détournés de la vérité pour devenir les satellites du démon. C'est d'eux que l'Apôtre a dit : « Nous avons « à combattre, non contre la chair et le sang, « mais contre les principautés et les puissan- « ces, contre les princes de ce monde téné- « breux, contre les esprits de malice répandus « dans les airs [5] ». C'est à ces esprits invisibles que viennent en aide les hommes infidèles, dont ils se servent pour combattre le peuple de Dieu.

9. Voyons maintenant les imprécations du Prophète, qui sont des prédictions plutôt que des malédictions. « Traitez-les », dit-il, « comme Madian et Sisara, comme Jabin au « torrent de Cison. Ils ont péri à Endor, ils « sont devenus comme le fumier de la terre [6] ». L'histoire en est témoin, le peuple d'Israël, qui était alors le peuple de Dieu, vainquit et réduisit tous ces peuples [7], et ceux que le Prophète énumère ensuite : « Traitez leurs prin- « ces comme Oreb et Zeb, et Zébée et Sal- « mana [8] ». Or, voici l'interprétation de ces noms. Madian signifie, qui décline le jugement; Sisara, l'exclusion de la joie; Jabin, sage. Mais parmi ces ennemis que dompta le peuple de Dieu, on doit entendre par sage, celui dont l'Apôtre a dit : « Où est le sage, où « est le scribe, où est le savant du siècle [1] ? » Oreb, la sécheresse, Zeb, le loup; Zébée, la victime, mais du loup, car il a aussi ses victimes; Salmana, l'ombre de la commotion. Tous ces noms conviennent admirablement aux méchants, que le peuple de Dieu doit vaincre par le bien. Cison est le torrent qui vit leur défaite, et qui désigne leur dureté; Endor, où ils périrent, est la fontaine de la génération, mais de cette génération charnelle, à laquelle ils s'adonnaient pour leur perte, tandis qu'ils négligeaient la régénération qui conduit à cette vie dans laquelle on ne connaît ni époux ni épouse, car on n'est plus assujéti à la mort [2]. C'est donc avec raison que le Psalmiste a dit de ces hommes, qu' « ils sont devenus « comme le fumier de la terre », puisqu'ils n'ont pu produire qu'une fécondité terrestre. Ces peuples donc vaincus par le peuple de Dieu, figuraient ces ennemis dont le Prophète invoque la soumission à la vérité.

10. « Tous ces princes ont dit : Le sanctuaire « de Dieu deviendra notre héritage [3] ». Vaines clameurs, qu' « ont fait retentir vos ennemis », comme l'a dit le Prophète; mais que faut-il entendre par ce sanctuaire de Dieu, sinon ce même temple, dont l'Apôtre a dit : « Le temple « de Dieu est saint, et vous êtes ce temple [4] ? » Que veulent en effet les ennemis de Dieu, sinon assujétir son peuple, le subjuguer, l'assouplir à leurs volontés impies ?

11. Que dit ensuite le Prophète ? « Mon Dieu, « faites qu'ils soient comme une roue [5] »; ce que l'on peut très-bien entendre ainsi : qu'ils ne soient point stables dans leurs desseins : toutefois, il me semble que ces paroles : « Faites « qu'ils soient comme une roue », peuvent avoir ce sens, qu'une roue élève sa partie postérieure, et abaisse sa partie antérieure. Tel est le sort des ennemis du peuple de Dieu. Le Psalmiste ne fait pas un souhait, mais une prophétie. Il ajoute même : « Comme la paille « en face du vent ». Il entend par la face, la présence. Quelle face peut avoir le vent, qui n'a aucune trace corporelle, et qui n'est qu'un mouvement, ou une secousse de l'air ? Il

[1] Rom. II, 9. — [2] Ps. LXXXII, 8. — [3] Id. 9. — [4] Ephés. II, 2. — [5] Id. VI, 12. — [6] Ps. LXXXII, 10, 11. — [7] Judic. IV, 15, 16, etc. — [8] Ps. LXXXII, 12.

[1] I Cor. I, 20.— [2] Luc, XX, 35, 36.— [3] Ps. LXXXII, 13.— [4] I Cor. III, 17. — [5] Ps. LXXXII, 14.

s'entend ici de la tentation qui emporte les cœurs vains et légers.

12. Or, cette légereté qui nous porte à consentir au mal, est suivie d'un effroyable tourment ; de là cette parole : « Comme le feu qui « embrase une vaste forêt, comme la flamme « qui dévore les montagnes, vous les poursui- « vrez dans votre colère tempêtueuse, vous les « dissiperez dans votre fureur [1] ». La forêt marque ici la stérilité, les montagnes l'orgueil : déplorable image des ennemis de Dieu, stériles en justice, riches en orgueil. Ces mots de feu et de flamme sont une répétition l'un de l'autre, et désignent en Dieu le jugement et le châtiment. Dans cette expression « votre « fureur » est une répétition de « votre colère « tempêtueuse », et « vous les dissiperez » une répétition de « vous les poursuivrez ». Souvenons-nous toutefois que la colère de Dieu est sans aucune espèce de trouble. On appelle colère en lui, ses justes motifs de vengeance : de même que l'on pourrait appeler colère de la loi la vengeance qu'elle impose à ses ministres contre les coupables.

13. « Couvrez leur face d'ignominie, Sei- « gneur, et ils rechercheront votre nom [2] ». C'est là le bien le plus désirable qui leur est annoncé : et le Prophète ne l'annoncerait point, s'il n'y avait parmi les ennemis du peuple de Dieu des hommes auxquels ce bonheur dût être accordé avant le jugement dernier ; car ils sont ses ennemis, et les ennemis de Dieu ne sont associés que par leur jalousie contre le peuple de Dieu. Et aujourd'hui, ils lèvent la tête et font du bruit partout où ils peuvent; mais en quelques endroits seulement, et non d'une manière universelle, comme à la fin des siècles aux approches du jugement. Toutefois ils forment un même corps, et avec ceux qui doivent croire et les quitter pour passer au corps de l'Eglise, (heureusement pour ceux-ci que leur visage aura été couvert d'ignominie, puisqu'ils chercheront le nom du Seigneur); et avec ceux qui doivent persévérer dans leur malice, qui seront comme la paille au souffle du vent, ou comme des forêts et comme ces montagnes stériles qui deviendront la proie des flammes. C'est à eux qu'il revient une seconde fois, en disant : « Qu'ils soient dans la confusion et dans le « trouble jusqu'à la fin des siècles [1] ». Car ceux qui cherchent le nom du Seigneur ne seront point troublés durant les siècles des siècles : mais envisageant l'ignominie de leurs péchés, ils en seront troublés au point de chercher le nom du Seigneur, qui les tirera du trouble.

14. Le Prophète revient à ces hommes qui font partie de la société des méchants, et qui doivent passer par la confusion afin de n'être point confondus éternellement ; qui seront détruits comme méchants, afin d'être trouvés bons dans l'éternité. Car après avoir dit de ces hommes : « Qu'ils soient confondus, et « qu'ils périssent »; le Prophète ajoute : « Et « qu'ils sachent enfin que votre nom est le « Seigneur, que vous seul êtes le Très-Haut « dans toute la terre [2] ». Qu'ils le sachent, et qu'ils soient couverts de confusion, de manière à vous être agréables : qu'ils périssent de manière à subsister encore. « Qu'ils sachent « que le Seigneur est votre nom » ; comme si tous les autres qui portent le nom de Seigneur, usurpaient un nom qui ne leur appartient point, parce qu'ils dominent en esclaves, et que auprès du véritable Seigneur, ils ne sont réellement point des seigneurs, dans le sens qu'il est dit : « Je suis celui qui suis [3] » ; comme si tout ce qui est créé n'était rien, si on le compare au Créateur. Et si le Prophète ajoute : « Vous êtes le seul Très-Haut dans toute « la terre », ou, comme d'autres ont traduit, « sur toute la terre » : assurément Dieu l'est encore dans le ciel, ou sur tous les cieux, mais il a mieux aimé parler de la terre, afin d'abaisser notre orgueil. Car la terre, ou plutôt l'homme n'a plus d'orgueil, quand on lui dit : « Tu es terre [4] », et : « Pourquoi t'élever, « terre et cendre [5] ? » et qu'il connaît que le Seigneur est le Très-Haut dans toute la terre, c'est-à-dire que les pensées d'aucun homme ne peuvent prévaloir contre ceux qui sont appelés par le décret de Dieu, et dont il est dit : « Si Dieu est pour nous, qui sera « contre nous [6] ? »

[1] Ps. LXXXII, 15, 16. — [2] Id. 17.

[1] Ps. LXXXII, 18. — [2] Id. 19. — [3] Exod. III, 14. — [4] Gen. III, 19. — [5] Eccli. X, 9. — [6] Rom. VIII, 28, 31.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXXXIII.

ENCORE LES PRESSOIRS DE L'ÉGLISE.

Ces pressoirs désignent la vie d'affliction. L'olive et le raisin sont en paix sur l'arbre; ainsi l'homme avant d'entrer au service de Dieu. Mais dès que nous y entrons, il faut nous dépouiller du vieil homme, comme le raisin du marc. Les fils de Coré sont les fils du Calvaire ou les chrétiens. Dieu donc nous met sous le pressoir afin de nous forcer à porter nos désirs au ciel. Se détacher des richesses de cette vie, c'est être pauvre; on est riche et condamnable quand on les désire, même sans les posséder. Au désir du vrai pauvre Dieu se donnera lui-même. Mais alors au lieu de regarder en arrière, jetons-nous en avant : nous serions plus coupables de chercher notre joie dans cette vie passée, dans le vieil homme dont nous avons dû nous dépouiller. C'est donc l'Eglise qui aspire aux demeures célestes, qui n'a ici-bas d'autre joie que dans l'espérance. Son cœur et sa chair tressaillent, celui-là par de saints désirs, celle-ci par les œuvres extérieures. C'est la tourterelle qui cherche un nid, et ce nid est l'Eglise qui a la vraie foi, et qui nous sauve par nos œuvres. Le Prophète nous porte par les aspirations dans la maison du Seigneur, où nous posséderons Dieu lui-même, ne faisant rien par contrainte, mais bénissant Dieu par amour. C'est là que doit nous conduire la grâce, et plus vif sera notre désir, plus haute sera notre ascension, dont les degrés sont dans notre cœur. La loi montrait le péché sans le guérir, l'eau de la piscine ne guérissait qu'un seul malade quand elle se troublait; ce trouble est l'image de la passion qui nous a guéris par la grâce, et le grâce nous conduira des vertus de cette vie à la vérité unique ou à Dieu, que nous verrons et vers qui nous élèvera l'humilité.

1. Le titre du psaume est : « Pour les pressoirs[1] ». Et néanmoins, autant que votre charité a pu le remarquer avec nous, car je vous voyais écouter avec la plus vive attention, il n'est question dans le texte, ni de presse, ni de corbeille, ni de cuve, ni des instruments, ni même de la construction d'un pressoir; nous n'y avons rien vu de tout cela. Aussi n'est-il point aisé de voir ce que signifie ce titre : « Pour les pressoirs ». Mais assurément, si après un titre semblable, il était question de tout ce que nous venons d'énumérer, les hommes charnels s'imagineraient qu'il s'agit de pressoirs visibles : or, comme après ce titre : « Pour les pressoirs », il n'est plus question dans aucun verset de tout ce que nos yeux découvrent dans un pressoir, il n'est plus douteux que l'Esprit de Dieu ne nous invite à chercher et à comprendre d'autres pressoirs. Rappelons donc à notre mémoire ce qui se fait visiblement dans les pressoirs, afin d'en voir la réalisation dans l'Eglise d'une manière spirituelle. La grappe de raisin pend à la vigne, et l'olive à l'olivier, car c'est à ces deux fruits qu'est réservé le pressoir : et pendant que ces fruits sont à l'arbre, ils jouissent d'un certain air libre; et avant le pressoir le raisin n'est pas du vin, l'olive n'est pas de l'huile. Ainsi en est-il des hommes, que Dieu avant tous les siècles a prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils unique[1], de cette grappe d'une admirable beauté foulée sous le pressoir de la passion. Ces hommes donc, avant d'entrer au service de Dieu, jouissent en cette vie comme d'une délicieuse liberté, ainsi que les raisins ou les olives suspendus aux branches. Mais comme il est dit : « Mon fils, lorsque vous entrerez au service de « Dieu, demeurez ferme dans la justice et « dans la crainte; et préparez votre âme à la « tentation[2] » : tout homme qui se consacre au service de Dieu doit savoir qu'il arrive au dressoir; il sera foulé, pressé, broyé; non pour périr en cette vie, mais pour couler dans les urnes du Seigneur. Il est dépouillé de ces enveloppes des charnelles convoitises, comme le vin est séparé du marc : alors s'accomplit en lui à l'égard des terrestres désirs cette recommandation de l'Apôtre : « Dépouil-« lez-vous du vieil homme, et revêtez-vous « de l'homme nouveau[3] ». Mais cela ne s'accomplit totalement que dans le pressoir. Aussi donne-t-on le nom de pressoir à l'Eglise de Dieu sur la terre.

2. Mais qui sommes-nous dans ces pressoirs? Les fils de Coré. Car le Prophète ajoute : « Pour les pressoirs, aux fils de « Coré ». Les fils de Coré se traduisent par les fils du chauve, autant que peuvent nous le dire ceux qui sont habiles dans cette langue, et qui ont voulu consacrer à Dieu leur

[1] Ps. LXXXIII, 1.

[1] Rom. VIII, 29. — [2] Eccli. II, 1. — [3] Coloss. III, 9, 10.

ministère qui d'ailleurs lui était dû : et je ne veux point échapper à la tâche de chercher avec vous et, avec le secours de Dieu, de trouver ici un grand mystère. Gardons-nous de railler tout homme chauve, avec les fils de pestilence; de peur qu'en raillant un certain chauve offert à notre respect, nous ne devenions la proie du démon. Elisée voyageait, et des enfants imprudents crièrent derrière lui : « Chauve, chauve » : et lui, pour nous donner un symbole de l'avenir, se tourna vers le Seigneur, et demanda que des ours sortissent de la forêt voisine pour les dévorer[1]. Tout jeunes qu'ils étaient, ils perdirent la vie du temps; ils moururent dans l'enfance, eux qui seraient morts dans la vieillesse; et leur trépas devint pour les hommes un symbole effrayant. Car alors Elisée figurait celui dont nous sommes les enfants, nous, fils de Coré, ou de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Votre charité doit voir dans l'Evangile pourquoi un homme chauve figurait le Christ, et se rappeler qu'il fut crucifié au Calvaire [2]. Soit donc que cette expression « aux fils de Coré », ait cette signification que nous lui avons donnée d'après les anciens; soit qu'elle en ait une autre qui nous échappe : voyez au moins dans ce qui se présente maintenant un rapport plein de mystères. Les fils de Coré sont les fils du Christ. Car l'Epoux nous appelle ses enfants, quand il dit : « Les fils de l'Epoux ne peuvent « jeûner, quand l'Epoux est avec eux [3] ». Ces pressoirs donc, sont les pressoirs des chrétiens.

3. Or, Dieu nous met sous le pressoir et nous foule, afin que cet amour qui nous porte vers les biens du monde, biens terrestres, fugitifs et périssables, ait à souffrir dans ces mêmes biens, au milieu des misères qui nous accablent et des tribulations sans nombre, et afin que nous commençions à chercher ce repos, qui n'est ni en cette vie, ni en cette terre. Alors, comme il est écrit, le Seigneur devient « le refuge du pauvre [4] ». Qu'est-ce à dire « le pauvre ? » Celui qui est dénué de tout secours, sans appui, sans assistance, sans rien qui soutienne ses présomptions. C'est à ces pauvres que Dieu vient en aide. Quelles que soient en effet leurs richesses ici-bas, ces hommes s'inclinent devant cette parole de l'Apôtre : « Ordonnez aux riches de ce monde de n'être « point orgueilleux, et de ne pas mettre leur « confiance en des biens sans consistance [1] ». Puis considérant combien est incertain ce qui leur causait de la joie, avant qu'ils entrassent au service de Dieu, c'est-à-dire avant qu'ils fussent sous les pressoirs, ils comprennent ou que ces richesses leur sont une cause de tourments, pour les gouverner avec prudence, pour les garder avec sûreté, ou s'ils ont eu pour elles quelque inclination, ils y ont trouvé plus de crainte que de vraie joie. Quoi de plus incertain qu'un bien avec cette inconstance? Ce n'est point sans raison que l'on a donné à la monnaie une forme arrondie, parce qu'elle n'est point stable. Ces hommes, quels que soient leurs biens, sont néanmoins pauvres. Ceux qui ne possèdent rien, mais qui désirent posséder, sont au nombre des riches que Dieu doit condamner. Car Dieu n'envisage point la possession, mais la volonté. Que ces pauvres donc, privés de tout bien terrestre, et qui en comprendraient l'instabilité, s'ils les possédaient, qui gémissent devant Dieu, qui n'ont rien ici-bas qui leur plaise et les attache, qui sont dans les peines et dans les épreuves comme sous un pressoir, qu'ils fassent couler une huile pure, un vin généreux. Quel est ce vin et cette huile, sinon les saints désirs? Dans leur détachement de la terre, ils n'ont plus rien à désirer que Dieu. Car ils aiment celui qui a fait le ciel et la terre. Ils l'aiment sans être encore avec lui. Dieu se refuse à leur désir, afin de l'accroître; et il s'accroît afin de pouvoir enfin posséder Dieu. Ce qui doit combler ce désir n'est pas un bien médiocre, et on doit être exercé pour s'élever à la hauteur d'un si grand bien. Ce que Dieu doit donner, n'est point une de ses créatures, mais lui-même qui a tout créé. Exerce-toi, ô chrétien, à posséder Dieu; désire longtemps ce que tu dois avoir toujours. Dieu condamna ceux des Israélites qui se hâtaient trop : partout l'Ecriture condamne la précipitation de ceux qui ne savent attendre. Quels sont, en effet, ces impatients? Ceux qui s'étant tournés vers Dieu, parce qu'ils ne trouvaient ici-bas ni le repos qu'ils cherchaient, ni les joies qu'ils se promettaient, manquent de courage au milieu du chemin, regardent comme trop long ce qu'il leur reste à vivre ici-bas, et

[1] IV Rois, II, 23, 24. — [2] Matth. XXVII, 33. — [3] Id. IX, 15. — [4] Ps. IX, 10.

[1] I Tim. VI, 17.

cherchent en cette vie un repos trompeur même quand on l'obtient. Ils tournent la tête en arrière, ils quittent leurs résolutions sans considérer cette parole effrayante : « Souvenez-vous de l'épouse de Loth[1] ». Pourquoi est-elle devenue une statue de sel[2], sinon afin d'être le condiment des hommes, et de les amener à la sagesse? Son exemple pernicieux te deviendra salutaire, si tu évites sa faute. Souvenez-vous, est-il dit, de la femme de Loth. Elle regarda en arrière cette Sodome dont elle était délivrée, elle demeura à l'endroit où elle avait tourné la tête; elle doit y demeurer afin de servir de leçon à tous ceux qui passeront en ces lieux. Donc une fois délivrée de cette Sodome, de notre vie passée, ne regardons plus en arrière. Car, se hâter, c'est ne point regarder les promesses de Dieu qui nous paraissent éloignées, c'est envisager ce qui est proche, et dont nous avons été délivrés. Qu'a dit saint Pierre à propos de ces hommes? « Il leur est arrivé ce qu'a dit un « proverbe très-véritable : Le chien retourne « à son vomissement[3] ». Ta conscience était sous le poids de ses crimes, le pardon te les a en quelque sorte fait vomir, et a ainsi soulagé ta poitrine; une mauvaise conscience est devenue une bonne conscience; pourquoi retourner à ton vomissement? Si tu as en horreur le chien qui agit de la sorte, que seras-tu devant Dieu?

4. Chacun de nous retourne en arrière, mes frères bien-aimés, retourne en arrière, quand il abandonne l'endroit de la route où il s'était avancé, selon sa promesse au Seigneur. Tel, par exemple, a fait vœu de garder la chasteté conjugale, car tel est le premier pas de la vie pieuse; il a renoncé à la fornication et aux criminelles impuretés; mais pour lui, retourner à la fornication, c'est regarder en arrière. Un autre, inspiré par Dieu, a fait un vœu plus généreux encore, il a renoncé au mariage; il pouvait se marier sans se perdre, mais il se perd s'il se marie contre son vœu; il fait ce que font d'autres qui n'ont émis aucun vœu, et cependant il se damne, tandis que les autres ne se damnent point. Pourquoi, sinon parce qu'il a regardé en arrière? Il était en avant de beaucoup, et les autres étaient loin de l'atteindre. Ainsi une vierge, qui eût pu se marier sans péché[4], devient adultère du Christ, si elle se marie après lui avoir été consacrée. Car du lieu où elle était parvenue, elle a regardé en arrière. Il en est ainsi de tous ceux qui ont voulu renoncer à toute espérance du siècle, à toute action terrestre, pour entrer dans la compagnie des saints, y vivre en commun, de manière à n'avoir plus rien en propre, où tous les biens sont communs à tous, où tous n'ont plus en Dieu qu'un seul cœur et qu'une seule âme[1]; quiconque renonce à cette vie, n'est plus au niveau de celui qui ne l'avait pas embrassée. Celui-ci n'y était pas entré, celui-là regarde en arrière. Donc, mes frères, autant qu'il vous est possible, faites des vœux au Seigneur, et accomplissez-les, chacun selon votre pouvoir[2]; que nul ne regarde en arrière, ne trouve sa joie dans sa vie passée, ne se détourne de ce qui est en avant, pour retourner à ce qu'il a quitté. Qu'il hâte sa course jusqu'à ce qu'il soit arrivé; ce ne sont point nos pieds qui se hâtent, mais l'ardeur de nos désirs. Que nul, tant qu'il est en cette vie, ne dise qu'il est arrivé. Qui peut se flatter d'être aussi parfait que saint Paul? Et pourtant il a dit : « Mes frères, je ne pense pas encore être « arrivé au but; tout ce que je sais, c'est « que, oubliant tout ce qui est derrière moi, « je m'avance vers ce qui est avant moi, pour « atteindre le but et la palme à laquelle « Dieu m'a appelé d'en haut, en Jésus-« Christ[3] ». Voilà Paul qui court encore, et toi, tu te croirais arrivé?

5. Si donc au sein même de la félicité, tu ressens les afflictions de cette vie, tu comprends que tu es sous les pressoirs. Pensez-vous en effet, mes frères, n'avoir à craindre que le malheur en ce monde, et non point la félicité? Au contraire, le malheur ne peut abattre celui que la félicité n'a pu corrompre. Comment donc éviter et craindre suffisamment cette prospérité corruptrice, pour te dérober aux séductions de ses attraits? C'est en ne t'appuyant pas sur ce bâton qui n'est qu'un roseau; car l'Ecriture nous dit que plusieurs prennent un roseau pour appui. N'y mets point ta confiance[4], cet appui est fragile, il se brise et te donne la mort. Si donc le monde a pour toi des félicités souriantes, songe que tu es sous le pressoir, et dis : « J'ai rencontré la tribulation et la dou-

[1] Luc, XVII, 32. — [2] Gen. XIX, 26. — [3] II Pierre, II, 22. — [4] I Cor. VII, 28.

[1] Act. II, 44; IV, 32. — [2] Ps. LXXV, 12. — [3] Philipp. III, 13, 14. — [4] IV Rois, XVIII, 21.

« leur, et j'ai invoqué le nom du Seigneur [1] ». Le Prophète ne dit point : « J'ai rencontré la « tribulation », sans avoir éprouvé quelque malheur secret. Car il est en cette vie une certaine tribulation qui atteint ceux qui se croient heureux, alors qu'ils sont loin de Dieu. « Tant que nous sommes en ce corps, « nous habitons hors du Seigneur [2] », dit saint Paul. Tu serais malheureux d'être séparé de ton père, et il n'est qu'un homme; et loin de Dieu tu peux être heureux? Il en est donc qui se croient heureux ici-bas. Mais ceux qui comprennent que, même au sein des voluptés et des richesses, quelque grandes qu'elles soient, bien que tout réponde à nos désirs, bien qu'on ne rencontre rien de fâcheux, qu'on n'ait rien d'affligeant à redouter, on n'en est pas moins dans la misère, dès qu'on est loin de Dieu, ont l'œil assez clairvoyant pour découvrir la douleur et la tribulation, et pour en appeler au nom du Seigneur. Tel est celui qui chante dans notre psaume. Quel est-il? C'est le corps du Christ. Quel est cet homme? Vous, si vous le voulez; nous tous, si nous le voulons; nous, les fils de Coré, qui ne formons qu'un seul homme, puisqu'il n'y a qu'un seul corps du Christ. Comment ne serait-il point un seul homme, celui qui n'a qu'une seule tête? Or, Jésus-Christ est notre chef à tous, et nous formons tous le corps de ce chef divin; et tous en cette vie nous sommes sous les pressoirs. Oui, nous y sommes, à juger sainement des choses. Donc sous le pressoir de la tentation, élevons nos voix avec le Prophète, portons nos désirs jusqu'au ciel. « Que vos taber« nacles sont aimables, Seigneur Dieu des ar« mées [3] ! » Le Psalmiste était alors dans un certain tabernacle, ou sous le pressoir, mais il soupirait après ces autres tabernacles, d'où toute pression est bannie. Des tabernacles de la terre, il soupirait après ceux du ciel, et voulait en quelque sorte y arriver par le canal de ses désirs.

6. Que dit ensuite le Prophète? « Mon âme « aspire au parvis du Seigneur, elle a défailli « de désir [4] ». C'est peu des langueurs de son âme, peu de ses défaillances; où vient-elle à défaillir? « Dans les parvis du Seigneur ». Le raisin disparaît quand on le presse; mais, où a-t-il disparu? C'est un vin qui a coulé dans la cuve, dans le repos du cellier, pour être gardé dans une paix profonde. Ici le désir, au ciel la jouissance; ici les aspirations, au ciel la joie; ici la prière, au ciel la louange; ici les gémissements, au ciel l'allégresse. Que nul ne regarde mes paroles comme trop dures, que nul ne refuse de souffrir. Craignons que le raisin qui redoute le pressoir ne devienne la proie des bêtes ou des oiseaux. Une grande tristesse apparaît dans ces paroles du Prophète : « Mon âme « aspire aux parvis du Seigneur, elle a dé« failli de désir »; car il n'a point ce qu'il désire si vivement. Mais est-il donc sans aucune joie? Quelle joie? cette joie dont l'Apôtre a dit : « Réjouissons-nous dans l'espé« rance ». Ici-bas c'est l'espérance, dans le ciel ce sera la joie de la réalité. Mais comme ceux qui ont la joie de l'espérance sont assurés de la réalité, ils endurent dans le pressoir tous les tourments. Aussi l'Apôtre, après avoir dit : « Réjouissez-vous dans l'espérance », a-t-il ajouté aussitôt : « Soyez patients dans la « tribulation »; et après la patience dans la tribulation, que dit-il encore? « Persévérez « dans la prière [1] ». Pourquoi « persévérer? » Parce que vous souffrez du retard. Vous priez, et Dieu tarde à vous exaucer, souffrez ces retards. Trouvons bon que Dieu diffère, car une fois que nous aurons notre récompense, nul ne nous l'ôtera.

7. Tu l'as entendu gémir sur le pressoir : « Mon âme aspire au parvis du Seigneur, elle « a défailli » : vois, maintenant, cette joie de l'espérance qui le soutient : « Mon cœur et « ma chair ont tressailli vers le Dieu vivant ». Ici-bas ils ont tressailli pour le ciel. D'où vient cette allégresse, sinon de l'espérance? Pour qui tressaillir? « Pour le Dieu vivant ». Qu'est-ce qui tressaille en vous, ô Prophète? « Mon cœur et ma chair ». Pourquoi ce tressaillement? c'est que « le passereau a trouvé « une demeure pour lui, comme la tourterelle « un nid, où elle placera ses petits [2] ». Qu'est-ce à dire? Deux objets tressaillent, selon lui, et dans la comparaison il montre encore deux oiseaux; c'est son cœur qui tressaille ainsi que sa chair, double objet qu'il nous ramène dans le passereau et dans la tourterelle : le passereau serait l'image de son cœur, et la tourterelle de sa chair. Le passereau a trouvé une demeure pour lui, mon cœur a trouvé un abri. Il exerce ici-bas ses ailes, dans les vertus

[1] Ps. CXIV, 3, 4. — [2] II Cor. V, 6. — [3] Ps. LXXXIII, 2. — [4] Id. 3.

[1] Rom. XII, 12. — [2] Ps. LXXXIII, 4.

de cette vie, dans la foi, dans l'espérance et dans la charité, pour s'élever ensuite dans sa maison ; et quand il y sera arrivé, il y demeurera, et alors il n'aura plus cette voix plaintive qu'il a sur la terre. Car il se plaint, ce passereau dont le Prophète a dit ailleurs : « Comme le passereau solitaire sur un toit[1] ». Du toit il vole vers son asile ; qu'il soit sur le toit, qu'il foule aux pieds cette maison charnelle, il aura dans le ciel une maison pour l'éternité ; et alors finiront ses plaintes. La tourterelle, selon le Prophète, a des petits, c'est-à-dire une chair. « La tourterelle a trouvé « un nid pour y mettre ses petits ». Au passereau une demeure, à la tourterelle un nid, et un nid où elle déposera ses petits. Dans une maison on demeure toujours ; dans un nid, pendant un temps. Notre cœur s'élève à Dieu par la pensée, comme le passereau qui vole vers sa demeure : de notre chair viennent les bonnes œuvres. Voyez, en effet, pour quelle part entre la chair dans les bonnes œuvres des saints. C'est par elle que nous accomplissons les œuvres qui nous sont prescrites, et soulagent en cette vie : « Partage ton pain « avec celui qui a faim, reçois sous ton toit le « pauvre sans asile, et si tu vois un homme « nu, couvre-le[2] » : ainsi des autres préceptes que nous n'accomplissons qu'au moyen du corps. Ce passereau, dès lors, qui songe à sa demeure, se tient uni à la tourterelle qui se cherche un nid où elle placera ses petits ; car elle ne les place pas d'une manière indifférente, mais elle cherche un nid pour les placer. Mes frères, vous comprenez mes paroles : combien en est-il hors de l'Eglise qui paraissent faire de bonnes œuvres : combien parmi les païens nourrissent l'affamé, revêtent celui qui est nu, reçoivent l'étranger, visitent le malade, consolent le prisonnier ? Combien font toutes ces œuvres ? C'est la tourterelle qui devient mère, mais qui ne trouve point de nid pour ses petits. Combien d'hérétiques qui font de bonnes œuvres en dehors de l'Eglise, n'ont point de nid pour leur couvée ? Ils seront écrasés, foulés aux pieds ; on n'en prendra aucun soin, ils périront. C'est de cette chair qui produit, que saint Paul a dit en figure : « Adam ne fut point séduit, mais la femme « fut séduite[3] ». Adam accéda aux désirs de la femme qu'avait séduite le serpent[4]. Et maintenant une pensée déréglée ne saurait tout

[1] Ps. CI, 8.— [2] Isa. LVIII, 7.— [3] I Tim. II, 14.— [4] Gen. III, 6.

d'abord que stimuler vos désirs ; que votre âme y consente, et le passereau tombe : mais si vous surmontez les désirs de la chair, vos membres sont astreints aux bonnes œuvres, et la concupiscence est désarmée ; et la tourterelle voit éclore ses petits. Aussi que dit l'Apôtre au même endroit ? « Elle sera sauvée par les en- « fants qu'elle mettra au monde[1] ». Une veuve sans enfants ne serait-elle point plus heureuse de persévérer dans cet état[2] ? ne serait-elle pas sauvée parce qu'elle n'aurait point eu d'enfants ? Une vierge, consacrée à Dieu, n'est-elle point plus parfaite ? ne sera-t-elle point sauvée parce qu'elle n'aura point eu d'enfants ? n'est-elle point le partage du Seigneur ? Ainsi donc une femme, qui est ici la figure de la chair, sera sauvée par les enfants qu'elle mettra au monde, c'est-à-dire par ses bonnes œuvres. Mais que la tourterelle ne choisisse pas indifféremment le nid où elle déposera ses petits ; qu'elle n'enfante ses bonnes œuvres que dans la véritable foi, que dans la foi catholique, dans la société, dans l'unité de l'Eglise. Aussi l'Apôtre, après avoir dit : « Elle sera sauvée par les fils qu'elle « mettra au monde », a-t-il ajouté : « Si elle « demeure dans la foi, dans la charité, dans « la sainteté, et dans une vie de tempérance[3] ». Si donc tu demeures dans la foi, cette foi sera le nid où reposeront tes petits. Dieu même, pour s'accommoder à la faiblesse des petits de votre tourterelle, a daigné vous préparer un endroit pour votre nid : il s'est revêtu de votre chair, qui est une herbe, afin de venir à vous. C'est dans cette croyance qu'il faut mettre vos petits, dans ce nid qu'il faut faire vos bonnes œuvres. Quels sont ces nids, ou plutôt quel est ce nid ? Le Prophète répond : « Vos autels, ô Dieu des vertus ». Et après avoir dit : « La tourterelle a trouvé un nid où « elle déposera ses petits » ; comme si tu demandais : Quel nid ? « Vos autels », dit le Prophète, « vos autels, ô Dieu des vertus, ô « mon Dieu, ô mon Roi ». Qu'est-ce à dire, « ô mon Roi, ô mon Dieu ? » Vous qui me gouvernez, qui m'avez créé.

8. Mais c'est ici-bas qu'est le nid, ici-bas le pèlerinage, ici-bas les soupirs, ici-bas l'accablement, ici-bas l'affliction, parce que ici-bas c'est le pressoir. Que veut donc la tourterelle ? Où tendent ses affections ? Où veut-elle porter nos désirs ? élever nos vœux ? Voilà ce

[1] I Tim. II, 15. — [2] I Cor. VII, 40. — [3] I Tim. II, 15.

que médite ici-bas le Prophète, au milieu des tentations, au milieu des maux qui l'accablent; et se trouvant comme sous le pressoir, il soupire après les promesses éternelles, il médite les joies du ciel, et s'entretient de ce qu'il y fera un jour. « Bienheureux », dit-il, « ceux qui habitent dans votre maison[1] ». D'où leur viendra ce bonheur ? que feront-ils ? que posséderont-ils ? Tous ceux que l'on appelle heureux sur la terre font quelque chose, possèdent quelque chose. Bienheureux cet homme qui a tant de domaines, tant de serviteurs, tant d'or et tant d'argent; on l'appelle heureux à cause de ses possessions. Cet autre est heureux aussi, il a obtenu tels honneurs, il est proconsul, préfet ; on le dit heureux à cause de ses emplois. C'est donc l'emploi, c'est la richesse qui nous fait paraître heureux. Mais dans le ciel, d'où viendra notre bonheur ? Que posséderons-nous ? Que ferons-nous ? Ce que nous posséderons, je l'ai dit tout à l'heure : « Bienheureux ceux « qui habitent votre maison ». Tu n'es point riche, si tu n'as que ta maison, mais c'est être riche que posséder la maison de Dieu. Dans ta maison, il te faut craindre les voleurs, le mur de la maison de Dieu, est Dieu lui-même. « Bienheureux ceux qui habitent dans « votre maison ». Ils possèdent la Jérusalem céleste sans angoisse, sans chagrin, sans division et sans partage : tous la possèdent et chacun la possède en totalité. Immenses richesses que celles du ciel ! Le frère n'y resserre point son frère, nul n'y souffre l'indigence. Que ferons-nous donc dans ce palais ? Car c'est la nécessité qui est la mère de toutes nos actions. Je vous l'ai déjà dit en un mot, mes frères : examinez toutes nos actions et voyez si ce n'est la nécessité qui en est le principe. Voyez ces arts si nobles qui sont pour nous d'un grand secours, l'éloquence du barreau, la science de la médecine, ils s'exercent ici-bas par des actes excellents; mais qu'il n'y ait plus de procès, et de quoi serviront les avocats ? qu'il n'y ait ni blessure, ni maladie, à quoi bon le médecin ? Tous les actes qui sont nécessaires, et qui se font dans la vie quotidienne, ont aussi pour principe la nécessité. Labourer, semer, défricher, naviguer, quelle est la cause de ces travaux, sinon la nécessité? Que l'homme n'ait plus faim, n'ait plus soif, ne soit pas nu, à quoi bon tout cela ? Cette vérité s'étend même aux actions de charité que l'on nous commande ; car jusqu'ici je n'ai parlé que des occupations honnêtes, communes à tous les hommes, et non de ces œuvres criminelles, œuvres détestables, comme les homicides, les adultères, les larcins et ces crimes énormes que je ne comprends point dans les actions des hommes : je me borne donc aux actes honnêtes, qui n'ont de principe que la nécessité, cette nécessité qui nous vient de la faiblesse de la chair. Ces œuvres même de charité qui nous sont commandées, supposent la nécessité : « Donne du « pain à celui qui a faim »; à qui en donneras-tu, si nul n'a besoin? « Reçois dans ta maison « celui qui est sans asile[1] » ; quel étranger recevras-tu, si tous sont heureux dans leur patrie? Quel malade pourras-tu visiter, si chacun jouit d'une santé inaltérable ? Quelle querelle devras-tu apaiser dans une paix profonde? Quel mort à ensevelir quand la vie est sans fin ? Tu n'auras donc plus à faire dans le ciel, ni ces œuvres honnêtes communes à tous les hommes, ni ces œuvres de charité : les petits de la tourterelle auront déjà volé hors de leur nid. Que feras-tu donc ? Tu nous a déjà fait voir ce que nous posséderons : « Bienheureux ceux qui habitent dans « votre maison ». Dis-nous donc, ô Prophète, nos occupations, car il n'y a dans le ciel aucune nécessité pour nous faire agir. Maintenant même, c'est la nécessité qui me force à parler, à instruire. Faudra-t-il encore dans le ciel cette instruction qui instruise les ignorants, ou qui stimule les mémoires oublieuses ? Lira-t-on l'Evangile dans cette patrie où nous contemplerons le Verbe de Dieu ? Après nous avoir dit par ses soupirs et ses gémissements en notre nom, ce que nous posséderons dans cette patrie après laquelle nous soupirons : « Bienheureux ceux qui habitent dans « votre maison »; que le Prophète nous dise aussi ce que nous devons y faire. « Ils vous « béniront dans les siècles des siècles ». Telle sera donc notre occupation, un alléluia sans fin. Gardez-vous de croire, mes frères, qu'il y aura là quelque dégoût pour vous : maintenant ce chant de joie vous fatigue, pour peu que vous le prolongiez, et la nécessité vous force de l'interrompre. Et comme ce que l'on ne voit pas est moins touchant, si néanmoins, sous le pressoir, et dans la fragilité de la chair,

[1] Ps. LXXXIII, 5.

[1] Isa. LVIII, 7.

nous bénissons avec tant d'allégresse ce que nous montre la foi, que sera-ce quand nous verrons à découvert? Quand la mort sera absorbée dans sa victoire, quand notre corps mortel sera revêtu d'immortalité, et ce qui est corruptible devenu incorruptible[1], nul ne dira: J'ai été debout longtemps, non plus que : J'ai jeûné longtemps, veillé longtemps. C'est là que règne la stabilité parfaite, et que notre corps, devenu immortel, sera absorbé dans la contemplation de Dieu. Et si pour nous écouter, cette chair si fragile se tient debout si longtemps, quels effets ne produira point sur nous la joie du ciel? Quel changement n'opérera-t-elle pas? Nous serons semblables à Dieu, parce que nous le verrons tel qu'il est[2]. Une fois semblables à Dieu, pourrions-nous éprouver la défaillance, ou nous détourner de lui? Soyons sans crainte, mes frères, nous n'éprouverons aucune lassitude à louer Dieu, à aimer Dieu. Nous cesserions de le louer, si nous cessions de l'aimer ; mais si l'amour doit être éternel en nous, puisqu'on ne pourra se rassasier de contempler cette beauté, ne crains point alors de ne pouvoir toujours bénir celui que tu pourras toujours aimer. « Bienheu« reux donc ceux qui habitent votre mai« son, ils vous béniront dans les siècles des « siècles ». Puissions-nous soupirer après cette vie!

9. Mais comment y arriver? « Bienheureux « l'homme dont vous prenez la tutelle, ô mon « Dieu[3]! » Le Prophète a compris qu'en cette vie la fragilité de notre chair nous empêche de voler au séjour du bonheur; il a considéré ce qui nous pèse; car « le corps qui est « corruptible appesantit l'âme », est-il dit ailleurs, « et cette demeure terrestre ralentit « l'esprit malgré la vivacité de ses pensées[4] ». L'esprit tend à s'élever, et la chair, à cause de son poids, à s'abaisser : ces deux mouvements établissent une lutte; et ce combat est une peine du pressoir. Ecoute l'Apôtre nous peindre cette pression qui vient de la lutte; car, lui aussi, en sentait le poids, en sentait l'oppression : « Selon l'homme intérieur, je « trouve des charmes dans la loi de Dieu; « mais je sens dans mes membres une autre « loi, qui combat contre la loi de mon esprit, « et qui me tient captif sous la loi du péché, « qui est dans mes membres ». Combat douloureux, mes frères, et quelle espérance d'en sortir, sans le secours dont il nous parle ensuite : « Malheureux homme que je suis, qui « me délivrera du corps de cette mort? La grâce « de Dieu, par Notre-Seigneur Jésus-Christ[1] ». Voici donc les joies qu'a vues notre interlocuteur, qu'il a méditées dans son esprit : « Bienheureux ceux qui habitent votre mai« son, ils vous béniront dans les siècles des « siècles ». Mais qui pourra s'y élever? que deviendra ce poids de la chair? « Bienheureux « ceux qui habitent votre maison, ils vous « béniront dans les siècles des siècles. En moi « l'homme intérieur trouve des charmes dans « la loi de Dieu ». Mais que faire? Comment prendre mon vol? Comment parvenir à ces hauteurs? « Je sens dans mes membres une « loi qui est contraire à celle de l'esprit ». Il déplore son malheur, et il s'écrie : « Qui me « délivrera du corps de cette mort », afin que j'habite la maison du Seigneur, pour le bénir dans les siècles des siècles? « Qui me dé« livrera? La grâce de Dieu par Jésus« Christ Notre-Seigneur ». Ainsi d'une part, l'Apôtre ne trouve de remède à cet embarras, à cette lutte en quelque sorte inextricable que dans « la grâce de Dieu par Jésus-Christ « Notre-Seigneur »; d'autre part, le Prophète, soupirant après la maison de Dieu dans l'ardeur de ses désirs, mais considérant et le poids de sa chair, et l'embarras du corps, semble se laisser abattre, puis reprenant l'espérance, il s'écrie : « Bienheureux l'homme « dont vous prenez la tutelle, ô mon Dieu ».

10. Mais quelle est l'action de Dieu dans celui qu'il entreprend de sauver par cette grâce? Le Prophète nous l'explique en disant : « L'ascension est dans son cœur ». Dieu lui fait des degrés pour monter. Où lui fait-il ces degrés? Dans le cœur. Donc, plus vif sera votre amour, plus haute sera votre ascension. « C'est dans le cœur », dit-il, « que l'ascen« sion est disposée ». Par qui? Par celui qui le prend sous sa tutelle. « Bienheureux, Sei« gneur, celui dont vous êtes le protecteur ». Il ne peut rien de lui-même, il a besoin du secours de votre grâce. Et que lui fait cette grâce? Elle dispose des degrés dans son cœur. Où prépare-t-elle ces degrés? « Dans son « cœur, dans la vallée des larmes ». Notre pressoir est donc la vallée des larmes; et les pieuses larmes de l'affliction sont le vin nouveau de ceux qui aiment Dieu. « Il a disposé

[1] I Cor. XV, 53, 54. — [2] I Jean, III, 2. — [3] Ps. LXXXIII, 6. — [4] Sag. IX, 15.

[1] Rom. VII, 22-25.

« des degrés dans son cœur[1] ». Où les a-t-il disposés ? « Dans la vallée des larmes ». Oui, c'est dans cette vallée des larmes que sont les degrés de l'ascension. Car pleurer, c'est semer. « Ils allaient », dit le Prophète, « et pleuraient « en répandant leur semence sur la terre[2] ». Que Dieu, par sa grâce, dispose des degrés dans ton cœur. Elève-toi par l'amour ; de là ce cantique des degrés. Où Dieu a-t-il disposé pour toi ces degrés ? « Dans ton cœur, dans « la vallée des larmes ». Ainsi donc, selon le Prophète, où Dieu a-t-il disposé ? pour quel endroit ? Qu'a-t-il disposé ? « Des degrés ». Où ? Intérieurement « dans le cœur ». Dans quelle contrée, dans quelle demeure ? « Dans « la vallée des larmes ». Pour s'élever où ? « Au lieu que Dieu a marqué ». Qu'est-ce à dire, mes frères, « le lieu que Dieu a mar- « qué ? » Quel nom aurait donné le Prophète, s'il eût pu donner un nom ? « Des degrés », vous est-il dit, « sont disposés dans votre « cœur, dans la vallée des larmes ». Pour m'élever où ? me direz-vous. Que va répondre le Prophète ? « Que l'œil ne l'a point vu, que « l'oreille ne l'a point entendu, que le désir en « s'en est pas élevé au cœur de l'homme[3] ». C'est une colline, une montagne, une terre, un pré ; car ce lieu a reçu tous ces noms. Mais ce qu'il est en lui-même, et non en comparaison, qui nous le dira ? car nous ne voyons maintenant qu'en énigme, et comme par un miroir, ce qu'est ce lieu, mais alors nous le verrons face à face[4]. Cessez donc de me demander où est ce « lieu qu'il a dési- « gné ». Il sait où il veut te conduire, celui qui a disposé des degrés dans ton cœur. Pourquoi ne monter qu'avec la crainte d'être égaré par ton guide ? Le voilà qui a disposé, dans la vallée des pleurs, des degrés pour arriver « au lieu qu'il nous destine ». Nous pleurons aujourd'hui. En quel endroit ? En cet endroit où sont les degrés de notre ascension. Quel est le sujet de nos pleurs, sinon celui qui faisait gémir l'Apôtre, parce qu'il sentait dans ses membres une loi contraire à la loi de l'esprit[5] ? D'où cette contradiction ? C'est le châtiment du péché. Avant d'avoir reçu la loi, nous nous imaginions qu'il nous serait facile d'être justes par nos propres forces ; mais quand la loi est survenue, le péché a repris sa vigueur, et moi je suis mort. Ainsi dit l'Apôtre. La loi a été donnée aux hommes, non plus pour les sauver, mais seulement pour leur faire comprendre combien grave était leur maladie. Ecoute une seconde fois l'Apôtre : « Si Dieu nous eût donné une « loi qui pût nous donner la vie, la justice « nous viendrait de cette loi ; mais l'Ecriture « a tout renfermé sous le péché, afin que pour « ceux qui croiront, la promesse fût accom- « plie par la foi en Jésus-Christ[1] » ; et qu'après la loi vînt la grâce qui trouvât l'homme non-seulement abattu, mais avouant sa misère en s'écriant : « Malheureux homme que je suis, « qui me délivrera du corps de cette mort ? » et que le médecin descendît à propos dans cette vallée des pleurs, et pût dire à son malade : Tu connais enfin ta chute, écoute-moi, afin de te relever, ô toi qui n'es tombé qu'à cause de ton mépris pour moi. La loi donc a été donnée afin de convaincre de maladie ce malade qui se croyait en santé ; afin de mettre le péché en évidence, et non afin de l'effacer. Mais le péché étant mis en évidence par la loi écrite, a été ainsi augmenté ; parce qu'il était péché, et parce qu'il était contre la loi. « Or, « à l'occasion du commandement, le péché a « produit en moi toutes sortes de convoi- « tises[2] ». Qu'est-ce à dire que le péché a saisi « l'occasion du commandement ? » Que les hommes ont essayé d'accomplir ce commandement par leurs propres forces ; qu'ils ont été vaincus par leurs convoitises, et qu'ils sont devenus coupables de la violation de cette loi. Mais que dit encore l'Apôtre : « Où « le péché a abondé, a surabondé la grâce[3] », c'est-à-dire que la maladie s'est accrue et a fait ressortir l'efficacité du remède. Aussi, mes frères, ces cinq galeries de Salomon, au milieu desquelles se trouvait une piscine, pouvaient-elles guérir les malades ? Et pourtant nous lisons dans l'Evangile que « deux « malades gisaient sous ces cinq portiques[4] ». Or, ces galeries figuraient la loi de Moïse en cinq livres. Les malades ne sortaient de leurs maisons que pour être étendus sous ces galeries. Donc la loi montrait la maladie, mais sans la guérir ; la bénédiction de Dieu troublait l'eau comme un ange descendant du ciel. A la vue de l'eau qui se troublait, le premier qui y descendait était seul guéri. Or, cette eau, environnée de cinq galeries, était le peuple Juif enfermé dans la loi. Dieu le

[1] Ps LXXXIII, 7.— [2] Id. CXXV, 6.— [3] I Cor. II, 9.— [4] Id. XIII, 12. — [5] Rom. VII, 23.

[1] Galat. III, 21.— [2] Rom. VII, 7, 8.— [3] Id. V, 20.— [4] Jean, V, 3.

troubla par sa présence afin d'être mis à mort. Le Seigneur eût-il été crucifié, s'il n'eût de sa présence troublé le peuple Juif? Cette eau troublée était donc la figure de la passion du Seigneur qu'amena le trouble de la nation juive. C'est en cette passion que le malade a mis sa foi, et il trouve sa guérison en se plongeant dans les eaux troublées. La loi ou les galeries ne le guérissaient point, il est guéri par la grâce, par la foi en la passion de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Un seul était guéri, parce qu'il n'y a qu'une Eglise. Que dit donc le Prophète? « Il a préparé des « degrés dans son cœur, dans la vallée des « larmes, au lieu qu'il a destiné ». C'est là que nous goûterons notre joie.

11. Pourquoi, « dans la vallée des lar« mes ? » Et de quelle vallée des larmes irons-nous à ce séjour de la joie? « Car celui « qui a donné la loi, donnera aussi la béné« diction [1] », dit le Prophète. Dieu nous a donné la loi, nous a humiliés par la loi, il nous a montré le pressoir; nous avons passé par l'affliction, subi la tribulation de notre chair, gémi sous l'aiguillon du péché qui se révoltait contre l'esprit, et nous avons crié : « Malheureux homme que je suis [2] ! » Nous avons donc gémi sous la loi : que reste-t-il, sinon que nous recevions aussi la grâce de Celui qui nous a donné la loi? La grâce viendra donc après la loi, telle est la bénédiction. Et quel bien nous a procuré cette grâce, cette bénédiction? « Ils iront de ver« tus en vertus ». Car Dieu par la grâce fait éclore les vertus. « L'un reçoit du Saint-Es« prit le don de parler avec sagesse; l'autre « reçoit du même Esprit le don de parler avec « science; un autre le don de la foi; un autre « le don de guérir; un autre le don de parler « diverses langues; un autre le don de les « interpréter; un autre le don de prophétie[3] ». Combien de vertus, mais nécessaires ici-bas, et vertus qui nous conduisent à la vertu! A quelle vertu? Au Christ, qui est la vertu de Dieu, la sagesse de Dieu [4]. Dieu nous donne ici-bas plusieurs vertus, mais un jour, au lieu de ces vertus qui sont nécessaires dans la vallée des larmes, il nous donnera une seule vertu qui est lui-même. On met en effet au nombre de quatre les vertus nécessaires en cette vie, et nous les retrouvons dans l'Ecriture : la prudence, qui nous fait discerner le bien du mal; la justice qui rend à chacun ce qui lui appartient, ne doit rien à personne et a pour tous la charité [1]; la tempérance qui nous fait réprimer nos convoitises; le courage à supporter les afflictions. Telles sont les vertus que nous donne la grâce de Dieu dans cette vallée des pleurs, et qui nous font arriver à une autre vertu. Or, quelle sera cette autre vertu, sinon la contemplation de Dieu? Alors il n'y aura plus besoin de prudence, où il n'y aura plus aucun mal à éviter. Mais quelle pensée nous vient, mes frères? Il n'y aura plus besoin de cette justice, parce qu'il n'y aura plus aucune indigence qu'il nous faille secourir; il n'y aura plus de cette tempérance, puisqu'il n'y aura aucune passion à refréner; il n'y aura plus de cette patience, parce qu'il n'y aura point d'affliction à supporter. De ces vertus qui règlent toute action de la vie, nous nous élèverons à cette vertu de contemplation qui nous mettra en face de Dieu, ainsi qu'il est écrit : « Je me tiendrai devant vous au matin, « et je vous contemplerai [2] ». Et pour te montrer que les vertus de cette vie active nous conduiront à la contemplation, le Prophète ajoute : « Ils iront de vertus en vertu ». A quelle vertu? A la vertu de contemplation. Qu'est-ce que contempler? « Le Dieu des « dieux se montrera en Sion ». Le Christ des chrétiens. Comment « le Dieu des dieux » est-il le Christ des chrétiens? « J'ai dit : vous « êtes des dieux, vous êtes tous les fils du « Très-Haut [3] ». Il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu [4], ce Dieu en qui nous croyons, cet Epoux incomparable qui a voulu apparaître sans beauté, à cause de nos laideurs. « Car nous l'avons vu », dit le Prophète, « et il n'avait ni grâce ni beauté [5] ». Or, quand la nature mortelle n'y mettra plus obstacle, il apparaîtra aux cœurs purs, tel qu'il est en Dieu, Verbe en son Père, et Verbe par qui tout a été fait. Bienheureux ceux dont le cœur est pur, parce qu'ils verront Dieu [6]. « Le Dieu des dieux se montrera en « Sion ».

12. De la pensée de ces joies, le Prophète revient à ses soupirs. Il considère ce qu'il entrevoit dans son espérance, et où il est en réalité. « Le Dieu des dieux apparaîtra en « Sion ». Le bénir dans les siècles des siècles,

[1] Ps. LXXXIII, 8.— [2] Rom. VII, 4.— [3] I Cor. XII, 8-10.— [4] Id. I, 24.

[1] Rom. XIII, 8. — [2] Ps. V, 5.— [3] Id. LXXXI, 6. — [4] Jean, I, 12. — [5] Isa. LIII, 2. — [6] Matth. V, 8.

voilà ce qui comblera notre joie. Mais ici-bas nous sommes encore dans le temps des gémissements et des soupirs, et s'il y a quelque joie, ce n'est qu'en espérance, car nous sommes en exil et dans la vallée des larmes. Le Prophète revient donc en ce lieu des gémissements, et s'écrie : « Seigneur, Dieu des « vertus, écoutez ma prière; prêtez l'oreille, ô « Dieu de Jacob [1] ». C'est vous qui avez changé Jacob en Israël. Il s'appela Israël, ou qui voit Dieu [2], quand le Seigneur lui eut apparu. Ecoutez-moi donc, ô Dieu de Jacob, et changez-moi en Israël [3]. Quand serai-je Israël? Quand le Dieu des dieux apparaîtra en Sion.

13. « O Dieu, notre protecteur, jetez les « yeux sur nous ». Ils doivent espérer à l'ombre de vos ailes [4], « car vous êtes notre protec-« teur, et regardez la face de votre Christ ». Quand est-ce que Dieu ne regarde point la face de son Christ? Qu'est-ce à dire : « Voyez « la face de votre Christ? » C'est par la face que l'on nous reconnaît, et dès lors : « Re-« gardez la face de votre Christ », faites-nous connaître la face de votre Christ. « Regardez « la face de votre Christ » ; que nous connaissions tous votre Christ, afin que nous puissions aller de vertus en vertu, et que la grâce vienne à surabonder, parce que le péché a abondé [5].

14. « Un jour passé dans vos parvis vaut « mieux que mille autres jours [6] ». C'est vers ces parvis qu'il soupirait, pour eux que son cœur était en défaillance. Mon âme soupire après vos demeures, ô mon Dieu, elle en a défailli. Mieux vaut un jour dans vos demeures que mille autres jours. Les hommes veulent des jours par milliers, ils veulent vivre longtemps ici-bas ; qu'ils méprisent des jours nombreux pour n'aspirer qu'au jour unique, sans lever et sans coucher ; ce jour unique, jour éternel, qui ne remplace point le jour d'hier, et ne cédera pas au lendemain. Désirons ce jour unique. Qu'avons-nous besoin de jours par milliers? De ces milliers de jours passons au jour unique, comme des vertus à l'unique vertu.

15. « Mieux vaut être le dernier dans la « maison du Seigneur, plutôt que d'habiter « les tabernacles des pécheurs [7] ». Le Prophète a trouvé la vallée des larmes, il a trouvé l'humilité pour s'élever ; il sait qu'il tombera, s'il prétend s'élever lui-même ; que s'il s'humilie, il sera relevé ; et il choisit l'abjection afin que Dieu le relève. Combien en est-il qui veulent s'élever en dehors des tentes et des pressoirs du Seigneur, c'est-à-dire de l'Eglise catholique? combien qui aiment les honneurs, et ne veulent point connaître la vérité? S'ils avaient dans le cœur ce verset du Prophète : « J'ai préféré le dernier rang « dans la maison de Dieu, plutôt que d'habiter « les tentes des méchants »: ne renonceraient-ils point à ces honneurs, pour courir à la vallée des larmes, et y trouver dans leurs cœurs ces degrés qui les feraient monter de vertus en vertu, et mettre leur espérance dans le Christ, plutôt que dans tel ou tel homme? Parole sainte, parole pleine de joie, parole qui doit être toujours la nôtre que celle-ci : « J'ai préféré le dernier rang dans la maison « de Dieu, plutôt que d'habiter les tabernacles « des pécheurs ». C'est lui qui a choisi le dernier rang dans la maison du Seigneur : mais celui qui l'a invité au festin, lui voyant choisir la dernière place, l'appellera à la première, et lui dira : « Montez plus haut [1] ». Pour lui il ne se porte par son propre choix que dans la maison du Seigneur, quelque place qu'il occupe, pourvu qu'il ne soit point en dehors.

16. Pourquoi préférer le dernier rang dans la maison du Seigneur plutôt que d'habiter dans les tabernacles des pécheurs? « Parce « que Dieu aime la miséricorde et la vérité [2] ». Le Seigneur aime la miséricorde, dont il m'a prévenu tout d'abord : il aime la vérité de manière à accomplir sa promesse envers celui qui croit. Ecoute cette miséricorde et cette vérité dans l'apôtre saint Paul, d'abord Saul et persécuteur. Il avait besoin de miséricorde, et il proclame que Dieu en a usé envers lui : « Qui fut d'abord un blasphémateur, « un persécuteur, un ennemi, mais qui obtint « miséricorde, afin que Jésus-Christ fît éclater « en lui sa patience envers ceux qui croiront « en lui pour la vie éternelle [3] » ; afin que nul ne pût douter que tous ses péchés lui seraient remis, quand Paul obtenait la rémission de si grandes fautes. Telle est la miséricorde ; mais Dieu ne voulut point manifester sa vérité dans le châtiment du pécheur. Punir le pécheur, ne serait-ce point exercer la vérité? Oserait-il bien dire : Je ne mérite

[1] Ps. LXXXIII, 9. — [2] Gen. XXXII, 2[illegible]. — [3] Ps. LXXXIII, 10. — [4] Id. XXXV, 8. — [5] Rom. V, 20. — [6] Ps. LXXXIII, 11. — [7] Id.

[1] Luc, XIV, 10. — [2] Ps. LXXXIII, 12. — [3] I Tim. I, 13, 16.

aucun châtiment, lui qui ne saurait dire : Je n'ai point péché? Et s'il disait : Je n'ai point péché; à qui le dirait-il? Qui pourrait-il tromper? Le Seigneur a donc tout d'abord usé de miséricorde envers lui, et à la miséricorde a succédé la vérité. Ecoute maintenant comme il réclame cette vérité : « Tout d'a« bord », dit-il, « j'ai obtenu miséricorde, « moi qui fus d'abord un blasphémateur, un « persécuteur, un ennemi ; mais c'est par la « grâce de Dieu que je suis ce que je suis [1] ». Puis, quand il touchait à son martyre : « J'ai « combattu un bon combat, j'ai terminé ma « course, j'ai gardé la foi ; il me reste à atten« dre la couronne de justice ». Celui qui m'a fait miséricorde me réserve la vérité. Comment réserve-t-il cette vérité? « C'est que le « Seigneur, qui juge avec justice, me rendra « cette couronne en ce jour [2] ». Il m'a accordé le pardon, il me donnera la justice ; il m'a accordé le pardon, il me doit la couronne. Comment la doit-il? Qu'a-t-il reçu ? De qui Dieu est-il débiteur? Nous le voyons, Paul regarde Dieu comme un débiteur; il a obtenu le pardon, il exige la vérité : « Le « Seigneur », dit-il, « me rendra en ce jour ». Que peut-il te rendre, sinon ce qu'il te doit ? D'où vient cette dette? Que lui as-tu donné ? De qui a-t-il reçu quelque chose, qu'il doive rendre ensuite [3]? Dieu s'est fait lui-même débiteur, non qu'il ait reçu, mais parce qu'il a promis. On ne lui dit point : Rendez ce que vous avez reçu ; mais : Donnez ce que vous avez promis. Il m'a, dit-il, accordé miséricorde, afin de me rendre innocent, car tout d'abord j'ai été blasphémateur, ennemi acharné ; mais je suis devenu innocent par sa grâce. Or, celui qui m'a fait miséricorde, pourrait-il me refuser ce qu'il me doit ? « Dieu aime la miséricorde et la vérité. Il « donnera la grâce et la gloire ». Quelle grâce, sinon la grâce dont l'Apôtre vient de dire : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que « je suis ? » Quelle gloire, sinon cette gloire dont il a dit : « Il me reste à recevoir la cou« ronne de justice ? »

17. « Aussi », continue le Prophète, « Dieu « ne privera pas de ses biens ceux qui mar« chent dans l'innocence [4] ». Pourquoi voulez-vous porter atteinte à l'innocence des hommes, sinon afin de vous procurer des biens? Tel aime mieux perdre l'innocence que rendre ce qu'on lui a confié : il convoite cet or et perd l'innocence. Que gagne-t-il, et que perd-il? Il gagne un peu d'or, et l'innocence lui fait défaut. Or, quoi de plus précieux que cette innocence? Mais, dit-il, si je la garde, je vais demeurer pauvre. Est-ce donc un si mince trésor que cette innocence? Avec un coffre plein d'or, seras-tu riche, et pauvre avec un cœur plein d'innocence? En désirant donc les biens du Seigneur, demeure dans l'innocence, maintenant que tu es dans la pauvreté, dans la tribulation, dans la vallée des larmes, dans l'angoisse, dans la tentation. Tu recevras plus tard les biens que tu désires, le repos, l'éternité, l'immortalité, l'impassibilité : tels sont les biens que Dieu réserve à ses justes. Quant à ces biens qui stimulent ici-bas tes désirs, jusqu'à sacrifier ton innocence contre le péché, considère ceux qui les possèdent, qui en regorgent. Tu vois ces biens chez des voleurs, chez des impies, chez des scélérats, chez des infâmes, chez les hommes les plus corrompus et les plus criminels : Dieu leur donne ces grands biens, à cause de la société qu'ils ont avec le genre humain, à cause de sa grande bonté, lui qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes [1]. Donnera-t-il de si grands biens aux méchants, sans te rien réserver ? La promesse qu'il t'a faite serait-elle mensongère? Sois sans crainte, il en tient en réserve pour toi. Lui qui t'a pris en pitié, quand tu étais impie, t'abandonnera-t-il, maintenant que tu es pieux ? Lui qui a donné au pécheur la mort de son Fils, que n'aura-t-il pas pour celui qu'a sauvé son Fils expirant? Sois donc en toute sûreté ; et regarde comme ton débiteur celui dont tu as reçu la promesse. « Le Sei« gneur ne privera point de ses biens ceux « qui marchent dans l'innocence ». Qu'avons-nous donc à faire sous ce pressoir, dans l'affliction, dans les extrémités de cette vie si pleine de périls? Que nous reste-t-il pour arriver au ciel? « Seigneur, Dieu des vertus, « bienheureux l'homme qui espère en vous ».

[1] I Cor. xv, 10. — [2] II Tim. iv, 7, 8. — [3] Rom. xi, 35. — [4] Ps. LXXXIII, 13.

[1] Matth. v, 45.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXXXIV.

SERMON AU PEUPLE

LA VRAIE PIÉTÉ.

—

Dieu nous guérit par sa miséricorde, il nous ouvre les yeux afin de se montrer à nous, lui qui est la lumière. Le psaume est pour les fils de Coré ou du Calvaire, il prédit l'avenir avec des termes du passé, parce que le Prophète voit sa prophétie accomplie en Dieu. Bénir la terre, en détourner l'esclavage, c'est nous délivrer du péché, comme il délivrait jadis Israël du joug que ses ennemis appesantissaient sur lui en punition de ses infidélités. Or, nous sommes par la foi enfants d'Israël ou d'Abraham. Dieu donc nous délivre du joug de Satan par la rémission du péché. Sa colère ne sera donc pas éternelle, puisqu'il nous renouvellera et nous donnera l'immortalité. Ainsi mettons notre joie en Dieu, et alors seulement elle sera durable, et par un effet de sa divine miséricorde nous comprendrons que tout bien vient de Dieu, et nul ne troublera nos délices. Quand nous jouirons de l'adoption, alors nous goûterons ces délices que nous n'avons aujourd'hui qu'en espérance : nous verrons Dieu face à face et dans cette beauté dont rien ne peut ici-bas nous donner une image. Nous aurons alors la paix qui est impossible en cette vie, puisqu'il nous faut lutter contre nos passions, et contre nos besoins. Et puis ce qui nous récrée ne peut se prolonger sans nous nuire, et même sans nous tuer, tandis que Dieu nous donnera une paix parfaite. Aimons-le donc afin de nous rapprocher de lui. La vérité chez les Juifs, la miséricorde chez les Gentils se sont rencontrées dans le peuple chrétien, de même que la justice et la paix. Si nous voulons la seconde, pratiquons la première, et la paix viendra l'embrasser. La vérité qui naît de la terre, c'est le Christ né d'une femme, afin de nous racheter par sa mort ; ou bien encore la confession des péchés, et alors la justice a regardé cette vérité dans le publicain. Ainsi le Seigneur nous fera goûter les douceurs de la piété, et dans les actes de justice une douceur bien supérieure à celle du péché. Faisons marcher devant nous la justice ou l'aveu, et Dieu viendra en nous.

1. Nous venons de prier le Seigneur notre Dieu, de nous montrer sa miséricorde, et de nous donner son Sauveur. Ces paroles étaient une prophétie quand le psaume fut composé et chanté ; mais aujourd'hui déjà le Seigneur a manifesté sa miséricorde aux Gentils, et leur a donné le salut. Il l'a manifestée sans doute, mais un grand nombre ne veulent pas être guéris, ni voir ce qu'il leur a montré. Or, comme c'est lui qui guérit les yeux du cœur, afin que nous puissions le voir, le Prophète, après avoir dit : « Montrez-nous votre miséri« corde », ajoute : « Et donnez-nous votre « Sauveur », comme s'il prévoyait que beaucoup d'aveugles diraient : Comment pourrons-nous voir ce qui commence à poindre ? Nous donner le salut, c'est en effet nous guérir, afin que nous puissions voir ce qu'il nous a montré : Dieu n'agit point comme le médecin qui guérit pour montrer cette lumière à ceux qu'il a guéris : autre est la lumière qu'il fera voir, et autre le médecin qui guérit pour montrer la lumière, sans être cette lumière lui-même. Il n'en est pas ainsi de notre Dieu ; il est le médecin qui nous guérit, afin de nous montrer la lumière, et cette lumière que nous pourrons voir, c'est lui-même. Parcourons maintenant le psaume, autant que nous le pouvons, autant que Dieu nous le permettra dans sa grâce, et aussi brièvement que l'exige le peu de temps qui nous est donné.

2. Il a pour titre : « Pour la fin, aux enfants « de Coré. Psaume [1] ». N'entendons par cette fin que celle dont l'Apôtre a dit : « Le Christ « est la fin de la loi pour justifier ceux qui « croiront [2] ». Ainsi donner au psaume ce titre : « Pour la fin », c'était de la part du Prophète élever nos cœurs à Jésus-Christ. Nous ne pouvons errer en fixant les yeux sur lui, il est la vérité où nous nous hâtons d'arriver, et la voie par laquelle nous y courons [3]. Qu'est-ce à dire : « Aux fils de Coré ? » Ce nom de Coré, en hébreu, se traduit par chauve ; donc « aux fils de Coré », signifie aux fils du chauve. Quel est ce chauve? non plus pour le tourner en dérision, mais pour pleurer à ses pieds. D'autres se sont moqués de lui, et sont devenus la proie du démon : ainsi qu'il est dit au Livre des Rois à propos d'Elisée, que des enfants insultèrent en criant derrière lui : « Chauve, chauve », et voilà que deux ours sortirent des forêts, dévorèrent ces insolents [4], et plongèrent leurs pères dans le deuil. Cet événement était une prophétie qui marquait

[1] Ps. LXXXIV, 1. — [2] Rom. X, 4. — [3] Jean, XIV, 6. — [4] IV Rois, II, 23, 24.

par avance Jésus-Christ Notre-Seigneur. Il fut tourné en dérision, comme s'il eût été chauve, par ces mêmes Juifs qui le crucifièrent au lieu du Calvaire[1]. Mais nous, si nous croyons en lui, nous sommes ses enfants. C'est donc pour nous que ce psaume est chanté, puisqu'il a pour titre : « Aux fils de Coré » : nous sommes les fils de l'Epoux[2]. Pour lui, il est bien l'Epoux, puisqu'il donne pour arrhes à son épouse, son sang et son Esprit-Saint, dont il nous a enrichis dans cette terre étrangère, nous réservant des richesses invisibles. S'il nous donne un tel gage, que ne nous réserve-t-il point?

3. Aussi le Prophète use-t-il de termes qui semblent appartenir au passé, bien qu'il chante l'avenir; il parle de l'avenir comme au passé, car en Dieu ce qui doit arriver est déjà fait. Là donc le Prophète voyait notre avenir, il le voyait comme un fait accompli dans les desseins de sa providence et dans son infaillible prédestination. C'est ainsi que dans ce psaume où chacun reconnaît le Christ, et qu'on lit comme si l'on récitait l'Evangile, le Prophète a dit : « Ils ont percé mes mains et mes « pieds. ils ont compté tous mes os : ils m'ont « regardé, ils m'ont considéré avec curiosité, « ils se sont partagé mes vêtements, et ont tiré « ma robe au sort[3] ». Qui pourrait lire ce psaume sans reconnaître l'Evangile ? Et pourtant, quand le Prophète parlait dans le psaume, il ne disait point : Ils perceront mes mains et mes pieds ; mais bien : « ils ont percé mes « mains et mes pieds » ; ni : Ils compteront mes os ; mais : « Ils ont compté mes os ». Ni : Ils se partageront mes vêtements; mais : « Ils se sont « partagé mes vêtements ». Le Prophète lisait dans l'avenir, et parlait au passé. Ainsi encore il dit ici : « Seigneur, vous avez béni votre « terre », comme si Dieu l'avait déjà fait alors.

4. « Vous avez détourné l'esclavage de Ja« cob[4] ». Jacob était jadis le peuple de Dieu, le peuple d'Israël, né de la race d'Abraham, et qui devait un jour hériter des promesses de Dieu. Tel est donc le peuple avec qui Dieu conclut l'Ancien Testament ; mais cet ancien Testament était la figure du Nouveau. L'un était la figure, l'autre était la réalité. Dieu, pour tracer une figure de l'avenir, donne à ce peuple une terre qu'il lui avait promise, dans un pays qu'habita la nation juive, et dans lequel était cette Jérusalem que nous connaissons tous. Ce peuple donc, mis en possession de cette terre, avait beaucoup à souffrir de la part des peuples qui l'environnaient ; et quand il péchait contre son Dieu, il tombait dans l'esclavage ; Dieu voulant, non point le détruire, mais le redresser, comme un père qui châtie, mais sans maudire. Après la captivité venait la délivrance ; souvent esclave, souvent délivrée, cette nation est enfin tombée dans l'esclavage, à cause du crime énorme qu'elle a commis en crucifiant son Seigneur. Que signifie donc, à l'égard du peuple juif, cette parole du Prophète : « Vous avez détourné « l'esclavage de Jacob ? » Nous faut-il entendre ici une autre captivité dont nous voulons tous être délivrés ? Car nous appartenons tous à Jacob, si nous appartenons à la race d'Abraham. L'Apôtre a dit en effet : « C'est « Isaac qui sera nommé votre fils, c'est-à-dire « que les enfants selon la chair ne sont point « pour cela enfants de Dieu, mais ce sont les « enfants de la promesse qui sont réputés en« fants d'Abraham[1] ». Si donc les enfants de la promesse sont réputés enfants d'Abraham, les Juifs en sont déchus par leurs péchés contre Dieu ; et nous, en méritant bien de Dieu, nous sommes devenus fils d'Abraham, non plus selon la chair, mais selon la foi. En imitant la foi d'Abraham, nous sommes devenus ses enfants, et eux, en dégénérant de sa foi, ont perdu l'héritage. Et pour que vous sachiez qu'ils ont perdu la gloire d'être nés d'Abraham, le Sauveur Jésus-Christ les entendant se vanter avec orgueil de la noblesse de leur sang, plutôt que d'une sainte vie, alors qu'ils lui disaient : « Nous avons Abraham pour père » ; le Seigneur leur répondit comme à des enfants dégénérés : « Si vous êtes les fils d'Abraham, « faites les œuvres d'Abraham[2] ». Si donc ils n'étaient plus les fils d'Abraham, par cela même qu'ils n'en faisaient pas les œuvres ; nous qui faisons les œuvres d'Abraham, nous en serons les enfants. Or, quelles sont ces œuvres d'Abraham que nous faisons? Abraham crut à Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice[3]. Nous sommes donc tous fils de Jacob, si nous imitons la foi d'Abraham, qui crut à Dieu, et qui trouva la justice dans cette foi. Or, quel est cet esclavage dont nous voulons être délivrés ? Car je ne connais personne d'entre nous, captif chez les barbares,

[1] Matth. XXVII, 31. — [2] Id. IX, 15. — [3] Ps. XXI, 17-19. — [4] Id. LXXXIV, 2.

[1] Rom. IX, 7, 8. — [2] Jean, VIII, 39. — [3] Gen. XV, 6 ; Gal. III, 6.

et nul peuple armé n'est venu nous envahir, et nous réduire à la captivité. Et néanmoins je vais vous montrer que nous gémissons dans un certain esclavage, dont nous souhaitons la délivrance. Que l'apôtre saint Paul nous le dise plutôt lui-même, qu'il soit notre miroir, qu'il nous parle, et nous, considérons ses paroles. Il n'est personne qui ne se reconnaisse ici. Voici donc ce que dit le saint Apôtre : « En moi l'homme intérieur trouve des « charmes dans la loi de Dieu ». Cette loi me cause une joie dans mon cœur. « Mais je vois « une autre loi dans mes membres, et qui « répugne à la loi de l'esprit ». Tu vois la loi, tu comprends la lutte, mais tu n'as pas encore entendu l'esclavage ; écoute alors ce qui suit : « Cette loi répugne à la loi de l'esprit, « et me tient captif sous la loi du péché qui « est dans mes membres [1] ». Telle est donc la captivité, et qui de nous, mes frères, n'en voudrait être délivré ? D'où viendra la délivrance ? Car c'est pour l'avenir que le psaume a chanté : « Vous avez détourné l'esclavage de « Jacob ». A qui parle-t-il ainsi ? Au Christ qui est notre fin, à Coré dont nous sommes les enfants : c'est lui qui a détourné de Jacob la captivité. Ecoute encore saint Paul qui le proclame. Quand il dit qu'il est traîné en captivité par la loi des membres, qui répugne à la loi de l'esprit, il s'écrie dans cette captivité : « Malheureux homme que je suis, qui « me délivrera du corps de cette mort ? » Qui me délivrera ? dit-il; et il répond : « La grâce « de Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur [2] ». C'est d'elle que le Prophète a dit à ce même Jésus-Christ Notre-Seigneur : « Vous avez dé« tourné la captivité de Jacob ». Comprenez bien la captivité de Jacob, et comprenez que Dieu nous en délivre, non plus en nous délivrant des barbares qui n'ont pas fait main-basse sur nous, mais en nous délivrant de nos péchés, de nos œuvres mauvaises, qui nous assujétissaient à l'empire de Satan. Car être délivré de ses péchés, c'est échapper à l'empire du prince des péchés.

5. Comment donc le Seigneur détourne-t-il de Jacob cette captivité ? Voyez qu'il s'agit ici d'une délivrance spirituelle, voyez que tout se passe à l'intérieur. « Vous avez remis », dit le Prophète, « l'iniquité de votre peuple, « vous avez couvert ses péchés [3] ». C'est donc par la rémission des fautes que Dieu détourne la captivité. Le péché te retenait captif ; la liberté vient avec la rémission. Confesse donc ta captivité afin de mériter ta délivrance. Comment invoquer un libérateur, quand on ne connaît point son ennemi ? « Vous avez couvert tous ses péchés [1] ». Qu'est-ce à dire, « vous avez couvert ? » De manière à ne plus les voir. Qu'est-ce à dire, ne plus les voir ? N'en point tirer vengeance. Vous n'avez point voulu voir nos péchés, et ne voulant point les voir, vous ne les avez point vus. « Vous avez couvert tous nos pé« chés ; vous avez apaisé votre colère, vous « avez fait cesser la fureur de votre indigna« tion [2] ».

6. Et comme le Prophète parle de l'avenir, bien qu'il se serve du passé, il ajoute : « O « Dieu de notre salut, ramenez-nous ». Comment demander l'accomplissement de ce qu'il raconte comme un fait accompli, sinon parce qu'il veut nous montrer qu'il s'est servi du passé pour annoncer l'avenir ? Mais ce qu'il nous donnait comme accompli ne l'est pas encore ; nous le voyons, puisqu'il en demande l'accomplissement. « O Dieu de notre salut, « ramenez-nous, détournez de nous votre « colère [3] ». Tout à l'heure, ô Prophète, ne disais-tu point : « Vous avez détourné la cap« tivité loin de Jacob, vous avez couvert « toutes ses fautes, apaisé votre colère, et « fait cesser la fureur de votre indignation ? » Comment dire maintenant : « Détournez de « nous votre colère ? » Le Prophète nous répond : J'ai parlé comme d'un fait accompli, parce que je le vois dans l'avenir ; mais comme il n'est point accompli, j'appelle de mes vœux la réalisation de ce que j'ai vu. « Détournez de nous votre colère ».

7. « Votre colère contre nous ne sera point « éternelle ». C'est par la colère de Dieu que nous devons mourir, par la colère de Dieu, que sur cette terre, dans l'indigence et dans la pauvreté, nous mangeons notre pain à la sueur de notre front. C'est la sentence qu'entendit Adam après le péché [4]. Or, nous étions tous ce même Adam, puisque nous mourons tous en lui ; la sentence qui le frappa, a frappé toute sa race. Nous n'étions pas tels que nous sommes, nous étions en Adam. Tout ce qui lui est arrivé, nous est arrivé aussi, et nous devons mourir parce que nous étions en lui. Les péchés que commettent

[1] Rom. VII, 22-25. — [2] Id. — [3] Ps. LXXXIV, 3.

[1] Ps. LXXXIV, 4. — [2] Id. 5. — [3] Id. 6. — [4] Gen. III, 19.

les parents, après la naissance des enfants, ne regardent point les enfants; car ces enfants, une fois nés, sont alors à eux-mêmes, comme les parents sont à eux-mêmes. Mais que ces enfants une fois nés suivent les égarements des parents, ils doivent partager leur sort : si, au contraire, loin d'imiter leurs parents coupables, ils suivent une voie meilleure, ils se font des mérites propres, qui ne sont plus les mérites des parents. Il est tellement vrai que les péchés de tes pères ne te nuiront point, si tu te convertis, qu'ils ne nuiraient même pas à ces mêmes parents, s'ils se convertissaient. Mais c'est d'Adam que nous tirons cette racine qui nous assujétit à la mort. Que nous vient-il de lui? Cette fragilité de la chair, ce foyer de douleur, cette maison de pauvreté, cette chaîne de la mort, ces piéges de la tentation. Nous portons tous ces maux dans notre chair; c'est l'effet de la colère de Dieu, parce que telle est sa vengeance. Mais comme nous devions être régénérés, reprendre par la foi une vie nouvelle, en sorte que la résurrection fît disparaître en nous toute nature mortelle, et que tout l'homme fût renouvelé : car de même que tous meurent en Adam, tous vivront dans le Christ [1]; c'est ce qu'a vu le Prophète, qui s'écrie : « Que votre colère ne soit pas éter« nelle, et qu'elle ne s'étende pas de généra« tion en génération ». La race première est devenue mortelle par un effet de votre colère, que votre miséricorde donne à l'autre race l'immortalité.

8. Où est donc, ô homme, où est ta part de mérite? Est-ce dans cette conversion qui t'a fait trouver la divine miséricorde, quand ceux qui ne se sont point convertis ont rencontré la colère? Aurais-tu pu te convertir sans l'appel de Dieu? Dieu, en te rappelant dans tes égarements, ne t'a-t-il point donné de te convertir? N'attribue donc pas à toi-même ta conversion; car si Dieu ne t'eût rappelé de ta fuite, tu n'aurais pu te convertir. Aussi le Prophète, attribuant à Dieu le bienfait de notre conversion, le supplie en disant : « C'est vous, ô Dieu, qui en nous con« vertissant, nous donnerez la vie ». Ce n'est point nous qui, sans votre miséricorde et spontanément nous convertirons à vous, pour recevoir de vous la vie; mais « c'est vous qui nous convertirez pour nous « donner la vie »; en sorte que nous tiendrons de vous, non-seulement la vie, mais aussi la conversion qui aboutit à la vie. « O Dieu, « en nous convertissant, vous nous donnerez « la vie, et votre peuple se réjouira en vous [1] ». Pour son malheur, il prenait sa joie en lui-même; pour son bonheur, il la prendra en vous. Quand il a voulu trouver en lui la joie, il n'a trouvé que des sujets de larmes. Maintenant que Dieu est toute notre joie, que celui qui veut se réjouir en toute sécurité, se réjouisse en Celui qui ne peut périr. A quoi bon, mes frères, mettre votre joie dans l'argent? Cet argent périra, ou toi-même; et nul ne sait qui des deux périra le premier; ce qui est certain, c'est que l'un et l'autre périront, l'incertitude ne plane que sur le premier. Car l'homme ne peut demeurer toujours ici-bas, non plus que son argent; il en est de même de l'or, des vêtements, d'un palais, des richesses, des grands domaines et enfin de cette lumière elle-même. Loin de toi donc d'y mettre ta joie; mais réjouis-toi de cette lumière qui n'a point de couchant, réjouis-toi dans ce jour qui n'a ni hier, ni lendemain. Quelle est cette lumière? « Je suis », dit le Sauveur, « la lumière du monde [2] ». Celui qui te dit : « Je suis la lumière du « monde », est celui-là même qui t'appelle à lui. Pour lui, t'appeler c'est te convertir, te convertir c'est te guérir, te guérir c'est te faire voir celui qui t'a converti et à qui il est dit : « Ton peuple se réjouira en toi ».

9. « Montrez-nous, Seigneur, votre miséri« corde ». Voilà ce que nous avons chanté, et déjà nous avons dit : « Montrez-nous, Sei« gneur, votre miséricorde, et donnez-nous « votre salut [3] » : « Votre salut », ou votre Christ. Bienheureux celui à qui Dieu a montré sa miséricorde. Car il ne peut plus s'enorgueillir, celui qui a vu la miséricorde du Seigneur. Lui montrer en effet cette miséricorde, c'était lui persuader que tout le bien qui est en l'homme, n'y est que par celui qui est tout notre bien. Or, quand l'homme comprend que tout le bien qui est en lui, vient de Dieu, et non de lui-même, il voit facilement que tout ce qu'il a de louable, vient de la divine miséricorde, et non de son propre mérite. A cette vue, il est loin de s'enorgueillir : sans orgueil, il ne s'élève point; sans élévation, il ne tombe point; s'il ne tombe point, il se

[1] I Cor. XV, 22.

[1] Ps. LXXXIV, 7. — [2] Jean, VIII, 12. — [3] Ps. LXXXIV, 8.

tient debout ; en se tenant debout, il s'attache à Dieu ; s'attachant à Dieu, il demeure en lui ; et demeurant en Dieu, il en jouit, il tressaille dans le Seigneur son Dieu. Celui qui l'a créé devient ses délices ; et ces délices, nul ne peut les corrompre, les troubler, les lui ôter. Quelle puissance pourrait le menacer de les lui ôter ? Quel voisin jaloux, quel voleur, quel homme rusé pourrait t'enlever ton Dieu ? Ce que tu as d'extérieur, on peut te l'enlever totalement ; mais ce que tu as dans le cœur, nul ne peut te l'enlever. Telle est cette miséricorde, que Dieu veuille bien nous la montrer. « Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde, et donnez-nous votre salut ». Donnez-nous votre Christ, c'est en lui qu'est votre miséricorde. Disons-lui, nous aussi : Donnez-nous votre Christ. Il nous l'a déjà donné, il est vrai ; disons-lui néanmoins : Donnez-nous votre Christ, puisque nous lui disons : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien [1] ». Et quel est notre pain, sinon celui qui a dit : « Je suis le pain vivant descendu du ciel [2] ? » Disons-lui donc : Donnez-nous votre Christ. Déjà il nous l'a donné, mais dans son humanité ; or, celui qu'il nous a donné comme homme, il nous le donnera comme Dieu. Aux hommes il a donné un homme, car il le leur a donné à la manière dont ils pouvaient le recevoir, et nul homme ne pouvait recevoir un Christ en sa gloire divine. Il s'est donc fait homme pour les hommes, tout en réservant aux dieux sa divinité. Ma parole n'est-elle point trop hardie ? Elle serait hardie, en effet, si lui-même n'avait dit : « Je l'ai dit : « Vous êtes des dieux, vous êtes tous les enfants du Très-Haut [3] ». C'est pour cette adoption que nous sommes renouvelés, c'est pour devenir les enfants de Dieu. Nous le sommes déjà, mais par la foi : nous le sommes en effet, mais en espérance et non en réalité. Car l'Apôtre nous l'a dit : « Nous sommes sauvés « par l'espérance ; et l'espérance qui verrait ne « serait plus l'espérance. Comment espérer « ce que l'on voit déjà ? Si nous espérons ce « que nous ne voyons pas encore, nous l'attendons par la patience [4] ». Qu'est-ce que « nous attendons par la patience », sinon de voir ce que nous croyons ? Maintenant nous croyons ce que nous ne voyons pas : mais en demeurant fermes dans ce que nous croyons sans le voir, nous mériterons de voir ce que nous croyons. Aussi que nous dit saint Jean dans son épître ? « Mes bien-aimés, nous « sommes les fils de Dieu, et ce que nous devons être un jour n'apparaît pas encore [1] ». Quel homme ne bondirait de joie, s'il se trouvait dans une terre étrangère, sans connaître sa parenté, en proie à l'indigence, à la misère, à la fatigue, et qu'on vînt tout à coup lui dire : Tu es le fils de tel sénateur ; ton père est puissamment riche, et jouit en paix de ses biens, je viens te conduire près de ton père? quelle ne serait point sa joie, si ce langage n'était point trompeur ? Voilà que l'Apôtre du Christ, qui ne peut nous tromper, vient vous dire : Pourquoi ce désespoir en vous ? Pourquoi cette affliction, ce chagrin qui vous accable ? Pourquoi suivre ainsi vos convoitises, et voulez-vous souffrir la disette parmi ces faux plaisirs ? Vous avez un père, vous avez une patrie ; vous avez un patrimoine. Quel est ce père ? « Mes bien-aimés, « nous sommes enfants de Dieu ». Pourquoi ne voyons-nous pas encore notre Père ? « Ce « que nous devons être un jour n'apparaît « pas encore ». Nous le sommes dès à présent, mais en espérance : car « ce que nous « devons être n'est pas visible ». Que serons-nous ? « Nous savons », poursuit l'Apôtre, « que quand il apparaîtra, nous serons semblables à lui, puisque nous le verrons tel « qu'il est [2] ». Mais c'est du Père qu'il parle ainsi : n'a-t-il donc rien dit du Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Serons-nous heureux en voyant le Père, sans voir le Fils ? Ecoute le Christ lui-même : « Quiconque me voit, voit « mon Père [3] ». Voir un seul Dieu, c'est voir la Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Et pour comprendre plus expressément encore que la vue du Fils constituera notre bonheur, et qu'il n'y a nulle différence entre voir le Père et voir le Fils : écoute cette parole du Fils dans l'Evangile : « Celui qui « m'aime garde mes commandements, et moi « je l'aimerai, et je me montrerai à lui [4] ». Il parlait à ses disciples, et néanmoins il disait : « Je me montrerai à lui ». Pourquoi ? N'était-ce point lui-même qui parlait ? Mais c'était la chair qui voyait la chair, et le cœur ne voyait point la divinité. Or, la chair a vu la chair, afin que le cœur fût purifié par la foi et pût voir Dieu. Car il est dit de Dieu qu' « il

[1] Matth. VI, 11. — [2] Jean, VI, 41. — [3] Ps. LXXXI, 6 ; Jean. X, 34. — [4] Rom. VIII, 24, 25.

[1] I Jean, III, 2. — [2] Id. — [3] Jean, XIV, 9. — [4] Id. 21.

« purifie nos cœurs par la foi [1] ». Et le Seigneur a dit : « Bienheureux les cœurs purs, « parce qu'ils verront Dieu [2] ». Il a donc promis de se montrer à nous. Or, considérez, mes frères, quelle est sa beauté. Toutes ces beautés qui vous plaisent et qui flattent votre vue, c'est lui qui les a créées. Si telle est la splendeur de ses œuvres, lui-même que sera-t-il ? Si telle est leur magnificence, quelle sera sa grandeur ? Donc tout ce que nous aimons ici-bas, doit nous porter à le désirer, à mépriser toutes ces créatures, pour n'aimer que lui, et par cet amour purifier nos cœurs dans la foi, afin qu'à son apparition il trouve en nous un cœur pur. Cette splendeur qui nous apparaîtra doit nous trouver guéris ; telle est aujourd'hui l'œuvre de la foi. Aussi disons-nous ici-bas : « Donnez-nous votre salut » ; donnez-nous votre Christ ; puissions-nous connaître ce Christ et le voir, non point comme l'ont vu les Juifs qui l'ont crucifié, mais comme le voient les anges dont il fait la joie.

10. « J'écouterai ce que dira en moi le Seigneur Dieu [3] ». Ainsi dit le Prophète ; Dieu lui parlait intérieurement, tandis que le bruit du monde éclatait au dehors. Il se sépare alors de ce monde tumultueux, il se retire en lui-même, pour passer de lui-même à celui dont il entend la voix. Il se bouche en quelque sorte l'oreille pour ne rien entendre du bruit tumultueux de cette vie, ni du trouble d'une âme appesantie par le poids du corps, ni de ces pensées nombreuses de l'esprit [4] qu'étouffe une habitation terrestre : « J'écouterai », dit-il, « ce que dira en moi le Seigneur Dieu ». Il a entendu, quoi ? « que le « Seigneur donnera des paroles de paix à son « peuple ». Donc la voix du Christ, la voix de Dieu, c'est la paix, qui nous convie à la paix. Courage ! nous dit-elle, aimez la paix, vous tous qui n'êtes pas encore établis dans la paix. Que pourriez-vous désirer de moi, qui soit meilleur que la paix? Qu'est-ce que la paix? l'absence de toute guerre. Quand n'y a-t-il plus de guerre ? quand il n'y a ni contradiction, ni résistance, ni antagonisme. Jugez par là si nous sommes en paix, voyez si nous n'avons point de lutte contre le diable, si les fidèles et tous les saints ne sont point en guerre avec le prince des démons. Et comment lutter avec celui qui est invisible ? Ils combattent contre leurs convoitises dont il se sert pour suggérer le péché ; or, c'est combattre que refuser de consentir à ces suggestions, et ne point succomber. La paix n'est donc point avec la lutte. Montrez-moi un homme qui ne ressente aucun aiguillon dans sa chair, et qui puisse me dire qu'il est en paix. Peut-être n'est-il plus ébranlé par ces coupables voluptés, mais il en ressent du moins les suggestions : ou le démon lui suggère ce qu'il méprise, ou il trouve quelque charme dans la continence. Et s'il ne trouve aucun charme dans ce qui est criminel, il a du moins à combattre chaque jour la faim et la soif. Quel homme juste en est exempt? Nous sommes donc en lutte avec la faim, avec la soif, en lutte avec la fatigue du corps, en lutte avec le plaisir du sommeil, en lutte avec l'accablement. Nous voulons veiller, nous sommeillons; nous voulons jeûner, nous souffrons de la faim et de la soif ; nous voulons demeurer debout, la fatigue nous abat. Nous voulons nous asseoir, et le faire trop longtemps est encore une lassitude. Tout ce que nous recherchons comme un soulagement, nous devient ensuite une peine. Tu as faim, dira quelqu'un ; oui, répons-tu. Et il te sert à manger. Il le fait pour rétablir tes forces ; prends longtemps de ces nourritures; tu veux te restaurer, continue alors ; et par là, ce qui devait réparer tes forces te causera une lassitude. Las d'être assis, tu te lèves, tu marches pour te délasser ; mais continue ce délassement, et bientôt une longue marche te fatiguera ; et tu chercheras encore un siége. Trouve-moi un délassement qui, en se prolongeant, n'arrive à te fatiguer. Quelle est donc cette paix que peuvent goûter les hommes, au milieu de tant d'obstacles, de tant de désirs, de tant de misères, de lassitudes ? Ce n'est point là une véritable paix, une paix parfaite. Que sera donc la paix dans sa perfection? « Ce corps corruptible doit se « revêtir d'incorruption, cette chair mortelle « d'immortalité : et alors s'accomplira cette « parole de l'Ecriture : La mort est absorbée « dans sa victoire. O mort, où est ton aiguil- « lon ? ô mort, où est ta prétention [1] ? » Comment la paix serait-elle parfaite avec la mort? c'est de la mort que viennent ces lassitudes, jusque dans nos délassements. Tout cela vient de la mort, puisque nous portons un corps mortel ; et qui est mort, selon l'Apôtre, même

[1] Act. XV, 9.— [2] Matth. V, 8.— [3] Ps. LXXXIV, 9.— [4] Sag. IX, 15.

[1] I Cor. XV, 53-55.

avant que l'âme en soit séparée : « Le corps », dit-il, « est mort à cause du péché [1] ». Prolonge en effet longtemps ce qui te soutient, il deviendra mortel ; prolonge trop un festin, tu en mourras ; prolonge trop un jeûne, tu en mourras ; demeure toujours assis, sans te lever jamais, tu en mourras ; marche toujours sans prendre aucun repos, tu en mourras ; prolonge tes veilles sans vouloir du sommeil, tu en mourras ; dors toujours, sans vouloir t'éveiller, tu en mourras. Mais quand la mort sera absorbée dans sa victoire, ces maux ne seront plus, ils feront place à une paix complète et sans fin. Nous habiterons une certaine ville, mes frères, et quand j'en parle je ne voudrais jamais finir, surtout quand je vois se multiplier les scandales. Qui ne soupirerait après cette cité bienheureuse, d'où nul ami ne sort, où n'entre nul ennemi, où il n'y a ni tentation, ni sédition, ni schisme dans le peuple de Dieu, nul instrument du diable pour affliger l'Eglise, puisque le prince des démons est jeté dans les flammes éternelles, et avec lui tous ses suppôts, qui n'ont point voulu se séparer de lui ? Une paix parfaite régnera donc parmi les enfants de Dieu, qui s'aimeront, se verront pleins de Dieu, car Dieu sera tout en tous [2]. C'est donc Dieu que nous verrons tous, Dieu que nous posséderons tous, Dieu qui sera notre paix à tous. Quels que soient ses dons ici-bas, lui seul alors nous tiendra lieu de tout don : il sera pour nous la paix entière et parfaite. Telle est la paix qu'il annonce à son peuple, et la paix que voulait entendre celui qui dit ici : « J'écou« terai ce que dira en moi le Seigneur Dieu ; « ses paroles de paix sur son peuple et sur ses « saints, et sur tous ceux qui tournent vers « lui leur cœur [3] ». Courage, mes frères ! Voulez-vous avoir cette paix que vous annonce le Seigneur ? Tournez votre cœur vers lui, non point à moi, non point à cet autre, non point à un homme, quel qu'il soit. Tout homme en effet qui voudra s'attirer les cœurs des hommes, doit périr avec eux. Or, quel est le parti le plus avantageux, ou de tomber avec l'homme vers qui vous tournez vos pensées, ou de vous tenir debout avec l'émule de votre conversion ? Ce n'est qu'en Dieu que nous trouvons notre joie, notre paix, notre repos, la fin de nos chagrins. « Bienheureux ceux « qui tournent leurs cœurs vers vous ».

[1] Rom. VIII, 10. — [2] I Cor. XV, 28. — [3] Ps. LXXXIV, 9.

11. « Toutefois sa grâce qui sauve est près « de ceux qui le craignent [1] ». Plusieurs le craignaient jadis dans le peuple juif. Sur toute la terre on adorait des idoles ; on craignait les démons, et non le Seigneur ; les Juifs seuls craignaient Dieu. Mais d'où venait cette crainte ? Dans l'Ancien Testament, on craignait que Dieu ne soumît à la domination des ennemis, qu'il n'enlevât les terres, qu'il ne ravageât les vignes par la grêle, qu'il ne frappât les épouses de stérilité, qu'il n'enlevât les enfants. Ces promesses charnelles enchaînaient des âmes faibles, et les retenaient dans la crainte de Dieu ; mais lui-même était proche de ceux qui le craignaient pour ces biens. Le païen demandait quelque terre au démon, le juif demandait quelque terre à Dieu ; la demande était la même, et non celui à qui on l'adressait. Le juif demandait ce que le païen demandait, et toutefois il différait du païen, en ce qu'il invoquait celui qui avait tout fait. Et Dieu était proche des Juifs, loin des idolâtres : et néanmoins il jeta les yeux sur ceux qui étaient éloignés, comme sur ceux qui étaient proches, selon ces paroles de l'Apôtre : « Il est venu prêcher la paix à vous qui « étiez éloignés, et la paix à ceux qui étaient « proches [2] ». Quels sont les proches, selon lui ? Les Juifs, parce qu'ils adoraient un seul Dieu. Selon lui encore, quels étaient les peuples éloignés ? Les Gentils, parce qu'ils avaient abandonné le Créateur pour adorer leurs propres œuvres. Car ce n'est point par les lieux, mais par les affections que l'on s'éloigne de Dieu. Aimes-tu Dieu ? tu es près de lui. Le hais-tu ? tu es éloigné. Dans un même lieu, tu peux être auprès de Dieu, ou loin de lui. Voilà donc, mes frères, ce qu'a vu le Prophète ; bien qu'il ait vu la miséricorde de Dieu s'étendre en général sur tous les hommes, il a compris que Dieu avait pour les Juifs une affection toute particulière, et il s'écrie : « Toutefois, j'écouterai ce que dira en moi le « Seigneur Dieu, parce qu'il annoncera la « paix à son peuple ». Et son peuple ne sera pas seulement formé du peuple juif, il sera recruté parmi les nations. « Car le Seigneur « fera entendre des paroles de paix sur ses « fidèles, sur ceux dont le cœur se tourne vers « lui », et sur tous ceux qui dans tous les lieux de la terre doivent se convertir à lui de tout leur cœur. « Toutefois son salut est proche de

[1] Ps. LXXXIV, 10. — [2] Ephés. II, 17.

« ceux qui le craignent, et sa gloire habitera « notre terre »; c'est-à-dire que la principale gloire habitera dans la terre natale du Prophète ; parce que c'est là que commencera la prédication du Christ. De là vinrent les Apôtres envoyés tout d'abord ; de là les Prophètes; là fut le temple de Dieu, où l'on sacrifiait au vrai Dieu ; là les Patriarches, là encore celui qui est né de la race d'Abraham, le Christ s'est manifesté, là il est apparu ; de là est la vierge Marie qui a enfanté le Christ. C'est la terre que ses pieds ont parcourue, qu'il a illustrée de ses miracles. Enfin il a fait à ce peuple cet honneur de répondre à la chananéenne qui lui demandait le salut de sa fille : « Je ne suis envoyé que vers les brebis d'Israël, « qui se sont égarées [1] ». Voilà ce qu'envisage le Prophète, quand il s'écrie : « Toutefois son « salut est près de ceux qui le craignent, et sa « gloire habitera notre terre ».

12. « La miséricorde et la vérité se sont « rencontrées [2] ». La vérité s'est trouvée en notre terre dans la personne des Juifs, et la miséricorde en la terre des Gentils. Où était en effet la vérité? Dans les oracles de Dieu. Où était la miséricorde ? En ceux qui avaient abandonné leur Dieu pour se tourner vers les démons. Mais Dieu les a-t-il méprisés ? Il a dit au contraire : Appelez ces hommes qui fuient au loin, et qui se séparent de moi par de longs espaces ; qu'on les appelle, qu'ils me trouvent, alors que je les cherche, puisqu'ils ne veulent point me chercher. Donc « la miséricorde et la vérité se sont rencontrées; la « justice et la paix se sont embrassées ». Fais la justice, et tu auras la paix ; afin que la justice et la paix s'embrassent en toi. Sans l'amour de la justice, tu n'auras aucune paix. La justice et la paix se tiennent et s'embrassent, et faire la justice, c'est rencontrer la paix qui l'embrasse. Ce sont deux amies, et toi, sans faire l'une, tu voudrais peut-être posséder l'autre. Il n'est personne pour ne point désirer la paix, mais tous ne veulent point faire la justice. Demandez à tous les hommes : Voulez-vous la paix ? Le genre humain tout entier n'aura que cette réponse : Je la veux, je la désire, je la souhaite, je l'aime. Aime encore la justice, parce que la justice et la paix sont deux amies qui se tiennent embrassées. Si tu n'aimes point l'amie de la paix, cette paix ne t'aimera point, et ne viendra pas en toi. Qu'y a-t-il de grand à désirer la paix ? Tout méchant aime la paix, car la paix est un bien. Mais fais la justice, parce que la justice et la paix s'embrassent et ne sont point en désaccord. A quoi bon être en guerre avec la justice ? La justice te dit : Ne vole point, et tu n'entends pas ; Ne commets point l'adultère, et tu ne veux pas entendre ; Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux point qu'on te fasse ; ne dis pas à autrui ce que tu ne veux pas que l'on te dise. Tu es l'ennemi de mon amie intime, te répond la paix, à quoi bon me chercher? Je suis l'amie de la justice, et je fuis quiconque est l'ennemi de cette amie. Veux-tu donc arriver à la paix? Fais les œuvres de la justice. De là vient cette parole d'un autre psaume : « Détourne-toi du « mal, et fais le bien » (c'est là aimer la justice) ; et quand tu auras évité le mal et fait le bien, « cherche la paix, et puis suis-la [1] ». Car alors tu ne la chercheras pas longtemps, mais elle se présentera d'elle-même à toi, afin d'embrasser la justice.

13. « La vérité est née de la terre, et la jus- « tice a regardé du ciel [2] ». « La vérité est « née de la terre », c'est le Christ qui est né d'une femme. « La vérité est née de la terre », c'est le Fils de Dieu issu de la chair. Qu'est-ce que la vérité ? Le Fils de Dieu. Qu'est-ce que la terre ? La chair. Cherche d'où est le Christ, et tu verras que « la vérité est née de la « terre ». Mais cette vérité née de la terre était avant la terre, et c'est par elle que le ciel et la terre ont été faits. Mais afin que la justice regardât du ciel, c'est-à-dire, afin que les hommes fussent justifiés par la grâce divine, la vérité est née de la vierge Marie, afin de pouvoir offrir pour tous ceux qui devront être sanctifiés le sacrifice auguste, le sacrifice de sa passion, le sacrifice de la croix. Or, comment offrir un sacrifice pour nos péchés sans mourir? Et comment mourir, s'il n'a reçu un corps mortel ? C'est-à-dire que le Christ n'eût pu mourir, s'il n'eût pris une chair sujette à la mort. Le Verbe ne meurt point, la divinité ne meurt point, la vertu, la sagesse de Dieu ne meurt point. Comment sans mourir eût-il offert une victime expiatoire ? Comment mourir, s'il n'eût eu une chair ? Comment se revêtir d'une chair, si la vérité ne germe de la terre ? « La vérité a germé de la terre, « et la justice a regardé du haut des cieux ».

[1] Matth. XV, 24. — [2] Ps. LXXXIII, 11.

[1] Ps. XXXIII, 15. — [2] Id. LXXXIV, 12.

14. Un autre sens que l'on pourrait donner à ces paroles : « La vérité a germé de la « terre » ; c'est la confession qui est née de l'homme. O homme, tu étais pécheur. O terre, qui as entendu quand tu as péché : « Tu es terre, et tu retourneras en terre [1] » ; que la vérité naisse de toi, afin que la justice regarde du ciel. Comment la vérité naîtra-t-elle de toi, pécheur, de toi, injuste? Confesse tes péchés, et la vérité germera de toi. Mais si dans ton injustice tu prétends être juste, comment la vérité peut-elle venir de toi ? Au contraire, si dans ton injustice tu avoues que tu es injuste, « La vérité a germé de la terre ». Ecoute ce publicain qui prie dans le temple, bien loin du pharisien, et qui n'ose lever les yeux au ciel, mais qui se frappe la poitrine en disant : « Seigneur, soyez-moi propice, à moi « pécheur » ; c'est « la vérité qui germe de « la terre » ; puisqu'un homme a confessé ses fautes. Voyez ensuite : « Je vous déclare », dit le Sauveur, « que ce publicain retourna chez « lui beaucoup plus juste que le pharisien ; « car tout homme qui s'élève sera humilié, et « tout homme qui s'humilie sera élevé [2]. La « vérité germe de la terre » par l'aveu des fautes ; « et la justice a regardé du ciel »; de sorte que le publicain sortit plus juste que le pharisien. Et pour vous faire comprendre que la vérité consiste principalement dans l'aveu des fautes, l'évangéliste saint Jean a dit : « Si « nous disons que nous n'avons aucun péché, « nous nous séduisons nous-mêmes, et la « vérité n'est pas en nous ». Ecoutez-le nous dire ensuite comment la vérité germe de la terre, afin que la justice regarde du haut du ciel : « Si nous confessons nos péchés, Dieu « est juste et fidèle, pour nous les remettre « et nous purifier de nos crimes [3]. La vérité a « donc germé de la terre, et la justice a re- « gardé du haut du ciel ». Quelle justice a regardé d'en haut, sinon celle de Dieu qui disait : Pardonnons à cet homme qui ne se pardonne pas à lui-même? Oublions ses fautes, puisqu'il ne les oublie point. Il s'applique à s'en châtier, appliquons-nous à l'en délivrer. « La vérité a germé de la terre, et « la justice a regardé d'en haut ».

15. « Car le Seigneur répandra la douceur, « et notre terre donnera son fruit [4] ». Nous n'avons plus qu'un verset, écoutez sans ennui ce que je vais dire. Ecoutez, mes frères, écoutez, je vous en supplie, une importante vérité ; soyez attentifs à cette vérité que vous devez savoir, emportez-la avec vous, et que la parole de Dieu ne soit point dans vos cœurs une semence inutile. « La vérité a germé de « la terre », dit le Prophète, ou la confession est sortie de l'homme pécheur ; « et la justice « a regardé d'en haut ». C'est-à-dire que le Seigneur Dieu a donné la justification à celui qui avouait ses fautes, afin que l'impie sache bien qu'il ne peut devenir juste que par la grâce de celui à qui il avoue ses fautes, et par sa foi en celui qui justifie l'impie [1]. Tu peux donc avoir des péchés ; mais un bon fruit, tu le tiendras de celui-là seul à qui tu confesses tes fautes. Aussi après avoir dit : « La vérité « a germé de la terre, et la justice a regardé « d'en haut » ; le Prophète ajoute : « Le Sei- « gneur répandra la douceur, et la terre don- « nera son fruit », comme si nous lui demandions : Que veut-il dire par ces paroles : « La « justice a regardé d'en haut ? » Regardons-nous donc nous-mêmes, et si nous ne trouvons en nous que des péchés, détestons nos péchés, et désirons la justice. Dès que nous commencerons à détester nos péchés, cette haine du péché nous rendra semblables à Dieu ; car nous haïrons ce qu'il hait lui-même. Mais dès que tu auras commencé à haïr tes fautes et à les confesser, et que les plaisirs coupables te solliciteront et t'emporteront aux choses frivoles, gémis devant Dieu ; confesse-lui tes fautes, et tu mériteras qu'il t'écoute et te fasse trouver le plaisir dans le bien, tes délices à faire des œuvres de justice, bonheur plus suave que tu n'en trouvais d'abord dans le péché. Ainsi ta joie était dans les excès de la table, elle sera dans la sobriété ; tu éprouvais un bonheur à voler, à prendre aux autres ce que tu n'avais pas, tu le trouveras à donner ton bien à celui qui n'a rien ; le ravisseur aimera à donner, l'amateur des théâtres deviendra amateur de la prière ; au lieu de fredonner les chansons badines, les refrains adultères, tu aimeras de chanter les hymnes de Dieu, de courir à l'église comme tu courais au théâtre. D'où vient ce plaisir si pur, sinon de Dieu qui « a répandu sa dou- « ceur, et notre terre a donné son fruit ? » Comprenez en effet cette pensée : voici que je vous ai annoncé la parole de Dieu ; j'ai ré-

[1] Gen. III, 19. — [2] Luc, XVIII, 13, 14. — [3] I Jean, I, 8, 9. — [4] Ps. XXXIV, 13.

[1] Rom. IV, 5.

pandu cette semence dans des cœurs bien préparés, des cœurs ouverts et sillonnés en quelque sorte par le soc de la confession; vous avez reçu cette semence avec piété, avec attention; repassez en vous-mêmes cette parole, brisez la glèbe afin de couvrir la semence; que les oiseaux ne l'enlèvent point, qu'elle germe dans vos cœurs. Mais si Dieu ne répand sa pluie, à quoi bon tout ce qui est semé? Tel est le sens de cette parole : « Le « Seigneur répandra la douceur, et notre « terre donnera son fruit ». Que le Seigneur vous visite, et dans le repos, et dans le négoce, et dans votre demeure, et dans votre lit, et dans vos repas, et dans vos entretiens, et dans vos promenades, qu'il visite vos cœurs, quand nous ne sommes point avec vous. Que la rosée du Seigneur descende en vous et vivifie ce qui a été semé; et quand nous ne sommes point avec vous, soit que nous nous reposions en toute sécurité, soit que nous fassions autre chose, que Dieu veuille donner de l'accroissement à ce grain que nous avons répandu, afin que, en voyant plus tard la sainteté de votre vie, nous nous réjouissions de ce fruit de salut. « Le Seigneur a répandu la douceur, et notre terre « a donné son fruit ».

16. « La justice marchera devant lui, il « marquera ses pas dans la voie [1] ». Cette justice est celle qui résulte de l'aveu des péchés; et qui est aussi vérité. Car tu dois être juste envers toi-même, afin de te punir. Telle est la première justice de l'homme, de châtier le mal en toi, afin que Dieu te rende bon. Et comme c'est là le premier degré de la justice chez l'homme, c'est ce qui prépare à Dieu le chemin pour venir en toi, et tu lui ouvres cette voie, par la confession des péchés. De là vient que Jean, lorsqu'il baptisait dans l'eau, et qu'il voulait attirer à lui ceux qui se repentaient de leur vie passée, leur disait : « Préparez la voie au Seigneur, et « rendez droits ses sentiers [2] ». Tu te plaisais dans ton péché, ô homme; que ton passé te déplaise, afin de pouvoir devenir ce que tu n'étais pas. « Préparez la voie au Seigneur »; que la justice marche devant toi, par l'aveu de tes fautes. Alors il viendra et te visitera, « parce qu'il marquera ses pas dans la voie ». Il trouvera en toi où poser ses pas, et y venir. Mais avant de confesser tes péchés, tu avais fermé en toi toute voie de Dieu, il n'y en avait aucune par où il pût venir. Confesser ta vie, c'est ouvrir la voie; et le Christ viendra, « et « il marquera ses pas dans la voie », pour t'apprendre à marcher sur ses traces.

[1] Ps. LXXXIV, 14. — [2] Matth. III, 3.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXXXV.

SERMON AU PEUPLE DE CARTHAGE.

LES ESPÉRANCES DE L'ÉGLISE.

C'est Jésus-Christ uni à son corps ou l'Eglise qui parle dans ce psaume. Ne craignons pas d'y trouver des paroles qui conviennent à Dieu, et d'autres à l'homme seulement. C'est le même que l'on invoque comme un Dieu, et qui prie en nous comme un homme. Dieu s'est incliné vers nous qui l'avions offensé; telle est sa miséricorde, et il garde sa vie pour les justes. Il prête l'oreille à celui qui est humble, qui sent le besoin de miséricorde, qui n'espère point dans les richesses. Abraham était riche et fut glorifié aussi bien que Lazare. Car Dieu pèse l'intérieur, et c'est par l'âme que nous sommes riches ou pauvres. En son humanité le Christ dit : Gardez mon âme, et il était alors une chair, une âme et le Verbe. Le chrétien peut se dire saint, mais sanctifié par son chef, et non se sanctifiant lui-même ; il gémit tout le jour dans la succession des siècles. Elevons donc nos âmes vers Dieu, afin qu'il répande en elles quelque joie, et que nous les garantissions de la corruption ; élevons-les en changeant de volonté. Fatiguée de la terre où elle rencontre soit les méchants scandaleux, soit les justes dont elle craint la perte, l'âme du Prophète s'élève à Dieu et déplore les difficultés qu'elle éprouve à demeurer en lui; mais elle s'applaudit de ce que Dieu oublie nos dissipations pour nous écouter favorablement. Car il est miséricordieux pour ceux qui lui demandent ce qui aboutit au salut. Il exauce Satan qui veut éprouver Job, il n'exauce pas saint Paul qui veut être délivré de l'épreuve. Ne lui demandons pas ce qu'il ne veut point. S'il donne aux impies les biens de la terre, que ne réserve-t-il pas à ceux qui le servent ? C'est le ciel. Or, un malade qui veut guérir, endure tout de la part du médecin qui est faillible, et la santé qu'il rend n'est pas inaltérable. Quelle ne doit pas être notre espérance pour le ciel ? Dieu nous exauce quand nous crions vers lui, dans l'affliction ; or, c'est pour un chrétien une affliction que n'habiter pas le ciel. Ce n'est point assez pour nous des richesses d'ici-bas, quand nous serions assurés de les posséder éternellement, il nous faut Dieu, et nul n'est semblable à Dieu : les autres ne sont que des démons. Toutes les nations se prosterneront devant lui, car l'Eglise est composée de tous les peuples, et non de l'Afrique seulement, comme le prétend Donat. Tous ne forment qu'une seule Eglise comme il n'y a qu'une seule patrie céleste. C'est là que le Seigneur nous conduira par sa voie qui est le Christ, en nous donnant sa main qui est le Christ pour arriver à la vérité, qui est le Christ, et à la vie, encore le Christ. C'est ce Christ qui nous a tirés de l'enfer inférieur, c'est-à-dire ou bien de la région des morts, ou de la région qu'habite le mauvais riche, en nous remettant nos péchés. Les violateurs de la loi se sont élevés contre le Christ, en l'accusant de la violer ; ils n'ont pas compris qu'il fût Dieu; de même les impies, au jugement, ne verront que l'homme qu'ils ont crucifié. Il sauvera le fils de la servante, ou le chrétien fils de l'Eglise. Ses ennemis ne le verront point sans confusion : qu'ils saisissent ici-bas l'occasion d'une confusion salutaire, et les misères de cette vie se changeront en une véritable joie, une joie sans fatigue.

1. Dieu ne pouvait faire aux hommes un don plus excellent que de leur accorder pour chef son Verbe, par lequel il a créé toutes choses, et de les unir à lui comme ses membres, afin qu'il fût tout à la fois fils de Dieu et fils de l'homme, un seul Dieu avec le Père, un seul homme avec les hommes ; afin qu'en adressant nos prières à Dieu, nous n'en séparions pas le Fils, et que le corps du Fils, offrant ses prières, ne soit point séparé de son chef. Ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ, unique Sauveur de son corps mystique, prie pour nous, prie en nous, et reçoit nos prières. Il prie pour nous comme notre prêtre, il prie en nous comme notre chef, il reçoit nos prières comme notre Dieu. Reconnaissons donc, et que nous parlons en lui, et qu'il parle en nous. Et quand il est question de Jésus-Christ Notre-Seigneur, surtout dans les prophéties, surtout quand il en est question d'une manière qui paraît indigne de Dieu, ne craignons pas de l'y retrouver, pas plus qu'il n'a craint de s'unir à nous. Toute créature lui est assujétie, puisque c'est par lui que toute créature a été faite. Aussi quand nous envisageons sa divinité, quand nous entendons : « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu ; il était au commencement en Dieu ; « tout a été fait par lui, et rien sans lui [1] »; lorsque nous considérons cette divinité suréminente du Fils de Dieu qui plane au-dessus de ce qu'il y a de plus sublime parmi les créatures, et que nous l'entendons aussi gémir en quelques endroits de l'Ecriture, et prier, et confessant ses fautes ; nous hésitons alors à lui attribuer ces paroles, parce que notre esprit ne quitte point facilement ces hauteurs d'où il contemplait sa divinité pour descendre à une humilité si profonde. Il craint de lui faire injure, en retrouvant chez

[1] Jean, I, 1-3.

un homme les paroles de celui qu'il invoquait lui-même comme un Dieu ; il hésite, il voudrait changer le sens ; et il ne trouve dans la sainte Ecriture d'autre moyen que d'appliquer ces paroles au Christ, et de ne s'en point détourner. Qu'il réveille donc et qu'il ravive sa foi ; qu'il comprenne que celui dont il contemplait naguère la divinité a néanmoins pris la forme de l'esclave, est devenu semblable aux autres hommes, et reconnu pour un homme, par ce que l'on voyait de lui, qu'il s'est humilié en obéissant jusqu'à la mort [1], qu'il s'est approprié les paroles du Psalmiste, quand, sur la croix, il s'est écrié : « O Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous « abandonné [2] ? » C'est donc lui que l'on prie comme un Dieu, c'est lui qui prie comme un homme ; ici il est Créateur, là créature : sans subir de changement, il a pris une nature changeante, et ne fait de nous avec lui qu'un seul homme, la tête et le corps. C'est donc lui que nous prions, c'est par lui, c'est avec lui. C'est en lui que nous disons, c'est en nous que lui-même fait cette prière du psaume qui a pour titre : « Prière de David [3] ». Car Jésus-Christ est fils de David selon la chair ; mais comme Dieu il est Seigneur de David, créateur de David, et non-seulement avant David, mais avant Abraham dont David est issu ; mais avant Adam père de tous les hommes ; mais avant le ciel et la terre qui renferment les autres créatures. Que personne donc, en entendant ces paroles, ne dise : Le Christ ne parle point ici ; qu'il ne dise pas non plus : Ce n'est point moi qui parle ; mais s'il croit être dans le corps du Christ, qu'il dise tout à la fois : C'est le Christ qui parle, c'est moi qui parle. Ne parle jamais sans lui, et il ne dira rien sans toi. N'est-ce point là une leçon de l'Evangile ? Nous y lisons certainement : « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu, tout a « été fait par lui » ; et pourtant nous y lisons encore : Et Jésus fut contristé [4], Jésus fut fatigué [5], Jésus dormit [6], il eut faim [7], il eut soif [8], il pria et passa la nuit en prières : « Jésus », est-il dit, « persistait dans sa prière et il y « passait la nuit [9], et des gouttes de sang cou« laient de son corps [10] ». Que nous enseignait-il quand ces gouttes de sang coulaient sur son corps, pendant sa prière, sinon que le sang des martys devrait couler de son corps mystique ou de l'Eglise ?

[1] Philipp. II, 5-8. — [2] Ps. XXI, 2. — [3] Id LXXXV, 1. — [4] Matth. XXVI, 38. — [5] Jean, IV, 6. — [6] Matth. VIII, 24. — [7] Id. IV, 2. — [8] Jean, IV, 7 ; XIX, 28. — [9] Luc, VI, 12. — [10] Id. XXII, 43, 44.

2. « Seigneur, inclinez votre oreille, et « exaucez-moi [1] ». Ainsi dit le Christ dans la forme de l'esclave ; toi, esclave, parle dans la forme de ton Seigneur : « Inclinez votre « oreille, ô Dieu, et exaucez-moi ». Il incline son oreille, si tu n'élèves point trop la tête. Car il s'approche de celui qui s'humilie ; il s'éloigne de celui qui s'élève, à moins que lui-même ne l'ait relevé de son humilité. Dieu donc a incliné son oreille vers nous, lui si haut, et nous si bas ; lui, dans la splendeur de la gloire, nous, dans la dernière abjection, mais pas sans remède néanmoins. « Il a « montré son amour pour nous, et lorsque « nous étions impies, il est mort pour nous. « C'est à peine si quelqu'un voudrait mourir « pour un homme juste ; même pour un « bienfaiteur quelqu'un se présenterait-il ? « Mais Notre-Seigneur est mort pour les « impies [2] ». Aucun mérite ne nous avait précédés pour que le Fils de Dieu mourût pour nous, et cette absence de mérites a fait ressortir sa miséricorde. Combien est donc sûre, combien est infaillible cette promesse de garder sa vie pour les justes, qu'a faite celui qui a donné sa vie pour les hommes injustes ! « Inclinez, Seigneur, votre oreille, « et écoutez-moi, car je suis pauvre et indi« gent ». Dieu donc n'incline point l'oreille vers celui qui est riche, il l'incline au contraire vers celui qui est pauvre et indigent, ou plutôt qui est humble, qui avoue ses fautes, qui a besoin de miséricorde, non point vers l'homme rassasié qui s'élève, qui se glorifie, comme s'il ne manquait de rien, et qui dit : « Je vous rends grâces de ce que je ne suis « point comme ce publicain [3] ». Le Pharisien était riche, puisqu'il vantait ses mérites, le publicain était pauvre et confessait ses péchés.

3. Et quand je vous dis, mes frères, que Dieu n'incline point son oreille vers le riche, n'allez pas comprendre qu'il n'exauce point ceux qui ont de l'or ou de l'argent, des domestiques, des domaines, dès lors qu'ils y sont astreints par leur naissance, ou par le rang qu'ils tiennent dans le monde ; qu'ils se souviennent seulement de ce qu'a dit l'Apôtre : « Ordonnez aux riches de ce monde de ne

[1] Ps. LXXXV, 1. — [2] Rom. V, 6-9. — [3] Luc, XVIII, 11-13.

« point s'enorgueillir [4] ». Quiconque ne s'enorgueillit point est pauvre en Dieu, et Dieu incline son oreille vers les pauvres, vers les indigents, vers les dénués du monde. Ils savent bien qu'ils ne doivent mettre leur espérance ni dans l'or, ni dans l'argent, ni dans tous ces biens qui semblent s'écouler avec le temps. Il leur suffit de ne point se perdre au moyen de ces richesses : c'est beaucoup qu'elles ne leur nuisent pas, car elles ne peuvent leur servir. Les œuvres de charité sont utiles sans doute et chez le riche et chez le pauvre ; chez le riche par l'œuvre et par la volonté, chez le pauvre par la volonté seulement. Si donc un riche méprise en lui-même tout ce qui est occasion d'orgueil, il est un pauvre selon Dieu ; et Dieu incline son oreille vers lui, parce qu'il fait que son cœur est contrit. Vous le savez, mes frères, ce pauvre couvert d'ulcères, et couché devant la porte du riche, fut porté par les anges au sein d'Abraham : voilà ce que nous lisons, ce que nous croyons. Quant à ce riche, qui était revêtu de pourpre et de fin lin, qui faisait chaque jour bonne chère, il fut jeté dans les flammes de l'enfer [1]. Est-ce bien par le seul mérite de sa pauvreté que l'un fut reçu par les anges, et pour le crime d'être riche que l'autre fut jeté dans les tourments ? Dans ce pauvre, c'est l'humilité qui est glorifiée, et dans ce riche l'orgueil qui est châtié. Et je prouve en un mot que ce n'est point la richesse, mais bien l'orgueil que Dieu a condamné dans ce riche. Assurément ce pauvre fut porté au sein d'Abraham ; mais cet Abraham, au dire de l'Ecriture, était un riche de la terre, il avait de l'or, de l'argent [2]. Si le riche est jeté dans les tourments, comment Abraham était-il plus élevé en gloire que le pauvre qu'il recevait dans son sein ? Mais Abraham était humble au milieu de ses richesses ; il tremblait devant les préceptes de Dieu, il s'y soumettait. Il estimait si peu les richesses selon le monde, que sur l'ordre de Dieu il allait immoler son fils [3], l'héritier de ces grands biens. Apprenez donc à être pauvres, à être indigents, soit que vous possédiez des biens ici-bas, soit que vous n'en possédiez point. Vous trouvez en effet des gens orgueilleux dans leur pauvreté, et des hommes riches qui confessent leurs péchés. Or, Dieu résiste aux superbes, aux hommes vêtus de soie et de pourpre ; il donne sa faveur aux humbles [1], qu'ils aient ou non des biens sur la terre. Dieu regarde l'intérieur ; voilà ce qu'il pèse et ce qu'il juge. Tu ne vois point la balance de Dieu, et néanmoins elle pèse tes pensées. Voyez-le bien, notre interlocuteur ne fonde son espérance d'être exaucé qu'en ce qu'il dit : « Je suis pauvre et indigent ». Garde-toi de n'être point pauvre et indigent ; si tu ne l'es point, tu ne seras pas exaucé ; rejette bien loin tout ce qui est autour de toi ou en toi, et qui pourrait te donner de la présomption ; que Dieu soit ton unique appui : sois pauvre de lui, afin qu'il t'enrichisse de lui-même. Tout ce que tu posséderas sans lui ne fera qu'augmenter ton indigence.

4. « Conservez mon âme, parce que je suis « saint [2] ». Ce langage, « parce que je suis « saint », je ne sais qui peut le tenir, sinon celui qui était sans péché en cette vie ; qui n'avait commis aucun péché, qui les a tous effacés. C'est sa voix que nous reconnaissons ici : « Parce que je suis saint, gardez mon « âme » : nous le reconnaissons en cette forme d'esclave dont il s'était revêtu. Cette nature avait une chair et une âme. Non point, comme l'ont dit quelques-uns [3], une chair seulement unie au Verbe ; mais une chair, une âme et le Verbe : et tout cela constituait un seul Fils de Dieu, un seul Christ, un seul Sauveur, égal au Père dans sa forme divine, chef de l'Eglise dans sa forme d'esclave. Donc à cette parole : « Parce que je suis saint », faut-il n'entendre que sa voix et la séparer de la mienne ? Assurément, en parlant ainsi, il parle dans son union inséparable avec son corps. Et moi, oserai-je bien dire : « Parce que je « suis saint ? » Saint et me sanctifiant, sans avoir besoin qu'un autre me sanctifie, c'est là de l'orgueil, du mensonge : saint mais sanctifié, ainsi qu'il est dit : « Soyez saints, parce « je suis saint [4] » ; que tout le corps de Jésus-Christ, que cet homme qui crie vers Dieu des extrémités de la terre [5], ose bien dire avec son chef et sans son chef : « Parce que je suis « saint », car il a reçu la grâce de la sainteté, la grâce du baptême et de la rémission des fautes. « Voilà ce que vous avez été », nous dit l'Apôtre, énumérant des péchés, graves et légers, ordinaires et horribles : « Voilà ce que

[1] I Tim. VI, 17. — [2] Luc, XVI, 19-24. — [3] Gen. XIII, 2. — [4] Id. XXII, 10.

[1] Jacques, IV, 6. — [2] Ps. LXXXV, 2. — [3] Les Apollinaristes. — [4] Lévit. XIX, 2. — [5] Ps. LX, 3.

« vous avez été, mais vous vous êtes lavés, mais « vous vous êtes sanctifiés[1] ». Si donc nous sommes sanctifiés, selon l'Apôtre, que chacun des fidèles dise : « Je suis saint ». Ce n'est point là une parole d'orgueil, mais un témoignage de reconnaissance. Dire que tu es saint par toi-même, c'est de l'orgueil; mais fidèle à Jésus-Christ, membre de Jésus-Christ, dire que tu n'es pas saint, c'est de l'ingratitude. Pour confondre ton orgueil, l'Apôtre ne dit point : Tu n'as rien; mais bien : « Qu'as-tu, « que tu n'aies pas reçu[2] ? » Il ne t'accuse pas de dire que tu as ce que tu n'as pas, mais de vouloir t'attribuer ce que tu as; reconnais même que tu as quelque chose, mais rien de toi, afin de n'être ni orgueilleux ni ingrat. Dis à ton Dieu : Je suis saint, parce que vous m'avez sanctifié : parce que j'ai reçu la sainteté, non parce que je l'avais : parce que vous me l'avez donnée, non parce que je l'ai méritée. Autrement tu t'exposerais à faire injure à Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Car si tous les chrétiens, tous les fidèles, parce qu'ils sont baptisés en Jésus-Christ, ont revêtu Jésus-Christ, ainsi que l'a dit l'Apôtre : « Vous qui « êtes baptisés dans le Christ, vous êtes re« vêtus du Christ[3] »; si, devenus membres de son corps, ils disent qu'ils ne sont pas saints, ils font injure à la tête, dont les membres alors ne seraient plus saints. Vois donc où tu es, et que la gloire de ton chef rejaillisse en toi. Toi autrefois dans les ténèbres, « main« tenant lumière en Jésus-Christ. Car vous « étiez ténèbres », nous dit l'Apôtre [4]. Mais êtes-vous donc demeurés ténèbres ? Est-ce pour vous laisser dans ces ténèbres, ou pour vous jeter dans la lumière, qu'est venu ce divin illuminateur ? Que tout chrétien, ou plutôt que tout le corps du Christ, en butte à la tribulation, éprouvé par des secousses et des scandales sans nombre, crie au Seigneur : « Gardez mon âme, parce que je suis saint. « Sauvez, ô mon Dieu, votre serviteur qui es« père en vous ». C'est là un saint sans orgueil, puisqu'il espère en Dieu.

5. « Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que « j'ai crié vers vous pendant tout le jour[5] ». Non point un seul jour, mais « tout le jour », ou en tout temps. Depuis que le corps du Christ gémit dans les angoisses, jusqu'à la fin des siècles qui mettra fin à ces angoisses, cet homme pousse vers Dieu des cris et des gémissements ; et chacun de nous a sa part dans les gémissements du corps entier. Tu as crié dans les jours de ta vie, et ta vie est passée ; un autre t'a succédé, et a crié pendant sa vie ; toi ici, un autre là, un troisième ailleurs : c'est ainsi que dans la succession de ses membres, le Christ a crié pendant tout le jour. Il se porte comme un seul homme jusqu'à la fin des siècles. Les mêmes membres du Christ gémissent, et quelques-uns de ces membres déjà reposent en lui, quelques-uns crient maintenant sur la terre, d'autres gémiront quand nous serons dans le repos, et après eux d'autres encore. C'est donc le gémissement du corps entier que marque ici le Prophète, quand il dit: « J'ai crié vers vous pendant tout le jour ». Quant à notre chef, il intercède pour nous [1], à la droite de son Père. Il reçoit quelques-uns de ses membres, il en châtie d'autres, purifie celui-ci, console celui-là, crée l'un, appelle l'autre, rappelle une seconde fois, corrige ceux-ci, réintègre ceux-là.

6. « Répandez la joie sur l'âme de votre « serviteur, ô mon Dieu, car j'ai levé mon « âme vers vous[2] ». Donnez-lui la joie, parce que je l'ai élevée vers vous. Elle était sur la terre, et en ressentait les amertumes : afin qu'elle ne dessèche point dans l'amertume, et qu'elle ne perde point le parfum de votre grâce, je l'ai élevée à vous : faites-lui goûter quelque joie. Car vous seul êtes la joie, et le monde est plein d'amertume. Le chef a donc bien raison d'avertir les membres d'élever leurs cœurs au ciel. Qu'ils l'écoutent, qu'ils lui obéissent : qu'ils élèvent au ciel ce qui est mal à l'aise sur la terre. Le moyen de tenir le cœur intact, c'est de l'élever à Dieu. Si tu avais du blé dans un endroit humide, tu le transporterais en haut, de peur qu'il ne se gâtât. Tu élèverais ton blé en haut, et tu laisses ton cœur se corrompre sur la terre? Élève-le vers le ciel, comme tu ferais de ton blé. Comment faire, me diras-tu ? Quels cables, quelles machines, quelles échelles ai-je sous la main ? Ces échelles sont tes affections : la route à suivre est ta volonté. Tu montes par l'amour, tu descends par l'insouciance. Quoi que sur la terre, tu es dans le ciel, si tu aimes Dieu. Car le cœur ne s'élève pas à la façon d'un corps. Un corps ne s'élève qu'en changeant de place; le cœur s'élève en changeant de volonté.

[1] I Cor. VI, 11.— [2] Id. IV, 7.— [3] Gal. III, 27.— [4] Ephés. V, 8. — [5] Ps. LXXXV, 3.

[1] Rom. VIII, 34. — [2] Ps. LXXXV, 4.

« Seigneur, j'ai élevé mon âme vers vous ».

7. « Car vous êtes doux, Seigneur, facile à « fléchir [1] ». Donnez-moi donc quelque joie. Fatigué de trouver l'amertune sur la terre, il a désiré quelque douceur, et il en cherche la source, mais ne la trouve point sur la terre. Quelque part qu'il se trouve, il ne rencontre que des scandales, des craintes, des tribulations, des épreuves. En quel homme trouver la sécurité? Qui lui donnera la vraie joie? pas même lui assurément, combien moins encore un autre! Ou bien les hommes sont méchants, et il faut les souffrir, espérer qu'ils se pourront convertir; ou ils sont hommes de bien, et alors il faut les aimer, non sans crainte qu'ils ne deviennent méchants, car ils peuvent toujours changer. Ici donc l'âme du Prophète est pleine d'amertume, par la malice des uns, et là elle est tourmentée par la crainte que l'homme de bien ne vienne à déchoir. Quelque part qu'il jette les yeux, il ne trouve qu'amertume sur la terre : il ne peut l'adoucir qu'en s'élevant à Dieu : « Vous « êtes doux, Seigneur, facile à fléchir ». Qu'est-ce à dire « doux? » Vous me supportez jusqu'à ce que vous me perfectionniez. Car, mes frères, je dois vous parler comme un homme au milieu d'autres hommes, et d'après l'expérience des hommes : que chacun rentre en son cœur, qu'il s'examine et se considère sans flatterie. Car s'examiner pour se tromper, serait le comble de la folie. Que chacun donc examine et voie ce qui se passe dans le cœur humain, comment nos prières sont pour la plupart entravées par nos futiles pensées, de sorte que son cœur peut à peine se tenir devant Dieu; et lui-même, qui voudrait s'y tenir, échappe en quelque sorte à ses propres efforts; il ne trouve ni barrière pour s'enfermer, ni digue pour contenir ses divagations, ses mouvements désordonnés, afin de se tenir devant Dieu et y goûter la joie. A peine dans toutes ces prières, trouvons-nous une prière digne de ce nom. Nous croirions peut-être que d'autres n'éprouvent pas ce que nous éprouvons, si nous ne lisions dans l'Ecriture cette parole du roi David au milieu de sa prière : « J'ai trouvé mon cœur, ô mon Dieu, pour « vous invoquer [2] ». Il a trouvé son cœur, dit-il, comme si ce cœur lui échappait d'ordinaire, comme s'il le poursuivait dans sa fuite, et que dans l'impossibilité de le saisir, il criât vers Dieu : « Mon cœur m'a échappé [1] ». Donc, mes frères, en examinant ces paroles du Prophète : « Vous êtes doux et facile à « fléchir »; il me semble que quand il dit : « Vous êtes doux; versez la douceur dans « l'âme de votre serviteur, parce que vous « êtes suave et doux »; il me semble, dis-je, qu'il attribue à Dieu la douceur, parce que Dieu souffre nos faiblesses et attend pour nous perfectionner la prière de notre cœur. Et quand nous la lui avons donnée, il la reçoit favorablement et nous exauce; il oublie tant d'autres prières faites avec dissipation, et il accepte celle que nous avons à peine trouvée. Où est, mes frères, où est l'homme qui souffrirait que son ami, après avoir commencé à s'entretenir avec lui, au lieu d'écouter sa réponse, lui tournât le dos et parlât avec un autre? Quel juge pourrait vous souffrir si, après en avoir appelé à son tribunal, tout en lui parlant, vous le quittiez tout à coup pour aller deviser avec votre ami? Et cependant Dieu souffre ces égarements du cœur, et dans ceux qui le prient, ces pensées que je n'appelle point dangereuses, que je n'appelle point coupables et ennemies de Dieu; mais vous occuper des pensées frivoles, c'est outrager votre interlocuteur. Or, cette prière est une conversation avec Dieu. Dans une lecture, c'est Dieu qui vous parle; dans une prière, c'est vous qui parlez à Dieu. Mais quoi? Faut-il désespérer du genre humain, et dire que tout homme sera damné, dès qu'une distraction se glissera dans sa prière et viendra l'interrompre? Si cela était, mes frères, je ne vois pas quelle espérance il nous resterait. Mais puisque nous espérons en Dieu, puisque sa miséricorde est grande, disons-lui : « Répandez la joie dans l'âme de votre « serviteur, ô mon Dieu, parce que j'ai élevé « mon âme vers vous ». Et comment l'ai-je élevée? Comment l'ai-je pu faire? Autant que vous m'en avez donné les forces, autant que j'ai pu la retenir dans sa fuite. Mais as-tu oublié, te répond le Seigneur, combien de fois tu t'es présenté devant moi, pour t'occuper de tant de frivolités, qu'à peine tu pouvais faire une prière fixe et arrêtée? « Vous « êtes suave et doux, ô mon Dieu », doux pour me tolérer. Je suis malade et m'écoule comme l'eau; guérissez-moi, et je serai sta-

[1] Ps. LXXXV, 5. — [2] II Rois, VII, 27.

[1] Ps. XXXIX, 13.

ble ; affermissez-moi, et je serai ferme ; jusque-là vous me tolérez, parce que vous êtes suave et doux, ô mon Dieu !

8. « Et plein de miséricorde ». Non-seulement miséricordieux, mais « plein de miséricorde ». Nos péchés abondent, votre miséricorde abonde en proportion. « Et vous êtes « plein de miséricorde pour tous ceux qui « vous invoquent ». Pourquoi l'Ecriture dit-elle en beaucoup d'endroits : « Qu'ils m'in« voqueront, et que je ne les exaucerai pas[1] »; et néanmoins « Dieu est plein de miséri« corde pour ceux qui l'invoquent »; sinon parce que beaucoup l'invoquent, mais sans l'invoquer? C'est d'eux qu'il est dit : « Ils « n'ont pas invoqué Dieu[2] ». Ils invoquent, mais non pas Dieu. Tu invoques ce que tu aimes ; tu invoques ce que tu appelles en toi, tu invoques ce que tu veux avoir en toi. Or, si tu invoques le Seigneur, afin qu'il t'arrive de l'argent, un héritage, une dignité du monde, tu appelles des biens que tu désires posséder, tu te fais un Dieu complice de tes convoitises, non un Dieu qui écoute les prières. Dieu est bon s'il t'accorde ta demande. Mais si ta demande est mauvaise, n'y a-t-il pas plus de miséricorde à ne point l'accorder? Mais qu'il ne t'accorde rien, et il n'est rien pour toi, et tu dis alors : Que n'ai-je point demandé, et combien de fois, et je n'ai pas été exaucé? Or, que demandais-tu? La mort de ton ennemi peut-être. Et si cet ennemi demandait la tienne? C'est le même Dieu qui t'a créé, et qui l'a créé : il est un homme, de même que tu es un homme ; or, Dieu qui est juste, entend l'un et l'autre et n'écoute ni l'un ni l'autre. Tu es triste, parce que tu as échoué contre lui ; réjouis-toi de ce qu'il ait échoué contre toi. Mais, diras-tu, ce n'est point là ce que je demandais, je ne demandais point la mort de mon ennemi, mais bien la vie de mon fils. Quel mal y avait-il? A ton sens tu ne demandais rien de mauvais. Mais que diras-tu si ce fils ne t'a été enlevé que pour empêcher que la malice corrompît son esprit[3]? Mais il était pécheur, me répondras-tu, et je souhaitais qu'il vécût afin qu'il se convertît. Tu demandais qu'il vécût afin qu'il devînt meilleur. Mais si Dieu savait qu'une longue vie le rendrait pire encore? Comment savais-tu ce qui lui était le plus avantageux, de vivre ou de mourir? Si tu ne le savais pas, rentre donc en toi-même, et laisse agir Dieu dans sa sagesse. Que faire alors, me diras-tu? Que demanderai-je ? Que demanderais-tu? Ce que Jésus-Christ, ce que le divin Maître t'a enseigné à demander. Invoque Dieu comme Dieu ; aime Dieu comme Dieu. Il n'est rien de meilleur que lui ; c'est lui qu'il faut souhaiter, désirer. Ecoute une prière adressée à Dieu dans un autre psaume : « Je « n'ai demandé à Dieu qu'une seule chose, et « je la demanderai encore ». Et quelle est cette demande? « D'habiter dans la maison « du Seigneur, tous les jours de ma vie ». Pourquoi ? « Afin d'y contempler les délices « du Seigneur [1] ». Si donc tu veux aimer Dieu, que ton amour pénètre tes os dans sa sincérité ; aime-le par de chastes soupirs, que ton amour soit une flamme ardente, aspire vers lui ; nul amour n'est plus doux, n'est plus suave, n'est plus délicieux, n'est plus durable. Quoi de plus durable qu'un amour sans fin ? Ne crains pas qu'il ne meure pour toi, celui qui fait que tu ne meurs point. Si donc tu invoques Dieu comme Dieu, sois en sûreté, il t'exaucera ; tu es dans le sens de ce verset : « Il est plein de miséricorde pour « ceux qui l'invoquent ».

9. Ne dis donc point : Dieu ne m'a point fait cette grâce. Rentre dans ta conscience, pèse, interroge, n'épargne rien. Si tu as réellement invoqué le Seigneur, sois certain qu'il ne t'a point accordé le bien temporel que tu lui demandais, par cela seul qu'il ne t'eût servi de rien. C'est, mes frères, dans cette vérité qu'il faut affermir votre cœur, un cœur chrétien, un cœur fidèle ; ne vous attristez point, comme si Dieu s'était refusé à vos désirs, ne vous emportez point contre lui. Car il n'est pas bon de regimber contre l'aiguillon[2]. Voyez l'Ecriture : le diable est exaucé, l'Apôtre ne l'est point. Que vous en semble ? Comment Dieu peut-il exaucer les démons ? Ils demandèrent d'entrer dans les pourceaux, et cela leur fut accordé [3]. Comment le diable a-t-il été exaucé? Il demanda de tenter Job, et l'obtint[4]. Comment l'Apôtre n'a-t-il pas été exaucé ? « De peur que la grandeur de mes « révélations ne me donnât de l'orgueil, un « aiguillon a été mis dans ma chair, instru« ment de Satan pour me donner des souf« flets ; c'est pourquoi j'ai prié trois fois le

[1] Prov. I, 28. — [2] Ps. LII, 6. — [3] Sag. IV, 11.

[1] Ps. XXVI, 4.— [2] Act. IX, 5.— [3] Matth. VIII, 31, 32.— [4] Job, I, 11, 12 ; II, 5, 6.

« Seigneur de l'éloigner de moi. Il m'a ré« pondu : Ma grâce te suffit, car la force se « perfectionne dans la faiblesse [1] ». Dieu donc a exaucé celui qu'il se préparait à condamner, et n'a point exaucé celui qu'il voulait guérir. Souvent un malade demande à un médecin bien des choses que celui-ci n'accorde pas; il résiste à sa volonté pour mieux veiller à sa santé. Prends donc le Seigneur pour ton médecin; demande-lui le salut, et il sera lui-même ton salut, non qu'il te sauvera d'une manière extérieure, mais lui-même sera ton salut : ne cherche donc point d'autre salut que lui-même, ainsi qu'il est dit dans le psaume : « Dites à mon âme : Je suis ton « salut [2] ». Que peut-il te faire et te dire, que se donner à toi? Veux-tu qu'il se donne réellement? Mais comment se donner à toi, si tu veux ce qu'il ne veut point? Il écarte les obstacles, afin d'entrer en toi. Considérez, mes frères, les biens que Dieu donne aux pécheurs, et jugez par là de ce qu'il réserve à ses serviteurs. A des impies qui blasphèment contre lui, il donne chaque jour le ciel, la terre, les fontaines, les fruits, la santé, des enfants, les richesses et l'abondance. Nul autre que Dieu ne donne ces biens. Si telle est sa munificence envers les méchants, que penses-tu qu'il réserve à ses serviteurs fidèles? Nous faudra-t-il penser qu'il n'a rien pour les bons, celui qui est si généreux envers les méchants? Il leur réserve au contraire, non la terre, mais le ciel. Et je dis trop peu en disant le ciel ; il leur réserve lui-même qui a fait le ciel. Le ciel est beau sans doute, mais celui qui a fait le ciel est beaucoup plus beau. Pourtant je vois le ciel, et lui, je ne le vois pas; aussi as-tu des yeux pour voir le ciel, mais tu n'as pas encore un cœur apte à contempler le créateur du ciel. Mais il est venu du ciel ici-bas pour purifier ton cœur, et te montrer le créateur du ciel et de la terre. Attends donc avec patience ton salut. Il sait par quels remèdes il pourra te guérir, quelles incisions, quelles brûlures il doit te faire. C'est par le péché que tu as contracté ta maladie : il est venu non-seulement pour adoucir, mais pour trancher et brûler. Ne vois-tu pas ce qu'endurent les hommes entre les mains du médecin; et il n'est qu'un homme ne donnant qu'une espérance incertaine? Vous guérirez, dit le médecin, vous guérirez si je pratique cette incision. C'est un homme qui parle ainsi, et à un autre homme; et celui qui fait la promesse n'est pas plus certain que celui qui l'entend; puisqu'elle est faite par un homme qui n'a pas fait l'homme, et qui ne sait qu'imparfaitement ce qui se passe dans le corps de l'homme : et néanmoins à la parole d'un homme qui ignore encore plus qu'il ne connaît ce qui se passe dans le corps humain, voilà un homme qui a confiance, qui abandonne son corps, qui se laisse garrotter, ou même souvent sans être lié endure le fer et le feu. Il recouvre la santé pour quelques jours, mais il ne sait quand il mourra, et parfois même il meurt pendant l'opération, on ne peut cicatriser ses plaies. Mais à qui Dieu a-t-il fait une promesse qu'il n'ait point tenue?

10. « Seigneur, fixez ma prière dans votre « oreille [1] ». C'est l'élan d'un cœur qui supplie. « Seigneur, fixez ma prière dans votre « oreille » ; c'est-à-dire, que ma prière n'échappe point à votre oreille, mais daignez l'y fixer. De quelle manière obtenir que sa prière soit fixée dans l'oreille de Dieu? Que Dieu nous réponde lui-même, et nous dise : Veux-tu que ta prière soit fixée dans mon oreille? toi-même fixe ma loi dans ton cœur. « Seigneur, « fixez ma prière dans votre oreille, et soyez « attentif à mes supplications ».

11. « J'ai crié vers vous, au jour de mon « affliction, et alors vous m'avez exaucé [2] ». Ce qui vous a porté à m'exaucer, c'est que « j'ai crié vers vous au jour de mon affliction ». Tout à l'heure le Prophète nous disait : « Pen« dant tout le jour j'ai crié » ; tout le jour j'ai été dans l'affliction. Qu'un chrétien ne dise donc point qu'il est un jour exempt de peine. Tout le jour signifie pendant tout le temps. Tout le jour il est dans l'angoisse. Eh quoi donc! y a-t-il tribulation quand tout est bien pour nous? Oui, tribulation. D'où vient-elle? Tant que nous sommes en cette vie, nous sommes loin du Seigneur [3]. Quelles que soient ici-bas nos réjouissances, nous ne sommes point dans cette patrie, où nous nous hâtons d'arriver. Celui-là n'aime point la patrie qui se plaît dans l'exil : pour qui la patrie est douce, l'exil est amer; si l'exil est amer, il y a tribulation pendant tout le jour. Quand n'y a-t-il pas tribulation? Quand la patrie a pour nous des charmes. « A votre droite sont

[1] II Cor. XII, 7-9. — [2] Ps. XXXIV, 3.

[1] Ps. LXXXV, 6. — [2] Id. 7. — [3] II Cor. V, 6.

« les douceurs sans fin. Votre face me comblera de joie [1] », dit le Prophète, « je contemplerai les beautés de mon Dieu [2] ». C'est là qu'il n'y aura plus ni labeur, ni gémissements : là, plus de supplications, mais une louange sans fin ; là, nous chanterons avec les anges un alleluia sans fin, un amen éternel ; là une vision sans lassitude, un amour sans ennui. Vous le voyez donc, il n'y a point de bonheur pour nous, tant que nous n'habiterons point ces demeures. Mais n'avons-nous pas tout en abondance ? Quand même tu aurais tout en abondance, vois si tu es assuré de ne point perdre tout. Mais n'ai-je point aujourd'hui ce qui me manquait ? Ne m'est-il point venu de l'argent que je n'avais pas? Tu as sans doute aussi la crainte que tu n'avais pas; et alors ta sécurité égalait ta pauvreté. Mais je t'accorde les richesses, les biens de ce monde, l'assurance de n'en rien perdre. Que Dieu te dise encore : Tu auras toujours ces biens, tu les posséderas éternellement, mais tu ne verras point ma face. Ne consultez pas la chair, mais consultez l'esprit; laissez répondre votre cœur, répondre cette foi, cette espérance, cette charité qui commence à naître en vous. Si donc nous avions la certitude que nous serons toujours dans l'abondance, et que Dieu nous dît : Vous ne verrez point ma face, goûterions-nous quelque bonheur dans ces biens? Quelqu'un peut-être choisirait les joies d'ici-bas, et dirait : Je suis riche, c'est bien, je ne veux rien de plus. Cet homme n'a pas encore commencé à aimer Dieu ; il n'a point encore soupiré dans son exil. Non, non. Arrière toutes ces séductions! Arrière ces charmes mensongers ! Arrière tout ce qui nous dit chaque jour : Où es ton Dieu? Répandons notre âme sur nous-mêmes, confessons nos fautes avec larmes ; gémissons dans ces aveux, soupirons dans nos misères [3]. Rien n'est doux pour nous en dehors de Dieu. Nous ne voulons rien de ce qu'il nous donne, s'il ne se donne lui-même celui qui nous a tout donné. « Fixez ma prière « dans votre oreille, ô mon Dieu, écoutez le « cri de mes supplications. Au jour de mes « tribulations, j'ai crié vers vous et vous « m'avez exaucé ».

12. « Nul d'entre les dieux n'est semblable à « vous, Seigneur [4] ». Quelle est cette parole? « Nul d'entre les dieux n'est semblable à vous, « Seigneur ». Que les païens se fassent des dieux selon leurs caprices; que les ouvriers en argent, en or, les ciseleurs, les sculpteurs, leur fabriquent des dieux. Quels dieux ? Des dieux qui ont des yeux pour ne point voir [1], et tous ces défauts que le Psalmiste leur a reprochés. Mais, me dit un païen, ce n'est point là ce que j'adore, ils ne sont que des signes, je ne les adore point. Qu'adorez-vous donc ? Quelque chose de pire : « Car les dieux des « nations sont les démons [2] ». Qu'est-ce donc? Ni les démons non plus, nous ne les adorons pas. Et pourtant vous n'avez que le démon dans vos temples, et il n'y a que lui qui inspire vos devins. Mais que nous alléguez-vous? Nous adorons les anges, les anges sont nos dieux. Vous ne connaissez nullement les anges, car les anges adorent un seul Dieu, et n'accordent aucune faveur aux hommes qui veulent adorer les anges, et non Dieu. Des anges que l'on voulait honorer, ont défendu aux hommes de leur rendre un culte [3]; il le faut au vrai Dieu. Mais qu'on les appelle des anges ou des hommes, bien qu'il soit écrit : « Je l'ai dit : vous « êtes des dieux, vous êtes tous les fils du Très-« Haut [4] ; nul parmi les dieux n'est semblable « à vous, ô mon Dieu ». Quelles que soient les pensées des hommes, la créature ne sera point semblable au Créateur. Or, à l'exception de Dieu, tout ce qui est dans la nature est l'œuvre de Dieu. Qui pourra mesurer la distance entre l'œuvre et l'ouvrier? Le Prophète s'écrie donc : « Nul parmi les dieux n'est « semblable à vous, ô mon Dieu ». Mais il n'a point précisé la différence avec Dieu, parce que cette précision est impossible. Que votre charité le veuille bien comprendre, Dieu est ineffable ; il est plus facile de dire ce qu'il n'est pas, que de dire ce qu'il est. Ta pensée s'arrête sur la terre, ce n'est pas Dieu; sur la mer, ce n'est pas Dieu ; sur tout ce qui est sur la terre, ce sont des hommes et des animaux, ce n'est pas Dieu ; sur tout ce qui est sur la mer, sur tout ce qui vole dans les airs, ce n'est pas Dieu ; sur tout ce qui brille dans les cieux, ce sont les étoiles, le soleil et la lune, ce n'est pas Dieu ; sur le ciel, ce n'est pas Dieu. Elève ta pensée jusqu'aux Anges, aux Vertus, aux Puissances, aux Archanges, aux Trônes, aux Siéges, aux Dominations, tout cela n'est pas Dieu. Qu'est-il donc? J'ai

[1] Ps. XV, 11. — [2] Id. XXVI, 4. — [3] Id. XLI, 4, 5, 11. — [4] Id. LXXXV, 8.

[1] Ps. CXIII, 5. — [2] Id. XCV, 5. — [3] Apoc. XIX, 10. — [4] Ps. LXXXI, 6.

seulement pu te dire ce qu'il n'est pas. Tu me demandes ce qu'il est? Ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme[1]. Comment pourrait arriver à ma langue ce qui n'est pas arrivé jusqu'à mon cœur? « Nul « n'est semblable à vous parmi les dieux, ô « mon Dieu ; nul ne peut vous être comparé « dans vos œuvres ».

13. « Toutes les nations que vous avez faites, « viendront et se prosterneront devant vous, « ô mon Dieu[2] ». Il prophétise l'Eglise dans ces paroles: « Toutes les nations que vous avez « faites ». S'il est une nation que Dieu n'ait point faite, elle ne l'adorera point; mais il n'est aucun peuple que Dieu n'ait fait, puisque Adam et Eve, qui sont la source de toutes les nations, c'est Dieu qui les a créés, et que de là tous les peuples tirent leur origine: Dieu donc a fait tous les peuples. « Toutes les nations que « vous avez faites, viendront et se prosterne- « ront devant vous, ô mon Dieu ». Quand le Prophète parlait-il ainsi? Quand il n'y avait pour se prosterner devant Dieu que quelques saints chez le seul peuple des Hébreux, ainsi parlait le Prophète, et aujourd'hui, selon cette prophétie, nous voyons « toutes les nations « que vous avez faites, ô mon Dieu, se pros- « terner devant vous ». Quand le Prophète parlait ainsi, nul ne voyait que par la foi; aujourd'hui qu'on le voit, pourquoi nier que « toutes les nations que vous avez faites, Sei- « gneur, viennent se prosterner devant vous, « et glorifier votre nom? »

14. « Parce que vous êtes grand, que vous « opérez des merveilles, et que seul vous êtes « un grand Dieu[3] ». Que nul ne se dise grand. On devait voir des hommes se nommer grands: c'est contre cette prétention que le Prophète s'écrie: « Vous seul êtes grand Dieu ». Autrement à quoi bon dire à Dieu, que lui seul est grand et Dieu? Qui peut ignorer qu'il est Dieu et grand? Mais comme on devait voir des hommes qui se diraient grands, tout en rapetissant Dieu, le Prophète rabat leur prétention, en disant: « Vous seul êtes Dieu et « grand ». Car ce que vous dites s'accomplit, et non ce que disent ceux qui prônent leur grandeur. Qu'a dit le Seigneur par l'Esprit-Saint? « Toutes les nations que vous avez faites « viendront, et se prosterneront devant vous, ô « mon Dieu ». Que vient nous dire je ne sais quel homme se disant grand? Point du tout; Dieu n'est pas adoré parmi toutes les nations: toutes les nations ont péri, il n'y a plus que l'Afrique. Voilà ton langage, ô toi qui te dis grand: mais il tient un autre langage, ce Dieu qui seul est grand. Que dit-il donc ce seul grand Dieu? « Toutes les nations que vous avez « faites, ô mon Dieu, viendront se prosterner « devant vous ». Je vois ce qu'a dit le seul Dieu qui est grand: que l'homme se taise dans sa fausse grandeur; oui, fausse grandeur par cela seul qu'il dédaigne de se faire petit. Qui daigne d'être petit? Celui qui parle ainsi: « Quiconque, parmi vous, prétendra être « grand », a dit le Seigneur, « sera votre ser- « viteur[1] ». Si cet homme voulait être le serviteur de ses frères, il ne les séparerait point de leur mère. Mais comme il vise à la grandeur, et ne veut pas être petit pour le bien des autres: Dieu, qui résiste aux superbes, mais accorde aux humbles ses faveurs[2], parce que seul il est grand, accomplit ce qu'il a prédit, et confond ceux qui maudissent le Christ. Or, c'est maudire le Christ que dire qu'il n'y a plus d'Eglise dans l'univers entier, mais seulement en Afrique. Dis-lui: Tu perdras tes villas, peut-être ne t'épargnera-t-il pas les soufflets; et le voilà qui prêche que le Christ a perdu cet héritage racheté de son sang. Jugez, mes frères, de la violence de l'outrage. L'Ecriture l'a dit: « Une grande nation est la « gloire d'un roi, mais un peuple décroissant « est la confusion du prince[3] ». Tu vas donc jusqu'à faire cette injure au Christ, de prétendre que son peuple en est réduit à ce coin de terre? Tu es donc né, tu fais donc profession d'être chrétien pour envier au Christ sa gloire, et tu prétends en porter le signe sur ton front, quand il n'est plus dans ton cœur. « Une grande nation est la gloire d'un prince ». Reconnais donc ton roi, fais-lui cet honneur de lui accorder une grande nation. Quelle grande nation lui donner, me diras-tu? Ne lui accorde rien selon ton cœur, et tu feras bien. D'où lui donner alors? Donne-lui d'après ces textes: « Toutes les nations que vous avez faites « viendront se prosterner devant vous, ô mon « Dieu ». Parle ainsi, proclame cette vérité et tu lui donneras une grande nation; parce que toutes les nations ne sont en lui seul qu'une seule nation, c'est là l'unité. De même qu'on dit l'Eglise, on dit les Eglises,

[1] I Cor. II, 9. — [2] Ps. LXXXV, 9. — [3] Id. 10.

[1] Matth. XX, 26. — [2] Jacques, IV, 6. — [3] Prov. XIV, 28.

et que ces Eglises ne forment qu'une Eglise, ainsi cette grande nation sera toutes les nations. Tout à l'heure c'étaient des nations, des nations nombreuses, comment n'y a-t il plus qu'une nation ? Parce qu'il n'y a qu'une seule foi, qu'une seule espérance, qu'une seule charité, qu'un seul avenir. Et enfin pourquoi n'y aurait-il pas une seule nation, quand il n'y a qu'une seule patrie? Cette patrie, c'est le ciel ; cette patrie, c'est Jerusalem : quiconque n'en est pas citoyen ici-bas, n'appartient pas à cette nation, et quiconque en est citoyen ici-bas, est de l'unique nation de Dieu. Et cette nation s'étend de l'Orient à l'Occident, du Nord et de l'Océan dans toutes les quatre parties de l'univers entier. Voilà ce que dit le Seigneur. De l'Orient et de l'Occident, comme du Nord et de la mer, glorifiez votre Dieu. Voilà ce qu'il a prédit, ce qu'il a accompli, parce que seul il est grand. Qu'il cesse donc de parler ainsi contre le Dieu qui seul est grand, celui qui n'a pas voulu être petit ; parce que Dieu et Donat ne peuvent être grands tous deux.

15. « Conduisez-moi, Seigneur, dans votre « voie, et je marcherai dans votre vérité [1] ». Votre voie, votre vérité, votre vie, c'est le Christ. Le corps est donc pour lui, et le corps vient de lui. « Je suis la voie, la vérité, et la « vie [2] ». « Conduisez-moi, Seigneur, dans votre « voie ». Dans quelle voie ? « Et je marcherai « dans votre vérité ». Autre est nous conduire vers le chemin, et autre nous conduire dans le chemin. Voyez l'homme toujours pauvre, toujours ayant besoin de secours. Ceux qui sont en dehors du chemin ne sont pas chrétiens, ou ne sont pas encore catholiques ; il faut les conduire vers le chemin. Mais quand ils arriveront au chemin, et qu'ils seront devenus catholiques dans le Christ, qu'ils se laissent conduire par lui-même dans ce chemin, afin de ne point tomber. C'est alors qu'ils marchent dans la voie, avec certitude. « Conduisez-moi, Seigneur, dans votre voie ». Je suis dans cette voie, daignez me conduire vous-même. « Et je marcherai dans votre vé« rité » : sous votre direction, je ne puis errer ; si vous m'abandonnez, je suis dans l'erreur. Prie donc le Seigneur de ne t'abandonner jamais, de te diriger jusqu'à la fin. Comment conduit-il ? par ses conseils, et en te donnant la main. Et qui a connu le bras du Seigneur [3] ? Donner son Christ, c'est donner sa main, et donner sa main, c'est donner son Christ. Te conduire à la voie, c'est te conduire au Christ ; et te conduire dans la voie, c'est te conduire dans le Christ. Or, le Christ est la vérité. « Conduisez-moi, Seigneur, dans « votre voie, et je marcherai dans votre vé« rité » ; dans celui là même qui a dit : « Je « suis la voie, la vérité, et la vie ». Pourquoi en effet conduire dans la voie et dans la vérité, sinon pour arriver à la vie ? C'est donc en lui, Seigneur, que vous nous conduisez vers lui. « Conduisez-moi, Seigneur, dans « votre voie, et je marcherai dans votre vé« rité ».

16. « Que mon cœur soit dans la joie, afin « de craindre votre nom ». Dans cette joie donc il y a de la crainte. Mais avec la crainte où peut être la joie ? n'y a-t-il point ordinairement de l'amertume dans la crainte ? Un jour nous aurons une joie sans crainte ; ici-bas la crainte est dans la joie. Nous n'avons ni une sécurité entière, ni une joie pleine. Sans aucune joie nous succombons, avec une entière sécurité notre allégresse est vicieuse. Que Dieu donc laisse tomber sur nous quelque joie, qu'il nous inspire de la crainte, et des douceurs de la joie nous conduise au repos de la sécurité. Qu'il nous inspire de la crainte, afin qu'une trompeuse allégresse ne nous jette point hors de la voie. Aussi le Psalmiste a-t-il dit : « Servez le Seigneur « dans la crainte, et réjouissez-vous en lui « avec tremblement [1] ». Et l'apôtre saint Paul a dit aussi : « Opérez votre salut avec crainte « et avec tremblement, car c'est Dieu qui « l'opère en vous [2] ». Quel que soit donc le bonheur qui nous arrive, mes frères, craignez davantage ; car ce que vous prenez pour une félicité, est plutôt une épreuve. Il vous vient un héritage, une grande fortune, je ne sais quel comble de prospérité ; ce sont autant d'épreuves, prenez garde à la corruption. Il y a même des prospérités dans le Christ, et dans la charité du Christ : ainsi tu as peut-être gagné une épouse qui avait suivi le parti de Donat ; tu as amené à la foi tes fils qui étaient païens ; tu as conquis au Christ un ami qui voulait t'entraîner dans les théâtres, et tu l'as ramené dans l'Eglise ; tu avais peut-être un ennemi acharné à te contredire, et déposant sa rage, il est devenu doux, a connu le Seigneur, et loin d'aboyer contre toi il proteste

[1] Ps. LXXXV, 11. — [2] Jean, XIV, 6. — [3] Isa. LIII, 1.

[1] Ps. II, 11.— [2] Philipp. II, 12, 13.

avec toi contre les méchants ; voilà tout autant de joies. Qu'est-ce en effet qui nous réjouira, si tout cela ne nous réjouit point ? Ou quelles autres joies plus pures que celles-là pourrons-nous avoir ? Mais comme il y a en cette vie des tribulations, des épreuves, des dissensions et des schismes, et tous ces maux dont le siècle ne saurait être exempt jusqu'à ce que l'iniquité disparaisse ; que notre joie ne nous endorme point dans notre sécurité, que notre cœur se réjouisse, mais dans la crainte du Seigneur ; qu'il ne trouve ailleurs ni joie, ni repos. N'attendez pas de sécurité dans l'exil ; quand nous la voudrons goûter ici-bas, ce sera plutôt une glu pour le corps, qu'une sécurité pour l'homme. « Que mon cœur soit « dans la joie, de manière à craindre votre « nom ».

17. « Je vous confesserai, Seigneur mon « Dieu, de tout mon cœur, et je glorifierai « votre nom dans l'éternité ; parce que votre « miséricorde est grande envers moi, et que « vous avez arraché mon âme de l'enfer infé- « rieur [1] ». Ne m'en veuillez point, mes frères, si je ne vous donne point sur ce verset une interprétation certaine. Je suis homme, et je n'ose parler que d'après les saintes Ecritures, jamais de moi-même. Je n'ai point éprouvé l'enfer, vous non plus : peut-être prendrons-nous un autre chemin qui ne sera point celui de l'enfer. Tout cela est incertain. Mais comme on ne saurait contredire l'Ecriture qui nous dit : « Vous avez arraché mon « âme à l'abîme inférieur » ; nous comprenons qu'il y a comme deux enfers, l'un supérieur, l'autre inférieur. Pourquoi, en effet, un enfer inférieur, s'il n'en est un supérieur ? Ce n'est qu'à raison de cette partie supérieure de l'enfer que l'on peut parler d'une autre. Il me semble donc, mes frères, qu'il est pour les anges une habitation céleste, séjour des joies ineffables, séjour d'immortalité et d'incorruption, séjour où tout est en permanence, selon le don et la grâce de Dieu. C'est la partie supérieure du monde. Si telle est la partie supérieure, ce séjour terrestre, séjour de la chair et du sang, séjour de la corruption, où l'on naît pour mourir, où il y a disparition et succession, mutabilité et inconstance, où l'on ne rencontre que les craintes, les convoitises, les horreurs, les joies incertaines, une espérance fragile, une substance périssable, ce séjour, dis-je, ne peut être comparé au ciel dont nous venons de parler ; si donc on ne saurait le comparer au ciel, le ciel est la région supérieure, et celle-ci sera la région inférieure, d'où vient le nom d'enfer. Mais après la mort, où irons-nous, s'il n'y a une région encore au-dessous de cette région inférieure que nous habitons avec notre chair et notre mortalité ? Car l'Apôtre l'a dit, « le corps est mort à cause du péché [1] ». Nous sommes donc morts dès ici-bas, et rien d'étonnant, dès lors, que ce séjour soit appelé enfer, s'il y a tant de morts. L'Apôtre ne dit point que le corps mourra, mais bien : « Le « corps est mort ». Il est vrai que ce corps possède encore une vie; mais il est véritablement mort, bien qu'il soit uni à l'âme, si nous le comparons à ce corps que nous devons avoir, et qui ressemblera au corps des anges. Mais au-dessous de cet enfer, c'est-à-dire au-dessous de cette partie inférieure, il est un autre enfer où vont les morts, dont Dieu a voulu tirer nos âmes en y envoyant son Fils. Car, mes frères, c'est dans ces deux régions inférieures, que Dieu a envoyé son Fils, pour nous délivrer dans l'une comme dans l'autre. Il est venu dans l'une en naissant, dans l'autre en mourant. Aussi, d'après l'exposition de l'apôtre saint Pierre, et non plus d'après les conjectures humaines, est-ce bien lui qui a dit dans un psaume : « Vous ne « laisserez point mon âme dans l'enfer [2] ». Donc aussi cette parole : « Vous avez arraché « mon âme à l'enfer inférieur », est sa parole, ou bien notre parole par Jésus-Christ Notre-Seigneur ; car s'il est venu dans l'enfer, c'est afin que nous ne restions point dans l'enfer.

18. J'exposerai aussi une autre opinion. Il y a peut-être dans les enfers une région plus profonde, où sont précipités les impies chargés d'iniquités. Car il ne nous est guère possible de définir qu'Abraham n'avait pas une place, quelque part dans les enfers. Le Seigneur en effet n'était pas encore descendu dans les enfers, pour en délivrer les âmes des saints qui l'avaient précédé, et pourtant Abraham était dans le repos. Et ce riche, tourmenté dans les enfers, leva les yeux pour voir Abraham. Or, il ne pouvait le voir en levant les yeux, si Abraham n'eût été en haut et lui en bas. Et quand il s'écrie : « Abraham, « ô mon père, envoyez Lazare, afin qu'il

[1] Ps. LXXXV, 12, 13.

[1] Rom. VIII, 10. — [2] Ps. XV, 10; Act. II, 27.

« trempe son doigt dans l'eau, et en laisse « tomber une goutte sur ma langue, car je « suis dévoré dans ces flammes » : que lui répond Abraham? « Mon fils, souviens-toi « que tu as reçu de grands biens pen- « dant ta vie, et Lazare des maux : main- « tenant il est dans le repos, et toi dans les « tourments. Au surplus un grand chaos est « consolidé entre vous et nous, de sorte que « nous ne pouvons aller à vous, ni vous venir « à nous [1] ». Ce serait donc à la vue de ces deux enfers peut-être, dont l'un est pour les justes un lieu de repos, dont l'autre est pour les impies un lieu de tourments, que le Prophète, dans sa prière, déjà incorporé à Jésus-Christ, et priant par la voix de Jésus-Christ, dit que Dieu a délivré son âme de l'enfer inférieur, parce qu'il l'a délivré des péchés qui pouvaient le conduire aux tourments de cet enfer inférieur. Il en est de même d'un médecin qui, te voyant près de tomber malade par excès de fatigue, te dirait : Ménage-toi, traite-toi de telle façon, repose-toi, prends telle nourriture; autrement tu tomberas malade; mais, au contraire, ce moyen te sauvera; tu as raison de dire alors au médecin : Vous m'avez délivré de maladie, non que tu aies été malade, mais parce que tu devais l'être. Voilà un homme qui avait une affaire embarrassante, et il devait subir l'emprisonnement; un autre vient et défend sa cause. Que lui dit-il, pour le remercier? Vous m'avez sauvé de la prison. Un débiteur allait être pendu, on paie sa dette; on dit qu'il est délivré de la potence. Ni l'un ni l'autre n'y étaient encore; mais parce que leurs méfaits devaient les y conduire, et qu'ils y fussent arrivés si l'on ne fût venu à leur secours, on dit avec raison qu'ils ont été délivrés de cette peine à laquelle des libérateurs ne les ont pas laissé conduire. Que vous embrassiez donc, mes frères, l'une ou l'autre partie, j'étudie avec vous la parole de Dieu, sans rien affirmer avec témérité. « Vous avez délivré mon âme « de l'enfer inférieur ».

19. « O Dieu, ceux qui violent votre loi, se « sont élevés contre moi [2] ». Quels sont ces violateurs de la loi? Il n'appelle point ainsi les païens qui n'ont point reçu la loi; et nul ne peut violer un précepte qui n'est pas imposé. L'Apôtre dit d'une manière absolue : « Sans loi, il n'y a point de prévarication »; donnant ainsi le nom de prévaricateurs à l'égard de la loi, ceux qui violent cette même loi. Si nous mettons cette parole dans la bouche du Seigneur, les violateurs de la loi seront les Juifs. « Ces violateurs se sont élevés contre « moi »; n'observant point la loi, ils ont accusé le Christ de la violer. « Ces contempteurs « de la loi se sont élevés contre moi ». De là cette passion du Sauveur que nous connaissons. Or, penses-tu que son corps ne souffre plus rien de semblable? Est-ce possible? « S'ils « ont appelé Béelzébub le père de famille, à « combien plus forte raison ses domestiques? « Le disciple n'est pas au-dessus du maître, ni « le serviteur au-dessus de son Seigneur [1] ». Son corps souffre donc de la part des prévaricateurs; ils s'élèvent contre le corps du Christ. Quels sont donc ces violateurs de la loi? Les Juifs oseraient-ils bien s'élever contre le Christ? Non : et ils ne nous font pas subir grande tribulation, car ils n'ont pas encore embrassé la foi, ni connu le salut. Ceux qui s'élèvent contre le Christ, ce sont les mauvais chrétiens, qui font subir l'affliction chaque jour au corps du Christ. Les auteurs de tout schisme, de toute hérésie, tous ceux qui dans l'Eglise vivent dans le désordre, et qui imposent leur désordre aux âmes pieuses, qui les attirent, qui corrompent les mœurs pures par leurs conversations dépravées [2], voilà « les contempteurs de la loi qui s'élèvent « contre moi ». Ainsi doit parler toute âme pieuse, toute âme chrétienne, mais non toute âme qui n'en souffre point. Or, toute âme qui est chrétienne sait les maux qu'elle endure : si elle connaît ce qu'elle endure, qu'elle reconnaisse ici ses plaintes; et si elle est au-dessus de la douleur, qu'elle soit encore au-dessus de la plainte; mais si elle ne veut pas demeurer étrangère à la douleur, qu'elle marche dans la voie étroite [3]. Qu'elle commence à vivre pieusement dans le Christ, alors il devient nécessaire qu'elle endure la persécution. « Tous ceux », dit l'Apôtre, « qui « veulent vivre pieusement dans le Christ, « souffriront persécution [4]. Seigneur, les con- « tempteurs de votre loi se sont élevés contre « moi; la synagogue des puissants a recherché « mon âme ». Cette synagogue des puissants, c'est l'assemblée des orgueilleux; or, la syna-

[1] Luc, XVI, 22-26. — [2] Rom. IV, 15.

[1] Matth. X, 24, 25. — [2] I Cor. XV, 33. — [3] Matth. VII, 14. — [4] II Tim. III, 12.

gogue des puissants s'est élevée contre notre chef, ou contre Notre-Seigneur Jésus-Christ; et ils ont dit, ils ont crié d'une voix unanime : « Crucifiez-le ! crucifiez [1] ! » C'est d'eux qu'il est écrit : « Pour ces enfants des hommes, les « dents sont des armes et des flèches, et leur « langue est un glaive effilé [2] ». Ils ne l'ont point frappé; mais crier, c'était le frapper; crier, c'était le crucifier. Crucifier le Seigneur, c'était obéir à leurs cris, obéir à leur volonté. « La synagogue des puissants a recherché « mon âme; ils n'ont point arrêté leurs regards « sur vous ». Comment n'ont-ils point arrêté leurs regards? Ils n'ont point compris qu'il était Dieu. Ils eussent épargné l'homme, ils eussent marché selon leur vue. Mais parce qu'il n'était pas un Dieu, qu'il était un homme, fallait-il donc le mettre à mort ? Epargne l'homme, et reconnais un Dieu.

20. « Et vous, Seigneur, Dieu de miséri« corde et de clémence, vous êtes plein de « patience, de compassion et de vérité [3] ». Pourquoi « plein de longanimité, de compas« sion, de miséricorde ? » Parce que sur la croix, il s'écrie : « Mon Père, pardonnez-leur, « ils ne savent ce qu'ils font [4] ». A qui adresse-t-il cette prière? Pour qui? Qui est-ce qui prie? En quel endroit? C'est le Fils qui invoque son Père, le crucifié en faveur des impies, quand on l'injurie, non plus en paroles, mais jusqu'à lui donner la mort, quand il est cloué à la croix; on dirait que ses mains ne sont ainsi étendues qu'afin de prier pour eux, qu'afin que sa prière s'élevât comme un parfum en présence de son Père, et que ces mains élevées fussent comme un sacrifice du soir [5]. « Vous êtes plein de patience, de misé« ricorde et de vérité ».

21. Si donc vous êtes la vérité, « Jetez les « yeux sur moi, prenez-moi en pitié, et don« nez la puissance à votre serviteur [6] ». Parce que vous êtes la vérité, « donnez la puissance « à votre serviteur ». Que les jours d'épreuve s'écoulent, et que vienne enfin le temps de juger. Qu'est-ce à dire : « Donnez la puissance « à votre serviteur ? » « Le Père ne juge per« sonne, mais il a donné au Fils toute puis« sance de juger [7] ». C'est lui qui ressuscite, et qui doit venir sur la terre pour juger : il apparaîtra terrible, lui qui a paru méprisable. Il montrera sa puissance, lui qui n'a montré que patience. A la croix, c'était la puissance, au jugement, ce sera la puissance. Au jugement il paraîtra dans son humanité, mais aussi dans sa gloire : « Car il doit venir », ont dit les Anges, « tel que vous l'avez vu « s'élever [1] ». C'est dans la forme de l'homme qu'il viendra pour le jugement, aussi sera-t-il vu des impies qui ne pourront voir la forme divine. Car « bienheureux ceux dont « le cœur est pur, parce qu'ils verront Dieu [2] ». C'est sous la forme de l'homme qu'il apparaîtra pour dire : « Allez au feu éternel [3] » ; afin que cet oracle d'Isaïe soit accompli : « Enlevez l'impie, afin qu'il ne voie point la « clarté du Seigneur [4] ». Qu'il disparaisse afin qu'il ne voie point la forme de Dieu. Ils verront donc la forme de l'homme, mais ils ne verront point « cette forme divine qui le rend « égal à Dieu [5] ». « Ce Verbe qui était au com« mencement, Verbe qui était en Dieu, Verbe « qui était Dieu [6] » : voilà ce que les impies ne verront point. Car si le Verbe est Dieu, et si « bienheureux les cœurs purs parce qu'ils « verront Dieu [7] », comme les impies ont le cœur souillé, assurément ils ne verront pas Dieu. Comment donc « verront-ils Celui qu'ils « ont percé [8] », sinon qu'il apparaîtra visiblement sous la forme humaine pour ceux qui seront jugés, et sous la forme d'un Dieu pour ceux-là seulement qui seront séparés à sa droite? Quand en effet ils seront placés à droite, il leur sera dit : « Venez, bénis de mon « Père, recevez le royaume qui vous a été « préparé dès l'origine du monde ». Et que sera-t-il dit aux impies de la gauche ? « Allez « dans le feu éternel, que mon Père a pré« paré au diable et à ses anges ». Or, après le jugement, quelle est la conclusion de l'Evangile? « Ainsi », dit-il, « les impies iront au « brasier sans fin, et les justes à la vie éter« nelle [9] ». Ils passeront, ainsi, de la vision de la forme de l'homme, à la vue de la forme divine. « Or », est-il dit, « c'est en ceci que « consiste la vie éternelle; à vous connaître, « vous qui êtes le seul Dieu, et Jésus-Christ que « vous avez envoyé [10] » ; c'est-à-dire que lui aussi est le seul vrai Dieu. Car le Père et le Fils sont un seul vrai Dieu : et alors le sens serait, afin qu'ils reconnaissent pour vrai Dieu et vous et Jésus-Christ que vous avez envoyé.

[1] Jean, XIX, 6.— [2] Ps. LVI, 5.— [3] Id. LXXXV, 15.— [4] Luc, XXIII, 34. — [5] Ps. CXL, 2. — [6] Id. LXXXV, 16. — [7] Jean, V, 22.

[1] Act. I, 11. — [2] Matth. V, 8.— [3] Id. XXV, 41.— [4] Isa. XXVI, 10, suiv. les Septante.— [5] Philipp. II, 6.— [6] Jean, I, 1.— [7] Matth. V, 8. — [8] Jean, XIX, 37. — [9] Matth. XXV, 34, 41, 46. — [10] Jean, XVII, 3.

Car les bienheureux ne passeront point à la vision du Père, sans voir aussi le Fils. Si l'on ne voyait en effet le Fils dans le Père, ce même Fils ne dirait point à ses disciples, que le Fils est dans le Père, comme le Père est dans le Fils. Voilà que ses disciples lui disent : « Montrez-nous le Père, et cela nous suffit ». Il répond : « Depuis si longtemps je suis avec « vous, et vous ne me connaissez point? Phi- « lippe, quiconque me voit, voit aussi mon « Père ». Remarquez : voir le Père, c'est voir aussi le Fils, comme voir le Fils, c'est voir aussi le Père. Aussi le Sauveur a-t-il ajouté : « Ne savez-vous donc pas que je suis « en mon Père, et que mon Père est en moi? » C'est-à-dire, en me voyant on voit mon Père, et en voyant le Père on voit le Fils; on ne peut les séparer dans la vision bienheureuse, comme on ne peut les séparer dans leur nature et dans leur substance. Et pour vous montrer que le cœur doit se préparer à voir la divinité du Père et du Fils et du Saint-Esprit, que nous croyons sans la voir encore, en purifiant néanmoins notre cœur par cette croyance, afin que nous puissions la voir un jour, le Seigneur a dit à un autre endroit : « Celui qui écoute mes « commandements et qui les garde, c'est « celui-là qui m'aime : or, celui qui m'aime, « sera aimé de mon Père, et moi je l'aimerai, « et me montrerai à lui[1] ». Ceux à qui il parlait, ne le voyaient-ils donc point? Ils le voyaient, et ne le voyaient point; ils voyaient dans un sens, et croyaient dans un autre sens; ils voyaient un homme, ils croyaient en Dieu. Or, au jugement ils verront avec les impies le même Jésus Notre-Seigneur; après le jugement ils verront Dieu à l'exclusion des impies. « Donnez la puissance à votre servi- « teur ».

22. « Et sauvez le fils de votre servante[2] ». Ce fils de la servante est Notre-Seigneur. De quelle servante? de celle qui répondit, quand on lui annonça Celui qui devait naître : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me « soit fait selon votre parole[3] ». Sauver le Fils de la servante, c'était donc sauver son Fils : son Fils dans la forme de Dieu, le fils de la servante sous la forme de l'esclave[4]. C'est donc de la servante du Seigneur qu'est né Notre-Seigneur, sous la forme de l'esclave, lui qui dit : « Sauvez le fils de votre servante ».

[1] Jean, XIV, 8-10, 21. — [2] Ps. LXXXV, 16. — [3] Luc, I, 38. — [4] Philipp. II, 6.

Il a été sauvé de la mort, comme vous le savez, et sa chair qui était morte a repris la vie. Mais afin que vous sachiez qu'il est Dieu, et qu'il n'est point ressuscité par son Père, tellement que lui-même ne fût rien dans la résurrection, puisque lui-même aussi a ressuscité sa chair, vous lisez dans l'Evangile cette parole : « Détruisez le temple de Dieu, « et je le rétablirai en trois jours[1] ». Et pour nous interdire tout autre sens, l'Evangéliste ajoute : « Il parlait ainsi du temple de son « corps[2] ». Donc le fils de la servante a été sauvé. Que tout chrétien incorporé au Christ, s'écrie aussi : « Sauvez le fils de votre servante ». Peut-être ne peut-il point dire : « Donnez la « puissance à votre Fils », puisque ce Fils a réellement reçu la puissance. Mais pourquoi ne pas le dire également? N'est-ce pas à des serviteurs qu'il est dit : « Vous vous assiérez « sur douze trônes, pour juger les douze tri- « bus d'Israël[3]? » Des serviteurs ne disent-ils pas : « Ignorez-vous que nous jugerons « les anges[4]? » Chacun des saints reçoit donc ce pouvoir, et chacun des saints est le fils de la servante. Mais, s'il est né d'une païenne pour devenir ensuite chrétien : comment le fils d'une païenne peut-il être le fils de la servante? Il est alors fils d'une païenne selon la chair, mais fils de l'Eglise selon l'esprit. « Sauvez le fils de votre servante ».

23. « Donnez-moi un signe de votre faveur[5] ». Quel signe, sinon celui de la résurrection? Le Seigneur a dit : « Cette génération dépra- « vée et rebelle demande un signe, et il ne « lui sera donné aucun autre signe que celui « du prophète Jonas. De même, en effet, que « Jonas fut dans le ventre de la baleine trois « jours et trois nuits, ainsi le Fils de l'Homme « sera trois jours dans le sein de la terre[6] ». Donc ce signe de faveur s'est accompli dans notre chef; mais que chacun de nous s'écrie : « Donnez-moi un signe de votre faveur » ; car nous devons, nous aussi, être changés, quand au son de la dernière trompette, à l'avénement du Seigneur, les morts ressusciteront pour être incorruptibles[7]. Tel sera le signe de la faveur divine. « Donnez-moi un « signe de votre faveur, afin que mes ennemis « le voient et en soient confondus ». Au jugement ils éprouveront une confusion funeste, ceux qui n'ont pas voulu d'une confusion

[1] Jean, II, 19. — [2] Id. 21. — [3] Matth. XIX, 28. — [4] I Cor. VI, 3. — [5] Ps. LXXXV, 17. — [6] Matth. XII, 39, 40. — [7] I Cor. XV, 52.

salutaire. Qu'ils soient donc confondus dès cette vie, qu'ils répudient leurs voies coupables pour marcher dans la voie de la sainteté : car nul d'entre nous ne peut vivre sans confusion, à moins qu'une première confusion ne le fasse renaître. Dieu leur offre maintenant l'occasion d'une confusion salutaire, s'ils ne dédaignent point le remède de l'aveu. Mais s'ils répudient la confusion aujourd'hui, ils n'échapperont point à la confusion, quand leurs crimes s'élèveront pour les accuser [1]. Comment seront-ils confondus ? Ils diront alors : « Voilà donc ceux que nous avons « tournés en dérision, qui essuyaient nos ou- « trages. Insensés, nous regardions leur vie « comme une folie, comment sont-ils rangés « parmi les enfants de Dieu? A quoi nous re- « vient notre orgueil [2]? » Voilà ce qu'ils diront; que ne disent-ils maintenant ce qu'ils diraient avec fruit? Que chacun se retourne vers Dieu avec humilité, et dise maintenant : De quoi nous sert notre orgueil? Qu'il exécute cette parole de l'Apôtre : « Quelle gloire vous « revient-il de ces œuvres qui vous font rou- « gir maintenant [3]?» Vous le voyez donc : ici-bas, une confusion salutaire nous tient lieu de pénitence, mais alors, elle sera tardive, inutile et sans fruit. « De quoi nous sert notre « orgueil ? Que nous a valu l'étalage de nos « richesses? Tout a passé comme l'ombre [4] ». Eh ! quoi donc ? Pendant ta vie sur la terre, tu ne voyais donc point tout cela passer comme une ombre? Tu eusses quitté l'ombre pour être dans la lumière ; et tu ne dirais point : « Tout s'est évanoui comme une om- « bre », alors que tu vas passer de l'ombre aux ténèbres. « Donnez-moi un signe de votre « faveur, afin que mes ennemis le voient et « soient dans la confusion ».

24. « Car vous, Seigneur, m'avez aidé et « m'avez consolé [5] ». « Vous m'avez aidé » dans le combat, « et vous m'avez consolé » dans ma tristesse. Nul ne recherche la consolation, s'il n'est dans la misère. Refusez-vous la consolation ? Dites que vous êtes heureux. Mais vous entendez cette parole : « Mon peuple », (déjà vous me répondez, et votre murmure que j'entends, me prouve que vous connaissez les saintes Ecritures. Que ce même Dieu qui l'a gravée dans vos cœurs, la fasse paraître dans vos actions. Vous le voyez donc, c'est vous tromper que vous appeler heureux) « Mon peuple, ils vous appellent heureux, et « ils vous jettent dans l'erreur, ils ruinent le « sentier où vous marchez [1] ». Tel est encore l'avis de saint Jacques, dans son épître : « Soyez dans l'affliction et dans les larmes, « que vos ris se changent en deuil [2] ». Vous voyez comment vous parle cet apôtre : comment nous tiendrait-il ce langage dans la sécurité ? Ce monde est une terre de scandales, d'afflictions et de grands maux : c'est ici que nous devons gémir afin de nous réjouir dans le ciel ; ici l'épreuve, là haut la consolation, alors que nous dirons : « Parce que vous avez « épargné les larmes à nos yeux, et la chute à « nos pieds, voilà que je mettrai mes délices « dans le Seigneur, en la terre des vivants [3] ». Or, la terre est le séjour des morts, ce séjour des morts passera, et alors viendra la région des vivants. Dans ce séjour des morts, il n'y a que travail, que douleur, que crainte, que tribulation, qu'épreuve, que gémissements, que soupirs. Il n'y a que fausse félicité, que véritable misère, car une félicité trompeuse, est une misère véritable. Mais quiconque reconnaît qu'il est ici dans une misère véritable, sera dans la vraie félicité. Et néanmoins parce que tu es dans l'affliction, écoute la parole du Seigneur : «Bienheureux ceux qui pleurent [4]». Eh quoi ! « Bienheureux ceux qui pleurent ! » Rien n'est plus près de la misère que les larmes ; rien n'en est plus éloigné que le bonheur; et vous dites qu'ils pleurent, et vous les appelez bienheureux ! Comprenez bien mes paroles, nous dit-il, j'appelle bienheureux ceux qui pleurent. Comment bienheureux ? En espérance. Comment pleurent-ils ? En réalité. Ils pleurent dans cette vie mortelle, dans ces tribulations, dans cet exil ; et comme ils reconnaissent qu'ils sont dans ces misères, ils en gémissent, et ils sont bienheureux. Pourquoi pleurer dès lors ? Le bienheureux Cyprien fut contristé dans sa passion, aujourd'hui il a les consolations et une couronne de gloire. Et toutefois, dans ces consolations, il ressent de la tristesse : car Notre-Seigneur Jésus-Christ prie encore pour nous [5] : or, tous les martyrs qui sont avec lui, interviennent en notre faveur. Leurs prières ne doivent cesser, que quand cesseront nos gémissements. Or, quand cesseront nos gémissements, nous

[1] Sag. IV, 20. — [2] Id. V, 3, 6. — [3] Rom. VI, 21. — [4] Sag. V, 3-9. — [5] Ps. LXXXV, 17.

[1] Isa. III, 12. — [2] Jacques, IV, 9. — [3] Ps. CXIV, 8, 9. — [4] Matth. V, 5. — [5] Rom. VIII, 34.

recevrons tous une même consolation, ne formant plus qu'une même voix, qu'un même peuple, dans une même patrie. Des milliers de millions uniront leurs cantiques aux cantiques des anges, et ne formeront qu'un même chœur avec les Puissances dans l'unique cité des vivants. Où seront les gémissements dans cette cité? Où les soupirs, la fatigue et l'indigence? Où la mort? Qui y fera des œuvres de miséricorde, y donnera du pain au pauvre, alors que tous y seront rassasiés du pain de la justice? Nul alors ne te dira : Recevez un étranger; il n'y aura là nul étranger, tous y vivent dans leur patrie. Nul ne viendra te dire : Réconcilie tes amis qui sont en querelle; tous jouiront en paix de la présence de Dieu. Nul ne te dira : Visite ce malade; la santé et l'immortalité régneront donc éternellement. Nul ne te dira : Ensevelis ce mort; tous auront la vie éternelle. Il n'y aura plus d'œuvres de miséricorde, parce qu'il n'y aura plus de misère. Et quelle sera donc l'occupation au ciel ? Le sommeil peut-être ? Si nous combattons contre nous-mêmes, en cette vie, bien que nous demeurions dans la maison du sommeil, ou dans une chair pesante, si nous nous éveillons devant ces flambeaux, si cette solennité nous ôte l'envie de sommeiller, combien ce grand jour devra nous porter à la veille? Arrière donc tout sommeil, nous veillerons au ciel. Que ferons-nous alors ? Il n'y aura plus d'œuvres de miséricorde, parce qu'il n'y aura plus de misère. N'y aura-t-il plus alors ces nécessités que l'on subit aujourd'hui, de semer, de labourer, de tisser, de moudre le blé, de le cuire? Rien de tout cela, parce qu'il n'y aura plus de nécessité. De même qu'il n'y aura plus d'œuvres de miséricorde, parce qu'il n'y aura plus de misère ; de même avec la nécessité et la misère, disparaîtront les œuvres de miséricorde et de nécessité. Qu'y aura-t-il donc ? Quelle sera notre occupation? Notre action ? N'y aura-t-il aucune action, parce que nous serons en repos? Nous serons donc assis dans l'inaction et l'indolence? Si notre amour peut se refroidir, nous pourrons cesser d'agir. Ainsi donc, cet amour qui doit se reposer dans la face de Dieu, qui tend à Dieu, qui espère en lui, quelle n'en sera point l'ardeur, quand nous arriverons à lui ? Si maintenant, sans le voir, nous soupirons vers lui avec une ardeur si vive, de quelles clartés ne doit-il point nous illuminer, quand nous le verrons? Quel changement fera-t-il en nous? Que fera-t-il de nous ? Et que ferons-nous, mes frères? Que le psaume nous le dise : « Bienheureux ceux qui habitent dans votre « maison ». Pourquoi ? « Ils vous béniront « dans les siècles des siècles [1] ». Telle sera, mes frères, notre occupation, louer Dieu. Nous l'aimerons et nous le bénirons. Tu cesseras de le bénir, si tu cesses de l'aimer. Mais tu ne cesseras point de l'aimer, parce qu'en le voyant, tu n'éprouveras aucun ennui ; il te rassasiera sans te rassasier. Mon expression te surprend. Moi, si je dis qu'il te rassasiera, je crains que tu ne t'en ailles de lassitude, comme on s'en va d'un dîner ou d'un souper. Te dirai-je alors qu'il ne te rassasiera pas ? Mais si je le fais, je crains que l'indigence ne t'effraie, que tu n'imagines quelque besoin, ou du moins quelque désir à satisfaire. Que dirai-je donc, sinon ce que l'on peut exprimer sans pouvoir à peine le penser? Que Dieu nous rassasiera et ne nous rassasiera point; car je trouve l'un et l'autre dans l'Ecriture. S'il est dit en effet: « Bienheureux ceux « qui ont faim, parce qu'ils seront rassasiés [2] »; il est dit encore dans la Sagesse : « Ceux qui « vous mangent auront encore faim, et ceux « qui vous boivent auront encore soif [3] ». Il n'est pas dit : soif de nouveau; mais : encore soif. Avoir soif de nouveau, ce serait retourner boire, après avoir digéré ce qu'on aurait bu à satiété. Il en est de même de ceux qui vous mangent et qui ont encore faim, car ils ont faim alors même qu'ils vous mangent ; et ils ont soif alors même qu'ils vous boivent. Qu'est-ce à dire avoir soif quand on boit ? Avoir une soif inextinguible. Si donc Dieu nous réserve des délices ineffables et éternelles, que veut-il de nous maintenant, mes frères, sinon une foi sincère, une espérance ferme, une charité pure, en sorte que l'homme s'avance dans la voie tracée par le Seigneur, qu'il supporte les épreuves, et reçoive les consolations d'en haut?

[1] Ps. LXXXIII, 5. — [2] Matth. V, 6. — [3] Eccli. XXIV, 29.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXXXVI.

SERMON AU PEUPLE.

Probablement prêché à Carthage, en présence de l'évêque de cette ville, Aurèle.

LA JÉRUSALEM CÉLESTE.

La ville chantée dans le psaume est la cité de Dieu que nous chantons, si nous l'aimons. C'est la sainte Sion dont les Apôtres et les Prophètes sont tout à la fois les citoyens et les montagnes sur lesquelles cette cité est bâtie. Le Christ est cette pierre de l'angle où se sont rencontrées les deux murailles venant l'une de la circoncision, l'autre de la gentilité. Il est aussi la base de la Cité, et au lieu que les édifices de la terre partent d'en bas, l'édifice spirituel vient d'en haut. Le Christ est encore la porte du bercail, et le berger, et cet édifice est vivant dans chacune de ses pierres, et chaque pierre est carrée afin d'être debout en tout sens. Les Apôtres et les Prophètes en sont la base, parce qu'ils soutiennent notre faiblesse, et les portes, parce que nous y entrons par eux ; et y entrer par eux, c'est y entrer par Jésus-Christ. De là ce nombre de douze portes, nombre qui désigne l'universalité, et correspond aux douze siéges, parce qu'on viendra de tous côtés pour y entrer, y siéger, y juger. Le Christ nous y a précédés et y entre dans chacun de ses membres qui s'est appliqué les mérites de la passion. C'est là que viennent Rahab et Babylone, ou les Gentils purifiés. C'est le Christ qui a fondé cette ville où il est né, comme il a créé sa mère. Là est le roi, l'ineffable bonheur.

1. Le psaume que l'on vient de chanter n'a que peu de paroles ; mais il est riche de pensées. Il a été lu tout entier, et vous voyez le peu de temps qu'il a fallu pour arriver à la fin. Notre bienheureux père, qui nous honore de sa présence, m'a proposé tout à l'heure de l'exposer à votre charité autant que Dieu voudra bien me l'accorder. Une proposition si subite serait embarrassante, si celui qui m'engage ne me venait en aide par ses prières. Que votre charité soit donc attentive. Ce psaume chante et signale à notre attention une ville dont nous devenons les citoyens en devenant chrétiens, et d'où nous sommes exilés en cette vie mortelle ; une ville dont nous approchons par la voie qui y conduit. On ne pouvait jadis trouver cette voie encombrée d'épines et de ronces ; mais afin que nous pussions arriver à cette cité, le roi lui-même s'en est fait la voie. Donc, en marchant dans le Christ, étrangers ici-bas jusqu'à ce que nous soyons arrivés, en soupirant dans le désir de l'ineffable repos qui règne en cette cité, repos pour lequel on nous a promis « ce « que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a « pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur « de l'homme [1] »; en marchant donc, chantons de manière à stimuler nos désirs. Dans l'homme qui désire en effet, le cœur chante, quand même la langue se tairait ; mais pour l'homme sans désir, quelque clameur qu'il fasse entendre aux hommes, il est muet pour Dieu. Voyez comme ceux qui aimaient cette ville aspiraient à y arriver ; avec quelle effusion ces hommes, qui l'ont prophétisée, qui l'ont signalée à notre espérance, en ont aussi chanté les attraits. Ces désirs leur venaient de l'amour de cette cité, et cet amour était une effusion de l'Esprit-Saint. « Car l'amour « de Dieu », dit l'Apôtre, « est répandu dans « nos cœurs, par l'Esprit-Saint qui nous a été « donné [1] ». Ayons donc cette ferveur de l'Esprit-Saint, pour entendre ce qu'on va dire de cette cité bienheureuse.

2. « Ses fondements sont sur les montagnes « saintes [2] ». Le Prophète n'avait rien dit encore de cette ville, et tout à coup il s'écrie : « Ses fondements sont sur les montagnes « saintes ». Les fondements de quoi ? Sans doute les fondements d'une ville, puisqu'ils sont placés sur des montagnes. Citoyen donc de cette ville, et plein de l'Esprit-Saint, roulant en son âme tous les motifs d'amour et de soupirs, pour une cité aussi sainte, il échappe tout à coup ses méditations et s'écrie : « Ses « fondements sont sur les montagnes saintes » ; comme s'il en avait déjà parlé. Comment dire qu'il n'en avait point parlé, lui qui n'avait point cessé d'en parler dans son cœur ? Comment dire « ses fondements », quand on n'a

[1] I Cor. II, 9.

[1] Rom. V, 5. — [2] Ps. LXXXVI, 1.

point encore parlé de la ville? Aussi, ayant médité longuement cette ville dans le silence de ses pensées et soupiré vers Dieu, soudain il éclate aux oreilles des hommes : « Ses fondements sont sur les saintes montagnes ». Et comme si les hommes lui demandaient de quelle ville? « Dieu », répond-il, « aime les « portes de Sion ». Telle est la cité dont les fondements sont sur les montagnes saintes. C'est de Sion que le Seigneur aime les portes « plus que tous les tabernacles de Jacob[1] ». Mais qu'est-ce à dire que « ses fondements sont « sur les saintes montagnes? » Quelles sont les montagnes sur lesquelles est bâtie cette cité? Un de ses habitants, l'apôtre saint Paul, vous l'a dit clairement. Prophètes et Apôtres sont également citoyens de cette ville. S'ils en parlaient, c'était pour exhorter les autres citoyens. Mais comment l'Apôtre et le Prophète étaient-ils habitants de cette cité? Peut-être encore étaient-ils en même temps ces montagnes sur lesquelles s'élève cette ville dont le Seigneur aime les portes. Que cet autre citoyen nous l'expose donc clairement, de manière à exclure tout doute. S'adressant aux Gentils, l'Apôtre les exhorte à revenir au Christ, à entrer en quelque sorte dans la sainte construction : « Vous serez élevés », leur dit-il, « sur le fondement des Apôtres et des Pro« phètes ». Et comme si les Apôtres et les Prophètes, qui servent de fondement à la cité, n'avaient point par eux-mêmes une solidité suffisante, l'Apôtre ajoute : « Le Christ en est « lui-même la principale pierre angulaire ». Et de peur que les Gentils ne vinssent à croire qu'ils n'appartenaient pas à Sion ; puisque Sion était une cité terrestre et qui figurait une autre cité, la Jérusalem céleste, dont l'Apôtre a dit qu' « elle est notre mère à « tous[2] » ; de peur, dis-je, qu'ils ne vinssent à croire qu'ils n'appartenaient point à Sion, parce qu'ils ne faisaient point partie du peuple de Jérusalem, l'Apôtre leur dit : « Vous « n'êtes donc plus des étrangers et des hôtes, « mais vous êtes les citoyens de la cité des « saints, de la maison de Dieu, comme un « édifice bâti sur le fondement des Apôtres et « des Prophètes ». Telle est la construction de la cité ; mais d'où vient la solidité de cette construction; sur quoi est-elle appuyée pour ne tomber jamais? « Sur Jésus-Christ, qui en « est la pierre angulaire[3] ».

[1] Ps. LXXXVI, 2. — [2] Gal. IV, 26. — [3] Ephés. II, 19, 20.

3. Quelqu'un dira peut-être : Si le Christ est la pierre angulaire, deux murailles alors viennent se réunir en lui, car il n'y a pas d'angle à moins que deux murs, ayant une direction différente, ne viennent le former. Or, deux peuples sont venus, l'un de la circoncision, l'autre de la Gentilité, et se sont unis pour la paix chrétienne, dans une même foi, une même espérance, une même charité. Mais si Jésus-Christ est la pierre de l'angle, il semble que les fondements l'ont précédé, et que la pierre angulaire n'est venue qu'après, et quelqu'un peut nous objecter que c'est le Christ qui s'appuie sur les Prophètes et sur les Apôtres, et non ceux-ci sur le Christ, puisqu'ils sont le fondement, tandis qu'il est la pierre de l'angle. Mais que celui qui parle ainsi, examine bien le fondement et la pierre angulaire ; car l'angle n'est pas seulement dans ce qui est apparent, et s'élève hors de terre, il commence dès le fondement; et pour vous faire mieux comprendre que le Christ est le premier et le principal fondement, « personne », dit l'Apôtre, « ne peut établir un « autre fondement que celui qui est déjà posé « et qui est Jésus-Christ[1] ». Comment alors les Prophètes et les Apôtres sont-ils des fondements de la ville sainte, et comment Jésus-Christ lui-même est-il le fondement au-delà duquel il n'y a plus rien? Comment le comprendre, à moins de dire en figure qu'il est le fondement des fondements, comme le Saint des saints. Si donc tu considères les sacrements, le Christ est le Saint des saints ; si tu jettes les yeux sur l'humble bercail, le Christ en est le pasteur ; si tu envisages l'édifice, le Christ en est le fondement des fondements. Dans nos édifices matériels, on ne saurait mettre la même pierre au sommet et à la base : si elle est à la base, elle ne sera point au sommet ; et si elle est au sommet, elle ne sera point à la base. Tout corps a ses limites, et ne peut être ni en tout lieu ni en tout temps. Pour la divinité, au contraire, elle est présente partout à la fois, et l'on peut en tirer toutes sortes de comparaisons ; et même tout peut être en comparaison, puisque, à proprement parler, elle n'est rien de ce que l'on en dit. Ainsi, le Christ est-il une porte comme celle que fait l'ouvrier? Assurément non. Et pourtant il a dit : « Je suis la porte ». Ou bien est-il un berger comme ceux que nous

[1] I Cor. III, 11.

voyons prendre soin de leurs troupeaux? Pourtant il a dit : « C'est moi le berger[1] ». Et dans un même endroit il dit les deux choses à la fois. Car il dit dans l'Evangile que le bon pasteur entre par la porte ; et en même temps il dit : « Je suis le bon pasteur » ; et là encore il dit : « Je suis la porte ». Le pasteur entre par la porte. Et quel est ce pasteur qui entre par la porte ? « Je suis le bon pasteur ». Et quelle est cette porte, par laquelle vous entrez, ô bon pasteur? « Cette porte, c'est « moi ». Comment donc êtes-vous toutes choses? Comme toutes choses sont par moi. Ainsi quand Paul entre par la porte, n'est-ce point le Christ qui entre par la porte? Pourquoi? Ce n'est pas que Paul soit le Christ, c'est que le Christ est en Paul, et que Paul est par le Christ; n'a-t-il pas dit : « Voulez-« vous éprouver le Christ qui parle par ma « bouche[2] ? » Quand ses saints et ses fidèles entrent par la porte, n'est-ce point le Christ qui entre par la porte? Comment le prouver? Saul, qui n'était pas encore Paul, persécutait ses fidèles quand le Christ lui cria d'en haut : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu[3] ? » Le Christ est donc tout à la fois, le fondement et la pierre de l'angle qui s'élève d'en bas, si toutefois il est en bas. Car c'est en haut que commence l'édifice dont nous parlons : et de même que tout édifice matériel a son fondement en bas, ainsi l'édifice spirituel a son fondement en haut. Si nous bâtissions pour la terre, il nous faudrait une base terrestre; mais comme nous bâtissions pour le ciel, notre fondement nous a précédés dans les cieux. C'est donc lui qui est la pierre angulaire, et les montagnes sont les Apôtres, les grands Prophètes, qui supportent la Cité et en sont un édifice vivant. C'est de cet édifice que partent les cris de vos cœurs, c'est là l'œuvre ingénieuse de la main de Dieu, pour vous faire entrer dans les justes proportions de cet édifice. Car ce n'est pas sans raison que l'arche de Noé[4] était construite avec des bois carrés pour devenir la figure de l'Eglise. Que signifie ce carré? Voyez une pierre carrée par exemple; tel doit être le modèle du chrétien. Car le chrétien ne doit succomber à aucune tentation : poussé de çà et de là, en tous sens, il ne tombe point. Tourne comme tu le voudras une pierre carrée, elle se tient debout.

[1] Jean, x. 11. — [2] II Cor. xiii, 3. — [3] Act. ix, 4. — [4] Gen. vi, 14, suiv. les Septante.

Les martyrs paraissaient tomber, quand on les faisait mourir : mais qu'est-il dit dans nos cantiques? « Lorsque le juste tombera, il ne « sera point brisé, parce que le Seigneur le « soutient par la main[1] ». Si donc vous êtes préparés à toute tentation, et carrés en quelque sorte, que nulle violence ne vous renverse, et soyez prêts à tout événement. Tu entres donc dans cet édifice, par de saintes affections, par une piété sincère, par la foi, l'espérance et la charité ; et entrer dans l'édifice, c'est marcher devant Dieu. Dans les cités de la terre, autre est l'édifice, et autre ceux qui l'habitent; mais la Cité qui nous occupe est bâtie de ses propres citoyens ; ce sont eux qui en sont les pierres, car ces pierres sont vivantes. « Quant à vous », dit saint Pierre, « vous êtes comme des pierres vivantes formant « un édifice spirituel[2] ». C'est à nous que s'adresse l'Apôtre. Continuons à parler de la Cité.

4. « Les fondements sont sur les saintes « montagnes, le Seigneur aime les portes de « Sion ». Je vous ai déjà fait comprendre, mes frères, qu'il ne faut pas voir de différence entre les fondements de la cité et ses portes. Pourquoi donc les Apôtres, les Prophètes, sont-ils des fondements? Parce que leur autorité soutient notre faiblesse. Pourquoi des portes? Parce que c'est par eux que nous entrons dans le royaume des cieux, car ce sont eux qui nous prêchent. Et quand nous entrons par eux, nous entrons par le Christ. Car lui-même est la porte[3]. Il est dit que Jérusalem a douze portes[4], et le Christ est en même temps la porte unique, et les douze portes, parce qu'il est dans les douze. De là le nombre douze pour les Apôtres ; ce nombre douze est très mystérieux. « Vous serez assis « sur douze trônes, dit le Christ, pour juger « les douze tribus d'Israël[5] ». S'il n'y a que douze trônes, il n'y en aura point pour asseoir Paul, treizième apôtre, et il ne pourra juger : et pourtant il affirme qu'il jugera, et non-seulement les hommes, mais encore les anges[6]. Quels anges, sinon les anges apostats? Mais, lui dira la foule, pourquoi te vanter de juger? où t'asseoir? Le Seigneur assure qu'il y a douze siéges pour les douze Apôtres. Judas l'un d'eux est tombé, et Matthias a été ordonné en sa place[7]; le nombre des douze trônes est donc complet : trouve d'abord où t'asseoir

[1] Ps. xxxvi, 24. — [2] I Pierre, ii, 5. — [3] Jean, x, 9. — [4] Apoc. xxi, 12. — [5] Matth. xix, 28. — [6] I Cor. vi 3. — [7] Act. i, 15-26.

avant de menacer de ton jugement. Voyons donc ce que signifient ces douze trônes. C'est un symbole de l'univers entier, parce que l'Eglise doit se répandre dans tout l'univers, d'où Dieu fait appel pour l'édifice du Christ. Ainsi, parce que l'on viendra de toutes parts pour juger, il y a douze trônes; de même qu'il y a douze portes, parce que l'on entre de toutes parts. Non-seulement donc les douze Apôtres avec saint Paul, mais tous ceux qui doivent juger appartiennent à ces douze trônes, dont le nombre marque l'universalité; de même que tous ceux qui entreront appartiennent aux douze portes. Il y a, en effet, dans le monde quatre parties, l'Orient et l'Occident, le Nord et le Midi. Ces parties reviennent fréquemment dans les saintes Ecritures. C'est de ces quatre parties, ou comme il est dit dans l'Evangile, de ces quatre vents que le Seigneur rassemblera ses élus [1]. C'est donc de ces quatre vents que l'Eglise est appelée. Comment est-elle appelée? De toutes parts elle est appelée au nom de la Trinité: car nul n'est appelé dans le baptême qu'au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Or, en multipliant quatre par trois, on obtient douze.

5. Heurtez donc par l'amour à ces portes, et que le Christ lui-même crie en vous : « Ouvrez-moi les portes de la justice [2] ». Il marche en avant comme chef, il suit dans chacun des membres. Voyez ce que dit l'Apôtre, car le Christ souffrait en lui : « J'accom« plis en ma chair ce qui marque aux dou« leurs du Christ [3] ». « J'achève ». Quoi? « ce qui manque ». A quoi? « aux douleurs « du Christ ». Où? « dans ma chair ». Pouvait-il donc y avoir quelque chose d'insuffisant dans les douleurs de cet homme dont le Verbe s'était revêtu en naissant de la vierge Marie? Car, enfin, il a souffert ce qu'il devait souffrir, et par sa volonté, non par la volonté du péché. Et nous voyons qu'il ne restait plus rien à souffrir, puisque sur la croix, après avoir bu le vinaigre, il s'écria : « C'est achevé, « et baissant la tête il rendit l'esprit [4] ». Qu'est-ce à dire, « c'est achevé? » La mesure de mes douleurs est épuisée; tout ce qui a été prédit de moi est accompli, comme s'il n'eût attendu pour mourir que cet accomplissement. Qui sort pour un voyage, comme il sort de son corps? Mais qui peut mourir ainsi? Celui qui a dit tout d'abord : « J'ai le « pouvoir de donner mon âme, et aussi le « pouvoir de la reprendre : nul ne me l'ôte, « mais je la donne de moi-même, et je la re« prends encore [1] ». Il a donc donné sa vie quand il l'a voulu, et l'a reprise quand il l'a voulu : nul n'a pu la lui ôter, la lui arracher. Toutes les souffrances marquées ont donc été accomplies, mais dans le Chef; il restait à les accomplir dans le corps du Christ. Or, vous êtes le corps et les membres du Christ [2]. Aussi l'Apôtre, qui faisait partie de ces membres, a-t-il dit : « Afin que j'accomplisse dans ma « chair ce qui manque à la passion du Christ ». Nous allons donc où le Christ nous a précédés, et le Christ ne laisse point d'aller où il est allé le premier. Le Christ nous a précédés dans son chef, il doit suivre dans son corps. De là vient qu'il souffre encore ici-bas, et il souffrait de la part de Saul, quand Saul entendit : « Saul, Saul, pourquoi me persécu« ter [3]? » De même que si l'on nous marche sur le pied, la langue aussitôt s'écrie : Vous m'écrasez. Nul ne touche à cette langue, et pourtant elle se récrie, plutôt parce qu'elle est unie au membre qui souffre, que par la douleur qu'elle endure. Ici-bas encore le Christ est dans l'indigence, ici-bas il est étranger, ici-bas il souffre, ici-bas il est en prison. Parler ainsi, ce serait l'injurier, s'il n'avait dit lui-même : « J'ai eu faim, et vous m'avez « donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez « donné à boire; j'étais étranger, et vous « m'avez recueilli; nu, et vous m'avez revêtu; « malade, et vous m'avez visité. Et eux : « Quand, Seigneur, vous avons-nous vu en proie « à ces misères, et vous avons-nous secouru? « Et lui : Quand vous l'avez fait au moindre « des miens, c'est à moi que vous l'avez « fait [4] ». Entrons donc dans l'édifice du Christ qui a pour fondement les Apôtres et les Prophètes [5], et dont il est la pierre angulaire : parce que « le Seigneur aime les portes de « Sion, plus que tous les tabernacles de Ja« cob »; comme si cette même Sion n'était point dans les tabernacles de Jacob. Et où donc était Sion, sinon dans ce peuple de Jacob? Car Jacob, tige du peuple juif, était petit-fils d'Abraham, et ce peuple a reçu le nom d'Israël, parce que Jacob lui-même fut

[1] Marc, XIII, 27. — [2] Ps. CXVII, 19. — [3] Coloss. I, 24. — [4] Jean, XIX, 30.

[1] Jean, X, 17, 18. — [2] I Cor. XII, 27. — [3] Act. IX, 4. — [4] Matth. XXV, 35-40. — [5] Ephés. II, 20.

appelé Israël[1]. C'est là ce que vous savez. Mais comme il y avait autrefois des tentes passagères et figuratives, et que le Prophète parle d'une cité spirituelle dont la ville terrestre n'était que l'ombre et l'image, le Prophète s'écrie : « Dieu aime les portes de Sion « plus que toutes les tentes de Jacob ». Il aime cette cité spirituelle, plus que tous les tabernacles figuratifs, qui nous marquaient cette ville céleste, ville impérissable et toujours en paix.

6. « Cité de Dieu, on dit de toi des choses « merveilleuses ». On dirait que le Prophète envisage cette Jérusalem qui est sur la terre. Voyez toutefois de quelle cité on a dit des choses admirables : la Jérusalem de la terre est détruite ; la violence de ses ennemis l'a jetée à terre ; elle n'est plus ce qu'elle était ; elle n'était qu'une figure, et cette ombre est passée. Où sont donc « ces merveilles sur la « cité de Dieu ? » Ecoutez : « Je me souviendrai de Rahab et de Babylone qui m'ont « connu[2] ». Dans cette cité, dit le Prophète, en parlant au nom du Seigneur, je me souviendrai de Rahab, je me souviendrai de Babylone. Rahab n'appartient pas au peuple juif, non plus que Babylone. Car le Prophète dit ensuite : « Voilà que les étran-« gers de Tyr, et le peuple de l'Ethiopie ont « été dans tes murs ». C'est donc avec raison que « l'on chante vos merveilles, ô cité de « Dieu », puisque vos murailles ne renferment pas seulement ce peuple Juif né d'Abraham, mais toutes les nations, dont quelques-unes sont nommées, pour nous faire entendre les autres. « Je me souviendrai de Rahab », est-il dit : quelle est cette courtisane ? Cette cabaretière de Jéricho, qui accueillit les envoyés, les mit sur un autre chemin, crut à la promesse, et craignit Dieu, à qui l'on conseilla de faire descendre par la fenêtre un cordon de pourpre, c'est-à-dire, de mettre sur son front le signe du sang de Jésus-Christ. Elle fut ainsi sauvée[3], et figura l'Eglise des Gentils. De là cette parole du Sauveur aux pharisiens orgueilleux : « En vérité, je vous le « déclare, les publicains et les courtisanes « entreront avant vous dans le royaume des « cieux[4] ». Ils entreront avant vous, parce qu'ils font violence. Ils heurtent par la foi, et tout cède à la foi ; nul ne peut leur résister ; parce que ceux qui font violence, emportent ce royaume, selon cette parole : « Le royaume « des cieux souffre violence, et ceux qui font « violence l'emportent[1] ». Voilà ce que fit le larron[2], plus fort à la croix que dans ses brigandages. « Je me souviendrai de Rahab « et de Babylone ». Babylone était la ville du siècle. De même qu'il n'y avait qu'une ville sainte nommée Jérusalem, il n'y avait qu'une ville de l'iniquité appelée Babylone ; tous les impies appartiennent à Babylone, comme tous les saints à Jérusalem. On sort de Babylone pour aller à Jérusalem. Et comment, sinon par celui qui justifie l'impie[3] ? La cité des saints est donc Jérusalem, comme Babylone est la cité des méchants. Or, celui qui justifie l'impie est venu ; car « je me souvien-« drai », dit-il, non-seulement « de Rahab », mais aussi « de Babylone ». Mais pourquoi se souviendra-t-il de Rahab et de Babylone ? « Parce « qu'elles m'ont connu ». Aussi l'Ecriture a-t-elle dit quelque part : « Répandez votre « colère sur les nations qui ne vous ont point « connu[4] ». Ici il dit : « Répandez votre colère « sur les nations qui ne vous ont point « connu » ; et ailleurs : « Prévenez de votre « miséricorde ceux qui vous connaissent[5] ». Et pour vous montrer que Rahab et Babylone sont prises ici pour les Gentils ; comme si on lui demandait : Pourquoi « vous souvenir de « Rahab et de Babylone qui vous connais-« sent ? » Pourquoi parler ainsi ? « Ce sont « les étrangers », répond-il, qui appartiennent à Rahab, à Babylone, « c'est Tyr ». Mais jusqu'où prendrez-vous ces nations ? Jusqu'aux extrémités de la terre. Car il a pris pour son peuple celui qui est aux derniers confins de la terre. « Jusqu'au peuple de l'Ethiopie », dit-il, « qui a été là ». Si donc l'on y retrouve Rahab, si l'on y est venu de Babylone, si l'on y voit Tyr et le peuple des Ethiopiens, c'est avec raison, « ô cité de Dieu, que l'on célèbre « tes merveilles ».

7. Mais reconnaissez ici un grand mystère. Rahab est ici par celui qui y fait venir Babylone, et cette Babylone a dépouillé Babylone pour devenir Jérusalem. La fille est divisée d'avec sa mère, et commence à devenir membre de cette reine à laquelle on dit : « Ou-« bliez votre peuple et la maison de votre « père, car le roi s'est épris de votre

[1] Gen. XXXII, 28. — [2] Ps. LXXXVI, 3, 4. — [3] Josué, II ; VI, 25. — [4] Matth. XXI, 31.

[1] Matth. XI, 12. — [2] Luc, XXIII, 40-43. — [3] Rom. IV, 5. — [4] Ps. LXXVIII, 6. — [5] Id. XXX, 11

« beauté [1] ». Comment Babylone pourrait-elle aspirer à Jérusalem ? Comment Rahab arriverait-elle à ces fondements ? Comment pourraient y venir les étrangers ? Comment Tyr ? Comment les peuples de l'Ethiopie ? Ecoute bien : « Un homme dira : Sion est ma « mère [2] ». Donc, il est un homme qui dit : « Sion est ma mère », et c'est par lui que ceux-ci viennent en Sion. Mais quel est cet homme ? Le Prophète nous l'indique, si nous savons l'entendre et le comprendre : « Un « homme dira : Sion est ma mère ». Comme si l'on demandait au Prophète quel est cet homme par qui Rahab et Babylone, et les étrangers, et Tyr, et les Ethiopiens viendront à Jérusalem. Voici, répond-il : « Un homme « dira : Sion est ma mère ; un homme a été « fait en elle, et cet homme est le Très-Haut « qui l'a fondée ». Quoi de plus clair, mes frères ? Oui, assurément, « ô cité sainte, on a « dit de toi les plus surprenantes merveilles ». Voici qu'un homme dira : « Sion est ma « mère ». Quel est cet homme ? « Celui qui a « été fait homme en elle ». Un homme donc a été fait en elle, et cet homme l'a fondée. Comment a été fait en elle celui-là même qui l'a fondée ? Pour qu'un homme fût fait en elle, déjà elle était fondée. Comprends, si tu le peux. Car il dira : « Sion est ma mère » ; mais celui qui dira : « Sion est ma mère, est « homme » : or, « un homme a été fait en « elle »; mais « celui qui l'a fondée » n'est point homme, il est le « Très-Haut ». Il a donc fondé la ville où il devait naître, quand il a créé celle qui devait être sa mère. Quelle merveille, mes frères ! quelles promesses ! quelles espérances ! C'est pour vous que le Très-Haut a fondé une cité : il appelle cette cité sa mère, c'est en elle qu' « il a été fait « homme, et le Très-Haut l'a fondée ».

8. Mais comme si l'on demandait : D'où savez-vous ces choses ? Nous venons de chanter ces paroles, et le Christ en son humanité les chante pour nous tous, lui homme pour nous et Dieu avant nous. Mais quelle grandeur d'avoir été avant nous ? Avant la terre et le ciel, avant les siècles. C'est donc ce Dieu fait homme pour nous, dans cette cité, c'est le Très-Haut qui l'a fondée. D'où le savons-nous ? « Le Seigneur le racontera dans les annales « des peuples ». Car voilà ce que dit ensuite le psaume : « Un homme dira : Sion est ma « mère, et cet homme a été fait en elle, c'est « lui, le Très-Haut, qui l'a fondée. Le Seigneur « le racontera dans les annales des peuples et « des princes [1] ». De quels princes ? De ceux qui ont été faits en elle. Les princes qui ont été faits en elle, sont devenus ses princes. Car avant qu'ils fussent princes dans cette cité, Dieu avait choisi ce qu'il y a de méprisable dans le monde pour confondre les forts [2]. Le pêcheur était-il un prince ? Est-ce un prince qu'un publicain ? Oui, ils sont des princes ; car ils ont été faits princes dans cette ville. Quels sont ces princes ? Des princes qui sont venus de Babylone, des princes selon le monde ont embrassé la foi et sont venus à Rome, dans cette capitale de Babylone ; et sans aller au palais des Empereurs, ils sont allés au tombeau d'un pêcheur. Pourquoi sont-ils devenus des princes ? Parce que Dieu a choisi ce qu'il y a de faible pour confondre les forts, ce qu'il y a de méprisable, ce qui n'est rien pour détruire ce qui est [3]. Telle est l'œuvre de celui qui relève le pauvre de la poussière, et l'indigent de son fumier. Pourquoi le relever ? Pour le faire asseoir entre les princes, entre les princes de son peuple [4]. Quelle merveille ! mes frères, quelle joie ! quelle allégresse ! Des orateurs sont venus ensuite dans cette cité, mais ils n'y seraient point venus, si les pêcheurs ne les y avaient précédés. Grandes merveilles que tout cela ; mais où s'accomplissent de telles merveilles, sinon dans cette cité de Dieu, dont on a dit tant de miracles ?

9. Aussi réunissant tant de sujets de joie, que dira le Prophète pour conclure ? « Tu es le sé-« jour de tous ceux qui tressaillent d'allégres-« se [5] ». Elle est donc la cité de la joie, la cité de tous ceux qui s'abreuvent de délices. Ici-bas nous sommes dans la tristesse, là nous aurons une joie sans mélange et sans fin. Il n'y aura ni labeur, ni gémissement ; aux supplications succédera la louange. Nul donc ne sera sans délices : nul gémissement, nul soupir, mais la jouissance dans la joie. Nous serons en présence de celui qu'appellent nos soupirs, et semblables à lui, puisque nous le verrons tel qu'il est [6]. Là toute notre tâche sera de louer Dieu, de jouir de Dieu. Que pourrions-nous chercher, quand celui qui a tout fait, nous

[1] Ps. XLIV, 11, 12. — [2] Cette variante vient des Septante. Ps. LXXXVI, 5.

[1] Ps. LXXXVI, 6 — [2] I Cor. I, 27. — [3] Id. 28. — [4] Ps. CXII, 7, 8. — [5] Id. LXXXVI, 7. — [6] I Jean, III, 2.

suffit? Il haibtera en nous, et nous habiterons en lui; tout lui sera soumis, afin qu'il soit Dieu tout en tous [1]. « Bienheureux donc ceux « qui habitent votre demeure ». Pourquoi bienheureux? Parce qu'ils auront de l'or, de l'argent, une maison nombreuse, de nombreux enfants? Pourquoi bienheureux? « Bien- « heureux ceux qui habitent votre maison, « ils vous loueront dans les siècles des siè- « cles [2] ». Telle est la tâche ou plutôt le repos qui les rendra heureux. N'ayons donc, mes frères, d'autre désir que d'arriver à ce bonheur; préparons nous à bénir Dieu, à nous réjouir en Dieu. Nous vous le disions hier, autant qu'il était en nous : il n'y aura plus d'œuvre de miséricorde, puisqu'il n'y aura plus de misère. Tu n'y rencontreras ni pauvres à secourir, ni l'homme nu à revêtir, ni l'homme qui a soif, ni l'étranger, ni aucun malade à visiter, ni aucun mort à ensevelir, ni des hommes en procès à réconcilier. Que feras-tu donc? Des besoins corporels te forceront-ils à défricher, à labourer, à pratiquer le négoce, à voyager? Ce sera le repos suprême; car il n'y aura plus de ces travaux que la nécessité nous impose : et avec la nécessité disparaîtront les œuvres de nécessité. Qu'arrivera-t-il donc? Le Prophète l'a dit, comme une langue humaine le peut dire : « Tu es comme le séjour de tous ceux qui « tressaillent de joie ». Pourquoi comme le séjour? Parce que la joie que nous ressentirons alors, est de celles que nous ne connaissons point. Je vois ici-bas bien des délices, beaucoup se réjouissent en cette vie, l'un pour tel motif, l'autre pour tel autre motif; mais je ne trouve rien de comparable à cette joie, qui sera comme un agrément sans fatigue. Si je dis simplement un agrément, tel homme va penser à l'agrément qu'il trouve à boire, dans un festin, dans l'avarice, dans les honneurs d'ici-bas. Car les hommes trouvent là des transports et une espèce de folie : mais, « il n'y a point de joie pour l'impie », a dit le Seigneur [3]. Il est donc une joie que l'œil n'a point vue, que l'oreille n'a pas entendue, qui n'est pas entrée dans le cœur de l'homme [4]. « Tous ceux qui demeurent en vous, sont « comme dans la joie ». Préparons-nous donc à une joie supérieure; nous pouvons bien en trouver des images ici-bas, mais elle n'y est point : ne nous préparons point à jouir dans le ciel de ce qui fait ici-bas notre joie, autrement notre abstention deviendrait l'avarice. Vous invitez des hommes à un repas magnifique, où l'on doit servir beaucoup de mets recherchés; ils ne dînent pas : et si vous en demandez la cause, ils répondent : Nous jeûnons. Jeûner est assurément une œuvre sainte, une œuvre chrétienne. Mais ne vous hâtez pas de louer; cherchez la cause, et vous verrez qu'il s'agit du ventre, et non de la religion. Pourquoi ce jeûne? C'est de peur que des mets vulgaires n'embarrassent l'estomac, et qu'on ne puisse toucher ensuite aux mets délicats. C'est donc la sensualité que l'on recherche dans le jeûne. Chose étrange que le jeûne! tantôt il réprime les appétits, la sensualité, tantôt il les favorise. Si donc, mes frères, c'est un plaisir semblable que vous espérez dans cette patrie, où nous invite la trompette céleste, si vous vous abstenez des plaisirs d'ici-bas, pour en recevoir de semblables et au centuple là haut; vous ressemblez à ceux qui jeûnent pour mieux manger, et qui sont tempérants par intempérance. Arrière toutes ces pensées! Préparez-vous à des joies ineffables, et purifiez votre cœur de toutes les affections de la terre, de tous les plaisirs du siècle. Nous venons dans le ciel, et ce que nous verrons nous rendra bienheureux, et cette vue seule nous suffira. Eh! quoi donc? Nous ne mangerons point? Oui, sans doute, nous mangerons, et telle sera notre nourriture, qu'elle nous rassasiera, sans nous manquer jamais. « Tous ceux qui « demeurent en vous, sont comme dans la « joie ». Nous avons dit quelle sera cette joie : « Bienheureux ceux qui habitent votre « maison, ô mon Dieu, ils vous béniront « dans les siècles des siècles [3] ». Louons donc le Seigneur ici-bas, autant qu'il est en nous; mêlons nos gémissements à nos louanges, car en louant Dieu, nous le désirons, sans le posséder encore. Et quand nous le posséderons, nous serons tout en lui, le gémissement disparaîtra pour faire place à la louange, notre unique, notre pure et notre éternelle préoccupation.

[1] I Cor. XV, 28. — [2] Ps. LXXXIII, 5. — [3] Isa. XLVIII, 22, suiv. les Septante. — [4] I Cor. II, 9.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXXXVII [1].

LA PASSION DU CHRIST DANS L'ÉGLISE.

Ce chœur qui doit repondre, c'est l'Eglise qui chante le Christ, et qui doit, dans ses membres, passer par les mêmes douleurs que le Christ. Car le psaume est pour les fils de Coré, ou du Calvaire. Le Christ a donc prié en son humanité, il a souffert, parce qu'il a voulu personnifier en lui tout son corps qui est l'Eglise. Il a été libre dans la mort, parce qu'il donnait lui-même sa vie, et qu'il l'a reprise le troisième jour. Il était dans les tenèbres comme ceux qu'il était venu en délivrer. La colère de Dieu paraissait appesantie sur lui, elle n'a fait que passer, et les prophéties se sont accomplies; ses proches ne comprenant pas ses douleurs, l'ont méconnu, se sont séparés de lui; ses yeux ou les Apôtres privés de sa lumière, ont langui. Alors il prie du haut de la croix, il a crié tout le jour par ses bonnes œuvres, qui n'ont point touché des cœurs sans vie, incapables de comprendre les miracles, de ressusciter à la voix des médecins. Encore céderont-ils à la grâce ? Car c'est Dieu qui ressuscite par la grâce, qui appelle par les Apôtres, qui nous amène à la confession, véritable signe de conversion. Qui dira la vérité à ces âmes sans vie, et qui ont perdu la lumière ? De là remercions Dieu qui nous ressuscite comme il ressuscite les morts ; de là aussi cette prière vive qui doit s'élever à Dieu, que Dieu n'exauce pas aussitôt, afin d'en attiser l'ardeur; prière qui est celle de l'Eglise exilée, et qui doit durer jusqu'à ce que tous ses membres soient dans la patrie.

1. Le titre du psaume quatre-vingt-septième a quelque chose de nouveau, qui embarrasse l'interprète. Dans aucun autre psaume, nous ne trouvons ce que nous rencontrons ici : « Pour Melech, à répondre ». Nous avons pu voir ailleurs ce que signifie et psaume du cantique, et cantique du psaume ; souvent encore nous avons expliqué ces expressions : « Aux fils de Coré », que nous rencontrons fréquemment, ainsi que « pour la fin » ; mais ces expressions : « Pour Melech, à répondre », c'est là un titre nouveau. « Pour Melech », peut se traduire en latin, pour le chœur, car le mot hébreu « Melech », signifie chœur. Or, qu'est-ce à dire pour le chœur, à répondre? sinon que le chœur doit unir ses accords pour répondre à celui qui chante? D'autres psaumes, nous devons le croire, ont été chantés de la sorte, bien qu'ils aient eu d'autres titres; c'était sans doute un moyen de varier, et d'éviter l'ennui. Car celui-ci n'est pas le seul auquel tout un chœur ait répondu, puisqu'il n'est pas le seul qui prophétise la passion du Seigneur. S'il y a une autre raison qui motive la variété des titres, et par laquelle on puisse nous montrer que dans cette variété, chaque titre est tellement propre à chacun des psaumes, qu'il ne pourrait servir à un autre; j'avoue pour moi, qu'après bien des efforts, je n'ai pu la découvrir ; et ce que j'ai vu de ce qu'ont écrit ceux qui en ont parlé avant moi, n'a pu répondre ou à mon attente, ou à ma lenteur. Je dirai donc ce qui me paraît de mystérieux dans cette expression : Pour le chœur à répondre, c'est-à-dire en quoi le chœur doit répondre au chantre. Il y a ici une prophétie de la passion du Seigneur. Or, l'apôtre saint Pierre a dit : « Le Christ a souffert pour nous, afin « que nous suivions ses traces [1] » ; c'est là répondre. L'apôtre saint Jean dit à son tour : « De même que le Christ a donné sa vie pour « nous, de même nous devons donner notre « vie pour nos frères [2] ». Voilà répondre encore. Or, le chœur désigne l'accord qui est le fruit de la charité. Quiconque, dès lors, pour imiter la passion du Sauveur, livrerait son corps aux flammes, sans avoir la charité, ne répondrait point en chœur, et cela ne lui servirait de rien [3]. Ainsi donc, de même que dans l'art musical, il y a, comme les savants ont pu l'exprimer en latin, le *præcentor* et le *succentor*, le premier pour donner au chant l'intonation, le second pour chanter ensuite ; de même dans ce cantique de la passion, après le Christ qui ouvre la marche, vient le chœur des martyrs, qui le suit jusqu'à la fin ou l'acquisition des couronnes éternelles. Ce chant est en effet « pour les fils de Coré », ou

[1] Probablement après l'exposition du Psaume XLI dont il est question au nº 7, et peut-être du Psaume LXVII.

[1] I Pierre, II, 21. — [2] I Jean, III, 16. — [3] I Cor. XIII, 3.

pour ceux qui imiteront la passion du Christ. Car le Christ a été crucifié au Calvaire [1], et en hébreu calvaire se dit Coré. Ce serait là le sens « d'Eman Israélite », qui termine le titre du psaume, car Eman signifie son frère. Or, le Christ a élevé au rang de ses frères, ceux qui ont compris le mystère de la croix, qui loin d'en rougir y mettent au contraire toute leur gloire, sans s'élever de leurs mérites, sans méconnaître sa grâce ; en sorte que l'on peut dire à chacun d'eux : « Voilà un vrai « Israélite sans déguisement [2] » ; ainsi que l'Ecriture témoigne de Jacob qu'il était sans fraude [3]. Ecoutons donc la voix prophétique du Christ, qui chante en ce psaume, afin que le chœur de ses saints lui réponde, soit en l'imitant, soit en lui rendant grâces.

2. « Seigneur, Dieu de mon salut, j'ai crié « vers vous pendant le jour et pendant la « nuit, en votre présence. Que ma prière « pénètre jusqu'à vous, daignez prêter l'oreille « à mes supplications [4] ». Le Seigneur a prié en effet, non selon la forme de Dieu, mais selon la forme de l'esclave, car c'est en ce sens qu'il a souffert. Il a prié quand tout était calme autour de lui, c'est-à-dire pendant le jour, et quand il était dans l'affliction, ce qui selon moi signifie la nuit. Pour sa prière, elle trouve accès auprès de Dieu quand elle est exaucée, et Dieu incline son oreille quand il nous écoute dans sa miséricorde ; car en Dieu il n'y a point de membres corporels comme en nous. Il y a ici une répétition d'usage ; et en effet : « Que ma prière pénètre jusqu'à vous », est identique à : « Prêtez l'oreille à mes sup« plications ».

3. « Parce que mon âme est remplie de « maux, et ma vie s'est approchée de la « tombe [5] ». Oserions-nous bien dire que l'âme du Christ fut rassasiée de maux, quand toutes les douleurs de sa passion n'ont eu de pouvoir que sur sa chair ? De là vient qu'en exhortant ses disciples à souffrir courageusement, et comme pour les inviter à lui répondre en chœur, il leur dit : « Ne craignez point « ceux qui tuent le corps, et qui n'ont point le « pouvoir de tuer l'âme [6] ». Son âme donc, que ses persécuteurs ne pouvaient tuer, pouvait-elle être rassasiée de maux ? Si cela est vrai, voyons de quels maux. Ce ne pouvait être de ces vices qui imposent à l'homme le joug de l'iniquité, que son âme était rassasiée. Ces maux sont peut être les douleurs auxquelles son âme fut en proie en prenant sa chair en pitié ; car ce que l'on appelle douleur du corps ne saurait exister sans l'âme ; et quand elle est inévitable, elle est précédée en nous d'une tristesse dont l'âme seule est le siége. Ainsi donc l'âme peut être affligée sans que le corps souffre ; mais le corps ne peut souffrir sans l'âme. Pourquoi donc ne disons-nous point que l'âme du Christ fut saturée des péchés de l'homme, mais seulement des misères de l'homme, puisqu'un autre Prophète nous dit qu'il a souffert pour nous [1] ; puisque, selon l'Evangéliste : « Ayant pris avec lui Pierre et les deux fils « de Zébédée, il commença à s'affliger et « à s'attrister », et que le Seigneur dit de lui-même : « Mon âme est triste jusqu'à la « mort [2] ? » Voilà ce que voyait le Prophète qui a écrit le psaume, et ce qui lui fait dire : « Mon âme est rassasiée de misères, et ma « vie s'est approchée de la tombe ». Il ne fait que dire en d'autres termes cette parole de Jésus-Christ : « Mon âme est triste jusqu'à « la mort » ; puisque « mon âme est triste », est identique à « mon âme est rassasiée de « misères », et « jusqu'à la mort », identique à « ma vie s'est approchée de la tombe ». Or, si Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu ressentir en lui ces mouvements de l'infirmité humaine, ainsi que cette chair de l'homme, et la mort de cette même chair, ce n'est point par nécessité, mais par un effet de sa compassion. C'est qu'il lui a plu de personnifier en lui tout son corps, ou cette Eglise dont il a daigné se faire le chef ; en sorte qu'il représente ses membres dans ses saints et dans ses fidèles. Et dès lors, s'il arrive à quelqu'un d'entre eux de passer par la douleur et par la tristesse, au milieu des épreuves humaines, qu'il ne se croie point déshérité de la grâce ; qu'il ne regarde point ces ressentiments comme des péchés, mais comme des marques de l'humaine infirmité, et qu'un membre s'instruise à l'exemple du chef, comme le chœur répond à la voix du premier chantre. Nous lisons en effet de l'apôtre saint Paul, un des principaux membres de ce corps mystique, et nous lui entendons avouer que son âme est en proie à de semblables misères, quand il dit qu'il ressent une tristesse pro-

[1] Matth. XXVII, 33. — [2] Jean, I, 47. — [3] Gen. XXV, 27. — [4] Ps. LXXXVII, 2, 3. — [5] Id. 4. — [6] Matth. X, 28.

[1] Isa. LIII, 4. — [2] Matth. XXVI, 37, 38.

fonde, qu'une douleur continuelle traverse son cœur à la pensée de ses frères qui sont les Israélites [1]. Et dire que Notre-Seigneur fut aussi attristé à leur sujet aux approches de sa passion, en laquelle ce peuple allait commettre le plus grand des crimes; c'est là, je pense, ne dire que la vérité.

4. Enfin, cette parole qu'il a dite sur la croix : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne sa« vent ce qu'ils font [2] », est marquée clairement dans ce qui suit : « J'ai été mis au nom« bre de ceux que l'on descend au tombeau [3] »; assurément par ces hommes qui ne savaient ce qu'ils faisaient, qui crurent que le Christ mourait comme meurent les autres hommes, comme contraint par une invincible nécessité. Car il appelle tombeau la profondeur ou de sa misère ou de l'enfer.

5. « J'ai été comme un homme sans se« cours, libre entre les morts [4] ». Dans ces paroles nous voyons clairement le Sauveur. Quel autre eût pu être libre parmi les morts, que celui qui, avec la ressemblance du péché [5], était seul sans péché ? De là vient qu'il dit à ceux qui follement se croyaient libres : « Quiconque fait le péché, est esclave du « péché [6] ». Et comme nous devions être délivrés du péché par celui qui était sans péché : « Si le Fils vous délivre », leur dit-il, « vous « serez vraiment libres [7] ». Celui-là donc était « libre entre les morts », qui avait le pouvoir de donner sa vie et de la reprendre [8], lui à qui nul ne pouvait l'ôter, mais qui la donnait librement; qui pouvait ressusciter à son gré cette chair, comme un temple que les Juifs auraient détruit [9]; lui qui, abandonné de tous, ne demeura pas néanmoins seul, puisque son Père ne l'abandonna pas [10], comme il l'assure lui-même; lui qui pria pour ses ennemis qui ne savaient ce qu'ils faisaient, qui lui criaient : « Il a sauvé les autres, il ne peut « se sauver lui-même : s'il est le Fils de Dieu, « qu'il descende de la croix, et nous croirons « en lui. Que Dieu le délivre, s'il l'aime [11] », et qui était extérieurement « comme un homme « sans secours, comme ces blessés de la mort « qui dorment dans le sépulcre ». Mais le Prophète ajoute : « Effacés de votre sou« venir ». Voilà ce qui établit une différence entre le Christ et les autres morts. A la vérité, il a été blessé, mis à mort, placé dans le sépulcre [1]; mais ceux qui ne savaient ce qu'ils faisaient, qui ne le connaissaient point, l'ont cru semblable à ceux qui meurent de leurs blessures, qui dorment dans le tombeau, dont Dieu ne se souvient pas encore, c'est-à-dire dont le temps n'est point venu pour la résurrection. C'est l'usage des Ecritures d'employer le mot dormir en parlant des morts, parce qu'elle veut nous faire comprendre qu'ils s'éveilleront ou qu'ils ressusciteront. Mais ce blessé qui dormait dans le sépulcre s'éveilla le troisième jour, et devint comme le passereau solitaire sur le toit [2], c'est-à-dire qu'il est à la droite de son Père dans le ciel : car il ne meurt plus, la mort n'a plus d'empire sur lui [3]. Telle est la différence qui l'élève bien au-dessus des autres dont Dieu ne se souvient point encore pour les ressusciter, car il réserve aux membres pour la fin des temps, ce qui est arrivé d'abord aux chefs. On dit en effet que Dieu se souvient quand il agit, et qu'il oublie quand il n'agit point encore. Mais en Dieu il n'y a aucun oubli, puisqu'il ne change point, comme il n'y a pas de souvenir, puisqu'il n'oublie point. « J'ai été traité » par ceux qui ne connaissaient point ce qu'ils faisaient, « comme un homme sans secours », bien que « je fusse libre entre les morts ». Aux yeux de ceux qui ne savaient ce qu'ils faisaient : « J'étais comme ces blessés de la mort qui « dorment dans le sépulcre; et alors votre « main les a retranchés ». C'est-à-dire, quand ils m'ont regardé de la sorte, « eux-mêmes « ont été retranchés par votre main »; en d'autres termes, privés des secours de votre main, alors qu'ils me croyaient sans secours. « Car « ils ont creusé une fosse sous mes yeux », est-il dit dans un autre psaume, « et ils y sont « tombés eux-mêmes [4] ». Il est mieux, je crois, d'entendre ainsi les paroles de notre psaume : « Ils ont été retranchés par votre main », que de les rapporter à ceux qui dorment dans le sépulcre, et dont Dieu ne se souvient point encore : puisqu'il y a certainement parmi eux des justes, dont Dieu ne se souvient point pour les ressusciter, et dont il est dit néanmoins : « Les âmes des justes sont dans la « main de Dieu [5] »; c'est-à-dire qu'elles reposent sous la protection du Tout-Puissant [6], et

[1] Rom. IX, 2-4. — [2] Luc, XXIII, 34. — [3] Ps. LXXXVII, 5. — [4] Id. 6. — [5] Rom. VIII, 3. — [6] Jean, VIII, 34. — [7] Id. 36. — [8] Id. X, 18. — [9] Id. II, 19. — [10] Id. VIII, 29. — [11] Matth. XXVII, 40-43.

[1] Matth. XXVII, 50, 60. — [2] Ps. CI, 8. — [3] Rom. VI, 9. — [4] Ps. LVI, 7. — [5] Sag. III, 1. — [6] Ps. XC, 1.

qu'elles demeurent à l'ombre du Dieu du ciel. Mais ceux-là sont rejetés de la main de Dieu, qui ont cru que le Christ en était rejeté parce qu'ils avaient pu le mettre à mort avec des scélérats.

6. « Ils m'ont placé », continue le Prophète, « dans une fosse profonde [1] », ou plutôt, « dans la fosse la plus basse », comme on lit dans le grec [2]. Or, quelle est cette fosse profonde, sinon une misère tellement profonde, qu'il n'est rien au delà? De là cette parole : « Vous m'avez tiré de l'abîme de misère [3]. « Ils m'ont placé dans des lieux ténébreux, « à l'ombre de la mort »; ils croyaient m'y mettre, eux qui ne savaient ce qu'ils faisaient, qui ne connaissaient pas celui que nul prince du siècle n'a connu [4]. Par cette ombre de la mort, je ne sais si l'on doit entendre la mort corporelle, ou plutôt celle dont il est écrit : « Que la lumière s'est levée pour ceux qui « étaient assis dans les ténèbres, à l'ombre de « la mort [5] »; parce que la foi à la lumière et à la vie les a tirés des ténèbres et de la mort de l'impiété. C'est parmi eux qu'avaient rangé le Sauveur, ceux qui ne le connaissaient point, et dans leur ignorance, ils l'ont mis au rang de ceux qu'il est venu détourner de ces ténèbres.

7. « Votre indignation s'est appesantie sur « moi [6] », ou « votre colère », comme on lit dans certains exemplaires, ou « votre fu« reur », comme on lit en d'autres. Car l'expression grecque θυμὸς, a été traduite différemment. Quand on lit ὀργὴ dans le grec, nul traducteur n'hésite à traduire *ira*, colère ; mais quand on rencontre θυμὸς, la plupart ne veulent point traduire par colère, bien que les grands auteurs de l'éloquence latine, dissertant sur les philosophes grecs, aient traduit en latin ce mot par *ira*, ou colère. Ne nous y arrêtons pas plus longtemps, et si nous devons employer une autre expression, je préfère le mot indignation à fureur, car dans la langue latine, fureur ne se dit ordinairement pas des hommes rassis. Comment donc entendre : « Votre colère s'est appesantie « sur moi », sinon dans le sens de ceux qui ne connaissaient point le Seigneur de la gloire [7]? Ils croyaient que la colère de Dieu, non-seulement était soulevée, mais encore appesantie sur lui, puisqu'ils avaient pu le livrer à la mort, non point à une mort telle quelle, mais à ce genre de mort qu'ils avaient le plus en horreur, à la mort de la croix. De là cette parole de l'Apôtre : « Le Christ nous a rachetés « de la malédiction de la loi, en se faisant « malédiction pour nous : car il est écrit : « Maudit soit Celui qui est suspendu au gi« bet [1] ». Aussi quand il veut nous faire apprécier son obéissance jusqu'à la mort : « Il s'est « humilié », nous dit-il, « en se faisant obéis« sant jusqu'à la mort [2] ». Et comme cela lui paraissait peu, il ajoute : « Et jusqu'à la mort « de la croix ». Aussi le Prophète, après ce qui précède, a-t-il ajouté : « Et toutes vos « suspensions » ; ou selon d'autres traducteurs, « tous vos flots » ; ou selon d'autres encore, « tous vos élans, vous les avez fait « fondre sur moi ». Il est écrit dans un autre psaume : « Toutes vos suspensions et tous « vos flots sont venus sur moi [3] », ou comme d'autres on traduit avec plus de raison, « ont passé sur moi ». Il y a dans le grec, διῆλθον, et non εἰσῆλθον. Et quand on trouve les deux expressions, « suspensions » et « flots », on ne saurait mettre l'une pour l'autre. Or, nous avons assigné aux suspensions le sens de menaces, et aux flots le sens d'afflictions. Les unes et les autres viennent selon le jugement de Dieu. Mais là il est dit qu'« elles sont passées », ici « vous les avez « appelées sur moi ». Là donc, bien que plusieurs menaces soient accomplies, tous les maux qu'il a voulu comprendre dans cette expression, « ont passé sur moi », dit le Prophète. Ici : « Vous les avez amenées sur moi ». Passer, se dit en effet de ce qui n'atteint pas, comme les suspensions, et de ce qui atteint comme les flots. Mais quand il s'agit « des « suspensions », il ne dit point : Elles ont passé sur moi; mais : « Vous les avez amenées « sur moi », pour montrer que toutes les menaces se sont accomplies ; or, tout cela était suspension sur lui, tant que la prophétie renfermait, comme une menace pour l'avenir, tout ce qui s'est accompli dans la suite au temps de sa passion.

8. « Vous avez éloigné de moi tous ceux « qui me connaissaient [4] ». Si par le mot *notos meos*, du latin, nous entendons tous ceux que le Christ connaissait, nous dirons tout le monde ; qui en effet ne connaissait-il

[1] Ps. LXXXVII, 7. — [2] Grec κατωτάτῳ. — [3] Ps. XXXIX, 3. — [4] I Cor. II, 8.— [5] Isa. IX, 2.— [6] Ps. LXXXVII, 8.— [7] I Cor. II, 8.

[1] Gal. III, 13 ; Deut. XXI, 23.— [2] Philipp. II, 8.— [3] Ps. XLI, 8.— [4] Id. LXXXVII, 9.

pas ? Mais le Prophète entend ici tous ceux qui le connaissaient; autant du moins qu'ils pouvaient le connaître, en ce sens du moins qu'ils croyaient à son innocence, bien qu'ils ne vissent en lui qu'un homme, et non un Dieu. Toutefois il pouvait entendre par ce mot de *noti*, ou connus, ceux qui lui sont agréables, comme il appelle inconnus les méchants qu'il doit réprouver au dernier jour, en leur disant : « Je ne vous connais « point [1] ». Quand le Prophète ajoute : « Ils « m'ont eu en abomination », on peut encore entendre ceux mêmes qu'il appelle ses connus ou intimes, et qui avaient en horreur son genre de supplice : toutefois il est mieux d'appliquer ces paroles aux persécuteurs du Christ, dont le Prophète a parlé auparavant. « J'ai été livré », dit-il, « et je ne pouvais « sortir ». Est-ce parce que ses disciples étaient au dehors [2], quand on le jugeait dans l'intérieur du palais, ou plutôt faut-il donner à cette expression « je ne sortais point » un sens plus relevé, c'est-à-dire, je me renfermais dans mon intérieur, je ne montrais point qui j'étais, je ne me faisais point connaître, je ne me manifestais point ? Le Prophète ajoute : « Mes yeux ont langui dans l'in- « digence [3] ». De quels yeux faut-il entendre ces paroles ? S'il est question des yeux de cette chair dans laquelle il souffrait, nous ne lisons point dans la passion, que l'indigence les ait fait languir, comme il est ordinaire à la faim d'amener la défaillance. Car il fut livré après la Cène, et crucifié le même jour. S'il est question des yeux intérieurs, comment se seraient-ils affaiblis par l'indigence, puisqu'ils avaient l'inextinguible lumière ? Mais par ses yeux, il entend ceux des membres de ce corps dont il était la tête, et qu'il aimait d'un amour plus particulier comme les membres les plus éclairés et les plus apparents. C'est de ce corps que l'Apôtre a dit, en le comparant avec le nôtre : « Si le corps « est tout œil, où sera l'ouïe ? s'il est tout « ouïe, où sera l'odorat ? Or, si tous les « membres n'etaient qu'un seul membre, ou « serait le corps? Mais il y a plusieurs membres, « et tous ne font qu'un même corps. L'œil ne « peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de « toi. Et si la main disait: Puisque je ne suis pas « l'œil, je ne suis pas du corps, en ferait-elle « moins partie du corps ? » Et pour marquer plus clairement encore ce qu'il veut faire comprendre, l'Apôtre ajoute : « Vous « êtes le corps de Jésus-Christ et ses mem- « bres [1] ». Ses yeux donc étaient les saints Apôtres, à qui le sang et la chair ne l'avaient pas révélé, mais son Père céleste, qui avait fait dire à Pierre : « Tu es le Christ, Fils du « Dieu vivant [2] ». Or, ces Apôtres le voyant livré et en proie à de telles douleurs, mais ne le voyant point tel qu'ils désiraient, c'est-à-dire qu'il ne sortait point dehors, ou plutôt ne manifestait point sa souveraine puissance, mais qu'il demeurait caché en lui-même, souffrant tout comme s'il eût été vaincu, ces Apôtres « étaient affaiblis par « l'indigence », car ils n'avaient plus la lumière qui était comme leur nourriture.

9. « Et j'ai crié vers vous, Seigneur ». C'est ce que le Sauveur fit ostensiblement à la croix. Mais il est bon de chercher comment nous devons entendre les paroles suivantes : « Durant tout le jour, j'ai élevé mes mains « vers vous ». Si par l'élévation de la main tu entends la potence de la croix, comment expliquer « tout le jour ? » Fut-il donc suspendu à la croix pendant tout le jour, puisque la nuit appartient aussi au jour ? Si le Prophète a voulu comprendre ici ce jour qui est séparé de la nuit, et qui est le jour proprement dit, déjà une première et grande partie du jour s'était écoulée quand le Christ fut mis en croix. Si cette expression, tout le jour, signifie tout le temps (car cette expression est au féminin, et dans la langue latine elle n'a d'autre signification que celle d'un temps, bien qu'il n'en soit pas ainsi en grec, puisque dans cette langue, jour est du féminin, et de là vient, selon moi, que les traducteurs l'ont ainsi rendu), alors la question devient plus difficile. Comment dire tout le temps de sa vie, puisque le Christ n'a pas même étendu ses mains en croix pendant tout un jour? Mais si l'on veut alors prendre la partie pour le tout, parce qu'il est d'usage dans l'Ecriture de parler ainsi, je ne trouve aucun exemple qui autorise à prendre le tout pour la partie, quand cette expression « tout le jour », est formellement employée. En effet, quand le Sauveur dit dans l'Evangile : « Ainsi le Fils de l'homme « sera dans le sein de la terre, trois jours et « trois nuits [3] », il n'est pas contre l'usage d'entendre ici le tout pour la partie, puisqu'il ne

[1] Matth. VII, 23. — [2] Id. XXVI, 56. — [3] Ps. LXXXVII, 10.

[1] I Cor. XII, 12-27. — [2] Matth. XVI, 16, 17. — [3] Matth, XII, 40.

dit point : trois jours entiers, trois nuits entières. Il n'y eut en effet que le jour du milieu qui fut tout entier ; des deux autres il y eut seulement la dernière et la première partie. Mais si dans cette expression il a voulu désigner sa prière, et non sa croix, prière qu'il adressait à Dieu son Père, sous la forme de l'esclave, l'Evangile nous apprend qu'il pria longtemps avant sa passion, pendant sa passion et même à la croix ; mais nulle part nous ne lisons qu'il l'ait fait tout le jour. Il est mieux dès lors d'entendre par cette élévation des mains, cette continuité des bonnes œuvres que Jésus-Christ n'a point cessé de faire.

10. Mais parce que ses bonnes œuvres n'avaient d'utilité que pour les hommes prédestinés au salut, et non pour tous les hommes, pas même pour tous ceux au milieu desquels il les opérait, le Prophète ajoute : « Ferez-« vous des miracles parmi ceux qui sont « morts[1] ? » Si nous entendons ces paroles de tous ceux dont la chair était sans vie, de grands prodiges furent opérés sur les morts, puisque plusieurs revinrent à la vie[2] : et quand le Seigneur pénétra dans les enfers, et en sortit vainqueur de la mort, c'était en faveur des morts un grand miracle. Cette expression donc : « Ferez-vous des miracles « parmi les morts », désigne ces hommes dont le cœur est tellement mort, que les miracles surprenants du Christ ne pouvaient les rappeler à la vie de la foi. Le Prophète ne dit point que Dieu ne fera point de merveilles parmi eux, en ce sens qu'ils ne les verront pas, mais en ce sens qu'ils n'en profiteront point. De même en effet qu'il dit : « Tout le jour « j'ai élevé mes mains vers vous » ; parce qu'il n'avait dans ses actions d'autre but que la volonté de son Père, et qu'il assurait souvent qu'il était venu pour accomplir cette volonté suprême[3] : ainsi parce que ces œuvres étaient accomplies sous les yeux d'un peuple infidèle, un autre Prophète a dit : « J'ai « étendu les mains pendant tout le jour vers « un peuple incrédule, et qui me contredit[4] ». Tels sont les morts pour qui Dieu n'a point opéré ses merveilles ; non qu'ils ne les aient point vues, mais parce qu'ils ne sont point ressuscités. Voici la suite : « Les médecins « rappelleront-ils à la vie, afin que l'on bé-« nisse votre nom ? » C'est-à-dire, les médecins rendront-ils la vie aux hommes qui vous

[1] Ps. LXXXVII, 11. — [2] Mat. XXVII, 52. — [3] Jean, VI, 38. — [4] Is. LXV, 2.

béniront ensuite ? On prétend qu'il en est autrement dans l'hébreu, et qu'au lieu de médecins il y a les géants. Mais les Septante, dont l'autorité est si grande, que ce n'est pas sans raison que l'on croit leur version dictée par l'Esprit d'en haut, à cause de leur accord admirable, ne se sont point trompés ici. Ils ont saisi l'occasion de la ressemblance qui existe entre les mots hébreux, dont l'un signifie médecins, et l'autre géants, qui ont presque la même consonnance, et n'ont qu'une différence très-légère, pour nous montrer comment nous devons entendre les géants. Si cette expression désigne, en effet, ces orgueilleux dont l'Apôtre a dit : « Où est « le sage ? Où est le scribe ? Où est le savant « de ce monde[1] ? » on a pu avec raison les appeler médecins, comme promettant de guérir les âmes par l'art de leur propre sagesse. C'est contre cette prétention que le Prophète a dit : « Le salut vient du Seigneur[2] ». Si nous prenons le mot de géant dans un sens favorable, comme il est appliqué au Seigneur lui-même : « Il a bondi semblable à un géant « pour parcourir sa carrière[3] » : en sorte qu'il soit lui-même le géant des géants, le fort d'entre les forts et les grands qui s'élèvent dans son Eglise par une force toute spirituelle ; de même qu'il est la montagne des montagnes, puisqu'il est écrit de lui : « Voilà que dans les « derniers jours la montagne du Seigneur « apparaîtra, et s'élèvera sur le sommet des « montagnes[4] » ; comme il est encore appelé le Saint des saints : alors il n'y a rien d'étonnant que ces grands et ces forts soient aussi appelés des médecins. De là ce mot de l'Apôtre saint Paul : « Je tâche de stimuler ma « chair ou les Juifs, afin de sauver quelques-« uns d'entre eux[5] ». Quoique ces médecins ne guérissent point les âmes par eux-mêmes, non plus que les médecins du corps ne le font d'eux seuls ; cependant, par leur fidélité dans leur ministère, ils peuvent aider au salut, soulager les vivants, mais non ressusciter les morts, dont le psaume a dit : « Ferez-vous des « merveilles parmi les morts ? » La grâce de Dieu qui fait revivre les âmes des hommes, est trop intérieure, pour qu'elles puissent recevoir de quelques-uns de ses ministres des ordres de salut. Telle est la grâce qui nous est signalée dans l'Evangile, en ces termes :

[1] I Cor. I, 20. — [2] Ps. III, 9. — [3] Id. XVIII, 6. — [4] Isa. II, 2. — [5] Rom. XI, 14.

« Nul ne peut venir à moi, si mon Père, qui « m'a envoyé, ne l'attire » ; et un peu après, il reprend avec plus de clarté : « Les paroles « que je vous ai dites sont esprit et vie ; mais « il en est d'entre vous qui ne croient point ». C'est après quoi l'Evangéliste ajoute : « Jésus « savait dès le commencement quels seraient « ceux qui ne croiraient point en lui, et celui « qui le trahirait ». Et voilà que cet Evangéliste poursuit en citant les paroles du Sauveur : « Et il leur disait : C'est pourquoi je vous l'ai « dit, nul ne peut venir à moi, si ce pouvoir « ne lui a été donné de mon Père [1] ». Il avait dit plus haut : « Il en est d'entre vous qui ne « croient point ». Et comme pour en marquer la cause, il ajoute : « C'est pourquoi je vous « ai dit que nul ne peut venir à moi, s'il ne « lui a été donné de mon Père », afin de montrer que c'est de Dieu que nous vient cette foi par laquelle on croit, et on fait reprendre au cœur mort une vie nouvelle. Ainsi, quoi que fassent auprès des hommes ces prédicateurs éminents de la parole, ces grands esprits qui vont jusqu'à opérer des miracles pour persuader la vérité, bien qu'on puisse les considérer comme d'habiles médecins ; si les hommes sont morts, et que votre grâce ne les ressuscite pas, « ferez-vous des miracles en « faveur des morts, et les médecins ressusci- « teront-ils », et ceux qu'ils ressusciteront, « vous confesseront-ils ? » Car cette confession est un signe de vie, ainsi qu'il est écrit ailleurs : « La confession d'un mort est comme celle « d'un homme qui n'existe plus [2] ».

11. « Quelqu'un dira-t-il votre miséricorde « dans le tombeau, et dans la perdition « votre vérité [3] ? » On sous-entend le verbe qui précède, comme s'il y avait dans ce verset : Quelqu'un dira-t-il votre vérité dans la perdition ? Car l'Ecriture, surtout dans les psaumes, aime à joindre la vérité à la miséricorde. Mais « dans la perdition » est la répétition de ce qui a été dit plus haut : « Dans le « sépulcre ». Or, dire : « Dans le sépulcre », était dire tous ceux qui sont dans le sépulcre, ce que désignait plus haut le nom de morts, ainsi qu'il est écrit : « Ferez-vous des miracles « parmi les morts ? » Pour une âme qui est morte, le corps est en effet un tombeau. Aussi le Seigneur a-t-il dit à ces hommes dans l'Evangile : « Vous ressemblez à des sépulcres « blanchis, qui à l'extérieur paraissent beaux, « et qui au dedans sont remplis d'ossements « de morts et de corruption : de même au de- « hors vous paraissez justes aux hommes ; « mais au dedans vous êtes remplis d'hypocri- « sie et d'iniquité [1] ».

12. « Les ténèbres connaîtront-elles vos « merveilles, et votre justice paraîtra-t-elle « dans la terre de l'oubli [2] ? » Ce qui est « dans les ténèbres », est aussi « dans la terre « de l'oubli ». Or, ces ténèbres signifient les infidèles, selon cette parole de l'Apôtre : « Au- « trefois en effet vous étiez ténèbres [3] ». Ainsi la terre de l'oubli n'est que l'homme oublié de Dieu. Car l'âme infidèle peut arriver à des ténèbres si profondes, que l'insensé dise dans son cœur : « Il n'y a pas de Dieu [4] ». Voici donc la suite de tout ce qui est dit dans ces versets : « J'ai crié vers vous » au milieu des douleurs ; « j'ai élevé mes mains, pendant « tout le jour », c'est-à-dire je n'ai cessé d'étendre mes œuvres, afin de vous glorifier, ô mon Dieu. Pourquoi cette fureur des impies contre moi, sinon parce que vous ne ferez point de merveilles parmi les morts ? c'est-à-dire, parce qu'ils ne sont point touchés par la foi, que les médecins ne les ressusciteront point, et n'amèneront point à vous louer ceux en qui votre grâce n'agira point invisiblement, pour les entraîner à la foi ; car nul ne vient à moi, à moins que vous ne l'attiriez. « Qui « en effet racontera votre miséricorde dans « le sépulcre ? » c'est-à-dire, en parlera à cette âme sans vie, qui gît sous le poids du corps ? « Qui dira votre vérité dans la perdition ? » c'est-à-dire dans cette mort incapable de rien voir et de rien sentir ? Est-ce en effet dans les ténèbres de cette mort, ou dans cet homme, qui a perdu en vous oubliant la lumière de la vie, « que l'on pourra connaître vos mer- « veilles et votre justice ? »

13. Toutefois on pouvait demander à quoi servent ces morts, et quel usage Dieu en tire pour le corps du Christ, qui est l'Eglise. C'est pour montrer par là l'effet de la grâce de Dieu dans les prédestinés, qui sont appelés par le décret de la prédestination. Aussi tout le corps des élus dit-il dans un autre psaume : « Il est « mon Dieu : sa miséricorde me préviendra : « mon Dieu me le fera voir, dans le sort de « mes ennemis [5] ». Aussi le Prophète continue, en disant : « Et moi j'ai crié vers vous, ô mon

[1] Jean, VI, 44, 64-66. — [2] Eccli. XVII, 26. — [3] Ps. LXXXVII, 12.

[1] Matth. XXIII, 27, 28. — [2] Ps. LXXXVII, 13. — [3] Ephés. V, 8. — [4] Ps. XIII, 1. — [5] Id. LVIII, 11, 12.

« Dieu [1] ». Et ici nous devons entendre le Christ, qui parle au nom de son Eglise, ou de son corps mystique. Qu'est-ce à dire en effet « et moi », sinon que nous avons été, nous aussi, par nature, des enfants de colère, ainsi que les autres [2] ? Mais « j'ai crié vers vous », afin de recevoir le salut. Qui en effet met une différence entre moi et les enfants de colère, quand j'entends ce reproche terrible de l'Apôtre à tous les ingrats : « Qui est-ce qui « met de la différence entre vous ? Qu'avez-« vous que vous n'ayez pas reçu ? Et si vous « avez reçu, pourquoi vous glorifier comme « si vous n'aviez point reçu [3] ? » Le salut vient du Seigneur [4]. Le géant ne se sauvera point par sa grande force [5] ; et comme il est écrit : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur « sera sauvé [6]. Mais comment l'invoquer, s'ils « ne croient point en lui ? Comment croire « en lui, s'ils n'en ont entendu parler ? Com-« ment en entendre parler, si nul ne leur « prêche ? Et comment prêcher, si l'on n'est « envoyé [7] ? Ainsi qu'il est écrit : Qu'ils sont « beaux les pieds de ceux qui évangélisent la « paix, qui prêchent les biens [8] ! » Tels sont les médecins qui guérissent le malheureux, blessé par les voleurs ; mais c'est le Seigneur qui l'a conduit dans l'hôtellerie [9] : car ils ne travaillent que dans le champ du Seigneur. Mais ni celui qui plante n'est rien, non plus que celui qui arrose, c'est Dieu qui donne l'accroissement [10]. C'est pour cela que j'ai crié vers le Seigneur, ou que j'ai demandé au Seigneur le salut. Et comment l'invoquer, si je n'eusse cru en lui ? Comment croire en lui, si je n'eusse entendu sa parole ? Mais afin que je crusse à ses paroles, il m'a lui-même attiré : car ce n'est point un médecin quelconque, mais lui-même, qui m'a délivré secrètement de la mort de mon âme. Beaucoup ont entendu en effet, puisque le bruit de leurs paroles a retenti dans tout l'univers, et que leurs prédications ont gagné les derniers rivages [11]. Mais tous n'ont pas la foi [12], et le Seigneur connaît ceux qui lui appartiennent [13]. De là vient que je n'eusse point cru moi-même, si Dieu ne m'eût prévenu dans sa miséricorde [14], et s'il ne m'eût appelé intérieurement, s'il ne m'eût ressuscité, s'il ne m'eût attiré à lui, en me tirant de mes ténèbres pour m'amener à la lumière de la foi, comme il ressuscite les morts, comme il appelle ce qui n'est pas aussi bien que ce qui est. C'est pourquoi il dit ensuite : « Et au matin ma prière « vous préviendra ». Au matin, quand la nuit sera dissipée, ainsi que les ténèbres de l'infidélité. Mais pour que j'arrive à ce matin, c'est votre miséricorde qui m'a prévenu : or, il me reste une dernière lumière, qui doit illuminer les ténèbres les plus profondes, manifester les pensées des cœurs, afin que chacun reçoive de vous la louange, ô mon Dieu [1] : maintenant dans cette vie, dans ce pèlerinage, dans cette lumière de la foi, qui est un jour en comparaison des ténèbres de l'infidélité, mais qui n'est que la nuit en comparaison de ce jour où nous vous verrons face à face ; maintenant « ma prière vous pré-« viendra ».

14. Mais afin que cette prière soit fervente et de plus en plus vive, ce qui nous est utile, selon moi, au-delà de tout ce que l'on peut dire : Dieu diffère le bien qu'il doit nous donner pour l'éternité, et laisse nos vœux se multiplier. Aussi le psaume dit-il aussitôt : « Pourquoi, Seigneur, repousser ma prière [2] ? » C'est ce qui est déjà dit ailleurs : « O Dieu, « mon Dieu, pourquoi m'avez-vous aban-« donné [3] ? » Il demande seulement à connaître cette raison, sans accuser la divine sagesse d'agir sans motif : de même ici : « Pourquoi, ô Dieu, avez-vous repoussé ma « prière ? » Et cependant, avec un peu d'attention, nous trouvons que cette cause est indiquée dans ce qui précède. Car Dieu ne diffère d'exaucer les prières des saints, en éloignant d'eux le bien qu'ils désirent, et en les éprouvant par la tribulation, que pour attiser cette prière, comme on attise le feu sous le souffle qui résiste.

15. L'interlocuteur parcourt brièvement les douleurs qu'endure ici-bas le corps du Christ. Car ce n'est point le chef seul qui a souffert, puisqu'il a dit à Saul : « Pourquoi « me persécutez-vous [4] ? » et que Paul, déjà choisi et placé parmi les membres du même corps, s'écrie : « Qu'il achève en son corps ce « qui manque à la passion du Christ [5]. Pour-« quoi donc, ô mon Dieu, avez-vous rejeté ma « prière, et détourné de moi votre visage ? Je « suis pauvre et dans le travail depuis ma

[1] Ps. LXXXVII, 14. — [2] Ephés. II, 3. — [3] I Cor. IV. 7.— [4] Ps. III, 9. — [5] Id. XXXII, 16. — [6] Joel, II, 32.— [7] Rom. X, 13-15. — [8] Isa. LII, 7. — [9] Luc, X, 34. — [10] I Cor. III, 7. — [11] Ps. XVIII, 5. — [12] II Thess. III, 2.— [13] II Tim. II, 19. — [14] I Cor. I, 28.

[1] I Cor. IV, 5.— [2] Ps. LXXXVII, 15.— [3] Id. XXI, 2.— [4] Act. IX, 4. — [5] Coloss. I, 24.

« jeunesse. Je n'ai été élevé que pour tomber « dans l'humiliation et dans le trouble. Sur « moi ont passé vos colères, et vos terreurs « m'ont accablé. Elles m'ont environné tout « le jour comme l'eau, elles m'ont environné « toutes ensemble. La misère dont vous m'a- « vez frappé, a éloigné de moi mes amis et « mes proches [1] ». Tout cela est arrivé, tout cela arrive encore aux membres du corps mystique de Jésus-Christ. Dieu a détourné d'eux sa face, en ne les exauçant point dans ce qu'ils désiraient, quand ils ne savaient point ce qui leur était utile. Toute l'Eglise est pauvre ; elle a faim, et dans son exil elle soupire après ce qui peut la rassasier dans la patrie. Elle est dans les travaux depuis sa jeunesse, car c'est le corps du Christ qui s'écrie dans un autre psaume : « Ils m'ont souvent attaqué « dès ma jeunesse [2] ». Et si quelques-uns de ses membres sont élevés dès cette vie, c'est afin qu'ils en deviennent plus humbles. La colère de Dieu a passé aussi dans tout le corps du Christ, c'est-à-dire dans l'unité des saints et des fidèles, qui ont le Christ pour chef, mais elle n'y demeure point. Car ce n'est point du fidèle, mais de l'infidèle, qu'il est dit : « La « colère de Dieu demeure sur lui [3] ». Les terreurs de Dieu épouvantent les chrétiens faibles ; car il est sage de craindre ce qui peut arriver, quand même il n'arriverait pas effectivement. Ces terreurs néanmoins troublent quelquefois l'esprit qui voit les maux dont il est menacé, au point que ses maux paraissent l'environner de toutes parts et le cerner comme une inondation. Et comme ces afflictions ne manquent jamais à l'Eglise exilée en ce monde, puisqu'ils assiégent tantôt l'un et tantôt l'autre de ses membres ; le Prophète a dit : « Tout le jour », pour désigner une douleur continuelle, et qui durera jusqu'à la fin des siècles. Souvent encore les amis et les proches, frappés de terreur à la vue de tant de tribulations dont ils sont menacés, abandonnent les saints ; c'est d'eux que saint Paul a dit : « Tous m'ont abandonné, que Dieu ne le « leur impute point [1] ». Mais à quoi bon tout cela, sinon pour que la prière de ce saint corps s'élève devant Dieu dès le matin, c'est-à-dire après la nuit de l'infidélité, jusqu'à ce que vienne enfin ce salut dont l'espérance fait que nous sommes déjà sauvés, et que nous en attendions la réalité avec patience [2] ? C'est là que Dieu ne repoussera point notre prière, parce que nous n'aurons rien à demander, mais que nous obtiendrons tout ce qui a été demandé ; là qu'il ne détournera point de nous sa face, puisque nous le verrons tel qu'il est [3] ; là qu'il n'y aura aucune pauvreté, puisque Dieu sera notre abondance, et tout à tous [4] : là qu'il n'y aura plus aucune fatigue, parce qu'il n'y aura point d'infirmité ; là qu'il n'y aura ni trouble, ni abaissement, parce qu'il n'y aura aucune adversité ; là que nous ne subirons plus le passage des colères de Dieu, parce que nous demeurerons affermis dans sa bonté ; là que nulle terreur ne viendra nous troubler, parce que l'accomplissement des promesses nous établira dans la félicité ; là que nul ami, nul de nos proches ne nous délaissera dans sa frayeur, parce que nous n'aurons à craindre aucun ennemi.

[1] Ps. LXXXVII, 16-19. — [2] Id. CXXVIII, 1. — [3] Jean, III, 36.

[1] II Tim. IV, 16. — [2] Rom. VIII, 24, 25. — [3] I Jean, III, 2. — [4] I Cor. XV, 28.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXXXVIII[1].

PREMIÈRE PARTIE DU PSAUME.

LES PROMESSES DE DIEU.

Toute force nous vient de la miséricorde de Dieu, qui détruit nos erreurs pour nous réédifier dans la vérité. Miséricorde et vérité sont inséparables; Dieu nous remet nos péchés par la première pour nous établir dans la seconde, comme il a confirmé cette seconde parmi les Juifs et fait éclater la première chez les Gentils. La vérité est dans les cieux ou dans les Apôtres, issus d'Israël, et dont la voix se fait entendre partout. Le Seigneur a promis à David comme à Abraham une postérité éternelle qui est le Christ, et ceux qui croient en lui, le corps et la tête ne peuvent être séparés. Le Christ a donc son trône en nous qu'il conduit, et il régnera éternellement dans les saints; ses merveilles éclateront dans la conversion des pécheurs, dans le conseil des saints qui prêcheront l'incarnation du Fils de Dieu. Ce Fils est grand parmi ceux qui l'environnent ou parmi les nations auxquelles il a envoyé ses nuées ou Apôtres, et qui l'ont vu ainsi venant sur les nuées. Mais quand le Seigneur se chercha ainsi une Epouse, le monde lui barra le passage, comme le lion à Samson : il égorga ses martyrs dont le sang a fait naître l'Eglise. Cette mer du monde a vu humilier les superbes et le dragon, à qui ont échappé par l'humilité ceux qu'il dominait. Au Seigneur donc, et les cieux qui prêchent, et la terre qui reçoit la vérité, et l'Aquilon où Satan a été humilié, et la mer qu'il apaise ; de lui vient la Thabor et la lumière, et l'Hermon ou l'anathème à Satan. Il régnera par le jugement, comme il règne aujourd'hui par la miséricorde. Notre joie donc pour être vraie doit venir de Dieu, et non de nos mérites. Lui seul nous soutient, il parle à ses Prophètes, il a choisi son élu ou le Christ, contre qui ne prévaudront point ses ennemis, qui seront taillés en pièces, afin que la miséricorde et la vérité règnent sur la terre, et que lui-même soit élevé au-dessus des rois. Les martyrs ont cru à cette élévation sans la voir ; croyons au reste des promesses.

1. Le psaume que nous voulons vous expliquer avec le secours de Dieu, vous apprendra, mes frères, ce que nous devons espérer de Jésus-Christ Notre-Seigneur ; élevez donc vos cœurs, puisque Dieu qui vous a fait ces promesses, les accomplira, comme il en a accompli tant d'autres. Ce qui doit affermir en effet notre confiance en lui, c'est sa miséricorde et non notre mérite. Telle est, si je ne me trompe, « l'intelligence d'Ethan israélite [2] », qui fait le titre du psaume. Peu importe l'homme qui ait jadis porté le nom d'Ethan : ce nom n'en signifie pas moins un homme robuste. Or, nul homme en cette vie n'est fort que sur l'espérance que donne la promesse de Dieu. Au point de vue de nos mérites nous sommes très-faibles, mais nous sommes forts au point de vue de la miséricorde divine. Aussi cet homme, faible par lui-même, fort de la miséricorde de Dieu, commence ainsi :

2. « Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur : de génération en « génération, ma bouche publiera votre vé« rité [1] ». Que mes membres, dit l'interlocuteur, soient soumis au Seigneur mon Dieu ; je parle, mais je dis ce que vous m'inspirez : « Ma bouche annoncera votre vérité ». Si je n'obéis point, je ne suis point serviteur ; si je parle de moi-même, je suis menteur. Pour parler, et parler de vous, il me faut deux choses, l'une de vous, l'autre de moi : votre vérité et ma bouche. Ecoutons donc la vérité que va prêcher le Prophète, et les miséricordes qu'il va chanter.

3. « Car vous l'avez dit : La miséricorde « sera éternellement édifiée [2] ». Voilà ce que je publie, voilà votre vérité ; c'est à la publier que ma bouche est consacrée : « Car vous « l'avez dit : la miséricorde sera édifiée à « jamais ». Je construis en effet, dites-vous, mais sans rien détruire ; de même que vous en détruisez quelques-uns pour ne point les rebâtir, vous en détruisez d'autres pour les rétablir de nouveau. Si Dieu ne devait pas réédifier quelques-uns qu'il détruit, il ne dirait point par Jérémie : « Voilà que je

[1] Premier sermon, prêché à l'office des Matines de quelques Martyrs. — [2] Dans le texte de la Vulgate, il y a *Ezrahitæ* et non *Israelitæ*. Ce mot Ezrahitæ serait peut-être pour Zarahitæ, car au livre Ier des Paralipomènes, II, 6, *Æ*than et *Æ*man sont comptés parmi les fils de Zara. Au livre III des Rois, IV, 31, Salomon est proclamé plus sage que *Ethan Ezrahite*. Les Septante ont traduit *Zaritem*.

[1] Ps. LXXXVIII, 2. — [2] Id. 3.

« t'ai établi pour détruire et pour édifier [1] ». Evidemment ceux qui se prosternaient devant les idoles, qui adoraient la pierre, n'eussent jamais été édifiés dans le Christ, s'ils n'eussent essuyé la ruine de leurs antiques erreurs. De même s'il n'y en avait que Dieu détruisît pour ne point les reconstruire, il ne serait point dit : « Vous les détruirez et ne les rebâtirez « point [2] ». C'est donc pour ceux que Dieu détruit afin de les édifier ensuite, c'est pour les empêcher de croire que l'édifice dans lequel ils sont entrés n'est que pour un temps, comme l'a été la ruine par laquelle ils ont passé, que le Prophète s'est tenu ferme dans la vérité de Dieu à laquelle il prête sa bouche, par l'amour de cette même vérité. Je prêcherai, dit-il, je parlerai, « parce que vous avez « parlé ». L'homme parle avec assurance, quand il parle après Dieu. Si mes paroles était flottantes, la vôtre les affermirait, « car « vous avez parlé ». Qu'avez-vous dit? « Que « la miséricorde sera établie éternellement, « que la vérité sera préparée dans les cieux ». Il avait dit plus haut : « Je chanterai éternel- « lement les miséricordes du Seigneur ; j'an- « noncerai par ma bouche votre vérité de « génération en génération », joignant ainsi la miséricorde à la vérité ; il les joint ici une seconde fois : « Car vous l'avez dit : votre « miséricorde sera édifiée pour l'éternité, « votre vérité sera affermie dans le ciel ». Ici encore il répète la miséricorde et la vérité : Toutes les voies du Seigneur ne sont que miséricorde et vérité [3]. Dieu ne montrerait point sa vérité en accomplissant ses promesses, si d'abord il ne nous avait remis nos péchés dans sa miséricorde. Mais comme d'une part il avait fait par ses Prophètes beaucoup de promesses au peuple d'Israël, issu d'Abraham selon la chair, et que ce peuple s'est multiplié afin que s'accomplissent en lui les promesses de Dieu ; comme d'autre part, Dieu ne fermait point les sources de sa bonté aux nations étrangères qu'il avait placées sous la garde des anges, quand il choisissait Israël pour son héritage, voilà que l'Apôtre distingue la divine miséricorde pour les uns, et la divine vérité pour les autres. Car il nous dit que « le Christ a été ministre pour le « peuple circoncis, afin de vérifier la parole « de Dieu et de confirmer les promesses faites « à nos pères [4] ». Voilà bien le Dieu qui n'a point trompé, voilà qu'il n'a point rejeté le peuple qu'il avait élu dans sa prescience. Quand il s'agit en effet de la chute des Juifs, de peur que l'on ne crût que Dieu les avait réprouvés, de telle sorte qu'après cette ventilation, il ne mît aucun bon grain dans son grenier, l'Apôtre s'écrie : « Dieu n'a point « réprouvé le peuple qu'il a élu dans sa pres- « cience, car moi-même je suis israélite [1] ». S'il n'y a que des épines dans tout ce peuple, comment serai-je un bon grain, moi qui vous parle ? Donc la vérité de Dieu s'est accomplie dans ceux d'Israël qui ont embrassé la foi, et voilà qu'une muraille est venue du côté de la circoncision pour s'appuyer sur la pierre angulaire [2]. Mais cette pierre ne formerait point un angle, si une autre muraille ne venait de la gentilité. La première muraille appartient donc proprement à la vérité, et la seconde à la miséricorde. « Je dis en effet », poursuit l'Apôtre, « que le Christ a été le « ministre de la circoncision pour vérifier la « parole de Dieu, et confirmer les promesses « faites à nos pères ; et que les Gentils doivent « glorifier Dieu de sa miséricorde [3] ». Il est donc vrai que « votre vérité est établie dans « les cieux ». Car tous ces Israélites appelés à l'apostolat sont devenus des cieux qui racontent la gloire de Dieu. C'est d'eux que le Prophète a dit : « Les cieux annoncent la gloire « de Dieu, et le firmament l'œuvre de ses « mains [4] ». Et pour vous montrer clairement que l'Apôtre parle de ces cieux, le Prophète continue : « Il n'y a ni langage ni contrée « qui n'ait entendu leurs voix [5] ». Cherchez quelles voix, vous ne trouverez plus haut que les cieux. Si donc c'est la voix des Apôtres que l'on a entendue en toutes les langues, c'est d'eux encore qu'il est dit que « leur bruit « s'est répandu dans toute la terre, et leurs « paroles jusqu'aux confins du monde [6] » ; et en effet, bien que Dieu les ait retirés de cette vie avant que l'Eglise fût répandue dans tout l'univers, leurs voix sont néanmoins parvenues jusqu'aux confins de la terre : il est juste de voir accomplir en eux cette prédiction : « Votre vérité sera établie dans les cieux ».

4. « J'ai fait une alliance avec mes élus [7] ». Tout ceci est votre parole, Seigneur, et vous le comprenez, mes frères, vous avez dit à Dieu : « J'ai préparé une alliance avec mes

[1] Jér. I, 10. — [2] Ps. XXVII, 5. — [3] Id. XXIV, 10. — [4] Rom. XV, 20.

[1] Rom. XI, 1, 2. — [2] Ephés. II, 20. — [3] Rom. XV, 8, 9. — [4] Ps. 2. — [5] Id. 4. — [6] Id. 5. — [7] Id. LXXXVIII, 4.

« élus ». Quelle alliance, sinon la nouvelle? Quelle alliance, sinon celle qui nous renouvelle pour un nouvel héritage? Quelle alliance, sinon cette alliance dont l'amour et l'ardent désir nous fait chanter à Dieu un cantique nouveau? « J'ai préparé », dit le Seigneur, « une alliance pour mes élus, j'ai « fait un serment à David mon serviteur ». Avec quelle assurance parle cet homme qui a reçu l'intelligence, qui prête sa bouche a la vérité? Parce que vous avez parlé, je parle avec assurance ; si votre parole m'est une garantie, que sera-ce de votre serment? Car jurer, de la part de Dieu, c'est confirmer sa promesse. C'est avec raison qu'il est défendu à l'homme de jurer [1], de peur que l'habitude ne le jette dans le parjure, parce qu'il est homme et sujet à l'erreur. Mais Dieu jure en toute sûreté, puisqu'il ne peut se tromper.

5. Voyons donc ce que Dieu a juré. « J'ai « juré ceci », dit-il, « à David mon serviteur : « Je te préparerai une race pour l'éternité [2] ». Qu'est-ce que la race de David, sinon la race d'Abraham [3]? Quelle est la race d'Abraham? « Et à votre postérité, qui est le Christ », dit saint Paul. Mais peut-être que ce Christ, qui est la tête de l'Eglise [4], le sauveur de son corps, est fils d'Abraham, et par conséquent de David; tandis que nous, cette race nous est étrangère? Nous en sommes cependant, comme l'a dit l'Apôtre : « Si vous êtes du « Christ, vous êtes les fils d'Abraham, et les « héritiers selon la promesse [5] ». C'est en ce sens qu'il nous faut entendre cette parole : « Je te préparerai une race selon l'éternité » ; ce qui s'étend, non-seulement à cette chair du Christ, qui est née de la vierge Marie, mais aussi à nous tous qui croyons au Christ. Car nous sommes les membres de ce chef auguste. Ce corps ne peut être décapité : si le chef demeure éternellement, les membres doivent demeurer éternellement, en sorte que le Christ subsiste tout entier dans l'éternité. « Je vous préparerai une race pour tous les « siècles, et je t'établirai un trône qui durera « de génération en génération ». Pensez-vous que dire « éternellement », soit dire « de gé-« nération en génération », comme il avait dit plus haut : « De génération en génération, « ma bouche publiera votre vérité? » Qu'est-ce à dire « de génération en génération? » Dans toute génération. Car cette parole ne doit pas être répétée chaque fois qu'une génération apparaît pour disparaître bientôt. Cette répétition nous signale donc l'ensemble des générations. Ou bien faut-il voir ici deux générations, comme vous le savez, et comme on vous l'a déjà fait entendre? Car il y a aujourd'hui une génération du sang et de la chair, et il y aura aussi une génération par la résurrection des morts. De même que Jesus-Christ est prêché à l'une, il sera prêché à l'autre ; mais ici-bas la prédication mène à la foi en lui, là elle nous le fera voir. « J'éta-« blirai votre trône de génération en généra-« tion ». Maintenant le Christ a son trône en nous-mêmes ; c'est en nous que son trône est affermi. S'il ne siégeait en nous, il ne nous conduirait pas ; et s'il ne nous conduisait pas, nous nous précipiterions nous-mêmes. Il a donc en nous son trône, en nous il règne ; il a son trône aussi dans cette génération qui doit renaître à la résurrection des morts. Car le Christ régnera éternellement dans ses saints. Telle est la promesse de Dieu, la parole de Dieu ; et si c'est encore trop peu, le serment de Dieu. Dès lors que cette promesse est affermie, non point sur nos mérites, mais bien sur sa miséricorde, nul ne peut hésiter à prêcher ce dont il ne peut douter. Qu'elle se produise donc dans nos cœurs, cette force qui a fait ainsi nommer Ethan, robuste de cœur ; prêchons la vérité de Dieu, la parole de Dieu, la promesse de Dieu, le serment de Dieu ; ainsi appuyés de toutes parts, prêchons et devenons des cieux en portant Dieu.

6. « Les cieux, ô mon Dieu, publieront vos « merveilles [1] ». Ce ne sont point leurs propres mérites que les cieux doivent publier, mais « les cieux, Seigneur, publieront vos « merveilles ». Dans la miséricorde envers les pécheurs, dans la justification de l'impie, que chantons-nous, sinon les merveilles de Dieu? Tu chantes le Seigneur qui ressuscite les morts, tu le chantes bien davantage quand il rachète les pécheurs. Quelle est cette grâce, sinon la miséricorde de Dieu? Cet homme que tu voyais hier plongé dans les excès de l'ivrognerie, aujourd'hui modèle de sobriété ; hier tu voyais cet autre dans les orgies de la luxure, il est aujourd'hui un modèle de tempérance ; celui-ci blasphémait hier contre Dieu, aujourd'hui il chante ses louanges;

[1] Matth. v, 34. — [2] Ps. LXXXVIII, 5. — [3] Gal. III, 16. — [4] Ephés. v, 23. — [5] Gal. III, 29.

[1] Ps. LXXXVIII, 6.

celui-là s'agenouillait hier devant les créatures, il adore aujourd'hui le Créateur. C'est ainsi que tous ces hommes sortent de leur état désespéré ; qu'ils ne regardent point leurs mérites, mais qu'ils deviennent des cieux ; et que les cieux publient les merveilles de celui qui les a faits des cieux. « Car « je verrai les cieux », dit le Prophète, « l'ouvrage de vos mains[1] ». Et afin que vous sachiez quels sont les cieux qui publieront ces merveilles, voyez où ils doivent les publier. Ecoutez la suite : « Et votre vérité « dans l'assemblée de vos saints ». Il n'y a plus aucun doute, ces cieux sont bien les prédicateurs de la parole de vérité. Et où donc les cieux publieront-ils vos merveilles et votre vérité ? « Et votre vérité dans l'assemblée des « saints ». Que l'Eglise reçoive la rosée des cieux ; que les cieux répandent la pluie sur la terre altérée, et qu'en recevant cette pluie elle fasse germer le bien, les bonnes œuvres ; qu'en retour d'une pluie féconde, elle ne produise pas des épines, de peur d'aller au feu plutôt que dans les greniers du Père céleste. « Les cieux publieront vos merveilles, ô mon « Dieu, et votre vérité dans l'assemblée des « saints ». Les cieux donc annonceront vos merveilles et votre vérité ; tout ce que prêchent les cieux leur vient de vous, ne concerne que vous ; et dès lors ils prêchent en sûreté ; car ils connaissent celui qu'ils prêchent, et n'ont point à rougir de lui.

7. Que prêchent donc les cieux ? Que doivent-ils publier dans l'assemblée des saints ? « Car dans les nuées, qui peut être égal au Sei« gneur ? » Est-ce là ce qu'ils doivent publier, la rosée qu'ils doivent donner ? Quoi ? « Dans « les nuées qui sera égal au Seigneur ? » Voilà donc la sécurité de ceux qui prêchent, c'est que nul dans les nuées n'est égal au Seigneur. C'est là, mes frères, ce qui vous paraît une grande louange, que nul dans les nuées ne soit égal au Créateur ; et cependant, si l'on prend cette expression à la lettre et sans mystère, ce n'est pas beaucoup louer le Seigneur que dire que les nuées ne lui sont point égales. Eh quoi donc ! les étoiles qui sont au-dessus des nuées sont-elles égales au Seigneur ? Que sont le soleil, la lune, les anges, les cieux, si on les compare à Dieu ? Pourquoi donc le Prophète nous dit-il avec emphase : « Qui dans les nuages est égal au Seigneur ? »

[1] Ps. VIII, 4.

Nous donnons, mes frères, à ces nuées le même sens qu'aux cieux : ce sont les prédicateurs de la vérité, les Prophètes, les Apôtres, les hérauts du Verbe de Dieu. Que ces différents prédicateurs soient en effet appelés des nuées, nous le savons par cette parole prophétique, que Dieu irrité adresse à sa vigne : « Je dé« fendrai à mes nuées de laisser tomber la « pluie sur elle ». Puis le Prophète nous montre avec clarté et précision quelle est cette vigne, quand il dit : « La vigne du Dieu « des armées, c'est la maison d'Israël[1] » ; de peur qu'à ce mot de vigne, tu n'oublies les hommes qu'elle désigne pour chercher sur la terre : « La vigne du Seigneur des armées, « c'est la maison d'Israël ». Que la maison d'Israël ne cherche donc point ailleurs, qu'elle comprenne qu'elle est ma vigne, qu'elle comprenne bien que ce n'est point du vin, mais des épines qu'elle a produit pour moi. Qu'elle reconnaisse toute son ingratitude envers celui qui l'a plantée, qui l'a cultivée, qui l'a arrosée. Si donc c'est la maison d'Israël qui est cette vigne, que lui dit le Seigneur dans sa colère ? « Je défendrai à mes nuées de « laisser tomber la pluie sur elle ». Or, cette menace a été réalisée. Les Apôtres ont été envoyés comme des nuées pour pleuvoir sur les Juifs, et voilà qu'ils ont repoussé la parole de Dieu, qu'ils ont produit des épines, et non du raisin ; alors les Apôtres leur dirent : « Nous « étions envoyés vers vous ; mais puisque vous « repoussez la parole de Dieu, nous allons « chez les nations[2] ». Depuis ce temps, les nuées commencèrent à ne plus donner à cette vigne aucune rosée. Si donc les nuées désignent les prédicateurs de la vérité, voyons pourquoi le Prophète les appelle des nuées. Car ils sont tantôt des nuées et tantôt des cieux ; des nuées à cause de l'obscurité de la chair, des cieux à cause de l'éclat de la vérité ; effectivement toutes les nuées sont ténébreuses et désignent la mortalité du corps ; elles viennent et passent. Or, c'est à cause du sombre voile de la chair, ou de l'obscurité des nuées, que l'Apôtre a dit : « Gardez-vous de juger avant le temps, jus« qu'à ce que le Seigneur vienne, et illumine « l'obscurité des ténèbres[3] ». Qu'un homme parle, tu entends, mais tu ne vois point ce qu'il cache dans son cœur ; tu vois ce qui sort de la nuée, mais non ce qui est caché dans la nuée. Quel est l'homme dont l'œil pénètre un

[1] Isa. V, 6, 7. — [2] Act. XIII, 46. — [3] I Cor. IV, 5.

nuage ? Donc les nuées sont des prédicateurs de la vérité, mais sous le voile de la chair. Or, le Créateur du monde est venu lui-même dans sa chair. Mais, « qui dans les nuages sera égal « à Dieu ? Qui donc dans les nuées sera comparable à Dieu ? qui parmi les enfants de « Dieu sera semblable au Seigneur ? » Donc, parmi les fils de Dieu, nul ne sera égal au Fils de Dieu. Et pourtant il est appelé Fils de Dieu, comme nous sommes appelés fils de Dieu. Mais « parmi les fils de Dieu, qui sera semblable au Seigneur ? » Il est unique, nous sommes plusieurs ; il est un, nous sommes un en lui ; il est tel par naissance, nous, par adoption ; lui est engendré par nature, et de toute éternité, nous sommes devenus tels, dans le temps, par la grâce ; il est sans aucun péché, nous sommes par lui délivrés du péché. « Qui donc dans les nuées sera égal à « Dieu, ou qui sera semblable au Seigneur « parmi les enfants de Dieu ? » Nous sommes appelés des nuées à cause de notre chair, et nous sommes les prédicateurs de la vérité, à cause de la pluie qui tombe des nuées : mais notre chair nous vient bien autrement que sa chair lui est venue. Nous sommes appelés fils de Dieu, mais il est autrement appelé Fils de Dieu. Pour lui, la nuée est venue d'une vierge ; et de toute éternité il est Fils de Dieu égal au Père. « Qui donc parmi les nuées sera « égal au Seigneur, ou qui sera semblable au « Seigneur, parmi les enfants de Dieu ? » Que le Seigneur nous dise lui-même s'il a un égal. « Parmi les hommes, qui dit-on que je suis, « moi Fils de l'homme[1] ? » Voilà en effet que l'on peut me voir, me regarder, que je marche parmi vous, et que ma présence m'a peut-être fait moins estimer ; dites-moi : « Parmi les « hommes, qui dit-on que je sois, moi Fils de « l'homme ? » Certes, voir le Fils de l'homme, c'est voir une nuée. Qu'ils disent, ou dites vous-mêmes « ce que les hommes disent que « je suis ». Et les Apôtres lui rapportèrent les conjectures des hommes : « Les uns disent que « vous êtes Jérémie, d'autres Elie, d'autres « Jean-Baptiste, ou l'un des Prophètes[2] ». Voila qu'ils nomment plusieurs nuées, plusieurs fils de Dieu. Dès lors en effet qu'ils sont justes et saints, ils sont aussi fils de Dieu : Jérémie, Elie et Jean sont fils de Dieu, et ils sont des nuées parce qu'ils sont les héros de Dieu. Vous avez dit quelles nuées me croient les hommes, et parmi quels enfants de Dieu ils me placent ; à votre tour, dites « ce que vous « croyez que je suis ». Pierre prenant la parole au nom de tous, et seul pour marquer l'unité : « Vous êtes », lui répondit-il, « le « Christ, Fils du Dieu vivant[1]. Qui en effet « parmi les nuées sera égal au Seigneur, ou « qui pourra être semblable au Seigneur « parmi les fils de Dieu ? » Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant, non plus comme les autres enfants de Dieu, qui ne sont point égaux à vous. Vous êtes venu dans la chair, non comme les nuées que l'on ne peut vous comparer.

[1] Matth. XVI, 13. — [2] Ibid.

8. Qui êtes-vous, en effet, pour que l'on vous réponde : « Vous êtes le Christ, Fils du « Dieu vivant » ; vous que les hommes, non plus les justes et les saints, ont pris pour l'un des Prophètes, ou pour Elie, ou pour Jérémie, ou pour Jean-Baptiste, qui donc êtes-vous ? Ecoute ce qui suit : « Le Dieu qui doit être « glorifié dans le conseil des saints. Qui donc « parmi les nuées sera égal au Seigneur, ou « qui sera semblable au Seigneur parmi les « enfants de Dieu, quand ce Dieu doit être « glorifié dans le conseil des justes ? » Puisqu'ils ne peuvent être égaux à lui, qu'ils prennent le dessein de croire en lui. Puisque les nuées et les fils de Dieu ne peuvent être égaux à lui, voici le conseil qui reste à la fragilité humaine : c'est que celui qui se glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur[2]. « C'est vous, ô Dieu, qui serez glorifié dans le « conseil des saints : il est grand et terrible « envers ceux qui l'environnent[3] ». Dieu est partout. Qui peut environner celui qui est partout ? S'il a quelqu'un autour de lui, il est alors borné de toutes parts. Or, s'il est vrai de dire à Dieu et de Dieu que « sa grandeur n'a « point de bornes[4] », où trouver quelqu'un qui l'environne, sinon quand celui qui est partout a voulu naître dans sa chair en un lieu particulier, vivre au milieu d'un peuple, être crucifié en un lieu, ressusciter d'un endroit de la terre, et d'un lieu s'élever au ciel ? Or, dans le lieu où il a fait tout cela, il est environné des nations. S'il demeurait dans le lieu où il a fait tout cela, il ne serait pas « grand « et terrible envers tous ceux qui l'environnent ». Mais parce qu'il a prêché en ce lieu de manière à envoyer de là, par toute la terre

[1] Matth. XVI, 16. — [2] I Cor. I, 31. — [3] Ps. LXXXVIII, 8. — [4] Id. CXLIV, 3.

et parmi les Gentils, les prédicateurs de sa parole, il est devenu « grand et terrible en« vers tous ceux qui sont autour de lui ».

9. « Seigneur, Dieu des vertus, qui est « semblable à vous? Vous êtes puissant, ô « Dieu, et votre vérité vous environne [1] ». Votre puissance est grande; vous avez fait le ciel et la terre et tout ce qui est en eux; mais votre miséricorde est plus grande; elle fait paraître votre vérité autour de vous : si vous n'étiez prêché que dans ces lieux où vous avez voulu naître, et souffrir, et ressusciter, et d'où vous êtes monté au ciel, la promesse divine serait justifiée dans le sens de « la « confirmation des promesses faites à nos « pères »; mais non « en ce que les Gentils « doivent glorifier Dieu de sa miséricorde [2] »: il fallait pour cela que votre vérité se répandît, et du lieu où vous avez voulu paraître, s'étendît autour de vous. C'est dans ce lieu que vous avez lancé vos tonnerres de votre propre nuée, mais vous avez envoyé d'autres nuées afin d'arroser les nations qui vous environnaient. Dans votre puissance vous avez accompli ce que vous avez prédit : « Je vous « le déclare, vous verrez le Fils de l'Homme « venant sur les nuées du ciel [3]. Vous êtes « puissant, Seigneur, et votre vérité vous en« vironne ».

10. Mais dès que l'on eut prêché la vérité autour de vous : « Les nations frémirent, les « peuples méditèrent de vains complots; les « rois de la terre se levèrent, les princes s'as« semblèrent contre le Seigneur et contre son « Christ [4] ». Et en effet, Seigneur, dès que l'on a commencé à prêcher votre vérité autour de vous, comme si vous veniez chercher une épouse parmi les étrangers, un lion frémissant vous a barré le passage, et vous l'avez étranglé. C'est ce que figurait Samson [5], et vous n'applaudiriez point mes paroles, si vous n'eussiez compris mon allusion avant que j'eusse nommé ce personnage : car vous l'avez compris en chrétiens accoutumés à recevoir la rosée des nuées divines. Donc « votre vérité « est autour de vous ». Mais y est-elle jamais sans persécution, jamais sans contradiction, quand il est dit que le Christ est né pour être un signe auquel on contredira [6]? Donc parce que cette nation, dans laquelle vous avez voulu naître pour converser avec les hommes, était comme une terre séparée des flots des autres nations afin de paraître comme une terre sèche qui devait être arrosée, et que les autres nations étaient un océan d'eau amère et stérile; que font vos prédicateurs qui laissent tomber autour de vous la pluie de la vérité, en face des flots écumeux de la mer? Que font-ils? « C'est vous qui dominez les puis« sances de la mer [1] ». Qu'a fait cette mer dans ses fureurs, sinon le jour que nous célébrons? Elle a égorgé les martyrs, répandu leur sang comme une semence, d'où est sortie cette riche moisson de l'Eglise. Que ces nuées marchent donc sans crainte, qu'elles répandent la vérité autour de vous, sans redouter le courroux des flots. « C'est vous qui domi« nez les puissances de la mer ». La mer se soulève, elle contredit, elle gronde; mais Dieu est fidèle, et ne vous laissera point tenter au-dessus de vos forces [2]. Si donc Dieu est fidèle et ne nous laisse point tenter au-dessus de nos forces : « C'est bien vous, Seigneur, « qui calmez la fureur des flots ? »

11. Enfin pour apaiser la mer, et même pour faire tomber sa rage, qu'avez-vous fait dans la mer elle-même? « Vous avez humilié « le superbe comme un homme blessé à « mort [3] ». Il y a dans cette mer un dragon orgueilleux, dont l'Ecriture a dit ailleurs : « Je commanderai au dragon de le mordre [4] »; il y a un dragon dont il est dit : « Ce dragon « que vous avez formé pour vous en jouer [5] », dont vous brisez la tête sur les eaux. « Vous « avez humilié le superbe comme un homme « blessé à mort ». Vous vous êtes humilié, et de là l'humiliation du superbe. Car c'était par l'orgueil que cet orgueilleux tenait sous sa puissance d'autres orgueilleux : or, celui qui était grand s'est humilié, et celui qui a cru en lui est devenu petit; et quand celui qui est petit se nourrit de l'exemple du Tout-Puissant devenu petit, le diable a perdu ce qu'il possédait; car il ne tenait que des orgueilleux sous sa puissance orgueilleuse. A la vue d'un si grand modèle d'humilité, les hommes ont appris à condamner leur orgueil, et à imiter les abaissements d'un Dieu. Ainsi donc, en perdant ceux qu'il tenait sous sa puissance, le diable a été humilié, non point corrigé, mais confondu. « Vous avez humilié « le superbe comme un homme blessé à

[1] Ps. LXXXVIII, 9. — [2] Rom. XV, 8, 9. — [3] Matth. XXVI, 64. — [4] Ps. II, 1, 2. — [5] Juges, XIV, 5, 6. — [6] Luc, II, 34.

[1] Ps. LXXXVIII, 10. — [2] I Cor. X, 13. — [3] Ps. LXXXVIII, 11. — [4] Amos. IX, 3. — [5] Ps. CIII, 26.

« mort ». Vous vous êtes humilié pour l'humilier, vous avez été blessé afin de le blesser. Car il ne pouvait qu'être blessé par ce sang que vous avez répandu, pour effacer la cédule de nos péchés. D'où lui venait son orgueil, sinon de cette caution qu'il tenait contre nous? Telle est la caution, telle est la cédule que vous avez effacée par votre sang [1]. C'était donc le blesser que lui enlever tant de dépouilles. Comprenons en effet, par ces blessures du démon, non point des plaies dans une chair qu'il n'a point, mais un cœur blessé dans son orgueil. « La force de votre bras a dissipé vos ennemis ».

12. « A vous sont les cieux, comme à vous « est la terre [2] ». De vous vient la pluie qu'ils répandent, et à vous est la terre qu'ils arrosent. « A vous sont les cieux », par qui votre vérité est prêchée autour de vous : « à vous « est la terre », qui a reçu autour de vous la vérité. Enfin quel a été l'effet de cette pluie ? « Vous avez affermi l'univers, et tout ce qu'il « renferme ; c'est vous qui avez créé l'Aquilon et les mers [3] ». Car il n'a aucune puissance contre vous, contre son Créateur. Il est vrai que par sa propre malice, par sa volonté perverse, le monde peut s'emporter à la violence ; mais peut-il donc franchir les bornes que lui a marquées le Créateur de toutes choses? Pourquoi donc redouter l'Aquilon? Pourquoi redouter les mers? Il est vrai que dans l'Aquilon est le diable qui a dit : « J'établirai mon trône dans l'Aquilon, je serai « semblable au Très-Haut [4] ». Mais vous, Seigneur, vous avez humilié le superbe, comme un homme blessé à mort. Donc ce que vous avez fait en eux, a plus de force pour exercer votre empire, que leur volonté pour exercer leur malice. « Vous avez créé l'Aquilon et « les mers ».

13. « En votre nom vont tressaillir le Thabor « et l'Hermon ». Ces noms désignent des montagnes, mais ont un sens figuré. « En votre « nom vont tressaillir le Thabor et l'Hermon ». Thabor en hébreu signifie lumière qui vient. Mais d'où vient cette lumière, dont il est dit : « Vous êtes la lumière du monde [5] », sinon de celui dont il est dit aussi : « Celui-là était la « véritable lumière qui éclaire tout homme « venant en ce monde [6]? » Donc cette lumière qui est la lumière du monde, vient de cette lumière que l'on n'allume point, et dont on ne doit pas craindre l'extinction. C'est donc de là que vient la lumière, de là que vient ce flambeau qu'on ne met point sous le boisseau mais sur le chandelier, le Thabor, ou la lumière qui se lève. Quant à Hermon, il signifie son anathème. C'est avec raison qu'à l'arrivée de la lumière, elle a été pour lui un anathème. Pour qui, sinon pour le diable, cet orgueilleux blessé à mort? C'est donc de vous que nous vient notre lumière, et c'est par vous encore qu'il est un anathème pour nous, celui qui nous retenait dans ses engins d'erreur et d'orgueil. Donc « le Thabor et l'Her« mon vont tressaillir à votre nom » : non point dans leurs mérites, mais « en votre « nom ». Car ils vont dire : « Non point à « nous, Seigneur, non point à nous, mais « c'est à votre nom qu'il faut donner la gloire »: à cause de cette mer en courroux : « De peur « que les nations ne disent : Où est leur Dieu [1]? »

14. « Votre bras est armé de puissance ». Que nul ne s'attribue rien : « Votre bras est « armé de puissance » : c'est vous qui nous avez créés, vous qui nous défendez. « Votre « bras est armé de puissance, que votre main « s'affermisse et que votre droite s'élève [2] ».

15. « La justice et le jugement vous prépa« rent un trône [3] ». A la fin des temps votre justice et votre jugement se feront connaître ; ils se dérobent aujourd'hui. C'est de votre jugement qu'il est dit dans un autre psaume : « Pour les mystères du fils [4] ». Mais alors votre justice et votre jugement se manifesteront : les uns seront placés à votre droite, les autres à votre gauche [5] ; et les incrédules seront frappés de stupeur, quand ils verront ce qu'ils ont raillé dans leur infidélité : tandis que les justes seront dans la joie, en voyant alors ce qu'ils croient sans le voir. « La justice et le « jugement vous préparent un trône », assurément pour le jugement. Et aujourd'hui : « La miséricorde et la vérité marchent devant « votre face ». La préparation d'un trône, votre justice, et le jugement à venir m'inspireraient de la crainte, si votre miséricorde et votre vérité ne les précédaient. A quoi bon craindre vos jugements pour la fin, quand votre miséricorde qui les précède efface mes péchés et accomplit vos promesses en me montrant la vérité? « La miséricorde et la vérité marchent

[1] Coloss. II, 14. — [2] Ps. LXXXVIII, 12.— [3] Id. 13.— [4] Isa. XIV, 13, 14. — [5] Matth. V, 14. — [6] Jean, I, 9.

[1] Ps. CXIII, 1,2.— [2] Id. LXXXVIII, 14.— [3] Id. 15.— [4] Id. IX, 1.— [5] Matth. XXV, 33.

« devant votre face ». Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité [1].

16. Mais alors n'y aura-t-il aucune joie pour nous? ne jouirons-nous point de l'objet de notre joie? Les paroles suffiront-elles à notre joie? notre langue la pourra-t-elle exprimer? Si donc nulle parole n'y suffisait : « Bienheu« reux le peuple qui sait se réjouir [2] ». O bienheureux peuple, penses-tu bien comprendre cette joie? Tu n'es point heureux toutefois sans la comprendre. Qu'est-ce à dire comprendre la joie? c'est connaître le sujet de cette joie que des paroles ne peuvent exprimer. Car ta joie ne vient point de toi : que celui qui se glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur [3]. Ne te réjouis donc point dans ton orgueil, mais dans la grâce de Dieu; vois que cette grâce est telle que la langue ne peut l'exprimer, et tu comprendras la joie.

17. Enfin si tu as compris que la jubilation est dans la grâce, écoute maintenant l'éloge de cette grâce. « Bienheureux le peuple qui « connaît la jubilation ». Quelle jubilation? Vois si elle ne vient pas de la grâce, vois si elle ne vient pas de Dieu, et nullement de toi. « Seigneur, ils marcheront à la lumière de « votre face [4] ». Ce Thabor, cette lumière naissante, sera bientôt une lampe éteinte par le vent de l'orgueil, si elle ne marche à la lumière de votre face. « Seigneur, ils marche« ront à la lumière de votre face, et tout le « jour ils tressailliront en votre nom ». Thabor et Hermon « se réjouiront donc en votre nom »; s'ils veulent se réjouir « tout le jour », c'est en votre nom qu'ils doivent le faire; et s'ils se réjouissent en leur nom, ils ne le feront point tout le jour. Car la joie qui leur viendra d'eux-mêmes, ne sera point une joie durable, mais ils tomberont à cause de leur orgueil. Donc pour se réjouir tout le jour, ils doivent « se réjouir en votre nom, et tressaillir dans « votre justice »; non pas dans leur propre justice, mais dans la vôtre, de peur qu'ils n'aient à la vérité le zèle de Dieu, mais non selon la science. Car l'Apôtre a dit de certains, qu'ils ont, il est vrai, le zèle de Dieu, mais non un zèle selon la science, puisque « dans « leur ignorance de la justice de Dieu, dans « leur volonté d'établir leur propre justice, « au lieu de se réjouir dans votre lumière, ils « n'ont pas été soumis à la divine justice [5] ».

[1] Ps. XXIV, 10. — [2] Id. LXXXVIII, 16. — [3] I Cor. I, 31. — [4] Ps. LXXXVIII, 17. — [5] Rom. X, 2, 3.

Mais pourquoi? « Parce qu'ils ont le zèle de « Dieu, et non selon la science ». Quant au peuple qui connaît la jubilation (car ceux-ci ne la comprennent pas, mais bienheureux le peuple qui ne l'ignore point et qui la connaît), quelle doit être la cause de sa joie, la cause de son tressaillement, si ce n'est dans votre nom et dans sa marche à la lumière de votre face? Il méritera d'être élevé sans doute, mais dans votre justice. Qu'il regrette sa justice propre et qu'il s'humilie, et alors viendra la justice de Dieu qui lui donnera la vraie joie : « Ils tressailliront dans votre justice ».

18. « Car vous êtes la gloire de leur force, « et notre élévation viendra de votre vo« lonté [1] »; parce qu'il vous plaira ainsi, et non parce que nous l'aurons mérité.

19. « Car c'est le Seigneur qui me sou« tient ». On m'a poussé pour me faire tomber comme un amas de sable, et je serais tombé en effet si Dieu ne m'eût soutenu. « Le « Seigneur est mon soutien, il est le saint « d'Israël, et notre roi [2] ». C'est lui qui est ton soutien, lui ton flambeau; c'est à sa lumière que tu es en sûreté, à sa lumière que tu marches, par sa justice que tu es élevé en gloire. C'est lui qui t'a protégé, qui est le gardien de ta faiblesse, lui qui te rend fort et non toi-même.

20. « Alors vous avez parlé en vision à vos « fils, et vous avez dit [3] ». « Vous avez parlé « en vision », voilà ce que vous avez révélé à vos Prophètes. Vous leur avez parlé en aspect, c'est-à-dire en vous faisant voir à eux, d'où est venu aux Prophètes le nom de Voyants [4]. Ils ont vu intérieurement ce qu'ils devaient dire au dehors : ils ont entendu dans le secret ce qu'ils ont prêché ouvertement. « Alors vous avez parlé en vision à vos fils, « et vous avez dit : J'ai mis dans l'homme « puissant mon secours ». Vous comprenez quel est cet homme puissant. « J'ai élevé ce« lui que j'ai choisi parmi mon peuple ». Vous connaissez cet élu, et son élévation fait votre joie.

21. « J'ai trouvé David mon serviteur [5] » : ce David qui est de la race de David. « Je l'ai « oint de mon huile sainte ». C'est de lui qu'il est dit : « Votre Dieu, ô Dieu, vous a « oint d'une huile de joie, plus que tous ceux « qui participent à votre gloire [6] ».

[1] Ps. LXXXVIII, 18. — [2] Id. 19. — [3] Id. 20. — [4] I Rois, IX, 9. — [5] Ps. LXXXVIII, 21. — [6] Id. XLIV, 8.

22. « Ma main le secourra, et mon bras le « fortifiera [1] » : ce qu'il faut entendre de Jésus-Christ qui a revêtu l'humanité, dont la chair a été formée dans le sein d'une vierge [2], et qui étant Dieu par nature, égal au Père, a pris la forme de l'esclave, est devenu obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix [3].

23. « L'ennemi ne prévaudra point contre « lui ». L'ennemi s'irrite contre lui, mais vaine fureur ! il a coutume de nuire, il ne nuira point. A quoi bon ses violences, qui pourront l'exercer, mais jamais lui nuire ? Ses fureurs mêmes sont utiles, car ceux qu'il attaquera seront couronnés à cause de leur victoire sur lui. Que pourrions-nous vaincre, si nul ne nous attaquait? Comment Dieu nous soutiendrait-il, si nous n'avions à combattre? L'ennemi fera donc ce qu'il doit faire, mais « l'ennemi ne prévaudra point contre lui ; et « le fils de l'iniquité ne pourra lui nuire [4] ».

24. « Et sous ses yeux, je taillerai ses en« nemis en pièces [5] ». Ceux qui conspiraient sont taillés en pièces, et taillés en pièces en embrassant la foi. Peu à peu ils croient en Dieu, et la tête du veau d'or est brisée pour devenir le breuvage du peuple de Dieu. Moïse en effet mit en poudre la tête du veau d'or, la jeta dans l'eau, et la donna à boire aux enfants d'Israël [6]. Ainsi les infidèles sont brisés, ils arrivent peu à peu à la foi, sont absorbés par le peuple, et passent ainsi dans le corps du Christ. « Et sous ses yeux, je taillerai ses « ennemis en pièces, et mettrai en fuite ceux « qui le haïssent », afin qu'ils ne lui fassent aucun mal. Mais peut-être quelques-uns de ceux qui sont mis en fuite diront-ils : « Où « irai-je pour me dérober à votre esprit, et « où m'enfuir pour éviter votre face [7] ? » Voyant alors qu'ils ne peuvent se dérober au Tout-Puissant, ils se tournent vers le Tout-Puissant. « Je mettrai en fuite ceux qui vous « haïssent ».

25. « Et ma vérité, et ma miséricorde sont « avec lui [8] ». Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité [9]. Souvenez-vous, autant qu'il vous est possible, combien ces deux vertus reviennent souvent dans les saintes Ecritures, afin que nous en fassions hommage aussi à Dieu. De même, en effet, qu'il nous a fait voir sa miséricorde en effaçant nos péchés, et sa vérité en accomplissant ses promesses ; de même, en marchant dans ses voies, nous devons lui rendre la miséricorde et la vérité ; la miséricorde en prenant pitié des misérables, la vérité en jugeant avec justice. Que la vérité ne s'oppose point en vous à la miséricorde, non plus que la miséricorde à la vérité. Si la pitié vous porte à juger contre la vérité, ou si la vérité trop sévère vous fait oublier la miséricorde, alors vous ne marchez plus dans cette voie de Dieu où la miséricorde et la vérité se sont rencontrées [1]. « C'est en mon nom que s'élèvera sa « puissance ». Pourquoi nous arrêter ici ? vous êtes chrétiens, reconnaissez le Christ.

26. « J'étendrai sa main sur la mer » ; c'est-à-dire qu'il dominera sur les Gentils. « Et sa droite sur les fleuves [2] ». Les fleuves s'écoulent dans la mer ; les hommes avec leurs convoitises s'écoulent dans les eaux amères du monde : et néanmoins, tout cela sera soumis au Christ.

27. « Il m'invoquera en disant : Vous êtes « mon père, mon Dieu, l'appui de mon salut. « Et moi, je l'établirai mon premier-né, bien « supérieur aux rois de la terre [3] ». Nos martyrs, dont nous célébrons la fête, ont répandu leur sang pour ces vérités qu'ils croyaient sans les voir. Combien nous devons être plus courageux encore, nous qui voyons ce qu'ils croyaient ! Ils ne voyaient point encore le Christ élevé au-dessus des rois de la terre ; car alors les princes unissaient encore leurs forces contre le Seigneur et contre son Christ. Alors n'était pas encore accompli ce qui est écrit dans le même psaume : « Et mainte« nant, ô rois, comprenez, instruisez-vous, « ô vous qui jugez la terre [4] ». Le Christ est donc maintenant élevé au-dessus de tous les rois de la terre.

28. « Je lui conserverai éternellement ma « miséricorde, et mon alliance avec lui est « immuable [5] ». C'est à cause de lui que ce Testament est fidèle : c'est en lui qu'il a été négocié ; il est lui-même le médiateur de ce Testament, le signataire du Testament, le garant du Testament, le témoin du Testament, l'héritier du Testament et le cohéritier de ce Testament.

29. « J'établirai sa race de siècle en siècle [6] ». Non-seulement dans ce siècle, mais « dans le

[1] Ps. LXXXVIII, 22. — [2] Luc, I, 31. — [3] Philipp. II, 6-8. — [4] Ps. LXXXVIII, 23.— [5] Id. 24.— [6] Exod. XXXII, 20.— [7] Ps. CXXXVIII, 7. — [8] Id. LXXXVIII, 25. — [9] Id. XXIV, 10.

[1] Ps. LXXXIV, 11. — [2] Id. LXXXVIII, 26. — [3] Id. 27, 28. — [4] Id. II, 2, 10. — [5] Id. LXXXVIII, 29. — [6] Id. 30.

« siècle du siècle » que traversera cette postérité qui est son héritage, race d'Abraham, qui est le Christ. Si donc vous êtes du Christ, vous êtes de la race d'Abraham [1]. Et si vous devez recevoir l'héritage pour l'éternité, « Dieu « établira sa race de siècle en siècle, et son « trône sera comme les jours du ciel ». Pour les rois de la terre, les trônes sont comme les jours de la terre. Autres sont en effet les jours du ciel, et autres les jours de la terre. On appelle jours du ciel, ceux dont il est dit: « Vous, Seigneur, vous êtes le même, et vos « années ne diminuent point [2] ». Pour les jours de la terre, ils sont pressés par d'autres qui leur succèdent, les précédents ne sont plus, ceux qui succèdent ne demeurent point, ils ne viennent que pour s'en aller, et s'en vont presque avant d'être arrivés. Voilà les jours de la terre. Quant aux jours du ciel et à ces années qui ne diminuent point, ils n'ont ni commencement ni fin ; et nul autre n'est resserré entre celui d'hier et celui de demain. Nul n'y attend l'avenir, nul n'y voit s'écouler le passé : mais les jours du ciel sont toujours présents, et c'est là que sera pour l'éternité le trône du Christ. Réservons, s'il vous plaît, le reste du psaume : il est long, et nous aurons encore à traiter ensemble aujourd'hui, au nom du Christ. Réparez donc vos forces, non point les forces du cœur, car je vous vois insensibles à la fatigue ; mais reposez-vous quelque peu, à cause de vos corps qui sont les serviteurs de l'âme, et quand vous l'aurez fait, revenez prendre la nourriture spirituelle.

[1] Gal. III, 16, 29. — [2] Ps. CI, 28.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME LXXXVIII.

DEUXIÈME PARTIE DU PSAUME [1].

SUITE DU SUJET.

Si les fils de David abandonnent le Seigneur, il ne leur retirera point sa miséricorde, il les châtiera pour les ramener, lui qui a laissé flageller son Fils. Non-seulement il ne retirera point sa miséricorde de ce Fils, mais non plus des membres de ce Fils ou des chrétiens ; eux-mêmes peuvent la repousser en repoussant le châtiment. En dépit des pécheurs, Dieu ne profanera point son alliance, et il y aura des justes, parce qu'il connaît ceux qu'il a prédestinés. La race du Seigneur subsistera donc éternellement sur son trône, ou sur les membres qui portent la tête, laquelle brillera comme le soleil, ou comme une lune sans déclin, c'est-à-dire que notre chair doit briller après la résurrection ; elle montrera ainsi l'accomplissement des promesses divines, comme Jésus-Christ a ressuscité sa chair pour répondre aux incrédules. Si Dieu a détruit tout ce qui concernait David selon la chair, s'il a permis la chute de Salomon, c'était pour nous faire espérer au véritable David. Ce Christ est donc retardé, et Dieu par ces ruines nous fait dire : S'il n'a point épargné tout cela, nous épargnera-t-il ? Les Juifs sont devenus la proie des Gentils ; Dieu en les châtiant ne les a point retenus, afin de les empêcher de fuir le châtiment ; ils se sont ainsi éloignés de la foi qui purifie. Toutefois il se souvient de la substance de David dont il a formé Marie, d'où est né le Christ, le saint, l'admirable en qui les hommes sont purifiés ; lui qui s'est délivré de la mort, qui a été persécuté dans les martyrs, qui s'est souvenu de leur opprobre, en les faisant triompher du monde, lui à qui on a reproché la mort, parce qu'on ne veut pas mourir au vieil homme. Béni soit-il, et rassemblons-nous sous ses ailes.

1. Prêtez, mes frères, votre attention au reste du psaume dont nous avons parlé ce matin, exigez de moi cette pieuse dette, et celui qui est votre Créateur et le mien s'en acquittera par mon ministère. C'est le Christ Notre-Seigneur que nous annonçait dans ses promesses prophétiques la première partie du psaume; c'est encore de lui qu'il est question dans le reste que nous allons exposer. C'est lui que regardaient en effet ces paroles entre autres : « Je l'établirai mon premier-né, bien « supérieur aux rois de la terre. Eternelle« ment je lui garderai ma miséricorde, et « mon alliance faite avec lui sera irrévo« cable; j'établirai sa race de siècle en siècle, « et son trône durera comme les jours du « ciel [1] ». Nous vous avons exposé ces versets, et ceux qui les précèdent depuis le commencement autant qu'il nous a été possible.

2. Voici la suite : « Si ses fils abandonnent « ma loi, et ne marchent point dans mes

[1] Prêchée le même jour que la première partie.

[1] Ps. LXXXVIII, 28-30.

« préceptes; s'ils profanent ma justice et trans-« gressent mes commandements : la verge à « la main, je visiterai leurs iniquités, je frap-« perai leurs péchés, mais je ne retirerai point « de lui totalement ma miséricorde, je ne « profanerai point mon alliance, et ne rendrai « point vaine la parole sortie de mes lèvres ». Dieu nous donne là de solides garanties de ses promesses. Or, les fils de ce David sont les fils de l'Epoux; tous les chrétiens sont donc ses enfants. Cette promesse que Dieu fait ici est donc considérable : que « si les chretiens », c'est-à-dire ses fils, « abandonnent ma loi », dit-il, « s'ils ne marchent point dans mes pré-« ceptes, s'ils profanent ma justice et trans-« gressent mes commandements [1] » : je ne les traiterai point avec dédain, et ne les abandonnerai point à la perdition : mais que ferai-je alors ? « La verge à la main je visiterai leurs « iniquités, je frapperai leurs péchés ». Dieu donc met sa misericorde, non-seulement à nous appeler, mais encore à nous frapper, à nous châtier. Que sa main paternelle soit donc sur toi, et si tu es un bon fils, ne rejette point la discipline. Quel est l'enfant que son père ne châtie point ? Qu'il frappe donc, mais qu'il ne nous refuse pas sa miséricorde, qu'il réduise nos rébellions, pourvu qu'il nous admette à son héritage. Pour toi, si tu comprends bien la promesse de ton Père, ne crains point d'être châtié, mais d'être exclu de l'héritage. Car le Seigneur corrige celui qu'il aime; il châtie celui qu'il reçoit au nombre de ses enfants [2]. Un fils pécheur refuserait-il d'être châtié quand il voit flageller le Fils unique et sans péché ? « La verge à la main », dit donc le Seigneur, « je visiterai vos iniqui-« tés ». Telle est encore la menace de saint Paul : « Que voulez-vous? Dois-je venir la verge à la « main [3] ? » A Dieu ne plaise que des fils dévoués répondent : Si vous devez venir la verge à la main, ne venez point! Il vaut mieux s'instruire par la main d'un père qui châtie, que d'être la proie d'un séducteur qui vous flatte.

3. « La verge à la main », dit le Seigneur, « je « visiterai leurs iniquités, et je frapperai leurs « péchés, mais je ne retirerai point de lui « totalement ma miséricorde [4] ». De qui ? De ce même David à qui j'ai fait de telles promesses, que j'ai oint de mon huile sainte plus que tous ceux qui partagent sa gloire [5]. Connaissez-vous celui à qui Dieu ne retirera point sa miséricorde ? Que nul dans sa crainte ne vienne dire : Puisque c'est du Christ que le Seigneur promet de ne point retirer sa miséricorde, que deviendront les pécheurs? Le Seigneur a-t-il donc promis qu'il ne leur retirerait point sa miséricorde ? « La verge à « la main », dit-il, « je visiterai leurs iniquités, « et je frapperai leurs péchés ». Tu attendais, pour te rassurer, qu'il dît : « Mais je ne leur « retirerai point ma miséricorde ». Il est vrai qu'on le trouve dans quelques exemplaires, mais non dans les plus corrects : et même quand on le trouve, le sens n'en est pas changé. Comment est-ce en effet que Dieu ne retire point sa miséricorde à son Christ? Ce Sauveur de tout son corps a-t-il commis quelque faute dans le ciel ou sur la terre, lui qui est assis à la droite de Dieu, intercédant pour nous [1] ? Et pourtant c'est du Christ qu'il ne la retire point, mais du Christ dans ses membres et dans son corps, qui est l'Eglise. Le Prophète nous donne en effet comme importante la promesse de ne point retirer de lui sa miséricorde, comme si nous ne connaissions point le Fils unique qui est dans le sein de son Père : car ce n'est point comme un homme qu'il nous faut le regarder ici, mais il n'est qu'une seule personne, qui est l'Homme-Dieu. Il ne retire donc point de lui sa miséricorde, puisqu'il ne la retire point de son corps ni de ses membres; qu'il souffre en eux persécution sur la terre, quoiqu'il soit dans le ciel. C'était du ciel qu'il criait : « Saul, Saul », non point : Pourquoi persécuter mes serviteurs; non : Pourquoi persécuter mes saints; non : Pourquoi persécuter mes disciples; mais : « Pourquoi me « persécuter [2] ? » Comme donc, étant assis dans le ciel où nul sans doute ne le persécute, il s'écria : « Pourquoi me persécuter ? » parce que la tête alors ne désavouait point ses membres, et que la charité ne séparait point la tête du reste du corps : ainsi ne point retirer de lui sa miséricorde, c'est ne point la retirer de nous qui sommes son corps et ses membres. Toutefois il ne faut pas nous en prévaloir, pour pécher sans crainte, et pour nous promettre témérairement de ne point périr, quoi que nous fassions. Il est en effet certains péchés, certaines iniquités, au sujet desquels il nous est impossible de rien dire, de rien affirmer; et la chose fût-elle possible,

[1] Ps. LXXXVIII, 31, 32. — [2] Hébr. XII, 5-7. — [3] I Cor. IV, 21. — [4] Ps. LXXXVIII, 33, 34. — [5] Id. XLIV, 8.

[1] Rom. VIII, 34. — [2] Act. IX, 4.

il serait trop long d'en parler. Nul en effet ne saurait dire qu'il est sans péché ; l'affirmer, ce serait mentir. « Dire que nous sommes « exempts de péché, c'est nous tromper nous-« mêmes, c'est n'avoir point en nous la « vérité [1] ». Chacun donc est nécessairement châtié pour ses péchés : mais Dieu ne lui retire point sa miséricorde, s'il est chrétien. Evidemment si tu descends à de tels excès, que tu repousses loin de toi la verge qui te frappe, si tu rejettes la main qui te châtie, si la punition de Dieu te porte au murmure, si tu fuis un Père qui use de sévérité, si tu renies ton Père parce qu'il ne t'épargne point dans tes égarements ; toi-même tu t'éloignes de l'héritage, et ce n'est point lui qui te rejette : si tu demeurais quand il te châtie, tu ne serais pas à jamais déshérité. « Quant à ma miséri-« corde, je ne la retirerai point de lui, je ne « démentirai point ma vérité ». Dieu donc ne retire point sa miséricorde qui délivre, afin que sa vérité ne nuise point, quand il châtie.

4. « Je ne profanerai point mon Testament, « et ne rendrai point vaine la parole sortie de « ma bouche [2] ». Que ses fils deviennent pécheurs, je ne suis point parjure pour cela : je l'ai promis, je le tiendrai. Supposez que ses enfants s'abandonnent au péché avec la frénésie du désespoir, qu'ils se traînent dans l'iniquité, au point de blesser continuellement l'œil de leur père, et de mériter d'en être déshérités ; mais n'est-il pas ce Dieu dont il est dit : « Dieu pourra de ces pierres mêmes « susciter des enfants d'Abraham [3] ? » C'est pourquoi, je vous le dis, mes frères, beaucoup de chrétiens commettent de ces fautes supportables, beaucoup sont corrigés du péché par le châtiment, ils s'amendent, ils se guérissent. D'autres, en grand nombre, se détournent de Dieu, opposent une tête inflexible à leur Père qui les châtie, refusent aussi d'avoir Dieu pour Père, et quoique marqués du signe de Jésus-Christ, ils s'adonnent au péché, de manière à faire dire contre eux : « Que ceux qui commettent ces fautes, « n'obtiendront point le royaume de Dieu [4] ». Et pour cela néanmoins le Christ ne demeurera point sans héritage ; le froment ne périra point à cause de la paille [5] : les mauvais poissons n'empêcheront point que l'on en prenne d'autres dans le filet pour les mettre dans des vaisseaux [6]. Le Seigneur en effet connaît ceux qui sont à lui [1], et il nous a promis avec assurance, lui qui nous a prédestinés avant que nous fussions. « Or, ceux qu'il a « destinés, il les a appelés ; ceux qu'il a appelés, « il les a justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les « a glorifiés ». Que ceux qui désespèrent s'abandonnent au péché : pour les membres du Christ, ils répondront : « Si Dieu est pour « nous, qui sera contre nous [2] ? » Dieu donc ne blessera point sa vérité, il ne profanera point son alliance. Son Testament demeure immuable, parce que dans sa prescience il a prédestiné ses héritiers. Il ne faussera point la parole qui sort de ses lèvres.

5. Ecoute, ô chrétien, écoute ce qui peut t'affermir, te mettre en sécurité, si tu te reconnais parmi les membres du Christ : « Je « l'ai juré une fois dans ma sainteté, si je « mentais à David [3] ». Veux-tu donc un second serment de la part de Dieu ? Combien devra-t-il jurer, s'il manque une fois à son serment? Il a juré une fois de nous donner la vie, lui qui a envoyé son Fils unique à la mort pour nous. « Je l'ai juré une fois dans la sainteté, « si je mentais à David : sa postérité demeu-« rera éternellement [4] ». La race du Christ subsiste donc éternellement, parce que le Seigneur connaît ceux qui sont à lui [5]. « Son « trône sera comme le soleil en ma présence, « comme la lune éternellement dans son « plein, il m'est au ciel un témoin fidèle [6] ». Son trône est formé de ceux qu'il domine, en qui il s'assied, en qui il règne. Ils sont ses membres comme son trône, car les membres servent de siége à notre tête. Voyez comme notre tête est portée par tous nos membres, sans que la tête porte rien au-dessus d'elle ; mais elle est portée par tous nos autres membres, comme si tout le corps de l'homme servait de trône à la tête. Ainsi tous ceux en qui Dieu règne forment son trône, et ils seront, dit-il, comme le soleil en ma présence, parce qu'ils resplendiront comme le soleil dans le royaume de mon Père [7]. Ce qu'il faut entendre d'un soleil spirituel, et non de ce soleil visible qui brille dans les cieux, et que Dieu fait lever sur les bons comme sur les méchants [8]. Enfin ce soleil est en présence, non des hommes seulement, mais aussi des

[1] I Jean, I, 8. — [2] Ps. LXXXVIII, 35. — [3] Matth. III, 9. — [4] Gal. V, 21. — [5] Matth. III, 12. — [6] Id. XIII, 47, 48.

[1] II Tim. II, 19. — [2] Rom. VIII, 29-31. — [3] Ps. LXXXVIII, 36. — [4] Id. 37. — [5] II Tim. II, 19. — [6] Ps. LXXXVIII, 38. — [7] Matth. XIII, 43. — [8] Id. V, 45.

animaux et des plus petits insectes. Lequel d'entre ces animaux ne voit point le soleil qui nous éclaire ? Mais que dit le Prophète à propos de cet autre soleil : « Il sera comme un « soleil en ma présence ? » Non plus en présence des hommes, en présence des yeux de la chair, en présence des animaux sujets à la mort, mais « en ma présence, et comme la « lune ». Quelle lune ? « la lune éternelle- « ment dans son plein ». Cette lune, en effet, que nous voyons, est à peine arrivée à son plein qu'elle commence le lendemain à décroître. « Comme la lune », dit le Prophète, « qui est éternellement dans son plein ». Son trône sera donc parfait comme la lune, mais comme la lune toujours pleine. Si c'est comme le soleil, pourquoi comme la lune ? Par cette lune qui croît et qui décroît, dont l'image passe rapidement, l'Ecriture désigne ordinairement notre chair mortelle. Enfin Jéricho signifie la lune, et voilà pourquoi cet homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des voleurs [1], car d'immortel il descendait à la mortalité : notre chair a donc de la ressemblance avec la lune, qui chaque mois croît et décroît, mais à la résurrection cette chair sera parfaite, et « de- « viendra au ciel un témoin fidèle ». Si donc il n'y avait que notre esprit pour recevoir sa perfection, nous serions seulement comparés au soleil ; et au contraire si notre corps seul devait être amené à la perfection, nous ne serions comparés qu'à la lune ; mais comme Dieu doit amener à la perfection et le corps et l'âme, le Prophète a dit : « Comme le soleil, « en ma présence », car Dieu seul voit notre âme; « et comme la lune », voici notre chair; « éternellement en son plein » : à la résurrection des morts ; « elle sera au ciel un témoin « fidèle », en montrant la vérité de tout ce qui est dit au sujet de la résurrection. Je vous en supplie, écoutez cette même vérité plus clairement encore, et gravez-la dans votre souvenir. Je sais que plusieurs d'entre vous ont compris mes paroles, que d'autres les cherchent peut-être encore, car aucun point de la foi chrétienne n'est plus en butte à la contradiction, que la résurrection de la chair. Enfin celui qui venait pour être un signe de contradiction [2], a ressuscité sa chair pour s'opposer à ces contradictions : et lui qui pouvait guérir ses membres de manière qu'il n'y restât aucune trace de ses blessures, a conservé des cicatrices sur son corps, afin de guérir dans nos cœurs la blessure du doute. Il n'y a donc dans la foi chrétienne aucun point que l'on révoque en doute avec autant de violence ou tant d'obstination, autant d'efforts et d'instances que la résurrection de la chair. Quant à l'immortalité de l'âme en effet, beaucoup de philosophes païens en ont écrit, et ont trouvé dans un grand nombre de livres que l'âme humaine est immortelle. Mais en vient-on à la résurrection de la chair, ils n'hésitent point, ils contredisent clairement, et dans leur contradiction ils vont jusqu'à dire qu'il est impossible que cette chair terrestre puisse monter au ciel. Donc cette lune toujours dans son plein est dans le ciel un témoin fidèle contre ces contradicteurs.

6. Voyez combien sont certaines, sont affermies, sont claires et indubitables ces promesses au sujet de Jésus-Christ. Bien que plusieurs soient cachées sous des figures, il en est d'autres néanmoins assez évidentes pour nous faire découvrir facilement ce qu'il y a d'obscur. D'après cela voyez ce qui suit : « Cepen- « dant, Seigneur, vous avez repoussé, anéanti, « éloigné votre Christ. Vous avez renversé « son Testament : son sanctuaire est profané « dans la poussière. Vous avez détruit toutes « ses murailles, ses remparts sont un objet « de terreur. Tous les passants l'ont pillé, il « est devenu un sujet d'opprobre pour ses « voisins. Vous avez élevé le bras de ses en- « nemis, et réjoui tous ceux qui le haïssent. « Vous lui avez ravi le secours de son glaive, « et ne l'avez point aidé dans la guerre. Vous « l'avez détruit pour ne point le purifier, vous « avez brisé son trône contre terre. Vous avez « abrégé le nombre de ses jours, et l'avez « couvert de confusion [1] ». Qu'est ce à dire, ô mon Dieu ? Telles étaient vos promesses, et vous les avez ainsi contredites. Où sont ces promesses qui faisaient naguère notre joie, dont nous nous applaudissions avec tant d'allégresse, et qui nous berçaient d'une telle sécurité? On dirait que c'est un autre qui les a faites, et un autre qui les a détruites. Et ce qu'il y a de plus étonnant, ce n'est point un autre, mais bien vous, qui nous faisiez ces promesses magnifiques, vous qui les confirmiez, vous qui les confirmiez par serment à cause des hésitations des hommes : c'est

[1] Luc, x, 30. — [2] Id. II, 34.

[1] Ps. LXXXVIII, 39-46.

vous qui avez fait ces promesses, et vous qui avez appelé ces désastres. Comment croire à votre serment, où retrouver vos promesses ? Que signifie tout cela, mes frères ? La promesse de Dieu serait-elle fausse, et son serment un parjure ? Pourquoi ces promesses pompeuses et ces malheurs qui les suivent ? Et moi, je soutiens que ces malheurs confirment sa promesse. Mais qui suis-je pour parler ainsi ? Voyons si la vérité parle de la sorte, et alors je n'aurai pas vainement parlé. David était l'homme à qui Dieu faisait toutes ces promesses qui devaient avoir leur accomplissement dans le Christ. Or, les hommes attendaient en David l'accomplissement des promesses faites à David. Et de peur que parmi les chrétiens, l'un ne vînt dire : Ceci regarde le Christ ; l'autre : Non, mais David, et qu'on ne tombât dans l'erreur en voyant ces promesses s'accomplir en David ; voilà que Dieu a détruit toutes ces promesses en David même, afin qu'en voyant qu'elles ne sont point accomplies en lui, tu cherches en quel autre on les voit s'accomplir. Il en est de même en Esaü et en Jacob, dont le second se prosterna devant l'aîné, bien qu'il fût écrit : « L'aîné sera sou« mis au plus jeune [1] »; ne voyant point cette prophétie accomplie dans les deux frères, tu dois jeter les yeux sur deux peuples, en qui s'accomplit la promesse de Dieu, qui ne peut être mensongère. Il dit donc à David : « Je « mettrai sur ton trône quelqu'un de tes en« fants [2] ». Il lui promit quelque chose d'éternel dans sa race ; et voilà que Salomon vint au monde, et fut doué d'une telle sagesse, que l'on pensait qu'en lui s'accomplissait la promesse de Dieu sur sa postérité ; mais Salomon tomba [3], et nous fit ainsi espérer le Christ ; car le Seigneur, qui ne peut ni se tromper, ni tromper, n'ayant point pris pour objet de ses promesses un homme dont il prévoyait la chute, tu as dû, après cette chute, lever les yeux vers Dieu et solliciter l'accomplissement des promesses. Votre parole, ô Dieu, est donc mensongère ? Ne tiendrez-vous point à ce que vous avez promis ? Votre serment est-il un parjure ? Mais ici Dieu pourrait vous répondre : J'ai juré, j'ai promis, mais il n'a pas voulu persévérer. Eh quoi donc ! ô vous, Seigneur mon Dieu, ne saviez-vous point qu'il n'aurait point la persévérance ? Vous le saviez assurément. Pourquoi donc me promettre quelque chose d'éternel dans un homme qui ne devait point persévérer ? N'est-ce point vous qui avez dit : « S'ils abandonnent ma loi, « s'ils ne marchent point dans ma justice, s'ils « méprisent mes préceptes et profanent mon « Testament » ; ma promesse n'en sera pas moins immuable, mon serment s'accomplira ? « Je l'ai juré une fois dans ma sainteté », dans ce secret intérieur, dans cette source où les Prophètes ont puisé ce qu'il nous ont prêché extérieurement : « Je l'ai juré une « fois, et je ne mentirai point à David ». Montrez donc, Seigneur, ce que vous avez juré, accomplissez votre serment : de tout cela David est privé, afin que l'on n'en espère point l'accomplissement dans ce David. Attendez donc l'effet de mes promesses.

7. David au reste le fait lui-même. Vois ce qu'il a dit : « Néanmoins, Seigneur, vous avez « rejeté, anéanti tout cela ». Où donc est votre promesse ? « Vous avez éloigné votre Christ ». Bien qu'il énumère des désastres, il nous console néanmoins par cette dernière parole. Ce que vous avez promis, ô mon Dieu, subsiste donc toujours, car vous n'avez point dérobé votre Christ pour toujours, vous l'avez seulement éloigné. Voyez donc ce qui est arrivé à ce David, en qui leur ignorance leur faisait croire que Dieu accomplirait ses promesses, afin que ces mêmes promesses fussent accomplies dans un autre en qui l'on espère avec plus de certitude : « Vous avez éloigné votre Christ, « vous avez rompu l'alliance avec votre ser« viteur ». Où est en effet l'alliance antique avec les Juifs ? Où est cette terre promise qu'ils ont habitée pour commettre tant de fautes, que Dieu a détruite pour les en chasser ? Cherche le royaume des Juifs, il n'est plus ; l'autel des Juifs, il n'est plus ; le sacrifice des Juifs, il n'est plus ; le sacerdoce des Juifs, il n'est plus : « Vous avez rompu l'alliance avec votre « serviteur ; son sanctuaire est profané dans « la poussière ». Vous avez montré la poussière dans ce qu'il avait de plus saint. « Vous avez « détruit toutes ces murailles », dont vous l'aviez environné. Comment l'eût-on pillé, si ses murailles n'eussent été détruites ? « Ses « remparts sont un objet de terreur ». Qu'est-ce à dire un objet de crainte ? Ils font dire au pécheur : « Si Dieu n'a point épargné les « branches naturelles, il ne te pardonnera « point non plus [1]. Tous ceux qui passaient par

[1] Gen. XXV, 23. — [2] Ps. CXXXI, 11. — [3] III Rois, XI, 1.

[1] Rom. XI, 21.

« le chemin l'ont pillé » ; c'est-à-dire tous les Gentils, qui passaient par le chemin, ou par cette vie, ont pillé Israël, ou David. Voyez en en effet les lambeaux de ce peuple chez les Gentils : c'est d'eux qu'il est dit : « Ils seront « la proie des renards [1] ». Car l'Ecriture donne le nom de renards à ces rois impies, fourbes et timides qu'effraie la vertu des autres. C'est pourquoi le Sauveur, parlant d'Hérode qui lui faisait des menaces, a dit : « Répondez « à ce renard [2] ». Un roi qui ne redoute aucun autre homme n'est point un renard ; il est ce lion de la tribu de Juda, à qui il est dit : « Tu es monté pour reposer, tu as dormi « comme un lion [3] ». Tu es monté dans ta puissance, et dans ta puissance tu as dormi ; tu as dormi, parce que tu l'as voulu. Aussi est-il dit dans un autre psaume : « Pour moi, j'ai « dormi ». Ne suffisait-il pas de dire : « J'ai « dormi, j'ai pris mon sommeil, et je me suis « levé, parce que le Seigneur est mon ap« pui [4] ? » A quoi bon « pour moi ? » Pesons bien attentivement cette parole : « Pour moi, « c'est moi qui me suis endormi ». A eux la colère, la persécution ; mais si je ne l'eusse voulu, je n'eusse jamais dormi. « Pour moi « j'ai dormi ». Tout à l'heure donc, on disait d'eux : « Ils seront la proie des renards », et l'on dit maintenant : « Tous ceux qui passaient « par le chemin ont pillé votre héritage, il est « devenu pour les voisins un objet d'op« probre. Vous avez élevé la main de ses en« nemis, vous avez donné à ses adversaires « l'ivresse de la joie ». Voyez les Juifs et voyez l'accomplissement de cette prophétie. « Vous « avez détourné le secours de leur glaive ». Ils avaient coutume de combattre en petit nombre, de renverser de grandes armées ; et voilà que « vous avez détourné l'appui de leur « glaive, et ne les avez point soutenus dans les « combats ». Le voilà donc à bon droit vaincu, à bon droit captif, à bon droit privé du royaume, à bon droit dispersé ! Car il a perdu cette terre pour laquelle il a mis à mort le Sauveur. « Vous avez détourné l'appui de son « glaive, et ne l'avez point secouru dans la « guerre, vous l'avez délié pour qu'il ne se « corrige point ». Qu'est-ce à dire ? Dans tous ces malheurs, rien n'est plus formidable. Quelle que soit la sévérité de Dieu, quelle que soit sa colère, qu'il nous frappe, qu'il nous châtie à son gré, mais du moins qu'il nous lie quand il nous frappe, afin de nous purifier : mais qu'il ne nous délie point afin de nous éloigner de ce qui nous purifie. S'il nous laisse dans la dissolution, il n'a plus à nous purifier, mais bien à nous rejeter. De quoi donc le juif est-il délié, lui qui ne peut se purifier? de la foi. C'est la foi qui nous donne la vie [1] ; et c'est de la foi qu'il est dit : « Par « la foi Dieu purifie leurs cœurs [2] ». Et comme c'est la foi au Christ qui seule nous purifie, en ne croyant point au Christ, ils se sont déliés, mis en dehors de tout ce qui purifie. « Vous l'avez délié de tout ce qui purifie, « vous avez jeté son trône à terre » ; et c'est justement que vous l'avez brisé. « Vous avez « abrégé les jours de son trône », car ils croyaient devoir régner dans l'éternité. « Vous « l'avez couvert de confusion ». Or, tout cela est arrivé aux Juifs, non parce que le Christ leur était refusé, mais simplement différé.

8. Voyons donc si Dieu remplit ses promesses. Après de si grands désastres sur ce peuple, et sur ce royaume, le Prophète craint que l'on n'en vienne à croire que Dieu n'a point accompli ses promesses, et qu'il ne donnera point au Christ cet empire qui n'aura point de fin ; il s'adresse donc au Seigneur, et s'écrie : « Jusques à quand, Sei« gneur, vous détournerez-vous en ce qui « concerne la fin [3] ? » Peut-être n'est-ce point de la fin, mais des Juifs que vous vous détournez ; car l'aveuglement est tombé sur une partie d'Israël, jusqu'à ce que la plénitude des nations entrât, et qu'ainsi tout Israël fût sauvé [4]. En attendant toutefois : « Votre « colère va s'attiser comme une flamme ».

9. « Souvenez-vous quelle est ma subs« tance [5] ». Ceci est le langage de David, qui vivait dans sa chair parmi les Juifs, et dans le Christ par ses espérances : « Souvenez« vous quelle est ma substance ». Car si la Judée tout entière a dû périr, ma substance n'a point péri. C'est de ce peuple qu'est venue la vierge Marie, et par la vierge Marie, la chair du Christ ; et cette chair n'était point une chair de péché, puisqu'elle purifiait du péché. C'est là, dit-il, qu'est ma substance. « Rappelez-vous quelle est ma substance ». Car la racine n'a point péri entièrement : il en viendra un jour, ce fils à qui l'on a fait les promesses, et que les anges préparent par

[1] Ps. LXII, 11. — [2] Luc, XIII, 32. — [3] Gen. XLIX, 9. — [4] Ps. II., 6.

[1] Gal. III, 11. — [2] Act. XV, 9. — [3] Ps. LXXXVIII, 47. — [4] Rom. XI, 25. — [5] Ps. LXXXVIII, 48.

l'entremise d'un médiateur [1]. « Rappelez-« vous quelle est ma substance. Car ce n'est « pas en vain que vous avez créé tous les en-« fants des hommes ». Voilà que tous les hommes sont tombés dans la vanité, et cependant ce n'est point pour la vanité que vous les avez créés. Et quand ceux que vous n'avez pas créés en vain tombent ainsi dans la vanité, ne vous êtes-vous donc rien réservé pour les en purifier? Ce que vous vous êtes réservé pour purifier les hommes de la vanité, ce saint qui est le vôtre, c'est en lui qu'est ma substance. C'est en lui que sont purifiés de leur propre vanité tous ceux que vous n'avez pas créés en vain, eux à qui il est dit : « Enfants des hommes, jusques à quand « vos cœurs seront-ils appesantis? pourquoi « aimer la vanité et rechercher le men-« songe [2]? » Peut-être que, devenus soucieux, ils se détourneraient de la vanité; et, s'en voyant souillés, ils chercheraient à s'en purifier. Venez à leur secours, et rassurez les. « Et sachez que le Seigneur a glorifié son « saint [3] ». Il a rendu son saint admirable, et par lui, il a purifié les hommes de leur vanité. C'est là qu'est ma substance, dit le Prophète, souvenez-vous de lui. « Ce n'est donc « pas en vain que vous avez établi les enfants « des hommes ». Vous avez conservé de quoi les purifier. Quel est celui que vous avez conservé? « Quel est l'homme qui vivra sans « voir la mort [4]? » Donc cet homme qui vivra, et qui ne verra pas la mort, c'est lui qui nous purifie de la vanité. Car ce n'est pas inutilement que Dieu a établi les enfants des hommes; et celui qui les a faits ne saurait les mépriser au point de ne pas les convertir en les guérissant.

10. « Quel est l'homme qui vivra, et ne « verra point la mort? » Car, en se levant d'entre les morts, il ne meurt plus, la mort n'a plus d'empire sur lui [5]. Enfin, comme il est écrit dans un autre psaume : « Vous ne « laisserez point mon âme dans l'enfer, et « vous n'abandonnerez point votre saint à la « corruption [6] » ; voilà que les Apôtres s'emparent de ce témoignage, pour s'en servir dans les actes contre les infidèles, en disant : « Mes frères, nous savons que le patriarche « David est mort, et que sa chair a éprouvé « la corruption ». Ce n'est donc point de lui qu'il est dit : « Vous n'abandonnerez point « votre saint à la corruption [1] ». Si donc cette parole ne le concerne point, de quel homme est-il dit : « Quel est l'homme qui vivra et ne « verra point la mort? » Peut être n'y a-t-il personne. Cette parole, au contraire, « quel « est l'homme », n'est que pour vous le faire chercher, et non pour faire désespérer d'en trouver un. Mais peut-être est-il un homme « qui vivra, et ne verra point la mort » ; et toutefois cela ne s'applique point au Christ, qui est mort. Il est certain, aucontraire, que « nul homme ne vivra sans voir la mort », sinon celui qui est mort pour les mortels. Et afin de voir que cette parole s'applique à lui, vois la suite : « Quel homme vivra sans voir « la mort? » Jamais donc il n'a vu la mort? Il l'a vue. Comment donc vivra-t-il sans voir la mort? Il délivrera son âme de la puissance de l'enfer. C'est vraiment lui seul, et seul sans exception, qui « vivra et ne verra point « la mort, qui délivrera son âme de la puis-« sance de l'enfer » ; car si tous les fidèles se lèvent d'entre les morts, s'ils vivent aussi dans l'éternité et ne voient plus la mort; ils ne peuvent toutefois délivrer leurs âmes de la puissance de l'enfer. Celui-là qui délivre son âme des puissances de l'enfer, en délivre aussi les âmes de ses fidèles, car ils ne peuvent se délivrer eux-mêmes. Montrez, diras-tu, qu'il a délivré son âme. « J'ai le « pouvoir », dit-il, « de donner mon âme et « aussi le pouvoir de la reprendre ; nul ne « peut me l'ôter, car c'est moi qui ai dormi [2], « c'est donc moi qui donne ma vie, et moi « qui la reprends [3] »; ainsi c'est lui qui a délivré son âme de la puissance de l'enfer.

11. Cette foi en Jésus-Christ, néanmoins, a subi de longues persécutions, et longtemps les nations ont dit : « Quand mourra-t-il, « quand son nom périra-t-il [4]? » C'est donc pour ceux qui croiront en Jésus-Christ, mais qui doivent souffrir pendant quelque temps, que le psaume a dit : « Où sont, ô mon Dieu, « vos anciennes miséricordes [5]? » Déjà nous savons que le Christ nous purifie, nous possédons celui en qui vous accomplissez vos promesses : donnez-nous en lui ce que vous avez promis. C'est lui qui vivra et ne verra point la mort; lui qui a délivré son âme des puissances de l'enfer; et pourtant nous som-

[1] Gal. III, 19 — [2] Ps. IV, 3. — [3] Id. 4. — [4] Id. LXXXVIII, 49. — [5] Rom. VI, 9. — [6] Ps. XV, 10.

[1] Act. II, 27-31. — [2] Ps. III, 6. — [3] Jean, X, 17, 18. — [4] Ps. XL, 6. — [5] Id. LXXXVIII, 50.

mes encore dans la douleur. Ainsi disaient les martyrs dont nous célébrons la fête. Il vivra, il ne verra point la mort, il a délivré son âme des puissances de l'enfer ; et néanmoins on nous égorge à cause de vous; tout le jour, nous ressemblons aux brebis qu'on destine à la boucherie [1]. « Où sont donc vos antiques « miséricordes, ô mon Dieu, celles que vous « avez jurées à David par votre vérité ? »

12. « Souvenez-vous de l'opprobre de vos « serviteurs [2] ». A peine le Christ était-il ressuscité, à peine était-il assis à la droite de Dieu son Père, qu'on jetait l'opprobre à la face des chrétiens : on leur fit longtemps un crime du nom même du Christ. Cette veuve qui enfante, et qui a des enfants plus nombreux que celle qui a un époux [3], a entendu des paroles d'ignominie, des paroles d'opprobre. Mais dès que l'Eglise se multiplie, qu'elle s'étend à droite et à gauche, elle ne se souvient plus de l'ignominie de son veuvage. « Souvenez-vous, Seigneur », vous dans le souvenir duquel on goûte une abondance de douceur; « Souvenez-vous », n'oubliez point. De quoi vous souviendrez-vous ? « Souvenez- « vous de l'opprobre de vos serviteurs, de cet « opprobre que je cache dans mon sein, et « qui leur vient de tant de nations ». J'allais prêcher votre saint nom, et je recueillais des opprobres, et je les cachais en mon sein, afin d'accomplir cette parole : « On nous jette « le blasphème et nous prions, nous sommes « devenus les rebuts du monde, la balayure « de tous [4] ». Longtemps les chrétiens cachèrent ces opprobres dans leur sein, dans leurs cœurs; ils n'osaient répondre aux injures : auparavant c'était un crime de répondre à un païen, et aujourd'hui c'est un crime de demeurer dans le paganisme. Grâces au Seigneur, qui s'est souvenu de nos opprobres; il a élevé la puissance de son Christ, et l'a signalé à l'admiration des rois de la terre. Nul aujourd'hui n'insulte aux chrétiens; ou si quelqu'un leur insulte, ce n'est point en public : et en le faisant, il craint plus qu'on ne l'entende, qu'il ne désire qu'on le croie. « Opprobre qui vient de tant de nations, et « que je cache en mon sein ».

13. « Vos ennemis nous ont fait un reproche, « ô mon Dieu [5] ». Juifs et païens « nous ont « fait un reproche » ; qu'ont-ils reproché ? « Le changement de votre Christ ». Oui, « le « changement de votre Christ », voilà ce qu'ils nous ont reproché. Ils nous ont objecté que votre Christ est mort, que votre Christ a été crucifié. Insensés, que nous objectez-vous? Aujourd'hui, il est vrai, nul ne fait cette objection, et pourtant s'il en restait quelques-uns, pourquoi nous objecter que le Christ est mort? Ce n'était point une mort, ce n'était qu'un changement, ce n'était que trois jours de mort. Voilà ce que vous ont reproché vos ennemis ; ce n'était ni la mort, ni l'anéantissement, mais bien « le changement de votre « Christ ». Il a changé une vie temporelle en une vie sans fin; il a changé, en passant des Juifs aux Gentils; il a changé la terre pour le ciel. Que vos ennemis s'en viennent donc vous reprocher sans raison « le changement « de votre Christ ». Puissent-ils changer eux-mêmes! ils ne nous reprocheraient plus le changement de votre Christ. Mais ce changement leur déplaît, parce qu'ils ne veulent point changer eux-mêmes. Car il n'y a point de changement pour eux, et ils n'ont aucune crainte du Seigneur [1]. « Vos ennemis, ô Dieu, « vous ont reproché le changement de votre « Christ ».

14. Ils vous ont donc reproché ce changement: mais vous, Seigneur? « Que le Sei- « gneur soit béni éternellement, qu'il en soit « ainsi! qu'il en soit ainsi [2] ! » Rendons grâces à sa miséricorde, grâces à sa grâce. Pour nous, en rendant grâces à Dieu, nous ne lui donnons rien, nous ne lui rendons rien, nous ne rapportons rien, nous ne payons rien, nous lui rendons grâces en paroles, nous retenons en effet sa grâce. C'est lui qui nous a sauvés gratuitement, sans considérer nos impiétés; lui qui nous a cherchés quand nous ne le cherchions pas, qui nous a trouvés, qui nous a rachetés, qui nous a délivrés du joug du diable, et de l'esclavage des démons : il nous a liés afin de nous purifier par la foi, tandis qu'il a délié ces ennemis, qui ne croient point, et dès lors ne peuvent arriver à se purifier. Que ceux qui demeurent encore éloignés disent chaque jour ce qu'ils voudront, leur nombre ne diminuera pas moins chaque jour : qu'ils se répandent en injures, en raillerie, qu'ils nous reprochent, non la mort, mais « les changements du Christ ». Ne voient-il pas qu'en parlant ainsi, ils diminuent

[1] Ps. XLIII, 22.— [2] Id. LXXXVIII, 51.— [3] Isa. LIV, 1 ; Gal. IV, 27. — [4] I Cor. IV, 13. — [5] Ps. LXXXVIII, 52.

[1] Ps. LIV, 20. — [2] Id. LXXXVIII, 53.

soit en embrassant la foi, soit en mourant? Leur malédiction n'aura donc qu'un temps, mais « le Seigneur sera béni dans l'éternité ». Et pour confirmer cette bénédiction, et bannir toute crainte, le Prophète ajoute : « Ainsi-soit-il! « Ainsi-soit-il! » Cette fin est comme le sceau de Dieu. Pleins de sécurité sur ses promesses, croyons le passé, connaissons le présent, croyons à l'avenir. Que l'ennemi ne nous détourne point de la véritable voie, afin que celui qui nous rassemble sous ses ailes, comme une poule rassemble ses poussins, nous réchauffe, que nous ne sortions point de dessous ses ailes, et que l'épervier ne nous enlève point comme des poussins sans plumes encore. Un chrétien ne doit point placer sa confiance en lui-même : s'il veut se fortifier, qu'il grandisse par la chaleur de sa mère. Elle est pour lui cette poule qui rassemble ses poussins, et dont Jérusalem, cette ville infidèle, essuyait ce reproche : « Combien de fois ai-je voulu « rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne « l'as pas voulu? Voilà que vos maisons seront « désertes [1] ». Aussi est-il dit : « Vous avez « fait de ses remparts un objet d'effroi ». Comme donc les Juifs n'ont pas voulu se mettre à couvert sous les ailes de cette poule, et que leur exemple a dû nous faire craindre ces esprits impurs qui volent autour de nous, cherchant ce qu'ils pourront enlever; entrons sous les ailes de cette poule, de cette Sagesse divine qui a voulu subir la mort pour ses poussins. Aimons le Seigneur notre Dieu, aimons son Eglise : Lui comme un père, Elle comme une mère ; Lui comme un maître, Elle comme sa servante, puisque nous sommes les enfants de sa servante. Mais le lien de ce mariage est une grande charité. Nul ne peut offenser l'un et bien mériter de l'autre. Que nul ne dise : Je vais aux idoles, je consulte les augures et les sortiléges, mais je n'abandonne point pour cela l'Eglise ; je suis catholique. Tu tiens à ta mère, il est vrai, mais en offensant ton Père. Un autre viendra me dire : Loin de moi de consulter les sorts, de rechercher les devins, de recourir à des pratiques sacriléges, d'aller adorer les démons, de me prosterner devant des pierres : mais je suis de la secte de Donat. De quoi te sert-il de n'offenser point un père qui vengera l'outrage que tu fais à ta mère? A quoi bon confesser le Seigneur, honorer Dieu, le prêcher, reconnaître son Fils, proclamer qu'il est assis à la droite de son Père, et blasphémer son Eglise? Ce que tu vois chaque jour dans les mariages humains, ne te corrigera-t-il point? Si tu avais un patron à qui tu allasses chaque jour rendre hommage, dont tu ne franchisses le seuil que pour te mettre à son service, pour qui tu eusses, non-seulement des hommages, mais des adorations, lui rendant fidèlement toutes sortes de bons offices ; remettrais-tu le pied dans sa maison après avoir proféré contre son épouse une parole blessante ? Tenez donc, mes très chers frères, tenez fermes et dans l'esprit d'union, Dieu pour votre père, et la sainte Eglise pour votre mère. Célébrez dans une sage sobriété les fêtes des saints martyrs, afin que nous imitions ceux qui nous ont précédés, et qu'eux-mêmes s'applaudissent de vous en priant pour vous : afin que « la bénédiction du Seigneur demeure éternel- « lement sur vous : ainsi soit-il, ainsi soit-il ! »

[1] Matth. XXIII, 37, 38.

DISCOURS SUR LE PSAUME LXXXIX.

LES FIGURES DE L'ANCIEN TESTAMENT.

Moïse n'est pas l'auteur du psaume, comme le titre semble le dire ; son nom est emprunté pour montrer que sa législation renfermait des figures de ce qu'annonce ici le Psalmiste. Dieu est avant les montagnes ou les anges, avant la terre ou l'homme ; en lui il n'y a que le présent, il est ; et c'est son éternité qui est notre refuge contre la mobilité du temps. Qu'il nous soutienne donc. Pour Dieu mille années ne sont qu'un seul jour, de là cette assertion ridicule que la durée du monde sera de six mille ans à cause des six jours, mais en Dieu il n'y a pas de jours ; Dieu donc demeure, et les biens du temps ne sont rien devant lui. Notre vie d'ailleurs est bornée à soixante-dix années, pour la plupart, à quatre-vingts pour les plus robustes ; or, soixante-dix et quatre-vingt nous donnent cent cinquante, et nous y trouvons quinze nombres sacrés, d'où les quinze cantiques des degrés. Le nombre soixante-dix marquerait alors les promesses de l'Ancien Testament, et quatre-vingt les promesses du Nouveau. Le surplus est fatigue, c'est-à-dire qu'il est dangereux d'aller au-delà des promesses de la foi ; et le Seigneur dans sa mansuétude nous corrige pour nous sauver. Nous épargner, et nous laisser dans une vaine félicité, c'est souvent un effet de sa colère. Qu'il nous fasse connaître son Christ, en nous montrant que les biens terrestres ne sont rien, que les biens éternels seuls sont désirables ; qu'il frappe de la gauche pour nous amener à la droite, que nos pieds soient retenus par la sagesse, et que nous rendions témoignage contre la vanité des biens d'ici-bas. Que Dieu donc se laisse fléchir, qu'il nous éclaire un jour de la lumière de sa foi comme il éclairait le peuple ancien par la prophétie ; qu'il dirige nos œuvres, afin qu'elles soient dignes de lui.

1. « Prière de Moïse, l'homme de Dieu [1] » ; tel est, mes frères, le titre du psaume ; c'est par cet homme de sa droite, que Dieu donna la loi à son peuple, par ce même homme qu'il l'a délivré de la maison de servitude, pour le conduire pendant quarante ans à travers le désert. Moïse fut donc tout à la fois le ministre de l'Ancien Testament et le Prophète du Nouveau Testament. « Car tout « leur arrivait en figure », comme l'a dit l'Apôtre : « et tout cela est écrit pour nous « instruire, nous qui nous trouvons à la fin « des temps [2] ». Il faut donc envisager ce psaume dans le sens de cette législation de Moïse, qui lui a donné son titre.

2. « Seigneur », dit-il, « vous êtes pour « nous un refuge de génération en géné« ration [3] » : soit dans toute génération, soit dans deux générations, l'antique et la nouvelle ; comme nous l'avons dit en effet, Moïse fut le ministre de l'Ancien Testament, qui appartenait à l'ancienne génération, et le Prophète du Nouveau Testament qui concernait la génération nouvelle. Aussi Jésus-Christ, qui a garanti l'Ancien Testament, qui a contracté l'alliance nouvelle avec la nouvelle génération, et qui en est devenu l'époux, disait-il : « Si vous croyiez Moïse, vous me croiriez « aussi, car c'est de moi qu'il a écrit [4] ». Sans doute, il ne faut point croire que ce psaume ait été écrit par Moïse, puisqu'il n'est écrit dans aucun des livres qui renferment ses cantiques ; mais on a emprunté le nom d'un aussi grand serviteur de Dieu, pour élever jusqu'à Dieu l'attention du lecteur ou de l'auditeur. « Pour nous donc, ô mon Dieu, « vous êtes un refuge de génération en géné« ration ».

3. Le Prophète nous montre au verset suivant quel refuge a été pour nous le Seigneur, qui auparavant n'était point pour nous un refuge, bien qu'il existât. « Vous êtes », lui dit le Prophète, « bien avant que soient « les montagnes, avant la création de la terre « et du monde ; vous êtes de l'éternité à l'é« ternité [1] ». Vous donc qui êtes et avant que nous soyons et avant que le monde soit, vous êtes devenu notre refuge, depuis que nous nous sommes tournés vers vous. Toutefois, je ne crois point que l'on doive entendre d'une manière telle quelle, ce que dit le Prophète : « Avant que se dressent les montagnes, et « avant que la terre soit créée », ou bien comme on lit en d'autres exemplaires : « Avant que la terre ait une figure ». Car les montagnes sont les parties les plus élevées de la terre. Et assurément, si Dieu existe avant que la terre soit créée, lui qui est le Créateur, pourquoi parler spécialement des mon-

[1] Ps. LXXXIX, 1. — [2] I Cor. X, 11. — [3] Ps. LXXXIX, 2. — [4] Jean, V, 46.

[1] Ps. LXXXIX, 2.

tagnes, ou des autres parties de la terre, puisque Dieu existe non-seulement avant la terre, mais avant le ciel et la terre, et avant toute créature matérielle ou spirituelle? Mais peut-être a-t-on voulu par cette distinction mettre une différence entre les créatures raisonnables, et appeler montagnes les anges, et terre les hommes qui sont moins élevés. Aussi, bien que tout soit créé, et que les expressions *formé* ou *fait* se puissent employer indistinctement : s'il y a pourtant quelque différence entre ces deux mots, les anges auraient été faits, puisqu'ils sont classés dans les œuvres du ciel, et que le dénombrement se termine ainsi : « Il dit, et tout fût fait : il « commanda et tout fut créé [1] ». Mais une forme fut donnée à la terre afin qu'en fût tiré le corps de l'homme. Telle est en effet l'expression dont se sert l'Ecriture : « Dieu figura « ou forma l'homme du limon de la terre [2] ». Ainsi donc, ô mon Dieu, vous êtes, et avant que tout ce qu'il y a de grand et de relevé fût fait : qu'y a-t-il en effet de plus grand qu'une créature céleste et raisonnable ? et avant que la terre fût formée, de manière qu'il y eût sur la terre quelqu'un qui pût vous connaître et vous louer ; c'est peu encore, car tout a commencé, soit dans le temps, soit avec le temps, mais « vous êtes « depuis le siècle jusqu'au siècle », ou mieux, de l'éternité à l'éternité. Car Dieu n'est pas depuis le siècle, lui qui est avant tous les siècles ; ni jusqu'au siècle qui est borné, tandis que Dieu n'a pas de bornes. Mais à cause de l'ambiguité de l'expression grecque, il arrive souvent que dans les Ecritures la traduction latine mette le siècle pour l'éternité, et l'éternité pour le siècle. Elle a raison de ne point dire : Vous avez été depuis le siècle, et vous serez jusqu'au siècle : mais elle a employé le temps présent, pour nous exprimer en Dieu une substance immuable, et dans lui il n'y a ni fut ni sera, mais seulement : est. Aussi est-il dit : « Je suis Celui « qui suis » ; et : « Celui qui est, m'a envoyé « vers vous [3] » ; et encore : « Vous les change- « rez, et ils seront changés, mais vous êtes le « même, et vos années ne passeront point [4] ». Telle est l'éternité qui est devenue pour nous un refuge, afin que nous ayons recours à elle dans cette mobilité du temps et que nous y demeurions à jamais.

[1] Ps. CXLVIII, 5. — [2] Gen. II, 7. — [3] Exod. III, 14. — [4] Ps. CI, 27, 28.

4. Mais parce que durant notre séjour ici-bas nous sommes environnés de tentations nombreuses et dangereuses, et que nous avons à redouter qu'elles ne nous éloignent de ce refuge, voyons ce que l'homme de Dieu lui demande ensuite dans sa prière. « Ne jetez pas l'homme « dans la bassesse [1] ». C'est-à-dire, qu'il ne se détourne pas de vos biens sublimes et éternels que vous lui promettez, pour désirer les biens temporels et céder à des goûts terrestres. Dès lors il demande à Dieu ce que Dieu veut qu'on lui demande. Car c'est ainsi que nous disons dans notre prière : « Ne nous « induisez point dans la tentation [2] ». Enfin il ajoute : « Et vous avez dit : Convertissez- « vous, enfants des hommes ». Comme s'il disait : Je vous demande ce que vous avez ordonné : il rend gloire à sa grâce, « afin que « tout homme qui se glorifie se glorifie en « Dieu [3] », sans le secours duquel nous ne pouvons par le seul arbitre de notre volonté surmonter les tentations de cette vie. « Ne « poussez pas l'homme dans la bassesse », dit le Prophète, et pourtant vous avez dit, Seigneur : « Convertissez-vous, enfants des hom- « mes ». Mais donnez-nous ce que vous avez commandé, en écoutant ma prière, et en soutenant la foi de celui qui veut agir.

5. « Mille ans devant vos yeux, en effet, sont « comme le jour d'hier qui s'est écoulé [4] ». Il faut donc nous détourner de tout ce qui passe et qui s'écoule, pour nous tourner vers votre asile, où vous êtes sans aucun changement ; quelque longue en effet que l'on souhaite une vie : « Mille ans devant vos yeux sont comme « le jour d'hier, qui s'est écoulé » ; pas même comme le jour de demain qui est à venir : tant il est vrai que l'on doit regarder comme écoulé ce qui finit avec le temps ! De là vient pour tout cela le mépris de saint Paul qui oubliait tout ce qui est en arrière, c'est-à-dire les choses temporelles, pour s'élancer vers l'avenir [5], ou vers les choses de l'éternité. Et de peur qu'on ne vienne à s'imaginer que mille années sont en Dieu comptées pour un jour, comme si Dieu avait des jours si longs, tandis qu'il n'y a dans cette expression qu'un mépris du temps, quelque prolongé qu'il soit, le Psalmiste ajoute : « Et comme une veille pen- « dant la nuit ». Or, une veille ne se prolonge pas au-delà de trois heures. Et toutefois les

[1] Ps. LXXXIX, 3. — [2] Matth. VI, 13. — [3] I Cor. I, 31. — [4] Ps. LXXXIX, 4. — [5] Philipp. III, 13.

hommes ont osé se promettre la science des temps, et le Seigneur répondait à un tel désir de ses disciples : « Ce n'est point à vous de « connaître les temps que le Père a mis en sa « puissance[1] »; ils ont même osé décider que le monde pourrait finir dans l'espace de six mille ans, qui seraient comme six jours. Ils n'ont pas remarqué ce mot du Prophète : « Comme un jour qui est écoulé ». Quand il parlait ainsi, en effet, il ne s'était pas écoulé un millier d'années seulement : et cette autre parole qu'il ajoutait, « comme une veille pen- « dant la nuit », aurait dû les avertir de ne point se laisser égarer dans cette incertitude au sujet du temps. S'ils peuvent en effet donner une certaine vraisemblance à leurs six jours, à cause des six jours que Dieu mit à faire tous ses ouvrages[2], ils ne peuvent pas adapter à leur système six veilles, c'est-à-dire, dix-huit heures.

6. Ensuite, cet homme de Dieu, ou plutôt l'esprit prophétique, semble en quelque sorte réciter une loi de Dieu écrite dans les secrets de sa sagesse, laquelle a prescrit à la vie pécheresse des hommes la manière dont elle s'écoulerait et la peine de la mort, quand il s'écrie : « Leurs années ressembleront à ce que l'on « compte pour rien. Au matin leur vie « passera comme l'herbe ; elle fleurira et « passera ; au soir elle tombera, s'endurcira, « se desséchera[3] ». Cette félicité donc qu'attendaient comme un grand bien du Dieu qu'ils servaient les héritiers de l'Ancien Testament, a mérité cette loi écrite dans les secrets de sa Providence, et que semble ici réciter Moïse : « Ils auront pour années ce que l'on « compte pour rien ». Car on doit compter pour rien ce qui n'est rien, avant qu'il arrive, et qui à peine arrivé ne sera plus ; qui même arrive, non pas tant pour être que pour n'être plus. « Au matin », c'est-à-dire tout d'abord, « elle passera comme l'herbe, au matin elle « fleurira et passera : au soir », c'est-à-dire ensuite, « elle tombera, s'endurcira, et se des- « séchera ». « Elle tombera », en mourant, « s'endurcira », en devenant un cadavre, « se « desséchera » dans la poussière. Qui, sinon notre chair, où siége cette convoitise charnelle, que Dieu a condamnée ? Car toute chair est une herbe, et toute la gloire d'un homme n'est que la fleur de l'herbe. L'herbe s'est desséchée, la fleur est tombée : mais la parole de Dieu demeure éternellement[1].

7. Sans dissimuler que c'est du péché que nous vient cette peine, le Prophète ajoute aussitôt : « Car votre colère nous a consumés, et « votre indignation nous a troublés[2] ». « Con- « sumés » par la langueur, « troublés » par la crainte de la mort. Nous sommes faibles en effet, et nous redoutons de sortir de notre faiblesse. « Un autre te ceindra », dit le Sauveur, « et te conduira où tu ne voudras « point[3] »; quoique le martyre doive être pour toi, non point un châtiment, mais un triomphe. Et l'âme du Sauveur, à son tour, afin de nous personnifier en elle, était triste jusqu'à la mort[4] : car le Seigneur lui-même n'est sorti de ce monde que par la mort.

8. « Vous avez mis nos iniquités sous vos « yeux » ; c'est-à-dire, vous ne les avez point dissimulées. « Et notre vie à la splendeur de « votre visage[5] ». Sous-entendez : « Vous avez « placé ». Ici « la splendeur de votre visage », est une répétition de « sous vos yeux », et « notre vie », une répétition de « nos iniqui- « tés ».

9. « Car tous nos jours se sont écoulés, et « nous avons défailli dans votre colère[6] ». Ce verset nous montre assez que notre mortalité est une peine. Le Prophète dit que ses jours se sont écoulés, soit que les hommes se consument à aimer ce qui passe, ou qu'ils soient réduits à peu de jours, ce qu'il paraît exprimer dans les versets suivants : « Nos années « s'épuisent comme l'araignée, nos jours sont « bornés à soixante et dix ans, à quatre-vingts « ans dans les plus forts, et au delà ce n'est « que misère et douleur[7] ». Ces paroles semblent exprimer la brièveté et la misère de cette vie, où l'on appelle avancés en âge ceux qui ont vécu septante années. D'autres paraissent conserver leurs forces jusqu'à quatre-vingts ans ; mais vivre au delà, c'est vivre dans la douleur et un surcroît de travail. La plupart, à soixante et dix ans, n'ont plus qu'une vieillesse cassée et pleine de misères, et souvent toutefois on a vu des vieillards conserver leur vigueur au-delà de quatre-vingts ans. Il est donc mieux de donner à ces nombres un sens spirituel. Car ce n'est point un effet de la colère de Dieu sur les enfants d'Adam, ce seul homme par qui la mort est entrée dans le monde, et avec la mort le péché, qui a

[1] Act. I, 7. — [2] Gen. I, 31. — [3] Ps. LXXXIX, 5, 6.

[1] Isa. XL, 6, 8. — [2] Ps. LXXXIX, 7. — [3] Jean, XXI, 18. — [4] Matth. XXVI, 38. — [5] Ps. LXVII, 21. — [6] Ps. LXXXIX, 8. — [7] Id. 9.

ainsi passé dans tous les hommes [1] ; non ce n'est point parce qu'il est plus irrité, qu'ils vivent moins longtemps que leurs ancêtres ; puisque le Prophète vient de rire de cette longue vie en la comparant au jour d'hier qui est passé, et à l'espace de trois heures. Au surplus leur vie était longue, quand ils irritèrent le Seigneur jusqu'à être engloutis par le déluge.

10. Or, septante et quatre-vingts ans font cent cinquante ans : et ce livre des psaumes nous montre que c'est un nombre sacré. Car il a la même signification que le nombre quinze, qui est formé de sept et de huit réunis ; or, le premier, à cause du sabbat au septième jour, figure l'Ancien Testament, tandis que le second figure le Nouveau Testament, à cause de la résurrection du Seigneur. De là ces quinze degrés du temple, et de là encore dans les psaumes ces quinze cantiques des degrés, de là ces quinze coudées dont l'eau du déluge surpassa les plus hautes montagnes[2], et en plusieurs autres endroits on peut voir que ce nombre est sacré. « Nos années donc « s'épuisaient comme l'araignée ». Nous n'étions occupés que de travaux futiles, nous ne tissions que des ouvrages périssables, qui ne pouvaient nous couvrir, dit le prophète Isaïe[3]. « Le cours de nos années en elles-mêmes est « de septante ans, et pour les plus robustes, « de quatre-vingts ». Or, « en elles-mêmes », est différent de « chez les robustes ». « En « elles-mêmes », signifie dans ces jours ou dans ces années, ce qui nous offre un sens spirituel : aussi le nombre septante marque les choses temporelles promises dans l'Ancien Testament. S'il s'agit, non plus des années, mais des hommes robustes, c'est-à-dire non plus des choses temporelles, mais des choses éternelles, nous avons quatre-vingt, parce que le Nouveau Testament nous donne l'espérance d'un renouvellement et d'une résurrection pour l'éternité : « et le surplus est fatigue et « douleur »; c'est-à-dire, quiconque veut aller au-delà de cette foi, et cherche quelque chose de plus, ne trouvera que fatigue et misères. On peut encore comprendre ainsi : bien que nous soyons établis dans la nouvelle alliance, désignée par le nombre quatre-vingt, notre vie a de plus le labeur et la misère, puisque nous gémissons en nous-mêmes, attendant notre adoption et la rédemption de notre corps. Nous sommes en effet sauvés par l'espérance, et ce que nous ne voyons pas encore, nous l'attendons avec patience [1]. Et c'est là un effet de la divine miséricorde ; de là vient que le Prophète nous dit ensuite : « Mais en- « fin survient la mansuétude, et nous serons « châtiés ». Or, le Seigneur châtie celui qu'il reçoit au nombre de ses enfants, il corrige celui qu'il aime [2] ; il donne quelquefois aux plus parfaits l'aiguillon de la chair, qui les soufflète, afin qu'ils ne s'élèvent point à cause de la grandeur de leurs révélations, et que leur vertu se perfectionne dans la faiblesse [3]. Dans quelques exemplaires on lit, non point, « nous serons corrigés »; mais, « nous serons « instruits » : ce qui se rapporte néanmoins à la mansuétude. Car nul ne peut s'instruire que par le labeur et la fatigue, parce que la vertu se perfectionne dans la faiblesse.

11. « Qui connaît la puissance de votre « colère, et quelle terreur pourra mesurer « votre courroux [4] ? » Peu d'hommes, dit le Prophète, peuvent connaître votre colère : pour le plus grand nombre, en effet, les épargner est un effet de votre colère; c'est à votre bonté plutôt qu'à votre colère qu'il faut attribuer cette peine, ce labeur, au moyen desquels vous châtiez ceux que vous aimez, afin de leur épargner les flammes éternelles. C'est ainsi qu'on lit dans un autre psaume, que « le pécheur a irrité le Seigneur, qui, dans « l'excès de sa colère, ne prendra plus soin de « lui [5]. Qui donc connaît votre colère, c'est- « à-dire, combien en est-il, et dans sa terreur, « mesurer votre indignation ? » Ici on sous-entend, qui saura. Combien il est difficile de trouver un homme qui, dans sa frayeur, sache mesurer votre indignation, de manière à comprendre que c'est l'homme contre lequel vous êtes le plus irrité, que vous semblez épargner, afin que le pécheur soit heureux dans ses voies, et soit plus châtié au dernier jour ? Qu'un homme, dans sa fureur, ait tué le corps, il ne saurait aller plus loin ; mais Dieu a le pouvoir de nous châtier ici-bas et, après la mort du corps, de nous jeter dans les flammes [6]. Or, peu d'hommes sont assez instruits pour comprendre que l'effet de sa plus grande colère est cette vaine et séduisante félicité des méchants. Il ne le serait point celui dont les pieds faillirent être ébranlés, parce

[1] Rom. V, 12. — [2] Gen. VII, 20. — [3] Isa. LIX, 6.

[1] Rom. VIII, 23-25.— [2] Hébr. XII, 6.— [3] II Cor. XII, 7, 9.— [4] Ps. LXXXIX, 11, 12. — [5] Id. X, 4. — [6] Matth. X, 28.

qu'il avait porté envie aux pécheurs, en voyant la paix dont ils jouissent; mais il l'apprit, lorsqu'il entra dans le sanctuaire de Dieu, pour considérer quelle serait leur fin [1]. Il en est peu pour aller jusque-là, afin de mesurer dans leur effroi la colère de Dieu, et de mettre au nombre des châtiments cette prospérité des méchants sur la terre.

12. « Faites ainsi connaître votre droite ». Voilà ce que portent surtout les exemplaires grecs ; non plus comme dans plusieurs exemplaires latins : « Faites-moi connaître votre « droite ». Qu'est-ce à dire : « Faites ainsi « connaître votre droite » ; si ce n'est votre Christ dont il est dit : « A qui le bras du Sei« gneur a-t-il été montré [2] ? » Faites-le connaître de telle sorte que ses fidèles apprennent en lui à vous demander et à espérer de vous ces récompenses de la foi, qui n'apparaissent point dans l'Ancien Testament, mais qui sont révélées dans le Nouveau ; de telle sorte qu'ils ne s'imaginent point qu'il y a quelque chose de grand, d'estimable ou de désirable dans cette félicité que procurent les biens terrestres, et que leurs pieds ne soient point ébranlés, quand ils verront que ceux qui ne vous adorent point en jouissent ; de telle sorte que leurs pieds ne soient point chancelants, puisqu'ils ne peuvent mesurer votre colère. Enfin, selon la prière de son serviteur, Dieu a fait connaître son Christ de manière à montrer par sa passion que les biens qu'il nous faut désirer, ne sont point ceux qui paraissent avec éclat dans l'Ancien Testament, où sont les ombres de l'avenir, mais bien les richesses éternelles. On peut encore entendre la droite de Dieu dans le sens de la séparation des justes et des impies, car elle se fait heureusement connaître alors que Dieu châtie tout homme qu'il reçoit parmi ses enfants [3], et qu'il ne permet point par un effet de sa colère, qu'il demeure plus longtemps dans le péché, mais que dans sa bonté il le frappe de la gauche pour l'amener à sa droite en le corrigeant [4]. Et cette phrase qu'on lit dans plusieurs exemplaires : « Faites-moi con« naître votre droite », peut s'entendre dans les deux sens, ou du Christ, ou de l'éternelle félicité. Car en Dieu il n'y a point de droite, comme s'il y avait une forme corporelle, non plus qu'une colère agitée de troubles.

[1] Ps. LXXII, 2, 3, 17. — [2] Isa. LIII, 1.— [3] Hébr. XII, 6.— [4] Matth. XXV, 32, 33.

13. Ici le Prophète ajoute : « Et des « hommes dont le cœur est lié par la sagesse » ; nous lisons dans d'autres versions, non plus « liés », mais « instruits ». Car le mot grec peut être pris dans les deux significations, à cause de la légère différence d'une seule syllabe. Mais puisque ceux qui sont instruits par la Sagesse, « jettent leurs pieds dans ses « chaînes », ainsi qu'il est écrit [1], non le pied du corps, mais bien le pied du cœur, et que retenus dans ses liens d'or, ils ne se détournent point de la voie de Dieu, et ne le fuient point : on peut prendre l'un ou l'autre sens, et demeurer dans la vérité. Dieu a rendu célèbres dans le Nouveau Testament ceux dont le cœur est garrotté ou instruit par la Sagesse. Aussi sait-on qu'ils ont tout abandonné pour embrasser une foi que Juifs et Gentils repoussaient avec une égale impiété, et qu'ils ont enduré la privation de tous ces biens promis dans l'Ancien Testament, et qui paraissent considérables à ceux qui jugent selon la chair.

14. Or, comme ils se faisaient connaître par leur mépris pour ces biens, et par le témoignage que rendaient leurs souffrances aux biens éternels, seuls désirables, témoignage qui leur a valu le nom de témoins, en grec martyrs, ils ont dû endurer dans le temps de nombreuses et d'atroces persécutions : voilà ce que voyait l'homme de Dieu, ou mieux l'esprit prophétique figuré par le nom de Moïse, et qui dit : « Revenez-nous, Sei« gneur ; jusques à quand ? et laissez-vous flé« chir par vos serviteurs [2] ». Telle est la prière que font ou que l'on fait pour ceux qui ont beaucoup à souffrir des grandes persécutions du monde, qui montrent que leur cœur est enchaîné par la sagesse, de sorte que tant de maux ne les détournent point de Dieu, pour courir après les biens de ce monde. Or, selon ce qui est écrit ailleurs « Jusques à quand votre visage se détournera« t-il de moi [3] ? » il est dit ici : « Revenez« nous, Seigneur ; jusques à quand ? » Et afin que les hommes trop charnels, qui donnent à Dieu la forme d'un corps humain, sachent bien que ce n'est point par des mouvements semblables aux nôtres que Dieu détourne ou retourne sa face, qu'ils voient dans le même psaume les versets qui précèdent : « Vous avez mis nos iniquités devant vos yeux, « et notre vie à la lumière de votre face ».

[1] Eccli. VI, 25. — [2] Ps. LXXXIX, 13. — [3] Id. XII, 1.

Comment dit-il ici : « Tournez-vous vers « nous », pour le rendre favorable, comme si sa colère l'en avait détourné, puisqu'il nous le montre dans une irritation telle, qu'il ne détourne point son visage des iniquités et de la vie de ceux contre lesquels il est irrité, mais qu'il les met plutôt en sa présence et à la lumière de sa face? Mais cette parole, « jus-« ques à quand », est la prière d'un juste, et non d'un impatient qui s'irrite. Quant à cette expression : *Deprecabilis esto*, laissez-vous fléchir, quelques-uns l'ont traduite mot pour mot, *deprecare;* mais avec *deprecabilis esto*, on évite l'ambiguïté, car *deprecari* est un verbe à double sens, puisque *deprecatur* désigne celui qui prie, et celui que l'on invoque : on dit *deprecor te*, je te supplie, et *deprecor a te* je suis supplié par toi.

15. Quant aux biens à venir, le Prophète les prévenant par l'espérance, et les regardant comme présents : « Nous sommes comblés « au matin de votre miséricorde [1] », s'écrie-t-il. C'est donc au milieu des travaux et des misères de cette nuit, que le flambeau de la prophétie est allumé pour nous, comme une lampe dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour paraisse, et que l'étoile du matin se lève pour nous [2]. Bienheureux en effet les cœurs purs, car ils verront Dieu [3]. Alors les justes seront comblés de ce bien dont ils ont faim et soif, quand, marchant par la foi, ils sont éloignés du Seigneur [4]. De là cette autre parole : « Votre face me comblera de joie [5] ». Au matin donc, ils verront et ils contempleront [6]. Et comme l'ont dit d'autres traducteurs : « Nous « sommes rassasiés au matin de votre miséri-« corde », c'est alors qu'ils seront rassasiés. Ainsi est-il dit ailleurs : « Je serai rassasié « quand se manifestera votre gloire [7] ». De là ce mot de l'Évangile : « Montrez-nous le Père, « et cela nous suffit ». Et le Seigneur a dit lui-même : « Je me manifesterai à lui [8] ». Jusqu'à ce que ce bien se réalise, aucun bien ne nous suffit, et ne doit nous suffire, de peur qu'il ne s'arrête en chemin, ce désir que nous devons toujours pousser en avant tant qu'il n'est pas au but. « Nous sommes remplis de « votre miséricorde : nous avons tressailli, « nous avons été pleins de joie tous les jours « de notre vie ». Ce jour est un jour sans fin, et tous ces jours font un même jour : de là vient qu'ils rassasient. Ils ne cèdent point la place à leurs successeurs, car il n'y a rien là qui doive y venir, comme s'il n'y était pas, ou qui n'y soit plus parce qu'il est passé. Tous ces jours sont ensemble, parce qu'ils ne font qu'un seul jour qui demeure et ne passe point : c'est l'éternité. Tels sont les jours dont il est dit : « Quel est l'homme qui veut la vie, et qui « désire de voir les jours de bonheur [1] ? » Ces jours sont appelés des années, quand le Psalmiste dit à Dieu : « Pour vous, Seigneur, « vous êtes le même, et vos années ne dé-« clinent point [2] ». Car ce ne sont point des années que l'on compte pour rien, ou des jours qui déclinent comme l'ombre [3]. Ce sont des jours qui subsistent, et dont voulait connaître le nombre, celui qui disait : « Sei-« gneur, faites-moi connaître ma fin », où j'arriverai pour y demeurer, où je n'aurai plus rien à désirer, « et le nombre de mes « jours qui subsiste [4] », qui est réellement, et non celui qui n'est pas. Ces jours, en effet, dont le Prophète a dit : « Voici que vous avez « fait vieillir mes jours [5] », ne sont proprement pas, puisqu'ils ne subsistent point, ne demeurent point et s'écoulent avec tant de rapidité : on ne trouve pas en eux une seule heure dans laquelle nous puissions demeurer, dont une partie ne soit écoulée déjà, dont l'autre ne soit à venir, et dont nulle ne subsiste réellement. Or, ces années et ces jours ne passeront point, nous n'y passerons point nous-mêmes, nous y serons rassasiés sans aucune défaillance. Que le désir de ces jours enflamme donc notre âme, qu'elle en ait une soif ardente, inextinguible, afin que là haut nous soyons comblés, nous soyons rassasiés, nous disions en réalité ce que nous disons ici par avance : « Au matin nous « sommes rassasiés de votre miséricorde, nous « avons tressailli, nous nous sommes réjouis « dans tous nos jours, la joie nous a fait « oublier les jours d'humiliation, les années « de nos douleurs [6] ».

16. Maintenant que nous sommes encore dans les jours mauvais, disons ce qui suit : « Jetez les yeux sur vos serviteurs et sur vos « œuvres [7] ». Car vos serviteurs sont votre ouvrage, non-seulement parce qu'ils sont des hommes, mais aussi parce qu'ils sont vos ser-

[1] Ps. LXXXIX, 14. — [2] II Pierre, I, 19. — [3] Matth. V, 6, 8. — [4] II Cor. V, 6. — [5] Ps. XV, 11. — [6] Id. V, 5. — [7] Id. XVI, 15. — [8] Jean, XIV, 8, 21.

[1] Ps. XXXIII, 13. — [2] Id. CI, 28. — [3] Id. 12. — [4] Id. XXXVIII, 5. — [5] Id. 6. — [6] Ps. LXXXIX, 15. — [7] Id. 16.

viteurs, et qu'ils obéissent à vos préceptes. Car nous sommes non-seulement l'œuvre de Dieu en Adam, mais aussi créés en Jésus-Christ dans les bonnes œuvres que Dieu a préparées, afin que nous y marchions [1]. Car c'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire, ainsi qu'il lui plaît [2]. « Et redressez « leurs enfants » : afin qu'ils aient ce cœur droit que le Seigneur comble de biens. Le Dieu d'Israël est bon pour ceux qui ont le cœur droit, et non pour ceux dont les pieds chancellent, parce que Dieu commençait à leur déplaire, lorsqu'ils voyaient la paix des pécheurs, comme si Dieu eût ignoré ces choses, comme s'il n'en eût aucun soin, comme s'il eût négligé de gouverner le genre humain [3].

17. « Et que la splendeur du Seigneur « notre Dieu éclate sur nous [4] ». De là vient qu'il est dit : « Seigneur, en nous est marquée « la lumière de votre face [5]. Et redressez en « nous les ouvrages de vos mains », afin que nous n'agissions point en vue d'une récompense terrestre: car alors nos œuvres seraient tortueuses, et non pas droites. Le psaume finit ici dans plusieurs exemplaires ; mais dans plusieurs autres on lit ce dernier verset : « Et « redressez l'œuvre de nos mains ». Les savants dans leur exactitude marquent ce verset d'une étoile appelée astérisque, et dont on se sert pour marquer ce qui est dans l'hébreu et dans les traductions grecques, mais non dans la version des Septante. Si néanmoins nous voulons exposer ce verset, il nous marque, ce semble, que toutes nos bonnes œuvres se réduisent à l'œuvre unique de la charité. Car la charité est le parfait accomplissement de la loi [6]. Après avoir dit, en effet, au verset précédent : « Redressez en nous les ouvrages de « nos mains », le Prophète nous dit dans celui-ci « l'œuvre », et non les œuvres, « re« dressez l'œuvre de nos mains », comme s'il voulait dans ce dernier verset nous montrer que nos œuvres n'en forment qu'une seule, c'est-à-dire les ramener à une seule œuvre. Car nos œuvres sont droites lorsqu'elles sont dirigées vers une fin unique. La fin d'un précepte est la charité qui naît d'un cœur pur, d'une conscience droite et d'une foi sincère [1]. Il n'y a dès lors qu'une seule œuvre qui renferme toutes les autres, c'est la foi qui agit par la charité [2]. De là cette parole du Seigneur dans l'Evangile : « L'œuvre de Dieu est que « vous croyiez en celui qu'il a envoyé [3] ». Ce psaume a donc exposé clairement et distinctement, et la vie du vieil homme, et la vie de l'homme nouveau ; la vie qui périt, et la vie qui subsiste ; les années comptées pour rien, et les jours pleins de miséricorde et d'une joie véritable, c'est-à-dire le châtiment du premier homme et le règne du second ; et je crois que si l'on a mis en titre le nom de Moïse l'homme de Dieu, c'était pour insinuer à ceux qui sondent les Ecritures avec piété et bonne foi, que même la loi de Dieu donnée par le ministère de Moïse, et dans laquelle Dieu semble ne promettre à nos bonnes œuvres d'autre récompense que celle des biens temporels, renferme indubitablement sous ses voiles quelque chose de semblable à ce que nous montre le Prophète. Mais quand chacun de nous sera retourné au Christ, le voile sera ôté [4], et nos yeux seront ouverts, afin que nous considérions ce qu'il y a de merveilleux dans la loi de Dieu, par la lumière de celui à qui nous disons : « Ouvrez mes yeux, et je « considérerai les merveilles de votre loi [5] ».

[1] Ephés. II, 10. — [2] Philipp. II, 13. — [3] Ps. LXXII, 1-14. — [4] Id. LXXXIX, 17. — [5] Id. IV, 7. — [6] Rom. XIII, 10.

[1] I Tim. I, 5. — [2] Gal. V, 6. — [3] Jean, VI, 29. — [4] II Cor. III, 16. — [5] Ps. CXVIII, 18.

PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME XC.

PREMIER SERMON.

LES TENTATIONS.

Le Christ fut tenté afin de nous laisser l'exemple. Imitons-le, non point dans ses miracles, mais dans sa passion, afin d'entrer par la porte ou par lui-même. Qu'il soit notre refuge dans les persécutions des hommes et dans les attaques invisibles de l'ennemi, dont le pouvoir ne vient que de Dieu. Habiter dans le secours du Seigneur, c'est imiter le Christ de manière à n'être ni séduit ni intimidé par le monde, c'est compter sur lui et non sur nous, sur lui qui nous délivrera des piéges si nous marchons en lui, et de la parole amère ou des insultes des méchants, qui intimident le chrétien prêt à entrer dans la voie plus parfaite. Mais alors, envisageons le Sauveur insulté à la croix ; il nous abritera de ses ailes comme la poule protége ses poussins, faveur que refusa Jérusalem. Ne présumons donc point de nos forces, et il sera pour nous un bouclier, car il discerne le pécheur qui s'humilie du pécheur orgueilleux. Parmi les tentations, les unes sont légères, comme la frayeur de la nuit, la flèche qui vole pendant le jour; c'est la mort décrétée contre ceux qui se déclarent chrétiens; les autres sont graves, comme le mal qui se glisse dans l'ombre, ou le démon du midi, c'est la torture jusqu'à l'abjuration. Alors il en tomba mille à côté du Sauveur, ou des plus parfaits qui devaient siéger parmi les juges, et dix mille à sa droite, c'est-à-dire de ceux qui devaient être à sa droite avec les justes. Ne comptons que sur le Christ, et nous n'aurons rien à craindre.

1. C'est de ce psaume que le diable osa bien abuser pour tenter Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ecoutons-le donc afin de pouvoir résister au tentateur, sans compter sur nous-mêmes, mais sur celui qui fut tenté le premier, afin que nous ne fussions point vaincus dans la tentation. Pour lui, la tentation n'était point nécessaire, et la tentation du Christ est une leçon pour nous. Considérer ce qu'il répondit au diable, afin de faire les mêmes réponses aux mêmes assauts: c'est entrer par la porte comme vous l'avez entendu dans l'Evangile. Qu'est-ce à dire, en effet, entrer par la porte? C'est entrer par le Christ, car lui-même a dit : « C'est moi qui suis la porte[1] ». Qu'est-ce que entrer par le Christ ? Marcher sur ses traces. En quoi devons-nous marcher sur les traces du Christ? Est-ce avec cette magnificence d'un Dieu revêtu de notre chair ? Nous veut-il exhorter à faire des miracles semblables à ses miracles, et l'exige-t-il de nous ? Et Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne gouverne-t-il pas maintenant le monde, et ne l'a-t-il pas toujours gouverné avec son Père ? Et quand il appelle l'homme à lui, pour en faire son imitateur, est-ce afin de gouverner par lui le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment ? Ou bien est-ce pour en faire un créateur, afin que tout soit fait par lui, comme tout a été fait par le Christ ? Non, ce Dieu Sauveur et Seigneur Jésus-Christ ne l'invite point à faire ce qu'il a fait dès le commencement, et dont il est dit : « Tout a été « fait par lui[1] »; ni ces œuvres qu'il a opérées sur la terre. Il ne te dit point : Tu ne seras mon disciple qu'à la condition de marcher sur la mer[2], ou de ressusciter un mort de quatre jours[3], ou d'ouvrir les yeux d'un aveugle-né[4]. Ce n'est point cela non plus. Qu'est-ce donc que entrer par la porte ? « Ap-« prenez de moi que je suis doux et humble « de cœur[5] ». Il te faut donc considérer en lui, et imiter ce qu'il est devenu pour toi. Quant aux miracles, il en a fait même avant de naître dans le sein de Marie. Qui en a jamais fait, sinon celui dont il est dit que « seul « vous faites des merveilles[6] ? » Ce n'est que par sa toute-puissance qu'ont agi ceux qui ont fait des merveilles avant lui : Elie n'a ressuscité un mort que par la vertu du Christ[7]. A moins peut-être que Pierre n'ait été plus grand que le Christ, puisque le Christ parlait au moins au malade pour le ressusciter[8], tandis que l'on exposait les malades par où Pierre allait passer, afin que son ombre les touchât[9]. Pierre avait-il donc plus de puissance que le Christ? Quel homme assez en démence osera le dire? D'où venait donc à Pierre son grand pouvoir? C'est que le Christ était en Pierre. Aussi a-t-il dit : « Tous ceux

[1] Jean, x, 7.

[1] Jean, I, 3. — [2] Matth. XIV, 25.— [3] Jean, XI, 38-44.— [4] Id. IX, 1-7. — [5] Matth. XI, 29. — [6] Ps. LXXI, 18. — [7] III Rois, XVII, 22. — [8] Jean, V, 5-9. — [9] Act. V, 15.

« qui sont venus avant moi, sont des voleurs « et des larrons[1] » ; c'est-à-dire, ceux qui sont venus d'eux-mêmes, que je n'avais point envoyés, qui sont venus sans moi, ceux en qui je n'étais pas, et que je n'ai pas introduits dans la bergerie. Tous les miracles dès lors qui ont été faits par ceux qui ont précédé, comme par ceux qui ont suivi, ont été faits par le Christ qui en a fait quand il était présent d'une manière visible. Il ne nous exhorte donc point à faire des miracles, lui qui en faisait avant d'être homme : mais à quoi donc t'engage-t-il? A imiter ce qu'il ne pourrait faire, s'il n'était homme; car s'il n'était homme, il ne pourrait souffrir. Donc, lorsque tu endures ces maux de la vie, que suscite le diable soit ouvertement par le moyen des hommes, soit d'une manière cachée comme en Job, demeure fort et courageux ; habitant dans le secours du Très-Haut, comme le dit notre psaume. Mais si tu dédaignes ce secours, impuissant à te secourir toi-même, tu tomberas.

2. Beaucoup sont courageux quand ils souffrent persécution de la part des hommes, et quand on leur fait une guerre ouverte ; qu'ils soient ouvertement persécutés par les hommes, ils croient que c'est alors qu'ils imitent les souffrances du Christ; mais quand ils sont en butte aux attaques invisibles du démon, ils ne croient plus que le Christ couronne leur fidélité. Ne crains donc rien tant que tu suis les traces du Christ. Quand le diable en effet tenta le Seigneur, nul homme n'était au désert, la tentation fut secrète, mais il fut vaincu, et quand plus tard il l'attaqua ouvertement, il fut vaincu de même[2]. Agis de la sorte, si tu veux entrer par la porte, devant les attaques invisibles de l'ennemi, quand il demande à Dieu qu'un homme lui soit abandonné, afin de l'accabler de maux temporels, de fièvres, de maladies, ou d'autres infirmités du corps, comme il arriva pour Job qui ne voyait point le diable, mais qui comprenait la puissance divine. Il savait que le diable n'aurait aucun pouvoir sur lui, s'il ne l'avait reçu de celui qui a la souveraine puissance : il rendait à Dieu la gloire qui lui était due, sans attribuer au diable aucune puissance. Quand il vit en effet ses biens détruits par le diable, il s'écria : « Le Seigneur a donné, le Seigneur « a ôté[3] » ; mais non : Le Seigneur a donné, le diable a ôté. Car le diable n'aurait pu rien ôter, sans la permission du Seigneur. Le Seigneur donc le permit, afin que l'homme fût à l'épreuve et le diable vaincu. S'il fut frappé d'une plaie, Dieu le permit encore; et quand Job, de la tête aux pieds, voyait tomber les vers et la pourriture, il n'attribua aucune puissance au diable. Et même quand son épouse, que le diable lui avait laissée, non pour le consoler, mais pour s'en faire un instrument, « lui eut fait ces « suggestions: Blasphème ton Dieu, et meurs ; « Tu as parlé », lui répond Job, « comme une « femme insensée ; si nous avons reçu des « biens de la main de Dieu, pourquoi n'en « pas recevoir les maux[1] ? »

3. Donc imiter le Christ de manière à endurer les misères de cette vie, à mettre son espoir en Dieu, afin de n'être point séduit par les attraits du monde, ni intimidé par ses menaces, c'est « habiter dans le secours du « Tout-Puissant, demeurer sous la protection « du Dieu du ciel[2] » : comme vous l'avez entendu et chanté dans le psaume, car c'est ainsi qu'il commence. Quant aux paroles dont se servit le diable pour tenter le Christ, vous les connaîtrez, quand nous y arriverons, car elles sont connues. Celui qui en est là « dira « donc au Seigneur : Vous êtes mon protec« teur, mon refuge et mon Dieu[3] ». Qui donc parle ainsi au Seigneur? « Celui qui habite « dans le secours du Seigneur ». Mais qui donc « habite dans le secours du Seigneur? » Celui qui n'habite point dans son propre secours. Qui « habite dans le secours du Sei« gneur? » Celui qui n'est point orgueilleux, comme ceux qui mangèrent le fruit défendu, afin d'être comme des dieux, et qui perdirent le bénéfice de l'immortalité. Ils voulurent habiter dans leur propre secours, et non dans le secours du Très-Haut : de là vint qu'ils écoutèrent la suggestion du serpent, et méprisèrent le précepte de Dieu ; et alors ils sentirent que les menaces de Dieu s'accomplissaient en eux, et non les promesses du diable[4].

4. Toi donc, dis à ton tour : « J'espérerai « en lui, parce qu'il me délivrera », non pas moi. Vois si le psaume nous enseigne autre chose, que de n'espérer nullement en nous-mêmes, nullement en un homme. D'où te délivrera-t-il? « Du filet des chasseurs, et de « la parole amère[5] ». Dans ce « filet des chas-

[1] Jean, X, 8. — [2] Matth. IV, 1-11. — [3] Job, I, 21.

[1] Job. II, 9, 10.— [2] Ps. XC, 1.— [3] Id. 2.— [4] Gen. III.— [5] Ps. XC, 3.

« seurs » il y a un grand mystère, mais dans « cette parole aigre » qu'y a-t-il de grand? Cette parole aigre en a fait tomber beaucoup dans le filet des chasseurs. Que dis-je? le diable et ses anges sont comme des chasseurs qui tendent des piéges: mais pour les hommes, c'est marcher loin de ces piéges que marcher dans le Christ. Car il n'ose tendre des piéges au Christ, puisqu'il ne les tend point dans la voie, mais le long de la voie. Or, que ta voie soit le Christ, et tu ne tomberas point dans les piéges du diable. Mais sortir de la voie, c'est tomber dans les filets. De part et d'autre ses embûches sont dressées, ses filets sont tendus, tu ne marches que dans les piéges. Mais veux-tu marcher en toute sécurité? Ne va ni à droite ni à gauche, prends pour chemin celui qui veut être ton chemin[1], afin de te conduire à lui et par lui, et tu n'auras point à redouter les piéges des chasseurs. Mais qu'est-ce à dire, « de la parole acerbe ? » Au moyen de cette parole acerbe, le diable en a poussé beaucoup dans ses filets; ainsi les chrétiens, qui veulent vivre parmi les païens, ont à endurer les insultes des païens; ils rougissent de ces insultes, et devant cette parole amère, ils se détournent de la voie pour tomber dans le filet des chasseurs. Que pourra te faire cette parole amère? Rien sans doute. Mais le piége où veut te jeter l'ennemi par cette parole amère, ne te fera-t-il rien? Comme l'on tend les piéges ordinairement le long d'une haie, en jetant dans cette haie des pierres, mais qui ne font rien aux oiseaux; quand est-ce en effet que ta pierre frappe un oiseau, en jetant les pierres dans les haies? Mais l'oiseau qui veut fuir ce vain bruit, tombe dans le piége. Ainsi les hommes craignent les vaines et futiles insultes des railleurs, et la honte que leur causent ces vains discours, les fait tomber dans les piéges des chasseurs, et dans l'esclavage du démon. Mais pourquoi ne point dire ce que je ne dois point cacher, ce que Dieu m'ordonne de dire? De quelque manière que vous le receviez, Dieu m'ordonne de vous le dire; et si je ne le disais point, je tomberais à mon tour dans le piége des chasseurs, moi qui vous avertis de ne point redouter les paroles des hommes. Qu'est-ce donc que je dois dire? De même qu'un chrétien peut demeurer parmi les païens, et entendre de leur part ces paroles, qui le font tomber dans le piége des chasseurs; de même, parmi les chrétiens, ceux qui veulent apporter dans leur vie plus d'assiduité et plus de piété, s'entendront insulter par les chrétiens eux-mêmes. De quoi te servira, ô mon frère, d'habiter une ville, où l'on ne rencontre aucun païen? Dès lors qu'il n'y a aucun païen, nul ne reprochera au chrétien sa foi chrétienne: mais il y a beaucoup de chrétiens dissolus; et si quelqu'un au milieu d'eux veut mener une vie pieuse, être sobre parmi les intempérants, être chaste parmi les fornicateurs, adorer Dieu sincèrement au milieu des astrologues et des superstitieux, ne rien chercher de ce qu'ils cherchent au milieu de ceux qui se passionnent pour les folies du théâtre, ne mettre son bonheur qu'à venir à l'église, celui-là trouvera des insulteurs parmi les chrétiens, il entendra des paroles amères: Tu es un grand personnage, lui dit-on, tu es un saint, tu es Elie, un nouveau Pierre, tu nous viens du ciel, et d'autres insultes: quelque part qu'il aille, il n'entend que paroles amères. S'il redoute ces railleries, et se détourne de la voie du Christ, il tombe dans les piéges des chasseurs. Que faut-il faire pour ne point s'écarter de la voie, quand on entend ces paroles? Qu'est-ce à dire, ne point se détourner de la voie? Quand nous entendrons ces discours si aigres, qui nous consolera, de manière à nous faire mépriser ces railleries, à ne point nous écarter de la voie, mais à entrer par la porte? Qu'on se dise alors: Qu'est-ce que ces paroles pour un pécheur, un esclave comme moi? Mon Sauveur a entendu: « Vous êtes possédé du dé« mon[1] ». Vous venez d'entendre quel amer langage on tint au Seigneur; or, le Seigneur n'avait pas besoin de l'entendre, mais il a voulu t'apprendre à ne point tomber dans le filet des chasseurs, à cause d'une parole amère.

5. « Il vous fera une ombre de ses épaules, « et vous espérerez sous ses ailes[2] ». Ces paroles te montrent que ta protection n'est pas ton œuvre, et que tu ne dois pas croire que tu pourras te protéger: c'est Dieu qui sera ta protection et ton salut; il te sauvera du filet des chasseurs et de la parole amère. « Il te fera une ombre entre ses épaules », peut s'entendre derrière lui et devant lui; car les épaules sont au-dessous de la tête. Mais quand le Prophète ajoute: « Tu espéreras « sous ses ailes », il est évident que cet abri

[1] Jean, XIV, 6.

[1] Jean, VIII, 48. — [2] Ps. XC, 4.

des ailes étendues, te place entre les épaules de Dieu, en sorte que ces ailes de part et d'autre te placent au milieu ; et dès lors tu n'auras point à redouter que l'on te nuise : garde-toi seulement de te retirer d'un lieu que nul ennemi n'ose aborder. Si la poule protége ses poussins sous ses ailes ; combien plus sous les ailes de Dieu seras-tu en sûreté contre le diable et ses anges, puissances aériennes qui voltigent autour de toi comme des vautours, pour enlever le faible oisillon? Ce n'est pas en effet sans raison qu'à la poule a été comparée la divine sagesse ; puisque le Christ notre Seigneur et Sauveur s'est ainsi nommé lui-même : « Jérusalem, Jérusalem, « combien de fois ai-je voulu rassembler tes « enfants, comme une poule rassemble ses « poussins, et tu ne l'as point voulu [1] ? » Acceptons ce que Jérusalem a refusé. Elle est devenue la proie des puissances de l'air, parce qu'elle a fui les ailes de la poule, et présumé de ses forces, malgré sa faiblesse. Pour nous, confessons notre infirmité, et cherchons un refuge sous les ailes de Dieu. Alors il sera pour nous comme la poule qui protége ses poussins. Ce nom n'est point injurieux pour lui. Voyez, mes frères, les autres oiseaux : beaucoup d'oiseaux font éclore leurs petits, et les réchauffent sous nos yeux ; nul autre oiseau ne devient comme la poule infirme avec eux. Que votre charité redouble d'attention : nous voyons hors de leurs nids des hirondelles, des passereaux, des cigognes, et nous ne pouvons savoir s'ils ont des petits; mais nous le reconnaissons chez la poule, et à sa voix affaiblie et à ses plumes redressées : elle est totalement changée par l'amour de ses petits, elle s'affaiblit à proportion de leur faiblesse. C'est ainsi que la sagesse de Dieu a voulu être faible, parce que nous étions faibles, puisque le Verbe s'est fait chair, et a demeuré parmi nous [2], afin que nous pussions espérer sous ses ailes.

6. « Sa vérité me couvrira d'un bouclier [3] ». Tout à l'heure des ailes, maintenant un bouclier ; mais en Dieu il n'y a ni ailes ni bouclier, et si cette protection était réellement l'une ou l'autre, une aile pourrait-elle être un bouclier, ou un bouclier une aile ? Mais comme cela se dit en figure, cette protection est comparée tantôt à des ailes, tantôt à un bouclier. Si le Christ était réellement un rocher, il ne serait pas un lion ; et s'il était un lion, il ne serait pas un agneau : mais il est tout ensemble et lion [1], et agneau [2], et pierre [3], et même un taureau, et toute autre dénomination semblable, parce qu'il n'est à proprement parler, ni pierre, ni lion, ni agneau, ni taureau, mais Jésus-Christ Sauveur de tous les hommes. Ces noms sont des métaphores, et non point des dénominations réelles. « Sa vérité », dit le Psalmiste, « m'environnera ». Sa vérité est comme un bouclier, elle ne confond point ceux qui espèrent en eux-mêmes avec ceux qui espèrent en Dieu. Il y a pécheur et pécheur : Donne-moi un pécheur confiant en lui-même, dédaigneux, n'accusant point ses fautes, et il dira : Si mes péchés déplaisaient à Dieu, il ne me laisserait point la vie. Un autre n'osait lever les yeux, mais frappait sa poitrine en disant : « Seigneur, « soyez-moi propice, à moi pécheur [4] ». L'un était pécheur comme l'autre était pécheur ; mais l'un raillait, l'autre pleurait. L'un dédaignait, l'autre avouait ses fautes. Or, la vérité de Dieu, qui ne fait acception de personne, discerne le pénitent de l'homme qui avoue sa faute, l'homme humble de l'homme superbe, l'homme qui compte sur lui-même de l'homme qui compte sur Dieu. Donc « sa « vérité te couvrira d'un bouclier ».

7. « Tu ne redouteras ni les frayeurs de la « nuit, ni la flèche qui vole pendant le jour, « ni la contagion qui se glisse dans les « ténèbres, ni la ruine et le démon de midi ». Les deux dernières expressions ne sont que la répétition des deux premières. « Tu ne redou- « teras ni les frayeurs de la nuit, ni la flèche « qui vole pendant le jour [5] », dit le Prophète ; or, la frayeur de la nuit est répétée dans cette parole : tu ne craindras point « la contagion « qui se glisse dans les ténèbres », de même que la flèche qui vole pendant le jour, dans la « ruine et le démon de midi ». Qu'avons-nous donc à redouter la nuit, qu'avons-nous à redouter le jour? Pécher par ignorance, c'est pécher pendant la nuit : de même que pécher sciemment, c'est pécher pendant le jour. Les premiers péchés qu'il exprime sont les plus légers, ceux qu'il énonce dans sa répétition sont plus graves. Redoublez d'attention, afin que je puisse vous exposer ceci autant que Dieu me le permettra : c'est un passage obscur, mais il

[1] Matth. XIII, 37. — [2] Jean, I, 14. — [3] Ps. XC, 5.

[1] Apoc. V, 5. — [2] Jean, I, 29. — [3] Actes, IV, 10, 11. — [4] Luc, XVIII, 13. — [5] Ps. XC, 6.

vous sera utile quand je vous l'aurai expliqué. Cette tentation qui est légère pour ceux qui sont ignorants, le Prophète l'appelle une frayeur de nuit, et celle qui est légère pour ceux qui connaissent le mal, une flèche qui vole pendant le jour. Quelles sont les tentations légères? Celles qui ne sont ni durables ni entraînantes, de manière à nous contraindre, mais qui passent aussitôt qu'on les a évitées. Ces tentations toutefois deviennent graves, quand la persécution est violente, quand elle effraie les ignorants, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas encore affermis dans la foi, qui ne savent point encore qu'ils ne sont chrétiens que pour espérer la vie éternelle, et quand les maux du temps commencent à leur peser, ils se croient abandonnés par le Christ, et s'imaginent qu'ils n'ont rien à gagner dans le Christianisme ; ils ne savent point, dis-je, qu'ils ne sont chrétiens que pour surmonter le présent et mettre leur espoir dans l'avenir : ils sont donc surpris par l'air contagieux qui circule dans les ténèbres, et en deviennent la proie. Il en est d'autres qui savent qu'ils sont appelés à l'espérance des biens à venir, parce que les promesses de Dieu ne regardent ni cette terre ni cette vie, et qu'il faut surmonter toutes les épreuves de cette vie, afin de recevoir et d'acquérir ce que Dieu nous a promis pour l'éternité. Ils savent tout cela, mais quand la persécution devient violente, avec ses menaces, ses peines, ses tourments, ils succombent; et comme ils le font sciemment, ils tombent dans le jour.

8. Mais pourquoi au milieu du jour? Parce que c'est au plus fort de la persécution, comme on appelle midi les plus grandes chaleurs. Que votre charité écoute la preuve qu'en donnent les saintes Ecritures. Dans la parabole du semeur, le Seigneur nous dit qu'il alla semer son grain, qu'une partie tomba sur le grand chemin, une autre dans des endroits pierreux, une autre parmi les épines; puis il veut bien nous exposer cette parabole, et en parlant des endroits pierreux, il dit : « Ceux-là écoutent la parole, s'en ré« jouissent sur-le-champ, puis se scandalisent « aussitôt quand la parole éprouve une pre« mière persécution ». Qu'avait-il dit de la semence qui tombait sur le terrain pierreux? « Le soleil se lève », dit le Sauveur, « et ils « se dessèchent parce qu'ils n'ont pas une « profonde racine. Ceux-là donc se réjouis« sent de la parole pendant une heure, et « quand la persécution s'élève contre la pa« role, ils se dessèchent [1] ». Pourquoi se dessécher? « Parce qu'ils n'ont pas une racine « bien affermie ». Quelle racine? la charité. Car l'Apôtre veut « nous enraciner, nous « affermir dans la charité [2] ». De même en effet que la convoitise est la source de tous les maux [3], la charité est la source de tous les biens. Vous le savez, on vous l'a dit souvent. Mais pourquoi vous le rappeler encore? Afin de vous faire comprendre que dans notre psaume, le démon de midi signifie la violence de la persécution. C'est ainsi que le Seigneur a dit : « Le soleil s'est levé, l'herbe a séché, « parce qu'elle n'était point enracinée ». Puis, expliquant ce que signifie l'herbe que dessèche le soleil, il ajoute qu'ils ne peuvent tenir sous les feux de la persécution, « puis« qu'ils n'ont point une racine profonde ». Nous avons donc raison d'entendre par le démon de midi, une persécution violente. Trouvez bon, mes frères, que je vous rappelle ce que fut jadis cette persécution dont le Seigneur a délivré son Eglise. D'abord les empereurs et les rois du monde crurent qu'au moyen de la persécution, ils effaceraient le nom du Christ, et le nom des chrétiens, et ils ordonnèrent que l'on frappât de mort quiconque oserait se dire chrétien. Alors tout homme qui craignait la mort nia qu'il fût chrétien; mais comme il connaissait son crime, il était percé par la flèche qui vole pendant le jour. Quant à celui qui, peu soucieux de cette vie présente, et plein d'espérance pour la vie éternelle, évitait la flèche qui vole pendant le jour, celui-là confessait la foi de Jésus-Christ, et le coup qui frappait son corps délivrait son âme. Il passait dans le repos, au sein de Dieu, attendant que la résurrection des morts vînt délivrer son corps : il échappait ainsi à la tentation, ou à la flèche qui vole pendant le jour. C'était donc une flèche qui volait pendant le jour, que cette parole : Que tout homme qui se déclarera chrétien, soit frappé de mort. Ce n'était pas néanmoins encore le démon de midi, sévissant dans une persécution violente, et attisant un brasier que ne pouvaient supporter les plus forts. Ecoutez ce qui suivit. Nos ennemis, voyant qu'un grand nombre couraient au martyre, et que plus on faisait de victimes, plus augmen-

[1] Matth. XIII, 3-23. — [2] Ephés. III, 17. — [3] I Tim. VI, 10.

tait le nombre des chrétiens, se dirent en eux-mêmes : Il nous faudra tuer le genre humain, tant sont nombreux ceux qui ont cette croyance, et si nous les égorgeons tous, nul ne demeurera sur la terre. Le soleil alors versa tous ses feux, la fournaise fut embrasée. Ecoutez les nouvelles ordonnances : auparavant ils avaient dit : Mort à celui qui se déclarera chrétien ; ils dirent ensuite : Quiconque se déclarera chrétien sera mis sur le chevalet et torturé, jusqu'à ce qu'il renoncera au Christ [1]. Comparez et la flèche qui vole pendant le jour, et le démon du midi. Qu'était-ce que cette flèche volant pendant le jour ? Mort à celui qui se déclarera chrétien. Quel fidèle ne l'eût pas évitée par une mort prompte ? Quant à celle-ci : S'il se déclare chrétien, qu'il ne soit point mis à mort, mais mis à la torture, jusqu'à ce qu'il abjure le christianisme, s'il abjure qu'il soit renvoyé ; c'est le démon du midi. Plusieurs de ceux qui n'avaient point abjuré manquaient de force dans les tourments ; on les torturait jusqu'à l'abjuration. Que pouvait faire un coup d'épée à ceux qui persévéraient à n'abjurer point le Christ ? Un même coup jetait le corps à terre, et l'âme devant Dieu. Voilà ce que faisaient encore de longs tourments. Mais où trouver un courage qui pût braver des supplices aussi atroces et aussi longs ? Beaucoup succombèrent ; et ceux-là succombèrent, je crois, qui comptaient sur eux-mêmes, qui n'habitaient point dans le secours du Seigneur, dans la protection du Dieu du ciel ; qui ne dirent point au Seigneur : « Vous êtes mon appui » ; qui n'espérèrent point à l'ombre de ses ailes, et se confièrent trop en leurs propres forces. Ils furent rejetés de Dieu, qui voulut leur montrer que c'est lui qui protége, lui qui proportionne l'épreuve, lui qui permet qu'elle nous arrive, seulement à proportion de nos forces.

9. Beaucoup donc furent vaincus par le démon du midi. Voulez-vous en connaître le nombre ? Le Prophète nous le dit ensuite : « Il en tombera mille à votre côté, et dix « mille à votre droite ; mais il n'approchera « point de vous [2] ». A qui s'adressent ces paroles ? A qui, mes frères, sinon à Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Car Notre-Seigneur Jésus n'est pas seulement en lui-même, il est encore en nous. Rappelez-vous ces mots : « Saul, Saul, pourquoi me persécuter [1] ? » Lorsque nul ne le touchait, et que pourtant il disait : « Pourquoi me persécuter », n'est-ce point parce qu'il se regardait en nous ? Quand il disait encore : « Ce que l'on fait au « moindre des miens, on le fait à moi-« même [2] » ; ne se regardait-il point en nous ? Car il n'y a pas de division entre les membres, entre la tête et le corps. Qu'est-ce à dire la tête et le corps ? Le Sauveur et son Eglise. Comment donc est-il dit : « Mille tomberont « à votre côté, et dix mille à votre droite ? » Ils tomberont sous le démon du midi. Il est terrible, mes frères, de tomber à côté du Christ, de tomber à la droite du Christ. Comment tomber à côté de lui ? Pourquoi les uns à côté, les autres à droite ? Pourquoi dix mille à droite, et mille à côté ? Qu'est-ce que mille à côté ? Car ces mille sont moins nombreux que les dix mille qui tomberont à droite. Quels sont-ils ? Dans un instant tout sera clair : au nom du Christ, nous l'allons développer. Le Christ a promis à quelques-uns qu'ils jugeront avec lui ; c'est-à-dire aux Apôtres qui ont tout quitté pour le suivre. Car Pierre lui disait : « Voilà que nous avons « tout quitté, et vous avons suivi » ; et le Sauveur leur fit cette promesse : « Vous serez « assis sur douze trônes, jugeant les douze « tribus d'Israël [3] ». Ne croyez point que cette promesse du Seigneur soit pour eux seuls. S'il n'y a là que douze trônes, où donc siégera Paul qui a travaillé plus qu'eux tous [4] ? Car il est le treizième Apôtre. Judas est tombé du nombre des douze, et à sa place on a mis Matthias, comme nous le voyons dans les Actes [5]. Ainsi furent complétés les douze trônes. Or, n'y verra-t-on point s'asseoir celui qui a travaillé plus que les autres ? Ces trônes au nombre de douze ne désigneraient-ils point un tribunal parfait ? Car des milliers seront assis sur dix siéges. Mais comment, me dira-t-on, prouver que Paul siégera parmi les juges ? Ecoutez sa parole : « Ne savez-vous point que « nous jugerons les anges [6] ? » « Nous juge-« rons », dit-il. Il n'hésite point dans cette confiance qui lui persuade qu'il doit se compter parmi ceux qui jugeront avec le Christ. Mais ceux qui jugeront avec le Christ, sont les princes de l'Eglise, les parfaits. C'est à eux qu'il est dit : « Si tu veux être parfait,

[1] Tertull. Apolog. c. 2. — [2] Ps. xc, 7.

[1] Act. ix, 4. — [2] Matth. xxv, 40. — [3] Id. xix, 27, 28. — [4] I Cor. xv, 10. — [5] Act. i, 15-26. — [6] I Cor. vi, 3.

« va vendre tout ce que tu possèdes, et donne-« le aux pauvres[1] ». Qu'est-ce à dire : « Veux-tu « être parfait ? » Veux-tu juger et n'être point jugé ? Celui qui entendit cette parole s'en alla triste; mais beaucoup ont suivi ce conseil, et le suivent encore aujourd'hui : donc ils jugeront avec le Christ. Beaucoup cependant se promettent de juger avec le Christ, par cela même qu'ils ont tout quitté pour le suivre ; mais ils ont confiance en eux-mêmes, ils ont une enflure et un orgueil que Dieu seul peut connaître, et ils ne peuvent se dérober au démon de midi, c'est-à-dire éviter la chute dans une violente persécution. Il y en avait beaucoup alors qui avaient donné aux pauvres tous leurs biens, qui s'étaient promis de siéger avec le Christ, de juger les nations, et qui, sous le feu de la persécution, ou sous le démon de midi faiblirent dans les tourments, et abjurèrent le Christ. Ils sont tombés à ses côtés, tombés alors qu'ils allaient s'asseoir avec le Christ pour juger le monde.

10. Disons maintenant ceux qui tombent à sa droite. Vous le savez, mes frères, quand apparaîtra le tribunal où jugeront avec le Christ ceux qui auront voulu être et qui auront été réellement parfaits, enracinés et affermis dans la charité, sans se dessécher au soleil et au démon du midi, voici ce que fera le Seigneur : « Toutes les nations seront ras-« semblées devant lui, et il les partagera « comme un berger sépare les brebis des « boucs, et il mettra les brebis à sa droite et les « boucs à sa gauche[2] », et ils seront jugés. Les juges seront nombreux, mais bien moins nombreux que ceux qui se tiendront devant le tribunal ; car les uns sont désignés par le nombre de mille, et les autres par celui de dix mille. Que dira le Christ à ceux de droite ? « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à « manger ; j'ai été étranger, et vous m'avez « recueilli ». Il est clair qu'il tiendra ce langage à ceux qui ont eu des biens en ce monde afin d'accomplir ces œuvres de charité. Car ceux-ci régneront avec ceux-là ; les uns sont comme les soldats, les autres comme les fournisseurs des vivres ; mais soldats et fournisseurs forment un même royaume, sous un seul chef. Au soldat le courage, au fournisseur le dévouement : le soldat courageux combat le démon par ses prières, et le fournisseur dévoué prépare les vivres au soldat. Que votre charité veuille bien le comprendre. Au dernier jour enfin ceux qui seront placés à droite, entendront ces paroles : « Venez, « bénis de mon Père, recevez le royaume qui « vous est préparé dès l'origine du monde ». Il en était beaucoup en ce moment, quand s'alluma le feu de la persécution, quand se fit sentir le démon de midi, il en était beaucoup qui se promettaient de juger avec le Christ ; mais impuissants à supporter la violence de la persécution, ils sont tombés à son côté; d'autres ne se promettaient point d'être assis parmi les juges, mais se promettaient pour prix de leurs aumônes d'être à la droite, et pensaient que le Christ leur dirait : « Venez, « bénis de mon Père, recevez le royaume qui « vous a été préparé dès l'origine du monde ». Mais comme ils sont en grand nombre ceux qui seront frustrés de leur espérance d'être assis parmi les juges, et bien plus nombreux encore ceux qui n'obtiendront point d'être à la droite comme ils l'espéraient, le Prophète s'écrie en s'adressant au Christ : « Il en tom-« bera mille à votre côté, et dix mille à votre « droite ». Mais comme beaucoup d'autres qui n'ont eu pour les choses temporelles aucun souci, seront alors avec le Christ, qui sera en eux comme dans ses membres, le Prophète ajoute : « Mais le mal n'approchera point « de vous ». N'est-ce qu'à la tête qu'il dit : « N'approchera point ? » Non assurément : mais il n'approchera ni de Pierre, ni de Paul, ni de tous les Apôtres, ni de tous les martyrs, qui n'ont point cédé aux tourments. Comment donc « n'en approchera-t-il point ? » Pourquoi dès lors ces tortures? Le mal ne s'est approché que de leur chair, et non du siége de leur foi. Cette foi donc était à l'abri de la crainte et des tourments. Qu'on les torture, l'effroi n'a aucun accès auprès d'eux ; qu'on les torture, et ils se riront des tourments, dans leur confiance en celui qui a vaincu le premier afin que les autres pussent vaincre. Or, quels sont les vainqueurs, sinon ceux qui n'ont point compté sur eux-mêmes? Et remarquez bien ceci, mes bien-aimés; c'est ce qui a fait dire au Prophète tout ce qui précède: « Il dira au Seigneur : Vous êtes mon appui et « mon refuge »; et : « J'espérerai en lui. Car c'est « lui qui me délivrera du filet des chasseurs ». « Il me délivrera », et non pas moi. « Il me « fera un ombrage entre ses épaules ». Mais quand ? Quand « tu espéreras sous ses ailes,

[1] Matth. XIX, 21, 22. — [2] Id. XXV, 22-33.

« sa vérité te couvrira d'un bouclier ». Parce que tu as compté sur lui et que tu as mis en lui tout ton espoir, voici, dit le Prophète : quoi donc? « Tu n'auras point à craindre des « frayeurs de la nuit, ni de la flèche qui vole « pendant le jour, ni le mal qui se glisse dans « les ténèbres, ni la ruine et le démon de « midi [1] ». Quel est celui qui ne craindra point? Celui qui ne compte point sur lui, mais sur le Christ. Quant à ceux qui présument d'eux-mêmes, bien qu'ils aient espéré s'asseoir à côté du Christ, pour juger, bien qu'ils se soient promis d'être à sa droite, et d'entendre ces paroles : «Venez, bénis de mon « Père, et recevez le royaume qui vous est « préparé dès l'origine du monde [2] »; voilà qu'est venu le démon de midi, c'est-à-dire que le feu de la persécution s'est allumé dans sa violence, et sous le coup de l'effroi, ils sont déçus dans leur espérance de juger; c'est d'eux qu'il est dit : « Mille tomberont à « côté de vous ». D'autres seront déçus dans l'espoir d'une récompense de leurs bons offices, et c'est d'eux qu'il est dit : « Dix mille « tomberont à votre droite ». « Quant à vous », qui êtes la tête et le corps, la ruine et le démon de midi « n'approchera point de vous », parce que le Seigneur connaît ceux qui lui appartiennent [3].

11. « Toutefois, vous jetterez les yeux autour « de vous, et vous verrez ce qu'on rendra aux « pécheurs [4] ». Qu'est-ce à dire ? Pourquoi cette expression « toutefois ? » Parce que les impies ont pu accabler vos serviteurs de leur orgueil, parce qu'ils ont pu persécuter vos serviteurs. Après avoir persécuté vos serviteurs, doivent-ils donc demeurer impunis ? Non, assurément. Quoique vous l'ayez permis, Seigneur, et que vos saints aient mérité par là leurs couronnes : « Toutefois, vous jetterez « les yeux autour de vous, et vous verrez le « sort des impies ». Ils recueilleront alors le mal qu'ils ont voulu, et non le bien que, sans le savoir, ils ont procuré. Il nous faut maintenant les yeux de la foi, pour voir qu'ils s'élèvent dans le temps pour pleurer dans l'éternité, et que si Dieu leur laisse pour un temps le pouvoir contre ses serviteurs, il leur dira un jour : « Allez au feu éternel, qui est « préparé au diable et à ses anges [1] ». Mais pour peu que l'on ait ces yeux de la foi dont il est dit : « Vous verrez de vos yeux »; il n'est pas sans importance de voir l'impie florissant sur la terre, de tenir les yeux sur lui, afin de considérer par la foi ce qu'il souffrira enfin, s'il ne se corrige point : car ceux qui veulent tonner maintenant sont ensuite foudroyés. « Toutefois vous jetterez les yeux, « et vous verrez le sort des impies ».

12. « Car c'est vous, Seigneur, qui êtes mon « espérance ». Voilà qu'il en vient à ce qui l'a préservé de sa ruine et du démon de midi : « C'est que vous êtes, Seigneur, mon espé« rance, vous avez placé très-haut votre « demeure [2] ». Qu'est-ce à dire que votre séjour est dans les hauteurs ? Il en est beaucoup qui cherchent en Dieu un abri contre les troubles du temps. Or, il est fort élevé, il est dans le secret, cet asile de Dieu, qui nous abritera contre la colère à venir. Il est intérieur « cet asile que vous avez établi très-haut. « De vous n'approcheront point les maux, et « le fléau n'abordera point votre tabernacle. « Car Dieu a donné à ses anges ordre de « vous garder dans toutes vos voies. Ils vous « porteront dans leurs mains, de peur que « vous ne vous heurtiez contre la pierre ». Telles sont les paroles dont se servit le diable pour tenter Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais parce qu'il faut les considérer avec plus d'attention, remettons-les à demain, puisque demain je dois vous parler encore. Nous reprendrons cet endroit du psaume, afin de vous éviter l'ennui : en trop abrégeant, dans ces difficultés, nous ne pourrions nous faire comprendre.

[1] Ps. xc, 2-6. — [2] Matth. xxv, 34. — [3] II Tim. ii, 19. — [4] Ps. xc, 8.

[1] Matth. xxv, 41. — [2] Ps. xc, 9.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME XC.

LES TENTATIONS.

SUITE DU DISCOURS PRÉCÉDENT.

En Jésus-Christ il y a la tête ou l'homme parfait né de Marie, et le corps ou l'Eglise, qui commence en Abel pour embrasser dans son unité tous ceux qui croiront au Christ. Le roi de cette Eglise s'est fait notre voie, afin que nous marchions en lui. C'est pour cela qu'une prophétie passe souvent, sans transition, du Christ à l'Eglise, de la tête au corps. Résumons ce que nous avons dit hier, et parlons de ce refuge placé bien haut, et que le mal n'atteindra point, c'est-à-dire du Seigneur qui est ressuscité pour ne plus mourir, et afin de nous prêcher la résurrection. Le mal ne l'atteint pas dans son tabernacle ou dans sa chair, puisqu'il a combattu pour nous en cette chair; une fois ressuscité il n'est plus assujéti à la douleur, ni à la mort. Si donc il voulut être baptisé, s'il jeûna, c'est pour nous qui sommes ses membres. Il pouvait faire ce que lui proposa le démon, changer les pierres en pain, lui qui multiplia les pains au désert, et qui avec des pierres fait des enfants d'Abraham. D'une part donc il nous instruit par la tentation qu'il subit, et d'autre part il réserve à notre fidélité une récompense. Le diable te dira : Si tu étais chrétien, Dieu ne te laisserait point si pauvre. — J'ai pour pain la parole de Dieu. — Tu ferais des miracles; ce fut le piége de Simon. Arrière l'orgueil et l'hypocrisie, le Christ n'y repose point sa tête. Soyons humbles d'abord et souffrons ensuite avec patience. Les Anges portèrent le Seigneur à l'ascension; il envoya ensuite l'Esprit-Saint qui abrogea la loi gravée sur la pierre, afin que les pieds du Sauveur ou ses Apôtres ne heurtassent contre cette pierre en allant prêcher aux nations. Trois fois le Christ demanda une protestation d'amour au disciple qui l'avait renié par crainte. Le diable est tantôt lion, quand il sévit contre les martyrs; tantôt dragon, quand il séduit par l'hérésie. Cherchons en Dieu un refuge, et nous marcherons sur l'un et sur l'autre. Et il nous donnera de longs jours, ou la vie éternelle, si nous mettons en lui nos cœurs.

1. Vous vous souvenez, je n'en doute nullement, mes frères, qui assistiez au sermon d'hier, que le temps trop court nous empêcha de terminer le psaume dont nous avions commencé l'explication, et que le reste fut remis pour aujourd'hui. Voilà ce que vous savez, vous qui assistiez hier; et ce qu'il vous faut apprendre, vous qui n'y assistiez pas. C'est dans ce dessein que nous avons fait lire le passage de l'Evangile qui rapporte la tentation du Sauveur, et les paroles du psaume que vous avez entendues [1]. Le Christ a donc passé par la tentation, afin que le chrétien ne fût point vaincu par le tentateur. Lui, notre maître, a voulu passer par toutes les tentations auxquelles nous sommes assujétis; comme il a voulu mourir parce que nous sommes tributaires de la mort, et ressusciter, parce que nous devons ressusciter. Car, tout ce qu'a montré dans son humanité celui qui étant ce même Dieu par qui nous avons été faits, est devenu homme à cause de nous, il l'a fait pour nous instruire. Souvent je l'ai dit à votre charité, et je ne rougis point de vous le répéter, afin qu'un si grand nombre d'entre vous, qui ne peuvent lire, ou qui n'en ont pas le loisir, suppléent à leur impuissance en nous écoutant, et n'oublient point la foi qui doit les sauver. Que plusieurs se fatiguent de nos répétitions, pourvu que les autres en soient édifiés. Il en est beaucoup, nous le savons, qui, doués d'une heureuse mémoire, et lecteurs assidus des saintes Ecritures, savent ce que nous allons dire, et peut-être exigent-ils de nous ce qu'ils ne savent point encore. En dépit de leur promptitude, ils doivent se souvenir que la marche des autres est plus lente. Quand deux voyageurs marchent ensemble, et que l'un d'eux est plus prompt, l'autre plus lent, c'est le plus prompt qui doit s'accommoder à l'autre, et non le plus lent; car si le plus léger déployait toute son agilité, l'autre ne saurait le suivre. C'est donc au plus prompt à ralentir sa marche, afin de ne laisser point son compagnon en arrière. Voilà, dis-je, ce que je vous ai répété souvent; et je vous le répète encore : comme l'a dit saint Paul : « Vous écrire les mêmes choses n'est point « pénible pour moi, mais avantageux pour « vous [1] ». Or, en Notre-Seigneur, il y a l'homme parfait, la tête et le corps. La tête est cet homme qui est né de la vierge Marie, qui a souffert sous Ponce-Pilate, a été enseveli, est ressuscité, est monté aux cieux pour s'as-

[1] Matth. IV, 6.

[1] Philipp. III, 1.

seoir à la droite du Père, d'où nous l'attendons comme juge des vivants et des morts : voilà le chef de l'Eglise[1]. Cette tête a pour corps l'Eglise, non celle qui est en ces lieux, mais bien celle qui est en ces lieux et dans l'univers entier : non celle qui existe maintenant, mais celle qui commence en Abel pour aller jusqu'à la fin des siècles, et embrasser tous ceux qui croiront au Christ, pour n'en former qu'un seul peuple, appartenant à une seule cité, laquelle cité est le corps du Christ, et dont le Christ est la tête. Là sont les anges, nos concitoyens. Pour nous, qui sommes étrangers, nous sommes dans la souffrance ; et pour eux ils attendent dans la cité bienheureuse notre arrivée. Mais de cette cité d'où nous sommes exilés, des lettres nous sont venues, ce sont les saintes Ecritures, qui nous engagent à vivre saintement. Que dis-je, il nous est venu des lettres ? Le roi lui-même est descendu, il s'est fait notre voie dans notre pèlerinage, afin que marchant dans cette voie nous ne puissions nous égarer, ni manquer de force, ni tomber entre les mains des voleurs, ou dans les piéges qui bordent les chemins. Connaissons donc le Christ tel qu'il est tout entier avec l'Eglise ; lui seul né d'une vierge, chef de l'Eglise, médiateur entre Dieu et les hommes[2]. Jésus-Christ est médiateur pour réconcilier en lui tous ceux qui se sont éloignés ; car il n'y a de médiateur que entre deux. Nous nous étions éloignés de la majesté de Dieu, en l'offensant par nos crimes ; et le Fils a été envoyé, afin d'effacer par son sang nos péchés qui nous séparaient de lui, et de nous rendre à Dieu en s'interposant, et nous réconciliant à son Père, dont nos péchés et nos désordres nous tenaient éloignés. C'est donc lui qui est notre chef, lui Dieu égal au Père, Verbe de Dieu par qui tout a été fait[3] : qui, Dieu a tout créé, homme a tout restauré ; Dieu afin de tout faire, homme afin de refaire. Voilà ce qu'il nous faut considérer en lisant le psaume. Que votre charité soit attentive. C'est un point des plus importants que nous ayons à étudier, non-seulement pour comprendre notre psaume, mais pour en comprendre beaucoup d'autres, si vous vous attachez à cette règle. Quelquefois un psaume, et non-seulement un psaume, mais une prophétie quelconque parle du Christ seulement comme chef, et quelquefois passe du chef au corps ou à l'Eglise, sans qu'il paraisse avoir changé de personne ; car la tête ne se sépare point du corps, mais il en est parlé comme d'un seul homme. Que votre charité fasse donc attention à mes paroles. Chacun en effet connaît ce psaume relatif à la passion du Sauveur, et où il est dit : « Ils ont percé mes « mains et mes pieds, ils ont compté tous mes « os : ils se sont partagé mes vêtements, et « ont jeté le sort sur ma robe[1] ». Voilà ce que les Juifs ne peuvent entendre sans rougir ; et il est de la dernière évidence que c'est là une prophétie de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'avait point de péchés, et néanmoins il commence le psaume en s'écriant : « O Dieu, « mon Dieu, pourquoi m'avez-vous aban- « donné ? Les cris de mes péchés éloignent de « moi tout salut[2] ». Vous le voyez donc, il y a des paroles qui se disent du chef, et d'autres qui se disent du corps. Pécher, voilà ce qui est notre apanage; mais souffrir pour nous, voilà ce qui appartient à notre chef : or, comme il a souffert pour nous, il a effacé les dettes que nous devions acquitter pour nos péchés. Ainsi en est-il dans notre psaume.

2. Hier déjà nous avons expliqué ces versets : n'en disons qu'un mot aujourd'hui. « Celui qui habite sous l'appui du Tout-Puis- « sant, demeure sous la protection du Dieu « du ciel[3] ». A propos de ces versets, nous l'avons dit à votre charité, ne mettons point notre confiance en nous-mêmes, mais bien en celui qui est pour nous toute la force. La victoire nous vient en effet de son secours, et non de notre présomption. Le Dieu du ciel nous protégera donc si nous lui disons ce qui suit : « Il dira au Seigneur : Vous êtes « mon appui, mon refuge et mon Dieu ; en « lui je veux espérer. Car c'est lui qui me dé- « livrera des piéges des chasseurs, et de la « parole amère[4] ». Nous avons dit que la crainte des paroles amères en fait tomber un grand nombre dans le filet des chasseurs. On insulte un homme parce qu'il est chrétien ; et il se repent de s'être fait chrétien, et la parole amère le fait tomber dans le piége du diable, en sorte qu'il ne demeure point comme le froment dans la grange, mais qu'il s'envole avec la paille. Quant à celui qui espère en Dieu, il échappe au piége des chasseurs et à la parole amère. Mais quelle est

[1] Ephés. v, 23. — [2] I Tim. II, 5. — [3] Jean, I, 3.

[1] Ps. XXI, 17, 18, 19. — [2] Id. 2. — [3] Id. XC, 1. — [4] Id. 23.

alors la protection de Dieu? « Il te fera un « ombrage de ses épaules [1] »; c'est-à-dire qu'il te placera sur son cœur, afin de te couvrir de ses ailes : pourvu que tu reconnaisses ta faiblesse, et que, semblable au faible poussin, tu veuilles échapper au vautour en cherchant un refuge sous les ailes de ta mère. Ces vautours sont les puissances de l'air, le diable et ses anges, qui cherchent à profiter de notre faiblesse. Fuyons sous les ailes de la sagesse notre mère, car la sagesse est devenue faiblesse à cause de nous, quand le Verbe s'est fait chair [2]. Comme une poule devient faible avec ses poussins [3], afin de les couvrir de ses ailes; ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, ayant la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût une usurpation de s'égaler à Dieu, afin de participer à nos faiblesses, et de nous protéger sous ses ailes, s'est anéanti jusqu'à prendre la forme de l'esclave, en se rendant semblable aux hommes, et reconnu pour homme par tout ce qui a paru en lui [4]. « Et vous espérerez sous ses ailes. « Sa vérité vous couvrira d'un bouclier, et « vous ne craindrez point la frayeur de la « nuit [5] ». Les tentations de l'ignorance sont les craintes nocturnes, et les péchés commis sciemment, la flèche qui vole pendant le jour. Car la nuit est l'image de l'ignorance, comme le jour le symbole de la manifestation. Or, les uns pèchent dans l'ignorance, et les autres sciemment. Pécher dans l'ignorance, c'est être supplanté par la frayeur de la nuit; pécher sciemment, c'est être percé par la flèche qui vole en plein jour. Or, quand ces chutes ont lieu dans de grandes persécutions, qui sont comme le grand jour, celui qui succombe alors, tombe sous le démon de midi. Plusieurs sont tombés sous la violence de ces feux, comme nous le disions hier, parce que dans ces persécutions cruelles, il était dit que les chrétiens seraient tourmentés jusqu'à ce qu'ils eussent abjuré le christianisme. Tandis qu'auparavant on les frappait à cause de leurs aveux, on les tourmenta ensuite jusqu'à l'abjuration. Pour un criminel, on le torture tant qu'il nie; pour les chrétiens, c'était l'aveu qu'on torturait, la négation qu'on renvoyait libre. La persécution était donc comme une fournaise ardente, et alors quiconque succombait, était la proie du démon de midi. Or, combien succombèrent? Beaucoup qui espéraient s'asseoir parmi les juges auprès du Christ, tombèrent à côté, ainsi que beaucoup d'autres qui comptaient sur une place à sa droite, comme ces fournisseurs de la sainte milice qui préparent des vivres, et à qui on doit dire : « J'ai « eu faim, et vous m'avez donné à man- « ger [1] »; car il y en aura beaucoup à la droite; ceux-là ont vu leur espérance trompée; et comme ils sont là en grand nombre, c'est de là que le plus grand nombre est tombé; ceux, en effet, qui doivent siéger avec le Seigneur pour le jugement, sont moins nombreux que ceux qui se tiendront devant lui, mais dont la condition sera bien différente. Les uns seront à gauche, les autres à droite : les uns devront régner, les autres subir le châtiment; les uns entendre : « Venez, « bénis de mon Père, recevez le royaume »; les autres : « Allez au feu éternel, qui a été « préparé au diable et à ses anges ». Donc « le « démon de midi en fera tomber mille à « côté de vous, et dix mille à votre droite; « mais le mal n'approchera point de vous [2] ». Qu'est-ce à dire? Le démon du midi ne vous renversera point. Quelle merveille, qu'il ne renverse pas le chef? Mais il ne renverse pas non plus ceux qui adhèrent au chef, ainsi que l'a dit l'Apôtre : « Le Seigneur con- « naît ceux qui sont à lui [3] ». Il en est que Dieu a prédestinés de telle sorte qu'il connaît qu'ils appartiennent à son corps; et dès lors que la tentation ne les approche point de manière à les faire tomber, on comprend que c'est d'eux qu'il est dit : « Le mal n'appro- « chera point de vous ». Mais de peur que les faibles ne viennent à considérer les pécheurs, à qui Dieu a laissé une telle puissance contre les chrétiens, et qu'ils ne disent : Telle est la volonté de Dieu qui laisse aux impies et aux scélérats un tel empire sur les serviteurs de Dieu; considère quelque peu de tes yeux, des yeux de la foi, et tu verras ce qui est réservé pour le dernier jour à ces impies, qui ont tant de pouvoir pour te mettre à l'épreuve. Voici la suite en effet : « Toute- « fois tu considéreras de tes yeux, et tu verras « le sort des pécheurs [4] ».

3. « Car c'est vous, Seigneur, qui êtes mon « espérance, vous avez élevé bien haut votre « asile, et le mal n'approchera point de vous ». C'est au Seigneur que le Prophète adresse ces

[1] Ps. xc, 4. — [2] Jean, I, 14. — [3] Matth. XXIII, 37. — [4] Philipp. II, 6, 7. — [5] Ps. xc, 5.

[1] Matth. XXV, 35.— [2] Ps. xc, 7.— [3] II Tim. II, 19.— [4] Ps. xc, 8.

paroles : « C'est vous, Seigneur, qui êtes mon « espérance ; vous avez placé bien haut votre « asile ; le mal n'approchera point de vous, « et le fléau n'abordera point votre tente ». Viennent ensuite ces paroles que cita le démon, comme vous l'avez entendu [1] : « Car le « Seigneur a ordonné à ses anges de prendre « soin de vous et de vous garder dans toutes « vos démarches. Ils vous porteront dans « leurs mains, de peur que vous ne heurtiez « votre pied contre la pierre [2] ». A qui parle-t-il ainsi ? A celui à qui il a dit : « C'est vous, « Seigneur, qui êtes mon espérance ». Il n'est pas nécessaire d'expliquer à des chrétiens quel est ce Seigneur. Si leur pensée se porte sur Dieu le Père, comment les anges le prendront-ils dans leurs mains, de peur que son pied ne heurte contre la pierre ? Vous le voyez donc, le Christ Notre-Seigneur, parlant au nom de son corps, parle tout à coup de la tête. Car c'est à votre tête que s'adresse cette parole : « C'est vous, Seigneur, qui êtes « mon espérance, et vous avez placé bien « haut votre asile. — Et vous avez placé bien « haut votre asile, parce que vous êtes mon « espérance ». Qu'est-ce à dire ? Que votre charité veuille bien écouter : « Car c'est vous, « Seigneur, qui êtes mon espérance : vous « avez placé bien haut votre refuge ». Ne nous étonnons point alors des paroles qui suivent : « Le mal n'approchera point de « vous, puisque vous avez élevé bien haut « votre asile ; et parce que cet asile est placé « bien haut, le fléau non plus ne l'atteindra « point ». Mais nulle part, dans l'Evangile, nous ne lisons que les anges aient porté le Seigneur, de peur que son pied ne heurtât contre la pierre. Et toutefois, c'est de lui que nous entendons ces paroles, qui sont accomplies et que le Prophète n'eût pas jetées en avant si elles n'eussent dû s'accomplir. Nous ne pouvons dire non plus que le Christ viendra de nouveau, de manière que son pied ne heurte point contre la pierre ; car il viendra pour juger. Où donc cette parole s'est-elle accomplie ? Que votre charité veuille bien écouter.

4. Entendons d'abord ces versets : « C'est « vous, Seigneur, qui êtes mon refuge, vous « avez élevé bien haut votre asile ». Le genre humain savait que l'homme mourrait, mais non qu'il ressusciterait ; il savait ce qu'il fallait craindre, et non ce qu'il fallait espérer. Celui dès lors qui nous avait infligé un châtiment dans la crainte de la mort, voulut nous donner ensuite l'espérance de la résurrection comme un gage de la vie éternelle, et Notre-Seigneur Jésus-Christ ressuscita le premier. Il mourut après beaucoup d'autres, et ressuscita avant tous. Il souffrit en mourant ce que beaucoup d'autres avaient souffert ; et il fit en ressuscitant ce que nul n'avait fait avant lui. Quand est-ce en effet que l'Eglise recevra cette grâce, sinon à la fin ? Le chef a fait voir ce que doivent espérer les membres : et votre charité comprend ce qu'ils se disent mutuellement. Que l'Eglise donc dise à Jésus-Christ son Seigneur, qu'elle dise alors à la tête : « Parce que j'ai mis en vous mon espérance, « ô mon Dieu, vous avez placé bien haut votre « asile » : c'est-à-dire, vous êtes ressuscité, vous êtes monté au ciel, afin d'élever bien haut votre refuge, et de devenir ainsi mon espérance, quand je n'espérais que dans la terre et ne croyais point a ma résurrection : je crois maintenant que ma tête est montée au ciel, et que les membres doivent la suivre un jour. Il me semble que la lumière se fait dans ces paroles : « Parce que vous êtes mon « espérance, ô mon Dieu, vous avez élevé « bien haut votre refuge ». Plus clairement encore : Afin de me donner à la résurrection une espérance que je n'avais pas, vous êtes ressuscité le premier, pour me faire espérer de vous suivre où vous m'avez précédé. C'est le langage de l'Eglise à son Seigneur, la voix du corps à la tête.

5. Ne nous étonnons donc point que « les « maux n'approchent point de vous, que les « fleaux n'arrivent point à votre tente ». La tente du Christ est sa chair. Le Verbe a habité dans la chair [1], et la chair est devenue une tente pour Dieu. C'est dans ce tabernacle que notre Chef a combattu pour nous ; dans ce tabernacle qu'il a subi la tentation de l'ennemi, afin de raffermir le soldat. Et comme il a rendu sa chair visible pour nos yeux, puisque nos yeux se plaisent à voir le jour, et qu'ils trouvent leur joie dans cette lumière sensible, comme il a mis sa chair en évidence, de manière que chacun pût la voir ; voilà que le Psalmiste s'écrie : « Il a placé son ta-« bernacle dans le soleil ». Qu'est-ce à dire « dans le soleil ? » Il l'a manifestée ; il l'a mise

[1] Matth. IV, 12. — [2] Ps. XC, 9-12.

[1] Jean, I, 14.

en évidence, et dans cette lumière terrestre, dans cette lumière qui du ciel se répand sur la terre ; c'est là qu'il a placé son tabernacle. Mais comment y mettrait-il sa tente, s'il ne sortait comme le jeune époux de son lit nuptial? Car voilà ce qui vient après ces paroles : « Il « a placé son tabernacle dans le soleil ». Et comme si on lui demandait comment? « Sem« blable au jeune époux », répond-il, « qui sort « du lit nuptial, il a bondi comme un géant « pour parcourir sa carrière [1] ». Le tabernacle est donc le même que l'épouse. Le Verbe est l'Epoux, la chair l'Epouse, et le lit nuptial est le sein de la Vierge. Et que dit l'Apôtre? « Ils seront deux dans une même chair : c'est « là un grand sacrement, ce que j'entends du « Christ et de l'Eglise [2] ». Que dit lui-même le Seigneur dans l'Evangile ? « Ils ne sont « donc plus deux, mais une seule chair [3] » : de deux choses une seule, du Verbe et de la chair, un seul homme, un seul Dieu. Sur la terre les fléaux se sont approchés de ce tabernacle, car il est évident que le Seigneur fut flagellé [4]. Mais a-t-il subi la flagellation dans le ciel ? Pourquoi non ? Parce qu'il a placé bien haut son refuge, afin d'être notre espérance; et le mal n'approchera point de lui, et le fléau n'abordera point son tabernacle. Il est bien haut dans les cieux, mais il a les pieds sur la terre. La tête est dans les cieux, le corps ici-bas. Or, quand Saul foulait et meurtrissait les pieds, la tête cria : « Saul, « Saul, pourquoi me persécuter [5]? » Voilà que nul ne persécute la tête, que la tête est dans le ciel : « et le Christ, une fois ressuscité « ne meurt plus, la mort n'aura plus d'empire « sur lui [6] : le mal n'approchera plus de vous, « le fléau n'atteindra point votre tente ». Mais gardons-nous de croire que la tête est séparée du corps ; séparée quant aux lieux, ils sont unis par la charité : et c'est la tendresse de cette charité qui cria du ciel : « Saul, Saul, « pourquoi me persécuter? » Sa voix tonnante renversa le persécuteur que relevait une main miséricordieuse. Et alors le persécuteur du Christ devint membre du Christ, afin d'endurer ce qu'il faisait souffrir.

6. Quoi donc ! mes frères, qu'est-il dit de notre chef? « C'est vous, Seigneur, qui êtes « mon espérance, vous avez placé bien haut « votre asile. Le mal n'approchera point de « vous, et le fléau n'abordera point votre ta« bernacle ». Voilà ce qui est dit : « Car Dieu « a commandé à ses anges de prendre soin « de vous, de vous garder dans toutes vos « voies ». Vous l'avez entendu à la lecture de l'Evangile [1]; écoutez encore : Notre-Seigneur fut baptisé, et il jeûna. Pourquoi baptisé? Afin que nous ne pussions dédaigner le baptême. Quand Jean lui-même disait au Seigneur : « Vous venez à moi pour être baptisé, et c'est « moi qui dois être baptisé par vous »; et que le Seigneur lui répondait : « Laissez-moi, car « il nous faut accomplir toute justice [2] » ; il voulait donc passer par l'humilité, être purifié de souillures qu'il n'avait point. Pourquoi? pour confondre l'orgueil de ceux qui devaient venir. On trouve quelquefois, en effet, un catéchumène plus instruit et plus vertueux que beaucoup de fidèles; il voit beaucoup de baptisés qui sont ignorants, qui ne vivent pas aussi bien que lui, avec moins de continence et moins de chasteté ; il voit que lui-même renonce au mariage, quand quelque fidèle use du mariage avec intempérance, s'il ne devient fornicateur : il peut alors lever la tête avec orgueil, et dire : Qu'ai-je besoin d'être baptisé, d'avoir ce qu'a ce fidèle, bien moins avancé que moi en science et en vertu? Le Seigneur lui répond : En quoi le devances-tu? de combien le devancestu? Autant que moi-même je suis au-dessus de toi? « Le serviteur n'est point au-dessus de « son Seigneur, ni le disciple au-dessus de « son maître ; qu'il suffise au serviteur d'être « comme son Seigneur, et au disciple comme « son maître [3] ». Ne t'élève pas au point de dédaigner le baptême. Tu recevras le baptême de ton maître, et moi j'ai recherché le baptême du serviteur. Le Seigneur fut donc baptisé, puis tenté après son baptême, et il jeûna pendant ces quarante jours mystérieux dont je vous ai parlé souvent. On ne saurait tout dire en une seule fois, et user ainsi un temps nécessaire. Après quarante jours il eut faim, lui qui pouvait n'avoir jamais faim ; mais comment eût-il pu être tenté? Et s'il n'eût pas triomphé du tentateur, comment apprendrais-tu à le combattre? Il eut donc faim, et alors le tentateur : « Dis que ces « pierres deviennent du pain, si tu es Fils « de Dieu [4] ». Etait-il si difficile à Notre-Seigneur Jésus-Christ de changer des pierres en

[1] Ps. XVIII, 6. — [2] Ephés. V, 31, 32. — [3] Matth. XIX, 6. — [4] Id. XXVII, 26. — [5] Act. IX, 4. — [6] Rom. VI, 9.

[1] Matth. IV, 1-11.— [2] Id. III, 14, 15.— [3] Id. X, 24, 25.— [4] Id. IV, 3.

pain, lui qui rassasia tant de milliers de personnes avec cinq pains seulement [1]? Ce pain, il le fit de rien. D'où vint en effet cette nourriture qui suffit à soutenir tant de milliers de personnes? Le Seigneur avait dans ses mains une source de pain, et il n'y a là rien d'étonnant; car celui qui, avec cinq pains, put nourrir tant de milliers d'hommes, est aussi celui qui, avec quelques grains, fait naître chaque jour d'abondantes moissons. Ce sont là les miracles du Seigneur, que l'on ne considère point parce qu'ils sont ordinaires. Comment donc, mes frères, eût-il été impossible au Seigneur de faire du pain avec des pierres, quand avec des pierres il fait des hommes? Jean-Baptiste l'a dit : « Dieu peut « de ces pierres mêmes susciter des enfants « d'Abraham [2] ». Pourquoi donc ne le fit-il pas alors? Afin de t'apprendre à riposter au tentateur, lorsque dans certaines angoisses, il te fait des suggestions : si tu étais chrétien, si tu étais vraiment l'homme du Christ, t'abandonnerait-il en cette occasion? Ne t'enverrait-il pas du secours? Médecin il tranche, puis il délaisse, mais ce n'est point là un abandon. De même il n'exauce point Paul lui-même, parce qu'il l'exauçait alors. Car Paul nous dit qu'il ne fut point exaucé, au sujet de cet aiguillon de la chair, de cet ange de Satan qui le souffletait : « J'ai prié trois « fois le Seigneur », nous dit-il, « afin qu'il « l'éloignât de moi; et il m'a répondu : Ma « grâce te suffit, car c'est dans l'infirmité que « la vertu se fortifie [3] ». C'est comme si l'on disait à un médecin qui vient de nous appliquer un remède violent : cet emplâtre me gêne, ôtez-le, s'il vous plaît. Non, dit le médecin, il doit demeurer là longtemps, autrement point de guérison pour vous. Le médecin n'agit point selon la volonté du malade, mais dans le sens de sa guérison. Courage donc, mes frères! surtout quand le Seigneur vous éprouve par la pauvreté, afin de vous affliger et de vous instruire, pendant qu'il vous prépare et vous réserve l'héritage éternel; ne laissez point alors le diable vous faire ces suggestions : Si tu étais juste, ne t'enverrait-il point comme à Elie du pain par un corbeau [4]? Où est la vérité de cette parole : « Je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni ses « enfants mendier leur pain [5]? » Réponds à Satan : L'Ecriture a dit vrai : « Je n'ai jamais « vu le juste abandonné, ni ses enfants mendier leur pain »; j'ai mon pain que tu ne connais pas. Quel pain? Ecoute le Seigneur : « L'homme ne vit pas seulement de pain, « mais de toute parole de Dieu [1] ». Penses-tu que la parole de Dieu n'est pas un pain? Si ce Verbe de Dieu, par qui tout a été fait, n'était pas un pain, il ne dirait pas : « Je suis le pain « vivant descendu du ciel [2] ». Tu sais donc maintenant ce que tu répondras au tentateur dans l'épreuve de la faim.

7. Mais s'il te suggère une autre tentation, et te dit : Si tu étais chrétien, tu ferais des miracles comme en ont fait d'autres chrétiens; que feras-tu? Sous l'empire de cette pensée, tu en viendrais à tenter le Seigneur ton Dieu, et à dire à ce Dieu Notre-Seigneur : Si je suis chrétien, et si je suis agréable à vos yeux, si vous daignez me compter au nombre de vos serviteurs, que je fasse donc quelque miracle comme vos saints en ont tant fait si souvent? C'est là tenter Dieu, comme si tu n'étais chrétien qu'à la condition de faire des prodiges. Ce désir en a fait tomber beaucoup d'autres : c'est là ce que Simon demandait aux Apôtres, quand il voulait à prix d'argent acheter le Saint-Esprit [3]. Il fut ambitieux de cette puissance des prodiges, mais non ambitieux de marcher dans leur humilité. De là vient qu'un des disciples, ou un homme de la foule voulant suivre le Sauveur, à la suite des miracles qu'il opérait, le Sauveur vit que cet orgueilleux recherchait le faste de l'orgueil, plutôt que la voie de l'humilité, et lui répondit : « Les renards ont des tanières et les oiseaux « du ciel ont des nids; mais le Fils de l'homme « n'a point où reposer sa tête [4] ». C'est en vous que les oiseaux du ciel ont des nids, en vous encore que les renards ont des tanières. Car si les oiseaux s'élèvent dans les airs, ainsi font les orgueilleux; si les renards creusent des cavernes trompeuses, ainsi font les hypocrites. Que répond donc le Seigneur? L'orgueil et l'hypocrisie peuvent trouver place chez vous, mais le Christ ne saurait habiter en vous, ni même y reposer sa tête. Car reposer sa tête est une marque d'humilité. Les disciples avaient de semblables désirs, ils convoitaient une place dans son royaume avant d'avoir pris le chemin de l'humilité, quand la mère de

[1] Matth. XIV, 17-21.— [2] Id. III, 9.— [3] II Cor. XII, 7-9.— [4] III Rois, XVII, 6. — [5] Ps. XXXVI, 25.

[1] Matth. IV, 4; Deut. VIII, 3. — [2] Jean, VI, 41. — [3] Act. VIII, 18, 19. — [4] Matth. VIII, 20.

ces disciples lui disait : « Commandez que « l'un d'eux soit assis à votre droite et l'autre « à votre gauche[1] »; ils aspiraient à la puissance, mais c'est par les souffrances de l'humilité que l'on arrive à la gloire du royaume. « Pouvez-vous », leur dit le Seigneur, « boire « le calice que je boirai [2] ? » Pourquoi aspirer aux grandeurs de mon royaume, et n'imiter point mon humilité ? Que faut-il donc répondre au démon, s'il te dit pour te tenter : Fais des miracles? Que dois-tu répondre, afin de ne point tenter Dieu à ton tour? Ce que répondit le Seigneur. Le diable lui dit : « Jetez-vous en bas, car il est écrit : Dieu « a fait à votre sujet des prescriptions à ses « anges ; ils vous porteront dans leurs mains « de peur que vous ne heurtiez votre pied « contre la pierre[3] ». Si vous vous précipitez en bas, les anges vous recevront. Il eût pu arriver, mes frères, que si le Seigneur se fût précipité, les anges eussent porté le corps du Seigneur. Mais que répondit-il? « Il est écrit « aussi : Tu ne tenteras point le Seigneur ton « Dieu[4] ». Tu me crois un homme. Le diable en effet ne s'était approché que pour découvrir s'il était le Fils de Dieu. Il voyait une chair, il est vrai, mais sa majesté se reflétait dans ses œuvres, et les anges lui avaient rendu témoignage. Le diable donc ne voyait en lui qu'un homme mortel à tenter; et le Christ voulait être tenté pour instruire ses disciples. Qu'est-ce donc qui est écrit? « Tu ne « tenteras point le Seigneur ton Dieu ». Ainsi ne tentons point le Seigneur, et ne lui disons point : Si nous vous appartenons, faites-nous faire un miracle.

8. Revenons aux paroles du psaume. « Il a « fait à ses anges des prescriptions à votre « sujet, afin qu'ils vous gardent dans vos dé- « marches. Ils vous porteront dans leurs « mains, de peur que vous ne heurtiez votre « pied contre la pierre ». Le Christ fut porté dans les mains des anges, quand il monta au ciel[5] : non point qu'il dût tomber si les anges ne l'eussent porté; mais parce qu'ils rendaient ce devoir à leur Souverain. Et gardez-vous de dire : Ceux qui portaient étaient supérieurs à celui qui était porté. Les chevaux ont-ils une supériorité sur les hommes? Bien qu'ils subviennent à notre faiblesse, il ne nous est pas permis de l'affirmer; bien aussi qu'il nous faille tomber, s'ils parviennent à se soustraire au cavalier. Mais comment nous faudra-t-il parler? Car il est dit aussi de Dieu : « Le ciel est mon trône[1] ». Parce que c'est le ciel qui porte, et Dieu qui est assis, le ciel est-il supérieur à Dieu ? Ainsi pouvons-nous comprendre le bon office des anges dans notre psaume : ils ne voulaient point subvenir à sa faiblesse, mais lui donner une marque de leur respect et de leur obéissance. Or, Notre-Seigneur Jésus-Christ est ressuscité : pourquoi? Ecoutez l'Apôtre : « Il est mort à cause « de nos péchés, il est ressuscité pour notre « justification[2] ». L'Evangile a dit de même du Saint-Esprit : « L'Esprit n'était pas encore « donné, parce que Jésus n'avait pas encore « été glorifié[3] ». Quelle est cette glorification de Jésus? Il est ressuscité et il est monté au ciel. Dieu l'a glorifié en le faisant monter au ciel, et il a envoyé son Esprit-Saint le jour de la Pentecôte. Or, dans la loi de Moïse, dans le livre de l'Exode, on compte cinquante jours depuis que l'on avait immolé et mangé l'agneau, jusqu'au jour où fut donnée la loi écrite par le doigt de Dieu sur des tables de pierre[4]. Or, qu'est-ce que le doigt de Dieu ? L'Evangile nous répond que le doigt de Dieu c'est l'Esprit-Saint. Comment le prouver? Le Seigneur répondant à ceux qui l'accusaient de chasser le démon au nom de Béelzébub, leur dit : « Si je chasse les démons par l'Esprit de « Dieu[5] ». Or, un autre Evangéliste, dans la même narration, a dit : « Si je chasse les dé- « mons par le doigt de Dieu[6] ». Ce que l'un dit clairement, l'autre l'a dit d'une manière plus obscure. Tu ne comprenais pas ce qu'est le doigt de Dieu, et un autre Evangéliste nous l'apprend en disant que c'est l'Esprit de Dieu. Donc la loi écrite par le doigt de Dieu fut donnée le cinquantième jour après l'immolation de l'agneau, et le Saint-Esprit est descendu le cinquantième jour après la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'agneau fut donc immolé, on fit la pâque, et après cinquante jours la loi fut donnée. Mais c'était une loi de crainte et non une loi d'amour; or, pour changer cette crainte en amour, le juste a été réellement mis à mort, et l'agneau immolé par les Juifs en était la figure. Il est ressuscité, et de la pâque du Seigneur, comme de la pâque de l'agneau immolé, on compte

[1] Matth. xx, 21. — [2] Id. 22. — [3] Id. iv, 6. — [4] Deut. vi, 16. — [5] Marc, xvi, 9; Act. i, 2, 9.

[1] Isa. lxvi, 1; Act. vii, 49.— [2] Rom. iv, 25.— [3] Jean, vii, 39.— [4] Exod. xii, 19. — [5] Matth. xii, 28. — [6] Luc, xi, 20.

cinquante jours, jusqu'à la descente du Saint-Esprit[1], qui est venu dans la plénitude de l'amour, et non dans la crainte des menaces. Pourquoi m'étendre à ce sujet? C'est pour nous envoyer l'Esprit-Saint que le Seigneur est ressuscité et a été glorifié. Je vous l'ai déjà dit, la tête est dans le ciel, et les pieds sont sur la terre. Si la tête est dans le ciel, et les pieds sur la terre, quels sont ces pieds du Seigneur sur la terre? Les saints du Seigneur qui sont ici-bas. Quels sont les pieds du Seigneur? Les Apôtres envoyés dans l'univers entier. Quels sont les pieds du Seigneur? Tous les évangélistes, par qui Notre-Seigneur parcourt les nations. Il était à craindre que les Evangélistes ne heurtassent contre la pierre. Dès lors que la tête est dans les cieux, les pieds qui sont ici-bas dans le labeur pouvaient aisément heurter la pierre. Quelle pierre? La loi donnée sur des tables de pierre. Donc afin qu'ils ne fussent point coupables envers la loi, avant d'avoir reçu la grâce, et qu'ils ne fussent point astreints à la loi, car alors la violer eût été un crime; le Seigneur rendit libres ceux que la loi tenait dans l'esclavage, afin qu'ils ne pussent se heurter contre cette loi. La tête pour empêcher les pieds de violer cette loi en la heurtant, envoya l'Esprit-Saint, afin de bannir la crainte et de donner l'amour. La crainte n'accomplissait point la loi, l'amour l'a accomplie. Sous le poids de la crainte, les hommes n'ont rien accompli; embrasés d'amour, ils ont tout accompli. Comment n'ont-ils rien accompli avec la crainte, et ont-ils tout accompli avec l'amour? Sous l'empire de la crainte, ils dérobaient le bien des autres; sous l'empire de l'amour, ils ont donné leur bien propre. Il ne faut donc pas s'étonner que le Seigneur ait été porté au ciel sur les mains des anges, de peur qu'il ne heurtât son pied contre la pierre : et afin que les membres de son corps qui travaillaient ici-bas, qui parcouraient l'univers entier, ne devinssent point coupables d'infractions à la loi, il leur ôta la crainte et les remplit d'amour. Trois fois sous le coup de la crainte, Pierre avait renié son maître[2] : il n'avait point encore reçu le Saint-Esprit. Mais quand il l'eut reçu, il prêcha sous le fouet des princes celui qu'il avait renié[3]. Il n'y a là rien d'étonnant, puisque le Seigneur avait banni sa triple crainte par un triple amour. Après sa résurrection, en effet, « Pierre, m'aimez-vous? » lui dit-il. Non pas: Me craignez-vous? La crainte chez lui laisserait heurter encore son pied contre la pierre. « M'aimez-vous? » lui dit-il. Et Pierre : « Je « vous aime ». Une fois suffisait. Une seule fois me suffirait, à moi qui ne vois point le cœur; à combien plus forte raison devait-elle suffire au Seigneur, qui voyait combien c'était du fond de ses entrailles que Pierre lui disait : « Je vous aime? » Et pourtant il ne se contente point qu'il lui réponde une fois; il l'interroge une seconde fois, et Pierre répond encore : « Je vous aime ». Il l'interroge une troisième fois, et Pierre attristé de ce que le Seigneur semblait mettre en doute son amour, « Seigneur », lui dit-il, « vous savez « que je vous aime[1] ». Le Seigneur en agit avec lui, comme pour lui dire : Trois fois tu m'as renié par crainte, et trois fois tu me confesses par amour. C'est de cet amour et de cette charité que le Seigneur remplit ses disciples. Pourquoi? Parce qu'il a porté son asile dans un lieu élevé, qu'après avoir été glorifié, il a envoyé son Esprit-Saint, et qu'il a délivré de la violation de la loi ceux qui croyaient en lui, afin que leur pied ne heurtât point contre la pierre.

9. Le reste du psaume devient facile, mes frères, et je vous en ai parlé souvent. « Vous « marcherez sur l'aspic et le basilic; et vous « foulerez le lion et le dragon[2] ». Vous connaissez le serpent, et comment il est foulé sous le pied de cette Eglise, qui est invincible, parce qu'elle déjoue ses ruses. Votre charité, je pense, n'ignore pas comment il est tantôt lion et tantôt dragon. Lion, il attaque à force ouverte; dragon, il dresse des embûches. C'est là pour le diable une double force, une double puissance. Quand on égorgeait les martyrs, c'était le lion qui sévissait, et le dragon se glissait sans bruit, quand les hérétiques dressaient des embûches. Tu as vaincu le lion, il faut vaincre aussi le dragon : le lion ne t'a pas abattu, que le dragon ne te surprenne point. Montrons qu'il était un lion quand il sévissait ouvertement. Pierre exhortant les martyrs, leur dit : « Ne savez-vous point que le diable, votre « adversaire, rôde autour de vous comme un « lion qui cherche sa proie[3]? » Le lion qui sévissait ouvertement cherchait donc quelqu'un à dévorer : comment le dragon dresse-

[1] Act. II, 1-4. — [2] Matth. XXVI, 69-75. — [3] Act. II; V, 29.

[1] Jean, XXI, 15-17. — [2] Ps. XC, 13. — [3] I Pierre, V, 8.

t-il des embûches? Au moyen des hérétiques. C'étaient eux que redoutait saint Paul, lorsqu'il craignait de voir quelque tache dans la pureté de cette foi que l'Eglise porte en son cœur, et qu'il disait : « Je vous ai fiancés à « cet unique époux Jésus-Christ, pour vous « présenter à lui comme une vierge pure ; « mais je crains que comme Eve fut séduite « par les artifices du serpent, vos esprits ne se « corrompent et ne dégénèrent de la chasteté « qui est dans le Christ[1] ». C'est le petit nombre des femmes, dans l'Eglise, qui garde la virginité de corps ; mais la pureté du cœur est l'apanage de tous les fidèles. C'était au sujet de la foi que l'Apôtre craignait des taches sur la pureté du cœur, car avec une foi altérée la pureté de la chair ne sert de rien. Quand le cœur est corrompu, quelle peut être la pureté de la chair ? C'est à ce point qu'une femme catholique est supérieure à une vierge hérétique. L'une, il est vrai, n'est plus vierge de corps, l'autre est femme par le cœur, et femme qui n'a point conçu de Dieu, son époux légitime, mais du serpent adultère. Or, que dit l'Eglise ? « Tu marcheras sur « l'aspic et sur le basilic ». Le basilic est le roi des serpents, comme le diable est le roi des démons. « Et tu fouleras au pied le lion « et le dragon ».

10. Ecoutons les paroles de Dieu à son Eglise : « Parce qu'il a espéré en moi, je le « délivrerai[2] ». Non-seulement alors il a délivré le chef qui est maintenant assis dans les cieux, où il a placé bien haut son asile, où les maux n'approchent point de lui, et où le fléau n'aborde point sa tente : mais nous qui travaillons sur la terre, qui vivons encore au milieu des tentations, qui avons à craindre pour nos pieds de tomber dans les embûches, écoutons la voix du Seigneur notre Dieu qui nous console, et qui nous dit : « Parce qu'il a « espéré en moi je le délivrerai : je le proté« gerai parce qu'il a connu mon nom ».

11. « Il m'invoquera, et je l'exaucerai ; je « suis avec lui dans la tribulation[3] ». Ne crains donc point quand tu es affligé, comme si Dieu n'était point avec toi. Que la foi soit avec toi, et Dieu sera avec toi dans l'affliction. La mer soulève ses flots, et tu es troublé dans ton navire[4], parce que le Christ est endormi. Le Christ aussi dormait sur la barque, et les hommes périssaient. Si la foi dort dans ton cœur, c'est le Christ qui dort dans ta barque : puisque le Christ habite en toi par la foi. Si donc tu ressens quelque agitation, réveille le Christ endormi, stimule ta foi, et tu sauras qu'il ne t'a point abandonné. Mais tu te crois abandonné, parce qu'il ne te délivre point aussitôt que tu le voudrais. Il délivra de la fournaise les trois jeunes hébreux[1]. Lui qui avait délivré ces trois enfants abandonna-t-il les Macchabées[2] ? Loin de là. Il délivra les uns et les autres ; les uns d'une manière corporelle, afin de confondre les incroyants ; les autres d'une manière spirituelle, afin de les donner aux fidèles pour exemple. « Je suis avec lui dans la « tribulation ; je le délivrerai et le glorifierai ».

12. « Je le rassasierai de la longueur des « jours[3] ». Quels sont ces longs jours ? La vie éternelle. Ne vous imaginez point, mes frères, qu'il soit ici question de jours d'une certaine durée, comme on dit qu'ils sont plus courts en hiver, plus longs en été. Dieu vous promettait-il de ces jours ? Non, cette longueur est celle qui n'a point de fin ; ces jours sont la vie éternelle. Et comme nous serons alors satisfaits, ce n'est pas sans raison que le Prophète nous dit : « Je le rassasierai ». Quelque longueur que l'on donne au temps, rien ne suffit dès qu'il y a une fin, et par conséquent ne saurait s'appeler longueur. Si nous sommes avares, nous devons être avares de la vie éternelle : désirons cette vie qui n'a point de fin. Voilà pour notre avarice de quoi se dilater. Veux-tu des richesses sans fin ? Désires plutôt une vie sans fin. Tu veux des possessions sans bornes ? Cherche la vie éternelle. « Je le ras« sasierai de la longueur des jours ».

13. « Et je lui montrerai mon salut ». Ne passons point légèrement sur ces paroles : « Je lui montrerai mon salut » ; c'est-à-dire, je lui montrerai le Christ lui-même. Pourquoi ? N'a-t-il pas été vu sur la terre ? Que veut nous montrer de si grand le Seigneur ? Nul n'a vu le Seigneur comme nous le verrons. Comme il s'est montré, ceux qui l'ont vu, l'ont crucifié. Ceux donc qui l'ont vu l'ont crucifié, et nous, nous croyons en lui sans l'avoir vu. Avaient-ils donc des yeux que nous n'avons point ? Nous avons, nous, les yeux du cœur ; mais nous voyons par la foi, et non par la claire vue. Quand viendra la claire vue ? « Quand nous le verrons face à face[4] »,

[1] II Cor. XI, 2, 3.— [2] Ps. XC, 14.— [3] Id. 15.— [4] Matth. VIII, 24, 25.

[1] Dan. III, 49, 50. — [2] II Macch. VII, 12, etc. — [3] Ps. XC, 16. — [4] I Cor. XIII, 12.

ainsi que dit l'Apôtre : c'est ce que Dieu nous promet comme la grande récompense de tous nos labeurs. Tout ce que tu endures ici-bas, tu l'endures afin de voir. Nous verrons je ne sais quoi de grand, puisque c'est la grande récompense qui nous est promise, et cette grande vision sera la vision de Jésus-Christ même. Celui que l'on a vu dans son humilité sera vu dans sa grandeur, et il sera notre joie, comme il est aujourd'hui la joie des anges. « Au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu [1] ». Celui qui nous a fait cette promesse, remarquez-le bien, c'est Notre-Seigneur qui nous dit dans l'Evangile : « Celui qui m'aime, sera « aimé de mon Père, et moi aussi je l'aimerai ». Et comme si on lui demandait : Que lui donnerez-vous ? « Je me montrerai à lui [2] », répond-il : désirons-le, aimons-le, brûlons d'amour, si nous sommes l'épouse. L'époux est absent, attendons-le : il viendra enfin, celui que nous désirons. Il nous a donné de tels gages, que l'Epouse ne doit pas craindre d'être abandonnée de son Epoux : il n'abandonnera point ses gages. Quels gages a-t-il donnés ? Il a répandu son sang. Quels gages a-t-il donnés ? Il a envoyé l'Esprit-Saint. Et l'Epoux abandonnerait de tels gages ? Les eût-il donnés, s'il ne nous aimait point ? Il nous aime donc. Oh ! si nous l'aimions de cet amour. Nul ne peut aimer davantage, que de mourir pour ceux qu'il aime [3]. Mais nous, comment pouvons-nous mourir pour lui ? De quoi lui servirait notre mort, depuis qu'il a mis si haut son asile, et que le fléau ne saurait atteindre son tabernacle ? Que dit pourtant saint Jean ? « Si « le Christ a donné sa vie pour nous, nous de- « vons à son exemple donner notre vie pour « nos frères [1] ». Quiconque dès lors meurt pour ses frères, meurt pour le Christ ; de même que nourrir un frère, c'est nourrir le Christ : « Ce que vous avez fait au moindre « des miens, c'est à moi que vous l'avez « fait [2] ». Aimons le Christ, mes frères, imitons son amour, courons après ses parfums, comme il est dit dans le Cantique des cantiques : « Nous courrons à l'odeur de vos par- « fums [3] ». Il est venu, il a exhalé ses baumes, et cette odeur s'est répandue par le monde. D'où cette odeur ? Du ciel. Suis-le donc jusqu'au ciel, si toutefois tu ne réponds point en parjure quand on dit : En haut les cœurs, en haut les pensées, en haut l'amour, en haut l'espérance, qui se corromprait sur la terre. Tu n'oses mettre ton blé dans un endroit humide ; tu crains la pourriture pour ce froment que tu as cultivé, que tu as moissonné, que tu as battu, que tu as vanné. Tu veux un lieu convenable pour ton blé, et tu n'en cherches pas un à ton cœur ? tu ne cherches point pour ton trésor un lieu de sûreté ? Fais donc sur la terre ce qui est en ton pouvoir ; donne, et tu ne perdras rien, tu mettras en dépôt. Et qui donc gardera ce dépôt ? Le Christ qui te garde toi-même. Il sait te garder, et il ne saurait garder ton trésor ? Pourquoi te demander de changer ton trésor, sinon afin que tu changes ton cœur ? Nul en effet ne s'occupe que de son trésor. Combien en est-il qui m'écoutent maintenant, et qui n'ont le cœur que dans leur coffre-fort ? Vous êtes sur la terre, parce que l'objet de votre amour est sur la terre : envoyez-le dans le ciel, et votre cœur sera dans le ciel. Où sera votre trésor, là aussi sera votre cœur [4].

[1] Jean, I, 1. — [2] Id. XIV, 21. — [3] Id. XV, 13.

[1] I Jean, III, 16. — [2] Matth. XXV, 40. — [3] Cant. I, 3. — [4] Matth. VI, 21.

DISCOURS SUR LE PSAUME XCI.

SERMON AU PEUPLE.

LE SABBAT DIVIN.

Ici-bas nous sommes dans l'attente des promesses divines, nous avons la foi et l'espérance qui se transformeront un jour en charité ; aimons donc le Seigneur, soit qu'il nous châtie, soit qu'il nous console. Le sabbat, qui est pour nous la cessation de tout péché, tel est le titre du psaume. Le méchant n'a pas ce sabbat qui est la joie dans la paix, le repos dans les promesses de Dieu, et que trouble ce que l'on voit parmi les hommes. Si nous faisons le bien, nous en sommes redevables à Dieu; si nous faisons le mal, il ne faut s'en prendre ni à Satan qui ne peut nous forcer, ni au destin comme s'il était quelque chose en dehors de Dieu ; nos fautes viennent de nous seulement, nos bonnes actions viennent de Dieu ; cherchons son nom ou sa gloire dans la prospérité, ou dans l'adversité que nous attirons par nos crimes. Chanter sur le psaltérion, c'est faire le bien ordonné par le Décalogue; et cela vient de Dieu, puisque par nature nous sommes menteurs en paroles et en actions Si l'impie est dans la prospérité ici-bas, souvenons-nous que le Christ a souffert sur la terre ; l'impie alors est un poisson qui avale avec sa proie l'hameçon qui le perdra. Dieu est patient parce qu'il est éternel, tandis que l'impie se fanera comme l'herbe. Dieu corrige celui à qui il destine son héritage. Or, les méchants qu'il laisse en paix, n'ont rien à attendre de lui, tandis que le juste sera comme le palmier ou le cèdre que le soleil ne dessèche point. Ayons donc le véritable amour de Dieu, et nous ne l'accuserons plus, puisqu'il a l'éternité.

1. Ecoutons ce psaume avec attention : que Dieu nous donne de découvrir les mystères qu'il renferme, puisque c'est pour éviter à notre esprit tout dégoût que les mêmes enseignements nous sont donnés sous des formes différentes. Toutes les instructions en effet que Dieu nous donne, se réduisent à la foi, à l'espérance, à la charité : afin que notre foi s'affermisse en lui, tant que nous ne le voyons pas encore ; qu'après avoir cru en lui sans le voir nous nous réjouissions quand nous le verrons, et qu'à notre foi succède la vision, alors qu'on ne nous dira plus : Croyez ce que vous ne voyez point; mais bien : Jouissez de ce que vous voyez ; afin que notre espérance soit immuable, et que, fixée en Dieu, elle ne subisse ni changement, ni fluctuation, ni agitation, comme Dieu qui en est la base, n'est assujéti à aucun ébranlement. C'est maintenant une espérance, mais à l'espérance un jour succédera la réalité. Elle porte en effet le nom d'espérance tant que nous ne voyons pas ce qui en est l'objet, comme l'a dit l'Apôtre : « L'espérance qui verrait ne serait « plus une espérance : comment espérer ce que « l'on voit déjà ? Si donc nous ne voyons pas « ce que nous espérons, nous l'attendons par « la patience[1] ». Il nous faut donc la patience, jusqu'à ce que vienne ce qui nous est promis. Mais la patience n'existe point quand on est heureux, et l'on ne demande la patience qu'à l'homme qui souffre : on lui dit : De la patience, souffrez, endurez ; c'est une peine dans laquelle Dieu vous demande le courage, la force, la résignation, la patience. Mais vous fait-on des promesses mensongères? Un médecin prépare son fer pour tailler des blessures, et il dit à celui qu'il va tailler : De la patience, de la force, de la constance. Il demande la patience pendant la douleur, et après la douleur il promet la guérison. Si le malade qui gémit sous le fer du médecin ne se proposait la santé qu'il n'a pas, il se laisserait abattre par la douleur qu'il endure. Il est donc beaucoup de douleurs à supporter en cette vie ; au dedans, au dehors, partout et sans cesse des scandales : et nul n'en est touché, comme celui qui marche dans la voie de Dieu. A chaque page la sainte Ecriture lui prêche la patience : dans les maux présents, l'espérance ; dans l'avenir, l'amour de Celui qu'il ne voit pas, afin de l'embrasser quand il le verra. Car la charité, cette troisième vertu, que l'on joint à la foi et à l'espérance, est plus grande que l'une et l'autre[1] : la foi ayant pour objet les choses que l'on ne voit point, ne sera plus quand viendra la vision. De même l'espérance a pour objet ce que l'on ne possède point encore, et n'existera plus lorsque nous jouirons de cet objet : ce ne

[1] Rom. VIII, 24, 25.

[1] I Cor. XIII, 13.

sera plus une espérance alors, mais une possession. Or, si nous aimons ce que nous ne voyons point encore, que sera-ce quand nous le verrons? Que notre désir s'accroisse dès lors. Nous ne sommes chrétiens que pour la vie future : que nul ne se promette le bien de cette vie et la félicité du monde, parce qu'il est chrétien ; qu'il use de la félicité d'ici-bas, comme il pourra, quand il pourra, et autant qu'il pourra. Quand il la possède, qu'il remercie Dieu qui le console ; quand il en est privé, qu'il rende grâces à sa justice. Qu'il soit toujours reconnaissant, jamais ingrat; qu'il reçoive avec gratitude les faveurs d'un Père qui le console, et qu'il reçoive avec la même gratitude les châtiments d'un Père qui le soumet au joug de la discipline : car c'est toujours par amour que Dieu nous prodigue ses faveurs ou ses menaces, et que le chrétien rejette cette parole du Psalmiste : « Il est bon de bénir le Seigneur, et de « chanter des hymnes en votre nom, ô Dieu « Très-Haut [1] ».

2. Voici le titre du psaume : « Psaume du « cantique pour le jour du sabbat [2] ». Aujourd'hui est un jour de sabbat, de ce sabbat que les Juifs honorent maintenant par un repos extérieur, une oisiveté molle et luxurieuse ; car ils s'adonnent alors à des bagatelles, et ce sabbat qu'a prescrit le Seigneur [3], ils le passent à des occupations qu'il a défendues. Le sabbat, pour nous, c'est l'abstention de toute œuvre mauvaise, et pour eux, de toutes bonnes œuvres. Car labourer la terre serait mieux que danser. Pour eux, ils s'abstiennent de toute bonne œuvre, mais non de toute œuvre puérile. Dieu nous a donc prescrit un repos : quel repos ? Voyez d'abord où est ce repos. Pour plusieurs le repos est dans les membres, tandis que la conscience est dans un trouble tumultueux. Quiconque est méchant ne saurait avoir ce sabbat : car sa conscience n'est en repos nulle part; il vit nécessairement dans l'agitation. La bonne conscience, au contraire, est toujours tranquille; et cette paix est le sabbat du cœur. Il se repose dans les promesses du Seigneur, et s'il éprouve quelque fatigue en cette vie, il s'élève jusqu'à l'espérance de l'avenir, et alors se dissipe tout nuage de tristesse ; comme le dit l'Apôtre : « Il jouit par l'espérance [4] ». Or, cette joie pacifique dans l'espérance est notre sabbat. Voilà ce que chante, ce que préconise notre psaume ; il apprend au chrétien à demeurer dans le sabbat de son cœur, c'est-à-dire dans le calme et dans la tranquillité, dans la sérénité d'une conscience sans trouble. De là vient qu'il nous parle de ce qui est communément pour les hommes un sujet de trouble, afin de nous apprendre à célébrer le sabbat dans notre cœur.

3. Tout d'abord, si tu as fait quelques progrès dans la piété, tu dois confesser à Dieu que ces progrès viennent de sa grâce et non de tes mérites. C'est ainsi qu'il faut commencer à célébrer ton sabbat ; et ne t'attribue point ce qui te vient de Dieu, comme si tu ne l'avais point reçu [1] ; ne t'excuse point non plus du mal que tu as fait, car il est véritablement de toi. Des hommes pervers et dans le trouble, qui ne célèbrent point le sabbat, rejettent sur Dieu le mal qu'ils font, et s'attribuent le bien. Celui-ci fait-il une bonne action ? C'est moi qui l'ai faite, s'écrie-t-il. Fait-il du mal ? Il cherche à qui l'attribuer, pour ne point le confesser à Dieu. Qu'est-ce à dire qu'il cherche à qui l'attribuer ? S'il n'est pas tout à fait impie, il a sous la main le diable qu'il accuse : c'est le diable qui en est l'auteur, le conseiller, l'instigateur, comme si Satan avait le pouvoir de te forcer. Il a le pouvoir de te solliciter au mal; que si Satan venait à parler, et Dieu à garder le silence, tu pourrais encore t'excuser ; mais maintenant tu es entre Dieu qui t'avertit, et le diable qui te pousse au mal. Pourquoi incliner l'oreille de l'un à l'autre ? Satan ne cesse de te pousser au mal, Dieu ne cesse de te porter au bien. Satan ne saurait te forcer ; tu as toujours le pouvoir de consentir ou de résister. Si tu agis mal à son instigation, laisse là le diable, n'accuse que toi-même, afin que ton aveu te mérite le pardon de la part de Dieu. A quoi bon accuser celui qui ne peut obtenir son pardon ? C'est toi qu'il faut accuser, et tu obtiendras ton pardon. D'autres, sans accuser le diable, accusent le destin. C'est le destin, dit l'un, qui m'a poussé. Qu'as-tu fait ? diras-tu a l'un, pourquoi un tel crime ? C'est mon malheureux destin, répond-il. Pour ne point dire : Voilà ce que j'ai fait, il lève les mains contre Dieu, et sa langue profère des blasphèmes. Il ne le fait pas ouvertement, mais vois s'il ne le dit pas en effet. Demande-lui ce qu'est le destin, et il dira : Sa mauvaise

[1] Ps. XCI, 2. — [2] Id. 1. — [3] Exod. XX, 8. — [4] Rom. XII, 12.

[1] I Cor. IV, 7.

étoile. Demande-lui qui a fait les étoiles, qui en a réglé le cours : à bout de réponses, il dira que c'est Dieu. Il n'a donc plus de ressource que d'accuser Dieu, soit directement, soit indirectement, soit sans aucun détour; et bien que Dieu punisse les fautes, il attribue néanmoins ses fautes à Dieu. Mais Dieu ne saurait punir ce qu'il a fait. Il châtie ce que tu fais, afin de délivrer ce qu'il a fait. Souvent encore ces pécheurs, sans aucun subterfuge, s'en prennent à Dieu même ; et quand ils deviennent coupables, ils s'écrient : C'est Dieu qui l'a voulu ; si Dieu ne l'eût point voulu, je n'eusse point péché. Il t'avertit, et non content de mépriser cette bonté au point de l'offenser, faut-il encore l'accuser de ta faute ? Que nous apprend donc ce psaume ? « Il est bon de con« fesser au Seigneur ». Qu'est-ce à dire « con« fesser au Seigneur? » Il faut également confesser au Seigneur, et que la faute vient de toi, et que tes bonnes actions viennent de lui. Alors « tu chanteras un psaume au nom du « Très-Haut », cherchant la gloire de Dieu et non la tienne, bénissant son nom et pas le tien. Si tu cherches le nom du Seigneur, il cherche aussi le tien : si au contraire tu négliges la gloire de Dieu, il effacera aussi ton nom. Comment ai-je pu dire qu'il cherche ton nom? Comme il le fit à l'égard de ses disciples, qui revenaient de prêcher l'Evangile où il les avait envoyés. Ils avaient fait beaucoup de miracles, chassé les démons au nom du Christ, et ils revenaient en disant : « Sei« gneur, voilà que les démons nous sont sou« mis ». Sans doute ils avaient dit « en votre « nom », mais il vit qu'ils se réjouissaient de cette gloire, qu'ils tendaient quelque peu à l'orgueil, parce qu'ils avaient pu chasser les démons. Il vit qu'ils cherchaient leur propre gloire, et il leur dit, cherchant à son tour ou plutôt conservant leurs noms en lui-même : « Ne vous réjouissez point de cela, mais « réjouissez-vous de ce que vos noms sont « écrits dans le ciel [1] ». C'est là qu'est ton nom, si tu ne négliges point le nom du Seigneur. Chante alors sur la harpe le nom du Seigneur, afin que ton nom soit affermi en Dieu. Qu'est-ce, mes frères, que chanter sur la harpe ? La harpe est un instrument de musique pourvu de cordes. Nos œuvres, voilà donc notre harpe. C'est chanter le Seigneur que mettre la main aux bonnes œuvres. Chantele de la voix, chante-lui par les œuvres.

4. « Pour annoncer au matin votre miséri« corde, et votre vérité pendant la nuit [1] ». Que veut dire le Prophète, qu'au matin la miséricorde de Dieu sera annoncée, et sa vérité pendant la nuit ? Le matin est pour nous le moment de la prospérité, et la nuit le moment de la tribulation. Que veut dire en un mot le Prophète ? Dans la prospérité, réjouis-toi dans le Seigneur, parce qu'elle est un bienfait de Dieu. Mais, diras-tu ; si je me réjouis en Dieu dans la prospérité, parce qu'elle est un bienfait de sa miséricorde, que ferai-je dans l'adversité ? Si le bonheur vient de sa miséricorde, le malheur viendrait-il de sa cruauté? Si, dans la prospérité, je chante sa miséricorde, l'accuserai-je de cruauté dans le malheur ? Non, sans doute. Mais dans la prospérité chante sa miséricorde, et dans le malheur chante sa vérité : châtier les péchés, ce n'est pas être injuste. Daniel était dans la nuit, quand il priait. C'était en effet quand Jérusalem était dans la captivité et sous la puissance de ses ennemis. Les saints alors étaient dans de grandes souffrances ; Daniel était jeté dans la fosse aux lions, et les trois enfants précipités dans la fournaise [2]. Voilà ce qu'endurait le peuple d'Israël dans sa captivité, c'était alors la nuit. Or, pendant la nuit, Daniel chantait la vérité de Dieu, et disait dans sa prière : « Nous avons péché, nous « avons été impies, nous avons commis l'ini« quité. A vous, Seigneur, la gloire ; à nous, « la confusion du visage [3] ». Il chante la vérité de Dieu pendant la nuit. Qu'est-ce que prêcher la vérité de Dieu pendant la nuit ? C'est n'accuser point Dieu du mal dont tu souffres, mais en attribuer la cause à tes péchés qu'il veut châtier : « Pour annoncer votre miséri« corde, et votre vérité pendant la nuit ». Annoncer donc cette miséricorde le matin, et sa vérité pendant la nuit, c'est louer Dieu toujours, confesser Dieu, et chanter son nom.

5. « Sur l'instrument à dix cordes, et avec « des chants sur le luth [4] ». Ce n'est point d'aujourd'hui que vous entendez cet instrument à dix cordes. Ces dix cordes du psaltérion désignent les dix commandements de la loi. Mais il ne faut pas seulement le porter, il faut s'en servir pour chanter. Les Juifs ont la loi, ils la portent, mais ne chantent point

[1] Luc, X, 17, 20.

[1] Ps. XCI, 3. — [2] Dan. VI, III. — [3] Id. IX, 5, 7. — [4] Ps. XCI, 4.

sur cet instrument. Qu'est-ce que ne point chanter ? Ne point opérer de bonnes œuvres. Cela ne suffit point ; agir avec tristesse n'est point chanter encore. Quand est-ce que l'on chante ? Quand on fait le bien avec allégresse. Car l'allégresse est dans le chant. Que dit en effet l'Apôtre ? « Que Dieu aime celui qui « donne avec joie [1] ». Quoi que tu fasses, fais-le avec joie, ton action alors sera bonne et bien faite : une œuvre faite avec tristesse vient de toi ; mais tu ne la fais point ; tu portes le psaltérion plutôt que tu ne chantes. « Sur « le psaltérion à dix cordes, avec des chants « sur le luth » ; c'est-à-dire, dans tes paroles et dans tes actions. « Avec des chants », c'est la parole ; « sur le luth », c'est l'action. Te contenter du chant, c'est la parole mais sans luth ; agir sans chanter, c'est n'avoir que la guitare. Donc et parle bien, et agis bien, si tu veux avoir des chants avec le luth.

6. « Vous m'avez comblé de joie, Seigneur, « à la vue de vos merveilles ; l'œuvre de vos « mains m'a fait tressaillir [2] ». Vous comprenez ce que dit le Prophète. Si je mène une vie pure, c'est à vous que je le dois, c'est vous qui m'avez formé : si je fais quelque bonne action, l'œuvre de vos mains me fera tressaillir. Ainsi l'a dit l'Apôtre : « Nous sommes « son ouvrage, créés dans les bonnes œu- « vres [3] ». Si Dieu ne te formait au bien, tu ne connaîtrais que le mal dans tes œuvres. « Dire le mensonge, en effet, c'est parler de « soi-même [4] ». Ainsi dit l'Evangile. Or, tout péché est un mensonge, car nous appelons mensonge tout ce qui est contre la loi et contre la vérité. Que dit donc l'Evangéliste? « Quiconque dit le mensonge, dit ce qui lui « est propre », c'est-à-dire que le péché est l'œuvre qui vient de nous. Ecoutez maintenant le contraire de cette parole. Si l'homme qui dit le mensonge parle de lui même, il suit de là que celui qui dit la vérité la dit par l'esprit de Dieu. Aussi est-il écrit ailleurs : « Dieu seul est véridique, et tout homme est « faillible [5] ». Toutefois ce passage ne veut point dire : Va , mens à loisir, parce que tu es un homme; cela signifie au contraire : Comprends que tu es homme et sujet à l'erreur : pour être véridique, bois la vérité au sein de Dieu, afin de la répandre au dehors, et d'être véridique toi-même. Comme tu ne saurais avoir la vérité de toi-même, il te faut la boire à sa source. T'éloigner de la lumière, c'est te jeter dans les ténèbres : il en est de même de la pierre qui n'a en elle-même aucune chaleur, qui la tire du soleil ou du feu, et qui se refroidit quand on l'en éloigne ; ce qui prouve qu'elle n'a aucune chaleur naturelle, qu'elle empruntait sa chaleur au soleil ou au feu : de même t'éloigner de Dieu , c'est le froid pour toi, comme t'approcher de Dieu c'est la ferveur : ainsi dit l'Apôtre : « Soyez « fervents en esprit [1] ». Que dit-il encore, à propos de la lumière? Si tu approches de Dieu, tu seras dans la lumière : aussi le Psalmiste a-t-il dit : « Approchez de lui, et « vous serez dans la lumière, et votre face « n'aura point à rougir [2] ». Comme donc tu ne saurais faire aucun bien sans la lumière de Dieu, et la ferveur de l'Esprit-Saint, lorsque ta vie est régulière, bénis le Seigneur, et afin de ne point t'enorgueillir, tiens en toi le langage de l'Apôtre : « Qu'as-tu que tu n'aies « reçu ; et si tu as reçu, pourquoi te glorifier « comme si tu n'avais point reçu [3] ? » Ainsi donc le Prophète nous apprend à faire au Seigneur une confession digne, quand il nous dit : « Seigneur, vous m'avez rempli de « joie dans vos créatures, et l'œuvre de vos « mains me fait tressaillir ».

7. Que dire de ceux qui vivent dans l'impiété et qui sont florissants? Ces pensées troublent l'esprit d'un homme qui perd le repos. Il voit qu'il a passé tous les jours de sa vie dans les bonnes œuvres, et que néanmoins il est dans la misère, qu'il est dans la pauvreté, que peut-être il a faim, il a soif, il est dans la nudité, peut-être en prison, nonobstant le bien qu'il fait, tandis que celui qui l'a condamné à la prison est un homme d'iniquité, et néanmoins dans la joie ; alors dans son cœur se glisse une pensée détestable contre Dieu ; et il dit : O Dieu, à quoi bon vous servir, à quoi bon obéir à vos paroles? Je n'ai point ravi le bien d'autrui, je n'ai commis ni larcin ni homicide, je n'ai convoité le bien de personne, je n'ai porté aucun faux témoignage, je n'ai outragé ni mon père ni ma mère; jamais je n'ai adoré les idoles, ni pris en vain le nom du Seigneur, mon Dieu ; je me suis abstenu de tout péché. Il énumère ainsi les dix codes, ou les dix commandements de la loi [4]; il sonde sa cons-

[1] II Cor. IX, 7. — [2] Ps. XCI, 5. — [3] Ephés. II, 10. — [4] Jean, VIII, 44. — [5] Rom. III, 4.

[1] Rom. XII, 11. — [2] Ps. XXXIII, 5. — [3] I Cor. IV, 7. — [4] Exod. XX, 1-17.

cience sur chacun d'eux, et il voit qu'il n'en a point violé, pas même un seul, et il s'attriste de passer par tant d'afflictions. Quant à d'autres cependant, je ne dis point qu'ils touchent à quelques-unes de ces cordes; ils ne touchent pas même le psaltérion : ils ne font aucune bonne œuvre, ils consultent les idoles; ils paraissent être bons chrétiens, parce que leur maison ne souffre aucun dommage; leur survient-il quelque affliction, ils ont recours aux pythonisses, aux magiciens, aux sortiléges. On leur parle du nom du Christ, ils s'en raillent, ils grimacent. On leur dit : Vous avez la foi, et vous consultez les sorts? Arrière, vous disent-ils; ce sont eux qui m'ont conservé mon bien, sans eux je perdais tout; je serais demeuré dans l'affliction. Homme naïf, ne marques-tu pas ton front du signe du Christ? Et sa loi vous défend tout cela. Tu te réjouis de tes biens que tu as conservés, et tu n'es pas triste d'être perdu toi-même? Combien vaudrait-il mieux avoir perdu ton vêtement, qu'avoir perdu ton âme? Néanmoins il se rit de tout; il outrage ses parents, il hait ses ennemis, les poursuit à mort; il dérobe, s'il en trouve l'occasion; il n'évite point le faux témoignage; il tend des piéges au mariage des autres; il convoite le bien d'autrui; il fait tout cela : et néanmoins il est dans l'abondance, dans les honneurs, dans les dignités du siècle. Ainsi le voit ce pauvre qui fait le bien, qui souffre, et qui dès lors se trouble en disant : O Dieu, les méchants sans doute vous plaisent, et vous haïssez les bons, pour aimer ainsi les hommes d'iniquité. S'il vient à se troubler et à se laisser entraîner à cette pensée, il bannira la paix de son cœur. Dès lors, il ne comprend plus ces beaux cantiques, il s'en éloigne, et il répète sans sujet : « Il est bon de chanter le Seigneur, et de « chanter des hymnes à votre nom, ô Très- « Haut ». Et cet homme n'ayant plus le sabbat intérieur, ni le cœur en repos, et bannissant de son cœur toute bonne pensée, cherche à imiter celui qu'il voit fleurir au milieu des désordres, et il se laisse aller aux désordres qu'il voit commettre. Mais Dieu est patient parce qu'il est éternel, et il connaît le jour du jugement où il examinera toutes choses.

8. Comment le Prophète nous apprend-il ces vérités? « Combien, Seigneur, vos œuvres « sont admirables, et combien sont profondes « vos pensées [1] ! » A la vérité, mes frères, nulle mer n'est aussi profonde que cette pensée de Dieu, qui laisse fleurir les méchants, et qui laisse les bons dans la douleur. Rien n'est plus profond que cet abîme; c'est dans ce gouffre, dans cette profondeur que tout infidèle fait naufrage. Veux-tu franchir cet abîme? Attache-toi au bois du Christ, et pour ne pas sombrer, tiens fortement au Christ. Qu'ai-je dit : Tiens-toi au Christ? C'est pour cela qu'il a voulu souffrir sur la terre. Vous l'avez entendu à la lecture de cette prophétie : il ne détournait ni ses épaules du fouet, ni son visage des crachats de la soldatesque, ni sa joue de leurs soufflets [2]. Pourquoi donc vouloir souffrir ainsi, sinon pour consoler ceux qui souffrent? Il pouvait ne ressusciter sa chair qu'à la fin des temps : mais toi qui n'aurais rien vu, quelle espérance aurais-tu pu concevoir? Il n'a donc point différé sa résurrection, afin d'écarter de toi tous tes doutes. C'est dans l'espoir de cette résurrection qu'il te faut endurer ici-bas les tribulations que le Christ a su endurer : sans t'émouvoir de ceux qui font le mal, et qui jouissent néanmoins ici-bas du bonheur. « Que vos pensées sont profondes, ô mon « Dieu ! » Où est la pensée de Dieu? Attacher à présent les rênes qu'il doit resserrer ensuite. Loin de toi cette joie du poisson qui tressaille en dévorant l'amorce; le pécheur n'a pas encore retiré l'hameçon qui est dans la gorge de cet infortuné. Ce qui te paraît long est de courte durée, et tout cela passe rapidement. En face de l'éternité de Dieu, qu'est donc la plus longue vie humaine? Veux-tu être patient? envisage l'éternité de Dieu. Tu vois les jours peu nombreux, et dans ces jours tu veux que Dieu accomplisse tout. Qu'est-ce à dire tout? Qu'il damne les impies et couronne les justes. Voilà ce que tu voudrais voir en tes jours. Dieu l'accomplira en son temps. Pourquoi t'ennuyer et ennuyer les autres? Dieu est éternel; il diffère, il est patient, et tu viens dire : Je ne puis attendre, je ne suis que pour un temps. Cela dépend de toi; unis ton cœur au Dieu qui est éternel, et tu seras éternel avec lui. Qu'a dit le Prophète à propos de ce qui passe avec le temps? « Toute chair est une herbe, « et toute gloire de la chair est la fleur d'une « herbe; l'herbe s'est desséchée et la fleur est

[1] Ps. XCI, 6. — [2] Isa. L, 6.

« tombée [1] ». Tout se dessèche donc, et tout s'éteint, mais non la parole de Dieu : « Cette « parole demeure éternellement ». L'herbe passe, la fleur de l'herbe passe; mais il te reste un appui, c'est « la parole de Dieu qui de- « meure éternellement ». Dis-lui donc alors : « Que vos pensées sont insondables, ô mon « Dieu ! » C'est alors qu'en tenant le bois de la croix, tu peux traverser cet abîme. Y vois-tu quelque chose? Y comprends-tu quelque chose? J'entends, me réponds-tu. Si tu es chrétien, si tu es instruit à l'école du Christ, tu réponds que Dieu réserve tout à son jugement. Les bons souffrent, parce que Dieu les flagelle comme des enfants; les méchants sont dans la joie, parce qu'ils sont damnés comme des étrangers. Un homme a deux fils, il corrige l'un, et abandonne l'autre : l'un fait mal, et n'est aucunement réprimé par son père, l'autre au moindre mouvement est souffleté, châtié. Pourquoi l'un est-il négligé, l'autre frappé, sinon parce que l'on réserve l'héritage à ce dernier, et que l'autre est abandonné comme l'enfant que l'on déshérite? On ne voit aucune espérance en lui, et on le laisse vivre à son gré. Mais si l'enfant que l'on corrige n'était point sage, s'il était assez imprudent pour envier le sort de son frère que l'on ne corrige point; s'il gémit intérieurement, s'il dit en son cœur : Mon frère fait tous les crimes, il s'affranchit des ordres de mon père, et il ne reçoit aucune réprimande, tandis qu'à la moindre faute, je suis châtié sans pitié; il serait alors un insensé, un imprudent s'arrêtant à ce qu'il souffre, et non à ce qu'on lui réserve.

9. Aussi après avoir dit : « Combien pro- « fondes sont vos pensées », le Prophète ajoute : « L'homme imprudent ne les connaîtra point, « l'insensé ne les comprendra point [2] ». Qu'est-ce que l'insensé ne comprendra pas, que l'imprudent ne connaîtra pas? « Que les pécheurs « se lèvent comme l'herbe [3] ». Qu'est ce à dire « comme l'herbe? » Qu'ils sont verdoyants en hiver, et se dessèchent pendant l'été. Vois la fleur de l'herbe. Y a-t-il rien pour passer plus vite? Quoi de plus brillant? quoi de plus vert ? sans t'arrêter à cet éclat, redoute le dessèchement. Tu as entendu que « les pécheurs sèchent comme l'herbe » ; écoute les justes. « Car voici ». En attendant, vois les méchants qui s'épanouissent comme la fleur : c'est bien ; mais que sont ceux qui ne comprennent point ce mystère? des insensés, des imprudents. « Quand « les pécheurs viennent à paraître comme « l'herbe, et qu'ils regardent tous ceux qui « commettent l'iniquité ». Tous ceux qui ont dans le cœur une fausse idée de Dieu, ont regardé les pécheurs qui sont comme l'herbe, c'est-à-dire qui fleurissent pour un temps. Pourquoi les regarder ? « Afin de « mourir pour le siècle du siècle ». En considérant cet éclat passager, ils les imitent, et dans leur volonté de fleurir avec eux pour un temps, ils périssent pour l'éternité : voilà ce que signifie : « Ils périssent pour le siècle « du siècle ».

10. « Mais vous, Seigneur, vous êtes le « Très-Haut pour l'éternité [1] ». Des hauteurs du ciel et de votre éternité, vous attendez que le temps des méchants s'écoule, et que vienne le temps des justes. « Car voici ». Redoublez d'attention, mes frères, puisque Celui qui parle ici déjà s'est uni à l'éternité de Dieu, et il parle en notre nom, au nom du corps du Christ, et le Christ parle au nom de son corps ou de son Eglise. Ainsi que je vous le disais tout à l'heure, Dieu a la longanimité, la patience ; il tolère tous ces maux qu'il voit commettre aux méchants. Pourquoi? Parce qu'il est éternel, et qu'il voit ce qu'il leur réserve. A ton tour, veux-tu être patient? Unis-toi à l'éternité de Dieu, et attends avec lui ce qui est au-dessous de toi : et dès lors que ton cœur sera uni au Très-Haut, tu seras au-dessus de tout ce qui est mortel; et tu diras alors : « Voilà que vos ennemis « périront [2] ». Ils fleurissent aujourd'hui, ils périront demain. Quels sont les ennemis de Dieu? Mes frères, peut-être ne regardez-vous comme ennemis de Dieu que les blasphémateurs de son nom ? Ils le sont en effet, et des ennemis outrageux, puisque ni leurs langues, ni leurs pensées n'épargnent à Dieu aucune injure. Mais que peuvent-ils faire à ce Dieu très-haut et éternel? Frappe du poing une colonne, tu te blesseras. Et tu crois qu'en frappant Dieu de tes blasphèmes, ce n'est point toi qui es meurtri? Car Dieu n'est pas atteint. Mais les blasphémateurs sont ouvertement ennemis de Dieu, et chaque jour on trouve des ennemis cachés. Craignez d'être de ce nombre. L'Ecriture nous montre quel-

[1] Isa. XL, 6-8. — [2] Ps. XCI, 7. — [3] Id. 8.

[1] Ps. XCI, 9. — [2] Id. 10.

ques-uns de ces ennemis, afin que tu les connaisses du moins par l'Esprit de Dieu, puisque tu ne peux les connaître par toi-même, et que tu craignes d'être de leur nombre. Saint Jacques dit clairement dans son épître : « Ne savez-vous pas que l'ami « du monde est devenu l'ennemi de Dieu[1] ? » Tu l'entends. Veux-tu n'être pas ennemi de Dieu ? Ne sois point l'ami du monde. Car, être l'ami du monde, c'est être l'ennemi de Dieu. De même qu'une épouse ne saurait devenir adultère qu'elle ne soit en inimitié avec son mari ; ainsi toute âme qui est adultère par l'amour des choses du monde, ne peut être que l'ennemie de Dieu. Elle craint, mais elle n'aime pas. Elle craint la peine, elle n'aime pas la justice. Ils sont donc ennemis de Dieu, tous ceux qui aiment le monde, tous ceux qui recherchent ses vanités, tous ceux qui consultent les sorts, les astrologues et les devins. Qu'ils entrent ou non dans les églises, ils sont ennemis de Dieu. Ils peuvent, comme l'herbe, fleurir pour un temps ; mais ils périront lorsque Dieu jettera les yeux sur eux, et qu'il entrera en jugement avec toute chair. Joins ta voix à celle des Ecritures, et dis avec le Psalmiste : « Voilà que vos ennemis péri« ront ». Qu'on ne te trouve point où ils périront. « Et alors seront dispersés tous ceux « qui font l'iniquité ».

11. Mais si les ennemis de Dieu doivent périr, si tous ceux qui opèrent l'iniquité doivent être dissipés, que deviendras-tu, toi qui gémis aujourd'hui, qui es dans l'affliction, qui as à endurer les scandales et les iniquités du monde, qui souffres dans ta chair, mais qui as la joie dans le cœur, que deviendras-tu ? Quelle est ton espérance, ô corps du Christ ? O Christ, qui êtes assis dans les cieux à la droite de votre Père, et dont les pieds et les membres sont meurtris ici-bas, vous qui dites : « Saul, pourquoi me persécuter[1] ? » quelle sera votre espérance, si les ennemis de Dieu doivent périr, si tous ceux qui font l'iniquité doivent être dispersés ? Que deviendrez-vous ? « Ma corne s'élèvera comme celle de la li« corne[2] ». Pourquoi « comme celle de la li« corne ? » Quelquefois la licorne signifie l'orgueil, quelquefois elle désigne l'élévation de l'unité. Elever l'unité en gloire, c'est tuer les hérésies avec les ennemis de Dieu. « Ma « corne sera élevée comme celle de la licorne ».

[1] Act. IX, 4. — [2] Ps. XCI, 11.

Quand cela doit-il arriver ? « Ma vieillesse sera « dans une miséricorde abondante ». Comment dit-il « ma vieillesse ? » Mes derniers moments, de même que dans nos âges différents la vieillesse est le dernier : ainsi tout ce qu'endure aujourd'hui le corps du Christ, dans les travaux, dans les veilles, dans la faim, dans la soif, dans les scandales, dans les iniquités, dans les angoisses, c'est le temps de sa jeunesse : sa vieillesse ou ses derniers moments seront dans la joie. Que votre charité veuille bien entendre qu'il a dit vieillesse, et ne vous figurez pas la mort ; l'homme ne vieillit que pour mourir. Or, pour l'Eglise, sa vieillesse sera blanche par ses actions saintes, mais elle ne verra point la corruption de la mort. Telle on voit la tête d'un vieillard, telles seront nos œuvres. Vous voyez la tête grisonner d'abord, puis blanchir totalement, à mesure qu'elle avance en âge. Qu'un homme vieillisse en son temps, et vous chercherez sur sa tête un cheveu noir sans pouvoir le trouver : ainsi quand notre vie sera telle que l'on cherchera en vain chez nous quelque noirceur du péché, cette vieillesse sera une véritable jeunesse, une vieillesse pleine de séve et qui doit fleurir à jamais. Vous avez entendu l'herbe fleurie des pécheurs, écoutez la vieillesse des justes : « Ma vieillesse sera dans une miséri« corde abondante ».

12. « Mes yeux ont fixé mes ennemis ». Qui appelle-t-il ennemis ? Tous ceux qui commettent l'iniquité. Ne t'arrête pas à considérer que tu as pour ami un homme injuste ; vienne une affaire, et tu le connaîtras. Dès que tu seras un obstacle à ses injustices, tu pourras voir qu'il était ton ennemi, quand il te flattait : c'est qu'alors tu n'avais pas encore frappé, non pour faire entrer dans son cœur ce qui n'y était pas, mais pour en expulser ce qui y était. « Et mon œil s'est fixé sur mes « ennemis ; et mon oreille entendra les malé« dictions de mes ennemis contre moi[1] ». Quand ? dans ma vieillesse. Qu'est-ce à dire ma vieillesse ? mes derniers moments. Et qu'entendra notre oreille ? De notre place, à la droite, nous entendrons ce qui sera dit à ceux de gauche. « Allez, maudits, au feu éternel, « qui a été préparé au diable et à ses anges[2] ». Cette parole terrible n'aura rien d'effrayant pour le juste. Vous savez ce qui est dit dans un psaume. « La mémoire du juste sera

[1] Ps. XCI, 12. — [2] Matth. XXV, 41.

« éternelle, il ne craindra point la parole fâ-« cheuse[1] ». Quelle parole fâcheuse? Allez au feu éternel qui a été préparé au diable et à ses anges. « Et mon oreille entendra les malé-« dictions de ceux qui s'élèvent contre moi ».

13. L'herbe passe; la fleur des pécheurs passe aussi. Que deviendront les justes? « Le « juste fleurira comme le palmier ». Les premiers s'élèvent comme l'herbe; « le juste « fleurira comme le palmier ». Le palmier marque l'élévation. Peut-être le Prophète a-t-il voulu nous parler du sommet du palmier qui est très-beau; à partir de la terre, sa fin sera son sommet, où est toute sa beauté; sa racine est âpre sur la terre, mais sa tête est belle dans les cieux. Telle sera donc ta beauté à la fin du monde. Que ta racine soit fortement fixée. Mais pour nous, la racine est en haut, car cette racine est le Christ qui est monté aux cieux. Il a été humilié, et il est élevé. « Il se multipliera comme le cèdre sur le Li-« ban ». Voyez quels arbres choisit le Prophète : « C'est le juste qui fleurit comme le « palmier, qui se multiplie comme le cèdre « sur le Liban[2] ». Le palmier sèche-t-il sous les feux du soleil? Le cèdre sèche-t-il? Et pourtant les ardeurs du soleil font sécher l'herbe. Viendra donc le jugement, qui fera sécher les pécheurs, et verdir les fidèles. « Il se mul-« tipliera comme le cèdre sur le Liban ».

14. « Plantés dans la maison du Seigneur, ils « fleuriront à l'entrée de la demeure de Dieu. « Ils se multiplieront dans une féconde vieil-« lesse, et ils seront tranquilles pour annon-« cer[3] ». Tel est le sabbat dont nous avons parlé tout à l'heure, et qui fait le titre du psaume. « Ils seront tranquilles pour annoncer ». Pourquoi ce calme en annonçant? L'herbe des pécheurs ne pourra les ébranler. Ni le cèdre ni le palmier, ne se courbent dans la tempête. Qu'ils soient donc tranquilles pour annoncer; puisqu'il faut prêcher au milieu du persiflage des hommes. Infortunés, qui êtes épris du monde, les justes plantés dans la maison du Seigneur, vous prêchent la vérité; eux qui confessent le Seigneur dans leurs cantiques et sur la harpe, dans la parole et dans les œuvres, vous prêchent et vous disent : Ne vous laissez point séduire par la félicité des méchants, ne vous arrêtez point à la fleur d'une herbe; ne portez pas envie à ces heureux d'un moment, qui seront malheureux dans l'éternité. Cette félicité qui paraît maintenant au dehors, n'est point réelle; ils n'ont point la paix du cœur, eux qu'aiguillonne une mauvaise conscience. Pour toi, demeure en paix, comptant sur les promesses de ton Dieu. Qu'auras-tu à prêcher dans le calme? « Que « le Seigneur est droit, qu'il n'y a en lui au-« cune iniquité ». Voyez, mes frères, si vous voulez être plantés dans la maison du Seigneur, si vous voulez fleurir comme le palmier, vous multiplier comme le cèdre du Liban, afin de ne point vous dessécher sous les feux du soleil, comme ceux qui périssent avec éclat quand le soleil est loin de nous. Si donc vous ne voulez point être une herbe, mais bien des palmiers et des cèdres, qu'annoncerez-vous? « Que le Seigneur Dieu est « juste; et qu'en lui il n'y a point d'iniquité ». Comment n'y a-t-il en lui aucune iniquité? Voilà un homme si criminel, et pourtant il a la santé, il a des enfants, il a la gloire, il a des honneurs, il se venge de ses ennemis, il commet toutes sortes de crimes: cet autre au contraire est intègre dans ses affaires; il ne ravit point le bien d'autrui, il n'agit contre personne, il souffre dans les chaînes, dans les prisons, il souffre et soupire dans la misère. Comment donc n'y a-t-il en Dieu aucune injustice? Du calme, et tu le comprendras. Car tu es dans le trouble, et tu obscurcis la lumière dans ton intérieur. Dieu, qui est éternel, veut laisser tomber sur toi ses rayons; garde-toi de les obscurcir par aucun trouble; demeure dans le calme, et écoute ma parole. Parce que Dieu est éternel et qu'il pardonne aux méchants pour les amener à la pénitence, parce qu'il flagelle les bons, pour les amener au royaume des cieux, « il n'y a « point en lui d'injustice », sois sans crainte. Mais, diras-tu, j'ai subi tant de châtiments, chacun le sait, je suis pécheur, je l'avoue, je suis loin de me croire juste. Voilà ce que disent la plupart des hommes. Qu'un homme soit dans l'affliction, dans la douleur, tu vas le consoler, et il te répond : J'ai péché, je l'avoue, mes fautes sont grandes, je le reconnais; mais suis-je aussi coupable que cet autre? Je sais ce qu'il a fait, je connais ses fautes : j'ai péché, j'en conviens devant Dieu; mais je suis moins coupable que cet autre qui souffre moins que moi. Sois sans trouble et dans le calme, afin de savoir « que le Seigneur est juste, et qu'en « lui il n'y a point d'iniquité ». Que dirais-tu,

[1] Ps. CXI, 7. — [2] Id. 13. — [3] Id. 14-16.

s'il ne te flagellait ici-bas que pour t'épargner les flammes éternelles? s'il n'épargnait cet autre ici-bas, qu'afin de lui dire : « Va au feu « éternel ? » Mais quand, me diras-tu ? Quand tu seras placé à la droite, et que l'on dira à ceux de gauche : « Allez au feu éternel, pré« paré au diable et à ses anges ». Sois donc sans trouble dans tout cela, sois calme, garde le repos, et prêche « que le Seigneur est droit, « qu'il n'y a en lui aucune injustice ».

DISCOURS SUR LE PSAUME XCII.

SERMON AU PEUPLE.

LE SIXIÈME AGE DU MONDE.

Le titre porte le sixième jour avant le sabbat, ou le jour de la création de l'homme, que Jésus-Christ est venu reformer au sixième âge du monde, de manière à nous conduire au véritable sabbat qui est le ciel. Il a consolidé la terre, ou les hommes dans la foi, et pour la consolider il s'est revêtu de beauté pour ses admirateurs, de force pour ses contradicteurs, de manière à prémunir les fidèles contre les contradictions des hommes. Il s'est ceint par devant, c'est-à-dire qu'il a été humble, comme il le fit en se ceignant d'un linge pour laver les pieds à ses Apôtres. L'humilité est la pierre, d'autant plus solide qu'elle est plus abaissée. Mettre une ceinture devant nous, c'est résister à ceux qui nous insultent face à face, comme on disait à Jésus : Descends de la croix ; car le courage est plus nécessaire. L'univers qui ne sera point ébranlé, c'est le froment que le van ne chasse point de l'aire ; l'autre, c'est la paille qui s'envole. Si donc nous ne pouvons nous séparer des injustes, séparons-nous de leurs injustices. C'est là préparer un trône à Dieu, qui s'assied dans les saints ou les humbles, bien qu'il ait un trône éternel. Les fleuves ou les Apôtres ont élevé la voix quand l'Esprit-Saint a soufflé sur eux ; la mer s'est soulevée contre eux, mais le Christ l'a calmée par sa victoire sur le monde : qu'il en soit béni à jamais.

1. A la lecture du psaume, nous en avons entendu le titre; et d'après les saintes Ecritures, c'est-à-dire le livre de la Genèse, il n'est pas difficile d'en connaître la signification. Un titre est en effet comme l'inscription placée sur le seuil d'une maison : il nous indique ce qui est à l'intérieur. Voici donc cette inscription : « Louange du cantique à David, « pour le jour qui précéda le sabbat, quand la « terre fut fondée ». Or, en considérant ce que Dieu fit chaque jour, quand il créa et disposa toutes choses, du premier au sixième jour (car il sanctifia le septième jour et le consacra par le repos, après toutes ses œuvres, qui étaient excellentes), nous voyons qu'au sixième jour (et c'est bien celui de notre psaume, puisqu'il est marqué, *la veille du sabbat*), Dieu créa tous les animaux sur la terre. Puis le même jour, il créa l'homme à son image et à sa ressemblance. Or, cette disposition des six jours n'est pas sans raison, puisqu'elle annonce que les siècles doivent s'écouler, avant que nous nous reposions en Dieu. Et c'est nous reposer que faire des bonnes œuvres. C'est pour cela qu'il est écrit que Dieu se reposa le septième jour, après avoir fait des œuvres excellentes[1]. Car la fatigue ne lui faisait point prendre son repos, et maintenant il n'est pas inactif, puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ nous dit : « Mon Père agit sans « cesse[2] ». Ainsi parlait-il aux Juifs, qui avaient au sujet de Dieu des pensées charnelles, qui ne comprenaient point que Dieu agit, bien qu'il se repose, qu'il agit toujours, bien qu'il se repose toujours. Donc nous aussi, que le Seigneur a voulu personnifier en lui-même, nous aurons le repos après les bonnes œuvres. Il est vrai, mes frères, que les œuvres que nous faisons ici-bas avant le repos, sont des œuvres laborieuses en quelque sorte, et que le repos dont il s'agit n'est qu'en espérance, et pas encore en réalité; et sans cette espérance nous succomberions au travail. Mais toutes ces bonnes œuvres laborieuses passeront un jour. Quoi de meilleur que donner du pain à celui qui a faim ? Et, comme nous l'entendions tout à l'heure à la lecture de l'Evangile, quoi de plus saint que ce conseil général : « Que tout homme qui a « deux tuniques en donne une à celui qui n'en « a point, et que celui qui a de quoi manger

[1] Gen. I et II, 1-3. — [2] Jean, V, 17.

« en donne à celui qui a faim [1] ? » Vêtir celui qui est nu, c'est une bonne œuvre, mais cette bonne œuvre subsistera-t-elle toujours? Elle est quelque peu pénible ; mais elle nous console, par l'espérance du repos à venir. Et pourtant quelle peine y a-t-il à vêtir un pauvre? Une bonne œuvre est presque sans peine, le mal est plus laborieux. Vêtir un pauvre quand on peut le faire, n'est guère pénible ; si on ne le peut : « Gloire à Dieu au plus « haut des cieux, et paix sur la terre aux « hommes de bonne volonté [2] ». Mais dépouiller celui qui est vêtu, qui pourra nous en dire la peine ? Et pourtant tout cela doit passer quand nous arriverons à ce repos, où il n'y aura ni affamé à nourrir, ni pauvre à revêtir. Toutes ces bonnes œuvres passeront donc, et ce sixième jour pendant lequel on fait ces œuvres excellentes, a un soir. Or, au jour du repos, il n'y aura aucun soir, puisque notre repos sera sans fin. Comme donc ce fut au sixième jour que Dieu fit l'homme à son image [3]; ainsi trouvons-nous que ce fut au sixième âge que Notre-Seigneur Jésus-Christ vint reformer l'homme à l'image de Dieu. Le premier âge, en effet, marqué par le premier jour, serait depuis Adam jusqu'à Noé ; le second âge, qui serait comme un second jour, depuis Noé jusqu'à Abraham ; le troisième âge, ou troisième jour, depuis Abraham jusqu'à David ; le quatrième âge, ou quatrième jour, depuis David jusqu'à la transmigration à Babylone; le cinquième âge, ou cinquième jour, depuis la transmigration à Babylone jusqu'à la prédication de Jean-Baptiste ; et le sixième jour, depuis la prédication de Jean-Baptiste jusqu'à la fin, et à la fin du sixième jour arrivera le repos. Nous sommes donc maintenant dans ce sixième jour. Si nous sommes dans ce sixième jour, voyez le titre du psaume : « Pour le « jour qui précéda le sabbat, quand la terre « fut fondée ». Examinons le psaume lui-même, et voyons quand la terre fut fondée, car elle ne le fut point peut-être ce jour-là. Ce n'est point en effet ce que nous lisons dans la Genèse. Quand donc la terre fut-elle fondée ? Quand, sinon, comme nous l'avons lu tout à l'heure dans l'Apôtre : « Si vous de« meurez dans la foi, fermes et inébranla« bles [4] ». Lorsque dans toute la terre, tous les fidèles sont inébranlables dans la foi, c'est alors que la terre est fondée, que l'homme est fait à l'image de Dieu [1]; ce que nous figurait le sixième jour de la Genèse. Mais comment Dieu a-t-il fait cette œuvre, comment a-t-il fondé la terre? Le Christ est venu afin de fonder la terre. « Car nul ne saurait « poser un fondement autre que celui qui a « été posé, qui est le Christ Jesus [2] ». C'est donc de Jésus-Christ que le psaume va parler.

2. « Le Seigneur a régné, il s'est couvert de « gloire ; le Seigneur s'est revêtu de force, et « il s'est ceint [3] ». Il a donc pris pour double vêtement la gloire et la force. Pourquoi s'en revêtir pour fonder la terre? Car le Psalmiste continue : « Il a consolidé la terre qui ne sera « point ébranlée ». Comment l'a-t-il consolidée ? En se revêtant de gloire. Mais il ne la consoliderait point s'il ne s'était revêtu de force en même temps que de gloire. Pourquoi donc la gloire, et pourquoi la force? Car le Prophète a précisé l'un et l'autre : « Le « Seigneur a régné, il s'est revêtu de gloire ; « le Seigneur s'est revêtu de force et a ceint « ses reins ». Vous le savez, mes frères, Notre-Seigneur, venant dans sa chair et prèchant l'Evangile du royaume, plaisait aux uns, déplaisait aux autres. Car les Juifs étaient partagés à son sujet : « Les uns disaient : Il « est bon; les autres : Non, il séduit la foule [4] ». Les uns parlaient donc de lui en bien, les autres en parlaient mal, le déchiraient, le mordaient, le noircissaient de leurs outrages. Il était donc revêtu de beauté pour ceux auxquels il plaisait, et de force pour ceux auxquels il ne plaisait point. Prends donc, toi aussi, le Seigneur pour modèle, afin que tu deviennes pour lui un vêtement. Sois revêtu de beauté pour ceux auxquels plairont tes bonnes œuvres, et sois fort contre tes détracteurs. Ecoute comment Paul, cet imitateur du Christ, eut de la beauté, comment de la force : « Nous « sommes », dit-il, « la bonne odeur du Christ, « en tout lieu, et pour ceux qui font leur « salut et pour ceux qui périssent [5] ? » Ceux qui goûtent le bien, se sauvent ; les détracteurs du bien doivent périr. Autant qu'il était en lui, Paul était le parfum du bien, il était même la bonne odeur. Malheur à ces misérables que la bonne odeur fait mourir. Car l'Apôtre n'a point dit : Nous sommes une bonne odeur pour les uns, une mauvaise odeur pour les

[1] Luc, III, 11. — [2] Id. II, 14. — [3] Gen. I, 26. — [4] I Cor. XV, 58.

[1] Gen. I, 26.— [2] I Cor. III, 11.— [3] Ps. XCII, 1. — [4] Jean, VI, 12.— [5] II Cor. II, 15.

autres ; mais bien : « Nous sommes la bonne « odeur du Christ, en tout lieu, et pour ceux « qui se sauvent, et pour ceux qui périssent ». Et il ajoute aussitôt : « Aux uns nous sommes « une odeur de vie pour la vie, aux autres « une odeur de mort pour la mort [1] ». Il était donc revêtu de beauté pour ceux auxquels il était une odeur de vie, et de force pour ceux auxquels il était une odeur de mort. Si tu te réjouis quand les hommes te louent, quand ils prennent goût à tes œuvres ; si leur blâme te fait manquer de courage, et ralentit tes bonnes œuvres, comme si tu en avais perdu le fruit en trouvant des détracteurs ; tu n'es pas immobile encore, et tu n'appartiens pas encore à « cette terre ferme qui ne sera point « ébranlée, pour laquelle le Seigneur s'est pré- « paré en se revêtant de sa force ». Saint Paul touche, à un autre endroit, cette force et cette beauté : « Par les armes de la justice, à droite « et à gauche ». Vois où il place la beauté, où il place la force : « Par la gloire et par l'igno- « minie [2] ». Il est beau dans la gloire, il est courageux dans l'ignominie. Chez les uns on l'élevait en gloire, chez les autres on le méprisait. Il apportait donc la beauté aux premiers, et la force à ceux auxquels il ne plaisait point. C'est en ce sens qu'au même endroit il énumère tous ces contrastes jusqu'à cette parole : « Comme n'ayant rien et possédant « tout [3] ». Posséder tout, c'est la beauté ; n'avoir rien, c'est la force. Ne nous étonnons donc point si le Prophète a dit : « Il a consolidé la « terre qui ne sera point ébranlée ». Comment l'univers entier ne sera-t-il point ébranlé? C'est parce que les fidèles du Christ sont partout et prêts à tout : à se réjouir avec ceux qui louent, à s'armer contre ceux qui blâment ; à ne s'amollir point devant la louange, à ne point se laisser abattre par le blâme.

3. Peut-être demanderons-nous aussi le sens de cette parole : « Il est ceint ». Se ceindre désigne le travail, et un homme ceint ses reins quand il va travailler. Comment toutefois le Prophète, au lieu de dire : Il est ceint, a-t-il dit : « Ceint par devant », *præcinctus?* Dans un autre psaume il est dit : « Ceignez vos reins de votre épée, ô Tout-Puis- « sant, et les peuples tomberont sous vos « coups [4] ». Ici, il n'est point dit simplement, ceignez-vous, *cingere*, ni ceignez-vous par devant, *præcingere*, mais *accingere gladium tuum*, ceignez votre épée ; et *accingere* se dit lorsque la ceinture porte quelque chose aux flancs. Il a donc dit : Ceignez votre épée, *accingere*. Or, le glaive du Seigneur, qui a vaincu l'univers entier, c'est l'Esprit de Dieu dans la vérité de sa parole. Pourquoi ceindre ce glaive autour des reins ? Il est vrai, mes frères, que ce verset vient d'un autre psaume, et que nous avons expliqué la ceinture autrement ; mais continuons puisqu'il se représente ici. Qu'est-ce que porter son épée à ses reins ? Les reins ont le sens de la chair. Car le Seigneur n'aurait point soumis l'univers entier, si le glaive de la vérité n'était venu dans la chair. Mais pourquoi dans notre psaume le mot *præcingere*, qui s'emploie quand on met quelque chose devant soi ? De là vient qu'il est dit que Jésus « mit devant « lui un linge, *præcinxit*, et lava les pieds « de ses disciples ». Il fut humble alors, ayant mis devant lui un linge pour laver leurs pieds. Or, toute force est dans l'humilité, puisque tout orgueil n'est que faiblesse. A propos de la force, le Prophète s'est servi du mot *præcinctus*, ceint par devant, afin de te rappeler que ce même Dieu assez humble pour laver les pieds des disciples était aussi *præcinctus*. Or, Pierre saisi de frayeur en voyant à ses pieds son Seigneur, son Maître (et dire son maître, c'est moins dire que son Seigneur), voyant son Seigneur se courber à ses pieds, pour les laver, fut dans la stupeur et s'écria : « Seigneur, vous ne me « laverez point les pieds ». Mais le Sauveur : « Ce que je fais, tu ne le comprends point « maintenant, tu le sauras plus tard ». Et Pierre : « Jamais vous ne me laverez les « pieds ». Et Jésus : « Si je ne te purifie, tu « n'auras aucune part avec moi ». Mais Pierre qui avait frissonné en voyant son Maître lui laver les pieds, frissonna plus encore à cette parole : « Tu n'auras point de part avec moi ». Tant que le Seigneur n'agissait point sans motif, et qu'il y avait là quelque mystère, il s'écria : « Seigneur, non-seulement les pieds, « mais les mains et la tête et tout le corps ». Et Jésus : « Celui qui a été lavé n'a plus besoin « de se laver une seconde fois, mais il est com- « plétement pur ». Si donc il leur lavait les pieds, ce n'était pas tant pour les purifier que pour leur donner un exemple d'humilité. Car il leur avait dit : « Ce que je fais, tu ne « le comprends pas maintenant, tu le sauras

[1] II Cor. II, 16.— [2] II Cor. VI, 8.— [3] Id. 10.— [4] Ps. XLIV, 4, 6.

« plus tard ». Voyons si plus tard ils ont compris, si plus tard il leur a exposé ce qu'il faisait alors, afin de voir le Seigneur ceint de sa force, car toute sa force était dans son humilité. Quand il leur eut lavé les pieds, il s'assit de nouveau, et leur dit : « Vous m'appelez Maître, et vous dites vrai ; je le suis « en effet : vous m'appelez Seigneur, et vous « dites vrai, car je le suis. Si donc moi, votre « Maître et votre Seigneur, j'ai lavé vos pieds, « comment devez-vous agir les uns envers « les autres [1] ? » Si donc c'est dans l'humilité qu'est la force, ne craignez pas les orgueilleux. Les humbles sont comme la pierre ; elle paraît abaissée, mais elle est solide. Que sont les orgueilleux ? Semblables à la fumée, ils ne s'élèvent que pour s'évanouir. Donc il nous faut rapporter à l'humilité du Seigneur cette ceinture dont nous parle l'Evangile, et qu'il mit devant lui, pour laver les pieds à ses Apôtres.

4. On pourrait encore donner un autre sens à cette parole. Nous avons dit que *præcingere* c'est mettre une ceinture, mais devant soi. Or, nos détracteurs parlent quelquefois en mal de nous, mais en notre absence, et comme derrière nous ; d'autres le font en face, comme au Seigneur à la croix : « S'il est « le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix [2] ». Or, nous n'avons pas réellement besoin de courage quand on ne médit de nous qu'en notre absence ; car nous n'entendons pas, nous ne sentons rien ; mais quand on nous outrage en notre présence, il nous faut alors du courage. Qu'est-ce à dire du courage ? Oui, pour supporter ; car n'allez pas croire qu'il y a du courage à vous laisser vaincre par l'outrage que vous entendez, et à frapper le coupable. Frapper un insolent, ce n'est pas être courageux, c'est être vaincu par la colère. Or, il y a folie à donner le nom de fort à un homme vaincu ; quand l'Ecriture dit que « l'homme « qui dompte sa colère, est plus fort que celui « qui prend les villes [3] ». Un preneur de villes est donc inférieur à l'homme qui surmonte sa colère. Tu as dans toi-même un rude adversaire. Quand l'outrage soulève en toi la colère, et te pousse à rendre le mal pour le mal, souviens-toi de cette parole de l'Apôtre : « Ne rendez à personne le mal pour le mal, « ni l'outrage pour l'outrage [4] ». Ces paroles étoufferont ta colère et te fortifieront : et comme ces paroles te sont dites en face, et non par derrière, elles seront une ceinture devant toi.

[1] Jean, XIII, 4-15. — [2] Matth. XXVII, 40. — [3] Prov. XVI, 32. — [4] I Pierre, III, 9.

5. Allons plus loin, le psaume est court. « Il a consolidé la terre qui ne sera point « ébranlée [1] ». Vous le voyez, mes frères, beaucoup ont embrassé la foi de Jésus, c'est le grand nombre : et pourtant dans ce grand nombre, l'Evangile qu'on a lu vous le disait tout à l'heure, le Seigneur viendra le van à la main, et il purgera son aire, serrant le froment dans son grenier, et jetant les pailles au feu inextinguible [2]. Il y a donc sur toute la terre des bons et des méchants, des bons qui sont le grain, des méchants qui sont la paille. Le fléau dans l'aire brise la paille qui tombe et nettoie le froment. Qu'est-ce donc que cet univers qui ne sera point ébranlé ? Le Prophète ne tiendrait point ce langage s'il n'y avait aussi un univers qui s'ébranlera. Il y a donc un univers qui demeurera ferme, tandis qu'un autre univers doit chanceler. On appelle univers, en effet, les bons qui demeurent fermes dans la foi : et qu'on ne dise point qu'ils sont en un endroit, ils sont partout ; de même que les méchants, qui doivent abandonner la foi au souffle de la moindre tribulation, sont aussi partout. Il y a donc un univers mobile et un univers immobile, dont parle saint Paul. Vois cet univers mobile : « De ce « nombre sont Hyménée et Philète, qui se sont « écartés de la verité, en disant que la résur- « rection est déjà faite, et qui bouleversent la « foi de quelques-uns [3] » : je vous le demande, quels sont ces hommes dont parle saint Paul ? Appartenaient-ils à cet univers qui est inébranlable ? Ils étaient la paille : et ils bouleversent la foi, dit l'Apôtre. Il ne dit point la foi de tous : et s'il disait de tous, nous devrions comprendre de tous ceux qui appartiennent à la cité de Babylone, qui doit être damnée avec le diable. Néanmoins il dit la foi de quelques-uns. Et comme si l'on demandait : Qui pourra leur résister ? il ajoute aussitôt : « Mais le solide fondement de Dieu subsiste [4] ». Voilà que tu connais l'univers qui sera inébranlable. « Voici quel en est le signe ». Quel est le signe de ce fondement solide ? « Le « Seigneur connaît ceux qui sont à lui ». Tel est l'univers qui ne chancellera point : « Le « Seigneur connaît ceux qui sont à lui ». Et

[1] Ps. CXII, 1. — [2] Matth. III, 12. — [3] II Tim. II, 17, 18. — [4] Id. 19.

qu'a-t-il pour signe? « Que celui qui invoque « le nom du Seigneur, s'éloigne de l'iniquité ». Qu'il s'éloigne maintenant de l'iniquité, puisqu'il ne peut se séparer des injustes, à cause du mélange de la paille et du froment, jusqu'au vannage. Que dis-je, mes frères? Chose étonnante de la part du froment dans l'aire ! il se sépare de la paille quand on l'en dépouille, mais lorsqu'on le bat, il ne s'en va point de la grange. Quand se séparera-t-il tout à fait? Quand viendra le vanneur [1]. L'univers entier est donc une aire : il faut, quelque bon que tu sois, que tu vives parmi les méchants; mais si tu ne peux te séparer des hommes injustes, sépare-toi de l'injustice. « Que tout homme qui invoque le nom du « Seigneur se sépare de l'iniquité », et il sera dans cet univers qui est inébranlable.

6. « C'est de là, ô mon Dieu, qu'un trône vous « a été préparé [2] ». « De là », qu'est-ce à dire? De ce moment: comme si le Prophète nous disait : Qu'est-ce que le trône de Dieu? où s'assied-il? En ses saints. Veux-tu être pour Dieu un trône? Prépare-lui dans ton cœur un lieu où il s'asseye. Quel est en effet le siége de Dieu, sinon l'endroit qu'habite le Seigneur? Et où habite le Seigneur, sinon dans son temple? Et quel est ce temple? se compose-t il de murailles? Loin de nous cette pensée ! Son temple est peut-être ce monde, qui est vaste et digne de la grandeur de Dieu. Il ne saurait contenir celui qui l'a fait. Où donc Dieu se repose-t-il? L'âme calme, l'âme juste, voilà celle qui porte Dieu. Chose étrange, mes frères ! Dieu est infiniment grand, il pèse à ceux qui sont forts, il est pour les faibles un léger fardeau. Quels sont ces forts du Prophète? Les orgueilleux qui ont confiance dans leurs forces. Et cette faiblesse, qui consiste dans l'humilité, est une force plus grande. Ecoute ce que dit l'Apôtre : « Quand « je suis faible, c'est alors que je suis fort [3] ». Voilà ce que je vous ai prêché, que le Seigneur s'est revêtu de force, quand il a enseigné l'humilité. Tel est donc ce siége de Dieu dont un Prophète nous a dit ailleurs : « En « qui reposera mon esprit? » C'est-à-dire, où mon esprit pourra-t-il reposer, sinon sur le trône de Dieu? Ecoute la description qu'il fait de ce trône. Tu t'imaginais peut-être un palais de marbre, d'amples parvis, une hauteur démesurée, des toits étincelants. Ecoute ce que le Seigneur se prépare : « Sur qui re- « posera mon esprit? Sur l'homme humble « et calme, sur l'homme qui redoute ma pa- « role [1] ». Es-tu humble? Es-tu tranquille? voilà que Dieu repose en toi. Mais Dieu, qui est élevé, n'habitera pas en toi si tu veux t'élever. Tu veux être grand afin qu'il habite en toi ; sois humble, redoute sa parole, c'est là qu'il habite. Il ne craint point une demeure tremblante, parce que lui-même la consolide. « C'est depuis lors, ô Dieu, qu'un trône vous « est préparé ». « Depuis lors », c'est-à-dire depuis ce moment, ce qui semble préciser un temps particulier. Depuis ce temps, quel temps? Peut-être le jour qui précéda le sabbat. Dès lors, le titre nous dirait alors quel jour. Ce serait le sixième jour, ou le sixième âge du monde, alors que le Seigneur vint en sa chair. C'est de ce jour, oui de ce jour, qu'il s'est fait homme, et qu'il est sorti du sein virginal. Que lisons-nous dans un autre psaume? « Vous êtes dans la splendeur des saints, dès « les entrailles maternelles ». « Dans la splen- « deur des saints », c'est-à-dire que vous éclairez les saints afin qu'ils voient Dieu en sa chair, et que leur cœur se purifie afin qu'ils le voient dans sa divinité. « Dans la splendeur des « saints, dès les entrailles maternelles ». Mais que dit ensuite le Prophète? Afin que l'on ne s'imagine point que le Christ n'a commencé son existence qu'au sortir du sein virginal, il ajoute : « Je t'ai engendré avant l'é- « toile du matin [2] ». Ainsi, après avoir dit : « Dans la splendeur des saints, dès les en- « trailles maternelles », le Prophète craint que l'on ne vienne à penser que le Christ a commencé au moment de sa naissance, comme Adam, comme Abraham, comme David, et il ajoute : « Avant l'étoile du matin, je t'ai en- « gendré »; avant tout ce qui est éclairé. L'étoile du matin, en effet, signifie toutes les étoiles, et par les étoiles tous les temps, puisque Dieu a fait les astres pour marquer les temps [3], en sorte que Jésus-Christ serait né avant tous les temps : or, celui qui est né avant tous les temps ne peut être regardé comme un homme né dans les temps, puisque le temps est la créature de Dieu. Car si tout a été fait par lui [4], le temps aussi est son ouvrage. Peut-être encore : « avant l'étoile du « matin », signifierait-il aussi, avant tout esprit qu'éclaire la sagesse de Dieu. Que votre cha-

[1] Matth. III, 12. — [2] Ps. XCII, 2. — [3] II Cor. XII, 10.

[1] Isa. LXVI, 2. — [2] Ps. CIX, 3. — [3] Gen. I, 14. — [4] Jean, I, 3.

rité redouble d'attention. De même que le Prophète, après avoir dit : « Au sortir du sein « virginal », craint pour notre foi que nous ne venions à croire que le Christ a commencé à dater de sa naissance du sein de la Vierge, et qu'il ajoute aussitôt : « Je t'ai engendré « avant l'étoile du matin »; de même ici, après avoir dit : « Depuis lors », c'est-à-dire depuis un certain temps, depuis le jour qui précède le sabbat, depuis le sixième âge du monde, quand le Christ Notre-Seigneur vint en sa chair, parce qu'il voulut bien se faire homme pour nous, lui qui est Dieu, non-seulement avant Abraham, mais avant le ciel et la terre, lui qui a dit : « Je suis avant qu'Abraham « fût [1] », et non-seulement avant Abraham, mais avant Adam ; et non-seulement avant Adam, mais avant les anges, avant le ciel et la terre, puisque toute chose a été faite par lui : le Prophète craint que ce jour de la naissance du Sauveur dans le temps, ne te fasse croire que c'est alors seulement qu'il commença son existence, et il ajoute : « Un trône « vous a été préparé, ô Dieu ». Mais quel Dieu ? « Vous êtes de tout siècle », ou de de toute éternité, ἀπὸ αἰῶνος : ainsi porte le grec qui se sert de αἰών, tantôt pour désigner le siècle, tantôt pour désigner l'éternité. O vous donc que l'on croirait né de ce moment, vous êtes de toute éternité. Ne nous arrêtons pas à une naissance humaine, élevons nous à l'éternité divine. Sa vie du temps a donc commencé à sa naissance : il a crû en âge, vous l'avez entendu dans l'Evangile ; il a choisi ses disciples, les a remplis de l'Esprit-Saint, et ils ont commencé à prêcher. C'est là peut-être ce qui est dit ensuite.

7. « Les fleuves ont élevé leur voix [2] ». Quels sont ces fleuves qui ont élevé leur voix ? Rien ne l'indique : à la naissance du Sauveur, nous ne voyons pas que les fleuves aient parlé, non plus qu'à son baptême et à sa passion, nous n'entendons pas la voix des fleuves. Lisez l'Evangile, vous ne verrez point que les fleuves aient parlé. C'est peu de parler, « ils ont élevé leur voix ». Non-seulement ils ont parlé, mais avec force, mais avec fracas. Quels sont ces fleuves qui ont parlé? L'Evangile n'en fait pas mention, disons-nous, cherchons-y néanmoins. Car où le trouver, sinon dans l'Evangile ? Je pourrais peut-être inventer, mais au lieu d'être un

[1] Jean, VIII, 58. — [2] Ps. XCII, 3.

fidèle dispensateur, je ne serais plus qu'un fabuliste. Cherchons dans l'Evangile, cherchons ensemble quels sont ces fleuves qui élevèrent la voix. « Jésus se tenait debout et « criait », lisons-nous dans l'Evangile. Que criait-il? Voilà déjà la tête de tous les fleuves qui crie ; lui, la source d'où les autres fleuves doivent prendre leur écoulement, élève la voix le premier. Et que disait Jésus en se tenant debout? « Celui qui croit, comme le dit « l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront « de son sein ». Et l'Evangéliste continue : « Il parlait ainsi à cause de l'Esprit que de- « vaient recevoir ceux qui croyaient en lui. « Mais le Saint-Esprit n'était pas encore donné, « car Jésus n'était pas encore glorifié [1] ». Or, après que Jésus fut glorifié par la résurrection et par l'ascension, comme vous le savez, mes frères, et que furent écoulés dix jours qui étaient figuratifs, il envoya l'Esprit-Saint, qui remplit les disciples [2]. Cet Esprit-Saint est donc le grand fleuve qui remplit beaucoup d'autres fleuves. C'est de ce fleuve que le Psalmiste a dit ailleurs : « Un fleuve impé- « tueux porte la joie dans la cité de Dieu [3] ». Des fleuves s'échappèrent donc du sein des disciples, quand ils reçurent le Saint-Esprit. Ils devinrent des fleuves d'Esprit-Saint. Comment ces fleuves élevèrent-ils la voix ? et pourquoi? D'abord parce qu'ils avaient craint. Pierre n'était pas encore un fleuve quand la question d'une servante lui fit renier le Christ jusqu'à trois fois : « Je ne connais point cet « homme [4] ». La crainte le fait mentir ; il n'élève pas encore la voix, il n'est pas encore un fleuve. Mais lorsqu'ils furent tous pleins du Saint Esprit, et que les Juifs les firent comparaître pour leur défendre de parler aucunement de Jésus et d'enseigner en son nom, Pierre et Jean leur dirent : « Jugez s'il « est juste devant Dieu, de vous obéir plutôt « qu'à Dieu ; car nous ne pouvons pas taire « les choses que nous avons vues et enten- « dues. Ces fleuves élevèrent la voix, et ré- « pondirent à la voix des grandes eaux ». C'est à cette voix qui s'élève que revient ce qui est écrit : « Pierre se tenant debout avec les « onze, et élevant la voix, s'écria : Hommes « de Judée [5] » ; et le reste qu'il ajouta en leur prêchant Jésus-Christ sans crainte et avec une grande confiance. « Les fleuves ont élevé la

[1] Jean, VII, 37-39. — [2] Act. II, 4. — [3] Ps. XLV, 5. — [4] Matth. XXVI, 69-71. — [5] Act. II, 14.

« voix, pour provoquer la voix des grandes « eaux » ; car les Apôtres étant sortis du conseil des Juifs, ils vinrent trouver leurs frères, et racontèrent ce que leur avaient dit les prêtres et les sénateurs. A ces paroles, tous élevèrent une même voix vers le Seigneur, et dirent : « C'est vous qui avez fait le ciel, « la terre, la mer et tout ce qui est en eux [1] »; et tout ce que dirent ces fleuves en élevant la voix. « Les élévations de la mer sont admi-« rables ». Comme ces disciples élevaient la voix, plusieurs embrassèrent la foi et reçurent le Saint-Esprit, et ces fleuves peu nombreux commencèrent à se multiplier et à élever la voix. Aussi est-il dit : « A la voix des « grandes eaux, combien sont admirables les « soulèvements de la mer », ou de ce siècle. Lorsque tant de bouches prêchèrent le Christ, la mer aussitôt s'irrita, et les persécutions se multiplièrent. Ainsi donc, lorsque « les fleuves « élevèrent la voix, à la voix des grandes eaux « répondirent les suspensions de la mer ». Ces suspensions sont des soulèvements, car le courroux de la mer fait soulever les flots. Mais que ces flots se soulèvent à leur gré, que la mer frémisse dans sa rage; « ses soulève-« ments sont admirables», sans doute : effroyables menaces, effroyables persécutions, mais vois ce qui suit : « Le Seigneur est admirable « dans les cieux ». Que la mer donc s'apaise, qu'elle rentre dans le calme, et que l'on donne la paix aux chrétiens. La mer se soulevait jadis, la barque était agitée; cette barque c'est l'Eglise, et la mer c'est le monde. Le Seigneur vint, il marcha sur la mer, foula aux pieds ses flots [2]. Comment le Seigneur marcha-t-il sur la mer ? En marchant sur la tête de ces grandes ondées écumantes. Les puissants et les rois ont cru et reçu le joug du Christ. Ne craignons donc point. Si « la « mer a de terribles soulèvements, plus ter-« rible encore est le Seigneur dans les cieux ».

8. « Vos témoignages sont devenus tout à « fait croyables [3] ». Car, si les soulèvements de la mer étaient effrayants, plus grand encore était le Seigneur dans les cieux. « Vos « témoignages sont devenus tout à fait croya-

[1] Act. IV, 18-24. — [2] Matth. XIV, 24, 25. — [3] Ps. XCII, 5.

« bles ». Ce sont vos témoignages, car vous aviez dit auparavant : « Je vous dis ces « choses, afin que vous ayez la paix en moi. « Vous aurez de grandes tribulations dans le « monde [1] ». Je vous en avertis donc, le monde se soulèvera contre vous. Or, ils furent persécutés, et ces persécutions confirmèrent en eux la parole de Dieu et affermirent leur courage ; car en voyant s'accomplir la promesse des persécutions, ils espéraient que s'accomplirait aussi la promesse des couronnes. Dès lors, « effrayants étaient les sou-« lèvements de la mer, et plus grand encore « était le Seigneur dans les cieux. Vous aurez « la paix avec moi, mais des persécutions « dans le monde ». Que faisons-nous donc ? La mer est en courroux, les flots se soulèvent avec fureur, nous sommes dans la persécution, allons-nous défaillir ? Loin de là. « Le « Seigneur est admirable dans les cieux ». Aussi quand il disait à ses Apôtres : « Vous « aurez la paix avec moi, mais le monde vous « persécutera »; comme s'ils lui eussent demandé : Pensez-vous qu'en nous foulant aux pieds, le monde ne nous exterminera pas ? il ajouta aussitôt : « Mais réjouissez-vous, j'ai « vaincu le monde ». Si donc il dit : « J'ai « vaincu le monde», attachez-vous à celui qui a vaincu le monde, qui a calmé la mer. Réjouissez-vous en lui, parce que le Seigneur est grand dans les cieux, et que « ses témoi-« gnages sont devenus tout à fait croyables ». Et qu'est il arrivé de tout cela ? « La sainteté, « Seigneur, convient à votre maison ». A votre maison, à toute votre maison. Non point ici, non point là, non point ailleurs ; mais dans toute votre maison, dans l'univers entier. Pourquoi dans l'univers entier ? « Parce qu'il « a redressé l'univers entier qui ne sera point « ébranlé [2] ». La maison du Seigneur sera solidifiée dans le monde entier; beaucoup tomberont, mais la maison demeure ; beaucoup seront dans le trouble, mais la maison sera inébranlable. « La sainteté, Seigneur, « convient à votre maison ». Est-ce pour un peu de temps ? Non, mais « pour de longs « jours ».

[1] Jean, XVI, 33. — [2] Ps. XCV, 10.

DISCOURS SUR LE PSAUME XCIII [1].

LE MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANTS.

La prospérité du méchant est ici-bas un scandale pour les faibles, qui sont portés à imiter ceux qu'ils croient heureux, ou à n'éviter le mal que par la crainte. Dieu découvre le mal qu'ils feraient sans cette crainte, et dans l'occasion ils montrent leur méchanceté. Ainsi naguère une famille attirait ses victimes à imiter ses forfaits. Le lion bravait les gardiens, que redoute le loup non moins coupable. Dieu veut nous faire pratiquer la justice par amour pour cette justice. Ce psaume tend à guérir nos pensées; il est pour le quatrième jour, ou celui de la création des astres, parce que les saints doivent briller comme des astres, mais sans qu'on doive les adorer : ils brillent en effet et poursuivent leur carrière sans s'arrêter aux crimes dont ils sont les témoins muets. Ils doivent supporter les injustes afin de ne point tomber du ciel ou de la loi, que nous devons lire ici-bas afin que rien ne nous ébranle. Dieu se vengera de ceux qui murmurent contre sa providence, de même qu'il n'épargnait personne ici-bas, quand il encourageait les justes par la promesse du ciel. Il les épargnera moins encore maintenant qu'ils l'ont crucifié, à moins qu'en s'humiliant ils ne méritent de faire des miracles, comme quelques-uns de ses bourreaux. Ils croient ou que Dieu ignore leurs crimes, ou que ces crimes lui plaisent. Mais d'abord le juste doit savoir que c'est ici-bas le lieu de souffrir, que la patience fait partie du labeur, ensuite que Dieu qui a planté l'œil et l'oreille saura voir et entendre; que le péché devient la fosse du pécheur, de l'orgueilleux, qui s'arroge le bien qu'il trouve en lui, ou qui se préfère aux autres, que Jésus-Christ nous apprend l'humilité, en prenant notre chair, en mourant sur la croix, et que cette humilité fait descendre Dieu vers nous ; que s'il corrige le juste ici-bas, c'est pour l'épargner dans l'éternité ; que nous devons adapter notre volonté à celle de Dieu ; qu'il a pris nos sentiments humains afin de les redresser, de les sanctifier; qu'il nous donnera la force de surmonter nos tentations, nous amènera à confesser nos faiblesses, car il aime l'aveu, et il tendit la main à Pierre sur le point d'être submergé ; que nul homme injuste ne pourra s'asseoir auprès de celui qui fait de la douceur un précepte; que s'il soumet à la douleur ceux qui lui appartiennent, que ne réserve-t-il pas aux pécheurs? Que s'il s'est donné à nous ici-bas, que nous réserve-t-il dans l'éternité ? Il veut nous rendre le repos, un repos éternel, au prix d'un travail pendant notre vie. L'affection réveille notre foi comme la tempête réveilla les Apôtres. Aux menaces des méchants opposons les menaces de Dieu, qui a le droit du potier, de faire des vases à sa volonté, qui se sert des méchants pour nous exercer, sauf à les traiter selon l'intention qui les guide. Que notre foi nous soutienne ici-bas par des actes de charité.

1. Nous avons écouté avec beaucoup d'attention la lecture du psaume, écoutons aussi ce qu'il plaît à Dieu de nous révéler des mystères qu'il y a cachés. Si Dieu en effet a jeté le voile du mystère sur quelques passages des Ecritures, c'est moins pour nous les dérober, que pour nous forcer à frapper à la porte pour en obtenir l'entrée. Si donc vous frappez avec une tendre piété et une charité sincère, Dieu vous ouvrira [2], lui qui voit ce qui vous excite à frapper. Chacun de nous sait qu'il y eut autrefois beaucoup de murmurateurs contre la patience de Dieu (et puissions-nous n'être point de ce nombre), des hommes qui s'affligeaient de voir les méchants et les impies vivre sur la terre, et même y obtenir de la puissance; et ce qui est plus impénétrable encore, de leur voir contre les bons assez de puissance pour les opprimer; de voir enfin les méchants dans la joie, les bons dans l'affliction ; les méchants dans la gloire, les justes dans l'humiliation. A la vue de ces désordres, et ils sont nombreux dans le genre humain, des hommes d'un esprit faible et impatient se persuadent que c'est en vain qu'ils sont vertueux, puisque Dieu détourne, ou semble détourner les yeux des bonnes œuvres que font les hommes pieux et fidèles, et augmenter encore les jouissances des méchants. Assez faibles dès lors pour se persuader que c'est sans profit qu'ils tâchent de vivre saintement; ou bien ils sont portés à imiter les désordres de ceux qu'ils voient en quelque sorte fleurir ici-bas ; ou bien, si quelque faiblesse de caractère ou de conscience les fait reculer devant le mal, ils sont retenus plutôt par la crainte des lois humaines, que par l'amour de la justice, ou plus clairement, ils craignent d'encourir parmi les hommes la réprobation des hommes, et ils évitent les actions condamnables, sans toutefois éviter les pensées honteuses. Et parmi toutes ces pensées iniques, celle qui en est la source est cette impiété qui leur persuade que Dieu néglige la conduite de ce monde, et n'en prend aucun soin ; qu'il ne met aucune différence entre les bons et les méchants, ou, ce qui est plus horrible encore, qu'il favorise les méchants et persécute les bons. Tout homme

[1] Sermon donné probablement dans un autre diocèse, à la prière de quelques évêques. — [2] Matth. VII, 7.

qui a ces pensées est impie envers lui-même, et se nuit quand même il ne nuirait à personne. Il n'atteint pas Dieu, il est vrai, mais il est son propre meurtrier. Dominés par ces pensées et par la crainte, ils peuvent bien ne pas nuire aux hommes, mais Dieu découvre et punit dans leurs pensées leurs homicides, leurs adultères, leurs fraudes et leurs rapines. Car il voit leurs désirs, lui dont l'œil n'est point arrêté par ce voile charnel, et peut pénétrer leur volonté. Que l'occasion se présente, et ces hommes ne deviennent plus méchants, ils montrent qu'ils le sont : ce n'est pas ce qui vient de naître qu'ils mettent en évidence, mais bien ce qui était caché dans leurs cœurs. Il n'y a que peu d'années, c'est hier en quelque sorte que l'on a vu ce que j'énonce, et les esprits les plus lents ont pu le comprendre ; il y avait ici une famille très-puissante, dont Dieu s'était fait un fléau contre le genre humain ; et le genre humain se fût corrigé à cette occasion, s'il eût reconnu là une main paternelle, et redouté la sentence du juge. Pendant que cette famille exerçait en cette ville sa grande puissance, beaucoup gémissaient sous sa tyrannie, murmuraient, blâmaient, maudissaient, blasphémaient. Mais combien les hommes se nuisent à eux-mêmes, et combien sont abandonnés par un juste jugement de Dieu aux désirs de leur cœur [1] ? Puis subitement les murmurateurs devenaient membres de cette famille, et faisaient endurer aux autres les maux dont ils murmuraient un peu auparavant. Un homme est donc véritablement bon quand il ne fait point le mal qu'il pourrait faire ; c'est de lui qu'il est dit : « Il a pu violer la loi, et ne « l'a point violée, faire le mal, et il ne l'a « point fait. Quel est-il, et nous le comble- « rons de louanges ? car il a fait des mer- « veilles en sa vie [2] ». Ainsi dit l'Ecriture au sujet des hommes puissants qui demeurent inoffensifs. Un loup a la volonté de nuire autant qu'un lion. Le mal est inégal, mais non la volonté. Car un lion, non-seulement dédaigne les aboiements du chien, mais il le met en fuite, puis s'élance dans l'étable, et enlève ce qu'il lui plaît, sans que le chien ose souffler : tandis qu'un loup n'ose le faire quand le chien aboie. Mais en est-il plus innocent quand il se retire sans rien prendre, effrayé qu'il est par les aboiements du chien?

[1] Rom. I, 24. — [2] Eccli. XXXI, 9, 10.

Dieu nous apprend donc à pratiquer l'innocence, non par la crainte du châtiment, mais par l'amour de la justice. C'est alors que l'innocence est libre, et véritablement innocence. L'homme, innocent par crainte, n'est pas vraiment innocent, bien qu'il ne fasse point le mal qu'il voudrait bien faire. Il ne nuit point par une action coupable ; mais il se nuit beaucoup à lui-même, par son coupable désir. Vois dans l'Ecriture comment il se nuit : « Quiconque aime l'iniquité, hait son « âme [1] ». C'est donc nous tromper gravement que prétendre tourner contre les autres nos injustices, et non contre nous-mêmes. C'est contre les autres que l'on veut être injuste, on veut les blesser, détruire leurs biens, envahir leurs campagnes, enlever leurs esclaves, dérober leur or, leur argent, tout ce qu'ils peuvent posséder. Ce n'est guère qu'en ces manières qu'un autre est victime de nos injustices. En ce cas, ton iniquité pourrait donc nuire au corps de ton prochain, et pas à ton âme ?

2. Une doctrine si simple, si vraie, qui apprend aux hommes de bien à aimer la justice elle-même, à chercher par elle à plaire à Dieu, à reconnaître qu'il répand dans nos âmes une lumière invisible qui nous prépare aux bonnes œuvres, et à préférer, à tous les biens qui nous captivent ici-bas, cette lumière de la sagesse, un tel enseignement provoque les murmures des hommes ; et s'ils ne s'exhalent de leurs bouches, ils rongent du moins leurs cœurs. Que disent-ils donc ? Est-il vrai que je plaise à Dieu par la justice ? Que les justes lui plaisent, quand sa providence laisse fleurir ainsi les méchants ? Ils sont si criminels, et ne sont point châtiés. Et s'il leur arrive quelque mal, que vont-ils nous répondre, si nous leur disons : Voyez quelle vengeance Dieu a tirée des crimes de cet homme ? quelle fin malheureuse ! Ils vous énumèrent tous les justes qui ont essuyé quelque malheur, et nous les opposent en disant : si cet homme a essuyé des malheurs à cause de sa méchanceté, pourquoi donc a-t-il été traité de la sorte, ce juste qui a vécu si saintement, qui a fait tant d'aumônes, tant de bonnes œuvres dans l'Eglise, pourquoi une fin si tragique? Pourquoi cette ressemblance entre sa mort et la mort de cet homme si coupable? Ce langage fait voir que s'ils ne commettent point le mal, c'est qu'ils ne peu-

[1] Ps. X, 6.

vent, ou qu'ils n'osent. Car la langue rend ici témoignage des volontés du cœur. Mais leur langue demeurât-elle muette et perdue par la crainte, que Dieu verrait encore intérieurement les pensées des hommes, qu'un autre homme ne saurait découvrir. Ce sont donc les pensées des hommes, pensées secrètes, ou qui se manifestent par des actes ou des paroles, que notre psaume veut guérir : si les malades veulent être guéris, qu'ils écoutent, et qu'ils se guérissent. Dieu veuille que dans cette foule rassemblée dans l'enceinte de cette église, et qui entend par ma bouche la parole de Dieu, il n'y ait personne à guérir de cette maladie. Oui, qu'il n'y ait personne. Et quand bien même il n'y aurait ici aucune de ces blessures, il n'est pas inutile d'en parler. Il faut apprendre à vos cœurs à guérir ceux qui tiendront de semblables discours. Tout chrétien, je me le persuade facilement, s'il est fidèle, s'il se confie en Dieu, s'il met son espérance dans l'avenir, et non sur cette terre, et en cette vie, s'il n'entend pas inutilement ces paroles : Vos cœurs en haut, méprise ces récriminations s'il les entend, plaint ceux qui profèrent de semblables murmures, et se dit en lui-même : Dieu sait ce qu'il fait, et nous ne pouvons pénétrer ses conseils, ni comprendre pourquoi il pardonne aux méchants pour un temps, et pourquoi il afflige dans le temps ceux qui le servent. Il me suffit que l'affliction du juste doive passer, comme le bonheur des méchants. Celui qui en est là est donc en sûreté, et supporte facilement le bonheur des impies ; il supporte également, il tolère l'affliction des bons, jusqu'à la fin du siècle, jusqu'à ce que l'iniquité soit passée. Il jouit déjà du bonheur, Dieu l'a déjà instruit de sa loi, lui a quelque peu adouci la rigueur des mauvais jours, jusqu'à ce que l'on creuse une fosse aux pécheurs. Que celui qui n'en est point encore là nous écoute, et reçoive de notre bouche ce qu'il plaît au Seigneur ; ou plutôt, que Dieu parle à son cœur, lui qui voit mieux que nous ce qu'il y doit guérir.

3. Voici le titre ou l'inscription du psaume : « Psaume de David pour le quatrième jour « du sabbat ». Ce psaume doit enseigner la patience à tous les justes qui sont dans l'affliction. Il affermit notre patience, et nous apprend à voir sans aigreur le bonheur des méchants. Voilà ce qu'il contient d'un bout à l'autre. Pourquoi donc est-il intitulé : Pour le quatrième jour de la semaine? Le premier jour de la semaine est le dimanche. Le second est la seconde férie, que le monde appelle jour de la Lune ou lundi ; le troisième jour est la troisième férie, appelé jour de Mars ou mardi. Le quatrième jour du sabbat est donc la quatrième férie, appelée jour de Mercure, ou mercredi par les païens et beaucoup de chrétiens. Nous voudrions qu'ils s'en corrigeassent, et ne parlassent plus ainsi ; car ils ont leur langage dont ils doivent se servir. Ces noms en effet ne sont point les mêmes chez tous les peuples, et les uns ont tel nom, les autres tel autre. Il serait donc mieux qu'un chrétien se servît du langage de l'Eglise. Toutefois si quelqu'un se laisse entraîner à la coutume, et se sert d'un langage qu'il condamne au fond de son cœur, qu'il reconnaisse du moins que ceux dont on a donné les noms aux astres sont des hommes, et que les astres n'ont point commencé avec ces hommes, qu'ils étaient dans les cieux avant que ces hommes fussent sur la terre. Mais que ces hommes puissants et éminents ici-bas, s'étant rendus chers à leurs semblables, à cause de certains bienfaits périssables, et qui ne regardaient point la vie éternelle, mais bien cette vie présente, ont reçu des mortels les honneurs divins. En effet les anciens du monde, trompés eux-mêmes et trompant les autres adulateurs envers ceux qui leur procuraient quelque bonheur en cette vie, montraient dans les cieux les constellations, et assuraient que c'était ici l'étoile d'un tel et là l'étoile de tel autre. Car des hommes qui n'avaient rien examiné auparavant, qui n'avaient point vu que ces étoiles occupaient cette place même avant leur naissance, crurent qu'elles commençaient à luire. Ainsi s'accrédita une opinion mensongère ; opinion que le diable a confirmée, que le Christ a détruite. Dans votre langage donc, le quatrième jour de la semaine est le quatrième, en commençant au dimanche. Que votre charité examine le sens du titre. Il y a là un grand mystère, mais très-caché. Le reste du psaume sera clair, les mouvements en sont de toute évidence et se comprennent facilement : mais il faut l'avouer, le titre n'est pas d'une faible obscurité. Toutefois, avec le secours de Dieu, le nuage se dissipera, vous comprendrez le psaume, et dès l'entrée vous en saisirez le sens. Car c'est au début que nous lisons : « Psaume pour David ou

« quatrième jour du sabbat». Voilà ce qui est écrit au frontispice, gravé sur le portail. Un homme veut lire l'enseigne avant d'entrer dans la maison. Rappelons-nous alors les œuvres que dans la Genèse l'Ecriture sainte assigne au premier jour ; nous trouvons qu'alors fut créée la lumière : ce qui fut fait le second jour; et nous trouvons le firmament appelé le ciel : ce qui fut fait le troisième jour ; et nous trouvons la terre qui prend une forme, ainsi que la mer, et leur séparation de manière que l'on appela mer le vaste réservoir des eaux, et terre tout ce qui était aride. Le quatrième jour Dieu fit les deux grands flambeaux des cieux [1] : le soleil pour luire pendant le jour, et la lune et les étoiles pour briller pendant la nuit [2]. Voilà l'œuvre du quatrième jour. Mais pourquoi ce titre de quatrième jour donné à notre psaume? C'est qu'il nous apprend à supporter avec patience la félicité des méchants, l'affliction des bons. Souvenons-nous de cette parole de saint Paul aux fidèles et aux saints affermis dans le Christ : « Accomplissez toutes choses sans « murmure et sans contestation, afin que « vous soyez sans reproche, simples et sans « tache comme des enfants de Dieu, au milieu « d'une nation perverse et corrompue, où vous « brillerez comme des astres dans le monde, « portant en vous la parole de la vie [3] ». Saint Paul compare les saints à des astres, afin qu'ils soient sans murmure dans le monde, qui est tortueux et dépravé.

4. Mais, pour qu'on ne s'imagine point que l'on doive adorer les flambeaux des cieux, parce que l'Apôtre s'en sert comme d'un point de comparaison pour désigner les saints, montrons tout d'abord au nom du Christ qu'il ne suit pas de là qu'il faille adorer le soleil, ou la lune, ou les étoiles, ou le ciel, bien que l'Apôtre se serve de cette comparaison pour nous parler des saints. Il est en effet dans la nature bien d'autres objets auxquels on a comparé les saints et que l'on n'adore point. S'il fallait adorer tout ce qui a servi de comparaison pour les saints, il faudrait adorer les montagnes et les collines, puisqu'il est dit : « Les montagnes bondirent comme des bé« liers, et les collines comme les agneaux [4] ». Ce que tu dis des saints, je le dis du Christ. Il faut adorer les lions, puisqu'il est dit : « Il « a vaincu, ce Lion de la tribu de Juda [1] ». Il faut adorer la pierre, puisqu'il est dit : « Et la « pierre était le Christ [2] ». Mais si tu n'adores pas ces choses terrestres, nonobstant les comparaisons que l'on en a tirées ; de même quand on prend quelques autres points de comparaison pour désigner les saints, tu dois comprendre que la créature n'est ici qu'une figure, et adorer l'auteur de toute créature. Notre-Seigneur Jésus-Christ a été appelé soleil [3] : mais est-il ce soleil que voient comme nous les plus chétifs animaux? De qui donc est-il dit : « Il était la lumière véritable qui illumine « tout homme venant en ce monde [4] ? » Car cette lumière que l'on voit n'éclaire pas seulement les hommes, mais les bêtes de somme, les troupeaux et tous les animaux. Mais celle qui éclaire les hommes, leur donne la lumière du cœur où est seulement l'intelligence.

5. Que votre charité veuille comprendre à qui l'Apôtre a dit : « Vous serez au milieu « d'une nation tortueuse et perverse », c'est-à-dire au milieu des méchants, « et vous y bril« lerez comme des astres dans le monde, « ayant la parole de vie [5] » : nous donnant par là le moyen de comprendre le psaume, et d'en connaître le titre. Du haut de leur conversation dans le ciel, des saints qui ont en eux la parole de vie, méprisent toutes les iniquités que l'on commet sur la terre : comme les astres pendant le jour aussi bien que pendant la nuit, marchent dans les cieux, poursuivent leur carrière par des mouvements réglés; tous les crimes qui se commettent sur la terre, ne les font point dévier de la route fixée : ils gardent exactement dans la vaste étendue des cieux le sentier que leur a tracé le Créateur : ainsi doit-il en être des saints, si toutefois leurs cœurs sont fixés dans le ciel, si ce n'est pas en vain qu'ils nous entendent, et qu'ils répondent que leurs cœurs sont en haut, s'ils imitent Celui qui a dit : « Notre conversation est dans les cieux [6] ». Dès qu'ils sont dans les cieux, et que leurs pensées sont occupées à des choses du ciel, ainsi qu'il est dit : « Où est votre trésor, là « aussi est votre cœur [7] »; les pensées des choses d'en haut leur donnent la patience, les rendent peu soucieux aux événements du monde, jusqu'à ce qu'ils achèvent leur pèlerinage en cette vie, de même que les astres,

[1] Gen. I, 3-19. — [2] Ps. CXXXV, 8, 9. — [3] Philipp. II, 14, 15. — [4] Ps. CXIII, 4.

[1] Apoc. V, 5. — [2] I Cor. X, 4. — [3] Sag. V, 6. — [4] Jean, I, 9. — [5] Philipp. II, 15, 16. — [6] Id. III, 20. — [7] Matth. VI, 21.

dans les cieux, n'ont d'autre souci que de continuer leur course le jour et la nuit, quels que soient les crimes que l'on commette sur la terre. Mais il est peut-être facile aux justes de supporter les iniquités que les méchants ne commettent point contre eux : ils doivent supporter aussi celles dont ils sont victimes, comme ils supportent celles que l'on commet contre les autres. Ce n'est point en effet parce qu'elles se commettent contre les autres, qu'ils doivent les supporter : mais fussent-elles commises contre eux, ils ne doivent jamais perdre la patience. Perdre la patience, c'est tomber du ciel ; mais pour l'homme dont le cœur est fixé dans le ciel, c'est la terre qui souffre sur la terre. Combien de fables inventées par les hommes au sujet des astres, et que ces astres souffrent patiemment ? Ainsi les justes doivent supporter avec patience toutes les calomnies dont on les noircit. Dire par exemple que cette étoile est de Mercure, comme nous le disions tout à l'heure, que cette autre est de Saturne, telle autre de Jupiter, c'est là calomnier les étoiles. En entendant ces blasphèmes, ces étoiles sont-elles émues, en continuent-elles moins leur course ? Ainsi l'homme qui a la parole de Dieu au milieu d'une nation tortueuse et perverse, ressemble à l'astre qui brille dans les cieux. Combien paraissent honorer le soleil, et le chargent de mensonges ? Dire que le Christ est le soleil, c'est outrager le soleil qui sait bien que le Christ est son Créateur. Et s'il était capable d'indignation, il en ressentirait contre les faux honneurs qu'on lui rend, plus encore que contre les calomnies dont on le charge. Pour un fidèle serviteur, l'injure qu'il ressent le plus est celle de son maître. Combien de faussetés débitées contre les astres, qui les supportent, qui les tolèrent, qui ne s'en émeuvent point ! Pourquoi ? parce qu'ils sont dans le ciel. Qu'est-ce donc que le ciel ? Mentionnons encore ceci : que de fables débitent les hommes, quand ils voient la lune s'obscurcir, quand ils disent que les magiciens la font descendre ! Tandis que c'est par l'ordre de Dieu qu'elle a ses éclipses à des temps marqués. Mais parce que cet astre est dans les cieux, il se rit des fables des hommes. Qu'est-ce à dire, qu'elle est dans les cieux ? Elle est solide au firmament. Ainsi l'homme, dont le cœur est dans le firmament du livre de Dieu, se rit des paroles des hommes.

6. Par le ciel, en effet, ou par le firmament, on entend d'ordinaire le livre de la loi. Aussi est-il dit en certain endroit : « Dieu « déroula le ciel comme une peau [1] ». Si le ciel s'étend comme une peau, il s'étend comme un livre afin qu'on y lise, car une fois le temps passé on n'y lira plus. Si nous lisons encore la loi, c'est que nous ne sommes point encore parvenus à cette sagesse qui remplit les cœurs et les esprits de ceux qui la contemplent ; et alors il ne sera plus nécessaire pour nous de la lire. Dans une lecture, en effet, les syllabes résonnent et passent l'une après l'autre ; pour la lumière de la vérité, elle ne passe point, mais elle demeure fixe et enivre les cœurs de ceux qui la voient ; ainsi que l'a dit le Prophète : « Ils seront enivrés « de l'abondance de votre maison, ils boiront « au torrent de vos voluptés, parce que la « source de la vie est en vous, ô mon Dieu ». Et voyez quelle est cette source : « C'est à « votre flambeau que nous verrons la lu- « mière [2] ». La lecture nous est donc nécessaire ici-bas, tant que « nous ne voyons qu'en « partie, que nous ne prophétisons qu'en par- « tie », comme l'a dit l'Apôtre : « mais quand « nous arriverons à l'état complet, tout ce qui « n'est qu'en partie disparaîtra [3] ». Dans cette cité de Jérusalem, en effet, où vivent les anges, d'où nous sommes aujourd'hui bannis par un exil qui nous fait gémir, si nous comprenons bien que nous sommes des exilés ; car c'est haïr sa patrie que se plaire en exil : dans cette cité qu'habitent les anges, lit-on l'Évangile, ou les écrits de l'Apôtre ? On s'y nourrit du Verbe de Dieu, et ce Verbe de Dieu pour se faire entendre à nous dans le temps, « a « été fait chair pour habiter parmi nous [4] ». La loi écrite est toutefois un firmament pour nous, et si votre cœur s'y repose, il n'est point ébranlé par les iniquités des hommes. « Le « Seigneur donc », est-il dit, « étend les cieux « comme une peau » ; mais quand sera écoulé le temps où les livres sont nécessaires, qu'est-il dit alors ? « Le ciel sera replié comme un li- « vre [5] ». Celui-là, dès lors, dont le cœur est en haut, a un cœur lumineux, qui brille dans le ciel, et que n'obscurcissent point les ténèbres. Car les ténèbres sont au dessous, les ténèbres sont l'iniquité, et les ténèbres ne sont point immuables. Déjà nous l'avons dit hier, et ceux

[1] Ps. CIII, 2.— [2] Id. XXXV, 9, 10.— [3] I Cor. XIII, 9, 10.— [4] Jean, I, 14. — [5] Isa. XXXIV, 4.

qui sont ténèbres aujourd'hui, avec la bonne volonté seront demain la lumière ; ceux qui étaient ténèbres en entrant ici, peuvent être lumière dès maintenant. Car l'Apôtre, afin que nul ne croie que les ténèbres nous sont naturelles, et qu'on ne saurait les changer, nous dit clairement : « Vous étiez ténèbres « autrefois, et maintenant que vous êtes « lumière dans le Seigneur, marchez comme « les enfants de la lumière [1] ». Vous êtes lumière, mais dans le Seigneur, nous dit l'Apôtre, et non en vous-mêmes. Que votre cœur soit donc dans ce livre : et votre cœur dans ce livre sera dans le firmament du ciel. Si votre cœur est là, qu'il tire de là sa lumière, et les iniquités d'au-dessous de lui ne l'ébranleront point : non qu'il soit au ciel selon la chair, mais il y sera par sa conversation, comme l'a dit saint Paul : « Notre conversa- « tion est dans le ciel [2] ». Tu ne saurais avoir une idée de cette cité que tu n'as point vue encore ; mais veux-tu penser au ciel ? Pense au livre de Dieu. Ecoute ce que dit le psaume : « Le jour et la nuit il méditera sa loi ». Et le même psaume appelle « bienheureux celui « qui n'est pas allé dans le conseil des impies, « qui ne s'est pas arrêté dans la voie des « pécheurs, qui ne s'est point assis dans la « chaire de pestilence ; mais qui a mis sa « volonté dans la loi du Seigneur [3] ». Vois cet astre dans le firmament : « Il méditera « jour et nuit la loi du Seigneur ». Veut-il endurer tout avec patience ? Qu'il ne descende point du ciel, qu'il y médite nuit et jour la loi de Dieu. Que son cœur soit donc dans le ciel, et si son cœur est dans le ciel, toutes les iniquités qui se commettent pour un temps sur la terre, toute la félicité des méchants, toutes les vexations des justes ne sont rien pour celui qui médite jour et nuit la loi de Dieu ; il endure tout, et il est heureux dans la lumière de Dieu. Comment donc est-il dans le firmament des cieux ? C'est que la loi est ce firmament. « Bienheureux, Seigneur, l'homme « que vous aurez instruit vous-même, « l'homme à qui vous aurez enseigné votre « loi. Afin que vous adoucissiez en sa faveur « les jours mauvais, jusqu'à ce que l'on creuse « une fosse au pécheur [4] ». Voyez donc ces astres réglés dans leur cours ; ils marchent, ils se couchent, ils reviennent, ils poursuivent leur carrière, ils distinguent le jour de la nuit, ils mesurent les temps et les années, et malgré les maux qui se commettent sur la terre, ne perdent rien de la paix qu'ils ont dans les cieux. Qu'est-ce donc que Dieu nous enseigne ? Ecoutons le psaume.

[1] Ephés. V, 8. — [2] Philipp. III, 20. — [3] Ps. I, 1, 2. — [4] Id. XCIII, 12, 13.

7. « Le Dieu des vengeances, le Seigneur, « le Dieu des vengeances agit dans sa liberté [1] ». Oses-tu bien croire qu'il ne se venge point ? Il se venge assurément, puisqu'il est le Dieu des vengeances. Qu'est-ce à dire le Dieu des vengeances ? Le Dieu qui se venge. Ce qui soulève tes murmures, c'est qu'il ne se venge point sur les méchants. Garde-toi de murmurer, afin de n'être point de ceux dont il tire vengeance. Tel commet un larcin, et vit néanmoins, et tu murmures contre Dieu parce qu'il ne fait point mourir celui qui est voleur à ton préjudice ; mais à ton tour, vois si tu n'es point voleur ; et si tu ne l'es plus, vois si tu ne l'as pas été. Si tu es au jour, souviens-toi de ta nuit, et si tu es fixé au ciel, souviens-toi d'avoir été sur la terre. Tu trouveras peut-être qu'un jour tu fus voleur, et qu'un autre s'en prit à Dieu de ce que tu survivais à ton vol, et de ce qu'il ne te faisait point mourir. Mais de même que dans ta faute le Seigneur t'a épargné, t'a laissé vivre afin qu'à l'avenir tu ne fusses plus voleur ; ne cherche point après ton passage à détruire le pont de la divine miséricorde. Ne sais-tu pas que beaucoup doivent passer par où tu as passé toi-même ? Existerais-tu maintenant pour murmurer, s'il eût écouté ceux qui murmuraient jadis contre toi ? Et néanmoins tu veux que Dieu se venge des méchants, qu'il punisse un voleur ; et tu murmures contre Dieu, parce que ce voleur n'est point mis à mort. Pèse dans la balance de l'équité le vol et le blasphème ; tu n'es pas voleur, dis-tu, mais tes murmures contre Dieu te rendent blasphémateur. Tel profite du sommeil des autres pour commettre le vol ; et toi tu accuses Dieu de dormir et de ne pas voir les hommes. Si donc tu veux que la main du voleur se redresse, commence par redresser ta langue : tu veux que celui-là cesse d'être injuste envers les hommes, cesse de l'être envers Dieu, de peur que cette vengeance divine que tu appelles ne tombe d'abord sur toi. Dieu viendra, en effet, il viendra et jugera tous ceux qui persévèrent dans l'injustice, qui auront été peu reconnaissants de ses

[1] Ps. XCIII, 1.

grâces, qui auront méprisé sa patience, qui auront amassé un trésor de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres [1], car « le Seigneur est le « Dieu des vengeances, et le Dieu des vengean« ces agira en toute confiance ». Il n'épargnait personne quand il parlait ici-bas; car, si le Seigneur vivait dans l'infirmité de la chair, il avait néanmoins la force de la parole. Il n'eut aucun égard pour les princes des Juifs. Que ne dit-il point contre eux, et comme l'a dit le Prophète, avec une pleine assurance? Car c'est de lui qu'il est dit dans le psaume : « A cause de la misère des pauvres et des gé« missements des misérables, je me lèverai, « dit le Seigneur [2] ». Quels sont ces pauvres? ces indigents? Ceux qui n'ont d'espoir qu'en lui, qui seul ne trompe point. Voyez, mes frères, qu'ils sont pauvres et indigents. Car ces pauvres, dont l'Ecriture parle avec éloge, ne paraissent point être ces pauvres qui n'ont rien. On voit quelquefois un pauvre qui, recevant une injure, a recours aussitôt à son patron chez qui il demeure, dont il est le locataire, le fermier, le client; il affirme hautement qu'on le traite avec injustice, parce qu'il appartient à un tel homme. Il a mis son cœur dans cet homme, son espérance dans cet homme, sa cendre dans cette cendre. D'autres sont riches des biens du monde et jouissent des honneurs mondains, et pourtant ne mettent point leur espérance dans cet argent, ni dans leurs terres, ni dans leurs enfants, ni dans l'éclat d'une dignité passagère; mais ils fondent leur espérance dans celui à qui nul ne succède, qui ne peut mourir, non plus que se tromper ou tromper : ceux-ci, bien qu'ils paraissent avoir de grands biens aux yeux du monde, sont néanmoins au nombre des pauvres de Dieu, parce qu'ils dispensent leurs biens avec sagesse et pour les besoins des pauvres. Ils comprennent les dangers qui les environnent en cette vie, ils s'y trouvent étrangers : ils se conduisent au milieu de leurs grands biens comme le voyageur qui passe par une hôtellerie, mais sans y rien posséder. Que fera donc le Seigneur? « A « cause de la misère des pauvres, et des gémis« sements, des misérables, je me lèverai, dit le « Seigneur. Je les mettrai dans le salut ». Or, le salut du Seigneur, c'est notre Sauveur.

[1] Rom. II, 4-6. — [2] Ps. XI, 6.

C'est en lui que le Prophète a voulu placer l'espérance du pauvre et du misérable. Et que dit-il? « J'agirai en lui avec confiance [1] ». Qu'est-ce à dire, « j'agirai avec confiance? » Il ne craindra point, il n'épargnera point les vices des hommes, ni leurs convoitises. C'est donc un médecin fidèle, muni du fer salutaire de sa parole, et qui a tranché dans nos plaies. Ainsi les Prophètes l'avaient annoncé d'avance, ainsi les hommes l'ont vu. Il prêchait sur la montagne, quand il dit : « Bienheureux les pauvres « de gré, parce que le royaume des cieux leur « appartient ». Il déclare même « bienheureux « ceux qui souffrent persécution pour la jus« tice », et dans le même discours il ajoute que « le royaume des cieux leur appartient ». Et pour les faire briller comme des astres, c'est-à-dire pour les rendre patients dans toutes ces persécutions passagères, il leur dit : « Vous « serez heureux quand ils vous persécuteront, « quand ils diront toute sorte de mal contre « vous ; réjouissez-vous alors et tressaillez, « parce que votre récompense est grande dans « les cieux [2] ». Dans la suite de ce discours, bien qu'environné de la foule, il tient à ses disciples qu'il instruit un langage qui frappait en face les Pharisiens et les Juifs, lesquels étaient en quelque sorte les maîtres dans l'exposition des saintes Ecritures, croyaient être justes et passer pour tels, et enfin voyaient le peuple soumis à leur autorité. Il ne les épargne pas, et s'écrie : « Quand vous priez, ne soyez « point comme les hypocrites, qui aiment à « prier debout dans les synagogues et dans « les coins des rues, afin d'être vus par les « hommes [3] » ; et d'autres enseignements semblables. Il les attaqua tous, sans redouter personne. Et après ce discours, voici la conclusion qu'en tire l'Historien évangélique : « Il arriva que Jésus ayant terminé son dis« cours, la foule était dans l'admiration au « sujet de sa doctrine. Car il enseignait comme « un homme qui a l'autorité, et non à la ma« nière des Scribes et des Pharisiens [4] ». Combien de fois donc Celui dont il est dit : « Il « leur enseignait comme un homme qui a « l'autorité », combien de fois leur dit-il : « Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypo« crites [5] ! » Combien de fois leur parla-t-il ainsi et en face ! Il ne redouta personne. Pourquoi? Parce qu'il est le Dieu des vengeances.

[1] Ps. XI, 6. — [2] Matth. V, 3, 10-12. — [3] Id. VI, 5. — [4] Id. VII, 28, 29. — [5] Id. XXIII, 13.

Il ne les épargnait point en paroles, afin de pouvoir un jour les épargner au jugement : refuser en effet cette médecine amère de la parole, c'était encourir la condamnation du jugement à venir. Pourquoi? Parce que « le Sei« gneur est le Dieu des vengeances, et que le « Dieu des vengeances agit avec liberté », c'est-à-dire n'épargne personne. Or, celui dont les paroles ne ménagent personne, quand il vient pour souffrir, ménagera-t-il quand il viendra pour juger? Lui qui ne redoute personne quand il vient dans son humilité, redoutera-t-il quand il viendra dans sa gloire? Ce qu'il a fait avec tant de confiance te donne à juger de ce qu'il fera à la fin des temps. Garde-toi donc de murmurer contre Dieu, qui semble épargner les méchants ; mais sois de ces bons qu'il n'épargne pas dans cette vie peut-être, afin de les épargner au jugement. « Le Dieu des ven« geances est le Seigneur, le Dieu des vengean« ces agit avec liberté ».

8. Mais cette liberté dans ses actions, ils n'ont pu la souffrir. Et comme il était venu humble, comme il avait pris une chair mortelle et venait pour mourir ; non pour agir comme les pécheurs, mais pour souffrir de leur part ; comme il était venu pour agir en toute liberté, et que ces Pharisiens ne pouvaient supporter la franchise de ses invectives, que firent-ils? Ils le saisirent, le flagellèrent, se moquèrent de lui, le souffletèrent, lui crachèrent au visage, le couronnèrent d'épines, l'attachèrent à la croix, et enfin le firent mourir. Mais que dit le Prophète de cette active confiance? « Elevez-vous, ô vous qui « jugez la terre[1] ». Ils l'ont saisi dans son humilité, le saisiront-ils dans sa gloire? Eux qui ont jugé un homme mortel, ne seront ils pas jugés par lui devenu immortel? Que dit donc le Prophète? Elevez-vous, ô vous qui avez agi avec liberté, vous dont les invectives hardies leur étaient insupportables, vous que dans leur malice ils ont cru faire beaucoup de saisir et de crucifier : au lieu de vous saisir pour croire en vous, ils vous ont saisi pour vous persécuter ; ô vous donc, qui avez agi avec tant de confiance parmi les méchants, qui n'avez redouté personne, et qui avez souffert, « élevez-vous », c'est-à-dire ressuscitez pour aller au ciel, et que l'Eglise endure avec patience ce que le chef de l'Eglise a si patiemment enduré ; « élevez-vous, « ô vous qui jugez la terre, rendez leur sa« laire aux superbes ». Il le rendra, mes frères. Qu'est-ce en effet qu'il est dit ici : « Elevez« vous, ô vous qui jugez la terre, et rendez le « salaire aux superbes? » C'est une parole prophétique, et non un commandement téméraire. Ce n'est point parce que le Prophète a dit : « Elevez-vous, ô vous qui jugez la terre », que le Christ a obéi à son Prophète en ressuscitant pour monter au ciel; mais c'est parce que le Christ devait le faire que le Prophète l'a prédit. Car le Christ ne l'a point fait parce que le Prophète l'avait prédit, mais le Prophète l'a prédit parce que le Christ devait le faire. Il voit en esprit le Christ humilié, mais humilié sans redouter personne, sans ménager personne de sa parole, et il dit qu'« il agit avec liberté ». Il le voit agir avec cette confiance, il le voit saisi, il le voit crucifié, humilié, puis il le voit ressuscitant et montant au ciel, d'où il viendra pour juger ceux-là mêmes entre les mains desquels il a souffert tant de maux. « Elevez-vous », lui dit alors le Prophète, « ô vous qui jugez la terre, « et rendez le salaire aux superbes ». Il le rendra aux méchants, et non aux humbles. Quels sont les superbes? Ceux qui, non contents de mal faire, veulent encore défendre leurs péchés. Quelques-uns, en effet, de ceux qui ont crucifié le Christ, ont réellement opéré des miracles, quand ils se sont séparés des Juifs pour embrasser la foi, et Dieu leur a pardonné le sang du Christ. Ce sang du juste rougissait encore leurs mains, et déjà ce juste lavait son sang versé. Ceux qui avaient meurtri son corps mortel qu'ils voyaient, se sont unis à son corps spirituel ou à l'Eglise. Ils avaient répandu ce sang qui devait être leur rançon, afin de boire cette même rançon. Plusieurs, en effet, se convertirent ensuite aux miracles que faisaient les Apôtres, plusieurs milliers embrassèrent la foi en un même jour[1] ; et ils se trouvèrent si étroitement unis au Christ, qu'ils vendaient tout leur bien pour en apporter le prix aux pieds des Apôtres, et on le distribuait à celui qui en avait besoin ; et ils n'avaient en Dieu qu'un même cœur et qu'une même âme, eux dont plusieurs avaient crucifié le Sauveur. Mais pourquoi Dieu ne s'en est-il pas vengé? Parce qu'il est dit : « Rendez le salaire aux superbes », et que ceux-ci ne voulurent pas être orgueil-

[1] Ps. XCIII, 2.

[1] Act. IV, 4.

leux. En voyant les miracles qui s'opéraient au nom de ce Jésus qu'ils croyaient avoir mis à mort, ils furent émus de ces miracles, et prêtèrent l'oreille à Pierre, qui leur déclara au nom de qui ils s'opéraient. Serviteurs fidèles, ces hommes ne voulurent point s'arroger la puissance de leur maître et dire qu'ils opéraient eux-mêmes ce que leur maître opérait par leurs mains. Les serviteurs rendirent donc au maître la gloire qui lui était due ; ils dirent que ces merveilles que l'on admirait s'accomplissaient au nom de celui que les Juifs avaient crucifié. Et ces juifs s'humilièrent, et touchés au fond du cœur, troublés, ils confessèrent leur péché [1] ; puis demandèrent conseil, en disant : « Que ferons-« nous ? » Loin de désespérer de leur salut, ils cherchent le médecin. Alors Pierre leur dit : « Faites pénitence, et que chacun d'entre « vous soit baptisé au nom de Notre-Seigneur « Jésus-Christ [2] ». En faisant pénitence, ils devinrent humbles, et Dieu ne leur rendit point ce qu'ils avaient mérité. Voici en effet ce que dit notre psaume : « Elevez-vous, ô vous qui « jugez la terre, et rendez le salaire aux su-« perbes ». Or, ceux-ci n'étaient plus de ce nombre : en eux s'était accomplie cette parole du Sauveur à la croix : « Mon Père, par-« donnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils « font [3] ». « Elevez-vous, ô vous qui jugez la « terre, et rendez le salaire aux superbes ». Il doit donc rendre aux hommes ce qu'ils méritent? Oui, mais aux superbes.

9. Mais quand? oui, quand le rendra-t-il ? Parfois les méchants triomphent, les méchants tressaillent, ils blasphèment, ils font toutes sortes de maux. En es-tu étonné ? Cherche avec piété plutôt que de blâmer avec orgueil. En es-tu étonné? Le Psalmiste est dans la même peine et il cherche avec toi ; non point qu'il en ignore la cause, mais il cherche ce qu'il sait bien, afin que tu trouves en lui ce que tu ne sais pas encore. Quand un homme veut consoler un autre homme, il ne le relève point sans pleurer d'abord avec lui. Il pleure donc avec lui, d'abord, puis il lui donne des paroles consolantes. Mais s'il entrait chez lui en se raillant de sa tristesse, il n'agirait point comme nous l'avons lu tout à l'heure dans l'Apôtre : « Réjouissez-vous avec « ceux qui se réjouissent, et pleurez avec ceux « qui pleurent [4] ». Tu pleures donc avec lui, d'abord, afin qu'ensuite il entre dans ta joie ; tu entres dans sa douleur afin de le relever : c'est ainsi que le psaume, de même que l'Esprit de Dieu qui sait tout, cherche avec toi, et s'empare en quelque sorte de tes paroles : « Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand « les pécheurs seront-ils dans la joie ? jusques « à quand répondront-ils et diront-ils l'ini-« quité ? jusques à quand élèveront-ils la voix, « ceux qui commettent l'iniquité [1] ? » N'est-ce point parler contre Dieu, que de dire : De quoi nous sert de vivre de la sorte? Que dira-t-il? Que font à Dieu les actions des hommes? Parce qu'ils vivent, ils s'imaginent que Dieu ne sait ce qu'ils font. Vois quel est leur malheur : l'homme du poste qui les verrait les arrêterait, aussi cherchent-ils à éviter tout poste, dans la crainte d'être arrêtés; mais nul ne peut échapper à l'œil de Dieu, qui voit non-seulement dans la chambre la plus secrète, mais dans le secret de notre cœur. Eux aussi croient que l'on ne peut rien déclarer à Dieu, et parce qu'ils ont la conscience du crime qu'ils commettent, qu'ils se trouvent en vie bien que Dieu connaisse leurs crimes, ils se disent : Tout cela plaît donc à Dieu, car si nos actions déplaisaient à Dieu comme elles déplaisent aux juges, comme elles déplaisaient aux rois, aux empereurs, à ceux qui sont chargés d'en connaître, pourrions-nous échapper à l'œil de Dieu, comme nous échappons à l'œil des hommes ? Nos œuvres plaisent donc à Dieu ? Aussi Dieu dans un autre psaume fait-il ce reproche à l'impie : « Voilà « ce que tu as fait, et je me suis tu : tu as « soupçonné l'iniquité, tu as pensé que je « serais semblable à toi [2] ». Qu'est-ce à dire : « Je serais semblable à toi ? » Que je me plairais dans tes crimes comme tu t'y plais. Puis vient la menace de l'avenir : « Je te convain-« crai ». Il ne se tait donc point celui qui a dit : « Je me suis tu ». Bien qu'il ait dit : « Voilà « ce que tu as fait, et je me suis tu, et tu as « soupçonné l'iniquité en croyant que je serais « semblable à toi » : néanmoins il n'avait point gardé le silence. Lorsque nous parlons, il ne se tait point; quand le lecteur lit, Dieu ne se tait point ; quand le Psalmiste chante, Dieu ne se tait point. Or, toutes ces voix de Dieu se dispersent dans l'univers entier. Comment donc Dieu peut-il se taire et ne point se taire? Sa parole ne se tait point, mais

[1] Act. II, 37. — [2] Id. II, 4. — [3] Luc, XXIII, 34. — [4] Rom. XII, 15.

[1] Ps. XCIII, 3, 4. — [2] Id. XLIX, 21.

sa vengeance se tait. Qu'est-ce à dire alors : « Voilà ce que tu as fait, et je me suis tu ? » Voilà ce que tu as fait, et je n'en ai point tiré vengeance. « Dès lors tu as soupçonné que « je serais mauvais et semblable à toi ». Dieu parle ailleurs de ce silence à l'égard de la punition, ou plutôt du châtiment différé : « Je « me suis tu, me tairai-je donc toujours[1] ? » « Jusques à quand, Seigneur, jusques à « quand les pécheurs se glorifieront-ils, jus- « ques à quand répondront-ils pour dire l'i- « niquité, et devront-ils parler ceux qui « commettent l'injustice? » Il énumère toutes leurs œuvres : « Ils répondront, ils diront « l'iniquité ». Qu'est-ce à dire : « Ils répon- « dront? » Ils trouvent une réponse qui déroute le juste. Un homme de bien vient et leur dit : Loin de toi l'iniquité. Pourquoi? De peur de mourir. Voilà que je l'ai commise, pourquoi donc ne suis-je point mort? Un tel a fait des œuvres de justice et il est mort : pourquoi? Moi, j'ai commis l'iniquité : pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas ôté la vie? Pourquoi donc a-t-il tiré vengeance de celui qui a fait les œuvres de la justice? Pourquoi tel autre est-il dans la misère, vous diront-ils? Voilà ce que David appelle répondre. Ils ont de quoi vous répliquer : ils trouvent de quoi répondre dans la patience de Dieu qui les épargne. Dieu les épargne dans un motif, et ils répondent par un autre motif, c'est qu'ils vivent. L'Apôtre, en effet, nous dit pourquoi Dieu les épargne et nous explique le dessein de Dieu dans cette patience. « Penses-tu donc en agissant de la « sorte que tu éviteras le jugement de Dieu? « Oses-tu mépriser les richesses de sa bonté, de « sa patience? Ignores-tu que la patience de « Dieu t'invite à la pénitence? Quant à toi », c'est-à-dire à celui qui répond et qui dit : Si je déplaisais à Dieu, Dieu ne m'épargnerait pas ainsi ; vois le tort que tu te fais à toi-même, écoute l'Apôtre : « Pour toi, par la « dureté, par l'impénitence de ton cœur, tu « amasses contre toi un trésor de colère, pour « le jour de la colère et de la manifestation « du juste jugement de Dieu, qui rendra à « chacun selon ses œuvres[2] ». Dieu donc prolonge sa bonté, lorsque tu prolonges ton iniquité. Il aura un trésor d'éternelle miséricorde pour ceux qui n'auront point méprisé sa miséricorde; mais toi, ton trésor sera dans la colère : ce que tu amasses chaque jour peu à peu deviendra une masse accablante, tu la grossis insensiblement, et tu arriveras au comble. Ne compte point chaque jour sur la légèreté des fautes; les moindres gouttes forment de grands fleuves.

10. Mais que font ceux qui répondent si insolemment à Dieu, que font-ils pour qu'il les épargne? « Seigneur, ils ont humilié « votre peuple » ; c'est-à-dire, tous ceux qui veulent vivre dans la justice, c'est contre eux que les méchants exercent leur insolence. « Seigneur, ils ont humilié votre peuple, ils « ont opprimé votre héritage, ils ont tué la « veuve et l'orphelin, ils ont mis à mort le « prosélyte[1] », c'est-à-dire l'étranger, l'hôte, le nouveau venu, voilà ce qu'il appelle le prosélyte. Tout cela est clair, et nous n'avons pas à nous y arrêter.

11. « Et ils ont dit : Le Seigneur ne le verra « point[2] ». Il n'a de tout cela ni soin ni souci ; d'autres pensées l'occupent, il ne s'arrête point à cela. Voilà, mes frères, les deux excuses des méchants : l'une que nous avons exposée : « Voilà ce que tu as fait, et je me « suis tu ; alors tu m'as soupçonné d'iniquité, « et de ressemblance avec toi[3] ». Qu'est-ce à dire « que j'aurai de la ressemblance avec « toi ? » que je vois tes œuvres et qu'elles me sont agréables, dès lors que je n'en tire point vengeance. L'autre excuse est celle-ci, que Dieu ne considère point les œuvres des hommes, qu'il se met peu en peine de notre vie, qu'il ne prend de nous aucun souci. Est-il croyable que Dieu s'arrête à me regarder ? qu'il me compte pour quelque chose? qu'il énumère les actions des hommes? Misérable créature ! Dieu, qui a pris soin de te créer, n'aurait aucun souci de te faire marcher dans le bien? Tel est donc le langage des méchants. « Ils ont dit : Le Seigneur ne le « verra point, le Dieu de Jacob ne le com- « prendra point ».

12. « O vous, plus insensés que la populace, « comprenez enfin, ayez enfin de la sagesse, ô « hommes sans intelligence[4] ». Dieu instruit son peuple, dont les pieds pourraient chanceler à la vue de la prospérité des méchants. Voilà un homme qui vit parmi les saints de Dieu, ou les enfants de l'Eglise; il voit les méchants dans la prospérité, eux qui commettent le crime, et alors il en est jaloux et se sent porté à les imiter dans leurs œuvres; il voit encore

[1] Isa. XLII, 14. — [2] Rom. II, 3-6.

[1] Ps. XCIII, 5, 6. — [2] Id. 7. — [3] Id. XLIX, 21. — [4] Id. XCIII, 8.

que sa piété, que son humilité ne lui servent de rien sur la terre, où il attendait sa récompense. S'il ne l'attendait que dans le ciel, il ne la croirait point perdue, puisque le temps de la recevoir n'est point venu pour lui. Tu es à travailler dans une vigne, fais ton œuvre, et tu recevras ta récompense. Tu ne la demandes point au père de famille, avant de l'avoir gagnée, et tu l'exiges de Dieu avant tout travail ? Cette patience même fait partie de ton travail qui sera récompensé. C'est diminuer le travail dans la vigne, que ne vouloir pas attendre, car cette patience qui se résigne fait partie de l'œuvre qui doit être salariée. Mais si tu es fourbe, prends garde, non-seulement de te priver de toute récompense, mais encore d'être châtié comme un ouvrier infidèle. Quand un ouvrier infidèle commence à mal faire, il fixe les yeux du père de famille, il examine celui qui l'a engagé pour travailler à sa vigne, afin de ralentir son travail, de mal faire s'il détourne les yeux, d'agir bien tant qu'il le voit. Mais Dieu, qui t'a engagé, ne détourne jamais les yeux; tu ne saurais donc jamais mal faire, le père de famille a toujours les yeux sur toi ; cherche comment tu pourras le tromper, et tu cesseras alors d'agir. Si donc vous commenciez à vous ébranler en voyant la prospérité des méchants, si vos pensées faisaient chanceler vos pas dans la voie de Dieu, c'est à vous que s'adresse le Psalmiste; mais si nul d'entre vous n'en est là, c'est aux autres qu'il s'adresse, mais par vous-mêmes, lorsqu'il dit : « Comprenez maintenant ». Ils ont dit : « Dieu « ne verra point, le Dieu de Jacob ne com« prendra point ». « Comprenez », s'écrie le Prophète, « vous qui êtes insensés parmi la « populace, devenez enfin sages, vous qui êtes « sans jugement ».

13. « N'entendra-t-il pas, Celui qui a planté « l'oreille? » Ne peut-il entendre, Celui qui t'a donné le pouvoir d'entendre? « N'entendra« t-il pas, Celui qui a planté l'oreille? Celui qui « a fait l'œil, ne voit-il point? Celui qui instruit « les nations, ne reprendra-t-il point[1] ? » Considérez avec attention, mes frères : « Celui qui « instruit les nations, ne reprendra-t-il point ? » Voilà ce que Dieu fait maintenant, il instruit les nations : c'est pour cela qu'il a envoyé aux hommes son Verbe, dans toutes les contrées de la terre : il l'a envoyé par les anges, par les patriarches, par les Prophètes, par ses serviteurs, tout autant de hérauts qui ont précédé le souverain Juge. Enfin, il a envoyé son Verbe lui-même, il a envoyé son Fils unique ; il a envoyé les serviteurs de son Fils, et parmi ses serviteurs, son Fils lui-même. Cette parole de Dieu est prêchée dans l'univers entier. Où n'est-il point dit aux hommes : Laissez vos iniquités passées et tournez-vous vers la voie droite ? Il vous épargne donc, afin que vous vous corrigiez ; il ne s'est point vengé hier, afin que vous viviez aujourd'hui plus saintement. Il instruit donc les nations, mais ne les reprendra-t-il point ? N'entendra-t-il point ceux qu'il instruit ? Ne jugera-t-il point ceux auxquels il a jeté sa parole comme une semence ? Dans une école recevrais-tu toujours sans rien répéter jamais ? C'est s'instruire que recevoir du maître, il te confie les leçons qu'il te donne, mais n'exige-t-il pas quelquefois que tu les répètes ? Et en commençant cette répétition, ne crains-tu pas le châtiment? Nous recevons donc aujourd'hui les leçons, plus tard nous paraîtrons devant le juge, afin de rendre compte de tout notre passé ; c'est-à-dire afin de lui donner raison de toutes les faveurs dont nous sommes comblés maintenant. Ecoute cette parole de l'Apôtre : « Nous comparaîtrons tous au tribunal du « Christ, afin que chacun reçoive ce qui est « dû à ses bonnes ou à ses mauvaises actions, « pendant qu'il était revêtu de son corps [1]. « Celui qui instruit les nations, ne les repren« dra-t-il pas ; celui qui donne à l'homme la « science ? » Peut-il ignorer ce qu'il t'a fait savoir, « Lui qui donne à l'homme la science ? »

14. « Le Seigneur connaît les pensées des « hommes, il voit qu'elles sont vaines [2] ». Tu peux bien ne pas comprendre combien sont justes les pensées de Dieu; mais lui « sait com« bien sont vaines les pensées des hommes ». Des hommes, il est vrai, ont connu les pensées de Dieu ; mais il ne découvre ses secrets qu'à ses amis. Quant à vous, mes frères, ne vous méprisez pas vous-mêmes : c'est entendre les pensées de Dieu que d'approcher du Seigneur avec foi : voilà ce que vous apprenez maintenant, ce que nous vous disons, en vous découvrant pourquoi Dieu pardonne ici-bas aux méchants, afin que vous ne murmuriez point contre le Seigneur « qui donne à

[1] Ps. XCIII, 9, 10.

[1] Rom. XIV, 10; II Cor. V, 10. — [2] Ps. XCIII, 11.

« l'homme la science. Le Seigneur connaît « combien sont vaines les pensées des hom- « mes ». Laissez donc ces pensées des hommes qui sont vaines, et comprenez toute la sagesse des pensées de Dieu. Mais qui comprend les pensées de Dieu ? Celui qui est fixé dans le firmament du ciel. Voilà ce que nous avons chanté, ce que nous avons exposé.

15. « Heureux l'homme que vous enseigne- « rez, Seigneur, et que vous instruirez de votre « loi ; afin de lui adoucir les jours mauvais, « jusqu'à ce que la fosse soit creusée pour le « pécheur [1] ». Tel est le secret du conseil divin, voilà pourquoi il épargne les pécheurs : c'est qu'une fosse est creusée au méchant. Tu veux déjà l'ensevelir, mais on creuse encore sa fosse, ne te hâte point de l'y jeter. Qu'est-ce à dire, « jusqu'à ce que la fosse soit creusée au « pécheur? » Ou bien, quel est ce pécheur? Est-ce un seul homme? Non : qu'est-ce donc? Tous ceux du genre humain qui sont impies, tout le corps des superbes ; car il a dit auparavant: « Rendez aux superbes ce qui leur est dû ». Il était pécheur en effet, ce publicain, qui se tenait les yeux baissés vers la terre, et se frappait la poitrine en disant : « Seigneur, ayez « pitié de moi qui suis un pécheur [2] ». Mais parce qu'il n'était point superbe, et que c'est aux superbes que Dieu rend le salaire, ce n'est point à lui, mais à ceux-ci, que l'on creuse une fosse, jusqu'à ce que Dieu rende à leur orgueil ce qu'il mérite. Ainsi donc dans cette parole : « Jusqu'à ce que la fosse soit creusée « pour le pécheur », il faut entendre pour le superbe. Mais quel est le superbe? Celui dont la pénitence ne va point jusqu'à la confession des péchés, afin d'être guéri par l'humilité. Quel est l'homme superbe? Celui qui s'arroge le peu de bien qui peut paraître en lui, et l'enlève à la divine miséricorde. Quel est l'homme superbe ? Celui qui, tout en attribuant à Dieu le bien qu'il fait, insulte néanmoins à ceux qui ne le font point, et s'élève au-dessus d'eux. Ce Pharisien, en effet, disait : « Je vous rends grâces ». Il ne disait point: C'est moi qui agis, mais il rendait grâces à Dieu du bien qu'il faisait. Il reconnaissait donc qu'il faisait le bien, et qu'il le faisait par le secours de Dieu. Pourquoi donc est-il réprouvé ? Parce qu'il insultait au publicain. Ecoutez donc, afin de devenir parfaits. Tout homme ou toute femme doit commencer par l'aveu de ses fautes, par une pénitence salutaire, qui témoigne qu'il se corrige et non qu'il se rit de Dieu. Après cette pénitence, quand il commencera à s'affermir dans le bien, il doit encore veiller sur lui, afin de ne point s'attribuer le bien qu'il fait, mais d'en rendre grâces à Celui par la bonté duquel il est entré dans le bien. Car c'est Dieu qui l'a appelé, Dieu qui l'a éclairé. Le voilà donc déjà parfait? Point du tout. Il lui manque une chose encore. Que lui manque-t-il ? De ne point s'élever au-dessus de ceux qui ne vivent point encore comme il vit. Quiconque en est là est en sûreté ; ce n'est point à lui que l'on rendra le salaire dont il est dit : « Rendez aux superbes « ce qu'ils méritent »; il n'est point parmi ceux à qui l'on creuse une fosse. Voyez en effet celui qui disait: « Je vous rends grâces de ce « que je ne ressemble point aux autres hom- « mes, qui sont injustes, voleurs, adultères, « ni même comme ce Publicain ». Combien s'élève-t-il dans cette parole : « Je ne suis point « comme ce Publicain? » Mais celui-ci, la tête baissée, se frappait la poitrine en disant: « Mon Dieu, soyez-moi propice, parce que je « suis un pécheur ». L'un était orgueilleux de ses bonnes actions, l'autre s'humiliait de ses fautes. Voyez, mes frères, combien l'humilité dans les fautes est plus agréable à Dieu que l'orgueil dans les bonnes actions, tant Dieu déteste l'orgueil. C'est pourquoi le Sauveur conclut ainsi : « Je vous déclare que le Pu- « blicain sortit justifié beaucoup plus que le « Pharisien ». Et il en donne le motif: « C'est « que tout homme qui s'élève sera humilié, « tout homme qui s'humilie sera élevé [1] ». Mes frères, pour nous montrer que Jésus-Christ nous apprend l'humilité, il n'est besoin que d'un seul fait : c'est qu'un Dieu s'est fait homme. Voilà cette humilité qui déplaît tant aux païens, et d'où ils nous adressent cette injure : Quel est votre Dieu ? un homme qui est né pauvre. Quel est votre Dieu? un crucifié. L'humilité du Christ déplaît donc aux superbes; mais toi, chrétien, imite-la si elle te plaît. Dès qu'on l'imite, il n'est plus rien de pénible, car le Sauveur a dit : « Venez à moi, « ô vous qui souffrez et qui êtes chargés, et « apprenez de moi que je suis doux et humble « de cœur [2] ». Tel est donc l'enseignement chrétien, que nul ne fait bien que par la grâce de Dieu. Le mal que fait l'homme vient de

[1] Ps. XCIII, 12, 13. — [2] Luc, XVIII, 13.

[1] Luc, XVIII, 10-14. — [2] Matth. XI, 28, 29.

l'homme, le bien qu'il fait vient de la faveur divine : s'il commence à faire le bien, qu'il ne se l'attribue point ; et s'il ne se l'attribue point, qu'il en rende grâces à celui dont il l'a reçu; quand il fait le bien, qu'il n'insulte point à celui qui ne le fait point, et ne s'élève point au-dessus de lui. Ce n'est point à lui que se termine la grâce de Dieu de manière à ne point couler sur les autres.

16. « Afin que vous adoucissiez pour lui les « jours mauvais, jusqu'à ce que la fosse soit « creusée au pécheur [1] ». O toi, qui es chrétien, sois doux pendant les jours mauvais. Or, ils sont mauvais, ces jours pendant lesquels on voit fleurir le pécheur et souffrir le juste : mais la douleur du juste n'est que le châtiment d'un Père, et la félicité des pécheurs est la fosse qu'on leur creuse. Mais parce que Dieu nous mûrit pendant les jours mauvais, pendant que l'on creuse la fosse aux pécheurs, ne vous imaginez point que les anges sont quelque part avec des hoyaux, creusant une fosse immense pour contenir toute la race des méchants. Et quand vous les voyez en si grand nombre, ne dites point dans un sens grossier : Quelle fosse pourra vraiment contenir une si grande foule de méchants ? Quel temps faudrait-il pour creuser une fosse aussi profonde ? Dieu devra donc leur pardonner. Loin de nous ces pensées. La fosse des pécheurs est leur félicité, ils y tombent comme dans une fosse. Pesez bien ceci, car il est assez étrange d'appeler fosse le bonheur lui-même : « Tant « que l'on creuse une fosse au pécheur ». C'est par une secrète justice que Dieu épargne l'homme dont il reconnaît les fautes et l'impiété, et cette patience même de Dieu lui donne occasion de s'élever à cause de l'impunité. Il se croit élevé et il tombe, et sa chute vient de ce qu'il se croit élevé. Ce qu'il appelle marcher dans sa grandeur, Dieu l'appelle une fosse ; car une fosse descend vers l'abîme, et ne va point vers le ciel : or, les pécheurs et les orgueilleux semblent monter vers les cieux, tandis qu'ils se plongent dans l'abîme. Les humbles au contraire paraissent descendre vers la terre, et ils montent jusqu'au ciel. Humilie-toi donc, ô toi, qui que tu sois, si tu es instruit dans la loi de Dieu, afin que ton cœur soit un astre dans le ciel. Car c'est au quatrième jour, appelé le quatrième du sabbat, et d'où notre psaume emprunte son titre, que Dieu a formé les astres. De même que tu vois ces astres suivre avec patience le cours qui leur est tracé, peu soucieux de ce que les hommes disent contre eux ; dédaigne à ton tour les attaques d'une chair fragile. Car tout homme n'est que de la chair et du sang, et tu n'es point vil en comparaison de cette autre chair qui paraît t'opprimer. C'est le même Dieu qui s'est revêtu d'une chair et qui a répandu son sang pour toi comme pour lui, et qui vous conduira l'un et l'autre à son tribunal. Et s'il t'a fait cette grâce, lorsque tu étais dans l'impiété, que ne réserve-t-il pas à ta fidélité ? Que cette pensée te rende humble. Comment devenir humble ? En te disant : Les méchants ne sont dans le bonheur que par la volonté de Dieu, il veut les épargner afin de les amener à la pénitence ; et s'ils ne se convertissent point, il sait comment il les jugera. Or, l'homme n'est point humble, quand il veut s'opposer à cette bonté de Dieu, à cette patience, à ce pouvoir, à cette justice du juste. Dans son orgueil il s'élève contre Dieu, et Dieu le rabaisse, et cette humiliation est dans l'acte même qui s'élève contre Dieu. Car il est dit dans un autre psaume : « Vous les avez précipités alors qu'ils « s'élevaient [1] ». Il n'est point dit : Vous les avez précipités parce qu'ils s'élevaient, afin de séparer le temps de l'élévation du temps de la chute ; mais, pour eux, s'élever, c'était par là même tomber. Plus en effet le cœur de l'homme est orgueilleux, et plus il est éloigné de Dieu, et s'éloigner de Dieu c'est tomber dans l'abîme. Un cœur humble au contraire fait descendre du ciel Dieu lui-même qui veut s'en rapprocher. Dieu est élevé, Dieu est au-dessus des cieux, il domine les anges : combien ne faut-il pas t'élever pour atteindre ces hauteurs ? Mais ne te mets pas en danger de te rompre à force de t'élever : je veux te donner un conseil, de peur que dans cette élévation l'orgueil n'en vienne à te rompre. Oui, Dieu est élevé : humilie-toi profondément et il descendra jusqu'à toi.

17. Nous comprenons donc pourquoi Dieu pardonne aux méchants ; leur félicité est leur fosse. Dieu nous dit que ce n'est point à nous de connaître comment ni pourquoi cette fosse leur est creusée, mais à nous de comprendre dans sa loi que nous devons être patients jusqu'à ce que la fosse soit creusée au pécheur.

[1] Ps. xciii, 13.

[1] Ps. lxxii, 18.

Mais moi, diras-tu, moi qui souffre au milieu des pécheurs, que m'arrivera-t-il? La réponse qui va suivre te dira que « Dieu ne repoussera point son peuple[1] ». Il le tient en haleine, mais ne le repousse point. Que nous dit en effet l'Ecriture à un autre endroit? « Que Dieu « châtie celui qu'il aime; qu'il frappe celui « qu'il admet parmi ses enfants[2] ». Il reçoit celui qu'il châtie, et tu dis qu'il le repousse? Voilà ce que des hommes font à leurs enfants sous nos yeux; ils corrigent ceux qui leur donnent de l'espérance, mais ils abandonnent à leur vie de liberté, ces âmes indomptables qui ne laissent aucune espérance de bien. Or, il n'a point l'intention d'admettre à son héritage celui qu'il abandonne à sa liberté : et quand il corrige un enfant, c'est qu'il lui réserve son héritage. Que le fils que Dieu corrige, s'avance sous la main qui le frappe; puisque le frapper c'est le préparer à l'héritage. Dieu donc n'éloigne pas de l'héritage le fils qu'il corrige, mais il ne le corrige que pour l'y admettre. Que ce fils toutefois ne pousse point la jalousie enfantine, jusqu'à dire: Mon frère est plus aimé que moi de mon père, qui le laisse vivre en liberté, et moi, au moindre mouvement contre sa défense, le fouet est là. Réjouis-toi sous le fouet du châtiment, puisque l'héritage t'est réservé, et que « Le Sei« gneur ne rejettera point son peuple ». Il corrige dans le temps, mais il ne damne point pour l'éternité. A ceux au contraire qu'il épargne dans le temps, malédiction sans fin. Choisis donc: veux-tu un labeur qui passera, ou une félicité éternelle? Une félicité d'un moment, ou bien une vie éternelle? De quoi vous menace le Seigneur? d'une peine sans fin. Que vous promet-il? un bonheur sans fin. Les châtiments qui pèsent sur les bons ne sont que passagers, l'exemption des méchants n'est que passagère non plus, car « le Seigneur ne « rejettera point son peuple, et n'abandon« nera point son héritage ».

18. « Jusqu'à ce que la justice devienne un « jugement, et qu'on voie auprès d'elle ceux « qui ont le cœur droit[3] ». Travaille donc maintenant à posséder la justice, puisque tu ne peux encore avoir le jugement. Il faut la justice tout d'abord, mais le jugement affirmera cette justice. Ici-bas les Apôtres avaient la justice, ils supportaient les hommes d'iniquité, mais que leur est-il promis? « Vous « serez assis sur douze trônes, jugeant les « douze tribus d'Israël[1] ». Donc leur justice se convertira en jugement. Quiconque est en effet juste ici-bas, n'est tel que pour endurer et supporter le malheur. Qu'il souffre dans le temps des souffrances; viendra le temps de juger. Mais que dirai-je des serviteurs de Dieu? Le Seigneur, qui est juge des vivants et des morts, a voulu d'abord être jugé, puis juge ensuite. « Jusqu'à ce que la « justice devienne un jugement, et ceux qui « ont cette justice ont tous le cœur droit ». Avoir ici-bas la justice, ce n'est point juger encore. Il faut d'abord avoir la justice afin de juger ensuite; souffrir d'abord les méchants, puis ensuite juger les méchants. Ayons premièrement cette justice, qui sera plus tard changée en jugement. Le juste subira les méchants autant qu'il plaît à Dieu, autant que son Eglise les souffrira, afin que leur malice lui serve d'instruction. Toutefois Dieu ne repoussera point son peuple, « jusqu'à ce que la justice devienne « un jugement; et ceux qui la possèdent, sont « des hommes au cœur droit ». Quels sont les hommes au cœur droit? Ceux qui veulent ce que Dieu veut. Dieu épargne les pécheurs, tu veux qu'il les damne dès ici-bas. Ton cœur est tortueux, ta volonté perverse; car tu veux une chose, et Dieu en veut une autre. Dieu veut épargner les méchants, toi tu ne veux aucun ménagement; Dieu est patient pour les pécheurs, tu n'as pour eux aucune patience. Tu veux donc une chose, et Dieu une autre chose; redresse alors ton cœur, et tourne-le vers Dieu, parce que Dieu a pris en pitié les faibles. Il a vu que dans son corps, qui est son Eglise, il y a des infirmes qui cherchent à suivre leur volonté tout d'abord, mais qui redresseront leur cœur pour vouloir ce que Dieu veut, en voyant que Dieu veut autre chose. Ne cherche donc point à rendre tortueuse la volonté de Dieu, mais redresse la tienne sur celle de Dieu. La volonté de Dieu est pour nous comme une règle : si tu viens à fausser la règle, sur quoi la redresser? Mais cette règle demeure toujours droite; elle est immuable. Tant que la règle subsiste, tu peux te redresser, et ce qu'il y a de tortueux en toi. Que désirent les hommes? C'est peu, pour eux, d'avoir une volonté tortueuse; ils veulent faire obliquer la volonté de Dieu, la former sur leur cœur, afin que Dieu fasse

[1] Ps. XCIII, 14. — [2] Hébr. XII, 6. — [3] Ps. XCIII, 15.

[1] Matth. XIX, 28.

leur volonté quand ils doivent eux-mêmes faire ce que Dieu veut.

19. Comment le Seigneur, de deux volontés qui étaient en lui, a-t-il suivi celle qui s'était formée dans l'homme qu'il portait en lui? Il a voulu montrer en son corps ou dans son Eglise ceux qui, dans l'avenir, voudront d'abord agir selon leur volonté, puis embrasseront la volonté de Dieu ; car il prévoyait qu'il y aurait des faibles parmi les siens, et il voulait qu'ils fussent personnifiés en lui-même. C'est pour cela qu'une sueur de sang couvrit son corps [1], parce que dans son Eglise, qui est son corps, le sang des martyrs devait couler de toutes parts. Le sang couvrit donc tout son corps : ainsi le sang des martyrs a coulé dans tout le corps de l'Eglise. Mais pour personnifier en lui-même ou dans son corps ceux qui sont faibles, il dit en leur nom et par pitié pour eux : « Mon Père, s'il « est possible, éloignez de moi ce calice ». Il montre ainsi la volonté de l'homme, et s'il persévérait dans cette volonté, il ne nous montrerait plus un cœur droit. Mais s'il t'a pris en pitié, il t'a aussi guéri en lui. Suis-le donc, lorsqu'il dit ensuite : « Toutefois, non « pas ma volonté, mais la vôtre, ô mon « Père [2] ». Quand la volonté humaine vient te suggérer : Oh ! si le Seigneur donnait la mort à cet ennemi, qui ne m'opprimerait plus? Oh ! si je pouvais moins souffrir de sa part ! Si tu persistes dans cette volonté, si tu y goûtes quelque plaisir, bien que tu saches que Dieu le défend, ton cœur est corrompu, tu n'as point cette justice qui doit devenir un jugement; car « tous ceux qui ont cette justice « ont le cœur droit ». Et quels sont « les cœurs « droits? » Ceux qui disent avec Job : « Le Sei« gneur a donné, le Seigneur a ôté : comme « il a plu au Seigneur, ainsi il a été fait ; que « son nom soit béni [3] ». C'est là un cœur droit. De même quand il est couvert de plaies, que dit-il à son épouse, que le démon lui avait laissée et n'avait pas mise à mort, afin de s'en faire une aide, et non une consolatrice de son mari? Satan se souvenait que c'était par Eve qu'Adam avait été trompé [4], et il pensait que cette nouvelle Eve lui devenait un instrument nécessaire. Mais Adam vainqueur sur son fumier, fut bien supérieur à Adam vaincu dans le paradis. Que répondit Job à cette femme? Vois un cœur tout prêt, un cœur droit. N'endurait-il pas alors une persécution, et une persécution bien cruelle? Les chrétiens en souffrent aussi ; et quand les hommes se lassent de sévir, le diable sévit à son tour. Et si les empereurs sont devenus chrétiens, le diable est-il aussi devenu chrétien, lui? Voyez, mes frères, ce qu'est un cœur droit. Sa femme s'approche et lui dit : « Parle contre « Dieu, et meurs ». Elle énumère les maux qu'il endure ou qu'elle endure elle-même, puis elle ajoute : « Parle contre Dieu et « meurs ». Mais Job reconnut Eve, et voulant retourner au point d'où il était tombé, le cœur fixé en Dieu, comme un astre dans le firmament du ciel, demeurant du cœur dans le livre de Dieu : « Tu as parlé », lui répond-il, « comme une femme insensée ; si nous avons « reçu les biens de la main de Dieu, pour« quoi n'en pas recevoir aussi les maux [1] ? » Son cœur était fixé en Dieu, et dès lors il était droit. Fixe donc ton cœur en Dieu, afin qu'il ait toujours la droiture. Mais il se glisse parfois une certaine volonté humaine, et je ne sais quelle mollesse charnelle s'empare de ton esprit; alors garde-toi de désespérer. C'est toi, et non lui-même, que le Seigneur figurait autrefois dans sa faiblesse : car il ne craignait point de mourir, lui qui devait ressusciter le troisième jour. Quand même il n'eût souffert que comme un homme, et non comme un Dieu qui venait souffrir, comment eût-il craint de mourir, sachant qu'il ressusciterait le troisième jour, tandis que saint Paul n'avait pas cette crainte, lui qui ne devait ressusciter qu'à la fin des siècles? « Car « je me sens pressé de deux côtés », nous dit l'Apôtre ; « j'ai d'une part un ardent désir « d'être dégagé des liens du corps, et d'être avec « Jésus-Christ, ce qui est de beaucoup le meil« leur ; mais de l'autre il est plus avantageux « pour vous que je reste en cette vie [2] ». La vie lui était donc à charge, et un double désir partageait son âme ; mourir pour être avec le Christ lui paraissait préférable de beaucoup. Aussi, quels tressaillements, quand vint le temps de souffrir ! quelle sainte joie ! « J'ai combattu un bon combat, j'ai achevé « ma course, j'ai gardé la foi ; il ne me reste « plus qu'à recevoir la couronne de justice, « que le Seigneur en ce grand jour m'ac« cordera comme un juste juge [3] ». L'un tressaille parce qu'il sera couronné, et celui

[1] Luc, XXII, 44. — [2] Matth. XXVI, 39. — [3] Job, I, 21. — [4] Gen. III, 6.

[1] Job, II, 9, 10. — [2] Philipp. I, 23, 24. — [3] II Tim. IV, 7, 8.

qui doit le couronner est triste ! L'Apôtre est dans la joie, et Notre-Seigneur dit : « Mon « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne « de moi [1] ». Il a pris nos tristesses comme il a pris notre chair. Ne croyez point que le Seigneur n'ait pas été triste ; ce n'est point là ce que nous disons, et si nous parlions de la sorte en présence de cette affirmation de l'Evangile : « Mon âme est triste jusqu'à la « mort [2] », on pourrait dire aussi que Jésus ne dormit point, quand l'Evangile assure qu'il dormit [3]; qu'il ne mangea point, quand l'Evangile affirme qu'il mangea [4] : un ver de corruption se glisserait dans la foi, et n'y laisserait rien de sain ; on pourrait dire encore qu'il n'avait pas un corps véritable, ni une chair véritable. Tout ce qui est écrit de lui, mes frères, s'est fait réellement, tout est vrai. Il fut donc triste ? Oui, triste en réalité, mais d'une tristesse qui fut volontaire, comme il avait pris volontairement notre chair ; et comme il avait pris volontairement une chair réelle, il prit volontairement une tristesse réelle. Il voulut montrer en lui-même cette tristesse, afin que, s'il venait à s'insinuer dans notre âme quelque faiblesse humaine, qui opposât notre volonté à la volonté de Dieu, nous pussions voir que nous sommes en dehors de la règle, rattacher notre cœur à cette règle, et redresser en Dieu ce même cœur qui perdait d sa droiture en l'homme. C'est donc ta faiblesse que Jésus montrait en lui, quand il disait : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ». C'est en elle qu'il dit aussi : « Mon Père, s'il est « possible, que ce calice s'éloigne de moi ». Néanmoins, fais aussitôt ce qu'il fit ensuite, afin de t'instruire : « Toutefois, non pas ma « volonté, mais la vôtre, ô mon Père [5] ». Si vous agissez de la sorte, vous aurez la justice ; et avoir la justice, c'est avoir le cœur droit ; et si le cœur est droit, cette justice qui souffre maintenant sera changée en jugement, et quand le Seigneur viendra juger, tu ne craindras aucun châtiment, mais tu te réjouiras de porter la couronne. Tu verras alors à quoi sera venue aboutir la patience de Dieu, ou à châtier les autres, ou à te couronner. Maintenant tu ne vois pas, il est vrai ; mais crois ce que tu ne vois pas encore, afin de ne point rougir quand tu verras. « Jusqu'à ce « que la justice devienne un jugement, et tous « ceux qui ont cette justice ont le cœur droit ».

[1] Matth. XXVI, 39. — [2] Id. 38. — [3] Id. VIII, 24. — [4] Luc, XIV, 1. — [5] Matth. XXVI, 37, 38.

20. « Qui s'élèvera pour moi contre les mé- « chants, ou qui prendra mon parti contre « les artisans d'iniquité [1] ? » De toutes parts on te porte au mal, et le serpent ne cesse de te suggérer l'iniquité. Quelque part que l'on se tourne, dès que l'on a fait quelque progrès dans la piété, on cherche un émule de vie chrétienne, et à peine peut-on le trouver : tu es environné de méchants, comme un peu de bon grain au milieu de beaucoup de paille. Il y a des grains dans l'aire, mais encore sous le fléau. Une fois qu'ils seront séparés de la paille, ils seront en grand nombre. Peu nombreux en comparaison de la paille, ils sont nombreux en eux-mêmes. Ainsi donc, lorsque les méchants murmurent de toutes parts, et te disent : Pourquoi vivre ainsi ? Es-tu seul chrétien ? Pourquoi ne point imiter les autres ? Pourquoi n'aller point aux spectacles comme les autres hommes ? Pourquoi n'avoir point leurs remèdes, leurs ligatures ? Pourquoi ne point consulter les augures et l'astrologie, comme le font les autres ? Tu fais alors le signe de la croix, tu dis : Je suis chrétien, pour repousser ce langage empoisonné. Mais l'ennemi te presse et va plus loin ; ce qui est pire encore, il veut étouffer le chrétien par l'exemple des chrétiens. L'âme est alors dans le trouble, dans l'angoisse. Elle peut vaincre néanmoins, mais est-ce par ses propres forces ? Aussi écoutez sa réponse : De quoi me servirait d'employer ces remèdes pour ajouter peu de jours à ma vie ? Voilà que je vais sortir de ce monde pour paraître devant mon Dieu, et il me jettera dans l'enfer, parce que j'aurai préféré quelques jours à la vie éternelle. Quel enfer ? Le supplice de l'éternel jugement de Dieu. Vraiment, tu crois donc que Dieu prend soin de la vie des hommes ? Peut-être n'est-ce point un ami qui vous parle ainsi sur la place publique, mais quelquefois une épouse au foyer domestique, ou un mari qui veut séduire une sainte et fidèle épouse. Si c'est la femme au mari, elle est une Eve pour lui ; si c'est le mari à l'épouse, il est satan pour elle. Ou Eve pour le mari, ou le serpent pour la femme. Parfois un père qui veut former son fils, le trouve corrompu, perdu de débauches. Il a du zèle, puis il est irrésolu, il cherche comment vaincre, il est

[1] Ps. XCIII, 16.

presque absorbé à son tour, presque de connivence; que Dieu le protége. Ecoutez donc le psaume : « Qui s'élèvera pour moi contre les « méchants ? » Ils sont en si grand nombre ! quelque part que je regarde, je les vois. Qui tiendra tête au prince du mal, au diable et à ses anges, aux hommes qu'il a séduits ?

21. « Si le Seigneur ne m'eût secouru, « mon âme eût habité les enfers[1] ». Elle serait descendue dans la fosse préparée aux pécheurs. Voilà ce que signifie : « Peu s'en « faut que mon âme n'eût habité dans l'en« fer ». Notre interlocuteur, se voyant ébranlé, près de consentir au mal, a jeté les yeux sur le Seigneur. Des railleries peut-être l'amenaient à l'iniquité. Souvent les méchants se rassemblent pour insulter aux gens de bien, surtout quand ils sont en plus grand nombre et qu'ils environnent un homme isolé, comme la paille dans l'aire environne le bon grain. (Mais il ne seront plus ensemble quand cette masse aura été vannée). Cet homme de bien se trouve donc environné de méchants, qui le persiflent, qui le circonviennent, qui s'efforcent de s'imposer à lui, qui le harcèlent parce qu'il est juste, qui font de sa justice un sujet de sarcasmes : Vous êtes, lui disent-ils, un grand Apôtre ; vous avez été ravi au ciel comme Elie. Ainsi parlent ces hommes, afin que, fatigué de ces traits envenimés, le juste rougisse enfin au milieu d'eux. Qu'il résiste donc à ces méchants, et que pour leur résister il ne compte point sur ses forces, de peur qu'il ne devienne orgueilleux en voulant fuir les orgueilleux et n'aille augmenter leur nombre. Que dire alors ? « Qui s'élèvera pour « moi contre les méchants, ou qui voudra « s'unir à moi contre ceux qui font le mal ? « Si Dieu ne m'était venu en aide, peu s'en « faudrait que mon âme ne fût dans l'enfer ».

22. « Si je disais : Mon pied est ébranlé ; « votre miséricorde, ô mon Dieu, me soute« nait[2] ». Vois combien l'aveu est précieux devant Dieu. Ton pied chancelle, et tu ne dis point : Mon pied chancelle ; mais tu affirmes que tu es ferme lorsque déjà tu es abattu. Au contraire, lorsque tu te sens ébranler, lorsque tu chancelles, confesse ton ébranlement pour n'avoir pas à pleurer ta chute ; afin que Dieu te tende la main et que ton âme n'aille point dans les enfers. Dieu veut la confession, il aime l'humilité. Tu es ébranlé parce que tu es homme, il te soutient parce qu'il est Dieu. Dis-lui donc : « Mon pied est ébranlé ». Pourquoi dire : Je tiens ferme, lorsque ton pied s'ébranle ? « Si « je disais : Mon pied chancelle, votre misé« ricorde me soutenait, ô mon Dieu ». C'est ainsi que Pierre ne mit point sa confiance en lui-même. On vit un jour le Seigneur marchant sur la mer, foulant aux pieds toutes les têtes orgueilleuses de ce monde. Et il a montré qu'il foulait aux pieds les têtes orgueilleuses, quand il marcha sur les flots en courroux. Ainsi en est-il de l'Eglise, car c'est l'Eglise qui est Pierre. Et toutefois Pierre n'osa de lui-même marcher sur la mer : mais que dit-il ? « Seigneur, si c'est vous, ordon« nez que j'aille à vous sur les eaux ». Jésus marche par sa puissance, Pierre par l'ordre de Jésus. « Ordonnez que j'aille à vous », dit-il. Et Jésus répondit : « Viens[1] ». L'Eglise donc marche sur la tête des superbes : mais comme elle est l'Eglise, comme elle a sa part des infirmités humaines, afin d'accomplir cette parole : « Si je disais : Mon pied est « chancelant », Pierre chancela sur la mer, et s'écria : « Seigneur, je péris ». Ainsi donc, ce qui est écrit ici : « Si je disais : Mon « pied a chancelé », se traduit dans l'Evangile par : « Seigneur, je péris[2] ». Et cette autre parole : « Votre miséricorde me sou« tenait », s'accomplit ici : « Jésus tendit la « main en disant : Homme de peu de foi, « pourquoi douter[3] ? » Dieu est admirable dans les épreuves qu'il envoie aux hommes ; et nos propres dangers nous rendent plus cher le libérateur. Voyez en effet ce qui suit. Le Prophète a écrit : « Si je disais : Mon « pied a chancelé : votre miséricorde venait « à mon secours, ô mon Dieu ». Le Seigneur qui l'a tiré du danger lui est devenu plus cher ; et en exposant cette bonté du Seigneur, il s'écrie : « Seigneur, vos paroles ont versé « dans mon âme une joie proportionnée à mes « douleurs[4] ». Ces douleurs étaient grandes, et grandes aussi vos consolations ; la blessure était cuisante, mais le remède en est doux.

23. « Y aurait-il près de vous un siége d'ini« quité, ô vous qui imposez la douleur comme « un précepte[5] ? » C'est-à-dire : Tout homme injuste ne pourra s'asseoir avec vous, et vous n'aurez point vous-même un siége d'iniquité.

[1] Ps. XCIII, 17. — [2] Id. 18.

[1] Matth. XIV, 28. — [2] Id. 30. — [3] Id. 31, 32. — [4] Ps. XCIII, 19. — [5] Id. 20.

Et comme pour en donner la raison, il ajoute : « Vous formez la douleur comme un pré- « cepte ». Ce qui me fait comprendre qu'il n'y a près de vous aucun trône d'iniquité, c'est que vous ne nous épargnez point. Nous lisons dans l'épître de saint Pierre un passage qu'il emprunte aux saintes Ecritures, et qui est une preuve de ceci : « Voici le moment », dit-il, « où le jugement va commencer par la « maison du Seigneur [1] »; c'est-à-dire, le moment où vont être jugés ceux qui appartiennent à la maison du Seigneur. Si les enfants sont châtiés, que ne doivent pas attendre les serviteurs infidèles ? Puis saint Pierre ajoute : « Si le Seigneur commence ainsi par nous, « que peuvent attendre ceux qui ne croient « point à l'Evangile ? » Ce qu'il appuie de ce témoignage : « Et si le juste est à peine « sauvé, que deviendront le pécheur et l'im- « pie [2] ? » Comment les impies seraient-ils avec vous, puisque vous n'épargnez pas vos fidèles serviteurs, que vous exercez et que vous châtiez ? Mais comme c'est pour nous instruire qu'il ne nous épargne point, le Psalmiste a dit : « Vous formez la douleur « comme un précepte ». Vous la formez, c'est-à-dire vous la faites, vous la créez, vous la pétrissez : *Fingis* ; vous lui donnez une forme ; de là vient que l'ouvrier d'argile se nomma *Figulus*, et le vase qu'il forme *fictile*, car le mot *fictum* ne signifie pas toujours mensonge, mais ce que l'on prépare en lui donnant une forme, ce qui a donc une certaine forme, ainsi que le Psalmiste l'a dit : Celui qui a formé l'œil ne verra-t-il point? *Qui finxit oculum*, et cette expression *finxit* ne désigne aucune feinte, mais elle signifie donner une forme à l'œil, faire l'œil. Dieu ne ressemble-t-il pas à l'ouvrier d'argile, *figulus*, quand il fait l'homme si fragile, si faible, si terrestre? Ecoute cette parole de l'Apôtre : « Nous avons ce trésor dans des vases de « terre [3] ». Mais peut-être ces vases de terre nous viennent-ils d'un autre? Ecoute sa réponse : « O homme, qui es-tu pour oser ré- « pondre à Dieu? Le vase d'argile a-t-il « droit de dire à celui qui l'a fait : Pourquoi « m'avez-vous fait ainsi? Le potier n'a-t-il pas « le droit de former avec la même masse d'ar- « gile ou un vase d'honneur, ou un vase « d'ignominie [4] ? » Vois dans l'Evangile que le Christ Notre-Seigneur se compare à l'ouvrier d'argile; car s'il a fait l'homme avec de la boue [1], ce fut aussi de la boue qu'il mit sur les yeux de celui dont il n'avait formé les yeux que d'une manière imparfaite au sein de sa mère [2]. Donc cette parole : « Y aura-t-il « près de vous un siége pour l'iniquité, quand « vous préparez la douleur comme un pré- « cepte? » nous devons l'entendre comme s'il disait : Y aura-t-il près de vous un siége pour l'iniquité, vous qui formez la douleur comme un précepte? Qui formez la douleur comme un précepte, qui nous faites un précepte de la douleur, en sorte qu'elle nous soit imposée. Comment la douleur est-elle un précepte pour nous? C'est quand celui qui est mort pour toi te flagelle, sans te promettre le bonheur en cette vie, lui qui ne peut tromper, et qui ne te donne point ici-bas ce que tu cherches. Quel bien donnera-t-il? Où le donnera-t-il? Combien donnera-t-il, lui qui ne donne rien en cette vie, qui châtie en cette vie, qui fait de la douleur un précepte? C'est maintenant le temps du travail, le repos nous est promis pour la suite. Tu considères le labeur qui t'échoit en cette vie, mais considère le repos que Dieu te promet. Peux-tu seulement te le figurer? Si tu le pouvais, tu comprendrais que ton travail ne saurait lui être comparé. Ecoute celui qui voyait ces biens en partie, qui s'écriait : « Je connais « maintenant en partie seulement [3] » ; que nous dit l'Apôtre ? « Nos tribulations actuelles « qui doivent passer, et qui sont légères, pré- « parent en nous, d'une manière incroyable « et incomparable, un poids éternel de « gloire ». Qu'est-ce à dire « un poids éternel « de gloire? » Pour qui cette gloire ? « Pour « ceux qui ne s'arrêtent point à ce qu'on voit, « mais à ce qui est invisible. Car ce que l'on « voit n'est que pour un temps, ce que l'on « ne voit pas est éternel [4] ». Ne t'amollis point dans un travail qui passe rapidement, et tu jouiras d'un bonheur sans fin. Dieu te donnera la vie éternelle ; juge de quel travail tu la dois acheter.

24. Ecoutez, bien, mes frères, voici un marché. Tout ce que j'ai est à vendre, dit le Seigneur, achète-le. Qu'a-t-il à vendre? Il a un repos à vendre, achète-le par le travail. Ecoutez afin que nous soyons au nom du

[1] I Pierre, IV, 17. — [2] Id. 18; Prov. XI, 31. — [3] II Cor. IV, 7. — [4] Rom. IX, 20, 21.

[1] Gen. II, 7. — [2] Jean, IX, 1-6. — [3] I Cor. XIII, 12. — [4] II Cor. IV, 17, 18.

Christ des chrétiens courageux ; il ne nous reste que très-peu de notre psaume, ne nous fatiguons point. Comment pourrait-il être courageux pour agir, celui qui s'attiédit à écouter ? Dieu m'aidera à vous expliquer le reste du psaume. Ecoutez comment Dieu a mis à l'encan le royaume des cieux. Combien vaut il, lui diras-tu ? On l'achète par le travail : s'il te répondait qu'on l'achète avec de l'or, cela ne suffirait point : tu demanderais aussi combien d'or ; car il y a le grain d'or, l'once d'or, la livre d'or, et tout autre poids. Il te dit donc le prix, afin de t'épargner la fatigue de le chercher. Le prix de ce royaume, c'est le travail. Quel est ce travail ? Demande combien il te faut travailler ; car tu ne sais pas encore quel est ce travail, et combien tu dois travailler : Dieu te dit simplement : Je te fais voir quel est ce repos, juge de quel travail tu dois l'acheter. Que Dieu nous dise alors quel sera le repos. « Bienheureux ceux qui « habitent votre maison, ils vous béniront « dans les siècles des siècles [1] ». Tel est donc le repos éternel ; ce sera un repos sans fin, un bonheur sans fin, une allégresse sans fin, une incorruptibilité sans fin. De quel travail peut-on acheter un bonheur qui est sans fin? Si tu veux être juste dans la comparaison, si tu veux juger dans la vérité, un repos éternel doit être acheté par un travail éternel. Cela est vrai, mais ne crains point, Dieu est miséricordieux. Mais avec un travail éternel, tu n'arriverais jamais au repos éternel. Si tu travaillais sans fin, comment pourrais-tu arriver à ce repos éternel, qui mériterait qu'on l'achetât par un travail sans fin ? Pèse bien les valeurs : un repos éternel vaut un travail éternel. Mais travailler toujours, c'est n'arriver jamais au repos. Si donc tu veux arriver à ce que tu achètes, il faut que ton travail ait une fin, non que le repos ne vaille pas un tel prix, mais afin que tu puisses posséder ce que tu as acheté. Un travail éternel devrait en être le prix ; mais on ne saurait l'acheter que d'un travail passager. Assurément il faut bien un travail éternel pour un repos éternel. Qu'est-ce qu'un million d'années dans le travail ? Un million d'années passera ; mais ce que je donnerai, dit le Seigneur, n'aura point de fin. Combien est grande la divine miséricorde ! Elle ne dit pas mille années de travail ; elle ne dit point cinq cents ans de travail, mais bien : travaille tant que tu vivras, peu d'années, et tu auras le repos, et le repos sans fin. Ecoute encore la suite : « Dans les maux sans nombre qui affli- « geaient mon cœur, vos paroles ont versé « la consolation dans mon âme ». Tu travailles peu d'années, et ce labeur est entrecoupé par la joie, car il y a des consolations en cette vie. Toutefois ne mets point ta joie dans ce monde, réjouis-toi dans le Christ, réjouis-toi dans sa parole, réjouis-toi dans ses préceptes. Ces entretiens avec vous, cette parole que vous entendez, font partie de votre joie. Combien de consolations dès lors dans un travail si court! Elle est donc vraie, cette parole de l'Apôtre : « Nos tribulations actuelles, qui doivent « passer et qui sont légères, préparent en nous, « d'une manière incroyable et incomparable, « un poids de gloire éternelle ». Voilà donc le prix que nous donnons à Dieu ! Quelques légumes grossiers pour des trésors éternels ; les légumes du travail, pour un repos indicible d'après cette parole : « Voilà ce qui nous « prépare d'une manière incomparable un « poids de gloire éternelle ». Tu te réjouis dans le temps, mais n'y mets point ta confiance : la vie a ses tristesses, ne désespère point. Ne te laisse ni corrompre par la prospérité, ni abattre par l'adversité : ne dis pas en toi-même : Il est impossible que Dieu admette auprès de lui les méchants, quand il châtie les justes eux-mêmes afin de les sauver : puisqu'il ne châtie que pour redresser. « Si le « juste à peine est sauvé, qu'arrivera-t-il à « l'impie et au pécheur [1]? Y aura-t-il auprès « de vous un siége d'iniquité ? » C'est-à-dire, les impies s'assiéront-ils auprès de vous, quand vous faites de la douleur un précepte, quand vous voulez exercer vos enfants par la douleur ; afin de les instruire quand vous avez voulu leur donner des préceptes pour qu'ils ne fussent point sans crainte, qu'ils ne vinssent à aimer autre chose, et à vouloir vous oublier, Vous, leur véritable bien ? Dieu est bon ; et si, dans sa miséricorde, il ne mêlait quelque amertume aux félicités de cette vie, nous en arriverions à l'oublier.

25. Mais quand les peines et les afflictions viennent fondre sur nous, notre foi qui sommeillait sort de son assoupissement. La mer était calme, quand Jésus dormait : c'est pendant son sommeil que s'éleva la tempête, et

[1] Ps. LXXXIII, 5.

[1] Prov. XI, 31 ; I Pierre, IV, 18.

qu'ils furent en péril. Le cœur du chrétien sera donc dans la paix et dans la tranquillité, mais seulement quand notre foi sera en éveil; qu'elle s'endorme et nous sommes en danger. Le sommeil du Christ nous apprenait alors que ceux-là sont en danger qui laissent dormir leur foi. Mais comme dans les secousses du navire les disciples réveillèrent leur maître, en s'écriant : « Seigneur, nous périssons », comme il se leva, commanda à la tempête, commanda aux flots, fit cesser la tempête et rétablit le calme [1]; ainsi le trouble des passions mauvaises, les instigations du démon, sont comme des flots qui doivent s'apaiser. Le découragement s'empare-t-il de toi, et penses-tu n'appartenir plus à Dieu? réveille ta foi; fais lever le Christ dans ton cœur; et ta foi s'éveillant te montrera où tu es : et si les flots des convoitises se soulèvent, regarde les promesses de Dieu; et ces ineffables promesses te feront mépriser les délices de ce monde : et si les méchants te menacent de leur puissance, au point de te forcer à renoncer à la justice, écoute les menaces de Dieu : « Allez au feu éternel qui a été préparé « au diable et à ses anges [2] », et tu n'abandonneras point la justice. Tu craindras les feux éternels, et tu mépriseras les douleurs du temps; à la vue des promesses de Dieu, tu mépriseras les félicités passagères. Il t'a promis le repos, endure les angoisses; il te menace des flammes éternelles, méprise une douleur d'un jour : et au réveil du Christ ton cœur sera dans le calme, et tu arriveras au port. Celui qui t'offre une barque ne peut que te préparer un port de salut. « L'iniquité s'as« siérait-elle près de vous, quand vous faites de « la douleur un précepte? » Dieu se sert des méchants pour nous exercer, et de leurs persécutions pour nous châtier. La malice du méchant sert à frapper le juste, et l'esclave à corriger le fils: ainsi la douleur devient un précepte. Les méchants font ce que Dieu leur permet, dans le temps qu'il les épargne.

26. Qu'ajoute le Prophète? « Ils tendront « des piéges à l'âme du juste [3] ». Pourquoi tendre des piéges? parce qu'ils ne trouvent aucune faute réelle à lui reprocher. Pourquoi tendre des piéges au Seigneur? Impuissant à lui trouver des crimes réels, ils en ont inventé de fictifs [4]. « Et ils condamneront le sang « innocent ». Le Prophète va nous dire pourquoi tout cela.

27. « Et le Seigneur », dit-il, « est devenu « pour moi un refuge [1] ». Tu ne chercherais pas un tel refuge si tu n'étais dans le danger : mais tu n'as été dans le danger qu'afin de le chercher; car c'est Dieu qui fait de la douleur un précepte. Il se sert de la malice des méchants pour nous affliger; sous l'aiguillon de la douleur, je cherche un refuge que je n'avais point cherché dans les délices du monde. Où est l'homme qui se tourne aisément du côté de Dieu, s'il est toujours heureux et content des espérances terrestres? Que ces espérances mondaines disparaissent, et livrons-nous à l'espérance de Dieu, afin de pouvoir dire : « Le Seigneur est devenu pour moi un re« fuge ». Je consens à souffrir, pour que le Seigneur soit mon asile. « Et mon Dieu s'est « fait le protecteur de mon espérance ». Ici-bas Dieu est pour nous en espérance; tant que nous sommes sur la terre, nous n'avons que l'espérance, et non point la réalité. Mais de peur que nous ne perdions courage, Dieu qui nous a fait des promesses, nous relève et adoucit les maux que nous souffrons. Car ce n'est pas en vain qu'il est écrit : « Dieu est « fidèle, et ne vous laissera point tenter au« dessus de vos forces, mais il ouvrira une « issue à l'épreuve, afin que vous puissiez « persévérer [2] » : qu'il nous jette dans la fournaise de la tribulation, de manière à cuire le vase et non à le briser. « Et le Seigneur est « devenu un refuge pour moi, Dieu a soutenu « mon espérance ». Pourquoi donc voyais-tu une injustice en Dieu qui épargne les méchants? Vois comment le psaume se corrige, et corrige-toi avec lui; car c'est pour cela que le psaume parlait ton langage. Quel langage? « Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand « les pécheurs se glorifieront-ils? » Le psaume parlait donc tout à l'heure comme toi, parle maintenant comme le psaume. Que dit le psaume? « Le Seigneur est devenu mon re« fuge, et mon Dieu est l'appui de mon espé« rance ».

28. « Le Seigneur leur rendra selon leurs « œuvres, le Seigneur notre Dieu les détruira « selon leur malice [3] ». Ce n'est pas sans raison que le Prophète dit : « Selon leur malice ». Ils me font un grand bien, et néanmoins ils sont méchants et nullement bienfaiteurs. Dieu

[1] Matth. VIII, 23-26.— [2] Id. XXV, 41.— [3] Ps. XCIII, 21.— [4] Matth. XXVI, 59.

[1] Ps. XCIII, 22. — [2] I Cor. X, 13, — [3] Ps. XCIII, 23.

se sert visiblement des méchants pour nous exercer, pour nous affliger. Pourquoi nous châtier? Assurément pour le royaume des cieux. « Il flagelle tous ceux qu'il reçoit au nombre « de ses enfants. Et quel est le fils à qui son « père ne donne point la discipline [1]? » Quand le Seigneur en agit ainsi, il nous dresse pour l'héritage éternel, et souvent il le fait par les méchants, exerçant et perfectionnant notre charité qu'il nous ordonne d'étendre jusqu'à nos ennemis, car il n'y a de parfaite charité dans le chrétien, qu'à la condition d'accomplir ce précepte du Christ : « Aimez vos enne-« mis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, « et priez pour ceux qui vous persécutent [2] ». C'est ainsi que l'on triomphe du diable, et que l'on remporte la couronne de la victoire. Tel est le bien que Dieu nous procure au moyen des méchants : et pourtant il doit les traiter, non selon le bien dont ils ont été pour nous les instruments, mais selon leur malice. Voyez ce qu'il nous a procuré au moyen de l'infâme trahison de Judas. Car Judas livre le Fils de Dieu pour être crucifié, et c'est par la croix du Fils de Dieu que tous les peuples ont été rachetés pour le ciel ; et néanmoins Dieu n'a point récompensé Judas de la rédemption de tous les peuples, mais il l'a châtié selon son crime. Si l'on considère seulement en Judas qu'il a livré Jésus-Christ, sans regarder avec quel esprit il l'a fait, Judas a fait ce que Dieu le Père a fait, puisqu'il est écrit qu' « il n'a pas épargné son propre Fils, « mais l'a livré à la mort pour nous tous [3] ». Judas a fait ce qu'a fait Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisqu'il est dit qu' « il s'est livré à « Dieu pour nous, comme une offrande et une « hostie d'agréable odeur »; puis encore : qu' « il a aimé son Eglise, et s'est livré à la « mort pour elle [4] ». Cependant nous rendons grâces à Dieu, qui n'a pas épargné son Fils, qui l'a livré pour nous, de même que nous rendons grâces au Fils qui s'est livré pour nous, accomplissant ainsi la volonté de son Père ; et nous détestons Judas, dont le crime a servi à Dieu pour nous procurer un si grand bien, et nous disons avec raison : Dieu lui a rendu selon son iniquité, et l'a perdu selon sa malice. Ce n'est point pour nous en effet que Judas a livré le Christ, mais pour posséder l'argent de son crime : quoique le Christ ainsi livré soit demeuré notre salut, et que ce marché nous ait délivrés. Ainsi encore ceux qui persécutaient les martyrs ne les torturaient sur la terre qu'en les envoyant au ciel ; ils leur ôtaient sciemment la vie présente, pour leur faire gagner, sans le savoir, la vie future. Mais quand ces persécuteurs se sont obstinés dans leur injuste haine contre les saints, Dieu les a traités selon leurs iniquités, et les a perdus selon leur malice. De même en effet que la bonté des justes nuit aux méchants, de même l'iniquité des méchants est avantageuse aux bons. Car le Seigneur a dit : « Je suis venu afin que ceux qui « ne voient pas voient, et que ceux qui voient « deviennent aveugles [1] ». Et l'Apôtre : « Aux « uns nous sommes une odeur de mort pour « la mort, aux autres une odeur de vie pour « la vie [2] ». La malice des méchants est pour les justes l'arme de gauche, ainsi que l'a dit le même Apôtre : « Par les armes de la justice, « à droite et à gauche, c'est-à-dire par la « gloire et par l'ignominie [3] » : et il continue à énumérer les armes de la droite, la gloire de Dieu, la bonne renommée, la vérité qui leur faisait connaître qu'ils vivaient, qu'ils n'étaient point morts, qu'ils devaient se réjouir, qu'ils enrichissaient les autres, et qu'ils possédaient toutes choses : les armes de la gauche, qui étaient pour eux l'ignominie, subir la diffamation, passer pour séducteurs, être ignorés, mis à mort, emprisonnés, subir tous les maux, être méprisés comme des pauvres et des indigents. Et qu'y a-t-il d'étonnant que des soldats du Christ combattent le Christ par ces différentes armes, à droite et à gauche? Mais comme la paix est aux hommes de bonne volonté [4], même quand ils sont pour les autres une odeur de mort pour la mort ; de même la mort est pour les hommes de mauvaise volonté, même quand ils sont pour les justes des armes de gauche pour le salut. Dieu donc leur rendra, non point selon qu'ils nous auront été utiles, mais selon l'iniquité qu'ils aimaient en haïssant leurs âmes : il ne les glorifiera point selon ce qu'il nous procure par leur malice, lui qui tire un sage parti de leur malice : « Mais le Seigneur notre « Dieu les perdra selon leur malice ».

29. Que le juste donc supporte l'injuste ; que pendant son labeur passager, le juste sup-

[1] Prov. III, 12; Hébr. XII, 6, 7.— [2] Matth. V, 44.— [3] Rom. VIII, 32. — [4] Ephés. V, 2, 25.

[1] Jean, IX, 39. — [2] II Cor. II, 16. — [3] Id. VI, 7, 8. — [4] Luc, II, 14.

porte l'impunité passagère des méchants, puisque le juste vit de la foi [1]. Il n'y a d'autre justice pour l'homme en cette vie, que de vivre selon la foi qui agit par la charité [2]. Or, si le juste vit de la foi, qu'il croie, qu'après cette vie de labeur, il jouira du repos éternel, comme le méchant, après la joie d'ici-bas, souffrira des tourments sans fin. Or, si la foi agit par la charité, qu'il aime jusqu'à ses ennemis [3], et autant qu'il est en lui, qu'il cherche à leur être utile : par là, malgré leur volonté, ils ne pourront lui nuire aucunement. Et quand parfois Dieu leur aura donné la puissance de nuire et de dominer ; qu'il élève son cœur en haut, où nul ne peut nuire ; qu'il s'instruise et se nourrisse de la loi de Dieu, afin que ses jours soient adoucis jusqu'à ce qu'une fosse soit creusée au pécheur. Si sa volonté est dans la loi de Dieu, s'il médite cette loi jour et nuit [4], si sa conversation est dans le ciel [5], du haut du firmament il brillera sur la terre, selon le titre du psaume, à propos du quatrième jour, où furent créés les astres [6] : en sorte qu'il fera tout sans murmure, gardant la parole de Dieu, au milieu d'une nation tortueuse et perverse [7]. De même que la nuit n'éteint pas dans les cieux la lumière des astres : ainsi l'iniquité n'abattra point les âmes des fidèles fixées dans le firmament des Ecritures divines. Cette puissance que Dieu abandonne quelquefois aux méchants, sur nos biens terrestres, non-seulement sert à nous instruire, à nous faire chercher en Dieu notre refuge, dans le Seigneur l'appui de notre espérance ; mais elle sert encore à creuser une fosse au pécheur, dont il est dit dans un autre psaume : « Il chancellera et tombera, quand « il aura dominé le pauvre [1] ».

30. Un si long discours vous a fatigués sans doute : quoique votre ferveur m'ait empêché de le voir, pardonnez-moi néanmoins s'il en est ainsi ; d'abord, je ne l'ai fait que pour obéir ; car le Seigneur me l'a commandé par la bouche de ces frères en qui il habite; Dieu en effet ne commande que de son trône. Ensuite votre avidité à m'écouter, je l'avoue, m'a donné l'avidité de vous parler. Que le Seigneur bénisse donc mon travail, et que cette sueur de mon visage soit pour vous un gage de salut, et non de condamnation; c'est-à-dire, mes frères, que mes paroles vous stimulent dans la vertu ; que vous les méditiez en vous-mêmes, que vous n'en perdiez pas le souvenir, et qu'elles se gravent, non-seulement dans votre esprit, mais aussi dans vos pratiques journalières. Une vie sainte, réglée sur les préceptes de Dieu, est comme le stylet qui grave dans le cœur ce que l'on entend au dehors. Gravez-le sur la cire, il s'effacera bientôt : écrivez-le dans vos cœurs, dans vos saintes pratiques, et il ne s'effacera jamais.

[1] Rom. I, 17. — [2] Gal. V, 6. — [3] Matth. IV, 44. — [4] Ps. I, 2. — [5] Philipp. III, 20. — [6] Gen. I, 14. — [7] Philipp. II, 14-16.

[1] Ps. IX, 10.

DISCOURS SUR LE PSAUME XCIV[1].

LES JOIES CHRÉTIENNES.

—

La joie est légitime quand elle est selon Dieu. Le Prophète nous appelle auprès de Dieu afin de la goûter. On est près de Dieu quand on porte son image dans une vie pure, loin de lui quand on aime l'impiété. Dieu cherche son image en nous comme César son effigie sur sa monnaie. Il appelle donc auprès de Dieu ceux qu'une vie dissolue en éloignait. Que votre joie soit inexprimable, qu'elle éclate par l'aveu de nos fautes et par la louange du Dieu qui les pardonne, du médecin qui guérit nos plaies. Chantons donc le Seigneur parce qu'il est au-dessus des simulacres des nations, au-dessus des dieux qui sont tels par la participation à sa grâce, parce qu'il ne repoussera point son peuple, ce peuple issu d'Abraham, dont plusieurs furent retranchés à cause de leur infidélité, mais dont le reste fut sauvé avec les Apôtres et avec les membres de la primitive Eglise, parce que les confins de la terre sont à lui, qu'il est la pierre angulaire, unissant la synagogue à l'Eglise des Gentils, qu'il a renversé les hauteurs de la terre qui le persécutaient, parce que sont à lui : et la mer ou le monde avec ses scandales, où il proportionnera nos forces à l'épreuve, et la terre qu'il abreuve de ses grâces ; parce que nous sommes ses créatures, ses brebis accomplissant ses lois, et qu'il aura pour nous la bonté. Donc n'endurcissons pas nos cœurs comme les Juifs au désert, ils seront nos pères si nous les imitons ; s'il doit toujours y avoir des méchants pour irriter Dieu, prenons part au repos qu'il nous promet, comme il menace de la damnation les rebelles.

1. J'aimerais bien mieux, mes frères, que nous pussions écouter notre Père commun ; mais obéir à un Père est aussi une bonne œuvre. Donc, puisque nous en avons reçu l'ordre de celui qui daigne prier pour nous, j'exposerai à votre charité ce qu'il plaira à Dieu de m'inspirer au sujet de ce psaume. Il a pour titre : « Louange du cantique pour David « lui-même ». Or, « louange du cantique » désigne la joie, parce que c'est un chant, et la piété parce qu'il y a une louange. Quel objet plus digne l'homme peut-il assigner à ses chants que ce qui lui plaît sans pouvoir jamais lui déplaire ? On peut donc louer sans crainte, quand on loue le Seigneur ; et celui qui chante une louange est en pleine sécurité quand il n'a point à rougir de celui qu'il chante. Louons donc le Seigneur, louons-le par nos chants, c'est-à-dire avec joie et allégresse. Le psaume nous indique dans les versets suivants, ce qu'il nous faut chanter.

2. « Accourez, chantons au Seigneur ». Il nous invite au grand festin de l'allégresse, non point à nous réjouir selon le monde, mais selon Dieu. S'il n'y avait point dans le monde une allégresse condamnable, qu'il faut distinguer de la sainte allégresse, il suffirait de dire : « Accourez, et chantons ». Mais un seul mot marque la distinction. Qu'est-ce qu'une joie sainte ? Celle que l'on prend en Dieu. La joie est donc mauvaise quand elle est selon le monde, légitime quand elle est selon Dieu. Il te faut goûter en Dieu une sainte joie, si tu veux sans crainte mépriser le siècle. Mais pourquoi dire : « Venez ? » D'où vient qu'il appelle, qu'il fait venir ceux avec lesquels il veut se réjouir dans le Seigneur, sinon parce qu'ils sont loin encore de venir et de s'approcher, loin de s'approcher et d'arriver, loin d'arriver et de se réjouir ? Comment sont-ils loin ? Y a-t-il une distance locale entre l'homme et celui qui est présent partout ? Veux-tu t'éloigner de Dieu ? Ou iras-tu pour en être loin ? Un homme encore pécheur, il est vrai, mais déjà pénitent, s'affligeant de ses péchés, espérant son salut, craignant la colère de Dieu et voulant l'apaiser, parle ainsi dans un autre psaume : « Où « me dérober à votre esprit ? Où fuir votre « face ? Si je monte au ciel, vous y êtes[1] ». Que faire donc ? Puisque, s'il monte au ciel, il y trouve Dieu ; où aller pour fuir loin de Dieu ? Vois ce qu'il dit : « Si je descends dans « l'abîme, vous y êtes encore[2] ». Si donc en s'élevant au ciel, il y trouve Dieu, s'il n'évite pas Dieu quand il descend dans l'abîme, où irait-il pour éviter sa colère, sinon à ce même Dieu apaisé ? Et toutefois, bien qu'on ne puisse s'éloigner d'un Dieu qui est partout, s'il n'y avait des hommes éloignés de Dieu, l'Ecriture ne dirait point : « Ce peuple m'ho-

[1] Sermon prêché sur l'invitation d'Aurélien, de Carthage, ou plutôt de Valère, évêque d'Hippone, soit peu après, soit peu avant la promotion d'Augustin à l'épiscopat.

[1] Ps. CXXXVIII, 7. — [2] Id. 8.

« nore des lèvres, mais leur cœur est loin de « moi [1] ». Ce n'est donc point par la distance des lieux qu'on s'éloigne de Dieu, mais par la dissemblance. Qu'est-ce à dire, dissemblance? Une vie mauvaise, des mœurs dépravées. Si une vie pure nous rapproche de Dieu, une vie désordonnée nous en éloigne. Ainsi donc le même homme qui est par la présence corporelle dans un même lieu, se rapproche de Dieu par l'amour qu'il a pour lui, s'en éloigne par l'amour de l'iniquité : il s'approche donc ou s'éloigne sans mouvoir les pieds. Car dans cette voie, nos pieds sont nos affections. Selon la direction que prend notre cœur, la direction de notre amour, nous nous approchons de Dieu, ou nous nous en éloignons. Ne disons-nous pas bien souvent, en parlant d'objets dissemblables, que l'un est bien loin de l'autre ? Si nous venons à comparer deux hommes, deux chevaux, deux vêtements, et que l'on nous dise : Voilà un vêtement qui ressemble bien à tel autre, un homme, qui ressemble à un tel, que dit-on, si l'on veut nous contredire ? Point du tout, il en est bien loin. Qu'est-ce à dire, il en est bien loin ? Il est bien dissemblable. Ces deux hommes sont juxtaposés, et néanmoins l'un est bien loin de l'autre. De même voilà deux impies qui se ressemblent par leur vie et par leurs crimes, fussent-ils l'un à l'orient, l'autre à l'occident, ils sont rapprochés l'un de l'autre. Mettez encore un juste à l'orient, un autre à l'occident, ils sont rapprochés parce qu'ils sont en Dieu. Au contraire, qu'un juste et un impie soient rivés à la même chaîne, ils sont fort éloignés. Donc si la dissemblance nous éloigne de Dieu, la ressemblance nous en rapproche. Quelle ressemblance ? C'est à cette ressemblance que nous avons été faits : le péché l'a détériorée en nous, nous la recouvrons par la rémission des péchés, elle se renouvelle au dedans de nous, comme l'empreinte qui reparaît sur une pièce de monnaie, c'est-à-dire l'image de Dieu qui reparaît en notre âme, afin que nous revenions dans ses trésors. Comment en effet, mes frères, Jésus-Christ se servit-il d'une pièce de monnaie pour faire comprendre aux Juifs qui le tentaient ce que Dieu exige de nous ? Lorsqu'ils voulurent l'accuser à l'occasion du tribut de César, qu'ils consultèrent le maître de la vérité, et qu'ils demandèrent, pour le tenter, s'il était permis ou non de payer le tribut à César, que leur répondit-il ? « Pourquoi me « tenter, hypocrites ? » Il commanda qu'on lui apportât une pièce de monnaie, et on l'apporta. « De qui est cette image, leur dit-il ? « Ils répondirent : De César; et Jésus : Rendez « donc à César ce qui appartient à César, et à « Dieu ce qui est à Dieu [1] ». Si César cherche son effigie sur la monnaie, Dieu ne cherche-t-il point son image dans l'homme. C'est à cette ressemblance avec Dieu que nous invite Jésus-Christ Notre-Seigneur, quand il nous ordonne d'aimer nos ennemis, et qu'il nous donne pour modèle Dieu lui-même : « A « l'exemple de votre Père », nous dit-il, « qui « fait lever son soleil sur les bons et sur les « méchants, et pleuvoir sur les justes comme « sur les injustes. Soyez donc parfaits, comme « votre Père [2] ». C'est nous inviter à lui ressembler, que nous dire : « Soyez parfaits « comme lui-même est parfait ». Mais nous inviter à la ressemblance, c'est constater que nous étions dissemblables en nous séparant de lui, que la ressemblance nous en rapproche, afin que s'accomplisse en nous ce qui est écrit : « Approchez de Dieu, et recevez la « lumière [3] ». C'est donc à ceux qu'une vie dissolue éloignait de Dieu, que notre psaume vient dire : « Venez et chantons au Seigneur ». Où allez-vous? Pourquoi vous écarter? vous éloigner ? Où fuyez-vous en prenant part aux joies du siècle ? « Venez, réjouissons-nous « dans le Seigneur ». Pourquoi ces joies qui feront votre perte? Venez, réjouissons-nous dans celui qui nous a faits. « Venez, tressaillons dans le Seigneur ».

3. « Faisons éclater nos jubilations devant « le Dieu qui est notre salut ». Qu'est-ce à dire, nos jubilations? Cette joie que ne peuvent exprimer nos paroles, qui s'échappe de nos cœurs par des voix confuses, et non point par une parole articulée, telle est la jubilation. Que votre charité veuille bien considérer ceux qui se livrent à la jubilation par certains refrains, et qui se livrent à l'envi l'un de l'autre aux joies mondaines; vous les voyez entrecouper leurs refrains d'une joie qui les transporte, et que la parole ne saurait exprimer; des tressaillements qui sont la voix de l'âme, impuissante à rendre en paroles ce que ressent leur cœur. Si une joie terrestre leur donne des jubilations, nous, à notre

[1] Isa. XXIX, 13; Matth. XV, 8.

[1] Matth. XXII, 15-21. — [2] Id. V, 45, 48. — [3] Ps. XXXIII, 5.

tour, ne devons-nous pas ressentir cette joie du ciel qui laisse bien loin les paroles humaines ?

4. « Prévenons sa présence par une con« fession ». Ce mot de confession a deux sens dans les saintes Ecritures. Il y a une confession qui loue, et une confession qui gémit. La confession qui loue est en l'honneur de Dieu qui est loué : et la confession qui gémit est une pénitence pour celui qui la fait. Il y a donc confession dans l'homme qui loue Dieu, et confession chez celui qui avoue ses fautes; la langue n'a rien de plus digne. Ce sont là, je le crois, ces vœux dont le Prophète a dit dans un autre psaume : « Je vous rendrai « les vœux que mes lèvres ont discernés[1] ». Rien de plus relevé que cette distinction, rien de plus nécessaire que de la comprendre et de la pratiquer. Comment donc discerner les vœux que tu fais à Dieu ? En le louant et en t'accusant toi-même ; car la rémission de nos péchés est un effet de sa miséricorde. S'il voulait nous traiter selon nos mérites, il ne trouverait qu'à nous condamner. Venez donc, dit le Prophète, éloignons-nous de nos péchés, afin que le Seigneur ne nous demande pas compte du passé, mais qu'en venant à nouveau compter avec nous, il brûle toutes les obligations de nos dettes précédentes. Confessons donc sa louange, confessons sa miséricorde en chantant sa louange. Si la confession était toujours l'expression de la pénitence, l'Evangile ne nous dirait pas du Sauveur lui-même : « En cette heure Jésus se « réjouit dans l'Esprit-Saint, et dit : Père, Sei« gneur du ciel et de la terre, je vous con« fesse, parce que vous avez dérobé ces choses « aux sages et aux prudents, pour les révéler « aux petits[2] » : cette confession faisait-elle de Jésus-Christ un pénitent ? Il ne pouvait se repentir de rien, puisqu'il n'était coupable d'aucune faute : c'était une confession à la gloire de son Père. Et comme dans notre psaume il est question de jubilations, il nous faut sans doute par confession entendre celle qui est en l'honneur de Dieu ; et dès lors, louange du cantique, ne sera point la confession du repentir, mais la confession de la louange. Mais pourquoi le Prophète nous parle-t-il aussitôt d'une certaine confession en disant : « Prévenons sa face par la confession ? » Qu'est-ce à dire : « Prévenons sa face par « la confession ? » Dieu viendra ; auparavant « prévenons sa face par la confession » : avant qu'il arrive, condamnons par un humble aveu ce que nous avons fait, afin qu'il ne trouve plus rien à condamner, mais de quoi couronner. Mais confesser tes péchés, n'est-ce point rendre gloire à Dieu ? C'est assurément le plus grand honneur qu'on puisse lui rendre. Pourquoi le plus grand honneur ? Parce que le médecin est d'autant plus digne de louanges qu'on désespérait plus du malade. Confesse donc tes péchés d'autant plus que tu désespérais de toi-même à cause de tes iniquités. Plus ta confession grossira tes fautes, plus tu relèveras la gloire de celui qui les pardonne. Ne croyons donc point nous écarter de la louange du cantique, en prenant la confession dans le sens de l'aveu des péchés. Car il y a dans cette confession louange de Dieu, puisque, reconnaître nos péchés, c'est signaler la gloire à Dieu. « Prévenons sa « présence par la confession ».

5. « Chantons avec allégresse des psaumes « en son honneur[1] ». Déjà nous avons dit ce qu'est l'allégresse ou la jubilation. Le Prophète la ramène encore afin de nous exhorter à la ressentir. La répétition est une exhortation, car nous n'avions pas oublié ce qui est dit pour avoir besoin d'être avertis de nouveau d'entrer en jubilation : mais souvent dans les transports de l'âme on répète une parole déjà émise, non pour la faire connaître encore, mais pour exhorter plus vivement; cette répétition nous fait comprendre l'allégresse du Prophète. De là vient cette locution de Notre-Seigneur : « En vérité, en vérité, je vous « le dis[2] ». Il suffisait de dire : « En vérité », une seule fois; pourquoi dire : « En vé« rité, en vérité », sinon parce que la répétition est une confirmation ? « Chan« tons des psaumes avec allégresse en son « honneur », dit le Prophète. Et que dirons-nous, ou plutôt que ressentirons-nous dans cette allégresse ? Quels sont ces sujets de louanges ? Ecoutez : « C'est que Dieu, le Sei« gneur, est grand, c'est qu'il est un roi plus « grand que tous les dieux » : voilà pourquoi doit éclater notre allégresse. « C'est parce qu'il « ne rejettera pas son peuple », qu'il mérite nos jubilations. « C'est parce que tous les con« fins de la terre sont en sa main, et que les « plus hautes montagnes sont à lui » : c'est

[1] Ps. LXV, 13, 14. — [2] Luc, X, 21.

[1] Ps. XCIV, 2. — [2] Jean, I, 51.

pour tout cela que nous devons tressaillir en sa présence. « C'est parce que la mer est à « lui, et qu'il l'a faite, et que ses mains ont « formé la terre [1] », qu'il mérite nos transports. Mais pour discuter convenablement le sens de ces paroles, le temps nous manquerait ; et néanmoins, si nous gardons un silence absolu, nous vous serons redevables. Ecoutez donc le peu que m'en laissera dire la brièveté du temps, puisqu'un peu de semence peut, dans une bonne terre, produire une grande moisson.

6. Tout d'abord le psaume nous expose pourquoi nos transports, pourquoi nos louanges : « C'est que Dieu le Seigneur est grand, « c'est qu'il est un roi plus grand que tous les « dieux ». Il est en effet des dieux bien inférieurs à ce grand Dieu qui est le nôtre, dont nous chantons les louanges dans nos cantiques, avec joie, avec transport ; il en est, mais non pour nous. L'Apôtre dit à ce propos : « S'il est des êtres appelés dieux, soit dans le « ciel, soit sur la terre, et qu'ainsi il y ait « plusieurs dieux et plusieurs seigneurs, néan« moins il n'y a pour nous qu'un seul Dieu, de « qui vient toute chose, et qui nous a faits « pour lui; il n'y a qu'un seul Seigneur, Jésus« Christ, par qui toutes choses ont été faites, « et nous sommes en lui [2] ». Si donc ces êtres ne sont point dieux pour nous, pour qui sont-ils dieux? Ecoutez un autre psaume : « Les « dieux des nations sont les démons, mais le « Seigneur a fait les cieux [3] ». Le Saint-Esprit ne pouvait, par son Prophète, vous marquer, avec plus de brièveté et de magnificence, quel est votre Dieu. C'était peu que Dieu fût terrible par-dessus tous les démons; quelle grandeur d'être supérieur aux démons ? « Car les dieux des nations sont des démons ». Où est donc ton Dieu ? « Mon Dieu a fait le « ciel ». Ton Dieu a fait cette demeure inaccessible aux démons, puisqu'ils en ont été chassés. Les cieux sont supérieurs aux démons, et le Seigneur aux cieux, car les cieux sont l'œuvre de ton Seigneur. Combien donc est supérieur aux démons, à ces dieux des peuples, celui qui est supérieur aux cieux, d'où sont tombés les anges pour devenir des démons ? Et néanmoins les démons régnaient sur tous les peuples, on leur élevait des temples, on leur offrait des sacrifices, les démons avaient leurs prêtres, leurs autels, et pour prophètes les plus démoniaques. Voilà le culte que les peuples ont rendu au démon, culte véritable qui n'est dû qu'au seul Dieu véritablement grand. Les peuples ont élevé des temples aux démons, et Dieu aussi a son temple, il a ses prêtres, comme les démons eurent leurs prêtres, et son sacrifice comme ils eurent leurs sacrifices. Car les démons, voulant passer pour des dieux, n'eussent point exigé ce culte de ceux qu'ils trompaient, s'ils n'eussent compris qu'il était dû au Dieu véritable. D'ordinaire, en effet, le faux dieu exige qu'on lui rende les honneurs dus au vrai Dieu. Nous connaissons donc le véritable temple de Dieu. « Car le temple de Dieu est saint », est-il dit, « et vous êtes ce temple [1] ». Si donc nous sommes le temple de Dieu, notre âme est son autel. Le sacrifice de Dieu, quel est-il ? C'est peut-être ce que nous faisons maintenant, car c'est offrir un sacrifice sur l'autel de Dieu, que chanter ses louanges : puisque le Psalmiste nous dit : « Le sacrifice de louanges est un « culte qui m'honore, et telle est la voie par « laquelle je lui montrerai le salut de Dieu [2] ». Mais si tu en cherches le prêtre, il est élevé par-dessus tous les cieux ; c'est là qu'il intercède pour toi, lui qui est mort pour toi sur la terre [3]. Donc « Dieu le Seigneur est grand, c'est « un roi qui domine les autres dieux »; Nous entendons ici les hommes divins : car le Seigneur n'est point le roi des démons. L'Ecriture nous donne encore ce témoignage : « Dieu « s'est assis dans l'assemblée des dieux ; au « milieu des dieux pour les juger [4] ». Ces dieux le sont par la participation, et non par la nature; par cette grâce qui veut faire des dieux. Combien est grand ce Dieu qui fait des dieux ! Ou quels sont les dieux que fait un homme ? A la grandeur de Celui qui fait les dieux répond le néant de ces dieux que font les hommes. Le vrai Dieu fait dieux ceux qui croient en lui et auxquels il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu [5]. De là vient qu'il est le vrai Dieu, parce qu'il n'a pas été fait : mais nous, qui avons été faits, nous ne sommes point véritablement dieux, quoique supérieurs aux dieux que font les hommes. « Car les idoles des nations « sont de l'or et de l'argent, l'œuvre de la « main des hommes : ils ont une bouche, et « ne parlent point ; des yeux, et ne voient

[1] Ps. xciv, 3. — [2] I Cor. viii, 5, 6. — [3] Ps. xcv, 5.

[1] I Cor. iii, 17. — [2] Ps. xlix, 23. — [3] Rom. viii, 34. — [4] Ps. lxxxi, 1. — [5] Jean, i, 12.

« point [1] ». Mais à nous, Dieu a donné des yeux pour voir. Néanmoins, pour avoir des yeux qui voient, nous ne sommes cependant pas des dieux, car il en a fait de même aux bêtes; mais il a fait de nous des dieux, quand il a éclairé nos yeux intérieurs. Donc, louange à Dieu, confession à Dieu, jubilation à Dieu : « Car le Seigneur est grand, il est roi par-« dessus tous les dieux ».

7. « Comme il ne repoussera point son peu-« ple » : louange à lui, jubilation à lui. Quel peuple ne repoussera-t-il point ? Il ne nous est point permis de donner un sens par nous-mêmes : saint Paul a éclairci ce passage, et nous apprend pourquoi cette parole [2]. Il y avait jadis un peuple juif, peuple des Prophètes, peuple des Patriarches, peuple issu d'Abraham selon la chair, peuple qui figura toutes les promesses du Sauveur ; peuple où Dieu avait un temple, l'onction, le sacerdoce figuratif, afin qu'à la disparition des figures, arrivât la véritable lumière : c'était donc là le peuple de Dieu : c'est à ce peuple que furent envoyés les Prophètes, et au milieu de ce peuple que sont nés ceux qui lui furent envoyés; c'est à lui que furent livrées et confiées les paroles de Dieu. Quoi donc ? Tout ce peuple est-il condamné ? Loin de là. Saint Paul le compare à l'olivier, dont la tige a commencé à pousser par les Patriarches, mais dont plusieurs branches se sont desséchées, parce qu'elles se sont élevées trop haut par l'orgueil ; ils ont donc été retranchés à cause de leur stérilité, et l'humilité y a fait insérer l'olivier sauvage. Néanmoins, mes bien aimés, pour détourner de l'orgueil l'olivier sauvage greffé sur l'olivier franc, que dit l'Apôtre ? « Si tu as été retranché de l'olivier sauvage, « ta tige naturelle, et inséré contre nature « sur l'olivier franc, à combien plus forte raison « les branches de l'olivier même seront-elles « entées sur leur propre tronc [3] ». De même, en effet, qu'en abandonnant l'infidélité, tu as mérité d'être inséré sur l'olivier franc, quand tu étais l'olivier sauvage ; ainsi les branches corrigées seront plus facilement greffées sur l'olivier franc, leur tige naturelle : telle est la parole de l'Apôtre à leur sujet. Tel est donc l'arbre : et si quelques rameaux en sont retranchés, tous ne le sont point. Si tous les rameaux en étaient retranchés, d'où viendraient Pierre, et Jean, et Thomas, et Matthieu, et André, et tous les autres Apôtres? D'où viendrait l'apôtre saint Paul lui-même, qui nous parle ainsi, et qui par le fruit qu'il portait rendait témoignage à l'olivier ? Tous n'ont-ils point là leur tige ? D'où viennent ces cinq cents frères auxquels le Seigneur apparut après sa résurrection [1] ? Et ces autres, par milliers, qui se convertirent à la voix de Pierre, alors que les Apôtres pleins du Saint-Esprit parlaient toutes les langues, qui furent si prompts à bénir Dieu, et à s'accuser, eux qui avaient répandu cruellement le sang du Seigneur, et qui le burent par la foi ? Ces milliers d'hommes étaient tellement convertis, qu'ils vendaient leurs biens pour en apporter le prix aux pieds des Apôtres [2]. Ce qu'un riche n'avait point fait sur la parole du Sauveur, de qui il s'éloigna avec tristesse [3], voilà ce qu'accomplirent tant de milliers d'hommes qui avaient de leurs mains crucifié le Christ. Plus était grande la blessure de leurs cœurs, plus avidement ils cherchaient le médecin. Si donc de là sortirent tous ces hommes, c'est d'eux que le Psalmiste a dit, que « Dieu ne repoussera point son « peuple ». C'est ce témoignage du psaume qu'a emprunté saint Paul, quand il a dit : « Que répondre, mes frères ? Dieu a-t-il donc « repoussé le peuple élu dans sa prescience ? « Loin de là ; car moi aussi je suis Israélite, « de la race d'Abraham, de la tribu de Ben-« jamin. Le Seigneur n'a point repoussé le « peuple élu dans sa prescience [4] ». Si Dieu avait repoussé son peuple, saint Paul n'en eût pas été tiré ; son origine est aussi celle des autres. Ce sont eux, et non tous les Juifs, qui forment le peuple de Dieu, ainsi qu'il est écrit : « Les « restes seront sauvés [5] ». Tous ne forment donc point le peuple de Dieu : mais l'aire a été vannée ; la masse du froment est dans le grenier, et la paille au dehors [6]. Dans tous les Juifs que vous voyez réprouvés, vous voyez la paille. Mais de cette paille que vous voyez est sorti le grain mis en dépôt dans les greniers célestes. Voyons ces deux destinées, pour en faire le discernement.

8. Qu'ajoute le Psalmiste ? « Parce que dans « sa main sont tous les confins de la terre ». Reconnaissons la pierre angulaire ; cette pierre est le Christ. Or, il n'y a d'angle, qu'à la condition d'unir l'une à l'autre deux murailles, qui viennent de directions différentes, mais

[1] Ps. CXIII, 4, 5. — [2] Rom. XI, 1. — [3] Id. 16-24.

[1] I Cor. XV, 6. — [2] Act. II, IV. — [3] Matth. XIX, 21, 22. — [4] Rom. XI, 1, 2. — [5] Isa. X, 22; Rom. IX, 27. — [6] Matth. III, 1, 2.

qui ne sont point opposées dans l'angle qui les réunit. Or, vint d'une part la circoncision, de l'autre la gentilité ; deux peuples qui s'unirent dans le Christ, parce qu'il est la pierre dont il est écrit : « La pierre, qu'ont rejetée « ceux qui bâtissaient, est devenue la pierre « angulaire [1] ». Si donc le Christ est la tête de l'angle, n'envisageons plus la différence de de ceux qui viennent de loin, mais bien leur rapprochement dans le Christ qui les unit. C'est là que s'accomplit cette parole, que « le « Seigneur ne repoussera point son peuple ». C'est là le premier côté de l'angle, dans lequel, avons-nous dit, « Dieu n'a point repoussé son « peuple ». De là sont venus les Apôtres, de là tous les Israélites qui ont embrassé la foi, pour apporter aux pieds des Apôtres le prix de leurs biens vendus [2] ; pauvres de volonté, riches de Dieu. Nous connaissons donc une muraille, envers laquelle s'est accomplie cette promesse que « Dieu ne rejettera point son « peuple » ; voyons l'autre muraille. « Il tient « dans sa main tous les confins de la terre ». Telle est l'autre muraille qui vient des Gentils: « Dans sa main, tous les confins de la terre ». Toutes les nations du monde sont venues à cette pierre angulaire, où elles ont reçu le baiser de paix en celui-là seul qui, de deux peuples, en a fait un seul ; non point à la manière des hérétiques, qui d'un seul ont fait deux. Voici ce que nous a dit l'Apôtre, du Christ Notre-Seigneur : « C'est lui », dit-il, « qui est notre paix, qui de deux « peuples n'en a fait qu'un [3] ». Bénissons-le dans nos transports. Pourquoi ? « Parce que « le Seigneur ne rejettera point son peuple ». Pourquoi encore ? « Parce que tous les confins « de la terre sont en sa main, et que les som- « mets des montagnes sont à lui ». Les sommets des montagnes sont les hauteurs de la terre. Autrefois ces hauteurs, c'est-à-dire ces puissances terrestres, se sont révoltées contre l'Eglise, ont promulgué des lois contre l'Eglise, ont tenté d'effacer de la terre le nom de chrétien ; mais depuis l'accomplissement de cette prophétie : « Tous les rois de la terre l'ado- « reront [4] », cette autre prophétie, à son tour, s'est accomplie : « Les sommets des montagnes « sont à lui ».

9. Mais tu crains peut-être les tentations, et à la hauteur de ces grâces de la divine promesse, tu redoutes les scandales du monde? Or, ces scandales ne te nuiront point, Dieu en a posé les bornes : « Car la mer est à lui ». Ce monde effectivement est une mer, et Dieu a fait la mer. Les flots ne peuvent pousser leur violence que jusqu'au rivage, où il leur a mis un terme. Viennent donc les tentations, viennent les tribulations, qu'elles consomment ta vertu sans te consumer. Vois si les tentations ne sont point utiles. Ecoute l'Apôtre : « Dieu est fidèle, et ne vous laissera point ten- « ter au-dessus de vos forces ; mais il vous « rendra la tentation avantageuse, afin que « vous puissiez persévérer [1] ». Il ne dit point : Il vous délivrera de toute tentation ; car, refuser la tentation, c'est refuser la perfection. Dieu donc nous réforme par là ; et s'il nous réforme, nous sommes entre les mains de l'ouvrier. Il retranche en nous, il redresse, il aplanit, il purifie ; il agit en nous comme avec le fer; il y a des scandales ici-bas, mais toi, ne redoute que de tomber des mains du Créateur. Nulle tentation ne sera au-dessus de tes forces. Dieu le permet pour ton avantage, afin de stimuler tes progrès. Ecoute l'Apôtre, qui ajoute : « Dieu vous rendra la tentation avan- « tageuse, afin que vous puissiez persévérer ». Craindrais-tu donc encore la mer ? Sois sans crainte : « Puisque la mer est à Dieu, et qu'il « en est le créateur ». Craindrais-tu les scandales des Gentils ? C'est Dieu aussi qui a fait les Gentils, et il ne leur permettra point de sévir plus que vos progrès ne le demandent. N'est-il pas dit dans un autre psaume : « Toutes « les nations que vous avez faites, viendront, « et se prosterneront devant vous, ô mon « Dieu [2] ? » Si toutes les nations que vous avez faites viendront, il est clair que toutes sont vos créatures. « La mer est à lui, puisqu'il l'a « faite, et ses mains ont formé la terre qui est « aride ». Sois une terre aride, aie soif de la grâce de Dieu, afin qu'une douce rosée descende en toi, et que Dieu y trouve des fruits. Il ne permettra point que les flots recouvrent ce qu'il a semé : « Et ses mains ont formé la « terre, qui est aride ». Pour cela aussi offrons-lui des cantiques de joie.

10. Puisqu'il en est ainsi, puisqu'à tous ces points de vue Dieu est si digne de louanges, retournez aux premiers sentiments qui commencent le psaume : « Venez, adorons le Seigneur, prosternons-nous devant lui ;

[1] Ps. CXVII, 22. — [2] Act. IV, 34, 35. — [3] Ephés. II, 14. — [4] Ps. LXXI, 11.

[1] I Cor. X, 13. — [2] Ps. LXXXV, 9.

« pleurons devant le Seigneur qui nous a « créés [1] ». Maintenant que je vous ai dit les merveilles du Seigneur, ne soyez point lents, ne vous attardez ni dans votre vie, ni dans vos mœurs : « Venez, adorons, et prosternons-nous devant lui ». Peut-être vos péchés qui vous tiennent loin de Dieu ne vous laissent-ils pas sans inquiétude : faisons ce qui est dit ensuite : « Pleurons nos péchés « devant le Seigneur qui nous a créés ». Si tu ressens dans ta conscience l'embrasement des fautes, éteins les flammes du péché dans tes larmes, et pleure devant le Seigneur : pleure en sûreté devant le Seigneur qui t'a créé, car il ne méprisera point l'œuvre de ses mains. Loin de toi de croire que tu pourras te guérir toi-même : celui qui t'a fait peut seul te refaire. « Pleu« rons devant le Seigneur qui nous a faits » ; oui, pleure devant lui, confesse tes fautes, préviens sa face par un humble aveu. O toi qui pleures, et qui confesses ta faute, qui es-tu, sinon sa créature? L'ouvrage a toujours plus de confiance en l'ouvrier, surtout quand il n'est point une œuvre vulgaire, mais une œuvre faite à son image et à sa ressemblance. « Venez, adorons le Seigneur, prosternons« nous devant lui, pleurons devant le Sei« gneur qui nous a faits ».

11. « Car c'est lui qui est le Seigneur notre « Dieu [2] ». Mais qui sommes-nous, pour nous prosterner et pour pleurer devant Dieu en toute sécurité? « Nous sommes le peuple de « son pâturage, les brebis de ses mains ». Vois comme le Prophète a sagement changé l'ordre des mots; il néglige leur acception propre, afin de nous faire comprendre que ces mêmes brebis sont des peuples. Il n'a point dit : Les brebis de son pâturage, et les peuples de ses mains, ce qui paraîtrait plus naturel, puisque les brebis sont en rapport avec les pâturages; mais il dit : « Le « peuple de son pâturage ». Donc ce peuple désigne des brebis, puisqu'il est dit : « Le « peuple de son pâturage », et ce peuple sont ses brebis. Mais parce que les brebis que nous avons, sont les brebis que nous achetons, et non les brebis que nous avons faites, et que le Prophète avait dit plus haut : « Proster« nons-nous devant Celui qui nous a faits »; il a raison de dire ensuite : « Les brebis de ses « mains ». Nul homme ne se fait des brebis :

[1] Ps. XCIV, 6. — [2] Id. 7.

il peut en acheter, en recevoir, en trouver, en rassembler, et même en voler; il ne saurait en faire. Quant à notre Dieu, c'est lui qui nous a faits; aussi sont-ils « le peuple de « son pâturage, et les brebis de ses mains », ceux qu'il a formés pour lui par sa grâce. Telles sont les brebis qu'il célèbre dans le Cantique des cantiques, en appelant les plus parfaites dans son Eglise, les dents de cette sainte épouse : « Vos dents sont un « troupeau de brebis, nouvellement tondues, « remontant du lavoir, portant un double « fruit, sans que nulle soit stérile [1] ». Qu'est-ce à dire : « Vos dents? » Ceux par qui vous parlez : les dents de l'Eglise, ou ceux qui portent sa parole. A quoi ressemblent ces dents? « A un troupeau de brebis tondues ». Pourquoi « tondues? » Parce qu'elles ont déposé le fardeau du siècle. N'étaient-ils pas des brebis tondues, ces hommes dont je parlais tout à l'heure, et qu'avait dépouillés cette parole de Dieu : « Allez, vendez tous vos biens, « donnez-les aux pauvres, et vous aurez un « trésor dans les cieux; puis venez, et suivez« moi [2] ». Ils ont accompli ce précepte, et sont venus sans toison. Et comme ils reçurent le baptême et crurent en Jésus-Christ, qu'est-il dit? « Qu'ils remontaient du lavoir », c'est-à-dire du bain qui les avait purifiés. « Toutes « ont un double fruit ». Quel double fruit? Ces deux préceptes qui renferment la loi et les Prophètes : « Nous sommes donc le peuple de « son pâturage, et les brebis de sa main ».

12. Donc : « Aujourd'hui, si vous entendez « sa voix [3] »; ô mon peuple, ô peuple de Dieu. C'est Dieu qui s'adresse à son peuple, non-seulement à ce peuple qu'il ne repoussera point, mais aussi à tout son peuple. Car il parle de l'angle à chacune des murailles [4], c'est-à-dire que dans le Christ la prophétie s'adresse au peuple Juif et au peuple des Gentils. « Aujourd'hui, si vous entendez sa « voix, n'endurcissez pas vos cœurs ». Vous avez entendu sa voix par Moïse, et vous avez endurci vos cœurs; il parle maintenant par lui-même, que vos cœurs s'attendrissent. Lui qui envoyait jadis des hérauts, daigne venir lui-même; il vous parle de sa bouche sacrée, lui qui parlait par la bouche des Prophètes. « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'en« durcissez pas vos cœurs ».

[1] Cant. IV, 2; VI, 5. — [2] Matth. XIX, 21. — [3] Ps. XCIV, 8. — [4] Ephés. II, 20.

13. Pourquoi dire : « N'endurcissez pas vos « cœurs ? » Parce qu'il vous souvient de ce que faisaient vos pères. « N'endurcissez pas « vos cœurs, comme ils le firent dans leur « murmure, au jour de la tentation au dé- « sert[1] ». Vous le savez, mes frères, ce peuple tenta Dieu[2], il en fut châtié, et il fut conduit au désert par un excellent cavalier, au moyen du frein des lois et du frein des préceptes. Dieu n'abandonna point ce peuple indomptable, et ne cessa non-seulement de l'attirer par des bienfaits, mais de le corriger par le malheur. « N'endurcissez donc point vos « cœurs, comme ils firent par leurs mur- « mures, le jour de la tentation au désert ». Que ces hommes ne soient point vos pères ; gardez-vous de les imiter. Ils étaient vos pères; mais si vous ne les imitez point, ils ne le seront plus ; et pourtant ils étaient vos pères, puisque c'est d'eux que vous êtes issus. Et si les nations viennent des extrémités de la terre, comme le dit Jérémie : « Les nations « viendront vers vous des extrémités de la « terre, en disant : Nos pères n'ont adoré que « le mensonge, et des idoles qui ne servent « de rien [3] » ; si les nations ont quitté leurs idoles pour venir au Dieu d'Israël ; ceux que le Dieu d'Israël a tirés de l'Egypte, en leur faisant passer la mer Rouge, dont les flots engloutirent leurs ennemis[4], ceux qu'il a nourris de la manne[5], sans détourner d'eux ni la verge de la discipline, ni les bienfaits de sa miséricorde, doivent-ils quitter leur Dieu quand les nations viendront l'adorer ? « Vos « pères m'ont tenté ; ils ont éprouvé, ils ont « vu mes œuvres ». Pendant quarante ans, ils ont vu mes œuvres, et pendant quarante ans, ils ont irrité ma colère. Sous leurs yeux, je faisais des miracles par la main de Moïse, et leurs cœurs n'en allaient que plus à l'endurcissement.

14. « Pendant quarante ans, j'ai été près de ce « peuple ». Qu'est-ce à dire, « j'ai été proche ? » J'ai signalé ma présence au milieu de ce peuple par des signes et des prodiges, non pas un jour, ni deux jours, mais c'est « pendant qua- « rante années, que j'ai été près de cette gé- « nération, et que j'ai dit : Leurs cœurs sont « toujours égarés[6] ». Le Prophète explique par le mot *toujours,* ce qu'il a dit par l'expression *quarante années*, car ce nombre quarante indique l'accomplissement des siècles, comme si ce nombre en était le couronnement. C'est pourquoi Jésus-Christ jeûna quarante jours, fut tenté pendant quarante jours au désert[1], et demeura pendant quarante jours avec ses disciples après la résurrection[2]. Dans la première quarantaine, il nous désigne les tentations, et dans la seconde quarantaine la consolation, car dans les épreuves la consolation nous soutient. Son corps ou l'Eglise doit souffrir ici-bas : mais le divin consolateur ne lui fait pas défaut, lui qui a dit : « Voilà que je suis avec vous jusqu'à la con- « sommation des siècles [3] ». « Et j'ai dit : « Leurs cœurs sont toujours égarés ». J'ai voulu demeurer auprès d'eux, pour figurer en eux cette race d'hommes qui doit m'irriter jusqu'à la fin des siècles ; c'est donc tous les siècles qu'il a voulu désigner par ces quarante années.

15. Quoi donc ? D'autres ne doivent-ils pas, à leur place, entrer dans le repos de Dieu ? Dieu les a réprouvés, parce qu'ils ont méprisé sa miséricorde, qu'ils n'ont opposé au Seigneur qu'un cœur endurci : mais Dieu qui les a rejetés perdra-t-il tout son peuple ? Ne sera-t-elle pas vraie, cette parole : « Dieu peut « de ces pierres susciter des enfants d'Abra- « ham[4] ? » Il est donc vrai que « leurs cœurs « sont toujours égarés ; ils n'ont point connu « mes voies, et je leur ai juré dans ma colère « qu'ils n'entreront point dans mon repos[5] ». Terribles paroles que celles-ci : je leur ai juré dans ma colère qu'ils n'entreront point dans mon repos ! Ce psaume qui a commencé par la jubilation se termine par une grande terreur : « J'ai juré dans ma colère qu'ils n'en- « treront point dans mon repos ». C'est beaucoup que Dieu parle; mais qu'est-ce, quand il jure? Craignons, quand un homme jure, qu'il n'accomplisse son serment même contre sa volonté ; mais combien ne faut-il pas craindre le Seigneur, dont nul serment n'est téméraire ? Il a voulu confirmer sa parole par un serment; et par qui Dieu peut-il jurer? Par lui-même. Nul n'est au-dessus de lui, par qui il puisse jurer[6]. C'est par lui-même qu'il confirme ses promesses, par lui-même ses menaces. Que nul ne dise en son cœur : Sa promesse est vraie, sa menace est fausse. Tu dois être aussi certain de parvenir à son repos, à sa fé-

[1] Ps. XCIV, 9.— [2] Exod. XVI, 2, 3; XVII, 2-7.— [3] Jérém. XVI, 19. — [4] Exod. XIV, 21-31.— [5] Id. XVI, 13-35.— [6] Ps. XCIV, 10.

[1] Matth. IV, 1-11.— [2] Act. I, 3.— [3] Matth. XXVIII, 20.— [4] Id. III, 9. — [5] Ps. XCIV, 11. — [6] Hébr. VI, 13.

licité, à son éternité, à son immortalité, si tu accomplis ses préceptes, que certain de la mort, des flammes éternelles, de la damnation avec le diable, si tu les méprises. Il leur jura donc dans sa colère qu'ils n'entreraient point dans son repos ; et pourtant il faut que plusieurs entrent dans ce repos ; car il y en aura qui le posséderont. C'est donc nous qui prendrons la place des Juifs réprouvés ; car si plusieurs branches ont été retranchées à cause de leur dissemblance et de leur infidélité, notre foi et notre humilité nous feront insérer [1]. Entrons donc dans ce repos. Qu'est-ce qui a procuré à ceux qui y sont entrés, le bonheur d'y entrer, d'être élus, de n'avoir pas un cœur obstiné ? C'est qu'il est vrai que « Dieu n'a pas rejeté son peuple ».

[1] Rom. XI, 19, 20.

DISCOURS SUR LE PSAUME XCV [1].

LA MAISON DE DIEU OU L'ÉGLISE.

Cette maison, dont il est parlé dans le titre, c'est l'Eglise de Dieu, ou son temple, dont nous devons être les pierres, et qui embrassera l'univers entier; le cantique nouveau, c'est le cantique de la charité de l'Evangile qui régnera aussi partout. Le temple de Jérusalem a disparu; c'était le vieux temple; le nouveau, c'est la charité qui unit les chrétiens. Et tous croiront, car le Saint-Esprit s'est montré sous la forme de langues de feu, pour montrer qu'il doit se répandre dans tous les peuples. Quiconque bâtit pour sa propre gloire, n'élève qu'une simple muraille blanchie, mais pas une maison ; cette muraille nous laisse toujours dehors, tandis que nous devons être abrités dans la maison de Dieu. On fait partie de ce temple et on le construit quand on comprend les abaissements de Jésus-Christ. Il se bâtit dans les forêts, c'est-à-dire dans les nations idolâtres et dès lors esclaves des démons, esclavage dont nous sommes tous rachetés par le sang du Christ, assez précieux pour ne pas se borner au rachat de la seule Afrique. Pour délivrer les hommes, on leur prêche Celui qui a fait les cieux, ou les Apôtres, et les saints. On devient saint en se purifiant par la confession, afin de se dépouiller du péché, de s'en humilier. Apportons, pour offrandes, l'humilité afin d'entrer dans son parvis. Toute la terre, et non pas une seule partie, s'est ébranlée ou soulevée contre le Christ qui l'a calmée, qui l'a raffermie ou soumise par le bois. Alors se réjouiront et les campagnes ou les justes, et les forêts ou les païens convertis, qui profiteront du premier avénement du Christ pour n'avoir plus à redouter le second. Détachons-nous de tout ce qui passe pour attendre son équité et sa vérité.

1. Sévère, mon vénérable seigneur et frère [2], diffère encore notre joie au sujet du discours dont il nous est redevable, car il reconnaît lui-même qu'il nous le doit. Dans toutes les Eglises qu'il a visitées sur son passage, Dieu a répandu la joie par sa bouche. Cette Eglise a bien plus de droit à cette joie, puisque c'est d'elle que Dieu l'a tiré pour le rendre si utile aux autres. Que faire de mieux, que nous soumettre à sa volonté ? Toutefois, mes frères, je vous l'ai dit, il ne nous prive pas, il diffère seulement. C'est à vous à forcer ce débiteur, à ne point le laisser partir qu'il ne se soit acquitté. Que votre charité veuille bien écouter; j'exposerai ce qu'il plaira au Seigneur de m'inspirer sur notre psaume; vous le savez déjà, mais on se rappelle volontiers la vérité. Peut-être l'énoncé du titre a-t-il été pour plusieurs un sujet d'étonnement. Voici en effet le titre du psaume : « Quand on bâtis« sait la maison après la captivité ». A l'énoncé de ce titre, vous cherchiez peut-être, dans le texte du psaume, quelles pierres on allait tailler des montagnes, quelles masses on allait traîner, quels fondements seraient jetés, quels poutres préparées, quelles colonnes élevées. Or, le psaume n'en dit rien : et néanmoins, s'il parle d'un autre sujet, faudra-t-il croire ou qu'il n'est pas d'accord avec son titre, et qu'il annonce un sujet pour en chanter un autre ? Et pourtant le sujet est le même, seulement il faut le comprendre. Il nous parle de la construction de l'édifice. Que toutes les pierres de cet édifice comprennent ce qu'elles ont chanté, car Dieu se bâtit un temple, mais non sur l'emplacement du temple de Salomon. Ce roi bâtit un temple au Seigneur [1], et vous savez

[1] Sermon prêché probablement l'an 405, durant les fureurs des Circoncellions. — [2] Evêque de Milève.

[1] III Rois, VI, 1.

ce que le Seigneur disait naguère de ce temple, quand ses disciples, qui en admiraient les pierres et les grandes proportions, lui en témoignaient leur étonnement et leur stupeur: « Je vous le dis, en vérité », s'écria le Sauveur, « il ne restera pas une pierre sur une pierre « qui ne soit détruite [1] ». Telle n'est point la maison qui s'élève aujourd'hui : car voyez qu'elle ne s'élève point en un endroit particulier, ni dans une partie du monde. C'est ainsi que commence le psaume :

2. « Chantez au Seigneur un cantique nou« veau, que toute la terre chante au Sei« gneur [2] ». Si toute la terre chante un cantique nouveau, c'est par ces chants que s'élève l'édifice : chanter le Seigneur, mais non chanter le vieil homme, c'est le bâtir. Le chant vieilli, c'est l'appétit de la chair; le chant nouveau, c'est l'amour de Dieu. Toute parole de convoitise est chant vieilli ; et quand même résonnerait dans votre bouche la parole d'un cantique nouveau, la louange ne peut être agréable dans la bouche du pécheur [3]. Mieux vaut être l'homme nouveau et se taire, que le vieil homme et chanter : si tu es homme nouveau gardant le silence, il n'y a que l'oreille de l'homme qui soit privée, puisque ton cœur chante un cantique nouveau, et ce cantique arrive aux oreilles de Dieu, qui t'a fait homme nouveau. Tu aimes, et en silence : l'amour est la voix qui arrive à Dieu, et l'amour est un cantique nouveau. Ecoute bien qu'il est un cantique nouveau. Le Seigneur a dit : « Je vous donne un précepte nouveau, « de vous aimer les uns les autres [4] ». Donc toute la terre chante un cantique nouveau, telle est la maison que l'on bâtit au Seigneur. Toute la terre est cette maison de Dieu. Si toute la terre est la maison de Dieu, quiconque n'est pas uni à la terre n'est qu'une ruine, et non un palais : et cette ruine est ancienne, elle était figurée par le temple ancien. Car on détruisait là ce qui était vieux, pour édifier ce qui est nouveau. Et comment détruire ce qui est vieux ? « En vérité, je vous « le déclare », dit le Sauveur, « il ne restera pas « pierre sur pierre qui ne soit détruite [5] ». Le Christ est pierre ; et l'Apôtre a dit : « Vous « tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, « vous avez revêtu le Christ [6] ». Si tout homme baptisé dans le Christ a revêtu le Christ, qui posera pierre sur pierre, sinon celui qui ajoute baptême à baptême ? Mais soyez sans crainte ; « on ne laissera pas une « pierre sur une pierre sans la détruire ». Quant aux pierres qui doivent servir à l'édifice nouveau, après la captivité, on les choisit de telle sorte, et la charité sait tellement les assembler dans l'unité, qu'il n'y a pas pierre sur pierre, mais que toutes les pierres ne forment qu'une seule pierre. N'en soyez pas étonnés : tel est l'effet du cantique nouveau, c'est-à-dire l'effet de la charité. C'est dans cet édifice que l'Apôtre veut nous faire entrer, et nous relier à cette grande unité, en disant : « Supportez-vous mutuellement dans la cha« rité, travaillant à garder l'unité de l'esprit « dans le lien de la paix [1] ». Où est l'unité de l'esprit, là est l'unité de la pierre ; mais cette pierre unique est formée de plusieurs pierres. Comment est-elle formée de plusieurs? C'est que les chrétiens se supportent mutuellement dans la charité. Donc la maison du Seigneur notre Dieu se construit : on la fait, on la bâtit, c'est elle que construisent nos paroles, nos lectures, et l'Evangile que l'on prêche dans le monde entier ; elle se construit encore. Cet édifice a pris de l'accroissement, a renfermé bien des nations dans son enceinte ; il ne renferme pas encore toutes les nations, malgré ses accroissements, et toutefois il doit les enfermer toutes. Ceux qui se glorifient de l'habiter s'opposent à sa construction, et l'on dit qu'il commence à décroître. Il s'accroît au contraire ; il est bien des peuples qui ne croient pas encore en Jésus-Christ, et qui croiront en lui. Qu'on ne nous dise point : Tel peuple croira-t-il en lui ? Les barbares croiront-ils ? Et pourquoi le Saint-Esprit apparaissait-il en forme de langues de feu [2], sinon parce qu'il n'est aucune langue, dont la dureté ne doive se dissoudre dans ce feu divin ? Nous ne sommes pas en effet sans avoir vu des nations barbares. Le Christ a poussé plus loin que les Romains les limites de son empire : des barrières que le fer n'a point rompues, le sont aujourd'hui par le bois de la croix, car le Seigneur a régné par le bois. Quel est celui qui combat avec le bois ? Le Christ. Avec sa croix il a vaincu les rois, et a mis le sceau de sa croix sur le front des vaincus ; et ils se glorifient de cette croix, en laquelle est leur salut. Voilà ce qui se fait : ainsi s'accroît la

[1] Matth. XXIV, 1, 2. — [2] Paralip. XVI, 23 ; Ps. XCV, 1. — [3] Eccli. XV, 9. — [4] Jean, XIII, 34. — [5] Matth. XXIV, 2. — [6] Gal. III, 27.

[1] Ephés. IV, 2, 3. — [2] Act. II, 3.

maison, se construit l'édifice ; et pour bien le comprendre, écoutez ce que dit ensuite le psaume ; voyez les ouvriers qui construisent l'édifice. « Chantez au Seigneur un cantique « nouveau, que la terre entière chante au « Seigneur ».

3. « Chantez au Seigneur ; bénissez son « nom, annoncez de jour en jour son salut [1] ». Comment s'accroît l'édifice ? « Annoncez », dit le Prophète, « annoncez de jour en jour son « salut ». Qu'on prêche de jour en jour ; que l'on construise de jour en jour; que ma maison croisse de jour en jour, dit le Seigneur. Et comme si les ouvriers lui demandaient : Où voulez-vous qu'on la construise ? où votre maison doit-elle s'accroître ? choisissez-nous un lieu bien uni, bien spacieux, si vous voulez qu'on vous construise une vaste maison. Où voulez-vous que nous prêchions de jour en jour ? Le Seigneur vous montre le lieu : « Prêchez sa gloire chez les nations. Oui, sa « gloire, prêchez-la chez tous les peuples [2] ». Sa gloire, et non la vôtre. Ouvriers du Seigneur, prêchez sa gloire chez les nations. Si vous prétendez prêcher votre gloire, vous tomberez : si vous prêchez la sienne, vous entrerez vous-mêmes dans l'édifice que vous construirez. De là vient que vouloir prêcher sa propre gloire, c'est renoncer à faire partie de cet édifice, et dès lors ne point chanter un cantique nouveau dans toute la terre ; car c'est n'être plus en communion avec l'univers entier. De là vient qu'ils ne bâtissent point une maison, qu'ils élèvent seulement une muraille blanchie. Or, combien de menaces contre cette muraille ? Les Prophètes fulminent contre cette muraille des malédictions sans nombre [3]. Qu'est-ce qu'un mur blanchi, sinon l'hypocrisie, la dissimulation ? De l'éclat au dehors, de la boue à l'intérieur. Ce que je dirai, a été dit cent fois ; mais puisque le Seigneur l'a fait dire par le même Esprit-Saint, qui nous le suggère, nous le disons encore, et tout ce que nous disons dans le même esprit, nos devanciers l'ont dit également. Ne le passons donc point sous silence, mais disons ce qui nous vient par un don de Dieu. En parlant de cette muraille blanchie, quelqu'un a dit : « De même que dans une « muraille qui n'est jointe à aucune autre, « mais qui s'élève solitaire, si vous faites une « porte, quiconque y entrera se trouvera « néanmoins dehors : ainsi dans la secte qui « n'a pas voulu chanter avec la maison le « cantique nouveau, mais élever une mu- « raille, et une muraille blanchie et sans soli- « dité, que pourrait faire une porte? Y entrer, « c'est toujours être dehors ». Eux-mêmes, en effet, ne sont pas entrés par la porte, et voilà que leur porte n'introduit personne. Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « Je suis la porte ; « c'est par moi que l'on entre [1] ? » Qui donc entre par la porte ? Celui qui cherche la gloire du Seigneur, et non sa propre gloire. Qui entre par la porte ? Celui qui fait ce qui est dit : « Annoncez sa gloire parmi les nations. « Celui qui entre par la porte est le pasteur « du troupeau », dit le Seigneur ; « mais celui « qui escalade par un autre endroit, est un « voleur, un larron [2] ». C'est l'humble qui entre par la porte, c'est l'orgueilleux qui escalade par un autre endroit. Aussi est-il dit de l'un qu'il entre, de l'autre qu'il escalade. Mais celui qui entre est reçu, celui qui escalade est précipité. « Annoncez sa gloire parmi « les nations ». Qu'est-ce à dire « les nations ? » Ces nations ne sont peut-être qu'en petit nombre, et la secte qui élève une muraille blanchie, pourra peut-être nous faire cette objection : Pourquoi la Gétulie, la Mauritanie, la Byzacène, la Numidie ne sont-elles point les nations ? Ce sont des provinces, et dès lors des nations. Que la parole de Dieu, qui se bâtit une maison dans l'univers entier, enlève tout subterfuge à l'hypocrisie, à ce mur blanchi. C'est peu d'avoir dit : « Prêchez sa gloire « parmi les nations »; afin que l'on ne croie point qu'il y a ici quelque nation exceptée, le Prophète ajoute : « Et ses merveilles chez « tous les peuples ».

4. « Car le Seigneur est grand, et infiniment « digne de louanges [3] ». Quel est ce « Seigneur « qui est grand et digne de nos louanges », sinon Jésus-Christ? Il s'est montré dans son humanité, vous le savez ; il a été conçu dans les entrailles d'une femme, vous le savez encore ; vous savez qu'il est né du sein de Marie, qu'il en a sucé les mamelles, qu'elle l'a porté dans ses bras, qu'il a été circoncis, qu'on offrit une victime pour lui, et qu'il grandit : enfin, vous savez qu'on lui donna des soufflets, qu'on lui cracha au visage, qu'il fut couronné d'épines, cloué à la croix, qu'il mourut, et que son flanc fut ouvert par une

[1] Ps. xcv, 2. — [2] Id. 3. — [3] Ezéch. XIII.

[1] Jean, x, 7. — [2] Id. 1, 2. — [3] Ps. xcv, 4.

lance. Vous savez qu'il a souffert tout cela, et néanmoins « il est grand, il est digne de vos « louanges ». Ne méprisez pas ses abaissements, mais comprenez sa grandeur. Il s'est fait petit, parce que vous étiez petits ; comprenez sa grandeur, et vous serez grands en lui. C'est ainsi qu'on lui construit un édifice, ainsi que cet édifice prend d'immenses proportions, et que les pierres que l'on amène à cet édifice vont toujours en croissant. Croissez donc, vous aussi, et comprenez la grandeur du Christ : dans ses abaissements, il est grand, infiniment grand. L'expression manque au Prophète ; il voulait nous parler de la grandeur de Dieu, mais dût-il répéter tout un jour : Grand, grand, que dirait-il encore ? Après l'avoir dit tout un jour, il finirait puisque le jour finit ; or, cette grandeur est avant tous les jours, au-delà de tous les jours, en un mot, sans jour. Que dira donc le Prophète ? « Que « le Seigneur est au-dessus de toute louange ». Que peut une faible langue pour louer un Dieu si grand ? En disant : au-dessus, *nimis*, il a trouvé une expression qui donne à la pensée ce qu'elle peut comprendre ; comme s'il disait : Cherche dans ta pensée ce qu'il ne m'est pas donné d'exprimer, et tout ce que tu auras pu penser sera peu de chose encore. Comment la langue dirait-elle ce que la pensée ne peut exprimer ? « Le Seigneur est grand, « il est au-dessus de toute louange ». Qu'on le bénisse, qu'on le prêche, que sa gloire soit annoncée, ainsi se construit l'édifice.

5. « Il est terrible par-dessus tous les « dieux ». Y a-t-il en effet des dieux, à qui ce Dieu soit redoutable ? Voyons ceux que le Prophète appelle dieux, et nous comprendrons ses paroles. Mais auparavant, remarquez, mes frères, que celui qui paraît effrayé parmi les hommes, est à son tour « terrible « par-dessus tous les dieux ». Les nations n'ont-elles point frémi ? Les peuples n'ont-ils pas médité de vains complots contre le Seigneur et contre son Christ [1] ? Des taureaux gras ne l'ont-ils point environné ? Le lion rugissant n'avait-il pas frémi contre lui [2], et n'était-il point entré dans le cœur des bourreaux qui criaient : « Crucifiez-le, crucifiez-le [3] ? » comme si ce rugissement devait effrayer celui qui « est terrible », non-seulement au-dessus des hommes, mais encore « au-dessus des dieux ? » Le lieu en effet choisi pour y construire l'édifice est un lieu boisé ; de là vient cette expression d'hier : « Nous l'avons trouvée dans les « campagnes des forêts [1] ». Or, David cherchait la maison de Dieu, quand il parlait de ces campagnes boisées. Pourquoi ce lieu est-il boisé ? Les hommes adoraient des idoles, ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'ils faisaient paître des pourceaux. Ils étaient cet enfant qui fuit la maison de son père, pour aller vivre dans la débauche et dissiper son bien avec des femmes perdues, qui fit paître des pourceaux [2], c'est-à-dire qui adorait les démons : la superstition des idolâtres avait fait de la terre entière une immense forêt. Mais celui qui bâtit la maison arrache la forêt ; et de là vient ce titre : « Quand on bâtissait l'é« difice, après la captivité ». Car les hommes, dans l'esclavage du diable, offraient des sacrifices à tous les démons ; mais ils sont rachetés de cet esclavage. Ils avaient bien pu se vendre, mais ils n'ont pu se racheter. Le Sauveur est donc venu, a payé leur rançon ; il a répandu son sang pour racheter l'univers entier. Cherchez-vous ce qu'il a racheté ? Voyez ce qu'il a donné, et comprenez ce qu'il a racheté. C'est le sang du Christ qui est le prix. Que peut-on acheter à un tel prix ? Quoi, sinon l'univers entier ? Quoi, sinon tous les peuples ? Il faut être bien peu reconnaissants d'une telle rançon, ou bien orgueilleux, pour en diminuer la valeur au point de dire que les Africains seuls sont rachetés, ou pour se croire importants au point de dire que seuls on vaut un tel prix. Qu'ils ne s'élèvent point, qu'ils ne se glorifient point ; c'est pour tous que le Christ a payé une telle rançon. Il sait ce qu'il a acheté, parce qu'il sait à quel prix. C'est donc parce que nous sommes rachetés, que l'édifice se construit après la captivité. Mais qui nous tenait dans la captivité ? Car c'est aux arracheurs de la forêt qu'il est dit : « Annoncez » ; qu'ils arrachent donc les broussailles, qu'ils nous délivrent de la captivité, qu'ils construisent, qu'ils édifient, en prêchant partout la grandeur de la maison du Seigneur. Comment détruire cette forêt pleine de démons, sinon en prêchant celui qui les domine ? Donc tous les peuples n'avaient d'autres dieux que les démons ; c'étaient les démons qu'ils appelaient leurs dieux, selon ce mot si clair de l'Apôtre : « Ce que les « païens immolent, c'est aux démons qu'ils

[1] Ps. II, 1. — [2] Id. XXI, 13, 14. — [3] Matth. XXVII, 23.

[1] Ps. CXXXI, 7. — [2] Luc, XV, 12-15.

« l'immolent, et non à Dieu[1] ». C'est donc parce qu'ils sacrifiaient aux démons qu'ils étaient en captivité, et par cela même la terre était couverte de broussailles; que l'on prêche aujourd'hui « Celui qui est grand, et au-« dessus de toute louange ».

6. Comment le Prophète nous montre-t-il sa grandeur, afin d'extirper ces superstitions qui tenaient dans la captivité ce peuple qu'était venu racheter le Dieu « terrible par-dessus « tous les dieux? » Comme si on lui objectait : Pourquoi dire: « Au-dessus de tous les dieux? » Sont-ils bien des dieux ? Le Prophète continue en disant : « Tous les dieux des nations « sont des démons[2] ». Que votre charité me suive. Il disait tout à l'heure un grand mot : « Le Seigneur est grand »; et dans son impuissance de le louer, il s'écriait : « Le Seigneur « est au-dessus de toute louange ». Ne vous ai je point dit qu'il vous laisse penser ce qu'il ne saurait exprimer ? Or, quand il expose en paroles ce qu'il a dit de grand au sujet de Jésus-Christ, que m'apprend-il? Qu'il est au-dessus des démons? Car, quand il dit qu' « il « est terrible au-dessus de tous les dieux », il ajoute que « tous les dieux des nations sont « des démons». C'est peu d'être au-dessus des démons; toi aussi tu seras au-dessus d'eux, si tu le veux, mais en croyant au Christ. Or, est-ce bien à cela que se réduit cette grande parole : « Dieu est grand, et par-dessus toute « louange ? » Voulant exprimer sa pensée autant que le peut une langue humaine, et quoique le Saint-Esprit touche admirablement les instruments dont il se sert, puisqu'il ne nous fait parvenir que le son des syllabes, à cause des voies étroites de l'esprit humain, et que ces syllabes forment des pensées en nous, voulant donc s'exprimer en langage humain, que nous dit-il ? « Le Seigneur est « grand, et au-dessus de toute louange ». Dites-nous, ô Prophète, dites-nous combien il est louable. « Il est terrible », dit-il, « par-dessus « tous les dieux ». Pourquoi par-dessus tous les dieux ? « Parce que les dieux des nations « sont des démons ». Est-ce donc là toute la gloire de Celui qui est par-dessus toute louange, de surpasser les démons qui sont les dieux des nations? Attendez, écoutez ce qui suit : « Quant au Seigneur, il a fait les « cieux ». Déjà il n'est plus seulement au-dessus des démons, mais encore au-dessus des cieux qu'il a faits. S'il avait dit : « Par-dessus « tous les dieux, parce que les dieux des na-« tions sont les démons », et qu'il eût borné là toute la louange du Seigneur, il serait demeuré en arrière de nos pensées au sujet du Christ ; mais quand il dit : « Le Seigneur « a fait les cieux » ; voyez quelle différence entre le ciel et les démons, et de plus la différence entre le ciel et le créateur du ciel : telle est la grandeur de notre Dieu. Il ne dit point que le Seigneur est assis au-dessus des cieux ; on pourrait croire alors qu'un autre a fait ces cieux sur lesquels il s'assied ; mais il s'écrie : « Le Seigneur a fait les cieux ». S'il a fait les cieux, il a fait aussi les anges; et celui qui a fait les anges a fait les Apôtres. Aux Apôtres les démons étaient soumis, et les Apôtres étaient des cieux qui portaient le Seigneur. Et quel Seigneur portaient-ils? Celui qui les avait faits. Ecoute bien qu'ils sont des cieux : « Les cieux annoncent la « gloire de Dieu[1] ». C'est à ces mêmes cieux qu'il est dit: « Annoncez sa gloire aux nations, « et ses merveilles parmi tous les peuples. Car « le Seigneur est grand et au-dessus de toute « louange; il est terrible par-dessus tous les « autres dieux ». Quels dieux ? « Tous les « dieux des nations sont des démons ». Et celui qui est terrible par-dessus tous les dieux, est « le Seigneur qui a fait les cieux ». O cieux qu'il a faits, publiez sa gloire dans tous les peuples ! Que sa maison se construise dans toute la terre, et que toute la terre chante un cantique nouveau.

7. « La confession et la beauté sont en pré-« sence[2] ». Aimes-tu la beauté? Veux-tu la posséder ? Confesse-toi. Le Prophète ne dit point la beauté et la confession, mais « la con-« fession et la beauté ». Tu étais souillé, confesse-toi afin d'être beau; tu étais pécheur, confesse-toi afin d'être juste. Tu as bien pu te souiller, mais tu ne peux pas toi-même recouvrer la beauté. Qui est donc semblable à cet époux divin, qui a aimé une épouse difforme, afin de la rendre belle? Comment, a dit quelqu'un, a-t-il pu l'aimer difforme? « Je ne suis « point venu », répond-il, « pour appeler les « justes, mais les pécheurs[3] ». Mais appelez-vous les pécheurs pour qu'ils restent dans le péché? Non, répond-il. Et comment ne seront-ils plus pécheurs ? « La confession et la beauté « sont en sa présence ». Ils confessent leurs

[1] I Cor. x, 20. — [2] Ps. xcv, 5.

[1] Ps. xviii, 2. — [2] Id. xcv, 6. — [3] Matth. ix, 13.

fautes, ils rejettent le poison qu'ils avaient avalé trop avidement, et ne reviennent plus à ce qu'ils ont vomi, comme le chien immonde[1]; et alors la confession devient une beauté. Aimons cette beauté, mais choisissons d'abord la confession, afin que la beauté vienne ensuite. Un autre aime la puissance, il aime la magnificence; il veut être grand comme les anges. Car il y a de la magnificence chez les anges, et une puissance telle, que s'ils la déployaient, nul ne pourrait résister. Tout homme aspire à la puissance des anges, mais n'aime pas pour cela la pureté des anges. Aime d'abord la justice, et la puissance viendra ensuite. Que dit en effet le Prophète? « La sainteté et « la magnificence sont dans son sanctuaire ». Tu aspires à la magnificence, cherche d'abord la sainteté; et avec la sainteté tu auras cette magnificence. Mais si tu renverses l'ordre, jusqu'à vouloir tout d'abord la magnificence, tu tomberas avant de te relever; car ce n'est point te relever, c'est t'élever par orgueil. Tu te relèverais plus sûrement, si celui-là t'élevait qui ne tombe jamais. Lui qui ne pouvait tomber, est descendu pour toi: tu étais tombé, et il est descendu pour te tendre la main; tu ne saurais te relever par tes propres forces, embrasse les mains de Celui qui descend vers toi, et que sa force te relève.

8. Quoi donc? Si « la confession et la beauté « sont en sa présence, si la sainteté et la ma« gnificence sont dans son sanctuaire » (car voilà ce que nous annonçons en bâtissant la maison du Seigneur, et cela est prêché aux nations); que doivent faire les nations, auxquelles ceux qui ont défriché la forêt ont prêché le Seigneur? Voici ce que dit le Prophète à ces nations: « Familles des Gentils, « apportez au Seigneur, apportez au Seigneur « l'honneur et la gloire[2] »; non pas à vous, car ceux qui ont prêché n'ont point cherché leur propre gloire, mais la gloire de Dieu. Et vous aussi, « apportez au Seigneur l'honneur « et la gloire »; et dites: « Non pour nous, « Seigneur, non point pour nous, mais pour « votre nom, faites éclater votre gloire[3] ». Ne mettez votre espérance dans aucun homme. Si quelqu'un de vous reçoit le baptême, qu'il dise: Celui-là me baptise, dont l'ami de l'époux a dit: « C'est lui qui baptise[4] ». Parler ainsi, c'est rendre au Seigneur l'honneur et la gloire. « Rendez à Dieu gloire et « honneur ».

9. « Rendez au Seigneur la gloire due à son « nom ». Ce n'est ni le nom des hommes, ni votre nom, mais le nom du Seigneur qu'il faut glorifier. « Apportez des offrandes, entrez « dans son parvis[1] ». « Apportez des offrandes »: quelles offrandes pour entrer dans son parvis? Voilà que la maison prend de grandes proportions, elle a des parvis: que ceux qui apportent des hosties, entrent dans ces parvis. Devons-nous amener des taureaux, des boucs ou des brebis? Loin de là. « Si vous aviez voulu « un sacrifice, je vous l'eusse offert[2] », dit le Prophète, qui nous marque la victime qu'il nous faut offrir. Voyez si elle ne serait point celle dont nous avons déjà parlé: « La con« fession et la beauté sont en sa présence ». La confession est une hostie agréable à Dieu. Vous donc, ô nations, si vous voulez entrer dans les parvis du Seigneur, n'y venez pas les mains vides. « Apportez des offrandes ». Quelles offrandes porter avec nous? « Le sa« crifice que demande le Seigneur est une « âme brisée, et Dieu ne rejette point un cœur « contrit et humilié[3] ». Entrer dans la maison de Dieu avec l'humilité du cœur, c'est y entrer avec une offrande. Y entrer avec orgueil, c'est y entrer les mains vides. D'où viendrait ton orgueil, si tu n'étais vide et frivole? Un homme rassasié n'a point d'enflure. Comment seras-tu rassasié? Si tu apportes une hostie que tu puisses introduire dans la maison du Seigneur. Sans nous arrêter plus longtemps, passons rapidement sur le reste. Voyez la maison qui s'accroît, l'édifice qui s'étend par toute la terre. Réjouissez-vous d'être entrés dans les parvis, réjouissez-vous de faire partie du temple du Seigneur. Car y entrer, c'est faire partie de l'édifice qui est la maison du Seigneur, et qu'habite ce Dieu à qui l'on élève dans l'univers entier un palais, et après la captivité: « Apportez des hosties, et entrez « dans les parvis ».

10. « Adorez le Seigneur dans la splendeur « de son sanctuaire[4] »; c'est-à-dire dans son Eglise catholique, car tel est son sanctuaire. Que nul ne dise: « Le Christ est ici, ou il « est là[5], car alors il s'élèvera de faux pro« phètes ». Répondez-leur: « On ne laissera pas « une pierre sur une pierre qui ne soit dé-

[1] II Pierre, II, 22. — [2] Ps. XCV, 7. — [3] Id. CXIII, 1. — [4] Jean, I, 33.

[1] Ps. XCV, 8.— [2] Id. L, 18.— [3] Id. 19.— [4] Id. XCV, 9.— [5] Matth. XXIV, 2, 23, 24.

« truite ». Vous m'appelez à une muraille blanchie, et moi j'adore mon Dieu dans son temple saint.

11. « Que toute la terre soit ébranlée devant « sa face : dites aux nations : Le Seigneur a ré« gné par le bois, car il a raffermi la terre qui « ne sera point ébranlée[1] ». Combien de preuves que la maison de Dieu s'élève ? Les nuées du ciel nous crient de toutes parts que la maison de Dieu se construit dans l'univers entier : et les grenouilles des marais osent nous dire : Nous sommes les seuls chrétiens. Quels témoignages avancer ? Ceux du psaume ; ceux que tu chantes sans les entendre : ouvre les oreilles, tu chantes ces témoignages, tu les chantes avec moi, mais en désaccord avec moi : ta langue rend le même son que la mienne, et ton cœur est en désaccord avec mon cœur. N'as-tu pas chanté ces paroles? Vois que c'est bien le témoignage de l'univers entier : « Que toute la terre s'ébranle devant « sa face ». Et tu soutiens qu'elle n'est pas ébranlée ? « Et aux nations : Le Seigneur a « régné par le bois ». Prendront-ils ces paroles à leur avantage, et diront-ils qu'ils règnent par le bois, parce qu'ils règnent par les bâtons des circoncellions ? Règne par la croix du Christ, si tu veux régner par le bois. Ce bois dont tu es armé, te fait bois toi-même, tandis que le bois du Christ te fait traverser la mer. Ecoute le psaume qui nous dit : « Il a raffermi la terre, qui ne sera « point ébranlée » : et tu dis qu'après avoir été affermie, non-seulement elle est ébranlée, mais même diminuée. Est-ce toi qui dis vrai, ou le Psalmiste qui ment ? Les faux prophètes qui nous disent : « Le Christ est ici, ou il est « là[2] », ont dit vrai, et le vrai Prophète est menteur ? Quelle que soit la clarté de ces paroles, vous ne laissez pas d'entendre ce murmure au coin des rues : Tel ou tel a livré les livres saints. Que dis-tu ? Est-ce ta voix ou celle de Dieu qu'il faut entendre ? « Il a affermi « la terre qui ne sera point ébranlée ». Et moi je te montre l'univers entier devenu le temple de Dieu ; apporte une hostie, entre dans le parvis du Seigneur. Mais parce que tu n'as pas d'hostie, tu ne veux pas entrer. Qu'est-ce à dire ? Si Dieu te commandait de lui offrir un taureau, un bouc, un bélier, tu trouverais ces victimes : il te demande un cœur humble, et tu ne veux pas entrer. Tu ne saurais en effet le trouver en toi, puisque tu es rempli d'orgueil. « Dieu a raffermi la terre qui ne « sera point ébranlée. Il jugera les peuples « dans l'équité ». Alors ceux qui n'aiment point l'équité en cette vie, pleureront leur misère.

12. « Que les cieux se réjouissent et que la « terre tressaille[1] ». Qu'ils soient dans la joie, ces cieux qui annoncent la gloire de Dieu ; qu'ils soient dans la joie, ces cieux qu'a faits le Seigneur; qu'elle tressaille, cette terre qu'arrosent les cieux. Car les cieux sont les prédicateurs, et la terre ceux qui les écoutent. « Que la mer soit ébranlée, et tout ce qu'elle « contient ». Qu'est-ce que la mer ? le monde. La mer a été ébranlée, et tout ce qu'elle contient : le monde entier s'est soulevé contre l'Eglise, quand elle se répandait et se construisait dans tout l'univers. Ce soulèvement, vous l'avez entendu dans l'Evangile : « Ils « vous traîneront devant les tribunaux[2] ». La mer s'est donc soulevée ; mais comment vaincre Celui qui a fait les cieux ?

13. « Les campagnes se réjouiront, et tout « ce qu'elles renferment ». Les hommes doux, les humbles, les justes, sont les campagnes de Dieu. « Alors tressailliront les bois « des forêts[3] ». Ces bois des forêts sont les païens. Pourquoi seront-ils dans la joie ? Parce qu'ils ont été retranchés de l'olivier sauvage pour être entés sur l'olivier franc[4]. « Alors tous les arbres des forêts seront dans « la joie », parce qu'on y a coupé de grands arbres, des cèdres, des cyprès, d'autres bois incorruptibles pour les faire entrer dans l'édifice de l'Eglise[5] ; bois des forêts avant d'entrer dans l'édifice, bois des forêts, mais avant de porter l'olive.

14. « Alors tressailliront les bois des forêts « devant la face du Seigneur, parce qu'il vient, « parce qu'il vient pour juger la terre[6] ». Il est venu une fois, et il doit revenir une seconde fois. Il est venu dans son Eglise, porté sur les nuées. Quelles sont les nuées qui l'ont porté ? Les Apôtres qui l'ont annoncé, comme vous l'entendiez par la lecture de saint Paul : « Nous sommes les « ambassadeurs du Christ », nous dit-il, « vous « conjurant en son nom de vous réconcilier « à Dieu[7] ». Telles sont les nuées sur lesquelles est venu le Christ, mais il doit venir

[1] Ps. XCV, 10. — [2] Matth. XXIV, 23.

[1] Ps. XCV, 11. — [2] Marc, XIII, 9. — [3] Ps. XCV, 12. — [4] Rom. XI, 17. — [5] III Rois, V, 6. — [6] Ps. XCV, 13. — [7] II Cor. V, 20.

une seconde fois pour juger les vivants et les morts. Il est donc venu une première fois sur les nuées. C'est de ce premier avénement que Jésus a dit dans l'Evangile : « Désormais vous verrez le Fils de l'homme « venant sur les nuées [1] ». Qu'est-ce à dire « désormais ? » Le Seigneur ne viendra-t-il point lorsque toutes les tribus de la terre seront dans les pleurs ? Il est venu dans ceux qui le prêchent, et il a rempli toute la terre. Ne résistons pas au premier avénement, afin de ne point redouter le second. Vous avez encore entendu dans l'Evangile : « Malheur aux « femmes enceintes ou nourrices ; soyez sur « vos gardes, parce que vous ne savez quand « viendra cette heure [2] ». Tout cela est dit en figures. Quelles sont les femmes enceintes et les nourrices ? Les femmes enceintes sont les âmes qui ont mis leur espérance dans cette vie ; et celles qui ont déjà ce qu'elles espéraient sont désignées par les nourrices. Ainsi, tel homme veut acheter une maison de campagne ; il ressemble à une femme enceinte ; rien n'est fait encore, mais l'espérance est dans son sein ; il l'achète, et le voilà qui a enfanté, qui allaite ce qu'il a acheté. « Mal-« heur aux femmes enceintes ou qui allai-« tent » : malheur à ceux qui mettent leur espérance dans cette vie, malheur à ceux qui s'attachent aux biens qu'ils ont acquis par leur espérance mondaine ! Que doit donc faire un chrétien ? User du monde, mais non servir le monde. Qu'est-ce à dire ? C'est avoir comme s'il n'avait pas. Voici ce que dit saint Paul, ses exhortations à ceux qu'il ne veut point laisser surprendre, comme les femmes enceintes ou nourrices, pour ce jour redoutable : « Du reste, mes frères, le temps est court, « aussi faut-il que ceux qui ont des femmes « soient comme s'ils n'en avaient point ; ceux « qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient « point ; ceux qui se réjouissent, comme s'ils « ne se réjouissaient pas ; ceux qui achètent, « comme s'ils ne possédaient pas ; ceux qui « usent des choses de ce monde, comme s'ils « n'en usaient pas. Car la figure du monde « passe ; et je veux que vous soyez sans in-« quiétude [3] ». L'homme sans inquiétude attend avec calme l'avénement de son Seigneur. Car, est-ce bien aimer Dieu, que craindre qu'il vienne ? N'est-ce point une honte pour nous, mes frères ? Nous l'aimons et nous craignons qu'il ne vienne ? En vérité, l'aimons-nous ? Ne lui préférons-nous pas nos péchés ? Haïssons donc le péché, aimons Celui qui viendra les punir. Il viendra, bon gré, mal gré. Qu'il ne soit point venu encore, ce n'est pas une raison pour qu'il ne vienne point. Il viendra, et à l'heure que tu ignores ; et s'il te trouve prêt, cette ignorance ne te nuira point. « Alors tressailliront tous les arbres des fo-« rêts devant la face du Seigneur, parce qu'il « est déjà venu ». Et ensuite ? « Parce qu'il « vient pour juger la terre ; tous les arbres des « forêts seront dans l'allégresse ». Il est venu une fois, il viendra une seconde fois juger la terre, et il trouvera dans la joie ceux qui auront cru à son premier avénement, « parce qu'il est venu ».

15. « Car il viendra juger dans l'équité « l'univers entier » : non une partie, car il n'a pas racheté une partie. Il jugera le monde entier, parce qu'il a payé la rançon de tout le monde. Vous avez entendu, l'Evangile dit qu'à son avénement, « il rassemblera les élus « des quatre vents du monde [1] ». Or, rassembler ses élus des quatre vents, c'est bien les rassembler du monde entier. Et en effet, Adam, je l'ai dit déjà, signifie en grec tout l'univers. Il est composé de quatre lettres, A, D, A, et M. Or, dans le langage des Grecs, ces quatre lettres sont les initiales des quatre parties du monde. Ils nomment l'Orient Ανατολὴν, l'Occident Δύσιν, le Nord Αρκτον, le Midi Μεσημβρίαν. Dans ces initiales nous trouvons Adam, qui est ainsi répandu dans le monde entier [2]. Il n'était jadis qu'en un lieu, d'où il est tombé, et il a été réduit en poudre pour être jeté dans tout l'univers : mais la divine miséricorde a rassemblé de toutes parts ces débris, les a fondus au feu de la charité, et a réuni ce qui était brisé. Ce grand artiste a su réparer son ouvrage ; ne désespérons point. La tâche est difficile, mais pensez quel est l'architecte. Celui-là nous a rétablis, qui nous avait déjà faits ; celui qui nous a formés, nous reformera. « Il jugera l'univers entier dans l'équité, et « les peuples dans la vérité ». Quelle équité, quelle vérité ? Il rassemblera ses élus pour juger avec lui, et séparera les autres. Il placera les uns à droite, les autres à gauche. Quoi de plus conforme à la vérité, à la justice, que de réduire à n'attendre du souverain aucune miséricorde, ceux qui n'ont voulu

[1] Marc, XIII, 26. — [2] Id. 17, 33. — [3] I Cor. VII, 29-32.

[1] Marc, XIII, 27. — [2] Gen. III, 6.

faire aucune miséricorde avant son avénement? Mais ceux qui auront voulu faire miséricorde, seront jugés avec miséricorde. Il sera dit à ceux de droite : « Venez, bénis « de mon Père, recevez le royaume qui vous « a été préparé dès l'origine du monde [1] ». Et le Sauveur énumère les œuvres de miséricorde : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné « à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné « à boire [2] » ; et le reste. Que doit-il reprocher à ceux de gauche? De n'avoir point voulu faire miséricorde. Et où vont-ils? « Allez au « feu éternel [3] ». Cette parole sévère produira un immense gémissement. Mais que nous dit un autre psaume? « La mémoire du juste ne « périra point, et il ne craindra point la pa« role terrible [4] ». Quelle est cette parole terrible? « Allez au feu éternel, qui a été pré« paré au diable et à ses anges [5] ». Or, celui qui se réjouira d'entendre la parole de bénédiction, n'aura pas à craindre la parole terrible. Comment se réjouiront-ils de la parole de bénédiction? « Venez, bénis de « mon Père ». Quelle parole ne craindront-ils point? « Allez au feu éternel, qui a été pré« paré au diable et à ses anges ». Voilà la justice, voilà la vérité. « Il jugera l'univers « entier dans la justice, et les peuples dans la « vérité ». Parce que tu es injuste, le juge ne sera-t-il pas juste? Parce que tu es menteur, la vérité cessera-t-elle d'être vraie? Si tu veux obtenir miséricorde, sois miséricordieux avant son avénement; pardonne si l'on t'a offensé, donne de ton abondance. Et de qui viennent les dons, sinon de lui? Donner ton bien serait une largesse; donner du sien est une restitution. Qu'as-tu donc que tu n'aies pas reçu [1]? » Ainsi voilà les hosties agréables à Dieu, la miséricorde, l'humilité, la confession, la paix, la charité. Voilà ce que nous apportons, afin d'attendre en sécurité l'avénement du souverain juge, « qui jugera l'univers entier dans « l'équité, et les peuples dans sa vérité ».

[1] Matth. XXV, 34. — [2] Id. 35. — [3] Id. 41. — [4] Ps. CXI, 7. — [5] Matth. XXV, 41.

[1] I Cor. IV, 7.

DISCOURS SUR LE PSAUME XCVI.

SERMON AU PEUPLE.

LES SAINTES JOIES DE L'ÉGLISE.

Ce que les saints personnages ont désiré voir, c'est le salut de Dieu chez les nations : ce salut est Jésus-Christ, auquel nous devons rapporter tout notre psaume, si nous voulons le comprendre. Il a pour titre : « Pour David », ou pour le Christ fils de David. « Quand sa terre fut rétablie », c'est-à-dire quand les Juifs égarés jusqu'à mettre à mort le Christ, se convertirent en grand nombre à la Pentecôte. De là les Apôtres passèrent chez les Gentils, et le Christ fut la pierre angulaire unissant la circoncision à la gentilité. Ainsi sa terre fut établie; ce que l'on peut encore entendre de la résurrection. Le Seigneur a donc régné par sa parole prêchée sur les continents et dans les îles; ces îles que battent les flots sans les submerger peuvent aussi désigner les Eglises persécutées et non détruites. Ces ténèbres d'une part, la justice et l'équité d'autre part, caractérisent ceux qui entendent la prédication, nuageuse pour les orgueilleux, pleine de lumière pour les humbles qui forment son trône. Le feu qui marche devant le Seigneur, n'est point le feu de l'enfer, mais c'est le feu de la persécution qui a consumé les persécuteurs mêmes, ou le feu de la charité qui a embrasé le monde, et dévoré les ennemis de Dieu, en jetant les incrédules dans la réprobation, et en ramenant à lui les hommes de bonne foi. Les Apôtres furent comme des nuées d'où jaillirent ces éclairs de miracles et de prédications qui émurent la terre, qui fondirent les montagnes ou les orgueilleux. Honte à ceux qui adorent des pierres; pour nous, notre pierre est vivante! Ils adorent l'idole ou le démon, qui se repaît de nos malheurs : un bon esprit refuserait tout culte. Sion a entendu le baptême de Corneille, et l'appel fait aux Gentils, elle a tressailli de joie. Ainsi le Seigneur s'est montré supérieur aux démons et aux anges. Nous qui aimons le Seigneur, haïssons le mal, au risque d'être persécutés; car la persécution ne peut nous ôter ni le ciel, ni la vie de l'âme, ni la lumière d'en haut. N'ayons de joie que dans le Seigneur; puisqu'il n'y a pas de joie pour l'impie, la nôtre est pour l'autre vie, selon la promesse de l'Evangile.

1. Dieu donne au cœur chrétien de grands spectacles, et que rien ne surpasse en douceur, si toutefois nous avons le palais de la foi qui goûte le miel de Dieu. Vous tous, qui avez la foi en Jésus-Christ, vous avez en vous, je le crois, l'Esprit-Saint, qui vous donne une sainte joie quand vous entendez lire les prophéties, émanées depuis tant de

siècles de la bouche de saints personnages, et qui s'accomplissent après tant d'années dans la conversion des Gentils. Ces saints prophètes ressentaient une grande joie de ce qu'ils voyaient, non pas accompli, mais dans l'avenir. Oui, c'était là une grande joie pour eux ; et même telle était la charité dont ils étaient embrasés pour nous, pour nous qu'ils ne voyaient point encore, et qu'ils enfantaient par l'esprit, qu'ils eussent voulu vivre de notre temps et avec nous, s'il leur eût été possible, et voir s'accomplir ce qu'ils prédisaient en esprit. De là cette parole du Sauveur aux disciples qui commençaient à voir cet accomplissement : « Beaucoup de justes et de Prophètes « ont voulu voir ce que vous voyez, et ne l'ont « point vu ; et entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu [1] ». Bien qu'ils vissent tout cela en esprit, ils ne le voyaient néanmoins que dans un lointain avenir ; tandis que les Apôtres l'avaient sous les yeux. C'est pourquoi le saint vieillard Siméon fut transporté d'une grande joie, quand il vit l'enfant Jésus, en découvrant sa grandeur dans un tel abaissement, et dans une faible chair, le Créateur du ciel et de la terre. Grande fut sa joie, parce qu'il avait reçu la promesse qu'il ne sortirait point de cette vie, sans voir le salut de Dieu. Il le reconnut donc, en conçut une grande joie, et s'écria dans un saint ravissement : « Seigneur, vous laisserez maintenant mourir en paix votre serviteur ; car « mes yeux ont vu votre salut [2] ». Voilà une grande joie, et que produit la charité. Le chant du psaume vous a donné une sainte joie ; quelques passages étaient clairs pour tous ; d'autres, autant que j'en puis juger, ne l'étaient que pour un petit nombre, mais non pour tous assurément. Considérons-le donc tous ensemble, dans ce discours dont je vous suis redevable ; et voyons avec quelle bonté Dieu nous ménage le bonheur de voir ses promesses et de nous en montrer la vérité par leur accomplissement.

2. Voici le titre du psaume : « Pour David, « lorsque sa terre a été rétablie [3] ». Il faut rapporter le tout au Christ, si nous voulons saisir le véritable sens ; ne nous écartons point de la pierre angulaire [4], de peur que notre intelligence ne tombe en ruine ; qu'en lui se consolide tout ce qui est mobile et chancelant, qu'en lui s'affermisse tout ce qui est incertain. Quelque doute que fassent naître dans notre esprit les saintes Ecritures, que l'homme ne s'éloigne pas du Christ, et s'il le découvre dans ses lectures, qu'il soit certain de les avoir comprises, et qu'il ne se persuade point qu'il les comprend, tant qu'il n'y rencontre pas le Christ, « qui est la fin de la loi « pour justifier ceux qui croiront en lui [1] ». Qu'est-ce à dire, et comment appliquer au Christ cette parole : « Quand sa terre fut ré« tablie ? » On comprend aisément que David ici désigne le Christ, puisque le Christ est né de Marie dans la famille de David, et comme il devait naître dans la postérité de David, ce nom servait à le désigner en figure. Ainsi donc David c'est le Christ, et David signifie la main puissante ; or, quelle main est plus puissante que celle qui, de la croix, vainquit le monde ? Car après la résurrection et l'Ascension du Sauveur, quand les Apôtres reçurent le Saint-Esprit et parlèrent diverses langues [2], ceux qui avaient crucifié le Sauveur s'émurent, et demandèrent un conseil de salut, qu'ils reçurent, et embrassèrent la foi. Et Dieu leur pardonna le sang de son Christ qu'ils avaient répandu, et ils burent ce sang du Christ ; de persécuteurs, ils devinrent ses fidèles ; ils crurent en celui qu'ils avaient crucifié, et voulurent avoir pour chef, pour tête, celui devant qui ils avaient branlé la tête [3] avec tant d'insolence. C'est ainsi que « sa « terre fut rétablie », selon le titre du psaume. Cette terre était la Judée ; or, la Judée avait péri entièrement quand les Juifs crucifièrent leur Seigneur ; frénétiques ignorants, ils sévirent contre le médecin, repoussant follement leur salut. La Judée avait donc péri totalement : comment totalement ? Les Apôtres eux-mêmes furent ébranlés ; Pierre qui suivait son maître avec un amour audacieux, le renia trois fois avec une crainte excessive [4]. Après sa résurrection, Notre-Seigneur Jésus-Christ trouve quelques-uns d'entre eux qui parlent de lui en voyageant, et quand il leur demande le sujet de leur entretien, ils vont jusqu'à lui dire : « Etes-vous donc le seul « étranger à Jérusalem pour ignorer ce qui « vient de s'y passer en ces jours ? Et il leur « dit : Quoi donc ? Touchant Jésus de Na« zareth, ce prophète puissant en œuvres

[1] Matth. XIII, 17.— [2] Luc, II, 25-20.— [3] Ps. XCVI, 1.— [4] Ephés. II, 20.

[1] Rom. X, 4. — [2] Act. II, 4, 37. — [3] Matth. XXVII, 39. — [4] Id. XXVI, 70.

« et en paroles devant Dieu et devant tout le « peuple ; et comme les princes des prêtres « et nos magistrats l'ont livré pour être « condamné à la mort et l'ont crucifié. « Or, nous espérions qu'il délivrerait Is-« raël [1] ». Ils n'avaient déjà plus d'espérance en lui ; ils ne disent point : Nous espérons qu'il rachètera Israël ; mais : « Nous espérions « qu'il rachèterait Israël ». Il était avec eux, mais eux n'espéraient pas en lui. Il se montre à eux, il se fait voir aux autres disciples ; on le voit, on le touche, ceux qui le croyaient mort le rencontrent ; la foi de ceux qui étaient tombés se releva, « et sa terre fut ré-« tablie ». Après avoir passé quarante jours avec eux, il s'élève au ciel [2]; et, comme je l'ai dit tout à l'heure, il envoie le Saint-Esprit à ses disciples, qui naguère ignorants, parlent maintenant toutes les langues. Alors tous ceux pour qui le Christ n'avait pas dit inutilement : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce « qu'ils font [3] », furent touchés, disions-nous encore, et demandèrent le salut, et on leur conseilla de croire en lui. Trois mille embrassèrent la foi en un seul jour, et cinq mille en un autre [4]. Alors le Christ vit surgir une Eglise fervente, dans ces mêmes lieux où l'effervescence l'avait couvert d'opprobre, « et sa terre « fut restituée ». Mais comme il avait dit : « J'ai « d'autres brebis, qui ne sont point de ce ber-« cail, et il me faut les appeler, afin qu'il n'y « ait qu'un seul bercail et un seul pasteur [5] »; il envoya ses Apôtres chez les Gentils auxquels il n'avait pas envoyé les Prophètes. Ils allèrent chercher ceux qui ne cherchaient point, et trouvèrent ceux qui n'espéraient rien. Ils n'avaient aucune promesse, et ils trouvèrent un Dieu Sauveur. Quant aux Juifs, ils avaient les promesses de Dieu, par les Prophètes, qui leur avaient annoncé le Christ, prêché le Christ, et sous leurs yeux ne le reconnurent point. Aux Gentils, au contraire, nulle promesse n'avait été faite : mais les Prophètes avaient parlé de conversion. Nulle parole ne leur avait été adressée, mais on avait parlé d'eux. Les Apôtres leur furent envoyés, et vous avez entendu ce que Dieu fit pour eux ; la lecture des Actes des Apôtres vous a fait connaître comment le centenier Corneille embrassa la foi. Ce centenier n'était point juif de nation. Il priait, il jeûnait, il faisait des aumônes. Dieu ne

[1] Luc, XXIV, 18-21. — [2] Act. I, 3, 9. — [3] Luc, XXIII, 34. — [4] Act. II, 4, 1; IV, 4. — [5] Jean, X, 16.

l'abandonna point, bien qu'il appartînt aux peuples idolâtres ; mais un ange lui fut envoyé pour lui annoncer que ses aumônes et ses oraisons étaient agréables à Dieu. Il crut, après avoir appelé Pierre chez lui [1]. L'ange ne pouvait-il pas l'instruire? Pierre lui fut envoyé, afin qu'un homme fît naître en lui une foi plus parfaite, et lui montrât que Dieu a daigné visiter les hommes, et qu'il daigne bien nous instruire par les hommes, lui qui a bien voulu se faire homme. C'est ainsi que « sa terre a été réta-« blie », quand une muraille est venue des Juifs, et une autre muraille des Gentils : et qu'il a été lui-même la pierre angulaire reliant ces murailles qui venaient de directions différentes [2].

3. Comment pouvons-nous encore entendre : « Quand sa terre fut rétablie ? » Quand il ressuscita dans la chair. Car cet autre sens, qui ne s'éloigne pas du Christ, peut encore se soutenir : sa terre rétablie, c'est sa chair ressuscitée. C'est après sa résurrection que s'accomplirent toutes les merveilles que chante notre psaume. Ecoutons donc ce chant joyeux sur le rétablissement de la terre. Que le Seigneur notre Dieu veuille bien exciter en nous une attente et une joie qui réponde à la grandeur de ces mystères ; qu'il me donne une parole qui aille à vos cœurs, et que la joie que la vue de ces spectacles fait naître en mon âme vienne sur ma langue pour passer de là dans vos cœurs, puis dans vos actes.

4. « Le Seigneur a régné ». Celui qui a comparu devant un juge, qui a reçu des soufflets, qui a été flagellé, qui a été conspué, qui a été couronné d'épines, dont le visage a été meurtri par les coups, qui a été suspendu au gibet, qui a été insulté sur la croix, qui est mort sur cette même croix, qui a été percé d'une lance, qui a été enseveli, et qui est ressuscité, « le Seigneur a régné ». Qu'ils sévissent de toute leur puissance dans ces royaumes de la terre, que feront-ils au roi des rois, au Seigneur de tous les potentats, au créateur de tous les siècles ? Est-il donc méprisable, pour avoir paru sur la terre si soumis, si humilié ? C'est là un acte de miséricorde, et non d'impuissance. S'il apparaît humble, c'est afin d'être à notre portée. Mais voyons ces paroles : « Le Seigneur a régné : que la « terre en tressaille, que les îles en soient « dans la joie ». Car la parole de Dieu n'a pas été seulement prêchée sur les continents,

[1] Act. X. — [2] Ephés. II, 20.

mais encore dans les îles qui sont au milieu des mers ; et voilà qu'elles sont pleines de chrétiens, pleines de serviteurs de Dieu. Car l'Océan n'est pas une barrière pour celui qui a fait la mer. Où les navires peuvent aborder, la parole de Dieu ne le pourrait ? Oui, les îles sont pleines de cette parole. Toutefois ces îles peuvent être une expression figurée pour les Eglises. Pourquoi des îles ? Parce qu'elles sont entourées des flots des tentations. De même toutefois qu'une île environnée de flots écumeux, peut bien être battue, mais non brisée par ces flots, comme elle les brise au contraire, bien plus qu'elle n'en est brisée ; ainsi les Eglises de Dieu, répandues en tout lieu dans le monde, sont en butte à la persécution de la part des infidèles qui frémissent de toutes parts, et résistent comme les îles, et la mer est apaisée. « Que « les îles soient dans la joie ».

5. « Les nuées et les ténèbres l'environnent, « la justice et l'équité sont la base de son « trône[1] ». Pour qui « Dieu est-il entouré de « nuées et d'obscurité ? » Pour qui « la jus- « tice et l'équité sont-elles la base de son « trône ? » Il n'y a de nuages et d'obscurité que pour les impies qui ne l'ont point compris. La justice et le jugement sont pour les fidèles qui ont cru en lui. L'orgueil a obscurci les yeux des uns, l'humilite a mérité aux autres d'être affermis. Ecoute d'une part les nuées et l'obscurité, d'autre part la justice et le jugement. Le Sauveur a dit lui-même : « Je suis venu en ce monde pour le jugement, « afin que ceux qui ne voient point voient, et « que ceux qui voient deviennent aveugles[2] ». Qu'est-ce à dire, « que ceux qui voient devien- « nent aveugles ? » Que ceux-là ne comprennent point et deviennent aveugles, qui croient voir, qui pensent être sages, qui se persuadent qu'ils n'ont pas besoin du médecin. Et « que ceux qui ne voient pas voient », c'est-à-dire, afin qu'ils méritent d'être éclairés, ceux qui confessent leur aveuglement. Qu'il y ait donc « autour de lui un nuage et des té- « nèbres », pour ceux qui ne l'ont point connu; mais pour ceux qui confessent leurs fautes et qui s'en humilient, « la justice et l'équité sont « la base de son trône »; car ce sont eux qui forment son trône, puisque la sagesse habite en eux. Car le Fils de Dieu est la sagesse de Dieu[3]. Un autre passage de l'Ecriture nous met en pleine lumière cette pensée : « L'âme « du juste est le siége de la sagesse ». Donc, parce qu'ils sont devenus justes en croyant en lui, parce qu'ils sont justifiés par leur foi, ils deviennent son trône : c'est en eux qu'il siége, en eux qu'il juge, eux qu'il redresse. Pourquoi ? Parce qu'il les trouve doux comme des animaux dociles, qui ne savent point regimber, ni se cabrer sous le fouet, ni secouer leur tête orgueilleuse pour rejeter le joug ; ce sont des animaux doux et souples qui méritent cet éloge du psaume : « Il conduira « dans la justice ceux qui sont doux, et diri- « gera les humbles dans ses voies[1] ». Pour ceux donc qui ne sont point droits, il y a « nuages et ténèbres »; mais ceux qui sont humbles, sont dans « la justice et dans l'affer- « missement de son trône ».

6. « Le feu marchera en sa présence, et « embrasera ses ennemis autour de lui[2] ». Quel est ce feu, mes frères, dont il est dit qu'« il marchera devant lui, et dévorera ses « ennemis autour de lui ? » Je ne pense pas qu'il s'agisse du feu dans lequel on jettera les impies au jour du jugement, lesquels seront placés à gauche ainsi qu'il vous souvient de l'avoir lu dans l'Evangile, et auxquels on dira : « Allez « au feu éternel, préparé au diable et à ses « anges[3] » ; tel n'est point ce feu, selon moi. Et d'où me vient cette opinion ? Parce qu'il est question d'un feu qui marchera devant le Christ, avant qu'il vienne pour le jugement. Il est dit, en effet, que ce feu le précédera, et qu'il embrasera ses ennemis autour de lui, c'est-à-dire dans toute la terre. Le feu de l'enfer ne sera qu'après son avénement; celui dont il est question doit le précéder. Quel est donc ce feu ? Nous pouvons l'entendre de la peine des méchants, et du salut de la rédemption. En quel sens de la peine des méchants ? Parce qu'ils ont soulevé une persécution contre le Christ que l'on prêchait parmi les nations : or, cette colère a été un feu qui a dévoré les persécuteurs plutôt que ceux qui étaient persécutés. Quand nous voyons deux hommes, dont l'un se met en colère, dont l'autre souffre avec patience, jugez par vous-mêmes qui de ces deux est en feu. Vous pouvez chaque jour vous donner ce spectacle parmi les hommes. Représentez-vous un homme injuste, à l'âme emportée, au visage menaçant, aux regards enflammés, aux paroles

[1] Ps. XCVI, 2. — [2] Jean, IX, 39. — [3] I Cor. I, 24.

[1] Ps. XXIV, 9. — [2] Id. XCVI, 3. — [3] Matth. XXV, 41.

étincelantes, se ruer sur un autre pour le tuer, pour le dépouiller, pour l'outrager, pour l'injurier, un homme hors de lui-même, incapable de se contenir, l'autre qui souffre en paix ces outrages, ces violences, tout ce qu'on veut lui faire, qui tend l'autre joue quand on le frappe sur une joue : or, en voyant d'une part la fureur, d'autre part le calme; ici la colère, et là la patience; ici l'emportement, et là la paix, peut-on hésiter à se prononcer sur celui des deux qui est consumé et qui souffre la peine des flammes? Est-ce celui dont le corps est meurtri, ou celui dont l'âme est embrasée? Aussi le prophète Isaïe a-t-il dit : « Et maintenant le feu dévorera « ses ennemis [1] ». Qu'est-ce à dire : « E « maintenant ? » Avant que vienne le grand jour du jugement, ils sont consumés par leur propre fureur, ceux qui doivent endurer ensuite la flamme éternelle. Pourriez-vous, en effet, mes frères, vous imaginer que l'injustice que commet un homme en voulant nuire à un autre, nuise à celui qu'elle attaque sans nuire à son propre auteur? Comment cela serait-il possible? Quelquefois on applique une torche ardente à un tison humide et vert; ce tison ne brûle point, mais la torche continue à se consumer : ainsi en est-il de votre ennemi. Qu'un homme d'iniquité vienne à te tendre des embûches, ou à te ménager quelque peine, c'est là une injustice : mais si tu es un bois vert, c'est-à-dire plein d'un suc spirituel et vivace, qui résiste a la flamme de la haine; si tu pries pour celui qui te nuit, son injustice ne te nuira point, mais à lui-même; c'est lui qui brûle, et toi tu es intact. A moins peut-être que tu ne prennes pour une offense le mal corporel que l'on pourrait te faire, alors que ton âme pure et sans tache méritera de Dieu une couronne, en suivant l'exemple du divin maître qui a voulu souffrir de la part des Juifs, qui pouvait ne point mourir et qui est mort, qui a voulu naître, quoiqu'il eût pu ne point naître. Naître, c'est pour toi ta condition; pour lui, c'est sa volonté; mourir est dans ta condition; pour lui, c'est un acte de miséricorde. De même alors que les Juifs ne lui ont point nui, ainsi nulle persécution ne pourra t'atteindre, si tu veux être membre de ce chef auguste.

7. C'est ainsi que nous entendons le feu qui marche devant lui, c'est-à-dire un feu qui, dès ici-bas même, est un châtiment pour les infidèles et pour les hommes injustes. Cherchons un autre feu qui soit le salut de la rédemption, comme nous nous l'étions proposé. Car le même Seigneur a dit : « Je suis « venu jeter le feu sur la terre [1] ». Il parle ici du feu comme du glaive, car au même endroit il dit qu'il n'est point venu apporter la paix, mais le glaive [2]; le glaive pour diviser, le feu pour brûler : mais l'un et l'autre sont nécessaires, car le glaive de sa parole nous a heureusement séparés de nos habitudes mauvaises. Il a donc apporté le glaive pour séparer chaque fidèle, ou d'un père qui ne croit point au Christ, ou d'une mère également infidèle, ou du moins de ses aïeux, s'il est né de parents fidèles. Il n'est, en effet, personne d'entre nous qui n'ait son aïeul, ou son bisaïeul, ou quelqu'un de ses ancêtres engagé dans le paganisme et plongé dans cette infidélité dont Dieu avait horreur : nous sommes donc séparés de ce que nous étions : l'épée est venue, non pas nous donner la mort, mais nous diviser. Ainsi en est-il de ce feu : « Je suis « venu jeter le feu sur la terre ». Les hommes qui ont cru en lui, se sont enflammés, puis ont reçu l'embrasement de la charité : c'est pour cela que le Saint-Esprit, envoyé aux Apôtres, apparaît sous la forme du feu : « Ils « virent comme des langues de feu qui se par« tagèrent et se reposèrent sur chacun d'eux [3] ». Touchés de cette flamme sacrée, ils se répandirent dans le monde pour y porter cette flamme et en incendier les ennemis qui l'environnent. Quels ennemis? Ceux qui ont abandonné le vrai Dieu qui les a créés, pour adorer les idoles qu'ils ont faites. S'ils étaient mauvais, cette flamme les consumait; s'ils étaient bons, elle les perfectionnait. Atteint par ce feu de la parole de Dieu, ou bien l'incrédule résistait à la foi, et alors devenant pire, il était consumé, dévoré par le feu de sa propre envie. S'il se convertissait, ce feu n'en avait pas moins agi en lui. Le foin brûlait afin que l'or en devînt plus pur. Cet or, c'est la foi; le foin, c'est la convoitise charnelle. « Toute « chair est un foin », dit Isaïe, « et tout hon« neur de la chair tombera comme l'herbe [4] ». Tout ce qu'il y a dans l'homme charnel, convoitant ce qui est frivole et passager, n'est qu'une herbe. Combien, peut-être même d'entre nos frères, sont allés au théâtre?

[1] Isa. XXVI, 11.

[1] Luc, XII, 49.— [2] Matth. X, 34.— [3] Act. II, 3.— [4] Isa. XL, 6.

L'herbe les entraînait. Ne faut-il pas désirer que ce feu dévore le foin, afin que l'or soit purifié? Toute la foi qui peut être en eux est étouffée par l'herbe. Il est donc bon pour eux d'être embrasés d'un feu divin, afin que l'herbe étant consumée, on voie éclater cet or précieux racheté par le Christ. Donc « le feu « marchera devant lui, pour dévorer les enne- « mis qui l'environnent ». Il en est qu'il a consumés pour leur bonheur, et qui sont fidèles aujourd'hui; d'ennemis qu'ils étaient, les voilà fidèles; tu cherches des ennemis, il n'en est plus; tout est brûlé, tout est consumé: la charité a consumé en eux ce qui persécutait le Christ, et purifié en eux ce qui croyait au Christ. « Il a dévoré les enne- « mis qui l'environnent ».

8. « Ses éclairs brillent dans l'univers en- « tier[1] ». Quelle allégresse! n'est-ce point ce que nous voyons? ce qui est évident? Ses éclairs ont brillé dans le monde entier : voilà ses ennemis embrasés, ses ennemis consumés. Tout ce qui contredisait a été consumé, et « l'univers entier a vu ses éclairs ». Pourquoi ces éclairs? Pour donner la foi. D'où venaient ces éclairs? Des nuées. Quelles sont ces nuées du Seigneur? Les prédicateurs de la vérité. Vois-tu dans le ciel cette nuée? Elle est ténébreuse, obscure; elle recèle je ne sais quoi : qu'un éclair s'échappe de la nuée, tu en vois l'éclat; et ce que tu méprisais a fait jaillir ce qui t'effraie. Notre-Seigneur Jésus-Christ a envoyé ses apôtres, ses prédicateurs comme des nuées. On ne voyait en eux que des hommes, et on les méprisait, comme on méprise les nuées qu'on voit avant qu'elles n'aient produit ce qui doit nous surprendre. Ils n'étaient tout d'abord que des hommes revêtus d'une chair fragile; ensuite des hommes sans lettres, ignorants, méprisables. Mais il y avait en eux cette foudre qui devait et tonner et briller. Pierre, cet humble pêcheur, venait, priait, et les morts ressuscitaient[2]. La forme humaine montrait une nuée, mais le miracle était l'éclair. Ainsi dans leurs paroles, dans leurs actes, quand ils disent des merveilles, et accomplissent des merveilles, « ses éclairs « brillent dans l'univers entier. La terre les « a vus et s'en est émue ». Voyez si cela n'est point vrai, si la terre entière, devenue chrétienne, ne répond point *amen*, bouleversée par les éclairs qui sortent de ces « nuées. La terre les a vus et s'en est émue ».

9. « Les montagnes se sont fondues comme « la cire devant la face du Seigneur[1] ». Quelles sont ces montagnes? Les orgueilleux. Toute hauteur qui s'élève contre Dieu, a tremblé, a succombé devant les actes du Christ et des chrétiens, et l'on ne saurait trouver une expression plus juste que celle du Prophète, se fondre. « Les montagnes se sont fondues de- « vant la face du Seigneur ». Où est cette hauteur des puissances? Où est l'endurcissement des infidèles? « Les montagnes se sont fon- « dues comme la cire devant la face du Sei- « gneur ». Le Seigneur a été pour elles un feu, et elles ont fondu en sa présence comme la cire, qui n'est dure que jusqu'aux approches du feu. Toute hauteur est aplanie aujourd'hui et n'ose plus blasphémer le Christ. Le païen qui ne croit point en lui s'abstient de tout blasphème; s'il n'est pas encore devenu une pierre vivante, il n'est déjà plus une montagne endurcie. « Les montagnes ont fondu « comme la cire devant la face du Seigneur, « en présence du Seigneur de la terre en- « tière » : non-seulement des Juifs, mais encore des Gentils, comme a dit l'Apôtre[2] : ce n'est pas le Dieu des Juifs seulement, mais le Dieu des nations. Donc le Seigneur de toute la terre, le Seigneur Jésus-Christ, né en Judée, n'est pas né seulement pour les Juifs; car avant de naître il a tout fait; et ayant tout fait, il a tout restauré. « Devant la face du « Dieu de la terre entière ».

10. « Les cieux ont annoncé sa justice, tous « les peuples ont vu sa gloire[3] ». Quels cieux l'ont annoncé? « Les cieux qui racontent la « gloire de Dieu[4] ». Quels cieux? Ceux qui lui servent de trône. De même que le Seigneur a pour trône les cieux, il a pour trônes les Apôtres, et les prédicateurs de l'Evangile. Toi aussi tu seras le ciel, si tu le veux. Veux-tu être le ciel? Purifie ton cœur de ce qu'il a de terrestre. Si tu n'as plus de convoitises terrestres, si tu ne mens point en répondant que ton cœur est en haut; tu es un ciel. « Si « vous êtes ressuscités avec le Christ » (et l'Apôtre s'adresse aux fidèles), « cherchez ce qui « est en haut, où le Christ est assis à la droite « de Dieu; goûtez les choses d'en haut, et non « celles d'ici-bas[5] ». En commençant à goûter les choses d'en haut, et non les choses de la

[1] Ps. XCVI, 4. — [2] Act. IX, 40.

[1] Ps. XCVI, 5. — [2] Rom. III, 29.— [3] Ps. CXVI, 6.— [4] Id. XVIII, 2. — [5] Coloss. III, 1, 2.

terre, n'es-tu pas devenu un ciel? Tu as encore une chair, et ton cœur est un ciel; car ta conversation est dans les cieux [1]. C'est alors que toi aussi tu annonces le Christ. Quel fidèle pourrait s'en taire? Que votre charité redouble d'attention; croyez-vous que nous qui prêchons ici soyons seuls à prêcher le Christ, et que vous ne le prêchiez point? D'où vient alors que des hommes que nous n'avons jamais vus, jamais connus, jamais exhortés, viennent à nous pour devenir chrétiens? Ont-ils cru sans qu'on leur ait annoncé la foi? L'Apôtre dit cependant : « Comment croire à celui dont on « n'entend point parler? Et comment en entendre parler, si on ne le prêche [2]? » Donc toute l'Eglise prêche le Christ, et les cieux prêchent sa justice : parce que tous les fidèles qui ont à cœur de gagner à Dieu ceux qui ne croient pas encore, et qui le font par charité, sont des cieux. C'est par eux que Dieu fait éclater le tonnerre de ses jugements : et l'infidèle tremble, et la crainte l'amène à la foi. Montrez aux hommes ce qu'a pu le Christ dans l'univers entier, en leur parlant et en les amenant à l'amour du Christ. Combien en est-il aujourd'hui qui ont entraîné leurs amis pour voir un comédien, un joueur de flûte? Pourquoi, sinon par amour pour ces histrions? Vous aussi, aimez le Christ. Aimez celui qui a donné de si grands spectacles, où l'on ne peut trouver rien à reprendre, et qui a vaincu le siècle. Quelquefois, en s'attachant à un personnage de théâtre, on est vaincu avec lui. Mais nul n'est vaincu avec le Christ, nul n'a motif d'en rougir. Saisissez donc, amenez-nous, entraînez ceux que vous pourrez : ne craignez rien, c'est les amener à celui qui ne saurait déplaire à quiconque le verra : priez-le qu'il les éclaire, afin qu'ils le considèrent bien. « Les cieux « ont annoncé sa justice, et les peuples ont vu « sa gloire ».

11. « Qu'ils soient confondus, ceux qui ado- « rent des idoles [3] ». Tout cela n'est-il point arrivé? N'ont-ils pas été dans la confusion? N'y vont-ils pas chaque jour? Ces idoles sont en effet des statues faites par la main des hommes. Pourquoi ceux qui adorent les idoles sont-ils confondus tous? Parce que tous les peuples ont vu la gloire du Christ. Déjà tous les peuples chantent cette gloire : qu'ils rougissent, les adorateurs de la pierre. Car ces pierres sont mortes, et nous avons trouvé la pierre vivante. Et même ces pierres n'ont jamais vécu pour être appelées des pierres mortes : tandis que notre pierre est vivante, qu'elle a toujours vécu en son Père, qu'elle est morte pour nous, puis ressuscitée, qu'elle vit maintenant, et qu'elle n'est plus soumise à l'empire de la mort [1]. Telle est la gloire que les peuples ont connue pour déserter les temples et accourir dans nos églises. « Qu'ils soient confondus, tous ceux « qui adorent des idoles ». Veulent-ils encore adorer ces idoles? Ils ne veulent pas abandonner ces dieux, et ces dieux les abandonneront. « Qu'ils soient confondus, tous ceux qui « adorent des idoles, qui se glorifient dans « leurs simulacres ». Mais quelque raisonneur, qui se croit savant, viendra me dire : Ce n'est point la pierre que j'adore, non plus que le simulacre insensible. Votre prophète n'a pu voir qu'il a des yeux et ne voit pas [2], sans que je sache, moi aussi, que cette idole n'a point d'âme, qu'elle ne voit point de ses yeux, n'entend point de ses oreilles; ce n'est point là ce que j'adore, mais en adorant ce qui est visible, je sers ce qui est indivisible. Qui donc alors? Une divinité qui préside à cette statue. Ils se croient habiles, en exposant ainsi le culte des idoles, et en nous disant qu'ils n'adorent point la statue, mais qu'ils adorent les démons. Car l'Apôtre l'a dit : « Les sacrifices « des Gentils sont offerts aux démons, et non « à Dieu. Je ne veux point », dit-il encore, « que « vous ayez part avec les démons [3] » : car l'idole n'est rien, nous le savons [4]; et l'Apôtre nous dit : « Nous savons que l'idole n'est rien, « mais que les offrandes des Gentils sont faites « aux démons, et non à Dieu ». C'est lui qui dit encore : « Je ne veux point que vous ayez part avec « les démons ». Qu'ils ne viennent donc plus nous dire qu'ils ne rendent pas un culte à des idoles inanimées : ils n'en sont que mieux sous le joug des démons, ce qui est plus dangereux. S'ils n'adoraient que des idoles, ces pierres ne pourraient les aider en rien, leur nuire en rien; mais adorer et servir les démons, c'est les avoir pour maîtres. Et quels seront tes maîtres? Ceux qui sont jaloux de ton bonheur, qui ne peuvent que t'envier ta liberté, qui voudraient te posséder toujours, et te rendre tels qu'ils te puissent toujours entraîner. Il est en effet dans ces esprits une malice qui leur est naturelle, une volonté de nuire : le mal

[1] Philipp. III, 20. — [2] Rom. x, 14. — [3] Ps. XCVI, 7.

[1] Rom. VI, 9. — [2] Ps. CXIII, 5. — [3] I Cor. x, 19, 20. — [4] Id. VIII, 4.

des hommes fait leur joie, ils se repaissent de nos erreurs, quand ils peuvent nous tromper. Et que cherchent-ils? Non pas des hommes qu'ils puissent dominer éternellement, mais qui soient avec eux sous le poids d'une éternelle damnation, comme le voleur jaloux qui se plaît à accuser l'innocent. Qu'il soit brûlé vif, en souffrira-t-il moins si un autre brûle avec lui? En mourra-t-il moins pour mourir avec un autre? Sa peine est égale, mais sa méchanceté se rassasie. Qu'il meure avec moi, dit-il, non pour en mourir moins, mais pour se consoler par le malheur d'un autre. Telle est la malice du diable, qui veut séduire afin qu'on partage son supplice. Mais comme il ne peut tromper la justice de Dieu (car il n'excuse pas les innocents à son tribunal) il les pousse au péché afin d'avoir de véritables crimes à reprocher. Voilà les maîtres que se créent ceux qui adorent les idoles et les démons. « Les sacrifices des païens sont offerts aux dé« mons, et non à Dieu : je ne veux point que « vous ayez part avec les démons.

12. Mais nous, quel est notre Dieu? Ecoutez la suite. Après avoir dit : « Qu'ils soient con« fondus, tous ceux qui adorent des sculptures, « qui se glorifient dans les simulacres », il prévoit qu'on viendra donner raison de ces idoles et nous dire : Ce n'est point la pierre que j'adore, mais la puissance divine. Quelle puissance? Dis-moi, est-ce aux démons que tu rends un culte, ou bien aux bons esprits, tels que sont les anges? Car il y a les saints anges, et les esprits mauvais. Pour moi, j'affirme que dans vos temples on n'adore que les mauvais esprits : ceux qui sont assez orgueilleux pour exiger des sacrifices, qui veulent être adorés comme des dieux, sont des méchants et des superbes. Tels sont aussi les hommes peu soumis à Dieu, qui recherchent leur propre gloire, et méprisent celle de Dieu. Mais voyez les hommes vraiment saints et qui ressemblent aux anges. Qu'on veuille rendre un culte à un homme saint, au véritable serviteur de Dieu, qu'on le veuille adorer comme un Dieu, il vous empêche à l'instant; loin de s'arroger les honneurs divins, de se poser comme un Dieu à tes yeux, il adore Dieu avec toi. Voilà ce que firent les saints apôtres Paul et Barnabé, quand ils prêchaient la parole de Dieu en Lycaonie. Pleins d'admiration pour les merveilles qu'ils avaient accomplies dans ces contrées, les Lycaoniens amenèrent des victimes et voulaient leur offrir des sacrifices, en donnant à Barnabé le nom de Jupiter, et à Paul celui de Mercure; ceux-ci les rejetèrent avec horreur. Mais la cause de cette horreur était-elle parce qu'on les comparait aux démons? Non, mais bien parce qu'ils avaient en abomination un culte divin rendu à des hommes. Leurs paroles sont claires, et je ne fais point de conjectures. Voici la lecture de ce passage, qui indique leur indignation : « Alors Paul et Barnabé « déchirèrent leurs vêtements, et s'écrièrent : « Mes frères, que faites-vous? Nous sommes, « comme vous, des hommes mortels [1] ». Remarquez bien ceci. De même que les hommes vraiment bons arrêtent ceux qui les veulent adorer comme des dieux, et ne veulent que pour Dieu seul le culte divin, pour Dieu seul les honneurs divins, pour Dieu seul le sacrifice, et non pour eux-mêmes; ainsi les saints anges cherchent la gloire de celui qu'ils aiment; ils brûlent du désir d'attirer à lui ceux qu'ils aiment, de leur inspirer une sainte ardeur pour lui rendre un culte, pour l'adorer, pour le contempler; c'est lui qu'ils annoncent, et non pas eux-mêmes, parce qu'ils sont des anges : et comme ils sont aussi ses soldats, ils ne savent que chercher la gloire de leur général; sitôt qu'ils chercheraient leur gloire, ils seraient condamnés comme des usurpateurs. Tel est le diable avec ses démons, c'est-à-dire avec ses anges. Il usurpa les honneurs divins pour lui et pour tous ses sectateurs; il remplit les temples des païens, il leur persuada de lui élever des idoles, de lui offrir des sacrifices. Ne serait-il pas mieux d'adorer les bons anges, que d'adorer les démons? Ils nous répondent : Nous n'adorons pas les anges mauvais. Nous adorons ces esprits que vous appelez des anges, et qui sont les puissances du Dieu souverain, les ministres du grand Dieu. Fasse le ciel que vous les adoriez, ils vous apprendraient bientôt à ne plus les adorer. Ecoutez un ange qui nous instruit. Il faisait une révélation à un disciple du Christ, et lui montrait ces nombreuses merveilles consignées dans l'Apocalypse de saint Jean. A la vue de ces merveilles que l'ange lui découvrait, Jean est ravi et se jette à ses pieds; mais l'ange, qui ne cherchait que la gloire de son Seigneur, lui dit : « Levez-vous, que faites-vous? adorez le Sei-

[1] Act. XIV, 13, 14.

« gneur, car moi, je suis serviteur comme « vous et comme vos frères [1] ». Qu'on ne dise point : Je crains que l'ange ne s'irrite contre moi, si je ne l'adore point comme un dieu ; il s'irrite au contraire quand tu lui rends les honneurs divins, car il est bon et il aime Dieu. De même que les démons s'irritent quand on ne les adore point ; de même les bons anges s'irritent quand on les adore comme des dieux. Mais qu'une âme faible et timide ne vienne point nous dire : Si les démons s'irritent quand on ne les adore point, je crains de les offenser. Que pourra donc te faire le diable qui est leur chef? S'il avait quelque puissance, nul de nous ne resterait debout. Ne savons-nous point combien les chrétiens le maudissent chaque jour, et pourtant les chrétiens se multiplient? Si tu es en colère contre ton serviteur, tu lui donnes son nom, tu l'appelles diable, tu l'appelles Satan. Tu es dans l'erreur en appelant ainsi un homme ; c'est la colère qui te porte à cet outrage envers l'image de Dieu : tu choisis, pour la lui dire, une injure qui te fait horreur. Si le démon avait quelque puissance, ne se vengerait-il point? Mais Dieu ne le lui permet point, et il ne peut rien que dans la mesure que Dieu permet. Il voulut mettre Job à l'épreuve, et il en demanda simplement la permission [2], sans laquelle il n'avait aucun pouvoir. Pourquoi donc ne pas adorer Dieu sans crainte, puisque sans son ordre nul ne peut te nuire, et qu'il ne le permet que pour te corriger, et non pour te nuire? S'il plaît au Seigneur ton Dieu de permettre qu'un homme te nuise, ou même un esprit, il te corrige alors, pour te faire dire avec David : « Le Seigneur m'a châtié, mais ne m'a « point livré à la mort [3] ». Donc « qu'ils soient « confondus, tous ceux qui adorent des idoles, « qui se glorifient dans des simulacres. Ado« rez-le, vous tous qui êtes ses anges ». Que les païens apprennent ici à servir Dieu. Ils veulent adorer les anges, qu'ils imitent les anges, et qu'ils adorent celui que les anges adorent. « Adorez-le, vous qui êtes ses an« ges ». Qu'il l'adore, cet ange qui fut envoyé à Corneille, car c'est en adorant Dieu qu'il envoya Corneille à Pierre [4] : qu'il adore le Christ, Seigneur de Pierre, lui qui est serviteur comme Pierre. « Adorez-le, vous tous qui « êtes ses anges ».

[1] Apoc. XIX, 10.— [2] Job, I, 11.— [3] Ps. CXVII, 18.— [4] Act. X, 3.

13. « Sion a entendu et a tressailli [1] ». Qu'a donc entendu Sion? Que tous ses anges l'adorent. Qu'a entendu Sion? Voici ce qu'elle a entendu : « Les cieux ont annoncé sa justice, « et les peuples ont vu sa gloire : qu'ils soient « confondus, tous ceux qui adorent des idoles, « qui se glorifient dans leurs simulacres ». L'Eglise, en effet, n'était point répandue encore parmi les nations ; quelques Juifs croyaient en Judée, et ces Juifs croyaient que le Christ n'était que pour eux seuls : les Apôtres furent envoyés aux Gentils, ils prêchèrent à Corneille, et Corneille embrassa la foi, fut baptisé, et tous ceux qui étaient avec lui furent baptisés. Mais vous savez ce que Dieu fit pour les amener au baptême : il est vrai que le lecteur n'a pas été jusque-là aujourd'hui, plusieurs s'en souviennent, mais que ceux qui ne s'en souviennent plus, m'écoutent quelque peu. L'ange fut envoyé à Corneille, il envoya Corneille à Pierre, et Pierre vint à Corneille. Et comme Corneille était païen, comme ceux de sa suite, ils n'étaient point circoncis ; afin qu'il n'y eût aucune hésitation à prêcher l'Evangile à des Gentils incirconcis, avant que Corneille fût baptisé avec sa suite, le Saint-Esprit vint, les remplit, et ils parlèrent diverses langues. Le Saint-Esprit jusqu'alors n'était tombé que sur des baptisés, mais il descendit sur ces derniers avant le baptême. Pierre aurait pu hésiter à donner le baptême à des incirconcis, mais le Saint-Esprit descendit, et ils parlèrent diverses langues, ils reçurent un don invisible, qui leva toute hésitation à propos du sacrement visible ; et tous furent baptisés. Il est écrit au même endroit : « Or, les Apôtres, et « les frères qui étaient en Judée, apprirent « que les Gentils avaient reçu la parole de « Dieu, et bénissaient le Seigneur [2] ». Voilà ce qu'annonce le Prophète : « Sion a entendu « et a tressailli ; les filles de Juda ont été dans « l'allégresse ». Qu'est-ce que Sion a entendu, pour être dans la joie? « Que les Gentils ont « reçu la parole de Dieu ». Une muraille s'était élevée, mais l'angle n'existait pas. Sion est proprement l'Eglise qui était en Judée et qui a reçu cette dénomination. « Sion a en« tendu et a tressailli ; les filles de Juda ont « été dans l'allégresse ». C'est ce qui est écrit : « Les Apôtres, et les frères qui étaient dans « la Judée entendirent ». Voyez si « les filles

[1] Ps. XCVI, 8. — [2] Act. XI, 1.

« de Juda n'ont point tressailli ». Qu'entendirent les frères? « Que les Gentils ont reçu la « parole de Dieu ». Que dit à ce propos notre psaume? « Les cieux ont annoncé sa justice, « et les peuples ont vu sa gloire ». Et comme les Gentils, adorateurs des idoles, embrassaient la foi, le psaume continue: « Qu'ils « soient confondus, tous ceux qui adorent des « idoles, qui se glorifient dans leurs simula- « cres. Sion a entendu et a tressailli; les filles « de Juda ont été dans l'allégresse ». Plus tard quelques circoncis voulurent reprocher à Pierre sa conduite, en disant : « Pourquoi « êtes-vous entré chez les hommes incircon- « cis, et avez-vous mangé avec eux [1] ? » Pierre se justifia, et dit que dans son oraison un linceul lui avait apparu, appendu au ciel par ses quatre coins, et que ce linceul, qui contenait toutes sortes d'animaux, désignait tous les Gentils. Il était suspendu aux quatre coins, parce que la terre qui renferme tous les peuples a quatre parties : et qu'on prêche les quatre Evangiles du Christ pour montrer que sa grâce doit se répandre dans les quatre parties du monde. Saint Pierre partit de cette vision qui lui était apparue, pour dire aux disciples tout ce qui s'était passé, et comment Corneille avait embrassé la foi, parce qu'avant de recevoir le baptême l'Esprit-Saint était descendu sur lui. Cet exposé fit taire les reproches et tous bénirent le Seigneur en disant: « Dieu a donc « donné la pénitence aux Gentils pour les con- « duire à la vie [2] ». Voilà ce « qu'entendit la « fille de Sion qui fut dans l'allégresse; et les « filles de Juda tressaillirent, à cause de vos « jugements, ô mon Dieu ». Quels jugements? C'est que Dieu ne fait acception de personne. C'est le mot de Pierre lui-même, quand, voyant que le Saint-Esprit avait rempli Corneille et ceux de sa suite, il s'écria : « En vé- « rité, j'ai reconnu que Dieu ne fait acception « de personne ». Donc « les filles de Juda ont « tressailli à cause de vos jugements, ô mon « Dieu ». Qu'est-ce à dire « à cause de vos juge- « ments? » C'est que « dans toute nation, dans « tout peuple, quiconque veut le servir lui est « agréable [3] », et qu'il n'est pas seulement le Dieu des Juifs, mais encore le Dieu des Gentils [4].

14. Voyez si ce n'est point pour cela qu'ont tressailli les filles de Sion. « Et les filles de « Juda ont tressailli d'allégresse à cause de « vos jugements, ô mon Dieu, parce que vous « êtes le seul Dieu très-haut, au-dessus de « toute la terre [1] ». Non sur la Judée seule, non sur Jérusalem seule, non sur Sion seulement, mais « sur toute la terre ». C'est dans l'univers entier que les jugements de Dieu sont en vigueur, afin de rassembler tous les peuples des extrémités du monde. Ceux qui se sont retranchés ne communiquent plus à ces peuples; ils n'écoutent point cette prédiction, ne la voient point s'accomplir. « C'est « que vous êtes le Dieu très-haut, au-dessus « de toute la terre; bien supérieur à tous les « dieux ». Qu'est-ce à dire, « bien supérieur? » Le Prophète parle du Christ. Et que veut-il dire par cette expression « bien supérieur », sinon nous faire comprendre qu'il est égal à son Père? Qu'est-ce à dire encore « supérieur à tous « les dieux? » Quels dieux? Les idoles n'ont point de sens, n'ont point de vie : les démons ont le sentiment et la vie, mais sont mauvais. Quelle gloire donnons-nous au Sauveur en l'élevant au-dessus des idoles? Il est bien supérieur aux démons, mais ce n'est point là une grandeur. Les démons sont les dieux des nations [2], mais pour lui il est élevé au-dessus de tous les dieux. Des hommes aussi ont été appelés des dieux : « Je l'ai dit : Vous êtes des « dieux, vous êtes tous les fils du Très-Haut ». Il est encore écrit : « Dieu a pris séance dans « l'assemblée des dieux, pour juger les dieux « au milieu d'eux [3] ». Notre-Seigneur Jésus-Christ est bien supérieur à tous, non-seulement aux idoles, non-seulement aux démons, mais encore aux hommes justes; c'est peu encore, il est supérieur à tous les anges. Pourquoi en effet ce précepte : « Adorez-le, vous « qui êtes ses anges », sinon parce qu'« il est « bien supérieur à tous les dieux? »

15. Mais nous tous qui sommes assemblés auprès de celui qui est élevé bien au-dessus de tous les dieux, que devons-nous faire? Il nous le dit en un seul mot : « Vous qui aimez « le Seigneur, haïssez le mal [4] ». Il est honteux d'aimer en même temps le Christ et l'avarice. Si tu l'aimes, tu dois haïr ce qu'il hait. Un homme est ton ennemi, mais il est ce que tu es; vous êtes l'œuvre du même créateur, et dans la même condition : et néanmoins, si ton fils parle à ton ennemi, entre dans la maison de ton ennemi, a de fréquents entretiens avec

[1] Act. XI, 3. — [2] Id. 18. — [3] Id. 34, 35. — [4] Rom. III, 29.

[1] Ps. XCVI, 9. — [2] Id. XCV, 5. — [3] Id. LXXXI, 1, 6. — [4] Id. XCVI, 10.

ton ennemi, tu veux le desheriter, parce qu'il parle à ton ennemi. Et comment? Parce que tu trouves cette raison juste : Tu es l'ami de mon ennemi et tu veux une part de mon bien ! Un peu d'attention. Tu aimes le Christ, et l'avarice est l'ennemie du Christ; pourquoi t'entreteniravecelle ? C'est peu dire, tu t'entretiens avec elle; pourquoi être son esclave? Le Christ commande bien souvent, tu n'obéis point; l'avarice commande, à l'instant tu obéis. Le Christ ordonne de vêtir celui qui est nu, et tu ne le fais point; l'avarice commande la fraude, et tu la fais à l'instant. S'il en est ainsi, si telle est ta conduite, garde-toi d'espérer une belle part dans l'héritage du Christ. J'aime le Christ, me diras-tu. « O vous « qui aimez le Seigneur, haïssez le mal ». La preuve que tu aimes le bien, est dans la haine que tu montreras pour le mal. « Haïssez le « mal, ô vous qui aimez le Seigneur ».

16. Mais dès que nous commençons à haïr le mal, voici bientôt la persécution. Nous haïssons le mal ; et voilà qu'un persécuteur vient nous dire : Commets telle fraude ; vient nous dire : Adore cette idole ; vient nous dire : Offre de l'encens aux démons ; mais nous l'avons entendu : « Vous tous qui aimez le « Seigneur, haïssez le mal ». Nous l'avons entendu, il est vrai, mais si nous n'obéissons, il sévira contre nous. Jusqu'où sévira-t-il? Que nous enlèvera-t-il? Réponds-moi, pourquoi es-tu chrétien? Est-ce pour acquérir l'héritage éternel, ou une félicité terrestre ? Interroge ta foi, traduis ton âme au tribunal de la conscience, tourmente-la par la crainte du jugement, dis-moi en qui as-tu mis ta foi, et pourquoi cette foi ? Mais, dis-tu, j'ai cru au Christ. Que t'a promis le Christ, sinon ce qu'il nous montre en lui? Que montre-t-il en lui? Il est mort, il est ressuscité, il est monté aux cieux. Veux-tu l'y suivre? Imite ses souffrances et attends ses promesses. Que peut t'enlever un persécuteur, quand tu commenceras à haïr le mal par amour pour le Seigneur? Que t'enlever? Ton patrimoine? Est-ce le ciel? Qu'il t'enlève, s'il veut, ce que Dieu t'a donné : (il ne peut même l'enlever, si Dieu ne le veut point; mais, quand Dieu le permet, il te ravit ce que Dieu t'a donné, de peur que Dieu lui-même ne se dérobe à toi). Mais pour Dieu, nul ne peut te l'enlever ; toi seul, en fuyant Dieu, tu peux te le ravir.

17. Peu m'importe mon patrimoine, me diras-tu peut être. « Dieu me l'a donné, Dieu « me l'a ôté », puis-je dire avec Job : « et « comme il a plu au Seigneur, il a été fait[1] ». Mais je crains que mon ennemi ne me tue. C'est là toute ma crainte. Ecoute alors la consolation du Psalmiste : « Le Seigneur garde « les âmes de ses serviteurs ». De même qu'il avait dit plus haut : « Vous qui aimez le Sei« gneur, haïssez le mal » : pour te délivrer de la crainte de ne haïr le mal, que par la peur que tu aurais d'être tué par le méchant, le Psalmiste ajoute aussitôt : « Le Seigneur « garde les âmes de ses serviteurs ». Apprends dans l'Evangile qu'il garde les âmes de ses serviteurs : « Ne craignez point ceux qui tuent « le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme[2] ». Il tue le corps, ce persécuteur, c'est l'apogée de sa puissance ; mais que t'a-t-il fait? Ce qu'il a fait au Seigneur ton Dieu. Pourquoi vouloir posséder ce que possède le Christ, quand tu crains de souffrir ce qu'il a souffert ? Il est venu pour se revêtir d'une vie temporelle, infirme, assujétie à la mort. Crains de mourir, j'y consens, si tu peux ne point mourir. Pourquoi ne pas embrasser par la foi ce que tu ne peux éviter par ta nature ? Que cet ennemi si redoutable par ses menaces t'enlève cette vie, Dieu te donnera une autre vie; car c'est lui qui t'a donné celle-ci, et s'il ne le voulait on ne te l'enlèverait point : mais s'il lui plaît qu'on te l'enlève, il a de quoi faire un échange, ne crains point d'être dépouillé pour lui. Crains-tu de perdre un vêtement en lambeaux? Il te donnera la robe de la gloire. De quelle robe me parlez-vous? « Il faut que, corruptible, « ce corps soit revêtu d'incorruptibilité, et « mortel, d'immortalité[3] ». Cette chair même ne périra point. Notre ennemi peut sévir jusqu'à la mort : mais au delà il n'a de pouvoir ni sur l'âme, ni sur la chair ; en dispersant ta chair, il n'empêcherait pas la résurrection. Les hommes craignaient pour leur âme, et que leur dit Jésus-Christ? « Les che« veux de votre tête sont tous comptés[4] ». Craindras-tu de perdre ton âme, lorsque tu ne perds pas un cheveu ? Dieu en sait le nombre, il rétablira tout, lui qui a tout créé. Il les a créés quand ils n'étaient point, et quand ils existent, il ne saurait les réparer ? Croyez donc de tout votre cœur, mes frères, et « vous qui « aimez le Seigneur, haïssez le mal ». Soyez forts, non seulement dans votre amour pour

[1] Job, I, 21. — [2] Matth. X, 28. — [3] I Cor. XV, 53. — [4] Matth. X, 30.

Dieu, mais aussi dans votre haine pour le mal. Que nul ne vous effraie : celui qui vous a appelés est plus puissant encore, il est le tout-puissant. Il est plus fort que toute force, plus élevé que toute élévation. Le fils de Dieu est mort pour nous ; sois assuré de recevoir sa vie, toi qui as pour gage de cette vie sa mort même. Pour qui est-il mort? Est-ce pour les justes? écoute saint Paul : « Le Christ « est mort pour les impies[1] ». Tu étais impie, et il est mort pour toi : et quand tu es justifié, il t'abandonnerait? Lui qui a justifié l'impie, pourrait-il abandonner l'homme juste? « Vous « qui aimez le Seigneur, haïssez le mal ». Que nul ne craigne, puisque « le Seigneur garde « les âmes de ses serviteurs, et les tirera des « mains du pécheur ».

18. Mais, diras-tu, je perds néanmoins cette lumière. « La lumière s'est levée pour le « juste ». Quelle lumière crains-tu de perdre? Crains-tu d'être dans les ténèbres? Ne crains pas de perdre la lumière, ou plutôt prends garde qu'en craignant de perdre cette lumière tu ne perdes la vie éternelle. Mais voyons en effet à qui est donnée celle que tu crains de perdre, et avec qui elle vous est commune. N'y a-t-il que les bons pour voir le soleil, quand Dieu fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes[2] ? Cette lumière 'est commune avec les méchants, comm e avec les voleurs, commune avec les impudiques, commune avec les bêtes, avec les mouches, avec les vermisseaux. Quelle lumière ne ménage-t-il point au juste, celui qui en donna une semblable à de pareils êtres? C'est la lumière que les martyrs ont vue avec justice dans la vivacité de leur foi ; eux qui méprisaient cette lumière terrestre, en voyaient une autre après laquelle ils soupiraient, en dédaignant celle-ci. « La lumière s'est levée pour « le juste, et la joie pour les cœurs droits[3] ». N'allez pas croire qu'ils étaient véritablement à plaindre, quand ils étaient chargés de chaînes. La prison était large pour les fidèles, et les chaînes légères pour les confesseurs. Ils paraissaient avec joie devant les tribunaux, eux qui prêchaient le Christ dans les tourments. « La lumière s'est levée pour le juste ». Quelle lumière s'est levée? Celle qui ne se lève point pour l'injuste ; non point cette lumière que Dieu fait lever sur les bons comme sur les méchants. Il est une autre lumière qui se lève pour le juste, lumière qui ne se lève point pour les hommes d'iniquité, et qui leur fera dire au dernier jour : « Nous avons « erré loin du sentier de la vérité : la lu- « mière de la justice ne s'est point levée pour « nous, son soleil n'a point paru à nos yeux[1] ». Ils ont aimé ce soleil terrestre et sont tombés dans les ténèbres du cœur. Que leur sert d'avoir vu l'un des yeux du corps, quand ils ne verront point l'autre des yeux de l'esprit? Tobie était aveugle et il enseignait à son fils la voie de Dieu. Vous savez qu'il lui donnait des conseils et lui disait : « Mon fils, fais « l'aumône, parce que l'aumône ne te lais- « sera point aller dans les ténèbres[2] ». Il était plongé lui-même dans les ténèbres en parlant de la sorte. Voyez-vous dès lors qu'il y a une autre lumière qui s'élève pour le juste, une autre joie pour ceux qui ont le cœur droit? Il était aveugle, et disait néanmoins à son fils : « Fais l'aumône, parce que l'aumône ne te « laissera point aller dans les ténèbres ». Il ne craignit point que son fils lui dît en son cœur : Vous donc, n'avez-vous pas fait l'aumône? Pourquoi parler ainsi quand on est aveugle? Voilà que vos aumônes vous ont fait devenir aveugle, et comment me dites-vous que « les « aumônes m'empêcheront de tomber dans « l'aveuglement? » Pourquoi ce père parlait-il avec confiance, sinon parce qu'il voyait une autre lumière? Le fils tendait la main au père pour diriger sa marche; mais le père montrait au fils le chemin de la vie. Il est donc une autre lumière qui se lève pour le juste. « La « lumière se lève pour le juste, et la joie pour « ceux qui ont le cœur droit ». Veux-tu la connaître? Aie le cœur droit. Qu'est-ce à dire : Aie le cœur droit? Prends garde d'aller à Dieu avec un cœur replié, en résistant à sa volonté et en cherchant à la courber vers toi au lieu de te redresser sur elle, et tu ressentiras la joie, la joie que goûtent tous ceux qui ont le cœur droit. « La lumière s'est levée pour le juste, et « la joie pour ceux qui ont le cœur droit. »

19. « Tressaillez, vous qui êtes justes ». Peut-être que des fidèles qui entendent cette parole : « Tressaillez », rêvent des festins, préparent des coupes, attendent la saison des roses, parce que l'on dit : « Tressaillez, ô justes ». Ecoutez le mot suivant : « Dans le Seigneur. « Vous qui êtes justes, tressaillez dans le Sei-

[1] Rom. v, 6. — [2] Matth. v, 45. — [3] Ps. xcvi, 11.

[1] Sag. v, 6. — [2] Tob. iv, 7, 11.

« gneur ». Tu attends la belle saison afin de te réjouir. Si le Seigneur est ta joie, il est toujours avec toi ; il n'y a point de saison pour lui : tu l'auras la nuit, comme tu l'auras le jour. Aie la droiture de cœur, et il sera toujours ta joie, car la vraie joie n'est pas toujours celle qui vient du monde. Ecoute en effet le prophète Isaïe : « Il n'y a point de joie « pour l'impie, dit le Seigneur[1] ». Ce que les impies appellent joie, n'est pas vraiment joie. Quelle joie connaissait donc celui qui condamnait cette joie? Croyons, mes frères, ce qu'il nous en dit. Il était homme, et connaissait deux joies bien différentes. Homme, il connaissait la joie du vin, la joie de la table, la joie molle d'un lit, il connaissait toutes ces joies mondaines et luxurieuses. Et néanmoins connaissant toutes ces joies, il dit hardiment : « Il n'y a pas de joie pour l'impie, dit le Sei« gneur ». Ce n'était point l'homme qui parlait, mais bien « le Seigneur ». Donc, dans la vérité du Seigneur, « il n'y a point de joie pour les « impies ». Ils paraissent avoir de la joie, mais « il n'est point de joie pour l'impie », telle est la parole non pas d'un homme, mais la parole « du Seigneur ». De là vient qu'à la vue de cette joie, un autre a dit : « Je n'ai point désiré le « jour des hommes, vous le savez, Seigneur[2] ». O vous qui me montrez un autre jour, qui m'enseignez une autre lumière, qui répandez une autre joie dans mon cœur, qui me faites goûter intérieurement d'autres délices, vous m'amenez à ne point désirer le jour des hommes. Isaïe voyait sans doute les hommes plongés dans l'ivresse, dans la luxure, dans les spectacles ; il voyait le monde entier s'éprendre de toutes les bagatelles et néanmoins il s'écriait : « Il n'est point de joie pour les im« pies, dit le Seigneur ». Si là n'est point la joie, quelle joie voyait donc le Prophète, en comparaison de laquelle cette joie d'ici-bas n'est rien ? Qu'un homme admire la lumière d'une lanterne, toi qui connais le soleil, tu lui diras : Cette lumière n'est rien. Pourquoi n'est-elle rien ? Lui la prend pour quelque chose, il s'en réjouit ; et toi, tu dis que cette lumière n'est rien. Qu'un homme encore admire un singe, tu diras : telle n'est point la beauté : et s'il s'attache à considérer cet animal, à admirer l'agencement de ses membres, et leur proportion ; toi qui connais la beauté, tu nierais celle du singe, et tu dirais : Ce n'est point la beauté. Pourquoi ? Parce que tu en connais une autre. Mais, diras-tu : Je ne vois point la beauté que voyait Isaïe. Crois, et tu la verras. Tu n'as peut-être pas ce qu'il faut pour la découvrir ; car il est un œil qui voit la beauté. De même que l'œil corporel voit cette lumière, c'est l'œil du cœur qui voit la beauté. Cet œil, chez toi, est peut être blessé, obscurci, troublé par la colère, par l'avarice, par la convoitise, par le délire des passions ; oui, ton œil est troublé, et tu ne saurais voir cette lumière. Crois avant de voir, et tu seras guéri, et tu verras. « La lumière s'est levée pour le « juste, et la joie pour les cœurs droits ».

20. « Justes, réjouissez-vous dans le Sei« gneur, et rendez hommage à la mémoire de « sa sainteté[1] ». Dans cette joie du Seigneur, dans les délices que vous goûterez, rendez-lui témoignage, car ce n'est que par sa volonté que nous goûtons en lui cette joie. Car le Seigneur a dit lui-même : « Je vous ai parlé de ces « choses, afin que vous ayez la paix en moi ; « vous aurez des afflictions dans le monde[2] ». Si vous êtes chrétiens, espérez ici-bas la tribulation ; n'espérez pas des temps meilleurs et plus calmes ; ce serait vous tromper, mes frères ; ne vous promettez point ce que l'Evangile ne vous promet point. Vous savez ce qu'il vous prédit ; nous parlons à des chrétiens, ne soyons pas des prévaricateurs de la foi. L'Evangile dit que dans les derniers temps, il s'élèvera beaucoup de calamités, beaucoup de scandales, beaucoup d'afflictions, beaucoup d'iniquités : mais que celui qui persévérera sera sauvé. « La charité de plusieurs se refroidi« ra[3] », est-il dit encore. Celui donc qui persévérera dans l'esprit de ferveur, selon ce mot de l'Apôtre : « Soyez fervents en esprit[4] » ; celui-là ne verra point sa foi se refroidir : « Car « l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs « par l'Esprit-Saint, qui nous a été donné[5] ». Que personne donc ne se promette ce que l'Evangile ne promet point. Des temps plus heureux viendront, et je ferai ceci, j'achèterai cela. Il vous est bon de vous en tenir à celui qui ne se trompe point, qui ne trompe personne, qui vous a promis la joie, non pas d'ici-bas, mais en lui-même ; afin qu'après cette vie vous espériez de régner avec lui éternellement. Si tu veux régner sur la terre, tu ne trouveras de joie, ni en cette vie, ni dans l'autre vie.

[1] Isa. XLVIII, 22 ; LVII, 21. — [2] Jérém. XVII, 16.

[1] Ps. XCVI, 12. — [2] Jean, XVI, 33. — [3] Matth. XXIV, 3-13. — [4] Rom. XII, 11. — [5] Id. V, 5.

DISCOURS SUR LE PSAUME XCVII.

SERMON AU PEUPLE.

LA CONVERSION DES GENTILS.

Ce cantique nouveau est celui de l'homme, renouvelé en Jésus-Christ, qui chante les merveilles de Dieu. Or, ces merveilles sont celles que Dieu a faites pour sa gloire, c'est-à-dire en attirant à son service ceux qu'il guérit et qu'il sauve par le Christ. Ainsi s'accomplit sa promesse envers Jacob, sa vérité envers Israël. Car il a promis à Jacob, et il s'acquitte envers Israël ou envers le voyant de Dieu, en se manifestant à lui tel qu'il est. Or, cet Israël qui doit voir le Seigneur, vient de toutes les nations ; non d'une partie, comme le prétendent les Donatistes, mais de toute la terre. Chantons le Seigneur, avec la trompette d'airain, ou par les œuvres de la patience, et avec la trompette de corne, ou par des œuvres supérieures à l'humanité. C'est alors que les montagnes applaudiront des mains ou des œuvres saintes, et applaudiront en appelant le règne de Dieu.

1. « Chantez au Seigneur un nouveau cantique [1] ». L'homme nouveau connaît ce cantique, le vieil homme ne le connaît pas. Le vieil homme, c'est la vieille vie, l'homme nouveau, c'est la vie nouvelle : cette vieille vie nous vient d'Adam, la vie nouvelle est formée en nous par Jésus-Christ. C'est la terre entière que notre psaume invite à chanter un cantique nouveau. Car il dit plus clairement encore dans un autre passage : « Chantez au « Seigneur un nouveau cantique, que la terre « entière chante au Seigneur [2] ». Que les hommes séparés de la communion du monde entier comprennent enfin qu'ils ne peuvent chanter un cantique nouveau, parce que le cantique nouveau se chante dans le monde entier, et non dans une partie. Or, remarquez et voyez que tel est le sens de notre psaume, et qu'en invitant l'univers entier à chanter un nouveau cantique, on signifie que c'est la paix qui entonne ce chant nouveau. « Chantez au Seigneur un cantique nouveau, « parce que le Seigneur a fait des merveilles ». Quelles merveilles ? Tout à l'heure, à la lecture de l'Evangile, nous avons entendu les merveilles du Seigneur. On portait un mort, fils unique de sa mère, et celle-ci était veuve : le Seigneur touché de pitié fit arrêter le convoi ; et quand il fut arrêté, il dit : « Jeune « homme, je te le commande, lève-toi. « Et celui qui était mort s'assit, et commença « à parler, et Jésus le rendit à sa mère [3] ». Voilà les merveilles du Seigneur. Mais il y a une merveille bien plus grande à tirer de la mort éternelle l'univers entier, qu'à ressusciter le fils unique d'une veuve. « Chantez « donc au Seigneur un nouveau cantique, « parce que le Seigneur a fait des merveilles ». Quelles merveilles ? Ecoute encore : « Sa « droite et la sainteté de son bras ont fait « pour lui d'admirables guérisons ». Quel est ce bras saint du Seigneur ? C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ecoute Isaïe : « Qui croira « à notre parole, et à qui le Seigneur a-t-il « montré son bras [1] ? » Il est donc tout à la fois son bras saint et sa droite. Jésus-Christ donc est le bras de Dieu et la droite de Dieu : c'est pour cela qu'« elle a guéri pour lui ». Il n'est pas dit seulement que sa droite a guéri l'univers entier, mais qu'« elle l'a guéri pour lui ». Beaucoup en effet sont guéris pour eux, et non pour lui. Combien désirent la santé du corps, la reçoivent de sa miséricorde, et dès lors sont guéris par lui, et non pour lui ? Comment sont-ils guéris par lui, et non pour lui ? C'est qu'ayant recouvré la santé, ils se livrent au péché ; malades, ils étaient chastes ; guéris, ils deviennent adultères : pendant leur maladie, ils ne blessaient personne ; une fois en santé ils subjuguent et oppriment l'innocence. Ils sont guéris, mais non pour lui. Qui est guéri pour lui ? Celui qui est guéri intérieurement. Qui est guéri intérieurement ? Celui qui croit en Jésus-Christ, en sorte que, une fois qu'il est guéri intérieurement, et reformé sur l'homme nouveau, cette langueur même d'une chair mortelle qui est passagère, recouvre enfin sa santé la plus parfaite. Guérissons-nous donc

[1] Ps. XCVII, 1. — [2] Id. XCV, 1. — [3] Luc, VII, 12-15.

[1] Isa. LIII, 1.

pour Dieu ; et afin de nous guérir pour Dieu, croyons en sa droite : « Parce que sa droite « et la sainteté de son bras ont fait pour lui « des guérisons ».

2. « Le Seigneur a fait connaître son salut [1] ». Sa droite, son bras, son salut, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont il est dit : « Et « toute chair verra le salut de Dieu [2] ». C'est encore de ce salut que le saint vieillard Siméon a dit en prenant l'enfant dans ses bras : « C'est maintenant, Seigneur, que vous « laissez aller en paix votre serviteur, selon « votre parole, car mes yeux ont vu votre « salut [3]. Le Seigneur a fait connaître son « salut ». A qui l'a-t-il fait connaître ? A une partie du monde ou au monde entier ? Ce n'est point à une partie seulement. Que nul ne nous trompe, que nul ne nous séduise en disant : « Le Christ est ici, ou il est là [4] ». Dire qu'« il est ici ou là », c'est ne montrer que des parties du monde. Or, « à qui le Seigneur « a-t-il révélé son salut ? » Ecoute la suite : « Devant toutes les nations, il a dévoilé sa jus- « tice ». La droite de Dieu, le bras de Dieu, le salut de Dieu et la justice de Dieu, c'est notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

3. « Il s'est souvenu de sa miséricorde « envers Jacob, et de sa vérité envers la maison « d'Israël [5] ». Qu'est-ce à dire qu'« il s'est sou- « venu de sa miséricorde et de sa vérité ? » Promettre était un acte de miséricorde : promettre et accomplir sa miséricorde, c'était manifester sa vérité. La miséricorde a donc fait la promesse, et la promesse accomplie a montré la vérité. « Il s'est souvenu de sa miséricorde « envers Jacob, et de sa vérité envers Israël ». Quoi donc ? Est-ce seulement de Jacob, seulement d'Israël ? Cette race des Juifs, cette postérité d'Abraham selon la chair, s'appelle ordinairement maison d'Israël ; or, cet Israël était Jacob, car Jacob était fils d'Isaac, et Isaac fils d'Abraham. Jacob était donc petit-fils d'Abraham ; il eut douze fils, et de ces douze fils est issue toute la nation Juive. Est-ce à eux seulement que le Christ était promis ? Si l'on examine ce qu'est Israël, c'est à Israël qu'a été promis le Christ. Israël signifie qui voit Dieu : or, nous verrons Dieu face à face, si nous le voyons d'abord par la foi. Que notre foi ait des yeux, et la vérité de notre foi se manifestera : croyons en celui que nous ne voyons point, et nous verrons avec joie ; désirons celui que nous ne voyons point, pour jouir de lui quand nous le verrons. Nous sommes donc ici-bas Israël par la foi, un jour nous serons Israël, en voyant Dieu face à face ; non plus en énigme et dans un miroir [1], mais, comme l'a dit saint Jean : « Mes bien-aimés, « nous sommes les enfants de Dieu ; mais ce « que nous serons un jour n'apparaît point « encore. Nous savons que quand il viendra « nous serons semblables à lui, parce que « nous le verrons tel qu'il est [2] ». Préparez vos cœurs pour cette vision, vos âmes à cette grande joie : pour te montrer son soleil, Dieu te demanderait seulement de préparer les yeux du corps ; mais comme il daigne nous montrer la beauté de sa sagesse, préparez les yeux de votre cœur : Bienheureux ceux dont le cœur est pur, parce qu'ils verront Dieu [3]. « Le « Seigneur s'est souvenu de sa miséricorde « envers Jacob, et de sa vérité envers Israël ». Quel est cet Israël ? De peur que ta pensée ne s'arrête que sur la nation des Juifs, écoute ce qui suit : « Toutes les extrémités de la terre « ont vu le salut de notre Dieu ». Il n'est pas dit : Toute la terre ; mais : « Tous les confins de « la terre » ; comme on dit d'un bout à l'autre. Que nul ne déchire, que nul ne sépare le Christ : il est dans une puissante unité. Il n'a donné un si grand prix que pour acheter le monde entier. « Tous les confins de la terre « ont vu le salut de notre Dieu ».

4. Donc, parce qu'ils l'ont vu, « que la terre « entière jubile au nom du Seigneur [4] ». Déjà vous savez ce qu'est la jubilation, réjouissez-vous et parlez. Si la parole ne peut exprimer votre joie, soyez dans la jubilation, que cette jubilation exprime ce que la parole ne saurait exprimer. Que cette joie cependant ne soit point muette, que le cœur ne se taise ni sur Dieu, ni sur ses dons. Si tu parles pour toi, tu es guéri pour toi : si la droite de Dieu t'a guéri pour lui, chante celui pour qui tu es guéri. « Tous les confins de la terre ont vu le « salut de Dieu. Que la terre entière jubile au « nom du Seigneur. Chantez, poussez des cris « de joie, chantez des psaumes ».

5. « Chantez vos hymnes à notre Dieu sur la « harpe, sur la harpe et sur le psaltérion [5] ». Chantez, non-seulement de la voix ; joignez-y vos œuvres, afin de ne pas chanter seulement,

[1] Ps. XCVII, 2. — [2] Luc, III, 6. — [3] Id. II, 28-30. — [4] Matth. XXIV, 23. — [5] Ps. XCVII, 3.

[1] I Cor. XIII, 12. — [2] I Jean, III, 2. — [3] Matth. V, 8. — [4] Ps. XCVII, 4. — [5] Id. 5.

mais d'agir. Chanter et agir, c'est chanter sur la harpe et sur le psaltérion.

6. Vois quels instruments servent ici de comparaison : « Chantez sur les trompettes « ductiles, et sur les trompettes de corne ». Que signifient ces trompettes ductiles, ces trompettes de corne ? Les trompettes ductiles sont d'airain, et faites au marteau. Si c'est au marteau, c'est donc à force de coups. Vous serez alors des trompettes ductiles, battus pour la louange de Dieu, si vous avancez dans la piété au milieu des tribulations. Car la tribulation est le coup de marteau, et vos progrès seront l'extension de la trompette. Job était une trompette ductile, quand soudain, frappé de tant de malheurs, privé de ses enfants, il devint sous les coups si multipliés de la tribulation une trompette ductile, et jeta ce son harmonieux : « Dieu l'a donné, Dieu l'a ôté ; « comme il a plu au Seigneur, il a été fait ; que « le nom du Seigneur soit béni [1] ». O son délicieux ! Agréable harmonie ! On frappe une seconde fois cette trompette ductile ; Job est livré au pouvoir de Satan, afin d'être frappé dans sa chair ; et sa chair est frappée, tombe en pourriture, devient la proie des vers : son épouse, nouvelle Eve, dont Satan veut se servir non pour le consoler, mais pour le séduire, lui suggère le blasphème ; mais Job résiste. Adam céda aux suggestions d'Eve dans le paradis [2] ; Adam sur son fumier repousse la nouvelle Eve. Car Job était assis sur le fumier quand le pus et les vers tombaient de ses plaies. Or Job, en pourriture sur son fumier, est plus fort qu'Adam plein de santé dans le paradis. Cette épouse était encore Eve, mais Job n'était plus Adam. Il a une réponse pour cette Eve qui doit être pour lui la séduction, les embûches, et il s'écrie (voyez comme ce clairon est bien frappé. Satan l'a couvert d'une plaie effrayante ; des pieds à la tête, en pourriture, en proie aux vers, il est assis sur un fumier. Après avoir vu comment il a été frappé, écoutons ce son qu'il rend ; écoutons, s'il vous plaît, l'harmonie de cette trompette ductile). « Vous avez parlé », dit-il à sa femme, « comme une femme des plus insensées. Si « nous avons reçu les biens de la main de Dieu, « pourquoi n'en pas recevoir les maux [3] ? » Eclatante harmonie, suave harmonie ! Qui ne tirerait-elle point du sommeil ? Qui ne serait point porté à se confier en Dieu pour marcher en sécurité contre le diable, comptant sur les forces de celui qui nous éprouve, et non sur ses propres forces ? C'est Dieu même qui nous frappe aussi ; car le marteau ne peut rien de lui-même. Et le Prophète, parlant de la peine que Satan subira dans l'avenir, s'écrie que « le marteau de toute la « terre a été brisé à son tour [1] ». Par ce marteau de la terre, il entend le diable. C'est ce marteau qui est en la main de Dieu, ou plutôt en la puissance de Dieu, et qui frappe les trompettes ductiles pour en tirer les louanges de Dieu. Voyez aussi comment (j'oserai bien vous le dire, mes frères), ce marteau frappait aussi saint Paul : « De peur que la grandeur de ces « révélations ne me donne de l'orgueil, un « aiguillon a été mis en ma chair, ange de « Satan, pour me souffleter ». Le voilà martelé, voyons les sons qu'il va rendre. « C'est « pourquoi », poursuit-il, « j'ai prié trois fois « le Seigneur de l'éloigner de moi ; et il m'a « répondu : Ma grâce te suffit, car la vertu « se perfectionne dans la faiblesse ». Je veux, dit ce divin ouvrier, perfectionner une telle trompette, et je ne le puis que par le marteau. « La vertu s'affermit dans la faiblesse ». Ecoutez maintenant la parfaite harmonie de cette trompette. « Quand je suis faible, c'est alors « que je suis fort [2] ». L'Apôtre lui-même, s'attachant comme Apôtre au Christ, s'attachant à cette droite qui tient le marteau pour en frapper le clairon, placé dans cette même droite, se sert aussi du marteau ; car il dit de quelques-uns : « Je les ai livrés à Satan, « afin qu'ils apprennent à ne plus blasphé- « mer [3] ». Il les a livrés au marteau qui doit les frapper. Ces trompettes sonnaient faux avant d'être battues ; et peut-être que devenues ductiles sous le marteau, elles ont oublié le blasphème pour chanter les louanges de Dieu. Voilà ces trompettes ductiles.

7. Qu'est-ce que la trompette faite avec la corne ? La corne est au-dessus de la chair. Or, en s'élevant au-dessus de la chair elle doit nécessairement se durcir, et ainsi durer longtemps et rendre un son. Mais pourquoi cela ? parce quelle est au-dessus de la chair. Pour être donc une trompette en corne, il faut s'élever au-dessus de la chair ? Qu'est-ce à dire au-dessus de la chair ? S'élever au-dessus des affections charnelles, vaincre les passions de la chair. Ecoute ces trompettes de corne.

[1] Job, I, 21. — [2] Gen. III, 6. — [3] Job, I, 11.

[1] Jérém. L, 23. — [2] II Cor. XII, 7-10. — [3] I Tim. I, 20.

« Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ », dit l'Apôtre, « cherchez ce qui est en haut, où « est le Christ assis à la droite de Dieu ; goûtez « ce qui est en haut, et non ce qui est ter-« restre [1] ». Qu'est-ce à dire, « cherchez ce qui « est en haut? » C'est-à-dire, tout ce qui s'élève au-dessus de la chair, que vos pensées ne soient point charnelles. Ils n'étaient point encore trompettes de corne, ces hommes à qui l'on disait : « Je n'ai pu vous parler « comme à des hommes spirituels, mais seu-« lement comme à des hommes charnels. « Comme à des enfants en Jésus-Christ, je vous « ai donné du lait, et non des viandes ; vous ne « pouviez pas les supporter encore : vous ne « le pouvez même pas maintenant, car vous « êtes encore charnels [2] ». Ne s'élevant point au-dessus de la chair, ils n'étaient donc pas encore des trompettes de corne. La corne tient à la chair, il est vrai, mais surmonte la chair. Si donc d'homme charnel, tu es devenu spirituel, ta chair est encore sur la terre, mais l'esprit est au ciel. « Quoique nous vivions « dans la chair », dit l'Apôtre, « ne combattons « pas selon la chair [3] ». Et n'oublions pas, mes frères, à quels hommes l'Apôtre parlait. Que leur dit-il, pour leur montrer qu'ils sont encore charnels, avec des goûts charnels, et qu'ils ne sont point encore des trompettes de corne? « Quand chez vous l'un dit : Je suis à « Paul ; l'autre, moi à Apollo ; celui-ci, moi à « Céphas : n'êtes-vous point des hommes char-« nels, et ne vous conduisez-vous point selon « l'homme ? Qu'est-ce que Apollo? Qu'est-ce « que Paul? Les ministres du Dieu par les-« quels vous avez cru. J'ai planté, Apollo a « arrosé, mais Dieu a donné l'accroissement [4] ». Il veut, de cette espérance qu'ils avaient mise en un homme, les élever jusqu'au niveau des choses spirituelles du Christ ; afin qu'en s'élevant au-dessus de la chair, ils puissent être des trompettes de corne. N'insultez point, mes frères, à ceux que la divine miséricorde n'a pas encore convertis. Sachez que tant que vous le faites, vous avez des goûts charnels. Le son d'une telle trompette n'est point harmonieux aux oreilles de Dieu : une trompette insolente ne soulève qu'une guerre inutile. Qu'une trompette de corne vous anime contre le démon, et non une trompette de chair contre vos frères. « Chantez devant le Seigneur « qui est roi, chantez au son de la trompette « ductile, ou au son de la trompette de corne ».

[1] Coloss. III, 1, 2.— [2] I Cor. III, 1, 2.— [3] II Cor. X, 3.— [4] I Cor. I, 12 ; III, 1-6.

8. Et quand vous aurez jubilé, tressailli au son de la trompette ductile, au son de la trompette de corne, qu'arrivera-t-il ? « Que « la mer soit émue, et tout ce qu'elle con-« tient [1] ». Mes frères, quand les Apôtres prêchèrent la vérité, avec des clairons et des trompettes de corne, la mer se troubla, ses flots se soulevèrent, les tempêtes grandirent, et l'Eglise fut persécutée. D'où venait ce trouble de la mer ? Les jubilations, les cris d'allégresse en l'honneur de Dieu, étaient une harmonie qui charmait les oreilles de Dieu, et qui soulevait la mer. « Que la mer se trou-« ble, et tout ce qu'elle contient ; que la terre « en soit émue, et tous ceux qui l'habitent ». Que la mer se soulève pour la persécution. « Les fleuves battront des mains pour lui « applaudir [2] ». Que la mer soit émue, que les fleuves battent des mains : et les persécutions s'élèvent, et les saints s'en applaudissent en Dieu. Pourquoi les fleuves battront-ils des mains ? Qu'est-ce qu'applaudir des mains ? C'est témoigner sa joie par des œuvres. L'applaudissement marque la joie, et les mains les œuvres. Quels sont ces fleuves ? Ceux dont Dieu a fait des fleuves, en faisant couler sur eux le Saint-Esprit comme une eau vive. « Si « quelqu'un a soif, qu'il vienne et qu'il boive », dit le Sauveur. « Celui qui croit en moi, des « fleuves d'eau vive sortiront de son sein [3] ». Tels sont les fleuves qui applaudissaient des mains, les fleuves qui témoignaient leur joie par des œuvres, et qui bénissaient Dieu.

9. « Les montagnes tressailliront devant la « face du Seigneur, parce qu'il est venu, parce « qu'il est venu juger la terre [4] ». Heureuses « montagnes ». Le Seigneur vient juger la terre, et elles sont dans la joie. D'autres montagnes doivent trembler, quand le Seigneur viendra juger la terre. Il y a donc de bonnes montagnes, et de méchantes montagnes ; bonnes à cause de l'éminence spirituelle, mauvaises à cause de l'enflure de l'orgueil. « Les monta-« gnes tressailliront en face du Seigneur, « parce qu'il est venu juger la terre ». Pourquoi viendra-t-il, comment viendra-t-il ? « Il « viendra pour juger la terre. Il jugera l'uni-« vers dans la justice, et les peuples dans « l'équité ». Que les montagnes donc se réjouissent, car il ne jugera point injustement.

[1] Ps. XCVII, 7.— [2] Id. 8.— [3] Jean, VII, 37-39.— [4] Ps. XCVII, 9.

Quand un homme doit venir pour juger, comme il ne voit point le fond des consciences, que les hommes tremblent, fussent-ils innocents, si c'est de lui qu'ils attendent la louange, ou qu'ils craignent le supplice : mais quand viendra celui qui ne peut errer, que les montagnes se réjouissent, et soient en sûreté : elles recevront de lui la lumière, au lieu de subir la condamnation. Qu'elles se réjouissent, parce que le Seigneur viendra juger la terre dans l'équité. Mais si les montagnes justes se réjouissent, que les injustes soient dans la crainte. Ce juge cependant n'est point encore venu, à quoi bon trembler ? Qu'elles se corrigent et se réjouissent. Elle dépend de toi, cette manière dont tu attendras le Christ. S'il diffère de venir, c'est afin de ne point te damner. Voilà qu'il n'est point venu encore, il est au ciel, et toi sur la terre ; s'il diffère son avénement, ne diffère pas ton choix. Son avénement sera dur pour les cœurs endurcis, et doux pour les cœurs doux. Vois ce que tu es maintenant : si tu es endurci, tu peux t'adoucir ; si tu es doux, réjouis-toi de son avénement : car tu es chrétien. Oui, me dis-tu. Je crois donc que tu pries, et que tu dis : « Que votre règne arrive [1] ». Tu désires qu'il vienne, et tu crains qu'il vienne. Corrige-toi, afin de ne pas prier contre toi.

[1] Matth. VI, 10.

DISCOURS SUR LE PSAUME XCVIII.

SERMON AU PEUPLE.

LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST.

Le Christ annoncé dès le commencement par les Prophètes a régné quand on a commencé à le prêcher après sa résurrection. Le monde alors prit parti pour l'idole, il tua dans les martyrs cette chair qui doit ressusciter, mais non l'âme qui est couronnée, tandis que l'idole a disparu. Le Seigneur s'est donc fait homme et il a régné, il s'assied sur les chérubins ou sur la plénitude de la science, et en toi, si tu as la science de la loi par la charité. Or, ces peuples frémissants ont été vaincus par la prière de l'Eglise qui les a absorbés ; prions pour ceux qui sont demeurés dans l'aveuglement, afin qu'ils se tournent enfin vers Dieu, qui est mort pour eux, qui leur prêche dans sa miséricorde, qui oublie nos fautes, mais qui enfin nous jugera. C'est lui qui forme en nous la justice, car si nous pouvons par nous-mêmes devenir malades, il faut le secours du médecin pour nous guérir. Il produit donc en nous le jugement qui nous fait discerner ce qui est bien, et la justice qui l'accomplit. Adorons l'escabeau de ses pieds ou cette chair en laquelle il s'est montré, qui fit éloigner les disciples quand il leur proposa de la manger, lui dont Moïse, Aaron et Samuel étaient les serviteurs, et à qui il parlait d'une manière figurée, corrigeant leurs affections, ou ce qui était imparfait. Car nous ne voyons en eux aucun châtiment extérieur, mais leur peine était de vivre avec les imparfaits. A mesure que nous avançons dans la piété, nous voyons l'ivraie autour de nous, mais ne l'arrachons pas. De même saint Paul souffre davantage à mesure qu'il avance dans la perfection. Adorons le Seigneur qui nous éprouve, adorons-le sur la montagne sainte, et dans cette pierre qui grandit et remplit toute la terre. Que nos paroles soient pour vous la pluie du Seigneur.

1. Votre charité, mes frères, ne peut ignorer, car vous êtes enfants de l'Eglise, instruits à l'école de Jésus-Christ, et dans les écrits de nos pères de l'Ancien Testament, qui ont consigné les paroles de Dieu, les merveilles de Dieu, que leur but était de nous instruire, nous qui devions vivre en ces temps et croire en Jésus-Christ. Il est venu à nous d'abord dans son humilité au temps précis, il viendra ensuite dans sa splendeur. Il est venu une première fois, pour comparaître devant un juge ; il viendra une seconde fois, pour s'asseoir sur son tribunal, afin que tous les membres du genre humain comparaissent devant lui chacun selon ses mérites. Il s'est fait précéder de plusieurs hérauts, qui l'ont annoncé comme un grand juge, et aussi comme un homme qui viendra dans son humilité. Beaucoup également l'ont annoncé comme devant naître d'une vierge, sucer la mamelle comme un nouveau-né, puis devenir enfant, lui le Verbe de Dieu par qui tout a été fait ; plusieurs hérauts l'ont précédé pour prédire ces merveilles et les temps où nous sommes. Toutefois, en les prédisant, ils cachaient leurs pensées sous des figures, jusqu'à ce que le voile

qui couvrait la vérité dans les livres anciens, fût enfin déchiré, et que la vérité sortît de la terre. Il est dit en effet dans un psaume : « La « vérité s'est levée de la terre, et la justice a « regardé du ciel [1] ». Tout notre but maintenant, quand nous lisons les psaumes, les prophètes, la loi, livres tous écrits avant la naissance de Jésus-Christ Notre-Seigneur, est donc d'y retrouver le Christ, d'y comprendre le Christ. Que votre charité donc examine ce psaume, afin d'y chercher le Christ : assurément il apparaîtra à ceux qui le cherchent, lui qui s'est montré à ceux qui ne le cherchaient point ; il n'abandonnera point ceux qui soupirent après lui, quand il a racheté ceux qui le dédaignaient. C'est par lui que commence le psaume, quand il dit :

2. « Le Seigneur a régné, que les peuples « frémissent [2] ». Notre-Seigneur a commencé son règne, on a commencé à le prêcher quand il est ressuscité des morts pour monter aux cieux, quand il a rempli ses disciples d'une sainte confiance dans l'Esprit-Saint, afin qu'ils n'eussent plus à craindre la mort qu'il avait tuée en lui-même. Or, il a commencé d'être annoncé aux hommes, afin que ceux qui voudraient être sauvés crussent en lui ; et alors les peuples qui adoraient des idoles ont frémi de colère. Ils frémissaient quand on leur prêchait un Dieu qui les avait faits, ces hommes qui adoraient ce qu'ils avaient fait. Il se faisait annoncer par ses disciples, lui qui voulait ramener les hommes au Dieu qui les a créés, et les détourner des idoles qu'ils avaient faites. En faveur de l'idole, ils s'emportaient contre leur Seigneur, eux qui en faveur de leur idole ne pouvaient s'emporter contre leur esclave sans encourir la damnation. Car l'esclave valait bien mieux que l'idole, puisque c'est Dieu qui a créé l'esclave, tandis qu'un simple ouvrier a fait l'idole. Tel était leur zèle pour l'idole, qu'ils ne craignaient point de s'emporter contre Dieu. Cette colère était prédite, mais non commandée; David l'a dit en effet : « Le Seigneur a régné, que les peu« ples s'irritent ». Cette colère des peuples peut aboutir ; ils se fâcheront, et les martyrs seront couronnés par cette même colère. Qu'ont fait ces peuples aux prédicateurs de la vérité, aux nuées du Christ qui environnaient la terre, et qui arrosaient le champ du Christ ? Que leur ont-ils fait dans leur colère, sinon de tourmenter la chair qui était entre leurs mains, et de faire couronner l'âme qui était entre les mains de Jésus-Christ ? Et toutefois cette chair qu'ont pu tuer les persécuteurs, n'a pas été tellement morte, qu'elle eût péri éternellement : elle aura son temps pour ressusciter à son tour, puisque le Seigneur nous a déjà montré par lui-même que la chair doit ressusciter. Il a voulu se revêtir de notre chair, afin que nous ne pussions en désespérer. Donc, mes frères, la chair de ces serviteurs, que les idolâtres ont mis à mort, ressuscitera dans son temps : mais l'idole brisée par le Christ ne sera point rétablie par l'ouvrier. Tout à l'heure, quand on lisait Jérémie avant de lire les Apôtres, vous avez entendu, pour peu d'attention que vous ayez apportée, que les temps où nous vivons sont annoncés. Car il dit : « Qu'ils périssent de la terre et de « dessous le ciel, ces dieux qui n'ont fait ni « le ciel ni la terre [1] ». Il ne dit point : Qu'ils disparaissent du ciel et de la terre, puisqu'ils n'ont jamais été au ciel. Mais que dit-il ? « Que les dieux qui n'ont pas fait le ciel et la « terre disparaissent de la terre ». Comme s'il répondait au sujet de la terre, et n'avait rien à répondre à propos du ciel, puisque ces dieux n'ont jamais été dans le ciel : il nomme la terre deux fois, puisqu'elle est sous le ciel. « Qu'ils périssent de la terre, et de dessous « le ciel », ou de leurs temples. Voyez si cet oracle ne s'accomplit point, s'il ne l'est même en grande partie. Que reste-t-il, combien en reste-t-il ? Ces idoles subsistent bien plus dans le cœur des païens, que dans leurs temples.

3. Donc « le Seigneur a régné, que les peu« ples s'irritent. Lui qui s'assied sur les ché« rubins », sous-entendu « a régné. Que la « terre soit en émoi ». Ces derniers mots sont une répétition de ces autres : « Que les peu« ples s'irritent ». Car cette expression : « Sei« gneur », est répétée dans : « Celui qui s'assied « sur les chérubins ». « Il a régné », du premier verset, est sous-entendu dans le second, et : « Que les peuples s'irritent », est répété dans : « Que la terre soit en émoi ». Que sont en effet les peuples, sinon la terre ? Que la terre se soulève tant qu'elle voudra contre celui qui est assis dans le ciel. Le Seigneur en effet fut autrefois sur la terre, et il se fit de cette terre une chair afin d'habiter sur la terre. Il se revêtit de notre chair, et voulut être la pre-

[1] Ps. LXXXIV, 12. — [2] Id. XCVIII, 1.

[1] Jérém. X, 11.

mière victime des emportements populaires. Pour affermir ses serviteurs contre cette colère, il voulut la subir le premier : et comme cette colère des peuples était nécessaire à ses serviteurs, pour les guérir de leurs péchés au moyen de la tribulation, le médecin but le premier ce breuvage amer, afin que le malade ne craignît plus de le boire. Donc « le Seigneur a régné, que les peuples s'irritent » : que les peuples se soulèvent, puisque leur colère sert à Dieu pour opérer de si grands biens. Les peuples s'irritent et les serviteurs de Dieu sont purifiés ; et parce qu'ils sont tourmentés, ils sont couronnés. « Que les « peuples se soulèvent. Celui qui s'assied sur « les chérubins » a régné : « Que la terre soit « en émoi ». Le chérubin est le trône de Dieu, comme nous l'enseigne l'Ecriture, un trône sublime dans les cieux, et que nous ne voyons pas ; mais le Verbe le connaît, et le connaît comme son trône ; et ce même Verbe de Dieu et l'Esprit de Dieu ont enseigné aux serviteurs de Dieu le trône du Seigneur. Non point que le Seigneur s'asseye à la manière d'un homme ; mais si tu veux que Dieu s'asseye en toi, si tu es juste, tu seras le trône de Dieu, car il est écrit que « l'âme du juste est le siége de la « sagesse ». Le mot trône, se dit en latin *sedes* ou siége. Ceux qui connaissent la langue hébraïque ont cherché ce que le mot chérubin signifie en latin, car chérubin est un mot hébreu, et ils ont dit qu'il signifie plénitude de la science. Donc parce que le Seigneur surpasse toute science, il est dit qu'il s'assied sur la plénitude de la science. Sois donc aussi plein de science, et le Seigneur s'assiéra en toi. Mais, diras-tu : Comment pourrai-je avoir la plénitude de la science ? Qui peut s'élever à cette hauteur pour avoir pleinement la science ? Crois-tu que pour trouver en nous la plénitude de la science, Dieu exige que nous sachions le nombre des étoiles, ou des grains, je ne dirai pas de sable, mais de froment, ou combien de fruits pendent sur les arbres ? Dieu connaît tout, il est vrai, puisqu'il a compté tous nos cheveux [1]. Mais il est une plénitude de science qu'il veut trouver en l'homme. La science que Dieu veut trouver en toi, consiste dans la loi de Dieu. Mais, diras-tu encore, qui peut connaître si parfaitement la loi pour avoir en lui la plénitude de la science, et devenir ainsi le trône de Dieu ? Point d'effroi, voilà qu'on te dit en deux mots ce que tu dois avoir, si tu veux posséder la plénitude de la science et devenir le trône de Dieu. « La charité », nous dit l'Apôtre, « c'est la « plénitude de la loi [1] ». Quoi donc ? Tu as perdu toute excuse. Interroge ton cœur, vois s'il a de la charité. S'il a de la charité, il a aussi la plénitude de la loi, et Dieu dès lors habite en toi, et tu es le trône de Dieu. « Que « les peuples s'irritent ». Que feront-ils à celui qui est le trône de Dieu ? Tu considères ceux qui peuvent te nuire, et tu ne considères pas celui qui est en toi. Tu es devenu le ciel, et tu crains la terre ? Car l'Ecriture fait dire ailleurs au Seigneur notre Dieu : « Le ciel est « mon trône [2] ». Si donc tu es le siége de Dieu, parce que tu as la plénitude de la science, ainsi que la charité, tu es aussi le ciel, car aux yeux de Dieu ce n'est point ce ciel que nous voyons des yeux, qui a quelque prix : le ciel pour Dieu, ce sont les âmes saintes ; le ciel de Dieu, ce sont les esprits des anges, tous les esprits de ses serviteurs. Donc « que les peuples s'irritent, que la terre soit « en émoi ». Que feront les peuples, que fera la terre à celui qui est le trône de Dieu, le ciel sur lequel il s'assied ?

4. « Le Seigneur est grand dans Sion, il « est élevé au-dessus de tous les peuples [3] ». Oui, le Seigneur est grand dans Sion, il est souverainement élevé. Si donc il te restait quelque chose d'obscur sur cette parole : « Dieu est assis sur des chérubins » ; si tu te figurais un trône céleste éclatant de pierreries, fantôme grossier, voltigeant çà et là, et que tu appelais chérubin, tu as entendu que le chérubin c'est la plénitude de la science ; que cette science n'est pas une science quelconque, mais la pleine science de la loi, science utile aux hommes : et de peur que tu ne désespères d'arriver à cette science de la loi, on t'a dit que « la plénitude de la loi est la cha« rité ». Aie donc l'amour de Dieu et du prochain, et tu seras le siége de Dieu, tu seras un chérubin. Et si maintenant tu ne comprends pas encore, écoute ce qui suit : « Le Seigneur « est grand dans Sion ». Celui qui s'assied sur les chérubins, celui-là est grand en Sion. Cherche maintenant ce qu'est Sion. Sion, nous le savons, est la cité de Dieu. Sion est la même ville que Jérusalem, et en interprétant le nom hébreu, Sion signifie observation, ou vision

[1] Matth. x, 30.

[1] Rom. XIII, 10. — [2] Isa. LXVI, 1. — [3] Ps. XCVIII, 2.

et contemplation. Car observer signifie regarder, ou plutôt apercevoir, ou faire des efforts pour voir. Or, Sion est toute âme qui s'applique à découvrir la lumière qu'elle doit voir. Contempler sa propre lumière, c'est s'aveugler. Mais l'âme s'éclaire en contemplant celle de Dieu. Comme il est néanmoins évident que Sion est la cité de Dieu ; quelle est cette cité de Dieu, sinon l'Eglise? Les hommes, en s'aimant d'une charité mutuelle, en aimant Dieu qui habite en eux, font à Dieu une cité. Or, comme toute cité a des lois, leur loi est la charité, et la charité c'est Dieu. Car il est dit clairement : « Dieu est charité [1] ». Etre plein de charité, c'est donc être plein de Dieu ; et quand plusieurs sont pleins de charité, ils forment une cité à Dieu. Cette cité de Dieu s'appelle Sion, et dès lors Sion c'est l'Eglise. C'est en elle que Dieu est grand. Sois dans Sion et Dieu ne sera point en dehors de toi. Et quand Dieu sera en toi, parce que tu feras partie de Sion, tu seras un membre de Sion, un citoyen de Sion, uni à la société du peuple de Dieu, alors Dieu sera en toi plus élevé que tous les peuples, dominant ceux qui frémissent ou ceux qui frémissaient autrefois. Pensez-vous en effet que ces peuples qui s'irritaient jadis, ne s'irritent plus aujourd'hui? Ils s'irritaient alors, et comme ils étaient nombreux, ils le faisaient au grand jour ; maintenant qu'ils sont en petit nombre, leur colère est secrète. Dieu qui a jusque-là brisé leur audace, étouffera enfin leur colère.

5. Croyez-vous en effet qu'ils ne frémissent point contre nos jeûnes, ceux qui faisaient retentir hier leurs instruments de musique? Pour nous, sans nous irriter contre eux, jeûnons pour eux. Ainsi l'a dit le Seigneur notre Dieu, il nous a ordonné de prier pour nos ennemis, de prier pour nos persécuteurs [2] ; voilà ce qu'a fait l'Eglise pour mettre fin aux persécutions. Elle a été exaucée quand elle a pratiqué ce précepte, Dieu l'exauce chaque jour quand elle le pratique ; ses ennemis prévalaient sur elle pour leur malheur ; et pour leur bonheur, ils sont dissipés. Voulez-vous savoir quelle a été leur fin? L'Eglise les a absorbés. Vous les cherchez en eux-mêmes, et vous ne les trouvez point ; cherche-les dans celle qui les a absorbés, et tu les trouveras dans ses entrailles. Dans les entrailles de l'Eglise, en effet, ils sont devenus chrétiens : ils ont péri comme persécuteurs, grandi comme prédicateurs. Aussi quand nous voyons dans leurs fêtes ceux qui sont demeurés païens, se livrer à leurs folies voluptueuses et condamnables, nous prions Dieu pour eux, afin qu'au lieu d'écouter avec plaisir le son des harpes, ils écoutent mieux encore la voix de Dieu. Si une harmonie sans raison flatte notre oreille, la parole de Dieu doit plaire à notre cœur. Mais ce que nous demandons pour eux, quand nous jeûnons aux jours de leurs fêtes, c'est qu'ils soient à eux-mêmes leurs spectacles. Ils ne pourront se voir sans se déplaire, et s'ils ne se déplaisent point, c'est qu'ils ne se considèrent point. Un homme dans l'ivresse ne se déplaît point, mais il déplaît à l'homme sobre. Donne-moi un homme qui trouve son plaisir en Dieu, il mène une vie sérieuse, il soupire après la paix éternelle que Dieu lui a promise : or, qu'il rencontre un homme qui danse au son des instruments, et vois s'il ne plaindrait pas plus cette folie, que le délire d'un frénétique. Donc si nous connaissons leur malheur, plaignons-les, puisque Dieu nous en a délivrés, et si nous les plaignons, prions pour eux, et afin d'être exaucés, jeûnons pour eux. Car ce n'est point pour célébrer leurs solennités que nous jeûnons; nous avons en effet d'autres jeûnes que nous célébrons dans les jours qui précèdent Pâques, et en d'autres jours solennels dans l'Eglise ; mais nous jeûnons aux fêtes des païens, afin de gémir quand ils s'élèvent à une joie insensée. Leur joie est un avertissement pour notre douleur, et ils nous font souvenir de ce que nous étions. Mais comme plusieurs sont délivrés de ces folies dans lesquelles nous avons été plongés, nous ne devons point désespérer d'eux-mêmes. S'ils frémissent encore de colère, prions. Si cette partie de la terre qui demeure infidèle est en émoi, pour nous persévérons dans nos gémissements, afin que Dieu leur donne l'intelligence, et qu'ils entendent comme nous ces paroles qui font notre joie : « Le Seigneur est grand dans « Sion, il est élevé au-dessus de tous les « peuples ».

6. « Qu'ils rendent gloire à votre grand « nom [1] ». Que tous ces peuples que domine le Dieu qui est grand en Sion, « rendent gloire « à son nom si grand ». Votre nom était faible,

[1] I Jean, IV, 8. — [2] Matth. V, 44.

[1] Ps. XCVIII, 3.

ô mon Dieu, quand ils frémissaient de colère : maintenant qu'il est grand, puissent-ils le bénir. Comment disons-nous que le nom du Christ était faible avant qu'il se répandît avec tant d'éclat ? C'est que le nom se prend ici pour la renommée ; c'est pourquoi il était faible alors et maintenant il est grand. Quelle nation n'a pas entendu le nom du Christ ? Que les peuples donc rendent témoignage à la grandeur de votre nom, eux qui frémissaient quand il était faible. « Qu'ils confessent « la grandeur de votre nom ». Pourquoi la confesser ? « C'est qu'il est terrible et qu'il « est saint ». Votre nom, ô mon Dieu, est un nom saint et terrible. Ainsi on prêche la mort de Jésus à la croix, on prêche ses humiliations, on prêche le jugement qu'il a subi, mais en prêchant son avénement dans sa gloire, en prêchant qu'il est vivant, en prêchant qu'il viendra pour juger. Maintenant il épargne les peuples blasphémateurs, parce que le baptême de Dieu amène à la pénitence [1]. Car, celui qui épargne maintenant, épargnera-t-il toujours ? et si maintenant on le prêche pour le faire craindre, ne doit-il point venir juger ? Il viendra donc, mes frères, il viendra ; craignons-le, et vivons de manière à être placés à sa droite. Car il viendra pour juger, et il placera les uns à sa droite, les autres à sa gauche [2]. Et toutefois il ne fait point ce discernement de manière à se tromper, à mettre à gauche celui qui doit être placé à droite, ou à placer à droite celui qui doit être placé à gauche. Dieu ne saurait se tromper, ni mettre dès lors le méchant à la place du bon, non plus que le bon à la place du méchant. Mais s'il ne saurait se tromper, c'est nous tromper beaucoup, que ne pas craindre ; et si nous craignons maintenant, nous n'aurons plus rien à craindre alors. « Son nom est terrible et saint : l'hon« neur du roi aime l'équité ». Que les peuples donc le craignent et se craignent : qu'ils ne présument point de sa miséricorde au point de s'oublier et de vivre dans le désordre ; car s'il aime la miséricorde, il aime aussi la justice. Où est sa miséricorde ? A vous prêcher la vérité, à prendre sa grande voix pour vous amener à la conversion. Est-ce donc peu pour sa miséricorde, de ne pas t'avoir retranché de la terre au milieu de tes crimes, alors que tu vivais dans le désordre, et de t'avoir pardonné tes fautes, en considération de ta foi ? Est-ce peu pour sa miséricorde, et penses-tu qu'il sera toujours miséricordieux, au point de ne jamais punir ? Garde-t-en bien. Son nom est terrible et saint, « et l'honneur du roi « aime l'équité ». Il y aurait injustice dans le jugement, ou plutôt ce ne serait point un jugement, si chacun n'était traité selon ses mérites, selon le bien ou le mal qu'il a fait pendant qu'il était sur la terre [1]. « L'hon« neur du roi aime le jugement ». Craignons donc alors, pratiquons la justice, et suivons l'équité.

7. Mais qui suit l'équité ? qui pratique la justice ? Est-ce l'homme pécheur, l'homme d'iniquité, l'homme pervers, et qui se détourne de la lumière de la vérité ? Que doit faire l'homme ? Simplement se convertir à Dieu, qui formera en lui cette justice que lui-même, loin de former, ne fait que défigurer. L'homme qui peut si facilement se blesser, peut-il donc se guérir ? Il est malade quand il le veut, mais ne se lève point quand il veut. Il n'a qu'à le vouloir, à s'exposer à l'excès du froid ou de la chaleur ; il sera malade au jour qu'il voudra : mais lorsqu'il est malade volontairement par ses propres excès, qu'il se lève quand il le voudra ; il s'est alité à son gré, qu'il se lève à son gré, s'il le peut. Pour être malade, il ne lui fallait que son intempérance ; mais pour sa guérison, il lui faut le secours du médecin. Il en est ainsi du péché ; l'homme se suffit à lui-même pour pécher ; mais s'agit-il de la justification, il ne peut être justifié que par celui qui est le juste par excellence. Afin d'engager les hommes à se livrer à lui pour être formés à la justice, voilà qu'après avoir effrayé les peuples, et dit : « Qu'ils confessent la grandeur de votre « nom, parce qu'il est terrible et saint, et « l'honneur du roi aime la justice », le Prophète semble répondre aux hommes effrayés, qui lui demandent comment il leur faut vivre dans la justice ; puisqu'ils n'ont pas la justice en eux-mêmes, il leur signale celui qui peut former en eux cette justice : « C'est vous », dit-il, « qui avez préparé la justice ; vous avez fait « en Jacob la justice et le jugement [2] ». Car nous aussi, nous devons avoir le jugement, nous aussi avoir la justice. Mais celui qui a fait la justice et le jugement est aussi celui qui nous a faits afin de les former en nous.

[1] Rom. II, 4. — [2] Matth. XXV, 31-33.

[1] II Cor. V, 10. — [2] Ps. XCVIII, 4.

Comment donc, nous aussi, aurons-nous la justice et le jugement? Le jugement chez toi, c'est le discernement du bien et du mal ; la justice, de faire le bien et éviter le mal. Discerner le bien, c'est le jugement ; le faire, c'est la justice. « Evite le mal », dit le Prophète, « et fais le bien ; cherche la paix et « poursuis-la [1] ». Ainsi donc, le jugement d'abord, et ensuite la justice. En quoi consiste le jugement ? A discerner ce qui est bien et ce qui est mal. En quoi la justice ? A se détourner du mal pour s'attacher au bien. Mais cela ne vient pas de toi : vois en effet ce que dit le Prophète : « C'est vous qui avez fait en « Jacob le jugement et la justice ».

8. « Exaltez le Seigneur notre Dieu ». Oui, exaltez-le, relevez ses bienfaits. Louons-le, exaltons-le, puisqu'il a fait la justice que nous avons, et l'a faite en nous. Qui a créé en nous la justice, sinon celui qui nous a justifiés? Or, il est dit du Christ, qu' « il a justifié l'impie [2] ». Nous sommes les impies, c'est lui qui nous rend justes, quand il établit en nous cette justice par laquelle nous pouvons lui plaire et mériter d'être placés, non point à sa gauche, mais à sa droite, lorsqu'il dira à ceux de droite : « Venez, bénis de mon Père, re« cevez le royaume qui a été préparé pour « vous dès l'origine du monde »; afin qu'il ne nous place point à la gauche avec ceux auxquels il doit dire : « Allez au feu éternel « qui a été préparé au diable et à ses anges [3] ». Combien ne devons-nous point exalter celui qui doit couronner en nous, non point nos mérites, mais ses dons? « Exaltez le Seigneur « notre Dieu ».

9. « Prosternez-vous devant l'escabeau de « ses pieds, car il est saint [4] ». Que devons-nous adorer ? « L'escabeau de ses pieds ». On appelle escabeau ce que l'on met sous les pieds. Les Grecs l'appellent ὑποπόδιον, les Latins *scabellum*, d'autres l'ont appelé *suppedaneum*. Voyez, mes frères, ce que le Psalmiste nous ordonne ici d'adorer. Dans un autre endroit de l'Ecriture il est dit : « Le ciel est mon « trône, et la terre l'escabeau de mes pieds [5] ». Est-ce donc la terre qu'il nous faut adorer, puisqu'il dit ailleurs que c'est l'escabeau de ses pieds ? Comment adorer la terre, quand l'Ecriture nous dit clairement : « Tu adoreras « le Seigneur ton Dieu [6] ? » Cependant l'Ecriture nous dit : « Adorez l'escabeau de ses « pieds » ; et comme pour nous expliquer ce qu'elle entend par cet escabeau, elle dit ailleurs : « La terre est l'escabeau de ses pieds ». Me voilà dans l'embarras : je crains d'adorer la terre, de peur d'être condamné par celui qui a créé le ciel et la terre ; et je crains encore de n'adorer point l'escabeau des pieds de mon Dieu, quand le Psalmiste me dit : « Adorez l'escabeau de ses pieds ». Je cherche quel est cet escabeau, et l'Ecriture me répond : « La terre est l'escabeau de ses pieds ». Dans mon anxiété, je me tourne vers le Christ, car c'est lui que je cherche ici, et je trouve comment l'on peut sans impiété adorer la terre, sans impiété adorer l'escabeau de ses pieds. Car c'est de la terre qu'il a reçu une terre, puisque la chair est une terre, et qu'il a pris sa chair de la chair de Marie. Et parce qu'il s'est montré sur la terre avec cette chair, que pour notre salut il nous a donné cette chair à manger, nul ne mange cette chair sans l'adorer d'abord. Et voilà que nous avons trouvé comment nous pouvons adorer cet escabeau de ses pieds, en sorte qu'on peut l'adorer sans pécher, et que ne point l'adorer au contraire, ce serait pécher. Mais est-ce la chair qui nous donne la vie ? Jésus-Christ lui-même, en nous signalant cette terre qu'il portait, nous dit : « C'est l'Esprit qui vivifie, la « chair ne sert de rien [1] ». C'est pour cela qu'en t'inclinant devant une terre quelconque, en l'adorant, tu ne fais aucune attention à la terre, mais à ce saint, dont la terre que tu adores est le marchepied, car c'est à cause de lui que tu l'adores : aussi le Prophète a-t-il ajouté : « Adorez l'escabeau de ses pieds, « parce que lui est saint ». Qui est saint ? Celui en l'honneur de qui tu adores l'escabeau de ses pieds. Et quand tu l'adores, que ta pensée ne demeure point dans la chair, de peur que tu ne sois privé de la vie de l'Esprit : « C'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne « sert de rien », dit le Sauveur. Quand le Seigneur faisait cette recommandation, il avait parlé de sa chair, et il avait dit : « Si vous ne « mangez ma chair, vous n'aurez pas la vie « en vous [2] ». Quelques disciples, au nombre de septante environ, en furent scandalisés, et s'écrièrent : « Cette parole est dure, et qui « pourrait l'entendre ? » Ils se séparèrent et ne le suivirent plus [3]. Cette parole leur pa-

[1] Ps. XXXIII, 15. — [2] Rom. IV, 5. — [3] Matth. XXV, 34, 41. — [4] Ps. XCVIII, 5. — [5] Isa. LXVI, 1. — [6] Deut. VI, 13 ; Matth. IV, 10.

[1] Jean, VI, 64. — [2] Id. 54. — [3] Id. 61-67.

raissait dure : « Si vous ne mangez ma chair, « vous n'aurez pas la vie éternelle ». Ils l'entendirent d'une manière stupide; leur pensée était charnelle : ils crurent que le Seigneur allait couper quelques morceaux de sa chair et les leur présenter, et ils s'écrièrent : « Cette parole est dure ». C'étaient eux qui étaient durs, et non la parole. S'ils eussent été humbles, et non pas durs, ils se seraient dit : Ce n'est pas sans raison que le Seigneur parle ainsi, il y a là quelque mystère caché. Dans leur soumission ils seraient demeurés avec Jésus-Christ, et ne seraient point partis avec dureté ; alors ils eussent appris de lui ce que les autres apprirent après leur départ. Car les douze qui demeurèrent après le départ des autres, affligés de leur mort spirituelle, avertirent le Sauveur du scandale des autres et de leur départ. C'est alors qu'il leur dit pour leur instruction : « C'est l'Esprit qui vivifie, « la chair ne sert de rien ; les paroles que je « vous ai dites sont esprit et vie ». Donnez à mes paroles un sens spirituel : ce n'est point ce corps tel que vous le voyez que vous devez manger, ni boire mon sang tel que le répandront ceux qui doivent me crucifier. C'est un mystère que je vous ai prêché, et si vous l'entendez d'une manière spirituelle, il vous donnera la vie. S'il faut le célébrer d'une manière visible, il faut néanmoins le concevoir d'une manière invisible. « Exaltez le « Seigneur notre Dieu, et adorez l'escabeau « de ses pieds, car lui est saint ».

10. « Moïse et Aaron étaient ses prêtres, « Samuel était de ceux qui invoquent son « nom. Ils invoquaient le Seigneur, et il les « exauçait, il leur parlait dans la colonne de « nuée [1] ». Des hommes, tels que Moïse, Aaron et Samuel, ont servi le Seigneur, et ont un grand nom parmi les anciens. Vous savez que Moïse fit éclater la puissance de Dieu en tirant le peuple de l'Egypte, et en le conduisant à travers la mer Rouge, et dans le désert. Dieu fit par Moïse beaucoup de merveilles que connaissent tous ceux qui écoutent lire volontiers les Ecritures dans l'Eglise, ou qui les lisent eux-mêmes, ou qui les ont apprises de quelque manière. Aaron était frère de Moïse, et il l'ordonna grand prêtre. On ne voit pas qu'il y eût alors d'autre prêtre que Aaron, que les saintes lettres nomment expressément le prêtre de Dieu [2]. Il n'est point dit que Moïse fût prêtre. Mais alors qu'était-il, sinon prêtre? Pouvait-il être supérieur au grand prêtre? Notre psaume nous dit ici qu'il était prêtre : « Moïse et « Aaron étaient parmi ses prêtres ». Ces deux grands hommes étaient alors prêtres du Seigneur, et plus tard on trouve le nom de Samuel dans le livre des rois. C'est le même Samuel qui vécut du temps de David, et qui lui donna l'onction royale [1]. Samuel, dès sa plus tendre enfance, grandit dans le temple du Seigneur. Sa mère était stérile, et dans son désir d'avoir un fils, elle pria le Seigneur avec grands gémissements de lui donner un fils, montrant qu'elle ne voulait point une consolation charnelle, puisqu'après sa naissance elle le donna à celui qui l'avait fait naître. Elle avait fait un vœu au Seigneur en disant : « Si j'obtiens un fils, il vous servira « dans le temple » ; et elle tint parole. Samuel, après sa naissance, demeura auprès de sa mère, tant qu'il fut à la mamelle ; et quand il fut sevré, on l'amena dans le temple pour y grandir, y fortifier son esprit et y servir le Seigneur. Il fut de son temps le grand, le saint prêtre [2]. Le psaume nomme ces saints personnages, et par eux comprend tous les autres saints. Pourquoi nommer ceux-ci? Parce que le Psalmiste veut nous montrer en eux le Christ. Que votre sainteté redouble d'attention. Il a dit tout à l'heure. « Exaltez « le Seigneur notre Dieu, et adorez l'escabeau « de ses pieds, car lui est saint [3] ». Nous désignons ainsi quelqu'un ou notre Seigneur Jésus-Christ, dont nous devons adorer l'escabeau, parce qu'il a pris une chair pour être visible aux hommes ; et pour nous montrer que c'est lui qu'ont figuré nos pères dans l'antiquité, que c'est ce même Jésus-Christ qui est le roi-prêtre, le psaume désigne ces personnages, parce que c'est à eux que Dieu parlait dans la colonne. Qu'est-ce à dire « dans la « colonne? » Il leur parlait en figure. Si Dieu leur parlait en effet sous des ombres, ces paroles voilées désignaient alors un personnage inconnu. Mais ce personnage inconnu n'est plus inconnu ; car nous savons que c'est notre Seigneur Jésus-Christ. « Moïse et Aaron étaient « au nombre de ses prêtres, et Samuel parmi « ceux qui invoquent son nom. Ils invoquaient « le Seigneur et il les écoutait, il leur parlait « dans la nuée ». Celui qui parlait d'abord dans la nuée, nous a parlé ensuite dans l'es-

[1] Ps. XCVIII, 6, 7. — [2] Exod. XXVIII, 1.

[1] I Rois, XVI, 13. — [2] Id. I, 11. — [3] Ps. XCVIII, 5.

cabeau de ses pieds, c'est-à-dire dans la terre ou dans la chair qu'il avait prise ; de là vient que nous adorons l'escabeau de ses pieds, car lui est saint. Il leur parlait de la nuée un langage alors inconnu : il a parlé de l'escabeau de ses pieds, et nous a fait comprendre les paroles de cette nuée. « Il leur parlait dans « une colonne de nuée ».

11. Redoublons d'attention, mes frères, et voyez quels saints le Prophète nous désigne, et quelle est leur sainteté. « Ils gardaient « ses témoignages, et les préceptes qu'il « leur a donnés ». Assurément ils gardaient ces préceptes, comprenez-le bien. « Ils gar- « daient ses témoignages, et les préceptes qu'il « leur a donnés ». Voilà ce que dit le Prophète, et ce qu'on ne peut nier. Mais n'avaient-ils aucun péché? Comment cela? Puisqu'ils gardaient ses préceptes, ils gardaient aussi ses témoignages. Voyez quelle disposition exige de nous le Prophète, afin que nous ne présumions point que notre justice est parfaite. Voilà Moïse et Aaron parmi ses prêtres, Samuel parmi ceux qui invoquent son nom. C'est à eux qu'il parlait de cette colonne de nuée, c'est d'eux qu'il exauçait la prière, parce qu'ils gardaient ses témoignages, et les préceptes qu'il leur avait donnés. « Seigneur », dit ensuite le Prophète, « Seigneur, notre « Dieu, vous les avez exaucés. O Dieu, vous « leur avez été propice ». Or, on ne dit point de Dieu qu'il soit propice, sinon quand il s'agit de péchés; en accorder le pardon, voila ce qu'on appelle être propice. Mais que pouvait-il trouver à venger en eux, pour se montrer propice en le leur pardonnant? Dieu leur était propice par le pardon, et propice encore par le châtiment. Que dit en effet la suite? « Vous leur avez été propice, même en tirant « vengeance de leur affection ». Jusqu'à cette vengeance leur était propice : c'était bonté de votre part, non-seulement de leur pardonner leurs fautes, mais encore de les châtier. Voyez, mes frères, ce que veut dire ici le Prophète; remarquez bien. C'est le propre de la colère de Dieu de ne point châtier le pécheur. Pour l'homme, en effet, qui jouit de ses faveurs, non-seulement il lui pardonne ses fautes qui lui seraient nuisibles pour la vie éternelle, mais il l'en châtie de peur qu'il ne mette à jamais son bonheur dans le péché.

12. Courage donc, mes frères, et si nous cherchons comment leurs fautes furent châtiées, Dieu m'aidera à vous le dire. Cherchons comment Dieu châtia les fautes de ces trois personnages, Moïse, Aaron et Samuel, puisque le Psalmiste nous dit : « Il tira vengeance « de leurs affections », parlant sans doute de ces affections que Dieu voyait dans leurs cœurs, mais inconnues aux hommes. Car, aux yeux des hommes, ces saints étaient irréprochables au milieu du peuple de Dieu. Mais que dis-je ? Moïse ne fut-il pas coupable, dans les commencements de sa vie ? Car il s'enfuit de l'Egypte après avoir tué un homme [1]. Au début de sa vie encore Aaron déplut à Dieu. Lorsque le peuple, en effet, dans sa fureur et son délire voulut une idole, il le permit, et le peuple de Dieu se prosterna devant l'idole [2]. Mais que fit Samuel qui entra tout enfant dans le temple ? Depuis ses jeunes années, sa vie s'écoula dans les rites sacrés, au service du Seigneur [3]. Aucun reproche ne tomba sur Samuel, aucun de la part des hommes. Mais Dieu voyait sans doute en lui quelque chose à purifier. Car ce qui semble parfait aux hommes, est souvent bien imparfait devant la perfection. Nous voyons tous les jours des ouvriers, qui exposent leurs ouvrages aux yeux des ignorants; et quand les ignorants regardent ces œuvres comme parfaites, l'artiste qui connaît leur imperfection les polit toujours, et force les hommes à l'admiration devant ce fini d'une œuvre qu'ils avaient d'abord jugée parfaite. Voilà ce qui arrive dans l'architecture, dans la peinture, dans les vêtements et dans presque tous les arts. Les hommes, tout d'abord, jugent parfait ce qu'on leur montre : leurs yeux ne désirent rien de plus, mais l'œil expérimenté en juge autrement, ainsi que les règles d'un art. C'est ainsi que ces mêmes saints, qui marchaient sous l'œil de Dieu, pouvaient paraître sans faute, comme des hommes parfaits, des anges ; mais Dieu, qui châtiait leurs affections, connaissait ce qui leur manquait. Il les châtiait sans colère, mais par bonté ; il les châtiait, non point pour punir leur faute, mais afin de perfectionner son œuvre. Dieu donc châtiait en eux leurs affections. Quel châtiment a-t-il exercé contre Samuel ? Où est la vengeance qu'il en a tirée? Je parle ainsi afin que les chrétiens, qui ont déjà connu le Christ, qui est venu en eux dans l'escabeau de ses pieds,

[1] Exod. II, 12, 15. — [2] Id. XXXII, 1-4. — [3] I Rois, I, 24.

qui les a aimés jusqu'à répandre son sang pour eux, sachent comment ils seront flagellés quand ils seront avancés dans la piété. Cherchons un châtiment dans Moïse, et nous ne voyons presque rien dans l'Ecriture, sinon qu'à la fin de sa vie Dieu lui dit : « Va sur la « montagne, pour y mourir ». Or, il était vieux, quand Dieu lui dit : « Meurs » ; il avait eu de longues années, ne devait-il donc point mourir ? Où est le châtiment ? Prendrez-vous pour châtiment cette parole : « Tu n'entreras « pas dans la terre promise [1] », où le peuple devait entrer ? Moïse était en cela une figure de plusieurs. Pour celui qui entrait dans le royaume des cieux, était-ce une grande peine de n'entrer point dans cette terre, promise pour un temps, ombre de l'avenir qui devait passer à son tour ? Beaucoup d'infidèles ne furent-ils pas admis dans cette terre ? Leur vie n'y fut-elle pas un désordre, un outrage contre Dieu ? Ne s'adonnèrent-ils pas à l'idolâtrie dans cette même terre ? Qu'était-ce pour Moïse de n'y pas entrer ? Moïse voulut être ici la figure de ceux qui étaient sous cette loi. Car ce fut Moïse qui donna la loi [2], et ce fut par là qu'il enseigna qu'ils n'entreraient point dans la terre promise, ces hommes qui s'obstineraient à demeurer sous la loi, refusant d'être sous la grâce. Cette parole donc adressée à Moïse était une figure, et non un châtiment. Quelle peine que la mort pour un vieillard ? Quelle peine que n'entrer point dans cette terre où entrèrent des indignes ? Qu'est-il dit à propos d'Aaron ? Il mourut chargé d'années, et ses fils lui succédèrent dans le sacerdoce ; son fils devint grand prêtre après lui [3]. Où est le châtiment d'Aaron ? Samuel mourut aussi après une longue vieillesse, et laissa des enfants pour lui succéder [4]. Je cherche quelle vengeance fut exercée contre eux, et humainement parlant, je n'en trouve point ; mais à en juger sur la connaissance que j'ai de ce qu'endurent les serviteurs de Dieu, le Seigneur les affligeait chaque jour. Lisez ces afflictions, voyez-les, et vous, qui avancez dans la piété, profitez de ces afflictions. Chaque jour ils enduraient les contradictions du peuple, chaque jour encore l'iniquité des méchants ; ils étaient forcés de vivre avec ceux dont ils reprenaient les désordres. Telle fut leur peine ; quiconque la trouve légère, n'a fait encore aucun progrès. Car tu souffres les injustices des autres à proportion que tu t'es purifié de la tienne. Quand, en effet, tu seras un bon grain, c'est-à-dire une bonne herbe qui croît d'une bonne semence, un fils du royaume commençant à donner du fruit, alors tu verras l'ivraie : « Quand l'herbe eut poussé et produit « son fruit, l'ivraie parut aussi [1] ». A l'apparition de l'ivraie, tu verras que tu vis parmi les méchants. Tu voudrais en quelque sorte éloigner de toi les méchants, et séparer tout méchant de l'Eglise. Mais voici le Seigneur qui te répond : « Laissez grandir l'un et l'au- « tre jusqu'à la moisson, de peur qu'en vou- « lant arracher l'ivraie, vous n'arrachiez aussi « le froment [2] ». Ainsi donc, d'après l'arrêt de Dieu, il faut laisser croître l'ivraie, et d'après sa condition, le serviteur doit vivre parmi l'ivraie : tu ne saurais faire une séparation, il faut nécessairement la supporter. Vois combien de plaies dans ton cœur, quand tu es sain de corps au milieu des méchants. Vous me comprendrez quand vous aurez fait des progrès, et vous qui en avez fait vous me comprenez. Ce sont donc des maux qu'il faut tolérer ; et c'est peut-être à cela que l'on doit rapporter cette parole : « Le serviteur qui « connaît la volonté de son maître, et qui ne « l'exécute point, sera frappé de plusieurs « coups [3] ». Bien souvent, en effet, plus nous connaissons la volonté de Dieu, et plus nos fautes nous apparaissent ; et plus ces fautes apparaissent, plus aussi nous nous abandonnons aux pleurs et aux sanglots. Nous comprenons combien il est juste que Dieu nous frappe, et quelle est notre imperfection, et alors s'accomplit en nous cette parole : « Mul- « tiplier la science, c'est multiplier la dou « leur [4] ». Plus tu auras de charité, et plus le péché t'affligera ; plus la charité grandira, plus la malice du méchant te sera à charge : non point à cause de la colère qu'il t'inspirera, mais à cause de ta compassion pour lui.

13. Vois ce que souffrait saint Paul, et ce qu'il souffrait chaque jour. « Outre les occu- « pations extérieures » (il avait énuméré ce qu'il avait souffert, et il passe aux douleurs intérieures, en outre de ce qu'il souffrait au dehors de la part des méchants qui persécutaient le Christ), « j'ai les assauts de « chaque jour, et la sollicitude de toutes

[1] Deut. XXXII, 49, 52. — [2] Jean, I, 17. — [3] Nomb. XX, 24-28; XXXIII, 38. — [4] I Rois, VIII, 1; XXV, 1.

[1] Matth. XIII, 26. — [2] Id. 30. — [3] Luc, XII, 47, 48. — [4] Ecclés. I, 18.

« les Eglises[1] ». Et vois quelle sollicitude, comme elle est paternelle, maternelle même : vois quelles étaient ses douleurs, comment Dieu châtiait toutes ses affections ; énumérons ces affections secrètes que Dieu châtiait : « Qui est faible », dit-il, « sans que je sois « faible avec lui ? qui est scandalisé, sans que « je sois brûlé[2] ? » Plus sa charité grandit, plus vives sont les douleurs qu'il ressent des péchés des autres. Il ressentait aussi l'aiguillon de la chair, l'ange de Satan qui le souffletait. Voilà comment Dieu se montre propice en tirant vengeance de ses affections. Or, de quelles affections tirait-il ainsi vengeance ? Il nous les expose lui-même dans ces paroles : « De peur que la grandeur de mes révéla- « tions ne me donne de l'orgueil, il m'a été « donné un aiguillon de la chair, un ange de « Satan, pour me souffleter[3] ». Telle était sa perfection, que néanmoins l'enflure était encore à craindre ; car Dieu n'apporterait aucun remède, s'il n'y avait aucune blessure. Il demande qu'il lui soit ôté ; ce maladè veut éloigner le remède : « C'est pourquoi », dit-il, « j'ai demandé au Seigneur de m'en déli- « vrer », c'est-à-dire de me délivrer de cet aiguillon de la chair qui me donne des soufflets, c'est-à-dire quelque douleur corporelle. « J'ai demandé au Seigneur de m'en délivrer, « et il m'a répondu : Ma grâce te suffit, car la « force se perfectionne dans la faiblesse[4] ». Je connais celui qu'il faut guérir, que le malade ne me donne pas de conseil. Le remède est cuisant, mais il te guérit. Paul supplie le médecin d'ôter ce remède, et le médecin ne l'ôte pas avant la guérison de cette plaie sur laquelle on l'a placé. « C'est dans l'infirmité « que se perfectionne la force ». Nous donc, mes frères, qui avançons dans le Christ, n'espérons pas vivre sans épreuve douloureuse ; quels que soient nos progrès, en effet, Dieu connaît nos fautes, quelquefois il lui plaît de nous les montrer, et alors nous voyons nous-mêmes nos péchés. Et quand nous nous trouvons au milieu d'hommes tels qu'ils ne nous reprochent plus nos péchés, Dieu trouve encore de quoi nous reprocher, et tire vengeance de nos affections, par bonté pour nous. S'il nous abandonnait, sans daigner nous châtier, nous péririons. « O Dieu, vous leur avez été fa- « vorable, en châtiant toutes leurs affections ».

14. « Exaltez le Seigneur notre Dieu ». Encore une fois, chantons le Seigneur : mais comment louer, comment exalter celui qui est bon, même quand il frappe ? Ce que tu fais à l'égard de ton fils, Dieu ne peut-il donc le faire pour toi ? Ne crois point que ce soit être bon que flatter ton fils, et méchant que le corriger. Tu es père dans tes caresses, et bon encore dans tes châtiments : tes caresses le garantissent du découragement, tes châtiments du désordre. « Chantez le Seigneur « notre Dieu, et adorez-le sur sa montagne « sainte, parce que le Seigneur notre Dieu est « saint[1] ». De même que le Prophète a dit tout à l'heure : « Chantez le Seigneur notre Dieu, « et adorez l'escabeau de ses pieds » ; or, nous avons compris ce que désigne cet escabeau ; de même, après nous avoir invités à louer le Seigneur Dieu, il nous signale sa montagne, de peur qu'on ne le chante ailleurs que sur sa montagne. Or, quelle est sa montagne ? Nous lisons ailleurs, à propos de cette montagne, qu'une pierre détachée de la montagne, sans la main d'aucun homme, brisa tous les royaumes de la terre, et que cette pierre grandit. C'est la vision de Daniel que je vous rapporte. « Elle « s'accrut donc cette pierre détachée de la « montagne, sans la main d'aucun homme ; « elle devint une grande montagne », dit le Prophète, « au point de remplir toute la « terre[2] ». Telle est la montagne sur laquelle nous devons adorer Dieu, si nous voulons qu'il nous exauce. Les hérétiques ne l'adorent point sur cette montagne ; car elle a rempli la terre entière ; et eux, en s'attachant à une partie, ont perdu la totalité. S'ils reconnaissent l'Eglise catholique, ils adoreront Dieu avec nous sur cette montagne. Car nous voyons combien a grandi cette pierre détachée de la montagne, sans la main d'un homme, combien de contrées elle occupe, et à quelles nations elle est arrivée. Quelle est cette montagne d'où s'est détachée la pierre, sans la main des hommes ? C'est le royaume des Juifs, qui adoraient un seul Dieu. C'est de là que s'est détachée cette pierre, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est lui qui est appelé « la pierre « réprouvée par les architectes et devenue la « pierre de l'angle[3] ». Cette pierre détachée de la montagne, sans la main d'un homme, a broyé tous les royaumes de la terre : nous voyons tous les empires du monde écrasés aujourd'hui par la pierre. Quels étaient ces

[1] II Cor. XI, 28. — [2] II Cor. XI, 29. — [3] Id. XII, 7. — [4] Id. 8, 9.

[1] Ps. XCVIII, 9. — [2] Dan. II, 34, 35. — [3] Ps. CXVII, 22 ; Act. IV, 11.

royaumes de la terre? Les royaumes de l'idolâtrie, empires du démon qui sont brisés. Saturne régnait sur un grand nombre d'hommes : où est son royaume? Mercure avait beaucoup d'hommes sous son empire : où est cet empire? Il est brisé, et les peuples qu'il dominait ont passé sous l'empire du Christ. Combien était puissant à Carthage l'empire de Vénus! Où est maintenant Vénus, où est son empire? Cette pierre détachée de la montagne, sans le secours d'aucun homme, a broyé tous les empires. Qu'est-ce à dire détachée de la montagne sans la main d'un homme? Que sans l'opération d'aucun homme, le Christ est né parmi les Juifs. Tous les hommes qui naissent, ne peuvent naître que par l'œuvre maritale; mais le Christ est né de la Vierge sans la main d'un homme; or, la main signifie ici l'œuvre d'un homme, puisque nul homme n'a pris part à sa naissance, et qu'il s'est formé sans aucun acte conjugal. Cette pierre est donc née de la montagne, et sans la main d'un homme; elle a grandi, et en grandissant a broyé tous les royaumes du monde. Il est devenu une grande montagne couvrant la surface de la terre. C'est là l'Eglise catholique, dont vous devez vous réjouir d'être les enfants. Quant à ceux qui ne lui appartiennent point, comme ils n'adorent point Dieu, ne le louent point sur la montagne, ils ne sont point exaucés pour la vie éternelle; bien que Dieu les exauce quelquefois dans ce qui est du temps. Qu'ils ne se flattent point, dès lors, de ce que Dieu les écoute parfois, car il écoute aussi quelques vœux des païens. Dieu n'accorde-t-il pas la pluie aux prières des idolâtres? Pourquoi? Parce qu' « il fait luire son soleil « sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir « sur les justes et sur les injustes [1] ». Ne te glorifie donc pas, ô idolâtre, de ce que tes prières obtiennent la pluie de Celui qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Il t'exauce pour ce qui est du temps; mais il ne t'exauce pour ce qui est de la vie éternelle, que si tu l'adores sur sa montagne sainte. « Adorez le Seigneur sur sa montagne sainte, « parce que le Seigneur notre Dieu est saint ».

15. Que cette explication du psaume suffise à votre charité : nous avons dit ce qu'il a plu au Seigneur de nous inspirer. Et tout ce que nous disons au nom du Seigneur, est une pluie de Dieu, puisqu'il lui plaît de parler par notre bouche; voyez quelle terre vous êtes à votre tour. Quand la pluie descend sur la terre, si la terre est bonne, elle produit de bons fruits; si elle est mauvaise, elle ne produit que des épines : la pluie est toujours douce, aux bons fruits comme aux épines. Celui qui aura entendu nos paroles pour tomber dans un état pire, et à qui cette pluie aura fait produire des épines, ne peut espérer que le feu sans accuser la pluie; mais celui qui en sera devenu meilleur, qui aura produit les fruits d'une bonne terre, doit espérer les greniers célestes et bénir la pluie. Que sont en effet les nuées, ou qu'est-ce que la pluie, sinon la miséricorde de Dieu, qui fait tout en ceux qu'il aime et à qui il a donné de l'aimer?

[1] Matth. v, 45.

DISCOURS SUR LE PSAUME XCIX.

SERMON AU PEUPLE.

LA JUBILATION DANS L'ÉGLISE.

Que la terre entière soit dans la jubilation et confesse le Seigneur. Cette jubilation est l'expression inarticulée d'une joie excessive, à la vue des grandeurs de la création ; mais le cœur pur comprend seul ces grandeurs, le cœur impur ne désire même pas la lumière ; pour voir il faut s'approcher, et l'on s'approche de Dieu par la ressemblance avec lui. Tout est également présent pour l'homme qui voit et pour l'aveugle, mais le résultat est bien différent. Approcher de Dieu, c'est le voir autant qu'il est possible en cette vie mortelle, c'est la source de la jubilation. Le joug du Seigneur est doux, et nous devons le servir par amour, afin d'être ainsi esclaves et libres. Servons le avec allégresse, mais ici-bas la jubilation n'est pas entière, nous sommes dans la tribulation, comme le lis au milieu des épines. Le chrétien doit-il donc se séparer des méchants pour vivre dans la solitude ? Mais d'abord ses exemples de vertu seront perdus, et puis la solitude a ses tentations, ses faux frères, ses combats, et notre paix ici-bas n'est que dans la foi aux promesses divines. Ce qui nous trompe, c'est que nous voyons uniquement ou les avantages ou les inconvénients d'un genre de vie ; on loue l'Eglise sans dire qu'elle renferme aussi des méchants ; on blâme les mauvais chrétiens sans faire attention aux bons. Il en est de même des clercs, de même des solitaires. Le Seigneur a donc raison de nous dire, que deux travailleront dans le champ du Seigneur, et que le bon seul sera admis, de même des deux à la meule, ou qui travaillent en apparence à leur salut. Sachons donc nous soumettre à Dieu, confessons nos fautes avant d'entrer dans ce bercail, où se continuera notre confession, mais confession de louanges en l'honneur de Dieu.

1. Vous avez, mes frères, entendu le psaume quand on l'a chanté ; il est court et n'a rien d'obscur : je vous donne cette garantie, afin que vous n'ayez pas à craindre la fatigue. Appliquons néanmoins notre attention, et d'autant plus volontiers que nous en avons plus le temps, à pénétrer le sens de ces paroles déjà si claires, afin d'en trouver la signification spirituelle autant que nous le pourrons. Quel que soit l'organe que prenne la voix de Dieu, c'est toujours la voix de Dieu ; il n'y a que sa parole qui plaise à ses oreilles ; et quand nous parlons, nous ne lui plaisons qu'à la condition qu'il parlera lui-même par notre bouche.

2. « Psaume pour la confession » : telle est l'inscription, tel est son titre : « Psaume pour « la confession [1] ». Il contient peu de paroles, mais qui sont pleines d'un grand sens ; puissent-elles jeter la bonne semence dans vos âmes, afin que l'on prépare le grenier céleste pour la moisson du Seigneur. Poussons des cris de joie au Seigneur, c'est là ce que veut ce psaume de la confession, c'est à quoi il nous exhorte. Or, cette exhortation ne s'adresse point à un coin de la terre, ni à quelque lieu séparé, ou à quelque réunion d'hommes ; mais comme Dieu sait qu'il a répandu ses bénédictions sur toute la terre, il exige de toute la terre la jubilation.

3. « Vous tous, habitants de la terre, accla« mez le Seigneur [1] ». Est-ce que la terre entière peut entendre ma voix ? Cependant la terre entière a entendu la voix du psaume. Déjà la terre entière acclame le Seigneur, et celle qui ne l'acclame point encore, l'acclamera bientôt. Car la bénédiction qui est partie de Jérusalem avec l'Eglise naissante, se répand dans toutes les nations [2], renverse partout l'impiété pour établir la piété en tout lieu : les bons sont mélangés aux méchants, et comme les méchants sont par toute la terre, les bons aussi sont par toute la terre. Toute la terre murmure avec les méchants, comme toute la terre pousse avec les bons des cris de jubilation. Qu'est-ce que la jubilation ? Car le titre de « psaume pour la confession », appelle notre attention sur cette expression du psaume. Qu'est-ce que jubiler dans la confession ? Il est une autre parole du psaume ainsi conçue : « Bienheureux le peuple qui connaît la jubi« lation [3] ». Sans doute c'est quelque chose de grand, puisqu'on est heureux de le comprendre. Que le Seigneur donc, que notre Dieu, qui donne aux hommes le bonheur, me donne de comprendre ce que je dois dire, et

[1] Ps. XCIX, 1.

[1] Ps. XCIX, 2. — [2] Luc, XXIV, 47. — [3] Ps. LXXXVIII, 16.

à vous de comprendre ce que vous entendrez : « Bienheureux le peuple qui comprend « la jubilation ». Courons à cette félicité, comprenons la jubilation, ne la répandons point sans la comprendre. A quoi bon jubiler, et obéir aux invitations de ce psaume : « Terre entière, jubilez au Seigneur », si l'on ne comprend la jubilation, si cette jubilation n'est que dans notre voix et non dans notre cœur? Car le son du cœur, c'est l'intelligence.

4. Vous savez ce que je vais dire. Jubiler, ce n'est point parler, c'est exhaler sans paroles un cri de joie : c'est la voix d'une âme dont la joie est au comble, qui exhale autant que possible ce qu'elle ressent, mais ne comprenant point ce qu'elle dit. Dans les transports de son allégresse, l'homme après des paroles indicibles et inintelligibles exhale sa joie en cris inarticulés : en sorte que l'on comprend à la vérité sa joie dans ses cris, mais qu'il ne saurait exprimer en paroles cette joie excessive. Voilà ce que l'on remarque dans ceux qui chantent même sans pudeur. Sans doute notre jubilation ne ressemble point à leur jubilation, puisque notre allégresse n'a pour but que la justice, tandis qu'ils ne jubilent que dans le crime : notre allégresse est dans la confession, la leur dans la confusion. Toutefois, afin de mieux comprendre mes paroles, et même de vous rappeler ce que vous savez, ceux qui jubilent sont principalement les ouvriers des champs. L'abondance des récoltes met en joie les moissonneurs, les vendangeurs, et tous ceux qui recueillent des fruits; cette fécondité, cette richesse de la terre leur donne des chants d'allégresse; et dans ces chants, ils mêlent aux paroles des sons confus qui témoignent de leur joie, voilà ce qu'on appelle jubilation. Si quelqu'un ne comprend point mes paroles, parce qu'il n'y a point fait attention, qu'il le remarque à l'avenir; puisse-t-il cependant ne trouver personne à remarquer, de peur que Dieu ne trouve quelqu'un à renverser. Mais puisque les épines renaissent sans relâche, signalons, dans ceux qui exhalent une joie profane, la jubilation que Dieu réprouve, afin de lui offrir la jubilation qu'il couronne.

5. Quand est-ce que nous jubilons? Quand nous chantons ce qui est inexprimable. Nous jetons les yeux sur la terre, les mers, les cieux, et tout ce qu'ils renferment. Nous voyons que toutes les créatures ont leurs principes et leurs raisons, une force reproductive, un ordre de naissance, une manière de subsister, un dépérissement et une disparition, nous les voyons suivre sans aucune perturbation le cours des siècles, les astres couler en quelque sorte d'Orient en Occident, marquer la suite des années, la longueur des mois, l'étendue des heures; et dans tout cela, je ne sais quoi d'invisible, que l'on appelle âme ou esprit, qui est dans tous les êtres animés, qui cherche le bonheur et redoute la gêne, afin de conserver sa vitalité; des traits dans l'homme qui lui sont communs avec les anges de Dieu, et non avec les animaux, comme la vie, l'ouïe, la vue et le reste. Ainsi il connaît Dieu, ce qui est le propre de l'esprit, qui discerne le bien du mal, comme l'œil discerne le blanc du noir. Que l'âme, en considérant toutes ces créatures que nous avons pu nommer et parcourir, se demande : Qui a fait tout cela? Qui a créé toutes ces choses? Qui t'a créée toi-même parmi elles? Que sont toutes ces choses que tu considères? Qu'es-tu toi-même qui les considères? Qui a fait, et ces créatures à considérer, et l'âme qui les considère? Quel est ce Créateur? Nomme-le : et pour le nommer, réfléchis. Ta pensée peut voir ce que ta parole ne saurait peut-être dire, mais jamais tu ne pourras dire ce que tu n'auras pu penser. Pense donc à ce Créateur avant de le nommer, et pour penser à lui, il faut s'en approcher. Quand tu veux bien voir, afin de pouvoir parler, tu t'approches pour mieux regarder, afin de n'être point trompé par l'éloignement. Mais de même que les yeux du corps perçoivent tous ces objets, de même c'est l'esprit qui voit Dieu, c'est le cœur qui le considère et le contemple. Et quel doit être le cœur pour contempler Dieu? « Bienheureux », est-il dit, « ceux dont le cœur est pur, parce qu'ils verront Dieu [1] ». J'entends, je crois, je comprends, comme je puis, que c'est le cœur qui voit Dieu, et que Dieu ne se découvre qu'aux cœurs purs : mais j'entends un autre passage de l'Ecriture : « Qui se glorifiera d'avoir un « cœur chaste? Ou qui se glorifiera d'être « exempt de toute faute [2]? » J'ai considéré, autant que je l'ai pu, toutes les créatures; j'ai vu, dans le ciel et sur la terre, celles qui

[1] Matth. v, 8. — [2] Prov. xx, 9.

ont un corps, et une créature spirituelle en moi qui parle, qui fait agir mes membres, entendre ma voix, mouvoir ma langue, qui prononce des paroles, qui en discerne le sens. Mais quand est-ce que je me comprends en moi-même? et d'où pourrais-je comprendre ce qui est au-dessus de moi? Et toutefois l'Ecriture promet à l'homme qu'il verra Dieu, et lui indique la manière de purifier son cœur ; voici son conseil : Prépare-toi, de manière à voir Dieu que tu aimes, avant de le voir. Quand on parle de Dieu et de son saint nom, qui ne se réjouit d'entendre, sinon l'impie séparé de Dieu, rejeté au loin ? « Ceux « qui s'éloignent de vous périront », dit le Prophète ; et il ajoute : « Vous avez perdu ceux « qui sont adultères loin de vous [1] ». Mais à nous qu'arrivera-t-il? Car ceux-là sont loin de vous, et dès lors dans les ténèbres, et leurs yeux sont tellement obscurcis par les ténèbres, que non-seulement ils ne désirent point la lumière, mais qu'ils en ont horreur ; pour nous, qui ne sommes point éloignés, que nous est-il promis? « Approchez de lui et soyez « dans la lumière [2] ». Mais pour approcher de lui et en recevoir la lumière, il faut que les ténèbres te déplaisent ; condamne ce que tu es, afin de mériter d'être ce que tu n'es pas. Tu es injuste et tu dois être juste ; tu n'arriveras jamais à la justice, si l'iniquité a de l'attrait pour toi. Brise-la dans ton cœur, et purifie-toi ; chasse-la de ton cœur où veut habiter Celui que tu veux voir. Voilà donc l'âme qui s'approche de Dieu, l'homme intérieur restauré à l'image de Dieu, parce qu'il avait été créé à l'image de Dieu, et qui en était d'autant plus éloigné, qu'il lui était devenu plus dissemblable. Car ce n'est point par la distance des lieux qu'on s'approche de Dieu ou qu'on s'en éloigne. Tu es loin de lui, quand tu es dissemblable à lui ; tu es près de lui, si tu es à son image. Vois comment le Seigneur veut que nous approchions de Dieu, puisqu'il commence par nous rendre semblables à lui, afin que cette ressemblance nous rapproche. « Soyez », dit-il, « comme votre « Père qui est dans les cieux, qui fait luire « son soleil sur les bons et sur les méchants, « et pleuvoir sur les justes comme sur les « injustes [3] ». Apprends à aimer un ennemi, si tu veux éviter un ennemi. A mesure que la charité grandit en toi, qu'elle te reforme, et ravive en toi l'image de Dieu, elle s'étend à tes ennemis, afin que tu deviennes semblable à Celui qui fait luire son soleil, non-seulement sur les bons, mais aussi sur les méchants ; et pleuvoir, non-seulement sur les justes, mais sur les justes et sur les injustes. Plus la ressemblance est vive, et plus tu avances dans la charité, plus aussi tu commences à goûter Dieu. Et quel est celui que tu goûtes ? Celui qui vient à toi, ou Celui à qui tu reviens ? Car ce n'est point lui qui s'est éloigné de toi ; s'il est loin de toi, c'est que tu t'éloignes de lui. Tout est également présent et aux aveugles, et à ceux qui voient ; qu'un aveugle et qu'un voyant soient dans un même lieu, ils sont environnés des mêmes images : pour l'un ces images sont présentes, mais absentes pour l'autre : ainsi donc, voilà deux hommes en un même lieu, l'un est présent, l'autre absent ; non que les objets se rapprochent de l'un, s'éloignent de l'autre, mais cela tient à la différence des yeux. On dit de l'un qu'il est aveugle, parce qu'il est inutilement en présence des objets qu'il ne voit pas, puisqu'en lui est éteint l'organe qui nous met en rapport avec la lumière, qui donne une forme à tout ; et même on peut dire qu'il est plus absent que présent : partout en effet où il n'a pas un sens, on dit avec raison qu'il est absent ; car l'absence n'est qu'un défaut de sens. C'est ainsi que l'on dit que Dieu est en tout lieu, tout entier partout. Sa sagesse atteint d'une extrémité à l'autre avec force, et dispose toutes choses avec douceur [1]. Or, ce qu'est Dieu le Père, son Verbe, sa Sagesse l'est aussi, lui qui est Dieu de Dieu, et lumière de lumière. Que veux-tu donc voir ? Ce que tu veux voir n'est pas loin de toi. L'Apôtre nous dit en effet qu'il est placé non loin de chacun de nous, puisque « nous avons en lui la vie, le mouvement et « l'être [2] ». Quelle misère donc d'être loin de celui qui est partout !

6. Sois donc semblable à Dieu par la piété, l'aimant par la pensée : car les perfections invisibles de Dieu, sont devenues visibles par les œuvres visibles qu'il a opérées [3]. Envisage donc ces œuvres, admire-les, cherches-en l'auteur. Si tu es dissemblable, il te repoussera ; si tu lui es semblable, tu seras dans la joie. Or, dès que tu t'approcheras de Dieu par la ressemblance, et que tu sentiras

[1] Ps. LXXII, 27. — [2] Id. XXXIII, 6. — [3] Matth. V, 45.

[1] Sag. VII, 1. — [2] Act. XVII, 27, 28. — [3] Rom. I, 20.

Dieu, à mesure que grandira ta charité, comme « Dieu est charité [1] », tu ressentiras quelque chose que tu disais sans le dire toutefois. Avant de le sentir, tu disais : C'est Dieu ; mais après l'avoir goûté, tu comprends qu'il est impossible d'exprimer tes sentiments. Or, après que tu auras compris ton impuissance à dire ce que tu sens, faudra-t-il te taire, ou chanter des louanges ? Faudra-t-il donc taire la louange de Dieu, et ne point rendre grâces à celui qui a voulu se révéler à toi ? Tu le bénissais en le cherchant, tairas-tu ta louange après l'avoir trouvé ? Nullement, tu ne seras pas ingrat. A lui appartiennent et l'honneur, et le respect, et toutes les louanges. Vois ce que tu es, terre et cendre ; vois celui qui a mérité de voir, et de voir quoi ? Qui ? Quoi ? C'est un homme qui voit Dieu. Je reconnais, non point le mérite chez l'homme, mais la miséricorde en Dieu. Bénis donc cette miséricorde. Comment la bénirai-je, me diras-tu ? à peine puis-je exprimer le peu que je sens, en partie, en énigme, à travers un miroir [2]. Ecoute le psaume : « Terre entière, « jubilez au Seigneur ». Si ta joie est dans le Seigneur, tu comprends déjà la jubilation de la terre entière en l'honneur de Dieu. Que ta joie soit donc pour le Seigneur ; et ne la divise point entre telles et telles créatures. Tout le reste se peut dire en quelque manière ; celui-là seul est ineffable qui a dit, et tout a été fait. Il a dit, et nous avons été faits ; mais nous ne pouvons le nommer [3]. Le Verbe qui nous a dit d'être, est son Fils ; et pour que nous puissions le nommer en quelque façon, nous si infirmes, il est devenu infirme. Au lieu de verbe, nous pouvons jeter un cri confus, mais nulle parole ne peut exprimer le Verbe. « O terre entière, « jubilez au Seigneur ».

7. « Servez le Seigneur dans l'allégresse ». Toute servitude est pleine d'amertume ; tous ceux qui sont sous le joug de la servitude, ne servent qu'avec murmure. Ne redoutez point le joug du Seigneur : il n'y a là ni gémissement, ni murmure, ni indignation ; nul ne cherche à s'en affranchir, on goûte le bonheur d'être racheté. Il y a donc, mes frères, un grand bonheur d'être dans cette maison, bien qu'il y ait des entraves. Ne redoute point ces entraves, heureux serviteur, mais confesse-toi au Seigneur ; n'attribue ces entraves qu'à tes mérites ; rends gloire à Dieu dans ces chaînes, si tu veux qu'elles soient pour toi un ornement. Ce n'est pas en vain, ni sans avoir été exaucé, que le Prophète a dit : « Que les cris « des captifs montent jusqu'à vous, ô mon « Dieu [1]. Servez le Seigneur dans l'allégresse ». C'est être libre que servir le Seigneur, c'est être libre, puisqu'on le sert, non par contrainte, mais par amour. « Pour vous », dit saint Paul, « vous êtes appelés à la liberté, mes frères : « seulement que cette liberté ne soit point une « occasion de vivre dans la chair ; mais assu-« jétissez-vous les uns aux autres par l'esprit « de charité [2] ». Que la charité te rende esclave, puisque tu es l'affranchi de la vérité. « Si « vous demeurez fermes dans ma parole », dit le Sauveur, « vous êtes véritablement mes « disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la « vérité vous affranchira [3] ». Te voilà donc esclave, esclave et libre ; esclave parce que tu as été créé ; libre parce que tu es aimé de Dieu ton créateur : ou plutôt libre, parce que tu aimes celui qui t'a créé. Ne le sers donc point avec murmure ; tes murmures ne te dispenseront point de le servir, seulement ils feront de toi un mauvais serviteur. Tu es le serviteur du Seigneur, l'affranchi du Seigneur; ne désire point la liberté au point d'être mis hors de la maison de Celui qui t'affranchit.

8. « Servez le Seigneur avec allégresse ». Cette allégresse sera pleine et entière, quand notre corps corruptible sera revêtu d'incorruptibilité, et que notre mortalité aura revêtu l'immortalité [4] : c'est alors que la joie sera pleine, l'allégresse parfaite, la louange sans défaut, l'amour sans scandale, la jouissance sans crainte, et la vie sans trépas. Mais ici-bas ? N'y aura-t-il donc nulle joie? S'il n'y a aucune joie, aucune jubilation, pourquoi dire : « Terre « entière, soyez dans l'allégresse, au nom du « Seigneur ? » Il est assurément une joie ici-bas ; l'espérance de la vie future nous rassasie par avance. Mais il faut que le bon grain souffre, mélangé à l'ivraie : il est environné de paille [5] ; c'est un lis au milieu des épines. Qu'est-il dit de l'Eglise ? « Comme un lis au « milieu des épines, ainsi est ma bien-aimée « au milieu des filles [6] ». Il n'est pas dit, au milieu des filles étrangères, mais « au milieu des « filles ». Quelle consolation pour nous, ô mon Dieu ! Comme vous nous fortifiez ! Comme vous nous effrayez ! Que dites-vous en effet ?

[1] I Jean, IV, 8. — [2] I Cor. XIII, 12. — [3] Ps. XXXII, 9.

[1] Ps. LXXVIII, 11. — [2] Gal. V, 13. — [3] Jean, VIII, 31, 32. — [4] I Cor. XV, 54. — [5] Matth. III, 12 ; XIII, 30. — [6] Cant. II, 2.

« Comme le lis est au milieu de quelques épi-« nes, ainsi est ma bien-aimée au milieu de » quelles « filles ? » Quelles sont ces filles que vous appelez des épines ? Elles sont pour moi des épines à cause de leurs mœurs, et des filles à cause de mes sacrements. Plût à Dieu que l'on n'eût à gémir que parmi les étrangers ! on en gémirait moins. Mais combien est plus amer ce gémissement : « Si un « ennemi m'eût outragé, je l'eusse supporté ; si « un homme irrité se fût élevé contre moi, je « me serais dérobé à ses poursuites ». Ainsi dit le psaume ; celui qui connaît les saintes lettres peut suivre ; que celui qui les ignore, les apprenne et suive : « Si l'homme qui me « haïssait eût répandu la malédiction sur moi, « je me serais dérobé à lui ; mais toi, qui n'é-« tais qu'un avec moi, toi, mon guide, mon « ami, qui prenais avec moi la douce nour-« riture [1] ». Quelle douce nourriture prennent-ils donc avec nous, ceux qui n'y doivent pas être éternellement ? Quelle douce nourriture, sinon : « Goûtez et voyez combien le « Seigneur est doux [2] ? » C'est au milieu d'eux que nous devons gémir.

9. Mais comment le chrétien pourrait-il se séparer, pour ne pas vivre parmi les faux frères ? Où ira-t-il ? Que fera-t-il ? Dans la solitude ? Les scandales l'y suivront. Celui qui avance dans la vertu, doit-il se séparer de manière à ne plus supporter les hommes ? Et qu'arriverait-il, si nul ne le supportait lui-même avant ses progrès ? Si donc les progrès qu'il fait l'empêchent de supporter personne, par là même qu'il ne veut point souffrir les autres, il est convaincu de n'avoir fait aucun progrès. Que votre charité veuille bien écouter. « Supportez-vous mu-« tuellement », dit l'Apôtre, « dans la charité, « vous efforçant de conserver l'union des cœurs « dans les liens de la paix [3] ». « Supportez-vous « mutuellement » : n'as-tu donc rien qu'un autre doive supporter ? Tu m'étonnerais, si tu n'avais rien ; mais admettons qu'il n'y ait rien en toi, tu es d'autant plus fort pour supporter les autres, que les autres n'ont rien à supporter de ta part. Si tu ne fais rien supporter, supporte les autres. Je ne saurais, diras-tu. Donc tu as en toi quelque chose que l'on doit supporter. « Supportez-vous mutuellement « dans la charité ». Tu abandonnes le genre humain, tu te sépares afin que nul ne te voie ; à qui seras-tu utile ? En serais-tu arrivé là, si nul ne t'avait aidé ? Parce que tu crois avoir le pied assez agile pour passer le fleuve, vas-tu couper le pont ? C'est vous tous que j'exhorte, mes frères, c'est la voix de Dieu qui vous exhorte : « Supportez-vous mutuellement « dans la charité ».

10. Je me séparerai, dit un autre, je me séparerai avec quelques gens de bien, et j'aurai la paix avec eux. Car il y a impiété, cruauté même à n'être utile à personne. Telles ne sont point les leçons du Seigneur mon Dieu, qui condamne un serviteur, non pour avoir usé de l'argent qu'il avait reçu, mais pour n'en avoir tiré aucun profit. Mesurons la peine du voleur à la peine du paresseux : « Serviteur méchant et paresseux », dit le maître en le condamnant. Il ne dit point : Tu as tourné à ton profit mon argent ; il ne dit point : Je t'ai confié, et tu ne m'as point remis le dépôt entier ; mais parce que ce dépôt ne s'est point accru, parce que tu ne l'as point mis à la banque, je punirai ton indolence [1]. Le Seigneur en effet est avare de notre salut. Je me séparerai donc, dit cet homme, avec quelques hommes choisis : qu'ai-je à faire avec la foule ? C'est bien : mais ces quelques bons, de quelle foule ont-ils été tirés ? Si toutefois ce petit nombre est tout à fait bon, c'est une pensée humaine, mais une pensée bonne et louable de vivre avec ceux qui ont choisi une vie paisible, de vous retirer loin du bruit populaire, des foules tumultueuses, et de chercher comme dans un port un abri contre ces grands flots du monde. Mais est-ce bien là qu'on trouve cette joie pleine ? Est-ce bien là cette jubilation qu'on se promettait ? Pas encore ; mais on y gémit encore, on y éprouve encore des tentations. Ce port a quelque part une entrée ; puisque s'il était fermé de toutes parts on n'y pourrait pénétrer : il est donc ouvert quelque part ; mais par cette ouverture le vent s'engouffre quelquefois, et les vaisseaux qui ne craignent rien des rochers, se brisent les uns contre les autres. Où sera donc la sûreté, si elle n'est dans le port ? Et néanmoins on est plus heureux dans le port qu'en pleine mer, il faut l'avouer, je l'accorde, c'est la vérité. Que ces vaisseaux dans le port s'aiment donc mutuellement, qu'ils se tiennent unis étroitement, et ne se heurtent point : qu'ils gardent l'égalité, l'uniformité, une charité constante ; et quand par

[1] Ps. LIV, 13-15. — [2] Id. XXXIII, 8. — [3] Ephés. IV, 2, 3.

[1] Matth. XXV, 14-30.

hasard le vent viendra s'y engouffrer par l'ouverture, que le gouvernail soit dirigé sagement.

11. Mais que me dira celui qui, dans ces lieux paisibles, est préposé à ses frères ou plutôt est leur serviteur, dans cet asile appelé monastère? Que me dira-t-il? Je me tiendrai sur mes gardes, je n'admettrai aucun méchant. Comment n'admettre aucun méchant? Je n'admettrai aucun homme d'humeur fâcheuse, aucun frère méchant qui voudrait y entrer; je me bornerai à quelques bons. Comment connaître celui que tu devras exclure? On ne peut connaître sa méchanceté qu'après des épreuves dans le monastère. Or, comment exclure celui qui veut entrer, que tu dois éprouver ensuite, et que tu ne saurais éprouver s'il n'est entré? Repousseras-tu donc tous les méchants? car tu le promets, et tu as le coup d'œil juste. Ils viennent tous à toi le cœur sur la main? Mais ceux qui veulent entrer ne se connaissent point, comment les connaîtrais-tu? Plusieurs avaient promis de mener cette vie sainte, qui met tout en commun, où nul ne revendique de propriété, où tous n'ont qu'un cœur et qu'une âme [1]; une fois dans la fournaise, ces vases ont crevé. Comment connaître celui qui ne se connaît point lui-même? Excluras-tu les faux frères de la société des bons? Mais toi qui parles de la sorte, bannis de ton esprit, si tu le peux, toutes les pensées mauvaises; ne laisse entrer dans ton cœur aucune suggestion fâcheuse. Je n'y consens point, dis-tu. Cette suggestion n'y est pas moins entrée, car nous voulons tous que nos cœurs soient sur leur garde, au point de ne laisser entrer aucune suggestion. Qui peut même savoir par où elle entrera? Chaque jour notre cœur seul nous livre des combats, et un seul homme trouve dans son cœur une foule d'ennemis. Suggestions de l'avarice, suggestions de la luxure, suggestions de l'intempérance, suggestions des joies du siècle, suggestions de toutes parts. Attaqué partout, il résiste partout, s'abstient de tout; mais il est bien difficile de n'être point blessé parfois. Où trouver la sécurité? nulle part en cette vie, sinon dans l'espérance des promesses de Dieu. C'est dans l'accomplissement de ces promesses que nous trouverons la parfaite sécurité, alors que se fermeront les portes de la Jérusalem céleste, dont les serrures sont inébranlables [1]; là notre jubilation sera pleine, et notre bonheur ineffable. Mais aujourd'hui ne louez pas sans crainte une vie quelconque, ne chantez pas un homme avant sa mort [2].

[1] Act. IV, 32, 35.

12. Ce qui trompe les hommes, ce qui les détourne d'une profession sainte, ou les y engage témérairement, c'est que dans leurs louanges, quand ils veulent en donner, ils n'expriment point les inconvénients de certain genre de vie, et que dans leurs blâmes, ils font entrer la jalousie et le venin, au point de fermer les yeux sur ce qu'il y a de bien, et de se borner à exagérer le mal réel ou supposé qu'on y trouve. Il arrive de là que ces professions mal exposées, ou exposées sans précaution, attirent par ces applaudissements des hommes qui s'étonnent d'y rencontrer ensuite ceux qu'ils étaient loin d'y soupçonner: offusqués alors d'y trouver des méchants, ils se séparent même des bons. Mes frères, que cette leçon vous serve à régler votre vie, écoutez pour vivre pieusement. Pour parler en général, c'est l'Eglise qu'on loue: les chrétiens, dit-on, sont de grands hommes, il n'y a qu'eux de grands. Vive l'Eglise catholique; tous ses membres s'aiment, se font tout le bien qu'ils peuvent; dans toute la terre, ils s'adonnent à la prière, au jeûne, à la louange de Dieu, et s'unissent dans un concert de paix pour louer le Seigneur. Un homme qui entend ce langage, qui ne sait pas ce qu'on ne lui dit point, que les méchants y sont mêlés aux bons, vient à l'Eglise attiré par ces louanges; il y trouve des méchants dont la présence ne lui était pas signalée, et l'aversion que lui inspirent ces faux chrétiens, l'éloigne même des chrétiens véritables. Des hommes haineux, au contraire, des hommes envenimés se répandent en injures: Quelles gens que ces chrétiens! Que sont-ils? des avares, des usuriers. Ne les voit-on pas aussi dans les jours de fêtes et de spectacles, remplir les théâtres et les amphithéâtres, puis aller dans leurs églises aux jours de fêtes? Ils sont ivrognes, gourmands, envieux, se déchirent mutuellement. Il y en a de semblables, il est vrai, mais ils ne sont pas les seuls. Ce censeur est aveugle et ne dit rien des bons, et ce panégyriste est imprévoyant et ne dit rien des méchants. Si l'on veut chanter maintenant l'Eglise de Dieu comme la chantent les saintes

[1] Ps. CXLVII, 13. — [2] Eccli. XI, 30.

Ecritures, voici comme il faut dire : « Ma bien- « aimée est au milieu des filles, comme le lis au « milieu des épines [1] ». Un homme nous entend, il considère, le lis lui plaît, il entre, il s'attache au lis, et tolère les épines : il mérite ainsi l'éloge et fixe les regards de l'époux, qui dit : « Ma bien-aimée est au mi- « lieu des filles, comme le lis est au milieu « des épines ». Ainsi en est-il des clercs. Leurs panégyristes considèrent parmi eux les ministres excellents, les fidèles dispensateurs, ceux qui supportent tout le monde, qui donneraient jusqu'à leurs entrailles pour ceux dont ils souhaitent les progrès, qui ne cherchent pas leurs propres intérêts, mais ceux de Jésus-Christ [2]. Voilà ce qu'on loue, et l'on oublie que les méchants y sont mélangés. De même ceux qui blâment l'avarice des clercs, la rapacité des clercs, les procès des clercs, les représentent comme avides du bien d'autrui, comme des ivrognes, des gourmands. C'est là blâmer avec jalousie, c'est louer étourdiment. Toi qui loues, dis qu'il y a là des méchants ; et toi qui blâmes, regarde les bons. Ainsi en est-il de cette vie commune que des frères mènent dans les monastères. Ce sont là des hommes admirables, des hommes saints, qui sont chaque jour dans les hymnes, dans la prière, dans la louange de Dieu, qui en vivent et qui s'occupent de saintes lectures ; le travail des mains pourvoit à leur subsistance ; ils vivent sans avarice, ne demandent rien, et tout ce qu'ils reçoivent de la piété de leurs frères, ils en usent avec charité, et selon leur besoin ; nul ne s'arroge une chose qu'un autre n'ait pas ; ils s'aiment tous, et se supportent mutuellement. Mais tu as loué cette vie, tu l'as louée ; et celui qui n'en connaît point l'intérieur, qui ne sait point que le vent pénètre parfois dans le port, et que les vaisseaux s'entrechoquent, entre dans ces maisons, espérant y trouver le calme, et n'avoir plus personne à supporter; il y trouve de faux frères, dont on ne pouvait connaître la méchanceté, qu'après les avoir admis : (il faut d'abord les tolérer dans l'espoir qu'ils se corrigeront ; il est difficile de les exclure sans les avoir quelque peu supportés). Cet homme alors devient à son tour d'une impatience insupportable. Qui m'appelait ici, s'écrie-t-il ? Je croyais ici rencontrer la charité. Irrité alors par ce qu'il y a d'agaçant chez quelques hommes, et n'ayant point le courage d'accomplir son dessein, il abandonne son projet de sainteté, et apostasie ses vœux. Mais au sortir de là, il blâme, il maudit à son tour, il ne dit que les choses qu'il n'a pu supporter, et qui sont souvent vraies ; mais il faut supporter les défauts des méchants, si l'on veut jouir de la société des bons. « Malheur à ceux qui ne « savent rien supporter [1] », dit l'Ecriture. Ce qui est pire encore, cet homme, dans son indignation, répand pour ainsi dire l'odeur infecte de ces lieux, et en détourne ceux qui voudraient entrer, parce qu'il n'a pu y demeurer après y être lui-même entré. Qu'est-ce que ces gens ? des jaloux, des querelleurs, qui ne peuvent souffrir personne. Celui-ci y a fait tel crime, celui-là tel autre crime. Au méchant, pourquoi ne rien dire des bons ? Tu blâmes ceux que tu n'as pu supporter, sans rien dire de ceux qui ont supporté tes défauts.

13. Qu'elle est juste, mes frères, qu'elle est admirable cette parole de l'Evangile, émanée de la bouche de Notre-Seigneur : « Deux « hommes seront dans un champ, l'un sera « pris, l'autre sera laissé : deux femmes se- « ront à moudre, l'une sera prise, l'autre sera « laissée ; deux dans un lit, on prendra l'un, « on laissera l'autre [2] ». Qui, ces « deux dans « un champ ? » Ceux dont saint Paul a dit : « J'ai « planté, Apollo a arrosé, Dieu a donné « l'accroissement. Vous êtes le champ du « Seigneur [3] ». Nous travaillons dans ce champ. « Deux sont dans un champ », ce sont les clercs : « l'un sera pris, l'autre laissé » ; On prendra le bon, on laissera le mauvais. « Deux seront à moudre », dit le Sauveur, en revenant au peuple. Pourquoi « à « la meule ? » Parce que les liens du siècle les tiennent attachés au cercle des choses temporelles. « L'un de ces esclaves sera choisi, « l'autre dédaigné ». Lequel sera choisi ? Celui qui fait des bonnes œuvres, qui prend en pitié l'indigence des serviteurs de Dieu, qui est fidèle à confesser Dieu, qui met sa joie dans une espérance certaine, qui est attentif à Dieu, qui ne veut de mal à personne, qui aime autant qu'il peut, non-seulement ses amis, mais encore ses ennemis, l'homme qui ne connaît d'autre femme que la sienne, l'é-

[1] Cant. II, 2. — [2] Philipp. II, 21.

[1] Eccli. II, 16. — [2] Matth. XXIV, 40, 41 ; Luc, XVII, 34, 35. — [3] I Cor. III, 6, 9.

pouse qui ne connaît que son époux, voilà celui que l'on prendra à la meule ; on laissera quiconque vit d'une autre manière. D'autres vous disent : Nous voulons le repos, n'avoir à souffrir de personne, nous retirer de la foule, vivre en paix dans quelque lieu retiré. Chercher le repos, c'est chercher un lit, où l'on fait trève à toute inquiétude. Mais là encore « on prendra l'un, et on laissera l'autre ». Ne vous laissez point illusionner, mes frères ; si vous ne voulez vous tromper, si vous aimez vos frères, sachez que dans l'Eglise toute profession a ses faux frères. Je ne dis point que tout homme soit faux, mais il y a des faux dans toute profession : il y a de mauvais chrétiens, mais il y a aussi de bons chrétiens. Tu ne vois en quelque sorte que des mauvais, qui sont comme la paille, et qui ne te laissent pas approcher du bon grain [1] ; mais il y a aussi du bon grain, approche, vois, secoue, juges-en par ta bouche. Tu trouveras des vierges déréglées; faut-il pour cela blâmer la virginité ? Il en est beaucoup qui ne s'enferment point dans leurs maisons, qui courent les maisons des autres, qui sont curieuses, parlent sans discrétion, orgueilleuses, causeuses [2], s'adonnent au vin : bien qu'elles soient vierges, qu'est-ce que cette pureté du corps avec une âme corrompue? Le mariage, dans l'humilité, est préférable à une virginité orgueilleuse; le mariage lui donnerait un frein pour la retenir et lui enlèverait ce nom qui l'enorgueillit. Mais pour des vierges indignes, faut-il condamner celles dont la chair est pure et l'âme sainte [3]? ou pour celles qui sont louables, faudra-t-il donc louer celles qui sont condamnables? Partout on prendra l'un, on laissera l'autre.

14. Finissons, mes frères, notre psaume, qui est clair dans tout le reste. « Servez le « Seigneur avec joie [4] ». C'est à vous que s'adresse le Psalmiste, ô vous qui souffrez tout dans la charité, et vous réjouissez dans l'espérance. « Servez le Seigneur », non dans l'amertume de vos murmures, mais bien « dans « la joie » de la charité. « Entrez en sa pré- « sence, dans l'allégresse ». Il est facile de se réjouir dans les choses du dehors ; tressaille en la présence de Dieu. Que cette allégresse ne soit point en paroles, que la conscience soit dans l'allégresse. « Entrez en sa présence, et « dans l'allégresse ».

[1] Matth. III, 12.— [2] I Tim. V, 13.— [3] I Cor. VII, 34.— [4] Ps. XCIX, 2.

15. « Sachez que le Seigneur est lui-même « votre Dieu [1] ». Qui ne sait que le Seigneur est Dieu ? Mais le Psalmiste parle de ce Seigneur que les hommes ne croyaient pas un Dieu : « Sachez que le Seigneur est lui-même « Dieu ». Que ce Seigneur ne soit point méprisable à vos yeux. Vous l'avez crucifié, flagellé, couvert de crachats, couronné d'épines, revêtu d'un manteau d'ignominie, suspendu à la croix, percé de clous, frappé d'une lance, fait garder dans son sépulcre, et il est Dieu. « Sachez que le Seigneur est Dieu lui-même. « C'est lui qui nous a faits, et non point nous- « mêmes ». « C'est lui qui nous a faits », puisque tout a été fait par lui, et rien sans lui [2]. Pourquoi vos transports, pourquoi votre orgueil ? Un autre vous a faits, et celui qui vous a faits vous l'avez fait souffrir. Mais vous, votre jactance, votre orgueil, votre enflure, feraient croire que vous vous êtes faits vous-mêmes. Il est avantageux pour vous que celui qui vous a faits, vous perfectionne. « C'est « lui qui nous a faits, et non pas nous- « mêmes ». Loin de nous tout orgueil ; tout le bien qui est en nous, nous vient du Créateur ; tout ce qui est notre œuvre aboutit à notre condamnation, et tout ce qu'il a mis en nous, à notre couronnement. « C'est lui « qui nous a faits, et non pas nous-mêmes. « Nous sommes son peuple, et les brebis de « son bercail ». Les brebis et la brebis, tous ses brebis, et une seule brebis. Et quel amour a pour nous notre pasteur ! Il abandonne les quatre-vingt-dix-neuf brebis, pour en chercher une seule, qu'il a rachetée de son sang et qu'il rapporte sur ses épaules [3] ; pasteur qui est mort sans hésiter pour sa brebis, et qui possède sa brebis en ressuscitant. « Nous « sommes son peuple, et les brebis de son « bercail ».

16. « Entrez dans ses portes par la confes- « sion [4] ». La porte marque l'entrée ; commencez par la confession. C'est là le titre du psaume, « la confession », ou les transports. Confessez que vous ne vous êtes pas faits vous-mêmes, louez Celui par qui vous avez été faits. Que de lui vienne tout ton bien, puisque tout ton mal est de t'être séparé de lui. « Entrez dans ses portes par la confes- « sion ». Que le troupeau entre par la porte, sans rester dehors, exposé aux loups. Et comment entrer ? « Par la confession ». Que

[1] Ps. XCIX, 3.— [2] Jean, I, 3.— [3] Luc, XV, 4, 5.— [4] Ps. XCIX, 4.

la porte ou l'entrée soit pour toi la confession, d'où cette parole d'un autre psaume : « Commencez avec le Seigneur par la confes« sion [1] », où le mot « commencez » répond à « la porte » de notre psaume : « Entrez « dans ses portes par la confession ». Et quoi donc ! n'aurons-nous rien à confesser quand nous serons entrés ? Confesse toujours, parce que tu as toujours de quoi confesser. Il est difficile ici-bas qu'un homme change au point de n'avoir plus rien de répréhensible. Accuse-toi donc toi-même, de peur d'être accusé par celui qui te damnera. Donc en entrant fais une confession. Quand ne sera-ce plus celle des péchés ? Dans ce repos où nous ressemblerons aux anges. Mais comprenez mes paroles : il n'y aura plus de confession des péchés ; je n'ai point dit qu'il n'y aura plus de confession, car alors il y aura la confession de la louange. Toujours tu confesseras qu'il est ton Dieu, que tu es sa créature, qu'il est le protecteur et toi le pupille. Tu seras en quelque sorte caché en lui, ainsi qu'il est dit : « Vous le cacherez, Seigneur, dans le « secret de votre face [2]. Dans son parvis, « chantez des hymnes à sa gloire ». Chantez sur ses portes, et quand vous serez dans son parvis, chantez encore des hymnes à sa « gloire ». Les hymnes sont des louanges. En entrant, accuse-toi ; et quand tu seras entré, chante à sa gloire. « Ouvrez pour moi les « portes de la justice », dit un autre psaume, « et en entrant, je me confesserai au Sei« gneur [3] ». Mais dit-il : Quand j'y serai entré, je n'aurai plus de confession à faire au Seigneur ? Même après l'entrée il y aura confession. Était-ce donc des péchés que Notre-Seigneur accusait à son Père, quand il disait : « Je vous confesse, ô mon Père, Dieu du ciel « et de la terre [1] ? » Cette confession était un cantique à Dieu, et non une accusation de lui-même.

17. « Louez son nom, car le Seigneur est « doux ». Ne craignez point de vous lasser en le bénissant ; cette louange sera pour vous une nourriture ; plus vous chanterez, plus vous aurez de forces, et plus vous sera doux l'objet de vos louanges. « Louez son nom, « parce que le Seigneur est doux, sa miséri« corde éternelle ». Sa miséricorde, en effet, ne s'arrêtera point à la délivrance, et il y va de cette miséricorde, de te protéger dans la vie éternelle. « Sa miséricorde est éter« nelle, et sa vérité s'étend de génération en « génération ». Cette expression, « de géné« ration en génération », doit s'entendre de toute génération, ou de deux générations, l'une terrestre et l'autre céleste ; une génération qui enfante les hommes à une vie mortelle, et une génération qui les engendre à la vie éternelle. Dans l'une et dans l'autre est sa vérité ; et garde-toi de croire que sa vérité ne soit point ici-bas. Si sa vérité n'était point ici-bas, un autre psaume ne dirait point : « La « vérité s'est levée de la terre [2] » ; et la vérité elle-même ne dirait point : « Voilà que je suis « avec vous jusqu'à la consommation des « siècles [3] ».

[1] Ps. CXLVI, 7. — [2] Id. XXX, 21. — [3] Id. CXVII, 19.

[1] Matth. XI, 25. — [2] Ps. LXXXIV, 12. — [3] Matth. XXVIII, 20.

DISCOURS SUR LE PSAUME C.

SERMON AU PEUPLE.

LA MISÉRICORDE ET LE JUGEMENT.

Que nul ne compte sur l'impunité à cause de la divine miséricorde, car le Psalmiste qui chante cette miséricorde tout d'abord, y joint le jugement ou la justice. Souvent chez les hommes la miséricorde a nui à la justice, et la justice à la miséricorde; mais Dieu tout d'abord miséricordieux ne tolère les méchants que pour les juger ensuite, après les avoir amenés à la pénitence. Saint Paul qui proclame la miséricorde de Dieu pour lui-même, n'en menace pas moins du jugement de Dieu, ceux qui se rassurent à cause de l'impunité de cette vie. Outre la crainte, ce jugement doit nous inspirer l'amour, puisque nous serons couronnés. Sans la divine miséricorde, Paul n'était qu'un blasphémateur ; mais la grâce de Dieu lui fait espérer la couronne de justice qui lui est due ; il est ici le type des pécheurs. Mais Dieu ne nous épargne que pour nous amener à la pénitence, autrement il serait notre complice. Il nous mettra en face de nous-mêmes pour nous convaincre. C'est donc là le chant du Christ, chef de l'Eglise, en qui nous sommes Christ. Mais pour chanter avec lui, il faut ne pas nuire aux autres, ni à soi-même. Autrement notre conscience perverse ne nous permettrait pas d'habiter ni dans le Christ, ni dans notre intérieur. Répudions les prévaricateurs pour nous unir à Dieu, bien qu'il ne nous exauce pas toujours. Malgré sa tristesse en face de la mort, le Sauveur s'unit à la volonté de son père. Dans le malheur nous accusons parfois Dieu qui désapprouve le pécheur. Rapprochons-nous de Dieu et fuyons la table des méchants : désapprouvons ce qu'ils aiment, comme Jésus à la table de Simon était loin de son orgueil. Asseyons-nous avec les fidèles, afin de juger avec eux. Nous sommes donc ici-bas au temps de la nuit, ou de la miséricorde de Dieu qui nous éprouve comme il éprouva Job et les Apôtres. Extermination réservée à ceux qui ne se tourneront point vers lui.

1. Le premier verset de ce psaume centième contient tout ce que nous devons chercher dans tous les autres : « Je chanterai, « Seigneur, votre miséricorde et votre juge- « ment ». Que nul ne compte sur la divine miséricorde, pour se promettre l'impunité ; car il y a aussi le jugement : et que nul pécheur converti ne redoute le jugement ; car il y a aussi la miséricorde. Quand les hommes jugent, ils se laissent parfois dominer par la miséricorde, et ils prononcent contre la justice : et alors ils ont, du moins en apparence, la miséricorde et non la justice; souvent aussi, pour être trop sévères dans leurs jugements, ils perdent la miséricorde. Quant à Dieu, l'effusion de sa miséricorde ne lui fait point perdre la sévérité du jugement, et dans la sévérité du jugement il n'oublie point sa bonté miséricordieuse. Si nous remarquons bien l'ordre de ces deux expressions : miséricorde et justice, nous trouverons que ce n'est point sans raison qu'elles sont ainsi placées de manière à ne point dire justice et miséricorde, mais bien, « miséricorde et justice » : et au point de vue du temps, nous verrons que c'est aujourd'hui le temps de la miséricorde, et dans l'avenir le temps du jugement. Comment la miséricorde vient-elle tout d'abord? Considère tout d'abord en Dieu les dons que tu as reçus, afin d'imiter ton Père céleste. Car il n'y a point arrogance de notre part à dire que nous devons imiter notre Père; puisque Notre-Seigneur, le Fils unique de Dieu, nous y exhorte en disant : « Soyez semblables à « votre Père céleste ». Après avoir dit dans l'Evangile : « Aimez vos ennemis ; priez pour « ceux qui vous persécutent »; il ajoute : « Afin « que vous soyez semblables à votre Père qui « est dans le ciel, qui fait luire son soleil sur « les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur « les justes et sur les injustes [1] ». Telle est la miséricorde. Quand tu vois les justes et les injustes contempler le même soleil, jouir de la même lumière, boire aux mêmes fontaines, s'enrichir aux mêmes pluies, récolter en abondance les mêmes fruits de la terre, respirer le même air, se partager aussi les mêmes biens de cette vie, garde-toi d'accuser d'injustice ce même Dieu qui donne également ces biens aux justes et aux injustes. C'est maintenant le temps de la miséricorde, et non celui de la justice. Si tout d'abord il ne nous pardonnait dans sa miséricorde, il ne trouverait personne qu'il pût couronner dans son jugement. Il y a donc un temps de miséricorde, alors que le Seigneur amène les pécheurs à la pénitence par la patience.

2. Ecoute l'Apôtre qui distingue ces deux

[1] Matth. V, 48, 44, 45.

temps, et distingue-les avec lui : « Toi donc, « ô homme, qui condamnes ceux qui com« mettent ces fautes, et qui les commets toi« même, penses-tu éviter le jugement de « Dieu [1] ? » Redoublez d'attention. Il se voyait lui-même, cet homme à qui s'adresse l'Apôtre, qui ne parle pas à un homme seulement, mais au genre humain qui est tel, il se voyait tomber chaque jour dans beaucoup de fautes, bien qu'il ne laissât pas de vivre, et qu'il ne lui arrivât aucun mal ; et alors il s'imaginait ou que Dieu dort, ou qu'il n'a aucun souci des choses humaines, ou bien qu'il prend plaisir au mal que font les hommes. Saint Paul détruit cette pensée dans leurs cœurs, pourvu néanmoins qu'ils le comprennent. Que dit-il donc? « O homme qui juges ceux « qui commettent ces fautes, et qui les fais « toi-même, crois-tu donc échapper au juge« ment de Dieu ? » Et comme si on lui répondait : Tant de fois chaque jour je me rends coupable , pourquoi donc ne m'arrive-t-il aucun mal? voilà que l'Apôtre continue en lui montrant que nous sommes au temps de la miséricorde : « Méprises-tu », lui dit-il, « les trésors de sa bonté, de sa patience, de sa « longanimité [1] ?» Il les méprisait, en effet, mais l'Apôtre lui suggère l'inquiétude. «Igno« res-tu », lui dit-il, « que la bonté de Dieu « t'invite à la patience ? » Voilà le temps de la miséricorde. Mais pour l'empêcher de croire que ce temps durera toujours, comment lui inspire-t-il de l'effroi? « Quant à toi » (écoute le jour du jugement après avoir entendu le jour de la miséricorde , puisqu'il est dit : « Je chanterai, Seigneur, votre miséricorde « et votre jugement) : quant à toi, par la du« reté de ton cœur, et par ton impénitence, « tu te grossis un trésor de colère pour le jour « de la colère et de la manifestation du juste « jugement de Dieu, qui rendra à chacun « selon ses œuvres [2] ». Voilà : « Je chanterai, « Seigneur, votre miséricorde et votre juge« ment». Mais saint Paul nous menace du jugement de Dieu : ce jugement ne doit-il donc nous inspirer que la crainte, et non l'amour? Les méchants doivent le craindre à cause du châtiment, et les bons l'aimer à cause de la couronne qu'ils doivent recevoir. Mais puisque l'Apôtre a effrayé les méchants, dans le passage que j'ai cité, écoute l'espérance qu'il donne aux bons à propos même du jugement ; il se met en avant et montre par lui-même que c'est maintenant le temps de la divine miséricorde. Car s'il n'eût lui-même rencontré la miséricorde, qu'eût trouvé en lui le jugement? le blasphème, la persécution, l'outrage. Voilà ce qu'il avoue lui-même en nous signalant ce temps de miséricorde qui est le nôtre : « Tout d'abord », nous dit-il, « j'ai été « un blasphémateur, un persécuteur, un in« solent ; mais j'ai obtenu miséricorde [1] ». Peut-être est-il le seul pour avoir obtenu miséricorde? Ecoute comment il nous relève : « Jésus-Christ », nous dit-il, « a voulu mon« trer en moi sa longanimité pour l'instruc« tion de ceux qui croiront en lui [2] ». Qu'estce à dire, « a voulu montrer en moi sa lon« ganimité? » C'est-à-dire que tout pécheur, tout criminel comprenant que Paul a obtenu son pardon, ne doit point s'abandonner au désespoir. Le voilà qui se montre afin de relever les autres. Où? Dans le temps de la miséricorde. Ecoute ce qu'il dit aux bons à propos du jugement, en parlant de lui et des autres. D'abord il a obtenu miséricorde; et comment? Parce qu'il a blasphémé, persécuté, outragé. Le Seigneur est donc venu pour pardonner à Paul, non pour le récompenser. S'il eût voulu lui rendre selon ses œuvres, qu'eût-il trouvé pour Paul, sinon le châtiment et le supplice? Il n'a point voulu le châtier, il lui a fait don de la grâce. Ecoute bien comment celui qui a reçu cette grâce, ne voit plus dans le Seigneur qu'un débiteur. Il a trouvé en lui un donateur au temps de la miséricorde, il compte sur lui comme sur un débiteur au temps du jugement. Ecoutez ce qu'il dit à ce propos : « Je touche déjà à « l'immolation, et le temps de ma mort ap« proche. J'ai combattu un bon combat, j'ai « achevé ma course, j'ai gardé la foi ». Voilà pour le temps de la miséricorde; écoute pour celui du jugement : « Il ne me reste qu'à at« tendre la couronne de justice que le Seigneur, « juste juge, me rendra au grand jour [3] ». Il ne dit pas : Me donne; mais, « me ren« dra ». Donner, c'était la miséricorde; rendre, ce sera la justice ; car « Je chanterai, Sei« gneur, votre miséricorde et votre justice ». En lui pardonnant ses péchés, il s'engageait à le couronner. C'est là que « j'ai reçu miséri« corde ». Le Seigneur est donc tout d'abord miséricordieux ; c'est lui qui « me rendra » la

[1] Rom. II, 4. — [2] Id. 5.

[1] I Tim. I, 15. — [2] Id. 16. — [3] II Tim. IV, 6-8.

couronne « de justice ». Pourquoi la rendre ? Parce qu'« il est un juste juge ». Pourquoi est-il alors un juste juge? C'est que « j'ai com« battu un bon combat, j'ai achevé ma course, « j'ai gardé ma foi ». Voilà ce que la justice ne peut se dispenser de couronner. Car elle a trouvé de quoi couronner ; mais auparavant qu'avait-elle trouvé ? « Un blasphémateur, un « persécuteur ». Il a pardonné ces derniers actes, il couronnera les seconds ; il a pardonné les uns au temps de la miséricorde, il couronnera les autres au temps du jugement, car « c'est votre miséricorde et ensuite votre juge« ment que je veux chanter, ô mon Dieu ». Mais Paul est-il donc le seul pour avoir mérité cette grâce ? Car je vous l'ai dit, comme il nous effraie dans un de ses témoignages, ainsi il nous console dans l'autre. Après avoir dit : « Le Seigneur, qui est un juste juge, me rendra « en ce grand jour » ; il ajoute : « Et non-seu« lement à moi, mais à tous ceux qui aiment « sa manifestation et son royaume[1] ».

3. Donc, mes frères, tant que nous sommes dans le temps de la miséricorde, ne nous flattons point, ne nous négligeons point, ne disons point que Dieu pardonne toujours. J'ai péché hier, Dieu m'a pardonné ; je pèche aujourd'hui, Dieu pardonne encore ; donc je pécherai encore demain, puisque Dieu veut bien pardonner. Tu ne vois que la miséricorde, et tu ne crains pas le jugement. Si tu veux chanter la miséricorde et le jugement, comprends bien que s'il te pardonne, c'est afin que tu te corriges, et non afin que tu demeures dans ton péché. Ne te grossis pas un trésor de colère pour le jour de la colère et de la juste révélation du jugement de Dieu[2]. En ce qui regarde le temps de la miséricorde, il est dit dans un autre psaume : « Dieu a dit au pécheur : « Pourquoi parler de ma justice, et mettre dans « ta bouche mon alliance? Tu hais l'ordre, et « tu as rejeté ma parole bien loin derrière toi : « si tu voyais un voleur, tu courrais à lui, tu « partagerais l'héritage des adultères; tu t'as« seyais pour parler contre ton frère, tu mettais « le scandale devant le fils de ta mère. Voilà « ce que tu as fait, et je me suis tu[3] ». Voilà le temps de la miséricorde. Qu'est-ce à dire, « je « me suis tu ? » Est-ce à dire que je n'ai point réprimandé? Non, mais je n'ai point jugé. De quel silence accuser celui qui parle chaque jour, dans les saintes Ecritures, dans les Evangiles, dans ses prédicateurs? C'est le supplice, et non la parole, qui a été en demeure. « Voilà « ce que tu as fait, et je me suis tu ». Et parce que Dieu s'est tu ou n'a point tiré vengeance, qu'a dit le pécheur dans le secret de son âme ? Ecoute : « Tu m'as soupçonné d'iniquité », dit le Seigneur, « de ressemblance avec toi ». C'est-à-dire, c'est peu pour toi d'être ainsi, tu m'as cru semblable. Après avoir montré le temps de la miséricorde, le Seigneur nous effraie au sujet du jugement. « Je te convain« crai », dit-il au même endroit, « je te mettrai « en face de toi-même[1] ». Tu te places par derrière, mais je te placerai en face de toi-même. Quiconque, en effet, ne veut point voir ses fautes, se place derrière lui-même, relève exactement celles des autres, non par une sainte vigilance, mais par envie : sans vouloir guérir, il veut accuser, et s'oublie lui-même. C'est à ces hommes que le Seigneur a dit : « Tu vois la « paille dans l'œil de ton frère, et non la poutre « qui est dans ton œil[2] ». Puis donc que le Prophète chante pour nous la miséricorde et la justice, faisons la justice, et nous attendrons le jugement dans la sécurité : soyons dans son corps mystique, afin de les chanter aussi. Car c'est le chant du Christ : mais si le chef le chantait seul, ce serait le cantique du Seigneur, et non le nôtre. Or, si c'est tout le Christ qui le chante, c'est-à-dire la tête et les membres, attache-toi à lui par la foi, par l'espérance et par la charité, et tu chanteras en lui, tu tressailliras en lui ; comme lui-même souffre en toi, endure en toi la faim, la soif, la tribulation. Il meurt en toi encore aujourd'hui, et toi tu es déjà ressuscité en lui. S'il ne mourait en toi, il ne demanderait pas de répit à celui qui te persécute, et ne dirait point : « Saul, Saul, pourquoi me persécuter[3] ? » Donc, mes frères, c'est le Christ qui chante, mais en la manière que vous connaissez : car nous vous avons souvent parlé du Christ, et je sais qu'il n'y a point en vous d'ignorance. Notre-Seigneur Jésus-Christ est le Verbe de Dieu par qui tout a été fait. C'est ce Verbe qui s'est fait chair pour nous racheter, et qui a habité parmi nous[4] : il s'est fait homme, lui qui était Dieu par-dessus tout, Fils de Dieu égal à son Père ; il s'est fait homme, afin d'être Dieu, médiateur entre Dieu et les hommes, afin de réconcilier ceux qui étaient éloignés, de réunir ceux qui étaient séparés, de rappeler

[1] II Tim. IV, -8. — [2] Rom. II, 5. — [3] Ps. XLIX, 16-21.

[1] Ps. XLIX, 21.— [2] Matth. VII, 3.— [3] Act. IX, 4.— [4] Jean, I, 3, 14.

ceux qui étaient étrangers, de ramener les bannis; voilà pourquoi il s'est fait homme. Il est donc devenu la tête de l'Eglise, ayant un corps et des membres. Parce que ses membres gémissent sur la terre dans l'univers entier, au dernier jour ils seront dans la joie, quand ils recevront cette couronne de justice dont saint Paul a dit, que « le Seigneur, dans la « justice de son jugement, doit nous la rendre « alors[1] ». Et maintenant unissons-nous en un même corps et chantons en espérance. Car après avoir revêtu le Christ, nous ne sommes qu'un même Christ avec notre chef, puisque nous sommes assurément de la race d'Abraham. C'est le langage de l'Apôtre. Et si j'ai dit que nous sommes le Christ, l'Apôtre a dit : « Vous êtes donc la race d'Abraham, les « héritiers selon la promesse ». Vous êtes de la race d'Abraham : or, voyons si le Christ est la race d'Abraham : « En ta race les nations « seront bénies. Il ne dit pas : Dans tes « descendants, comme s'ils étaient plusieurs ; « mais bien comme d'un seul : Et en celui qui « naîtra de toi, et qui est le Christ[2] ». A nous aussi il est dit : « Donc vous êtes la race « d'Abraham ». Il est donc évident que nous appartenons au Christ, et que nous sommes ses membres, son corps ne formant avec notre chef qu'un seul homme. Ainsi répétons, nous aussi : « Seigneur, je chanterai votre « miséricorde et votre justice ».

4. « Je chanterai votre gloire, et je connaî« trai les voies de l'innocence, quand vous « viendrez à moi[3] ». Tu ne saurais chanter et comprendre que dans les voies de l'innocence. Si tu veux comprendre, chante dans la voie pure, c'est-à-dire travaille avec joie pour le Seigneur. Quelle est cette voie pure ? Ecoute la suite : « Je marchais dans l'innocence de « mon cœur, au milieu de ma maison ». Cette voie pure commence par l'innocence, et arrive encore au terme par l'innocence. A quoi bon chercher tant de paroles ? Sois pur, et toute justice est accomplie. Mais en quoi consiste l'innocence ? Un homme peut nuire en deux manières à un autre homme, ou en le rendant misérable, autant qu'il est en lui, ou en l'abandonnant dans la misère ; car tu ne veux point qu'un autre te plonge dans la misère, ni qu'il t'abandonne si tu es misérable. Quel est celui qui fait la misère des autres ? Celui qui use de violences ou d'embûches, qui ravit le bien d'autrui, qui opprime les pauvres, qui se livre au vol, qui recherche l'adultère, qui calomnie, qui fait gémir les autres, pour le bonheur de nuire. Quel est celui qui abandonne les misérables ? C'est celui qui voit un pauvre dénué de tout secours, et qui néglige de le soutenir comme il le pourrait, qui le dédaigne, qui lui ferme son cœur. Quand même on serait homme à n'avoir jamais besoin de miséricorde, il y aurait encore de l'orgueil, dans l'abandon d'un misérable : mais lorsqu'on est dans la tribulation de la chair, qu'on ne sait ce qui peut arriver demain, et qu'on méprise les larmes d'un malheureux, on n'est plus innocent. Mais alors qui est innocent ? Celui qui ne nuit point aux autres ni à lui-même. Car se nuire à soi-même, ce n'est plus être innocent. Je n'ai rien dérobé à personne, me dira quelqu'un, ni fait violence à personne ; c'est avec mon bien, avec le juste fruit de mon travail que je prends mes ébats, que je veux avoir une table bien servie, dépenser autant qu'il me plaira et boire avec mes amis, autant qu'il me plaira; à qui ai-je fait tort ? A qui ai-je fait violence ? Qui se plaint de moi ? Il paraît innocent. Mais s'il se pervertit, s'il détruit en lui-même le temple de Dieu, comment espérer qu'il sera miséricordieux pour les autres, qu'il prendra en pitié les malheureux ? Pourrait-il avoir de la pitié pour les autres, quand il est si cruel envers lui-même? Toute la justice se résume ainsi dans ce mot d'innocence. — « Aimer l'iniquité, c'est « haïr son âme[1] ». Lorsqu'il aimait l'iniquité, il croyait nuire aux autres; mais vois s'il nuisait aux autres. « Aimer l'iniquité », dit le Psalmiste, « c'est haïr son âme ». C'est donc à lui-même qu'on nuit tout d'abord, quand on veut nuire aux autres : on ne se met point au large, l'espace manque : toute malice est toujours à l'étroit; il n'y a que l'innocence pour être au large et se promener à l'aise. « Je me promenais dans l'innocence « de mon cœur, au milieu de ma maison ». Par ce milieu de la maison, il entend ou l'Eglise elle même dans laquelle se promène le Christ, ou notre cœur qui est une maison intérieure ; alors, au milieu de ma maison, serait une répétition de ce qu'il a dit plus haut : « Dans l'innocence de mon cœur ». Quiconque tient cette maison en mauvais état,

[1] II Tim. IV, 8. — [2] Gal. III, 8, 16, 29 ; Gen. XII, 3. — [3] Ps. C, 2.

[1] Ps. X, 6.

en est chassé; quiconque en effet est harcelé par une mauvaise conscience, ressemble à un homme qui demeure sous un toit d'où l'eau tombe de toutes parts, ou qui sort pour éviter la fumée, qui ne saurait demeurer chez lui : tel est l'homme dont le cœur n'est point tranquille, et qui ne saurait y habiter à l'aise. La distraction de leur esprit jette ces hommes au dehors d'eux-mêmes, et leur fait chercher le plaisir dans les choses corporelles, demander le calme aux bagatelles, aux spectacles, à la luxure, à toutes sortes de crimes. Pourquoi chercher leurs délices au dehors, sinon parce qu'ils ne peuvent à l'intérieur goûter la paix de la conscience? Aussi le Seigneur, après avoir guéri le paralytique, lui dit-il : « Enlevez votre grabat et allez en votre « maison [1] ». Voilà ce que doit faire une âme qui est comme amollie par la paralysie : qu'elle se raffermisse dans les bonnes œuvres de ses membres, qu'elle fasse le bien, qu'elle emporte son grabat, qu'elle soumette le corps ; puis, qu'elle aille dans sa maison ou sa conscience, et qu'elle la trouve assez large pour s'y promener, y chanter, y avoir l'intelligence.

5. « Je ne mettais sous mes yeux rien d'in« juste [2] ». Qu'est-ce à dire que « Je ne mettais « sous mes yeux aucune injustice? » Je n'y attachais point mon cœur, car, vous le savez, on dit d'un homme qui en aime un autre qu'il l'a sous les yeux. Et un homme que l'on méprise se plaint en disant : Je ne suis rien à ses yeux. Ainsi donc, avoir une chose sous ses yeux, c'est l'aimer ; qu'est-ce que ne pas l'aimer? Ne pas y être de cœur. Le Prophète nous dit donc : « Je ne mettais sous mes « yeux rien d'injuste » : je ne m'attachais pas au mal ; et il nous dit ce qu'est le mal : « Je « haïssais quiconque violait la loi ». Ecoutez bien, mes frères, si vous marchez avec le Christ au milieu de sa maison, c'est-à-dire si vous goûtez dans votre cœur un saint repos, ou si dans l'Eglise vous prenez le bon chemin qu'a suivi votre chef, vous ne devez pas seulement haïr les prévaricateurs que vous rencontrez au dehors, mais encore tous ceux de l'intérieur. Quels sont les prévaricateurs? Ceux qui haïssent la loi de Dieu ; ceux qui l'entendent sans la pratiquer, voilà les prévaricateurs. Poursuis de ta haine les prévaricateurs, écarte-les de toi. Mais c'est le prévaricateur, et non l'homme, que tu dois haïr. Le même homme qui devient prévaricateur a deux dénominations ; il est homme, puis prévaricateur : aime alors ce que Dieu a fait en lui, mais poursuis ce qu'il a fait lui-même. Poursuivre la prévarication, c'est tuer ce qu'a fait l'homme, pour délivrer ce qu'a fait Dieu. « J'ai haï ceux qui commettent le péché ».

6. « Le cœur méchant n'a pas eu d'accès « auprès de moi [1] ». Qu'est-ce à dire un cœur méchant? Un cœur tortueux. Qu'est-ce que le cœur tortueux? Le cœur qui n'est pas droit. Quand est-ce que le cœur n'est pas droit? Vois d'abord ce qu'est le cœur droit, tu sauras ce que peut être un cœur qui ne l'est pas. On appelle droit le cœur d'un homme qui ne repousse rien de ce que Dieu veut. Redoublez d'attention. Un homme demande à Dieu que je ne sais quoi ne lui arrive point, mais sa prière ne l'a point détourné. Qu'il redouble ses prières de tout son pouvoir ; ce qu'il veut éviter lui arrive contre sa volonté : qu'il se soumette alors à la volonté de Dieu, et ne résiste point à cette volonté si grande. C'est ce que nous apprend l'exemple du Sauveur lui-même, qui veut personnifier en lui notre infirmité, et qui s'écrie, au moment de souffrir : « Mon âme est triste jusqu'à la mort [2] ». Et pourtant il ne craignait pas la mort, lui qui avait le pouvoir de donner sa vie, et aussi le pouvoir de la reprendre [3]. Et Paul, ce soldat et serviteur du Christ, s'écrie : « J'ai com« battu un bon combat, j'ai gardé ma foi, j'ai « achevé ma course ; il ne me reste qu'à atten« dre la couronne de justice, que me rendra en « ce jour le Seigneur qui est juste juge [4] ». Il tressaille parce qu'il va mourir ; et son Seigneur, son chef est triste devant la mort! Le serviteur vaut donc mieux que le chef? Alors que devient cette parole du divin Maître : « Il « doit suffire au serviteur d'être comme son « Seigneur, et au disciple d'être comme son « maître [5] ? » Voilà que Paul est brave en face de la mort, et que le Seigneur est triste. « Je dési« rais », dit-il, « ma dissolution, afin d'être avec « le Christ [6] ». Paul est dans la joie en face de la dissolution, afin d'être avec le Christ, et le Christ sera dans la tristesse, lui avec qui Paul se réjouit d'être un jour? Qu'est-ce que cette parole, sinon le cri de notre infirmité? Beaucoup d'hommes faibles sont encore attristés

[1] Matth. IX, 6. — [2] Ps. C, 3.

[1] Ps. C, 4.— [2] Matth. XXVI, 38.— [3] Jean, X, 18.— [4] II Tim. IV, 7. — [5] Matth. X, 25. — [6] Philipp. I, 23.

en face de la mort; mais qu'ils aient le cœur droit, qu'ils évitent la mort autant qu'ils le pourront; et s'ils ne le peuvent, qu'ils disent ce que le Seigneur a dit, non pour lui, mais pour nous. Qu'a-t-il dit? « Mon Père, s'il est « possible, que ce calice s'éloigne de moi ». Telle est bien l'expression de la volonté humaine: vois que déjà le cœur est droit: « Néan« moins, ô mon Père, que votre volonté se « fasse, et non la mienne[1] ». Si donc le cœur droit suit le Seigneur, le cœur dépravé lui résiste. Qu'il lui arrive quelque chose de fâcheux, et il s'écrie: O Dieu, que vous ai-je fait? Quel est mon crime? Quelle faute ai-je commise? Il veut être juste, et que Dieu soit injuste. Quel manque de droiture! C'est peu d'être tortueux, on veut encore que la règle soit faussée. Corrige-toi d'abord, et alors te paraîtra droit celui dont tu t'es éloigné. Ses actes sont justes, les tiens injustes; et tu es dépravé, parce que tu donnes le nom de juste à l'homme, à Dieu celui d'injuste. Quel homme appelles-tu juste? Toi-même. Dire en effet: Que vous ai-je fait? c'est te croire juste. Mais que Dieu te réponde: Il est vrai que tu ne m'as rien fait, tu as toujours agi pour toi. Car en agissant pour moi, tu eusses fait le bien. Tout le bien que l'on fait, c'est pour moi qu'on le fait, puisque c'est pour obéir à mon précepte. Tout le mal que tu commets, tu le fais pour toi, et non pour moi; car le méchant, dans ce qu'il fait, n'agit que pour lui, puisque je ne lui commande point ces actes. Mes frères, quand vous rencontrerez ces hommes, avertissez-les, reprenez-les, corrigez-les: et si vous ne pouvez les reprendre ou les corriger, ne vous attachez point à eux, afin de pouvoir dire: « Le cœur pervers n'a eu nul accès au« près de moi ».

7. « Comme le méchant s'éloignait de moi, « je ne le connaissais pas ». Qu'est-ce à dire: « Je ne le connaissais pas? » Je ne l'approuvais point, ne l'applaudissais point, il me déplaisait. Nous voyons, en effet, que l'Ecriture donne souvent au mot connaître, le sens de plaire. Que peut-on cacher à Dieu, mes frères? Verra-t-il donc les justes sans voir les injustes? Quelle est ta pensée qu'il ne connaisse point? Je ne dis pas quel acte, mais quelle pensée peux-tu lui dérober? Je ne dis pas seulement quelle pensée actuelle, mais quelle pensée à venir n'a-t-il pas vue avant toi? Dieu connaît donc tout, et néanmoins, à la fin, c'est-à-dire au jour du jugement, qui suivra sa miséricorde, il dit de quelques-uns: « En ce jour, beaucoup viendront, et diront: « Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas chassé « les démons en votre nom, fait beaucoup de « prodiges en votre nom, mangé et bu en « votre nom? et je leur dirai: Retirez-vous de « moi, artisans d'iniquité, je ne vous connais « point[1] ». Y a-t-il donc quelqu'un que Dieu ne connaisse pas? Mais que signifie: « Je ne « vous connais pas? » Je ne vous trouve point conformes à ma règle. Car je connais la règle de ma justice, et vous n'y êtes point conformes, vous vous en êtes écartés, vous êtes tortueux. C'est en ce sens qu'il est dit ici: « Je ne connaissais point. Comme le méchant « s'éloignait de moi, je ne le connaissais « pas ». Qu'est-ce à dire: « Je ne le connais« sais pas? » Serait-ce parce qu'un méchant, rencontrant un juste dans un chemin étroit, se dit cette parole de Salomon au livre de la Sagesse: « Il m'est odieux, même de le « voir[2] »; et qu'alors il se détourne du chemin pour ne point le voir? Mais combien de méchants voyons-nous, et combien nous voient, qui loin de se détourner de nous, accourent au contraire auprès de nous, et voudraient faire de nous les complices de leurs iniquités? Nous le voyons souvent. Comment donc se détournent-ils? Quiconque n'est pas semblable à toi, s'éloigne de toi. Qu'est-ce à dire qu'il s'éloigne? Qu'il ne te suit pas. Qu'est-ce à dire, qu'il ne te suit pas? Qu'il n'imite pas tes exemples. Donc, « comme le « méchant s'éloignait de moi », c'est-à-dire comme le méchant ne me ressemblait point, ne voulait point marcher sur mes traces, ni suivre l'exemple que je lui donnais; « je ne « le connaissais point ». Qu'est-ce à dire: « Je ne le connaissais point? » non pas que je le méconnaissais, mais que je ne l'approuvais point.

8. « Celui qui parle en secret contre son « prochain, je le poursuivais[3] ». C'est là une salutaire persécution, non contre l'homme, mais contre le péché. « Je ne m'asseyais à « table, ni avec l'homme à l'œil superbe, ni « avec l'homme d'un cœur insatiable ». Qu'est-ce à dire: « Je ne m'asseyais point à « leur table? » Que votre charité fasse attention; nous entendrons quelque chose d'ad-

[1] Matth. XXVI, 38, 39.

[1] Matth. VII, 22, 23. — [2] Sag. II, 15. — [3] Ps. C, 5.

mirable. S'il ne s'asseyait pas à table avec eux, il ne mangeait point; s'asseoir à table, c'est manger; pourquoi donc voyons-nous que le Seigneur a mangé avec les orgueilleux? Non point avec ces publicains et avec ces pécheurs, car ils étaient humbles, ils connaissaient leur maladie et cherchaient un médecin; mais c'est avec les orgueilleux pharisiens que nous lisons qu'il mangea. Un de ces orgueilleux l'avait invité; c'est à lui que déplut cette femme pécheresse, fameuse dans sa ville natale, et qui vint se jeter aux pieds du Sauveur; c'est à ce pharisien qui disait en son cœur (et la pureté des pharisiens allait jusqu'à ne point se laisser toucher par des hommes impurs; pour peu que les touchât un homme impur, ils etaient saisis d'horreur, et craignaient de devenir impurs par l'attouchement d'un homme impur): « Si cet « homme était un prophète, il saurait quelle « femme vient à ses pieds [1] ». Comment savait-il que Jésus ne connaissait point cette femme? C'est qu'il le soupçonnait parce qu'il ne la repoussait point? Lui, Simon, l'eût repoussée bien loin. Or, le Seigneur, non-seulement connaissait cette femme, mais il voyait encore les blessures incurables faites à l'orgueil de Simon. A la vue de ses pensées, et pour lui montrer son propre orgueil: « Si« mon », lui dit-il, « j'ai quelque chose à te « dire: un créancier avait deux débiteurs, « dont l'un lui devait cinquante deniers, et « l'autre cinq cents: comme ils ne pouvaient « s'acquitter, il leur remit leur dette à tous « deux: qui des deux l'aima le plus? » Et celui-ci prononça contre lui-même cette sentence que la vérité lui arrachait: « Je crois, « Seigneur, que c'est celui à qui il a le plus « remis. Alors se tournant vers la péche« resse: Vois-tu cette femme, dit-il à Si« mon? Je suis entré dans ta maison, et « tu ne m'as point donné d'eau pour laver « mes pieds; mais celle-ci m'a lavé les pieds « avec ses larmes [2] », et le reste que vous savez. Il n'est pas nécessaire de nous arrêter plus longtemps sur les détails de ce passage que nous citons. Ce pharisien donc était orgueilleux, et le Seigneur mangeait avec lui; pourquoi David nous dit-il: « Je ne prenais mes « repas ni avec l'homme au regard orgueil« leux, ni avec l'homme au cœur insatia« ble? » Qu'est-ce à dire: « Je ne prenais point « mes repas? » Je ne mangeais pas avec lui. Comment nous propose-t-il ce qu'il ne fait point? Il nous engage à l'imiter: or, nous le voyons dans un festin avec les orgueilleux, comment nous défendra-t-il de manger avec eux? Pour nous, mes frères, nous nous séparons quelquefois de nos frères, nous nous abstenons de manger avec eux, afin qu'ils se corrigent. Nous acceptons plus volontiers avec les étrangers, avec les païens, qu'avec ceux de nos proches que nous voyons plongés dans une vie de désordres, afin qu'ils en rougissent et s'en corrigent; ainsi que l'a dit l'Apôtre: « Si quelqu'un n'obéit pas à ce que « nous ordonnons par notre lettre, notez-le, « et n'ayez point de commerce avec lui, ne le « regardez pas néanmoins comme un ennemi, « mais reprenez-le comme un frère [1] ». C'est ce que nous faisons souvent avec nos frères pour les guérir; et pourtant nous mangeons souvent avec des étrangers et avec des impies.

9. Que signifie cette parole: « Je ne prenais « point mes repas avec l'homme au regard « orgueilleux, au cœur insatiable? » Un cœur pieux a sa nourriture, et un cœur orgueilleux sa nourriture aussi. C'est en vue de cette nourriture du cœur superbe, que le Prophète a dit: « L'homme au cœur insa« tiable ». Quelle est la nourriture du cœur superbe? S'il y a orgueil, il y a envie, il n'en peut être autrement. L'orgueil est père de l'envie, il ne peut engendrer que l'envie, et qu'être toujours avec elle. Tout orgueilleux est envieux, et il se repaît du mal d'autrui. De là cette parole de l'Apôtre: « Si vous vous « déchirez et vous dévorez les uns les autres, « prenez garde de vous détruire mutuelle« ment [2] ». Voyez donc de quoi ils se nourrissent, et ne mangez point avec eux, fuyez un tel festin. Mais la joie du mal d'autrui ne les rassasie point, car ils sont insatiables. Garde-toi de tomber de leurs festins dans les filets de Satan. Tel était le festin des Juifs quand ils crucifièrent le Seigneur, ils se repaissaient en quelque sorte des souffrances du Sauveur; ce qui est bien différent de nous qui nous repaissons de sa croix, parce que nous mangeons sa chair. Ils lui disaient, en le voyant suspendu à la croix et en lui insultant, car leur cœur était insatiable, ils disaient donc: « S'il est le Fils de Dieu, qu'il

[1] Luc, VII, 39. — [2] Id. 36-44.

[1] II Thess III, 14, 15. — [2] Gal. V, 15.

« descende de la croix ; il a sauvé les autres, « et il ne peut se sauver lui-même [1] ». Ils se repaissaient de leur cruauté, et pour lui, sa nourriture était sa miséricorde. « Mon Père », dit-il, « pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent « ce qu'ils font [2] ». Ils avaient donc leur nourriture, et lui sa nourriture. Mais écoutez ce qui est dit de la table des orgueilleux : « Que « leur table soit pour eux un piége, une ven- « geance, un scandale [3] ». Ils s'en sont repus et ont été pris; de même que les oiseaux se font prendre en mangeant l'appât du piége, et les poissons en mordant à l'hameçon. Les impies ont donc leurs festins, et les hommes pieux leurs festins. Ecoutez, voici le festin des bons : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif « de la justice, parce qu'ils seront rassasiés [4] ». Si donc l'homme pieux se rassasie de justice et l'impie d'orgueil ; il n'est pas étonnant que celui-ci ait le cœur insatiable, car il a pour nourriture l'iniquité ; loin de toi ce pain de l'iniquité ; et l'homme à l'œil superbe, au cœur insatiable ne mangera point avec toi.

10. Mais toi, ô Prophète, où était ta nourriture ? A quelle table te plaisais-tu, quand l'impie ne mangeait pas avec toi ? « Mes « yeux », répond-il, « étaient sur les fidèles « de la terre, afin qu'ils soient établis avec « moi [5] ». Le Seigneur nous dit : « Mes yeux « sont sur les fidèles de la terre, afin qu'ils « demeurent avec moi » : c'est-à-dire qu'ils y soient assis. Comment être assis ? « Vous « serez assis sur douze trônes, pour juger les « douze tribus d'Israël [6] ». Les fidèles de la terre seront donc juges, et c'est à eux que saint Paul a dit : « Ne savez-vous point que « nous jugerons les anges [7] ? Mes yeux sont « sur les fidèles de la terre, afin qu'ils soient « établis avec moi. Celui qui marchait dans la « voie pure, était celui qui me servait ». « Moi », et non pas lui. Beaucoup en effet sont ministres de l'Evangile, mais ministres pour eux, cherchant leurs intérêts et non ceux du Christ [8]. Qu'est-ce que servir le Christ? Chercher ce qui est des intérêts de Jésus-Christ. Or, que les méchants annoncent l'Evangile, ils sauvent les autres, en se perdant eux-mêmes. Car il est écrit : « Faites ce qu'ils « vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils « font [9] ». Tu n'as donc rien à craindre quand c'est un méchant qui t'annonce l'Evangile. Malheur à celui qui se sert lui-même, c'est-à-dire qui cherche ses intérêts : toi, cherche ceux du Christ. « Celui qui marchait dans la « voie droite, celui-là me servait ».

11. « Celui qui se comporte avec orgueil, « n'habitera point l'intérieur de ma mai- « son [1] ». Reportez-vous à la maison indiquée plus haut, c'est-à-dire au cœur. Nul homme aux actes orgueilleux n'habitait dans mon cœur, nul homme semblable n'y demeurait, il en sortait à l'instant. Nul ne demeure dans mon cœur, s'il n'est doux et paisible : l'orgueilleux n'y habitait point, car l'injuste n'habite point le cœur du juste. Qu'un homme juste soit séparé de toi par des distances et des contrées ; vous habitez ensemble, si vous avez un même cœur. « L'homme qui se com- « porte avec orgueil n'a point habité dans « mon cœur, l'homme aux paroles d'iniquité, « ne marchera point d'un pas ferme en ma « présence ». Telle est la voie sans tache, qui nous donne l'intelligence, quand le Seigneur vient à nous.

12. « Dès le matin j'exterminais tous les « pécheurs de la terre [2] ». Ce passage est obscur; écoutons bien, je vous prie, le psaume touche à sa fin. « Au matin j'exter- « minais tous les pécheurs de la terre ». Pourquoi ? « Afin de bannir de la cité du « Seigneur tous ceux qui commettent l'ini- « quité ». Il en est donc dans la cité du Seigneur qui commettent l'iniquité, et ils sont épargnés aujourd'hui. Pourquoi ? Parce que nous sommes dans le temps de la miséricorde, et qu'après viendra celui du jugement. « Je « chanterai, Seigneur, votre miséricorde et « votre jugement ». Il nous a dit plus haut que les bons seuls s'attachent à lui, qu'il ne s'est pas attaché aux méchants, qu'il ne se plaît point dans le festin d'iniquité de ces hommes qui ne servent qu'eux-mêmes, et non le Seigneur, c'est-à-dire qui cherchent leurs propres intérêts. Et comme si nous lui demandions : Pourquoi donc avoir toléré si longtemps ces hommes dans votre cité ? C'était le temps de la miséricorde, nous dit-il. Mais qu'est-ce que le temps de la miséricorde ? C'est-à-dire que le jugement n'est pas encore dévoilé : c'est la nuit, viendra le jour, et le jugement apparaîtra. Ecoute l'Apôtre : « Gar- « dez-vous de juger quelqu'un avant le

[1] Matth. XXVII, 40, 42. — [2] Luc, XXIII, 34. — [3] Ps. LXVIII, 23. — [4] Matth. V, 6. — [5] Ps. C, 6. — [6] Matth. XIX, 28. — [7] I Cor. VI, 3. — [8] Philipp. II, 21. — [9] Matth. XXIII, 3.

[1] Ps. C, 7. — [2] Id. 8.

« temps ». Qu'est-ce à dire « avant le temps? » Avant le jour. Vois qu'il s'agit ici du jour : « Jusqu'à ce que vienne le Seigneur, qui doit « éclairer les secrets des ténèbres, manifester « les pensées des cœurs, et alors chacun re- « cevra sa louange de Dieu [1] ». Maintenant en effet que vous ne voyez point mon cœur et que je ne vois point le vôtre, c'est la nuit. Tu demandes à un homme je ne sais quoi qu'il te refuse, et tu te crois méprisé ; or, peut-être n'es-tu pas méprisé. Car tu ne vois point le cœur, et à l'instant tu murmures, il faut te pardonner comme à un homme qui erre pendant la nuit. Tu es aimé d'un homme, et tu crois qu'il te hait ; ou bien il te hait quand tu crois en être aimé : l'une et l'autre erreur est l'effet de la nuit. Sois donc sans crainte, mets ta confiance dans le Christ, et tu auras la lumière en lui : n'appréhende aucun mal de sa part, car nous sommes en sûreté, ayant la certitude qu'on ne peut le tromper et qu'il nous aime. Mais nous n'avons point cette certitude à l'égard de nous-mêmes. Dieu connaît notre amour mutuel, mais nous, bien que nous nous aimions, qui connaît notre intention alors ? Pourquoi le cœur se dérobe-t-il à tous ? Parce que nous sommes dans la nuit. Or, dans cette nuit les tentations abondent. C'est de cette nuit que le psaume a dit : « Vous avez amené les ténèbres, et « voilà la nuit; alors les bêtes de la forêt « glissent dans l'ombre : les lionceaux rugis- « sent après leur proie, et demandent à Dieu « leur pâture [2] ». C'est pendant la nuit que les lionceaux cherchent la nourriture. Quels sont ces lionceaux ? Les princes et les puissances de l'air, le démon et ses anges [3]. Comment cherchent-ils leur nourriture ? En nous suggérant la tentation. Mais comme ils ne peuvent nous approcher si Dieu ne leur en donne le pouvoir, le Psalmiste ajoute qu'« ils demandent leur proie au Seigneur ». Le démon demande de tenter Job. Quelle était cette proie? Une proie riche, opulente, le juste de Dieu, à qui le Seigneur lui-même avait rendu témoignage en l'appelant « homme irré- « prochable, et véritable serviteur de Dieu ». Demander à le tenter, c'était demander à Dieu sa proie, et il reçut le pouvoir, non de l'accabler, mais de le tenter [4]; de le purifier, non de le perdre. Néanmoins il arrive que d'autres sont livrés au tentateur pour l'avoir mérité, parce qu'ils se sont livrés eux-mêmes à leurs concupiscences. Le diable en effet ne nuit à personne s'il n'en a reçu de Dieu le pouvoir. Mais quand ? pendant la nuit. Qu'est-ce à dire pendant la nuit ? En cette vie. Mais quand à la nuit succédera le jour, les méchants seront précipités avec le diable dans le feu éternel, et les justes auront une vie sans fin [1]. Là plus de tentateur, parce qu'il n'y aura plus de lionceaux, la nuit sera passée. Aussi le Seigneur dit-il à ses disciples : « Cette nuit Satan a demandé de vous cribler « comme le froment ; mais, Pierre, j'ai prié « pour toi, afin que ta foi ne vienne pas à « faiblir [2] ». Qu'est-ce à dire, « vous cribler « comme le froment? » De même que l'homme ne mange le froment qu'après l'avoir brisé pour en faire du pain, de même nul ne devient en quelque sorte la proie de Satan, qu'après avoir été brisé sous la meule de l'affliction. Il nous brise donc pour nous manger ; mais toi, si dans l'affliction tu demeures un véritable grain, tu ne seras point broyé, et il ne t'arrivera aucun mal. Quand les bœufs foulent le grain, n'ont-ils d'action que sur le grain seulement? Ne les chasse-t-on point sur la paille dans la grange ? Mais est-ce le froment qui doit craindre ? Nullement. La paille seule est brisée, le froment est dépouillé du superflu, et alors viendra le van, qui fera du froment une masse pure. Le grain que l'on trouve alors est mis en réserve dans les greniers, et le monceau de paille jeté au feu inextinguible [3].

13. A quoi bon ce langage ? Parce que nous espérons voir le jour. Ce jour pour nous doit être dans le Christ, et pendant que nous sommes dans la tentation, c'est la nuit. Pendant la nuit, Dieu épargne les pécheurs, et ne les extermine point ; il leur inflige des épreuves douloureuses, afin de les corriger, il les tolère dans sa cité. Mais croyons-nous qu'il les souffrira toujours? Si Dieu usait toujours de miséricorde, il n'y aurait point de jugement. Mais si le psaume a dit vrai : « Sei- « gneur, je chanterai votre miséricorde et « votre jugement » ; il n'épargne aujourd'hui que pour juger plus tard. Or, quand jugera-t-il ? Quand la nuit sera passée. De là cette parole : « Au matin j'exterminais tous les « pécheurs de la terre ». Qu'est-ce à dire, « au matin? » Au point du jour, quand la

[1] I Cor. IV, 5. — [2] Ps. CIII, 20, 21. — [3] Ephés. II, 2. — [4] Job, I, 8-12.

[1] Matth. XXV, 46. — [2] Luc, XXII, 31, 32. — [3] Matth. III, 2.

nuit sera passée. « Au matin j'exterminais « tous les pécheurs de la terre » : pourquoi les avoir épargnés jusqu'au matin ? Parce que c'était la nuit. Qu'est-ce à dire, c'était la nuit ? C'était le moment de l'indulgence ; car Dieu pardonnait, quand le cœur des hommes était dans les ténèbres. Tu vois un homme vivant dans le désordre ; tu as pour lui de la tolérance ; comme il est dans la nuit, tu ne sais ce qu'il deviendra, si vivant aujourd'hui dans le désordre, il ne sera pas demain plus régulier ; et si l'homme régulier d'aujourd'hui ne sera pas demain l'homme du désordre. Nous sommes dans la nuit, et Dieu tolère les pécheurs dans sa longanimité. Il les tolère afin qu'ils se retournent vers lui. Mais ceux qui ne se convertiront point ici-bas seront exterminés. Pourquoi exterminés ? Afin qu'ils soient bannis de la cité de Dieu, de la société de Jérusalem, de la société des saints, de la société de l'Eglise. Quand seront ils exterminés ? « Au matin ». Qu'est-ce à dire « au matin ? » Quand la nuit sera passée. Pourquoi les épargner aujourd'hui ? Parce que c'est le temps de la miséricorde. Pourquoi n'épargner pas toujours ? Parce que « je chanterai, Seigneur, votre « miséricorde, et ensuite votre jugement ». Mes frères, que nul ne se fasse illusion. Tous ceux qui commettent l'iniquité seront exterminés : le Christ les exterminera au matin, et les bannira de sa cité. Mais aujourd'hui que nous sommes dans le temps de la miséricorde, que les pécheurs l'écoutent. Partout il nous prêche, et dans sa loi, et dans les Prophètes, et dans les psaumes, et dans les Epîtres et dans l'Evangile. Reconnaissez qu'il ne se tait point, qu'il épargne, qu'il use même de miséricorde ; mais veillez sur vous, car voici le jugement.

PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME CI[1].

PREMIÈRE PARTIE DU PSAUME.

LES GÉMISSEMENTS DE L'ÉGLISE.

C'est un pauvre qui parle, et ce pauvre est Jésus-Christ, lequel a fait les richesses matérielles, les richesses de l'intelligence, les richessés de la vertu. S'il est pauvre, c'est qu'il s'est fait chair, et dès lors, revêtu de notre pauvreté ; c'est donc nous qui parlons en lui dans notre psaume ; et dans le chef on doit reconnaître les membres. Que Dieu soutienne toujours ses membres, puisqu'il en est qui sont toujours dans l'angoisse. Mes jours se sont évanouis, parce que dans mon orgueil j'ai oublié de manger mon pain, ce pain du juste descendu du ciel. Mais par compassion les os, dans l'Eglise, s'attachent à la chair, ou les forts s'inclinent vers les faibles. La prédication de la vérité se fait parfois chez un peuple où le Christ est inconnu, c'est le pelican au désert ; ou chez un peuple qui est retombé, c'est le hibou dans les ténèbres et les masures ; ou chez de vrais chrétiens, c'est le passereau sur le toit : ou bien encore le Christ serait le pélican qui rend, dit-on, la vie à ses petits qu'il arrose de son sang, et dans la solitude, parce que seul le Christ est né d'une vierge ; il serait le hibou par sa passion, qui eut lieu dans les ténèbres des Juifs, et le passereau sur le toit par sa résurrection On reproche au Christ de manger avec les pécheurs, comme aux chrétiens d'encourager le vice par la promesse du pardon : comme si le désespoir n'était pas plus corrupteur encore, et comme si l'incertitude de la mort n'était pas un contre-poids. Dieu punit en effet l'homme pécheur, et non la créature qu'il n'a point faite à son image, qui ne craint rien, n'espère rien. Le Seigneur n'oublie rien, et de la poussière de Sion il fait sortir l'Eglise primitive. Hâtons-nous d'entrer dans la construction de Sion ; quand elle sera achevée, il sera trop tard.

1. Voici un pauvre qui prie, et qui ne prie pas en silence. On peut donc entendre ce qu'il dit, et voir qui il est. C'est peut-être de ce pauvre que saint Paul dit : « Il s'est fait pauvre « pour nous, lui qui était riche, afin de nous « enrichir par sa pauvreté[1] ». Mais si c'est lui, comment est-il pauvre ? Car sa richesse, qui ne la voit point ? Qu'est-ce qui fait la richesse des hommes ? L'or, l'argent, de nom-

[1] Premier sermon prêché après les lois portées contre les Donatistes, en l'année 405.

[1] II Cor. VIII, 9.

breux domestiques, de grandes terres : mais « tout cela est fait par lui [1] ». Or, quoi de plus riche que celui qui a fait les richesses, et même celles qui ne sont point de véritables richesses? C'est de lui, en effet, que nous viennent ces richesses intérieures, le génie, la mémoire, la conduite, la santé, la vivacité des sens, la conformation des membres. Avec ces biens un homme est déjà riche, fût il pauvre d'ailleurs. C'est de Dieu encore que viennent les richesses bien plus précieuses, comme la foi, la piété, la justice, la charité, la chasteté, les mœurs pures. Car nul ne peut les tenir que de celui qui justifie l'impie [2]. Incalculables richesses ! Quel est en effet le plus riche, ou l'homme qui a ce qu'il désire, par celui qui a tout fait, ou celui qui fait ce qu'il veut, pour en laisser le bénéfice à un autre? Assurément le plus riche est celui qui a fait ce que tu possèdes, puisqu'il a aussi ce que tu n'as pas. Quelles richesses encore une fois ! Et dans celui qui est si riche comment retrouver cette parole : « Je mangeais la cendre comme « du pain, et je mêlais mes larmes à mon « breuvage [3] ? » Est-ce là que se bornent tant de richesses ? Quelle élévation d'une part ! quel abaissement d'autre part ! Que faire ? Comment allier tant de grandeur avec tant de bassesse ? Quelle distance de l'une a l'autre! Je ne reconnais point ce pauvre; sans doute c'est un autre, cherchons encore. Ce qui nous fait croire que ce n'est point lui, c'est que nous ne pouvons l'interroger, sans nous extasier devant ses richesses : « Au com« mencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu. Voilà ce qui « était en Dieu au commencement. Tout a été « fait par lui, et sans lui rien n'a été fait [4] ». Celui qui a parlé de la sorte, était riche déjà pour tenir ce langage, et combien l'était davantage Celui dont il disait : « Au commence« ment était le Verbe », non point un Verbe quelconque, mais « le Verbe Dieu »; non point quelque part, mais « en Dieu »; non point oisif, mais : « Toutes choses ont été faites par lui ». A-t-il donc mangé son pain comme la cendre, mêlé ses larmes à son breuvage ? Craignons que notre pauvreté ne fasse injure à tant de richesses. Cherche cependant s'il ne serait point lui-même ce pauvre, « lui qui s'est fait « chair pour habiter parmi nous [5] ». Ecoute cette parole : « C'est moi votre serviteur, et le « fils de votre servante [1] ». Souvenez-vous de cette chaste servante, vierge et mère tout ensemble. C'est en elle qu'il s'est revêtu de notre pauvreté, qu'il a revêtu la forme de l'esclave, en s'anéantissant lui-même, de peur que sa richesse ne t'effrayât et ne t'empêchât de t'approcher de lui à cause de ton extrême pauvreté. C'est là, dis je, qu'il a pris la forme de l'esclave, là qu'il s'est revêtu de notre pauvreté, qu'il s'est fait pauvre, là qu'il nous a enrichis. Nous commençons donc à comprendre qu'il s'agit de lui dans ce passage; toutefois ne nous prononçons pas avec témérité ; c'est le fruit d'une vierge, c'est la pierre détachée de la montagne, sans le secours d'aucun homme [2], nul homme n'a eu part dans cette œuvre, nulle transfusion de concupiscence, mais la foi s'alluma et la chair du Verbe fut conçue. Il sortit du sein virginal ; les cieux chantèrent sa gloire, les anges l'annoncèrent aux bergers [3], l'étoile attira les mages, qui adorèrent ce nouveau roi [4]. Siméon, plein de l'Esprit-Saint, reconnut l'Enfant-Dieu dans les bras de sa mère. L'âge fit grandir, non sa divinité, mais son corps, et d'ineptes vieillards admirent avec stupéfaction la sagesse d'un enfant de douze ans [5]. Et quand même ces vieillards eussent été habiles, qu'est-ce que cette habileté auprès du Verbe de Dieu ? Qu'est-ce que cette habileté auprès de la Sagesse de Dieu? Les habiles eux-mêmes ne seraient-ils pas réduits au néant, si le Verbe ne les soutenait ? Son corps grandit encore, et il vient au fleuve pour être baptisé [6] ; celui qui le baptise le reconnaît pour Dieu, et se proclame indigne de délier les cordons de ses souliers [7]. Dès lors la lumière est rendue aux aveugles, l'oreille des sourds est ouverte, les muets parlent, les lépreux sont guéris, les paralytiques affermis, les malades recouvrent la santé, les morts ressuscitent [8].

2. A la vérité, en comparant tout cela aux richesses de ce Verbe, je n'y vois que pauvreté : mais combien est-ce encore loin de la cendre et du breuvage mêlé aux larmes ! Je n'ose encore dire : C'est lui, et néanmoins je le voudrais. Il y a ici des choses qui me forcent à le dire, et d'autres qui me forcent à craindre. C'est lui, et ce n'est pas lui. Déjà il a la forme

[1] Jean, I, 3. — [2] Rom. IV, 5. — [3] Ps. CI, 10. — [4] Jean, I, 1-3. — [5] Id. 14.

[1] Ps. CXV, 16. — [2] Dan. II, 34. — [3] Luc, II, 7-14. — [4] Matth. II, 1, 2. — [5] Luc, II, 25-47. — [6] Marc, I, 7. — [7] Marc, I, 11. — [8] Matth. XI, 5.

de l'esclave, il porte une chair fragile et mortelle, il vient pour mourir, et néanmoins on ne le comprend pas encore dans cette pauvreté : « Je mangeais la cendre comme le « pain, et je mêlais mes pleurs à mon breu- « vage ». Qu'il ajoute alors pauvreté à pauvreté, qu'il identifie à lui-même le corps de notre humilité [1] : qu'il soit notre chef, que nous soyons ses membres, soyons deux dans une même chair. D'abord pour être pauvre, il a pris la forme de l'esclave [2], et a quitté son Père : après avoir pris naissance d'une vierge, qu'il abandonne aussi sa mère, et qu'ils soient deux dans une même chair [3] ; ils n'auront plus alors qu'une même voix, et dans cette voix unique, nous ne serons plus surpris de retrouver la nôtre : « Je mangeais la cendre « comme du pain, et mêlais mes pleurs à « mon breuvage ». Il a donc daigné nous agréer pour ses membres. Or, dans ses membres, il y a des pénitents, car ils ne sont pas exclus ni séparés du corps de son Eglise ; et il ne peut se joindre à cette épouse que par ces paroles : « Faites pénitence, parce que le « royaume des cieux approche [4] ». Ecoutons ce que demandent ici la tête [5] et le corps, l'Epoux et l'Epouse [6], le Christ et l'Eglise, dans l'ineffable unité : mais le Verbe et la chair ne sont pas un, tandis que le Père et le Verbe sont un : le Christ et l'Eglise sont un, un homme parfait, dans sa forme la plus complète : « Jusqu'à ce que nous parvenions « tous, dans l'unité de foi, dans la connais- « sance du Fils de Dieu, à l'état de l'homme « parfait, à la mesure de l'âge de la plénitude « du Christ [7] ». Mais jusqu'à ce que nous arrivions, nous rencontrons ici-bas notre pauvreté, nous rencontrons le labeur et le gémissement. Grâces soient rendues à sa miséricorde. D'où viendrait le labeur et le gémissement au Verbe par qui tout a été fait? S'il a daigné prendre sur lui notre mort, ne nous donnera-t-il pas la vie? Il nous a donné une grande espérance, et c'est dans cette espérance que nous gémissons. Car il y a un gémissement de tristesse, et un gémissement qui a bien sa joie. Il me semble que Sara, longtemps stérile, eut un gémissement de joie quand elle devint mère. Et nous aussi, Seigneur, c'est avec votre crainte que nous avons enfanté l'esprit de salut [8]. Ecoutons donc le Christ pauvre en nous et avec nous, et pour nous. Car le titre nous indique ici un pauvre. Si vous croyez, mes frères, que de moi-même j'ai soupçonné quel est ce pauvre, écoutons sa prière et connaissons enfin sa personne ; ne te laisse point surprendre, si tu entends une parole qui ne puisse s'adapter à ce chef auguste : j'ai jeté ces préliminaires, afin que si tu rencontres quelque chose de semblable, tu te souviennes que c'est le corps qui parle dans son infirmité, et que tu reconnaisses dans le chef la voix des membres. « Prière du pauvre », tel est le titre. « Quand il était dans l'angoisse, « il répandait sa prière, en présence de « Dieu [1] ». Tel est le pauvre qui dit ailleurs : « Des confins de la terre, j'ai crié vers vous, « quand mon âme était dans l'angoisse [2] ». Tel est notre pauvre, parce que c'est lui qui est le Christ, lui qui, chez les Prophètes, s'est appelé époux et épouse. « Il m'a mis une cou- « ronne », dit-il, « comme au jeune époux ; et « il m'a ornée comme une jeune épouse [3] ». C'est à lui-même qu'il donne le nom d'Epoux et aussi bien celui d'Epouse; pourquoi, sinon parce que le chef alors serait l'époux, et le corps l'Epouse? Ecoutons ses paroles, ou plutôt écoutons les nôtres, et si nous nous trouvons en dehors, travaillons à entrer bientôt.

3. « Seigneur, écoutez ma prière, et que mes « cris viennent jusqu'à vous [4] ». Or, « Sei- « gneur, exaucez ma prière », revient à dire : « Que mes cris arrivent jusqu'à vous ». Ce redoublement est une véhémence de sentiment dans la prière. « Ne détournez point de « moi votre face [5] ». Quand est-ce que Dieu détourna sa face de son Fils? Le Père de son Christ? Mais à cause de la pauvreté des membres : « Ne détournez point de moi votre « face, au jour de mes tribulations ; inclinez « vers moi votre oreille ». C'est ici-bas que je suis dans l'angoisse, et vous, Seigneur, vous êtes en haut des cieux. Si je m'élève, vous êtes loin de moi ; si je m'abaisse, vous inclinez votre oreille vers moi. Mais qu'est-ce à dire, « au jour de mes tribulations? » N'est-il point maintenant dans l'angoisse? Et parlerait-il de la sorte, s'il n'était dans l'épreuve? Il aurait donc suffi de dire : Inclinez votre oreille vers moi, parce que je suis dans l'angoisse. « En « quelque jour que je sois dans l'angoisse, in- « clinez votre oreille vers moi ». Telle est la

[1] Philip. III, 21.— [2] Id. II, 7.— [3] Ephés. v, 31, 32.— [4] Matt. III, 2.— [5] Ephés. IV, 15.— [6] Jean, III, 29.— [7] Ephés. IV, 13.— [8] Isa. XXVI, 18.

[1] Ps. CI, 1. — [2] Id. LX, 3. — [3] Isa. LXI, 10. — [4] Ps. CI, 2. — [5] Id. 3.

prière de tout le corps, et si un membre souffre, tous les membres souffrent aussi [1]. Tu es donc aujourd'hui dans l'affliction, j'y suis avec toi. Un autre y sera demain, j'y serai avec lui ; et après cette génération, ceux qui succéderont à nos descendants, y seront aussi, j'y serai avec eux ; quiconque de mes membres peut être dans la tribulation, jusqu'à la fin des siècles, j'y suis avec lui. « En « quelque jour que je sois dans la tribulation, « inclinez votre oreille vers moi ; en quelque « jour que je vous invoque, exaucez-moi sans « retard ». Ce qui est la même pensée. Maintenant donc je vous invoque : mais « au jour « où je vous invoquerai, hâtez-vous de me « secourir ». Pierre a prié, Paul a prié, les autres Apôtres ont prié ; dans ces mêmes temps les fidèles ont prié, les fidèles ont prié dans les temps qui ont suivi, les fidèles ont prié au temps des martyrs, les fidèles prient dans les temps où nous sommes, les fidèles prieront encore dans l'avenir : « En quelque jour « que je vous invoque, hâtez-vous de me se- « courir ». « Hâtez-vous de me secourir »; car je demande ce que vous voulez accorder. Ce n'est point l'homme terrestre désirant les biens de la terre ; mais racheté de la captivité primitive, j'espère au royaume des cieux. « Exau- « cez-moi sans délai » ; car ce n'est qu'à ceux qui ont de semblables désirs, que vous avez dit : « Tu parleras encore, quand je répondrai : « Me voici [2]. En quelque jour que je vous in- « voque, exaucez-moi sans retard ». D'où vient ton invocation ? De quelle tribulation ? De quelle pauvreté ? O pauvre, couché devant la porte d'un Dieu si riche, quel désir te fait mendier ? Quel besoin te fait crier vers lui ? Quelle indigence te fait frapper et demander que l'on ouvre ? Parle, afin que nous entendions ta pauvreté, que nous nous y reconnaissions nous-mêmes, et que nous sollicitions avec toi. Ecoute et reconnais-toi, si tu le peux.

4. « Car mes jours se sont évanouis comme « la fumée [3] ». O jours ! s'ils sont bien des jours ; car nommer le jour est dire lumière. Mais « voilà que mes jours se sont évanouis « comme la fumée ». « Mes jours » ou le temps de ma vie : pourquoi « comme la fumée », sinon à cause de l'orgueil qui s'élève ? Tels furent les jours que mérita l'orgueilleux Adam, d'où Jésus-Christ a tiré sa chair. Donc le Christ était en Adam, et Adam aussi dans le Christ. Assurément il nous a délivrés de ces jours de fumée, Celui qui a daigné prendre la voix de ces jours qui s'évanouissent comme la fumée. « Voilà que mes jours disparaissent « comme la fumée ». Voyez cette fumée si semblable à l'orgueil, elle s'élève, grossit, et puis disparaît ; elle s'évapore donc et ne demeure point. « Voilà que mes jours se sont « évanouis comme la fumée ; mes os se sont « desséchés comme la pierre du foyer ». Mes os, qui sont ma force, ne sont point sans tribulation, sans brûlure. Dans le corps du Christ, les os sont la force, et quelle force est supérieure à celle des Apôtres ? Et néanmoins, vois comme ces os se dessèchent. « Qui est scan- « dalisé sans que je brûle », dit saint Paul [1] : les forts, ce sont les fidèles qui comprennent et qui prêchent la parole de Dieu, qui mettent leur vie d'accord avec leurs paroles, et leurs paroles avec ce qu'ils entendent : assurément ils sont forts, mais tous ceux qui souffrent le scandale sont pour eux un foyer brûlant. Car c'est en eux qu'est la charité, principalement dans les os. Ils sont plus intérieurs que la chair, et en deviennent les soutiens. Mais si quelqu'un souffre scandale, si son âme est en péril ; les os en sont desséchés à proportion de leur charité. Que la charité manque, et nul os ne dessèche ; mais s'il y a charité, si un membre compatit quand un membre souffre, combien seront desséchés ceux qui supportent tous les membres [2] ? « Mes os se « sont desséchés comme la pierre du foyer ».

5. « Mon cœur a été frappé comme l'herbe, « et s'est desséché [3] ». Vois en Adam, tige du genre humain. Quel autre que lui est la source de nos misères ? De quel autre que lui nous est venue cette pauvreté héréditaire ? Maintenant donc qu'il est incorporé au Christ, qu'il dise avec espérance, lui qui, en se regardant lui-même, ne pouvait que désespérer : « Mon cœur a été frappé comme l'herbe, et « s'est desséché ». Et cela bien justement, car toute chair est une herbe [4]. Et toutefois d'où te vient cet état ? « C'est que j'ai oublié « de manger mon pain ». Car Dieu lui avait donné le pain d'un précepte. Qu'est-ce en effet que le pain de l'âme, sinon la parole de Dieu ? Or, à la suggestion du serpent, et devant la prévarication de la femme, il toucha au fruit défendu [5], et oublia le précepte. Ce fut donc

[1] I Cor. XII, 26. — [2] Isa. LVIII, 9. — [3] Ps. CI, 4.

[1] II Cor. XI, 29. — [2] Id. XII, 20. — [3] Ps. CI, 5. — [4] Isa. XL, 6. — [5] Gen. III, 6.

justement que son cœur fut frappé comme l'herbe, et se dessécha, parce qu'il avait oublié de manger son pain. Oubliant de manger ce pain, il avala ce poison; et son cœur fut frappé et se dessécha comme le foin. C'est de cet homme frappé que Dieu parle en Isaïe, et à qui il dit : « Je ne serai pas irrité éternelle-« ment : c'est de moi que vient l'esprit, c'est « moi qui ai créé tout ce qui respire. A cause « de son péché, je l'ai quelque peu contristé « et frappé, j'ai détourné de lui mon visage ». C'est donc avec raison que cet homme dit ici : « Ne détournez pas de moi votre visage », de cet homme frappé, dont vous avez dit : « Je « l'ai frappé » ; dont vous avez dit aussi : « J'ai vu ses voies, et je l'ai guéri [1]. Mon cœur « a été frappé comme l'herbe, et s'est dessé-« ché, parce que j'ai oublié de manger mon « pain ». Mange maintenant ce pain oublié. Ce pain est venu lui-même; et, incorporé à lui, tu peux te souvenir de cette parole de l'oubli, crier dans ta pauvreté, afin de recevoir ses richesses. Mange, maintenant que tu es incorporé à celui qui a dit : « Je suis le pain de vie « descendu du ciel [2] ». Tu avais oublié de manger ton pain, mais depuis qu'il est cloué à la croix, tous les confins de la terre se souviendront du Seigneur, et se convertiront à lui [3]. Qu'après l'oubli vienne enfin le souvenir; que l'on mange ce pain du ciel, et que l'on vive; qu'on mange, non point la manne, comme ceux qui en mangèrent et qui moururent [4], mais ce pain dont il est dit : « Bien-« heureux ceux qui ont faim et soif de la « justice [5] ».

6. « A la voix de mes gémissements, ma « chair s'est attachée à mes os [6] ». A cette voix que je comprends, à cette voix que je connais : « A la voix de mon gémissement », non pas aux gémissements de ceux qui ont ma compassion. Beaucoup gémissent en effet, et moi-même je gémis, et je gémis parce qu'ils ne savent gémir. Tel a perdu de l'argent, et il gémit ; il a perdu la foi et n'en gémit pas. Je pèse l'argent et la foi, et je trouve que j'ai bien plus à gémir de ceux qui ne savent gémir, ou qui ne gémissent point du tout. On a fait un larcin, et on en tressaille. Quel gain d'une part, quelle perte de l'autre ! Acquérir de l'argent et perdre la justice ! Voilà ce qui fait gémir celui qui sait gémir, celui qui est uni à son chef, qui est incorporé étroitement au corps du Christ. Mais l'homme charnel, au lieu d'en gémir, fait gémir sur lui-même, parce qu'il n'en gémit point : et néanmoins, bien qu'ils ne sachent point comme il faut gémir, ou ne gémissent point du tout, nous ne pouvons les mépriser. Nous voulons en effet les corriger, nous voulons les redresser, nous voulons les guérir : et quand cela nous est impossible, nous gémissons, et en gémissant sur eux, nous sommes loin de nous en séparer. « A la voix de mes « gémissements, mes os se sont attachés à ma « chair ». Les forts se sont attachés aux faibles, et les valides aux infirmes. Comment s'y sont-ils attachés? Par la force de leurs propres gémissements, et non par la force des gémissements des faibles. En s'y attachant, ils ont cédé à la loi; à quelle loi, sinon à celle qui a fait dire : « Nous qui sommes forts, nous « devons supporter la faiblesse des faibles [1] ? « Mes os se sont attachés à ma chair ».

7. « Je suis devenu comme le pélican, qui « habite la solitude, comme le hibou dans « les masures. J'ai veillé et je suis comme le « passereau sur un toit [4] ». Voilà trois oiseaux, et trois habitations : puisse le Seigneur m'aider à en expliquer le sens, et vous, à entendre, pour votre profit, ce que l'on vous dit pour votre salut. Quel est le sens de ces trois oiseaux, et des trois habitations? Quels oiseaux d'abord? Le pélican, le hibou, le passereau ; les trois habitations sont la solitude, le creux d'un mur et un toit. Le pélican est dans la solitude, le hibou dans les masures, le passereau sur un toit. Exposons d'abord ce qu'est le pélican, car les contrées qu'il habite ne nous permettent pas de le connaître. Il naît dans les déserts, principalement dans ceux du Nil, en Egypte. Quel que soit cet oiseau, voyons ce que le Prophète a voulu nous en dire. « Il habite la solitude », nous dit-il. A quoi bon nous enquérir de sa forme, de ses membres, de sa voix, de ses mœurs? Ce que le Prophète nous en dit, c'est qu'il habite la solitude. Le hibou est un oiseau qui aime la nuit. On appelle masures ce que nous appelons vulgairement ruines, des murailles sans toiture, sans habitants : c'est la demeure du hibou. Vous connaissez le passereau et le toit. Je me figure donc un homme incorporé à Jésus-Christ, qui prêche sa parole, qui

[1] Isa. LVII, 16-18. — [2] Jean, VI, 41. — [3] Ps. XXI, 28. — [4] Jean, VI, 49. — [5] Matth. V, 6. — [6] Ps. CI, 6.

[1] Rom. XV, 1.

compatit aux faibles, qui cherche les intérêts du Christ, qui se souvient que son maître doit venir, et qui craint qu'on ne lui dise : « Méchant et lâche serviteur, que n'as-tu mis « mon argent chez les banquiers [1] ? » Cherchons trois choses dans l'œuvre de ce dispensateur. Qu'il vienne dans un lieu où il n'y a nul chrétien, ce sera le pélican dans la solitude ; qu'il vienne chez ceux qui ont été chrétiens, et ne le sont plus, c'est le hibou dans les masures, car il n'abandonne pas les ténèbres de ceux qui habitent la nuit, et s'applique à les gagner ; qu'il vienne chez des chrétiens qui habitent dans la maison, qui ne sont point de ceux qui n'ont jamais embrassé la foi, ou ne l'ont point gardée après l'avoir embrassée, mais qui ne font qu'avec tiédeur les œuvres de la foi : c'est un passereau qui leur crie, non point de la solitude, puisqu'ils sont chrétiens, non point des masures, puisqu'ils ne sont point tombés, mais sont sur le toit, ou plutôt sous le toit, puisqu'ils sont sous la chair. Ce passereau se fait entendre au-dessus de la chair, puisqu'il ne garde point le silence sur les préceptes de Dieu, qu'il ne devient point charnel, et qu'il n'est point sous le toit. « Que celui qui est sur le toit « n'en descende pas pour prendre quelque « chose dans sa maison [2] » ; et : « Ce que vous « entendez de l'oreille, prêchez-le sur le toit [3] ». Voilà donc trois oiseaux et trois habitations. Un seul homme peut faire ce que figurent ces trois oiseaux, de même que trois hommes peuvent le faire aussi : et ces trois lieux différents, sont trois genres d'auditeurs ; car cette solitude, cette masure, ce toit, ne peuvent figurer que trois sortes d'hommes.

8. Mais pourquoi nous étendre à ce sujet ? Jetons les yeux sur le maître, et voyons si ce n'est pas lui, s'il ne nous apparaîtra pas mieux dans le pélican au désert, le hibou dans les masures, le passereau solitaire sur un toit. Qu'il nous parle, ce pauvre qui est notre chef ; que ce pauvre de gré parle aux pauvres de nécessité. Disons tout ce que l'on a dit ou écrit au sujet de cet oiseau, c'est-à-dire du pélican ; n'affirmons rien avec témérité, mais n'omettons rien de ce qu'ont voulu dire et faire lire ceux qui en ont écrit. Pour vous, écoutez de manière à vous y arrêter, si cela est vrai ; à le laisser, s'il est faux. On dit que ces oiseaux frappent leurs petits à coups de

[1] Matth. XXV, 26, 27. — [2] Id. XXIV, 17. — [3] Id. X, 27.

bec, et après les avoir tués, les pleurent dans leur nid pendant trois jours, que la mère se fait une large blessure, et arrose ses petits de son sang qui les rend à la vie. Est-ce vrai, est-ce faux ? Si cela est vrai, voyons le rapport de cette figure avec ce qu'a fait pour nous Celui qui nous a rendu la vie par son sang. Ce rapport consiste en ce que c'est la mère qui donna la vie à ses petits par son sang. Cela est évident ; et lui-même s'est comparé à une poule qui échauffe ses poussins : « Jé« rusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je « voulu rassembler tes enfants comme une « poule rassemble ses poussins sous ses ailes, « et tu ne l'as point voulu [1] ? » Le Christ en effet a toute l'autorité d'un père, et toute la tendresse d'une mère ; de même que Paul il est père, il est mère ; non par lui-même sans doute, mais par l'Evangile : père, quand il nous dit : « Eussiez-vous dix mille maîtres en « Jésus-Christ, vous n'avez pas néanmoins « beaucoup de pères, c'est moi qui vous ai « engendrés à Jésus-Christ par l'Evangile [2] » ; mère, quand il dit : « Mes petits enfants, que « j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que le « Christ soit formé en vous [3] ». Si donc ce que l'on dit du pélican est véritable, il a une grande ressemblance avec la chair du Christ, dont le sang nous a donné la vie. Mais quelle ressemblance y a-t-il avec Jésus-Christ, à tuer ses enfants? Pourtant cela n'est-il pas d'accord avec cette parole : « Je donnerai la mort, et « je donnerai la vie ; je frapperai et je guéri« rai [4] ? » Saul le persécuteur fût-il mort, s'il n'eût été frappé du haut du ciel [5] ; et se serait-il relevé prédicateur, s'il n'eût été vivifié par le sang du Christ ? Toutefois c'est l'affaire de ceux qui ont écrit ces choses, et nous ne devons pas baser nos interprétations sur l'incertitude. Voyons plutôt cet oiseau dans la solitude : c'est là que notre psaume l'a placé : « Le pélican dans la soli« tude ». Je crois qu'il nous désigne ici le Christ né d'une vierge. Il est en effet le seul ; de là vient la solitude ; il est né dans la solitude, parce que seul il est né de cette manière. Après sa naissance vient sa passion. Qui l'a crucifié ? Ceux qui se tenaient debout ? Ceux qui pleuraient ? On peut donc dire que ce fut pendant la nuit de l'ignorance, et comme dans les masures de leurs propres ruines.

[1] Matth. XXIII, 37. — [2] I Cor. IV, 15. — [3] Gal. IV, 19. — [4] Deut. XXXII, 39. — [5] Act. IX, 4.

C'est là le hibou qui habite les masures, qui aime la nuit. S'il ne les aimait, comment dirait-il : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils « ne savent ce qu'ils font [1] ? » Né dans la solitude, parce que seul il est né de cette manière, il a souffert de la part des Juifs, dans leurs ténèbres, c'était la nuit; dans leur prévarication, c'était leur ruine. Qu'est-il arrivé ensuite ? « Je me suis éveillé ». Vous aviez donc dormi dans les murailles, et vous aviez dit : « J'ai dormi ». Qu'est-ce à dire « j'ai dormi? » J'ai dormi parce que je l'ai voulu ; j'ai dormi parce que j'aimais la nuit : mais il dit aussitôt : « Et je me suis levé [2] ». Donc là aussi « j'ai veillé ». Mais après avoir veillé, qu'a-t-il fait ? Il est monté aux cieux, et dans son vol ou dans son ascension, il a été « semblable au passereau, seul sur un toit », c'est-à-dire dans le ciel. Il est donc le pélican dans sa naissance, le hibou dans sa mort, le passereau dans sa résurrection : dans l'une il est solitaire, puisqu'il est unique ; dans l'autre il est dans les ruines, puisqu'il est mis à mort par ceux qui ne pouvaient se tenir debout; enfin dans la dernière il s'éveille, prend son vol par-dessus les toits, et intercède pour nous [3]. Ce passereau est notre chef, la tourterelle est son corps. « Car le passereau a « trouvé une demeure pour lui ». Quelle demeure ? Il est dans le ciel, intercédant pour nous. « La tourterelle qui se trouve un nid où « reposer ses petits [4] », c'est l'Eglise qui se compose des bois de la croix un nid pour ses enfants. « Je me suis éveillé, et j'étais comme « le passereau solitaire sur un toit ».

9. « Pendant tout le jour, mes ennemis me « couvraient d'opprobre, ceux qui me louaient « faisaient des vœux contre moi [5] ». Leur bouche me louait, leur cœur me préparait des embûches. Ecoute leurs louanges : « Maître, « nous savons que vous enseignez la voie de « Dieu dans la vérité, et ne faites acception de « personne : est-il permis de payer le tribut à « César [6] ? » C'est louer celui qu'on veut faire tomber. Pourquoi ? sinon parce que « ceux « qui me louaient faisaient des vœux contre « moi ? » D'où me vient cet opprobre, sinon de ce que je suis venu m'incorporer les pécheurs, afin que devenus mes membres, ils fissent pénitence ? De là cette ignominie, de là ces persécutions : « Pourquoi votre maître « mange-t-il avec les pécheurs et les publi-« cains ? Parce que le malade seul a besoin du « médecin, et non celui qui se porte bien [1] ». Plût à Dieu que vous connussiez combien vous êtes malades, et que vous eussiez recours au médecin ! vous ne le tueriez point, dans votre orgueil, en vous croyant follement la santé.

10. D'où vient que « mes ennemis me « couvraient d'opprobre pendant tout le « jour ? » D'où vient que « ceux qui me « louaient formaient des vœux contre moi ? » « C'est que je mangeais la cendre comme « le pain, et que je mêlais mes pleurs à « mon breuvage [2] ». Parce qu'il a voulu mettre ces hommes parmi ses membres, afin de les guérir et de les délivrer, telle est la cause de l'opprobre. Aujourd'hui, quelles sont les injures que nous prodiguent les païens ? Que croyez-vous qu'ils disent de nous ? Vous pervertissez les hommes, nous disent-ils, vous corrompez les mœurs dans le genre humain. Dis-moi, accusateur, quelle preuve en as-tu ? Qu'avons-nous fait? Vous offrez aux hommes le remède de la pénitence, vous leur promettez l'impunité de tous les crimes ; et les hommes s'enhardissent au mal, parce qu'ils sont assurés qu'au jour où ils se convertiront, tout leur sera pardonné. Voilà le sujet des opprobres : « Parce que je « mangeais la cendre comme un pain, et je « mêlais mes pleurs à mon breuvage ». O toi, qui insultes, c'est à ce pain que je te convie. Tu n'oserais point dire que tu n'es point pécheur. Examine ta conscience ; monte sur le tribunal de ta conscience, discute sans ménagement, laisse parler la moelle de ton cœur, et vois si tu oseras bien te dire innocent. Un tel homme, en s'examinant, sera troublé ; et s'il ne se flatte point, il avouera ses fautes. Que feras-tu donc, misérable pécheur, s'il n'y a pas un port où tu puisses trouver l'impunité ? Si tu n'as que la liberté de pécher, sans espoir de pardon, que deviendras-tu ? où iras-tu ? C'est assurément pour toi que ce pauvre a mangé la cendre comme son pain, et mêlé ses pleurs à son breuvage. Un tel festin n'aura-t-il donc pour toi aucun attrait ? Mais, répond-il, l'espérance du pardon augmente le nombre des fautes. Il s'augmenterait bien davantage par le désespoir du pardon. Ne vois-tu pas combien est licencieuse la vie des gladiateurs ? Pourquoi cette licence,

[1] Luc, XXIII, 34.— [2] Ps. III, 6.— [3] Rom. VIII, 34.— [4] Ps. LXXXIII, 4. — [5] Id. CI, 9.— [6] Matth. XXII, 16, 17.

[1] Matth. IX, 11, 12. — [2] Ps. CI, 10.

sinon parce que, destinés au glaive comme des victimes, ils veulent assouvir leurs convoitises avant de répandre leur sang. Et toi, ne dirastu pas à ton tour : Me voilà pécheur, injuste, sous le coup de la damnation, sans espoir de pardon, pourquoi donc ne point faire ce qu'il me plaît, en dépit de la défense ? Pourquoi ne pas satisfaire mes appétits, autant que je le puis, si je ne puis au-delà de cette vie attendre que des tourments ? Ne tiendrais-tu pas ce langage, et le désespoir ne te jetterait-il point dans la dépravation ? C'est donc pour te redresser qu'on te promet le pardon, et qu'on te dit : « Prévaricateurs, rentrez en vous-« mêmes[1]. Je ne veux point la mort de l'im-« pie, mais qu'il se corrige et qu'il vive[2] ». A la vue de ce port, l'iniquité baisse les voiles, tu retournes la proue du vaisseau, tu vogues vers la justice ; et dans l'espoir de trouver la vie, tu ne négliges point le remède. Dès lors n'accuse plus le Seigneur de donner la sécurité aux pécheurs, en leur promettant le pardon. De peur que le désespoir ne les déprave encore, il leur ouvre le port de l'indulgence ; et de peur que l'espérance du pardon ne les entretienne dans le péché, il veut que le jour de leur mort soit incertain : accordant avec sagesse, et la bonté qui accueille ceux qui reviennent à lui, et la menace qui effraie les retardataires. Mange donc la cendre comme un pain, et mêle tes pleurs à ton breuvage : ce festin te conduira à la table du Seigneur. Loin de toi tout désespoir, le pardon t'est promis. Dieu soit béni de cette promesse, me dira-t-on, je la tiens enfin. Oui, mais commence à bien vivre. Demain, dit-on, je le ferai. Dieu t'a promis le pardon, sans doute, mais nul ne t'a promis un lendemain. Si jusqu'ici tu as mal vécu, commence à bien vivre dès aujourd'hui. « Cette nuit même, ô insensé, « on va te redemander ton âme ». Je ne dis point : « A qui appartiendra ce que tu as « amassé[3] ? » mais bien : Où te conduira la vie que tu as menée ? Corrige-toi donc, entre dans le corps du Christ, afin de dire ce que tu entends volontiers, si je ne me trompe : « Je « mangeais la cendre comme un pain, et je « mêlais mes pleurs à mon breuvage ».

11. « A cause de votre colère et de votre « indignation, après m'avoir élevé, vous « m'avez précipité[4] ». Telle fut, ô mon Dieu, votre colère en Adam ; votre colère dans laquelle nous sommes nés, qui nous a enveloppés à notre naissance, votre colère contre la transfusion de l'iniquité, contre la masse du péché ; selon cette parole de l'Apôtre : « Nous « avons été, nous aussi, enfants de colère, « comme le reste des hommes[1] » ; et cette autre du Sauveur : « La colère de Dieu pèse « sur quiconque ne croit pas au Fils unique « de Dieu[2] ». Il ne dit pas : La colère de Dieu viendra sur lui ; mais bien : « pèse sur lui », parce qu'elle ne lui a pas été enlevée depuis sa naissance. Pourquoi donc cette parole et que veut-elle dire : « Après m'avoir élevé, vous « m'avez précipité ? » Il n'est point dit : Parce que vous m'avez élevé et précipité ; mais bien : « Parce que vous m'avez élevé, vous m'avez « précipité ». Mon élévation a été la cause de ma ruine. Comment cela ? L'homme, étant en honneur, a été fait à l'image de Dieu. Elevé à cet honneur, tiré de la poussière, tiré de la terre, il a reçu une âme raisonnable ; la lumière de sa raison lui a fait donner le sceptre sur les animaux, sur le bétail, sur les oiseaux, sur les poissons[3]. Qu'y a-t-il en eux qui ait la lumière de la raison ? Nul d'entre eux n'a été fait à l'image de Dieu. Mais comme nul n'a cet honneur, nul aussi ne ressent notre misère. Quel animal pleure son péché ? Quel oiseau craint la violence des flammes éternelles ? Comme il n'a nulle part à la vie éternelle, il ne ressent point l'aiguillon de nos misères. Mais l'homme qui est fait pour la vie bienheureuse, s'il vit saintement, n'aura qu'une vie de misères, si sa vie est dépravée. Donc, « parce que vous m'aviez élevé, vous « m'avez précipité » ; et je suis en butte à la peine, parce que vous m'avez donné le libre arbitre. Car si vous ne m'aviez donné ni le libre arbitre, ni cette raison qui me rend supérieur aux animaux, mon péché ne serait point suivi d'une juste condamnation. Donc vous m'avez élevé par le libre arbitre, et précipité par le jugement de votre justice.

12. « Mes jours ont décliné comme l'om-« bre[4] ». Tes jours auraient pu ne point décliner, si toi-même tu n'eusses décliné du jour véritable : tu t'en es détourné, et tes jours ont décliné. Qu'y aurait-il d'étonnant que tes jours fussent semblables à toi-même ? Ce sont des jours qui déclinent, comme tu as décliné ; des jours de fumée, parce que tu t'es

[1] Isa. XLVI, 8. — [2] Ezéch. XXXIII, 11. — [3] Luc, XII, 20. — [4] Ps. CI, 11.

[1] Ephés. II, 3.— [2] Jean, III, 36.— [3] Gen. I, 26.— [4] Ps. CI, 12.

élevé. Le Prophète avait dit plus haut : « Mes jours se sont évanouis comme la fu« mée »; et maintenant il dit : « Mes jours « ont décliné comme l'ombre ». Il nous faut dans cette ombre connaître le jour, et dans cette ombre voir la lumière, de peur qu'une pénitence tardive et sans fruit ne nous fasse dire : « De quoi nous a servi notre orgueil? « Que nous a rapporté l'ostentation de nos « richesses? Tout cela a passé comme l'om« bre [1] ». Dès maintenant, tout cela passera comme l'ombre, mais toi, ne passe point comme cette ombre. « Mes jours ont décliné « comme l'ombre, et moi je me suis desséché « comme le foin ». Il avait dit plus haut : « Mon cœur a été frappé comme l'herbe et il « s'est desséché ». Mais arrosé par le sang du Sauveur, le foin reverdira. « Pour moi, je me « suis desséché comme le foin ». Moi, homme, ô mon Dieu, après cette grande prévarication, j'ai ressenti votre juste jugement : mais vous, Seigneur?

13. « Mais vous, Seigneur, vous demeurez « éternellement [2] ». Mes jours ont décliné comme l'ombre, tandis que vous demeurez éternellement : que celui qui est éternel, sauve l'homme de quelques jours. Ce n'est point parce que je décline que vous vieillirez aussi; car votre force doit me délivrer, comme votre force m'a humilié. « Mais vous, Seigneur, vous « demeurez éternellement, et votre mémoire « passe de race en race ». « Votre mémoire », car il n'y a rien d'oublié, « de race en race », et non dans une foule, mais « de génération « en génération ». Nous avons la promesse de la vie présente et de la vie à venir [3].

14. « Vous vous lèverez pour prendre en « pitié Sion, car il est temps d'en avoir pitié [4] ». Quel temps? « Lorsque le temps fut accom« pli, Dieu envoya son Fils, formé d'une femme « et assujéti à la loi ». Où est Sion? « Afin « de racheter ceux qui étaient sous la loi [5] ». Les Juifs donc tout d'abord; de là vinrent les Apôtres, de là plus de cinq cents frères [6]; de là cette multitude qui n'avait plus en Dieu qu'un cœur et qu'une âme [7]. Donc « vous vous lève« rez, et vous prendrez Sion en pitié; il est « venu, le temps de la clémence; il est venu, « le temps marqué ». Quel temps? « Voici « maintenant le temps propice, voici les jours « de salut [8] ». Qui parle ainsi? Le serviteur travaillant à l'édifice de Dieu, et qui disait : « Vous êtes l'édifice du Seigneur » ; qui disait encore : « Comme un architecte sage : j'ai « posé le fondement »; et : « Nul ne pose une « base autre que celle qui est posée, et qui « est le Christ Jésus [1]. »

15. Que dit ensuite le psaume? « Vos ser« viteurs en ont aimé les pierres [2] ». Les pierres de quoi? Les pierres de Sion ; mais il en est là aussi qui ne sont point des pierres. Des pierres de quoi? Écoutons ce qui suit : « Ils prendront en pitié sa poussière ». Reconnaissons le donc, il y a en Sion des pierres, et en Sion de la poussière. Le Prophète ne dit point qu'on aura pitié des pierres ; mais que dit il? « Vos serviteurs en ont aimé les pierres, « et ils prendront sa poussière en pitié ». L'amour pour les pierres, la pitié pour la poussière. Par les pierres de Sion, j'entends tous les Prophètes : c'est là que la parole des prédicateurs a retenti d'abord, de là que furent tirés les ouvriers évangéliques, et par leur prédication le Christ fut connu. Donc vos serviteurs ont fait leurs délices des pierres de Sion; mais les prévaricateurs, qui se sont retirés de Dieu, qui ont irrité le Créateur par leurs actions détestables, sont retournés dans la terre d'où ils avaient été tirés. Ils sont devenus poussière, et sont tombés dans l'impiété. C'est d'eux qu'il est dit : « Il n'en est pas ainsi, non « pas ainsi de l'impie ; il est comme la pous« sière que le vent chasse de la surface de la « terre [3] ». Mais, Seigneur, attendez, attendez, ô mon Dieu, prenez patience; défendez au vent de souffler, et d'emporter l'impie de la surface de la terre. Qu'ils viennent, vos serviteurs, qu'ils viennent et qu'ils reconnaissent dans vos pierres votre parole, qu'ils prennent en pitié la poussière de Sion, qu'ils reforment l'homme à votre image [4] : que la poussière dise, afin de ne point périr : « Souvenez-vous que nous « sommes poussière, et ils auront pitié de sa « poussière [5] » : voilà ce qui regarde Sion. N'étaient-ils point poussière, ceux qui ont crucifié le Seigneur? Et même plus, une poussière sortie des débris d'une masure. C'était donc une poussière, et néanmoins ce n'était pas en vain qu'il était dit, à propos de cette poussière : « Mon Père, pardonnez-leur, car « ils ne savent ce qu'ils font [6] ». C'est de cette poussière qu'est sortie cette muraille de tant

[1] Sag. V, 8, 9.— [2] Ps. CI, 13.— [3] I Tim. IV, 8.— [4] Ps. CI, 14.— [5] Gal. IV, 4, 5.— [6] I Cor. XV, 6.— [7] Act. IV, 32.— [8] II Cor. VI, 2.

[1] I Cor. III, 9-11. — [2] Ps. CI, 15. — [3] Id. I, 4. — [4] Gen. I, 26.— [5] Ps. CII, 14. — [6] Luc, XXIII, 31.

de milliers de croyants, qui apportaient aux pieds des Apôtres le prix de leurs biens. C'est donc de cette poussière qu'est sortie l'humanité réformée et embellie. Qui a fait rien de semblable parmi les Gentils? Combien peu en trouvons-nous, si nous les comparons à tant de milliers de Juifs? Trois mille d'abord, puis cinq mille, et tous vivent comme un seul, et tous viennent apporter aux pieds des Apôtres le prix de leurs biens, afin qu'il fût distribué à chacun selon ses besoins, et ils n'avaient tous en Dieu qu'un cœur et qu'une âme [1]. Qui a pu tirer ce parti de cette poussière, sinon celui qui a fait Adam de la poussière [2]? Ceci donc regarde Sion, mais ne s'est pas accompli seulement en Sion.

16. Que dit en effet le Prophète? « Et toutes « les nations redouteront votre nom, ô mon « Dieu, et les rois de la terre votre gloire [3] ». Puisque déjà vous avez eu pitié de Sion, que vos serviteurs ont mis leurs délices dans ses pierres, en y retrouvant le fondement des Apôtres et des Prophètes; puisqu'ils ont pris en pitié sa poussière, en formant, ou plutôt en reformant de cette poussière l'homme plein de vie; puisque c'est de là que la prédication des Gentils a pris de l'accroissement; que les Gentils alors craignent votre nom, et tous les rois de la terre votre gloire; qu'il vienne du côté des Gentils une autre muraille; qu'on reconnaisse la pierre angulaire [4]; que là s'unissent les deux murailles, venant de différentes directions, mais n'ayant plus des sentiments opposés.

17. « Car c'est le Seigneur qui a bâti « Sion [5] ». C'est l'œuvre d'aujourd'hui. Accourez, ô pierres vivantes, venez former l'édifice, et non le détruire. On bâtit Sion, prenez garde aux masures; édifions une tour, édifions une arche, évitons le déluge. Travaillez maintenant, « parce que le Seigneur cons« truira Sion ». Mais quand Sion sera bâtie, qu'arrivera-t-il? « Alors on le verra dans sa « gloire ». Pour bâtir Sion, pour être le fondement de Sion, le Christ s'est montré à Sion, mais non dans sa gloire. « Et nous l'avons « vu, et il n'avait ni apparence ni beauté [6] ». Mais quand, avec ses anges, il viendra pour juger, quand les nations seront toutes rassemblées devant lui, quand les brebis seront placées à sa droite et les boucs à sa gauche [7], ne verront-ils point Celui qu'ils ont percé [1]? Alors une confusion tardive couvrira ceux qui auront repoussé une prompte et salutaire pénitence. « Le Seigneur bâtira Sion, et sera « vu dans sa gloire » ; lui qui s'est montré tout d'abord dans son infirmité.

18. « Il a entendu favorablement la prière « des humbles, et n'a point dédaigné leurs « soupirs [2] ». Voilà ce qui se passe aujourd'hui dans la construction de Sion ; ceux qui la construisent gémissent et prient; ce pauvre unique personnifie mille pauvres, comme ces milliers de toutes les nations ne forment qu'un seul homme, dans l'unité de la paix de l'Eglise. Cet homme est un et multiple ; un à cause de la charité, multiple à cause de l'étendue. C'est donc maintenant que l'on prie, maintenant que l'on court ; quiconque a vécu d'autre manière, a nourri d'autres sentiments, doit maintenant manger la cendre comme un pain, et mêler ses pleurs à son breuvage. C'est le moment de le faire, quand on bâtit Sion; c'est maintenant que les pierres entrent dans l'édifice; une fois l'édifice achevé et la maison dédiée, à quoi bon courir, pour arriver trop tard, supplier en vain, frapper sans résultat, et demeurer dehors avec les cinq vierges folles [3]? Cours donc maintenant. « Le Seigneur a écouté la prière des humbles, « et n'a point dédaigné leurs soupirs ».

19. « Que ceci soit écrit pour la génération « qui doit venir [4] ». Quand le Prophète écrivait ces choses, elles étaient moins utiles à ceux parmi lesquels il les écrivait; car Dieu les faisait consigner pour prophétiser la nouvelle alliance parmi ces mêmes hommes, qui vivaient selon l'ancienne. C'était Dieu néanmoins qui avait donné cette alliance, et qui avait placé son peuple dans la terre promise. Mais « parce que votre souvenir passe de race « en race », non chez les impies, mais chez les justes; la première génération appartient à l'ancienne alliance, et la seconde génération à la nouvelle. Ceci donc était une prophétie, et le Psalmiste y prédit le Nouveau Testament: «Que ceci soit écrit pour la génération « suivante ; et le peuple qui sera créé louera « le Seigneur »: non point le peuple qui a été créé, mais « le peuple qui sera créé ». Quoi de plus évident, mes frères? Voilà qu'est prédite cette créature dont saint Paul a dit : «Si donc « nous sommes dans le Christ une créature

[1] Act. II, 41; IV, 4, 32.— [2] Gen. II, 7.— [3] Ps. CI, 16.— [4] Ephés. II, 20. — [5] Ps. CI, 17. — [6] Isa. LIII, 2. — [7] Matth. XXV, 31-33.

[1] Zach. XII, 10.— [2] Ps. CI, 18.— [3] Matth. XXV, 12.— [4] Ps. CI, 19.

« nouvelle, le passé n'est plus, tout a été re- « nouvelé et tout vient de Dieu [1] ». Qu'est-ce à dire : « Tout vient de Dieu ? » Et ce qui est ancien et ce qui est nouveau, car votre souvenir passe de génération en génération. « Et « le peuple qui sera créé bénira le Seigneur. « Car il a regardé du haut de son sanctuaire [1] ». Il a regardé d'en haut, afin de venir vers les humbles ; d'élevé qu'il était, il s'est fait humble, afin d'élever les humbles.

[1] II Cor. v, 17, 18.

[1] Ps. ci, 20.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CI.

DEUXIÈME PARTIE DU PSAUME.

LES CONSOLATIONS DE L'ÉGLISE.

Ceux qui ont les fers aux pieds, sont ceux que retient la crainte du Seigneur ; or, le Seigneur écoute leurs gémissements ; il délivre par sa grâce les fils des martyrs. Alors le nom du Seigneur fut annoncé en Sion ; l'homme comprit son avenir, tous les peuples bénirent le vrai Dieu ; la vie pure des hommes, la sainteté en Jérusalem a été le fruit de cette prédication. C'est par là que l'Eglise a répondu au Christ dans sa force, ou après la résurrection, et en rassemblant les peuples dans l'unité. L'Eglise, nous dit l'hérésie, n'est plus celle de toutes les nations, cette Eglise a péri. Pourtant Jésus-Christ devait être avec elle jusqu'à la consommation des siècles ; et si cette Eglise demande aujourd'hui de connaître ses jours peu nombreux, c'est que ces jours qui doivent se prolonger jusqu'à la fin des siècles, alors que l'Evangile sera prêché à tous les peuples, ne sont rien en comparaison de l'éternité, de ces années de Dieu, sans passé, sans avenir, qui ne s'écoulent point, car elles sont elles-mêmes Celui qui est. Ces années de Dieu passent de génération en génération, c'est-à-dire qu'elles sont le partage des saints de chaque génération, en Adam d'abord, puis chez les patriarches, puis chez les nations chrétiennes, tandis que la terre doit finir ainsi que les cieux. Déjà ont péri par le déluge les cieux inférieurs ; les cieux supérieurs ou les saints périront d'une manière corporelle, pour être revêtus d'immortalité, tandis que Dieu ne passera point. Ces cieux donc habiteront avec Dieu, et ces fils de ses serviteurs, sont nos bonnes œuvres qui doivent nous préparer la véritable vie.

1. Hier, nous avons entendu un pauvre prier et gémir ; nous avons reconnu en lui celui qui étant riche [1] est devenu pauvre, ainsi que les membres qui lui sont unis et qui parlent en la personne de leur chef. Car nous sommes là aussi, nous l'avons vu, si toutefois, par sa grâce, nous sommes quelque chose. Or, les paroles de gémissements cessaient pour faire place aux paroles de consolation, mais il nous était impossible hier de vous les exposer plus longuement. Ecoutons dans ce qui nous reste à traiter, non plus le pauvre qui gémit, mais le pauvre qui tressaille, et qui tressaille parce qu'il espère, et qui espère parce qu'il ne présume point de lui-même. Il avait annoncé dans les divines Ecritures le bonheur dont peuvent jouir les hommes, et il ajoute : « Que ceci soit écrit pour la « génération à venir, et le peuple qui croira, « bénira le Seigneur, parce qu'il a regardé du « haut de son sanctuaire [1] ». C'est jusque-là que se prolongea hier notre discours, voyons la suite.

2. « Des hauteurs du ciel le Seigneur a « jeté les yeux sur la terre pour écouter les « gémissements de ceux qui ont les fers aux « pieds, et délivrer les enfants de ceux qu'on « a égorgés [2] ». Nous trouvons dans un autre psaume : « Que les gémissements de ceux qui « ont les fers aux pieds s'élèvent jusqu'à vous [3] » ; et le psaume qui parle ainsi s'entend des martyrs. Comment les martyrs ont-ils les fers aux pieds ? Leurs membres n'étaient-ils pas chargés de chaînes, plutôt que leurs pieds entravés ? Nous lisons en effet qu'on enchaînait les saints martyrs de Dieu, et qu'on les traînait derrière des juges de province en province, nous ne lisons pas qu'ils avaient les fers aux pieds. Nous connaissons aussi les entraves de la discipline et de la crainte de Dieu,

[1] II Cor. viii, 9.

[1] Ps. ci, 19, 20. — [2] Id. 21. — [3] Id. lxxviii, 11.

dont il est dit : « La crainte du Seigneur est « le commencement de la sagesse [1] ». C'est à cause de cette crainte que les serviteurs de Dieu n'ont point redouté ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme : ils craignaient alors celui qui a le pouvoir de jeter le corps et l'âme au feu éternel [2]. Si les martyrs, en effet, n'eussent eu les pieds retenus par les entraves de cette crainte, comment eussent-ils pu endurer de la part de leurs persécuteurs des tourments si rigoureux, quand ils étaient libres de faire ce qu'on les contraignait de faire, et d'échapper aux tortures qu'ils enduraient ? Mais Dieu leur avait mis ces entraves salutaires, entraves dures et pénibles pour un temps, à la vérité, mais supportables en vue des promesses de Celui à qui il est dit : « A cause des paroles « de vos lèvres, j'ai marché dans la voie dou« loureuse [3] ». On doit gémir dans ces entraves, sans doute, afin d'obtenir la divine miséricorde ; aussi les martyrs ont-ils dit dans un autre psaume : « Que le gémissement « de ceux qui ont les entraves aux pieds s'é« lève jusqu'à vous »; mais il ne faut point éviter ces entraves, pour convoiter une liberté pernicieuse, pour rechercher la douceur si courte d'une vie passagère, qui serait suivie d'une amertume sans fin. Aussi, de peur que nous ne repoussions les entraves de la sagesse, l'Ecriture nous en parle-t-elle ainsi : « Ecoute, « mon fils, reçois ma pensée, et ne rejette « point mon conseil. Mets tes pieds dans ses « entraves, engage ton cou dans ses chaînes : « baisse ton épaule et porte-la ; ne te fatigue « point de ses liens. Approche-toi d'elle de « tout ton cœur, et garde ses voies de toutes « tes forces : cherche-la, mets-toi en peine de « la trouver, et elle te sera manifestée ; une « fois que tu l'auras embrassée, ne la quitte « point. Car au dernier jour c'est en elle que « tu trouveras le repos, et elle se changera « pour toi en délices, et ses fers deviendront « pour toi une protection, et ses chaînes un « vêtement de gloire. Car elle a la beauté de « l'or, et ses liens sont des fils d'hyacinthe : « tu te revêtiras d'elle comme d'une robe de « gloire, tu la mettras sur ta tête comme une « couronne de joie [4] ». Qu'ils crient donc tandis qu'ils ont les entraves aux pieds, tandis qu'ils sont enchaînés par la discipline du Seigneur qui a exercé les martyrs, et leurs fers seront brisés, et ils s'envoleront, et ces fers eux-mêmes deviendront leur ornement et leur gloire. Voilà ce qui est arrivé aux martyrs. Qu'ont fait leurs persécuteurs en les égorgeant, sinon briser leurs chaînes, qui se sont changées en couronnes ?

3. « Le Seigneur a donc regardé du haut « du ciel, afin d'entendre les gémissements de « ceux qui ont les fers aux pieds, et de déli« vrer les fils de ceux qu'on a égorgés ». Ce sont les martyrs que l'on a fait mourir ; mais quels sont les fils de ceux que l'on a fait mourir, sinon nous-mêmes? Or, comment nous délier, sinon en disant à Dieu : « Sei« gneur, vous avez brisé mes liens ; je vous « offrirai un sacrifice de louange [1] ? » Car chaque fidèle est délivré soit des chaînes de ses appétits déréglés, soit des liens du péché. Lui remettre son péché, c'est en effet le délier. Qu'aurait servi à Lazare de sortir vivant du tombeau, sans cette parole : « Déliez-le, et « laissez-le aller [2] ? » A la vérité, le Christ le fit sortir à sa voix du sépulcre, lui rendit la vie par son cri puissant, put vaincre ce monceau de terre dont il était couvert, et Lazare sortit encore tout garrotté ; il ne sortit donc point par la force de ses pieds, mais par la force de celui qui le ressuscitait. Voilà ce qui s'opère dans le cœur d'un pénitent. Ecoute un homme qui se repent de ses fautes, il est ressuscité ; écoute-le découvrir sa conscience par la confession, il est déjà sorti du tombeau, mais pas encore délié. Quand le sera-t-il ? Par qui le sera-t-il ? « Tout ce que « vous délierez sur la terre », dit le Sauveur, « sera délié aussi dans le ciel [3] ». C'est avec raison que nos péchés sont déliés par l'Eglise : mais un mort ne peut ressusciter que par le cri intérieur de Jésus-Christ : c'est Dieu qui agit ainsi au dedans de nous. Nous vous parlons à l'oreille, mais comment savoir ce qui se passe dans vos cœurs ? Or, ce qui se passe intérieurement est l'œuvre de Dieu, et non la nôtre.

4. Dieu donc « a jeté les yeux pour délier « les fils de ceux qu'on a égorgés ». Vous connaissez maintenant ces hommes égorgés, vous connaissez leurs enfants. Quelle est la suite ? « Afin que le nom du Seigneur soit annoncé « dans Sion ». L'Eglise était d'abord opprimée, quand on égorgeait ceux qui avaient les entraves aux pieds : et après ces persécutions, le

[1] Eccli. I, 16.— [2] Matth. X, 28.— [3] Ps. XVI, 4.— [4] Eccli. VI, 24-32.

[1] Ps. CXV, 16, 17. — [2] Jean, XI, 44. — [3] Matth. XVI, 19.

nom du Seigneur est prêché dans Sion avec une grande liberté, c'est-à-dire dans l'Église même qui est Sion, non point ce lieu de la terre si orgueilleux d'abord et réduit ensuite à l'esclavage; mais dans cette Sion dont l'ancienne était une figure, et qui signifie spéculation. Placés en effet dans la chair, nous voyons ce qui devant nous en nous étendant, non plus vers ce qui est du présent, mais vers les choses de l'avenir. De là cette spéculation. Quiconque est en spéculation ou au guet étend sa vue au loin; et l'on appelle guet l'endroit où l'on pose des gardes. Or, on établit un guet sur des rochers, sur des montagnes, sur des arbres, afin que de cette hauteur on puisse voir de plus loin. Sion est donc un guet, et l'Eglise est un guet. Pourquoi un guet? Etre au guet, c'est voir de loin. « Il n'y a devant moi que « labeur, jusqu'à ce que j'entre dans le sanc« tuaire de Dieu, et que je comprenne la fin des « méchants[1] ». Qu'est-ce que voir, comprendre la fin? Traverser la mer en voyant, non plus en naviguant, et habiter les bords de la mer[2], c'est-à-dire mettre son espérance dans ce qui doit durer après l'écoulement des temps. Si donc l'Eglise est un guet, c'est là qu'on annonce désormais le nom du Seigneur. Et non seulement le nom du Seigneur est annoncé dans cette Sion, mais « sa louange », dit le Prophète, « est publiée dans Jérusalem ».

5. Comment publiée? « Alors que les peu« ples et les royaumes se réuniront, pour ser« vir le Seigneur[3] ». D'où vient cette merveille, sinon du sang de ceux qu'on a mis à mort? D'où vient cette merveille, sinon des gémissements de ceux qui ont les entraves aux pieds? Dieu donc les a écoutés, sous le pressoir et dans l'humiliation, afin qu'en un jour l'Eglise fût élevée à cet éclat de gloire que nous voyons, et que les puissances qui persécutaient alors servissent maintenant le Seigneur.

6. « Elle lui a répondu dans la voie de sa « force[4] ». A qui a-t-elle répondu, sinon au Seigneur? Qui a répondu? Voyons ce qui précède. « Et sa louange », dit-il, « sera chantée en « Jérusalem, quand les peuples et les rois s'u« niront pour servir le Seigneur. Elle lui a « répondu dans la voie de sa force ». Quelle est celle ou quel est celui qui a répondu dans la voie de sa force? Cherchons tout d'abord celui qui a répondu, et nous saurons par là quel est le chemin de sa force. D'après les paroles précédentes, on pourrait croire que c'est la gloire de Dieu ou Jérusalem qui lui a répondu; car le Prophète avait dit plus haut: « Et sa louange sera en Jérusalem; quand se « réuniront les peuples et les royaumes pour « servir le Seigneur ». « Elle lui a répondu », nous ne pouvons point parler ainsi des royaumes, car alors le Prophète eût dit: Ils lui ont répondu. « Elle lui a répondu », ne peut avoir pour sujet les peuples, car le Prophète eût dit encore: Ils lui ont répondu. Donc puisque répondre est au singulier, nous ne pouvons lui trouver dans ce qui précède, d'autre sujet que la louange du Seigneur, et Jérusalem. Et comme il est douteux si c'est la louange de Dieu ou Jérusalem, exposons l'un et l'autre sens. Comment sa louange lui a-t-elle répondu? Quand ceux que Dieu daigne appeler lui rendent grâces. Car c'est Dieu qui nous appelle, et nous lui répondons, non par la voix, mais bien par la foi; non par la langue, mais par la vie. Si Dieu en effet t'appelle, et t'ordonne de mener une vie pure, tu ne réponds point à son appel par une vie de désordre, il ne vient de toi aucune louange qui lui réponde; car ta vie est plutôt un blasphème contre lui qu'une louange en son honneur. Mais quand nous vivons de manière à faire louer le Seigneur, sa louange alors lui répond. Jérusalem lui a aussi répondu dans la personne des saints que Dieu appelait. Car Jérusalem fut appelée, et tout d'abord Jérusalem refusa d'écouter, et il lui fut dit: « Voilà « que vos maisons seront désertes. Jérusalem, « Jérusalem », (il crie alors et l'on ne répond point), « combien de fois ai-je voulu rassem« bler tes enfants, comme la poule rassemble « ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as point « voulu[1] ». Nulle réponse alors: nouvelle pluie et pour tout fruit des épines. Mais quant à la Jérusalem dont il est dit: « Réjouis-toi, « stérile, qui n'enfantes pas: chante des can« tiques de louanges, et pousse des cris de « joie, toi qui n'avais pas d'enfants: l'épouse « abandonnée est devenue plus féconde que « celle qui a un époux[2]; celle-ci lui a répon« du ». Qu'est-ce à dire qu'« elle a répondu? » Elle n'a pas méprisé celui qui l'appelait. Qu'est-ce à dire qu'« elle a répondu? » Il l'a arrosée, et elle a donné du fruit.

7. « Elle lui a donc répondu », mais où?

[1] Ps LXXII, 16, 17. — [2] Id. CXXXVIII, 9. — [3] Id. CI, 23. — [4] Id. 24.

[1] Matth. XXIII, 37, 38. — [2] Isa. LIV, 1; Gal. IV, 27.

« Dans le chemin de sa force ». Cette force vient-elle d'elle-même? Que serait-elle en elle-même, quelle voix aurait-elle en elle-même et d'elle même, autre que la voix du péché, que la voix de l'iniquité ? Examinez cette voix, qu'y trouverez-vous ? Tout au plus cette réponse : « J'ai dit, Seigneur, ayez pitié de « moi, guérissez mon âme parce que j'ai péché « contre vous [1] ». Si Dieu l'a justifiée, « elle lui « a répondu », non par ses propres mérites, mais par des œuvres qui viennent de lui. Où? « Dans « la voie de sa force ». C'est là le Christ, lui qui a dit : « Je suis la voie, la vérité, la vie [2] ». Mais avant la résurrection, le peuple ne le connaissait point ; ce fut principalement lors de sa mort sur la croix, que son infirmité cacha ce qu'il était [3], jusqu'à ce qu'il parut dans sa force par sa résurrection. Donc l'Eglise n'a point répondu au Fils de Dieu dans le chemin de son infirmité, mais bien quand il a fait éclater sa force dans sa résurrection. L'Eglise ne lui a point répondu quand il était dans la vie de son infirmité, mais bien quand il était « dans « la voie de sa force » : car ce fut après sa résurrection qu'il appela son Eglise de tous les confins de la terre, non plus dans l'infirmité de la croix, mais dans toute la force du ciel. La gloire du chrétien, en effet, n'est pas de croire à la mort du Christ, mais bien plutôt à la résurrection du Christ. Car le païen croit qu'il est mort ; et s'il te fait un reproche, c'est de croire à un mort. Où donc est ta gloire? C'est de croire à la résurrection du Christ, et d'espérer que tu ressusciteras par le Christ : telle est la gloire de ta foi. « Si tu crois en « ton cœur que Jésus est le Seigneur, et si ta « bouche confesse que Dieu l'a ressuscité « d'entre les morts, tu seras sauvé [4] ». L'Apôtre ne dit point : Si tu confesses que Dieu l'a livré à la mort ; mais : « Si tu confesses que Dieu « l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé ; car, « c'est par le cœur que l'on croit pour devenir « juste, et l'on confesse de bouche pour obte- « nir le salut [5] ». Pourquoi donc croire à sa mort? Parce que nous ne pouvons croire à sa résurrection sans croire à sa mort. Qui peut ressusciter, si d'abord il ne meurt? Qui se réveille sans avoir dormi? « Mais celui qui a « dormi, ne s'éveillera-t-il donc point [6] ? » Telle est la loi des chrétiens. Telle est la foi qui a uni l'Église, et dans laquelle « cette Epouse « abandonnée a plus d'enfants que celle qui a « un mari [1] ; et lui répond », en lui chantant des louanges selon ses préceptes ; « dans la voie « de sa force », et non dans la voie de son infirmité.

8. Déjà nous avons entendu cette réponse : « C'est en rassemblant les peuples et les royau- « mes dans l'unité, afin qu'ils servent le Sei- « gneur [2] ». Telle est donc sa réponse, l'unité, et quiconque n'est pas dans l'unité, ne lui répond point. Car le Christ est un, l'Eglise est unité. L'unité seule répond à Celui qui est un. Mais il en est qui disent : Voilà ce qui est fait : l'Eglise des quatre coins du monde a répondu au Christ, en lui donnant plus de fils que celle qui avait un époux ; « elle lui a répondu dans la voie de sa force » ; elle a cru que le Christ est ressuscité ; toutes les nations ont cru en lui. Mais cette Eglise, qui fut l'Eglise de toutes les nations, ne l'est déjà plus ; elle a péri. Telle est le langage de ceux qui n'en sont pas. O insolence ! Elle n'est pas l'Eglise, parce que tu n'en es pas ? Prends garde de n'être plus par cela même ; car elle subsistera, bien que tu n'en sois point. Cette voix abominable, détestable, pleine de présomption et de fausseté, qui n'a pour base aucune vérité, qui n'est éclairée par aucune sagesse, ni pondérée par aucune prudence, qui est vaine, qui est téméraire, qui est précipitée, qui est pernicieuse, a été prévue par l'Esprit de Dieu, et il semble la combattre en prédisant l'unité contre ses adeptes : « En « rassemblant dans l'unité les peuples et les « rois, afin qu'ils servent le Seigneur ». Et quand l'Apôtre ajoute, qu'« elle lui a répondu », c'est sa louange, c'est la Jérusalem notre mère, qui sera enfin rappelée de son exil, elle qui est féconde, et qui a plus d'enfants que celle qui avait un époux ; elle dont les adversaires devaient dire : Elle a été, mais elle n'est plus. « Faites-moi connaître l'exiguité de « mes jours [3] ». Quels sont ces murmures que j'ignore, et que profèrent contre moi ceux qui s'en éloignent ? Comment des hommes perdus soutiennent-ils que je suis perdue ? Ils publient hardiment que je ne suis plus, et que j'ai été : « Faites-moi connaître le nombre « restreint de mes jours ». Je ne vous demande point des jours éternels : ceux-là sont sans fin, et je les obtiendrai ; je ne vous les demande point ; je m'enquiers des jours du temps,

[1] Ps. XL, 5.— [2] Jean, XIV, 6.— [3] II Cor. XIII, 4.— [4] Rom. X, 9. — [5] Id. 10. — [6] Ps. XL, 9.

[1] Gal. IV, 27. — [2] Ps. CI, 23. — [3] Id. 24.

indiquez-moi les jours du temps : « Faites-« moi connaître l'exiguité », et non l'éternité « de mes jours ». Indiquez-moi le temps que je dois passer en cette vie, à cause de ceux qui disent : Elle était, elle n'est plus ; à cause de ceux qui disent : Voilà que les Ecritures sont accomplies, les nations ont embrassé la foi, mais l'Eglise est tombée dans l'apostasie, elle a disparu du milieu des nations. Qu'est-ce à dire : « Annoncez-moi l'exiguité de mes « jours ? » Dieu la lui a fait connaître, et cette prière n'est pas vaine. Qui donc me l'a dit, sinon Celui qui est la vie? Comment l'a-t-il dit? « Voici que je suis avec vous jusqu'à « la consommation des siècles [1] ».

9. Mais ils sont ici, et ils disent : « Je suis « avec vous », dit le Sauveur, « jusqu'à la con-« sommation des siècles » ; parce qu'il nous avait en vue, et qu'il savait que le parti de Donat serait un jour sur la terre. Est-ce bien ce parti qui a dit : « Faites-moi connaître « l'exiguité de mes jours ? » Où n'est-ce point plutôt cette Eglise qui parlait plus haut et qui disait: « Je rassemblerai les peuples et « les rois, qui doivent servir le Seigneur ? » Pourquoi votre cœur est-il affligé ? Parce que les empereurs proposent des lois contre les hérétiques, et justifient l'oracle, que « les rois « s'uniront pour servir le Seigneur ? » Ce n'est point vous en effet qui êtes les fils de ces hommes égorgés, dont le Seigneur a exaucé la voix, quand ils étaient dans les entraves. Loin de là. Vos actions ne le disent point, votre vanité, votre orgueil ne vous rendent point ce témoignage : Vous n'avez point la sagesse, et vous êtes au dehors ; vous êtes un sel affadi, et foulé aux pieds par les hommes [2]. Ecoutez donc ce que dit l'Eglise, et quelle Eglise ? Celle qui a rassemblé les « peuples dans l'unité ». Quelle Eglise? Celle qui a rassemblé « les rois, afin « qu'ils servent le Seigneur ». Ebranlée par vos cris et vos erreurs, elle demande à Dieu qu'il lui fasse connaître l'exiguité de ses jours, et elle entend cette parole du Seigneur : « Je « suis avec vous jusqu'à la consommation « des siècles ». A ce propos, c'est de vous qu'il parle, dites-vous, c'est nous qui sommes, et qui serons jusqu'à la consommation des siècles. Qu'on interroge le Christ, à qui il est dit : « Montrez-moi le petit nombre de mes « jours. Cet Evangile », nous répond-il, « sera « prêché dans l'univers entier, en témoi-« gnage à toutes les nations, et alors viendra « la fin [1] ». Où est maintenant votre allégation : L'Eglise était, elle n'est plus ? Ecoute le Seigneur, qui annonce cette exiguité de jours. « Cet Evangile sera prêché », dit-il. Où ? « Dans l'univers entier ». A qui ? « En témoi-« gnage à toutes les nations ». Qu'arrivera-t-il ensuite ? « Ensuite viendra la fin ». Ne vois-tu pas qu'il y a beaucoup de nations encore qui n'ont pas entendu l'Evangile ? Donc, puisqu'il faut que soit accomplie la parole du Seigneur, prédisant à l'Eglise la brièveté de ses jours, puisqu'il faut que l'Evangile soit prêché dans toutes les nations, avant la fin ; pourquoi dire que l'Eglise a disparu du milieu des nations auxquelles on prêche cet Evangile, afin qu'elle étende son empire sur tous les peuples ? Donc, jusqu'à la fin des siècles, l'Eglise subsistera parmi les nations ; et si ses jours sont peu nombreux, c'est qu'il y a brièveté dans tout ce qui a une fin, et qu'à cette brièveté doit succéder l'éternité. Que les hérétiques périssent, qu'ils périssent dans ce qu'ils sont, afin qu'ils deviennent ce qu'ils ne sont point. Cette brièveté des jours s'étendra jusqu'à la fin des siècles ; et si elle s'appelle brièveté, c'est que tout le temps, je ne dis pas depuis ce jour jusqu'à la fin des siècles, mais tout le temps qui s'écoulera depuis Adam jusqu'à la fin des siècles, n'est qu'une goutte d'eau en comparaison de l'éternité.

10. Les hérétiques n'ont donc point à s'applaudir contre moi, parce que j'ai parlé de « la « brièveté de mes jours », comme si je ne devais point subsister jusqu'à la fin des siècles. Qu'ajoute le Prophète ? « Ne me rappelez point « au milieu de mes jours [2] ». N'agissez point avec moi, selon les prétentions des hérétiques. Conduisez-moi, non point au milieu de mes jours, mais jusqu'à la fin des siècles, dispensez-moi ces jours si rapides, mais de manière à me donner ensuite les jours éternels. Pourquoi donc cette inquiétude au sujet des jours si rapides ? Pourquoi ? veux-tu l'entendre ? « Vos années sont de génération en généra-« tion ». Si je vous supplie au sujet de mes jours si restreints, c'est que ces jours, bien qu'ils doivent durer jusqu'à la fin des siècles, ne sont rien en comparaison de vos jours : « Vos années sont de génération en géné-« ration ». Pourquoi ne dit-il pas : Vos années remplissent les siècles des siècles, puisque

[1] Matth. XXVIII, 20. — [2] Id. V, 13.

[1] Matth. XXIV, 14. — [2] Ps. CI, 25.

telle est la manière de désigner l'éternité dans les saintes Ecritures ; pourquoi dire : « Vos « années sont de génération en génération ? » Mais quelles sont « vos années », ô mon Dieu ? Oui, quelles sont vos années, sinon celles qui ne viennent point, qui ne passent point ? Quelles années, sinon celles qui ne viennent point, afin précisément de ne point passer ? Tout jour de cette vie ne vient que pour n'être plus ; ainsi des heures, ainsi des mois, ainsi des années, rien ne demeure ; avant qu'il soit venu, chaque moment n'était pas ; est-il une fois venu qu'il n'est déjà plus. Vos années, Seigneur, sont donc des années éternelles, des années qui ne changent point, mais qui seront « de gé« nération en génération ». Il y a une certaine génération des générations, c'est en elle que seront vos années. Quelle est-elle ? Elle existe, et si nous la connaissons bien, c'est en elle que nous devons être, et les années de Dieu seront en nous. Comment seront-elles en nous ? Comme Dieu lui-même sera en nous selon cette parole : « Afin que Dieu soit tout « en tous [1] ». Car les années de Dieu ne sont autres que lui-même : or, ces années sont l'éternité de Dieu ; et l'éternité de Dieu, c'est la substance de Dieu qui n'a rien de changeant ; en lui il n'y a rien de ce passé qui ne serait déjà plus, ni de cet avenir qui ne serait point encore. Il n'y a en lui rien autre que Il est ; il n'y a ni Il fut, ni Il sera ; car ce qui fut n'est plus, ce qui sera n'est point encore : mais en Dieu tout *Est*. C'est avec raison qu'il envoya autrefois son serviteur Moïse avec cette parole. Moïse demanda le nom de celui qui l'envoyait ; il le demanda et l'entendit, car le Seigneur ne frustra point ce désir pieux, qui ne venait point d'une curieuse présomption, mais de la nécessité d'accomplir un ministère. « Que répondrai-je », dit-il, « aux fils d'Is« raël, s'ils me disent : Qui t'a envoyé vers « nous [2] ? » Et alors s'inclinant vers sa créature, lui Créateur, lui Dieu vers l'homme, lui immortel vers celui qui est mortel, lui éternel vers celui qui est du temps : « Je suis », dit-il, « celui qui suis [3] ». Pour toi, tu dirais : C'est moi. Qui ? Gaïus ; un autre : Lucius ; un autre : Marc. Pourrais-tu dire autre chose que ton nom ? Voilà ce que Moïse attendait de Dieu, ce qu'il lui avait demandé. Quel est votre nom ? Que répondre à ceux qui me demanderont par qui je suis envoyé ? « Je suis ». Qui ? « Celui qui suis ». Est-ce donc là votre nom ? Est-ce là tout ? Et serait-ce là bien votre nom, si tout ce qui existe n'est véritablement pas dès qu'on le compare à vous ? Ceci est votre nom, exprimez-le mieux encore : « Allez », dit le Seigneur, « et dites aux enfants « d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous. « Je suis celui qui suis ; celui qui est m'a en« voyé vers vous ». « Etre », grandeur ! « Etre », sublime expression ! Après cela, qu'est-ce que l'homme ? En face de ce grand « Etre », qu'est-ce que l'homme dans tout son être ? Qui comprendra cet « Etre » sublime ? Qui pourra y avoir part ? Qui pourra le désirer ? y aspirer ? Qui pourra se promettre d'y arriver un jour ? Ne désespère point, ô homme, ô faible créature. « Je suis », dit-il, « le Dieu d'A« braham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de « Jacob [1] ». Tu as entendu ce que je suis en moi-même, écoute ce que je suis pour toi. Telle est donc l'éternité qui vous appelle, et le Verbe est sorti de l'éternité. Voilà déjà l'éternité, voilà déjà le Verbe, et le temps n'est-il point encore ? Pourquoi le temps n'est-il pas ? Parce que le temps même a été fait. Comment le temps a-t-il été fait ? « Tout a été « fait par lui, et sans lui rien n'a été fait [2] ». O Verbe, avant le temps ! Verbe, par qui les temps ont été faits ! Verbe, qui êtes la vie éternelle, qui appelez à vous les hommes du temps pour leur donner l'éternité ! Telle est la génération des générations : une génération s'en va, une autre génération vient [3]. Il en est des hommes comme des feuilles d'un arbre, feuilles de l'olivier, du laurier, ou de tout arbre qui conserve toujours son manteau de verdure. Ainsi la terre porte les hommes, comme un de ces arbres porte des feuilles ; elle est couverte d'hommes dont les uns meurent, dont les autres naissent pour leur succéder. L'arbre a toujours sa robe éclatante de verdure ; mais vois au-dessous combien de feuilles sèches tu foules aux pieds.

11. Il y eut donc une génération pour Adam, et elle a passé. De là sortirent quelques hommes qui durent avoir part à l'éternité de Dieu, même en ce temps-là. De là sortirent Abel, et Seth, et Enoch [4]. Cette génération a passé, puis est venu le déluge, n'épargnant qu'une famille. Cette génération nouvelle en donna quelques-uns à son tour, comme Noé, ses trois fils et ses trois brus, et dans cette

[1] I Cor. XV, 28 — [2] Exod. III, 13. — [3] Id. 11.

[1] Exod. III, 15.— [2] Jean, I, 3.— [3] Eccl. I, 4.— [4] Gen. VI, 17, 18.

famille, composée de huit personnes, il n'y eut qu'un seul pécheur [1]: elle s'ajouta à la génération précédente. Des trois fils de Noé, comme des trois mesures de froment de l'Evangile, toute la terre fut ensuite peuplée. Dieu se choisit Abraham, Isaac et Jacob, saints personnages, illustres patriarches, qui plurent au Seigneur. Cette génération en produisit d'autres, qui en donnèrent d'autres à leur tour, les saints Prophètes, les hérauts de Dieu. Est venu enfin Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, qui a jeté le levain dans ces trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout fût fermenté [2]. Lorsqu'il était encore ici-bas, dans sa chair, il y eut des Apôtres, il y eut des saints, et après eux, d'autres saints; et c'est au nom du Christ qu'il y a maintenant des saints, qu'il y en aura après nous, et de même jusqu'à la fin des siècles. Dans tant de générations, vous choisirez, Seigneur, tous les saints de chaque génération, pour en faire une génération unique. Et c'est dans cette génération des générations que subsisteront vos années, c'est-à-dire que votre éternité sera dans cette génération tirée de toutes les autres, et réunie en une seule; celle-là donc participera à votre éternité. Les autres générations ne sont que pour remplir le temps qui enfante cette génération destinée à l'éternité; vous la changerez, Seigneur, et elle aura une vie nouvelle; elle sera capable de vous porter, parce que vous lui en donnerez les forces. « Vos années sont dans la génération des « générations ».

12. « Au commencement, Seigneur, vous « avez fondé la terre ». Je sais que vous êtes éternel, et dès lors avant toutes choses: « Au commencement, Seigneur, vous avez « fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de « vos mains. Ils périront, mais vous demeurez: « tous vieillissent comme un vêtement; vous « les changerez comme on change un manteau, « et ils seront changés. Mais vous, Seigneur, « vous êtes le même [3] ». Qui êtes-vous? « Celui « qui êtes le même », vous qui avez dit: « Je « suis celui qui suis, vous êtes le même ». Et bien que les créatures ne puissent exister que de vous, que par vous, et qu'en vous, elles ne sont pas néanmoins ce que vous êtes. « Vous êtes en effet le même, et vos années « ne passeront point ». Non, elles ne passeront point, ces années qui vous sont propres, ces années qui doivent subsister dans la génération des générations. Dans cette conviction, vous demanderais-je quelle est la brièveté de mes jours, si je ne savais que tous les jours d'ici-bas sont courts quand on les compare à votre éternité? Je sais donc ce que je vous demande. Que les hérétiques ne s'élèvent point, comme si l'Eglise, répandue dans l'univers entier, n'avait que peu de jours à vivre. Bien que ces jours doivent se prolonger jusqu'à la fin du monde, ils sont courts néanmoins. Comment courts? Oui, puisqu'ils doivent finir. Quant aux années qui subsisteront « de génération en génération », voilà celles qu'il faut aimer, qu'il faut désirer, après lesquelles nous devons soupirer; c'est en vue de ces années que nous devons demeurer dans l'unité, pour les acquérir qu'il faut éviter ce qu'il y a de contagieux dans les hérétiques, pour les posséder qu'il faut répondre à ces pervers, qu'il faut gagner ceux qui sont égarés et rappeler à la vie ceux qui ont péri. Voilà ce qu'il faut désirer. Toutefois, ô mon Dieu, afin que je puisse répondre à ces discoureurs, à ces parleurs impudents, à ces calomniateurs, à ces murmurateurs, à ces détracteurs: « Faites-moi connaître le petit « nombre de mes jours »; et « ne me rappelez « point au milieu de mes années ». Ne me retirez point de la terre avant que l'Evangile soit prêché dans le monde entier, selon cette promesse du Sauveur: « Il faut que l'Evangile « soit prêché dans tout l'univers, afin de servir « de témoignage à tous les peuples, et alors « viendra la fin [1] ». Que dirons-nous ici, mes frères? Tout cela est clair, évident. Dieu a fondé la terre, nous le savons, les cieux sont l'œuvre de ses mains. Ne croyez point toutefois qu'il y ait une différence entre l'œuvre de ses mains et l'œuvre de sa parole: celui qui a dit: « Je suis celui qui suis », n'a point de membres corporels, et son Verbe est sa main, car sa main est bien sa force. Parce qu'il est écrit: « Que le firmament soit fait », et il fut fait; nous comprenons que Dieu le fit par son Verbe; mais quand il dit: « Faisons « l'homme à notre image et à notre ressem- « blance [2] », il nous semble qu'il le fit de sa main. Ecoute alors: « Les œuvres de vos « mains sont les cieux ». Voilà qu'il fait par sa parole ce qu'il fait aussi par ses mains, puisqu'il l'a fait par sa puissance, par sa

¹ Gen. ix, 22. — ² Matth. xiii, 33. — ³ Ps. ci, 26-28.

¹ Matth. xxiv, 14. — ² Gen. i, 6, 26.

force. Vois donc ce qu'il a fait, et ne t'enquiers point de la manière dont il l'a fait. C'est trop pour toi de vouloir comprendre comment il l'a fait, puisqu'il t'a fait de telle sorte que tu sois d'abord son serviteur, afin de pouvoir être ensuite son ami intelligent. « Donc les « cieux sont l'œuvre de vos mains ».

13. « Ils périront, mais vous demeurez[1] ». L'apôtre saint Pierre nous dit clairement : « Les cieux furent d'abord tirés de l'eau et « appuyés sur l'eau, par le Verbe de Dieu ; « c'est lui qui a créé ce monde qui périt « par le déluge ; mais les cieux et la terre qui « subsistent maintenant, sont réservés au feu « par ce même Verbe[2] ». Il nous enseigne donc que les cieux ont péri par le déluge ; ils périrent dans l'étendue et l'espace de cet air que nous respirons. L'eau s'accrut, et remplit tout l'espace d'air où voltigent les oiseaux ; ainsi périrent les cieux rapprochés de la terre, et dont on dit les oiseaux du ciel. Mais il y a des cieux bien supérieurs dans le firmament : périront-ils par le feu, ou bien n'y aura t-il que ces mêmes cieux qui ont déjà péri par le déluge? C'est là une question épineuse parmi les savants, et qu'il n'est pas facile de trancher dans le peu de temps qui nous reste. Laissons-la donc, ou du moins différons-la pour un autre moment, mais sachons que tout cela périra, et que Dieu demeure. Si quelques-unes des créatures du Seigneur doivent demeurer avec lui, ce n'est point en elles-mêmes qu'elles peuvent demeurer, mais bien en Dieu, en ne se retirant point de Dieu. Quoi donc, mes frères? Dirons-nous que les anges doivent périr par le feu qui consumera le monde? nullement. Quoi donc? que Dieu n'a pas fait les anges? Loin de nous. Que dire alors? D'où viendraient-ils, s'ils n'eussent été faits par lui? « Il a dit, et « tout a été fait ; il a commandé, et tout a été « crée[3] ». Ainsi dit le Prophète à propos des œuvres de Dieu, parmi lesquelles sont comptés les anges. Les anges donc seront avec Dieu lorsque le monde sera réduit par le feu : et le monde passera par un embrasement qui n'atteindra point les saints de Dieu. Ce que fut la fournaise pour les trois jeunes hébreux[4], voila ce que sera l'embrasement du monde pour les justes marqués au sceau de la Trinité.

14. Ce n'est point nous tromper peut-être que d'entendre par les cieux les justes eux-mêmes, les saints de Dieu, qu'il choisit pour sa demeure, afin de faire gronder le tonnerre de ses préceptes, et briller l'éclair de ses miracles et pleuvoir la sagesse de sa vérité ; Les cieux en effet ont raconté la gloire de Dieu[1]. Mais ces cieux périront-ils? Ou doivent-ils périr en quelque sens? En quelle manière doivent ils périr? A la manière d'un vêtement. Qu'est-ce à dire, à la manière d'un vêtement? Dans ce qu'ils ont de corporel ; car le corps est le vêtement de l'âme, comme il résulte de l'expression de Jésus-Christ, quand il dit : « L'âme n'est-elle point plus « que la nourriture, et le corps plus que le « vêtement[2]? » Comment donc périt un vêtement ? « Quoique l'homme extérieur doive « se corrompre en nous, l'homme intérieur se « renouvelle de jour en jour[3] ». Ils périront donc, mais seulement selon le corps : « pour « vous, Seigneur, vous demeurez ». Si donc ils doivent périr selon le corps, où est la résurrection de la chair? Que deviendra pour les membres l'exemple donné par le chef? Où sera-t-il? Veux-tu l'entendre? La chair sera changée ; elle ne demeurera point ce qu'elle était. Ecoute un mot de l'Apôtre : « Les morts « ressusciteront dans l'incorruptibilité, et « nous serons changés ». Comment serons-nous changés? « On sème un corps animal, et « il ressuscitera corps spirituel[4] ». Donc ce que l'on sème de mortel, ressuscitera immortel; ce que l'on sème de corruptible, ressuscitera incorruptible. Attendons ainsi ce changement : les cieux alors doivent périr, les cieux doivent être changés. Mais peut-être n'est-il pas juste d'appeler cieux les corps des saints? S'ils ne portent pas Dieu, qu'ils ne soient point appelés des cieux. Mais, dira-t-on, comment prouver qu'ils doivent porter Dieu? As-tu donc oublié ce mot de saint Paul : « Glorifiez Dieu, et portez-le dans « votre corps[5]? » Ces cieux donc doivent périr, mais non éternellement, périr afin d'être changés. N'est-ce point là ce que dit le psaume? Lis la suite : « Et tous vieilliront « comme un vêtement, vous les changerez « comme un manteau, et ils seront changés : « pour vous, vous êtes le même, et vos « années ne périront point[6] ». Entends-tu ce vêtement, entends-tu ce manteau, qui ne

[1] Ps. CI, 27.— [2] II Pier. III, 5-7.— [3] Ps. XXXII, 9.— [4] Dan. III, 21.

[1] Ps. XVIII, 2. — [2] Matth. VI, 25. — [3] II Cor. IV, 16. — [4] I Cor. XV, 1, 52. — [5] Id. VI, 20. — [6] Ps. CI, 27, 28.

signifie rien autre que le corps? Espérons donc le changement de notre corps, mais ne l'espérons que de Celui qui était avant nous, qui demeure après nous; de qui nous tenons ce que nous sommes, et à qui nous devons revenir après notre changement; qui change tout sans subir de changement, qui crée et qui est incréé; qui donne le mouvement et qui demeure; qui dit autant que la chair et le sang peuvent le comprendre : « Je « suis celui qui suis [1]. Vous êtes le même « Seigneur, et vos années ne périront point ». Mais en face de ces années immuables, qui sommes-nous avec des années en lambeaux? Et toutefois ne désespérons point. Déjà dans cette hauteur, dans cette suréminence de la sagesse, il avait dit : « Je suis celui qui suis », et néanmoins, pour nous consoler, il ajoute : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, « le Dieu de Jacob », et nous sommes de la race d'Abraham [2]; quelle que soit notre objection, quoique nous soyons cendre et poussière, nous espérons en lui. Nous sommes esclaves, il est vrai; mais pour nous, le Seigneur a pris la forme de l'esclave [3]; pour nous, chétifs mortels, l'immortel a voulu mourir, pour nous il a donné en lui-même un témoignage de notre resurrection. Espérons dès lors que nous arriverons à ces années qui demeurent, et dont le soleil ne mesure point les jours, mais où demeure stable tout ce qui est, parce qu'il n'y a que cela qui soit véritablement.

15. Mais dites-nous, ô Prophète, si nous pouvons espérer d'y être un jour. Ecoute, et vois s'il te faut desespérer; écoute ces paroles : « C'est là qu'habiteront les fils de vos « serviteurs ». Où, sinon dans les années qui n'ont point de fin? « C'est là qu'habiteront « les fils de vos serviteurs, et leur postérité « sera dirigée vers le siècle [4] » : oui, vers le siècle du siècle, vers le siècle sans fin, vers le siècle qui demeure stable. Mais, c'est le sort « des fils de vos serviteurs », dit le Prophète, et dès lors nous faudra-t-il redouter qu'après avoir servi le Seigneur, nous n'habitions point ces années éternelles, et qu'il n'y ait que nos enfants? Ou si nous sommes les fils des serviteurs de Dieu, parce que nous sommes les fils des Apôtres, que dire? Des enfants nouvellement nés, naguère admis dans une succession qui les honore, auraient-ils donc la scandaleuse audace de dire : C'est nous qui devons y être, les Apôtres n'y seront point? Dieu préserve de ce malheur, et la piété des fils, et la foi des enfants, et l'intelligence des plus grands. Là aussi seront les Apôtres; les béliers ouvriront la marche, puis viendront les agneaux. Pourquoi dire alors : « Le fils de « vos serviteurs », et ne pas dire aussitôt, vos serviteurs? Car eux aussi sont vos serviteurs, et leurs fils vos serviteurs; et les fils de leurs enfants, que seront-ils, sinon encore des serviteurs? On comprendrait tout cela en un seul mot, si le Psalmiste nous disait : C'est là qu'habiteront vos serviteurs : on comprendrait en un seul mot. Voyons ce que figure son langage; dans les premiers siecles il y a des faits. Pendant quarante années, les enfants d'Israël furent brisés dans le désert : nul n'entra dans la terre promise à l'exception de leurs enfants. Deux seulement, si je ne me trompe, entrèrent dans cette terre, pas plus [1]. De tant de milliers d'hommes, deux seulement purent y entrer. C'était pour eux seuls que Dieu avait pris tant de peine, quoique pour Dieu il n'y ait aucune peine, seulement la peine est pour ses serviteurs. Combien souffrit Moïse pour ces hommes; combien il entendit menacer de n'entrer point dans la terre des promesses! Ce furent leurs enfants qui y entrèrent. Quel est le sens de cette figure? Ce furent les hommes nouveaux qui y entrèrent, non ceux qui tenaient du vieil homme. Toutefois deux y entrèrent, un et l'unité, la tête et le corps, le Christ et l'Eglise, avec toute cette jeunesse renouvelée, ou leurs enfants. Donc, c'est là qu'« habiteront les fils de « tes serviteurs ». Et ces fils de tes serviteurs sans les œuvres de tes serviteurs, car nul ne peut y résider que par ses œuvres. Qu'est-ce à dire, les fils l'habiteront? Que nul ne se flatte d'y habiter, s'il se dit seulement serviteur, sans en faire seulement les œuvres; car il n'y aura que les fils pour y habiter? Qu'est-ce à dire, « les fils de vos serviteurs y habiteront? » Vos serviteurs y habiteront par leurs bonnes œuvres, y habiteront par leurs enfants. Ne sois donc point stérile, si tu veux habiter les années éternelles; envoie devant toi tes enfants, afin de les suivre; envoyez-les-y, ne les en faites pas sortir. Que tes enfants te conduisent à la terre des promesses, à la terre des vivants, et non à la terre des mourants. Pendant que tu

[1] Exod. III, 14. — [illegible] — [2] [illegible] 7. — [4] [illegible]

[1] [illegible] XIV, 24, 30.

accomplis ton pèlerinage, qu'ils te précèdent pour te recevoir. C'était pour préparer à son père la nourriture du corps que le fils de Jacob le précéda en Egypte, et qu'il dit à son père et à ses frères : « Je suis venu avant vous « pour vous préparer des vivres [1] ». Que tes enfants donc, ou plutôt que tes bonnes œuvres te précèdent ; tels vous aurez envoyé ces enfants, tels vous les suivrez.

[1] Gen. XLV, 7.

DISCOURS SUR LE PSAUME CII.

SERMON POUR UNE FÊTE DES MARTYRS.

LES BIENFAITS DU SEIGNEUR.

En nous appelant à bénir le Seigneur, le Prophète s'adresse à ce qu'il y a d'intérieur en nous, ou à notre âme, qui a toujours quelqu'un qui l'écoute et qui doit chanter intérieurement, au souvenir de nos péchés pour les désavouer, au souvenir des bienfaits de Dieu, lequel stimulait dans les martyrs l'espérance de retrouver dans le ciel la vie qu'ils donnaient pour Dieu. Ils ne lui reportaient que ses dons, il est vrai, et ne pas oublier ses dons, c'est lui en rendre grâce ; s'il nous demande un culte, c'est pour nous attirer à lui. De nous-mêmes nous n'avons que le péché; de lui nous vient le calice du salut, ou la douleur qu'il faut subir en invoquant son nom. N'oublions donc jamais : — Qu'il nous remet nos fautes, mais en nous imposant des peines qui nous ramènent à lui;— Qu'il guérit nos langueurs, pourvu que nous soyons patients dans nos peines dont il nous guérira certainement, comme le malade se laisse opérer par le médecin qui n'est pas sûr de le guérir;— Qu'il nous délivrera ainsi de la corruption en nous donnant le Christ par qui nous sommes incorruptibles, — Qu'il nous couronnera dans sa miséricorde, car la lutte qui nous donnera la couronne viendra de la grâce;—Qu'il nous rassasiera de bonheur, en nous donnant Dieu lui-même, dont nous ne sentons point ici-bas l'ineffable douceur, parce que notre corps est appesanti; — Qu'il renouvellera ce corps ; quand l'aigle sent son bec trop allongé par les années, pour laisser passage à la nourriture, il l'use sur la pierre et reprend par la nourriture de nouvelles forces ; ainsi Dieu usera notre corps sur la pierre qui est le Christ et le revêtira de jeunesse en le rassasiant des trois pains de l'Evangile ou de Dieu en trois personnes ; — Qu'il fait miséricorde à ceux qui sont miséricordieux, et quand on lui amène la femme adultère, il écrit la loi sur la terre, pour marquer les vertus chrétiennes, et nous apprendre à chercher si nous ne sommes point coupables. Pour le juste nous n'avons que la miséricorde corporelle; à l'injuste pourtant nous devons faire aussi miséricorde, non parce qu'il est injuste, mais parce qu'il est homme, comme au juste, parce qu'il est juste. La vengeance n'est permise que quand elle est une juste correction infligée à ceux qui nous sont soumis; s'agit-il des puissants, endurons persécution. Dieu a montré à Moïse qu'il donnait la loi, afin que l'homme vît le nombre de ses fautes, et eût recours à l'aveu et à la grâce. Toutefois Dieu est lent à punir, parce qu'il nous invite à la pénitence, et pourtant nous remettons cette pénitence indéfiniment; et Dieu ne nous traite point selon nos offenses ; chaque jour il nous protége comme le ciel protége la terre. Il met nos péchés au couchant pour n'y plus revenir, et sa grâce à un orient sans occident. Il sait que nous sommes faibles, que nos jours sont courts, que tout passe vite ici-bas, qu'il récompensera non ceux qui connaissent la loi, mais ceux qui en font les œuvres, non point seulement à l'extérieur, mais aussi de cœur.

1. Dans tous les dons qui nous viennent du Seigneur notre Dieu, dans les consolations qu'il nous envoie, comme dans les châtiments qu'il nous inflige, dans les grâces qu'il a daigné nous faire, comme dans cette miséricorde qui ne nous traite point dans la rigueur de sa justice, enfin dans toutes ses œuvres, que notre âme bénisse le Seigneur. Voilà ce que nous avons chanté ; c'est ainsi que commence le psaume que nous allons expliquer avec le secours de ce Dieu que notre âme bénit à jamais. Que chacun de nous donc exhorte son âme, et se stimule en disant : « O mon âme, bénis « le Seigneur ». Que tous ensemble, que tous les frères en Jésus-Christ répandus partout et ne formant qu'un seul homme, dont la tête est déjà dans le ciel, que cet homme unique exhorte aussi son âme, et lui dise : « O mon « âme, bénis le Seigneur ». Cette âme écoute, elle obéit, elle fait ce qu'on la presse de faire, elle cède à une persuasion qui ne vient pas de nous, mais de ce Dieu qu'elle bénit. Le Prophète en effet entreprend de nous montrer pourquoi notre âme doit bénir le Seigneur, comme si notre âme lui répondait : Pourquoi m'engager à bénir Dieu ? Ecoutons donc, et que notre âme écoute, qu'elle considère tout ce qui peut la stimuler, afin de n'être point lâche à bénir Dieu, et de voir s'il est bien juste de lui dire : « Mon âme, bénis le

« Seigneur » ; qu'elle considère si elle doit en bénir un autre que lui. « Bénis le Seigneur, « ô mon âme », dit le Prophète.

2. Notre interlocuteur répète ce qu'il vient de dire en termes bien plus expressifs. « Mon « âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est « en moi bénisse son saint nom [1] ». Je crois qu'il ne s'adresse ici à rien de corporel, et qu'il ne veut point exhorter nos poumons, notre foie, et ce qu'il y a de charnel dans nos entrailles à éclater en cris de joie pour bénir le Seigneur. Sans doute notre poumon est comme un soufflet qui, tour à tour, aspire l'air et l'expulse, et ce souffle d'air expulsé forme, quand nous parlons, le son, la voix ; et nul son de voix ne peut sortir de notre bouche, s'il n'est émis par notre poumon. Mais il ne s'agit point de cela qui est seulement pour l'oreille des hommes. Dieu aussi a ses oreilles, comme le cœur a sa voix. C'est tout ce qui est en lui que le Prophète exhorte à bénir le Seigneur, quand il dit : « Que tout ce que j'ai d'intérieur « bénisse son saint nom ». Qu'ai-je d'intérieur, diras-tu ? Ton âme elle-même. Et dès lors : « Mon âme, bénis le Seigneur », est identique à cette autre parole : « Et tout ce que j'ai d'in- « térieur, son saint nom », en sous-entendant bénisse. Que ta voix s'élève, si c'est un homme qui doit entendre, qu'elle se taise, si nul n'est là pour entendre ; mais ton cœur a toujours quelqu'un qui l'écoute. Notre bouche a donc fait retentir cette bénédiction, quand nous avons chanté ces paroles : « Bénis le Seigneur, « ô mon âme, et tout ce que j'ai d'intérieur, « son saint nom ». Nous y avons mis le temps qu'il fallait, puis nous avons gardé le silence; mais dans notre cœur, la louange de Dieu doit-elle donc se taire? Que le son de fois à autre se fasse entendre, mais que la voix intérieure soit sans fin. Quand tu es venu à l'église réciter une hymne, ta voix a fait retentir la louange de Dieu : tu as parlé selon ton pouvoir, et tu t'es ensuite retiré : mais que ton âme chante sans cesse la louange de Dieu. Es-tu occupé d'une affaire? que ton âme bénisse le Seigneur. Prends-tu de la nourriture? écoute cette parole de saint Paul : « Soit que vous mangiez, soit « que vous buviez, faites tout pour la gloire « du Seigneur [2] ». J'oserai même dire : Es-tu dans le sommeil? que ton âme bénisse le Seigneur. Que la pensée du crime, que le dessein d'un vol, que le rendez-vous de l'infamie ne t'éveille jamais. Pendant le sommeil, ton innocence doit être la voix de ton âme, et dire : « Bénis le Seigneur, ô mon âme, que « tout ce qui est en moi bénisse son saint « nom ».

3. « Bénis le Seigneur, ô mon âme, et n'ou- « blie pas tous ses bienfaits [1] ». « Bénis le Sei- « gneur, ô mon âme », dit le Prophète. Qu'est-ce donc que ton âme? Tout ce qui est intérieur en toi. « Bénis le Seigneur, ô mon « âme », répétition qui nous presse de plus en plus. Mais pour bénir sans cesse le Seigneur, « n'oublie pas ses bienfaits ». Les oublier, c'est te taire. Or, tu ne peux avoir devant les yeux les bienfaits de Dieu, sans avoir aussi devant les yeux tes péchés. Toutefois, que ton péché soit devant tes yeux, non pour le plaisir qu'il t'a causé, mais pour la damnation qu'il t'a méritée. La damnation, voilà ton œuvre; la rémission est l'œuvre de Dieu. Tel est le bienfait qui nous force à dire : « Que rendrai-je « au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a « faits [2] ? » Voilà ce que considéraient les martyrs dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, tous les saints qui n'ont eu que du mépris pour cette vie, et, comme vous l'avez entendu dans l'épître de saint Jean, qui ont donné leur vie pour leurs frères [3], ce qui est la perfection de la charité, comme l'a dit le Sauveur : « Nul ne peut pousser la charité « plus loin qu'en donnant sa vie pour ses « amis [4] ». Telle était la considération qui portait les martyrs à mépriser ici-bas leur vie, afin de la retrouver dans le ciel, fidèles qu'ils étaient à cette parole du Seigneur : « Celui « qui aime sa vie la perdra, et quiconque « perdra sa vie à cause de moi, la retrouvera « dans l'éternité [5] ». Ils ont voulu rendre à Dieu. Qui étaient-ils? que rendre ? et à qui ? Des hommes voulaient à leur tour rendre service à Dieu, jusqu'à la mort. Que pouvaient-ils donner, que lui-même ne nous ait point donné? Qu'ont-ils donné qu'ils n'aient point reçu ? C'est donc Celui qui donna qui a véritablement rendu. Mais il ne nous a point rendu ce que méritaient nos péchés ; car autre était ce que nous méritions, et autre ce que Dieu nous a rendu. « N'oubliez point », dit le Prophète, « les saintes rétributions du Seigneur », non pas les dons, mais bien « les rétributions ». Nous avions mérité, et ce qui nous a été

[1] Ps. CII, 1. — [2] I Cor. X, 31.

[1] Ps. CII, 2.— [2] Id. CXV, 12.— [3] I Jean, III, 16.— [4] Jean, XV, 13. — [5] Id. XII, 25.

rendu n'est point ce qui était dû. De là cette parole : « Que rendrai-je au Seigneur pour « tout ce qu'il m'a rendu [1] ? » Le Prophète ne dit point, pour les dons qu'il m'a faits ; mais, pour tout ce qu'il m'a rendu. Toi, tu as rendu le mal pour le bien, et le Seigneur le bien pour le mal. Comment donc toi, ô homme, as tu rendu à Dieu des maux pour des biens? Parce que tu étais un blasphémateur, un persécuteur, un insulteur [2], tu as rendu des blasphèmes. En retour de quels biens? D'abord de l'existence ; mais la pierre existe aussi ; ensuite de la vie, mais la brute vit aussi. Que rendras-tu au Seigneur pour t'avoir élevé au-dessus des brutes, au-dessus des oiseaux, en te créant à son image et à sa ressemblance [3]? Ne cherche point ce que tu lui rendras : rends-lui son image vivante en toi, c'est là ce qu'il demande ; il veut la pièce de monnaie à son effigie [4]. Et toi, au lieu de ces actions de grâces, de cette humilité, de cette obéissance, de ce culte religieux, en un mot de toutes ces actions saintes que tu devais à Dieu, en retour de ces bienfaits que tu as reçus de lui, tu lui as rendu le blasphème. Que dit le Seigneur? Confesse-toi, et je te pardonne. Moi aussi, je te rendrai, mais non ce que tu m'as rendu : tu m'as rendu le mal pour le bien, moi je te rendrai le bien pour le mal.

4. Pense donc, ô mon âme, à tous les bienfaits de Dieu, sans oublier tes offenses envers lui. Plus tes offenses sont nombreuses, et plus nombreux sont ses bienfaits. Or, quels présents pourras-tu lui faire? Quels dons? Quels sacrifices? Ne pas oublier ses saintes rétributions, c'est là un sacrifice qui lui est agréable. « Bénis le Seigneur, ô mon âme. C'est le sa« crifice de louanges qui m'est agréable. « Immole à Dieu une hostie de louanges, et « rends tes vœux au Très-Haut [5] ». Dieu veut que tu le bénisses, et cela pour ton avantage, et non pour les intérêts de sa gloire. Tu ne saurais lui rien offrir en échange de ses dons, et ce qu'il exige, c'est pour toi et non pour lui ; c'est pour ton bien, tu en retireras le fruit. Ce qu'il aime de toi, n'est point l'accroissement de sa gloire, mais ce qui peut te conduire à lui. Aussi les martyrs cherchaient-ils ce qu'ils devaient rendre à Dieu, et dans leur dépit de ne rien trouver, ils s'écriaient : « Que rendrai-je au Seigneur pour tout le « bien qu'il m'a fait? » et ils ne trouvaient rien à lui rendre, sinon : « Je prendrai le calice « du salut, et j'invoquerai le nom du Sei« gneur [1] ». Que rendras-tu au Seigneur? Tu cherchais sans pouvoir trouver cette parole : « Je prendrai le calice du salut ». Quoi donc? Ce calice du salut n'est-il pas un don de Dieu ? Donne à Dieu, si tu le peux, quelque chose de toi. Ou plutôt ne le fais point, ne lui donne point ce qui vient de toi ; Dieu ne veut rien de ce qui est à toi, car de toi-même tu ne peux lui offrir que le péché. Tout ce que tu as de bon, te vient de Dieu, le péché seul t'appartient. Dieu donc ne veut point que tu lui offres ce qui vient de toi, mais bien ce qui vient de lui. Si d'un champ qu'il a semé, tu apportes au maître quelques gerbes, c'est là le fruit qui lui appartient ; lui offrir des épines, voilà ce qui vient de toi. Rends à Dieu la vérité, bénis-le dans la vérité. Le louer de toi-même, c'est mentir. « Celui qui profère le « mensonge, dit ce qui lui est propre [2] ». Dire ce qui vient de nous-mêmes, c'est donc mentir ; dire ce qui vient de Dieu, c'est dire la vérité. Mais prendre le calice du salut, qu'est-ce autre chose que souffrir à l'exemple du Sauveur? Voilà ce qu'ont fait les martyrs. Voilà ce qu'a enseigné le Sauveur à ceux qui recherchaient les premières places, qui fuyaient la vallée des larmes, qui voulaient s'asseoir l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Que leur dit-il en effet ? « Pouvez-vous boire « le calice que je boirai [3] ? » Et le martyr, sur le point de s'immoler à Dieu comme une victime sainte, s'écrie : « Je prendrai le calice « du salut ». Je prendrai le calice du Christ, je boirai à la coupe des douleurs de mon Dieu. Garde-toi de faillir. Oui, « j'invoquerai « le nom du Seigneur ». Ceux donc qui ont failli, n'ont pas invoqué le nom du Seigneur, ils ont compté sur leur propre courage. Pour toi, rends à Dieu, sans oublier que tu as reçu de lui ce que tu lui offres. Que ton âme bénisse donc le Seigneur, de manière à n'oublier jamais ses dons.

5. Ecoutez quels sont ses dons : « C'est lui « qui te pardonne toutes tes iniquités, qui « guérit toutes tes langueurs, qui rachète ta vie « de la corruption, qui te couronne de miséri« corde et d'amour, qui rassasie de bonheur « tes désirs, qui renouvelle ta jeunesse comme

[1] Ps. cxv, 12. — [2] I Tim. i, 13.— [3] Gen. i, 26.— [4] Matth. xxii, 21. — [5] Ps. xlix, 14, 23.

[1] Ps. cxv, 12, 13. — [2] Jean, viii, 44. — [3] Matth. xx, 22.

« celle de l'aigle[1] ». Voilà ses bienfaits. Que devait-il au pécheur autre chose que le supplice? Que devait-il au blasphémateur, sinon la flamme de l'enfer? Ce n'est point là ce qu'il nous a rendu. Ne tremble point, ne t'effraie point, que ta crainte ne soit point sans amour. Garde-toi d'oublier les rétributions de sa bonté, change de vie, si tu ne veux éprouver ses rétributions, comment dirai-je? Mauvaises? mais si elles sont justes elles ne sont point mauvaises. Elles ne sont donc mauvaises que de ta part; mais du côté de Dieu, ces maux que tu endures ne sont point des maux, car s'ils sont justes, ils sont des biens; ils ne sont des maux que pour toi qui les endures. Veux-tu que la justice de Dieu ne devienne point un mal pour toi? Que ton iniquité ne soit plus un mal devant Dieu. Jamais, en effet, il n'a cessé d'appeler, ni d'instruire ceux qu'il appelait, ni de perfectionner ceux qu'il avait instruits, ni de couronner ceux qu'il avait perfectionnés. Que répondre? Que tu es pécheur? Tourne-toi vers Dieu, et reçois ses grâces: « Il te pardonne toutes tes « iniquités ». Mais après cette rémission de tes fautes, il te reste un corps infirme, et qui est nécessairement aiguillonné par les désirs de la chair, par les convoitises illicites. Ta chair est donc faible encore, la mort n'est pas encore absorbée par la victoire, et ce que tu as de corruptible, n'est point revêtu encore d'incorruptibilité[2], et même après la rémission des fautes, ne laisse pas d'être assujéti à bien des troubles: elle est exposée au péril des tentations: parfois elle trouve un plaisir dans les suggestions, et parfois elle les rejette, et quand elle y trouve un plaisir, souvent elle s'y laisse aller et succombe. C'est une langueur, et Dieu « guérit toutes nos langueurs ». Toutes tes langueurs seront guéries, sois donc sans crainte. Ces langueurs sont grandes, me diras-tu; le médecin est plus grand encore. Pour un médecin tout-puissant, il n'est point de langueur incurable; laisse-toi seulement guérir, ne repousse pas sa main, il sait ce qu'il doit faire. Qu'il te plaise, non-seulement quand il adoucit ta douleur, mais aussi quand il y porte le fer; souffre un médicament douloureux, en vue de la santé qui doit suivre. Voyez, mes frères, dans les maladies du corps, ce qu'endurent les hommes, afin de mourir encore après avoir vécu peu de jours, et encore peu de jours incertains. Beaucoup, après avoir cruellement souffert dans les incisions qu'on leur faisait, ou mouraient entre les mains du médecin, ou, après leur guérison, succombaient à une autre maladie. S'ils eussent cru leur mort si proche, eussent-ils enduré ces douleurs? Mais toi, tu souffres sans incertitude: et celui qui t'a promis la guérison ne saurait se tromper. Un médecin se trompe quelquefois, et néanmoins il promet de guérir un corps humain. D'où vient qu'il se trompe? C'est qu'il ne soigne point ce qu'il a fait. C'est Dieu qui a fait ton corps, Dieu qui a fait ton âme: il sait comment refaire ce qu'il a créé; comment rétablir ce qu'il a formé. Pour toi, laisse agir la main du médecin; il hait ceux qui la repoussent. Il n'en est pas ainsi de la main du médecin qui est un homme. Car les hommes se laissent garrotter, trancher même; ils sont tout prêts à endurer une douleur certaine pour une santé douteuse, et à bien payer le médecin. Quant au Dieu qui t'a fait, il te guérira certainement et gratuitement. Supporte donc sa main, ô toi, mon âme qui le bénis, n'oublie jamais ses bienfaits, puisqu' « il guérit toutes « tes langueurs ».

6. « C'est lui qui délivre ta vie de toute « corruption ». Guérir tes langueurs, c'est là racheter ta vie de toute corruption. « Car le « corps corruptible appesantit l'âme[1] ». Dans ce corps de corruption l'âme a donc une vie. Quelle vie? Elle est sous le fardeau, elle en soutient le poids. Qu'un homme veuille penser à Dieu, comme il doit le faire, combien d'obstacles va-t-il rencontrer, et qui semblent venir de cette corruption de la chair! Combien d'empêchements viennent le distraire, le détourner de cette application sainte! Combien de dissipations! Quelle foule de fantômes! Quelles suggestions innombrables! Tout cela sort du cœur de l'homme, comme des vers d'un cadavre en pourriture. Nous avons dépeint la maladie, bénissons le médecin. Ne peut-il donc te guérir, celui qui t'a fait tel, qu'en gardant avec fidélité les lois de santé qu'il t'avait données, tu n'eusses point connu la maladie? Ne t'avait-il point prescrit par un précepte ce qu'il fallait toucher ou respecter, pour avoir la santé durable[2]? Indocile à écouter ce qu'il fallait faire pour la conserver, écoute au moins ce qui peut la recouvrer. Ta

[1] Ps. CII, 3-5. — [2] I Cor. XV, 53, 54.

[1] Sag. IX, 15. — [2] Gen. II, 16, 17.

maladie t'a montré toute la vérité du précepte. Que l'expérience apprenne enfin à l'homme à écouter les avis qu'il a négligés. Quel endurcissement ne céderait à l'expérience? Ne pourra-t-il donc te guérir, celui qui t'a fait tel, que tu n'eusses jamais éprouvé de maladie, si tu avais voulu suivre ses préceptes? Ne pourra-t-il te guérir, celui qui a fait les anges, qui en te réformant te fera l'égal des anges ? Ne pourra-t-il guérir l'homme fait à son image, celui qui a fait le ciel et la terre? Il te guérira, mais à la condition que tu voudras être guéri. Il guérit tout malade, mais non malgré le malade. Quel bonheur est plus grand que le tien, puisque tu as en quelque sorte sous la main et à ton gré la guérison complète? Si tu ambitionnais quelque poste d'honneur ici-bas, un commandement, un consulat, une préfecture, prétendrais-tu les obtenir aussitôt que tu le voudrais? Ce pouvoir suivrait-il aussitôt ta volonté? Beaucoup y aspirèrent sans pouvoir y arriver : et quand même ils y seraient arrivés, qu'est-ce que l'honneur pour des malades? Qui n'est point malade en cette vie? Qui n'y traîne une vie de langueur? Naître dans un corps mortel, c'est commencer une maladie. Nos nécessités journalières ont besoin de secours journaliers, et ce qui répare chaque jour nos forces, ne paraît être qu'un médicament de chaque jour. La faim ne t'emporterait-elle point, si tu n'y apportais le remède qui la guérit? N'en serait-il pas de même de la soif, si tu ne buvais, non pour l'étancher complétement, mais pour la proroger? Après un adoucissement, elle reviendra. Ces remèdes adoucissent donc ce qu'il y a d'accablant dans nos misères. Etre debout vous lasse, vous asseoir vous délasse : vous asseoir est donc un remède à votre lassitude ; mais ce remède vous fatigue à son tour, car vous ne pouvez tenir continuellement assis. Donc tout remède à une fatigue devient un commencement de fatigue. Pourquoi donc, ô malade, convoiter ces honneurs? Pense d'abord à ta santé. Qu'un homme souffre chez lui, sur son lit, d'une maladie que tout le monde connaît ; il est vrai que celles dont nous parlons, sont connues, bien que les hommes ne les veuillent point voir de près; qu'un homme, dis-je, souffre d'une maladie qui fait recourir aux médecins, le voilà chez lui, brûlé de fièvre dans son lit. Qu'il veuille s'occuper de ses affaires domestiques, donner des ordres dans sa maison, dans ses terres, y mettre de l'ordre, aussitôt un murmure d'inquiétude s'élève et court parmi les siens, on le détourne de toute occupation ; laissez là tous ces soins, lui dit-on, pensez à votre santé. Tel est le langage que l'on te tient, ô homme : si tu n'es point malade, pense à autre chose ; si tu es malade, pense à ta santé ; mais la santé, c'est le Christ, pense donc au Christ. Prends le calice du salut, de « Celui qui guérit tes langueurs ». Telle est la santé que tu obtiendras à ton gré. En vain tu convoiteras les honneurs et les richesses, tu ne les posséderas point aussitôt que tu les auras désirés ; mais cette santé qui est plus précieuse suivra tes désirs. « C'est « lui qui guérit toutes tes blessures, qui épar« gne à ta vie la corruption ». Ta langueur sera guérie quand cette chair corruptible sera revêtue d'incorruption. Notre vie, en effet, est rachetée de la corruption ; sois dès lors en toute sécurité : le contrat est fait de bonne foi ; on ne saurait ni tromper, ni circonvenir celui qui t'a racheté, ni peser sur lui. Il a passé le contrat, il en a versé le prix avec son sang. Oui, dis-je, le Fils de Dieu a versé son sang pour nous : ô mon âme, sois-en fière, voilà ton prix. « Il a racheté ta vie de la corrup« tion ». Il a montré dans son exemple ce qu'il t'a promis en récompense. Il est mort à cause de nos péchés, il est ressuscité pour notre justification [1]. Que les membres espèrent pour eux ce qu'ils ont vu dans leur chef. Dieu n'aura-t-il pas soin des membres, quand il élève la tête jusqu'au ciel? Donc, « il a « racheté notre vie de la corruption ».

7. « C'est lui qui nous couronne dans sa mi« séricorde et son amour ». A ce mot de « cou« ronner », tu ressentais peut-être quelque folle arrogance ; me voilà grand, disais-tu ; j'ai donc lutté. Avec quelles forces? Avec les tiennes, mais qu'il t'a données. Tu combats, cela est évident ; et ta victoire sera couronnée : mais vois qui a vaincu le premier, vois qui te fera vaincre ensuite. « Réjouissez-vous », nous dit-il, « car j'ai vaincu le monde [2] ». Pourquoi nous réjouir de sa victoire sur le monde? cette victoire est-elle donc notre victoire? Oui, réjouissons-nous, car nous sommes vainqueurs. Vaincus par notre fait, nous sommes vainqueurs en Jésus-Christ. Il te couronne donc, parce qu'il couronne en toi ses dons,

[1] Rom. IV, 25. — [2] Jean, XVI, 33.

et non tes mérites. « J'ai travaillé plus que « tous les autres », dit saint Paul ; mais voyez ce qu'il ajoute : « Non pas moi, mais « la grâce de Dieu avec moi [1] ». Et après tous ses labeurs, il attend aussi la couronne, quand il nous dit : « J'ai combattu un bon combat, « j'ai fourni ma course, j'ai gardé ma foi : il « ne me reste plus qu'à recevoir la couronne « de justice, que me rendra en ce jour le « Seigneur qui est un juste juge [2] ». Pourquoi ? parce que « j'ai combattu ». Pourquoi ? parce que « j'ai fourni ma course ». Pourquoi? parce que « j'ai gardé ma foi ». Mais d'où avez-vous pu, ô saint Apôtre, et combattre et garder votre foi? « Ce n'est point moi, mais « la grâce de Dieu avec moi [3] ». Donc la couronne que vous recevrez sera la couronne de sa miséricorde. Ne sois donc jamais orgueilleux, bénis le Seigneur, sans oublier ses dons. Etre appelé du sein du peché et de l'impiété pour être justifié, c'est un don. Etre élevé et dirigé pour ne point tomber, c'est un don. Recevoir des forces pour persévérer jusqu'à la fin, c'est un don. Tirer de la mort cette chair qui pèse sur toi, de manière qu'il ne perisse pas un cheveu de ta tête, c'est un don. Te couronner après la résurrection, c'est un don. Te faire chanter eternellement et sans lassitude les louanges de Dieu, c'est un don. N'oublie dès lors aucun de ses dons, si tu veux que ton âme benisse le Seigneur, « qui « te couronne avec miséricorde et amour ».

8. Et que ferai-je, quand je serai couronné? J'étais soutenu pendant la lutte, après la lutte je serai couronné ; je n'aurai plus ni suggestion de l'ennemi, ni corruption à combattre. En cette vie nous avons toujours à lutter contre notre corruption ; mais qu'est-il écrit? « La mort, notre dernière ennemie, sera dé« truite ». La destruction de la mort ne laissera aucun ennemi à redouter : « La mort « sera absorbée dans la victoire [4] ». Ce sera donc alors le temps de la victoire, le temps de la couronne. C'est donc après le combat que je serai couronné ; une fois couronné, que ferai-je ? « C'est Dieu qui rassasie de bonheur « tes desirs [5] ». A ce mot de bonheur tu soupires ; on te parle de bien, et tu gemis : peut-être même chez toi le peché n'est il qu'une erreur dans le choix de ce bien dont tu es affamé ; et n'es-tu coupable qu'en dédaignant le conseil de Dieu, lequel t'indique ce qu'il te faut mépriser ou choisir, ou qu'en negligeant de voir ce qui a déjà égaré ton choix. Dans tout péché tu cherches quelque bien apparent, quelque soulagement. Tout objet de tes desirs est bon, mais il devient mauvais pour toi, dès que tu abandonnes Celui qui a fait les biens. Cherche ton vrai bien, ô mon âme. Tout autre a son bien propre, et toutes les créatures ont un bien qui les complète, qui donne à leur nature sa perfection. Le point capital pour ce qui est imparfait, est de savoir ce qui doit lui donner la perfection : cherche donc ton bien. « Or, nul n'est bien, si « ce n'est Dieu seul [1] ». Ton bien propre, c'est le souverain bien. Que peut donc manquer à celui dont le bien propre est le souverain bien ? Il y a des biens inférieurs qui sont des biens pour les autres créatures. Que veut la bête, sinon rassasier ses entrailles, ne point sentir la disette, dormir, se jouer, vivre, se bien porter, engendrer ? Voilà son bien, que le créateur de toutes choses ou Dieu, lui accorde à sa manière et dans sa mesure. Est-ce là le bien que tu cherches ? C'est Dieu qui l'accorde, il est vrai ; mais ne borne pas là tes desirs. Cohéritier du Christ, pourquoi te réjouir de partager avec la bête ? Elève ton espérance jusqu'à ce bien de tous les biens. Celui-là seul sera ton bien, qui t'a fait bon dans ton genre, comme il a fait toute créature bonne aussi en son genre : « Car Dieu fit « toutes les choses , et elles étaient très« bonnes [2] ». Si donc nous disons de ce bien qui est Dieu, qu'il est très-bon, comme il est dit des créatures, que Dieu les créa très-bonnes, que sera-ce de ce bien dont il est dit : « Nul n'est bien, si ce n'est Dieu ? » Dirons-nous qu'il est très-bon ? Il nous souvient qu'il est dit de toutes les créatures que « Dieu « les créa très-bonnes ». Que dire alors ? La parole nous manque, mais non le sentiment. Ayons recours à ce que nous disions naguère en exposant un psaume ; l'expression nous manque ; jubilons alors. Donc, si l'expression vient à manquer, et que néanmoins nous ne puissions nous taire ; ne disons rien, et pourtant ne nous taisons point. Que faire alors pour ne point nous taire et ne point parler ? Jubilons. « Tressaillez d'allégresse, en présence « du Seigneur notre Dieu ; que toute la terre « jubile dans le Seigneur [3] ». Qu'est-ce à dire,

[1] I Cor. xv, 10. — [2] II Tim. iv, 7, 8. — [3] I Cor. xv, 10. — [4] Id. 26, 54. — [5] Ps. cii, 5.

[1] Matth. xix, 17. — [2] Gen. i, 31. — [3] Ps. xcix, 1.

« jubilez? » Poussez dans votre joie des cris inarticulés ; que votre joie se répande au dehors. Quand nous serons pleinement rassasiés de cette joie sainte, quels ne seront point nos cris, si dès ici-bas les miettes qu'en reçoit notre âme lui donnent de tels transports ? Que sera-ce quand nous serons rachetés de toute corruption, alors que s'accomplira ce que dit le Prophète : « Lui qui rassasie de tous biens « vos désirs ? »

9. Et comme si tu demandais : Quand nous veut-il rassasier? maintenant je ne suis point rassasié ; quelque part que se tournent mes désirs, je n'éprouve que dégoût pour ce que j'obtiens, quelque vif qu'en ait été le désir : quel bien pourra combler mes désirs, quand je convoite ce que je n'ai point, et quand je ne puis l'obtenir sans le mépriser? La louange de Dieu. Mais ici-bas que « le corps corrup« tible appesantit l'âme, et que ce séjour ter« restre abat l'esprit malgré la vivacité de ses « pensées », ce n'est point la louange de Dieu qui rassasie mon âme, qui lui donne la félicité. Cette corruption qui a d'autres besoins me donne d'autres plaisirs, qui me détournent de Dieu. Quand mon désir sera-t-il saturé de bonheur? Quand? me dis-tu. Ecoute : « Il renouvellera ta jeunesse comme celle de « l'aigle ». Tu veux savoir quand sera-ce que ton âme sera rassasiée de bonheur? Quand tu recouvreras ta jeunesse. Le Prophète ajoute : « Comme celle de l'aigle ». Il y a ici quelque mystère ; et toutefois ce qu'on dit de l'aigle, je ne le passerai point sous silence, parce qu'il n'est pas inutile de comprendre ce passage. Soyons seulement persuadés que ce n'est pas sans raison que l'Esprit-Saint a dit : « Ta « jeunesse sera renouvelée comme celle de « l'aigle », et qu'il nous marque là une certaine résurrection. L'aigle renouvelle en effet sa jeunesse, mais non pour devenir immortel. Le Prophète emprunte aux choses mortelles une image telle qu'il peut la trouver, non pour nous démontrer, mais pour nous désigner seulement l'immortalité. On dit que l'aigle, quand son corps est accablé de vieillesse, ne peut plus se nourrir, à cause de la grandeur de son bec, croissant avec l'âge. La partie supérieure du bec, qui vient se courber sur la partie inférieure, excède de beaucoup avec les années, en sorte que cet accroissement ne lui permet plus d'ouvrir le bec, et ne laisse aucun intervalle entre la partie inférieure et le crochet supérieur. Or, sans intervalle entre ces deux parties, le bec ne peut imiter le jeu des ciseaux, ni mettre en pièces ce qu'il veut avaler. La vieillesse donc, faisant croître et courber cette partie supérieure, l'empêche d'ouvrir le bec et de prendre sa nourriture. Le voilà sous le poids de la vieillesse, et de l'impuissance de manger, ce qui le jette dans la double langueur et des années et de la faim. Alors, par un instinct naturel, il recouvre jusqu'à un certain point sa jeunesse, dit-on, en heurtant contre la pierre cette espèce de lèvre supérieure dont l'accroissement démesuré lui ferme le bec; et en la frappant ainsi contre la pierre, il se débarrasse d'un fardeau incommode, qui fermait le passage à la nourriture ; il reprend cette nourriture, et ses forces reviennent : il est dans sa vieillesse, comme le jeune aigle ; ses membres ont de la vigueur, ses plumes de l'éclat, ses ailes sont libres, son vol aussi haut qu'auparavant ; il s'opère en lui une certaine résurrection. Tel est le but de la comparaison ; c'est dans le même sens que l'on se sert quelquefois de la lune qui diminue, qui se dérobe en quelque sorte, pour reparaître ensuite et arriver à son plein ; ce qui nous représente la résurrection : mais elle ne demeure pas dans ce plein ; elle diminue ensuite, pour être toujours une image. Ainsi en est-il de l'aigle : s'il rajeunit comme nous l'avons dit, ce n'est point pour devenir immortel, tandis que nous c'est pour une vie sans fin : on emploie toutefois cette comparaison pour nous avertir de briser contre la pierre tout ce qui est pour nous un obstacle. Ne présume donc point de tes forces, puisque c'est la solidité de la pierre qui te fait secouer ta vieillesse. « Or, cette pierre est le Christ[1] ». C'est donc par le Christ que ta jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle. Nous avons en effet vieilli parmi nos ennemis, selon cette parole si connue du psaume : « J'ai « vieilli au milieu de tous mes ennemis[2] ». Qu'est-ce qui nous a fait vieillir ? Notre chair mortelle, notre chair qui est une herbe; aussi : « Mon cœur a-t-il été frappé comme « l'herbe, s'est il desséché, parce que j'ai ou« blié de manger mon pain[3]. J'ai oublié de « manger mon pain », dit le Prophète. La vieillesse est venue me fermer cette bouche qu'il faut briser contre la pierre.

[1] I Cor. x, 4. — [2] Ps. vi, 8. — [3] Id. ci, 5.

10. Voilà donc pourquoi dans le psaume qui nous occupe, quand le Prophète a dit qu' « il rassasie de bonheur tous nos désirs », l'âme semble lui répondre : Rien de mortel, rien de périssable ne saurait me rassasier ; que Dieu me donne quelque chose d'éternel, quelque chose qui dure toujours ; qu'il m'accorde sa sagesse, qu'il me donne son Verbe qui est Dieu en Dieu ; qu'il se donne à moi, lui, Dieu le Père, et Dieu le Fils, et Dieu le Saint-Esprit. Je suis un mendiant couché à sa porte, mais celui que j'invoque n'est pas endormi ; qu'il me donne trois pains. Vous vous souvenez de l'Evangile, tel est l'avantage de connaître les saintes lettres ; on est plus touché à la lecture que l'on entend. Vous vous souvenez en effet d'un homme qui vint chez son ami lui demander trois pains. Et cet ami, dit l'Evangéliste, lui répondait en dormant : « Voilà que je repose, et mes enfants « dorment avec moi ». Mais l'autre continue à frapper, et obtient par son importunité ce qui n'eût pas été accordé à son mérite [1]. Quant à Dieu, il veut nous donner, mais il ne donne qu'à celui qui demande, afin de n'éprouver aucun refus. Il n'a pas besoin d'être éveillé par l'importunité. Prier en effet, ce n'est point l'importuner comme s'il dormait : « Car il ne « dormira point, il ne sommeillera point, celui « qui garde Israël [2] ». Le Christ a dormi une fois, afin que son épouse fût tirée de son flanc [3]. Il dormit sur la croix, nous le savons ; et cette mort lui a fait dire : « J'ai dormi, j'ai « pris mon sommeil ». Mais « celui qui dort « ne s'éveillera-t-il donc point [4] ? » Aussi le psaume dit-il aussitôt : « Et je me suis éveillé, « parce que le Seigneur m'a pris sous sa « garde [5] ». Que dit maintenant l'Apôtre ? « Le Christ ressuscitant d'entre les morts ne « meurt plus, la mort n'aura plus d'empire « sur lui [6] ». Ce n'est donc point le Christ qui dort, c'est à toi de craindre que ta foi ne s'endorme. Que l'âme donc, prise du désir d'avoir à satiété un bien sublime, un bien ineffable, qui stimule nos transports, et pour lequel on tressaille bien mieux qu'on ne l'explique ; que l'âme qui aspire à ce bien, qui le sent déjà en partie, mais qui se trouve arrêtée par la pesanteur du corps, qui ne saurait s'en rassasier en cette vie, réponde enfin et s'écrie : Pourquoi me dire que mes désirs seront au comble du bonheur? Je connais le bien que je dois désirer, je sais ce qui doit me suffire, et Philippe me l'apprend : « Seigneur », dit-il, « montrez-nous le Père, et cela nous « suffit ». Il ne voulait que le Père seul, et le Seigneur lui montra les trois pains qu'il devait désirer ; celui qui est un de ces pains lui dit : « Voilà si longtemps que je suis avec vous, et « vous ne connaissez pas mon Père ? Phi- « lippe, quiconque me voit, voit aussi mon « Père ». Il promet encore le Saint-Esprit : « Que « mon Père », leur dit-il, « vous enverra en « mon nom [1] » ; et ailleurs : « Que je vous en- « verrai au nom de mon Père [2] », promettant un don égal à lui-même. Je sais donc ce que je désire, dira cette âme ; mais quand serai-je ainsi comblée ? Je pense aujourd'hui à la Trinité, j'y pense en quelque manière ; c'est à peine si j'ose en comprendre quelque chose comme en énigme, comme dans un miroir, et encore en partie ; mais quand serai-je rassasiée ? « Votre jeunesse sera renouvelée « comme celle de l'aigle ». Aujourd'hui tu n'es point rassasié, parce que ton âme n'est point encore capable de cette nourriture solide et ineffable ; c'est le bec de l'aigle fermé par la vieillesse qui le rend incapable. Mais on t'offre la pierre, afin que ta vieillesse y soit brisée, que ta jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle, et que dès lors tu puisses manger ton pain, ce pain qui a dit : « Je suis le pain de vie, descendu du ciel [3]. Ta « jeunesse sera renouvelée comme celle de « l'aigle » : alors tu seras comblé de biens.

11. « C'est le Seigneur qui fait miséricorde, « qui rend justice à ceux qu'on opprime [4] ». Dès maintenant, mes frères, Dieu fait miséricorde, avant que nous soyons arrivés au renouvellement de l'aigle, avant que nous soyons rassasiés de biens. Que nous fait le Seigneur ici-bas, en ce pèlerinage, en cette vie ? Nous abandonne-t-il ? Loin de là. « Le « Seigneur fait miséricorde ». Et voyez comme il fait miséricorde, comme il ne nous abandonne point dans le désert ; comme il a pitié de nous dans cette solitude, jusqu'à ce que nous arrivions à la patrie. « Il fait donc mi- « séricorde », mais à qui ? « Bienheureux les « miséricordieux, parce qu'ils obtiendront « miséricorde [5] ». Vous l'avez entendu tout à l'heure à la lecture de l'Evangile. Que nul

[1] Luc, XI, 5-8. — [2] Ps. CXX, 4. — [3] Gen. II, 21. — [4] Ps. XL, 9. — [5] Id. III, 6. — [6] Rom. VI, 9.

[1] Jean, XIV, 8, 9, 26.— [2] Id. XV, 26.— [3] Id. VI, 41.— [4] Ps. CII, 6. — [5] Matth. V, 7.

donc ne compte à l'avenir sur la miséricorde de Dieu, si lui-même a été sans miséricorde. Mais écoute quelle doit être la mesure de la miséricorde : ne crois pas qu'elle soit pour les amis, et non pour les ennemis. Il est dit : « Aimez vos ennemis [1] ». Tu veux être rassasié des biens de Dieu ; que la miséricorde soit rassasiée en toi. Une miséricorde pleine, une miséricorde parfaite, est celle qui aime ses ennemis, qui a de la tendresse pour ceux qui nous haïssent. Que faire ? me diras-tu. Si je témoigne de l'amour à mon ennemi, j'en recevrai des injures ; et faudra-t-il supporter ces injures sans en tirer vengeance, quand les lois sont pour moi ? Ta vengeance est juste, on te l'accorde, parce qu'elle est juste ; mais vois d'abord si l'on n'a pas de vengeance à tirer de toi-même, et alors venge-toi sans crainte. Mais, diras-tu, pourrais-je donc ne point venger mon honneur ? Comme si Dieu voulait s'opposer à ce que la vengeance a de juste, et non point à l'orgueil de celui qui se venge ! La femme adultère qu'on lui présentait, ne méritait-elle donc point d'être lapidée ? Etait-ce une injustice de la lapider ? S'il y avait injustice, le précepte était injuste : or, la loi l'ordonnait, Dieu l'ordonnait ; mais vous, vengeurs du crime, voyez si vous n'êtes point pécheurs. On amène donc cette femme que la loi condamnait à être lapidée, mais on l'amène au législateur. Tu es en fureur, ô toi qui l'amènes ; vois de qui vient cette fureur, et contre qui elle s'exerce : si tu es pécheur, laisse là ta colère contre une pécheresse, et confesse ton péché. Si tu es pécheur, adoucis ta fureur envers une pécheresse. Dieu sait que penser d'elle, comment la juger, comment lui pardonner, comment la guérir. Ta sévérité vient-elle de la loi ? L'auteur de cette loi qui stimule ton indignation, sait mieux que toi ce qu'il doit faire. Or, le Seigneur, quand on lui présentait cette femme, s'inclinait pour écrire sur la terre. Ce fut quand il s'inclina vers la terre, qu'il écrivit sur la terre : avant qu'il s'inclinât vers la terre, il avait écrit cette loi, non sur la terre, mais sur la pierre. La terre alors fécondée par cette écriture du Sauveur devait porter un fruit. Ecrite sur la pierre, cette loi marquait la dureté des Juifs [2] : écrite sur la terre, elle marquait le fruit des vertus chrétiennes. Les voici donc amenant cette femme adultère, comme des flots qui se ruent contre un rocher ; mais sa réponse brisa leur fureur. « Que celui « d'entre vous qui est sans péché », leur dit-il, « lui jette la première pierre [1] ». Et il s'incline de nouveau pour écrire sur la terre. Et chacun ayant discuté sa conscience, nul ne parut plus. Ce qui les repoussa, ce ne fut point une femme tombée, mais leur conscience adultère. Ils voulaient une vengeance, ils brûlaient de juger : ils vinrent donc à la pierre, et ces juges furent brisés contre cette pierre [2].

12. « Le Seigneur fait miséricorde » : mais à qui ? « Bienheureux ceux qui sont miséri« cordieux, parce qu'ils recevront miséri« corde [3] ». Fais miséricorde à tous. Mais quelle miséricorde pourras-tu faire au juste ? Dans ses besoins corporels seulement, et si tu n'y subviens point, Dieu y subviendra. Le bien que tu feras alors est donc avantageux à toi-même. Tu donnes à un mendiant qui passe et te tend la main ; mais tu cherches le juste pour lui donner, afin qu'il te reçoive dans les tabernacles éternels : « Car celui qui reçoit le « juste comme juste, recevra la récompense « du juste [4] ». Le mendiant te recherche ; mais toi, recherche le juste. Pour l'un, il est écrit : « Donne à quiconque te demande [5] » ; et pour l'autre : « Que ton aumône sue dans « ta main, jusqu'à ce que tu trouves un juste « à qui la donner ». Si tu es longtemps à le trouver, cherche longtemps, et tu le trouveras enfin. Mais que donneras-tu ? N'est-ce point toi qui recevras davantage ? « Si nous avons « semé parmi vous des biens spirituels, est-ce « donc une grande chose de recueillir de vos « biens corporels [6] ? » Tel est le sens de cette parole que nous vous avons expliquée avec le secours de Dieu, savoir, que la terre produit du foin pour les animaux [7], c'est-à-dire des biens corporels pour ceux qui battent le grain : car « vous ne tiendrez point la bouche liée au « bœuf qui foule les grains [8] ». Ce qui nous donna lieu de vous exhorter à donner à ce devoir vos soins, votre attention, votre circonspection. Regardez vos bonnes œuvres comme vos trésors. Est-ce à dire pour cela, mes frères, que vous deviez en user de la sorte à notre égard ? Grâces à Dieu, je crois que malgré mon imperfection, je puis vous tenir le langage de saint Paul, et vous le tenir parce

[1] Matth. v, 44. — [2] Exod. xxiv, 12.

[1] Jean, viii, 3-9.— [2] Ps. cxl, 6.— [3] Matth. v, 7.— [4] Id. x, 41.— [5] Luc, vi, 30.— [6] I Cor. ix, 11.— [7] Ps. ciii, 14.— [8] I Cor. ix, 9.

qu'il vous est avantageux : « Ce n'est point le « don que je cherche, mais le fruit qui vous « en revient[1] ». Quelle aumône feras-tu donc au juste? Celui qu'une veuve ne nourrissait point était nourri par un corbeau[2], ou plutôt par celui qui a fait le corbeau ; je parle d'Élie. Dieu ne manque pas de moyens de nourrir ses serviteurs. Pour toi, vois ce que tu dois acheter, quand l'acheter, combien l'acheter. Tu achètes en effet le royaume des cieux, et tu ne saurais l'acheter qu'en cette vie ; et vois combien peu tu l'achètes, car il t'en coûtera seulement ce que tu peux avoir.

13. Fais miséricorde à l'injuste, non parce qu'il est injuste ; car, à le considérer comme tel, ne le reçois point chez toi : c'est-à-dire, ne le reçois point comme si tu aimais son injustice. Car Dieu défend de donner au pécheur, de recevoir les pécheurs chez soi[3]. Comment alors comprendre cette parole : « Donne à quiconque te demande[4] ? » et cette autre : « Si ton ennemi a faim, nourris-le[5] ? » Ces préceptes nous paraissent en contradiction; mais quand on frappe au nom de Jésus-Christ, ils deviennent intelligibles. « Ne donne « rien au pécheur », non : « Ne reçois pas le pé« cheur chez toi », non : et cependant « donne « à quiconque te demande ». Mais c'est un pécheur qui me demande. Donne-lui, mais non comme à un pécheur. Quand lui donnes-tu comme à un pécheur? Quand tu te plais à lui donner par cela même qu'il est pécheur. Que votre charité veuille bien attendre que j'aie éclairci par des exemples un point qu'il est important de comprendre. Il est dit : Quand un homme a faim, donne-lui, si tu as de quoi lui donner ; donne-lui, si tu vois qu'il ait besoin de ton secours. Que les entrailles de ta miséricorde ne se ralentissent point, parce que c'est un pécheur qui te demande. Car c'est un pécheur en effet qui se présente à toi. Mais en disant un homme pécheur, je dis deux choses bien distinctes, deux noms qui ne sont point superflus : il y a là deux noms, l'homme et le pécheur : l'homme est l'œuvre de Dieu, mais le pécheur est l'œuvre de l'homme. Donne alors à l'œuvre de Dieu, mais non à l'œuvre de l'homme. Mais, diras-tu, comment défendre de donner à l'œuvre de l'homme? Qu'est-ce que donner à l'œuvre de l'homme? C'est donner au pécheur à cause de son péché, mettre en lui ta complaisance à cause du péché. Qui peut agir ainsi, diras-tu? Qui fera cela? Plût à Dieu qu'il n'y ait personne pour le faire, qu'il n'y en ait que peu, qu'on ne le fasse point publiquement. Ceux qui donnent aux gladiateurs de l'amphithéâtre, pourquoi donnent-ils, qu'ils le disent? Pourquoi donner à un gladiateur? Parce qu'on aime en lui ce qui le rend infâme ; voilà ce qu'on nourrit en lui, ce qu'on habille en lui, cette iniquité qu'il étale aux yeux du public. Ceux qui donnent aux histrions, qui donnent aux cochers, qui donnent aux femmes perdues, pourquoi donnent-ils? En leur donnant, ne donnent-ils pas à des hommes? Toutefois ils ne considèrent point en eux l'œuvre de Dieu, mais bien l'infamie de l'œuvre humaine. Veux-tu voir ce que tu honores dans un comédien en le revêtant? Que l'on te dise : Fais comme lui ; tu l'aimes, il te réjouit ; tu voudrais en quelque façon te dépouiller, pour le revêtir : ne t'offense pas comme d'une injure, si l'on te dit : Ainsi soient tes enfants. C'est là un outrage, diras-tu. Pourquoi un outrage, sinon parce que cette profession est infâme? Les dons que tu fais ne sont donc point faits au courage, mais à l'infamie. De même que donner au gladiateur, ce n'est point donner à l'homme, mais bien à un art coupable (s'il n'était en effet qu'un homme, et non point un gladiateur, tu ne lui donnerais point ; et dès lors c'est le vice que tu honores en lui, et non sa qualité d'homme) : de même, au contraire, donner au juste, donner au Prophète, donner au disciple du Christ ce dont il a besoin, et ne point penser à sa qualité de disciple du Christ, de ministre du Christ, de dispensateur de Dieu; mais n'avoir dans l'esprit qu'un avantage temporel, qu'une faveur que l'on en peut attendre, c'est ne voir qu'un homme vendu et acheté par le don qu'on lui a fait. Donner ainsi n'est pas plus donner au juste, que cet autre n'a donné à l'homme en donnant au gladiateur. Cette vérité est donc claire, mes frères, et je pense que si elle avait d'abord quelque chose d'obscur, elle devient évidente. C'est là ce que le Seigneur enseignait par cette parole : « Quiconque aura reçu un juste[1] », laquelle aurait suffi. Mais comme en recevant un juste, on peut avoir une autre intention, espérer de lui quelque avantage temporel, l'assouvissement d'une passion, son secours pour

[1] Philipp. IV, 17. — [2] III Rois, XVII, 6, 12. — [3] Eccli. XII, 4-6. — [4] Luc, VI, 30. — [5] Rom. XII, 20.

[1] Matth. X, 41.

tromper un homme, pour l'opprimer; dès que tu ne le reçois que par espérance d'un semblable avantage, voilà pourquoi Jésus-Christ te refuse la récompense du juste, si tu n'y mets cette condition ainsi exprimée : « Celui « qui aura reçu le juste au nom du juste », c'est-à-dire qui l'aura reçu par cela même qu'il est juste. « Et celui qui reçoit le Prophète », non-seulement qui reçoit le Prophète, mais qui le reçoit « au nom du Prophète », honorant en lui cette qualité; et enfin : « Celui « qui aura donné un verre d'eau froide à un « de ces petits, en sa qualité de mon dis- « ciple », c'est-à-dire, parce qu'il est le disciple du Christ, le dispensateur de ses sacrements: « En vérité, je vous le dis, il ne perdra « point sa récompense [1] ». Ainsi, comme nous comprenons que, « Celui qui aura reçu le juste « au nom du juste, recevra sa récompense », il nous faut comprendre que celui qui recevra le pécheur comme pécheur, perdra la sienne.

14. Donc, mes frères, exercez la miséricorde. Il n'y a point d'autre lien de charité, il n'y a point d'autre moyen pour aller de cette vie à la patrie céleste ; étendez votre charité jusqu'à vos ennemis : soyez en sûreté. C'est pour cela que le Christ est venu au monde, lui à qui le Prophète a dit longtemps auparavant : « C'est « de la bouche des enfants nouveau-nés et à « la mamelle que vous avez tiré la louange la « plus parfaite, afin de détruire l'ennemi et le « vindicatif [2] ». D'autres manuscrits ont écrit « le défenseur »; mais « le vindicatif » est plus vrai. C'est lui en effet que le Seigneur a voulu détruire, c'est-à-dire l'homme qui poursuit sa vengeance au point que ses péchés ne lui soient point remis. Quoi donc ? diras-tu. Laissera-t-on dormir tout châtiment ? N'y aura-t-il plus de réprimande? Loin de là. Que ferais-tu alors de ce fils débauché ? N'y aura-t-il pour lui ni frein, ni répression ? Et ton esclave, si tu lui vois une conduite déréglée, n'aurais-tu pour lui ni frein, ni châtiment? Agissez alors, agissez ; Dieu vous le permet; il vous menace, au contraire, si vous ne le faites point; mais faites-le dans un esprit de charité, et non dans un esprit de vengeance. Que si tu as à souffrir les outrages de plus puissants que toi, et que tu ne puisses ni infliger un châtiment, ni même avertir ou commander, tu dois alors souffrir, et souffrir avec sécurité. Ecoute l'Evangile qu'on lisait tout à l'heure : « Vous « serez heureux quand les hommes vous per- « sécuteront, et diront hautement contre vous « toute sorte de mal à cause de moi [1] ». Le Seigneur prend soin de nous indiquer le motif, de peur que ces injures ne nous viennent plutôt par nos mérites, que pour la cause des saintes justices de Dieu. Recevoir des injures, ce n'est point pour cela être juste. Mais celui qui est juste et que l'on outrage injustement, recevra sa récompense pour l'injustice qu'il endure. Sois donc en assurance, quand tu fais miséricorde, étends ta charité jusqu'à tes ennemis; et pour ceux que tu dois surveiller, corrige-les, châtie-les avec amour, avec charité, ayant en vue le salut éternel. Fais cela : mais tu en trouveras beaucoup sur qui tu ne pourras exercer aucune autorité, qui ne sont point soumis à ta discipline ; alors souffre leurs injures, et sois sans inquiétude. « Car le Seigneur fera miséri- « corde, et rendra justice à tous ceux qu'on op- « prime ». Il te fera miséricorde, si tu es miséricordieux : et tu seras miséricordieux, sans toutefois que celui qui t'outrage demeure impuni. « La vengeance m'appartient », dit le Seigneur, « c'est moi qui dois l'infliger [2] ».

15. « Il a fait connaître ses voies à Moïse [3] ». Quelles voies Moïse a-t-il connues? Pourquoi choisir Moïse ? Par Moïse, comprenez tous les justes, tous les saints ; un seul doit rappeler tous les autres. Toutefois c'est par Moïse que la loi fut donnée, et la prescription même de cette loi a quelque chose d'obscur. Elle fut donnée afin que le malade, convaincu de sa maladie, eût recours au médecin. Telle est la voie secrète de Dieu. Déjà tu as entendu que « Dieu guérit nos langueurs ». Or, comme ces langueurs étaient cachées pour les malades, Dieu donna les cinq livres de Moïse; et la piscine de l'Evangile eut cinq galeries ; la loi montra les malades que l'on étendait dans ces galeries, non pour être guéris, mais pour être en évidence. Ces galeries aussi manifestaient les malades, sans les guérir : la piscine en guérissait un seul, quand elle était troublée [4]; trouble qui figurait la passion du Sauveur. Car il est venu et a été méconnu au point que les uns disaient: C'est le Christ; les autres : Ce n'est pas le Christ ; c'est un juste, c'est un pécheur ; c'est le Maître, c'est un

[1] Matth. X, 42. — [2] Ps. VIII, 3.

[1] Matth. V, 11. — [2] Deut. XXXII, 35. — [3] Ps. CII, 7. — [4] Jean, V, 2-4.

séducteur ; il troublait l'eau, c'est-à-dire qu'il troubla le peuple ; et dans ce trouble de l'eau, un seul était guéri, parce que l'unité seulement est guérie par la passion du Sauveur. Quiconque est en dehors de l'unité, fût-il dans les galeries, ne peut être guéri ; fût-il attaché à la loi, il n'arrivera pas au salut. C'est donc à cause de ce mystère que le Prophète nous enseigne que la loi fut donnée pour convaincre les pécheurs, et les exciter à recourir au médecin pour en recevoir la santé. De là vient qu'il est pleinement convaincu, cet homme que l'Apôtre personnifie en lui-même, quand il dit : « Malheureux homme « que je suis, qui me délivrera du corps de cette « mort ? » La loi en effet lui avait découvert en lui-même un combat, qui lui faisait dire : « Je ressens dans mes membres une loi qui « répugne à la loi de l'esprit, et qui me captive « sous la loi du péché, laquelle est dans mes « membres ». Il s'est retrouvé dans la misère, dans les gémissements, dans la guerre, dans les combats, en désaccord avec lui-même, divisé, opposé à lui-même. Et que dit-il, en demandant la paix, la vraie paix, la paix éternelle ? « Malheureux homme que je suis, qui me « délivrera du corps de cette mort ? La grâce de « Dieu par Notre-Seigneur Jésus Christ [1]. Où « le péché a abondé, a surabondé la grâce ». Où donc le péché a-t-il abondé ? « La loi est « entrée, en sorte que le péché a surabondé [2] ». Comment le péché a-t-il abondé à l'entrée de la loi ? Parce que les hommes ne voulaient point se reconnaître coupables, et que la loi est venue leur montrer leurs prévarications. Car il n'y a de prévarication que quand la loi est violée. Tel est le langage de l'Apôtre : « Où n'est pas la loi, il n'y a pas de prévarica- « tion [3] ». Le péché a donc abondé, et la grâce a surabondé. Tel est donc, ainsi que je le disais, le profond mystère de la loi, c'est qu'elle a été donnée, afin que l'accroissement des fautes humiliât les superbes ; qu'en les humiliant elle leur fît avouer leurs fautes, et les guérît par cet aveu ; telles sont les voies secrètes que Dieu fit connaître à Moïse, en donnant par lui cette loi, qui a fait abonder le péché et surabonder la grâce. Dieu ne l'a point fait dans un dessein de sévérité, mais dans le dessein de nous guérir. Souvent, en effet, un homme se croit en bonne santé, tandis qu'il est malade ; et parce qu'il est malade

[1] Rom. VII, 23-25. — [2] Id. V, 20. — [3] Id. IV, 15.

sans le comprendre, il ne cherche point de médecin. La maladie s'accroît, ses maux deviennent cuisants ; il cherche le médecin, et se retrouve en pleine santé : « Dieu a fait con- « naître ses voies à Moïse, et ses volontés aux « enfants d'Israël ». Est-ce à tous les enfants d'Israël ? Non, mais aux vrais enfants d'Israël ; ou plutôt à tous les enfants d'Israël. Car les hommes fourbes, trompeurs, hypocrites, ne sont point enfants d'Israël. Quels sont donc les enfants d'Israël ? « Voilà un véritable Israélite, « sans déguisement [1] ». « Et aux enfants d'Is- « raël, ses volontés ».

16. « Le Seigneur est plein de bonté, de « clémence ; il est lent à punir et prodigue de « miséricorde [2] ». Quelle patience est plus longue que la sienne ? Qui est plus riche en miséricorde ? Un homme pèche, et il vit ; il augmente ses fautes, et Dieu ses années. Chaque jour on blasphème contre lui, et il fait luire son soleil sur les bons comme sur les méchants [3]. De toutes parts il nous invite à nous corriger ; de toutes parts il nous convie à la pénitence : il nous appelle par les biens qu'il nous crée, il nous appelle en nous donnant le temps de vivre ; il nous appelle par une lecture, par l'explication d'un passage, par une pensée intime, par le fouet de ses châtiments, par sa consolante miséricorde, « car il est lent à punir, et riche en miséri- « corde » ; mais prends garde que le mauvais usage de sa miséricorde ne t'amasse, comme dit l'Apôtre, un trésor de colère pour le jour de ses vengeances. « Mépriseras-tu donc », dit cet Apôtre, « les trésors de sa bonté, de sa lon- « ganimité ? Ignores-tu que cette patience de « Dieu te convie à la pénitence [4] ? » T'imagines-tu lui plaire, parce qu'il t'épargne ? « Voilà ce « que tu as fait, et je me suis tu ; et tu m'as « soupçonné d'iniquité, d'être semblable à « toi [5] ». Tes fautes me déplaisent, et ma lenteur attend des actes de vertu. Punir à l'instant les péchés, c'est rejeter l'aveu des fautes. Ainsi donc la lenteur de Dieu qui t'épargne, te conduit à la pénitence ; mais toi, tu dis chaque jour : Voici un jour écoulé, demain il en sera comme aujourd'hui, car demain ne sera pas mon dernier jour ; il en sera de même après-demain : et voilà que sa colère éclate soudain. O mon frère, ne tarde point à revenir à Dieu [6]. Il en est qui prépa-

[1] Jean, I, 47. — [2] Ps. CII, 8.— [3] Matth. V, 45.— [4] Rom. II, 4, 5. — [5] Ps. XLIX, 21. — [6] Eccli. V, 8.

rent leur conversion, mais qui diffèrent de l'accomplir, ils disent alors comme le corbeau, *cras*, *cras*, demain, demain. Mais le corbeau une fois sorti de l'arche, n'y revint plus [1]. Dieu n'aime point ces retards qu'exprime le cri du corbeau, il veut la confession avec le gémissement de la colombe. La colombe fut envoyée et revint. Jusques à quand dirons-nous : *Cras*, *cras*, demain, demain? Attention au dernier *cras!* et comme tu ne sais quand arrivera ce dernier *cras*, qu'il te suffise d'avoir été pécheur jusqu'aujourd'hui. Tu entends nos avertissements, tu les entends souvent, tu les entends aujourd'hui encore, et de même que tu les entends tous les jours, tu remets tous les jours à te corriger. « Par « la dureté de ton cœur, par ton impénitence, « tu amasses un trésor de colère pour le jour « de la colère et de la manifestation du juste « jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon « ses œuvres [2] ». Que la miséricorde en Dieu ne te fasse pas oublier qu'il est juste. « Le « Seigneur est plein de miséricorde et d'a« mour ». Je l'entends, je m'en réjouis, dis-tu ; écoute encore et réjouis-toi, le Prophète ajoute : « Il a une longue patience, il est riche « en miséricorde », et enfin « il est véridique ». Si les premières paroles te réjouissent, que la dernière te fasse trembler. Dieu, il est vrai, a de la patience, de la miséricorde, mais il est véridique. Et lorsque tu auras amassé un trésor de colère, pour le jour de la vengeance, ne sentiras-tu point sa justice après avoir méprisé sa bonté?

17. « Il n'est point irrité pour toujours; « son indignation ne sera pas éternelle [3] ». Ces châtiments que nous endurons dans la corruption d'une chair mortelle, sont l'effet de son indignation : c'est la peine du premier péché. Mes frères, il nous faut penser, non plus seulement à éviter ses menaces pour l'avenir, mais encore sa colère d'aujourd'hui. Car c'est à lui la colère dont saint Paul a dit que lui et nous sommes les enfants. « Nous avons été, nous autres », dit-il, « par notre nature, des enfants de co« lère, ainsi que les autres [4] ». C'est donc un effet de sa colère, que l'homme soit ici-bas en exil, soumis au travail. N'est-ce point, mes frères, un effet de sa colère, que cet arrêt : « Tu mangeras ton pain dans la sueur et dans « le travail, et la terre produira pour toi des « épines et des chardons [1] ? » Ainsi fut-il dit à notre premier père. Ou si notre vie est autre chose, cherche un plaisir qui soit exempt d'épines. Choisis comme il te plaira, sois avare et voluptueux pour n'indiquer que ces deux passions, sois même ambitieux, c'est la troisième, et dis-moi combien d'épines dans la recherche des honneurs ! combien d'épines dans les voluptés! combien d'épines dans les convoitises de l'avarice! combien d'épines dans les amours déréglées ! combien, en un mot, de sollicitudes en cette vie ! Je ne parle point de l'enfer, mais prends garde d'être à toi-même ton enfer. Tout cela donc, mes frères, est l'effet de la colère divine ; et en te tournant vers Dieu, pour faire le bien, tu ne pourras que souffrir sur la terre, et la douleur ne doit finir qu'avec notre vie. Il nous faut donc souffrir pendant l'exil, afin de nous réjouir dans la patrie. Les consolations divines viennent adoucir notre labeur, nos sueurs, nos chagrins, et Dieu te promet qu' « il ne sera « point toujours irrité, que son indignation « ne sera pas éternelle ».

18. « Il ne nous a point traités selon nos « offenses ». Grâces à Dieu qui l'a voulu ainsi, qui ne nous a point traités comme nous le méritions : « Il ne nous a point traités selon « nos offenses, ne nous a point rendu selon « nos iniquités. Autant les cieux sont élevés « au-dessus de la terre, autant sa miséricorde « s'élève et s'affermit sur ceux qui le crai« gnent. Dieu affermit sa miséricorde sur « ceux qui le craignent [2] ». Dans quelle mesure? « Autant que le ciel s'élève au-dessus « de la terre ». Que dit ici le Prophète? Si jamais le ciel peut cesser de couvrir et de protéger la terre, Dieu alors pourra cesser de protéger ceux qui le craignent. Vois le ciel : partout, de tous côtés, il couvre la terre ; il n'est aucune partie de la terre que le ciel ne couvre point. Or, les hommes pèchent sous le ciel ; ils font sous le ciel toutes sortes de maux, et néanmoins le ciel les protège. C'est du ciel que la lumière vient à nos yeux, que nous vient l'air que nous respirons, et la pluie qui féconde la terre, du ciel enfin que nous viennent tous les biens. Otez à la terre le secours du ciel, ce ne sera bientôt qu'un néant. Comme donc le ciel protège incessamment la terre, ainsi Dieu protège incessamment ceux qui le craignent. Crains-tu Dieu ? Sa protec-

[1] Gen. VIII, 7.— [2] Rom. II, 5, 6.— [3] Ps. CII, 9.— [4] Ephés. II, 3.

[1] Gen. III, 18. 19. — [2] Ps. CII, 10, 11.

tion est sur toi. Mais peut-être es-tu châtié et penses-tu que Dieu t'a abandonné ? Oui, si les cieux cessaient de protéger la terre, car : « Autant les cieux sont élevés au-dessus de la « terre, autant la miséricorde de Dieu est « affermie sur ceux qui le craignent ».

19. Mais qu'a fait Dieu, puisqu'il ne nous a point traités selon nos offenses? « Autant l'O« rient est éloigné du Couchant, autant il « a éloigné de nous nos péchés [1] ». Autant le ciel couvre la terre, autant Dieu a confirmé sa miséricorde sur nous. Nous avons expliqué ce passage dans le sens d'une protection. Comment maintenant « a-t-il éloigné de nous nos « péchés, autant que l'Orient est éloigné du « Couchant? » Ils le savent, ceux qui connaissent les sacrements; j'en dirai néanmoins ce que chacun peut entendre. La rémission des péchés, c'est pour ces péchés l'Occident, et l'Orient pour la grâce. Tes péchés sont en quelque sorte à leur couchant, quand la grâce qui te délivre est à son lever. « La vérité s'est levée de la « terre [2] ». Qu'est-ce à dire que « la vérité s'est « levée de la terre? » Que la grâce est née en toi, que tes péchés meurent, et que tu es en quelque sorte renouvelé. Tu dois donc tourner tes regards vers l'Orient, et les détourner du Couchant. Détourne-les du péché, et tourne-les vers la grâce de Dieu ; car leur mort est pour toi une résurrection et un progrès. Mais cette partie du ciel qui se lève, ira aussi vers son couchant. Aussi les comparaisons ne peuvent-elles être justes dans tous les sens, ni embrasser trait pour trait ce qu'on veut représenter. Il en est ici comme de l'aigle et de la lune dont nous avons parlé. Une partie du ciel se couche, l'autre partie se lève : mais la partie qui se lève devra se coucher à son tour après douze heures. Il n'en est pas ainsi de la grâce qui se lève pour nous, non plus que de nos péchés qui se couchent pour jamais, tandis que la grâce demeure à jamais aussi.

20. Mais pourquoi « Dieu a-t-il éloigné de « nous nos péchés de toute la distance de l'O« rient à l'Occident », en sorte que nos péchés meurent et que sa grâce s'élève ? Quelle raison en voyez-vous ? « Comme un père a pitié « de ses fils, ainsi Dieu a pitié de ses enfants ; « Dieu a pitié de ceux qui le craignent [3] ». Quelle que soit sa sévérité, il est toujours père. Mais voilà qu'il nous châtie, qu'il nous afflige, qu'il nous brise : il est père encore. Mon fils, si tu pleures, pleure sous la main d'un père ; pleure sans t'indigner, sans te laisser aller au dépit et à l'orgueil. Ce que tu endures, ce qui t'arrache des pleurs, est un remède, et non une peine; c'est un redressement plutôt qu'une condamnation. Ne rejette point le fouet, si tu ne veux à ton tour être rejeté de l'héritage. Ne t'arrête pas à la douleur du châtiment, mais à ta place dans le testament. « Comme un père a pitié de ses enfants, Dieu « a pitié de ceux qui le craignent ».

21. « Car il connaît bien notre argile [1] », c'est-à-dire notre faiblesse ; il connaît ce qu'il a formé, comment cet ouvrage est déchu, comment il doit le reformer, comment l'adopter et comment l'enrichir. C'est de boue que nous sommes pétris : « Le premier homme est ter« restre, formé de la terre, le second est cé« leste, venu du ciel [2] ». Dieu a envoyé son Fils qui est devenu le second homme, et qui était Dieu avant toutes choses. Il est le second dans son avénement, le premier dans le retour. Il est mort après un grand nombre, et ressuscité avant tous. « Dieu connaît bien « notre argile ». Quel argile ? Nous-mêmes. Pourquoi dire qu'il le connaît? Parce qu'il en a pitié. « Souvenez-vous que nous sommes « poussière ». Le Prophète se tourne vers Dieu, et lui dit : « Souvenez-vous », comme si Dieu oubliait : mais il voit, il connaît de manière à ne rien oublier. Pourquoi dire alors : « Souvenez-vous? » Que votre miséricorde persévère à tomber sur nous. Vous connaissez d'une certaine manière notre argile ; n'oubliez pas cet argile, de peur que nous n'oubliions votre grâce : « Souvenez-vous que nous « sommes poussière ».

22. « Les jours de l'homme sont comme « l'herbe [3] ». Que l'homme voie ce qu'il est, et qu'il ne s'enorgueillisse point : « Ses « jours sont comme l'herbe ». Comment s'enorgueillirait une herbe qui fleurit aujourd'hui, pour sécher peu après ? Comment s'enorgueillir quand elle n'est verte qu'un moment, et un moment bien court, jusqu'à ce que le soleil arrive à son midi ? Il nous est donc avantageux que sa miséricorde soit sur nous, et change cette herbe en or. Car « les « jours de l'homme sont comme l'herbe ; il « s'épanouira comme la fleur des champs ». Toute la gloire du genre humain, les honneurs, la puissance, les richesses, l'orgueil et les

[1] Ps. CII, 12. — [2] Id. LXXXIV, 12. — [3] Id. CII, 13.

[1] Ps. CII, 14. — [2] I Cor. XV, 47. — [3] Ps. CII, 15.

menaces, tout cela n'est que la fleur de l'herbe. Voilà une maison florissante, nous dit-on, une grande maison; voilà une famille florissante: combien y sont en honneur, ou combien d'années dure cette pompe ! Beaucoup d'années pour toi ne sont pour Dieu qu'un temps bien court. Dieu ne compte point le temps comme tu peux le compter. Tout ce qu'il y a d'éclatant dans une maison florissante n'est qu'une fleur des champs, en comparaison de ces siècles qui vivent et qui durent toujours. Toute la beauté d'une fleur dure à peine une année. Tout ce qu'il y a de vif, tout ce qu'il y a d'agréable, tout ce qu'il y a d'éblouissant ne dépasse pas une année entière, et même c'est à peine si cela dure une année entière. Combien rapidement passent les fleurs, et cependant c'est l'ornement de la terre. Ce qui a le plus d'éclat passe aussi le plus vite. « Toute chair est comme l'herbe, et la gloire « de l'homme est comme la fleur de l'herbe : « l'herbe se fane, la fleur tombe, mais le Verbe « du Seigneur demeure éternellement [1] ». Comme donc notre Père connaît notre argile, et sait que nous sommes une herbe, que nous ne pouvons fleurir que pour un temps, il nous a envoyé son Verbe, et ce Verbe, qui demeure éternellement, il l'a fait frère de cette herbe qui passe avec rapidité : ce fils unique dans sa nature, seul né de sa substance, est le frère de tant de frères d'adoption. Ne t'étonne point de participer un jour à l'éternité de celui qui a pris part le premier à l'herbe dont tu es formé. Refusera-t-il de t'élever au-dessus de toi-même, celui qui s'est revêtu d'une humilité qui venait de toi ? Donc « l'homme » quant à ce qui est de l'homme, « n'est qu'une herbe, et ne doit fleurir que « comme l'herbe des champs ».

23. « Un souffle passera en lui, et il ne sera « plus, et ne connaîtra plus sa place [2] ». Il sera comme exterminé, comme anéanti. C'est là qu'aboutit toute enflure, tout orgueil, toute élévation : « Un souffle passera en lui, et il « ne sera plus, et ne connaîtra plus sa place ». Voyez tous les jours ceux qui meurent. C'est là que tout aboutit, c'est la fin de tous les hommes. Ce n'est point du Verbe que parle ici le Prophète, mais de ce qui a déterminé le Verbe à devenir une herbe qui passe. Tu es homme, en effet, et c'est pourquoi le Verbe s'est fait homme. Tu es chair, et c'est pourquoi le Verbe s'est fait chair. « Or, toute chair « est une herbe, et le Verbe s'est fait chair [1] ». Quelle espérance, pour cette herbe, que le Verbe se soit fait chair ? Ce Verbe qui demeure éternellement n'a pas dédaigné de se faire herbe, pour que l'herbe ne désespérât point d'elle-même.

24. En jetant donc les yeux sur toi, considère ta bassesse, considère ta poussière, et ne t'élève point; tout ce que tu seras de plus, tu l'obtiendras de sa grâce et de sa miséricorde. Ecoute en effet ce qui suit : « Mais la « miséricorde du Seigneur s'étend de siècle « en siècle sur ceux qui le craignent [2] ». Vous qui ne le craignez point, vous ne serez que foin, que dans le foin, et jeté au feu avec le foin. Car la chair ressuscitera, mais pour les tourments. Qu'ils se réjouissent donc, ceux qui craignent le Seigneur, parce qu'ils seront sous les abris de sa miséricorde.

25. « Et sa justice protége les enfants de « leurs enfants [3] ». Ce qui rejaillit ici « sur les « enfants des enfants » est une récompense. Combien de serviteurs de Dieu n'ont point d'enfants, combien plus encore n'ont point de petits enfants ? Mais le Prophète appelle enfants, nos œuvres : et « les fils de nos enfants », la récompense de nos œuvres. « Sa justice pro« tége les enfants de leurs enfants, en faveur « de ceux qui gardent son alliance ». Que tous ne s'imaginent point que ces promesses les regardent, mais qu'ils choisissent quand il en est temps. « En faveur de ceux », dit le Prophète, « qui gardent son testament, qui retiennent « ses commandements dans leur mémoire, « afin de les accomplir ». Déjà tu te disposais à te lever, à me réciter le psautier, mieux que je ne saurais le faire, ou à me réciter de mémoire toute la loi. Ta mémoire est meilleure que la mienne, meilleure que celle de tout juste, car nul juste ne peut réciter toute la loi : mais prends garde à retenir les préceptes. Comment les retenir ? Non point dans la mémoire, mais dans la pratique. « Qui retien« nent dans leur mémoire ses commande« ments », non pour les réciter, mais « pour les « pratiquer ». Ceci trouble peut-être quelque conscience. Qui retient tous les commandements de Dieu ? qui peut se souvenir de toute la loi ? Voilà que je veux, non-seulement la retenir de mémoire, mais l'accomplir par mes œuvres ; mais qui la retient de mémoire ?

[1] Isa. XL, 6-8. — [2] Ps. CII, 16.

[1] Jean, I, 14. — [2] Ps. CII, 17. — [3] Id. 18.

Ne crains rien, cette loi ne te surchargera point. « Deux commandements renferment « toute la loi et les Prophètes [1] ». Mais je veux tenir toute la loi. Retiens-la, si tu le peux, quand tu le peux, comme tu le peux. Quelque page que tu interroges, elle te répondra : Tiens bien ce que tu tiens; conserve la charité. « La fin de la loi est la charité [2] ». Ne t'arrête pas au grand nombre des branches, tiens la racine, et tu seras maître de l'arbre. « Ils retiennent dans leur mémoire ses com« mandements afin de les pratiquer ».

26. « Le Seigneur a préparé son trône dans « le ciel [3] ». Qui a préparé son trône dans le ciel, sinon le Christ? Lui qui est descendu pour y remonter, qui est mort et qui est ressuscité, qui s'est revêtu de l'homme pour l'élever jusqu'au ciel, c'est lui qui a préparé son trône dans le ciel. Ce trône est le siége du juge; ô vous qui écoutez, songez bien que c'est dans le ciel qu'il a établi son trône. Que chacun vive comme il lui plaira sur la terre; le péché ne sera pas sans châtiment, ni la justice sans récompense: car le Seigneur, qui a été tourné en dérision au tribunal d'un homme, a préparé son tribunal dans le ciel. « Le Seigneur a préparé son trône dans le « ciel, et son empire domine tous les hommes. « Au Seigneur appartient l'empire, et il domi« nera les nations [4]. Et son royaume s'étend « sur tous les hommes ».

27. « Bénissez le Seigneur, vous qui êtes « ses anges, qui êtes revêtus de force, qui ac« complissez sa volonté ». La parole de Dieu ne te rendra donc point juste ou fidèle, si tu ne la pratiques. « Vous qui avez la puissance, « qui exécutez ses ordres, afin que l'on obéisse « à ses préceptes [5] ».

28. « Bénissez le Seigneur, vous qui êtes « sa milice, ses ministres, qui accomplissez « sa volonté [6] ». Vous tous qui êtes ses anges, si grands en force, qui faites sa volonté, vous sa milice, vous tous qui êtes ses ministres accomplissant sa volonté, vous tous, bénissez le Seigneur. Pour ceux qui vivent dans le désordre, quand même leur langue se tairait, leur vie est une malédiction contre Dieu. A quoi bon chanter de la langue des hymnes à Dieu, quand la vie n'est qu'une exhalaison sacrilége? Or, une vie désordonnée fait éclater en blasphèmes un infinité de langues. Ta langue s'occupe d'un psaume, et les langues de ceux qui te regardent s'occupent de blasphèmes. Si donc tu veux bénir le Seigneur, accomplis sa parole, accomplis sa volonté. Edifie sur la pierre, et non sur le sable. Ecouter sans pratiquer, c'est bâtir sur le sable; écouter et pratiquer, c'est bâtir sur la pierre. Ne rien écouter, ne rien pratiquer, c'est ne rien bâtir. Bâtir sur le sable, c'est élever une ruine. Ne rien bâtir, c'est s'exposer à la pluie, aux vents, aux fleuves; on est emporté avant de résister [1]. Donc sans nous ralentir, hâtons-nous de construire : mais ne construisons point de manière à n'élever qu'une ruine; bâtissons sur la pierre, afin de ne point nous écrouler au souffle de la tentation. S'il en est ainsi, bénis le Seigneur : s'il n'en est pas ainsi, ne te rassure point sur ce que dit ta langue; mais interroge ta vie, elle te répondra. Si tu trouves en toi quelque mal, gémis, confesse-toi : ta confession bénira le Seigneur, mais ta conversion sera une bénédiction persévérante.

29. « Bénissez le Seigneur, ô vous qui êtes « ses œuvres, dans toute l'étendue de sa do« mination [2] ». Donc en tout lieu. Qu'on ne le bénisse point où il n'est pas le maître. « Dans l'étendue de sa domination ». Qu'on ne dise point : Je ne puis bénir le Seigneur en Orient, puisqu'il est parti pour l'Occident: ou, je ne puis le bénir en Occident, puisqu'il est en Orient. « Ce n'est en effet, ni de l'Orient, « ni de l'Occident, ni du désert, que Dieu « vient, parce qu'il est le juge [3] ». Il est partout, afin qu'on le bénisse partout; il vient de toutes parts, afin que de toutes parts on pousse des cris d'allégresse. On le bénit partout, quand partout on mène une vie pure. « Bénissez le Seigneur, ô vous qui êtes ses « œuvres ». Lorsque par une vie pure tu auras commencé à bénir le Seigneur, ce seront tes œuvres, et non tes mérites, qui le béniront. Car c'est lui qui fait le bien par toi et en toi, comme le dit l'Apôtre : « Travaillez « à vous sauver avec crainte et tremblement: « car c'est Dieu qui opère en vous [4] ». De peur qu'en pratiquant sa parole, en accomplissant sa volonté, tu ne viennes à t'élever, il a voulu t'humilier en te montrant la grâce qui te fait agir ainsi. « Dans toute l'étendue de sa domi« nation, ô mon âme, bénis le Seigneur ».

[1] Matth. XXII, 40.— [2] I Tim. I, 5.— [3] Ps. CII, 19.— [4] Id. XXI, 29. — [5] Id. CII, 20. — [6] Id. 21.

[1] Matth. VII, 24-27. — [2] Ps. CII, 22. — [3] Id. LXXIV, 7, 8. — [4] Philipp. II, 12, 13.

Le dernier verset ressemble au premier : une bénédiction commence et une bénédiction finit ; nous avons commencé par bénir Dieu, terminons en le bénissant, afin que nous puissions régner dans les bénédictions.

PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME CIII [1].

PREMIÈRE PARTIE DU PSAUME.

LE MONDE INVISIBLE DANS LE MONDE VISIBLE.

Les œuvres visibles du Seigneur ont un sens que nous devons chercher dans ce psaume. « Vous êtes infiniment grandi par « moi ». Cette parole doit s'entendre comme cette autre : Que votre nom soit sanctifié ; ce nom toujours saint est sanctifié quand les hommes deviennent assez droits pour que Dieu leur plaise. Alors le nom du Seigneur est grandi quand nous le connaissons assez pour comprendre cette grandeur, et cette connaissance nous grandit à notre tour. Dieu s'est revêtu de confession et de beauté, parce que l'Eglise, non plus que l'âme, ne peut s'approcher de Dieu, qu'en avouant une laideur qui vient à l'une du péché, à l'autre de l'idolâtrie. Toutefois le Christ, en mourant pour les impies, nous aimait malgré notre laideur ; il s'abaissait pour nous, et n'avait ni éclat ni beauté, afin de nous en donner. Il a fait les cieux, comme on déploie une peau, et cette peau signifie la mortalité, car elle fut donnée aux premiers coupables, devenus mortels par le péché. C'est encore l'Evangile prêché par des hommes mortels et qui couvre la terre. La hauteur des cieux que Dieu couvre d'eau, c'est la sainte Ecriture, et au-delà cette charité qu'il répand dans nos cœurs, et qui est bien supérieure à tous les autres dons. Les nuées sont une échelle pour lui, c'est-à-dire que par les prédicateurs il conduit au ciel des Ecritures ceux qui écoutent avec docilité ; malheur à ceux qui ne montent pas, et qui sont ou branches stériles, ou produisant des épines. Il est porté sur les ailes des vents ou des âmes qui sont un souffle de vie, et dont les ailes sont des vertus. La charité en Dieu ou la croix, a sa largeur dans les bonnes œuvres, sa longueur dans la persévérance finale, sa hauteur dans l'espérance des biens de l'autre vie, sa profondeur dans les sacrements. Les esprits deviennent ses anges, quand ils portent ses messages : quelquefois il se sert du feu, comme il se sert de l'homme spirituel pour la prédication. L'Eglise est solidement fondée sur le Christ. Ecoutons la parole de Dieu de manière à porter pour fruit principal le pardon des offenses.

1. Avant-hier, autant que vous daignez vous en souvenir, nous vous avons largement rassasiés. Mais comme après un long discours, vous ne laissiez pas de témoigner une grande avidité, nous n'avons pas voulu aujourd'hui refuser l'acquittement de notre dette, afin de joindre à cet acquittement le gain que nous espérons en tirer. Le psaume qu'on vient de lire est plein de figures et de mystères, et demande non-seulement de notre part, mais aussi de la vôtre, une attention soutenue. A la rigueur, cependant, on pourrait donner à ce qu'il contient un sens littéral et religieux à la fois. On y retrouve en effet, sinon toutes les merveilles du Seigneur, du moins ces œuvres connues de tous ceux qui les voient, et qui, dans ces merveilles qu'il a faites, merveilles visibles, savent lire ses merveilles invisibles [2]. Nous y voyons un grand ouvrage, la création du ciel et de la terre, et de tout ce qu'ils renferment ; et la grandeur et la beauté de cette création nous font sinon voir l'ineffable grandeur, l'ineffable beauté du Créateur, du moins l'aimer. Ce divin ouvrier, que notre cœur n'est pas encore assez pur pour contempler, ne cesse de remettre ses œuvres devant nos yeux, et par ces merveilles que nous pouvons découvrir, de stimuler notre amour envers celui que nous ne pouvons voir, afin que nous méritions de le voir un jour. Toutefois, dans tout ce que nous lisons, il faut chercher un sens spirituel, et avec le secours de Jésus-Christ, vos désirs m'aideront à sonder ces mystères, et seront comme autant de mains invisibles, frappant à la porte invisible aussi, afin qu'elle s'ouvre invisiblement, que vous y entriez invisiblement, et que vous soyez invisiblement guéris.

2. Disons donc tous : « Bénis le Seigneur, « ô mon âme [1] ». Adressons-nous tous à notre âme, car nous tous, nous n'avons par la foi

[1] Prêché à Carthage dans la vieillesse de saint Augustin. — [2] Rom. I, 20.

[1] Ps. CIII, 1.

qu'une seule âme, de même que nous tous, qui croyons en Jésus-Christ, ne formons, par notre union corporelle avec lui, qu'un seul et même homme. Que notre âme bénisse donc le Seigneur pour tant de bienfaits, pour les dons si grands et si nombreux de ses grâces. Nous retrouvons ces dons dans le psaume, avec un peu d'attention, en secouant le nuage des pensées charnelles, en élevant notre esprit autant qu'il nous est possible, en stimulant son attention autant que nous pourrons, en purifiant l'œil de notre cœur autant qu'il est en nous, autant que le permettent les occupations de cette vie, autant que nous ne sommes point aveuglés par les plaisirs du siècle. Elevons-nous donc pour entendre les dons si grands, si admirables, si désirables, si pleins d'allégresse et de joies saintes, que voyait en esprit celui qui a chanté notre psaume, quand il exhalait son allégresse, en s'écriant : « Bénis le Seigneur, ô mon « âme ».

3. « Seigneur, mon Dieu, votre grandeur a « été trop relevée ». Voyez quelles magnificences va chanter le Prophète, et néanmoins dans ces magnificences, il ne faut bénir que l'auteur de ces grandes œuvres. « Vous vous « êtes revêtu de gloire et de beauté ». O Seigneur mon Dieu, dont la grandeur est infinie, d'où vient qu'on chante cette grandeur ? N'êtes-vous point toujours grand ? toujours magnifique ? N'êtes-vous point parfait, et pouvez-vous croître encore ? Y a-t-il chez vous déchéance ou diminution ? Mais vous êtes ce que vous êtes, et vous êtes véritablement, c'est vous qui vous êtes ainsi nommé à Moïse votre serviteur : « Je suis celui qui suis [1] » ; vous êtes grand dès lors, et votre grandeur est éternelle ; elle n'a ni commencement ni fin ; elle n'a point commencé avec le temps, elle ne s'écoule point vers la fin du temps, ne souffre point diminution au milieu des temps ; c'est une grandeur immuable. Comment donc votre grandeur a-t-elle été trop relevée ? Un autre prophète nous avertit en disant : « Votre science est devenue admi-« rable par moi [2] ». Or, si l'on peut dire avec vérité : « Votre science est devenue admirable « par moi » ; on peut dire aussi : « Vous êtes « infiniment grandi par moi, Seigneur mon « Dieu ». Mais on peut demander encore : Est-ce moi qui puis relever Dieu ? moi qui puis le grandir? La prière que nous offrons chaque jour à Dieu pour notre salut, nous enseigne quelque chose de semblable : « Que « votre nom soit sanctifié [1] », disons-nous ; c'est là ce que nous demandons chaque jour. Si quelqu'un nous interrogeait : Comment demandez-vous que le nom du Seigneur soit sanctifié ? Y a-t-il un moment où il ne soit pas saint, pour demander qu'il soit sanctifié ? Et pourtant, si nous ne désirions pas qu'il en fût ainsi, nous ne le demanderions point. Car autre est la congratulation, et autre la prière ; nous félicitons de ce qui est, nous demandons ce qui n'est pas encore. Quel est donc le sens de cette parole : « Que votre nom soit « sanctifié ? » Il nous aidera à comprendre cette autre : « Seigneur mon Dieu, vous êtes « grandi à l'excès ». Or, « Que votre nom soit « sanctifié », signifie : Que votre nom soit saint parmi les hommes. Sans doute, Seigneur, votre nom est toujours saint, mais il n'est pas encore saint pour les âmes impures. Car l'Apôtre l'a dit : « Tout est pur pour ceux qui « sont purs, mais rien n'est pur pour les « cœurs immondes et infidèles [2] ». Si rien n'est pur pour les cœurs infidèles et immondes, j'en demande la cause, et l'Apôtre me répond que « leur raison et leur conscience « sont souillées ». Or, si pour eux rien n'est pur, Dieu lui-même ne l'est pas ; à moins de croire peut-être qu'ils le regardent comme pur, tout en le blasphémant. S'il est pur, qu'il leur plaise donc ; et s'il leur plaît, qu'ils le bénissent. Mais s'ils le blasphèment, c'est qu'il leur déplaît ; et s'il leur déplaît, comment peut être pur celui qui déplaît ? Que demandons-nous alors par cette parole : « Que votre « nom soit sanctifié ? » Nous demandons que le nom du Seigneur soit saint dans ces hommes, pour qui il ne l'est pas à cause de leur infidélité, dans ceux pour qui n'est pas encore saint, celui qui est saint en lui-même, par lui-même, et dans ses saints. Nous prions donc pour le genre humain, nous prions pour l'univers entier, pour tous les Gentils, pour tous ceux qui passent les journées à raisonner et à nous dire que Dieu n'est point juste, que ses jugements ne sont point justes, afin qu'ils se corrigent enfin eux-mêmes, et qu'ils redressent leur cœur sur sa droiture, qu'ils s'attachent à lui ; devenus droits, selon la règle même, qu'ils ne blâment plus l'équité de Dieu,

[1] Exod. III, 14. — [2] Ps. CXXXVIII, 6.

[1] Matth. VI, 9. — [2] Tit. I, 15.

mais que le Seigneur, toujours droit, plaise à ceux qui seront droits eux-mêmes. Car le Seigneur, « le Dieu d'Israël est bon », mais « à « ceux qui ont le cœur droit[1] ». Alors celui qui chante ainsi, c'est-à-dire nous-mêmes, qui formons le corps du Christ, nous membres du Christ, à la vue des biens qu'a prodigués le Seigneur au genre humain, pour qui naguère Dieu n'était pas, ou n'était qu'un faux Dieu, ou du moins un Dieu moins grand, cet homme, dis-je, en voyant Dieu dans ses œuvres, s'écrie : « Seigneur mon Dieu, vous « êtes grandi à l'infini », c'est-à-dire, naguère je ne vous connaissais point, et je comprends que vous êtes grand. Vous êtes toujours grand, même quand vous êtes caché ; mais vous êtes devenu grand pour moi en m'apparaissant. Vous êtes donc grandi de ma part; de même que j'ai contribué à rendre votre science admirable[2], quand elle est devenue admirable pour moi. Je l'admire quand je reviens à elle ; mais quand je n'y reviendrais pas, et quand, après y être revenu, je m'en détournerais, votre sagesse n'en demeure pas moins dans son intégrité. Mais quand par elle je deviens grand, que de petit elle me rend parfait, j'admire ce que je ne connaissais pas, non que mon admiration le grandisse, mais arriver à le connaître, de ma part, c'est grandir. Ecoute alors où Dieu me paraît grandi à l'excès, lui qui est toujours grand; c'est dans ses œuvres qu'il nous a paru démesurément grand.

4. « Vous vous êtes revêtu de confession et « de beauté ». Le Prophète place avant la beauté la confession, qui est la beauté dans la beauté même. Tu veux la beauté, ô mon âme, et tu as raison. Mais pourquoi chercher la beauté ? Afin d'être aimée de l'époux : dans ta laideur tu ne peux que lui déplaire. Qu'est-il en effet lui-même ? « Il surpasse en « beauté les enfants des hommes ». Dans ta laideur, veux-tu donc embrasser un époux si beau ? Mais tu ne considères point que tu es couverte d'iniquité, « tandis que la grâce est « répandue sur ses lèvres ». Car c'est de lui qu'il est dit : « Il surpasse en beauté les en- « fants des hommes, la grâce est répandue sur « ses lèvres : et pour cela les jeunes filles « l'ont aimé[3] ». Cet époux est donc beau, il est plus beau que « les enfants des hommes », et quoique fils de l'homme, il surpasse « les en- « fants des hommes ». Est-ce à lui que tu veux plaire, ô âme humaine, ô unique, choisie entre tant d'autres ? Ici entendons l'Eglise dont les membres n'ont en Dieu qu'un cœur et qu'une âme[1] ; c'est à elle que s'adresse le Prophète. Veux-tu plaire à cet époux ? Tu ne le peux dans ta laideur, que feras-tu pour être belle ? D'abord prends à dégoût ta laideur, et embellie par celui-là même à qui tu veux plaire, tu mériteras alors la beauté ; et celui qui te reformera, est celui-là même qui t'a formée. Vois donc tout d'abord ce que tu es, afin de n'aller point dans ta laideur t'offrir aux baisers d'un époux si ravissant. Mais où pourrai-je me contempler, me diras-tu ? Il t'a donné pour miroir ses saintes Ecritures ; c'est là qu'il est dit : « Bienheu- « reux ceux dont le cœur est pur, parce qu'ils « verront Dieu[2] ». Cette parole même est un miroir, vois si tu es ce que dit cette Ecriture; et si tu ne l'es point, gémis afin de le devenir. Le miroir te remettra devant les yeux ton propre visage ; et comme il ne te flattera point, ne te flatte point toi-même. Sa pureté te montrera ce que tu es ; et si tu te déplais à toi-même, travaille à n'être plus telle. Te déplaire dans ta laideur, c'est déjà plaire à celui qui est parfaitement beau. Quoi donc? Te déplaire dans ta laideur, c'est déjà commencer un aveu ; comme il est dit ailleurs : « Commen- « cez par confesser au Seigneur[3] ». Accuse d'abord ta laideur ; car cette laideur de ton âme vient de tes péchés, de tes iniquités. Commence à confesser ta laideur, et cette confession deviendra pour toi un commencement de beauté ; et qui te donnera cette beauté, sinon celui qui surpasse en beauté les enfants des hommes ?

5. Mais pour t'embellir, j'ose le déclarer, il t'a aimée dans ta laideur. Qu'est-ce à dire qu'il t'a aimée dans ta laideur ? « Le Christ, en effet, « est mort pour les impies[4] ». Quelle vie ne te réserve pas, quand tu seras justifiée, celui qui est mort même pour les impies? Le voilà donc beau, « le plus beau des enfants des « hommes », celui qui était le plus juste des hommes, et qui, venant trouver une épouse difforme, je le dirai, puisque je le trouve consigné dans les Ecritures, est devenu lui-même difforme. Ce n'est point moi qu'il faut écouter ici, de peur que je n'aie avancé trop légèrement cette parole. Mais en disant que Jésus-

[1] Ps. LXXII, 1. — [2] Id. CXXXVIII, 6. — [3] Id. XLIV, 3.

[1] Act. IV, 32.— [2] Matth. V, 8.— [3] Ps. CXLVI, 7.— [4] Rom. V, 6.

Christ a aimé son Epouse lorsqu'elle était difforme encore, de peur de parler d'une manière inexacte pour ceux qui aiment le Christ, je me suis appuyé d'un témoignage, et j'ai dit ce qu'a dit l'Apôtre : veux-tu savoir comment il a aimé celle qui était laide encore ? « Le Christ est mort pour les impies ». De même, comment prouver que le Christ, en venant trouver cette épouse difforme, est devenu lui-même difforme afin de l'embellir : comment le prouver, si l'Ecriture elle-même ne venait à mon aide, en disant tout d'abord qu' « il est supérieur en beauté aux enfants des « hommes?» Et c'est encore dans l'Ecriture que je lis : « Nous l'avons vu et il n'avait ni appa- « rence, ni beauté[1] ». D'une part, « c'est le plus « beau des enfants des hommes »; d'autre part, « nous l'avons vu, et il n'a ni apparence, ni « beauté ». Le Prophète ne dit point : Nous ne l'avons pas vu, et dès lors, nous ne savons s'il avait apparence ou beauté ; mais « nous « l'avons vu », dit-il, « et voilà qu'il n'avait ni « apparence ni beauté ». Où donc l'a vu le Prophète qui nous dit : « Il surpasse en beauté « tous les enfants des hommes ? » Et où l'a vu celui qui dit : « Il n'avait ni apparence ni « beauté ? » Ecoutez où l'a vu celui qui le proclame « le plus beau des enfants des « hommes : étant Dieu par nature, il n'a pas « craint de se dire égal à Dieu [2] ». Il est donc bien supérieur aux hommes, puisqu'il est égal à Dieu. Je le comprends donc, je sais où l'a vu celui qui a dit : « Il surpasse en beauté « tous les enfants des hommes ». Où l'ai-je vu, me dit le Prophète ? Mais « dans la forme de « Dieu ». Où donc l'as-tu vu, ô Prophète, dans la forme de Dieu ? Comment le voir en la forme de Dieu ? « Les perfections invisibles « deviennent compréhensibles par tout ce qui « est visible [3] ». Tout cela est fort bien, je comprends maintenant, et celui que tu as vu, et sous quel aspect tu l'as vu, et où tu l'as vu, et par où tu l'as vu. Qui as-tu vu ? Notre Epoux. Sous quel aspect l'as-tu vu ? « Supé- « rieur en beauté aux enfants des hommes ». Où l'as tu vu? « En la forme de Dieu ». Par où l'as-tu vu ? « Par ses ouvrages visibles que l'on com- « prend ». Voyons maintenant ce que dit de lui l'autre Prophète, mais non pas un autre esprit ; car ils ne sont pas en désaccord. L'un nous a montré celui qui est superieur en beauté aux enfants des hommes, que l'autre nous montre ce que signifie : « Nous l'avons « vu, et il n'avait ni apparence ni beauté ». Un seul apôtre vient mettre en accord ces deux Prophètes ; le résumé de saint Paul rend témoignage à chacun des deux Prophètes. D'une part, il est supérieur en beauté aux enfants des hommes, « Celui qui, étant Dieu « par nature, n'a pas cru qu'il y eût usurpa- « tion à s'égaler à Dieu [1] ». C'est que je retrouve encore ce qu'a dit l'autre Prophète, qu'il n'a ni apparence ni beauté : « Il s'est « anéanti et a pris la forme de l'esclave ; il a « paru un homme, semblable aux autres « hommes, par tout ce qui a été vu de lui ; il « s'est humilié, se rendant obéissant jusqu'à « la mort, et la mort de la croix [2] ». C'est donc avec raison qu'on l'a vu sans apparence ni beauté. C'est avec raison, qu'en face de la croix, ils branlaient la tête, en disant : Est-ce à quoi est réduit ce Fils de Dieu ? « S'il est Fils « de Dieu, qu'il descende de la croix [3] ». Mais il n'avait alors ni éclat ni beauté. Or, je vous adjure, ô vous à qui déplaît ce Christ, n'a-t-il donc ni éclat ni beauté ? O vous, qui branliez la tête devant la croix, qui ne l'affermissiez point dans ce Chef qui y était suspendu ? N'est-il pas juste qu'elle soit branlante, la tête de ceux qui lui insultent, jusqu'à ce qu'il soit la tête des insulteurs, lui que l'on insultait alors ? Mais voilà qu'il reprend sa beauté, et une beauté incomparable. Tes défis sont bien au-dessous de ce qu'il a fait. « S'il est Fils de « Dieu », dis-tu, « qu'il descende de la croix ». Il n'est point descendu de la croix, mais il est sorti du sépulcre.

6. Donc, ô mon âme, tu ne peux être belle, qu'en faisant l'aveu de ta laideur à celui qui est toujours beau, et qui, pour un temps, ne l'a pas été pour toi ; qui ne l'était point quand il avait la forme de l'esclave, et qui était beau néanmoins dans la forme de Dieu. Tu es donc belle, ô sainte Eglise, et c'est toi que le Cantique des cantiques proclame « la plus belle des « femmes [4] ». C'est de toi qu'il est dit : « Quelle est celle-ci qui s'élève dans cette « blancheur [5] ? » Qu'est-ce à dire « dans cette « blancheur ? » Dans cette lumière, car cette blancheur n'est pas le fard dont se servent les femmes qui veulent paraître ce qu'elles ne sont point ; elle n'est point blanche à la manière d'une muraille blanchie [6] ? car toute

[1] Isa. LIII, 2. — [2] Philipp. II, 6. — [3] Rom. I, 20.

[1] Philipp. II, 6. — [2] Id. 7, 8. — [3] Matth. XXVII, 40. — [4] Cant. V, 9. — [5] Id. VIII, 5, suiv. les Septante. — [6] Act. XVIII, 13.

muraille blanchie sera détruite [1], a dit l'Apôtre, c'est-à-dire l'hypocrisie et la dissimulation. Une muraille blanchie n'est un toit qu'au dehors, une boue au dedans. Ce n'est point ainsi que l'Eglise est blanchie ; elle est blanchie parce qu'elle est illuminée, car elle n'est point blanche d'elle-même. « J'ai été « tout d'abord un blasphémateur [2] », dit saint Paul ; et encore : « Nous avons été nous-« mêmes, par nature, enfants de colère, ainsi « que les autres [3] ». La grâce est donc venue nous éclairer et nous blanchir : ainsi donc, ô sainte Eglise, vous avez été noire, et la grâce vous a blanchie : « Vous étiez autrefois ténè-« bres, et maintenant vous êtes lumière en « Jésus-Christ [4] ». C'est donc de vous qu'il est dit : « Quelle est celle-ci qui s'élève dans sa « blancheur ? » La voilà dans sa beauté, on peut à peine la contempler. Aussi l'on dit avec admiration : « Quelle est celle-ci qui « s'élève dans sa blancheur » ; avec tant de beauté, tant de lumière, sans ride et sans tache [5] ? N'est-ce point celle qui gisait dans le bourbier de l'iniquité ? N'est-ce point celle qui gisait dans la fange de l'idolâtrie ? N'est-ce point celle qui était souillée par toutes les convoitises, tous les désirs charnels ? « Quelle « est donc celle-ci qui s'élève dans sa blan-« cheur ? » Vois celui qui pour elle est devenu sans apparence, sans beauté, et tu comprendras qu'elle ait tant d'éclat. Si tu es surpris de l'humiliation à laquelle son Epoux s'est réduit pour elle, ne le sois point de la gloire où elle est élevée à cause de lui. Quel n'est point le bonheur de cette Epouse éclatante de blancheur, puisque pendant qu'elle était noire, elle a pu enfanter l'Epoux éclatant de beauté qui est mort pour les impies ? Donc, le Seigneur notre Dieu s'est revêtu de confession et de beauté, en se revêtant de l'Eglise : car l'Eglise est confession et beauté. Confession d'abord, beauté ensuite ; confession des fautes, beauté dans les bonnes œuvres. « Vous vous « êtes revêtu de confession et de beauté ».

7. « Il se revêt de lumière, comme d'un vê-« tement [6] ». Tel est le vêtement de celle dont nous avons dit, qu'« elle n'a ni tache, ni ride ». On l'appelle lumière, d'après ces autres paroles : « Vous fûtes autrefois ténèbres, vous êtes « maintenant lumière dans le Seigneur ». Ce n'est donc point en vous, car en vous-mêmes, vous êtes ténèbres, mais c'est dans le Seigneur que vous êtes lumière. Dieu donc « s'est revêtu de la lumière comme d'un vê-« tement, en étendant le ciel comme une « peau ». Le Prophète use de plusieurs figures pour nous montrer comment le Christ s'est revêtu, comme d'un vêtement, de cette Eglise qui est la lumière, comment elle est devenue lumière, comment sans ride et sans tache, comment elle est devenue belle, comment éclatante pour être le vêtement de son Epoux, en lui demeurant unie étroitement ; voilà ce qu'il nous faut écouter. « Il étend les cieux « comme une peau ». Je le vois de mes yeux. Qui donc a déployé ce pavillon des cieux que voient nos yeux charnels, si ce n'est Dieu ? « Il a étendu les cieux comme une peau », ou à la lettre, avec facilité. Comme on ne saurait faire la moindre voûte sans un grand travail, sans de grandes machines, sans s'appliquer longtemps à vaincre les difficultés, l'Ecriture semble craindre que la vue de ce grand ouvrage de la création ne nous fasse croire à un semblable travail de la part de Dieu. Elle nous donne un exemple de cette facilité, que nous pouvons plus aisément comprendre, et ne veut point nous laisser croire qu'il a bâti les cieux comme nous bâtissons le toit d'une maison, mais qu'il a étendu les cieux avec la même facilité qu'on déroule une peau. Admirable facilité ! et cependant le langage de l'Esprit-Saint est trop lent encore, oui trop lent, dis-je, car Dieu n'a pas étendu les cieux comme tu étends une peau ; qu'on mette en effet devant toi une peau avec des rides et des plis ; commande-lui de s'étendre, étends-la de ta parole. Je ne puis, me réponds-tu ; donc, pour étendre cette peau, tu es loin de cette facilité qui est en Dieu : « Car « il a dit, et tout a été fait [1] » ; il a dit : « Qu'il « y ait un firmament entre les eaux et les « eaux, et il en a été ainsi [2] ». Mais pour marquer la facilité de Dieu, dans ses ouvrages, on te donne cette comparaison, à la portée de ton esprit.

8. Toutefois si nous regardons cette expression comme le voile de quelque mystère, si nous frappons contre cette porte fermée, nous trouvons que Dieu étend le ciel comme une peau, pour nous désigner, par le ciel, la sainte Ecriture. Dieu lui a donné tout d'abord une grande autorité dans son Eglise,

[1] Act. XXIII, 3. — [2] I Tim. I, 13. — [3] Ephés. II, 3. — [4] Id. V, 8. — [5] Id. 27. — [6] Ps. CIII, 2.

[1] Ps. CXLVIII, 5. — [2] Gen. I, 6.

puis il a fait le reste. Il plaça donc le ciel, et l'étendit comme une peau, et « comme une « peau » n'est pas inutile. Il étendit comme une peau la renommée des prédicateurs ; ce mot de peau désigne la mortalité ; de là vient que les deux premiers hommes, nos deux premiers parents, les premiers auteurs du péché parmi les hommes, Adam et Eve ayant méprisé dans le paradis, et, à la persuasion du serpent, violé le précepte de Dieu, furent assujétis à la mort et chassés du paradis ; or, pour leur faire comprendre cet assujétissement à la mort, Dieu les revêtit de tuniques de peau. Ils reçurent donc ces tuniques faites avec des peaux [1]. Or, ce n'est qu'aux animaux morts que l'on enlève la peau, qui dès lors figura la mortalité. Mais si le mot de peau signifie ici l'Ecriture, comment Dieu de cette peau a-t-il fait un ciel? « Il étendit le ciel « comme une peau ». C'est que les hommes qui nous ont prêché l'Ecriture étaient mortels. Quant au Verbe de Dieu, il est toujours le même, toujours immuable, toujours éternel. Voilà qu' « au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu [2] ». L'était-il donc alors, sans l'être maintenant? Il l'est, et le sera toujours. Si donc le Verbe de Dieu est Dieu en Dieu, lis ce Verbe, si tu le peux. Diras-tu qu'il est trop relevé, et que tu ne saurais le lire? Le Verbe de Dieu est partout ; il atteint avec force, d'une extrémité à l'autre, et s'étend partout à cause de sa pureté [3]. « Il était dans « ce monde, et le monde a été fait par lui [4] ». Et en venant dans ce monde, il y était déjà. Car il y est venu dans sa chair, mais sa divinité n'a point cessé d'y être. Pourquoi donc ne saurais-tu lire le Verbe? « C'est que le « monde par sa sagesse n'a pu reconnaître « Dieu dans les œuvres de sa sagesse », bien qu'il fût constitué dans cette même sagesse ; car c'est en elle que tout réside, et ce qui s'y soustrait n'est rien ; et toi, au milieu de ces œuvres, tu ne pouvais connaître Dieu par la sagesse humaine. Il fallait donc nécessairement, comme le dit ensuite saint Paul « qu'il « plût à Dieu de sauver par la folie de la « prédication ceux qui croiront en lui [5] ». Mais si c'est par la folie de la prédication que doivent être sauvés ceux qui croient, Dieu a donc choisi un moyen mortel ; il a mis en œuvre des hommes mortels, des hommes qui doivent mourir, il a employé des langues mortelles, à donner des sons mortels ; se servant donc d'instruments mortels pour un ministère mortel, il en a fait un ciel pour toi, afin de te montrer dans des choses périssables ce Verbe qui ne meurt point, et de te rendre participant de cette immortalité. Moïse vécut, et il mourut. Dieu lui dit : « Va sur la mon« tagne pour y mourir [1] ». Jérémie est mort, et tous les Prophètes sont morts ; et les paroles de ces morts, paroles qui étaient moins les leurs que de Celui qui parlait en eux, et qui « étend les cieux comme une peau », ont subsisté jusqu'à nous. Le voilà délivré de cette vie, cet Apôtre qui disait : « Etre délivré « et avec le Christ, est pour moi plus avanta« geux [2] » ; il vit maintenant avec le Christ aussi bien que tous les autres Prophètes. Mais par quel moyen nous a-t-il laissé ce que nous lisons de ses écrits ? Par ce qu'il y avait de mortel en lui, sa bouche, sa langue, ses dents, ses mains ; voilà ce qui a servi à Paul d'instruments pour nous laisser ce que nous lisons : le corps obéissait à l'âme, et l'âme à Dieu ; le ciel fut donc étendu comme une peau. Nous qui sommes sous le ciel comme sous la tenture des saintes lettres, nous lisons tant que Dieu la déploie. « Car elle doit être « ensuite repliée comme un livre [3] ». Ce n'est point sans raison que l'on compare ici l'Ecriture à un livre, là à une peau. Il y a là pour nous une figure. Quant aux saintes Ecritures, c'est la parole des morts qui s'étend ; elle s'étend dès lors comme une peau, et d'autant plus qu'ils sont morts. Car ce n'est qu'après leur mort, que les Prophètes et les Apôtres furent connus. Vivants ils étaient ignorés, ces Prophètes connus pendant leur vie en Judée seulement, et après leur mort dans toutes les nations. La tenture n'était donc point déroulée pendant leur vie ; le ciel n'était pas encore étendu de manière à couvrir l'univers entier. « Dieu a déployé le ciel comme une « tenture ».

9. « Il couvre d'eau ses parties les plus « hautes [4] ». Voilà ce que nous lisons, et ce que l'on peut très-bien prendre à la lettre. Quand Dieu voulut établir le firmament entre les eaux et les eaux, il en fut ainsi [5], et il y eut des eaux inférieures pour arroser la terre,

[1] Gen. III, 21.— [2] Jean, I, 1.— [3] Sag. VIII, 1 ; VII, 21. — [4] Jean, I, 10. — [5] I Cor. I, 21.

[1] Deut. XXXII, 49. — [2] Philipp. I, 23. — [3] Isa. XXXIV, 4. — [4] Ps. CIII, 3. — [5] Gen. I, 6.

et des eaux supérieures loin de nos regards, mais qui sont un objet de notre foi. « Et que « les eaux », dit le Prophète, « qui sont au-des- « sus des cieux, bénissent le nom du Seigneur : « car il a dit, et tout a été fait ; il a ordonné, et « tout a été créé [1] ». Voilà donc le sens littéral de ces paroles, que « Dieu couvre d'eau le plus « haut des cieux ». Quel est le sens figuratif ? Car nous avons montré que le mot de peau figurait l'Ecriture sainte, l'autorité du Verbe divin, dispersée par des hommes mortels, dont la renommée s'est étendue après leur mort. Que signifie donc : « Il couvre d'eau ses « parties les plus hautes ? » Quelles hauteurs ? Du ciel. Et qu'est-ce que le ciel ? La sainte Ecriture. Quels sont les endroits supérieurs de la sainte Ecriture ? Que trouvons-nous de plus élevé dans les saintes lettres ? Interroge saint Paul : « Je vous montre, dit-il, une voie « bien supérieure encore [2] ». Que peut-il appeler une voie bien supérieure ? « Quand « je parlerais les langues des hommes et « celles des anges, sans avoir la charité, je « ne suis qu'un airain sonore, une cymbale « retentissante [3] ». Si donc on ne saurait trouver dans les saintes Ecritures rien de supérieur à la charité, comment couvrir d'eau les hauteurs des cieux, si les préceptes supérieurs des saintes Ecritures sont la charité ? Ecoute comment : « L'amour de Dieu », dit l'Apôtre », est répandu dans nos cœurs, par « l'Esprit-Saint qui nous a été donné [4] ». Ce mot seul de répandre marque les saintes eaux dans la charité de l'Esprit-Saint. Telles sont les eaux dont il est dit quelque part : « Que « vos eaux coulent dans vos rues, et que nul « étranger n'y ait part [5] ». Ces étrangers sont tous les hommes en dehors du sentier de la vérité, soit païens, soit Juifs, soit hérétiques, soit même mauvais chrétiens ; ils peuvent avoir des dons nombreux, mais non la charité. Et quel est ce don, mes frères ? Ne parlons point des dons du dehors, que partagent les autres hommes, puisque Dieu fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants [6] ; de ces dons qui viennent de Dieu, à la vérité, biens communs non-seulement aux bons et aux méchants, mais encore aux animaux, aux bêtes de somme. Etre, vivre, voir, sentir, écouter, jouir des bienfaits des autres sens, voilà des dons qui viennent de Dieu : mais voyez avec combien de créatures, et quelles créatures nous les partageons, et auxquelles nous ne voudrions pas ressembler. Les hommes les plus méchants ont aussi l'esprit vif et pénétrant ; de vils comédiens ont l'adresse et la souplesse ; des voleurs ont de grandes richesses, des méchants ont une femme et des enfants. Ces dons excellents viennent de Dieu, nul n'en doute ; mais voyez avec qui tout cela nous est commun. Maintenant jette les yeux sur les dons de l'Eglise. Quelles richesses dans le baptême, dans l'Eucharistie et dans les autres sacrements ! Et néanmoins, Simon le magicien y prit part [1]. Quels dons chez les Prophètes ! Et néanmoins Saül, ce roi réprouvé, prophétisa, et il prophétisa quand il persécutait David qui était saint. Il envoie des archers prendre David, et David était alors au milieu des Prophètes, au nombre desquels se trouvait Samuel, ce saint personnage : tous furent saisis de l'esprit de prophétie, et prophétisèrent. Mais peut-être est-ce parce qu'ils étaient venus avec de bonnes intentions, par la seule nécessité de leur charge, ou sans vouloir obéir à l'ordre qu'ils avaient reçu. Saül en envoya d'autres qui firent comme les premiers ; et si nous leur prêtons les mêmes intentions, voilà que Saül, parce qu'ils tardaient à revenir, y alla lui-même dans sa fureur, ne respirant que le meurtre, et tout altéré d'un sang innocent, qu'il payait d'ingratitude : ce fut alors qu'il fut saisi de l'esprit de prophétie, et qu'il prophétisa [2]. Ils n'ont donc point à se vanter, ceux qui ont reçu de Dieu quelques dons, comme le baptême, sans avoir la charité ; mais bien, qu'ils pèsent le compte qu'ils doivent rendre à Dieu, puisqu'ils n'usent pas saintement des choses saintes. C'est parmi eux que l'on dira : « Nous « avons prophétisé en votre nom ». On ne répondra point : Vous mentez ; mais on leur dira : « Je ne vous connais point, retirez-vous « de moi, ouvriers d'iniquité [3]. Car j'aurais « en vain l'esprit de prophétie, je ne suis rien « si je n'ai l'esprit de charité [4] ». Saül prophétisa, et il était un ouvrier d'iniquité. Or, qui fait l'iniquité, sinon celui qui n'a point la charité ? « Car la charité est la plénitude de « la loi [5] ». Que signifie dès lors : « Il couvre « d'eau ses hauteurs ? » C'est que, dans toutes les Ecritures, c'est la charité qui est la voie

[1] Ps. CXLVIII, 4, 5. — [2] I Cor. XII, 31. — [3] Id. XIII, 1. — [4] Rom. V, 5. — [5] Prov. V, 16, 17. — [6] Matth. V, 45.

[1] Act. VIII, 13, 18.— [2] I Rois, XIX, 18-24.— [3] Matth. VII, 22, 23. — [4] I Cor. XIII, 2. — [5] Rom. XIII, 10.

la plus élevée, qui obtient le plus haut rang ; qu'il n'y a que les bons pour y arriver ; que les méchants n'y ont aucune part ; qu'ils peuvent avoir part au baptême, avoir part aux autres sacrements, avoir part aux prières publiques, être dans les murailles de l'Eglise, et dans l'unité extérieure, mais qu'ils n'ont point de part avec nous dans la charité. Telle est la source de tous les biens, la source propre aux saints, et dont il est dit : « Que nul « étranger n'ait part avec toi [1] ». Quels sont les étrangers ? tous ceux qui entendent : « Je « ne vous connais point ». Puisqu'on ne les connaît point, puisqu'on leur dit : « Je ne sais « qui vous êtes », ils sont bien des étrangers. La voie suréminente de la charité est donc proprement pour ceux qui appartiennent au royaume des cieux. Donc le précepte de la charité domine les cieux, domine tous les livres ; puisque les livres lui sont subordonnés, puisque c'est pour elle que combat toute langue des saints, tout mouvement des dispensateurs de Dieu, soit de l'intérieur, soit de l'extérieur. C'est donc là une voie suréminente, et c'est avec raison que Dieu couvre d'eau les hauteurs du ciel ; car, dans les livres saints, on ne trouve rien de supérieur à la charité.

10. Mais écoute plus clairement encore ce qu'est l'eau. Nous avons dit que la charité est répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné [2]. Nous avons dit encore : « Que les eaux coulent dans nos rues [3] ». Mais, me dira quelqu'un, rien ne dit qu'il faut entendre par là la charité : et s'il plaisait à un autre d'y assigner un autre sens ? Souviens-toi seulement de cette parole de l'Apôtre : « La charité est répandue dans nos cœurs ». Comment ? « Par l'Esprit-Saint, qui nous a été « donné ». Ecoute maintenant le Maître des Apôtres : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne et « qu'il boive ». Qu'il poursuive encore : « Si « quelqu'un croit en moi, des fleuves d'eau « vive jailliront de ses entrailles ». Qu'est-ce à dire ? Que l'Evangéliste nous l'explique : « Or, il parlait ainsi de l'Esprit que devaient « recevoir ceux qui croiraient en lui : car l'Esprit-Saint n'était pas encore envoyé, parce « que Jésus n'était pas encore glorifié ». Donc, mes frères, si l'Esprit Saint n'était pas encore envoyé, après qu'il fut glorifié par son ascension au ciel, le Saint-Esprit fut envoyé [4], et les Apôtres furent remplis de cette charité [1], qui fut répandue dans leurs cœurs par l'Esprit-Saint qui leur était donné, parce que les hauteurs des cieux sont couvertes d'eau. Et cela est marqué par l'ascension du Sauveur, qui dut dominer les cieux, et de là répandre la charité. Pour Dieu, en effet, couvrir n'est pas être soutenu par ce qu'il couvre ; il soutient lui-même ce qu'il couvre sans le surcharger : si donc il couvre d'eau les cieux, c'est plutôt de manière qu'ils soient soutenus par l'Esprit-Saint. Ce qui soutient est en haut, ce qui est soutenu est en bas ; l'un suspend, l'autre est suspendu. Si donc l'un suspend, si l'autre est suspendu, écoute bien que le ciel des Ecritures est suspendu à la charité. Il y a en effet deux préceptes de la charité qui sont très-connus : « A ces deux « préceptes sont suspendus la loi et les Pro- « phètes [2]. Or, le Seigneur couvre d'eau ses « hauteurs ».

11. « Il se fait des nuées une échelle ». On peut très-bien l'entendre à la lettre. Le Seigneur est monté visiblement au ciel. Comment les nuées lui ont-elles servi d'échelle ? « Quand il parlait ainsi, une nuée le reçut [3] ». C'est encore ce qui doit arriver à notre résurrection : « Et ceux », dit l'Apôtre, « qui sont « morts en Jésus-Christ ressusciteront les pre- « miers ; ensuite nous qui sommes en vie, nous « serons enlevés avec eux sur les nuées, pour « aller dans les airs au-devant du Christ ; et ainsi « nous serons éternellement avec lui [4] ». Voyez les nuées qui sont l'échelle du ciel : je vais vous montrer aussi dans ces nuées l'échelle de cet autre ciel, ou des saintes Ecritures. Qu'est-ce à dire, mes frères ? Puisse le Seigneur mon Dieu me mettre au nombre de ces nuées, quelles qu'elles soient. Il sait que je suis une nuée ténébreuse ; et cependant regardez comme des nuées tous les prédicateurs de la vérité. Quiconque est assez infirme pour ne point monter à ce ciel, c'est-à-dire à l'intelligence des saintes Ecritures, doit y monter par ces nuées. C'est peut-être ce qui nous arrive à ce moment ; si je dis quelque chose d'utile, si mon travail n'est point inutile pour vous, vous montez au ciel des divines Ecritures, ou plutôt vous arrivez à les comprendre, au moyen de ma prédication. Combien était haut le ciel de

[1] Prov. VI, 7. — [2] Rom. V, 5. — [3] Prov. V, 16. — [4] Jean, VII, 37-39.

[1] Act. II, 4. — [2] Matth. XXII, 40. — [3] Act. I, 9. — [4] I Thess. IV, 15, 16.

notre psaume ! Nul d'entre vous ne voyait ce qu'il figurait : « Alors celui qui couvre d'eau « ses hauteurs, a étendu le ciel comme une « tenture ». Cette expression même qu'« il se « fait des nuées une échelle », voilà que notre parole vous l'a fait comprendre autant que Dieu nous en a fait la grâce ; car ce n'est point par elles-mêmes que les nuées répandent la pluie. Montez donc, mes frères, montez par l'intelligence, et que cette intelligence porte en vous ses fruits ; ne soyez point comme cette vigne dont le Prophète a dit : « Je comman- « derai aux nuées de ne point pleuvoir sur « elle [1] ». Dieu accusait cette vigne de lui donner des épines au lieu de raisins, et de ne point lui rendre un fruit proportionné à ses pluies douces. Car entendre le bien, et faire le mal, c'est recevoir une pluie douce, pour produire des épines. Ne nous imaginons pas, mes frères, que Dieu parle ici d'une vigne terrestre et visible. Pour empêcher en effet que l'obscurité de cette comparaison ne serve de voile à l'iniquité, le Seigneur a exposé par la bouche de son Prophète ce qu'il entendait par cette vigne, et il a dit : « Cette vigne du « Seigneur des armées, c'est la maison d'Is- « raël ». Pourquoi, hommes d'iniquité, jeter vos cœurs sur les montagnes et les côteaux des vignerons ? Je sais, dit le Seigneur, de quelle ville je veux parler ; je sais où je cherchais des raisins, et n'ai rencontré que des épines. Il est inutile de porter ailleurs vos pensées et vos opinions, sans vouloir comprendre, afin de ne point faire le bien. Car il est écrit aussi : « Il n'a point voulu compren- « dre, de peur de faire le bien [2] ». Bannissez donc de vos esprits toutes ces conjectures. « La vigne du Seigneur des armées, c'est la « maison d'Israël ; et l'homme de Juda, c'est « le plan choisi [3] » ; plan choisi quand il fut planté, plan réprouvé quand il a produit des épines. Direz-vous donc, mes frères, que la maison d'Israël fut la vigne, et que nous ne sommes point la vigne ? Ecoutons en tremblant ce qui est dit aux Juifs. Voyez comment l'Apôtre porte l'effroi parmi les branches insérées à propos des branches retranchées [4], et comment, par ces branches retranchées, il nous fait craindre la sévérité, tout en nous signalant la bonté dans les branches insérées. Ne sois donc pas sans fruit au temps de la bonté, afin de ne pas éprouver le châtiment de l'arbre stérile. Mais je ne suis pas une vigne, me diras-tu. Que devient alors cette parole du Seigneur : « Je suis la vigne, et « vous êtes les sarments, mon Père est le « vigneron [1] ? » Que devient ce qu'a dit saint Paul ? « Qui plante une vigne sans en recueil- « lir le fruit [2] ? » Tu es donc une vigne, ô sainte Eglise, et tu as Dieu pour vigneron. Nul vigneron ne peut lui-même arroser sa vigne. Vous donc, mes frères bien-aimés, vous, les entrailles de l'Eglise, les objets de sa tendresse, les enfants de notre céleste mère, écoutez quand il en est temps. Dieu a menacé cette vigne de la plus terrible vengeance. « Je com- « manderai aux nuages », dit-il, « de ne point « pleuvoir sur elle ». Et il en fut ainsi. Les Apôtres vinrent aux Juifs qui les méprisèrent, et ils répondirent : « Nous étions envoyés vers « vous, mais comme vous repoussez la parole « de Dieu, nous allons chez les nations [3] ». Voyez comment le même esprit de Dieu, qui habite au fond de leur cœur et leur enjoint ce qu'il lui plaît, commande ici aux nuées du Seigneur de ne point pleuvoir sur sa vigne, parce qu'elle a donné des épines [4], au lieu des raisins qu'il attendait. C'est pour cela qu'il s'est fait des nuées une échelle, et qu'il a déployé le ciel comme une tenture. Ne cherchons pas davantage : l'autorité des Ecritures englobe toute la terre, les nuées ne cessent de verser leurs eaux, on prêche la parole de la vérité, on éclaircit tout ce qui est obscur, afin que vos cœurs se fassent des nuées une échelle. Voyez comment vous devez croire, voyez comment vous devez recevoir cette parole. Après la prédication viendra le juge, après les semailles viendra celui qui doit recueillir. « Il « se fait des nuées une échelle ».

12. « Il marche sur les ailes des vents ». Il est difficile de prendre ceci à la lettre. Quelles sont ces ailes des vents ? Allons-nous, comme dans les peintures, nous représenter les vents qui volent, qui ont des ailes ? Il n'y a d'autres vents, mes frères, que ceux que nous sentons, un mouvement, une agitation de l'air, qui pousse avec effort ce qu'il rencontre. Quelles sont les ailes des vents ? Quelles sont même les ailes de Dieu ? Et néanmoins, il est dit : « Ils espéreront à l'ombre de vos ailes [5] ». Essayons donc de prendre ces paroles à la lettre, comme un fait particulier à cette créature.

[1] Isa. v, 6.— [2] Ps. xxxv, 4.— [3] Isa. v, 1-7. — [4] Rom. xi, 20-22.

[1] Jean, xv, 1, 5.— [2] I Cor. ix, 7.— [3] Act. xiii, 46.— [4] Isa. v, 1. — [5] Ps. xxxv, 8.

L'Ecriture a signalé quelque part la rapidité de la parole, rapidité dont nous avons déjà parlé dans un autre psaume, où il est écrit : « Sa parole court avec rapidité [1] ». Or, chacun le sait, rien n'est plus rapide que le vent. De même alors que la tenture nous marquait tout à l'heure la facilité de Dieu dans ses œuvres ; car rien n'est plus facile pour l'homme que de déployer une tenture : de même ici, pour nous marquer que Dieu ou son Verbe est présent partout, et que la rapidité de ses mouvements ne lui fait rien abandonner, car nous ne connaissons rien de plus rapide que le vent, le Prophète nous dit : « Il marche sur « les ailes des vents », c'est-à-dire que sa rapidité l'emporte sur la rapidité des vents : en sorte que nous devons comprendre par les ailes des vents leur rapidité, que surpasse de beaucoup la parole de Dieu. Voilà le sens qui se présente tout d'abord : mais frappons à la porte intérieure, et voyons ce que veut dire le Prophète sous cette figure.

13. Il n'est pas absurde, par les vents, d'entendre les âmes ; non que l'âme soit un souffle, mais parce que le vent est invisible, bien qu'il soit corporel et qu'il renverse les corps ; néanmoins il se dérobe à la perspicacité de l'œil humain ; notre âme aussi, étant invisible, nous pouvons, sous le nom des vents, comprendre les âmes. De là cette expression, que Dieu *souffla* l'esprit de vie dans l'homme qu'il venait de former, et que « l'homme eut une « âme vivante [2] ». Le vent peut donc très-bien désigner les âmes dans le sens allégorique. Et toutefois n'allez point croire que ce mot d'allégorie je l'emprunte aux pantomimes ; certains mots, en effet, parce qu'ils sont des mots, et que la langue les prononce, nous sont communs avec les jeux du théâtre qui n'ont rien d'honnête ; mais ces expressions ont un sens dans l'Eglise, et encore un sens au théâtre. Je n'ai rien dit ici que l'Apôtre n'ait dit lui-même, quand, à propos des enfants d'Abraham, il s'écrie : « Tout ceci est une « allégorie [3] ». Il y a allégorie quand les paroles semblent nous indiquer un sens, et que l'intelligence en voit un autre. Ainsi, dire que le Christ est l'agneau [4], est-ce dire pour cela qu'il est réellement un agneau ? Dire qu'il est le lion [5], est-ce dire qu'il est animal ? Dire qu'il est la pierre [6], est-ce dire qu'il en a la dureté ? Dire qu'il est la montagne [1], est-ce dire qu'il est un monceau de terre ? C'est ainsi que beaucoup d'expressions semblent désigner un objet, et en désignent un autre en réalité : telle est l'allégorie. Si l'on croit que j'ai emprunté au théâtre le mot d'allégorie, on peut croire également que le Seigneur a aussi pris au théâtre celui de parabole. Voyez à quoi nous oblige une ville qui a tant de spectacles ; je parlerais plus librement à la campagne ; et mes auditeurs n'auraient sans doute connu que par les saintes Ecritures le mot d'allégorie. Si donc nous disons que l'allégorie est une figure, il y a allégorie chaque fois qu'un mystère est figuré. Que faut-il dès lors comprendre ici : « Il marche sur l'aile « des vents ? » Nous avons dit que les vents peuvent très-bien figurer les âmes. Quelles sont les ailes des vents ou des âmes, sinon ce qui leur sert pour s'élever en haut ? Or, les ailes des âmes sont les vertus, les bonnes œuvres, les actions droites. Toutes les plumes forment deux ailes, comme tous les préceptes se résument en deux préceptes. Quiconque aime Dieu et son prochain, a une âme pourvue d'ailes, d'ailes très-libres, et il s'élève par l'amour vers le Seigneur. Quiconque s'embarrasse dans un amour charnel, n'a que des ailes pleines de glu. Si l'âme n'avait des plumes et des ailes, comment dirait-elle en gémissant dans ses tribulations : « Qui me donnera des « ailes comme à la colombe ? » et encore : « Je volerai, puis me reposerai [2] ». Ailleurs encore : « Où irai-je, pour fuir votre esprit ? « où fuir devant votre face ? Si je monte au « ciel, vous y êtes ; si je descends au fond des « enfers, vous voilà. Si je prends des ailes « comme la colombe, je volerai jusqu'aux « extrémités de la mer [3] ». Comme s'il disait : Je ne puis éviter votre colère qu'en prenant les ailes de la colombe, pour voler jusqu'à l'extrémité des mers. Et s'envoler à l'extrémité des mers, c'est étendre ses espérances jusqu'à la fin des siècles, comme l'a dit encore le Psalmiste : « Tout est labeur devant moi, « jusqu'à ce que j'entre dans le sanctuaire du « Seigneur, et que je comprenne la fin des « méchants [4] ». Comment est-il parvenu aux extrémités de la mer, même avec des ailes ? « C'est là », répond-il, « que votre main me « conduira, que votre droite me fera parvenir [5].

[1] Ps. CXLVII, 15. — [2] Gen. II, 7.— [3] Gal. IV, 24.— [4] Jean, I, 29. — [5] Apoc. V, 5. — [6] I Cor. X, 4.

[1] Dan. II, 35 — [2] Ps. LIV, 7.— [3] Id. CXXXVIII, 7-10.— [4] Id. LXXII, 16, 17.— [5] Id. CXXXVIII, 10.

Même avec mes ailes, je tomberai, si vous ne me soutenez. Les ailes solides, libres, et dégagées de toute glu, sont donc pour les âmes qui observent les préceptes de Dieu, qui ont la charité dans une conscience pure, et une foi sans feinte [1]. Mais quels que soient les feux de leur charité, qu'est-ce que cela, en le comparant à cet amour que Dieu avait pour elles, même quand elles étaient embarrassées par la glu ? L'amour de Dieu pour nous, surpasse donc le nôtre pour lui. Nos ailes sont notre amour ; mais lui « marche sur les ailes « des vents ».

14. L'Apôtre disait aussi à quelques-uns : « Je fléchis le genou pour vous devant le Père, « afin que selon l'homme intérieur, il fasse « habiter le Christ en vos cœurs par la foi, « afin que vous soyez enracinés et fondés dans « la charité ». Il leur donne déjà la charité, il leur donne déjà des plumes et des ailes. « Afin « que vous puissiez comprendre », nous dit-il, « quelle est la largeur, la longueur, la hauteur, « la profondeur [2] ». Peut-être désigne-t-il ici la croix du Seigneur. C'était une largeur sur laquelle furent étendues ses mains sacrées ; une longueur qui s'élevait de la terre et où était fixé son corps; une hauteur qui dépassait le bois transversal ; une profondeur sur laquelle était affermie la croix, et qui est toute l'espérance de notre salut. Largeur, en effet, signifie bonnes œuvres; longueur, la persévérance finale; hauteur, l'élévation du cœur, afin que toutes les bonnes œuvres, par lesquelles nous persévérons jusqu'à la fin, n'aient d'autre motif que l'espérance des récompenses du ciel, et nous donnent ainsi l'ampleur du bien, et la longueur par la persévérance finale. Il y a hauteur en effet à ne point chercher ici-bas sa récompense, mais en haut : de peur qu'on ne nous dise : « En vérité, je vous le déclare, ils ont « reçu leur récompense [3] ». Enfin ce que j'ai appelé profondeur était cette partie de la croix qu'on ne voyait pas, et d'où s'élevait ce que l'on en voyait. Or, qu'y a-t-il dans l'Eglise de caché, et qu'on ne voit point ? Les sacrements du baptême et de l'eucharistie. Car les païens voient nos bonnes œuvres, mais les sacrements leur sont cachés ; et toutefois ce qui est visible s'élève sur ce qui ne paraît point, comme c'est de la profondeur de la croix cachée en terre que s'élève cette croix que l'on voit, qui frappe nos regards. Que dit ensuite l'Apôtre ? Après avoir ainsi parlé, l'Apôtre ajoute : « Afin « que vous connaissiez l'amour de Jésus-« Christ qui surpasse toute connaissance [1] ». Et déjà il avait dit : « Afin que vous soyez « enracinés et affermis dans la charité de « Jésus-Christ ». Vous aimez en effet le Christ, et dès lors vous travaillez en sa croix. Mais l'aimez-vous autant qu'il vous a aimés ? Toutefois en l'aimant comme vous l'aimez, vous volez à lui, afin de connaître combien il vous a aimés, c'est-à-dire afin de comprendre l'amour du Christ qui dépasse toute science. Vous l'aimez donc autant qu'il vous est possible, et vous volez autant que vous le pouvez ; mais « celui qui marche sur les ailes des vents » , s'élève bien au-dessus de ces mêmes ailes.

15. « Il fait des esprits ses messagers, et de « ses ministres des feux ardents [2] ». Et cela, bien que nous ne voyions pas les anges : leur présence est dérobée à nos yeux ; ils sont les citoyens de cette grande république dont Dieu est le chef. Toutefois nous savons par la foi qu'il y a des anges, et par l'Ecriture qu'ils ont apparu à plusieurs. Nous en sommes certains, et le doute ne nous est pas permis. Or, les anges sont des esprits ; mais ils ne sont point des anges par cela même qu'ils sont des esprits ; ils ne le deviennent que quand ils sont envoyés; car le nom d'ange désigne un ministère, et non une nature. Tu cherches le nom de cette nature, c'est celui d'esprits; le nom de leur ministère, c'est celui d'anges. Exister, pour eux, c'est être esprits ; agir, c'est devenir anges. Voyez en effet dans ce genre humain : homme est le nom de la nature ; soldat un nom d'office : homme est le nom qui convient à la nature ; héraut celui qui convient à son ministère : c'est-à-dire que celui qui est homme, devient un héraut, mais de héraut on ne devient pas homme. Il en est de même de ces esprits que Dieu créa dès le commencement du monde ; il en fait des anges en les envoyant porter ses ordres, et ses ministres sont des feux ardents. Nous lisons en effet qu'il apparut dans un buisson ardent [3], et nous lisons encore qu'il fit tomber du ciel un feu qui exécuta ses volontés. Il fut donc son ministre en accomplissant ses ordres. Etre feu, c'était là sa nature, accomplir des ordres, c'était pour lui un ministère. On peut donc à la lettre entendre ces paroles des créatures.

[1] I Tim. I, 5. — [2] Ephés. III, 14-18. — [3] Matth. VI, 2.

[1] Ephés. III, 14-19. — [2] Ps. CIII, 4. — [3] Exod. III, 2.

16. Mais quel sens leur donnerons-nous dans l'Eglise ? Dans quel sens dirons-nous que « Dieu prend des esprits pour ses messa« gers, et des feux ardents pour ses ministres ?» Par ces esprits il faut entendre ceux qui sont spirituels. Or, Dieu se sert de ceux qui sont spirituels, pour en faire ses messagers. « Car « l'homme spirituel juge de tout, et ne subit « le jugement de personne [1] ». Voyez l'homme spirituel devenu ange de Dieu. « Je n'ai pu « parler comme à des hommes spirituels, « mais bien comme à des hommes charnels [2] ». Il descend de sa hauteur spirituelle pour aller à des hommes charnels, comme un ange du ciel qui vient sur la terre. Quel sens donner à ces ministres qui sont un feu ardent, sinon celui que saint Paul exprime : « Ayez « la ferveur de l'Esprit [3] ? » En sorte que tout homme à l'âme fervente, sera le feu ardent ministre du Seigneur. N'était-ce donc pas un feu ardent que saint Etienne ? Quel feu le brûlait ? Quel était ce feu qui le portait à prier quand on le lapidait, et pour ceux qui le lapidaient [4] ? Dire qu'un serviteur de Dieu est une flamme, est-ce dire qu'il va tout brûler ? Qu'il brûle sans doute, mais qu'il brûle ce qui est paille chez toi, c'est-à-dire que le ministre de Dieu brûle tous tes désirs charnels, en prêchant la parole de Dieu. Ecoute celui-ci : « Que l'homme nous regarde comme « les ministres du Christ, et les dispensateurs « des mystères de Dieu [5] ». De quelle flamme n'était-il pas embrasé, quand il disait : « Notre « bouche vous est ouverte, ô Corinthiens, « notre cœur s'élargit [6] ». Il était alors tout ardent, tout brûlant de charité, et il leur portait cette flamme sacrée. Tel est le feu que le Seigneur promettait d'envoyer sur la terre, quand il disait : « Je suis venu apporter le « feu sur la terre [7] ». Il parle du feu comme du glaive [8]. Le glaive tranche les affections charnelles, le feu les consume. L'un et l'autre doivent s'entendre de la parole de Dieu, se reconnaître dans son esprit. Laisse-toi brûler par cette parole que tu entends, et vois ce qu'aura fait en toi le ministre de Dieu, « qui « fait des esprits ses messagers, et du feu dé« vorant son ministre ».

17. « Il a fondé la terre sur sa propre « base, elle ne sera pas ébranlée de siècle en « siècle [1] ». Je ne sais s'il serait possible d'adapter ces paroles à notre terre, et si l'on pourrait dire : « Elle ne sera pas ébranlée de « siècle en siècle » ; puisqu'il est dit d'elle : « Le ciel et la terre passeront [2] ». Il est difficile d'assigner ici un sens littéral. Cette expression, en effet : « Il a fondé la terre sur « sa propre solidité », pourrait nous faire croire à une solidité inconnue qui soutient la terre. Aussi le Prophète a-t-il dit : « Il a « fondé », sur quoi ? sur la solidité de la terre même, appuyée à son tour sur une base qui nous est peut-être inconnue. Que la création nous dérobe des mystères, cette obscurité, chez les créatures, ne nous dérobera point le créateur ; voyons ce qu'il nous est possible, et par ce que nous voyons, aimons et bénissons le Seigneur. Efforçons-nous de chercher ici ce qui est caché sous cette figure. « Il a fondé la terre », et par là j'entends l'Eglise. « La terre est au Seigneur, et tout « ce qu'elle renferme [3] » ; et par cette terre nous comprenons l'Eglise. Telle est la terre qui a soif, et qui dit dans les psaumes, car une seule parle pour toutes : « Mon âme est « sans vous comme une terre sans eau [4] ». Qu'est-ce à dire, « sans eau ? » Une terre qui a soif. Mon âme a donc soif de vous, comme une terre sans eau ; car si elle n'est altérée, elle ne peut être bien arrosée. Pour une âme abreuvée, la pluie est un déluge, il faut qu'elle ait soif. « Bienheureux ceux qui ont « faim et soif de la justice [5] ». Qu'elle dise : « Mon âme est sans vous comme une terre « sans eau »; comme elle dit ailleurs : « Mon « âme a eu soif du Dieu vivant [6] ». Cette terre est donc l'Eglise. Quelle est cette solidité sur laquelle elle est basée, sinon son fondement ? Est-ce déroger que d'entendre par cette solidité sur laquelle la terre est basée, ce fondement qui est l'appui de l'Eglise ? Quel est ce fondement ? « Nul », dit l'Apôtre, « ne saurait « poser un fondement autre que celui qui est « posé, et qui est Jésus-Christ [7] ». Voilà donc ce qui nous affermit. Aussi, affermis de la sorte, ne serons-nous pas ébranlés de siècle en siècle ; rien n'est plus inébranlable que ce fondement. Tu étais infirme, mais un fondement aussi solide te rassure. Appuyé sur toi-même, tu ne pouvais être solide, mais tu seras toujours ferme, si tu ne t'écartes jamais

[1] I Cor. II, 15.— [2] Id. III, 1.— [3] Rom. XII, 11 — [4] Act. VII, 59. — [5] I Cor. IV, 1. — [6] II Cor. VI, 11. — [7] Luc, XII, 49. — [8] Matth. X, 34.

[1] Ps. CIII, 5 — [2] Matth. XXIV, 35.— [3] Ps. XXIII, 1 — [4] Id. CXLII, 6. — [5] Matth. V, 6. — [6] Ps. XLI, 3. — [7] I Cor. III, 11.

de ce fondement. « Il ne sera pas ébranlé de « siècle en siècle ». L'Eglise, en effet, est destinée à servir de colonne et de fondement à la vérité [1].

18. « L'abîme est pour lui comme un vête-« ment; ses eaux dépassent les montagnes. « Elles fuiront à votre menace, et seront « ébranlées à la voix de votre tonnerre. Les « montagnes s'élèvent et les campagnes s'a-« baissent au lieu que vous leur assignez. « Vous leur avez fixé des bornes qu'elles ne « dépasseront point, elles ne reviendront « point couvrir la terre. Vous envoyez les « fontaines dans les vallons; leurs eaux cou-« lent à travers les montagnes. C'est là que « s'abreuvent les animaux des champs, l'o-« nagre y étanchera sa soif. Les oiseaux du « ciel habiteront leurs bords, et feront en-« tendre leur voix du milieu des rochers. « Vous arrosez les montagnes des pluies du « ciel, la terre sera rassasiée des fruits que « répandent vos mains. Vous produisez le « foin pour les animaux, et les plantes pour « le service de l'homme. Afin de tirer de la « terre le pain, et le vin qui réjouit le cœur « de l'homme, les parfums qui embellissent « sa face, et le pain qui affermit ses forces. « Les arbres des campagnes seront abreuvés, « et les cèdres du Liban plantés par le Sei-« gneur. C'est là que les oiseaux font leur « nid, le nid des foulques est à leur tête [2] ». Voilà le ciel étendu; vous voulez, je le crois, y monter par la pensée; et je crois encore que vous en mesurez la hauteur. J'ai voulu, en effet, vous citer plusieurs versets, afin que vous compreniez mieux à quelle hauteur Dieu élève ses mystères. On dédaigne ce que l'on découvre, quand il est facile de le trouver : aussi la recherche de ces vérités nous est-elle pénible, afin que la découverte en soit plus agréable. Dans tout ce que je viens de dire, mes frères, et que l'on peut prendre à la lettre, peut-on aussi prendre à la lettre cette parole : « C'est là que les oiseaux feront « leurs nids, le nid des foulques est à leur « tête ? » La famille de la cigogne est-elle à la tête des oiseaux? ou bien serait-elle à la tête des cèdres? Car il y a dans le texte : « Et les « cèdres du Liban qu'il a plantés, c'est là que « les oiseaux feront leur nid, et le nid des « foulques est à leur tête ». Toutefois le latin ne nous permet pas de traduire comme s'il y avait « de ces cèdres »; puisque dans cette langue « ces » est masculin, tandis que « cèdres » est féminin. Comment alors la famille des foulques est-elle à la tête des passereaux? Cela ne peut se dire de l'oiseau que nous avons sous les yeux. Le mot « foulques » ou *fulicæ* désigne des oiseaux de la mer ou des étangs. Prenons pour la maison des foulques, *domus fulicæ*, leur nid : comment le nid des foulques est-il un guide pour les oiseaux? Pourquoi l'Esprit-Saint mêle-t-il aux choses visibles des choses qui paraissent absurdes, sinon pour nous forcer à chercher un sens spirituel, quand nous ne pouvons accepter le sens littéral?

19. Si donc vous voulez par l'intelligence vous élever jusqu'au ciel, à ce pavillon que Dieu a déployé, si Dieu fait monter cette intelligence au-dessus des nuées; cette nuée qui vous parle est impuissante à vous expliquer aujourd'hui tant de choses. Epargnez sinon votre faiblesse, du moins la mienne. L'avidité que vous témoignez me fait croire que vous seriez toujours prêts; mais il est ici deux points que nous ne saurions dédaigner, notre faiblesse corporelle, et le souvenir de ce que nous expliquons, voilà ce qui est à considérer. En attendant, réfléchissez à ce que vous avez entendu. Qu'ai-je dit? Digérez votre nourriture, et vous serez ainsi des animaux purs, propres aux festins du Seigneur. Remarquez par vos œuvres le fruit que vous recueillez; car c'est mal digérer que bien entendre, et ne pas bien faire; et Dieu ne cesse de nous donner une nourriture solide. Or, chacun sait que nous rendrons compte du pain que nous avons reçu, et que nous distribuons. Votre charité le sait très-bien, l'Ecriture n'est pas sans nous en avertir, et Dieu ne nous flatte point. Voyez avec quelle liberté nous vous parlons, du lieu où nous sommes : et quand moi-même, quand ceux qui vous parlent de ce lieu serions moins libres, la parole de Dieu ne redoute personne. Pour nous, que nous soyons sous le coup de la crainte, ou en pleine liberté, nous devons prêcher Celui qui ne craint personne. C'est une grâce qui vous vient de Dieu et non des hommes, que vous entendiez cette parole si libre par la bouche d'hommes qui sont timides. Au jugement de Dieu, vous n'aurez aucune excuse, si vous ne vous appliquez à l'exercice des bonnes œuvres, et ne portez un

[1] I Tim. III, 15. — [2] Ps. CIII, 6-17.

fruit proportionné aux paroles que nous répandons sur vous comme une pluie céleste. Ce fruit proportionné consiste dans les bonnes œuvres : ce fruit proportionné est un amour sincère non-seulement de vos frères, mais aussi de vos ennemis. Ne méprise aucun suppliant ; et si tu ne peux lui donner ce qu'il te demande, au moins, ne le méprise pas. Si tu peux le lui donner, donne-le ; si tu ne le peux, sois du moins affable. Dieu couronne la volonté intérieure, quand il ne voit pas en nous le pouvoir. Que nul ne dise : je n'ai rien. Ce n'est point d'un coffre que la charité tire ce qu'elle donne : mais tout ce que nous disons, tout ce que nous avons dit, tout ce que nous pouvons dire encore, ou nous, ou ceux qui viendront après nous, ou ceux qui nous ont précédé, tout cela n'a d'autre but que la charité : car la fin de la loi c'est la charité émanant d'un cœur pur, d'une conscience irréprochable, d'une foi sans feinte [1]. En priant Dieu, interrogez vos cœurs, et voyez comment vous récitez ce verset : « Pardonnez-nous nos « offenses, comme nous pardonnons à ceux « qui nous ont offensés [1] ». On ne prie point, si l'on ne fait cette prière ; Dieu n'exauce point, si l'on récite une autre prière, parce qu'elle ne nous a pas été enseignée par le jurisconsulte qu'il nous a envoyé. Il faut donc nécessairement que toutes les paroles que nous ajoutons, soient réglées sur cette prière, et qu'en récitant les paroles, nous comprenions ce que nous disons, parce que Dieu a voulu la rendre claire. Si donc vous ne priez point, vous n'avez point l'espérance ; si vous priez autrement que le maître a enseigné, vous ne serez point exaucés ; et si vous mentez en priant, vous n'obtiendrez point. Il faut donc prier, et en priant dire vrai, et prier comme Dieu nous a enseigné. Bon gré, mal gré, il te faut dire tous les jours : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous « pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». Et veux-tu le dire en toute sûreté ? Crois alors ce que tu dis.

[1] I Tim. I, 5.

[1] Matth. VI, 12.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CIII.

DEUXIÈME SERMON. — DEUXIÈME PARTIE DU PSAUME.

LE MONDE INVISIBLE DANS LE MONDE VISIBLE.

Dieu nous dérobe quelque peu ses enseignements, afin de nous stimuler à les chercher. Cette lumière dont il est revêtu, c'est l'Eglise ; l'eau qui couvre les hauteurs du ciel, c'est la charité ; la terre fondée sur la solidité de Dieu, c'est l'Eglise fondée sur le Christ, inébranlable comme lui. C'est encore l'Eglise qui a pour vêtement l'abîme ou les eaux de la persécution qui couvrirent jusqu'aux plus hautes montagnes, c'est-à-dire jusqu'aux Apôtres qui devenaient invisibles, mais demeuraient inébranlables. Mais la menace de Dieu a dissipé ces eaux de la persécution, et les empereurs sont devenus chrétiens. Dieu qui fait les montagnes et les vallées, a renversé l'orgueil des persécuteurs qui ne prévaudront plus. Alors les eaux de la doctrine couleront du milieu des montagnes, c'est-à-dire que les docteurs auront une doctrine commune, et n'enseigneront rien qui leur soit propre. Quiconque parle de lui-même aboutit au mensonge.

1. Je sais que vous me regardez comme votre débiteur, non par nécessité, mais ce qui est bien plus fort, par la charité. Je suis donc redevable tout d'abord au Seigneur notre Dieu, qui habite en vous, et qui exige de moi cet acquittement ; ensuite à mon seigneur et Père qui est présent, qui m'ordonne de parler, et qui prie pour moi : enfin à la sainte violence qui vous porte à me faire parler, dans mon état de faiblesse. Néanmoins autant que me le permettra le Seigneur ; qui daignera me donner des forces, selon la prière que vous lui en faites, puisque nous avons expliqué l'autre jour la première partie de ce psaume, j'entreprends de vous expliquer la suite, et d'en finir avec la grâce de celui au nom de qui j'ai commencé. Vous, qui étiez présents, j'avais averti votre charité, des

figures mystérieuses qui composent le psaume tout entier, parce que le plaisir de trouver est proportionné à la peine de chercher. Dieu ne veut point nous les dérober par l'obscurité, mais les assaisonner par la difficulté; afin, comme nous l'avons dit plusieurs fois, d'ouvrir à ceux qui demandent, de faire trouver à ceux qui cherchent, et entrer ceux qui frappent [1]. Mais nous avons besoin de votre part d'un silence plus profond, d'une plus grande patience, afin que le peu que nous avons à dire ne nous prenne plus de temps à cause du bruit. Notre temps est restreint, et nous devons nous borner, votre charité sait bien qu'il nous faut assister aux obsèques d'un fidèle. Ne nous forcez donc point de répéter ce qui est dit, d'expliquer de nouveau les premiers versets. Si quelques-uns y ont manqué, je n'y puis rien. Peut-être leur sera-t-il bon de ne pas bien comprendre ce que comprendront facilement ceux qui m'ont entendu, afin qu'ils apprennent à se trouver à nos assemblées. Parcourons donc le psaume.

2. « Bénis le Seigneur, ô mon âme [2] ». Que l'âme de chacun de nous, devenue une seule âme dans le Christ, répète aussi : « Seigneur, « mon Dieu, vous avez été grandi à l'excès ». Comment grandi? Parce que « vous vous êtes « revêtu de confession et de beauté». Offrez donc à Dieu cette confession, afin d'être embellie, afin qu'il vous revête « celui qui s'environne « de lumière comme d'un vêtement [3] », qui s'est revêtu de son Eglise, et lui a donné la splendeur de la lumière, à elle qui par elle-même était ténèbres, selon cette parole de l'Apôtre : « Autrefois vous étiez ténèbres, au-« jourd'hui vous êtes lumière en Jésus-Christ [4]. « C'est lui qui étend le ciel comme un pavil-« lon ». C'est-à-dire, dans le sens littéral, aussi facilement que tu étends une peau ; ou bien par cette peau qui figure la mortalité, nous pouvons entendre l'autorité des Ecritures qui couvre le monde entier ; et cette autorité des Ecritures nous est venue par des hommes mortels dont la renommée s'étend après leur mort.

3. « Lui qui couvre d'eau ses hauteurs [5] ». Les hauteurs de quoi ? du ciel. Qu'est-ce que le ciel? Nous avons dit qu'en figure c'est l'Ecriture sainte. Quelle est la partie supérieure des saintes Ecritures ? Le précepte de la charité qui domine tout. Pourquoi comparer la charité à des eaux? « Parce que « l'amour de Dieu a été répandu dans nos « cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été « donné [1] ». Comment le Saint-Esprit est-il désigné par l'eau ? Parce que « Jésus était là « criant et disant : Si quelqu'un a soif, qu'il « vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit « en moi verra des fleuves d'eau vive sortir « de ses entrailles ». Comment prouver que cela s'applique au Saint-Esprit ? Que l'Evangéliste nous le dise lui-même, lui qui ajoute : « Or, il parlait ainsi de l'Esprit-Saint que « devaient recevoir ceux qui croiraient en « lui [2] ». « Il marche sur les ailes des vents », c'est-à-dire sur les vertus des saintes âmes. Qu'est-ce que la vertu de l'âme? La charité. Or, comment Dieu marche-t-il sur la charité ? Parce que la charité de Dieu pour nous, est bien supérieure à la nôtre pour lui.

4. « Il prend des esprits pour ses anges, et « la flamme ardente pour ministre [3] »; c'est-à-dire qu'il se fait des messagers, de ces hommes qui sont des esprits, qui sont spirituels et non plus charnels, en les envoyant prêcher son Evangile. « Et la flamme ardente est son « ministre ». Car si le prédicateur ne brûle du feu sacré, il ne peut l'allumer chez les autres.

5. « Il a fondé la terre sur sa propre soli-« dité [4] ». Il a affermi l'Eglise sur la solidité de l'Eglise. Qu'est-ce que la solidité de l'Eglise, sinon la base de l'Eglise ? Et quelle est la base de l'Eglise, sinon celle dont parle l'Apôtre : « Nul ne peut poser un fondement autre que « celui qui a été posé, et qui est le Christ « Jésus [5] ? » Dès lors, appuyée sur une semblable base, qu'a-t-elle mérité d'entendre ? « Elle « ne sera point ébranlée dans la suite des « siècles : il a fondé la terre sur sa propre so-« lidité », c'est-à-dire affermi l'Eglise sur le Christ qui en est le fondement. L'Eglise sera ébranlée, si ce fondement est ébranlé : mais comment serait ébranlé ce Christ qui, avant de venir à nous et de prendre notre chair, « avait « tout fait, et rien n'avait été fait sans lui [6] », qui embrasse tout dans sa majesté, et nous dans sa bonté ? Mais le Christ est immuable, et dès lors l'Eglise « ne sera point ébranlée de « siècle en siècle ». Où sont-ils, ces hommes qui nous disent qu'elle a disparu du monde, cette Eglise qui ne peut même pas être ébranlée ?

[1] Matth. VII, 7, 8. — [2] Ps. CIII, 1. — [3] Id. 2. — [4] Ephés. V, 8. — [5] Ps. CIII, 3.

[1] Rom. V, 5. — [2] Jean, VII, 37-39. — [3] Ps. CIII, 4. — [4] Id. 5. — [5] I Cor. III, 11. — [6] Jean, I, 3.

6. Mais d'où le Seigneur a-t-il commencé à parler de cette Eglise, à en jeter les bases, à la révéler, à la manifester, à la répandre ? D'où a-t-il commencé cet ouvrage ? Qu'y avait-il auparavant ? « Car il a fondé la terre sur sa « stabilité, et de siècle en siècle elle ne sera « point ébranlée. L'abîme est comme son vête-« ment[1] ». De qui ? de Dieu peut-être ? Mais déjà le Psalmiste a dit, à propos de ce vêtement : « Il est revêtu de lumière comme d'un man-« teau ». J'entends par là que Dieu est revêtu de lumière, et cette lumière c'est nous, si nous le voulons. Qu'est-ce à dire, si nous le voulons? Si déjà nous ne sommes plus ténèbres. Si donc Dieu est revêtu de lumière, à qui l'abîme servira-t-il de vêtement ? On appelle abîme l'immense quantité des eaux : toutes les eaux, tout l'humide élément, toute la substance répandue dans les mers, dans les fleuves, dans les réservoirs cachés, prennent le nom générique d'abîme. Nous comprenons de quelle terre le Prophète a dit : « Il a fondé la « terre sur sa propre solidité; elle ne sera « point ébranlée de siècle en siècle ». C'est d'elle qu'il dit aussi : « L'abîme l'environne « comme son vêtement ». Car l'eau est pour la terre comme un vêtement qui l'environne et qui la couvre. Mais il est arrivé pendant le déluge que ce vêtement de la terre s'est élevé jusqu'à la couvrir entièrement, jusqu'à surpasser les plus hautes montagnes de quinze coudées[2], au témoignage de l'Ecriture. C'est peut être ce temps du déluge qu'avait en vue le Prophète, lorsqu'il dit : « L'abîme est pour « elle comme un vêtement ».

7. « Les eaux s'élèveront au-dessus des « montagnes » : c'est-à-dire ce vêtement de la terre, qui est l'abîme, s'est élevé au point que les eaux couvraient les montagnes. Nous l'avons lu, dis-je, à l'occasion du déluge. Est-ce là ce que dit le Prophète ? Parle-t-il du passé, ou annonce-t-il l'avenir ? S'il parlait du passé, il ne dirait pas : « Les eaux s'élèveront sur « les montagnes » ; mais bien, les eaux se sont élevées. Nous voyons que l'Ecriture emploie souvent le passé pour le futur, puisque l'Esprit de Dieu voit l'avenir comme s'il était présent. De là vient que, dans un autre psaume, nous lisons comme un récit de l'Evangile : « Ils ont percé mes mains et mes « pieds, ils ont compté tous mes os, et ont jeté « le sort sur mes vêtements[3] ». Tout cela, que l'on prévoyait pour l'avenir, est consigné comme un fait accompli. Mais, hélas ! que peuvent nos faibles efforts ? Où peut aboutir notre travail ? Et quand pouvons-nous examiner suffisamment, pour affirmer que tel est le sens du Prophète ? Nous voyons donc souvent les Prophètes employer le temps passé pour annoncer l'avenir ; mais je rencontre difficilement dans mes lectures le futur au lieu du passé. Je n'ose pas affirmer que cela n'est point ; j'indique seulement aux hommes, qui aiment les saintes Ecritures, un point à rechercher. S'ils en trouvent des exemples, qu'ils me les apportent ; et dans une vieillesse surchargée d'occupations, nous applaudirons à la jeunesse qui voudra bien employer ainsi ses loisirs, et nous profiterons de leurs travaux. Nous ne témoignerons aucun dédain, puisque le Christ se sert de tous pour nous instruire. Le Prophète s'écrie donc : « Les eaux s'élèveront au-« dessus des montagnes », pour nous annoncer l'avenir, et non pour raconter le passé, et il parle ainsi pour nous désigner l'Eglise, qui doit être sous le glaive des persécutions. Il fut un temps, en effet, où les eaux de la persécution couvrirent la terre de Dieu, l'Eglise de Dieu, et la couvrirent au point que les grands eux-mêmes, ou les montagnes, n'apparaissaient point. Quant ils fuyaient çà et là, comment eussent-ils pu paraître ? C'est peut-être à propos de ces eaux qu'il est dit : « Sauvez-« moi, mon Dieu, parce que les eaux ont « pénétré jusqu'à mon âme[1] ». Ces grandes eaux, qui forment la mer, sont turbulentes et stériles, et quelle que soit la terre qu'elles viennent à couvrir, elles y causent la stérilité plutôt que l'abondance. Les montagnes donc étaient sous les eaux, puisque les eaux dépassaient les montagnes : les peuples dans leur résistance dominaient l'autorité de ceux qui prêchaient la parole de Dieu avec courage. Les eaux les couvraient, les eaux s'élevaient bien au-dessus d'eux et disaient : Frappez, frappez ; et on les opprimait : Eteignez-les, qu'ils disparaissent. Ils parlaient ainsi et prévalaient sur les martyrs, et les chrétiens fuyaient de toutes parts, et cette fuite rendait les Apôtres invisibles. Comment cette fuite les rendait-elle invisibles ? Parce que les eaux s'élevaient au-dessus des montagnes. Les eaux avaient alors une grande puissance. Mais combien dura-t-elle ? Ecoute ce qui suit.

[1] Ps. CIII, 6. — [2] Gen. VII, 20. — [3] Ps. XXI, 17 19.

[1] Ps. LXVIII, 2.

8. « Elles fuiront devant vos menaces [1] ». Voilà, mes frères, ce qui est arrivé: les eaux ont fui devant la menace du Seigneur, c'est-à-dire qu'elles ont cessé de couvrir les montagnes. Voilà que Pierre et Paul sont debout; quelle majesté dans ces montagnes ! Vexés jadis par les persécuteurs, ils reçoivent aujourd'hui l'hommage des empereurs. Les eaux ont fui devant la menace de Dieu, car c'est dans la main de Dieu qu'est le cœur des rois, qu'il tourne comme il lui plaît [2]; il lui a plu de donner par eux la paix aux chrétiens, et alors s'est élevée dans son éclat l'autorité des Apôtres. Ces montagnes, toutefois, en étaient-elles moins grandes, pour être couvertes d'eau? Cependant, comme Dieu voulut montrer à tous leur grande élévation, afin qu'ils pussent procurer le salut au genre humain ; car : « J'ai levé les yeux vers les montagnes, d'où me viendra le secours [3] » : voilà que Dieu par sa menace a mis les eaux en fuite. « Elles trembleront au bruit de votre « tonnerre ». Qui ne tremble maintenant à la voix de Dieu qui retentit par les Apôtres, à la voix de Dieu dans les saintes Ecritures, dans ses nuées? La mer s'est calmée, les eaux ont tremblé, les montagnes se sont dépouillées, l'empereur a fait des lois. Mais les eût-il faites, si Dieu n'eût fait entendre son tonnerre? Dieu l'a donc voulu, les princes ont fait des lois, et le calme s'est produit dans l'Eglise. Que nul d'entre les hommes ne s'attribue rien ici ; les eaux ont tremblé, mais, « Seigneur, « c'est au bruit de votre tonnerre ». Aussitôt qu'il a plu à Dieu, les eaux ont fui, pour ne plus couvrir les montagnes ; avant cela, néanmoins, les montagnes étaient sous les eaux, mais inébranlables.

9. « Les montagnes s'élèvent, les campagnes « s'abaissent, au lieu que vous leur assignez [4] ». Le Prophète parle encore des eaux. Nous ne devons point voir ici des montagnes terrestres, ni des campagnes terrestres ; mais bien des flots si grands qu'on peut les comparer à des montagnes. La mer fut autrefois agitée, ses flots s'élevèrent comme des montagnes qui couvrirent d'autres montagnes ou les Apôtres. « Mais jusques à quand ces montagnes ont-elles « pu s'élever, ces campagnes s'abaisser? » Leur fureur a monté, puis s'est calmée. Dans leur fureur, c'étaient des montagnes ; dans le calme, des plaines ; Dieu leur a assigné leur place. Il est en effet un certain réservoir, où s'en vont, en quelque sorte, tous les cœurs des hommes avec leur furie. Combien sont aujourd'hui remplis d'eau salée et amère, et néanmoins demeurent calmes ? Combien en est-il qui ne veulent point s'adoucir? Quels sont ceux qui ne veulent point s'adoucir ? Ceux qui refusent encore de croire au Christ. Mais quel qu'en soit le nombre, quel mal font-ils à l'Eglise? Montagnes autrefois, aujourd'hui ce sont des plaines unies ; et pourtant, mes frères, la mer, quel que soit son calme, n'en est pas moins la mer. Pourquoi n'ont-ils maintenant aucune fureur? Pourquoi ne sont-ils plus en délire? Pourquoi renoncer, sinon à détruire notre terre, du moins à la couvrir d'eau ? Pourquoi? Ecoutez : « Vous leur « avez assigné un terme qu'elles ne dépasse- « ront point; elles ne reviendront point pour « couvrir la terre [1] ».

10. Mais depuis que ces flots si amers sont devenus tels que nous pouvons prêcher librement ces vérités, parce qu'il leur a été donné des bornes convenables et qu'ils ne dépasseront point ces bornes, pour venir de nouveau submerger la terre, que se passe-t-il sur la terre? Qu'y fait-on depuis que la mer l'a mise à découvert ? Bien que de légères vagues bruissent encore sur la plage, bien que les païens murmurent, j'entends le bruit du rivage, sans redouter le déluge. Que fait-on dès lors, que fait-on sur la terre? « Vous faites « couler des ruisseaux dans les vallées ». Telle est la réponse du Prophète : Vous faites jaillir « des ruisseaux dans les vallées [2] ». Vous connaissez les vallées, des lieux abaissés dans les terres ; aux collines et aux montagnes, on oppose ici, en figures, les vallons et les vallées. Les collines et les montagnes sont les gonflements de la terre ; les vallons et les vallées sont les lieux les plus bas. Ne méprisez point les lieux abaissés, car de là jaillissent les fontaines : « Vous faites jaillir les ruisseaux dans « les vallons ». Ecoute une montagne : « J'ai « travaillé plus que tous les autres », dit saint Paul. On voit là une certaine hauteur : et toutefois, afin de faire jaillir les eaux, il s'abaisse comme une vallée : « Non pas moi, « mais la grâce de Dieu avec moi [3] ». Il ne répugne point à ces montagnes de devenir des vallées; de même que leur hauteur spirituelle les faisait appeler montagnes, de même

[1] Ps. CIII, 7.— [2] Prov. XXI, 1.— [3] Ps. CXX, 1.— [4] Id. CIII, 8.

[1] Ps. CIII, 9. — [2] Id. 10. — [3] I Cor. XV, 10.

aussi leur spirituel abaissement les fait appeler des vallées. « Non pas moi, mais la « grâce de Dieu avec moi ». « Non pas moi », voilà bien le vallon, mais « la grâce de Dieu « avec moi », voilà bien la source. « Vous faites « jaillir des sources dans les vallons ». C'est de l'Esprit-Saint qu'est dit ce que je citais tout à l'heure : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à « moi et qu'il boive : celui qui croit en moi « verra jaillir de ses entrailles des sources « d'eau vive. Car il parlait ainsi à cause du « Saint-Esprit que devaient recevoir ceux qui « croiraient en lui [1] ». Voyons maintenant s'il y a des vallons, afin que la source jaillisse dans ce vallon. Ecoute le Prophète : « Sur qui « reposera mon Esprit, sinon sur l'homme « humble, sur l'homme calme, sur l'homme « qui craint mes paroles ? » Qu'est-ce à dire : « Sur qui reposera mon Esprit, sur l'homme « humble et calme ? » Où coulera mon eau vive ? Dans le vallon.

11. « Les eaux passeront au milieu des « montagnes ». C'est jusque-là que le lecteur a parcouru notre psaume, que cela suffise à votre charité. Voilà ce que nous expliquerons, puis nous terminerons au nom du Seigneur. Qu'est-ce à dire : « Que les eaux pas« seront par le milieu des montagnes ? » Nous avons déjà vu que par montagnes on entend ces grands prédicateurs de la parole de Dieu, anges sublimes du Seigneur, quoique revêtus encore d'une chair mortelle, élevés non par leur propre vertu, mais par sa grâce ; mais autant qu'il est en eux, ce sont des vallons, d'où jaillissent humblement les eaux. « Et ces eaux », dit le Prophète, « passeront « au milieu des montagnes » ; comme s'il disait que par l'intermédiaire des Apôtres nous viendra la prédication de la parole de vérité. Qu'est-ce à dire, par l'intermédiaire des Apôtres ? Une chose intermédiaire est une chose commune, et une chose commune est une chose dont tout le monde vit également, elle est en quelque sorte au milieu, et ne m'appartient pas ; elle n'est ni à toi ni à moi. Aussi disons-nous de quelques hommes : La paix règne entre eux, la bonne foi règne entre eux, la charité regne entre eux. Ainsi disons-nous. Qu'est-ce à dire entre eux ? Au milieu d'eux. Que signifie au milieu d'eux ? Elle leur est commune. Ecoute maintenant le sens de ces eaux au milieu des montagnes. La foi leur était commune, et nul n'avait des eaux qui lui fussent propres. Des eaux qui ne sont point au milieu, sont des eaux particulières, qui ne coulent point publiquement ; j'aurai la mienne, un autre la sienne ; ce que j'ai, ce qu'a cet autre, n'est plus dans le milieu. Il n'en est pas ainsi de la prédication pacifique de la vérité. Mais pour que ces eaux coulent par le milieu des montagnes, écoute le mot d'une montagne : « Que le Dieu de la « paix vous donne d'être toujours unis de « sentiments [1] ». Et ensuite : « Afin que vous « ayez tous un même langage, et qu'il n'y ait « aucun schisme parmi vous [2] ». Mes sentiments sont-ils vos sentiments ? L'eau coule entre nous. Je n'ai rien à moi, toi rien à toi. Que la vérité ne soit ni à moi seul, ni à toi seul, qu'elle soit à toi et à moi. « Les eaux « couleront au milieu des montagnes ». Ecoute encore, d'après l'une de ces montagnes, que, « Les eaux doivent couler au milieu des mon« tagnes. Que ce soit moi, que ce soit d'autres, « voilà ce que nous prêchons, et ce que vous « avez cru [3] ». C'est avec sécurité qu'il nous tient ce langage : « Soit moi, soit d'autres, « voilà ce que nous prêchons, et ce que vous « avez cru ». Les eaux coulaient alors au milieu des montagnes, nulles discordes parmi les montagnes au sujet des eaux, tout y était dans l'accord, et dans l'union de la charité. Si quelqu'un prêchait autrement, c'était une eau privée, et non plus une eau du milieu des montagnes. Voyez encore ce qu'a dit celui qui a fait couler les eaux dans les vallons : « Celui « qui dit le mensonge, dit ce qui lui est « propre [4] ». Aussi, de peur que l'on ne mette sa confiance dans quelque montagne qui donnerait ses eaux non du milieu, mais d'ellemême, l'Apôtre nous dit : « Quiconque an« noncera un Evangile autre que celui que « vous avez reçu, qu'il soit anathème ». Voyez comme il craint que l'on ne mette sa confiance dans la montagne, de peur que cette montagne, se séparant des eaux qui coulent dans le milieu, ne vienne à donner une eau qui lui serait propre : « Quand même ce « serait moi ». Quelle montagne peut tenir ce langage ? Quelles eaux abondantes coulaient dans ces vallons ? mais il voulait que cette eau coulât entre les montagnes, et que les fidèles trouvassent une foi certaine, dans la doctrine que les Apôtres tenaient commune

[1] Isa. LXVI, 2.

[1] Rom. XV, 5.— [2] I Cor. I, 10.— [3] Id. XV, 11.— [4] Jean, VIII, 44.

entre eux. « Quand même ce serait moi », dit-il. O vous, Paul, pourriez-vous prêcher autrement ? C'est de Paul qu'il s'agit. « Quand même ce serait moi, ou quand un « ange venu du ciel vous annoncerait un « Evangile autre que celui que vous avez « reçu, qu'il soit anathème[1] ». Anathème à toute montagne, anathème à tout ange qui vous prêcherait une autre doctrine. D'où vient cela ? Parce qu'il veut couler de lui-même, et non au milieu. Un homme qui a sa chair comme un voile, séparé de la source commune, et réduit au mensonge qui lui est propre, tomberait peut-être ainsi, mais un ange ? Un ange, en vérité, le pourrait-il ? Si l'on avait écouté dans le paradis terrestre un ange distillant une eau qui lui était propre, nous ne serions point précipités dans la mort. Le précepte de Dieu était une eau coulant pour les hommes au milieu du jardin. C'était une eau du milieu, une eau en quelque sorte publique, qui s'entretenait sans ruse, ainsi que nous l'avons dit à votre charité, qui coulait limpide, et sans aucune boue. Boire toujours de cette eau, c'était vivre toujours. Survint alors un ange tombé du ciel et devenu serpent, et qui voulait répandre astucieusement ses poisons. Il lança donc son venin, et parla de lui-même, de ce qui lui était propre ; car, « c'est parler de son propre, que dire le « mensonge » ; et nos misérables parents l'écoutèrent pour laisser l'eau commune qui faisait leur félicité. Réduits à ce qui leur était propre, et voulant, dans leur extravagance, devenir semblables à Dieu, (car on leur avait dit : « Goûtez du fruit et vous serez comme des « dieux[1] »), ils perdirent ce qu'ils avaient reçu, en voulant être ce qu'ils n'étaient point. Puisse, mes frères, ce que nous vous avons dit au sujet de ces eaux, les faire couler de vous-mêmes. Soyez des vallées, communiquez à tous ce que vous avez reçu de Dieu. Que les eaux coulent au milieu, ne les enviez à personne. Buvez, rassasiez-vous, et une fois rassasiés, faites couler. Que la gloire de Dieu soit répandue partout par l'eau qui est commune, et non par le mensonge de quelque particulier.

[1] Gal. I, 8, 9.

[1] Gen. III, 5.

TROISIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CIII.

TROISIÈME SERMON. — TROISIÈME PARTIE DU PSAUME.

LE MONDE INVISIBLE DANS LE MONDE VISIBLE.

Les bêtes des forêts, qui boivent l'eau des vallées, sont les nations qui entrent dans l'Eglise pour être purifiées par les sacrements, ainsi que nous le montrent et l'arche de Noé qui renfermait des animaux purs et des animaux impurs, et le linceul de saint Pierre renfermant aussi des animaux impurs et tenant au ciel par les extrémités. Elles boiront les eaux qui passent en cette vie, en attendant que le Verbe leur soit donné. L'onagre y vient comme le lièvre, c'est-à-dire les grands esprits comme les faibles, parce qu'il y a des préceptes à la portée de tous. Les oiseaux qui habitent sur les montagnes sont les âmes tout à fait spirituelles, qui se nourrissent de la doctrine des Prophètes et des Apôtres. Elles ne se divisent point non plus que les oiseaux dans le sacrifice d'Abraham, tandis que les animaux étaient divisés, c'est là le symbole du schisme et de l'hérésie, la fournaise du jugement met les uns à droite, les autres à gauche. Pour l'éviter, ressemblons aux oiseaux qui habitent les montagnes, les rochers, ou le Christ ; c'est de là qu'ils prêchent. Dieu donne la rosée de sa parole, ils la répandent en se proportionnant aux simples ; de là cette terre arrosée de la grâce de Dieu. C'est lui encore qui produit le foin pour les animaux, et par là le salaire pour les ouvriers évangéliques, l'herbe pour la servitude de l'homme ou la substance pour ceux qui se font serviteurs de tous par la charité et l'humilité, que ne connaissaient point d'abord ni Pierre ni les fils de Zébédée. Donnons la subsistance aux prédicateurs : le Seigneur eut une bourse pour recueillir et pour donner, se proportionnant à ceux qui devaient demander, comme il pâlit devant la mort pour se mettre au niveau de nos craintes. Dieu tire de la terre ou des ouvriers évangéliques, la pain et le vin ou le Christ, et la grâce qui donne l'éclat des vertus. Les cèdres du Liban sont les grands du monde, et ils sont plantés par le Seigneur, quand ils deviennent chrétiens parfaits. Ces passereaux sont les âmes ferventes qui abandonnent leurs biens si elles possèdent, leurs espérances et leurs désirs de l'être s'ils sont comme Pierre et André. Ces âmes font leurs nids sur les cèdres, c'est-à-dire dans les monastères ou dans les Eglises que bâtissent les riches du monde. La foulque les guide, elle qui établit sur les rochers des mers, ou sur le Christ, un nid bas et solide. C'est encore au Christ que s'attachent les passereaux. Les cerfs des montagnes sont les plus élevés dans la spiritualité ; mais il y a aussi le hérisson couvert d'épines ou de péchés légers, qui trouve son asile dans la pierre, qui devient ainsi avantageux pour tous. La lune est l'image de l'Eglise, qui semble croître et renaître comme les générations. Le soleil c'est le Christ qui se lève pour ceux qui comprennent la charité, mais non pour l'impie ; il connaît son couchant, c'est-à-dire qu'il a bien voulu mourir. La nuit alors se ferma sur les Apôtres, et les lionceaux demandèrent leur proie, c'est-à-dire que le diable demanda de les cribler, comme il demanda de tourmenter Job. Mais il doit demander, car tout pouvoir vient de Dieu. Mais à mesure que le jour se fait, les lions s'étendent dans leurs tanières, ou cessent de persécuter l'Eglise; l'homme ou le chrétien fait son œuvre, et la terre est remplie des créatures de Dieu par son Christ, ou d'hommes renouvelés par la grâce.

1. Votre charité n'a point oublié que nous vous sommes redevables de ce qui reste du psaume ; je n'ai donc besoin d'aucun exorde pour stimuler votre attention. Je vous vois tous en suspens, dans le désir de comprendre les mystères qu'il renferme, et il n'est aucunement nécessaire de faire naître chez vous une attention que le Saint-Esprit a fait naître lui-même. Allons donc à ce qui nous presse. Nous avons déjà parlé des ruisseaux qui coulent dans les vallées, et des eaux qui coulent au milieu des montagnes : c'est là que j'en suis demeuré, là qu'il nous faut reprendre.

2. Voici ce qui suit : « Les bêtes de la forêt « boiront [1] ». Que boiront-elles? Les eaux qui coulent au milieu des montagnes. Que boiront-elles? Ces eaux qui coulent dans les vallées. Qui boira? Les bêtes de la forêt. Cela se voit à la lettre dans les créatures ; les bêtes de la forêt boivent aux fontaines et aux ruisseaux qui coulent entre les montagnes ; mais comme il a plu à Dieu de nous présenter sous des figures les secrets de sa sagesse, non pour les dérober à une sainte curiosité, mais pour fermer aux paresseux une entrée qu'il ouvre seulement à ceux qui frappent ; il a plu à ce même Dieu de vous exhorter par notre bouche à chercher dans ces créatures corporelles et visibles, dont il est ici question, le sens spirituel qui s'y cache, et dont la découverte fera notre joie. Par les bêtes de la forêt, nous entendons les nations, et l'Ecriture en donne plusieurs témoignages. Deux passages surtout nous paraissent très évidents. Dans l'arche de Noé, qui est sans aucun doute la figure de l'Eglise, Dieu n'aurait pas fait enfermer toutes sortes d'animaux [1], s'il n'eût voulu marquer que tous les peuples seraient ralliés dans cette admirable unité ; à moins peut-être que nous ne venions à croire que si

[1] Ps. CIII, 11.

[1] Gen. VII, 2, 14.

tous ces animaux étaient détruits par le déluge, Dieu ne pût ordonner à la terre de les reproduire, comme elle en avait produit tout d'abord à sa parole [1]. Ce n'est donc pas en vain, ce n'est pas sans raison, ce n'est par aucun besoin, ni par impuissance que Dieu fit enfermer les animaux dans l'arche. Au temps marqué, en effet (car il faut bien produire l'autre témoignage de l'Ecriture, qui a aussi son évidence), au temps marqué, afin d'accomplir dans l'Eglise ce qui était figuré dans l'arche, comme l'apôtre saint Pierre hésitait à livrer aux incirconcis de la gentilité les mystères de l'Evangile, et même comme, sans hésiter, il ne croyait devoir le faire aucunement; un jour qu'il avait faim, et qu'il voulait manger, il monta pour prier. Voila ce que comprennent ceux qui lisent l'Ecriture, et qui savent nous écouter. Or, pendant qu'il priait, il eut un ravissement d'esprit, appelé extase chez les Grecs; c'est-à-dire que son âme fit taire tout ce qui est corporel, et loin des choses présentes, s'adonna à contempler ce qu'elle voyait. Ce fut alors qu'il vit un certain vase, semblable à un linceul, suspendu par ses quatre coins, qui descendait du ciel en terre, et qui renfermait des animaux de toutes les espèces; et une voix se fit entendre: « Pierre, tue et mange ». Mais Pierre, instruit dans la loi, et qui avait grandi dans les coutumes des Juifs, qui observait les préceptes de Moïse, sans les avoir jamais enfreints, répondit : « Loin de moi, Seigneur, « car jamais rien de commun n'est entré dans « ma bouche ». Ceux qui connaissent les saintes Ecritures, savent que commun, pour les Juifs, signifie impur. Or, la voix lui répondit: « N'appelle point impur ce que Dieu « a purifié». Cela se répéta trois fois, et le linceul, qui paraissait descendre du ciel, disparut [2]. Ce linceul tenait au ciel par les quatre coins, et signifiait les quatre parties du monde, l'Orient, l'Occident, le Nord, le Midi; et parce que l'univers entier était appelé par l'Evangile, Dieu a suscité quatre évangélistes. Or, ce linceul qui descend trois fois du ciel, marque cette parole adressée aux Apôtres : « Allez, baptisez les nations, au nom du Père, « et du Fils, et du Saint-Esprit [3] ». De là aussi ce nombre douze qui fut celui des Apôtres. Car ce n'est pas sans raison que le Christ en voulut avoir douze; et ce nombre était tellement sacré, qu'à la place de celui qui était tombé, on ne pouvait se dispenser d'en ordonner un autre. Pourquoi donc douze Apôtres? Parce qu'il y a quatre parties du monde, et que le monde entier est appelé à l'Evangile, de là quatre évangélistes, et tout l'univers appelé au nom de la Trinité à former l'Eglise : or, trois répété quatre fois forme douze. Ne nous étonnons donc plus que toutes les bêtes des forêts viennent boire aux eaux qui coulent au milieu des montagnes, ou à cette doctrine des Apôtres qui coule au milieu de l'Eglise, par une harmonieuse communion. Toutes étaient en effet dans l'arche, toutes dans le linceul; Pierre a dû les tuer toutes, les manger toutes, parce que Pierre est la pierre, et que la pierre est l'Eglise. Mais qu'est-ce à dire, tuer et manger? Tuer ce qu'elles étaient, les faire passer dans ses entrailles. Détourner le païen du sacrilége, c'est tuer ce qu'il est; l'incorporer à l'Eglise en lui donnant les sacrements du Christ, c'est le manger.

[1] Gen. I, 24. — [2] Act. X, 9-16. — [3] Matth. XXVIII, 19.

3. Ces bêtes des forêts boivent de ces eaux, mais des eaux qui passent; car toute doctrine que l'on prêche aux hommes est passagère comme cette vie. De là cette parole de l'Apôtre : « La prophétie passera, la science sera « abolie ». Pourquoi passeront-elles? « Nous « ne voyons qu'en partie, nous ne prophéti« sons qu'en partie, mais quand sera venu ce « qui est parfait, tout ce qui est imparfait dis« paraîtra [1] ». Car vous ne croyez pas sans doute que, dans cette ville à laquelle on chante : « Chante le Seigneur, ô Jérusalem; « bénis ton Dieu, ô Sion; parce qu'il a con« solidé les serrures de tes portes [2] »; alors que les portes seront fermées et les serrures consolidées, ainsi que nous l'avons dit [3], alors que nul ami ne veut sortir, que nul ennemi ne saurait entrer, vous ne croyez point qu'on y lise des livres, ou qu'on y fasse des discours, comme nous en faisons maintenant. Nous expliquons ici-bas, afin que vous possédiez là haut; ici-bas nous divisons le verbe en syllabes, afin que là haut vous puissiez le contempler dans son intégrité. Sans doute la parole de Dieu ne vous manquera pas; mais elle ne vous arrivera ni par des sons, ni par des lèvres, ni par la lecture, ni par la prédication. Comment donc? Comme le dit l'Evan-

[1] I Cor. XIII, 8-10. — [2] Ps. CXLVII, 12, 13. — [3] Voyez Disc. sur le Ps. LXXXIV, n. 10.

gile. « Au commencement était le Verbe, et « le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu ». Car il n'est point venu à nous de manière à quitter le ciel, mais : « Il était dans « le monde, et le monde a été fait par lui [1] ». Tel est le Verbe que nous devons contempler. « Le Dieu des dieux apparaîtra en Sion [2] ». Mais quand? Après l'exil de cette vie; si toutefois, après cette vie, nous ne sommes point livrés au juge, et si le juge ne nous jette point en prison. Mais si, après cette vie, nous arrivons à la patrie bienheureuse, comme nous en avons et l'espoir, et le désir, et l'impatience, nous contemplerons alors ce que nous bénirons. Présent à notre amour, il ne voudra point s'y soustraire, non plus que nous en finir; festin sacré, il n'inspirera aucune lassitude, et ne manquera jamais à notre avidité. Ce sera une sainte et ravissante contemplation. Et qui peut en parler dignement ici-bas, quand les eaux coulent au milieu des montagnes? Qu'elles coulent alors, ces eaux, qu'elles coulent au milieu des montagnes; pendant qu'elles s'écoulent, on peut boire dans cet exil, afin de ne point mourir de soif en chemin. « Les bêtes de la forêt en « boiront ». C'est de là que vous venez, c'est de la forêt que vous avez été recueillis. Et de quelle forêt! Nul homme ne la traversait, parce que nul prophète n'y avait été envoyé. Mais pour construire l'arche, on a coupé des bois dans la forêt; de là sont venus les bois, de là les bêtes, de là nous tous. Buvez donc, buvez. « Toutes les bêtes des forêts en boi« ront ».

4. « L'onagre y viendra étancher sa soif ». Par l'onagre le Prophète veut désigner les grands animaux. Qui ne sait pas que l'âne sauvage s'appelle onagre? Il entend par là ceux qui sont grands et insoumis. Les Gentils n'étaient point assujétis au joug de la loi; beaucoup de peuples vivaient à leur manière, promenant çà et là leur orgueil audacieux, comme dans un désert. Il est vrai que tous les animaux sauvages vivent de la sorte, mais l'onagre désigne ici quelque chose de grand. Ils viendront donc étancher leur soif, et les eaux couleront pour eux. C'est là que s'abreuve le lièvre, et que s'abreuve l'onagre; le lièvre est petit, l'onagre bien plus grand; le lièvre est timide, l'onagre féroce; tous deux viennent y boire, mais chacun selon sa soif. L'eau ne dit point : Je suffis au lièvre, pour rejeter l'onagre; elle ne dit pas non plus : Que l'onagre s'approche, mais si le lièvre vient, il sera emporté. Cette eau inspire tant de confiance, coule avec tant de modération, qu'elle abreuve l'âne sans effrayer le lièvre. Voilà qu'on entend la voix sonore de Cicéron, je lis un de ses livres, un de ses dialogues, ou de Platon, ou de quelque autre philosophe. Des ignorants le comprennent-ils? des hommes d'une médiocre intelligence? qui oserait porter si haut ses prétentions? C'est le bruit d'une eau, d'une eau quelque peu trouble, et qui coule avec tant de rapidité, qu'un animal timide comme le lièvre n'ose y monter pour y boire. Qui, au contraire, a entendu : « Au commencement Dieu fit le ciel « et la terre [1], » et n'a osé s'approcher pour boire? Qui entend un psaume, et répond : C'est trop élevé pour moi? A la vérité le psaume que nous expliquons est chargé de symboles, et cependant les enfants mêmes prennent plaisir à l'entendre. Les ignorants s'en approchent pour boire, et nous donner dans leurs chants l'exubérance de cette joie qui les rassasie. Les petits animaux viennent donc à cette eau, comme les grands; mais les grands y puisent davantage, car : « L'onagre y « étanchera sa soif ». Que les petits y viennent puiser ce précepte : « Epoux, aimez vos « épouses comme le Christ a aimé son Eglise. « Que les femmes soient soumises à leurs « maris [2] ». Voilà pour les petits. On dit un jour au Sauveur : « Est-il permis de renvoyer « sa femme, pour tout sujet [3] ? » Le Seigneur le défendit, et dit qu'il n'était point permis. « Ne savez-vous pas », ajouta-t-il, « que Dieu, « dès le commencemnet, fit un homme et une « femme? Que l'homme donc ne sépare point « ce que Dieu a joint ». Puis il dit encore : « Quiconque renvoie sa femme, si ce n'est « pour cause de fornication, la rend adultère, « et celui qui épouse la femme renvoyée « commet l'adultère [4] ». Il resserre le nœud du mariage, ce qui convient à celui qui en est lié : que ne prenait-il garde avant de se lier? « Etes-vous lié avec une femme? Ne « cherchez point à vous en délier. N'avez« vous point de femme? ne cherchez point à « vous marier [5] ». Si tu n'es pas encore l'onagre, si tu es dégagé de toute femme, tu

[1] Jean, I, 1, 10. — [2] Ps. LXXXIII, 8.

[1] Gen. I, 1. — [2] Ephes. V, 24, 25. — [3] Matth. XIX, 3-9. — [4] Id. V, 32. — [5] I Cor. VII, 27.

peux boire ici comme le lièvre : et toutefois tu n'as point péché en prenant une épouse. Les disciples, entendant dire au Sauveur, qu'il n'était permis de dissoudre le mariage, que pour le seul cas de fornication, lui demandèrent : « S'il en est ainsi de l'homme à l'égard « de la femme, il n'est pas avantageux de se « marier ». Et le Seigneur : « Tous ne com« prennent point cette parole [1] ». Il est vrai en effet qu'il n'est pas avantageux de se marier, si telle est la condition de l'homme avec la femme ; et pourtant, n'y aurait-il que l'onagre pour boire de ces eaux ? Tous ne comprenant point cette parole, ce n'est pas le grand nombre qui la comprend. Qui donc la comprend ? « L'onagre y viendra étancher sa « soif ». Qu'est-ce à dire : « L'onagre y viendra « étancher sa soif ? » « Que celui qui peut en« tendre, entende [2] ».

5. Voici comment continue le texte du psaume : « Les oiseaux du ciel habiteront au « dessus [3] ». Au-dessus de quoi ? des onagres ou plutôt des montagnes ? Voici en effet d'où nous devons chercher un sens : « Les eaux « couleront au milieu des montagnes ; tous « les animaux des forêts viendront s'y abreu« ver ; les onagres y boiront à leur soif ; et « les oiseaux du ciel habiteront au dessus ». Il paraît plus convenable d'entendre par là les montagnes, puisque nous voyons en effet cela dans la création. Les oiseaux du ciel habitent sur les montagnes, et non sur les onagres : voilà le sens que nous prendrions, si nous y étions contraints. Nous voyons beaucoup d'oiseaux habiter les montagnes, mais il en est beaucoup aussi pour demeurer dans les plaines, beaucoup dans les vallées, beaucoup dans les bois, beaucoup dans les jardins, tous ne sont point sur les montagnes. Toutefois, il y a des oiseaux qui n'habitent que les montagnes seulement. Cette denomination désigne quelques âmes tout à fait spirituelles. Ces oiseaux désignent ces âmes élevées, qui volent librement en plein air. La joie de ces oiseaux, c'est la sérénité de l'air, et pourtant ils paissent sur les montagnes ; c'est là qu'ils habitent. Vous connaissez les montagnes, déjà nous en avons parlé. Les Prophètes sont des montagnes, les Apôtres des montagnes, les prédicateurs de la vérité des montagnes. C'est là que doit habiter quiconque veut être spirituel ; qu'il ne s'égare point dans les pensées de son cœur ; qu'il y habite, qu'il s'y élève par ses efforts. Il y a des oiseaux qui ont une signification symbolique. Ce n'est pas en effet sans raison qu'il est dit : « Votre jeunesse sera « renouvelée comme celle de l'aigle [1] ». Ce n'est pas en vain qu'il est dit d'Abraham, qu' « il ne divisa point les oiseaux [2] ». Dans ce sacrifice tout à fait mystérieux, Abraham prit trois sortes d'animaux, un bélier de trois ans, une génisse de trois ans, une chèvre de trois ans, une tourterelle et une colombe. Il partagea le bélier, et en mit les parties vis-à-vis l'une de l'autre. Il partagea la chèvre, et en mit les parties, l'une vis-à-vis de l'autre ; il partagea la génisse, dont il mit les parts dans le même ordre, et l'Ecriture ajoute qu' « il ne divisa point les oiseaux ». On remarque aussi que le bélier avait trois ans, la génisse trois ans, la chèvre trois ans : il n'est rien dit de l'âge des oiseaux. Pourquoi, je vous le demande, sinon parce que les oiseaux désignent ces hommes spirituels, qui ne comptent point les années des temps, occupés qu'ils sont des années de l'éternité, et qui s'élèvent au-dessus des choses de cette vie, par la charité, par l'élan de l'esprit ? Tels sont les hommes spirituels qui jugent de tout et ne sont jugés par personne [3] : de là vient qu'ils ne forment aucune secte ni par le schisme, ni par l'hérésie. Le bélier désigne dans l'Eglise les pasteurs qui conduisent le troupeau. La génisse désigne le peuple juif, qui a porté le joug de la loi, qui lui était pénible. Quant à la chèvre, elle marque l'Eglise venue de la gentilité, qui bondissait en toute liberté dans ses forêts, et s'y nourrissait de bourgeons amers et sauvages. Les trois années de ces animaux, désignent le troisième âge, ou l'âge de la révélation de la grâce. Le premier âge devança la loi, le second suivit la publication de la loi, et le troisième est l'âge actuel, depuis que l'on nous prêche le royaume des cieux. Eh quoi donc ? disons-nous que le bélier ne fut point divisé ? Ne s'est-il point trouvé d'évêques fauteurs de schismes et d'hérésies ? Si leurs peuples ne s'étaient point divisés, si la génisse, si la chèvre n'eussent pas été divisées, peut-être eussent-ils rougi de leurs divisions, et fussent-ils rentrés dans le bercail. Les chefs se divisent donc, les peuples se divisent, l'aveugle suit l'aveugle, et tous deux tombent dans la fosse [4]. Ils sont en face l'un

[1] Matth. XIX, 10-12. — [2] Id. 12. — [3] Ps. CIII, 12.

[1] Ps. CII, 5.— [2] Gen. XV, 10.— [3] I Cor. II, 15.— [4] Matth. XV, 14.

de l'autre. « Mais les oiseaux ne sont point « divisés ». Car les hommes spirituels ne connaissent ni schismes ni divisions. La paix est en eux-mêmes, ils la gardent chez les autres autant qu'ils le peuvent, et quand elle vient à défaillir chez les autres, ils la gardent en eux-mêmes. « S'il y a là un fils de la paix, « votre paix reposera sur lui, sinon elle re« tournera vers vous [1] ». Cet homme n'est-il pas un enfant de la paix ? A-t-il voulu être divisé ? Votre paix retournera sur vous, car Abraham ne divisa point les oiseaux. Viendra la fournaise, car Abraham se tint là jusqu'au soir, et alors il éprouva l'invincible terreur du jugement. Car ce soir est la fin du monde, et cette fournaise le jour du jugement à venir. La fournaise divisa aussi ce qui était divisé [2]. En passant par le milieu elle voit des parties à droite et d'autres à gauche. Il y a donc des hommes charnels, qui sont néanmoins dans le giron de l'Eglise, d'autres qui vivent d'une certaine manière choisie par eux, et nous font craindre pour eux la séduction des hérétiques. Tant qu'ils sont charnels, ils sont divisibles. « Abraham ne divisa point les oiseaux », mais on divise les hommes charnels. « Je n'ai pu « vous parler comme à des hommes spirituels, « mais bien comme à des hommes charnels ». Et comment leur prouve-t-il que les hommes charnels se divisent ? Ecoutez ce qu'il ajoute : « Quand chacun de vous dit : Moi je suis à Paul, « moi je suis à Apollo, moi à Céphas, n'êtes« vous point charnels, et ne marchez-vous « pas à la manière de l'homme [3] ? » Je vous en supplie, mes frères, écoutez, et mettez à profit : secouez tout ce qu'il y a de charnel en vous, passez à l'état de colombe et de tourterelle. Car les oiseaux ne furent point divisés. Mais quiconque demeurera charnel, quiconque vivra d'une manière qui convient aux personnes charnelles, sans toutefois se retirer du giron de l'Eglise, ni céder aux séductions de l'hérésie pour passer au parti contraire, la fournaise viendra pour lui, et sans la fournaise il ne peut être mis à droite. S'il ne veut passer par la fournaise, qu'il devienne tourterelle ou colombe. Que celui qui peut comprendre comprenne. S'il n'en est pas ainsi, et « qu'il bâtisse sur le fondement avec « du bois, du foin, de la paille »; s'il élève sur le fondement de la foi, l'édifice des convoitises charnelles, mais en conservant le Christ à sa base, en lui donnant dans le cœur la première place, en ne lui préférant rien autre chose ; on supporte ces sortes de personnes, on les tolère : viendra la fournaise qui brûlera le bois, le foin et la paille : « Mais « lui, sera sauvé, et néanmoins comme en « passant par le feu [1] ». Tel sera l'effet de la fournaise, de mettre les uns à gauche, et ceux qu'elle aura épurés à la droite. « Abraham « ne divisa point les oiseaux ». C'est aux oiseaux à voir s'ils sont des oiseaux, à demeurer sur les montagnes. Ils ne doivent point suivre leurs pensées altières comme ceux dont il est dit : « Ils ont ouvert leur bouche contre le « ciel [2] ». Qu'ils reposent sur les montagnes pour n'être pas emportés par les vents. Ils ont l'autorité des saints : qu'ils reposent sur les montagnes, sur les Apôtres, sur les Prophètes. C'est là que doivent habiter de tels oiseaux, qui trouvent sur les montagnes des rochers, ou la solidité des préceptes divins. De même en effet que cette pierre unique est le Christ, le Verbe de Dieu, de même plusieurs verbes ou paroles de Dieu, sont plusieurs pierres, et ces pierres sont des montagnes. Vois les oiseaux qui habitent ces lieux : « Les « oiseaux du ciel y habiteront ».

6. Ne va point t'imaginer, toutefois, que ces oiseaux du ciel suivent leur propre sentiment ; vois ce que dit le psaume : « Leurs « voix retentiront du milieu des pierres ». Si je vous disais maintenant : Croyez, voilà ce que dit Cicéron, ce que dit Platon, ce que dit Pythagore, qui d'entre vous ne rirait de moi ? Je serais alors un oiseau dont la voix ne retentirait point de la pierre. Que devrait me dire chacun d'entre vous ? Que devrait me dire quiconque a entendu cette parole : « Ana« thème à quiconque vous annonce un évan« gile autre que celui que vous avez reçu [3] ? » A quoi bon me parler de Platon, de Cicéron, de Virgile ? Tu as devant toi les pierres des montagnes, fais entendre ta voix du milieu de ces pierres. « Leurs voix retentiront du « milieu des pierres ». Qu'on écoute ceux qui écoutent la pierre ; qu'on les écoute, parce que dans toutes ces pierres, c'est la pierre que l'on écoute : « La pierre était en effet le « Christ [4] ». Qu'on écoute avec empressement ceux qui font entendre leur voix du milieu des pierres, rien n'est plus mélodieux que

[1] Luc, X, 6. — [2] Gen. XV, 9-17. — [3] I Cor. I, 12, 13; III, 1-15.

[1] I Cor. I, 12, 13; III, 1-15. — [2] Ps. LXXII, 9. — [3] Gal. I, 9. — [4] I Cor. X, 4.

la voix de ces oiseaux. Ils chantent, et les pierres en retentissent : ils chantent, les hommes spirituels ont des colloques spirituels ; les pierres en retentissent, l'Ecriture leur rend témoignage. C'est ainsi que les oiseaux font entendre leurs voix du milieu des pierres, et habitent les montagnes.

7. Mais à ces montagnes et à ces pierres d'où vient la voix ? Pour avoir la rosée des saintes Ecritures, nous avons recours à l'apôtre saint Paul. Mais à lui d'où vient cette rosée ? Nous recourons à Isaïe. Mais où Isaïe va-t-il la puiser ? Ecoute : « De ses hau« teurs Dieu arrose les montagnes [1] ». Qu'un homme, un païen, un incirconcis vienne à nous, pour embrasser la foi du Christ, nous lui donnons le baptême, sans le ramener aux œuvres de la loi. Qu'un juif nous demande pourquoi nous en agissons de la sorte, nous faisons retentir la pierre, et nous disons : Voilà ce qu'a fait Pierre, ce qu'a fait Paul, nous faisons retentir nos voix du milieu des pierres. Mais cette pierre, ou plutôt Pierre, la grande montagne, quand il priait et avait sa vision, recevait la rosée d'en haut. L'apôtre saint Paul dit aux Gentils : « Si vous « recevez la circoncision, le Christ ne vous « servira de rien [2] ». Ainsi dit Paul, cette montagne élevée : voilà ce que nous disons après lui, et parlant du milieu de la pierre. Que Dieu arrose d'en haut cette pierre. Car elle était encore dans la rudesse de l'infidélité, lorsque le Seigneur, pour l'arroser de ses hauteurs, afin qu'il en coulât des eaux dans les vallées, lui cria : « Saul, Saul, pourquoi « me persécutes-tu [3] ? » Il ne lui cite point un Prophète, il ne lui cite point un Apôtre, une montagne aussi élevée eût dédaigné tout cela ; Dieu donc l'arrosa de ses hauteurs, et aussitôt qu'il fut arrosé, il voulut couler : « Seigneur », dit-il, « que faut-il que je fasse [4] ? » Prenez cette montagne, prenez cette pierre, d'où vous pouvez faire éclater votre voix, prenez-la, et voyez comme elle est arrosée d'en haut, comme l'eau en jaillit dans les parties basses. Vois ces deux vérités dans un même passage : « Que nous soyons hors de « nous-mêmes, c'est pour Dieu ; que nous « soyons calmes, c'est pour vous [5] ». Ce qu'il dit ici : « Nous sommes ravis en esprit », c'est là que vous ne pouvez atteindre. Nous nous élevons bien au-dessus de tout ce qui est charnel, tandis que vous êtes charnels encore. C'est donc pour Dieu que nous sommes ravis en esprit, et ce que nous voyons dans ces ravissements, nous ne pouvons le redire. « C'est là que nous avons entendu de ces « ineffables paroles, qu'un homme ne peut « répéter [1] ». Quoi donc, diront ces hommes charnels, ces lièvres, ne serons-nous donc point arrosés, nous aussi ? rien ne nous arrivera-t-il ? Comment alors Dieu fait-il jaillir ses fontaines dans les vallées ? Comment ces eaux passeront-elles au milieu des montagnes ? C'est à quoi répond saint Paul : « Soit que nous soyons calmes, c'est pour « vous ». Pourquoi ? Qui voulons-nous imiter en cela ? « C'est la charité de Jésus-Christ « qui nous presse [2] », dit l'Apôtre. O toi, qui es participant du Verbe, toi spirituel aujourd'hui, hier encore charnel, dédaignerais-tu de te rabaisser jusqu'au niveau des hommes charnels, quand le Christ s'est fait chair pour habiter parmi nous [3] ?

8. Bénissons donc le Seigneur, et chantons celui qui de ses hauteurs arrose les montagnes. Cette rosée descendra de là sur la terre, et ce qu'il y a de plus bas sera rassasié ; car le Prophète ajoute : « La terre sera « rassasiée du fruit de vos œuvres ». Qu'est-ce à dire, « du fruit de vos œuvres ? » « Que nul ne « se glorifie dans ses œuvres, mais que celui « qui se glorifie le fasse dans le Seigneur [4] ». Si elle est rassasiée, c'est par votre grâce ; et qu'elle ne dise point que la grâce lui a été donnée à cause de ses mérites. Si c'est une grâce, elle est donnée gratuitement ; si Dieu la donnait en échange des œuvres, elle serait une récompense [5]. Reçois donc gratuitement, puisque d'impie tu es devenu juste. « La terre sera rassasiée du fruit de vos « œuvres ».

9. « Il produit du foin pour les animaux, et « des plantes pour le service de l'homme [6] ». Cela est vrai, je le vois, je reconnais la création ; la terre produit du foin pour les animaux, et des plantes pour le service de l'homme. Mais le Seigneur a d'autres animaux désignés par cette parole : « Vous ne lierez point la bouche « au bœuf qui foule le grain ». Un de ces bœufs mystérieux s'écrie : « Dieu se met-il « donc en peine des bœufs ? » C'est pour

[1] Ps. CIII, 13. — [2] Gal. V, 2. — [3] Act. IX, 4. — [4] Id. 6. — [5] II Cor. V, 13.

[1] II Cor. XII, 4. — [2] Id. V, 13, 14. — [3] Jean, I, 14. — [4] I Cor. I, 31. — [5] Rom. IV, 4, 5. — [6] Ps. CIII, 14.

nous que l'Ecriture tient ce langage. Comment donc la terre produit-elle du foin pour les bêtes de somme ? « C'est que Dieu a réglé « que ceux qui prêchent l'Evangile, doivent « vivre de l'Evangile ». Il a envoyé des prédicateurs, et leur a dit : « Mangez tout ce que l'on « vous présentera, car l'ouvrier est digne de « son salaire [1] ». Après leur avoir dit : « Man« gez ce que l'on mettra devant vous » ; de peur qu'ils ne répondent : Irons-nous donc, lorsque nous aurons faim, nous présenter à la table des hommes, nous commandez-vous cette effronterie ? Non, dit le Sauveur, ce n'est point un don qui vous sera fait, mais une récompense que vous recevrez. Une récompense de quoi ? Que donnent-ils ? Que reçoivent-ils ? Ils donnent le spirituel, ils reçoivent le temporel. Ils donnent de l'or et reçoivent du foin. « Car toute chair n'est « que foin, tout éclat de la chair n'est que la « fleur d'une herbe [2] ». Tous ces biens temporels, qui sont chez toi abondants et superflus, ne sont que le foin des animaux. Pourquoi ? Parce que ce sont des biens charnels. Ecoute à quels animaux ils servent de nourriture : « Si nous avons semé des biens « spirituels, est-ce beaucoup de recueillir « quelque peu de vos biens du temps ? » Voilà ce que disait l'Apôtre, ce prédicateur si laborieux, si courageux, si infatigable, qui rendait même à la terre son foin. « Pour moi, dit-il, « je n'ai fait aucun usage de tout cela ». Il montre ce qu'on lui doit, sans l'accepter néanmoins, mais sans condamner ceux qui recevaient ce qui leur était dû. Ils eussent été condamnables d'accepter ce qui n'était point dû, mais non d'accepter leur récompense : bien que pour lui, il abandonne cette récompense. Qu'un homme te remette ce que tu dois, tu n'en es pas moins débiteur envers un autre ; en ce cas, tu ne serais plus une terre arrosée, et produisant du foin pour les animaux. « La « terre sera rassasiée de tes fruits ; elle pro« duira du foin pour les bêtes de somme ». Quant à toi, ne sois point stérile, produis du foin pour les bêtes de somme ; si elles ne veulent pas de ton foin, ne sois pas stérile pour cela. Tu reçois des biens spirituels, donne des biens temporels : on doit la solde au milicien, donne-lui sa solde, tu es l'intendant du Christ. « Qui marche à la guerre à ses propres dépens ? « Qui plante une vigne sans en goûter le « fruit ? Qui fait paître le troupeau, sans avoir « quelque part à son lait ? » Je ne vous tiens pas ce langage pour que vous en agissiez de la sorte à mon égard. S'il se trouve un milicien pour remettre sa solde à l'intendant, que l'intendant paie toujours la solde. Et pour parler avec David, ce sont des bêtes de somme ; or : « Ne liez pas la bouche au bœuf qui foule « le grain [1]. La terre produit du foin pour les « bêtes de somme » ; et comme pour expliquer cette parole, il ajoute : « Et des plantes « pour le service des hommes ». De peur que tu ne comprennes point ces paroles : que « la terre produit du foin pour les bêtes de « somme », il les explique en répétant ce qu'il a dit d'abord. Ce qu'il avait appelé « foin », il l'appelle ensuite « une herbe », et ce qu'il appelait « bêtes de somme », il l'appelle « service « de l'homme ». C'est donc pour la servitude, et non pour la liberté. Que devient cette parole : « Vous êtes appelés à la liberté [2] ? » Mais écoute le même Apôtre : « Libre à l'égard de « tous, je me suis fait le serviteur de tous, « pour les gagner en plus grand nombre [3] ». A qui dit-il : « Vous êtes appelés à la liberté ? » Que dit-il ensuite ? « Gardez-vous seulement « d'abuser de cette liberté pour vivre selon la « chair ? Mais assujétissez-vous les uns aux « autres par la charité [4] ». Le voilà qui asservit ceux qu'il appelait tout à l'heure à la liberté ; toutefois ils ne sont point assujétis par condition, mais par la rédemption du Christ, non par la nécessité, mais par la charité. « Assujétissez-vous les uns aux autres par la « charité », dit saint Paul. Nous sommes serviteurs du Christ, me répondra quelqu'un, mais non de la populace, non des hommes charnels, non des faibles. Tu n'es vraiment serviteur du Christ, qu'en servant ceux dont le Christ a été serviteur. N'est-il pas dit de lui, qu'« il a été le serviteur de plusieurs ? » Le Prophète l'a dit, et on ne peut l'entendre que du Christ. Ecoutons cependant ce qu'il dit lui-même dans l'Evangile : « Quiconque veut « être le plus grand, sera votre serviteur [5] ». Il te fait donc mon serviteur, celui qui t'a fait libre par son sang. Parlez-nous de la sorte, et vous direz vrai. Ecoute un autre passage : « Nous sommes vos serviteurs par Jésus« Christ [6] ». Aimez donc vos serviteurs, mais serviteurs dans le Christ. Qu'il nous donne

[1] Luc, X, 7, 8. — [2] Isa. XL, 6.

[1] Deut. XXIV, 4. — [2] Gal. V, 13. — [3] I Cor. IX, 7-19. — [4] Gal. V, 13. — [5] Matth. XX, 26. — [6] II Cor. IV, 5.

d'être de bons serviteurs. Car, de gré ou de force, il nous faut servir : et si nous servons volontairement, nous servons par charité, non par nécessité. Car cet orgueil des serviteurs se soulevait en quelque sorte à cette parole du Seigneur : « Quiconque voudra être « le plus grand parmi vous sera votre servi- « teur ». Déjà les fils de Zébédée lui avaient demandé les premières places : l'un voulait s'asseoir à sa droite et l'autre à sa gauche, et ils faisaient demander par leur mère ce qu'ils désiraient. Sans leur refuser ces places, le Seigneur leur montra cette vallée de larmes, comme pour leur dire : Voulez-vous venir où je suis moi-même ? venez par le même chemin. Qu'est-ce à dire, par le même chemin ? Par l'humilité. Je suis venu d'en haut, et c'est de si bas que je remonte : je vous ai trouvés sur la terre, et vous prétendez voler avant d'avoir pris des forces : nourrissez-vous d'abord, fortifiez-vous, et supportez votre nid. Que dit-il ? Comment rappeler à l'humilité ces disciples qui recherchent déjà la grandeur ? « Pouvez-vous boire le calice que je « boirai moi-même ? » Et eux, orgueilleux jusque dans la réponse : « Nous le pouvons », dirent-ils ; de même que Pierre dira plus tard : « Je vous suivrai jusqu'à la mort ». Il montre du courage, mais jusqu'à ce qu'une femme dise : « Celui-ci était aussi avec eux [1] ». « Nous le pouvons », disent les deux frères. « Pou- « vez-vous ? Nous pouvons ». Quant au Christ : « Vous boirez à la vérité mon calice », bien que vous ne le puissiez maintenant : « Vous « le boirez » néanmoins : comme le Sauveur avait dit à Pierre : « Tu ne saurais me suivre « aujourd'hui ; tu me suivras plus tard [2]. « Vous boirez à la vérité mon calice ; mais « quant à vous asseoir à ma droite ou à ma « gauche, il ne m'appartient pas de vous le « donner [3] ». Qu'est-ce à dire : « Il ne m'appar- « tient pas de vous le donner ? » Il ne m'appartient pas de le donner à des orgueilleux. Or, vous êtes orgueilleux, vous à qui je m'adresse ; et dès lors : « Il ne m'appartient « pas de vous le donner ». Mais, diront-ils, nous deviendrons humbles. Vous ne serez donc plus ce que vous êtes, et c'est à vous tels que vous êtes que j'ai parlé. Je n'ai point dit que je ne le donnerai pas aux humbles, mais bien : Je ne le donnerai pas aux superbes. Or, que l'orgueilleux devienne humble, il n'est plus ce qu'il était.

[1] Matth. XXVI, 35, 69.— [2] Jean, XIII, 36.— [3] Matth. XX, 20-27.

10. Donc les prédicateurs du Verbe sont tout à la fois, selon les Ecritures, bêtes de somme, et esclaves. Dès qu'elle est arrosée, que la terre produise, « du foin pour les bêtes « de somme, et des plantes pour le service des « hommes ». Car le fruit désiré, c'est que l'on puisse faire ce qui est prescrit dans l'Evangile : « Afin qu'ils puissent vous rece- « voir dans les tabernacles éternels [1] ». Vois ce que tu peux faire du foin, acheter à un prix aussi vil. « Afin qu'ils vous reçoivent dans « les tabernacles éternels ». Afin qu'ils vous reçoivent où ils seront eux-mêmes. Pourquoi ? « Parce que recevoir un juste, au nom du « juste, c'est recevoir la récompense du juste ; « et recevoir un Prophète, au nom du Pro- « phète, c'est recevoir la récompense du Pro- « phète ; et quiconque donnera un verre d'eau « froide au nom d'un disciple et au moindre « d'entre les miens, je vous le déclare, celui-là « ne perdra point sa récompense [2] ». Quelle récompense ne perdra-t-il point ? Ils vous recevront dans les tabernacles éternels. Qui, dès lors, ne se hâterait point ? qui ne courrait avec ardeur à ces récompenses ? Si vous êtes une terre, soyez arrosés du fruit des œuvres de Dieu, et ne dites point : Il n'y a personne envers qui nous puissions agir en charité ; nos prédicateurs, ces bœufs mystérieux qui foulent le grain, ces hommes qui nous servent, n'ont aucun besoin de nous. Cherche néanmoins, de peur qu'un seul n'en ait besoin ; et qu'enfin, celui qui n'a aucun besoin, trouve en toi de quoi refuser. Car il accueillera toujours ta bonne volonté quand tu recevras sa paix. Car s'il ne cherche point le don, il cherche néanmoins le fruit [3]. Cherche donc, de peur que quelqu'un ne se trouve dans le besoin ; et ne dis point : Je donnerai, s'il me demande. Tu attends qu'il te demande ? Peux-tu traiter le bœuf du Seigneur, comme le mendiant qui passe à ta porte ? Tu donnes à ce dernier quand il te demande, ainsi qu'il est écrit : « Donne à quiconque te demande [4] ». Mais qu'est-il écrit de tout autre ? « Bienheureux « celui qui comprend le pauvre et l'indi- « gent [5] ». Cherche à qui donner : « Bien- « heureux celui qui a l'intelligence du « pauvre et de l'indigent », qui devance la prière du mendiant. Ainsi il est parmi vous des soldats du Christ, pressés par le besoin au

[1] Luc, XVI, 9. — [2] Matth. X, 41, 42. — [3] Philipp. IV, 17. — [4] Luc, VI, 30. — [5] Ps. XL, 2.

point de mendier. Prenez garde qu'ils ne vous jugent, avant de vous solliciter. Comment, dites-vous, m'en informer? Soyez curieux, ayez de la prévoyance ; voyez, examinez la vie de chacun, comment il subsiste, quel est son revenu : c'est là une curiosité qui n'est point répréhensible. Tu seras alors une terre, « qui produira du foin pour les « bêtes de somme, et des plantes pour le « service des hommes ». Sois curieux, et comprends les besoins du pauvre et de l'indigent. Voici que l'un vient à toi pour demander ; préviens l'autre, afin qu'il ne demande point. De même qu'il est dit de l'un : « Donne « à quiconque te demande »; il est dit de l'autre : « Que ton aumône sue dans ta main, « jusqu'à ce que tu rencontres un juste pour « la lui donner ». Il faut donner, il est vrai, aux pauvres qui vous demandent, puisque Dieu ne détourne point de ces mendiants nos aumônes, et que le Christ nous dit : « Si « vous faites un festin, appelez-y les aveugles, « les boiteux, les malades, ceux qui n'ont « point de quoi vous rendre, et Dieu vous le « rendra à la résurrection des justes [1] ». Invite-les donc, nourris-les : mange, quand ils mangent ; réjouis-toi quand ils sont rassasiés, car ils se rassasient de ton pain, et toi de la justice de Dieu. Qu'on ne vienne point me dire, que le Christ a commandé de donner au serviteur de Dieu, mais pas au mendiant. Loin de là ; cette maxime est impie. Donne à l'un, mais encore plus à l'autre. L'un demande, et dans la prière de celui qui demande, vous savez à qui donner; quant à l'autre, moins il demande, et plus tu dois veiller à prévenir sa demande : peut-être même, sans rien te demander aujourd'hui, te condamnera-t-il un jour. Ayez donc, mes frères, une sainte curiosité pour toutes ces indigences, et vous trouverez dans l'indigence bien des serviteurs de Dieu ; il s'agit seulement de vouloir les trouver. Mais vous aimez l'excuse ; comme vous êtes bien aises de dire : Nous ne savions pas ; voilà pourquoi vous ne trouvez point.

11. Le Seigneur avait lui-même une bourse [2], où l'on mettait ce qui était nécessaire pour subsister ; et l'on gardait de l'argent pour son usage et l'usage de ceux qui le suivaient ; et il n'est pas faux de dire de lui avec l'Evangile: « Il eut faim [3] ». C'est pour toi qu'il voulut avoir faim, de peur que tu ne sois réduit à la faim en celui qui est devenu pauvre, de riche qu'il était, afin que nous fussions enrichis de sa pauvreté [1]. Il avait donc une bourse, et il est dit de quelques saintes femmes, qu'elles le suivaient dans ses courses évangéliques, et qu'elles l'entretenaient de leur bien propre. Ces femmes sont nommées dans l'Evangile, et il y avait avec elles l'épouse d'un certain Chuza, intendant de la maison d'Hérode [2]. Vois ce qui se passait alors. Paul devait venir, ne demandant rien de semblable, et remettant toute paie aux intendants. Mais comme un grand nombre d'infirmes devaient exiger cette solde, voilà que le Christ personnifie en lui les infirmes. Paul agit-il plus généreusement que le Christ? Le Christ est plus généreux, parce qu'il est plus miséricordieux. Il voyait que Paul refuserait un jour ces soulagements, mais il ne voulut pas condamner ceux qui les exigeraient, et il donna l'exemple aux plus faibles. De même, prévoyant que plusieurs accepteraient les douleurs et iraient avec joie au martyre, qu'ils tressailliraient dans les souffrances, qu'ils seraient forts et produiraient cent pour un dans les greniers du Père céleste, mais prévoyant aussi que bien des faibles se troubleraient aux approches de la passion, il voulut, dans sa propre passion, se les identifier à lui-même, afin qu'ils ne fussent point abattus, mais qu'ils conformassent leur volonté à la volonté de Dieu; aussi dit-il : « Mon âme est triste jusqu'à la mort »; et ensuite : « Mon Père, s'il est possible, que ce « calice s'éloigne de moi ». Il parle d'abord comme l'infirme, afin de montrer à l'infirme ce qu'il doit faire : « Toutefois, ô mon père, « non point ce que je veux, mais ce que vous « voulez [3] ». Ainsi donc, de même que dans sa passion, le Christ a voulu se revêtir de la personne des faibles, qui ne laissent point d'être ses membres; et qu'il n'a pas été dit en vain : « Vos yeux ont vu toute mes imperfec- « tions, leur nombre est consigné dans votre « livre [4] »; de même il est revêtu de la personne des pauvres, quand il a tenu une bourse, et a en quelque sorte exigé la solde qu'il ne demandait point, mais qu'on avait soin de lui donner. Zachée le reçoit, et en tressaille de joie [5]. A qui doit profiter cette réception? Au Christ ou à Zachée ? En vérité, si Zachée ne

[1] Luc, XIV, 13, 14.— [2] Jean, XIII, 29.— [3] Matth. IV, 2 ; XXI, 18.

[1] II Cor. VIII, 9. — [2] Luc, VIII, 3. — [3] Matth. XXVI, 38, 39. — [4] Ps. CXXXVIII, 16. — [5] Luc, XIX, 6.

le recevait point, le Créateur du monde n'aurait-il donc point où demeurer? Ou si Zachée ne lui donnait point à manger, serait-il dans l'indigence, celui qui avec cinq pains nourrit tant de milliers d'hommes? Recevoir donc un saint, c'est un avantage pour celui qui reçoit, et non pour celui qui est reçu. Pendant une famine Elie n'était-il pas nourri? Un corbeau ne lui apportait-il point du pain et de la viande, la créature servant ainsi le serviteur de Dieu [1]? Et pourtant ce Prophète fut envoyé chez une veuve, non pour que le soldat, mais pour que l'intendant reçût une solde.

12. Nous le disions donc, mes frères, le Seigneur avait une bourse d'où l'on tirait pour nourrir les pauvres, et néanmoins quand il dit à Judas, qui devait le trahir: « Fais promp-« tement ce que tu fais »; les autres, ne comprenant point ce qu'il disait, crurent qu'il lui ordonnait de préparer au pauvre quelque aumône. Car Judas tenait l'argent, au témoignage de l'Evangile [2]. Cette pensée eût-elle pu venir aux disciples, si le Seigneur n'eût eu cette coutume? Sur ces deniers qu'on lui donnait et que l'on mettait en bourse, il y avait une part pour les pauvres, que Dieu nous apprend à ne point mépriser. Mais si tu ne méprises point ce pauvre, combien moins dois-tu mépriser ce bœuf mystérieux qui foule dans l'aire de l'Eglise? Combien moins son serviteur? S'il n'a pas besoin de nourriture, il lui faut peut-être un vêtement. S'il n'a pas besoin de vêtement, il lui faut peut-être un abri, peut-être construit-il une Eglise, ou fait-il dans la maison de Dieu quelque réparation urgente. Il attend que tu le comprennes, que tu aies l'intelligence du pauvre et de l'indigent. Mais toi, comme une terre dure, pierreuse, sans rosée, ou arrosée vainement, tu te réserves cette excuse : Je ne savais rien de cela, je l'ignorais complétement, nul ne m'en a parlé. Nul ne te l'a dit? Mais Jésus-Christ ne cesse de dire, mais le Prophète ne cesse de dire : « Bienheureux celui qui a l'in-« telligence du pauvre et de l'indigent [3] ». Tu ne vois point si la caisse de ton pasteur est vide? Mais tu vois du moins cette église qui s'élève, et où tu dois aller prier. Ne frappe-t-elle pas tes regards? A moins peut-être, mes frères, que vous ne croyiez que vos pasteurs thésaurisent : et moi, j'en connais un bon nombre qui, loin de thésauriser, n'ont pas de quoi vivre tous les jours, et dont on ne soupçonne pas le besoin : et vous les trouveriez, si vous le vouliez, si vous y apportiez quelque attention, quelque vigilance, afin de donner du fruit, comme une bonne terre. J'ai dit à ce sujet tout ce que j'ai pu, et autant que j'ai pu. Je me persuade que je suis assez connu de vous, comme dit saint Paul, et que vous ne croyez point que j'aie parlé de la sorte pour attirer sur moi vos largesses. Dieu veuille que je n'aie point parlé en vain; Dieu veuille que vous soyez une terre bien arrosée, et non une terre pierreuse comme les Juifs, qui méritèrent de recevoir la loi sur des tables de pierre; mais une terre fertile, une terre arrosée qui produit pour le laboureur. Ils donnaient la dîme, ces hommes au cœur de pierre, comme le marquaient leurs tables de pierre. Vous soupirez, et cependant rien ne sort. Si vous gémissez, soyez en travail, et si vous êtes en travail, enfantez. Pourquoi ces vains gémissements, ces gémissements stériles? Vos entrailles se déchirent, et ce qui est à l'intérieur ne paraîtra-t-il point? « Dieu, de ses hauteurs, « arrose les montagnes, et la terre sera rassa-« siée du fruit de ses œuvres ». Bienheureux ceux qui écoutent ces vérités, bienheureux ceux qui les écoutent avec fruit, bienheureux ceux qui ne chantent pas en vain : « La terre « sera rassasiée du fruit de vos œuvres : c'est « vous qui produisez le foin pour les bêtes de « somme, et les plantes pour le service des « hommes ». Pourquoi? « Afin de tirer le « pain de la terre ». Quel pain? le Christ. De quelle terre? de Pierre, de Paul, des autres dispensateurs de la vérité. Ecoute que c'est bien une terre : « Nous avons ce trésor », dit saint Paul, « dans des vases d'argile, afin « qu'on reconnaisse l'éminence de la force de « Dieu [1] ». « Il est le pain descendu du ciel [2] », afin d'être tiré de la terre, quand il est annoncé par la voix de ses serviteurs. La terre produit du foin, afin de tirer le pain de la terre. Quelle terre produit du foin? Les peuples pieux, les peuples fidèles. De quelle terre doit-on tirer le pain? Ce pain est le Verbe qui doit nous venir par les Apôtres, par les dispensateurs des sacrements de Dieu, pendant qu'ils vivent sur la terre, et qu'ils ont un cœur terrestre.

13. « Et le vin qui réjouit le cœur de « l'homme [3] ». Que nul ici ne se promette l'i-

[1] III Rois, XVII, 6. — [2] Jean, XIII, 27-29. — [3] Ps. XL, 2.

[1] II Cor. IV, 7. — [2] Jean, VI, 41. — [3] Ps. CIII, 15.

vresse, ou plutôt que tout homme se prépare à l'ivresse. « Quelle splendeur dans votre « coupe enivrante [1] ! » Nous ne disons point : Que nul ne s'enivre. Au contraire, enivrez-vous, mais voyez à quel calice. Si vous vous enivrez au splendide calice du Seigneur, cette ivresse paraîtra dans vos œuvres, elle paraîtra dans l'amour sacré de la justice, elle paraîtra dans le ravissement de votre esprit, transporté de la terre au ciel. « Et « l'huile qui parfume son visage ». Je vois quel fruit produit la terre, puisqu'elle produit du foin pour les bêtes de somme. Ils ne vendent point ce qu'ils donnent, car ils ne vendent point l'Evangile : ils donnent gratuitement ce qu'ils ont reçu gratuitement. Ils se réjouissent de vos bonnes œuvres, parce qu'elles vous sont utiles : car ils ne recherchent point ce que vous leur donnez, mais le fruit que vous en tirez. Qu'est-ce en effet que la face embellie par l'huile ? C'est la grâce de Dieu, un certain éclat qui rejaillit au dehors, comme l'a dit l'Apôtre : « L'esprit est donné à chacun « pour la manifestation [2] ». Une certaine grâce qui se transmet d'un homme à un autre, et leur concilie un saint amour, prend le nom d'huile à cause de son éclat divin : et comme elle a paru dans le Christ d'une manière suréminente, tout l'univers l'embrasse d'un saint amour. Autrefois méprisé sur la terre, il est aujourd'hui adoré dans le monde entier : « Car à lui appartient l'empire, et il dominera « les nations [3] ». Telle est aujourd'hui l'effusion de sa grâce, que beaucoup qui ne croient pas en lui, le bénissent, et s'excusent de ne point croire en lui, parce qu'il commande ce que l'on ne peut accomplir. Les louanges les retiennent, eux qui sévissaient avec outrage. Il a néanmoins l'amour de tous, la bénédiction de tous, parce qu'il est le Christ, ou l'oint par excellence. Car Christ signifie oint ; du chrême divin est venu le nom de Christ. Messie, en hébreu, signifie Christ en grec, et oint en latin. Mais le Christ oint tout son corps. Tous ceux qui viennent à lui reçoivent sa grâce, et l'huile embellit leur face.

14. « Et que le pain fortifie le cœur de « l'homme [4] ». Le Prophète nous force en quelque sorte à comprendre quel est ce pain. Ce pain visible que nous mangeons ne fortifie que l'estomac, que les entrailles ; il est un autre pain qui fortifie le cœur, parce qu'il est le pain du cœur. Déjà plus haut, le Prophète avait dit, en parlant du pain : « Afin de « tirer le pain de la terre », mais il n'avait point dit quel était ce pain. « Et le vin « réjouit le cœur de l'homme ». Il semble parler ici d'un vin spirituel ; car tel est le vin qui réjouit le cœur de l'homme. On pouvait croire toutefois qu'il n'est question que d'un vin ordinaire, car ceux qui en sont enivrés paraissent avoir la joie au cœur. Puissent-ils avoir une joie véritable, et non une joie querelleuse ! Mais, diras-tu, quoi de plus joyeux qu'un homme ivre ? Et aussi quoi de plus insensé ? Quoi de plus irascible ? Il est donc un vin qui réjouit le cœur de l'homme, et qui n'a pas d'autre effet. Mais ne t'imagine pas que l'on peut parler ainsi d'un vin spirituel, et non d'un pain, car le Psalmiste nous montre aussi que ce pain est spirituel encore, quand il nous dit : « Et que le pain fortifie le « cœur de l'homme ». Il faut donc l'entendre du pain aussi bien que du vin, en avoir une faim intérieure, comme une soif intérieure. « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de « la justice, parce qu'ils seront rassasiés [1] ». Ce pain c'est la justice, ce vin c'est la justice : c'est la vérité, et la vérité c'est le Christ [2]. « Je « suis », dit-il, « le pain de la vie, descendu du « ciel [3] ». Et encore : « Je suis la vigne, vous « les sarments [4]. Et que le pain affermisse le « cœur de l'homme ».

15. « Les arbres des campagnes seront rassasiés » : de cette même grâce tirée de la terre. « Les arbres des campagnes » sont la populace chez les peuples. « Et les cèdres du « Liban qu'il a plantés [5] ». Les cèdres du Liban désignent les puissants du siècle, qui seront aussi rassasiés. Le pain, le vin, l'huile du Christ sont parvenus aux hommes puissants, aux nobles, aux rois ; les arbres des champs sont rassasiés. Les humbles furent tout d'abord rassasiés, ensuite les cèdres du Liban, mais les cèdres que Dieu lui-même a plantés : les cèdres pieux, les âmes fidèles et religieuses, voilà ceux qu'il a plantés. Quant aux impies, ce sont aussi des cèdres du Liban ; car « le Seigneur brisera ces cèdres « du Liban [6] ». Le Liban est une montagne, et ces arbres sont, à la lettre, des arbres très-élevés et qui vivent bien longtemps. Or, Liban veut dire blancheur, comme nous le

[1] Ps. XXII, 5.— [2] I Cor. XII, 7.— [3] Ps. XXI, 29.— [4] Id. CIII, 16.

[1] Matth. V, 6. — [2] Jean, XIV, 6. — [3] Id. VI, 41. — [4] Id. XV, 5.— [5] Ps. CIII, 16. — [6] Id. XXVIII, 5.

disent ceux qui ont parlé des étymologies. Liban signifie donc blancheur: et aujourd'hui tout paraît d'une blancheur éclatante, tout est brillant de pompes et de magnificence. Mais il y a là des cèdres du Liban que le Seigneur a plantés, et ces mêmes cèdres seront rassasiés. «Car tout arbre», dit le Sauveur, «que « mon Père céleste n'a point planté, sera arra-« ché[1]. Et les cèdres du Liban qu'il a plantés».

16. « C'est là que les oiseaux font leurs « nids. La maison des foulques leur sert de « guide[2] ». Où les oiseaux feront ils leurs nids? Dans les cèdres du Liban. Déjà nous savons ce que signifient les cèdres du Liban, ceux qui tiennent dans le monde un rang distingué par la noblesse de leur origine, par leurs dignités, par leurs richesses. De tels cèdres sont aussi rassasiés, ceux-là que le Seigneur a lui-même plantés. C'est dans leurs branches que les passereaux font leurs nids. Quels passereaux? Tous les oiseaux qui volent dans les airs sont des passereaux, mais ce nom désigne plus spécialement de petits oiseaux. Il est donc des hommes spirituels qui font leurs nids sur les cèdres du Liban; c'est-à-dire qu'il y a quelques serviteurs de Dieu qui comprennent cette parole de l'Evangile: « Laisse-là tous tes biens »; ou: « Vends ce que « tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu « auras un trésor dans le ciel, puis viens et « suis-moi[3] ». Ce ne sont pas les grands seulement qui ont entendu cette parole, mais les petits aussi l'ont entendue, les petits ont voulu l'accomplir et devenir spirituels, renoncer au mariage, n'être point distraits par les soins des enfants, n'être assujétis à aucune demeure particulière, mais embrasser une certaine vie commune. Dès lors, qu'ont-ils abandonné, ces passereaux? Car les petits dans le monde ressemblent à des passereaux. Qu'ont-ils abandonné? Quel sacrifice considérable ont-ils pu faire? Celui-ci se donne à Dieu, et laisse la chétive maison paternelle, à peine un lit et un coffre. Il se donne à Dieu néanmoins et devient passereau, il s'éprend des biens spirituels. Cela est bien, fort bien; loin de nous tout sarcasme, ne lui disons pas: Tu n'as rien laissé. Mais que celui qui laisse beaucoup ne s'enorgueillisse point. Quand Pierre suivit le Sauveur, que put-il abandonner, lui, simple pêcheur, nous le savons? Que purent quitter et André son frère, et les deux

[1] Matth. XV, 13. — [2] Ps. CII, 17. — [3] Matth. XIX, 21.

fils de Zébédée, Jacques et Jean, pêcheurs aussi[1]? Et pourtant que dirent-ils? « Voilà que « nous avons tout quitté pour vous suivre[2] ». Or, le Seigneur ne lui dit point: As-tu donc oublié, ô Pierre, combien tu étais pauvre; et qu'as-tu abandonné, pour recevoir le monde entier en échange? Il quitta beaucoup, mes frères, oui beaucoup, parce qu'il ne quitta pas seulement ce qu'il avait, mais ce qu'il désirait avoir. Quel pauvre ne s'élève point par les espérances de cette vie? Qui ne cherche à grossir chaque jour ce qu'il possède? Tel est le désir qu'on sacrifie: le borner quand il s'étend à l'infini, n'est-ce donc rien quitter? Pierre a ainsi abandonné le monde entier pour recevoir le monde entier. Ne possédant rien et néanmoins possédant tout[3], dit saint Paul. Voilà ce que font beaucoup d'autres; ce que font ceux qui ont peu, qui viennent à nous et sont des passereaux utiles. Ils paraissent peu, parce qu'ils n'ont rien de l'élévation du monde. Ils font leur nid sur les cèdres du Liban. Les cèdres du Liban sont les grands, les riches, les puissants du siècle, qui n'entendent qu'en tremblant cette parole: « Bien-« heureux celui qui a l'intelligence du pauvre « et de l'indigent[4] », qui ne voient qu'avec mépris leurs richesses, leurs maisons de campagne, ces biens superflus, vaines pompes du monde, et qui les donnent aux serviteurs de Dieu, qui donnent leurs champs, leurs jardins, qui bâtissent des églises, des monastères, y rassemblent des passereaux, lesquels peuvent ainsi construire leurs nids sur les cèdres du Liban. Qu'ils soient donc rassasiés, « ces « cèdres du Liban, que le Seigneur a plantés, et « où les passereaux doivent faire leurs nids». Voyez s'il n'en est pas ainsi dans tout l'univers; ce n'est point de le croire que je parle ainsi, mais bien de le voir, et déjà l'expérience m'a donné l'intelligence. Interrogez les terres les plus lointaines, vous qui les connaissez, et voyez sur combien de cèdres du Liban les passereaux dont je vous ai parlé ont fait leur nid.

17. Toutefois, mes frères, ces passereaux, dès lors qu'ils sont devenus spirituels, ne doivent en rien envier les cèdres du Liban, quoiqu'ils fassent des nids sur leurs branches, ni croire que les cèdres aient un avantage sur eux, parce qu'ils en tirent ce qui est nécessaire à la

[1] Matth. IV, 18, 21. — [2] Id. XIX, 27. — [3] II Cor. VI, 10. — [4] Ps. XL, 2.

vie. Les uns sont des passereaux, les autres des cèdres du Liban. Donc « la maison des foulques « servira de guide aux passereaux ». Bien que les passereaux fassent leurs nids sur les cèdres du Liban, ces cèdres toutefois ne servent point de guide aux passereaux. Voilà que vont être rassasiés les arbres des campagnes, que seront également rassasiés les cèdres du Liban que le Seigneur a plantés, tous grands du monde, fidèles élevés en gloire. Là, c'est-à-dire parmi les cèdres du Liban, les passereaux feront leurs nids, c'est-à-dire que les cèdres étendront les branches de leurs richesses, pour recueillir les humbles, devenus spirituels. Telles sont les ressources que nous fournissent les cèdres du Liban plantés par le Seigneur; ils le font, et le font avec joie, la foi leur fait comprendre ce qu'ils font. Mais quoique les passereaux fassent leurs nids sur les cèdres du Liban, « la maison des foulques est leur guide ». Qu'est-ce que la maison des foulques ? La foulque, ainsi que nous le savons tous, est un oiseau marin, qui vit sur la mer ou dans les étangs : difficilement ou presque jamais, elle ne fait sa demeure sur le rivage; elle recherche un lieu au milieu des eaux, la plupart du temps un rocher battu par les flots de toutes parts. Le rocher est donc l'emplacement qui convient au nid de la foulque ; nulle part elle n'est plus en sûreté, plus solidement établie, que sur un rocher. Sur quel rocher ? Sur celui que la mer environne. Battu par les flots, il les brise et n'en est point brisé : tel est l'avantage des rochers en pleine mer. Combien de flots ont battu le Christ Notre-Seigneur, qui est notre rocher ! Les Juifs se sont rués sur lui, ils s'y sont brisés, sans le briser lui-même. Quiconque veut imiter le Christ, doit être dans le siècle, ou plutôt dans cette mer, où il n'est point possible que la tempête ne s'agite point, de manière à ne céder à aucune bourrasque, à aucune tempête, mais à recevoir un choc, et à résister toujours. La maison de la foulque est donc tout à la fois, et basse et solide. La foulque n'habite point les lieux élevés : rien de plus solide, comme rien de plus humble que son habitation. Les passereaux font leurs nids sur les cèdres à cause des besoins de la vie : mais ils ont pour guide cette pierre battue par les flots, sans en être brisée; car ils imitent l'humilité du Christ. Que les cèdres du Liban se soulèvent dans leur colère, qu'ils causent du scandale aux serviteurs de Dieu, qu'ils les secouent dans leurs branches ; ceux-ci prendront leur essor : mais malheur au cèdre qui n'abrite point quelques passereaux. Ces passereaux ne feront pas naufrage, ils ne périront point ; car « le « nid des foulques est leur guide ».

18. Que trouvons-nous ensuite ? « Les hau- « tes montagnes sont pour les cerfs [1] ». Ces grands cerfs désignent les hommes spirituels, qui franchissent dans leur course les épines et les broussailles des forêts. « C'est Dieu », dit le Prophète, « qui a rendu mes pieds légers « comme ceux du cerf, qui m'a établi sur les « hauts lieux [2] ». Qu'ils se tiennent sur les montagnes escarpées, sur les préceptes les plus relevés du Seigneur, qu'ils en méditent les profondeurs, qu'ils se tiennent sur les hauteurs des saintes Ecritures, qu'ils acquièrent la perfection dans ses cimes audacieuses; les hauteurs sont pour les cerfs. Mais que deviendront les animaux inférieurs ? les lièvres, les hérissons? Le lièvre est un animal petit et faible, le hérisson est couvert d'épines : l'un est donc un animal timide, l'autre un animal épineux. Que signifient les épines, sinon le péché? Quiconque tombe chaque jour dans le péché, ces péchés fussent-ils très-légers, est dès lors couvert de petites épines. S'il craint, c'est un lièvre; s'il est couvert de péchés légers, c'est un hérisson ; et dès lors il ne peut se tenir ferme dans les préceptes d'une sublime perfection. Car ces hauteurs sont pour les cerfs. Ces faibles périssent-ils pour cela? Non; voici ce qui suit : « La pierre est le refuge des « hérissons et des lièvres ». Car le Seigneur est un refuge pour le pauvre [3]. Mettez ce rocher sur la terre, il sera le refuge des hérissons et des lièvres : mettez-le dans la mer, il sera l'asile de la foulque. Il est donc partout avantageux; il est utile sur les montagnes, qui tomberaient dans l'abîme si elles n'étaient soutenues par les rochers qui en sont la base. N'est-il pas dit à propos des montagnes : « C'est « là qu'habiteront les oiseaux du ciel, qui « feront entendre leurs voix du milieu des « pierres [4] ? » Partout donc la pierre est pour nous un refuge, qu'on la mette soit sur les montagnes, soit dans la mer où elle est battue, mais non brisée par les flots, soit sur la terre qu'elle affermit : elle est l'asile des cerfs, l'asile des foulques, l'asile des lièvres et des hérissons. Que les lièvres se battent la poitrine,

[1] Ps. CIII, 18.— [2] Id. XVII, 34.— [3] Id. IX, 10.— [4] Id. CIII, 12.

que les hérissons confessent leurs péchés : bien qu'ils se recouvrent chaque jour de fautes légères, la pierre ne leur manquera point pour leur apprendre à dire : « Remettez-nous « nos dettes, comme nous remettons à ceux « qui nous doivent [1]. Le rocher est le refuge « des hérissons et des lièvres ».

19. « Il a fait la lune pour marquer les « temps [2] ». La lune est l'image de l'Eglise qui, faible d'abord, grandit ensuite, puis à cause de cette vie mortelle, paraît vieillir, mais pour se rapprocher du soleil. Car il n'est point ici question de la lune qui apparaît à nos yeux, mais bien de l'Eglise, appelée ici du nom de lune; or, quand cette Eglise était obscure, quand elle n'apparaissait point encore, et n'avait aucun éclat, les hommes tombaient facilement dans la séduction; et l'on disait : Voilà l'Eglise, le Christ est là, « afin de percer « de flèches les cœurs droits pendant l'obscurité « de la lune [3] ». Combien est aveugle aujourd'hui, celui qui s'égare en pleine lune. « Il a fait « la lune pour marquer les temps ». Car l'Eglise est ici-bas dans un lieu de passage, assujétie au temps. Mais cette loi de la mort n'existera point toujours; croître et décroître passeront, la lune est faite pour marquer le temps. « Le « soleil connaît son couchant », et quel est ce soleil, sinon le soleil de justice qui fera regretter aux impies, au jour du jugement, qu'il ne se soit point levé pour eux? Ils diront alors : « Nous avons donc erré loin du chemin de « la vérité ; la lumière de la justice n'a pas « lui à nos yeux, son soleil ne s'est point levé « pour nous [4] ». Ce soleil se lève pour quiconque comprend le Christ. Mais le Christ se dérobe à l'intelligence de celui qui se fâche contre son frère jusqu'à la haine. « Fâchez-« vous donc, mais ne péchez point [5] ». Car la colère de la charité, qui tend à corriger, n'est pas un péché, parce qu'elle n'est pas invétérée jusqu'à la haine. Mais si la colère se changeait en haine, le soleil alors se coucherait sur votre colère. « Or, que le soleil ne se couche « point sur votre colère », a dit saint Paul [6].

20. Ne vous imaginez pas cependant, mes frères, qu'il nous faille adorer le soleil, parce que dans les saintes Ecritures, le soleil est pris quelquefois pour l'emblème du Christ. Telle a été la folie de certains hommes, qu'ils ont cru qu'en disant que le soleil est la figure du Christ, on nous demandait un acte d'adoration. Adorez donc aussi la pierre qui est un emblème du Christ [1]. « Il a été conduit à la mort « comme une brebis [2] »; adorez donc aussi la brebis. « Il a vaincu, ce lion de la tribu de « Juda [3] »; adorez donc le lion qui est l'emblème du Christ. Voyez combien sont nombreux les symboles du Christ. Tout cela c'est le Christ en figure, mais non dans le sens propre. Qu'est donc le Christ à proprement parler ? « Au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu ». Voilà ce qu'était le Christ à proprement parler, et par qui tu as été fait. Veux-tu savoir ce qu'était en propre le Christ par qui tu as été refait? « Et le Verbe « s'est fait chair, et il a habité parmi nous [4] ». Tout le reste n'est que figures. Comprends donc, sois à la hauteur des Ecritures, et quand l'on met sous tes yeux quelques figures, que ton intelligence s'élève plus haut.

21. Mais ce soleil, disons-le en toute sécurité, ce soleil de justice ne se lève point pour les impies, et ce n'est pas sans raison, quand même ils le voudraient. Car la Sagesse a dit : « Les méchants me chercheront et ne me « trouveront point ». Ils la chercheront donc, mais sans la trouver, et pourquoi? « Parce « qu'ils haïssent la sagesse ». C'est la Sagesse elle-même qui nous parle et qui nous dit : « Les méchants me chercheront et ne me « trouveront point, parce qu'ils haïssent la « sagesse [5] ». Pourquoi la chercher, s'ils la haïssent? Ils la cherchent, non pour lui obéir, mais pour s'en prévaloir; ils la cherchent en paroles, et la fuient dans leurs mœurs. « Car « l'Esprit-Saint qui donne la science, fuit le « déguisement, et se retire des pensées qui « sont sans intelligence [6] ». Ce soleil se lève donc sur les bons, mais non sur les méchants. Qu'est-il dit au contraire du soleil qui luit à nos yeux? « Que Dieu le fait lever sur les bons « comme sur les méchants [7] ». Notre psaume dès lors nous donne je ne sais quel sens mystérieux, à propos du soleil de justice, car nous voyons aussi bien dans toutes les créatures s'accomplir même visiblement, ce qui nous est dit ici : « Le soleil connaît son coucher ». Qu'est-ce à dire qu'« il connaît son coucher ? » Le Christ connaît ce qu'il doit souffrir, car son coucher c'est sa passion. Mais ce soleil se couche-t-il donc pour ne plus se lever? « Celui qui

[1] Matth. VI, 12. — [2] Ps. CIII, 19. — [3] Id. X, 3. — [4] Sag. V, 6. — [5] Ps. IV, 5. — [6] Ephés. IV, 26.

[1] I Cor. X, 4. — [2] Isa. LIII, 7. — [3] Apoc. V, 5. — [4] Jean, I, 1, 14. — [5] Prov. I, 28, 29. — [6] Sag. I, 5. — [7] Matth. V, 45.

« dort ne doit-il donc point s'éveiller[1]? » Ne dit-il pas lui-même qu'« il a dormi tout troublé? » Et qu'est-il dit de lui? « O Dieu, élevez-vous « par-dessus les cieux[2] ». Donc « le soleil a « connu son coucher ». Mais qu'est-ce à dire, « l'a connu? » Il lui a plu, il lui a été agréable. Comment prouver qu'il a connu ce coucher, et qu'il lui a plu? Qu'y a-t-il que Dieu ne connaisse? Et pourtant, au dernier jour, il doit dire à quelques-uns: « Je ne vous connais « point[3] ». De même alors que dans ce dernier cas: « Je ne vous connais point », signifie vous ne me plaisez point, et non, vous m'êtes inconnus; de même ici, « connaître son coucher », c'est y mettre ses complaisances; s'il n'eût en effet agrée sa passion, comment eût-il pu l'endurer? Un homme n'est point ce divin soleil, et voilà pourquoi il souffre, quand même il ne voudrait pas souffrir. Mais le Christ ne souffrirait point, s'il ne lui plaisait de souffrir, c'est-à-dire qu'il ne se fût point couché, s'il n'eût d'abord connu son couchant. C'est ce qu'il dit lui-même: « J'ai le pouvoir de donner ma vie, « et le pouvoir de la reprendre; nul ne m'ôte « la vie, mais je la donne de moi-même[4] ». Le soleil donc « connaît son coucher ».

22. Et après le coucher du soleil, après la passion du Seigneur, qu'est-il arrivé? Je ne sais quelles ténèbres couvrirent les Apôtres, leur espérance vint à faillir, eux qui avaient vu tout d'abord en lui un grand personnage, le Rédempteur des hommes. Pourquoi? Parce que « Vous avez répandu les ténèbres[5], et la « nuit s'est faite; c'est là que passeront toutes « les bêtes des forêts. Les lionceaux rugissent « après leur proie, ils demandent à Dieu leur « nourriture[6] ». Que devons-nous comprendre par ces lionceaux, sinon les esprits de malice[7]? Que faut-il comprendre, sinon les mauvais esprits, ces esprits qui se repaissent des erreurs des hommes? Car il y a parmi les démons des princes, et d'autres qui sont méprisables. Ces démons cherchent à séduire les âmes, mais là seulement où le soleil ne s'est point levé, où règnent encore les ténèbres. Et c'est dans ces ténèbres que les lionceaux cherchent des proies à dévorer. Or, qu'est-il dit à propos du premier de ces lions, du chef de ces lionceaux? « Ne savez-vous pas que le « diable votre ennemi tourne autour de vous, « comme le lion qui rugit et cherche quel-« qu'un à dévorer[1]? » C'est donc à Dieu qu'ils demandent leur proie, car nul ne peut être tenté par le diable, sans la permission de Dieu. Job, dans sa sainteté, était en présence du diable, et néanmoins il en était bien éloigné; il était présent aux yeux du démon, mais bien éloigné de sa puissance. Or, comment eût-il osé le tenter dans sa chair, ou dans ses biens, s'il n'en eût reçu le pouvoir? Pourquoi ce pouvoir lui est-il donné? Pour la condamnation des méchants, et pour l'épreuve des justes. En tout cela Dieu agit avec justice: et le diable n'a de pouvoir ni sur un homme, ni sur rien de ce qui lui appartient, s'il ne lui est accordé par celui qui a le grand, le souverain pouvoir. C'est ainsi que ni le diable, ni aucun homme n'ont de pouvoir sur un autre, s'il ne leur vient d'en haut. Le juge des vivants et des morts comparaissait devant un homme qui le jugeait; et cet homme voyant le Christ à son tribunal, s'en enorgueillit, et lui dit: « Ne savez-vous donc pas que j'ai le pouvoir « de vous faire mourir ou de vous renvoyer? » Mais le Christ venant pour instruire celui-là même qui le jugeait, lui répondit: « Vous « n'auriez sur moi aucun pouvoir, s'il ne vous « était donné d'en haut[2] ». Ni l'homme donc, ni le diable, ni aucun démon, ne peuvent nous nuire s'ils n'en ont le pouvoir: mais ils ne nuisent point à ceux qui s'avancent dans la piété. Ils sont donc pour les méchants, ce que la flamme est pour le foin, et pour les bons, ce que le feu est pour l'or. Judas fut consumé comme le foin, Job éprouvé comme l'or. « Vous avez répandu les ténèbres, et la nuit « s'est formée; c'est là que passeront les bêtes « de la forêt ». Ici nous donnons aux bêtes de la forêt un sens différent de celui que nous avons donné; c'est que l'on donne aux mêmes noms des significations différentes; de même que le Seigneur est tout à la fois un agneau et un lion. Et pourtant quelle différence entre le lion et l'agneau! Mais quel agneau? Un agneau qui triomphe du loup, qui triomphe du lion. C'est lui qui est la pierre, lui le pasteur, lui la porte. Le pasteur entre par la porte, et dit: « Je suis le bon pasteur »; et encore: « Je suis « la porte[3] ». Or, cette dénomination de lion, désigne Notre-Seigneur, car: « Le lion de la « tribu de Juda a vaincu[4] », et aussi le dia-

[1] Ps. XL, 9.— [2] Id. LVI, 5, 6.— [3] Matth. VII, 23.— [4] Jean, X, 18. — [5] Ces versets sont expliqués dans le discours sur le Ps. C, n. 12, 13. — [6] Ps. CIII, 20, 21. — [7] Ephés. VI, 12.

[1] I Pierre, V, 8. — [2] Jean, XIX, 10, 11. — [3] Id. X, 7, 11. — [4] Apoc. V, 5.

le ; car : « Tu marcheras sur le lion et sur le « dragon [1] ». Apprenez donc, mes frères, comment il faut entendre ces expressions figuratives, et toutefois ne vous imaginez pas que quand vous entendez que la pierre signifie le Christ [2], toute pierre doit s'entendre du Christ. Elle a tantôt un sens, tantôt un autre sens : il en est de ceci comme d'une lettre, la place qu'elle occupe nous en indique la force. En voyant la première lettre dans l'expression Dieu, si tu crois qu'elle ne peut avoir que cette signification, il faudra donc l'effacer de l'expression diable ; car c'est la même lettre qui commence le nom de diable, et celui de Dieu ; et toutefois rien n'est plus opposé que Dieu et diable. Comprend dès lors combien il serait étranger aux usages divins et humains, celui qui dirait que le signe D ne doit point commencer le mot diable. Pourquoi ? lui direz-vous : parce que j'ai vu cette lettre dans le mot Dieu, vous répondra-t-il. Un tel homme vous ferait sourire, mais vous dédaigneriez de lui rendre aucunement raison. Gardez-vous donc de tout sentiment puéril, quand il s'agit de choses divines, et parce que j'ai entendu par les bêtes des forêts, les Gentils, que j'entends maintenant les démons, les anges prévaricateurs, qu'on ne s'imagine pas que je sois en contradiction avec moi-même. Ce sont là des figures, que l'on explique selon les circonstances, et selon la place qu'elles occupent. « C'est là que passeront les bêtes des forêts ». Où ? Dans cette nuit que le Seigneur a répandue, parce que « le soleil a connu son cou« cher. Les lionceaux rugissent après leur proie, « demandant à Dieu leur nourriture ». C'est donc avec raison que le Seigneur, touchant à sa dernière heure, ce même soleil de justice qui connaissait son couchant, dit à ses disciples, aux approches des ténèbres, et quand le lion allait rôder autour d'eux, cherchant à en dévorer quelques-uns, mais sans pouvoir dévorer personne qu'il ne l'ait demandé : « Cette nuit, Satan a demandé à vous cribler « comme le froment, et moi, Pierre, j'ai prié « pour toi, afin que ta foi ne connaisse point « la défaillance [3] ». Or, quand Pierre jusqu'à trois fois reniait son maître [4], n'était-il point déjà entre les dents de ce lion ? « Les lion« ceaux rugissent après leur proie, deman« dant à Dieu leur nourriture ».

[1] Ps. xc, 13. — [2] I Cor. x, 4. — [3] Luc, xxii, 31, 32. — [4] Math. xxvi, 70-74.

23. « Le soleil s'est levé [1] ». Celui qui a dit : « J'ai le pouvoir de donner ma vie, et le pou« voir encore de la reprendre, a connu son « couchant [2] », et a donné sa vie : « Le soleil « s'est levé », et il l'a reprise. « Le soleil s'est « levé », parce que le soleil s'était couché, mais le soleil ne s'est pas éteint. La nuit dure encore pour ceux qui ne connaissent pas le Christ ; le soleil n'est pas encore levé pour eux. Qu'ils se pressent, qu'ils comprennent, afin de n'être point la proie du lion rugissant. Car les lionceaux n'attaquent point ceux qui ont reçu la lumière de ce soleil. Aussi nous lisons ensuite : « Le soleil s'est levé, et « ils se sont rassemblés, et ils s'étendront dans « leurs tanières ». A mesure que le soleil se lève pour se manifester au monde entier, et faire glorifier le Christ dans l'univers, on voit que les lionceaux se rassemblent, que ces démons cessent de persécuter l'Eglise, eux qui agissaient dans les enfants de l'infidélité, les stimulant à persécuter la maison de Dieu. Car il est dit que « le prince des puissances de « l'air agit maintenant sur les enfants de l'in« crédulité [3] ». Aujourd'hui que nul d'entre eux n'ose persécuter l'Eglise, « le soleil s'est « couché, et ils se sont rassemblés ». Où sont-ils ? « Ils s'étendront dans leurs tanières » ; leurs tanières sont les cœurs des infidèles. Combien en est-il qui portent ces lions couchés dans leurs âmes ! Ils n'en sortent plus, ils ne se ruent plus sur cette Jérusalem dans son pèlerinage terrestre. Pourquoi ne le font-ils plus ? C'est que « le soleil s'est levé », et qu'il brille dans l'univers entier.

24. Vois donc ce qui suit : « Depuis que le « soleil s'est levé, que les lions sont rassem« blés, qu'ils sont étendus dans leurs ta« nières », que fais-tu, ô homme de Dieu ? Que fais-tu, ô Eglise de Dieu ? Que fais-tu, ô corps du Christ, dont la tête est au ciel ? Que fais-tu, ô homme, ô unité du Christ ? « L'homme sort pour son travail [4] ». Que cet homme donc s'applique aux bonnes œuvres dans la paix, dans la sécurité de l'Eglise, qu'il s'y applique jusqu'à la fin. Il se fera parfois un certain obscurcissement, il y aura certains chocs, mais au soir, c'est-à-dire à la fin des temps : mais aujourd'hui l'Eglise travaille dans la paix et dans la tranquillité, parce que « l'homme s'en ira à son travail, et « à son labeur jusqu'au soir ».

[1] Ps. ciii, 22. — [2] Jean, x, 18.— [3] Ephés. ii, 2.— [4] Ps. ciii, 23.

25. « Combien sont grandes vos œuvres, « ô mon Dieu [1] ». Oui vraiment grandes, vraiment élevées. Où donc vos œuvres sont-elles devenues si grandes? Où Dieu s'est-il arrêté, s'est-il assis, pour accomplir ses œuvres? En quel lieu les a-t-il faites? D'où sont émanées tout d'abord de si grandes merveilles? A prendre ces paroles à la lettre, d'où vient toute créature réglée, toute créature qui marche dans l'ordre, qui a sa beauté dans l'ordre, se lève dans l'ordre, se couche dans l'ordre, mesure le temps avec ordre? Quant à l'Eglise, d'où viennent ses agrandissements, ses progrès, sa perfection? Quelle immortalité Dieu lui a-t-il réservée? Par quels éloges peut-on la relever? par quels mystères la signaler? Sous quels symboles la voiler? Par quelle prédication la révéler? Où Dieu a-t-il fait toutes ces merveilles? Oui, je vois de grandes œuvres. « Que vos œuvres sont « admirables, Seigneur mon Dieu! » Je cherche en quel lieu Dieu les a faites, et je n'aperçois aucun lieu. Mais j'écoute ce qui suit : « Vous « avez tout fait dans la sagesse ». Donc vous avez tout fait dans le Christ. Ce Christ méprisé, souffleté, couvert de crachats; ce Christ couronné d'épines, ce crucifié, c'est en lui que vous avez tout fait. J'entends, Seigneur, je comprends ce que vous avez fait annoncer aux hommes par votre infatigable soldat, ce que vous avez fait prêcher aux Gentils par votre saint prédicateur, que le Christ est la vertu de Dieu, la sagesse de Dieu. Que les Juifs se raillent d'un Christ crucifié, qui est pour eux un scandale; que les païens se moquent d'un Christ crucifié, qui est pour eux une folie : « Pour nous, nous prêchons « Jésus-Christ crucifié, scandale pour les « Juifs, folie pour les Gentils, mais la « force de Dieu, la sagesse de Dieu pour « ceux qui sont appelés, qu'ils soient Juifs « ou Gentils [1]. Vous avez fait tout dans votre « sagesse ».

26. « La terre a été remplie de vos créa- « tures ». C'est des créatures du Christ que la terre est remplie. Et comment? Comme nous le voyons. Quelle créature ne vient pas du Père par son Fils? Tout ce qui marche ou qui rampe sur la terre, tout ce qui nage dans les eaux, tout ce qui vole dans l'air, tout ce qui tourne dans le ciel, et à plus forte raison sur la terre, le monde entier est créature de Dieu. Mais le Prophète semble parler ici de je ne sais quelle créature nouvelle, dont l'Apôtre a dit : « Si donc quelqu'un est à « Jésus-Christ, c'est une nouvelle créature, « le passé n'est plus; tout est devenu nou- « veau, et tout vient de Dieu [2] ». Quiconque a embrassé la foi du Christ, et s'est dépouillé du vieil homme, pour revêtir l'homme nouveau, celui-là est une créature nouvelle [3]. « Vos créatures couvrent la terre ». Le Christ n'a été crucifié qu'en un seul lieu du monde, ce grain de froment n'est tombé que dans un petit coin de la terre pour y mourir; mais il a porté un grand fruit. Vous étiez seul, Seigneur Jésus, quand vous passiez ici-bas; j'entends dans un autre psaume votre voix qui s'écrie : « Me voilà seul, jusqu'à ce que « je sois passé [4] »; vous étiez donc seul, quand vous connaissiez votre couchant; mais du couchant vous avez passé au levant. Oui, vous vous êtes levé, vous avez resplendi, vous avez été élevé en gloire, en vous élevant au ciel, et voilà que « la terre est remplie de « vos créatures ». Notre psaume n'est point terminé, mes frères, nous en réservons quelque peu pour dimanche, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

[1] Ps. CIII, 24.

[1] I Cor. I, 23, 24. — [2] II Cor. V, 17, 18 — [3] Ephé. IV, 22, 23. — [4] Ps. CXL, 10.

QUATRIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CIII.

QUATRIÈME SERMON. — QUATRIÈME PARTIE DU PSAUME.

LE MONDE INVISIBLE DANS LE MONDE VISIBLE.

Dieu a tout fait avec une sagesse que plusieurs créatures ne peuvent comprendre, que nous ne pouvons méconnaître sans crime et qui serait notre flambeau si nous la cherchions sincèrement ; cette sagesse est le Verbe de Dieu. Dans ces créatures qui remplissent la terre, arrêtons-nous à l'homme nouveau, qui renonce au passé pour s'occuper uniquement de l'avenir ; mais pour arriver à cet avenir, il faut passer la mer dont l'eau stérile et amère renferme des reptiles grands et petits ; et nous la passerons dans les vaisseaux ou les Eglises que dirige le Christ. Il y a toutefois dans cette mer le dragon qui a empoisonné le genre humain à sa source, et dont nous devons observer la tête ou repousser les premières suggestions, ce que nous ne pouvons faire que par Jésus-Christ notre vraie lumière. Job en observant cette tête, lui ferma son cœur et ne pécha point en paroles : s'il désire un arbitre, c'est la médiation du Christ. Le pouvoir du dragon est grand, mais il est le jouet des anges qui nous protègent contre lui ; il est tombé et ne peut rien que Dieu ne permette. Prenons alors Jésus-Christ pour chef. Dieu donne le pain à toute créature ; notre pain c'est le Christ ; celui du dragon, c'est nous, si nous sommes éloignés du Christ, si nous devenons terre par nos goûts terrestres. Mais cette nourriture, Dieu doit la donner aux animaux, et au démon qui ne peut toucher à personne, si Dieu ne l'autorise. Cette main que Dieu ouvre pour nous rassasier de ses dons, c'est le Christ ; qu'il se détourne et nous sommes dans le trouble ; et il se détourne quand nous présumons de nous-mêmes. Il nous retire notre esprit ou nos pensées humaines, et nous envoie le sien qui fait de nous des créatures nouvelles. Alors il se complaît dans ses œuvres et nous fait travailler avec crainte ; les cœurs les plus impies s'embrasent d'amour quand il les touche. Cette discussion dont il est parlé à la fin, c'est la discussion de notre conscience, et dès lors notre confession. Alors les pécheurs disparaîtront de la terre, c'est-à-dire que les hommes cesseront d'être pécheurs.

1. Votre charité ne l'a point oublié : sans doute il n'y a qu'une seule parole de Dieu répandue dans toutes les Ecritures, et dans toutes les bouches des saints, qu'un seul Verbe qui retentit. Ce Verbe étant au commencement en Dieu [1], n'a là aucune syllabe, puisqu'il n'est point soumis au temps ; mais il n'y a rien d'étonnant que pour se proportionner à notre faiblesse, il s'abaisse jusqu'à nos particules et nos syllabes, puisqu'il s'est abaissé jusqu'à se revêtir de notre chair si fragile. Déjà nous avons fait sur notre psaume plusieurs discours, et pour apercevoir les figures qui n'y sont voilées que pour se découvrir à ceux qui frappent, il nous a fallu pendant quelques jours des heures assez longues pour les lire, les signaler, en expliquer les symboles, les exposer, les développer, les montrer en un mot. Votre charité, dis-je, n'a point oublié qu'hier nous n'avons pu terminer notre psaume, et que nous l'avons remis pour aujourd'hui. Dieu nous a donné du temps pour acquitter notre dette : il m'a donné le moyen d'y satisfaire, à moi qui suis débiteur, et de vous mettre en repos, vous qui êtes mes créanciers : puisse-t-il nous suggérer le bien que nous vous devons rendre, lui qui ne nous a pas rendu le mal que nous méritions !

2. Il vous souvient sans doute, mes frères, et c'est un doux souvenir pour vous, que toutes les fibres de notre cœur ont chanté avec le psaume : « Combien vos œuvres sont admi« rables, ô mon Dieu ! Vous avez tout fait « dans votre sagesse ; la terre est remplie de « vos créatures [1] ». Tout ce que Dieu a fait, est fait avec sagesse, fait dans la sagesse. Tout ce qui connaît la sagesse, et tout ce qui ne la connaît point, et qui est néanmoins créé par Dieu, est fait dans la sagesse, fait par la sagesse. Connaître la sagesse, c'est avoir la sagesse pour flambeau ; ne pas la connaître, c'est avoir la sagesse pour créatrice, et demeurer dans la folie : et avoir la sagesse pour lumière, c'est l'avoir encore pour créatrice, mais elle peut être notre créatrice, et non pas notre lumière. Il en est beaucoup parmi les hommes qui ont part à la sagesse, et que l'on nomme sages, comme il en est beaucoup qui l'ignorent, qu'on appelle insensés. Ce nom de fous est une marque de mépris, parce que s'ils étudiaient la sagesse, s'ils la demandaient, s'ils la cherchaient, s'ils frappaient à la porte,

[1] Jean, I, 1.

[1] Ps. CIII, 24.

ils pourraient avoir part à ses lumières, qui se dérobent à la négligence, et non à la nature. Il est d'autres créatures que la sagesse ne saurait éclairer, telles que les bêtes et les animaux, les arbres, qui n'ont pas même le sentiment. Mais pour être privées des lumières de la sagesse, en sont-elles moins créées dans la sagesse, et par la sagesse ? Dieu donc n'attend aucune intelligence du cheval et du mulet ; mais il dit aux hommes : « Ne soyez point « comme le cheval et le mulet, qui n'ont point « d'intelligence [1] ». Ce qui est naturel dans le cheval devient criminel dans l'homme. Voici donc ce que dit le Seigneur : Je n'exige point la lumière de ma sagesse dans les créatures que je n'ai point faites à mon image ; mais je l'exige dans celles que j'ai faites ainsi, et leur demande l'usage des dons que j'ai départis. Donc en rendant à Dieu ce qui est de Dieu, et à César ce qui est de César [2]; c'est-à-dire en reportant à César sa monnaie, et à Dieu ce qui est à Dieu, les hommes élèvent leur esprit, non point jusqu'à eux-mêmes, mais jusqu'à Dieu leur créateur, jusqu'à cette lumière d'où ils viennent, jusqu'à ce foyer spirituel qui les embrase, loin duquel ils sont glacés, loin duquel encore ils ne sont que ténèbres, où ils retrouvent la lumière dès qu'ils s'en approchent ; et comme ils ont dit pieusement : « C'est vous, Seigneur, qui « faites luire mon flambeau, vous dissiperez « mes ténèbres, ô mon Dieu [3] » ; les ténèbres de leur folie terrestre se dissipent, et voilà qu'ils ouvrent la bouche, qu'ils respirent, et qu'ils élèvent avec confiance les yeux du cœur, que la pensée leur découvre le monde entier, la terre, la mer et le ciel, qu'ils voient dans toutes ces créatures une admirable disposition, un cours parfaitement régulier, chaque créature distincte dans son genre, se reproduire par ses germes, renaître successivement, durer un temps marqué, et alors ils admirent dans ses œuvres le divin ouvrier, de manière que l'artiste divin les voit eux-mêmes avec complaisance au milieu de ses œuvres. Alors sous le poids de leur joie, de cette joie incomparable, ils s'écrient : « Que vos « œuvres sont admirables, ô mon Dieu ! Vous « avez fait tout avec sagesse ». Où est cette sagesse dans laquelle vous avez tout fait? Par quel sens l'atteindre ? par quel œil la découvrir ? Avec quel empressement la chercher ? Par quel mérite la posséder? Quel autre croyez-vous, sinon la grâce ? Celui qui nous a fait don de l'existence, nous a aussi fait don de la bonté. Il donne aux uns de se convertir, car avant leur conversion, quand ils marchaient encore dans les chemins de l'erreur, ne les a-t-il point cherché ? N'est-il point descendu ? Le Verbe ne s'est-il pas fait chair, afin d'habiter parmi nous [1]? N'a-t-il pas allumé la lampe de sa chair, lorsqu'il était à la croix, pour chercher la dragme perdue [2]? Il l'a cherchée, et l'a retrouvée au milieu des applaudissements de ses voisins, c'est-à-dire de toute créature spirituelle qui s'approche de Dieu. La dragme a été retrouvée aux applaudissements des voisins, et l'âme humaine rachetée aux applaudissements des anges. Qu'elle tressaille donc, cette âme retrouvée, et qu'elle dise : « Combien vos œuvres sont « admirables, ô mon Dieu ! vous avez tout fait « dans votre sagesse ».

3. « La terre est remplie de vos créatures ». De quelles créatures est remplie la terre? Les arbres et les arbrisseaux, les troupeaux et les bêtes sauvages, le genre humain tout entier, voilà ce qui remplit la terre, créature de Dieu elle-même. Nous le voyons, nous le savons, nous le lisons, nous le reconnaissons, nous en louons Dieu, nous prêchons sa gloire, et nos louanges sont bien en arrière des jubilations de nos cœurs, à la vue de ces merveilles. Mais arrêtons-nous de préférence à cette créature, dont l'Apôtre a dit : « Si « quelqu'un est à Jésus-Christ, c'est une nou- « velle créature ; le passé n'est plus, tout est « devenu nouveau [3] ». Quel est ce passé qui n'est plus? Chez les Gentils toute idolâtrie, chez les Juifs tout asservissement à la loi, les anciens sacrifices, ombres du sacrifice nouveau. Le vieil homme abondait, alors est venu celui qui devait renouveler son œuvre, il est venu jeter son argent à la refonte, y graver son effigie, et nous voyons la terre remplie de chrétiens qui croient en Dieu, qui ont en horreur leurs anciennes impuretés, leur idolâtrie, qui renoncent aux espérances du passé pour espérer une vie à venir ; ces biens ne se réalisent point encore, nous les tenons néanmoins en espérance, et cette espérance nous fait chanter et dire : « La terre « est remplie de vos créatures ». Ce n'est point encore là le chant de la patrie, ni de ce

[1] Ps. XXXI, 9. — [2] Matth. XXII, 21. — [3] Ps. XVII, 29.

[1] Jean, I, 14. — [2] Luc, XV, 8. — [3] II Cor. V, 17.

repos qui nous est promis alors que seront affermies les portes de Jérusalem [1]. Mais dans notre pèlerinage, à la vue de ce monde entier, de ces hommes qui de toutes parts accourent embrasser la foi, qui craignent l'enfer, qui méprisent la mort, qui aspirent à la vie éternelle, qui dédaignent celle-ci, transportés de joie à la vue d'un tel spectacle, nous chantons : « O Dieu, la terre est remplie de vos « créatures ».

4. Cette vie, toutefois, est encore battue par les flots des tentations, elle est troublée par les tempêtes et par les orages de la tribulation et de l'orgueil ; telle est néanmoins la voie. Que la mer nous menace, que ses flots s'amoncèlent, que ses tempêtes grondent, c'est là qu'il faut aller ; nous avons pour naviguer le bois sacré : « La terre est remplie « de vos créatures ». Nous ne sommes point encore, il est vrai, à la terre des vivants, celle-ci est encore la terre où l'on meurt ; mais nous crions et nous disons : « Vous êtes « mon espérance, vous êtes mon héritage « dans la terre des vivants [2] ». Mon espérance dans la terre de la mort, mon héritage dans la terre des vivants. Telle est la terre remplie de la créature de Dieu. Celui-ci qui est sur la terre de la mort, et pas encore dans la terre des vivants, par où va-t-il passer? Ecoute ce qui suit : « Voilà la grande mer qui s'étend « au loin, là se meuvent des reptiles sans « nombre, des animaux grands et petits [3] ». La mer a un son effrayant : « Là se meuvent « des reptiles innombrables ». Les piéges se glissent de toutes parts ici-bas, les imprudents y sont pris. Qui peut énumérer toutes les tentations qui se glissent partout? Elles se glissent; mais veille à n'être pas enlacé. Veillons sur le bois sacré, et alors nous sommes en sûreté, et sur les ondes et au milieu des flots : que le Christ ne dorme point, que notre foi ne dorme point ; si le Christ dort, éveillons-le, et il commandera aux vents, et la mer s'apaisera [4] ; cette voie aura un terme qui nous donnera la joie de la patrie. « Là se « meuvent des reptiles sans nombre, grands « et petits ». Sur cette mer si formidable, je vois encore des incrédules ; je les trouve dans les eaux stériles et amères, les uns grands, les autres petits. Nous voyons cela. Il est encore dans cette vie bien des petits qui n'ont pas encore embrassé la foi, beaucoup de grands du monde ne croient point encore ; il y a dans cette mer « de grands et de petits « animaux » : ils haïssent l'Eglise, le nom de Jésus-Christ leur pèse ; ils ne nous outragent point, parce que la loi ne le permet pas ; leur cruauté, n'osant éclater, se renferme dans leurs cœurs. Tous ceux, en effet, petits ou grands, qui voient avec douleur les temples fermés, les autels renversés, les idoles brisées, les lois qui défendent comme un crime capital de sacrifier aux idoles, tous ceux qui en sont affligés sont encore dans la mer. Mais nous, par où donc pourrons-nous aller à la patrie? En traversant la mer, mais appuyés sur le bois. Ne crains aucun danger, le bois qui te porte soutient le monde entier. Redoublez donc d'attention : « Cette mer est vaste « et s'étend au loin, là se meuvent des rep- « tiles sans nombre, grands et petits ». Mais rassure-toi, bannis toute crainte, soupire après la patrie, et sache que tu es dans l'exil.

5. « C'est là que passeront les navires [1] ». Voyez, sur cette mer effrayante, des vaisseaux qui se promènent sans être submergés. Dans ces vaisseaux, nous voyons les Eglises. Elles traversent et les tempêtes et les orages des tentations, et les flots du monde, au milieu des petits et des grands animaux. Le Christ est là pour les diriger avec le bois de sa croix. « C'est là que passeront les navires ». Que ces navires ne craignent point, qu'ils ne considèrent point la mer qu'ils traversent, mais le pilote qui les conduit. « C'est là que passeront « les navires ». Or, quelle traversée peut être fâcheuse, quand on sent que le Christ est le pilote? Ils passeront donc en sécurité, ils passeront avec persévérance, ils arriveront au port, et seront conduits sur la terre du repos.

6. Mais il y a dans cette mer quelque chose de plus redoutable que ces animaux grands et petits. Qu'est-ce donc? Ecoutons le psaume : « Là est ce dragon que vous avez formé, pour « être un jouet [2] ». Il y a donc là des reptiles sans nombre, des animaux grands et petits, des navires qui passent et qui ne craindront ni les reptiles sans nombre, ni les animaux grands et petits, ni même le dragon qui est là, et « que Dieu a formé pour être un jouet ». Il y a ici un grand mystère, et néanmoins vous

[1] Ps. CXLVII, 13. — [2] Id. CXLI, 6. — [3] Id. CIII, 25. — [4] Matth. VIII, 24-26.

[1] Ps. CIII, 26. — [2] Ibid.

connaissez ce que je vais vous en dire. Vous connaissez ce dragon ennemi de l'Eglise; sans l'avoir vu des yeux de la chair, vous l'avez vu des yeux de la foi. C'est lui qui est encore appelé lion, et dont l'Ecriture nous a dit : « Vous foulerez aux pieds le lion et le dra- « gon [1] ». Sois toi-même soumis à ta tête, et tiens ton corps en servitude, que les membres se tiennent unis à leur chef, afin d'en être véritablement les membres. Il est dit d'Eve, la première femme, que ce dragon la séduisit, en lui donnant un conseil de mort, en se glissant comme un serpent dans son cœur, par ses persuasions malignes. Alors arriva ce que nous savons, ce que nous fîmes là nous-mêmes, ce que nous déplorons. Dans ces deux premières tiges était le genre humain tout entier. De là vient cette source de mort; de là ces dettes, ces fautes chez les enfants. « Qui donc est pur en votre présence », dit l'Ecriture? « pas même l'enfant qui n'a vécu « sur la terre qu'un seul jour [2] ». De ce premier péché vient la transmission du péché, la transmission de la mort. Car vous savez ce qui a été dit à la femme, ou mieux au serpent, lorsque Dieu entendit le péché du premier homme. « Elle observera ta tête et tu « observeras son talon [3] ». Il y a ici un grand mystère, une figure de l'Eglise à venir, tirée du flanc de son époux, et de son époux endormi. Car Adam était la figure de l'Adam futur, ainsi que l'a dit l'Apôtre : « Cet Adam « figurait l'Adam à venir [4] ». En lui, nous voyons une image de ce qui devait arriver, puisque l'Eglise a été formée du côté du Christ qui dormait sur la croix. C'est du flanc du crucifié, ouvert par une lance[5], qu'ont découlé les sacrements de l'Eglise. Qu'est-il donc dit à l'Eglise? Ecoutez bien, mes frères, comprenez, et tenez-vous en garde : « Elle « observera ta tête, et tu observeras son « talon ». O Eglise, observe donc la tête du serpent. Qu'est-ce que la tête du serpent? La première suggestion du péché. Te vient-il à l'esprit quelque désir du mal? N'y arrête point ta pensée, n'y consens point. Une telle suggestion est la tête du serpent; brise cette tête, et tu échapperas aux autres mouvements. Qu'est-ce à dire, brise la tête? Dédaigne ses suggestions. Mais c'est un gain qu'il me suggère, il y a là beaucoup à gagner, beaucoup d'or; telle fraude t'enrichira. C'est la tête du serpent, brise-la. Qu'est-ce à dire, brise-la? Dédaigne ce qu'il te suggère. Mais il me propose un grand trésor. Et que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme[1]. Périsse le gain du monde, plutôt que mon âme. Parler ainsi, c'est observer la tête du serpent, et l'écraser. Mais le diable observe aussi ton talon. Qu'est-ce à dire qu'il observe ton talon? Quand tu abandonnes le chemin de Dieu. Le quitter, c'est tomber; tomber, c'est être au pouvoir du diable. Pour ne point tomber, n'abandonne pas le chemin. Dieu t'a ouvert un sentier étroit, tout ce qui l'environne est glissant. Aussi le Christ est ta lumière, comme le Christ est ta voie. « Il y avait », dit l'Evangile, « une lumière véritable, éclairant tout homme « qui venait en ce monde [2] ». Et encore : « Je « suis la voie, la vérité et la vie [3] ». Venir par moi, c'est venir à moi. Si donc il est notre lumière, il est aussi notre voie; et nous éloigner de lui, c'est n'être ni dans la voie, ni dans la lumière. Que doit-il t'arriver ensuite? Ce que dit le Prophète, dans un autre psaume : « Que leur voie soit ténébreuse et « glissante [4] ».

7. Donc ce dragon, cet antique ennemi, écumant de rage, si astucieux dans ses embûches, habite cette vaste mer. « Ce dragon « que vous avez fait pour être un jouet ». Fais de lui un jouet, car c'est pour cela qu'il est devenu dragon. Son péché l'a fait tomber du haut du ciel; d'ange qu'il était, devenu démon, il s'est choisi pour habitation cette mer si vaste et si spacieuse. Ce que tu prends pour son royaume est une prison. Beaucoup nous disent: Pourquoi tant de pouvoir au diable, qui domine ainsi le monde, qui a tant de force, tant d'autorité? Quelle est cette puissance, cette autorité? Il ne peut rien qu'on ne lui permette. Agis de façon qu'il ne lui soit rien permis sur toi; ou s'il lui est permis de te mettre à l'épreuve, qu'il soit vaincu et se retire sans avoir rien gagné. Dieu lui a permis de tenter quelques saints serviteurs de Dieu; ils l'ont vaincu, parce qu'ils ne se sont pas éloignés de la véritable voie, et ils ne sont point tombés, quoique ce dragon observât leurs pieds. Job, cet homme si saint, était assis sur un fumier, et courait néanmoins dans cette voie de Dieu. Voyez comment il observait la tête

[1] Ps. XC, 13.— [2] Job, XIV, 4, 5.— [3] Gen. III, 15.— [4] Rom. V, 14. — [5] Jean, XIX, 34.

[1] Matth. XVI, 26.— [2] Jean, I, 9.— [3] Id. XIV, 6.— [4] Ps. XXXIV, 6.

du serpent, et comment le serpent observait son talon. L'un repoussait la suggestion, l'autre comptait sur la chute : il s'empara même de sa femme, qui était si faible; il ôta tous les biens à Job, et ne lui laissa que celle dont il devait se faire une aide, non pour consoler son mari, mais pour lui tendre des embûches; il s'empara d'elle, parce qu'elle n'observait point sa tête. C'était une nouvelle Eve, mais Job n'était plus Adam. Privé de tout bien, Job demeura avec son épouse, qui devait le tenter, et avec Dieu qui devait le diriger. Quelle pauvreté plus grande et plus subite que la sienne, si l'on considère sa maison? Quelle plus grande richesse, si l'on considère son cœur? Vois le dénûment de sa maison. Tout en a disparu. Vois les richesses de son cœur : « Le Seigneur a donné, le Seigneur « a ôté ; ainsi qu'il a plu au Seigneur, il a « été fait ; que le nom du Seigneur soit « béni ». « Le Seigneur a donné, le Seigneur « a ôté [1] »; il savait qui le conduisait, qui le tentait, qui avait donné ce pouvoir à son tentateur. Que le diable, dit-il, ne s'attribue rien ; il a bien la volonté de nuire, mais il n'en aurait pas le pouvoir, s'il ne l'avait reçu ; je ne souffre qu'autant qu'il en a reçu la puissance ; ce n'est point de sa part que je souffre, mais de la part de celui qui lui a donné ce pouvoir : méprisons l'orgueil du tentateur, respectons les châtiments d'un père. Le tentateur fut repoussé, sa tête était observée, elle ne put entrer dans le cœur. Il assiégea extérieurement une ville bien fortifiée, et ne put l'emporter. Nouvelle épreuve. Dieu donna au diable un pouvoir sur son corps, et Job fut frappé d'un ulcère effroyable, de la tête aux pieds ; il tombait en pourriture, les vers sortaient de son corps, et n'ayant plus de maison, il s'asseyait sur un fumier. Là, Eve séduite, que le diable avait laissée à ce nouvel Adam, non pour le soutenir, mais pour le faire tomber, lui suggère le blasphème contre Dieu. Dans le paradis, il poussa au mépris de Dieu ; ici, il pousse au blasphème. Dans le paradis, il vainquit l'homme qui était sain de corps; ici, il est vaincu par un homme en pourriture; il renversa l'homme dans le paradis, et fut renversé par l'homme du fumier. Or, ce dragon épiait si Job ne pécherait point par la langue. Pour tout homme, en effet, l'action est une démarche ; et agir, c'est aller au but, et en quelque sorte avoir des pieds. Or, Job parlait beaucoup ; ceux qui lisent l'Ecriture le savent bien ; et dans toutes ses paroles, le serpent observait son talon, afin de voir s'il ne tomberait point. Mais Job observait à son tour la tête du serpent, et repoussa toute suggestion. Il répondit à sa femme, comme il fallait répondre à une femme : « Vous avez parlé « comme une femme insensée; si nous avons « reçu les biens de la main de Dieu, pour« quoi n'en recevrions-nous pas les maux? « En toutes ces choses, Job ne pécha point « par la langue [1] ». Plusieurs néanmoins, ne comprenant pas bien les paroles de Job, y voient des expressions quelque peu dures contre le Seigneur.

8. Dans cette colère contre Dieu, que lui prêtent ceux qui ne le comprennent point, il dit ceci, entre autres, s'adressant à Dieu, alors qu'il était la grande personnification d'une grande prophétie : « Puisse-t-il y avoir un « arbitre entre vous et moi [2] ! » Qu'est-ce à dire, « un arbitre [3] ? » Un homme jugeant entre nous, et dont le jugement ferait triompher ma cause. Tel est le premier sens qui s'offre d'abord : mais examine, afin d'éviter une erreur ; car le serpent a toujours l'œil sur ton talon [4]. Quel paraît être le sens de cette parole : « Puisse-t-il y avoir un arbitre entre vous et « moi ! » c'est-à-dire un médiateur capable de juger entre vous et moi. Ce langage d'un homme à Dieu, d'un homme sur un fumier, un ange dans le ciel le tiendrait-il à Dieu : Puisse-t-il y avoir un arbitre entre nous! Mais que prévoyait Job, que désirait-il? « Beaucoup « de justes et de Prophètes ont voulu voir », dit le Sauveur, « ce que vous voyez et ne l'ont « point vu [5] ». Il souhaitait donc un arbitre ; et qu'est-ce qu'un arbitre? Un médiateur qui accommode un différend. N'étions-nous donc pas ennemis de Dieu, et notre cause contre lui n'était-elle point désespérée? Or, qui pouvait terminer ce malheureux différend, sinon cet arbitre médiateur, sans l'avénement duquel toute voie miséricordieuse nous était fermée? C'est de lui que l'Apôtre a dit : « Il « n'y a qu'un Dieu, et qu'un médiateur entre « Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme [6] ». S'il n'était homme, il ne serait point médiateur ; comme Dieu, en effet, il est égal à son Père. Il est dit ailleurs : « Un médiateur ne

[1] Job, I, 21.

[1] Job, II, 10. — [2] Id. IX, 33, suiv. les Septante. — [3] Ὁ μεσίτης ἡμῶν. — [4] Gen. III, 15. — [5] Matth. XIII, 17. — [6] I Tim. II, 5.

« l'est pas d'un seul, et il n'est qu'un seul « Dieu[1] ». On n'est médiateur qu'entre deux ; le Christ est donc médiateur entre l'homme et Dieu. Non parce qu'il est Dieu, mais parce qu'il est homme : comme Dieu, il est égal à son Père ; mais dans cette égalité il n'est point médiateur. Pour être médiateur, il doit descendre entre le supérieur et l'inférieur, et dès lors n'être plus égal au Père ; il doit faire ce qu'a dit l'Apôtre : « Il s'est anéanti en prenant « la forme de l'esclave, en se faisant semblable aux hommes et reconnaître homme « par tout ce qui a paru en lui[2] ». Qu'il répande son sang, effaçant ainsi notre condamnation[3] ; qu'il apaise le différend qui est entre nous, en redressant notre volonté selon la justice, et en inclinant sa sentence vers la miséricorde. C'est ainsi que nous expliquons avec le secours de Dieu, et selon qu'il nous est possible, une expression qui nous paraît dure dans Job ; de même il y a manière d'entendre les autres expressions qui semblent dures et blasphématoires. Nous pourrions penser le contraire, si Dieu n'eût rendu témoignage à son serviteur et avant qu'il eût parlé, et après qu'il eût achevé de parler. Car Dieu lui rendit tout d'abord témoignage, en l'appelant : « Un homme « irréprochable, un véritable adorateur de « Dieu[4] ». Ainsi dit le Seigneur, ainsi dit-il avant la tentation. Mais afin qu'on ne pût se scandaliser en interprétant mal ces paroles, et en s'imaginant que Job fût juste à la vérité avant l'épreuve, mais qu'une épreuve si rude le fît tomber, et même tomber dans le sacrilége et le blasphème, voilà qu'après tous les discours et de Job et des amis qui étaient venus pour le consoler, le Seigneur déclare que ces amis n'ont point parlé selon la vérité comme avait fait son serviteur Job. « Vous « n'avez dit en ma présence aucune vérité, « comme Job mon serviteur[5] ». Puis il ordonne à Job d'offrir pour eux un sacrifice, afin que leurs péchés soient effacés.

9. Courage donc, mes frères, que celui qui veut observer la tête du serpent, et passer en toute sécurité la mer de cette vie, prenne garde au serpent dont elle est la demeure, et comme je le disais, le diable tombé du ciel, occupe maintenant cette place ; qu'il observe sa tête, loin de toute crainte et de tout désir du siècle. Car ses suggestions aboutissent à la crainte ou au désir ; c'est ton amour ou ta crainte qu'il s'applique à sonder. Toi donc, si tu crains l'enfer, si tu désires le ciel, tu observeras sa tête ; en évitant sa tête, tu es en assurance ; il ne te verra point tomber, et n'aura point de ta ruine une joie féroce. Que personne donc, je le répète, ne nous dise qu'il a un grand pouvoir. Les hommes semblent ne voir que la puissance qu'il a reçue, sans voir ce qu'il a perdu. Mais Job, ce saint personnage, dans un langage figuré et d'une haute profondeur, nous parle de ce pouvoir que l'on attribue au diable, et le décrivant sous un grand nombre de formes et de figures, nous dit ce qu'est ce diable : « Rien de semblable ne s'est fait sur la terre, afin que « mes anges se jouent de lui ». C'est Dieu qui parle ainsi dans le livre de Job : « Rien de « semblable ne s'est fait sur la terre, afin que « mes anges se jouent de lui. Il voit tout ce « qui est elevé ; il est le roi de tout ce qui est « dans les eaux[1] ». Ces paroles sont d'accord avec celles de notre psaume. Car en parlant de cette mer vaste et spacieuse, où se meuvent des animaux grands et petits, des reptiles sans nombre, où passent les navires que sauvegarde le bois, il s'écrie : « Là est ce dragon que « vous avez formé pour être un jouet ». Si donc il est un jouet, comment Dieu se joue-t-il de lui ? Ou bien Dieu l'a-t-il livré à d'autres comme un jouet, c'est-à-dire afin qu'on lui insulte ? Nous croirions que c'est de Dieu qu'il est le jouet, si le livre de Job ne tranchait la difficulté ; car il nous dit : « Pour être le « jouet de mes anges ». Veux-tu que le diable soit ton jouet ? Sois un ange de Dieu. Mais tu n'es pas encore un ange du Seigneur. Jusqu'à ce que tu le deviennes, si tu prends le moyen de le devenir, il est d'autres anges qui peuvent se jouer du dragon, l'empêcher de te nuire. Car ces anges du ciel sont établis sur les puissances de l'air, c'est par eux que vient toute parole qui s'accomplit ici-bas. Ils contemplent cette loi immuable, éternelle, qui commande sans écriture, sans syllabe, sans aucun son, toujours fixe, toujours la même ; les anges la contemplent d'un cœur pur, et selon ses préceptes, ils font tout ce qui s'accomplit ici-bas ; et depuis la plus haute puissance jusqu'à la dernière, tout est réglé par cette loi. Or, si les hautes puissances des cieux sont gouvernées par la parole de Dieu, com-

[1] Gal. III, 20. — [2] Philipp. II, 7. — [3] Coloss. II, 14. — [4] Job, I, 8. — [5] Id. XLII, 7, 8.

[1] Job, XLI, 24, 25, suiv. les Septante.

bien plus les puissances inférieures et terrestres ? Il ne reste donc aux méchants que la volonté de nuire. C'est ce désir de nuire que l'homme a en propre, et désir qui le perd. Mais qu'il ne se glorifie point d'avoir pu nuire à quelqu'un : ce n'est pas lui qui a nui, c'est Dieu qui lui en a donné le pouvoir. C'est un arrêt prononcé, une sentence irrévocable : « Il n'y a point de puissance qui ne vienne de « Dieu [1] ». Que crains-tu donc ? Que le dragon soit dans les eaux, qu'il soit dans la mer, tu passeras. Il est destiné à être un jouet, c'est le rang qu'on lui a donné, la demeure qui lui est assignée. Si tu regardes comme grandes encore ces demeures, c'est que tu ne connais point les demeures des anges d'où il est tombé ; ce que tu vois comme une gloire, est une damnation.

10. Ecoutez une simple comparaison ; car c'est un grand point que connaître et comprendre tout ceci. Imaginez-vous que toute ces créatures ainsi coordonnées forment une vaste maison ; or, dans cette maison est un souverain maître qui a des serviteurs, et parmi ces serviteurs quelques-uns l'approchent de plus près, ont des emplois plus nobles, comme la garde des vestiaires, des trésors, des greniers, des grands fermages ; il a aussi des serviteurs pour des emplois inférieurs, toujours soumis à ce maître, qui en a même destiné aux cloaques ; voyez combien sont nombreux les degrés entre les premiers officiers et ces derniers. Mais qu'un des premiers vienne à offenser son maître qui l'envoie comme portier, par exemple, en quelque lieu écarté ; qu'en exerçant le pouvoir qui lui est assigné, il maltraite ceux qui voudront entrer ou sortir, selon le pouvoir qu'il a reçu du maître, et que ceux-ci ne sachent point qu'il occupa jadis un rang très-élevé, ils lui croiraient une grande puissance, parce qu'ils ne connaîtraient point de quel rang il est tombé. Et pourtant, mes frères, ce portier dont je vous parle, dans cette comparaison d'une grande maison de la terre, pourrait agir encore à l'insu de son maître, et maltraiter quelqu'un sans son ordre. Mais le diable n'est pas même placé à cette porte par laquelle nous allons à Dieu. Car cette porte c'est le Christ, et c'est par le Christ que nous entrons dans la vie éternelle [2]. Mais il est une autre porte par laquelle on entre dans le monde, c'est la porte de la mortalité ; il est comme portier à cette porte où notre chair infirme se détruit et se refait : il a le pouvoir sur cette mer que traversent les vaisseaux, mais pas un pouvoir tel qu'il agisse à l'insu ou contre la volonté du maître. Qu'on ne dise point : Il a perdu la puissance qu'il avait dans les grands emplois ; mais moi je suis dans les plus basses régions, il peut avoir un pouvoir sur moi, et je devrais le servir. Ici point d'illusion; ton Maître te connaît, et il te connaît au point de savoir le nombre de tes cheveux [1]. Que crains-tu donc ? Le démon t'aiguillonnera peut-être dans ta chair : mais c'est là le fouet de ton maître, et non le pouvoir du tentateur. Il voudrait nuire au salut qui t'est promis, mais il en est empêché; afin qu'on ne le lui permette point, prends Jésus-Christ pour chef ; repousse la tête du dragon, éloigne ses suggestions, et ne t'éloigne point de ta voie. « Là est le dra- « gon que vous avez fait pour servir de jouet ».

11. Veux-tu voir qu'il ne peut te nuire, si Dieu ne le permet ? « Toutes les créatures at- « tendent de vous la nourriture au temps « marqué [2] ». Ce dragon voudrait manger aussi, mais il ne dévore point celui qu'il voudrait. « Toutes les créatures attendent de vous « la nourriture au temps marqué ». « Toutes », et celles qui rampent, qui sont sans nombre, et les grands animaux et les petits, et ce dragon, et toutes les créatures dont vous avez rempli la terre : « Toutes attendent de vous la nour- « riture au temps marqué » ; à chacun la nourriture qui lui est propre. Tu as ta nourriture, le dragon aussi a la sienne. Si la vie est chrétienne, tu as pour nourriture le Christ ; en t'éloignant du Christ, tu seras la nourriture du dragon. « Toutes les créatures attendent « de vous leur nourriture au temps marqué ». Qu'est-il dit au dragon ? « Tu mangeras la « terre ». Dieu dit donc au dragon : « Tu man- « geras la terre, tous les jours de ta vie ». Voilà quelle est la nourriture du dragon. Tu ne veux pas que Dieu te donne en pâture à ce dragon ? Eh bien ! non, ne sois pas la pâture du dragon, c'est-à-dire, n'abandonne pas les préceptes de Dieu. A cet endroit même où Dieu dit au dragon : « Tu mangeras la terre », il est dit à l'homme prévaricateur : « Tu es terre, « et tu retourneras dans la terre [3] ». Veux-tu n'être point la proie du serpent ? Ne sois point terre. Mais, diras-tu, comment n'être pas une terre ? Arrière les goûts terrestres. Ecoute saint

[1] Rom. XIII, 1. — [2] Jean, X, 9.

[1] Matth. X, 30. — [2] Ps. CIII, 27. — [3] Gen. III, 14, 19.

Paul, afin de n'être pas une terre. Ton corps est une terre à la vérité, mais toi ne sois pas terrestre. Qu'est-ce à dire ? « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez ce qui est « en haut, où est le Christ assis à la droite de « Dieu ; ayez des goûts d'en haut, et non des « goûts de la terre [1] ». Ne pas goûter la terre, c'est n'être point terrestre : et si tu n'es pas une terre, tu ne seras point la pâture du serpent, qui a la terre pour nourriture. Dieu donne au serpent sa nourriture, quand il veut, et comme il veut ; mais il fait un discernement exact, et ne saurait se tromper, il ne lui donnera point de l'or pour de la terre. « Toutes « les créatures, Seigneur, attendent de vous « la nourriture au temps marqué ; vous don- « nez, elles recueillent [2] ». Cette nourriture est en leur présence ; mais si vous ne donnez, elles ne recueillent point. Job était en présence du diable ; et le démon n'en fit point sa proie, n'osa même l'attaquer, que sur la permission de Dieu [3]. « Elles l'attendent de vous ; « quand vous donnez, elles recueillent » : elles ne recueillent point, si vous ne donnez.

12. Et nous, mes frères, quelle est notre nourriture ? Voici ce que dit notre psaume : « Vous ouvrez la main, elles sont rassasiées de « vos dons ». Que signifie cette parole, ô mon Dieu, vous ouvrez votre main ? Votre main, c'est le Christ. « A qui le bras du Seigneur a « t-il été révélé [4] ? » Révéler ici, c'est ouvrir ; car une révélation est une manifestation. « Or, vous ouvrez la main, et elles sont rassa- « siées de vos dons ». Quand vous révélez votre Christ, « tout est comblé de vos bontés ». Ces créatures n'ont point par elles-mêmes ces richesses ; et souvent vous le leur faites sentir : « Car vous détournez votre face, et elles sont « dans le trouble [5] ». Plusieurs au comble des biens se sont attribué ce qu'ils avaient, et ont voulu s'en glorifier comme d'un fruit de leur propre justice, et se sont dit : Me voilà juste, me voilà grand : ils ont mis en eux-mêmes leur complaisance. Et l'Apôtre leur dit : « Qu'avez-vous, que vous n'ayez reçu [6] ? » Or, Dieu voulant nous prouver que c'est de lui que nous tenons tout, et nous faire unir l'humilité aux dons de sa bonté, nous jette parfois dans la confusion. Il détourne de nous son visage, et nous tombons dans l'épreuve ; il nous montre que notre justice, que notre vie régulière ne nous venaient que de sa direction. « Vous détournez votre face, et ils sont « dans le trouble ». Voyez ce qui est dit dans un autre psaume : « J'ai dit dans mon abon- « dance : Je ne serai point ébranlé éternelle- « ment [1] ». Comblé de richesses, il a présumé de lui-même, il a cru que ses richesses venaient de lui-même, et il a dit dans son cœur : « Je ne serai point ébranlé éternellement ». Mais bientôt l'expérience lui ayant appris qu'il a reçu de Dieu la grâce, il remercie le Seigneur : « C'est dans votre bonté, Seigneur, « que vous m'avez donné la beauté et la « force [2] ». De même ici : « Vous ouvrez votre « main », vous ouvrirez donc votre main, la vôtre et non la leur, « et toutes les créatures « seront comblées de vos bontés. Elles seront « dans le trouble quand vous détournerez « votre face ».

13. Mais pourquoi en agir ainsi ? Pourquoi les jeter dans le trouble en détournant votre face ? « Vous retirez leur esprit, et ils meu- « rent ». Leur esprit, c'est leur orgueil. Ils se glorifient donc, s'attribuent à eux-mêmes ce qu'ils sont, et se croient justes par eux-mêmes. Détournez donc votre face, afin qu'ils soient dans le trouble ; retirez leur esprit, afin qu'ils tombent, qu'ils crient vers vous en disant : « Exaucez-moi, ou plutôt, Seigneur, mon es- « prit est en défaillance ; ne détournez point « de moi votre face [3]. Vous retirez leur « esprit et ils succomberont, et rentreront « dans leur poussière ». L'homme qui se repent de son péché reconnaît qu'il n'a en lui-même aucune force, il confesse à Dieu qu'il n'est que cendre et poussière. O homme superbe, te voilà donc rentré dans la poussière : ton esprit n'est plus en toi ; tu n'as plus de jactance, plus d'orgueil, plus de confiance dans ta justice ; tu vois que tu viens de la poussière, et que le Seigneur, en détournant sa face, te fait rentrer dans la poussière. Implore donc sa démence, en confessant que tu es poussière et faiblesse.

14. Voyons la suite : « Vous enverrez votre « esprit, et ils seront créés [4] ». Vous retirerez d'eux leur esprit pour leur envoyer le vôtre : « vous retirerez donc leur esprit » et ils n'auront plus leur esprit propre. Sont-ils alors dénués complétement ? « Bienheureux ceux qui sont « pauvres d'esprit » ; mais ils ne sont point dans le dénûment, puisque : « Le royaume des

[1] Coloss. III, 1, 2. — [2] Ps. CIII, 28. — [3] Job, I, 12. — [4] Isa. LIII, 1. — [5] Ps. CIII, 29. — [6] I Cor. IV, 7.

[1] Ps. XXIX, 7. — [2] Id. 8. — [3] Id. CXLII, 7. — [4] Id. CIII, 30.

« cieux leur appartient [1] ». En renonçant à leur propre esprit, ils auront l'esprit de Dieu. Voici ce qu'il dit aux martyrs futurs : « Quand « ils vous auront saisis, et qu'ils vous emmène« ront, ne vous inquiétez pas comment vous « parlerez, ni de ce que vous direz; car ce n'est « point vous qui parlez, mais bien l'Esprit de « votre Père qui parle en vous [2] ». Ne vous attribuez point votre force, car si elle venait de vous et non de moi, ce serait une dureté plutôt qu'une force. « Vous retirerez leur esprit « et ils tomberont et retourneront dans leur « poussière ; vous enverrez votre esprit, et ils « seront créés. Car nous sommes l'œuvre de « Dieu », nous dit l'Apôtre, « créés dans les bon« nes œuvres [3] ». De son esprit nous vient la grâce qui nous fait vivre dans la justice ; car c'est lui qui justifie l'impie [4]. « Vous retirerez « leur esprit et ils tomberont; vous enverrez « votre esprit et ils seront créés, et vous re« nouvellerez la face de la terre » : c'est-à-dire, vous y mettrez des hommes nouveaux, qui confesseront que leur justice ne vient pas d'eux-mêmes, afin que votre grâce soit en eux. Voyez quels sont les hommes par qui la face de la terre a été renouvelée. Saint Paul nous répond : « J'ai travaillé plus que tous « les autres ». Qu'est-ce à dire, ô Paul ? Voyez bien si c'est vous, si c'est votre esprit. « Non « pas moi », dit-il, « mais la grâce de Dieu « avec moi [5] ».

15. Qu'arrivera-t-il donc lorsque Dieu aura enlevé notre esprit, et que nous serons dans notre poussière, considérant pour notre bien quelle est notre infirmité, afin qu'en recevant l'esprit de Dieu nous soyons renouvelés ? Vois la suite : « Que la gloire de Dieu subsiste à « jamais [6] ». Non ta gloire, non la mienne, non celle de celui-ci ou de celui-là, mais « la « gloire de Dieu »; qu'elle subsiste non pour un temps, mais « à jamais ». « Le Seigneur se « complaira dans ses œuvres ». Non point dans les tiennes comme venant de toi ; car si tes œuvres sont mauvaises, c'est à cause de l'iniquité qui vient de toi ; si elles sont bonnes, c'est par la grâce de Dieu. « Le Seigneur se « complaira dans ses œuvres ».

16. « C'est lui qui regarde la terre, et elle « tremble ; il touche les montagnes, et elles « s'embrasent [7] ». O terre, tu t'applaudissais dans ta bonté, tu t'arrogeais tes forces, ton opulence, et voilà qu'un regard du Seigneur te fait trembler. Ah ! qu'il te regarde, et que son œil te fasse trembler ; mieux vaut l'humilité qui tremble, que l'orgueil qui s'applaudit. Voyez comment Dieu regarde la terre et la fait trembler. Voilà que l'Apôtre, s'adressant à une terre qui s'applaudit, qui a confiance en elle-même, lui dit : « Travaillez à vous « sauver, avec crainte et tremblement ; car « c'est Dieu qui opère en vous [1] ». Voici donc vos paroles, ô bienheureux Apôtre : « Tra« vaillez », c'est le travail qui nous est commandé; pourquoi « avec tremblement ? » « C'est « que Dieu », dit l'Apôtre, « opère en vous ». Ainsi donc c'est parce que « Dieu opère » que nous devons travailler « avec crainte ». Parce que c'est lui qui nous donne, que ce qui est en nous ne vient pas de nous, il nous faut travailler avec crainte et avec tremblement : si nous n'avons aucune crainte, il nous ôtera ce qu'il nous a donné. Travaille donc avec crainte ; vois dans un autre psaume : « Servez le Seigneur « avec crainte, et tressaillez devant lui avec « tremblement [2] ». Si donc notre allégresse doit être mêlée de crainte, Dieu regarde la terre, et elle tremble : que son regard fasse trembler nos cœurs ; et alors Dieu y prendra son repos. Ecoute aussi un autre passage : « Sur « qui reposera mon esprit ? Sur l'homme « humble et calme, sur l'homme qui tremble « à ma parole [3]. Lui qui regarde la terre « et elle tremble ; qui touche les montagnes « et elles s'embrasent ». Ces montagnes, c'étaient les superbes, qui s'applaudissaient, et que Dieu n'avait pas encore touchés ; il les touche, et les voilà qui s'embrasent. Qu'est-ce que s'embraser pour des montagnes ? Offrir à Dieu leur prière. Voilà donc ces montagnes grandes, superbes, gigantesques, et qui n'invoquent point le Seigneur : elles voulaient être invoquées, sans invoquer aucun supérieur. Quel est sur la terre l'homme puissant, élevé, orgueilleux, qui daigne s'humilier devant Dieu pour prier ? Je parle ici des impies, et non des cèdres du Liban que le Seigneur a plantés. Tous ces impies, toutes ces âmes infortunées, ne savent invoquer le Seigneur, et veulent recevoir les hommages des hommes. Telle est la montagne qui a besoin d'être touchée par le Seigneur, pour s'enflammer ; mais dès qu'elle sera embrasée, sa prière montera vers Dieu comme le sacri-

[1] Matth. v, 3. — [2] Id. x, 19, 20. — [3] Ephés. II, 10. — [4] Rom. IV, 5. — [5] I Cor. XV, 10. — [6] Ps. CIII, 31. — [7] Id. 32.

[1] Philipp. II, 12, 13. — [2] Ps. II, 11. — [3] Isa. LXVI, 2.

fice du cœur. Ce n'est d'abord qu'une fumée légère, puis on se frappe la poitrine, puis on répand des larmes, car la fumée provoque les larmes. « Il touche les montagnes, et elles « s'embrasent ».

17. « Je chanterai au Seigneur durant ma « vie ». Que doit-il chanter ? Il chantera tout ce qu'il est. Chantons au Seigneur dans notre vie. Maintenant la vie est pour nous une espérance, elle sera ensuite une éternité. La vie d'une vie mortelle est l'espérance d'une vie immortelle. « Je chanterai durant ma vie au « Seigneur ; je chanterai mon Dieu sur la « harpe tant que je subsisterai [1] ». Puisque je dois être en lui sans fin, je chanterai mon Dieu tant que je subsisterai. N'allons pas nous imaginer qu'après avoir commencé à chanter Dieu dans la céleste Jérusalem, nous puissions faire autre chose ; toute notre vie sera de chanter Dieu. Si Dieu pouvait nous fatiguer, nos louanges à sa gloire le pourraient aussi : mais l'aimer toujours, c'est le louer toujours. « Je chanterai mon Dieu, tant que « je vivrai ».

18. « Que mon entretien soit agréable à son « cœur ; pour moi, je n'aurai de joie que dans « mon Dieu ». « Que mon entretien lui soit « agréable [2] ». Quel entretien peut avoir un homme avec Dieu, qui ne soit une confession de ses péchés ? Avouer à Dieu ce que tu es, c'est avoir un entretien avec lui. Dispute avec lui, fais de bonnes œuvres, et compte avec Dieu. « Lavez-vous, purifiez-vous », dit Isaïe, « effacez de devant mes yeux la malice de « vos pensées ; cessez de commettre l'injus- « tice, apprenez à faire le bien, relevez l'or- « phelin, défendez la veuve, puis venez, « disputons ensemble, dit le Seigneur [3] ». Qu'est-ce que disputer avec Dieu ? Fais-toi connaître à celui qui te connaît déjà, et il se fera connaître à toi qui l'ignores. « Que ma « dispute lui soit agréable ». Voilà donc ce qui plaît au Seigneur, ta discussion, le sacrifice de ton humilité, l'affliction de ton cœur, l'holocauste de ta vie, voilà ce qui est agréable au Seigneur. Pour toi, où trouves-tu quelque douceur ? « Pour moi, je mettrai ma joie dans « le Seigneur ». Tel est l'entretien dont je parlais. Fais-toi connaître à celui qui te connaît, et il se fera connaître à toi, qui ne le connais pas. Ta confession lui est agréable, et sa grâce est pour toi une douceur. Car il s'est dit à toi. Comment se dire à toi ? Par son Verbe. Quel Verbe ? Le Christ. Il te parle, et il se dit. Envoyer son Christ, c'était se dire. Ecoutons donc, mes frères, écoutons le Verbe lui-même : « Celui qui me voit, voit aussi « mon Père [1]. Pour moi, je mettrai ma joie « dans le Seigneur ».

19. « Que les pécheurs soient effacés de la « terre [2] ». On dirait une colère du Prophète. O bénie soit l'âme dont c'est là l'hymne et le gémissement ! Plaise à Dieu que votre âme soit avec cette âme, qu'elle y soit unie, liée, attachée ! Elle verrait alors la douceur de cette colère. Qui peut comprendre ceci, s'il n'est rempli de charité ? « Que les pécheurs soient « effacés de la terre ». Tu trembles devant cette malédiction, et de qui vient-elle ? D'un saint. Assurément il sera exaucé. Mais il est dit aux saints : « Bénissez, et ne maudissez « point [3] ». Que signifie donc : « Que les pé- « cheurs disparaissent de la terre ? » Oui, qu'ils disparaissent ; que leur esprit leur soit retiré, et qu'ils s'affaissent, afin que Dieu envoie son esprit qui les créera de nouveau. « Que les « pécheurs disparaissent de la terre, ainsi que « les méchants, en sorte qu'ils ne soient « plus ». Qu'est-ce qu'ils ne seront plus, sinon qu'ils ne seront plus méchants ? Mais pour n'être plus méchants, ils deviendront donc justes. Voilà ce que veut le Prophète, et il en est au comble de la joie, et il en revient au premier verset du psaume : « O mon âme, « bénis le Seigneur ». Oui, mes frères, que notre âme bénisse le Seigneur, qui a daigné nous donner, à moi des forces et des paroles, à vous l'attention et la bonne volonté. Que chacun se souvienne de ce qu'il a entendu ; qu'il s'en entretienne intérieurement, qu'il rumine la nourriture qu'il a prise, et ne la perde point dans les entrailles de l'oubli. Que ce précieux trésor repose dans votre bouche [4]. Il en a coûté un grand travail, pour étudier et pénétrer ces symboles, un grand travail encore pour les prêcher et les élucider : que cette fatigue vous soit profitable, et que notre âme bénisse le Seigneur.

[1] Ps. CIII, 33. — [2] Id. 34. — [3] Isa. I, 16-18.

[1] Jean, XIV, 9. — [2] Ps. CIII, 35. — [3] Rom. XII, 14. — [4] Prov. XXI, 20.

DISCOURS SUR LE PSAUME CIV.

LOUANGE A DIEU DANS SA BONTÉ.

Le titre indique le sujet du psaume, ou l'ordre prophétique intimé aux Evangélistes d'annoncer l'Evangile aux peuples de la terre. Le Prophète nous exhorte à louer Dieu par la parole et par les bonnes œuvres, à nous tenir en sa présence, à le chercher toute notre vie, même après l'avoir trouvé, c'est-à-dire à nous attacher à lui par l'amour; en un mot, à le prendre pour notre héritage, à le servir pour lui-même ou par une charité parfaite. Voilà pour les chrétiens plus parfaits. Aux faibles il offre pour exemple la foi des patriarches et l'accomplissement des promesses qui leur étaient faites. Or, la foi fait de nous des enfants d'Abraham; ce qui regarde le Nouveau Testament, ou héritage de la foi qui en est le précepte et le nerf. Le Prophète nous dit que ces promesses étaient pour mille générations, ce qui s'entend de la durée du monde, or, ces générations doivent avoir une fin; mais en outre de la terre de Chanaan, il y a la terre du ciel qui est la récompense éternelle comme le Testament. Le Prophète nous raconte les bienfaits de Dieu envers ses élus qui vont de nation en nation, et en faveur desquels il châtie les rois de Gerare et d'Egypte; il les appelle Christs, parce qu'ils étaient chrétiens par avance, et Prophètes parce qu'ils étaient des images du Christ. Il envoie Joseph en Egypte, pour y souffrir, et y enseigner la vraie sagesse. Il fit éclater en faveur de son peuple une protection qui stimula l'envie des Egyptiens, puis envoya Moïse et Aaron pour les délivrer par des prodiges tels que les ténèbres, les eaux changées en sang, les moucherons, la grêle qui brisa les arbres, les sauterelles qui dévorèrent tout; tandis que les Hébreux s'enrichirent aux dépens de l'Egypte qui se réjouit de leur départ, quand elle vit les prodiges du Seigneur. Dieu les couvrit d'une nuée, leur envoya des viandes, fit jaillir l'eau du rocher, leur donna ainsi les biens du temps, afin qu'ils n'eussent d'autre soin que d'acquérir ceux de l'éternité. Cependant ce n'est point en vue de ces récompenses terrestres, mais bien par amour, que nous devons servir Dieu.

1. Le psaume cent quatrième est le premier de ceux qui portent l'inscription : « Alleluia ». Ce mot, ou plutôt ces deux mots signifient louange à Dieu. Aussi le psaume commence-t-il ainsi : « Confessez Jéhovah, invoquez son « nom [1] ». Or, le mot « confessez » doit s'entendre d'une confession de louanges, comme cette parole du Christ : « Je vous confesse, « Dieu du ciel et de la terre [2] ». Après la louange vient en effet l'invocation, renfermant tous les désirs de celui qui prie. De là vient que l'oraison dominicale commence par une très-courte louange, qui est celle-ci : « Notre Père, qui êtes aux cieux [3] ». Viennent ensuite les demandes. De là vient que nous lisons dans un autre psaume : « Nous vous « confesserons, Seigneur, nous vous confes- « serons, et nous invoquerons votre nom [4] ». Voilà ce qui est marqué plus clairement ailleurs : « En louant le Seigneur, je l'invoque- « rai, et je serai délivré de mes ennemis [5] ». De même ici : « Confessez le Seigneur, invo- « quez son nom » ; ce qui revient à dire : Louez le Seigneur, et invoquez son nom. Le Seigneur exauce en effet celui qui invoque, si cette invocation est une louange, et c'est une louange, quand il voit que c'est un acte d'amour. Et en quoi le Seigneur exige-t-il

[1] Ps. CIV, 1. — [2] Matth. XI, 25. — [3] Id. VI, 9. — [4] Ps. LXXIV, 2. — [5] Id. XVII, 4.

qu'un bon serviteur lui témoigne de l'amour, sinon dans cette recommandation : « Paissez « mes brebis [1] ? » C'est pourquoi le psaume ajoute : « Annoncez ses œuvres parmi les « nations »; ou plutôt, selon la force du grec, conservée dans quelques traductions : « Evan- « gélisez mes œuvres parmi les nations ». A qui peuvent s'adresser ces paroles, sinon aux évangélistes, d'une manière prophétique?

2. « Célébrez-le dans vos chants et sur le « psaltérion [2] » ; c'est-à-dire dans vos paroles et dans vos œuvres. Le chant vient de la voix, c'est la main qui touche du psaltérion. « Ra- « contez toutes ses merveilles, glorifiez-vous « dans son saint nom [3] ». Ces deux derniers versets peuvent très-bien être la répétition des versets supérieurs : « Racontez toutes ses « merveilles », se rapporterait à cette autre parole : « Louez-le dans vos chants »; et : « Glorifiez son saint nom », à : « Louez-le sur le « psaltérion ». La première partie désigne cette louange qu'on chante en l'honneur de Dieu, en racontant ses merveilles; la seconde, ces bonnes œuvres faites en l'honneur de Dieu, sans vouloir tirer d'une bonne œuvre la moindre louange pour sa propre vertu. Aussi, après avoir dit : « Glorifiez-vous », ce que l'on peut faire par de bonnes œuvres; le Prophète ajoute : « Dans son saint nom, afin

[1] Jean, XXI, 17. — [2] Ps. CIV, 2. — [3] Id. 3.

« que celui qui se glorifie, se glorifie dans le « Seigneur [1] ». Que ceux donc qui prennent le psaltérion, non point pour eux, mais en son honneur, n'affectent point de faire leurs bonnes œuvres devant les hommes, afin d'en être vus ; autrement ils ne recevraient aucune récompense de notre Père qui est dans le ciel [2] ; mais que leurs bonnes œuvres éclatent devant les hommes, non point afin qu'ils vous voient vous-mêmes, mais afin qu'à la vue de vos bonnes œuvres, ils glorifient leur Père qui est dans le ciel [3]. Voilà ce que le Prophète appelle se glorifier en son nom. De là cette parole d'un autre psaume : « Mon « âme se glorifiera dans le Seigneur ; que « ceux qui ont le cœur doux m'entendent, et « partagent mon allégresse [4] ». Ce qui revient presque à cette parole : « Qu'il soit dans la « joie, le cœur de ceux qui cherchent le Sei- « gneur [5] ». En sorte qu'ils sont dans la joie, ces cœurs doux qui n'ont point une amère jalousie contre ceux qui font le bien.

3. « Cherchez le Seigneur, et reprenez cou- « rage [6], *confortamini* ». Cette expression rend mieux la force du grec, bien qu'elle semble moins latine. Aussi trouvons-nous dans certains exemplaires : *Confirmamini*, soyez plus fermes ; dans d'autres : *Corroboramini*, soyez plus forts. C'est à Dieu que l'on dit en effet : « Vous êtes ma force [7] » ; et encore : « C'est pour vous que je garderai ma « force [8] » ; afin qu'en le cherchant, et qu'en nous approchant de lui, nous soyons éclairés et raffermis : de peur que l'aveuglement ne nous empêche de voir ce qu'il faut faire, et la faiblesse de faire ce que nous pourrions voir. Donc, afin que nous puissions voir, on nous dit : « Approchez, et soyez dans la lumière [9] » ; et afin que nous puissions agir : « Cherchez le « Seigneur, et acquérez la force. Cherchez « toujours sa face ». Qu'est-ce que la face du Seigneur, sinon la présence de Dieu ? Il en est de même de la face du vent, et de la face du feu ; il est dit en effet : « Comme le vent « chasse la paille devant sa face [10] » ; et encore : « Comme la cire coule en face du feu [11] », et bien d'autres passages de l'Écriture, où la face ne signifie rien autre chose que la présence. Mais que signifie : « Cherchez toujours « sa face ? » Je sais que le souverain bonheur pour moi est de m'attacher à Dieu [1]. Mais si je cherche Dieu toujours, quand le trouverai-je ? Ou bien « toujours », signifierait-il pendant toute cette vie que nous passons ici-bas, depuis que nous avons connu que nous devions le faire, puisque après l'avoir trouvé, il faut le chercher encore ? La foi l'a trouvé en effet, mais l'espérance le cherche encore. La charité l'a trouvé par la foi, mais elle cherche à le posséder par la claire vue ; c'est alors que nous le trouverons de manière qu'il nous suffira, et que nous ne devrons plus le chercher. Si la foi ne le trouvait en cette vie, l'Écriture ne nous dirait point : « Cherchez le Seigneur » ; et quand vous l'aurez trouvé, « que l'impie « abandonne ses voies, et l'homme d'iniquité « ses pensées [2] ». De même, si l'on ne devait point le chercher encore après l'avoir trouvé, elle ne dirait point : « Si nous espérons ce que « nous ne voyons pas, nous l'attendons par la « patience [3] » ; ni avec saint Jean : « Nous savons « que quand il apparaîtra, nous serons sem- « blables à lui, parce que nous le verrons tel « qu'il est [4] ». Et quand nous l'aurons vu face à face, et tel qu'il est, ne faudra-t-il point le chercher encore, et le chercher sans fin, puisqu'il faut l'aimer sans fin ? A un homme présent, nous disons en effet : Je ne te recherche point, pour lui dire, je ne t'aime point. D'où il suit que l'on recherche celui que l'on aime, alors même qu'il est présent, et qu'un amour continuel s'efforce de ne s'en éloigner jamais. L'amour, loin de se fatiguer de la vue de son objet, le veut toujours sous ses yeux, le cherche même présent. Tel est le sens de cette parole : « Cherchez toujours sa face » ; en sorte que cette recherche qui signifie l'amour, ne finit point lorsque l'on trouve ; mais à mesure que l'amour s'enflamme, on recherche encore celui qu'on avait trouvé.

4. Mais ce Prophète qui loue Dieu avec une ardeur si vive, tempère sa flamme et se met à notre niveau pour nous parler ; afin d'allaiter notre amour encore faible, il nous raconte les merveilles de Dieu : « Souvenez-vous des « merveilles qu'il a faites, des prodiges de sa « puissance, et des oracles de sa bouche [5] ». Parole qui paraît assez semblable à cette réponse faite à Moïse qui demandait à Dieu qui il était : après lui avoir répondu : « Je suis ce- « lui qui suis », Dieu ajoute : « Tu diras aux en-

[1] I Cor. I, 31. — [2] Matth. VI, 1. — [3] Id. V, 16. — [4] Ps. XXXIII, 2, 3. — [5] Id. CIV, 3. — [6] Id. 4. — [7] Id. XVII, 2. — [8] Id. LVIII, 10. — [9] Id. XXXIII, 5. — [10] Id. LXXXII, 14. — [11] Id. LXVII, 3.

[1] Ps. LXXII, 28. — [2] Isa. LV, 6, 7. — [3] Rom. VIII, 25. — [4] I Jean, III, 2. — [5] Ps. CIV, 5.

« fants d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers « vous ». Il faut être une montagne pour comprendre Dieu dans une définition si courte ; puis Dieu, pour expliquer son nom, voulut bien s'abaisser jusqu'à notre proportion, en disant : « Je suis le Dieu d'Abraham, « le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob ; c'est là « mon nom pour l'éternité [1] ». Il voulut nous faire comprendre que ceux dont il se dit Dieu, vivent avec lui éternellement ; et il disait ainsi ce que les plus faibles pouvaient comprendre, afin que cette autre parole : « Je suis celui qui « suis », fût comprise autant que possible par ceux dont la charité est assez robuste pour chercher toujours sa face. Si donc c'est beaucoup pour vous de voir ou de chercher ce qu'il est : « Souvenez-vous de ses merveilles, « de ses prodiges et de ses jugements ».

5. Et à qui s'adresse le Prophète ? « Postérité d'Abraham son serviteur, fils de Jacob « son élu [2] ». Vous, enfants d'Abraham, vous, fils de Jacob, « Souvenez-vous des merveilles « qu'il a opérées, de ses prodiges, de ses juge« ments ». Et de peur qu'on n'attribue ces paroles à la seule nation des Israélites selon la chair, et que par cette race d'Abraham on ne comprenne les enfants selon la chair, plutôt que les enfants de la promesse, auxquels saint Paul a dit en parlant aux Gentils : « Vous êtes la race d'Abraham, les héritiers « selon la promesse [3] », voilà que le Prophète nous dit ensuite : « C'est le Seigneur qui est « notre Dieu, ses jugements remplissent la « terre [4] ». Voici ce que dit Isaïe à cette Jérusalem libre qui est notre mère : « Celui qui t'a « délivrée, c'est ton Dieu, qui sera nommé le « Dieu de la terre [5] ». Est-ce seulement le Dieu des Juifs ? Loin de là [6] : « C'est le Seigneur qui « est notre Dieu, et ses jugements remplissent « toute la terre ». Car l'Eglise est partout, et c'est l'Eglise qui prêche ses jugements. Pourquoi donc un autre psaume nous dit-il : « Il « annonce sa parole à Jacob, sa justice et ses « jugements à Israël ; mais il n'a pas traité « ainsi les autres peuples, et ne leur a pas « découvert ses jugements [7] ? » Le Prophète a voulu nous dire par là qu'il n'y a qu'un seul peuple qui soit la postérité d'Abraham, et que ce peuple est formé de tous les autres, en sorte qu'il n'y a qu'un seul peuple appelé à l'adoption. En dehors de cette nation, Dieu n'a pas manifesté ses jugements ; car ils ne sont point compris de ceux qui ne croient point, quoiqu'ils soient annoncés ; ne pas croire, c'est ne pas comprendre.

6. « Il s'est souvenu de son alliance dans la « suite des siècles [1] ». D'autres exemplaires portent, non plus, *in sæculum*, mais *in æternum*, dans l'éternité ; ambiguïté qui vient du grec. S'il faut comprendre ici *in æternum*, éternellement, et non *in sæculum*, dans la suite des siècles, comment alors expliquerons-nous ce qui suit : « De ce Verbe qu'il étend « à mille générations ? » car ici il y a une fin ; mais il dit ensuite : « Que Dieu disposa de cette « parole en faveur d'Abraham, d'un serment « en faveur d'Isaac ; qu'il l'affermit en Jacob « comme un précepte, et en Israël comme un « testament éternel [2] ». Ici, nulle ambiguïté : le grec porte αἰώνιον, que l'on n'a jamais traduit en latin que par *æternum* ; à peine quelques-uns l'ont-ils traduit par *æternale*. A moins, cependant, qu'on ne traduise plus familièrement αἰῶνα, par « un siècle », et αἰώνιον, par « non éternel », mais une durée séculaire ; je ne connais personne qui ait hasardé cette traduction. S'il vous faut comprendre ici l'Ancien Testament à cause de la terre de Chanaan ; car voici le texte : « Il l'a donné à Jacob « comme une loi », et à lui encore, « à Israël « comme un testament éternel, en disant : « Je te donnerai la terre de Chanaan, partagée « entre vous comme un héritage [3] ». Comment alors entendre l'expression « éternel », puisque cette terre ne peut demeurer éternellement en héritage ? Et s'il y a un Ancien Testament, c'est qu'il a été aboli par le Nouveau. Mais « mille générations » ne paraissent rien désigner d'éternel, car elles ont une fin, et sont bien nombreuses pour des années temporelles. Bien qu'une génération, en grec, γενεάν, ne contienne pas beaucoup d'années, puisque l'on a borné la moindre à quinze années, âge où un homme peut engendrer, quelles sont ces mille générations, à partir non-seulement d'Abraham à qui Dieu fit ces promesses, jusqu'au nouveau Testament, mais même à partir d'Adam jusqu'à la fin du monde ? Qui oserait assurer au monde une durée de quinze mille années ?

7. Il me semble donc que l'on ne doit pas appliquer ces paroles du Prophète à l'Ancien Testament qui devait remplacer le Nou-

[1] Exod. III, 13, 14. — [2] Ps. CIV, 6. — [3] Gal. III, 29. — [4] Ps. CIV, 7. — [5] Isa. LIV, 5. — [6] Rom. III, 29. — [7] Ps. CXLVII, 19, 20.

[1] Ps. CIV, 8. — [2] Id. 9, 10. — [3] Id. 11.

veau; puisqu'un autre Prophète nous dit : « Voici que viennent des jours, dit le Seigneur, et j'affermirai avec Jacob une alliance nouvelle, mais peu semblable à celle « que j'ai établie avec leurs pères, quand je « les ai tirés de l'Egypte [1] »; c'est l'alliance de la foi, que relève saint Paul, quand il nous recommande Abraham pour modèle, et condamne ceux qui se glorifiaient des œuvres de la loi, par l'exemple de ce patriarche qui crut à Dieu avant la circoncision, et à qui sa foi fut imputée à justice [2]. Enfin après avoir dit que Dieu « s'est souvenu de son Testament « dans la suite des siècles », ce qu'il faut entendre de l'éternité, car c'est là le Testament de la justification, et de l'héritage éternel, que Dieu promit à la foi : « De cette parole « qu'il enjoignit pour mille générations ». Qu'est-ce à dire qu' « il enjoignit ? » Dire : « Je te donnerai la terre de Chanaan », ce n'est point là une injonction, mais une promesse. Une injonction nous dit ce qu'il faut faire, une promesse ce qu'il faut recevoir. La foi est donc un précepte, en sorte que le juste vit de la foi [3], et qu'à cette foi Dieu promet un héritage éternel. Ces « mille générations », sont un nombre parfait qui les désigne toutes, c'est-à-dire qu'il nous est enjoint de vivre selon la foi, tant qu'une génération succède à une génération. Tel est le commandement que pratique le peuple de Dieu, ou ces fils de la promesse, qui arrivent par la naissance, qui s'en vont par la mort, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de génération ; voilà ce que signifie le nombre mille, car le nombre dix, élevé au carré, est dix fois dix, et en le multipliant par dix, nous arrivons à mille. « Il en « disposa en faveur d'Abraham, il en fit le « serment à Isaac, il le confirma à Jacob », c'est-à-dire à Jacob lui-même, « comme une « loi ». Tels sont les trois patriarches dont le Seigneur s'appelle le Dieu d'une manière spéciale, et qu'il désigne dans le Nouveau Testament, quand il dit : « Beaucoup viendront d'Orient et d'Occident, et reposeront « avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le « royaume des cieux [4] ». Voilà l'héritage éternel. Car en disant ici qu'« il l'affermit en pré« cepte pour Jacob », le Prophète montre bien que la foi est un précepte, puisqu'une promesse ne prendrait pas le nom de précepte. Le précepte renferme une œuvre, la promesse une récompense. « L'œuvre de Dieu », dit le Seigneur, « c'est que vous croyiez en « celui qui m'a envoyé [1] ». Telle est la parole dont il a fait un précepte : « Il s'est souvenu « de son alliance dans le cours des siècles » ; parole de foi que nous prêchons [2] : « Dieu l'a « établie comme un précepte en Jacob lui« même, et à lui, Israël, comme un testament « éternel », c'est-à-dire qu'il donnera une récompense éternelle à l'accomplissement de cette parole, de ce precepte. « En disant : Je te « donnerai la terre de Chanaan, comme le « cordeau de ton héritage ». Comment cela serait-il éternel, si cette terre ne nous marquait rien d'éternel ? Elle est appelée terre promise, terre où coulent et le lait et le miel [3], ce qui nous marque la gloire de Dieu, grâce qui nous fait goûter combien le Seigneur est doux [4], et qui n'est point le partage de tous les hommes. Car la foi n'est point commune à tous [5]. Aussi le Prophète a-t-il ajouté : « C'est le cordeau de votre héritage ». De là cette parole que profère, dans un autre psaume, le Christ ou la race d'Abraham : « Le cordeau « a mesuré ma part dans un lieu ravissant, « et la portion de mon héritage est illustre « à mes yeux [6] ». Pourquoi dès lors l'appeler terre de Chanaan ? c'est ce que nous indique la signification de ce nom; Chanaan signifie en effet humble. Si on l'entend au point de vue de Noé qui prédit que Chanaan sera le serviteur de ses frères [7], nous y retrouvons la crainte servile : « Or, le serviteur ne demeure « pas éternellement dans la maison, mais le « fils y demeure éternellement [8] ». On chasse donc Chanaan, pour donner la terre des promesses aux enfants d'Abraham ; car la charité parfaite bannit toute crainte [9], en sorte que le fils demeure en la maison éternellement. De là vient qu'il est dit : « Et à Israël « lui-même, pour une alliance éternelle ».

8. Le Prophète parcourt ensuite l'histoire si connue et si vraie des Livres saints. « Ils « étaient en petit nombre alors, faibles et « voyageurs sur cette terre [10] ». C'est-à-dire, cette terre de Chanaan. Quand elle était habitée par leurs pères, Abraham, Isaac et Jacob, avant qu'ils l'eussent reçue en héritage, ils n'y étaient alors qu'en petit nombre et comme

[1] Jérém. XXXI, 31, 32.— [2] Gal. III, 5, 6.— [3] Rom. I, 17.— [4] Matth. VIII, 11.

[1] Jean, VI, 29.— [2] Rom. X, 8.— [3] Exod. III, 8, 17.— [4] Ps. XXXIII, 8. — [5] II Thess. III, 2. — [6] Ps. XV, 6. — [7] Gen. IX, 25. — [8] Jean, VIII, 35. — [9] I Jean, IV, 18. — [10] Ps. CIV, 12.

étrangers. Dans certains exemplaires, on trouve, non plus : *Paucissimi et incolæ*, mais : *Paucissimos et incolas*. Ce qui prouve que les traducteurs ont suivi la version grecque, version que l'on ne peut rendre en latin, sans une absurdité absolument intolérable. Pour traduire exactement, il nous faudra dire : *In eo esse illos numero brevi, paucissimos et incolas in ea* [1]. Mais ce que le grec exprime par : *In eo esse illos*, se traduit en latin par : *cum essent*, et ce verbe ne veut point d'accusatif, mais le nominatif. Qui dirait en effet : *Cum essent paucissimos ?* Mais on dit : *Cum essent paucissimi*, comme dans notre version.

9. « Comme ils étaient donc peu nombreux, « ou en très-petit nombre, et étrangers en « cette terre, ils passèrent de nation en na- « tion, de royaume en royaume ». Il y a ici répétition de ces expressions : « De nation en « nation ». « Il ne laissa personne leur nuire », c'est-à-dire, il ne le permit point. Le grec porte « les nuire », le latin « leur nuire ». « Il châtia « les rois à cause d'eux. Ne touchez point à mes « Christs », leur dit-il, « ne faites aucun mal à « mes Prophètes [2] ». Ainsi parlait le Seigneur aux rois qu'il châtiait, qu'il reprenait, afin de les empêcher de nuire aux saints patriarches, lorsqu'ils étaient en petit nombre et étrangers dans le pays de Chanaan. Bien qu'on ne lise point ces paroles dans l'histoire, il nous faut néanmoins comprendre que Dieu tint ce langage ou secrètement, comme le Seigneur parle au cœur des hommes, par des visions réelles et néanmoins occultes, ou qu'il le fit par le moyen des anges. Les rois de Gérare et d'Egypte furent avertis de ne point nuire à Abraham [3]; un autre roi de ne point nuire à Isaac [4], d'autres de ne point nuire à Jacob [5]; alors qu'ils étaient en petit nombre et étrangers, et avant que Jacob s'en allât en Egypte pour y habiter. C'est ce qui est marqué dans cette parole du Prophète : « Ils passèrent de nation « en nation, et de royaume en royaume ». Mais comme nous pourrions chercher comment, en si petit nombre, et étrangers avant d'entrer en Egypte et de s'y multiplier, ils ont pu subsister dans la terre étrangère, le Prophète ajoute : « Il ne permit à aucun homme « de leur nuire, il menaça les rois en leur fa- « veur. Ne touchez pas à mes Christs, et ne « faites aucun mal à mes Prophètes ».

10. On peut s'étonner qu'ils soient appelés des Christs, avant qu'il y eût une onction qui fît donner ce nom aux rois : onction que Saül reçut le premier, lui à qui David succéda comme roi ; puis les rois de Juda et d'Israël continuèrent de recevoir l'onction sainte qui figurait le seul et véritable Christ, à qui il a été dit : « Votre Dieu, ô Dieu, vous a oint « d'une huile de joie, qui vous élève bien au- « dessus de tous ceux qui doivent la parta- « ger [1] ». Comment donc ces anciens étaient-ils appelés des Christs ? Car nous lisons d'Abraham qu'ils étaient Prophètes, et ce qui est dit clairement de lui, doit s'entendre aussi des autres. Seraient-ils des Christs parce qu'ils étaient déjà chrétiens, quoique d'une manière invisible ? C'est d'eux, il est vrai, qu'est né le Christ selon la chair, mais le Christ était avant eux, ainsi qu'il le dit aux Juifs : « Je « suis avant qu'Abraham fût [2] ». Comment eussent-ils pu ne point le connaître, ou ne pas croire en lui, quand ils sont appelés prophètes parce qu'ils annonçaient le Christ quoique d'une manière figurée ? De là cette parole si claire du Sauveur : « Abraham a désiré voir « mon jour, il l'a vu et s'en est réjoui [3] ». Car sans la foi au Christ, nul n'a été réconcilié à Dieu, soit avant, soit après l'incarnation : et l'Apôtre l'a défini selon la vérité. « Il n'y a « qu'un seul Dieu, qu'un seul médiateur « entre Dieu et les hommes, c'est Jésus-Christ « homme [4] ».

11. Le Prophète nous raconte ensuite comment ils ont passé de nation en nation, de royaume en royaume. « Le Seigneur appela la « famine sur la terre, et brisa toute la force « que donne le pain. Il envoya devant eux un « homme ; Joseph fut vendu comme esclave ». Ce fut ainsi qu'ils passèrent « de nation en « nation, et de royaume en royaume ». Mais ne passons point légèrement sur les expressions des saintes Ecritures. « Il appela », dit le Prophète, « la famine sur la terre [5] » : comme si la famine était un personnage, ou quelque chose, ou quelque esprit qui dût venir à un appel : tandis que la faim n'est qu'un mal qui vient de la disette, et qu'elle est comme une maladie pour ceux qui l'endurent ; et comme bien souvent on ne fait cesser la maladie qu'avec des remèdes, on guérit aussi la faim

[1] Ἐν τῷ εἶναι αὐτοὺς ἀριθμῷ βραχεῖς, ὀλιγοστοὺς καὶ παροίκους ἐν αὐτῇ. — [2] Ps. CIV, 13-15. — [3] Gen. XII, 17-20 ; XX, 3. — [4] Id. XXVI, 8-11. — [5] Id. XXXI-XXXIII.

[1] Ps. XLIV, 8. — [2] Jean, VIII, 58. — [3] Id. 56. — [4] I Tim. II, 5. — [5] Ps. CIV, 16.

par la nourriture. Que signifie dès lors : « Il « appela la faim ? » Ces maux qu'endurent les hommes, seraient-ils soumis à de mauvais anges ? (car il est dit dans un autre psaume, que Dieu, par un juste jugement, affligea les hommes en leur envoyant des plaies par les mauvais anges [1]), alors appeler la faim, ce serait appeler l'ange de la faim, en lui donnant le nom du fléau qu'il dirige. De là viendrait que les anciens Romains s'étaient fait de semblables divinités, comme la Fièvre, la Pâleur. Ou bien ne vaudrait-il pas mieux dire que, pour Dieu, appeler la faim, c'est ordonner qu'il y ait une famine, en sorte que appeler, ce serait faire venir ; faire venir, serait dire, et dire ordonner ? Ce même Dieu qui appela la faim, « appelle ce qui n'est pas « comme ce qui est [2] ». L'Apôtre ne dit point que Dieu appelle ce qui n'est pas, afin de lui donner l'existence, « mais comme s'il était ». Car, aux yeux de Dieu, ce qu'il doit faire dans sa sagesse est déjà fait ; c'est de lui qu'il est dit ailleurs qu' « il a fait ce qui est à faire [3] ». Et quand arriva la famine, il est dit qu'elle fut appelée, qu'elle devait arriver, puisqu'elle entrait dans les secrètes dispositions de la divine sagesse. Le Prophète nous dit ensuite comment le Seigneur appela la famine : « Il « brisa toute la force du pain ». « Il brisa », est une expression inusitée en ce sens, et veut dire « anéantit ».

12. « Il envoya devant eux un homme ». Quel homme ? Joseph. Comment l'envoya-t-il ? « Joseph fut vendu pour être esclave [4] ». Cette action était bien coupable, de la part de ses frères, et cependant c'est Dieu qui envoyait Joseph en Egypte. Il est donc bien juste et nécessaire d'admirer comment Dieu tourne en bien les mauvais desseins des hommes, tandis que les hommes font un mauvais usage des biens de Dieu.

13. Le Prophète reprend ici sa narration, pour nous dire ce que souffrit Joseph dans ses humiliations, et comment il fut élevé en gloire. « Ses pieds furent resserrés dans les « entraves, le fer traversa son âme jusqu'à ce « que sa parole fût accomplie [5] ». L'histoire ne nous dit point que Joseph ait eu les entraves aux pieds ; et toutefois nous n'en pouvons douter. Car l'histoire peut omettre quelques détails, connus de l'Esprit-Saint qui parle dans notre psaume. Quant au fer qui traversa son âme, nous l'entendons d'une affliction très-poignante ; puisque le psaume ne parle point du corps, mais de l'âme. C'est d'une expression semblable que s'est servi l'Evangeliste, quand Siméon dit à Marie : « Cet enfant est « pour la ruine et pour la résurrection de « plusieurs en Israël, et comme un signe de « contradiction, et votre âme sera percée d'un « glaive, afin que les pensées de plusieurs « cœurs soient révélées [1] ». Car la passion du Sauveur fut pour plusieurs un sujet de ruine, qui révéla les secrets de bien des cœurs, dévoila ce qu'ils pensaient du Seigneur, et fut assurément pour sa mère qu'elle privait de son fils, un coup douloureux. Telle fut l'affliction de Joseph, « jusqu'à ce que s'accom« plît la prédiction qu'il fit en interprétant « les songes du roi selon la vérité : ce fut « alors qu'on le signala au roi, et qu'il lui « découvrit ce qu'il y avait de prophétique « dans ses songes [2] ». Mais comme il est dit : « jusqu'à l'accomplissement de sa parole », le Prophète craint que l'on n'attribue à un homme une si grande puissance, et il ajoute aussitôt : « La parole du Seigneur l'enflamma », ou même, selon le grec en certains exemplaires, « le brûla », au point qu'on le mit au nombre de ceux dont il est dit : « Glorifiez« vous en son saint nom. La parole du Sei« gneur le mit en feu ». Aussi, quand le Fils de Dieu envoya l'Esprit-Saint, virent-ils comme des langues de feu qui se divisaient [3]. Et l'Apôtre a dit : « Ayez la ferveur de l'es« prit [4] ». Telle est la ferveur qui manque à ceux dont il est dit, que « la charité de plu« sieurs se refroidira [5] ».

14. Le Prophète continue : « Le roi envoya « le délivrer ; le prince des peuples lui donna « la liberté ». Ce roi, qui est aussi le prince des peuples, « délia » Joseph « enchaîné », rendit la liberté « au prisonnier ». « Il l'établit chef « de toute sa maison, prince de tous ses états, « afin qu'il instruisît les princes comme lui« même, et qu'il enseignât la prudence à ses « vieillards [6] ». On lit dans le grec : « Qu'il « enseignât la sagesse à ses vieillards » ; ce que l'on peut rigoureusement traduire ainsi : « Afin qu'il instruisît les princes comme lui« même, et qu'il donnât la sagesse aux vieil« lards » : car le grec porte πρεσβυτέρους, que nous

[1] Ps. LXXVII, 49. — [2] Rom. IV, 17. — [3] Isa. XLV, 11, suiv. les Septante. — [4] Ps. CIV, 17. — [5] Id. 18, 19.

[1] Luc, II, 34, 35. — [2] Gen. XLI, 25. — [3] Act. II, 3. — [4] Rom. XII, 11. — [5] Matth. XXIV, 12. — [6] Ps. CIV, 20-22.

traduisons par les plus anciens, *seniores;* il ne porte pas γέροντας, c'est-à-dire, *senes*, les vieillards : quant à σοφίσαι, on ne peut le rendre en latin par une seule expression, il vient de sagesse, en grec σοφία, et non de prudence, en grec φρόνησις. Nous ne voyons pas toutefois que Joseph s'y soit appliqué pendant son élévation, pas plus que nous ne lisons, que dans ses malheurs il ait eu les fers aux pieds. Mais comment se pourrait-il qu'un si grand homme, adorateur du seul Dieu véritable, fût préposé aux subsistances corporelles, sans chercher à prendre soin de l'âme, à rendre ces peuples meilleurs ? L'historien sacré, inspiré par l'Esprit-Saint, a consigné dans l'histoire ce qui suffisait dans sa narration pour prédire l'avenir.

15. « Israël entra ainsi en Egypte, et Jacob « fut étranger dans la terre de Cham [1] ». Israël est ici le même que Jacob, et l'Egypte que la terre de Cham. Ici nous voyons clairement que la nation égyptienne tire son origine de Cham, fils de Noe, dont Chanaan était le fils aîné. Ainsi il faut corriger le mot de Chanaan dans les exemplaires où il se trouve. Il est mieux de traduire : « Il fut étranger », *accola*, que de traduire : « Il habita », comme on lit dans certains exemplaires; on aurait pu mettre « exilé », *incola,* tout aussi bien, car il ne signifie rien autre chose. On trouve en effet à cet endroit du grec le même verbe que plus haut, où il est dit : « Ils étaient peu nombreux « et étrangers sur cette terre ». Or, *incolatus* ou *accolatus,* ne désigne pas un indigène, mais un étranger. Voilà comment « ils ont « passé de nation en nation, de royaume en « royaume ». Le Prophète explique un peu plus au long ce qu'il n'avait dit qu'en un mot. Mais on pourrait demander de quel royaume ils passèrent chez un autre peuple. Car ils ne régnaient pas encore dans la terre de Chanaan; le peuple d'Israël n'y avait pas été établi en royaume. Comment donc faut-il le comprendre, sinon par anticipation, parce que c'était là que devait régner leur postérité ?

16. Le Prophète nous dit ensuite ce qui se fit en Egypte. « Dieu y multiplia son peuple « d'une manière prodigieuse, et le rendit plus « fort que ses ennemis [2] ». Le Prophete ne dit ici qu'un seul mot, afin de nous raconter plus bas ce qui eut lieu. Car le peuple de Dieu n'était pas plus fort que les Egyptiens, alors que l'on tuait ses enfants mâles, quand on les forçait à faire des briques; mais bien quand, avec une force divine, avec des prodiges et des miracles, le Seigneur leur Dieu les rendit redoutables et dignes de considération jusqu'à ce qu'enfin l'obstination du roi fût vaincue, et qu'en les poursuivant il allât s'engloutir dans la mer Rouge.

17. Ce qui est donc dit en un mot : « Il le « rendit plus fort que ses ennemis », le Prophète va nous le raconter d'une manière précise, comme si nous lui demandions comment cela arriva. « Il tourna leurs cœurs jusqu'à la « haine contre son peuple, jusqu'à employer « tous les artifices contre ses serviteurs [1] ». Faut-il entendre ou croire que Dieu tourne le cœur de l'homme pour commettre le péché? N'y a-t-il aucun péché, ou même qu'un péché léger à haïr le peuple de Dieu et à user d'artifice envers ses serviteurs ? Qui osera le dire ? Or, Dieu serait-il l'auteur des péchés si graves, lui qu'il ne faut croire auteur d'aucune faute, même la plus légère ? Où est l'homme sage, et il comprendra ces choses [2] ? Car la bonté de Dieu est admirable en ce qu'il fait agir pour le bien les méchants eux-mêmes, tant les hommes que les anges. C'est par leur corruption qu'ils sont méchants, et lui tire le bien de leur malice même. Avant de haïr son peuple, ils n'etaient pas au nombre des bons; mais ils étaient méchants et impies, enclins à envier le bonheur de leurs hôtes. Car l'envie, c'est la haine du bonheur des autres. Dieu donc tourna leur cœur, c'est-à-dire que l'envie leur fit haïr son peuple et tendre des embûches à ses serviteurs. Ce ne fut donc point en rendant leur cœur méchant, mais en faisant du bien à son peuple, qu'il tourna à la haine leur cœur spontanément mauvais. Ainsi ce n'est point leur cœur droit que Dieu tourne au mal, mais il tourne à la haine de son peuple, un cœur spontanément pervers, pour tirer de ce mal un bien veritable, non pas en rendant mauvais les Egyptiens, mais en faisant aux enfants d'Israël des faveurs qui pouvaient facilement exciter leur envie. La suite nous montre le parti que Dieu tira de cette haine, pour exercer son peuple et glorifier son nom, gloire qui nous est utile, et que l'on relève surtout dans ces psaumes intitules : *Alleluia.*

18. « Il envoya Moïse son serviteur, et Aaron « lui-même, qu'il avait elu [3] ». Il suffirait de

[1] Ps. CIV, 23. — [2] Id. 24.

[1] Ps. CIV, 25. — [2] Id. CVI, 43. — [3] Id. CIV, 26.

dire « qu'il avait élu », mais ne cherchons aucun sens dans celui même qu'ajoute le Prophète. C'est une locution des saintes Ecritures, comme celle-ci : « Dans laquelle ils habiteront « en elle [1] », expressions fréquentes dans les saintes Ecritures.

19. « Il mit en eux les paroles de ses signes « et des prodiges dans la terre de Cham [2] ». Il ne faut pas entendre ici « ces paroles de signes « et de prodiges », comme des paroles au moyen desquelles on fait des signes et des prodiges. Bien des miracles ont été opérés sans aucune parole, mais au moyen d'une houlette, en étendant la main, en jetant de la poussière en l'air. Mais parce que ces miracles opérés n'étaient point dénués de signification, non plus que les paroles que nous proférons, on les appelle des paroles, non point à cause de la voix et des sons, mais à cause des signes et des prodiges. « Il mit », c'est-à-dire, il fit par eux.

20. « Il envoya les ténèbres, et tendit la « nuit [3] ». Voilà ce qui est écrit dans les plaies dont l'Egypte fut frappée ; l'hémistiche suivant se lit d'une manière diverse dans les différents exemplaires. Les uns portent : « Et ils aigri- « rent ses paroles »; les autres : « Et ils n'ai- « grirent pas ses paroles ». La première version se lit en beaucoup d'endroits ; et c'est à peine si j'ai vu deux exemplaires avec la particule négative. Mais peut-être que le sens qui paraissait alors plus clair a fait glisser une faute. Qu'y a-t-il de plus clair en effet que cette parole : « Et ils aigrirent ses paroles », pour marquer leurs contradictions opiniâtres? Nous nous sommes efforcé d'expliquer aussi cette autre proposition dans un sens orthodoxe, et voici ce qui s'est présenté : « Ils n'ont pas « aigri ses paroles », ce qui doit s'entendre de Moïse et d'Aaron, qui endurèrent les vexations les plus cruelles, jusqu'à ce que Dieu eût accompli ce qu'il voulait faire par leur ministère.

21. « Il changea leurs eaux en sang, et tua « leurs poissons. Il forma leur terre en gre- « nouilles, jusque dans le palais des rois eux- « mêmes [4] »; comme s'il disait : Il changea leurs terres en grenouilles. Telle était en effet la multitude des grenouilles, qu'on pouvait l'appeler en grec ὑπερβολήν.

22. « Il dit, et alors naquirent les mouches « et les moucherons, dans toutes leurs con- « trées [1] ». Si l'on demande à quel moment Dieu fit ce commandement, il était dans sa parole avant d'être fait ; bien que par le ministère des anges, et par ses serviteurs Moïse et Aaron, il ait commandé de le faire quand cela devait arriver.

23. « Il plaça leurs pluies en grêle [2] ». C'est une manière de parler comme celle ci : « Il « forma leurs terres en grenouilles » ; avec cette différence que toute la terre ne fut pas changée en grenouilles, tandis que toute la pluie fut changée en grêle. « Un feu brûlant « dans leur terre », sous-entendu : « Il plaça ».

24. « Il frappa leurs vignes, leurs figuiers, « il brisa tous les arbres de leur pays [3] », par la violence de la grêle et de la foudre : de là vient l'expression de feu brûlant.

25. « Il dit, et alors vint la sauterelle et la « chenille [4] ». Sauterelles et chenilles ne sont qu'une même plaie, l'une suit l'autre.

26. « Ils mangèrent tout le foin dans leurs « terres, et dévorèrent tous les fruits de leurs « champs [5] ». Le foin est aussi un fruit, dans le langage de l'Ecriture, qui appelle foin même les moissons de blé : mais le Prophète a marqué deux expressions différentes à cause des deux insectes, de la sauterelle et de la chenille qu'il venait de nommer. Tout ceci a pour but de varier l'expression, afin d'éviter l'ennui, non pour varier la pensée.

27. « Il frappa tout premier-né sur leur « terre, les prémices de leurs travaux [6] ». Ce fut la dernière plaie d'Egypte, excepté la mort dans la mer Rouge. Quant à ces prémices des travaux, cela signifie, sans doute, les premiers-nés dans les troupeaux. Or, ces plaies au nombre de dix, ne sont pas toutes énumérées, ni rapportées dans l'ordre de leur arrivée. Quand on loue Dieu, on peut s'affranchir des lois rigoureuses de l'exactitude historique. Or, l'auteur de ces louanges, c'est le Saint-Esprit lui-même par la bouche de son Prophète ; la même autorité qui lui a fait dicter cette histoire par son serviteur Moïse, lui fait citer ici ces faits qui ne sont point dans l'histoire et omettre d'autres faits qu'elle a rappelés.

28. Le Prophète ajoute aux louanges de Dieu, qu'il a tiré de l'Egypte les Israélites chargés d'argent et d'or ; tel était en effet l'état des Hébreux qu'ils ne pouvaient, même

[1] Nomb. XIII, 20; Lévit. XVIII, 3, suiv. les Septante. — [2] Ps. CIV, 27. — [3] Id. 28. — [4] Id. 29, 30.

[1] Ps. CIV, 31. — [2] Id. 32. — [3] Id. 33. — [4] Id. 34. — [5] Id. 35. — [6] Id. 36.

au point de vue temporel, négliger la récompense justement due à leurs travaux ; et si les Israélites trompèrent les Egyptiens en leur demandant à emprunter de l'argent ou de l'or, il ne faut pas croire que Dieu ordonne ces larcins aux hommes qui ont le cœur droit, ou qu'il les approuve quand ils les accomplissent. Ces paroles font plutôt voir que Dieu qui voyait leur cœur, qui examinait le fond de leurs passions, permit qu'ils en agissent ainsi plutôt qu'il ne l'ordonna : et pourtant les âmes charnelles peuvent encore s'édifier, puisque les Egyptiens avaient mérité ce qu'on leur fit, et que si les Hébreux usèrent de ruse, ils ne prirent à des hommes injustes que leur juste salaire. Et comme Dieu s'était servi de l'iniquité des Egyptiens, il fit servir l'infirmité des Hébreux, pour donner dans ces actions des symboles prophétiques. « Il les fit sortir en argent et en or ». C'est une locution des saintes Ecritures : et « les faire sortir en argent et en or », signifie avec de l'argent et de l'or. « Et dans leurs « tribus il n'y avait nulle faiblesse [1] » ; de corps seulement, mais non d'esprit. Ce fut un grand bienfait de Dieu de n'avoir aucun malade dans cette nécessité de changer de pays.

29. « Les Egyptiens les virent partir avec « joie, parce qu'ils étaient frappés de terreur « à leur sujet [2] ». Frayeur que les Hébreux inspiraient aux Egyptiens. « Cette frayeur à leur « sujet », les Hébreux ne la ressentaient point, mais on la ressentait à leur sujet. Mais, dira-t-on, comment les Egyptiens s'opposaient-ils à leur départ ? Pourquoi n'autoriser leur départ que comme s'ils devaient revenir ? Si « l'Egypte se réjouit de leur départ », pourquoi sur leur demande leur prêter de l'argent et de l'or, comme s'ils devaient revenir et le rendre ? Mais il faut comprendre qu'après la dernière plaie d'Egypte, ou la mort de ses premiers-nés, après cette grande catastrophe qu'essuya dans la mer Rouge l'armée qui les poursuivait, les Egyptiens qui survivaient craignirent que les Hébreux ne revinssent, pour exterminer facilement ce qui restait en Egypte. Alors s'accomplit cette parole du Prophète, quand après avoir dit : « Il aug« menta son peuple d'une manière merveil« leuse », il ajoute : « Et le rendit plus fort « que ses ennemis ». Pour nous développer cette pensée renfermée dans un seul verset, et nous montrer comment cela s'accomplit, le Prophète ajoute ce qu'il nous a dit des plaies d'Egypte dans son cantique, jusqu'à cet endroit : « L'Egypte se réjouit de leur dé« part, parce que ce peuple la frappait de « terreur » ; comme pour nous prouver ce qu'il avait avancé, que Dieu rendit son peuple supérieur à ses ennemis.

30. Alors il nous expose les bienfaits divins qu'ils recueillirent pendant qu'ils traversaient le désert. « Il étendit une nuée pour les cou« vrir, et leur alluma un flambeau pendant « la nuit [1] ». Tout cela est évident et connu.

31. « Ils demandèrent, et des cailles vin« rent en abondance [2] ». Ils ne demandaient point de cailles, mais de la viande. Mais comme la chair est une viande, et que dans ce psaume il n'est pas question de leurs murmures qui déplurent au Seigneur, mais seulement de cette foi des élus qui sont la véritable postérité d'Abraham [3], il faut sous-entendre ici que les élus demandèrent à Dieu ces viandes pour arrêter le murmure des rebelles. Dans le verset suivant : « Il les nourrit du « pain du ciel » ; bien que le Prophète ne nomme pas la manne, ce passage n'est obscur pour aucun lecteur des saintes Ecritures.

32. « Il rompit la pierre, et en fit jaillir l'eau ; « des fleuves coulèrent dans le désert [4] ». Il suffit de lire ces paroles pour les comprendre.

33. Dans toutes ces faveurs qu'il fit à son peuple, Dieu veut nous signaler en Abraham le mérite de la foi. Voici en effet ce qu'ajoute le Prophète : « Il se souvint de la parole « sacrée qu'il avait donnée à son serviteur « Abraham. Il tira son peuple dans la joie, « et ses élus dans l'allégresse ». Ce qu'il appelle « son peuple », est répété dans « ses « élus », et « sa joie », est répétée « dans « l'allégresse ». « Et il leur donna les terres « des nations, et les mit en possession des « labeurs des peuples [5] ». Cette expression, « les terres des nations », a le même sens que cette autre, « les travaux des peuples », et « leur donna », le sens de « mit en posses« sion ».

34. Comme si nous demandions au Prophète, pourquoi Dieu comblait son peuple de tant de faveurs, et de peur que l'on ne s'imagine que ces faveurs temporelles sont la souveraine félicité, le Prophète nous montre que

[1] Ps. CIV, 37. — [2] Id. 38.

[1] Ps. CIV, 39. — [2] Id. 40. — [3] I Cor. X, 5. — [4] Ps. CIV, 41. — [5] Id. 42-44.

c'est ailleurs qu'il nous faut chercher le souverain bien. « Afin », dit-il, « qu'ils gardent ses « ordonnances, et qu'ils observent ses lois[1] ». D'où il nous faut comprendre que les serviteurs de Dieu, les élus, les enfants selon la promesse, la véritable postérité d'Abraham, qui imitent la foi d'Abraham, reçoivent de Dieu ces biens terrestres, non pour se répandre dans le luxe ou pour s'endormir dans une fausse sécurité, mais afin qu'étant mis par la divine miséricorde en possession de ces biens dont l'acquisition leur eût coûté des travaux très-compliqués, ils n'eussent plus à s'occuper que de s'enrichir des biens éternels, c'est-à-dire : « Afin qu'ils gardent ses ordonnances « et qu'ils observent ses lois ». Enfin, comme le Prophète veut désigner par la postérité d'Abraham les hommes qui sont la véritable postérité, tels qu'il y en eut assurément chez ce peuple, ainsi que nous le montre suffisamment l'Apôtre : « Mais tous ne furent « point agréables à Dieu » (si tous ne le furent point, il y en eut assurément qui le furent); comme c'est de ces justes que le Prophète nous parle, il ne fait aucune mention de leurs fautes, de leurs murmures, de leurs révoltes, qui déplurent au Seigneur. Toutefois, parce que Dieu fit éclater sur les impies eux-mêmes, non-seulement les effets de sa justice, mais aussi les effets de sa miséricorde et de sa clémence ; le psaume suivant nous en parlera dans ses louanges au Seigneur. Néanmoins les uns et les autres étaient dans le même peuple, et la contagieuse iniquité des uns ne souillait pas les autres. « Car le Seigneur connaît ceux qui sont à « lui ». Et si dans ce monde nous ne pouvons nous séparer des méchants, « quiconque « invoque le nom de Jésus-Christ, qu'il re- « nonce à la malice[2] ».

35. Si nous voulons découvrir l'âme qui s'enveloppe en quelque sorte dans le corps du psaume, ou le sens intime caché sous les paroles extérieures, il me semble que c'est un avertissement pour les enfants d'Abraham, qui sont les vrais fils de la promesse, appartenant à l'héritage du testament éternel, de se choisir pour héritage le Seigneur lui-même, de le servir gratuitement, c'est-à-dire pour lui-même, et non pour aucune autre récompense que lui. Ainsi doivent ils agir, en louant Dieu, en l'invoquant, en le prêchant, en agissant par la foi, non pour leur propre gloire, mais pour la gloire de Dieu, en se réjouissant dans l'espérance, et dans la ferveur de la charité[1]. Voilà ce qui est renfermé dans ces versets : « Confessez le Seigneur, « invoquez son nom, annoncez sa gloire au « milieu des peuples. Bénissez-le dans vos « chants et sur le psaltérion. Chantez son « nom, que la joie règne dans le cœur de « celui qui cherche le Seigneur. Cherchez-le, « et reprenez courage, cherchez toujours sa « face[2] ».

36. Ensuite, pour nourrir les petits, pour raffermir leurs cœurs dans la foi, le Prophète propose à notre foi l'exemple des patriarches et des promesses de Dieu, afin qu'en imitant l'une, qu'en espérant dans les autres, nous entrions dans leur postérité, non-seulement ceux qui viennent des Hébreux, mais tous ceux qui ont part à cette grâce dans toute la terre. C'est ce que contiennent les versets suivants : « Gardez la mémoire des merveilles qu'il a « opérées, de ses prodiges, des oracles de sa « bouche ; vous qui êtes la race d'Abraham « son serviteur, les fils de Jacob son élu. C'est « lui qui est le Seigneur notre Dieu, ses juge- « ments sont dans toute la terre. Il s'est sou- « venu dans les siècles de son testament et « de la parole qu'il avait donnée pour mille « générations ; de cette parole donnée à « Abraham, renouvelée à Isaac avec serment. « Il en a fait une loi pour ce même Jacob, un « testament éternel pour Israël, en disant : Je « te donnerai la terre de Chanaan, pour la « part de ton héritage[3] ». Tout cela, je vous l'ai exposé selon mes pouvoirs.

37. Ici se présentait une objection pour un esprit peu croyant. S'il faut adorer Dieu gratuitement, s'il faut le demander à lui-même, comme l'héritage du testament éternel ; n'oublie-t-il pas la vie passagère de ceux qui le cherchent, et va-t-il multiplier sa miséricorde jusqu'à l'étendre à leurs besoins temporels ? Or, voyez ce qu'il a fait pour nos pères, soit dans ceux qu'il nous propose comme des modèles de foi, soit dans ceux qui sont nés de leur chair, et qui ont imité leur piété. « Alors qu'ils étaient en petit « nombre et étrangers en cette terre », la terre de Chanaan, « ils passèrent de nation en na- « tion, et de royaume en royaume. Il ne per- « mit à aucun homme de leur nuire, et il

[1] Ps. CIV, 45. — [2] II Tim. II, 19.

[1] Rom. XII, 11, 12. — [2] Ps. CIV, 1-4. — [3] Id. 5-11.

« menaça les rois à cause d'eux. Ne touchez « pas à mes Christs, et ne faites aucun mal à « mes Prophètes [1] ».

38. Si vous demandez comment ils passèrent de nation en nation et de peuple à peuple, écoutez : « Il appela la famine sur la « terre, il détruisit toute la force du pain, il « envoya devant eux un homme ; Joseph fut « vendu comme esclave. Ils humilièrent ses « pieds dans les entraves, le fer traversa son « âme, jusqu'à ce que sa parole s'accomplît. « La parole du Seigneur le mit en feu ; le roi « envoya, et le délia ; le prince des peuples « lui donna la liberté, afin qu'il instruisît ses « princes comme lui-même, et qu'il apprît la « prudence aux plus anciens. Israël entra en « Egypte, et Jacob fut étranger sur la terre « de Cham [2] ». Voilà comment « ils passèrent « de nation en nation, et de royaume en « royaume ».

39. « Il multiplia son peuple avec une « grande force, et le rendit supérieur à ses « ennemis ». Or, si vous voulez écouter comment il le rendit supérieur à ses ennemis, écoutez : « Il tourna leur cœur de manière « qu'ils haïrent son peuple, et qu'ils opprimèrent ses serviteurs par de malicieux ar« tifices. Il envoya Moïse son serviteur, et « Aaron lui-même qu'il avait choisi. Il mit « en eux les paroles de ses signes, et de ses « prodiges sur la terre de Cham. Il déploya « les ténèbres et les couvrit de la nuit, et ils « aigrirent ses paroles. Il changea leurs eaux « en sang, et tua leurs poissons. Il donna leur « terre en grenouilles, jusque dans le palais « des rois. Il dit, et vint la mouche avec les « insectes dans toutes leurs campagnes. Il « changea leurs pluies en grêle, et un feu « dévorant dans leurs terres. Il frappa leurs « vignes et leurs figuiers, il brisa les arbres « dans tous leurs confins. Il dit et vinrent la « sauterelle et la chenille, en multitude in« nombrable. Il frappa tout premier-né dans « leur terre, les prémices de tous leurs tra« vaux. Il les fit sortir en or et en argent, et « il n'y avait dans leurs tribus aucun ma« lade. L'Egypte se réjouit de leur départ, « dans la terreur qu'ils lui inspiraient [3] ». Voilà comment il rendit son peuple supérieur à ses ennemis.

40. Mais quand sa justice a infligé tous ces maux à leurs ennemis, écoutez quelles grâces temporelles eux reçoivent de sa miséricorde : « Il étendit la nuée pour les protéger, et un « feu dut les éclairer pendant la nuit. Ils « prièrent, et des cailles vinrent en abon« dance ; il les rassasia d'un pain du ciel. Il « ouvrit la pierre, et il en jaillit de l'eau, un « fleuve coula dans le désert. Car il se sou« vint de la parole sainte qu'il avait donnée à « son serviteur Abraham. Il emmena son « peuple dans la joie, et ses élus dans l'allé« gresse. Il leur donna les contrées des na« tions, ils s'emparèrent des travaux des peu« ples [1] ». Non point afin que les Juifs le servissent en vue de ces biens, mais afin que ce peuple usât de ces biens pour acquérir les biens éternels, c'est-à-dire « afin qu'ils gardent « ses ordonnances, et qu'ils observent ses « lois [2] ». Quels que soient donc les autres bienfaits de Dieu, il faut les rapporter au culte gratuit que nous lui devons, et ce culte ne doit pas être motivé sur les autres dons qu'il nous fait ; c'est alors seulement qu'il sera gratuit. C'est à ce combat que nous provoque le démon, quand il dit à Job : « Est-ce « gratuitement que Job sert le Seigneur [3] ? » Si Joseph fut vendu en esclavage, puis humilié, puis élevé en gloire, ouvrant ainsi au peuple de Dieu la carrière des récompenses terrestres, qui le rendirent supérieur à ses frères ; combien plus Jésus vendu et humilié par ses frères, selon la chair, puis élevé jusqu'aux cieux, doit-il ouvrir la carrière des biens éternels à ce peuple de Dieu qui triomphe du diable et de ses anges. Ecoute alors, ô race d'Abraham, non pour te glorifier d'être à lui, selon la chair, mais pour imiter sa foi ; écoutez, ô serviteurs de Dieu, élus de Dieu, qui avez les promesses de la vie présente et de la vie future [4]. Si les épreuves de la vie sont pesantes pour vous, souvenez-vous de Joseph dans sa prison, de Jésus sur la croix. Si vous êtes heureux selon le temps, ne servez pas Dieu en vue de ce bonheur, mais servez-vous de ce bonheur, afin de mieux servir Dieu. Ne vous persuadez pas que les vrais adorateurs lui rendent leur culte pour en obtenir ce qui est nécessaire à la vie, puisqu'il donne cela aux blasphémateurs de son nom ; mais : « Cherchez d'abord le « royaume de Dieu et sa justice, et tout cela « vous sera donné par surcroît [5] ».

[1] Ps. CIV, 12-15. — [2] Id. 16-23. — [3] Id. 24-38.

[1] Ps. CIV, 39-44. — [2] Id. 45. — [3] Job, I, 9. — [4] I Tim. IV, 8. — [5] Matth. VI, 33.

DISCOURS SUR LE PSAUME CV.

LOUANGE A DIEU DANS SON PARDON.

Ce psaume est la suite du précédent, en sorte que le premier nous montrerait la bonté de Dieu dans notre vocation à la grâce et à la gloire ; celui-ci, sa bonté dans le pardon de nos fautes. Le Prophète commence par ces mots : Confessez au Seigneur, etc., ce qui s'entend d'une confession des péchés, quoique cette confession, à cause de l'espérance du pardon, soit aussi une confession de louanges. Dieu fera donc miséricorde, mais en cette vie et non dans l'autre, puisque le mauvais riche n'obtint pas une goutte d'eau. Il se demande qui publiera les louanges de Dieu, ou qui fera connaître l'action de Dieu donnant aux fidèles le pouvoir d'accomplir la loi. « Le jugement à garder, la justice à pratiquer », doivent s'entendre dans le sens de l'orthodoxie de la foi, et des actions de justice, alors la justice deviendra jugement, ou les œuvres seront conformes à la foi, ce qui nous montre que l'on doit garder la justice en tout temps. Ce salut dans lequel Dieu nous visite, c'est le Christ qui doit nous manifester la bonté de Dieu pour ses élus, et nous associer nous-mêmes à cet héritage. Le Prophète confesse ensuite les prévarications des Juifs : Nous avons péché comme nos pères, qui ne comprirent point que vos prodiges les appelaient à des biens éternels, et qui oublièrent vos bienfaits. Dieu ne les traita pas selon leur infidélité. Il les fit passer à travers la mer Rouge, figure de la rédemption par le baptême. Il engloutit les Egyptiens, et alors les Hébreux crurent en lui. Mais loin d'attendre un bonheur spirituel, ils voulurent un bonheur temporel, et Dieu leur donna ce qu'ils désiraient. Alors éclata le schisme de Dathan et d'Abiron, que Dieu brûla avec leurs sectateurs. Ils firent un veau d'or et oublièrent dans les châtiments des Egyptiens ce qu'ils avaient à craindre. Dieu voulait les exterminer quand Moïse apaisa sa colère, puis ils méprisèrent, dans la terre qu'il leur donnait, le symbole du ciel; ils s'initièrent à l'idolâtrie et Dieu ne fut apaisé que par le coup dont Phinéès frappa deux coupables. Cet acte d'amour pour le peuple devint louable. Nouveaux murmures qui amenèrent le doute et le châtiment de Moïse. Au lieu de détruire les nations de Chanaan ils se mêlèrent à elles, prirent leurs coutumes idolâtriques, firent des sacrifices humains, aigrissant ainsi le Seigneur, qui consentit encore à les sauver en vue de l'alliance éternelle jurée à Abraham. Il leur fit donc trouver grâce devant ceux qui les tenaient captifs. Or, c'est le diable qui nous tient en captivité. Jésus le chasse de nos cœurs afin que s'édifie le temple ou l'Eglise de Dieu, dont le Christ est la pierre angulaire, appelant dans un même bercail ceux de la Circoncision et ceux de la Gentilité. Les Juifs qui l'ont repoussé accepteront l'Antechrist, mais les vrais fidèles seront sauvés par le Christ, notre Seigneur.

1. Le psaume cent cinquième a aussi pour titre « Alleluia »; et même deux fois Alleluia. Quelques-uns cependant prétendent que le premier Alleluia termine le psaume précédent, et le second alors commencerait celui-ci. Et ce qui les fait parler de la sorte, c'est que tous les psaumes où l'on voit Alleluia, l'ont tous à la fin, mais pas tous au commencement : alors tout psaume qui ne finit point par un Alleluia ne doit pas, à leur avis, en avoir un au commencement; et celui qui semble s'y trouver appartient à la fin du précédent. Quant à nous, jusqu'à ce que l'on nous prouve cette assertion par des raisons certaines, nous suivrons la coutume commune qui regarde l'Alleluia comme titre du psaume, dès qu'il est marqué au commencement. Il n'y a en effet que très-peu d'exemplaires (et je ne l'ai trouvé dans aucun des grecs que j'ai pu lire) qui aient Alleluia, à la fin du psaume cent cinquantième, lequel est le dernier inséré dans le canon. Mais quand il en serait encore ainsi, ce ne pourrait être une prescription contre la coutume. Il pourrait se faire que le livre tout entier des psaumes, composé de cinq livres dont chacun se termine par *fiat, fiat !* fût clos lui-même par Alleluia ; or, que le Psaume cent cinquantième se termine par Alleluia, ce n'est point une raison pour que les psaumes qui commencent par Alleluia, finissent encore par Alleluia. Si donc l'inscription d'un psaume porte un double Alleluia, je ne vois point ce qui nous empêcherait de l'écrire tantôt une fois, tantôt deux fois, quand Notre-Seigneur dit tantôt une fois Amen, et tantôt deux fois. Surtout quand chaque Alleluia est placé après le chiffre qui assigne au psaume son rang, comme au psaume cent cinquième par exemple. Or, si le premier Alleluia appartient au psaume précédent, il eût fallu l'écrire avant le chiffre indicateur, et après ce chiffre l'Alleluia du psaume. Peut-être encore a-t-on suivi une coutume peu fondée, et peut-on nous donner une raison encore inconnue, qui nous montre à suivre le jugement de la vérité plutôt que le préjugé de la coutume. En attendant de plus amples lumières, chaque fois qu'après le chiffre du psaume, nous trouvons pour inscription, une fois Alleluia, ou deux fois,

fidèles à la coutume si connue de l'Eglise, nous attribuons le tout au psaume qui porte cette inscription : du reste nous avouons qu'il y a, selon nous, dans les titres de tous les psaumes, dans l'ordre qu'ils occupent, de grands mystères que nous n'avons pu encore étudier selon nos désirs.

2. Or, je vois entre le cent quatrième et le cent cinquième une liaison telle que le premier serait l'éloge du peuple de Dieu dans ses élus, dont il ne fait aucune plainte, ce qui me fait croire qu'il est question de ceux qui furent agréables à Dieu [1] ; dans le suivant, qui est le nôtre, il est question de ceux qui aigrirent le Seigneur, sans que Dieu néanmoins cessât de leur faire miséricorde. L'interlocuteur parle au nom de ceux qui se convertissent et implorent leur pardon, et nous donne pour exemple ceux qui furent grands pécheurs, et qui s'enrichirent néanmoins de la divine miséricorde. Notre psaume commence donc comme le précédent : « Confessez « au Seigneur »; mais dans le précédent le Prophète ajoute : « Invoquez son nom ». Dans celui-ci : « Parce qu'il est bon, parce que sa « miséricorde est éternelle [2] ». Le mot confession peut donc s'entendre d'une confession des péchés ; car après quelques versets il est dit : « Nous avons péché avec nos pères, nous « avons commis l'injustice ; nous nous som« mes livrés à l'iniquité [3] »; mais quand il dit : « Parce qu'il est bon, parce que sa misé« ricorde est éternelle », c'est une louange à Dieu, et dans cette louange une confession. Et toutefois, dès qu'un homme confesse à Dieu ses péchés, il doit le faire en louant Dieu ; et nulle confession n'est pieuse, si elle ne vient sans aucun désespoir implorer la divine miséricorde. Elle est donc toujours une louange du Seigneur, soit en paroles, quand elle publie sa miséricorde et sa bonté, soit par le sentiment, quand elle est un acte de foi en cette miséricorde. Voyez le publicain ; on ne rapporte de lui que ces paroles : « Seigneur, soyez-moi propice, à moi, qui « suis pécheur [4] ». Il n'ajoute point, il est vrai, parce que vous êtes bon et miséricordieux, ou quelque chose de semblable, mais s'il ne le croyait, il ne parlerait point de la sorte ; car il a prié avec espérance, et l'espérance ne peut exister sans la foi. On peut donc louer Dieu d'une manière vraie et pieuse, sans accuser ses péchés ; et cette louange prend souvent dans l'Ecriture le nom de confession ; mais on ne peut avouer ses fautes d'une manière utile et pieuse sans louer Dieu, ou de cœur, ou de bouche et en paroles. Dans quelques manuscrits on lit : « Parce qu'il est « bon » ; en d'autres : « Parce qu'il est doux ». L'expression grecque χρηστὸς, a donné lieu à cette double traduction. De même ici : « Parce « que sa miséricorde est dans le siècle », *in sæculum ;* nous lisons dans le grec εἰς τὸν αἰῶνα, que l'on peut traduire par éternellement, *in æternum*. Si donc il s'agit de cette miséricorde par laquelle on ne saurait être heureux sans Dieu, il vaut mieux dire éternellement, *in æternum* ; mais si l'on entend cette miséricorde qui s'incline vers les malheureux, pour les soulager dans leur misère ou les en délivrer, il est mieux de traduire *in sæculum*, dans le siècle, c'est-à-dire jusqu'à la fin des temps, qui aura toujours des malheureux à qui Dieu fera miséricorde. A moins d'aller jusqu'à dire que la divine miséricorde ne fera point défaut même à ceux qui seront damnés avec le diable et les anges, non que Dieu les délivre de cette condamnation, mais parce qu'il y apportera quelque soulagement : et dans ce sens Dieu aurait pour leur misère éternelle une miséricorde éternelle. Nous lisons, il est vrai, que pour plusieurs le châtiment sera moindre en le comparant au châtiment des autres ; mais que la peine d'un damné soit adoucie, ou qu'il y ait à quelques intervalles une pause dans ses douleurs, qui oserait l'affirmer, quand le mauvais riche n'obtint pas une goutte d'eau [1] ? Mais il faudrait à loisir traiter une matière si importante : ce que nous en avons dit, doit suffire pour l'explication de notre psaume.

3. « Qui racontera la puissance du Sei« gneur ? » Emerveillé, en considérant les œuvres divines, le Prophète, qui implore la miséricorde, s'écrie : « Qui racontera les œu« vres puissantes du Seigneur, et publiera « toutes ses louanges [2] ? » Pour compléter cette pensée, il faut sous-entendre ce qui précède. Qui « publiera toutes ses louanges ? » C'est-à-dire, qui pourra suffire pour publier toutes ses louanges ? Le Prophète a dit : *Auditas faciet*, « fera entendues », c'est-à-dire fera en sorte qu'elles soient entendues ; nous montrant ainsi qu'il faut publier la puissance et

[1] I Cor. x, 5. — [2] Ps. cv, 1. — [3] Id. 6. — [4] Luc, xviii, 13.

[1] Luc, xvi, 24-26. — [2] Ps. cv, 2.

les louanges du Seigneur, de manière qu'on les prêche à ceux qui écoutent. Mais qui les prêchera toutes ? A moins peut-être que ces paroles qui suivent : « Bienheureux ceux qui « gardent l'équité, et qui gardent la justice en « tout temps [1] », ne signifient que ses louanges doivent s'entendre des œuvres qui lui appartiennent dans l'accomplissement de ses préceptes. Car, « c'est Dieu », dit saint Paul, « qui agit en vous [2] ». Et il est dit à la race d'Abraham : « Chantez en son honneur, tou« chez de la harpe en son honneur [3] »; ce que nous avons expliqué par : Dites le bien et faites le bien à la gloire de son nom. Deux paroles, chantez et jouez de la harpe, sont exprimées dans les deux versets suivants ; en sorte que : « Racontez ses merveilles », soit identique à : « Chantez au Seigneur »; et ces autres paroles : « Glorifiez-vous dans son saint nom [4] », soient identiques à : « Chantez-le sur la harpe ». C'est en effet à cette race que le Seigneur a dit : « Que vos œuvres soient visibles devant les « hommes, afin qu'ils voient vos bonnes « actions, et qu'ils glorifient votre Père qui « est dans le ciel [5] ». Le Prophète, considérant dès lors les préceptes de Dieu, préceptes dont l'accomplissement tourne à la gloire de Dieu qui opère dans ses serviteurs, parle ainsi : « Qui racontera la puissance du Seigneur ? » puisqu'il opère ces œuvres d'une manière ineffable. Qui, « entendues, fera toutes ses « louanges ? » C'est-à-dire, qui fera entendre ses louanges après les avoir entendues ? c'est-à-dire l'accomplissement de ses préceptes. Qui pourra les raconter autant qu'ils s'accomplissent, et quand même on n'accomplirait point ce que l'on entend, Dieu n'en est pas moins à louer. « Lui qui opère en nous le « vouloir et le faire, selon qu'il lui plaît [6] ». Le Prophète pouvait dire : Tous ses commandements, ou toutes les œuvres qu'il commande ; mais il a préféré dire : « Ses « louanges »; car, nous l'avons dit, c'est à Dieu qu'il faut rendre gloire de l'accomplissement de ses préceptes. Ces louanges, toutefois, qui peut les faire entendre, ou qui est capable de les raconter toutes, après les avoir entendues?

4. « Heureux ceux qui gardent le jugement, « et observent la justice en tout temps [7] »; c'est-à-dire, depuis qu'ils commencent à vivre selon le temps. « Car, celui-là seul sera sauvé, qui « aura persévéré jusqu'à la fin [1] ». On peut néanmoins voir ici une répétition, en sorte que « observer la justice », reviendrait à « garder le jugement » ; et alors dans le verset précédent, on devrait sous-entendre : « En « tout temps », comme dans le suivant on sous-entend : « Bienheureux » ; ainsi en exprimant ce qui est sous-entendu, on aurait : « Bienheureux ceux qui gardent le jugement » en tout temps, bienheureux ceux qui « pra« tiquent la justice en tout temps ». Mais s'il n'y avait une différence entre la justice et le jugement, le Prophète ne dirait point dans un autre psaume : « Jusqu'à ce que la justice « devienne un jugement [2] ». L'Ecriture aime à joindre ces deux attributs, comme dans ce verset : « La justice et le jugement sont la « base de son trône [3] »; et cet autre : « Il fera « éclater votre justice comme une lumière, et « votre jugement comme le soleil de midi [4] »; quoique cela ne paraisse qu'une répétition de pensée. Et même le rapprochement des deux sens pourrait nous faire confondre l'un avec l'autre, ou la justice avec le jugement, ou le jugement avec la justice ; et toutefois, je ne doute pas qu'en les prenant dans leur acception respective, il n'y ait entre ces expressions une différence, en sorte que garder le jugement ce serait juger avec droiture, et faire la justice, agir selon le bien. Et je ne crois pas que l'on soit dans l'erreur d'après l'explication de ces paroles : « Jusqu'à « ce que la justice devienne le jugement », en appelant bienheureux ceux qui gardent le jugement dans leur foi, et qui pratiquent la justice dans leurs œuvres. Un temps viendra où ce jugement, que l'on garde aujourd'hui dans la foi, s'exercera dans les œuvres, alors que la justice sera devenue le jugement, c'est-à-dire quand les justes auront reçu le pouvoir de juger selon l'équité ceux que l'on juge avec injustice. C'est donc à tout le corps du Christ que l'on doit attribuer cette parole d'un autre psaume : « Quand le temps me sera « donné, je jugerai les justices elles-mêmes [5] »; parole que l'on pourrait traduire plus fidèlement encore par : Je jugerai les équités. Mais le Prophète ne dit point : Quand le temps me sera donné, je pratiquerai la justice, car il faut toujours la pratiquer, ainsi que le Prophète l'a dit ici : « Qui font la justice en tout temps ».

[1] Ps. CV, 3. — [2] Philipp. II, 3. — [3] Ps. CIV, 2. — [4] Id. 3. — [5] Matth. V, 16. — [6] Philipp. II, 13. — [7] Ps. CV, 3.

[1] Matth. X, 22. — [2] Ps. XCIII, 15. — [3] Id. XCVI, 2. — [4] Id. XXXVI, 6. — [5] Id. LXXIV, 5.

5. Mais comme c'est Dieu qui justifie, c'est-à-dire qui fait les justes, en les guérissant de leurs iniquités, le Psalmiste fait cette prière : « Souvenez-vous de nous, Seigneur, dans « votre amour pour votre peuple [1] » ; c'est-à-dire, mettez-nous au nombre de ceux que vous aimez ; car tous ces Juifs ne furent point agréables à Dieu. « Visitez-nous dans votre « salut ». Or, celui-là est le Sauveur qui remet les péchés, qui guérit les âmes, afin qu'elles puissent garder le jugement et pratiquer la justice ; ceux qui parlent ainsi, comprenant combien ces âmes sont heureuses, demandent pour eux la même grâce. C'est de ce salut qu'il est dit ailleurs : « Afin que nous « connaissions votre voie sur la terre [2] ». Et comme si nous demandions sur quelle terre, il continue : « Dans toutes les nations ». Puis, comme si nous demandions quelle voie, il ajoute : « Votre salut ». Car c'est de lui que le vieillard Siméon a dit : « Parce que mes « yeux ont vu votre salut [3] ». Et ce Sauveur a dit de lui-même : « Je suis la voie [4] ». « Visitez-« nous dans votre salut », c'est-à-dire dans votre Christ, « afin que nous voyions votre « bonté pour vos élus, et que nous nous ré-« jouissions dans la joie de votre peuple ». C'est-à-dire, que le but de votre visite dans votre Sauveur, soit de nous montrer votre bonté dans vos élus, et de nous donner la joie de votre peuple. Ce que nous exprimons ici par « bonté », est rendu en d'autres exemplaires par « douceur », de même qu'au lieu de « parce qu'il est bon », on dit aussi « parce « qu'il est doux ». Il y a dans le grec le même verbe que nous lisons ailleurs : « Le « Seigneur répandra sa douceur [5] » ; ce que les uns traduisent par sa bonté, les autres par sa bénignité. Mais que signifie : « Visitez-« nous, afin que nous voyions dans la bonté « de vos élus », ou dans cette bonté que vous avez pour vos élus, sinon afin que nous ne demeurions pas aveugles comme ceux à qui le Seigneur a dit : « Maintenant que vous « dites : Nous voyons, votre péché subsiste [6] ». « Le Seigneur donne la vue aux aveugles [7] », non par leur propre mérite, mais « dans sa bonté « pour ses élus », c'est-à-dire qu'il témoigne ou qu'il prodigue à ses élus : comme « le salut « de ma face » ne vient pas de moi, mais c'est vous, « mon Dieu [8] ». Nous disons encore : « Notre pain de chaque jour », et pourtant nous ajoutons : « Donnez-nous». « Visitez-nous « donc dans votre salut, pour voir », c'est-à-dire afin que nous voyions « dans votre bonté « pour vos élus; pour nous réjouir », ou afin que nous nous réjouissions « dans la joie de « votre peuple ». Par ce peuple de Dieu, nous devons entendre seulement la postérité d'Abraham, postérité selon la promesse, et non selon la chair. Nos interlocuteurs aspirent donc à la joie de cette nation. Et quelle est la joie de cette nation, sinon son Dieu ? C'est à lui qu'il est dit : « Vous qui êtes mon allé-« gresse, rachetez-moi [1] ». Et encore : « La « lumière de votre face est empreinte sur « moi, Seigneur, vous avez donné la joie « à mon cœur [2] » ; en le remplissant du souverain bien, du bien véritable, du bien immuable et qui produit le bonheur, bien qui est Dieu lui-même. « Afin qu'on vous loue « dans votre héritage ». Je m'étonne que l'on ait ainsi traduit ce verset dans beaucoup d'exemplaires, quand l'expression grecque est la même dans ces trois versets, en sorte que s'il est bien de dire : « Afin qu'on vous « loue dans votre héritage », on peut dire aussi : « Afin que vous voyiez dans votre « bonté pour vos élus, que vous vous réjouis-« siez dans l'allégresse de votre nation, et « qu'on vous loue dans votre héritage ». Mais de même que nous avons dit : « Visitez-« nous, afin que nous voyions dans votre « bonté pour vos élus, que nous nous réjouis-« sions dans l'allégresse de votre nation » ; il est conséquent de dire : « Afin que nous « soyons glorifiés dans votre héritage » ; et à cet héritage il est dit : « Glorifiez-vous dans « son saint nom [3] ». Mais comme l'expression paraît offrir une ambiguïté, si le véritable sens est celui qu'ont préféré beaucoup de traducteurs : « Afin qu'on vous loue », il faut donner le même sens aux deux autres versets ; car, nous l'avons dit, dans le grec l'expression est la même pour les trois versets. En sorte qu'il nous faut entendre le tout comme il suit : « Visitez-nous dans votre salut, afin « que vous voyiez dans votre bonté pour vos « élus » ; c'est-à-dire, visitez-nous, afin de nous mettre de leur nombre, et de nous voir avec eux : « afin que vous vous réjouissiez de l'allé-« gresse de votre nation », c'est-à-dire en ce sens que l'on vous attribue à vous-même la joie,

[1] Ps. CV, 4. — [2] Id. LXVI, 3. — [3] Luc, II, 30. — Jean, XIV, 6. — [5] Ps. LXXXIV, 13. — [6] Jean, IX, 41. — [7] Ps. CXLV, 8. — [8] Id. XLII, 5.

[1] Ps. XXXI, 7. — [2] Id. IV, 7. — [3] Id. CIV, 3.

puisque vos élus se réjouissent en vous : « Afin qu'on vous loue dans votre héritage », c'est-à-dire que la louange de votre héritage retombe sur vous, car c'est uniquement à cause de vous qu'on le bénit. De quelque manière que l'on entende ces paroles : « Pour « voir, pour se réjouir, pour bénir », les élus soupirent après la visite du salut de Dieu, ou de son Christ, afin de n'être point étrangers à son peuple, à ceux qui furent agréables au Seigneur.

6. Ecoutons ensuite leurs aveux : « Nous « avons péché avec nos pères, nous avons « commis l'injustice, nous sommes souillés « d'iniquité [1] ». Qu'est-ce à dire : « Avec nos « pères? » De même que dans l'épître aux Hébreux, il est dit que Lévi paya la dîme avec Abraham, parce qu'il était en Abraham quand celui-ci paya la dîme au grand prêtre Melchisédech [2]; faut-il entendre que ceux-ci péchèrent dans leurs pères, parce qu'ils étaient en eux, quand ces pères étaient en Egypte? Car ceux qui existaient quand le psaume fut écrit, et plus encore leurs descendants, puisque le psaume pouvait s'appliquer à ceux qui vivaient alors, ou à leur postérité, d'une manière prophétique ; ceux-là, dis-je, étaient bien éloignés par le temps des Juifs qui péchèrent en Egypte, et qui ne comprirent point les merveilles du Seigneur. Car c'est là ce que le psaume ajoute, en expliquant de quelle manière ils péchèrent avec leurs aïeux : « Nos pères », dit le Prophète, « n'ont pas com« pris vos merveilles en Egypte [3] », et toutes les fautes nombreuses qu'il signale. Ne serait-il pas mieux d'entendre cette parole : « Nous « avons péché avec nos pères », comme si le Prophète nous disait : Nous avons péché comme nos pères, c'est-à-dire imité leurs fautes? S'il en était ainsi, il serait bon d'autoriser cette interprétation par quelques exemples ; j'en cherche maintenant, et aucun ne me revient, pour montrer que tomber dans la faute d'un autre, même longtemps après, peut se dire pécher avec quelqu'un, ou agir avec lui.

7. Que signifie donc : « Nos pères n'ont « point compris vos merveilles »; sinon qu'ils n'ont point compris ce que vous faisiez en leur faveur par ces merveilles? Et qu'est-ce, sinon la vie éternelle, et non un bien temporel, mais le bien immuable que l'on attend par la patience? Aussi, dans leur impatience, ils se jetèrent dans le murmure, dans les paroles amères, et voulurent placer leur félicité dans les biens présents, biens frivoles et trompeurs. « Ils ne se souvinrent point de « toutes vos miséricordes ». Le Prophète accuse leur intelligence et leur mémoire. Il leur fallait l'intelligence pour comprendre à quels biens éternels Dieu les appelait par ces biens temporels; et la mémoire pour ne point oublier du moins les prodiges temporels, et pour en conclure, avec une ferme confiance, que Dieu les délivrerait de la servitude de leurs ennemis, par cette même puissance qu'ils avaient éprouvée tant de fois : or, ils oublièrent les prodiges si grands que Dieu avait opérés en leur faveur pour écraser leurs ennemis. « Ils se révoltèrent en montant les « bords de la mer, de cette mer Rouge [1] ». Ainsi portait le manuscrit que j'examinais; et à ces deux derniers mots, il y avait une étoile, destinée à marquer ce qui est dans l'hébreu, mais n'est point dans les Septante. Les nombreux manuscrits que j'ai pu voir, tant grecs que latins, portent : « Ils irritè« rent », ou ce qui est plus expressif dans le grec, « ils dirent des paroles amères, en sor« tant de la mer Rouge ». Quiconque parcourt l'histoire de la sortie d'Egypte et du passage de la mer Rouge, déplore l'infidélité des Juifs, leur crainte, leur désespoir, après des miracles si récents et si nombreux, accomplis en Egypte, innombrables prodiges de miséricorde que le Prophète les accuse d'avoir oubliés. « Ils montèrent », dit le Prophète, parce que d'après la situation des lieux, on descend de la terre de Chanaan dans l'Egypte, et de l'Egypte on monte en Chanaan. Remarquez ici combien l'Ecriture condamne ceux qui ne comprennent point ce qu'il faut comprendre, qui oublient ce qu'il faut retenir : les hommes toutefois ne veulent point qu'on leur impute ces fautes, et n'ont en cela d'autre motif que de moins prier, d'être moins humbles devant Dieu, au lieu de confesser devant lui ce qu'ils sont, pour devenir par son secours ce qu'ils ne sont point. Accuser les péchés d'ignorance et de négligence, afin de les effacer, vaut mieux que les excuser, et les faire subsister ; il est plus avantageux de les effacer en invoquant Dieu, que de les confirmer en l'irritant.

[1] Ps. cv, 6. — [2] Hébr. vii, 1-10. — [3] Ps. cv, 7.

[1] Ps. cv, 7.

8. Toutefois, le Prophète ajoute que Dieu ne les traita point selon leur infidélité. « Il « les sauva », dit-il, « à cause de son nom, afin « de faire éclater sa puissance [1] » ; et non à cause de leurs mérites.

9. « Il menaça la mer Rouge qui se dessé- « cha [2] ». Nous ne voyons point que Dieu ait lancé du ciel une seule parole pour menacer la mer ; mais le Prophète appelle menace la puissance divine qui opéra ces merveilles : à moins de dire que cette menace fut tellement secrète que la mer put l'entendre, et non les hommes. Elle est en effet bien cachée, bien invisible, cette force de Dieu sur les éléments même insensibles, puisqu'il les contraint d'obéir à l'instant à sa volonté. « Et il les « conduisit à travers les abîmes, comme dans « un lieu désert ». Le Prophète appelle abîmes, la masse des eaux. Plusieurs interprètes, en effet, ont traduit ainsi ce verset : « Il les conduisit à travers les grandes eaux ». Pourquoi dire que Dieu les fit passer « dans les « abîmes comme dans un désert », sinon parce que le lit que recouvraient les grandes eaux devint sec comme le désert ?

10. « Et il les sauva de la main de leurs « ennemis ». D'autres ont traduit ce verset en prenant une circonlocution, pour éviter des expressions peu latines : « Il les sauva de la « main de ceux qui le haïssaient. Et il les ra- « cheta de la main de l'ennemi [3] ». Quel fut le prix de ce rachat ? N'est-ce point là une figure prophétique de ce qui a lieu dans le baptême, où nous sommes véritablement rachetés de la puissance du démon par une grande rançon, qui est le sang du Christ ? De là vient qu'il est figuré, non point par toute mer indifféremment, mais par la mer Rouge, qui a la couleur du sang.

11. « Il couvrit d'eau ceux qui les poursui- « vaient, pas un d'eux n'échappa [4] » ; ce qui ne s'entend pas de tous les Egyptiens, mais de ceux qui poursuivaient les Hébreux après leur départ, qui tentaient de les atteindre et de les tuer.

12. « Et ils crurent en ses paroles » ; en latin : *Crediderunt in verbis ejus ;* expression peu latine ; il vaudrait mieux dire : *verbis ejus*, ou *in verba ejus ;* mais *in verbis ejus* se rencontre fréquemment dans les saintes Ecritures. « Et ils louèrent ses louanges [5] » ; c'est là une locution du genre de celle-ci : Il servit

[1] Ps. cv, 8. — [2] Id. 9. — [3] Id. 10 — [4] Id. 11. — [5] Id. 12.

dans cette servitude, il vécut de cette vie. Par louanges de Dieu, le Prophète entend ce célèbre cantique en l'honneur de Dieu : « Chantons au Seigneur, qui a fait éclater sa « gloire, qui a jeté à la mer le cheval et le « cavalier [1] ».

13. « Mais ils firent vite et oublièrent ses « œuvres ». D'autres exemplaires disent plus clairement : « Ils se hâtèrent d'oublier ses « œuvres, et n'attendirent pas l'accomplisse- « ment de ses desseins [2] ». Ils devaient comprendre que ce n'était pas sans raison que Dieu opérait en leur faveur de si grandes merveilles, qu'il les appelait à quelque bonheur sans fin, que l'on doit attendre par la patience ; mais ils se hâtèrent d'être heureux par les biens du temps, qui ne peuvent procurer à personne la vraie félicité, puisqu'ils n'en éteignent pas l'insatiable désir. « Qui- « conque boira de cette eau », dit le Sauveur, « aura encore soif [3] ».

14. Enfin : « Ils convoitèrent la convoitise « dans le désert, et tentèrent Dieu dans les « lieux sans eau [4] » ; c'est-à-dire « au désert », car il y a ici une répétition, « un lieu aride » est un lieu sans eau ; de même que « convoiter « la convoitise », c'est « tenter Dieu » ; et cette locution : « Convoiter la convoitise », équivaut à cette autre : « Louer la louange », que nous avons signalée tout à l'heure.

15. « Et il leur donna leur demande », c'est-à-dire ce qu'ils demandaient par leurs cris. « Il envoya à leurs âmes de quoi les rassa- « sier [5] ». Mais il ne les rendit point heureux pour cela ; cette satiété en effet n'est point celle dont il est dit : « Bienheureux ceux qui « ont faim et soif de la justice, parce qu'ils « seront rassasiés [6] ». De là vient que le mot d'âme en cet endroit ne s'entend point de l'âme raisonnable, mais de ce qui donne la vie au corps animal, pour le soutien duquel on a besoin de manger et de boire, d'après cette parole de l'Evangile : « L'âme n'est-elle « pas plus que la nourriture, et le corps plus « que le vêtement [7] ? » Comme si l'âme avait besoin de nourriture, et le corps de vêtement. C'est en ce sens qu'Isaïe disait : « Pourquoi « avons-nous jeûné, et ne l'avez-vous point « vu ; avons-nous privé nos âmes, et ne l'avez- « vous point su [8] ? »

16. « La jalousie éclata dans le camp contre

[1] Exod. xv, 1.— [2] Ps. cv, 13.— [3] Jean, iv, 13.— [4] Ps. cv, 14.— [5] Id. 15.— [6] Matth. v, 6.— [7] Id. vi, 25.— [8] Isa. lviii, 3.

« Moïse, et contre Aaron, le saint du Sei« gneur [1] ». La suite nous fait voir de quelle jalousie le Prophète veut parler, ou plutôt de quelles paroles amères, comme d'autres ont traduit.

17. « La terre s'ouvrit », dit le Prophète, « et « engloutit Dathan, elle se referma sur la « troupe d'Abiron [2] ». « Engloutir » et « se refer« mer sur », sont deux expressions identiques. Ces deux hommes, Dathan et Abiron, périrent pour la même cause, un schisme orgueilleux et sacrilége.

18. « Un feu s'alluma dans leur synagogue; « la flamme consuma les pécheurs [3] ». Dans les Ecritures, ce mot de pécheur ne s'emploie point pour désigner ceux qui, vivant d'une manière juste et louable, ne sont pas toutefois exempts de toute faute. De même qu'il y a une différence entre le railleur, le murmurateur, l'écrivain de profession, et le reste, et l'homme qui ne raille qu'une fois, qui ne murmure qu'une fois, qui n'écrit qu'une fois; ainsi l'Ecriture donne ordinairement le nom de pécheurs à ceux qui sont chargés d'iniquités.

19. « Ils firent un vœu en Horeb, et ado« rèrent l'ouvrage de leurs mains; ils chan« gèrent leur gloire en la ressemblance de « l'animal qui se nourrit d'herbe [4] ». Pour désigner la ressemblance, le Prophète n'a point dit : *in similitudinem;* mais, *in similitudine*, comme tout à l'heure il a dit : « Ils cru« rent en ses paroles », *in verbis ejus*. Par élégance il ne dit point qu'ils changèrent la gloire de Dieu, bien qu'ils l'aient fait, réellement, comme ceux dont l'Apôtre dit : « Ils chan« gèrent la gloire du Dieu incorruptible en « la ressemblance de l'homme corruptible [5] » : mais il dit : « leur gloire ». Car Dieu eût été leur gloire s'ils eussent attendu ses desseins, et n'eussent point agi avec une telle précipitation ; c'est à Dieu en effet que l'on dit : « Vous « êtes ma gloire, vous élevez ma tête [6] ». Cette « gloire donc », ou Dieu, « ils l'ont transformée « en la figure d'un veau qui mange du foin », afin de devenir eux-mêmes la proie de celui qui dévore ceux qui ont des sentiments charnels : « Toute chair en effet n'est qu'un « foin [7] ».

20. « Ils oublièrent le Dieu qui les avait « délivrés [8] ». Comment les délivra-t-il ? « En « faisant des prodiges en Egypte, des miracles « dans la terre de Cham, de terribles mer« veilles dans la mer Rouge [1] ». Quels sont ces prodiges, et ces merveilles effrayantes ? car l'admiration n'est jamais sans une certaine crainte; bien qu'on puisse les appeler terribles, parce qu'en frappant les ennemis des Juifs, ils montraient à ceux-ci ce qu'ils avaient à craindre.

21. « Dieu dit alors qu'il les perdrait ». Ayant oublié celui qui les avait délivrés, par tant de merveilles, et s'étant fait un veau qu'ils adorèrent, ils s'étaient rendus par un crime si monstrueux, une si incroyable impiété, dignes d'être exterminés. « Dieu résolut « donc de les perdre : mais Moïse, son élu, se « tint en sa présence pour briser [2] ». Le Prophète ne dit point que Moïse se tint devant Dieu pour briser sa colère, mais ce mot briser s'applique au châtiment dont ils allaient être frappés, si Moïse ne se fût offert pour eux, en disant : « S'il vous plaît de leur par« donner ce crime, pardonnez ; sinon effacez« moi de votre livre [3] ». Ce qui nous montre combien est puissante auprès de Dieu l'intercession des saints en faveur des autres. Moïse, connaissant la justice de Dieu, et sachant qu'il ne pouvait l'effacer de son livre, obtint miséricorde pour ceux que Dieu pouvait effacer avec justice. C'est ainsi qu' « il se pré« senta devant Dieu pour briser, pour détour« ner sa colère, et l'empêcher de les exter« miner ».

22. « Ils regardèrent comme rien cette « terre si estimable [4] ». L'avaient-ils déjà vue ? Comment donc n'avoir aucune estime pour cet héritage qu'ils n'avaient pas vu, sinon comme il est dit ensuite, parce qu' « ils n'a« vaient point cru en ses paroles ? » Assurément, si Dieu n'eût fait un grand symbole de cette terre d'où s'épanchaient le lait et le miel [5], sacrement visible qui conduisait à la grâce invisible ou au royaume des cieux ceux qui comprenaient ces merveilles, le Prophète ne ferait pas un crime aux autres d'avoir méprisé cette terre, puisque nous regardons comme un néant tout royaume temporel, afin de reporter notre amour vers notre mère, la Jérusalem libre, qui est dans les cieux [6]. Ce que le Prophète blâme ici, c'est donc l'incrédulité des Juifs, parce que mépriser une

[1] Ps. cv, 16.— [2] Id. 17.— [3] Id. 18.— [4] Id. 19, 20.— [5] Rom. I, 23. — [6] Ps. III, 4. — [7] Isa. XL, 6. — [8] Ps. cv, 21.

[1] Ps. cv, 22. — [2] Id. 23. — [3] Exod. XXXII, 31, 32.— [4] Ps. cv, 24. — [5] Exod. III, 8. — [6] Gal. IV, 26.

terre si désirable, c'était manquer de foi à la parole de Dieu, qui veut, par des moyens petits en quelque sorte, nous élever à de grandes choses ; dans leur impatience d'être heureux par les jouissances temporelles, qu'ils convoitaient d'une manière charnelle, « ils n'attendirent point », comme il est dit plus haut, « que les desseins de Dieu fussent « accomplis sur eux [1] ».

23. « Ils murmurèrent sous leurs tentes, et « n'écoutèrent point la voix de Dieu [2] », qui leur défendait sévèrement le murmure.

24. « Il leva sa main sur eux, pour les ex« terminer au désert ; pour abattre leur race « devant les nations, et les disperser parmi « les peuples [3] ».

25. Ici, avant de dire qu'un homme s'interposa entre eux et cette souveraine indignation de Dieu, qu'il apaisa en quelque sorte, le Prophète poursuit : « Ils s'initièrent à Béel« phégor [4] » ; c'est-à-dire qu'ils se consacrèrent à l'idole des nations. « Ils mangèrent « des victimes immolées aux morts. Ils irri« tèrent le Seigneur par leurs inventions, et « la ruine se multiplia sur eux [5] ». Comme si Dieu n'avait différé de lever la main sur eux pour les exterminer au désert, pour faire disparaître leur postérité du nombre des nations, et les disperser parmi les peuples, que pour les livrer au sens réprouvé, afin qu'ils commissent des crimes capables de faire éclater la justice de Dieu dans leur châtiment. C'est ainsi que l'Apôtre a dit : « Comme ils « ont refusé de connaître Dieu, Dieu les a « livrés au sens réprouvé, afin qu'ils com« mettent des crimes indignes [6] ».

26. Enfin, tel fut leur crime en se consacrant aux idoles, et en mangeant les sacrifices des morts (c'est-à-dire ces sacrifices que les Gentils offraient à des hommes morts comme à des dieux), que Dieu ne voulut être apaisé qu'en la manière dont l'apaisa le prêtre Phinéès, qui tua d'un même coup l'homme et la femme qu'il surprit dans un embrassement adultère [7]. S'il eût agi de la sorte par un motif de haine, et non par amour, par ce zèle dont il brûlait pour la maison de Dieu, cette action ne lui eût pas été imputée à justice. Ce meurtre fut comme un châtiment, dont Dieu frappa, comme un seul homme à l'âme duquel il veut épargner la mort, ce

[1] Ps. CV, 13. — [2] Id. 25. — [3] Id. 26, 27. — [4] Id. 28. — [5] Id. 29. — [6] Rom. I, 28. — [7] Nomb. XXV, 8.

peuple dont il allait faire un si grand carnage. Il est vrai que, dans le Nouveau Testament, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous traite avec plus de douceur ; mais les menaces de l'enfer, que nous ne lisons point dans toutes ces menaces de maux temporels, sont bien plus terribles. « La ruine se multiplia donc « chez eux », quand l'énormité de leurs crimes leur attira des châtiments proportionnels. « Et Phinéès se leva et apaisa Dieu, et « le fléau cessa [1] ». Le Prophète ne fait qu'effleurer cette histoire, parce qu'il n'instruit point ici les ignorants ; il rappelle ce que chacun sait. Ce qui est exprimé ici par fléau, l'était plus haut par le mot briser ; dans le grec, c'est la même expression.

27. « Cela lui fut imputé à justice de géné« ration en génération, jusqu'à l'éternité [2] ». Dieu imputa à justice cette action de son prêtre, non-seulement pour la durée d'une génération, mais « jusqu'à l'éternité » ; lui qui sonde les cœurs, et qui sait mesurer quel amour du peuple animait alors son serviteur.

28. « Ils irritèrent encore le Seigneur aux « eaux de la contradiction, et Moïse fut châtié « à cause d'eux, parce qu'ils avaient aigri son « esprit ; et la distinction fut sur ses lèvres [3] ». Qu'est-ce à dire, « la distinction ? » Il douta que ce même Dieu, qui avait déjà fait tant de prodiges, pût faire couler l'eau d'un rocher. Car ce ne fut qu'avec hésitation qu'il frappa la pierre avec sa houlette ; de là vient qu'il fit une distinction entre ce miracle et les autres dans lesquels il n'avait nullement hésité ; de là sa faute, et de là vient aussi qu'il mérita d'entendre qu'il mourrait avant d'entrer dans la terre promise [4]. Troublé par le murmure d'un peuple infidèle, il ne demeura point aussi ferme qu'il devait l'être. Et toutefois, même après sa mort, Dieu lui rendit un témoignage favorable comme à son élu, afin de nous montrer que cette hésitation de sa foi n'eut d'autre châtiment que cette peine temporelle, de ne pas entrer dans la terre où il conduisait son peuple. Mais gardons-nous de croire qu'il fut banni du royaume de la grâce divine, dont nous avons une figure dans cette terre, où, selon l'Ecriture, coulaient le lait et le miel [5]. Car telle est, à proprement parler, l'alliance éternelle conclue avec Abraham

[1] Ps. CV, 30.— [2] Id. 31.— [3] Id. 32, 33.— [4] Deut. XXXII, 49-52.— [5] Exod. III, 8.

notre père, non selon la chair, mais selon la foi.

29. Quant à ceux dont le Psalmiste nous raconte les iniquités, lorsqu'ils entrèrent dans la terre promise : « Ils ne détruisirent « point les nations que le Seigneur leur avait « désignées. Ils se mêlèrent à ces nations, ap- « prirent leurs œuvres, servirent leurs idoles, « ce qui fut pour eux un scandale [1] ». Ce qui les fit tomber, ce fut d'épargner ces nations, et de se mêler à elles.

30. « Ils immolèrent aux démons leurs fils « et leurs filles ; répandirent le sang innocent, « le sang de leurs fils et de leurs filles qu'ils « avaient immolés aux idoles de Chanaan [2] ». L'histoire ne dit point qu'ils aient immolé aux démons et aux idoles leurs fils et leurs filles, mais ce psaume ne saurait mentir, non plus que les Prophètes qui répètent souvent ce reproche dans leurs imprécations. Quant aux Gentils, leur histoire n'a pas manqué de consigner cette coutume parmi eux.

31. Mais que dit ensuite le Prophète ? « Et « la terre fut tuée dans le sang ». Il nous semblerait que le copiste a commis une erreur, et qu'au lieu de *infecta*, souillée, il a écrit *interfecta*, tuée, si Dieu dans sa miséricorde n'eût voulu que son Ecriture fût en plusieurs langues ; et la traduction grecque nous montre qu'il faut vraiment écrire : « La terre fut « tuée dans le sang » : *Interfecta est terra.* Que signifie donc : « La terre fut tuée », s'il n'y a là une manière de parler, une figure désignant les hommes qui habitent la terre, et employant ce qui contient pour ce qui est contenu ; de même que nous appelons mauvaise maison, une maison habitée par les méchants, et bonne maison, celle qu'habitent les gens de bien ? Ils donnaient en effet la mort à leurs âmes, en immolant leurs fils, en répandant le sang de jeunes enfants assurément fort étrangers à ces crimes. De là cette parole : « Ils répandirent le sang innocent ». Donc « la terre fut tuée dans le sang et souil- « lée par leurs œuvres », puisqu'ils étaient tués dans l'âme et souillés dans leurs actions. « Ils se prostituèrent dans leurs inventions ». Le Psalmiste appelle ici inventions, ce que les Grecs nommeraient ἐπιτηδεύματα. C'est en effet cette même expression que l'on trouve dans les manuscrits grecs, et ici et à cet autre endroit où il est dit, qu'« ils irritèrent le Seigneur « par leur inventions », appelant en ces deux endroits « inventions », ce qu'ils firent à l'imitation des autres peuples. Ne prenons donc point le mot « invention » en ce sens qu'ils auraient établi des cérémonies dont on ne leur aurait donné nul exemple. Aussi plusieurs traducteurs, au lieu d'inventions, ont-ils dit, *studia*, attachements ; d'autres, affections, ou violents désirs ; d'autres enfin, voluptés : et ceux-mêmes qui ont traduit par *adinventiones*, inventions, ont dit ailleurs *studia*, attachements. J'ai fait cette réflexion, afin qu'on ne s'étonnât point de trouver le mot « inventions » pour désigner un culte dont ils ne furent point les inventeurs, mais simplement les imitateurs.

32. « La fureur de Jéhovah s'alluma contre « son peuple [1] ». Nos traducteurs n'ont pas voulu traduire par *ira*, colère, ce que le grec désigne par θυμός : quelques-uns pourtant l'ont mis ; d'autres ont traduit par indignation ; d'autres par animation. Quelle que soit l'expression, le trouble ne retombe point sur Dieu : mais l'usage a fait donner ce nom à son pouvoir de vengeance.

33. « Il eut horreur de son héritage, et le « livra aux mains des Gentils, qui les haïs- « saient et qui en devinrent les maîtres : leurs « ennemis les opprimèrent, et ils furent hu- « miliés sous leur puissance [2] ». Quand le Prophète désigne ici l'héritage de Dieu, il est évident que sa colère ne voulait point les perdre, mais seulement les corriger, en les livrant à leurs ennemis. Aussi dit-il ensuite que « souvent il les délivra ».

34. « Mais eux l'aigrirent dans leurs des- « seins [3] ». C'est ce qui a été dit plus haut. « Ils n'attendirent point l'accomplissement de « son dessein ». Or, le dessein d'un homme est pernicieux pour cet homme, quand il ne cherche pas la gloire de Dieu, mais son propre intérêt [4]. Mais dans cet héritage, qui est lui-même, quand il daignera se donner à nous, pour que nous jouissions de lui, nous ne serons point à l'étroit dans la société des saints, comme il nous arrive dans nos affections privées. Quand cette cité glorieuse possédera l'héritage qui lui est promis, et où il n'y aura ni trépas, ni naissance, il n'y aura plus de citoyens pour avoir une affection privée, parce que Dieu sera tout en tous [5]. Or,

[1] Ps. CV, 34-36. — [2] Id. 37-39.

[1] Ps. CV, 40. — [2] Id. 41, 42. — [3] Id. 43. — [4] Philipp. II, 21. — [5] I Cor. XV, 28.

quiconque ici-bas aspire à cet héritage par la foi et par l'amour, s'habitue à préférer à son bien propre le bonheur de tous, en ne cherchant point ses intérêts, mais la gloire de ésus-Christ; de peur que, sage pour lui-même, occupé de lui-même, il n'en vienne à irriter le Seigneur par ses propres desseins. Mais dans l'espérance de ce qu'il ne voit pas encore, sans se hâter à jouir des choses visibles, dans la patiente expectative des biens invisibles, qu'il s'en rapporte en fait de promesses aux volontés de Celui dont il implore le secours dans ses tentations. Telle doit être son humilité dans ses aveux, afin de ne point ressembler à ceux dont il est dit : « Ils furent « humiliés dans leurs iniquités ».

35. Toutefois Dieu, qui est plein de miséricorde, ne les a point négligés : « Il les regarda « dans leurs angoisses, quand il entendit leurs « cris. Il se souvint de son alliance, et se re« pentit de toute l'étendue de sa miséricorde[1] ». «Il se repentit», est-il dit, parce qu'il changea le dessein qu'il paraissait avoir pris de les perdre. Or, en Dieu tout est fixe et immuable, et l'on ne trouve en lui nulle résolution subite, comme s'il n'avait point prévu de toute éternité ce qu'il ferait : mais dans tout ce qui a lieu ici-bas au sujet des créatures, qu'il gouverne avec une sagesse admirable, on dirait qu'il fait par une volonté subite, ce qui était résolu dans ses desseins immuables et cachés, desseins qui lui découvrent toutes choses en leur temps, et d'après lesquels il fait ce qui s'opère actuellement, et a déjà fait ce qui doit être un jour. « Et qui, mieux que lui, « peut le faire[2] ? » Ecoutons donc l'Ecriture qui dit simplement les choses les plus sublimes, qui donne aux petits une nourriture proportionnée, et aux plus grands des vérités qu'ils doivent approfondir. « Dieu les vit dans « leurs angoisses, quand il entendit leurs « prières, et il se souvint de son alliance » : c'est-à-dire de son alliance éternelle, « qu'il « avait jurée à Abraham », non de l'ancienne qui est abolie, mais de la nouvelle qui est voilée dans l'ancienne. « Et il se repentit se« lon l'étendue de sa miséricorde ». Il a donc fait ce qu'il avait résolu, mais il avait prévu qu'il accorderait cette grâce à leurs cœurs contrits et suppliants : parce que leur prière qui n'était pas encore, mais qui devait être un jour, n'était point ignorée du Seigneur.

[1] Ps. CV, 44, 45. — [2] II Cor. II, 16.

36. « Et il leur fit trouver miséricorde[1] ». C'est-à-dire qu'il en fit des vases de miséricorde et non des vases de colère[2]. Le latin a mis, au pluriel, « ces miséricordes », qu'il leur fit trouver, parce que chacun a de Dieu un don qui lui est propre, l'un d'une manière, l'autre de l'autre[3]. « Il leur fit donc trouver « miséricorde en présence de tous ceux qui « les tenaient captifs ». Courage donc, ô toi qui lis ces paroles, toi qui reconnais, en lisant les lettres de l'Apôtre, la grâce du Dieu qui nous rachète pour la vie éternelle, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, toi qui approfondis les écrits des Prophètes pour y découvrir l'Ancien Testament révélé dans le Nouveau, et le Nouveau sous les voiles de l'Ancien, souviens-toi quel est celui que saint Paul appelle prince des puissances de l'air, « qui agit sur les enfants « de l'incrédulité[4] », et ce qu'il dit encore à propos de quelques-uns, qu' « ils doivent sortir « des piéges du démon qui les tient captifs « pour en faire ce qui lui plaît[5] » : souviens-toi des paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ quand, chassant le démon des cœurs des fidèles, il s'écriait : « Désormais le prince de « ce monde est chassé dehors[6] » ; et de ces autres paroles de l'Apôtre : « Dieu nous a ar« rachés à la puissance des ténèbres, et nous a « transportés dans le royaume de son Fils bien« aimé[7] ». En réfléchissant sur ces divers passages, applique ton attention sur les écritures de l'Ancien Testament, et vois ce que l'on chante dans ce psaume qui a pour titre : « Lorsque la maison fut rebâtie après la cap« tivité ». C'est là qu'il est dit : « Chantez au « Seigneur un cantique nouveau ». Et pour qu'on ne vienne pas à croire que ces paroles ne s'adressent qu'aux Juifs : « Chantez », dit le Prophète ; « que toute la terre chante au Sei« gneur ; chantez au Seigneur, bénissez son « nom, annoncez », ou plutôt, « donnez la « bonne nouvelle » ; et même, pour traduire l'expression grecque : « Evangélisez de jour en « jour son salut ». De là est venu le nom d'Evangile, qui prêche de jour en jour Jésus-Christ, lumière de lumière, Fils engendré du Père. C'est lui en effet qui est le salut de Dieu, car le salut de Dieu est le Christ, comme nous l'avons démontré plus haut. « Annoncez donc « sa gloire parmi les nations, et ses merveilles « dans tous les peuples. Car c'est le Seigneur

[1] Ps. CV, 46. — [2] Rom. IX, 22, 23. — [3] I Cor. VII, 7. — [4] Ephés. II, 2. — [5] II Tim. II, 26. — [6] Jean, XII, 31. — [7] Coloss. I, 13.

« qui est grand et digne de toute louange, « il est terrible par-dessus tous les dieux. « Car les dieux des nations sont des démons [1] ». Ces ennemis donc, avec le diable qui est leur roi, tenaient captif le peuple de Dieu. Or, à mesure que nous sommes délivrés de cette captivité, et que le prince de ce monde est chassé dehors, le temple de Dieu se construit après la captivité ; c'est de ce temple que le Christ est la pierre angulaire, lui qui a formé en lui-même un seul homme nouveau de ces deux peuples, établissant cette paix, que le jour venant du jour, annonce à ceux qui étaient proches, et à ceux qui sont éloignés pour n'en faire qu'un seul peuple [2] ; et amenant les autres brebis qui n'étaient point de ce bercail, afin d'en faire un seul troupeau sous un seul pasteur [3]. Ainsi Dieu « fit trouver « des miséricordes », à ceux qu'il avait prédestinés ; car « cela ne dépend ni de celui qui veut, « ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait « miséricorde [4] ; en présence de ceux qui les te- « naient en captivité ». Ces ennemis donc, le diable et ses anges, avaient réduit en captivité ceux que Dieu a prédestinés à son royaume et à sa gloire ; mais le Rédempteur ayant chassé dehors ceux qui dominaient les infidèles à l'intérieur, ils ne les attaquent plus qu'à l'extérieur. Or, leurs attaques ne sont point victorieuses contre ceux qui se retirent dans une tour et se dérobent à l'ennemi [5]. S'ils nous attaquent, c'est qu'ils sentent qu'il y a chez nous quelques restes d'infirmité qui nous font dire à Dieu : « Remettez-nous nos « dettes » ; et encore : « Ne nous induisez pas « en tentation, mais délivrez-nous du mal [6] ». Après avoir donc chassé tous ces ennemis, Notre-Seigneur Jésus-Christ a perfectionné les guérisons dans son corps, lui qui en est la tête et le Sauveur [7], afin d'être dans ce même corps consommé le troisième jour. Voici ce qu'il dit en effet : « Je chasse les démons, je « rends la santé aujourd'hui et demain, et le « troisième jour je serai consommé [8] » ; c'est-à-dire je serai parfait, lorsque nous nous rencontrerons tous à l'état de l'homme parfait, à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ [9].

37. Après avoir donc chassé les démons qui nous tenaient captifs, le Christ achève de nous guérir. C'est pourquoi, après avoir dit : « Il leur fit trouver miséricorde auprès de « ceux qui les avaient gardés en captivité » ; maintenant que les démons qui nous tenaient captifs sont bannis, le Prophète prie Dieu de nous guérir : « Sauvez-nous, Seigneur notre « Dieu, rassemblez-nous du milieu des na- « tions [1] » ; ou, comme l'on trouve dans certains exemplaires, « des Gentils ; afin que nous « confessions votre saint nom, et que nous « mettions notre gloire à vous louer ». Le Prophète nous marque ensuite cette louange en un mot : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, « de siècle en siècle [2] » : ce que nous entendons ici, depuis, l'éternité jusqu'à l'éternité ; car Dieu sera loué sans fin par ceux dont il est dit : « Bienheureux ceux qui habitent « votre maison, ils vous loueront de siècle en « siècle [3] ». Ce sera la troisième consommation du corps de Jésus : les démons seront chassés, les guérisons achevées, puisque le corps aura même l'immortalité ; ce sera le règne éternel de ceux qui béniront parfaitement le Seigneur, parce que leur amour sera parfait, et qu'ils le contempleront face à face. Alors s'accomplira cette prière qui est au commencement du psaume : « Souvenez-vous de nous, « Seigneur, selon votre amour pour votre « peuple ; visitez-nous pour nous sauver, afin « de nous montrer votre bonté pour vos élus, « de nous donner une part à la joie de votre « peuple, et de faire chanter vos louanges par « votre héritage ». Car ce n'est point seulement les brebis qui sont perdues de la maison d'Israël [4] qu'il rassemble parmi les nations, mais encore celles qui n'appartiennent point à ce troupeau, afin, comme il est dit, qu'il n'y ait plus qu'un seul bercail et un seul pasteur [5]. Mais les Juifs, s'imaginant que cette prophétie a pour objet leur royaume visible, car ils n'ont point su goûter par l'espérance la joie des biens invisibles, doivent tomber dans les embûches de celui dont le Seigneur a dit : « Je suis venu au nom de mon Père, et « vous ne m'avez point reçu ; un autre viendra « en mon nom, et vous le recevrez [6] ». C'est de lui que saint Paul a dit : « Alors apparaîtra « l'homme de péché, ce fils de la mort, qui « s'oppose à Dieu, s'élève au-dessus de tout « ce qu'on appelle Dieu, ou que l'on adore « comme Dieu, de manière à s'asseoir dans « le temple de Dieu, à s'y montrer comme

[1] Ps. XCV, 1-5. — [2] Ephés. II, 13-22. — [3] Jean, X, 16. — [4] Rom. IX, 16. — [5] Ps. LX, 4. — [6] Matth. VI, 12, 13. — [7] Ephés. V, 23. — [8] Luc, XIII, 32. — [9] Ephés. IV, 13.

[1] Ps. CV, 47. — [2] Id. 48. — [3] Id. LXXXIII, 5. — [4] Matth. XV, 24.— [5] Jean, X, 16. — [6] Id. V, 43.

« Dieu ». Et un peu après : « Alors apparaîtra « l'impie, que le Seigneur Jésus tuera du « souffle de sa bouche, et qu'il perdra par « l'éclat de sa présence : cet homme qui se « montrera pour agir comme Satan, envi-« ronné de puissance avec des signes men-« teurs, et avec toutes les séductions de l'ini-« quité sur ceux qui périront, pour n'avoir « pas reçu et aimé la vérité, afin d'être sau-« vés. C'est pourquoi Dieu leur enverra une « opération de l'erreur, de manière qu'ils « croiront au mensonge ; afin que tous ceux « qui n'ont point cru à la vérité, et qui ont « consenti à l'erreur, soient condamnés[1] ». Ce sera donc, ce me semble, par ce perfide, par cet impie qui s'élèvera au-dessus de tout ce qui est Dieu ou que l'on adore comme Dieu, que les Israélites charnels croiront que va s'accomplir cette prophétie qui s'exprime ainsi : « Sauvez-nous, Seigneur notre Dieu, « et rassemblez-nous de toutes les nations » ; comme si ce chef devait les élever dans une gloire visible, en présence de ces ennemis visibles, qui les avaient réduits à une visible captivité. Alors ils croiront au mensonge, parce qu'ils n'ont point reçu la vérité avec amour, de manière à désirer, non plus les biens charnels, mais les biens spirituels. Ainsi déjà trompés par le diable ils allèrent jusqu'à donner la mort au Christ en disant : « Si « nous le laissons aller de la sorte, tous croi-« ront en lui, et les Romains viendront s'em-« parer de la ville et de la nation »; quand

[1] II Thess. II, 3-11.

« Caïphe, l'un d'entre eux, pontife cette année-« là, leur dit : Vous n'y comprenez rien, et ne « voyez pas qu'il est avantageux qu'un seul « homme meure pour le peuple, au lieu de « faire périr toute la nation. Or », selon l'Evangéliste, « il ne parlait point de lui-même; mais, « grand prêtre cette année-là, il prophétisa « que Jésus devait mourir pour la nation, et « non-seulement pour la nation », c'est-à-dire pour les brebis qui avaient péri de la maison d'Israël, « mais aussi pour rassembler en un « même bercail les enfants de Dieu dispersés « par tous les peuples[1] ». Car il avait d'autres brebis qui n'étaient point de ce bercail. Et toutes les brebis et d'Israël et des nations, étaient dans la servitude du démon et de ses anges. Or, quand elles ont secoué le joug du démon, en présence de ces esprits méchants qui les avaient réduites en captivité, afin d'acquérir le salut et la perfection éternelle, voilà que le Prophète leur fait dire : « Sauvez-« nous, Seigneur notre Dieu, et rassemblez-« nous de toutes les nations »; non plus par l'Antechrist, comme les Juifs espèrent que s'accompliront ces paroles, mais par Jésus-Christ Notre-Seigneur qui viendra au nom de son Père, « lui qui est le jour venant du « jour, et qui est le salut », dont il est dit ici : « Visitez-nous dans votre salut. Alors tout le « peuple dira »: c'est-à-dire, ce peuple de prédestinés qui viennent de la circoncision et de la gentilité, cette nation sainte, ce peuple d'adoption, chantera : « Amen, Amen ».

[1] Jean, XI, 48-52.

DISCOURS SUR LE PSAUME CVI.

LES ÉTAPES DE L'AME CHRÉTIENNE.

Le titre du psaume Alleluia doit être toujours soit en notre bouche soit en notre cœur, et la confession qui en est le refrain doit avoir pour objet la divine miséricorde qui nous donne la vie durable des anges. Le peuple d'Israël ne doit point seul chanter ce cantique ; il est le chant de tous ceux que Dieu a rachetés de la puissance de leurs ennemis, et qu'il a rassemblés de toutes les nations en les faisant passer par la mer Rouge du baptême, qui engloutit nos péchés. Quatre fois en effet nous y trouvons la recommandation de confesser la louange de Dieu, ce qui désigne les quatre étapes de l'âme se dirigeant vers le Seigneur, et dès lors les quatre épreuves. La première est celle de l'erreur et de la faim ; l'homme ne sait où il doit aller, et il est affamé de vérité. La seconde est la difficulté de faire le bien, et Dieu nous en délivre en brisant les chaînes de nos passions. La troisième est celle de l'ennui ou du dégoût de la parole de Dieu. La quatrième est celle du gouvernement des âmes ; épreuve des princes de l'Eglise, tandis que les autres sont communes aux fidèles. — Ainsi, dans la première épreuve, les Hébreux, qui figuraient les chrétiens, furent affamés, errants dans le désert ; ils invoquèrent le Seigneur qui les délivra, les mit sur le chemin droit. Mais sur ce chemin du bien l'âme éprouve la difficulté de le faire, car la connaissance du précepte multiplie le péché ; qu'elle crie vers le Seigneur qui brisera ses fers. Vient alors le dégoût dont le Seigneur guérit son peuple en lui envoyant son Verbe, et ils publièrent ses œuvres dans une sainte joie. La quatrième est un danger pour ceux qui sont dans la barque, trafiquant sur les grandes eaux, et pour ceux qui la conduisent. Tous doivent en appeler au Seigneur. Mais la tempête durera jusqu'à la fin des siècles. Combats au dehors, craintes au dedans, voilà le chrétien. Le Seigneur seul peut commander à l'orage ; et dès lors ne mettons point notre confiance en nous-mêmes. Le peuple Juif fut arrogant et Dieu lui retira la prophétie, le sacerdoce, etc. Ainsi en est-il des hérétiques se séparant de l'unité ; leurs princes sont frappés d'anathème, tandis que leurs questions insidieuses servent à manifester la vérité. Le vrai sage comprendra tout cela, mettra sa confiance dans le Seigneur et non dans ses propres mérites.

1. Ce psaume nous met en relief les divines miséricordes que nous avons éprouvées, et que dès lors cette expérience nous a rendues plus chères. Je m'étonnerais même, s'il pouvait plaire à d'autres qu'à ceux qui ont éprouvé ce que le Prophète y raconte. Toutefois, il n'est écrit ni pour un homme, ni pour deux hommes, mais pour tout le peuple de Dieu, qui doit s'y contempler comme dans un miroir. Nous n'avons pas à traiter ici du titre qui est Alleluia, et encore une fois Alleluia. C'est notre cantique habituel, en certains jours de nos solennités, selon l'antique usage de l'Eglise, et ce n'est pas sans mystère que nous le chantons en certaines occasions. Il est en effet des jours où nous chantons Alleluia, mais nous y pensons tous les jours de notre vie. Ce mot veut dire, en effet, louange à Dieu, et s'il n'est toujours dans la bouche du corps, il est au moins dans la bouche du cœur : « Toujours sa louange est « en ma bouche [1] ». La répétition de l'Alleluia, dans le titre, n'est point particulière à ce psaume; nous la trouvons aussi dans le psaume précédent. Et autant que l'on peut en juger par le texte, l'un est le chant du peuple d'Israël, et l'autre est le chant de toute l'Eglise de Dieu répandue dans toute la terre. Car ce n'est probablement pas sans raison qu'il y a ici un double Alleluia, de même que nous disons : « Abba, Pater », quand *Abba* n'a d'autre sens que *Pater*, et pourtant ce n'est pas en vain que l'Apôtre a dit : « C'est « en lui que nous crions : *Abba*, *Pater;* Père, « Père [1] »; c'est peut-être parce que l'une des murailles qui vient à la pierre angulaire crie : *Abba*, et que l'autre, qui vient d'une direction différente, crie : *Pater*, et c'est en cette pierre angulaire, qui est notre paix, que Dieu n'a fait qu'un seul peuple [2]. Voyons donc les avis que l'on nous donne ici, et nos motifs de joie, et nos motifs de gémissements, et nos motifs d'implorer du secours, ce qui porte Dieu à nous abandonner, et ce qui le porte à nous secourir, ce que nous sommes par nous-mêmes, ce que nous sommes par la divine miséricorde, et comment notre orgueil peut être dompté, afin qu'ensuite la grâce nous glorifie. Que chacun cherche en lui-même, s'il est possible, ce que je vais dire, car je parle à des hommes qui marchent dans la voie de Dieu, et qui sont avancés dans la voie spirituelle. Si donc il en est qui, pour ce motif, comprennent peu mes paroles,

[1] Ps. XXXIII, 2.

[1] Rom. VIII, 5. — [2] Ephés. II, 14, 20.

qu'ils reconnaissent leur faiblesse, et se hâtent d'arriver à me comprendre. J'espère néanmoins que Dieu soutiendra mes efforts, de manière que mes paroles deviennent intelligibles pour tous, tant pour ceux qui ont l'expérience que pour ceux qui ne l'ont point, de sorte que je stimulerai l'approbation des premiers, le désir des seconds, et que tous suivront avec intérêt mon discours. Tout d'abord, si je suis dans le vrai, ce discours sera agréable au Seigneur; et je dirai vrai, si je parle de lui-même, et non de moi. Ainsi commence le psaume.

2. « Confessez au Seigneur qu'il est doux, « que sa miséricorde est éternelle [1] ». Voilà ce qu'il faut confesser, c'est que le Seigneur est doux : confessez-le, si vous l'avez goûté. Mais quiconque n'a point voulu l'éprouver ne saurait le confesser. Comment appeler doux ce que l'on ne connaît pas ? Mais vous, si vous avez goûté combien le Seigneur est doux [2], « Confessez au Seigneur qu'il est doux ». Si vous l'avez goûté avidement, que cette confession soit comme une exhalaison dans votre bouche. « Sa miséricorde est pour le siècle », c'est-à-dire éternelle. Cette expression, en effet : *In sæculum*, est mise ici, parce que dans l'Ecriture : *In sæculum*, en grec εἰς αἰῶνα, signifie éternellement. Car la divine miséricorde n'est pas pour un temps, mais pour l'éternité ; cette miséricorde ne se répand sur les hommes qu'afin de leur donner la vie éternelle des anges.

3. « Qu'ils parlent, ceux qu'a rachetés le « Seigneur [3] ». On peut croire, il est vrai, que le peuple d'Israël a été racheté de l'Egypte, de la puissance de l'esclavage, des travaux inutiles pour lui, travaux de briques; voyons néanmoins si c'est l'Israël délivré de l'Egypte par le Seigneur, qui doit chanter ce cantique. Il n'en est pas ainsi. Qui donc doit le chanter? « Ceux que Dieu a rachetés de la main des « ennemis ». A la rigueur on pourrait encore les considérer comme rachetés de la puissance de leurs ennemis, ou des Egyptiens. Que le psaume nous marque lui-même avec précision à qui appartient ce cantique. « Il les a ras- « semblés de toutes les régions ». On peut encore dire des régions de l'Egypte, car il y avait plusieurs régions dans une seule province. Que le Psalmiste nous dise alors plus clairement : « De l'Orient et de l'Occident, de « l'Aquilon et de la mer [1] ». Nous comprenons déjà que ces peuples délivrés subsistent dans l'univers entier. Tel est vraiment le peuple de Dieu délivré des vastes régions de l'Egypte, et conduit comme à travers la mer Rouge [2], pour mettre fin à ses ennemis dans le baptême. Car la mer Rouge n'est qu'une figure, et nos péchés, qui nous poursuivent comme les Egyptiens, sont noyés dans le baptême que consacre le sang du Christ; et au sortir de ces eaux nul des ennemis qui t'opprimaient ne demeure en vie. Que ceux-là donc chantent notre psaume : et pour nous, mes frères, puisque tel est le peuple de Dieu que l'on conduit, écoutons ce que l'on fait dans cette assemblée rachetée par le Christ. Toutefois ce que l'on chante ici n'arrive pas en même temps dans tous ceux qui croient, mais simplement dans chaque particulier : mais il en était autrement du peuple d'autrefois. Ce peuple, en effet, cette nation tout entière, issue d'Abraham selon la chair, toute cette nombreuse maison d'Israë fut tirée de l'Egypte une fois, conduite une fois à travers la mer Rouge, et mise une fois en possession de la terre promise; car ils étaient tous ensemble au milieu de ces événements : « Or, ces événements étaient pour « eux des figures, ils ont été consignés pour « nous servir d'instructions à nous qui vivons « à la fin des temps [3] ». Pour nous, ce n'est point tous ensemble, mais peu à peu et chacun en particulier, que la foi nous réunit en une même cité, en un même peuple de Dieu. Et toutefois ce qui est marqué dans ce psaume arrive en chacun de nous, et en même temps dans le peuple, car le peuple est composé des particuliers, et non les particuliers formés du peuple. Un homme est-il, en effet, composé d'un peuple? tandis qu'un peuple se compose d'hommes en particuler. O toi donc, qui que tu sois, qui reconnais en toi ce que je vais dire, qui l'as éprouvé, ne demeure pas en toi-même et ne t'imagine pas être le seul pour éprouver tout cela, mais sois convaincu qu'il en est de même pour tous, ou du moins peu s'en faut, pour tous ceux qui viennent s'unir à ce peuple, et qui sont rachetés des mains de leurs ennemis, par le sang précieux du Christ.

4. Ce psaume en effet va répéter continuellement ce que nous avons chanté tout à l'heure : « Qu'ils confessent au Seigneur ses

[1] Ps. CVI, 1. — [2] I Pierre, II, 3. — [3] Ps. CVI, 2.

[1] Ps. CVI, 3. — [2] Exod. XIV, 22. — [3] I Cor. X, 11.

« miséricordes, et ses merveilles pour les en« fants des hommes ». Autant que j'ai pu le voir, et que vous le pouvez vous-mêmes, ces versets sont répétés quatre fois, et ce nombre, autant que Dieu me l'a fait comprendre, désigne quatre tentations, dont nous sommes délivrés par celui que chantent ses miséricordes. Donnez-moi, en effet, un homme tout d'abord peu soucieux de rien, vivant selon le vieil homme dans une sécurité trompeuse, persuadé qu'il n'y a plus rien après cette vie qui doit finir, un homme négligent et paresseux, dont le cœur est absorbé dans les délices du monde et dans l'assoupissement, dans les plaisirs empoisonnés : pour que cet homme se réveille et devienne soucieux de la grâce de Dieu, afin qu'il sorte de son assoupissement, ne faut-il pas que la main de Dieu vienne le secouer ? Toutefois il ne sait encore qui l'a réveillé. Mais il commence à être à Dieu, dès qu'il connaît la foi véritable. Néanmoins, avant de la connaître, il déplore son erreur. Il reconnaît ses égarements, il veut connaître la vérité, il frappe où il peut, tente ce qu'il peut, erre où il peut, pressé qu'il est par la faim de la vérité. La première épreuve de l'homme est donc celle de l'erreur et de la faim. Lorsque fatigué de cette épreuve il crie vers Dieu, il est conduit à la voie de la vérité, d'où il peut arriver à la cité du repos. Il est donc amené au Christ, qui a dit : « Je « suis la voie[1] ».

5. Quand l'homme en est là, quand il sait déjà ce qu'il doit observer dans sa conduite, parfois il compte beaucoup sur lui-même, et, présumant de ses forces, il se prend à vouloir combattre ses péchés, et son orgueil entraîne sa défaite. Il se trouve donc lié par les chaînes de ses passions, qui entravent sa marche et l'arrêtent dans la voie : il se sent resserré par ses propres vices ; l'impossibilité le retient comme une muraille dont toute issue est close, et d'où il ne peut s'échapper pour vivre saintement. Il sait comment il doit vivre : car il était naguère dans l'erreur ayant faim de la vérité : le pain de la vérité il l'a reçu, et il a été placé sur la voie ; il entend : Vis bien à l'avenir, comme tu le fais, car auparavant tu ne connaissais pas la vie sainte ; agis maintenant que tu l'as apprise. Il essaie, mais vains efforts ! il se sent garrotté, et pousse des cris vers le Seigneur. La seconde épreuve lui vient donc de la difficulté de faire le bien, comme la première est celle de l'erreur et de la faim. Ici encore l'âme pousse des cris vers le Seigneur, et le Seigneur la délivre de ses entraves ; il brise les liens qui la retiennent, il la met en état de faire le bien. Ce qui lui était difficile auparavant, lui devient facile : s'abstenir du mal, éviter l'adultère, ne commettre ni vol, ni homicide, ni sacrilége, ne désirer plus le bien d'autrui, toutes choses autrefois difficiles, sont faciles aujourd'hui. Dieu pouvait nous faire arriver là sans peine, mais si nous y étions arrivés sans peine, nous n'aurions point de reconnaissance pour l'auteur d'un si grand don. Si l'homme se trouvait en cet état dès son premier désir, s'il ne sentait la révolte des passions, si l'âme n'était brisée sous le poids de ses chaînes ; il en viendrait à n'attribuer qu'à ses propres forces le bien dont il se croirait capable, et ne confesserait point devant le Seigneur ses miséricordes.

6. Après ces deux épreuves, l'une de l'erreur et de la disette de la vérité, l'autre de la difficulté de faire le bien, il en survient pour l'homme une troisième : je m'adresse à celui qui a déjà surmonté les deux premières, lesquelles sont, je l'avoue, communes à beaucoup. Qui ne sait qu'il a passé de l'ignorance à la connaissance de la vérité, de l'erreur à la bonne voie, de la faim de la sagesse à la parole de la foi ? De même, il en est beaucoup qui sont aux prises avec les difficultés de leurs vices, qui sont garrottés par les habitudes, et gémissent dans leurs entraves comme dans les fers. Ils connaissent donc cette épreuve, bien qu'ils disent déjà, si tant est qu'ils le disent : « Malheureux homme que je suis, qui « me délivrera du corps de cette mort[1] ? » Vois en effet ces liens si resserrés : « La chair », dit l'Apôtre, « conspire contre l'esprit, et l'esprit « contre la chair, de sorte que vous ne faites « point ce que vous voulez[2] ». Celui-là dès lors qui est soutenu par l'esprit au point de n'être plus adultère parce qu'il n'a point voulu l'être, ni voleur, parce qu'il n'a point voulu l'être, et ainsi des autres vices que les hommes voudraient surmonter, et qui les surmontent bien souvent, de manière que les hommes crient vers le Seigneur, le supplient de les délivrer des angoisses où ils se trouvent, en sorte qu'une fois délivrés, ils confessent au Seigneur ses miséricordes ; quiconque, dis-je,

[1] Jean, XIV, 6.

[1] Rom. VII, 24. — [2] Gal. V, 17.

est parvenu à vaincre ces difficultés, et à vivre parmi les hommes d'une manière irréprochable, celui-là arrive à la troisième épreuve, qui est l'ennui de demeurer longtemps en cette vie, de manière à ne goûter aucun plaisir, pas même dans la prière. Cette troisième épreuve est donc contraire à la première : dans l'une, c'était la faim ; dans l'autre, c'est le dégoût. D'où vient ce dégoût, sinon d'une certaine langueur de l'âme? Sans avoir de l'inclination pour l'adultère, on ne trouve aucun goût dans la parole de Dieu. Après avoir échappé au danger de l'ignorance et de la convoitise, garde-toi de la plaie de l'ennui et du dégoût. Ce n'est point là une légère épreuve : sache te reconnaître dans ce danger, et crier vers le Seigneur, afin qu'il te délivre de tous tes dangers; et une fois que tu seras sorti de ces entraves, que ses miséricordes le confessent à jamais.

7. Une fois délivré de l'erreur, délivré de la difficulté de faire le bien, délivré de l'ennui et du dégoût de la parole de Dieu, peut-être alors seras-tu digne aux yeux de Dieu, qui voudra bien te confier son peuple, te placer au gouvernail de sa barque, et te donner la conduite d'une Eglise. Telle est la quatrième épreuve. Les flots de la mer, qui viennent battre l'Eglise, bouleversent le pilote. Tout homme pieux dans le peuple de Dieu peut subir les trois autres épreuves : la quatrième est plus spécialement la nôtre. Plus nous sommes en honneur, plus nous sommes en péril. On peut craindre pour chacun de vous que l'erreur ne le détourne de la vérité ; on peut craindre qu'il ne succombe à ses passions, et qu'il ne préfère leur obéir plutôt que d'en appeler au Seigneur dans ses dangers ; on peut craindre qu'il ne prenne à dégoût la parole de Dieu, et que ce dégoût ne lui donne la mort : mais l'épreuve du gouvernement est une épreuve dangereuse dans la direction d'une Eglise, et qui nous regarde principalement. Et vous, comment seriez-vous étrangers au péril qui menacerait l'Eglise ? Je fais cette question afin que dans cette quatrième tentation, qui semble nous être plus particulière, et qui demande néanmoins de continuelles prières de votre part, puisque vous seriez les premiers exposés au naufrage, vous ne soyez point sans inquiétudes, et que vous ne ralentissiez point vos prières pour nous. Pour n'être point assis avec nous au gouvernail, en êtes-vous moins dans le même navire ?

8. Après ces quatre épreuves, après ces quatre cris vers Dieu, après ces quatre délivrances, après ces quatre confessions des divines miséricordes, le psaume traite en général de l'Eglise dans la suite des siècles, afin de vous faire comprendre de quelle Eglise il parlait au commencement. Le Prophète en parle de manière à nous révéler partout la miséricorde de Dieu, « qui résiste « aux superbes et donne la grâce aux hum- « bles [1] » ; parce qu'il est venu précisément « afin que ceux qui ne voient point voient, et « que ceux qui voient deviennent aveugles [2] ; « car toute vallée sera comblée, toute mon- « tagne et toute colline sera abaissée [3] ». Après avoir parlé de l'Eglise, le Prophète nous tient un langage que l'on peut appliquer même aux hérétiques, qui font à cette Eglise comme une guerre civile. Ainsi finit le psaume que j'ai exposé d'une manière plus courte sans doute que vous ne l'attendiez. Et il me semble que je l'ai tellement expliqué, nonobstant sa longueur, que si vous retenez ce que j'ai dit, mon rôle sera plutôt celui de lecteur que celui de commentateur. Vous avez sans doute mes paroles devant les yeux, mais reprenons-les succinctement afin de les mieux graver. La première épreuve est celle de l'erreur, de la faim de la vérité ; la seconde est la difficulté de vaincre ses passions ; la troisième celle de l'ennui et du dégoût ; la quatrième est la tempête qui menace du péril ceux qui gouvernent l'Eglise : et dans toutes ces épreuves, on crie vers Dieu, Dieu délivre, et l'on chante ses miséricordes. A la fin, le Prophète nous parle de l'Eglise, qui est sauvée par la grâce de notre Dieu, et non par ses propres mérites ; il nous montre ses ennemis châtiés de leur orgueil, et l'Eglise s'élevant sur leurs ruines ; il signale chez les hérétiques les piéges qui nous enlèvent quelques fidèles, et nous font essuyer des pertes en quelque sorte domestiques, les biens que Dieu en a tirés en faveur de son Eglise ; puis vient la conclusion du psaume. Ecoutez-en la lecture plutôt que l'explication.

9. « Qu'ils parlent, ceux que le Seigneur a « rachetés, qu'il a délivrés de la puissance de « leurs ennemis, qu'il a rassemblés des pays « lointains, de l'Orient et de l'Occident, de

[1] Jacques, IV, 6. — [2] Jean, IX, 32. — [3] Isa. XL, 4.

« l'Aquilon et de la mer ». Que tel soit donc le cantique des chrétiens, rassemblés de l'univers entier. « Ils ont erré dans le désert, dans « les lieux arides, sans trouver le chemin « d'une habitation ». Telle est l'épreuve d'un douloureux égarement : que va-t-il dire de l'indigence ? « Ils souffrirent de la faim et de « la soif, leur âme est tombée en défaillance[1] ». Mais d'où vient cette défaillance ? Quel bien Dieu voulait-il en tirer ? Car Dieu n'est point cruel ; mais il se montre, ce qui est un bien pour nous, afin que nous l'invoquions dans nos défaillances, et que nous l'aimions quand il nous soutient. De là vient, qu'après ces égarements, après cette faim et cette soif, « les « Hébreux crièrent vers le Seigneur dans « leurs tribulations, et il les délivra de leurs « misères ». Que fit-il en faveur de ceux qui étaient égarés ? « Il les conduisit dans la voie « droite ». Ils ne trouvaient le chemin d'aucune ville qu'ils pussent habiter, haletants de faim et de soif, ils tombaient en défaillance : alors « il les conduisit dans la voie droite, « afin qu'ils arrivassent à la ville qu'ils devaient « habiter ». Le Prophète ne dit pas encore comment Dieu subvint à leur faim et à leur soif, mais attendez quelque peu. « Qu'ils con« fessent au Seigneur ses miséricordes, et ses « merveilles envers les enfants des hommes ». Vous qui avez éprouvé ses bontés, dites-les à ceux qui ne les ont pas éprouvées. Vous qui êtes sur la voie, qui vous dirigez vers la cité que vous devez habiter, vous qui avez échappé à la faim et à la soif, confessez « que « le Seigneur a rassasié l'âme affaiblie, qu'il « a rempli de biens l'âme affamée[2] ».

10. Que ta vie soit donc sainte, maintenant que tu es sur la voie, que tu as entendu ce qu'il te faut faire et espérer. Où peuvent aboutir vos efforts toujours vaincus ? « Ils « étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre « de la mort, accablés de chaînes et de mi« sères[3] ». Pourquoi cette misère, sinon parce que tu t'attribuais tes mérites sans reconnaître la grâce de Dieu, parce que tu rejetais ses desseins sur toi ? Vois en effet ce qu'ajoute le Prophète : « Parce qu'ils aigrirent la parole « du Seigneur ». Parce que, dans leur orgueil et dans leur ignorance de la justice de Dieu, ils s'efforcèrent d'établir la leur[4] ; « Ils mépri« sèrent le conseil du Tout-Puissant, et leur « cœur fut abattu dans leurs travaux[5] ». Et maintenant livre bataille à tes convoitises. Sans le secours de Dieu, tu pourras faire des efforts, tu ne saurais vaincre. Et quand tu gémiras sous le poids de tes habitudes dépravées, ton cœur sera humilié dans le labeur ; en sorte que dans cette humiliation de cœur tu apprendras à crier : « Malheureux homme « que je suis, qui me délivrera du corps de « cette mort[1] ? Leur cœur dès lors a été humilié « dans les travaux ; ils se sont affaiblis et nul « ne les secourait ». Que faire alors, sinon ce qui eut lieu ? « Si la loi, qui fut donnée, eût pu « nous communiquer la vie, assurément la jus« tice viendrait de la loi. Mais l'Ecriture a tout « renfermé sous le péché, afin que la promesse « du Seigneur s'accomplît par la foi en Jésus« Christ, à l'égard de ceux qui croiront[2]. Mais « la loi est entrée, en sorte que le péché s'est « multiplié[3] ». Tu as donc reçu la parole divine, tu as reçu le précepte, et tu ne cesses point de commettre le mal que tu faisais auparavant ; la connaissance du précepte multiplie chez toi le péché par la prévarication. Orgueilleux, si tu t'ignorais alors, maintenant que tu es humilié, apprends à te connaître ; tu crieras vers Dieu, et il te délivrera de ta détresse, et une fois délivré, tu confesseras ses miséricordes. « Au fort de leur « affliction, ils crièrent vers le Seigneur, qui « les délivra de leurs peines[4] ». Les voilà donc délivrés de la seconde épreuve, et il reste celle de l'ennui et du dégoût. Mais d'abord, voyons ce qu'il fit pour ces âmes qu'il avait délivrées : « Il les fit sortir des ténèbres « et de l'ombre de la mort, et brisa leurs « chaînes. Qu'ils confessent au Seigneur ses mi« séricordes, et ses merveilles envers les enfants « des hommes ». Pourquoi ? Quelles difficultés a-t-il surmontées ? « Il a rompu les portes « d'airain, il a brisé les barres de fer. Il les « a recueillis de la voie de leurs iniquités, car « leurs iniquités les ont fait humilier[5] ». Ils s'attribuaient leurs bonnes œuvres, et non à Dieu ; dans leur ignorance de la justice de Dieu, ils établissaient leur propre justice[6], et ils furent humiliés. Après avoir présumé de leurs propres forces, ils comprirent qu'ils ne pouvaient rien sans le secours du Seigneur.

11. Mais quelle autre épreuve nous reste ? « Leur âme eut horreur de toute nourri« ture ». Voilà maintenant le dégoût ; dégoût

[1] Ps. CIV, 4, 5. — [2] Id. 6-9. — [3] Id. 10. — [4] Rom. x, 3. — [5] Ps. CV, 11, 12.

[1] Rom. VII, 24. — [2] Gal. III, 21, 22. — [3] Rom. V, 20. — [4] Ps. CVI, 13. — [5] Id. 14-17. — [6] Rom. X, 3.

qui les fait languir, dégoût qui les met en danger, à moins d'imaginer que la faim peut faire mourir, et non le dégoût. Ecoute ce qu'ajoute le Prophète après qu'il a dit : « Leur âme eut « horreur de toute nourriture » ; de peur qu'on ne vienne à croire qu'une fois rassasiés ils étaient dans la sécurité, au lieu de voir que le dégoût les conduisait à la mort : « Et « ils arrivèrent aux portes de la mort [1] », dit le Prophète. Que reste-t-il donc à faire ? A ne pas t'attribuer à toi-même le goût que tu peux avoir pour la parole de Dieu, à n'en concevoir aucune arrogance, et dans ton avidité pour la sainte nourriture, ne va point t'élancer au-dessus de quiconque est mis en danger par le dégoût. Comprends bien aussi que cette disposition est un don, et qu'elle ne vient pas de toi. « Qu'as-tu, que tu n'aies « point reçu [2] ? » Comprends donc ceci, et quand cette faiblesse, cette langueur te mettra en péril, accomplis ce qui suit : « Dans leur « tribulation ils en appelèrent au Seigneur, « qui les délivra de leurs misères ». Et comme l'effet de cette langueur était de ne goûter aucune joie : « Dieu envoya son Verbe qui les « guérit [3] ». Mesure le mal causé par le dégoût ; vois de quel abîme les délivre Celui que l'on invoque dans cet ennui. « Il envoya « son Verbe qui les guérit, qui les délivra ». De quoi ? non plus de l'erreur, non plus de la faim, non plus de la difficulté de vaincre leurs péchés, mais « de leur corruption ». Il y a corruption de l'âme, à repousser ce qui est doux. Donc, à propos de ce bienfait, comme à propos des autres : « Qu'ils confessent au Sei« gneur ses miséricordes et ses merveilles en« vers les enfants des hommes. Qu'ils offrent un « sacrifice de louanges [4] ». Déjà le Seigneur leur paraît doux et louable. « Qu'ils publient ses « œuvres avec joie » : non point avec ennui, non point avec chagrin, non plus avec inquiétude, non plus avec dégoût, mais « avec joie ».

12. Il reste la quatrième épreuve qui nous met tous en péril. Car nous sommes tous dans le vaisseau, les uns pour y travailler, les autres pour y être portés ; et tous néanmoins trouvent un danger dans la tempête, et le salut au port. Voici en effet ce que dit le Prophète après tout cela : « Ceux qui descendent « la mer sur des navires, qui trafiquent sur « les grandes eaux [5] » : c'est-à-dire, parmi les peuples nombreux. Car les eaux se prennent souvent pour les peuples : ainsi dans l'Apocalypse, quand saint Jean demande ce que signifient ces eaux, il lui est répondu : « Ce sont les peuples [1] ». Ceux donc qui font le trafic sur les grandes eaux, « ont vu les « œuvres du Seigneur, et ses prodiges au fond « des abîmes [2] ». Quel abîme plus profond que le cœur humain ? De là s'échappent incessamment des souffles violents, des tempêtes séditieuses qui agitent le vaisseau. Et quel est le dessein de Dieu ? Dieu veut que tous crient vers lui, et ceux qui gouvernent le vaisseau, et ceux qui y trouvent un abri. « Il dit, et « alors se maintint l'esprit des tempêtes ». Qu'est-ce à dire, « se maintint ? » Il demeura, il dura ; aujourd'hui encore il sévit, il soulève la tempête ; il n'a point cessé de battre le navire. « Car Dieu a parlé, et l'esprit « des tempêtes s'est maintenu ». Et où donc aboutissent tous ses efforts ? « Alors les flots « se soulevèrent, ils s'élevèrent jusqu'au « ciel », par leur audace : « ils descendirent « jusque dans les abîmes », par la crainte. « Ils s'élèvent jusqu'au ciel, ils descendent « jusque dans l'abîme ». Au dehors le combat, au dedans la crainte. « Le cœur des nauto« niers a défailli devant le danger. Ils se trou« blent, ils chancellent comme un homme « ivre ». Ceux qui sont assis au gouvernail, ceux qui ont un amour fidèle pour le navire, comprennent mes paroles : « Ils se troublent, « ils chancellent comme un homme ivre [3] ». Qu'ils prennent la parole, qu'ils lisent, qu'ils discutent, on les croira sages ; mais malheur à cause de la tempête. « Et toute leur sagesse », dit le Prophète, « s'est évanouie ». Parfois, tout conseil humain vient à manquer : quelque part que l'on se réfugie, les flots sont écumeux, la tempête grondante, les bras défaillants ; le pilote ne voit plus où la proue va se heurter, par quel flanc du navire pénètrent les eaux, ni sur quel rivage le pousse la tempête, ni de quels récifs il faut l'arracher. Que faire alors, sinon ce que dit le Prophète ? « Dans leurs tribulations, ils en appelèrent « au Seigneur qui les sauva de leur misère. « Et il commanda à l'orage, qui se maintint « comme un vent léger [4] ». Non plus comme une tempête, mais « comme un vent lé« ger. Et ses flots s'apaisèrent ». Ecoutez, à

[1] Ps. CVI, 18. — [2] I Cor. IV, 7. — [3] Ps. CVI, 19, 20. — [4] Id. 21-22. — [5] Ps CVI, 23.

[1] Apoc. XVII, 15. — [2] Ps. CVI, 24. — [3] Id. 25-27. — [4] Id. 28, 29.

cette occasion, la voix d'un pilote en danger, puis humilié, puis délivré : « Je ne « veux point, mes frères, que vous ignoriez « l'affliction que nous avons dû subir en Asie, « parce qu'elle a dépassé nos forces, dépassé « toute borne » (sa sagesse même était absorbée, on le voit), « au point que la vie m'était à « charge [1] ». Quoi donc, Dieu abandonnerait-il ainsi l'homme en danger ? Cette défaillance, au contraire, ne devait-elle pas faire éclater en lui sa propre gloire ? Que dit ensuite l'Apôtre ? « Mais nous avons reçu en nous une « réponse de mort, afin que nous ne missions « pas notre confiance en nous, mais en Dieu « qui ressuscite les morts [2]. Et il commanda « à l'orage, qui devint un vent léger ». Déjà, ils avaient reçu en eux une réponse de mort, ces hommes dont toute la sagesse était absorbée. « Et les flots de la mer devinrent « calmes ; et ils se réjouirent de ce calme, et « il les conduisit au port selon leur volonté. « Qu'ils confessent au Seigneur ses miséricor-« des [3] ». Oui, qu'ils annoncent partout, qu'ils publient de toutes parts, qu'ils publient à la gloire du Seigneur, non point nos mérites, non point notre puissance, non point notre sagesse, mais les divines miséricordes. Que notre délivrance nous fasse aimer celui que nous avons invoqué dans toutes nos afflictions. « Qu'ils confessent au Seigneur ses « miséricordes, et ses merveilles envers les « enfants des hommes ».

13. Voyez ce qui fait parler le Prophète, pourquoi ce prélude, pourquoi cette énumération, et où s'accomplit tout ce qu'il a dit : « Qu'ils chantent le Seigneur dans l'assemblée « du peuple, qu'ils le bénissent dans la « chaire des vieillards [4] ». Chanter le Seigneur, c'est publier ses louanges, comme publier ses louanges, c'est le chanter. Qu'il soit béni par les peuples, par les vieillards, par ceux qui trafiquent, par ceux qui gouvernent le navire. Qu'a fait Dieu pour cette assemblée ? Qu'a-t-il établi ? D'où l'a-t-il délivrée ? Quel don lui a-t-il fait ? De même qu'il a résisté aux superbes, il a donné la grâce aux humbles [5] ; et ces superbes étaient tout d'abord le peuple juif, peuple arrogant, qui se glorifiait d'être de la race d'Abraham, et de ce que les oracles du Seigneur avaient été confiés à cette nation [6] ; faveurs qui ne servaient point à la guérison, mais seulement à l'enflure de leurs cœurs, à les enorgueillir plutôt qu'à les grandir. Que fit donc le Seigneur, pour résister aux orgueilleux et donner la grâce aux humbles, en retranchant les branches naturelles à cause de leur orgueil, et en insérant l'olivier sauvage à cause de son humilité [1] ? Que fit Dieu ? Ecoutez ces deux faits, et comment Dieu résiste aux superbes, et comment il favorise les humbles : « Il changea les fleuves en « désert ». Les eaux couraient chez les Juifs, les paroles prophétiques y coulaient. Cherche maintenant un seul prophète chez les Juifs, et tu n'en trouveras point : « Car il a changé les « fleuves en désert, et les courants d'eau en « une terre altérée. Les fleuves sont changés « en désert [2] ». Qu'ils le disent : « Déjà il n'est « plus de prophète, et Dieu ne nous connaît « plus [3]. Il a changé les fleuves en désert, les « courants d'eau en une terre altérée, un « champ fertile en une saline [4] ». Cherche parmi eux la foi au Christ, et tu ne la trouves point ; un prophète, ils n'en ont plus ; un prêtre, ils n'en ont plus ; un sacrifice, ils n'en ont plus ; un temple, et ils n'en ont plus. Pourquoi ? « Parce que Dieu a changé les fleuves « en désert, les courants d'eau en une terre « sèche, et le champ fertile en saline ». D'où vient ce châtiment ? Quel crime l'a mérité ? « La malice des habitants de cette malheu-« reuse terre ». C'est ainsi que Dieu résiste aux superbes. Ecoute comme il donne la grâce aux humbles : « Il a fait du désert un « étang plein d'eau, et des sables du désert « des fontaines jaillissantes. Là il a fait habi-« ter ceux qui avaient faim [5] ». Car c'est au Christ qu'il a été dit : « Tu es prêtre pour « l'éternité selon l'ordre de Melchisédech [6] ». Tu cherches un sacrifice chez les Juifs, tu n'en trouves pas même selon l'ordre d'Aaron, parce que Dieu a fait son désert à la place des fleuves. Tu le cherches selon l'ordre de Melchisédech, et tu ne le trouves point chez eux, tandis que l'Eglise l'offre solennellement dans l'univers entier. « Depuis l'Orient jusqu'au « Couchant, le nom du Seigneur est béni [7] ». Et le Seigneur dit à ceux dont il a changé les fleuves en un désert : « Ma volonté n'est plus « en vous, dit le Seigneur, et je ne recevrai « aucun sacrifice de vos mains, car de l'Orient « jusqu'au couchant on offre un sacrifice en

[1] II Cor. I, 8. — [2] II Cor. I, 9. — [3] Ps. CVI, 30, 31. — [4] Id. 32. — [5] Jacques, IV, 6. — [6] Rom. III, 2.

[1] Rom. XI, 17-21. — [2] Ps. CVI, 33. — [3] Id. LXXIII, 9. — [4] Id. CVI, 34. — [5] Id. 35, 36. — [6] Id. CIX, 4. — [7] Id. CXII, 3.

« mon honneur[1] ». Où l'on ne voyait jadis que d'immondes sacrifices, quand les nations n'étaient qu'un désert, quand elles étaient souillées, quand partout ce n'était qu'une terre déserte, là aujourd'hui coulent des fontaines, des fleuves; là sont des réservoirs, là sont les eaux courantes. « Dieu a donc résisté « aux superbes, et accordé aux humbles ses « faveurs. C'est là qu'il a fait habiter ceux « qui avaient faim », parce que : « Les pauvres « mangeront et seront rassasiés[2] ».—« Et ils ont « construit une ville pour y habiter »; y habiter d'abord en espérance, car: « Celui qui m'écoute « habitera dans l'espérance[3] », est-il dit. « Et « ils ont construit une ville pour y habiter; « et ils ont semé leurs champs, planté leurs « vignes, et récolté le fruit de leur fro« ment[4] »; fruit dont se réjouit cet ouvrier qui a dit : « Ce n'est point que je désire vos « dons, mais je désire le fruit que vous en « retirez[5]. Et Dieu les bénit et ils se multi« plièrent, et leurs troupeaux ne diminuèrent « point[6] ». Voilà ce qui dure encore. « Le « solide fondement de Dieu demeure ferme, « car Dieu connaît ceux qui sont à lui[7] ». On donne le nom de troupeau, de bercail, à ceux qui vivent simplement dans l'Eglise, mais qui sont utiles, qui sont peu savants, mais pleins de foi. Donc, et les hommes spirituels, et ceux qui étaient charnels encore, « Dieu « les bénit et ils se multiplièrent, et leurs « troupeaux ne diminuèrent point ».

14. « Les voilà réduits à un petit nombre, « accablés de maux[8] ». D'où ces maux? du dehors? Non, mais de l'intérieur. Pour les réduire à un petit nombre, cette parole s'accomplit alors : « Ils sont sortis de nous, mais « ils n'étaient pas des nôtres[9] ». Si le Prophète parle encore de ceux-ci comme il en parlait auparavant, c'est afin que nous les distinguions seulement par la pensée; puisqu'il parle d'eux comme s'ils étaient les mêmes, à cause des sacrements qui leur sont communs avec nous. Ces hommes, en effet, appartiennent au peuple de Dieu, sinon par la vertu, du moins par les dehors de la piété. C'est d'eux que nous avons entendu dire à saint Paul : « Dans les derniers temps, il « viendra des jours fâcheux, et les hommes « s'aimeront eux-mêmes ». Premier malheur; « ils s'aimeront eux-mêmes », et mettront en eux-mêmes leur propre complaisance. Puissent-ils se déplaire, car alors ils plairaient à Dieu! puissent-ils en appeler à lui dans leurs difficultés, car alors ils seraient délivrés! Mais leur confiance en eux-mêmes « les a réduits à un petit nombre ». Cela est évident, mes frères; tous ceux qui se séparent de l'unité deviennent le petit nombre. Ils sont en grand nombre, mais dans l'unité, et tant qu'ils ne se séparent point de l'unité. Dès lors, en effet, qu'ils n'appartiennent plus à l'unité qui est nombreuse, le schisme et l'hérésie les réduisent au petit nombre. « Et ils « devinrent peu nombreux et furent accablés « du poids des maux et de la douleur. Le « mépris se répandit sur leurs princes ». Ils furent rejetés de l'Eglise de Dieu; et plus ils ont voulu être princes, plus ils sont couverts de mépris, et deviennent un sel affadi que l'on jette dehors, et que les hommes foulent aux pieds[1]. « Le mépris se répandit donc sur « les princes; ils furent séduits dans la voie « de l'erreur, et non dans la bonne voie[2] ». Tout à l'heure, ils étaient dans la voie, ils étaient conduits à la cité, ils étaient conduits, et non séduits; ceux-ci, les voilà séduits hors de la voie. Qu'est-ce à dire, « séduits ? » « Dieu les a livrés aux convoitises de leurs « cœurs[3] ». Tel est, en effet, le sens de séduire, se conduire soi-même. Car, à proprement parler, ce sont eux qui se séduisent. « Quiconque se croit quelque chose, se trompe « lui-même, attendu qu'il n'est rien[4] ». Qu'est-ce à dire, dès lors que Dieu les séduisit? Il les laissa aller « dans une terre sans « chemin, et non dans la voie ». Comment, en effet, seraient-ils dans la voie, ces hommes qui s'attachent à une partie et qui laissent le tout? Comment seraient-ils dans la voie? Qu'est-ce donc que la voie, et où peut-on reconnaître la voie? « Que Dieu », dit le Prophète, « nous prenne en pitié, qu'il nous « bénisse, qu'il fasse rejaillir sur nous la « lumière de sa face, afin que nous connais« sions votre voie sur la terre ». Sur quelle terre? « Votre salut est dans tous les peu« ples[5] ». C'est de là que sortent ces hommes qui sont ensuite réduits en petit nombre, et diminués en quelque sorte; ils sont sortis de cette multitude qui forme l'unité, selon cette

[1] Malach. I, 10, 11. — [2] Ps. XXI, 27. — [3] Prov. I, 33, suiv. les Septante. — [4] Ps. CVI, 37. — [5] Philipp. IV, 17. — [6] Ps. CVI, 38. — [7] II Tim. II, 19. — [8] Ps. CVI, 39. — [9] II Tim. III, 2.

[1] Matth. V, 13. — [2] Ps. CVI, 40. — [3] Rom. I, 24. — [4] Gal. VI, 3. — [5] Ps. LXVI, 2, 3.

parole que je viens de rapporter à leur sujet : « Ils sont sortis d'entre nous, mais ils n'étaient « point des nôtres ; s'ils eussent été des « nôtres, ils fussent assurément demeurés avec « nous [1] ». Mais s'ils sont des nôtres dans le secret de la prescience divine, il faudra qu'ils reviennent. Combien qui ne sont point des nôtres, et qui paraissent en être, et combien des nôtres, qui semblent néanmoins être dehors! « Le Seigneur connaît ceux qui lui « appartiennent [2] ». Ceux qui ne sont point des nôtres, bien qu'ils soient avec nous, s'en vont à la première occasion, et les nôtres qui sont dehors, reviennent quand l'occasion se présente. Ecoutez donc ce que voulait alors le Seigneur dans le sens de ces paroles : « Il « les a séduits dans une terre sans chemin, « et non dans la voie ». Qu'en a fait le Seigneur? Ce que j'avais dit tout d'abord, ce que vous devez écouter avec attention. Il pouvait les laisser avec nous jusqu'à la fin, mais alors ils n'eussent été pour nous d'aucun profit : or, dès qu'ils sont séparés de nous, et qu'ils nous troublent par des questions artificieuses, alors ils deviennent pour nous un aiguillon dans la recherche de la vérité, et un exemple de ce qu'il nous faut craindre. Chacun tremble quand il voit un homme tomber dans le schisme, car une telle chute semble lui dire : « Que celui qui se croit « debout prenne garde à sa chute [3] ». Ceux qui se séparent de nous ont donc leur utilité ; car s'ils demeuraient avec nous, et avec cette malice, ils ne nous serviraient de rien. Aussi, qu'est-il dit à leur sujet dans un autre psaume? « C'est une assemblée de taureaux », ou d'hommes à la tête haute, d'hommes orgueilleux ; « une assemblée de taureaux « parmi les vaches des peuples ». Par ces vaches des peuples, il faut entendre des âmes faciles à séduire, qui se laissent gagner par la séduction des taureaux. Mais pourquoi en est-il ainsi? « Afin que l'on sépare ceux qui « ont été éprouvés par l'argent [4] ». Qu'est-ce à dire « que l'on sépare ? » Afin qu'ils apparaissent, qu'ils soient en relief, ceux qui sont à l'épreuve de la parole de Dieu. Quand, en effet, la nécessité force de répondre aux hérétiques, il en résulte une utilité pour l'édification des catholiques. Telle est la pensée exprimée par saint Paul : « Il faut », dit-il, « des hérésies, afin que les hommes d'une vertu « éprouvée soient mis en évidence [1] ». Il faut donc qu'il y ait des taureaux séducteurs, « afin « que ceux qui sont éprouvés par l'argent » soient mis en evidence, c'est-à-dire, « soient « exclus », ou hors ligne. Qu'est ce à dire, « ceux « qui sont éprouvés par l'argent? » « Les paroles « du Seigneur sont des paroles chastes ; c'est « un argent que le feu a séparé de la terre, a « purifié sept fois [2] ». Quiconque dès lors est éprouvé par cet argent, c'est-à-dire par cette parole du Seigneur, ne peut briller de l'éclat de cet argent, qu'à la condition d'être harcelé par les questions des hérétiques. Et ici, redoublez d'attention, car le Prophète ne l'a point omis. « Voilà que la honte se répandit « sur les princes », ou sur ces taureaux. D'où leur venait cette honte? De ce qu'ils annonçaient un autre évangile. Qu'est-ce à dire, couverts de honte ? Frappés d'anathème. « Quiconque vous annoncera un évangile « autre que celui que nous avons annoncé, « qu'il soit anathème [3] ». Quoi de plus méprisé qu'un sel affadi [4], que l'on jette au dehors et que l'on foule aux pieds? Et voyez s'ils ne sont pas réellement des princes ; écoutez l'Apôtre lui-même. « Quand nous « vous annoncerions, ou qu'un ange venu « du ciel vous annoncerait un évangile autre « que celui que vous avez reçu, qu'il soit « anathème ». Ce sont des princes, diras-tu, des savants, des grands, des pierres précieuses. Que vas-tu ajouter encore? Sont-ils des anges? Et pourtant, « quand même un « ange vous annoncerait un évangile autre « que celui que vous avez reçu, qu'il soit « anathème ». Car le diable est tombé du ciel, tout ange qu'il était. « Le mépris s'est « répandu sur les princes, et Dieu a secouru « le pauvre dans son indigence [5] ». Qu'est-ce à dire, mes frères, que les princes ont été couverts de mépris et les pauvres secourus? Les orgueilleux sont tombés dans l'abjection et les humbles élevés en gloire. Telle est l'œuvre de Dieu ; et, en agissant ainsi, « il a « secouru le pauvre dans son indigence ». Car celui-ci est un mendiant qui ne s'attribue rien à lui-même, qui espère tout de la miséricorde divine, qui crie devant la porte de son Seigneur, qui est nu et tremblant, demandant à être vêtu, qui tient les yeux baissés vers la terre, battant sa poitrine. C'est ce

[1] I Jean, II, 19. — [2] II Tim. II, 19. — [3] I Cor. X, 12. — [4] Ps. LXVII, 31.

[1] I Cor. XI, 19. — [2] Ps. XI, 7. — [3] Gal. I, 9. — [4] Matth. V, 13. — [5] Ps. CVI, 41.

mendiant, ce pauvre, cet homme humble, que Dieu a principalement soutenu, même par la séparation des hérétiques, lesquels ont été diminués, accablés de vexations, séduits dans des terres sans chemin, et non dans la bonne voie. Mais après que ces hommes ont été retranchés, séduits, amoindris, qu'est-il arrivé au pauvre que Dieu secourait? « Il a « multiplié leurs familles comme des trou- « peaux ». Parce que le Psalmiste disait : « Il « a secouru le pauvre dans son indigence » ; tu comprenais qu'il n'y avait qu'un seul pauvre, qu'un seul mendiant ; et voilà que ce pauvre devient plusieurs familles, devient plusieurs peuples ; et toutefois, plusieurs églises ne forment qu'une Eglise, qu'un seul peuple, qu'une seule famille, qu'un seul bercail. « Il a multiplié leurs familles comme « des troupeaux ». Ces mystères sont grands, mes frères, ces sacrements sont grands ; quelle profondeur, quelles vérités cachées! Quelle joie de les découvrir, parce qu'elles ont été longtemps cachées! Donc : « Les « hommes droits verront et seront dans la « joie, et toute iniquité fermera la bouche [1] ». Cette iniquité qui ose railler l'unité, qui nous contraint à publier la vérité, sera enfin convaincue et réduite au silence.

15. « Quel est l'homme sage, qui observera « ces merveilles, et qui comprendra les mi- « séricordes du Seigneur [2]? » Voyez cette fin du psaume : « Où est le sage? Il observera « ces merveilles ». Et qu'observera cet homme sage? C'est-à-dire qu'il l'observe, s'il est vraiment pauvre ; oui, s'il n'est point riche, ou plutôt s'il n'est point orgueilleux, s'il n'est point enflé de vanité, il observe ces merveilles. Pourquoi les observera-t-il ? « Parce qu'il « comprendra les divines miséricordes » ; non point ses propres mérites, non point ses propres forces, non point sa propre puissance ; mais « les miséricordes du Seigneur », qui a remis dans la voie droite et nourri celui qui errait, et qui avait faim ; qui a délié et délivré celui qui luttait contre les assauts du péché, et qu'enchaînaient les liens de ses habitudes ; qui a envoyé son Verbe comme un remède salutaire pour guérir celui à qui le Verbe de Dieu n'inspirait que du dégoût, et qui mourait en quelque sorte d'ennui ; qui a calmé le flot et conduit au port celui que menaçaient les tempêtes et les coups des orages ; qui l'a établi au milieu de son peuple, où il donne la grâce aux humbles, et non point où il résiste aux superbes ; qui a fait qu'il fût à lui, afin qu'il se multipliât en demeurant à l'intérieur, et non point qu'il sortît dehors pour être réduit à rien. Voilà ce que découvrent les justes, et ce qui les comble de joie. « Toute iniquité fermera la « bouche », et tout homme « sage observera « ces merveilles ». Comment les observer? Par l'humilité qui fera comprendre les merveilles du Seigneur : partout, en effet, nous avons répété : « Qu'ils confessent au Seigneur « ses miséricordes, et ses merveilles envers « les enfants des hommes ».

[1] Ps. CVI, 42. — [2] Id. 43.

DISCOURS SUR LE PSAUME CVII.

POURQUOI CE PSAUME N'EST POINT EXPLIQUÉ ICI.

Ce psaume a été expliqué dans les psaumes cinquante-sixième et cinquante-neuvième, qui lui fournissent chacun sa dernière partie. Les titres sont bien différents, et tous deux néanmoins célèbrent David, ou plutôt le Christ dans son humilité, qui est la base de sa vaillance.

1. Je n'ai point cru, mes frères, qu'il fallût vous expliquer le psaume cent septième, car nous l'avons fait déjà dans le psaume cinquante-sixième et dans le psaume cinquante-neuvième, dont les dernières parties forment celui-ci. En effet, la dernière partie du cinquante-sixième [1] fournit à celui-ci sa pre-

[1] Ps. LVI, 12.

mière partie, jusqu'au verset où il est dit : « Et que votre gloire soit étendue sur toute « la terre [1] »; depuis là jusqu'à la fin, c'est la seconde partie du cinquante-neuvième; de même que la dernière partie du cent trente-quatrième est la même que celle du cent treizième, depuis le verset où il est dit : « Les « idoles des nations sont de l'or et de l'ar- « gent [2] »; de même encore que le treizième et le cinquante-deuxième, sauf quelques médiantes changées, ont les mêmes paroles depuis le commencement jusqu'à la fin. Dès lors, tout ce qui, dans le psaume cent septième, paraît quelque peu différer de ces deux autres psaumes, dont il est composé, n'est point difficile à comprendre. Ainsi dans le psaume cinquante-sixième, il est dit : « Je « chanterai, je jouerai de la harpe ; lève-toi, « ô ma gloire [3] »; et dans celui-ci : « Je chan- « terai , je jouerai de la harpe dans ma « gloire [4] »; car le mot « lève-toi » ne s'adresse à sa gloire qu'afin que l'on chante, et que l'on joue de la harpe à cette même gloire. De même encore : « Parce que votre miséri- « corde s'est agrandie jusqu'aux cieux [5] », ou comme d'autres ont traduit : « s'est élevée » ; et ici : « Parce que votre miséricorde est « grande par-dessus les cieux [6] ». Or, elle n'a grandi jusqu'aux cieux que pour être grande dans les cieux. Voilà le sens de cette expression : *Super cœlos*, par-dessus les cieux. De même dans le cinquante-neuvième : « Je « serai dans la joie, et je partagerai Sichem [7] »; et ici : « Je serai élevé, et je partagerai Si- « chem [8] ». D'où l'on peut voir que ce partage de Sichem est une figure prophétique de ce qui doit s'accomplir après que le Seigneur aura été élevé en gloire, et la joie dont il est parlé tient à cette élévation ; en sorte qu'il y a joie parce qu'il y a gloire. Aussi est-il dit ailleurs : « Vous avez converti mon deuil en « joie, vous avez brisé mon cilice, et m'avez « fait une ceinture de joie [9] ». De même encore : « Ephraïm est la force de mon chef [10] »; et ici : « Ephraïm est celui qui reçoit mon « chef [11] ». Car nous prendre sous sa garde, c'est nous fortifier ; c'est-à-dire qu'en nous adoptant il nous rend forts, parce qu'il fructifie en nous. Ephraïm en effet signifie fructifier. Quant à *suscipere*, recevoir, il peut se rapporter à l'un ou à l'autre, soit que nous recevions le Christ, soit que lui-même nous reçoive, lui qui est le chef de l'Eglise. Ceux qui sont appelés dans un psaume , « nos per- « sécuteurs [1] », sont appelés dans l'autre, « nos « ennemis [2] », et sont dès lors les mêmes individus.

2. Ce psaume nous montre que les titres empruntés à l'histoire peuvent très-bien s'entendre dans le sens prophétique, selon le motif que nous découvrons dans la composition du psaume. Quoi de plus opposé, d'après l'histoire, que ce titre du psaume cinquante-sixième : « Pour la fin, n'altérez rien ; à « David, pour l'inscription du titre, alors « qu'il fuyait devant Saül dans la caverne » ; et ce titre du cinquante-neuvième : « Pour la « fin, à ceux qui seront changés, pour l'ins- « cription du titre, à David, pour être une « leçon, alors qu'il incendia la Mésopotamie, « la Syrie, la Syrie Sobal, et que Jacob se « retourna, et frappa douze mille hommes « dans la vallée des salines ». A l'exception de ces mots : « Pour l'inscription du titre, à « David lui-même, et pour la fin », tout le reste est bien différent, puisque l'un chante l'humilité de David, l'autre sa vaillance ; l'un sa fuite, l'autre ses victoires. Et toutefois les deux dernières parties de ces psaumes, dont les titres sont si différents, ont servi à composer celui-ci, ce qui prouve que les deux psaumes n'ont qu'un même but, non pas à s'en tenir à la superficie de l'histoire, mais en s'élevant à la hauteur de la prophétie, en faisant converger la fin de l'un et la fin de l'autre vers un seul chant, dont le titre serait : « Chant « du psaume, pour David lui-même [3] », titre qui n'a rien de semblable aux deux autres, sauf ce seul mot : « A David lui-même ». Car Dieu a parlé jadis à nos pères, par le moyen des Prophètes, en beaucoup de manières et en beaucoup de circonstances [4], ainsi que l'a dit l'Epître aux Hébreux. Et toutefois il a toujours annoncé Celui qu'il a envoyé depuis afin d'accomplir les oracles des Prophètes: « Toutes « les promesses de Dieu ont en lui leur vé- « rité [5] ».

[1] Ps. CVII, 6. — [2] Id. CXIII, CXXXIV, 15. — [3] Id. LVI, 8. — [4] Id. CVII, 2. — [5] Id. LVI, 11. — [6] Id. CVII, 5. — [7] Id. LIX, 8. — [8] Id. CVII, 8. — [9] Id. XXIX, 12. — [10] Id. LIX, 9. — [11] Id. CVII, 9.

[1] Ps. LIX, 11. — [2] Id. CVII, 14. — [3] Id. 7. — [4] Hébr. I, 1. — [5] II Cor. I, 20.

DISCOURS SUR LE PSAUME CVIII.

LE CHRIST ET JUDAS.

Prêcher le Christ tel qu'il est, c'est publier sa louange; or, on ne le regardait point comme Fils de Dieu quand la langue des méchants parla contre lui et lui rendit la calomnie au lieu de l'amour. A ce sujet distinguons six degrés différents. D'abord rendre le bien pour le mal, puis s'abstenir de rendre le mal pour le mal, c'est l'apanage des bons, et le Sauveur prie pour ses bourreaux ainsi que saint Etienne; et l'Evangile nous défend de rendre le mal pour le mal. Ensuite ne pas rendre le bien pour le bien comme les neuf lépreux qui ne remercient point le Sauveur, puis rendre le mal pour le bien comme il est dit dans notre psaume. Enfin rendre le bien pour le bien ne suffit point selon l'Evangile; et rendre le mal pour le mal, ce peut être une justice qui était dans les permissions de la loi, mais qui pouvait engendrer le désir de la vengeance. Donc le Christ a reçu la calomnie en échange de ses bienfaits, et il priait pour ses calomniateurs, comme pour ses disciples, nous donnant l'exemple du pardon. Il était descendu pour les Juifs qui ont opposé la haine à son amour. Le Prophète, en forme de souhaits, prononce ici la sentence des coupables. — 1. Le diable est à la droite de Judas, qui en a fait le choix. — 2. Il sera condamné parce qu'il ne prie pas avec le Christ, et ne se repent point. — 3 Son episcopat passa à un autre. — 4. Ses enfants orphelins, sa femme veuve, tous bannis et mendiants. — 5. L'iniquité de ses pères qu'il a imités retombe sur lui. Ces maux furent un châtiment pour Judas, même après sa mort, si les morts voient les choses de cette vie.

On peut appliquer ces châtiments au peuple Juif qui a repoussé le Christ pour être assujéti à Satan, peuple dont le royaume a peu duré, dont l'épiscopat ou le Christ a passé aux nations, dont le royaume perdu devient comme un veuvage, dont les enfants sont bannis, dont les fautes ne sont point remises, dont les travaux sont dissipés parce qu'il ne travaille point pour le Christ, qui perit dans une seule génération parce qu'il ne connait point la régénération, dont la mémoire disparait de la terre du Seigneur, qui oublie la miséricorde en persécutant les membres du Christ, qui a choisi la malédiction en appelant sur lui et sur ses enfants le sang du Christ, et cette malédiction l'environne de toutes parts.

Le Prophète alors ou le Christ en appelle à son Père pour les œuvres de sa puissance, et alors lui tout à l'heure troublé, mis à mort, persécuté dans ses membres, insulté dans sa mort, se raffermit sous la main de Dieu qui le bénit, et chante sa résurrection dans cette Eglise qui bénit Dieu parmi les peuples.

1. Que ce psaume contienne une prophétie du Christ, c'est ce que reconnaît facilement tout homme qui lit avec foi les Actes des Apôtres; car en voyant Matthias ordonné à la place de Judas qui trahit le Christ, et incorporé au collége apostolique [1], il devient évident que c'est Judas que désignait le Prophète, quand il disait : « Que ses jours soient « abrégés, et qu'un autre reçoive son épis« copat [2] ». Mais si nous ne faisons retomber que sur un seul homme les malédictions contenues dans ce cantique, l'application pourra bien manquer de justesse, ou du moins paraître forcée; tandis que tout devient clair, si ces anathèmes sont dirigés contre toute une race d'hommes, c'est-à-dire contre les Juifs ingrats et ennemis du Christ. Et de même que plusieurs passages à l'adresse de l'apôtre saint Pierre ne reçoivent leur force et leur éclat, que quand nous les entendons de l'Eglise, dont Pierre était la personnification à cause de la primauté qu'il eut sur les disciples, en vertu de ces paroles : « Je te « donnerai les clés du royaume des cieux [3] », et autres semblables : ainsi Judas est en quelque sorte la personnification des Juifs, qui haïssaient le Christ, et qui par une succession d'impiété qui se perpétue dans leur race, le haïssent encore aujourd'hui. C'est à ces hommes et à ce peuple que nous pouvons, sans aucune erreur, appliquer non-seulement les passages du psaume qui les concernent indubitablement, mais encore ce qui est dit expressément de Judas lui-même : comme le verset que j'ai rapporté : « Que ses jours « soient abrégés, qu'un autre reçoive son « épiscopat ». C'est ce qui s'aplanira avec le secours de Dieu, lorsque nous exposerons par ordre chacun des versets.

2. Le psaume commence donc ainsi : « O « Dieu, ne taisez point ma louange : parce « que la bouche du pécheur, et la bouche de « l'homme fourbe se sont ouvertes contre « moi [1] ». Ce qui nous montre qu'il y a mensonge dans tout blâme que ne taisent point le pécheur et l'homme fourbe, comme il y a vérité dans toute louange que ne tait point le Seigneur. Car « Dieu est véritable, et tout « homme est menteur [2] » : puisque nul homme ne dit la vérité, si Dieu ne parle en lui. Or, la

[1] Act. I, 15-26. — [2] Ps. CVIII, 8. — [3] Matth. XVI, 19.

[1] Ps. CVIII, 2. — [2] Rom. III, 4.

plus grande gloire du Fils unique de Dieu, c'est qu'on le prêche tel qu'il est, Fils unique de Dieu. C'est ce qu'on ne voyait point quand il était caché par nos infirmités apparentes, alors que s'ouvrit contre lui la bouche du pécheur, la bouche de l'homme fourbe. Aussi est-il dit : « La bouche de l'imposteur s'est ouverte », parce qu'il a fait éclater au dehors cette haine qu'il cachait frauduleusement. Voilà ce qui deviendra plus clair dans les versets qui suivront.

3. « Ils ont parlé contre moi avec une langue trompeuse [1] » : surtout quand sous le voile d'une captieuse adulation ils l'appelaient bon maître. De là vient qu'il est dit ailleurs : « Et ceux qui me louaient faisaient serment « contre moi [2] ». Et comme leur haine s'échappait par ces cris : « Crucifiez-le, crucifiez-le [3] », notre psaume ajoute : « Ils m'ont poursuivi « avec des paroles de haine » ; ceux dont la langue trompeuse versait, non plus des paroles de haine en apparence, mais des paroles d'amour ; aussi le Prophète a-t-il dit : « Contre « moi », parce qu'ils en agissaient ainsi pour tendre des piéges ; ensuite : « Ils m'ont environné de paroles haineuses », non plus d'un amour faux et trompeur, mais « d'une haine » ouverte, « et m'ont attaqué sans sujet ». De même que l'amour des bons pour le Christ est gratuit, de même est gratuite la haine des méchants ; les bons en effet cherchent la vérité sans autre avantage qu'elle-même, et de même les méchants à l'égard de l'iniquité. De là vient que des auteurs profanes ont dit, d'un homme très-méchant : « Sa malice et sa « cruauté étaient absolument gratuites [4] ».

4. « Au lieu de m'aimer », dit le Prophète, « ils me déchiraient [5] ». Il y a dans l'amour et la haine six degrés qu'il suffit d'énoncer pour les faire comprendre facilement : rendre le bien pour le mal, ne point rendre le mal pour le mal ; rendre le bien pour le bien, rendre le mal pour le mal ; ne point rendre le bien pour le bien, et rendre le mal pour le bien. Les deux premiers sont l'apanage des bons, et de ces deux le premier est préférable ; les deux derniers sont l'apanage des méchants, et le dernier est le pire des deux. Les deux autres tiennent en quelque sorte le milieu, mais le premier touche aux bons, le second touche aux méchants. Voilà ce qu'il nous fait voir dans les saintes Ecritures. Dieu rend le bien pour le mal, quand « il justifie l'impie [1] », et quand il était suspendu à la croix, il dit : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent « ce qu'ils font [2] ». A son exemple, saint Etienne mit le genou en terre et pria pour ceux qui le lapidaient, en s'écriant : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché [3] ». C'est à quoi nous oblige le précepte : « Aimez « vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous « haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent [4] ». L'apôtre saint Paul nous engage à ne point rendre le mal pour le mal : « Ne rendez à personne le mal pour le mal [5] », nous dit-il. Et saint Pierre : « Ne rendez point « le mal pour le mal, ni la malédiction pour « la malédiction [6] ». De là cette parole qu'on lit dans les psaumes : « Si j'ai rendu le mal à « ceux qui me maltraitaient [7] » ; vous le savez. Quant aux deux derniers degrés, celui qui est le moins coupable se voit chez les neuf lépreux que guérit le Seigneur, et qui ne l'en remercièrent point [8]. Et le dernier, qui est le pire de tous, est le propre de ceux dont le psaume a dit : « Au lieu de m'aimer, ils me « déchiraient ». Tant de bienfaits du Seigneur sollicitaient leur amour, et non-seulement ils étaient loin de le lui rendre, mais au lieu du bien ils rendirent le mal. Les deux degrés intermédiaires, que nous avons assignés aussi à des hommes pour ainsi dire du milieu, sont de telle nature que le premier, qui consiste à rendre le bien pour le bien, soit le propre des bons, et de ceux qui n'ont qu'une bonté médiocre, et de ceux qui n'ont qu'une médiocre méchanceté. De là vient que Jésus-Christ, sans les blâmer, ne veut point que ses disciples s'en tiennent à ces vertus médiocres, mais il veut les élever plus haut, quand il leur dit : « Si vous aimez ceux qui vous aiment », c'est-à-dire, si vous rendez le bien pour le bien, « quelle récompense méritez-vous », c'est-à-dire, quel grand bien faites-vous ? « Les « Publicains ne le font-ils pas aussi [9] ? » Ce qu'il désire, c'est que ses disciples en agissent ainsi tout d'abord, et même beaucoup mieux, c'est-à-dire qu'ils aiment non-seulement leurs amis, mais aussi leurs ennemis. Pour l'autre degré, qui consiste à rendre le mal pour le mal, qu'il soit la part des méchants, de ceux

[1] Ps. CVIII, 3.— [2] Id. CI, 9.— [3] Jean, IX, 6.— [4] Sallust. de bello Catil. — [5] Ps. CVIII, 4.

[1] Rom. IV, 5. — [2] Luc, XXIII, 34. — [3] Act. VII, 59. — [4] Matth. V, 44. — [5] Rom. XII, 17. — [6] I Pierre, III, 9. — [7] Ps. VII, 5. — [8] Luc, XVII, 12, 18. — [9] Matth. V, 46.

qui n'ont qu'une méchanceté médiocre, ou qu'une médiocre bonté ; car la loi leur prescrit la manière de se venger : « Œil pour œil, « et dent pour dent [1] » : on pourrait appeler cela justice des injustes. Non qu'il soit injuste qu'un homme soit traité comme il a traité les autres; car alors la loi ne l'aurait point statué; mais parce que le désir de se venger est un vice, et qu'il est mieux pour un juge de l'ordonner à l'égard des autres, que pour un homme de bien de le désirer pour lui-même. Aussi une fois tombé de cette hauteur de la vertu, où l'on rend le bien pour le mal, à quel profond abîme de malice n'arrive point l'impie, qui rend le mal pour le bien? Quelle chute lui a fait parcourir tous les degrés ? Et nous ne devons pas regarder comme sans importance, que le Prophète ne dit point : Au lieu de l'amour ils me donnaient la mort ; mais, « ils me calomniaient». Car ils ne l'ont mis à mort que par leurs calomnies, en niant qu'il fût Fils de Dieu, et en l'accusant « de « chasser les démons au nom du prince des « démons [2] », et en disant : « C'est un possédé « du démon, c'est un fou, pourquoi l'écou-« ter [3] ? » et autres blasphèmes. Or, ces calomnies détournaient de lui ceux qu'il cherchait à convertir. Il a donc choisi ce langage pour montrer que ceux-là qui calomnient le Christ, et tuent ainsi les âmes, sont plus coupables que ceux qui ont tué dans leur fureur sa chair mortelle, surtout qu'elle devait ressusciter bientôt.

5. Mais après avoir dit: « Au lieu de m'ai-« mer, ils me calomniaient », qu'est-ce que le Prophète ajoute ? « Et moi, je priais [4] ». Il n'indique point l'objet de sa prière ; mais quel objet plus digne pouvons-nous assigner, sinon qu'il priait pour eux? Ils calomniaient surtout le crucifié, quand ils l'accablaient d'outrages comme un homme qu'ils eussent vaincu ; et c'est du haut de cette croix qu'il dit : « Mon « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce « qu'ils font [5] ». En sorte que, des profondeurs de la malice, ils lui rendaient le mal pour le bien ; et lui, au comble de la bonté, leur rendait le bien pour le mal. On pourrait entendre aussi qu'il priait pour ses disciples, ce qu'il dit avoir fait avant sa passion, afin que leur foi ne vînt pas à défaillir [6], quand, sur la croix, il nous donnait un modèle de patience, et ne montrait point son pouvoir au milieu des outrages de ceux qu'il pouvait anéantir dans sa souveraine puissance. Mais, nous donner l'exemple de la patience, était plus utile pour nous, que de perdre à l'instant ces ennemis, et nous porter à nous venger sans délai de ceux qui nous nuisent; car il est écrit : « L'homme patient est préférable à l'homme « courageux [1] ». L'Ecriture donc, et l'exemple de Jésus-Christ qui nous dit : « Au lieu de « m'aimer, ils me calomniaient; et moi, je « priais », nous enseignent à prier, quand nous rencontrons des ingrats, non-seulement qui ne rendent pas le bien, mais qui rendent le mal pour le bien. Car il a lui-même prié pour ceux qui le tourmentaient, pour ceux qui pleuraient sur lui, et qui chancelaient dans la foi ; mais nous, prions d'abord pour nous, afin que par la miséricorde et le secours de Dieu, nous puissions vaincre notre caractère qui nous porte au désir de la vengeance, quand on nous calomnie, soit devant nous, soit en notre absence. Dès que la patience du Christ nous revient en mémoire, on dirait que c'est lui qui s'éveille, comme il arriva quand il dormait dans le vaisseau [2]; qui apaise le trouble et l'orage de notre cœur, afin que notre âme étant rétablie dans le calme et dans la paix, nous puissions prier pour nos détracteurs, et dire en toute sécurité : « Pardonnez-nous comme nous par-« donnons [3] ». Mais lui, qui pardonnait, n'avait aucune faute, dont il dût obtenir le pardon.

6. Le Prophète ajoute: « Ils m'ont rendu le « mal pour le bien [4] ». Et comme si nous demandions quel mal, pour quel bien ? le Prophète répond : « Et la haine au lieu de « l'amour ». Voilà tout leur crime, leur grand crime. Quel mal ces persécuteurs pouvaient-ils faire à Celui qui mourait, non par nécessité, mais volontairement? Mais la haine était un grand crime pour les persécuteurs, quoique la peine de la victime fût pleinement volontaire. C'est expliquer suffisamment dans quel sens il disait plus haut: « Au « lieu de m'aimer »; car ils devaient l'aimer, non point comme tout autre, mais à cause de son amour; car il ajoute : « A cause de mon « amour pour eux ». C'est de cet amour qu'il est fait mention dans l'Evangile, quand le

[1] Deut. XIX, 21. — [2] Luc, XI, 15. — [3] Jean, X, 20. — [4] Ps. CVIII, 15. — [5] Luc, XXIII, 34. — [6] Id. XXII, 32.

[1] Prov. XVI, 32. — [2] Matth. VIII, 24, 25. — [3] Id. VI, 12. — [4] Ps. CVIII, 5.

Sauveur s'écrie : « Jérusalem, Jérusalem, « combien de fois j'ai voulu rassembler tes « enfants, comme une poule rassemble ses « poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas « voulu [1]».

7. Le Prophète nous prédit ensuite quel sera le salaire de cette impiété; et il l'annonce comme si la soif de la vengeance le portait à souhaiter ces malheurs, tandis qu'il les prédit avec la plus grande certitude et comme l'effet bien mérité de la justice de Dieu. Quelques-uns, néanmoins, ne comprenant pas cette manière de prédire, se sont imaginé que le Prophète souhaitait ces malheurs, et appelait la haine contre la haine, le mal contre le mal. Il est vrai qu'il n'appartient qu'au petit nombre de faire la différence entre la satisfaction que le châtiment d'un coupable procure ou bien à un accusateur qui veut assouvir sa haine, ou bien à un juge qui ne punit la faute qu'avec une volonté droite. Le premier rend le mal pour le mal; mais le second, dans la vengeance qu'il poursuit, ne rend point le mal pour le mal, en infligeant un châtiment juste à l'homme injuste. Tout ce qui est juste est bien assurément. Il châtie donc, non pour le plaisir que lui procure le malheur des autres, ce qui est rendre le mal pour le mal; mais par amour de la justice, ce qui est le bien pour le mal. Que les aveugles ne calomnient donc point la sainte lumière des Ecritures, en s'imaginant que Dieu ne punit point les fautes; et que les injustes ne se flattent point, en l'accusant de rendre le mal pour le mal. Ecoutons donc ce que nous enseigne cette parole divine ; et dans ces paroles qui semblent souhaiter le mal, ne voyons que la prédiction du Prophète : élevons nos âmes jusqu'à la loi éternelle, et voyons comment Dieu accomplit toute justice.

8. « Etablissez contre lui le pécheur, et que « Satan marche à sa droite [2] ». Tout à l'heure la plainte était au pluriel, maintenant le Prophète ne parle que d'un seul. Tout à l'heure il disait : « Ils ont parlé de moi, avec « des langues menteuses, ils m'ont environné « de paroles de haine, et m'ont attaqué gra« tuitement; au lieu de m'aimer, ils me « calomniaient, et moi je priais : ils m'ont « rendu le mal pour le bien, et la haine en « échange de mon amour ». Tout cela est au pluriel. Maintenant que le Prophète annonce les châtiments que méritent leurs iniquités, et ce que la divine justice leur tient en réserve, il s'écrie : « Etablissez sur lui le pé« cheur », comme s'il n'avait en vue que celui qui s'est livré à ces ennemis qu'il vient de nous dépeindre. L'Ecriture, nous faisant donc voir par les Actes des Apôtres que c'est le juste châtiment de Judas [1] que nous annonce ici le Prophète, que signifie : « Etablis« sez le pécheur contre lui », sinon ce qu'indique le verset suivant : « Et que le diable se « tienne à sa droite ? » Il a donc mérité d'avoir au-dessus de lui le diable, c'est-à-dire d'être soumis au diable, lui qui n'a pas voulu être soumis au Christ. « Qu'il se tienne « à sa droite », est-il dit, parce qu'il a préféré les œuvres du diable aux œuvres de Dieu. Car ce n'est pas sans raison qu'on assigne la droite à ce que l'on préfère, puisque la droite a la préférence sur la gauche. C'est pourquoi, à propos de ceux qui ont préféré à Dieu les joies du monde, et ont appelé heureux le peuple qui les possède, l'Ecriture dit avec raison que « Leur droite est la droite de l'ini« quité [2] ». Aussi en appelant bienheureux le peuple qui possède ces biens, leur bouche a parlé vainement, ainsi que l'a dit le Prophète. Mais au contraire, l'homme dont la bouche dit la vérité, qui ne veut point que l'on appelle heureux, comme le font ceux-ci, le peuple qui possède ces biens, doit à son tour répéter cette parole du même psaume : « Bienheureux le peuple dont le Seigneur est « le Dieu [3] ». Ce n'est point Satan qui est à sa droite, mais bien le Seigneur, ainsi qu'il est dit ailleurs : « J'avais toujours le Seigneur « en ma présence, parce qu'il est toujours à « ma droite, pour m'empêcher de chan« celer [4] ». Donc le diable se tint à la droite de Judas, quand il préféra l'avarice à la sagesse, l'argent à son salut, au point de livrer celui qui devait le posséder, de peur qu'il ne tombât au pouvoir de celui dont le Christ a détruit les ouvrages, ce Christ qu'il renia pour maître.

9. « Quand il sera mis en jugement, qu'il « en sorte condamné [5] ». Car il n'a point voulu être de ceux à qui l'on dit : « Entrez « dans la joie de votre maître » ; mais bien de ceux qui entendent : « Jetez-le dans les

[1] Matth. XXIII, 27. — [2] Ps. CVIII, 6.

[1] Act. I, 20. — [2] Ps. CXLIII, 11. — [3] Id. 15. — [4] Id. XV, 8. — [5] Id. CVIII, 7.

« ténèbres extérieures [1] ». « Et que sa prière « lui devienne un crime ». Nulle prière, en effet, n'est juste que dans le Christ qu'il vendit par le plus grand des crimes. Or, la prière qu'on ne fait point au nom du Christ, non-seulement ne peut effacer le péché, mais devient elle-même un péché. On peut demander : Quand Judas a-t-il pu prier de telle manière que sa prière devînt un péché? C'est, je pense, avant de livrer le Seigneur, alors qu'il pensait à le trahir; car il ne pouvait déjà plus prier au nom du Christ. Car après l'avoir trahi, quand il se repentit de son crime, s'il eût prié au nom de Jésus-Christ, il eût demandé son pardon : or, demander son pardon, c'est avoir l'espérance ; avoir l'espérance, c'est croire en la miséricorde; et s'il eût cru à la miséricorde, le désespoir ne lui eût point mis la corde au cou. Aussi, quand le Prophète a dit : « Lorsqu'il sera mis « en jugement, qu'il en sorte condamné » ; de peur qu'on ne vienne à croire qu'il eût pu se délivrer par cette prière qu'il avait apprise de son maître avec les autres disciples, et où l'on trouve cette parole : « Remettez- « nous nos dettes, comme nous remettons à « nos débiteurs [2]; que sa prière », dit le Prophète, « lui devienne un crime »; parce qu'elle n'est point faite au nom du Christ, qu'il n'a pas voulu suivre, mais poursuivre.

10. « Que ses jours soient peu nombreux [3] ». « Ses jours », dit le Prophète, les jours de son apostolat, qui furent peu nombreux, puisque, même avant la mort du Sauveur, ils se terminèrent par son crime et par sa mort. Et comme si l'on demandait ce que va devenir alors le nombre douze, qui est sacré, et que le Seigneur n'avait pas adopté sans raison pour ses premiers Apôtres, le Prophète ajoute aussitôt : « Qu'un autre prenne sa « place dans l'épiscopat ». Comme s'il disait : Qu'il soit puni comme il le mérite, et que ce nombre demeure parfait. Quiconque désire connaître comment cela s'accomplit, peut lire les Actes des Apôtres.

11. « Que ses fils soient orphelins, et sa « femme veuve [4] ». Assurément, sa mort fait de ses enfants des orphelins, de sa femme une veuve.

12. « Que ses enfants soient chancelants et « emmenés, qu'ils soient mendiants [5] ». Le mot chancelants, *nutantes*, signifie incertains de la route, privés de tout secours. « Qu'ils « soient chassés de leurs habitations ». Le Prophète explique cette autre expression : « Qu'ils soient emmenés ». Les versets suivants nous disent comment ces malédictions sont tombées sur les fils et sur l'épouse de Judas.

13. « Que l'usurier dévore toute sa sub- « stance, et que son travail soit la proie de « l'étranger. Que nul ne lui soit en aide », pour conserver sa postérité ; car le Prophète ajoute : « Que nul n'ait pitié de ses enfants orphe- « lins [1] ».

14. Mais comme ses enfants sans secours et sans tuteur pourraient encore grandir au milieu de la misère et de l'indigence, et conserver ainsi leur race, le Psalmiste continue en disant : « Que sa lignée soit dévouée à la « mort, et que son nom s'éteigne dans une « seule génération [2] »; c'est-à-dire, que tout ce qui est né de lui ne se régénère pas, et périsse rapidement.

15. Mais quel est le sens des paroles suivantes : « Que l'iniquité de ses pères revienne « continuellement à la mémoire du Seigneur, « et que le péché de sa mère ne soit point « effacé [3] ?» Faut-il comprendre que les péchés de ses pères doivent retomber sur sa tête? Ce qui n'arrive point à celui qui a été changé en Jésus-Christ, et qui commence à n'être plus le fils des pécheurs, en n'imitant plus leurs mœurs; car cette parole est très-véritable : « Je ferai retomber sur les fils les « péchés des pères [4] »; et cette autre, par l'organe du Prophète : « L'âme du père m'appar- « tient, l'âme du fils m'appartient, l'âme qui « aura péché mourra [5] ». Cela est dit de ceux qui se tournent vers Dieu, sans imiter les désordres de leurs pères ; c'est ce que le Prophète nous montre avec évidence, car il dit que les iniquités des pères ne nuisent pas à ceux qui accomplissent la justice, et ne leur ressemblent point [6]. Mais quand on lit : « Je « ferai retomber les péchés des pères sur les « fils », il faut ajouter « qui me haïssent [7] » ; c'est-à-dire, comme leurs pères me haïssaient; de même qu'en imitant les hommes de bien, on obtient la rémission de ses propres péchés, de même, en imitant les méchants, on devient coupable, non-seulement

[1] Matth. XXV, 21, 30. — [2] Id. VI, 12. — [3] Ps. CVIII, 8. — [4] Id. 9. — [5] Id. 10.

[1] Ps. CVIII, 11, 12. — [2] Id. 13. — [3] Id. 14. — [4] Exod. XX, 5. — [5] Ezéch. XVIII, 4. — [6] Id. 20. — [7] Exod. XX, 5.

de ses propres fautes, mais de celles qu'ont pu commettre ceux dont on suit les traces. Si donc Judas eût persévéré dans sa vocation, ni ses propres fautes, ni celles de ses pères n'eussent pu lui nuire en aucune sorte ; mais comme il a renoncé à son adoption dans la famille de Dieu, et qu'il lui a préféré l'iniquité du vieil homme, alors l'iniquité de ses pères est revenue sous les yeux de Dieu, qui a dû la punir en lui-même, et le péché de sa mère n'a pas été effacé en lui.

16. « Qu'ils soient toujours en face du Sei« gneur [1] ». C'est-à-dire, que son père et sa mère « soient toujours à l'encontre du Sei« gneur », non pour résister à ses ordres, mais en ce sens que Dieu n'oublie jamais en Judas les maux qu'ils ont faits, et qu'il s'en venge sur lui. « En face du Seigneur », dit le Prophète, c'est-à-dire sous les yeux du Seigneur. Car certains interprètes ont traduit : « Qu'ils « soient toujours en face du Seigneur » ; d'autres : « Qu'ils soient continuellement sous « les yeux du Seigneur » ; de même qu'il est dit ailleurs : « Vous avez placé mes iniquités « en votre présence [2] ». Le Prophète a dit « tou« jours », car ce crime est tel qu'il ne sera remis ni en ce monde, ni en l'autre. « Que « leur mémoire s'efface de la terre » : la mémoire de son père et de sa mère. Cette mémoire est celle qui se conserve par la succession de la race. Le Prophète annonce qu'elle sera effacée de la terre, parce que Judas lui-même, et ses fils qui étaient comme la mémoire de son père et de sa mère, doivent périr dans le court espace d'une seule génération, et sans postérité, ainsi qu'il est dit plus haut.

17. Mais, dira-t-on, faut-il croire que ce fut un châtiment pour Judas, quand sa femme et ses enfants durent mendier après sa mort, qu'ils furent emmenés, chassés de leur habitation, parce que l'usurier dissipa toute la substance, que les étrangers pillèrent tous ses biens, que nul ne leur vint en aide, et n'eut pitié de ses orphelins, qui moururent bientôt sans postérité ? Les morts sont-ils attristés, après le trépas, de ce qui arrive aux leurs? Faut-il croire qu'ils connaissent seulement ce qui peut les affecter ailleurs, soit en bien, soit en mal, selon leurs mérites ? Il y a là, je l'avoue, une grave question, qu'on ne peut résoudre aujourd'hui. Nous serions trop longtemps à dire, si vraiment les morts connaissent ce qui se passe ici-bas, ou jusqu'à quel point, et de quelle manière. Toutefois l'on peut dire en un mot, que s'ils n'avaient aucun soin de nous, le Seigneur ne ferait pas dire à ce riche, qui était tourmenté dans l'enfer : « J'ai là-haut cinq frères, qu'ils « ne viennent point à leur tour dans ce lieu « de tourments [1] ». Quelque sens que donnent à ces paroles ceux qui les veulent interpréter autrement, il nous faut avouer que si les morts savent bien que les leurs sont en vie, puisqu'ils ne les voient ni dans le lieu de tourments, où se trouvait le mauvais riche, ni dans le repos des bienheureux, où ce riche, quoique de loin, reconnut Lazare au sein d'Abraham, ce n'est pas une raison pour qu'ils sachent ce qui arrive ici-bas de joyeux ou de triste à ceux qui leur sont chers. On peut dire néanmoins qu'il y a peu d'hommes qui soient de caractère, du moins pendant leur vie, ou à négliger ce qui peut arriver après leur mort, en bien ou en mal, à ceux qui leur sont chers, ou à le mépriser entièrement ; qu'il en est beaucoup qui s'efforcent de procurer aux leurs le bien-être, après leur mort, et c'est ce que nous atteste le soin de prescrire leur dernière volonté, en des testaments de toutes sortes. Quant à la perpétuité de leur race, par la succession des générations, il n'y a pour en avoir une louable insouciance, que ceux qui se font eunuques en vue du royaume des cieux, qui désirent que leurs enfants le fassent aussi, qui aspirent après la couronne du martyre, en sorte que nul d'entre eux ne demeure sur la terre. Tous les autres, ou à peu près, désirent qu'après leur mort leur famille soit heureuse sur la terre, et que leur maison ne périsse point. Aussi, qu'après la funeste mort de Judas, sa femme soit demeurée veuve, ses enfants orphelins, que l'usurier ait grugé sa substance, que les étrangers aient dissipé ses biens, que ses enfants aient été chassés de leur demeure, que ces orphelins n'aient trouvé personne qui les prît en pitié, et qu'ils soient morts dans une seule génération, sans aucune postérité ; si les morts voient tout cela, c'est le comble du malheur ; s'ils ne le voient point, c'est là l'effroi des vivants. Si l'on s'étonne que Judas ait pu avoir une fortune que l'usurier pût lui enlever, des biens

[1] Ps. CVIII, 15. — [2] Id. XXIX, 8.

[1] Luc, XVI, 23, 28.

que les étrangers pussent dissiper, quand il suivait déjà le Sauveur avec les onze autres ; on peut croire qu'il avait abandonné ses biens à sa femme et à ses enfants, sans néanmoins avoir détaché son cœur de tout lien de cupidité, ni sincèrement, ni avec persévérance ; et bien qu'il eût paru le vendre pour en distribuer le prix aux pauvres, il agissait néanmoins comme Ananie après l'ascension du Seigneur [1]. Il ne pouvait craindre que le Seigneur découvrît cette fourberie par sa divinité, lui qui croyait le tromper, quand il enlevait du trésor ce qu'on y mettait [2].

18. Mais voyons, s'il nous est possible, et autant que Dieu nous en fera la grâce, comment tout cela peut convenir au peuple Juif, qui est demeuré obstiné dans sa haine contre le Christ, et dont nous avons dit que Judas était la figure, comme l'apôtre saint Pierre figurait l'Eglise : « Etablissez le pécheur au-dessus de « lui, et que le diable se tienne à sa droite ». Ceci doit s'entendre du peuple aussi bien que de Judas ; car ayant repoussé le Christ, il a été assujéti au diable, dont il a préféré les suggestions à son propre salut, afin de jouir de ses convoitises dépravées et terrestres. « Quand il sera mis en jugement, qu'il en « sorte condamné » ; parce qu'en demeurant dans son impiété, dans son infidélité, il s'amasse un trésor de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres [3]. « Et que sa prière devienne un « péché », parce qu'elle n'est point faite au nom du médiateur de Dieu et des hommes, de Jésus-Christ, homme [4] et prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech [5]. « Que « ses jours soient peu nombreux ». Ceci doit s'entendre du royaume des Juifs, qui n'a pas duré bien longtemps. « Et qu'un autre soit « mis en son épiscopat ». Cet épiscopat des Juifs peut fort bien s'entendre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est né, selon la chair, de la tribu de Juda ; et l'Apôtre a dit : « Je « soutiens que le Christ a été ministre de la « circoncision, pour vérifier la parole de Dieu, « et confirmer les promesses faites à nos « pères [6] ». Lui-même a dit : « Je ne suis en« voyé que vers les brebis perdues de la mai« son d'Israël [7] » ; parce que c'est à eux seuls qu'il s'est montré dans sa chair. Et les Mages de l'Orient firent cette question : « Où est le « roi des Juifs qui vient de naître [1] ? » C'est encore ce que portait le titre apposé à la croix ; et ce n'est pas sans raison que Pilate répondit à ceux qui voulaient le changer : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit [2] ». Donc, cet épiscopat du peuple Juif, ou plutôt le Christ Notre-Seigneur, c'est un autre peuple qui le reçoit en apanage, c'est-à-dire le peuple des Gentils. « Que ses fils deviennent orphelins », eux dont il est dit : « Quant aux enfants du « royaume, ils iront dans les ténèbres exté« rieures [3] ». Ils sont devenus orphelins, parce qu'ils ont perdu le royaume, comme s'ils eussent perdu leur parenté, bien qu'on puisse fort bien comprendre qu'ils ont perdu Dieu qui est leur père. « Car », la Vérité l'a dit : « quiconque n'a point le Fils n'a point le « Père non plus [4]. Que sa femme devienne « veuve ». Par cette épouse du royaume, on peut comprendre le peuple, sur qui les rois ont la domination, et la perte du royaume a été pour lui un veuvage. « Que ses enfants « soient errants et mendiants ». Ils ont erré pour fuir le péril, ces enfants du royaume des Juifs ; leurs ennemis les ont emmenés et vaincus. Qu'est-ce que mendier, sinon vivre de la pitié des hommes, comme ils vivent sous les rois de ces nations où ils sont dispersés ? « Qu'ils soient chassés de leurs habita« tions ». C'est là ce qui est arrivé. « Que « l'usurier dévore sa substance » ; c'est-à-dire de ce peuple. Le sens le plus plausible à donner à ces paroles, c'est que leurs fautes ne leur soient point remises, puisqu'elles ne sont remises que dans le Christ qu'ils ont rejeté ; c'est de lui que nous avons appris à dire : « Remettez-nous nos dettes, comme nous re« mettons à nos débiteurs [5] ». « Toute sa sub« stance », est-il dit, ou toute sa vie, en sorte que nulle dette, ou plutôt nulle faute, ne lui soit remise. « Et que les étrangers dissipent ses « travaux » ; c'est-à-dire le diable et ses anges ; car ils ne thésaurisent point pour le ciel, ceux qui ne possèdent point le Christ. « Que « nul ne lui soit en aide ». Qui vient en aide à celui que n'aide pas le Christ ? « Que « nul ne prenne en pitié ses petits enfants », qui, après avoir perdu leur père, ou le royaume, sont demeurés orphelins, ou qui, après avoir perdu Dieu, dont ils ont haï et

[1] Act. V, 1, 2.— [2] Jean, XII, 6.— [3] Rom. II, 5, 6.— [4] I Tim. II, 5. — [5] Ps. CIX, 4. — [6] Rom. XV, 8. — [7] Matth. XV, 24.

[1] Matth. II, 1, 2. — [2] Jean, XIX, 19-22. — [3] Matth. VIII, 12. — [4] I Jean, II, 23. — [5] Matth. VI, 12.

persécuté le Fils, ne trouvent personne qui les prenne en pitié, non-seulement pour leur donner la vie temporelle, ou pour les soutenir, mais pour leur donner la véritable vie, ou la vie éternelle. « Que ses enfants soient « dévoués à la mort » ; oui, à la mort éternelle. « Que son nom disparaisse dans une « seule génération » ; car il n'y a pour eux que génération, et non pas régénération : de là vient qu'ils s'éteignent dans une seule génération. Quant à l'autre, ou à la régénération, s'ils la connaissaient, ils ne disparaîtraient point. « Que l'iniquité de leurs pères « revienne à la mémoire en la présence du « Seigneur »; afin que le Seigneur fasse retomber sur ce peuple, qui s'obstine dans sa malice, l'iniquité de ses pères. Voici en effet ce qu'il leur dit : « Vous portez contre vous-« mêmes ce témoignage que vous êtes les fils « de ceux qui ont tué les Prophètes ». Et un peu après : « Voilà que va retomber sur vous « le sang des justes répandu sur la terre, de-« puis le sang du juste Abel jusqu'au sang « de Zacharie [1]. Et que le péché de sa mère « ne soit point effacé » ; c'est-à-dire le péché de Jérusalem, qui est dans la servitude avec ses enfants, qui tue les Prophètes, et qui lapide ceux qui lui sont envoyés. « Qu'ils soient tou-« jours sous les yeux du Seigneur », leurs crimes, leurs iniquités; c'est-à-dire, qu'ils ne s'effacent point de la présence du Seigneur, qu'il en tire une vengeance éternelle : « Que « leur mémoire s'efface de la terre ». Cette terre de Dieu est le champ de Dieu; et le champ de Dieu, c'est l'Eglise de Dieu, et leur mémoire a disparu de cette terre, car ils étaient les rameaux naturels, et Dieu les a brisés à cause de leur infidélité [2].

19. « Parce qu'il ne s'est point souvenu de « faire miséricorde », ce qui peut s'entendre de Judas, ou du peuple Juif; mais il est mieux d'appliquer au peuple Juif cette expression: « Il ne s'est pas souvenu ». Car si ce peuple a tué le Christ, il devrait en avoir un souvenir de repentir, et faire miséricorde à ses membres, qu'il a au contraire persécutés avec une persévérance obstinée. Aussi le Prophète nous dit-il : « Qu'il a persécuté l'homme pauvre et « mendiant ». Cela peut s'entendre de Judas, puisque le Seigneur n'a pas dédaigné de se faire pauvre, lui qui était riche, afin de nous enrichir de sa pauvreté [3]. Comment dire que le Christ fut mendiant, sinon quand il dit à la Samaritaine : « Donnez-moi à boire [1] »; et sur la croix : « J'ai soif [2] ? » Mais la suite, je ne vois point comment on peut l'appliquer à notre Chef, c'est-à-dire au Sauveur de son corps, à Celui qu'a persécuté Judas. Après avoir dit en effet : « Il a persécuté l'homme pauvre « et mendiant », le Prophète ajoute : « Et « mis à mort l'homme touché de componc-« tion ». C'est-à-dire qu'il l'a fait mourir, car c'est ainsi que plusieurs ont traduit. Or, ce mot de componction ne s'emploie d'ordinaire que pour exprimer la douleur du repentir sous l'aiguillon des péchés. Ainsi il est dit des Juifs qui écoutèrent les Apôtres après l'ascension de ce même Sauveur qu'ils avaient mis à mort, qu'ils furent touchés de componction. Ce fut à eux que le bienheureux Pierre adressa la parole, leur disant entre autres : « Faites pénitence, et que chacun de vous soit « baptisé au nom du Seigneur Jésus-Christ, « et vos péchés vous seront remis [3] ». Mais comme ceux-ci devinrent à leur tour membres de Celui dont ils avaient cloué les membres à la croix, le peuple Juif ne s'est point souvenu de faire miséricorde ; il a persécuté l'homme pauvre et mendiant, mais dans ses membres : c'est d'eux, qu'en parlant des œuvres de miséricorde, le Seigneur dira : « Ce « que vous n'avez point fait au moindre des « miens, vous ne me l'avez point fait à moi-« même [4]. Ils ont mis à mort l'homme touché « de componction » ; oui, vraiment touché de componction, mais dans ses membres. Parmi ces persécuteurs qui voulaient donner la mort à l'homme touché de componction, se trouvait Saul, consentant à la mort d'Etienne qui était bien touché de componction [5] : car Etienne était de ceux dont le cœur avait été touché. Mais Saul se souvint de faire miséricorde ; et lui qui au matin enlevait les dépouilles, pour partager au soir la nourriture [6], fut aussi touché de componction, en sorte qu'en lui aussi les Juifs persécutèrent le pauvre, et voulurent donner la mort à l'homme touché de componction. Ce qu'ils haïssaient en Paul, c'était cette componction qui lui faisait prêcher Celui qu'il avait persécuté. Car, en persécutant dans ses membres le pauvre, le mendiant, l'homme au cœur contrit, il entendit cette voix du ciel : « Saul,

[1] Matth. XXIII, 31-37. — [2] Rom. XI, 20, 21. — [3] II Cor. VIII,

[1] Jean, IV, 7. — [2] Id. XIX, 28. — [3] Act. II, 37, 38. — [4] Matth. XXV, 45. — [5] Act. VII, 59. — [6] Gen. XLIX, 27.

« Saul, pourquoi me persécutes-tu [1] ? » Et tout à coup touché de componction, il endura lui-même ce qu'il faisait endurer aux cœurs contrits.

20. Le psaume continue : « Il a aimé la ma« lédiction, elle viendra sur lui [2] ». Bien que Judas ait aussi choisi la malédiction, en volant les deniers, puis en vendant et en livrant son maître, néanmoins il est plus visible que c'est le peuple qui choisit la malédiction quand il s'écria : « Que son sang retombe sur nous, et « sur nos enfants [3]. Il n'a point la bénédic« tion, et voilà qu'elle s'éloignera de lui ». Judas, il est vrai, ne voulut point du Christ, en qui est la bénédiction éternelle ; mais il est plus clair que le peuple Juif refusa la bénédiction quand cet homme éclairé par le Christ lui dit : « Voulez-vous donc, vous aussi, de« venir ses disciples ? » Il refusa la bénédiction, la regardant comme un anathème : « Toi, sois son disciple [4] ». Alors la bénédiction s'éloigna de lui et passa aux Gentils. « Il a revêtu la malédiction comme un man« teau », soit Judas, soit le peuple Juif. « Elle « est entrée comme l'eau dans ses entrailles ». C'est donc à l'extérieur, et à l'intérieur ; à l'extérieur comme un vêtement, à l'intérieur comme l'eau : car il tombe sous le jugement de Celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans l'enfer [5] ; le corps pour l'extérieur, l'âme pour l'intérieur. « Et comme l'huile dans ses « os ». Cette expression désigne le plaisir de faire le mal, et de s'amasser la malédiction, c'est-à-dire la peine éternelle, puisque la bénédiction est l'éternelle vie. Ici-bas, en effet, le mal fait ressentir une joie, comme l'eau dans nos entrailles, comme l'huile dans les os : on l'appelle néanmoins malédiction, parce que Dieu menace de tourments ceux qui goûtent cette joie. Or, la malédiction est comme une huile dans les os, parce que les hommes prennent pour une force la licence de commettre le mal, comme s'il devait être impuni.

21. « Qu'elle soit pour lui comme le vête« ment dont il se couvre [6] ». Déjà il a été parlé du vêtement, pourquoi cette répétition ? Est-ce que cette expression : « Il s'est couvert de « la malédiction comme d'un vêtement », est bien différente de celle-ci, où l'on ne dit plus se revêtir, mais se couvrir ? On se revêt d'une tunique, on se couvre d'un manteau. Que signifie cette expression, sinon que l'on se glorifie de son iniquité en présence des hommes ? « Et comme la ceinture », dit le Prophète, « qu'il a toujours sur les reins ». Or, la ceinture donne plus de liberté, pour le travail, à l'ouvrier, qu'elle ne laisse point embarrassé dans les plis de ses vêtements. Il se fait donc de la malédiction une ceinture, celui qui commet le mal, non par surprise, mais avec préméditation, et qui s'accoutume tellement au mal, qu'il y est toujours disposé. Aussi le Prophète a-t-il dit : « Comme « la ceinture qu'il a toujours sur les reins ».

22. « Telle est, devant le Seigneur, l'œuvre « de ceux qui me calomnient [1] ». Le Prophète ne dit point la récompense, mais « l'œuvre ». Il est clair que par ce vêtement, ce manteau, cette eau, cette huile, cette ceinture, il marquait les œuvres qui appellent sur nous l'éternelle malédiction. Ce n'est point de Judas seulement, mais de beaucoup d'autres qu'il est dit : « Telle est, devant le Seigneur, « l'œuvre de ceux qui me calomnient ». Toutefois, on a pu mettre le pluriel pour le singulier, comme après la mort d'Hérode, l'ange dit : « Ceux qui cherchaient la vie de l'enfant « sont morts [2] ». Mais quels hommes, principalement, accusent le Christ devant le Seigneur, sinon ceux qui démentent les paroles du Seigneur, en affirmant que ce n'est point lui qu'ont annoncé la loi et les Prophètes ? « Ils tiennent des discours méchants contre « ma vie », en niant que le Christ pût ressusciter à son gré, quand il dit lui-même : « J'ai « le pouvoir de donner ma vie, et le pouvoir « aussi de la reprendre [3] ».

23. « Pour vous, Seigneur, ô Seigneur, « faites avec moi ». Quelques-uns ont voulu sous-entendre « miséricorde » ; d'autres même l'ont ajouté : mais les exemplaires les plus corrects portent : « Et vous, Seigneur, Sei« gneur, faites avec moi, à cause de votre « nom [4] ». Aussi ne faut-il pas oublier un sens plus relevé, dans lequel le Fils dirait à son Père : « Faites avec moi », parce que les œuvres du Père et du Fils sont les mêmes. Quand nous comprendrions encore : Faites miséricorde, (car on lit ensuite : « Parce « que votre miséricorde est pleine de dou« ceur »), comme l'interlocuteur ne dit pas :

[1] Act. IX, 4.— [2] Ps. CVIII, 18.— [3] Matth. XXVII, 25.— [4] Jean, IX, 27, 28. — [5] Matth. X, 28. — [6] Ps. CVIII, 19.

[1] Ps. CVIII, 20. — [2] Matth. II, 20. — [3] Jean, X, 18. — [4] Ps. CVIII, 21.

Faites en moi, ou faites sur moi, ou toute autre expression ; mais bien : « Faites avec « moi », nous avons raison de comprendre que le Père et le Fils font ensemble miséricorde aux vases de miséricorde [1]. On peut aussi comprendre : « Faites avec moi », dans le sens de aidez-moi. C'est l'expression ordinaire dont nous nous servons, à propos de quelqu'un qui est de notre parti ; il fait d'avec nous. Or, le Père aide le Fils, en tant que Dieu aide l'homme, à cause de la forme de l'esclave ; or, Dieu est père de cet homme, et père aussi de celui qui a la forme de l'esclave. Au point de vue de la nature divine, le Fils n'a pas besoin d'être aidé par le Père ; il est tout-puissant comme le Père avec lequel il assiste l'homme. « De même que le Père « ressuscite les morts et donne la vie, ainsi le « Fils vivifie ceux qu'il lui plaît [2] ». Le Père ne donne point la vie aux uns, et le Fils aux autres ; ni le Père autrement que le Fils : les œuvres sont les mêmes, et de la même manière. Ainsi, dans sa nature humaine, le Fils de Dieu a été ressuscité par Dieu d'entre les morts, c'est-à-dire par son Père, à qui il s'adresse dans le psaume : « Ressuscitez-moi, « et je me vengerai d'eux [3] ». En tant qu'il est Dieu, il s'est ressuscité lui-même ; aussi a-t-il dit : « Détruisez ce temple, et je le « rebâtirai en trois jours [4] ». Nous retrouvons ici le même sens, quand on l'examine avec soin. Il nous ordonne de sonder les Ecritures, qui rendent témoignage à son sujet [5], et de ne point passer légèrement. Or, il ne dit pas seulement : « Vous, Seigneur, ô Seigneur, « faites avec moi » ; mais : « Vous aussi » ; et qu'est-ce à dire : « Vous aussi », sinon moi déjà ? Qu'il ne dise pas Seigneur une seule fois, mais qu'il le répète : « Seigneur, Sei« gneur » ; c'est l'effet d'une ardente prière, comme : « O Dieu, mon Dieu [6] ». Après avoir dit : « Faites avec moi », qu'il ajoute : « A « cause de votre nom » : c'est pour nous signaler la grâce de Dieu. Car la nature humaine n'avait dans ses œuvres aucun mérite qui pût l'élever à ce comble de gloire, que le Verbe uni à la chair, c'est-à-dire Dieu et l'homme, fût appelé Fils de Dieu. Or, voilà ce qui s'est fait, en sorte que Celui qui avait créé l'homme est venu le rechercher ; ce qui n'avait point péri de l'humanité a recueilli ce qui avait péri. De là cette parole qui suit : « Parce que votre miséricorde est pleine de « douceur ».

24. « Délivrez-moi, parce que je suis pauvre « et indigent [1] ». Dans cette indigence et cette pauvreté, nous trouvons la faiblesse qui l'a fait clouer à la croix. « Et mon cœur s'est « troublé en moi-même ». On peut rapporter ces paroles à ce que dit le Fils de Dieu aux approches de la passion : « Mon âme est triste « jusqu'à la mort [2] ».

25. « J'ai passé comme l'ombre qui dé« cline [3] ». Voilà ce qui indique la mort. De même que l'ombre qui s'abaisse amène la nuit, ainsi une chair mortelle arrive à la mort. « J'ai été secoué comme les saute« relles ». Il me semble que cette parole convient mieux à ses membres, c'est-à-dire aux fidèles. Et c'est pour s'exprimer avec plus de justesse que le Prophète a préféré dire : « Comme les sauterelles », et non comme la sauterelle ; et toutefois, avec le nombre singulier, on eût encore pu l'entendre du pluriel, comme il est dit ailleurs : « Il dit, et « vint la sauterelle [4] » ; mais c'eût été plus obscur. Donc ses fidèles ont été secoués, mis en fuite par les persécuteurs, dont les sauterelles nous expriment ici ou le grand nombre, ou le passage d'un lieu à un autre.

26. « Mes genoux se sont affaiblis par le « jeûne [5] ». Nous lisons que : « Le Seigneur « jeûna pendant quarante jours [6] » ; mais ce long jeûne put-il bien affaiblir ses genoux ? Ceci ne s'appliquerait-il pas mieux à ses membres, c'est-à-dire à ses saints ? « Et ma « chair a été changée à cause de l'huile », ou à cause de la grâce spirituelle. C'est du chrême qu'est venu le nom de Christ, et chrême signifie onction. Or, ce changement que l'huile a opéré dans ma chair ne l'a point détériorée, mais c'était une amélioration, puisque des ignominies de la mort elle s'élevait à l'immortalité glorieuse. Dès lors, après avoir dit : « Mes genoux se sont affaiblis par « le jeûne », ce qui signifie que ceux de ses membres qui paraissaient forts, s'affaissèrent une fois que disparut, à la passion, ce pain qui les soutenait, ainsi qu'on le vit dans le reniement de Pierre : comme pour les fortifier contre la chute, le Prophète ajoute : « Et « ma chair a été changée à cause de l'huile »,

[1] Rom. IX, 23. — [2] Jean, V, 21. — [3] Ps. XL, 11.— [4] Jean, II, 19. — [5] Id. V, 39. — [6] Ps. XXI, 2.

[1] Ps. CVIII, 22. — [2] Matth. XXVI, 38. — [3] Ps. CVIII, 23. — [4] Id. CIV, 34. — [5] Id. CVIII, 24. — [6] Matth. IV, 2.

afin que ma résurrection vînt soutenir ceux que ma mort avait ébranlés, et qu'ils reçussent l'onction de l'Esprit-Saint, qui ne serait point descendu sur eux, si je ne les avais quittés. Car il avait dit : « Cet Esprit ne peut « venir, si je ne m'en vais d'abord [1] ». Et l'Evangéliste a dit : « Le Saint-Esprit n'avait « pas été envoyé, parce que Jésus n'était pas « encore glorifié [2] ». La chair n'était point changée alors. Mais soit que l'on désigne l'Esprit-Saint par l'eau qui arrose, ou par l'huile qui donne la joie, ou par le feu de la charité, il n'est point différent en lui-même, quelque différents que soient les signes. La différence est grande entre le lion et l'agneau, et néanmoins l'un et l'autre figurent le Christ: le lion a certaines qualités, l'agneau d'autres qualités. Cependant le Christ est le même, bien que l'agneau n'ait pas la force, ni le lion l'innocence ; mais le Christ est fort comme le lion, innocent comme l'agneau. Jésus-Christ, en effet, dit lui-même en Isaïe : « L'Esprit de Dieu est sur moi, aussi m'a-t-il « oint [3] ».

27. « Je suis devenu pour eux un oppro- « bre [4] », à cause de ma mort sur une croix. « Le Christ, en effet, nous a rachetés de la ma- « lédiction de la loi, en se faisant malédiction « pour nous[5]. Ils m'ont vu, et ont branlé la « tête». Parce qu'ils ne l'ont vu que suspendu à la croix, et non ressuscité : ils l'ont vu quand ses genoux étaient affaiblis, et ne l'ont point vu quand sa chair était changée.

28. « Secourez-moi, Seigneur mon Dieu, « sauvez-moi selon votre miséricorde [6] ». Ceci peut s'appliquer au Christ tout entier, c'est-à-dire et à la tête et au corps; à la tête, à cause de la forme de l'esclave ; au corps, à cause des esclaves eux-mêmes. Car c'est en eux qu'il a pu dire à Dieu : « Secourez-moi, et sauvez-moi », lui qui disait en eux aussi : « Saul, Saul, « pourquoi me persécutes-tu [7] ? » S'il ajoute : « Selon votre miséricorde », c'est pour nous montrer que la grâce est gratuite, et non point la récompense des œuvres.

29. « Qu'ils sachent que c'est là votre main, et « que c'est vous qui l'avez faite [8] ». Le Christ dit : « Qu'ils sachent », c'est-à-dire les bourreaux pour qui il a prié, car ceux qui n'ont vu en lui qu'un objet d'opprobre, qui ont branlé la tête par dérision, étaient ceux-là mêmes qui plus tard crurent en lui. Mais que ceux-là qui attribuent à Dieu la forme d'un corps humain, sachent bien comment Dieu peut avoir une main. Si ses œuvres sont les œuvres de sa main, est-ce encore avec la main qu'il a fait sa main? En quel sens donc est-il dit ici : « Qu'ils reconnaissent ici votre « main, et que c'est vous, ô mon Dieu, qui l'avez « faite ? » Comprenons bien que la main de Dieu, c'est le Christ ; aussi est-il dit ailleurs : « A qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé [1] ? » Cette main était donc, et néanmoins Dieu l'a faite ; et en effet : « Au commencement était « le Verbe, et le Verbe s'est fait chair [2] ». Dans sa divinité, il est en dehors du temps; mais il lui a été fait, dans la race de David, selon la chair [3].

30. « Ils me maudiront, mais vous me bé- « nirez [4] ». Elle est donc vaine, elle est donc fausse, la malédiction des hommes, qui aiment la vanité, qui recherchent le mensonge [5] : mais Dieu, quand il bénit, fait ce qu'il dit. « Qu'ils soient confondus, ceux qui s'élèvent « contre moi ». Ils ne s'élèvent ainsi que par l'espérance d'un avantage sur moi ; mais quand j'aurai été élevé par-dessus les cieux, et que ma gloire sera étendue par toute la terre, alors ils seront confondus. « Mais pour « votre serviteur, il sera dans la joie » : soit à la droite du Père, soit dans ses membres qui se réjouiront eux-mêmes, et dans les tentations par l'espérance, et après les tentations, par la vie éternelle.

31. « Qu'ils soient revêtus de honte, ceux « qui me calomnient ». C'est-à-dire, qu'ils rougissent de leurs calomnies contre moi. Cette parole peut aussi se prendre en bonne part, en ce sens que les calomniateurs se corrigent. « Que la confusion leur soit un « double manteau [6] ». Il y a dans le latin : *diplois*, ce qui a donné lieu à cette autre traduction : « Que la confession soit pour eux « *duplex pallium*, un manteau double ». C'est-à-dire, qu'ils soient confondus au dedans et au dehors, ou devant Dieu et devant les hommes.

32. « Ma bouche confessera le Seigneur avec « excès [7] ». Il y a en latin *nimis*, expression que l'on emploie d'après le génie de cette langue, pour désigner un excédant ; elle est contraire à peu, *parum*, qui signifie moins qu'il ne

[1] Jean, XVI, 7. — [2] Id. VII, 39. — [3] Isa. LXI, 1. — [4] Ps. CVIII, 25. — [5] Galat. III, 13. — [6] Ps. CVIII, 26. — [7] Act. IX, 4. — [8] Ps. CVIII, 27.

[1] Isa. LIII, 1. — [2] Jean, I, 1, 14. — [3] Rom. I, 3. — [4] Ps. CVIII, 28. — [5] Id. IV, 3. — [6] Id. CVIII, 29. — [7] Id. 30.

faut. Mais en grec, *nimis*, se dit ἄγαν : or, ce n'est pas ἄγαν que l'on lit dans ce verset, mais σφόδρα. Nos traducteurs lui ont donné un sens qu'ils expriment tantôt par *nimis*, tantôt par *valde*, extrêmement. Mais si *nimis* peut avoir le sens de *valde*, on peut mettre *nimis* à propos de la louange, car cette confession du Psalmiste est une louange véritable. Le Psalmiste en effet continue ainsi : « Ma « bouche le bénira au milieu d'hommes nombreux ». Dans un autre psaume, il est dit : « Je vous chanterai au milieu de l'Eglise [1] ». Mais quand c'est l'Eglise qui chante, elle qui est le corps du Christ, comment l'Eglise peut-elle chanter au milieu de l'Eglise ? De même, quant à ces hommes nombreux de notre psaume, dès lors qu'ils sont les membres du Christ, si le Christ bénit le Seigneur quand ils le bénissent, comment dire qu'il le bénit au milieu d'hommes nombreux, puisque c'est lui qui bénit Dieu, quand ils bénissent Dieu ? Ou bien bénit-il Dieu au milieu de beaucoup, parce qu'il est avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles [2] ; en ce sens que : « Au mi« lieu de beaucoup », s'entendrait des honneurs qu'il reçoit de la multitude ? Car on assigne la place du milieu à celui qui reçoit les principaux honneurs. Et si le cœur est comme le milieu de l'homme, on ne saurait donner à ces paroles un sens plus plausible que celui-ci : Je le bénirai dans les cœurs de la multitude, car le Christ habite par la foi dans nos cœurs [1]. Le Prophète a dit : « Ma bouche », c'est-à-dire la bouche de mon corps, qui est l'Eglise. C'est le cœur, en effet, qui croit pour être justifié, c'est la bouche qui confesse pour obtenir le salut [2].

33. « Car il s'est tenu à la droite du pau« vre [3] ». Il est dit de Judas : « Que le diable « se tienne à sa droite » : parce qu'il a voulu augmenter ses richesses, en vendant le Christ. Mais ici c'est le Seigneur qui « s'est tenu à la « droite du pauvre », afin d'être lui-même la richesse du pauvre. « Il s'est tenu à la droite « du pauvre », non point pour multiplier les années d'une vie qui doit finir un jour, non pour augmenter ses richesses, non pour lui donner la force corporelle, ou la santé pour un temps ; mais afin, dit le Prophète, « de « délivrer son âme des persécuteurs ». Or, l'âme est délivrée des persécuteurs, quand leurs suggestions ne la font point consentir au mal ; et elle n'y consent point, quand le Seigneur se tient à la droite du pauvre, pour le soutenir contre sa pauvreté, c'est-à-dire sa faiblesse. Tel est le secours que Dieu a prêté au corps du Christ dans tous ses saints martyrs.

[1] Ps. xxi, 23. — [2] Matth. xxviii, 20.

[1] Ephés. iii, 17. — [2] Rom. x, 10. — [3] Ps. cviii, 31.

DISCOURS SUR LE PSAUME CIX.

SERMON AU PEUPLE.

LES PROMESSES DU SEIGNEUR.

L'Ancien Testament était le temps des promesses, le Nouveau est celui de l'accomplissement. Ces promesses toutefois ne sont point pour l'homme qui reste dans le péché, s'imaginant que Dieu ne prend aucun soin de nos actions, lui qui a compté nos cheveux. Le garant de ces promesses, c'est le Christ prophétisé dans notre psaume, comme Seigneur de David. Il est fils de David selon l'Evangile et selon saint Paul ; et quand il passait sur le grand chemin, les aveugles, comprenant que ses actes comme fils de David sont transitoires, l'invoquèrent sous ce nom et virent la lumière. Il est Seigneur de David comme Verbe de Dieu, et Verbe fait chair pour nous donner l'espérance. Les Juifs pouvaient répondre que la Vierge doit mettre au monde Emmanuel, que cet Emmanuel est Seigneur de David, mais le fils de la vierge, fils de David. Ce Christ fils de David ayant été élevé en gloire, est devenu par là même Seigneur de David ; et Dieu lui a donné un nom au-dessus de tout nom. Voilà ce qu'il nous faut croire sans le comprendre, autrement notre foi n'aurait pas de mérite. Le principal péché des Juifs est de n'avoir point cru en lui ; de là vient que leurs péchés subsistent, puisque nulle faute ne peut être effacée que par la foi au Christ ; et comme l'objet de la foi doit être invisible, voilà que le Fils de Dieu s'est dérobé à nos regards par l'ascension, afin de former en nous la justice par la foi. Si nous ne voyons pas le Christ assis à la droite de son Père, nous voyons ses ennemis sous ses pieds, soit par le coup de sa justice, soit par le coup de sa miséricorde. En dépit des nations révoltées, le Seigneur les donnera à son Christ. C'est à partir de Sion que le Seigneur a commencé son règne par la prédication de l'Evangile. Il règne au milieu de ses ennemis, Juifs, infidèles, hérétiques, à qui l'on prêche la rémission des péchés, jusqu'à ce que toutes les nations soient entrées dans l'Eglise. Les disciples ont vu le Christ montant au ciel, nous le voyons régnant sur tous les peuples. Quant à la forme de l'esclave, l'impie l'a vue, et il verra aussi celui qu'il a percé, mais non la forme divine. Alors nous comprendrons que le principe est avec lui, ou plutôt qu'il est en son Père, et son Père en lui, quand les saints apparaîtront dans leur gloire pour la vie éternelle. Aujourd'hui nous croyons au Christ que Dieu engendre dans le secret de sa gloire, et avant le temps. David pouvait dire aussi : je vous ai engendré du sein de la vierge, et pendant la nuit que bénirent les bergers. Le Christ ne peut être prêtre que selon l'ordre de Melchisédech, puisque le sacerdoce d'Aaron a cessé avec le temple et l'holocauste. Le Seigneur à votre droite, et le prêtre à la droite de son Père ; il doit briser sur la terre les têtes rebelles et orgueilleuses, car il est la pierre de Sion écrasant tout incrédule. Maintenant il juge, mais sans éclat ; au dernier jour, il jugera ostensiblement ; il ruine aujourd'hui ce qui est du vieil homme, pour le réédifier dans la gloire ; et lui qui a bu l'eau du torrent par une vie rapide, relèvera la tête dans sa splendeur.

1. Autant que nous le permettra le Seigneur, qui nous a établi ministre de sa parole et de ses sacrements pour vous servir dans l'effusion de sa miséricorde ; avec le secours de ce même Dieu, qui vous rend si attentifs et qui voudra bien nous en rendre capable, nous entreprenons de sonder et de vous exposer le psaume que nous venons de chanter. Il contient peu de paroles, mais on y trouve de grandes pensées. Que votre âme soit donc toujours fervente et en éveil devant Dieu, qui a ses temps pour faire des promesses, et ses temps aussi pour les accomplir. Le temps des promesses était celui des Prophètes jusqu'à Jean-Baptiste ; depuis Jean-Baptiste jusqu'à la fin, c'est le temps de les accomplir. C'est un Dieu fidèle qui veut bien se constituer notre débiteur, non point qu'il reçoive quelque chose de nous, mais bien parce qu'il nous fait de si grandes promesses. C'était peu pour lui que la promesse, il a voulu la faire écrire ; il nous a fait en quelque sorte le billet de ses promesses, afin que quand il viendrait à les accomplir, nous pussions voir dans ces mêmes écrits l'ordre qu'il devait garder. Le temps de la prophétie était donc, nous l'avons dit souvent, le temps des promesses. Dieu nous a promis la vie éternelle, la vie bienheureuse et sans fin avec les anges, l'héritage incorruptible, la gloire toujours durable, la douce contemplation de sa face, la demeure dans les tabernacles célestes, la résurrection d'entre les morts, sans craindre la mort désormais. Telle est, en quelque sorte, la promesse finale, où tendent nos désirs ; et quand nous y serons arrivés, nous n'aurons plus rien à demander, plus rien à désirer. Mais Dieu, en faisant ces promesses, a daigné nous préciser dans quel ordre nous pourrons y arriver. Il a promis aux hommes la divinité, à de simples mortels l'immortalité, à des pécheurs la justification, et aux humiliés la gloire. Toutes ces promesses, il les a faites à des indignes, afin ue ses promesses ne pa-

russent point la récompense des œuvres, mais bien une grâce accordée gratuitement, comme l'indique son nom. Vivre en effet dans la justice, autant qu'un homme peut vivre de la sorte, ce n'est point l'effet de son mérite, mais d'un bienfait de Dieu. Car nul ne mène une vie juste, s'il n'a été justifié, c'est-à-dire fait juste; et l'homme ne peut devenir juste que par Celui qui ne peut être injuste. De même qu'une lampe ne saurait s'allumer elle-même, ainsi l'âme de l'homme ne saurait se donner la lumière; mais elle crie au Seigneur : « C'est vous, ô Dieu, qui ferez luire ma « lampe [1] ».

2. Lorsqu'on promet donc le royaume des cieux aux pécheurs, ce n'est point à ceux qui demeurent dans le péché, mais à ceux qui sont délivrés du péché, pour servir dans la justice; et, pour cela, il leur faut, avons-nous dit, le secours de la grâce : c'est celui qui est toujours juste qui les justifie. Il semblait néanmoins incroyable que Dieu eût tant de bonté pour les hommes, et aujourd'hui, ceux qui désespèrent de la grâce divine, ceux qui ne veulent point quitter leur vie dépravée pour se tourner vers Dieu, et recevoir de lui la justification, afin que, leurs péchés une fois couverts du pardon, ils puissent commencer une vie juste en Celui qui n'a jamais vécu dans l'injustice; ceux-là, dis-je, s'entretiennent dans la corruption par cette funeste pensée qui leur fait dire que Dieu n'a aucun souci des choses humaines, et que Celui qui a créé le monde, qui le dirige, ne peut considérer quelle est ici-bas la vie d'un mortel. Ainsi l'homme fait par Dieu, s'imagine qu'il échappe à l'œil de Dieu. S'il nous était permis de nous adresser à cet homme; si notre parole pouvait atteindre son oreille d'abord et ensuite son cœur; si son obstination ne décourageait point celui qui le cherche, tout perdu qu'il est; s'il se laissait retrouver, nous pourrions lui dire : O homme, comment Dieu te négligerait-il, maintenant que tu es créé, lui qui a pris soin de te créer? Pourquoi t'imaginer que tu n'es point au rang des créatures? Loin de toi toute séduction ! Tes cheveux sont comptés par le Créateur [2]. Telle est, en effet, la parole que Jésus donnait à ses Apôtres, dans l'Evangile, les rassurant contre la crainte de la mort, et leur ôtant la pensée que rien d'eux pût périr par la mort. Ils redoutaient la mort pour leur âme, et il les rassure à propos du moindre de leurs cheveux. L'âme, en effet, peut-elle périr, quand un cheveu ne périt point? Toutefois, mes frères, comme il paraissait incroyable que Dieu pût accomplir ce qu'il promettait aux hommes, de les tirer de cette mortalité, de cette abjecte corruption de cette faiblesse, de la cendre et de la poussière, pour les égaler aux anges de Dieu, non-seulement le Seigneur leur a donné en garantie les saintes Ecritures, mais il leur a donné, pour médiateur de sa promesse, non plus un prince quelconque, non plus un ange, ou un archange, mais son Fils unique, afin de nous montrer et de nous donner, en la personne de ce même Fils, cette voie par laquelle il doit nous conduire à la fin qu'il nous promet. C'était peu, en effet, pour Dieu, de nous donner son Fils pour guide; il en a fait la voie elle-même, afin que nous puissions aller à Celui qui nous conduit, et marcher en lui.

3. Il nous a donc promis que nous arriverions à lui, c'est-à-dire à cette ineffable immortalité, à l'égalité avec les anges : combien nous en étions éloignés! Quelle élévation en lui! quelle bassesse en nous! Quelle supériorité en lui! et, en nous, quelle abjection profonde et désespérante! Nous étions dans une langueur mortelle, sans pouvoir guérir : Dieu nous a envoyé un médecin que le malade ne connaissait point : « Car s'ils l'eussent connu, « ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de « la gloire [1] ». Mais ce qui a servi à la guérison, c'est que le malade ait tué son médecin. Il était venu pour visiter ce malade, on l'a fait mourir, afin qu'il donnât la guérison. Il fit comprendre à ses fidèles qu'il était Dieu et homme; Dieu par qui nous avons été formés, homme par qui nous sommes reformés. Autre était ce qui paraissait en lui, et autre ce qui était caché; et ce qui était caché était bien supérieur à ce que l'on voyait; mais ce qui était supérieur demeurait invisible. Le malade était guéri par ce qu'il y avait de visible, afin qu'il devînt capable de voir celui qui se dérobait un instant, mais qui ne devait point se refuser à jamais. Que le Fils unique de Dieu viendrait chez les hommes, qu'il prendrait notre chair, qu'il deviendrait homme par cette chair qu'il aurait prise, qu'il mourrait, qu'il ressusciterait,

[1] Ps. XVII, 29. — [2] Matth. X, 30.

[1] I Cor. II, 8.

qu'il monterait au ciel pour s'asseoir à la droite de son Père, accomplissant ainsi ses promesses à l'égard des Gentils, et qu'après l'accomplissement de ses promesses à l'égard des Gentils, il exécuterait encore ce qu'il avait dit; qu'il viendrait, et se ferait rendre compte de ses grâces, afin de faire le discernement des vases de colère, et des vases de miséricorde, pour accomplir ses menaces à l'égard de l'impie, ses promesses à l'égard du juste : voilà ce qu'il fallait prophétiser, ce qu'il fallait annoncer, l'avénement qu'on devait prêcher, afin qu'il ne causât aux hommes ni frayeur ni surprise, mais qu'il fût attendu avec foi. Parmi ces promesses, il faut compter notre psaume, qui annonce Jésus-Christ Notre-Seigneur d'une manière claire et évidente; en sorte qu'il est indubitable pour nous que ce psaume est une prophétie du Christ, car nous sommes chrétiens, et nous en croyons à l'Evangile. Un jour que le Seigneur et Sauveur Jésus-Christ demandait aux Juifs de qui, selon eux, le Christ était fils, et qu'ils répondaient de David ; il leur répliqua aussitôt : « Comment donc David nous dit-il par l'Es-« prit-Saint : Le Seigneur a dit à mon Sei-« gneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à « ce que je réduise vos ennemis à vous servir « de marchepied? Si donc David, parlant par « l'Esprit-Saint, l'appelle son Seigneur, com-« ment est-il son Fils [1]? » C'est par ce verset même que commence le psaume.

4. « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : « Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je « réduise vos ennemis à vous servir de mar-« chepied [2] ». C'est donc par cette question que pose aux Juifs Notre-Seigneur, qu'il nous faut commencer l'explication du psaume. Que l'on nous demande en effet si nous confirmons, ou si nous contredisons la réponse des Juifs ; loin de nous de la contredire. Si l'on nous demande : Le Christ est-il fils de David, ou ne l'est-il point? Répondre non, c'est contredire l'Evangile; car saint Matthieu commence de cette manière le récit évangélique : « Livre de la génération de Jésus-« Christ, fils de David [3] ». L'Évangéliste proclame donc qu'il écrit le livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David. Les Juifs eurent donc raison de répondre au Christ, qui leur demandait de qui ils croyaient que le Christ était fils, que c'était de David. Cette réponse est d'accord avec l'Evangile. C'est ce qu'établit non-seulement l'opinion des Juifs, mais la foi des chrétiens. Je trouve aussi d'autres preuves. L'Apôtre dit de Jésus-Christ qu' « il est né, selon la chair, de la race de « David [1] »; et, s'adressant à Timothée : « Sou-« venez-vous », lui dit-il, « que Jésus-Christ de la « race de David est ressuscité des morts, selon « l'Evangile que je prêche ». Et que dit-il à propos de cet Evangile ? « Pour lequel je « souffre jusqu'à être chargé de chaînes, « comme un malfaiteur; mais la parole de « Dieu n'est point enchaînée [2] ». L'Apôtre souffrait donc jusqu'à être chargé de chaînes pour son Evangile, c'est-à-dire pour la dispensation de cet Evangile qu'il prêchait aux peuples, qu'il répandait parmi les nations. Lui qui le matin avait enlevé les dépouilles, et le soir partagé le butin [3], souffrait donc jusqu'à être enchaîné pour la bonne nouvelle. Quelle bonne nouvelle? « Que le Christ, fils de « David, est ressuscité d'entre les morts ». C'est pour cette nouvelle que souffrait l'Apôtre, et néanmoins c'est à ce sujet que le Sauveur interrogeait les Juifs; et quand ils répondaient ce que prêchait l'Apôtre, il releva cette réponse comme pour la contredire : « Comment « donc David, parlant dans l'Esprit de Dieu, « l'appelle-t-il son Seigneur ? » Et il cita en preuve cet endroit du psaume : « Le Seigneur « a dit à mon Seigneur. Si donc, dans l'Es-« prit de Dieu, il l'appelle son Seigneur, com-« ment est-il son fils? » Cette question imposa silence aux Juifs : ils ne trouvèrent aucune réponse, mais ils ne cherchèrent point à l'avoir pour Seigneur, parce qu'ils ne le reconnaissaient point pour le fils de David. Pour nous, mes frères, croyons et parlons : « Car c'est dans le cœur qu'est la foi qui jus-« tifie, et dans la bouche la confession qui « sauve [4] ». Croyons, dis-je, et proclamons que le Christ est fils de David et Seigneur de David. N'allons point rougir du fils de David, afin de n'irriter point le Seigneur de David.

5. C'est de ce nom que l'appelèrent, quand il passait, ces aveugles qui méritèrent de recouvrer la vue. Jésus passait, et ces aveugles qui entendaient passer une troupe, connurent de l'oreille Celui qu'ils ne pouvaient voir des yeux, et poussèrent de grands cris en disant : « Ayez pitié de nous, fils de David [5] ». Or, la

[1] Matth. XXII, 42-45. — [2] Ps. CIX, 1. — [3] Matth. I, 1.

[1] Rom. I, 3. — [2] II Tim. II, 8, 9. — [3] Gen. XLIX, 27. — [4] Rom. X, 10. — [5] Matth. XX, 29-31.

foule les menaçait pour les faire taire ; et eux, néanmoins, dans leur désir de voir le jour, surmontant les contradictions de la foule, continuaient de crier ; ils retinrent celui qui passait, et méritèrent qu'il les touchât et leur rendît la vue. « Ayez pitié de nous, fils de « David », criaient-ils à celui qui passait, et il s'arrêta ; et comme ils dominaient l'opposition du peuple : « Que voulez-vous que je « vous fasse ? » leur dit-il. Et eux : « Seigneur, « faites que nous voyions ». Il toucha leurs yeux qu'il ouvrit, et ils virent présent celui qu'ils avaient entendu passer. Il y a donc des œuvres que le Seigneur fait en passant, d'autres qui sont plus stables. Oui, dis-je, parmi les œuvres du Seigneur, les unes sont transitoires, les autres stables. L'œuvre passagère du Seigneur, est l'enfantement de la Vierge, l'incarnation du Verbe, l'accroissement des années, les miracles visibles, les souffrances de sa passion, sa mort, sa résurrection, son ascension au ciel ; tout cela fut transitoire. Car aujourd'hui il n'y a plus pour le Christ, ni naissance, ni mort, ni résurrection, ni ascension au ciel. Ne comprenez-vous pas que tous ces faits sont accomplis, ont eu leur temps, et ont montré à ceux qui voyagent ici-bas, quelque chose qui s'en va, afin qu'ils ne demeurassent point en chemin, mais qu'ils courussent vers la patrie ? Enfin ces aveugles étaient assis près du chemin, c'est là qu'ils entendirent le passant divin, et l'arrêtèrent par leurs cris. C'est donc dans la voie de ce siècle que le Seigneur a fait quelque chose de passager, et cet acte passager est l'œuvre du Fils de David. De là vient qu'à son passage, ils s'écrièrent : « Ayez pitié de nous, Fils de Da- « vid ». Comme s'ils disaient : Nous reconnaissons dans celui qui passe le Fils de David ; ce passage nous fait comprendre qu'il a été Fils de David. Reconnaissons donc, nous aussi, et proclamons qu'il est Fils de David, afin de mériter qu'il nous éclaire. Nous sentons dans Celui qui passe le Fils de David : puisse le Seigneur de David nous éclairer !

6. Voilà donc le divin Maître qui interroge les Juifs, et ils ne répondent point, parce qu'ils ne veulent pas être ses disciples ; si maintenant il nous interrogeait, que répondrions-nous ? Cette interrogation mit les Juifs en défaut, qu'elle profite aux chrétiens ; loin de se troubler, qu'ils s'instruisent. Ce n'est point pour s'instruire que le Seigneur nous interroge, mais il interroge en docteur. Ces malheureux Juifs devaient lui répondre, c'est à vous de nous l'apprendre. Ils aimèrent mieux se taire dans un dépit orgueilleux, que s'instruire par une humble confession. Que le Maître nous parle donc, et voyons ce que nous répondrons à cette question. « Que vous « semble-t-il du Christ ? De qui est-il Fils ? » Répondons ce que répondirent les Juifs, mais sans nous arrêter où ils s'arrêtèrent. Rappelons-nous cet Evangile que nous croyons. « Livre de la génération de Jésus-Christ, Fils « de David[1] ». Que la question que l'on nous adresse ne nous fasse point oublier que le Christ est Fils de David, ainsi que nous le rappelle saint Paul. Courage donc, ô chrétien ; « souviens-toi que le Christ Jésus, Fils de « David, est ressuscité d'entre les morts[2] ». Que l'on nous interroge donc, et répondons. « Que vous semble-t-il du Christ ? De qui est- « il Fils ? » Que toutes les bouches chrétiennes redisent en plein accord : « De David ». Que le Maître continue, et nous dise : « Comment « donc David, parlant par l'Esprit-Saint, l'ap- « pelle-t-il son Seigneur ? Le Seigneur a dit à « mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite « jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous « servir de marchepied ». Comment pourrons-nous répondre, si vous ne nous l'apprenez ? Maintenant que nous l'avons appris, nous disons : « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu ; toutes choses ont été faites par vous ». Voilà le Seigneur de David. Mais à cause de l'infirmité de notre chair, parce que nous n'étions qu'une chair sans espoir : « Le Verbe « s'est fait chair et a demeuré parmi nous » ; voilà le Fils de David. Assurément, Seigneur, ayant la nature divine, vous n'avez pas cru qu'il y eût usurpation à vous dire semblable à Dieu ; aussi êtes-vous le Seigneur de David ; mais, vous vous êtes abaissé jusqu'à prendre la forme de l'esclave[3] : voilà le Fils de David. Aussi, dans votre question, quand vous demandez : « Comment est-il son Fils ? » vous n'avez point nié que vous fussiez son Fils, mais seulement demandé comment cela pouvait se faire. David l'appelle son Seigneur, dites-vous ; de quelle manière donc est-il son Fils ? Sans le nier, je vous demande comment, pour eux, avec cette Ecriture qu'ils lisaient sans la comprendre, s'ils eussent voulu à cette de-

[1] Matth. I, 1. — [2] II Tim. II, 8. — [3] Philipp. II, 7.

mande se rappeler cette manière, ils eussent répondu : Pourquoi nous interroger ? « Voilà « que la Vierge concevra et mettra au monde « un fils, et on lui donnera le nom d'Emma- « nuel, ce qui signifie : Dieu avec nous [1] ». Donc, la Vierge concevra, et cette Vierge, de la race de David, mettra au monde un fils, qui sera Fils de David. Car Joseph et Marie étaient de la maison, et de la famille de David [2]. Donc, cette Vierge enfanta, en sorte que son Fils est le Fils de David. Mais au Fils qu'elle a mis au monde, « on donnera le « nom d'Emmanuel, ou Dieu avec nous ». Voilà comment nous avons le Seigneur de David.

7. Peut-être ce psaume lui-même nous dira-t-il en quelque manière comment le Christ est fils de David, et Seigneur de David. Ecoutons-le donc et développons-en les mystères ; frappons avec piété, arrachons par la charité. David lui-même nous le dit donc, et il ne lui était pas permis de contredire son Seigneur : « David, parlant par l'Esprit-Saint, « nous dit qu'il est son Seigneur ». Que dit David à propos du Christ? Car le psaume est à David lui-même. C'est là tout le titre, sans embarras de figure, sans aucune difficulté. Que dit donc David ? « Le Seigneur a dit à « mon Seigneur : Asseyez-vous a ma droite, « jusqu'à ce que j'aie fait de vos ennemis l'es- « cabeau de vos pieds ». Qu'est-ce à dire : « L'escabeau de vos pieds ? » C'est-à-dire qu'ils seront sous vos pieds, car c'est sous les pieds que l'on met l'escabeau des pieds. « Le Sei- « gneur », dit le Prophète, « a dit à mon Sei- « gneur ». Voilà ce que David a entendu, et il l'a entendu en esprit. Où et quand l'a-t-il entendu, c'est ce que nous ne savons pas ; mais nous le croyons quand il dit et écrit qu'il a entendu. Il l'a donc entendu certainement, il l'a entendu dans quelque sanctuaire de la vérité, dans quelque figure mystérieuse, où tous les Prophètes ont ouï dans le secret ce qu'ils ont divulgué au grand jour ; c'est là que David a entendu ce qu'il proclame avec une grande confiance : « Le « Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez- « vous à ma droite jusqu'à ce que je vous « fasse un marchepied de vos ennemis ». Nous savons que, après la résurrection, le Christ monta au ciel pour s'asseoir à la droite de Dieu. C'est là un fait ; nous ne l'avons pas vu, mais nous le croyons : nous l'avons lu dans les Livres saints, nous l'avons entendu prêcher, nous y adhérons par la foi. Mais dès lors que le Christ était fils de David, il était aussi Seigneur de David. Car ce qui est né de la race de David, a été élevé en gloire au point d'être Seigneur de David. Mes paroles vous étonnent, comme si cela était sans exemple parmi les hommes. S'il arrivait que le fils d'un particulier devînt un roi, ne serait-il pas le Seigneur de son père? Chose plus étonnante encore ! ne peut-il pas se faire non seulement que le fils d'un particulier devienne roi, et ainsi seigneur de son père ; mais que le fils d'un laïque devienne évêque, et alors père de son père? Donc le Christ, en prenant une chair, en mourant dans cette chair, pour ressusciter également avec cette chair, puis monter aux cieux, et s'asseoir à la droite de son Père, est devenu dans cette même chair, ainsi élevée, ainsi glorifiée, ainsi transformée dans une splendeur toute céleste, et fils de David, et Seigneur de David. C'est au point de vue de ces transfigurations du Christ, que l'Apôtre a dit aussi : « C'est pourquoi Dieu l'a ressuscité « des morts, et lui a donné un nom qui est « au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de « Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la « terre et dans les enfers [1] ». « Dieu », dit l'écrivain sacré, « lui a donné un nom qui est au- « dessus de tout nom », c'est à-dire au Christ devenu homme, au Christ qui est mort selon la chair, qui est ressuscité, monté aux cieux. « Dieu lui a donné un nom supérieur à tout « nom, en sorte qu'au nom de Jésus tout « genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et « dans les enfers ». Où donc sera David, pour que le Christ ne soit point son Seigneur? Qu'il soit dans le ciel, qu'il soit sur la terre, qu'il soit dans les enfers, il aura toujours pour Seigneur celui qui est Seigneur du ciel, de la terre et des enfers. Que David se réjouisse donc avec nous, lui que relève la naissance d'un tel fils, et qui est délivré par un tel Seigneur ; qu'il dise dans sa joie, et qu'on écoute avec les mêmes ravissements : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : As- « seyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je « vous fasse de vos ennemis un marche pied ».

8. « Asseyez-vous », non-seulement sur une éminence, mais aussi dans le secret : en haut

[1] Isa. VII, 14 ; Matth. I, 23. — [2] Luc, I, 27, 32 ; II, 4, 5.

[1] Philipp. II, 9, 10.

pour la domination, dans le secret pour stimuler la foi. Quelle récompense mériterait la foi, si l'objet de la foi n'était caché ? Or, la récompense de la foi sera de voir celui en qui nous avons cru avant de le voir. Mais, comme l'a dit l'Ecriture : « Le juste vit de la foi [1] ». Il n'y aurait donc aucune justice dans la foi, si l'objet que l'on nous prêche et que nous croyons n'était invisible, et si la foi ne nous méritait de le voir. « Quelle ineffable douceur, ô mon Dieu, vous avez cachée pour « ceux qui vous craignent ! » Donc vous l'avez cachée, en sont-ils demeurés privés ? Loin de là, « elle est parfaite pour ceux qui « espèrent en vous [2] ». Ce mystère admirable du Christ, assis à la droite de Dieu, a donc été caché afin d'être l'objet de la foi ; il nous a été dérobé afin de stimuler notre espérance. « Nous sommes, en effet, sauvés par l'espérance. Or, l'espérance que l'on voit n'est pas « une espérance ; comment espérer ce que « l'on voit ? » Ainsi, dit l'Apôtre, vous le connaissez, je vous le rappelle seulement. Que dit donc l'Apôtre ? « C'est l'espérance qui « nous sauve », dit-il ; « or, l'espérance qu'on « verrait ne serait pas une espérance. Comment espérer ce que l'on voit déjà ? Si nous « espérons ce que nous n'avons pas encore, « nous l'attendons par la patience [3] ». Comme donc l'espérance qu'on verrait ne serait plus espérance, « Vous avez caché votre douceur à « ceux qui vous craignent. Car nous espérons « ce que nous ne voyons pas, et nous l'attendons par la patience : vous l'avez rendue « parfaite pour ceux qui vous craignent ». Enfin, mes frères, écoutez attentivement ce que je vais vous dire : c'est que notre justice nous vient de la foi, que la foi purifie nos cœurs, afin que nous puissions voir ce que nous aurons cru. L'un et l'autre nous est enseigné : « Bienheureux les cœurs purs, « parce qu'ils verront Dieu [4] » ; et encore : « C'est par la foi qu'il purifie leurs cœurs [5] ». Comme donc la justice de la foi consiste à croire ce que l'on ne voit pas, afin que le mérite de la foi nous conduise à la claire vue quand le temps sera venu : le Seigneur, en promettant l'Esprit-Saint, nous dit dans l'Evangile : « Il convaincra le monde de péché, « de justice et de jugement [6] ». De quel péché? de quelle justice? de quel jugement? Le Seigneur nous l'explique aussitôt, et n'admet point les conjectures des hommes. « Du « péché », dit-il, « parce qu'ils n'ont point cru « en moi [1] ». Combien d'autres péchés avaient encore les Juifs ? Et néanmoins, comme s'ils n'avaient que celui-là, le Seigneur dit qu' « il « les convaincra de péché, parce qu'ils n'ont « pas cru en lui ». Tel est le péché dont il a dit ailleurs : « Si je n'étais pas venu, ils n'auraient aucune faute [2] ».Qu'est-ce à dire : « Si « je n'étais pas venu, ils n'auraient aucune « faute? » En venant donc vers les justes, ô Dieu, en avez-vous fait des pécheurs ? Le Seigneur semble ici omettre tous les péchés dont on peut obtenir la rémission par la foi, et ne désigne que ce péché, sans lequel tous les autres seraient remis. « De péché », nous dit-il, « parce « qu'ils n'ont pas cru en moi ». Et ailleurs : « Si je n'étais pas venu, ils n'auraient aucun « péché ». Par cela même qu'il est venu, en effet, et qu'ils n'ont point cru en lui, ils sont tombés dans le péché ; et s'ils n'étaient tombés dans ce péché, tous les autres eussent pu leur être pardonnés, effacés par ce pardon que leur eût obtenu la foi. « De péché donc, parce « qu'ils n'ont pas cru en moi ; de la justice, « parce que je vais à mon Père, et que désor« mais vous ne me verrez plus [3] ». Telle est donc la justice, ô Dieu, que vous alliez à votre Père, et que désormais vos disciples ne vous verront plus. Telle est la justice qui vient de la foi. « Car c'est de la foi que vit le « juste [4] » ; et il vit de la foi, précisément quand il ne voit point ce qu'il croit. Comme donc c'est la vie de la foi qui nous justifie, et que nul ne vit de la foi que quand il ne voit point ce qu'il croit; afin de former cette justice parmi les hommes, c'est-à-dire de les porter à croire ce qu'ils ne voient point, le Saint-Esprit, dit le Sauveur, convaincra les hommes de la justice, « parce que je vais à mon Père, et « que désormais vous ne me verrez plus ». Comme s'il disait : La justice pour vous consistera à croire en Celui que vous ne voyez point, afin que, purifiés par la foi, vous puissiez voir au jour de la résurrection celui en qui vous croyez.

9. Donc le Christ est assis à la droite de Dieu, le Fils est invisible à la droite du Père. Croyons en lui. Le Prophète nous annonce en effet deux choses, et que Dieu a dit : « Asseyez-vous à « ma droite » ; et qu'il ajoute : « Jusqu'à ce que

[1] Rom. I, 17. — [2] Ps. XXX, 20. — [3] Rom. VII, 24, 25. — [4] Matth. V, 8. — [5] Act. XV, 9. — [6] Jean, XVI, 9.

[1] Jean, XVI, 9.— [2] Id. XV, 22.— [3] Id. XVI, 8-10.— [4] Rom. I, 17.

« je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos « pieds », c'est-à-dire qu'ils soient sous vos pieds. Tu ne vois pas le Christ assis à la droite du Père, mais tu peux déjà voir comment ses ennemis lui sont un marchepied. Quand un point est si visiblement accompli, crois à celui qui demeure caché. Quels ennemis sont mis sous ses pieds? Ceux qui méditaient des choses vaines, et à qui il est dit : « Pourquoi « ces frémissements des nations, et ces vains « complots des peuples? Les rois de la terre « sont debout, les princes se sont rassemblés « comme un seul homme contre le Seigneur « et contre son Christ. Ils ont dit : brisons « leurs chaînes et rejetons leur joug bien loin « de nous [1] ». Qu'ils ne dominent point sur nous, qu'ils ne nous assujétissent point au joug. « Celui qui habite les cieux se rira « d'eux ». Tu étais son ennemi, tu seras sous ses pieds, ou adopté, ou vaincu par lui. Vois comment tu veux être sous les pieds du Seigneur ton Dieu, car tu y seras nécessairement, soit par le coup de sa grâce, soit par le coup de sa justice. Il est donc assis à la droite de Dieu, jusqu'à ce que ses ennemis soient placés sous ses pieds comme un escabeau. Voilà ce qui se fait, ce qui s'accomplit, peu à peu à la vérité, mais sans interruption. Que les nations frémissent, que les peuples tiennent de vains complots, que les rois de la terre se soulèvent, que les chefs des nations se rassemblent contre le Seigneur et contre son Christ; est-ce donc par ces frémissements, par ces vains complots, par ces soulèvements contre le Christ qu'ils empêcheront cette parole de s'accomplir : « Je vous donnerai les nations en « héritage, et pour domaine les confins de la « terre? » Cette parole s'accomplira donc en dépit de leur fureur, de leurs projets impuissants : « Je vous donnerai les nations en héri-« tage, et votre domaine embrassera les con-« fins de la terre ». Ils sont donc vains, tous leurs complots. Quant à l'accomplissement de cette promesse : « Je vous donnerai toutes les « nations en héritage, et la terre entière pour « domaine » ; ce n'est point un homme sans portée, mais bien le Seigneur qui me l'a faite. De même, dans notre psaume, nous pouvons raisonner ainsi : « Il a dit », non point un homme quelconque, mais « c'est le Seigneur « qui a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma « droite, jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis « un escabeau sous vos pieds ». Qu'ils frémissent, qu'ils trament de vains complots, qu'ils se soulèvent en tumulte, empêcheront-ils cette parole de s'accomplir? « Leur mémoire « a péri avec le bruit ». C'est un autre psaume qui l'a dit, mais non pas un autre esprit : « Leur mémoire périt avec le bruit, et le Sei-« gneur demeure éternellement [1] ». Celui-là donc qui demeure éternellement, quand leur mémoire périt avec le bruit, celui-là « a dit à « mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite ». Et voilà qu'il est assis à la droite de son Père, jusqu'à ce qu'il mette ses ennemis comme escabeau sous ses pieds.

[1] Ps. II, 1-8.

10. Que dit ensuite le Prophète? « Le Sei-« gneur fera sortir de Sion le sceptre de votre « puissance [2] ». Il est de toute évidence, mes frères, que le Prophète ne parle point de ce règne que le Christ partage avec son Père, Seigneur de toutes choses qu'il a créées par lui. Quand n'a-t-il point régné, ce Verbe qui est Dieu et en Dieu dès le commencement [3] ? Il est dit en effet : « Au roi des siècles, au « Dieu qui est l'immortel, l'invisible, l'uni-« que, honneur et gloire dans les siècles des « siècles [4]. Au roi des siècles, honneur et gloire « dans tous les siècles ». Quel est « ce roi des « siècles, invisible, incorruptible? » Le Christ, parce qu'il est avec son Père, invisible, incorruptible; parce qu'il est Verbe de Dieu, Vertu de Dieu, Sagesse de Dieu, parce qu'il est Dieu et en Dieu, par qui tout a été fait, est le roi des siècles : mais, à le considérer dans cette œuvre transitoire par laquelle il a bien voulu, au moyen de sa chair, nous appeler à l'éternité, son règne commence par les chrétiens, et ce règne sera sans fin. Ses ennemis sont donc l'escabeau de ses pieds, tandis qu'il est assis à la droite de son Père ; ils y sont placés comme il est dit, cela se fait et s'accomplira absolument jusqu'à la fin. Qu'on ne vienne point nous dire qu'on ne mènera point à bonne fin ce qui est commencé. Pourquoi désespérer de cet accomplissement? C'est le Tout-Puissant qui a commencé, et le Tout-Puissant a promis d'accomplir ce qu'il a commencé. Par où a-t-il commencé? « Le Seigneur « fera sortir de Sion le sceptre de votre puis-« sance ». Cette Sion, c'est Jérusalem. Ecoute le Seigneur lui-même. « Il fallait que le Christ « souffrît et ressuscitât le troisième jour [5] ».

[1] Ps. IX, 7, 8. — [2] Id. CIX, 2. — [3] Jean, I, 3. — [4] I Tim. I, 17. — [5] Luc, XXIV, 46.

C'est de là, qu'après sa résurrection, il s'est assis à la droite de son Père, où il était auparavant. Mais qu'arriva-t-il depuis qu'il est assis à la droite de Dieu ? Par quel moyen ses ennemis sont-ils réduits à lui servir de marchepied ? Ecoutez ce qu'il nous enseigne lui-même en nous l'exposant : « On prêchera en « son nom la pénitence et la rémission des « péchés dans toutes les nations, en commen- « çant par Jérusalem [1] » : car « le Seigneur « fera sortir de Sion le sceptre de votre puis- « sance ». « Le sceptre de votre puissance », c'est-à-dire le règne de votre force ; « car vous « les gouvernerez avec un sceptre de fer [2] : le « Seigneur le fera sortir de Sion », car « on « commencera par Jérusalem ».

11. Qu'arrivera-t-il, quand le Seigneur aura fait sortir de Sion le sceptre de votre vertu ? « Vous dominerez au milieu de vos ennemis [3] ». Tout d'abord « vous régnerez au milieu de « vos ennemis », au milieu des nations frémissantes. Quand en effet les saints seront en possession de leur gloire, et les méchants sous le coup de leur condamnation, est-ce encore au milieu de ses ennemis que régnera le Christ? Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il domine alors, puisque les justes régneront avec lui, et que les impies seront dans les flammes éternelles ? Comment s'étonner qu'il règne alors ? Maintenant donc c'est au milieu de vos ennemis, maintenant dans le cours des siècles qui passent, dans la reproduction et la succession de l'humaine mortalité, pendant que le temps s'écoule comme un torrent, votre sceptre est sorti de Sion pour établir votre domination sur vos ennemis. Régnez donc, oui régnez sur les païens, sur les Juifs, sur les hérétiques, sur les faux frères. Régnez, régnez, fils de David, Seigneur de David, régnez au milieu des païens, au milieu des Juifs, au milieu des faux frères. « Régnez au milieu de vos ennemis ». Nous ne comprenons ce verset qu'en le voyant s'accomplir dès maintenant. Asseyez-vous donc à la droite de Dieu, tenez-vous caché, afin que l'on croie en vous, jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli. Car voici ce qui est écrit : « Le ciel devait le recevoir jusqu'à ce « que fût accompli le temps des nations [4] ». Vous n'êtes mort que pour ressusciter, ressuscité que pour monter au ciel, monté au ciel que pour vous asseoir à la droite de Dieu ; c'est donc pour vous asseoir à la droite de votre Père que vous êtes mort. La mort amène ainsi la résurrection, le résurrection l'ascension, et l'ascension vous fait asseoir à la droite de Dieu. Tout cela commence à la mort. Cette ineffable splendeur a pour base l'humilité. C'est donc pendant que vous siégez à la droite de votre Père, que s'accomplissent les temps des nations, et que vos ennemis sont l'escabeau de vos pieds : afin qu'un si grand ouvrage s'achève, dominez d'abord au milieu de vos ennemis. C'est pour cela en effet que « le « Seigneur fera sortir de Sion le sceptre « de votre puissance » ; puisque c'est pour amener votre mort, et par votre mort effacer la cédule de nos péchés [1], afin que la pénitence et la rémission des fautes soit prêchée dans toutes les nations [2], à partir de Jérusalem ; c'est pour cela que les Juifs sont tombés dans l'aveuglement. L'aveuglement des uns devient la lumière des autres. « L'aveuglement donc « est tombé sur une partie d'Israël, afin que « la plénitude des nations entrât, et qu'ainsi « tout Israël fût sauvé [3] ». « Cet aveuglement « sur une partie d'Israël » a causé votre mort ; une fois mort vous êtes ressuscité, pour laver dans votre sang les péchés des nations; assis à la droite de votre Père, vous avez recueilli de toutes parts ceux qui souffraient et cherchaient en vous un refuge. « Donc l'aveugle- « ment est tombé sur une partie d'Israël, jus- « qu'à ce que la plénitude des nations entrât, « et qu'ainsi tout Israël fût sauvé », et que tous vos ennemis fussent l'escabeau de vos pieds. Voilà ce qui s'accomplit aujourd'hui, que sera-ce plus tard ?

12. « Avec vous est le commencement au « jour de votre puissance [4] ». Quel est pour le Christ ce jour de sa puissance ? Quand le commencement sera-t-il avec lui ? Quel commencement, ou de quelle manière le commencement sera-t-il avec lui, puisqu'il est lui-même le commencement ? Que Dieu me soit en aide, afin qu'il n'y ait rien d'obscur ni pour moi qui explique, ni pour vous qui écoutez. Je vois ce qui est déjà fait, je le vois avec vous des yeux de la foi : les yeux du corps me montrent ce qui se fait maintenant, et les yeux de la foi me font espérer dans l'avenir. Qu'est-ce donc qui est déjà fait? qu'est-ce qui s'accomplit maintenant ? que doit-il arriver un jour ? Le Christ a souffert, il est

[1] Luc, XXIV, 47.— [2] Ps. II, 9.— [3] Id. CIX, 2.— [4] Act. III, 21.

[1] Coloss. II, 14. — [2] Luc, XXIV, 47. — [3] Rom. XI, 25. — [4] Ps. CIX, 3.

mort, il est ressuscité le troisième jour, il est monté aux cieux, quarante jours après, comme nous savons, et il est assis à la droite de son Père. Voilà ce qui est accompli, ce que nous n'avons pas vu, mais ce que nous croyons. Qu'est-ce qui s'accomplit aujourd'hui ? Il domine au milieu de ses ennemis, depuis que le sceptre de sa puissance est sorti de Sion : voilà pour le présent. Les serviteurs du Christ qui l'ont vu présent, ont vu la forme de l'esclave ; les serviteurs y croient aujourd'hui qu'elle nous est dérobée. Au sujet de cette forme de l'esclave, nous croyons ce que nous en pouvons comprendre, tant que nous sommes serviteurs nous-mêmes. C'est le lait des petits enfants, qu'il proportionne à notre faiblesse, nous faisant passer le pain solide au moyen de la chair. Car ce pain des anges était au commencement le Verbe [1] ; et pour que l'homme pût manger le pain des anges [2], le Créateur s'est fait homme. C'est ainsi que le Verbe incarné s'est proportionné à notre faiblesse ; car nous n'aurions pu le recevoir si le Fils égal à Dieu ne se fût humilié en prenant la forme de l'esclave, pour devenir semblable aux hommes, et être reconnu homme par tout ce qui paraissait de lui [3]. Afin donc que nous pussions comprendre en quelque manière Celui que des mortels ne pouvaient comprendre, l'immortel est devenu mortel ; afin que par sa mort il nous rendît immortels, et nous donnât ainsi quelque chose à considérer, quelque chose à croire, quelque chose à voir un jour. Il offre à nos regards la forme de l'esclave que nous pouvons non-seulement voir des yeux, mais encore toucher de nos mains. Et quand cette forme s'éleva au ciel, il nous ordonna de croire ce qu'il avait fait voir aux disciples. Mais nous aussi nous avons de quoi voir. Pour eux ils ont vu le sceptre de la puissance qui sortait de Sion, et à nous il est accordé de le voir dominer au milieu de ses ennemis. Tout cela, mes frères, tient à l'économie de la forme d'esclave, que les esclaves tolèrent aujourd'hui, et qui aiguillonne l'amour de ceux qui seront un jour délivrés. Car c'est l'immuable vérité, qui est le Verbe de Dieu, Dieu en Dieu, par qui tout a été fait, qui renouvelle toutes choses en demeurant en elle-même [4]. Pour voir cette Vérité, il nous faut une grande, une parfaite pureté

[1] Jean, I, 1. — [2] Ps. LXXVII, 25. — [3] Philipp. II, 6, 7. — [4] Sag. VII, 27.

de cœur, qui nous vient par la foi. Après nous avoir montré la forme de l'esclave, le Christ a différé de nous montrer la forme divine. Car en disant, dans cette même forme d'esclave, à ses serviteurs : « Celui qui m'aime, « garde mes commandements, et celui qui « m'aime, sera aimé de mon Père, et moi je « l'aimerai, et me montrerai à lui [1] », il leur promettait de se manifester à eux. Que voyaient-ils donc ? Et lui, que promettait-il ? Eux voyaient la forme de l'esclave, et lui, leur promettait de leur montrer la forme de Dieu. « Je me montrerai à lui », dit-il. Telle est la lumière à laquelle doit arriver ce royaume, qui se rassemble dans le cours des siècles ; il aboutit à cette ineffable vision que les impies ne mériteront point de partager. Du reste, quand la forme de l'esclave était ici-bas, elle fut vue des impies : les uns la virent pour croire au Christ, les autres la virent pour le mettre à mort. La voir n'était donc point un privilége, puisque ses amis et ses ennemis la voyaient également, quelques-uns qui la voyaient l'ont fait mourir, quelques autres qui ne la voyaient pas ont cru en lui. Cette forme donc de l'esclave qu'ont vue ici-bas dans son humilité les hommes pieux et les impies, les pieux et les impies la verront au jour du jugement. En effet, comme il montait au ciel en présence de ses disciples, la voix des anges se fit entendre, et leur dit : « Hommes de Galilée, pourquoi vous tenir là « debout, en regardant le ciel ? Ce même Jé« sus viendra un jour de la même manière « que vous l'avez vu montant au ciel [2] ». Il viendra donc, il viendra dans cette même forme, dont il est dit que les impies « verront « Celui qu'ils auront percé [3] ». Ils verront comme juge Celui qu'ils insultèrent quand il fut jugé. Cette forme donc de l'esclave sera au jugement visible pour le juste et pour l'injuste, pour le bon et pour le méchant, pour les fidèles et pour les incrédules. Qu'est-ce donc que ne verront pas les impies ? Car ceux dont il est dit : « Ils verront Celui qu'ils ont « percé », sont les mêmes dont il est dit aussi : « Qu'on bannisse l'impie, et qu'il ne « voie point la clarté du Seigneur [4] ». Qu'est-ce que tout cela, mes frères ? Examinons, discutons. Voilà qu'on aiguillonne l'impie afin qu'il voie ; et qu'on bannit l'impie afin qu'il ne voie point. Ce qu'il doit voir, nous l'avons

[1] Jean, XIV, 21. — [2] Act. I, 11. — [3] Zach. XII, 10. — [4] Isa. XXVI, 10.

montre dans cette forme dont il est dit : « C'est ainsi qu'il viendra¹ ». Qu'est-ce donc qu'il ne doit point voir ? « C'est moi-même « que je lui montrerai² ». Qu'est-ce à dire, « moi-même ? » Non plus la forme de l'esclave. Qu'est-ce donc « moi-même ? » Cette forme de Dieu, dans laquelle il n'a vu, sans usurpation, l'être égal à Dieu³. Qu'est-ce que « moi-même ? » « Nous sommes les enfants de Dieu, mes bien-« aimés, et ce que nous serons un jour ne « paraît point encore : nous savons que quand « il apparaîtra, nous serons semblables à lui, « puisque nous le verrons tel qu'il est⁴ ». C'est là cette gloire de Dieu, lumière ineffable, source de lumière qui est sans changement, vérité sans défaut, sagesse demeurant en elle-même, quand elle renouvelle toutes choses⁵. Telle est la substance de Dieu. L'impie sera donc banni afin qu'il ne voie pas la gloire du Seigneur. « Bienheureux les cœurs purs, « parce qu'ils verront Dieu⁶ ».

12. Il me semble donc, mes frères, autant que Dieu m'a fait capable de comprendre cette expression, qu'il s'agit ici du temps, si toutefois on peut l'appeler un temps, et néanmoins c'est dans le temps que nous devons arriver à ce point que le temps ne mesure plus ; c'est de ce temps, me semble-t-il, qu'il est question ici, et toutefois, je parle sans préjudice de ce qu'un autre pourra dire de mieux, de plus clair, de plus probable ; voilà, ce me semble, ce que signifie : « Avec vous « est le commencement au jour de votre « puissance ». Il me semble enfin que le verset suivant nous donne une clarté suffisante. Il est question en effet de cette puissance, qui a imposé le joug du Christ aux nations, qui les a mises sous ses pieds, non avec le fer, mais avec le bois ; et bien que cela eût lieu dans sa chair, eût lieu dans son humilité, eût lieu même dans la forme de l'esclave, on comprend néanmoins quelle était l'étendue de cette force, car ce qui est faible en Dieu, est plus fort que tous les hommes⁷. Comme il est donc ici question de cette force qui nous est signalée par ces paroles : « Le Seigneur fera sortir de Sion le « sceptre de votre puissance ; dominez au « milieu de vos ennemis » : et quelle force en effet que celle qui domine au milieu de ces ennemis frémissants contre lui d'une rage frémissante, et disant chaque jour : « Quand son nom périra-t-il¹ ? » tandis que sa gloire s'étend sur tous les peuples, que toutes les nations sont soumises à son nom, qu'à cette vue le pécheur frémit, grince les dents et sèche de dépit², comme c'est là, dis-je, l'effet de sa puissance, et que le Prophète veut nous signaler un autre effet de sa force, et envisager le Christ comme vertu de Dieu, comme sagesse de Dieu dans les rayons de cette lumière éternelle, de cette immuable vérité ; vision à laquelle nous sommes réservés, vision maintenant différée, vision pour laquelle nous sommes purifiés par la foi, vision dont l'impie est exclu, parce qu'il ne verra point la splendeur du Seigneur ; voilà pour quel motif le Prophète s'écrie : « Avec « vous est le commencement au jour de « votre puissance ». Qu'est-ce à dire : « Avec « vous est le commencement ? » Entendez par là ce qu'il vous plaira. Si vous entendez le Christ, il vaudrait mieux dire : C'est vous qui êtes le commencement ; et non : « Avec vous est le commencement ». Répondant aux Juifs, qui lui demandaient : « Qui êtes-vous ? » « Je suis », dit-il, « le commencement, et c'est pour cela que je vous « parle³ ». Car le Père, de qui est engendré le Fils unique, est aussi le commencement, et c'est dans ce commencement qu'était le Verbe, parce que le Verbe était en Dieu⁴. Quoi donc ! si le Père est le commencement, si le Fils est le commencement, y a-t-il deux commencements ? Loin de là. Si le Père est Dieu en effet, le Fils est Dieu aussi, et le Père et le Fils ne sont point deux dieux, mais un seul Dieu ; de même le Père est commencement, le Fils est commencement, et le Père et le Fils ne sont point deux commencements, mais un seul principe. « Avec vous « est le commencement ». Alors on verra de quelle manière le commencement est avec vous. Ce n'est pas que le commencement ne soit point avec vous ici-bas. N'avez-vous pas dit en effet : « Voilà que vous allez chacun « de votre côté, et me laissez seul ; mais je « ne suis point seul, car mon Père est avec « moi⁵ ? » Ici-bas donc, « avec vous est le « principe ». Vous avez dit ailleurs aussi : « C'est mon Père qui demeure en moi, fait « ces œuvres qui sont les siennes⁶ ». Avec

¹ Act. I, 11. — ² Jean, XIV, 21. — ³ Philipp. II, 6, 7. — ⁴ I Jean, III, 2. — ⁵ Sag. VII, 27. — ⁶ Matth. V, 8. — ⁷ I Cor. I, 25.

¹ Ps. XL, 6. — ² Id. CXI, 10. — ³ Jean, VIII, 25. — ⁴ Id. I, 1. — ⁵ Id. XVI, 32. — ⁶ Id. XIV, 10.

vous est le principe, et le Père n'a jamais été séparé de vous. Mais quand il apparaîtra que le principe est avec vous, il se manifestera à tous ceux qui seront devenus semblables à vous, puisqu'ils vous verront tel que vous êtes [1]. Philippe vous voyait réellement ici-bas, et néanmoins il voulait voir le Père [2]. Alors on verra ce que l'on croit maintenant. Alors le commencement sera avec vous, sous les yeux des saints, sous les yeux des justes, et les impies seront bannis, afin qu'ils ne voient point la gloire du Seigneur.

14. Croyons donc maintenant, mes frères, ce que nous verrons alors. Car il fit un reproche à Philippe, de demander à voir le Père, et de ne point reconnaître le Père dans le Fils : « Depuis si longtemps que je suis « avec vous, ne me reconnaissez-vous pas « encore? Philippe, quiconque m'a vu a vu « aussi mon Père [3] ». Mais seulement « celui « qui me voit », non celui qui voit en moi la forme de l'esclave. « Quiconque dès lors m'a « vu », tel que je me suis réservé pour ceux qui me craignent, tel que je me dois montrer à ceux qui espèrent en moi [4], « a vu mon Père ». Mais comme cette vision est pour l'avenir, que devons-nous avoir en attendant? Voyons ce qu'il dit à Philippe. Après lui avoir dit : « Celui qui me voit, voit aussi mon Père », comme si Philippe eût répondu en lui-même : Comment vous verrai-je, si l'on doit vous voir autrement que dans la forme de l'esclave? ou comment verrai-je le Père, moi, homme faible, cendre et poussière? se tournant alors vers lui, différant de se montrer à lui, et lui commandant la foi, après lui avoir dit : « Quiconque me voit, voit aussi mon Père »; parce que c'était là beaucoup pour Philippe, et qu'il était loin encore de voir le Père; « Ne « croyez-vous pas », lui dit Jésus, « que je suis « dans mon Père, et que mon Père est en « moi [5] ? » Ce que tu ne saurais voir encore, crois-le, et mérite ainsi de le voir. Quand donc sera venu pour nous le temps de voir, alors nous verrons que « le commencement est « avec vous, au jour de votre puissance ». « De « votre puissance », et non de cette puissance qui a éclaté dans votre faiblesse, car il y avait là aussi une puissance, mais « au jour de « votre vertu » ; les hommes ont aussi leurs vertus dans la foi, l'espérance, la charité, les bonnes œuvres; mais ils doivent aller de vertu en vertu [1]. « Avec vous est le principe », on vous verra avec le Père, dans le Père, comme le Père. « Avec vous est le principe « au jour de votre vertu », de cette vertu que l'impie ne saurait voir. Car ce qui est faible en vous, est plus fort que tous les hommes [2]; puisqu'en vous « est le principe « au jour de votre force ».

15. Marquez-nous maintenant quelle est cette force; car ici, nous l'avons déjà vu, il a été question de cette puissance, quand sortait de Sion le sceptre de votre force, pour dominer au milieu de vos ennemis. De quelle vertu parlez-vous? « Dans la splendeur des « saints ». Oui, dit-il, « dans la splendeur des « saints ». Il parle donc de sa vertu, quand les saints seront dans la splendeur, et non point tandis qu'ils traînent encore une chair terrestre dans un corps mortel, tandis qu'ils gémissent dans une corruption qui appesantit l'âme, et que cette habitation terrestre abaisse l'esprit malgré le nombre de ses pensées [3]; comme les pensées nous sont invisibles, ce n'est point encore « dans la splendeur des « saints ». Qu'est-ce à dire, « dans la splendeur « des saints? » « Jusqu'à ce que vienne le Sei« gneur qui doit éclairer les ténèbres les plus « cachées, mettre à nu les pensées des cœurs, « et alors chacun recevra de Dieu la louange « qui lui est due [4] ». Telle est « la splendeur « des saints », car « alors les justes brilleront « comme le soleil dans le royaume de leur « Père ». Ecoutez donc ce que signifie « dans la « splendeur des saints ». « Viendra la moisson », dit le Sauveur, « viendra la fin du siècle; et « le Père de famille enverra ses anges, et ils « arracheront de son royaume tous les scan« dales qu'ils jetteront dans la fournaise du « feu; alors les justes resplendiront comme « le soleil dans le royaume de leur Père [5] ». Dans quel royaume? Voyez s'il nous est réservé une autre vision que celle dont il est dit : « Avec vous est le principe ». Dans quel royaume? Assurément dans la vie éternelle. Car voici ce qu'il doit dire à ceux qui seront à sa droite : « Venez, bénis de mon Père, « recevez le royaume qui vous a été préparé « dès le commencement du monde [6] ». Puis, quand les impies seront damnés, séparés de ces justes qui auront reçu des louanges,

[1] I Jean, III, 2. — [2] Id. XIV, 8. — [3] Id. 9. — [4] Ps. XXX, 20. — [5] Jean, XIV, 10.

[1] Ps. LXXXIII, 8.— [2] I Cor. I, 25.— [3] Sag. IX, 15.— [4] I Cor. IV, 5. — [5] Matth. XIII, 39-43. — [6] Id. XXV, 34.

comment nomme-t-il ensuite ce qu'il avait appelé un royaume à recevoir ? « Alors les « impies iront dans les flammes éternelles, et « les justes dans la vie éternelle [1] ». Ce qui est donc appelé « royaume », se nomme ici « vie « éternelle » dont ne jouiront pas les impies. Voyez encore si cette vie éternelle ne consisterait pas dans une vision. « Or, la vie éternelle « est de vous connaître, vous, le seul vrai Dieu, « et Jésus-Christ que vous avez envoyé [2] ». Dès lors que « le commencement est avec vous au « jour de votre puissance ; le commencement « sera donc avec vous au jour de votre puis-« sance dans les splendeurs des saints ».

16. Mais ce bonheur est différé, cette gloire est pour l'avenir : qu'est-ce donc maintenant ? « Je vous ai engendré de mes entrailles avant « l'aurore ». Qu'est-ce à dire ? Si Dieu a un Fils, a-t-il encore un sein ? Il n'a ni sein ni corps charnels ; et toutefois il est dit : « Celui « qui est dans le sein du Père nous l'a ra-« conté lui-même [3] ». Ces entrailles ont la même signification que le sein, et sein et entrailles désignent ici un lieu secret. Qu'est-ce à dire dès lors « de mon sein ? » Du secret, du mystérieux, de ma substance, de moi-même : voilà ce que signifie « de mon sein » ; « qui en « effet racontera sa génération [4] ? » C'est donc ici le Père qui dit au Fils : « Je t'ai engendré de « mon sein avant l'étoile du matin ». Qu'est-ce donc « avant l'étoile du matin? » Cette étoile est prise ici pour tous les astres, comme la partie se prend, dans l'Ecriture, pour le tout, et toutes les étoiles par la plus brillante. Mais pourquoi ces astres sont-ils créés ? « Pour servir de « signes, pour marquer les temps, les jours, « les années [5] ». Si donc les astres sont des signes qui marquent les temps, et si l'étoile du matin désigne ici les astres, ce qui est avant cette étoile précède aussi les astres, et ce qui est avant les astres est encore avant les temps ; et ce qui est avant les temps est donc de toute éternité : ne demandez plus quand ; il n'y a point de quand dans l'éternité. Quand et quelquefois sont des expressions qui désignent le temps. Or, le Père n'est point né dans le temps, lui par qui les temps ont été faits. Le Prophète, comme il y était contraint, a donc eu recours à des expressions figuratives, prophétiques, a dit le sein pour désigner une substance mystérieuse, et Lucifer au lieu des temps. Voulez-vous recourir à David lui-même, qui appelle son fils son Seigneur ? Pour parler ainsi, il a entendu son Seigneur même, il a entendu Celui qui ne saurait le tromper, et il l'a appelé son Seigneur, car « c'est le Seigneur », dit-il, « qui « a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma « droite ». C'est le Prophète qui parle, c'est en quelque sorte sa parole qui est écrite. Si donc c'est lui qui parle, il a pu dire sans doute : « Je t'ai engendré de mon sein avant « l'étoile du matin ». Le sein de la Vierge, « tel est le sein d'où je t'ai tiré avant l'au-« rore ». Si cette Vierge en effet est issue de la race de David, sortir du sein de cette Vierge, c'est en quelque sorte sortir du sein de David. « Du sein » dont nul homme n'a jamais approché ; « du sein », à proprement parler, puisque le Christ est seul, pour être né uniquement du sein d'une vierge. Aussi David, qui l'appelle son Seigneur, nous dit-il : « C'est « du sein que je t'ai engendré avant l'étoile « du matin ». Et cette expression, « avant Lu-« cifer », nous est donnée comme un signe, comme une expression accomplie à la lettre. Car ce fut la nuit que le Seigneur sortit du chaste sein de la Vierge Marie [1], comme on le voit par le témoignage des bergers qui veillaient sur leurs troupeaux. « Je t'ai engen-« dré du sein avant l'étoile du matin ». O vous, Seigneur mon Dieu, qui êtes assis à la droite de mon Seigneur, comment seriez-vous mon fils, si « je ne vous avais engendré du « sein avant l'étoile du matin ? »

17. Mais pourquoi est-il né ? « Le Seigneur « l'a juré, et ne s'en repentira point : Tu es « prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Mel-« chisédech [2] ». C'est pour être prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech, que vous êtes sorti du sein avant l'étoile du matin. Naître du sein, c'est naître de la Vierge ; avant l'étoile du matin, la nuit, comme l'atteste l'Evangile ; c'est là sans aucun doute qu'il est sorti du sein, avant l'étoile du matin, pour être dans l'éternité prêtre, selon l'ordre de Melchisédech. Car, en le considérant comme engendré du Père, Dieu en Dieu, coéternel à celui qui l'engendre, il n'est point prêtre ; mais il est prêtre à cause de cette chair qu'il s'est appropriée, de la mort qu'il a dû subir, et qu'il a acceptée afin de l'offrir pour nous. « Le Seigneur l'a donc juré ». Quel est ce ser-

[1] Matth. XXV, 46.— [2] Jean, XVII, 3.— [3] Id. I, 18.— [4] Isa. LIII, 8. — [5] Gen. I, 14.

[1] Luc, II, 7, 8. — [2] Ps. CIX, 4.

ment du Seigneur ? Il jure donc, lui qui défend à l'homme de jurer [1] ? Ou peut-être n'a-t-il défendu à l'homme de jurer que pour lui éviter le parjure, tandis que Dieu peut jurer, lui qui ne saurait être parjure ? Il est bon en effet d'interdire le serment à l'homme, que l'habitude du serment peut conduire au parjure ; car l'homme est d'autant plus éloigné du parjure qu'il l'est du serment. L'homme qui jure, en effet, peut assurer le faux et le vrai ; mais, celui qui ne jure point du tout, n'affirme rien de faux, puisqu'il ne fait aucun serment. Pourquoi donc le Seigneur ne jurerait-il point, puisque son serment ne saurait être que l'attestation de sa promesse ? Qu'il jure, alors. Et toi, homme, que fais-tu dans ton serment ? Tu prends Dieu à témoin ; car c'est dans l'appel au témoignage de Dieu que consiste le serment, et le fâcheux serait d'appeler Dieu en témoignage d'une fausseté. Si donc jurer, pour toi, c'est en appeler au témoignage de Dieu, pourquoi Dieu, en jurant, n'en appellerait-il pas à lui-même ? « Vive moi, dit « le Seigneur », tel est le serment de Dieu. Ainsi jura-t-il quant à la postérité d'Abraham. « Vive moi, dit le Seigneur, parce que « tu as entendu ma parole, et que tu n'as « point épargné ton fils unique à cause de « moi, je te bénirai et je multiplierai ta pos« térité comme les étoiles du ciel et comme « le sable qui est au bord de la mer, et en ta « race seront bénies toutes les nations [2] ». Or, la postérité d'Abraham c'est le Christ, et ce rejeton d'Abraham, prenant une chair dans la lignée d'Abraham, sera prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech. C'est donc à propos de ce sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech que le Seigneur a fait un serment dont il ne se repentira point. Qu'adviendra-t-il du sacerdoce selon l'ordre d'Aaron ? Dieu a-t-il donc du repentir à la manière des hommes ? lui arrive-t-il d'agir malgré lui, ou de tomber par surprise, et d'avoir ensuite à se repentir de sa faute ? Dieu connaît ce qu'il fait, il sait jusqu'à quel point il s'avance ; et comme il dirige souverainement, tout changement est en son pouvoir. Mais le repentir est un signe de changement ; et de même qu'en toi le repentir est la douleur d'avoir agi comme tu l'as fait, de même Dieu dit qu'il se repent quand il agit contre l'attente des hommes, c'est-à-dire quand il change les événements d'une autre manière qu'ils ne se promettaient. C'est ainsi qu'il se repent de nos souffrances quand nous nous repentons de notre vie désordonnée. « Le « Seigneur l'a donc juré », oui juré, assuré par serment ; « et il ne s'en repentira « point », son dessein ne changera point. Qu'a-t-il juré ? « Vous êtes prêtre pour l'éter« nité ». Et pour l'éternité, parce qu'il ne se repentira point. Mais prêtre en quel sens ? Est-ce pour offrir ces hosties, ces victimes qu'offraient les patriarches sur des autels ensanglantés ? Est-ce encore le tabernacle, et tous ces rites de l'Ancien Testament ? Loin de là. Rien de tout cela n'est plus, le temple est renversé, le sacerdoce détruit, il n'y a plus pour eux ni victimes ni sacrifice. Tout a cessé chez les Juifs. Ils voient que le sacerdoce, selon l'ordre d'Aaron, n'est plus, et ils ne reconnaissent point le sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech. « Vous êtes prêtre pour l'é« ternité selon l'ordre de Melchisédech ». C'est aux fidèles que je m'adresse. Si mes paroles sont intelligibles pour les catéchumènes, qu'ils sortent de leur négligence, et se hâtent de connaître. Il n'est donc pas besoin d'exposer nos mystères ; c'est à l'Ecriture de vous dire ce qu'est le sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech.

18. « Le Seigneur est à votre droite ». Le Seigneur avait dit : « Asseyez-vous à ma « droite », et maintenant ce Seigneur est à la droite, comme si les places étaient changées. Ou plutôt ces paroles : « Le Seigneur l'a juré, « et il ne s'en repentira point : Vous êtes « prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Mel« chisédech », ne s'adresseraient-elles point au Christ ? « Vous êtes prêtre pour l'éternité, « le Seigneur l'a juré ». Quel Seigneur ? Celui qui « a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à « ma droite ; celui-là en a fait serment : Vous « êtes pour l'éternité prêtre selon l'ordre de « Melchisédech » ; et à ce même Seigneur qui a juré, s'adresserait alors cette parole : « Le Seigneur est à votre droite ». O Seigneur, qui avez juré et qui avez dit : Vous êtes pour l'éternité prêtre selon l'ordre de Melchisédech ; ce prêtre pour l'éternité, c'est le Seigneur qui est à votre droite ; oui, ce même prêtre au sujet duquel vous avez fait serment, « est le Seigneur à votre droite » ; car c'est à ce même Seigneur que vous avez dit : « As« seyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je

[1] Matth. v, 34. — [2] Gen. XXII, 16-18.

« fasse de vos ennemis l'escabeau de vos « pieds ». C'est ce même Seigneur qui est à votre droite, et au sujet duquel vous avez juré, et à qui vous avez juré en disant : « Vous « êtes pour l'éternité prêtre selon l'ordre de « Melchisédech » ; c'est lui qui « brisera les « rois au jour de sa colère ». Ce Christ donc, ce Seigneur qui est à votre droite, à qui vous avez fait un serment sans repentir, que fait-il comme prêtre éternel ? Que fait-il, lui qui est à la droite de Dieu, et qui intercède pour nous[1], qui entre comme prêtre dans l'intérieur, ou dans le Saint des saints, dans le secret des cieux, lui seul qui est sans péché, et qui dès lors nous purifie facilement de nos péchés[2] ? Ce Christ, à votre droite, « brisera « les rois au jour de sa colère ». Quels rois, me diras-tu ? As-tu donc oublié que : « Les « rois de la terre se sont levés, que les princes « se sont rassemblés contre le Seigneur et « contre son Christ[3] ? » Tels sont les rois qu'il a brisés sous le poids de sa gloire, que le poids de son nom a réduits à la faiblesse, en sorte qu'ils ont échoué dans leur entreprise. Ils ont tenté de gigantesques efforts pour effacer de la terre le nom chrétien, sans pouvoir y parvenir : « Quiconque, en effet, heurtera cette « pierre, en sera brisé[4] ». C'est donc en se heurtant contre cette pierre de scandale, qu'ils se sont brisés, ces rois qui disent : Qui est le Christ ? Je ne sais quel juif, ou quel galiléen, un supplicié, un homme mort sur la croix. Telle est la pierre, jetée devant tes pieds, comme un objet méprisable ; tu viens t'y heurter avec dédain, et ce choc te renverse, et tu es brisé dans ta chute. Si donc telle est la colère du Christ, qui se tient caché, que sera-ce quand il se manifestera pour juger ? Vous avez entendu sa colère, quand il se cache, car un psaume a pour titre : « Pour les secrets « du Fils » ; c'est le neuvième psaume, s'il m'en souvient bien, qui est intitulé : « Pour « les secrets du Fils », et qui nous montre les effets secrets d'une colère qui se dérobe. Ils ont allumé la colère de Dieu, ceux qui viennent se heurter contre cette pierre, et s'y briser. Et à quoi viennent aboutir leurs meurtrissures ? Ecoutez l'Evangile sur le jugement à venir : « Celui qui se heurtera contre la « pierre, en sera brisé, elle écrasera celui sur « qui elle tombera[5] ». Quand on heurte cette pierre, elle est en quelque sorte couchée à terre, et c'est alors qu'elle meurtrit ; mais quand elle écrasera, elle tombera d'en haut. Voyez comme ces deux paroles, meurtrir et écraser, distinguent bien les temps, l'un de l'humilité, l'autre de la splendeur du Christ, l'un d'une peine secrète, l'autre du jugement à venir ; on se meurtrit d'abord, puis la pierre écrase. Elle n'écrasera point à son avénement celui qu'elle n'aura point meurtri, quand elle était couchée. Et cette expression couchée, signifie ici méprisable en apparence. Car le Christ est à la droite de Dieu, et du haut du ciel il poussa ce grand cri : « Saul, « Saul, pourquoi me persécutez-vous[1] ? » Et toutefois il ne dirait pas du haut du ciel, où l'on ne saurait l'atteindre : « Pourquoi me « persécuter ? » s'il n'était assis dans le ciel, à la droite de son Père, de manière néanmoins à être encore en quelque sorte caché sur la terre. « Le Seigneur à votre droite brisera les « rois au jour de sa colère ».

19. « Il jugera parmi les nations ». Maintenant il juge « dans le secret », alors son jugement se fera dans l'éclat. « Il jugera « parmi les nations ». Maintenant s'accomplit cette parole : « Leur mémoire périt avec le « bruit[2] ». Ainsi dit ce psaume « pour les « secrets. Leur mémoire s'est éteinte avec le « bruit, et le Seigneur demeure éternelle-« ment ; il a préparé son trône pour le juge-« ment, et il jugera l'univers entier dans « l'équité ». C'est encore là qu'il est dit : « Vous avez menacé les nations, et l'impie a « péri, et vous avez effacé son nom pour « jamais » : voilà ce qui s'accomplit secrètement. « Au jour de sa vengeance il brisera « les rois, quand il jugera parmi les nations ». Comment ? Ecoute ce qui suit : « Il multipliera « les ruines ». Maintenant son jugement chez les nations, par les ruines ; mais quand il jugera au dernier jour, il condamnera les ruines. Aujourd'hui donc « il multiplie les rui-« nes ». Quelles ruines ? Celui qui craint au sujet de son nom tombera ; et quand il sera tombé, il sera détruit dans ce qu'il était, afin d'être édifié en ce qu'il n'était point. « Il ju-« gera parmi les nations, et multipliera les « ruines ». O toi, qui t'élèves contre le Christ, tu as élevé dans les airs une tour qui tombera. Il te conviendrait mieux de t'abaisser, de devenir humble, de te prosterner aux pieds de

[1] Rom. VIII, 34. — [2] Hébr. IX, 12. — [3] Ps. II, 2. — [4] Matth. XXI, 44. — [5] Luc, XX, 18.

[1] Act. IX, 4. — [2] Ps. IX, 6-9.

celui qui est assis à la droite de son Père, d'être en ruine, afin que Dieu te relève. Car en persistant dans cette élévation criminelle, tu seras jeté à terre, et l'on ne bâtira rien en toi. C'est en effet de ces hommes que l'Ecriture dit ailleurs : « Détruisez-les, et vous ne « les reconstruirez plus [1] ». Assurément le Prophète ne dirait point de quelques-uns : « Dé-« truisez-les, et vous ne les reconstruirez « plus » ; si Dieu n'en détruisait d'autres pour les reconstruire. C'est ce qui a lieu maintenant, que le Christ juge parmi les nations, de manière à multiplier les ruines. « Il brisera sur « la terre les têtes de plusieurs ». C'est ici, « sur la terre », en cette vie, qu'il brisera bien des têtes. Les orgueilleux, il les rend humbles ; et j'ose le dire, mes frères, il est mieux de marcher ici-bas, humblement et la tête brisée, que de lever fièrement la tête pour tomber au jugement dans la mort éternelle. Il brisera bien des têtes, en faisant des ruines, mais il comblera ces ruines en réédifiant.

20. « Il boira en chemin l'eau du torrent, « et pour cela relèvera la tête [2] ». Voyons comme il boit en chemin l'eau du torrent. D'abord qu'est-ce que le torrent ? L'écoulement de la mortalité humaine. Un torrent se forme par les eaux des pluies, se gonfle, mugit, se précipite, et dans son impétuosité cesse de courir, c'est-à-dire achève sa course ; tel est le cours de tout ce qui est mortel. L'homme naît, vit, et meurt, et quand celui-ci meurt, celui-là vient au monde ; et après celui-là d'autres viendront encore. Les hommes donc se succèdent, viennent, s'en vont, et ne demeurent point. Qu'est-ce qui demeure ici-bas ? Qu'est-ce qui ne s'en va point ? Qu'est-ce qui ne s'en va point dans l'abîme comme l'eau des pluies ? Comme le fleuve, en effet, que forment tout à coup les pluies, les gouttes de rosée, se jette dans la mer et ne reparaît plus, et ne paraissait même point avant que la pluie l'eût formé ; ainsi le genre humain se forme dans le secret de Dieu, puis s'écoule, puis rentre par la mort dans l'invisible ; entre ces deux invisibles, il fait quelque bruit et passe. C'est donc à ce torrent qu'a bu le Christ, à ce torrent qu'il n'a pas dédaigné de boire. Boire à ce torrent, c'était pour lui, naître et mourir. La naissance et la mort, voilà tout ce torrent. Le Christ s'y est assujéti ; il est né, et il est mort ; c'est ainsi qu'il a bu en chemin l'eau du torrent. Il a bondi comme le géant, pour fournir sa carrière [1]. Il a donc bu en chemin l'eau du torrent, parce qu'il ne s'est pas arrêté dans le chemin des pécheurs [2]. Donc parce qu'il a bu l'eau du torrent il a élevé la tête : c'est-à-dire, parce qu'il a été humilié, parce qu'« il a été soumis jusqu'à la mort, et la « mort de la croix, voilà que Dieu l'a ressus-« cité d'entre les morts, et lui a donné un nom « au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de « Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la « terre et dans les enfers, et que toute langue « confesse que Notre-Seigneur Jésus-Christ est « dans la gloire de Dieu son Père [3] ».

[1] Ps. XXVII, 5. — [2] Id. CIX, 7.

[1] Ps. XVIII, 6. — [2] Id. I, 1. — [3] Philipp. II, 8-11.

DISCOURS SUR LE PSAUME CX.

SERMON AU PEUPLE POUR LE JOUR DE PAQUES.

LES MERVEILLES DU SEIGNEUR.

L'Alleluia de la terre est l'image de l'Alleluia du ciel ; et si les jours du Carême sont l'image des misères de la vie, auxquelles viennent succéder les jours de joie, ainsi en sera-t-il de la joie éternelle, succédant aux douleurs de la vie présente. Tant que l'on prêche les dix préceptes dans les quatre parties du monde, ce qui par la multiplication nous donne le nombre quarante, nous devons nous priver des plaisirs mondains, et si au nombre quarante on ajoute le denier ou nombre dix, nous obtenons cinquante, image de la récompense. — La confession par laquelle commence notre Psaume est une confession de louange, et le Prophète la fait dans l'assemblée des saints, alors que l'iniquité a disparu. Telle est la grande œuvre du Seigneur, et nul ne va contre sa volonté, pas même l'impie qui doit revenir à lui ou subir le châtiment ; cette grande œuvre est donc la justification de l'impie ; œuvre de véritable grâce, puisqu'elle ne vient point de nos mérites. Le Seigneur se réserve des temps pour ses prodiges et nous a dès ici-bas donné pour nourriture ce Verbe que nous posséderons éternellement. Il montrera aux saints la puissance de ses œuvres ou la prédication de l'Evangile ; lui seul peut nous juger, et non les hommes qui ont jugé les martyrs ; lui seul donne le rédempteur qu'il a promis. Ce testament éternel est bien le Nouveau, puisque l'Ancien n'est plus. Loin de nous la Jérusalem terrestre avec ses promesses charnelles ; ne cherchons que la sagesse dont le commencement est la crainte de Dieu ; celui-là a l'intelligence, qui fait le bien, et sa récompense sera de siècle en siècle.

1. Voici les jours de chanter Alleluia : réveillez donc votre attention, mes frères, pour accueillir ce que Dieu nous suggère, afin de vous encourager et de nourrir cette charité qui nous fait adhérer au Seigneur pour notre bien. Réveillez votre attention, vous qui chantez si bien le Seigneur, vous enfants de la louange, et de la gloire éternelle de Dieu toujours vrai, toujours incorruptible. Soyez attentifs, ô vous, qui savez au fond de vos cœurs, et chanter au Seigneur, et jouer de la harpe : rendez-lui grâces en toutes choses [1], et louez Dieu, tel est l'Alleluia. Ces jours qui viennent passeront, il est vrai, et ils passeront pour revenir encore; mais ils nous désignent ce jour par excellence, qui ne vient point, qui ne passe point, qui n'est point annoncé par le jour d'hier, ni chassé par un lendemain. Et quand nous serons arrivés à ce jour, nous nous y attacherons pour ne plus passer. Et comme en certain endroit nous chantons à Dieu : « Bienheureux ceux qui habitent votre maison, ils « vous loueront dans les siècles des siècles [2] » ; telle sera notre œuvre dans le repos, notre travail dans l'inaction, notre occupation dans la quiétude, notre soin dans la tranquillité. De même qu'aux jours de carême, qui marquaient les afflictions de cette vie avant la résurrection du Sauveur, viennent succéder ces jours d'une joie solennelle, ainsi ce jour unique, qui sera donné après la résurrection au corps entier du Christ, c'est-à-dire à la sainte Eglise, viendra dans une joie sainte pour succéder à toutes les douleurs et à toutes les misères de cette vie. Quant à la vie présente, nous devons la passer dans la modération, en gémissant sous le poids du labeur, et dans les combats, en désirant nous revêtir de la gloire de cette maison céleste [1], et en nous abstenant des plaisirs du siècle : aussi est-elle figurée par ce nombre de quarante, qui détermine les jours de jeûne pour Moïse, pour Elie, pour le Seigneur [2]. Ainsi la loi et les Prophètes, et l'Evangile, auquel viennent rendre témoignage la loi et les Prophètes, puisque sur la montagne le Sauveur montra sa gloire au milieu de Moïse et d'Elie [3]; la loi et les Prophètes, et l'Evangile nous ordonnent d'imposer en quelque sorte le jeûne de la tempérance à cette avidité pour des plaisirs mondains qui nous captivent jusqu'à nous faire oublier Dieu ; et cela tout le temps que l'on prêche cette loi du décalogue dans les quatre parties du monde; en sorte que dix, multiplié par quatre, donne le nombre quarante. Quant à ces cinquante jours pendant lesquels nous chantons Alleluia, après la résurrection du

[1] Ephés. v, 19, 20. — [2] Ps. LXXXIII, 5.

[1] II Cor. v, 2.— [2] Exod. XXXIV, 28; III Rois, XIX, 8; Matth. IV, 2. — [3] Matth. XVII, 3.

Seigneur, ils ne marquent pas un temps qui finit et qui passe, mais bien l'éternité bienheureuse; car le denier, ou nombre dix, ajouté à quarante, nous rappelle cette récompense accordée aux fidèles ouvriers pendant cette vie, et que le Père de famille octroie aux derniers comme aux premiers. Ecoutons donc ce peuple de Dieu, qui chante les louanges débordant de son cœur. Ce psaume, en effet, nous montre un homme qui bondit dans les tressaillements de sa joie; il nous montre en figure ce peuple de Dieu dont le cœur exhale des flots d'amour, ou plutôt le corps du Christ, délivré de tous maux.

2. « Seigneur, je vous confesserai dans « toute l'étendue de mon cœur [1] ». Ce mot de confession ne marque pas toujours l'aveu des péchés, il exprime aussi la louange de Dieu confessée avec piété. L'une de ces confessions est donc dans les pleurs, l'autre dans la joie : l'une montre au médecin sa blessure, l'autre rend grâces de sa guérison. Cette confession de notre psaume nous montre un homme, non-seulement délivré de tous maux, mais encore séparé de tous les méchants. Voyons dès lors en quel lieu il rend à Dieu cette confession dans toute l'étendue de son cœur. C'est, dit-il, dans le conseil, dans l'assemblée des justes; de ces justes, je crois, qui seront assis sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël [2]. Là, il n'y aura plus d'hommes d'iniquité : plus de Judas dont on doive tolérer les vols; plus de Simon Magicien, qui veuille être baptisé, et acheter l'Esprit-Saint dans la pensée de le revendre [3]; plus d'Alexandre Chaudronnier, pour faire beaucoup de mal [4]; plus de faux frère, se glissant à la faveur d'une peau de brebis, tous pécheurs que l'Eglise doit supporter en cette vie, mais qu'elle bannira de l'assemblée de tous les justes. Voilà « ces grandes œuvres du Sei« gneur, accomplies selon toutes ses volontés[5] », qui ne laissent sans miséricorde aucun aveu des fautes, non plus que l'iniquité sans châtiment; puisque « Le Seigneur châtie ceux « qu'il reçoit au nombre de ses enfants [6] ». Et si le juste n'est sauvé qu'à peine, que deviendront le juste et l'impie [7]? Que l'homme fasse donc son choix. Les ouvrages de Dieu ne sont point réglés de telle sorte que la créature, dans son libre arbitre, puisse dominer la volonté du Créateur, bien qu'elle agisse contrairement à cette volonté. Dieu ne veut point le péché en toi; il le défend; mais si tu pèches, ne va point t'imaginer que l'homme ait fait sa volonté, et qu'il soit arrivé à Dieu ce que Dieu ne voulait pas; de même que Dieu veut que l'homme ne pèche point, il veut aussi pardonner au pécheur, afin que celui-ci revienne et qu'il vive; de même il veut punir celui qui persévère finalement dans le péché, afin que nul opiniâtre n'échappe à la puissance de sa justice. Quelque soit donc ton choix, tu ne saurais éluder la volonté du Tout-Puissant, qui s'accomplira sur toi. « Les œuvres du Seigneur sont grandes, « accomplies selon toutes ses volontés ».

3. « Ses œuvres sont la confession et la « magnificence [1] ». Quelle œuvre plus admirable que la justification de l'impie? Mais on dira peut-être que l'œuvre de l'homme est antérieure à cette magnificence de Dieu, et qu'il mérite d'être justifié quand il a confessé ses fautes : « Le publicain, en effet, sortit du « temple justifié, beaucoup plus que le pha« risien; car il n'osait point lever les yeux au « ciel, mais il battait sa poitrine en disant : « O Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pé« cheur ». C'est donc dans la justification du pécheur que resplendit la magnificence de Dieu, dans l'élévation de quiconque s'humilie, et l'abaissement de celui qui s'élève [2]. Telle est la magnificence du Seigneur, que celui à qui l'on a beaucoup remis, aime davantage [3]. Telle est enfin la magnificence du Seigneur, « qu'il y ait surabondance de grâce « où il y avait abondance de péché [4] ». Mais cela vient peut-être des œuvres de l'homme. « Non, cela ne vient point des œuvres, est-il « dit, de peur qu'on ne s'enorgueillisse. Car « nous sommes l'ouvrage de Dieu, créés en « Jésus-Christ, par les bonnes œuvres [5] ». Or, l'homme ne saurait faire une œuvre de justice, s'il n'est d'abord justifié. « Croire en « celui qui justifie l'impie [6] », c'est commencer par la foi, en sorte que ses bonnes œuvres ne démontrent point ce qu'il a mérité auparavant, mais bien ce qu'il a reçu ensuite. D'où vient donc alors cette confession? Elle n'est point encore une œuvre de justice, mais la réprobation du mal. Quoi qu'il en soit, néanmoins, ô homme, ne te glorifie pas de cette con-

[1] Ps. CX, 1. — [2] Matth. XIX, 28. — [3] Act. VIII, 13, 18, 19. — [4] II Tim. IV, 14. — [5] Ps. CX, 2. — [6] Hébr. XII, 6. — [7] I Pier. IV, 18.

[1] Ps. CX, 3. — [2] Luc, XVIII, 13, 14. — [3] Id. VII, 42-48. — [4] Rom. V, 20. — [5] Ephés. II, 9, 10. — [6] Rom. IV, 5.

fession ; quiconque, en effet, « se glorifie, doit « se glorifier dans le Seigneur [1]. Qu'avez-« vous que vous ne l'ayez reçu [2] ? » Ce n'est donc pas seulement la magnificence qui justifie l'impie, mais la magnificence et la confession sont l'œuvre du Seigneur. Pourquoi dire, en effet, que Dieu fait miséricorde à qui lui plaît, et qu'il laisse endurcir qui lui plaît? Y a-t-il néanmoins injustice en Dieu ? Loin de là. « Sa justice demeure de siècle en siècle ». Mais toi, ô homme de ce siècle, qui es-tu pour répondre à Dieu [3] ?

4. « Le Seigneur a consacré la mémoire de « ses merveilles », en humiliant l'un, en exaltant l'autre. « Il a consacré la mémoire « de ses merveilles [4] », en se réservant pour le temps opportun des prodiges extraordinaires, dont la faiblesse humaine, éprise des nouveautés, pût conserver le souvenir, bien que ses miracles de chaque jour soient plus grands. Il crée dans toute la terre une infinité d'arbres, et nul n'y prend garde ; qu'il en dessèche un seul de sa parole, voilà le cœur des hommes dans l'admiration [5] ; mais : « Il « a consacré la mémoire de ses merveilles », et ces miracles, que l'habitude n'aura point en quelque sorte avilis à nos yeux, se graveront principalement dans les âmes attentives.

5. Mais à quoi ont servi les miracles, sinon à faire craindre le Seigneur ? Et à quoi servirait la crainte, « si le Seigneur, dans sa « miséricorde et dans sa bonté, ne donnait la « nourriture à ceux qui le craignent [6] ? » Nourriture incorruptible, pain descendu du ciel [7], qu'il nous a donné sans que nous l'eussions mérité. Car le Christ est mort pour les impies [8] ; et nul autre que le Seigneur ne pouvait donner une semblable nourriture avec une miséricordieuse bonté. Si donc il nous a fait un tel don pour cette vie ; si le pécheur, pour être justifié, a reçu le Verbe fait chair, que ne recevra-t-il point quand il sera glorifié dans le ciel ? « Car il se souvien-« dra dans tous les siècles de son alliance » ; et n'ayant donné qu'un gage, il n'a point tout donné.

6. « Il fera voir à son peuple la puissance « de ses œuvres [9] ». Qu'ils ne s'affligent point, ces saints d'Israël, qui ont tout quitté pour le suivre ; qu'ils ne s'affligent point, en disant : « Qui donc pourra être sauvé ? puisqu'il sera « plus facile à un chameau de passer par le « trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer « dans le royaume des cieux [1] ». Il leur montrera la puissance de ses œuvres ; « car ce « qui est difficile aux hommes, devient facile « à Dieu. Il leur donnera l'héritage des na-« tions [2] ». L'Evangile a passé aux nations, et l'on a enjoint aux riches de ce siècle de n'être point orgueilleux, de ne mettre point leur espérance dans les richesses incertaines, mais dans le Dieu vivant [3], à qui devient facile ce qui est difficile aux hommes. C'est ainsi que plusieurs ont été appelés, ainsi qu'on s'est emparé de l'héritage des nations, ainsi que plusieurs, qui n'avaient pas renoncé aux biens de cette vie pour suivre Jésus-Christ, ont bien osé mépriser la vie même pour confesser son nom, et s'étant humiliés comme des chameaux sous le fardeau des afflictions, sont entrés par la voie étroite des piquantes douleurs, comme par le trou de l'aiguille. Ainsi agit celui à qui tout est possible.

7. « L'œuvre de ses mains, c'est la vérité et « le jugement ». Que ceux que l'on juge en ce monde gardent bien cette vérité. On juge ici-bas les martyrs, on les conduit à ces tribunaux où non-seulement ils jugeront leurs juges, mais ces anges mêmes [4] avec lesquels ils étaient en lutte, quand les hommes paraissaient les juger. Ne soyons séparés du Christ ni par la tribulation, ni par l'angoisse, ni par la faim, ni par la nudité, ni par le glaive [5], « car tous ses oracles sont fidèles ». Il ne trompe point, mais tient ce qu'il a promis. Et toutefois, ce n'est point ici-bas qu'il faut attendre ce qu'il a promis, ici-bas qu'il faut l'espérer ; mais « ses oracles sont affermis à « jamais, ils sont dictés dans la justice et dans « la vérité [6] ». Le vrai, le juste, c'est le travail ici-bas, le repos en l'autre vie. « Parce « qu'il a envoyé à son peuple un Rédemp-« teur [7] ». Et d'où ce peuple est-il racheté, sinon de la captivité de son exil ? Ne recherchons donc le repos que dans la céleste patrie.

8. Dieu a donné aux Israélites charnels, cette Jérusalem terrestre « qui est esclave « avec ses enfants [8] » ; mais tel est le vieux Testament, concernant le vieil homme. Or,

[1] I Cor. I, 31. — [2] Id. IV, 7. — [3] Rom. IX, 14, 18, 20. — [4] Ps. CX, 4. — [5] Matth. XXI, 19, 20. — [6] Ps. CX, 5. — [7] Jean, VI, 27. — [8] Rom. V, 6. — [9] Ps. CX, 6.

[1] Matth. XIX, 24-26.— [2] Ps. CX, 7.— [3] I Tim. VI, 17.— [4] I Cor. VI, 3.— [5] Rom. VIII, 35.— [6] Ps. CX, 8.— [7] Id. 9.— [8] Gal. IV, 25.

ceux qui ont vu en cela des figures, sont devenus héritiers du Nouveau Testament : « Parce que la Jérusalem qui est en haut est « libre, et c'est elle qui est notre Mère pour « l'éternité dans les cieux [1] ». Or, il est prouvé que cet Ancien Testament n'avait que des promesses transitoires : « Il a établi son Tes- « tament pour jamais ». Or, quel Testament, sinon le Nouveau? O toi, qui veux en être l'héritier, point d'illusion, ne va point te figurer une terre où coulent le lait et le miel, ni d'agréables maisons de campagne, ni des jardins avec des fruits et des massifs; loin de toi de désirer ce que peut convoiter l'œil des avares. Comme l'avarice est la source de tous maux [2], il faut l'étouffer en ce monde, afin qu'elle y meure, et non la réserver pour l'autre vie, pour y chercher satisfaction. Commence par fuir les peines de l'autre vie, par éviter l'enfer : avant de convoiter les promesses de Dieu, garde-toi de ses menaces, « Car son nom est saint et terrible ».

9. Au lieu de toutes les délices de ce monde que vous avez goûtées, ou que votre imagination peut grossir et multiplier, ne désirez plus que la sagesse, mère des impérissables délices; et « le commencement de cette sa- « gesse, c'est la crainte du Seigneur ». C'est elle qui fera vos délices, qui vous fera goûter d'ineffables joies dans les chastes et éternels embrassements de la vérité : mais avant de chercher une récompense, il faut tout d'abord que tes péchés soient remis. « Le commence- « ment de la sagesse est donc la crainte du « Seigneur [1] ». L'intelligence est bonne, qui oserait le nier? Mais il est dangereux de comprendre et de ne point agir. Alors « l'intelli- « gence est bonne pour ceux qui agissent ». Que notre esprit ne s'enfle point d'orgueil. Car celui dont la crainte est le commencement de la sagesse, est aussi celui « dont la « louange demeure de siècle en siècle ». Telle sera la récompense et la fin ; et la station, le repos éternel. C'est là qu'on trouve les oracles fidèles, confirmés de siècle en siècle ; tel est l'héritage du Nouveau Testament, héritage affermi pour l'éternité. « J'ai fait au Sei- « gneur une prière unique, et j'insisterai, « c'est d'habiter dans la maison du Seigneur « tous les jours de ma vie [2]. Bienheureux « ceux qui habitent la maison du Seigneur; « ils le béniront dans les siècles des siècles [3], « parce que sa gloire demeure dans le siècle « des siècles ».

[1] Gal. IV, 26. — [2] I Tim. VI, 10.

[1] Ps. CX, 10. — [2] Id. XVI, 4. — [3] Id. LXXXIII, 5.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXI.

SERMON AU PEUPLE.

LE TEMPLE SPIRITUEL.

L'inscription du titre porte : Conversion d'Aggée et de Zacharie. Ces prophètes, bien postérieurs à l'époque des Psaumes, ont prédit la reconstruction du Temple après les soixante-dix années de captivité. Mais ce temple est l'Eglise, par qui l'homme est renouvelé et entre comme pierre vivante dans sa construction. Tel est le temple que prophétisaient Aggée et Zacharie, et dont le couronnement sera la sagesse qui commence par la crainte du Seigneur. C'est au Seigneur qu'il appartient de juger l'homme qui se fait un bonheur d'accomplir sa loi, dont la postérité sera puissante sur la terre, puisqu'elle pourra, par de bonnes œuvres, acquérir la vie éternelle. Loin de nous d'agir pour un motif humain, et de perdre la gloire qui demeure de siècle en siècle. Dieu nous a tirés de la vie ténébreuse pour nous apprendre à mériter le ciel par le pardon et le bienfait. L'homme doux, du Psaume, pardonne et prête ; et il y a dans le pardon une gloire plus pure que dans la vengeance, dans le bienfait une richesse plus solide que celle de la terre. La gloire donc et les richesses sont pour le cœur juste. Régler nos paroles pour le jugement, c'est aussi régler nos œuvres qui nous défendront alors ; de là cette bénédiction pour la race des justes, tandis que leurs ennemis n'ont voulu que les biens périssables, et seront loin du Verbe de Dieu.

1. Je pense, mes frères, que vous avez entendu et fixé dans votre mémoire le titre de ce psaume: « Conversion d'Aggée et de Zacharie », est- il dit. Or, ces Prophètes n'étaient point encore, quand ce cantique fut chanté. Car, entre l'époque de David et la transmigration du

peuple d'Israël à Babylone, on compte quatorze générations, au témoignage des saintes Ecritures, et surtout de l'Evangéliste saint Matthieu [1]. Or, selon la parole du saint prophète Jérémie, on espérait que le temple sortirait de ses ruines soixante et dix ans après cette transmigration [2]. Or, à l'accomplissement de ces soixante et dix ans, sous Darius, roi de Babylone [3], ces deux saints prophètes, Aggée et Zacharie, furent aussi remplis de l'Esprit-Saint [4]; et tous deux, dans l'espace d'une année, commencèrent à prédire ce qui concernait la reconstruction du temple, déjà prédite si longtemps auparavant. Mais arrêter les yeux du cœur sur des faits complétement corporels, et ne pas élever son âme jusqu'aux actes spirituels de la grâce, c'est circonscrire sa pensée dans les pierres d'un temple dont la structure visible s'élève par la main des hommes, c'est ne pas devenir soi-même une pierre vivante qui se taille et se prépare à faire partie de ce temple auquel Jésus-Christ compara son corps en disant : « Détruisez ce « temple, et je le rebâtirai en trois jours [5] ». L'Eglise est d'une manière bien plus parfaite le corps de Jésus-Christ, dont la tête s'élève au ciel, et qui est par excellence la pierre vivante, la pierre angulaire dont saint Pierre a dit : « Approchez-vous de lui comme de la « pierre vivante », rejetée par les hommes, choisie et honorée par Dieu ; et vous-mêmes, soyez établis sur lui, comme des pierres vivantes, pour former un édifice spirituel, un sacerdoce saint, afin d'offrir à Dieu des hosties spirituelles « qui lui soient agréables par Jé- « sus-Christ [6] ». L'Ecriture dit en effet : « Voici « que je place en Sion une pierre angulaire, « choisie, précieuse, et quiconque croira en « elle ne sera point confondu [7] ». Celui donc qui veut devenir une pierre vivante, propre à entrer dans cet édifice, doit comprendre d'une manière spirituelle comment le temple se relève de cette ruine antique faite en Adam, comment se régénère le peuple nouveau, selon l'homme nouveau, l'homme céleste; afin qu'après avoir porté l'image de l'homme terrestre, nous portions aussi l'image de Celui qui est dans le ciel [8], et qu'en lui, après tous les âges de cette vie, comme après ces septante années qui figuraient mystérieusement la perfection, comme après la captivité de ce long exil, nous puissions non plus être construits en un édifice qui doit crouler un jour, mais être solidement établis dans une immortalité sans fin. Ne croyez pas en effet que la Jérusalem spirituelle soit plus aux Juifs qu'à vous-mêmes. Comme l'a dit en effet l'Apôtre : « Vous n'êtes plus désormais des « étrangers, des exilés ; mais vous êtes les con- « citoyens des saints, habitants de la cité de « Dieu, construits sur le fondement des « Apôtres et des Prophètes, édifice dont Jésus- « Christ est lui-même la principale pierre an- « gulaire ; c'est sur lui que tout l'édifice cons- « truit s'élève jusqu'à devenir un temple con- « sacré au Seigneur ; et c'est par lui que vous « faites partie de la construction de cet édifice, « devenant la maison de Dieu par l'Esprit- « Saint [1] ». Voilà le temple que prophétisaient en figure Aggée et Zacharie, auquel saint Paul dit encore : « Le temple de Dieu est saint, « et vous êtes ce temple [2] ». Quiconque dès lors veut sortir de ce monde qui tombe en ruines, pour entrer comme pierre vivante dans la construction de cet édifice, et pour espérer une part dans cette union sainte et solide, comprend le titre du psaume, il comprend la conversion d'Aggée et de Zacharie. Qu'il chante notre psaume, non plus par la voix, mais par les œuvres. Et le couronnement de cet édifice sera l'ineffable paix dans la sagesse, dont le commencement est la crainte du Seigneur [3] : qu'il commence par cette crainte, celui qui veut par sa conversion entrer dans l'édifice spirituel.

2. « Bienheureux l'homme qui craint le « Seigneur, qui se fait un bonheur d'accom- « plir sa loi [4] ». C'est à Dieu, qui seul juge avec miséricorde et vérité, de voir combien notre interlocuteur a marché dans ses commandements : « Car la vie de l'homme sur « la terre est une épreuve sans fin [5] », a dit Job. Et il est dit encore que le corps corruptible appesantit l'âme, et que cette habitation terrestre abat l'esprit capable des plus hautes pensées [6]. Or, celui qui nous juge, c'est le Seigneur, et nous ne devons pas juger avant le temps, « jusqu'à ce que le Seigneur vienne et « qu'il éclaire ce qui est caché dans les ténè- « bres, qu'il manifeste les pensées des cœurs ; « et alors chacun recevra sa louange de Dieu [7] ».

[1] Matth. I, 17. — [2] Jérém. XXV, 12 ; XXIX, 10. — [3] I Esdr. I, 1. — [4] Agg. I, 1 ; Zach. I, 1, 16. — [5] Jean, II, 19. — [6] I Pierre, II, 4-6. — [7] Isa. XXVIII, 16. — [8] I Cor. XV, 49.

[1] Ephés. II, 19-22. — [2] I Cor. III, 17. — [3] Prov. I, 7. — [4] Ps. CXI, 1. — [5] Job, VII, 1. — [6] Sag. IX, 15. — [7] I Cor. IV, 4, 5.

Que le Seigneur voie donc les progrès de chacun dans la voie de ses commandements ; et toutefois il sera plein d'ardeur, celui qui aimera la paix de ce saint édifice ; et il ne doit point désespérer, puisque sa volonté est pleinement dans la loi du Seigneur, et qu'il y a paix sur la terre pour les hommes de bonne volonté[1].

3. C'est pourquoi « sa postérité sera puis« sante sur la terre[2] ». Cette race ou semence, qui nous prépare une moisson pour l'avenir, consiste dans les œuvres de miséricorde, selon l'Apôtre, qui nous dit : « Ne nous lassons pas « de faire le bien, puisque nous moissonne« rons dans la saison[3] » ; et encore : « Je vous « le dis, quiconque sème peu, moissonnera « peu[4] ». Quelle plus grande puissance, mes frères, que celle d'acheter le royaume des cieux, non-seulement avec la moitié de nos biens, comme Zachée[5], mais encore avec les deux deniers de la veuve[6], et d'y posséder tous un héritage égal ? Quelle plus grande puissance que d'acquérir un royaume, et le riche par ses trésors, et le pauvre par un verre d'eau froide ? Or, plusieurs font ces œuvres, pour acquérir les biens de la terre, ou dans l'espérance d'une récompense de la part du Seigneur, ou dans le désir de plaire aux hommes ; mais le Prophète ajoute que « la « race des justes sera bénie », c'est-à-dire leurs œuvres ; car « le Seigneur est bon pour ceux « qui ont le cœur droit », et la droiture du cœur consiste à ne point résister au Père qui nous châtie, et à croire à ses promesses : et nulle bénédiction pour la race de ceux dont les pieds chancellent, dont la démarche est mal assurée et finit par la chute, comme un autre psaume l'a chanté, parce qu'ils ressentent de l'envie contre les pécheurs, en voyant la paix dont ils jouissent, et qu'ils s'imaginent que leurs œuvres ont péri, dès lors qu'ils n'en reçoivent pas une récompense périssable[7]. Mais pour cet homme qui craint le Seigneur, et qui en redressant son cœur le façonne pour le royaume de Dieu, il ne cherche point la gloire humaine et ne convoite pas les richesses terrestres, et pourtant : « La « gloire et la richesse sont dans sa maison ». Car sa maison, c'est son cœur, et là, fortifié par la faveur de Dieu, il est plus riche par l'espérance de la vie éternelle, qu'il ne le serait, avec les flatteries des hommes, dans des palais de marbre et d'azur, avec la crainte de la mort éternelle. « Car la justice de Dieu de« meure de siècle en siècle[1] ». Telle est la vraie gloire, telles sont les véritables richesses. Quant à cet autre, sa pourpre, son fin lin, ses festins splendides[2], tout cela s'en va, même quand il en jouit ; et quand tout cela sera passé, sa langue desséchée demandera à grands cris qu'une goutte d'eau tombe du doigt de Lazare.

4. « Du sein des ténèbres la lumière s'est « levée pour les cœurs droits[3] ». C'est avec raison qu'ils redressent leur cœur vers Dieu, avec raison qu'ils marchent dans le chemin droit, en présence de leur Dieu, préférant toujours sa volonté, et ne présumant point de la leur Ils se souviennent, en effet, qu'autrefois ils étaient ténèbres, et qu'ils sont maintenant lumière dans le Seigneur[4]. « Car le Sei« gneur Dieu est clément, juste et miséricor« dieux ». Sa clémence et sa miséricorde nous réjouissent, mais sa justice nous effraie peut-être. Loin de toi tout désespoir et toute crainte, ô toi, homme bienheureux, qui crains le Seigneur, qui mets ta joie dans l'accomplissement de sa volonté : sois doux, miséricordieux, et bienfaisant. Car c'est ainsi que le Seigneur Dieu est juste, au point d'exercer un jugement sans miséricorde contre celui qui n'a point fait miséricorde[5]. Or, « celui-là est doux, « qui fait miséricorde et qui prête[6] » ; Dieu ne le rejettera point de sa bouche comme celui qui serait fade. « Remettez les dettes », vous est-il dit, « et l'on vous remettra ; donnez, et « l'on vous donnera[7] ». C'est faire miséricorde, que remettre les dettes, afin que les nôtres nous soient remises ; c'est prêter, que donner pour que l'on nous donne. Bien qu'en général on appelle miséricorde le soulagement que l'on procure à la misère ; il y a néanmoins une différence entre donner, et ces occasions où l'on ne fait aucune dépense, ni en argent, ni en assistance par un travail corporel, et où nous acquérons gratuitement le pardon de nos péchés, en pardonnant aux autres leurs offenses envers nous. Ces deux effets de la charité, de pardonner les offenses et de procurer des bienfaits, comme nous l'avons remarqué dans l'Evangile : « Remettez, et il vous « sera remis ; donnez, et l'on vous donnera »,

[1] Luc, II, 14. — [2] Ps. CXI, 2. — [3] Gal. VI, 9. — [4] II Cor. IX, 6. — [5] Luc, XIX, 8. — [6] Marc, XII, 42. — [7] Ps. LXXII, 1-14.

[1] Ps. CXI, 5. — [2] Luc, XVI, 19. — [3] Ps. CI, 4. — [4] Ephés. V, 8. — [5] Jacob, II, 13. — [6] Ps. CXI, 5. — [7] Luc, XI, 37, 38.

sont ainsi résumés dans notre verset : « Celui-« là est l'homme doux, qui pardonne et qui « prête ». Ne négligeons rien ici, mes frères ; c'est chercher la gloire, que vouloir se venger ; mais écoutez ce qui est écrit : « L'homme « qui dompte sa colère est plus fort que celui « qui prend une ville [1] ». C'est vouloir s'enrichir que ne rien donner aux pauvres ; mais écoutez ce qui est écrit : « Vous aurez un tré-« sor dans le ciel [2] ». Donc, pardonner n'est point sans gloire ; car il est plus grand de triompher de sa colère : on ne s'appauvrit point en donnant, parce que le trésor du ciel est bien plus sûr. Tout cela nous était annoncé par ce verset précédent : « La gloire et les ri-« chesses sont dans sa maison ».

5. Observer ces préceptes, c'est « régler ses « paroles pour le jugement [3] ». Les actes sont des paroles qui nous défendront au jugement, et ce jugement ne sera point sans miséricorde pour l'homme qui aura lui-même fait miséricorde. « Car il ne sera point ébranlé « éternellement [4] » celui qui, placé à droite, entendra ces paroles : « Venez, ô bénis de « mon Père, recevez le royaume qui vous a « été préparé dès l'origine du monde [5] ». Et dans ce jugement il ne sera question que de leurs œuvres de miséricorde. Il entendra donc : Venez, ô bénis de mon Père ; parce que « la race des justes sera bénie », de même aussi « la mémoire du juste sera éternelle ; « et il ne craindra point cette parole sévère [6] », qu'il doit entendre prononcer contre ceux qui seront à gauche : « Allez au feu éternel, pré-« paré à Satan et à ses anges [7] ».

6. Celui donc qui n'aura point cherché ses propres intérêts, mais ceux de Jésus-Christ [8], supporte le labeur avec une grande patience, et attend avec confiance les promesses divines : « Son cœur est tout prêt à espérer dans le « Seigneur » ; et nulle épreuve ne saurait le briser. « Son cœur est fortifié et ne sera point « ébranlé, jusqu'à ce qu'il voie le sort de ses « ennemis [9] ». Ses ennemis n'ont voulu voir en cette vie que des biens, et quand on leur en promettait d'invisibles, ils disaient : « Qui « nous fera voir les biens [10] ? » Que notre cœur donc s'affermisse, et ne soyons pas ébranlés jusqu'à ce que nous voyions le sort de nos ennemis. Pour eux, ils ont voulu voir les biens des hommes dans la terre des mourants ; et nous, nous espérons « voir les biens du Sei-« gneur sur la terre des vivants [1] ».

7. Mais c'est un grand point, d'avoir le cœur affermi, de n'être point ébranlé, quand on voit dans la joie ceux qui aiment ce qu'ils voient, et qui prodiguent l'insulte à celui qui espère ce qu'il ne voit pas. Toutefois, celui-là ne sera point ébranlé, dit le Prophète, jusqu'à ce qu'il voie, non les choses de la terre comme ses ennemis, mais les choses d'en haut au-dessus de ses ennemis, « celles que l'œil n'a « point vues, que l'oreille n'a point entendues, « qui ne sont point montées au cœur de « l'homme, et que Dieu néanmoins a préparées « à ceux qui le craignent ». Quel n'est point le prix de ce bien invisible, et que l'on n'acquiert qu'au prix de ce que chacun peut avoir ? Aussi le Prophète a-t-il ajouté : « Il a répandu « ses biens, les a donnés aux pauvres ». Il ne voyait pas, et pourtant il achetait ; mais Celui qui ne dédaignait point d'avoir faim et soif dans les pauvres, lui réservait un trésor dans le ciel. Il n'est donc pas étonnant que « sa « justice demeure dans les siècles des siècles », puisqu'elle est gardée par Celui qui a fondé les siècles. « Sa force sera élevée en gloire », lui dont les superbes méprisaient les saints abaissements.

8. « Le pécheur verra et frémira de colère » : donc une pénitence tardive et sans fruit. Contre qui sa colère, sinon contre lui-même, quand il dira : « De quoi nous a servi notre orgueil, « et que nous revient-il de l'ostentation de nos « richesses ? » En voyant donc la force du juste s'élever en gloire, parce qu'il a répandu ses biens en les donnant aux pauvres, « il « grincera les dents et séchera de dépit » ; car il y aura des pleurs et des grincements de dents. Il ne ressemblera point à cet arbre qui reverdit et se couvre de feuilles, comme il serait devenu par un repentir à temps opportun ; mais son repentir viendra quand « le « désir des pécheurs s'évanouira » sans être adouci par aucune consolation. Car ce désir du pécheur doit s'évanouir, lorsque tout passera comme l'ombre, et quand la fleur tombera du foin desséché. « Mais le Verbe du Seigneur, « qui demeure éternellement », se rira de leur perte et de leur véritable malheur, comme on l'a tourné lui-même en dérision, dans l'enivrement d'un bonheur passager.

[1] Prov. XVI, 32. — [2] Matth. XIX, 21. — [3] Ps. CXI, 5. — [4] Id. 6. — [5] Matth. XXV, 34. — [6] Ps. CXI, 7. — [7] Matth. XXV, 41. — [8] Philipp. II, 21. — [9] Ps. CXI, 7, 8. — [10] Id. IV, 6.

[1] Ps. XXVI, 13.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXII.

SERMON AU PEUPLE.

L'HUMILITÉ.

C'est l'enfance que le Prophète invite à louer le Seigneur, ou plutôt c'est nous qui sommes invités à redevenir enfants, afin que, notre âme étant sans orgueil, notre louange soit plus pure. Les enfants n'ont point cet orgueil qui cherche sa propre gloire et non celle de Dieu. Louons-le dès cette vie quand on nous le prêche, et toujours, parce qu'il est toujours et que son nom est grand partout. C'est lui qui domine les cieux, qui regarde ce qu'il y a d'humble dans le ciel, c'est-à-dire les âmes humbles qui lui forment un trône sublime, et qu'il a grandies, et les humbles de la terre ou ceux qui, vivant ici-bas, conversent dans le ciel. Ou bien encore les cieux seraient les saints qui siégeront sur des trônes pour juger avec le Christ, et la terre désignerait ces élus qui seront à droite ; car les uns et les autres ont compris qu'ils doivent tout à la grâce, et telle est l'humilité. Leur grandeur et leur justice leur viennent de ce qu'ils ont reconnu que Dieu les a tirés de la poussière et du fumier des convoitises charnelles. Mais ils sont nombreux aussi ces enfants de l'épouse jadis stérile, et qui se sont fait des amis avec la monnaie de l'iniquité. Ainsi se réalise la promesse que les enfants d'Abraham seront nombreux comme les étoiles du ciel, dans ceux qui jugeront sur les trônes, et comme le sable de la mer, dans ceux qui seront à droite.

1. Vous savez, mes frères, et vous avez entendu souvent cette parole de Notre-Seigneur dans l'Evangile : « Laissez venir à moi les « petits enfants, car le royaume des cieux est « à ceux qui leur ressemblent[1] »; et encore : « Quiconque ne recevra point le royaume de « Dieu comme un enfant, n'y entrera point[2] ». Et dans plusieurs endroits, le Seigneur, pour nous rappeler à l'humilité d'une manière plus particulière, condamne l'orgueil du vieil homme et lui propose la vie de l'enfant comme un modèle d'humilité. Aussi, mes frères, quand vous entendez chanter dans les psaumes : « Enfants, louez le Seigneur », n'allez point croire que cette exhortation n'est point pour vous, parce que vous avez dépassé l'âge de l'enfance, parce que vous avez la beauté d'une florissante jeunesse ou l'honorable blancheur du vieillard ; c'est à vous que l'Apôtre a dit : « Ne soyez point sans dis« cernement comme les enfants, mais soyez « comme eux, sans malice, à la condition d'a« voir la prudence des hommes faits[3] ». Quelle est cette malice, sinon l'orgueil ? C'est lui qui s'élève dans une fausse grandeur, empêche l'homme de marcher dans la voie étroite, et d'entrer par la porte étroite. Pour l'enfant, il entre facilement par la porte étroite ; et c'est pourquoi nul ne peut entrer dans le royaume des cieux, s'il ne devient semblable à l'enfant. Quoi de pire que l'orgueil, qui ne veut personne pour supérieur, pas même Dieu ? Car il est écrit que « le com« mencement de l'orgueil, c'est de se séparer « de Dieu[1] ». Loin de vous donc cet orgueil, qui ose bien lever la tête, se dresser à l'encontre des préceptes divins et secouer le joug si doux du Seigneur. Domptez-le, brisez-le, anéantissez-le ; puis : « Louez le Sei« gneur, ô enfants, louez le nom du Sei« gneur[2] ». Quand l'orgueil sera détruit, et complétement anéanti, alors Dieu tirera de la bouche des nouveau-nés et des enfants à la mamelle, une louange parfaite[3] ; quand il sera étouffé, détruit complétement, que nul ne se glorifiera, sinon dans le Seigneur[4]. Ils ne chantent point ainsi, ces hommes qui se croient de grands personnages ; ils ne chantent point de la sorte, ceux qui, ayant connu Dieu, ne l'ont point glorifié comme Dieu, ou ne lui ont point rendu grâces, qui se louent sans louer Dieu, parce qu'ils ne sont point enfants, qu'ils veulent toute la gloire pour leur nom, et non point pour le nom du Seigneur. Aussi se sont-ils évanouis dans leurs pensées, et leur cœur s'est-il obscurci dans sa folie ; et en se disant sages, ils sont devenus fous[5]. Ils ont voulu pour leur nom un retentissement vaste et durable, eux qui doivent être si vite mis à l'étroit, tandis que c'est Dieu seul, le Seigneur seul,

[1] Matth. XIX, 14. — [2] Marc, X, 15. — [3] I Cor. XIV, 20.

[1] Eccli. X, 14. — [2] Ps. CXII, 1. — [3] Id. VIII, 3 — [4] I Cor. I, 31.— [5] Rom. I, 21-22.

qui doit être prêché éternellement et partout. Qu'il soit donc éternellement prêché : « que le nom du Seigneur soit béni et maintenant et jusque dans les siècles ». Qu'on le prêche : « Depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, que le nom du Seigneur soit loué[1] ».

2. Qu'un de ces saints enfants qui bénissent le Seigneur, vienne me questionner et me dire: Cette expression « jusque dans les siècles », je l'entends de l'éternité ; mais pourquoi : « dès « maintenant », et non point avant ce temps et avant tous les siècles, « que le nom du « Seigneur soit béni ? » Je répondrai à l'enfant qui ne fait point cette question par obstination : C'est à vous, seigneurs et enfants, c'est à vous qu'il est dit : « Louez le nom du « Seigneur : que le nom du Seigneur soit « béni » ; qu'il soit béni par vous, ce nom du Seigneur, dès maintenant qu'on vous en avertit. Vous commencez à louer Dieu ; louez-le pour jamais. « Dès maintenant » donc, et jusque dans les siècles, louez-le sans fin. Ne dites point : Nous avons commencé à louer le Seigneur, parce que nous étions enfants ; maintenant, que l'âge est venu et que nous avons grandi, c'est nous-mêmes que nous bénissons. Non, mes enfants, non ; et Dieu nous dit par Isaïe : « Je suis ; et quand « vous aurez vieilli, je suis encore[2] ». Il est donc toujours louable, Celui qui est toujours. « Louez-le donc dès aujourd'hui, ô enfants » ; louez-le quand vous aurez vieilli « et jusqu'à « la fin des siècles » ; et la vieillesse aura pour vous la couronne des cheveux blancs de la sagesse, et non les rides flétries de la chair. Ou plutôt, comme l'enfance désigne principalement ici l'humilité, contraire à cette vaine et fausse grandeur de l'orgueil, et dès lors, comme il n'y a que les enfants pour louer le Seigneur, puisque les superbes ne savent point le louer, ayez une vieillesse enfantine et une enfance déjà mûre ; c'est-à-dire que votre sagesse ne soit point orgueilleuse, non plus que votre humilité sans sagesse : afin que vous puissiez louer le Seigneur, « dès « maintenant et jusque dans les siècles ». De quelque côté que l'Eglise du Christ soit répandue dans les petits qui sont saints, « louez « le nom du Seigneur » ; c'est-à-dire : « De « l'Orient jusqu'au Couchant, louez le nom « du Seigneur ».

3. « Le Seigneur est élevé au-dessus de « toutes les nations[1] ». Ces nations sont des hommes, et qu'y a-t-il d'étonnant que le Seigneur soit élevé au-dessus des hommes ? Ces idolâtres, qui abandonnent le Créateur pour adorer la créature, voient de leurs yeux briller dans le ciel ce soleil, cette lune et ces étoiles qu'ils adorent. Mais non-seulement le Seigneur est élevé au-dessus des nations, « sa « gloire domine aussi tous les cieux ». Les cieux voient donc le Seigneur bien au-dessus d'eux ; et les humbles, quoique constitués dans la chair au-dessous du ciel, ont avec eux ce même Dieu qu'ils adorent sans adorer le ciel.

4. « Qui est semblable à Dieu Notre-Sei« gneur, lequel habite les lieux élevés, et « regarde ce qui est humble[2] ? » On pourrait croire que, d'un point élevé des cieux, le Seigneur regarde ce qu'il y a de plus bas sur la terre ; mais il regarde « ce qu'il y a de plus « bas dans le ciel et sur la terre ». Quel est donc ce lieu élevé qu'habite le Seigneur pour voir ce qui est abaissé dans le ciel et sur la terre ? Dans ces lieux élevés qu'il habite, verrait-il aussi les humbles qu'il regarde ? Car, élever les humbles, ce n'est point les rendre orgueilleux. Il habite alors les âmes humbles qu'il a élevées ; il s'en fait un ciel ou un trône : et toutefois, comme ces âmes n'ont aucun orgueil, comme elles sont soumises à Dieu, il voit dans le ciel même ce qu'il y a de plus humble, ce qui lui forme un trône élevé. L'Esprit-Saint, en effet, s'exprime ainsi par la bouche d'Isaïe : « Voici ce que dit le Très-Haut, « qui habite au plus haut des cieux, dont le « nom est l'Eternel : Le Seigneur Très-Haut a « son repos dans les saints[3] ». Il explique lui-même cette expression, qu'il habite au plus haut des cieux, en ajoutant, d'une manière plus claire, qu'il a son repos dans les saints. Mais quels sont les saints, sinon les humbles, sinon les enfants qui louent le Seigneur ? Aussi le Prophète nous dit-il qu'il grandit les âmes pusillanimes, et qu'il donne la vie aux humbles de cœur. Ces âmes timides qu'il grandit sont donc les saints, en qui il repose ; car, en leur donnant la grandeur, il les élève ; puis, reposant en eux il habite les hauteurs. Et en retour, comme il donne la grandeur aux humbles, il voit l'humilité dans ces mêmes hauteurs qu'il habite. Mais, dit le Prophète, « Dieu regarde les humbles dans le ciel « et sur la terre ».

[1] Ps. CXII, 2, 3. — [2] Isa. XLVI, 4.

[1] Ps. CXII, 4. — [2] Id. 5, 6. — [3] Ibid.

5. Il nous engage ainsi à examiner si les humbles du ciel sont les humbles de la terre, ou bien s'il y a humilité dans le ciel et humilité sur la terre, pour fixer les regards du Seigneur notre Dieu. Si ces humbles sont les mêmes, je vois comment je dois les entendre d'après ces paroles de saint Paul : « Quoique « nous vivions dans la chair, nous ne combat-« tons pas selon la chair; les armes de notre « milice ne sont point charnelles, mais puis-« santes en Dieu [1] ». D'où leur vient la puissance, sinon de ce qu'elles sont spirituelles ? Dès lors que saint Paul, tout en vivant dans sa chair, combat d'une manière spirituelle, ne nous étonnons pas que Dieu regarde son humilité, et dans le ciel à cause de la liberté de son esprit, et sur la terre à cause de sa servitude corporelle. Car le même Apôtre dit ailleurs : « Notre conversation est dans le « ciel [2] » ; lui qui dit encore : « Il me serait « très-avantageux d'être délié pour être avec « le Christ, mais il est nécessaire pour vous « que je demeure en la chair [3] ». Quiconque dès lors comprend et que la conversation de l'Apôtre soit dans le ciel, et qu'il demeure néanmoins ici-bas, doit comprendre aussi que Dieu habitant dans les saints les plus élevés, voit dans ces mêmes saints des esprits qui s'humilient devant lui, et dans le ciel, puisque, ressuscités par l'espérance en Jésus-Christ [4], ils goûtent les choses du ciel; et sur la terre, puisqu'ils ne sont pas délivrés des liens de la chair, et ne peuvent être complétement à Jésus-Christ. Mais si le Seigneur notre Dieu voit une autre humilité dans le ciel, et une autre humilité sur la terre, je crois alors qu'il voit dans le ciel ceux qu'il a appelés, et en qui il habite, et sur la terre ceux qu'il appelle afin d'habiter en eux. Il possède les premiers tout absorbés dans les biens célestes, et il stimule les seconds qui rêvent encore les biens de la terre.

6. Mais comme il est difficile que l'on puisse appeler humbles ceux qui n'ont point encore pieusement courbé leurs épaules sous le joug suave du Seigneur, et que dans tout le psaume les saintes lettres nous avertissent d'appliquer aux saints cette expression d'humbles, on pourrait donner un autre sens que votre charité voudra bien examiner avec moi. Il me semble que les cieux signifient ici ceux qui seront assis sur des trônes pour juger avec le Seigneur [1], et que le nom de terre désigne ce grand nombre d'élus qui seront à droite, et applaudis à cause de leurs œuvres de charité, et reçus dans les tabernacles éternels par les amis qu'ils se sont faits en cette vie mortelle, avec la monnaie de l'iniquité [2]. C'est à eux que l'Apôtre a dit : « Si nous avons semé « parmi vous des biens spirituels, est-ce donc « beaucoup de recueillir de vos biens ter-« restres [3] ? » Dieu donc regarde dans le ciel ceux qui sèment des biens spirituels, et sur la terre ceux qui rétribuent avec les biens du temps ; mais c'est l'humilité chez les uns, et l'humilité chez les autres. « Dans le ciel et « sur la terre il regarde les humbles » ; car les uns et les autres ont compris ce qu'ils étaient par leur propre malice, et ce que Dieu les a faits par sa grâce. Car ce n'est pas seulement aux fidèles que le vase d'élection a dit : « Vous étiez autrefois ténèbres, mainte-« nant vous êtes lumière dans le Seigneur [4] » ; et encore : « C'est la grâce qui vous a sauvés « par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est « un don de Dieu, et qui ne vient pas des « œuvres, afin que nul ne se glorifie » ; puis, s'unissant lui-même au commun des fidèles, il ajoute : « Nous sommes l'ouvrage de Dieu, « créés dans les bonnes œuvres ». Il dit encore de lui en particulier, comme des autres que Dieu regarde du haut du ciel : « Nous « étions, nous aussi, par nature enfants de « colère comme les autres [5] ». Et ensuite : « Nous aussi, en effet, nous étions insensés et « incrédules, égarés, asservis à toutes sortes « de passions et de voluptés, agissant avec « malignité et envie, dignes d'être haïs et nous « haïssant les uns les autres. Mais depuis que « la bénignité et la tendresse de Dieu notre « Sauveur a paru, il nous a sauvés, non à « cause des œuvres de justice que nous avons « faites, mais par sa miséricorde, en nous « faisant renaître par le baptême [6] ». Voilà ces actes d'humilité que Dieu voit du haut du ciel. Tels sont les hommes spirituels qui jugent de toutes choses [7], mais humbles toutefois, de peur que Dieu ne les abaisse et ne les juge. Et en parlant particulièrement de lui-même, l'Apôtre ne tient-il pas le même langage ? « Je ne suis pas digne d'être appelé « apôtre, nous dit-il, parce que j'ai persécuté

[1] II Cor. x, 3, 4. — [2] Philipp. III, 20. — [3] Id. I, 23, 24. — [4] Coloss. III, 1.

[1] Matth. XIX, 28. — [2] Luc, XVI, 9. — [3] I Cor. IX, 11. — [4] Ephés. V, 8. — [5] Id. II, 3-10. — [6] Tit. III, 3-5. — [7] I Cor. II, 19.

« l'Eglise de Dieu [1] ; mais j'ai obtenu miséri- « corde, parce que je l'ai fait dans l'ignorance « et dans l'incrédulité [2] ».

7. Après nous avoir dit dans les versets précédents : « Qui est semblable au Seigneur « notre Dieu, lequel habite les hauteurs et jette « les yeux sur les humbles au ciel et en la « terre ? » le Saint-Esprit, voulant nous montrer pourquoi ce nom d'humble dans le ciel, tandis que les hommes ainsi désignés sont grands, sont justes et dignes de s'asseoir sur des trônes pour juger, ajoute aussitôt : « C'est « lui qui relève le pauvre de sa poussière, et « l'indigent de son fumier, afin de le placer « avec les princes, les princes de son peuple [3] ». Ainsi élevés en honneur, qu'ils ne dédaignent plus d'humilier leurs têtes sous la main de Dieu. Si d'une part, en effet, le dispensateur fidèle de l'argent de son maître est placé avec les princes du peuple de Dieu, s'il doit avoir place sur les douze trônes et juger les anges mêmes [4] ; d'autre part, néanmoins, le pauvre est relevé de la poussière, et l'indigent de son fumier. N'a-t-il pas été relevé de son fumier, cet homme asservi aux convoitises et aux voluptés de toutes sortes ? Mais peut-être qu'en parlant de la sorte, le Prophète n'était plus pauvre, n'était plus indigent. Pourquoi donc gémit-il sous son fardeau, aspirant à se revêtir de cette gloire qui est dans le ciel ? Pourquoi est-il souffleté de peur qu'il ne s'élève, et soumis à l'ange de Satan par l'aiguillon de sa chair [5]. Il est grand, sans doute, puisque le Seigneur habite en lui, puisqu'il possède ce même esprit qui pénètre tout, même les profondeurs de Dieu [6] : il est donc dans le ciel, mais c'est dans le ciel aussi que Dieu regarde ce qui est humble.

8. Quoi donc ! mes frères, si déjà nous avons entendu que ce qui est humble dans le ciel a été tiré du fumier, pour être placé avec les princes du peuple, n'est-il fait aucune mention de tout ce qui est humble, et que Dieu regarde sur la terre ? Ces amis, qui doivent juger avec le Seigneur, sont moins nombreux, en effet, que ceux qu'ils recevront dans les tabernacles éternels. Quoique la masse du bon grain soit petite, en comparaison de la paille qui en est séparée ; considérée en elle-même, elle est néanmoins abondante. « Les enfants de l'épouse aban- « donnée sont plus nombreux que ceux de « l'épouse qui a un mari [1] ». Les enfants de celle qui a enfanté par la grâce et dans sa vieillesse sont plus nombreux que les enfants de celle qui, dès son jeune âge, s'est unie à un époux par le lien de la loi. Je dis qu'elle a conçu dans sa vieillesse ; puisque Sara, notre mère, est devenue, à cause du seul Isaac, mère de tous les fidèles répandus par toutes les nations. Or, voyez la femme dont parle Isaïe : on dirait qu'elle n'est point mère et qu'elle n'a point d'enfants. Et pourtant, que va-t-on lui dire : « Les enfants que tu « avais perdus te diront à l'oreille : La de- « meure est trop étroite, faites-nous une en- « ceinte plus vaste et que nous puissions ha- « biter. Et toi, tu diras dans ton cœur : Qui « m'a donné ces enfants, car je sais que j'étais « veuve et sans enfants ? Qui me les a nour- « ris ? J'étais seule, j'étais abandonnée. D'où « me sont-ils venus ? » Tel est en partie le langage de l'Eglise, qui paraît stérile aussi, dans ces mêmes foules qui n'ont pas encore tout abandonné pour suivre le Seigneur, et s'asseoir sur douze trônes. Mais dans ces mêmes foules, combien n'est-il pas de ces hommes qui se sont fait des amis avec la monnaie de l'iniquité, et qui siégeront à la droite à cause des œuvres de miséricorde ? Non-seulement, donc, le Seigneur élève de son fumier le pauvre qui doit être placé avec les princes de son peuple ; mais encore : « Il « fait habiter dans la maison la femme sté- « rile, et lui donne la joie des mères. Ce « même Dieu qui habite les hauteurs, et re- « garde ce qu'il y a d'humble dans le ciel et « sur la terre » ; c'est-à-dire cette race d'Abraham, nombreuse comme les étoiles du ciel, dans ces mêmes saints qui siégent sur les trônes les plus sublimes ; et comme le sable des bords de la mer, dans cette multitude sans nombre d'hommes au cœur miséricordieux, et qui doivent être séparés des flots de la gauche, flots d'amertume et d'impiété.

[1] I Cor. xv 9. — [2] I Tim. I, 13. — [3] Ps. CXII, 7, 8. — [4] Matth. XIX, 28. — [5] I Cor. XI, 7. — [6] Id. II, 10.

[1] Isa. LIV, 1.

PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME CXIII.

PREMIÈRE PARTIE DU PSAUME.

LE BAPTÊME DANS LA MER ROUGE.

Le but du Psaume est moins de raconter le passé que d'annoncer l'avenir. Les faits étaient prophétiques, le Psaume l'est aussi. Voilà pourquoi sa narration diffère quelque peu de l'histoire qui ne dit rien de ces tressaillements des montagnes et des collines. Par la foi nous sommes enfants d'Abraham, père de toutes les nations qui seront bénies dans le Christ. Or, l'Egypte d'où sortit Israël est la maison de l'affliction, la figure du monde oppresseur dont il faut nous séparer, et toutefois avec le secours de Dieu. Le prophète Michée nous montre aussi qu'il s'agit de nous, en nous parlant de péchés à submerger, et ces péchés sont les ennemis qui nous poursuivent quand nous abjurons le monde. La mer qui s'enfuit quand nous nous consacrons à Dieu, ce sont les obstacles qui s'aplanissent. Ce Jourdain qui retourne en arrière figure l'homme qui tournait le dos à Dieu, et qui retourne par la conversion à son créateur. Les montagnes et les collines qui bondissent sont les Apôtres et les prédicateurs qui s'applaudissent de nous avoir engendrés à Jésus-Christ ; parce qu'alors la terre s'est ébranlée, en présence du Seigneur, qui nous a ouvert, dans la pierre ou dans le Christ, les sources de la grâce.

1. Nous avons lu, mes frères, et nous avons fort bien retenu, ce que nous raconte le livre de l'Exode, que le peuple d'Israël fut délivré de l'injuste domination des Egyptiens, passa la mer à pied sec [1], entre les deux murailles que formaient les flots ; que le fleuve du Jourdain [2], par où il devait entrer dans la terre des promesses, s'arrêta, quand les pieds des prêtres qui portaient l'arche du Seigneur vinrent à le toucher ; que les eaux d'en haut retinrent leur cours, au lieu que celles d'en bas s'écoulèrent à la mer, tant que les prêtres se tinrent debout au milieu du fleuve desséché, et que le peuple passa. Voilà ce que nous savons ; et, toutefois, ne nous imaginons pas que dans le psaume que nous chantons, en le faisant précéder et suivre de l'Alleluia, l'Esprit-Saint ne veuille que nous rappeler le passé, sans nous reporter vers l'avenir. « Toutes ces choses, nous dit l'Apôtre, n'arrivaient « aux Juifs qu'en figures, et elles ont été « écrites pour nous instruire, nous qui venons à la fin des siècles [3] ». Ainsi donc, lorsque nous entendons le psaume nous dire : « Quand Israël sortit de l'Egypte, et la famille « de Jacob du milieu d'un peuple barbare, « Judas devint pour le Seigneur un peuple « saint, et Israël le siége de sa puissance ; la « mer le vit et s'enfuit, le Jourdain rebroussa « vers sa source [4] » ; ne nous imaginons point qu'on veuille raconter le passé, c'est plutôt l'avenir que prédit le Psalmiste ; quand ces miracles s'accomplissaient chez ce même peuple, ils étaient dans le présent, mais ne laissaient pas d'avoir une signification pour l'avenir. Le Prophète, qui chantait ces merveilles prophétiques, nous montre dès lors qu'il donne à ses paroles le même sens qu'avaient les faits, puisqu'un seul et même Esprit a dirigé les faits et dicté les paroles, afin que ces actions et ces paroles fussent des avant-coureurs de ce qu'il se réservait de nous montrer à la fin des siècles. Le Prophète ne raconte point les faits tels qu'ils se sont passés, mais d'une manière quelque peu différente de celle que nous lisons, de peur qu'on ne crût qu'il racontait le passé plutôt qu'il ne prédisait l'avenir. Tout d'abord, nous ne lisons point que le Jourdain remonta vers sa source, mais qu'il s'arrêta du côté que les eaux descendaient de la source, pendant que le peuple passait. Ensuite nous ne lisons pas que les collines et les montagnes bondirent, ce que le Prophète ajoute, et qu'il répète même deux fois. Après avoir dit : « La mer le vit et s'en« fuit, le Jourdain rebroussa en arrière », il ajoute : « Les montagnes bondirent comme des « béliers et les collines comme des agneaux ». Puis, dans une apostrophe : « Pourquoi, mer, « as-tu fui, et toi, Jourdain, pourquoi re« brousser en arrière ? Pourquoi, montagnes, « tressaillir comme le bélier; et vous, collines, « comme des agneaux [1] ? »

[1] Exod. XIV, 22. — [2] Josué, III, 15-17. — [3] I Cor. X, 11. — [4] Ps. CXIII, 2, 3.

[1] Ps. CXIII, 3-6.

2. Voyons donc la leçon que nous donne le Prophète ; car, et ces actions étaient des symboles qui nous concernaient, et ces paroles nous engagent à nous reconnaître nous-mêmes. Si nous conservons fermement la grâce de Dieu qui nous a été donnée, nous sommes Israël et postérité d'Abraham ; et c'est à nous que l'Apôtre a dit : « Vous êtes donc la « postérité d'Abraham [1] » ; comme il le dit en effet à un autre endroit : « Ce n'est point après « la circoncision, mais avant, que la foi d'A- « braham lui fut imputée à justice, et ainsi « il reçut la marque de la circoncision, comme « le sceau de la justice qu'il avait mérité par « la foi, lorsqu'il était encore incirconcis, pour « être le père de ceux qui croient sans être cir- « concis, afin que leur foi leur soit également « imputée à justice ; et pour être le père des « circoncis, qui non-seulement ont reçu la « circoncision, mais qui suivent les traces de « la foi de notre père Abraham, lorsqu'il « était encore incirconcis [2] ». Car il n'est pas seulement père, et selon la chair, du peuple circoncis, lui à qui il fut dit : « Je t'ai « établi père de beaucoup de nations ». Or, de beaucoup ne signifie pas de quelques-unes, mais bien de toutes, ainsi qu'il est indiqué clairement dans ces paroles : « En toi seront « bénies toutes les nations [3] ». Que nul chrétien donc ne se croie étranger au nom d'Israël. Car nous sommes unis, par la pierre angulaire, à ceux des enfants d'Israël qui embrassèrent la foi, et dont les principaux sont les Apôtres. De là cette parole du Seigneur : « J'ai encore « d'autres brebis, qui ne sont pas de ce ber- « cail ; il me faut les amener, afin qu'il n'y « ait plus qu'un seul troupeau et qu'un seul « pasteur [4] ». C'est donc plutôt le peuple chrétien qui est Israël, c'est lui qui est principalement la maison de Jacob, car Jacob et Israël ne sont qu'un même homme. Or, cette foule de Juifs, à qui leur perfidie a valu la réprobation, qui a vendu son droit d'aînesse pour un plaisir charnel, appartient plutôt à Esaü et non à Jacob. Car, vous le savez, tel est le sens de cette parole mystérieuse : « L'aîné « servira le plus jeune [5] ».

3. Quant à l'Egypte, qui signifie affliction, ou celui qui afflige, qui opprime, elle est souvent la figure de ce siècle, dont il faut nous séparer en esprit, pour ne point porter le joug avec les infidèles [1]. Car on ne devient citoyen de la Jérusalem céleste qu'en renonçant tout d'abord au monde ; de même que le peuple d'Israël ne put être conduit dans la terre des promesses, qu'en sortant d'abord de l'Egypte. Mais, de même qu'il n'en sortit que par le secours de Dieu, qui le délivra ; de même nul cœur humain ne renonce au monde que par le secours de la divine miséricorde. Car ce qui arriva une fois en figure, arrive en cette dernière heure [2], comme l'a dit saint Jean, en chacun de ceux qui croient, et que l'Eglise enfante chaque jour. Ecoutez en effet ce que nous apprend, au sujet de ce mystère, le docteur des nations : « Je ne veux pas vous laisser ignorer, « mes frères, que nos pères ont tous été sous « la nuée, qu'ils ont tous passé la mer Rouge « et qu'ils ont tous été baptisés sous la con- « duite de Moïse, dans la nuée et dans la mer ; « qu'ils ont tous mangé la même viande « mystérieuse, et qu'ils ont tous bu le même « breuvage mystérieux ; car ils buvaient de « la pierre mystérieuse qui les suivait ; et « cette pierre était le Christ. Mais la plupart « d'entre eux ne furent point agréables au « Seigneur, et ils périrent au désert. Or, « toutes ces choses étaient des figures qui « nous concernent [3] ». Que voulez-vous de plus, mes frères bien-aimés ? Ce n'est point là un enseignement basé sur l'opinion humaine, mais bien sur le témoignage de l'Apôtre, c'est-à-dire sur le témoignage de Dieu même ; car c'est Dieu qui parlait dans les Apôtres, lui qui faisait retentir son tonnerre par ces nuées, bien qu'elles fussent de chair. Telle est donc la grande autorité qui nous assure que toutes ces choses figuratives du passé s'accomplissent maintenant dans l'affaire de notre salut ; elles étaient donc prédites avant d'être accomplies, et aujourd'hui, lire le passé, c'est connaître le présent.

4. Ecoutez quelque chose de plus admirable encore, des mystères cachés sous un voile dans les livres anciens, et en partie révélés par ces mêmes livres. Le prophète Michée parle ainsi : « Je vous montrerai les « merveilles comme au jour de votre sortie « d'Egypte. Les nations verront et seront con- « fondues de sa force ; elles mettront leurs « mains sur leurs bouches, et leurs oreilles

[1] Gal. III, 29. — [2] Rom. IV, 10-12. — [3] Gen. XXII, 18. — [4] Jean, X, 16. — [5] Gen. XXV, 23, 33 ; Rom. IX, 13.

[1] II Cor. VI, 14. — [2] I Jean, II, 18. — [3] I Cor. X, 1-6.

« seront assourdies ; elles lécheront la pous« sière comme les serpents qui rampent sur « la terre ; elles seront troublées dans leurs « demeures, et dans la stupeur en présence « du Seigneur Dieu, et vous les jetterez, Sei« gneur, dans l'épouvante. Qui est semblable « à ton Dieu, pour ôter l'iniquité, et oublier « les péchés du reste de ton héritage ? Il n'a « point répandu sa colère comme un témoi« gnage, parce qu'il fait ses délices de la « miséricorde ; mais il reviendra et aura « pitié de nous, il déposera nos iniquités, il « précipitera toutes vos fautes au fond de « l'abîme [1] ». Vous le voyez, mes frères, Dieu nous révèle ici les mystères les plus saints. Dans ce psaume, dès lors, bien que l'Esprit-Saint nous découvre les merveilles de l'avenir, il semble néanmoins nous entretenir du passé. « Le peuple Juif », dit-il, « fut son peu« ple saint : la mer le vit et s'enfuit ». Fut, vit, et s'enfuit, sont les expressions du passé. Le Jourdain rebroussa, les montagnes bondirent, la terre fut ébranlée, tout cela est au passé, et néanmoins nous devons l'entendre de l'avenir. Autrement, nonobstant la vérité de l'Evangile, il nous fraudrait aussi voir un fait accompli, et non une prophétie de l'avenir, dans cette parole : « Ils ont partagé mes « vêtements, et tiré ma robe au sort [2] ». Bien que ces paroles soient au passé, elles étaient néanmoins une prophétie de ce qui devait arriver si longtemps après, à la passion du Sauveur. Et toutefois, mes frères bien-aimés, le Prophète, que je viens de citer, a voulu ouvrir les yeux les moins clairvoyants pour les faire passer instantanément des choses passées à l'intelligence des choses futures, afin non-seulement de nous faire croire, sur l'autorité des Apôtres, que nous étions figurés dans ces actes, mais de nous le montrer par les Prophètes eux-mêmes, en sorte que, après le témoignage de leurs écrits, la vérité que nous découvrons avec certitude nous remplisse de sécurité et de joie, en tirant ainsi du trésor des saintes Ecritures des choses nouvelles et anciennes, qui ont un si parfait accord. Bien que le Prophète que je viens de citer n'ait ainsi parlé que fort longtemps après la sortie de l'Egypte, et fort longtemps aussi avant les jours de l'Eglise, il assure néanmoins, à n'en pas douter, qu'il prédit l'avenir. « Je ferai des prodiges », nous dit-il,

[1] Mich. VII, 15-19. — [2] Ps. XXI, 19.

« comme à leur sortie de l'Egypte. Les na« tions le verront et seront confondues ». C'est-à-dire, comme l'a précisé le psaume : « La mer le vit, et s'enfuit ». Or, si ces expressions « vit » et « s'enfuit », qui marquent le temps passé, en figurent un autre qui est à venir, devant ces autres expressions : « Ils verront « et seront confondus », qui sont bien au futur, quel homme pourrait penser au passé ? Un peu après le même Prophète nous montre, avec la clarté du jour, que ces ennemis, qui nous poursuivaient pour nous donner la mort, sont bien nos péchés, que le baptême efface et submerge comme la mer engloutit les Egyptiens : « Dieu », nous dit-il, « se plaît à « faire miséricorde ; il reviendra, et nous « prendra en pitié ; il submergera nos iniqui« tés, et précipitera nos péchés dans la mer ».

5. Qu'est-ce à dire, mes chers frères ? vous, qui vous reconnaissez pour les véritables enfants d'Abraham, qui êtes la maison de Jacob, les héritiers de la promesse, comprenez que vous êtes sortis de l'Egypte, puisque vous avez renoncé au monde, que vous êtes séparés du milieu d'un peuple barbare, en abjurant par un humble aveu, les blasphèmes des nations. Ce n'est point en effet votre langue, mais la langue barbare, qui ne sait point louer ce Dieu à qui vous chantez l'Alleluia ; c'est en vous que la nation juive a été consacrée à Dieu : « Car le juif n'est point celui « qui l'est au dehors, et la circoncision n'est « pas celle qui se faisait sur la chair ; mais le « juif est celui qui l'est intérieurement, et la « circoncision se fait dans le cœur [1] ». Interrogez donc vos cœurs ; voyez si la foi les a circoncis, et si la confession les a purifiés, alors c'est en vous que le peuple Juif est consacré à Dieu, en vous que réside son pouvoir sur Israël. Car il vous a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu [2].

6. Que chacun de vous se souvienne maintenant du moment où il a résolu d'appliquer son cœur à Dieu, de s'humilier sous son joug qui est si doux, d'abjurer toutes les convoitises du vieil homme et de l'ignorance, de soumettre à Dieu son esprit, en renonçant avec mépris à ce qu'il y a de charnel en ce monde (ce qui était pour lui un labeur sans fruit, comme s'il eût fabriqué sous le joug du démon, des briques en Egypte), alors que la voix de Dieu lui disait : « Venez à moi, vous

[1] Rom. II, 28, 29. — [2] Jean, I, 12.

« tous qui souffrez, et qui êtes chargés, et je « vous soulagerai [1] » ; et en vous chargeant du fardeau du Christ, que chacun de vous se souvienne comment tous les obstacles du monde s'aplanirent ; les voix, qui eussent voulu le dissuader, n'osèrent se faire entendre, ou rentrèrent dans le silence, en considérant le nom du Christ honoré et chanté dans toute la terre. Donc, « la mer a vu et a pris la « fuite », afin de t'ouvrir un passage sans obstacle à la liberté de l'esprit.

7. Pour savoir comment rebroussa le Jourdain, je ne veux point que vous cherchiez hors de vous-mêmes, ou que vous soupçonniez quelque chose de mauvais. Le Seigneur reproche à quelques-uns de lui tourner le dos et non la face [2]. Or, quiconque abandonne son principe, et se détourne de son Créateur, tombe dans les eaux amères de ce monde, comme le fleuve dans la mer. Il est donc bon pour lui qu'il remonte vers sa source ; qu'il se trouve face à face avec ce Dieu, auquel il avait tourné le dos ; qu'il laisse bien derrière lui cette mer de ce monde, qu'il avait placée devant lui, et où il précipitait sa chute ; qu'il oublie ainsi tout ce qui est derrière lui pour s'avancer vers ce qui est devant lui [3] : tel est le bien pour tout homme déjà converti. Oublier ce qui est derrière lui, avant d'être converti, ce serait oublier Dieu, puisqu'il l'a mis derrière et lui a tourné le dos ; et s'avancer vers ce qui est devant lui, ce serait s'avancer vers le siècle, car c'est au siècle qu'il a tourné la face pour s'y précipiter avidement. Le Jourdain est donc la figure de ceux qui ont reçu la grâce du baptême ; et le Jourdain remonte vers sa source, quand ces hommes se tournent vers Dieu, afin de ne plus l'avoir derrière eux, mais de contempler la gloire du Seigneur à visage découvert, et d'être transformés en sa ressemblance de clarté en clarté [4].

8. « Les montagnes bondirent comme des « béliers » ; c'est-à-dire les saints Apôtres, fidèles dispensateurs de la parole de vérité, les saints prédicateurs de l'Evangile. « Et les « collines comme des agneaux [5] » ; c'est-à-dire les néophytes à qui l'Apôtre a dit : « Je « vous ai engendrés par l'Evangile à Jésus-« Christ » ; et encore : « Ce n'est point pour « donner de la confusion que je vous écris, « mais pour vous avertir, comme des enfants « bien-aimés [1] » ; et encore : « Offrez au Sei-« gneur les petits des béliers [2] ». Jetez les yeux sur la terre, vous qui savez admirer ces merveilles, qui en ressentez de l'allégresse et chantez des cantiques d'actions de grâces au Seigneur votre Dieu : jetez les yeux, et voyez comment s'accomplissent, parmi les nations, ces prophéties et ces actions figuratives, qui ont devancé de tant de siècles.

9. Voyez et chantez avec le Prophète : « Pourquoi t'enfuir, ô mer ; et toi, Jourdain, « pourquoi rebrousser en arrière ; monta-« gnes, pourquoi bondir comme des béliers ; « et vous, collines, comme des agneaux [3] ? » D'où vient, ô monde, que tes obstacles sont impuissants ? et vous, fidèles, répandus par myriades sur la terre entière, comment avez-vous renoncé au monde, pour vous tourner vers Dieu ? D'où vous viennent ces transports de joie, vous à qui l'on dira : « Courage, « bon serviteur, parce que tu as été fidèle « en peu de choses, je t'établirai sur beau-« coup [4] ? » D'où vous vient votre joie, vous à qui l'on dira au dernier jour : « Venez, « bénis de mon Père, recevez le royaume « qui vous a été préparé dès l'origine du « monde [5] ».

10. Tout vous répondra, et vous vous répondrez à vous-mêmes : « La terre s'est ébran-« lée devant la face du Dieu de Jacob [6] ». Qu'est-ce à dire : « Devant la face du Sei-« gneur », sinon en présence de Celui qui a dit : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la « consommation des siècles [7] ? » Car la terre s'est ébranlée, en effet, elle qui était demeurée dans une langueur coupable, s'est ébranlée pour être solidement affermie devant la face du Seigneur.

11. « C'est lui qui a changé la pierre en un « torrent, et les rochers en une source d'eau [8] ». Lui-même s'est changé en eau, et ce qui en lui était en quelque sorte solide, s'est liquéfié, afin d'arroser ses fidèles, et d'être en eux une source d'eau vive, jaillissant jusqu'à la vie éternelle [9], parce qu'il se montra, surtout d'abord, à ceux qui ne le connaissaient point. De là ce trouble de quelques-uns qui n'attendirent point que le Christ leur ouvrît les saintes eaux de l'Ecriture qui les eussent

[1] Matth. XI, 28. — [2] Jérém. II, 27. — [3] Philipp. III, 13. — [4] II Cor. III, 18. — [5] Ps. CXIII, 4.

[1] I Cor. IV, 14, 15. — [2] Ps. XXVIII, 1. — [3] Id. CXIII, 5, 6. — [4] Matth. XXV, 21. — [5] Id. 34. — [6] Ps. CXIII, 7. — [7] Matth. XXVIII, 20. — [8] Ps. CXIII, 8. — [9] Jean, IV, 14.

inondés, et qui s'écrièrent : « Ce discours « est dur, et qui peut l'entendre [1] ? » Telle est la pierre, telle est la dureté convertie en étang d'eau, et ce rocher devint une source d'eau vive, quand, après sa résurrection, il leur montra par tous les Prophètes, à commencer par Moïse, que le Christ devait souffrir de la sorte [2], et qu'il leur envoya l'Esprit-Saint, dont il est dit : « Que celui qui a soif vienne « à moi, et qu'il boive [3] ».

12. « Ce n'est point à nous, Seigneur, ce « n'est point à nous, mais à votre nom qu'il « faut donner la gloire [4] ». Cette grâce, ou cette eau vive, qui s'échappe de la pierre (et la pierre était le Christ [5]), n'a pas été donnée en vertu des mérites qui l'auraient précédée ; mais celui qui justifie l'impie [6] l'a donnée par un acte de miséricorde. Car c'est pour les impies que le Christ est mort [7], afin que les hommes ne cherchassent point leur gloire, mais celle de Dieu.

13. « A cause de votre miséricorde et de « votre vérité », ajoute le Prophète. Voyez combien souvent sont unies dans l'Ecriture, ces deux vertus, la miséricorde et la vérité. C'est dans sa miséricorde que Dieu appelle à lui les impies, et c'est dans sa vérité qu'il juge ceux qui ont refusé de venir. « Afin que « les nations ne disent jamais : Où est leur « Dieu [8] ? » Au dernier jour apparaîtront sa miséricorde et sa vérité, quand le signe du Fils de l'homme se montrera dans le ciel, et alors toutes les tribus de la terre seront dans les larmes, et ne diront point : « Où est leur « Dieu ? » car alors on ne leur prêchera plus la foi en lui, mais elles le verront dans sa majesté.

14. « Notre Dieu est au plus haut des cieux ». Non point dans ces mêmes cieux où les nations voient le soleil, la lune, ces œuvres de Dieu, qui sont leurs divinités ; mais notre Dieu est par-dessus les cieux, c'est-à-dire au-dessus de tous les corps, et célestes et terrestres. Il n'habite point le ciel, de manière à craindre que le ciel se retire, et qu'il se trouve ainsi sans aucun siége. « C'est lui qui « a fait tout ce qu'il lui a plu dans les cieux « et sur la terre [1] ». Il n'a aucun besoin des ouvrages qu'il a créés, comme pour s'en faire un siége ou une demeure. Mais il subsiste dans son éternité, il y demeure pour faire ce qu'il lui plaît dans le ciel et sur la terre. Les cieux en effet ne le portaient point afin d'être faits par lui, puisque s'ils n'étaient déjà faits, ils ne pourraient le porter. C'est donc lui qui maintient comme ayant besoin de lui ces créatures dans lesquelles il est présent, et non lui qui a besoin d'être contenu en elles. Ces paroles : « Il a fait ce qu'il lui a plu dans le « ciel et sur la terre », peuvent encore s'entendre en ce sens que volontairement il répand sa grâce sur ceux de son peuple qui sont élevés, et sur ceux qui sont dans les basses conditions, afin que nul ne se glorifie du mérite de ses œuvres. Que les montagnes en effet bondissent comme des béliers, que les collines tressaillent comme des agneaux, la terre s'est ébranlée devant la face du Seigneur, afin que nul ne demeure éternellement dans les souillures d'ici-bas.

[1] Jean, VI, 61. — [2] Luc, XXIV, 26, 27. — [3] Jean, VII, 37. — [4] Ps. CXIII, 1.— [5] I Cor. X, 4.— [6] Rom. IV, 5.— [7] Id. V, 6.— [8] Ps. CXIII, 2.

[1] Ps. CXIII, 3.

SECOND DISCOURS SUR LE PSAUME CXIII.

SECOND SERMON. — SECONDE PARTIE DU PSAUME.

Ces grâces du Seigneur par lesquelles finit le psaume précédent, nous viennent de la miséricorde et de la vérité que les nations verront au dernier jour, alors que Dieu fera éclater la gloire de son nom, et qu'elles ne diront plus : Où est leur Dieu? Quant aux dieux des nations, ce sont des simulacres fabriqués par les hommes et inférieurs même aux bêtes, puisque du moins celles-ci ont un cri, inférieurs au cadavre, qui du moins a vécu. L'Ecriture en réprouvant fréquemment les idoles, combat le penchant des hommes à se laisser séduire par la forme attrayante, et à lui attribuer quelque puissance. Mais si quelque puissance habite l'idole, c'est une puissance démoniaque ; et si l'on prétend adorer les mêmes éléments dans ces mêmes idoles, c'est mettre la créature à la place du Créateur ; souvent encore la statue nous fait illusion au point que pour adorer la statue du soleil nous tournons souvent le dos au soleil. Pour nous, si nous avons des vases sacrés, ce sont des instruments et non les objets d'un culte. Quant à la maison d'Israël, et à la maison d'Aaron, ou des saints grands et petits ; ils ont mis leur espérance dans le Créateur du ciel et de la terre, qui a béni les uns et les autres, et à leur tour ils le béniront dans l'éternité.

1. Pour tout homme, qui examine avec attention, il y a dans tous les psaumes une liaison telle que le suivant pourrait toujours se joindre au précédent ; ici, néanmoins, nous devons envisager celui-ci comme n'en formant qu'un seul avec le précédent. C'est en effet dans ce précédent que le Prophète a dit : « Ce n'est point sur nous, Seigneur, ce n'est « point sur nous, mais bien sur votre nom « qu'il faut faire éclater votre gloire, à cause « de votre miséricorde et de votre vérité, « afin que les nations ne disent plus : Où est « leur Dieu [1]? » Car nous adorons un Dieu invisible, que ne peut voir l'œil du corps, et que n'aperçoit que le petit nombre dont le cœur est très-pur. Or, comme si les nations pouvaient dès lors nous dire : Où donc est leur Dieu ? car elles peuvent mettre sous nos yeux leurs divinités : voilà que le Prophète nous avertit que la présence de Dieu se fait sentir par ses œuvres, « puisqu'il est au-dessus « des cieux, et qu'il fait ce qu'il lui plaît dans « le ciel et sur la terre ». Et comme s'il nous disait : Que les Gentils nous montrent leurs dieux, « Les idoles des nations », s'écrie le Prophète, « sont de l'or et de l'argent, œuvres « de la main des hommes [2] ». C'est-à-dire, quoique nous ne puissions mettre sous vos yeux charnels ce Dieu que nous adorons, et que vous devez comprendre par ses œuvres, ne vous laissez pas néanmoins séduire par la vanité des idoles, sous le prétexte que vous pouvez montrer du doigt ce que vous adorez. Il serait plus honorable pour vous de n'avoir aucune divinité à montrer, que de montrer par ces idoles, que vous étalez à nos yeux, jusqu'où va l'aveuglement de votre cœur. Que nous montrez-vous en effet, sinon de l'or et de l'argent? Ils en ont même d'airain, de bois, de terre cuite, et de telle ou telle autre matière. Mais l'Esprit-Saint a préféré mentionner ce qu'ils ont de plus précieux, parce que l'homme, qui aura rougi d'adorer ce qu'il y a de précieux, renoncera d'autant plus facilement au culte de ce qu'il y a de plus vil. On lit en effet dans un autre endroit des saintes Ecritures, à propos des idolâtres : « Ils disent au bois : Tu es mon père, et à la « pierre : Tu m'as engendré [1] ». Mais que celui qui se croit plus sage, parce qu'il a tenu ce langage à l'or et à l'argent, non plus au bois et à la pierre, jette ici les yeux et y apporte l'oreille de son cœur : « Les simulacres des « nations sont de l'or et de l'argent ». Le Prophète ne désigne ici rien de vil et de méprisable ; et pour l'homme, dont le cœur n'est point encore devenu terre, l'or et l'argent ne sont qu'une terre, mais plus belle, plus brillante, plus ferme, plus solide. Ne va donc point chercher la main des hommes pour faire une fausse divinité avec le métal qu'a créé le vrai Dieu, ou même pour faire un faux homme, que tu vas adorer à la place du vrai Dieu, un homme que personne, sans folie, ne voudrait pour ami. Cette ressemblance qu'on lui a formée, cette harmonie que l'on

[1] Ps. CXII, 1, 2. — [2] Id. 4.

[1] Jérém. II, 27.

a gardée dans les membres, lui donne un certain attrait pour le cœur des hommes grossiers. Mais, de ces membres dont la beauté est si ravissante pour toi, ô vanité de l'homme, viens nous montrer les mouvements, comme tu nous en montres les proportions.

2. « Elles ont une bouche et ne parlent « point ; elles ont des yeux et ne voient point ; « elles ont des oreilles et n'entendent point ; « elles ont des narines et ne flairent point ; « elles ont des mains et ne touchent point ; « elles ont des pieds et ne marchent point ; et « leur gosier ne rend aucun son [1] ». Il leur est donc bien supérieur, cet ouvrier qui a pu les fabriquer par le mouvement et l'adresse de ses mains : et pourtant tu rougirais d'adorer cet ouvrier. Toi-même, qui ne les as point faites, tu es bien supérieur, puisque tu fais ce qu'elles ne font point. La bête même leur est supérieure, et c'est pourquoi le Psalmiste ajoute : « Leur gosier ne rend aucun son ». Car après avoir dit tout à l'heure : « Elles ont « une bouche et ne parlent point », à quoi bon, après avoir fait l'énumération des pieds à la tête, nous parler du cri du gosier, sinon, je crois, parce que nous comprenons que tout ce qu'il avait dit des autres nombres, était commun aux bêtes et aux hommes? Car les bêtes voient, entendent, sentent, marchent, et même quelques-unes, comme les singes, se servent des mains. Ce que le Prophète avait dit à propos de la bouche, est particulier à l'homme, puisque les bêtes ne parlent point. Mais afin qu'on ne puisse rapporter tout ce qui est dit, à l'œuvre des membres humains, ni préférer seulement les hommes aux dieux des nations, il ajoute après tout cela : « Leur gosier ne rend aucun son »; ce qui est commun aux hommes et aux bêtes. Si, tout d'abord, quand il a énuméré les membres humains, à commencer par la bouche, il eût dit : « Elles ont une bouche, et ne « crieront point », tout cela pourrait encore se rapporter à la nature humaine, et l'auditeur n'y trouverait pas aussi facilement quelque chose qui tînt de la bête. Mais quand, à propos de la bouche, il a dit ce qui est propre à l'homme, et qu'après l'énumération des différents membres du corps, qu'il semblait terminer aux pieds, le Prophète ajoute : « Leur « gosier ne donne aucun cri », il stimule ainsi l'attention de l'auditeur ou du lecteur, afin qu'en cherchant l'à-propos de cette parole, il comprenne que, non-seulement les hommes, mais aussi les bêtes, sont préférables aux dieux des nations ; et que s'il répugne à ces nations d'adorer une bête, à qui néanmoins Dieu a donné l'œil, l'ouïe, l'odorat, le toucher, la marche, et le cri du gosier, on comprenne combien il est honteux d'adorer un simulacre muet, qui n'a ni vie, ni sentiment, et dont les membres, semblables aux nôtres, sont une amorce pour l'âme adonnée aux sens charnels, et qui s'éprend d'une idole comme si elle était vivante et animée, dès qu'elle voit en elle ces membres, qu'elle trouve animés et vivants dans le corps qu'elle habite. Combien les rats, les serpents, et autres animaux semblables, jugent-ils mieux, en quelque sorte, les idoles des nations, si l'on peut s'exprimer ainsi, puisque, ne trouvant point en elles la vie humaine, ils se mettent peu en peine de leur ressemblance avec l'homme? Aussi l'on voit souvent qu'ils y font leur nid, et sans le bruit des hommes qui vient les effrayer, ils n'auraient point d'asile plus sûr. C'est donc l'homme qui se remue, pour effrayer une bête vivante et l'éloigner de son Dieu ; et il adore comme une puissance ce Dieu sans mouvement, dont il a éloigné l'animal qui lui était supérieur ! Car il a éloigné une bête qui voyait, d'un Dieu qui ne voyait pas ; une bête qui entendait, d'un Dieu qui était sourd ; une bête qui criait, d'un Dieu muet ; une bête qui marchait, d'un Dieu immobile ; une bête qui sentait, d'un Dieu insensible ; une bête vivante, d'un Dieu mort, et même pire que s'il était mort. Car, s'il est évident qu'un mort ne vit plus, il est aussi évident qu'il a vécu. Un mort est donc bien préférable à un dieu qui n'a aucune vie, qui n'a jamais vécu.

3. Qu'y a-t-il de plus évident que tout cela, mes frères bien-aimés ? quoi de plus évident ? Quel enfant, si on l'interroge, qui ne réponde que « les idoles des nations ont des yeux et « ne voient point, une bouche et ne parlent « point », et tout le reste qu'ajoute le Psalmiste ? Pourquoi donc ce soin que prend l'Esprit-Saint de nous enseigner tout cela en plusieurs endroits de l'Ecriture, comme si nous ne le savions point ; sinon parce que cette figure extérieure des membres que nous sommes accoutumés de voir vivante chez les êtres animés, et de sentir vivante en nous,

[1] Ps. CXIII, 5-7.

quoique faite, comme ils l'avouent, pour servir d'idole, et posée à ce sujet avec éclat dans un lieu élevé, ne laisse pas, lorsque nous la voyons adorée avec un profond respect par la foule, de faire naître en chacun de nous une affection vile et erronée, qui nous fait croire qu'il y a là une puissance cachée, puisque l'on ne voit dans cette idole aucun signe de vie? Alors la forme séduisante, l'impression produite par l'autorité de quelques faux sages qui les ont établies, des foules qui les ont adorées, nous fait croire qu'une statue qui ressemble si bien au corps vivant, n'est point sans un être vivant qui l'habite. C'est ce penchant des hommes qui porte les démons à s'emparer des idoles des Gentils, et sous leur influence l'erreur se multiplie à l'infini avec ses poisons mortels. C'est contre ces erreurs que les saintes lettres nous prémunissent en tant d'endroits, de peur qu'en face de ce culte dérisoire, quelqu'un ne vienne dire : Ce n'est point l'idole visible que j'adore, mais la puissance invisible qui l'habite. L'Ecriture, dans un autre endroit, condamne ainsi ces mêmes puissances : « Les dieux des nations sont des « démons, mais le Seigneur a créé les cieux [1] ». Et l'Apôtre nous dit aussi : « Non que l'idole « soit quelque chose, mais comme les sacri- « fices des nations s'offrent aux démons et « non à Dieu, je ne veux point que vous ayez « part avec les démons [2] ».

4. D'autres croient avoir un culte plus pur, parce qu'ils disent : Ce n'est ni la statue, ni le démon que j'adore, mais je vois dans cette forme corporelle le signe de l'objet que je dois adorer. Ils assignent donc une signification à chacune de leurs statues, en sorte que l'une est le symbole de la terre, de là le nom de temple de la terre, *templum telluris*; l'autre de la mer, comme la statue de Neptune; celle-ci de l'air, comme celle de Junon; celle-là du feu, comme celle de Vulcain; une autre de Lucifer, comme celle de Vénus; une autre du soleil, une autre de la lune, dont les statues portent les mêmes noms, comme celle de la terre; une autre de tel ou tel astre, telle ou telle créature, car nous ne pouvons tout énumérer. Mais pressez-les de nouveau, et reprochez-leur d'adorer des corps, et principalement la terre, la mer, l'air, le feu, dont l'usage nous est ordinaire (car en ce qui regarde les corps célestes, comme ils sont hors de notre portée, et que nous ne pouvons les atteindre que par le rayon visuel, ils n'en rougissent pas tant), ils oseront bien vous répondre qu'ils n'adorent point des corps, mais bien les divinités qui y président. Un seul arrêt de l'Apôtre nous montre quelle sera la peine et la condamnation de tous ces hommes : « Ils ont « changé », dit-il, « la vérité de Dieu en men- « songe, ils ont honoré et servi la créature « plutôt que le Créateur, qui est béni dans les « siècles [1] ». Dans la première partie de cet arrêt, en effet, l'Apôtre condamne les idoles, et dans la seconde le sens qu'on leur attribue. Donner à des ouvrages qu'a travaillés l'ouvrier, les noms des choses que Dieu a faites, c'est changer en mensonge la vérité de Dieu; mais regarder ces choses comme divines et les adorer, c'est servir la créature plutôt que le Créateur qui est béni dans les siècles.

5. Mais où est l'homme qui adore ou qui invoque une idole, et qui n'est point disposé à croire qu'il en est écouté, à espérer que cette idole lui accordera ce qu'il désire? Des hommes donc, engagés dans ces sortes de superstitions, tournent souvent le dos au soleil pour prier devant une statue qu'ils appellent soleil; et quand ils entendent derrière eux le mugissement de la mer, ils s'imaginent que la statue de Neptune, qu'ils prennent pour la mer, entend leurs sanglots. Tel est l'effet produit, ou plutôt extorqué en quelque sorte par cette conformation des membres. L'esprit qui vit dans les sens du corps est plus porté à croire qu'il y a du sentiment dans un corps semblable au corps qu'il habite, que dans le soleil dont la forme est ronde, et que dans l'étendue des eaux, et dans ce qui n'est pas circonscrit dans ces lignes qu'il a coutume de voir chez les êtres vivants. C'est pour détruire ce penchant, auquel tout homme charnel se laisse prendre si facilement, que la sainte Ecriture nous dit dans ses cantiques des choses très-connues, afin de nous les rappeler et de stimuler nos esprits qui s'endorment si facilement dans la routine des corps visibles. « Les idoles des « nations », dit-elle, « sont de l'argent et de « l'or ». Mais c'est Dieu qui a créé l'argent et l'or. « Ce sont là des œuvres faites de mains « d'hommes ». Car ils adorent ce qu'ils ont fait eux-mêmes avec de l'or et de l'argent.

6. Il est vrai que nous-mêmes, nous avons

[1] Ps. xcv, 5. — [2] I Cor. x, 19, 20.

[1] Rom. i, 25.

des instruments, des vases du même métal qui nous servent à la célébration de nos mystères, et que l'on appelle sacrés, parce qu'ils sont employés en l'honneur de celui que nous servons dans l'intérêt de notre salut. Or, ces instruments, ces vases, que sont-ils autre chose que l'œuvre de la main des hommes? Et toutefois ont-ils une bouche pour ne point parler? Ont-ils des yeux pour ne point voir? Leur adressons-nous des prières parce qu'ils nous servent à prier Dieu? La principale cause de cette impiété folle et sacrilége, vient de ce que la forme d'un corps, qui est semblable à un homme vivant, et qui attire les idolâtres à lui adresser des prières, a plus d'effet sur l'esprit de ces malheureux, que l'assurance que cette idole est sans vie, et n'est digne que du mépris des hommes. Ces idoles, parce qu'elles ont une bouche, qu'elles ont des yeux, qu'elles ont des oreilles, un nez, des mains et des pieds, ont plus de force pour courber une âme vers la terre, que pour la redresser, par cela même qu'elles ne parlent point, qu'elles ne voient point, qu'elles n'entendent point, ne sentent point, ne touchent point, ne marchent point.

7. Il faut dès lors que s'accomplisse la sentence qu'ajoute le Psalmiste ; c'est-à-dire, « Que ceux qui les font leur deviennent semblables, et tous ceux qui se confient en « elles [1] ». Avec leurs yeux ouverts et impressionnés, que ces malheureux voient ; et que le cœur fermé et insensible ils adorent des idoles qui ne voient point et qui ne vivent point.

8. « C'est dans le Seigneur qu'a espéré la « maison d'Israël [2]. Or, l'espérance qui voit « n'est plus une espérance. Comment, en « effet, espérer ce que l'on voit? Si donc nous « espérons ce que nous ne voyons point, nous « l'attendons par la patience [3] ». Mais afin que notre patience dure jusqu'à la fin, « le Sei« gneur est leur protecteur et leur appui ». Les hommes spirituels, toutefois, ceux qui instruisent les hommes charnels avec un esprit de douceur, qui prient comme des supérieurs pour des inférieurs, ne voient-ils pas déjà, et n'ont-ils pas en réalité ce que les inférieurs n'ont qu'en espérance? Nullement; car « la maison d'Aaron, elle aussi, a espéré « dans le Seigneur [4] ». Donc, pour avancer avec persévérance vers ce qui est devant eux, pour courir jusqu'à ce qu'ils aient atteint celui qui les appelle [1], et pour le connaître comme ils en sont connus [2], il faut que « Dieu soit leur aide et leur protecteur ». Les uns et les autres « craignent le Seigneur, « espèrent dans le Seigneur, et il est pour « eux un aide et un appui [3] ».

9. Ce n'est point nous en effet, qui, par nos mérites, avons prévenu la divine miséricorde, mais bien « le Seigneur qui s'est souvenu de « nous et nous a bénis : il a béni la maison « d'Israël, il a béni la maison d'Aaron ». Et en bénissant les uns et les autres, « il a béni « tous ceux qui craignent le Seigneur [4] ». Quels sont, me diras-tu, ces uns et ces autres? Le Psalmiste répond : « Les petits et les « grands » ; c'est-à-dire la maison d'Israël et la maison d'Aaron, ceux-là mêmes qui, dans cette nation, crurent au Sauveur Jésus : « puisque tous ne furent pas agréables au « Seigneur [5]. Mais si quelques-uns n'ont pas « cru en lui, leur infidélité anéantira-t-elle « donc la fidélité de Dieu? Loin de là [6] ; car « tous ceux qui sont d'Israël ne sont point « pour cela israélites ; non plus que tous ceux « qui sont de la race d'Abraham, ne sont fils « d'Abraham » ; mais selon qu'il est écrit : « les restes seront sauvés ». Car c'est au nom de ceux du peuple qui ont cru qu'il est dit : « Si « le Seigneur des armées n'avait réservé quel« qu'un de notre race, nous serions devenus « semblables à Sodome et à Gomorrhe [7] ». Ce reste est donc appelé semence, parce qu'il a été répandu et s'est multiplié dans toute la terre.

10. Or, dans la maison d'Aaron, les grands ont dit : « Que le Seigneur vous multiplie, « qu'il ajoute à vous et à vos enfants [8] ». C'est ce qui est arrivé. Voilà que des enfants d'Abraham, suscités d'entre les pierres [9], sont venus se joindre à eux ; voilà que sont venues aussi des brebis qui n'étaient point de ce bercail, en sorte qu'il n'y a plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur [10] : voilà que pour venir à eux les nations ont embrassé la foi, et que s'est accru le nombre, non-seulement de sages évêques, mais aussi de peuples soumis ; le Seigneur multipliant ainsi non-seulement les pères qui doivent aller à lui dans le Christ, et y conduire ceux qui vou-

[1] Ps. CXIII, 8.— [2] Id. 9.— [3] Rom. VIII, 24, 25.— [4] Ps. CXIII, 10.

[1] Philipp. III, 12-14.— [2] I Cor. XIII, 12.— [3] Ps. CXIII, 11.— [4] Id. 12, 13. — [5] I Cor. X, 5. — [6] Rom. III, 3.— [7] Id. IX, 27, 29.— [8] Ps. CXIII, 11. — [9] Matth. III, 9. — [10] Jean, X, 16.

dront les imiter, mais encore les fils qui marcheront sur les traces des pères. Voici, en effet, comment leur parle Celui qui les a engendrés à Jésus-Christ par l'Evangile : « Soyez « mes imitateurs comme je le suis du Christ[1] ». Dieu a donc multiplié, non-seulement les montagnes qui bondissent comme des béliers, mais aussi les collines qui bondissent comme des agneaux.

11. C'est donc à tous ceux-là, aux grands et aux petits, aux montagnes et aux collines, que le Prophète s'adresse quand il dit : « Soyez « les bénis du Seigneur, qui a fait le ciel et la « terre[2] ». Comme s'il disait : soyez les bénis du Seigneur qui a fait de vous les cieux et la terre, le ciel dans les grands, la terre dans les petits ; mais non ce ciel visible, parsemé d'astres lumineux que nous voyons. « Le ciel du « ciel est au Seigneur », qui a élevé l'esprit de quelques saints à de telles hauteurs que nul d'entre les hommes, mais Dieu seul, peut les instruire. Or, en comparaison de ce ciel, tout ce que l'on voit des yeux du corps ne mérite que le nom de terre, et « Dieu l'a « donnée aux enfants des hommes[3] », afin qu'en la considérant, ils comprennent autant qu'ils pourront le Créateur, qu'ils ne peuvent découvrir encore que par le moyen de la créature, à cause de l'infirmité de leur cœur.

12. Ces mêmes paroles : « Le ciel des cieux « est au Seigneur, et il a donné la terre aux « enfants des hommes », peuvent avoir un autre sens que je ne dois point vous dissimuler. Toutefois ne perdons point de vue ce que nous avons dit. Or, les grands et les petits, avons-nous dit, sont désignés dans ces paroles : « Soyez les bénis du Seigneur, qui a fait le « ciel et la terre ». Si donc nous désignons les grands par les cieux, et les petits par la terre, comme les petits en grandissant deviendront des cieux, et qu'on les nourrit de lait dans cette espérance ; ainsi ces mêmes grands, quand ils nourrissent les petits, sont le ciel pour la terre, de manière néanmoins à comprendre qu'ils sont aussi les cieux des cieux quand ils méditent sur l'espérance dont ils nourrissent les enfants. Et toutefois, parce que ces saints personnages ne puisent plus dans un homme ni au moyen d'un homme, mais bien en Dieu, les eaux abondantes et pures de la sagesse, ils ont donné leurs soins à des enfants qui seront un jour des cieux, puisqu'ils sont eux-mêmes les cieux des cieux, et qui sont maintenant la terre à qui ils peuvent dire : « J'ai planté, Apollo a arrosé, c'est Dieu « qui a donné l'accroissement[1] ». A ces enfants des hommes dont il a fait des cieux, il a donné la terre pour y travailler, ce même Dieu qui sait pourvoir à la terre au moyen du ciel. Que le ciel et la terre demeurent donc au Dieu qui les a faits ; qu'ils vivent de lui, en le confessant et en le bénissant ; car s'ils veulent vivre d'eux-mêmes, ils trouveront la mort ainsi qu'il est dit : « Un mort, comme ce « qui n'est plus, ne confesse point le Sei- « gneur[2] ». Mais « les morts ne vous loueront « point, Seigneur », dit le Prophète, « non plus « que ceux qui descendent dans l'enfer ». Et dans un autre endroit l'Ecriture vous crie : « Une fois au fond de l'abîme du mal, le pé- « cheur n'a plus que le dédain[3] ; mais nous « qui avons la vie, nous bénissons le Sei- « gneur dès maintenant et jusque dans les « siècles ».

[1] I Cor. IV, 15, 16. — [2] Ps. CXIII, 15. — [3] Id. 16.

[1] I Cor. III, 6. — [2] Eccli. XVII, 26. — [3] Prov. XVIII, 3.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXIV.

SERMON AU PEUPLE.

LA DÉLIVRANCE.

L'espérance que le Seigneur nous exaucera attise notre amour pour lui ; et cette espérance est fondée sur la foi, car tout ce qu'il fait pour nous allume le flambeau de notre croyance en sa bonté. Les jours dans lesquels nous invoquons le Seigneur, sont les jours du vieil homme, et de l'éloignement du Seigneur. Mais ayant rencontré cette affliction qui vient de la considération de nos misères spirituelles, et qui est un gage de salut, j'ai invoqué le Seigneur qui est miséricordieux, puisqu'il nous appelle au salut, et qu'il ne nous châtie que pour nous pardonner si nous nous redressons. Reposons-nous dans celui qui nous a délivrés de cette mort de l'impie qui est un labeur sans fin, pour nous donner un repos accompagné de vigilance. Le Seigneur nous a donc délivrés de la mort des impies ou de la mort éternelle quand il nous a délivrés du péché ; c'est au péché que notre corps doit mourir pour que nous plaisions au Seigneur.

1. « J'ai aimé le Seigneur, parce qu'il écoutera la voix de ma prière [1] ». Que tel soit le chant de toute âme éloignée du Seigneur, le chant de toute brebis qui s'était égarée, le chant de tout enfant qui était mort et qui est ressuscité, qui était perdu et qui est retrouvé [2]; le chant de notre âme, ô frères et enfants bien-aimés. Instruisons-nous de nos devoirs avec une ferme constance et chantons avec les saints : « J'ai aimé le Seigneur, « parce qu'il écoutera la voix de ma prière ». La cause de notre amour pour Dieu est-elle bien, « parce qu'il exaucera la voix de ma « prière ? » Ne l'aimons-nous pas plutôt parce qu'il nous a exaucés ? ou l'aimons-nous afin qu'il nous exauce ? Que signifie donc : « J'ai « aimé parce qu'il exaucera ? » Serait-ce parce que, d'ordinaire, l'amour s'enflammant par l'espérance, le Prophète nous dirait alors qu'il a aimé, parce qu'il a espéré que le Seigneur exaucerait la voix de sa prière ?

2. Mais d'où lui est venue cette espérance ? C'est, nous répond-il, « parce qu'il a incliné « son oreille vers moi, et que je l'ai invoqué « pendant les jours de ma vie [3] ». Je l'ai donc aimé parce qu'il m'exaucera, et il m'exaucera parce qu'il a incliné son oreille vers moi. Mais, ô âme de l'homme, comment sais-tu que Dieu a incliné son oreille vers toi, si tu n'as dit : J'ai cru ? Voilà donc les trois vertus qui demeurent ici-bas, la foi, l'espérance et la charité [4]. Parce que tu as cru, tu as espéré, et parce que tu as espéré, tu as aimé ; maintenant si je demande comment l'âme a cru que Dieu inclinait son oreille pour l'écouter, ne peut-elle point me répondre : « C'est lui « qui nous a aimés le premier, au point de ne « pas épargner son propre Fils, et de le livrer « pour nous tous [1] ? Comment pourront-ils « l'invoquer s'ils ne croient en lui ? » dit le Docteur des nations, « et comment croire en « lui, s'ils n'en ont entendu parler ? et comment en entendre parler, si on ne le leur « prêche ? et comment y aura-t-il des prédicateurs si on ne les envoie [2] ? » Or, à la vue de tout ce que Dieu a fait pour moi, comment ne croirais-je pas qu'il a incliné son oreille vers moi ? Et il a tellement signalé son amour pour nous, que le Christ est mort pour les impies [3]. C'est donc parce qu'ils m'ont apporté tant de grâces, ces hommes dont les pieds sont beaux, qui ont annoncé la paix, annoncé les biens [4], et prêché que tout homme qui aura invoqué le nom du Seigneur sera sauvé [5], c'est pour cela que j'ai cru que Dieu inclinait son oreille vers moi, et que je l'ai invoqué en mes jours.

3. Et quels sont ces jours dont tu nous dis : « En mes jours j'ai invoqué le Seigneur ? » Ces jours peut-être qui ont fermé la plénitude du temps, alors que Dieu a envoyé son Fils [6], lui qui avait déjà dit : « Je t'ai exaucé au temps « marqué, je t'ai aidé au jour du salut [7] ? » Tu as entendu de la bouche d'un prédicateur, dont les pieds étaient beaux : « Voici « maintenant le temps favorable, voici les

[1] Ps. CXIV, 1. — [2] Luc, XV, 6, 24. — [3] Ps. CXIV, 2. — [4] I Cor. XIII, 13.

[1] Rom. VIII, 32.— [2] Id. X, 14, 15.— [3] Id. V, 8, 9.— [4] Isa. LII, 7. — [5] Joel. II, 32. — [6] Gal. IV, 4. — [7] Isa. XLIX, 8.

« jours du salut [1] »; et alors tu as cru, et dans ces jours tu as invoqué, et tu as dit : « Seigneur, mon Dieu, délivrez mon âme [2] ». Cela est vrai, et pourtant je puis appeler plus justement mes jours, les jours de ma misère, les jours de ma mortalité, les jours qui me viennent d'Adam, jours pleins de labeur et de fatigue, jours du vieil homme et de la corruption. Car je suis à terre, « et plongé « dans la vase de l'abîme [3] »; et dans un autre Psaume je me suis écrié : « Voilà que vous « avez fait vieillir mes jours [4]. C'est pendant « ces jours que je vous ai invoqué ». Mes jours sont donc bien différents des jours de mon Dieu. J'appelle mes jours ceux que je me suis faits à moi-même, par cette audace qui m'a porté à me séparer de lui. Et comme il règne partout, comme il est tout-puissant, tenant tout dans ses mains, j'ai mérité la prison, c'est-à-dire que j'ai dû subir les ténèbres de l'ignorance et les entraves de la mortalité. « Je vous ai donc invoqué en mes jours », parce que c'est moi qui crie dans un autre Psaume : « Délivrez mon âme de la prison [5] ». Et comme le Seigneur m'a secouru au jour de ce même salut qu'il m'a procuré, voilà que le gémissement des captifs a monté en sa présence [6]. C'est en effet dans ces jours qui sont les miens que « les douleurs de la mort « m'ont environné, que les périls de l'enfer « m'ont saisi [7] »; et ils ne me trouveraient point si je n'étais loin de vous. Ils me tiennent donc maintenant en leur pouvoir, et moi je ne les trouvais point, moi qui mettais ma joie dans les prospérités de ce monde, où les périls de l'enfer sont plus trompeurs encore.

4. Mais quand, à mon tour, « j'ai rencontré « la tribulation et la douleur, j'ai invoqué le « nom de mon Dieu [8] ». Je ne connaissais point cette affliction, cette douleur très-utile, affliction dont vient nous décharger celui auquel il est dit : « Donnez-nous votre secours « dans l'affliction, car le salut qui vient de « l'homme est trompeur [9] ». Pour moi, je croyais que ce vain salut de l'homme pourrait me procurer de la joie et de l'allégresse; mais quand j'ai entendu cette parole du Seigneur : « Bienheureux ceux qui pleurent « parce qu'ils seront consolés [10] », je n'ai pas attendu pour pleurer, la perte de ces biens temporels qui me procuraient un funeste plaisir, mais j'ai considéré cette misère qui est en moi, et qui me fait trouver la joie dans ces biens que je crains de perdre, et que je ne puis néanmoins retenir; je l'ai considérée avec attention et avec courage, et j'ai vu que non-seulement j'étais tourmenté par les revers de cette vie, mais que ses prospérités elles-mêmes étaient un lourd fardeau; et ainsi « J'ai trouvé la tribulation et la dou« leur » que je ne connaissais pas, « et j'ai « invoqué le nom du Seigneur. O Dieu, déli« vrez mon âme [1]. Malheureux homme que « je suis, qui me délivrera du corps de cette « mort, sinon la grâce de Dieu par Jésus« Christ Notre-Seigneur [2] ? » Que le peuple de Dieu s'écrie dès lors : « J'ai rencontré la tri« bulation et la douleur, et j'ai invoqué le « nom de mon Dieu ». Qu'elles nous entendent, ces nations qui sont en arrière, et qui n'invoquent point encore le nom du Seigneur; qu'elles nous entendent, qu'elles cherchent afin de rencontrer la douleur et la tribulation, et d'invoquer aussi le nom du Seigneur, et d'être sauvées. Nous ne leur parlons point de la sorte, afin qu'elles cherchent une misère qu'elles n'auraient point, mais afin qu'elles trouvent cette misère qu'elles ont sans la connaître. Ce que nous leur souhaitons, ce n'est point qu'elles manquent de ces biens terrestres qui leur sont nécessaires pendant cette vie mortelle; mais qu'elles pleurent de ce qu'ayant perdu les biens du ciel qui les rassasiaient, elles aient mérité d'avoir besoin de ces biens de la terre qui ne procurent aucune jouissance durable, et qui n'ont d'utilité qu'en cette vie temporelle. Telle est la misère qu'ils doivent reconnaître et pleurer; et leurs larmes deviendront bienheureuses en celui qui n'a point voulu pour ces peuples un malheur éternel.

5. « Le Seigneur est plein de clémence et « de justice, notre Dieu se plaît à faire misé« ricorde [3] ». Dieu donc est miséricordieux, il est juste, il pardonne : miséricordieux d'abord, parce qu'il a incliné son oreille vers moi; et j'ignorerais que Dieu se fût approché de moi pour entendre mes paroles, si je n'avais été excité à l'invoquer par ceux dont les pieds sont beaux. Qui donc a fait appel au Seigneur, sinon celui que le Seigneur a tout

[1] II Cor. VI, 2. — [2] Ps. CXIV, 5.— [3] Id. LVIII, 3.— [4] Id. XXXVIII, 6. — [5] Id. CXLI, 8. — [6] Id. LXXVIII, 11. — [7] Id. CXIV, 3.— [8] Id. 4. — [9] Id. LIX, 13. — [10] Matth. V, 5.

[1] Ps. CXIV, 4. — [2] Rom. VII, 24, 25. — [3] Ps. CXIV, 5.

d'abord appelé? Voilà donc tout d'abord sa miséricorde. Il est juste, parce qu'il châtie, et il est encore miséricordieux, parce qu'il reçoit celui qu'il a châtié. « Car le Seigneur flagelle « celui qu'il reçoit au nombre de ses en- « fants [1] ». Et ma douleur dans le châtiment doit être moins vive pour moi que la joie de mon adoption. Comment « le Seigneur qui « garde les petits enfants [2] », ne châtierait-il pas ceux qu'il fera grandir pour être ses héritiers ? Quel est l'enfant que son père n'assujétit pas à la discipline [3] ? « Je me suis « humilié, et il m'a sauvé ». C'est donc à l'humilité que je dois mon salut. Que le médecin fasse une incision, ce n'est point là un châtiment, mais une douleur salutaire.

6. « O mon âme, rentre donc dans ton repos, « puisque le Seigneur t'a comblée de biens ». Repose-toi, non à cause de tes mérites ou de tes propres forces; mais parce que le Seigneur t'a comblée de ses biens; car, ajoute le Prophète, « il a délivré mon âme de la « mort [4] ». Il est étonnant, mes frères bien-aimés, qu'après avoir invité son âme à goûter le repos, parce qu'elle est comblée des biens du Seigneur, le Prophète ajoute : « Parce « qu'il a délivré mon âme de la mort ». Son âme serait-elle donc en repos, parce qu'elle est délivrée de la mort? N'est-ce pas plutôt dans la mort que l'on croit trouver le repos? Quelle est enfin l'action de celui dont la vie est un repos, et dont la mort est un labeur? Telle doit être l'action de l'âme, qu'elle tende à une paisible sécurité, et non à l'accroissement d'un labeur incessant. Elle est en effet délivrée de la mort par la grâce de celui qui l'a prise en pitié, et qui a dit : « Venez à moi, « vous tous qui êtes chargés, et je vous soula- « gerai. Prenez mon joug sur vous, et appre- « nez de moi que je suis doux et humble de « cœur, et vous trouverez le repos de vos « âmes; car mon joug est doux et mon far- « deau léger [5] ». L'action de l'âme qui cherche le repos doit donc être douce et humble, puisqu'elle suit le Christ qui est sa voie; et toutefois, elle ne doit pas être lente et paresseuse, afin qu'elle puisse achever sa course, ainsi qu'il est écrit : « Achevez vos œuvres « avec douceur [6] ». Achevez vos œuvres, est-il dit, afin que la douceur ne dégénère pas en négligence. Car il n'en est pas alors comme en cette vie, où le repos du sommeil répare nos forces pour un nouveau travail; mais la bonne action nous conduit à un repos accompagné de vigilance.

7. Or, tout cela est l'œuvre, est le bienfait de ce Dieu dont il est dit : « Puisque le Sei- « gneur m'a comblé de biens, puisqu'il a dé- « livré mon âme de la mort, mes yeux des « larmes, et mes pieds de la chute [1] ». Voilà ce que le Seigneur accomplit en espérance dans celui qui ressent les liens de la chair, et celui-ci le chante avec joie. Car il est vrai de dire : « Je me suis humilié, et le Seigneur « m'a sauvé ». Mais elle est vraie aussi cette autre parole de l'Apôtre : « Que nous sommes « sauvés par l'espérance [2] ». Quant à cette mort dont nous sommes délivrés, il est juste de dire que cela s'est accompli, si nous l'entendons de la mort des incrédules, dont le Seigneur a dit : « Laissez les morts ensevelir « leurs morts [3] »; et le Prophète dans un autre psaume : « Les morts ne vous loueront point, « Seigneur, non plus que tous ceux qui des- « cendent dans l'enfer, mais nous qui vivons, « nous bénissons le Seigneur [4] ». Telle est donc la mort dont tout fidèle a raison de croire que son âme est exempte par cela même qu'elle a passé de l'incrédulité à la foi. De là cette parole du Sauveur : « Celui qui « croit en moi passe de la mort à la vie [5] ». Le reste ne s'accomplit que par l'espérance dans ceux qui n'ont pas encore quitté cette vie. Maintenant, en effet, quand nous pensons à nos chutes si périlleuses, nos yeux ne cessent de verser des larmes; mais il éloignera les larmes de nos yeux, quand il préservera nos pieds de tout faux pas. Car nos pieds ne seront plus exposés à la chute, quand il n'y aura plus rien de glissant dans notre faible chair. Maintenant, quoique notre voie soit ferme, puisque c'est le Christ lui-même; néanmoins, parce que nous soumettons notre chair, qu'il nous est ordonné de dompter; dans ces mêmes œuvres par lesquelles nous la châtions pour l'assujétir, c'est un bonheur de ne pas succomber; quant à ne pas glisser, qui en est capable ?

8. Aussi, parce que nous sommes dans la chair, sans être néanmoins dans la chair, (nous sommes dans la chair à cause de ce lien qui n'est pas encore brisé : « qu'il serait plus

[1] Hébr. XII, 6. — [2] Ps. CXIV, 6. — [3] Hébr. XII, 7. — [4] Ps. CXIV, 7, 8. — [5] Matth. XI, 28-30. — [6] Eccli. III, 19.

[1] Ps CXIV, 8. — [2] Rom. VIII, 24. — [3] Matth. VIII, 22. — [4] Ps. CXIII, 17, 18. — [5] Jean, V, 24.

« avantageux de rompre pour être avec le « Christ [1] »; mais nous ne sommes pas dans la chair en ce sens que nous avons donné à Dieu les prémices de l'esprit, si toutefois nous pouvons dire que « notre conversation est « dans le ciel [2] » et que nous sommes agréables à Dieu par la tête, tandis que nous sentons glisser nos pieds, qui paraissent l'extrémité de notre âme), écoute comment il y a une espérance dans ce même psaume qui paraît chanter ce qui est accompli déjà : « Il a « délivré, dit le Prophète, et mes yeux de « leurs larmes, et mes pieds de toute chute »; et toutefois il n'ajoute point : Je plais ; mais bien : « Je plairai au Seigneur, dans la terre « des vivants [3] »; montrant assez par là qu'il n'est point encore agréable au Seigneur dans cette partie de lui-même, qui est la région des morts, c'est-à-dire en sa chair mortelle. « Ceux qui sont dans la chair ne sauraient « plaire à Dieu ». C'est pourquoi cette parole que l'Apôtre ajoute : « Quant à vous, vous « n'êtes point dans la chair », doit s'entendre en ce sens, que « le corps est véritablement « mort au péché, tandis que l'esprit est vivant « à cause de la justice »; or, c'est par cet esprit qu'ils plaisaient à Dieu, puisque c'est par lui qu'ils n'étaient pas dans la chair. Qui pourrait plaire au Dieu vivant, tandis qu'il est dans un corps mort? Que dit l'Apôtre? « Si l'esprit « de celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'en-

[1] Philipp. I, 23. — [2] Id. III, 20. — [3] Ps. CXIV, 9.

« tre les morts habite en vous; celui qui a « ressuscité le Christ d'entre les morts don- « nera aussi la vie à vos corps mortels à cause « de l'esprit qui habite en vous [1] ». C'est alors que nous serons dans la terre des vivants, que nous plairons complétement au Seigneur, et que rien de nous mêmes ne nous tiendra éloignés. « Tant que nous sommes dans un « corps, nous sommes éloignés du Seigneur [2] »; et plus nous en sommes éloignés, plus nous sommes éloignés aussi de la région des vivants. « Mais nous avons la confiance, et nous « pensons qu'il est avantageux pour nous « d'être séparés de ce corps, afin de demeurer « dans le Seigneur; c'est pourquoi nous « nous efforçons de lui être agréables, soit « que nous soyons éloignés, soit que nous « soyons en sa présence [3] ». C'est là notre ambition pendant cette vie, parce que nous attendons la délivrance de notre corps [4]; mais quand la mort aura été absorbée dans la victoire, quand ce corps corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, quand ce corps mortel aura revêtu l'immortalité [5], alors il n'y aura ni pleurs, ni chute, et il n'y aura aucune chute, parce qu'il n'y aura aucune corruption. Dès lors nous ne chercherons plus à plaire à Dieu, mais nous lui plairons d'une manière absolue, dans la région des vivants.

[1] Rom. VIII, 8-11. — [2] II Cor. V, 6. — [3] Id. 8, 9. — [4] Rom. VIII, 23. — [5] I Cor. XV, 53, 54.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXV.

SERMON AU PEUPLE.

CHANT DES MARTYRS.

Prêcher le Christ, c'est conformer ses mœurs à la foi, autrement on aurait la vérité à la bouche, le mensonge dans le cœur; c'est encourir la réprobation. D'autres croient sans prêcher, retiennent le talent sans le faire fructifier, et sont aussi réprouvés. Le fidèle serviteur croit et prêche; sa parole lui vaut de nombreuses persécutions sans que la vérité en souffre aucune atteinte. Dans son extase il a compris qu'il ne pouvait compter sur lui-même, parce que l'homme est menteur et que Dieu seul peut donner la vérité. Mais que rendra-t-il au Seigneur en échange de cette vérité? Ce qui vient de lui, le calice du salut, ou la force de souffrir. De lui-même il n'est que l'esclave, mais en servant de bonne volonté, il devient le fils de la Jérusalem libre, ou de l'Eglise. Alors il se glorifie en Dieu qui a brisé ses liens; il s'offre lui-même au milieu de cette Jérusalem ou de l'Eglise répandue par toute la terre, comme le prouve le psaume suivant : Peuples, célébrez tous les louanges du Seigneur, qui demeure ferme dans ses promesses comme dans ses menaces.

1. Votre sainteté, mes frères, connaît sans doute ce mot de l'Apôtre: « La foi n'est point « l'apanage de tous [1] ». Et vous n'ignorez pas que le nombre des infidèles est le plus grand ; aussi le Prophète s'est-il écrié : « Seigneur, qui a « cru à notre parole [2] ? » C'est parmi ces incrédules que l'on peut ranger ceux dont l'Apôtre a dit: « Tous cherchent leurs intérêts « et non ceux du Christ [3] ». Et ailleurs il dit que ces hommes annoncent la parole de Dieu non par un vrai zèle, mais par occasion ; non pas d'une manière chaste [4], c'est-à-dire qu'ils n'ont ni intention pure, ni charité sincère. Autres, en effet, étaient leurs sentiments, que laissaient voir leurs mœurs, et autre leur prédication, qui leur attirait l'estime des hommes par les saintes vérités qu'ils prêchaient. Aussi l'Apôtre a-t-il encore dit de ces hommes qu'« ils ne servent point le Dieu « qu'ils prêchent, mais leur ventre [5] ». Et toutefois, il leur permet de prêcher le Christ. Bien que leur foi, en effet, non plus que leurs actions, ne pût aboutir qu'à la mort, toutefois ils prêchaient des vérités qui eussent pu sauver ceux qui les eussent embrassées par la foi ; car ils ne prêchaient rien qui fût en dehors des règles de la foi. Autrement ils fussent tombés sous cet anathème de l'Apôtre : « Si quelqu'un », nous dit-il, « vous annonce « d'autres vérités que celles que vous avez « reçues, qu'il soit anathème [6] ». Or, ce n'est pas prêcher le Christ, que prêcher la fausseté, puisque le Christ est vérité [1]. Et toutefois, l'Apôtre dit de ces derniers qu'ils annoncent le Christ, bien qu'ils ne le fassent point d'une manière pure, c'est-à-dire bien qu'ils n'agissent point avec un esprit simple et pur, et avec la foi sincère qui agit par la charité [2]. Pleins des terrestres convoitises, ils annonçaient le royaume des cieux, et avaient ainsi la fausseté dans le cœur, la vérité sur la langue. Or, l'Apôtre, sachant bien que ceux qui avaient cru à l'Evangile, sur la prédication de Judas, étaient sauvés, donne à ceux-ci cette liberté de prêcher : « Pourvu que le « Christ soit annoncé, peu importe que ce « soit par occasion ou par un vrai zèle [3] ». Ils n'annoncent pas moins la vérité, bien que ce ne soit point dans la vérité, c'est-à-dire avec une intention pure. Ils prêchent ce qu'ils ne croient point, et c'est pour cela qu'ils sont réprouvés; bien qu'ils soient utiles à ceux que le Seigneur daigne avertir ainsi : « Faites ce « qu'ils vous disent et non ce qu'ils font, car « ce qu'ils disent, ils sont loin de le faire [4] ». Pourquoi, sinon parce qu'ils ne croient point l'utilité de ce qu'ils prêchent ? Il en est d'autres qui croient, sans prêcher ce qu'ils croient, retenus par la tiédeur ou par la crainte. Et ce serviteur qui avait reçu un talent, ne s'entendit pas moins appeler : Méchant et lâche serviteur [5], parce qu'il ne l'avait point mis à profit. Dans un autre endroit de l'Evangile, il est dit que beaucoup

[1] II Thess. III, 2. — [2] Isa. LIII, 1; Rom. X, 16. — [3] Philipp. II, 21. — [4] Id. I 27. — [5] Rom. XVI, 18. — [6] Gal. I, 9.

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Gal. V, 6. — [3] Philipp. I, 18. — [4] Matth. XXIII, 3. — [5] Id. XXV, 26.

de princes des Juifs crurent en Jésus, mais qu'ils ne professaient point leur foi au dehors, de peur d'être chassés de la synagogue : ils ne laissent pas d'être désapprouvés et condamnés. Car l'Evangéliste ajoute : « Ils préféraient la « gloire des hommes à la gloire de Dieu [1] ». Si donc une juste réprobation flétrit et ceux qui ne croient pas à la vérité qu'ils prêchent, et ceux qui ne prêchent pas la vérité qu'ils croient, à qui donnerons-nous le nom de serviteur fidèle, sinon à celui à qui le Christ adresse ces paroles : « Courage, bon serviteur, « parce que tu as été fidèle en peu de choses, « je t'établirai sur beaucoup, entre dans la « joie de ton Seigneur [2] ? » Un tel serviteur ne parle donc point avant de croire, et ne se tait point dès qu'il croit, de peur, ou qu'en faisant valoir pour les autres ce qui lui est confié, il n'en garde rien pour lui, ou qu'il n'en retire aucun profit, parce qu'il ne l'aura point fait valoir. Voici, en effet, ce qui est dit : « Celui qui possède, on lui donnera ; « mais à celui qui n'a pas, on ôtera même « ce qu'il a [3] ».

2. Qu'il dise alors, ce bon serviteur qui chante *Alleluia*, c'est-à-dire qui offre un sacrifice de louanges à ce même Dieu qui doit lui dire un jour : « Entre dans la joie de ton « Seigneur » ; qu'il tressaille et qu'il chante : « J'ai cru, et c'est pourquoi j'ai parlé [4] ». C'est-à-dire, j'ai cru d'une manière parfaite. Refuser de prêcher ce que l'on croit, ce n'est point avoir une foi parfaite. Car une des obligations de la foi, c'est de croire aussi cette parole : « Celui qui me confessera devant les hommes, « moi aussi je le confesserai devant les anges « de Dieu [5] ». Ce fidèle serviteur n'est pas ainsi appelé, en effet, parce qu'il a reçu de son maître, mais parce qu'il a dépensé et gagné. De même dans notre psaume, il n'est pas dit : J'ai cru et j'ai parlé ; mais le Prophète confesse qu'il a parlé parce qu'il a cru. Car il a cru en même temps que parler lui donnait une récompense à espérer, et que se taire lui laissait craindre un châtiment. « J'ai « cru », dit-il, « et c'est pourquoi j'ai parlé ; « pour moi, j'ai subi des humiliations à « l'excès ». Il a passé par des tribulations nombreuses à cause de la parole qu'il gardait fidèlement, qu'il annonçait fidèlement ; il a subi des humiliations excessives, et c'est là ce qu'ont redouté « ceux qui ont « préféré la gloire des hommes à la gloire « de Dieu ». Mais pourquoi cette expression : « Quant à moi ? » Il devrait dire tout simplement : j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé, et j'ai subi des humiliations à l'excès. Pourquoi ajouter « quant à moi », sinon pour nous montrer que l'homme peut bien subir des humiliations de la part de ceux qui contredisent la vérité, mais que cette vérité qu'il croit et qu'il prêche n'en souffre aucune atteinte ? De là vient que l'Apôtre disait en parlant de ses chaînes : « Mais la parole de « Dieu n'est point enchaînée [1] ». De même le Psalmiste, ou plutôt en sa personne les saints témoins de Dieu, c'est-à-dire les martyrs : « J'ai cru, et c'est pourquoi j'ai parlé ; quant à « moi », non point la vérité que j'ai embrassée, non point la parole que j'ai portée ; mais, « moi j'ai été humilié à l'excès».

3. « J'ai dit dans mon extase : Tout homme « est menteur [2] ». Le Prophète par extase entend cette frayeur qui s'empare de la faiblesse humaine, sous la menace des persécutions, ou bien en face des tourments ou de la mort. Tel est le sens que nous donnons à cette expression, parce qu'on retrouve dans le psaume le cri des martyrs. Ce mot d'extase, il est vrai, peut s'entendre aussi de cet état de l'âme hors d'elle-même, non plus sous l'impression de la peur, mais par l'effet d'une révélation sur naturelle. « Pour moi, j'ai dit dans mon ex- « tase : Tout homme est menteur ». Dans son effroi il a considéré sa faiblesse, et a vu qu'il ne devait point compter sur lui-même. Car en ce qui regarde l'homme, il est menteur ; mais la grâce de Dieu l'a rétabli dans la vérité, de peur que, cédant aux persécutions de ses ennemis, il ne tût ou même n'abjurât la vérité qu'il avait embrassée ; ainsi qu'il en fut de saint Pierre, qui comptait sur lui-même, et qui avait besoin d'apprendre à n'y point compter à l'avenir. Et si nul ne doit mettre sa confiance dans un homme, il ne saurait compter sur lui-même, puisqu'il est homme. Dans la crainte qui l'a saisi, le prophète a donc vu avec raison que tout homme est menteur ; car ceux que la peur n'affole point de manière à céder aux persécutions par le mensonge, agissent non par leurs propres forces, mais par la grâce de Dieu. Il est donc bien vrai de dire que « tout homme est

[1] Jean, XII, 42, 43.— [2] Matth. XXV, 23.— [3] Id. XIII, 12 ; XXV, 29. — [4] Ps. CV, 1. — [5] Matth. X, 32.

[1] II Tim. II, 9. — [2] Ps. CXV, 11.

« menteur » ; mais que Dieu est véridique, lui qui a dit : « Je l'ai dit : vous êtes tous des « dieux, tous, les enfants du Très-Haut ; et « néanmoins, vous mourrez comme des « hommes, vous tomberez comme un des « princes [1] ». Dieu console ici les humbles, il les remplit non-seulement de cette foi qui leur fait croire la vérité, mais de cette confiance qui la fait prêcher, s'ils persévèrent dans la soumission au Seigneur, s'ils n'imitent point l'un des princes ou le diable qui ne s'est point maintenu dans la vérité et qui est tombé. Car si tout homme est menteur, moins ils seront hommes, et moins ils seront menteurs ; et alors ils seront des dieux, les fils du Très-Haut.

4. Le peuple si dévoué des martyrs considère comment le Seigneur dans sa miséricorde n'abandonne point l'infirmité humaine, dont la vue a fait dire en tremblant : « Tout « homme est menteur » ; comment il daigne consoler les humbles, remplir de confiance ceux qui tremblaient, en sorte que leur cœur déjà presque mort reprend une vie naturelle, et qu'ils ne mettent plus leur confiance en eux-mêmes, mais en celui qui ressuscite les morts [2], qui rend éloquentes les langues des enfants [3], qui nous dit : « Quand ils vous tra- « duiront, ne vous mettez point en peine de « ce que vous devez dire ; ce qu'il vous faudra « dire vous sera inspiré à l'heure même ; car « ce n'est point vous qui parlez, mais l'Esprit « de votre Père qui parle en vous [4] ». Voilà ce que considère celui qui avait dit : « Dans « mon extase, je l'ai dit : tout homme est « menteur » ; et voyant que, par la grâce de Dieu, lui-même est devenu véridique : « Que « rendrai-je au Seigneur, s'écrie-t-il, pour « tous les biens qu'il m'a rendus [5] ? » Il ne dit point, pour tous les biens qu'il m'a accordés, mais : « pour tout ce qu'il m'a rendu ». Qu'avait donc fait l'homme auparavant, pour que les dons de Dieu ne fussent point une simple faveur, mais une rétribution ? Qu'avait fait l'homme, sinon des fautes ? Dieu a donc rendu le bien pour le mal ; lui à qui les hommes rendent le mal pour le bien. Voilà en effet ce que lui ont rendu ceux qui ont dit : « C'est là l'héritier, venez et tuons-le [6] ».

5. Mais l'interlocuteur cherche ce qu'il doit rendre au Seigneur, et il ne trouve rien, sinon les biens que le Seigneur lui a rendus. « Je prendrai », dit-il, « le calice du salut, et « j'invoquerai le nom du Seigneur [1] ». O homme, que ton péché a fait menteur, que la grâce de Dieu a rendu véridique, et qui n'es plus homme dès lors, qui t'a donné ce calice du salut, que tu prendras pour invoquer le nom du Seigneur, et le remercier de tous les biens qu'il t'a rendus ? Qui, sinon celui qui a dit : « Pouvez-vous boire le calice que « je boirai moi-même [2] ? » Qui t'a donné la force de souffrir comme lui, sinon celui qui a, le premier, souffert pour toi ? De là vient que « la mort de ses saints est précieuse « aux yeux du Seigneur [3] ». Il l'a achetée de ce même sang qu'il avait répandu pour le salut de ses serviteurs, afin que ces serviteurs n'hésitassent point à répandre leur sang pour lui ; ce qui néanmoins serait un avantage pour eux, et non pour le Seigneur.

6. Que l'esclave acheté à un si grand prix reconnaisse donc sa condition d'esclave, et qu'il dise : « Je suis votre serviteur, ô mon « Dieu, et le fils de votre servante [4] ». Il est donc tout à la fois esclave acheté, et fils de la servante. A-t-il été aussi acheté avec sa mère ? Ou bien, parce qu'il est né dans la maison de son maître, et dès lors dépouillé à cause du péché de sa fuite, est-il esclave acheté, parce qu'il a été racheté ? Il est en effet le fils de la servante, en ce sens que toute créature est soumise au Créateur, et doit au véritable maître un véritable service, qui lui vaut la liberté quand elle le fait pleinement ; et voilà que lui vient du Seigneur la grâce de le servir de gré et non par nécessité. Le Prophète est donc fils de cette Jérusalem céleste, qui est notre mère d'en haut, notre mère à tous, et notre mère libre [5]. Libre du péché, mais esclave quant à la justice ; et c'est à ses fils, pèlerins en cette vie, que l'on dit : « Vous « êtes appelés à la liberté [6] ». Puis le même Apôtre les réduit ensuite à l'esclavage : « As- « sujétissez-vous les uns aux autres par la « charité [7] ». Puis il leur dit encore : « Lors- « que vous étiez esclaves du péché, vous vous « affranchissiez de la justice ; maintenant que « vous êtes affranchis du péché et devenus « esclaves de Dieu, le fruit que vous en tirez « est votre sanctification, et la fin sera la vie « éternelle [8] ». Qu'il dise donc à Dieu, cet

[1] Ps. LXXXI, 6, 7. — [2] II Cor. I, 9. — [3] Sag. X, 21. — [4] Matth. X, 19, 20. — [5] Ps. CXV, 12. — [6] Matth. XXI, 38.

[1] Ps. CXV, 13. — [2] Matth. XX, 22. — [3] Ps. CXV, 15. — [4] Id. 16. — [5] Gal. IV, 26. — [6] Id. V, 13. — [7] Ibid. — [8] Rom. VI, 20, 22.

esclave : Il en est beaucoup, Seigneur, qui se disent martyrs, beaucoup qui se disent serviteurs, parce qu'ils en appellent à votre nom, sous le voile de telle hérésie, de telle erreur ; mais comme ils sont en dehors de votre Eglise, ils ne sont point les fils de votre servante : « Pour moi, je suis votre serviteur « et fils de votre servante ».

7. « Vous avez brisé mes liens, et je vous « offrirai un sacrifice de louanges [1] ». Je n'ai trouvé en moi aucun mérite lorsque vous avez brisé mes liens ; aussi vous dois-je un sacrifice de louanges : bien que je me glorifie d'être votre serviteur et le fils de votre servante, ce n'est point en moi, mais bien en vous, Seigneur, mon Dieu, que je me glorifie, puisque vous avez rompu mes liens, afin qu'en revenant de mes erreurs, je vous fusse attaché.

8. « J'accomplirai mes vœux au Seigneur [2] ». Quels vœux accompliras-tu ? Quelles victimes as-tu promises ? Quel encens ? Quels holocaustes ? N'as-tu pas en vue ce que tu disais tout à l'heure : « Je prendrai le calice du salut, « et j'invoquerai le nom du Seigneur, et je « vous offrirai un sacrifice de louanges ? » Et en effet, celui qui réfléchit à ce qu'il doit promettre au Seigneur, aux vœux qu'il doit lui rendre, qu'il se voue lui-même, et qu'il s'offre à Dieu. Voilà ce que le Seigneur exige, et ce qui lui est dû. « Rendez à César ce qui est à « César, et à Dieu ce qui est à Dieu [1] », disait le Seigneur en regardant une pièce de monnaie. On rend à César l'argent frappé à son effigie : que l'on rende à Dieu son image.

[1] Ps. cxv, 17. — [2] Id. 18.

9. Mais quiconque se souvient qu'il n'est pas seulement serviteur de Dieu, qu'il est encore le fils de sa servante, comprend où il doit rendre ses vœux au Seigneur, en se conformant au Christ et en prenant le calice du salut. « A l'entrée de la maison du Seigneur », dit le Prophète. Cette maison de Dieu est aussi la servante de Dieu, et quelle est la maison de Dieu, sinon son peuple ? Aussi le Prophète a-t-il ajouté : « En présence de tout « son peuple ». Déjà il nomme plus clairement sa mère. Qu'est ce, en effet, que son peuple, sinon, comme il le dit ensuite : « Au « milieu de vous, ô Jérusalem [2] ». C'est alors que l'offrande est agréable au Seigneur, quand elle est faite en paix et avec un esprit de paix. Or, ceux qui ne sont point fils de cette servante, ont préféré la guerre à la paix. Mais, de peur qu'on ne s'imagine que cette entrée de la maison du Seigneur et tout ce peuple désignent le peuple juif, parce que le Prophète a terminé le psaume en disant : « Au milieu « de vous, ô Jérusalem », nom qui fait l'orgueil des Israélites selon la chair, écoutez le psaume suivant, composé de quatre versets.

[1] Matth. xxii, 21. — [2] Ps. cxv, 19.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXVI.

SUITE DU SERMON PRÉCÉDENT.

« Nations, louez toutes le Seigneur ; peuples, « célébrez tous ses louanges [1] ». Telle est l'entrée de la maison du Seigneur, ou tout ce peuple qui forme la véritable Jérusalem.

Qu'ils écoutent surtout, ceux qui n'ont point voulu être les fils de cette cité, qui se sont eux-mêmes retranchés de la communion de tous les peuples. « Parce que sa miséricorde « s'est affermie sur nous, et que la vérité du « Seigneur demeure éternellement [2] ». La miséricorde et la vérité, voilà deux attributs que je vous ai priés de retenir dans le psaume cent-treizième [1]. « La miséricorde du Seigneur « s'est affermie sur nous », quand la fureur des nations s'est apaisée, cédant à la sainteté de son nom, par lequel nous est venue la délivrance : « Et la vérité du Seigneur de-« meure éternellement », soit dans les promesses qu'il a faites aux justes, soit dans ses menaces contre les impies.

[1] Ps. cxvi, 1. — [2] Id. 2.

[1] Voyez Discours sur le Ps. cxiii, serm. i, num. 13.

DISCOURS SUR LE PSAUME CXVII.

SERMON AU PEUPLE.

CONSTANCE DE L'ÉGLISE.

Cette confession dont le Prophète nous parle est une confession de louanges, dans le sens que lui a donné le Sauveur lui-même. Confessons donc le Seigneur parce qu'il est bon, c'est-à-dire que la bonté est son premier attribut, et parce que sa miséricorde est éternelle. Que les grands et les petits, la maison d'Aaron, la maison d'Israël, que tous ceux qui craignent le Seigneur publient la bonté du Seigneur. Avec son secours nous n'avons à craindre ni les hommes ni le démon ; notre confiance sera en Dieu seul. Les nations ont environné l'Eglise, et les Juifs assailli le Christ, et l'un et l'autre ont été délivrés. Comme les abeilles environnent la ruche pour y déposer le miel, ils ont mis dans le Sauveur la douceur du miel, ils se sont enflammés comme des épines, à sa passion, et en persécutant les martyrs que soutenait le Seigneur, et dont la confiance n'a pas été ébranlée. Cette Eglise qu'ils voulaient perdre raconte les louanges du Seigneur, qui nous a guéris, qui est lui-même la santé, la pierre angulaire de l'édifice, et le jour où il est devenu cette pierre est vraiment son jour. Bénissons alors celui qui nous a éclairés, établissons une fête éternelle et un éternel *alleluia*.

1. Nous avons entendu, mes frères, l'Esprit-Saint qui nous avertit et nous presse d'offrir à Dieu la confession comme un sacrifice. Or, il y a confession de louanges, et confession de nos péchés. Cette confession qui nous fait avouer nos péchés à Dieu, est connue de tout le monde ; et même la multitude peu instruite ne reconnaît guère que cette confession dans les saintes Ecritures : et chaque fois que l'on entend cette expression dans la bouche du lecteur, on entend aussi qu'on se frappe la poitrine. Mais il faut remarquer dans quel sens un autre psaume a dit : « Voilà que j'entrerai « dans le lieu d'un admirable tabernacle ; « jusque dans la maison de Dieu, parmi les « cris de l'allégresse et de la confession, dans « les cantiques de nos joies solennelles [1] ». Il devient évident que le mot de confession, non plus que son expression, ne marque point ici les douleurs de la pénitence, mais bien les joies d'une grande solennité. Si quelqu'un gardait quelque doute en présence d'un témoignage si clair, que répondrait il devant cet autre de l'Ecclesiastique : « Faites les œuvres du Sei« gneur, bénissez-le, donnez à son nom la « magnificence, confessez-le par les paroles « de vos lèvres, par le chant de vos cantiques, « par le son de vos harpes, et vous direz dans « cette confession : Que toutes les œuvres du « Seigneur sont excellentes [2] ? » Il n'est point d'esprit si lourd qui ne puisse comprendre que la confession signifie ici la louange de Dieu ; à moins de pousser la perversité de l'esprit, jusqu'à dire que Notre-Seigneur Jésus-Christ confessait aussi à son Père ses propres péchés. Qu'un impie ose nous le dire, à cause du mot de confession, il nous sera facile de le réfuter par le contexte. Voici en effet ce que dit le Sauveur : « Je vous confesse, ô mon Père, « Dieu du ciel et de la terre; parce que vous « avez dérobé ces mystères aux sages et aux « prudents, pour les révéler aux petits. Oui, « mon Père ; car il vous a plu ainsi [1] ». Qui ne prendra point cette expression pour une louange au Père ? qui ne voit que cette confession n'est point une douleur de l'âme, mais plutôt une joie ; puisque l'Evangéliste a dit avant ces paroles : « A cette heure même, il « fut transporté par l'Esprit-Saint et dit : Je « vous confesse, ô mon Père [2] ? »

2. Si donc, mes bien-aimés, en face de ces témoignages de l'Ecriture, où vous pouvez vous-mêmes en puiser de semblables, il est indubitable que, dans les saintes Lettres, le mot de confession n'a pas seulement le sens d'un aveu des péchés, mais aussi d'une louange en l'honneur de Dieu ; dans ce psaume qui commence par *Alleluia*, louez Dieu, quel sens plus naturel pouvons-nous donner à ces paroles : « Confessez le Seigneur », que celui d'une louange ? On ne saurait plus abréger la louange du Seigneur, qu'en nous disant : « Parce qu'il est bon [3] ». Je ne vois rien de plus grand que cette brièveté ; car la bonté est

[1] Ps. XLI, 5. — [2] Eccli. XXXIX, 19-21.

[1] Luc, X, 21. — [2] Ibid. — [3] Ps. CXVII, 1.

tellement un attribut de Dieu, que le Fils de Dieu lui-même s'entendant appeler : « Bon « maître », par un homme qui ne voyait en lui que la chair, sans comprendre la plénitude de la divinité qui était en lui, et le croyait simplement un homme, lui répondit : « Pour-« quoi m'appeler bon? Nul n'est bon que Dieu « seul [1] ». Qu'est-ce dire autre chose, sinon, si tu veux m'appeler bon, comprends que je suis Dieu ? Toutefois, le Psalmiste s'adresse à un peuple qui, pour nous figurer l'avenir, fut délivré de tout labeur, de la captivité, de l'exil, et de tout mélange avec les impies, faveur qu'il obtint par la grâce de Dieu, qui non-seulement ne lui rendait pas le mal pour le mal, mais lui rendait au contraire le bien pour le mal ; dès lors c'est avec raison que le Prophète ajoute : « Parce que sa miséricorde « est éternelle ».

3. « Que la maison d'Israël publie qu'il est « bon, que sa miséricorde est éternelle. Que la « maison d'Aaron publie qu'il est bon, parce « que sa miséricorde est éternelle. Que tous « ceux qui craignent le Seigneur publient que « sa miséricorde est éternelle [2] ». Vous reconnaissez, je crois, mes frères, quelle est la maison d'Israël, la maison d'Aaron ; l'une et l'autre comprennent ceux qui craignent le Seigneur. Ce sont là ces petits et ces grands que, dans un autre psaume, nous vous avons fait remarquer ; or, réjouissons-nous que la grâce de celui qui est bon, et dont la miséricorde est éternelle, nous a mis de leur nombre ; car ils ont été exaucés, ceux qui ont dit : « Que le « Seigneur vous multiplie, vous et vos en-« fants [3] » ; afin d'ajouter les Gentils à ceux des Israélites qui ont cru en Jésus-Christ, et d'où sont venus les Apôtres nos pères ; ce qui met le comble à l'éminence des parfaits et à l'obéissance des petits. Et dès lors formant l'unité dans le Christ, devenus un seul troupeau sous un seul pasteur, et le corps de cette tête adorable, disons tous, comme un seul homme : « Dans ma tribulation j'ai invoqué « le Seigneur, et il m'a exaucé en dilatant « mon cœur [4] ». Cette affliction qui nous met à l'étroit prend une fin, et cette béatitude où nous passons n'a point de bornes. « Qui donc « oserait accuser les élus de Dieu [5] ? »

4. « Le Seigneur est avec moi, je ne crain-« drai point les efforts d'un homme [6] ». Mais l'Eglise n'a-t-elle d'ennemis que parmi les hommes? L'homme adonné à la chair et au sang est-il donc autre chose que chair et sang? Mais, dit l'Apôtre, « ce n'est point contre la chair « et le sang qu'il nous faut combattre ; mais « contre les puissances et les princes de ce « monde, et de ce siècle ténébreux [1] » : c'est-à-dire, ceux qui dirigent les méchants, les hommes épris du monde, et dès lors des ténèbres ; car nous aussi nous fûmes ténèbres, et maintenant nous sommes lumière en notre Seigneur [2]. « Contre les esprits de malice ré-« pandus dans les airs [3] », dit saint Paul, c'est-à-dire contre le diable et ses anges ; et c'est ce même diable qu'il appelle ailleurs le prince des puissances de l'air [4]. Ecoute maintenant ce qui suit : « Le Seigneur est mon soutien, et « je mépriserai mes ennemis [5] ». De quelque nature qu'il me vienne des ennemis, soit des hommes méchants, soit des esprits de malice, appuyé sur le Seigneur, je les mépriserai, et nous confessons notre Dieu en chantant l'*Alleluia* en son honneur.

5. Mais quand j'aurai bravé mes ennemis de la sorte, que nul homme ne fasse valoir auprès de moi sa bonté, son amitié, pour me forcer à mettre en lui mon espérance. « Car « il est meilleur pour moi de me confier en « Dieu qu'en aucun homme [6] ». Que nul de ces esprits que l'on peut appeler de bons anges, ne s'impose à moi comme si je lui devais ma confiance ; car nul n'est bon, si ce n'est Dieu. Et quand un homme ou un ange paraissent nous venir en aide, quand ils le font par une vraie charité, c'est Dieu qui le fait par eux, lui qui leur a donné une bonté proportionnée. « Donc il est meilleur pour nous d'espérer en « Dieu, que d'espérer dans les princes [7] ». Les anges en effet sont appelés du nom de princes, ainsi que nous lisons en Daniel : « Michel « votre prince [8] ».

6. « Toutes les nations m'ont environné, et « au nom du Seigneur j'en ai tiré vengeance ; « elles m'ont environné de toutes parts, et au « nom du Seigneur j'en ai tiré vengeance [9] ». Quand le Prophète nous dit que toutes les nations l'ont environné, et qu'il en a tiré vengeance, il nous montre les travaux et les victoires de l'Eglise. Mais comme si on lui demandait comment elle a pu surmonter de si

[1] Marc, X, 17, 18. — [2] Ps. CXVII, 2-4. — [3] Id. CXLI, 12-14. — [4] Id. CXVII, 5. — [5] Rom. VIII, 33. — [6] Ps. CXVII, 6.

[1] Ephés. VI, 12. — [2] Id. V, 8. — [3] Id. VI, 12. — [4] Id. II, 2. — [5] Ps. CXVII, 7. — [6] Id. 8. — [7] Id. 9. — [8] Dan. XII, 1. — [9] Ps. CXVII, 10.

grands maux, elle jette les yeux sur le divin modèle, et tout d'abord elle dit qu'elle a souffert dans son chef; puis elle ajoute : « Ils m'ont « serrée de près ». Et c'est avec raison que l'on n'a point ici répété : « Toutes les nations ». Car ce sont les Juifs qui ont agi de la sorte. « Et j'en ai tiré vengeance au nom du Sei« gneur ». Car le peuple fidèle, ou le corps du Christ, a éprouvé des persécutions de la part des Juifs, au sein desquels a pris naissance cette chair auguste qui fut clouée à la croix, et pour lesquels a été fait tout ce qu'ont opéré, en cette vie du temps, son pouvoir immortel et sa divinité cachée sous une chair visible.

7. « Ils m'ont environné, comme un essaim « d'abeilles environne la ruche, ils ont pris « flamme, comme le feu dans les épines, et « j'en ai tiré vengeance, au nom du Sei« gneur [1] ». C'est par l'ordre des choses que l'on peut découvrir ici l'ordre des paroles. Car nous savons que le Seigneur, chef de l'Église, fut environné par ses persécuteurs, comme la ruche est environnée par les abeilles, et le Saint-Esprit nous montre, par cette ingénieuse expression, ce que faisaient les Juifs sans le savoir. C'est le miel que les abeilles font dans les ruches. Et les persécuteurs du Christ nous l'ont rendu plus doux par sa passion même : afin que nous puissions goûter et voir combien le Seigneur est doux [2], lui qui est mort à cause de nos péchés, et ressuscité pour notre justification [3]. Mais le Prophète nous dit ensuite : « Ils se sont enflammés « comme le feu dans les épines », ce qu'il est mieux d'entendre du corps de Jésus-Christ, c'est-à-dire de son peuple répandu dans toute la terre; toutes les nations l'ont environné, puisque c'est des nations qu'il a été formé. « Elles ont pris flamme comme le feu dans « les épines », quand elles soumirent au feu de la persécution cette chair pécheresse qui subit les tourments les plus atroces. « Et j'en « ai tiré vengeance au nom du Seigneur », dit le Prophète; soit que cette malice qui leur faisait persécuter les bons, venant à s'éteindre, ils soient entrés dans le peuple chrétien ; soit que ceux d'entre eux qui ont méprisé en cette vie la voix miséricordieuse qui les appelait, doivent à la fin éprouver la justice qui les condamnera.

8. « On m'a poussé comme un monceau de « sable pour me faire tomber, et le Seigneur « m'a soutenu [1] ». Quoique le nombre des fidèles fût grand, et que la multitude pût en être comparée au sable qui ne peut se nombrer, et fût réunie en un même corps comme en un monceau ; néanmoins, qu'est-ce que l'homme, si vous, Seigneur, ne vous souvenez de lui [2] ? Il ne dit point : La foule des persécuteurs n'a pu l'emporter sur la foule de mes fidèles; mais : « Le Seigneur m'a sou« tenu ». Ces nations persécutrices n'avaient donc aucun moyen d'ébranler et de renverser la multitude des fidèles qui habitaient dans l'unité de la foi, quand ils crurent en celui qui les soutenait tous et chacun en particulier, et partout ; car il n'eût pu faillir à ceux qui l'invoquaient.

9. « Le Seigneur est ma force, il est ma « gloire, il est devenu mon salut [3] ». Qui sont donc ceux qui tombent quand on les pousse, sinon ceux qui veulent être à eux-mêmes leur force, à eux-mêmes leur gloire ? Nul ne succombe dans un combat, sinon celui dont la force a succombé comme la louange. C'est pourquoi celui dont le Seigneur est la force et la louange, ne peut succomber non plus que Dieu lui-même. Aussi le Seigneur est-il devenu leur soutien, non qu'il soit devenu ce qu'il n'était pas auparavant ; mais parce que ces fidèles, en croyant en lui, sont devenus ce qu'ils n'étaient pas ; et que le Christ est devenu non pour lui, mais pour eux, un Sauveur après leur conversion, ce qu'il n'était pas quand ils le fuyaient.

10. « Les voix de l'allégresse et du salut sont « dans la tente des justes [4] » : où ne supposaient que la voix des larmes et de la mort, ceux qui tourmentaient ainsi leur chair. Ils ne comprenaient pas les joies intérieures que les saints puisent dans l'espérance de l'avenir. De là cette parole de l'Apôtre : « Comme si « nous étions tristes, nous qui sommes tou« jours dans la joie [5] » ; et encore : « Et même « nous nous glorifions dans l'affliction [6] ».

11. « La droite du Seigneur a signalé sa « force ». De quelle force veut parler le Psalmiste ? « La droite du Seigneur m'a élevé [7] ». C'est une grande force que grandir l'humilité, déifier un mortel, que tirer la perfection de la faiblesse, la gloire de ce qui est abaissé, la victoire de la souffrance, et le

[1] Ps. CXVII, 12. — [2] Id. XXXIII, 9. — [3] Rom. IV. 25.

[1] Ps. CXVII, 13. — [2] Id. VIII, 5 — [3] Id. 14. — [4] Id. 15. — [5] II Cor. VI. 10. — [6] Rom. V, 3. — [7] Ps. CXVII, 16.

secours de l'affliction ; en sorte que le vrai salut soit la part des persécutés, tandis que les persécuteurs n'auront que ce salut futile qui vient de l'homme. Tout cela est grand. Comment s'en étonner ? Ecoute ce que répète le Psalmiste. Ce n'est point l'homme qui s'est élevé, ni l'homme qui s'est perfectionné, ni l'homme qui s'est élevé en gloire, ni l'homme qui a vaincu, ni l'homme qui s'est procuré le salut : « C'est la droite du « Seigneur qui a signalé sa force ».

12. « Je ne mourrai point, mais je vivrai, « pour raconter les œuvres du Seigneur [1] ». Ces bourreaux accumulant les meurtres, croyaient l'Eglise du Christ exterminée ; et voilà qu'elle raconte les œuvres de Dieu, partout le Christ est la gloire des martyrs. Il a vaincu ceux qui le frappaient par la douleur, les furieux par la patience, les plus violents par la charité.

13. Toutefois, que le corps du Christ, la sainte Eglise, le peuple d'adoption nous dise pourquoi il a enduré tant d'indignes traitements. « Le Seigneur m'a châtié sévèrement, « mais il ne m'a point livré à la mort [2] ». Que cette rage des impies n'attribue rien à ses forces ; elle n'aurait point cette puissance, si elle ne lui était venue d'en haut. Souvent un père de famille fait châtier son enfant par des serviteurs qui sont des scélérats ; et néanmoins c'est au premier qu'il destine son héritage, et des fers aux autres. Quel est cet héritage ? de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, ou bien un fonds de terre, d'agréables jardins ? Vois par où l'on y entre, et comprends ce qu'il est.

14. « Ouvrez-moi », dit-il, « les portes de « la justice ». Voilà que nous en connaissons les portes. Quel est l'intérieur ? « En y en« trant », dit le Prophète, « je confesserai le « Seigneur [3] » ; c'est là une confession de louanges, qui est admirable jusqu'à la maison de Dieu, dans les cris d'allégresse et de la confession, dans les harmonies d'une solennité [4]. Telle est l'éternelle félicité des justes, qui constitue le bonheur de ceux qui habitent la maison du Seigneur, et qui le bénissent dans les siècles des siècles [5].

15. Mais vois comment on entre par les portes de la justice. « Ce sont les portes du Sei« gneur », dit le Prophète, « et c'est par elles « qu'entreront les justes [1] ». Du moins, que nul homme injuste ne puisse les franchir, pour entrer dans cette Jérusalem qui ne reçoit aucun incirconcis, et où l'on dit : « Loin « d'ici les chiens [2] ». Qu'il me suffise, dans mon pèlerinage lointain, « d'avoir habité sous « les pavillons de César, et d'avoir gardé la « paix avec ceux qui n'aimaient pas la paix [3] » ; d'avoir supporté jusqu'à la fin le mélange avec les méchants : mais « voici les portes du « Seigneur, c'est par là qu'entreront les « justes ».

16. « Je vous confesserai, ô mon Dieu, « parce que vous m'avez exaucé et que vous « êtes devenu mon sauveur [4] ». A chaque instant on vous montre que c'est là une confession de louanges ; non celle qui découvre ses plaies au médecin, mais celle qui lui rend grâce de la guérison qu'il lui doit. Et le médecin est aussi la santé.

17. Or, quel est ce médecin ? C'est « la pierre « qu'ont repoussée ceux qui édifiaient ». Car c'est lui qui « est devenu la pierre de l'angle [5], « afin de former en lui ces deux peuples en « un seul homme nouveau, d'établir la paix « entre eux, les réunissant en un même corps « pour les réconcilier avec Dieu [6] ». Et ces deux peuples sont ceux de la circoncision et des Gentils.

18. « C'est le Seigneur qui lui a donné cette « mission [7] » ; c'est-à-dire que le Seigneur l'a établi pierre angulaire. Quoique le Seigneur n'en soit arrivé là que par la souffrance, ce ne sont pas néanmoins ceux qui l'ont fait souffrir qui lui ont donné cette mission. Car ceux qui bâtissaient l'édifice l'ont repoussé ; mais, dans l'édifice invisible qu'il élevait, le Seigneur a posé comme pierre angulaire celle que l'on avait repoussée. « Et c'est là une « merveille pour nos yeux », c'est-à-dire pour les yeux de l'homme intérieur, pour les yeux de ceux qui ont la foi, qui ont l'espérance, qui ont la charité ; non pour les yeux charnels de ceux qui l'ont rejeté parce qu'ils ne voyaient en lui qu'un homme.

19. « Voici le jour que le Seigneur a fait [8] ». Notre interlocuteur se souvient donc d'avoir dit, dans les psaumes précédents : « Le Sei« gneur a incliné son oreille vers moi, et je « l'invoquerai en mes jours [9] » ; faisant allu-

[1] Ps. CXVII, 17. — [2] Id. 18. — [3] Id. 19. — [4] Id. XLI, 5. — [5] Id. LXXXIII, 5

[1] Ps. CXVII, 20. — [2] Apoc. XXII, 15. — [3] Ps. CXIX, 5. — [4] Id. CXVII, 21. — [5] Id. 22. — [6] Ephés. II, 15, 16. — [7] Ps. CXVII, 23. — [8] Id. 24. — [9] Id. CXIV, 2.

sion aux jours du vieil homme. Aussi dit-il maintenant : « Voici le jour que le Seigneur a « fait [1] », ou le jour dans lequel il m'a sauvé. Tel est le jour dont il est dit : « Au temps fa« vorable je t'ai exaucé, et au jour du salut « je t'ai secouru [2] » : c'est-à-dire au jour où le Christ a été fait tête de l'angle. « Réjouissons« nous dès lors, et tressaillons de joie ».

20. « O mon Dieu, sauvez-moi ; ô mon « Dieu, tracez-moi un chemin heureux vers « la vérité [3] ». Puisque viennent les jours de salut, « sauvez-moi ». Puisque, au retour d'un long exil, nous nous séparons de ceux qui haïssaient la paix, avec lesquels nous étions en paix, et qui nous faisaient la guerre sans motif, quand nous leur parlions [4], « tracez pour « notre retour un chemin heureux », parce que c'est vous qui vous êtes fait notre voie.

21. « Bienheureux, en effet, celui qui vient « au nom du Seigneur [5] ». Maudit soit dès lors celui qui vient en son propre nom, ainsi qu'il est dit dans l'Evangile : « Je suis venu « au nom de mon Père, et vous ne m'avez « point reçu ; qu'un autre vienne en mon « nom, vous le recevrez ». « Nous vous avons « béni de la maison du Seigneur ». Je crois qu'aux petits s'adressent ici les parfaits, c'est-à-dire ces grands qui touchent de l'esprit, autant qu'on le peut en cette vie, le Verbe qui est Dieu et en Dieu. Et toutefois, ils abaissent leur discours au niveau de ces petits, afin de pouvoir leur dire ce que dit l'Apôtre : « Soit que nous soyons hors de nous-mêmes, « c'est pour Dieu ; soit que nous soyons plus « calmes, c'est pour vous ; puisque l'amour « de Jésus-Christ nous presse [6] ». Les parfaits bénissent donc les petits, de l'intérieur de cette maison de Dieu où la louange en son honneur s'élèvera dans les siècles des siècles ; aussi voyez ce que de là ils annoncent aux hommes.

22. « C'est le Seigneur qui est Dieu, et sa « lumière s'est levée sur nous [7] ». Ce Seigneur qui est venu au nom du Seigneur, que les architectes ont repoussé, et qui est devenu la tête de l'angle [8], ce médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ homme [9] qui est Dieu, qui est égal à son Père, c'est lui qui nous a éclairés, afin que nous comprenions ce que nous avons cru, et que nous vous le prêchions, à vous qui le croyiez déjà, mais sans le comprendre. Afin donc de le comprendre vous-mêmes, « Etablissez-vous un jour de « fête avec un grand concours de peuple, « jusques aux cornes de l'autel » ; c'est-à-dire jusqu'à l'intérieur de la maison de Dieu, de cette maison d'où nous vous avons béni, et qui renferme ce qu'il y a de plus élevé dans l'autel. « Etablissez-vous un jour de fête », non plus avec lenteur ni avec indifférence, mais avec un grand concours de peuple. Voilà ce que signifie cette voix de l'allégresse qui solennise un jour de fête, et que font retentir ceux qui marchent dans le lieu d'un tabernacle magnifique, jusqu'à la maison du Seigneur [1]. S'il y a là un sacrifice spirituel, un éternel sacrifice de louanges, il y a là aussi un prêtre éternel, et pour autel éternel l'âme des justes dans une souveraine paix. Pour parler plus clairement, mes frères, quiconque veut comprendre le Verbe qui est Dieu, ne doit point se contenter de cette chair dont le Verbe s'est revêtu pour lui, afin de le nourrir de lait, ni de célébrer sur la terre cette solennité dans l'immolation de l'Agneau ; mais il faut sans délai nous établir en grande foule, jusqu'à ce que nous élevions bien haut notre esprit vers le Seigneur, pour arriver jusqu'au divin tabernacle de celui qui a bien voulu nous donner pour nourriture le lait de son humanité visible.

23. Et là quelle sera notre occupation, sinon de chanter ses louanges ? Que pourrons-nous dire, sinon : « C'est vous qui êtes mon « Dieu, je vous confesserai ; c'est vous qui « êtes mon Dieu, et je publierai vos gran« deurs ; je vous confesserai, Seigneur, parce « que vous m'avez exaucé, et que vous vous « êtes fait mon Sauveur [2] ? » Ces paroles ne s'exhaleront point avec bruit, mais elles seront l'expression de notre amour qui s'attachera de lui-même au Seigneur ; c'est l'amour qui sera notre voix. Voilà que le Prophète achève par la louange ce qu'il a commencé par la louange. « Confessez le Seigneur, parce « qu'il est bon, parce que sa miséricorde est « éternelle [3] ». C'est ainsi que le Prophète a commencé, ainsi qu'il termine. Car, depuis ce commencement dont nous sommes éloignés, jusqu'à cette fin dernière où nous revenons, il n'est point de joie plus suave que la louange de Dieu, que l'éternel *Alleluia*.

[1] Isa. XLIX, 8. — [2] Ps. CXVII, 25. — [3] Id. CXIX, 7. — [4] Id. CXVII, 26. — [5] Jean, V, 43. — [6] II Cor. V, 13, 14. — [7] Ps. CXVII, 27. — [8] Matth. XXI, 9, 42. — [9] I Tim. II, 5.

[1] Ps. XLI, 5. — [2] Id. CXVII, 28. — [3] Id. 29.

PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LE VRAI BONHEUR.

—

Le psaume débute par une invitation au bonheur dont le désir nous est naturel et que nous [illegible], quoique ce bonheur ne consiste qu'à marcher dans la voie de Dieu, à nous attacher à lui. Etudier les témoignages de Dieu pour vivre plus saintement, c'est une perfection; les étudier pour la science en elle-même, c'est ne point chercher le Seigneur de manière à devenir juste. Toutefois le bonheur dans la recherche de Dieu, n'est ici-bas qu'une espérance, comme celui qui consiste à souffrir persécution pour la justice.

AVANT-PROPOS.

Jusqu'ici, avec le secours de Dieu, j'ai expliqué soit en parlant au peuple, soit en dictant, et autant que je l'ai pu, tous les psaumes que nous savons renfermés dans le livre des psaumes, et que l'Eglise appelle communément le psautier. Mais pour le psaume cent dix-huitième, j'en différais l'explication moins encore à cause de sa longueur, qu'à cause de sa profondeur accessible au petit nombre seulement. Mes frères, néanmoins, voyant avec peine que dans mes ouvrages et en ce qui regarde l'explication des psaumes, celui-ci manquait seul, et me pressant vivement d'acquitter ma dette, j'ai différé longtemps de me rendre à leurs prières et à leurs instances; car toutes les fois que je m'en occupais, je trouvais la tâche au-dessus de mes forces. Plus il paraît clair, en effet, et plus j'y trouvais de profondeur; au point que cette profondeur même échappait à mes démonstrations. Dans les autres qui sont difficiles à comprendre, bien que l'obscurité nous en dérobe le sens, on voit au moins qu'ils sont obscurs; mais ici l'obscurité n'est pas même apparente : à la surface il nous paraît facile au point de n'avoir aucun besoin d'interprète, mais seulement d'un lecteur et d'un auditeur. Et maintenant que j'entreprends enfin ce travail, j'ignore complétement si je pourrai l'achever; je compte néanmoins sur le secours de Dieu qui m'aidera à en expliquer quelque chose. C'est ainsi qu'il m'a aidé, quand j'ai interprété d'une manière suffisante quelques passages qui m'avaient paru d'abord difficiles et en quelque sorte impossibles à comprendre et à expliquer. J'ai résolu de traiter le psaume dans des discours prêchés au peuple, discours que les Grecs appellent homélies. C'est la manière qui me paraît la plus convenable, afin que les réunions des fidèles ne soient point privées de l'intelligence d'un psaume qu'elles entendent chanter avec joie comme tous les autres. Mais terminons ici cet avis, et parlons du psaume auquel nous avons cru devoir ces préliminaires.

1. Ce long psaume, dès le commencement, mes frères bien-aimés, nous convie au bonheur, que nul ne s'abstient de désirer. Pourrait-on, en effet, a-t-on pu, et pourra-t-on jamais rencontrer un homme qui n'aspire point au bonheur? A quoi bon, dès lors, nous stimuler pour un bien que le cœur humain convoite si naturellement? Quiconque en stimule un autre, ne se propose que d'activer sa volonté, de la pousser vers l'objet qu'il exhorte à désirer. Pourquoi donc nous engager à vouloir ce qu'il nous est impossible de ne vouloir point, sinon parce que tout homme à la vérité désire le bonheur, mais beaucoup ignorent de quelle manière on y arrive? Aussi le Psalmiste nous l'enseigne-t-il, en disant : « Heureux les hommes irréprochables dans « leur voie, qui marchent dans la loi du Sei- « gneur [1] ». Comme s'il nous disait : O homme, je connais ton désir, tu cherches le bonheur : si donc tu veux être heureux, sois pur d'abord. Tous veulent du bonheur, mais peu veulent de cette pureté sans laquelle on ne saurait parvenir à ce bonheur convoité par tous. Mais où donc l'homme peut-il être sans tache, sinon dans sa voie? Et quelle est cette voie, sinon la loi du Seigneur? Cette parole dès lors : « Bienheureux les hommes irréprochables dans leur voie, qui marchent dans « la loi du Seigneur », n'est plus une parole

[1] Ps. CXVIII, 1.

superflue, c'est pour nos cœurs une exhortation bien nécessaire. Elle nous montre combien est avantageux ce qui est si généralement négligé, c'est-à-dire de marcher sans reproche dans cette voie qui est la loi du Seigneur; elle proclame bienheureux ceux qui en agissent ainsi, afin que pour atteindre ce bonheur auquel tout homme aspire, nous nous déterminions à faire ce que tant d'hommes ne veulent point faire. Etre heureux, est en effet un si grand bien, que les bons et les méchants le désirent. Il n'est pas étonnant que les bons soient tels pour y arriver; mais ce qui est étrange, c'est que les méchants ne sont méchants que pour être heureux. Tout voluptueux, tout homme perdu de débauche ne s'abandonne à ces infâmes jouissances, que pour chercher le bonheur dans ces désordres, et il se croit malheureux quand il ne saurait atteindre la voluptueuse joie qu'il convoite, il vante son bonheur s'il y parvient. Quiconque est en proie aux désirs brûlants de l'avarice, n'amasse par tout moyen des richesses que pour être heureux; quiconque cherche à répandre le sang de ses ennemis, quiconque veut dominer les autres, quiconque donne en pâture à sa cruauté le malheur des autres, ne cherche que le bonheur dans tous ces crimes. Ce sont donc ces âmes égarées, qu'une véritable misère force à chercher un faux bonheur, que cette voix divine rappelle dans le chemin si l'on veut l'entendre : « Bienheureux les hommes irréprochables « dans leur voie, qui marchent dans la loi du « Seigneur » ; comme s'il leur disait : Où allez-vous, infortunées? Vous allez à la mort sans le savoir. Ce n'est point par là que l'on peut aller où vous prétendez arriver : vous aspirez au bonheur, mais les chemins où vous vous précipitez sont pleins de misère, et conduisent à une misère plus profonde encore. Ne cherchez point un si grand bien par de si grands maux; si vous voulez y parvenir, venez par ici, suivez cette route. Quittez ces routes perverses, vous qui ne pouvez quitter le désir du bonheur. En vain vous vous épuisez pour aller où vous ne sauriez arriver sans être corrompus. Non, non, ils ne sont point heureux, ces criminels égarés qui marchent dans la corruption du siècle; mais « ceux-là sont « heureux qui sont irréprochables dans leur « voie, qui marchent dans la loi du Seigneur ».

2. Voyez en effet ce qu'il ajoute : « Bienheureux ceux qui étudient ses témoignages, « qui le recherchent de tout leur cœur [1] ». Ces paroles ne me paraissent point désigner un genre de bonheur autre que celui dont il est question auparavant. Car approfondir les témoignages du Seigneur, et le rechercher de toute son âme, c'est être sans reproche dans la voie, marcher dans la loi du Seigneur. Enfin le Prophète continue en disant: « Ceux qui commettent l'iniquité ne mar« chent point dans ses voies [2] ». Si donc marcher dans la voie, c'est-à-dire dans la loi du Seigneur, c'est approfondir ses ordonnances et le rechercher de toute son âme, assurément commettre l'iniquité ce n'est point sonder ses ordonnances. Et toutefois, nous connaissons des artisans d'iniquité qui approfondissent les ordonnances du Seigneur parce qu'ils préfèrent la science à la justice; nous en connaissons d'autres qui étudient ces mêmes témoignages du Seigneur, non qu'ils vivent déjà saintement, mais afin d'apprendre comment ils sont obligés de vivre. Ceux-là donc ne sont pas encore sans tache dans la voie du Seigneur, et dès lors n'ont point encore le bonheur. Comment donc faut-il entendre : « Bienheureux ceux qui approfon« dissent ses témoignages », puisque nous voyons que des hommes qui ne sont point heureux parce qu'ils ne sont point purs encore, étudient néanmoins ces témoignages? Ces Scribes, en effet, comme ces Pharisiens qui s'asseyaient sur la chaire de Moïse, et dont le Sauveur a dit : « Faites ce qu'ils « disent, mais ne faites pas ce qu'ils font; car « ils disent et ne font point [3] », approfondissaient les ordonnances du Seigneur, mais avec la droiture dans leurs discours et l'iniquité dans leurs œuvres. Mais laissons ces hommes dont on pourrait nous dire avec raison qu'ils ne sondent point les témoignages du Seigneur, puisque en réalité ce ne sont point ces témoignages qu'ils recherchent, et qu'ils poursuivent par ces témoignages un tout autre but, c'est-à-dire la gloire aux yeux des hommes, et la richesse. Car ce n'est pas étudier les témoignages du Seigneur, que n'aimer point ce qu'ils prescrivent et ne vouloir point arriver où ils nous conduisent, c'est-à-dire à Dieu. Si l'on veut néanmoins que ces hommes approfondissent les témoignages du Seigneur, bien qu'ils ne l'y recherchent point

[1] Ps. CXVIII, 2. — [2] Id. 3.— [3] Matth. XXIII, 3.

lui-même, mais un tout autre but qu'ils veulent atteindre par ce moyen ; assurément ils ne recherchent point Dieu de tout leur cœur, et nous voyons que cette condition qu'ajoute le Prophète n'est point superflue. L'Esprit de Dieu, qui nous parle ici, sachant qu'il en est beaucoup qui étudient les saintes Ecritures dans un autre but que celui que Dieu nous prescrit, ne dit pas seulement : « Bienheureux ceux qui approfondissent ses « témoignages » ; mais il ajoute : « Qui le « recherchent de tout leur cœur », comme pour nous enseigner de quelle manière, et dans quel but nous devons étudier ces témoignages du Seigneur. Ensuite, au livre de la Sagesse, voici ce que dit la Sagesse elle-même : « Les méchants me cherchent sans « me trouver, car ils haïssent la Sagesse [1] ». Qu'est-ce à dire, sinon qu'ils me haïssent moi-même ? Ceux donc qui me haïssent, dit le Seigneur, me cherchent sans me trouver. Comment peut-on dire qu'ils cherchent ce qu'ils haïssent, sinon parce que ce n'est point là ce qu'ils se proposent, mais un tout autre but ? Car ce n'est point pour la gloire de Dieu qu'ils veulent être sages, mais ils veulent paraître sages pour acquérir de la gloire aux yeux des hommes. Comment ne haïraient-ils point la Sagesse qui nous enseigne à mépriser ce qu'ils aiment, et nous en fait un précepte ? « Bienheureux dès lors les hommes irréprochables dans leur voie, qui marchent dans « la loi du Seigneur. Bienheureux ceux qui « étudient ses témoignages, qui le recher- « chent de tout leur cœur ». Car c'est en étudiant ses témoignages de manière à le chercher de tout leur cœur, qu'ils marchent irréprochables dans la loi du Seigneur. Et toutefois, ne sondait-il pas ses témoignages, et ne le cherchait-il pas, celui qui disait : « Bon maître, quel bien me faut-il faire pour « avoir la vie éternelle ? » Mais comment aurait-il cherché Dieu de tout son cœur, cet homme qui préférait les richesses à ses conseils, et qui s'en allait tristement après l'avoir entendu [2] ? Le Prophète Isaïe dit à son tour : « Cherchez le Seigneur, et après l'avoir « trouvé, que l'impie abandonne ses voies, et « l'homme d'iniquité, ses pensées [3] ».

3. Donc les impies et les pécheurs cherchent Dieu, afin de n'être plus ni impies ni pécheurs après qu'ils l'auront trouvé. Comment donc sont-ils heureux parce qu'ils approfondissent les témoignages du Seigneur, et quand ils le cherchent, puisque les impies, puisque les hommes d'iniquité peuvent le faire ? Quel homme serait assez impie, assez inique, pour affirmer que les impies, que les hommes d'iniquité sont heureux ? Ce bonheur des justes est donc en espérance, ainsi qu'il est dit : « Bien- « heureux ceux qui souffrent persécution pour « la justice [1] » ; heureux non pour le présent, puisqu'ils sont dans la douleur, mais pour l'avenir, puisque le royaume des cieux est à eux. Et encore : « Heureux ceux qui ont faim « et soif de la justice [2] », non parce qu'ils ont faim, parce qu'ils ont soif, mais à cause de ce qui suit : « Parce qu'ils seront rassasiés ». Et encore : « Bienheureux ceux qui pleu- « rent » ; non parce qu'ils pleurent, mais à cause de ce qui suit : « Parce qu'ils seront « dans la joie [3] ». Donc, bienheureux ceux qui étudient ses témoignages, « qui le re- « cherchent de tout leur cœur » ; non point parce qu'ils étudient et recherchent, mais parce qu'ils doivent trouver un jour ce qu'ils cherchent maintenant. Ils cherchent en effet de tout leur cœur, et non point avec négligence. Si donc ils sont heureux par l'espérance, peut-être aussi ne sont-ils purs qu'en espérance. Car en ce qui est de cette vie, bien que nous marchions dans la voie du Seigneur, bien que nous examinions ses ordonnances et que nous le cherchions de tout notre cœur, « si nous disons que nous som- « mes sans péché, nous nous séduisons nous- « mêmes, et la vérité n'est point en nous [4] ». Mais examinons avec plus de soin. Le Psalmiste continue en effet : « Ceux qui com- « mettent l'iniquité ne marchent point dans « ses commandements ». D'où nous pouvons voir que ceux qui marchent dans la voie du Seigneur, c'est-à-dire dans sa loi, en étudiant ses témoignages, en le recherchant de tout leur cœur, peuvent déjà être purs, c'est-à-dire exempts de péchés, à cause de ces paroles qui suivent : « Ce ne sont point en effet ceux qui « commettent l'iniquité qui marchent dans ses « voies. Or, celui qui commet le péché, com- « met l'iniquité » ; dit saint Jean qui ajoute : « Et le péché est l'iniquité [5] ». Mais il faut terminer notre discours, et nous ne pouvons restreindre une si grande question au peu de temps qui nous reste.

[1] Prov. I, 28, 29. — [2] Matth. XVI, 16, 22. — [3] Isa. LV, 6, 7.

[1] Matth. V, 10. — [2] Id. 6. — [3] Id. 5. — [4] I Jean, I, 8 — [5] Id. III, 4.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LA VOIE DU SEIGNEUR.

Celui qui commet l'iniquité ne marche pas dans la voie du Seigneur. Or, tout homme est pécheur et le péché c'est l'iniquité; donc nul homme ne marche dans cette voie. Croire en effet que nous sommes sans péché, c'est le comble de l'orgueil; dire que nous sommes en état de péché, sans le croire, c'est l'hypocrisie. Toutefois les saints marchent dans les voies du Seigneur, et néanmoins ils ont l'iniquité, puisque saint Paul faisait le mal qu'il ne voulait pas. Ainsi le péché habitait en lui, et néanmoins il marchait dans la voie du Seigneur.

1. Il est écrit dans notre psaume, nous le lisons, et c'est une vérité, que « ceux qui « commettent l'iniquité ne marchent pas « dans les voies du Seigneur[1] ». Mais, avec le secours de Dieu, entre les mains de qui nous sommes, ainsi que nos discours[2], faisons en sorte qu'une parole si vraie ne vienne pas à troubler le lecteur ou l'auditeur qui la comprendrait mal. Ce sont en effet tous les saints qui nous tiennent ce langage : « Si nous disons que nous sommes sans pé- « ché, nous nous séduisons nous-mêmes, et « la vérité n'est pas en nous[3] ». Il nous faut éviter dès lors, ou de les regarder comme en dehors des voies du Seigneur, parce que le péché c'est l'iniquité, et que ceux qui commettent l'iniquité ne marchent point dans ses voies, ou parce qu'il n'est pas douteux qu'ils marchent dans les voies du Seigneur, de croire qu'ils n'ont aucun péché, ce qui est faux. Ce n'est point en effet pour reprimer notre arrogance ou notre orgueil qu'il est écrit : « C'est nous séduire que dire que nous « sommes sans péché ». Autrement l'Apôtre n'aurait pas ajouté : « Et la vérité n'est point « en nous »; mais il dirait : « L'humilité n'est « point en nous » ; surtout que le texte suivant donne au sens sa plus grande clarté et vient lever toute espèce de doute. A ces paroles en effet, saint Jean ajoute : « Mais si nous « confessons nos fautes, Dieu est fidèle et « juste pour nous remettre nos péchés et « nous purifier de toute iniquité[4] ». Que peut répondre, que peut opposer à cette parole la plus orgueilleuse impiété? Si c'est pour confondre notre orgueil, et non pour proclamer une vérité, que les saints ne se disent pas sans péché, pourquoi cette confession, afin de mériter le pardon et la justification? Est-ce encore là un moyen d'éviter l'orgueil ? Comment alors une confession mensongère leur obtiendrait-elle une véritable rémission des fautes? Silence donc à cette feinte orgueilleuse, mort à cette plainte chétive qui se séduit elle-même, qui vient sous le voile de l'humilité dire à l'oreille des hommes qu'elle est en péché, tandis qu'un orgueil impie lui fait dire au fond de son âme qu'elle est sans faute. Tenir ce langage, c'est nous séduire nous-mêmes, c'est n'avoir point en nous la vérité. Parler ainsi devant les hommes, non-seulement c'est nous séduire nous-mêmes, c'est encore séduire les autres en les infestant d'une doctrine si corrompue. Mais tenir ce langage dans le secret de leur cœur, c'est là se séduire soi-même, c'est n'avoir point en soi-même la vérité; c'est mettre dans son propre cœur la séduction, et dès lors c'est perdre au fond de son âme la lumière de la vérité. Dès lors, que la famille du Christ, famille sainte, qui fructifie et s'accroît dans le monde, qui est vraiment dans la vérité et vraiment dans l'humilité, que cette famille s'écrie : « Si nous disons que nous n'avons « aucun péché, nous nous séduisons nous- « mêmes, et la vérité n'est point en nous. Si « nous allons jusqu'à confesser à Dieu nos « fautes, il est juste et fidèle, au point de nous « pardonner nos péchés et de nous purifier « de nos fautes ». Puisse notre cœur le sentir, comme notre langue le profère. Car l'humilité n'est véritable que quand elle ne consiste pas seulement en paroles, de manière que, selon la parole de saint Paul, « sans nous « élever à des pensées trop hautes, nous nous

[1] Ps. CXVIII, 3. — [2] [illegible] — [3] Jean, I, 8. — [4] Id. 9.

« accommodons à ce qu'il y a de plus humble[1] ». L'Apôtre ne dit point que nous parlions, il dit que nous nous accommodions, ce qui n'est point l'affaire de la langue, mais celle du cœur. Ainsi donc, ô hypocrite, dire que tu es en péché, sans le croire dans ton cœur, c'est feindre l'humilite au dehors, et à l'intérieur embrasser la vanité. C'est donc n'avoir la vérité ni dans la bouche, ni dans le cœur. De quoi te servira que tes paroles soient humbles aux yeux des hommes, si Dieu voit l'enflure dans tes pensées? Que l'oracle divin crie à ton oreille : Loin de toi toute parole orgueilleuse : tu mériterais néanmoins d'être condamné si les paroles de ta bouche étaient humbles devant les hommes, tandis que devant Dieu les paroles de ton cœur seraient pleines d'enflure. Mais quand il dit formellement : « Au lieu de t'enorgueillir, crains plutôt[2] », il n'est point question ici de langage, mais plutôt de sentiments; pourquoi l'humilité ne serait-elle point dans le cœur, comme le sentiment est dans le cœur? L'enflure de l'âme ne couvrirait-elle donc, dans notre langage, qu'une humilité menteuse? Tu lis, ou plutôt tu entends : « Au « lieu de t'enorgueillir, crains plutôt » ; et tu t'élèves dans tes sentiments, au point de te croire sans péché; et pour ne point en passer par la crainte, tu n'as d'autre ressource que l'orgueil.

2. Mais, diras-tu, pourquoi donc est-il écrit : « Tous ceux en effet qui commettent l'ini« quité, ne marchent pas dans ses voies? » Eh ! les saints du Seigneur ne marchent-ils pas dans les voies du Seigneur? S'ils marchent dans ses voies, ils ne commettent point d'iniquité ; s'ils ne commettent point d'iniquité, ils n'ont aucun péché; car « c'est l'ini« quité qui est le péché[3] ». Ah ! levez-vous pour me secourir, Seigneur Jésus, et qu'à l'hérétique orgueilleux je puisse opposer l'humble aveu de l'Apôtre. Où est donc cet homme qui fait le vide en lui-même pour n'être plein que de vous? Ecoutons-le, mes frères, interrogeons-le sur cette question, s'il vous plaît, ou mieux, parce qu'il vous plaît. Dites-nous donc, ô bienheureux Paul, si vous marchiez dans les voies du Seigneur, lorsque vous viviez encore en cette chair? Mais, nous répond-il, pourquoi m'écriais-je alors : « Toutefois, marchons dans la voie où nous « sommes arrivés[1] ? » Pourquoi dire encore : « Tite vous a-t-il donc circonvenus? N'avons« nous pas marché dans le même esprit et « suivi les mêmes traces[2] ? » Pourquoi dire : « Tant que nous habitons dans ce corps, nous « sommes loin du Seigneur, car nous n'allons « à lui que par la foi, et nous ne le voyons « pas à découvert[3] ? » Quelle voie nous conduit plus sûrement au Seigneur, que la foi dont vit le juste en ce monde[4] ? Dans quelle autre voie pouvais-je marcher quand je disais: « En tous cas, oubliant ce qui est derrière « moi, je m'avance vers ce qui est devant « moi, je m'efforce d'atteindre le but, pour « remporter le prix auquel Dieu m'a appelé « d'en haut par Jésus-Christ[5] ? » Enfin, dans quelle voie pouvais-je courir quand je disais : « J'ai combattu un bon combat, j'ai « achevé ma carrière[6] ? » Que ces citations nous suffisent pour montrer que l'apôtre saint Paul marchait dans la voie du Seigneur ; mais interrogeons-le sur un autre point. Dites-nous, ô saint Apôtre, je vous en supplie, quand vous viviez dans la chair, marchant dans les voies du Seigneur, aviez-vous quelque péché, ou viviez-vous sans péché? Voyons s'il se séduira lui-même, ou bien s'il sera d'accord avec le bienheureux Jean, apôtre comme lui ; car la vérité était en eux[7]. Voici donc sa réponse : N'avez-vous point lu cet aveu que j'ai fait : « Ce que je fais, ce « n'est point le bien que je veux, mais le mal « que je ne veux pas[8] ? » Voilà ce que nous entendons ; mais demandons ensuite : Comment donc marchiez-vous dans les voies du Seigneur, si vous faisiez précisément le mal que vous ne vouliez pas; puisque la parole du psaume est formelle : « Ceux qui com« mettent l'iniquité ne marchent point dans « ses voies? » Ecoutons maintenant sa réponse dans la pensée suivante : « Or, si je fais « ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi « qui agis de la sorte, mais le péché qui habite « en moi[9] ». Voilà comment ceux qui marchent dans la voie du Seigneur ne commettent point l'iniquité, bien qu'ils ne soient point sans péché ; car s'ils ne le commettent point eux-mêmes, le péché néanmoins habite en eux.

3. Mais, dira-t-on, comment, d'une part,

[1] Rom. XII, 16. — [2] Id. XI, 20. — [3] I Jean, III, 4.

[1] Philipp. III, 16. — [2] II Cor. XII, 18. — [3] Id. V, 6, 7. — [4] Rom. I, 17. — [5] Philipp. III, 13, 14. — [6] II Tim. IV, 7. — [7] I Jean, I, 8. — [8] Rom. VII, 15. — [9] Id. 15-17.

l'Apôtre faisait-il le mal qu'il ne voulait pas, et comment, d'autre part, n'était-ce point lui qui le commettait, mais le péché qui habitait en lui ? En attendant que nous répondions, une difficulté est déjà résolue, et il devient évident par l'autorité de l'Ecriture sainte, qu'il est possible que nous marchions dans les voies du Seigneur, sans être exempts de péché, bien que nous ne le commettions point nous-mêmes. « Ceux qui commettent l'ini« quité », c'est bien là le péché, puisque le péché est une iniquité, « ceux-là ne marchent « point dans les voies du Seigneur ». Maintenant, comme il faut finir ce discours, réservons pour un autre à expliquer comment c'est l'homme qui commet le péché à cause de ce corps de mort soumis à la loi du péché, et comment il ne le commet point dès qu'il marche dans les voies du Seigneur.

TROISIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LE PÉCHÉ DANS L'HOMME JUSTE.

Si saint Paul marche dans la voie du Seigneur, quoique le péché habite en lui, il suit de là que le péché stimule en nous les désirs déréglés, mais que le consentement seul nous rend coupables. Ce péché ne cessera d'habiter en nous que quand notre corps sera devenu immortel. Toutefois, ceux-là mêmes qui sont dans les voies du Seigneur, implorent la rémission de leurs dettes, c'est-à-dire des fautes de surprise, qui sont fréquentes. Les voies de Dieu se résument dans la foi : donc l'incrédulité est le péché de ceux qui ne marchent point dans ces voies. Qu'ils reviennent au Seigneur, et ils trouveront en lui miséricorde et vérité.

1. Cette parole de notre Psaume : « Ceux « qui commettent l'iniquité, ne marchent « point dans ses commandements [1] », comparée à cette autre de saint Jean, que « le « péché c'est l'iniquité », a soulevé une question difficile à résoudre. Comment les saints qui sont en cette vie peuvent-ils, d'une part, n'être point sans péché, puisqu'il est vrai de dire : « Si nous disons que nous sommes sans « péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et « la vérité n'est point en nous [2] » ; et d'autre part, marcher néanmoins dans les voies du Seigneur, dans lesquelles ne marchent point ceux qui commettent l'iniquité ? Telle est la question résolue par ce mot de saint Paul : « Ce n'est point moi qui agis de la sorte, « mais le péché qui habite en moi [3] ». Comment peut être sans péché celui en qui habite le péché ? Saint Paul est néanmoins dans la voie du Seigneur, dans laquelle ne marchent point ceux qui commettent l'iniquité ; car ce n'est point lui qui commet le mal, mais le péché qui habite en lui. Toutefois, cette question n'est résolue que pour en faire naître une plus grave. Comment un homme peut-il faire ce qu'il ne fait pas ? Car l'Apôtre a dit l'un et l'autre : « Ce n'est point ce que « je veux, que je fais » ; et : « Ce n'est point « moi qui le fais, mais le péché qui habite en « moi [1] ». D'où il nous faut comprendre que quand le péché agit en nous, ce n'est point nous qui agissons, dès lors que notre volonté n'y donne aucun consentement, et retient même les membres de notre corps, de peur qu'ils n'obéissent à ses désirs. Que peut faire en nous le péché malgré nous, sinon stimuler seulement des désirs déréglés ? mais si nous n'y donnons aucun assentiment, c'est une aspiration soulevée en nous, mais qui n'obtient aucun effet. C'est là le précepte que nous donne saint Paul : « Que le péché ne « règne point en votre corps mortel, jusqu'à « vous faire obéir à ses désirs déréglés, afin que « vous n'abandonniez plus vos membres au « péché comme des instruments d'iniqui« tés [2] ». Il est en effet certains désirs du péché auxquels il nous défend d'obéir. Ces désirs opèrent donc le péché, et pour nous, y

[1] Ps. CXVIII, 3. — [2] I Jean, I, 8. — [3] Rom. VII, 17, 20.

[1] Rom. VII, 16. — [2] Id. VI, 12, 13.

obéir, c'est commettre le péché ; et toutefois si, conformément à l'avis de l'Apôtre, nous n'y cédons point, ce n'est point nous qui agissons[1], mais le péché qui habite en nous. Et, si nous n'éprouvions aucun de ces désirs, il ne se commettrait aucun mal en nous, ni de notre part, ni de la part du péché. Mais quand se soulèvent en nous de ces désirs illicites qui nous laissent inactifs, si nous n'y obéissons point, il est dit néanmoins que c'est nous qui agissons, parce qu'ils ne sont point l'effet d'une force étrangère, mais des faiblesses de notre nature, faiblesses dont nous serons entièrement délivrés, quand notre corps sera devenu immortel aussi bien que notre âme. Donc, d'une part, dès lors que nous marchons dans les voies du Seigneur, nous n'obéissons point aux désirs du péché, et d'autre part, comme nous ne sommes point sans péché, nous en avons les désirs. Ce n'est donc point nous qui formons ces désirs, puisque nous n'y obéissons point, mais ils sont l'œuvre du péché qui habite en nous et qui les soulève. « Car ils ne marchent « point dans les voies du Seigneur, ceux qui « commettent l'iniquité », c'est-à-dire qui se laissent aller aux désirs du péché.

2. Mais, cherchons encore ce que nous demandons à Dieu de nous pardonner, quand nous disons : « Remettez-nous nos dettes[2] » ; sont-ce les fautes que nous commettons en obéissant aux désirs du péché, ou bien voulons-nous qu'il nous pardonne ces désirs, qui ne viennent point de nous, mais du péché qui habite en nous ? Autant que j'en puis juger, tout ce qu'il y a de coupable dans cette faiblesse qui soulève en nous ces convoitises déréglées, que saint Paul nomme péché, est effacé par le sacrement de baptême, ainsi que toutes les fautes que nous avons commises en y obéissant dans nos actes, dans nos paroles, dans nos pensées, et quoique cette faiblesse demeurât en nous, elle ne nous serait point nuisible, si nous n'obéissions jamais à ses désirs, ni en actions, ni en paroles, ni par un secret assentiment, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement guérie quand s'accomplira cette prière : « Que votre règne arrive » ; ou bien : « Délivrez-nous du mal[3] ». Mais, comme la vie de l'homme sur la terre est une épreuve[4] ; bien que nous soyons fort éloignés du crime, nous ne manquons pas d'occasions néanmoins d'obéir aux désirs du péché, ou en actions, ou en paroles, ou en pensées, lorsque, prenant garde aux grandes fautes, nous sommes surpris par des fautes plus légères ; et toutes ces fautes rassemblées contre nous, pourraient, sinon nous briser chacune par leur poids, du moins toutes ensemble nous accabler par leur masse. De là vient que ceux-là mêmes qui marchent dans la voie du Seigneur, disent aussi : « Remettez-nous nos dettes[1] » ; car à ces voies du Seigneur appartiennent aussi la prière et la confession, quoique les péchés ne leur appartiennent pas.

3. C'est pourquoi dans ces voies du Seigneur, toutes renfermées dans la foi, par laquelle on croit en Celui qui justifie l'impie[2], et qui dit encore : « Moi je suis la voie[3] », nul ne commet le péché, mais chacun le confesse. Tout pécheur s'écarte donc de la voie, et dès lors on ne saurait attribuer à la voie le péché commis par celui qui s'en écarte ; mais dans le chemin de la foi, on regarde comme ne péchant point ceux à qui Dieu n'impute aucun péché. C'est de ces hommes que saint Paul, en relevant la justice qui vient de la foi, nous montre qu'il est écrit dans le psaume : « Bienheureux ceux dont les ini« quités sont remises, et dont les péchés sont « couverts : bienheureux l'homme à qui le « Seigneur n'impute aucun péché[4] ». Voilà ce que l'on rencontre dans la voie du Seigneur ; et dès lors, comme « le juste vit de la « foi[5] », cette iniquité qui consiste dans l'infidélité nous éloigne de la voie du Seigneur. Quiconque dès lors marche dans cette voie, c'est-à-dire dans une foi pieuse, ou ne commet aucune faute, ou s'il en commet quelqu'une en s'égarant quelque peu, elle ne lui est pas imputée à cause de cette même voie, et il est comme s'il n'en avait commis aucune. Ainsi donc, dans cet oracle du Prophète : « Ce « n'est point dans ses voies qu'ils marchent, « ceux qui commettent l'iniquité », on doit entendre par iniquité, ou s'écarter de la foi ou ne point s'en approcher. C'est en ce sens que le Seigneur a dit des Juifs : « Si je n'étais « venu, ils n'auraient aucun péché[6] ». Et toutefois, ils n'étaient pas sans péché avant que le Christ vînt en sa chair, et ils ne sont point demeurés sans péché depuis son avéne-

[1] Rom. VII, 17. — [2] Matth. VI, 12. — [3] Id. 10-12. — [4] Job, VII, 1.

[1] Matth. VI, 12. — [2] Rom. IV, 5. — [3] Jean, XIV, 6. — [4] Rom. IV, 7 ; Ps. XXXI, 1, 2. — [5] Rom. I, 17. — [6] Jean, XV, 22.

ment ; mais le Sauveur a voulu caractériser un péché spécial, c'est-à-dire l'infidélité, parce qu'ils n'ont pas cru en lui. De même ceux qui commettent l'iniquité, non point toute iniquité, mais celle qui consiste dans l'infidélité, ne marchent point dans ses voies ; car « toutes les voies du Seigneur sont misé« ricorde et vérité [1] » ; l'une et l'autre sont dans le Christ, et nulle part en dehors du Christ. « Or », nous dit saint Paul, « je déclare « que le Christ a été ministre pour le peuple « circoncis, afin de vérifier la parole de Dieu, « et de confirmer les promesses faites à nos « pères, que les Gentils doivent glorifier Dieu « de sa miséricorde [2] ». Il y a donc miséricorde en ce qu'il nous a rachetés ; il y a vérité en ce qu'il a accompli ce qu'il a promis, et qu'il accomplira ce qu'il promet encore. « Ceux « donc qui commettent l'iniquité », c'est-à-dire qui sont incrédules, « n'ont pas marché « dans ses voies », puisqu'ils n'ont point cru au Christ. Donc, qu'ils se convertissent et qu'ils croient humblement en Celui qui justifie l'impie [1], et dès lors ils retrouveront en lui toutes les voies du Seigneur, c'est-à-dire la miséricorde par le pardon de leurs péchés, et la vérité par l'accomplissement des promesses divines ; car, marchant dans ces voies, ils ne commettront point l'iniquité, parce qu'ils éviteront toute infidélité pour embrasser la foi qui agit par amour [2], et à laquelle Dieu n'impute aucun crime.

[1] Ps. XXIV, 10. — [2] Rom. XV, 8, 9.

[1] Rom. IV, 5. — [2] Galat. V, 6.

QUATRIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

L'OBÉISSANCE AUX PRÉCEPTES.

Les Grecs ont dit avec raison « rien de trop », quand il s'agit de régler notre vie. Mais quand le Prophète veut que l'on garde les préceptes de Dieu « à l'excès », cela signifie : complétement ; il implore ensuite la grâce du Seigneur afin d'obéir à ses décrets, qu'il ne lui suffit pas de connaître pour les accomplir, et qui seraient pour lui un sujet de confusion, s'il ne les accomplissait point. Les accomplir ce sera une confession glorieuse, aussi Dieu ne l'abandonnera-t-il point complétement.

1. Quel est, mes frères, celui qui dit au Seigneur : « C'est vous qui avez ordonné que l'on « gardât à l'excès vos préceptes ; puissent « mes voies se redresser, en sorte que j'obéisse « à vos décrets ; je ne serai point confondu « quand j'aurai considéré vos commande« ments [1] ? » Qui donc parle de la sorte, sinon tout membre du Christ, ou plutôt le corps entier du Christ ? Mais que signifie cette parole : « Vous avez ordonné que l'on gardât « vos commandements à l'excès ? » Cette expression à l'excès signifie-t-elle, ou que Dieu a ordonné à l'excès, ou qu'il faut les garder à l'excès ? Quel que soit le sens que nous lui donnions, elle paraît contradictoire à cette fameuse et admirable maxime que les Grecs relèvent dans leurs sages avec des éloges auxquels ont applaudi les Latins : « *Ne quid nimis*, Rien de trop [1] ». S'il est vrai en effet qu'il ne faut rien de trop, comment se vérifiera ce qui est dit ici : « Vous avez ordonné que l'on « gardât vos préceptes à l'excès ? » Eh ! comment y aurait-il excès ou dans l'ordre de Dieu, ou dans l'accomplissement de ses commandements, si tout excès était blâmable ? Nous dirions donc volontiers que les sages de la Grèce n'ont aucune autorité sur nous, en face de cette parole de l'Ecriture : « Dieu n'a-t-il « pas convaincu de folie la sagesse de ce « monde [2] » ; et ne serions-nous pas disposés à rejeter comme faux cet adage : « Rien de « trop », plutôt que cette parole sainte que nous lisons et que nous chantons : « Vous « avez ordonné que l'on gardât vos comman« dements à l'excès » ; si nous n'en étions détournés plus encore par la droite raison que

[1] Ps. CXVIII, 4-6.

[1] Térence, Andr. Act. I, sc. 1. — [2] I Cor. I, 20.

par la futilité des Grecs? Cette expression en effet, *nimis*, trop, exprime tout ce qui dépasse le nécessaire. Le peu et le trop sont deux opposés. Peu est au dessous du nécessaire, et trop est au dessus. Entre ces deux extrêmes, on peut intercaler assez. Or, comme il est très-utile pour régler notre vie et nos mœurs de ne rien faire au-delà du nécessaire, nous devons adopter comme expression de la vérité cet adage : Rien de trop, et non le rejeter comme faux. Mais souvent la langue latine abuse de cette expression, et souvent, dans les saintes Ecritures, trop signifie beaucoup, et dans nos sermons nous lui donnons le même sens. Ici en effet : « Vous avez ordonné que « l'on gardât vos commandements à l'excès », l'expression à l'excès ou trop, signifie complétement. Nous disons aussi : Je vous aime trop, en parlant à quelqu'un qui nous est cher, non que nous l'aimions plus qu'il ne faut, mais seulement pour exprimer une grande affection. Enfin, dans la maxime grecque, on ne lit point l'expression que nous trouvons ici ; cette maxime porte ἄγαν, qui signifie trop : tandis qu'il y a ici σφόδρα, qui signifie beaucoup. Mais, comme nous l'avons dit, on trouve l'expression *nimis*, trop, qui a ici le sens de *valde*, beaucoup, et nous la repétons en ce sens. De là vient que plusieurs exemplaires latins, au lieu de *nimis* portent *valde* : « Vous avez ordonné que l'on gardât « vos ordonnances parfaitement ». Dieu donc l'a parfaitement ordonné, et ses préceptes doivent être parfaitement accomplis.

2. Mais voyez ce qu'ajoute l'humble piété ou la pieuse humilité, et la foi qui n'est point oublieuse de ses bienfaits : « Puissent mes « voies se redresser, afin que j'obéisse à vos « décrets [1] ». Quant à vous, Seigneur, vous avez ordonné, mais puissiez-vous m'accorder de faire ce que vous avez ordonné. Cette expression « puissent » doit te désigner un désir, et devant un désir tu dois déposer tout orgueilleuse présomption. Comment exprimer le désir de ce qui serait tellement au pouvoir de notre libre arbitre, que nous pourrions l'obtenir sans aucun secours? Si donc l'homme souhaite ce que Dieu ordonne, il doit demander à Dieu qu'il nous fasse accomplir ses préceptes. De qui pourrions-nous l'obtenir, sinon de celui qui est « le Père des lumières, de qui nous « viennent toute grâce excellente et tout don « parfait [1] », comme le dit l'Ecriture? Mais à l'encontre de ceux qui s'imaginent que le secours divin, pour accomplir toute justice, se borne à nous faire connaître les préceptes du Seigneur, en sorte que ces préceptes une fois connus, s'accomplissent, sans aucune grâce de Dieu, mais par les seules forces de notre volonté, le Prophète ne désire le redressement de ses voies pour accomplir les préceptes divins, qu'après avoir appris ces mêmes préceptes, par le divin législateur. Car c'est dans ce dessein qu'il dit tout d'abord : « C'est vous « qui avez ordonné que l'on gardât vos pré- « ceptes d'une manière parfaite ». Or, vos préceptes sont saints, justes et bons ; mais à l'occasion de ce qui est bon, le péché me cause la mort [2], si je n'ai le secours de votre grâce : « Puissent dès lors mes voies se redresser, « afin que je garde vos décrets ».

3. « Je ne serai point couvert de confusion, « tant que je serai attentif à tous vos précep- « tes [3] ». Qu'on lise ou qu'on repasse dans sa mémoire les commandements de Dieu, il faut les regarder comme un miroir, selon cette parole de l'apôtre saint Jacques : « Si quelqu'un « écoute la parole, sans l'accomplir, il ressem- « ble à un homme qui regarde sa face dans un « miroir ; il s'est regardé et il s'en va, oubliant « à l'heure même ce qu'il était ; mais l'homme « qui médite la loi parfaite, la loi de liberté, « n'écoutant pas seulement pour oublier aus- « sitôt, mais faisant ce qu'il écoute, celui-là « sera heureux en ses œuvres [4] ». Voilà ce que veut être notre interlocuteur, regarder les préceptes de Dieu comme dans un miroir, afin de n'être point confondu : il ne veut point seulement les entendre, mais encore les accomplir. C'est pour cela qu'il redresse ses voies, afin de garder les commandements de Dieu. Comment les redresser, sinon par la grâce de Dieu? Autrement il n'aurait point dans la loi de Dieu un sujet de joie, mais un sujet de confusion, s'il étudiait les préceptes sans les pratiquer.

4. « Je vous confesserai, ô mon Dieu, dit le Pro- « phète, dans la droiture de mon cœur, quand « j'aurai appris les jugements de votre justice [5] ». Ce n'est point là une confession de péché, mais une confession de louange, dans le même sens que parlait celui qui était sans péchés et qui disait : « Je vous confesse, ô mon Père,

[1] Ps. CXVIII, 5.

[1] Jacques, I, 17. — [2] Rom. VII, 12, 13. — [3] Ps. CXVIII, 6. — [4] Jacques, I, 23-25. — [5] Ps. CXVIII, 7.

« Seigneur de la terre et du ciel [1] » ; et comme il est écrit au livre de l'Ecclésiastique : « Vous « direz dans votre confession : Toutes les œu- « vres du Seigneur sont parfaitement bonnes [2]. « Je vous confesserai », dit le Psalmiste, « dans « la droiture de mon cœur ». Assurément, si mes voies sont redressées, je vous confesserai, parce que ce sera votre ouvrage, et qu'à vous en sera due la gloire, et non à moi. C'est alors que « je vous confesserai parce que j'aurai « appris les jugements de votre justice », si mon cœur est droit, c'est-à-dire si mes voies sont redressées pour garder vos ordonnances. De quoi me servirait en effet de les avoir apprises, si mon cœur perverti me fait marcher dans les voies de l'erreur ? Car elles ne feront point ma joie, mais ma condamnation.

5. Le Prophète ajoute : « Je garderai vos « préceptes [3] ». Paroles qui sont amenées par ce qui précède : « Puissent mes voies se re- « dresser pour garder vos préceptes : alors je « ne serai point confondu tant que je serai « attentif à vos commandements ; je vous con- « fesserai dans la droiture de mon cœur, et « je garderai vos préceptes ». Mais que veut dire cette autre parole : « Ne m'abandonnez « pas entièrement » ou « à l'excès », comme dans certains exemplaires qui ont *nimis*, à l'excès, au lieu de *valde*, totalement ; car la même expression grecque, σφόδρα, se trouve encore ici: le Prophète voudrait-il être abandonné de Dieu, mais pas « totalement ? » Loin de là. Mais comme Dieu avait abandonné le monde à cause du péché, il aurait de même abandonné « totalement » l'interlocuteur, s'il n'eût profité de ce remède ineffable, c'est-à-dire de la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Mais maintenant, à cause de cette prière que lui fait le corps entier du Christ, Dieu ne l'a point abandonné totalement, puisque « Dieu était dans le Christ « se réconciliant le monde [1] ». On peut encore considérer ces paroles comme l'aveu d'un homme qui aurait dit dans son abondance et dans sa confiance en lui-même : « Je ne serai « point ébranlé éternellement [2] » ; et alors, pour lui montrer que s'il est établi dans sa beauté et dans sa force, ce n'est point par son mérite, mais par un effet de la bonté divine, Dieu a détourné de lui sa face et l'a jeté dans la confusion [3]. Il se reconnaît, et sans présumer de lui-même, il s'écrie : « Ne m'abandonnez « point totalement ». Si vous m'abandonnez de manière à laisser voir ma faiblesse, ne m'abandonnez pas complètement, de peur que je ne périsse. « C'est donc vous qui avez ordonné « que l'on gardât vos préceptes parfaitement ». Je ne puis me couvrir de mon ignorance. Mais comme je suis infirme : « Puissent mes voies « se redresser, afin que je garde vos préceptes. « Alors je ne serai point confondu, tant que « je serai attentif à vos ordonnances ; et je « vous confesserai dans la droiture de mon « cœur, quand j'aurai appris les jugements de « votre justice, et alors je garderai vos ordon- « nances » ; et si vous m'abandonnez, afin que je ne me glorifie plus en moi-même, ne m'abandonnez pas entièrement ; et alors, justifié par vous, je me glorifierai en votre bonté.

[1] Matth. XI, 25. — [2] Eccli. XXXIX, 20, 21. — [3] Ps. CXVIII, 8.

[1] II Cor. V, 19. — [2] Ps. XXIX, 7. — [3] Id. 8.

CINQUIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LE REDRESSEMENT DE NOS VOIES.

—

Le jeune homme redresse ses voies en gardant les préceptes de Dieu. Ici homme désigne le genre humain ; la jeunesse est mise en avant comme le temps le plus convenable, ou peut-être par allusion prophétique au prodigue de l'Evangile, ou parce que tout homme redressant ses voies est jeune par la grâce, qui nous est nécessaire pour observer la loi de Dieu si disproportionnée à nos forces. Aussi le Prophète supplie-t-il le Seigneur de lui enseigner ses préceptes comme les savent ceux qui les pratiquent.

1. Considérons, mes Frères, les versets suivants, et tâchons d'en pénétrer le sens autant que Dieu nous en fera la grâce : « Comment la jeunesse redressera-t-elle ses voies ? « En gardant vos paroles [1] ». Le Prophète s'interroge et se répond à lui-même : « En « quoi la jeunesse corrige-t-elle ses voies ? » Voilà l'interrogation. Voici la réponse : « En « gardant vos paroles ». Mais, ici, garder les paroles de Dieu, doit s'entendre de l'accomplissement de ses préceptes. En vain les garderait-on dans sa mémoire, si on ne les gardait aussi dans les mœurs. Il est des hommes en effet qui savent les préceptes de Dieu, et travaillent à ne point les oublier, mais ne travaillent point à vivre de manière à se corriger. Or, le Prophète ne dit point : Comment la jeunesse exerce-t-elle sa mémoire ? mais : « En quoi la jeunesse corrige-t-elle ses voies ? » Et à cette question il répond : « En gardant « vos paroles ». Or, on ne saurait dire que la voie est redressée quand la vie est perverse.

2. Mais que vient faire ici la jeunesse ? Car le Prophète eût pu dire : « En quoi l'homme « corrige-t-il sa voie ? » et se servir du mot *homo* ou *vir*. L'Ecriture en use souvent ainsi pour désigner le genre humain par le sexe qui est le plus noble, et dans cette manière de parler, elle exprime le tout par la partie. Car on ne saurait dire qu'une femme ne soit point heureuse, dès lors qu'elle n'a point assisté au conseil des méchants ; et toutefois, le Prophète a dit : « Bienheureux l'homme [2] ». Mais ici il n'emploie ni le mot *homo* ni le mot *vir* ; mais seulement le plus jeune. Faut-il donc désespérer du vieillard ? Ou bien ce vieillard redresserait-il ses voies, autrement qu'en gardant les préceptes du Seigneur ? Ne serait-ce point là une indication du temps où ce redressement doit principalement avoir lieu, selon qu'il est écrit ailleurs : « Mon fils, dès « ta jeunesse reçois l'instruction, et tu ob« tiendras la sagesse jusqu'en tes derniers « jours [1] ? » On peut néanmoins, dans un autre sens, reconnaître ici le plus jeune fils de l'Evangile, qui avait fui son père pour s'en aller dans une région lointaine, pour dissiper son bien en vivant avec des femmes débauchées, et qui, après avoir fait paître les pourceaux, cédant à la faim et à la misère, rentre en lui-même et dit : « Je me lèverai « et j'irai à mon Père ». En quoi a-t-il redressé ses voies, sinon en gardant les préceptes du Seigneur, dont il était affamé comme du pain de la maison paternelle ? Ce n'était point son frère aîné qui corrigeait ses voies, lui qui disait à son père : « Voilà tant « d'années que je vous sers, et je n'ai jamais « violé vos préceptes ». Ce fut donc le plus jeune qui corrigea ses voies, quand il reconnut qu'il les avait détournées et perverties et qu'il dit : « Je ne suis pas digne désormais « d'être appelé votre fils [2] ». Il me vient encore un troisième sens, et qui, selon moi, serait préférable aux deux premiers. Par le vieillard entendons le vieil homme, et par le plus jeune, l'homme nouveau ; le vieil homme porte l'image de l'homme terrestre, et le jeune homme l'image de l'homme céleste ; car « le premier n'est point le spirituel, mais le « corps animal vient, et ensuite le spirituel [3] ». Qu'un homme donc soit fort avancé en âge, qu'il arrive même à la décrépitude corporelle, il est jeune devant Dieu dès que la conversion l'a renouvelé dans la grâce : c'est

[1] Ps. CXVIII, 9. — [2] Id. I, 1.

[1] Eccli. VI, 18. — [2] Luc, XV, 12-21. — [3] I Cor. XV, 46, 49.

en cela qu'il corrige sa voie, en gardant les préceptes du Seigneur, c'est-à-dire la parole de foi que nous prêchons [1], et telle est la foi qui agit par la charité [2].

3. Mais ce peuple qui est le plus jeune, ce fils de la grâce, cet homme nouveau qui chante un cantique nouveau, cet héritier du Nouveau Testament, ce plus jeune qui n'est point Caïn, mais Abel ; non point Ismaël, mais Isaac ; non point Esaü, mais Israël ; non point Manassès, mais Ephraïm ; non point Héli, mais Samuel ; non plus Saül, mais David, écoutez ce qu'il ajoute : « Je vous ai « cherché de tout mon cœur », dit-il à Dieu, « ne me repoussez point de votre loi [3] ». Le voilà qui implore du secours pour garder les paroles de Dieu qu'il nous donnait comme le moyen pour le jeune homme de corriger ses voies. Tel est en effet le sens de cette parole : « Ne me rejetez point de vos préceptes ». Etre rejeté de Dieu, qu'est-ce à dire, sinon ne recevoir de lui aucun secours? La loi de Dieu si juste, si relevée, est trop disproportionnée à la faiblesse humaine, pour que nous l'observions, si Dieu dans sa bonté ne nous prévenait de son aide. Et ne point nous aider, c'est réellement nous repousser, c'est l'épée de flammes qui empêche l'homme devenu indigne de toucher à l'arbre de vie [4]. Mais qui est digne d'être aidé, depuis que par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort qui a passé en tous les hommes par ce seul homme en qui tous ont péché [5] ? Or, cette misère qui nous est due, est guérie par la miséricorde que Dieu ne nous doit point. Car notre interlocuteur qui nous dit ici : « Je vous ai cherché de tout mon « cœur » ; comment le pourrait-il, si Dieu lui-même ne l'avait appelé à lui, quand il se détournait ; lui à qui le Prophète a dit : « Con« vertissez-nous, Seigneur, et donnez-nous la « vie [6] » ; s'il ne cherchait lui-même celui qui est perdu, s'il ne rappelait celui qui s'égare, lui qui a dit : « Je rechercherai ce qui était perdu, « je rappellerai dans la voie ce qui était égaré [1] ».

4. C'est ainsi que notre interlocuteur redresse ses voies en gardant la parole de Dieu, sous la direction et sous l'action de Dieu ; ce qu'il ne pourrait faire de lui-même ; aussi Jérémie nous fait-il cet aveu : « Je sais, ô mon Dieu, « que la voie de l'homme n'est point à lui, et « que par lui-même il ne saurait marcher « ni diriger ses pas [2] ». C'est là ce que demandait plus haut celui qui s'écriait : « Puis« sent mes voies se redresser » ; et ici encore quand il dit : « J'ai caché vos paroles dans « mon cœur, afin de ne point pécher contre « vous [3] » ; il se hâte d'implorer le secours divin, de peur qu'il n'eût caché inutilement cette parole divine dans son cœur, si elle ne produisait des œuvres de justice. Aussi, quand il ajoute : « Béni êtes-vous, Seigneur ; ensei« gnez-moi vos ordonnances [4] » ; enseignez-les moi, dit-il, comme les savent ceux qui les pratiquent, non ceux qui s'en souviennent simplement afin de pouvoir en parler. Déjà il avait dit en effet : « J'ai caché vos paroles « dans mon cœur, afin de ne point pécher « contre vous » ; pourquoi veut-il encore apprendre ces mêmes paroles qu'il tient déjà cachées dans son cœur ? Ce qu'il n'aurait pu faire si déjà il ne les eût apprises. Pourquoi donc ajouter : « Enseignez-moi vos voies », sinon parce qu'il veut les apprendre en les accomplissant, et non les retenir dans sa mémoire ou en parler ? Comme donc il est dit dans un autre psaume : « Celui qui a « donné la loi donnera aussi la bénédiction [5] » ; le Prophète nous dit ici : « Béni êtes-vous, « Seigneur, enseignez-moi vos ordonnances ». Puisque j'ai caché votre parole dans mon cœur afin de ne point pécher contre vous, vous m'avez donné la loi ; donnez-moi aussi la bénédiction de la grâce, afin que j'apprenne en la pratiquant ce que vous m'avez commandé en m'instruisant. Que cela vous suffise et nourrisse votre esprit sans le surcharger. La suite exige un nouveau discours.

[1] Rom. x, 8. — [2] Gal. v, 6. — [3] Ps. cxvii, 10. — [4] Gen. iii, 24. — Rom. v, 12. — [6] Ps. lxxxiv, 7.

[1] Ezéch. xxxiv, 16. — [2] Jérém. x, 23. — [3] Ps. cxviii, 11. — [4] Id. 12. — [5] Id. lxxxiii, 8.

SIXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LE CHRIST EST LA VÉRITABLE VOIE.

—

Comment le Prophète a-t-il pu prononcer les jugements de Dieu qui sont insondables, et demande-t-il à Dieu de lui faire connaître les justifications qu'il faut pratiquer ? Le Prophète personnifie l'Église qui connaît les jugements de Dieu, et qui les connaît tous en Jésus-Christ, bien que l'homme ne puisse les sonder, et les connaître que par les lumières de l'Église. La voie des témoignages, si délicieuse pour le Prophète, c'est Jésus-Christ, gage de l'amour de Dieu, amour que l'Église médite et prêche.

1. Dans le psaume que nous expliquons, nous commençons notre discours par ce verset : « Mes lèvres ont prononcé tous les jugements « de votre bouche [1] ». Qu'est-ce à dire, mes bien-aimés ? Que veut dire cette parole ? Qui peut énoncer tous les jugements de Dieu, quand il ne saurait même les découvrir ? Hésiterons-nous à nous écrier avec l'Apôtre : « O profondeur des trésors de la sagesse et de « la science de Dieu ! que ses jugements sont « incompréhensibles, et ses voies impénétra- « bles [2] ! » Le Seigneur dit aussi : « J'ai encore « beaucoup de choses à vous dire, mais vous « ne sauriez les porter maintenant [3] ». Et bien qu'il ait promis aux disciples de leur apprendre toute vérité par l'Esprit-Saint, le bienheureux Paul s'écrie néanmoins : « Nous ne connais- « sons qu'en partie » ; afin de nous montrer que sans aucun doute c'est l'Esprit-Saint, dont nous avons reçu le gage, qui nous conduit à la pleine vérité; mais seulement quand nous serons dans l'autre vie, alors qu'après avoir vu ici-bas en énigme et comme dans un miroir, nous verrons Dieu face à face [4]. Comment donc notre interlocuteur nous dit-il : « Mes lèvres ont prononcé tous « les jugements de votre bouche ? » Et il nous parle de la sorte, après avoir dit au verset précédent : « Enseignez-moi vos préceptes ». Oui, comment a-t-il pu énoncer tous les jugements de la bouche de Dieu, lui qui veut encore en étudier les préceptes ? Connaissait-il déjà les jugements, et voulait-il de plus connaître les préceptes du Seigneur ? Mais il devient plus étonnant qu'il ait connu ce qu'il y a d'insondable en Dieu, sans connaître ce que Dieu nous ordonne de pratiquer. Car ces justifications, *justificationes*, ou moyens de devenir justes, ne sont pas des paroles, mais des actes de justice, ce sont les œuvres des justes commandées par Dieu. Ces œuvres sont appelées divines, bien que nous les accomplissions, parce que sans le secours de Dieu, nous ne pourrions les faire. Mais on appelle jugements de Dieu, ceux qu'il exerce maintenant sur le monde jusqu'à la fin des siècles. Or, comme la parole de Dieu s'entend de ses justifications et de ses jugements tout à la fois, pourquoi le Prophète veut-il étudier les justifications, puisqu'il dit qu'il a renfermé dans son cœur toutes les paroles de Dieu ? Voici en effet ce qu'il dit : « J'ai caché vos pa- « roles dans mon cœur afin de ne point pécher « contre vous » ; puis il ajoute : « Béni êtes- « vous, mon Dieu ; enseignez-moi vos justifi- « cations ». Puis ensuite : « Mes lèvres ont « énoncé tous les jugements de votre bouche ». Il semble qu'il n'y ait ici rien de contradictoire, qu'il y ait même une liaison très-naturelle entre cacher les paroles de Dieu dans son cœur, et prononcer ensuite des lèvres tous les jugements de Dieu ; « car c'est par le « cœur que l'on croit à la justice, et par la « bouche que l'on fait cette profession qui « nous sauve [1] » : mais entre ces deux actes le Prophète intercale cette parole : « Béni êtes « vous, Seigneur; enseignez-moi vos justifica- « tions », et l'on ne voit point comment elle peut convenir à l'homme qui renferme dans son cœur les paroles de Dieu, qui a énoncé de ses lèvres les jugements de Dieu, et qui veut ensuite étudier la justification de Dieu, à moins de comprendre qu'il veut les apprendre en les pratiquant, et non plus en les retenant de mémoire ou en les énon-

[1] Ps. CXVIII, 13. — [2] Rom. XI, 33. — [3] Jean, XVI, 12, 13. — [4] I Cor. XIII, 9, 12.

[1] Rom. X, 10.

çant ; et il nous montre que nous devons demander cette grâce à Dieu sans qui nous ne pouvons rien faire. C'est là un point que nous avons traité dans le discours précédent; maintenant comment le Prophète nous dit-il qu'il a énoncé de ses lèvres tous les jugements de la bouche de Dieu, quand ils sont qualifiés d'insondables, eux dont la profondeur a fait dire ailleurs : « Vos jugements sont un « profond abîme [1] » ; voilà ce que nous voulons exposer avec le secours de Dieu.

2. Ecoutez donc notre pensée à ce sujet. L'Eglise ignore-t-elle les jugements de Dieu ? Elle les connaît parfaitement. Car elle sait à quels hommes le juge des vivants et des morts dira un jour : « Venez, bénis de mon « Père, et recevez le royaume » ; et à quels autres il dira : « Allez au feu éternel [2] ». Elle sait, dis-je, que ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les autres qu'énumère saint Paul, ne posséderont le royaume de Dieu [3]. Elle sait que la colère et l'indignation, la tribulation et l'angoisse deviendront le partage de tout homme qui fait le mal, du Juif d'abord, du Gentil ensuite; que la gloire, l'honneur, la paix, sont pour tout homme qui fait le bien, pour le Juif d'abord, pour le Gentil ensuite [4]. Ces jugements de Dieu et d'autres encore évidemment exprimés dans l'Ecriture, l'Eglise les connaît ; mais ce ne sont point là tous les jugements de Dieu, puisqu'il en est d'insondables, de profonds comme l'abîme et qui échappent à nos connaissances. Toutefois ne seraient-ils point connus des principaux membres de cet homme qui est avec son chef et Sauveur le Christ tout entier ? Ils seraient alors proclamés impénétrables à l'homme, parce que ses propres forces ne lui permettent pas de les pénétrer. Mais pourquoi tout homme qui aurait reçu les lumières de l'Esprit-Saint ne le pourrait-il point ? Ainsi, par exemple, il est dit que « Dieu habite une lu« mière inaccessible [5] », et pourtant il nous est dit encore : « Approchez de lui, et vous serez « éclairés [6] ». On répond à cette difficulté que Dieu est inaccessible à nos forces, mais que nous approchons de lui par sa grâce. A la vérité, tant que le corps corruptible appesantit l'âme [7], nul d'entre les saints ne saurait comprendre tous les jugements de Dieu, puisque nul n'a l'esprit pesant ou la marche boiteuse, sans un jugement de Dieu. Je vous cite ces exemples pour vous donner une idée de l'immensité de ces jugements : toutefois l'Eglise, ce peuple que Dieu s'est acquis, peut dire en toute vérité : « J'ai énoncé de mes « lèvres tous les jugements de votre bouche », c'est-à-dire je n'ai tu aucun de ces jugements que vous m'avez fait connaître par vos paroles sacrées, mais je les ai tous énoncés de mes lèvres. Telle est l'interprétation que semble nous indiquer le Prophète, qui ne dit point tous vos jugements, mais « tous les jugements « de votre bouche », c'est-à-dire tous ceux que vous m'avez fait connaître : en sorte que par le mot de bouche nous devrions entendre la parole, que Dieu nous a fait entendre dans les nombreuses révélations des saints, et dans les deux Testaments ; or, ces jugements, l'Eglise ne cesse de les proclamer de ses lèvres.

3. Le Prophète ajoute : « Je trouve dans la « voie de vos témoignages autant de délices « que dans toutes les richesses [1] ». Cette voie des témoignages de Dieu, nous ne pouvons l'entendre d'une manière plus facile, plus certaine, plus courte, plus relevée que du Christ, en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse, et de la science [2]. C'est pourquoi le Prophète nous dit qu'il a trouvé dans cette voie, des joies et des délices « comme dans « toutes les richesses ». Car ces témoignages de Dieu sont les preuves qu'il veut bien nous donner de son amour. Or, Dieu nous signale cet amour dans « cette mort que le Christ a « endurée pour nous, lorsque nous étions « encore pécheurs [3] ». Donc, puisqu'il nous dit lui-même : « Je suis la voie [4] », et que les saints abaissements de sa naissance et de sa passion deviennent des témoignages évidents de son amour pour nous, nul doute que le Christ ne soit la voie des témoignages de Dieu. Ces témoignages que nous voyons accomplis en lui nous font espérer pour l'avenir l'accomplissement des promesses qu'il nous a faites. « Dès lors que Dieu n'a point épargné son « Fils unique, mais qu'il l'a livré pour nous « tous, que ne nous donnera-t-il point après « nous l'avoir donné [5] ? »

4. « Je m'entretiendrai de vos préceptes », dit ensuite le Prophète, « je méditerai vos « voies [6] ». Ce que les Grecs traduisent par

[1] Ps. xxxv, 7. — [2] Matth. xxv, 34, 41. — [3] I Cor. vi, 9, 10. — [4] Rom. ii, 9, 10.— [5] I Tim. vi, 16.— [6] Ps. xxxiii, 5.— [7] Sag. ix, 15.

[1] Ps. cxviii, 14.— [2] Coloss. ii, 3.— [3] Rom. v, 8, 9.— [4] Jean, xiv, 6. — [5] Rom. viii, 32. — [6] Ps. cxviii, 15.

ἀδολεσχήσω, les traducteurs latins le rendent par *garriam*, je gloserai, ou par *exercebor*, je m'appliquerai, qui paraissent avoir un sens différent; mais si l'on entend, par s'appliquer, l'attention de l'esprit, jointe à un certain plaisir de discussion, on peut accorder ces deux expressions, en les modifiant l'une par l'autre, en sorte que converser et méditer ne soient nullement disparates. On appelle causeurs ceux qui aiment à converser ; or, l'Eglise s'applique à la méditation des commandements de Dieu, de manière à être causeuse dans les discussions nombreuses de ses docteurs contre les ennemis de la foi chrétienne et catholique ; discussions qui sont utiles à leurs auteurs, s'ils ne considèrent en cela que les voies du Seigneur, qui sont, d'après l'Ecriture : « Miséricorde et vérité », et dont la plénitude se trouve en Jésus-Christ. C'est encore dans ces suaves entretiens que s'accomplit ce qu'ajoute le Prophète : « Je méditerai sur vos ordonnances , je n'oublierai point vos paroles ». Car je les méditerai de manière à ne point les oublier. De là vient qu'au premier psaume, celui-là est appelé heureux qui médite la loi de Dieu le jour et la nuit.

5. Dans tout ce que nous venons d'exposer selon notre pouvoir, souvenons-nous, mes frères, que celui qui renferme en son cœur les paroles de Dieu, qui énonce de ses lèvres tous les jugements de la bouche du Seigneur, qui trouve dans ses témoignages autant de délices que dans toutes ses richesses, qui s'entretient et qui s'exerce dans ses commandements, qui considère ses voies, qui médite ses ordonnances de peur d'oublier ses paroles, qui témoigne par là qu'il est instruit de la loi et des enseignements de Dieu, ne laisse pas néanmoins de prier le Seigneur et de dire : « Béni êtes-vous, Seigneur, enseignez-moi « vos ordonnances ». Ce qui nous donne à comprendre qu'il ne demande par là que le secours de la grâce, et veut connaître par des œuvres ce que lui ont enseigné les paroles.

SEPTIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LA FOI ET LA GRACE.

L'Eglise demande à Dieu la vie, et dès lors la vie de la foi qui agit par la charité. Or, cette foi nous vient de Dieu, qui seul donne la victoire. Mais demander la vie comme le fait le Prophète, c'est l'avoir déjà, et dès lors il demande à Dieu de la lui conserver afin qu'il comprenne les merveilles de ses préceptes ou la charité.

1. Si vous vous souvenez, mes Frères, de ce que nous avons déjà dit au sujet de ce psaume, cela doit vous aider à en comprendre la suite. Les interlocuteurs qui parlent comme parlerait un seul homme, sont les membres du Christ, qui ne forment qu'un seul corps sous un seul chef. Le Prophète dit plus haut : « En quoi le jeune homme corrige-t-il sa voie ? en gardant vos paroles ». Et maintenant, pour garder cette parole il implore du secours : « Rendez à votre serviteur », dit-il ; « que je vive, et je garderai « vos paroles [1] ». Si c'est le bien pour le bien qu'il demande, il a donc déjà gardé la parole de Dieu. Toutefois il ne dit point : Rendez à votre serviteur, parce que j'ai gardé vos paroles : comme s'il demandait à Dieu que son obéissance fût récompensée ; mais il dit : « Rendez à votre serviteur ; que je vive, et je « garderai vos paroles ». Qu'est-ce à dire, sinon que les morts ne les peuvent garder ? et ces morts sont les infidèles, dont il est dit: « Laissez aux morts à ensevelir leurs morts [1] ». Si donc les morts sont pour nous les infidèles, et les vivants les fidèles ; puisqu'il est dit : « Le juste vit par la foi [2] », on ne peut garder la parole de Dieu que par cette foi qui agit au moyen de la charité [3]; telle est la foi

[1] Ps. CXVIII, 17.

[1] Matth. VIII, 22. — [2] Rom. I, 17. — [3] Gal. V, 6.

que le Prophète demande à Dieu en disant : « Rendez à votre serviteur ; que je vive, et je « garderai vos paroles ». Et comme avant la foi, il n'est dû à l'homme que le mal pour le mal, et que, par une grâce tout à fait gratuite, Dieu néanmoins nous a rendu le bien pour le mal, telle est la faveur que sollicite le Prophète, quand il dit : « Rendez à votre servi« teur ; que je vive, et je garderai vos paro« les ». Il est, en effet, quatre manières de rendre : ou bien le mal pour le mal, comme Dieu rendra aux méchants le feu éternel ; ou le bien pour le bien, comme il rendra aux justes un royaume sans fin; ou le bien pour le mal, comme le Christ justifie l'impie[1] par sa grâce ; ou le mal pour le bien, comme Judas et les Juifs ont dans leur malice persécuté le Sauveur. De ces quatre manières de rendre, les deux premières appartiennent à la justice, comme rendre le mal pour le mal, ou le bien pour le bien ; la troisième, qui rend le bien pour le mal, est un acte de miséricorde ; la quatrième est inconnue à Dieu, car il ne rend à personne le mal pour le bien. Quant à celle que nous avons mise au troisième rang, elle nous est très-nécessaire, puisque si Dieu ne rendait point le bien pour le mal, on ne trouverait personne qui rendît le bien pour le bien.

2. Ecoute à ce sujet Saul, qui devint Paul ensuite : « Ce n'est point », nous dit-il, « à « cause des œuvres de justice que nous avons « faites, mais en vertu de sa miséricorde que « Dieu nous a sauvés par le bain de la régé« nération [2] ». Et encore : « J'ai été d'abord « un blasphémateur, un persécuteur, un vé« ritable ennemi ; mais Dieu m'a fait miséri« corde, parce que j'ai fait tous ces maux par « ignorance, n'ayant pas la foi [3] ». Et encore: « Je donne ce conseil cemme ayant reçu du « Seigneur la grâce de la foi [4] », c'est-à-dire la grâce de vivre, puisque « le juste vit de la « foi [5] ». Avant de vivre par la grâce de Dieu, il était donc mort par sa propre injustice. Et, en effet, voici comme il avoue qu'il était mort: « Le commandement étant survenu, le péché « a commencé à revivre ; pour moi, je suis « mort, et il s'est trouvé que le précepte qui « aurait dû me donner la vie, m'a donné la « mort[6] ». Dieu donc lui a rendu le bien pour le mal, la vie pour la mort ; Dieu l'a traité comme le Prophète le demande ici : « Rendez « à votre serviteur ; que je vive, et je garderai « vos paroles ». Il a vécu, en effet, et a gardé la parole de Dieu, et dès lors s'est trouvé au rang de ceux à qui Dieu rend le bien pour le bien ; ce qui lui fait dire : « J'ai combattu un « bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai « gardé ma foi; il me reste à recevoir la cou« ronne de justice que le Seigneur, comme « un juste juge, me donnera au grand jour[1] ». En ce cas, Dieu est juste en rendant le bien pour le bien : lui qui, d'abord miséricordieux, a rendu le bien pour le mal. Toutefois, la justice qui rend le bien pour le bien n'est pas sans miséricorde, puisqu'il est écrit : « C'est lui « qui vous couronne dans sa grâce et dans sa « miséricorde [2] ». Comment celui qui a dit : « J'ai combattu un bon combat », aurait-il pu vaincre sans le secours de Celui dont il dit: «Je rends grâces à Dieu qui nous a donné « la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ[3]?» Lui qui a achevé sa course, comment eût-il pu courir, et fût-il arrivé sans l'assistance de Celui dont il a dit : « Ce n'est donc point l'af« faire de celui qui veut ou de celui qui court, « mais l'affaire de Dieu qui fait miséri« corde [4] ? » Lui qui a conservé sa foi, comment l'eût-il conservée, si, comme il l'a dit lui-même, il n'eût reçu miséricorde afin de croire [5] ?

3. Que l'orgueil humain ne s'élève donc jamais : c'est aux dons de Dieu que nous devons le bénéfice de ses récompenses. Toutefois, celui qui prie dans notre psaume, et qui s'écrie : « Rendez à votre serviteur ; que je « vive », ne prierait point s'il était mort complétement. Mais le commencement d'un bon désir lui vient de celui à qui il demande la vie pour lui obéir. Ils avaient déjà une certaine foi, ceux qui disaient au Seigneur : « Augmentez en nous la foi [6] ». Mais il confessait son incrédulité, sans néanmoins désavouer sa foi, celui à qui le Seigneur demandait s'il croyait, et qui répondait : « Je crois, « Seigneur, mais aidez mon incrédulité [7] ». Il commence à vivre et supplie le Seigneur qu'il le fasse vivre, celui qui croit et qui demande l'obéissance ; qui demande non point que Dieu le récompense de l'avoir conservée, mais qu'il l'aide à la conserver. Celui qui se renouvelle chaque jour [8], vit aussi de plus en plus chaque jour, à mesure que la vie s'augmente.

[1] Rom. IV, 5. — [2] Tit. III, 5.— [3] I Tim. I, 13.— [4] I Cor. VII, 25. — [5] Rom. I, 17. — [6] Id. VII, 9, 10.

[1] II Tim. IV, 7, 8.— [2] Ps. CII, 4.— [3] I Cor. XV, 57.— [4] Rom. IX, 16. — [5] I Cor. VII, 25.— [6] Luc, XVII, 5.— [7] Marc, IX, 23.— [8] II Cor. IV, 16.

4. Mais le Prophète, sachant qu'on ne saurait garder fidèlement les paroles du Seigneur, à moins d'en avoir l'intelligence, ajoute aussitôt à sa prière : « Otez le voile de mes yeux, « et je considérerai les merveilles de votre « loi »; puis encore : « Je suis un locataire en « cette vie »; ou, comme on lit en certains exemplaires : « Je suis un étranger en cette « vie, ne me cachez pas vos commande-« ments [1] ». Dans ces paroles : « Ne me ca-« chez pas vos commandements », il répète ce qu'il a dit plus haut : « Otez le voile de mes « yeux ». Et « vos commandements », c'est la répétition de ce qu'il a dit ailleurs : « Les « merveilles au sujet de votre loi ». Or, la plus grande merveille dans les commandements de Dieu est cette parole : « Aimez vos « ennemis [1] »; c'est-à-dire, rendez le bien pour le mal. Mais ne passons pas légèrement sur ce point, que le Prophète se regarde comme un locataire ou comme un étranger ici-bas ; et comme nous ne pouvons en parler dans ce discours, nous en parlerons dans un autre avec le secours de Dieu.

[1] Ps. CXVIII, 18, 19.

[1] Matth. V, 44.

HUITIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LES DÉLICES DE LA LOI DE DIEU.

Dès lors que notre âme n'est point d'ici-bas, que nous sommes bannis du paradis, et que nous cherchons une patrie meilleure, nous sommes ici des étrangers comme nos pères ou les saints. L'infidèle au contraire n'est pas étranger. Or, nous allons à la véritable patrie par les commandements de Dieu qui se réduisent à l'amour de Dieu et du prochain ; ce qui est facile à comprendre, et le Prophète supplie le Seigneur de lui en donner cette connaissance qui consiste à se plaire dans l'accomplissement de ces préceptes.

1. Dans ce psaume qui est le plus long, je dois répondre à votre attente, et vous parler à partir de ce verset : « Je suis un locataire », ou, comme on trouve en d'autres manuscrits, « un étranger ici-bas, ne me dérobez pas vos « préceptes [1] ». L'expression grecque πάροικος, est traduite en effet tantôt par *inquilinus*, locataire, tantôt par *incola*, étranger, souvent même par *advena*, nouvel arrivant. Les locataires n'ayant point une demeure en propre, habitent les maisons des autres ; les étrangers, les nouveaux-venus, sont évidemment gens de passage. Alors s'élève une grave question au sujet de l'âme. Car ce n'est point de notre corps que l'on peut dire qu'il est étranger, ou nouveau-venu, ou de passage sur la terre, puisqu'il tire de la terre son origine. Mais sur une question aussi difficile, je n'oserais rien décider. Car le Prophète a pu se dire, ou *locataire*, ou *étranger*, ou *nouveau-venu*, sur cette terre, soit à cause de son âme, (Dieu me préserve de la regarder comme terrestre) ; soit dans le sens de l'homme tout entier, qui fut jadis habitant du paradis, où n'était déjà plus celui qui nous parlait de la sorte; soit même, ce qui nous paraît hors de toute contestation, que tout homme ne puisse tenir ce langage, mais celui qui souscrit à la promesse d'une patrie éternelle dans les cieux. Ce qu'il y a de certain, c'est que la vie de l'homme sur la terre est une épreuve [1], et qu'un lourd fardeau pèse sur les enfants d'Adam [2]. J'aime mieux entendre ces paroles en ce sens que nous sommes des locataires ou des étrangers ici-bas, parce que nous recherchons cette patrie céleste d'où nous avons reçu des gages, et où nous devons arriver pour ne plus en sortir. Car celui qui dans un autre psaume dit à Dieu : « Je ne « suis à vos yeux qu'un locataire, qu'un étran-« ger, comme tous mes ancêtres [3] » ; ne dit pas : ainsi que tous les hommes ; mais en disant, comme tous mes ancêtres, il veut nous faire comprendre sans aucun doute les

[1] Ps. CXVIII, 19.

[1] Job, VII, 1. — [2] Eccli. XL, 1. — [3] Ps. XXXVIII, 13.

justes qui l'ont précédé par le temps, et qui dans ce pèlerinage ont gémi, ont poussé vers la céleste patrie de pieux soupirs. C'est d'eux qu'il est dit aux Hébreux : « Tous ces saints « sont morts dans la foi, n'ayant point reçu « les biens que Dieu leur avait promis, mais « les voyant, et comme les saluant de loin, et « confessant qu'ils sont étrangers, et voyageurs « sur la terre. Car parler ainsi, c'est montrer « que l'on cherche une patrie. Et s'ils s'étaient « souvenus de celle d'où ils étaient sortis, ils « avaient certainement le temps d'y retourner. « Mais ils en désiraient une meilleure, qui « est le ciel. Aussi Dieu ne rougit point d'être « appelé leur Dieu, car il leur a préparé une « cité [1] ». Et cette parole : « Tant que nous « sommes dans un corps, nous sommes éloi- « gnés du Seigneur [2] », peut aussi s'entendre des fidèles, et non de tous. « Car la foi n'est « point l'apanage de tous [3] ». Remarquons en effet ce que saint Paul joint à ces paroles. Après avoir dit : « Tant que nous sommes dans un « corps, nous sommes éloignés du Seigneur : « c'est par la foi, reprend-il, que nous mar- « chons, et non par la claire vue [4] » ; afin de nous montrer que ceux-là seulement qui vivent dans la foi sont ici-bas en exil. Quant aux infidèles que Dieu dans sa prescience n'a point prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils [5], ils ne peuvent, dans la force de la vérité, se dire étrangers sur la terre, puisqu'ils sont dans le lieu où ils sont nés selon la chair ; ils n'ont point de patrie ailleurs, et dès lors ils ne sont plus étrangers sur la terre, mais ils en sont les citoyens. De là vient que l'Ecriture a dit d'un homme : « Il a placé sa maison dans la mort, et sa « demeure dans les enfers avec les habitants « de la terre [6] ». Ceux-là encore sont des locataires, des étrangers non pour cette terre, mais pour le peuple de Dieu, dont ils sont séparés. De là cette parole de l'Apôtre aux fidèles qui commencent à prendre pour patrie la cité sainte qui n'est point de ce monde : « Vous n'êtes plus des étrangers ni des exilés, « mais les concitoyens des saints, dans la « maison de Dieu [7] ». Ceux-là donc sont citoyens de la terre, qui sont étrangers au peuple de Dieu ; mais ceux qui sont citoyens du peuple de Dieu, sont étrangers à cette terre ; parce que tout ce peuple, pendant qu'il est dans un corps, est étranger au Seigneur. Qu'il s'écrie dès lors : « Je suis un « étranger sur la terre, ne me dérobez point « vos commandements ».

2. Mais, quels sont donc les hommes à qui Dieu dérobe ses commandements ? Dieu n'a-t-il pas voulu qu'ils fussent prêchés partout ? Plût à Dieu qu'ils soient chers au grand nombre, comme ils sont clairs pour le grand nombre ! Quoi de plus clair en effet que cette parole : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, « de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout « ton esprit, et tu aimeras ton prochain comme « toi-même ; ces deux commandements ren- « ferment la loi et les Prophètes [1] ? » Quel est l'homme pour qui ces commandements soient cachés ? Tout fidèle les connaît, et même la plupart des infidèles. Pourquoi donc un fidèle vient-il demander à Dieu qu'il ne lui cache point ce qu'il voit que Dieu ne cache pas aux infidèles ? Parce qu'il est difficile de connaître Dieu, est-il aussi difficile de comprendre : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu », et peut-on craindre ici d'égarer son amour ? Quant au prochain, il paraît plus facile de le connaître. Car tout homme est le prochain d'un autre homme, et il est inutile de considérer l'éloignement de parenté, quand la nature est commune. Toutefois, il ne connaissait pas son prochain, celui qui disait au Seigneur : « Et qui est mon prochain [2] ? » Quand on lui parla d'un homme qui tomba entre les mains des voleurs, en descendant de Jérusalem à Jéricho, lui, qui faisait cette question, jugea que le prochain de cet homme n'était autre que celui qui avait usé de miséricorde envers lui ; et il devint évident, que dans les actes de miséricorde, celui qui aime son prochain ne doit regarder personne comme étranger. Mais il en est beaucoup qui ne se connaissent point eux-mêmes : car il n'appartient pas à tous les hommes de se connaître, comme un homme doit se connaître. Comment donc aimer son prochain comme soi-même, quand on ne se connaît point soi-même ? Ce n'est pas en vain que ce plus jeune des deux fils qui s'en était allé dans une région lointaine, dissiper son bien en vivant dans la débauche, rentra d'abord en lui-même avant de dire : « Je me lèverai, « et j'irai vers mon père [3] » ; il était allé si loin, qu'il était sorti de lui-même. Et toute-

[1] Hébr. XI, 13-16. — [2] II Cor. V, 6. — [3] II Thess. III, 2. — [4] II Cor. V, 6, 7. — [5] Rom. VIII, 29. — [6] Isa. XXVIII, 15. — [7] Ephés. II, 19.

[1] Matth. XXII, 37-40. — [2] Luc, X, 29-37. — [3] Id. XV, 13-18.

fois, il ne fût point rentré en lui-même, s'il se fût complétement ignoré ; et il n'eût point dit : « Je me lèverai, et j'irai à mon père », s'il eût complétement ignoré Dieu. Les paroles de Dieu nous sont donc connues jusqu'à un certain point, et afin de les connaître davantage, nous avons raison de demander à Dieu qu'il nous les fasse connaître. Aussi pour savoir comment nous devons aimer Dieu, il nous faut d'abord connaître Dieu ; et pour que l'homme sache aimer son prochain comme lui-même, il doit d'abord s'aimer lui-même en aimant Dieu ; et comment le pourrait-il s'il ne connaît ni Dieu, ni lui-même ? Le Psalmiste a donc raison de dire à Dieu : « Je suis un étranger sur la terre, ne me dé« robez point vos préceptes ». Il est très-juste que Dieu les cache à ceux qui ne sont pas étrangers sur la terre : car en les écoutant ils ne les goûtent point, ils n'ont goût qu'aux choses terrestres. Mais ceux dont la conversation est dans le ciel [1], ne conversent ici-bas que comme des étrangers. Qu'ils supplient donc le Seigneur de ne point leur dérober ces commandements qui les délivreraient de cet exil, parce qu'ils aimeraient Dieu avec lequel ils habiteront éternellement, et leur prochain afin qu'il soit où ils seront eux-mêmes.

3. Mais, dans notre amour, que pouvons-nous aimer, si nous n'aimons l'amour lui-même ? De là vient que cet étranger sur la terre, après avoir demandé à Dieu de ne point lui dérober ses commandements, dont le but unique ou du moins le but principal est l'amour, proclame aussitôt qu'il veut aimer l'amour lui-même, et s'écrie : « Mon âme aspire « continuellement à désirer vos justifica« tions [2] ». C'est là un désir louable que Dieu ne condamnera point. Ce n'est point de ce désir qu'il est dit : « Tu ne convoiteras « point [3] » ; mais c'est du désir que la chair oppose à l'esprit [4]. Quant à cette convoitise que l'esprit oppose à la chair [5], vois ce qui est écrit, et tu trouveras : « Le désir de la sagesse « nous conduit au royaume [6] ». Beaucoup d'autres endroits nous montrent qu'il y a une bonne convoitise. Toutefois il y a cette différence, que l'on mentionne l'objet désiré, quand on prend la convoitise en bonne part ; et que quand l'objet n'est point mentionné, quand on ne désigne que la concupiscence, on ne saurait la prendre qu'en mauvaise part. Ainsi dans le passage cité plus haut : « La « concupiscence de la sagesse nous conduit « au royaume », si le texte n'ajoutait : de la sagesse, on ne saurait dire : La concupiscence conduit au royaume. Au contraire, quand l'Apôtre nous dit : « Je ne connaissais point la « convoitise, si la loi n'eût dit : Vous ne « convoiterez point [1] » ; il ne désigne point l'objet de la convoitise, ou ce que l'on ne doit point convoiter ; car il est certain qu'en pareil cas on ne comprend qu'une convoitise illicite. Quelle est donc chez l'interlocuteur la convoitise de son âme ? « C'est », dit-il, « de désirer « toujours vos justifications ». Sans doute, qu'il ne les désirait point encore, puisqu'il souhaitait de les désirer. Or, ces justifications sont des actions justes, ou des œuvres de justice. Mais, dès lors que désirer c'est n'avoir point encore, combien en est éloigné celui qui souhaite seulement de les désirer ? Et combien plus éloignés ceux qui ne forment pas même ce désir ?

4. Il est étrange toutefois que nous souhaitions un désir, sans avoir en nous l'objet que nous souhaitons. Car cet objet n'est rien de corporel et de beau, comme l'or, ou comme une chair séduisante, choses que l'on peut désirer sans les avoir, puisqu'elles sont hors de nous, et non point en nous. Mais qui ne sait que la convoitise est en nous, que le désir est en nous ? Pourquoi donc souhaiter de l'avoir, comme s'il était en dehors de nous ? Ou même comment peut-on le convoiter sans l'avoir, puisqu'il n'est autre que la convoitise ? Car désirer, c'est assurément convoiter. Quelle est donc cette langueur merveilleuse et inexplicable ? Et toutefois elle existe. Qu'un malade, en effet, soit atteint du dégoût, il veut sortir de ce fâcheux état ; et, pour lui, aspirer à n'avoir point ce dégoût, c'est aspirer à désirer la nourriture : mais ce dégoût, c'est une maladie du corps. La convoitise, au contraire, qui lui fait aspirer à désirer la nourriture, ou à se guérir du dégoût, est une affection de l'âme et non du corps : elle n'est dans l'agrément ni du palais, ni de l'estomac, agrément qui disparaît devant le dégoût ; mais elle consiste dans sa raison de recouvrer la santé, et de se délivrer du dégoût de toute nourriture. Il n'est donc plus étonnant que l'esprit souhaite que le corps désire, puisque l'esprit désire,

[1] Philipp. III, 19, 20. — [2] Ps. CXVIII, 20. — [3] Exod. XX, 17. — [4] Rom. VII, 7. — [5] Gal. V, 17. — [6] Sag. VI, 21.

[1] Rom. VII, 7.

sans que le corps désire en même temps. Mais quand il ne s'agit que de l'esprit, et quand il y a désir dans l'un et dans l'autre cas, pourquoi souhaiter le désir des justifications de Dieu ? Comment dans un seul et même esprit qui est le mien, aspirer à ce désir, et n'avoir pas ce désir même ? Pourquoi aspirer au désir des justifications, et ne pas aspirer à ces justifications, plutôt qu'à leur désir ? Ou comment puis-je aspirer au désir de ces justifications, sans aspirer à ces justifications elles-mêmes, puisque je n'aspire à les désirer, que parce que je les désire ? S'il en est ainsi, c'est donc elles-mêmes que je désire. Pourquoi donc en souhaiter le désir, puisque je l'ai, et que je sens que je l'ai ? Car je ne pourrais aspirer au désir de la justice, qu'en désirant la justice. N'est-ce point là ce que j'ai dit plus haut, qu'il nous faut aimer jusqu'à cet amour par lequel on aime ce qu'il faut aimer ; comme on doit haïr cet amour dont on environne ce qu'il ne faut pas aimer ? Car nous haïssons cette convoitise qui est en nous, et que la chair oppose à l'esprit [1]. Et qu'est-ce que cette convoitise, sinon un amour dépravé ? Nous aimons aussi cette aspiration qui est en nous, et que l'esprit oppose à la chair. Or, quelle est cette aspiration, sinon un amour légitime ? Mais dire que l'on doit aimer cet amour, n'est-ce point dire qu'on doit le désirer ? Si donc il est bon d'aspirer aux justifications de Dieu, il est bon d'aimer l'amour de ces justifications. Ou bien la concupiscence diffère-t-elle du désir ? Non que le désir ne soit une concupiscence, mais parce que toute concupiscence n'est pas un désir. La concupiscence a pour objet ce que nous possédons et ce que nous ne possédons pas ; c'est par elle qu'un homme jouit de ce qu'il a : mais le désir a pour objet des choses absentes. Mais alors qu'est-ce que le désir, sinon la concupiscence de ce que nous n'avons pas ? Et comment les justifications de Dieu peuvent-elles être loin de nous, sinon quand nous les ignorons ? Sont-elles

[1] Gal. v, 17.

vraiment absentes, quand nous les connaissons sans les observer ? Que sont en effet des justifications, sinon des œuvres de justice, et non de simples paroles ? Il peut arriver dès lors que notre âme soit assez faible pour ne point les désirer, et qu'en même temps la raison lui en démontrant l'utilité et la sainteté, lui en fasse souhaiter le désir. Souvent en effet, nous voyons ce qu'il faut faire, et ne le faisons pas, parce que nous n'avons point d'attrait pour le faire, et que nous voudrions y en trouver. L'esprit vole ; mais notre faiblesse nous retient, notre amour languissant ne suit qu'avec lenteur, et parfois même ne suit point. Le Prophète souhaitait donc de désirer ce qu'il trouvait bien ; il voulait trouver de l'attrait dans ce qu'il voyait de raisonnable.

5. Il ne dit point : Mon âme souhaite ; mais : « Mon âme a souhaité désirer vos justifica« tions ». Peut-être cet homme étranger sur la terre était-il arrivé au terme de ses souhaits, et désirait-il déjà ce qu'autrefois il aurait tant voulu désirer. Mais s'il désirait les justifications, comment ne les avait-il point ? Il n'y a rien qui nous empêche d'avoir les justifications du Seigneur, comme ne pas les désirer, alors que nous ne ressentons aucun amour pour elles, bien qu'on en voie la lumière éclatante. Le Prophète ne les avait-il point déjà, ne les pratiquait-il point ? Car il nous dit un peu après : « Quant à votre ser« viteur, il s'exerçait dans vos justifications [1] ». Mais il nous montre quels sont en quelque sorte les degrés pour y arriver. Le premier, est de voir combien elles sont avantageuses et honorables ; ensuite d'en souhaiter le désir ; enfin à mesure que s'augmentent en nous la lumière et la force, il faut que nous ressentions dans l'accomplissement de ces œuvres de justice, le goût que nous inspirait la seule méditation. Mais ce discours est déjà bien long ; réservons alors ce qui suit pour l'exposer plus facilement dans un autre avec le secours de Dieu.

[1] Ps. CXVIII, 23.

NEUVIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LA VIE EN ÉCHANGE DE LA MORT.

C'est l'orgueil qui nous détourne de Dieu comme il en détourna le premier homme. Il tourne en dérision les enfants de Dieu qui demandent à être délivrés des opprobres, non pour eux, mais pour le préjudice que se font à eux-mêmes les insulteurs. Et ces blasphémateurs s'abstiennent comme aujourd'hui. Le Christ a prié pour ceux qui s'élevaient contre lui, et leur a ainsi communiqué la vie en échange de cette mort qu'ils donnaient à ses membres.

1. Les versets que nous allons expliquer dans notre psaume nous font souvenir de la cause de nos misères. Car le Prophète dit : « Mon âme a souhaité de désirer vos justifi- « cations en tout temps [1] » ; c'est-à-dire et dans la prospérité, et dans l'adversité ; puisque dans les travaux et dans les souffrances de cette vie nous devons trouver goût dans la justice ; non, nous ne devons pas en faire nos délices exclusivement dans les moments paisibles, de manière à l'abandonner dans les temps de trouble ; elle doit nous être chère en tout temps ; maintenant il ajoute : « Vous « avez châtié les superbes ; maudits soient « ceux qui s'écartent de vos préceptes [2] ». Ce sont les superbes qui s'écartent des préceptes de Dieu. Or, autre chose est de ne point les accomplir à cause de notre faiblesse ou de notre ignorance, et autre chose de s'en détourner par orgueil, comme l'ont fait ceux qui nous ont engendrés pour mourir. Ils prirent goût à cette parole : « Vous serez comme « des dieux [3] », et dans cette pensée orgueilleuse, ils se détournèrent du précepte du Seigneur, qu'ils connaissaient formellement, et qu'ils pouvaient très-facilement accomplir, puisque nulle faiblesse ne les en détournait, ne les empêchait, ne les retardait. Et voilà que toute cette vie si pénible, si calamiteuse de l'homme devenu mortel, est comme un châtiment héréditaire de l'orgueil. Quand le Seigneur dit à Adam : « Où es-tu [4] ? » il n'ignorait point où il était ; mais il lui reprochait son orgueil : sa question ne venait point du désir de connaître où il était, c'est-à-dire dans quelle misère il était tombé, mais de l'en avertir par un reproche. Voyez comme le Prophète, après avoir dit : « Vous avez ré- « primandé les superbes », n'ajoute point : Malédiction à ceux qui ont abandonné vos préceptes, de peur qu'on n'arrête sa pensée uniquement sur le péché du premier homme ; mais il dit : « Malédiction à ceux qui aban- « donnent ». Car il voulait par cet exemple jeter l'effroi chez tous les hommes, leur apprendre à ne point se détourner des préceptes du Seigneur, à aimer la justice en tout temps, et à recouvrer par le travail de cette vie ce que nous avons perdu dans les délices du paradis.

2. Mais comme ces reproches si sévères ne font point courber la tête aux orgueilleux, comme le supplice de la mort et du travail qui pèse sur eux ne réprime point leur insolence, comme ils imitent le ton hautain de ceux qui tombent, et tournent en dérision l'humilité de ceux qui se relèvent, voilà que le corps du Christ intercède en leur faveur et s'écrie : « Eloignez de moi l'opprobre et le « mépris, parce que j'ai recherché vos témoi- « gnages [1] ». En grec, ces *testimonia*, ou témoignages s'appellent *martyria*, expression qui a passé dans le latin. De là vient que nous ne donnons plus le nom de « témoins », comme nous pourrions dire en latin *testes*, mais le nom grec de martyrs à ceux qui ont enduré divers tourments pour rendre témoignage au Christ. Cette expression étant donc plus familière et plus élégante, entendons ces paroles comme si le psaume portait : « Eloignez de moi l'op- « probre et le mépris, parce que j'ai recher- « ché vos martyres ». Mais quand le corps du Christ nous tient ce langage, croirons-nous qu'il regarde comme une peine d'entendre les outrages et les insultes des impies et des superbes ; quand c'est là un moyen de hâter

[1] Ps. CXVIII, 20. — [2] Id. 21. — [3] Gen. III, 5. — [4] Id. 9.

[1] Ps. CXVIII, 22.

sa couronne? Pourquoi donc demander à Dieu d'en être délivré comme d'un fardeau pénible et insupportable, sinon, comme je l'ai dit, parce que le Prophète prie pour ses ennemis, en voyant combien il leur est dangereux de faire aux chrétiens un crime du nom béni de Jésus-Christ ; de n'avoir comme les Juifs que des sarcasmes pour la croix, remède suprême qui produit dans les âmes l'humilité chrétienne, laquelle peut seule guérir cet gueil dont l'enflure a produit notre chute, et que nourrissent et font croître nos chutes journalières? Que le corps de Jésus-Christ prie donc en leur faveur, lui qui déjà sait aimer ses ennemis [1] ; qu'il dise au Seigneur : «Eloi« gnez de moi l'outrage et le mépris, parce « que j'ai recherché vos martyres » ; c'est-à-dire, délivrez-moi de ces outrages que j'entends, de ce mépris que j'endure par cet unique motif que j'ai recherché vos martyres. Car mes ennemis que vous m'ordonnez d'aimer, qui courent de plus en plus à la mort et à leur perte, en méprisant vos martyres, et en me chargeant de calomnies, revivront et reviendront de leurs égarements, s'ils révèrent en moi vos témoignages. Voilà ce qui est arrivé, ce que nous voyons. Voilà que le témoignage du Christ, loin d'être un opprobre aux yeux des hommes et du monde, est devenu un grand honneur : voilà que la mort des justes est précieuse, non-seulement devant Dieu [2], mais encore devant les hommes ; voilà que ses martyrs, loin d'être en butte au mépris, sont au contraire comblés d'honneur ; le plus jeune des deux fils qui déchirait son héritage, dans le petit nombre des chrétiens qui le possédaient avant lui, en vue des pourceaux qu'il faisait paître, ou plutôt des démons qu'il adorait, voilà que maintenant il relève les martyrs devant ces peuples si grands et si nombreux, il prêche ce qu'il insultait, il comble d'honneurs ceux qu'il méprisait, il était mort, et le voilà ressuscité, il était perdu et le voilà retrouvé [3]. Tel est le grand succès de conversion, d'amélioration et de rédemption de ses ennemis pour lequel le corps du Christ disait : « Eloignez de moi, Seigneur, l'oppro« bre et le mépris ». Et comme si on lui demandait pour quel motif il est outragé et méprisé, il ajoute : « Parce que j'ai recher« ché vos martyres ».

3. Où est donc maintenant cet opprobre? Où est ce mépris? Tout est passé, tout s'est évanoui ; et comme ceux qui étaient perdus sont retrouvés, les mépris ont disparu. Mais quand l'Eglise faisait cette prière, elle souffrait effectivement ces douleurs. « Voilà que les « princes se sont assis », dit le Prophète, « et « ils ont parlé contre moi [1] ». La violence de la persécution venait de ce qu'elle était décrétée par des princes qui étaient assis, c'est-à-dire élevés sur les tribunaux de la justice. Applique ces paroles à notre chef, et tu trouveras que les princes des Juifs s'assirent, cherchant entre eux les moyens de perdre le Christ [2]. Applique ces paroles au corps, ou à l'Eglise, et tu verras que les rois ont médité, ont ordonné la ruine des chrétiens sur la terre. « Voilà que les princes se sont assis, et « ont parlé contre moi ; quant à votre servi« teur, il s'exerçait dans vos ordonnances [3] ». Si tu veux connaître quel était cet exercice, vois ce qu'ajoute le Prophète : « Car vos té« moignages sont ma préoccupation, et vos « justifications sont tout mon conseil ». Souviens-toi que ces témoignages, comme nous l'avons dit, sont des martyres ; souviens-toi également que dans les justifications du Seigneur, la plus admirable comme la plus difficile est d'aimer ses ennemis. Tels étaient donc les exercices du corps de Jésus, qu'il méditait son témoignage, et qu'il aimait ceux qui le poursuivaient [4] de leurs outrages, et de leurs injures à cause des témoignages qu'il rendait au Christ. Car ce n'était point pour lui qu'il suppliait, nous l'avons déjà remarqué, mais bien plutôt pour eux qu'il disait : « Eloignez de moi « tout opprobre et tout mépris. Voilà que les « princes se sont assis, et ils parlaient contre « moi ; mais votre serviteur s'exerçait dans « vos justifications ». En quelle manière? « Car vos témoignages sont ma préoccupation, « et vos justifications sont tout mon conseil [5] ». Conseil contre conseil : le conseil des princes qui étaient assis fut de perdre les martyrs que l'on trouvait ; et le conseil des martyrs, de retrouver leurs ennemis qui se perdaient. Les premiers rendaient le mal pour le bien, les seconds le bien pour le mal. Faut-il s'étonner après cela, si les uns ont succombé en donnant la mort, et les autres triomphé en mourant? Faut-il, dis-je, s'étonner que, sous le feu de la persécution païenne, les martyrs

[1] Matth. v, 44. — [2] Ps. cxv, 15. — [3] Luc, xv, 12-24.

[1] Ps. cxviii, 23. — [2] Matth. xxvi, 3. — [3] Ps. cxviii, 24. — [4] Matth. v, 44. — [5] Ps. cxviii, 22.

aient souffert avec tant de patience la mort du temps, et que les païens, à la prière des martyrs, aient pu arriver à la vie éternelle? Le corps du Christ n'est-il point exercé de manière qu'il médite les témoignages du Seigneur, et qu'il appelle sur les persécuteurs des témoins, les biens du ciel, en échange de leur malice?

DIXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LE GOUT DES BONNES ŒUVRES.

Comme le Prophète s'est attaché à la poussière, c'est-à-dire à la terre, ou même à ces affections du corps dont les convoitises sont contraires à celles de l'esprit, et dont il désire l'affaiblissement, il demande à Dieu, à cause de sa parole, ou de sa promesse qui fait de nous des enfants d'Abraham, de s'élever de plus en plus à la hauteur de la charité Pour n'en pas déchoir, il demande à Dieu la loi de la vie ou de la foi, puis s'applaudit de ce que Dieu a dilaté son cœur pour courir dans ses commandements, c'est-à-dire lui a donné le goût des œuvres saintes.

1. Voici ce que nous donne la suite de ce grand psaume qu'il nous faut considérer et expliquer selon qu'il plaît à Dieu : « Mon âme « s'est attachée à la poussière. donnez-moi la « vie selon votre parole [1] ». Qu'est-ce à dire : « Mon âme s'est attachée à la poussière ? » Car en disant ensuite : « Vivifiez-moi selon « votre parole » , le Prophète montre qu'il avait énoncé d'abord pour quel motif il demandait la vie, lorsqu'il disait : « Mon âme « s'est attachée à la poussière ». Si donc il demande la vie, parce que son âme s'est attachée au sol, l'on peut prendre cette expression dans un sens favorable. Toute la pensée en effet se réduit à dire : Je suis mort, donnez-moi la vie. Quel est donc ce sol, cette poussière? Si nous voulons regarder le monde entier comme un vaste palais, nous verrons que le ciel en est comme le dôme, et que le pavé sera la terre. Le Prophète alors demande a être délivré de la terre afin de dire comme saint Paul : « Notre conversation est dans le « ciel [2] ». Donc s'attacher aux choses terrestres, c'est la mort de l'âme, et dès lors dire : « Vi« vifiez-moi », c'est demander la vie contraire à cette mort.

2. Mais il faut voir si ces paroles ainsi entendues peuvent convenir à celui qui parlait tout à l'heure, de manière à se montrer plus attaché à Dieu qu'à la terre; celui-là peut-il demander que sa conversation soit moins des choses de la terre que des choses du ciel? Eh! comment comprendre qu'il se soit attaché aux choses terrestres, celui qui dit de lui-même : « Votre serviteur s'exerçait dans vos œuvres « de justice, car vos témoignages sont l'objet « de mes méditations, et vos justifications sont « mon conseil ? » Telles sont en effet les paroles qui précèdent, et auxquelles il ajoute : « Mon âme s'est attachée au pavé ». Nous faut-il comprendre par là que tant qu'un homme ait fait de progrès dans les voies du Seigneur, il ne laisse pas d'avoir en sa chair quelques affections terrestres en quoi consiste pour lui sur la terre [1] l'épreuve de la vie humaine; et qu'à mesure qu'il avance, il passe tous les jours de la mort à la vie, par la grâce vivifiante de celui qui renouvelle chez nous, de jour en jour, l'homme intérieur [2]? Et en effet, quand l'Apôtre disait : « Tant que nous habitons « dans ce corps, nous marchons hors du Sei« gneur [3] » ; il souhaitait alors d'être dégagé des liens du corps, et d'être avec le Christ [4] ; et son âme s'était attachée à la poussière. Donc on peut fort bien, par le pavé, entendre le corps lui-même qui est terrestre et qui appesantit l'âme parce qu'il est corruptible [5] ; ce qui nous fait gémir et dire à Dieu : « Mon « âme s'est attachée à la poussière ; donnez« moi la vie selon votre parole ». Car il n'est pas dit que ce sera dans nos corps que nous

[1] Ps. CXVIII, 25. — [2] Philipp. III, 20.

[1] Job, VII, 1. — [2] II Cor. IV, 16. — [3] Ibid. V, 6. — [4] Philipp. I, 23. — [5] Sag. IX, 15.

serons toujours avec le Seigneur[1] ; mais nous les aurons quand ils ne seront plus corruptibles, quand ils n'appesantiront plus l'âme, et, à bien prendre, quand nous ne serons point en eux, quand ils seront en nous, et nous en Dieu. De là vient qu'un autre psaume a dit : « Pour moi, mon bien est de m'attacher à « Dieu[2] » ; afin que nos corps vivent de nous, en s'attachant à nous, et que nous vivions de Dieu, parce qu'il est bon de nous attacher à lui. Quant à cet attachement dont il est dit : « Mon âme s'est attachée à la poussière », il ne me paraît point désigner l'union de la chair avec l'âme, bien que plusieurs l'aient compris en ce sens, mais bien plutôt cette affection de l'âme qui fait que la chair conspire contre l'esprit[3]. Si tel est le vrai sens, le Prophète en disant : « Mon âme s'est attachée à la pous« sière, vivifiez-moi selon votre parole », ne demande point d'être délivré de ce corps de mort, par la destruction de ce même corps : ce qui aura lieu au dernier jour de notre vie, et qui ne peut tarder beaucoup, tant la vie est courte ; mais le Prophète alors demanderait que les convoitises de la chair contre l'esprit s'affaiblissent en lui de plus en plus, que les aspirations de l'esprit contre la chair se fortifient, jusqu'à ce que les premières se consument en nous, et que les secondes soient consommées par l'Esprit-Saint qui nous a été donné.

3. Aussi le Prophète ne dit-il point : « Don« nez-moi la vie » selon mes mérites, mais bien, « donnez-moi la vie selon votre parole » : et qu'est-ce à dire, sinon selon votre promesse? Il veut être un fils de la promesse, et non un fils de l'orgueil ; afin que la promesse demeure ferme selon la grâce à tout enfant d'Abraham. Voici en effet cette parole de la promesse : « C'est d'Isaac que ta postérité « prendra son nom; c'est-à-dire, ce ne sont « point les enfants d'Abraham selon la chair « qui sont les enfants de Dieu, mais les enfants « de la promesse qui sont réputés de la race « d'Abraham[4] ». Le Prophète nous dit en effet dans le verset suivant ce qu'il était par lui-même : « Je vous ai déclaré mes voies et vous « m'avez exaucé[5] ». On trouve dans plusieurs manuscrits : « Vos voies », mais la plupart, surtout les grecs, portent « Mes voies », c'est-à-dire mes voies mauvaises. Car il me paraît

[1] I Thess. IV, 12-16.— [2] Ps. LXXII, 28. — [3] Gal. V, 17.— [4] Rom. IX, 7, 8. — [5] Ps. CXVIII, 26.

dire : Je vous ai confessé mes péchés, exaucez-moi, c'est-à-dire pardonnez-les. « Enseignez-« moi vos œuvres de justice ». Je vous ai confessé mes voies, vous les avez effacées ; enseignez-moi les vôtres. Enseignez-les-moi, de telle sorte que je les pratique ; et non-seulement de manière que je sache ce qu'il faut faire. De même qu'il est dit du Seigneur, qu'il ne connaissait point le péché[1], et que l'on comprend qu'il ne le commettait point ; de même on doit dire que celui-là connaît vraiment la justice, qui la met en pratique. Telle est donc la prière d'un homme en progrès. Car s'il n'eût point pratiqué la justice, il n'eût point dit plus haut : « Votre serviteur « s'exerçait dans les œuvres de justice ». Ce n'est donc point celles dans lesquelles il s'exerçait qu'il veut apprendre du Seigneur ; mais il veut de celles-ci s'élever à d'autres, et aller de progrès en progrès.

4. Il ajoute ensuite : « Insinuez-moi le che« min de vos justifications[2] » ; ou comme l'on trouve dans certains exemplaires : « Instruisez-« moi de cette voie ». Le grec est plus expressif : « Faites-moi comprendre[3] ». « Et je m'exer« cerai dans vos merveilles ». Le Prophète appelle merveilles de Dieu ces œuvres plus élevées auxquelles il veut atteindre dans ses progrès. Il y a donc des justifications de Dieu si admirables que l'infirmité des hommes ne croit point pouvoir les atteindre, si déjà l'on n'en a fait l'expérience. Aussi le Psalmiste, sous le poids de ce labeur, et en quelque sorte accablé par ces difficultés, nous dit-il : « Mon « âme s'est assoupie d'ennui, affermissez-moi « dans vos paroles[4] ». Qu'est-ce à dire « s'est « assoupie », sinon que s'est refroidie cette espérance qu'elle avait conçue de pouvoir atteindre ces hauteurs ? Mais « affermissez-moi », dit-il, « dans vos paroles », de peur qu'en demeurant dans ce sommeil, je ne vienne à déchoir de la hauteur à laquelle je me sens parvenu ; affermissez-moi donc dans ces mêmes paroles, auxquelles je suis arrivé par la pratique, afin que par elles je puisse monter à d'autres plus élevées.

5. Mais où est l'obstacle qui entrave notre marche dans la voie des justifications de Dieu, de manière que l'homme ne s'élève que difficilement à ces merveilles ? Quel obstacle pouvons-nous croire, sinon celui dont il prie

[1] II Cor. V, 21. — [2] Ps. CXVIII, 27. — [3] Grec, συνέτισόν με. — [4] Ps. CXVIII, 28.

Dieu de le délivrer dans le verset suivant : « Eloignez de moi la voie de l'iniquité [1] ». Et parce que la loi des œuvres est survenue pour faire abonder le péché [2], le Prophète continue en disant : « Et par votre loi prenez-moi en « pitié ». Par quelle loi, sinon par la loi de la foi ? Ecoute l'Apôtre : « Où est donc votre « glorification ? Elle est anéantie. Par quelle « loi ? celle des œuvres ? Non, mais par la loi « de la foi [3] ». C'est donc par cette loi de la foi que nous croyons, et que nous sollicitons le don de la grâce, afin de faire ce que nous ne saurions faire par nous-mêmes ; de peur que méconnaissant la justice de Dieu, et voulant établir la nôtre, nous ne manquions de soumission pour la justice de Dieu [4]. Ainsi donc dans la loi des œuvres, c'est la justice de Dieu qui ordonne ; et dans la loi de la foi, c'est sa miséricorde qui nous soutient.

6. Après avoir dit : « Dans votre loi, ayez « pitié de moi », il semble prendre acte, si l'on peut s'exprimer ainsi, des bienfaits du Seigneur, pour obtenir de lui d'autres grâces qu'il n'a point encore. « J'ai choisi », dit-il, « la voie de la vérité ; je n'ai point oublié vos « jugements. Je me suis attaché à vos témoi- « gnages, ne me couvrez point de confusion. « J'ai choisi la voie de la vérité », afin d'y courir : « Je me suis attaché à vos témoi- « gnages », tandis que j'y courais : « Seigneur, « ne me couvrez point de confusion [5] » : que je m'avance vers mon but, que j'y arrive enfin ; car le tout ne dépend ni de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu, qui fait miséricorde [6]. Enfin : « J'ai couru dans la « voie de vos commandements », dit le Prophète, « lorsque vous avez dilaté mon cœur [7] ». Je ne pourrais courir, si vous n'aviez dilaté mon cœur. Ce verset nous explique très-bien ce qui est dit plus haut : « J'ai choisi la voie « de la vérité, je n'ai point oublié vos juge- « ments, je me suis attaché à vos témoigna- « ges ». Telle est en effet la marche dans la voie des commandements de Dieu. Et comme l'interlocuteur fait valoir auprès de Dieu les bienfaits qu'il a reçus de lui plutôt que ses propres mérites, comme si on lui disait : Comment as-tu pu courir dans cette voie, la choisir, ne pas oublier les jugements de Dieu, et t'attacher à ses témoignages ? L'as-tu pu par toi-même ? Non, répond-il. Comment donc ? « J'ai couru dans la voie de vos préceptes », nous dit-il, « parce que vous avez dilaté mon « cœur ». Ce n'est donc point par ma propre volonté, et sans aucun besoin de votre secours ; mais quand il vous a plu de « dilater « mon cœur ». Cette dilatation du cœur, c'est la joie dans les œuvres de justice ; et cette joie est un don de Dieu, qui nous fait observer ses préceptes, non dans les angoisses de la crainte, mais dans le délicieux amour de la justice. Et telle est la dilatation du cœur que Dieu nous promet, quand il dit : « J'habiterai en « eux, je marcherai au milieu d'eux [1] ». Combien on doit être au large où Dieu se promène ! C'est dans cette latitude que la charité se répand dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné [2]. De là cette parole de l'Ecriture : « Que vos eaux coulent dans « vos places publiques [3] ». Le mot place publique, ou *platea*, vient d'un mot grec exprimant l'étendue ; car πλατὺ, en grec, signifie large. C'est au sujet de ces eaux que le Seigneur s'écrie : « Qu'il vienne à moi celui qui a soif. « Si quelqu'un croit en moi, des fleuves d'eau « vive jailliront de ses entrailles [4] » ; et l'Evangéliste nous donne cette explication : « Il « parlait ainsi à propos de l'Esprit-Saint, que « devaient recevoir ceux qui croiraient en « lui ». On pourrait discourir longuement à propos de cette dilatation du cœur, mais je m'aperçois que ce discours est déjà bien long.

[1] Ps. CXVIII, 29. — [2] Rom. V, 20. — [3] Id. III, 27. — [4] Id. X, 3. — [5] Ps. CXVIII, 30, 31. — [6] Rom. IX, 16. — [7] Ps. CXVIII, 32.

[1] II Cor. VI, 16. — [2] Rom. V, 5. — [3] Prov. V, 16. — [4] Jean, VII, 37-39.

ONZIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LE PROGRÈS DANS LA PIÉTÉ.

Le Prophète qui a déjà couru dans la voie des commandements, supplie le Seigneur de lui poser comme une loi la voie de ces mêmes commandements, ou de l'aider à y courir jusqu'à ce qu'il arrive à la palme promise. Il recherche toujours cette voie, en s'efforçant de pratiquer ces préceptes, et comme cette voie est la vérité, il la possèdera à jamais. Il ne veut pas connaître la loi selon la lettre seulement, mais encore selon la pratique ; alors il supplie Dieu de le conduire en inclinant son cœur vers les préceptes, et non vers les convoitises qui firent tomber le vieil Adam.

1. Dans notre psaume si étendu, voici ce qu'il nous faut considérer et exposer avec le secours du Seigneur. « Faites-moi, Seigneur, « une loi de la voie de vos commandements, « et que je la recherche toujours [1] ». L'Apôtre nous dit : « La loi n'est pas établie pour le « juste, mais pour les injustes et les rebelles », et le reste, puis il conclut ainsi : « Et pour « tout ce qui est opposé à la saine doctrine, « laquelle est selon l'Evangile de la gloire du « Dieu de béatitude, qui m'a été confié [2] ». Or, celui qui nous dit : « Faites-moi, Seigneur, « une loi », était-il de ceux pour qui saint Paul a dit que la loi était faite ? Loin de là. S'il en était, il n'aurait pas dit plus haut : « J'ai couru dans la voie de vos commande- « ments, quand vous avez dilaté mon cœur ». Pourquoi donc demander que Dieu lui impose une loi, puisqu'il n'est point de loi pour le juste ? Ou bien n'y aurait-il pas de loi pour le juste, dans le même sens qu'elle est établie pour le peuple rebelle, sur des tables de pierre [3], et non sur des tables de chair, qui sont les cœurs [4] ; selon l'Ancien Testament, du mont Sinaï qui engendre pour la servitude [5] et non selon le Testament Nouveau, dont le prophète Jérémie a dit : « Voilà que « viennent les jours, dit le Seigneur, et « j'établirai une nouvelle alliance avec la « maison d'Israël et la maison de Juda : non « pas l'alliance que j'ai formée avec leurs « pères, dans les jours où je les pris par la « main, pour les tirer de la terre d'Egypte : « et parce qu'ils ne sont pas demeurés dans « cette alliance, je les ai punis, dit le Sei- « gneur. Voici, en effet, l'alliance que j'ai faite « avec la maison d'Israël : après ces jours- « là, dit le Seigneur, je graverai mes lois « jusque dans leurs entrailles, et je les écri- « rai dans leurs cœurs [1] ». C'est ainsi qu'il supplie le Seigneur de lui imposer une loi, non plus comme aux injustes et aux rebelles qui n'appartiennent pas au Nouveau Testament, une loi sur des tables de pierre ; mais une loi qui convienne à la sainte génération de l'épouse libre, ou de la Jérusalem céleste, aux enfants de la promesse, aux fils de l'héritage éternel, dans le cœur desquels Dieu écrit sa loi, de son doigt par le Saint-Esprit ; non plus pour qu'ils en conservent la mémoire pendant qu'ils la négligeront dans la pratique ; mais afin qu'ils la connaissent pour la comprendre, qu'ils la pratiquent en l'aimant d'un cœur dilaté par la charité, et non resserré par la crainte. Agir, en effet, par la crainte du châtiment, et non par l'amour de la justice, c'est agir en quelque sorte malgré soi. Mais celui qui agit malgré lui, voudrait, s'il était possible, qu'il n'y eût point de commandement ; et dès lors il est l'ennemi, et non point l'ami de cette loi, qu'il souhaite qu'on ne lui ait point imposée ; son action, dès lors, ne saurait être pure, quand sa volonté est corrompue. On ne saurait dire alors ce que dit le Prophète dans les versets précédents : « J'ai couru dans la voie de vos com- « mandements, quand vous avez dilaté mon « cœur » ; puisque cette dilatation signifie la charité, qui est, selon l'Apôtre, la plénitude de la loi [2].

2. Pourquoi donc le Prophète veut-il encore qu'on lui impose une loi, puisque si cette loi ne lui eût déjà été donnée, il n'aurait pu, dans la dilatation de son cœur, courir dans la voie des commandements de Dieu ?

[1] Ps. CXVIII, 33. — [2] I Tim. I, 9-11. — [3] Exod. XXXI, 18. — [4] II Cor. III, 3. — [5] Gal. IV, 24.

[1] Jérém. XXXI, 31-33. — [2] Rom. XIII, 10.

Mais comme l'interlocuteur s'avance dans la vertu, comme il sait que cet avancement il le doit à la grâce de Dieu ; demander qu'une loi lui soit imposée, qu'est-ce autre chose que demander d'y faire de nouveaux progrès ? Car, présentez, par exemple, une coupe toute pleine à l'homme qui a soif, il la boit et l'épuise, et en demande encore. Quant aux injustes [1], aux rebelles, qui n'ont reçu la loi que sur des tables de pierre, cette loi en a fait des prévaricateurs, et non des enfants de la promesse. Mais s'en souvenir et ne pas l'aimer, c'est être également coupable ; car la mémoire est en quelque sorte une pierre écrite, et qui est plutôt un fardeau qu'un ornement : c'est un poids et non un titre d'honneur. Cette loi, le Prophète l'appelle une voie des justifications de Dieu, et elle ne diffère en rien de la voie des préceptes de Dieu, que le Prophète nous dit avoir parcourue dans la dilatation de son cœur. Il a donc couru, il court encore, jusqu'à ce qu'il atteigne cette palme céleste, à laquelle Dieu l'a appelé d'en haut. Enfin, après avoir dit : « Donnez-moi, Seigneur, « pour loi, la voie de vos justifications »; le Prophète ajoute : « Et que je la recherche « toujours ». Pourquoi demander ce qu'il a déjà, sinon parce qu'il possède cette loi en l'accomplissant, et qu'il en cherche les progrès ?

3. Mais que signifie « toujours ? » N'y aura-t-il point de fin à ses recherches ? En est-il de même que dans ces paroles : « Sa louange « sera toujours en ma bouche [2] », parce qu'il n'y aura point de fin à la louange de Dieu ? Car nous ne cesserons pas de le louer quand nous serons parvenus au royaume éternel, puisque nous lisons : « Bienheureux ceux qui « habitent votre maison, ils vous loueront « dans les siècles des siècles [3] ! » Ou bien « toujours » doit-il s'entendre du temps de la vie, parce que c'est alors que l'on avance dans la vertu, et qu'après cette vie, celui qui aura fait des progrès sera parfait ? Cette expression reviendrait à ce que nous dit saint Paul de certaines femmes qu'« elles apprennent « toujours »; mais c'est alors en mauvaise part, puisqu'il ajoute qu' « elles n'arrivent jamais « à la science de la vérité [4] ». Celui au contraire qui va toujours en progressant arrive enfin où il s'est efforcé d'arriver, et où il n'y a plus de progrès, parce qu'on demeure éternellement dans cette perfection. Toutefois en disant de ces femmes qu' « elles apprennent « toujours », saint Paul n'a point prétendu qu'après leur mort elles continueront à étudier des choses vaines et sans profit, puisqu'à ces doctrines succéderont, non plus des études, mais les supplices éternels. Rechercher donc la loi de Dieu en cette vie, c'est y faire des progrès par sa science et par l'amour ; dans l'autre vie, au contraire, il n'y aura plus à chercher cette loi dans sa plénitude, mais à en jouir. Mais voici ce qui est dit encore : « Cherchez toujours sa face [1] ». Où sera-ce « toujours », sinon en cette vie ? Car en l'autre nous ne chercherons pas la face de Dieu, puisque nous le verrons face à face [2]. Si néanmoins on peut dire que l'on cherche toujours une chose parce qu'on l'aime sans dégoût, et qu'on le fait pour ne point la perdre, nous rechercherons sans fin la loi de Dieu, c'est-à-dire la vérité de Dieu ; car il est dit dans ce même psaume : « Et votre loi est la « vérité [3] ». On la cherche maintenant pour la posséder ; alors on la possédera pour ne point l'abandonner ; selon qu'il est écrit de l Esprit de Dieu, qu'il pénètre tout, même les profondeurs de Dieu [4] : non point pour apprendre ce qu'il ne connaît point, mais parce qu'il n'y a rien qu'il ne connaisse.

4. C'est donc proclamer bien haut la grâce de Dieu, que demander au Seigneur de nous poser une loi, comme le fait le Prophète qui connaissait la loi selon la lettre. Mais parce que la lettre tue, et que l'esprit vivifie [5], il demande à faire par l'esprit ce qu'il savait par la lettre, de peur que cette connaissance d'un précepte négligé ne le rende coupable d'une prévarication nouvelle. Toutefois, connaître une loi comme on doit la connaître, c'est-à-dire comprendre ce qu'elle ordonne, pourquoi elle a été donnée à ceux qui ne devaient point l'observer ; quelle en était l'utilité en cela même qu'elle est survenue pour faire abonder le péché [6], c'est ce que ne saurait faire un homme, à moins que Dieu ne lui en ait donné l'intelligence. Aussi le Prophète a-t-il ajouté : « Donnez-moi l'intelligence, et « je sonderai votre loi, et je la garderai de « tout mon cœur [7] ». Lorsqu'en effet un homme a sondé la loi, qu'il est arrivé à ces

[1] II Tim. I, 9. — [2] Ps. XXXIII, 2. — [3] Id. LXXXIII, 5.— [4] II Tim. III, 7.

[1] Ps. CIV, 4. — [2] I Cor. XIII, 12. — [3] Ps. CXVIII, 142. — [4] I Cor. II, 10. — [5] II Cor. III, 6. — [6] Rom. V, 20. — [7] Ps. CXVIII, 34.

hauteurs qui en font toute l'essence, il doit alors aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit, et son prochain comme lui-même. Ces deux commandements renferment la loi et les Prophètes [1]. Voilà ce qu'il semble promettre à Dieu, quand il dit : « Et je la garderai de tout mon cœur ».

5. Mais comme il n'en saurait venir là par ses propres forces, et sans le secours de celui qui fait ce commandement, voilà que le Prophète supplie le Seigneur de lui faire accomplir ce qu'il ordonne : « Conduisez-moi dans « les sentiers de vos commandements, car « c'est là que je me plais [2] ». C'est peu de ma volonté, si vous-même ne me conduisez où je veux aller. Or, c'est bien là le sentier, la voie des commandements de Dieu, où il avait couru, disait-il, dans la dilatation de son cœur ; et s'il l'appelle un sentier, c'est qu'elle est étroite, cette voie qui conduit à la vie [3] ; et comme elle est étroite, on ne saurait y courir, si le cœur n'est dilaté.

6. Mais parce qu'il s'avance toujours, qu'il court toujours ; et c'est ce qui lui fait implorer le secours d'en haut qui doit le faire aboutir, ce qui n'appartient ni à la course ni à la volonté, mais à la divine miséricorde [4] ; enfin, parce que c'est Dieu qui produit en nous le vouloir [5], et que le Seigneur même nous prépare la volonté, le Prophète continue : « Inclinez mon cœur vers vos préceptes, et « non vers l'avarice [6] ». Qu'est-ce à dire, avoir le cœur incliné vers un objet, sinon le vouloir ? Il a donc voulu déjà, et il demande de vouloir encore. Il a voulu, quand il a dit : « Conduisez-moi dans le sentier de vos « commandements, car c'est là que je me « plais » ; il demande de vouloir encore, quand il dit : « Inclinez mon cœur vers vos « témoignages, et non vers l'avarice ». Ce qu'il demande alors, c'est que sa volonté soit de plus en plus forte. Or, quels sont les témoignages de Dieu, sinon ceux par lesquels il se rend témoignage à lui-même ? C'est avec le témoignage que l'on fait une preuve, et dès lors, c'est par des témoignages que Dieu prouve ses œuvres de justice et ses préceptes ; par ses témoignages qu'il nous persuade ce qu'il lui plaît ; et c'est vers ces témoignages que le Prophète le supplie d'incliner son cœur, et non vers l'avarice. C'est par ces témoignages que Dieu nous amène à lui rendre un culte gratuit, ce que ne permettrait point l'avarice, qui est la racine de tous les maux. Il y a dans le texte grec un mot qui désigne l'avarice en général ou le désir excessif, car πλέον signifie en latin plus ou davantage, et ἕξις désigne ce que l'on possède, en latin *habere*. Ainsi donc, avoir plus a fait πλεονεξία, que plusieurs interprètes latins ont traduit ici par *emolumentum*, profit, d'autres par *utilitas*, avantage, d'autres mieux encore, par *avaritia*, avarice. L'Apôtre nous dit donc que « l'avarice est la racine de tous les « maux [1] ». Mais dans le grec, d'où ces paroles ont été traduites dans notre langue, l'Apôtre ne s'est point servi de πλεονεξία, que nous lisons dans notre psaume, il a employé celui de φιλαργυρία, qui désigne l'amour de l'argent. Il faut voir dans cette expression l'espèce pour le genre, et dans l'amour de l'argent, cette convoitise universelle qui est véritablement la racine de tous les maux. Nos premiers parents n'eussent point été séduits et renversés par le serpent, s'ils n'avaient voulu avoir plus qu'ils n'avaient, être plus qu'ils n'étaient. C'est là en effet ce que leur avait promis le serpent : « Vous serez comme « des dieux [2] », leur avait-il dit. Telle fut donc la πλεονεξία qui les fit succomber. Voulant avoir plus qu'ils n'avaient, ils perdirent ce qu'ils avaient reçu. Le droit civil nous montre une lueur de cette vérité répandue partout, dans cette clause qui déboute celui qui demande plus que son droit ; c'est-à-dire qui fait perdre même ce que l'on doit à celui qui réclame plus qu'il ne lui est dû. Or, c'est retrancher de nous toute avarice, que rendre à Dieu un culte gratuit. C'est de là que cet ennemi tirait une accusation contre Job, dans le rude combat de l'épreuve, quand il dit : « Est-ce gratuitement que Job sert le Sei- « gneur [3] ? » Le diable croyait en effet que dans le culte qu'il rendait à Dieu, cet homme juste avait le cœur incliné vers l'avarice, qu'il ne servait Dieu que pour ces grands avantages des biens temporels, dont le Seigneur l'avait comblé, comme le mercenaire qui cherche une semblable récompense : mais dans cette épreuve il montra qu'il servait Dieu gratuitement. Si donc notre cœur n'est point enclin à l'avarice, nous ne servons Dieu que pour Dieu, en sorte qu'il est

[1] Matth. XXII, 37-40. — [2] Ps. CXVIII, 35. — [3] Matth. VII, 14. — [4] Rom. IX, 16. — [5] Philipp. II, 13, 14. — [6] Ps. CXVIII, 36.

[1] I Tim. VI, 10. — [2] Gen. III, 5. — [3] Job, I, 9.

lui-même la récompense de notre culte. Aimons-le en lui-même, aimons-le en nous, aimons-le dans le prochain que nous aimons comme nous-mêmes, soit qu'il possède le Seigneur, soit afin qu'il le possède. Et comme c'est par sa grâce que ce bien nous arrive, le Prophète lui dit : « Inclinez mon cœur vers « vos témoignages, et non vers l'avarice ». Remettons la suite à un autre discours.

DOUZIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LA VANITÉ ET L'ENVIE.

Ici-bas nous sommes assujétis à la vanité, et le Psalmiste en veut détourner ses yeux, c'est-à-dire, ou qu'il veut être du nombre de ceux qui en seront délivrés, ou peut-être voudrait-il n'avoir jamais ni la vanité pour but de ses actions, c'est-à-dire la louange qui vient des hommes, ni même le bien-être de cette vie, autrement il n'y aurait plus de martyrs. Faire cette prière, c'est reconnaître le besoin de la grâce ; aussi le Prophète veut-il être affermi dans la crainte qui sanctifie.
Eloigner de lui l'opprobre du soupçon signifierait le détourner de soupçonner le mal chez les autres, ce qui est le propre de l'envie ; et dès lors il veut être vivifié dans la justice de Dieu, ou dans la charité qui est le Christ.

1. Dans le psaume que nous avons entrepris d'expliquer, le Prophète continue : « Dé- « tournez mes yeux, afin qu'ils ne voient pas « la vanité ; vivifiez-moi dans votre voie [1] ». Vanité et vérité sont fort opposées. L'amour de ce monde est vanité, mais le Christ qui nous délivre de ce monde est vérité. Il est la voie dans laquelle notre Prophète veut être vivifié, parce qu'il est aussi la vie ; il a dit en effet : « Je suis la voie, la vérité et la vie [2] ». Mais qu'est-ce à dire : « Détournez mes yeux, « afin qu'ils ne voient point la vanité ? » Est-ce que l'on peut dérober à nos yeux la vanité pendant notre séjour sur la terre ? « Toute « créature, en effet, est soumise à la vanité [3] » ; ce que l'on entend de la vanité qui est dans l'homme ; et encore : « Tout est vanité : quel « est pour l'homme le profit du labeur qu'il « s'impose sous le soleil [4] ? » Le Prophète voudrait-il demander à Dieu que sa vie ne soit point sous le soleil, où tout est vanité, mais en celui dans lequel il veut être vivifié ? Car celui-là s'est élevé non-seulement au-dessus du soleil, mais « par-dessus tous les « cieux, afin de remplir toutes choses [5] ». Et c'est plus en lui que sous le soleil que vivent ceux qui n'écoutent pas en vain cette parole de saint Paul : « Cherchez ce qui est en haut, « où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu ; « n'ayez du goût que pour les choses d'en « haut, et non pour celles d'ici-bas, car vous « êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu « avec Jésus-Christ [1] ». Et dès lors, si notre vie est où est aussi la vérité, elle n'est point sous le soleil, où est la vanité. Mais nous ne possédons un si grand bien que par l'espérance, et non en réalité. Et l'Apôtre n'a tenu ce langage que selon l'espérance ; car, après avoir dit de la créature qu'elle est assujétie à la vanité, il ajoute que c'est contre son gré, et à cause de celui qui l'y a soumise dans l'espérance. C'est donc dans l'espérance de demeurer un jour fixés à la contemplation de la vérité, que nous sommes en attendant soumis aux choses vaines. Car la créature spirituelle, et animale et corporelle, se trouve dans l'homme, ou plutôt est l'homme lui-même. Elle a péché de son plein gré, et dès lors est devenue ennemie de la vérité ; et son juste châtiment est d'être assujétie à la vanité contre son gré. Enfin l'Apôtre ajoute un peu plus loin : « Non-seulement ces créatures, « mais nous aussi, qui possédons les prémices « de l'Esprit [2] », c'est-à-dire nous qui sommes soumis à Dieu, et non à la vanité, non pas assurément dans tout ce que nous sommes, mais dans la supériorité que nous avons sur

[1] Ps. CXVIII, 37. — [2] Jean, XIV, 6. — [3] Rom. VIII, 20. — [4] Eccli. I, 2, 3. — [5] Ephés. IV, 10.

[1] Coloss. III, 1-3. — [2] Rom. VIII, 20-25.

les animaux, ou par les prémices de l'esprit : « Nous gémissons en nous-mêmes dans l'at« tente de l'adoption qui sera la délivrance « de notre corps. Nous sommes sauvés en « effet, mais par l'espérance ; car l'espérance « que l'on voit n'est plus une espérance ; « comment espérer ce qu'on voit déjà ? Si « nous espérons ce que nous ne voyons pas « encore, nous l'attendons par la patience ». Aussi longtemps que nous sommes dans un corps dont nous espérons avec patience être délivrés par l'adoption divine, nous sommes assujétis à la vanité, en ce qu'il y a de nous sous le soleil. Comment donc serions-nous en état de ne point voir la vanité, à laquelle nous sommes assujétis en espérance ? Pourquoi dès lors le Prophète nous dit-il : « Détournez mes « yeux, afin qu'ils ne voient point la vanité ? » Voudrait-il demander, non point que s'accomplisse en cette vie ce qui est l'objet de notre espérance, mais qu'il soit au nombre de ceux en qui cette espérance pourra s'accomplir aussitôt qu' « ils seront délivrés de la « corruption » dans l'esprit, dans l'âme et dans le corps, pour être admis à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu, où ils ne verront plus la vanité ?

2. On peut entendre ainsi ces paroles et demeurer dans les règles de la foi : mais il est un autre sens qui, je l'avoue, me sourit davantage. Le Seigneur dit dans l'Evangile : « Si votre œil est pur, tout votre corps sera « lumineux ; mais si votre œil est mauvais, « tout votre corps sera ténébreux. Si donc la « lumière qui est en vous est ténèbres, com« bien grandes seront les ténèbres elles« mêmes[1] ? » Dès lors ce qui devient très-important dans nos actions, c'est le motif qui nous fait agir. Car une action ne doit pas être pesée par l'action elle-même, mais par l'intention ; c'est-à-dire qu'il ne faut pas considérer si elle est bonne en elle-même seulement, mais surtout si elle est bonne dans l'intention qui nous fait agir. Or, ces yeux par lesquels nous examinons ce qui nous fait agir, le Prophète demande à Dieu de les détourner afin qu'ils ne voient point la vanité ; c'est-à-dire, afin qu'il ne se propose point la vanité, quand il fait une bonne action. Or, ce qui vient au premier rang dans cette vanité, c'est l'amour des louanges humaines, qui a été le mobile de tant de grandes actions

[1] Matth. vi, 22, 23.

dans ceux à qui le monde a décerné le nom de grands, et que les villes païennes ont comblés de tant de louanges. Ils cherchaient, non la gloire qui vient de Dieu, mais celle qui vient des hommes ; et pour cette gloire ils vivaient dans une sorte de prudence, de courage, de tempérance, de justice ; obtenir cette gloire, c'était obtenir leur récompense, vain salaire d'une vaine ambition. C'est d'une telle vanité que le Seigneur veut détourner nos yeux, quand il nous dit : « Gardez-vous de « faire votre justice devant les hommes, afin « qu'ils vous voient ; autrement vous n'aurez « pas de récompense de votre Père qui est « dans les cieux[1] ». Puis énumérant quelques parties de cette justice, comme l'aumône, la prière, le jeûne, il avertit de ne faire aucune de ces œuvres en vue d'une gloire humaine, et partout il dit que ceux qui agissent de la sorte, ont reçu leur récompense, non point cette récompense éternelle que nous réserve notre Père avec les saints, mais cette récompense temporelle qu'ils recherchent en se proposant la vanité dans les œuvres qu'ils accomplissent. Sans doute il ne faut pas incriminer la louange humaine (qu'y a-t-il en effet de plus désirable parmi les hommes que l'agrément dans ce qu'ils doivent imiter ?) mais agir en vue de cette louange, c'est envisager la vanité dans ses actions. Quelque louange que l'homme de bien reçoive de la part des hommes, elle ne doit pas être la fin de ses bonnes œuvres, mais il doit la reporter à Dieu pour qui seul le véritable juste fait le bien, car il ne le fait point de lui-même, mais par le secours de Dieu. Aussi le Sauveur avait-il déjà dit dans le même discours : « Que votre lumière brille aux yeux des « hommes, afin qu'ils voient vos bonnes « œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui « est dans les cieux[2] ». C'est là qu'il nous donne comme fin la gloire de Dieu, que nous devons toujours nous proposer, quand nous faisons une bonne œuvre, si nos yeux se détournent de la vanité. Dans nos bonnes œuvres dès lors, ne nous proposons jamais les louanges des hommes, redressons au contraire ces louanges, et rapportons-les à la gloire de Dieu, qui nous donne ce que l'on peut louer en nous sans erreur. Or, s'il y a vanité à faire le bien pour en être loué par les hommes, combien sera-t-il plus frivole

[1] Matth. vi, 1. — [2] Id. v, 16.

encore de le faire pour acquérir, pour grossir, pour retenir des trésors ou tout autre bien temporel qui nous vient de l'extérieur ? Car « tout est vanité, et quel avantage revient à « l'homme de tout ce labeur qu'il s'impose « sous le soleil[1] ? » Nous ne devons pas même faire nos bonnes œuvres pour la santé de cette vie, mais bien plutôt pour le salut éternel, où nous jouirons d'un bien immuable, qui nous viendra de Dieu, ou mieux qui sera Dieu lui-même. Si, en effet, les saints n'eussent eu dans leurs bonnes œuvres d'autre but que la santé de cette vie, jamais les martyrs n'eussent perdu cette vie pour l'œuvre glorieuse de confesser le Christ. Mais ils ont reçu le secours au milieu de la tribulation, ils n'ont point envisagé la vanité, car le salut qui vient des hommes n'est que vanité[2] ; ils n'ont point désiré les jours de l'homme[3], parce que l'homme est assimilé à la vanité, et que ses jours passent comme l'ombre[4].

3. Mais demander à Dieu ce qui paraît en notre pouvoir, c'est-à-dire qu'il nous donne de détourner nos yeux de la vanité, n'est-ce pas proclamer le besoin de sa grâce ? Plusieurs en effet n'ont pas détourné leurs yeux de cette vanité, ils ont cru par eux-mêmes devenir justes et bons, et ils ont préféré la gloire des hommes à celle de Dieu[5] : car ils sont hommes aussi, et ont mis en eux-mêmes leur complaisance, et ont trop présumé des forces de leur libre arbitre. Mais là encore il y a vanité et présomption d'esprit[6]. Aussi, après avoir dit : « Détournez mes yeux de peur « qu'ils ne voient la vanité; donnez-moi la « vie dans votre voie[7] » ; comme cette voie n'est pas la vanité, mais la vérité, le Prophète ajoute : « Affermissez votre parole dans votre « serviteur, afin qu'il vous craigne[8] ». Qu'est-ce dire autre chose que, donnez-moi d'accomplir ce que vous ordonnez ? Car cette parole n'est pas affermie dans ceux qui l'ébranlent en eux-mêmes en faisant ce qui lui est contraire ; mais être affermie chez un homme, c'est y être immobile. Dieu donc a affermi sa parole dans la crainte, chez tous ceux à qui il donne l'esprit de crainte. Or, telle n'est pas la crainte qui a fait dire à l'Apôtre : « Vous « n'avez point reçu l'Esprit de servitude pour « agir encore par la crainte[9] » ; puisque cette

[1] Eccli. I, 2, 12. — [2] Ps. LIX, 13. — [3] Jérém. XVII, 16. — [4] Ps. CXLIII, 4. — [5] Jean, XII, 43. — [6] Eccl. VI, 9. — [7] Ps. CXVIII, 37. — [8] Id. 38. — [9] Rom. VIII, 15.

crainte est bannie par la charité[1] ; mais la crainte dont il est ici question est celle que le Prophète appelle Esprit de crainte de Dieu[2] ; crainte qui est chaste, qui demeure dans le siècle des siècles[3], crainte qui n'ose déplaire à celui qu'on aime. Autre est en effet la crainte que l'époux inspire à l'épouse adultère, autre celle de l'épouse chaste ; l'une craint qu'il ne vienne, l'autre qu'il ne s'éloigne.

4. « Eloignez de moi l'opprobre que je « soupçonne, parce que vos jugements sont « pleins de douceur[4] ». Qui donc a des soupçons au sujet de son opprobre, et qui ne le connaît pas plus parfaitement que l'opprobre d'aucun autre ? On peut avoir des soupçons quand il s'agit des autres, mais non quand il s'agit de soi-même ; car soupçonner c'est encore ignorer. Or, on ne soupçonne point son opprobre, on en a une science certaine, puisque la conscience parle. Que signifie donc cette parole : « Mon opprobre « que je soupçonne ? » C'est dans les versets précédents que nous en pourrons découvrir le sens. Tant qu'un homme ne détourne point ses yeux pour qu'ils ne voient pas la vanité, il soupçonne chez les autres ce qu'il sent en lui-même ; et il croit facilement que dans le culte qu'il rend à Dieu, dans les bonnes œuvres qu'il fait, tel autre a le même but qu'il se propose lui-même. Les hommes en effet peuvent voir nos actions ; mais le dessein qui nous fait agir est caché : de là le soupçon, et chez un homme l'audace de juger des secrets des autres, d'en juger souvent à faux, et toujours témérairement, quand même le soupçon toucherait à la vérité. C'est pourquoi le Seigneur, en parlant de l'intention qui doit nous faire agir dans nos bonnes œuvres, et voulant détourner nos yeux de la vanité, nous avertit de ne pas faire le bien à cause des louanges des hommes, en disant : « Gardez-vous de faire votre justice devant « les hommes afin d'en être vus[5] ». Il nous avertit aussi de ne les point faire par le désir de l'argent, en disant : « Ne vous amassez « point des trésors sur la terre[6] » ; et encore : « Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent[7] ». Il nous détourne encore d'agir en vue de la nourriture et du vêtement, en disant : « Ne « vous inquiétez pas pour votre vie de ce que

[1] I Jean, IV, 18. — [2] Isa. XI, 3. — [3] Ps. XVIII, 10. — [4] Id. CXVIII, 39. — [5] Matth. VI, 1. — [6] Id. 19. — [7] Id. 24.

« vous mangerez, ni pour votre corps de quoi « vous le vêtirez [1] ». Après nous avoir donné tous ces avis, comme nous pouvons soupçonner de pareilles intentions chez ceux dont nous voyons les œuvres de justice sans voir leurs desseins, le Sauveur ajoute : « Ne jugez point, « de peur d'être jugés [2] ». C'est pourquoi, après avoir dit : « Eloignez de moi l'opprobre « que je soupçonne », le Prophète ajoute : « Parce que vos jugements sont pleins de « douceur » ; c'est-à-dire, parce que vos jugements sont vrais. Quiconque aime la vérité, proclame la douceur de ce qui est vrai. Quant aux jugements des hommes sur les secrets des cœurs, ils ne sont point doux à cause de leur témérité. Il appelle donc son opprobre celui qu'il soupçonne dans les autres ; car l'Apôtre l'a dit : « En se comparant « eux-mêmes à eux-mêmes [3] », ils se jettent dans l'erreur, et l'homme en effet soupçonne facilement chez les autres ce qu'il sent en lui. C'est pourquoi le Prophète supplie le Seigneur d'éloigner de lui cet opprobre qu'il sentait en lui-même et qu'il soupçonnait chez les autres, afin de ne point ressembler au diable qui avait soupçonné les motifs cachés du saint homme Job. Il ne croyait point que Job servît Dieu gratuitement, et demanda le pouvoir de le tenter, afin de trouver en lui la faute qu'il lui reprochait [4].

5. Mais, il n'y a que l'envie qui soupçonne le mal chez les autres ; dans son impuissance à dénigrer une bonne action, car ce qui est extérieur s'affirme de soi-même, elle s'en prend à l'intention qui est secrète, et ne s'affirme point ; quiconque dès lors peut la soupçonner mauvaise, parce qu'il ne voit pas ce qui se dérobe, et qu'il porte envie à ce qui est évident. A cette inclination perverse, qui nous porte à soupçonner chez les autres un mal que nous ne voyons point, il faut opposer la charité qui n'est point jalouse [1], et que le Seigneur nous recommande si particulièrement quand il dit : « Je vous donne un com« mandement nouveau, c'est de vous aimer « les uns les autres [2] » ; et encore : « Tous « reconnaîtront que vous êtes mes disciples, « si vous vous aimez les uns les autres ». Et au sujet de l'amour de Dieu et du prochain, « toute la loi », nous dit-il, « est renfermée « dans ces deux commandements, ainsi que les « Prophètes [3] ». Aussi le Prophète, contrairement à ce soupçon, dont il veut être délivré, dit-il à Dieu : « Voilà que j'ai désiré vos com« mandements, vivifiez-moi dans votre jus« tice [4] ». Voilà que j'ai désiré de vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon esprit, et mon prochain comme moi-même ; « vivifiez-moi dans votre jus« tice », et non dans la mienne, ou plutôt comblez-moi de cette charité que j'ai désirée. Soutenez-moi dans l'accomplissement de ce que vous recommandez, donnez-moi vous-même ce que vous m'ordonnez. « Vivifiez« moi dans votre justice » ; car j'ai en moi de quoi mourir, mais ce n'est qu'en vous que je trouve de quoi vivre. « Votre justice, c'est le « Christ qui nous a été donné par Dieu « comme notre sagesse, notre justice, notre « sanctification et notre rédemption ; afin « que, selon qu'il est écrit, celui qui se glo« rifie ne se glorifie que dans le Seigneur [5] ». C'est en lui que je trouve votre loi que je désire, afin que vous me donniez la vie dans votre justice, ou plutôt en lui-même. Car c'est lui qui est le Verbe Dieu, et le Verbe s'est fait chair, afin d'être aussi mon prochain [6].

[1] Matth. VI, 25.— [2] Id. VII, 1.— [3] II Cor. X, 12.— [4] Job, I, 9-11.

[1] I Cor. XIII, 4. — [2] Jean, XIII, 34, 35. — [3] Matth. XXII, 40. — [4] Ps. CXVIII, 40. — [5] I Cor. I, 30, 31. — [6] Jean, I, 14.

TREIZIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LA VIE DANS LE CHRIST.

Le Prophète supplie le Seigneur de le vivifier dans la justice ou dans le Christ, et c'est là un acte de miséricorde et de salut envers les enfants de la promesse. Alors il répondra une parole à ceux qui lui reprochent une parole. Cette parole, c'est le Christ, que nous reprochent ceux que la croix scandalise; c'est le Christ encore, que répondent les martyrs, et ceux qui après une chute sont revenus à lui comme Pierre : cette parole n'a donc pas été pour jamais ôtée de leur bouche. C'est alors que le Prophète gardera la loi de Dieu en cette vie et en l'autre.

1. Au sermon d'hier il faut joindre celui-ci sur les versets suivants du plus long des psaumes. Voici ces versets : « Et que votre « miséricorde, ô mon Dieu, vienne sur moi [1] ». Ces paroles semblent se rapporter aux précédentes ; car le Prophète ne dit point : « Que « votre miséricorde vienne sur moi » ; mais : « Et que votre miséricorde ». Or, voici les paroles qui précèdent : « Voilà que j'ai dé-« siré vos commandements ; vivifiez-moi dans « votre justice ». Puis il continue : « Et que « votre miséricorde, ô mon Dieu, descende « sur moi ». Que demande le Prophète, sinon d'accomplir par la divine miséricorde les préceptes qu'il a désirés ? Il explique en quelque sorte le sens de ces paroles : « Vi-« vifiez-moi dans votre justice », quand il ajoute : « Et que votre miséricorde, ô mon « Dieu, descende sur moi, ainsi que votre « salut selon votre parole » ; c'est-à-dire, selon votre promesse. De là vient que saint Paul veut que nous nous regardions comme les fils de la promesse [2], afin que nous rapportions tout ce que nous sommes à la grâce de Dieu, sans nous en rien attribuer à nous-mêmes. « Car le Christ nous a été donné par « Dieu, comme notre sagesse, notre justice et « notre sanctification, notre rédemption, afin « que, selon qu'il est écrit, celui qui se glo-« rifie, ne se glorifie que dans le Seigneur [3] ». Quand donc le Prophète nous dit : « Vivifiez-« moi dans votre justice », il demande la vie dans le Christ, et telle est la miséricorde qu'il supplie Dieu de faire descendre sur lui. C'est aussi le Christ qui est le « salut de Dieu » ; et ce mot nous fait voir quelle miséricorde voulait appeler sur lui le Prophète, quand il disait : « Et que votre miséricorde, ô mon Dieu, « descende sur moi ». Si nous voulons savoir quelle est cette miséricorde, écoutons ce qui suit : « Votre salut, selon votre parole ». Voilà ce qui nous est promis par Celui qui « appelle ce qui n'est point encore, comme « s'il était déjà [1] ». Il n'y avait personne encore à qui il pût faire des promesses, afin que nul ne se glorifiât de ses mérites. Et ceux à qui la promesse a été faite ont été promis eux-mêmes, afin que tout le corps du Christ pût dire : « Par la grâce de Dieu, je suis ce que « je suis [2] ».

[1] Ps. CXVIII, 41. — [2] Rom. IX, 8. — [3] I Cor. I, 30, 31.

2. « Et je répondrai », dit le Prophète, « à « ceux qui me reprochent une parole [3] ». On ne sait s'ils me reprochent une parole, ou si je répondrai une parole ; mais l'un et l'autre nous désignent le Christ. C'est lui que nous reprochent ceux pour qui la croix est un scandale ou une folie [4] ; qui ne savent point que le Verbe s'est fait chair et a demeuré parmi nous, et que ce Verbe était au commencement en Dieu, était Dieu [5]. Mais, quand même ils ne nous reprocheraient point ce Verbe qu'ils ignorent, puisqu'ils n'en reconnaissent point la divinité, eux qui ont méprisé sa faiblesse à la croix, nous leur répondons néanmoins ce Verbe, nous disons que leurs reproches ne nous inspirent ni frayeur, ni confusion. « S'ils eussent en effet connu le Verbe, « ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de « la gloire [6] ». Mais pour répondre le Verbe à ceux qui nous font des reproches, il faut que la divine miséricorde soit descendue sur nous, que son salut soit venu pour nous protéger, et non pour nous briser. Car il viendra, pour les briser, sur quelques-uns qui méprisent maintenant son humilité, et qui seront

[1] Rom. IV, 17. — [2] I Cor. XV, 10. — [3] Ps. CXVIII, 42. — [4] I Cor. I, 23. — [5] Jean, I, 1, 14. — [6] I Cor. II, 8.

broyés en se heurtant contre lui. Voici ce qu'il dit dans l'Evangile : « Quiconque heur« tera cette pierre s'y brisera, elle écrasera « celui sur qui elle tombera [1] ». Nous reprocher le Christ, c'est donc le heurter et s'y briser. Pour nous, mes frères, loin de nous heurter et de nous briser contre lui, loin de craindre leurs injures, répondons-leur une parole, « parole de la foi que nous prêchons. « Car si tu crois en ton cœur que le Christ « est le Seigneur, et si tu confesses de bouche « que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu « seras sauvé. Car on croit de cœur pour être « juste, et l'on confesse de bouche pour être « sauvé [2] ». C'est donc peu d'avoir le Christ dans son cœur, et de ne point le confesser par crainte des injures ; mais à ceux qui nous le rejettent comme un opprobre, il faut répondre hautement le Verbe. Afin que les martyrs pussent le faire, voici ce qui leur fut promis : « Ce n'est point vous qui parlez, mais l'Esprit « de votre Père qui parle en vous [3] ». Aussi, après avoir dit : « Je répondrai une parole « à ceux qui m'injurient », le Prophète a-t-il ajouté : « Parce que j'ai espéré en vos pa« roles » ; c'est-à-dire, en vos promesses.

3. Mais comme plusieurs, tout initiés qu'ils étaient au corps du Christ, qui parle ici, accablés sous le poids des persécutions, n'ont pu supporter ces opprobres, et sont tombés en reniant le Christ, le Prophète continue : « N'ôtez pas à jamais de ma bouche la parole « de vérité [4] ». N'ôtez pas de ma bouche, est-il dit, car c'est l'unité de tout le corps qui parle, et l'on compte parmi ses membres ceux qui ont failli, renégats d'un instant, mais sont ressuscités par la pénitence, ou bien ont regagné, par une confession nouvelle, cette palme du martyre qu'ils avaient d'abord perdue. Ainsi ce ne fut pas « à jamais », *usque valde*, ou « pour toujours », *usquequaque*, comme on trouve en certains manuscrits, c'est-à-dire d'une manière absolue, que la parole fut retirée à saint Pierre, alors type de l'Eglise. Bien que troublé par la crainte il ait un moment renié son Dieu, il se releva par ses larmes [5], et mérita par une glorieuse confession la couronne glorieuse. C'est donc tout le corps de Jésus-Christ, l'Eglise entière, qui parle ici ; et dans ce corps entier, la parole n'a pas été ôtée à jamais de sa bouche, soit parce que devant l'apostasie d'un grand nombre d'autres demeuraient forts, et combattaient jusqu'à la mort pour la vérité, soit parce que dans ces renégats beaucoup se relevaient. Quand nous entendons dire à Dieu : « N'ôtez pas », il nous faut comprendre : Ne souffrez pas que l'on m'ôte ; dans le même sens que nous disons dans notre prière : « Ne « nous induisez pas en tentation [1] ». Le Seigneur lui-même dit à Pierre : « J'ai prié pour « toi, afin que ta foi ne vienne point à défail« lir [2] » ; c'est-à-dire, afin que la parole de vérité ne fasse point défaut dans ta bouche « pour toujours ». « Parce que j'ai espéré dans « vos jugements », dit le Prophète ; ou comme il y a plus expressément dans le grec, « j'ai « surespéré [3] »; expression moins usitée, mais qui répond à la nécessité d'interpréter la vérité. Il nous faut donc examiner avec attention le sens de ces paroles, afin de comprendre avec le secours de Dieu ce que signifie : « J'ai « espéré dans vos paroles, j'ai surespéré dans « vos jugements ». « Je répondrai », dit le Prophète, « je répondrai à mes insulteurs une « parole, parce que j'ai espéré en vos paroles »; c'est-à-dire, parce que vous m'avez fait cette promesse : « Et n'ôtez pas à jamais de ma « bouche la parole de la vérité, parce que j'ai « surespéré dans vos jugements » ; c'est-à-dire, parce que ces jugements que vous exercez en me redressant et en me châtiant, non-seulement ne m'ôtent point l'espérance, mais l'affermissent en moi ; car le Seigneur corrige celui qu'il aime, et il flagelle celui qu'il reçoit parmi ses enfants. Or, voilà que les saints, les humbles de cœur, en mettant leur espoir en vous, n'ont point failli dans les persécutions : ceux mêmes qui sont tombés en s'appuyant sur eux-mêmes, et qui néanmoins appartiennent à votre corps, ont pleuré en reconnaissant leur misère, et ont retrouvé une grâce d'autant plus ferme qu'ils ont déposé leur orgueil. Donc « n'ôtez pas à jamais « de ma bouche votre parole, parce que vos « jugements sont toute mon espérance ».

4. « Et je garderai toujours votre loi ». C'est-à-dire, si vous n'ôtez pas de ma bouche la parole de la vérité, « je garderai votre loi, « toujours, et dans les siècles des siècles ». Le Prophète nous donne ici la signification de « toujours ». Souvent, en effet, « toujours » signifie pendant la vie d'ici-bas ; mais alors ce

[1] Luc. xx, 18.— [2] Rom. x, 8-10.— [3] Matth. x, 20.— [4] Ps. cxviii, 43. — [5] Matth. xxvi, 70-75.

[1] Matth. vi, 13. — [2] Luc, xxii, 32. — [3] Grec, ἐπήλπισα.

n'est point « dans le siècle et dans les siècles « des siècles »; toutefois la traduction vaut mieux que celle de certains exemplaires qui portent : « Dans l'éternité, et dans les siècles « des siècles », parce qu'ils n'ont pu dire : « Et dans l'éternité de l'éternité ». Il faut donc entendre par la loi, celle dont l'Apôtre a dit : « L'amour est la plénitude de la loi [1] ». Telle est la loi que garderont les saints dont la bouche ne cessera de dire la vérité, c'est-à-dire l'Eglise du Christ qui la gardera non-seulement dans le siècle, c'est-à-dire pendant la durée du monde, mais encore dans l'autre vie, que l'on appelle ici le « siècle du siècle ». Là, en effet, nous n'aurons point à garder les préceptes de la loi, comme ici-bas, mais la plénitude de la loi, que nous garderons sans craindre de l'offenser, parce que nous aimerons Dieu plus parfaitement quand nous le verrons, ainsi que notre prochain, puisque Dieu sera tout en tous [1], et que nous n'aurons aucune occasion de soupçonner faussement le prochain, parce que nul ne sera inconnu aux autres.

[1] Rom. XIII, 10.

[1] I Cor. XV, 28.

QUATORZIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LES EFFETS DE LA GRACE.

Après avoir prié, le Prophète raconte le bien qu'il a fait, comme pour nous dire qu'il a été exaucé. Il a marché dans la voie large par la charité, parce qu'il s'appliquait à suivre les préceptes du Seigneur avec le secours de la prière, et cette prière est avivée par l'Esprit-Saint qui demeure en nous. Ensuite il a publié sans rougir les témoignages du Seigneur, comme les martyrs, parce qu'il méditait les préceptes et les pratiquait.

1. Les versets précédents de ce long psaume contenaient une prière ; ceux que nous avons à traiter maintenant sont une narration. L'homme de Dieu implorait en effet le secours de la grâce, quand il disait : « Vivifiez-moi « dans votre justice, et que votre miséricorde, « ô mon Dieu, descende sur moi » ; ainsi des autres versets qui précèdent ou qui suivent. Maintenant il s'écrie : « Et je marchais dans « la voie spacieuse, parce que j'ai cherché vos « commandements. J'annonçais vos témoi- « gnages en présence des rois, sans en rougir. « Je méditais vos préceptes qui font mes déli- « ces. Et j'ai levé mes mains vers vos com- « mandements, objet de mon amour, et je « m'exerçais dans les œuvres de votre jus- « tice [1] ». Ce langage est d'un homme qui raconte, et non d'un homme qui prie ; il a, ce semble, obtenu de Dieu ce qu'il demandait, et reconnaît en louant Dieu ce qu'a fait de lui cette miséricorde, qu'il appelait sur lui même. Il ne cherche pas à relier ces paroles à ce qui précède, et ne dit pas : Et n'ôtez point à ma bouche votre parole à jamais, parce que j'ai espéré en vos jugements , et je garderai toujours votre loi dans le siècle , et dans le siècle des siècles, et je marcherai dans la voie spacieuse, parce que j'ai recherché vos commandements. Et je parlerai de vos témoignages en présence des rois, sans en rougir ; et ainsi de suite : alors on eût compris qu'il rattachait ce qui suit à ce qui précède ; mais il dit : « Et je « marchais dans la voie spacieuse », phrase inconséquente, puisque la particule copulative « Et » ne lie absolument rien ; car il ne dit pas : « Et je marcherai », comme il disait : « Et je garderai toujours votre loi ». Ou bien, s'il est dit au mode optatif : *Custodiam*, « Que « je garde votre loi » ; il n'est pas dit : Que je marche dans la voie large, comme si le Prophète eût fait un souhait et une prière. Mais il dit : *Ambulabam*, « je marchais dans la « voie large » ; et si l'on ne voyait ici une conjonction, si la phrase sans se rattacher à ce qui précède eût été absolue : Je marchais dans la voie large; rien d'extraordinaire n'eût

[1] Ps. CXVIII, 40-48.

forcé le lecteur à voir ou à chercher ici un sens caché. Il nous laisse donc à entendre ce qu'il n'a pas dit, c'est-à-dire qu'il a été exaucé : et il nous montre l'état où nous a mis la grâce de Dieu, comme s'il disait : Quand je faisais cette prière, vous m'avez exaucé : « Et je « marchais dans la voie spacieuse », et le reste que nous lisons ensuite.

2. Que signifie donc : « Et je marchais dans « la voie large », sinon je marchais dans la charité, « qui a été répandue dans nos « cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été « donné [1] ? » C'est dans cette voie large que marchait celui qui disait : « O Corinthiens, « ma bouche vous est ouverte, et mon cœur « se dilate [2] ». Or, cette charité est renfermée complétement dans les deux préceptes de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, qui renferment à leur tour la loi et les Prophètes [3]. Aussi, après avoir dit : « Et je marchais dans « la voie large, le Prophète nous en donne-t-il la raison : « C'est », dit-il, « parce que j'ai cher- « ché vos préceptes ». Dans plusieurs exemplaires, on voit, non point, « vos préceptes, mais, « vos témoignages » : plus souvent, néanmoins, nous avons lu, « vos préceptes », surtout chez les Grecs, et qui ferait difficulté de s'en tenir à cette traduction d'où est venu le texte latin ? Si donc nous voulons savoir comment le Prophète a cherché ces commandements, ou comment il faut les chercher, écoutons ce que nous dit le divin maître, qui nous enseigne et nous donne ce que nous devons demander : « Demandez et vous rece- « vrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez « et l'on vous ouvrira ». Et un peu après : « Si « donc vous qui êtes méchants, savez donner « ce qui est bon à vos enfants, combien plus « votre Père qui est dans les cieux donnera- « t-il ce qui est bon à ceux qui le lui deman- « dent [4] ? » Par là il nous montre évidemment que ces paroles : « Demandez, cherchez, frap- « pez », ne sont qu'une recommandation de prier avec instance. Mais un autre Evangéliste ne dit point : « Il donnera des biens à ceux « qui les lui demandent », ce qui peut avoir plusieurs sens et se rapporter aux biens corporels, ou aux biens spirituels ; mais il retranche tout le reste et nous montre d'une manière précise ce que le Seigneur veut que nous demandions avec ardeur et avec instance : « A « combien plus forte raison », dit-il, « votre « Père du ciel donnera-t-il l'Esprit à ceux qui « l'invoqueront [1] ? » C'est ce même Esprit qui répand la charité dans nos cœurs, afin que nous accomplissions les commandements par l'amour de Dieu et du prochain. C'est par ce même Esprit que nous crions : Père, Père [2]. C'est lui dès lors qui nous fait demander ce que nous voulons recevoir, qui nous fait chercher ce que nous désirons trouver, qui nous fait frapper où nous essayons d'arriver. Voilà ce qu'enseigne l'Apôtre qui, après nous avoir dit que le Saint-Esprit nous fait crier : Père, Père, ajoute dans un autre endroit : « Dieu a « envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui « crie : Abba, mon Père [3] ». Comment est-ce nous qui crions, si lui-même crie en nous, sinon parce qu'il nous fait crier, quand il commence d'habiter en nous ? Il le fait encore dès qu'il est en nous, afin qu'en demandant, en cherchant, en frappant, on le demande, et on le reçoive plus abondamment. Soit en effet que l'on demande à Dieu une vie sainte, soit que l'on vive déjà saintement, tous ceux qui sont dirigés par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu [4]. Donc : « Je marchais », dit le Prophète, « dans la voie large, parce que j'ai « cherché vos préceptes ». Il avait cherché et il avait trouvé, parce qu'il avait demandé et reçu l'Esprit-Saint, par lequel, devenu bon lui-même, il avait fait des bonnes œuvres, par la foi qui opère par la charité [5].

3. « Et je parlais de vos témoignages en « présence des rois, sans en rougir » ; non plus que celui qui avait demandé et obtenu la faveur de répondre à ceux qui lui reprocheraient le Verbe, et à la bouche duquel ne devait pas être dérobé le Verbe de la vérité. Il combat donc pour elle jusqu'à la mort et ne rougit point de la proclamer en présence des rois. Ces témoignages, en effet, qu'il nous dit avoir proclamés, s'appellent en grec martyres, expression que nous avons adoptée en latin ; et de là vient que nous avons appelé martyrs ceux à qui Jésus a prédit qu'ils le confesseraient en présence des rois [6].

4. « Et je méditais », dit le Prophète, « vos « commandements qui font mes délices. Et « j'ai levé les mains vers vos préceptes, objet « de mon amour [7] ». D'autres ont traduit *dilexi valde*, que j'ai aimés beaucoup, d'autres *nimis*,

[1] Rom. v, 5. — [2] II Cor. vi, 11. — [3] Matth. xxii, 40. — [4] Id. vii, 7, 11.

[1] Luc, xi, 13.— [2] Rom. viii, 15.— [3] Gal. iv, 6.— [4] Rom. viii, 14. — [5] Gal. v, 6. — [6] Matth. x, 18. — [7] Ps. cxviii, 47, 48.

« à l'excès », d'autres encore *vehementer*, « avec violence », cherchant à rendre ainsi le grec σφόδρα. Il aimait donc les commandements de Dieu, dès lors qu'il marchait dans la voie large, par ce même Esprit-Saint qui a répandu dans nos cœurs la charité, et qui dilate les cœurs des fidèles [1]. Or, il les a aimés en les méditant et en les pratiquant. Quant à la méditation, il nous dit : « Je réfléchissais à vos « œuvres »; et quant à la pratique : « Je levais « les mains vers vos préceptes ». Et à chacun de ces versets, il ajoute : *quæ dilexi*, « que j'ai « aimés ». « Or, la fin de tout précepte, c'est « la charité émanant d'un cœur pur [2] ». Quand c'est dans cette fin, c'est-à-dire d'après cette considération que l'on accomplit les préceptes de Dieu, alors l'œuvre est bonne, et on élève les mains, parce que c'est vers Dieu qu'on les élève. Aussi l'Apôtre voulant parler de la charité, nous dit-il : « Je vous indique une voie

[1] Rom. v, 5. — [2] I Tim. i, 5.

« bien supérieure [1] » ; et ailleurs, « afin », dit-il, « de connaître l'amour de Jésus Christ en-« vers nous, lequel surpasse toute connais-« sance [2] ». Car accomplir les commandements de Dieu en vue d'un bonheur terrestre, c'est abaisser les mains plutôt que les élever; puisque c'est rechercher par une semblable intention, non plus les récompences d'en haut, mais celles d'ici-bas. A la méditation et à l'accomplissement des préceptes appartient ce qui suit : « Et je m'exerçais dans vos œuvres de « justice » : ce que plusieurs ont traduit ainsi de préférence à *lœtabar*, « je me réjouissais », ou à *garriebam*, « je m'entretenais », comme l'ont fait plusieurs à cause du grec ἠδολέσχουν. Celui en effet qui aime les commandements de Dieu, et qui fait ses délices de les méditer et de les pratiquer, s'exerce dans ces commandements avec joie, en parle avec plaisir.

[1] I Cor. xii, 31. — [2] Ephés. iii, 19.

QUINZIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LES EFFETS DE LA GRACE.

Le Prophète supplie Dieu de se souvenir de sa promesse, non que le Seigneur oublie, mais parce que lui-même désire ardemment ce qu'il demande. Cette parole d'espérance l'a consolé dans les épreuves de l'humiliation, l'en a fait triompher en lui donnant la vie du bien, en le soutenant contre l'apostasie dans la persécution. Celui qui est ainsi consolé, c'est l'homme tombé du paradis et relevé par la promesse du Rédempteur. Depuis le commencement il a pu se soutenir par la méditation des jugements de Dieu, par sa miséricorde; et dans la nuit du péché, il s'est souvenu de Dieu, ce qui l'a fortifié contre les assauts du démon.

1. Considérons, avec le secours de Dieu, et expliquons ces versets de notre psaume : « Souvenez-vous de votre parole à votre ser-« viteur, et qui m'a donné l'espérance. Cette « espérance m'a consolé dans mon humilité, « car votre parole m'a donné la vie [1] ». Est-ce que l'oubli est aussi chez Dieu, comme chez les hommes ? Pourquoi donc le Prophète lui dit-il : « Souvenez-vous ? » Il est vrai qu'en d'autres endroits de l'Ecriture on retrouve cette même expression : « Pourquoi m'avez-vous « oublié [2] ? » et : « Pourquoi oublier notre mi-« sère [3] ? » et Dieu lui-même nous dit par son

[1] Ps. cxviii, 49, 50. — [2] Id. xli, 10. — [3] Id. xliii, 21.

Prophète : « J'oublierai toutes ses iniquités [1] » ; et beaucoup d'autres exemples semblables. Mais ces paroles ne doivent point s'entendre de Dieu comme on les entend des hommes. De même en effet qu'on dit de Dieu qu'il se repent, quand contrairement à l'espérance des hommes, il change le cours des choses, sans néanmoins changer son dessein, puisque le dessein du Seigneur demeure éternellement [2]; ainsi on dit qu'il oublie, quand il semble différer son secours, ou l'effet de sa promesse, ou ne peut châtier les pécheurs comme ils le méritent, ou toute autre chose semblable ;

[1] Ezéch. xviii, 22. — [2] Ps. xxxii, 11.

comme si ce que l'on espère, ou que l'on redoute, avait échappé à sa mémoire parce qu'on n'en voit pas l'accomplissement. C'est une manière morale de se mettre au niveau des hommes, quoique Dieu agisse de la sorte, avec une disposition fixe, sans aucun défaut de mémoire, sans obscurcissement d'intelligence, sans changement de volonté. Dès lors, dire au Seigneur : « Souvenez-vous », c'est montrer, c'est stimuler un désir dans celui qui réclame l'effet de la promesse, mais non rappeler au Seigneur ce qu'il aurait oublié. « Souvenez-vous », dit le Prophète, « de votre « parole à votre serviteur » ; c'est-à-dire, accomplissez ce que vous avez promis à votre serviteur ; c'est-à-dire encore, cette parole qui contenait une promesse et qui m'a fait espérer.

2. « C'est elle qui m'a consolé dans mon « humilité [1] » : elle, c'est-à-dire cette espérance qui a été donnée aux humbles, comme le dit l'Ecriture : « Dieu résiste aux superbes, « et donne la grâce aux humbles [2] ». De là cette maxime sortie de la bouche du Sauveur lui-même : « Quiconque s'élève sera abaissé ; « quiconque s'abaisse sera élevé [3] ». Et par cet abaissement nous n'entendons pas cette humilité de quiconque avoue ses péchés et ne s'arroge point la justice ; mais celle d'un homme qui est tombé dans la tribulation ou dans quelque mépris dont Dieu a voulu châtier son orgueil, ou exercer sa patience et la mettre à l'épreuve. Aussi le Psalmiste nous dit-il un peu plus loin : « Avant d'être hu- « milié, j'ai commis le péché ». Et encore au livre de la Sagesse : « Demeure en paix dans « la douleur ; et au temps de l'humiliation, « garde la patience ; car l'or et l'argent s'é- « purent par la flamme, mais les hommes « que Dieu accepte passent par le feu [4] ». En disant que Dieu accepte ces hommes, il nous donne cette espérance qui console dans l'humilité. Et quand le Seigneur Jésus prédisait aux disciples que ces humiliations leur viendraient de la part des persécuteurs, il ne les abandonna point sans espérance, mais il leur donna celle-ci qui doit les consoler : « Vous « posséderez vos âmes par votre patience [5] ». Quant à votre corps que vos ennemis peuvent tuer, et en quelque sorte anéantir, « Un che- « veu de votre tête ne périra point [6] », nous dit-il. Telle est l'espérance donnée au corps du Christ, ou à l'Eglise, pour la consoler dans son humilité. C'est à propos de cette espérance que l'apôtre saint Paul nous dit : « Si « nous ne voyons pas ce que nous espérons, « nous l'attendons par la patience [1] ». Mais cette espérance regarde les biens éternels. Or, il y a une autre espérance très-propre à nous consoler dans l'abaissement de la tribulation, et qui a été donnée aux saints dans la parole de Dieu qui leur promet la grâce, de peur qu'ils ne viennent à succomber. C'est de cette espérance que l'Apôtre nous dit : « Dieu est « fidèle, et ne permettra point que vous soyez « tentés au-dessus de vos forces ; mais il « vous fera profiter de la tentation, afin que « vous puissiez persévérer [2] ». Telle est encore l'espérance que nous donnait la bouche du Sauveur : « Cette nuit Satan a demandé à « vous cribler comme le froment, et j'ai prié « pour toi, Pierre, afin que la foi ne t'aban- « donne point [3] ». C'est encore cette espérance qu'il nous donne dans la prière qu'il nous a enseignée, et où il nous fait dire : « Ne « nous induisez pas en tentation [4] ». C'était en quelque sorte promettre aux siens qui seraient en danger ce qu'il veut qu'ils lui demandent. C'est donc de cette espérance qu'il nous est mieux d'entendre cette parole du psaume : « C'est elle qui m'a consolé dans « mon humilité, car votre parole m'a donné « la vie [5] ». D'autres avec plus de fidélité ont traduit, non point *Verbum* ou « parole », mais *Eloquium* ou langage. Il y a en effet dans le grec λόγιον ou *Eloquium*, tandis que c'est λόγος qui signifie *Verbum*.

3. Nous lisons ensuite : « Les superbes me « provoquaient sans cesse par l'iniquité ; mais « je n'ai point abandonné votre loi [6] ». Par ces superbes, il veut nous faire entendre les persécuteurs des saints ; c'est pourquoi il ajoute : « Mais je n'ai point abandonné votre « loi », car c'était à une telle apostasie que tendait la persécution. C'est avec raison qu'il les accuse d'avoir sans cesse commis l'iniquité ; car, non-seulement ils étaient impies, mais ils poussaient les saints à l'impiété. Or, dans cette humilité, ou plutôt dans cette affliction, se trouve la consolation de l'espérance, qui nous a été donnée dans la parole de Dieu, promettant des secours aux martyrs, de peur que

[1] Ps. CXVIII, 50. — [2] Jacques, IV, 6 ; I Pierre, V, 5 — [3] Luc, XIV, 11 ; XVIII, 14. — [4] Eccli. II, 4, 5. — [5] Luc, XXI, 19. — [6] Id. 18.

[1] Rom. VIII, 25. — [2] I Cor. X, 13. — [3] Luc, XXII, 31, 32. — [4] Matth. VI, 13. — [5] Ps. CXVIII, 50. — [6] Id. 51.

leur foi ne vienne à défaillir : on trouve aussi la présence de l'Esprit Saint qui répare les forces de ceux qui souffrent, afin qu'ils puissent échapper au filet des chasseurs, et dire : « Sans la présence du Seigneur parmi nous, « ils nous auraient dévorés tout vivants[1] ».

4. Quand il dit : « Cette espérance m'a con« solé dans mon humiliation », n'entendrait-il point cette humiliation de celle où tomba l'homme, quand il fut condamné à la mort à cause du péché si malencontreusement commis dans le paradis de délices [2] ? C'est en effet par cette humiliation que l'homme est devenu semblable à la vanité, elle qui a fait passer ses jours comme l'ombre [3]; c'est elle qui a fait de nous tous des enfants de colère, et pour toujours, si ceux qui avant la création du monde [4] ont été prédestinés pour le salut éternel, ne sont réconciliés avec Dieu par le Médiateur; et c'est en ce Médiateur que les anciens justes mettaient leur espérance, quand l'esprit de prophétie le leur montrait venant en sa chair. Alors la promesse faite à nos pères au sujet d'un médiateur, pourrait être cette promesse dont il est ici question si nous leur prêtons ce langage au sujet de la même promesse : « Souvenez-vous de votre parole à « votre serviteur, et dans laquelle vous « m'avez donné l'espérance ». C'est elle qui m'a consolé dans mon humiliation, c'est-à-dire dans ma mortalité : « Car cette parole « m'a donné une vie nouvelle » : en sorte que, destiné à la mort, j'ai néanmoins conçu l'espoir de vivre. « Quant aux superbes, ils agis« saient toujours d'une manière criminelle » : car l'assujétissement à la mort n'a pas dompté leur orgueil. « Mais je n'ai point apostasié « votre loi [5] », comme les superbes voulaient m'y contraindre.

5. « Je me suis souvenu, Seigneur, de vos « jugements, depuis le commencement, et « j'ai été consolé [6] » : ou, comme on lit en certains exemplaires, *exhortatus sum*, j'y ai trouvé de l'encouragement. Le verbe grec παρεκλήτην peut avoir ces deux significations. Depuis le commencement donc, à l'origine de la race humaine, « je me suis souvenu de vos « jugements au sujet des vases de colère des« tinés à la perdition [7] » ; et j'ai été consolé, parce que là aussi j'ai compris les trésors de votre gloire pour les vases de votre miséricorde.

6. « La défaillance m'a saisi, quand j'ai vu « les pécheurs abandonner votre loi. Vos ora« cles étaient mes cantiques dans le sein de « mon exil[1] » : ou, comme d'autres ont traduit, « dans le lieu où j'étais étranger ». Telle est l'humiliation de l'homme banni du paradis, de la Jérusalem d'en haut, exilé dans ce lieu où il est mortel ; c'est de Jérusalem que descendait à Jéricho cet homme qui tomba entre les mains des voleurs ; mais à cause de la miséricorde que montra pour lui le samaritain [2], il chanta dans le lieu de son exil les oracles de Dieu. Et toutefois, la vue des pécheurs qui abandonnaient la loi divine, redoublait son ennui, car il lui fallait converser avec eux, au moins pour un temps, jusqu'à ce que le vent ait passé dans l'aire. On peut aussi accorder ces deux versets avec chaque partie du verset précédent ; en sorte que ces paroles : « Je me suis souvenu, ô « Dieu, de vos jugements depuis le commen« cement », peuvent se rapporter à celles-ci : « La défaillance m'a saisi à la vue des pé« cheurs qui abandonnent votre loi » ; et ce mot : « Je me suis consolé », à ces paroles : « Dans le lieu de mon exil, je chantais vos « oracles ».

7. « Pendant la nuit, je me suis souvenu « de votre nom, ô mon Dieu, et j'ai gardé « votre loi [3] ». Cette nuit est l'humiliation avec l'ennui de la mortalité. Il y a nuit pour ces méchants qui commettent sans cesse l'iniquité, nuit encore dans cette défaillance à la vue des pécheurs qui abandonnent la loi de Dieu ; nuit enfin dans ce lieu d'exil, jusqu'à ce que vienne le Seigneur pour éclairer ce qu'il y a de plus caché dans les ténèbres, manifester les pensées des cœurs, et alors chacun recevra de Dieu la louange [4]. Dans cette nuit donc l'homme doit se souvenir du nom du Seigneur, afin que celui qui se glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur [5] : aussi est-il écrit : « Ce n'est point à nous, Sei« gneur, ce n'est point à nous, mais à votre « nom qu'il faut donner la gloire [6] ». Car ce n'est point en cherchant sa propre gloire, mais celle de Dieu, comme ce n'est point par sa propre justice, mais par celle de Dieu, celle qui est un don de Dieu, que chacun garde la loi du Seigneur, ainsi que l'a dit le Prophète : « Je me suis souvenu de votre nom, Seigneur,

[1] Ps. CXXIII, 2, 3. — [2] Gen. III, 23.— [3] Ps. CXLIII, 4.— [4] Ephés. I, 4, 5. — [5] Ps. CXVIII, 49-51. — [6] Id. 52. — [7] Rom. IX, 22, 23.

[1] Ps. CXVIII, 53, 54. — [2] Luc, X, 30, 37. — [3] Ps. CXVIII, 55. — [4] I Cor. IV, 5. — [5] Id. I, 31. — [6] Ps. CXIII, 1.

« et j'ai gardé votre loi ». Il ne l'eût point gardée, s'il s'était appuyé sur sa propre vertu, oubliant le nom du Seigneur. « Car c'est dans « le nom du Seigneur qu'est notre secours [1] ».

8. Aussi le Prophète nous dit-il ensuite : « Elle m'est arrivée, parce que j'ai recherché « vos justices [2] » ; oui, vos justices par lesquelles vous justifiez l'impie, et non les miennes, qui, loin de me rendre juste, me donnent de l'orgueil. Car le Prophète n'était point de ceux qui ignorent la justice venant de Dieu, et qui en voulant établir la leur, n'aboutissent qu'à se soustraire à celle de Dieu [3]. Ces justices, dès lors, qui rendent justes gratuitement et par la grâce ceux qui ne peuvent le devenir par eux-mêmes, ont été nommées plus à propos justifications : car le grec ne porte point δικαιοσύνας, ou justices, mais δικαιώματα, ou justifications. Mais que veut dire le Prophète dans ces paroles : « Elle « m'est arrivée ? » Qui, elle ? la loi peut-être ? Car il avait dit : « J'ai gardé votre loi »; et c'est à cette phrase qu'il joint cette autre : « Elle a été pour moi », comme s'il disait : Cette loi a été la mienne. Mais ne nous arrêtons point à montrer comment la loi de Dieu est devenue la sienne, car le mot grec, traduit en latin, nous indique suffisamment qu'il ne s'agit point de loi dans cette parole : « elle est « devenue pour moi ». Car le mot loi est masculin dans cette langue, et c'est à propos d'un nom féminin qu'il est dit : celle-ci est devenue pour moi. Il faut donc chercher plus haut ce qui lui a été fait, puis comment « celle-ci », quelle qu'elle soit, est devenue pour lui. « Celle-ci », dit-il, « est devenue pour moi »: or, ce n'est point cette loi, sens qui est rejeté par le grec. C'est peut-être cette nuit, car dans le verset supérieur il est dit : « Toute la nuit « je me suis souvenu de votre nom, ô mon « Dieu, et j'ai gardé votre loi » ; puis il continue : « Celle-ci est devenue pour moi »; or, si ce n'est pas la loi, c'est la nuit qui est devenue pour lui. Mais que signifie alors, cette nuit m'est arrivée parce que j'ai recherché vos justifications? C'est plutôt la lumière qui a été faite pour lui, et non la nuit, parce qu'il a recherché les justifications de Dieu. On peut aussi entendre, elle est devenue pour moi, dans le sens de elle a été faite pour moi, elle m'est devenue utile. Car si l'on entend par nuit, comme on le peut très-bien, l'humiliation de cette vie mortelle, où les cœurs se dérobent mutuellement, et où ces ténèbres produisent des tentations graves et sans nombre, en sorte que pendant cette nuit passent et repassent les bêtes des forêts, les lionceaux rugissants qui demandent à Dieu leur nourriture [1] ; ce même lion rugissant et cherchant sa nourriture, et dont le Seigneur a dit ce que nous avons déjà rappelé : « Cette « nuit Satan a demandé à vous cribler comme « le froment [2] » ; c'est-à-dire, pendant cette nuit où passent et repassent les bêtes des forêts, le lion gigantesque a demandé à Dieu sa nourriture : assurément, cette humiliation dans ce lieu d'exil, que l'on peut bien appeler nuit, devient utile à ceux qui y sont à l'épreuve, et qui apprennent à ne point s'élever par l'orgueil ; crime pour lequel nous sommes plongés dans cette nuit. « Le commencement « de l'orgueil chez l'homme, c'est de se sé- « parer de Dieu [3] ». Mais comme il est justifié gratuitement, et afin de s'avancer dans l'humilité, dans toutes ces tentations auxquelles il est exposé pendant cette nuit, maintenant qu'il a reçu l'intelligence, qu'il répète ce verset du psaume que nous lirons bientôt : « Il m'est bon que vous m'ayez humilié, afin « que j'apprenne vos œuvres de justice [4] ». Dire en effet : « Il m'est bon que vous m'ayez « humilié », qu'est-ce autre chose que dire de cette humilité, qui est appelée nuit : « Elle a « été pour moi », c'est-à-dire, elle m'a été avantageuse? Mais pourquoi ? parce que j'ai recherché votre justice, et non la mienne.

9. Nous pouvons encore donner un autre sens à ces mots : « Celle-ci est devenue pour « moi ». Ce ne serait alors ni la loi ni la nuit que désignerait le pronom « celle-ci », mais il aurait le sens que nous avons donné à cette expression d'un autre psaume : *Unam petii*, sans dire ce que signifie « une », ou quelle est cette « une », dont il dit, « je la demanderai « encore ». Le genre féminin est ici mis pour le neutre; car il est contre notre usage de dire : *Unam petii*, j'ai demandé une seule, sans marquer à quoi se rapporte cette « seule ». On dirait mieux : *Unum petii*. J'ai demandé cela « seulement », d'habiter dans la maison du Seigneur. Dans ces espèces d'adjectifs neutres latins, on n'exige pas le nom neutre qui demeure sous-entendu, comme un bien, un don, ou quelque chose de semblable; mais

[1] Ps. CXXIII, 8. — [2] Id. CXVIII, 56. — [3] Rom. X, 3.

[1] Ps. CIII, 21.— [2] I Pierre, V, 8.— [3] Eccli. X, 14.— [4] Ps. CXVIII, 71.

cette expression neutre peut désigner soit un nom masculin, soit un nom féminin, soit même ce que l'on veut désigner sans distinction de genre, et dans le langage ordinaire. Le Prophète a donc pu dire en cet endroit : « Celle-ci m'est arrivée », comme il aurait dit : « Ceci m'est arrivé ». Mais si nous demandons quoi, voyons ce qui a été dit auparavant : « Je me suis souvenu pendant la « nuit de votre nom, ô mon Dieu, et j'ai « recherché votre loi ». Ceci m'est arrivé, c'est-à-dire de garder votre loi, non par moi-même, mais cela m'est arrivé par vous, parce que j'ai recherché vos justices, et non les miennes. « C'est Dieu, en effet », dit l'Apôtre, « qui opère en nous le vouloir et le faire selon « sa bonne volonté [1] ». Et le Seigneur dit encore par son Prophète : « Et je ferai que vous « marchiez dans mes justifications, et que « vous observiez et pratiquiez mes juge« ments [2] ». Quand donc le Seigneur nous dit : « Je ferai en sorte que vous observiez et que « vous pratiquiez mes jugements », le Prophète a raison de dire : Ceci m'est arrivé; et à celui qui voudrait savoir ce qui lui est arrivé, il peut répondre ce qu'il a dit plus haut : « De garder la loi de Dieu ». Mais ce sermon est déjà bien long, il est mieux, dès lors, de réserver la suite à un autre discours, avec la grâce de Dieu.

[1] Philipp. II, 13. — [2] Ezéch. XXXVI, 27.

SEIZIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

L'UNION A DIEU.

Tout homme qui garde la loi du Seigneur, a le Seigneur en partage. Mais comme il ne saurait garder cette loi sans le secours de l'Esprit-Saint, il doit l'invoquer. Fortifié par ce secours, il se détournera de l'iniquité, ne craindra ni les embûches du démon, ni les scandales des hommes, et confessera plus hautement le Seigneur à mesure que s'élèvera la persécution. Alors le Christ s'unit à son serviteur, et par une faveur nouvelle, il en fait un serviteur par amour, et non par crainte.

1. Dans notre long psaume nous entreprenons d'expliquer, avec le secours de Dieu, les versets suivants : « Le Seigneur est ma por« tion », ou, comme d'autres ont traduit : « Seigneur, vous êtes mon héritage [1] ». Ces deux expressions signifient-elles que tout homme a sa part en Dieu, dès lors qu'il s'attache à lui, selon cette parole : « Il m'est bon « de m'attacher au Seigneur [2] ? » Ce n'est point en effet parce qu'un homme existe qu'il est dieu, mais il le devient par sa participation à celui qui est seul et vrai Dieu. Ou bien le Seigneur est-il notre portion à la manière dont les hommes se choisissent ici-bas, ou obtiennent par le sort, celui-ci telle portion, celui-là telle autre qui le fait vivre ; et qu'en un certain sens le partage des justes serait le Seigneur qui leur donne la vie éternelle ? Ces deux sens n'ont rien d'absurde. Mais écoutons ce qui suit : « Je l'ai dit, c'est de garder « votre loi ». Qu'est-ce à dire : « Ma portion, « Seigneur, je l'ai dit, c'est de garder votre « loi », sinon que le Seigneur sera notre héritage à mesure que nous garderons sa loi ?

2. Mais comment la peut-il garder sans le don et le secours de l'Esprit qui vivifie, de peur que la lettre ne tue [1], et que le péché à l'occasion du précepte ne soulève dans l'homme toute concupiscence [2] ? Il faut donc invoquer cet Esprit, et c'est alors que la foi obtient de lui ce qu'ordonne la loi : quiconque en effet invoquera le nom du Seigneur sera sauvé [3]. Aussi voyez ce qu'ajoute le Prophète : « J'ai « imploré votre présence du fond de mon « cœur ». Et pour montrer comment il a prié : « Ayez pitié de moi », dit-il, « selon « votre parole ».

Et comme il a été exaucé et secouru par celui qu'il avait invoqué : « J'ai réfléchi », nous dit-il, « à mes voies, et j'ai ramené mes pieds

[1] Ps. CXVIII, 57. — [2] Id. LXXII, 28.

[1] II Cor. III, 6. — [2] Rom. VII, 8. — [3] Joël, II, 32 ; Rom. X, 13.

« dans le sentier de vos préceptes[1] ». Je les ai ramenés de mes voies qui m'ont déplu, et je les ai fait marcher dans vos préceptes qui seront leur sentier. Dans plusieurs exemplaires, on ne lit point : « Parce que j'ai réfléchi », comme dans quelques-uns, mais simplement : « j'ai réfléchi ». Cette phrase encore : « J'ai « détourné mes pieds », se lit ailleurs : « Parce « que j'ai réfléchi et que vous avez détourné « mes pieds », pour attribuer plutôt à la grâce de Dieu une telle conversion, selon cette parole de l'Apôtre : « C'est Dieu qui agit en vous[2] » ; c'est à lui que l'on dit : « Détournez mes yeux « afin qu'ils ne voient point la vanité ». Si donc il détourne les yeux afin qu'ils ne voient point la vanité, pourquoi ne détournerait-il pas les pieds de peur qu'ils ne s'égarent ? C'est encore pour cela qu'il est écrit : « Mes yeux « sont toujours fixés sur le Seigneur, parce « qu'il détournera mes pieds des embûches[3] ». Mais qu'on lise : vous avez détourné mes pieds, ou bien j'ai détourné mes pieds, nous ne pouvons le faire que par celui dont le Prophète a imploré la présence de tout son cœur, et à qui il a dit : « Ayez pitié de moi, selon « votre parole », c'est-à-dire selon votre promesse. Car ce sont les fils de la promesse qui composent la postérité d'Abraham[4].

3. Enfin, après avoir obtenu ce bienfait de la grâce : « Je suis prêt », dit le Prophète, « et « rien ne me trouble dans l'accomplissement « de vos préceptes[5] ». Quelques-uns ont traduit : « Pour garder vos préceptes » ; d'autres, « afin de garder » ; d'autres encore, « à gar- « der », d'après le grec τοῦ φυλάξασθαι.

4. Pour montrer combien il est prêt à garder les préceptes du Seigneur, le Prophète ajoute : « Les filets des pécheurs m'ont envi- « ronné, mais je n'ai point oublié votre loi[6] ». Ces filets des pécheurs sont les obstacles des ennemis, soit spirituels, comme le diable et ses anges, soit charnels, comme les incrédules, en qui le démon agit comme il lui plaît[7]. Car ces *funes peccatorum* du latin, ne signifient point filets des péchés, mais bien filets des pécheurs, comme on le voit par le grec[8]. Quand par leurs menaces ils effraient les justes, et les détournent de souffrir pour la loi de Dieu, ils les environnent de leurs filets, et les retiennent, pour ainsi dire, de leurs cordes. Ils traînent en effet leurs péchés comme une longue chaîne[1], dont ils s'efforcent de garrotter les saints, et quelquefois Dieu le permet. Mais enlacer le corps ce n'est point enlacer l'âme, puisque notre interlocuteur n'a point oublié la loi de Dieu, et en effet la parole de Dieu n'est point enchaînée[2].

5. « Au milieu de la nuit », dit le Prophète, « je me levais pour vous rendre témoignage, « à cause des jugements de votre justice[3] ». Car c'est par un jugement de la justice divine que les liens des pécheurs environnent le juste. C'est ce qui a fait dire à l'apôtre saint Pierre que voici le temps auquel « Dieu doit « commencer son jugement par sa propre « maison. Et s'il commence par nous », dit-il, « quelle sera la fin de ceux qui ne croient « point à l'Evangile ? Et si le juste à peine est « sauvé, que deviendront le pécheur et l'im- « pie[4] ? » Or, il parlait ainsi des persécutions qu'endurait l'Eglise, quand les filets des pécheurs l'environnaient de toutes parts. Dès lors, par milieu de la nuit, on doit entendre, je crois, le plus terrible moment de la persécution. « Je me levais », dit l'interlocuteur, parce que la persécution l'affligeait, sans l'abattre ; elle l'exerçait au contraire et le faisait lever : c'est-à-dire que la tribulation lui donnait des forces pour confesser le Seigneur avec plus de courage.

6. Mais comme tout cela ne s'opère qu'au moyen de la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur, voilà que dans cette prophétie le Sauveur va joindre sa voix à la voix de son corps mystique. Car c'est bien le chef, je crois, que nous entendons dans ces paroles : « Je « suis associé à tous ceux qui vous craignent et « qui gardent vos préceptes[5] ». Ainsi qu'il est marqué dans l'Epître aux Hébreux : « Ce- « lui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés « viennent tous d'un seul. C'est pourquoi il « ne rougit point de les appeler ses frères ». Et un peu après : « Comme donc les enfants « sont revêtus de chair et de sang, lui-même « aussi en a été revêtu[6] ». Mais qu'est-ce dire autre chose sinon qu'il leur est associé ? Nous ne pourrions en effet participer à sa divinité, si lui-même ne participait à notre nature mortelle. Dans un autre endroit de l'Evangile cette participation à la divinité est ainsi énoncée : « Il a donné le pouvoir de devenir en-

[1] Ps. CXVIII, 58, 59. — [2] Philipp. II, 13. — [3] Ps. XXIV, 15. — [4] Rom. IX, 8, 9. — [5] Ps. CXVIII, 60. — [6] Id. 61. — [7] Ephés. II, 2. — [8] Ἁμαρτωλῶν.

[1] Isa. V, 18.— [2] II Tim. II, 9.— [3] Ps. CXVIII, 62.— [4] I Pierre, IV, 17, 18. — [5] Ps. CXVIII, 63. — [6] Hébr. II, 11, 14.

« fants de Dieu à ceux qui croient en son « nom, qui ne sont point nés du sang, ni de « la volonté de la chair, ni de la volonté de « l'homme, mais de Dieu[1] ». Et comme, pour nous accorder cette faveur, il a pris part à notre mortalité, l'Évangéliste continue : « Et « le Verbe s'est fait chair, et a demeuré parmi « nous ». Cette participation nous donne la grâce de craindre Dieu d'une crainte chaste, et d'accomplir ses commandements. C'est donc Jésus-Christ qui parle dans cette prophétie : mais certaines paroles appartiennent à ses membres dans l'unité du corps, qui ne forme qu'un seul homme répandu dans l'univers entier, et qui s'accroît avec le cours des siècles; d'autres paroles appartiennent au chef lui-même. C'est ce qu'il nous marque dans ces mots : « Je suis associé à tous ceux qui « vous craignent, et qui gardent vos pré« ceptes ». Et comme il a pris part avec ses frères, Dieu avec les hommes, l'immortel avec les mortels, voilà que le grain est tombé en terre, afin d'y mourir et de produire ainsi beaucoup de fruits ; et c'est de ces fruits qu'il nous dit aussitôt : « La terre est pleine de la « miséricorde du Seigneur ». Et comment, sinon parce que l'impie est devenu juste ? Et afin d'avancer rapidement dans la science de la grâce, le Prophète ajoute : « Enseignez« moi vos ordonnances ».

[1] Jean, I, 12, 13.

DIX-SEPTIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LES BIENS DE LA GRACE.

Le Prophète remercie le Seigneur de lui avoir donné l'amour qui bannit la crainte. Il demande au surplus la douceur ou l'attrait que l'on goûte à faire le bien, la discipline ou l'intelligence des leçons que Dieu nous donne par l'affliction, et la science qui devient utile quand elle est unie à la piété. Les deux premières s'acquièrent par l'expérience, mais la science ne s'acquiert pas sans l'intelligence qui vient de Dieu, ainsi que la force d'accomplir ce que nous savons, qui est la foi efficace. Adam devenu pécheur fut humilié, et Dieu lui donna les moyens de redevenir juste : tels sont les moyens que nous devons étudier et pratiquer en dépit des orgueilleux.

1. Les versets de notre psaume, que nous voulons exposer avec le secours de Dieu, commencent par celui-ci : « Seigneur, vous avez « signalé votre bonté envers votre serviteur, « selon votre parole, ou plutôt selon votre « promesse[1] ». Mais l'expression grecque χρηστότητα, est tantôt traduite par « douceur », tantôt par « bonté ». Toutefois, comme il peut se trouver une douceur dans le mal, quand on met son plaisir dans ce qui est illicite et honteux ; comme il peut s'en trouver dans les plaisirs charnels dont l'usage est permis, nous devons donner à cette « douceur », appelée par les grecs χρηστότητα, le sens d'une faveur spirituelle. C'est pour cela que nos interprètes ont traduit « bonté », et dès lors : « Vous avez fait « un acte de douceur envers votre serviteur », n'aurait d'autre sens, à mon avis, que celui-ci : Vous m'avez fait aimer le bien. Car c'est une grande faveur de Dieu que ce plaisir qu'on trouve dans le bien. Mais qu'une bonne œuvre commandée par la loi ne soit faite que par la crainte du châtiment, et non par l'amour de la justice, parce que l'on craint Dieu, et non parce qu'on l'aime, c'est une œuvre servile et non une œuvre libre. « Or, l'esclave ne « demeure pas éternellement dans la maison, « mais le fils y demeure éternellement[1] », car la charité parfaite chasse la crainte[2]. « Vous avez donc fait, ô mon Dieu, un acte de « douceur envers votre serviteur », en faisant un fils de celui qui était esclave : « Selon « votre parole », c'est-à-dire selon votre promesse, afin que pour tout enfant d'Abraham[3] votre promesse soit affermie par la foi.

2. « Enseignez-moi la douceur, la discipline, « la science », dit le Prophète, « car j'ai cru à

[1] Ps. CXVIII, 65.

[1] Jean, VIII, 35. — [2] I Jean, IV, 18. — [3] Rom. IV, 16.

« vos commandements [1] ». Il demande alors l'accroissement et la perfection de ces dons en lui ; autrement, après avoir dit : « Vous avez « agi avec douceur envers votre serviteur », comment pourrait-il ajouter : « Enseignez moi « la douceur », sinon pour connaître de plus en plus la grâce divine par la douceur du bien? Ils avaient la foi, en effet, ceux qui disaient : « Seigneur, augmentez en nous la foi [2] ». Et tant que l'on vit en ce monde, ce doit être là le refrain de ceux qui avanceront dans la vertu. A la douceur le Prophète ajoute « et « l'instruction », ou, comme on lit dans plusieurs manuscrits, « et la discipline ». Mais ce mot discipline que les grecs appellent παιδείαν, se met dans les saintes Ecritures pour exprimer une science qui s'acquiert péniblement, comme on le voit dans ces paroles : « Le Sei« gneur châtie celui qu'il aime, il frappe de « verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de « ses enfants [3] ». Cette instruction s'exprime dans les saintes Ecritures par *disciplina*, qui est la traduction du grec παιδεία. Tel est le mot que nous trouvons dans le grec de l'Epître aux Hébreux, et que le traducteur latin a exprimé par *disciplina* : « Toute discipline, « quand on la reçoit, semble causer de la tris« tesse, et non de la joie ; mais ensuite elle donne « à ceux qui ont combattu de recueillir en paix « les fruits de la justice [4] ». Celui donc sur qui Dieu verse sa douceur, c'est-à-dire celui à qui il inspire le goût du bien ; et pour m'expliquer plus clairement, celui à qui Dieu donne l'amour de Dieu et du prochain à cause de Dieu, doit prier avec ferveur, afin que ce don s'accroisse en lui, et lui fasse non-seulement mépriser pour lui les autres plaisirs, mais endurer pour lui toutes les douleurs. C'est pourquoi le mot discipline est convenablement uni au mot douceur. Car il faut la désirer et la demander, non-seulement pour une douceur ou une bonté médiocre, laquelle serait toutefois la sainte charité ; mais cette charité, fût-elle si grande que la violence du châtiment, loin de l'éteindre, ne fît que l'animer en la frappant, comme le vent anime la flamme ; pour elle encore la discipline est désirable. C'était donc peu de dire : « Vous avez fait un « acte de douceur envers votre serviteur », si le Prophète ne demandait à Dieu de lui enseigner la douceur, et une telle douceur qu'il pût souffrir avec patience la plus sévère discipline. En troisième lieu vient la science ; car si la science est plus grande que la charité, loin d'édifier, elle produit l'enflure [1]. C'est donc lorsque la science qui accompagne la douceur est suffisante pour résister sans s'éteindre aux afflictions qui accompagnent la discipline, c'est alors qu'elle devient utile, en montrant à l'homme ce qu'il a mérité, les dons qu'il a reçus de Dieu, dons qui lui font comprendre qu'il peut alors ce qu'il ne croyait point pouvoir et ce qu'il ne pouvait en effet par lui-même.

3. Pourquoi, néanmoins, le Prophète ne dit-il pas : Donnez-moi ; mais : « Enseignez-moi ? » Comment enseigner la douceur, si elle ne se donne point ? Il en est beaucoup en effet qui savent ce qui ne leur est point agréable ; ils en ont la connaissance, mais n'y trouvent aucune douceur. Car on ne saurait apprendre la douceur, si l'on ne trouve de la douceur à l'apprendre. Il en est de même de la discipline, qui est une peine propre à nous corriger ; elle ne s'apprend que quand on l'éprouve ; c'est-à-dire que ce n'est ni l'attention, ni la lecture, ni la réflexion qui nous la donne, mais l'expérience. Pour ce qui est de la science, dont le Prophète nous parle en troisième lieu quand il dit : « Enseignez-moi », ce n'est qu'en nous instruisant que Dieu nous la donne. Qu'est-ce en effet qu'instruire, sinon donner la science ? Ce sont là deux choses tellement corrélatives, que l'une ne saurait exister sans l'autre. Nul en effet n'est instruit s'il n'apprend, et nul n'apprend si on ne l'instruit. Et dès lors qu'un disciple n'est point capable de comprendre ce que son maître enseigne, le maître ne saurait dire : Je lui ai enseigné, mais il n'a rien appris ; il peut dire au contraire : J'ai dit ce qu'il fallait dire, mais il n'a pas appris, parce qu'il n'a pu rien percevoir, rien saisir, rien comprendre. Car le disciple aurait appris, si le maître l'eût instruit. Aussi, quand le Seigneur veut nous instruire, il nous donne d'abord l'intelligence, sans laquelle un homme ne saurait apprendre ce qui tient à la doctrine d'en haut ; c'est pour cela que le Prophète va dire à Dieu : « Donnez-moi l'in« telligence, afin que j'apprenne vos com« mandements [2] ». Aussi bien, quand un homme en veut instruire un autre, il peut dire ce que le Sauveur après sa résurrection disait à ses disciples ; mais il ne saurait faire

[1] Ps. CXVIII, 66.— [2] Luc, XVII, 5.— [3] Hébr. XII, 6.— [4] Id. 11.

[1] I Cor. VIII, 1. — [2] Ps. CXVIII, 73.

ce qu'il fit : l'Evangile nous dit en effet : « Alors il leur ouvrit l'esprit afin qu'ils com« prissent les Ecritures, et il leur dit [1] ». Nous lisons dans l'Evangile ce qu'il leur dit alors ; mais s'ils comprirent ses paroles, c'est qu'il leur ouvrit l'esprit qui comprend. Dieu donc nous apprend la douceur en nous inspirant un charme secret; il nous enseigne la discipline, en nous ménageant l'affliction ; il nous enseigne la science, en nous donnant la connaissance. Mais il y a des choses que nous apprenons seulement pour les connaître, d'autres pour les faire, et quand Dieu nous les enseigne, il le fait de telle sorte que nous sachions ce qu'il faut savoir, en nous découvrant la vérité, et que nous fassions ce qu'il faut faire, en nous inspirant la douceur. Car ce n'est pas en vain que le Prophète lui dit : « Enseignez-moi, afin que j'accomplisse votre « volonté [2] ». Enseignez-moi de telle sorte que je l'accomplisse, non content de la savoir. Car cette volonté saintement accomplie, c'est le fruit que nous devons rendre au laboureur qui nous cultive. Mais l'Ecriture nous dit ensuite : « Le Seigneur donnera la douceur, et « notre terre donnera son fruit [3] ». Quelle est cette terre, sinon celle dont il est dit à celui qui donne la douceur : « Mon âme est pour « vous une terre sans eau [4] ».

4. Après avoir dit : « Enseignez-moi la dou« ceur, la discipline et la science », le Prophète ajoute : « Parce que j'ai cru à vos com« mandements » ; et l'on pourrait demander avec quelque raison pourquoi il ne dit point : J'ai obéi ; mais : J'ai cru. Autres en effet sont les commandements, et autres les promesses. Nous recevons les commandements pour les accomplir et mériter par là de recevoir les promesses. Aux promesses donc la foi, aux préceptes l'obéissance. Que signifie dès lors, « j'ai cru à vos commandements », sinon j'ai cru que ces commandements ne viennent point d'un homme, mais de vous, bien que vous les ayez annoncés par le ministère des hommes? Donc, parce que j'ai cru que ces préceptes viennent de vous, que cette foi m'obtienne la grâce d'observer ce que vous avez commandé. Qu'un homme vienne me donner cet ordre à l'extérieur, me donnerait-il intérieurement la force de l'accomplir ? Enseignez-moi donc la douceur en m'inspirant la charité ; enseignez-moi la discipline en me donnant la patience ; enseignez-moi la science en éclairant mon esprit. « Parce que « j'ai cru à vos préceptes ». J'ai cru, ô mon Dieu, que vous-même les avez intimés, et que vous donnez à l'homme la force d'accomplir ce que vous lui commandez.

5. « J'ai péché avant d'être humilié, c'est « pourquoi j'ai gardé votre parole [1] », ou d'une manière plus expressive : « J'ai gardé « votre promesse » , afin de n'être plus humilié. Par cette humiliation il est mieux d'entendre celle que dut subir Adam, en qui toute créature humaine fut comme viciée dans sa racine, et soumise à la vanité [2], parce qu'elle ne voulut pas être soumise à la vérité. Et cette expérience a servi aux vases de miséricorde à rejeter l'orgueil, à embrasser l'obéissance, à faire disparaître pour jamais nos misères.

6. « Vous êtes doux, ô mon Dieu » ; ou, comme on lit dans plusieurs exemplaires : « C'est vous qui êtes doux, ô mon Dieu [3] ». D'autres encore : « Vous êtes doux »; d'autres : « Vous êtes bon » : dans le sens que nous avons assigné plus haut à cette expression. « Et dans « votre douceur, enseignez-moi vos justifi« cations ». C'est avoir une véritable volonté d'accomplir les ordonnances du Seigneur, que vouloir les apprendre, dans la douceur, de ce même Dieu à qui il dit : « C'est vous, « ô mon Dieu, qui êtes doux ».

7. Enfin il poursuit : « L'iniquité des su« perbes s'est multipliée envers moi [4] »; c'est-à-dire, l'iniquité de ceux à qui n'a servi de rien l'humiliation de l'homme après le péché. « Mais moi, je m'attacherai, de tout mon « cœur, à sonder vos commandements ». Quelque nombreuse que soit l'iniquité, dit-il, la charité ne se refroidira point en moi [5]. Il peut parler de la sorte, celui qui apprend les ordonnances de Dieu dans sa douceur. Plus il y a de douceur dans les préceptes de celui qui nous aide à les accomplir, et plus aussi celui qui les aime les étudie, afin de les pratiquer à mesure qu'il les connaît, et de les mieux connaître par la pratique ; car les accomplir est le moyen de les mieux connaître.

8. « Leur cœur s'est épaissi comme le lait [6] ». De qui, sinon de ces orgueilleux dont il dit que l'iniquité s'est multipliée envers lui ? Par

[1] Luc, XXIV, 45, 46. — [2] Ps. CXLII, 10. — [3] Id. LXXXIV, 13. — [4] Id. CXLII, 6.

[1] Ps. CXVIII, 67. — [2] Rom. VIII, 20. — [3] Ps. CXVIII, 68. — [4] Id. 69. — [5] Matth. XXIV, 12. — [6] Ps. CXVIII, 70.

cette expression le Prophète veut ici désigner les cœurs endurcis. On peut l'entendre quelquefois aussi dans un sens favorable, car, au psaume soixante-septième, une montagne épaisse, montagne fertile [1], signifie fertilisée par la grâce. Plusieurs en effet ont traduit *mons coagulatus*, comme ici *lac coagulatum*. Mais vois ce que le Prophète oppose de son côté à la dureté de leur cœur : « Pour moi », dit-il, « j'ai médité votre loi ». Quelle loi? Cette loi, la plus juste et la plus miséricordieuse, dont il parlait en disant : « Ayez pitié de moi « selon votre loi ». Il résiste aux superbes, afin qu'ils tombent dans l'endurcissement ; il donne la grâce aux humbles [2], afin qu'ils aiment l'obéissance et reçoivent la gloire par excellence. C'est en méditant cette loi que l'on se soumet volontairement au joug de l'humilité, pour ne pas encourir le châtiment de l'humiliation dont le Prophète va nous parler.

9. « Il m'est bon d'avoir été humilié par vous, « afin d'apprendre vos justifications [3] ». Tout à l'heure il avait dit dans le même sens : « Avant d'être humilié, j'avais péché ; c'est « pourquoi j'ai gardé votre parole ». Un tel avantage fait ressortir le bien de l'humiliation, et connaître en même temps la cause de cette humiliation qui est le péché commis

[1] Ps. LXVII, 16.— [2] Jacques, IV, 6; I Pierre V, 5.— [3] Ps. CXVIII, 71.

auparavant. Mais quand il dit ici : « C'est « pourquoi j'ai gardé votre parole », là, « afin « que j'apprenne vos ordonnances » : il nous indique suffisamment que connaître ces préceptes c'est les accomplir, comme les accomplir c'est les connaître. On ne saurait dire, en effet, que le Christ ne connaissait point ce qu'il blâmait, et néanmoins il blâmait le péché, tandis qu'il est dit de lui qu'« il ne « connaissait pas le péché [1] ». Il le connaissait en un sens, et dans un autre sens il l'ignorait. Il en est de même des préceptes du Seigneur : beaucoup les apprennent sans les apprendre. Ils les connaissent d'une manière, et d'une autre manière ils les ignorent, parce qu'ils ne les pratiquent point. Il nous faut donc entendre ces paroles du Prophète : « Afin que « j'apprenne vos ordonnances », de manière à les pratiquer.

10. Mais cette pratique est un effet de l'amour, qui procure des délices à celui qui accomplit la loi de Dieu; aussi est-il dit : « Dans votre douceur enseignez-moi vos or- « donnances » ; et le verset suivant nous en donne la raison : « La loi de votre bouche « est plus précieuse pour moi que l'or et « l'argent [2] »; ainsi la charité a plus d'ardeur pour la loi de Dieu que la cupidité pour les monceaux d'or et d'argent.

[1] II Cor. V, 21. — [2] Ps. CXVIII, 72.

DIX-HUITIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LES BIENFAITS DE LA GRACE.

Dieu nous a faits de ses mains ou dans sa sagesse et dans sa puissance, mais dans un même esprit. Non-seulement Adam peut parler ainsi, mais tout homme né par la génération, puisque rien n'est produit en dehors de la force active de Dieu. Le Prophète demande à Dieu l'intelligence, que nous avons en naissant, il est vrai, mais il entend par là cette foi qui purifie nos cœurs, qui nous fait comprendre la loi de Dieu d'une manière efficace, et comprendre que cette intelligence même est une faveur de Dieu; qu'elle nous vienne par un ange ou autrement, c'est Dieu qui nous la donne.

1. Quand Dieu forma l'homme de poussière et l'anima de son souffle, il n'est point marqué qu'il le forma de ses mains. Je ne vois donc point pourquoi quelques-uns ont cru que Dieu, ayant fait tout le reste de sa parole, fit de ses mains l'homme qui serait alors supérieur ; à moins peut-être qu'en lisant que Dieu forma de poussière le corps humain [1], on ne s'imagine que cela n'est possible que par les mains. Mais c'est là oublier que cette parole de l'Evangile, à propos du Verbe de

[1] Gen. II, 7.

Dieu, que « tout a été fait par lui [1] », n'est plus vraie, si le corps de l'homme n'a été aussi formé par le Verbe. Mais on s'appuie sur les paroles de notre psaume, et on nous dit : Voici l'homme qui s'écrie avec la dernière évidence : « Vos mains m'ont fait « et m'ont donné la forme [2] ». Comme s'il n'était pas dit clairement encore : « Je verrai « les cieux qui sont l'ouvrage de vos mains [3] » ; et non moins clairement : « Et l'ouvrage de « vos mains, c'est le ciel [4] » ; et beaucoup plus clairement : « Et ses mains ont formé la « terre [5] ». La main de Dieu, c'est donc la puissance de Dieu. Que si le nombre pluriel étonne, s'il n'est pas dit votre main, mais vos mains, qu'on entende par les mains de Dieu, la puissance et la sagesse de Dieu, que saint Paul a dit être Jésus-Christ seul [6], lui qui est encore le bras de Dieu dans ce passage de l'Ecriture : « Et à qui le bras du Sei« gneur a-t-il été montré [7] ? » Ou bien, qu'ils entendent par les mains de Dieu le Fils et le Saint-Esprit, puisque le Saint-Esprit agit conjointement avec le Père et le Fils. De là cette parole de l'Apôtre : « C'est un seul et même « Esprit qui opère toutes ces choses [8] ». Il dit formellement que c'est un seul et un même Esprit, de peur qu'on n'imagine autant d'esprits que d'ouvrages, et non que le Saint-Esprit agit conjointement avec le Père et le Fils. Nous pouvons donc entendre comme il nous plaira ces mains de Dieu, pourvu qu'on ne refuse point au Verbe ce qu'il fait de ses mains ; ou à ses mains ce qu'il fait par son Verbe ; pourvu que ces mains ne fassent point croire à une forme corporelle, ou même à une droite et à une gauche ; ni que le Verbe ne fasse croire à un son, ou même à un mouvement transitoire dans les œuvres de Dieu.

2. Il s'est rencontré des hommes qui ont établi cette distinction entre les verbes *faire* et *former*, que l'âme serait « faite » par Dieu et le corps « formé », parce que Dieu a dit de l'âme : « C'est moi qui ai fait tout souffle [9] » ; et qu'on lit à propos du corps : « Et Dieu forma « l'homme de la terre [10] » ; comme si Dieu faisait tout ce qu'il forme, sans néanmoins former tout ce qu'il fait. Alors on dirait de l'âme qu'elle est faite plutôt que formée, parce qu'elle est un esprit et non pas un corps ; comme s'il n'était pas dit que Dieu a formé dans l'homme l'esprit de l'homme [1]. Toutefois, comme ces deux expressions sont employées à propos de l'homme dans un même endroit de l'Ecriture, et comme on ne saurait nier que chaque substance de l'homme, c'est-à-dire l'âme et le corps, ne soient l'ouvrage de Dieu, il n'est point sans élégance d'attribuer à chacune de ces substances une de ces expressions, et de dire que l'âme a été faite, que le corps a été pétri, ou formé, ou façonné. Quelques interprètes, en effet, n'ont pas voulu traduire *finxerunt me*, m'ont formé, et ont dit *plasmaverunt me*, m'ont façonné, préférant dans la langue latine s'éloigner du grec, pour ne pas employer le mot *finxerunt*, qui s'emploie quelquefois pour la dissimulation.

3. Mais est-ce bien en Adam que nous pouvons tenir ce langage ? Et parce que tous les hommes viennent de lui, dès lors qu'il fut créé, tout homme ne peut-il pas dire qu'il a été fait à raison de son origine et de sa génération ? Ou bien pouvons-nous dire : « Vos « mains m'ont fait et m'ont formé », parce que nul, sans l'œuvre de Dieu, ne saurait naître de ses parents, qui sont alors générateurs, et Dieu créateur ? Otez, en effet, aux choses de ce monde la puissance active de Dieu, elles périront bien vite ; et rien ne se produit soit des éléments, soit des parents, soit d'une semence quelconque, si Dieu n'opère en eux. Aussi le Seigneur dit-il au prophète Jérémie : « Je t'ai connu avant de te former au sein de « ta mère [2] ». Mais Dieu a-t-il formé sans intelligence soit le premier homme, soit chacun de ceux qui naissent en cette vie, pour que le Prophète lui dise : « Vos mains m'ont « fait et m'ont formé, donnez-moi l'intelli« gence ? » L'intelligence ne fait-elle point partie de la nature humaine, pour la distinguer de la brute ? Ou bien cette nature serait-elle déformée par le péché au point que Dieu doive même la réformer en cela ? Et n'est-ce point pour ce motif que saint Paul disait à ceux qui ont eu part à la régénération : « Renouvelez-vous dans l'intérieur de votre « âme [3] ? » Or, c'est dans l'âme qu'est l'intelligence. Puis il dit de nouveau : « Qu'il y ait « une transformation dans votre esprit [4] ». Quant à ceux qui n'ont aucune part à cette régénération : « Je vous avertis », leur dit-il,

[1] Jean, I, 3. — [2] Ps. CXVIII, 73. — [3] Id. VIII, 4. — [4] Id. CI, 26.— [5] Id. XCIV, 5. — [6] I Cor. I, 21. — [7] Isa. LIII, 1. — [8] I Cor. XII, 11. — [9] Isa. LVII, 16. — [10] Gen. II, 7.

[1] Zach. XII, 1.— [2] Jérém. I, 5. — [3] Ephés. IV, 23.— [4] Rom. XII, 2.

« et vous conjure par le Seigneur de ne plus « marcher comme les Gentils, qui s'avancent « dans la vanité de leurs pensées, qui ont « l'esprit plein de ténèbres, entièrement éloi- « gnés de la voie de Dieu, par l'ignorance qui « est en eux à cause de l'aveuglement de leur « cœur [1] ». C'est donc à cause de ces yeux intérieurs, dont l'aveuglement consiste à ne pas comprendre, c'est afin qu'ils soient ouverts, et qu'ils deviennent sereins de plus en plus, que nos cœurs sont purifiés par la foi [2]. Il est vrai que l'homme, s'il n'a aucune intelligence, ne saurait croire en Dieu ; et néanmoins la foi le guérit, et dilate son intelligence. Il est, en effet, des choses que nous ne croyons qu'à la condition de les comprendre, d'autres que nous ne comprenons qu'à la condition de les croire. La foi vient, en effet, de ce que nous entendons, et nous entendons la prédication de la parole du Christ [3], mais dès lors, pour ne rien dire de plus, comment peut croire à celui qui lui prêche la foi un homme qui n'entend pas même la langue du prédicateur ? Ensuite s'il n'y avait certaines choses que nous ne pouvons comprendre avant de les croire tout d'abord, le Prophète ne nous dirait point : « Si vous n'avez la foi, « vous n'aurez point l'intelligence [4] ». Ainsi donc notre intelligence doit s'accroître pour comprendre ce qu'elle croit, et notre foi pour croire les choses qu'elle doit croire : et l'âme pour le comprendre de plus en plus croit aussi en intelligence. Tout cela, néanmoins, ne s'accomplit point par nos propres forces, mais bien par la faveur et le secours de Dieu, comme c'est par l'effet de la chirurgie, et non de la nature, que l'œil, une fois blessé, recouvre la faculté de voir. Dire à Dieu dès lors : « Donnez-moi l'intelligence, afin que « j'apprenne vos préceptes », ce n'est pas être dépourvu de toute intelligence comme l'animal, ni mériter d'être mis au nombre de ceux « qui s'avancent dans la vanité de leurs « pensées, qui ont l'esprit plein de ténèbres, « et qui sont entièrement éloignés de la voie « de Dieu [5] ». S'il en était ainsi, l'interlocuteur ne tiendrait pas ce langage. Car il n'appartient pas à une intelligence médiocre de savoir à qui l'on doit demander l'intelligence. Il nous reste à réfléchir sur la profondeur des commandements de Dieu, quand, pour les connaître, celui-là demande encore l'intelligence, qui a déjà une si grande pénétration, et qui nous disait tout à l'heure qu'il a gardé les paroles de Dieu.

4. Ce que nos traducteurs ont rendu par : « Donnez-moi l'intelligence », est exprimé plus succinctement en grec par συνέτισόν με : car ce seul mot συνέτισον exprime ce qui en demande plusieurs en latin : comme si l'on ne pouvait dire en latin, en un seul mot, guérissez-moi, et que l'on eût recours à la circonlocution, donnez-moi la santé ; ainsi le Prophète a dit ici : Donnez-moi l'intelligence, ou rendez-moi sain, comme on pourrait dire : Rendez-moi intelligent. Un ange aurait pu le faire aussi ; car un ange dit à Daniel : « Je « suis venu vous donner l'intelligence [1] » ; et dans le grec on trouve le même verbe qui est ici, συνέτισαί σε, comme si le latin disait rendre la santé, quand le grec porterait, te guérir. Le traducteur latin n'aurait point recours à une circonlocution, pour dire, vous donner l'intelligence ; si l'on pouvait dire, vous « intelli- « gencier », comme on dit, vous guérir. Mais si l'ange peut accorder cette grâce, pourquoi le Prophète a-t-il recours à Dieu pour obtenir cette faveur ? Est-ce que Dieu avait commandé à l'ange de le faire ? Oui, certainement, car on comprend que ce fut le Christ qui fit cette injonction à l'ange ; et les paroles du Prophète en font foi : « Or, lorsque je « voyais, moi Daniel, la vision, et que j'en « cherchais l'intelligence, voilà que s'arrêta « devant moi comme la ressemblance d'un « homme, et j'entendis la voix d'un homme « dans Ubal, et il appela, et dit : Fais-lui com- « prendre cette vision [2] ». Or, le grec a le même verbe que nous trouvons dans notre psaume, c'est-à-dire συνέτισον. Dieu donc, qui est la lumière, illumine par lui-même les saintes âmes [3], afin qu'elles comprennent les choses divines qu'on leur annonce ou qu'on leur montre. Mais s'il a recours pour cela au ministère d'un ange, l'ange peut agir sur l'esprit de l'homme, de manière qu'il comprenne la lumière de Dieu, et que cette lumière lui donne l'intelligence ; mais on dit alors qu'il donne l'intelligence à l'homme, ou qu'il le rend intelligent, comme on dit d'un architecte qu'il éclaire une maison, ou lui donne de la lumière, quand il y ouvre une fenêtre. Ce n'est point sa propre lumière qu'il

[1] Ephés. IV, 17, 18, 23. — [2] Act. XV, 9. — [3] Rom. X, 17. — [4] Isa. VII, 9, suiv. les Septante. — [5] Ephés. IV, 17.

[1] Dan. X 14. — [2] Id. VIII 15, 16. — [3] Jean, I, 4, 9.

y fait entrer pour l'éclairer, il ouvre seulement une entrée à la lumière. Le soleil qui, par l'ouverture de la fenêtre, éclaire cette maison, n'a point créé la maison, non plus que l'architecte qui a ouvert la fenêtre : il n'a ni commandé de construire cette maison, ni aidé à la construire, il n'a même rien fait pour pratiquer l'ouverture afin de répandre sa lumière. Dieu, au contraire, a fait à l'homme une âme raisonnable et intelligente, capable de recevoir la lumière qui vient de lui ; il a fait l'ange capable d'agir sur l'esprit de l'homme, de telle sorte que celui-ci pût recevoir la lumière ; il aide notre esprit et le dispose aux opérations de l'ange ; et par lui-même il éclaire l'esprit de manière non-seulement à voir ce que la vérité lui montre, mais à contempler la vérité elle-même. Mais après avoir donné des éclaircissements nécessaires, autant que j'en puis juger, quoique peut-être un peu longs, finissons ce discours, et remettons à un autre jour les versets suivants de notre psaume.

DIX-NEUVIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LA JOIE DANS LE SERVICE DE DIEU.

C'est à Dieu, qui nous a créés, qu'il appartient de nous créer encore, en nous donnant de comprendre ses préceptes. Ceux-là craignent qui sont dans le Christ et dans l'église. Or, ils verront un jour cette Eglise qui est le corps du Christ, et dont ils font partie, mais qu'ils ne voient point dans sa splendeur ici-bas, à cause de la crainte inhérente à notre situation actuelle. Le Prophète appelle sur lui les divines miséricordes et la vie, c'est-à-dire la vie heureuse, car celle d'ici-bas est plutôt une mort. Cette vie s'obtient par la méditation des préceptes, méditation qui nous met en communion avec Jésus-Christ par la pureté du cœur, qu'il nous faut demander instamment.

1. Dans ce psaume, Jésus-Christ Notre-Seigneur, parlant au nom de son corps qui est l'Eglise, a demandé, comme pour lui-même, que Dieu lui donnât l'intelligence, afin de comprendre ses commandements. Car la vie de son corps, c'est-à-dire de son peuple, est cachée avec la sienne en Dieu [1], et lui-même dans ce même corps souffre de l'indigence, et demande ce qui est nécessaire à ses membres. « Vos mains », dit-il, « m'ont fait et « m'ont formé, donnez-moi l'intelligence, « afin que j'apprenne vos commandements[2]». Puisque vous m'avez formé, dit-il, formez-moi de nouveau, afin que dans le corps de Jésus-Christ s'accomplisse la parole de saint Paul : « Qu'il se fasse en vous une transfor« mation dans le renouvellement de votre « esprit [3] ».

2. « Ceux qui vous craignent », dit-il, « me « verront et seront dans la grâce »; ou, comme plusieurs ont traduit : « Seront dans l'allé« gresse, parce que j'ai espéré en votre pa« role [1] » ; c'est-à-dire, dans les serments que vous avez faits, afin de vous former ce peuple de la promesse, cette race d'Abraham, en qui seront bénies les nations [2]. Or, quels sont les hommes qui craignent Dieu, et quel est celui qu'ils verront, qui les réjouira, parce qu'il a espéré en la parole de Dieu ? Si c'est le corps de Jésus-Christ ou l'Eglise qui parle ici par Jésus-Christ, ou si c'est le Christ qui parle d'elle et en elle comme de lui-même; ceux qui craignent Dieu ne sont-ils pas dans le Christ et dans l'Eglise ? Qui donc verront-ils pour être dans la joie ? Est-ce parce que le peuple se voit lui-même et en est dans la joie, qu'il est dit : « Ceux qui « vous craignent vous verront, et seront dans « la joie, parce que j'ai espéré en vos pa« roles » ; ou, comme d'autres ont traduit plus justement: « J'ai surespéré [3] » ; comme s'il disait : « Ceux qui vous craignent verront » votre Eglise « et ils seront dans la joie, parce « que j'ai surespéré en vos paroles » ; puisqu'ils sont eux-mêmes l'Eglise, ceux qui

[1] Coloss. III, 3. — [2] Ps. CXVIII, 73. — [3] Rom. XII, 2.

[1] Ps. CXVIII, 74. — [2] Gen. XII, 3; XXVI, 4. — [3] Grec, ἐπήλπισα.

voient l'Eglise et en sont ravis ? Mais alors pourquoi ne pas dire : Ceux qui vous craignent me voient, et en sont ravis ; tandis que craignent est au présent, et que verront et seront dans la joie sont des paroles au futur ? Serait-ce parce que maintenant il y a crainte, tant que « la vie de l'homme est une « épreuve sur la terre [1] » ; et que cette joie dont il est question ici ne s'épanouira que quand les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur père [2] ? De là vient qu'on lit encore dans un autre psaume : « Combien est grande, ô mon Dieu, la dou- « ceur que vous avez cachée à ceux qui vous « craignent [3] ? » Tandis qu'ils craignent, ils ne voient pas encore ; mais ils verront et seront dans la joie ; ce qui a rapport à la parole suivante : « Vous l'avez accomplie dans « ceux qui espèrent en vous [4] » ; comme il est dit ici : « Parce que j'ai espéré ou sures- « péré dans vos paroles ». Ici le traducteur a composé son verbe, afin de nous faire mieux comprendre que « Dieu est assez puissant « pour faire au-delà de ce que nous pouvons « demander ou comprendre [5] » ; et que s'il dépasse la portée de nos prières et de notre intelligence, ce serait peu d'espérer, il nous faut un surcroît d'espérance.

3. Ainsi donc, parce que l'Eglise ici-bas est encore dans la crainte, et ne se voit point dans ce royaume où elle jouira d'une entière sécurité, mais qu'elle est au milieu des périls et des épreuves de ce monde, où elle entend cette parole : « Que celui qui se croit debout, « prenne garde de tomber [6] » ; elle jette les yeux sur la misère de cette vie mortelle où les enfants d'Adam sentent le joug pesant qui les accable, depuis le jour qu'ils ont quitté le sein maternel, et qui s'étend sur chacun d'eux jusqu'au jour où ils retourneront au sein de la terre leur mère commune [7] ; elle voit que même après la régénération, la convoitise de la chair contre l'esprit [8] leur arrache des gémissements contre cette oppression ; et à cette vue elle s'écrie : « J'ai connu, Seigneur, que la jus- « tice est dans vos jugements, et que c'est « dans votre vérité que vous m'avez humiliée. « Consolez-moi par le retour de votre miséri- « corde, et selon la promesse faite à votre ser- « viteur [9] ». La miséricorde et la justice sont tellement liées dans les saintes Ecritures, et particulièrement dans les psaumes, que même en certains passages on lit : « Toutes les voies « du Seigneur sont miséricorde et vérité [1] ». Dans celui qui nous occupe, nous trouvons d'abord cette vérité qui nous a humiliés jusqu'à la mort par la sentence de Celui dont les jugements sont justice : vient ensuite la miséricorde qui nous rétablit dans la vie selon la promesse de Celui dont les bienfaits constituent la grâce. Aussi est-il dit : « Selon « votre parole à votre serviteur » ; c'est-à-dire, selon la promesse faite à votre serviteur. Dès lors, bien que la régénération, ou si l'on veut, la foi, l'espérance et la charité, trois vertus qui s'affermissent en nous, soient un don de la divine miséricorde, elles ne sont néanmoins, dans cette vie d'orages et de misères, que le soulagement du malheur, et non le comble de la félicité. C'est pourquoi il est dit: « Que votre miséricorde s'étende sur moi pour « me consoler ».

4. Mais comme c'est après ces misères, et même par ces misères que nous viendra le bonheur à venir, le Prophète poursuit : « Que vos miséricordes viennent sur moi, et « que je vive [2] ». Je vivrai en effet quand je n'aurai plus rien à craindre, pas même la mort. Ce que l'on nomme la vie sans rien ajouter, ne peut s'entendre que de la vie éternelle et bienheureuse, comme si elle seule pouvait être appelée vie, et qu'en comparaison d'elle celle d'ici-bas méritât plutôt le nom de mort que le nom de vie. C'est ainsi qu'il est dit dans l'Evangile : « Si tu veux ar- « river à la vie, observe les commandements [3] ». Le Sauveur a-t-il dit vie éternelle ou vie bienheureuse ? De même, en parlant de la résurrection de la chair : « Ceux qui auront « fait le bien ressusciteront pour la vie [4] », il n'ajoute ni heureuse ni éternelle. De même ici le Prophète s'écrie : « Que vos miséri- « cordes viennent, afin que je vive », sans parler de vie éternelle ni de vie heureuse ; comme s'il n'y avait aucune différence entre vivre, et vivre sans fin ou sans calamité. Mais comment mériter cette vie ? « Parce que votre « loi est le sujet de mes pensées », dit le Prophète. Et si cette méditation n'était pas selon la foi qui agit par la charité [5], nul homme ne pourrait jamais arriver à cette vie. J'ai cru

[1] Job, VII, 1. — [2] Matth. XIII, 43. — [3] Ps. XXX, 20. — [4] Id. 21. — [5] Ephés. III, 20. — [6] I Cor. X, 12. — [7] Eccli. XL, 1. — [8] Gal. V, 17. — [9] Ps. CXVIII, 75, 76.

[1] Ps. XXIV, 10. — [2] Id. CXVIII, 77. — [3] Matth. XIX, 17. — [4] Jean, V, 29. — [5] Gal. V, 6.

devoir le dire, afin que nul ne s'imagine qu'il lui suffit de confier toute la loi à sa mémoire, de s'en souvenir souvent, de la chanter, de ne pas faire ce qu'elle ordonne, sans le faire néanmoins, pour dire à bon droit : « Votre « loi est l'objet de mes pensées », et croire ensuite qu'il obtiendra par là ce qui est marqué dans les versets précédents, et que le Prophète sollicitait en vertu de cette méditation, quand il disait: «Que votre miséricorde « s'étende sur moi, et que je vive ». Cette méditation est la pensée d'un cœur qui aime, et qui aime avec tant d'ardeur, que ce feu de méditation ne se refroidit point, quelque nombreuses que soient les iniquités qui l'environnent [1].

5. Le Prophète continue : « Confusion aux « superbes, parce qu'ils m'ont injustement « maltraité; pour moi, je m'exercerai dans vos « commandements [2] ». Voilà ce que fait la méditation de la loi de Dieu, ou plutôt qui est la loi.

6. « Qu'ils se tournent vers moi, ceux qui « vous craignent, et qui connaissent vos « oracles [3] ». Dans certains exemplaires et grecs et latins, on lit: « Qu'ils se tournent à « moi », ce qui revient, ce me semble, à se tourner vers moi. Mais qui donc parle ainsi ? nul homme n'oserait tenir ce langage, et l'osât-il on ne devrait point l'écouter. C'est donc celui qui, plus haut, parlait encore en son nom, quand il disait : « Je suis associé à tous ceux « qui vous craignent ». Comme il a pris part à notre mortalité pour nous donner part à sa divinité, nous avons aussi part à la vie en lui seul, comme il a eu part à la mort en plusieurs. C'est en effet vers lui que se tournent tous ceux qui craignent Dieu, qui connaissent ces témoignages que les Prophètes lui ont rendus si longtemps d'avance et qu'il a vérifiés par sa présence autorisée par tant de miracles.

7. « Que mon cœur », dit-il ensuite, « soit « sans tache dans vos ordonnances, afin que je « ne sois pas confondu [1] ». Voici de nouveau la parole du corps mystique, ou du peuple saint, qui demande à Dieu un cœur pur, c'est-à-dire le cœur de tous ses membres; et cela par les justifications de Dieu, non par leurs propres forces. Il ne présume point de lui-même, il supplie. Ce qu'il ajoute : « Afin que « je ne sois point confondu », nous l'avons déjà vu dans les premiers versets de notre psaume : « Puissent mes voies se redresser « pour garder vos préceptes, alors je ne serai « point confondu en méditant vos préceptes ». Cet expression « puissent », qui est un optatif, reparaît plus clairement encore dans la prière que fait le Prophète : « Que mon cœur soit « sans tache ». Ni dans l'une ni dans l'autre de ces pensées, qui sont identiques au fond, nous ne trouvons la présomption du libre arbitre s'élevant contre la grâce. Cette expression : « Alors j'échapperai à la confu« sion », il la répète ici : « Afin que j'échappe « à la confusion ». Ainsi donc, pour le corps et pour les membres du Christ, le cœur devient pur, au moyen de la grâce de Dieu, par le chef de ce corps, c'est-à-dire par Jésus-Christ Notre-Seigneur, dans le bain de la régénération, où toutes nos fautes anciennes sont effacées [2]; par le secours de l'Esprit qui nous donne des désirs contraires à ceux de la chair, de peur que nous ne succombions dans la lutte [3]; par l'effet de la prière dominicale et où nous disons : « Remettez-nous nos dettes [4] ». Dès lors que notre âme a reçu le don de la régénération, est soutenue dans sa lutte, et répand sa prière, notre cœur devient pur, afin que nous ne soyons point confondus ; car c'est là un des points des ordonnances et des justifications de Dieu, puisque, parmi les préceptes, il nous dit : « Remettez et il vous « sera remis, donnez et l'on vous donnera [5] ».

[1] Matth. XXIV, 12. — [2] Ps. CXVIII, 78. — [3] Id. 79.

[1] Ps. CXVIII, 80. — [2] Tit. III, 5. — [3] Gal. V, 17. — [4] Matth. VI, 12. — Luc, VI, 37, 38.

VINGTIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LES SOUPIRS DE L'ÉGLISE PERSÉCUTÉE.

Le mot défaillance employé par le Prophète n'est qu'une sainte impatience vers le salut. Toujours ce désir a été exhalé dans l'Eglise; sous l'ancienne loi les saints soupiraient après le Christ incarné ; ils soupirent aujourd'hui après Jésus qui viendra nous juger. Telle est la langueur de l'Eglise, qui fait monter vers le ciel de brûlants soupirs ; et ces soupirs éloignent les convoitises charnelles et avivent la charité. Elle demande sa délivrance, et néanmoins elle subsistera jusqu'à la fin du monde ; elle répudie les fables que débitent les hérétiques ses persécuteurs, elle demande pour ses martyrs et obtient le secours du ciel qui les soutient.

1. Avec le secours de Dieu nous devons considérer et exposer cette partie de notre long psaume qui commence ainsi : « Mon « âme est en défaillance dans l'attente de vo- « tre salut; je n'espère qu'en votre parole [1] ». La défaillance n'est pas toujours une faute ou un châtiment : il est une défaillance louable et désirable. Comme ces deux termes progrès et défaillance sont opposés l'un à l'autre, il est plus ordinaire de prendre le progrès en bonne part et la défaillance en mauvaise part, quand on ne précise ou qu'on ne sous-entend pas en quoi il y a défaillance ou progrès. Mais un mot que l'on ajoute peut donner au progrès un sens défavorable, et un sens favorable à la défaillance. L'Apôtre nous dit ouvertement : « Evitez les discours nouveaux et profanes, « dont les progrès sont rapides vers l'impiété[2] ». Et en parlant de quelques-uns : « Ils feront des « progrès dans le mal [3] ». La défaillance qui va du bien au mal est donc mauvaise ; elle est bonne, quand elle va du mal au bien. C'est, en effet, une louable défaillance qui a fait dire au Prophète : « Mon âme languit, elle soupire « après vos tabernacles, ô mon Dieu [4] ». Aussi le Prophète ne dit-il point : Mon âme a failli à votre salut; mais bien : « Mon âme est dans la « défaillance par le désir de votre salut ». Cette défaillance est donc louable ; elle marque le désir d'un bien qu'on ne possède point encore, mais que néanmoins on souhaite avec un violent désir. Mais qui peut exhaler ces soupirs, sinon la race choisie, le royal sacerdoce, la nation sainte, le peuple conquis [5] et depuis l'origine du monde jusqu'à la fin, soupirant au Christ, dans ceux qui ont vécu, ceux qui vivent, et ceux qui vivront ici-bas au temps marqué par le Seigneur? Témoin le saint vieillard Siméon, qui s'écria en recevant dans ses bras le divin enfant : « Maintenant, Seigneur, « vous laissez mourir en paix votre serviteur, « selon votre promesse ; car mes yeux ont vu « votre salut ». Il avait reçu d'en haut l'assurance de ne point mourir avant d'avoir vu l'oint du Seigneur [1]. Tel nous voyons le désir de ce saint vieillard, et tel était, nous devons le croire, le désir des saints dans les temps les plus reculés. De là cette parole du Sauveur à ses disciples : « Beaucoup de Prophètes et de « rois ont voulu voir ce que vous voyez, et ne « l'ont point vu ; entendre ce que vous enten- « dez, et ne l'ont point entendu [2] » ; en sorte qu'on peut aussi leur attribuer cette parole : « Mon âme languit après votre salut ». Ni alors, ni aujourd'hui ces désirs des saints n'ont cessé dans le corps du Christ, qui est l'Eglise ; ils doivent durer jusqu'à la fin des siècles, jusqu'à l'avénement du Désiré des nations [3], selon la promesse du Prophète. Aussi l'Apôtre nous dit-il : « Il me reste à recevoir la couronne « de justice que me rendra en ce jour le Sei- « gneur qui est un juste juge ; et non-seule- « ment à moi, mais à tous ceux qui aiment « son avénement [4] ». C'est pourquoi le désir dont nous parlons vient du désir de son avénement, dont saint Paul a dit encore : « Lors- « que paraîtra le Christ, qui est votre vie, « vous aussi vous paraîtrez avec lui dans la « gloire [5] ». Ainsi donc, les premiers temps de l'Eglise qui ont précédé l'enfantement de la Vierge, ont eu des saints qui soupiraient après l'Incarnation ; les temps qui s'écoulent

[1] Ps. CXVIII, 81.— [2] II Tim. II, 16.— [3] Id. III, 13.— [4] Ps. LXXXIII, 3. — [5] I Pierre, II, 9.

[1] Luc, II, 26.— [2] Matth. XIII, 17.— [3] Agg. II, 8.— [4] II Tim. IV, 8. — [5] Coloss. III, 4.

depuis qu'il est remonté au ciel ont leurs saints qui aspirent après sa manifestation quand il viendra juger les vivants et les morts. Depuis l'origine du monde jusqu'à la fin, ce désir n'a pas été interrompu un instant, sinon pendant le temps si court que le Christ a vécu avec ses disciples ; en sorte que c'est à tout le corps du Christ qui gémit ici-bas que l'on peut attribuer ces paroles : « Mon « âme languit après votre salut, et j'ai mis « mon espoir dans votre parole », c'est-à-dire dans votre promesse ; et cette espérance nous fait attendre avec patience ce que nous croyons sans le voir [1]. Encore ici nous lisons dans le grec [2] le verbe que nos traducteurs ont rendu par « surespéré », sans doute parce que cette espérance est au-dessus de toute expression.

2. « Mes yeux ont langui après votre pa« role ; ils ont dit : Quand me consolerez« vous [3] ? » Voici encore dans les yeux, mais dans les yeux intérieurs cette heureuse et louable défaillance, qui ne vient pas d'une faiblesse de cœur, mais d'un ardent désir des promesses de Dieu. Car c'est votre parole, dit le Prophète, qui les fait languir ; mais comment de tels yeux peuvent-ils dire : « Quand « me consolerez-vous », s'il n'y a une prière et un gémissement dans cette espérance toujours attentive ? C'est la langue en effet qui parle, et non les yeux. Toutefois une prière fervente serait en quelque sorte la parole des yeux. Mais ce cri du Prophète : « Quand me « consolerez-vous ? » nous montre qu'il souffre de cette attente. De là encore cette autre parole : « Mais vous, Seigneur, jusques à « quand [4] ? » Dieu use parfois de délai pour nous rendre plus douce la joie différée : on peut dire aussi que pour un cœur qui aime, le temps même le plus court est toujours bien long. « Or, le Seigneur sait quand il doit « faire toute chose, lui qui règle tout avec « nombre, avec poids et mesure [5] ».

3. Or, la ferveur de ces désirs spirituels éteint, sans aucun doute, les désirs charnels ; c'est pourquoi l'interlocuteur poursuit : « Je « suis devenu comme une outre exposée aux « frimas, mais je n'ai point oublié vos pré« ceptes [6] ». Par outre il entend cette chair mortelle, et par frimas cette grâce d'en haut qui refroidit et paralyse nos concupiscences. De là vient que nous n'oublions point les commandements de Dieu, puisque nous n'avons point d'autres pensées, et que s'accomplit en nous le mot de l'Apôtre : « Ne cher« chez point à contenter les désirs de la « chair [1] ». Aussi, après avoir dit : « Je suis « devenu comme l'outre sous les frimas », le Prophète a-t-il ajouté : « Je n'ai point oublié « vos ordonnances ». C'est-à-dire, je ne les ai point oubliées, parce que j'ai été réduit en cet état. L'ardeur des désirs s'est glacée, pour donner à la mémoire la ferveur de la charité.

4. « Combien de jours doit compter encore « votre serviteur ; quand me ferez-vous justice « de ceux qui me persécutent [2] ? » Tel est dans l'Apocalypse le cri des martyrs, et la patience leur est recommandée jusqu'à ce que le nombre de leurs frères soit au complet [3] ». Le corps du Christ demande alors à Dieu combien de jours il doit passer en ce monde. Et de peur que tel homme ne vienne à s'imaginer que l'Eglise ne subsistera point jusqu'à la fin du monde, qu'il s'écoulera un certain espace de temps où l'Eglise n'existera plus sur la terre, aussitôt qu'elle s'enquiert du nombre de ses jours, le Prophète nous parle de jugement, pour nous montrer que cette Eglise demeurera sur la terre jusqu'au jugement qui la vengera de ses persécuteurs. Et si l'on s'étonne qu'elle fasse la même question que les disciples, quand le Maître leur répondit : « Il ne vous appartient pas de connaître « les temps que le Père a réservés dans sa « puissance [4] », pourquoi ne verrions-nous pas dans cet endroit du psaume une prophétie de cette question, et ce cri de l'Eglise prophétisé si longtemps d'avance, accompli dans l'interrogation des disciples?

5. Quant à ces paroles : « Les impies m'ont « raconté leurs fables, mais elles ne sont « point comme votre loi, ô mon Dieu [5] » ; le mot grec ἀδολεσχίας ne saurait jusqu'à présent se rendre en latin par un seul mot ; ceux-ci l'ont traduit par *delectationes*, ceux-là par *fabulationes* ; nous pouvons regarder cela comme des paraboles étudiées, mais qui ont certain charme dans la conversation. Or, ces jeux d'esprit nous les trouverons dans les divers genres de la littérature profane, et même dans les livres juifs que l'on nomme deuterostes, et qui, étrangers aux saintes Ecritures,

[1] Rom. VIII, 25. — [2] Grec, ἐπήλπισα. — [3] Ps. CXVIII, 82. — [4] Id. VI, 4. — [5] Sag. XI, 21. — [6] Ps. CXVIII, 83.

[1] Rom. XIII, 14.— [2] Ps. CXVIII, 84.— [3] Apoc. VI, 10, 11.— [4] Act. I, 7. — [5] Ps. CXVIII, 85.

renferment des fables par milliers. On les trouve aussi chez les hérétiques, si féconds en vaines paroles. Ces conteurs, le Prophète les appelle des impies, et leurs contes, ἀδολεσχίας, c'est-à-dire des puérilités, des jeux de mots, « mais qui ne ressemblent point, Sei« gneur, à votre loi », parce que dans cette loi, c'est la vérité, et non l'expression, qui a pour moi des attraits.

6. Enfin il ajoute : « Quant à vos préceptes « ils sont tous vérité ; aidez-moi contre « leurs injustes poursuites [1] ». Le sens de ces paroles dépend de ces autres qui précèdent : « Combien de jours doit compter votre ser« viteur ; quand me ferez-vous justice de « ceux qui me persécutent ? » C'était me persécuter que me raconter leurs fables ineptes ; mais je leur ai préféré votre loi, qui avait pour moi plus de charmes, parce que « tous « vos préceptes sont la vérité », et n'ont rien de cette vanité qui règne dans leurs discours. Et « ils m'ont persécuté injustement », en ce sens qu'ils ont persécuté en moi la vérité. Donc, « secourez-moi », afin que je combatte pour la vérité jusqu'à la mort, puisque tel est votre commandement, et qu'en cela consiste la vérité.

[1] Ps. CXVIII, 86.

7. En accomplissant ce précepte, l'Eglise endura ce que dit le Prophète : « Ils m'ont « presque anéantie sur la terre [1] », en massacrant tant de martyrs qui confessaient et prêchaient la vérité. Mais comme l'Eglise n'avait pas dit en vain : « Aidez-moi », elle ajoute : « Pour moi, je n'ai pas abandonné « vos préceptes ».

8. Afin de pouvoir persévérer jusqu'à la fin, « vivifiez-moi, dit-elle, selon votre misé« ricorde, et je garderai les témoignages de « votre bouche [2] », ce que le grec appelle *martyria*. N'oublions pas cette remarque à la louange du mot de martyrs qui nous est si doux. Or, dans cette violence de la persécution, qui fit presque disparaître de la terre l'Eglise de Dieu, ils n'auraient pu garder les témoignages du Seigneur, si Dieu n'eût exaucé en eux cette prière : « Donnez-moi la « vie selon votre miséricorde ». Dieu leur donna la vie en effet, de peur que l'amour d'une vie ne leur fît perdre la véritable vie, et qu'en reniant la vie, ils ne perdissent la vie. Par là ceux qui n'échangèrent pas la vérité contre la vie trouvèrent la vie en mourant pour la vérité.

[1] Ps. CXVIII, 87. — [2] Id. 88.

VINGT-UNIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

SOUPIRS DE L'ÉGLISE VERS LE CIEL.

Le Prophète aspire au ciel où demeure éternellement la parole de Dieu, puis il se rabat sur la terre où il voit passer les générations qui se transmettent sa parole. Ces deux générations sont l'Ancien et le Nouveau Testament, et ceux de l'Ancien qui se sont sanctifiés appartenaient au Nouveau, étaient fondés sur Jésus-Christ, qui est le véritable jour. Afin de ne point périr dans son abaissement, le Prophète médite la loi de Dieu ; il est à Dieu, et non à lui-même ; les exemples des pécheurs l'eussent perdu, s'il n'eût compris par les témoignages de Dieu qu'il vaut mieux mourir qu'abandonner cette loi.

1. Il semble que l'interlocuteur de notre psaume est pris d'ennui à cause de l'inconstance des hommes, qui nous fait de la vie une source de tentations. Environné par la tribulation qui lui fait dire : « Les injustes « m'ont persécuté » ; et encore : « Peu s'en faut « qu'ils ne m'aient anéanti sur la terre », il s'enflamme d'un saint désir pour la Jérusalem céleste, et élevant les yeux en haut il s'écrie : « C'est pour l'éternité, Seigneur, que « votre parole demeure dans les cieux [1] » ; c'est-à-dire dans les saints anges qui gardent, sans la déserter jamais, la milice éternelle.

2. Après le ciel, le verset suivant nous parle de la terre, car il est encore un des huit qui appartiennent à cette lettre de l'alphabet. A chacune de ces lettres, en effet, sont joints huit

[1] Ps. CXVIII, 89.

versets jusqu'à la fin de ce long psaume. « Votre vérité passe de génération en génération ; vous avez fondé la terre qui demeure « toujours ». Donc, après le ciel, il jette sur la terre un regard de foi ; il y trouve des générations qui ne sont point dans le ciel, et il s'écrie : « Votre vérité passe de génération en « génération ». Cette répétition peut signifier toutes les générations, tantôt plus, tantôt moins fécondes en saints, chez qui s'est trouvée la vérité de Dieu. Selon la diversité des temps passés ou à venir, le Prophète peut même avoir en vue deux générations, l'une embrassant la loi et les Prophètes, l'autre embrassant les temps de l'Evangile. Expliquant ensuite pourquoi la vérité ne manque jamais à ces deux générations, « vous avez « fondé la terre », dit le Prophète, « et elle de« meure » ; appelons terre ceux qui habitent la terre. « Or, nul ne saurait poser un fonde« ment autre que celui qui est posé, et qui est « Jésus-Christ [1] ». Car cette génération, qui embrasse la loi et les Prophètes, n'en avait pas moins pour fondement Jésus-Christ, à qui la loi et les Prophètes rendaient témoignage [2]. Ou bien, faudrait-il ranger Moïse et les Prophètes parmi les fils de cette servante qui engendre pour l'esclavage, et non parmi les fils de l'épouse libre qui est notre mère [3], à qui un homme dit : Sion, vous êtes ma mère; et cet homme a été fait en elle, et il est lui-même le Très-Haut qui l'a fondée [4] ? Il est en effet le Très-Haut en son Père, et à cause de nous il s'est fait très-humble en cette mère ; celui qui était Dieu au-dessus d'elle, a été fait homme en elle. Tel est, Seigneur, le fondement sur lequel vous avez basé la terre, et elle demeure ; car, solidifiée sur un tel fondement, elle ne sera pas ébranlée dans le siècle des siècles [5] ; elle demeurera dans ceux à qui vous donnerez la vie éternelle. Quant à ceux qui sont nés de la servante, qui appartiennent à l'Ancien Testament dont les ombres couvraient le Nouveau, ils n'ont eu du goût que pour les choses terrestres, et ne demeureront point, « car le serviteur ne « demeure point toujours dans la maison du « maître, mais le Fils y demeure éternelle« ment [6] ».

3. « Le jour se maintient dans votre loi [7] ». Tout ce qui vient d'être marqué est un jour, et ce jour est celui que le Seigneur a fait : soyons dans la joie, livrons-nous à l'allégresse [1], et marchons dans la décence comme au grand jour [2]. « Tout vous est assujéti ». Tout, c'est-à-dire tout ce qui tient à ce jour, tout ce dont on vient de parler, tout cela vous est assujéti. Mais les impies dont il est dit : « J'ai comparé votre mère à la nuit [3] », ne servent point le Seigneur.

4. Le Prophète examine ensuite de quel état la terre sera délivrée, afin de demeurer affermie ; il ajoute : « Si je n'eusse médité votre « loi, j'eusse probablement péri dans mon « abaissement [4] ». Cette loi est celle de la foi ; non d'une foi stérile, mais d'une foi qui opère au moyen de la charité [5]. C'est par elle que l'on obtient la grâce qui nous donne la force dans les tribulations du temps, de peur que nous ne périssions dans l'humiliation de cette vie mortelle.

5. « Je n'oublierai jamais », dit-il, « vos or« donnances, parce qu'en elles vous m'avez « donné la vie [6] ». De là vient qu'il n'a point péri dans son humiliation. Car, si Dieu ne nous vivifiait, que serait-ce que l'homme qui peut se dérober à la vie, mais non se la donner ?

6. Ensuite il ajoute : « Je suis à vous, sau« vez-moi, car je recherche vos justifications [7] ». Ne passons point légèrement sur cette parole : « Pour moi, je suis à vous ». Qu'est-ce qui n'est pas à Dieu ? Et parce qu'on dit que Dieu est dans le ciel, faut-il croire qu'il y ait sur la terre quelque chose qui ne soit point à lui ; quand surtout nous chantons dans un autre psaume : « La terre est au Seigneur, et tout « ce qu'elle contient, l'univers entier et tous « ceux qui l'habitent [8] ? » Pourquoi donc l'interlocuteur a-t-il voulu se recommander tout particulièrement à Dieu, en disant : « Pour « moi, je suis à vous, sauvez-moi », sinon afin de nous prévenir que, pour son malheur, il a voulu être à lui-même, par la désobéissance qui est le premier et le plus grand mal ? Comme s'il nous eût dit : J'ai voulu être à moi, et je me suis perdu. « Je suis à vous », reprend-il, « sauvez-moi, parce que j'ai recher« ché vos justifications » ; non plus ces volontés par lesquelles j'étais à moi, mais vos justifications, afin d'être à vous.

7. « C'est moi », dit-il, « que les pécheurs ont

[1] I Cor. III, 11. — [2] Rom. III, 21. — [3] Gal. IV, 21, 26. — [4] Ps. LXXXVI, 5.— [5] Id. CIII, 5.— [6] Jean, VIII, 35.— [7] Ps. CXVIII, 91.

[1] Ps. CXVII, 21.— [2] Rom. XIII, 13.— [3] Osée, IV, 5, suiv. les Septante. — [4] Ps. CXVIII, 92. — [5] Gal. V, 6. — [6] Ps. CXVIII, 93. — [7] Id. 94. — [8] Id. XXXIII, 1.

« attendu pour me perdre ; mais j'ai compris « vos commandements[1] ». Qu'est-ce à dire, « ont attendu pour me perdre ? » Lui auraient-ils tendu des embûches, attendant son passage pour le tuer? Craignait-il donc la mort du corps ? Loin de là. Que signifient donc ces paroles : « Ils m'ont attendu », sinon qu'ils ont voulu le porter au mal? Ils l'eussent alors perdu. Or, il nous montre pourquoi il n'a point péri : « J'ai compris vos témoignages », nous dit-il. Mais l'expression grecque : « J'ai « compris vos martyres », est plus familière dans l'Eglise. Et quand ils eussent puni de mort ma résistance à leurs impiétés, ce n'est point périr que vous rendre témoignage. Mais ceux qui attendaient mon assentiment pour me perdre, me tourmentaient quand je vous confessais : et toutefois il n'abandonnait point ce qu'il avait compris ; il envisageait et voyait cette fin qui serait sans fin, s'il persévérait jusqu'à la fin.

8. Le Prophète continue : « J'ai vu la dernière consommation de toutes choses, votre « loi est d'une étendue infinie[2] ». Il avait pénétré dans le sanctuaire de Dieu, et avait compris la fin des choses[3]. Or, par consommation, il faut, je crois, entendre ici, combattre à mort pour la vérité[4], endurer tous les maux pour le bien le plus réel et le plus grand ; et

[1] Ps. CXVIII, 95.— [2] Id. 96.— [3] Id. LXXII, 17.— [4] Eccli. IV, 33.

la fin de cette consommation serait d'être élevé en gloire dans le royaume du Christ, qui n'a point de fin, d'y posséder, sans craindre la mort ou la douleur, une vie souverainement glorieuse, une vie acquise par la mort, par les douleurs et les opprobres de cette vie. Cette loi d'une étendue infinie, je ne saurais l'entendre que de la charité. De quoi servirait en face de la mort la plus atroce, et au milieu des plus affreux supplices, de rendre témoignage à la vérité, si la charité ne dictait cette confession ? Ecoutons l'Apôtre : « Quand « je livrerai mon corps pour être brûlé, si je « n'ai point la charité, tout cela ne me sert de « rien[1]. Or, cet amour de Dieu a été répandu « dans nos cœurs, par le Saint-Esprit qui nous « a été donné[2] ». Mais cette effusion nous met au large, et si nous sommes au large, nous parcourons sans peine la voie étroite, avec la grâce de ce même Dieu à qui nous disons : « Vous avez élargi la voie sous mes pieds, et « mes démarches n'ont pas été affaiblies[3] ». Il est donc large ce commandement de la charité, et il est double, puisqu'il nous fait aimer Dieu et le prochain. Pourrait-elle être plus vaste quand elle renferme la loi et les Prophètes[4] ?

[1] I Cor. XIII, 3. — [2] Rom. V, 5. — [3] Ps. XVII, 37. — [4] Matth. XXII, 37-40.

VINGT-DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

L'INTELLIGENCE DE LA LOI.

C'est la foi agissant par la charité qui nous facilite l'accomplissement des préceptes divins, et cette foi vient de la grâce de Dieu qui nous éclaire, qui nous dispose à l'accomplissement de la loi : or, cette loi qui se résume dans la charité durera éternellement, puisque dans le ciel nous ne cesserons d'aimer Dieu. Celui qui surpasse en intelligence les docteurs et les anciens, c'est le Christ, et tout homme qui se pénètre de l'esprit plus que de la lettre de l'Evangile. Cet homme se détourne du sentier du mal, ou plutôt résiste à ses convoitises, goûte la parole divine comme un miel exquis ; et ce miel est dans l'intelligence qui lui est venue par les préceptes, ou plutôt par l'obéissance aux préceptes.

1. Nous vous l'avons dit souvent, mes frères, par cette voie large, dans laquelle on accomplit sans difficulté la loi de Dieu, il faut entendre la charité. Aussi, dans notre long psaume, après avoir dit : « Votre loi est d'une « merveilleuse largeur », le Prophète nous donne-t-il ensuite raison de cette largeur : « Combien, Seigneur, j'ai aimé votre loi[1] ! » L'amour est donc l'étendue de la loi. Comment

[1] Ps. CXVIII, 96, 97.

en effet pourrions-nous aimer le Dieu qui ordonne, sans aimer le commandement qu'il fait ? Or, telle est la loi. « Tout le jour », dit le Prophète, « elle est ma méditation ». Voilà que je l'aime au point de la méditer tout le jour. Le latin dit *tota die*, le grec *totam diem*, ὅλην τὴν ἡμέραν, ce qui marque une méditation continuelle ; or, qui dit tout le temps, dit toujours. Cette charité détruit la concupiscence qui nous détourne souvent d'obéir à la loi, à cause des révoltes de la chair contre l'esprit ; mais l'esprit à son tour se révoltant contre la chair [1], doit aimer la loi de Dieu au point de la méditer tout le jour. Or, saint Paul dit : « Où est donc votre glorification ? Elle « est anéantie. Et par quelle loi ? Par la loi « des œuvres ? Non, mais par la loi de la « foi [2] ». Telle est la foi qui agit par la charité [3], parce qu'en cherchant, en demandant, en frappant, elle obtient l'Esprit-Saint [4] par lequel la charité est répandue dans nos cœurs [5]. Tous ceux qui sont conduits par cet Esprit, sont fils de Dieu [6], admis pour se reposer avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux [7], d'où sera banni l'esclave qui ne demeure pas éternellement dans la maison [8] ; c'est-à-dire cet Israël selon la chair à qui il est dit : « Vous verrez Abraham, Isaac « et Jacob, ainsi que tous les Prophètes dans le « royaume de Dieu, et vous en serez chassés. « Ils viendront de l'Orient et de l'Occident, de « l'Aquilon et du Midi, pour se reposer dans le « royaume de Dieu. Et voilà derniers ceux qui « étaient premiers, et premiers ceux qui « étaient derniers [9] ». Quant aux Gentils, ainsi que l'a dit le Vase d'élection, « ceux qui ne « cherchaient point la justice ont embrassé « la justice, c'est-à-dire la justice qui vient de « la foi ; tandis qu'Israël qui recherchait la loi « de la justice, n'est point parvenu à la loi de « la justice. Pourquoi ? Parce qu'ils ne l'ont « point recherchée par la foi, mais par les « œuvres, et qu'ils ont heurté contre la pierre « du scandale [10] ». Et de la sorte ils sont devenus les ennemis de Celui qui parle dans notre psaume.

2. Il ajoute : « Plus qu'à tous mes ennemis « vous m'avez fait connaître votre loi, parce « que je l'ai embrassée pour jamais [11] ». Ils ont à la vérité le zèle de Dieu, mais non selon la science. Ne connaissant point en effet la justice de Dieu, et s'efforçant d'établir leur propre justice, ils ne se sont point soumis à la justice de Dieu [1]. Mais l'interlocuteur, devenu par la loi de Dieu plus sage que ses ennemis, veut être, ainsi que saint Paul, trouvé en Jésus-Christ, n'ayant point une justice qui lui soit propre, mais une justice qui lui vienne de Dieu par la foi [2]. Ce n'est point que la loi que lisent ses ennemis ne soit aussi de Dieu, mais ils ne la goûtent point comme la goûte celui qui est plus sage que ses ennemis, qui s'attache à cette pierre contre laquelle ils se sont heurtés [3]. Car le Christ est la fin de la loi pour justifier ceux qui croiront [4], afin qu'ils soient justifiés gratuitement par sa grâce [5] ; non point comme ceux qui s'imaginent accomplir la loi par leurs propres forces, cherchant, dans la loi de Dieu, il est vrai, mais leur propre justice : ils veulent ressembler au contraire au fils de la promesse, qui a faim et soif de cette justice [6], qui cherche, qui demande, qui frappe, qui mendie en quelque sorte auprès du Père [7], afin d'être adopté et d'obtenir par le Fils unique. Mais quand eût-il pu goûter ainsi la loi de Dieu, s'il n'eût reçu ces dispositions de Celui à qui il dit : « Vous « m'avez fait goûter votre loi d'une manière « bien supérieure à mes ennemis ? » Or, ces ennemis, ces fils d'Agar, nés dans l'esclavage [8], n'ont cherché dans cette loi que des récompenses temporelles : de là vient qu'elle n'a pu être pour eux une loi éternelle, comme elle l'est pour celui-ci. La traduction, « pour l'é- « ternité », est préférable en effet à celle qui a dit « pour le siècle », comme si une fois le siècle écoulé, il n'y ait plus de préceptes de la loi. Il n'y en aura plus en effet d'écrite sur les tables et les livres visibles ; mais l'amour de Dieu et du prochain demeure éternellement dans le livre du cœur ; et ce double précepte renferme la loi et les Prophètes [9] ; le législateur lui-même sera la récompense de ceux qui auront gardé ces préceptes ; Dieu que nous aimons sera le prix de notre amour quand il sera tout en tous [10].

3. Mais que signifie cette parole suivante : « J'ai surpassé en intelligence tous ceux qui « m'instruisaient [11] ? » Quel est cet homme plus intelligent que ceux qui l'instruisent ?

[1] Gal. v, 17. — [2] Rom. III, 27. — [3] Gal. v, 6. — [4] Luc, XI, 10, 13. — [5] Rom. v, 5. — [6] Id. VIII, 14. — [7] Matth. VIII, 11. — [8] Jean, VIII, 35. — [9] Luc, XIII, 28-30. — [10] Rom. IX, 30-32. — [11] Ps. CXVIII, 98.

[1] Rom. x, 2, 3. — [2] Philipp. III, 9. — [3] Rom. IX, 32 — [4] Id. x, 4. — [5] Id. III, 24. — [6] Matth. v, 6. — [7] Id. VII, 7. — [8] Gal. IV, 21. — [9] Matth. XXII, 37-40. — [10] I Cor. XV, 28. — [11] Ps. CXVIII, 99.

Quel est celui qui ose mettre son intelligence au-dessus de celle des Prophètes lesquels, non contents d'instruire par leur parole ceux qui vivaient de leur temps, enseignaient encore par leurs écrits et avec une si sainte autorité, ceux qui sont venus après eux? Salomon, sans doute, reçut de Dieu une sagesse qui le mit bien au-dessus de tous ses prédécesseurs [1]; mais il n'est pas croyable que ce soit lui que David son père veuille prophétiser ici; surtout qu'on ne saurait lui appliquer cette parole de notre psaume : « J'ai défendu à mes « pieds toute voie perverse». Si donc, comme il est plus probable, David nous parle ici du Christ, qu'il prophétiserait tantôt comme chef, ou Sauveur, tantôt au nom de son corps mystique ou de l'Eglise, et néanmoins ne composant qu'un seul et même tout, à cause du grand sacrement ainsi formulé : « Ils seront « deux dans une seule chair [2] » ; je reconnais qu'en effet il a été plus intelligent que tous ceux qui l'instruisaient, quand, à douze ans, l'enfant Jésus demeura à Jérusalem, alors qu'après trois jours ses parents le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant; tandis que tous ceux qui l'entendaient étaient dans l'admiration à cause de sa sagesse et de ses réponses [3]. Or, ce n'est pas sans raison, puisque longtemps auparavant il avait dit par la bouche du Prophète : « J'ai surpassé en intelli« gence ceux qui m'instruisaient ». Il entend par là tous les hommes, et non Dieu le Père, dont le Fils a dit : « Je parle selon que mon « Père m'a enseigné ». Ce qu'il est difficile d'entendre du Verbe, à moins de comprendre comme on le pourra que, pour le Fils, être instruit par le Père, c'est être engendré. Celui, en effet, pour qui être ne diffère point d'être enseigné, mais qui est instruit par là même qu'il est, reçoit assurément l'instruction de celui qui lui donne l'être. Si nous envisageons le Christ dans son humanité et sous la forme de l'esclave, il est plus facile de comprendre qu'il a reçu de son Père ce qu'il a dit : en le voyant en effet sous cette forme d'esclave, et jeune enfant, les hommes ont pu croire que d'autres plus âgés l'instruisaient; mais celui que le Père a enseigné a mieux compris que tous ceux qui l'instruisaient. « Parce que vos témoignages », dit-il, « sont « l'objet de mes méditations». Il était donc plus intelligent que tous ses maîtres, parce qu'il méditait les témoignages du Seigneur, et qu'il connaissait mieux ceux qui le concernaient que ceux à qui il disait : « Vous avez envoyé « vers Jean, et il a rendu témoignage à la vé« rité; pour moi, je ne reçois point témoignage « d'aucun homme, mais je vous parle ainsi « afin de vous sauver. Il était une lampe ar« dente et brillante, et pour un peu de temps « vous avez voulu vous réjouir à sa lumière. « Mais moi j'ai un témoignage plus grand que « celui de Jean». Tels étaient les témoignages qu'il méditait, quand il surpassait en intelligence tous ceux qui l'enseignaient.

4. Il ne serait point hors de propos d'entendre par ces docteurs, ces mêmes anciens dont il nous dit ensuite : « J'ai compris mieux que « les vieillards ». Et selon moi, le but de cette répétition serait de nous rappeler l'âge du Christ mentionné dans l'Evangile; enfant par l'âge, il siégeait parmi les anciens; jeune, parmi les vieillards, et son intelligence devançait celle de ses maîtres. D'ordinaire, en comparant les petits avec les grands, on dit les jeunes et les anciens, quoique souvent ni les uns ni les autres n'approchent de la vieillesse. Si néanmoins nous voulons rechercher dans l'Evangile ce nom des vieillards au-dessus desquels s'élevait son intelligence, nous le trouvons quand les scribes et les pharisiens lui dirent : « Pourquoi vos disciples « sont-ils violateurs de la tradition des vieil« lards? car ils ne lavent point leurs mains « avant de manger ». Voilà qu'on lui oppose une faute contre la tradition des vieillards. Mais écoutons la réponse de Celui qui comprenait mieux que les vieillards : « A votre « tour, pourquoi transgressez-vous le pré« cepte du Seigneur, à cause de votre tradi« tion? » Puis un peu plus loin, afin de nous montrer que non-seulement la tête, mais aussi le corps et les membres auraient une intelligence supérieure à celle des vieillards, dont on lui objectait la tradition sur la coutume de laver les mains, il assemble autour de lui la foule, et s'écrie : « Ecoutez et com« prenez », comme s'il disait: Vous aussi, comprenez mieux que ces vieillards, afin qu'il devienne évident que c'est de vous aussi que le Prophète a dit : « J'ai compris mieux que « les vieillards » ; que ce n'est pas seulement de la tête, mais de tout le corps, et qu'ainsi elle s'applique au Christ tout entier. « L'homme

[1] III Rois, III, 12. — [2] Ephés. V, 31-32. — [3] Luc, II, 12-47.

« n'est point souillé par ce qui entre dans sa « bouche, mais il est souillé par ce qui sort « de sa bouche ». Voilà ce que n'avaient pas compris les vieillards, qui avaient donné comme importante la prescription de se laver les mains. Les membres mêmes de ce chef divin, comprenant mieux que les vieillards, n'avaient pas encore compris ce qu'il avait dit. Aussi Pierre lui dit-il un peu après : « Expli- « quez-nous cette parabole ». Il prenait encore pour une parabole ce que le Seigneur avait dit sans figure. Mais le Sauveur lui dit : « Vous aussi, êtes-vous sans intelligence ? Ne « comprenez-vous pas que tout ce qui entre « dans la bouche va dans les entrailles, et « tombe dans un lieu secret? Mais ce qui sort « de la bouche vient du cœur, et c'est là ce « qui souille l'homme [1] ! » Vous aussi, seriez-vous sans intelligence, et ne comprenez-vous pas mieux que ces vieillards? Mais maintenant, après avoir entendu un tel maître qui est notre chef, chacun de nous peut dire : J'ai compris mieux que les anciens. Ce qui suit, en effet, convient aussi au corps : « Parce que « j'ai recherché vos préceptes ». « Vos pré- « ceptes », et non ceux des hommes ; « vos « préceptes », et non ceux des anciens qui veulent être docteurs de la loi, bien qu'ils n'entendent ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils affirment [2]. C'est à bon droit qu'à propos des préceptes divins que nous devons rechercher afin d'avoir plus d'inlligence que ces vieillards, le Sauveur répondit à ceux qui préféraient l'autorité de ces anciens à la vérité : « A « votre tour, pourquoi transgressez-vous le pré- « cepte de Dieu, pour établir vos traditions ? »

5. Les paroles suivantes paraissent moins convenir au chef qu'aux membres : « J'ai dé- « tourné mes pieds de tout sentier du mal, « afin de garder vos paroles [3] ». Le Christ, en effet, qui est notre chef et Sauveur de son corps, n'est porté dans le sentier du mal par aucune convoitise charnelle, et n'a pas besoin de l'interdire à ses pieds, comme s'ils y allaient de leur propre mouvement, ainsi que nous le faisons quand nous interdisons la voie du mal à nos désirs dépravés, que le Sauveur n'a point ressentis. Le moyen, en effet, d'accomplir les commandements de Dieu, est de ne point suivre nos concupiscences perverses [4], de ne leur permettre jamais d'arriver au mal qu'elles convoitent, mais de les refréner par les désirs de l'esprit contre la chair [1], de peur qu'elles ne nous emportent, nous entraînant dans les sentiers du mal.

6. « Je ne me suis point écarté de vos juge- « ments, parce que vous m'avez posé une « loi [2] ». Le Prophète nous dit ici le sujet de ses craintes et pourquoi il détournait ses pieds de tout sentier du mal. Que signifie en effet : « Je ne me suis point écarté de vos jugements », sinon ce qu'il a dit ailleurs : « J'ai craint au « sujet de vos jugements? » J'y ai cru d'une foi persévérante : « Parce que vous m'avez « posé une loi ». Vous, plus intérieur que tout ce qui est intérieur en moi, c'est vous qui avez gravé dans mon cœur une loi par votre esprit comme par votre doigt, non point afin que je la craigne sans l'aimer comme l'esclave, mais afin qu'une crainte chaste me la fasse aimer, qu'un amour chaste me la fasse craindre.

7. Aussi, voyez ce qui suit : « Combien votre « parole est douce à ma bouche [3] » ; ou, comme dans le grec, d'une manière plus expressive : « Vos promesses ». Elles surpassent le miel et le rayon de miel. Telle est la douceur que le Seigneur fait descendre, afin que notre terre donne son fruit [4] » ; c'est-à-dire, afin que nous fassions le bien d'une manière qui soit bonne ; en d'autres termes, non plus par la crainte d'un mal temporel, mais par l'attrait du bien spirituel. Dans plusieurs exemplaires, on ne lit point *favum*, rayon de miel, mais il se trouve en d'autres. Le miel serait alors le symbole d'une doctrine sage et évidente. Le rayon de miel marquerait celle que l'on tire des mystères les plus cachés, comme d'autant de cellules de cire, que l'on nous expliquerait en les pressant de la dent. Mais cela n'est doux qu'à la bouche du cœur, et non à la bouche charnelle.

8. Mais que signifie cette parole : « Vos « préceptes m'ont donné l'intelligence ? » Autre est en effet : J'ai compris vos préceptes, et autre : Vos préceptes m'ont fait comprendre. Il y a donc je ne sais quelle autre chose dont il reconnaît que les préceptes de Dieu lui ont donné l'intelligence : autant que j'en puis juger, il dit qu'en pratiquant les préceptes du Seigneur il est arrivé à connaître, à comprendre ce qu'il désirait savoir. Aussi est-il

[1] Matth. XV, 1-18. — [2] I Tim. I, 7. — [3] Ps. CXVIII, 101. — [4] Eccli. XVIII, 30.

[1] Gal. V, 17. — [2] Ps. CXVIII, 102 — [3] Id. 103. — [4] Id. LXXXIV, 13.

écrit : « Si tu désires la sagesse, observe les « commandements, et le Seigneur te la don« nera [1] » ; ce qui, chez l'homme qui n'a pas encore pratiqué l'humilité de l'obéissance, refoule toute prétention à s'élever jusqu'à la hauteur de la sagesse, à laquelle il ne saurait atteindre que par degrés. Qu'il écoute ce qui est dit ailleurs : « Ne cherche point ce « qui est au-dessus de toi, n'examine point « curieusement ce qui dépasse tes forces, mais « que ta pensée soit toujours occupée des or« dres du Seigneur [2] ». C'est ainsi que par l'obéissance aux préceptes l'homme arrive à la science des vérités les plus cachées. Après avoir dit : « Que votre pensée s'occupe des « ordres du Seigneur », l'écrivain sacré ajoute *semper*, « toujours », parce qu'il faut observer l'obéissance pour garder la sagesse, et qu'après avoir acquis la sagesse il ne faut pas négliger l'obéissance. Ce sont donc les membres spirituels du Christ qui disent : « J'ai compris par vos commandements ». C'est en effet le langage que peut tenir le corps du Christ dans ceux qui ont observé les commandements de Dieu et acquis ainsi une sagesse supérieure. « C'est pourquoi j'ai eu en « horreur toute voie d'iniquité », dit le Prophète ; et en effet, l'amour de la justice c'est la haine de tout mal ; amour qui s'accroît à mesure qu'il est enflammé par la douceur de la sagesse, et Dieu la donne à quiconque lui obéit et s'instruit par ses commandements.

[1] Eccli. I, 33. — [2] Id. III, 22.

VINGT-TROISIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LA VÉRITABLE LUMIÈRE.

On appelle flambeau ce qui ne s'allume qu'à la véritable lumière qui est le Christ. Cette parole qui est un flambeau, c'est la parole de l'Evangile prédite par les Prophètes, prêchée par les Apôtres. Elle a déterminé le Prophète à garder les décrets de la justice, par cette foi si persécutée, et pour laquelle il demande à Dieu la vie selon sa parole, c'est-à-dire la vie de l'âme par une pureté toujours croissante. Il veut que cette âme soit entre les mains de Dieu ; il l'offre afin qu'elle échappe aux piéges des pécheurs. Ces témoignages acquis par héritage lui viennent de Dieu notre Père, à qui nous devons rendre témoignage par la charité qui est éternelle.

1. Il faut avec la grâce de Dieu approfondir et vous exposer quelques versets de notre psaume dont le premier est celui-ci : « Votre « parole est un flambeau qui guide mes pas, « une lumière dans mon sentier [1] ». Le mot « flambeau » est répété dans « lumière », et « mes pas » répété dans « mon sentier ». Que signifie cette parole ou ce Verbe ? Est-ce bien ce Verbe qui, dès le commencement, était Dieu et en Dieu, ce Verbe par qui tout a été fait [2] ? Point du tout ; car ce Verbe est la lumière, et non un flambeau, et tout flambeau est créature, et non Créateur ; il ne s'allume qu'au contact de l'immuable lumière. C'est là ce qu'était Jean, dont le Verbe de Dieu a dit : « Il était une lampe ardente et brillante [3] ». Toutefois cette lampe était aussi lumière, et néanmoins, en comparaison du Verbe dont il est dit : « Le Verbe était Dieu », il n'était point la lumière, mais seulement envoyé pour rendre témoignage à la lumière. La lumière véritable n'était point celle qui reçoit la lumière d'ailleurs, à l'imitation des hommes, mais celle qui éclaire tout homme [1]. Et cependant, si le flambeau n'était aussi lumière, le Sauveur ne dirait point aux Apôtres : « Vous êtes « la lumière du monde [2] ». Mais de peur que cette parole ne leur persuadât qu'ils étaient lumière dans le même sens qu'il avait dit de lui : « Je suis la lumière du monde [3] », voilà qu'il leur dit d'eux-mêmes : « Une ville « placée sur une montagne ne saurait être « cachée, et on n'allume point un flambeau « pour le placer sous le boisseau, mais sur « un candélabre, afin qu'il éclaire tous ceux « qui sont dans la maison ; ainsi que votre

[1] Ps. CXVIII, 105. — [2] Jean, I, 1. — [3] Id. V, 35.

[1] Jean, I, 1-9. — [2] Id. VIII, 12. — [3] Matth. V, 14.

« lumière brille devant les hommes [1] » ; il voulait qu'ils se considérassent comme des flambeaux allumés à cette lumière qui ne change point. Nulle créature, en effet, pas même celle qui est raisonnable et intelligente, ne saurait s'éclairer par elle-même ; elle ne s'allume que par la participation à la vérité éternelle, bien que souvent on l'appelle jour: ce jour n'est point le Seigneur, mais le jour que le Seigneur a fait. Aussi le Prophète lui dit-il : « Approchez de Dieu afin d'en être « éclairés [2] ». C'est à cause de cette participation que le Médiateur est dans son humanité appelé une lampe dans l'Apocalypse [3]. Mais c'est là une prérogative particulière, car il n'est point d'homme, quelque saint qu'il soit, dont il soit dit d'en haut, et dont on puisse dire : « Le Verbe s'est fait chair [4] »; c'est uniquement du Médiateur de Dieu et des hommes [5]. Si donc l'on appelle lumière ce Verbe unique égal à celui qui l'engendre; si l'on appelle lumière cet homme éclairé par le Verbe que l'on nomme aussi flambeau, tel que Jean, tels que les Apôtres, bien que nul d'entre eux ne soit le Verbe, et que ce Verbe qui les éclaire ne soit point une lampe ; qu'est-ce dès lors que ce Verbe qui est tout à la fois lumière et flambeau (car « votre Verbe, nous dit le « Prophète, est un flambeau qui guide mes « pas, une lumière dans mes sentiers »), si nous n'entendons par là ce Verbe, cette parole donnée aux Prophètes, prêchée par les Apôtres, non pas la parole qui est le Christ, mais la parole du Christ, dont il est écrit : « La foi « vient de ce qu'on entend, et on entend la « parole du Christ [6] ? » Saint Pierre, à son tour, comparant à une lampe la parole des Prophètes : « Nous avons », dit-il, « une preuve « plus frappante dans les oracles des Prophètes, « sur lesquels vous faites bien d'arrêter les « yeux, comme sur un flambeau qui luit dans « un lieu obscur [7] ». Alors ce que le Prophète nous dit ici : « Votre parole est un flambeau « pour mes pieds, une lumière dans mon « sentier », s'entend de la parole contenue dans les saintes Ecritures.

2. « J'ai juré, j'ai résolu de garder les dé« crets de votre justice [8] ». Cette parole est d'un homme qui suit fidèlement cette lumière divine, et qui marche dans les droits sentiers. Le second verbe explique ce qu'avait commencé le précédent; comme si nous lui demandions ce que signifie « je l'ai juré », il ajoute « et je l'ai résolu ». Il appelle jurement ce qu'il a confirmé par un serment; car l'âme doit être tellement déterminée à garder les jugements de la justice divine, que sa résolution soit un véritable serment.

3. Or, c'est par la foi que l'on garde les décrets de la justice divine ; cette foi vive qui nous persuade que sous un Dieu juste, il n'y a nulle bonne œuvre sans récompense, ni crime sans châtiment ; mais comme cette foi a valu au corps du Christ de graves et nombreuses persécutions, le Prophète s'écrie : « J'ai été humilié à l'excès [1] ». Il ne dit point : Je me suis humilié, en sorte qu'on doive entendre ces paroles de l'humilité qui est de précepte ; mais il dit : « J'ai été humilié à « l'excès », endurant la plus affligeante persécution ; parce qu'il a juré, résolu de garder les décrets de la justice divine. Et de peur que la foi ne l'abandonne dans une si grande humiliation, il ajoute : « Seigneur, donnez« moi la vie selon votre parole », c'est-à-dire, selon votre promesse. Car cette parole des saintes promesses est un flambeau pour mes pieds, une lumière pour mes sentiers. C'est ainsi que plus haut, dans la persécution qu'il endurait, il a demandé à Dieu de le vivifier, en disant : « Peu s'en est fallu qu'ils ne « m'anéantissent sur la terre ; et pour moi je « n'ai point abandonné vos préceptes; vivifiez« moi selon votre miséricorde, et je garderai « vos témoignages ou vos martyres ». Ce qui nous fait comprendre que si Dieu ne nous vivifiait en nous donnant la patience, selon cette parole : « Vous posséderez vos âmes « dans votre patience [2] » ; et c'est encore de lui qu'il est dit : « Que la patience vient de « lui [3] », la persécution pourrait bien ne pas tuer le corps, mais l'âme mourrait pour n'avoir point gardé les martyres ou les décrets de la justice divine.

4. « Agréez, Seigneur, les offrandes volon« taires de ma bouche [4] »; c'est-à-dire, puissent-elles vous plaire, ne les rejetez point, mais approuvez-les. Or, par ces sacrifices de la bouche, peuvent très-bien s'entendre les sacrifices de louanges qu'exhale un cri d'amour et non la crainte d'une servile nécessité. De là cette autre

[1] Matth. v, 14-16. — [2] Ps. xxxiii, 6. — [3] Apoc. xxi, 23. — [4] Jean, i, 14. — [5] I Tim. ii, 5. — [6] Rom. x, 17. — [7] II Pierre, i, 19. — [8] Ps. cxviii, 106.

[1] Ps. cxviii, 107. — [2] Luc, xxi, 19. — [3] Ps. lxi, 6. — [4] Id. cxviii, 108.

parole : « Je vous offrirai des sacrifices volon« taires [1] ». Mais pourquoi ajouter : « Et ensei« gnez-moi vos jugements ? » Le Prophète n'avait il pas dit plus haut : « Je ne me suis « point écarté de vos jugements ? » Comment l'a t-il pu, s'il ne les connaissait point ? Et s'il les connaissait, comment dit-il ici : « Enseignez« moi vos jugements ? » En est-il ici comme de ces autres paroles : « Vous avez fait acte de « douceur envers votre serviteur », après lesquelles il dit : « Enseignez-moi votre dou« ceur ? » paroles que nous avons expliquées comme le cri d'une âme qui progresse, et qui demande que l'on ajoute encore à ce qu'elle a déjà reçu.

5. « Mon âme est toujours entre vos mains [2] ». On lit dans plusieurs exemplaires, « entre « mes mains » ; mais dans le plus grand nombre, « entre vos mains », et le sens est clair : les âmes des justes, en effet, sont entre les mains de Dieu [3] ; et nous-mêmes sommes entre ces mains ainsi que nos paroles [4]. « Et « je n'ai point oublié votre loi », dit le Prophète ; comme si ces mains de Dieu entre lesquelles est son âme aidaient sa mémoire à ne point oublier la loi de Dieu. Mais je ne sais en quel sens il faudrait dire : « Mon âme « est entre mes mains ». Ce langage n'est point celui de l'injuste, mais du juste qui retourne à son Père, et non qui s'en éloigne. On pourrait dire que le prodigue de l'Evangile voulait avoir son âme entre ses mains, quand il disait à son Père : « Donnez-moi la « portion de bien qui doit m'échoir [5] ». Mais telle fut la cause de sa mort, la cause de sa perdition. Ou bien cette expression : « Mon âme « est entre mes mains », signifierait-elle que le Prophète offre son âme à Dieu afin qu'elle soit vivifiée ? Elle reviendrait alors à cette autre : « J'ai levé mon âme vers vous [6] ». Car le Prophète a dit plus haut : « Vivifiez-moi ».

6. « Les pécheurs », poursuit-il, « m'ont « tendu un piége, et je n'ai point dévié de vos « préceptes [7] ». D'où vient cette fidélité, sinon de ce que son âme est entre les mains de Dieu, ou qu'il l'offre de ses mains à Dieu afin qu'il la vivifie ?

7. « J'ai acquis vos témoignages comme un « héritage éternel [8] ». Quelques-uns, pour imiter le grec, et renfermer tout en un mot, ont traduit, *hæreditavi ;* mais cette expression, quoique latine, semble désigner plutôt celui qui donne en héritage, que celui qui accepte ; en sorte que *hæreditavi*, signifierait j'ai enrichi. Le sens est donc plus exact dans ces deux expressions : « J'ai acquis par héri« tage », ou « possédé par héritage » ; mais « par « héritage », et, non un héritage. Et si l'on se demande ce qu'il a acquis par héritage, « ce « sont vos témoignages », répond-il. Que veut-il dire, sinon qu'il a reçu du Père, dont il est héritier, la faveur d'être son témoin, de confesser ses témoignages, c'est-à-dire d'être le martyr de Dieu, de le confesser comme le font ses martyrs ? Beaucoup, en effet, l'ont voulu et ne l'ont pu ; mais nul ne l'a pu s'il n'a voulu ; car ils n'eussent rien pu, s'il eussent voulu renier à Dieu son témoignage. Encore est-ce le Seigneur qui a ainsi disposé leur volonté [1]. Voilà ce qu'il déclare qu'il a reçu en héritage, et cela « pour jamais » ; parce qu'on ne retrouve pas dans ces témoignages cette gloire passagère des hommes qui recherchent la vanité, mais cette gloire éternelle qui échoit à ceux qui souffrent un moment ici-bas, et qui doivent régner sans fin. De là ce qu'ajoute le Prophète : « Parce qu'ils font les dé« lices de mon cœur ». Ils peuvent affliger le corps, mais ils sont la joie du cœur.

8. « J'ai incliné mon cœur », dit-il ensuite, « afin d'accomplir éternellement vos pré« ceptes, en vue de la récompense [2] ». Celui qui dit ici : « J'ai incliné mon cœur », avait déjà dit : « Inclinez mon cœur vers vos té« moignages », afin de nous faire comprendre que c'est là l'œuvre de Dieu et de notre volonté tout ensemble. Mais devons-nous accomplir éternellement les préceptes du Seigneur ? Les œuvres par lesquelles nous soulageons les besoins du prochain ne sauraient être éternelles, non plus que ces besoins ; mais si nous ne les faisons par charité, elles ne peuvent nous justifier ; si nous agissons par charité, comme la charité est éternelle, une récompense éternelle lui est réservée. C'est en vue de cette récompense éternelle qu'il a, dit-il, incliné son cœur pour accomplir les préceptes de Dieu, afin qu'en l'aimant éternellement, il mérite de posséder éternellement l'objet de son amour.

[1] Ps. LII, 8. — [2] Id. CXVIII, 109. — [3] Sag. III, 1. — [4] Id. VII, 16. — [5] Luc, XV, 12, 24. — [6] Ps. XXIV, 1. — [7] Id. CXVIII, 110. — [8] Id. 111.

[1] Prov. VIII, 35. — [2] Ps. CXVIII, 112.

VINGT-QUATRIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

IMPORTUNITÉ DES MÉCHANTS.

Haïr les méchants ne peut, selon la charité, s'entendre que de leurs œuvres. Le Prophète les éloigne de lui afin d'approfondir la loi du Seigneur, dont il est détourné par leurs affaires du temps, par leurs querelles. Il demande à Dieu ce soutien qui est vie, c'est-à-dire vie éternelle, car Dieu réduit au néant ceux qui s'éloignent de lui. Tous ceux qui pèchent sont-ils prévaricateurs ?

1. Le passage de notre psaume, qu'il nous faut exposer selon la volonté de Dieu, commence ainsi : « J'ai haï les méchants, et aimé « votre loi [1] ». Le Prophète ne dit point : J'ai haï les méchants, et aimé les justes; ou bien : J'ai haï l'iniquité et aimé votre loi ; mais après avoir dit : « J'ai haï les mé« chants », le Prophète en donne la raison dans ce qu'il ajoute : « Et aimé votre loi » : pour nous montrer qu'il ne hait point dans les méchants cette nature qui en fait des hommes, mais bien l'iniquité qui les rend ennemis de cette loi qu'il aime.

2. « Vous êtes mon soutien et mon protec« teur », ajoute le Prophète. « Soutien » pour faire le bien, « protecteur [2] » pour éviter le mal. Mais ajouter : « J'ai mis tout mon espoir « dans votre parole », c'est parler en fils de la promesse.

3. Mais que signifie le verset suivant : « Mé« chants, retirez-vous de moi, et j'approfon« dirai les commandements de Dieu [3] ? » Il ne dit point: j'accomplirai; mais, j'approfondirai. C'est donc pour les connaître plus parfaitement qu'il veut éloigner de lui les méchants, et même qu'il les force à se retirer de lui. Car les méchants, qui nous servent à la vérité à suivre les préceptes de Dieu, nous empêchent de les étudier, non-seulement quand ils nous persécutent, ou qu'ils prétendent nous quereller, mais aussi lorsqu'ils sont d'accord avec nous et nous témoignent de l'estime, ils nous pressent de leur donner notre temps, de les aider dans leurs affaires temporelles, dans leurs convoitises vicieuses; ou bien ils oppriment les faibles, qu'ils forcent de porter leurs plaintes vers nous, alors que nous n'osons leur dire : « O homme, qui m'a établi « entre vous juge ou arbitre [1] ? » L'Apôtre lui-même a établi des ecclésiastiques pour connaître de ces causes, et défendu aux chrétiens de plaider au forum [2]. A ceux qui, sans ravir le bien d'autrui, revendiquent le leur avec trop d'âpreté, nous ne disons pas même : Gardez-vous de toute convoitise, en leur remettant devant les yeux cet homme à qui l'on dit dans l'Evangile : « O insensé, cette « nuit ton âme te sera ôtée, et à qui seront « ces biens que tu as amassés [3] ? » Car lorsque nous leur tenons ce langage, ils ne nous quittent point, ils ne s'éloignent point; mais ils persistent, ils pressent, supplient avec bruit, et nous forcent à nous appliquer à ce qu'ils désirent plutôt qu'à étudier les commandements de Dieu que nous aimons. Quel profond ennui des embarras de ce monde, et quel désir des saintes paroles a fait dire : « Méchants, éloignez-vous de moi, et je son« derai les préceptes de mon Dieu ? » Qu'ils me pardonnent, ces fidèles si pleins de déférence, qui nous requièrent si rarement pour leurs affaires temporelles, qui acceptent nos jugements avec une si grande docilité, qui nous consolent par leur obéissance, loin de nous fatiguer de leurs procès. Mais pour ces opiniâtres, qui ont des querelles sans fin, qui oppriment les bons en se riant de nos sentences, qui nous font perdre un temps que nous devrions donner aux choses divines; pour ceux-là, dis-je, qu'il nous soit permis de nous écrier ici avec le corps du Christ : « Re« tirez-vous, ô méchants, et j'approfondirai « les préceptes de mon Dieu ».

4. Après que le Prophète a pour ainsi dire chassé de ses yeux ces mouches qui l'importunaient, il revient à celui à qui tout à

[1] Ps. CXVIII, 113. — [2] Id. 114. — [3] Id. 115.

[1] Luc, XII, 14. — [2] I Cor VI, 1-6. — [3] Luc, XII, 20.

l'heure il disait : « Vous êtes mon soutien et « mon protecteur, j'ai espéré en votre pa« role » ; et continuant cette prière : « Proté« gez-moi », dit-il, « selon votre parole, et je « vivrai, et ne me confondez point dans mon « attente [1] ». Lui, qui avait dit : « Vous êtes « mon soutien », implore de plus en plus cette protection et veut arriver à ce bien suprême pour lequel il a tant souffert ici-bas : il est plein de la confiance d'y trouver une vie plus réelle, qu'au milieu des fantômes d'ici-bas. Car c'est à propos de l'avenir qu'il est dit : « Et je vivrai », comme si l'on ne vivait point dans ce corps mortel, puisque ce corps est mort par le péché. Pleins de confiance dans la délivrance de notre corps, nous sommes sauvés par l'espérance, et cet objet de l'espérance que nous ne voyons pas, nous l'attendons par la patience [2]. Mais cette espérance n'est point vaine, si l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné [3]. Et c'est pour le recevoir avec plus d'abondance que le Prophète s'écrie en parlant au Père : « Ne me confondez point dans mon attente ».

5. Et comme si on lui eût répondu silencieusement : Veux-tu n'être point confondu dans ton espérance ? médite sans cesse mes ordonnances, le Prophète sent que la tiédeur de l'âme est un obstacle à cette méditation, et il s'écrie : « Soutenez-moi et je serai sauvé, « et je méditerai sans cesse vos ordonnances [4] ».

6. « Vous avez méprisé », ou, pour traduire le grec plus exactement : « Vous avez réduit au « néant tous ceux qui s'écartent de vos pré« ceptes, parce que leur pensée est injuste [5] ». Si donc il s'écrie : « Soutenez-moi et je serai « sauvé, et je méditerai vos ordonnances », c'est que Dieu réduit au néant tous ceux qui s'éloignent de ses préceptes. D'où vient cet éloignement ? De l'injustice de leur pensée. C'est par la pensée que l'on approche, par elle que l'on s'éloigne de Dieu. Toute action, en effet, soit bonne, soit mauvaise, vient de la pensée ; c'est par la pensée que l'homme est innocent, comme par la pensée il est coupable. Aussi est-il écrit : « Une sainte pensée te sauvera [1] » ; comme on lit ailleurs : « Ce sont les pensées « de l'impie que l'on examinera [2] ». Et l'Apôtre nous dit à son tour que les pensées nous accusent ou nous défendent [3]. Où est le bonheur pour l'homme qui est misérable dans sa pensée, et comment ne serait point misérable celui qui est réduit à néant ? Car l'iniquité est un vide étrange ; et c'est avec raison qu'il est dit : « Qu'ils soient confondus, ces méchants « qui font des choses vaines [4] » ; c'est-à-dire, qui travaillent aussi vainement que s'ils étaient anéantis.

7. « J'ai regardé », dit ensuite le Prophète, ou « j'ai estimé », ou « j'ai envisagé comme préva« ricateurs tous les pécheurs de la terre [5] ». On a traduit en effet de plusieurs manières ce verbe grec, ἐλογισάμην ; mais la pensée est profonde, et si Dieu nous vient en aide, nous tâcherons de l'étudier avec plus de soin dans un autre discours. Car ce que le Prophète ajoute : « C'est pour cela que j'ai aimé vos préceptes à « jamais », lui donne encore plus de profondeur. L'Apôtre nous dit : « La loi produit la « colère » ; et pour nous donner raison de cette parole, il nous dit : « Où n'est pas la loi, « il n'y a point de prévarication [6] », et nous montre ainsi que tous ne sont point prévaricateurs, puisque tous n'ont pas reçu la loi. Or, ce passage nous indique clairement que tous n'ont pas reçu la loi : « Ceux qui ont « péché sans la loi, périront sans la loi [7] ». Que signifie donc cette parole : « J'ai regardé « comme prévaricateurs tous les pécheurs de « la terre ? » Mais qu'il nous suffise d'avoir posé cette question, que nous éclaircirons dans un autre discours, de peur que celui-ci ne devienne trop long et ne nous oblige de la resserrer trop, sans y donner la clarté suffisante.

[1] Ps. CXVIII, 116. — [2] Rom. VIII, 10, 23-25. — [3] Id. V, 5. — [4] Ps. CXVIII, 117. — [5] Id. 118

[1] Prov. II, 11. — [2] Sag. I, 9. — [3] Rom. II, 15. — [4] Ps. XXIV, 4. — [5] Id. CXVIII, 119. — [6] Rom. IV, 15. — [7] Id. II, 12.

VINGT-CINQUIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LA PRÉVARICATION.

Tous les pécheurs de la terre sont prévaricateurs, dit le Prophète, non pas tous contre la loi mosaïque, puisque tous ne l'ont pas reçue ; mais comme cette loi n'est qu'un développement ou une restauration de la loi naturelle, les Juifs qui la violent sont plus coupables, et les Gentils, violateurs de la loi naturelle sont coupables à leur tour. Donc tout pécheur est violateur au moins de la loi naturelle. Quelques-uns ont voulu condamner sans remède ceux qui ont vécu en dehors de la loi, et simplement à être jugés ceux qui ont péché sous la loi. Erreur ! Le Christ est la base de toute sanctification, et les Juifs incrédules seront jugés plus sévèrement. Au nombre des pécheurs mettons les enfants, puisqu'ils ont la tache originelle, et que tous dès lors ont besoin de la grâce de Dieu : ceux qui ont la raison doivent agir, non par la crainte servile qui laisse le désir du péché, mais par la crainte de la charité, qui redoute simplement de déplaire à Dieu.

1. Cherchons, si Dieu nous fait la grâce de le trouver, comment il nous faut comprendre dans ce long psaume ce qui est dit de « ceux « qui ont violé », ou plutôt de ceux qui « vio- « lent la loi », car le grec porte παραβαίνοντας, au participe présent, et non παραβάτας, au passé. Nous cherchons donc la manière de comprendre : « J'ai regardé comme prévariquant tous « les pécheurs de la terre ». L'Apôtre nous dit : « Où n'est pas la loi, il n'y a point de pré- « varication ». Mais il parlait ainsi pour établir une distinction entre la loi et les promesses. Pour rétablir en effet le sens plus complet d'après ce qui précède : « Ce n'est point par « la loi », dit-il, « mais par la justice de la foi, « que s'accomplit la promesse faite à Abraham, « ou à sa postérité, d'avoir le monde pour hé- « ritage. En effet, si ceux qui appartiennent à la « loi sont les héritiers, la foi devient vaine, et « les promesses sont abolies. Parce que la loi « produit la colère, où n'est pas la loi, il n'y a « point de prévarication. Ainsi c'est par la foi « que nous sommes héritiers, afin que nous « le soyons par la grâce, et que la promesse « demeure ferme pour toute la postérité d'A- « braham, non-seulement pour ceux qui ont « reçu la loi, mais encore pour ceux qui sui- « vent la foi d'Abraham, le père de nous « tous [1] ». Pourquoi ce langage de l'Apôtre, sinon pour nous montrer que sans la promesse de la grâce, non-seulement la loi n'ôte point le péché, mais ne fait que l'augmenter ? De là cet autre mot de saint Paul : « La loi est « entrée, en sorte que le péché a abondé [2] ». Mais comme la grâce nous remet toutes nos fautes, non-seulement celles que l'on a commises sans la loi, mais aussi celles que l'on a commises avec la loi, l'Apôtre ajoute : « Mais « où le péché a abondé, a surabondé la grâce ». L'Apôtre n'appelle donc pas prévaricateurs tous les pécheurs, mais il ne donne ce nom de prévaricateurs qu'aux violateurs de la loi. « Là où n'est pas la loi, il n'y a point de pré- « varication ». D'où il suit que, d'après l'Apôtre, tout prévaricateur est un pécheur, puisqu'il pèche contre la loi qu'il a reçue ; mais tout pécheur n'est pas prévaricateur, puisqu'il en est qui pèchent sans la loi : « Or, où n'est « pas la loi, il n'y a point de prévarication ». Mais si nul ne péchait sans la loi, l'Apôtre ne dirait point : « Quiconque a péché sans la « loi, périra sans la loi ». Si donc, selon notre psaume, tous les pécheurs de la terre sont prévaricateurs, il n'est aucun péché sans prévarication ; or, il n'y a point de prévarication sans la loi, donc il n'est aucun péché sans la loi. Celui donc qui dit ici : « J'ai regardé « comme prévaricateurs tous les pécheurs de « la terre », ne veut sans doute regarder comme pécheurs que ceux qui ont transgressé la loi, et il est en désaccord avec celui qui a dit : « Ceux qui ont péché sans la loi périront « sans la loi ». Car selon lui il en est qui sont pécheurs sans être prévaricateurs, c'est-à-dire qui ont péché sans la loi : « Où n'est pas la « loi, il n'y a point de prévarication » ; et selon le Psalmiste, il n'est aucun pécheur sans prévarication, puisqu'il regarde comme prévaricateurs tous les pécheurs de la terre. Donc, selon lui, nul n'a péché sans la loi, car : « Où « n'est pas la loi, il n'y a point de prévarica-

[1] Rom. iv, 13-16. — [2] Id. v, 20.

« tion ». Nous faudra-t-il dire qu'à la vérité sans loi il n'y a pas de prévarication, mais qu'il n'est pas vrai que plusieurs aient péché sans loi ; ou bien, qu'il est vrai que plusieurs ont péché sans loi, mais qu'il n'est pas vrai qu'il n'y ait pas de prévarication là où n'est pas la loi ? Mais l'Apôtre a dit l'un et l'autre, donc l'un et l'autre sont vrais, puisque c'est la Vérité qui le dit par sa bouche. Comment donc sera vrai ce que la même Vérité nous dit indubitablement dans ce psaume : « J'ai « regardé comme prévaricateurs tous les pé- « cheurs de la terre ? » Car on nous répondra : Quels sont donc ceux qui, selon l'Apôtre, ont péché sans la loi ? Puisque l'on ne saurait mettre aucun d'eux au rang des prévaricateurs ; car, selon le même Apôtre, il n'y a pas de prévarication où n'est pas la loi.

2. Mais quand l'Apôtre disait : « Tous ceux « qui ont péché sans la loi périront sans la « loi », il parlait de cette loi que Dieu a donnée au peuple d'Israël par son serviteur Moïse. Voilà ce que prouvent les paroles du contexte. L'Apôtre parlait des Juifs, puis des Grecs ou des Gentils qui n'appartenaient point à la circoncision, mais qui étaient incirconcis ; et il dit que ces derniers sont sans la loi, parce qu'ils n'avaient point reçu cette loi dont les Juifs se glorifiaient, ainsi qu'il le leur reproche : « Mais toi qui portes le nom de Juif, « qui te reposes sur la loi, et te glorifies en « Dieu ». Voyons toutefois comment il en vient à cette conclusion : « Tous ceux qui ont « péché sans la loi périront sans la loi ». « Co- « lère », dit-il, « et indignation, tribulation et « angoisse pour l'âme de tout homme qui fait « le mal, du Juif premièrement, puis du Gen- « til. Mais gloire, honneur et paix à tout « homme qui fait le bien, au Juif d'abord, « puis au Gentil. Car Dieu ne fait acception « de personne ». Puis il ajoute ce qui a soulevé notre difficulté : « Ainsi tous ceux qui « ont péché sans la loi périront sans la loi, « et tous ceux qui ont péché dans la loi seront « jugés dans la loi [1] ». Par les uns il veut assurément désigner les Juifs, et par les autres les Gentils, car c'est d'eux qu'il est question ; il montre que tous sont soumis au péché, afin qu'ils confessent les uns et les autres qu'ils ont besoin de la grâce ; c'est pourquoi il ajoute : « Il n'y a point de distinction, tous « ont péché, et ont besoin de la grâce de Dieu ;

[1] Rom. II, 8-17.

« ils sont justifiés gratuitement par sa grâce, « par la rédemption qui vient de Jésus-Christ [1] ». Mais de qui l'Apôtre dit-il que tous ont péché, sinon des Juifs et des Gentils, et dont il avait dit : « Il n'y a nulle différence ? » Car c'est d'eux qu'il disait un peu auparavant : « Nous « avons convaincu les Juifs et les Gentils « d'être tous dans le péché [2] ». Ainsi « tous « ceux qui ont péché sans la loi », c'est-à-dire sans cette loi dont se glorifient les Juifs, « périront sans la loi ; et tous ceux qui ont « péché sous la loi », c'est-à-dire les Juifs, « se- « ront jugés par la loi » ; ce qui ne les empêchera pas de périr, s'ils ne croient en Celui qui est venu chercher ce qui a péri [3].

3. Quelques auteurs, même catholiques, peu attentifs aux paroles de l'Apôtre, leur ont donné un sens qu'elles ne comportent pas, en disant que ceux-là périront qui ont péché sans la loi, et que ceux qui ont péché sans la loi seront simplement jugés, mais ne périront pas : comme si nous devions croire qu'ils seront purifiés par des peines passagères, comme celui dont il est dit : « Quant à lui il « sera sauvé, mais comme par le feu [4] ». Mais il est clair que celui dont l'Apôtre parlait alors ne devait être sauvé que par le mérite du fondement qui est le Christ : « Comme un « sage architecte, j'ai posé le fondement, un « autre bâtit. Que chacun prenne garde à ce « qu'il construit. Car nul ne saurait établir « de fondement autre que celui qui est posé, « lequel est Jésus-Christ [5] » ; et le reste, jusqu'à cet endroit où l'Apôtre dit qu'il sera sauvé, mais comme par le feu, celui qui aura bâti sur ce fondement, non avec de l'or, de l'argent, ou des pierres précieuses, mais avec du bois, du foin ou de la paille, et qui ne refuse point de recevoir ce fondement divin, ou qui ne l'abandonne pas après l'avoir reçu ; qui le préfère à tous les plaisirs terrestres, quand se présente l'alternative ou de les abjurer, ou d'abjurer Jésus-Christ ; s'il ne préférait alors le Christ, il n'aurait plus de fondement, car ce fondement doit toujours venir avant toute autre partie de l'édifice. Je ne pense pas qu'ils se soient imaginé que ceux-là ne périront point dont il est dit : « Ils seront jugés par la « loi », à moins qu'ils n'aient le Christ pour fondement. Ils ont donc peu examiné ce que nous venons de démontrer : et l'Ecriture elle-

[1] Rom. III, 22. — [2] Id. 9. — [3] Luc, XIX, 10. — [4] I Cor. III, 15. — [5] Id. 10, 11.

même nous dit bien clairement que l'Apôtre parle ainsi des Juifs qui n'ont pas le Christ pour base. Or, où est le chrétien qui ne condamnerait point à périr, mais seulement à être jugé, tout Juif qui ne croit point au Christ? quand le Christ lui-même nous affirme qu'il est venu chez ce peuple afin de sauver les brebis qui ont péri[1]; et que Sodome, qui a péché sans la loi, sera traitée avec plus de douceur au jour du jugement que les cités juives qui n'ont pas cru en lui quand il faisait tant de miracles[2].

4. Si donc saint Paul entendait parler de la loi que Dieu donna par Moïse au peuple d'Israël, mais non aux autres peuples, quand il a dit que ces autres peuples étaient sans la loi[3]; que devons-nous comprendre lorsque le psaume nous dit : « J'ai regardé comme pré« varicateurs tous les pécheurs de la terre », sinon qu'il est une loi que Moïse n'a point donnée, et d'après laquelle sont prévaricateurs tous les pécheurs des autres peuples ? Car « où n'est pas la loi, il n'y a point de pré« varication ». Or, quelle est cette loi, sinon peut-être celle dont l'Apôtre a dit: « Les Gen« tils qui n'ont pas la loi font naturellement « ce que la loi commande; n'ayant point de « loi, ils sont à eux-mêmes la loi[4] ?» Ainsi donc d'après cette parole : Ils n'ont point la loi, ils ont péché sans la loi, et ils périront sans la loi; mais d'après cette autre : Ils sont à eux-mêmes la loi, ce n'est point sans raison que le Prophète regarde comme prévaricateurs tous les pécheurs de la terre. Car nul ne fait injure à un autre sans être fâché qu'on lui fasse injure; et dès lors il est violateur de la loi naturelle qu'il ne saurait ignorer, en faisant ce qu'il ne veut point qu'on lui fasse. Mais cette loi naturelle n'était-elle point aussi pour Israël ? Assurément, puisque les Israélites étaient hommes. S'ils avaient pu être en dehors du genre humain, ils n'auraient point eu cette loi naturelle. A plus forte raison ils sont devenus prévaricateurs après avoir reçu cette loi divine, qui rétablissait, ou développait, ou confirmait cette loi naturelle.

5. Si donc, comme il est très-possible, dans ces pécheurs de la terre on entend aussi les enfants, à cause des liens du péché originel, qui les atteint comme la transgression d'Adam[5], nous pouvons dire qu'ils ont part aussi à cette prévarication, qui fut commise contre la loi donnée dans le paradis[1]; et dès lors, sans aucune exception tous les pécheurs de la terre peuvent être envisagés comme des prévaricateurs. « Car tous ont péché, tous ont besoin « de la gloire de Dieu[2] ». La grâce de Jésus-Christ n'a donc trouvé sur la terre que des prévaricateurs, les uns plus, les autres moins. Plus en effet est grande la connaissance de la loi, moins la faute est excusable ; et moins le péché est excusable, plus la prévarication est manifeste. Nous n'avions donc nulle ressource que dans la justice, non de chacun de nous, mais dans la justice de Dieu, et cette justice nous est donnée. De là ce mot de l'Apôtre : « C'est par la loi que l'on connaît le péché » ; non point qu'on l'efface, mais qu'on le connaît. « Au lieu que maintenant », nous dit-il, « la justice de Dieu nous est donnée sans la « loi, affirmée par la loi et par les Prophètes[3]». C'est pourquoi l'interlocuteur ajoute : « Et « dès lors j'ai aimé vos témoignages ». Comme s'il disait : Puisque la loi, soit intimée dans le paradis, soit gravée naturellement dans le cœur, soit promulguée dans les saintes Ecritures, a rendu prévaricateurs tous les pécheurs de la terre : « c'est pour cela que j'ai aimé « vos témoignages », qui sont dans votre loi et qui concernent votre grâce; en sorte que ce n'est point ma justice, mais la vôtre qui est en moi. Car la loi est utile en ce qu'elle nous envoie à la grâce. Non-seulement par le témoignage qu'elle rend à la manifestation future de la justice de Dieu qui est au-dessus de la loi, mais par cela même qu'elle fait des prévaricateurs, et que la lettre tue, elle nous frappe de crainte et nous force à recourir à l'esprit qui vivifie[4], seul capable d'effacer nos fautes, de nous inspirer l'amour du bien: « C'est pour cela », dit le Prophète, « que j'ai « aimé vos témoignages ». Dans certains exemplaires, on lit *semper*, « toujours »; d'autres ne l'ont pas. Mais s'il faut mettre « tou« jours », on doit l'entendre tant que l'on vit ici-bas. C'est ici-bas en effet que nous avons besoin que les témoignages de la loi et des Prophètes nous viennent garantir cette justice de Dieu qui nous justifie gratuitement; c'est ici-bas encore que nous avons besoin de ces témoignages, pour lesquels les martyrs ont donné avec joie la vie de ce monde.

6. Après nous avoir fait connaître la grâce

[1] Matth. xv, 24 — [2] Id. xi, 23, 24.— [3] Rom. ii, 14.— [4] Id. iv, 15. — [5] Id. v, 14.

[1] Gen. iii, 6.— [2] Rom. iii, 13 — [3] Id. 20, 21.— [4] II Cor. iii, 6.

de Dieu, qui seule nous délivre du péché où nous fait tomber la connaissance de la loi, le Prophète continue par cette prière : « Que votre « crainte soit comme des aiguillons qui per- « cent ma chair [1] ». C'est ainsi qu'ont traduit les Latins, pour donner plus d'expression à ce que les Grecs ont exprimé en un seul mot, καθήλωσον. D'autres l'ont rendu par *confige*, percez, sans ajouter *clavis*, « avec des clous » ; et dès lors en voulant rendre le mot grec par un seul mot latin, ils ont affaibli la pensée; car dans le mot *confige*, les clous ne sont point rendus, tandis qu'il est impossible de séparer de ces aiguillons le mot καθήλωσον, que l'on ne saurait dès lors exprimer en latin sans ces deux mots *confige clavis*, percez de clous. Qu'est-ce à dire, sinon comme le demandait saint Paul : « A Dieu ne plaise que je me glorifie, sinon en « la croix de Jésus-Christ Notre-Seigneur, par « qui le monde est crucifié pour moi, et moi « pour le monde [2] ? » Et encore : « Je suis », dit-il, « attaché à la croix avec le Christ, je « vis, non pas moi, mais le Christ vit en « moi [3] ? » Qu'est-ce à dire encore, sinon qu'elle n'est plus en moi cette justice qui venait de la loi, et cette loi m'a rendu prévaricateur; mais c'est la justice de Dieu, c'est-à-dire celle qui me vient de Dieu [4], et non de moi ? C'est ainsi que ce n'est pas moi, mais le Christ qui vit en moi : « Lui qui nous a été « donné de Dieu, comme notre sagesse, notre « justice, notre sanctification, notre rédemp- « tion, afin que selon qu'il est écrit : Que « celui qui se glorifie le fasse dans le Sei- « gneur [5] ». C'est lui qui dit encore : « Ceux « qui sont au Christ ont crucifié leur chair, « avec ses passions et ses convoitises [6] ». Or, ici il est dit qu'ils ont crucifié leur chair, et dans notre psaume le Prophète prie Dieu qu'il la perce lui-même de sa crainte, comme avec des aiguillons ; afin que nous comprenions que tout le bien que nous faisons doit être attribué à la grâce de Dieu, « qui opère « en nous le vouloir et le faire, selon sa bonne « volonté [7] ».

7. Mais après avoir dit : « Que votre crainte « perce ma chair, comme des aiguillons », pourquoi ajouter : « J'ai craint vos juge- « ments ? » Que signifie : « Pénétrez-moi de « votre crainte, car j'ai craint ? » S'il avait craint déjà, ou s'il craignait, pourquoi demandait-il à Dieu de crucifier sa chair ? Voulait-il que Dieu augmentât cette crainte et la rendît si forte qu'elle fût suffisante pour crucifier sa chair, c'est-à dire ses convoitises avec ses affections charnelles ; comme s'il eût dit : perfectionnez en moi votre crainte, car je redoute vos jugements ? Mais il est un sens plus relevé, que l'on peut, avec le secours de Dieu, tirer des entrailles mêmes de ce passage. « Que « votre crainte pénètre ma chair, comme des « aiguillons; car j'ai craint vos commande- « ments » ; c'est-à-dire, qu'une crainte chaste, qui demeure éternellement [1], vienne comprimer en moi les désirs charnels ; car j'ai craint vos jugements, sous la menace de cette loi qui ne pouvait me donner la justice. Mais la charité parfaite bannit cette crainte qui redoute seulement la peine ; elle nous rend libres, non par la crainte du châtiment, mais par l'amour de la justice. Car cette crainte qui nous fait, non point aimer la justice, mais redouter le châtiment, est une crainte servile et charnelle, qui ne crucifie pas la chair. Elle laisse vivre en nous la volonté du péché, qui se manifeste quand nous comptons sur l'impunité ; qui demeure cachée, mais vivante néanmoins, quand elle compte sur la peine qui suivra. Elle voudrait se donner, elle regrette qu'elle ne se puisse donner ce que la loi défend ; elle n'a aucun goût pour le bien que promet cette loi, mais elle craint vivement la peine dont elle menace. La charité, au contraire, qui bannit cette crainte, a pourtant une crainte chaste du péché ; elle ne croit pas qu'une faute soit impunie, puisque l'amour de la justice lui fait du péché même un châtiment. Telle est la crainte qui crucifie notre chair ; parce que le goût des biens spirituels surmonte l'amour des biens charnels que la lettre de la loi nous défend sans nous les faire éviter, et que cette victoire devenant complète en nous, éteint ces vains plaisirs. Donc, ô mon Dieu, « que « votre crainte perce ma chair comme des « aiguillons, car j'ai redouté vos jugements ». C'est-à-dire, donnez-moi cette crainte chaste, que la crainte servile de cette loi m'a conduit, comme un maître, à vous demander, en me remplissant de frayeur à l'idée de vos jugements.

[1] Ps. CXVIII, 120. — [2] Gal. VI, 14. — [3] Id. II, 19, 20. — [4] Philipp. III, 9. — [5] I Cor. I, 30, 31. — [6] Gal. V, 24. — [7] Philipp. II, 13.

[1] Ps. XVIII, 10.

VINGT-SIXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LA VRAIE CHARITÉ.

Quand le Prophète parle ici du jugement, ce mot doit être entendu dans un sens favorable, dans le même sens que la justice dont l'acte produit le jugement. Toutefois il craint que ses ennemis ou les démons ne le poussent au désordre, et il supplie le Seigneur de l'en délivrer ; loin de compter sur lui-même, il en appelle à Dieu qui donne la force et la patience. Or, cette patience nous est nécessaire, pour nous maintenir contre les calomnies de nos ennemis de toutes sortes. Le Prophète veut être au service de Dieu par amour, et comme l'ancienne loi s'est effondrée sous le grand nombre des prévarications, le Prophète soupire après l'acte suprême de Dieu, c'est-à-dire après le Christ qui nous justifie par la grâce, et nous redresse en nous faisant agir par la charité.

1. Nous entreprenons aujourd'hui d'approfondir et d'exposer les versets suivants de notre long psaume : « J'ai gardé le jugement « et la justice, ne me livrez point à ceux qui « me nuisent [1] ». Il n'est pas étonnant qu'il ait gardé le jugement et la justice, celui qui avait demandé à Dieu de pénétrer ses chairs d'une crainte chaste, c'est-à-dire de meurtrir comme d'aiguillons nos convoitises charnelles, dont l'effet ordinaire est de nous détourner d'un jugement droit; bien que selon l'usage de notre langue on appelle ainsi tout jugement, soit jugement droit, soit jugement dépravé, selon cet avis que l'Evangile donne aux hommes : « Ne jugez point selon l'appa« rence, mais portez un jugement droit [2] » ; toutefois, dans notre passage, le mot jugement est employé de telle sorte que, si ce jugement n'est point droit, il ne mérite point d'être appelé jugement ; autrement il ne suffirait pas de dire : « J'ai gardé le jugement»; mais il faudrait dire : J'ai gardé le jugement droit. C'est dans ce sens que parlait Notre-Seigneur Jésus-Christ, quand il disait : « Vous abandonnez ce « qu'il y a de plus important dans la loi, le « jugement, la miséricorde et la foi [3] ». Ici encore le mot de jugement est employé comme s'il n'y avait point de jugement dès lors qu'il est corrompu. Dans plusieurs endroits des saintes Ecritures, il a cette acception : ici, par exemple : « Je chanterai, Seigneur, votre mi« séricorde et votre jugement [4] ». Et dans cet autre passage d'Isaïe : « J'attendais d'Israël le « jugement, et il a fait l'iniquité [5] ». Le Seigneur ne dit point : J'attendais un jugement droit, et il a été perverti ; mais il se sert du mot jugement, comme s'il désignait l'équité, comme s'il n'y avait plus de jugement dès lors qu'il y a injustice. Quant à la justice, on ne dit point une bonne ou une mauvaise justice, comme on dit un jugement équitable ou un jugement injuste, mais elle est bonne par là même qu'elle est justice. Ainsi dans le langage habituel on dira un bon jugement, un mauvais jugement, comme on dit un bon juge, et un mauvais juge ; mais on ne dit pas une bonne justice, ou une mauvaise justice, comme on ne dit pas non plus un bon juste, ou un mauvais juste, car tout homme est bon dès lors qu'il est juste. La justice est donc une vertu de l'âme que l'on peut appeler bonne et louable, et dont nous n'avons plus à nous occuper ; quant au jugement, dès qu'on le prend en bonne part, il est l'acte que produit cette vertu. Car celui qui a la justice porte un jugement droit, ou plutôt, dans le sens rigoureux, avoir la justice c'est juger, car porter un jugement faux ce n'est point juger. Et ici, sous le nom de justice nous n'entendons pas seulement une vertu, mais l'acte de cette vertu. Et en effet qui produit la justice dans l'homme, sinon celui qui justifie l'impie, c'est-à-dire qui, par sa grâce, le rend juste d'impie qu'il était ? De là ce mot de l'Apôtre : « Nous som« mes justifiés gratuitement par sa grâce [1] ». Celui donc qui a en lui la justice ou l'œuvre de la grâce, fait la justice ou l'œuvre de la justice.

2. « J'ai fait le jugement et la justice », dit le Prophète, « ne me livrez pas à ceux qui me « nuisent » ; c'est-à-dire, j'ai porté un juge-

[1] Ps. CXVIII, 121. — [2] Jean, VII, 24. — [3] Matth. XXIII, 23.— [4] Ps. C, 1. — [5] Isa. V, 7.

[1] Rom. III, 24.

ment juste, ne me livrez point à ceux qui me persécutent pour ce jugement. Ou, comme on lit dans quelques exemplaires : « Ne me livrez « point à mes persécuteurs ». L'expression grecque, en effet, τοῖς ἀντιδικοῦσι, se traduit par *nocentibus*, ceux qui me nuisent, par *persequentibus*, ceux qui me persécutent, par *calumniantibus*, ceux qui me calomnient ; je m'étonne de n'avoir lu, dans aucun des exemplaires que j'ai pu me procurer, *adversantibus*, mes adversaires, bien que le mot grec ἀντίδικος se traduise sans hésitation par *adversarius*, adversaire. Quand le Prophète supplie le Seigneur de ne point le livrer à ses ennemis, quel est le sens de sa prière, sinon le même que quand nous disons : « Ne nous induisez pas en « tentation[1] ? » Car saint Paul nous montre quel est notre adversaire, quand il dit : « De peur « que le tentateur ne vous ait tentés[2] ». Dieu nous livre à lui quand Dieu nous abandonne. Car le tentateur ne saurait tromper celui que Dieu n'abandonne pas, lui qui, dans sa bonne volonté, donne à l'homme la beauté comme la force. Quant à celui qui a dit dans son abondance : « Je ne serai jamais ébranlé[3] », Dieu en détourne sa face, et lui se trouble en se voyant tel qu'il est. Celui, dès lors, dont la chair est crucifiée par la crainte chaste du Seigneur, et qui, pur de toute convoitise charnelle, fait le jugement et l'œuvre de la justice, doit demander de n'être point livré à ses adversaires, c'est-à-dire de ne point céder aux persécuteurs, et de ne faire point le mal en craignant de souffrir un mal. Le même Dieu qui lui donne de vaincre ses convoitises, et de ne pas céder aux voluptés, lui donne aussi la force de la patience et le soutient contre la douleur. Celui dont il est dit : « Le Seigneur « donnera la douceur[4] », est aussi celui dont il est dit encore : « C'est de lui que vient ma « patience[5] ».

3. Enfin : « Affermissez votre serviteur dans « le bien, que les superbes ne me calomnient « pas[6] ». Ils me poussent afin de me faire succomber au mal ; pour vous, affermissez-moi dans le bien. Ceux qui ont traduit : *Non calumnientur me*, au lieu de *mihi*, ont suivi le mot grec, moins usité dans la langue latine. Ou peut-être : *Non calumnientur me* aurait-il la même énergie que si l'on disait : Qu'ils ne me surprennent point par leurs calomnies ?

[1] Matth. VI, 13. — [2] I Thess. III, 5. — [3] Ps. XXIX, 7, 8. — [4] Id. LXXXIV, 13. — [5] Id. LXI, 6. — [6] Id. CXVIII, 122.

4. Or, les superbes peuvent jeter le mépris sur l'humilité chrétienne par bien des calomnies ; mais la plus grande est d'entendre ces hommes superbes nous accuser d'adorer un mort. Car c'est la mort du Christ qui nous prêche, qui relève à nos yeux l'humilité d'une manière divine. Or, cette calomnie nous vient des deux peuples infidèles, des Juifs et des Gentils. Les hérétiques ont aussi leurs calomnies propres à chacune des sectes : ils ont les leurs, tous ces schismatiques séparés par leur orgueil de l'unité des membres du Christ. Or, quelle effrayante calomnie ne lança point le diable lui-même contre le juste, quand il s'écria : « Est-ce donc gratuitement « que Job sert le Seigneur[1] ». Mais un regard plein de vigilance et de piété sur Jésus crucifié, dissipe ces calomnies des superbes comme la bave empoisonnée des serpents. C'était lui que voulait figurer Moïse quand, sur l'ordre de Dieu, il planta dans le désert la figure d'un serpent au haut d'un arbre[2], afin de nous montrer que la ressemblance de la chair du péché, qui était dans le Christ, serait attachée à la croix. C'est en fixant nos regards sur cette croix salutaire que nous chassons tout le venin de nos calomniateurs ; c'est elle que le Prophète fixait en quelque sorte avec une profonde attention, quand il disait : « Mes « yeux s'affaiblissent dans l'attente de votre « salut et des paroles de votre justice[3] ». Car Dieu a revêtu son Christ d'une chair semblable à notre chair de péché[4], et l'a fait péché pour nous, afin qu'en lui nous fussions la justice de Dieu[5] ». Le Prophète nous dit donc que ses yeux se sont affaiblis à attendre cette parole de la justice divine, lorsque sentant jusqu'où va la faiblesse humaine, il a une soif ardente de cette divine grâce qu'il considère dans le Christ.

5. De là cette prière du Prophète : « Agissez « avec votre serviteur selon votre miséri-« corde[6] », et non, selon ma justice. « Et ensei-« gnez-moi vos justifications » ; sans doute ces moyens par lesquels Dieu fait les justes, qui ne le deviennent point par eux-mêmes.

6. « Je suis votre serviteur ». Car je ne me suis pas bien trouvé d'être libre, et non à votre service. « Donnez-moi l'intelligence, afin que « je sache vos témoignages[7] ». Il ne faut jamais cesser de faire à Dieu cette prière, car il

[1] Job, I, 9. — [2] Nomb. XXI, 9 ; Jean, III, 14. — [3] Ps. CXVIII, 123. — [4] Rom. VIII, 3. — [5] II Cor. V, 21. — [6] Ps. CXVIII, 124. — [7] Id. 125.

ne suffit pas d'avoir reçu l'intelligence, d'avoir appris les préceptes de Dieu ; il faut recevoir toujours cette intelligence, et en quelque sorte boire à la source de la lumière éternelle. Car plus un homme a d'intelligence, et plus il connaît les témoignages du Seigneur.

7. « Quant au Seigneur, il est temps qu'il « agisse [1] ». C'est ainsi qu'on lit en plusieurs exemplaires, et non comme en d'autres : Seigneur, il est temps d'agir. Quel est donc ce temps, ou que doit faire le Seigneur selon le Prophète ? Ce qu'il avait demandé un peu auparavant : « Agissez envers votre serviteur, selon « votre miséricorde [2] ». Voilà ce que le Seigneur doit faire, il en est temps. Et que désignent ces paroles, sinon la grâce qui nous a été révélée en son temps par Jésus-Christ ? Et de quel temps parle saint Paul, ici : « Lorsque les « temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son « Fils [3] » ; et dans un autre endroit, citant une parole des Prophètes, où Dieu dit : « Je vous « ai exaucé au temps favorable, et secouru au « jour de salut ? voici, dit l'Apôtre, le temps « favorable, voici les jours de salut [4] ». Mais pourquoi le Prophète, voulant nous montrer que pour le Seigneur il était temps d'agir, a-t-il ajouté : « Ils ont dissipé votre loi ? » Comme si pour le Seigneur le temps d'agir était celui où les orgueilleux ont dissipé sa loi, eux qui, ne connaissant point la justice de Dieu, et voulant établir leur propre justice, n'ont pas été soumis à celle de Dieu [5] ? Qu'est-ce à dire en effet : « Ils ont dissipé votre loi », sinon que dans leurs iniques prévarications ils ne l'ont point observée entièrement ? Il fallait donc à ces âmes orgueilleuses, trop présomptueuses de leur liberté, imposer une loi, afin qu'après avoir violé cette loi, ceux qui s'humilieraient dans la componction eussent recours par la foi et non par la loi, à la grâce qui s'offrait à eux. Mais la loi ayant été anéantie, vint le temps de la divine miséricorde par le Fils unique de Dieu. Car la loi est entrée dans le monde pour faire abonder le péché, et le péché ayant anéanti la loi, le Christ est venu à temps pour faire surabonder la grâce, où le péché avait abondé [6].

8. « C'est pour cela », dit le Prophète, « que « j'ai aimé vos préceptes plus que l'or et la to-« paze [7] ». La grâce nous fait accomplir par la charité ces préceptes de Dieu que nous ne pouvions accomplir par la crainte. « Car c'est « par la grâce de Dieu que la charité est ré-« pandue dans nos cœurs en vertu de l'Esprit-« Saint qui nous a été donné [1] ». Aussi le Seigneur nous dit-il : « Je ne suis point venu « pour abolir la loi, mais pour l'accomplir [2] ». Et l'Apôtre à son tour : « La charité est la plé-« nitude de la loi [3] ». De là vient que le Prophète l'aime plus que l'or et la topaze ; et dans un autre psaume, plus que l'or et les pierres les plus précieuses [4] ; on dit en effet que la topaze est une pierre des plus rares. Mais les Juifs ne comprenant point cette loi cachée dans l'Ancien Testament, et recouverte comme d'un voile, ce qui était figuré par cette face de Moïse qu'ils ne pouvaient regarder [5], n'accomplissaient les préceptes du Seigneur qu'en vue d'une récompense terrestre et charnelle, et dès lors ne l'accomplissaient point ; car ce n'étaient point les préceptes, mais la récompense qu'ils aimaient. De là vient que leurs œuvres n'étaient point des œuvres volontaires, mais plutôt des œuvres forcées. Mais pour celui qui aime les préceptes plus que l'or et les pierres les plus riches, toute récompense terrestre devient vile auprès de ces commandements, et l'on ne saurait établir aucune comparaison entre les autres biens de l'homme et ces biens qui le rendent bon lui-même.

9. « C'est pour cela que je me dirigeais se-« lon vos préceptes [6] ». Je me redressais, parce que je les aimais ; et comme ils sont droits, je me redressais en m'y attachant par l'amour, ce qui a pour conséquence la parole suivante : « J'ai haï », dit le Prophète, « toute voie d'ini-« quité ». Comment en effet ne point haïr le chemin tortueux, dès lors qu'il aimait le chemin droit ? De même en effet que s'il avait eu la passion de l'or et des pierres précieuses, il eût haï tout ce qui aurait pu lui faire perdre ces biens, de même, pour lui, aimer les préceptes du Seigneur, c'était haïr la voie de l'iniquité, comme cet impitoyable écueil que l'on rencontre dans un voyage sur la mer, et où le naufrage nous ferait perdre des biens inestimables. Pour éviter ce malheur, il dirige ailleurs ses voiles, ce pilote prudent qui s'est embarqué sur le bois de la croix, avec les précieuses marchandises des préceptes divins.

[1] Ps. CXVIII, 126. — [2] Id. 127. — [3] Gal. IV, 4. — [4] Isa. XLIX, 8 ; II Cor. VI, 2.— [5] Rom. X, 3.— [6] Id. V, 20.— [7] Ps. CXVIII, 127.

[1] Rom. V, 5. — [2] Matth. V, 17.— [3] Rom. XIII, 10.— [4] Ps. XVIII, 11. — [5] Exod. XXXIV, 33-35 ; II Cor. III, 13-16. — [6] Ps. CXVIII, 128.

VINGT-SEPTIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LE SECOURS DE LA GRACE.

Etudier à fond les témoignages du Seigneur, c'est là une tâche difficile à un homme, et toutefois il est bon d'étudier ce qu'il y a d'admirable, d'étonnant dans sa loi. Cette loi, œuvre d'un Dieu bon, ne donnait ni la justice, ni la vie ; le Prophète en a recherché la cause, et il a trouvé que cette loi se bornait à indiquer le péché, afin de nous humilier, et de nous démontrer qu'il nous faut le secours de Dieu, et de nous le faire demander. Voilà ce qu'a compris le Prophète, et il invoque le Seigneur qui nous a aimés le premier, lui demandant de le servir par amour, de résister aux persécutions qui le détournaient du service de Dieu, de connaître la loi d'une manière pratique ; il s'humilie à cause de ses fautes.

1. Voici les versets du psaume que nous allons vous exposer avec le secours de Dieu : « Vos témoignages sont admirables, et c'est « pourquoi mon âme les a sondés[1] ». Qui peut énumérer au moins sommairement les témoignages de Dieu ? Le ciel et la terre, les œuvres visibles, et les œuvres invisibles, sont en quelque manière le témoignage de sa bonté, comme de sa grandeur ; ce cours si régulier et si répété de la nature, le temps qui entraîne dans son cours toutes sortes de créatures quoique passagères et mortelles, tout cela que l'habitude nous rend moins sensible, n'en rend pas moins témoignage au Créateur, quand on le considère avec une pieuse attention. Qu'y a-t-il dans ces créatures qui ne soit point admirable, quand on en juge, non d'après l'usage, mais d'après la raison ? Et si nous embrassons comme d'un seul regard tout cet ensemble, ne se vérifie-t-elle point cette parole du Prophète : « J'ai considéré vos œu« vres, et j'en ai été dans l'extase[2] ? » Et toutefois notre interlocuteur n'est point hors de lui-même en admirant ces ouvrages ; mais il nous dit qu'il a dû les étudier avec tant de soin parce qu'ils sont admirables. Après cette exclamation en effet : « Combien sont admirables « les témoignages du Seigneur » , il ajoute : « C'est pour cela que mon âme les a sondés »; comme si la difficulté de les sonder avait stimulé sa curiosité. Plus un effet est caché dans sa cause, et plus il est admirable.

2. Qu'un homme donc s'en vienne dire qu'il étudie les témoignages du Seigneur, parce qu'il les trouve admirables ; ne pourrions-nous pas, en voyant que toutes les créatures qui se révèlent ou qui se dérobent à nos yeux, sont pleines de ces témoignages, l'arrêter en disant : « Ne cherche point au-dessus de toi, « et ne sonde point ce qui est plus fort que toi, « mais repasse toujours en ton esprit ce que « Dieu t'a commandé[1] ? » Mais il nous répond en disant : Ces préceptes du Seigneur, que vous me recommandez de méditer, sont ces mêmes témoignages que je trouve admirables, car ils nous attestent que c'est le Seigneur qui commande, et qu'il est grand et bon dès lors qu'il donne de semblables préceptes : oserions-nous dès lors le détourner d'étudier ces commandements, et ne serions-nous pas les premiers à l'exciter à s'adonner de toutes ses forces à un travail si important ? Ou bien en viendrons-nous à confesser que les préceptes du Seigneur sont des témoignages de sa bonté, tout en niant qu'ils soient admirables ? Qu'y a-t-il d'admirable, en effet, qu'un Dieu qui est bon commande le bien ? Ce qui est tout à fait étonnant, au contraire, c'est qu'un Dieu qui est bon et qui ordonne le bien, ait néanmoins donné une loi qui est bonne à des hommes qu'elle ne pouvait justifier, puisque cette loi, quelque bonne qu'elle fût, ne leur donnait point la justice ? « Car si « la loi qui a été donnée pouvait donner la « vie, la justice viendrait de la loi[2] ». Pourquoi donc en donner une qui ne pouvait ni donner la vie, ni donner la justice ? Voilà ce qui doit nous étonner, nous effrayer. Voilà ce qu'il y a d'admirable dans les témoignages de Dieu : et l'âme du Prophète les a sondés, parce que l'on ne saurait lui dire à ce sujet : « Ne sonde pas ce qui est plus fort que toi, « mais repasse toujours en ton esprit ce que « Dieu t'a commandé[3] » ; puisque c'est cela

[1] Ps. CXVIII, 129. — [2] Habac. III, 1.

[1] Eccli. III, 22. — [2] Gal. III, 21. — [3] Eccli. III, 22.

même que le Seigneur a commandé, et que dès lors on doit toujours méditer. Voyons plutôt ce qu'a trouvé l'âme du Prophète après avoir sondé.

3. « La révélation de vos promesses répand « la lumière et donne l'intelligence aux pe- « tits[1] ». Quels sont ces petits, sinon les humbles et les faibles? Loin de toi donc tout orgueil ! arrière toute présomption de tes forces qui sont nulles, et tu comprendras pourquoi Dieu a donné une loi qui était bonne, sans pouvoir néanmoins donner la vie. Car le but de la loi était de rabattre ta grandeur pour te faire petit, de te montrer que tu n'as pas en toi-même la force d'accomplir la loi, de te forcer dans ton indigence et ton dénûment à recourir à la grâce et de t'écrier: « Ayez pitié de moi, Seigneur, à « cause de ma faiblesse[2] ». Voilà que la méditation a fait comprendre au Prophète, qui est petit, cette vérité que nous montre celui qui se dit le moindre des Apôtres, saint Paul, lequel se fait petit enfant, c'est-à-dire qu'une loi impuissante à nous vivifier nous a été donnée : « Parce que l'Ecriture a tout renfermé « sous le péché, afin que la promesse faite « par Dieu fût accomplie par la foi en Jésus- « Christ à l'égard de ceux qui croiront[3] ». Ainsi soit-il, Seigneur! Oui, ainsi soit-il, Dieu de miséricorde ! commandez ce qu'on ne saurait accomplir, ou plutôt commandez ce qu'on ne saurait accomplir que par votre grâce, afin que cette impuissance des hommes à rien faire par leurs propres forces « leur ferme la « bouche », et que nul ne croie plus à sa grandeur. Que tous deviennent petits, tous coupables devant vous. « Parce que nul homme « ne sera justifié devant Dieu par les œuvres « de la loi ; car la loi ne donne que la connais- « sance du péché. Maintenant la justice que « Dieu donne sans la loi nous a été décou- « verte, attestée par la loi et par les Prophètes[4] ». Tels sont vos admirables témoignages qu'a sondés l'âme de cet humble enfant, et il les a découverts, parce qu'il s'est fait humble et petit. Qui pourrait accomplir vos préceptes comme on doit les accomplir, c'est-à-dire par la foi qui opère dans la charité[5], si votre Esprit-Saint ne répandait lui-même cette charité dans les cœurs[6] ?

4. Voilà ce que proclame cet interlocuteur devenu humble : « J'ai ouvert ma bouche », nous dit-il, « et j'ai attiré l'esprit, parce que « je brûlais d'ardeur pour vos commande- « ments[1] ». Que désirait-il, sinon d'accomplir ces préceptes? Mais, faible et petit, il ne pouvait accomplir des œuvres fortes et grandes; il a ouvert la bouche, confessant ainsi ce qu'il ne pouvait faire de lui-même, et il a attiré la force de le faire; il a ouvert la bouche en demandant, en cherchant, en frappant[2]; dans sa soif, il a puisé l'esprit de sainteté qui lui a fait accomplir ce qu'il ne pouvait par lui-même, c'est-à-dire une loi sainte, et juste, et bonne[3]. Si nous, en effet, quoique méchants, nous savons donner ce qui est bon à nos enfants, à combien plus forte raison Dieu donnera-t-il du ciel l'Esprit de sainteté à ceux qui le demandent[4]? Ce ne sont point ceux qui agissent par leur sens propre, mais tous ceux qui sont dirigés par l'Esprit de Dieu, qui sont fils de Dieu[5]; non qu'eux-mêmes ne fassent rien, mais de peur qu'ils ne fassent rien de bon, c'est la bonté même qui les fait agir. Car chacun devient de plus en plus enfant de Dieu, à mesure que Dieu répand plus largement en lui l'Esprit de sainteté.

5. Enfin le Prophète continue à prier. Il a ouvert la bouche et attiré l'Esprit, mais il frappe encore à la porte du Père céleste; il cherche encore. Il a bu ; mais plus il a goûté de délices, et plus ardente est sa soif. Ecoutez les paroles de celui qui a soif : « Jetez les yeux « sur moi », dit-il, « et prenez-moi en pitié, « selon vos décrets envers ceux qui aiment « votre nom[6] »; c'est-à-dire, selon votre décret envers ceux qui aiment votre nom ; afin qu'ils vous aiment, vous les aimez le premier. C'est ce que dit saint Jean : « Nous aimons Dieu », dit-il ; et comme si nous lui demandions le motif de cet amour, il ajoute : « Parce qu'il « nous a aimés le premier[7] ».

6. Vois encore ce que nous dit clairement le Prophète : « Dirigez mes pas selon vos pré- « ceptes, et que l'iniquité n'exerce point sur « moi son empire[8] ». Qu'est-ce dire autre chose que : Donnez-moi la droiture et la liberté selon votre promesse ? Plus en effet l'amour de Dieu règne dans une âme, et moins l'iniquité y domine. Quel est donc l'objet de sa prière, sinon d'aimer Dieu par le

[1] Ps. CXVIII, 130. — [2] Id. VI, 3.— [3] Gal. III, 21, 22.— [4] Rom. III, 19-21. — [5] Gal. V, 6. — [6] Rom. V, 5.

[1] Ps. CXVIII, 131.— [2] Matth. VII, 7.— [3] Rom. VII, 12.— [4] Luc, XI, 10, 13. — [5] Rom. VIII, 14. — [6] Ps. CXVIII, 132. — [7] I Jean, IV, 19. — [8] Ps. CXVIII, 133.

secours de Dieu ? En aimant Dieu il s'aime lui-même, afin de pouvoir saintement aimer son prochain comme lui-même, double précepte que renferment la loi et les Prophètes[1] : sa prière ne se réduit-elle pas à demander que Dieu lui fasse accomplir par sa grâce les préceptes qu'il lui impose ?

7. Mais que signifie cette parole : « Délivrez-moi des calomnies des hommes, afin « que je garde vos commandements[2] ? » Si les reproches des hommes sont vrais, il n'y a point calomnie ; s'ils sont faux, à quoi bon demander la délivrance de ces calomnies ou de ces fausses récriminations qui ne sauraient lui être nuisibles ? Car une fausse imputation ou une calomnie ne rend un homme coupable qu'au tribunal d'un homme ; mais au tribunal de Dieu, il n'y a pas de fausse imputation, elle serait plutôt nuisible à l'accusateur qu'à l'accusé. N'est-ce point là par avance la prière de l'Eglise et de tout le peuple chrétien qui a été délivré des calomnies dont les hommes le flétrissaient de toutes parts à cause de ce nom de Chrétiens ? Mais est-ce bien à cause de cette délivrance qu'il garde les commandements de Dieu ? Ne les gardait-il pas au milieu des calomnies, et n'était-il pas plus glorieux pour lui d'obéir aux préceptes de Dieu, en dépit des tribulations, et de résister aux persécuteurs qui le poussaient à l'impiété ? Ces paroles donc : « Délivrez-moi des calomnies des « hommes, afin que je garde vos commandements », signifient, répandez en mon âme votre Esprit-Saint, de peur que cédant à la crainte et aux calomnies des hommes, je ne me détourne de leurs préceptes pour adopter leurs vices. Si vous en agissez ainsi avec moi, c'est-à-dire si vous me délivrez des calomnies en m'accordant la patience, afin que je ne redoute aucunement leurs récriminations, je garderai vos préceptes au milieu même des calomnies.

8. « Faites briller sur votre serviteur la lu« mière de votre face[3] ». C'est-à-dire, manifestez votre présence en me fortifiant de vos grâces, « et enseignez-moi vos préceptes », de telle sorte que je les pratique ; ce qui est dit plus clairement dans un autre psaume : « Enseignez-moi, Seigneur, à faire votre volonté[1] ». N'allons pas croire en effet qu'ils ont appris la loi, ceux qui l'ont entendue et retenue de mémoire, sans la pratiquer. La Vérité a dit elle-même : « Quiconque a ouï le Père et a « eu l'intelligence, vient à moi[2] ». Donc, il n'a rien appris celui qui ne vient pas, c'est-à-dire qui ne pratique pas.

9. Rappelant en son âme la douloureuse pénitence qu'il fit de son péché, le Prophète s'écrie : « Mes yeux ont versé des torrents de « larmes, parce qu'ils n'ont point gardé votre « loi[3] », c'est-à-dire mes yeux. On lit en effet dans certains exemplaires : « Parce que je n'ai « point gardé votre loi, mes yeux ont descendu « des torrents de larmes ». Comme on dirait, mes pieds ont descendu la montagne, et non à travers la montagne, ou par la montagne, comme on dit encore descendre une échelle, et non le long d'une échelle. On dit encore en latin, *piscinam descendit*, descendre la piscine ; et non *descendit in piscinam*, descendre dans la piscine. Le Prophète se sert admirablement du mot descendre, pour marquer l'humiliation dans la pénitence ; ses yeux étaient montés en effet quand un orgueil obstiné les avait dirigés en haut. Ils se croyaient fort élevés, lorsque dans leur ignorance de la justice de Dieu, ils prétendaient établir leur propre justice[4] ; mais fatigués de ces efforts et confus des violations de la loi, ils sont descendus de ces hauteurs, et ont versé des larmes pour obtenir la justice de Dieu par la pénitence. Dans certains exemplaires, au lieu de *descenderunt*, on lit *transierunt*, mes yeux ont surpassé les torrents d'eau ; ce qui serait une exagération pour dire que ses larmes ont surpassé l'eau des fontaines, et nous donnerait à comprendre par ces torrents d'eau que ses larmes ont été plus abondantes que l'eau des fleuves. Mais, pourquoi pleurer ainsi, parce qu'on n'a point gardé la loi, sinon afin d'obtenir la grâce qui efface le péché de l'homme pénitent, et qui soutient la volonté du fidèle ?

[1] Matth. XXII, 37-40. — [2] Ps. CXVIII, 134. — [3] Id. 135.

[1] Ps. CXLII, 10. — [2] Jean, VI, 45. — [3] Ps. CXVIII, 136. — [4] Rom. X, 3.

VINGT-HUITIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LE PLUS JEUNE PEUPLE.

Le Prophète pleure sa faute à cause de la justice de Dieu, et dans la ferveur de son amour il veut le faire partager à ceux qui lui rendent le mal pour le bien ; il veut leur faire goûter les délices de sa pénitence. Il semble regretter que ses ennemis plus avancés en âge, et qui sont la figure de l'ancien peuple, aient oublié la loi de Dieu, tandis que lui, peuple nouveau, est resté fidèle à cette loi de Dieu au milieu des persécutions. Au milieu de ses angoisses, il demande l'intelligence, c'est-à-dire de connaître combien est méprisable ce que la persécution peut lui enlever ; alors il vivra pour rendre témoignage à Dieu.

1. Celui qui chante notre psaume avait dit plus haut : « Mes yeux ont versé des torrents « de larmes, parce que je n'ai point gardé « votre loi [1] ». Ce qui nous montre combien il a pleuré sa prévarication. Puis afin de nous donner raison de cette abondance de larmes, et de cette vive douleur due à son péché, il s'écrie : « Vous êtes juste, Seigneur, et votre « jugement est droit. Vous avez imposé des « préceptes qui sont la justice, et la plus sainte « vérité [2] ». C'est donc cette justice de Dieu, qui est irréfragable jugement et vérité, que doit craindre tout pécheur. C'est par elle que sont damnés tous les damnés, et nul ne peut rejeter sa perte sur ce Dieu qui est justice. Voilà ce qui légitime les larmes du pénitent ; car tout cœur condamné pour son impénitence, est damné par la plus stricte justice. Le Prophète a raison de donner à la justice de Dieu le nom de témoignage, car Dieu se montre juste en nous imposant la justice. Il l'appelle aussi vérité, puisque Dieu se fait connaître aux hommes par de semblables témoignages.

2. Mais que dit ensuite le Prophète? « Mon « zèle m'a consumé [3] » ; ou, comme on lit en d'autres exemplaires, « votre zèle ». Ailleurs on lit : « Le zèle de votre maison m'a dé- « voré [4] », et non « m'a desséché » , ce qui est cité dans l'Evangile, comme on le sait [5]. Toutefois, votre zèle m'a desséché, ressemble assez à : votre zèle m'a dévoré. Et cette version, « mon zèle », qu'on lit en plusieurs exemplaires, ne soulève aucune difficulté ; y a-t-il en effet rien d'étonnant qu'un homme soit desséché par zèle? Mais cette autre version: « Votre zèle », nous indiquerait un homme qui a du zèle pour Dieu et non pour lui-même. Cependant rien n'empêche de dire, « mon « zèle ». L'Apôtre ne dit-il pas en effet : « Je « vous aime de jalousie en Dieu, de tout le « zèle de Dieu [1] ? » Dire : Je vous aime de jalousie, qu'est-ce que cela, sinon montrer son propre zèle? Mais quand il dit « en Dieu », il montre qu'il n'aime point pour lui, mais pour Dieu ; de là cette parole : « Du zèle de « Dieu ». C'est Dieu qui, par son Esprit, forme cette émulation dans le cœur des fidèles, émulation d'amour et non d'envie. Quelle sollicitude, en effet, mettait dans la bouche de l'Apôtre cette parole? « Je vous ai fiancés », nous répond-il, « à cet unique époux, Jésus- « Christ, pour vous présenter à lui comme « une vierge pure. Mais je crains que comme « Eve fut séduite par les artifices du serpent, « vos esprits ne se corrompent, et ne dégénè- « rent de la simplicité, qui est selon Jésus- « Christ [2] ». Il était dévoré du zèle de la maison de Dieu, non pour lui, mais pour le Christ. Car si l'époux aime l'épouse d'un amour de jalousie, l'ami de l'époux doit aimer cette épouse non pour lui-même, mais pour l'époux. On doit donc prendre en bonne part le zèle du Psalmiste ; et il nous en indique la cause en disant : « Parce que mes ennemis ont ou- « blié vos paroles ». Ils lui rendaient donc le mal pour le bien, puisqu'il les aimait en Dieu d'un zèle si saint et si violent, que ce zèle, selon son aveu, l'avait desséché ; tandis que pour ce motif ils le poursuivaient de leurs inimitiés, car le zèle dont il les aimait le poussait à leur faire aimer Dieu. Dans sa reconnaissance pour cette grâce divine qui d'ennemi qu'il était, l'avait réconcilié avec Dieu, il aimait ses ennemis, et se sentait une sainte

[1] Ps. CXVIII, 136.— [2] Id. 137, 138.— [3] Id. 139.— [4] Id. LXVIII, 10. — [5] Jean, II, 17.

[1] II Cor. XI, 2. — [2] Id. 3.

jalousie de les gagner à Dieu ; il s'affligeait, il séchait de dépit de leur voir oublier ses paroles.

3. Considérant ensuite cette flamme d'amour qu'allume dans son cœur la parole de Dieu : « Votre parole est un feu ardent, et votre ser- « viteur l'a aimée [1] ». C'est donc avec raison que le cœur impénitent de ses ennemis stimulait son zèle : ils avaient, eux, oublié la parole de Dieu, et il brûlait de les amener à ce qu'il aimait lui-même avec tant d'ardeur.

4. « Je suis plus jeune et méprisé », dit le Prophète, « mais je n'ai point oublié vos pré- « ceptes [2] » ; contrairement à mes ennemis qui ont oublié vos paroles. Plus jeune par l'âge, et n'ayant point oublié les préceptes de Dieu, il semble regretter que ses ennemis qui sont ses aînés, les aient oubliés. Que signifie, en effet, « je suis plus jeune, et toutefois je n'ai « point oublié », sinon que ces anciens ont oublié ? Il y a en effet dans le grec Νεώτερος, qu'on lit aussi dans le passage où il est dit : « En quoi le plus jeune redresse-t-il sa voix ? » Ce mot « plus jeune », est un terme de comparaison, et dès lors est relatif aux plus âgés. Nous reconnaissons donc ici ces deux peuples qui luttaient jadis dans les entrailles de Rébecca : « Quand sans égard pour leurs œuvres, « mais par la volonté de celui qui appelle, il « lui fut répondu : L'aîné servira le plus « jeune [3] ». Mais ici le plus jeune se dit méprisé, et c'est en cela qu'il est devenu le plus grand ; car Dieu a choisi ce qu'il y a de plus bas et de plus méprisable dans le monde, et même les choses qui ne sont point, pour anéantir ce qu'il y a de plus grand [4]. Et voilà derniers ceux qui étaient premiers, et premiers ceux qui étaient derniers [5].

5. Or, ce n'est pas sans raison qu'ils ont oublié les paroles de Dieu, eux qui, dans l'ignorance de la justice de Dieu, ont voulu établir leur propre justice [1] ; mais il ne les a point oubliées, ce plus jeune qui a voulu avoir, non sa propre justice, mais celle de Dieu, dont il dit maintenant : « Votre justice est justice « pour l'éternité, et votre loi est la vérité « même [2] ». Comment ne serait-elle point vérité, cette loi qui fait connaître le péché, et qui rend témoignage à la justice de Dieu ? Voici en effet ce que dit l'Apôtre : « La justice « de Dieu a été manifestée, affirmée par la loi « et les Prophètes [3] ».

6. C'est pour cette loi que le plus jeune a souffert la persécution de la part de l'aîné, en sorte que ce plus jeune a pu dire : « La tri- « bulation et l'angoisse ont fondu sur moi ; « vos préceptes sont toujours ma médita- « tion [4] ». Qu'ils sévissent, qu'ils persécutent, pourvu que l'on n'abandonne point les commandements, et que selon ces commandements, on aime jusqu'aux persécuteurs.

7. « Vos jugements sont la justice éternelle : « donnez-moi l'intelligence et je vivrai [5] ». Ce plus jeune demande l'intelligence, et pourtant, s'il ne l'avait point, il ne comprendrait pas mieux que les vieillards ; mais il la demande au milieu des angoisses et des tribulations, afin de comprendre combien il doit mépriser ce que peuvent lui enlever les persécutions de ses ennemis, dont il se dit méprisé. C'est pour cela qu'il ajoute : « Et je vi- « vrai », car si la tribulation et l'angoisse étaient poussées par ses persécuteurs jusqu'à lui ôter la vie, il vivrait néanmoins éternellement, lui qui préfère aux biens du temps, cette justice qui dure éternellement. Or, dans la tribulation et l'angoisse, cette justice devient le martyre de Dieu, ou le témoignage qui a valu aux martyrs la couronne glorieuse.

[1] Ps. CXVIII, 140. — [2] Id. 141. — [3] Gen. XX, 22, 23 ; Rom. IX, 12, 13. — [4] I Cor. I, 28. — [5] Matth. XX, 16.

[1] Rom. X, 9. — [2] Ps. CXVIII, 142. — [3] Rom. III, 20, 21. — [4] Ps. CXVIII, 143. — [5] Id. 144.

VINGT-NEUVIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LA VÉRITABLE PRIÈRE.

[illegible] des cris suffisants, avant l'incarnation. Elle implore le secours de Dieu contre la persécution qui approche, et se confie dans les témoignages de Dieu, basés sur Jésus-Christ, et promettant la vie éternelle.

1. Qui pourrait douter que cet appel à Dieu que l'on fait dans la prière ne soit un son des plus vains, quand il est simplement le retentissement de la voix, sans que le cœur soit tourné vers Dieu ? Mais, s'il vient du cœur, quand même la voix se tairait, il peut être inconnu à l'homme, jamais à Dieu. Soit donc que la voix se fasse entendre quand cela est nécessaire, soit que l'on prie Dieu en silence, c'est le cœur qui doit parler dans la prière. Or, ce cri du cœur est une forte application de la pensée ; et quand cette application se trouve dans la prière, elle marque dans celui qui prie un désir tel qu'il ne désespère point d'obtenir ce qu'il demande. Mais on crie à Dieu de tout son cœur, quand on n'a pas d'autre pensée. De telles prières sont rares chez beaucoup, fréquentes seulement chez le petit nombre ; et je ne sais chez qui elles sont habituelles. Telle est, au dire de notre interlocuteur, la prière qu'il a faite : « J'ai crié de « tout mon cœur, exaucez-moi, ô mon Dieu [1] ». Puis il nous marque aussitôt ce que produira son cri : « Je rechercherai vos ordonnances ». Voilà donc ce qui le faisait crier vers Dieu de tout son cœur : rechercher ses ordonnances, telle est la grâce qu'il demandait à Dieu. Prions dès lors le Seigneur de nous faire chercher ce qu'il nous ordonne. Mais combien est encore éloigné de la pratique, celui qui ne fait encore que rechercher ! Trouver n'est pas toujours la conséquence de chercher, ni pratiquer la conséquence de trouver ; mais on ne saurait pratiquer sans avoir trouvé, ni trouver sans avoir cherché. Il y a toutefois une grande espérance dans cette parole du Seigneur Jésus : « Cherchez, et vous trouverez [1] ». La sagesse, qui n'est autre que lui-même, nous dit cependant : « Les méchants « me chercheront sans me trouver ». Ce n'est donc pas aux méchants, mais aux bons, qu'il est dit : « Cherchez, et vous trouverez ? » Il l'a dit à ceux-là mêmes à qui, un peu plus haut, il adresse ces paroles : « Si donc vous, tout mé« chants que vous êtes, vous savez donner à « vos enfants ce qui est bon [2] ». Comment dire aux méchants : « Cherchez et vous trou« verez » ; quand il dit aussi : « Les méchants « me chercheront sans me trouver ? » Le Seigneur voulait-il que l'on cherchât autre chose que la sagesse, quand il faisait à ceux qui cherchaient la promesse qu'ils trouveraient ? Car la sagesse renferme tout ce que doivent chercher ceux qui aspirent au bonheur. Là donc se trouvent les ordonnances de Dieu. Il nous reste dès lors à conclure que tous les méchants ne trouveraient point la sagesse quand même ils la chercheraient ; c'est-à-dire ceux qui poussent la malice jusqu'à la haïr. Car voici cette parole de la sagesse : « Les « méchants me chercheront sans me trouver ; « car ils haïssent la sagesse [3] ». C'est donc leur haine qui les empêche de la trouver. Mais avec cette haine, comment la chercheront-ils, à moins qu'ils ne la cherchent, non pour elle, mais pour quelque avantage précieux aux méchants, et qu'ils espèrent acquérir plus facilement au moyen de la sagesse ? Il en est beaucoup en effet qui recherchent avec soin les paroles de la sagesse, qui la veulent montrer dans leurs discours, mais non dans leur vie ; qui ne cherchent point à parvenir à la lumière de Dieu, qui est la véritable sagesse, en réglant leurs mœurs d'après ses maximes,

[1] Ps. CXVIII, 145.

[1] Matth. VII, 7. — [2] Id. 11. — [3] Prov. I, 28, 29.

mais qui veulent se faire applaudir par les hommes, et telle est la vaine gloire. Ils ne cherchent donc point la sagesse même en la recherchant, puisque ce n'est point elle qu'ils cherchent, autrement ils en feraient la règle de leur vie ; mais ils veulent être enflés de ses paroles ; et plus ils en recherchent l'enflure, plus ils s'en éloignent. Or, en implorant de Dieu ce que Dieu lui-même nous commande, en lui demandant de faire ce qu'il ordonne que nous fassions ; car c'est Dieu qui dans sa bonté, opère en nous le vouloir et le faire[1] : « J'ai « crié », dit le Psalmiste, « j'ai crié de tout mon « cœur ; exaucez-moi, ô mon Dieu : je cher- « cherai vos ordonnances » ; c'est-à-dire pour les accomplir, et non-seulement pour les connaître, afin de ne point ressembler à ce serviteur endurci, qui n'obéira point même après avoir compris[2].

2. « J'ai crié, sauvez-moi[3] » ; ou, comme on trouve dans quelques exemplaires et grecs et latins. « Je vous ai crié, sauvez-moi ». Qu'est-ce à dire, « je vous ai crié », sinon je vous ai invoqué par mes cris ? Mais après avoir dit : Sauvez-moi, qu'a-t-il ajouté ? « Et je garderai « vos témoignages », de peur de vous renier par faiblesse. Car la santé de l'âme consiste à remplir le devoir que l'on connaît, et à combattre pour la vérité des témoignages divins, jusqu'à la mort, si la dernière tentation va jusque-là. Si l'âme n'a point cette santé, elle succombe de faiblesse, et abandonne la vérité.

3. Mais ce qui suit renferme une certaine obscurité, qu'il nous faut expliquer un peu plus longuement. « J'ai devancé dans une « nuit intempestive, et j'ai crié[4] ». Dans plusieurs manuscrits on ne trouve pas, « au milieu « de la nuit », *intempesta nocte*, mais *immaturitate*, une nuit peu avancée. C'est à peine si l'on a trouvé un seul avec la double préposition, c'est-à-dire *in immaturitate*, dans la nuit peu avancée. L'expression *immaturitas* désigne ici le temps de la nuit, qui n'est point mûr encore ; c'est-à-dire une nuit qui ne permet pas encore le travail à l'homme éveillé, ce que l'on appelle vulgairement l'heure indue. Une nuit, *intempesta*, se dit encore du milieu de la nuit, quand on doit se reposer, et ce nom « d'intempestive », lui vient assurément de ce qu'elle est peu favorable au travail. Car les anciens appelaient *tempestivum* ce qui est favorable, et *intempestivum* ce qui est défavorable, et cette expression a pour racine le temps, et non cette tempête qui désigne ordinairement en latin la perturbation du ciel. Toutefois les historiens emploient volontiers cette expression, et au lieu de *eo tempore*, ils disent *ea tempestate*, en ce temps ; et dans ce vers d'un grand maître :

...... Unde hæc tam clara repente
Tempestas[1] ?

le mot *tempestas* ne signifie point un ciel troublé par les vents et les orages, mais un ciel tout à coup brillant et splendide. Ce que le grec a donc exprimé par ἐν ἀωρίᾳ, non point en un seul mot, mais en deux, la préposition et le nom, les traducteurs l'ont rendu par une « nuit intempestive », d'autres par *immaturitate*, non point en deux mots, mais en un seul, dont le nominatif est *immaturitas* ; d'autres encore en deux mots, comme dans le grec : *In immaturitate* ; car ἀωρία, signifie *immaturitas*, et ἐν ἀωρίᾳ, *in immaturitate*, comme pour donner à *intempesta nocte* le même sens qu'avec sa double préposition, *in intempesta*, en sorte que l'une de ces prépositions indique l'heure, tandis que l'autre fait partie du nom lui-même. Toutefois peu importe, quand on indique le chant du coq pour l'heure d'une action, que l'on dise, *galli cantu*, ou bien *in galli cantu*. De même, pour nous dire qu'il a crié dans la nuit peu avancée, peu importe que le Psalmiste se serve de *intempesta nocte*, ou de *in intempesta nocte*. Le grec cependant a dit : Dans une nuit non écoulée, ce qui revient à dire une nuit peu mûre, c'est-à-dire, dans le moment où la nuit n'est point achevée. Mais c'est assez disputer sur une expression obscure ; voyons quel en est le sens.

4. « J'ai prévenu, dans le milieu de la nuit, « et j'ai crié : j'ai mis mon espoir en vos pa- « roles ». Si nous rapportons ces paroles à chaque fidèle, en les prenant à la lettre, il arrive souvent qu'à ce point de la nuit l'amour de Dieu veille, et, dans ce sentiment de ferveur pour la prière, il ne saurait attendre le chant du coq ou l'heure de la prière, mais il le prévient. Mais si nous appelons nuit toute la vie d'ici-bas, c'est bien avant qu'elle soit achevée que nous crions vers Dieu, et nous en prévenons la maturité, ou la fin, alors que

[1] Philipp. II, 13. — [2] Prov. XXIX, 19. — [3] Ps. CXVIII, 146. — [4] Id. 147.

[1] Virgil. Æn. IX, 19, 20. D'où vient que tout à coup le ciel est si serein ?

Dieu nous rendra ce qu'il nous a promis, comme on lit ailleurs : « Prévenons sa force « par un humble aveu [1] ». Toutefois, si par le temps non écoulé de la nuit nous entendons les siècles écoulés avant la plénitude des temps, c'est-à-dire que la maturité serait la manifestation du Christ en sa chair [2], l'Eglise alors n'est point demeurée en silence; mais elle a prévenu cette maturité des temps, elle a crié par les Prophètes, elle a espéré dans les paroles de ce Dieu assez puissant pour accomplir ses promesses, et bénir toutes les nations dans la race d'Abraham [3].

5. C'est elle qui dit ce qui suit : « Mes yeux « ont devancé le point du jour, afin de méditer vos paroles [4] ». Appelons matin ce moment où la lumière s'est levée pour ceux qui étaient assis à l'ombre de la mort [5] ; les yeux de l'Eglise n'ont-ils pas devancé ce matin, dans la personne des saints qui étaient auparavant sur la terre, et qui ont ainsi devancé l'avenir en méditant les promesses que Dieu avait faites alors, et qui annonçaient dans la loi et les Prophètes ce qui arriverait aux hommes ?

6. « Exaucez ma voix, Seigneur, selon votre « miséricorde ; vivifiez-moi selon votre juge« ment [6] ». Dieu, dans sa miséricorde, commence par abroger la peine due aux pécheurs; puis, quand ils sont devenus justes, il leur donne la vie ; car ce n'est pas sans raison que le Prophète a suivi cet ordre : « Je chanterai, « Seigneur, votre miséricorde et votre juge« ment », bien que le temps de la miséricorde ne soit point séparé du jugement, dont l'Apôtre a dit : « Que, si nous nous jugions nous« mêmes, nous ne serions point jugés par « Dieu. Mais lorsque nous sommes jugés, c'est « le Seigneur qui nous reprend, afin que nous « ne soyons point condamnés avec le monde [7] ». Et son collègue dans l'apostolat : « Voici le « temps où Dieu va commencer son jugement « par sa propre maison ; et s'il commence par « nous, quelle sera la fin de ceux qui ne « croient point l'Evangile de Dieu [8] ? » De même le dernier jugement ne sera point sans miséricorde, « car Dieu vous couronne », dit le Psalmiste, « dans sa miséricorde et sa bonté [9] ». Il est vrai qu'il y aura un jugement sans miséricorde, mais seulement pour ceux qui seront à gauche et n'auront point fait miséricorde [1].

7. « Ils m'ont approché, ceux qui me per« sécutent par l'injustice [2] », ou « injuste« ment », comme on lit en certains manuscrits. C'est approcher de la part des persécuteurs, que pousser la persécution jusqu'à déchirer notre chair, lui donner la mort. De là cette parole du psaume vingt-unième, qui est une prophétie de la passion du Christ : « Ne « vous éloignez pas, car la persécution est pro« che [3] » ; ce qui était dit non sous la menace, mais sous le coup même de la passion. Il dit que l'affliction qu'il souffrait dans sa chair est proche, parce que pour l'âme rien n'est plus proche que la chair dont elle est revêtue. Donc ces persécuteurs se sont approchés en affligeant la chair de leurs victimes. Mais écoute la suite : « Ils se sont éloignés de votre loi ». Plus ils approchent des justes pour les persécuter, plus ils s'éloignent de la justice. Mais quel mal ont-ils fait à ceux dont ils s'approchaient ainsi, puisque le Seigneur, qui ne les abandonne jamais, s'approchait d'eux intérieurement ?

8. Aussi voyez la suite. « Mais vous êtes « près de moi, Seigneur, et toutes vos voies « sont vérité ». Au milieu de leurs souffrances les saints confessent ordinairement la vérité de Dieu, et proclament qu'ils souffrent avec justice. Ainsi en fut-il de la reine Esther, ainsi de Daniel, ainsi des trois enfants dans la fournaise, ainsi de tous leurs émules en sainteté. Mais on peut demander comment il est dit ici : « Toutes vos voies sont vérité », quand il est dit ailleurs : « Toutes les voies du « Seigneur sont miséricorde et vérité ». A l'égard des saints toutes les voies du Seigneur sont miséricorde, comme toutes les voies du Seigneur sont vérité, car il les soutient même en les jugeant, et ainsi la miséricorde ne fait point défaut, et dans sa miséricorde il leur donne ce qu'il a promis, de peur de manquer à sa vérité. Quant à l'universalité des hommes, à ceux qu'il délivre, comme à ceux qu'il condamne, toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité : et dès que sa miséricorde est à bout, il fait voir la vérité de ses vengeances. Il en sauve plusieurs qui ne l'ont point mérité, il n'en condamne point qui ne le méritent.

9. « Dès le commencement », dit le Prophète,

[1] Ps. XCIV, 2. — [2] Gal. IV, 4. — [3] Gen. XII, 3; XXII, 18. — [4] Ps. CXVIII, 148. — [5] Isa. IX, 2. — [6] Ps. CXVIII, 149. — [7] I Cor. XI, 31, 32. — [8] I Pierre, IV, 17. — [9] Ps. CII, 4.

[1] Jacques, II, 13. — [2] Ps. CXVIII, 150. — [3] Id. XXI, 12.

« j'ai connu par vos témoignages que vous « les avez fondés pour l'éternité ». Ce que le grec a exprimé par κατaρχὰς, dès le commencement, les nôtres l'ont traduit par *initio*, ou bien par *ab initio*, et même par *ab initiis*. Mais en traduisant par le pluriel, « dès les « commencements », on rend le grec avec plus de fidélité. Toutefois, dans la langue latine, on rencontre plus fréquemment *initio*, ou *ab initio*, ce que les Grecs expriment au pluriel, quoique d'une manière adverbiale, par κατaρχὰς. En latin cependant nous trouvons par exemple : *Alias hoc facio*, « plus tard, « voici ce que je ferai », où nous semblons employer un pluriel féminin, et qui est simplement un adverbe, lequel signifie, dans un autre temps. Que signifie donc cette parole : « J'ai « connu dès le commencement », *ab initio*, ou bien d'une manière adverbiale, *initio*, « J'ai « connu dès le commencement, à propos de « vos témoignages, que vous les avez fondés ? » Il dit qu'il a connu par les témoignages du Seigneur que ces témoignages sont fondés pour l'éternité ; il affirme qu'il l'a connu dès le commencement, et qu'il ne l'a pas connu par une autre voie que par ces mêmes témoignages. Or, quels sont ces témoignages, sinon la promesse que Dieu a faite de donner à ses enfants un royaume éternel ? et comme il avait promis de le donner par son Fils unique, dont il est dit que « son royaume n'aura « point de fin [1] », le Prophète nous dit que ces témoignages sont fondés pour l'éternité, parce que l'objet de la promesse divine est éternel. Car en eux-mêmes les témoignages ne seront plus nécessaires, quand sera vu à découvert ce qui a besoin de témoignage pour obtenir notre adhésion. Aussi le Prophète a-t-il dit avec justesse : « Vous les avez « fondés », puisque c'est en Jésus-Christ que l'on en découvre la vérité. Or, « nul ne sau« rait poser un fondement autre que celui qui « a été posé, et qui est Jésus-Christ [2] ». Comment donc le Prophète a-t-il compris cela dès le commencement, sinon parce que c'est l'Eglise qui parle ici, et que, dès l'origine du genre humain, l'Eglise n'a pas fait défaut au monde, elle qui eut pour prémices de sainteté Abel immolé, lui aussi [3], pour être un témoignage du sang du Médiateur, qu'un frère impie devait répandre ? C'est au commencement en effet que fut prononcée cette parole : « Ils seront deux dans une seule chair [4] » ; et saint Paul a dit à ce sujet : « Ce sacrement « est grand, oui, dans le Christ et dans « l'Eglise [5] ».

[1] Luc, I, 33. — [2] I Cor. III, 11. — [3] Gen. IV, 8. — [4] Id. I., 24. — [5] Ephés. v, 32.

TRENTIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

LA GRACE DE DIEU.

Cette loi que le Prophète n'a point oubliée, est celle qui élève les humbles, et abaisse les orgueilleux ; or, l'élévation des saints, c'est la vie éternelle, due à la grâce qui nous sépare des pécheurs. Cette grâce a produit dans l'Eglise la force en face des persécuteurs : de là tant de martyrs ; et la charité qui pleure les apostasies, en même temps qu'elle raffermit dans la parole divine.

1. Nul d'entre les membres du Christ ne regardera comme étrangère pour lui cette parole, que répète le corps mystique du Christ, tout entier dans l'humilité, et qui commence, dans notre psaume, notre lecture d'aujourd'hui : « Voyez mon humiliation et délivrez-moi, car « je n'ai point oublié votre loi [1] ». Nous ne pouvons entendre ici nulle autre loi de Dieu que le décret qui astreint irrévocablement à être humilié quiconque s'élève, et quiconque s'humilie, à être élevé [1]. Le superbe est donc en proie aux misères afin d'en être humilié, et l'humble en est délivré afin d'être élevé.

[1] Ps. CXVIII, 153.

[1] Luc, XIV, 11 . XVIII, 14.

2. « Jugez ma cause », dit le Prophète, « et ra« chetez-moi [1] ». C'est là une répétition de la pensée précédente. Car « voyez mon humilia« tion », revient à « jugez ma cause » ; et « dé« livrez-moi », revient à « rachetez-moi ». Enfin cette parole qui précède : « Je n'ai point « oublié votre loi », a rapport à cette autre qui suit : « Donnez-moi la vie à cause de votre « parole ». Car cette parole est la loi de Dieu, qu'il n'a point oubliée, afin de s'humilier pour être ensuite élevé. Or, à cette élévation revient cette parole : « Donnez-moi la vie » ; car l'élévation des saints est la vie éternelle.

3. « Loin des pécheurs est le salut, parce « qu'ils n'ont point recherché vos justifica« tions [2] ». Qui te sépare en effet, ô toi, qui proclames « que loin des pécheurs est le sa« lut », qui te sépare de ces pécheurs, de sorte que ce salut ne soit point éloigné de toi, mais avec toi ? Ce discernement vient peut-être de ce que tu as fait ce qu'ils n'ont point fait, c'est-à-dire recherché les justifications de Dieu « Qu'as-tu que tu n'aies pas reçu [3] ? » N'est-ce pas toi qui disais un peu plus haut : « J'ai crié de tout mon cœur : exaucez-moi, « mon Dieu, je chercherai vos ordonnances ? » C'est donc de celui à qui tu en appelais que tu as reçu de les chercher. C'est donc lui qui t'a séparé de ceux qui sont éloignés du salut, par cela même qu'ils n'ont point recherché les ordonnances de Dieu.

4. Voilà ce qui n'a point échappé au Prophète. Et moi je ne le verrais point si je ne le voyais en lui, si je n'étais en lui. Car ces paroles sont du corps de Jésus-Christ, dont nous sommes les membres. Voilà, dis-je, ce qu'il a vu, et aussitôt il ajoute : « Seigneur, « vos miséricordes sont grandes ». Et ces recherches que nous faisons de vos ordonnances ne sont qu'un effet de vos miséricordes. « Vi« vifiez-moi selon votre jugement [4] ». Car je sais que votre jugement sur moi ne sera point sans miséricorde.

5. « Mes persécuteurs et mes ennemis de« viennent de plus en plus nombreux, je ne « me suis point détourné de vos oracles [5] ». C'est là un fait : nous le savons, nous nous en souvenons, nous le proclamons. Toute la terre a été rougie du sang des martyrs ; les couronnes des martyrs embellissent le ciel, les Eglises sont illustrées par les temples élevés aux martyrs, les fêtes des martyrs viennent rehausser les jours de l'année, et chaque jour on voit des guérisons par les mérites des martyrs. D'où viennent tous ces honneurs, sinon parce que s'est accomplie à l'égard de cet homme répandu dans l'univers entier cette prophétie : « Mes persécuteurs et mes ennemis « deviennent de plus en plus nombreux, et je « ne me suis point détourné de vos oracles ? » Nous le reconnaissons et en rendons à Dieu des actions de grâces. Car c'est bien toi, ô homme, c'est toi qui as dit dans un autre psaume : « Si le Seigneur ne nous eût assistés, « les hommes nous auraient dévorés tout vi« vants [1] ». Voilà pourquoi tu n'as point dévié de ces témoignages, et pourquoi, environné de cette foule de persécuteurs et d'ennemis, tu as pu néanmoins cueillir la palme céleste à laquelle Dieu t'appelait.

6. « J'ai vu les insensés, et j'ai séché de « dépit », ou comme on lit en d'autres exemplaires, et c'est la version la plus commune : « J'ai vu ceux qui n'observaient point votre « pacte [2] ». Mais quels sont les violateurs du pacte, sinon ceux qui se sont éloignés des témoignages de Dieu, et qui n'ont pu supporter les nombreuses persécutions ? Et le pacte c'est la couronne décernée au vainqueur. Ce pacte, ils l'ont violé, ceux qui succombant aux persécutions, se sont éloignés par l'apostasie des témoignages du Seigneur. Voilà ceux qu'a vus le Prophète, et il en séchait de dépit parce qu'il les aimait. Or, ce zèle est bon, il vient de l'amour et non de l'envie. Le Prophète nous montre ensuite en quoi ces apostats ont violé le pacte du Seigneur : « C'est », dit-il, « parce qu'ils n'ont point gardé vos pa« roles ». Ils les ont reniées au milieu des souffrances.

7. Pour montrer combien il diffère de ces apostats, le Prophète s'écrie : « Voyez, Sei« gneur, combien j'ai aimé vos préceptes ». Il ne dit point : J'ai renié vos paroles ou vos témoignages, comme on voulait y contraindre les martyrs, dont la fidélité était accablée de douleurs si violentes, mais il nous signale tout l'avantage des souffrances : car en vain je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité cela ne me sert de rien [3]. Telle est la charité dont il s'applaudit : « Voyez, Sei« gneur, combien j'ai aimé vos préceptes ».

[1] Ps. CXVIII, 154. — [2] Id. 155. — [3] I Cor. IV, 7. — [4] Ps. CXVIII, 156. — [5] Id. 157.

[1] Ps. CXIII, 2. — [2] Id. CXVIII, 158. — [3] I Cor. XIII, 3.

Puis il demande sa récompense : « Seigneur, « donnez-moi la vie dans votre miséricorde ». Ceux-là me donnent la mort, vous, donnez-moi la vie. Mais s'il demande à la miséricorde le prix que lui doit la justice, combien plus doit-il à cette miséricorde cette victoire même qui mérite une récompense !

8. « Le principe de vos paroles est la vérité, « et tous les jugements de votre justice sont « éternels [1] ». C'est de la vérité, dit-il, que découlent vos paroles, et dès lors elles sont vraies ; sans jeter personne dans l'erreur, elles assurent la vie au juste, la damnation à l'impie. Tels sont les jugements de Dieu qui subsistent dans l'éternité.

[1] Ps. CXVIII, 160.

TRENTE-UNIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII.

INJUSTES PERSÉCUTIONS CONTRE L'ÉGLISE.

Rien ne motivait les persécutions contre l'Eglise, puisque l'Evangile ordonne la soumission aux pouvoirs terrestres. C'est à Dieu que s'est attachée l'Eglise pour triompher et remporter les dépouilles ou convertir ses persécuteurs. De là ce redoublement d'amour pour la loi de Dieu qu'on craint de violer, et cette prière faite sept fois le jour, ou un nombre complet. L'amour de la loi de Dieu nous préserve des chutes, mais le salut nous vient du Christ annoncé, par la loi, en des témoignages qui font notre espérance. Aussi le Prophète nous dit-il que ses voies sont en Dieu, en Dieu qui regarde les méchants, qui voit aussi les justes, c'est-à-dire qu'il a voulu marcher selon la volonté de Dieu.

1. Nous savons quelles persécutions les rois de la terre ont infligées au corps du Christ, c'est-à-dire à la sainte Eglise. Reconnaissons donc ses plaintes dans les paroles suivantes : « Les princes m'ont persécuté sans sujet, et « mon cœur ne craint que votre parole [1] ». Qu'avaient fait aux royaumes de la terre, ces chrétiens à qui leur roi avait promis le royaume des cieux ? En quoi ces promesses blessaient-elles des royaumes terrestres ? Ce roi qu'ils servent a-t-il défendu à ses soldats de rendre et de payer aux rois de la terre ce qui leur est dû ? Quand les Juifs le calomniaient à ce sujet, ne dit-il point : « Rendez à César ce « qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu [2] ? » « Ne prit-il pas, dans la gueule d'un poisson, de quoi payer lui-même le tribut ? Son précurseur dit-il aux soldats de ce royaume, qui lui demandaient ce qu'ils devaient faire pour acquérir la vie éternelle : Quittez le baudrier, jetez vos armes, abandonnez votre roi, afin d'entrer dans la milice du Seigneur ? Nullement, « mais gardez-vous de toute violence, « de toute injure, et que votre solde vous suf- « fise [3] ». Un des soldats les plus affectionnés de ce roi, son compagnon fidèle, ne dit-il pas à ses frères d'armes, et en quelque sorte aux fourriers du Christ : « Que toute âme soit « soumise aux puissances supérieures ? » Et un peu plus loin : « Rendez à chacun ce qui « lui est dû ; le tribut à qui vous devez le tri- « but, l'impôt à qui vous devez l'impôt, la « crainte à qui vous devez la crainte, l'hon- « neur à qui l'honneur est dû. Ne soyez rede- « vables envers personne, sinon de l'amour « qui est dû à tous [1] ? » N'a-t-il pas ordonné à son Eglise de prier pour les rois ? En quoi donc les chrétiens ont-ils pu offenser ces rois ? De quel devoir sont-ils en demeure ? En quoi les chrétiens ont-ils désobéi aux rois de la terre ? C'est donc réellement sans sujet que les rois de la terre ont persécuté les chrétiens ? Mais écoute la suite : « Et mon cœur « a tremblé à cause de vos paroles ». Assurément les paroles de ces hommes étaient effrayantes ; bannissement, proscription, mort, déchirer avec des ongles de fer, brûler vif, condamner aux bêtes, déchirer les membres ; mais j'ai redouté vos paroles plus encore : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps, « et ne peuvent plus rien ensuite ; mais crai- « gnez celui qui a la puissance de jeter en enfer

[1] Ps. CXVIII, 161. — [2] Matth. XVII, 21. — [3] Luc, III, 14.

[1] Rom. XIII, 1, 7-8.

« le corps et l'âme [1] ». Voilà vos paroles qui m'ont saisi de frayeur : et j'ai méprisé l'homme qui me persécutait, vaincu le diable mon séducteur.

2. Il est dit ensuite : « Je me réjouirai de « vos oracles comme celui qui a remporté de « riches dépouilles [2] ». Les paroles qui l'ont fait craindre l'ont rendu victorieux ; car c'est aux vaincus que l'on enlève les dépouilles ; et voilà qu'il a été dépouillé comme un vaincu, celui dont il est dit dans l'Evangile : « Nul « n'entre dans la maison du fort, pour enle- « ver ce qui lui appartient, si tout d'abord il « n'enchaîne ce fort [3] ». Mais il se trouva beaucoup de dépouilles, quand, pris d'admiration pour les martyrs, les persécuteurs eux-mêmes embrassèrent la foi ; quand ceux qui voulaient détruire notre roi en égorgeant ses soldats, vinrent eux-mêmes grossir ses rangs. Tout homme dès lors qui cède à la parole de Dieu, et craint d'être vaincu dans le combat, tressaille dans ces paroles qui l'ont rendu victorieux.

3. Mais de peur que nous n'en venions à croire que cette crainte a jeté dans son âme quelque haine contre la parole de Dieu, le Prophète qui avait déjà dit : « Vos paroles « m'ont fait tressailir », langage qu'il n'eût pu tenir, s'il eût eu de la haine, ajoute néanmoins : « J'ai eu l'injustice en horreur, « en abomination ; mais j'ai aimé votre « loi [4] ». Ainsi, cette crainte qu'il ressentait pour la parole de Dieu, loin de lui en inspirer la haine, la lui a fait au contraire aimer plus parfaitement, car il n'y a point de différence entre la loi et les paroles de Dieu. A Dieu ne plaise que la crainte bannisse l'amour, quand cette crainte est chaste ! Un fils pieux a pour son père de la crainte et de l'amour ; une chaste épouse craint son époux, de peur d'en être abandonnée ; elle l'aime, afin de le posséder. Si donc l'on doit craindre et aimer un père qui est un homme, un époux qui est un homme, combien plutôt doit-on craindre et aimer notre Père qui est dans les cieux [5] ; cet Epoux plus beau que les enfants des hommes, non d'une beauté corporelle, mais d'une beauté spirituelle ! Eh ! qui aime la loi de Dieu, sinon l'homme qui aime Dieu ? Et pour un fils bien né, qu'a de fâcheux la loi d'un père ? Est-ce parce qu'il châtie tous ceux qu'il aime, et qu'il frappe tout homme qu'il reçoit parmi ses enfants [1] ? Mépriser ces décrets de Dieu, c'est renoncer à ses promesses. Il nous faut donc louer les jugements de Dieu même sous son fouet, si nous voulons jouir des récompenses qu'il promet.

4. C'est là ce que fait notre interlocuteur : « Sept fois le jour », dit-il, « je vous ai loué « sur la justice de vos décrets [2] ». « Sept fois le « jour», c'est-à-dire toujours. Ce nombre, en effet, désigne ordinairement une totalité ; c'est pourquoi, après les six jours de la création, Dieu donna le septième au repos [3] ; et la révolution de sept jours forme les temps et les siècles. Tel est encore le motif qui a fait dire : « Le « juste tombera sept fois en un jour, et se relè- « vera » ; c'est-à-dire, le juste ne périt point, quelles que soient ses humiliations, pourvu qu'il ne pèche point, autrement il ne serait plus juste. Alors cette expression : il tombe sept fois, désigne ici toutes les tribulations qui affligent le juste, et comme dans toutes ces tribulations il trouve un accroissement de justice, il est dit : Il se relèvera. Les paroles suivantes nous indiquent suffisamment le sens de celles-ci ; on lit en effet : « Quant « aux impies, le mal les affaiblira [4] ». Dès lors, pour le juste, tomber et se relever signifie n'être point affaibli par le malheur. C'est donc avec raison que l'Eglise a loué Dieu sept fois le jour sur les jugements de sa justice, puisqu'au temps où Dieu commença le jugement par sa propre maison [5], loin d'être affaiblie par les persécutions, elle fut glorifiée par les couronnes des martyrs.

5. « Paix abondante à ceux qui aiment votre «loi ; pour eux elle n'est point un scandale [6] ». Est-ce la loi qui n'est point scandale à ceux qui aiment la loi, ou pour ceux qui aiment cette loi n'y a-t-il scandale d'aucune part ? Ces deux sens conviennent à ces paroles. Aimer en effet la loi de Dieu, c'est respecter dans cette loi ce que l'on ne comprend point, et si le juste y trouve un sens qui lui paraît absurde, il croit plutôt que son intelligence est en défaut, et qu'il y a là un grand mystère qui lui échappe. La loi de Dieu n'est donc point un scandale pour lui. Mais pour ne trouver absolument aucun sujet de scandale, qu'il ne jette point les yeux sur les hommes, quelque sainte que soit leur

[1] Matth. x, [illegible] — [2] Ps. [illegible] — [3] Matth. xii, [illegible] — [4] Ps. cxviii, 163. — [5] Matth. v, 9.

[1] Hébr. xii, 6. — [2] Ps. cxviii, 164. — [3] Gen. ii, 2. — [4] Prov. xxiv, 16. — [5] I Pierre iv, 17. — [6] Ps. cxviii, 165.

profession, de peur qu'en voyant tomber ceux dont il appréciait la vertu, il ne périsse lui-même par le scandale ; mais qu'il aime la loi de Dieu, et il aura une paix profonde sans aucun scandale, car il peut l'aimer en toute sûreté, puisqu'elle ne connaît point le péché, quelque pécheurs que soient ceux qui l'ont embrassée.

6. « J'attendais votre salut, ô mon Dieu, et « j'ai aimé vos préceptes [1] ». De quoi eût servi aux justes de l'ancienne loi d'aimer les préceptes du Seigneur, si le Christ, qui est le soleil de Dieu, ne les eût délivrés, lui dont l'Esprit leur donnait de pouvoir aimer la loi? Si donc ils attendaient le salut de celui dont ils aimaient les préceptes, combien plus était nécessaire Jésus, c'est-à-dire le salut de Dieu, pour sauver ceux qui n'aimaient point ses préceptes? On peut, en effet, voir dans cette parole prophétique les saints d'aujourd'hui, depuis que l'Evangile est prêché ; car ceux qui aiment les commandements attendent le Christ, afin qu'à l'apparition du Christ, qui est notre vie, nous aussi nous apparaissions aussi dans la gloire [2].

7. « Mon âme », dit-il, « a gardé vos témoi« gnages, je les ai aimés souverainement [3] » ; ou comme on lit en certains exemplaires : « elle les a aimés », c'est-à-dire « mon âme » les a aimés ; c'est garder les témoignages de Dieu que ne point y renoncer. Tel est le devoir des martyrs, puisque martyres et témoignages sont identiques. Mais comme il ne sert de rien d'endurer les flammes pour les témoignages de Dieu, si l'on n'a point la charité [4], le Prophète ajoute : « Je les ai aimés « souverainement ». Auparavant il avait dit : « J'ai aimé vos commandements » ; puis, au verset suivant : « J'ai gardé et aimé vos com« mandements » ; puis ensuite, ce sont les témoignages et les préceptes qu'il a gardés. Voici le texte : « J'ai gardé vos préceptes et « vos témoignages [5] ». Celui qui les aime les garde pleinement et avec joie. Mais il arrive souvent qu'en gardant les préceptes de Dieu, nous avons pour ennemis ceux qui ne veulent point qu'on les garde ; c'est alors qu'il faut les garder avec plus de courage, de peur que la persécution ne fasse apostasier.

8. Après avoir proclamé ce qu'il a fait, le Prophète l'attribue à Dieu qui lui en a donné la force, et s'écrie : « Toutes mes voies, ô « mon Dieu, sont en votre présence ». Ce qui m'a fait garder vos préceptes et votre témoignage, c'est que toutes mes voies sont en votre présence. Comme si le Prophète disait à Dieu : « Si vous aviez détourné de moi votre face, « j'eusse été troublé, et je n'aurais gardé ni « vos témoignages ni vos préceptes. Si donc « je les ai gardés, c'est que toutes mes voies « sont en votre présence ». Il veut nous faire comprendre que Dieu regarde ses voies d'un œil propice et secourable ; tel est le sens de cette prière : Ne détournez point de moi votre face [1]. Car si la face du Seigneur est sur tous ceux qui font le mal, c'est afin de perdre leur mémoire [2]. Ce n'est point en ce sens que notre interlocuteur dit que Dieu regarde ses voies, mais dans le sens qu'il a dit que Dieu connaît la voie des justes [3], et que le Seigneur dit à Moïse : « Je te connais entre tous les « autres [4] ». S'il ne trouvait, dans cette croyance, que le Seigneur a les yeux sur ses voies, il ne dirait point qu'il a gardé les préceptes et les témoignages du Seigneur, parce que toutes ses voies sont en présence de Dieu. Il comprend cette parole : « Servez le Seigneur dans « la crainte, et réjouissez-vous en lui avec « tremblement ; embrassez la discipline, de « peur que la colère du Seigneur ne vous « fasse dévier de la voie des justes [5] ». Mais cette voie ne serait point celle de la justice, si elle n'était en présence du Seigneur. Telle est la crainte que veut nous inculquer saint Paul, quand il dit : « Opérez votre salut avec crainte « et avec tremblement » ; et pour nous donner raison de cette recommandation, « c'est Dieu », nous dit-il, « qui opère en nous le vouloir et « le faire selon sa volonté [6] ». Ainsi les voies des justes sont sous le regard du Seigneur, afin qu'il redresse leurs pas, et c'est de ces voies qu'il est dit dans les Proverbes : « Ce « sont les voies de droite que connaît le Sei« gneur, mais les voies perverses sont à « gauche [7] » ; afin de nous faire comprendre que le Seigneur ne connaît point ces dernières, puisqu'il dira aux méchants : « Je ne vous « connais point [8] ». Or, afin de nous montrer combien il est avantageux que Dieu connaisse les voies droites, ou les voies des justes, le Prophète ajoute : « C'est lui qui doit redresser

[1] Ps. CXVIII, 166. — [2] Coloss. III, 4. — [3] Ps. CXVIII, 167. — [4] I Cor. XIV, 13. — [5] Ps. CXVIII, 168.

[1] Ps. XXVI, 9. — [2] Id. XXXIII, 17. — [3] Id. I, 6. — [4] Exod. XXXIII, 17. — [5] Ps. II, 11, 12. — [6] Philipp. II, 12, 13. — [7] Prov. IV, 27. — [8] Matth. VII, 23.

« vos pas, et conduire vos voies en paix [1] ». C'est pourquoi le même Prophète ajoute encore : « J'ai gardé vos préceptes et vos témoi« gnages ». Et comme si nous lui demandions comment il l'a pu : « C'est », répond-il, « parce que toutes mes voies sont en votre pré« sence, ô mon Dieu ».

[1] Prov. IV, 27.

TRENTE-DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII

LA FORCE DANS L'ÉGLISE.

Elle convient à l'Eglise cette prière qui demande le salut, qui a pour objet de connaître les ordonnances, puis de les publier, au milieu des contradictions. Afin de ne rien craindre, l'interlocuteur s'attache aux préceptes de Dieu qui veut bien arracher son âme dans la personne des martyrs, vivifier l'Eglise par cette mort. Il est lui-même la brebis égarée que cherche le bon pasteur.

1. Ecoutons maintenant la voix de la prière, car nous connaissons celui qui prie, et nous devons nous reconnaître parmi ses membres, si nous ne sommes point réprouvés. « Que ma « prière s'approche de vous, ô mon Dieu [1] ». C'est-à-dire, qu'elle s'approche de vous, cette prière que je fais en votre présence. Car le Seigneur est proche de ceux qui ont le cœur contrit [2]. « Donnez-moi l'intelligence selon « votre parole » : il demande à Dieu l'effet de sa promesse. Car il dit, selon votre parole, comme il dirait, selon votre promesse. Or, c'est là ce que le Seigneur a promis en disant : « Je vous donnerai l'intelligence [3] ».

2. « Que ma prière s'élève en votre pré« sence, ô mon Dieu, délivrez-moi selon votre « parole [4] ». Il reprend en quelque sorte sa prière. Car il avait dit d'abord : « Que ma « prière s'approche de vous, ô mon Dieu » ; supplication semblable à celle-ci : « Que ma « prière, Seigneur, s'élève en votre pré« sence » ; et cette autre partie du verset supérieur : « Donnez-moi l'intelligence », revient à celle-ci : « Délivrez-moi selon votre parole ». Recevoir en effet l'intelligence, c'est être délivré, pour celui à qui son ignorance est un piége.

3. « Mes lèvres », dit-il, « publieront vos « louanges, quand vous m'aurez enseigné vos « ordonnances [5] ». Nous savons comment le Seigneur instruit ceux qui écoutent ses leçons. Quiconque, en effet, a ouï le Père et a appris, vient à celui qui justifie l'impie [1] ; afin de garder les ordonnances du Seigneur, non-seulement par la mémoire, mais aussi par la pratique. C'est ainsi que tout homme qui se glorifie, ne se glorifie point en lui-même, mais dans le Seigneur [2], et chante une hymne à sa louange.

4. Mais dès qu'il est instruit, et qu'il en a béni Dieu, il veut à son tour enseigner. « Ma « langue », dit-il, « publiera vos paroles, parce « que vos préceptes sont la justice [3] ». Dire qu'il publiera ces paroles, c'est se faire ministre de la parole de Dieu. Bien que le Seigneur, en effet, nous instruise intérieurement, la foi vient cependant de ce que l'on entend, et comment pourrait-on entendre parler, si quelqu'un ne prêche [4] ? Quoique Dieu seul donne l'accroissement [5], il ne faut point négliger de planter et d'arroser.

5. Le Prophète sait bien, et quelles persécutions et quelles contradictions s'élèveront contre lui quand il prêchera la parole de Dieu ; aussi a-t-il ajouté : « Que votre main s'étende « pour me sauver ; car j'ai choisi vos com« mandements pour mon partage [6] ». Afin, dit-il, de ne rien craindre, et d'avoir vos paroles, non-seulement dans le cœur, mais aussi sur les lèvres : « J'ai choisi vos préceptes », et

[1] Ps. CXVIII, 169. — [2] Id. XXXIII, 19. — [3] Id. XXXI, 8. — [4] Id. CXVIII, 170. — [5] Id. 171.

[1] Jean, VI, 45. — [2] I Cor. I, 31. — [3] Ps. CXVIII, 172. — [4] Rom. X, 14, 17. — [5] I Cor. III, 7. — [6] Ps. CXVIII, 173.

l'amour a étouffé la crainte. Que votre main dès lors s'étende sur moi, et me sauve des mains étrangères. Or, Dieu a sauvé les martyrs en arrachant leur âme à la mort; car sauver seulement le corps de l'homme, est un salut futile [1]. Cette parole : « Que votre main « se fasse », pourrait encore s'entendre du Christ qui est la main de Dieu, selon cette parole d'Isaïe : « Et à qui le bras de Dieu a-t-il été « révélé [2] ? » Le Fils unique de Dieu n'a pas été fait, puisque tout a été fait par lui [3]; mais il a été fait de la race de David [4], afin d'être Jésus, ou Sauveur, lui qui était déjà créateur. Mais comme cette expression : « Que votre main se « fasse », ou « la main du Seigneur se fit », se lit souvent dans l'Ecriture, je ne sais pas si l'on pourrait dans tous ces endroits lui assigner le sens dont nous parlons. Assurément, quand nous entendons ce qui suit : « J'ai désiré, Seigneur, votre salut [5] », en dépit de tous nos ennemis nous devons l'entendre du Christ qui est le salut de Dieu. C'est lui que les anciens appelaient de leurs soupirs, ils le proclamaient sincèrement; c'est après lui que soupirait l'Eglise, quand il devait sortir du sein de sa mère; c'est lui encore qu'elle appelle de la droite de son Père. A cette pensée le Prophète ajoute : « Et votre loi a fait mes délices ». Car la loi rend témoignage au Christ.

6. Mais devant cette foi, qui nous fait croire de cœur pour la justice, et confesser de bouche pour être sauvés [6], que les nations frémissent, que les peuples forment de vains projets, que l'on tue le corps pendant qu'il vous prêche; du moins, « l'âme vivra, et vous louera, et « vos jugements seront mon soutien ». Ces jugements en effet devaient commencer par la maison du Seigneur [7], le temps en était venu. Mais, dit le Prophète, ils seront mon appui. Et quel aveugle pourrait ne point voir combien le sang de l'Eglise a aidé l'Eglise? Quelle riche moisson une telle semence a fait germer dans toute la terre?

7. Enfin l'interlocuteur se découvre, et nous montre celui qui parle dans tout le psaume. « J'ai erré », dit-il, « comme une brebis perdue; « cherchez votre serviteur, parce que je n'ai « point oublié vos préceptes [1] ». Dans certains exemplaires, on trouve, non pas cherchez, mais vivifiez : ces deux expressions, en grec, ne diffèrent que d'une syllabe, Ζῆσον et Ζήτησον; aussi trouve-t-on des différences dans les manuscrits grecs eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, cherchons cette brebis égarée, qu'on donne la vie à cette brebis perdue; c'est pour la chercher [2] que le bon pasteur abandonne les quatre-vingt-dix-neuf autres sur les montagnes, et se fait déchirer par les épines des Juifs. Mais on la cherche encore; oui, qu'on la cherche toujours, et après l'avoir trouvée en partie, qu'on la recherche encore [3]. Elle semble trouvée quand le Prophète nous dit : « Je n'ai point oublié vos préceptes »; mais ceux qui ont choisi comme leur partage les préceptes du Seigneur, qui les aiment, qui les méditent, ceux-là cherchent toujours cette brebis, et la trouvent dans toutes les contrées de la terre, par la vertu du sang que son pasteur a versé pour son salut.

8. Ce long psaume, je l'ai parcouru, expliqué autant que je l'ai pu, autant que Dieu m'en a fait la grâce. D'autres plus habiles et plus intelligents ont fait mieux, à coup sûr, ou feront mieux; mais pour cela, je n'ai point dû me dispenser de l'entreprendre, surtout devant les sollicitations de mes frères, à qui je suis comptable de ce ministère. Je n'ai rien dit de l'alphabet hébreu, qui partage tout le psaume en sections de huit versets pour chacune des lettres; et il n'y a là rien d'étonnant : c'est que cette manière de procéder ne m'a rien suggéré, et ce psaume n'est pas le seul dans ce genre de composition. Disons seulement à ceux qui ne trouvent point ces caractères dans les versions grecques et latines, parce qu'on ne les y a point conservés, que dans l'hébreu, chacun des huit versets commence par la lettre qu'ils ont en tête, comme nous l'assurent ceux qui connaissent l'hébreu. Cela s'est fait ici bien plus exactement, que nos auteurs, soit latins soit puniques, ne l'ont fait dans les psaumes appelés abécédaires. Car ils ne commencent point par la même lettre, tous les versets d'une même strophe, mais seulement les premiers versets.

[1] Ps. LIX, 13. — [2] Isa. LIII, 1. — [3] Jean, I, 3. — [4] Rom. I, 3. — [5] Ps. CXVIII, 174. — [6] Rom. X, 10. — [7] I Pierre, IV, 17.

[1] Ps. CXVIII, 176. — [2] Matth. XVIII, 12. — [3] Luc, XV, 4.

FIN DU TOME NEUVIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME NEUVIÈME.

SERMONS DE SAINT AUGUSTIN.

QUATRIÈME SÉRIE. — DISCOURS SUR LES PSAUMES. (SUITE.)

Les psaumes CXI, CXII [illegible] CXIII [illegible] par M. *l'abbé* AUBERT; *les autres par* M. *l'abbé* MORISOT.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Bar-le-Duc. — Typographie Louis GUÉRIN, rue de la Banque, 36.

